



**HAL**  
open science

# Le roman-feuilleton français et le serial britannique pendant le premier conflit mondial, 1912-1920

David Erbs

► **To cite this version:**

David Erbs. Le roman-feuilleton français et le serial britannique pendant le premier conflit mondial, 1912-1920. Histoire. Université de Franche-Comté, 2016. Français. NNT : 2016BESA1019 . tel-01501844

**HAL Id: tel-01501844**

**<https://theses.hal.science/tel-01501844>**

Submitted on 4 Apr 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ

U.F.R. Sciences du Langage, de l'Homme et de la Société (S.L.H.S.)

**ÉCOLE DOCTORALE « LANGAGES, ESPACES, TEMPS, SOCIÉTÉS » (L.E.T.S.)**

Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en

**HISTOIRE**

## **LE ROMAN-FEUILLETON FRANÇAIS ET LE *SERIAL* BRITANNIQUE PENDANT LE PREMIER CONFLIT MONDIAL, 1912-1920**

Vol. 1

Présentée et soutenue publiquement le samedi 26 novembre 2016 par

**David Erbs**

Sous la direction de Madame Odile Roynette

Jury :

M. Pascal LÉCROART, Professeur de littérature française, université de Bourgogne-Franche-Comté.

M. Jean-Yves MOLLIER, Professeur émérite d'histoire contemporaine, université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines.

M. Christophe PROCHASSON, Directeur d'études, E.H.E.S.S. Rapporteur.

Mme Anne RASMUSSEN, Professeure d'histoire contemporaine, université de Strasbourg.  
Rapporteur.

Mme Odile ROYNETTE, Maîtresse de conférences HDR, université de Bourgogne-Franche-Comté.







**À MA FILLE**



## REMERCIEMENTS

Mon intérêt pour la Première Guerre mondiale est né en 1987. Date précise, liée à deux événements précis : la lecture des *Combattants des tranchées* de Stéphane Audoin-Rouzeau et une projection des *Sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick. Le jeune adolescent de douze ans que j'étais alors se demandait pourquoi des millions d'hommes avaient accepté de s'entretuer pendant plus de quatre années, à moitié enterrés, et voulait comprendre.

La même année, Madame Klein, professeure d'Histoire-Géographie, disait à mes parents que je ferai des études littéraires et, peut-être, d'histoire. Des mots, des images et des paroles déterminants qui ont tracé un chemin.

Vingt ans plus tard, après avoir emprunté ce chemin durant quelques années et l'avoir quitté à regret, je l'ai retrouvé. Et Odile Roynette, avant même notre thèse, a accepté de m'accompagner, malgré mon profil atypique, et de m'aider à avancer. Ma dette à son égard est immense.

Mes remerciements les plus chaleureux vont sans conteste à ma directrice de thèse, pour ses conseils avisés, pour l'intérêt permanent qu'elle a témoigné à notre recherche, pour sa passion, sa compétence et sa rigueur, qui m'ont motivé et porté, pour sa confiance, pour son soutien dans les moments difficiles, notamment sur le plan personnel. Pour tout cela, merci.

Je remercie l'université de Franche-Comté pour le soutien financier qu'elle m'a apporté durant trois ans, sous la forme d'un contrat doctoral et d'avenants d'enseignement.

Je tiens à exprimer ma gratitude à ces chercheurs qui ont eu la gentillesse de m'orienter lorsque je débutais ma recherche, Marie-Ève Thérenty, Anne-Marie Thiesse, Marc Angenot, Jane Potter et, plus particulièrement, Jean-Yves Mollier, Paul Bleton, Daniel Compère, John Horne et Stéphane Audoin-Rouzeau.

Je remercie également les membres de mon jury, Messieurs Pascal Lécroart, Jean-Yves Mollier et Christophe Prochasson, ainsi que Madame Anne Rasmussen, d'avoir accepté de s'intéresser à cette thèse.

Ma reconnaissance va évidemment aux miens. Ceux qui, de près ou de loin, et de différentes manières, m'ont supporté, au propre comme au figuré, durant les cinq années de travail qu'a

nécessité cette thèse : Florence, ma compagne et notre fille Lucile, premières “victimes” des caprices de Clio, mes parents et ma sœur, ma belle-maman.

Merci à mes amis, qui m’ont permis de me détendre lorsque le besoin s’en faisait sentir.

Merci, enfin, à toutes les personnes qui se seront déplacées pour la soutenance.

*Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence.*

*Ludwig Wittgenstein, Tractatus logico-philosophicus.*



# INTRODUCTION

« Voici, lecteur, une histoire, un feuilleton, rien !... moins que rien !

[...] C'est une histoire ! c'est un feuilleton... aucun de ces personnages qui te charment n'a vécu, et l'auteur a tout inventé de ces aventures stupéfiantes qui t'amuse !...

Réfléchis un peu, lecteur, cependant !

Trois ans de combats se sont écoulés et voici dix-huit millions d'hommes groupés sous les bannières alliées pour une même Défense Sainte... Trois ans de combats, et l'Angleterre a levé l'innombrable légion de ses *Tommies*... Trois ans de combats, et Joffre a réussi ce miracle : la Marne... et l'Amérique, autre prodige, doit, à son tour, pour l'honneur de son pavillon étoilé, réclamer sa part de Gloire !...

Tout ceci, qui paraît invraisemblable, n'est-il pas, hélas ! réel ?...

... En vérité, conviens-en, lecteur, si le feuilleton imite la vérité, avec quelle vraisemblance la vérité ne sait-elle pas copier le Feuilleton<sup>1</sup> ! »

Ces quelques lignes que le *Petit Journal* place en prologue du *Courier de Washington !...*<sup>2</sup>, roman-cinéma dont il entame la publication à la fin du mois de septembre 1917, jouent avec la définition habituelle de la fiction romanesque comme *mimesis* du réel en envisageant, cette fois, le réel comme *mimesis* de la fiction romanesque. Elles font entrer l'événement guerrier dans l'espace du roman-feuilleton, rappelant la proximité importante que ce genre entretient avec l'actualité. Les auteurs spécialistes du genre, les feuilletonistes, puisent très souvent, en effet, leur inspiration dans cette dernière, profitant de l'intérêt naturel du public pour les événements et les débats contemporains les plus importants. René Guise l'a montré pour la période de la monarchie de Juillet<sup>3</sup>, Hans-Jörg Neuschäfer pour l'année 1884<sup>4</sup> où est votée la loi Naquet autorisant à nouveau le divorce, Dorothee Fritz-El Ahmad pour l'année 1912<sup>5</sup>, année de crispation des relations internationales : l'espace du roman-feuilleton de la presse quotidienne française accueille toujours un nombre important de fictions dont le sujet est en prise avec les grandes questions d'actualité.

À partir du mois d'août 1914 et pour plus de quatre ans, la Grande Guerre comme on l'appelle à partir de l'automne de la même année, constitue le cœur de l'actualité européenne et

---

<sup>1</sup> ALLAIN Marcel, *Le courrier de Washington !...*, in *Le Petit Journal*, le 09/09/1917. Les caractères en italique sont présents dans le journal.

<sup>2</sup> *Ibid.*, du 29/09/1917 au 08/12/1917.

<sup>3</sup> GUISE René, « *Le roman-feuilleton et la vulgarisation des idées politiques et sociales sous la monarchie de Juillet* », in *Romantisme et politique, 1815-1851*, Actes du colloque de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud d'avril 1966, Paris, Colin, 1969, p. 316-328.

<sup>4</sup> NEUSCHÄFER Hans-Jörg, « *L'année 1884. La famille menacée. Le roman de l'adultère et du divorce* » (nous traduisons) in NEUSCHÄFER Hans-Jörg, FRITZ-EL AHMAD Dorothee, WALTER Klaus-Peter, *Der französische Feuilletonroman. Die Entstehung der Serienliteratur im Medium der Tageszeitung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1986, p. 233-248.

<sup>5</sup> FRITZ-EL AHMAD Dorothee, « *Le roman-feuilleton comme préparateur de la guerre. Textes militaristes, colonialistes et revanchards* » (nous traduisons), in NEUSCHÄFER Hans-Jörg, FRITZ-EL AHMAD Dorothee, WALTER Klaus-Peter, *Der französische Feuilletonroman...*, op. cit., p. 322-331.

mondiale. Si elle est omniprésente dans l'espace rédactionnel des quotidiens consacré à l'information, elle franchit rapidement la ligne horizontale qui délimite le feuilleton, espace placé en bas de page, souvent appelé "rez-de-chaussée", qui est l'emplacement réservé à la fiction romanesque publiée en livraisons quotidiennes depuis l'extrême fin des années 1830. La guerre en cours constitue indéniablement une aubaine, une source d'inspiration intarissable, inégalable pour des auteurs toujours en quête de situations pathétiques, de personnages archétypaux organisés selon une structure manichéenne et d'environnements insolites dans lesquels dérouler leurs intrigues. Est-ce pour cela que les récits prenant la guerre comme sujet, de près ou de loin, sont si nombreux dans le "rez-de-chaussée" de la presse quotidienne française durant les 51 mois du conflit ? Cette invasion traduit-elle uniquement l'opportunisme des feuilletonistes et des rédactions des journaux ou est-elle révélatrice d'autres phénomènes ?

Ces questionnements nous ont amené à un premier travail, dans le cadre d'un Master 2<sup>6</sup>, au cours duquel nous avons analysé un échantillon de vingt romans-feuilletons patriotiques publiés dans la presse quotidienne française durant la Première Guerre mondiale. Pour bâtir cet échantillon, nous avons commencé par repérer et analyser une série de romans-feuilletons présentés aux lecteurs comme étant des « romans patriotiques » tels *Présent !*<sup>7</sup> de Paul Segonzac, *Le sang de la France*<sup>8</sup> de Paul Bertnay, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*<sup>9</sup> d'Arnould Galopin ou encore *Le roi des cuistots*<sup>10</sup> d'Un poilu, dans le but d'identifier les éléments qui justifiaient cette appellation, et avons ensuite complété notre échantillon par des fictions qui, si elles n'étaient pas clairement présentées comme "patriotiques" pouvaient toutefois être considérées comme telles en raison d'un contenu idéologique identique à celui des « romans patriotiques », par exemple *L'infirmière*<sup>11</sup> de Jacques Brienne, *Confitou*<sup>12</sup> de Gaston Leroux ou encore *L'horrible drame*<sup>13</sup> de Charles Mérouvel. Qu'elles se déroulent ou non dans la temporalité de guerre et qu'elles soient ou non des romans de guerre, c'est-à-dire des récits dont tout ou partie de l'action se déroule sur les champs de bataille, toutes ont en commun de développer une idéologie d'exaltation de la nation au travers, notamment, d'un discours particulièrement agressif envers l'ennemi allemand et d'une entreprise de justification de

---

<sup>6</sup> ERBS David, *Imaginaires de guerre. Le roman-feuilleton patriotique français, 1914-1918*, mémoire de Master 2 de l'université de Franche-Comté préparé sous la direction d'Odile Roynette, septembre 2009.

<sup>7</sup> SEGONZAC Paul, *Présent ! Grand roman patriotique*, in *Le Petit Journal*, du 15/11/1914 au 31/03/1915.

<sup>8</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France. Grand roman patriotique*, in *Le Petit Journal*, du 25/03/1915 au 31/08/1915.

<sup>9</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, *Grand roman patriotique et vécu*, in *Le Petit Journal*, du 17/06/1917 au 04/12/1917.

<sup>10</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots. Grand roman patriotique*, in *Le Matin*, du 07/08/1915 au 24/12/1915.

<sup>11</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, du 10/03/1916 au 01/07/1916.

<sup>12</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, du 16/01/1916 au 15/02/1916.

<sup>13</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, du 03/10/1918 au 02/01/1919.

l'effort de guerre. Une étude de contenu nous a montré que les feuilletonistes utilisent invariablement les mêmes stratégies narratives et discursives pour distiller cette idéologie dans leurs fictions d'où la répétition, d'un roman-feuilleton patriotique à un autre, des mêmes représentations et figures, et la sensation très nette de voir circuler un seul et même discours dans l'ensemble de l'échantillon, similarité à peine masquée par des oripeaux narratifs variables en fonction du sous-genre auquel appartiennent les différents romans-feuilletons (sentimental, policier, aventures...)

Ce constat dépassait la tendance au « ressassement » propre à l'écriture dite "populaire"<sup>14</sup> et nous laissait penser que la multiplication des fictions sérielles patriotiques dans les quotidiens français, durant la Grande Guerre, était peut-être symptomatique d'autre chose que de la seule volonté cynique des feuilletonistes et des rédactions des journaux de profiter du contexte pour satisfaire leurs intérêts respectifs. Attendu que « [...] le récit populaire [...] peut se révéler un instrument de propagande efficace dès lors que la redondance devient martèlement, instrumentalisée par une idéologie affichée<sup>15</sup> », nous avons alors émis l'hypothèse que les romans-feuilletons patriotiques du temps de guerre étaient peut-être des instruments destinés à servir les objectifs de la mobilisation culturelle, cette entreprise au travers de laquelle une société entreprend d'orienter sa culture afin d'affronter une situation exceptionnelle. Dans le cas d'une guerre d'une ampleur jusqu'alors inconnue et dans laquelle des « "logiques" de totalisation<sup>16</sup> » imposent rapidement aux pays belligérants de disposer de toutes les ressources disponibles, la finalité première de la mobilisation culturelle est de « mettre en forme le consentement<sup>17</sup> » des populations à l'effort de guerre, cette action jouant un rôle fondamental dans la formation des "cultures de guerre", ces « [...] corpus de représentations du conflit cristallisé[s] en [de] véritable[s] système[s] donnant à la guerre sa signification profonde<sup>18</sup>. » Faisant nôtre l'idée couramment admise selon laquelle le roman "populaire" offre un accès privilégié à l'imaginaire de la société dont il est le produit<sup>19</sup>, nous avons choisi d'utiliser notre échantillon de romans-feuilletons patriotiques pour ébaucher une synthèse de l'imaginaire de guerre français de 14-18.

\*

---

<sup>14</sup> Sur cette question, voir, par exemple, NATHAN Michel, « *Le ressassement ou Que peut le roman populaire ?* », in *Splendeurs et misères du roman populaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1990, p. 191-200 et VAREILLE Jean-Claude, « *Écrire ou réécrire : That is the question* », in *Le roman populaire français (1789-1914). Idéologies et pratiques*, Limoges, P.U.LIM, 1994, p. 205-212.

<sup>15</sup> MIGOZZI Jacques, *Boulevards du populaire*, Limoges, P.U.LIM, 2005, p. 162.

<sup>16</sup> HORNE John, « *Introduction* », in HORNE John (dir.), *Vers la guerre totale. Le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, p. 31.

<sup>17</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 196.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>19</sup> KALIFA Dominique, « *Le roman populaire peut-il être source d'histoire ?* », in MIGOZZI Jacques (dir.), *Le roman populaire en question(s)*, Limoges, P.U.LIM, 1997, p. 609 et 611 ; QUEFFELEC-DUMASY Lise, « *De quelques problèmes méthodologiques concernant l'étude du roman populaire* », in BELLET Roger et RÉGNIER Philippe (dir.), *Problèmes de l'écriture au XIX<sup>e</sup> siècle*, Limoges, P.U.LIM, 1997, p. 264-265.

Notre thèse s'inscrit dans la continuité de notre travail de Master 2 dont elle élargit toutefois largement la perspective par les objets qu'elle considère (le roman-feuilleton et le *serial*, son équivalent britannique), par l'empan chronologique qu'elle embrasse (1912-1920) et par la dimension comparative qu'elle introduit (France et Grande-Bretagne). Ce triple élargissement a pour objectif de créer un cadre pertinent pour étudier l'influence du Premier Conflit mondial sur la fiction sérielle<sup>20</sup> de presse française et britannique qui est encore, au début des années 1910, la principale forme de littérature de masse.

Les hypothèses et conclusions que nous avons formulées à la suite de notre travail sur le roman-feuilleton patriotique français du temps de guerre et la volonté d'inscrire la présente étude dans « [...] une histoire des représentations, des "messages" qui ont accompagné la guerre<sup>21</sup> » nous ont amené à envisager une série de questionnements attentifs, avant tout, à ce qui se joue au niveau des imaginaires, des « outillages mentaux<sup>22</sup> », ces systèmes de représentations au travers desquels individus et groupes sociaux appréhendent le monde dans lequel ils évoluent. Et une interrogation s'imposait immédiatement : le *serial* de la presse quotidienne devenait-il lui aussi, durant les années de guerre, un vecteur de la mobilisation culturelle et quel rôle jouait-il alors dans le façonnement de l'imaginaire de guerre britannique ? Ces questionnements rejoignent certaines des problématiques naguère posées par l'historien américain George L. Mosse et notamment son effort pour repenser le rapport des individus en guerre à la "propagande"<sup>23</sup>, terme utilisé pour désigner le « [...] "bourrage de crâne" idéologique [...]»<sup>24</sup>, mais qui est bien trop restrictif lorsque l'on souhaite véritablement penser les rapports qu'une société entretient avec l'imaginaire dominant qu'elle forge à un moment donné. Ils rejoignent également les réflexions sur la notion de "culture de guerre" menées depuis le début des années 1990 par le groupe d'historiens internationaux réunis autour du centre de recherche de l'Historial de Péronne, notion utilisée pour désigner les représentations que les contemporains ont construites du conflit et qui s'efforce de prendre en compte l'activité des élites, celle qui s'identifie à la mobilisation culturelle "par le haut", et la mobilisation spontanée de la

---

<sup>20</sup> Nous utilisons l'expression « fiction sérielle » comme synonyme de roman-feuilleton et de *serial*. Danielle Aubry définit la sérialité comme un « [...] ensemble de stratégies narratives conditionnées par la diffusion fragmentée des textes en tranches hebdomadaires ou quotidiennes [...] » (*in Du roman-feuilleton à la série télévisuelle. Pour une rhétorique du genre et de la sérialité*, Berne, Peter Lang, 2006, p. 2.) Cette définition à minima de la sérialité suffit à justifier l'emploi de l'expression en question mais ignore de nombreux aspects du concept de sérialité. Pour des développements plus complets, voir en priorité BLETON Paul, *Armes, larmes, charmes. Sérialité et paralittérature*, Québec, Nuit blanche, 1995.

<sup>21</sup> BECKER Jean-Jacques, WINTER Jay M., KRUMEICH Gerd et alii (dir.), « Avant-propos », *in Guerre et cultures, 1914-1918*, Paris, Colin, 1994, p. 7.

<sup>22</sup> FEBVRE Lucien, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942.

<sup>23</sup> Pour une synthèse intéressante sur les significations du mot depuis sa naissance au début du XVII<sup>e</sup> siècle, voir D'ALMEIDA Fabrice, « Propagande, histoire d'un mot disgracié », *in Mots. Les langages du politique*, n°69, 2002, p. 137-148.

<sup>24</sup> CABANES Bruno, CLARK Christopher M., PARRY D. L. L., « Du Baroque au nazisme : une histoire religieuse de la politique. Entretien avec George L. Mosse », *in Revue européenne d'Histoire*, vol. 1, n°2, 1994, p. 250-251.

société civile<sup>25</sup>, trop souvent ignorée et pourtant fondamentale pour comprendre, notamment, la réalité du consentement à la guerre et la résilience des combattants et des civils.

Avant même de débiter cette étude comparée du roman-feuilleton et du *serial* au cours de la décennie 1910, nous avons conscience de certaines difficultés inhérentes à ce type de travaux, dont la plus déterminante, comme le rappelle fort bien Michel Espagne lorsqu'il évoque les limites du comparatisme en histoire culturelle, est sans doute « [...] la position de l'observateur<sup>26</sup> » qui conduit toujours ce dernier, en raison du « [...] point de vue national<sup>27</sup> » dont il ne peut se départir, à privilégier, même inconsciemment, l'étude de la société dont il est issu. De là, parfois, la pratique d'une histoire comparée dans le seul but d'approfondir une histoire nationale<sup>28</sup>, les autres nations présentes dans la comparaison étant utilisées comme révélateurs et réduites, en quelque sorte, au rang de faire-valoir. Dans notre cas, plusieurs problèmes d'accès aux sources journalistiques britanniques, sur lesquels nous allons revenir, ont créé dès le départ une forme de déséquilibre en faveur du corpus de presse français, et donc du roman-feuilleton, mais nous nous sommes employé à compenser ce déséquilibre afin que notre étude demeure pleinement un travail d'histoire culturelle comparée. Pour y parvenir, nous avons fait notre possible pour accorder la même rigueur à l'analyse des fictions sérielles des deux pays et pour adopter une méthode de comparaison dynamique, convoquant de manière systématique les unes et les autres pour chaque élément examiné.

Si pratiquer le comparatisme en histoire consiste, selon Marc Bloch, à « [...] rechercher, afin de les expliquer, les ressemblances et les dissemblances qu'offrent des séries de nature analogue, empruntées à des milieux sociaux différents<sup>29</sup> » et ceci dans le but de « [...] dégager "l'originalité" des [...] sociétés<sup>30</sup> », nous nous sommes aperçu que c'est aussi, pour l'historien, accepter de se remettre en question. En effet, l'histoire comparée le met souvent dans une position inconfortable parce qu'elle le confronte, sans cesse, à ses limites. Notamment à ses limites en tant qu'historien. Elle le met face aux insuffisances de son bagage historiographique lorsqu'il s'agit pour lui de sortir du cadre national pour se coller avec des objets issus d'une culture différente de la sienne, lui montre combien certaines des méthodes avec lesquelles il analyse habituellement un type de source émanant de son pays peuvent se révéler inadaptées à l'étude du même type de source émanant d'un autre pays, bouscule certaines de ses certitudes intellectuelles. Et pour continuer à avancer dans son

---

<sup>25</sup> HORNE John, « *Demobilizing the mind : France and the Legacy of the Great War, 1919-1939* », in *French history and civilization. Papers from the George Rudé Seminar*, 2009, p. 101-119.

<sup>26</sup> ESPAGNE Michel, « *Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle* », in *Genèses*, 17, 1994, p. 113.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Ce qu'elle permet objectivement, il est vrai.

<sup>29</sup> BLOCH Marc, « *Comparaison* », in *Bulletin du Centre International de Synthèse*, n°9, 1930, p. 34.

<sup>30</sup> BLOCH Marc, « *Pour une histoire comparée des sociétés européennes* », in *Revue de synthèse historique*, 46, 1928, p. 31.

entreprise, l'historien n'a d'autre choix que de combler ses lacunes, d'adapter ses outils et méthodes de travail, d'en inventer de nouveaux et de relativiser voire d'abandonner des vérités qu'il tenait pour acquises. Pour tout cela, il nous semble que pratiquer le comparatisme en histoire c'est donc, aussi, accepter un défi qui, par les remises en question qu'il induit est un formidable levier pour renouveler les pratiques historiennes. La réalité de ce défi nous est apparue dès la constitution du corpus sur lequel nous allions fonder notre travail.

\*\*

La composition de ce corpus de presse reflète tout autant les choix que nous avons pu faire que les contraintes auxquelles nous avons été confronté. Afin de disposer d'un échantillon susceptible de représenter au mieux ce qu'étaient le roman-feuilleton français et le *serial* britannique durant la période couverte par notre étude, nous avons décidé de nous intéresser en priorité aux quotidiens "populaires" à tirage de masse, ces journaux au lectorat millionnaire, car ils sont ceux qui accordent la place la plus importante à la fiction sérielle. Les chercheurs et curieux qui souhaitent consulter les archives de la presse française disposent d'un formidable outil, *Gallica*, la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France, qui offre un accès gratuit aux collections intégrales d'un nombre important de journaux. Au moment où nous avons commencé à réfléchir à la constitution de notre corpus de recherche, à l'extrême fin de l'année 2011, trois des quatre grands quotidiens "populaires" d'information de la fin de la Belle Époque étaient accessibles, *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien* et *Le Matin*<sup>31</sup> ; *L'Écho de Paris*, journal important en 1914 et qui devient un journal à grand tirage à partir de l'année 1916 était lui aussi accessible.

Les choses se sont compliquées lorsque nous nous sommes intéressé aux journaux britanniques. Le choix de centrer notre essai d'histoire comparée sur la presse quotidienne à tirage de masse, *mass-circulation press*, nous conduisait à devoir inclure dans notre corpus certains des plus grands quotidiens de l'époque, à savoir le *Daily Mail*, le *Daily Mirror* (illustré), le *Daily Sketch* (illustré), le *Daily Express*, le *Daily Chronicle* et le *Daily News* (illustré), les deux premiers étant les seuls à posséder, au début des années 1910, des tirages de l'ordre du million d'exemplaires. La *British Library*, bibliothèque nationale du Royaume-Uni, dispose elle aussi d'une bibliothèque numérique, mais elle est nettement moins riche que *Gallica*. La plate-forme dédiée à la presse britannique, *The British Newspaper Archive*<sup>32</sup>, lancée en 2011, est un projet destiné à mettre en ligne,

---

<sup>31</sup> *Le Journal* était alors en phase de numérisation et n'est devenu accessible que deux ans plus tard, à la fin du mois de mars 2014.

<sup>32</sup> <http://www.britishnewspaperarchive.co.uk>

d'ici 2021, et avec accès payant, l'essentiel du fonds de presse de la *British Library* ; elle était donc quasiment vide au début de l'année 2012 et aucun des journaux qui nous intéressaient n'était numérisé<sup>33</sup>. Étant donné qu'il nous était impossible de demeurer plusieurs mois à Londres pour dépouiller trois ou quatre journaux microfilmés dotés, qui plus est, d'une pagination bien plus importante que celle des journaux français, et pour lire une partie de leurs *serials*, nous avons cherché d'autres accès à ces sources. Le seul qui nous permettait de consulter deux *mass-circulation papers* sur la période que nous souhaitions couvrir était fourni par la plate-forme *ukpressonline*<sup>34</sup> qui propose, via un abonnement, l'accès à quatorze journaux dont le *Daily Mirror* de 1903 à 1980 et le *Daily Express* de 1900 à aujourd'hui. Même si la qualité de la numérisation n'est pas toujours au rendez-vous et qu'il manque parfois quelques numéros ou quelques pages des journaux, nous avons là un début de solution à notre problème. En ce qui concerne le *Daily Mail*, troisième quotidien que nous souhaitions inclure dans notre corpus, il n'existait aucun moyen pour avoir accès à distance à ses archives car leur numérisation n'avait jamais été effectuée. Nous avons bien trouvé les index établis par Richard Simms, un passionné de littérature "populaire" britannique qui a référencé les *serials* publiés dans deux grands quotidiens, *The Star*<sup>35</sup> et le *Daily Mail*<sup>36</sup> (entre 1896 et 1950), et mis les résultats de ses dépouillements à disposition du public sur des sites internet dédiés, mais nous ne comptons pas utiliser celui du second journal puisqu'il nous était impossible d'en assurer l'exactitude, même si son concepteur nous avait assuré l'avoir composé avec le plus grand soin<sup>37</sup>.

A ce stade, il nous était donc possible de travailler sur quatre quotidiens français et deux britanniques. Nous aurions pu en rester là, nous limiter à ce corpus de presse à grand tirage, mais découragé, peut-être, par les difficultés d'accès à la presse britannique et désireux de préciser certains éléments que nous livraient, petit à petit, les dépouillements des journaux français, nous avons intégré à notre corpus trois nouveaux quotidiens qui nous permettaient de présenter un panorama plus complet du roman-feuilleton sur la période étudiée : le journal socialiste *L'Humanité*, le journaliste nationaliste *L'Action française* et le journal de "qualité" le plus célèbre du pays, *Le Figaro*, journaux dont les archives sont numérisées sur *Gallica*.

La première solution pour consulter les archives numérisées du *Daily Mail* est apparue à la fin du printemps 2013 avec la mise à disposition, par la bibliothèque numérique *Gale*, de la *Daily Mail Historical Archive 1896-2004*<sup>38</sup> mais avec un accès payant et, surtout, réservé aux institutions<sup>39</sup>. Après

---

<sup>33</sup> A l'été 2016, le *Daily Mirror* est le seul des six *newspapers* nommés à la page précédente à être partiellement numérisé (1914-1945).

<sup>34</sup> <http://www.ukpressonline.co.uk/ukpressonline/open/index.jsp>

<sup>35</sup> <http://thestarfictionindex.atwebpages.com>

<sup>36</sup> <http://dmfictionindex.atwebpages.com>

<sup>37</sup> Nous avons contacté M<sup>r</sup> Simms afin de connaître la méthode employée pour la constitution de l'index du *Daily Mail*.

<sup>38</sup> <http://gale.cengage.co.uk/daily-mail-historical-archive.aspx>

négociations avec la personne en charge des souscriptions au service, nous avons tout de même obtenu un accès de 72 heures à ces archives, accès qui, malgré sa durée très limitée, s'est finalement révélé très utile. Il a été mis à profit, en effet, pour vérifier l'index de Richard Simms qui a eu le mérite de nous faire gagner un temps précieux : il nous aurait été impossible, en trois jours, de dépouiller avec précision le *Daily Mail* de 1912 à 1920<sup>40</sup> et cet index nous a offert la possibilité d'avoir, simplement, à vérifier les données qu'il contenait, ce qui nous a laissé quelques heures pour rechercher des informations sur les auteurs des fictions publiées et effectuer quelques sondages sur des points utiles à notre étude.

Le *Daily Mail* a donc été ajouté au corpus dix-huit mois après le début de notre recherche, avec toutefois quelques réserves liées au fait que nous n'avions pu l'exploiter avec la même précision que le *Daily Mirror* et le *Daily Express*. Disposer de la liste de tous les *serials* publiés dans le *Daily Mail* durant la période couverte par notre étude nous permettait toutefois de travailler sur plusieurs éléments importants et de les intégrer à notre analyse comparative.

\*\*\*

Un premier dépouillement des neuf journaux pour lesquels nous pouvions effectuer ce travail nous a permis de constituer un inventaire précis des 501 romans-feuilletons publiés par les sept journaux français et des 111 *serials* publiés par les deux journaux britanniques ce qui nous amenait donc à considérer, une fois ces fictions ajoutées aux 38 publiées par le *Daily Mail*, 650 fictions sérielles<sup>41</sup>. Un premier choix d'ordre méthodologique nous a amené à prendre uniquement en considération les récits comportant plus de dix livraisons afin de ne pas introduire de distorsions dans certains calculs et certaines analyses ; les fictions comportant moins de dix livraisons, uniquement présentes dans les journaux français de notre corpus, sont parfois utilisées pour faire la soudure entre deux romans-feuilletons d'un volume textuel plus important. Restaient environ six cents romans-feuilletons et *serials* à étudier.

Tout en effectuant ce premier dépouillement, nous construisions petit à petit notre problématique et réfléchissions à la manière dont il convenait d'étudier ces fictions pour les exploiter au mieux. Nous avons, pour cela, établi deux grilles d'analyse fondées sur une série d'indicateurs précis permettant de comparer les journaux entre eux mais, également, les deux sous-corpus afin de

---

<sup>39</sup> Nous avons demandé à notre bibliothèque universitaire s'il était envisageable de souscrire un abonnement à cette base mais notre demande n'a pas reçu de suite favorable.

<sup>40</sup> Les dépouillements précis du *Daily Mirror* ou du *Daily Express* nous ont demandé environ cinq semaines chacun, hors lecture des *serials*.

<sup>41</sup> Les inventaires sont disponibles en annexes 1 et 2.

mettre en évidence d'éventuelles spécificités nationales. Deux autres dépouillements, plus profonds, nous ont permis de collecter l'ensemble des informations nécessaires. La première grille, centrée sur l'offre romanesque elle-même, visait à évaluer la place de la fiction sérielle dans chaque journal (nombre de fictions publiées chaque année, volume textuel moyen de ces dernières, espace rédactionnel moyen occupé par la rubrique romanesque), l'investissement de chaque journal dans sa politique "feuilletonesque" (proportion de récits inédits, nombre et types des annonces de publication insérées) et à déterminer les sous-genres dominants, ce qui nous a amené à effectuer un long travail de classement des romans-feuilletons et *serials* selon une méthodologie que nous détaillons dans notre étude.

La seconde grille, centrée sur les auteurs des fictions inventoriées, visait pour sa part à comparer certaines données biographiques telles que le sexe, l'âge, le lieu de naissance, l'activité professionnelle exercée avant l'entrée en écriture et parfois poursuivie, ou encore l'utilisation du pseudonymat, dans le but de repérer, là aussi, d'éventuelles tendances nationales<sup>42</sup>. Afin de comparer entre eux des auteurs qui pouvaient l'être, nous avons uniquement considéré les feuilletonistes professionnels, c'est-à-dire ceux pour lesquels il nous a été possible de déterminer une activité régulière d'écriture de romans-feuilletons ou de *serials* durant les années précédant la publication de la première fiction portant leur signature que nous référençons dans notre inventaire. La récurrence, dans les journaux des deux pays, de certaines signatures, nous a conduit à réfléchir à la notion de feuilletoniste maison. Ce travail sur les auteurs a nécessité énormément de recherches prosopographiques pour des résultats souvent très minces, et parfois nuls, tant il est vrai que nombre de ces romanciers "populaires" n'ont laissé que peu de traces, surtout lorsqu'ils n'ont pas connu un succès important<sup>43</sup>. La plupart des informations concernant ces auteurs ont été trouvées dans les journaux, le plus souvent dans les annonces de publication de leurs romans-feuilletons ou de leurs *serials* qui sont parfois de réelles notices biographiques, ainsi que dans des bases de données réalisées par des passionnés qui nous ont permis de dénicher des détails et des pistes intéressants qu'il nous fallait ensuite vérifier. Pour les feuilletonistes français, on peut citer *Fictionbis*, *l'Encyclopédie permanente de l'autre littérature*<sup>44</sup> et le forum *A propos de Littérature populaire*<sup>45</sup> ; pour les *serial writers* britanniques, l'imposant *FictionMags Index*<sup>46</sup> et notamment son index des fictions triées par auteurs<sup>47</sup>.

---

<sup>42</sup> Les tableaux qui récapitulent l'ensemble de ces informations sont disponibles en annexe 4.

<sup>43</sup> THIESSE Anne-Marie, « *Les infortunes littéraires. Carrières de romanciers populaires à la Belle Époque* », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 60, n°1, 1985, p. 32 et *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Seuil, 2000, p. 184.

<sup>44</sup> <http://www.fictionbis.com/fictionbis/index.php>

<sup>45</sup> <http://litteraturepopulaire.winnerbb.net>

<sup>46</sup> <http://www.philsp.com/homeville/FMI/0start.htm>

<sup>47</sup> <http://www.philsp.com/homeville/FMI/a/a4.htm>

Nous avons été particulièrement attentif à l'évolution de tous ces éléments durant la période considérée, surtout à partir d'août 1914, la guerre induisant des modifications parfois importantes dans les pratiques habituelles des presses quotidiennes française et britannique. Pour analyser au mieux l'impact du conflit sur les rubriques roman-feuilleton et *serial* et mettre en évidence les ruptures et les continuités, nous avons scindé notre période de référence en trois sous-périodes que nous avons comparées entre elles : l'immédiat avant-guerre (de janvier 1912 à l'entrée en guerre des deux pays), les 51 mois de guerre, l'immédiate sortie de guerre (du 12 novembre 1918 au 31 décembre 1920).

Le conflit soumet les journaux à des contraintes humaines, financières, matérielles et à des restrictions de liberté dont les répercussions sont variables d'un titre à l'autre mais aussi d'un pays à l'autre. Les premières semaines de guerre constituent un véritable choc pour les quotidiens français et le roman-feuilleton est particulièrement touché puisqu'il disparaît pour plusieurs semaines de leur espace rédactionnel ; lorsqu'il refait son apparition, il s'installe jusqu'à la fin du conflit avec, toutefois, des changements liés aux adaptations que les journaux apportent à leur politique "feuilletonesque". La situation du *serial* est moins homogène puisqu'il disparaît d'un seul des trois *Dailies* que nous avons considérés au début de la guerre (le *Daily Express*), puis de deux des trois (le *Daily Express* et le *Daily Mail*) durant le conflit. Les deux premières années de sortie de guerre sont synonymes, pour les journaux des deux pays, d'un retour progressif aux pratiques d'avant-guerre, mais l'empreinte du conflit est parfois profonde, surtout en France.

Le contenu de la rubrique fiction sérielle évolue assez nettement dans les quotidiens des deux pays à partir de la fin de l'année 1914 ou du début de l'année 1915. Le premier changement concerne la place acquise par les récits patriotiques. Peu fréquents, voire très rares dans les journaux de notre corpus avant le déclenchement de la guerre, ils deviennent plus nombreux, surtout en France, où il est possible de parler d'invasion patriotique du "rez-de-chaussée" de certains journaux comme *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal* ou *L'Action française*, invasion qui se prolonge parfois dans l'immédiat après-guerre, phénomène qui a particulièrement attiré notre attention. La chronologie de publication très particulière des *patriotic serials* dans le *Daily Mirror* et le *Daily Express*, les deux quotidiens pour lesquels nous avons pu effectuer un travail de classement des fictions publiées, avec une concentration très nette sur l'année 1915 et le début de 1916, nous a étonné et nous avons cherché à l'expliquer, sa présence dans les deux journaux ne pouvant être un simple hasard. Le second changement intervient à la fin de l'année 1915 et concerne uniquement certains journaux français : l'apparition d'un nouveau genre, le roman-cinéma. Ce genre hybride, adaptation d'une invention américaine déjà expérimentée en Grande-Bretagne, redynamise un peu le roman-feuilleton et permet surtout au cinéma de devenir un nouveau loisir de masse.

Le fait que la production patriotique représente un quart de l'ensemble des fictions publiées par les neuf journaux dépouillés entre août 1914 et décembre 1920, proportion qui s'élève à 40-50% dans certains journaux français sur la même période, nous a conduit à en faire le noyau de notre étude, tout en prenant soin de ne pas l'isoler du reste de l'offre romanesque de ces journaux car c'est seulement lorsqu'elle est analysée au cœur de celle-ci qu'elle prend tout son sens. Ces fictions patriotiques ne sont pas toujours identifiables comme telles d'après leur titre ou leur sous-titre. La lecture des annonces de publication, des résumés publiés par la plupart des journaux en début de publication et des quinze ou vingt premières livraisons des romans-feuilletons et *serials* au sujet desquels un doute persistait nous a cependant permis d'identifier assez aisément les romans-feuilletons et *serials* patriotiques. Nous avons considéré comme patriotique toute fiction dans laquelle la thématique patriotique, c'est-à-dire l'exaltation, sous toutes ses formes, de la nation, constitue la dominante idéologique, le contexte de guerre influençant le contenu et l'expression de cette dominante, comme nous le montrerons. Le récit patriotique n'est pas un sous-genre spécifique car il ne se définit pas par des spécificités d'ordre narratif : l'idéologie patriotique se surimpose aux codes narratifs des sous-genres traditionnels et les surdétermine. Un récit sentimental, un récit d'aventures ou un récit fantastique peuvent, ainsi, être des récits patriotiques.

\*\*\*

\*

Pour étudier cette production patriotique, nous avons commencé par lire un premier échantillon de 18 romans-feuilletons et *serials* choisis au hasard dans les neuf journaux (deux par journal), matière suffisante pour avoir un solide aperçu de "ce qui se disait" dans ces récits et faire émerger une première série de problématiques. Le principal constat qui a émergé de ce travail préliminaire, dès les premières lectures, a confirmé la principale conclusion de notre travail de Master : la présence, dans les 18 fictions considérées, par-delà des différences formelles et des nuances nationales parfois marquées, d'un même échec de figures et de représentations, prouve que ces récits étaient utilisés pour véhiculer un même discours destiné à influencer sur les esprits des lecteurs. Et dans le contexte de guerre, il était évident qu'ils devaient être appréhendés comme des instruments de l'entreprise de mobilisation culturelle destinés, dans les deux pays, à stimuler et pérenniser le soutien de la population à l'effort de guerre.

Nous avons alors bâti et testé une première méthodologie pour analyser ce discours, notre objectif étant qu'elle soit en mesure d'en donner une synthèse précise tout en faisant apparaître les nuances nationales évoquées précédemment. Lorsque nous avons été satisfait de cette

méthodologie, nous avons entamé la lecture du reste de l'échantillon de fictions patriotiques en opérant des modifications de nos outils d'analyse lorsque cela s'avérait nécessaire. Des 85 fictions de l'échantillon complet, nous n'en avons ignoré que cinq<sup>48</sup> parce que nous avons déjà lu plusieurs autres fictions patriotiques de leurs auteurs ou plusieurs autres récits quasiment identiques du point de vue de l'intrigue. Les 80 fictions restantes, 6000 livraisons environ, constituaient une matière pléthorique qu'il fallut contrôler en permanence afin de ne pas y être aspiré. Au cours de ce travail très long et parfois fastidieux, la lecture s'opérant sur écran et nous obligeant à prendre énormément de notes, nous avons mis, parfois, notre surmoi méthodologique en sommeil, afin de satisfaire nos attentes de lecteur impénitent et de profiter de l'occasion qui nous était donnée de rencontrer des auteurs que nous ne connaissions pas ou très peu. Et il y eut quelques belles rencontres.

Faire le choix d'une analyse de discours impose de s'intéresser au contenu de ce dernier mais également à son(ses) producteur(s), à son(ses) récepteur(s), aux conditions dans lesquelles l'échange qu'il suppose se déroule et, dans le cas d'un discours clairement destiné à persuader, à convaincre, aux stratégies utilisées pour assurer la réussite de ses objectifs. Il nous a fallu, pour être en mesure de mener notre projet à bien, faire appel à des disciplines comme l'analyse argumentative, la narratologie ou la sociologie de la lecture dont certains outils et certaines méthodes nous sont vite apparus nécessaires. Cette interdisciplinarité<sup>49</sup> nous a fait explorer des territoires qui nous étaient très largement inconnus et nous a montré combien le dialogue entre disciplines, dialogue entre méthodes, concepts, mais surtout entre personnes, est stimulant et fertile, car il fait émerger des questionnements et des pistes de recherche qu'une seule perspective, historienne dans notre cas, ne peut proposer.

Quelles stratégies les producteurs de romans-feuilletons et de *serials* patriotiques mettent-ils en œuvre pour optimiser l'efficacité persuasive de leur argumentation ? Quelles motivations les poussent à écrire ce type de récits ? Quelles sont les attentes habituelles du lecteur de fictions sérielles de presse ? Sont-elles modifiées par la situation de guerre et quelle influence ont-elles dans la réception du discours sériel patriotique ? Quels effets attribuer à ce discours et peut-il être considéré comme un atout important de l'entreprise de mobilisation des esprits ? Des questions,

---

<sup>48</sup> GALOPIN Arnould, *La mascotte des poilus*, in *le Petit Journal*, du 11/02/1916 au 23/09/1916 ; GERMAIN Henri, *La fille du Boche*, in *Le Matin*, du 06/02/1915 au 08/08/1915 ; MARY Jules, *Les rapaces*, in *Le Petit Parisien*, du 21/12/1917 au 22/05/1918 ; POUGET Émile, *L'emmuré*, in *L'Humanité*, du 14/08/1916 au 08/12/1916 ; LE FAURE Georges, *X=22*, in *L'Écho de Paris*, du 19/04/1918 au 12/07/1918.

<sup>49</sup> L'interdisciplinarité croise les disciplines dans le cadre de l'étude d'un objet tandis que la pluridisciplinarité juxtapose les approches d'un même objet par différentes disciplines sans les mêler.

parmi d'autres, que nous n'avons pu envisager et, nous l'espérons, éclairer, que parce que nous avons tenté cette démarche interdisciplinaire.

\*\*\*

\*\*

Pour tenter de répondre à notre interrogation initiale, celle de l'influence de la Grande Guerre sur le roman-feuilleton et le *serial* de la presse quotidienne<sup>50</sup>, ainsi qu'à celles que l'examen de l'objet de notre recherche a soulevées, nous commencerons, dans un premier temps, par dresser un panorama détaillé de la littérature sérielle de presse française et britannique durant notre période de référence, en focalisant notre attention sur les dix journaux de notre corpus et sur la dimension comparatiste de notre recherche.

Après avoir examiné la situation des presses quotidiennes française et britannique, du roman-feuilleton et du *serial* durant l'immédiat avant-guerre (chapitre 1), nous nous intéresserons aux années de guerre en détaillant les principaux effets du conflit sur ces presses et en étudiant de près les deux principales évolutions de la fiction sérielle de presse : la multiplication des récits patriotiques tout d'abord, étude qui sera l'occasion d'un important travail de définition de ce que nous nommons le patriotisme sériel de chaque pays, c'est-à-dire la manière dont le sentiment national est défini et mis en scène dans les fictions sérielles patriotiques (chapitre 2) ; la naissance du roman-cinéma dans la presse à grand tirage française à la fin de l'année 1915 ensuite, nouveau genre qui peut être perçu comme la jonction entre le passé et l'avenir de la culture de masse (chapitre 3). Nous terminerons cette vue d'ensemble par un examen identique à celui du premier chapitre mais concernant, cette fois, les deux premières années de la sortie de guerre. Nous tâcherons alors de mesurer le poids du conflit en effectuant une série de comparaisons avec l'immédiat avant-guerre et les années de guerre (chapitre 4).

Le second temps de notre étude sera consacré à une analyse de contenu du discours qui irrigue les romans-feuilletons et *serials* patriotiques publiés par les journaux de notre corpus entre août 1914 et décembre 1920. Nous accorderons un intérêt particulier aux éléments

---

<sup>50</sup> Dans la suite de notre étude, nous ne précisons plus, la plupart du temps, que nos propos concernent le roman-feuilleton *français* et le *serial britannique*. Nous supprimerons ces adjectivations afin d'alléger notre écriture.

d'homodiscursivité et d'hétérodiscursivité<sup>51</sup> car nous les considérons comme des révélateurs pertinents des imaginaires de guerre français et britannique du Premier Conflit mondial.

Nous avons décidé d'étudier ce discours à partir de quatre thématiques omniprésentes dans les fictions sérielles patriotiques des deux pays qu'il nous a donc semblé cohérent de considérer comme la structure porteuse de ce dernier : les représentations et figures de l'ennemi, produits d'une fabrique de la haine (chapitre 5) ; les représentations et figures de soi, produits d'une fabrique de l'héroïsme (chapitre 6) ; les représentations de la guerre et de la violence de guerre, dans lesquelles on décèle, en permanence, le poids du paradigme de la guerre défensive<sup>52</sup> et de l'entreprise de justification de l'effort de guerre (chapitre 7) ; les représentations des rôles sexués en temps de guerre, qui oscillent entre une volonté de respecter les assignations de genre déterminées par les normes socioculturelles de l'époque et l'impossible négation des modifications induites par le conflit (chapitre 8). Toutes ces représentations, qui font système, forment un véritable "prêt-à-penser" patriotique destiné à servir les objectifs de la mobilisation culturelle en façonnant le consentement au conflit des lecteurs, pendant et après celui-ci.

Le troisième et dernier temps de notre recherche sera consacré à l'étude du fonctionnement de la fiction sérielle patriotique de presse de la période août 1914-décembre 1920 comme discours argumentatif et à la réception de celle-ci.

Nous proposerons tout d'abord une réflexion sur la lecture sérielle au cours de laquelle nous présenterons les théories et concepts que nous avons mobilisés, ce qu'ils nous ont apporté, avant d'examiner les modifications de la composition du public et de ses attentes de lecture suscitées par la guerre et de nous attarder plus particulièrement sur la lecture du roman-feuilleton des soldats français (chapitre 9). Nous poursuivrons par un développement destiné à comprendre le fonctionnement de la rhétorique sérielle patriotique entendue comme l'ensemble des stratégies mises en œuvre par les auteurs de romans-feuilletons et *serials* patriotiques pour faire de leurs récits des argumentations en mesure d'influencer le penser et l'agir des lecteurs (chapitre 10). Nous terminerons ce troisième temps en envisageant la réception du discours sériel patriotique. Après avoir insisté sur l'impossibilité d'envisager une appropriation<sup>53</sup> univoque de ce dernier et donc la réussite systématique de sa visée persuasive puisqu'un lecteur peut ne pas adhérer au "faire croire"

---

<sup>51</sup> Nous avons forgé ces deux termes pour désigner, dans le premier cas, les points communs des discours sériels patriotiques français et britannique et, dans le second, leurs différences.

<sup>52</sup> Sur cette question, voir notamment AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre, op. cit.*, p. 131-214 ; BEAUPRÉ Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne, 1914-1920*, Paris, CNRS Editions, 2006, p. 177-194.

<sup>53</sup> La notion d'appropriation suppose une réception active de l'objet culturel. Le récepteur, ici le lecteur, interprète le contenu de l'objet et se l'approprié car il l'adapte et le modifie en fonction de son identité et des conditions dans lesquelles s'opère le processus de réception.

qu'il distille, ou seulement de manière partielle, nous évoquerons malgré tout trois effets majeurs que le discours sériel patriotique nous semble exercer sur son public : un effet cognitif en lui proposant une matrice pour penser la guerre ; un effet consolatoire en le rassurant ; un effet de banalisation<sup>54</sup> de la guerre, de la violence et de la mort en l'accoutumant à l'inacceptable. Nous concluons notre recherche en tentant une évaluation du rôle de la fiction sérielle patriotique de presse dans l'entreprise de mobilisation culturelle et en proposant une caractérisation des "cultures de guerre" française et britannique de la Grande Guerre au prisme du roman-feuilleton et du *serial* patriotiques (chapitre 11).

---

<sup>54</sup> Le terme correspond à la traduction de celui de « *trivialization* » utilisé par Georges L. Mosse, dans *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, New-York/Oxford, Oxford University Press, 1990. L'ouvrage a été traduit en 1990 sous le titre *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette.



**PREMIÈRE PARTIE**

**LITTÉRATURE SÉRIELLE, PRESSE ET**

**CULTURE DE MASSE 1912-1920**

Lorsque l'on compare un quotidien français ou britannique publié durant la Grande Guerre à ce qu'ils sont l'un et l'autre durant les jours qui précèdent le déclenchement de celle-ci, on s'aperçoit immédiatement que le phénomène guerrier provoque des modifications plus ou moins importantes de leur contenu et de leur physionomie, modifications qui apparaissent parfois nettement dans la rubrique réservée à la fiction sérielle. De prime abord, la guerre apparaît donc, en ce qui concerne la presse quotidienne de France et de Grande-Bretagne, comme un agent de changement.

Afin de déterminer la nature des modifications évoquées et d'évaluer précisément leur incidence, nous allons examiner, dans la première partie de notre travail, le visage des journaux de notre corpus et de l'offre de fictions sérielles qu'ils portent entre le début de l'année 1912 et la fin de l'année 1920. Comme nous l'avons expliqué dans notre introduction générale, nous choisissons de considérer cet empan chronologique relativement large de neuf années qui nous conduit à prendre en compte l'immédiat avant-guerre mais également l'immédiate sortie de guerre car il nous permet à la fois de mettre en évidence et de caractériser, lorsqu'ils existent, les changements provoqués par la guerre, entre ruptures ou simples adaptations, et d'observer leur évolution une fois le conflit terminé.

Nous envisagerons très logiquement notre période de référence en la scindant en trois sous-périodes : une première s'étendant du mois de janvier 1912 au déclenchement du conflit en août 1914 ; une seconde couvrant les 51 mois du conflit sur le front occidental ; une troisième s'étendant de la fin de l'année 1918 au mois de décembre 1920. Nous nous intéresserons, durant chacune d'entre elles, aux mêmes éléments, avec une attention particulière accordée aux tirages des journaux, aux évolutions de leur pagination et de leur prix de vente et, surtout, à la place qu'ils accordent à la fiction sérielle, à la manière dont ils la mettent en scène dans leur espace rédactionnel, au contenu de cette dernière et au profil des auteurs publiés. Cette démarche a pour objectif, en comparant ces éléments entre eux, de faire apparaître, aussi clairement que possible, l'impact du conflit dans l'univers de la fiction sérielle de presse, mais également les éventuelles spécificités françaises ou britanniques, avant, pendant ou après celui-ci.

## **CHAPITRE 1. ENTRE DYNAMISME ET STAGNATION. LA SITUATION AU DÉBUT DES ANNÉES 1910.**

Nous souhaitons donner ici une vue panoptique du marché de la presse quotidienne à grand tirage et de la fiction sérielle qu'elle porte, en France et en Grande-Bretagne, dans les années qui précèdent le Premier Conflit mondial, tout en insistant bien évidemment sur la situation des journaux de notre corpus d'étude. Nous disposerons ainsi d'un ensemble de points de repère et de références concernant les modalités de production, de diffusion et de consommation qui nous permettront de mieux prendre la mesure des modifications induites par les années de guerre sur les deux champs considérés.

### **I. Les presses quotidiennes française et britannique à la Belle Époque. Journaux et lectorats de masse.**

#### **A. La presse française.**

Les travaux d'histoire de la presse font du court demi-siècle séparant le conflit franco-prussien de la première conflagration mondiale l'âge d'or de la presse française, âge d'or qui se conclut dans les dernières années de la Belle Époque par un apogée que la presse française n'atteindra plus jusqu'à nos jours. Même lorsque c'est le XIX<sup>e</sup> siècle dans son ensemble qui est considéré comme « siècle d'or de la presse<sup>55</sup> », la période 1870-1914 est présentée comme celle durant laquelle un changement d'échelle se produit et amène la presse française à des sommets qu'elle n'avait jamais atteints jusqu'alors. S'il n'entre pas dans notre propos de refaire l'histoire détaillée de celle-ci jusqu'au moment où nous allons nous y intéresser, il nous semble néanmoins essentiel de revenir sur les quatre décennies qui précèdent la Première Guerre mondiale afin de rappeler les principales mutations qui l'ont affectée, certaines radicales, et qui seules permettent de comprendre la place tout à fait exceptionnelle qu'elle occupe durant la Belle Époque.

#### **1. La situation en 1914.**

Ce qui frappe en premier lieu lorsque l'on observe la place de la presse en France au cours des années 1910-1914 c'est l'ampleur de ses tirages et donc une forme d'omniprésence au sein de l'espace social, voire un envahissement de ce dernier. S'ils varient quelque peu d'un auteur à un

---

<sup>55</sup> FEYEL Gilles, *La presse en France des origines à 1944. Histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, 1999, p. 65.

autre, les chiffres sont éloquentes et leur ampleur est vertigineuse. Pour ne parler que de la presse quotidienne, celle qui nous intéresse, les tirages cumulés sont de l'ordre de neuf à dix millions d'exemplaires par jour en 1914<sup>56</sup> pour une population d'environ quarante millions d'habitants ; comme le rappelle Marc Martin, « [...] la presse quotidienne française a donc, en 1914, des tirages qui sont les mêmes qu'aujourd'hui, pour une population inférieure de plus d'un quart<sup>57</sup>. » Laurent Martin parle d'un « [...] tirage global des quotidiens français qui dépasse 9 millions d'exemplaires en 1914 [...]»<sup>58</sup> et rappelle surtout que ce chiffre induit un ratio de « [...] 244 exemplaires pour 1000 habitants [...]»<sup>59</sup>, soit environ un journal tiré pour quatre Français, chiffre qui justifie cette impression d'omniprésence dont nous parlions plus haut. Avec une estimation des tirages cumulés de la presse quotidienne française de 9 ou 9,5 millions d'exemplaires, Judith Lyon-Caen revient pour sa part sur une pénétration de cette dernière qui aboutit à la disponibilité d'« [...] un journal pour moins de 5 habitants<sup>60</sup>. » La France est alors au premier rang européen en ce qui concerne la presse quotidienne<sup>61</sup>.

Les tirages de la presse quotidienne parisienne (80 journaux en 1914<sup>62</sup>) représentent à cette date plus de la moitié des tirages de la presse quotidienne française, avec des chiffres de l'ordre de 5 à 5,5 millions d'exemplaires<sup>63</sup>. Quatre quotidiens dominent très nettement le marché de la capitale (et le marché national puisqu'ils sont largement diffusés en province) avec des tirages qui frôlent ou dépassent le million d'exemplaires : *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *Le Journal*. Ces journaux qui tirent « [...] ensemble à environ 4,5 millions soit près des trois quarts du tirage global des journaux parisiens et plus de 40% de celui de tous les quotidiens français<sup>64</sup> » dominent la presse française de la Belle Époque et forment « [...] un monde à part [...]»<sup>65</sup> celui des « [...] quatre grands

---

<sup>56</sup> Pour MARTIN Marc, *Médias et journalistes de la République*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 83, l'évaluation est de dix millions d'exemplaires. Pour FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 66, elle est de 9,5 millions tout comme pour ALBERT Pierre, *Histoire de la presse*, 10<sup>ème</sup> édition, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 65. JEANNENEY Jean-Noël, *Une histoire des médias des origines à nos jours*, Paris, Seuil, 2001, p. 111, donne pour sa part le chiffre de neuf millions d'exemplaires tirés chaque jour par la presse quotidienne française.

<sup>57</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 83.

<sup>58</sup> MARTIN Laurent, *La Presse écrite en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie Générale Française, 2005, p. 52.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 52. FEYEL Gilles donne le même ratio, *op. cit.*, p. 66.

<sup>60</sup> LYON-CAEN Judith, « *Lecteurs et lectures : les usages de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle* », in KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve et alii (dir.), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 24.

<sup>61</sup> MARTIN Laurent, *op. cit.*, p. 52. ; FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 66.

<sup>62</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 83. ; LYON-CAEN Judith, *op. cit.*, p. 29 ; FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 65.

<sup>63</sup> Une fois encore les chiffres varient suivant les auteurs. FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 65 et LYON-CAEN Judith, *op. cit.*, p. 29, avancent le chiffre de 5,5 millions mais pour JEANNENEY Jean-Noël, *op. cit.*, p. 107, « A la veille de la Grande Guerre, l'ensemble des [quotidiens parisiens] vendraient quotidiennement environ cinq millions d'exemplaires [...] »

<sup>64</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *Histoire générale de la presse française, t. III*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, p. 297.

<sup>65</sup> *Ibid.*

[...]»<sup>66</sup>. En-dehors de ces monstres, la presse parisienne est très hétérogène. En prenant comme référence l'année 1910 où il note qu'il existe à Paris 70 quotidiens tirant ensemble à 4950000 exemplaires, Gilles Feyel donne la répartition suivante : « 41 journaux tiraient à moins de 10000 exemplaires, dont 26 titres fantômes à moins de 1000 ! 29 journaux tiraient au-delà de 10000 : 22 entre 10000 et 100000, 3 entre 100000 et 200000, enfin les "quatre grands" à plus de 500000<sup>67</sup>. » La presse quotidienne provinciale, forte d'environ 250 titres en 1914<sup>68</sup>, est très dynamique, avec des tirages de l'ordre de quatre millions d'exemplaires<sup>69</sup>, et dominée par une vingtaine de "grands régionaux" dont la plupart publient plusieurs éditions locales et dont les tirages dépassent les 100000 exemplaires<sup>70</sup> comme par exemple *La Gironde* (Bordeaux) qui tire à environ 200000 en 1914<sup>71</sup>, *La Dépêche* (Toulouse) à 180000<sup>72</sup> ou encore *Le Progrès* (Lyon) à près de 200000 à la même date<sup>73</sup>.

Outre une typologie quantitative, une typologie qualitative peut être utile pour cerner les principaux types de quotidiens parisiens de la Belle Époque. S'il est possible de distinguer une presse "populaire" d'information et une presse d'opinion, il faut cependant garder à l'esprit que les quotidiens d'information ne sont pas aussi neutres qu'ils le prétendent et que s'ils évitent, la plupart du temps, de prendre position de manière trop évidente, ils n'hésitent pas à afficher leurs préférences politiques<sup>74</sup>. Marc Martin, tout en précisant que la différence entre les deux types de journaux mentionnés se situe avant tout dans le degré de l'engagement, reprend la distinction faite par le journaliste Vincent Jamati dans son ouvrage daté de 1906 entre « [...] des journaux de doctrine et de parti, des journaux qui sont les organes particuliers de leur directeur, des journaux mondains et boulevardiers, au contenu plus littéraire, et enfin des journaux "populaires" accordant plus de place aux faits divers<sup>75</sup>. » Pierre Albert, dans *L'Histoire générale de la presse française*, utilise une typologie intermédiaire en distinguant, dans la presse quotidienne parisienne, une presse d'information à grand tirage et une presse de petit et moyen tirage divisée entre des « [...] feuilles de qualité,

---

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 139.

<sup>68</sup> Selon KALIFA Dominique, *La culture de masse en France, t. 1. 1860-1930*, Paris, La Découverte & Syros, 2001, p. 12, il existe 257 journaux départementaux en 1914 ; pour FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 142, ils sont 242 à la même date. MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 83, donne le chiffre de 252 quotidiens provinciaux tandis que pour ALBERT Pierre, *Histoire de la presse, op. cit.*, p. 72 la presse de province compte en 1914 près de 250 quotidiens.

<sup>69</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 83 ; FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 142 ; DELPORTE Christian, « *Presse et culture de masse en France (1880-1914)* », in *Revue historique*, n°605, 1998, p. 94 ; MARTIN Laurent, *op. cit.*, p. 51

<sup>70</sup> ALBERT Pierre, *Histoire de la presse, op. cit.*, p. 72 ; FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 143.

<sup>71</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 398.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 399.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 401.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 298 : « Leurs prises de position étaient rarement neutres, même si elles étaient le plus souvent modérées et prudentes. »

<sup>75</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 94. L'auteur reprend JAMATI Vincent, *Pour devenir journaliste, comment se rédiger et s'administrer un journal*, Paris, J. Victorion, 1906, III-206 p. 58-66.

vendues 10 centimes ou plus, qui recrut[ent] leur clientèle dans les différents horizons politiques, dans les milieux aisés et cultivés de la capitale où elle se vend[ent] au numéro, et de la province où elle se diffus[ent] par abonnement » ; des « [...] feuilles du soir [...] très liées au monde des affaires » ; des « [...] vieilles feuilles d'abonnés [...] dont la clientèle se recrut[e] surtout en province [...] » ; une « [...] presse "populaire" d'opinion à 5 centimes [...] qui constitu[e] le groupe le plus nombreux [...] » et enfin « [...] grande nouveauté de la période, [...] des] feuilles politiques dont la fonction n'[est] plus seulement de chercher à convaincre leurs lecteurs en vue des luttes électorales, mais qui déjà cherch[ent] à les endoctriner et à les regrouper en parti, ligue ou mouvement<sup>76</sup>. »

En reprenant cette classification, il est possible d'établir le tableau suivant, pour le début des années 1910 :

<b>Type de journal</b>	<b>Journaux (exemples)</b>
<b>Presse d'information à grand tirage</b>	<i>Le Petit Journal, Le Petit Parisien, Le Matin, Le Journal</i>
<b>Feuilles "de qualité"</b>	<i>Le Temps, Le Gaulois, Le Figaro, le Journal des Débats, L'Écho de Paris</i>
<b>Feuilles du soir</b>	<i>La Liberté, La Patrie, La Presse</i>
<b>Vieilles feuilles d'abonnés</b>	<i>La Gazette de France, Le Siècle, L'Univers</i>
<b>Presse "populaire" d'opinion</b>	<i>L'Autorité, La Vérité, La Patrie, L'Intransigeant, L'Eclair, La Justice</i>
<b>Feuilles militantes</b>	<i>L'Humanité, L'Action française, La Croix, La Libre Parole</i>

Ce qui justifie de considérer la période 1870-1914 comme fondamentale dans l'évolution de la presse quotidienne française s'aperçoit immédiatement lorsque l'on observe l'évolution des tirages de cette dernière entre les deux dates. Marc Martin écrit que « le tirage des journaux parisiens passe de deux millions d'exemplaires en 1880, pour soixante titres, à 5,5 millions pour 80 titres en 1914, et celui des quotidiens provinciaux de 750000, pour 190 publications, à quatre

<sup>76</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 297 et 316-317.

millions pour 252 titres<sup>77</sup> » ; Gilles Feyel, reprenant des chiffres donnés par Pierre Albert, note que le tirage global de la presse quotidienne parisienne passe de 1,07 million pour 36 titres en 1870 à 5,5 millions pour 80 en 1914<sup>78</sup> alors qu'en ce qui concerne la presse quotidienne provinciale, on passe de 350000 exemplaires tirés pour cent titres en 1870 à quatre millions pour 242 titres en 1914<sup>79</sup> ; Pierre Albert quant à lui, précise que « la presse française fit durant ces trente-cinq ans [1880-1914] des progrès considérables ; le tirage des quotidiens fut multiplié par 2,5 à Paris, et par 3 ou 4 en province [...]»<sup>80</sup>. »

Comme nous l'avons précisé plus haut, nous n'allons pas retracer dans le détail la marche conquérante de la presse française jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. Il convient cependant de rappeler rapidement quels sont les progrès, innovations, mutations qui vont permettre cette formidable ascension, les années 1870-1914 apparaissant comme une période d'accélération du processus initié par Émile de Girardin en 1836<sup>81</sup> qui, en moins de 80 ans, a fait du journal quotidien le premier *medium* de masse et l'a amené « [...] au premier rang des produits de grande consommation<sup>82</sup>. »

## 2. Les évolutions de la période 1870-1914.

Les historiens de la presse présentent les années 1870-1914 comme une période pendant laquelle des évolutions juridiques, technologiques, économiques et sociales se sont conjuguées pour offrir à la presse française un cadre des plus favorables à son épanouissement et à l'affirmation de sa toute-puissance. C'est notamment durant ces années que la presse quotidienne se transforme en une presse de masse.

---

<sup>77</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 83.

<sup>78</sup> FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 65.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>80</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P *et alii* (dir.), *op. cit.*, p. 239.

<sup>81</sup> La rupture constituée par l'action de Girardin en 1836 a été maintes fois étudiée et l'homme est considéré comme « [...] l'artisan le plus actif du bouleversement de la scène journalistique après 1830. » (LYON-CAEN J., *op. cit.*, p. 38). Il s'agissait, pour ce patron de presse, de gagner un nouveau public à la lecture de celle-ci. Il décida alors, entre autres choses, de créer un journal, *La Presse*, dont le coût pour s'y abonner serait divisé par deux par rapport au tarif traditionnellement fixé aux alentours de 80 francs à cette époque, et de compenser le manque à gagner par le recours à la réclame dans les journaux, à la publicité dans les rues et par l'introduction de romans-feuilletons, ce dernier élément étant perçu comme un moyen puissant de fidéliser la clientèle. Il fut rapidement imité et les tirages de la presse quotidienne doublèrent en une dizaine d'années. Ce changement du paysage journalistique en France, joint à des innovations fondamentales dans le monde de l'édition, font que la période de la monarchie de Juillet peut être considérée comme une « [...] véritable protohistoire de la culture de masse. » (KALIFA Dominique, « *L'invention de la culture de masse* », in *Sciences Humaines*, n°170, avril 2006.)

<sup>82</sup> LYON-CAEN Judith, *op. cit.*, p. 24.

### a. Les évolutions juridiques.

En ce qui concerne le domaine juridique, c'est indéniablement la loi du 29/07/1881 qui apparaît comme le moment déterminant. « Loi libératrice<sup>83</sup> », « loi d'affranchissement et de liberté<sup>84</sup> », elle libère la presse qui entre dans une ère où les contraintes financières et administratives ne constituent plus des freins à son développement<sup>85</sup>. Ainsi que l'écrit Jean-Noël Jeanneney, « la liberté de publication et la liberté de diffusion [...] sont posées comme absolues avec très peu de formalités administratives<sup>86</sup>. » Dès lors, la France possède, comme la Grande-Bretagne, une législation sur la presse très libérale et ce régime sans entraves est immédiatement responsable d'une explosion du nombre de journaux publiés : « Au lendemain du vote de la loi, en 1882, on recense 90 quotidiens parisiens et 252 quotidiens provinciaux. Jamais plus il ne s'en publiera autant en France<sup>87</sup>. » Ni la loi du 02/08/1882 concernant l'outrage aux bonnes mœurs et dont le but est de lutter contre le développement de publications à caractère pornographique, ni les trois lois dites "scélérates" promulguées en décembre 1893<sup>88</sup> et juillet 1894<sup>89</sup> pour lutter contre les attentats anarchistes ne modifient l'esprit inauguré par la loi qui reste globalement inchangé jusqu'au mois d'août 1914.

### b. Les évolutions technologiques.

Dans le domaine technologique, les évolutions majeures sont synonymes de productivité et de vitesse. Ce sont tout d'abord des progrès dans le domaine de la fabrication avec l'adoption, dès la fin des années 1860, de la rotative Marinoni<sup>90</sup>, machine qui sera sans cesse améliorée mais qui

---

<sup>83</sup> FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 81.

<sup>84</sup> L'expression est d'Eugène Lisbonne, avocat, député de l'Hérault (groupe de l'Union républicaine) et rapporteur de la loi.

<sup>85</sup> Pour une présentation complète du contenu de la loi, voir, par exemple, MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 55-59, ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 240-244 ou encore FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 81-85.

<sup>86</sup> JEANNENEY Jean-Noël, *op. cit.*, p. 114.

<sup>87</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 59.

<sup>88</sup> En réponse à l'attentat commis par l'anarchiste Auguste Vaillant qui, le 9 décembre, lance une bombe dans l'hémicycle de la Chambre des députés deux lois sont votées : la première, le 12 décembre, punit la provocation indirecte alors que la loi de 1881 ne punissait que la provocation directe ; la seconde, votée le 18 décembre, concerne les associations de malfaiteurs et vise clairement à accentuer la répression des groupes anarchistes.

<sup>89</sup> Le 24 juin 1894, le président de la République Sadi Carnot est assassiné à Lyon par l'anarchiste Caserio. Le 28 juillet, une loi est votée dont l'objectif est d'interdire toute "propagande" anarchiste dans la presse.

<sup>90</sup> L'Américain Richard M. Hoe conçoit dès les années 1840 une rotative pouvant imprimer près de 10000 côtés de feuilles à l'heure, machine qui sera améliorée dans les années suivantes. En 1866, Hippolyte Marinoni livre son premier modèle de rotative à feuille, imprimant 10000 exemplaires à l'heure recto verso, modèle qu'il améliore rapidement pour dépasser 30000 exemplaires de petit format. Il livre en 1872 sa première rotative à bobine après que l'abolition du droit de timbre en septembre 1870 ait permis de ne plus devoir coller le timbre sur chaque journal et rendu possible l'alimentation de papier en continu. Améliorées sans cesse, les rotatives permettent d'atteindre 70000 à 80000 exemplaires à l'heure durant la Belle Époque.

permet déjà, au début des années 1870, d'imprimer 10000 exemplaires à l'heure, puis, à l'extrême fin du siècle et avec un retard certain sur l'Angleterre et sur l'Empire allemand, de la composition mécanique à l'aide de la linotype<sup>91</sup>. Les progrès dans la transmission des informations sont également importants avec l'utilisation, à partir des années 1880, du téléphone inventé par l'Américain Graham Bell, de la télégraphie sans fil mise au point par l'Italien Marconi en 1896 ou encore du bélinographe inventé par le Français Édouard Belin qui permet de transmettre des photos *via* une liaison électrique ou radiotélégraphique. Les progrès dans les transports, enfin, permettent de diffuser la presse parisienne sur l'ensemble du territoire avec une vitesse et une extension toutes nouvelles. Le plan du ministre des Travaux publics, Freycinet<sup>92</sup>, complète l'étoile ferroviaire qui relie les plus grandes villes de France à Paris en connectant nombre de villes secondaires à ce premier réseau centré sur la capitale ; dès les années 1890, la quasi-totalité du territoire est reliée à Paris et les journaux qui y sont imprimés le soir peuvent être achetés le lendemain matin dans presque tout le pays. La pénétration de la presse change donc radicalement d'échelle : un demi-siècle plus tôt, seules les villes situées à moins de 250 kilomètres de Paris recevaient un journal de la capitale le lendemain matin et les délais étaient de l'ordre d'une semaine pour les petites villes de la province éloignée. À la fin des années 1890 c'est l'ensemble de la population du territoire français qui peut potentiellement être touchée chaque matin par la presse quotidienne parisienne dont le marché devient alors réellement d'ampleur nationale.

### c. Les évolutions économiques.

La première, qui est celle dont découleront pratiquement toutes les autres, est la naissance de journaux que leurs fondateurs veulent pouvoir vendre au plus grand nombre de lecteurs possible, véritable acte de naissance de la presse "populaire" commerciale avec son contenu si différent de celui de la presse traditionnelle. Jusqu'alors, la lecture de la presse, qui était avant tout une presse d'opinion, était une lecture d'hommes appartenant aux groupes sociaux aisés, les femmes (leurs épouses) étant écartées des affaires politiques. Les entrepreneurs de presse qui se lancent, à partir de la décennie 1860, dans l'aventure de la presse quotidienne "populaire" cherchent dès le départ à

---

<sup>91</sup> Cette machine a été inventée par l'Allemand naturalisé américain Ottmar Mergenthaler en 1885. Elle permet de fabriquer une ligne complète à partir de matrices en cuivre (une *line of types* d'où le nom de la machine). La machine se sert ensuite de cette ligne de matrices qui forme un bloc comme moule, coule un alliage à base de plomb et crée ainsi une ligne typographique qu'il suffit ensuite d'assembler à d'autres et d'encre avant insertion dans une presse. FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 91-92 explique qu'un bon compositeur ne peut avoir un rendement supérieur à 1000-1200 signes à l'heure à la main, alors qu'avec une linotype ce rendement est quintuplé à la fin des années 1890.

<sup>92</sup> Lors de son passage au ministère des Travaux Publics entre 1877 et 1879, il met au point le plan portant son nom dont le volet le plus important vise à desservir par voie de chemin de fer les régions les plus enclavées du pays ; il prévoit notamment que chaque préfecture, sous-préfecture et le plus grand nombre possible de chefs-lieux de canton soient reliés au réseau de chemins de fer.

attirer le public féminin jusqu'alors négligé et les principales modifications qu'ils apportent au contenu traditionnel des journaux ont pour ambition d'intéresser ce public à leur lecture. De là le choix d'accorder une moindre place à la politique, un espace rédactionnel accru alloué aux faits-divers, une plus grande importance donnée à la rubrique roman-feuilleton et l'insertion de rubriques pratiques concernant la vie quotidienne, l'ensemble bâtissant des journaux au contenu plus varié, plus accessible, en mesure d'attirer aussi bien les hommes que les femmes.

La seconde évolution est, à la suite du *Petit Journal* qui a initié le mouvement en appliquant ce tarif dès sa création en 1863, l'alignement de la plupart des journaux d'information au prix de vente de cinq centimes (un sou)<sup>93</sup> le numéro, « [...] valeur de la plus petite pièce de monnaie en circulation<sup>94</sup> », à Paris comme en province. Ces journaux à cinq centimes ne sont que quatre dans la capitale en 1870, mais ils sont une dizaine en 1879, trente en 1882, 51 en 1892, soixante en 1899, et en 1914 ce sont environ 80% des journaux non "fantômes"<sup>95</sup> qui sont vendus à cinq centimes le numéro<sup>96</sup>. L'offre accessible aux couches les moins fortunées de la population devient donc de plus en plus importante et la presse n'est plus uniquement réservée, comme c'était le cas dans les décennies précédentes, aux seuls groupes sociaux en mesure de supporter le coût d'un abonnement ou de déboursier dix ou quinze centimes pour l'achat d'un numéro. Le journal devient donc véritablement « un produit de consommation courante<sup>97</sup>. »

Intervient alors un autre changement économique majeur qui est l'imposition progressive de la vente au numéro. Si c'est encore *Le Petit Journal* qui se montre révolutionnaire dès son lancement, suivi dans la seconde moitié des années 1860 par les rares quotidiens "populaires" qui osent alors l'imiter, Marc Martin rappelle que « [...] c'est dans les deux ou trois dernières décennies du siècle seulement qu'elle [la vente au numéro] l'emporte sur l'abonnement pour l'ensemble de la presse<sup>98</sup>. » L'historien donne alors des chiffres concernant *Le Petit Parisien*, journal "populaire" d'information lancé en 1876 : « en 1879, [...] sur 24000 exemplaires vendus, 2,5% seulement le sont par abonnement [...] ; en 1890, où la vente moyenne est de 284000 exemplaires, les abonnements ne représentent plus que 1,8% du total<sup>99</sup>. » Judith Lyon-Caen précise que la vente au numéro concerne

---

<sup>93</sup> MOLLIER Jean-Yves, « *Le parfum de la Belle Époque* », in RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (dir.), *La culture de masse en France de la Belle Époque à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002, p. 82, précise que « [...] le sou vaudrait 0,2 euro aujourd'hui [...] » ce qui montre l'extrême accessibilité du tarif, même pour les revenus les plus modestes.

<sup>94</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 37.

<sup>95</sup> FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 136 définit un journal "fantôme" comme un vieux journal tirant à moins de 1000 exemplaires quotidiens.

<sup>96</sup> Les chiffres sont donnés par FEYEL Gilles, *ibid.*

<sup>97</sup> LYON-CAEN Judith, *op. cit.*, p. 46.

<sup>98</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 74.

<sup>99</sup> *Ibid.* Les chiffres proviennent de l'ouvrage de AMAURY Francine, *Histoire du plus grand quotidien de la III<sup>e</sup> République. « Le Petit Parisien » (1876-1944)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, t. 1, p. 269 et 472.

80% de la presse parisienne et 60% de la presse provinciale en 1880<sup>100</sup>. Le choix de la vente au numéro rend, et c'est bien l'objectif recherché, la presse accessible au plus grand nombre, puisqu'il est possible aux plus petites bourses d'acheter un journal à cinq centimes, même si ce n'est qu'une fois par semaine, comme c'est encore souvent le cas dans les campagnes durant la Belle-Époque<sup>101</sup>.

Le quatrième changement économique d'importance est le franchissement du cap du million d'exemplaires tirés par jour. C'est *Le Petit Journal* qui, le premier, concrétise ce chiffre faramineux autour de 1890, suivi par *Le Petit Parisien* en 1902, *Le Journal* en 1913 et enfin *Le Matin* fin 1913-début 1914. Cette révolution est celle qui illustre le mieux, en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la transformation du journal quotidien en *medium* de masse.

Deux évolutions importantes qui peuvent être considérées comme d'ordre économique se produisent entre la fin des années 1880 et le début des années 1900 : une homogénéisation du format des journaux et une augmentation de la pagination. Jusqu'alors, la presse parisienne pouvait être classée, grossièrement, en deux groupes : les "grands journaux" au format 430x600mm<sup>102</sup>, format habituel des années 1840-1850, et composés sur six colonnes, et les "petits journaux" au format 300x430mm, format des journaux "populaires" d'information inauguré par *Le Petit Journal*, composés sur quatre colonnes. Si l'on trouve cinquante "grands journaux" et quatorze "petits" à Paris en 1881<sup>103</sup>, l'écart se réduit ensuite rapidement lorsque les "petits journaux" adoptent un format plus grand ; c'est le cas du *Petit Journal* et du *Petit Parisien* en 1886 (370x520mm sur cinq colonnes) tandis que lorsque naît *Le Journal* en 1892 il est d'emblée sur un grand format et six colonnes. En 1894, *Le Petit Parisien* adopte le plein grand format en paraissant en 430x600mm et sur six colonnes. La pagination évolue également. C'est *Le Figaro* qui, le premier, paraît régulièrement sur six pages à partir de décembre 1895. *Le Matin* l'imité en mai 1899, puis *Le Journal*, *Le Petit Parisien* à partir du 11/10/1901 et *Le Petit Journal* à partir du 06/01/1902. Quelques années plus tard c'est « le passage à huit pages [qui est] lui aussi progressif. Dès 1908, *Le Figaro* et *Le Matin* publi[ent] quelques numéros à huit pages, mais ce n'est qu'en 1911 que cette pagination [est], pour eux, habituelle, comme elle l'[est] alors pour *Le Petit Parisien* et *Le Petit Journal*. En 1914, seul *Le Journal* publi[e] assez régulièrement des numéros de dix ou douze pages selon l'abondance de ses petites

---

<sup>100</sup> LYON-CAEN Judith, *op. cit.*, p. 47.

<sup>101</sup> Voir THIESSE Anne-Marie, *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures "populaires" à la Belle Époque*, Paris, Seuil, 2000, p. 12-13. L'auteure parle de « [...] l'achat hebdomadaire du journal à l'occasion d'un voyage au bourg proche (marché, messe du dimanche, etc.) [...] » comme d'un « [...] usage caractéristique des campagnes [...] », donne des exemples provenant de l'enquête qu'elle a menée auprès de personnes nées à la Belle Époque et précise que c'est le manque d'argent qui explique surtout la faible fréquence d'achat. Elle ajoute : « [...] parmi les familles de petits agriculteurs sur lesquelles portaient notre enquête, le cinquième seulement achetait quotidiennement le journal, un peu plus de la moitié ne le prenait qu'une fois par semaine, le quart ne l'avait jamais ou l'empruntait occasionnellement. »

<sup>102</sup> Voire davantage ; *Le Temps* est bâti sur un format 540x710mm.

<sup>103</sup> Chiffres donnés par MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 84 reprenant ceux de l'*Annuaire de la presse* de 1881.

annonces<sup>104</sup>. » Ces évolutions du format et de la pagination qui affectent également la presse quotidienne “populaire” de province sont des conséquences directes des améliorations technologiques, notamment des améliorations apportées aux rotatives, de la concurrence farouche que se livrent les journaux les plus importants, mais surtout de la diminution importante du prix du papier : si les cent kilos valent encore cent francs en 1870 et 44 francs en 1888, ils ne valent plus que 35 francs en 1896, 29 francs en 1906 et 28 francs en 1913<sup>105</sup>.

Le dernier changement d’ordre économique que nous voudrions aborder concerne la distribution des journaux et a été rendu nécessaire par toutes les évolutions évoquées jusqu’à présent. Comme le note Marc Martin, « la vente au numéro entraîne une organisation nouvelle des entreprises de presse, inspirée de celle qu’avait vingt ans plus tôt imaginée [encore] Moïse Millaud [le fondateur du *Petit Journal*]<sup>106</sup>. » En effet, « *Le Petit Journal* est la première entreprise de presse à se doter d’un véritable service de vente [...] qui ne se contente pas d’enregistrer les abonnements et d’assurer leur expédition comme celui de tous les autres titres<sup>107</sup> » avec, dans la capitale, un bureau de vente qui alimente des “pourvoyeurs” qui livrent des kiosquiers et des colporteurs qui sont intéressés aux ventes du journal ; outre ces vendeurs, des porteurs sont également chargés de distribuer le journal aux abonnés qui sont essentiellement des cafés. De plus, pour développer les ventes de son journal en province, Millaud décide, dès la fin de la décennie 1860, que des “vendeurs maison” doivent remplacer les colporteurs qui jusqu’alors étaient chargés de la distribution. À partir des années 1880, les grands journaux parisiens suivent cet exemple et mettent au point des organisations commerciales très étudiées pour être en mesure d’alimenter, en temps et en heure, Paris et la province : les éditions de la fin d’après-midi sont alors destinées à la province la plus éloignée qui est atteinte le lendemain matin grâce aux trains de nuit. Pour la distribution,

« deux systèmes [...] coexistent. Le premier couvre pour l’essentiel Paris et la banlieue : il recourt à des vendeurs à la criée et à des dépositaires, alimentés en exclusivité par une société privée de messageries [...]. Le second repose sur des correspondants, qui ont la responsabilité d’organiser la distribution et la vente dans la région dont ils ont la concession, en recourant eux aussi à des dépositaires et à des colporteurs : il couvre une partie de la banlieue et la province<sup>108</sup>. »

Cette organisation décrite par Marc Martin d’après les travaux de Francine Amaury sur *Le Petit Parisien*<sup>109</sup> a été imitée par tous les grands titres parisiens et Judith Lyon-Caen précise par

---

<sup>104</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 276.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>106</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 74.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>109</sup> AMAURY Francine, *op. cit.*, t.1, p. 276, 358-359 et 472.

exemple que *Le Petit Journal* et *Le Petit Parisien* disposent chacun de 20000 dépositaires (points de vente) sur le territoire en 1912<sup>110</sup>. Les journaux parisiens de moindre importance doivent faire appel à des messageries spécialisées qui centralisent les envois et s'occupent de livrer les points de vente ; si elles sont deux sur le marché parisien jusqu'en 1897, l'Agence Périnet et l'Agence Faivre, la maison Hachette, déjà puissante grâce à son réseau de bibliothèques de gare dans lesquelles on peut acheter livres mais aussi journaux, rachète les deux agences de messageries et fonde en 1898 les messageries Hachette qui acquièrent rapidement une position monopolistique dans la capitale et prennent également en charge une part non négligeable de la distribution des journaux de province.

Restent à examiner les évolutions sociales de la période 1870-1914 car elles ont joué un rôle fondamental dans l'accession du journal au rang de *medium* de masse.

#### **d. Les évolutions sociales.**

Ce sont des évolutions indirectes, mais elles ont conditionné les orientations et le développement de la presse dans son ensemble. L'accent doit être mis sur trois éléments essentiels : l'urbanisation, l'amélioration globale du niveau de vie et les progrès de l'alphabétisation.

En 1886, la population rurale représente environ 64% de la population française et le processus d'urbanisation est donc beaucoup moins avancé en France que dans les autres grands pays industrialisés<sup>111</sup>. La période de mutation économique traditionnellement désignée par l'expression de "Grande Dépression" touche précocement et fortement le secteur agricole français et provoque notamment un exode rural important à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : si plus de la moitié de la population vivait de l'agriculture en 1866, la proportion tombe à 40% en 1900<sup>112</sup> et l'exode concerne en premier lieu les catégories les plus fragiles du monde paysan : ouvriers agricoles, journaliers et petits propriétaires. L'industrie rurale est également touchée et ses ouvriers accompagnent les travailleurs de la terre dans leur départ vers la ville où, comme eux, ils deviennent ouvriers dans la grande industrie, domestiques, plus rarement valets ou commerçants. En 1911, la population rurale reste majoritaire en France puisqu'elle représente environ 56% de la population totale<sup>113</sup> mais le mouvement vers la ville a indéniablement fait entrer en contact avec le journal, de manière plus précoce que s'ils étaient restés dans les campagnes, des hommes et des femmes qui, même s'ils ne le lisent pas tous les jours, au moins au début, évoluent alors dans un espace urbain qui, on l'a dit, est

---

<sup>110</sup> LYON-CAEN Judith, *op. cit.*, p. 48.

<sup>111</sup> Voir à ce sujet les chiffres avancés par GRENARD Fabrice, *Histoire économique et sociale de la France de 1850 à nos jours*, Paris, Ellipses, 2003, p. 83. En 1886, la population rurale ne représente que 47% de la population de l'empire allemand et environ 30% de celle de la Grande-Bretagne.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 83.

envahi par le journal à compter des années 1880. Il faut rappeler ici le rôle fondamental joué par le service militaire devenu "universel"<sup>114</sup> dans l'urbanisation de la population française. Comme le dit très bien Dominique Lejeune, « le service militaire contribue aussi à l'exode rural : connaissant les conditions de vie de leur pays natal, beaucoup de paysans soldats décident de ne pas retourner dans leur village. Les plus dégourdis tâchent d'obtenir un poste de valet de pied, de cocher ou de domestique dans une maison bourgeoise. Ceux qui ont du galon s'efforcent d'entrer dans la gendarmerie, les eaux et forêts ou les chemins de fer<sup>115</sup>. » La lecture du journal est sans nul doute une des principales habitudes acquises par le conscrit lors de son passage par la ville, et s'il ne demeure pas en ville, il ramène au village cette habitude et la transmet à son entourage immédiat.

La hausse globale du niveau de vie modifie en premier lieu, modestement, le quotidien des groupes sociaux ayant les revenus les plus faibles ; il devient dès lors possible de consacrer plus régulièrement de petites sommes à l'achat du superflu. L'achat du journal devient une pratique courante, surtout en milieu urbain ; il faut en effet distinguer le monde ouvrier du monde paysan pour lequel l'achat d'un journal à cinq centimes représente encore, au début des années 1910, une dépense importante<sup>116</sup>. Le pouvoir d'achat fait plus que doubler en France entre 1840 et 1910 passant d'un indice 100 à 232<sup>117</sup> et « pour une base 100 en 1871, le salaire moyen de la classe ouvrière passe à 125 en 1900 et 140 en 1913<sup>118</sup> » avec toutefois des écarts importants suivant le sexe, l'âge, la qualification ou les secteurs d'activité<sup>119</sup>. Dominique Kalifa précise qu'« évalué à 380

---

<sup>114</sup> Le service militaire est rendu obligatoire par la loi Jourdan-Delbrel de 1798 qui exige que tous les hommes effectuent un service de cinq ans, de vingt à 25 ans, et exempté les hommes mariés ou veufs avec enfants. La loi du 29/12/1804 qui institue le tirage au sort rend la conscription moins exigeante et permet aux familles les plus riches de payer un remplaçant. Tirage au sort et remplacement possible sont confirmés par la loi Gouvion-Saint-Cyr de 1818. La loi Cissey du 27/07/1872 instaure un service "universel" en abolissant le remplacement mais le tirage au sort est conservé ; dès lors, c'est environ la moitié des jeunes Français qui passe au moins une année sous les drapeaux (les hommes qui tirent un "bon numéro" effectuent un service d'un an, les autres de cinq ans). La loi Freycinet du 15/07/1889, appelée également "loi des curés sac au dos" fait passer le service militaire de cinq à trois ans et prolonge le processus d'universalisation en supprimant les dispenses accordées jusqu'alors aux enseignants, aux étudiants des grandes écoles et aux séminaristes. La loi Berteaux du 21/03/1905 impose un service militaire personnel, obligatoire pour une durée de deux ans et supprime le tirage au sort.

<sup>115</sup> LEJEUNE Dominique, *La France de la Belle Époque. 1896-1914*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 90.

<sup>116</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 13, rappelle ainsi que pour ses enquêtés des couches paysannes les plus pauvres, la devise « un sou, c'est un sou » rest[e] d'actualité à la Belle-Époque et justifi[e] le non-achat du journal, alors que « [...] les deux tiers des familles ouvrières [...] » achet[ent] celui-ci tous les jours car « [...] les ouvriers, habitués à payer en argent toute consommation de biens, hésitent d'autant moins à acheter régulièrement le journal que celui-ci s'inscrit au plus bas de l'échelle des prix. »

<sup>117</sup> MARTIN Laurent, *op. cit.*, p. 21.

<sup>118</sup> GRECARD Fabrice, *op. cit.*, p. 69.

<sup>119</sup> En ce qui concerne les années autour de 1900, THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 10, donne les évaluations suivantes : « Les enfants et les adolescents sont très peu rémunérés : 36 francs par mois pour un ouvrier de treize ans dans les petites filatures du Sud-Est, 20 sous par jour (1 franc) pour une ouvrière du même âge. Les apprentis ne gagnent rien [...]. Les femmes aussi ont des gains faibles, surtout lorsqu'elles travaillent à domicile pour un patron : les dentellières, brodeuses ou couturières de province [...] ne touchent guère plus de 2 francs par jour. Les gages des domestiques sont particulièrement bas : 20 francs par mois dans les grandes villes de province, 50 francs par mois à Paris pour une bonne [...]. Les ouvriers masculins adultes [...] gagnent de 2 à 6 francs par jour en province, jusqu'à 10 francs à Paris. Les employés et fonctionnaires, dans les échelons

francs en 1840, le revenu moyen annuel par habitant atteint 510 francs vers 1860, 644 francs vers 1880 [et que] c'est précisément ce seuil des 600 francs qui rend possible le début d'un phénomène de consommation culturelle, notamment l'achat de journaux [...] <sup>120</sup>. » Ce progrès, couplé à la généralisation du prix de vente des quotidiens à cinq centimes <sup>121</sup>, change le statut de la lecture du journal qui d'acte exceptionnel devient habitude, au moins dans l'espace urbain, mais aussi celui du journal lui-même, qui devient un objet banal. La baisse, encore modeste mais réelle, du temps de travail participe du même mouvement et permet à l'ouvrier de ne plus vivre uniquement pour son emploi <sup>122</sup>.

L'alphabetisation de la population française connaît des progrès importants entre 1870 et 1914 même si elle déjà bien avancée avant les lois Ferry de 1881-1882 ; Anne-Marie Thiesse rappelle ainsi qu'en 1871, 82% des conscrits savent lire et écrire <sup>123</sup>. Les lois scolaires de la III<sup>e</sup> République approfondissent un processus très largement entamé durant les décennies précédentes, notamment par la loi Guizot de 1833 et l'action du ministre de l'éducation Victor Duruy entre 1863 et 1869. L'impact du service militaire est loin d'être négligeable car le passage à la caserne permet d'améliorer sensiblement le niveau d'instruction des recrues les plus illettrées <sup>124</sup>. Le résultat est que l'analphabétisme a quasiment disparu dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale <sup>125</sup>, que « [...] les illettrés se trouvent surtout dans la population relativement âgée des couches sociales (surtout rurales) les plus déshéritées <sup>126</sup> » et, chose importante lorsque l'on

---

inférieurs, sont à peine mieux lotis : un coursier du PLM reçoit 1200 francs par an, une institutrice débutante 100 francs par mois. »

<sup>120</sup> KALIFA Dominique, *La culture de masse en France*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>121</sup> Rappelons ici les chiffres très intéressants mentionnés par THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 13 concernant la période 1900-1913 où prix et salaires, précise-t-elle, restent assez stables. « Il [le journal] se vend 1 sou (5 centimes) le numéro, soit 12,5% du prix du kilo de pain (57% en 1980), 17% du prix du litre de lait (88% en 1980), 33% du prix du ticket de métro (92% en 1980). »

<sup>122</sup> Si la durée moyenne d'une journée de travail dans les diverses branches de l'industrie oscille entre 12 et 15h vers 1850, une succession de lois fait que, dans les dernières années de la Belle-Époque, la journée de 10h s'est imposée dans la quasi-totalité des usines. C'est la loi Millerand du 30/03/1900 qui est la plus importante de la période : elle concerne pour la première fois l'ensemble de la population et fixe la journée de travail à 10h avec une application progressive sur 4 ans. La loi du 13/07/1906 fixe pour sa part le dimanche comme jour de repos hebdomadaire pour les employés et les ouvriers.

<sup>123</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 9.

<sup>124</sup> Sur cette question, voir ROYNETTE Odile, « *Bons pour le service* ». *L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 2000, p. 332-335.

<sup>125</sup> D'après FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 71, « les statistiques de l'alphabetisation des conscrits lors de leur recensement indiquent une diminution continue du taux d'analphabètes tout au long du siècle : encore de 53% en 1832, le taux baisse à [...] 17% en 1880, 4% en 1914. » Reprenant les chiffres de l'enquête de la Statistique générale de la France, MOLLIER Jean-Yves précise (« *Le parfum de la Belle Époque* », *in op. cit.*, p. 77) qu'« avec moins de 10% d'adultes analphabètes complets, immigrés inclus, à la veille de la Grande Guerre, la France pouvait considérer qu'elle avait remporté la bataille de l'alphabetisation de masse. Pour les plus jeunes, les chiffres étaient encore plus glorieux puisque les 10-20 ans étaient alphabétisés à 96,2% pour les filles et à 96,6% pour les garçons. »

<sup>126</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 9.

s'intéresse à la presse, que « la langue nationale s'est imposée à tous [...]»<sup>127</sup>, surtout grâce à l'école et au service militaire.

Cet examen très incomplet des évolutions qui ont transformé la presse française entre 1870 et 1914 met en évidence un point fondamental qui explique la puissance et la place exceptionnelles acquises par cette dernière dans les années qui précèdent le Premier Conflit mondial : la congruence enfin réalisée, à partir des années 1880, entre l'offre et la demande. Si la variété et la quantité de l'offre journalistique sont allées croissantes à partir des années de la monarchie de Juillet, ce n'est qu'à partir de la décennie 1860 et surtout des années 1880-1890 qu'ont été permises puis entreprises les mutations qui ont rendu possible la naissance d'une presse "populaire" à grand tirage. Le journal, et plus précisément le quotidien d'information, a dès lors été en mesure, même lorsqu'il n'était pas lu, d'entrer dans la vie quotidienne d'une grande majorité des Français durant la Belle Époque. Comme l'écrit très justement Marc Martin, la mutation la plus importante induite par

« [...] la réussite des quotidiens "populaires" [...] est sans doute l'entrée, dans la grande famille des lecteurs de journaux, des femmes, des jeunes gens, parfois des enfants, à qui la lecture au café ou dans les lieux publics n'était pas permise. La révolution du quotidien bon marché, vendu au numéro plus que par abonnement, a donc des implications culturelles multiples et profondes qui ne sont pas visibles dans les seuls chiffres<sup>128</sup>. »

Des tirages qui atteignent plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et dépassent même parfois le million couplés à une distribution à l'échelle du territoire national font du quotidien à cinq centimes un moyen de communication de masse, et c'est ce point qui est le plus important pour la suite de notre étude. En effet, en tant que support du roman-feuilleton il fait donc de celui-ci, au moins potentiellement, la première forme de littérature de masse, avec une spécificité sur laquelle il nous faudra revenir parce qu'elle conditionne de nombreux aspects des appropriations possibles de cette forme de littérature sérielle : la périodicité.

Dix millions de journaux tirés quotidiennement en France en 1914, même s'il est difficile de mesurer la part de "bouillon"<sup>129</sup> de cette immense production, permettent d'imaginer au moins 8,5 à neuf millions d'exemplaires vendus et lus, même très partiellement, chaque jour. « [...] Puisqu'on peut estimer que trois Français sur quatre [...] parcour[ent] ou [...] lis[ent] [le journal] attentivement chaque jour à la veille de la Grande Guerre<sup>130</sup> », soit environ trente millions de personnes suite à la

---

<sup>127</sup> KALIFA Dominique, *La culture de masse en France*, op. cit., p. 24.

<sup>128</sup> MARTIN Marc, op. cit., p. 82.

<sup>129</sup> Le terme désigne l'ensemble des exemplaires imprimés mais non vendus.

<sup>130</sup> MOLLIER Jean-Yves, « *Le parfum de la Belle Époque* », in op. cit., p. 82.

circulation de ce dernier au sein du foyer, à la lecture dans les lieux de sociabilité, le nombre moyen de lecteurs par exemplaire vendu s'établirait donc autour de 3,5 au début des années 1910. Il est vraisemblable que le nombre réel soit variable en fonction du type de journal concerné, autour de cette moyenne ou à peine en-dessous dans le cas des feuilles "de qualité" ou des feuilles d'opinion par exemple, au-dessus dans le cas des journaux "populaires" d'information, évaluations qu'il faudrait encore nuancer dans le cas de la presse d'opinion car un journal s'adressant à une clientèle "populaire" comme *L'Humanité* ou *La Croix* circule sans doute davantage qu'un journal visant une clientèle aisée comme c'est le cas de *L'Action française* ou du *Gaulois*. Si l'on considère un quotidien d'information millionnaire, un nombre moyen de lecteurs par exemplaire de quatre permet donc d'envisager que ce même journal est lu, chaque jour, par quatre millions de personnes environ, tous types de lecture confondus (plus ou moins sélective, plus ou moins attentive), tout comme le feuilleton romanesque qu'il publie. La lecture du roman-feuilleton<sup>131</sup> est donc, et de manière évidente, un phénomène de masse à la Belle Époque.

Après avoir présenté de manière générale la presse quotidienne française dans les années qui précèdent l'entrée en guerre du pays, nous allons introduire le corpus de journaux sur lequel nous avons choisi de construire notre réflexion sur le roman-feuilleton de la période 1912-1920.

### **3. Le corpus de journaux français.**

Notre corpus de presse français se compose de sept journaux que nous allons présenter tour à tour en insistant sur leurs spécificités respectives. Pour cela, nous porterons une attention particulière aux spécialités éditoriales de chaque titre, aux publics visés et aux orientations politiques de chacun d'entre eux car « on ne peut guère dissocier l'étude du feuilleton de l'examen du périodique qui le publie<sup>132</sup>. »

La constitution de ce corpus a été déterminée par deux impératifs méthodologiques qu'il nous a semblé devoir respecter. Tout d'abord, notre étude concernant le roman-feuilleton, il paraissait naturel de consacrer une place de choix aux journaux dans lesquels cette forme de littérature est la plus présente, à savoir les journaux de la presse "populaire" à grand tirage.

Ensuite, afin de donner un aperçu de la production feuilletonesque de la période 1912-1920 qui, sans être exhaustif, puisse être représentatif de la presse quotidienne française dans son ensemble, nous avons décidé de nous intéresser à la presse parisienne, la plus importante en termes de tirages mais également celle dont la diffusion à l'échelle du territoire national est la plus ample, et

---

<sup>131</sup> Nous examinerons plus loin la composition du lectorat du feuilleton romanesque à la Belle Époque.

<sup>132</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 85.

de considérer, outre les quotidiens commerciaux d'information, deux autres types de journaux : les feuilles "de qualité" et la presse militante. Trois journaux représentent la première catégorie : *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien* et *Le Matin* ; deux journaux la seconde : *Le Figaro* et *L'Écho de Paris* ; deux journaux la troisième : *L'Action française* et *L'Humanité*. Ce choix d'une relative diversité dans la constitution du corpus rend possible un examen de l'influence éventuelle des spécificités rédactionnelles de chaque journal ou de chaque type envisagé sur les choix de publication des romans-feuilletons, mais également sur certaines constantes et variantes qui touchent la politique "feuilletonnesque" de ces journaux tout au long de la période étudiée (nombre annuel de romans-feuilletons publiés, longueur moyenne de ces derniers, visibilité de la fiction sérielle dans l'économie générale des journaux, mise en scène de la production, poids du recours à des auteurs maison, etc.).

#### a. Les quotidiens "populaires" d'information.

##### ➤ *Le Petit Journal*.

*Le Petit Journal* est fondé le 1<sup>er</sup> février 1863 par Moïse Polydore Millaud, journaliste, entrepreneur de presse et banquier, qui confie la direction de l'organe de presse à son neveu Alphonse. Avec ce journal naît le quotidien "populaire" d'information et la presse à cinq centimes. *Le Petit Journal* est un journal du soir qui paraît sur demi-format (300x430mm), quatre pages et se veut non politique. Millaud se fixe un objectif : gagner un nouveau public à la lecture de son journal, à Paris mais aussi en province. Pour le réaliser, il s'attaque au mode de distribution habituel de la presse, l'abonnement, peu démocratique, et décide que son journal sera donc vendu au numéro et pour un prix de cinq centimes, prix deux ou trois fois moins élevé que celui pratiqué par l'essentiel des autres journaux. Comme l'explique Marc Martin<sup>133</sup>, les dimensions réduites, les choix d'imprimer le soir et de ne pas parler de politique permettent des économies qui toutefois n'assurent la rentabilité qu'à la condition que le bas prix soit compensé par le volume des ventes. Pour rendre cela possible, Millaud met en place une organisation commerciale sur mesure<sup>134</sup>.

Outre ces évolutions d'ordre économique, *Le Petit Journal* adapte son contenu à la nouvelle clientèle qu'il ambitionne de conquérir, les couches les plus modestes de la population. Il accorde plus de place à l'actualité que ne le fait la presse traditionnelle, la politique est moins présente et des changements sont opérés dans la mise en page du journal comme par exemple l'utilisation de caractères de taille supérieure, une présentation plus aérée et des articles plus courts. Comme le note très justement Marc Martin, « tout est fait pour ne pas décourager et pour aider les lecteurs

---

<sup>133</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 38.

<sup>134</sup> Que nous avons décrite en 2. c.

encore malhabiles qui constituent une bonne partie du public du *Petit Journal*<sup>135</sup>. » Gilles Feyel résume ainsi les « [...] trois grands éléments rédactionnels [...] » constitutifs du *Petit Journal* :

« C'est tout d'abord une longue chronique du journaliste Léo Lespès (sous le pseudonyme de Timothée Trimm) : dans un style simple, le journaliste s'y fait l'écho des découvertes de la science, de l'histoire des grands hommes, des petits événements de la vie de tous les jours : il n'épargne pas les récits moralisateurs et s'efforce de mettre en valeur une certaine sagesse "populaire". [...] Ce sont ensuite des faits divers criminels, accidentels, sentimentaux, accompagnés de quelques articles de vulgarisation ou de divertissement. [...] Troisième et dernier élément : *Le Petit Journal* offre à ses lecteurs deux romans-feuilletons "rocambolesques"<sup>136</sup>. »

La présence simultanée de ces éléments dans une même publication n'est pas une nouveauté puisqu'ils sont déjà présents dans nombre de magazines "populaires" nés dans la seconde moitié de la décennie 1850<sup>137</sup>. Ces magazines, vendus cinq ou dix centimes, connaissent d'ailleurs un franc succès et nul doute que c'est ce qui a poussé Millaud à copier leur contenu, la véritable innovation étant de le faire dans un journal quotidien. Ce contenu varié et facile d'accès répond à une volonté de donner au nouveau quotidien, en la capacité d'intéresser aussi bien les hommes que les femmes et donc d'inciter ces dernières à devenir lectrices, un caractère que ne possédait, jusqu'alors, aucun autre titre. Les choix de Millaud sont imités et la formule du *Petit Journal* constitue rapidement le principal modèle de la presse quotidienne "populaire" pour les décennies suivantes.

Le succès du *Petit Journal* est immédiat et, en moins de cinq ans, ses tirages atteignent des chiffres qu'aucun autre journal n'avait ne serait-ce qu'effleurés jusqu'alors. De 38000 exemplaires en juillet 1863, la production grimpe à 83000 en octobre de la même année, 280000 en décembre 1866 après l'introduction de la première rotative Marinoni et à 340000 en novembre 1869 lors de l'affaire Troppmann<sup>138</sup> « [...] soit à peu près deux fois plus à lui seul que tous les quotidiens de la presse parisienne ancienne réunis<sup>139</sup>. » A l'occasion de cette affaire, les tirages du journal dépassent certains jours le demi-million ce qui permet de considérer *Le Petit Journal* comme « [...] le premier journal de masse de notre histoire<sup>140</sup>. » En 1880, le tirage atteint 600000 exemplaires ce qui fait du *Petit Journal* « [...] un véritable phénomène dans la presse mondiale<sup>141</sup> » qui « [...] assur[e] plus d'un quart du

---

<sup>135</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 44.

<sup>136</sup> FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 121-122.

<sup>137</sup> ALBERT Pierre, « *Aux origines de la presse à grand tirage : les magazines de lecture populaires sous le second Empire* », in *Regards sur l'histoire de la presse et de l'information. Mélanges offerts à Jean Prinnet*, Paris, Les Presses saltusiennes, 1980, p. 105-118.

<sup>138</sup> L'affaire Troppmann, que *Le Petit Journal* nomme « l'affreux crime de Pantin », concerne l'assassinat d'un industriel roubaisien, de son épouse et de leurs six enfants par l'ouvrier d'origine alsacienne Jean-Baptiste Troppmann alors âgé de vingt ans et qui sera guillotiné l'année suivante.

<sup>139</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 34.

<sup>140</sup> *Ibid.*

<sup>141</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 300.

tirage de la presse parisienne<sup>142</sup>.» Il semble que le million d'exemplaires tirés soit pour la première fois atteint en 1890<sup>143</sup>, tirage qui semble maintenu jusque 1898 date à laquelle s'amorce une baisse qui amène le journal à 900000 exemplaires quotidiens en 1902<sup>144</sup>. Cette perte sensible de lectorat s'explique par les imprudences commises par Ernest Judet, devenu rédacteur en chef et, dans les faits, véritable directeur, à partir de 1892. Nationaliste, il transforme un journal que ses prédécesseurs avaient maintenu dans une neutralité politique affichée en une feuille de combat qu'il utilise pour mener une campagne agressive contre Georges Clemenceau mais, surtout, et c'est certainement sa plus grande erreur, qu'il engage avec force dans la lutte antidreyfusarde. Judet est contraint à la démission en 1904, certainement trop tard pour effacer les tâches faites à l'image du journal qui lui ont fait perdre une partie de son lectorat. Le fait que *Le Petit Parisien* ait devancé *Le Petit Journal* de trois mois dans le passage à six pages a certainement pesé, mais dans une importance moindre, sur la baisse d'audience du journal. À la veille de la Grande Guerre, les tirages sont de l'ordre de 800000-850000 exemplaires dont 80% sont à destination de la province<sup>145</sup> où des milliers de dépositaires assurent leur distribution, ce qui fait du *Petit Journal* le quotidien "populaire" parisien le plus lu hors de la capitale.

Il faut noter que le 29 novembre 1890<sup>146</sup>, *Le Petit Journal* lance la publication de son *Supplément illustré* hebdomadaire à cinq centimes qui est un véritable succès puisque cinq ans plus tard son tirage atteint le million d'exemplaires. Il contient lui aussi des faits-divers, des chroniques, des romans-feuilletons et une nouveauté permise par la machine chromotypographique inventée par Hippolyte Marinoni : des photos en couleur. Les autres publications du groupe ont moins de succès et comportent des titres spécialisés comme *L'Agriculture moderne*, *La Mode* ou un magazine de sport intitulé *Le Plein Air*.

#### ➤ *Le Petit Parisien*.

Le journal est fondé par Louis Andrieux, député radical et procureur de la République, et lancé en octobre 1876. C'est, à ses débuts, un journal politique à cinq centimes avec des positions clairement anticléricales et radicales. En 1884, le tirage est d'environ 100000 exemplaires mais

---

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 297.

<sup>143</sup> D'après l'évolution des tirages moyens donnée par ALBERT Pierre pour les années 1880 (*in* BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P *et alii* (dir.), *op. cit.*, p. 301) : 1880, 605000 ; 1881, 675000 ; 1882, 700000 ; 1883, 725000 ; 1884, 825000 ; 1885, 880000 ; 1886, 900000 ; 1887, 879000 ; 1888, 940000 ; 1889, 980000 ; 1890 : 1000000.

<sup>144</sup> Selon ALBERT Pierre, *in* BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P *et alii* (dir.), *op. cit.*, p. 301.

<sup>145</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 86.

<sup>146</sup> ALBERT Pierre, *in* BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P *et alii* (dir.), *op. cit.*, p. 303 date le premier numéro du 15 juin 1884, MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 101 de 1889, mais le premier numéro est bien daté du samedi 29 novembre 1890. Il est consultable à l'adresse suivante : <http://www.supplement-illustre-du-petit-journal.com/collection-le-petit-journal.html>

l'arrivée de Jean Dupuy<sup>147</sup> huissier et homme d'affaires avisé à la direction en 1888 modifie le destin du journal. De journal d'opinion, *Le Petit Parisien* devient quotidien d'information, adopte un ton modéré, et les tirages progressent rapidement : les 300000 exemplaires sont atteints en 1889 grâce au soutien que le journal apporte au boulangisme malgré les réticences du nouveau directeur, les 460000 en 1893, les 600000 en 1896 et le cap du million est franchi en 1902<sup>148</sup>, tirage qui le fait passer devant son seul rival de l'époque, *Le Petit Journal*. À partir de 1904<sup>149</sup>, le journal paraît avec, au-dessous de son titre, l'inscription « le plus fort tirage des journaux du monde entier » qui reflète vraisemblablement une réalité<sup>150</sup>. Trois éléments se sont conjugués, outre une remarquable administration, pour expliquer le succès du *Petit Parisien* à la Belle Époque et le fait qu'il soit devenu le plus grand quotidien "populaire" d'information à compter de l'année 1902. Tout d'abord, le journal passe à six pages le 11/10/1901, trois mois avant son concurrent direct, ce qui attire peut-être une petite part du lectorat de ce dernier. Ensuite, Dupuy ne commet par l'erreur de Judet, et au lieu de prendre des positions fermes lors de l'affaire Dreyfus, il se contente de suivre les pulsations de l'opinion publique ; ainsi « [...] dès novembre 1897, le "traître" Dreyfus était pour lui redevenu le "capitaine" Dreyfus. Il suivit, sans jamais l'anticiper, le mouvement de sympathie qui, après le suicide du colonel Henry, se dessinait en faveur du condamné<sup>151</sup>. » Enfin, le contenu même du journal, adapté à la clientèle visée, la même que celle du *Petit Journal*, est modelé sur la formule utilisée par son principal concurrent tout en essayant de l'améliorer ; comme l'explique Pierre Albert, « le succès du journal était sans doute dû plus à son habile exploitation des faits divers, du sport, à la qualité de ses romans-feuilletons et à la variété de ses reportages qu'à la qualité de ses articles politiques<sup>152</sup>. »

Dès lors l'ascension est continue, ce dont témoignent des tirages en progression régulière jusqu'en 1914 : 1180000 en 1905, 1350000 en 1910 et près de 1500000 à la veille de la guerre<sup>153</sup>. En 1910, plus de 72% des ventes du journal se font en province<sup>154</sup>, 65% en 1912 selon Anne-Marie

---

<sup>147</sup> L'ouvrage qui offre les informations biographiques les plus complètes sur ce personnage hors du commun est celui de DUPUY Micheline, *"Le Petit Parisien", le plus fort tirage des journaux du monde entier*, Paris, Plon, 1989.

<sup>148</sup> Les chiffres sont tirés d'ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 305 et 307 et sont en partie repris par FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 137.

<sup>149</sup> Le dépouillement de l'année 1904 semble indiquer que le premier numéro portant cette inscription est daté du 3 avril et non du 4 comme le note par exemple DUPUY Micheline, *op. cit.*, p. 72.

<sup>150</sup> DE CHAMBURE A., *A travers la presse*, Paris, Th. Fert, Albouy et C<sup>ie</sup>, 1914, p. 130, écrit que « [...] le "Petit Parisien" a pris un développement tel que son tirage dépasse aujourd'hui [en 1914 donc] celui de tout autre journal, non seulement en France, mais dans le monde entier. »

<sup>151</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 308.

<sup>152</sup> *Ibid.*

<sup>153</sup> Les chiffres sont tirés d'AMAURY Francine, *op. cit.*

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 358-359.

Thiesse<sup>155</sup>, grâce à une distribution qui reprend les principes de celle qu'a développée *Le Petit Journal* et forte, comme celle de ce dernier, de 20000 dépositaires<sup>156</sup>.

Parmi les publications diverses éditées par le groupe de presse du *Petit Parisien*, il convient de mentionner le *Supplément illustré*, lancé à l'occasion de l'exposition universelle de 1889 dont les tirages atteignent par moments 800000 exemplaires mais ne dépassent plus les 300000 en 1909, continuant à baisser par la suite, et deux magazines illustrés : *Nos Loisirs*, fondé en 1906 qui tire rapidement à 300000 exemplaires et surtout *Le Miroir* qui voit le jour en 1910, met deux ou trois ans à trouver son public, certainement à cause de la nouveauté constitué par les magazines photographiques à la mode américaine, mais qui, en 1914, tire à 300000 exemplaires.

### ➤ *Le Matin*.

*Le Matin* apparaît sur le marché de la presse française le 26/02/1884<sup>157</sup>. C'est un journal à dix centimes fondé par un financier américain, Sam Chamberlain, sur commandite britannique, et qui se présente comme un "*Morning News*" français<sup>158</sup>. Les objectifs assignés au titre sont clairement énoncés dès le premier numéro :

« Le Matin ne devant ressembler à aucun journal, [son] programme ne ressemblera à aucun autre programme.

Le Matin sera un journal singulier :

Un journal qui n'aura pas d'opinion politique ;

Un journal qui ne sera inféodé à aucune banque et qui ne vendra son patronage à aucune affaire ;

Un journal qui ne dépendra d'aucune coterie littéraire ;

Un journal qui n'appartiendra à aucune école artistique ;

Un journal d'informations télégraphiques universelles et vraies ;

Un journal ennemi du scandale ;

Un journal honnête, hardi et absolument indépendant. [...]

Le Matin n'épargnera rien pour offrir quotidiennement à ses lecteurs les dernières nouvelles télégraphiques du monde entier.

Le fil spécial qu'il possède avec Londres lui apportera durant toute la nuit, jusqu'à sept heures du matin, les nouvelles les plus fraîches et les plus authentiques qui viennent en Angleterre de tous les points du globe.

Est-il besoin de dire que le Matin a accredité des représentants dans toutes les villes de France, qu'il a des correspondants particuliers dans toutes les capitales [...] – partout. [...]

---

<sup>155</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 86.

<sup>156</sup> DE CHAMBURE A., *op. cit.*, 130 précise que « Le "Petit Parisien" est vendu dans 30.000 communes sur les 36.000 qui composent la France. »

<sup>157</sup> Pour des informations plus précises que celles que nous allons donner, on peut se reporter à PINSOLLE Dominique, *Le Matin (1884-1944). Une presse d'argent et de chantage*, Rennes, P.U.R., 2012.

<sup>158</sup> L'expression est utilisée en forme de sous-titre de première page dès le premier numéro.

Le *Matin* ne publiera pas de feuilleton. C'est là un mode de journalisme qui ne saurait trouver place dans un journal débordant d'informations et de nouvelles.

Et toutes nos informations seront présentées sous une forme précise, claire, alerte et concise, absolument neuve<sup>159</sup>. »

La formule, proche de ce qui se pratique dans la presse d'information anglo-saxonne, est clairement originale lorsqu'on la compare à ce que pratiquent les autres journaux français de l'époque. Chaque jour, afin de mettre en avant la neutralité annoncée, la chronique politique est confiée à un journaliste ou à une personnalité de tendance politique différente.

Le journal est repris en octobre 1884 par son rédacteur en chef, le journaliste français Alfred Edwards. Les tirages sont modestes jusqu'en 1894 où ils atteignent 23000 exemplaires avec cependant un "bouillon" important<sup>160</sup>. Plusieurs éléments expliquent ce faible succès pendant la première décennie d'existence du journal : la concurrence des journaux à cinq centimes ; la surprise provoquée par la formule du journal qui, par ses décisions de ne pas publier de romans-feuilletons, de se contenter de publier des nouvelles sans les commenter ou de ne pas adopter de position politique claire, s'aliène des pans importants d'un lectorat potentiel ; la personnalité d'Edwards enfin, qui a tendance à utiliser son journal pour faire chanter des personnalités au travers de campagnes agressives et qui est compromis par le scandale de Panama qui révèle que son journal et lui-même ont touché plus de 200000 francs de subsides de la Compagnie. En 1894, il vend son journal à deux hommes d'affaires, Henry Poidatz et Maurice Bunau-Varilla.

C'est à ce moment que commence l'ascension du *Matin*. Poidatz fait passer son journal à six pages et à cinq centimes en mai 1899, devançant donc, en ce qui concerne la pagination, les deux "*Petits*". Cette décision, associée à des moyens financiers très importants, à un ton moins terne et à une tenue globalement supérieure à ceux du *Petit Journal* ou du *Petit Parisien*, à la décision de publier des romans-feuilletons et d'accorder plus de place aux faits divers, deux éléments qui sont les piliers du succès des deux grands quotidiens "populaires" parisiens de l'époque, permettent au journal de connaître un essor fulgurant. Au cours de l'affaire Dreyfus, le journal est tout d'abord profondément antidreyfusard mais dès la fin de l'année 1897, il revoit ses positions, pour suivre l'opinion publique, et fait son possible pour se dégager de la polémique afin d'éviter des répercussions trop importantes sur son audience. En 1900, les tirages sont d'environ 100000 exemplaires, ils dépassent les 600000 en 1906-1907, date à partir de laquelle il devient le principal

---

<sup>159</sup> *Le Matin*, le 26/02/1914.

<sup>160</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P *et alii* (dir.), *op. cit.*, p. 310, donne les chiffres suivants : 23000 en 1885, 33000 en 1887, puis stagnation jusqu'en 1892, date à laquelle les tirages se mettent à baisser.

concurrent du *Journal*<sup>161</sup>, et atteignent le million en 1914<sup>162</sup>. À partir de 1903, c'est Bunau-Varilla qui devient le seul patron du journal. Cet homme sévère, vaniteux et mégalomane adopte alors une attitude paradoxale : il n'hésite pas, comme le faisait Edwards, à utiliser son journal comme « [...] feuille de chantage politique et financier [...]»<sup>163</sup> afin de toucher des pots de vin mais, parallèlement, il tient à ce que *Le Matin* affiche « [...] un moralisme ostentatoire [...]»<sup>164</sup> dénonçant les vices du temps comme la pornographie, l'alcoolisme, ou la corruption pour attirer les lecteurs. Ce moralisme et le ton globalement sérieux du journal font que sa clientèle est surtout composée de lecteurs issus des classes moyennes. Selon Anne-Marie Thiesse, *Le Matin* tire à 650000 exemplaires par jour en 1912 et vend, à cette date, 60% de ses numéros en province<sup>165</sup>.

➤ *Traits communs aux trois journaux "populaires" d'information.*

Première similitude, il est indéniable que ces trois journaux affichent, globalement, la même ligne politique et une même manière de l'exprimer.

Ainsi *Le Petit Journal*, après une période nationaliste entre 1894 et 1904 lorsque Judet était aux commandes, devient-il, sous la direction de Charles Prévot, un titre qui soutient la politique gouvernementale, la République et les valeurs nationales. Sa ligne politique est toutefois plus proche de celle de la droite républicaine, ce qui se ressent par exemple dans la place qu'il accorde aux questions relatives à l'armée ou à l'expansion coloniale.

La personnalité de Jean Dupuy, plusieurs fois ministre<sup>166</sup> et qui occupe des positions importantes dans les organismes professionnels de la presse, pèse sur la ligne politique suivie par *Le Petit Parisien*. Marc Martin dit de ce journal qu'il « [...] est toujours proche du gouvernement en place, dont il défend la politique auprès de son immense public<sup>167</sup> », Jean-Noël Jeanneney qu'il « [...] a choisi délibérément, en politique, de rester toujours tiède et prudent, tout à fait middle of the

---

<sup>161</sup> *Le Journal* est né en septembre 1892 grâce à Fernand Xau avec l'ambition d'« [...] unir le journal littéraire au journal d'informations », objectif annoncé dès le premier numéro. Les plus grandes plumes y rédigent des chroniques, des contes, et le ton est souvent grivois, comme dans *Le Gil-Blas*. Sa manière de présenter l'actualité, par brèves assez courtes et son lectorat issu des classes moyennes en font le principal rival du *Matin* avec lequel la concurrence est farouche jusqu'au déclenchement de la Grande Guerre. C'est un journal souvent en avance sur ce qui se pratique dans la presse "populaire" française de l'époque : il utilise beaucoup la publicité commerciale pour augmenter ses recettes, il est le premier grand quotidien à utiliser la linotype en 1900 et le seul quotidien français à paraître sur douze pages et parfois même quatorze en 1914. À cette date, il est le troisième journal français par sa diffusion, avec un tirage qui atteint un million d'exemplaires en 1913.

<sup>162</sup> Les chiffres sont ceux que donne ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 311.

<sup>163</sup> FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 138.

<sup>164</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 103.

<sup>165</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 86.

<sup>166</sup> Il est notamment ministre de l'Agriculture de juin 1899 à juin 1902, ministre du Commerce et de l'Industrie de juillet 1909 à mars 1911, ministre des Travaux Publics et des P.T.T. de janvier 1912 à mars 1913, ministre des Travaux Publics en juin 1914 et ministre d'État, membre du Comité de guerre, de septembre à novembre 1917.

<sup>167</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 101.

road. Il érode les angles aigus et tout ce qui peut provoquer trop de tension<sup>168</sup> » tandis que Pierre Albert décrit ainsi la ligne politique du journal :

« Sous la direction de Jean Dupuy, [...] il ne mena plus de ces campagnes violentes qui avaient marqué ses débuts ; son ton restait toujours modéré ; il mesurait ses éloges et ses critiques étaient toujours courtoises. Cette modération, nécessaire à un journal d'aussi forte diffusion, n'empêchait pas Jean Dupuy d'utiliser la puissance de son journal au service des idées et des intérêts politiques de ses amis au Parlement qui se recrutaient dans les milieux de l'ancienne gauche républicaine et de l'Alliance démocratique. La politique radicale n'eut jamais ses sympathies, ni la personnalité de Clemenceau, ni plus tard celle de Caillaux ; il manifesta toujours une grande réserve à l'égard des socialistes. Sans complaisance pour les conservateurs ou pour certaines personnalités de la droite républicaine comme Méline, le journal de Jean Dupuy évita de prendre des positions franches et, lors des campagnes électorales, il se garda bien de patronner des candidats mais ses appels répétés à la concentration républicaine le classaient clairement au centre<sup>169</sup>. »

Cet engagement en faveur de la République joue certainement un rôle important dans le succès du journal à une époque où celle-ci est bien installée et en phase de consolidation.

Le cas du *Matin* est plus complexe car la ligne politique du journal est moins évidente que celle que maintiennent les deux "*Petits*". En effet, les outrances auxquelles le conduit Maurice Bunau-Varilla qui utilise son journal pour soutenir les personnalités politiques en fonction de ses propres intérêts empêchent toute définition claire. Pierre Albert note que le journal « [...] supporta fort bien Waldeck-Rousseau, [qu'] il fut un des meilleurs supporters de Briand et surtout de Poincaré, alors qu'il ne ménagea pas ses critiques à l'égard de Clemenceau et de Caillaux<sup>170</sup> », ce qui peut laisser penser que le journal est toutefois proche des idées d'une République modérée et qu'il ne remet jamais le régime en question. Le contenu du journal, à la fin de la Belle Époque, est teinté d'un nationalisme assez peu agressif dans l'ensemble qui accorde toutefois une place plus importante à des sentiments comme le souvenir des provinces perdues ou la germanophobie que *Le Petit Journal* ou *Le Petit Parisien*.

Il ressort de ces quelques remarques plusieurs éléments importants. Tout d'abord, une volonté de ces quotidiens à tirage de masse de ne pas s'engager franchement sur les questions d'ordre politique et de délivrer un discours qui, pour l'essentiel, reprend les positions du gouvernement en place. Ces journaux ont en effet bien compris (et l'affaire Dreyfus a constitué, de ce point de vue, une leçon dont les enseignements retirés ont ensuite été appliqués) qu'une prise de position trop tranchée a pour conséquence directe et mécanique une perte d'audience auprès des

---

<sup>168</sup> JEANNENEY Jean-Noël, *op. cit.*, p. 108.

<sup>169</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 307-308.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 314.

lecteurs qui ne partagent pas cette position. Les individus qui composent les lectorats des quotidiens “populaires” français ne sont pas nécessairement moins politisés que les lecteurs de la presse de doctrine, tout au plus ont-ils des opinions moins extrêmes, mais pour un journal qui veut “ratisser” large et satisfaire un lectorat de masse, par essence varié en ce qui concerne ses opinions politiques, il est nécessaire d’être prudent, mesuré, et d’adopter des positions moyennes. Dans sa « chronique » datée du 12/09/1871 parue dans le numéro du lendemain, Thomas Grimm tient les propos suivants qui montrent qu’alors que la presse “populaire” d’information n’en est encore qu’à ses débuts, il est déjà clair pour les journalistes qui la rédigent qu’il n’est plus possible pour celle-ci de tenir le langage de la presse “politique”, la seule qui existait quelques années plus tôt :

« [les] journaux comme le nôtre, qui se répandant à un grand nombre d’exemplaires [...] ne peuvent pas être des journaux de partis.

S’adressant à tout le monde, ils doivent renseigner, éclairer, instruire, sans jamais exciter les passions, sans jamais prendre une attitude provocatrice.

Le jour où ils deviendraient un organe de parti, ils seraient perdus.

Leur politique est avant tout et toujours la politique du bon sens du travail, du progrès, c’est-à-dire la politique du plus grand nombre<sup>171</sup>. »

Ensuite, cette attitude pondérée qui évite la polémique et suit volontairement les mouvements de l’opinion<sup>172</sup> fait de la presse “populaire” d’information un soutien important de la République dont elle favorise l’ancrage dans les mentalités en soutenant ses principaux piliers, mais aussi de la patrie française, dont elle défend voire exalte les valeurs.

Enfin, neutralité affichée ne signifie pas absence de toute orientation : les journaux de la presse à grand tirage n’hésitent jamais à faire part à leur public des idées qu’ils défendent, de celles qu’ils réprouvent, mais ils le font le plus souvent avec mesure. Sans avoir l’impact que les journaux militants ont sur leurs lecteurs, d’avance acquis aux idées qu’ils soutiennent, les journaux “populaires” d’information constituent de véritables « [...] guides et [...] pondérateurs de l’opinion publique en France [...]»<sup>173</sup>, l’ampleur de leur lectorat respectif leur conférant un poids dont les hommes politiques doivent tenir compte.

Seconde similitude, ces journaux ont la volonté de s’adresser à toutes les personnes en mesure de les lire. Ils comportent des rubriques susceptibles d’intéresser les deux sexes, tous les âges, et leurs lecteurs ne se trouvent pas uniquement au sein des groupes sociaux aux revenus les plus modestes des villes et des campagnes ; petite et moyenne bourgeoisie et même, on peut

---

<sup>171</sup> *Le Petit Journal*, le 13/09/1871.

<sup>172</sup> DELPORTE Christian, *op. cit.*, p. 119 dit ainsi de la presse à un sou qu’elle « [...] n’est pas neutre, mais [qu’] elle n’entre dans l’arène politique qu’à partir du moment où le mouvement d’opinion est enclenché [...] ». »

<sup>173</sup> DE CHAMBURE A., *op. cit.*, p. 130.

l'imaginer, quelques lecteurs de l'aristocratie, lisent, à la Belle Époque, les quotidiens "populaires" commerciaux, sans qu'il soit possible de savoir dans quelle proportion. Il ne semble pas déraisonnable d'imaginer que la lecture du roman-feuilleton, pour ne parler que de cette rubrique, est pratiquée, au moins occasionnellement et par-delà les discours moralisateurs fustigeant les méfaits de la littérature industrielle, par des membres appartenant à toutes les strates de la société.

Troisième similitude, la forme de discours "moyen", consensuel tenu par la presse "populaire" d'information contribue à la construction d'un imaginaire collectif dont les fondements reposent sur le système de représentations qu'elle fait circuler au sein de l'espace social, système qui met en avant les mêmes sentiments, les mêmes valeurs, le même rapport au monde. Si les effets sociaux de la lecture de cette presse (et de toute autre lecture) sont difficiles à mesurer, il paraît évident que la diffusion d'un tel "prêt à penser" médiatique a eu, entre autres effets, celui de favoriser des phénomènes tels la « cohésion culturelle<sup>174</sup> » et l'homogénéisation culturelle, deux processus déjà largement entamés par l'école de la République et que ces journaux à grand tirage renforcent en agissant comme de puissants uniformisateurs des esprits.

#### **b. Les journaux "de qualité".**

##### ➤ *Le Figaro.*

Le journal naît en 1826 à Paris sous la forme d'un journal littéraire satirique. C'est un journal monarchiste qui s'oppose alors aux tendances libérales de Charles X. Après un parcours chaotique durant la monarchie de Juillet où le journal meurt et renaît à plusieurs reprises, il est repris en main en avril 1854 par Hippolyte de Villemessant, commerçant puis inspecteur d'assurances qui se reconvertisse et fonde plusieurs titres de presse dans la décennie 1840. Il en fait un quotidien littéraire et mondain et s'entoure, dès le début, d'une équipe brillante dans laquelle on retrouve des personnalités comme Honoré de Balzac, Alexandre Dumas ou encore les frères Goncourt. D'abord hebdomadaire avec une parution le dimanche, le journal devient bihebdomadaire à partir de 1856 grâce au succès qu'il rencontre. C'est un journal destiné avant tout à la bonne société de la capitale, « [...] un journal conçu par le boulevard pour le boulevard<sup>175</sup> », comme l'écrit Claire Blandin. *Le Figaro* devient quotidien en 1866 et son succès s'amplifie encore. Son contenu varié et de qualité, son ton vif et blagueur lorsqu'il s'agit de parler politique, sa capacité d'innovation<sup>176</sup> font de lui un modèle

---

<sup>174</sup> LYON-CAEN Judith, *op. cit.*, p. 60.

<sup>175</sup> BLANDIN Claire, *Le Figaro. Histoire d'un journal*, Paris, Nouveau Monde, 2010, p. 71.

<sup>176</sup> *Le Figaro* est ainsi un des premiers journaux à publier des reportages réalisés sur les lieux mêmes des événements, que ce soit en France ou à l'étranger.

pour les autres journaux. À la fin des années 1860, les tirages sont d'environ 50000-60000 exemplaires.

Lorsque Villemessant décède en 1879, c'est Francis Magnard qui devient rédacteur en chef. Le journal devient alors plus sérieux, notamment dans sa partie politique, et se rallie progressivement à la République avec « [...] des positions [...] conservatrices qui lui assurent les faveurs d'un assez large public dans la grande bourgeoisie<sup>177</sup>. » Dans les années 1880 il bénéficie, comme l'ensemble de la presse, de la loi de juillet 1881, des progrès techniques, et son succès se confirme ; Pierre Albert écrit qu'il tire régulièrement à plus de 80000 exemplaires entre 1879 et 1895<sup>178</sup>, année où il passe, le premier, en décembre, à six pages, montrant une fois encore sa capacité d'innovation, permise par une trésorerie très importante. Marc Martin explique cette « [...] prospérité [...] exceptionnelle<sup>179</sup> » par le fait que *Le Figaro* est un des rares journaux à se vendre encore à quinze centimes, tarif qui assure d'importantes recettes, et qu'il mène, contrairement à la quasi-totalité de la presse française de l'époque, une politique volontariste en ce qui concerne la recherche d'annonces commerciales. *Le Figaro* ne soutient pas le boulangisme et cette prudence lui évite de risquer la perte d'une partie de son lectorat.

Le successeur de Magnard, Fernand de Rodays, ne se montre pas aussi prudent et commet l'erreur, comme Judet au *Petit Journal*, de prendre une position trop nette lors de l'affaire Dreyfus en engageant avec force *Le Figaro* au service de la défense du capitaine à la fin de l'année 1897. Les lecteurs protestent, le journal cesse de publier des articles en faveur de Dreyfus, mais cette erreur lui fait perdre la plus grosse part de son lectorat, bourgeois et mondain, au profit de *L'Écho de Paris*, journal qui affiche clairement ses positions antidreyfusardes. En 1901, les tirages sont d'environ 20000 exemplaires.

Gaston Calmette, journaliste au sein de la maison, prend les rennes du journal au début de l'année 1902 et décide de le réorganiser selon l'ancienne formule, c'est-à-dire en accordant beaucoup moins de place à la politique. Le choix semble porter ses fruits puisqu'en 1904, le tirage dépasse les 30000 puis atteint 37000 en 1910. Au début de l'année 1914, Calmette se lance dans une campagne contre le ministre des finances Joseph Caillaux et il est assassiné par l'épouse de celui-ci<sup>180</sup>. Le procès de la criminelle se tient en juillet et se termine le 28 par son acquittement. Alors que le contexte international se complique depuis plusieurs semaines, ce procès retentissant dispute la

---

<sup>177</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 98.

<sup>178</sup> ALBERT Pierre, *in* BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P *et alii* (dir.), *op. cit.*, p. 347.

<sup>179</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 98.

<sup>180</sup> Calmette publie des lettres que le ministre avait adressées, en 1901, à sa maîtresse de l'époque, Berthe (qui deviendra son épouse en 1906), dans lesquelles il apparaît comme un politicien malhonnête. Sa seconde épouse, Henriette, certainement terrifiée à l'idée que sa réputation soit ruinée et ne sachant pas jusqu'où Calmette est prêt à aller, abat ce dernier dans son bureau le 16 mars 1914.

“Une” de la presse française aux menaces de guerre européenne. *Le Figaro* entre en guerre avec Robert de Flers et Alfred Capus à la rédaction en chef.

➤ *L'Écho de Paris.*

Le journal est lancé le 12/03/1884, deux semaines après *Le Matin*, comme journal à dix centimes, par Valentin Simond. Ce dernier a déjà lancé plusieurs titres d'orientation radicale comme *La Marseillaise* ou *Le Mot d'ordre* qui sont, en 1883, au bord de la banqueroute. L'objectif de Simond est alors de concurrencer le *Gil Blas*, journal littéraire souvent grivois vendu quinze centimes, qu'il copie en adoptant une grande variété de rubriques et un ton léger et coquin. En 1885, les tirages de *L'Écho* n'ont guère progressé et celui-ci devient alors journal du soir, passe à cinq centimes, avant de redevenir journal du matin et de remonter son tarif à dix centimes en 1888. Au début des années 1890, les tirages sont d'environ 30000 exemplaires et le prix est une nouvelle fois baissé à cinq centimes en 1896. Henry, fils de Valentin, prend le journal en main à la mort de son père en 1900. Edmond Blanc, riche propriétaire-éleveur de chevaux de courses et homme politique est, à la fin des années 1890, un des actionnaires les plus importants du journal qui devient « [...] l'organe officieux de la Ligue de la Patrie Française et se lan[ce] à fond dans la campagne antidreyfusarde [...] »<sup>181</sup>. » C'est à ce moment que ses tirages connaissent une importante progression, passant à plus de 50000 exemplaires car, comme nous l'avons dit, il recueille une très large part des lecteurs du *Figaro*, déçus de la position dreyfusarde adoptée par leur journal. À partir de ce moment, *L'Écho de Paris* perd sa légèreté, devient « [...] l'organe très académique de la droite nationaliste et catholique »<sup>182</sup>, le journal le plus lu par les militaires et également, donc, une feuille d'opinion. Il est clairement opposé au socialisme comme l'illustre l'enquête signée Gaston Dru qu'il publie en 1906 portant le titre *La Révolution qui vient. Enquête sur le syndicalisme révolutionnaire*, dans laquelle l'auteur joue sur la peur de la révolution sociale qui taraude une partie de la population française depuis 1848, notamment au sein de la bourgeoisie. La qualité globale de son contenu, la réputation des plumes qui y participent régulièrement comme Maurice Barrès, Paul Bourget, Henry Bordeaux, Gérard Bauër ou Catulle Mendès, la morale bien-pensante qu'il distille, sont autant d'éléments qui assurent au titre une clientèle fidèle au sein de la bonne société parisienne et un succès qui s'affirme durant toute la Belle Époque : les tirages dépassent les 100000 exemplaires en 1905, les 135000 en 1912 et les 150000 à la veille du conflit<sup>183</sup>. Les années de guerre vont donner un élan sans précédent au journal qui deviendra le cinquième quotidien français par son tirage.

---

<sup>181</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 346-347.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 347.

<sup>183</sup> *Ibid.*

➤ *Traits communs aux deux journaux "de qualité".*

Les journaux de cette catégorie, représentée également, à la même époque, par des titres comme *Le Temps* ou le *Journal des Débats* sont d'une plus haute tenue littéraire que les quotidiens "populaires" d'information, accordent une place plus importante aux arts et aux lettres et s'adressent à une clientèle encore largement constituée d'abonnés dans laquelle se retrouvent les élites sociales, administratives, financières, culturelles et militaires du pays. En 1905, dans son rapport à l'assemblée générale du *Figaro*, Gaston Calmette parle des listes d'abonnés du journal en disant qu'elles « [...] constituent le Livre d'or de l'aristocratie, de la bourgeoisie la plus riche, du grand commerce, de la haute industrie, de l'armée, de la société étrangère la plus élégante<sup>184</sup> », propos qui sont valables pour l'ensemble des feuilles "de qualité" avec des nuances propres à chaque titre. Leur audience limitée ne les empêche pas d'avoir une influence très importante, puisqu'ils sont lus par les sphères dirigeantes, et d'exercer une forme de magistère sur l'ensemble de la presse par la qualité des informations qu'ils délivrent.

L'engagement politique est plus perceptible que dans les quotidiens "populaires" d'information mais demeure modéré ou tout au moins nuancé. Les idées défendues le sont avec prudence, sans violence verbale, et leur objectif n'est pas d'être des feuilles de doctrine. *Le Figaro*, comme *L'Écho de Paris*, sont de droite, républicains conservateurs, avec une teinte nationaliste et catholique plus affirmée pour le second.

**c. La presse militante.**

➤ *L'Action française.*

La *Revue d'Action française* est lancée en juillet 1899, en pleine affaire Dreyfus, par Maurice Pujo et Henri Vaugois, jusqu'alors républicains de centre-gauche, membres d'un cercle d'intellectuels nommé Union pour l'action morale, qu'ils choisissent de quitter, par réaction nationaliste, car ils ne cautionnent pas le soutien qu'il décide d'apporter au capitaine Dreyfus. Ils fondent alors en avril 1898 le Comité d'Action française duquel naîtra le mouvement nommé l'Action française en juin 1899.

La *Revue*, bimensuelle, lutte contre *La Revue blanche*, dreyfusarde et, dès ses débuts, se déclare hostile à la démocratie et antisémite. Charles Maurras adhère rapidement au mouvement qu'il convertit au monarchisme. Afin de permettre au mouvement de progresser, la *Revue* est remplacée le 21/03/1908 par un quotidien nommé *L'Action française. Organe du nationalisme*

---

<sup>184</sup> Cité par ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 350.

*intégral*, avec Léon Daudet comme directeur/rédacteur en chef, qui se vend cinq centimes et comporte quatre pages. Le premier numéro définit la notion de nationalisme intégral et tous les grands noms du mouvement, Henri Vaugeois, Léon Daudet, Charles Maurras, Maurice Pujo et d'autres signent un article qui présente leurs objectifs et leurs buts :

« Nous prenons ce qu'il y a de commun entre nous – la patrie, la race historique – et nous demandons au lecteur de se placer au même point de vue fraternel.

Ni les rangs sociaux, ni la nuance politique ne nous importent. [...] Toutes nos conclusions politiques dérivent de ce principe fondamental : il faut que notre France vive, et de cette question, posée non point par nous, mais par les circonstances et les événements : Comment la préserver de toutes ces forces de mort ? [...]

Nous combattons, comme nous le fîmes toujours, cette anarchie cosmopolite qui remet à des étrangers de naissance ou de cœur le gouvernement de la France, l'anarchie universitaire qui confie l'éducation des jeunes Français à des maîtres barbares, les uns juifs, d'autres protestants, lesquels, avant d'enseigner parmi nous, devraient eux-mêmes se polir au contact de la civilisation, de l'esprit et du goût de la France. Nous montrerons, dans la clarté qui suffit à leur faire honte, les plaies d'anarchie domestique, tuant l'autorité des pères ou l'union des époux et, la pire de toutes, l'anarchie religieuse acharnée à dissoudre l'organisation catholique ou tentant de refaire contre l'Église une unité morale en la fondant sur des Nuées.

Allons au fond du vrai : parce que, au fond, ce qui nous divise le plus est le régime républicain et parce que cet élément diviseur par excellence est aussi celui qui organise, qui règle et qui éternise l'exploitation du pays qu'il a divisé, l'Action française appelle tous les bons citoyens contre la République. [...]

La Monarchie est la condition de la paix publique. La Monarchie est la condition de toute renaissance de la tradition et de l'unité dans notre pays. C'est pour l'amour de cette unité, de cet ordre, que commence aujourd'hui notre guerre quotidienne au principe de la division et du mal, au principe du trouble et du déchirement, au principe républicain.

A bas la République ! et, pour que vive la France, vive le Roi<sup>185</sup> ! »

Dès le départ, et la présentation citée ci-dessus en rend bien compte, le journal est clairement défini comme une feuille de combat politique, et son contenu s'en ressent : il est peu varié, l'actualité est souvent ignorée et les rubriques devenues traditionnelles dans la presse quotidienne comme les chroniques artistiques ou sportives, le roman-feuilleton ou les faits divers sacrifiées.

Encore plus que pour le type de journal précédent, faibles ventes ne riment pas avec faible influence. En effet, comme l'explique très bien Pierre Albert,

« l'audience de *l'Action française* ne se mesurait pas seulement au nombre, finalement réduit, de ses lecteurs ou à l'action assez désordonnée de son mouvement. Son influence s'étendait très largement par l'intermédiaire d'abord des journaux catholiques [...], mais aussi, en province, grâce aux feuilles conservatrices départementales de tendance incertaine ou vaguement bonapartiste, qui retrouvèrent

---

<sup>185</sup> *L'Action française*, le 21/03/1908.

grâce à *l'Action française* sinon une doctrine, du moins quelque espérance dans leur combat contre la République et les républicains<sup>186</sup>. »

Les tirages du journal sont assez mal connus. D'après Pierre Albert, ils sont d'environ 15000 en 1909, 19000 en 1910, 22000 en 1912 et 30000 en 1913 mais il précise que le "bouillon" devait être élevé et que les ventes suivaient le rythme des campagnes lancées par le quotidien<sup>187</sup>. Ainsi la campagne menée par Léon Daudet contre les espions juifs-allemands entre septembre 1911<sup>188</sup> et avril 1912<sup>189</sup> a connu un énorme succès qui peut se mesurer aux milliers de lettres envoyées au journal.

➤ *L'Humanité*.

Le premier numéro de *L'Humanité* paraît le 18/04/1904 et porte le sous-titre de *Journal socialiste quotidien* ; il est vendu cinq centimes et comporte quatre pages. Il est fondé par Jean Jaurès, alors premier président du Parti socialiste français depuis 1902 et qui reste le leader incontesté du quotidien jusqu'à son assassinat le 31/07/1914. Dès le premier éditorial, signé Jaurès et intitulé *Notre but*, les objectifs sont clairement définis :

« Le titre même de ce journal, en son ampleur, marque exactement ce que notre parti se propose. C'est, en effet, à la réalisation de l'humanité que travaillent tous les socialistes. L'humanité n'existe point encore ou elle existe à peine. A l'intérieur de chaque nation, elle est compromise et comme brisée par l'antagonisme des classes [...]. Seul le socialisme, en absorbant toutes les classes dans la propriété commune des moyens de travail, résoudra cet antagonisme et fera de chaque nation enfin réconciliée avec elle-même une parcelle d'humanité. [...]

Cette nécessaire évolution sociale sera d'autant plus aisée, que tous les socialistes, tous les prolétaires, seront unis. C'est à cette union que tous ici, dans ce journal, nous voulons travailler<sup>190</sup>. »

Dès le départ, de grandes plumes participent à la rédaction de *L'Humanité* comme Aristide Briand, René Viviani, Lucien Herr, Anatole France, Jules Renard ou encore Tristan Bernard, et elle

---

<sup>186</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 326.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 324.

<sup>188</sup> La campagne débute le 17/09/1911 en page 1 par un article intitulé *L'Espionnage Juif-Allemand* (et non en septembre 1910 comme le note ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 326) et son chef d'orchestre demande à ses lecteurs de l'aider : « Je demande instamment à ceux de nos lecteurs qui auraient – chacun dans son milieu – des renseignements là-dessus [les espions en activité sur le territoire français], de nous les fournir au plus tôt. C'est une besogne urgente, patriotique et nécessaire. » Léon Daudet et *L'Action française* sont poursuivis à plusieurs reprises et le 5 mars 1913 le rédacteur en chef du journal publie *L'Avant-Guerre. Etudes et documents sur l'espionnage juif-allemand en France depuis l'affaire Dreyfus*, livre qui reprend et prolonge les articles publiés durant cette campagne. Il cherche une fois encore à démontrer que la pénétration commerciale et industrielle allemande en France sert de couverture, depuis ses débuts, à un réseau d'espionnage dans lequel les juifs allemands jouent un rôle essentiel.

<sup>189</sup> La campagne prend fin le 28/04 et le journal donne alors les dates de tous articles qui la composent au bas de la page 1.

<sup>190</sup> *L'Humanité*, le 18/04/1904.

devient l'organe de la S.F.I.O. dès la création de celle-ci en avril 1905. Dès octobre 1906, le journal est au bord de la faillite ; il est sauvé par une campagne d'abonnements et un appel pour fonder un nouveau capital. Dans les années suivantes, la situation financière ne s'arrange guère et ce sont des emprunts, des appels à souscription et l'aide de la S.F.I.O. qui permettent au journal de survivre.

Les tirages et les ventes n'ont jamais été en rapport avec la qualité intellectuelle du journal et avec l'influence croissante du parti socialiste. Comme dans le cas de *L'Action française*, ils varient en fonction des campagnes parfois violentes que lance le journal, que ce soit celles contre la politique coloniale au Maroc, les menées de la haute finance, la loi des trois ans ou, par exemple, celle en faveur de la journée de travail de 8 heures. En février 1905, le journal vend environ 15000 exemplaires, 30000 en octobre 1906 dont 10000 à Paris, 17000 en province et le reste à ses abonnés, 56000 en mai 1908 pour un tirage à 81000 (soit environ 30% d'invendus)<sup>191</sup>. Entre 1910 et 1912, les tirages évoluent entre 60000 et 70000 exemplaires<sup>192</sup> et sont de l'ordre de 85-90000 pour une vente d'environ 65000 en 1914<sup>193</sup>, ce qui est extrêmement faible pour le journal d'un parti qui recueille plus de 1400000 voix aux élections législatives de 1914, mais conforme au nombre d'adhérents qui est d'environ 90000 à ce moment<sup>194</sup>. Marc Martin explique très clairement cette situation : « Ce décalage s'explique sans doute parce que *L'Humanité* est un journal militant, répulsif pour ceux qui ne sont pas adhérents du parti, mais aussi par l'arrivée tardive de la presse socialiste, alors que les nouveaux lecteurs de la presse s'étaient déjà attachés à un quotidien "populaire"<sup>195</sup>. » Il est également probable que certains lecteurs des couches modestes de la société aient été tentés de lire régulièrement *L'Humanité* mais aient été rebutés par un contenu qui, par son caractère très doctrinal et sa tenue d'un niveau élevé, rendait le journal moins facile d'accès que les grands quotidiens "populaires" sur lesquels ils se sont alors rabattus.

Comparé à celui de *L'Action française*, le contenu de *L'Humanité* se distingue par une plus grande variété, et, malgré la prépondérance accordée au politique, par une production de qualité, que ce soit en ce qui concerne le compte-rendu et les commentaires de l'actualité ou les rubriques traditionnelles, le tout avec une volonté apparente de cultiver, de former les esprits. Si *L'Action française* apparaît comme un journal militant rédigé par des élites et clairement destiné à d'autres élites, *L'Humanité* est un journal rédigé par des élites qui le destinent avant tout aux catégories sociales modestes d'où, certainement, ce choix de ne pas négliger ce qui ne concerne pas le combat

---

<sup>191</sup> Les chiffres sont donnés par ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 375-376.

<sup>192</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 100. FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 140, donne le chiffre de 72000 pour le tirage de l'année 1910.

<sup>193</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 376.

<sup>194</sup> Les chiffres sont ceux donnés par LEJEUNE Olivier, *op. cit.*, p. 52.

<sup>195</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 100.

politique, et une maquette qui se rapproche de celle qui sert à la composition des grands quotidiens d'information. La présentation, plus aérée, ainsi qu'un recours plus important à l'image confèrent également à *L'Humanité* une identité visuelle qui la rapproche de la presse "populaire" à grand tirage.

➤ *Traits communs aux deux journaux militants.*

Ces deux journaux « [...] ardemment prosélytes<sup>196</sup> » se concentrent avant tout sur la doctrine politique qu'ils défendent et s'adressent surtout à un public de "convertis" dont les effectifs n'ont jamais dépassé quelques dizaines de milliers de lecteurs à la Belle Époque. Cependant, comme dans le cas des journaux "de qualité" évoqué précédemment, cette audience limitée en regard de celle des quotidiens "populaires" d'information ne signifie pas que l'influence réelle de ces journaux militants soit faible. Leurs prises de position fermes et souvent radicales font d'eux les véritables animateurs de la presse d'opinion, les deux extrêmes par rapport auxquels les journaux de cette dernière, à gauche comme à droite, doivent se définir ; et ce sont donc tous les lecteurs de cette presse qui sont peu ou prou influencés par la ligne politique de *L'Action française* ou de *L'Humanité*.

Il ne faut pas négliger, également, la circulation de ces deux journaux. Difficile à évaluer, elle suppose tout de même un nombre de lectures supérieur au nombre d'exemplaires achetés. Nous évoquions plus haut la notion de nombre moyen de lecteurs par exemplaire. Dans le cas de ces deux journaux, si l'on tient compte de leurs clientèles respectives, des sociabilités typiques de chacune d'elles, de l'influence de leurs idées politiques, il est loisible d'admettre une circulation du journal socialiste supérieure à celle du journal monarchiste.

Ainsi, les sept journaux que nous venons de présenter forment un corpus suffisamment hétérogène et important en termes de tirages, et donc de diffusion, pour nous autoriser à considérer les résultats de notre réflexion sur le roman-feuilleton comme représentatifs de sa situation dans l'ensemble de la presse quotidienne française durant la période étudiée.

---

<sup>196</sup> FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 140.

## **B. La presse britannique.**

### **1. L'avènement d'une presse quotidienne "populaire" (1896-1914).**

Le développement et l'ascension des journaux d'information à circulation de masse britanniques (*mass-circulation newspapers*) dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle s'expliquent, comme en France, par la conjonction de facteurs juridiques, technologiques, économiques et sociaux ; les différences entre les deux pays sont essentiellement chronologiques.

En ce qui concerne le cadre juridique, deux évolutions importantes ont lieu au milieu du siècle : en 1855, le droit de timbre est abrogé et en 1861, c'est la taxe sur le papier qui est supprimée, ce qui permet aux journaux, le surcoût représenté par ces taxes ne pesant plus sur leur trésorerie, d'envisager une vente à meilleur marché que celle qu'ils pouvaient pratiquer jusqu'alors. Le premier quotidien à le faire est *The Daily Telegraph and Courier* (connu plus tard sous le nom de *Daily Telegraph*), créé dès 1855, et qui se vend alors deux pences soit trois fois moins cher que *The Times*.

Sur le plan technologique, les innovations qui permettent à la presse britannique d'augmenter ses tirages tout en baissant ses tarifs sont les mêmes qu'en France, si ce n'est que certaines sont introduites plus précocement comme l'impression en continu par rotatives, rendue possible dès 1855 par la suppression du droit de timbre, ou la linotype qui est présente dans la presse britannique dès la fin des années 1880, soit une dizaine d'années avant que la presse française ne commence à l'adopter.

Sur le plan social, la seconde partie de l'ère victorienne et les débuts de l'ère édouardienne sont une époque de progrès, même si les écarts de fortune et de conditions de vie au sein de la société britannique sont plus contrastés qu'en France, notamment à cause d'une pauvreté plus importante en milieu urbain<sup>197</sup>. Mais entre 1880 et 1914 les salaires nominaux des ouvriers progressent d'environ un tiers et, surtout, les salaires réels augmentent de plus de 75% entre 1860 et 1900<sup>198</sup>. Cette hausse, ainsi que la baisse importante du coût des matières premières et des produits manufacturés, font que l'alimentation et l'habillement sont accessibles aux classes modestes à moindre coût, que le quotidien de ces dernières s'améliore, et que le superflu devient de moins en moins rare, notamment certaines dépenses de loisir.

---

<sup>197</sup> Charles Booth, dans la célèbre enquête qu'il publie en 1889 au sujet de la population londonienne, *Life and Labour of the People*, estime qu'environ 30% de cette dernière vivent dans la misère, 8,5% ayant des revenus qui ne leur permettent pas de se nourrir, de s'habiller et de se loger, 22% parvenant tout juste à se nourrir, s'habiller et se loger lorsque le chômage ou autre incident ne perturbe pas un équilibre précaire. L'enquête que mène SÉEbohm Rowntree sur la ville d'York entre 1899 et 1901 et qu'il publie sous le titre de *Poverty, A Study of Town Life* aboutit à des résultats similaires.

<sup>198</sup> BRASSEUL Jacques, *Petite histoire des faits économiques. Des origines à nos jours*, Paris, Colin, 2010.

La société britannique est, au début des années 1910, la plus urbanisée d'Europe avec environ 80% de citadins et Londres, qui a été la plus grande ville du monde jusqu'en 1900, regroupe alors près d'un habitant de Grande-Bretagne sur six. Cette urbanisation est essentiellement liée à un exode rural important, consécutif à une industrialisation précoce et intensive, et à l'immigration irlandaise en direction des grands centres industriels, Londres, Manchester et Liverpool en premier lieu.

La population britannique est alphabétisée à plus de 90%<sup>199</sup> en 1914 ; le *Forster's Education Act* de 1870 qui a organisé la réforme de l'enseignement primaire en rendant notamment obligatoire la scolarisation de tous les enfants âgés de cinq à quinze ans en Angleterre et au pays de Galles et entraînant la création de très nombreuses écoles<sup>200</sup> est la principale explication de cette alphabétisation poussée et de l'existence de générations avec de nouveaux besoins de lecture à partir des années 1890. L'explosion de la presse "populaire" (*popular press*) en Grande-Bretagne à compter de cette époque est liée aux facteurs économiques et technologiques mentionnés précédemment mais aussi et surtout à la naissance d'un public en mesure de l'acheter et apte à la lire. Comme en France, c'est la demande qui rend l'explosion de l'offre possible. Des entrepreneurs de presse prennent conscience du marché que représentent ces hommes et ces femmes nouvellement acquis à la lecture et l'investissent en créant des journaux en mesure de les satisfaire.

La principale différence entre la France et la Grande-Bretagne en ce qui concerne le développement des journaux "populaires" (*popular journals*<sup>201</sup>) à grand tirage est un décalage chronologique. Le premier quotidien "populaire" national créé de toutes pièces en Grande-Bretagne est le *Daily Mail* en 1896 ; à cette date, en France, *Le Petit Journal* a plus de trente ans et son tirage dépasse le million d'exemplaires quotidiens depuis quelques années. Il faut attendre les années 1900-1910 pour voir la presse quotidienne "populaire" britannique exploser, soit quinze à vingt ans après son équivalent français, et elle présente quelques différences importantes avec celle-ci.

Tout d'abord, les journaux britanniques font largement appel à la publicité commerciale pour augmenter leurs recettes ce qui leur permet, contrairement aux journaux français qui utilisent peu cette publicité<sup>202</sup>, de ne pas miser uniquement sur le chiffre des ventes pour assurer leur trésorerie.

---

<sup>199</sup> HOBBSAWM Eric, *The Age of Empire, 1875-1914*, New-York, Vintage, 1987, p. 345.

<sup>200</sup> Pour une synthèse complète sur la question scolaire en Grande-Bretagne, se reporter à STEPHENS W. B., *Education in Britain, 1750-1914*, London, St Martin's Press, 1998.

<sup>201</sup> McEWEN John, « *The National Press during the First World War : Ownership and Circulation* », in *Journal of Contemporary History*, 17, 1982, p. 470.

<sup>202</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 287 explique cet état de fait de la manière suivante : « De fait, les journaux français en général, même les mieux dotés, n'avaient, comparés aux feuilles anglaises, américaines ou allemandes, que peu de publicité [...] Sans doute les conditions générales de l'économie, les traditions commerciales ou la plus grande méfiance des consommateurs de notre pays à

Ensuite, comme nous l'avons vu, *Le Petit Journal* et *Le Petit Parisien* se vendent à plus de 60% en province au début des années 1910 alors que les grands quotidiens "populaires" londoniens ont un lectorat dont la plus grosse partie se situe dans la capitale, notamment en raison de l'existence de quelques quotidiens provinciaux très importants. Enfin, à la veille de la Grande Guerre, les quotidiens "populaires" d'information français paraissent sur six ou huit pages alors que les quotidiens britanniques ont tous seize, 18 ou vingt pages. Marc Martin<sup>203</sup> voit dans les deux premières différences évoquées l'explication essentielle de la troisième, c'est-à-dire de l'écart de pagination : des recettes inférieures à cause du faible recours à la publicité commerciale et des dépenses supérieures liées à la distribution nationale (transport, éditions multiples, rémunération des dépositaires...) rendent impossible aux quotidiens à grand tirage français une pagination aussi ample que celles de leurs équivalents britanniques. Et cette explication semble validée par le fait que *Le Journal*, seul quotidien parisien à paraître régulièrement sur douze pages au début de l'année 1914, fait largement appel à la publicité commerciale et ne se vend qu'à 60% environ en province<sup>204</sup>.

En 1914, les tirages<sup>205</sup> de l'ensemble de la presse quotidienne d'information londonienne sont d'environ 5,9 millions d'exemplaires<sup>206</sup> dont 1,3 million pour les six plus grands journaux du soir<sup>207</sup> et 4,6 millions pour les onze plus grands journaux du matin<sup>208</sup>. Politiquement, cette presse est divisée entre des journaux conservateurs (unionistes en ce qui concerne les questions d'indépendance au sein du Royaume-Uni) et des journaux libéraux<sup>209</sup>. Les premiers sont de très loin les journaux les plus lus avec par exemple le *Daily Mail*, le *Daily Express*, le *Daily Mirror* ou *The*

---

l'égard de la réclame expliquaient-elles cette situation ; peut-être la publicité française utilisait-elle alors plus volontiers le support de l'affiche, du prospectus et du catalogue que celui des journaux ; peut-être les prix demandés par les journaux français aux annonceurs étaient-ils trop élevés. Peut-être, aussi, la mauvaise organisation de la publicité était-elle responsable de son faible rendement [...] » Voir aussi MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 91 : « Le retard du développement des annonces est lié à la présence de structures industrielles et commerciales archaïques et à la méfiance des dirigeants d'entreprise à l'égard d'une pratique mal acceptée dans la société française, où l'imprégnation catholique affecte d'une valeur négative tout ce qui entretient un rapport trop étroit avec l'amour du gain ou l'esprit mercantile. En outre, des scandales liés à la publicité financière, comme celui de Panama en 1892, ravivent périodiquement le discrédit de la publicité toute entière. »

<sup>203</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 91-92.

<sup>204</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 86.

<sup>205</sup> Le terme anglais désignant le tirage d'un journal est *circulation*.

<sup>206</sup> McEWEN John, *op. cit.*, p. 471. Tous les chiffres qui suivent proviennent de cet article précieux. L'auteur précise que les chiffres qu'il donne, comme ceux des autres auteurs, ne sont que des estimations car à cette époque « [...] les journaux et les périodiques protégeaient les chiffres de leurs tirages comme des secrets d'État » (« [...] newspapers and periodicals guarded their circulation figures like state secrets », p. 465, reprenant ici une lettre qui lui a été adressée quelques années plus tôt par Mr. T. Swain, *Circulation Director of The Evening News*).

<sup>207</sup> *Pall Mall Gazette* (10000 ex.), *The Globe* (20000 ex.), *The Evening Standard* (180000 ex.), *Evening News* (600000 ex.), *Westminster Gazette* (20000 ex.), *The Star* (500000 ex.)

<sup>208</sup> *The Times* (150000 ex.), *Daily Telegraph* (190000 ex.), *Morning Post* (80000 ex.), *Standard* (80000 ex.), *Daily Express* (300000 ex.), *Daily Mail* (950000 ex.), *Daily Chronicle* (400000 ex.), *Daily News* (550000 ex.), *Daily Graphic* (60000 ex.), *Daily Mirror* (1000000 ex.), *Daily Sketch* (800000 ex.).

<sup>209</sup> Nous reprenons la répartition politique (*Political Distribution*) utilisée par LEE Alan J., *The Origins of the Popular Press in England. 1855-1914*, London, Croom Helm, 1976 qui distingue notamment des journaux libéraux, indépendants (mais libéraux), conservateurs, indépendants (mais conservateurs).

*Evening News*. Les frères Harmsworth détiennent à eux deux plus de 45% de la presse “populaire” quotidienne conservatrice puisque Alfred possède le *Daily Mail* et *The Evening News* et son frère Harold, le *Daily Mirror*, fondé par Alfred en 1903 ; *Associated Newspapers Limited*, le groupe qu’ils créent tous deux en 1905 constitue le premier groupe de presse européen. Parmi les journaux libéraux, le plus lu est sans conteste le *Daily News*, propriété en 1914 du groupe *Daily News Limited*, qui possède aussi *The Star*.

A la veille de la Grande Guerre, les tirages de la presse quotidienne britannique se situent aux alentours de 6,5 millions d’exemplaires, la grande presse “populaire” londonienne représentant la plus grosse part de cette production journalistique. C’est environ un tiers de moins que les tirages de la presse quotidienne française à la même date pour une population assez proche<sup>210</sup>. Gilles Feyel rappelle que ce chiffre suppose donc un ratio de 160 exemplaires de quotidiens pour 1000 habitants<sup>211</sup>, alors qu’en France, le ratio est de 244, on l’a dit. Outre cette presse de semaine, il ne faut pas oublier l’importance de la presse nationale du dimanche (*national Sunday press*) dont le tirage cumulé atteint probablement les dix millions d’exemplaires au début des années 1910<sup>212</sup>, dont 4,5 millions d’exemplaires en 1914 pour les sept plus importants<sup>213</sup>, et qui est dominée par deux journaux de tendance libérale, le *Lloyd’s Weekly News* qui tire à plus de 1,2 million d’exemplaires et le *News of the World* à 1,5 million<sup>214</sup>.

## 2. Le corpus de journaux britanniques.

Comme nous l’avons expliqué dans introduction générale, la dimension comparative de notre étude sur la fiction sérielle de presse ne concerne que les quotidiens d’information “populaires” à grand tirage de diffusion nationale. Notre corpus français comporte trois des quatre quotidiens d’information à cinq centimes de la Belle-Époque ayant les plus gros tirages et, pour la période 1914-1920, quatre des cinq quotidiens les plus vendus, *L’Écho de Paris* venant se joindre aux “Quatre Grands” pour constituer le quintet dominant la presse française de l’époque. Il est donc naturel, afin de comparer des journaux qui peuvent l’être, de choisir des journaux britanniques présentant le même profil. Nous avons choisi trois des cinq plus grands quotidiens britanniques de semaine en termes de tirage : le *Daily Mirror*, le *Daily Express* et le *Daily Mail*, vendus un demi-penny, soit le prix plancher pratiqué dans la presse britannique à cette époque. Étant donné que nous

---

<sup>210</sup> Grande-Bretagne uniquement.

<sup>211</sup> FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 66.

<sup>212</sup> JEANNENEY Jean-Noël, *op. cit.*, p. 111.

<sup>213</sup> McEwen John, *op. cit.*, p. 474.

<sup>214</sup> *Ibid.*

n'avons pu dépouiller dans le détail que les deux premiers journaux, nous n'utiliserons le *Daily Mail* que lorsque nous disposerons d'informations nous permettant de l'inclure dans notre réflexion, notamment grâce à l'inventaire pratiqué par Richard Simms<sup>215</sup>.

#### a. Le *Daily Mail*.

Il est fondamental de présenter en détail ce journal car il est le premier quotidien britannique construit de toutes pièces pour devenir un titre de masse, et le modèle que copient tous ceux qui le suivent. Le titre est fondé par Alfred Harmsworth, fait baron Northcliffe en 1905, et le premier numéro paraît le 04/05/1896. C'est un journal du matin au format *broadsheet*<sup>216</sup> comme les autres quotidiens du matin de l'époque, qui comporte huit pages et se vend un demi-penny. À cette date, Harmsworth est déjà un patron de presse reconnu, avec à son actif la création de plusieurs magazines à succès et surtout le rachat en 1894 de l'*Evenings News*, journal au bord de la faillite qui se vend à Londres et dans sa banlieue. Il transforme ce dernier pour le rendre plus attractif avec par exemple de nombreuses photos, des *cartoons*, des titres en majuscules, et plus accessible afin de l'adapter aux attentes qu'il pense être celles du public qu'il veut conquérir (en adoptant un langage plus simple et en multipliant par exemple les courts reportages sur les affaires criminelles) et d'attirer davantage les femmes. La recette fonctionne<sup>217</sup>, les tirages s'envolent et rapidement les enseignes commerciales se battent pour y acheter de l'espace et y placer des annonces publicitaires ce qui assure d'importantes rentrées financières au journal. Harmsworth fait donc de l'*Evening News* le premier « [...] *mass paper* [...] »<sup>218</sup> britannique puisque la barre des 800000 exemplaires tirés est atteinte en 1896.

Le contenu du *Daily Mail* est adapté à la clientèle visée et copie celui des journaux du soir, notamment de l'*Evening News*, journal qui a constitué un véritable laboratoire pour Harmsworth, mais aussi celui des journaux d'information américains : moins de place accordée aux questions politiques et sociales, des articles courts permettant un commentaire simple et concis de l'actualité nationale et internationale, une place importante accordée à l'actualité sportive et, surtout, des rubriques qui peuvent intéresser les deux sexes et tous les âges. L'objectif est d'informer mais

---

<sup>215</sup> Nous utilisons les inventaires établis pour le *Daily Mail* pour la période 1896-1950 par Richard Simms dont nous avons vérifié l'exactitude pour les années qui nous concerne grâce à un accès de trois jours aux archives numérisées du *Daily Mail* accessibles à l'adresse suivante : <http://gale.cengage.co.uk/daily-mail-historical-archive.aspx>

<sup>216</sup> Grand format, 578x410mm, qui s'oppose au format *tabloid*, de moitié plus petit.

<sup>217</sup> Cette recette résume en quelque sorte ce que les historiens de la presse britannique nomment le "*New Journalism*", expression qui sert à désigner l'ensemble des pratiques journalistiques qui s'imposent à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans la nouvelle presse à grand tirage. Pour un exposé très clair sur la question, voir LEE Alan J., *op. cit.*, p. 117-130.

<sup>218</sup> OLSON Kenneth E., *The History Makers. The Press of Europe From Its Beginning through 1965*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1966, p. 16.

également d'instruire et de distraire, ce qui fait du journal un objet à usages multiples, comme le sont les journaux "populaires" d'information français à la même époque<sup>219</sup>. Par là, Harmsworth s'adapte à la nouvelle génération de lecteurs née du *School Act* de 1870 et renouvelle la formule traditionnelle de la presse du XIX<sup>e</sup> siècle. Kenneth E. Olson décrit ainsi le projet et le contenu du journal créé par Harmsworth :

« Harmsworth se rendit compte qu'un journal national du matin pouvait constituer une plus grande aubaine et lança le *Daily Mail* en 1896 à un demi-penny, moins cher que les autres journaux du matin. [...] Il décida de fournir toutes les informations que les autres journaux donnaient mais d'une manière plus concise et intéressante. Le journal fut conçu pour plaire à tout le monde mais, plus particulièrement, aux hommes et femmes de la classe moyenne et de la classe laborieuse. Il leur donna des nouvelles internationales et nationales, sur le sport, des comptes-rendus judiciaires et quelque chose d'autre – une page quotidienne, comme dans les magazines, avec de la cuisine, de la mode, des questions ménagères, des fictions sérielles et des annonces du cœur<sup>220</sup>. »

Le succès du *Daily Mail* est fulgurant et, deux ans après sa création, le tirage atteint la barre des 500000 exemplaires et durant la seconde guerre des Boers il dépasse le million profitant de l'intérêt suscité par le conflit<sup>221</sup>. Les propos d'Olson résument très bien le réalisme du propriétaire du *Daily Mail* et les raisons de l'ascension très rapide du journal :

« Les gens appréciaient que tout soit prévu pour faciliter leur lecture, avec des en-têtes clairs qui disaient en un clin d'œil de quoi il était question dans chaque propos. Le tirage moyen de la première année était d'environ 200000 ; mais Harmsworth réalisa qu'il devait donner plus que les autres à ses lecteurs, et avec beaucoup d'ambition il envoya des correspondants dans toutes les parties du monde pour obtenir des comptes-rendus exclusifs de l'élection présidentielle américaine, de la guerre gréco-turque, de l'installation de lord Curzon comme vice-roi des Indes, et de la guerre sud-africaine. En 1900, le tirage était proche d'un million.<sup>222</sup> »

---

<sup>219</sup> C'est encore plus flagrant dans le cas des journaux britanniques car leur pagination plus importante leur permet d'avoir davantage de variété dans les éléments publiés.

<sup>220</sup> OLSON Kenneth E., *op. cit.*, p. 17 : « Harmsworth saw that a national morning paper might offer greater opportunity and in 1896 launched the *Daily Mail* at a half-penny, cheaper than other morning papers. [...] He set out to provide all the news other morning papers gave but in more concise and interesting form. It was designed to appeal to everyone but, particularly, to the middle and working class men and women. He gave them foreign news, home news, sports, reports from the law and police courts, and something else – a daily magazine page with cookery, fashions, household problems, serial stories, and heart advice. »

<sup>221</sup> MORGAN Kenneth O., « *The Boer War and the Media (1899-1902)* », in *Twentieth Century British History*, vol.13, n°1, 2002, p. 2. L'auteur considère comme THOMPSON J. Lee, *Northcliffe : Press Baron in Politics. 1865-1922*, London, John Murray, 2000 qu'il cite en note, que ce cap du million dépassé constitue « [...] un record pour un journal au niveau mondial à ce moment » (« [...] a record for any newspaper anywhere in the world at that time »), ce qui est effectivement le cas puisqu'à cette date le tirage du *Petit Journal*, qui était d'un million entre 1890 et 1898 a déjà entamé sa chute suite à sa prise de position trop nette dans l'affaire Dreyfus.

<sup>222</sup> OLSON Kenneth, *op. cit.*, p. 17 : « People liked the fact that everything was arranged for easy reading with bright heads which told at a glance what each story was about. The first year's circulation averaged 200,000 ; but Harmsworth realized he had to give his readers more than others did, and with great enterprise he dispatched correspondents to all parts of the world to send back graphic firsthand accounts of the presidential

Politiquement, le *Daily Mail* est de tendance conservatrice ce qui signifie, de manière schématique, qu'en ce qui concerne les affaires de politique intérieure, il adopte les points de vue de la classe dirigeante et qu'il soutient l'unionisme. Lorsqu'il s'agit des affaires extérieures, il défend l'impérialisme et la puissance britannique, et ne voit donc pas d'un bon œil les performances économiques de l'Empire allemand et sa politique navale, ce qui, par voie de conséquence, l'amène à se montrer favorable à un rapprochement diplomatique avec la France. Le soutien de l'impérialisme et de la puissance nationale amène parfois le *Daily Mail* à adopter une position franchement nationaliste dans les années 1900 et au début des années 1910 que l'on peut notamment observer à deux occasions. Lors de la guerre des Boers tout d'abord, qu'Harmsworth souhaite très largement couvrir par l'envoi de nombreux correspondants, le journal adopte fréquemment un ton jingoïste<sup>223</sup> et multiplie les commentaires de soutien à la cause impérialiste. Ensuite, lors des années 1897-1912, le journal se montre hostile à l'Allemagne en présentant celle-ci comme une menace pour la Grande-Bretagne et en évoquant avec insistance la possibilité d'une guerre prochaine ; cette attitude complique d'ailleurs les relations diplomatiques entre Londres et Berlin. Dès septembre 1897, le journal publie une série de seize articles regroupés sous le nom *Under the Iron Heel* écrits par G.W. Steevens envoyé en reportage en Allemagne<sup>224</sup> ; ces articles louent les qualités de l'armée d'outre-Rhin et n'excluent pas la possibilité que la Grande-Bretagne soit battue en cas de conflit. Trois ans plus tard, dans un éditorial qu'il écrit dans son journal, Harmsworth prédit clairement une guerre d'ampleur mondiale : « Demain peut être le jour du conflit mondial. La Grande Bretagne doit être prête<sup>225</sup>. » Dernier exemple de cette volonté de multiplier les *war warnings*, Harmsworth envoie en Allemagne, à la fin de l'année 1909, Robert Blatchford, directeur du journal socialiste *The Clarion*, pour qu'il rédige une série d'articles au sujet de la menace allemande. Le *Daily Mail* en publie dix et Blatchford écrit par exemple : « J'écris ces articles parce que je crois que l'Allemagne se prépare délibérément à détruire l'empire britannique ; et parce que je sais que nous ne sommes ni prêts ni capables de nous défendre contre une attaque soudaine et formidable... [...] l'existence de l'Empire

---

*elections in the United States, the Turko-Grecian war, the installation of Lord Curzon as Viceroy of India, and the South African war. By 1900, his circulation was near a million. »*

<sup>223</sup> Nous reproduisons ici la définition que donne MARX Roland du Jingoïsme, in *Encyclopédie Universalis en ligne*, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/jingoisme> : « Terme anglais synonyme de chauvinisme patriotique. Il apparaît en 1878, au moment d'une grave crise en Orient, et désigne alors les partisans d'une guerre. Il est tiré d'un refrain "populaire", et le mot "jingo" lui-même n'a pas de signification particulière : "Nous ne souhaitons pas combattre, mais, par Jingo ! si nous en venons là, nous avons les bateaux, nous avons les hommes et nous avons l'argent aussi." C'est le premier exemple, suivi bientôt de beaucoup d'autres, de la diffusion d'un état d'esprit et d'un programme belliqueux par la chanson "populaire" à l'époque du développement de l'impérialisme. On reparlera de jingoïsme lors de la guerre des Boers de 1899-1902, puis pour caractériser les avocats d'un vigoureux effort de réarmement et d'une politique anti-allemande déterminée avant 1914, et encore pour qualifier la mentalité d'une large part de l'opinion publique une fois la victoire acquise en 1918.»

<sup>224</sup> DUDLEY Leonard, *Information Revolutions in the History of the West*, Cheltenham, Edward Elgar, 2008, p. 235.

<sup>225</sup> *Ibid.* : « Tomorrow may be the day of world-wide conflict. Britain must be ready. »

est menacée<sup>226</sup>. » Si Northcliffe semble éprouver une réelle germanophobie, il ne faut pas oublier qu'en tant que patron de presse, un de ses objectifs, si ce n'est son objectif principal, est de vendre ; le patron du *Daily Mail* instrumentalise certainement les craintes de l'opinion publique, mais il le fait dans une proportion qu'il est difficile d'évaluer.

A la veille de la guerre, les tirages sont d'environ 950000 exemplaires<sup>227</sup>, ce qui fait du *Daily Mail* le second journal le plus vendu en Grande-Bretagne derrière le *Daily Mirror*.

### b. Le *Daily Mirror*.

Le journal est lancé le 02/11/1903 au prix d'un *penny* par Alfred Harmsworth et il est le premier quotidien britannique qui cible avant tout un public féminin<sup>228</sup>. Dans le premier numéro, Harmsworth écrit ainsi : « Je le destine réellement à être un miroir de la vie féminine, aussi bien de ses côtés graves que de ses côtés plus légers... à être distrayant sans être frivole et sérieux sans être morne<sup>229</sup>. » Le premier jour, le tirage est de 276000 exemplaires mais dès janvier 1904 il tombe à 24000<sup>230</sup> et le journal est déficitaire. Harmsworth réoriente alors la ligne du nouveau journal en commençant par mettre un homme au poste de rédacteur en chef (Henry Hamilton Fyfe remplace Mary Howarth) et en renvoyant tous les journalistes féminins. Fyfe transforme alors, selon les volontés d'Harmsworth, le *Daily Mirror* en un journal quotidien illustré au format *tabloid*<sup>231</sup>, le premier de Grande-Bretagne, moins genré, et dont le prix est abaissé à un demi-*penny*<sup>232</sup>. Le nom du journal est changé en *Daily Illustrated Mirror*, du 26/01 au 27/04/1904, avant de revenir au nom de départ. Le succès est cette fois-ci au rendez-vous : en septembre 1904, le tirage atteint 200000 exemplaires<sup>233</sup>, 350000 à la fin de l'année 1905, 466000 en février 1908<sup>234</sup> et ne fera ensuite qu'augmenter.

---

<sup>226</sup> Cité in MORRIS A. J. A., *The scaremongers. The Advocacy of War and Rearmament 1896-1914*, London, Routledge & Kegan Paul, 1984, p. 213 : « I write these articles because I believe that Germany is deliberately preparing to destroy the British Empire ; and because I know that we are not ready or able to defend ourselves against a sudden and formidable attack... [...] the existence of the Empire is threatened. »

<sup>227</sup> McEWEN John, *op. cit.*, p. 468.

<sup>228</sup> « [...] écrit par des femmes pour des femmes [...] » selon OLSON Kenneth E., *op. cit.*, p. 18 (« [...] written by women for women [...] »).

<sup>229</sup> *Daily Mirror*, 02/11/1903 : « I intend it to be really a mirror of feminine life as well on its grave as on its lighter sides... to be entertaining without being frivolous, and serious without being dull. »

<sup>230</sup> SIMKIN John, « Alfred Harmsworth, Lord Northcliffe », on [www.spartacus-educational.com](http://www.spartacus-educational.com), 08/2014.

<sup>231</sup> Petit format, qui équivaut à la moitié du grand format traditionnel soit 280x430mm. L'article « History of publishing » de l'*Encyclopaedia Britannica* consultable à l'adresse suivante, <http://global.britannica.com/EBchecked/topic/482597/history-of-publishing> précise que c'est Alfred Harmsworth qui a inventé le terme *tabloid* lorsqu'il a conçu un numéro expérimental du journal *New York World* pour le Nouvel An 1900.

<sup>232</sup> Pour plus de détails sur les modifications apportées au *Mirror*, se reporter à FYFE Henry Hamilton, *My Seven Selves*, London, G. Allen & Unwin, 1935.

<sup>233</sup> *Daily Mirror*, le 13/09/1904.

<sup>234</sup> *Ibid.*, le 08/02/1908.

Sans aller jusqu'à dire du *Mirror* qu'il est un clone illustré du *Daily Mail*, beaucoup des éléments que nous avons mentionnés pour le second journal valent pour le premier. Il s'agit d'un journal de tendance conservatrice<sup>235</sup> qui défend donc des positions globalement identiques à celles du *Daily Mail* ou des autres journaux conservateurs, et qui vise la même clientèle, lui présentant l'actualité sous la forme d'articles courts, rédigés de manière à rendre leur assimilation aisée, avec force photographies et images qui lui confèrent un aspect encore plus vivant et accessible que son aîné (il est plus facile de regarder des images que de lire) mais le rend par-là même moins riche et précis, les illustrations occupant de l'espace que ne peut prendre le commentaire de l'actualité. Un sondage (quatre numéros par mois entre 1908 et 1914) montre le *Mirror* semble accorder moins de place aux affaires européennes que le *Daily Mail*, et qu'il n'insiste pas autant que lui sur le péril représenté par l'Empire allemand. Globalement, le ton apparaît moins agressif que dans le *Daily Mail*, peut-être parce que le type de journal et son contenu illustré étant moins adaptés, Northcliffe n'y imprime pas autant son empreinte qu'il ne le fait dans le *Daily Mail* dont il contrôle la production jusque dans les moindres détails, avec toujours la volonté d'utiliser celui-ci pour satisfaire ses ambitions politiques et exprimer ses opinions.

Plus intéressé semble-t-il par ses deux autres journaux, le *Daily Mail* et le *Times* qu'il a racheté en 1908, Northcliffe vend le *Daily Mirror* à son frère Harold à la fin de l'année 1913 et à la veille de la Grande Guerre, les tirages de ce dernier atteignent un million d'exemplaires<sup>236</sup>, voire un peu plus selon certains auteurs.

### c. Le *Daily Express*.

Le journal est lancé en avril 1900 par Arthur Pearson, un homme qui possède déjà une solide expérience du monde de la presse. Il a travaillé dans les années 1880 comme assistant du directeur de *Tit-Bits*<sup>237</sup>, grand magazine "populaire" hebdomadaire qui à cette époque diffuse déjà à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et constitue un modèle pour les créations ultérieures, a fondé en 1890 son propre magazine, le *Pearson's Weekly*, avant d'acheter le *Morning Herald* en 1898 qui sera fondu dans sa nouvelle création.

Le *Daily Express*, au format *broadsheet*, coûte un demi-penny et se présente d'emblée comme un concurrent du *Daily Mail* dont il reprend les recettes. Cependant, il innove également en ceci que, contrairement à ce qui se pratique dans toute la presse de l'époque, à savoir une première

---

<sup>235</sup> Celle-ci semble toutefois moins affirmée qu'elle ne l'est dans le *Daily Mail*. Voir McEWEN John, *op. cit.*, p. 464.

<sup>236</sup> McEWEN John, *op. cit.*, p. 468.

<sup>237</sup> *TitBits* est un magazine hebdomadaire lancé en octobre 1881 par George Newnes (OLSON, Kenneth E, *op. cit.*, p. 16).

page (*front page*) constituée uniquement d'annonces, il préfère une page constituée d'informations d'actualité<sup>238</sup>, à la manière américaine. Autre différence qui sera ensuite reprise dans l'ensemble de la presse d'information à grand tirage britannique avec, ici, un retard notable sur la France, un traitement de l'actualité qui insiste davantage sur le sensationnel et accorde une place très importante aux affaires de meurtres et aux grands procès<sup>239</sup>.

Ce qui en fait un concurrent du *Mail*, outre un contenu très semblable, tient également à la tendance conservatrice affirmée qui l'anime, le conduit à soutenir les mêmes idées et l'amène à avoir le même lectorat potentiel. Lorsque Pearson présente la ligne qu'il souhaite donner à son journal, il écrit : « Il ne sera ni l'organe d'un parti politique, ni l'instrument d'une clique... Sa ligne de conduite éditoriale sera celle d'un honnête ministre... Notre ligne de conduite est patriotique ; notre ligne de conduite est l'Empire britannique<sup>240</sup>. » Ce projet amène le titre à s'engager fermement dans la défense de l'Empire et de la puissance britannique et à soutenir par exemple, à partir de 1903, la réforme de la politique commerciale du pays que veut opérer Joseph Chamberlain en introduisant une politique douanière protectionniste en mesure de protéger les industries britanniques, concurrencées dans l'empire et sur le sol même de Grande-Bretagne par les produits allemands. De même, il est naturellement opposé au *Home Rule* qui constituerait, pour les impérialistes, un affaiblissement inacceptable de la puissance britannique et un dangereux précédent qui pourrait rapidement amener le démembrement de l'empire. En ce qui concerne les affaires extérieures, un sondage (quatre numéros par mois entre 1908 et 1914) semble montrer que le *Daily Express*, comme le *Daily Mail*, est très attentif aux menées de l'Empire allemand qu'il présente comme une menace aux intérêts commerciaux et financiers de la Grande-Bretagne, mais également comme une menace militaire sérieuse. C'est ce dernier point qui amène par exemple le journal à soutenir l'action de lord Roberts en faveur de l'introduction de la conscription en Grande-Bretagne afin de préparer le pays à la guerre européenne dont il est certain qu'elle éclatera bientôt. Roberts est vivement critiqué par la presse libérale et radicale après le discours qu'il tient le 22/10/1912, à Manchester, dans lequel il pointe notamment le danger représenté par un Empire allemand qui produit d'énormes efforts pour se préparer à une guerre par laquelle il souhaite obtenir la suprématie totale sur terre comme sur mer. Le *Daily Express* engage alors une campagne auprès de ses lecteurs en leur demandant de soutenir lord Roberts en renvoyant au journal un coupon rédigé comme suit, auquel ils doivent simplement ajouter nom et adresse :

---

<sup>238</sup> OLSON Kenneth E., *op. cit.*, p. 17.

<sup>239</sup> *Ibid.*

<sup>240</sup> Cité in CONBOY Martin, *The Press and Popular Culture*, London, Sage, 2002, p. 108 : « *It will be the organ of no political party nor the instrument of any social clique... Its editorial policy will be that of an honest cabinet minister... Our policy is patriotic ; our policy is the British Empire.* »

« Au maréchal Earl Roberts, O.M., V.C.,

Nous, soussignés, souhaitons enregistrer notre protestation concernant les attaques qui vous ont été adressées par certains politiciens au sujet de votre discours patriotique de Manchester, afin de vous assurer de la profonde admiration, du profond respect et de la profonde gratitude que nous devons à un héros national qui a servi son royaume et sa patrie avec une dévotion et un courage sans faille toute sa vie<sup>241</sup>. »

En 1913, suite au retrait progressif d'Arthur Pearson des affaires pour cause de cécité, Max Aitken, un riche homme d'affaires canadien, futur lord Beaverbrook et grand baron de la presse britannique des décennies qui suivent la Première Guerre mondiale, acquiert une partie du journal. Le tirage est d'environ 300000 exemplaires en 1914 et va croître fortement durant le conflit.

#### **d. Traits communs aux trois journaux britanniques.**

La lecture et même le simple survol des trois quotidiens "populaires" évoqués font apparaître une série de différences flagrantes lorsque l'on les compare à leurs équivalents français.

Tout d'abord, leur pagination est largement plus importante que celle des journaux d'information à tirage de masse français. Ainsi, entre le 01/01/1912 et le 03/08/1914, le *Daily Mirror*, comporte-t-il seize pages, parfois vingt et même, plus rarement, 24, et le *Daily Express* entre dix et douze.

Ensuite, le recours à la photographie ou à l'image est plus fréquent dans le *Daily Mail* et le *Daily Express* qu'il ne l'est dans les quotidiens "populaires" français<sup>242</sup>. Cette présence d'illustrations en tous genres donne aux journaux britanniques que nous avons étudiés une identité visuelle bien différente ; ils apparaissent plus modernes et moins austères que *Le Petit Journal* ou *Le Petit Parisien*, l'actualité y semble plus vivante, plus concrète, ses protagonistes moins anonymes, et il n'y a que *Le Matin* qui leur ressemble de ce point de vue.

Enfin, les quotidiens "populaires" britanniques de notre corpus n'offrent pas la même impression générale d'organisation que leurs équivalents français. L'agencement vertical, en colonnes, s'il commande toujours la composition de ceux-ci, semble respecté avec moins d'exigence. L'insertion, plus importante que ce qui se pratique dans la presse française, d'éléments horizontaux de taille variable (titres, images, annonces publicitaires) et qui débordent souvent sur plusieurs colonnes, même dans l'espace central de la page, ainsi que la composition moins aérée dans laquelle

---

<sup>241</sup> *Daily Express*, le 08/11/1912 : « To Field-Marshal Earl Roberts, O.M., V.C. We, the undersigned, desire to record our protest against the attacks which have been made on you by certain politicians in connection with your patriotic Manchester speech, and to assure you of the profound admiration, respect and gratitude which we must always feel for a national hero who has served his Sovereign and country with unswerving devotion and courage for a lifetime »

<sup>242</sup> Nous ne tenons pas compte ici du *Daily Mirror* puisqu'il s'agit d'un journal illustré.

les paragraphes sont moins espacés les uns des autres, confèrent aux journaux un aspect *patchwork* qui semble typique de la presse quotidienne britannique de cette époque. Les trois journaux étudiés sont visuellement très denses, à la fois à cause des éléments mentionnés précédemment, mais aussi, dans le cas du *Mirror*, à cause du format *tabloid*, format plus réduit que celui des grands quotidiens français qui est quasi identique au grand format britannique (*broadsheet*) et, dans le cas de *l'Express*, à cause d'une composition sur sept colonnes. La surcharge d'éléments en tous genres entraîne également, pour optimiser l'espace, l'utilisation de caractères plus petits qui renforce encore l'impression générale de densité.

Les journaux britanniques, nous l'avons dit, ont davantage recours à la publicité commerciale, ce qui se traduit notamment par des pages complètes d'annonces. Lorsqu'il s'agit d'actualité, la principale spécificité que l'on retrouve dans les journaux que nous avons étudiés est une forme de sècheresse, de froideur dans le compte-rendu, ce qui est typique de la presse britannique de l'époque. En effet les nouvelles sont essentiellement présentées sous forme d'articles courts dans lesquels le journaliste se contente le plus souvent d'exposer les faits sans les commenter, ou très peu, à la mode du journalisme américain dans lequel dominant les *news* (nouvelles), le reportage, *l'interview*, et non les *views* (commentaires), d'où le rôle fondamental des agences de presse et des nouveaux moyens de communication, notamment le télégraphe et le téléphone, pour alimenter les journaux en informations fraîches. L'accent est mis avant tout sur la précision de ces dernières, sur leur véracité, sur la rapidité de leur transmission au public, non sur l'explication ou l'analyse. Typique des pratiques de la presse française, le commentaire de l'actualité donne à celle-ci une littérarité que ne possède pas la presse britannique car il oblige le journaliste à davantage de maîtrise du verbe. Grâce à la position de Londres, nœud central d'un réseau mondial de lignes de communication et capitale d'un empire étendu à tous les continents, et à l'utilisation plus systématique de correspondants à l'étranger<sup>243</sup>, les quotidiens britanniques sont informés plus rapidement, sont plus précis et leur relation de l'actualité semble plus objective car le journaliste se contente des faits, et seulement des faits ; en regard, les quotidiens français semblent mieux écrits, mais moins soucieux d'exactitude.

Comme nous l'avons vu avec quelques exemples, les grands quotidiens "populaires" britanniques de notre corpus ne semblent pas s'astreindre à la même prudence que celle dont font

---

<sup>243</sup> Les grands quotidiens "populaires" français se contentent la plupart du temps des nouvelles fournies par l'Agence Havas dont le monopole sur le marché de l'information est quasi total, en raison de moyens bien inférieurs à ceux des quotidiens britanniques. *Le Matin* a néanmoins un accord avec *The Times* comme le mentionne ALBERT Pierre (in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 298), et à la Belle Époque ce journal, comme *Le Petit Parisien*, envoie régulièrement des journalistes à l'étranger et entretient quelques correspondants dans les principales capitales européennes.

généralement preuve leurs équivalents français lorsqu'il s'agit de prendre position dans des débats politiques et de défendre des idées. Harmsworth comme Pearson n'hésitent pas à entrer avec vigueur dans certains débats et à exprimer leurs opinions, sans avoir l'air de se préoccuper de la manière dont leurs lecteurs respectifs accueilleront ces dernières. Lorsque nous avons présenté les journaux français, nous avons constaté combien l'affaire Dreyfus a été déterminante pour ancrer dans les pratiques de la presse française l'idée que la fidélité du public n'est pas un acquis, et que si les journaux de doctrine peuvent se permettre des prises de position franches car leurs lectorats sont constitués d'individus "convertis" qui achètent un titre plutôt qu'un autre justement parce que ce titre défend fermement les mêmes idées qu'eux, les journaux "populaires", eux, ont des lectorats composites, qu'il convient de ménager par une prudence relative mais réelle en ce qui concerne les engagements politiques et, plus largement, idéologiques. Si, comme l'écrit Marc Martin, « l'affaire Dreyfus est à la source, par l'expérience qu'elle a fournie, de ce que l'on a ensuite appelé la "dépolitisation" de la presse à grand tirage, cette presse qui se dit d'information et neutre sans pourtant cesser d'orienter par petites touches l'opinion de ses lecteurs [...] <sup>244</sup> », il semble que la presse "populaire" britannique de la Belle Époque n'en soit pas encore là. Les grands quotidiens britanniques apparaissent nettement plus politisés, engagés que ne le sont les quotidiens français du même type, ne refusent pas de créer et d'entretenir la polémique, et grande diffusion ne rime pas avec neutralité affichée, probablement parce que la Grande-Bretagne n'a pas été secouée par un conflit d'ordre politique et social aussi fort que l'affaire Dreyfus. Celle-ci a révélé, en France, la complexité des rapports entre les journaux et leurs lecteurs, la capacité de la presse à agir sur les esprits de ces derniers, à construire l'opinion publique, et mis l'accent sur le risque que peut représenter, pour un journal, un engagement idéologique trop net.

Le panorama très incomplet que nous venons d'esquisser des presses quotidiennes française et britannique pour la période 1870-1914, avec une insistance particulière sur le début de la décennie 1910, ainsi que les courts portraits que nous avons dressés des quotidiens qui composent le corpus sur lequel nous avons construit notre réflexion sur le roman-feuilleton et le *serial*, nous ont permis de rendre compte des principales modalités de production et de diffusion de ces deux presses et d'évaluer leur présence sociale au début de la période couverte par notre étude, préalables nécessaires à l'étude des fictions sérielles qu'elles portent.

---

<sup>244</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 109.

## **II. Le roman-feuilleton français et le *serial* britannique dans l'immédiat avant-guerre (01/01/1912-02 ou 03/08/1914).**

Après avoir présenté la presse quotidienne de France et de Grande-Bretagne ainsi que les journaux de notre corpus de référence, nous allons maintenant observer la place de la fiction sérielle dans ces mêmes journaux durant les deux années et demie qui précèdent l'éclatement du conflit. Notre objectif est de dresser un panorama de l'offre romanesque sérielle publiée par ces derniers qui nous permettra ensuite, en le confrontant au même panorama que nous établirons pour les années de guerre et de l'immédiat après-guerre, de faire émerger les éventuelles ruptures induites par le conflit.

Etant donné qu'il nous était impossible de lire l'intégralité des romans-feuilletons et *serials* publiés par les journaux de notre corpus durant les 31 mois considérés<sup>245</sup>, nous avons bâti nos observations sur des éléments qui nous ont néanmoins permis d'approcher au plus près la littérature sérielle publiée dans la presse quotidienne de France et de Grande-Bretagne, durant cette période, tels que le nombre annuel de romans-feuilletons et de *serials* publiés par chaque journal, l'identité de leurs auteurs, leur longueur moyenne, leurs titres, les types de fictions privilégiés par les rédactions, la manière dont ces dernières sont mises en scène dans l'espace rédactionnel du journal et dont les annonces de publication constituent les éléments les plus riches, les résumés qu'en publient parfois les journaux, ou encore la lecture de leurs premières livraisons.

Il convient de signaler ici un point essentiel. L'ancienneté de la presse "populaire" à grand tirage n'est pas la même dans les deux pays. En effet, en 1912, le premier journal à tirage de masse français, *Le Petit Journal* a 49 ans tandis que son équivalent britannique, le *Daily Mail*, en a un peu plus de quinze ; le second grand quotidien "populaire" français à avoir vu le jour, *Le Petit Parisien*, a presque 36 ans tandis que le *Daily Express* en a douze à peine. La littérature sérielle que l'on trouve, au début de notre période de réflexion, dans les trois *popular papers* considérés n'est pas, donc, la résultante d'une évolution comparable à celle de la littérature sérielle que l'on trouve dans leurs équivalents français, différence qui, nous le verrons, explique certaines spécificités du roman-feuilleton et du *serial* en ce début de décennie 1910.

---

<sup>245</sup> Pour consulter les listes complètes des romans-feuilletons et des *serials* publiés par les journaux de notre corpus sur l'ensemble de la période couverte par notre étude, se reporter aux tableaux disponibles en annexes 1 et 2.

## A. Place de la fiction sérielle dans les journaux du corpus.

### 1. Le roman-feuilleton.

Si le feuilleton romanesque est présent dans chacun des sept journaux français considérés, certaines disparités apparaissent de manière évidente, notamment en ce qui concerne le nombre de fictions publiées par chaque titre et la longueur moyenne de celles-ci. Nous n'avons pas comptabilisé les contes et nouvelles que *L'Humanité* ou *Le Figaro* publient dans le feuilleton, généralement entre deux romans, parce qu'ils introduisent des distorsions suffisamment importantes pour fausser la comparaison entre les journaux ; nous avons uniquement pris en compte les récits comportant plus de dix livraisons même si ceux-ci ont été interrompus lors de l'entrée en guerre du pays<sup>246</sup>. Le dénombrement de tous les romans-feuilletons dont la publication a débuté entre le 01/01/1912<sup>247</sup> et le 02/08/1914 inclus, veille du jour où l'Empire allemand déclare la guerre à la France, permet donc de bâtir le tableau suivant :

Journal	Nombre de romans-feuilletons dont la publication est débutée entre le 01/01/1912 et le 02/08/1914 inclus				Nombre de livraisons du roman-feuilleton le plus long publié sur la période			Nombre de romans-feuilletons de plus de 120 livraisons publiés sur la période	Moyenne du nombre de livraisons des romans-feuilletons publiés sur la période (arrondie à l'entier le plus proche) <sup>248</sup>
	1912	1913	1914	Total	1912	1913	1914		
<i>Le Petit Journal</i>	7	7	4	18	162	175	151	9	112
<i>Le Petit Parisien</i>	7	7	3	17	147	129	134	8	112
<i>Le Matin</i>	10	8	3	21	171	154	138	8	90
<i>L'Écho de Paris</i>	17	16	12	45	67	57	47	0	37
<i>Le Figaro</i>	8	8	5	21	44	47	34	0	32
<i>L'Action française</i>	1	0	0	1	82	0	0	0	82
<i>L'Humanité</i>	10	12	8	30	139	141	73	3	54

<sup>246</sup> Nous ne comptabilisons donc pas *La Vierge en pleurs* débuté le 01/08/1914 dans *Le Petit Parisien* ou *L'homme sans tête*, débuté le 31/07/1914 dans *Le Matin* dont la parution a été définitivement interrompue le lendemain du premier jour de publication, soit après deux livraisons. Les livraisons occupant deux rez-de-chaussée sont comptabilisées comme une seule livraison.

<sup>247</sup> Nous ne tenons donc pas compte des romans-feuilletons débutés en 1911 et conclus en 1912.

<sup>248</sup> Des erreurs de numérotation de glissent parfois dans les livraisons ; nous avons tenté de les corriger pour établir des comptages aussi précis que possible.

Ce premier ensemble de données fait clairement apparaître les différentes politiques de publication de romans-feuilletons en fonction des types de journaux définis précédemment. En effet, alors que les quotidiens “populaires” d'information publient assez peu de romans-feuilletons, ils sont plutôt longs, s'étendant sur trois à près de quatre mois en moyenne (avec des fictions qui s'étendent parfois sur six mois), les journaux “de qualité” en publient davantage mais ils sont en moyenne trois à quatre fois moins longs, s'étendant sur un mois environ dans *Le Figaro* et sur cinq semaines dans *L'Écho de Paris*. En ce qui concerne les deux journaux militants, ils nous permettent de considérer deux politiques de publication extrêmes. *L'Action française* publie un seul roman-feuilleton durant les 31 mois qui précèdent le conflit<sup>249</sup>, de longueur moyenne, et le fait durer puisqu'il lui faut 22 mois pour en publier les 82 livraisons, soit une moyenne d'une livraison tous les huit jours<sup>250</sup>. *L'Humanité* suit une politique inverse puisqu'elle publie trente romans-feuilletons dont quelques-uns très longs mais d'une longueur moyenne d'un peu moins de deux mois. Il nous faut rapprocher cette différence entre deux journaux du même type de ce que nous avons précisé lorsque nous les avons présentés. *L'Action française* néglige totalement la rubrique roman-feuilleton car elle ignore volontairement tout ce qui ne concerne pas son combat politique ; le fait que ce journal soit rédigé par des élites à destination d'autres élites explique aussi, très certainement, l'absence d'une rubrique qui donnerait une identité trop “populaire” au journal. *L'Humanité*, pour sa part, donne aux rubriques autres que politiques une place adaptée aux attentes qu'elle sait être celles du public auquel elle se destine en premier lieu, le prolétariat, c'est-à-dire les couches les plus modestes de la population, et le rez-de-chaussée romanesque est donc une rubrique quotidienne.

Ces écarts quantitatifs traduisent en partie les rôles, les fonctions que les différents journaux attribuent à la rubrique roman-feuilleton. Le hasard n'a pas sa place dans la manière dont un journal est composé et le degré de présence d'une rubrique illustre toujours une démarche réfléchie. On le sait, le roman-feuilleton a été, dès le départ, un argument commercial essentiel pour les journaux français ; le fait que *Le Matin*, pendant ses premières années d'existence, n'ait pas publié de romans-feuilletons, explique sans doute en partie que ces mêmes années furent synonymes de faible tirage. Pour un journal qui se vend au numéro dans sa quasi-totalité, comme c'est le cas de l'essentiel de la presse quotidienne française à la Belle Époque, publier un roman-feuilleton est un moyen commode de fidéliser le lectorat ; à une époque où tout un chacun ou presque peut acheter chaque jour un journal à cinq centimes, la lecture des premières livraisons d'une fiction publiée assure presque

---

<sup>249</sup> *Pour lui!* de M<sup>rs</sup> Alexander, “adapté de l'anglais par A.M.P.”, débute le 27/09/1912 et se termine le 15/07/1914.

<sup>250</sup> En réalité, le rythme de publication des livraisons est très aléatoire, puisqu'à des moments plusieurs livraisons se suivent, comme du 25/12 au 29/12/1912 ou du 22/03 au 25/03/1913, alors qu'à d'autres, aucune n'est publiée pendant plusieurs semaines, comme c'est le cas entre le 05/11 et le 30/11/1912 ou entre le 01/04 et le 26/04/1913.

systématiquement un lectorat captif jusqu'à la dernière livraison. Alimenter la rubrique feuilleton, c'est donc multiplier, au moins potentiellement, les possibilités de conservation de ce même lectorat ; d'où, la publication systématique, dans les quotidiens "populaires" de masse de notre corpus<sup>251</sup>, ainsi que dans *L'Écho de Paris*, de fictions qui se chevauchent afin qu'avant d'avoir terminé la lecture du roman-feuilleton en cours, le lecteur commence la lecture de l'autre et ne cesse donc d'acheter le journal. Le chevauchement peut se faire sur un jour, une semaine, un mois ou même davantage suivant la durée des fictions en cours, concerner parfois trois œuvres, le principe étant que le lecteur soit plongé, à tout moment, dans deux fictions au moins. Dans *L'Humanité*, cette règle des œuvres qui se chevauchent est loin d'être respectée de manière systématique, tandis que dans *Le Figaro*, les fictions ne se chevauchent jamais.

L'espace rédactionnel occupé par le roman-feuilleton est variable selon les journaux et traduit de manière visible l'intérêt porté à la rubrique. Dans *Le Petit Journal*, journal à six et parfois huit pages, les deux feuilletons en cours de publication paraissent sur des pages assez changeantes : le feuilleton le plus récent est toujours en page 2 tandis que le plus ancien évolue entre les pages 3, 5 et même 7 ou 8 lorsque le journal paraît sur huit pages. Les nouveautés bénéficient souvent d'un lancement avec une livraison double en pages 1 et 2 le premier jour de leur publication ; ces jours de lancement, ainsi que les jours où il arrive que trois romans-feuilletons en cours soient publiés à cause du principe de chevauchement, le journal comporte donc jusqu'à trois ou quatre rez-de-chaussée romanesques. La taille des rez-de-chaussée varient entre un quart et un tiers de la hauteur de la page ce qui donne une surface moyenne occupée par la fiction sérielle variant d'environ 8 à 10% de l'espace rédactionnel les jours où deux romans-feuilletons sont publiés (+ de 90% de l'année) à 12, 16 ou même près de 20% les jours où il y en a trois et des livraisons doubles d'une taille importante. Dans *Le Petit Parisien*, journal à six pages mais avec des numéros à huit pages bien plus nombreux que dans *Le Petit Journal* et qui deviennent majoritaires à partir de novembre 1913, les deux feuilletons en cours sont publiés la plupart du temps en pages 2 et 4 mais les livraisons en pages 3 et 5 ne sont pas rares. Les nouveautés bénéficient également de livraisons doubles, le plus souvent en pages 3 et 4, et celles-ci sont, dans l'ensemble, beaucoup plus nombreuses que dans *Le Petit Journal*, puisqu'on en trouve, en moyenne, un jour sur deux environ sur notre période de référence. Ce journal comporte donc plus de la moitié du temps trois rez-de-chaussée romanesques et parfois quatre lorsque trois romans-feuilletons sont publiés. Même si les numéros à huit pages sont plus fréquents que dans *Le Petit Journal*, ce qui tend à diminuer le ratio d'espace rédactionnel occupé par le feuilleton romanesque, ce dernier est aussi présent dans *Le Petit Parisien* que dans *Le Petit Journal*

---

<sup>251</sup> C'est également vrai dans *Le Journal*, par exemple.

et occupe en moyenne 9 à 10% de son espace rédactionnel quotidien, ce ratio pouvant atteindre 16% les jours où trois romans-feuilletons sont publiés et même 20% quand le journal n'a que six pages et quatre rez-de-chaussée dont certains plus grands qu'un quart de la page. Dans *Le Matin*, journal à huit pages exclusivement à partir de novembre 1912 et à six ou huit pages auparavant, les deux feuilletons en cours sont publiés de manière très aléatoire, en 1912, entre les pages 2, 4, 5, 6 et 7 puis, à partir de 1913, la publication en pages 4 et 6 semble devenir la règle même si l'on trouve encore un nombre non négligeable (plus de 25%) de livraisons en page 5 et quelques livraisons en page 2, notamment les nouveautés. Les romans les plus récents occupent toujours les pages les plus en avant dans le journal et les livraisons doubles sont inexistantes ; on trouve cependant quelques jours où trois romans-feuilletons se chevauchent. Même s'il est moins présent que dans les deux autres grands quotidiens "populaires", le roman-feuilleton occupe tout de même, en moyenne, 6% de l'espace rédactionnel du *Matin* et parfois jusqu'à 9% les rares jours où trois romans sont publiés. Dans *L'Écho de Paris*, journal à six pages avec de rares numéros à huit pages, les deux feuilletons en cours sont soit publiés ensemble, donnant 2 rez-de-chaussée romanesques au journal, soit seuls, même si c'est le premier cas de figure qui domine. On ne trouve ni livraison double sur la période ni trois romans publiés un même jour. Les rez-de-chaussée ne dépassent presque jamais un quart de la hauteur de la page et l'espace rédactionnel occupé par le roman sériel varie entre 4 et 8%, avec environ deux tiers de l'année à 8%. Avec un seul roman publié sur la période, la fiction sérielle occupe une part très faible de l'espace rédactionnel de *L'Action française*, journal à quatre pages et parfois à six. Les livraisons du roman en cours sont données en pages 2 ou 4. Une estimation donnerait un ratio de l'ordre de 0,7% sur la période<sup>252</sup>. Dans les quatre puis six pages de *L'Humanité* à partir de fin janvier 1913, le roman-feuilleton occupe une place très variable puisqu'en 1912 on trouve encore un certain nombre de jours où n'est publié qu'un seul rez-de-chaussée romanesque, la généralisation à deux ne venant qu'avec les six pages. En 1912 ce sont les pages 2 et/ou 4 qui accueillent le roman sériel puis, à partir de fin janvier 1913, les pages 2, 3 et 5 le plus souvent. Les livraisons doubles sont inexistantes et les jours où trois romans-feuilletons sont publiés extrêmement rares. Les rez-de-chaussée sont de la taille standard (un quart de la hauteur de la page environ) et l'espace rédactionnel moyen occupé par le roman-feuilleton sur la période de 7 à 8% environ. Dans *Le Figaro* enfin, journal à huit pages et parfois à six, on ne trouve qu'un rez-de-chaussée romanesque pas jour puisque les romans-feuilletons se suivent sans se chevaucher, les livraisons doubles sont inexistantes et les numéros sans roman-feuilleton représentent 25% de l'ensemble des numéros du

---

<sup>252</sup> 58 livraisons simples, en 1912, des *Flibustiers* de Léon Allard, roman-feuilleton débuté le 21/09/1911 et 82 livraisons simples de *Pour lui !* de M<sup>rs</sup> Alexander, "adapté de l'anglais par A.M.P.", soit 140 livraisons en 31 mois.

journal pour les 31 mois considérés. L'espace rédactionnel occupé par le roman sériel dans ce journal ne dépasse donc pas, en moyenne, 2,5 à 3% sur la période.

L'ensemble des données quantitatives envisagées (nombre de fictions publiées, leur longueur moyenne, l'espace rédactionnel occupé) permet de classer les journaux de notre corpus en trois catégories :

- les journaux dans lesquels le roman-feuilleton occupe un espace considérable comme *Le Petit Parisien* et *Le Petit Journal*, ce qui témoigne d'une politique volontariste et de l'importance accordée à la rubrique dans l'économie du journal. Le roman-feuilleton fait véritablement partie de l'identité de ces deux journaux et constitue un argument de vente fondamental.
- les journaux dans lesquels la présence du roman-feuilleton est importante comme *Le Matin*, *L'Écho de Paris* ou *L'Humanité* avec toutefois une présence un peu plus marquée dans le premier. Quantitativement, le roman-feuilleton occupe un espace à peu près équivalent dans les trois journaux mais la politique du *Matin* semble se rapprocher de celle des deux "*Petits*" même si elle est plus discrète. Le roman-feuilleton est une rubrique essentielle de ces journaux mais son rôle est moins déterminant dans leur identité journalistique qui est avant tout façonnée par d'autres éléments.
- les journaux dans lesquels le roman-feuilleton est une rubrique mineure, peu visible, situation qui reflète le peu d'intérêt du journal pour elle, comme c'est le cas dans *Le Figaro* et bien entendu *L'Action française*, pour des raisons que nous avons déjà évoquées.

Le soin apporté à la mise en scène des romans-feuilletons est un signe de l'importance accordée par un titre à son rez-de-chaussée romanesque et, de ce point de vue, l'examen de la publicité employée pour construire la promotion des feuilletons se révèle essentiel. Si cette publicité prend deux formes, la publicité à l'extérieur du journal, pour laquelle sont organisées des campagnes de lancement usant de presque toutes les formes de médiation possibles<sup>253</sup> et la publicité à

---

<sup>253</sup> Les grands journaux "populaires" de masse utilisent aussi bien la distribution gratuite de la première livraison du nouveau feuilleton que celle de cartes postales, apposent des affiches dans les lieux les plus fréquentés de l'espace urbain ou organisent des concours qui nécessitent la lecture du roman-feuilleton, campagnes de promotion dont on ne peut guère évaluer la rentabilité véritable à une époque où il semble difficile de gagner beaucoup de nouveaux lecteurs tant les quotidiens d'information à cinq centimes semblent avoir saturé le marché. Pour des exemples voir, THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 90-94 ; LENOBLE Benoît, « Les campagnes de lancement de romans-feuilletons : l'exemple du Journal (1892-1935) », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 52-1, janvier-mars 2005, p. 175-197 ; MORIZET André, « Comment on lance un Feuilleton. Ce que font les journaux capitalistes. Ce que fait le journal du prolétariat », in *L'Humanité*, le 28/10/1907.

l'intérieur du journal, sous la forme d'annonces, c'est uniquement à la seconde que nous allons nous intéresser. En effet, étant donné que les sources disponibles ne nous permettent pas de connaître, dans le détail, les formes de la publicité extérieure pratiquée par chaque journal, nous utiliserons les annonces qui, par leur disponibilité pour tous les journaux du corpus, nous permettent d'établir une comparaison valable.

Une annonce de publication peut être définie comme un texte de volume variable ou une image, à vocation publicitaire, qu'un journal insère dans ses pages pour informer ses lecteurs lorsqu'il va publier un nouveau roman-feuilleton, dans le but de susciter leur envie de lire ce dernier et, donc, de les inciter à acheter le journal<sup>254</sup>.

Trois éléments peuvent être utiles pour rendre compte de la politique de publicité interne que mènent les journaux de notre corpus : le temps pendant lequel le journal insère des annonces, le nombre total d'annonces insérées et le principal type d'annonces utilisé.

L'examen du délai séparant l'insertion de la première annonce du début de la publication de l'œuvre annoncée permet de distinguer trois groupes de journaux<sup>255</sup>. *Le Petit Journal*, *Le Matin* et *L'Écho de Paris* commencent à annoncer leurs nouveaux feuilletons six à dix jours en moyenne<sup>256</sup> avant la publication de la première livraison. Dans le cas de *L'Humanité* et du *Figaro*, dans lesquels, on l'a dit, les récits se suivent et ne se chevauchent que rarement, ces derniers ne sont annoncés qu'un à quatre jours avant la publication de la première livraison, parfois le jour-même seulement<sup>257</sup> ; dans *L'Humanité*, il arrive même, très rarement, dans le cas de récits courts, qu'ils ne soient pas annoncés du tout<sup>258</sup>. *Le Petit Parisien* suit un rythme qui lui est propre, au moins sur la période considérée, puisque les annonces de publication débutent dix à douze jours avant la livraison du premier épisode, et parfois même deux semaines avant lorsqu'il s'agit de l'œuvre d'un auteur renommé<sup>259</sup>.

---

<sup>254</sup> COUÉGNAS Daniel, *Fictions, Enigmes, Images, Limoges*, P.U.LIM., 2001, p. 17 définit l'annonce comme « [...] ce petit texte qui informe le lecteur, d'abord à l'avance, puis le jour même, de la publication d'un nouveau feuilleton. »

<sup>255</sup> Nous ne tiendrons pas compte de *L'Action française* dans cette étude des annonces. En effet, il est difficile de comparer ce journal aux autres journaux puisqu'il ne publie qu'un roman-feuilleton sur les 31 mois considérés. Ce roman-feuilleton est annoncé six jours avant le début de sa publication par cinq annonces.

<sup>256</sup> Cette moyenne est tout à fait représentative des pratiques de ces trois journaux mais masque des cas où l'insertion d'annonces débute deux jours ou quinze jours avant la publication de la première livraison du nouveau roman-feuilleton.

<sup>257</sup> C'est par exemple le cas, dans *L'Humanité*, du *Sabot rouge* d'Henri Murger, dont la parution débute le 21/12/1912 ou du *Magicien de l'air* de Paul Zahori dont la publication débute le 20/07/1913.

<sup>258</sup> C'est le cas de *La canne de jonc*, extraite de *Servitude et grandeur militaire* d'Alfred de Vigny qui débute le 27/10/1913.

<sup>259</sup> Les annonces pour *Serrez vos rangs!* d'Aristide Bruant débutent ainsi le 24/12/1911 alors que la publication du feuilleton est entamée le 14/01/1912, et celles de *L'Alsacienne*, du même auteur, le 15/01/1914 pour une publication débutée le 01/02/1914.

En ce qui concerne le nombre d'annonces insérées, les différences sont assez importantes entre les journaux, et il nous semble que la barre la plus significative pour comparer ces derniers entre eux se situe aux alentours de la dizaine : *Le Petit Journal*, *L'Humanité*, *Le Figaro* et *L'Écho de Paris* insèrent en général, pour la période, moins de dix annonces<sup>260</sup> ; *Le Petit Parisien*<sup>261</sup> et *Le Matin* dépassent la dizaine et même parfois la vingtaine pour le second journal<sup>262</sup>. Ces différences ne doivent cependant pas être les seules à être prises en compte pour définir la politique d'annonces de chaque journal. En effet, il faut porter attention à la conception de ces annonces pour être en mesure de juger véritablement de l'attention portée par un journal à cette politique.

Les annonces de publication sont loin d'être homogènes et vont du simple rappel du titre du prochain roman sériel à paraître à des compositions plus élaborées dans lesquelles sont données, de manière plus ou moins complète et en quantités variables suivant les œuvres ou les annonces, des informations sur l'auteur, les œuvres qu'il a déjà publiées, le sujet du roman-feuilleton à venir, des détails sur certains des principaux protagonistes ou sur les lieux de l'intrigue, le public visé en priorité, des illustrations, etc.<sup>263</sup> Deux groupes de journaux peuvent être repérés de ce point de vue. Dans *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin*, *L'Écho de Paris* et *L'Humanité*, on relève des annonces de tous les types, de la plus simple à la plus élaborée, avec toutefois des annonces plus conséquentes lorsqu'il s'agit de romans-feuilletons écrits par des auteurs réputés. Dans *Le Figaro*, les annonces sont dans leur quasi-totalité des annonces simples où il n'est guère fait mention que du titre de l'œuvre et du nom de l'auteur. Parmi les journaux du premier groupe, *Le Petit Parisien* et *Le Matin* se détachent par leur utilisation intensive des annonces les plus basiques qui ne mentionnent que le titre de l'œuvre, et parfois le nom de l'auteur, et ils en introduisent parfois cinq ou six par jour ; à l'opposé, les annonces du *Petit Journal*, moins nombreuses, sont souvent plus complètes et, surtout, davantage illustrées, ce dernier point étant une spécificité du journal sur la période donnée.

Là où tous les journaux se rejoignent, c'est sur la composition des annonces. Dans celles qui sont les plus détaillées, les romans-feuilletons sont présentés de manière stéréotypée et ce sont toujours les mêmes éléments sur lesquels on insiste avec, en premier lieu, le style exceptionnel de l'auteur, son incomparable capacité à rendre réels les personnages qu'il met en scène, l'intérêt sans cesse croissant du roman-feuilleton à paraître et le fait que celui-ci est toujours de meilleure facture que le précédent<sup>264</sup>. Comme le note Anne-Marie Thiesse, ces annonces « [...] sont à peu près

---

<sup>260</sup> Les moyennes détaillées seraient de quatre à six annonces par feuilleton pour *Le Petit Journal*, trois à quatre pour *L'Humanité* et *Le Figaro*, six à sept pour *L'Écho de Paris*.

<sup>261</sup> La moyenne est de dix à douze annonces par roman-feuilleton.

<sup>262</sup> C'est même la trentaine qui est dépassée pour l'annonce du *Fils de Pardaillan* de Michel Zévaco, dont la publication débute le 15/11/1913.

<sup>263</sup> Une sélection d'annonces de publication concernant les romans-feuilletons publiés entre 1912 et 1920 est disponible en annexe 5.

<sup>264</sup> *Ibid.*

interchangeables [...] » car on les utilise, quasiment mots pour mots, pour présenter des œuvres différentes ; la presse “populaire” use et abuse donc de « [...] la même argumentation [...]»<sup>265</sup> » pour introduire ses fictions sérielles. La lecture de certaines d'annonces montre clairement que cette argumentation est basique, qu'elle présente de manière très sommaire le contenu des romans-feuilletons ou les auteurs de ces derniers, donnant au mieux des informations vagues sur les lieux de l'action, l'époque ou les principaux personnages, et se contentant essentiellement de jouer avec les sentiments, les passions des lecteurs potentiels. Il faut toutefois noter que les annonces insérées par *L'Humanité*, si elles suivent les pratiques évoquées, sont souvent teintées par l'idéologie politique défendue par ce journal. Ainsi justifie-t-il dans ses annonces le choix de certains des feuilletons qu'il publie par le fait qu'ils soulèvent des interrogations liées au combat politique qu'il soutient : ainsi *Epaves de Paris*<sup>266</sup> d'Émile Pouget est-il un « [...] grand roman social [...]»<sup>267</sup> » dont les « [...] pages [...] évoquent tout le grand drame social du capitalisme moderne [...]»<sup>268</sup> » et écrit par un auteur « [...] mêlé à toutes les luttes syndicales des dix dernières années [...]»<sup>269</sup> », *Pellé le Conquérant*<sup>270</sup> d'Alexandre Nexoe, « [...] un roman de propagande socialiste [...]»<sup>271</sup> » dont l'auteur « [...] est arrivé à enfermer dans le cadre restreint d'un roman tout le grand mouvement qui agite le monde moderne [...], le mouvement qui pousse le prolétaire des champs et l'artisan de province vers les villes modernes, vers ces métropoles industrielles dans lesquelles se livrent les grandes luttes pour le progrès social [...]»<sup>272</sup> », et *Le roman d'un roi de l'or*<sup>273</sup> d'Upton Sinclair « [...] une saisissante peinture du milieu capitaliste yankee [qui décrit comme] rarement la sauvagerie fondamentale de la société capitaliste [...]»<sup>274</sup>. » Le journal fait donc la promotion de ses prochains romans-feuilletons d'une manière plus théorique et semble, au contraire des autres journaux de notre corpus, considérer la rubrique feuilleton comme un moyen supplémentaire de promouvoir son idéologie politique.

Les données concernant le nombre d'annonces publiées et les informations qu'elles contiennent permettent de définir trois politiques différentes. La première, qui semble miser avant tout sur la quantité, est suivie par *Le Matin* et *Le Petit Parisien*. La seconde, qui semble choisir la qualité, est suivie par *Le Petit Journal*. La troisième, qui n'insiste ni sur la quantité, ni sur la qualité,

---

<sup>265</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 97.

<sup>266</sup> POUGET Émile, *Epaves de Paris*, in *L'Humanité*, du 10/02/1912 au 07/07/1912.

<sup>267</sup> Annonce de publication du 31/01/1912.

<sup>268</sup> Annonce de publication du 08/02/1912.

<sup>269</sup> *Ibid.*

<sup>270</sup> NEXOE Alexandre, *Pellé le conquérant*, traduit par S. Garling Palmer, in *L'Humanité*, du 17/04/1912 au 23/07/1912.

<sup>271</sup> Annonce de publication du 14/04/1912.

<sup>272</sup> *Ibid.*

<sup>273</sup> SINCLAIR Upton, *Le roman d'un roi de l'or*, in *L'Humanité*, du 10/04/1914 au 25/04/1914.

<sup>274</sup> Annonce de publication du 10/04/1914.

est celle de *L'Écho de Paris*, de *L'Humanité* et du *Figaro*, avec toutefois des annonces un peu plus nombreuses pour le premier et davantage d'annonces élaborées pour le second.

Les quotidiens "populaires" d'information sont donc, d'une manière ou d'une autre, les journaux de notre corpus qui accordent le plus d'attention à leur politique d'annonces, tandis que *Le Figaro* est celui qui s'y investit le moins. Ce constat, lorsqu'il est mis en regard des données relatives au nombre de romans-feuilletons publiés, à leur longueur moyenne, à la manière dont ils s'enchaînent, et à l'espace rédactionnel qui leur est alloué, confirme que ce sont les grands journaux de la presse quotidienne de masse qui accordent le plus d'importance à la fiction sérielle.

## 2. Le *serial*.

Les archives numérisées de la presse britannique que nous avons consultées<sup>275</sup> ne nous permettent pas de produire des éléments chiffrés aussi précis que ceux que nous avons donnés au sujet de la presse française. En effet, il manque davantage de numéros ou de pages ce qui rend parfois compliqué l'établissement de la date de début ou de fin d'une œuvre publiée. L'absence de numérotation des livraisons des *serials* oblige à compter ces mêmes livraisons jour après jour et l'absence d'un numéro du journal empêche de vérifier la présence d'une livraison ce même jour. Après avoir constaté qu'une fois la publication d'un *serial* entamée les jours sans livraison sont extrêmement rares, nous avons choisi, dans tous les cas où la vérification s'est révélée impossible, de comptabiliser six livraisons par semaine (le dimanche étant un jour sans parution pour des titres de semaine comme ceux de notre corpus), sauf pour la semaine de Noël puisque le journal ne paraît pas le 25 décembre. Dans le cas du *Daily Mail*, nous disposons de la liste de tous les *serials* publiés par le journal pour notre période d'étude, avec les dates de début et de fin. L'application de la règle de comptage établie ci-dessus nous a permis d'établir, pour la période comprise entre le 01/01/1912<sup>276</sup> et le 03/08/1914 inclus, veille du jour où le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Empire allemand, le tableau suivant :

---

<sup>275</sup> Voir introduction générale.

<sup>276</sup> Nous ne tenons pas compte des *serials* débutés en 1911 et conclus en 1912.

Journal	Nombre de <i>serials</i> dont la publication est débutée entre le 01/01/1912 et le 03/08/1914 inclus				Nombre de livraisons du <i>serial</i> le plus long publié sur la période			Nombre de <i>serials</i> de plus de 60 livraisons publiés sur la période	Moyenne du nombre de livraisons des <i>serials</i> publiés sur la période (arrondie à l'entier le plus proche)
	1912	1913	1914	Total	1912	1913	1914		
<i>Le Daily Mail</i>	5	6	4	15	83	89	82	6	54
<i>Le Daily Express</i>	8	7	4	19	52	69	52	1	42
<i>Le Daily Mirror</i>	6	6	6	18	80	64	43	6	46

Quelques points importants concernant la manière dont les *serials* sont insérés dans l'espace rédactionnel des journaux britanniques de notre corpus doivent être signalés. Premièrement, les livraisons ne sont jamais numérotées. Deuxièmement, les *serials* ne paraissent pas dans un espace horizontal dédié et délimité, en bas de page, comme c'est le cas en France, mais dans les colonnes du journal, à des emplacements variables. Troisièmement, les livraisons quotidiennes sont souvent plus longues que les livraisons qui sont offertes en France. Si les livraisons occupant une pleine page ou se prolongeant sur deux pages sont exceptionnelles dans les grands quotidiens français et parfois utilisées pour le lancement de romans-feuilletons d'auteurs réputés, elles sont habituelles dans le *Daily Mirror*, qui publie fréquemment des livraisons qui occupent une page entière (de format *tabloid*, certes), et se prolongent sur une seconde page et parfois même sur une troisième. Dans le *Daily Express*, les livraisons occupant une pleine page sont inexistantes et celles se prolongeant sur une seconde page aussi rares que dans les journaux français, voire davantage. Dans ce journal au format *broadsheet*, les premières livraisons des nouveaux *serials* occupent par contre souvent un espace rédactionnel important de l'ordre d'une colonne et demie, parfois davantage ; la taille de caractères employée étant plus petite que celle utilisée dans les journaux français, le volume de ces livraisons est plus important qu'un rez-de-chaussée romanesque français puisqu'un comptage du nombre de lignes montre qu'une colonne de ce journal équivaut à un rez-de-chaussée français de taille standard (un quart de la hauteur de la page sur toute sa largeur). Il est assez difficile de quantifier cet écart entre le volume textuel moyen des livraisons françaises et britanniques mais il semble qu'il y ait, en moyenne, 40 à 50% de matière supplémentaire par livraison<sup>277</sup> dans les

<sup>277</sup> Nous avons comparé des œuvres françaises et britanniques dont le nombre de pages des publications en volumes en format "poche" 11x18 est à peu près identique et rapporté ce nombre de pages au nombre de livraisons lors de la parution en feuilleton. Nous avons également tenu compte du fait que le volume textuel

journaux britanniques. Ces quelques remarques montrent que l'utilisation de l'expression roman-feuilleton pour désigner les fictions qui paraissent en livraisons dans la presse britannique tient plus de l'abus de langage, de la facilité, que d'une réalité objective ; en effet, un *serial* britannique n'a pas grand-chose à voir avec un roman-feuilleton français du point de vue de sa configuration<sup>278</sup>, et ils n'ont en commun que leur dimension purement sérielle. Même si le terme "feuilleton" est parfois utilisé par les journaux britanniques pour désigner les fictions qu'ils publient, il nous semble plus juste d'utiliser le terme *serial* ou ses dérivés (*serial novel*, *serial fiction*, *serial story*).

Si l'on compare le profil de l'offre romanesque sérielle des quotidiens "populaires" britanniques de notre corpus à celle de leurs équivalents français sur les 31 mois considérés, on constate, lorsqu'il est tenu compte de la taille des livraisons quotidiennes, que les *serials* publiés sont de taille moyenne, puisqu'ils équivalent à des romans-feuilletons français de 60-80 livraisons. Par contre les durées sur lesquelles ils sont publiés sont bien moins importantes, sept semaines en moyenne pour le *Daily Express*, deux mois pour le *Daily Mirror*, deux mois et demi pour le *Daily Mail*, du fait même de ces longues livraisons quotidiennes. Les *serials* les plus longs sont tous publiés par le *Daily Mail* et le *Daily Mirror* : si l'on comptabilise les fictions de plus de 70 livraisons, on en trouve quatre dans le premier, trois dans le second mais aucune dans le *Daily Express*, cette différence expliquant que ce soit ce dernier journal qui publie le plus de *serials*.

Les *serials* ne se chevauchent presque jamais, le début de la publication d'une nouvelle œuvre se faisant le lendemain de la fin de la publication de la précédente ; les rares cas de chevauchement existent lorsque fin et début de publication ont lieu le même jour<sup>279</sup>.

L'espace rédactionnel occupé par la fiction sérielle dans les trois journaux britanniques n'est en rien comparable à celui qu'elle occupe dans les journaux français. En effet, la pagination beaucoup plus importante des premiers et le fait qu'il n'y a qu'un seul *serial* publié par numéro, hormis les quelques cas de chevauchement, font que la présence de la fiction sérielle est moins importante. Cependant, le volume souvent important des livraisons, leur positionnement sur la page (publication en cœur de page, dans les colonnes, et non dans un espace clairement délimité en rez-de-chaussée) mais également le fait que les titres des *serials* sont très souvent conçus à l'aide de caractères bien plus gros que ne le sont ceux des romans-feuilletons rendent parfois le *serial* très visible. Une moyenne prenant en compte le nombre de pages des journaux et le volume textuel des livraisons permet d'établir un espace rédactionnel moyen occupé par le *serial* qui varie entre 2 et 5%

---

des livraisons diminue au fil de la publication des *serials* et qu'elles sont fréquemment très courtes dans les derniers jours de publication.

<sup>278</sup> Rappelons ici que le terme "feuilleton" désigne, au départ, un espace horizontal en bas de page.

<sup>279</sup> Voir inventaire des *serials* publiés en annexe 2.

dans le *Daily Express* et entre 2 et 9% dans le *Daily Mirror*, moyennes qui permettent, malgré leur imprécision liée à la grande variabilité du volume des livraisons, de noter la plus grande place du *serial* dans le *Mirror*.

En ce qui concerne la publicité des *serials*, le *Daily Mirror* et le *Daily Express* présentent des profils légèrement différents. Nous ne considérons que le cas de la publicité interne aux journaux, comme dans le cas français, c'est-à-dire les annonces de publication. Dans le *Daily Mirror*, les annonces des *serials* commencent à être insérées, en général, cinq à sept jours avant la publication de la première livraison de la nouvelle fiction, et toujours dans la semaine précédant celle-ci. Dans le *Daily Express*, l'insertion des annonces débute en moyenne trois à quatre jours avant que ne soit publiée la première livraison du nouveau *serial* et il arrive que le délai soit plus court encore. Comme dans les quotidiens "populaires" français étudiés, les annonces vont de la plus simple dans laquelle on rappelle juste aux lecteurs qu'un nouveau *serial* va être publié quelques jours plus tard, à des annonces très complètes où l'œuvre à venir et son auteur sont présentés avec beaucoup de détails. Ces annonces font apparaître plusieurs spécificités des deux journaux britanniques considérés, spécificités qui mettent en lumière des différences importantes avec les pratiques de publicité interne des grands quotidiens "populaires" français de notre corpus<sup>280</sup>. En premier lieu, ils présentent les auteurs des *serials* qu'ils publient avec beaucoup plus de soin, ne se contentant pas de fournir des informations banales au sujet de leurs précédentes fictions à succès ou de leurs thématiques de prédilection. Ce sont parfois de véritables notices biographiques que les deux journaux britanniques présentent aux lecteurs et dont il n'y a guère d'équivalent dans les quotidiens à tirage de masse français de notre corpus<sup>281</sup>. Autre différence flagrante, le *Daily Mirror* et le *Daily Express* justifient assez souvent de manière beaucoup plus complexe que ne le font les quotidiens "populaires" d'information français étudiés leur décision de publier tel ou tel récit. Tout en ayant recours au même répertoire qui cherche à mobiliser l'affectivité des lecteurs potentiels, ils insistent fréquemment sur ce qui fait du *serial* à paraître une œuvre dont la lecture permet d'éclairer des questions et des problèmes sociaux d'actualité, de faire découvrir des choses peu ou mal connues, bref des récits en mesure d'apprendre quelque chose à ceux qui les liront ; la publicité interne de ces deux *popular papers* utilise donc souvent, dans ses annonces, une approche plus intellectuelle qui insiste sur l'aspect didactique de la lecture du *serial* dont nous donnons deux exemples :

---

<sup>280</sup> Nous comparons ici le *Daily Mirror* et le *Daily Express* à des journaux français du même type sur la période (*Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin*)

<sup>281</sup> Voir exemples en annexe 5.

« Il y est question d'un important problème humain qui ramène aux racines mêmes de la société organisée – vengeance ou réhabilitation ? Quel état d'esprit la communauté doit-elle adopter envers ses délinquants<sup>282</sup> ? »

« Je suppose que tout parent avec une fille en âge de se marier rêve parfois de lui trouver "un beau parti". Mais est-ce toujours pour le bénéfice de la fille que le beau parti est recherché ? Le père ou la mère n'envisagent-t-ils pas, parfois, les charmes de la fille comme un levier utile pour s'élever eux-mêmes dans l'échelle sociale ?

"L'époux qu'elle a acheté", la nouvelle fiction du *Daily Mirror* qui débute jeudi prochain, fera sérieusement réfléchir beaucoup de parents. [...]

M. Alexander Crawford, l'auteur, a pris pour thème un problème très sérieux de la vie moderne. Des maris sont achetés chaque jour – achetés avec des filles<sup>283</sup>. »

Les annonces de ce type insistent clairement sur le fait que les *serials* qu'elles présentent ne sont pas seulement des fictions de divertissement mais également des « *problem novel[s]* » dont la lecture peut soit aider à analyser certains problèmes sociaux, soit permettre, peut-être, de prendre davantage conscience de leur réalité.

La fiction sérielle, si elle est présente dans les dix journaux que nous avons considérés, l'est toutefois dans des proportions et selon des modalités variables, même s'il est clair que les journaux d'un même type partagent globalement une même manière d'insérer cette dernière dans leur espace rédactionnel. Observons à présent les visages du roman-feuilleton et du *serial* dans les journaux français et britanniques de notre corpus durant les 31 mois précédant le déclenchement du Premier Conflit mondial.

---

<sup>282</sup> URQUART Paul, *The Rigour of the Law*, in *Daily Express*, annonce de publication du 28/02/1912 : « *It deals with a strong human problem, that goes down to the very roots of organised society – revenge or reformation ? In which spirit should the community deal with its erring members ?* »

<sup>283</sup> CRAWFORD Alexander, *The Husband She Bought*, in *Daily Mirror*, annonce de publication du 20/04/1914 :

« *I suppose every parent with a marriageable daughter dreams sometimes of finding her "a good match." But is it always for the daughter that the good match is sought? Does not father or mother sometimes regard the daughter's charms as a useful lever to raise themselves also in the social scale.*

*"The Husband She Bought", the new Daily Mirror serial that begins on Thursday next, will cause many parents seriously to think. [...]*

*M<sup>r</sup>. Alexander Crawford, the author, has taken a very deep problem in modern life for his theme. Husbands are bought every day – bought with daughters. »*

## **B. Visages de la fiction sérielle.**

Nous voulons étudier ici les principaux types, sous-genres ou encore séries dont relèvent les romans-feuilletons et *serials* publiés dans notre corpus de référence entre janvier 1912 et début août 1914. Rappelons que si le roman-feuilleton était au départ un mode de publication (un roman coupé en tranches et inséré dans un journal), il est très vite devenu un genre littéraire à part entière puisque les auteurs rédigeaient des œuvres pour qu'elles paraissent dans la case feuilleton, adaptant donc leur écriture aux contraintes posées par l'inscription du récit dans cette rubrique. Et, très rapidement, à partir du début des années 1840, des romanciers qui pratiquaient essentiellement ou exclusivement cette écriture, ont été qualifiés de feuilletonistes, preuve de la spécificité de leur production. S'il existe un genre roman-feuilleton et un genre *serial*, il est donc loisible de parler de sous-genres pour définir les différents types de romans-feuilletons et de *serials*. L'appellation série nous paraît également très pertinente pour désigner ces sous-genres dans la mesure où elle rend très bien compte de l'aspect stéréotypé des récits relevant d'un même type.

Deux caractéristiques de la production sérielle de presse compliquent le classement des fictions. La première est qu'un inventaire de tous les sous-genres peut vite prendre des proportions considérables tant les variantes de ces derniers peuvent être déclinées presque à l'infini. La seconde est qu'il est toujours possible de faire dépendre un roman-feuilleton ou un *serial* de plusieurs séries ; il y a presque toujours, par exemple, une intrigue amoureuse greffée sur l'intrigue principale et une fiction d'espionnage est souvent très proche d'une fiction policière ou d'aventures. Nous avons tout de même tenté d'établir une classification fidèle en utilisant des sous-genres suffisamment englobants et bien délimités pour permettre une typologie claire. Étant donné que les sous-genres choisis seront réutilisés lorsqu'il s'agira de classer la production de la période de guerre et de l'immédiat après-guerre, il est nécessaire de préciser rapidement la définition que nous avons adoptée pour chacun d'eux et donc les fictions qui peuvent y être rapportées. Le tableau ci-dessous présente de manière synthétique chaque sous-genre.

Sous-genre	Fictions
<b>Sentimental (SENT)</b>	Sous-genre très vaste. Histoires d'amour, drames de l'amour, mélos <sup>284</sup> .
<b>Aventures (AVENT)</b>	Récits dans lesquels la priorité est accordée aux rebondissements de l'intrigue.
<b>Historique<sup>285</sup> (HIST)</b>	Récits dans lesquels l'action se déroule "en costumes d'époque" dans un passé plus ou moins éloigné. Les romans de "cape et d'épée" sont rapportés à ce sous-genre dans notre étude.
<b>Policier (POL)</b>	Récits dans lesquels c'est la résolution d'une affaire criminelle (généralement un vol ou un meurtre) ou judiciaire qui prime.
<b>Fantastique / Science-fiction (FANT/SF)</b>	Récits qui mettent en scène des phénomènes surnaturels, des personnages aux pouvoirs étranges ou anticipent les évolutions des sciences.
<b>Espionnage (ESPIO)</b>	Récits qui mettent en scène des espions, le plus souvent issus de nations ennemies, et la lutte pour les contrecarrer.
<b>Patriotique (PATR)</b>	<p>Sous-genre problématique dans la mesure où les fictions qui peuvent y être rattachées sont avant tout, nous le verrons, des récits dépendant d'autres sous-genres qui sont utilisés comme supports d'un discours de type patriotique. Les journaux français de l'époque utilisent l'appellation "roman patriotique" pour définir certains romans-feuilletons ce qui explique que nous l'ayons conservée. De manière très large et en première approche, nous considérons comme patriotique tout récit porteur d'une idéologie plus ou moins affirmée visant à exalter la nation.</p> <p>À l'époque qui nous intéresse, et avant les répercussions particulières des années de guerre sur la veine patriotique, c'est déjà l'Empire allemand et l'Allemand qui sont les référents négatifs les plus utilisés dans les fictions de ce type, en France et en Grande-Bretagne<sup>286</sup>.</p>
<b>Mœurs (MO)</b>	Récits qui se focalisent sur la description d'un type ou d'un groupe social.
<b>Réaliste (REAL)</b>	Sous-genre qui regroupe des récits qui prétendent décrire les réalités du quotidien et mettent fréquemment l'accent sur les questions sociales.

<sup>284</sup> COMPÈRE Daniel, *Les romans populaires*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011, p. 105 définit le mélo, terme qui renvoie au genre théâtral du mélodrame, comme « [...] proche du roman sentimental, mais [qui] s'en distingue en mettant l'accent sur les malheurs d'UNE VICTIME plus que sur son cheminement amoureux. »

<sup>285</sup> Le roman d'aventures et le roman historique peuvent, à juste titre, être considérés comme des formes d'une même branche "aventure", ainsi que l'envisage COMPÈRE Daniel, *Les romans populaires*, op. cit., p. 83-87. Nous avons souhaité multiplier les sous-genres pour rendre le classement plus précis et affiner le comparatif entre journaux.

<sup>286</sup> Voir chapitre 2, II, A et B.

Face à l'impossibilité de lire, dans les délais imposés par notre recherche, l'ensemble des 153 romans-feuilletons et 52 *serials* parus dans les dix journaux de notre corpus<sup>287</sup> durant la période considérée, il nous a fallu élaborer une méthode d'analyse susceptible de nous livrer suffisamment d'éléments pour déterminer le sous-genre de chaque œuvre publiée. Un croisement des informations contenues dans les titres, les annonces de publication, les résumés publiés par les journaux<sup>288</sup> et dans les premières livraisons permet toujours de déterminer la série dominante à laquelle une fiction sérielle peut être rattachée. Nous avons pu ensuite établir les comptages suivants :

Journal	Séries									Total
	SENT	AVENT	HIST	POL	FANT / SF	ESP	PATR	MO	REAL	
<i>Le Petit Journal</i>	16	0	0	1	0	0	1	0	0	18
<i>Le Petit Parisien</i>	11	2	0	0	0	0	4	0	0	17
<i>Le Matin</i>	8	9	2	1	1	0	0	0	0	21
<i>L'Écho de Paris</i>	31	4	0	1	0	0	1	7	1	45
<i>Le Figaro</i>	13	1	4	0	0	0	0	3	0	21
<i>L'Humanité</i>	2	2	4	0	0	0	0	5	17	30
<i>L'Action française</i>	1	0	0	0	0	0	0	0	0	1
<i>Daily Mirror</i>	14	2	0	1	0	0	1	0	0	18
<i>Daily Express</i>	14	2	0	3	0	0	0	0	0	19

<sup>287</sup> 37 *serials* si l'on ne tient pas compte de ceux qui sont parus dans le *Daily Mail*.

<sup>288</sup> Les deux quotidiens britanniques publient des résumés détaillés très longtemps après le début de publication d'un *serial*, souvent jusqu'à la dernière semaine de celle-ci ; ils sont donc extrêmement utiles pour notre travail de classement. Les journaux français publient des résumés beaucoup plus succincts, seulement durant les premiers jours de publication ou les deux premières semaines si le roman-feuilleton est plus long. Ils ne sont systématiques que dans les grands quotidiens "populaires" de notre corpus et leur présence plus aléatoire dans les autres journaux ; *Le Figaro*, par exemple, n'en publie pas.

Les romans-feuilletons et *serials* sentimentaux dominent indéniablement l'offre romanesque sérielle de notre corpus de presse considéré dans son ensemble ; ils représentent deux tiers à trois quarts de la production du *Petit Journal*, du *Petit Parisien*, de *L'Écho de Paris*, du *Daily Mirror*, et du *Daily Express*. Seul *Le Matin* se distingue dans le groupe des grands quotidiens "populaires" par un nombre de récits de ce sous-genre qui, tout en représentant plus d'un tiers de sa production, ne fait pas d'eux la série prédominante sur la période. Le cas de *L'Humanité* est réellement à part puisque le sous-genre réaliste représente plus de la moitié de la production alors qu'il est absent des autres journaux et que les romans-feuilletons sentimentaux sont minoritaires. Une fois encore nous ne comparerons pas *L'Action française* aux autres journaux pour cette période.

L'étude des annonces de publication et des résumés met au jour plusieurs différences essentielles concernant la production sentimentale. En France, *Le Petit Journal* se distingue des autres quotidiens "populaires" par la publication de davantage de mélodrames, c'est-à-dire les récits sentimentaux les plus larmoyants dans lesquels les malheurs ne cessent de s'accumuler sur le héros, toujours de sexe féminin et fréquemment de condition modeste. Les romans-feuilletons sentimentaux publiés dans *Le Figaro* et *L'Écho de Paris* ont la particularité de mettre en scène, la plupart du temps, des personnages issus de la haute société et s'attachent à diffuser les valeurs morales de ce milieu.

Les *serials* sentimentaux diffèrent des romans-feuilletons de la même série par le fait que ce sont très rarement des romans larmoyants et qu'ils ne se focalisent pas uniquement sur l'histoire d'amour ou les déboires amoureux des héros. On l'a dit, toutes les fictions sérielles sont des récits mixtes dans lesquels on trouve des éléments narratifs typiques de plusieurs sous-genres, mais dans ceux que publient le *Daily Express* ou le *Daily Mirror*, cette mixité est plus évidente, plus visible, et ces *serials* sentimentaux sont souvent partagés entre une intrigue sentimentale classique et une intrigue de type policier fondée sur une affaire de meurtre<sup>289</sup>, de vol<sup>290</sup> ou de *kidnapping*<sup>291</sup> qui n'est pas uniquement utilisée de manière anecdotique pour ajouter un rameau à l'intrigue principale ; de plus ils proposent souvent une approche des problèmes posés par les relations amoureuses et notamment ceux liés au mariage et à l'argent. Il nous semble que ces différences font que la production sérielle de ces deux grands quotidiens "populaires" présente une moindre polarisation sexuée que celle de leurs équivalents français. En effet, si tant est que la lecture des romans

---

<sup>289</sup> FARMER Henry, *The Way of Women*, in *Daily Mirror*, du 30/01/1913 au 10/04/1913 ; FARMER Henry, *What Every Woman Forgets*, in *Daily Mirror*, du 20/01/1914 au 04/03/1914 ; BEAMAN Hulme, *To-morrow and a Bride*, in *Daily Express*, du 26/06/1912 au 30/07/1912.

<sup>290</sup> YORK MILLER Elizabeth, *The Red Veil*, in *Daily Mirror*, du 29/05/1912 au 20/08/1912 ; STANTON Coralie et HOSKEN Heath, *No Choice*, in *Daily Mirror*, du 04/08/1913 au 16/10/1913.

<sup>291</sup> SHUTE John, *The Bullion Baby*, in *Daily Mirror*, du 21/08/1912 au 18/09/1912 ; PROCTOR Charles, *Forasmuch as This Man and this Woman*, in *Daily Express*, du 01/05/1912 au 25/06/1912 ; DOKE Joseph J., *The Secret City*, in *Daily Express*, du 04/04/1913 au 23/06/1913.

sentimentaux puisse être considérée comme féminine et celle des romans policiers comme masculine ainsi que l'illustrent, par exemple, certaines annonces de publication de journaux français<sup>292</sup> ou certains propos des enquêtés de l'étude menée par Anne-Marie Thiesse<sup>293</sup>, la production sérielle de presse française, dans laquelle les identités narratives des sous-genres sont respectées de manière plus nette, apparaît donc régie par une volonté de "genrer" celle-ci. Les *serials* sentimentaux semblent s'adresser à un public moins sexuellement ciblé et être conçus pour satisfaire les hommes comme les femmes, à l'inverse de ceux du *Petit Journal* et du *Petit Parisien* qui font clairement de la rubrique feuilleton, de par sa composition, une rubrique féminine. La rubrique feuilleton du *Matin*, qui comporte un nombre plus élevé de romans-feuilletons d'aventures que celle des autres journaux et dans laquelle la série sentimentale n'est pas dominante pourrait donc être définie comme étant plus "masculine". Nous ne comparons pas *L'Écho de Paris* aux journaux britanniques car il n'est pas encore, dans les quelques années qui précèdent le conflit, un quotidien à grand tirage, mais nos conclusions au sujet des deux "*Petits*" sont valables en ce qui concerne sa production sérielle de veine sentimentale.

Il est possible que cette différence soit liée à la relative nouveauté de la production sérielle britannique à destination de la grande presse "populaire". En effet, elle a moins de vingt ans à la fin de la Belle Époque tandis que son équivalent français a un demi-siècle à la même date et se trouve dominée depuis trois voire quatre décennies par "le roman de la victime"<sup>294</sup>, catégorie de récits centrés sur les malheurs et échecs d'un personnage, la plupart du temps féminin, et dans laquelle dominant largement (et logiquement) les romans sentimentaux, parce que la femme reste, même en 1912-1914, la cible visée en première intention par la rubrique feuilleton. La production britannique, plus "moderne", n'est visiblement pas prisonnière des mêmes routines que celles dans lesquelles le

---

<sup>292</sup> Les journaux français s'adressent parfois, en fonction de la série à laquelle appartient le roman-feuilleton concerné, au public, féminin ou masculin, qui est potentiellement le plus intéressé par le récit à paraître. Les argumentaires, quand ils existent, insistent donc sur des sentiments, des émotions, des effets différents selon qu'ils sont à destination de femmes ou d'hommes. Pour *La vierge en pleurs* de René Vincy, *Le Petit Parisien* écrit dans une annonce du 29/07/1914 : « Dans *La Vierge en pleurs*, nos lecteurs, et, surtout nos lectrices, retrouveront toutes les qualités de tendresse, d'émotion et de charme qui ont fait de RENÉ VINCY l'un des auteurs le plus aimé de notre grand public. » Pour *Les Clowns*, *Le Matin* écrit, dans une annonce du 16/08/1912 : « Voulez-vous, lectrices, avoir à solutionner l'énigme la plus troublante, le problème de cœur le plus délicat et le plus profond ? » Les annonces de publication mettent parfois l'accent sur ce qui, dans une même fiction, peut intéresser les unes et les autres : aux premières le sentiment amoureux, la douleur morale, les drames larmoyants, aux seconds l'aventure, l'enquête, l'honneur. Pour *Mirka-la-Brune* de Maxime Villemer, *Le Petit Journal* écrit ainsi dans une annonce du 02/02/1912 : « Le martyr de Liane et de Gisèle, les deux enfants innocents qui expient la faute de leur mère, inspireront une tendre pitié à nos lectrices, et la vaillance d'Olivier de Kermor fera vibrer l'enthousiasme de tous nos lecteurs. » Pour *Serrez vos rangs !* d'Aristide Bruant, *Le Petit Parisien* écrit, dans une annonce du 07/01/1912 : « LECTRICES, qui aimez les belles histoires d'amour, LECTEURS, qui aimez les aventures extraordinaires, Lisez toutes et tous ce beau Roman vécu [...] »

<sup>293</sup> L'auteur écrit ainsi, *op. cit.*, p. 40 que « [...] toutes les questions portant sur la lecture de romans policiers [...] ont [...] suscité des dizaines de réactions négatives et indignées chez les femmes interrogées qui rejetaient avec horreur pour elles-mêmes ce type de lecture [...] mais qu'] à l'inverse, les hommes reconnaissaient volontiers avoir lu ce genre de romans, accordant en revanche leur indignation au roman d'amour. »

<sup>294</sup> L'analyse la plus claire et concise de cette catégorie dans laquelle il est possible de regrouper des récits issus de différents sous-genres se trouve chez THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 148 et 155-159.

roman-feuilleton français s'est enfermé, routines qui le condamnent à une stagnation narrative qui apparaît nettement dans notre analyse. Un exemple de ce dynamisme de la production britannique apparaît de manière évidente dans le *Daily Mirror*, au début de l'année 1914. Le journal débute en mars, avec *The Story of a Woman's Heart*, une série de fictions sentimentales qu'il définit comme étant d'un genre nouveau. Lors de la publication de la troisième, *The Ring that Fettered Her*, en juin, une des annonces de publication explique :

« C'est un splendide exemple du nouveau type de *serial* dont le *Daily Mirror* a débuté la publication avec "*The Story of a Woman's Heart*" et continué avec "*The Husband She Bought*". Les personnages sont des personnalités vivantes, des êtres de chair et de sang. Ils vivent dans un monde que la plupart d'entre nous connaissent ; leurs émotions sont les nôtres<sup>295</sup>. »

L'accent est mis sur une volonté de s'éloigner des personnages stéréotypés confrontés à des situations elles-mêmes stéréotypées, stéréotypes qui dominent dans l'offre romanesque sérielle de type sentimental des journaux français à grand tirage que nous avons considérés. Le nouveau type de fictions se veut proche du réel et en mesure d'offrir aux lecteurs des récits dont la matière narrative peut leur faire ressentir les émotions qu'ils attendent dans les *love stories*, les *romances*, tout en évitant les outrances qui dominent dans le style mélodramatique traditionnel, considéré comme dépassé et incarné, dans le roman-feuilleton français, par le "roman de la victime". La lecture des résumés des *serials* appartenant à ce nouveau style confirme la démarche annoncée au travers, notamment, de la manière dont sont traités les personnages principaux ; les auteurs s'attardent davantage sur leur psychologie, les rendent visiblement plus complexes et évitent de décrire uniquement leurs réactions à l'aide de sentiments et d'émotions simplistes.

Les 17 romans-feuilletons réalistes publiés durant la période considérée par *L'Humanité* témoignent des missions toutes particulières que le journal confie à sa rubrique feuilleton. Journal socialiste militant, il publie des œuvres qui peuvent servir les idées qu'il défend et, ainsi que nous l'avons signalé précédemment, ce choix est clairement précisé dans les annonces. Le roman-feuilleton est mis au service du combat politique et la lecture de pur divertissement que l'on trouve dans les journaux commerciaux est souvent reléguée au second plan. Il faut utiliser tous les moyens possibles pour faire réfléchir le lecteur du journal, l'éduquer idéologiquement, et le rez-de-chaussée romanesque est asservi à cet objectif. Les romans-feuilletons des autres sous-genres publiés dans ce journal le sont peut-être pour ne pas rebuter le lectorat par un excès d'œuvres trop sérieuses, trop

---

<sup>295</sup> AYRES Ruby M., *The Ring that Fettered Her*, in *Daily Mirror*, annonce de publication du 01/06/1914 : « *It is a splendid example of the new type of serial which Daily Mirror began with "The Story of a Woman's Heart" and followed up with "The Husband She Bought."* The characters are living personalities, people of flesh and blood. They live in a world with which most of us are acquainted ; their emotions are our emotions. »

intellectuelles et éviter, ainsi, qu'il ne cherche à éteindre sa soif de fictions romanesques, au sens péjoratif de ce qualificatif, dans d'autres quotidiens.

Le faible nombre de récits patriotiques peut étonner de prime abord. En effet, et nous y reviendrons en détail plus loin, les années 1905-1914 sont des années de tensions internationales et notamment une période au cours de laquelle les relations de la France et de la Grande-Bretagne avec l'Empire allemand se dégradent. Si la fiction sérielle de presse peut être considérée, ainsi que tout roman "populaire", comme « [...] une chambre d'enregistrement des mentalités collectives [...] »<sup>296</sup>, comme « [...] une sorte d'épuration des représentations collectives, dans laquelle seraient lisibles les symboles, les valeurs ou les topoï constitutifs de ce qu'Alphonse Dupront appelait la "psyché collective" »<sup>297</sup>, nous pouvons alors conclure que la germanophobie des populations française et britannique dans les années qui précèdent le conflit n'est pas un sentiment aussi puissant qu'on l'a bien souvent dit, et qu'en France le sentiment de revanche et le souvenir des provinces perdues n'ont pas, ou plus, une place importante dans le discours social<sup>298</sup>, même dans une période de tensions avec l'ennemi dit héréditaire.

*Le Petit Parisien* publie quatre romans-feuilletons patriotiques, deux qui sont clairement identifiés comme tels, *Cœur de Française*, qui est qualifié de « Grand roman patriotique »<sup>299</sup> dans une annonce de publication du 02/05/1912 et *L'Alsacienne*, sous-titré « Grand roman patriotique »<sup>300</sup>, les deux autres, *Serrez vos rangs !* et *Soldats de demain* étant sous-titrés « Grand roman d'actualité »<sup>301</sup>, et « Grand roman contemporain »<sup>302</sup>. Si les annonces de publication des quatre récits ne laissent planer aucun doute quant au fait que leur contenu est conforme à ce que l'on trouve dans un roman patriotique, c'est pourtant sur la dimension d'adéquation avec l'actualité que l'on met l'accent pour deux d'entre eux, comme l'indiquent les sous-titres utilisés ; peut-être faut-il voir là une manière, comme lorsqu'il s'agit de politique, de ne pas adopter une position idéologique trop franche, ou la traduction du fait que durant ces mois de l'avant-guerre, les questions patriotiques et donc, en France, le regain de la germanophobie, sont bien au cœur de l'actualité, même si on les met en scène avec prudence dans la fiction sérielle. Le lien avec l'actualité est parfois exposé de manière claire

---

<sup>296</sup> KALIFA Dominique, *Le roman "populaire" peut-il être source d'histoire*, in MIGOZZI Jacques (dir.), *Le roman "populaire" en question(s)*, Limoges, P.U.LIM, 1997, p. 602.

<sup>297</sup> *Ibid.*

<sup>298</sup> Marc Angenot définit le discours social comme « [...] tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société donné [...] » (« *Le discours social : problématique d'ensemble* », in *Cahiers de recherche sociologique*, vol.2, n°1, 1984, p. 20.)

<sup>299</sup> BERNÈDE Arthur, *Cœur de Française*, in *Le Petit Parisien*, du 14/05/1912 au 06/10/1912.

<sup>300</sup> BRUANT Aristide, *L'Alsacienne*, in *Le Petit Parisien*, du 01/02/1914 au 14/06/1914.

<sup>301</sup> BRUANT Aristide, *Serrez vos rangs!*, in *Le Petit Parisien*, du 14/01/1912 au 26/05/1912.

<sup>302</sup> MARY Jules, *Soldats de demain*, in *Le Petit Parisien*, du 28/11/1913 au 08/04/1914.

comme pour *Serrez vos rangs !* « [...] dont l'action se passe au Maroc, où nos petits soldats de France viennent de cueillir des lauriers<sup>303</sup> » ou pour *L'Alsacienne*, présentée comme « [...] la page la plus émouvante et la plus vécue des événements contemporains qui tiennent en haleine tout l'Europe...<sup>304</sup> »

Le nombre de fictions patriotiques publiées dans *Le Matin* et *L'Écho de Paris*, deux journaux qui n'hésitent pas à afficher des positions nationalistes claires, est assez curieusement faible puisque le premier n'en publie aucune et qu'il est possible d'en identifier une dans le second, *La voix des frontières*<sup>305</sup> de Lya Berger.

*Le Figaro* et *L'Humanité* ne publient aucune fiction patriotique tandis que *Le Petit Journal* publie un roman, qui, s'il n'est pas présenté comme patriotique, ne laisse guère de doute sur son contenu et ses intentions au vu de son titre : *Vive la France !* de Serge Basset<sup>306</sup>. L'auteur y met en scène l'audacieux et courageux capitaine Lestrigaut qui est prêt à tout pour le service de sa patrie et n'hésite pas, par exemple, à pénétrer en territoire annexé pour tenter de s'emparer des plans des forts allemands qui protègent la cité de Metz. *Le Petit Parisien* se distingue donc des pratiques des autres journaux français examinés et ses romans-feuilletons patriotiques, qui représentent plus de 20% des fictions qu'il publie, semblent illustrer une démarche volontaire.

Du côté britannique, un seul *serial* peut être considéré comme patriotique, durant cette période d'avant-guerre, dans les deux journaux que nous avons analysés ; il s'agit de *The English Girl*<sup>307</sup> d'Edmund B. d'Auvergne, récit sentimental dans lequel on trouve une intrigue d'espionnage centrée sur la lutte d'une jeune anglaise, Rhona Melrose, pour prouver l'innocence de son père, le capitaine Melrose, accusé d'avoir vendu des secrets à l'Empire allemand et mort du choc causé par sa dégradation.

L'idéologie patriotique est également présente dans quelques autres romans-feuilletons, mais uniquement sous forme de "relents", ce qui nous a conduit à ne pas les considérer comme des fictions patriotiques à part entière. C'est par exemple le cas de *Trompe-la-Mort*, récit d'aventures de Jules Mary<sup>308</sup> dans lequel des soldats français se conduisent en héros dans les déserts du Tchad, des *Liens invisibles*<sup>309</sup>, feuilleton sentimental de Victor Féli qui baigne par moments dans une atmosphère patriotique et évoque, dans sa dernière livraison, la probabilité d'une guerre au cours de laquelle la France pourrait reprendre les provinces volées en 1870, des *Travailleuses*, roman sentimental dans

---

<sup>303</sup> Annonce de publication du 09/01/1912.

<sup>304</sup> Annonce de publication du 27/01/1914.

<sup>305</sup> BERGER Lya, *La voix des frontières*, in *L'Écho de Paris*, du 28/03/1913 au 08/05/1913.

<sup>306</sup> BASSET Serge, *Vive la France !*, in *Le Petit Journal*, du 04/08/1912 au 09/10/1912.

<sup>307</sup> D'AUVERGNE Edmund B., *The English Girl*, in *Daily Mirror*, du 19/09/1912 au 29/10/1912.

<sup>308</sup> MARY Jules, *Trompe-la-Mort*, in *Le Petit Parisien*, du 25/10/1912 au 02/03/1913.

<sup>309</sup> FÉLI Victor, *Les liens invisibles*, in *L'Écho de Paris*, du 07/12/1913 au 31/12/1913.

lequel Arthur Bernède<sup>310</sup> dépeint la vie parfois difficile des ouvrières, mais également, par moments, celle de la caserne, et met en scène une jeune ouvrière très patriote qui se bat pour empêcher la désertion de son frère, manipulé par un être sans scrupules, à un moment où son pays a besoin de lui, et surtout de quatre romans-feuilletons publiés par *L'Humanité* en 1913 et durant le premier semestre de l'année 1914<sup>311</sup> : *Histoire d'un conscrit de 1813*<sup>312</sup>, *Waterloo*<sup>313</sup> et *Madame Thérèse*<sup>314</sup> du duo Erckmann-Chatrian et *La Débâcle*<sup>315</sup> d'Émile Zola. Les trois premiers romans font partie du genre « roman national », du nom de la collection de fascicules dans laquelle l'éditeur Hetzel a fait paraître plusieurs œuvres du même duo d'écrivains à partir d'avril 1865, et exaltent le sentiment national sous la forme de romans historiques à tendance réaliste, destinés à un public "populaire", qui relatent certains événements des guerres de la Révolution et de l'Empire en magnifiant souvent l'image de la France et des Français<sup>316</sup>. *La Débâcle*, roman historique réaliste publié en 1892, se déroule durant la guerre franco-prussienne et la seconde Commune de Paris. Zola y dénonce la guerre et ses horreurs et explique que, d'une certaine manière, c'est parce que le vrai patriotisme a été tué par le second Empire que la défaite de Sedan et la Commune ont pu se produire. Ces quatre récits se distinguent des romans-feuilletons patriotiques publiés par les autres journaux de notre corpus par le fait qu'ils n'ont pas de lien direct avec l'actualité, relatant des événements parfois très lointains. Cependant, il nous semble évident qu'ils acquièrent une force nouvelle lorsque le journal les publie, grâce au contexte du moment ; ils peuvent aisément être actualisés par leurs lecteurs et on peut notamment imaginer que la lecture de *La Débâcle* doit prendre un sens nouveau, en juillet 1914, lorsque le contexte international se dégrade fortement.

Pour terminer ce rapide panorama de l'offre romanesque sérielle publiée par les journaux de notre corpus entre janvier 1912 et début août 1914, nous voudrions aborder deux questions : la part de traductions et celles des inédits. Les trois grands quotidiens "populaires" français ne publient que des œuvres d'auteurs français, sauf un roman d'aventures traduit de l'anglais dans *Le Matin*, *Le trésor du temple*<sup>317</sup>. *L'Humanité*, *Le Figaro* et *L'Écho de Paris* font, pour leur part, une place plus ou

---

<sup>310</sup> BERNÈDE Arthur, *Les travailleuses*, in *Le Petit Parisien*, du 05/10/1913 au 11/02/1914.

<sup>311</sup> On peut aussi citer *Fleurette* d'Émile Pouget, dont la publication débute dans *L'Humanité* le 10/07/1914 mais est définitivement interrompue le 02/08.

<sup>312</sup> ERCKMANN-CHATRIAN, *Histoire d'un conscrit de 1813*, in *L'Humanité*, du 25/01/1913 au 06/03/1913.

<sup>313</sup> ERCKMANN-CHATRIAN, *Waterloo*, in *L'Humanité*, du 07/03/1913 au 25/04/1913.

<sup>314</sup> ERCKMANN-CHATRIAN, *Madame Thérèse*, in *L'Humanité*, du 04/03/1914 au 09/04/1914.

<sup>315</sup> ZOLA Émile, *La Débâcle*, in *L'Humanité*, débutée le 25/05/1914 et interrompue définitivement le 02/08/1914.

<sup>316</sup> Ils sont parfois considérés comme des récits patriotiques mais ils sont davantage, selon nous, des romans historiques avec des "relents" patriotiques car l'idéologie patriotique ne domine pas l'ensemble de leurs structures narratives et actanciennes.

<sup>317</sup> LYONS Joseph & RALEIGH Cecil, *Le trésor du temple*, adapté de l'anglais par Henri Huart, in *Le Matin*, du 13/03/1913 au 07/04/1913.

moins importante aux œuvres d'auteurs étrangers qui sont traduites spécialement pour la publication en roman-feuilleton ou dont les traductions existent déjà. Ainsi, quatre des trente feuilletons parus dans *L'Humanité* selon les critères que nous avons retenus, sont des traductions d'œuvres étrangères : un du danois, un du russe, un de l'allemand, un de l'anglais (l'auteur étant américain) ; six des 21 parus dans *Le Figaro*, avec un de l'arabe, un du russe et quatre de l'anglais ; et vingt des 45 parus dans *L'Écho de Paris* avec un du russe et 19 de l'anglais (avec essentiellement des auteurs anglais, mais également trois irlandais et un australien). Sur la période, le *Daily Mirror* ne publie que des *serials* écrits par des auteurs anglais et le *Daily Express* une traduction d'œuvre française<sup>318</sup>.

Ces traductions sont autant de récits qui ne sont pas écrits spécialement pour les journaux qui les publient et y diminuent donc d'autant la part des inédits. Au contraire des grands quotidiens d'information qui publient quasi uniquement des œuvres inédites et insistent sur cet argument publicitaire dans les annonces de publication ou en ajoutant le sous-titre « roman inédit » à ces mêmes œuvres, les journaux qui insèrent des traductions ou des romans déjà publiés en volumes et simplement découpés en tranches publient davantage des feuilletons-romans comme aux premiers temps de l'introduction du roman dans la presse française, avant que le roman-feuilleton ne se constitue en genre. C'est dans *L'Humanité* que la part d'inédits est de loin la plus faible puisqu'outre les traductions, le journal ne publie dans son rez-de-chaussée romanesque que très peu d'œuvres écrites spécialement pour lui, cette situation s'expliquant vraisemblablement par l'impossibilité de commander des récits à cause d'une situation financière très compliquée ; une part non négligeable a été écrite au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>319</sup>, l'essentiel quelques années avant qu'elles ne soient publiées en feuilletons, et sur la période, seules quatre sont présentées comme des romans-feuilletons inédits : *Epaves de Paris*<sup>320</sup> et *Nico*<sup>321</sup> d'Émile Pouget, *La houle* d'Émile Moselly<sup>322</sup> et *L'expérience du docteur Lorde* de Cyril-Berger<sup>323</sup>.

En ce qui concerne les grands quotidiens « populaires » britanniques, la part des inédits est moins évidente à déterminer car les *serials* ne sont jamais sous-titrés comme le sont les romans-feuilletons. Il est tout de même possible de déterminer la primeur constituée par la publication du *serial* en examinant les informations livrées par les annonces de publication. Œuvres qui sont les

---

<sup>318</sup> *The Mystery of The Rue de Babylone, adapted from the French of Marcel Guillain by John N. Raphael, in Daily Express, du 01/01/1914 au 18/02/1914.*

<sup>319</sup> On en trouve par exemple une d'Honoré de Balzac, deux de Guy de Maupassant, deux d'Émile Zola, trois d'Erckmann-Chatrian, une d'Alfred de Vigny.

<sup>320</sup> POUGET Émile, *Epaves de Paris, in L'Humanité, du 10/02/1912 au 07/07/1912.*

<sup>321</sup> POUGET Émile, *Nico, in L'Humanité, du 25/01/1913 au 16/06/1913*

<sup>322</sup> MOSELLY Émile, *La houle, in L'Humanité, du 27/06/1913 au 11/07/1913*

<sup>323</sup> CYRIL-BERGER, *L'expérience du docteur Lorde, in L'Humanité, du 12/12/1913 au 11/03/1914.*

résultats d'un premier travail d'écriture de l'auteur<sup>324</sup>, collaboration exceptionnelle de deux auteurs pour l'écriture d'une fiction<sup>325</sup>, récits écrits à l'occasion d'un concours organisé par le journal<sup>326</sup>, fictions présentées comme des exemples d'un nouveau type de récits dont la publication a été inaugurée par le journal<sup>327</sup>, *serials* clairement identifiés comme ayant été écrits pour le journal<sup>328</sup> et donc, on peut l'imaginer, sur commande, autant de cas de figure qui permettent de considérer les récits qui y correspondent comme inédits et d'établir un comptage pour les deux journaux étudiés. Dix des 17 *serials* parus dans le *Daily Mirror* sur la période répondent à l'une des formules ci-dessus, six des 19 parus dans le *Daily Express*. Pour les autres *serials*, il n'existe pas d'indices clairs, mais le fait que certaines plumes sont récurrentes sur la période permet d'imaginer que ces dernières écrivent pour le journal et donc que leurs œuvres sont des inédits. Si l'on tient compte de ce dernier point, le total se monte à quatorze *serials* sur 17 au moins dans le *Mirror* et huit sur 19 au moins dans l'*Express*.

Nous pensons que la différence entre les journaux à grand tirage des deux pays en ce qui concerne la mise en avant du caractère inédit des fictions qu'ils publient est peut-être due au fait que les lecteurs des deux quotidiens britanniques savent très bien qu'ils ne publient que des inédits, la publicité devant alors se faire sur d'autres terrains.

Au total, on remarque que par-delà les frontières géographiques, les quotidiens "populaires" à gros tirage présentent certaines caractéristiques communes en ce qui concerne la littérature sérielle qu'ils publient : un genre sentimental largement prédominant avec toutefois des différences nationales, des récits écrits dans leur quasi-totalité par des auteurs nationaux et une forte proportion d'inédits ce qui suppose des dépenses conséquentes pour alimenter la rubrique de la fiction sérielle.

---

<sup>324</sup> CARR SMITH Gertrude, *Skin Deep*, in *Daily Mirror*, du 05/03/1912 au entre le 27/05 et le 31/05/1912 ; SHUTE John, *The Bullion Baby*, in *Daily Mirror*, du 21/08/1912 au 18/09/1912.

<sup>325</sup> PARKER Oscar & EDGE Spencer, *The Great God Chance*, in *Daily Mirror*, du 01/02/1912 au 04/03/1912.

<sup>326</sup> HEMINGWAY R.D. & DE HALSALLE Henry, *Three Gentlemen from New Caledonia*, in *Daily Express*, du 21/04/1914 au 16/06/1914 ; COSENS Dorothy, *The Spider's Web*, in *Daily Express*, du 17/06/1914 au 07/08/1914 ; ANONYME, *If money were all*, in *Daily Express*, du 08/01/1912 au 29/02/1912. Dans les deux premiers cas, il s'agit de proposer des fictions au journal avec, à la clé, une gratification financière et une publication ; dans le troisième cas, le concours propose aux lecteurs de trouver un titre au *serial* dont la publication a été débutée et le lecteur qui trouve le meilleur titre est récompensé par un prix de £100.

<sup>327</sup> Le 01/06/1914, dans une annonce concernant la publication du *serial The Ring That Fettered Her* (AYRES Ruby M., du 01/06/1914 au 17/07/1914), *The Rambler*, rédacteur de la rubrique *This Morning's Gossip* du *Daily Mirror*, parle du « [...] nouveau type de *serial* [...] » (« [...] *new type of serial* [...] ») inauguré avec *The Story of a Woman's Heart* (auteur anonyme, du 04/03/1914 au 23/04/1914), poursuivi avec *The Husband She Bought* (CRAWFORD Alexander, du 23/04/1914 au 01/06/1914) et considère le *serial* à venir comme un parfait exemple de ce nouveau type. Le *serial* qui suivra, *Pamela Chestwynd* (SIMMINS Meta, du 17/07/1914 au 03/08/1914) est classé, lui aussi, dans ce nouveau type.

<sup>328</sup> STANTON Coralie & HOSKEN Heath, *Paved with Gold* in *Daily Mirror*, du 29/10/1912 au entre le 28/01 et le 30/01/1912 ; STANTON Coralie & HOSKEN Heath, *No Choice*, in *Daily Mirror*, du 04/08/1913 au 16/10/1913 ; EDWARDS Arthur Langley, *The L. & N. C. Railway*, in *Daily Mirror*, du 16/10/1913 au 04/12/1913 ; PROCTOR Charles, *Forasmuch as This Man and This Woman*, in *Daily express*, du 01/05/1912 au 25/06/1912 ; AYRES Ruby M., *The Uphill Road*, in *Daily Express*, du 06/09/1912 au 17/10/1912 ; VERNON John, *The Crystal Miniature*, in *Daily Express*, du 13/02/1913 au 03/04/1913.

Au chapitre des différences, une politique moins ciblée sur le public féminin dans les deux journaux anglais considérés et une production qui apparaît plus dynamique puisqu'elle fait preuve d'originalité dans ce qui constitue le socle des deux productions nationales, la série sentimentale. Comme nous l'avons précisé, les intrigues des *serials* publiés dans le *Daily Mirror* et le *Daily Express* qui dépendent de cette série sont nettement plus complexes que celles des romans-feuilletons sentimentaux publiés dans les trois quotidiens "populaires" français à grand tirage de notre corpus de référence et la visibilité plus franche du mélange de deux sous-genres à partir duquel les premiers sont construits la plupart du temps nous semble être l'indice d'une production sérielle plus moderne, dans l'ensemble, que celle de la presse française.

Il nous reste à nous pencher sur un dernier élément pour compléter notre analyse de la fiction sérielle de presse française et britannique à la fin de la Belle Époque, élément capital mais qui est le plus difficile à étudier : les feuilletonistes<sup>329</sup>.

### **C. Être feuilletoniste en France et en Grande-Bretagne à la fin de la Belle Époque.**

Nous souhaitons aborder ici deux questions essentielles au sujet des auteurs de romans-feuilletons et de *serials*. Première question, celle de l'identité de ces feuilletonistes français et britanniques qui écrivent les fictions sérielles pour la presse à la fin de la Belle Époque. Pour y répondre, nous avons tout d'abord dressé un inventaire de tous les auteurs dont une ou plusieurs œuvres ont été publiées dans les journaux de notre corpus pour la période des 31 mois qui précèdent le déclenchement du Premier Conflit mondial<sup>330</sup>. Ensuite, il a été nécessaire de définir quels auteurs pouvaient être considérés comme feuilletonistes, c'est-à-dire comme producteurs réguliers de romans-feuilletons ou de *serials*, ce qui nous a amené à constituer une notice biographique pour chaque auteur répertorié. Il est parfois difficile de trouver des renseignements, même très lapidaires, sur certains de ces auteurs, et l'on s'aperçoit rapidement que ce sont ceux qui ont connu un certain succès pour lesquels il est possible de rassembler des informations précises. Nous avons choisi d'exclure les auteurs qui n'ont écrit qu'un très petit nombre de romans-feuilletons ou de *serials* au cours de leur carrière, cette production ne témoignant pas d'une activité suivie de feuilletoniste mais constituant vraisemblablement une réponse à des impératifs ponctuels de type alimentaires, à des demandes exceptionnelles de journaux ou un choix délibéré pour des raisons

---

<sup>329</sup> Dans la langue anglaise, c'est l'expression *serial writer* qui désigne habituellement le feuilletoniste. Nous utiliserons le terme feuilletoniste pour désigner les auteurs de romans-feuilletons comme les auteurs de *serials*.

<sup>330</sup> Tous ces noms peuvent être retrouvés en annexes 1 et 2 dans les inventaires des romans-feuilletons et *serials* publiés dans les dix journaux de notre corpus d'étude entre le 01/01/1912 et le 31/12/1920.

impossibles à déterminer<sup>331</sup>. Nous avons également exclu de notre questionnement les auteurs dont les journaux découpent les œuvres parues en volumes pour les débiter ensuite en livraisons dans le feuilleton, œuvres qui n'ont pas été écrites en suivant les impératifs du genre roman-feuilleton<sup>332</sup>. Nous n'avons tenu compte ni des feuilletonistes décédés avant le début des années 1910 puisque notre réflexion concerne les auteurs encore en activité à ce moment, ni des auteurs pour lesquels les renseignements disponibles étaient vraiment trop peu nombreux pour nous permettre d'affirmer qu'ils étaient des feuilletonistes réguliers au début des années 1910, c'est-à-dire des producteurs actifs entre 1910 et 1914 et souvent depuis quelques années auparavant<sup>333</sup>, ni de ceux qui débute leur carrière et ne peuvent pas encore être considérés comme feuilletonistes professionnels<sup>334</sup>. Enfin, nous avons accordé une attention particulière aux signatures afin d'identifier les pseudonymes<sup>335</sup> et les cas multi-pseudonymat<sup>336</sup>.

---

<sup>331</sup> Des auteurs connus pour être des romanciers "populaires" ne sont pas pour autant des feuilletonistes et publient avant tout leurs œuvres en fascicules ou en volumes. Certains écrivains "légitimes" s'adonnent parfois à l'écriture de romans-feuilletons mais ne peuvent être considérés comme feuilletonistes pour autant, tant la part représentée par ces œuvres sérielles est faible dans leur production globale. Il ne paraît ainsi guère pertinent de comparer des auteurs comme Émile Solari ou Jean Rameau, hommes de lettres reconnus par les instances littéraires légitimantes, à des romanciers "populaires" comme Jules Mary, Maxime Villemer ou Michel Zévaco.

<sup>332</sup> Cette pratique, on l'a vu, est essentiellement utilisée par *Le Figaro*, *L'Écho de Paris* et *L'Humanité* et concerne souvent, pour les deux premiers, des œuvres étrangères traduites et, pour le troisième, des romans d'auteurs classiques de la littérature française comme par exemple Émile Zola, Guy de Maupassant ou Alfred de Vigny.

<sup>333</sup> Il nous a été difficile de trouver des informations précises au sujet de l'activité de certains auteurs publiés dans les journaux de notre corpus entre janvier 1912 et début août 1914 et de déterminer, donc, s'ils pouvaient être considérés comme des feuilletonistes, tout au moins pour la période considérée, car il est parfois possible de le faire pour les années suivantes. Ainsi Pierre Vernou donne-t-il un roman-feuilleton au *Matin* (interrompu le lendemain) le 31 juillet 1914, le duo René Bures et Jacques Ferlan deux à ce même journal (un en 1913 et un en 1914), mais nous avons choisi de ne pas les considérer comme feuilletonistes à cette date, car manquant des données au sujet de leur activité d'écriture antérieure que pourraient peut-être donner des dépouillements de presse que nous n'avons pas été en mesure de mener. *A contrario* Gyp qui ne donne qu'un feuilleton romanesque au *Matin* en 1912, René Vincy qui donne un roman-feuilleton au *Petit Parisien* dont la publication est commencée le 01/08/1914 mais arrêtée dès le lendemain ou, du côté britannique, des auteurs comme Andrew Loring ou Tom Gallon qui ne donnent chacun qu'un *serial* au *Daily Express* entre janvier 1912 et août 1914 peuvent être considérés comme feuilletonistes actifs à la fin de la Belle Époque car nous avons pu déterminer une activité remontant au minimum aux années 1909-1910.

<sup>334</sup> C'est par exemple le cas de Maxime La Tour, pseudonyme de Julien Priollet dont *Le Matin* publie *La Petite Magg* entre le 21/05/1913 et 20/10/1913. Jusqu'à ce moment, et depuis le début des années 1900, cet auteur semble n'avoir travaillé que pour le théâtre, en collaboration avec son frère Marcel à partir de 1908-1909, et ne commencer à écrire des fictions sérielles pour la presse qu'avec cette *Petite Magg*.

<sup>335</sup> Sur la question du pseudonyme dans l'univers de la littérature "populaire", on peut consulter GOMEL Jean-Paul, « Pseudonymes », in COMPÈRE Daniel (dir.), *Dictionnaire du roman populaire francophone*, Paris, Nouveau Monde, 2007, p. 355-356 et MOMBERT Sarah, « Profession : romancier populaire », in ARTIAGA Loïc (dir.), *Le roman populaire 1836-1960*, Paris, Autrement, 2008, p. 63-64.

<sup>336</sup> Ainsi Paul Breynat donne-t-il, sur la période, et toujours au *Petit Journal*, deux romans-feuilletons signés du pseudonyme Paul Bertnay (*Toto*, du 03/10/1912 au 10/03/1913 et *Nichée de fauves*, du 05/03/1914 au 26/07/1914) et deux autres signés du pseudonyme Pierre Borel (*L'amie de Claudie*, du 24/03/1912 au 28/04/1912 et *Le Galion*, du 11/05/1913 au 10/06/1913). On peut remarquer que les fictions signées Bertnay sont longues, 159 et 143 livraisons, alors que celles signées Borel sont courtes, 36 et 31. Heath Hosken signe pour sa part, sur la même période, quatre *serials* en duo avec Coralie Stanton (deux dans le *Daily Mirror*, *Paved with Gold* du 29/10/1912 au 29/01/1913 et *No choice*, du 04/08/1913 au 16/10/1913, et deux dans le *Daily Mail*, *Every Woman's Sin*, du 18/07/1912 au 22/10/1912 et *The Heart's Measure*, du 31/10/1913 au 12/02/1914) mais également deux autres sous le pseudonyme Pierre Costello dans le *Daily Mail* (*One Never Knows*, du 20/02/1913 au 22/05/1913 et *Retaliation*, du 29/04/1914 au 01/08/1914).

Seconde question, celle des feuilletonistes maison, ces auteurs dont les journaux s'assurent les services sur un temps plus ou moins long et que l'on repère avant tout par le fait qu'ils donnent plusieurs œuvres au même journal sur une période assez courte. Ce statut induit notamment des modifications des conditions de travail de ces auteurs et de mise en scène de leur production dans l'espace du journal qu'il nous faut examiner. Même si notre première interrogation sur l'identité des feuilletonistes concerne uniquement, à ce point de notre réflexion, les deux années et demie qui précèdent le déclenchement du conflit, il nous paraît plus cohérent d'étudier la notion d'auteur maison sur l'ensemble de notre période de référence (1912-1920) ; nous insisterons, si nécessaire, sur les modifications éventuelles de la composition des équipes de feuilletonistes durant les années de guerre et de l'immédiat après-guerre.

## 1. Sociologie des feuilletonistes.

En suivant les critères de sélection mentionnés précédemment, nous avons établi une liste de 33 signatures françaises et 17 britanniques renvoyant à des auteurs pouvant être considérés comme étant des feuilletonistes, c'est-à-dire des écrivains qui, sur la période, produisent de manière non occasionnelle des œuvres qui répondent aux critères et impératifs du genre "feuilletonesque". Nous avons étudié ces auteurs à l'aide d'une grille d'analyse composée de neuf entrées<sup>337</sup> afin de faire ressortir, s'il existe, le portrait type du feuilletoniste de la fin de la Belle Époque pour chacun des deux pays. Nous avons d'abord étudié, sur la période donnée, les feuilletonistes français identifiés dans les sept journaux étudiés, puis les feuilletonistes britanniques identifiés dans les trois *Dailies*, et enfin comparé les données concernant les feuilletonistes français et britanniques publiés dans les grands quotidiens "populaires" de notre corpus, *Écho de Paris*<sup>338</sup> compris.

### a. Les feuilletonistes français<sup>339</sup>.

Le recours au pseudonymat est connu pour être une pratique très courante dans le monde du roman-feuilleton et, plus largement, dans l'univers de la littérature "populaire". Lorsque nous avons vérifié si chacune des 33 signatures de feuilletonistes retenues renvoyait à un état-civil

---

<sup>337</sup> Signature associée aux romans-feuilletons/*serials* publiés ; si cette signature renvoie à l'identité véritable, recherche des pseudonymes connus et si cette signature est un pseudonyme, recherche de l'identité véritable ; sexe ; dates de naissance et de décès ; lieu de naissance ; âge en 1912 ; origine sociale ; éléments notables concernant l'activité professionnelle avant le passage à l'écriture romanesque, activité parfois poursuivie. C'est la même grille que nous avons utilisée dans la suite de notre réflexion.

<sup>338</sup> Puisque nous considérons la notion de feuilletoniste maison sur l'ensemble de la période couverte par notre étude et que ce journal devient un journal à tirage de masse durant la guerre.

<sup>339</sup> Le détail des renseignements fournis par notre analyse est disponible dans le tableau en annexe 4.

véritable, nous avons constaté que 18 étaient des pseudonymes, soit plus de la moitié d'entre elles. Ce ratio est probablement inférieur à la réalité puisque nous n'avons pas pu déterminer, par exemple, si deux signatures d'auteurs pour lesquels nous n'avons trouvé aucun renseignement précis, Jean d'Aléria et Maryo Olivier, étaient ou non des pseudonymes ; elles en ont toutefois les formes. Le phénomène le plus significatif est le recours à des pseudonymes masculins ou asexués par les six femmes de l'échantillon<sup>340</sup> mais un autre élément récurrent apparaît : la proximité, à différents degrés, entre le pseudonyme et l'identité véritable : Aristide Bruant / Aristide Bruand ; Paul Bertnay / François-Xavier-Louis-Paul Breynat (anagramme) ; Georges Maldague / Joséphine Maldague ; etc. Les recherches effectuées sur les 13 signatures de feuilletonistes renvoyant de manière certaine à des identités véritables montrent que la plupart de ces derniers utilisent aussi le pseudonymat et que les auteurs de romans-feuilletons qui n'y ont pas recours sont minoritaires. Les pseudonymes peuvent être utilisés par un auteur comme un moyen commode de différencier une production de type industriel, commercial, difficilement assumée, d'une production désintéressée, signée du nom véritable, et cela afin de ne pas ternir sa réputation auprès du public considéré comme lettré et des instances littéraires légitimantes, mais il nous semble que ces cas de figure doivent être assez rares car les feuilletonistes très actifs écrivent uniquement, la plupart du temps, de la littérature "populaire". Par contre, ils signent fréquemment des romans-feuilletons de leur nom véritable et de leur(s) pseudonyme(s) et ces identités multiples constituent peut-être une forme de stratégie commerciale qui leur permet d'écrire pour différents journaux ou revues, un contrat avec un de ces derniers concernant une seule des signatures à la fois, ou de sectoriser leur production en attribuant une identité à chacun des secteurs pour lesquels ils écrivent (romans-feuilletons pour journaux et/ou fascicules, romans "populaires" en volumes) ou à chaque sous-genre pratiqué. La publication, dans un même journal, de fictions sérielles d'un même auteur mais sous des signatures différentes peut également être considérée par ce journal comme une solution pour agrandir virtuellement son équipe de feuilletonistes et donner ainsi à son public une impression de variété de la rubrique plus importante qu'elle ne l'est en réalité. Julien Priollet raconte par exemple que le journal *Le Matin* lui a demandé d'adopter un pseudonyme et qu'il a choisi celui-ci dans une liste que lui a fourni son ami André Doderet<sup>341</sup>. Compte tenu des deux signatures utilisées par Paul Breynat sur la période (Paul Bertnay et Pierre Borel), et des deux personnes que dissimulent les pseudonymes Cyril-Berger et Delly, les 33 signatures nous amènent donc à considérer, en réalité, 34 auteurs.

---

<sup>340</sup> Voir le paragraphe suivant pour le détail.

<sup>341</sup> CHARENSOL Georges, « *Maîtres du roman populaire. Les illustres inconnus. 8. – Maxime La Tour, Jean Demais, Marcel Priollet* », in *Les Nouvelles littéraires*, n°461, le 15/08/1931.

Nous avons pu déterminer de manière formelle le sexe de 32 des 34 feuilletonistes retenus et les auteurs masculins sont au nombre de 26, soit plus de 80% de la population sexuellement identifiée et plus de 75% de l'échantillon total. Nous avons finalement considéré le duo fraternel Delly comme un seul et même auteur féminin puisqu'il est reconnu qu'en réalité c'est Marie, la sœur, qui écrivait seule la quasi-totalité des œuvres<sup>342</sup>. Notre échantillon, réduit à 33 auteurs, comporte six femmes feuilletonistes clairement identifiées bien qu'en première lecture il ne paraisse être composé que d'hommes car quatre de ces six auteuses cachent leur féminité derrière des pseudonymes que l'on peut qualifier d'asexués (Delly, Trilby, Gyp, Ely Montclerc) et deux derrière des pseudonymes masculins (Georges Maldague, Maxime Villemer) pour signer leurs récits<sup>343</sup>. Ces six femmes sont donc largement minoritaires. Cependant, comme le rappelle Anne-Marie Thiesse<sup>344</sup>, au début du siècle, les femmes ne représentent que 2 à 3% de l'ensemble des écrivains français ce qui rend leur présence dans notre échantillon plutôt importante par rapport à ce qu'elle est dans le monde des lettres en général. Même si l'écriture de romans-feuilletons apparaît comme une activité éminemment masculine, comme tous les autres types d'écriture, elle est un secteur où l'écriture féminine, même déclassée, peut s'exprimer plus facilement.

En ce qui concerne l'âge des auteurs de notre échantillon en 1912, il nous a été possible de le déterminer pour 26 d'entre eux<sup>345</sup>. L'âge moyen de ces derniers est de 53 ans et demi, hommes et femmes confondus ; il est de 52 ans pour les six auteurs féminins et de quasiment 54 ans pour les vingt auteurs masculins. Six hommes, soit 30% de l'échantillon masculin pour lequel nous avons des informations, sont âgés de plus de 60 ans en 1912 et un auteur, Charles Mérouvel a 80 ans à cette date ; huit feuilletonistes masculins ont entre 50 et 60 ans ce qui fait que 70% de l'échantillon masculin est âgé de 50 ans ou plus. Chez les six femmes, deux ont plus de 60 ans, la doyenne étant Maxime Villemer, âgée de 71 ans en 1912, et deux ont entre 50 et 60 ans ce qui amène la proportion des plus de 50 ans à deux tiers de l'échantillon féminin. L'auteur le plus jeune de l'échantillon renseigné est Jean de La Hire, âgé de 34 ans, ses homologues féminins étant M. Delly et Trilby, âgées toutes deux de 37 ans. Les feuilletonistes de la fin de la Belle Époque sont donc globalement des auteurs d'âge mûr qui écrivent depuis une vingtaine d'années pour la plupart<sup>346</sup>, soit depuis le début

---

<sup>342</sup> Huit des neuf fictions "delliennes" publiées dans *L'Écho de Paris* entre 1912 et 1920 sont d'ailleurs signées M. Delly, le M. étant l'initiale du prénom Marie.

<sup>343</sup> Il est possible que les signatures Jean d'Aléria et Maryo Olivier dissimulent des auteurs de sexe féminin.

<sup>344</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 194.

<sup>345</sup> 27 en réalité mais comme nous l'avons expliqué, nous "réduisons" le duo Delly à la seule activité de Marie.

<sup>346</sup> Nous avons tenu compte de la date de parution du premier roman-feuilleton que nous avons identifié pour chaque auteur.

des années 1890, certains même depuis les années 1870 comme Jules Mary, Paul Bertnay, Charles Mérouvel ou Georges Ohnet.

Les origines sociales présentent une certaine variété. Pour les 19 auteurs pour lesquels nous avons pu déterminer le métier du père, nous avons obtenu, en suivant les catégories d'Anne-Marie Thiesse<sup>347</sup>, deux auteurs issus de l'aristocratie, un de la grande bourgeoisie, six de la bourgeoisie intellectuelle, quatre de la bourgeoisie des affaires, deux de la petite bourgeoisie et quatre des classes "populaires". La grande bourgeoisie se rapprochant plus des modes de vie de l'aristocratie, ce sont donc les deux tiers de l'échantillon pour lequel nous disposons des renseignements utiles (12 auteurs sur 19) qui appartiennent à la petite et moyenne bourgeoisie.

Les informations relatives au lieu de naissance, rassemblées pour 24 des 33 auteurs que nous considérons comme feuilletonistes, montrent que seuls quatre d'entre eux sont nés à Paris : Allix Dalmont, Gaston Leroux, Georges Ohnet et Charles Foley. Les feuilletonistes nés en province sont essentiellement venus au monde dans des petites villes ou des bourgs et la province proche de Paris n'est en rien surreprésentée ; on pourrait donc dire que les feuilletonistes de notre échantillon sont surtout originaires de régions éloignées de la capitale. Deux auteurs sont nés en Corse, Henri Kéroul et Michel Zévaco et un en Afrique du Nord, Léon Sazie. L'enquête menée par Anne-Marie Thiesse sur les romanciers "populaires" de la Belle Époque offre des résultats comparables<sup>348</sup> : environ 80% des auteurs de son échantillon d'étude sont nés en province et plus des trois quarts dans un village ou une petite ville. L'historienne rappelle qu'il est plus commode, pour celui ou celle qui veut se lancer dans une carrière littéraire, d'être natif de Paris, ville où tout se décide, car il est alors plus facile de constituer le capital social nécessaire ; la forte proportion d'auteurs de naissance provinciale dans le monde de la littérature "populaire" et dans celui du roman-feuilleton en particulier semble donc s'expliquer en partie par les difficultés, voire l'impossibilité, pour les non-parisiens, d'avoir des ambitions plus élevées.

Lorsque l'on s'intéresse à l'activité professionnelle avant le passage à l'écriture romanesque, activité continuée pendant plus ou moins longtemps ou abandonnée, on note plusieurs récurrences. Nous sommes parvenus à trouver les informations relatives à cette donnée pour 27 des 33 auteurs et ce qui apparaît en premier lieu est une part importante d'auteurs qui ont fait un passage plus ou

---

<sup>347</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 185. Nous avons donné le détail de ces catégories en introduction des tableaux synthétisant notre étude sociologique des auteurs en annexe 4.

<sup>348</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 187 et « *Les infortunes littéraires. Carrières de romanciers populaires à la Belle Époque* », *in op. cit.*

moins long par le journalisme ; ils sont neuf, soit plus du quart de l'échantillon total. Si le cas de Gaston Leroux, avocat qui devient journaliste à *L'Écho de Paris*, puis au *Matin*, grand reporter pour ce même journal, et inventeur du reporter Joseph Joséphin dit Boitabille, futur Rouletabille, est le plus connu, des feuilletonistes renommés de la Belle Époque comme Georges Ohnet, Jules Mary, Paul Bertnay/Pierre Borel ou Pierre Sales ont également été journalistes avant d'écrire leur premier roman-feuilleton. Yves Olivier-Martin rappelle ainsi que c'est « [...] l'activité journalistique qui déclencha chez certains auteurs [...] l'éveil de la vocation littéraire » et rapporte des propos de Marcel Allain, auteur ultra-prolifique à partir des années 1910, qui considérait le journalisme comme « [...] une excellente école de technique romanesque [...] qui] enseigne la concision [...], la visualisation des scènes et la dramatisation de la vie<sup>349</sup>. » Autre récurrence, moins flagrante mais significative, quatre auteurs ont suivi des études de droit et sont parfois devenus avocats (Charles Mérouvel, Gaston Leroux, Georges Ohnet, Paul Bertnay/Pierre Borel). Enfin, une bonne part des feuilletonistes de notre échantillon (onze des 27 auteurs renseignés) ont débuté leur vie professionnelle comme écrivains que ce soit avec un roman-feuilleton ou une parution en volume. Le sexe est ici déterminant puisque les six femmes de l'échantillon sont dans ce cas.

Au final, ce qui frappe le plus, c'est la réelle homogénéité de cet échantillon de feuilletonistes du début des années 1910. Il est donc tout à fait possible de dresser un profil type du feuilletoniste français de la fin de la Belle Époque. Il s'agit le plus souvent d'un homme, et s'il l'on tient compte du fait que les feuilletonistes féminins dissimulent fréquemment leur identité sexuée sous des pseudonymes masculins, le feuilletoniste de notre échantillon se présente donc au lectorat comme un homme dans la quasi-totalité des cas. Cet homme est d'âge mûr, puisqu'il a plus de 50 ans en moyenne, il est plutôt issu de la petite et de la moyenne bourgeoisie, il écrit fréquemment des romans-feuilletons depuis une vingtaine d'années et, assez souvent, il est ou a été journaliste. Enfin, il utilise un ou plusieurs pseudonymes pour signer tout ou partie de ses œuvres.

#### **b. Les feuilletonistes britanniques.**

Il est beaucoup plus difficile, dans l'ensemble, de rassembler des informations précises au sujet des feuilletonistes britanniques publiés dans les trois *Dailies*. Hormis les quelques auteurs qui ont connu une carrière longue et se sont révélés prolifiques, les renseignements disponibles sont souvent absents ou extrêmement succincts. C'est, encore plus que dans le cas français, l'accumulation de nombreuses bribes d'information trouvées au hasard de dépouillements de presse,

---

<sup>349</sup> OLIVIER-MARTIN Yves, *Histoire du roman populaire en France*, Paris, Albin Michel, 1980, note infrapaginale n°3, p. 150.

de sites, de bases de données spécialisés<sup>350</sup> ou d'ouvrages d'époque qui nous a permis d'obtenir quelques éléments utiles. Les dépouillements auxquels s'est livré Richard Simms pour le *Daily Mail*, *l'Evening News*<sup>351</sup> et *The Star*<sup>352</sup> nous ont permis de vérifier que certains auteurs ayant été publiés dans les journaux de notre corpus entre 1912 et 1914 étaient actifs depuis quelques années et pouvaient donc être considérés comme des *serial writers* à part entière.

Les informations recueillies au sujet des 17 signatures retenues comme étant celles d'auteurs réguliers de *serials* nous ont permis d'identifier cinq femmes et dix hommes<sup>353</sup>, deux signatures masculines étant en réalité des pseudonymes d'auteurs déjà comptabilisés sous leur véritable identité (Paul Urquart pour Ladbroke Black et Pierre Costello pour Heath Hosken). En ce qui concerne, plus globalement, l'utilisation du pseudonymat, cinq signatures sont des *alias*, soit un tiers environ de l'échantillon renseigné : Paul Urquart, Pierre Costello, Alexander Crawford, Coralie Stanton et Andrew Loring.

Nous avons trouvé les dates de naissance de quatorze des quinze feuilletonistes et la moyenne d'âge en 1912 est de quarante ans avec seulement un auteur âgé de plus de cinquante ans, Andrew Loring, cinq dont l'âge est compris entre quarante et cinquante ans, six dont l'âge se situe entre trente et quarante ans et une auteure de moins de trente ans, Ruby M. Ayres. La moyenne d'âge, à cette date, des quatre femmes pour lesquelles nous avons trouvé la date de naissance, est de 33 ans, et celui des dix hommes de 42 ans, soit un écart assez important entre les deux sexes qui n'apparaît pas chez les feuilletonistes français ; les *serial writers* sont également bien plus jeunes que ces derniers, surtout les femmes.

Le lieu de naissance a été déterminé pour quatorze feuilletonistes. Douze sont nés au Royaume-Uni dont quatre à Londres (Coralie Stanton, Alexander Crawford, Ruby M. Ayres et Tom Gallon) et un en Irlande (Henry de Vere Stacpoole). Deux sont nés aux États-Unis : Andrew Loring, qui est américain, et Elizabeth York Miller qui sera naturalisée britannique en 1934. Comme en France, les *serial writers* britanniques sont donc en majorité nés en-dehors de la capitale du royaume.

En ce qui concerne l'origine sociale, nous disposons de peu de données. Pour les six auteurs au sujet desquels nous avons trouvé des informations, trois sont les enfants d'un homme d'Eglise (Ladbroke Black, Henry de Vere Stacpoole et Kate Horn), une est la fille d'un architecte (Ruby M. Ayres), un autre le fils d'un ingénieur (Tom Gallon) tandis que le dernier est le fils du principal d'une fondation scolaire (Andrew Loring). Ces feuilletonistes sont donc issus de la bourgeoisie

---

<sup>350</sup> Essentiellement *WorldCat Identities* (<http://www.worldcat.org/identities/>), *The FictionMags Index* (<http://www.philsp.com/homeville/fmi/a4.htm>) ou *Bear Alley Books* (<http://bearalley.blogspot.fr/>).

<sup>351</sup> Consultables à cette adresse : <http://eveningnews.atwebpages.com/>.

<sup>352</sup> Consultables à cette adresse : <http://thestarfictionindex.atwebpages.com/fiction.htm>.

<sup>353</sup> Voir tableau en annexe 4.

intellectuelle. Le fait que Coralie Stanton ait suivi un cursus scolaire qui l'a faite passer par Paris et Heidelberg peut nous inciter à penser que sa famille devait appartenir à un milieu aisé.

Même rareté des informations au sujet de la profession exercée avant le passage à l'écriture de *serials* ou en même temps que celle-ci. Sur les neuf auteurs pour lesquels nous disposons d'informations de carrière, quatre sont passés par le journalisme (Elizabeth York Miller, Heath Hosken, Ladbroke Black et Andrew Loring), un est médecin naval (Henry de Vere Stacpoole), un a été employé de bureau et huissier dans une école (Tom Gallon), un autre consul américain en Grande-Bretagne (Andrew Loring) et trois semblent avoir commencé leur vie professionnelle par l'écriture (Alexander Crawford, Kate Horn et Ruby M. Ayres). Le journalisme apparaît donc, une fois encore, comme une passerelle fréquente vers le métier d'écrivain "populaire".

Si nous tentons, comme dans le cas français, et avec le peu d'informations dont nous disposons parfois, de dresser le profil type du *serial writer* de la grande presse "populaire" quotidienne anglaise à la fin de la Belle Époque, nous constatons que celui-ci est plus souvent un homme qu'une femme, mais dans des proportions qui ne traduisent pas un déséquilibre aussi important que celui que nous avons constaté dans les journaux français que nous avons étudiés, qu'il est âgé d'une quarantaine d'années, soit une bonne dizaine d'années de moins, en moyenne, que son homologue français, qu'il est souvent issu de la bourgeoisie intellectuelle, qu'il est le plus souvent né en dehors de la capitale du pays et qu'il est parfois passé par le journalisme.

## **2. La notion de feuilletoniste maison et ses implications.**

Un feuilletoniste maison peut être défini comme un auteur lié à un journal par un contrat qui l'engage à fournir à ce journal, selon des conditions déterminées par les deux parties concernées, tout ou partie des fictions sérielles qu'il produit. Cette situation est a priori profitable au feuilletoniste et au journal, le premier trouvant pour une durée plus ou moins longue une rémunération assurée et parfois élevée, le second, de la matière pour alimenter sa rubrique romanesque selon des critères qu'il a fixés au moins partiellement. Ce sont les auteurs qui ont déjà connu le succès que les grands quotidiens "populaires" cherchent naturellement à s'attacher, offrant parfois des sommes très élevées pour obtenir la signature des feuilletonistes les plus en vue. À une époque où le roman-feuilleton n'a plus, en France, le même rôle moteur que celui qui était le sien quelques décennies plus tôt et où les ventes de la presse "populaire" ne lui doivent plus autant, chaque journal d'information à grand tirage cherche encore à s'offrir les services d'auteurs appréciés

du public pour, si ce n'est gagner beaucoup de nouveaux lecteurs, empêcher au moins que ces auteurs n'écrivent pour les titres concurrents.

Certains auteurs passent par deux ou trois quotidiens, probablement mus par des conditions financières plus avantageuses. Ainsi Jules Mary, publie-t-il ses premiers romans-feuilletons dans *Le Siècle* entre 1875 et 1878 ; il passe ensuite au *Petit Parisien* jusqu'en 1885, date à laquelle il intègre l'équipe du *Petit Journal*<sup>354</sup>. Il repasse ensuite (quand?) au *Petit Parisien* et donne neuf fictions à ce journal entre 1912 et 1920. Paul Bertnay donne des romans-feuilletons au *Petit Parisien* de la fin des années 1870 à 1909<sup>355</sup>, soit pendant une trentaine d'années, avant de passer au *Petit Journal* où il est encore très actif. D'autres, comme Gaston Leroux, restent attachés au même quotidien presque toute leur carrière<sup>356</sup> : après *L'Homme de la nuit*, premier roman-feuilleton de l'auteur qui paraît dans *Le Matin* en 1897, il donne quinze autres feuilletons romanesques au journal jusqu'en 1922, même si par deux fois, en 1914 et 1924 il s'était engagé à écrire un roman-feuilleton pour *L'Illustration*<sup>357</sup>.

Le statut d'auteur maison confère au nom du feuilletoniste une aura particulière et la relation de ce dernier avec le public prend des aspects spécifiques. Le nom devient une matière commerciale et il est parfois davantage mis en avant dans la promotion des romans-feuilletons effectuée par les journaux que le contenu de ces fictions en lui-même, ce qui prouve qu'il est considéré comme un élément de publicité efficace. On insiste alors sur les succès passés du feuilletoniste reconnu et sur le fait que le roman à venir ne peut qu'être du même acabit que les précédents, voire meilleur : le nom est transformé en label de qualité. Dans ces cas-là, les journaux partent donc du principe que les lecteurs accordent un tel crédit à la signature des auteurs réputés qu'elle constitue un des principaux éléments déclencheurs de leur envie de lecture. *Le Petit Parisien*, par exemple, prend soin d'informer ses lecteurs lorsqu'il signe un contrat avec un feuilletoniste réputé qui lui réserve dès lors tout ou partie de sa production, ce qui assure théoriquement plusieurs feuilletons de qualité. Dans une annonce concernant la publication de *Serrez vos rangs!*, roman-feuilleton signé Aristide Bruant, le journal ne manque pas de préciser qu'il « [...] vient de s'assurer pour de longues années la collaboration [...] »<sup>358</sup> de l'auteur et procède de même deux ans plus tard environ lorsqu'il fait d'Arthur Bernède un de ses auteurs maison<sup>359</sup>. Ce jeu sur la notoriété du feuilletoniste nie la production au profit du producteur mais d'un producteur qu'il a réifié pour en

---

<sup>354</sup> Voir COMPÈRE Daniel, « MARY Jules (1851-1922) », in COMPÈRE Daniel (dir.), *Dictionnaire du roman "populaire" francophone, op. cit.*, Paris, Nouveau Monde, 2007, p. 279-280.

<sup>355</sup> Notice biographique de Paul Bertnay in CURINIER C.E., *Dictionnaire national des contemporains...*, Supplément, Paris, Office général d'édition, 1918, p. 2.

<sup>356</sup> Ce qui ne les empêche pas d'écrire pour des magazines.

<sup>357</sup> Les informations proviennent de la biographie de l'auteur disponible sur le site *Gaston Leroux. Site officiel des ayants-droits*, disponible à l'adresse suivante : <http://www.gaston-leroux.net/>

<sup>358</sup> *Le Petit Parisien*, le 04/01/1912.

<sup>359</sup> *Ibid.*, le 01/10/1913 : « Le Petit Parisien, en s'attachant pour de longues années ARTHUR BERNÈDE, n'a fait que répondre au désir de ses innombrables lectrices et lecteurs. »

faire un outil en mesure de répondre à des impératifs de rentabilité commerciale. Et c'est du même coup nier la capacité du lectorat à fonder ses choix de lecture sur des critères plus objectifs.

Au travers de la notion d'auteur maison apparaissent de façon très claire certains des aspects industriels, commerciaux de l'écriture de fictions sérielles. En signant un contrat et donc en échangeant contre de l'argent une production la plupart du temps commandée, et sur laquelle il n'a donc pas l'entière liberté de création, le feuilletoniste, payé à la ligne, à l'œuvre ou à l'année, devient un « ouvrier des lettres<sup>360</sup> » semblable à tout autre travailleur qui obtient un salaire en échange de son travail. De plus, un feuilletoniste qui obtient plusieurs succès dans un sous-genre particulier est avant tout sollicité pour écrire des récits relevant de ce dernier puisqu'il paraît en maîtriser les ficelles, ce qui permet au journal qui passe commande de tabler sur de futurs succès. Ainsi devient-il plus ou moins prisonnier, esclave, d'un type de production auquel son nom est associé. D'une certaine manière, le feuilletoniste maison apparaît comme la synthèse la plus représentative de cette littérature industrielle<sup>361</sup> fustigée par Sainte-Beuve : un auteur qui troque tout ou partie de sa liberté créatrice en échange d'un contrat qui, tout en lui garantissant des revenus, le contraint à une production standardisée, sur commande ; un auteur dont les rapports à ses créations sont intéressés puisqu'il écrit en échange d'une rémunération ; un auteur dont le talent ne se mesure pas à la reconnaissance acquise dans le champ littéraire légitime mais aux sommes perçues (et donc en partie au nombre d'œuvres publiées) et à la reconnaissance d'un public lisant qui se définit avant tout par son importance numérique. Contrat, commande, argent, consommateurs qui se comptent en centaines de milliers voire en millions, autant d'éléments qui font que les feuilletonistes maison les plus prolifiques ressemblent plus à des commerçants qu'à des écrivains.

A la fin de la Belle Époque, en France, ces auteurs contractuels sont l'élite des feuilletonistes et ils dominent le marché du roman "populaire" dans la presse, marché saturé où il est bien difficile aux nouveaux arrivants de trouver une place car dominé, on l'a vu, par des auteurs qui y publient depuis vingt, trente ans et parfois même davantage. En Grande-Bretagne, les grands quotidiens "populaires" n'existent que depuis dix ou quinze ans au début des années 1910 et le marché de la fiction sérielle de presse qui leur est destinée n'est probablement pas soumis au même phénomène de saturation ; cette situation explique certainement quelques-uns des différences que l'on observe lorsque l'on s'intéresse aux feuilletonistes maison des deux presses.

Si l'on tient compte de la totalité de la période couverte par notre étude, de janvier 1912 à décembre 1920, et d'un nombre minimum de trois romans-feuilletons publiés dans le même journal,

---

<sup>360</sup> CONSTANS Ellen, *Ouvrières des lettres*, Limoges, P.U.LIM., 2007.

<sup>361</sup> SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, «*De la littérature industrielle*», in *Revue des deux mondes*, 09/1839.

il est possible de considérer comme auteurs maison les feuilletonistes français suivants (nous indiquons entre parenthèses le nombre de fictions publiées) :

- au *Petit Journal* : Louis Létang (trois), Paul Bertnay/Pierre Borel (neuf), Maxime Audouin (trois), Paul Segonzac (cinq), Georges Maldague (trois), Ely Montclerc (trois) Arnould Galopin (cinq), Marcel Allain (cinq), Léon Sazie (trois).
- au *Petit Parisien* : Aristide Bruant (six), Arthur Bernède (huit), Jacques Brienne (quatre), Jules Mary (dix), Charles Mérouvel (huit), René Vincy (cinq).
- au *Matin* : Michel Zévaco (cinq), Gaston Leroux (sept), Jean de la Hire (trois), Henri Germain (trois), Maxime La Tour/Un poilu<sup>362</sup> (trois).
- à *L'Écho de Paris* : Delly (neuf), Maryo Olivier (trois), Charles Foleÿ (trois), Trilby (trois), Georges Le Faure (trois), Henri Cain (cinq) et Édouard Adenis (cinq) dont quatre en collaboration pour les deux derniers auteurs.
- à *L'Humanité*, Émile Pouget<sup>363</sup> (cinq) et le duo Cyril-Berger (trois).
- aucun à *L'Action française*<sup>364</sup> et au *Figaro*.

La plupart de ces auteurs maison sont déjà attachés au journal en question depuis plusieurs années comme Gaston Leroux au *Matin*, ainsi que nous l'avons précisé plus haut, ou Michel Zévaco qui entre au même journal en 1905, et parfois même depuis longtemps comme Ely-Monclerc qui a publié 21 feuilletons dans *Le Petit Journal* entre la fin des années 1890 et 1911<sup>365</sup> ou Paul Segonzac qui donnait déjà au *Petit Journal*, en 1896, *La ferme aux fraises*, « [...] son premier grand roman "populaire"<sup>366</sup>. »

*Le Petit Parisien* se différencie assez nettement des autres journaux. Son équipe de six auteurs maison est la plus prestigieuse avec quelques noms parmi les plus connus, et depuis longtemps, dans le monde de l'écriture "populaire" comme Jules Mary, Charles Mérouvel ou Aristide Bruant, et elle n'est composée que d'hommes. L'âge moyen de l'équipe de feuilletonistes maison de ce journal est plutôt élevé puisque la moyenne d'âge des quatre auteurs pour lesquels nous avons pu

---

<sup>362</sup> Le pseudonyme Un poilu, renvoie, comme Maxime La Tour, à Julien Priollet.

<sup>363</sup> Nous n'avons pas retenu cet auteur comme feuilletoniste régulier pour la période 1912-1914. En effet, il semble, comme le suggère THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 221, que ce soit suite à l'échec du quotidien socialiste révolutionnaire qu'il lance en 1909, *La Révolution*, qu'Émile Pouget ait décidé d'écrire des romans-feuilletons. Il ne peut donc pas être considéré comme feuilletoniste au début des années 1910. Son activité sur l'ensemble de la période 1912-1920 montre par contre une régularité de production qui nous autorise à le considérer comme feuilletoniste et comme auteur maison.

<sup>364</sup> Le nom d'Alice Pujo apparaît bien dans trois signatures durant notre période de référence (*Pour lui !*, du 27/09/1912 au 15/07/1914, *Rose Perrin*, du 11/07/1919 au 24/09/1919 et *Renée*, du 16/08/1920 au 05/10/1920) mais elle n'est que la traductrice du premier roman, d'où notre choix de ne pas la considérer comme feuilletoniste maison.

<sup>365</sup> THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 201.

<sup>366</sup> L'information est donnée par une annonce concernant la publication de *Présent!*, dans le même journal, en date du 12/11/1914.

trouver l'année de naissance est de presque 65 ans en 1916<sup>367</sup>, avec trois d'entre d'eux qui ont 65 ans ou plus dont Charles Mérouvel, âgé de 84 ans à cette même date. Les contrats qui lient ces feuilletonistes au *Petit Parisien* semblent accorder une grande importance à l'exclusivité puisque sur la période donnée, aucun d'entre eux ne donne une œuvre à l'un des autres journaux du corpus. Ils sont très sollicités durant les années considérées puisque sur les six feuilletonistes, quatre donnent six romans-feuilletons ou plus au journal, avec, nous le verrons plus loin, une accélération de leur rythme de production durant le conflit. *Le Petit Journal* possède l'équipe la plus nombreuse avec neuf feuilletonistes maison et un auteur se détache par l'ampleur de sa production, Paul Bertnay/Pierre Borel, qui donne neuf romans-feuilletons au journal sur la période. Un auteur en est à ses débuts mais est promis à une grande carrière dans les décennies suivantes, Marcel Allain. On compte deux femmes parmi les feuilletonistes attirés du journal, Georges Maldague et Ely Montclerc, qui donnent chacune trois feuilletons au journal sur la période 1912-1920. Ces neuf auteurs sont dans l'ensemble plutôt âgés eux aussi puisque sept, et peut-être même huit puisqu'il nous a été impossible de trouver des informations précises au sujet de Paul Segonzac, ont 53 ans ou plus en 1916 ; la moyenne d'âge à cette date pour les huit feuilletonistes renseignés est de 55 ans, avec une relative homogénéité puisque cinq auteurs ont entre 53 et 59 ans. Au *Matin*, Gaston Leroux et Michel Zévaco sont les deux feuilletonistes maison les plus productifs et on ne trouve pas de femmes parmi eux ; l'âge moyen de l'équipe d'auteurs maison en 1916 est moins élevé que dans les deux autres journaux puisqu'il est de 48 ans. À *L'Écho de Paris*, M. Delly, c'est-à-dire Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, se détache largement parmi les sept feuilletonistes maison avec neuf fictions publiées<sup>368</sup>. L'équipe compte un second auteur féminin, Trilby, un duo relativement productif composé d'Henri Cain et Édouard Adenis et son âge moyen est de 51 ans environ en 1916<sup>369</sup>. Le faible nombre de feuilletonistes maison de *L'Humanité* sur la période (deux) s'explique très certainement par les problèmes financiers chroniques de ce journal. Le plus prolifique, Émile Pouget, est âgé de 56 ans en 1916 et peut être considéré comme idéologiquement proche du journal ; il est probable qu'il n'ait pas demandé de rémunération importante pour donner sa production à ce dernier. L'absence d'auteurs maison au *Figaro* et à *L'Action française* découle directement du choix, différemment motivé comme nous l'avons exposé précédemment, de ne pas mettre en place une politique ambitieuse pour alimenter la rubrique feuilleton, même si, nous le verrons les choses changent durant la guerre pour le second journal.

---

<sup>367</sup> Nous choisissons de prendre en compte l'âge au milieu de la période embrassée par notre étude.

<sup>368</sup> Huit romans-feuilletons sont signés M. Delly, un Delly mais nous l'avons attribué à Marie puisqu'elle était la plume duo formée avec son frère Frédéric qui s'occupait surtout de la gestion des contrats.

<sup>369</sup> Nous n'avons pas pu déterminer l'âge de Maryo Olivier qui n'a donc pas été pris en compte pour l'établissement de cette moyenne.

En ce qui concerne les journaux britanniques, *Daily Mail* compris, il est possible, sur la base de trois *serials* parus entre 1912 et 1920, de considérer comme feuilletonistes maison :

- au *Daily Mirror* : Ruby M. Ayres (19), Mark Allerton (sept), Meta Simmins (six) et Edmund B. d'Auvergne (trois).
- au *Daily Mail* : le duo Coralie Stanton (huit)/ Heath Hosken (huit en duo avec son épouse Coralie Stanton et quatre seul sous le pseudonyme de Pierre Costello) et Elizabeth York Miller (trois).
- aucun au *Daily Express*.

Un premier examen de ces éléments fait apparaître une grande différence entre la politique menée par les frères Harmsworth au *Mirror* et au *Mail* et celle d'Arthur Pearson puis Max Aitken au *Daily Express* : la présence d'auteurs maison dans les deux premiers journaux durant les années 1912-1920 et leur absence dans le troisième. Le *Daily Mirror* et le *Daily Mail*, journaux du groupe *Associated Newspapers*, semblent fonctionner, au moins partiellement, avec des contrats communs, ce qui explique que des auteurs signent des *serials* dans les deux journaux. On rencontre deux cas de figure principaux au sujet de ces auteurs : soit ils écrivent pour un des deux journaux ou pour les deux puis ensuite pour un seul, de manière exclusive, comme le duo Stanton/Hosken qui donne deux *serials* au *Daily Mirror* et au *Daily Mail* en 1912-1913 mais dont les six suivants ne paraissent que dans le *Mail*<sup>370</sup> tout comme les quatre que Heath Hosken<sup>371</sup> écrit sous le pseudonyme de Pierre Costello, soit ils écrivent pour les deux journaux comme Meta Simmins qui est publiée deux fois dans le *Daily Mail* et six fois dans le *Daily Mirror* entre juillet 1913 et mai 1919 avec toutefois une production des années de guerre qui ne paraît que dans le *Mirror*, ou Edmund B. d'Auvergne qui est publié trois fois dans le *Daily Mirror* et deux fois dans le *Daily Mail* entre septembre 1912 et juillet 1920.

On trouve trois auteurs publiés deux fois entre 1912 et 1920 dans le *Daily Express*, Charles Proctor, Kate Horn et Ladbroke Black/Paul Urquart. Le nombre d'auteurs publiés par le *Daily Express* sur la période, très important, contraste nettement avec celui, plus faible, du *Daily Mail*, et encore davantage avec celui du *Daily Mirror*. Il est difficile de savoir si l'absence d'auteurs maison dans l'équipe du *Daily Express*<sup>372</sup> est un choix délibéré ou le résultat de contraintes financières empêchant de rémunérer sur le long terme des auteurs qui, avec le succès, deviennent certainement de plus en

---

<sup>370</sup> W. Harold Thomson, qui n'apparaît pas comme un auteur maison entre 1912 et 1920 est publié par le *Daily Mirror* entre le 29/09 et le 08/11/1919 (*The Muddled Marriage*) et l'est ensuite deux fois par le *Daily Mail* entre le 18/12/1919 et le 02/02/1920 (*The Bishop Masquerade*) puis entre le 29/07 et le 06/09/1920 (*The Pilgrim Soul*).

<sup>371</sup> Heath Hosken est d'ailleurs journaliste pour *Associated Newspapers* entre 1905 et 1920. L'information est tirée de KEMP Sarah, MITCHELL Charlotte, TROTTER David, *Oxford Companion to Edwardian Fiction*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 193.

<sup>372</sup> Selon les critères que nous avons définis.

plus chers. Il est probablement moins coûteux d'acheter un *serial* à un auteur qui le propose au journal en espérant être publié que de payer à la ligne un auteur sous contrat. La concentration opérée par les frères Harmsworth permet de réaliser des économies d'échelle qui autorisent le dégagement d'une trésorerie supérieure à celle d'un journal qui, comme le *Daily Express*, supporte seul ses coûts de fonctionnement.

Les auteurs maison les plus prolifiques des journaux britanniques de notre corpus exercent une forme de monopole au sein de leur journal respectif, à un degré que l'on ne rencontre pas en France. Ainsi Ruby M. Ayres représente-t-elle à elle seule 25% des fictions sérielles publiés par le *Daily Mirror* entre janvier 1912 et fin décembre 1920 (elle signe 19 des 72 *serials* de la période) et Heath Hosken/Pierre Costello plus de 30% des *serials* publiés dans le *Daily Mail* sur la même période (12 sur 38). Ces auteurs, comme tous les feuilletonistes très actifs, écrivent des récits qui ne sont que des variations sur le même thème, très stéréotypés, pour être notamment en mesure de répondre aux contraintes d'une production rapide, réalité qui se vérifie lorsque l'on détaille la production sérielle d'Ayres et de Hosken/Costello : 19 récits sentimentaux pour 19 *serials* publiés pour la première, douze récits sentimentaux pour douze *serials* publiés pour le second, avec toutefois un peu plus de variation chez celui-ci. Leur surreprésentation dans la rubrique fiction sérielle de leur journal rend cette dernière moins variée que ne le sont celle du *Daily Express* ou celles des grands quotidiens "populaires" français étudiés, car même si la série sentimentale y est dominante (sauf dans *Le Matin*), des auteurs plus nombreux permettent naturellement une plus grande diversité dans le ton, le style, les intrigues ou les personnages.

Les auteurs maison des trois *popular papers* considérés sont relativement jeunes. Au *Daily Mirror*, la moyenne d'âge des trois feuilletonistes sur les quatre de l'équipe dont nous sommes parvenus à déterminer l'âge en 1916 est de 36 ans environ, tandis qu'à la même date, celle des trois feuilletonistes maison du *Daily Mail* est de 39 ans. Ils sont donc nettement moins âgés que leurs homologues français et n'ont donc ni la même ancienneté ni la même expérience que ces derniers.

Les éléments que nous avons détaillés permettent d'avoir une vision assez complète de l'offre de fictions sérielles proposée par les journaux de notre corpus durant les 31 mois qui précèdent l'éclatement du Premier Conflit mondial. Nous voudrions considérer à présent les autres vecteurs de la littérature "populaire" sérielle dans chacun des deux pays, en cette fin de Belle Époque, afin d'évaluer la place occupée par le roman-feuilleton et le *serial* de presse au sein de celle-ci.

## D. Les autres vecteurs de la littérature sérielle.

Le journal quotidien n'est pas le seul vecteur utilisé pour la publication sérielle d'écrits fictionnels. En France comme en Grande-Bretagne, elle est supportée par des *media* variés que nous souhaitons présenter tout en rappelant le rôle particulier joué par la presse dans les deux pays.

### 1. En France.

Si, comme le rappelle très justement Daniel Compère, « la publication échelonnée d'un roman n'est pas une nouveauté et se pratiquait déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>373</sup> » dans certaines revues et journaux, le développement de la publication par livraisons prend véritablement de l'importance avec l'entrée du roman dans l'espace du feuilleton. Cette (r)évolution se fait en deux temps : tout d'abord, à partir du début des années 1830, des chapitres de romans ou des nouvelles, notamment ceux de Balzac, sont publiés dans le feuilleton des journaux de la presse non spécialisée avant leur publication en volume, pratique qui va rapidement prendre le nom de feuilleton-roman<sup>374</sup> ; puis, et c'est traditionnellement l'année 1836 qui est retenue comme celle de sa naissance, le roman-feuilleton est créé<sup>375</sup>. Une comparaison des deux expressions utilisées pour désigner cette présence du roman dans le feuilleton permet de questionner cette datation. Le feuilleton désigne depuis le début du siècle un espace, le bas de page, appelé aussi « rez-de-chaussée » ; un feuilleton-roman peut donc être défini comme un feuilleton (rubrique de bas de page) dans lequel paraît une tranche de roman (complet ou non). Un roman-feuilleton apparaît plutôt, par la construction même de la désignation, comme un roman écrit, produit, pour être publié dans l'emplacement du feuilleton, c'est-à-dire une création originale, adaptée à cet usage, ce qui n'est pas le cas du roman découpé. Ainsi le feuilleton-roman n'est-il qu'un mode de publication qui ne détermine en rien la structure des œuvres publiées tandis que le roman-feuilleton est un véritable genre littéraire. Il conviendrait donc,

---

<sup>373</sup> COMPÈRE Daniel, *Les romans populaires, op. cit.*, p. 25.

<sup>374</sup> Certains auteurs, notamment MARCOIN Francis, « *Les aventures de Jean-Paul Coppard de Louis Desnoyers. Le premier feuilleton-roman* », in *Revue de littérature comparée*, n°304, 2002, p. 431-443 font de ce récit paru en 1832 dans le *Journal des Enfants* tout juste créé le premier feuilleton-roman. Cependant, si l'on s'en tient à ce que désigne à cette époque le feuilleton, à savoir le bas de page des journaux appelé « rez-de-chaussée » dans lequel les critiques littéraires puis rapidement tous les articles qui ont en commun d'éviter de parler de politique sont publiés et, enfin, de temps en temps, la fiction romanesque, il n'est pas certain que la fiction de Desnoyers puisse être considérée comme mère du feuilleton-roman puisque celui-ci se définit par sa position sur la page et que *Le Journal des Enfants* ne dispose pas d'un feuilleton au sens strict. Cependant, Desnoyers a inauguré une nouvelle pratique, à savoir l'écriture au jour le jour de son récit, devançant une pratique future de la plupart des feuilletonistes.

<sup>375</sup> Il y a débat au sujet de l'œuvre à considérer comme le premier roman-feuilleton. C'est souvent *La Vieille fille* de Balzac parue dans *La Presse* entre fin octobre et début novembre 1836 qui est considérée comme le premier roman-feuilleton ; or elle ne paraît pas dans le feuilleton, mais dans la rubrique « Variétés ». Pour d'autres auteurs ce peut être *Patrona Calil* d'Alphonse Royer, parue dans *Le Siècle* un mois plus tôt, dans le feuilleton cette fois, ou également, une version de *Lazarillo de Tormes* parue quelques semaines plus tôt dans *Le Siècle*, ou encore *La comtesse de Salisbury* d'Alexandre Dumas publiée en juillet dans *La Presse*.

peut-être, de dater la naissance de celui-ci de la première œuvre écrite spécialement pour la sérialisation dans l'espace du feuilleton ; *Le Capitaine Paul* d'Alexandre Dumas, publié en mai-juin 1838, est peut-être l'œuvre séminale du genre, *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue, publiés dans le *Journal des débats* entre juin 1842 et octobre 1843, étant alors son premier véritable modèle et le premier symbole fort de « [...] la pénétration de la fiction dans la société française<sup>376</sup>. »

Ce qui est certain, par delà les doutes concernant la genèse du roman-feuilleton<sup>377</sup>, c'est que celle-ci est directement liée à la naissance d'une presse quotidienne moins onéreuse dont les pionniers sont Émile de Girardin avec *La Presse*, lancée en juin 1836 et Armand Dutacq avec *Le Siècle*, lancé le mois suivant. À cette époque, la vente des journaux se fait par abonnement et l'abonnement vaut aux environs de 80 francs. Les deux patrons de presse décident de diviser ce prix par deux afin de tenter d'accroître leur clientèle et pour que l'entreprise demeure rentable, ils choisissent de combler le manque à gagner par d'autres moyens. Le recours à la réclame dans les journaux, à la publicité dans les rues devient essentiel à la survie des deux journaux et la publication de romans-feuilletons apparaît comme une solution pratique pour intéresser un plus grand nombre de lecteurs et assurer, donc, des rentrées financières plus importantes. Ces modifications forment système et, comme l'écrit Daniel Couégnas, « [...] la réduction du prix de l'abonnement aux quotidiens en 1836, corrélativement avec l'introduction de romans publiés en feuilleton, avait pour but de séduire un plus grand nombre de lecteurs-acheteurs, ceux-ci n'étant que l'appât susceptible d'attirer les annonceurs dans les pages des journaux<sup>378</sup>. » Les autres patrons de presse imitent rapidement Girardin et Dutacq et des journaux qui tirent entre 20000 et 30000 exemplaires quotidiens au milieu du siècle voient ces chiffres augmenter de plus de 50% et parfois même doubler lorsqu'ils publient le roman-feuilleton d'un auteur à succès. Les directeurs de journaux cherchent alors des auteurs à la mode, aimés du public, pour écrire des feuilletons romanesques et leur passent des commandes régulières. Dès les années 1840, le roman remplace petit à petit, dans les journaux nationaux mais également régionaux, les autres éléments qui étaient placés dans le feuilleton tels que les chroniques littéraires ou les articles scientifiques et dans les années 1850, il devient dominant dans le feuilleton de la presse "grand public", les autres éléments traditionnellement publiés dans cet espace disparaissant purement et simplement ou remontant dans les colonnes du journal. Si la publication en tranches dans le feuilleton demeure un mode de publication utilisé par les plus grands romanciers

---

<sup>376</sup> MOLLIER Jean-Yves, « *Le capitalisme à l'assaut du livre "populaire"* », in ARTIAGA Loïc (dir.), *Le roman populaire 1836-1960, op. cit.*, p. 21.

<sup>377</sup> Outre les remarques précédentes, on peut consulter, sur cette question des origines, MOLLIER Jean-Yves, « *Aux origines du feuilleton dans l'espace francophone* », in CACHIN Marie-Françoise, COOPER-RICHET, MOLLIER Jean-Yves et alii (dir.), *Au bonheur du feuilleton. Naissance et mutations d'un genre (France, États-Unis, Grande-Bretagne, XVIII<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Créaphis, 2007, p. 69-80.

<sup>378</sup> COUÉGNAS Daniel, « *Qu'est-ce que le roman "populaire" ?* », in ARTIAGA (dir.), *Le roman populaire 1836 - 1960, op. cit.*, p. 38.

du siècle pour diffuser leurs œuvres avant une parution de celles-ci en volume car il permet de tester facilement une première réception de ces dernières<sup>379</sup>, le roman-feuilleton s'institue rapidement en genre<sup>380</sup> avec son mode de diffusion, son lectorat, ses contraintes, ses auteurs, et il est impossible de le concevoir sans le lier au développement, encore lent mais réel, de cette nouvelle presse "populaire" dont il est un des principaux leviers en ce sens qu'il en favorise alors largement les ventes. Il est le résultat d'une réflexion économique sur la solution la plus efficace permettant de vendre plus et moins cher un journal. Dès les années 1840, l'adhésion d'une partie du public à un journal s'explique grâce aux romans-feuilletons que celui-ci publie, mais l'offre de presse n'étant pas encore adaptée aux moyens financiers des couches laborieuses, ces dernières ne peuvent satisfaire leur envie de lecture et le roman-feuilleton demeure uniquement la lecture de quelques dizaines de milliers de personnes chaque jour. Le changement d'échelle se produit à partir des années 1860 avec la naissance d'une presse "populaire" à grand tirage. Lorsque plusieurs journaux à tirage de masse se battent pour dominer le marché, à partir des années 1890, le roman-feuilleton n'est plus vital à leur survie en ce sens qu'il ne permet plus de doubler ou de tripler, par moments, un tirage déjà phénoménal comme il le faisait dans les années 1840-1850. Ces mêmes journaux essaient cependant d'attirer les feuilletonistes les plus en vue et les rémunèrent parfois très grassement car le roman-feuilleton est alors un outil de fidélisation et d'image très puissant comme le montre, par exemple, l'ampleur que prend parfois le lancement de la dernière production d'un auteur aimé du public<sup>381</sup>.

La presse quotidienne, on l'a dit, n'est pas le seul support de publication pour la fiction par livraisons. Pendant une dizaine d'années le roman-feuilleton est seul et, après avoir été publiés dans une presse qui, à cette époque, est uniquement accessible aux couches de la population disposant d'une certaine aisance matérielle, les récits sériels sont édités en volumes, leur achat et leur lecture restant cantonnés aux mêmes groupes sociaux. C'est la volonté de développer une offre pour la population plus modeste qui va motiver la recherche d'autres solutions. Après quelques expériences isolées au cours des années 1830 et 1840, la première grande révolution intervient en 1848-1849 lorsque quatre éditeurs issus des couches les plus humbles de l'artisanat créent le fameux roman à quatre sous (vingt centimes) : Gustave Havard avec ses *Romans illustrés* et Joseph Bry avec ses *Veilles*

---

<sup>379</sup> Comme l'écrit QUEFFELEC Lise, *Le roman-feuilleton français au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, P.U.F., 1989, p. 5, « [...] le roman-feuilleton, en tant que mode de diffusion, domine tellement le marché qu'il devient le lieu de passage obligé de presque toute la production romanesque du siècle [...]. » Ne conviendrait-il pas, lorsque l'on envisage le mode de publication (roman découpé en tranches publiées dans le feuilleton), de parler de feuilleton-roman et donc de réserver au genre proprement dit l'appellation de roman-feuilleton (roman écrit spécialement pour une parution sérielle dans l'espace du feuilleton) ?

<sup>380</sup> GUISE René, *Balzac et le roman-feuilleton*, Plon, Paris, 1964, p. 284, écrit ainsi : « L'emploi, à partir de 1836, d'un nouveau mode de publication des œuvres littéraires entraîne la conquête d'un nouveau public qui, à son tour, vers 1842-1843, impose la forme d'un nouveau genre littéraire. »

<sup>381</sup> Voir LENOBLE Benoît, « *Les campagnes de lancement de romans-feuilletons : l'exemple du Journal (1892-1935)*, in *op. cit.*

*littéraires illustrées* en 1848, Gustave Barba avec ses *Romans populaires illustrés* et Hippolyte Boisgard avec ses *Illustrations littéraires* en 1849. Il semble donc que ce soit avec Barba que « [...] le terme de roman “populaire” entre dans le circuit de l'édition à bas prix<sup>382</sup>. » L'impact de ce roman à quatre sous reste cependant modeste car sachant qu'il faut généralement quatre livraisons pour constituer un roman complet, 80 centimes (seize sous) demeurent une somme non négligeable, voire inabordable pour les revenus les plus modestes qui ont déjà du mal à assurer le quotidien. À partir du milieu des années 1850, ce sont les journaux-romans qui s'imposent<sup>383</sup> ; ils reproduisent ce que connaît déjà la Grande-Bretagne et le premier à voir le jour est le *Journal pour tous* créé par l'imprimeur Charles Lahure en 1855. Le journal-roman est un magazine familial hebdomadaire ou parfois bihebdomadaire vendu sous forme de fascicules de huit à seize pages dans lequel on lit simultanément trois romans souvent assez différents les uns des autres afin de satisfaire le plus large public et dont les fins sont décalées dans le temps pour s'assurer une clientèle le plus longtemps possible. Ces magazines sont vendus cinq, dix ou vingt centimes selon le public visé et leur contenu est composé à la fois d'œuvres anciennes remontant au XVIII<sup>e</sup> et parfois même au XVII<sup>e</sup> siècles, de productions contemporaines d'auteurs inconnus mais aussi d'auteurs renommés comme Eugène Sue, Alexandre Dumas ou Georges Sand. Les tirages sont de l'ordre de quelques dizaines de milliers d'exemplaires pour les journaux-romans les plus vendus tels *Le Journal pour tous*, *Le Journal du dimanche* ou encore *Les Bons romans* ce qui est remarquable pour cette époque. L'arrivée des journaux à un sou avec *Le Petit Journal* en 1863 ralentit le développement de ces journaux-romans mais ils demeurent le principal mode de diffusion de l'édition “populaire”, jusqu'à ce que les collections de livres à bas prix ne deviennent des concurrents sérieux<sup>384</sup>.

---

<sup>382</sup> OLIVIER-MARTIN Yves, *op. cit.*, p. 28.

<sup>383</sup> MOLLIER Jean-Yves, «*Le capitalisme à l'assaut du livre “populaire”*», in *op. cit.*, p. 26 explique que les éditeurs de romans à quatre sous doivent se reconvertir à cause du climat politique particulièrement sévère qui rend leur activité suspecte.

<sup>384</sup> Le premier artisan d'une démocratisation du prix du livre en faveur d'une population moins favorisée financièrement est Gervais Charpentier qui conçoit, dès 1838, des volumes plus compacts de format in-18° contenant l'équivalent de deux in-8° à un tarif de 3,50 francs ce qui revient à diviser par 3 ou 4 le prix d'un roman complet. Les autres éditeurs mettent du temps avant de suivre le mouvement et entre 1853 et 1855 des collections à un franc le volume se développent, notamment *La Collection Michel Lévy* ou *La Bibliothèque des chemins de fer* de Louis Hachette qui, avec celle de Charpentier, permettent la constitution des premières véritables bibliothèques familiales. Parallèlement, la lutte entre les éditeurs de collections à bas prix est rude, notamment entre Louis Hachette dont *La Bibliothèque des chemins de fer* est très largement diffusée par de nombreux points de vente et Charpentier. Une loi du 10/09/1870 abolit le brevet et permet à n'importe qui de s'installer comme éditeur ou libraire sous la simple condition d'une déclaration en préfecture ; ceci permet à l'offre de se diversifier et c'est sur le terrain de la vente en fascicules que les nouveaux installés espèrent faire fortune. On trouve parmi eux des noms comme Fayard, Flammarion ou Tallandier qui connaissent par la suite des réussites certaines. Le grand changement intervient en 1904-1905 lorsqu'Arthème Fayard lance deux collections, la *Modern Collection* à 95 centimes et *Le Livre populaire* à 65 centimes. Pour obtenir des prix de vente aussi bas, on tire ces volumes sur linotype et l'esthétique est rarement au rendez-vous : les livres ne sont pas rognés et les bas de pages écrasés. Ces deux collections sont tirées à plus de 50000 exemplaires et parfois à 100000. Les concurrents les plus sérieux de Fayard sont alors Pierre Lafitte qui édite par exemple les *Chéri-Bibi* de Gaston Leroux ou les *Arsène Lupin* de Maurice Leblanc et Ernest Flammarion qui commercialise avant la guerre vingt millions de volumes de sa collection *Auteurs célèbres*.

## 2. En Grande-Bretagne.

En Grande-Bretagne, la terminologie est moins différenciée qu'en France. En effet, si en France le roman-feuilleton désigne essentiellement un roman publié en livraisons dans la presse quotidienne<sup>385</sup>, le terme *serial* est utilisé pour désigner toutes les formes de publication sérielles, que ce soit l'équivalent du roman-feuilleton dans les journaux, les publications dans les magazines, les fascicules ou parfois les collections "populaires"<sup>386</sup>. Pour en rester à la presse, la sérialisation d'un roman n'est pas un phénomène inauguré au XIX<sup>e</sup> siècle mais remonte au moins au début du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>387</sup> et elle semble avoir été utilisée comme stratégie pour contourner les taxes introduites en 1712 connues sous le nom de *Taxes on Knowledge*<sup>388</sup> : en imprimant davantage de pages (six pages), les journaux pouvaient prétendre à être identifiés comme brochures (pamphlets) et payaient donc des taxes moins élevées<sup>389</sup>. Ces *serial fictions*, comme les feuilletons-romans en France, étaient des œuvres découpées pour remplir l'espace qu'on leur allouait. D'après Sylvie Decaux, une augmentation des taxes sur la presse en 1757 fait que la fiction sérielle disparaît des journaux et se réfugie « [...] dans les suppléments, les romans en fascicules et les magazines<sup>390</sup>. » Très peu de magazines font paraître des *serial fictions* originales, c'est-à-dire écrites spécialement pour la sérialisation, et les grands romanciers de l'époque ne publient pas de *serials* dans les magazines. La première fiction d'importance écrite spécialement pour la sérialisation semble être *The Life and Adventures of Sir Lancelot Greaves* de Tobias Smollett qui paraît en 25 livraisons (*installments*) dans

---

<sup>385</sup> Nous disons "essentiellement" parce que l'expression de roman-feuilleton désigne également la fiction sérielle hors de l'espace du feuilleton de la presse, et est utilisée aussi bien dans les magazines que les fascicules par exemple.

<sup>386</sup> On trouve quelquefois ses dérivés *serial fiction*, *serial novel* et *serialized fiction* mais le terme *serial* est de loin le plus fréquent, comme le terme "feuilleton" devient rapidement l'appellation dominante en France pour désigner le roman-feuilleton alors que seule, elle fait en réalité référence à un espace du journal. On peut noter que les appellations britanniques mettent l'accent de manière plus nette sur le caractère sériel de la publication.

<sup>387</sup> DECAUX Sylvie, « *Une chronologie du roman-feuilleton en Angleterre : 1676-1855* », in CACHIN Marie-Françoise, COOPER-RICHET, MOLLIER Jean-Yves et alii (dir.), *op. cit.*, p. 28-29, précise toutefois que l'on peut trouver dès les années 1670 « [...] quelques exemples isolés de formes narratives souvent satiriques, mettant en scène des personnages récurrents, et publiés en épisodes » et qu'à partir des années 1690, « la forme "serialized", à épisodes, reprenant un contenu défini d'un numéro à l'autre, trouve ses premières manifestations. On n'est pas encore véritablement dans le domaine de la fiction, mais certains codes se mettent en place qui favoriseront peut-être l'essor du feuilleton avec l'apparition de la forme romanesque au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. »

<sup>388</sup> Ces taxes comportent notamment un droit de timbre d'un *penny* qui ne fera qu'augmenter jusqu'en 1815 avant d'être aboli en 1861 et une taxe sur les publicités. Ces taxes avaient pour objectif de limiter l'expansion de la presse et donc son influence politique. En effet, elles entraînaient une augmentation des tarifs des journaux qui interdisait leur lecture aux classes laborieuses.

<sup>389</sup> JONES Lawrence, « *Periodicals and the Serialization of Novels* », in SCHELLINGER Paul (dir.), *Encyclopedia of the Novel*, London and New-York, 1998, vol. 2, p. 991 : « Au départ, la publication sérielle de romans était une parade des propriétaires de journaux aux nouvelles taxes après 1712. Ils utilisaient parfois des versions sérielles de romans déjà publiés en volumes, comme le Robinson Crusoe de Daniel Defoe, pour faire du remplissage. » (« *Originally, the serial publication of novels was the response of newspaper proprietors to new tax laws after 1712. They sometimes used serialized versions of already printed novels, such as Daniel Defoe's Robinson Crusoe, as fillers.* »)

<sup>390</sup> DECAUX Sylvie, *op. cit.*, p. 32.

le *British Magazine* en 1760-1761<sup>391</sup>. Graham Law résume ainsi les premiers temps de la sérialisation :

« [...] contrairement à la fiction sérielle typique de l'époque victorienne, les histoires "à suivre" du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient tendance à être des œuvres réimprimées, abrégées ou traduites et, lorsqu'elles étaient inédites, leurs auteurs étaient inconnus ; à être découpées en tranches sans souci de l'art de la sérialisation [...]. Même si les exceptions à une de ces tendances furent nombreuses [...], il n'y en eut peut-être qu'une qui le fut pour toutes : le *Sir Lancelot Greaves* de Smollett qui préfigura en bien des manières l'art du *serial* victorien.<sup>392</sup> »

Peu d'autres fictions sont écrites d'emblée comme *serial fictions* jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle et les périodiques sérialisent donc des œuvres qui ont déjà été publiées en volumes. Le *Blackwood's Edinburgh Monthly Magazine* fut le premier magazine à publier, à partir du début des années 1820, plusieurs fictions d'auteurs reconnus écrites pour être sérialisées, mais pendant vingt ans cette publication fut très épisodique. Le *Metropolitan Magazine*, pour sa part, fut le premier périodique, à partir des années 1830, à se spécialiser dans la publication de *serialized novels* de ce type et à adopter une politique suivie<sup>393</sup>. À côté de ce mode de sérialisation dans les magazines mensuels, existe également la sérialisation en livraisons mensuelles indépendantes au format in-8°, très souvent accompagnées d'illustrations, dont le premier grand succès est *The Posthumous Papers of the Pickwick Club* de Charles Dickens qui est publié en 19 numéros en 1836-1837. Si le premier mode de publication est de loin celui qui domine la publication de *serial fictions* jusqu'aux années 1890, le second décline à cause de la concurrence, dès les années 1830 mais surtout à compter de la décennie 1850, de périodiques hebdomadaires à des coûts beaucoup plus bas (un ou deux *pences*), comme les *penny bloods*, qui peuvent être achetés par les couches les plus modestes de la société.

Au milieu des années 1840, les fictions écrites par les plus grands auteurs du temps spécifiquement pour la sérialisation sont fréquentes dans les magazines mensuels, magazines dont les ventes ne dépassent pas 10000 exemplaires<sup>394</sup>. Le prix très élevé de ces magazines (une demi-couronne ou davantage) fait que leur lecture est réservée aux couches sociales aisées. Avec le

---

<sup>391</sup> JONES Lawrence, *op. cit.*, p. 991 : « Le roman avait été écrit spécialement pour la sérialisation, chaque livraison étant composée d'un chapitre autonome. Le roman complet fut publié en deux volumes en 1762. » (« *The novel was written expressly for serialization, each installment being comprised of a single chapter that was complete in itself. The completed novel was published in two volumes in 1762.* »)

<sup>392</sup> LAW Graham, « *Periodical and Syndication* », in BAKER William & WOMACK Kenneth, *A companion to the Victorian Novel*, Westport, Greenwood Publishing, 2002, p. 15 : « [...] in contrast to the typical Victorian serial novel, continuous stories in the eighteenth century tended to be reprinted, abridged, or translated works, or, if original, by undistinguished authors ; to be broken into incomplete units and indifferent to the art of serialization [...]. Although there were many exceptions to these tendencies individually, there was perhaps only one on all counts : Smollett's *Sir Lancelot Greaves* [...] which in many ways prefigured the art of the Victorian serial. »

<sup>393</sup> Ces informations et les suivantes, sauf mention contraire, proviennent de l'excellente synthèse sur la sérialisation dans les périodiques de JONES Lawrence, *op. cit.*

<sup>394</sup> LAW Graham, *op. cit.*, p. 17.

développement des *cheap magazines* dont nous parlions plus haut, consécutif à l'abolition des taxes sur la presse entre 1853 et 1861, magazines qui ne publient qu'occasionnellement des fictions sérielles et dans les premiers temps, essentiellement des récits non originaux, les tirages explosent.

En ce qui concerne l'apparition de la *serial fiction* dans la presse d'information, il semble, selon John Sutherland, que « le premier roman anglais d'importance à apparaître dans un journal [de ce type] ait été *Old Saint Paul* d'Ainsworth, qui fut publié dans le *Sunday Times* entre janvier et décembre 1841<sup>395</sup>. » Il faut cependant attendre les années 1870 pour que la fiction sérielle s'impose véritablement dans les *newspapers* ; « [...] le journal d'information commençait à ressembler davantage au magazine, en réponse à la demande de journaux qui soient en mesure de distraire et d'informer<sup>396</sup>. » Selon Alan J. Lee<sup>397</sup>, c'est la famille Tillotson qui publie les premières *serial fictions* dans la presse ordinaire (*ordinary press*) en incluant dans sa chaîne de journaux du Lancashire à partir de 1871. En 1873, elle met sur pied un *Fiction Bureau* spécialisé dans les *serial novels*<sup>398</sup> qui fait signer des auteurs, parfois prestigieux, et vend ensuite le droit de publication à des journaux d'abord à l'échelle nationale puis internationale à partir des années 1880. Les prix sont variables selon qu'il s'agit d'œuvres inédites ou déjà publiées en volumes. Avec le développement du *new journalism* et la naissance de la presse "populaire" à grand tirage à partir du milieu des années 1890, la sérialisation quotidienne de fictions, celle qui définit le roman-feuilleton français, devient un élément important puisque l'introduction de *serials* est considérée par les patrons de presse, comme cela avait été le cas en France plusieurs décennies plus tôt, comme une solution efficace pour attirer et fidéliser le lectorat. Les magazines demeurent très présents sur le marché avec une distinction très nette entre des magazines "de qualité" et des magazines "populaires".

Au tournant du siècle, la sérialisation change véritablement de statut : alors qu'elle était jusque là un moyen de publication qui concernait les œuvres nouvelles destinées à la fois au public sérieux et au public "populaire", la séparation des publics se faisant au niveau des supports de publication, elle devient prioritairement employée pour la publication de fictions "populaires"<sup>399</sup>. Dès lors, les grands quotidiens et magazines "populaires" publient des œuvres longues créées pour leur public, c'est-à-dire d'un accès facile, tandis que les magazines "de qualité", dont le nombre diminue, publient de plus en plus de nouvelles, les œuvres les plus sérieuses ne trouvant une place que dans des publications mensuelles confidentielles.

---

<sup>395</sup> SUTHERLAND John, *The Stanford Companion to Victorian Fiction*, Stanford, Stanford University Press, 1990, p. 630 : « *The first major English novel to appear in a newspaper seems to have been Ainsworth's Old Saint Paul's, which ran in the Sunday Times, January-December 1841.* »

<sup>396</sup> LEE Alan J., *op. cit.*, p. 129 : « *the newspaper was coming to resemble more closely the magazine, in response to the demand for papers to be entertaining as well as informative.* »

<sup>397</sup> *Ibid.*

<sup>398</sup> LAW, *op. cit.*, p. 25.

<sup>399</sup> JONES Lawrence, *op. cit.*, p. 994.

Les remarques précédentes montrent que même si les trajectoires de la fiction sérielle ont été relativement différentes en France et en Grande-Bretagne, la situation de celle-ci, à la fin de la Belle Époque, est somme toute assez proche dans les deux pays. En Grande-Bretagne, si la fiction sérielle est d'abord née dans les journaux et ce bien avant qu'existe un équivalent dans la presse française, ce sont les magazines mensuels qui, de manière assez précoce et pendant longtemps, ont constitué le principal support sériel du roman. Ce n'est qu'à partir des années 1890 et le développement fulgurant de la *popular press* quotidienne qu'ils ont perdu leur position au profit de celle-ci. En France, c'est la presse quotidienne "bourgeoise", définie ainsi à cause du public auquel elle s'adressait alors à cause de ses tarifs, qui a été le premier support sériel d'importance du roman avant que ne naissent, quinze à vingt ans plus tard, des magazines toujours réservés à une clientèle «bourgeoise». Puis, à partir des années 1860, et surtout des années 1880 avec l'envolée de la presse "populaire", c'est le quotidien d'information à tirage de masse qui s'est imposé comme vecteur privilégié de la littérature sérielle.

Un point commun flagrant, dans les deux pays, est une évolution qui a progressivement amené un mode de publication qui concernait aussi bien des œuvres romanesques d'auteurs reconnus du monde littéraire légitime que des produits de la littérature dite "industrielle" à devenir un genre uniquement destiné à satisfaire les attentes du public "populaire", évolution qui a abouti à un déclassement du principe de sérialité dans le champ littéraire.

Certains des éléments que nous avons évoqués jusqu'à présent invitent à nuancer le statut de la fiction sérielle dans la presse quotidienne de chacun des deux pays, vers 1910. En France, le roman-feuilleton existe dans cette presse, de manière régulière, depuis trois-quarts de siècle et peut être considéré comme une littérature de masse depuis les années 1880. En 1910, il a donc une longue carrière derrière lui et lorsque l'on observe la population des feuilletonistes et le contenu des sous-genres dominants, on remarque aisément que les choses n'ont guère évolué depuis trois décennies, que le roman-feuilleton français stagne et peine à se renouveler. En Grande-Bretagne, le *serial* commence à prendre un peu d'importance dans la presse quotidienne à partir des années 1870 mais ne devient une forme de littérature de masse qu'à partir du moment où naît une presse à grand tirage qui se sert de lui pour attirer des lecteurs puis les fidéliser, soit la fin des années 1890 et surtout le début des années 1900. Le dynamisme que nous avons décelé dans la production britannique que nous avons examinée pour la période 1912-1914 est certainement lié, au moins en partie, à ce développement plus tardif. Le *serial* de la presse quotidienne à grand tirage britannique des années d'avant-guerre n'a pas, au contraire de son équivalent français, évolué progressivement, au rythme des évolutions qui ont touché le monde de la presse dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'est véritablement développé, tout comme la presse "populaire" à grand tirage qui lui a servi de

support, à une époque où ces mêmes facteurs étaient déjà à leur acmé ou peu s'en faut. En 1910, en France, le marché de la presse est saturé et le roman-feuilleton n'a plus, depuis un certain temps déjà, le même effet de levier sur les ventes d'un journal que celui qui était le sien à l'époque où les plus grands journaux tiraient à 10000 ou 20000 exemplaires quotidiens. Tout au plus sert-il aux journaux à fixer un lectorat déjà acquis en servant à celui-ci les auteurs et les sous-genres qu'il plébiscite ; la fiction sérielle fait figure de rubrique consubstantielle à l'essentiel de la presse quotidienne, rubrique que l'on alimente continuellement mais qui vit selon les mêmes routines depuis plusieurs décennies. À la même date, en Grande-Bretagne, le marché de la presse "populaire" de masse n'en est qu'à ses débuts ; la production sérielle qu'elle porte est une création relativement récente et certains traits de son profil (séparation moins marquée des sous-genres, production globalement moins "genrée", construction et utilisation différentes des annonces de publication) font apparaître une modernité dont témoignent les journaux de notre corpus et qui font du *serial* une matière moins figée.

Au début des années 1910, la presse quotidienne française est à son apogée tandis que la presse britannique connaît depuis une quinzaine d'années une évolution majeure avec la naissance de journaux à tirage de masse. Cette situation est le résultat d'évolutions juridiques, technologiques, économiques et sociales responsables de la principale révolution médiatique de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles : le développement rapide, avec un décalage chronologique entre les deux pays, d'une presse quotidienne dite "populaire" parce que son prix de vente et son contenu ont été calibrés pour répondre aux attentes des catégories les plus modestes de la population. La fiction sérielle de presse est elle aussi à son zénith, puisqu'elle n'a jamais eu autant de lecteurs. Le roman-feuilleton français se montre toutefois, sous certains aspects, moins dynamique que le *serial* britannique, en raison, peut-être, de son ancienneté.

En août 1914, un conflit d'un genre nouveau entre brutalement dans le quotidien des sociétés européennes et le bouleverse. Quelles répercussions les années de guerre ont-elles eu sur les presses quotidiennes française et britannique ? Sur les fictions sérielles qu'elles publient ? Le conflit constitue-t-il une rupture radicale ou une simple parenthèse ? Des questions parmi d'autres qu'il nous faut à présent aborder.

## **CHAPITRE 2. LE ROMAN-FEUILLETON ET LE SERIAL EN GUERRE.**

Nous allons à présent pénétrer dans les années de guerre afin de rendre compte de leurs répercussions sur la littérature sérielle publiée dans la presse quotidienne de France et de Grande-Bretagne. On le sait, le Premier Conflit mondial bouleverse le fonctionnement des presses des pays belligérants. Les journaux sont confrontés à un ensemble de difficultés humaines, matérielles et financières mais doivent également composer avec les décisions prises par les appareils politiques en vue de contrôler l'information, contrôle qui, sous la forme de la censure, « [...] action de l'État se protégeant contre les réalités qu'éventuellement reflètent les journaux [...]»<sup>400</sup> » et de la "propagande", « [...] action offensive cherchant à toucher les esprits et les cœurs, au-dedans et au-dehors [...]»<sup>401</sup> », en vient à mettre la presse sous tutelle et à créer de véritables « systèmes d'information»<sup>402</sup>. »

Le phénomène guerrier et ce nouvel environnement qu'il impose à la presse entraînent-ils une modification des visages de la fiction sérielle dans les journaux de notre corpus, entre août 1914 et novembre 1918, et provoquent-ils des changements dans la société des feuilletonistes et dans leur manière de concevoir leur activité d'écriture ? Un examen du régime de publication du roman-feuilleton et du *serial* (périodicité et volume textuel notamment), des variations concernant les séries dominantes et de la population des auteurs permet de faire apparaître des modifications qui traduisent tantôt des adaptations plus ou moins provisoires, tantôt des évolutions de fond.

### **I. La presse et la fiction sérielle face à la guerre.**

Il n'est pas question de détailler ici l'ensemble des difficultés que les journaux britanniques et français doivent surmonter pour continuer à exister durant le conflit, de décrypter le fonctionnement des deux systèmes de censure ou la manière dont la presse a été instrumentalisée pour être utilisée dans l'entreprise de mobilisation des esprits, mais plutôt de présenter à grands traits la situation des journaux quotidiens français et britanniques durant le conflit, les principales transformations provoquées par ce dernier, afin d'appréhender le paysage journalistique dans lequel s'inscrivent les romans-feuilletons et *serials* du temps de guerre et de disposer des éléments nécessaires à une pleine compréhension des évolutions qui ont affecté la fiction sérielle de presse des deux pays à partir du mois d'août 1914.

---

<sup>400</sup> JEANNENEY Jean-Noël, *op. cit.*, p. 123.

<sup>401</sup> *Ibid.*

<sup>402</sup> FORCADE Olivier, « *Information, censure et propagande* », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.) *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918. Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004, p. 451.

## A. Un bouleversement des conditions de vie de la presse.

La presse britannique et la presse française ne sont pas concernées au même degré par les complications engendrées par le conflit. Pierre Albert résume cette différence en écrivant que « si aux États-Unis et en Angleterre, la guerre eut surtout pour effet d'accroître le tirage des journaux [...], sur le continent européen, elle créa aux journaux des difficultés considérables<sup>403</sup>. » Ce constat, globalement exact, et qui s'explique largement par le fait que la Grande-Bretagne n'est pas envahie et ne connaît pas de combats sur son sol, mérite toutefois d'être nuancé car il occulte des éléments importants.

### 1. La presse quotidienne britannique en guerre.

Il est vrai que les années de guerre constituent l'âge d'or de la presse britannique ; ainsi que l'écrit J. M. McEwen, « c'est une évidence, aujourd'hui, de dire que la presse britannique a atteint un niveau de développement jusqu'alors inconnu durant la Première Guerre mondiale, niveau qu'elle n'atteindra plus jamais<sup>404</sup>. » Les tirages globaux de la presse britannique connaissent effectivement une augmentation importante à cause de l'intérêt suscité par l'événement exceptionnel que constitue la guerre, de la soif d'information qu'il provoque et entretient, mais il s'avère que les choses sont moins évidentes lorsque l'on observe de près la situation des journaux. McEwen précise qu'il existe notamment une différence entre la presse d'information "populaire" et la presse "de qualité". En effet, si une bonne part des « *popular newspapers* » connaît une augmentation considérable de ses ventes entre 1914 et 1918, celles des « *quality papers* » n'augmentent que de façon limitée, voire, dans certains cas, régressent. Il compare ainsi les cas du *Times*, du *Daily Mail* et du *Daily Express* en donnant des estimations annuelles qui ne tiennent pas compte, précise-t-il, des fluctuations consécutives à certains événements importants :

	<i>The Times</i>	<i>Daily Mail</i>	<i>Daily Express</i>
<b>1914</b>	183000	945919	295485
<b>1915</b>	Pas de données	1105214	372840
<b>1916</b>	184000	1172245	433637
<b>1917</b>	137000	938211	449827
<b>1918</b>	131000	973343	578832

<sup>403</sup> ALBERT Pierre, *Histoire de la presse française*, op. cit., p. 76.

<sup>404</sup> McEwen John M. op. cit., p. 459 : « it is now a truism that the British press reached an unprecedented level of importance during the First World War, never to attain such heights again. »

Ainsi le *Daily Mail* se retrouve-t-il, en 1918, avec une situation globalement identique à celle qui était la sienne en 1914, malgré une croissance d'environ 15% de ses ventes entre 1914 et 1916, alors que le *Daily Express* double ses ventes entre 1914 et 1918. Le *Times*, journal de qualité, vend près de 30% de moins en 1918 par rapport à 1914. McEwen ajoute que le tirage du *Daily Mirror* est de 1307000 en juillet 1916<sup>405</sup> soit 30% de plus que son tirage de l'immédiat avant-guerre (1000000 environ) alors que le tirage du *Daily Sketch*, *tabloid* illustré à grand tirage comme le *Mirror*, passe de 1500000 exemplaires en janvier 1915, soit près du double de son tirage des semaines précédant le conflit (800000), à 820000 seulement en septembre 1917.

Afin d'insister sur la réalité de l'opposition qu'il note, dans l'évolution des tirages, entre les quotidiens d'information "populaires" et les journaux "de qualité", et de pointer les évolutions différenciées de ces derniers, McEwen donne également quelques exemples des tirages issus de la presse du dimanche. Parmi les journaux "populaires", il note que les *News of the World*, le plus grand journal du dimanche en termes de tirages, atteignent les deux millions d'exemplaires en 1915 et progressent jusqu'à atteindre les 2,75 millions en 1917 ; le *Sunday Pictorial*, qui voit le jour en mars 1915, fondé par H. Harmsworth, tire à un million d'exemplaires à la fin de la même année et à environ 2,6 millions à la fin de l'année 1917. Parmi les journaux "de qualité", il observe que l'*Observer* passe d'un tirage moyen de 133283 exemplaires en 1914 à 224004 en 1916 mais qu'il retombe à 195234 en 1918 tandis que le *Sunday Times* progresse lentement mais régulièrement, passant de 35000 exemplaires tirés juste avant le conflit à un peu plus de 50000 en 1918.

McEwen explique la différence dans l'évolution globale des tirages des journaux "populaires" et des journaux "de qualité" durant les années de guerre, par le fait que, selon lui, seuls les premiers satisfont à une nécessité particulière née du contexte de guerre : « La demande de cette époque était aux émotions, non à la raison ou à la réflexion, et un secteur au moins de la presse savait comment répondre à cette demande. Peut-être que sans cela, la nation n'aurait pas pu tenir jusqu'au bout<sup>406</sup>. » Il est grandement probable, en effet, qu'en ces temps sombres, une grande partie des lecteurs de la presse cherche en premier lieu à se divertir, à compenser par la lecture de journaux dont les objectifs principaux ne sont pas la rationalisation, l'explication du réel, un quotidien difficile, pesant, le *serial* constituant par ailleurs un moyen efficace de satisfaire cette demande.

L'argument avancé par l'auteur pour expliquer la baisse d'audience du *Times* et du *Daily Mail* en 1917 est l'augmentation de leur prix de vente : le premier journal passe effectivement à 1 ½ p. en novembre 1916 et le second à un *penny* au début de l'année 1917. Cette explication semble tout à

---

<sup>405</sup> Selon l'*Advertiser's Protection Society Monthly Circular*.

<sup>406</sup> McEWEN John, *op. cit.*, p. 483 : « *These were times when the call was to the emotions, not to reason and reflection, and at least one section of the press knew how to respond to that call. Perhaps the nation could not have persevered to the end otherwise.* »

fait valable, surtout que le *Daily Express*, qui est le dernier des journaux à passer à un penny en mars 1918 est le grand quotidien "populaire" d'information qui connaît la progression la plus nette de ses tirages. Cependant, le *Daily Mirror* passe à un penny dès le mois de février 1917 et ne voit pas ses tirages s'effondrer ensuite ; peut-être le fait qu'il soit illustré lui procure-t-il un avantage commercial qui lui évite une chute d'audience ? Dans le cas du *Daily Mail*, il ne faut peut-être pas sous-estimer les prises de position parfois extrêmes d'A. Harmsworth qui n'hésite pas à critiquer avec virulence le secrétaire d'État à la guerre Kitchener, véritable héros national, en 1915 et 1916, ou le gouvernement Asquith<sup>407</sup>. Ces coups d'éclat causent des chutes ponctuelles des ventes mais elles nuisent peut-être plus profondément à l'image du journal et de son directeur ; si la désaffection ne se manifeste guère tant que le prix se maintient, peut-être s'exprime-t-elle plus nettement à partir du moment où, le journal devenant plus onéreux, certains lecteurs préfèrent alors se reporter, au moins pour un temps, sur un journal à la fois moins cher et moins prompt à créer la polémique, tout en restant de la même tendance politique, le *Daily Express*.

Que leurs tirages augmentent ou régressent, les journaux britanniques doivent faire face aux difficultés liées au manque de personnel dans les rédactions, les bureaux ou les imprimeries, mais on peut imaginer que contrairement au cas français que nous évoquerons plus loin, ce n'est qu'à partir de l'instauration de la conscription, en janvier 1916, que le problème se pose avec une acuité toute différente. En effet, si le volontariat amène plus de 2,5 millions d'hommes à s'engager jusqu'au tout début de l'année 1916, ce sont près de 3 millions d'hommes supplémentaires, âgés de 18 à 41 ans (avec une extension de l'âge à 50 ans en avril 1918), qui sont appelés suite au vote du *Military Service Act*.

La situation financière des journaux se complique durant la guerre, et si les plus grands titres parviennent à se maintenir, les plus fragiles peuvent se trouver dans une impasse. La diminution de la publicité commerciale retire notamment une part importante des ressources des journaux. Parfois, la situation est si difficile que le journal n'a d'autre solution que de disparaître, comme c'est par exemple le cas du *Daily Citizen*, ou de changer de périodicité, comme le *Daily Herald* qui, quelques semaines après le début du conflit, passe de quotidien à hebdomadaire jusqu'en 1919. Dans la plupart des cas, c'est néanmoins la réduction de la pagination qui est la première conséquence des difficultés financières rencontrées par les journaux, adaptation également rendue nécessaire par les problèmes liés à l'approvisionnement en papier.

Ces derniers obligent les journaux britanniques à réduire leur pagination en fonction des restrictions imposées par le gouvernement et à viser une optimisation du nombre d'exemplaires

---

<sup>407</sup> OLSON Kenneth E., *op. cit.* p. 20.

imprimés afin d'éviter le "bouillon" et, donc, le papier gâché. L'essentiel du papier à partir duquel les quotidiens britanniques sont confectionnés est fabriqué à partir d'une pâte provenant de Suède, et si les importations ne posent guère de soucis au début de la guerre, les choses se compliquent à compter de 1916, notamment à cause de la réduction des tonnages autorisés pour son transport et de la guerre sous-marine. Ainsi les journaux publient-ils régulièrement des encarts pour expliquer la situation à leurs lecteurs, tels ceux que nous reproduisons ci-dessous, publiés par le *Daily Express* :

« A nos lecteurs.

Le gouvernement ayant imposé d'autres restrictions concernant l'importation de papier, il est impératif que ceux qui souhaitent avoir leur "*Daily Express*" passent une commande permanente auprès d'un marchand de journaux ou d'un kiosquier pour qu'il leur livre ou leur réserve un exemplaire chaque jour<sup>408</sup>. »

« Commandez votre "*Daily Express*" régulièrement.

Le "*Daily Express*" limite son tirage afin de conserver des stocks de papier et d'économiser le tonnage.

Les exemplaires pour les ventes fortuites ne peuvent être imprimés, et il est par conséquent important que les lecteurs passent des commandes régulières auprès de marchands de journaux pour éviter toute déception<sup>409</sup>. »

« La pénurie de papier.

Le contrôleur du papier propose d'interdire, dans quelques semaines, le retour de tous les invendus par les marchands de journaux. Cela obligera ces marchands à ne gérer que les journaux effectivement commandés par leurs clients. Nous conseillons fortement à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore passé commande à leurs marchands de le faire immédiatement et d'éviter ainsi toute déception<sup>410</sup>. »

---

<sup>408</sup> *Daily Express*, le 16/10/1916 : « *To Our Readers.*

*The Government having imposed further restrictions on the importation of paper, it is imperative for those who wish to obtain the "Daily Express" to give a standing order to a newsagent or bookstall to deliver or reserve a copy every day. »*

<sup>409</sup> *Ibid.*, 09/05/1918 : « *Order Your "Daily Express" Regularly.*

*The "Daily Express" is limiting its output in order to conserve supplies of paper and save tonnage.*

*Copies for chance sales cannot be printed, and it is important therefore that readers should give a regular order to newsagents to avoid disappointment. »*

<sup>410</sup> *Ibid.*, le 21/05/1918 : « *The Paper Shortage.*

*The Paper Controller proposes, within a few weeks, to prohibit the return of all unsold newspapers by newsagents. This will make it obligatory upon newsagents to carry only newspapers that are actually on order from their customers. We strongly advise our readers who have not already booked orders with their agents to do so at once and so avoid disappointment. »*

Et dans la nuit du 26 au 27/05/1918 le *Board of Trade* décide d'interdire, à compter du 24 juin suivant, en vertu des *Defence of the Realm regulations*, ces retours d'invendus (lorsque la possibilité existait), qu'il s'agisse de journaux, de magazines, de livres ou encore de cartes postales, mesure qui s'appliquera dans un premier temps à l'Europe avant d'être étendue au monde entier en décembre.

L'examen des deux quotidiens que nous avons dépouillés au cours de la période 1912-1920, le *Daily Express* et le *Daily Mirror*, montre une réelle concordance chronologique en ce qui concerne les moments auxquels sont mis en place les changements de pagination. Le *Daily Express* compte la plupart du temps dix pages avant le 04/08/1914, avec des numéros à douze pages très fréquents le lundi. À compter du 04/08/1914, la pagination passe à six ou huit pages jusqu'au 10 octobre, puis à huit pages avec quelques numéros à dix pages. À partir de mi-mars 1915, la pagination à dix pages prédomine largement jusqu'à mi-juillet, date à laquelle ce sont les numéros à huit pages qui redeviennent la règle jusqu'au 29/02/1916 inclus, avec quelques numéros à dix pages. À partir du 01/03/1916 et jusqu'au 13/03/1917 inclus, le *Daily Express* paraît sur six pages, avec de rares numéros à huit pages, avant de passer à quatre pages de manière exclusive du 14 mars jusqu'au 23/11/1918 inclus. À compter du 25 de ce mois, il paraît sur six ou huit pages avec de rares numéros à dix pages jusqu'au 3 mai 1919 inclus. Le 5 de ce mois, le quotidien retrouve sa pagination d'avant-guerre avec des numéros à dix pages largement dominants, même s'il paraît régulièrement sur huit pages et plus rarement sur douze pages jusqu'à la fin de l'année 1920.

Avant le 04/08/1914, le *Daily Mirror* paraît essentiellement sur seize pages, avec souvent des numéros à vingt pages, notamment le lundi ou en début de semaine, et plus rarement à 24 pages. À compter du 05/08/1914, la pagination passe à douze pages avec régulièrement des numéros à seize pages, puis à partir de mi-mars 1915, les numéros à douze pages et à seize pages alternent, avec des périodes tantôt favorables à l'une ou l'autre des deux paginations, jusqu'à la fin du mois de février ou le début du mois de mars 1916<sup>411</sup>, date à partir de laquelle le journal est publié quasi exclusivement sur douze pages jusqu'à la mi-septembre de l'année 1917 ; à partir de ce moment, les numéros à huit pages deviennent progressivement la règle jusqu'au 19 novembre 1918 inclus. À compter du 20 novembre, le *Mirror* est à nouveau publié sur douze pages, en alternance avec des numéros sur seize pages à partir du 9 décembre. En 1919 et 1920, c'est la pagination à seize pages qui domine très largement, comme avant-guerre, même si par moments les numéros à douze pages sont nombreux

---

<sup>411</sup> De nombreux numéros du mois de février 1916, et notamment entre le 20 et le 29, n'étaient pas consultables sur la base *ukpresseonline* au moment de nos dépouillements.

comme en août 1920 où ils sont dominants ; les numéros à vingt pages deviennent plus fréquents à partir de la mi-novembre 1920, remplaçant des numéros à douze pages devenus rares.

La pagination du *Daily Express* varie davantage que celle du *Daily Mirror* durant la période considérée, mais les principales étapes qui marquent les évolutions de l'une et de l'autre sont concomitantes : les 4-5/08/1914, mi-mars 1915, début mars 1916, une date en 1917, fin novembre 1918. L'entrée en guerre apparaît comme un traumatisme qui enclenche immédiatement un mécanisme de diminution du volume des journaux, jusqu'à une forme de normalisation en mars 1915. À partir de là, la pagination des deux journaux varie entre des numéros de volume normal et des numéros de volume réduit pendant un an. Le mois de mars 1916 marque un autre palier, avec une réduction plus importante de la pagination, probablement consécutive à des restrictions mises en place par le gouvernement. Mais c'est en 1917, à partir d'une date différente pour chacun des deux journaux (mi-mars pour le *Daily Express* et mi-septembre pour le *Daily Mirror*) que la pagination est réduite de manière considérable ; en effet, le *Daily Express* paraît pendant environ 20 mois sur quatre pages, soit un volume réduit de 60% par rapport à celui d'avant août 1914, tandis que le *Daily Mirror* paraît durant 14 mois sur huit pages, soit un volume réduit de 50% par rapport à la norme d'avant le début du conflit. Cette troisième année de guerre est sans doute plus difficile à cause de l'intensification de la guerre sous-marine, de limitations plus importantes des importations et de nouvelles mesures de répartition des ressources en papier qui obligent les journaux à réduire fortement leur pagination. La signature de l'armistice du 11 novembre 1918 marque le début d'un retour progressif aux paginations d'avant-guerre qui redeviennent la norme au cours de l'année 1919.

La guerre, si elle favorise globalement les tirages de la presse quotidienne britannique, oblige néanmoins les journaux à s'adapter aux difficultés qu'elle leur impose : difficultés humaines avec une diminution du personnel, difficultés financières avec notamment une baisse importante des ressources traditionnellement apportées par la publicité commerciale, difficultés nées d'un approvisionnement en papier qui se complique et se traduit par des restrictions régulières. La baisse de la pagination des journaux est la principale conséquence de ces aléas liés au conflit, les journaux les moins bien lotis n'ayant d'autre choix que de mettre la clef sous la porte. L'impact du conflit sur la presse quotidienne française revêt cependant une intensité bien supérieure.

## 2. La presse quotidienne française en guerre.

Pierre Albert écrit que « les quatre années de la Grande Guerre furent pour la presse [française], une terrible épreuve<sup>412</sup>. » Le fait est que l'ampleur des difficultés auxquelles elle est confrontée, à cause de la situation même du pays, rend son existence plus difficile que celle de la presse quotidienne d'outre-Manche.

La guerre provoque bien évidemment, comme en Grande-Bretagne, une soif d'information par son caractère hors du commun, mais contrairement à ce qui se passe chez le voisin anglais, la mobilisation qui sépare les familles, l'invasion, l'occupation d'une partie du territoire et la présence, à partir de la fin de l'automne 1914, d'un front de plus de 700 kilomètres sur lequel se concentre l'essentiel des combats de la zone occidentale de l'Europe suscitent des besoins différents et à bien des égards plus intenses au sein de la population française. Comme en Grande-Bretagne, les tirages de la presse quotidienne d'information connaissent une forte croissance ; si les estimations à l'échelle nationale sont difficiles à établir, la presse parisienne passe de quelques 5,5 millions d'exemplaires tirés à la veille du conflit à plus de huit millions à l'été 1917<sup>413</sup>. En reprenant les chiffres donnés par Pierre Albert<sup>414</sup>, Laurent Martin<sup>415</sup>, et Gilles Feyel<sup>416</sup>, on arrive aux évaluations suivantes, en ce qui concerne les journaux de notre corpus :

- *Le Petit Parisien* conforte sa position de premier journal de France en termes de tirage en passant de 1,5 million d'exemplaires tirés à la veille de la guerre à plus de deux millions à certains moments de l'année 1916. Son tirage chute cependant par la suite pour s'établir aux alentours de deux millions à la fin de l'année 1918.
- *Le Petit Journal* continue de perdre des lecteurs et passe d'un peu plus de 800000 exemplaires tirés dans les semaines précédant le déclenchement du conflit à moins de 500000 à la fin de 1918.
- *Le Matin* suit une courbe identique à celle du *Petit Parisien* durant les deux premières années de guerre, passant d'environ un million d'exemplaires tirés en 1914 à 1,6 million en 1916 et atteignant son apogée à cette date. Il connaît ensuite une baisse d'audience, comme *Le Petit Parisien*, mais dans une proportion plus importante puisque dès la fin de l'année 1917 il a perdu plus d'un tiers de ses lecteurs, avec un tirage de l'ordre d'un million d'exemplaires qui n'évolue plus jusqu'à la fin du conflit.

---

<sup>412</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *Histoire générale de la presse française, op. cit.*, p. 407.

<sup>413</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 112.

<sup>414</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *Histoire générale de la presse française, op. cit.*, p. 407-445.

<sup>415</sup> MARTIN Laurent, *op. cit.*, p. 53-70.

<sup>416</sup> FEYEL Gilles, *op. cit.*, p. 144-149.

- *L'Écho de Paris* est, parmi les grands quotidiens, celui qui connaît l'augmentation de tirage la plus importante pendant la guerre puisque ce dernier passe d'environ 150000 en 1914 à plus de 500000 en 1916 soit une croissance de plus de 300% qui fait de lui le cinquième quotidien parisien le plus vendu durant la guerre, même si ses tirages baissent ensuite lentement jusqu'à la fin des hostilités.
- Les années de guerre sont difficiles pour *L'Humanité*<sup>417</sup> qui passe de 150000 exemplaires tirés en juillet 1914 à 75000 environ en décembre de cette même année. Le tirage augmente au cours de l'année 1915 et s'établit autour de 90000 en 1916 avant de rechuter, aux alentours de 70000 en 1917 et de 60000 en 1918. En ce qui concerne les ventes elles sont diminuées de moitié entre juillet 1914 (115887 exemplaires) et janvier 1915 (50889) mais dépassent à nouveau les 60000 en avril 1915 avant de rechuter à partir de l'été 1916. En mars 1917, elles sont à nouveau inférieures à 60000 et tournent autour de 42-43000 entre septembre 1917 et avril 1918. La part représentée par les ventes dans la capitale chute tout au long du conflit.
- *L'Action française* voit globalement ses tirages progresser pendant la guerre, mais il est difficile d'établir un tirage annuel moyen tant les ventes varient au gré des campagnes lancées par Léon Daudet<sup>418</sup> qui amènent parfois le journal à se vendre à 150000 exemplaires. Il semble toutefois que les ventes moyennes se situent entre 45000 et 50000 exemplaires ce qui représente tout de même un gain de 50 à 60% par rapport aux ventes des dernières semaines d'avant-guerre.
- *Le Figaro*, qui tire à environ 37000 exemplaires au début de l'été 14, progresse jusqu'aux alentours de 45000 exemplaires, tirage qu'il maintient jusqu'à la fin du conflit.

En-dehors de ces titres, des journaux comme *L'Oeuvre*, qui devient quotidien à partir de septembre 1915, ou *L'Intransigeant*, connaissent des heures fastes, le premier passant d'un tirage de 55000 à plus de 115000 exemplaires, et le second devenant le plus grand journal du soir de Paris avec un tirage dépassant par moments les 500000 exemplaires, tandis que d'autres comme *Le Journal*, qui voit son tirage divisé par deux entre 1914 et la fin de l'année 1918, ou la plupart des anciens journaux radicaux, vivent des heures difficiles.

---

<sup>417</sup> Tous les chiffres communiqués sont tirés de COURBAN Alexandre, « *L'Humanité dans la mêlée (1914-1918)* », in *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n°92, 2003, p. 11-23.

<sup>418</sup> Durant les années de guerre, Léon Daudet orchestre de longues campagnes très agressives contre les traîtres et les défaitistes du journal *Le Bonnet Rouge* à partir de la fin de l'année 1916 puis, l'année suivante, contre Joseph Caillaux et Louis Malvy.

Globalement, les tirages des quotidiens parisiens durant le conflit font apparaître deux phases. Dans un premier temps, jusqu'à l'année 1917, les ventes de la plupart des journaux stagnent ou progressent, mais à partir de 1917, les journaux subissent une perte d'audience, cette baisse étant très largement due au décret du 11 août par lequel la Commission interministérielle de la presse impose à tous les quotidiens à un sou (cinq centimes) un prix de vente de dix centimes à compter du 1<sup>er</sup> septembre. Le cas du *Journal* est particulier dans la mesure où la chute de ses ventes est largement liée aux affaires dans lesquelles son directeur, Charles Humbert, est mêlé<sup>419</sup>. Marc Martin remarque très justement qu'une augmentation de tarif d'un journal provoque toujours, peu importe le moment, une chute de ses ventes et, prenant l'exemple du *Petit Parisien* et de la chute de ses tirages dès avant le 01/09/1917, il formule une hypothèse que nous partageons : la perte de lectorat qui touche les principaux quotidiens doit également être envisagée comme un symptôme de la « [...] rupture entre la presse de grande diffusion et une partie de son public » et comme la traduction d'une « [...] désaffection [...] d'] une incompréhension [...]»<sup>420</sup> entre l'une et l'autre. L'année 17 est, on le sait, une année charnière, année durant laquelle civils et combattants sont gagnés par une réelle lassitude, et il est donc loisible d'admettre qu'il devient de plus en plus difficile pour eux d'adhérer au discours patriotique qui domine la presse depuis août 1914. Il nous semble donc que l'augmentation du prix des journaux doit être envisagée comme le phénomène qui va aggraver et traduire concrètement, par des achats moins importants, la distance prise par une partie de la population avec le discours dominant de la presse.

Les problèmes de personnel des journaux français sont, dès le départ, bien plus aigus que ceux des journaux d'outre-Manche car la mobilisation enlève aux rédactions, bureaux et imprimeries, dès les premiers jours d'août, une bonne part de leurs employés, à Paris comme en province. Des journaux de petite envergure sont contraints de cesser leur activité, soit définitivement, soit pour une durée plus ou moins longue, mais également des quotidiens importants comme *L'Aurore* ou *L'Autorité*. Pierre Albert cite l'exemple du *Matin* qui, à la date du 07/08/1914 ne dispose plus que d'un quart de son personnel<sup>421</sup>.

La distribution est elle aussi largement compliquée dès les premiers jours de guerre. En effet, les exigences du transport des troupes rendent le trafic ferroviaire plus aléatoire et désorganisent les circuits habituels de diffusion. La distribution des journaux parisiens en province perd sa régularité ainsi qu'une part de son volume, tout comme celle des grands quotidiens régionaux pour lesquels il

---

<sup>419</sup> Il accepte notamment de l'argent de Bolo Pacha (Paul Marie Bolo), conseiller financier du khédivé d'Égypte, pour pouvoir prendre le contrôle du *Journal* en 1916, argent que Bolo avait été cherché aux États-Unis et qui provenait de fonds allemands. Humbert est arrêté lorsque l'origine des capitaux est connue, en février 1918, jugé et acquitté, mais ces soupçons de trahison causèrent énormément de tort à la réputation du *Journal*.

<sup>420</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 117.

<sup>421</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P *et alii* (dir.), *Histoire générale de la presse française, op. cit.*, p. 410.

est difficile d'alimenter les zones les plus éloignées de leur aire de diffusion. Comme l'écrivent Pierre Albert<sup>422</sup> et Laurent Martin<sup>423</sup>, ces difficultés permettent aux journaux de province les plus importants de gagner des lecteurs puisque ces derniers les achètent pour remplacer les journaux parisiens qui ne leur parviennent plus. Ces difficultés de diffusion provoquent deux évolutions. En premier lieu, l'heure à laquelle les éditions provinciales des quotidiens parisiens tombaient traditionnellement est avancée pour tenter de compenser les retards de transport ; en second lieu, les Messageries Hachette, déjà très puissantes puisqu'elles s'occupent des expéditions et des livraisons aux dépositaires de la quasi-totalité des quotidiens parisiens, profitent des problèmes d'acheminement pour s'imposer auprès des grands quotidiens et établir un monopole de distribution au niveau national<sup>424</sup>.

Les problèmes de trésorerie sont permanents et sont la principale raison du passage à dix centimes. La publicité commerciale qui, ainsi que nous l'avons évoqué précédemment, était déjà nettement moins présente qu'en Grande-Bretagne, est très largement réduite, tandis que la publicité financière disparaît<sup>425</sup>. *Le Petit Parisien* voit ainsi ses recettes publicitaires représenter seulement 4 à 7% de ses recettes entre 1914 et 1918 alors qu'elles en représentaient 17% avant la guerre<sup>426</sup>. Ces pertes ne sont compensées qu'en partie par l'augmentation des ventes puisque dans le même temps la fabrication devient plus coûteuse à cause, entre autres, de l'augmentation du prix du charbon et du papier. Pour tenter de limiter les effets de ces problèmes de trésorerie, les "Quatre Grands" (*Le Petit Journal, Le Petit Parisien, Le Matin, Le Journal*), *L'Humanité, L'Intransigeant*, rejoints rapidement par tout un ensemble de quotidiens parisiens et provinciaux, se regroupent au sein d'un Groupement des intérêts économiques de la presse le 11/02/1916. Le Groupement est transformé en juin 1916 en une Commission interministérielle de la presse dont l'activité est essentiellement centrée sur les questions liées à l'approvisionnement en papier, Commission qui devient en février 1918 un Office National de la Presse, « [...] premier organisme paritaire réunissant la presse et le gouvernement [...]»<sup>427</sup> chargé de régler l'ensemble de la vie matérielle des journaux (personnel, approvisionnement en charbon et papier, transport des journaux) et de définir leur prix de vente.

Le problème des ressources en papier est le plus compliqué que les journaux ont à affronter. La pâte à papier confectionnée dans les pays nordiques arrive à peu près régulièrement en France

---

<sup>422</sup> *Ibid.*, p. 444.

<sup>423</sup> MARTIN Laurent, *op. cit.*, p. 53-54.

<sup>424</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *Histoire générale de la presse française, op. cit.*, p. 429.

<sup>425</sup> *Ibid.*, p. 410.

<sup>426</sup> MARTIN Laurent, *op. cit.*, p. 54.

<sup>427</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 145.

jusqu'à l'hiver 1915<sup>428</sup> mais la réduction des importations à partir de ce moment, couplée aux problèmes de transport maritime et à la pénurie de charbon, mettent en difficulté les papeteries et entraînent mécaniquement une hausse du prix du papier. D'environ trente francs les cent kilos à la veille du conflit et moins de quarante francs durant l'année 1915, le prix dépasse les 65 francs en 1916, les cent en 1917 et les 160 en 1918<sup>429</sup>. La répartition des ressources en pâte disponibles et ce prix du produit fini qui ne cesse de croître imposent une utilisation des plus rationnelles et en premier lieu, comme en Grande-Bretagne, une limitation des invendus.

La réduction de la pagination est imposée à plusieurs reprises durant le conflit puisqu'elle permet de réduire la quantité de papier utilisée par chaque journal. Elle est facilitée par le fait que certaines rubriques disparaissent, à la fois parce que la vie économique et financière est bouleversée et parce que le personnel des journaux est diminué ; les rubriques judiciaires et les faits divers se font également plus rares<sup>430</sup>. La diminution du nombre de pages des journaux a cependant lieu dès le 3 août 1914 dans la plupart des quotidiens, bien avant que les difficultés matérielles et financières ne l'exigent. Cette première réduction de la pagination s'explique probablement par le choc causé par la mobilisation qui nécessite une adaptation de la part des journaux, mais aussi par le manque de copie puisque l' "Union sacrée" lénifie les débats politiques et prive donc la presse de la matière qu'ils constituent habituellement<sup>431</sup>. Peut-être faut-il également voir dans cette baisse immédiate de la pagination une sorte d'acte symbolique par lequel la presse française choisit de se mettre à l'unisson du pays et de signifier la rupture en épurant ses colonnes de tout ce qui ne se rapporte pas à l'urgence du moment (annonces, faits-divers, chroniques diverses, romans-feuilletons...) ? Par la suite, les variations de la pagination traduisent essentiellement les difficultés d'approvisionnement en papier auxquelles les journaux doivent faire face et l'examen détaillé des journaux de notre corpus fait clairement apparaître l'évolution symétrique des trois grands journaux d'information "populaires" et de *L'Écho de Paris* : deux paliers importants, en mars 1916<sup>432</sup> et février 1917<sup>433</sup>, ce second palier imposant une réduction plus importante du volume des journaux et concernant

---

<sup>428</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *Histoire générale de la presse française*, op. cit., p. 410

<sup>429</sup> *Ibid.*, p. 450 Les chiffres ont été établis à partir du graphique du prix moyen des 100kg de papier journal pour la période 1914-1939 construit par l'auteur.

<sup>430</sup> MARTIN Laurent, op. cit., p. 56.

<sup>431</sup> COURBAN Alexandre, op. cit.

<sup>432</sup> A partir du 06/03/1915, *Le Petit Journal*, *Le Petit Journal* et *Le Matin* passe d'une pagination alternant entre six et quatre pages à une pagination à quatre pages uniquement. Deux jours plus tard, le 8, c'est au tour de *L'Écho de Paris*.

<sup>433</sup> A partir du 15/02/1917, les quatre journaux passent d'une pagination à quatre pages à une pagination alternant entre deux et quatre pages.

également, comme en août 1914, les trois autres journaux de notre corpus<sup>434</sup>, et il faut attendre le mois de mars 1919, (juin pour *Le Figaro*) pour que la pagination soit revue à la hausse<sup>435</sup>.

La guerre confronte donc les presses quotidiennes française et britannique à des difficultés de tous ordres qui compliquent leur existence, allant même jusqu'à contraindre certains journaux à cesser leur activité. L'indéniable hausse des ventes que le conflit suscite ne parvient qu'imparfaitement à compenser ces difficultés et même les quotidiens les plus puissants connaissent des périodes délicates, à partir de 1917 notamment. La situation de guerre difficile de la France aggrave les aléas et fait du conflit une période qui, du point de vue de la presse, rompt de manière plus franche avec l'avant-guerre qu'en Grande-Bretagne. C'est cette même situation de guerre de la France qui explique les spécificités de la mise sous tutelle de sa presse durant le conflit.

## **B. La mise sous tutelle de la presse.**

En France comme en Grande-Bretagne, le gouvernement met en place, dès les premiers jours de la guerre, des outils capables de l'aider à contrôler l'information. L'essentiel de la population (et de la presse) de chaque pays soutient l'effort de guerre mais la maîtrise des moyens de communication, et notamment de la presse, apparaît comme la solution la plus efficace pour être en mesure de faire de ces derniers des instruments de mobilisation culturelle. Les journaux comprennent immédiatement, avant même la mise en place des premières mesures, qu'ils ont un rôle particulier à tenir, rôle qui, dans l'atmosphère d' "union nationale", vise naturellement à agir au mieux des intérêts de leur nation. Dans les deux pays, la presse accepte donc comme une forme de sacrifice patriotique que la liberté presque totale dont elle bénéficie depuis plusieurs décennies, et sur laquelle sont bâtis les principaux principes qui régissent son activité, soit remise en cause.

### **1. La censure.**

L'organisation de la censure est très rapide en France. Olivier Forcade en détaille toutes les étapes avec précision et montre très bien comment on en arrive vite à une mise sous tutelle de la presse<sup>436</sup>. Dès le 2 août, jour de la proclamation de l'état de siège, les autorités sont autorisées à

---

<sup>434</sup> *L'Action française* passe le 15/02/1917 d'une pagination à quatre pages à une pagination alternant entre des exemplaires à quatre et deux pages ; *L'Humanité*, le 18/02/1917, d'une pagination alternant entre des exemplaires à quatre et deux pages à une pagination où les exemplaires à quatre pages sont très nettement majoritaires jusqu'au mois de septembre, moment où ce sont les numéros à deux pages qui le deviennent ; *Le Figaro*, le 19/02/1917, d'une pagination alternant entre des numéros à quatre pages et quelques numéros à six pages à une pagination où ces derniers sont remplacés par des numéros à deux pages.

<sup>435</sup> La pagination à quatre pages redevient dominante.

<sup>436</sup> FORCADE Olivier, *La censure en France pendant la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2016.

suspendre la publication de tout périodique et un Bureau de la presse est constitué au ministère de la Guerre ; ses premières structures sont définies le lendemain, jour de l'entrée en guerre du pays et le contrôle des journaux se fait sur morasses<sup>437</sup>, c'est-à-dire avant leur impression.

Deux jours plus tard, le 5 août, une loi « destinée à réprimer les indiscretions de la presse en temps de guerre » interdit la publication d'informations d'ordre militaire relatives aux effectifs, aux armements, à la composition des unités, aux pertes (morts et blessés), aux mouvements de troupes, etc. ou d'ordre diplomatique, c'est-à-dire tout ce qui peut potentiellement nuire aux opérations militaires ou au moral des soldats et des civils. Il est possible que les rédactions pensent, durant les premières semaines, que la censure ne concernera que ces informations directement liées à la conduite de la guerre, afin que soient évitées certaines erreurs commises lors de la guerre franco-prussienne de 1870-1871<sup>438</sup>, ou que ne soit entamé l'élan patriotique de la nation ; *L'Écho de Paris* rappelle ainsi le 3 août 1914 :

« A cette heure, où la patrie est en péril, la presse française a un impérieux devoir : celui de ne rien publier qui n'ait été authentiqué et certifié exact par les ministères de la Guerre et de l'Intérieur, de ne rien publier non plus qui pourrait renseigner l'ennemi sur nos positions militaires.

On sait quelles effroyables conséquences ont eues, pour le sort de nos armes, en 1870, d'imprudentes révélations. Une information qui pour un journaliste paraît n'avoir l'importance que d'un fait divers, peut constituer, pour l'ennemi, le plus précieux, le plus décisif des renseignements.

Il ne faut pas que de semblables actes se reproduisent.

Toute nouvelle publiée sans l'assentiment du gouvernement et des autorités militaires constituerait une manière de trahison.

Il ne faut pas non plus que l'opinion aît sujet de s'énerver à l'annonce de fausses nouvelles. [...]

Nous sommes assurés que tous nos confrères agiront comme nous, d'une unanime résolution. Au moment où toute la population de France, où toutes les classes de Français obéissent, d'un coeur unique, à la plus noble des disciplines, c'est un devoir impérieux, pour la presse française, répétons-le, d'obéir à cette règle de prudence<sup>439</sup>. »

Cependant, la censure politique est rapidement une réalité, permise notamment par la loi du 09/08/1849 sur l'état de siège qui autorise l'autorité militaire à suspendre toute publication qu'elle juge dangereuse pour le pouvoir en place.

En ce qui concerne les informations militaires, la presse doit se contenter des trois communiqués officiels quotidiens ; autrement dit, elle ne peut publier sur le sujet que ce qu'on l'autorise à publier, sous peine d'encourir des sanctions parfois lourdes, suspension, arrestation du

---

<sup>437</sup> Une morasse est la toute dernière épreuve d'un journal avant qu'il ne soit imprimé.

<sup>438</sup> Certains quotidiens français avaient publié des informations qui avaient permis à l'ennemi de prendre l'avantage.

<sup>439</sup> « *Le devoir de la presse française* », in *L'Écho de Paris*, le 03/08/1914.

directeur du journal ou de l'auteur d'un article contrevenant. Le 16 septembre, le ministre de l'Intérieur, Louis Malvy, informe les préfets que les règles de censure de la presse parisienne doivent être appliquées au niveau départemental. Il convient de préciser que si les premières mesures sont prises avec une rapidité extrême afin de parer au plus pressé, le départ du gouvernement pour Bordeaux le 2 septembre, ville où il demeure plus de trois mois, marque un coup d'arrêt à l'organisation de la censure à l'échelle du pays<sup>440</sup>. L'année 1915 voit la véritable mise en place de cette organisation et par la suite le système est en permanence précisé, affiné, avec comme objectif un contrôle de plus en plus serré de la presse. La censure politique progresse rapidement avec une volonté de « [...] réprimer les attaques violentes contre le gouvernement [...], d'arrêter les polémiques de presse susceptibles d'être dangereuses<sup>441</sup> » et donc de protéger ce dernier<sup>442</sup>.

Si la censure qui concerne les questions militaires n'indispose pas la presse car elle en accepte, parce qu'elle la comprend, la nécessité, la censure politique qui tend à transformer les journaux en feuilles gouvernementales uniquement destinées à assurer aux gouvernants en place la sympathie et la docilité de la population provoque des conflits parfois assez rudes. Le 02/01/1916, le président du Conseil, Aristide Briand, fait du Bureau de la presse une Direction des relations avec la presse intégrée dans un ensemble plus vaste, la Maison de la presse, qu'il crée en février, et qui regroupe les services de censure et de "propagande". À partir de ce moment, les journaux sont associés à l'action de contrôle de l'information qui ne leur est plus seulement imposée de manière autoritaire et les relations entre la presse et ses censeurs s'améliorent.

Le retour de Clemenceau au ministère de la Guerre et au poste de président du Conseil en novembre 1917 rend la censure politique moins sévère mais la censure concernant les informations militaires demeure impitoyable<sup>443</sup>. C'est également à partir de l'année 1917 que les règles régissant la présence des journalistes sur le front s'assouplissent légèrement. Cette présence était très contrôlée depuis le 04/08/1914, date à laquelle une instruction prescrivait « [...] que tout journaliste surpris exerçant sa profession sans être pourvu d'un permis délivré par les soins du ministre de la Guerre [devait] être arrêté et, s'il y [avait] lieu, traduit devant un Conseil de guerre pour délit d'espionnage [...]»<sup>444</sup>. Le 30 novembre de la même année, Joffre décide que les journalistes arrêtés sans permis doivent être emprisonnés jusqu'à ce qu'il décide de leur sort<sup>445</sup>. Le régime devient plus

---

<sup>440</sup> FORCADE Olivier, « Voir et dire la guerre à l'heure de la censure (France, 1914-1918) », in *Le Temps des médias*, 2005/1, n°4, p. 52.

<sup>441</sup> Extrait d'une circulaire adressée par le ministre de la Guerre Alexandre Millerand aux généraux commandant les régions militaires le 22/09/1914, citée par RAJSFUS Maurice, *La censure militaire et policière, 1914-1918*, Paris, le Cherche Midi, 1999, p. 52.

<sup>442</sup> D'ALMEIDA Fabrice et DELPORTE Christian, *Histoire des médias en France de la Grande Guerre à nos jours*, Paris, Flammarion, 2003, p. 17.

<sup>443</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 117 ; JEANNENEY Jean-Noël, *op. cit.*, p. 128 ; MARTIN Laurent, *op. cit.*, p. 61.

<sup>444</sup> Citée in RAJSFUS Maurice, *op. cit.*, p. 36.

<sup>445</sup> *Ibid.*, p. 37.

souple à partir du moment où Pétain arrive au poste de généralissime, même s'il demeure toujours très sévère : quelques journalistes accrédités sont autorisés à se rendre dans la zone de combats, toujours accompagnés d'un officier, mais la première ligne leur est interdite. Leurs articles sont censurés avec une très grande attention et il s'écoule parfois un délai important entre le moment de leur écriture et celui où ils parviennent aux rédactions. À partir de la fin de l'année, grâce à Clemenceau, ces reporters travaillent avec un peu plus de marge de manœuvre mais leurs relations avec l'armée sont souvent difficiles. Quelques grands noms s'illustrent comme Albert Londres pour *Le Petit Journal* ou Gaston Chérau pour *L'Illustration*.

Maurice Rajsfus note que la question des effets de la lecture des journaux de l'arrière sur les soldats a bien évidemment inquiété l'autorité militaire. Il en donne pour preuve le fait que le 23/08/1917, Pétain, alors correspondant en chef des armées du nord et du nord-est, écrit au ministre de la Guerre, Paul Painlevé, pour lui faire part de ses inquiétudes au sujet de la lecture de la presse dans les armées car il estime que les journaux sont présents en trop grand nombre. Il écrit ainsi :

« Le moral de la troupe est directement influencé par la lecture des journaux. La puissance de l'article imprimé reste grande dans son esprit. Il faut que la lecture du journal ne soit pas pour les hommes une source de scepticisme ou de rancœur, mais de persévérance et d'enthousiasme. [...] Il faut, par des directives adroites, obtenir de la presse qu'elle soit moins critique, plus documentaire, et ne pas oublier que les blancs imposés par la censure ont le grave défaut de laisser place à toutes les imaginations<sup>446</sup>. »

Cinq jours plus tard, le 28 août, le chef de cabinet du général Pétain détaille dans une note pour le Bureau d'information militaire la manière dont il faut que la presse présente les opérations de guerre et tous les sujets sensibles. Rajsfus qualifie à juste titre cette note de « leçon de journalisme patriotique<sup>447</sup> » et observe qu'en sus de la censure de la Direction générale des relations avec la presse, le chef militaire peut à son tour, se muer en censeur et interdire aux hommes qu'il commande la lecture d'un journal dont le contenu lui déplaît. Même si Clemenceau se refuse à entraver la lecture de la presse aux armées, cette censure du chef demeure une réalité quotidienne.

L'organisation des services de la censure française, la volonté de celle-ci de contrôler petit à petit, au moins jusqu'au début de l'année 1916, l'ensemble de la presse, avec un zèle qui provoque souvent un manque évident de discernement, lui donne une image de sévérité qui est en réalité largement surévaluée. Non seulement la censure de la presse s'est révélée, malgré son efficacité globale, plutôt conciliante puisque peu d'articles ont été caviardés et que peu de directeurs de journaux ou de journalistes ont été sanctionnés, mais les journaux, comme le note Olivier Forcade,

---

<sup>446</sup> *Ibid.*, p. 77-78.

<sup>447</sup> *Ibid.*, p. 79.

« [...] ont progressivement appris à éviter la censure [...] »<sup>448</sup>, soit en pratiquant l'autocensure, soit en livrant subtilement certaines informations risquées, soit en usant de relations en haut lieu pour se prémunir de sanctions en cas de non-respect de certaines consignes. De plus, il est indéniable qu'en cachant des nouvelles parfois terribles, des informations précises sur la position des armées ennemies, les pertes humaines, ou les conditions de vie des soldats, mais également en empêchant le développement du courant pacifiste, surtout à compter de 1917, les ciseaux d'Anastasie ont largement contribué au maintien de l'unité morale du pays, à sa mobilisation en faveur de l'effort de guerre. En regard du cas français, la censure de la presse britannique paraît moins sévère, mais les situations respectives des deux pays, très différentes, expliquent largement la relative modération du contrôle des journaux outre-Manche.

Le gouvernement anglais met tout de même sur pied une censure de la presse semblable, dans ses grandes lignes, à celle que bâtit le gouvernement français. *The Defence of the Realm Act (D.O.R.A.)*, qui lui donne la possibilité d'agir en de nombreux domaines, fournit tout un arsenal de contrôle et autorise notamment le gouvernement à limiter la liberté de la presse<sup>449</sup>. Dès le 07/08/1914, un *Press Bureau* est institué, avec un civil à sa tête, mais composé essentiellement d'officiers, avec comme objectifs le contrôle des informations venant de l'Amirauté et du ministère de la Guerre à destination des journaux, mais également le contrôle des câbles et des télégrammes reçus et envoyés par ces derniers<sup>450</sup>; cependant, le principe de la censure préventive est refusé, contrairement à ce qui se passe en France. Jean-Noël Jeanneney explique que le gouvernement se préoccupe avant tout de fixer certaines limites, de donner quelques instructions sur ce qu'il convient ou non de publier, avec comme seule menace une saisie des journaux imprimés si ces limites et instructions ne sont pas respectées<sup>451</sup>, menace rarement mise à exécution. Selon Olivier Forcade qui reprend Alasdair Palmer, les journalistes britanniques sont habitués à pratiquer l'autocensure depuis que le *D-Notice Committee* (organisme mis en place en 1912, dirigé par un *Assistant Secretary* du *War Office* et par un représentant de la *Press Association*), adresse aux journaux des demandes concernant des informations à ne pas publier pour des raisons de sécurité nationale, d'où un respect quasi systématique des normes fixées par le gouvernement à partir d'août 1914 et une collaboration

---

<sup>448</sup> FORCADE Olivier, « *Information, censure et propagande* », in *op. cit.*, p. 462.

<sup>449</sup> Le règlement 18 interdit notamment la publication d'informations militaires sensibles tandis que le règlement 27 considère la diffusion de fausses nouvelles, de nouvelles qui peuvent nuire au recrutement, diminuer la confiance de la population dans les banques et la monnaie ou diminuer l'attachement au Roi comme un délit.

<sup>450</sup> HOPKIN Deian, « *Domestic Censorship in the First World War* », in *Journal of Contemporary History*, V, 4, 1970, p. 154.

<sup>451</sup> JEANNENEY Jean-Noël, *op. cit.*, p. 124.

spontanée de la presse<sup>452</sup>. Il semble qu'il n'y ait guère qu'Alfred Harmsworth qui se montre réticent, au moins au début du conflit, à accepter pour son journal cette autocensure au nom de l'intérêt supérieur de la nation, ce qui l'amène, entre autres, à critiquer, dans le *Daily Mail*, le général Kitchener, véritable héros national, une première fois lors de la retraite de Mons dont il publie un compte-rendu, une seconde fois en mai 1915<sup>453</sup>, suite à l'offensive désastreuse de Neuve-Chapelle<sup>454</sup>. Harmsworth n'hésite pas, également, à afficher son opposition à l'opération des Dardanelles, refuse de publier les appels aux volontaires puisqu'il soutient le projet d'institution de la conscription, et critique ouvertement la manière dont le gouvernement Asquith conduit la guerre. Même s'il n'est question que d'un seul homme, le cas d'Harmsworth permet de mesurer le contrôle plus lâche de la presse effectué par la censure britannique. Le directeur du *Daily Mail* et du *Times* se montre moins critique une fois que Lloyd George remplace Kitchener au poste de Secrétaire d'État à la guerre en juillet 1916 avant de devenir Premier Ministre en décembre ; ses relations avec le gouvernement s'améliorent et il devient même directeur de la "propagande" en février 1918.

Outre ce contrôle moins strict de la presse, le cas britannique diffère également de ce qui se passe en France dans le domaine de la couverture des opérations militaires<sup>455</sup>. Au début du conflit, le gouvernement britannique, en la personne de son ministre de la Guerre, lord Kitchener, est déterminé à refuser que des journalistes puissent se rendre sur le continent pour rendre compte des combats. Kitchener choisit alors le colonel Ernest Swinton comme reporter officiel de la *British Army* sur le front occidental ; celui-ci rédige des comptes-rendus sous le pseudonyme de *Eyewitness* que Kitchener examine personnellement avant qu'ils ne soient transmis à la presse. Un peu plus tard, Henry Major Tomlinson, journaliste au *Daily News*, est lui aussi appelé comme correspondant de guerre officiel et part pour la France. Il travaille, comme Swinton, d'après les instructions que leur transmet l'État-major. Des journalistes étaient évidemment en France au moment de la déclaration de guerre et ont donc souhaité rendre compte des combats. Philip Gibbs du *Daily Chronicle* suit la *B.E.F.*<sup>456</sup> et envoie des reportages réguliers mais Kitchener le fait arrêter et renvoyer à Londres après l'avoir prévenu qu'il serait fusillé s'il était pris à nouveau. Henry Hamilton Fyfe du *Daily Mail* est également en France au début du mois d'août 1914 ; il est menacé d'être arrêté et décide de

---

<sup>452</sup> FORCADE Olivier, « *Information, censure et propagande* », in *op. cit.*, p. 455

<sup>453</sup> Le 21 mai, il écrit un article violent qu'il intitule « *The Tragedy of the Shells : Lord Kitchener's Grave Error* ».

<sup>454</sup> OLSON Kenneth E., *op. cit.*, p. 20 : Harmsworth apprend que l'artillerie manquait de munitions, et que Kitchener a ordonné au général French d'utiliser des munitions inadaptées à la guerre de tranchées, datant de la guerre des Boers, qui se sont révélées incapables de détruire les barbelés et les abris de mitrailleuses allemands et donc de préparer correctement l'avance de l'infanterie britannique.

<sup>455</sup> Toutes les informations qui suivent proviennent de deux articles rédigés par SIMKIN John, fondateur du site *Spartacus Educational*, « *War Office Press Bureau* » et « *British Journalism and the First World War* » consultables aux adresses suivantes : <http://spartacus-educational.com/FWWwarpress.htm> et <http://spartacus-educational.com/FWWjournalism.htm>.

<sup>456</sup> L'acronyme B.E.F. désigne la *British Expeditionary Force*, c'est-à-dire le Corps expéditionnaire britannique, premières forces armées (70000 hommes) envoyées sur le continent dès août 1914. La désignation est souvent utilisée pour désigner les forces britanniques présentes en France durant tout le conflit.

rejoindre la Croix-Rouge française comme brancardier afin de pouvoir rester sur le front occidental quelques semaines de plus avant de partir pour le front oriental où les journalistes peuvent travailler sans restrictions. Malgré les réclamations des journaux, habitués depuis la guerre de Crimée à envoyer des correspondants au plus près des combats<sup>457</sup>, il faut attendre le mois de janvier 1915 pour que le gouvernement de Sa Majesté change d'attitude, suite notamment à une lettre du président américain Roosevelt au ministre Edward Grey du *Foreign Office* dans laquelle il explique que le choix d'interdire aux journalistes de rapporter la guerre sur le front occidental nuit à la cause britannique aux États-Unis<sup>458</sup>. Rapidement, une série de journalistes est accréditée comme correspondants de guerre parmi lesquels Philip Gibbs (*Daily Chronicle* et *Daily Telegraph*), Percival Phillips (*Daily Express* et *Morning Post*), ou William Beach Thomas (*Daily Mail* et *Daily Mirror*). Au fil des années, d'autres seront accrédités comme John Buchan ou Henry Hamilton Fyfe et tous devront accepter, comme en France, le contrôle de leur production. Après la guerre, George V remercie ces hommes en leur offrant des chevaleries<sup>459</sup> ; certains refusent cette récompense, comme Fyfe, qui y voit un moyen de le remercier pour son silence au sujet de certaines choses qu'il a vues ou entendues<sup>460</sup>.

Comme en France, le travail de la censure est titanesque et l'ampleur de son contrôle souvent surévaluée. Deian Hopkin explique ainsi qu'il est difficile d'opérer un contrôle efficace de la presse et que la juridiction du *Press Bureau* est renforcée pour tenter d'améliorer son efficacité, que ce dernier échoue largement à contrôler la presse pacifiste qui peut souvent s'exprimer et critiquer le gouvernement<sup>461</sup>, et que durant les deux premières années de guerre au moins, c'est la population et la presse patriotique, *Daily Express* en tête, qui contrôlent l'expression pacifiste ; il écrit : « Il était commode pour les autorités de simplement rester à l'écart et de laisser la tendance de l'opinion publique faire le travail qu'elles ne pouvaient pas facilement faire elles-mêmes<sup>462</sup>. » L'auteur note également un changement d'attitude des autorités à l'encontre des pacifistes en 1917 ; ils sont de moins en moins considérés comme une menace, contrairement aux Bolchéviks, et leur censure se fait moins sévère<sup>463</sup>.

---

<sup>457</sup> JEANNENEY Jean-Noël, *op. cit.*, p. 129.

<sup>458</sup> SIMKIN John, « *British Journalism and the First World War* », *on op. cit.*

<sup>459</sup> *Ibid.* ; OLSON Kenneth E., *op. cit.*, p. 20.

<sup>460</sup> SIMKIN John, « *British Journalism and the First World War* », *on op. cit.*

<sup>461</sup> HOPKIN Deian, *op. cit.*, p. 156.

<sup>462</sup> *Ibid.*, p. 165 : « *It was convenient for the authorities simply to stand aside and let the tide of public opinion do the work they could not easily do themselves.* »

<sup>463</sup> *Ibid.*, p. 168.

Selon des modalités diverses, les presses française et britannique ont donc été contrôlées afin de servir les intérêts de la nation en guerre, avec toujours la volonté d'éviter que la liberté d'expression, le devoir d'informer et la soif de vérité ne deviennent des facteurs néfastes à l'effort de guerre. Cacher l'atrocité des combats et les pertes effroyables aux populations, limiter les oppositions politiques et la progression du courant pacifiste, autant de solutions pour préserver la cohésion nationale en encadrant l'opinion. Le travail des censeurs était titanesque et leur action souvent plus limitée que les jugements contemporains ou un regard d'ensemble ne le laissent croire.

Si le contrôle des journaux passe par une attention portée à ce qu'ils communiquent au public, il passe également par leur instrumentalisation dans le cadre de l'entreprise de mobilisation des esprits.

## **2. Les journaux, vecteurs de la mobilisation des esprits.**

Les « systèmes d'information<sup>464</sup> » mis en place par les nations belligérantes visent également à utiliser la presse comme un outil au service de l'effort de guerre. Dans une guerre totale où l'ensemble des forces disponibles est sollicité, l'adhésion permanente, sans faille, des populations aux sacrifices consentis est un élément fondamental<sup>465</sup>. Tous les moyens de communication sont mis à contribution pour véhiculer un discours mobilisateur grâce auquel les États en guerre tentent de contrôler et d'influencer l'opinion publique ; journaux, affiches, photographies, objets, publicité, manifestations collectives, discours, littérature deviennent, dès les premiers jours du conflit, les véhicules d'un patriotisme souvent outrancier destiné à justifier la lutte, à rassurer les populations, à leur éviter de se questionner, à obtenir leur plein engagement, moral, physique et financier. La mobilisation des esprits concerne également les populations étrangères : soit on cherche à gagner des pays à sa cause, notamment les neutres, et surtout les États-Unis avant le printemps 1917, soit on cherche à saper le moral de l'ennemi pour l'affaiblir. Dirigé vers l'intérieur et vers l'extérieur, l'entreprise de mobilisation des esprits opérée au travers de la totalité des vecteurs disponibles prouve de manière flagrante que le Premier Conflit mondial est certes une guerre de matériel et de logistique<sup>466</sup> mais peut-être avant tout une guerre médiatique.

---

<sup>464</sup> FORCADE Olivier, « *Information, censure et propagande* », in *op. cit.*, p. 451.

<sup>465</sup> Ainsi que l'écrit J. M. Winter, « le consentement fut un élément essentiel de la guerre de masse ; la propagande a contribué à le renforcer durant les cinquante mois qu'a duré le conflit. » (« *Propaganda and the Mobilization of Consent* », in STRACHAN Hew (dir.), *The Oxford Illustrated History of The First World War*, Oxford, New York, Oxford University Press, 1998, p. 216 : « *Consent was an essential element of mass warfare ; propaganda helped shore it up over the fifty months of the conflict.* »)

<sup>466</sup> BROWN Ian, « *Logistics* », in WINTER Jay (dir.), *The Cambridge History of the First World War*, volume 2 : *The State*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 218-239.

En France comme en Grande-Bretagne, les journaux sont, dès les premiers jours du conflit, porteurs d'un discours patriotique qui ne doit pas uniquement, loin s'en faut, aux actions bureaucratiques. Et ce discours est présent dans l'ensemble de la presse des deux pays jusqu'à la fin de la guerre, même lors des périodes les plus difficiles, et notamment durant l'année 1917. En France, c'est Aristide Briand qui met en place la première organisation de "propagande" au début de l'année 1916 : la Maison de la presse, créée par Philippe Berthelot sous l'autorité du président du Conseil, concrétise véritablement le « système d'information » français puisque c'est elle qui chapote les actions de la censure mais également celles de la "propagande", que ce soit celle que l'on destine à la population française, aux pays neutres ou aux nations ennemies. L'organisation de cette "propagande" est revue à la fin du printemps 1918, probablement pour répondre au nouveau contexte de guerre résultant de l'offensive allemande débutée en mars et de la difficile année 1917. La lassitude du front de l'intérieur dont l'existence quotidienne devient de plus en plus difficile, le moral parfois vacillant du front de l'avant suite aux terribles pertes, notamment au Chemin des Dames en avril-mai 1917, appellent une action capable de maintenir l'engagement de l'un et de l'autre jusqu'à la victoire. Un Commissariat général de la propagande imaginé par Clemenceau et rattaché à la Présidence du Conseil puis au Quai d'Orsay et un Centre d'action de propagande contre l'ennemi sont ainsi créés en mai 1918.

En ce qui concerne la Grande-Bretagne, la synthèse très précise proposée par M. L. Saunders<sup>467</sup> permet de retracer avec précision les évolutions du système mis en place. Dès septembre 1914, un *War Propaganda Bureau* est installé à *Wellington House* avec Charles Masterman à sa tête. Celui-ci organise une conférence à laquelle il convie 25 auteurs célèbres dont A. Conan Doyle, G. K. Chesterton, Thomas Hardy, Rudyard Kipling et H. G. Wells auxquels il demande de rédiger des textes (livres et pamphlets) soutenant les vues du gouvernement, leur activité devant demeurer secrète. Parallèlement, un *Neutral Press Committee* est mis sur pied avec comme tâche d'alimenter la presse des pays neutres en informations de guerre, mais également un *Foreign Office News Department* dont l'objectif est de faire connaître à la presse étrangère toutes les décisions concernant la politique extérieure britannique et qui, un peu plus tard, organise, en coopération avec le *War Office*, des visites sur le front occidental pour les journalistes étrangers. L'essentiel de l'activité du *News Department* concerne cependant la censure de la presse jusqu'à ce qu'en octobre

---

<sup>467</sup> SAUNDERS M. L., « *Wellington House and British Propaganda during The First World War* », in *The Historical Journal*, XVIII, 1, march 1975, p. 119-146. Dans. *British Propaganda during the First World War, 1914-1918*, London, Macmillan, 1982, SAUNDERS et le co-rédacteur de l'ouvrage, TAYLOR Philip M., décrivent très précisément la manière dont Masterman met le *Bureau* en place. BUITENHUIS Peter, *The Great War of Words. Literature as Propaganda 1914-1918 and after*, London, B.T. Batsford Ltd, 1989 revient en détail sur le travail de l'équipe de *Wellington House*, notamment dans les chapitres 1, 2 et 3.

1915 le *Foreign Office* abandonne cette fonction, ce qui lui permet alors de concentrer son action sur les questions de “propagande”. À la fin du mois de janvier 1916 une réorganisation des structures de la “propagande” est entamée, qui se termine au printemps. Le *Foreign Office* devient alors l’autorité la plus importante en la matière et contrôle le *Neutral Committee*, incorporé au *News Department*, et *Wellington House*. Lorsqu’il arrive au pouvoir en décembre, Lloyd George procède à toute une série de remaniements et crée un *Department of Information* dédié aux questions de “propagande” à la tête duquel il place le romancier John Buchan en février 1917, et dont le Q.G. est situé au *Foreign Office*<sup>468</sup>. Afin de gagner encore en efficacité et pour lutter contre toute une série de problèmes d’organisation, la centralisation franchit un cap supplémentaire avec la décision prise en février 1918 de créer un *Ministry of Information*<sup>469</sup> dont Lloyd George confie l’organisation à lord Beaverbrook (Max Aitken), le propriétaire du *Daily Express*. Le ministère voit le jour le 04/03/1918 et assure le contrôle de toutes les activités liées aux questions de “propagande” avec trois sections principales : *Foreign Propaganda*, *Propaganda in military zones*, *Home Propaganda*. Les actions dans les nations ennemies sont confiées à lord Northcliffe (Alfred Harmsworth), propriétaire du *Daily Mail*, de l’*Evening News* et du *Times*, responsable devant le *War Cabinet* et non devant le *Ministry of Information*, tandis que l’action dans les pays neutres est confiée à lord Rothermere (Harold Harmsworth), propriétaire du *Daily Mirror*. C’est donc un « *press gang*<sup>470</sup> » qui commande l’ensemble des activités de la “propagande” britannique durant la dernière année de guerre.

J. M. Winter<sup>471</sup> remarque que la thématique principale développée par la “propagande” britannique évolue au cours du conflit. En 1914-1916, l’accent est mis en premier lieu, comme dans le camp ennemi d’ailleurs, sur la dimension défensive de la guerre et durant cette première époque, les militaires jouent un rôle prédominant. À partir de 1917, les transformations apportées au conflit par la révolution russe et l’entrée en guerre des États-Unis font que la “propagande” se focalise sur les buts de guerre et les agences civiles prennent alors le dessus. M. L. Saunders constate pour sa part que si *Wellington House* cherche avant tout à mobiliser l’élite intellectuelle du pays, le ministère de l’Information vise ensuite les masses, tout en réutilisant les méthodes que Masterman et son équipe ont utilisées<sup>472</sup>.

---

<sup>468</sup> Pour le détail de l’organisation de ce *Department*, se reporter à SAUNDERS M. L., « *Wellington House and British Propaganda during The First World War* », in *op. cit.*, p. 124 et SAUNDERS & TAYLOR, *op. cit.*

<sup>469</sup> Pour le détail de l’organisation de ce *Ministry*, se reporter à SAUNDERS M. L., « *Wellington House and British Propaganda during The First World War* », in *op. cit.*, p. 127-128 et SAUNDERS & TAYLOR, *op. cit.*

<sup>470</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>471</sup> WINTER J.M., « *Propaganda and the Mobilization of Consent* », in STRACHAN Hew (dir.), *op. cit.*, p. 217.

<sup>472</sup> SAUNDERS M. L., « *Wellington House and British Propaganda during The First World War* », in *op. cit.*, p. 143.

Depuis la fin des années 1980, plusieurs travaux ont permis de remettre en cause l'idée trop souvent répandue d'une entreprise de mobilisation des esprits durant la Première Guerre mondiale qui n'aurait été qu'un "bourrage de crâne", c'est-à-dire un discours manipulateur n'hésitant pas à produire et à diffuser exagérations et mensonges pour parvenir par tous les moyens à ce qui était sa fin première, le "conditionnement" des populations en faveur de l'effort de guerre. Pour ne considérer que l'objet de notre étude et le cas français, il est tout d'abord flagrant que la mobilisation patriotique que véhicule la presse évolue dans ses formes et son contenu tout au long du conflit ; si les journaux n'hésitent pas à publier des contrevérités au sujet, par exemple, de l'inefficacité des projectiles ennemis, de la lâcheté du soldat allemand, du confort de vie dans les tranchées, de la mort du Kaiser<sup>473</sup>, dans le but de rassurer la population, ils le font surtout durant les premiers mois du conflit. Lorsque la guerre s'installe dans les tranchées et dans la durée, il devient de plus en plus difficile de faire croire que l'ennemi est un mauvais combattant, que la victoire est très proche ou que les soldats français ont un moral au beau fixe, et ce genre de "bobards" se fait de plus en plus rare, sans toutefois disparaître complètement. Si la censure empêche toujours les journaux d'exposer les réalités de la guerre, tout au moins l'entreprise de mobilisation des imaginaires qu'ils distillent se fait-elle moins outrancière et grossière. Il faut également tenir compte de la tentation, pour les journaux, de publier des informations au sujet de la guerre, fussent-elles fausses, à une époque où s'opposent une très forte demande de nouvelles fraîches de la population et les restrictions mises en place par la censure.

Comme l'a bien montré Stéphane Audoin-Rouzeau<sup>474</sup>, étudier uniquement la propagande sous l'angle du "bourrage de crâne", c'est nier le fait que civils et combattants partagent bien souvent, avec des nuances selon les lieux, les moments et les milieux sociaux, le discours patriotique dont on les abreuve. Et de ce point de vue, l'étude de la presse de la période est riche d'enseignements. Comme nous l'avons déjà dit à plusieurs reprises, un journal est avant tout une entreprise qui doit vendre pour continuer d'exister ; et pour vendre, la première chose à faire est d'être en mesure d'offrir aux lecteurs ce qu'ils attendent, quel que soit le contexte. Le contrôle de l'information en temps de guerre interdit, certes, de dire certaines choses et impose d'en dire certaines autres, mais l'évolution du discours de mobilisation patriotique dans les presses française

---

<sup>473</sup> Voir certains exemples de ces contrevérités in BECKER Jean-Jacques, *Les Français dans la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, 1980 ; PROCHASSON Christophe et RASMUSSEN Anne, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004 ; BLOCH Marc, « *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* », in *Revue de synthèse*, t.XXXIII, 1921. Cet article a été réédité en 1999 par les éditions Allia.

<sup>474</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « *La notion de "bourrage de crâne" en 1914-1918 : quelques éléments pour une remise en cause* », in *Bulletin du Centre historique de la France contemporaine*, 1987, p. 47-57 ; « *"Bourrage de crâne" et information en France en 1914-1918* », in BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.), *Les Sociétés européennes et la guerre de 1914-1918. Actes du colloque organisé à Nanterre et à Amiens du 8 au 11 décembre 1988*, université Paris X-Nanterre, p. 163-174 ; AUDOIN-ROUZEAU et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Seuil, 2000, p. 155-156.

et britannique, du point de vue du contenu comme de l'intensité, montre que ces dernières n'ont pas seulement été les vecteurs passifs d'une "propagande" orchestrée et imposée par les sphères dirigeantes. Elles se sont adaptées à l'évolution de l'état d'esprit de la population de leur pays, aux réalités du conflit, aux nécessités de l'effort de guerre et ont distillé un discours de mobilisation plus nuancé, dans son ensemble, que le "bourrage de crâne" auquel on l'assimile trop souvent et qui, de toute façon, n'aurait pas fourni les effets escomptés s'il n'avait pas évolué au fil du conflit. Haine de l'ennemi, optimisme, supériorité du soldat "national" sur le soldat ennemi, justification de la guerre ont été des thèmes omniprésents, avec des spécificités nationales, mais la mobilisation patriotique n'a pas, ou alors très peu, implanté dans les esprits des individus des représentations qui n'y possédaient pas, au moins, quelques racinelles ; elle a surtout agi, et nous y reviendrons, comme l'engrais qui a permis à ces représentations de gagner en force et de former le substrat des imaginaires de guerre. Il est indéniable que la presse a contribué, comme tous les autres moyens de communication disponibles, à la fabrication du consentement<sup>475</sup> des populations et donc à leur implication maximale dans l'effort de guerre, mais il faut garder à l'esprit que leur action n'a pu se révéler efficace et durable que parce qu'ils ont agi sur des structures mentales préexistantes.

Ces quelques propos au sujet des conditions d'existence de la presse durant la Grande Guerre, entre difficultés humaines, matérielles, financières et contraintes de la censure et de la mobilisation culturelle, visaient à mettre en évidence le contexte tout à fait particulier dans lequel les journaux évoluaient.

Le régime de publication et la place du roman-feuilleton et du *serial* ont-ils été affectés par le conflit ? Selon quelles modalités ?

## **C. Le roman-feuilleton et le *serial* dans la tourmente.**

### **1. Rythmes de publication et aspects quantitatifs.**

#### **a. Le choc de l'entrée en guerre.**

La France entre en guerre le 3 août après avoir mobilisé la veille. La pagination est immédiatement, et parfois fortement, revue à la baisse dans la plupart des journaux, ainsi que nous

---

<sup>475</sup> WINTER J.M., *op. cit.*, p. 218 : « La propagande a contribué à affermir les solidarités essentielles à l'endurance requise pour quatre ans et demi de guerre. [...] la propagande a aidé à transformer les sociétés belligérantes en instruments de guerre plus efficaces. » (« *propaganda contributed to the cementing of the solidarities essential to the endurance required by four and a half years of war. [...] propaganda helped transform the societies that waged it into more effective tools of war.* »)

l'avons évoqué précédemment<sup>476</sup>, cette réduction se prolongeant pendant quelques semaines voire quelques mois. Le roman-feuilleton semble lui aussi subir de manière brutale le contrecoup de l'entrée en guerre puisqu'un regard d'ensemble sur les journaux français que nous avons dépouillés montre qu'il disparaît au même moment, pour des durées du même ordre, en lien probablement, avec la diminution de l'espace rédactionnel disponible qui oblige les journaux à opérer des coupes dans leur contenu habituel. Cependant, il convient de nuancer cette rupture, à la fois du point de vue de sa chronologie et de ses modalités, qui diffèrent d'un journal à un autre.

Dans *Le Petit Journal*, le roman-feuilleton disparaît du 06/08 au 16/10/1914 inclus. Deux récits étaient en cours au moment de l'entrée en guerre du pays : *Sang fatal*<sup>477</sup>, de Jean d'Aléria, débuté le 24/05/1914 et *La figure de cire*<sup>478</sup> d'Ely Montclerc, débuté le 16/07/1914. Chaque jour paraissait une livraison des deux romans-feuilletons depuis le 16 juillet (il y a même trois romans en cours du 16 au 27 juillet avec la publication des dernières livraisons de *Nichée de fauves*<sup>479</sup> de Paul Bertnay) mais dès le 3 août, soit au même moment que le passage à une pagination à deux pages, on ne trouve plus qu'une livraison d'une des deux fictions chaque jour jusqu'au 5 inclus ; le lendemain, le roman-feuilleton disparaît. Il réapparaît le 17 octobre, jour où le journal retrouve son premier numéro à quatre pages depuis plus d'un mois et demi, avec la publication d'un résumé des 18 livraisons parues de *La figure de cire* présenté comme étant l'œuvre de l'auteur lui-même. L'interruption du roman n'avait pas été annoncée et/ou justifiée début août et pour la reprise, le journal se contente d'explications basiques :

« Notre collaborateur Ely Montclerc a bien voulu, à notre demande, faire un résumé de la partie de son intéressant roman parue déjà dans nos colonnes, et que les événements nous avaient forcés à interrompre.

C'est ce résumé que nous publions aujourd'hui ; il permettra à nos lecteurs de poursuivre la lecture de cette œuvre<sup>480</sup>. »

Le résumé se termine en page 3 du numéro du 17 et il est suivi de quelques paragraphes de la suite du roman, la première livraison complète (double) étant publiée le 20 dans un second numéro à quatre pages. C'est le 24 que *Le Petit Journal* reprend la publication du second roman-feuilleton interrompu, *Sang fatal*, en commençant la publication d' « un résumé des feuilletons parus (n°1 à 72 inclus) jusqu'au 5 août inclusivement<sup>481</sup> », résumé qui est lui aussi présenté comme une œuvre de l'auteur :

---

<sup>476</sup> Voir I., A., 2.

<sup>477</sup> D'ALÉRIA Jean, *Sang fatal*, in *Le Petit Journal*, du 24/05/1914 au 09/12/1914.

<sup>478</sup> MONTCLERC Ely, *La figure de cire*, in *Le Petit Journal*, du 16/07/1914 au 08/03/1915.

<sup>479</sup> BERTNAY Paul, *Nichée de fauves*, in *Le Petit Journal*, du 05/03/1914 au 26/07/1914.

<sup>480</sup> *Le Petit Journal*, le 17/10/1914.

<sup>481</sup> *Le Petit Journal*, le 24/10/1914.

« A la date du 5 août, les événements nous contraignaient à interrompre la publication de l'émouvant feuilleton de notre collaborateur Jean d'Aléria.

A notre demande, l'auteur de cette œuvre si poignante a bien voulu résumer toute la partie de son œuvre parue dans nos colonnes. C'est ce résumé, grâce auquel l'intéressante lecture de Sang fatal pourra être reprise, par nos lecteurs, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption, que nous publions ci-dessous.<sup>482</sup> »

Comme pour le précédent roman dont l'interruption n'avait pas été annoncée, l'explication fournie pour la reprise est quasi inexistante. Le résumé est continué le 27 et la suite du roman est donnée dans son prolongement direct avec la publication, le même jour, de la 73<sup>ème</sup> livraison. La guerre a donc provoqué une baisse de la pagination dès le 2 août (diminution à quatre pages ce jour), mais ce n'est que le 6 que le roman-feuilleton disparaît du *Petit Journal*. Rien n'est alors publié pour expliquer que la publication des fictions sérielles va être interrompue. Lorsque le roman-feuilleton réapparaît, avec le retour des numéros à quatre pages, tout se passe presque comme si de rien n'était, et il occupe immédiatement deux rez-de-chaussée, soit 12-13% de l'espace rédactionnel du journal.

Dans *Le Petit Parisien*, c'est dès le 3 août que le roman-feuilleton disparaît, c'est-à-dire dès le premier jour de la réduction de la pagination à deux pages. Il y a alors trois romans en cours : *La fée des bois*<sup>483</sup> de Jacques Brienne, commencé le 22/03/1914, *Une race qui sombre*<sup>484</sup> de Charles Mérouvel, commencé le 07/06/1914, et *La vierge en pleurs*<sup>485</sup> de René Vincy, débuté le 01/08/1914. Le 2 août, on trouve une livraison double du roman de Mérouvel et une livraison simple de celui de Brienne. On trouve néanmoins deux livraisons de *La fée des Bois* en août, une le 13 (double), une le 16 qui termine le roman<sup>486</sup> (d'où certainement la décision de publier ces deux livraisons pour solder le récit au plus vite), et l'interruption de publication des fictions sérielles n'est donc continue qu'entre le 17 août et le 13 octobre inclus. Le 14 octobre, le journal recommence à faire paraître des rez-de-chaussée romanesques et il donne alors un résumé d'*Une race qui sombre*, attribué à son auteur, comme dans *Le Petit Journal* ; c'est le lendemain que la première nouvelle livraison du roman est publiée. La reprise coïncide avec le retour durable de la pagination à quatre pages puisque si quelques numéros à quatre pages ont été publiés depuis le 2 août, ils ne deviennent systématiques qu'à partir du 14 octobre. La publication de *La vierge en pleurs* est abandonnée<sup>487</sup> après les deux

---

<sup>482</sup> *Ibid.*

<sup>483</sup> BRIENNE Jacques, *La fée des bois*, in *Le Petit Parisien*, du 22/03/1914 au 16/08/1914.

<sup>484</sup> MÉROUVEL Charles, *Une race qui sombre*, in *Le Petit Parisien*, du 07/06/1914 au 25/11/1914.

<sup>485</sup> VINCY René, *La vierge en pleurs*, in *Le Petit Parisien*, du 01/08/1914 au 02/08/1914.

<sup>486</sup> Selon KALIFA Dominique, « *Guerre, feuilleton, presse, 1913-1920* », in *14-18 Aujourd'hui*, n° 2, 1999, p. 132, *La fée des bois* n'a jamais été reprise lorsque le journal a recommencé à publier des romans-feuilletons en octobre ; en réalité, le roman a été terminé dès en août.

<sup>487</sup> Selon KALIFA Dominique, *ibid.*, le roman n'a pas été continué parce que « [...] l'auteur n'eut sans doute pas le goût de [le] reprendre. »

livraisons des 1<sup>er</sup> et 2 août et c'est donc un seul roman-feuilleton qui est publié jusqu'au 22/11/1914, en livraisons doubles puis simples, soit un espace rédactionnel occupé qui varie entre 12-13 et 6-7%. Aucune justification n'est donnée début août au sujet de l'interruption des fictions sérielles et celle qui est donnée le 14 octobre, pour leur reprise, est aussi lapidaire que celle du *Petit Journal*, puisqu'il y est simplement fait mention des « événements » qui ont contraint le journal à interrompre les romans-feuilletons en cours.

La situation du roman-feuilleton dans *Le Matin* est semblable à celle que l'on trouve dans les deux "*Petits*". Il n'y a plus de rez-de-chaussée romanesque à compter du 3 août et les trois fictions en cours sont interrompues jusqu'au 14 octobre au minimum<sup>488</sup> : *Rouletabille à la guerre*<sup>489</sup> de Gaston Leroux, débutée le 28/03/1914, *Le secret du Crane*<sup>490</sup> de René Bures et Jacques Ferlan, débutée le 04/07/1914 et *L'homme sans tête*<sup>491</sup> de Pierre Vernou, débutée le 31/07/1914. Le 17 octobre, le journal commence la publication d'un résumé des 29 livraisons déjà publiées du *Secret du Crane*, qui se poursuit le 20 et le 21, avant de donner la 30<sup>ème</sup> livraison le 22. *Rouletabille à la guerre* est également repris entre le 14 et le 19 puisqu'on trouve la 130<sup>ème</sup> livraison en date du 20 et que le roman avait été interrompu après la 127<sup>ème</sup>. *L'homme sans tête* n'est pas repris et seules deux livraisons de ce roman auront donc été publiées, les 31 juillet et 1<sup>er</sup> août. La reprise des romans-feuilletons coïncide également, comme dans les deux journaux précédemment considérés, avec le retour d'une pagination régulière à quatre pages, même si, dans *Le Matin*, les numéros à quatre pages sont déjà fréquents à partir de la fin du mois de septembre. Ce journal ne donne pas plus d'explication que les deux "*Petits*" au sujet de l'interruption d'août mais nous ne savons pas ce qu'il en est en ce qui concerne la reprise<sup>492</sup>. Etant donné que la fiction de Leroux est conclue le 24 octobre et qu'aucune ne prend sa suite, le journal ne publie qu'un roman-feuilleton jusqu'au 6 février 1915, en livraisons simples uniquement, soit un espace rédactionnel occupé par le feuilleton romanesque de l'ordre de 4,5 à 6% en moyenne, en fonction des variations de la pagination entre quatre et six pages, durant cette période.

*L'Écho de Paris* n'a qu'un roman-feuilleton en cours début août et jusqu'au 06/08/1914 inclus, *L'araignée noire*<sup>493</sup> de Franck Barret, débuté le 15 juillet et qui est d'ailleurs conclu ce même 6 août. L'autre fiction en cours en ce milieu d'été, *Revivre*<sup>494</sup>, d'André Pavie, débutée le 12 juillet précédent, s'est terminée le 3 août ; il n'y a donc aucun roman en suspens lorsque le journal

---

<sup>488</sup> Les numéros du 14 au 19 octobre 1914 inclus ne sont pas numérisés sur la plateforme Gallica.

<sup>489</sup> LEROUX Gaston, *Rouletabille à la guerre*, in *Le Matin*, du 28/03/1914 au 24/10/1914.

<sup>490</sup> BURES René et FERLAN Jacques, *Iggins & C<sup>o</sup>. Le secret du Crane*, in *Le Matin*, du 04/07/1914 au 07/02/1915.

<sup>491</sup> VERNOU Pierre, *L'homme sans tête*, in *Le Matin*, du 31/07/1914 au 01/08/1914.

<sup>492</sup> Les numéros du 14 au 19 octobre 1914 inclus ne sont pas numérisés sur la plateforme Gallica.

<sup>493</sup> BARRET Franck, *L'araignée noire. Roman adapté de l'anglais par M<sup>lle</sup> Eve Paul-Margueritte*, in *L'Écho de Paris*, du 15/07/1914 au 06/08/1914.

<sup>494</sup> PAVIE André, *Revivre*, in *L'Écho de Paris*, du 12/07/1914 au 03/08/1914.

interrompt la publication de romans-feuilletons entre le 07/08/1914 et le 05/01/1915 inclus. La pagination de ce journal demeure plus ample que celle des trois "Grands" puisqu'elle reste à six pages jusqu'au 5 août et passe ensuite à quatre pages à compter du 6 août, dernier jour de publication d'un rez-de-chaussée romanesque. Le fait que les deux romans en cours se terminent rapidement début août peut amener à penser que ceux-ci ont pu être volontairement raccourcis en raison d'une décision programmée d'interrompre la publication de fictions sérielles, et ce, dès le 1<sup>er</sup> août peut-être, les quelques numéros à six pages permettant alors de conclure celles en cours. Le journal ne prévient pas ses lecteurs, en tout cas, de sa décision.

*L'Action française* n'a pas de roman-feuilleton en cours au début du mois d'août 1914. Le précédent s'est terminé le 15 juillet et il faut attendre le 10/04/1916 pour en retrouver un.

*L'Humanité* publie deux fictions sérielles lorsque l'Empire allemand déclare la guerre à la France, *La Débâcle*<sup>495</sup> d'Émile Zola, débutée le 25/05/1914 et *Fleurette*<sup>496</sup> d'Émile Pouget, débutée le 10 juillet. Les deux sont interrompues à compter du 2 août, en même temps que la réduction de la pagination de six à deux pages, et il faut attendre le 20 décembre, premier jour où *L'Humanité* retrouve quatre pages, pour retrouver un rez-de-chaussée romanesque avec la publication de *L'invasion*<sup>497</sup> d'Erckmann-Chatrian, en livraisons simples ; le roman-feuilleton occupe donc 6 à 7% de l'espace rédactionnel du journal. Ni *La Débâcle* ni *Fleurette* ne sont reprises et aucune explication n'est donnée aux lecteurs en août ou en décembre. On trouve néanmoins, en octobre et novembre, deux récits rédigés par Jean-Paul Lafitte et publiés de manière sérielle, c'est-à-dire sous forme de livraisons avec la mention « à suivre » : *Sur les routes de la guerre*, publié du 23 octobre au 1<sup>er</sup> novembre inclus (sept livraisons) et *Souvenirs d'un réfugié belge*, publié du 2 au 14 novembre inclus (neuf livraisons). Toutefois, ils ne sont pas nommés « feuilletons », les livraisons ne sont pas numérotées et le premier paraît en partie dans les colonnes du journal en première page<sup>498</sup>.

Dans *Le Figaro*, la publication de romans-feuilletons est interrompue à compter du 7 août, comme dans *L'Écho de Paris*. Jusqu'à ce moment, deux fictions sont en cours : *Ce dont je me souviens*, de M. Porel<sup>499</sup>, débutée le 01/04/1914 dans les colonnes de première page et qui ne descend dans le rez-de-chaussée, en page 6, qu'à partir du 4 juillet, et *Le fossé de Vincennes*<sup>500</sup> de Georges Ohnet, débutée le 21 juillet. Le feuilleton romanesque réapparaît le 19 octobre avec un court résumé du roman de Georges Ohnet suivi de la nouvelle livraison du roman, la 18<sup>ème</sup> ; nous

---

<sup>495</sup> ZOLA Émile, *La Débâcle*, in *L'Humanité*, du 25/05/1914 au 02/08/1914.

<sup>496</sup> POUGET Émile, *Fleurette*, in *L'Humanité*, du 10/07/1914 au 02/08/1914.

<sup>497</sup> ERCKMANN-CHATRIAN, *L'invasion*, in *L'Humanité*, du 20/12/1914 au 06/02/1914.

<sup>498</sup> Leur auteur est un journaliste maison et ils sont des comptes-rendus d'événements de l'actualité de guerre.

<sup>499</sup> Le premier jour de publication, le journal explique que le récit correspond aux « [...] Mémoires que l'éminent directeur du Vaudeville a recueillis sous ce titre [...] »

<sup>500</sup> OHNET Georges, *Le fossé de Vincennes*, in *Le Figaro*, du 21/07/1914 au 04/11/1914.

n'avons pas retrouvé de livraison pour le récit de Porel. Aucune explication n'est donnée aux lecteurs au moment de l'interruption ou de la reprise et cette dernière n'a pas de lien avec une augmentation de la pagination du journal puisque celui-ci paraît sur quatre pages depuis le 1<sup>er</sup> août, mis à part un numéro à six pages le 5 de ce mois. Le roman de Georges Ohnet, publié en livraisons simples, est conclu le 04/11/1914, occupant alors 6 à 7% de l'espace rédactionnel du journal et il faut attendre le 29 décembre pour que paraisse un nouveau roman sériel<sup>501</sup>.

L'examen de la manière avec laquelle les journaux français de notre corpus interrompent la publication de leurs fictions sérielles au moment de l'entrée en guerre du pays et reprennent celle-ci quelques semaines plus tard montre des pratiques qui oscillent entre homogénéité et variété. Si tous les journaux interrompent la publication de romans-feuilletons au début du mois d'août, ils le font selon une chronologie variable qui s'étend du 2 au 7. Le lien avec la réduction de pagination est fort, ce qui semble indiquer que la décision de cesser de publier des fictions sérielles est avant tout commandée par des contraintes matérielles ; le fait que le roman-feuilleton réapparaisse la plupart du temps lorsque les journaux que nous avons étudiés retrouvent une pagination plus ample va dans le même sens.

La variété est également présente en ce qui concerne le devenir des fictions en cours au moment de l'interruption : soit elles sont purement et simplement abandonnées comme c'est notamment le cas dans *L'Humanité*, soit elles sont reprises, ce qui est le cas le plus fréquent, soit elles sont conclues au plus vite en août comme dans *L'Écho de Paris* ou comme *La fée des bois* dans *Le Petit Parisien*. En tout cas, contrairement à ce qui a parfois été dit<sup>502</sup>, le roman-feuilleton n'est finalement pas absent très longtemps puisque la durée de son absence varie de deux mois ou deux mois et demi (*Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin*, *Le Figaro*) à quatre mois et demi ou cinq mois (*L'Humanité*, *L'Écho de Paris*). Peut-être *L'Écho de Paris*, qui aurait pu continuer à publier des fictions sérielles au vu de sa pagination à quatre pages, n'a-t-il recommencé à le faire qu'en janvier 1915 parce qu'il avait décidé d'attendre la fin d'une guerre supposée courte pour refaire une place au roman-feuilleton?

Enfin, et c'est sur ce point que l'homogénéité est la plus flagrante, les journaux abandonnent ou interrompent puis reprennent les fictions sérielles sans fournir d'explications à leur public. Tout se

---

<sup>501</sup> On trouve cependant deux textes courts publiés en livraisons entre le 05/11/1914 et le 19/12/1914 : *Un soldat écrivain. Émile Détanger. Tué à l'ennemi*, de Louis Ganderax (« portrait littéraire » en deux livraisons, les 12/11/1914 et 13/11/1914) et *Le journal interrompu* de Francis de Miomandre (dix livraisons entre le 16/11/1914 et le 27/11/1914). Comme nous l'avons déjà précisé, nous ne comptabilisons pas les récits comportant dix livraisons ou moins.

<sup>502</sup> Nous pensons notamment à THIESSE Anne-Marie, *op. cit.*, p. 114, qui écrit que « les feuilletons en cours [au moment de l'entrée en guerre de la France] sont brutalement interrompus et [qu'] ils resteront éternellement en suspens » et qu'« il faudra attendre de longs mois pour que l'on retrouve des numéros de quatre pages où figure un feuilleton ».

passé comme si les journaux estimaient ne pas avoir à s'exprimer sur le sujet et pensaient leurs lecteurs en mesure de comprendre instinctivement leurs décisions, ces mêmes lecteurs qui lisent depuis des années, des décennies, quotidiennement, une rubrique qui subitement disparaît du rez-de-chaussée sans qu'ils ne sachent pour combien de temps. Il est fort probable que les motifs de la suspension de publication soient bien compris, l'entrée en guerre imposant des contraintes dont certaines aux conséquences immédiatement repérables, telle que la réduction de pagination, et conduisant naturellement à une réorientation des priorités, les journaux consacrant le maigre espace rédactionnel dont ils disposent à l'actualité de guerre. La reprise n'est guère expliquée elle non plus, son lien avec la hausse de la pagination expliquant de lui-même que la baisse de celle-ci a été la principale responsable de la disparition du feuilleton. On peut toutefois imaginer que le retour relativement rapide des fictions sérielles dans les journaux rassure une partie des lecteurs de la presse puisque jusqu'à ce moment, rien ne leur permettait d'être certains que la disparition des romans-feuilletons n'était qu'une suspension temporaire.

Les journaux britanniques de notre corpus se distinguent d'emblée des journaux français car sur les trois que nous avons étudiés, deux continuent à publier des *serials* après l'entrée en guerre du pays le 4 août et selon le même régime que durant la période allant de janvier 1912 au 03/08/1914, malgré une réduction de la pagination<sup>503</sup> : le *Daily Mirror* et le *Daily Mail*. Le 3 août, un nouveau *serial* débute dans les deux journaux : *The Influence of Girl*<sup>504</sup> de Ruby M. Ayres pour le *Mirror* et *The Marriage State*<sup>505</sup> d'Elizabeth York Miller pour le *Mail*. Le *Daily Express*, pour sa part, cesse de donner des *serials* du 08/08/1914 au 04/01/1915 inclus. La fiction en cours au moment de l'entrée en guerre, *The Spider's Web*<sup>506</sup> de Dorothy Cosens, débutée le 17 juin, est conclue la veille, le 7, et c'est donc un nouveau roman qui est publié le 5 janvier pour la reprise. Cette pause est peut-être liée à la réduction de la pagination puisque le journal, qui paraît habituellement sur dix ou douze pages, passe à huit pages à compter du 4 août et à six pages le 7, mais il retrouve des numéros à huit pages dès le 22, qui redeviennent rapidement la norme.

Le *Daily Mail* et le *Daily Mirror* faisant tous les deux partie du groupe de presse des frères Harmsworth, *Amalgamated Press*, on peut penser que le fait qu'il n'y ait pas d'interruption dans la publication de *serials* à compter du 4 août, malgré une importante perte d'espace rédactionnel, est le fruit d'une décision réfléchie ; le fait que le *Daily Express* choisisse de cesser d'en publier et

---

<sup>503</sup> Le *Daily Mirror* passe de seize ou parfois vingt pages à douze pages. Nous n'avons pu consulter le *Daily Mail* et ne pouvons donc chiffrer précisément la baisse de pagination.

<sup>504</sup> AYRES Ruby M., *The Influence of a Girl*, in *Daily Mirror*, du 03/08/1914 au 21/09/1914.

<sup>505</sup> YORK MILLER Elizabeth, *The Marriage State*, in *Daily Mail*, du 03/08/1914 au 16/09/1914.

<sup>506</sup> COSENS Dorothy, *The Spider's Web*, in *Daily Express*, du 17/06/1914 au 07/08/1914.

d'attendre début janvier 1915 pour leur accorder à nouveau une place alors que sa pagination se stabilise très vite à huit pages tend à démontrer que l'espace disponible n'est pas le principal élément déterminant l'attitude adoptée en ce qui concerne la publication des fictions sérielles, contrairement à ce qui se passe au même moment dans la presse française. L'explication est peut-être à chercher du côté de l'image que les directeurs de ces journaux veulent donner à leurs titres et aux publics qu'ils veulent atteindre en priorité. Il se peut en effet que Pearson ait voulu recentrer totalement son journal sur l'actualité et donc donner une aura de sérieux au *Daily Express* en supprimant la fiction, alors que les frères Harmsworth ont peut-être voulu nier, en partie, la rupture provoquée par le conflit en ne modifiant pas le contenu de leurs journaux. C'est peut-être également, comme nous l'avons dit pour *L'Écho de Paris*, une certitude que la guerre serait de courte durée qui a incité l'équipe rédactionnelle du *Daily Express* à différer toute décision, jusqu'à ce que la dissipation de cette certitude à compter de la fin du mois de décembre ne l'amène à revoir ses positions.

L'entrée en guerre constitue donc bien une rupture pour la fiction sérielle de presse, mais une rupture qu'il convient de nuancer. Un examen rapide du rez-de-chaussée romanesque des principaux quotidiens français de l'époque peut laisser penser que tout se résume en une séquence du type suspension des romans-feuilletons dans les premiers jours d'août puis retour deux mois et demi plus tard environ, mais les choses apparaissent nettement moins homogènes une fois envisagées les différences chronologiques (parfois la fiction sérielle ne refait son apparition que cinq mois plus tard) et les modalités du retour (reprise ou abandon des romans-feuilletons interrompus). La situation différente du roman-feuilleton et du *serial*, dans les grands quotidiens "populaires", fait apparaître l'un et l'autre comme des marqueurs culturels forts des effets de l'entrée en guerre. Si le poids éventuel des décisions des rédactions ne doit pas être négligé, le fait que les sept journaux français que nous avons étudiés cessent de publier des romans-feuilletons à partir d'une date comprise entre le 2 et le 7 août alors que les trois journaux britanniques montrent, sur ce point, des positions différentes, nous semble clairement indiquer que le choc de l'entrée en guerre n'est pas absorbé de la même manière par les deux presses, et plus largement, par les deux pays. Il semble que la baisse de pagination des journaux français puisse être considérée comme la cause la plus immédiate de la suspension des romans-feuilletons au moment de l'entrée en guerre. Cette réduction de l'espace rédactionnel disponible concerne les feuilles des deux pays mais elle les affecte différemment puisque les journaux britanniques sont, en temps normal, deux à trois fois plus volumineux que la plupart des journaux français : la baisse de pagination n'a donc pas le même impact. Les journaux français ont été contraints d'optimiser au maximum le peu d'espace

réductionnel disponible et de sacrifier des rubriques traditionnelles de leur contenu comme le fait-divers, les rubriques judiciaires et financières, les chroniques artistiques et le roman-feuilleton. Quand la pagination repart à la hausse, ces rubriques réapparaissent, notamment le roman-feuilleton. En Grande-Bretagne, la baisse de la pagination est moins contraignante et la suspension ou le maintien des fictions sérielles au moment de l'entrée en guerre nous paraît relever plus directement de choix rédactionnels.

Pour ajouter une dimension comparative à notre étude, nous avons observé le roman-feuilleton dans trois quotidiens français au moment de l'entrée en guerre du pays contre la Prusse, en 1870 : *Le Petit Journal*, seul quotidien à grand tirage du pays à ce moment, *Le Figaro* qui est alors un des plus grands journaux de Paris, et *La Presse* qui, 34 ans plus tôt, a été le journal pionnier dans la naissance du genre "feuilletonnesque". Tout en ayant à l'esprit que la guerre franco-prussienne de 1870-1871 ne peut être comparée au Premier Conflit mondial, et qu'un gouffre sépare le champ journalistique français du début de la III<sup>e</sup> République de celui du début des années 1910, l'examen du régime de publication des romans-feuilletons dans ces trois quotidiens, à ce moment, nous permet de nous interroger sur le caractère exceptionnel, ou non, de ce qui se passe dans la presse française en août 1914.

La déclaration de guerre de la France à la Prusse, le 17/07/1870, à la Bastille, par le Premier ministre Émile Ollivier, et le 19/07/1870 officiellement, n'a pas un effet aussi uniforme sur le roman-feuilleton, dans les trois journaux considérés, que celui que provoque l'entrée en guerre d'août 1914. *Le Petit Journal* est alors un journal de petit format, sur quatre pages et quatre colonnes, qui publie un roman-feuilleton à la fois, en livraisons doubles quotidiennes, en pages 1 et 2, ce qui rend la fiction sérielle nettement plus visible que quarante ans plus tard ; le rez-de-chaussée fait près de 30% de la hauteur de la page en moyenne ce qui amène le roman feuilleton à occuper environ 15-16 % de l'espace rédactionnel. La publication de la fiction en cours au moment de l'entrée en guerre du pays, *Le mannequin*<sup>507</sup>, de Louis Vermont, a débuté le 25 mai précédent et se conclut le 22 juillet sans être interrompue. Le lendemain, on trouve un feuilleton en une livraison simple, *La cantinière des volontaires ou l'Orpheline d'Iéna* de Léopold Lauren[ ?]<sup>508</sup> et dès le 24, le nouveau roman sériel, *Route de Berlin*<sup>509</sup>, d'Émile Gaboriau, auteur maison du journal, qui paraît jusqu'au 6 septembre et qui est

---

<sup>507</sup> VERMONT Louis, *Le mannequin*, in *Le Petit Journal*, du 25/05/1870 au 22/07/1870.

<sup>508</sup> LAUREN[ ?] Léopold, *La cantinière des volontaires ou l'orpheline d'Iéna*, in *Le Petit Journal*, le 23/07/1914. L'orthographe du nom de l'auteur est incertaine à cause d'une impression légèrement dégradée.

<sup>509</sup> Deux éléments peuvent être signalés au sujet de ce roman. Tout d'abord, il est annoncé le 20/07 sous le titre *La Revanche de 1813* puis le 21/07 sous le titre *La Revanche de 1813. Route de Berlin*, « récit militaire et patriotique. » Ensuite, la date de publication permet de s'interroger sur l'activité du feuilletoniste. La fiction est annoncée le 17/07 comme « récit militaire » devant être publié « incessamment » ; du 18 au 20, il est annoncé pour le 21 puis ensuite il est repoussé jusqu'au 24. Il semble donc qu'Émile Gaboriau se soit adapté au contexte

suivi, dès le 7 par *Un mariage d'aventure*<sup>510</sup> de Paul Aubry, le tout en livraisons doubles en pages 1 et 2, comme avant la guerre.

A cette époque, *Le Figaro* est lui aussi sur quatre pages mais il est de grand format et sur six colonnes. Il publie un roman-feuilleton à la fois, essentiellement en livraisons simples et de hauteur standard, en page 1 ou 2, même s'il donne régulièrement des livraisons doubles de hauteur plus importante (pages 1 et 2 ou 2 et 3) et, très rarement, des livraisons triples<sup>511</sup>. Il y a fréquemment des jours sans livraison pendant la publication de la fiction sérielle et cet élément, ajouté au format du journal et à la prépondérance des livraisons simples font du roman-feuilleton une rubrique bien moins visible qu'elle ne l'est dans *Le Petit Journal*, avec un espace rédactionnel moyen occupé de l'ordre de 5 à 6%. Le roman en cours le 19 juillet, *Fleur de pêche*<sup>512</sup>, d'Ernest Daudet, est conclu ce même jour. Le journal ne publie pas de roman-feuilleton durant la semaine suivante et il faut attendre le 26 juillet pour que débute *Le dernier criminel*<sup>513</sup> d'Octave Ferré et Eugène X.... Cette fiction se termine le 1<sup>er</sup> octobre et à compter du 2, le journal ne publie plus de roman-feuilleton jusqu'au 15/02/1871 où débutent *Les Prussiens en France. Notes de Voyage*<sup>514</sup>, d'Alfred d'Aunay. Il semble que le récit de Daudet ait été volontairement conclu plus tôt que prévu, le 19 juillet, jour de déclaration de guerre officielle, ce que peut confirmer la dernière phrase du roman-feuilleton : « Il faut finir sur ce trait, qui indique exactement quelle est, à l'heure où nous terminons ce récit, la situation sociale du comte Sylvani<sup>515</sup> », phrase qui ressemble à une conclusion non prévue. L'absence de roman-feuilleton pendant une semaine n'est pas liée à des contraintes matérielles mais à une volonté de se consacrer à l'actualité, l'ensemble de la première page et la plus large part de la seconde étant consacrées au conflit. La rupture qui apparaît début octobre semble elle aussi liée à la volonté de consacrer le maximum d'espace à l'événement guerrier, conduite qui correspond à la réputation du *Figaro*, journal reconnu avant tout pour la qualité et la fiabilité de son contenu.

*La Presse*, journal de quatre pages grand format sur six colonnes, publie un roman-feuilleton à la fois, en livraisons simples quasi exclusivement, en page 1 ou 2, et les jours sans livraison sont

---

et ait commencé dès le 17, sur commande du journal ou parce qu'il l'a proposé à ce dernier qui l'a accepté, la rédaction d'un roman-feuilleton dont la publication devait commencer le 21. Certainement pris par le temps, l'auteur n'a pas été en mesure de donner la première livraison à la date prévue ce qui a obligé le journal à demander à l'auteur de la fiction en cours, Louis Vermont, de la prolonger de quelques jours, mais aussi à publier le portrait de cantinière le 23 (probablement rédigé en urgence lui aussi puisque son contenu est en lien direct avec l'actualité, mettant en scène une cantinière, lénette, trouvée sur le champ de bataille par l'armée française en 1806 et qui part avec celle-ci vers la frontière en 1870). Dans ce cas, Gaboriau colle à l'événement et écrit au dernier moment et donc, vraisemblablement au jour le jour, une fiction en prise directe avec l'actualité.

<sup>510</sup> AUBRY Paul, *Un mariage d'aventure*, in *Le Petit Journal*, du 07/09/1870 au 28/09/1870.

<sup>511</sup> C'est par exemple le cas le 28/07/1870 en pages 1, 2 et 3 ou le 06/09/1870 aux mêmes pages.

<sup>512</sup> DAUDET Ernest, *Fleur de pêche*, in *Le Figaro*, du 25/06/1870 au 19/07/1870.

<sup>513</sup> FERRE Octave et X... Eugène, *Le dernier criminel*, in *Le Figaro*, du 26/07/1870 au 01/10/1870.

<sup>514</sup> D'AUNAY Alfred, *Les Prussiens en France. Notes de voyage*, in *Le Figaro*, du 15/02/1871 au 29/06/1871.

<sup>515</sup> *Le Figaro*, le 19/07/1870.

fréquents en cours de publication, comme dans *Le Figaro*. L'espace rédactionnel occupé par la fiction sérielle est cependant du même ordre que dans ce journal car les livraisons, si elles sont simples, occupent souvent près de 40% de la hauteur de la page. La fiction en cours le 19 juillet, *Le baptême du sang*<sup>516</sup>, de Louis Enault, débutée le 6 juillet précédent, n'est pas interrompue. La fin de la première partie de ce roman-feuilleton est conclue le 17 septembre et le lendemain débute *Angèle*<sup>517</sup>, de Gabriel Dantragues. La dernière livraison de ce feuilleton est publiée le 27 septembre et dès le lendemain le journal ne paraît plus que sur deux pages car comme il l'explique,

« Les communications avec les départements sont complètement interrompues, le papier devient de plus en plus rare à Paris et le prix en augmente dans des proportions imprévues.

Nous sommes donc forcés de réduire notre journal de moitié et de ne paraître, à partir de demain, que sur deux pages.

Cette mesure avait déjà été prise par la plupart de nos confrères, et nous avons retardé autant que possible le moment de suivre leur exemple.<sup>518</sup> »

*La Presse* publie, contrairement à son habitude, *Angèle* en livraisons doubles entre le 23 et le 27 septembre, certainement pour terminer le récit au plus vite avant la réduction de pagination. On ne retrouve pas de roman-feuilleton avant juillet 1871, la pagination n'évoluant pas à la hausse avant que la publication du journal ne soit interrompue lors de la seconde Commune de Paris.

On le voit avec ces trois exemples, l'entrée en guerre n'a pas les mêmes effets sur le roman-feuilleton en 1870 et en 1914 ; en 1870, ce n'est pas, d'ailleurs, cette dernière qui entraîne un changement dans le régime de publication du roman-feuilleton, mais les effets du Siège de Paris par l'armée prussienne à compter du mois de septembre. Si en 1914, les sept journaux examinés cessent, d'une manière ou d'une autre, de publier des fictions sérielles au moment de l'entrée en guerre du pays, en 1870, sur trois journaux considérés, on trouve trois politiques différentes en ce qui concerne la publication de romans-feuilletons. *La Presse* est contrainte de réduire sa pagination à cause des difficultés matérielles, ce qui l'oblige à sacrifier la rubrique feuilletonesque pour optimiser le peu d'espace rédactionnel disponible. La pagination du *Figaro* n'est pas réduite mais le journal choisit de se focaliser sur l'événement dramatique et exceptionnel que constitue le Siège et de lui consacrer le maximum d'espace rédactionnel possible aux dépens de rubriques jugées peu importantes dans un tel contexte. Dans *Le Petit Journal*, la pagination n'est pas réduite non plus, le régime de publication

---

<sup>516</sup> ENAULT Louis, *Le baptême du sang*, in *La Presse*, du 06/07/1870 au 17/09/1870 (Première partie).

<sup>517</sup> DANTRAGUES Gabriel, *Angèle*, in *La Presse*, du 18/09/1870 au 27/09/1870.

<sup>518</sup> *La Presse*, le 27/09/1870.

des romans-feuilletons ne subit aucune évolution durant tout le conflit et ils continuent à être publiés selon les mêmes modalités qu'avant le 19/07/1870.

En 1914, ce sont avant tout des difficultés matérielles immédiates qui ont provoqué la disparition pour un temps plus ou moins long du roman-feuilleton ; en 1870, elles n'arrivent que deux mois après la déclaration de guerre, mais elles sont une fois encore déterminantes comme l'illustre le cas de *La Presse*. C'est sans doute la prospérité du *Figaro* et dans une certaine mesure celle du *Petit Journal*, grâce à son tirage, qui permet à ces deux journaux de contourner ces difficultés et donc de choisir, pour le premier, de concentrer ses pages sur l'actualité aux dépens du roman-feuilleton et, pour le second, de continuer à paraître sans devoir sacrifier des éléments de son contenu traditionnel.

Après avoir considéré l'entrée en guerre, observons à présent la manière dont le roman-feuilleton et le *serial* de presse évoluent durant le conflit.

#### **b. Les années de guerre.**

##### ➤ *Dans les journaux français.*

Une fois la fiction sérielle de retour dans les journaux et la guerre installée dans la durée, les journaux français adoptent des politiques "feuilletonesques" qui les éloignent plus ou moins de leurs pratiques d'avant-guerre. La recension des romans-feuilletons publiés par les sept journaux que nous avons étudiés entre le 03/08/1914<sup>519</sup> et le 11/11/1918<sup>520</sup> permet de bâtir les deux tableaux suivants :

---

<sup>519</sup> Nous comptabilisons uniquement les fictions dont la publication a débuté à partir de cette date et non les fictions entamées antérieurement et conclues après cette date. Nous considérons uniquement, comme nous l'avons fait pour la période avant-guerre, les fictions comportant plus de dix livraisons.

<sup>520</sup> Nous comptabilisons tous les romans-feuilletons débutés jusqu'à cette date.

Journal	Nombre de romans-feuilletons dont la publication est débutée entre le 03/08/1914 et le 11/11/1918 inclus					Total
	1914	1915	1916	1917	1918	
<i>Le Petit Journal</i>	1	6	6	6	6	25
<i>Le Petit Parisien</i>	1	5	6	5	5	22
<i>Le Matin</i>	0	3	8	3	3	17
<i>L'Écho de Paris</i>	0	8 <sup>521</sup>	7	7	9	31
<i>L'Action française</i>	0	0	6	3	4	13
<i>L'Humanité</i>	1	8	16	6	5	36
<i>Le Figaro</i>	1	7	5	2	2	17

Journal	Moyenne du nombre de livraisons <sup>522</sup> des romans-feuilletons dont la publication est débutée entre le 03/08/1914 et le 11/11/1918 inclus					Nombre de romans-feuilletons de plus de 120 livraisons publiés sur la période	Moyenne du nombre de livraisons des romans-feuilletons publiés sur la période (arrondie à l'entier le plus proche)
	1914	1915	1916	1917	1918		
<i>Le Petit Journal</i>	134	121	110	115	69	11	105
<i>Le Petit Parisien</i>	153	132	114	107	82	11	111
<i>Le Matin</i>	0	159	93	162	95	10	117
<i>L'Écho de Paris</i>	0	45	54	73	57	2	57
<i>L'Action française</i>	0	0	60	50	46	1	53
<i>L'Humanité</i>	49	67	44	44	67	3	53
<i>Le Figaro</i>	29	37	33	24	45	0	35

<sup>521</sup> Le journal publie *L'Histoire secrète de Bertha Krupp*, traduction de *The secret memoirs of Frau Bertha Krupp* d'Henry W. Fisher, entre le 22/09/1915 et le 20/11/1915, mais nous n'avons pas pris en compte cette fiction dans le comptage car elle est publiée dans les colonnes du journal et dans non le rez-de-chaussée romanesque, occupé par d'autres fictions qui se succèdent durant cette période. Le même récit est publié, presque en même temps, par le *Daily Express* ; nous l'avons comptabilisé dans l'offre romanesque de ce journal pour des raisons que nous expliquons plus loin.

<sup>522</sup> Des erreurs de numérotation de glissent parfois dans les livraisons ; nous avons tenté de les corriger pour établir des comptages aussi précis que possible.

Lorsque l'on compare entre eux les régimes de publication de la fiction sérielle adoptés par les journaux durant les années de guerre, on constate des différences plus nettes que durant les 31 mois avant-guerre. Si les quotidiens à tirage de masse (*Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin*) publient toujours les romans-feuilletons les plus longs avec, pour la période de guerre, des moyennes supérieures à cent livraisons et 40 à 60% des fictions qui en comportent plus de 120, chacun des trois "Grands" n'accorde pas la même place au roman-feuilleton.

A partir du retour des fictions sérielles en octobre 1914 et jusqu'au 14/02/1917 inclus, *Le Petit Journal* offre chaque jour une livraison simple des deux romans-feuilletons qu'il publie simultanément. Il publie parfois trois rez-de-chaussée romanesques les jours, assez rares, où il donne une livraison double d'un des deux romans en cours ou les jours où la première livraison du nouveau roman-feuilleton débutant croise la dernière livraison d'un des deux romans-feuilletons finissant, cette livraison pouvant être double ce qui amène donc le journal à publier quatre rez-de-chaussée romanesques<sup>523</sup>. *Le Petit Journal* est à quatre pages, parfois à six durant cette période, ce qui fait que le roman-feuilleton occupe au minimum 8 à 9% de l'espace rédactionnel les jours où le journal fait six pages et comporte deux livraisons simples, et jusqu'à 25% les jours où il en fait quatre et que sont publiés quatre rez-de-chaussée romanesques, la moyenne se situant vers 12 ou 13%<sup>524</sup>. À partir du 15/02/1917, les numéros à deux pages font leur apparition deux fois par semaine suite au décret du 7 de ce mois<sup>525</sup>, quatre fois par semaine à compter du 7 mai, suite au décret du 30 avril<sup>526</sup>, et jusqu'au 3 septembre ; à partir de cette date ils sont à nouveau bihebdomadaires jusqu'au 05/08/1918 où ils deviennent trihebdomadaires jusqu'à la fin de la guerre. Dans cette seconde phase, à partir de février 1917, le journal publie toujours deux romans-feuilletons simultanément, en donnant une seule livraison simple d'un des deux les jours où il est à deux pages et une livraison simple de chacun des deux les jours où il est à quatre pages ; il publie également des livraisons doubles le premier jour de publication d'un nouveau feuilleton<sup>527</sup>. Le nombre de rez-de-chaussée romanesques varie donc de un à trois et l'espace rédactionnel occupé par le roman-feuilleton de 12-13% les jours à quatre pages à 18-20% les jours de livraisons doubles dans les numéros à deux pages. Il faut néanmoins noter l'existence d'une période de quatre mois, entre le 29 mai et le 28 septembre 1917 inclus durant laquelle le journal ne publie qu'une seule fiction sérielle. Avec la réduction de la pagination et la publication, tout au long de la guerre ou presque, de deux romans-feuilletons

---

<sup>523</sup> C'est par exemple le cas le 25/03/1915, le 07/10/1915, le 14/11/1915 ou le 11/02/1916.

<sup>524</sup> A la fin de l'année 1914, les livraisons sont en pages 2, et/ou 3 et/ou 4. De janvier 1915 au 14/02/1917 inclus, elles sont publiées dans toutes les pages du journal sauf la première quand le journal est à six pages et essentiellement pages 2 et 4 quand il est à quatre pages.

<sup>525</sup> Ce décret impose une réduction de la pagination à deux pages deux jours par semaine pour réduire la quantité de papier utilisée par la presse.

<sup>526</sup> Ce décret, plus sévère, impose une réduction de la pagination à deux pages quatre fois par semaine.

<sup>527</sup> Les livraisons sont toujours publiées pages 2 et 4 quand le journal est à quatre pages et uniquement en page 2 quand il est à deux pages.

simultanés, la fiction sérielle est donc très présente et visible dans *Le Petit Journal*, davantage même qu'elle ne l'est avant la guerre, les fictions publiées étant à peine plus courtes qu'avant la guerre (105 livraisons en moyenne contre 112).

Le régime de publication du roman-feuilleton est globalement identique dans *Le Petit Parisien*, avec les mêmes variations liées aux numéros à deux pages à compter de février 1917.<sup>528</sup> Avant cette date, le journal est à quatre pages et parfois à six et publie lui aussi deux romans-feuilletons simultanément, avec des livraisons doubles les jours de lancement et quelquefois en cours de publication ; cependant, et contrairement à ce qui se passe dans l'autre "*Petit*", il existe une période entre le 26/11/1914 et le 30/01/1915 inclus durant laquelle un seul roman-feuilleton est publié à la fois. Durant cette phase, l'espace rédactionnel moyen occupé par le roman-feuilleton est donc, en moyenne, légèrement inférieur à celui que ce dernier occupe dans *Le Petit Journal*<sup>529</sup>. On note aussi, en 1915 et 1916, plus de numéros à quatre ou six pages ne comportant qu'un seul rez-de-chaussée romanesque que dans *Le Petit Journal*, alors même que deux fictions sérielles sont en cours de publication<sup>530</sup>. À partir du 15/02/1917 et de l'apparition des numéros à deux pages, *Le Petit Parisien* publie, comme *Le Petit Journal*, deux romans-feuilletons en donnant une livraison de chacun dans les numéros à quatre pages et une livraison de l'un ou de l'autre dans les numéros à deux pages ; les livraisons doubles disparaissent<sup>531</sup>. Mais *Le Petit Parisien* ne publie qu'une seule fiction sérielle pendant plusieurs séquences plus ou moins longues, entre le 03/03 et le 02/04/1917 inclus, entre le 07/04 et le 30/08/1917 inclus et à partir du 11/08/1918 jusque bien après la fin de la guerre ; durant les années 1917 et 1918, le roman-feuilleton occupe donc un espace rédactionnel moyen qui n'excède jamais 12 à 13%. Ces quelques différences font que tout en étant très présent dans *Le Petit Parisien* durant les années de guerre, le roman-feuilleton l'est moins que dans *Le Petit Journal*. Si l'on tente une comparaison avec l'avant-guerre, la prise en compte des variations de pagination et du régime global de publication amène à conclure que le roman-feuilleton est un peu moins présent sur la globalité de la période de guerre qu'il ne l'est entre janvier 1912 et début août 1914. Les récits

---

<sup>528</sup> Les dates concernant les évolutions de la pagination à deux pages sont les mêmes que celles du *Petit Journal*.

<sup>529</sup> A la fin de l'année 1914, les livraisons sont publiées en page 3 et 4 surtout. En 1915, elles sont placées en page 2 et/ou 3 et/ou 4 quand le journal est à quatre pages et en pages 2 et/ou 5 et/ou 6 quand le journal est à six pages. En 1916 et jusqu'au 14/02/1917 inclus, les pages 2 et 4 deviennent les emplacements exclusifs des livraisons dans les numéros à quatre pages tandis que l'on trouve des rez-de-chaussée romanesques en page 2 et/ou 4 et/ou 5 et/ou 6 dans les numéros à six pages.

<sup>530</sup> C'est par exemple le cas le 05/12/1915, le 26/12/1915, le 18/01/1916, le 20/01/1916 ou encore le 07/04/1916. On compte une quarantaine de numéros ne comportant qu'une livraison simple en 1916 alors qu'il y a toujours deux romans-feuilletons durant cette année.

<sup>531</sup> Les livraisons sont alors insérées en pages 2 et 4 dans les numéros à 4 pages et en page 2 dans les numéros à deux pages.

publiés sur la période sont, en moyenne, d'une longueur identique à ceux publiés durant la période avant-guerre que nous avons considérée.

*Le Matin* se distingue nettement des deux journaux précédents. Tout d'abord, il publie moins de romans-feuilletons et de manière moins homogène durant la période de guerre. Si dans *Le Petit Journal* il y a six fictions sérielles publiées chaque année, cinq ou six dans *Le Petit Parisien*, elles sont trois en 1915, 1917 et 1918 et huit en 1916 dans *Le Matin*. Les romans sériels publiés durant la guerre sont un peu plus longs, en moyenne, que ceux qui l'ont été durant les deux années et demie avant le début du conflit, et ceux des années 1915 et 1917 sont très longs puisqu'ils tournent autour de 160 livraisons en moyenne. Mais la différence la plus flagrante avec les deux "*Petits*" est qu'à partir du moment où se termine *Rouletabille à la guerre*, le 24/10/1914, et jusqu'à la fin de la guerre (et même bien après), le régime de publication du roman-feuilleton est très variable. Jusqu'au 26/11/1915 inclus, *Le Matin* publie un seul roman-feuilleton à la fois, en livraisons simples, quelle que soit sa pagination (quatre ou six pages) et il n'y a que les jours de chevauchement, quand la dernière livraison du feuilleton en cours et la première du nouveau sont publiées que le journal comporte deux rez-de-chaussée romanesques<sup>532</sup>. C'est à nouveau le cas entre le 25/12/1915 et le 15/01/1916 inclus, entre le 25/02 et le 06/09/1917 inclus et à partir du 09/08/1918, que la pagination soit à six, quatre ou deux pages. En-dehors de ces périodes, le journal publie deux romans-feuilletons simultanément ; c'est le cas entre le 27/11 et le 24/12/1915 inclus, entre le 16/01/1916 et le 14/02/1917 inclus et entre le 07/09/1917 et le 08/08/1918<sup>533</sup>. Les numéros à quatre pages proposent alors presque tous<sup>534</sup> une livraison simple de chaque fiction en cours, tandis que lorsqu'apparaissent les numéros à deux pages, le 15/02/1917<sup>535</sup>, ils n'offrent toujours qu'une livraison d'un des deux romans sériels en cours. Suivant les évolutions de la pagination et le nombre de fictions sérielles publiées, l'espace rédactionnel occupé par le roman-feuilleton varie de 4-5% (un rez-de-chaussée romanesque dans un numéro à six pages) à 12-13% (deux rez-de-chaussée romanesques dans un numéro à quatre pages ou un dans un numéro à deux pages). Ces chiffres, ajoutés à la représentativité des périodes où un seul roman-feuilleton est publié, comme durant l'essentiel de l'année 1915, le printemps et l'été 1917 ou durant les trois derniers mois de guerre,

---

<sup>532</sup> Les livraisons sont publiées en page 4 ou 5 quand le journal est à six pages à la fin de l'année 1914, page 2 ou 4 en 1915 pour la même pagination, et en page 2 quand il est à quatre pages.

<sup>533</sup> En 1916, les rez-de-chaussée romanesques sont insérés en page 2 et/ou 4 quand le journal est à six pages, en page 2 et/ou 4 quand il est à quatre pages, tout comme en 1917 et 1918. Dans les numéros à deux pages, les livraisons sont toujours publiées en page 2.

<sup>534</sup> Entre le 16/02 et le 03/03/1916 inclus, entre le 15 et le 17/08/1916 inclus, mais aussi lors de quelques numéros isolés durant le dernier trimestre de l'année, les numéros à quatre pages ne publient qu'un rez-de-chaussée romanesque.

<sup>535</sup> La pagination à deux pages suit les mêmes évolutions que celles des deux "*Petits*".

font que le roman-feuilleton est bien moins présent dans *Le Matin*, durant la guerre, qu'il ne l'est dans *Le Petit Journal* et *Le Petit Parisien* ou qu'il ne l'était dans le même journal avant la guerre.

Dans *L'Écho de Paris*, qui devient le cinquième journal français par son tirage durant la guerre, le régime de publication du roman-feuilleton varie quelque peu par rapport à celui de la fin de la Belle Époque. À compter de la reprise, avec le début de la publication de *Prince d'Allemagne*<sup>536</sup> de Charles Foleÿ le 06/01/1915, on ne trouve qu'une fiction sérielle publiée à la fois au lieu des deux des 31 mois d'avant-guerre, hormis quelques périodes, à partir du 02/10/1916, durant lesquelles les premières livraisons de la nouvelle fiction sont publiées en même temps que les dernières de celle en cours, et ceci même après l'apparition des numéros à deux pages le 15/02/1917<sup>537</sup>, mais seulement, alors, les jours où le journal est à quatre pages. Entre le 21/05 et le 11/10/1917, le journal ne publie quotidiennement qu'une livraison du roman-feuilleton en cours, *Mademoiselle risque-tout*<sup>538</sup> de Henri Cain et Édouard Adenis. À partir du 12/10/1917, le roman-feuilleton devient plus présent car le journal se remet à publier deux récits simultanément : les numéros à deux pages comportent alors une livraison d'un des deux récits en cours tandis que les numéros à quatre pages en comportent systématiquement une de chacun des deux<sup>539</sup>. Ce régime de publication induit un espace rédactionnel occupé de l'ordre de 4 à 6% avant octobre 1916 (un rez-de-chaussée romanesque par numéro de six ou quatre pages), puis de 6-7% à 12-13% ensuite (numéros de quatre pages avec une livraison/numéros de quatre pages avec deux livraisons ou de deux pages avec une livraison). Le roman-feuilleton est donc plus présent et visible dans *L'Écho de Paris* durant la seconde partie du conflit ; il l'est alors autant que dans les trois "Grands" à la même période (à compter du 15/02/1917) et en tout cas plus qu'il ne l'était, proportionnellement, dans le journal à six pages avant la guerre. Une autre évolution concerne la longueur moyenne des fictions publiées puisque celle-ci était de 37 livraisons avant la guerre et qu'elle grimpe à 57 entre janvier 1915 et le 11/11/1918. Cette hausse importante s'explique notamment par la présence de romans-feuilletons de plus de cent livraisons que l'on ne trouve pas durant les deux années et demie avant-guerre<sup>540</sup>. Ce sont la longueur moyenne plus élevée, ainsi que le fait qu'il n'y ait qu'un seul roman-feuilleton publié à la

---

<sup>536</sup> FOLEÿ Charles, *Prince d'Allemagne*, in *L'Écho de Paris*, du 06/01/1915 au 04/03/1915.

<sup>537</sup> C'est le cas, par exemple, entre le 2 et le 11/10/1916 inclus, entre le 6 et le 10/01/1917 inclus, entre le 20 et le 24/02/1917 inclus, entre le 11 et le 20/04/1917.

<sup>538</sup> CAIN Henri et ADENIS Édouard, *Mademoiselle risque-tout*, in *L'Écho de Paris*, du 11/05/1917 au 02/11/1917.

<sup>539</sup> En 1915 et 1916, les livraisons sont toujours publiées page 2. En 1917, elles sont en page 2 dans les numéros à deux pages et en page 2 et/ou 3 et/ou 4 dans les numéros à quatre pages. En 1918, la situation est la même qu'en 1917 mis à part le fait que l'on trouve beaucoup moins de rez-de-chaussée romanesques en page 3.

<sup>540</sup> On dénombre ainsi cinq romans-feuilletons de plus de cent livraisons dont deux très longs, *Mademoiselle Risque-Tout* d'Henri Cain et Édouard Adenis, publié entre le 11/05/1917 et le 02/11/1917 qui en comporte 171 et *Une aventure de Vidocq. Ancien forçat devenu chef de la Sûreté*, des mêmes auteurs, publié entre le 10/07/1918 et le 11/01/1919 qui en comporte 146.

fois pendant la plus grande partie de la guerre qui expliquent qu'alors que *L'Écho de Paris* publiait 45 romans-feuilletons durant les deux années et demie avant-guerre, il n'en publie plus que 31 durant les 51 mois de guerre. Cette place nouvelle que le roman-feuilleton acquiert dans *L'Écho de Paris* est peut-être liée au nouveau statut du journal qui, par l'extension de son tirage, devient un quotidien de masse. Il est alors possible d'imaginer que l'équipe rédactionnelle a choisi de mettre en place une politique "feuilletonesque" plus ambitieuse que précédemment pour disposer d'un argument de vente supplémentaire et d'un élément de contenu conforme à sa nouvelle image.

Le cas de *L'Humanité* est beaucoup plus complexe. À partir du moment où débute le premier roman-feuilleton de la période de guerre, *L'invasion* d'Erckmann-Chatrian, le 20/12/1914 et jusqu'au 13/05/1915 inclus, le journal ne publie qu'une seule fiction sérielle à la fois<sup>541</sup> dont il donne une livraison simple quotidienne. À partir du 14/05/1915 et jusqu'au 22 septembre de la même année, le journal donne chaque jour une livraison simple des deux fictions sérielles qu'il publie. C'est à nouveau le cas à compter du 28 novembre et jusqu'au 11/02/1916 inclus, du 01/03 au 10/04 inclus, du 01/05 au 03/06 inclus et du 15/06 au 24/09 inclus. Le 25 de ce mois apparaissent des numéros à deux pages, à raison de deux par semaine, et dès lors, et jusqu'au 08/02/1917 inclus, le journal donne deux rez-de-chaussée romanesques simples les jours où il est à quatre pages et un seul les jours où il est à deux pages. À compter du 09/02/1917, les numéros à deux pages disparaissent et l'on trouve alors quelques numéros à huit pages jusqu'au 12 août inclus ; durant cette période, sauf de rares exceptions en février, le journal ne donne qu'un rez-de-chaussée romanesque par jour et à partir du 19 de ce même mois, il ne publie plus qu'un seul roman-feuilleton à la fois. À partir du 13/08/1917 et jusqu'au 2 septembre, le journal est à quatre pages uniquement et ne publie qu'une livraison quotidienne simple du roman-feuilleton en cours. Le 03/09/1917, les numéros à deux pages refont leur apparition à raison de cinq par semaine puis six à compter du 20/05/1918 ; durant toute cette période, le journal publie le roman-feuilleton en cours en livraisons simples avec moins de régularité puisqu'à compter du 01/10/1917 et jusqu'à fin de la guerre, les semaines comportent seulement cinq ou six livraisons, parfois même trois ou quatre seulement en juillet ou en octobre 1918. C'est donc, globalement, une impression de désordre qui règne dans le journal en ce qui concerne la publication des romans-feuilletons, même si ceux-ci sont présents tout au long du conflit, ce qui prouve que le quotidien continue à le considérer comme une rubrique importante. Les variations de la pagination rendent moins évidentes une estimation de la présence de la fiction sérielle dans le journal. Lorsque celui-ci est à quatre pages jusqu'en septembre 1916 et la plus grande partie du temps entre mars et août 1917, l'espace rédactionnel occupé varie entre 6 et 13%. Quand il

---

<sup>541</sup> De plus de dix livraisons.

est sur deux pages, la fiction sérielle occupe 12-13% de son espace, et le fait que 80% des numéros de *L'Humanité* soient sur 2 pages entre le 03/09/1917 et le 11/11/1918 aurait pu conférer une place et une visibilité importantes au roman-feuilleton durant cette période. Cependant, nous l'avons dit, la fiction sérielle est fréquemment absente du journal durant la dernière année de guerre, les exemplaires sans rez-de-chaussée romanesque représentant environ 30% des numéros parus durant cette année. La comparaison avec les autres journaux de notre corpus est difficile car le journal publie de nombreux récits de faible volume textuel et qu'il ne suit pas les mêmes rythmes en ce qui concerne les évolutions de sa pagination<sup>542</sup>. Si le roman-feuilleton est moins présent dans *L'Humanité*, durant la période de guerre, que dans les quatre grands quotidiens que nous avons étudiés jusqu'ici, il n'est jamais sacrifié, même si le journal l'élimine parfois deux ou trois jours par semaine de ses pages, notamment durant les treize derniers mois de guerre. Les fictions publiées sont d'une longueur moyenne identique à celles de notre période étalon d'avant-guerre<sup>543</sup>, même si nos inventaires montrent que le journal publie davantage de récits courts ou très courts<sup>544</sup>, destinés à faire la soudure entre deux fictions de volume textuel important.

La guerre modifie clairement le rapport que *L'Action française* entretient avec la fiction sérielle. Il faut attendre le 10/04/1916 pour retrouver un roman-feuilleton dans le journal, *La vermine du monde*<sup>545</sup> de Léon Daudet, soit 21 mois après la conclusion de la précédente<sup>546</sup>. Un survol du contenu du journal entre le 03/08/1914 et le 09/04/1916 montre que le journal semble se focaliser sur trois objectifs majeurs qui ne laissent pas beaucoup d'espace rédactionnel pour autre chose, surtout que la pagination à deux pages est très présente dès août 1914 et jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre 1915 où elle disparaît, pour un temps : la dénonciation des pratiques ennemies (espionnage, méthodes guerrières), les actions à mener pour soutenir l'effort de guerre (« la saisie » des maisons allemandes, « la chasse » aux "Boches", le développement du patriotisme) et la lutte menée par le

---

<sup>542</sup> Il est également plus difficile de dégager les règles concernant l'emplacement des livraisons dans le journal. À la fin de l'année 1914, elles sont en page 2, et en 1915 en page 2 et/ou 3 et/ou 4. En 1916 et 1917, les pages 2 et 4 deviennent les localisations prioritaires et comme toujours la page 2 quand le journal est à deux pages. En 1918, c'est surtout en page 3 que sont publiées les livraisons, parfois en page 2 ou 4, et toujours en page 2 dans les numéros à deux pages.

<sup>543</sup> Nous n'avons pas comptabilisé les récits de moins de dix livraisons publiés par le journal avant la guerre et pendant celle-ci ; nos moyennes sont donc tout à fait comparables entre elles.

<sup>544</sup> Ce sont par exemple cinq récits de six livraisons ou moins qui s'enchaînent entre le 12/02/1916, lendemain de la fin de *Plus fort que l'amour* de Gabriel Maurière et le 29/02/1916 inclus, veille du début des *Flottes évanouies*, traduction d'un roman de Roy Norton. On trouve également quatre récits de cinq livraisons chacun entre le 11/04/1916, lendemain de la conclusion d'un récit déjà court (14 livraisons), *Episcopo et Cie*, traduction d'une nouvelle de Gabriele D'Annunzio et le 30/04/1916, veille du début des *Nuits claires*, traduction d'un roman de Johan Bojer. On trouve fréquemment des périodes ou deux ou trois récits très courts se succèdent entre deux romans sériels plus importants.

<sup>545</sup> DAUDET Léon, *La vermine du monde*, in *L'Action française*, du 10/04/1916 au 26/05/1916.

<sup>546</sup> Nous avons expliqué, lorsque nous nous sommes intéressé aux 31 mois précédant le début du conflit, que la fiction sérielle ne constituait pas une rubrique importante pour ce journal qui se concentrait avant tout sur le combat politique.

journal contre ses ennemis de toujours qui deviennent ennemis de la France dans son ensemble (les socialistes et le journal *L'Humanité*, les politiciens corrompus de la République, les cosmopolites). À partir du moment où le roman-feuilleton réapparaît, il demeure présent jusqu'à la fin du conflit, les différentes fictions s'enchaînent l'une après l'autre, sans hiatus, et, contrairement à ce qui se passait avant-guerre<sup>547</sup>, elles sont publiées avec une grande régularité, en livraisons simples ; lorsque la pagination à deux pages réapparaît à partir du 15/02/1917<sup>548</sup>, le journal publie des livraisons dans les numéros à deux pages jusqu'en mars, puis celles-ci se font rares en avril et mai et disparaissent jusqu'à la fin de la guerre après le 4 juin, le roman-feuilleton n'apparaissant donc plus que dans les numéros à quatre pages<sup>549</sup>, qui n'en contiennent cependant pas systématiquement. Si la pagination à quatre pages a peut-être un rôle dans le retour du roman-feuilleton en avril 1916 et dans son maintien, il ne peut être que modéré puisque les quatre pages sont présentes de manière continue depuis près de sept mois quand débute la publication de *La vermine du monde*. Par contre, il est probable que le journal ait décidé d'utiliser le roman-feuilleton, durant cette période où il gagne des lecteurs, comme outil de fidélisation et donc comme stratégie commerciale. Au final, durant les années de guerre, l'espace rédactionnel occupé par le roman-feuilleton dans *L'Action française* est assez faible au vu de son absence totale jusqu'en avril 1916. À partir de cette date, et si l'on prend en compte le fait que le journal ne publie pas de livraisons des fictions sérielles en cours dans ses numéros à deux pages à compter de juin 1917, on peut établir un ratio moyen de l'ordre de 3 à 4% pour l'ensemble de la période allant d'avril 1916 à novembre 1918, soit beaucoup plus faible que dans les autres journaux évoqués, mais bien supérieur à ce qu'il était dans le journal durant les deux années et demie avant la guerre.

Après avoir repris en octobre et terminé le mois suivant la fiction interrompue en août, *Le Figaro* débute la publication du roman sériel suivant le 29 décembre avec *Les égarés*<sup>550</sup> d'Édouard Quet<sup>551</sup>. À partir de ce moment, le journal retrouve ses pratiques d'avant-guerre en ne publiant qu'un roman-feuilleton à la fois dont il ne donne toujours, sauf très rares exceptions, que des livraisons simples. Les jours sans livraison sont encore plus fréquents que durant les deux années et demie avant la guerre et il s'écoule parfois une, deux ou même trois semaines entre la fin d'une

---

<sup>547</sup> En 1916, les livraisons sont publiées en page 2 ou 3.

<sup>548</sup> Les numéros à deux pages réapparaissent le 15/02/1917, comme dans la plupart des journaux, gagnent en importance entre mai et septembre de la même année, avant de repartir à la hausse à partir de septembre 1918.

<sup>549</sup> En 1917 les livraisons sont en page 3 et en 1918, elles sont en page 3 ou 4, plus rarement 2.

<sup>550</sup> QUET Édouard, *Les égarés*, in *Le Figaro*, du 29/12/1914 au 01/02/1915.

<sup>551</sup> Entre temps, deux récits très courts, déjà cités, ont été publiés, dont nous ne tenons pas compte : *Un soldat écrivain. Émile Détanger. Tué à l'ennemi* de Louis Ganderax (deux livraisons les 12 et 13/11/1914) et *Le journal interrompu* de Francis de Miomandre (dix livraisons du 16/11 au 27/11/1914).

fiction et le début de la suivante<sup>552</sup>. Fiction sérielle se terminant et fiction sérielle débutant ne se croisent jamais. Le journal est sur quatre pages et parfois sur six jusqu'au 14/02/1917 ; il passe ensuite sur deux pages une fois par semaine à partir du 19/02/1917, puis deux fois à compter du 03/09 de la même année et trois fois à compter du 05/08/1918. À compter du 02/02/1917, lendemain du jour où se sont terminés *Les deux soldats*<sup>553</sup> de Gustave Guiches, le roman-feuilleton disparaît jusqu'au 7 septembre de la même année, date à laquelle débute *Le crime de l'apprenti*<sup>554</sup> de Jean Morgan, courte fiction en douze livraisons. Dès lors, les numéros à deux pages ne comportent jamais de rez-de-chaussée romanesque et les périodes plus ou moins longues sans romans-feuilletons sont fréquentes, comme entre le 26/11/1917 et le 07/01/1918 inclus, entre le 6 et le 16/04/1918 inclus, le 14/08 et le 06/09/1918 inclus ou le 25/09/1918 et le 15/03/1919 inclus<sup>555</sup>. Le roman-feuilleton ne constituait pas, avant la guerre, une rubrique centrale pour ce journal "de qualité" qui semblait plutôt la considérer comme une concession nécessaire faite aux épouses de ses lecteurs. Durant la période de guerre, la nécessité de réduire la pagination à deux pages de plus en plus souvent à partir de février 1917 semble amener le journal à se concentrer sur l'essentiel, à savoir l'information au sujet du conflit, et à négliger certaines rubriques auxquelles il n'accordait de toute façon qu'une faible importance. La longueur moyenne des fictions publiées est semblable à celle des deux années et demie précédant le conflit et l'espace rédactionnel occupé par le roman-feuilleton durant la période de guerre du même ordre que celui qu'il occupe dans *L'Action française*, la dilution dans les numéros à six pages, les périodes sans fictions sérielles ou le rythme de publication très irrégulier des fictions en cours ayant globalement le même impact que les 18 mois durant lesquels le journal de Daudet ne publie pas de romans-feuilletons.

En ce qui concerne la publicité interne au journal et donc l'insertion d'annonces de publication, les changements entre les pratiques du temps de guerre et celles des 31 mois avant le déclenchement de celle-ci sont moins importants. Aucune modification significative n'apparaît dans *L'Humanité*, *Le Figaro* ou *L'Écho de Paris*, que ce soit en ce qui concerne le délai séparant l'insertion de la première annonce du début de la publication du roman-feuilleton correspondant ou le nombre d'annonces insérées. Dans *Le Petit Journal*, la durée de la période de publication des annonces est identique, durant la guerre, à celle que nous avons observée durant les 31 mois d'avant-guerre, soit six à dix jours en moyenne, mais le nombre d'annonces insérées augmente avec toute une série de

---

<sup>552</sup> Se reporter à l'inventaire des romans-feuilletons publiés par les journaux de notre corpus en annexe 1.

<sup>553</sup> GUICHES Gustave, *Les deux soldats*, in *Le Figaro*, du 06/11/1916 au 01/02/1917.

<sup>554</sup> MORGAN Jean, *Le crime de l'apprenti*, in *Le Figaro*, du 07/09/1917 au 22/09/1917.

<sup>555</sup> Les livraisons sont en page 4 à la fin de l'année 1914. En 1915 et 1916, on les trouve en page 4 dans les numéros à 4 pages et en page 5 dans ceux à 6 pages. En 1917 et 1918, elles sont publiées en page 3 ou 4.

romans-feuilletons pour lesquels huit annonces ou plus sont utilisées au lieu des trois à cinq, en moyenne, durant notre période de référence d'avant-guerre. Dans *Le Petit Parisien*, la durée de la période de publication des annonces diminue par rapport à l'avant-guerre, passant de dix-douze jours à une moyenne de huit-dix jours, tout comme le nombre d'annonces inséré, toujours en moyenne, car peu de romans-feuilletons sont annoncés avec plus de dix annonces, alors que c'est fréquemment le cas dans l'immédiat avant-guerre. *Le Matin* continue à publier des annonces six à dix jours en moyenne avant le début de la publication des nouveaux romans-feuilletons, mais le nombre moyen d'annonces insérées diminue également. Aucune comparaison ne peut être réalisée dans le cas de *L'Action française* à cause de l'unique fiction sérielle publiée durant les deux années et demie avant l'éclatement du conflit ; la durée moyenne d'insertion des annonces de publication, durant la guerre, est de l'ordre de trois à quatre jours et leur nombre, assez faible, de trois à quatre. À mentionner toutefois, la politique particulière adoptée pour la publication de *La vermine du monde*, fiction d'espionnage réaliste écrite par Léon Daudet, directeur politique du journal. Le quotidien en fait un véritable événement, l'introduit auprès de ses lecteurs plus d'un mois à l'avance et insère plusieurs dizaines d'annonces dont certaines d'un volume textuel très important puisqu'elles dépassent la centaine de lignes<sup>556</sup>.

Malgré quelques évolutions parfois significatives, on remarque que le roman-feuilleton occupe peu ou prou, durant la guerre, une place équivalente, dans chacun des journaux examinés, à celle qui y était la sienne avant août 1914. C'est dans les journaux dans lesquels il était très présent durant l'immédiat avant-guerre qu'il l'est toujours durant les années de guerre : *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *L'Écho de Paris* qui rejoint les trois premiers dans le groupe des "Grands" à partir de 1916. Des sept journaux français de notre corpus, c'était dans *Le Figaro* et *L'Action française* que les fictions sérielles occupaient l'espace rédactionnel le plus réduit avant le déclenchement du conflit et c'est encore le cas entre août 1914 et novembre 1918. *L'Humanité* occupe, pour ce qui est de la place occupée par le roman-feuilleton, une place intermédiaire, comme durant l'immédiat avant-guerre. Un élément détermine fondamentalement les décisions concernant le régime de publication des fictions sérielles : les contraintes matérielles, au premier rang desquelles les difficultés de l'approvisionnement en papier qui obligent les journaux à paraître sur deux pages de plus en plus fréquemment à partir du 15/02/1917 et les amènent à réduire de manière plus ou moins radicale l'espace rédactionnel alloué au roman-feuilleton ces jours de faible pagination. Le cas de *L'Action française* relève en partie d'autres logiques : aux contraintes matérielles s'ajoutent tout d'abord des choix idéologiques qui amènent le journal à privilégier le combat des idées jusqu'en avril

---

<sup>556</sup> Voir exemple en annexe 5.

1916 puis une stratégie commerciale qui le conduit à réintégrer le roman-feuilleton et à lui accorder une place bien supérieure à celle qu'il lui allouait avant le conflit.

Notre analyse montre que la guerre ne fait pas disparaître le roman-feuilleton de la presse quotidienne française, loin s'en faut ; elle induit des adaptations, provoque certaines évolutions, mais ne remet pas en cause la place qu'il occupe dans cette dernière. Dans certains journaux et à certaines périodes, la fiction sérielle acquiert même une visibilité plus importante qu'avant août 1914 car elle occupe, à cause de l'évolution à la baisse de la pagination, un espace rédactionnel proportionnellement accru. Qu'en est-il du *serial* britannique ?

➤ *Dans les journaux britanniques.*

La recension des *serials* publiés par les trois journaux que nous avons étudiés entre le 04/08/1914<sup>557</sup> et le 11/11/1918<sup>558</sup> permet de bâtir les deux tableaux suivants :

Journal	Nombre de <i>serials</i> dont la publication est débutée entre le 04/08/1914 et le 11/11/1918 inclus					Total
	1914	1915	1916	1917	1918	
<i>Le Daily Mail</i> <sup>559</sup>	1	5	3	1	0	10
<i>Le Daily Express</i>	0	7 <sup>560</sup>	2	0	0	9
<i>Le Daily Mirror</i>	3	9	8	8	6	34

<sup>557</sup> Nous comptabilisons uniquement les fictions dont la publication a débuté à partir de cette date et non les fictions entamées antérieurement et conclues après cette date.

<sup>558</sup> Nous comptabilisons tous les *serials* débutés jusqu'à cette date.

<sup>559</sup> Rappelons ici que si nous n'avons pu dépouiller jour après jour le *Daily Mail* comme nous l'avons fait pour les neuf autres journaux de notre corpus, nous disposons tout de même de la suite complète des *serials* parus dans ce *newspaper* entre 1912 et 1920.

<sup>560</sup> Nous comptabilisons *The Secret Memoirs of Frau Bertha Krupp*, récit rédigé par Henry W. Fisher d'après *the Papers and Diaries of Baroness d'Altavilla* même s'il n'est pas présenté comme un *serial* par le journal qui, contrairement aux autres fictions publiées de manière sérielle ne le dénomme pas *serial* ou *serial novel*. Notre décision de le considérer comme *serial* à part entière tient au fait qu'il débute le lendemain du jour où a été conclue la fiction sérielle précédente, qu'il sera lui-même suivi, dès le lendemain de sa conclusion, par une fiction sérielle, qu'il est suffisamment long pour ne pas être considéré comme une simple soudure entre deux *serials* et qu'il possède, sauf en ce qui concerne son appellation, les principaux attributs de la *serial fiction* de presse (mention « *To be Continued Tomorrow* », annonces de publication, résumés des livraisons précédentes).

Journal	Moyenne du nombre de livraisons des <i>serials</i> dont la publication est débutée entre le 04/08/1914 et le 11/11/1918 inclus					Nombre de <i>serials</i> de plus 60 livraisons publiés sur la période	Moyenne du nombre de livraisons des <i>serials</i> publiés sur la période (arrondie à l'entier le plus proche)
	1914	1915	1916	1917	1918		
<i>Le Daily Mail</i>	90	77	82	51	0	6	77
<i>Le Daily Express</i>	0	48	76	0	0	1	54
<i>Le Daily Mirror</i>	35 <sup>561</sup>	37	38	39	48	0	40

On constate immédiatement des différences importantes par rapport à ce que l'on observe dans les journaux français.

Dans le *Daily Express*, le *serial* revient après une absence qui s'étend du 08/08/1914 au 04/01/1915 inclus. À partir de ce moment, le journal retrouve son rythme d'avant la guerre, à savoir des *serials* qui s'enchaînent sans se croiser, le nouveau débutant le lendemain de la fin du précédent, avec des livraisons simples quotidiennes et cela malgré une pagination à la baisse amenant progressivement le journal de dix ou douze pages avant la guerre à huit ou dix pages puis six pages à compter de mars 1916. Les *serials* publiés sont plus longs que ceux publiés durant les deux années et demie avant le début du conflit puisqu'ils font 54 livraisons en moyenne contre 42. La place occupée par le *serial* est donc proportionnellement plus importante qu'en 1912 ou 1913, surtout lorsque le journal est à six pages, même si celle-ci demeure assez faible à cause du format *broadsheet* sur sept colonnes et difficile à quantifier à cause de la grande variabilité de la taille des livraisons (de trois-colonnes pleines à moins d'une colonne)<sup>562</sup>. Mais à partir du 09/08/1916, le lendemain de la conclusion de la fiction *The Girls of Houndsby*<sup>563</sup> de Patricia Bantry, le *serial* disparaît des colonnes du journal et ne réapparaît plus avant la fin du conflit, la persistance d'une pagination à six pages

<sup>561</sup> La numérisation incomplète du *Daily Mirror* sur le site *ukpressonline* (<http://www.ukpressonline.co.uk/ukpressonline/open/index.jsp>) en ce qui concerne le mois de décembre 1914 nous a obligé à utiliser les constantes concernant la publication des *serials* dans ce journal (fin de la fiction en cours et début de la nouvelle le même lundi) pour déterminer le nombre de livraisons des fictions sérielles publiées en cette fin d'année. *The Charm of a Girl* de Ruby M. Ayres étant en cours le lundi 30/11/1914 sans publication de la première livraison de la suivante, *The Two Letters* de Meta Simmins, ce ne peut être que les lundis 7 ou 14 décembre que la première se termine et que commence la suivante. Le fait que *The Two Letters* est en cours à la date du 17/12, seule date de numérisation disponible pour ce mois, confirme cette hypothèse. Etant donné que nous disposons de la date de début du roman de Ruby M. Ayres (02/11/1914) et de la date de fin de celui de Meta Simmins (18/01/1915), nous pouvons calculer que l'une des deux fictions comporte 37 livraisons et l'autre 31, ce qui nous permet de calculer notre moyenne.

<sup>562</sup> Jusqu'en mars 1916, les livraisons sont publiées en page 2,3, 6, 7, 8 ou 9 que le journal soit à huit ou dix pages. Ensuite, lorsque le journal est publié sur six pages, elles le sont en page 2, 3 ou 6.

<sup>563</sup> BANTRY Patricia, *The Girls of Houndsby*, in *Daily Express*, du 11/04/1916 au 08/08/1916

réduite à quatre pages à partir du 14/03/1917 et jusqu'à la fin du mois de novembre 1918 pouvant expliquer, au moins partiellement, cette longue suspension de la publication de fictions sérielles.

La guerre ne cause aucune modification du régime de publication des *serials* dans le *Daily Mirror* qui en publie durant tout le conflit en suivant les mêmes modalités qu'avant la guerre, soit un seul à la fois, avec chevauchement le jour de conclusion de la fiction en cours qui est aussi celui où débute la publication de la suivante. La seule différence est que jusque mi-février 1916 les livraisons doubles sont les plus nombreuses alors qu'ensuite, et jusqu'à la fin du conflit, ce sont les livraisons simples qui dominent largement, en lien avec une baisse de pagination puisque c'est à partir de février 1916 que le journal qui paraît jusqu'à ce moment sur douze ou seize pages n'en comporte plus que douze, avant que des numéros à huit pages n'apparaissent mi-septembre 1917 et ne deviennent la pagination exclusive du journal à compter du 4 décembre de cette même année et jusqu'au 20/11/1918<sup>564</sup>. Jusqu'en février 1916, les livraisons doubles confèrent au *serial* un espace rédactionnel accru dans les numéros à douze pages par rapport à l'avant-guerre où le journal paraissait sur seize ou vingt pages ; ensuite, lorsqu'elles disparaissent, la réduction de la pagination à douze puis huit pages fait que l'espace rédactionnel occupé est globalement identique à celui de la période avant-guerre que nous avons analysée. Contrairement à ce qui se passe dans le *Daily Express*, les *serials* publiés sont légèrement plus courts que ceux des 31 mois avant-guerre (40 livraisons en moyenne contre 46).

Le *Daily Mail*, on l'a dit, ne cesse pas la publication de *serials* au moment de l'entrée en guerre du pays et continue lui aussi à pratiquer en la matière son régime d'avant-guerre, le même que celui du *Daily Express*, à savoir des fictions qui se suivent sans se chevaucher, la nouvelle commençant le lendemain de la fin de la précédente. Tout au plus note-t-on une dizaine de jours sans publication d'une fiction sérielle entre le 17 et le 27/09/1914 inclus, le *serial* en cours début septembre ayant été conclu le 16. Le journal publie, comme avant-guerre, des récits plus longs que ceux des deux autres journaux considérés, mais cet écart s'amplifie encore puisque le nombre moyen de livraisons des fictions sérielles publiées passe de 54 à 77. Le journal cesse lui aussi de publier des *serials*, un peu plus tardivement que le *Daily Express*, à partir du 15/03/1917, le lendemain de la conclusion de *The Paper Wife*<sup>565</sup> de Pierre Costello, et ce jusqu'au 15/12/1918 inclus. Étant donné que nous n'avons pu accéder aux archives de ce journal, nous ne pouvons donner une explication au sujet de cette décision. L'examen des variations de pagination du *Daily Express*, et notamment le passage de celle-

---

<sup>564</sup> A la fin de l'année 1914, les livraisons sont en pages 9-10, 9-11 ou 11-13. En 1915, elles sont essentiellement en pages 9 ou 9-11 quand le journal est à douze pages et en pages 11-13, 11-14 ou 11-15 quand il est à seize pages. En 1916, elle sont en pages 9 ou 9-11 tandis qu'en 1917 elles sont également en pages 9 ou 9-11 quand le journal est publié sur douze pages et en page 7 lorsqu'il l'est sur huit pages, ce dernier cas de figure étant la situation de toute l'année 1918 jusqu'en novembre.

<sup>565</sup> COSTELLO Pierre, *The Paper Wife*, in *Daily Mail*, du 15/01/1917 au 14/03/1917.

ci à quatre pages le 14/03/1917 soit la veille de la disparition du *serial* dans le *Daily Mail* peut néanmoins laisser penser que ce sont peut-être les difficultés liées à l’approvisionnement en papier, et donc l’obligation pour ce quotidien de réduire son volume textuel, qui constituent la principale cause de l’abandon de la rubrique *serial*.

L’examen des annonces de publication du *Daily Mirror* et du *Daily Express* montre que le contexte de guerre ne modifie pas les pratiques habituelles d’insertion de celles-ci ; ce que nous avons dit à ce sujet pour la période comprise entre janvier 1912 et début août 1914 est donc pleinement valable.

Les deux journaux que nous avons pu dépouiller présentent deux cas de figure opposés en ce qui concerne le régime de publication de la fiction sérielle durant la période de guerre. Dans le *Daily Express*, le *serial* disparaît quelques jours après l’entrée en guerre du pays, dès le 8 août, pour ne réapparaître que le 05/01/1915. Le journal cesse à nouveau de publier des récits sériels à compter du 09/08/1916 et ce jusqu’au mois d’avril 1919. Sur les 51 mois de guerre, le journal n’a donc publié des romans en livraisons que durant une vingtaine de mois. Dans le *Daily Mirror*, au contraire, le *serial* ne disparaît ni au moment de l’entrée en guerre du Royaume-Uni, ni à un quelconque moment durant le conflit et le journal publie des fictions sérielles au même rythme qu’à la fin de la Belle Époque. Les deux journaux sont obligés de réduire leur pagination durant le conflit mais cet élément ne nous semble pas le plus déterminant pour expliquer les différences de leur régime respectif de publication de *serials*<sup>566</sup>. Celui-ci doit plutôt être cherché dans des choix rédactionnels stratégiques.

Le *Daily Express* est en premier lieu un quotidien d’information alors que le *Daily Mirror*, *tabloid* illustré, a été créé, dès le départ, pour être également un journal divertissant et plus simple d’accès, notamment dans sa façon de présenter l’actualité<sup>567</sup>. Les deux journaux ne font peut-être que s’adapter, durant le conflit, et avec les moyens dont ils disposent, aux attentes premières de leur lectorat, le *Daily Express* abandonnant la publication de *serials* lorsque l’espace rédactionnel se réduit afin de privilégier l’information, alors que le *Daily Mirror* continue de donner des fictions sérielles à ses lecteurs car ces dernières constituent un élément fondamental de son identité et donc une des attentes fondamentales de son public.

---

<sup>566</sup> Lorsque le *serial* disparaît des colonnes du *Daily Express*, en août 1916, le journal est à six pages et il l’est depuis le mois de mars, ce qui ne l’a pas empêché de débiter un nouveau *serial* en avril ; il est alors possible que la rédaction ait pensé, à cette date, que la baisse de pagination ne serait que de courte durée, ait décidé de publier un *serial* malgré tout, avant de choisir, une fois ce récit terminé, d’attendre une éventuelle hausse de son volume pour allouer à nouveau de l’espace à la fiction sérielle, hausse qui n’a pas eu lieu et s’est même éloignée avec la chute à quatre pages en mars 1917.

<sup>567</sup> Voir la présentation que nous avons faite de ces deux journaux dans le premier chapitre.

Nous allons observer à présent les visages du roman-feuilleton et du *serial* durant le conflit afin de rendre compte, en les comparant à ceux de l'immédiat avant-guerre, des éventuels changements induits par le phénomène guerrier.

## **2. Visages de la littérature sérielle dans les presses quotidiennes française et britannique durant la guerre.**

La méthode que nous avons employée pour analyser l'offre de fictions sérielles publiée par les journaux de notre corpus durant les années de guerre est la même que celle que nous avons utilisée pour les 31 mois précédant le déclenchement du conflit<sup>568</sup>. Nous avons donc classé les romans-feuilletons et *serials* selon les neuf séries que nous avons définies afin d'observer les éventuelles évolutions dans les choix de publication des différents journaux et de faire émerger les grandes tendances de la période de guerre, tendances que nous avons comparées à celles que nous avons relevées pour la fin de la Belle Époque.

Un premier examen superficiel montre que la guerre suscite deux changements majeurs. Le premier, d'ordre idéologique, concerne l'importance accordée à la thématique patriotique qui, si elle est variable d'un journal à l'autre, est indéniable, et atteint parfois un tel niveau qu'elle aboutit à une véritable invasion du rez-de-chaussée. Le second, d'ordre commercial, s'incarne dans l'apparition d'un nouveau genre, le roman-cinéma.

Ainsi que nous l'avons précisé lorsque nous avons proposé une première définition de la série patriotique<sup>569</sup>, celle-ci ne peut pas être considérée comme un sous-genre car elle se définit plus par son contenu idéologique que par des spécificités narratives. La thématique patriotique se surimpose aux codes des sous-genres traditionnels (sentimental, aventures, policier, historique...) et transforme les fictions qui en dépendent car l'idéologie patriotique surdétermine le schéma narratif<sup>570</sup> et actanciel<sup>571</sup> qui les structurent. Dominique Kalifa, écrit ainsi que « [...] le genre [patriotique] (en est-il un ?) se signale avant tout par son extraordinaire capacité à absorber tous les autres [...]»<sup>572</sup>. » Cet investissement patriotique aboutit à la constitution d'une "super-série" qui regroupe des récits appartenant à d'autres sous-genres et dans lesquels on retrouve les mêmes structures idéologiques. Notre classement déforme donc, d'une certaine manière, la réalité, puisqu'il masque l'importance véritable de certaines séries traditionnelles. En effet, les fictions sérielles *Pour*

---

<sup>568</sup> Voir chapitre 1, II, B.

<sup>569</sup> *Ibid.*

<sup>570</sup> Le schéma narratif d'un récit correspond à sa structure, à la succession chronologique des actions qui lui donne sa cohérence.

<sup>571</sup> Le schéma actanciel est un modèle créé par A. J. Greimas qui permet d'étudier les rôles d'un récit, qu'il nomme actants, et les relations qu'ils entretiennent.

<sup>572</sup> KALIFA Dominique, « *Guerre, feuilleton, presse, 1913-1920* », in *op. cit.*, p. 139.

*son amour* !<sup>573</sup> de Marcel Allain, *L'enfant de la guerre*<sup>574</sup> de Marie de Besneray ou *Richard Chatterton*, V. C.<sup>575</sup> de Ruby M. Ayres sont avant tout des récits sentimentaux, *Le navire invisible*<sup>576</sup> d'Arnould Galopin, *Le maître du silence*<sup>577</sup> de M. Delly ou *The War Woman*<sup>578</sup> de Laurette Aldous des fictions d'aventures, *L'espionne de Guillaume*<sup>579</sup> d'Arthur Bernède, *Le mystère de Ker-Even*<sup>580</sup> de M. Delly ou *The Beautiful Spy*<sup>581</sup> de W. Holt-White, des romans d'espionnage, mais nous les considérons pourtant tous comme des récits patriotiques parce que leurs structures narratives et actanciennes sont dominées par une idéologie patriotique qui se caractérise essentiellement, nous y reviendrons en détail, par une exaltation du sentiment national et une dépréciation de l'ennemi allemand.

Nous avons procédé à un travail de classement des 204 romans-feuilletons et *serials* publiés par les neuf journaux que nous avons dépouillés sur la période allant du 03 ou 04/08/1914 au 11/11/1918<sup>582</sup> en identifiant ceux qui relèvent de la "super-série" patriotique. Les fictions que nous avons classées dans les sous-genres traditionnels ne l'ont été que si le schéma narratif et le schéma actanciel qui les structurent ne sont pas influencés de manière déterminante par l'idéologie patriotique ; on y trouve parfois, dans des personnages ou des situations, quelques "relents" patriotiques, mais ceux-ci ne constituent pas une structure idéologique dominante. Inversement, les récits que nous avons identifiés comme patriotiques sont uniquement ceux dans lesquels l'idéologie patriotique apparaît comme le moteur narratif et discursif fondamental.

L'ensemble de ces considérations nous a amené à établir les comptages suivants :

---

<sup>573</sup> ALLAIN Marcel, *Pour son amour !*, in *Le Petit Journal*, du 29/10/1916 au 28/11/1916.

<sup>574</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, du 03/12/1915 au 29/01/1916.

<sup>575</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V. C.*, in *Daily Mirror*, du 01/03/1915 au 03/05/1915.

<sup>576</sup> GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, du 02/11/1918 au 29/03/1919.

<sup>577</sup> DELLY M., *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, du 02/11/1917 au 08/03/1918.

<sup>578</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, du 29/04/1915 au 05/07/1915.

<sup>579</sup> BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, du 22/11/1914 au 24/04/1915.

<sup>580</sup> DELLY M., *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, du 02/10/1916 au 10/01/1917.

<sup>581</sup> HOLT-WHITE W., *The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, du 01/03/1915 au 28/04/1915.

<sup>582</sup> Nous n'avons pas inclus les onze *serials* publiés par le *Daily Mail* dans ce travail de classement puisque nous n'avons pas consulté les archives de ce journal et uniquement pris en compte, dans les journaux français, les fictions de plus de dix livraisons.

Journal	Séries									Total
	SENT	AVENT	HIST	POL	FANT / SF	ESP	PATR	MO	REAL	
<i>Le Petit Journal</i>	9	1	2	1	0	0	12	0	0	25
<i>Le Petit Parisien</i>	4	2	0	0	0	0	16	0	0	22
<i>Le Matin</i>	4	3	2	0	1	0	7	0	0	17
<i>L'Écho de Paris</i>	10	4	2	4	0	0	10	1	0	31
<i>Le Figaro</i>	7	0	0	2	0	0	6	1	1	17
<i>L'Humanité</i>	4	5	6	1	2	0	5	5	8	36
<i>L'Action française</i>	2	3	1	0	0	0	7	0	0	13
<i>Daily Mirror</i>	30	0	0	0	0	0	4	0	0	34
<i>Daily Express</i>	4	0	0	0	0	0	5 <sup>583</sup>	0	0	9

Les données quantitatives font immédiatement apparaître la place importante acquise par les fictions sérielles patriotiques durant la guerre. Mais leur présence s'affirme selon des proportions différentes dans les neuf journaux que nous avons étudiés. Dans *Le Petit Journal*, *L'Action française* et le *Daily Express*, la production patriotique représente environ la moitié de l'ensemble des fictions sérielles publiées. Dans *Le Matin* la proportion dépasse 40%, elle est d'un tiers dans *L'Écho de Paris* et *Le Figaro*, tandis que dans *L'Humanité*, les romans-feuilletons patriotiques représentent moins de 15% des romans sériels publiés. Le *Daily Mirror* est le moins riche avec une offre de type patriotique qui représente à peine plus de 10% de l'offre sérielle globale. *Le Petit Parisien* devance tous les autres journaux puisque ce sont près des trois quarts des fictions qu'il publie qui sont de type patriotique. On trouve également, comme dans l'immédiat avant-guerre, des récits qui présentent des "relents" patriotiques mais ceux-ci, comme nous l'avons dit plus haut, ne peuvent être considérés comme étant des fictions patriotiques. C'est par exemple le cas des romans d'Erckmann-

<sup>583</sup> Nous considérons *The Secret Memoirs of Frau Bertha Krupp*, récit rédigé par Henry W. Fisher, comme un *patriotic serial* car son contenu véhicule une image très négative de l'Empereur Guillaume et de son entourage et insiste notamment sur sa préméditation du conflit (voir résumé en annexe 6).

Chatrion publiés par *L'Humanité*<sup>584</sup>, des feuilletons d'Henri Cain et Édouard Adenis publiés par *L'Écho de Paris*<sup>585</sup> et de plusieurs récits publiés dans le *Daily Mirror*<sup>586</sup>.

Les fictions patriotiques étant avant tout des récits appartenant aux sous-genres traditionnels, la contamination patriotique de la production feuilletonesque entraîne une sous-représentation de ces sous-genres lorsque l'on classe les romans-feuilletons ; ainsi dans *Le Petit Parisien*, n'a-t-on plus que des fictions patriotiques, quelques fictions sentimentales et deux fictions d'aventures durant les années de guerre, alors qu'en réalité le journal publie des fictions d'espionnage comme *Chantecoq* et davantage de fictions d'aventures. L'idéologie patriotique gomme la variété de la production sérielle et dissimule du même coup les différentes formes prises par le patriotisme sériel du temps de guerre qu'il nous faudra examiner.

Si les neuf journaux examinés publient tous, dans des proportions certes différentes, des fictions sérielles patriotiques, *L'Humanité* se distingue dans notre corpus car elle est le seul quotidien dont le rez-de-chaussée romanesque est parfois occupé par des récits défavorables à la guerre et ont en commun de présenter avant tout les aspects les plus douloureux de cette dernière, l'absurdité et la hideur des massacres, et de développer des idées pacifistes, des récits qui ne distillent pas, donc, un discours susceptible de favoriser l'entreprise de mobilisation des esprits. Il n'est pas question, comme dans les fictions patriotiques, de donner une vision idéalisée, héroïque, épique de la guerre en cours mais d'exposer, au contraire, et parfois de manière assez crue, la réalité de ce qu'elle suppose de souffrance et de malheur ; l'ennemi ultime n'est plus l'Allemand, mais la guerre elle-même. Trois fictions sérielles de plus de dix livraisons publiées durant les 51 mois de guerre dans le journal socialiste sont des récits pacifistes<sup>587</sup> : *Le carnet d'un infirmier militaire*<sup>588</sup>, *Yvonne Carton. Cousette de Provence*<sup>589</sup> et *M. Britling commence à voir clair*<sup>590</sup>. Dans la première, l'auteur, Henri Roche, présenté par *L'Humanité* comme « [...] un soldat qui a fait son devoir – et qui, en écrivant ces pages, a voulu continuer à être utile à la France<sup>591</sup> », écrit à la première personne et revient sur la

---

<sup>584</sup> ERCKMANN-CHATRIAN, *L'invasion*, in *L'Humanité*, du 20/12/1914 au 06/02/1915 ; *Histoire d'un paysan*, in *L'Humanité*, du 10/05/1915 au 02/12/1915.

<sup>585</sup> CAIN Henri et ADENIS Édouard, *La vivandière*, in *L'Écho de Paris*, du 26/06/1916 au 11/10/1916 ; *Mademoiselle Risque-Tout*, in *L'Écho de Paris*, du 11/05/1917 au 02/11/1917.

<sup>586</sup> AYRES Ruby M., *Richard and Sonia*, in *Daily Mirror*, du 24/05/1915 au 28/06/1915 ; *Her Way and His*, in *Daily Mirror*, du 02/08/1915 au 20/09/1915 ; ALLERTON Mark, *A Girl in a Million*, in *Daily Mirror*, du 25/10/1915 au 01/12/1915 ; RUCK Berta, *The Bridge of Kisses*, in *Daily Mirror*, du 24/07/1916 au 04/09/1916.

<sup>587</sup> Quatre récits d'un volume textuel inférieur à dix livraisons publiés par ce quotidien sont eux aussi des fictions pacifistes : WELLS H.G. (Traduction de Georges Bazile), *La paix du monde*, du 01/10/1915 au 07/10/1915 ; THEVENIN Denis, *Carré et Lerondeau*, du 26/02/1916 au 09/05/1916 ; LEFEBVRE R., *Selon ton cœur, ami, tu jugeras*, du 31/12/1916 au 07/01/1917 ; FRANCK Leonhardt, *Le père*, in *L'Humanité*, du 07/11/1918 au 09/11/1918.

<sup>588</sup> ROCHE Henri, *Le carnet d'un infirmier militaire*, in *L'Humanité*, du 07/03/1915 au 23/03/1915.

<sup>589</sup> CRUSSOL B., *Yvonne Carton. Cousette de Provence*, in *L'Humanité*, du 19/12/1916 au 30/12/1916.

<sup>590</sup> WELLS H. G. (trad .), *M. Britling commence à voir clair*, in *L'Humanité*, du 14/04/1918 au 06/08/1918.

<sup>591</sup> Annonce de publication, in *L'Humanité*, le 06/03/1916.

misère et le manque d'organisation des services de santé en prenant pour exemple l'hôpital temporaire auquel il est affecté, à Châteauvieux, durant les premières semaines du conflit. Outre le manque de matériel, l'afflux de blessés difficile à gérer, l'attitude parfois douteuse du personnel qu'il décrit, les nombreuses discussions entre blessés qui ponctuent son récit et proviennent, d'après le quotidien, de « notes prises au jour le jour [...] »<sup>592</sup>, sont autant d'occasions pour Henri Roche de développer un argumentaire dont les ressorts profonds sont évidents, comme le montrent les deux exemples ci-dessous :

« Conçoit-on qu'à notre époque [...] des chefs d'État puissent sacrifier des milliers de vie à leurs ambitions, à leurs rancœurs, à leurs combats politiques ? Que les peuples sont donc sots de se laisser ainsi prêcher la haine les uns des autres et de se faire mener à la boucherie par leurs gouvernants [...] »<sup>593</sup>

« La vérité, c'est que la guerre rend tous les hommes sauvages et les ramène plus ou moins rapidement à la mentalité de l'homme des cavernes et des bêtes fauves. N'est-elle point, par elle-même, la sauvagerie par essence ? [...] Le pillage, l'incendie, les viols, les massacres, les tueries d'innocents, et oui ! c'est ça la guerre [...] »<sup>594</sup>

Cette fiction, phénomène rare dans le roman-feuilleton, est censurée à plusieurs reprises<sup>595</sup>. Dix des treize livraisons sont « caviardées »<sup>596</sup> ce qui confirme que le discours de ce *Carnet* n'est pas jugé conforme à celui qui est attendu.

Le second récit est une fiction sentimentale qui se présente sous la forme d'extraits de conversations entre une femme de l'Île-sur-Sausseron et la couturière Yvonne Carton, qui arrive dans la petite ville en juin 1914 avec sa mère et sa sœur, et meurt de désespoir amoureux à la fin de la même année. Les conversations entre les deux femmes abordent des sujets variés tels la condition des ouvrières après la guerre, les lectures de la couturière, le comportement des femmes dominatrices envers leurs époux, et sont l'occasion pour l'auteur de s'éloigner du discours des fictions patriotiques, de leur vision globalement idéalisée du conflit et d'insister, au travers des malheurs de la jeune cousette, sur certains aspects négatifs et destructeurs de la guerre en cours. La jeune femme perd la quasi-totalité de ses ressources financières et l'homme qu'elle aime à cause du

---

<sup>592</sup> *Ibid.*

<sup>593</sup> ROCHE Henri, *Le carnet d'un infirmier militaire*, in *L'Humanité*, le 09/03/1915.

<sup>594</sup> *Ibid.*, le 13/03/1915.

<sup>595</sup> Voir III., D.

<sup>596</sup> Les livraisons 4 à 13 et notamment les 4, 6, 10 et 12<sup>èmes</sup>.

conflit, et B. Crussol insiste sur le fait que le tribut versé à la guerre est inégal car ce sont surtout les petites gens qui paient. Ainsi, lors d'un voyage de quelques jours à Paris, Yvonne constate :

« Ah ! ce n'est pas la guerre sur les boulevards ! Il faut voir cette débauche d'élégance [...] Et jamais on s'est mis tant de noir aux yeux, tant de rouge aux lèvres, tant de blanc aux joues... Et les hommes ne manquent pas tant que ça, vous savez...<sup>597</sup> »

La couturière remarque également qu'il existe une différence entre riche et pauvre lorsqu'il est question de la mort d'un être cher au combat. Elle raconte que c'est le maire qui va apprendre à une femme aisée que son époux est décédé alors qu'il ne se dérange pas pour aller visiter une ouvrière et envoie le garde-champêtre annoncer la mauvaise nouvelle. Elle pense que le patriotisme des femmes n'est pas le même suivant le milieu social parce que ce qui compte par-dessus tout pour les plus modestes c'est la "petite patrie", celle que l'on vit au quotidien, centrée sur le domicile et ses environs, et non la Patrie, qui apparaît comme un concept abstrait.

« [...] voyez donc toutes les bêtises qu'on fait dire aux femmes de poilus dans les journaux. Selon eux, les pauvres femmes du peuple sont consolées par cette idée que celui qu'elles pleurent est mort pour la patrie... Ce n'est pas vrai. La patrie, pour nous autres, c'est d'abord la maison et quand la maison est vide, c'est comme si l'on n'avait plus de patrie...<sup>598</sup> »

Le troisième récit, le plus complexe et le plus nettement éloigné de la rhétorique patriotique, est la traduction d'un essai<sup>599</sup> de l'écrivain britannique H. G. Wells dans lequel apparaît nettement le pacifisme de l'écrivain socialiste. La fiction met en scène un philosophe et essayiste anglais, M. Britling, et à travers les réflexions de ce personnage qui n'est autre qu'un *alter ego* évident de Wells, ce dernier livre sa vision de l'Angleterre des quinze premiers mois du conflit et une critique de la guerre. Britling, dont les idées évoluent au fil des événements et des drames qu'il vit<sup>600</sup> vers des positions de plus en plus critiques, supporte mal l'inutilité des morts innombrables qui endeuillent tous les pays engagés, met en doute la validité de la motivation censée justifier l'entrée en guerre de son pays, à savoir la destruction du militarisme allemand, critique l'attentisme des États-Unis qui d'après lui se cachent derrière la doctrine Monroe pour justifier leur refus de prendre part au conflit, met en avant la culpabilité des gouvernants européens dans leur ensemble en ce qui concerne la tuerie généralisée qui ravage l'humanité malgré sa conviction en la responsabilité directe de l'Empire

---

<sup>597</sup> CRUSSOL B., *Yvonne Carton. Cousette de Provence*, in *L'Humanité*, le 24/12/1916.

<sup>598</sup> *Ibid.*, le 27/12/1916.

<sup>599</sup> WELLS, H. G., *Mr. Britling Sees It Through*, New-York, Macmillan, septembre 1916. Le roman connaît un très grand succès au Royaume-Uni et en Australie jusqu'à la fin du conflit.

<sup>600</sup> Il perd une tante qui décède suite à un raid de *Zeppelins* sur le village où elle se trouvait en villégiature, son fils, Hugh, qui meurt au combat à l'âge de 18 ans, et il est profondément touché par le décès d'Heinrich, l'instituteur allemand de ses deux enfants les plus jeunes, qui comme son fils, était un jeune homme prometteur rêvant de paix mondiale et était retourné en Allemagne dès le déclenchement du conflit.

allemand, et en vient à réfléchir au moyen de maintenir une paix durable et à concevoir un projet de République fédérale universelle sous l'égide des États-Unis et de Dieu. Nous donnons un exemple, parmi d'autres, des pensées que Wells prête à son personnage principal qui ne laissent guère de doute quant au message qu'il souhaite faire passer :

« Pour quelle cause avons-nous lutté, luttons-nous? [...] Qui le sait? [...] Pourquoi continuerions-nous d'être des marionnettes dociles entre les mains d'insensés couronnés et de diplomates imbéciles? [...] Nous avons laissé ces gens envoyer nos fils à la mort. [...] c'est là l'essence de la guerre moderne : le massacre de la jeunesse! La destruction de l'héritage humain, la dépense de toute la vie et des matériaux de l'avenir au profit des haines et des convoitises du moment. De misérables valets et imbéciles, des politiciens, des fripouilles et ceux qui spéculent sur les méfiances et sur les indignations irréfléchies et généreuses des hommes déchaînent les guerres ; et c'est l'indolence, l'inertie des honnêtes gens qui les permettent. [...] Ce qui doit être dit, ce qui doit être écrit, c'est qu'il faut mettre fin aux guerres et qu'il appartient à vous et à moi et à tous d'y mettre fin. Pour l'amour de nos fils et de notre race et de toutes les choses humaines ; car la guerre a cessé d'être humaine, du fait de la chimie et de la métallurgie<sup>601</sup>. »

Ces trois fictions détonnent dans l'ensemble de l'offre sérielle du temps de guerre de notre corpus de presse qui oscille entre des fictions identiques à celles qui sont publiées durant la Belle Époque et des fictions patriotiques, récits de circonstances écrits et diffusés pour contribuer à la mobilisation culturelle en faveur de l'effort de guerre. Elles rendent compte, à notre avis, de l'ambiguïté de la position idéologique du journal et du parti socialistes durant le conflit. En effet, le parti, largement pacifiste avant le conflit, accepte de mettre une sourdine à ses opinions et de participer à l'« Union sacrée » qui se met en place dès les premiers jours du conflit afin que l'ensemble des énergies soient dirigées vers l'effort de guerre ; la publication de fictions patriotiques participe de ce choix idéologique. La présence de fictions qui condamnent la guerre en cours montre toutefois que parti et journal n'ont pas renoncé à un des éléments majeurs de la rhétorique socialiste et constitue peut-être une manière de rassurer le lectorat, lectorat de « convertis », en lui prouvant qu'un des socles de la doctrine socialiste n'a pas été abandonné, même si l'essentiel, pour le moment, est ailleurs.

Le sous-genre sentimental représente toujours une part importante de la production puisqu'il constitue la série très largement dominante dans le *Daily Mirror* avec près de 90% des *serials* parus et dominante dans *Le Figaro* ; dans *L'Écho de Paris* la série sentimentale est aussi importante que la « super-série » patriotique et arrive en seconde position dans *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien* et le *Daily Express*. *L'Humanité* présente l'offre fictionnelle la plus variée sur la période

---

<sup>601</sup> WELLS H.G., *M. Britling commence à voir clair*, in *L'Humanité*, le 02/08/1918.

puisque sans tenir compte de ce que masque la catégorie patriotique, tous les sous-genres traditionnels sont représentés sauf le genre espionnage. *Le Matin* se distingue comme avant la guerre par une offre sentimentale qui n'est pas dominante. Les deux *newspapers* britanniques considérés se distinguent toujours par des fictions sentimentales moins mélodramatiques que celles qui sont publiées dans les journaux français, par une tendance à lier l'histoire d'amour à une intrigue d'un autre sous-genre et continuent à mettre fréquemment en scène les problèmes sociaux des relations amoureuses : mariage, divorce, questions d'argent. C'est dans les pages de ces deux journaux britanniques que les fictions sérielles sont les moins diversifiées durant la guerre, et dans *Le Petit Parisien* en ce qui concerne les journaux français

Le roman-cinéma<sup>602</sup> est la seconde nouveauté que l'on voit apparaître dans les quotidiens à tirage de masse français de la période. Ce genre nouveau, venu d'outre-Atlantique, consiste à projeter un film à épisodes, à raison d'un épisode par semaine, tandis qu'on publie dans un journal l'adaptation en fiction sérielle de ce film. Le premier à être diffusé et publié en France, *Les mystères de New-York*<sup>603</sup> débute le 27/11/1915 dans *Le Matin* et s'écoule sur 154 livraisons jusqu'au 28/04/1916. Ce journal en publie deux autres avant la fin du conflit, *Le masque aux dents blanches*<sup>604</sup> et *La reine s'ennuie*<sup>605</sup>. Il faut attendre le 12/01/1917 pour que *Le Petit Parisien* imite son concurrent avec la publication du *Judex*<sup>606</sup> d'Arthur Bernède, récit toutefois plus court puisqu'il s'étale sur 84 livraisons jusqu'au 06/04/1917 et qui sera suivi un an plus tard, presque jour pour jour, par le second roman-cinéma publié par le journal durant la guerre, *La nouvelle mission de Judex*<sup>607</sup>, qui débute le 11/01/1918, toujours signé Arthur Bernède et d'une longueur identique de 84 livraisons. *Le Petit Journal* se lance dans ce nouveau genre le 29/09/1917 avec la publication du *Courrier de Washington!...*<sup>608</sup>, adaptation réalisée par Marcel Allain d'un roman-cinéma américain. Ce journal se montre ensuite plus enclin que ses deux concurrents à investir le genre puisqu'il publie trois autres romans-cinéma avant la fin de la guerre : *Fauvette !*<sup>609</sup>, *Cœur d'héroïne*<sup>610</sup>, tous deux adaptés par Marcel Allain et enfin *Ames de fous*<sup>611</sup>, adapté par Guy de Téramond. Les romans-cinéma du *Petit*

---

<sup>602</sup> Les quatre journaux de notre corpus qui publient ce type de fictions utilisent cette appellation de manière exclusive pour les désigner.

<sup>603</sup> DECOURCELLE Pierre (adaptation), *Les mystères de New-York*, in *Le Matin*, du 27/11/1915 au 28/04/1916.

<sup>604</sup> ANONYME (adaptation), *Le masque aux dents blanches*, in *Le Matin*, du 04/11/1916 au 24/02/1917.

<sup>605</sup> DECOURCELLE Pierre (adaptation), *La reine s'ennuie*, in *Le Matin*, du 22/02/1918 au 07/06/1918.

<sup>606</sup> BERNÈDE Arthur, *Judex*, in *Le Petit Parisien*, du 12/01/1917 au 06/04/1917.

<sup>607</sup> BERNÈDE Arthur, *La nouvelle mission de Judex*, in *Le Petit Parisien*, du 11/01/1918 au 04/04/1918.

<sup>608</sup> ALLAIN Marcel (adaptation), *Le Courrier de Washington!...*, in *Le Petit Journal*, du 29/09/1917 au 08/12/1917.

<sup>609</sup> ALLAIN Marcel (adaptation), *Fauvette !*, in *Le Petit journal*, du 19/04/1918 au 23/05/1918.

<sup>610</sup> ALLAIN Marcel (adaptation), *Cœur d'héroïne*, in *Le Petit Journal*, du 08/06/1918 au 23/08/1918.

<sup>611</sup> DE TÉRAMOND Guy, *Ames de fous*, in *Le Petit Journal*, du 09/11/1918 au 20/12/1918.

*Journal* se distinguent de ceux des deux autres journaux car ils sont nettement plus courts : 70 livraisons, soit dix semaines de publication pour le premier, 35 pour le second (cinq semaines), 77 pour le troisième (onze semaines) et 42 pour le quatrième (six semaines). Dans *Le Matin*, le plus long dure 22 semaines et le plus court treize semaines, tandis que dans *Le Petit Parisien*, les deux *Judex* durent douze semaines. Devenu un grand journal à compter de l'année 1916, *L'Écho de Paris* publie également un roman-cinéma, peu de temps avant la fin de la guerre, *Le mystère de la Double-Croix*<sup>612</sup>, adapté par Guy de Téramond, qui débute le 07/09/1918 et se termine le 8 novembre soit une durée de neuf semaines. Sur ces dix ciné-romans que compte notre corpus pour la période de guerre, deux peuvent être considérées comme des fictions patriotiques, *Le masque aux dents blanches*, publié dans *Le Matin* et *Le courrier de Washington !...*, publié dans *Le Petit Journal* ; neuf, dont les deux que nous venons de citer, sont des fictions d'aventures et un seul, *Fauvette !*, une fiction sentimentale. Le roman-cinéma est donc loin d'envahir l'offre feuilletonesque de ces quatre journaux à grand tirage durant la guerre, mais le fait qu'ils décident de s'y lancer prouve que le nouveau genre a été perçu comme une innovation susceptible, si ce n'est de renouveler fondamentalement la littérature sérielle de presse, du moins de lui apporter un peu de nouveauté.

Plus généralement, *L'Humanité*, *Le Figaro* et *L'Écho de Paris* accordent une place importante aux traductions de fictions étrangères, faites pour la publication en roman-feuilleton ou préexistantes, comme c'était déjà le cas durant les deux années et demie avant-guerre. Sur les 36 romans-feuilletons publiés par *L'Humanité* durant la période de guerre<sup>613</sup>, dix sont des traductions d'œuvres étrangères, dont trois de l'écrivain britannique H. G. Wells<sup>614</sup>, et avec toujours une certaine variété quant aux nationalités des auteurs (anglaise, italienne, polonaise, norvégien). Trois des 17 romans-feuilletons publiés dans *Le Figaro* sont des traductions et onze des 31 de *L'Écho de Paris*, toutes de l'anglais<sup>615</sup>. On ne trouve qu'une fiction sérielle issue d'une œuvre étrangère dans *L'Action française*, *L'île au trésor*<sup>616</sup> de R.-L. Stevenson et aucune dans *Le Petit Parisien*, le *Daily Express* ou le *Daily Mirror*. Dans *Le Petit Journal* et *Le Matin*, on ne trouve pas de traductions à proprement parler mais des fictions qui sont tirées d'œuvres étrangères, *Le courrier de Washington !...*, *Fauvette !* et

---

<sup>612</sup> DE TÉRAMOND Guy (adaptation), *Le mystère de la Double-Croix*, in *L'Écho de Paris*, du 07/09/1918 au 08/11/1918.

<sup>613</sup> De plus de dix livraisons.

<sup>614</sup> *La guerre des mondes*, du 07/02/1915 au 21/03/1915 ; *L'histoire de M. Polly*, du 10/04/1916 au 03/06/1916 ; *M. Britling commence à voir clair*, du 14/04/1918 au 06/08/1918. Le journal publie également deux récits plus courts de cet auteur : *Les cuirassés de terre*, du 16/11/1915 au 21/11/1915 (six livraisons) et *Le royaume des fourmis*, du 22/11/1915 au 26/11/1915 (cinq livraisons).

<sup>615</sup> Se reporter à l'inventaire des romans-feuilletons publiés par les journaux de notre corpus en annexe 1.

<sup>616</sup> STEVENSON Robert L., *L'île au trésor*, in *L'Action française*, du 25/05/1916 au 06/07/1916.

*Cœur d'héroïne* pour le premier, *Les Mystères de New-York*, *Le masque aux dents blanches* et *La reine s'ennuie* pour le second, ces six récits étant des adaptations de films à épisodes américains.

En ce qui concerne la proportion d'inédits, on retrouve là aussi des données semblables à celles que nous avons rencontrées pour les 31 mois d'avant-guerre, avec 100% d'œuvres inédites<sup>617</sup> dans les trois "Grands" parisiens et des proportions variables dans les autres journaux français, toujours faible dans *L'Humanité* à cause de la publication de traductions ou d'œuvres déjà publiées en volumes il y a longtemps parfois. Dans *Le Figaro*, *L'Écho de Paris* et *L'Action française*, la proportion d'inédits est plus importante, avec toutefois un ratio plus important dans *L'Écho de Paris*. En ce qui concerne le *Daily Express* et le *Daily Mirror*, il semble que la très grande majorité des *serials* publiés soient des inédits<sup>618</sup>. Cette donnée illustre en partie, comme avant la guerre, l'investissement des journaux dans leur politique "feuilletonesque", soit en fonction de choix rédactionnels, soit en fonction des moyens dont ils disposent, les années de guerre compliquant la donne avec les difficultés liées à l'approvisionnement en papier et les difficultés d'ordre financier. En France, ce sont toujours les grands quotidiens "populaires" qui investissent le plus dans la rubrique roman-feuilleton, *L'Écho de Paris* adoptant lui aussi, sur cette question, une politique assez ambitieuse.

Romans-feuilletons et *serials* patriotiques, romans-cinéma, la guerre a donc suscité deux évolutions de la littérature sérielle de presse sur lesquelles il nous faut à présent nous attarder.

## **II. Le roman-feuilleton et le *serial* patriotiques du temps de guerre.**

### **A. Éléments de définition.**

Nous nous sommes contenté, pour le moment, d'une conception minimaliste de la fiction sérielle patriotique qui était cependant suffisante pour nous permettre de repérer les romans-feuilletons et les *serials* qui pouvaient être identifiés comme tels. Nous avons considéré comme étant patriotique tout récit qui, d'une façon ou d'une autre, exalte le sentiment national, c'est-à-dire, tout récit régi par une idéologie dont l'objectif est de renforcer l'amour de la patrie chez ses lecteurs.

---

<sup>617</sup> Nous considérons les adaptations de films à épisodes américains comme des inédits puisqu'elles ne sont pas des traductions.

<sup>618</sup> Comme nous l'avons indiqué lorsque nous nous sommes intéressé aux *serials* de la période janvier 1912-04/08/1914, les journaux britanniques n'insistent pas sur le fait que les fictions qu'ils publient sont des inédits, et il faut donc analyser les annonces de publication, les commentaires et considérer de près les auteurs des *serials* pour déterminer si ces derniers en sont ou non.

Avant d'examiner en détail le contenu de ces fictions patriotiques dans la seconde partie de notre travail, il nous semble nécessaire de proposer quelques éléments de définition plus précis susceptibles d'améliorer la compréhension en contexte de ce type de littérature sérielle. La lecture des annonces de publication utilisées pour introduire les fictions patriotiques s'est révélée, sur cette question, extrêmement utile.

Le contenu des annonces françaises montre clairement que les concepteurs de celles-ci souhaitent mettre en avant deux principes qui, par leur récurrence systématique, semblent constituer les déterminants essentiels de ce que nous choisissons de nommer le patriotisme sériel français du temps de guerre : la dénonciation des défauts, tares et vices de l'Empire, du soldat et du peuple allemands, avec une insistance sur la responsabilité du voisin d'outre-Rhin dans le déclenchement de la guerre en cours ; l'apologie de l'héroïsme du soldat français et des vertus de la nation et du peuple français. Toute la structure idéologique des fictions proposées aux lecteurs, quels que soient les sous-genres auxquels elles appartiennent, est polarisée par ces principes que les annonces actualisent au travers de types, de situations, de sentiments, de tout ce qui peut servir ce manichéisme élémentaire, principal prisme au travers duquel le roman sériel patriotique de presse français représente l'opposition franco-allemande. L'amour de la patrie est défini en premier lieu par la haine de l'ennemi, moteur fondamental du sentiment national en guerre, et le roman-feuilleton est sans ambiguïtés de ce point de vue, cherchant à attiser cette haine dès son péri-texte. Si certains titres sont extrêmement parlants, *La vermine du monde*, *Haine éternelle !*, *Le hussard de la mort*, *La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique sous la botte allemande. Notes d'un témoin (octobre 1914-juillet 1916)*, l'examen du vocabulaire des annonces, largement issu des champs lexicaux renvoyant à la mort, à la violence, à la haine, à la guerre de 1870, à l'Alsace-Lorraine ou encore à la revanche l'illustre de manière évidente et ce, dès la publication des deux premiers feuilletons patriotiques inédits de la période de guerre (de notre corpus et peut-être de l'ensemble de la presse parisienne), en novembre 1914, *Présent !* de Paul Segonzac et *L'espionne de Guillaume* d'Arthur Bernède :

« Vous tous que révoltent l'iniquité et les œuvres de haine et qui voulez le triomphe de la justice et de l'amour ;  
Vous tous qui avez gardé le culte du sol nourricier et la religion de la patrie ;  
Vous tous que les désastres de 70 ont fait pleurer et qui avez ardemment appelé l'heure du relèvement national et de la revanche  
Lisez  
PRESENT !  
roman d'amour de justice et de victoire<sup>619</sup>. »

---

<sup>619</sup> Annonce de publication, in *Le Petit Journal*, le 15/11/1914.

« Depuis longtemps déjà, *Le Petit Parisien* était désireux de donner une suite à *Cœur de Française* le splendide roman d'Arthur Bernède dont le succès aujourd'hui légendaire fit courir par toute la France le plus noble frisson patriotique.

Mais notre collaborateur et ami nous répondait toujours :

- Soit!... Mais il faut que le roman vienne à son heure!

Or, cette heure a sonné, l'heure où notre pays, soulevé par la plus sublime des colères, fait face avec une énergie qui provoque l'admiration du monde, à l'ennemi Allemand, au Germain barbare, en attendant qu'il l'écrase pour toujours<sup>620</sup> ! »

Les annonces de publication des romans-feuilletons patriotiques français insistent parfois sur le fait qu'elles sont également des fictions d'actualité, élément qui, on l'a vu, était déjà mis en avant, dans certains cas, avant la guerre. Une dizaine de récits de notre corpus est présentée de cette façon, comme par exemple *Présent !*, « [...] œuvre saignante d'actualité [...] »<sup>621</sup>, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois* dont les pages sont « [...] si pleines d'une brûlante actualité<sup>622</sup> », *Vieille Alsace*, « œuvre nouvelle, toute vibrante d'actualité<sup>623</sup> », *Lise Renaud. Dame de la Croix Rouge*, « [...] œuvre d'actualité, [...] chronique contemporaine [...] »<sup>624</sup> ou encore *Les deux soldats*, « [...] roman d'actualité<sup>625</sup>. » Les feuilletons patriotiques publiés durant la guerre sont évidemment, par leur thématique dominante, des fictions d'actualité, et si les journaux insistent pourtant, de temps à autre, sur cette caractéristique pour introduire certains d'entre eux, c'est parce qu'elle leur confère une aura particulière. Elle met l'accent sur le fait qu'ils sont en prise directe avec l'événement guerrier, et il est clair que ce procédé est utilisé comme stratégie publicitaire.

Les soubassements idéologiques relevés rapprochent largement le roman-feuilleton patriotique français de 1914-1918 du « roman populaire revanchard » de la période 1870-1914 dont Marc Angenot a donné une définition :

« Entre la défaite de 1870 et la Grande Guerre, il s'est développé, tout "naturellement", une variante du roman populaire dont la commune inspiration idéologique permet de parler de veine revancharde. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un genre littéraire spécifique ; on regrouperait sous la qualification de roman revanchard des récits structurellement très divers qui intègrent un certain nombre d'axiomes idéologiques chauvins et présentent une image fortement partisane et naïvement roublarde de l'opposition franco-allemande, opposition transposée au niveau de conflits interindividuels<sup>626</sup>. »

---

<sup>620</sup> Annonce de publication, in *Le Petit Parisien*, le 17/11/1914.

<sup>621</sup> Annonce de publication, in *Le Petit Journal*, le 08/11/1914.

<sup>622</sup> Annonce de publication, in *L'Action française*, le 17/04/1917.

<sup>623</sup> Annonce de publication in *L'Humanité*, le 14/05/1915.

<sup>624</sup> *Ibid.*, le 08/09/1916.

<sup>625</sup> Annonce de publication, in *Le Figaro*, le 02/10/1916.

<sup>626</sup> ANGENOT Marc, *Le Roman populaire. Recherches en paralittérature*, Montréal, P.U.Q., 1975, p. 89.

L'auteur considère donc le traumatisme de la défaite lors de la guerre franco-prussienne comme un catalyseur qui a eu pour conséquence l'essor d'un type de fictions "populaires" patriotiques dans lesquelles l'Empire allemand et l'Allemand sont devenus des référents négatifs, des repoussoirs à partir desquels se construit, en miroir inversé, un discours d'exaltation du sentiment national. Jean-Marc Proust écrit que « [le roman populaire] n'a pu rester insensible à la défaite de Sedan [...] » et que « la germanophobie est la grande affaire du roman populaire [, qu'] elle irrigue un nombre considérable de textes et [que] des pans entiers de paralittérature ne se lisent qu'à travers le prisme de la Revanche», parce que « [...] ce qui importe, c'est la volonté de maintenir intact le ressentiment, de préserver la mémoire de l'Alsace brisée, martyrisée [...] et de perpétuer une mémoire de haine [...]»<sup>627</sup> » envers la nation qui a défait la France et amputé son territoire. Paul Bleton explique pour sa part que si la littérature "populaire" de la III<sup>e</sup> République n'a pas beaucoup raconté la défaite, comme d'ailleurs la littérature légitimée, elles ont suscité la naissance de ce qu'il appelle un « Grand Récit nouveau<sup>628</sup> », ensemble d'écrits qui « [...] devait permettre de suturer la défaite<sup>629</sup> » en utilisant, entre autres choses « [...] l'héroïsme des perdants, l'incantation patriotique et le noble silence qui-n'en-pense-pas-moins sur les territoires annexés, le rappel tout aussi incantatoire de la méchanceté foncière du Prussien, la grandeur des tâches à accomplir dans la préparation de la revanche [... comme] principes cicatrisants<sup>630</sup>. »

Les romans-feuilletons patriotiques que nous avons répertoriés à compter de 1912 apparaissent comme les descendants de cette production patriotique qui s'est épanouie pendant presque un demi-siècle, le contexte de guerre suscitant à l'automne 1914 l'utilisation de la forme la plus en adéquation avec lui, à savoir le récit "anti-boche". Qu'en est-il des *patriotic serials* de la période de guerre ?

La manière dont le *Daily Mirror* et le *Daily Express* annoncent les fictions patriotiques qu'ils publient entre août 1914 et novembre 1918 illustre une conception bien différente du patriotisme sériel du temps de guerre. Alors que la présentation des romans-feuilletons patriotiques français se focalise sur la dimension "anti-boche" des récits, c'est-à-dire sur un patriotisme agressif dont l'objectif est d'attiser la haine des lecteurs envers l'ennemi d'outre-Rhin, celle des *serials* patriotiques insiste sur l'idée que ces fictions s'intéressent avant tout à la dimension humaine de la guerre, en évitant ses aspects les plus terribles, qu'elles ne sont pas véritablement des *war serials*, et qu'elles

---

<sup>627</sup> PROUST Jean-Marc, « *Idéologie nationale et roman populaire sous la III<sup>e</sup> République* », in *Tapis-Franc*, n°8, p. 101-115.

<sup>628</sup> BLETON Paul, « *Les genres de la défaite* », in *Etudes françaises*, 34, 1, 1998, p. 68.

<sup>629</sup> *Ibid.*, p. 73

<sup>630</sup> *Ibid.*

doivent faire prendre conscience à la population de certains problèmes soulevés par le conflit. *Richard Chatterton V. C.* de Ruby M. Ayres est ainsi présenté, par exemple, comme un « [...] *serial* du temps de guerre qui a quelque chose à voir avec la guerre, mais pas avec ses horreurs<sup>631</sup> » et *The War Woman* de Laurette Aldous comme une fiction qui étudie « [...] la manière dont la guerre affecte le caractère de la femme, [...] un problème d'une grande importance [...]»<sup>632</sup>. » Les annonces ne proposent jamais un discours fondamentalement violent au sujet de l'ennemi et le patriotisme qui s'y exprime apparaît comme un sentiment moins passionnel, plus pragmatique. L'objectif des fictions n'est pas de confronter les lecteurs à la dureté de la guerre et de les amener à haïr l'ennemi mais de proposer des récits qui diffusent des exemples des manières dont il est possible de faire preuve de patriotisme et d'aider son pays. Les annonces n'insistent pas sur le fait que les fictions à venir sont de type patriotique et sur les neuf que nous avons identifiées et lues<sup>633</sup>, une seule, *Wake Up !*<sup>634</sup>, est qualifiée de « *patriotic story*<sup>635</sup> », les autres étant présentées avant tout sous la forme de fictions traditionnelles, « *romance*<sup>636</sup> », « *dramatic story*<sup>637</sup> », « *love story*<sup>638</sup> » ou encore « *story of love, passion and adventure*<sup>639</sup> », comme si leur dimension patriotique était volontairement minorée.

Il nous semble que la teneur très différente du patriotisme sériel britannique peut être rapprochée d'un autre élément très significatif, d'ordre quantitatif, qui permet de l'éclairer. Deux des quatre *serials* de type patriotique que publie le *Daily Mirror* durant la guerre le sont en 1915 et les cinq que publie le *Daily Express* durant la guerre le sont également en 1915, le dernier *Afraid !*<sup>640</sup> se terminant le 31/01/1916. Cet élément confirme à notre avis l'aspect pragmatique, utilitaire que ces deux journaux attribuent aux *patriotic stories* qu'ils publient. En effet, ils les concentrent durant la période qui précède l'adoption de la conscription "première formule", le 27/01/1916<sup>641</sup>, ce qui autorise à penser que ces fictions ont avant tout été publiées pour motiver les engagements volontaires, le besoin de soldats étant, à cette époque, la principale urgence du pays. Certains *serials*

<sup>631</sup> Annonce de publication de *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 25/02/1915 : « [...] *serial for war time which has something to do with war, but not with its horrors.* »

<sup>632</sup> Annonce de publication de *The War Woman* in *Daily Express*, le 28/04/1915 : « [...] *the manner in which war is affecting the character of woman, [...] a matter of vast importance [...]* »

<sup>633</sup> Voir l'inventaire des *serials* publiés par les journaux britanniques de notre corpus en annexe 2.

<sup>634</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, du 05/01/1916 au 26/02/1915.

<sup>635</sup> *Daily Express*, le 02/01/1915.

<sup>636</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton V. C.*, in *Daily Mirror*, annonces de publication du 24/02/1915, du 25/02/1915 et du 01/03/1915 ; AYRES Ruby M., *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, toutes les annonces de publication du 22/11 au 26/11/1917 ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, annonce de publication du 27/04/1915.

<sup>637</sup> SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, annonce de publication du 16/09/1915 ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, annonce de publication du 27/04/1915.

<sup>638</sup> AYRES Ruby M., *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, annonce de publication du 22/11/1917.

<sup>639</sup> WHITE W. Holt, *The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, annonce de publication du 27/02/1915.

<sup>640</sup> Auteur anonyme, *Afraid !*, in *Daily Express*, du 01/12/1916 au 31/01/1916.

<sup>641</sup> A cette date, seuls les célibataires sont concernés. À partir du 3 mai, la conscription est élargie aux hommes mariés et aux veufs.

sont clairement des appels à l'engagement volontaire comme *Richard Chatterton V. C., Wake Up !* ou *The White Feather*. Le héros éponyme du premier roman décide de s'engager non par devoir, mais parce qu'il ne veut plus que son entourage et surtout la femme qu'il aime le considèrent comme un lâche ; il devient un héros sur le champ de bataille, ce qui lui vaut d'être décoré de la *Victoria Cross* et un modèle respecté de tous. Une annonce de publication qualifie ce *serial* de « [...] splendide moyen de stimuler le recrutement [de volontaires] [...] »<sup>642</sup> et ne laisse donc guère de doute quant aux objectifs visés par sa publication. Dans le second roman, l'auteur met en scène une invasion fictive de la Grande-Bretagne qui n'a pu se produire que parce que l'essentiel de la classe politique et de la population en jugeait l'éventualité impossible ; le pays n'était donc pas préparé comme il le fallait pour résister. La morale est claire, et les annonces de publication le sont tout autant en ce qui concerne la stimulation du patriotisme attendue suite à sa lecture, puisque le 31/12/1914, l'une d'entre elles déclare que ce *serial* « [...] servira la nation en stimulant le recrutement [de volontaires] »<sup>643</sup>. » *The White Feather* met en scène une femme, Rosemary Arden, qui se refuse à aimer Denis Carr, dont elle est pourtant éprise et qui l'aime également, parce qu'elle le considère comme un lâche puisqu'il ne s'engage pas dans l'armée pour défendre son pays. Denis est en réalité un agent des Services Secrets qui lutte sur le territoire anglais contre les espions allemands. Renvoyé à cause d'une erreur de jugement de la jeune femme, il s'engage et part pour la France après s'être marié avec Rosemary.

Il nous a été plus difficile d'établir une généalogie de la fiction patriotique "populaire" britannique. Si c'est le « roman revanchard » de la période 1870-1914 qui semble constituer la principale ascendance du roman-feuilleton patriotique français de la période 1914-1918, le rôle clairement utilitaire que nous venons d'évoquer au sujet du *patriotic serial* des années de guerre nous a amené à penser que ce sont les *invasion fictions* et les *spy fictions* qui sont ces ancêtres les plus probables.

L'*invasion literature* appartient au genre plus large de la *Future-War Fiction* qui se développe en Europe à compter des années 1870 et dont l'importante production atteste la vitalité<sup>644</sup>. C'est à partir des années 1870 que l'*invasion literature* se développe fortement outre-Manche, l'impact de la guerre franco-prussienne se révélant déterminant. La victoire éclair de la Prusse sur la France, considérée, à l'époque, comme la nation disposant de l'armée de terre la plus puissante, ébranle deux certitudes que les Britanniques tiennent alors pour indéfectibles : la sécurité que leur procure

---

<sup>642</sup> Annonce de publication, in *Daily Mirror*, le 01/03/1915 : « [...] splendid recruiting medium [...] »

<sup>643</sup> Annonce de publication, in *Daily Express*, le 31/12/1914 : « [...] will serve the nation by stimulating recruiting. »

<sup>644</sup> Selon CLARKE I.F., « *Future-War Fiction : The First Main Phase, 1871-1900* », in *Science Fiction Studies*, vol. 24, n°3, novembre 1997, p. 387-412, ce sont au moins 400 fictions de ce genre qui sont publiées entre 1871-1914 en anglais, français ou allemand.

leur insularité et la protection infranchissable assurée par la première flotte de guerre du monde. Une question se pose alors : que se passerait-il si une nation ennemie dotée d'une armée aussi bien équipée, entraînée et organisée que l'armée prussienne venait à poser le pied sur le sol britannique ? Comment serait-il possible d'empêcher une invasion avec une armée de terre quasi inexistante ? Dès lors, et très rapidement, prolifère une littérature qui prend pour thème ce scénario, et dans des proportions telles qu'elles dénotent l'existence d'une psychose nationale, cette *invasion scare* rappelant les *navy scares* des années 1840-1860, lorsque les Britanniques craignaient que les innovations que la France développait pour sa marine de guerre ne permettent à celle-ci de défaire la *Navy*, même si cette éventualité semblait alors moins inquiétante, parce que moins probable.

Cecil D. Eby écrit qu' « entre la fin de la guerre franco-prussienne et les premiers coups de canons de la Grande Guerre de 1914, les auteurs anglais de fictions populaires – c'est-à-dire de fictions destinées à une large audience auprès d'un public de masse – ont “pondu” plus de soixante récits décrivant une invasion (ou une tentative d'invasion) de leur île couronnée<sup>645</sup> » sachant qu'il ne prend pas en compte les récits pour la jeunesse et les *short stories* publiées dans les périodiques. Jérôme Aan de Wiel, reprenant Clarke, évalue à une douzaine le nombre d'*invasion novels* publiés chaque année au début du XX<sup>e</sup> siècle sans compter les fictions sérialisées dans la presse “populaire”<sup>646</sup>. La trame narrative de ces fictions est toujours la même : une nation ennemie envahit la Grande-Bretagne et soit l'envahisseur est repoussé, souvent *in extremis*, soit il s'établit parce que les Britanniques ne sont pas en mesure de lutter à armes égales et il fait d'eux un peuple dominé. Dans tous les cas, comme le souligne Eby, l'objectif de ces fictions est d'insister sur le fait qu'une invasion réussie est le prix à payer pour ne pas avoir renforcé l'armée et la marine. La première *invasion story* d'importance est *The Battle of Dorking* du Lieutenant Colonel George Tomkyns Chesney<sup>647</sup> qui apparaît en mai 1871 dans le *Blackwood's Magazine* et connaît un véritable succès. Ce récit, qui établit le modèle du genre, raconte, cinquante ans après les faits, l'invasion réussie par un ennemi dont la nationalité n'est pas citée, mais dont la langue ne laisse guère de doute quant au fait qu'il s'agit de l'Empire allemand. La morale de l'histoire est on ne peut plus claire : la Grande-Bretagne a mérité ce qui lui est arrivé car elle n'a pas su assurer sa défense. Eby<sup>648</sup> et Kirkwood<sup>649</sup>

---

<sup>645</sup> EBY Cecil D. *The road to Armageddon. The martial spirit in english popular literature 1870-1914*, Durham, Duke University Press, 1988, p. 11 : « *Between the conclusion of the Franco-Prussian War in 1871 and the opening guns of the Great War of 1914, English writers of popular fiction – that is to say, fiction prepared for wide circulation to a mass audience – churned out more than sixty narratives describing invasion (or attempted invasion) of their sceptered isle.* »

<sup>646</sup> AAN DE WIEL Jérôme, « *German Invasion and Spy Scares in Ireland, 1890<sup>s</sup>-1914 : Between Fiction and Fact* », in *Etudes irlandaises*, 37-1, 2012, p. 27.

<sup>647</sup> Se reporter à KIRKWOOD Patrick M., « *The impact of fiction on public debate in late Victorian Britain : The Battle of Dorking and the “Lost Career” of Sir George Tomkyns Chesney* », in *Graduate History Review*, 4, 1, 2012, p. 1-16 pour des informations biographiques sur l'auteur.

<sup>648</sup> EBY Cecil D., *op. cit.*, p. 15.

<sup>649</sup> KIRKWOOD Patrick M., *in op. cit.*

insistent sur l'impact que l'œuvre de Chesney a eu sur l'imagination populaire, mais également sur les milieux politiques puisqu'elle suscite des réactions parfois très vives<sup>650</sup>.

Le genre se développe ensuite, avec un ennemi dont la nationalité varie en fonction de l'évolution des relations internationales, ennemi dont les méthodes d'invasion prennent en compte un autre type de peur qui s'installe à partir des années 1890, les *spy scares*. Dès lors, ce sont les espions qui préparent l'invasion grâce à un travail souterrain qui rend l'ennemi encore plus misérable. Il se développe en effet, à partir de cette époque, une véritable *spy fever* au Royaume-Uni, liée à la rivalité grandissante, au niveau économique et naval, avec l'Empire allemand. Le public devient de plus en plus germanophobe et certains auteurs de fictions destinées au lectorat "populaire" profitent de ce climat pour écrire des fictions dans lesquelles ils mettent en scène les activités louches d'Allemands, immigrés et touristes, qui travaillent à rendre possible l'invasion de la Grande-Bretagne et infestent de plus en plus la côte est et la capitale.

Le meilleur représentant de la fiction d'invasion des années 1890-1914 est très certainement William Le Queux, dont les récits sont souvent publiés sous forme de *serials* dans la grande presse populaire et surtout dans le *Daily Mail*. Sa première œuvre, *The Great War in England in 1897* est sérialisée en 1893 et publiée en volume l'année suivante. Ce sont les Français alliés aux Russes qui attaquent la Grande-Bretagne qui est secourue par l'Empire allemand. La défaite est évitée de justesse, après trois mois de guerre, et il s'ensuit une réorganisation territoriale au cours de laquelle les Anglais mettent notamment la main sur l'Algérie et sur des territoires russes en Asie centrale, ce qui permet véritablement à *Britannia* de devenir « *Empress of the World* ». En 1906, Le Queux publie *The Invasion of 1910* dans le *Daily Mail*, *serial* qu'Alfred Harmsworth lui a commandé pour son journal, et qu'il écrit en collaboration avec lord Roberts après une enquête menée sur la côte sud-est du pays. Les tirages du quotidien s'envolent et le roman est un succès planétaire puisque la fiction est traduite en 27 langues et qu'il se vend rapidement plus d'un million d'exemplaires du volume dans le monde<sup>651</sup>. L'Empire allemand attaque en masse et manque de peu de faire sombrer l'Empire britannique qui s'en sort affaibli alors que son ennemi termine le conflit battu, certes, mais avec le Danemark et la Hollande dans son escarcelle et donc une position favorable pour une future nouvelle invasion. Eby note que c'est à cette époque que la germanophobie atteint son paroxysme dans la littérature "populaire" britannique<sup>652</sup> et dès 1907, l'Allemagne devient l'ennemi exclusif dans toutes les fictions d'invasion. À la suite de David French pour lequel le récit de Le Queux est « [...] un excellent exemple de la manière dont le mobile commercial et le mobile patriotique sont devenus

---

<sup>650</sup> KIRKWOOD Patrick M., *in op. cit.*, p. 3, note ainsi que le récit de Chesney a suscité des réactions inquiètes du Premier Ministre Gladstone mais également des débats engagés au Parlement et dans la presse.

<sup>651</sup> CLARKE I. F., *op. cit.*, p. 406.

<sup>652</sup> EBY Cecil D., *op. cit.*, p. 35.

inextricablement liés dans ce type de littérature<sup>653</sup> », il nous semble que *The Invasion of 1910* constitue le modèle de la fiction sérielle patriotique d'avant-guerre en Grande-Bretagne. L'auteur publie une autre *invasion fiction* en 1909, dont le succès est bien moindre, mais qui révèle bien l'instrumentalisation de la peur de l'espion allemand : *Spies for the Kaiser. Plotting the downfall of England*. Dans ce récit, Le Queux décrit la manière dont une véritable armée d'espions déguisés en serveurs, domestiques, employés de bureau, coiffeurs et touristes prépare une invasion en organisant à l'avance le sabotage des lignes téléphoniques et télégraphiques, des ponts, des voies de chemin de fer et de l'alimentation en eau potable, en reconnaissant les lieux de débarquement des troupes et en listant les ressources disponibles pour l'entretien des armées. Mis à part les récits de Le Queux, il faut également noter l'impact important provoqué par la fiction qu'Erskine Childers publie en 1903, *The Riddle of the Sands. A record of Secret Service*. Childers met en scène un certain Carruthers qui, alors qu'il est invité par son ami Davis à faire une croisière dans les îles frisonnes, découvre que l'Empire allemand y construit des bases secrètes. Les deux patriotes enquêtent sur place jusqu'à ce qu'ils découvrent le plan d'attaque surprise allemand, la culpabilité du juif-anglais Dollman qui renseigne les Allemands sur les positions britanniques, et fassent le nécessaire pour que ce plan ne puisse aboutir. Le roman est un immense succès, qui témoigne de la force de l'*invasion scare* sur une partie de la population britannique ; il montre aussi qu'à partir d'un certain moment, l'hypothèse d'invasion allemande a été prise au sérieux par les sphères dirigeantes puisque le roman de Childers semble avoir joué un rôle déterminant dans la construction de la base navale de Scapa Flow<sup>654</sup>.

Les *invasion novels* véhiculent toutes une idéologie patriotique, que la Grande-Bretagne succombe à son envahisseur ou qu'elle parvienne à reprendre le dessus et à le vaincre. Dans le premier cas, s'il y a défaite, c'est parce que ceux qui auraient pu et dû prendre les bonnes décisions pour préserver la patrie ne l'ont pas fait. Or aimer sa patrie c'est faire ce qu'il faut, quand il le faut, pour être en mesure de la défendre, et c'est notamment tenir compte des menaces, des avertissements, des évolutions militaires et diplomatiques, être lucide en ce qui concerne ses faiblesses et ne pas se reposer sur des acquis incertains. Les auteurs de ces fictions, qui sont souvent des militaires jusque dans les années 1890, veulent délivrer un message, faire prendre conscience au pays des risques qu'il y a à ne pas agir. Lorsque ce genre de fiction se "popularise" et apparaît dans la presse à grand tirage, les auteurs qui s'y adonnent profitent des craintes de la population pour écrire des fictions à succès. Le ton alarmiste et globalement défaitiste de leurs récits invite cependant ceux

---

<sup>653</sup> FRENCH David, « *Spy Fever in Britain, 1900-1915* », in *The Historical Journal*, vol. 21, n°2, juin 1978, p. 356 : « [...] an excellent example of how commercial and patriotic motives became entwined in this sort of literature. »

<sup>654</sup> AAN DE WIEL Jérôme, in *op. cit.*, p. 30, reprenant KNIGHTLEY Philip, *The Second Oldest Profession. Spies and Spying in the Twentieth Century*, London, Pimlico, 2003, p. 16.

qui les lisent à souhaiter une remobilisation patriotique afin que les *scenarii* proposés ne puissent pas devenir un jour réalité. Lorsque la nation britannique évite la défaite, c'est souvent d'extrême limite et parce que la population, et notamment celle de Londres, a pris les armes pour se défendre, incarnant alors le patriotisme agissant. La guerre que mènent les Britanniques dans ces fictions d'invasion est toujours défensive, puisqu'ils ne sont jamais les agresseurs, et les méthodes de l'ennemi sont invariablement empreintes de déshonneur et/ou de violence gratuite, le patriotisme se nichant également, mais à un degré qui n'a aucune commune mesure avec ce qui se passe dans le roman "anti-allemand" français à la même période, dans la critique d'un ennemi dont la nation est inférieure parce qu'elle n'a pas atteint le même degré de civilisation que la nation britannique, et qui est quasi systématiquement l'Allemand à compter des années 1906-1907.

La filiation entre les *invasion* et les *spy fictions* de la période 1870-1914 et les *patriotic serials* de la période de guerre nous semble évidente : les unes et les autres cherchent à mobiliser l'opinion en mettant l'ensemble du pays face à ses responsabilités, le vrai patriotisme, chez les dirigeants, y étant défini comme la volonté d'entreprendre les actions indispensables pour éviter la mise en péril de la nation et, chez tout Britannique, comme la capacité de faire les sacrifices nécessaires quand il le faut.

Haine de l'ennemi d'un côté, pragmatisme de l'autre, le roman-feuilleton et le *serial* patriotiques ne sont donc pas motivés par les mêmes déterminants, tout comme la littérature "populaire" patriotique dont ils sont les héritiers. La construction du sentiment national en France et en Grande-Bretagne entre 1870 et 1914 permet elle aussi d'éclairer la manière dont le patriotisme s'exprime dans la fiction sérielle de presse française et britannique durant la Grande Guerre.

## **B. Aux sources du patriotisme sériel de guerre. 1870-1914.**

Le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle constituent une période durant laquelle les imaginaires nationaux, c'est-à-dire les systèmes de représentations propres à chaque nation à partir desquels sont forgés des concepts tels ceux de patrie, de race ou de sentiment national et qui créent les environnements culturels au travers desquels les sociétés, les groupes sociaux et les individus se perçoivent et perçoivent l'étranger, sont agités et travaillés en permanence. C'est à cette époque que le nationalisme entendu comme volonté d'exaltation de la nation envahit le champ politique européen<sup>655</sup>, amenant plus que jamais les nations à se définir les

---

<sup>655</sup> Sur cette question, voir, par exemple, HOBBSAWM Eric, *Nations et nationalismes depuis 1780 : programme, mythe, réalité*, Paris, Gallimard, 1992.

unes rapport aux autres sur fond de rivalités coloniales mais également économiques et culturelles. Les imaginaires nationaux jouent alors un rôle fondamental dans la construction des imaginaires sociaux<sup>656</sup> et le discours patriotique constitue un des répertoires topiques principaux du discours social.

Il nous semble dès lors important de rappeler les éléments essentiels qui forment ce terreau quasi cinquantenaire dans lequel les patriotismes de France et de Grande-Bretagne de 1914 plongent leurs racines, terreau qui explique largement le visage sous lequel ils apparaissent dans la fiction sérielle de presse durant le Premier Conflit mondial<sup>657</sup>.

### **1. En France. Le poids de « l’imaginaire de la défaite. »**

La principale caractéristique du roman-feuilleton patriotique français de la Grande Guerre c’est, on l’a dit, sa violence à l’égard de l’ennemi allemand. Dans quelle mesure ce patriotisme haineux, agressif, porte-t-il en lui l’héritage de la période 1870-1914 ?

Jusqu’à la guerre franco-prussienne, l’ennemi séculaire de la France est la Grande-Bretagne. Ce n’est qu’à partir des années 1830 que les relations entre les deux pays commencent à s’apaiser, la “Cordiale Entente” qui s’installe à partir des années 1840, le renfort que les Français apportent aux Britanniques devant Sébastopol lors de la guerre de Crimée et le traité de libre-échange Cobden-Chevallier de janvier 1860 étant les symboles les plus forts de cette évolution des rapports franco-britanniques durant le second tiers du XIX<sup>e</sup> siècle.

La défaite française lors de la guerre contre la Prusse en 1870-1871 fait de l’Allemand le nouvel ennemi héréditaire de la France. L’armée impériale est battue en quelques semaines, le territoire national amputé et la victoire permet à Guillaume I<sup>er</sup> de proclamer la naissance de l’Empire allemand qui devient la principale puissance militaire et diplomatique d’Europe continentale à la place de la France. Défaite humiliante dont on cherche immédiatement à dégager la responsabilité de l’armée, dépassée par des forces prussiennes mieux préparées, mieux équipées, trahie par les indiscretions de la presse et dont les espions d’outre-Rhin ont habilement préparé les revers, les francs-tireurs, ces patriotes « [...] décidés à défendre leurs foyers, à faire payer aux Prussiens leurs

---

<sup>656</sup> Nous envisageons le concept d’imaginaire social, initialement développé par le philosophe et psychanalyste Cornelius Castoriadis, comme l’ensemble des représentations collectives partagées par une société, soit une définition qui le rapproche du concept de culture.

<sup>657</sup> Il faudrait bien évidemment remonter beaucoup plus loin pour saisir toutes les étapes qui ont amené les patriotismes des deux pays à ce qu’ils sont en 1914.

victoires et leurs rapines<sup>658</sup> » apparaissant souvent comme les principaux héros de cette guerre dans l’imaginaire né de la défaite<sup>659</sup>.

Après la guerre, l’Allemand est souvent représenté, notamment dans la culture “populaire”, « [...] en voleur de pendules, en pillard et en violeur, en “croquemitaine”, en Moloch ou en ogre dévorant la liberté, ou encore sous les traits féroces des figures emblématiques de Guillaume I<sup>er</sup> ou de Bismarck agresseurs de Marianne ou représentés en bouchers<sup>660</sup> », et le militarisme prussien décrit comme une menace permanente contre laquelle il est urgent de se prémunir. Le patriotisme français se définit alors largement, et avec une agressivité réelle, par rapport au repoussir que constitue l’Empire allemand. L’école républicaine enseigne ce patriotisme à l’aide de « [...] trois instruments [...] : la représentation de la guerre, l’exaltation de l’héroïsme militaire et l’image de l’ennemi d’hier, qui est aussi l’ennemi potentiel de demain<sup>661</sup> », avec pour objectif « [...] de préparer la jeunesse à la guerre au nom de la défense de la patrie et de lui inculquer l’idée de sacrifice<sup>662</sup>. » Des années 1870 aux années 1890, les questions de la Revanche et de la reconquête des provinces perdues jouent un rôle important dans le discours de mobilisation culturelle. La III<sup>e</sup> République les utilise pour renforcer la cohésion et le sentiment nationaux mais également pour asseoir sa légitimité. Laurence Turetti a analysé les clichés construits par l’école républicaine et bien montré comment leur puissance symbolique a été instrumentalisée pour rassembler la nation autour d’un imaginaire commun<sup>663</sup>. Mais à cette époque déjà, la Revanche et la reconquête de l’Alsace-Moselle ne sont que des répertoires discursifs destinés à nourrir des fins de politique intérieure car il semble que la France n’a jamais véritablement envisagé la Revanche entendue « [...] au sens étroit et précis du terme, celui [...] d’une guerre offensive provoquée par la France afin de reconquérir l’Alsace et la Lorraine<sup>664</sup>. » Les deux thèmes constituent en effet des stimulants, des projets mobilisateurs de premier ordre pour nourrir le patriotisme et en faire une force dynamique pour la nation.

Même si l’Allemand demeure l’ennemi et qu’une germanophobie permanente irrigue le discours social, les ambitions coloniales que développe la République à compter du début des années 1880 avec les gouvernements Gambetta puis Ferry qui y voient une solution pour « suturer la

---

<sup>658</sup> LACHOUQUE Henry (Commandant), « Résistants de 1870-1871 », in *Revue Historique des Armées*, 103, 1, 1971, numéro spécial pour le centenaire de la guerre de 1870-1871, p. 62-67.

<sup>659</sup> Voir BLETON Paul, « Les genres de la défaite », in *op. cit.*, p. 68-69.

<sup>660</sup> ASLANGUL Claire, « De la haine héréditaire à l’amitié indéfectible. Quelques images-symboles de la relation France-Allemagne, 1870-2009 », in *Revue Historique des Armées*, 256, 2009, p. 3.

<sup>661</sup> ALEXANDRE Philippe, « Le patriotisme à l’école en France et en Allemagne, 1871-1914. Essai d’étude comparatiste », in *Themenportal Europäische Geschichte*, 2007, p. 85, consultable à l’adresse suivante : <http://www.europa.clio-online.de/2007/Article=265>

<sup>662</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>663</sup> TURETTI Laurence, *Quand la France pleurait l’Alsace-Lorraine. 1870-1914 : les provinces perdues aux sources du patriotisme républicain*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2008.

<sup>664</sup> JOLY Bertrand, « Le souvenir de 1870 et la place de la Revanche », in AUDOIN-ROUZEAU & BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918, op. cit.*, p. 114.

défaite<sup>665</sup> » amènent la France à se heurter à son ennemi d'hier, la Grande-Bretagne. La neutralité adoptée par les Britanniques au moment de la guerre franco-prussienne, conformément à leur volonté, depuis 1815, de ne pas se mêler des affaires du continent, avait distendu les relations de la France avec sa voisine d'outre-Manche et dans la décennie suivante « [...] les deux pays recommenc[ent] sérieusement à croiser le fer diplomatique<sup>666</sup>. » C'est en Égypte que les différends coloniaux trouvent leur principale origine. Les Britanniques, qui gèrent avec la France les finances du royaume égyptien depuis quelques années, décident de l'occuper militairement en 1882 suite à des émeutes anti-Européens assez violentes et mettent donc fin à la tutelle franco-britannique sur l'Égypte, zone géographique devenue de première importance pour le *British Empire* depuis l'ouverture du canal de Suez, création française, en 1869. Les Français sont contraints de reporter leurs ambitions sur d'autres territoires et les tensions coloniales se multiplient en de nombreux points du globe, Asie du Sud-Est, océan Pacifique, Afrique occidentale, avant d'atteindre un paroxysme en 1898 dans le Haut-Nil. Les Britanniques, qui ont été chassés du Soudan en 1885 par les Mahdistes qui y ont alors installé un État théocratique, décident en 1896 d'envoyer une armée commandée par Kitchener pour le reconquérir ; dans le même temps, la France envoie dans le Haut-Nil (Haut-Soudan) une petite armée sous les ordres du commandant Marchand qui, une fois sur place, occupe en juillet 1898 le village de Fachoda au nom de la France et y bâtit une forteresse. Le Haut-Soudan étant sous juridiction égyptienne, il est donc sous domination britannique et Londres, qui ne peut imaginer céder les sources du Nil à une puissance étrangère, envoie Kitchener, qui vient de défaire les Mahdistes, à Fachoda. Le général britannique arrive sur place fin septembre et la guerre entre les deux pays est évitée grâce au calme des deux chefs militaires et à la décision du ministre des Affaires étrangères français, Théophile Delcassé, de rappeler Marchand. Le commandant français reçoit l'ordre d'évacuer Fachoda le 3 novembre et en mars 1899 un accord entre les deux puissances coloniales détermine leurs zones d'influence respectives dans la région.

Durant ces années 1880-1890, le spectre de la défaite s'affadit progressivement au point qu'au « [...] début du XX<sup>e</sup> siècle, la Revanche n'est même plus un objet de discours<sup>667</sup> » ainsi que l'explique Jean-Jacques Becker. En effet, la France du début des années 1900 n'est plus celle des années 1870 : la génération qui a connu la défaite est de moins en moins nombreuse, la France n'est plus isolée sur la scène internationale comme l'illustre par exemple l'alliance franco-russe qui se met en place à partir de 1892-1893, elle a construit un empire colonial important pour lequel elle a

---

<sup>665</sup> BLETON Paul, « *Les genres de la défaite* », in *op. cit.*, p. 62.

<sup>666</sup> TOMBS Robert, « *Ennemis héréditaires, alliés par nécessité* », in *Revue Historique des Armées*, 264, 2011, p. 4.

<sup>667</sup> BECKER Jean-Jacques, 1914. *Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977, p. 53 et suivantes.

encore des ambitions, et elle jouit d'une prospérité économique depuis le milieu des années 1890<sup>668</sup>. En résumé, « [...] la nation France ne se détermine plus par rapport à son vainqueur de 1871, mais en soi<sup>669</sup>. » Les idées de Revanche sont très loin et le patriotisme n'a alors plus grand-chose de belliqueux. Pour le nouveau nationalisme qui naît avec la Ligue de la patrie française ou l'Action française, ce n'est plus l'Empire allemand l'ennemi, mais la République, tandis que le pacifisme et l'antimilitarisme qui se développent dans ce climat de sécurité nourrissent un courant antipatriotique qui, sans être dominant, dispose d'une assise réelle.

Si le tournant du siècle voit encore quelques tensions entre la France et la Grande-Bretagne liées d'une part à l'affaire Dreyfus, qui provoque une poussée de gallophobie au sein d'une population britannique convaincue de l'innocence du capitaine, et d'autre part à la guerre des Boers qui suscite des manifestations de sympathie, en France, à l'égard de ce peuple de paysans qui livre une guerre inégale face au géant britannique, il est la période durant laquelle la France et la Grande-Bretagne se rapprochent plus qu'elles ne l'avaient jamais fait auparavant. Le roi Édouard VII, qui a succédé à Victoria en 1901, et Théophile Délcassé jouent un rôle essentiel dans la signature des accords d'avril 1904, connus sous le nom d'"Entente Cordiale", qui règlent les différends coloniaux entre les deux pays avec notamment la reconnaissance par la France de la domination anglaise en Égypte et celle, par la Grande-Bretagne, du protectorat français sur le Maroc. Il ne fait guère de doute que la menace que représente alors un Empire allemand qui cache de moins en moins ses ambitions est largement responsable de ce rapprochement. Le 21/03/1905, la loi Berteaux fait passer le service militaire de trois ans (loi Freycinet de juillet 1889) à deux ans, cette décision illustrant à elle seule que le climat international reste néanmoins détendu et que la France n'envisage pas une confrontation armée avec l'Allemagne.

Le 31/03/1905, c'est le "coup de Tanger"<sup>670</sup>. Sans être « [...] cette sorte de premier pas d'une marche vers la guerre souvent décrite<sup>671</sup> », l'événement suscite parfois l'inquiétude mais l'incident est vite réglé au niveau diplomatique, les Britanniques soutenant les Français lors de la conférence d'Algésiras de janvier à avril 1906 qui permet à la France et à l'Espagne de voir leurs droits sur le Maroc confirmés, tandis que l'Empire allemand n'obtient qu'un droit de regard sur les affaires marocaines. L'épisode voit toutefois la presse "populaire" à grand tirage et bien évidemment la presse d'opinion de droite françaises multiplier les articles chauvins dans lesquels on retrouve

---

<sup>668</sup> BECKER Jean-Jacques, « 1905 : la menace de guerre est-elle à l'origine d'un nouveau nationalisme ? », in *Mil neuf cent*, 2001/1, n°19, p. 23.

<sup>669</sup> *Ibid.*

<sup>670</sup> L'empereur allemand prononce dans la ville marocaine un discours dans lequel il déclare être prêt à faire tout ce qui est en son pouvoir pour préserver les intérêts de l'Allemagne au Maroc.

<sup>671</sup> BECKER Jean-Jacques, « 1905 : la menace de guerre est-elle à l'origine d'un nouveau nationalisme ? », in *op. cit.*, p. 20.

certaines accents du patriotisme “revanchard” des années 1870-1880. Mais Maurice Lestocquoy rappelle qu’après ce premier incident marocain, la plus grande partie de la classe politique française est optimiste et que le pacifisme la touche largement<sup>672</sup>.

Juillet 1911, c’est le “coup d’Agadir”<sup>673</sup>. La colère est très visible dans la presse de l’époque et si l’éventualité d’une guerre semble un instant possible, et est même soutenue par une part importante de l’opinion publique française, la France préfère temporiser, négocier et un accord avec les Allemands est signé à Berlin le 4 novembre<sup>674</sup> ; le traité de Fès de mars 1912 confirme le protectorat français sur le Maroc. Ce second incident marocain n’a pas de répercussions bien différentes du premier. Le calme revient vite, l’excitation patriotique réveillée durant cet été et cet automne 1911 redonne certes un peu d’énergie à un chauvinisme “populaire” dont on trouve des échos dans la presse à grand tirage ou dans la presse nationaliste, sans que ne soit toutefois remis en cause le pacifisme ambiant, et notamment celui du gouvernement. Nommé ministre de la guerre en janvier 1912, Alexandre Millerand rétablit bien le clairon dans les casernes après que le général Marie-Georges Picquart l’ait supprimé à la fin de l’année 1906 et renoue avec la tradition en instituant les “retraites militaires” à la place des retraites aux flambeaux qui avaient été abandonnées quelques années plus tôt, décisions qui traduisent selon Raymond Poincaré une volonté de provoquer un « [...] réveil de l’esprit militaire<sup>675</sup> » français, mais qui, en tout cas, ne sont pas représentatives d’une véritable attitude belliciste. Dans son *Supplément illustré* du 14/07/1912, *Le Petit Journal* revient sur ces initiatives :

« En 1906, M. le général Picquart, alors ministre de la guerre, avait supprimé les sonneries à la caserne. De la part d’un général cette décision parut quelque peu saugrenue [...] Plus de clairon pour annoncer le réveil, la soupe, l’appel, l’extinction des feux. Dès lors, les casernes furent mornes et silencieuses. C’était le moment où il semblait que le mot d’ordre imposé à l’armée par nos gouvernants dût être : “Silence et mystère !” Les régiments ne sortaient plus, les musiques ne jouaient plus, les clairons ne sonnaient plus, les tambours ne battaient plus. On cachait l’armée comme si on en avait honte. On supprimait les fanfares guerrières parce que le pacifisme de nos politiciens le voulait ainsi ; on évitait de montrer l’armée au peuple, dans l’espoir, apparemment, qu’il se désintéresserait d’elle. Mais le peuple supportait à regret cet effacement de l’armée. On vit bien quels étaient ses sentiments le jour où les retraites militaires furent rétablies à Paris. M. Millerand ne s’en est pas tenu là. Il vient de rétablir également les sonneries et batteries dans les casernes [...] Et tous les bons Français remercieront le ministre

---

<sup>672</sup> LESTOCQUOY Maurice, *Histoire du patriotisme en France*, Paris, Albin Michel, 1968, p. 182-183.

<sup>673</sup> L’Empire allemand envoie une canonnière dans la baie d’Agadir sous le prétexte de défendre ses intérêts marocains qu’il estime menacés par les troupes françaises débarquées en mai pour répondre à un appel à l’aide du sultan. La Grande-Bretagne, qui n’a aucun intérêt en jeu, soutient ouvertement et fermement la France alors qu’en France et dans l’Empire allemand, la crispation atteint un niveau d’intensité qui n’a rien à voir avec celui de 1905.

<sup>674</sup> La France cède près de 300000 km<sup>2</sup> de territoires en Afrique équatoriale qui viennent grossir le Cameroun allemand en échange de la fin de la présence allemande au Maroc.

<sup>675</sup> POINCARÉ Raymond, *Au service de la France. Neuf années de souvenirs*, Paris, Plon, 1926.

d'avoir ainsi rendu la voix à nos régiments. [...] De toutes [les] sonneries traditionnelles, l'une des plus caractéristiques est le réveil. [...] A ce "réveil" nous avons voulu donner un sens symbolique que tous nos lecteurs comprendront. Ce n'est pas seulement le réveil des troupiers que sonne le clairon dans le matin lumineux ; c'est l'aube d'un temps nouveau qu'il salue de sa fanfare, c'est le réveil du sentiment patriotique dans l'âme du pays<sup>676</sup>. »

On retrouve ce type de propos cocardiers, sous de multiples avatars, dans les trois grands quotidiens "populaires" de notre corpus en 1912. Les thématiques de la Revanche, des provinces perdues et les représentations de l'ennemi allemand agressif qui attend de pouvoir assouvir sa soif de puissance aux dépens de la France apparaissent par vagues lorsque la presse relaie les allocutions menaçantes de Guillaume II ou se sert des lois adoptées outre-Rhin pour accroître les effectifs de l'armée comme arguments pour mettre en scène un militarisme allemand dangereux. Il ne faut cependant pas y voir le reflet de l'opinion publique française qui reste largement dominée, à cette date, par un patriotisme pacifique.

La loi Barthou du 14/01/1913 fait passer le service militaire français à trois ans. Les débats que suscitent le vote de cette loi ainsi que les progrès des socialistes lors des élections législatives d'avril-mai 1914 montrent que tout en lui étant favorable, dans l'ensemble, l'opinion publique n'est pas pour autant dominée par un patriotisme agressif et belliciste. Cette loi ne remet pas en cause les positions pacifistes d'un gouvernement qui ne désire toujours pas une guerre offensive de revanche contre l'Empire allemand, mais veut montrer qu'il prend des mesures pour être prêt à se défendre si nécessaire.

Dans cette évolution du sentiment patriotique français sous la III<sup>e</sup> République, l'affaire Dreyfus a bien évidemment joué un rôle déterminant. En jetant le doute sur l'armée, en mettant en doute son honneur, l'Affaire a eu pour effet, après l'année 1898 marquée par la révélation du faux rédigé par le lieutenant-colonel Henry et toute une série de démissions dans l'armée, de provoquer une forme de séparation entre la patrie française et son armée et d'entamer la forme de culte que lui vouait la population.

Au total, il apparaît donc que le patriotisme violemment "anti-allemand" qui se déchaîne dans le roman-feuilleton patriotique à partir de l'automne 1914 est avant tout de nature réactionnelle. Le sentiment national français ne devient à nouveau fortement « ombrageux », pour reprendre le qualificatif utilisé par Jean-Jacques Becker<sup>677</sup>, et germanophobe qu'une fois la guerre

---

<sup>676</sup> *Supplément illustré du Petit Journal*, le 14/07/1912.

<sup>677</sup> BECKER Jean Jacques, « 1905 : la menace de guerre est-elle à l'origine d'un renouveau nationaliste ? », in *op. cit.*, p. 26. L'auteur reprend le qualificatif à DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France de la "Belle Époque"*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1992, p. 317.

déclarée et il ne faut pas voir dans celui-ci le produit de plus de quatre décennies de germanophobie violente puisqu'hormis en discours, et jusqu'à la fin des années 1890 seulement, il n'a jamais vraiment été question d'une revanche, le patriotisme français se construisant à partir d'autres déterminants. Le patriotisme "anti-boche" qui naît à l'été 1914 trouve bien à se nourrir, à se réactiver, dans le ferment constitué par le souvenir de ce qu'était le patriotisme anti-allemand trente ou quarante ans plus tôt, mobilisant l'imaginaire de la défaite de 1870 et ses principaux symboles, mais il atteint clairement une intensité, une violence qu'il n'a jamais eues auparavant, et que nous détaillerons.

## 2. En Grande-Bretagne. Du danger français au danger allemand.

Si l'Empire allemand est bien l'ennemi de la Grande Bretagne à partir du 04/08/1914, notre corpus de presse montre que le *serial* patriotique ne témoigne pas, durant la guerre, de la même agressivité à son encontre que le roman-feuilleton patriotique. Il est évident que cet écart trouve en grande partie son origine dans les rapports tout à fait différents que la Grande-Bretagne et l'Empire allemand ont entretenus entre 1871 et 1914.

Si la défaite de la France marque les esprits des Britanniques et les fait se questionner sur la réalité de leur sécurité insulaire, le nouvel Empire allemand ne devient pas pour autant l'ennemi désigné de la Grande-Bretagne. La naissance de cette nouvelle puissance continentale est même vue d'un bon œil par *Britannia* car elle contrebalance la position de la France dont les ambitions avaient inquiété durant le Second Empire. D'où le peu d'émoi et même la satisfaction parfois qui sont ressentis dans les sphères dirigeantes au moment de la victoire prussienne et de la chute du régime impérial, l'opinion publique se montrant pour sa part sensible au sort de la France<sup>678</sup>.

Le choix britannique de ne pas se mêler des affaires du continent, les intérêts essentiels de l'empire se trouvant plutôt en Asie et en Afrique, fait que Berlin devient le centre diplomatique majeur du continent. Si la concurrence de plus en plus rude que les Allemands opposent à la Grande-Bretagne sur le plan économique suscite parfois de vives réactions germanophobes dans les années 1880 et 1890, les produits allemands pénétrant non seulement la métropole mais également ses colonies, favorisés par le libre-échange, et que les contentieux coloniaux se multiplient après l'entrée véritable de l'Empire allemand dans la course aux colonies en 1884, les tensions diplomatiques ne s'aggravent qu'à partir du moment où ce dernier apparaît comme une menace militaire réelle, notamment grâce à sa marine de guerre. En 1898, l'amiral von Tirpitz débute la constitution d'une

---

<sup>678</sup> CHASSAIGNE Philippe, *La Grande-Bretagne et le monde de 1815 à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 35.

marine de guerre qu'il veut suffisamment puissante pour servir la *Weltpolitik* que Guillaume II estime être la destinée naturelle de la nation allemande ; ce projet entraîne une course des deux pays pour disposer de la marine de guerre la plus puissante et contribue à attiser une germanophobie qui jusqu'alors n'avait été que limitée.

Durant la période 1870-1900, c'est la France qui est perçue comme la nation la plus dangereuse à cause de la concurrence qu'elle exerce sur le plan colonial, comme on l'a vu plus haut. Les deux nations sont au bord du conflit armé à Fachoda, à la fin de l'année 1898. L'alliance défensive que Paris noue avec Saint-Pétersbourg en 1894 contribue à accentuer la méfiance à l'égard de la France et les dernières années du siècle voient s'opérer un rapprochement diplomatique entre Londres et Berlin. Dès 1898, et une nouvelle fois en 1901, un traité de défense mutuel est proposé à l'Empire allemand qui le repousse car il souhaite en retour la conclusion d'un traité secret impliquant une intervention automatique et incluant l'Autriche-Hongrie<sup>679</sup>.

Dès le milieu des années 1890, la presse "populaire" apparaît comme la source la plus constante et importante de germanophobie en Grande-Bretagne et en premier lieu les journaux de tendance conservatrice des groupes Northcliffe et Pearson<sup>680</sup>. Il semble que ce soit en janvier 1896, lorsque le Kaiser appuie clairement, dans un télégramme, le président du Transvaal Kruger, qu'a lieu la première explosion de germanophobie dans la *popular press*, et cette dernière se rend alors compte de ce que l'entretien du sentiment anti-allemand peut lui apporter en termes de ventes<sup>681</sup>. Mêmes explosions durant l'hiver 1902-1903 et en avril 1903 lorsque le gouvernement britannique accepte d'aider l'Empire allemand à forcer le Vénézuéla à honorer le paiement de ses dettes, et qu'il se dit prêt à accepter le projet de syndicat bancaire qui permettrait à Berlin de construire la voie de chemin de fer Berlin-Bagdad. Le tollé dans la presse est tel que le gouvernement doit abandonner ces deux projets. Comme le note D. M. Swallow, « il devenait évident que la germanophobie populaire, soutenue et entretenue par la presse populaire était devenue une réalité politique dont le gouvernement devait tenir compte<sup>682</sup>. » Si les deux incidents marocains compliquent les relations diplomatiques entre la Grande-Bretagne et l'Empire allemand et provoquent de nouvelles poussées de germanophobie dans la presse à grand tirage, le climat s'apaise à compter de 1912, notamment grâce à la volonté du Secrétaire d'État à la guerre Haldane et du chancelier Bethmann-Hollweg de calmer le jeu. La presse "populaire" continue pourtant à être franchement germanophobe en

---

<sup>679</sup> BARIOT Dominique & MATHIS Charles-François (dir.), *Le monde britannique (1815-1931)*, Paris, SEDES/CNED, 2009, p. 234.

<sup>680</sup> SWALLOW Douglas Muir, *Transitions in British Editorial Germanophobia 1899-1914 : A case study of J. L. Garvin, Leo Maxse and St. Leo Strachey*, Thesis submitted to the School of Graduate Studies in Partial Fulfilment of the Requirements for the Degree Doctor of Philosophy, McMaster University, may 1980, p. 50.

<sup>681</sup> *Ibid.*, p. 52-53.

<sup>682</sup> *Ibid.*, p. 55 : « It became abundantly clear that popular Germanophobia, sustained and focused by the popular press, had become a political reality which the government had to notice. »

instrumentalisant la moindre occasion pour exciter les passions de la population britannique, et notamment en jouant des *naval scares* et des *spy scares*. Si l'on suit Swallow<sup>683</sup>, la presse "populaire" est franchement germanophobe à compter de 1896, tandis que la *quality press* ne commence à le devenir qu'au moment de la guerre des Boers. Mais cette *popular press* n'a guère d'influence politique réelle, d'une part parce que son public est composé avant tout d'un lectorat au sein duquel la proportion de votants est faible, d'autre part parce ses journaux n'emploient pas de responsables politiques influents.

Durant la période 1870-1914, le sentiment national britannique ne s'est pas construit sur un traumatisme comme cela a été le cas en France. Cette époque est celle durant laquelle l'empire britannique progresse à grande vitesse et durant laquelle la Grande-Bretagne se définit avant tout comme une nation martiale<sup>684</sup>. Le patriotisme s'exprime alors essentiellement sous la forme d'une fierté ressentie face à l'immensité de l'empire et trouve ses principaux déterminants dans une idéologie impérialiste qui domine le discours social et dont les principaux éléments sont le culte de la couronne, l'admiration de la *Navy*, le darwinisme social et le soldat chrétien. Les moments de tensions, et plus particulièrement les guerres (guerre russo-turque de 1877-1878, première guerre des Boers, guerre contre les Mahdistes au Soudan avec la mort de Gordon en 1885, tensions avec la France au moment de Fachoda, seconde guerre des Boers) sont des moments durant lesquels ce patriotisme prend des accents agressifs que l'on désigne sous le nom de jingoïsme, du nom de la chanson populaire *By Jingo !* chantée en 1878 pour soutenir la décision du gouvernement de contrer l'expansion russe vers les Détroits. Ce patriotisme impérial et martial, enseigné dans les écoles, présent de manière concrète dans le quotidien des Britanniques dans les expositions coloniales, dans les associations impérialistes, dans les spectacles et la littérature, ne se définit par rapport à un Autre que de manière très limitée jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle car il n'y a alors aucune menace réelle susceptible de polariser le sentiment national britannique. Lorsque l'Empire allemand commence à être perçu comme un ennemi potentiel, la germanophobie devient un élément de définition du patriotisme "populaire" tandis que la menace en elle-même amène certaines révisions de la diplomatie européenne de la Grande-Bretagne ("Entente Cordiale" de 1904, alliance avec la Russie en 1907, prises de position en faveur de la France lors des deux crises marocaines, partage de la surveillance des mers européennes avec la France à compter de 1912).

Le visage du patriotisme sériel, tel qu'il s'exprime dans le *Daily Express* et le *Daily Mirror* durant la Grande Guerre, se caractérise par une agressivité réelle envers l'ennemi allemand mais beaucoup plus mesurée que dans le roman-feuilleton patriotique de la même période. On en reste à

---

<sup>683</sup> *Ibid.*, p. 62-66.

<sup>684</sup> POTTER Jane, *Boys in Khaki, girls in print. Women's literary responses to The Great War 1914-1918*, Oxford, Clarendon Press, 2005.

une germanophobie qui ne devient pas haine systématique, et ceci parce qu'elle n'a pas de raisons historiques de le devenir. Il faut attendre la fin des années 1890 pour que l'Empire allemand et l'Allemand commencent à être considérés négativement par les Britanniques et jusqu'au déclenchement du conflit, la germanophobie est surtout instrumentalisée, au travers de *scares* en tous genres (économie, espionnage, domaine naval, diplomatie), pour exciter le patriotisme "populaire" et servir ainsi les intérêts des partisans de l'augmentation du potentiel naval de la Grande-Bretagne, d'une réforme de sa politique douanière ou d'un rapprochement de plus en plus étroit avec la France et la Russie, trois moyens de protéger militairement et économiquement *Britannia* de *Germania*. La filiation entre le patriotisme tel qu'il s'exprime dans la fiction sérielle de presse, durant la Grande Guerre, et les évolutions du sentiment patriotique de la période 1870-1914 semble donc plus manifeste qu'elle ne l'est dans le cas français.

Nous avons souligné la manière dont l'entreprise de mobilisation culturelle du temps de guerre fait des presses de Grande-Bretagne et de France des instruments essentiels de son action<sup>685</sup>. La fiction sérielle patriotique de presse constitue un vecteur potentiellement très efficace de cette mobilisation des esprits, comme nous souhaitons rapidement le montrer.

### **C. Le roman-feuilleton et le *serial* patriotiques au service de la mobilisation des esprits.**

La mobilisation des esprits est un enjeu fondamental pour que l'effort demandé à la nation, plus important que jamais dans une guerre totale qui nécessite l'engagement de toutes les énergies disponibles au sein des états belligérants, soit accepté et accompli avec la plus grande efficacité possible. Toutes les voies sont utilisées, au premier rang desquelles la presse, moyen de communication le plus répandu, et de loin, pour véhiculer le discours destiné à influencer l'opinion publique. Cette mobilisation des esprits passe très largement par une mobilisation du sentiment patriotique, ce dernier constituant un moteur très puissant pour rassembler des individus en dépassant, au moins temporairement, les différences qui les séparent, le phénomène d'"Union sacrée" étant l'illustration symbolique de ce dépassement au niveau gouvernemental.

Ce n'est évidemment pas un hasard si le récit patriotique, somme toute assez peu fréquent dans la rubrique de la fiction sérielle avant le déclenchement du conflit, en août 1914, y devient plus visible ensuite. Cette présence accrue a largement à voir avec l'entreprise de mobilisation culturelle qui trouve dans le roman sériel de presse un vecteur de choix pour son action de modélisation des

---

<sup>685</sup> Voir I., B., 2.

imaginaires, certaines caractéristiques de cette forme de littérature<sup>686</sup> la rendant en effet particulièrement adaptée à la transmission du message d'encadrement patriotique.

### 1. La taille de l'auditoire potentiel.

Il est évident que le nombre de lecteurs potentiels des fictions sérielles de presse constitue le premier élément susceptible d'en faire des vecteurs efficaces d'une entreprise de mobilisation culturelle. Leur lectorat est en effet à l'échelle de celui de la presse et se compte donc en millions chaque jour. Rappelons ici qu'en 1914 les tirages de la presse française sont de l'ordre de neuf à dix millions d'exemplaires, ceux de la presse britannique de l'ordre de 6,5 millions d'exemplaires hors journaux du dimanche, et que ces tirages augmentent durant le conflit. Pour ne parler que du cas français, lorsqu'il arrive, à différents moments durant la guerre, que les "Quatre Grands" (*Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal*, *Le Matin*, *Le Journal*<sup>687</sup>) publient simultanément un roman-feuilleton patriotique, ce sont alors de 4,5 à près 5,5 millions de rez-de-chaussée romanesques véhiculant un message patriotique qui sont délivrés à la population française chaque matin. En réalité, comme *Le Petit Parisien* a toujours deux romans-feuilletons de veine patriotique en cours en 1915 ou 1916 et que son tirage augmente régulièrement pour dépasser les deux millions en 1916 et 1917, le nombre de rez-de-chaussée patriotiques publiés par ces quatre journaux est encore plus élevé durant certaines périodes. Ainsi peut-on lire, entre le 25/04 et le 14/06/1915, dates durant lesquelles ces fictions sont publiées simultanément, *Le sang de la France* « Grand roman patriotique » de Paul Bertnay dans *Le Petit Journal*, *La fille du Boche* « Grand roman patriotique » d'Henri Germain dans *Le Matin*, *Sur les routes sanglantes* « Récit de la Grande Guerre » de Jules Mary et *Tête de Boche* « Grand roman national » d'Aristide Bruant tous deux publiés dans *Le Petit Parisien*. Même constat l'année suivante où l'on peut lire, entre le 29 avril et le 1<sup>er</sup> juillet, *Le fiancé de l'Alsacienne* d'Henry de La Vaulx dans *Le Petit Journal*, *La colonne infernale* de Gaston Leroux dans *Le Matin*, *Chantecoq* « Grand roman national » d'Arthur Bernède et *L'infirmière* de Jacques Brienne dans *Le Petit Parisien*. Si l'on ajoute à ces romans patriotiques ceux que publie vraisemblablement *Le Journal* et que l'on prend également en compte ceux que publient une partie au moins des autres quotidiens, comme le montre notre corpus de référence, le roman-feuilleton patriotique est donc très présent et lu, quotidiennement, par des millions de Français.

---

<sup>686</sup> Nous y reviendrons plus largement dans la troisième partie de notre étude.

<sup>687</sup> Nous nous référons à KALIFA Dominique, « *Guerre, feuilleton, presse. 1913-1920* », in *op.cit.*, pour les informations relatives à ce quotidien qui ne fait pas partie de notre corpus de référence. L'auteur précise que *Le Journal* ne publie qu'un roman-feuilleton à la fois durant toute la guerre mais qu'il « [...] plonge [...] à corps perdu [...] dans la problématique patriotique. » (p. 133)

Bien entendu, comme nous l'avons déjà dit, il est impossible de déterminer le nombre réel de lecteurs des fictions sérielles de presse. Il est toutefois loisible d'admettre que chaque livraison est lue au moins une fois, soit par l'acheteur, soit par un de ses proches, soit par une personne entre les mains desquelles passe le journal comme dans les cafés par exemple, et que tous les groupes sociaux sont touchés, même si la proportion des couches les moins favorisées est très logiquement supérieure, conséquence de leur place dans les sociétés des deux pays concernés par notre réflexion mais également du fait que cette presse quotidienne de masse leur est très largement destinée. La démultiplication du contenu de ces fictions sérielles qui s'opère lors de conversations se rapportant à leur lecture ou lors de la lecture en commun dans le cadre familial, sur le lieu de travail, ou dans divers lieux de sociabilité, même si celle-ci est nettement moins pratiquée que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, du moins en milieu urbain, assure au roman-feuilleton et au *serial*, quels qu'ils soient, une pénétration sociale importante. Cette pénétration augmente d'autant plus qu'augmentent les tirages de la presse mais elle varie également en fonction du contexte : il semble évident que la lecture de fictions patriotiques, récits liés à l'actualité et dont ils reprennent parfois la temporalité et la spatialité, doit susciter un intérêt important durant la guerre, peut-être davantage avant 1917 qu'après cette date.

## **2. Le rôle du support.**

La nature du support qui diffuse la fiction sérielle de presse constitue un autre élément essentiel de son efficacité potentielle en tant que vecteur du message de mobilisation patriotique. Le journal est un support pratique, peu cher et qui n'a pas l'aura parfois intimidante du livre, même si à la fin de la Belle Époque certaines collections à bas prix ont permis à ce dernier de se démocratiser. En 1914, toutes les catégories sociales sont habituées à lire un quotidien, surtout en milieu urbain, et de manière régulière.

La périodicité de celui-ci impose une lecture hachée, fragmentée, de la fiction qu'il contient et dont le rythme, s'il est imposé à tous les lecteurs, correspond cependant aux disponibilités que le plus grand nombre peut accorder à cette activité de loisir et l'encourage peut-être à lire. Ce public, qui ne ferait pas forcément la démarche d'acheter un livre accède, grâce au journal, à la fiction romanesque, ce qui, dans le cadre d'une entreprise de mobilisation culturelle, offre un moyen supplémentaire de l'atteindre.

### **3. Une lecture-plaisir qui facilite l'appropriation.**

La lecture du roman-feuilleton et du *serial* est avant tout pratiquée comme divertissement, comme activité destinée à occuper agréablement le temps libre dont dispose celui qui s'y adonne. Il nous semble que l'un des avantages qui expliquent que ces deux formes de littérature sérielle constituent des vecteurs de choix pour la diffusion d'un message destiné à façonner les imaginaires est qu'elles ne sont pas perçues comme des productions textuelles destinées à véhiculer des idées, comme des discours argumentatifs.

La fiction sérielle est abordée avec une forme de disponibilité, d'ouverture intellectuelles qui facilite grandement la diffusion d'un contenu de type idéologique, dans notre cas celui du discours patriotique. Le récit sert en quelque sorte d'enrobage narratif pour rendre ce contenu plus accessible, plus facile à intégrer, et offre à l'entreprise de mobilisation culturelle un cadre de divertissement qui lui permet d'atteindre un nombre important de cibles potentielles parce qu'il crée un environnement communicationnel favorable.

### **4. La sérialité.**

Le principe de sérialité peut être défini comme caractéristique de ce qui se conçoit ou se pratique en série. Certains éléments qu'il détermine expliquent l'efficacité de la fiction sérielle lorsqu'il s'agit de l'utiliser pour "conditionner" un public.

La lecture du roman-feuilleton et du *serial* est une pratique dont la temporalité longue, calquée sur le rythme de publication des livraisons, qui se compte donc en semaines et fréquemment en mois, est particulièrement adaptée au façonnement des imaginaires. L'action sur ces derniers est en effet progressive et la distillation du message se fait à doses homéopathiques ce qui favorise indéniablement son assimilation. La pénétration sur le long terme permet également une imprégnation plus durable en ce sens que les esprits des lecteurs sont en contact jour après jour avec le contenu idéologique du message en question, ce qui permet d'ancrer celui-ci plus en profondeur.

Ces quelques remarques visent à montrer que si l'entreprise globale de mobilisation des esprits du temps de guerre utilise la fiction sérielle de presse comme vecteur, parmi d'autres, de son action, c'est parce qu'elle profite de sa capacité à diffuser sur une très large échelle un contenu idéologique, le roman-feuilleton et le *serial* patriotiques étant les produits les plus évidents de cette instrumentalisation. Observons à présent les principales formes sous lesquelles ce patriotisme sériel est livré aux imaginaires des lecteurs en examinant les récits patriotiques publiés par les journaux de notre corpus durant les années de guerre.

## **D. Incarnations du patriotisme sériel du temps de guerre.**

L'examen des fictions sérielles publiées par les neuf journaux de notre corpus d'étude durant la période de guerre<sup>688</sup> nous a permis d'identifier un ensemble de 72 récits qu'il est possible de considérer comme patriotiques<sup>689</sup>. Ainsi que nous l'avons déjà précisé, le roman-feuilleton et le *serial* patriotiques ne sont pas des sous-genres spécifiques. L'appellation "patriotique" qu'utilisent les journaux pour désigner certains romans sériels qu'ils publient ou que nous avons employée pour qualifier certains romans-feuilletons ou *serials* alors même qu'ils n'étaient pas désignés comme tels, renvoie au fait que la thématique patriotique constitue la dominante<sup>690</sup> idéologique de ces récits. Le fait de subsumer chacune de ces fictions sous une même catégorie "patriotique" occulte systématiquement son identité sous-générique originelle et ne permet pas d'appréhender les nuances de cette production du temps de guerre. Nous avons donc tenté d'opérer, après lecture, une classification des 72 romans-feuilletons et *serials* patriotiques publiés durant le conflit<sup>691</sup> en réutilisant la grille générique que nous avons précédemment utilisée pour présenter l'offre romanesque de nos journaux à la fin de la Belle-Époque et durant la guerre, notre objectif étant de donner un aperçu des principales variantes de la fiction sérielle patriotique durant la Grande Guerre.

### **1. Considérations générales.**

On s'aperçoit, à la lecture des fictions patriotiques publiées durant les années de guerre, que leurs *fabulae*<sup>692</sup> sont les mêmes que celles que l'on trouve dans les romans-feuilletons et *serials* non patriotiques appartenant aux sous-genres traditionnels (sentimental, aventures, historique, espionnage...), et que c'est le contenu des grands invariants narratifs qui est modifié, adapté pour répondre aux objectifs des feuilletonistes qui se contentent de bâtir la trame de leurs récits à partir de canevas piochés dans le fonds générique existant. La victime n'est plus la femme trompée, la mère à laquelle on a pris l'enfant, le déshérité, l'homme ou la femme endurant le calvaire consécutif à une erreur judiciaire, mais le citoyen honnête et patriote trompé par l'espion allemand, la femme violée par le soldat ennemi, le réfugié ou le civil subissant les violences de l'occupant ; le Bien n'est

---

<sup>688</sup> Romans-feuilletons et *serials* comportant plus de dix livraisons et dont la première a été publiée entre le 3 août (France) ou le 4 août (Grande-Bretagne) 1914 et le 11/11/1918.

<sup>689</sup> Pour la liste complète, se reporter aux inventaires des romans-feuilletons et *serials* publiés par les journaux de notre corpus disponibles en annexes 1 et 2.

<sup>690</sup> Nous utilisons le concept dans le sens que lui a donné Roman Jakobson en 1935 : « [...] l'élément focal d'une œuvre d'art : elle gouverne, détermine et transforme les autres éléments. C'est elle qui garantit la cohésion de la structure [...] » (in JAKOBSON Roman, *Questions de poétique*, Paris, Seuil, 1973, p. 145.)

<sup>691</sup> Une large sélection de résumés de ces fictions est disponible en annexe 6.

<sup>692</sup> D'après Umberto Eco, la *fabula* désigne « [...] le schéma fondamental de la narration, la logique des actions et la syntaxe des personnages, le cours des événements ordonné temporellement » (in *Lector in fabula*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1985, p. 130.) La publication en italien date de 1979.

plus représenté par un surhomme redresseur de torts incarnant la justice du Tout-Puissant mais par le soldat français, britannique ou allié défendant la patrie au péril de sa vie, le contre-espion luttant pour démasquer les agents ennemis, le civil contribuant à déjouer les manigances de ces derniers ou prenant les armes pour protéger son pays et ceux qu'il aime de l'envahisseur ; le Mal n'est plus le mari adultère et/ou violent, la mauvaise mère ou la mauvaise épouse, le capteur d'héritage, le mauvais patron ou le meurtrier impuni mais le soldat ou l'espion ennemi, le traître ou encore, par exemple, le profiteur de guerre. Dit autrement, la thématique patriotique ne semble pas, de prime abord, renouveler le genre feuilletonesque, la guerre amenant seulement les feuilletonistes à opérer de menus changements pour actualiser leur outillage de travail afin que ce dernier prenne en compte le contexte de guerre et leur permette de produire des fictions qui, si elles ne se déroulent pas toutes durant le conflit, nous le verrons, n'acquièrent pleinement leur sens qu'en rapport à ce dernier. Pour tout cela, le roman sériel patriotique semble bien n'être qu'un « [...] roman de circonstances [...] » comme le signale Dominique Kalifa<sup>693</sup>.

Lorsque l'on tente, par-delà la thématique qui les surdétermine, de retrouver les sous-genres traditionnels auxquels appartiennent les fictions patriotiques du temps de guerre, on s'aperçoit rapidement que l'exercice est plutôt ardu. En effet, une fois l'idéologie patriotique évacuée, le caractère éminemment composite de ces romans-feuilletons et *serials* patriotiques rend souvent impossible leur classement dans une seule des séries traditionnelles du genre feuilletonesque. Tout se passe comme si les feuilletonistes utilisaient tous les moyens à leur disposition pour multiplier, dans les récits de cette veine, les éléments narratifs susceptibles de devenir des vecteurs de la thématique patriotique, concentrant alors des fragments issus de *scenarii* types de plusieurs sous-genres "feuilletonesques". Si peu de romans sériels patriotiques peuvent être rattachés à un seul de ces sous-genres, il est toujours possible d'identifier un diptyque sous-générique de classement pour tous les autres, avec souvent un des deux sous-genres qui domine l'autre à cause de son rôle dans la détermination des structures narratives.

Nous voudrions nous intéresser en détail à quatre variantes de la fiction sérielle patriotique du temps de guerre : celle qui domine dans les sept journaux français de notre corpus d'étude, la fiction patriotique d'espionnage ; celle qui domine dans le *Daily Express* et le *Daily Mirror* et qui est également très présente dans les journaux français considérés, la fiction patriotique sentimentale ; celle dans laquelle les champs de bataille sont les plus présents, la fiction patriotique d'aventures de guerre ; celle, enfin, qui apparaît comme la seule variante qui renouvelle le genre du roman-feuilleton durant le conflit, la fiction patriotique de forme testimoniale que nous choisissons de

---

<sup>693</sup> KALIFA Dominique, « *Guerre, feuilleton, presse, 1913-1920* », in, *op. cit.*, p. 139.

nommer feuilleton-témoignage de guerre<sup>694</sup>. Il sera également question, outre l'examen de chacune de ces variantes, d'envisager le degré de présence du conflit dans leur contenu car si elles sont publiées durant les mois de guerre, le contexte temporel de leur *fabula* n'est pas systématiquement ancré dans celui-ci. Les romans-feuilletons et *serials* patriotiques que nous utilisons pour illustrer chacune de ces quatre formes de la fiction patriotique du temps de guerre ont été sélectionnés en fonction de deux critères : ce sont soit des récits qui sont aisément associables à un sous-genre traditionnel tant ce dernier domine leur organisation narrative, soit des récits associés au sous-genre dominant le diptyque d'identification sous-générique défini dans le paragraphe précédent.<sup>695</sup>

## 2. Les fictions patriotiques d'espionnage.

Le sous-genre de l'espionnage occupe une place importante dans la fiction sérielle patriotique du temps de guerre publiée par les journaux de notre corpus. La moitié ou plus des romans-feuilletons patriotiques publiés par *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal* ou *L'Action française* durant le conflit sont des fictions d'espionnage, environ un quart de ceux publiés par *L'Écho de Paris*, tandis que le sous-genre devient très minoritaire dans *Le Matin*. L'espionnage est présent dans *Le Figaro* et *L'Humanité* mais uniquement comme sous-genre secondaire : on trouve un seul roman-feuilleton dans lequel la thématique de l'espionnage est présente dans le premier journal, *Tine la dentellière*<sup>696</sup> et deux dans le second, *Vieille Alsace*<sup>697</sup> et *L'emmuré*<sup>698</sup> d'Émile Pouget, la présence dans *Vieille Alsace* étant très discrète.

Trois des cinq *patriotic serials* publiés dans le *Daily Express*, *Wake up !*<sup>699</sup>, *The Beautiful Spy*<sup>700</sup> et *The War Woman*<sup>701</sup> comportent des éléments narratifs relevant du sous-genre de l'espionnage, mais seul le second peut être considéré comme une fiction d'espionnage à part entière. On ne trouve aucune fiction d'espionnage dans le *Daily Mirror*, et seule Meta Simmins utilise le sous-genre dans *The White Feather*<sup>702</sup> qui est avant tout une fiction sentimentale. Au total, un seul des neuf *serials* patriotiques publiés durant la guerre par les deux journaux est donc un récit d'espionnage.

---

<sup>694</sup> Nous choisissons cette appellation, qui contient le terme "feuilleton", car les deux journaux britanniques considérés n'en publient pas.

<sup>695</sup> Il arrive que le sous-genre constituant le second pôle de ce diptyque détermine une ou plusieurs intrigues secondaires non négligeables mais nous nous sommes concentrés sur le sous-genre dominant pour rendre plus clair l'opération de classement et de description des variantes envisagées.

<sup>696</sup> DUVAL Georges, *Tine la dentellière*, in *Le Figaro*, du 10/04/1916 au 17/05/1916.

<sup>697</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, du 14/05/1915 au 16/10/1915.

<sup>698</sup> POUGET Émile, *L'emmuré*, in *L'Humanité*, du 14/08/1916 au 08/12/1916.

<sup>699</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, du 05/01/1915 au 26/02/1915.

<sup>700</sup> HOLT-WHITE W., *The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, du 01/03/1915 au 28/04/1915.

<sup>701</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, du 29/04/1915 au 05/07/1915.

<sup>702</sup> SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, du 20/09/1915 au 25/10/1915.

Les fictions patriotiques d'espionnage du temps de guerre que nous avons rencontrées ont en commun de voir leur intrigue principale construite autour de la lutte menée par des contre-espions, professionnels ou amateurs, ou encore une organisation plus ou moins secrète, pour empêcher des agents de l'Empire allemand ou de l'un de ses alliés d'entrer en possession d'informations, de ressources financières, de positions stratégiques susceptibles de procurer à ce dernier des avantages significatifs contre la France ou la Grande-Bretagne et, plus largement, de faciliter le projet visant à faire de lui la plus grande puissance mondiale. Ces mêmes fictions peuvent être classées en deux sous-groupes selon le contexte chronologique dans lesquelles elles se déroulent, les fictions d'espionnage d'avant-guerre et les fictions d'espionnage de guerre, que nous allons examiner successivement.

#### a. Les fictions patriotiques d'espionnage d'avant-guerre.

Les fictions patriotiques d'espionnage qui se déroulent durant l'avant-guerre ne diffèrent pas de celles que l'on peut lire à la Belle Époque. La défaite de 1870-1871 a été déterminante, en France, dans la naissance du roman d'espionnage, comme l'a très bien montré Paul Bleton<sup>703</sup>, permettant à « [...] une société militairement vaincue de tenter de nouvelles synthèses du héros et de la victime<sup>704</sup>. » Ainsi qu'il l'explique, « la forme primitive du genre non seulement se stabilise autour du thème de l'agression sournoise de l'espionnage allemand à quoi répond le contre-espion amateur mais aussi du thème secondaire de la fragilité du militaire à qui un complément est nécessaire compte tenu de la permanence, voire de l'institutionnalisation de la guerre secrète [...]»<sup>705</sup>.

Dans les fictions d'espionnage d'avant-guerre qui sont publiées entre août 1914 et novembre 1918, les auteurs mobilisent irrémédiablement les mêmes *topoi* narratifs et leurs récits ne sont le plus souvent que des avatars du « roman revancharde » tel que l'a décrit Marc Angenot<sup>706</sup> ou, plus largement, du roman patriotique fin de siècle tel que nous l'avons envisagé<sup>707</sup>. Le personnage de l'espion d'outre-Rhin se joint à celui du soldat prussien victorieux pour incarner le Mal, et le type littéraire qu'il constitue est un moyen commode pour donner une corporéité à l'Empire détesté et fournir au sentiment anti-allemand matière à s'exprimer. On insiste toujours, dans ces romans-feuilletons d'espionnage publiés durant la guerre mais qui se déroulent avant celle-ci, sur la propension naturelle des Allemands à espionner, mais le contexte guerrier permet, à partir d'août

---

<sup>703</sup> BLETON Paul, *La cristallisation de l'ombre. Les origines oubliées du roman d'espionnage sous la III<sup>e</sup> République*, Limoges, PULIM, 2011.

<sup>704</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>705</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>706</sup> ANGENOT Marc, *Le roman populaire...*, *op. cit.*, 1975, p. 89-101.

<sup>707</sup> Voir II., A.

1914 et par référence rétrospective, d'insister sur le thème de la préméditation allemande, l'espionnage devenant en quelque sorte le principal moyen mis en œuvre par l'Empire allemand, dès sa naissance, pour préparer la guerre qu'il mène alors contre la France et la Grande-Bretagne.

Pour n'envisager que quelques exemples, *L'Espionne de Guillaume*<sup>708</sup> d'Arthur Bernède, *L'inexplicable crime*<sup>709</sup> de Paul de Garros et Henri de Montfort, *Le Maître du silence*<sup>710</sup> de Delly ou *Haine éternelle !*<sup>711</sup> de Charles Mérouvel sont de ces fictions patriotiques du temps de guerre fondées pour tout ou en grande partie sur une intrigue d'espionnage se déroulant dans l'avant-guerre. Dans le récit de Bernède, qui est une fiction d'espionnage dans son ensemble, le détective amateur Chantecoq lutte une nouvelle fois<sup>712</sup> contre l'espionne surdouée Emma Lückner assistée du colonel Mickaël von Reitzer et du capitaine Ulrich von Herfeld. Le but de l'espionne allemande est de mettre son pays en position de supériorité face à la France en vue d'une guerre prochaine, et elle cherche tout d'abord à voler la formule d'un nouvel explosif mis au point par le fantastique inventeur français Jean Aubry. Elle ne recule devant rien pour parvenir à ses fins (meurtres, séquestrations, enlèvement, sabotages) mais Chantecoq parvient toujours à déjouer ses plans. Elle décide alors de faire sauter les forts de Verdun mais le plus grand détective du monde la contre une nouvelle fois. Elle est finalement tuée par von Reitzer auquel elle s'est toujours refusée et qui se suicide ensuite. Chez Mérouvel, la première partie de *Haine éternelle !*, roman-feuilleton d'espionnage et d'aventures de guerre, couvre une période d'un peu moins de deux ans entre l'automne 1912 et le déclenchement de la guerre, et met en scène le baron Steinberg, Allemand naturalisé établi depuis 25 ans à Paris, qui a fondé une banque qui l'a rendu millionnaire et l'a introduit dans les hautes sphères. Il est en France pour espionner et exécuter divers travaux pour le compte de l'Empire allemand, le tout dans le but de préparer une invasion prochaine puisque les Allemands envisagent de déclarer la guerre à la France assez rapidement. Mérouvel insiste lourdement sur la préméditation allemande et sur la volonté de l'ennemi héréditaire de préparer au mieux, grâce à l'espionnage notamment, sa victoire sur la France. *Le Maître du silence*, fiction d'espionnage et d'aventures, est originale à plus d'un titre. L'espion allemand Ludwig Martold cherche à tout prix à entrer en possession du fabuleux trésor du Kou-Kou-Noor pour permettre à l'Empire allemand de disposer des ressources nécessaires à la concrétisation de son plan de domination mondiale. Ce trésor est protégé par une société secrète d'origine chinoise, Les Fils du Silence, qui a pour but de lutter contre toute

---

<sup>708</sup> BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, du 22/11/1914 au 24/04/1915.

<sup>709</sup> DE GARROS Paul et DE MONTFORT Henri, *L'inexplicable crime*, in *L'Action française*, du 10/09/1916 au 28//10/1916.

<sup>710</sup> DELLY M., *Le Maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, du 02/11/1917 au 08/03/1918.

<sup>711</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, du 05/09/1915 au 15/01/1916.

<sup>712</sup> C'était déjà le cas dans *Cœur de Française*, publié entre le 14/05/1912 et le 06/10/1912 dans *Le Petit Parisien*.

tentative d'asservissement des peuples et combat depuis quelques années les menées pangermanistes. Cette organisation va faire du jeune Luigi Mancelli, fils du comte italien Gaetano Mancelli dont Martold a causé la mort, son nouveau Maître, un homme capable de paralyser et de rendre muet ses ennemis, après un long apprentissage au cours duquel le Maître en activité forme son successeur. Luigi lutte contre les activités de l'espionnage allemand, se venge de Martold qui l'avait enlevé à ses parents et confié à des Allemands chargés de lui faire oublier son passé en le condamnant à demeurer muet, paralysé et captif dans la caverne où se trouve le trésor qu'il convoitait et, une fois la guerre déclarée, s'engage dans l'aviation française où il se distingue avant de perdre la vue et, donc, une grande partie de sa puissance. Luigi ne peut donc plus être Maître du silence, une grande partie de son pouvoir résidant dans son regard, la secte s'éteint puisqu'elle n'a plus de chef, mais l'ancien Maître se lance dans l'écriture d'un ouvrage destiné à éclairer les générations futures sur les agissements du pangermanisme. Martold se suicide dans la grotte en se fracassant le crâne sur un lingot d'or.

*The Beautiful Spy*, seule fiction d'espionnage identifiée au sein de l'offre de fictions sérielles patriotiques du *Daily Mirror* et du *Daily Express*, se déroule dans l'avant-guerre. Des espions allemands de haut vol, dissimulés sous la couverture que leur procure un *trust* qui domine l'industrie cinématographique britannique, tentent de voler le plan de mobilisation de la force expéditionnaire en finançant un film patriotique nommé *Mobilisé* dans lequel cette force jouerait son propre rôle, film doublé d'une histoire d'amour et destiné, soi-disant, à augmenter l'intérêt du public pour son armée. Max Grossman, le chef de la bande, s'arrange pour convaincre le ministère de la Guerre d'autoriser ce film et utilise ses relations, ses moyens financiers et les atouts physiques d'une actrice qu'il vient de recruter, Liane, dont il fait une espionne, pour obtenir des informations importantes concernant, par exemple, un nouveau navire anti sous-marins ou l'organisation de la défense de Londres en cas d'attaque aérienne par des dirigeables. Liane est en réalité une sorte d'agent de contre-espionnage qui lutte avec son époux et mentor contre les menées de l'Empire allemand, combat qui lui coûte la vie.

Ces fictions d'espionnage du temps de guerre dont l'intrigue se déroule avant le déclenchement du conflit réutilisent des éléments narratifs qui sont présents depuis un certain temps déjà dans la littérature patriotique, surtout française<sup>713</sup>. Les thèmes relatifs au haut degré d'infiltration du pays par des espions d'outre-Rhin qui sont parvenus à s'immiscer jusque dans les plus hautes sphères, à la préméditation d'un conflit destiné à soumettre définitivement les principales puissances européennes grâce à une préparation minutieuse, opérée par des

---

<sup>713</sup> Voir II., A.

envahisseurs sans armes, avant l'invasion armée, au manque de méfiance des Français et des Britanniques, par nature confiants et accueillants, au manque de moyens mis à la disposition de ceux qui luttent contre les espions, sont présents dans ce genre de récits depuis les lendemains de la guerre franco-prussienne en France et surtout à partir des années 1890 en Grande-Bretagne, avec toutefois une intensité supérieure dans le premier pays<sup>714</sup>. On peut toutefois noter que ces *topoi* gagnent en visibilité et surtout en intensité à partir du milieu des années 1900 et surtout des années 1911-1912 à cause des tensions qui minent les relations diplomatiques entre la France, la Grande-Bretagne et l'Empire allemand, les deux premiers pays se rapprochant à partir de 1904 tout en s'éloignant du troisième<sup>715</sup>. Paul Bleton remarque cependant qu'il faut attendre 1912, en France, pour que la fiction d'espionnage entre dans « [...] une nouvelle phase<sup>716</sup> » car depuis la fin des années 1890, elle est surtout « [...] tournée vers l'intérieur<sup>717</sup> », conséquence de l'Affaire Dreyfus, et « [...] n'a qu'assez peu à voir [alors] avec l'actualité diplomatique ou les relations internationales<sup>718</sup>. »

L'écriture et la publication, durant la guerre, de fictions d'espionnage qui se déroulent dans un avant-guerre plus ou moins lointain nous semblent pouvoir s'expliquer par deux motivations au moins. La première motivation, d'ordre idéologique, vise à fournir des explications sur le présent, sur la guerre actuelle et son profil, et à renforcer la haine de l'ennemi : si les premières semaines ont été difficiles et ponctuées d'échecs importants et désastreux sur le plan humain, c'est parce que les mesures adéquates n'ont pas été prises lorsqu'il le fallait pour lutter contre les agents allemands infiltrés et empêcher ainsi la préparation allemande ; si l'espionnage a parfois atteint des proportions exagérées, elle n'était pas que l'expression d'un sentiment paranoïaque ; la haine de l'Allemand, alors soldat armé et envahisseur, peut être nourrie en rappelant que ce n'est pas d'hier que l'Empire d'outre-Rhin attend le bon moment pour porter ses coups de boutoir à la France. Mais l'espion allemand de ces fictions se déroulant dans l'avant-guerre est toujours vaincu, cette victoire préfigurant celle, plus difficile mais certaine, qui sera obtenue sur le soldat allemand durant la guerre. La seconde motivation, d'ordre narratif, est probablement liée à un double mouvement : l'occasion saisie par les auteurs de mobiliser des cadres narratifs déjà connus par eux-mêmes et par les futurs lecteurs de ces fictions, et donc d'écrire facilement ces dernières ; la volonté probable et plus ou moins forte des journaux de publier des récits qui, tout en permettant de mobiliser les esprits des lecteurs en faveur de l'effort de guerre à l'aide du discours patriotique qu'ils distillent, ne les

---

<sup>714</sup> *Ibid.*

<sup>715</sup> Voir II., B.

<sup>716</sup> BLETON Paul, *La cristallisation de l'ombre...*, *op. cit.*, p. 91.

<sup>717</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>718</sup> *Ibid.*

plongent pas dans la guerre. Cette forme de mise à distance disparaît dans le second sous-groupe de fictions patriotiques d'espionnage publiées durant le conflit, celui des récits d'espionnage de guerre.

### **b. Les fictions patriotiques d'espionnage de guerre.**

Les romans-feuilletons patriotiques d'espionnage qui se déroulent durant la guerre<sup>719</sup>, plus nombreux dans notre échantillon de fictions sérielles que les précédents, ne diffèrent véritablement de ces derniers que par des points de détail. Leur contexte temporel, celui du conflit en cours, amène leurs auteurs à opérer de petites variations dans les *fabulae* de leurs récits, la principale étant qu'il n'est alors plus question, pour les espions allemands, de préparer la guerre et l'invasion, mais de tout faire pour faciliter la victoire de l'Empire dans le conflit.

Dans *Le courrier de Washington !...*<sup>720</sup>, roman-cinéma d'espionnage et d'aventures, un espion allemand, Muller, qui dissimule son identité sous celle d'un dénommé Brent, est le chef d'une organisation nommée La Menace Silencieuse et le principal responsable de l'espionnage allemand aux États-Unis. Cette organisation œuvre pour diminuer la puissance de la grande nation américaine et projette de rendre le canal de Panama inutilisable pour empêcher les États-Unis d'intervenir dans la guerre européenne afin de faciliter la victoire de l'Empire allemand. Elle prévoit également de s'emparer des pouvoirs publics dans toutes les grandes villes américaines et de faire des États-Unis une terre allemande. La Menace Silencieuse est mise en échec par Pearl Dare, la fille du colonel Dare, président du Grand Conseil de la Guerre américain et par l'homme qu'elle aime, le capitaine Paine.

Dans *Tête de Boche*<sup>721</sup>, fiction d'espionnage de guerre que l'on peut considérer comme archétypale, Aristide Bruant crée le personnage de l'espion allemand Melchior von Lutzen qui parvient à infiltrer l'armée française sous l'identité du lieutenant Kürcher pour voler des informations ; il est surnommé Tête de Boche par des soldats français. Sa maîtresse est elle aussi une espionne, surnommée Madame Tête de Boche, qui fait succomber à son charme un aviateur français dont elle se sert pour renseigner ses compatriotes sur les mouvements de l'aviation de Compiègne. Le couple d'espions est mis en échec par un petit groupe de soldats français, l'homme étant tué et la femme arrêtée.

Dans *L'infirmière*<sup>722</sup>, roman d'espionnage et sentimental dont l'action se déroule au début de la guerre, le marquis Hector d'Ambly de Lambersac est chargé de démanteler le réseau d'espionnage

---

<sup>719</sup> Rappelons que les deux journaux britanniques considérés par notre étude ne publient pas, durant la guerre, de *serials* qui puissent être considérés comme fictions d'espionnage de guerre.

<sup>720</sup> ALLAIN Marcel, *Le courrier de Washington !...*, in *Le Petit Journal*, du 29/09/1917 au 08/12/1917.

<sup>721</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, du 25/04/1915 au 16/10/1915.

<sup>722</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, du 10/03/1916 au 01/07/1916.

allemand de Paris dirigé par un homme surnommé Le Pacha. Plusieurs années auparavant, le marquis avait décidé de s'éloigner de sa famille pour ne pas la déshonorer car il avait tué un homme par amour pour l'épouse de celui-ci, Rosimonde. Juste avant de mourir, l'homme avait révélé à Hector que Rosimonde était en réalité une espionne professionnelle à la solde de l'Allemagne. Le marquis est amené à croiser Rosimonde à Paris et l'empêche de mener à bien une de ses missions consistant à faire des signaux lumineux depuis un toit afin de déclencher une attaque de *Zeppelins*. Il empêche également une autre espionne du réseau du Pacha, Nagicka, de détruire un pont dans le but d'empêcher le ravitaillement en munitions de Verdun.

Ces trois exemples suffisent<sup>723</sup> à montrer que la guerre n'apporte guère de nouveauté au sous-genre de l'espionnage, au moins en ce qui concerne les fictions sérielles publiées dans les journaux que nous avons étudiés. Le fait de situer leurs récits durant le conflit amène simplement les feuilletonistes à mettre à jour certains éléments narratifs, à les actualiser, ce qui se traduit notamment par des objectifs de l'espionnage ennemi plus fréquemment de nature militaire et par un contre-espionnage, entendu ici au sens large d'agents luttant contre la guerre souterraine menée par l'ennemi, qui est davantage l'œuvre de soldats. Contrairement aux récits d'espionnage d'avant-guerre, ces fictions sont des fictions d'actualité dont la diégèse prend place dans la temporalité de la guerre en cours et, parfois, sur les champs de bataille, comme dans *Présent !*, *Tête de Boche*, *Marjolie*, ou *Chantecoq*.<sup>724</sup> Les personnages de combattants sont plus nombreux et certains auteurs envisagent la vie quotidienne des combattants sur le front de "l'avant" ou des civils sur le front de "l'arrière", confrontant les lecteurs à la mort telle qu'elle peut survenir dans cette guerre, bombardements, assauts meurtriers, décès à la suite de blessures, espions fusillés, civils victimes de violences, etc. Cependant, le phénomène guerrier demeure assez peu présent dans ces fictions et il semble plutôt, étant donné la grande ressemblance de ces fictions d'espionnage de guerre avec celles d'espionnage d'avant-guerre, que les auteurs n'intègrent celui-ci dans les structures narratives de leurs récits que parce qu'il leur permet de les teinter de nouveauté à peu de frais en utilisant avant tout la guerre comme toile de fond, comme cadre spatio-temporel. Nouveaux lieux d'action, nouveaux oripeaux de personnages dont les rôles demeurent inchangés, (espions et contre-espions), nouvelles temporalités, permettent aux auteurs d'accéder à de nouvelles possibilités narratives. En publiant ces fictions sérielles d'espionnage de guerre, les journaux offrent à leurs lecteurs une sorte d'entre-deux, de fiction de transition entre la fiction patriotique de la fin de la Belle-Époque dans laquelle la thématique de l'espionnage allemand permettait de cristalliser le sentiment anti-allemand

---

<sup>723</sup> Pour d'autres exemples, se reporter aux résumés en annexe 6.

<sup>724</sup> Voir résumés de ces fictions en annexe 6.

sur des ressorts anciens à l'efficacité assurée, et les véritables fictions patriotiques d'actualité que sont la fiction d'aventures de guerre ou le feuilleton-témoignage de guerre. Les auteurs de ces récits d'espionnage de guerre ne font pas du conflit en cours le moteur narratif de ces derniers mais utilisent certaines réalités du contexte de guerre pour attiser la haine de l'Allemand.

On retrouve la même dualité entre des récits se déroulant avant la guerre et d'autres se déroulant pendant celle-ci lorsque l'on examine les fictions patriotiques sentimentales publiées, durant le conflit, par les journaux de notre corpus.

### 3. Les fictions patriotiques sentimentales.

Un roman sentimental se définit, selon Ellen Constans, spécialiste du genre, selon « [...] trois invariants [...] globaux. [...] 1. La fable est constituée par une histoire d'amour [...] 2. L'histoire d'amour se développe entre les deux protagonistes immédiatement désignés comme tels [...] ; [...] l'amour [...] est le but de leur quête. [...] 3. Le programme narratif peut [...] - et doit - s'organiser autour de l'aventure amoureuse<sup>725</sup>. »

Les feuilletonistes qui écrivent, durant le conflit, une ou plusieurs fictions patriotiques pour les journaux que nous avons examinés, font fréquemment appel au sous-genre sentimental. Le sous-genre est dominant dans le *Daily Mirror* puisque les quatre fictions du temps de guerre que nous avons identifiées comme patriotiques dans ce *newspaper* sont des récits sentimentaux (*Richard Chatterton, V. C., The White Feather, Invalided Out, Peter Lyster : The Man Who Forgot*) ; dans le *Daily Express*, seul *Afraid !* relève, par contre, de ce sous-genre, soit un *patriotic serial* sur les cinq publiés pendant le conflit. L'offre de romans-feuilletons patriotiques des années de guerre des journaux français examinés est également riche en récits construits sur une intrigue principale de type sentimental avec toutefois, comme pour le sous-genre de l'espionnage, des différences quantitatives marquées entre les journaux : la moitié des fictions patriotiques publiées durant la guerre par *L'Écho de Paris* est ainsi constituée de récits sentimentaux, deux des cinq publiées par *L'Humanité*, 20 ou 25% de celles publiées par *Le Petit Journal* et *Le Petit Parisien*, mais ces derniers sont très minoritaires dans *Le Matin* et *Le Figaro* et absents dans *L'Action française*. Il convient cependant de garder à l'esprit que la quasi-totalité des romans-feuilletons et *serials* patriotiques que nous avons lus, exception faite des feuilletons-témoignages de guerre, comportent une ou plusieurs intrigues amoureuses, et que le sous-genre sentimental constitue souvent le pôle secondaire du

---

<sup>725</sup> CONSTANS Ellen, « *Roman sentimental, roman d'amour : amour... toujours...* », in *Le roman sentimental*, Limoges, P.U.LIM, tome 2, 1991, p. 27-28.

diptyque d'identification sous-générique, conditionnant donc une part non négligeable des structures narratives.

Les fictions sentimentales patriotiques peuvent se dérouler avant le déclenchement du conflit ou pendant celui-ci, ces deux variantes possédant des finalités qui, si elles ne sont guère différentes dans leur objectif premier, entretiennent voire renforcent la haine de l'ennemi allemand, le sont dans leurs modalités.

#### a. Les fictions patriotiques sentimentales d'avant-guerre.

Dans ces récits, peu nombreux dans notre corpus, le discours patriotique se construit à partir de référents qui sont utilisés depuis longtemps pour alimenter le sentiment anti-allemand. Les auteurs se servent des souffrances endurées par un couple à cause d'un personnage d'origine germanique qui perturbe une histoire d'amour simple et innocente entre deux êtres qui apparaissent faits l'un pour l'autre. Dans *Prince d'Allemagne*<sup>726</sup>, fiction sentimentale que Charles Foleÿ situe en 1913, le richissime Ulric, dépouillé de son titre de prince de Souabe et de Silésie par l'empereur Guillaume II, mène une existence d'exil dominée par les excès et la déchéance morale et vit, tel un seigneur féodal, dans le domaine qu'il possède dans la bourgade suisse de Goëls. Il propose à une jeune femme qu'il rencontre à Paris, Claire Sandyer, de l'accompagner à Goëls pour devenir, durant trois mois, demoiselle de compagnie de son épouse Wilda. Claire est fiancée à David Hauberton, un gymnaste sans fortune et elle accepte de suivre Ulric car David va s'absenter pour une tournée de trois mois et car l'argent qu'elle va gagner sera utile au couple. En réalité, le prince allemand a décidé d'utiliser Claire comme appât pour attirer David à Goëls et en faire le gibier d'une chasse à l'homme organisée dans les bois de son domaine. Ulric meurt lors de cette chasse et David obtient, grâce à Wilda, une situation qui lui permet de voir l'avenir sereinement, avec la femme qu'il aime. Dans *La fin d'une walkyrie*<sup>727</sup>, fiction sentimentale de M. Delly dont l'action se déroule essentiellement en 1913 et jusqu'au déclenchement de la guerre même si elle se poursuit jusqu'au printemps 1915, le comte russe Boris Vladimirovitch Vlavesky, capitaine aux Gardes à cheval, tombe amoureux d'Aniouta, la fille d'un de ses cousins décédé dont il accepte la tutelle. Une espionne allemande, Brunhilde de Halweg, s'éprend de lui et, devant le dédain qu'il manifeste face à ses avances, elle décide, outre ses activités d'espionnage, de se venger et de tout faire pour empêcher l'amour entre les deux Russes. Elle décide également de séduire le cousin germain de Boris, Cyrille, qui l'intéresse à cause de sa fortune, et brouille les deux hommes, pourtant très proches l'un de l'autre avant leur

---

<sup>726</sup> FOLEÿ Charles, *Prince d'Allemagne*, in *L'Écho de Paris*, du 06/01/1915 au 04/03/1915.

<sup>727</sup> M. DELLY, *La fin d'une walkyrie*, in *L'Écho de Paris*, du 09/11/1915 au 06/01/1916.

rencontre avec la jeune femme, car Cyrille n'écoute pas les mises en garde de Boris au sujet de l'Allemande, qui parvient à se faire épouser. Elle échoue cependant à séparer Boris et Aniouta qui se marient à la fin du printemps ou au début de l'été 1914. Une fois la guerre déclarée, Boris, qui combat, est blessé en Prusse orientale en février 1915, récupéré par les Allemands et le père de Brunhilde, le baron de Halweg, fait en sorte que sa convalescence se déroule dans l'ambulance qu'il a organisée chez lui et qui est dirigée par sa fille. Celle-ci tente encore de le séduire mais en vain et elle le punit en faisant de son séjour un véritable calvaire. Boris parvient à s'enfuir grâce à Cyrille qui est très malade et retenu chez les Halweg. Brunhilde tue son époux mais Boris tue l'espionne et parvient à regagner les lignes russes où il retrouve Aniouta puis, un mois plus tard, l'enfant qu'elle a mis au monde.

Qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, l'opposant allemand est celui qui, par ses instincts bestiaux, son ambition, sa folie ou son orgueil, empêche une histoire d'amour de se dérouler sans embûches. Parfois, il ne fait que retarder l'accomplissement de cet amour, le compliquer, parfois il est celui à cause duquel ce même amour ne peut trouver une fin heureuse suite à un malheur dont il est le responsable direct. Ces récits ne diffèrent des récits sentimentaux traditionnels que par le discours patriotique qui s'y déploie et qui influence l'ensemble du programme narratif : les opposants, c'est-à-dire les événements ou les personnages qui empêchent les héros d'atteindre le but de leur quête, sont construits en fonction de ce discours et sont donc adaptés à ses objectifs. Comme pour les fictions d'espionnage d'avant-guerre, ces fictions patriotiques sentimentales qui se déroulent avant le conflit constituent un moyen d'entretenir le sentiment anti-allemand sans confronter les lecteurs à la guerre en cours. La figure de l'Allemand ou de l'Allemande qui n'hésite pas à ruiner un bonheur évident pour parvenir à ses fins, quelles qu'elles soient, n'a rien d'original mais elle est dotée d'une efficacité suffisante pour agir sur les esprits, surtout au sein de la part féminine du lectorat des journaux à laquelle les fictions à dominante sentimentale sont prioritairement destinées.

Les fictions patriotiques sentimentales de guerre sont plus diverses et leurs motivations plus complexes.

#### **b. Les fictions patriotiques sentimentales de guerre.**

Les fictions patriotiques sentimentales publiées durant la guerre et qui se déroulent durant celle-ci sont bien plus nombreuses que les précédentes et ne diffèrent de celles-ci que par des variations narratives fondées sur une actualisation des lieux, personnages et événements destinée à les inscrire dans la guerre en cours. Ainsi, l'amoureux et son principal opposant sont-ils fréquemment

soldats, l'amoureuse est-elle souvent infirmière, certaines péripéties se déroulent-elles sur les champs de bataille ou dans les territoires envahis par l'ennemi et les souffrances infligées au(x) couple(s) de héros découlent-elles d'événements directement liés au contexte guerrier comme, par exemple, le viol de l'aimée par un soldat ou un espion ennemi, la mort de l'un des deux amoureux-héros, ou des patriotismes inconciliables. Mais la guerre n'est pas uniquement représentée comme un facteur négatif en ce qui concerne le sentiment amoureux car les auteurs en font parfois une occasion de renforcer un amour naissant ou fragile en permettant aux hommes, par le courage et l'héroïsme dont ils peuvent faire preuve, de racheter des fautes passées et/ou de prouver à la femme qu'ils aiment qu'ils sont dignes d'être aimés.

Dans *Tine la dentellière*<sup>728</sup>, fiction sentimentale et d'espionnage écrite par Georges Duval qui situe son récit dans la ville belge de Malines entre janvier 1914 et les premières semaines de la guerre, un lieutenant allemand sauvage et orgueilleux, Franz Crefeld, viole Tine Mortsel, une jeune dentellière qui vit une idylle pure avec le dentiste Ernst van Dooren et dont le mariage, initialement prévu pour le mois d'août, est retardé à cause de la guerre. Ernst tue Franz au cours d'un duel ; Tine, qui le lendemain du viol n'en avait aucun souvenir, à cause du choc, meurt en quelques jours une fois qu'elle réalise ce qui lui est arrivé. *Confitou*<sup>729</sup> est une fiction sentimentale et d'aventures de guerre particulière à cause de la manière dont Gaston Leroux choisit d'aborder les effets possibles de la guerre sur une relation amoureuse. Si le véritable héros de son roman-feuilleton, dont l'intrigue se déroule entre fin août et début septembre 1914 à Saint-Rémy-en-Valois, est le jeune Confitou qui incarne, malgré ses huit ans, l'archétype du Français patriote, l'auteur s'intéresse aux rapports de ses parents. Pierre Raucoux-Desmares a épousé Freda, une Allemande plus jeune que lui de vingt ans. Si le couple est heureux jusqu'en août 1914, la guerre complique les relations des époux car le patriotisme de l'un se heurte au patriotisme de l'autre. Pierre en vient par exemple à se sentir coupable de vivre avec une Allemande et en vient même à croire que Freda pourrait être une espionne. Freda, de son côté, n'accepte pas que tous ses compatriotes soient mis dans le même panier et assimilés à des assassins à cause des "atrocités" commises par les armées d'outre-Rhin au moment de l'invasion de la Belgique. Lorsque les Allemands arrivent à Saint-Rémy, deux officiers sont de la famille de Freda (frère et cousin) et un lieutenant, von Bohn, un ami du couple. Ce dernier se montre très dur et fait notamment fusiller un adolescent de seize ans sous les yeux de sa mère. Freda essaie de le calmer afin d'éviter à d'autres otages d'être fusillés mais von Bohn n'accepte de les épargner que si celle-ci cède à ses avances ; elle évite le viol de justesse grâce à l'arrivée des troupes françaises, arrivée qui sauve également la vie des otages. Freda assiste à la déroute des troupes

---

<sup>728</sup> DUVAL Georges, *Tine la dentellière*, in *Le Figaro*, du 10/04/1916 au 17/05/1916.

<sup>729</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, du 16/01/1916 au 15/02/1916.

allemandes et, pour sauver son frère et ses compatriotes, tente d'aider ces derniers à fuir la ville grâce à des souterrains. C'est Confitou qui fait échouer la tentative et tue von Bohn. Pierre est fier de l'acte accompli par son fils mais détruit par la trahison de son épouse ; il pense que le suicide est le seul moyen d'expiation la faute qu'il a commise en aimant une femme qui a failli faire courir de tels risques à la France. Confitou empêche le suicide de son père et Freda, tiraillée entre l'amour pour son pays et l'amour pour son époux, quitte Saint-Rémy. Dans *Peter Lyster : The Man Who Forgot*<sup>730</sup>, Ruby M. Ayres s'attarde sur une des façons dont la guerre peut briser un amour : une grave blessure. Nan Marraby s'est fiancée avec Peter Lyster juste avant que celui-ci ne parte pour le front et il est prévu que le mariage entre les deux jeunes gens ait lieu lors du premier retour de Peter en Angleterre. Celui-ci est gravement blessé et s'il se remet rapidement sur le plan physique, le choc très violent qu'il a subi lui a cependant fait perdre la mémoire et il ne sait donc plus qui est Nan ; on recommande à Nan de ne rien dire, de laisser faire le temps, et elle le côtoie donc comme un ami. Si des doutes font se demander à Nan si Peter ne simule pas et si elle cède presque à un certain Sefton, prêteur sur gages qui essaie de profiter de la situation compliquée de la jeune femme, Peter qui apprend la vérité sur sa relation passée avec Nan de la bouche de la meilleure amie de celle-ci, Joan, comprend pourquoi il avait ce sentiment d'avoir connu Nan par le passé et le couple se retrouve.

Dans *Richard Chatterton, V. C.*<sup>731</sup> et *Pour son amour !*<sup>732</sup>, la guerre permet à l'amour d'aboutir et de gagner en intensité. Dans le *serial* de Ruby M. Ayres, fiction sentimentale et d'aventures de guerre, le héros, Richard Chatterton, passe pour un fainéant et un lâche auprès de quelques-uns de ses proches parce qu'il ne se porte pas volontaire pour aller se battre en France. Même sa fiancée, Sonia Markham, est déçue par son attitude et n'envisage plus d'épouser un homme qui ne souhaite pas défendre sa patrie. Montague, le rival en amour de Chatterton, fait son possible pour éloigner la jeune femme de ce dernier en l'accablant et cette dernière rompt son engagement pour se fiancer avec Montague. Richard finit par partir et se comporte en véritable héros sur le front, risquant sa vie pour sauver celle de deux hommes blessés entre les lignes ; il est décoré de la *Victoria Cross* pour sa bravoure. Sonia est fière de lui, lui explique qu'elle s'est tournée vers Montague car elle était déçue et en colère, et lui revient parce qu'il a prouvé qu'il n'est pas un lâche et que, bien plus encore, il est un héros. Le roman-feuilleton de Marcel Allain narre la réhabilitation d'un homme grâce à la guerre. Peu de temps avant celle-ci, un homme devenu criminel par révolte contre la société, Hervé Wiking, vole une jeune femme riche dont il tombe immédiatement amoureux, Germaine Perrier ; celle-ci est aimée par le lieutenant de Thorel. Wiking s'engage volontairement au moment de la déclaration de guerre et se retrouve dans le régiment de de Thorel. Il sauve la vie de celui-ci qui raconte les faits à

---

<sup>730</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, in *Daily Mirror*, du 20/03/1917 au 23/04/1917.

<sup>731</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, du 01/03/1915 au 03/05/1915.

<sup>732</sup> ALLAIN Marcel, *Pour son amour !*, in *Le Petit Journal*, du 29/10/1916 au 28/11/1916.

Germaine ; la jeune femme écrit un mot pour Wiking dans une lettre qu'elle envoie à de Thorel. Hervé ne sait pas que le mot est de Germaine et en réponse, dit qu'il ne mérite pas d'être remercié et confesse ses crimes. Grâce à cette lettre, Germaine réalise que l'homme qui l'a volée et le sauveur ne font qu'un. Plus tard, Wiking risque sa vie pour venir au secours de Germaine et de sa mère. De Thorel lui sauve la vie à son tour et les deux hommes, grièvement blessés, sont emmenés dans une ambulance qui est attaquée par les Allemands ; Hervé protège une nouvelle fois Germaine venue rendre visite aux deux hommes. Deux mois plus tard, de Thorel est mort de la variole noire, Wiking est gravement blessé aux yeux, amputé d'une main, mais il a gagné l'amour de Germaine. La guerre a donc réuni deux êtres que tout opposait et fait de Wiking un homme nouveau, lavé de son passé criminel.

Dans les fictions patriotiques sentimentales de guerre, le conflit est présent mais il ne constitue pas le thème principal. Son utilisation comme cadre spatio-temporel permet toutefois aux feuilletonistes de renouveler partiellement les *scenarii* qu'ils utilisent habituellement dans les récits de ce type. La structuration de ces mêmes *scenarii* n'est pas transformée, ce qui autorise une lecture sans heurts ; les nouveautés narratives et discursives ne bouleversent pas le processus de réception, qui conserve ses repères, favorisant par là même l'appropriation de ces nouveautés. Si tant est que les romans-feuilletons et *serials* sentimentaux s'adressent davantage au lectorat féminin, la fiction patriotique sentimentale de guerre apparaît donc comme une solution commode pour confronter les femmes au phénomène guerrier sans toutefois les heurter de manière trop brutale. La violence de guerre est certes présente dans ces récits (viols, blessures, morts, souffrances morales) mais elle s'exerce souvent à un niveau interpersonnel réduit et elle est maintenue à distance ou abordée de manière assez vague. Il faut noter qu'il existe une différence entre les récits sentimentaux de guerre français et britanniques de notre échantillon d'étude. Dans les seconds, en effet, et surtout dans ceux que publie le *Daily Mirror*, la guerre est rarement abordée dans ses aspects les plus violents et lorsqu'elle l'est, les *serial writers* se contentent de suggérer ou de décrire sans trop de détails précis. La manière dont ce journal caractérise parfois ces *patriotic serials* qui sont des histoires d'amour se déroulant durant la guerre, « romance en khaki<sup>733</sup> », « romance khaki<sup>734</sup> », « [...] une histoire qui a en partie une robe khaki, mais qui n'est en aucun cas un récit de guerre<sup>735</sup> », « [...] la guerre n'est pas le thème de l'histoire<sup>736</sup> », révèle une volonté de n'utiliser le conflit qu'en tant que *background* afin de

---

<sup>733</sup> Annonce de publication de *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 23/02/1915 : « *Romance in khaki* »

<sup>734</sup> *Ibid.*, le 25/02/1915 : « *Khaki Romance* »

<sup>735</sup> *Ibid.* : « [...] *a story which has partly a khaki dress, but is in no sense a war story.* »

<sup>736</sup> Annonce de publication de *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, in *Daily Mirror*, le 20/03/1917 : « [...] *the war is not the topic of the story* »

mettre les lecteurs en contact avec le phénomène guerrier tout en les maintenant à l'écart de ce qu'il a de plus traumatisant. Ces fictions servent à merveille l'objectif prioritaire qui leur est assigné durant la période où elles sont publiées : stimuler les engagements volontaires dans les forces armées<sup>737</sup>. Ignorer les aspects les plus terribles de la guerre, faire du patriotisme le sentiment qui doit primer sur tout autre, insister sur le fait que l'homme digne d'être aimé est un homme qui prouve ou a prouvé son courage, que la femme a un rôle à jouer dans la stimulation des engagements volontaires sont autant de stratégies qui permettent d'orienter en douceur les esprits des lecteurs dans un sens favorable à l'effort de guerre.

La guerre se fait bien plus présente dans les fictions patriotiques d'aventures de guerre. C'est ce sous-genre qui donne naissance à des fictions qui peuvent véritablement être considérées comme des romans-feuilletons de guerre et des *war serials*.

#### **4. Les fictions patriotiques d'aventures de guerre.**

Selon Daniel Compère, une fiction d'aventures peut se définir par « [...] trois caractéristiques : l'exotisme (pour ce qui est du cadre), les rebondissements de l'action (pour ce qui est de l'intrigue) et un personnage qui va courir des dangers<sup>738</sup>. » L'exotisme ne doit pas être uniquement compris dans son sens géographique (contrées sauvages, éloignées, voire inexplorées) ou temporel (projection dans le passé et dans le futur) mais, plus largement, comme le choix de l'auteur de faire se dérouler l'action de son récit dans un cadre inhabituel qui lui offre la possibilité de confronter son ou ses héros à des situations imprévues, des dangers. Et de ce point de vue, la guerre est une forme d'idéal narratif. Les récits patriotiques d'aventures de guerre sont des fictions d'actualité dans lesquelles les principaux protagonistes sont confrontés à des péripéties dont la guerre en cours est la cause directe. Elles sont moins nombreuses, dans notre échantillon de fictions patriotiques, que les fictions d'espionnage ou sentimentales, mais sont toutefois très présentes dans *Le Petit Journal* et constituent la variante patriotique principale dans *Le Matin*, journal dans lequel le sous-genre de l'aventure était déjà dominant dans la rubrique roman-feuilleton durant l'immédiat avant-guerre.

Les feuilletonistes proposent à leurs lecteurs de suivre les aventures d'un héros ou d'un groupe de héros, le plus souvent soldats, aventures qui se déroulent dans les zones de combat et concernent la lutte menée par ces héros pour empêcher les Allemands et leurs alliés de s'imposer

---

<sup>737</sup> Voir II., A.

<sup>738</sup> COMPÈRE Daniel, *Les romans populaires*, op. cit., p. 83.

dans le conflit. La violence de guerre est très présente dans ce type de récits, plus ou moins édulcorée, plus ou moins dramatisée, et constitue un de ses ressorts narratifs principaux. Si les tranchées françaises ou le sol belge sont les espaces que les auteurs mettent le plus souvent en scène avec, dans le cas français, le “poilu” comme héros emblématique, les mers, les océans et les airs ne sont pas négligés pour autant.

Dans *Les Petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*<sup>739</sup>, Arnould Galopin narre les aventures de la 8<sup>ème</sup> compagnie du 596<sup>ème</sup> régiment d’infanterie et plus particulièrement celles d’un groupe de recrues fraîchement arrivées, situant l’action de son récit au printemps 1917, dans les environs de Péronne, avant l’offensive du Chemin des Dames. Dans *Le roi des cuisstots*<sup>740</sup>, roman-feuilleton d’aventures et d’espionnage de guerre, Un poilu (alias Julien Priollet) crée le personnage du “poilu” Paul Rambert, un quincailleur parisien devenu par hasard cuisinier de sa compagnie. On suit les aventures de ce Rambert durant l’été 1915 aussi bien dans les tranchées, face aux soldats allemands, qu’à Paris ou Lille contre les espions Brühl ; son fils Jacques et le manchot Luc l’aideront à mettre fin aux agissements de ces derniers. *La Colonne Infernale*<sup>741</sup> de Gaston Leroux, fiction d’aventures et d’espionnage de guerre dont l’action se déroule essentiellement en Lorraine entre août et septembre 1914, raconte les exploits d’une phalange de héros commandée par Gérard Hanezeau surnommée La Colonne Infernale. Elle est constituée d’hommes d’armes diverses et de francs-tireurs bien décidés à défendre le sol de France, qui mène une guerilla vengeresse contre l’ennemi allemand en se servant des forêts pour se dissimuler et l’attaquer par surprise.

L’élément marin est le cadre principal<sup>742</sup> de deux fictions d’aventures de guerre publiées durant le conflit par les journaux que nous avons étudiés. Dans *Le navire invisible*<sup>743</sup>, roman-feuilleton d’aventures et d’espionnage de guerre écrit par Arnould Galopin, une poignée de marins français fait son possible pour mettre hors d’état de nuire un sous-marin allemand révolutionnaire, La Médusa. Ce dernier est équipé de miroirs de tous les côtés qui reflètent les flots et lui permettent de s’y fondre, ce qui le rend totalement invisible et lui permet d’accomplir ses méfaits sans risquer d’être attaqué. L’essentiel de l’action du *Sous-marin “Le Vengeur”*<sup>744</sup>, roman d’aventures de guerre de Gaston Leroux, se passe à bord de ce submersible commandé par l’étrange capitaine Hyx. Celui-ci est à la tête d’un équipage qui a pris pour nom Les Anges des Eaux et mène de son propre chef une mission destinée à faire payer aux Allemands, avec la même cruauté que celle qu’ils ont montrée, les

---

<sup>739</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, du 17/06/1917 au 04/12/1917.

<sup>740</sup> UN POILU, *Le roi des cuisstots*, in *Le Matin*, du 07/08/1915 au 24/12/1915.

<sup>741</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, du 29/04/1916 au 08/09/1916.

<sup>742</sup> Il est également présent dans d’autres fictions, dans lesquelles il tient une place secondaire, comme *Le nid du pirate* de Maxime Audouin (in *Le Petit Journal*, du 14/02/1917 au 28/05/1917) ou *Le mystère de Ker-Even* de M. Delly (in *L’Écho de Paris*, du 02/10/1916 au 10/01/1917).

<sup>743</sup> GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, du 02/11/1918 au 29/03/1919.

<sup>744</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin “Le Vengeur”*, in *Le Matin*, du 07/09/1917 au 12/02/1918.

crimes et les atrocités dont ils se sont rendus coupables et à venger, ainsi, les victimes, leurs proches et le monde dans son ensemble.

L'élément aérien quant à lui, est relativement peu présent. S'il est utilisé par plusieurs auteurs de fictions patriotiques de toutes variantes pour créer des épisodes particulièrement héroïques dans lesquels ils insistent sur le courage de pilotes qui combattent dans des conditions particulièrement dangereuses, il ne constitue l'environnement narratif central d'aucun roman-feuilleton ou *serial* patriotique publié durant la guerre par les journaux de notre corpus. Dans *Notre terre*<sup>745</sup>, un des héros créés par Lise Pascal, Urbain, est aviateur et trouve la mort au cours d'une mission dans laquelle il est chargé de bombarder un dépôt de munitions. Dans *Chantecoq*, Arthur Bernède embarque son détective-héros en tant que passager dans un avion français qui est mêlé à un combat aérien, mais il fait surtout d'un héros secondaire, Hervé de Montbarey, « l'aviateur masqué », un pilote mystérieux qui s'attaque aux *Zeppelins* et sous-marins allemands à bord d'un hydravion particulièrement efficace mis au point par le savant Jean Aubry. Dans *Les épis verts*<sup>746</sup>, le pilote André Desforêts est contraint de se poser en arrière des lignes suite à une panne de moteur. Comme il est provisoirement sans mécanicien, c'est le sapeur Paul Cervoise, ingénieur dans le civil, qui parvient à réparer l'avion. À peine l'avion est-il réparé que les Allemands donnent l'assaut et attaquent la tranchée ; André décolle et demande à Paul de l'accompagner. Au cours d'un duel aérien, Paul parvient à abattre le pilote allemand et fait donc s'écraser son *Aviatik*. Suite à cet épisode, André demande à son capitaine d'accepter que Paul soit affecté à son appareil et celui-ci devient donc son mécanicien-observateur. Dernier exemple de cette utilisation de la guerre aérienne comme thématique susceptible de mettre en scène le patriotisme et le courage des défenseurs de la patrie, l'utilisation qu'en fait Aristide Bruant dans *Tête de Boche*. L'aviateur surnommé "L'Ecureuil", un ami de Leclerc et Ballot, deux des héros du roman-feuilleton, est séduit et utilisé par une espionne allemande qui se fait appeler Madeleine ; grâce à lui, les mouvements de l'aviation de Compiègne sont connus des Allemands. Le lieutenant de "L'Ecureuil", auquel ce dernier est très lié, est tué pendant une attaque rendue possible grâce aux renseignements obtenus par l'espionne. L'aviateur français veut se suicider pour expier sa faute mais trouve finalement la mort durant une attaque de l'aviation allemande destinée à tuer le généralissime Joffre au cours de laquelle il jette son avion sur un *Taube*.

Nous souhaitons présenter deux fictions patriotiques originales à plus d'un titre, écrites par André Reuzé sous le pseudonyme de Pol Cézembre, et publiées dans *L'Action française* en 1918, "Le

---

<sup>745</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, du 15/06/1915 au 04/09/1915.

<sup>746</sup> ROLLAND Madeleine, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, du 10/07/1915 au 26//08/1915.

*Cormoran*” et *les deux jambes de bois*<sup>747</sup> et *Le “Cormoran” chez les Boches*<sup>748</sup>. Originales parce que “Le Cormoran”, nom donné à l’engin inventé par un des deux héros, Hugues de la Varde, une automobile-avion-sous-marin qui peut se transformer à volonté, amène l’équipe qui l’utilise à lutter contre l’ennemi allemand aussi bien sur terre, sur mer que dans les airs ce qui permet à l’auteur de présenter au public du journal une guerre multidimensionnelle et très dynamique. Originales également car dans le second roman-feuilleton, l’action se situe largement sur le territoire allemand, au contraire de la réalité de la guerre. En effet, les héros décident d’attaquer l’ennemi sur son sol, tout d’abord en détruisant une partie de la flotte allemande stationnée dans l’archipel d’Héligoland puis en s’enfonçant dans les terres pour bombarder villes et campagnes afin de désorganiser l’économie, le tout grâce à des munitions prises dans le plus grand dépôt de bombes et de torpilles d’Allemagne que l’équipe du “Cormoran” occupe avant de le détruire.

Dans tous les récits patriotiques d’aventures de guerre que nous venons de survoler comme dans les autres<sup>749</sup> mais également, parfois, dans des récits appartenant aux autres variantes de la fiction patriotique dans lesquels les héros sont amenés à vivre des aventures de guerre, il est question d’assauts contre l’ennemi, de défenses acharnées contre les attaques de celui-ci, de bombardements, de missions périlleuses, de coups de main audacieux, mais également de tout ce qui fait le quotidien des défenseurs de la nation. Si les feuilletonistes ne dissimulent pas, dans ces récits, les difficultés liées aux conditions météorologiques, à la vie dans les tranchées, évoquent l’omniprésence des risques de blessure et de mort, le tout est enrobé dans un glaçage d’héroïsme épique à visée épictétique destiné avant tout à donner à lire une guerre transformée en une aventure dans laquelle le patriotisme fait ressortir le meilleur de l’homme, notamment son courage et son sens de l’honneur. Ces récits mettent davantage les lecteurs au contact des réalités guerrières, parfois même les plus violentes, mais la guerre représentée demeure une guerre formatée pour servir les impératifs de la mobilisation des esprits du temps de guerre.

Les choses sont différentes dans la dernière variante de la fiction patriotique du temps de guerre que nous souhaitons étudier : le feuilleton-témoignage de guerre.

---

<sup>747</sup> CÉZEMBRE Pol, *Le “Cormoran” et les deux jambes de bois*, in *L’Action française*, du 17/04/1918 au 13/07/1918.

<sup>748</sup> CÉZEMBRE Pol, *Le “Cormoran” chez les Boches*, in *L’Action française*, du 21/09/1918 au 15/12/1918.

<sup>749</sup> Par exemple, *La Mascotte des poilus* d’Arnould Galopin (in *Le Petit Journal*, du 11/02/1916 au 23/09/1916), *Sur les routes sanglantes* de Jules Mary (in *Le Petit Parisien*, du 31/01/1915 au 14/06/1915) ou encore *Le sergent Beulemans* de Jean-François Fonson (in *Le Matin*, du 16/05/1917 au 04/10/1917).

## 5. Le feuilleton-témoignage de guerre.

Cette variante apporte véritablement de la nouveauté au genre “feuilletonesque” durant la période. En effet, comme nous avons essayé de le montrer, les fictions sérielles patriotiques d’espionnage, sentimentales ou d’aventures du temps de guerre sont essentiellement les produits d’une adaptation à l’actualité des sous-genres traditionnels, le contexte guerrier offrant de nouvelles possibilités narratives qui permettent de les dépoussiérer.

Seuls les journaux français de notre corpus publient des feuilletons-témoignages de guerre et la principale nouveauté qu’ils apportent au rez-de-chaussée romanesque tient au fait qu’il l’éloigne de la guerre fictive et le rapprochent de la guerre réelle. Les trois variantes de la fiction sérielle patriotique que nous avons considérées jusqu’ici sont conçues dans l’objectif de procurer au lectorat une lecture de divertissement, c’est-à-dire, pour aller vite, des histoires permettant à celles et ceux qui les lisent de se distraire, de se détourner des réalités du quotidien. Qu’ils soient d’avant-guerre ou de guerre, les récits patriotiques issus de ces variantes publiés durant le conflit ramènent bien évidemment leurs lecteurs à ce quotidien, celui d’une guerre qu’il faut soutenir et gagner, mais comme nous l’avons dit, la guerre qui y est représentée est une guerre modélisée pour servir l’entreprise de mobilisation des esprits. Le feuilleton-témoignage de guerre diffère en ce sens que son but plus ou moins nettement avoué est de coller au vrai, de rendre accessible la réalité de la guerre, et son programme narratif est donc fondamentalement différent. Les lecteurs sont prévenus dès le paratexte qu’ils ont à faire à une écriture inhabituelle de la guerre dans la rubrique de la fiction sérielle, comme le montre l’examen des annonces de publication des fictions patriotiques de cette variante.

Les journaux s’attardent par exemple sur la nature même de ces récits, insistant sur leur caractère testimonial et sur leur proximité avec la réalité de la guerre. Ainsi le roman-feuilleton *La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique sous la botte allemande...*<sup>750</sup>, publié par *L’Action française*, est-il présenté comme les « notes d’un témoin », l’auteure Madeleine Havard de La Montagne, notes relatives à « [...] un séjour de deux années [...] » qu’elle a passé « [...] dans les territoires occupés<sup>751</sup>. » *L’Humanité* dit de *Ma Pièce*<sup>752</sup> du canonnier Paul Lintier, témoignage paru en volume quelques semaines avant que le journal ne le publie en feuilleton entre juin et juillet 1916, que c’est « [...] de l’histoire vécue [...]»<sup>753</sup>, que ce « [...] n’est pas une œuvre d’imagination [mais] un récit [...] fidèle [...], de l’histoire vraie [...] » qui permet de « [...] comprendre toute l’horreur de la

---

<sup>750</sup> HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique sous la botte allemande. Notes d’un témoin (octobre 1914-juillet 1916)*, in *L’Action française*, du 15/04/1917 au 20/05/1917.

<sup>751</sup> Annonce de publication, in *L’Action française*, le 07/04/1917.

<sup>752</sup> LINTIER Paul, *Ma pièce. Souvenirs d’un canonnier (1914)*, in *L’Humanité*, du 12/06/1916 au 20/07/1916.

<sup>753</sup> Annonce de publication, in *L’Humanité*, le 11/06/1916.

guerre [...]»<sup>754</sup>. » *Le Figaro* publie trois fictions sérielles (de plus de dix livraisons) qui relèvent de la forme testimoniale : *Reflets de guerre. Juillet, août, septembre 1914* de Gustave Guiches<sup>755</sup>, *Étapes et batailles. Récits d'un hussard (août-décembre 1914)*<sup>756</sup> de René de Planhol et *Carnet de route (août 1914-janvier 1915)*<sup>757</sup> de Jacques Roujon. Pour ces récits comme pour les autres fictions sérielles publiées par le journal, les annonces sont très lapidaires et ne contiennent guère d'informations. Si l'auteur du premier récit, homme de lettres reconnu, revient sur ses « impressions<sup>758</sup> » et rédige une forme de synthèse de ce que l'intellectuel de 54 ans a pensé durant les trois premiers mois de guerre, en insistant notamment sur la manière dont il a tenté de se rendre utile à la nation sans être combattant, et n'aborde qu'assez peu le fait guerrier, les deux autres sont des récits militaires. René de Planhol, maréchal des logis de hussards, rédige son témoignage de guerre alors qu'il est en convalescence<sup>759</sup> et choisit de revenir sur certains des événements de guerre les plus marquants de la période qu'il couvre (la bataille de Belgique, la retraite, la bataille de la Marne...). Le récit de Jacques Roujon a la forme d'un journal dans lequel l'auteur relate sa guerre presque au jour le jour durant la période comprise entre le 11/08/1914 et le 14/01/1915. Ces deux témoignages sont très différents car si René de Planhol semble souvent assez distant et se contente de considérations générales, Jacques Roujon, à l'inverse, revient très précisément sur ce qu'il a vécu et multiplie les petits détails concernant l'existence quotidienne du soldat.

Les feuilletons-témoignages de guerre sont rares dans notre échantillon de fictions patriotiques et concentrés dans certains journaux. Ainsi, aucun des cinq que nous avons recensés (de plus de dix livraisons) n'est publié par un quotidien à tirage de masse. *L'Humanité* publie un témoignage de guerre de plus de dix livraisons<sup>760</sup>, comme *L'Action française*, et *Le Figaro* trois<sup>761</sup>.

À l'échelle de notre corpus et durant le conflit, l'absence de feuilletons-témoignages de guerre dans les quotidiens à tirage de masse traduit-elle un refus de ces derniers de leur ouvrir leur rez-de-chaussée romanesque ? Est-elle la conséquence de considérations économiques et/ou idéologiques ? Les journaux à grand tirage ont-ils voulu éviter des heurts éventuels avec leurs

<sup>754</sup> *Ibid.*

<sup>755</sup> GUICHES Gustave, *Reflets de guerre. Juillet, août, septembre 1914*, in *Le Figaro*, du 15/02/1915 au 02/03/1915.

<sup>756</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles. Récits d'un hussard*, in *Le Figaro*, du 01/06/1915 au 18/06/1915.

<sup>757</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route (août 1914-janvier 1915)*, in *Le Figaro*, du 21/02/1916 au 03/04/1916.

<sup>758</sup> Annonce de publication, in *Le Figaro*, le 11/02/1915.

<sup>759</sup> Annonce de publication, in *Le Figaro*, le 30/05/1915.

<sup>760</sup> Le journal socialiste publie également deux récits de Jean-Paul Lafitte intitulés *Sur les routes de la guerre*<sup>760</sup> (sept livraisons non numérotées) et *Souvenirs d'un réfugié belge*<sup>760</sup> (neuf livraisons non numérotées) et *Le carnet de guerre d'un infirmier militaire*, récit dominé par l'idéologie pacifiste<sup>760</sup>.

<sup>761</sup> Outre les trois témoignages déjà mentionnés (de plus de dix livraisons), *Le Figaro* publie aussi *La vie et la mort dans les tranchées* (15 octobre 1914-15 janvier 1915)<sup>761</sup> (huit livraisons), « [...] série de lettres de combattants, notes, tableaux et renseignements pris au front [...] »<sup>761</sup> que Félicien Champsaur a fournie au journal et les *Souvenirs de Champagne. Septembre - octobre 1915*<sup>761</sup> (huit livraisons) adressés au *Figaro* par son collaborateur Charles Tardieu.

censeurs, risque que les autres journaux ont accepté de prendre pour des considérations variables, comme par exemple une volonté de se démarquer d'une production romanesque patriotique stéréotypée dans les grands quotidiens "populaires" ? Lorsque nous avons cherché une explication probante, nous avons constaté qu'à l'échelle de notre corpus, la présence de ces feuilletons-témoignages de guerre était inversement proportionnelle au nombre de lecteurs des journaux ; autrement dit, ils sont absents des journaux millionnaires ou tout au moins à très fort tirage (*L'Écho de Paris*) mais présents dans les journaux dont les tirages sont, en moyenne sur la période, quinze à vingt fois inférieurs. Il ne fait aucun doute que la publication et la lecture de récits abordant les réalités de la guerre aient été jugées dangereuses par les autorités de censure car elles risquaient de rendre le consensus en faveur de l'effort de guerre moins évident. Le fait que *Le carnet de guerre d'un infirmier militaire* et *Sur la route de la guerre*, deux témoignages publiés dans *L'Humanité* que nous n'avons pas inclus dans notre échantillon de fictions patriotiques<sup>762</sup>, soient parfois censurés, contrairement aux autres romans-feuilletons patriotiques que nous avons lus, illustre certainement la surveillance plus forte du journal socialiste, mais également, peut-être, l'attention particulière portée par les censeurs de la presse à cette forme testimoniale de la fiction sérielle car ils ont conscience de ses effets potentiels. Dès lors, il est possible que la publication de feuilletons-témoignages de guerre ait été interdite dans les grands journaux "populaires", durant le conflit, mais tolérée dans des journaux comme *L'Humanité*, *Le Figaro* ou *L'Action française* en raison de la relative étroitesse de leur public qui rendait la lecture de ces fictions moins dangereuse pour la réussite de l'entreprise de mobilisation culturelle.

Un examen de l'identité des auteurs des feuilletons-témoignages de guerre conduit à envisager un autre élément important. René Planhol est un « confrère<sup>763</sup> » du *Figaro*, Jacques Roujon un « collaborateur<sup>764</sup> » du même journal, ce qu'est également Gustave Guiches. Madeleine Havard de La Montagne est l'épouse de Robert Havard de La Montagne, directeur d'un hebdomadaire catholique et royaliste à Lille de 1909 à 1914, le *Nord Patriote*, et qui gagne Paris avant que les Allemands ne pénètrent dans la ville ; c'est vraisemblablement à ce moment-là qu'il entre dans l'équipe de *L'Action française*. Les témoignages publiés dans ces deux journaux l'ont peut-être été, donc, parce qu'étant l'œuvre de collaborateurs ou de proches des rédactions, ils ont été faciles à obtenir et probablement bon marché.

---

<sup>762</sup> Le premier parce qu'il s'agit d'un récit pacifiste, le second parce qu'il comporte moins de dix livraisons.

<sup>763</sup> Annonce de publication de *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 30/05/1915.

<sup>764</sup> Annonce de publication de *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 20/02/1916.

L'examen des quatre variantes de la fiction sérielle patriotique du temps de guerre que nous avons mené fait apparaître de manière claire que la guerre ne renouvelle guère les genres du roman-feuilleton et du *serial*. Une fois l'appareil discursif propre à l'idéologie patriotique mis de côté, on s'aperçoit que les feuilletonistes réutilisent les codes et les structures des sous-genres traditionnels, se contentant d'utiliser le réservoir de situations, de décors et de personnages que constitue la guerre pour les actualiser. Seul le feuilleton-témoignage de la guerre en cours apporte de la nouveauté au roman-feuilleton français.

A présent que nous avons examiné le contenu de la rubrique roman-feuilleton et *serial* des journaux de notre corpus durant les années de guerre, nous allons nous intéresser aux auteurs qui signent les fictions qui y sont publiées.

### **III. Feuilletonistes du temps de guerre.**

Nous avons examiné le groupe des feuilletonistes français et britanniques des années de guerre afin de rendre compte, après comparaison avec les données rassemblées pour la période de l'immédiat avant-guerre, des éventuelles modifications induites par le conflit sur les deux profils types que nous avons établis pour la fin de la Belle Époque. Afin d'obtenir, pour ces années qui constituent le cœur de notre réflexion, des résultats à la fois précis et comparables à ceux de la période antérieure, nous avons utilisé, pour construire notre échantillon de feuilletonistes, les mêmes critères de sélection que ceux que nous avons adoptés pour les 31 mois d'avant-guerre, c'est-à-dire que nous avons exclu les auteurs pour lesquels l'écriture de fictions sérielles pour la presse ne constitue pas une activité suivie, ceux sur lesquels nous ne sommes pas parvenus à rassembler suffisamment d'informations pour confirmer une activité régulière de feuilletoniste depuis quelques années avant le déclenchement du conflit, les feuilletonistes décédés avant août 1914 dont des fictions sont publiées durant le conflit et ceux dont les journaux se contentent de débiter les romans en tranches, romans qui n'ont donc pas été produits selon les codes de l'écriture "feuilletonesque".

#### **A. En France.**

Le cadre susmentionné nous a conduit à retenir 36 signatures d'auteurs publiés dans les journaux français de notre corpus entre le 03/08/1914 et le 11/11/1918, auteurs qui sont déjà feuilletonistes ou s'affirment comme tels durant ces 51 mois. Ces 36 signatures renvoient à 35

auteurs différents, les pseudonymes Paul Bertnay et Pierre Borel renvoyant au même auteur (Paul Breynat), tout comme Maxime La Tour et Un poilu (Julien Priollet), tandis que la signature Cyril-Berger est celle du duo composé par les frères Berger ; nous continuons à considérer le pseudonyme Delly comme renvoyant à un auteur unique (Jeanne-Marie)<sup>765</sup>. Etant donné que *Le Figaro* et *L'Écho de Paris* continuent de publier un nombre conséquent de traductions et de romans d'auteurs non feuilletonistes, seul un petit nombre de signatures relevées dans ces deux journaux durant les années de guerre peut être considéré comme renvoyant à des auteurs de fictions sérielles pour la presse. Sur 17 signatures dans le premier journal, une seule, celle de Gyp, renvoie à un feuilletoniste, tandis que sur les 24 signatures qui apparaissent dans le second, six appartiennent à des auteurs réguliers de romans-feuilletons : Charles Foleÿ, M. Delly, Henri Cain, Édouard Adenis<sup>766</sup>, Georges Maldague<sup>767</sup> et Georges Le Faure. *L'Humanité* publie 36 fictions sérielles durant la guerre mais une fois retirés les traductions de romanciers étrangers, les œuvres anciennes publiées sous forme de feuilletons, les auteurs décédés (parfois depuis longtemps) et ceux qui ne sont pas feuilletonistes, il ne reste que trois signatures qu'il est possible d'attribuer à des feuilletonistes : Marie de Besneray, Émile Pouget et le duo Cyril-Berger. *L'Action Française* publie treize romans-feuilletons durant la guerre, mais trois signatures seulement renvoient à des feuilletonistes, Jean Drault, Pol Cézembre et Paul de Garros.

C'est donc dans les trois grands quotidiens d'information à tirage de masse de notre corpus que se trouve l'essentiel de notre échantillon de feuilletonistes français. *Le Petit Journal* publie 25 romans en livraisons durant le conflit dont les signatures permettent d'identifier dix feuilletonistes. *Le Petit Parisien* publie 22 fictions sérielles durant la même période et six de leurs auteurs peuvent être considérés comme feuilletonistes à plein temps. *Le Matin*, enfin, publie 17 romans-feuilletons durant les 51 mois de guerre parmi lesquels six feuilletonistes professionnels sont identifiables.

C'est dans ces trois journaux à grand tirage que la politique feuilletonesque du temps de guerre est la plus ambitieuse, avec notamment un nombre d'inédits sans commune mesure avec celui des quatre autres journaux étudiés, et donc une offre qui nécessite le recours permanent à des auteurs spécialisés dans l'écriture de romans-feuilletons qu'il faut rémunérer à des tarifs élevés. Ces tarifs n'entrent pas dans les logiques économiques des journaux des autres types, soit pour des raisons financières comme c'est le cas de *L'Humanité* qui fait face, en permanence, à des difficultés de trésorerie, soit pour des raisons éditoriales comme c'est le cas du *Figaro* et de *L'Action française*.

---

<sup>765</sup> D'autant que c'est sous la forme M. Delly qu'il apparaît.

<sup>766</sup> Henri Cain et Édouard Adenis sont avant tout des dramaturges et librettistes et il semble qu'à part un roman-feuilleton publié en 1899 dans *Le Matin* et déjà rédigé en commun, ils n'en aient pas écrit d'autres avant *La vivandière*, publiée en 1916. Leur activité de feuilletoniste à compter de ce moment (cinq fictions en quatre ans données à *L'Écho de Paris*) nous a cependant amenés à les inclure dans notre groupe de feuilletonistes réguliers. À noter que *La vivandière* porte le même titre qu'un opéra-comique de Benjamin Godard datant de 1895 dont Henri Cain a écrit le livret.

<sup>767</sup> Cette auteure n'est comptabilisée qu'une fois mais elle est également publiée dans *Le Petit Journal*.

*L'Écho de Paris* occupe une position intermédiaire puisque la manière dont il gère son rez-de-chaussée romanesque évolue durant le conflit et se rapproche de celle que pratiquent les grands journaux "populaires", évolution liée à celle du journal qui devient un quotidien à grand tirage à partir de 1916.

Le premier élément qui apparaît de manière évidente est la grande stabilité de la population des feuilletonistes. La Grande Guerre ne provoque pas de renouvellement des auteurs de romans-feuilletons publiés dans la presse française et une grande partie des noms que l'on rencontre dans les journaux entre le 03/08/1914 et le 11/11/1918 apparaît déjà durant les 31 mois d'avant-guerre ou sont ceux d'auteurs actifs durant la Belle Époque et même, dans certains cas, depuis les années 1880 ou 1870, c'est-à-dire ceux des principaux feuilletonistes maison. Ainsi, au *Petit Journal*, huit des dix feuilletonistes publiés durant les années de guerre sont actifs durant la Belle Époque<sup>768</sup>, et trois ont été publiés durant notre période étalon d'avant-guerre : Pierre Borel / Paul Bertnay, Maxime Audouin et Georges Maldague. Les deux tiers des feuilletonistes publiés durant le conflit sont des "anciens" avec parfois vingt ans et même plus d'activité dans le genre comme Georges Maldague, Jules de Gastyne, Paul Segonzac ou Pierre Borel / Paul Bertnay. Au *Matin*, le constat est du même ordre : les six feuilletonistes professionnels recensés pour la période de guerre sont actifs avant le conflit avec, parfois, une carrière déjà assez longue derrière eux comme c'est le cas de Pierre Decourcelle, Henri Germain, Michel Zévaco et, dans une moindre mesure, de Gaston Leroux. L'absence de renouvellement dans le milieu des feuilletonistes durant la Première Guerre mondiale apparaît de manière plus nette encore dans *Le Petit Parisien* puisque chacun des six auteurs de romans-feuilletons répertoriés est un grand nom de la littérature sérielle de presse de la Belle Époque et même, souvent, des années 1890 et 1880, et ces six feuilletonistes sont publiés par le journal entre le 01/01/1912 et le 02/08/1914 : Arthur Bernède, Jules Mary, Aristide Bruant, Charles Mérouvel, Jacques Brienne et René Vincy.

Même si les choses sont moins flagrantes dans les autres journaux de notre corpus, le constat de non-renouvellement des auteurs publiés est identique. Au *Figaro*, le seul véritable feuilletoniste publié durant la guerre est Gyp, une femme, qui est active depuis trente ans au moins, notamment dans ce journal, même si elle écrit avant tout des romans destinés à la publication en volume. À *L'Écho de Paris*, sur les six noms retenus, deux renvoient à des auteurs actifs à la fin de la Belle Époque (Charles Foleÿ, M. Delly) et deux à des auteurs avec une carrière plus ancienne (Georges Maldague, Georges Le Faure). À *L'Humanité*, des quatre feuilletonistes réguliers identifiés,

---

<sup>768</sup> Paul Segonzac, Maxime Audouin, Pierre Borel / Paul Bertnay, Jules de Gastyne, Georges Maldague, Léon Sazie, Guy de Téramond, Michel Morphy.

Marie de Besneray est celle dont l'activité de feuilletoniste est la plus ancienne même si elle demeure limitée au regard de l'ensemble de son oeuvre, tandis qu'Émile Pouget et le duo Cyril-Berger sont actifs depuis quelques années seulement. À *L'Action française*, Paul de Garros et Jean Drault écrivent des romans-feuilletons depuis une vingtaine d'années tandis que Pol Cézembre semble débiter sa carrière durant le conflit.

Ce phénomène de stagnation de la population des feuilletonistes durant le conflit n'est guère étonnant en tant que tel. Il est déjà perceptible à la Belle Époque puisque, pour l'essentiel, ce sont les mêmes noms que l'on rencontre entre la fin des années 1890 et l'été 1914, et que le contexte de guerre ne peut que l'aggraver. En effet, les hommes jeunes étant mobilisés, et en masse, dès août 1914, il est logique que le renouvellement potentiel du groupe des auteurs de fictions sérielles pour la presse soit retardé. Il est vraisemblable que des auteurs relativement jeunes (moins de quarante ans) qui commencent à acquérir une position dans l'écriture de romans-feuilletons à la fin des années 1900 ou au début des années 1910 voient leur carrière stoppée et leur disponibilité pour les journaux momentanément voire définitivement empêchée. Le cas de Maryo Olivier, auteur sur lequel nous n'avons trouvé aucune information, peut correspondre à cette situation. La carrière de ce feuilletoniste semble en plein envol puisqu'il est publié à trois reprises entre mai 1912 et octobre 1913<sup>769</sup> dans *L'Écho de Paris* après avoir déjà publié une autre fiction dans ce journal, *M<sup>lle</sup> Leplay, institutrice*<sup>770</sup>. Ensuite, on ne trouve plus de fictions portant cette signature dans le journal jusqu'à la fin de l'année 1920, mais un roman publié chez Lemerre en mai 1914, *Le Beau Crime*, publication signalée par *Le Figaro* en date du 18 mai de la même année, montre une activité d'écriture juste avant le déclenchement du conflit. Peut-être cette signature n'est-elle qu'un pseudonyme que l'auteur(e) a choisi de ne plus utiliser ? Peut-être que cet auteur, qu'il utilise ou non un pseudonyme, a-t-il choisi d'arrêter d'écrire, est-il décédé au début de l'année 1914, mais peut-être, aussi, a-t-il été mobilisé ? Peut-être est-il mort sur le champ de bataille ou peut-être le coup d'arrêt mis à sa carrière s'est-il prolongé dans l'après guerre ? Peut-être que le choc des années de conflit a-t-il mis définitivement fin à toute volonté d'écriture ? Nous avons tenté de rassembler des informations concernant les feuilletonistes les plus jeunes qui sont actifs durant les années de guerre afin d'expliquer leur non-mobilisation<sup>771</sup> mais il n'y a que le cas de Marcel Allain que nous avons pu éclairer. Âgé de 29 ans en août 1914, il est versé dans le service auxiliaire en tant que conducteur d'automobile « [...] jusqu'à ce qu'il soit rendu, en 1916, à la vie civile et au *Petit Journal* [...] »<sup>772</sup> »

---

<sup>769</sup> *Jeunesse*, du 17/05/1912 au 24/06/1912 ; *Ses yeux*, du 05/01/1913 au 20/02/1913 ; *On marie...*, du 14/09/1913 au 26/10/1913

<sup>770</sup> Annonce de publication de *Jeunesse*, in *L'Écho de Paris*, le 10/05/1912.

<sup>771</sup> Jean de La Hire a 36 ans en 1914, Julien Priollet (Un poilu/Maxime La Tour) 35 ans et Marcel Allain 29 ans à cette même date. Tous trois auraient donc pu être mobilisés dès août 1914 avec les classes 1896 à 1914, c'est-à-dire avec des hommes âgés de 19 à 38 ans.

signant alors, à la fin de la même année, un court roman-feuilleton patriotique, *Pour son amour !*<sup>773</sup> puis trois adaptations de romans-cinéma<sup>774</sup>, le tout pour ce même journal.

La moyenne d'âge des feuilletonistes français publiés durant la guerre dans les journaux de notre corpus est de 54 ans environ en 1916<sup>775</sup> ; elle diminue donc légèrement par rapport à la moyenne d'âge de notre échantillon d'auteurs de l'immédiat avant-guerre qui est d'un peu plus de 53 ans en 1912. En effet, la moyenne d'âge de notre population d'auteurs du temps de guerre devrait être d'un peu plus de 57 ans en 1916 si elle n'avait pas évolué à la baisse durant les quatre ans ; les trois années de moins dénotent donc un léger rajeunissement du groupe des feuilletonistes durant le conflit. La proportion d'auteurs âgés de plus de 50 ans (19 sur 30, soit les deux tiers de l'échantillon renseigné) est équivalente à celle que nous avons établie pour notre période étalon d'avant-guerre et la petite baisse de l'âge moyen que nous venons d'évoquer s'explique donc par des changements dans les classes d'âge extrêmes : de jeunes auteurs apparaissent comme Marcel Allain ou Pol Cézembre (âgés tous deux de 31 ans en 1916) alors que des feuilletonistes âgés qui étaient publiés dans l'immédiat avant-guerre ne le sont plus, tout au moins dans ces journaux, comme Georges Ohnet, Maxime Villemer et Allix Dalmont (respectivement 68, 75 et 65 ans en 1916).

Le fait que les femmes n'acquièrent pas une place plus importante au sein du groupe des feuilletonistes de presse est plus surprenant que la stagnation globale de ce groupe, même si, d'une certaine façon, cette dernière en est la cause directe. Ces dernières étaient six dans notre échantillon d'auteurs des 31 mois avant-guerre<sup>776</sup> et représentaient un peu moins de 20% de notre échantillon d'analyse ; durant les années de guerre, sur les 35 feuilletonistes réguliers que nous avons identifiés, quatre femmes seulement ont été recensées : Georges Maldague, Gyp, Marie de Besneray et M. Delly. Il ne nous a pas semblé opportun de considérer Marcelle Adam<sup>777</sup> et Lise Pascal<sup>778</sup> comme des feuilletonistes, la première car elle est une femme de lettres dans la carrière de laquelle l'écriture de romans-feuilletons n'occupe qu'une place très réduite, la seconde car elle semble débiter sa carrière durant la guerre, éléments qui les opposent aux quatre auteures précédemment citées. La proportion de femmes tombe donc à un peu plus de 10% de notre échantillon du temps de guerre, mais outre ce chiffre, deux autres éléments tendent à rendre la place des femmes feuilletonistes

---

<sup>772</sup> KALIFA Dominique, « *Guerre, feuilleton, presse, 1913-1920* », in, *op. cit.*, p. 135.

<sup>773</sup> *Pour son amour !*, in *Le Petit Journal*, du 29/10/1916 au 28/11/1916.

<sup>774</sup> *Le courrier de Washington !...*, du 29/09/1917 au 08/12/1917 ; *Fauvette !*, du 19/04/1918 au 23/05/1918 ; *Cœur d'héroïne*, du 08/06/1918 au 23/08/1918.

<sup>775</sup> La date de naissance a été trouvée pour 29 des 35 feuilletonistes identifiés.

<sup>776</sup> Delly, Ely Montclerc, Georges Maldague, Gyp, Maxime Villemer et Trilby.

<sup>777</sup> *Dans l'ombre d'une femme* de Marcelle Adam est publié dans *Le Matin* du 21/10/1916 au 03/11/1916 mais nous n'avons trouvé aucune trace d'un roman-feuilleton écrit précédemment. Une autre fiction sérielle de cette auteure, *Jim et Jo*, est publiée par le même quotidien entre le 21/03/1919 et le 16/04/1919.

<sup>778</sup> *Notre terre* de Lise Pascal est publié dans *Le Petit Parisien* du 15/06/1915 au 04/09/1915 mais nous n'avons trouvé aucune trace d'un roman-feuilleton écrit précédemment. Il semblerait que Lise Pascal soit l'épouse de Jules de Gastyne.

encore moins visible, dans les journaux français étudiés, durant le conflit. Tout d'abord, quelques grands noms actifs avant le conflit disparaissent durant celui-ci : Ely Montclerc qui décède en 1917, Maxime Villemer et Trilby. La seconde donne deux très longs romans-feuilletons au *Petit Journal* durant les 31 mois avant-guerre<sup>779</sup>, tandis que la première lui en donne trois, très longs eux aussi<sup>780</sup> ; Trilby, pour sa part, est publiée à trois reprises par *L'Écho de Paris* durant la même période<sup>781</sup>. Ensuite, les six feuilletonistes féminins de notre période étalon d'avant-guerre totalisent quatorze romans-feuilletons publiés sur 31 mois dans les sept journaux étudiés, alors que les quatre feuilletonistes féminins du temps de guerre n'en totalisent plus que neuf sur les 51 mois de conflit, ce qui diminue leur visibilité dans l'ensemble de l'offre de fictions sérielles des mêmes journaux durant cette période. Un seul des 25 romans-feuilletons<sup>782</sup> dont *Le Petit Journal* débute la publication entre le 03/08/1914 et le 11/11/1918 est écrit par une femme, *Les chevaliers de l'amour* de Georges Maldague<sup>783</sup>, deux des 36 de *L'Humanité*, *L'enfant de la guerre* et *La filleule de la reine* de Marie de Besneray<sup>784</sup>, un seul des 17 du *Figaro*, *Souricette* de Gyp<sup>785</sup>, cinq des 31 de *L'Écho de Paris*, quatre écrits par M. Delly<sup>786</sup> et un par Georges Maldague<sup>787</sup> ; aucun de ceux publiés par *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *L'Action française* sur la même période. Les journaux considérés révèlent que l'écriture de romans-feuilletons devient donc une activité encore plus masculine en France, durant la Grande Guerre, qu'elle ne l'était à la fin de la Belle Époque.

Les quinze feuilletonistes<sup>788</sup> travaillant régulièrement pour la presse qui n'étaient pas publiés durant les 31 mois avant le déclenchement du conflit dans les sept journaux considérés<sup>789</sup> et qui s'ajoutent à ceux qui l'étaient et le sont toujours durant les années de guerre, ne changent pas le profil sociologique du feuilletoniste français que nous avons établi pour la fin de la Belle Époque. En

<sup>779</sup> *Mirka-la-Brune*, du 07/03/1912 au 15/08/1912, 162 livraisons ; *Une fille du peuple*, du 09/10/1913 au 01/04/1914, 175 livraisons. Ces deux romans-feuilletons appartiennent à une série nommée *Les détresses de la vie*.

<sup>780</sup> *La fille de Judas*, du 28/04/1912 au 18/09/1912, 143 livraisons ; *Nini Soleil*, du 08/06/1913 au 21/10/1913, 135 livraisons ; *La figure de cire*, du 16/07/1914 au 08/03/1915, 151 livraisons.

<sup>781</sup> *Amoureuse espérance*, du 29/08/1912 au 21/10/1912 ; *Arlette (Jeune fille moderne)*, du 09/05/1913 au 29/06/1913 ; *Le droit d'aimer*, du 08/02/1914 au 28/03/1914.

<sup>782</sup> De plus de dix livraisons.

<sup>783</sup> *Les chevaliers de l'amour*, du 07/10/1915 au 13/02/1916.

<sup>784</sup> *L'enfant de la guerre*, du 03/12/1915 au 29/01/1916 et *La filleule de la reine*, du 09/12/1916 au 11/04/1917.

<sup>785</sup> *Souricette*, du 31/08/1916 au 02/10/1916.

<sup>786</sup> *La fin d'une walkyrie*, du 09/11/1915 au 06/01/1916 ; *Le mystère de Ker-Even*, du 02/10/1916 au 10/01/1917 ; *Le maître du silence*, du 02/11/1917 au 08/03/1918 ; *La petite chanoinesse*, du 07/06/1918 au 27/07/1918.

<sup>787</sup> *Le hussard de la mort*, du 03/04/1917 au 20/05/1917.

<sup>788</sup> Paul Segonzac, Arnould Galopin, Marcel Allain, Jules de Gastyne, Guy de Téramond, Michel Morphy, Pierre Decourcelle, Jean Drault, Paul de Garros, Pol Cézembre, Marie de Besneray, Henri Cain, Édouard Adenis, Georges Le Faure, Émile Pouget.

<sup>789</sup> Notons toutefois que *L'Humanité* a publié un court récit de Marie de Besneray en juillet 1913 mais étant donné qu'il comporte moins de dix livraisons (sept) nous ne l'avons pas pris en compte.

effet, les éléments biographiques des quatorze pour lesquels nous sommes parvenus à rassembler quelques informations ne modifient pas fondamentalement les conclusions que nous avons proposées pour la période précédente. Nous avons déterminé l'activité professionnelle du père pour six des quinze auteurs : il s'agit d'un métier artistique (sculpteur<sup>790</sup>, librettiste<sup>791</sup>, dramaturge<sup>792</sup>) ou intellectuel (instituteur<sup>793</sup>, avocat<sup>794</sup>), et le père de Paul de Garros était un aristocrate ; ces feuilletonistes sont donc essentiellement issus de la bourgeoisie moyenne comme une bonne part des feuilletonistes de notre échantillon de la fin de la Belle Époque. Pour les quatorze de ces quinze auteurs dont nous avons déterminé le métier exercé avant le passage à l'écriture romanesque et parfois poursuivi, dix sont passés par le journalisme<sup>795</sup>, proportion qui confirme le rôle de passerelle et l'aspect formateur de cette profession dans la carrière des feuilletonistes. Un nombre assez faible d'auteurs de notre échantillon des 31 mois d'avant-guerre était né dans la capitale, mais en ce qui concerne les 15 feuilletonistes qui nous intéressent ici, sept et peut-être même huit<sup>796</sup> sont nés à Paris soit une moitié d'entre eux. Ces sept auteurs nés à Paris ont une moyenne d'âge en 1916 d'environ 51 ans, soit une moyenne légèrement inférieure à celle des feuilletonistes du temps de guerre et à celle des feuilletonistes de notre période étalon d'avant-guerre. Deux d'entre eux en sont au début de leur carrière, Marcel Allain et Guy de Téraumont, et symbolisent la nouvelle génération de feuilletonistes, celle qui prendra la relève, après la guerre, de ceux qui ont dominé la période 1880-1914. Ce ratio de naissances parisiennes nous paraît trop important pour n'être qu'un hasard lié à l'échantillon, et il est donc possible que cette génération qui dominera les décennies 1920-1930, et parfois même les années 1940 et 1950, soit largement née dans la capitale du pays. En ce qui concerne l'utilisation du pseudonymat chez les 15 auteurs, huit signatures sont des pseudonymes<sup>797</sup>, soit un ratio comparable à celui que nous avons établi lors de l'analyse du groupe de feuilletonistes de la période des 31 mois avant-guerre.

La guerre, qui change parfois radicalement la vie quotidienne des journaux français, n'a donc pas d'effets importants sur la population des feuilletonistes, amplifiant la situation déjà dominante à la fin de la Belle Époque, c'est-à-dire une prépondérance des auteurs à succès et notamment des auteurs maison au sein d'équipes dans lesquelles les femmes occupent une place limitée. Si la guerre

---

<sup>790</sup> Henri Cain.

<sup>791</sup> Édouard Adenis.

<sup>792</sup> Pierre Decourcelle.

<sup>793</sup> Arnould Galopin.

<sup>794</sup> Marcel Allain

<sup>795</sup> Arnould Galopin, Jules de Gastyne, Michel Morphy, Pierre Decourcelle, Pol Cézembre, Georges Le Faure, Jean Drault, Paul de Garros, Marie de Besneray (critique) et Émile Pouget.

<sup>796</sup> Nous n'avons pu déterminer le lieu de naissance de Paul Segonzac.

<sup>797</sup> Voir tableau des auteurs en annexe 4.

prive vraisemblablement les journaux des auteurs les plus jeunes, il est toutefois probable que les rédactions, et en premier lieu celles des journaux millionnaires, n'aient pas fait appel, de toute façon, à des feuilletonistes débutants. En effet, elles ont plus que jamais besoin, en ces années de hausse des tirages (au moins jusqu'au printemps 1917) d'une offre de fictions sérielles en mesure de fidéliser le lectorat nouvellement acquis et d'aider à conserver les lecteurs habituels ; d'une certaine manière, le roman-feuilleton devient une matière critique. La moindre disponibilité masculine causée par la mobilisation ne permet pas aux femmes d'acquérir davantage d'importance dans la production de fictions sérielles pour la presse et l'écriture de romans-feuilletons devient, au contraire, une activité encore plus masculine que dans les années précédant le déclenchement de la guerre, le repli sur les feuilletonistes maison ayant pour conséquence de réduire encore un peu plus l'espace accordé aux plumes féminines dans le rez-de-chaussée romanesque.

## **B. En Grande-Bretagne.**

L'analyse des trois grands *popular papers* de notre corpus de presse donne des résultats qui, pour certains, vont dans le sens de ce que nous avons constaté dans les journaux à tirage de masse français que nous avons étudiés<sup>798</sup>, mais d'autres s'en éloignent.

On constate en premier lieu une forme de concentration sur un petit nombre d'auteurs dans le *Daily Mirror* et, dans une moindre mesure, dans le *Daily Mail*. Dans le premier journal, plus des deux tiers des *serials* publiés entre le 04/08/1914 et le 11/11/1918 (24 sur 34) ont été écrits par trois auteurs : sept par Mark Allerton, douze par Ruby M. Ayres et cinq par Meta Simmins. Ces trois *serial writers* sont probablement de nouveaux arrivants au *Daily Mirror* puisqu'on ne trouve aucune fiction due à leur plume publiée dans ce journal en 1912 et 1913 alors qu'ils sont publiés à la suite l'un de l'autre entre le 1<sup>er</sup> juin et le 02/11/1914<sup>799</sup>. Ayres et Simmins ont déjà écrit des *serials* pour d'autres journaux auparavant, au moins pour le *Daily Express* pour la première<sup>800</sup> et pour le *Daily Mail* pour la seconde<sup>801</sup>. Au *Daily Mail*, sur les dix *serials* publiés durant la période de guerre, quatre sont signés par Heath Hosken sous ses deux signatures habituelles : deux en duo avec son épouse Coralie Stanton<sup>802</sup> et deux en solo publiés sous son pseudonyme Pierre Costello<sup>803</sup>. Si l'on ajoute à ces quatre

---

<sup>798</sup> Rappelons que la dimension comparative de notre étude concerne uniquement la presse à grand tirage.

<sup>799</sup> AYRES Ruby M., *The Ring That Fettered Her*, du 01/06/1914 au 17/07/1914 ; SIMMINS Meta, *Pamela Chestwynd*, du 17/07/1914 au 03/08/1914 ; AYRES Ruby M., *The Influence of a Girl*, du 03/08/1914 au 21/09/1914 ; ALLERTON Mark, *Robert Heriot, M.P.*, du 21/09/1914 au 02/11/1914. Un autre *serial* d'Ayres et un autre de Simmins suivent ce qui fait que les trois auteurs mobilisent la rubrique serial du 01/06/1914 au 18/01/1915.

<sup>800</sup> AYRES Ruby M., *The Uphill Road*, in *Daily Express*, du 06/09/1912 au 17/10/1912.

<sup>801</sup> SIMMINS Meta, *Love by Proxy*, in *Daily Mail*, du 04/07/1913 au 11/09/1913.

<sup>802</sup> HOSKEN Heath et STANTON Coralie, *A Very Bad Woman*, du 28/09/1914 au 11/01/1914 et *The Man Who Came Back*, du 03/04/1916 au 31/08/1916. Coralie Stanton est le pseudonyme d'Alice Cecil Seymour Hosken.

*serials* les deux signés par S. Gurney Carlisle<sup>804</sup>, ces deux auteurs signent donc six des dix fictions sérielles publiées, soit plus de la moitié. Au *Daily Mirror*, et contrairement à ce qui se passe dans les grands journaux d'information "populaires" français, ce ne sont donc pas des auteurs maison déjà amplement publiés avant-guerre qui deviennent les piliers de la rubrique *serial*. Au *Daily Mail*, c'est un auteur maison, Heath Hosken/Pierre Costello qui domine la rubrique durant le temps de guerre, cette domination ne faisant que prolonger la situation antérieure puisque ce *serial writer* était déjà, avec quatre fictions publiées sous ses deux signatures entre le 18/07/1912 et le 01/08/1914, dont deux avec son épouse Coralie Stanton, le feuilletoniste phare du journal, et ce depuis quelques années comme le prouvent les dépouillements effectués par Richard Simms<sup>805</sup>.

Le groupe des feuilletonistes du *Daily Express* se caractérise, comme durant les 31 mois d'avant-guerre, par une grande variété. Sur les huit *serials* publiés durant le conflit, un n'est pas signé tandis que les sept autres sont écrits par sept auteurs différents. De plus, aucun de ces sept auteurs n'a été publié dans le journal durant les deux années et demie avant le déclenchement de la guerre.

Si l'on ne prend en compte que les feuilletonistes qu'il est possible de qualifier de professionnels au vu de l'activité d'auteur sériel qu'ils manifestent depuis quelques années ou de celle qu'ils/elles développent à partir du déclenchement du conflit, les 30 signatures relevées dans les trois journaux permettent de constituer un échantillon de treize *serial writers* du temps de guerre<sup>806</sup>. Nous sommes parvenus à trouver la date de naissance de l'ensemble de ces auteurs et leur moyenne d'âge en 1916 est de 38 ans environ ; cette moyenne est inférieure de 6 ans à celle qu'on aurait constaté si l'échantillon de *serial writers* de l'immédiat avant-guerre n'avait pas évolué (quarante ans en 1912 donc 44 en 1916), ce qui suppose donc un rajeunissement notable entre les deux dates retenues, mais surtout elle est inférieure de 18 ans, à la même date, à celle des feuilletonistes français du temps de guerre identifiés dans les trois journaux à tirage de masse français<sup>807</sup> ; l'écart est donc très important entre les deux populations de feuilletonistes, comme c'était déjà le cas à la fin de la Belle Époque. Aucun des treize *serial writers* du temps de guerre n'a plus de cinquante ans et trois seulement ont plus de 40 ans, Heath Hosken, Henry Farmer et Arthur Applin. Il n'y a donc pas de feuilletoniste âgé dans les trois journaux anglais considérés,

---

<sup>803</sup> COSTELLO Pierre, *The Barometer*, du 11/03/1915 au 16/06/1915 et *The Paper Wife*, du 15/01/1917 au 14/03/1917.

<sup>804</sup> GURNEY CARLISLE S., *The Forgivable Sin*, du 12/01/1915 au 10/03/1915 et *Another Name for Love*, du 01/09/1916 au 21/11/1916. Nous n'avons trouvé aucun renseignement biographique précis sur cet auteur.

<sup>805</sup> <http://dailymailfictionindex.atwebpages.com/>

<sup>806</sup> Ruby M. Ayres, Mark Allerton, Meta Simmins, Alexander Crawford, Berta Ruck, May Christie, W. Holt-White, Coralie Stanton, Heath Hosken, Elizabeth York Miller, Arthur Applin, Henry Farmer, Andrew Soutar.

<sup>807</sup> Nous ne considérons ici que les 21 feuilletonistes professionnels identifiés, durant la guerre, dans *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal* et *Le Matin*, puisque nous comparons les journaux à grand tirage des deux pays entre eux et qu'à cette date, *L'Écho de Paris* n'en est pas encore un. Nous avons trouvé la date de naissance de 18 d'entre eux (manquent celles de Paul Segonzac, Jacques Brienne et René Vincy) ce qui nous a permis d'établir une moyenne d'âge de 56 ans et demi.

contrairement à ce que nous avons constaté dans les trois grands journaux “populaires” français, ce qui peut en partie s’expliquer par la jeunesse des premiers, le plus ancien, le *Daily Mail* ayant tout juste vingt ans en 1916. Il est également possible que l’absence de conscription en Grande-Bretagne avant le début de l’année 1916 ait favorisé le maintien des jeunes auteurs au sein des équipes de presse.

Autre différence importante avec les journaux d’information à grand tirage français : la place occupée par les feuilletonistes féminins. Durant notre période étalon d’avant-guerre, nous avons observé que leur présence était plus importante dans les trois *popular papers* britanniques que dans leurs équivalents français, ce qui demeure vrai pendant le conflit. Deux des cinq *serial writers* professionnels que nous avons identifiés au *Daily Mail*, sont des femmes, Elizabeth York Miller et Coralie Stanton, qui signent trois des dix *serials* que le journal publie durant la guerre. Le *Daily Express* ne publie, durant la guerre, qu’un auteur possédant une activité un tant soit peu régulière dans l’écriture de fictions sérielles, W. Holt White, mais si l’on prend en compte les huit *serials* publiés, trois signatures renvoient à des hommes, un à un auteur dont nous n’avons pu déterminer le sexe (J. C. Bridges), trois à des femmes (Laurette Aldous, Hylda M. Robins et Patricia Bantry) et un *serial* n’est pas signé. Si les femmes représentaient déjà une part importante des feuilletonistes publiés par le *Daily Mirror* durant les 31 mois avant-guerre, conséquence possible du public visé en première intention par ce journal, on change d’échelle dès les débuts du conflit et les femmes acquièrent, dans la rubrique *serial*, une place exceptionnelle. Ruby M. Ayres, Meta Simmins, Berta Ruck et May Christie, quatre des sept feuilletonistes professionnels que nous avons identifiés dans ce journal pour la période de guerre, signent 19 des 34 *serials* publiés par ce dernier durant la Grande Guerre, Ruby M. Ayres en signant douze à elle seule, soit un rythme moyen d’un *serial* publié tous les quatre mois environ. Si l’on ajoute à ces quatre noms, les autres auteurs féminins que publie le journal, auteurs que nous avons choisi de ne pas considérer comme feuilletonistes étant donné l’absence d’informations précises les concernant, le nombre de *serials* écrits par des femmes se monte à 22. Cette surreprésentation des feuilletonistes féminins n’est pas évidente à expliquer. Elle ne semble pas liée à l’installation de la conscription et donc à une moindre activité d’auteurs mobilisés, puisqu’entre le 04/08/1914 et le 31/01/1916, Ruby M. Ayres et Meta Simmins signent déjà sept des douze *serials* publiés par le journal à elles deux. Il est donc probable que la place importante des femmes en ce qui concerne le *serial* relève d’une décision du journal. Nous avons déjà souligné l’identité féminine du *Daily Mirror*, très nette lors de sa création et que l’on retrouve, dans l’immédiat avant-guerre, au travers de la place des femmes feuilletonistes (Elizabeth York Miller, Coralie Stanton notamment) ou de la domination des fictions du sous-genre sentimental ; en ce sens, le conflit ne fait qu’accentuer une tendance antérieure. Le *Daily Mirror* est le seul des trois journaux

britanniques étudiés à publier des *serials* durant toute la guerre et il se peut que ce choix explique en très grande partie la place importante des femmes dans le *serial*. Si l'on accepte le principe que ce journal s'adresse avant tout aux femmes tout au long des 51 mois de guerre, sa rédaction a peut-être choisi de privilégier une forme de communication inter-générique, demandant à quelques femmes de s'adresser à ses lectrices avec, il nous semble, deux objectifs distincts et qui se succèdent. Avant l'instauration de la conscription, le journal tente surtout, à l'aide notamment de *serials* patriotiques sentimentaux<sup>808</sup> ou comportant des "relents" patriotiques<sup>809</sup>, d'inciter les femmes à faire leur possible pour encourager les hommes à s'engager et donc à partir faire leur devoir en se battant pour leur patrie. Après l'instauration de la conscription au début de l'année 1916, les besoins en combattants du pays étant globalement satisfaits par le nouveau système, l'objectif de la fiction sérielle devient alors essentiellement de divertir les femmes, de les aider à supporter le quotidien, et le journal propose surtout des fictions sentimentales traditionnelles<sup>810</sup>. Dans les deux cas, la rédaction du journal a dû penser que des auteurs féminins étaient les plus à même de remplir les objectifs fixés.

Des treize *serial writers* professionnels publiés dans les trois journaux à partir du 04/08/1914 que nous avons retenus, six<sup>811</sup> ne l'étaient pas durant les 31 mois avant le déclenchement du conflit. Les grandes lignes de leur profil moyen ne diffèrent pas de celui que nous avons établi pour les auteurs de notre période étalon d'avant-guerre. Les quatre pour lesquels nous avons trouvé des informations concernant l'origine sociale appartiennent à un milieu plutôt aisé : Mark Allerton a fait des études de droit, le père de May Christie était médecin, celui de Berta Ruck officier (lieutenant) et celui de W. Holt-White architecte. Les six feuilletonistes sont nés hors de la capitale, les deux femmes hors de Grande-Bretagne, Berta Ruck aux Indes et May Christie en Chine, et sont légèrement plus jeunes que l'échantillon d'auteurs du temps de guerre, 36 ans contre 38. Des quatre hommes, un est journaliste (W. Holt-White) et un avocat (Mark Allerton). Trois sur les six utilisent un pseudonyme, William Ernest Cameron qui signe Mark Allerton, Edward Stagg qui signe Andrew Soutar et Berta Onions qui signe Berta Ruck, son nom de jeune fille.

La différence la plus significative entre les deux populations de feuilletonistes que nous venons d'étudier durant les années de guerre concerne sans aucun doute la place des femmes. Déjà

---

<sup>808</sup> AYRES Ruby M. *Richard Chatterton, V.C.*, du 01/03/1915 au 03/05/1915 ; SIMMINS Meta, *The White Feather*, du 20/09/1915 au 25/10/1915.

<sup>809</sup> AYRES Ruby M., *Richard and Sonia*, du 24/05/1915 au 28/06/1915 et *Her Way and His*, du 02/08/1915 au 20/09/1915 ; ALLERTON Mark, *A Girl in a Million*, du 25/10/1915 au 01/12/1915.

<sup>810</sup> On trouve toutefois deux fictions patriotiques sentimentales publiées en 1917 : AYRES Ruby M., *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, du 20/03/1917 au 23/04/1917 et *Invalided Out*, du 26/11/1917 au 10/01/1918.

<sup>811</sup> Mark Allerton, Berta Ruck, Andrew Soutar, May Christie, W. Holt-White et Arthur Applin.

peu présentes dans le rez-de-chaussée romanesque des quotidiens à tirage de masse français à la fin de la Belle Époque, elles le sont encore moins pendant un conflit qui, s'il prive vraisemblablement les rédactions d'une partie de leurs feuilletonistes masculins les plus jeunes, ne permet pas aux femmes, pourtant, de gagner en visibilité. Les auteurs de sexe féminin sont moins rares, dans les trois *popular papers* britanniques que nous avons étudiés, entre 1912 et l'été 1914, et le conflit ne leur est pas défavorable puisqu'elles maintiennent globalement leur position dans la rubrique *serial* du *Daily Express* et du *Daily Mail* et deviennent dominantes dans celle du *Daily Mirror*.

Un type d'auteur de fictions sérielles de presse a davantage retenu notre attention, durant la période de guerre, parce que sa production prend un sens particulier dans les deux pays : le feuilletoniste patriotique.

### **C. Les feuilletonistes patriotiques.**

Nous appelons feuilletoniste patriotique un auteur de fictions sérielles dont l'activité dénote un investissement particulier dans l'écriture de récits patriotiques. Le nombre de fictions patriotiques publiées constitue donc un critère suffisant pour considérer un feuilletoniste comme étant patriotique, nombre que nous avons choisi de fixer à deux fictions minimum sur la durée de guerre.

Une fois l'échantillon de feuilletonistes patriotiques constitué, nous nous sommes intéressé aux profils biographiques de ces auteurs afin d'observer si certains points communs unissaient tout ou partie d'entre eux.

Nous avons ensuite émis plusieurs hypothèses au sujet des motivations qui peuvent expliquer le choix, chez ces feuilletonistes français et britanniques, d'une écriture patriotique en temps de guerre en essayant, autant que possible, de prendre en compte les parts de liberté et de contrainte.

#### **1. Qui sont les feuilletonistes patriotiques du temps de guerre ?**

L'inventaire des feuilletonistes français et britanniques ayant écrit plus de deux fictions patriotiques durant le conflit permet d'aboutir à l'échantillon suivant<sup>812</sup> :

- au *Petit Journal* : Paul Segonzac (deux), Arnould Galopin (trois) et Marcel Allain (deux).
- au *Petit Parisien* : Arthur Bernède (deux), Jules Mary (quatre), Aristide Bruant (trois), Charles Mérouvel (trois) et Jacques Brienne (deux).
- au *Matin* : Gaston Leroux (trois).

---

<sup>812</sup> Nous notons entre parenthèses, après chaque nom d'auteur, le nombre de fictions patriotiques publiées durant le conflit.

- à *L'Humanité* : Émile Pouget (deux).
- à *L'Action française* : Pol Cézembre (deux).
- à *L'Écho de Paris* : Charles Foleÿ (deux) et M. Delly (trois).
- aucun au *Figaro*.
- aucun au *Daily Express*<sup>813</sup>.
- au *Daily Mirror* : Ruby M. Ayres (trois).

Le premier élément qui définit cet échantillon est la très large prédominance des auteurs masculins puisque sur quatorze feuilletonistes définis comme patriotiques, douze sont des hommes. Lorsque l'on observe les quotidiens "populaires" à grand tirage français, on s'aperçoit que les auteurs de ce groupe sont tous des auteurs maison, c'est-à-dire des feuilletonistes renommés et actifs depuis un certain nombre d'années dans leur journal. Hormis Gaston Leroux et Arthur Bernède qui ont moins de cinquante ans en 1916, ce sont donc des auteurs plutôt âgés. Ruby M. Ayres arrive au *Mirror* juste avant la guerre mais elle s'impose très vite comme le pilier de la rubrique *serial*, nous l'avons dit.

Nous avons scindé ce groupe en deux sous-groupes en fonction de la place occupée par une écriture de type patriotique dans la carrière de ces feuilletonistes avant le déclenchement du conflit. Le premier groupe est constitué par les feuilletonistes qui écrivaient avec plus ou moins de régularité des fictions sérielles d'inspiration patriotique avant le déclenchement de la Grande Guerre, fictions dans lesquelles ils exaltaient le sentiment national sous la forme de récits coloniaux, de récits d'aventures, de récits d'espionnage nettement anti-allemands ou encore de récits revanchards. À partir du déclenchement du conflit, il se produit une accélération dans leur production sérielle patriotique, que celle-ci soit le résultat d'une demande des journaux ou d'une décision autonome. Dans le cas de notre échantillon, ce type de récits d'avant-guerre ne concerne que les feuilletonistes français mais les *serial writers* se sont adonnés au même type d'écriture comme l'illustrent par exemple les *invasion fictions* que nous avons évoquées précédemment. Jules Mary, Arnould Galopin, Aristide Bruant, Arthur Bernède et dans une moindre mesure Paul Segonzac forment ce premier sous-groupe. Le second sous-groupe est composé d'auteurs qui, une fois la guerre déclarée, se convertissent avec plus ou moins de force à une écriture patriotique qui relève alors d'une adaptation au contexte et apparaît comme une réaction motivée par des éléments que nous

---

<sup>813</sup> Le *patriotic serial Afraid!* étant anonyme, nous ne savons pas s'il a été écrit par un auteur dont le journal publie une autre fiction patriotique durant la guerre.

envisagerons plus loin. En raison du changement qui apparaît dans leur production à partir du moment où leur pays est en guerre, nous avons classé Charles Mérouvel, Gaston Leroux, Émile Pouget, Pol Cézembre, Charles Foleÿ, M. Delly, ainsi que Ruby M. Ayres dans ce second sous-groupe de feuilletonistes patriotiques.

Ce rapport différent à l'écriture patriotique s'explique largement par des motivations variables qu'il nous faut à présent examiner.

## **2. Motivations de l'écriture sérielle patriotique.**

Si l'écriture de romans sériels patriotiques peut être interprétée comme un engagement au service de l'effort de guerre et de la mobilisation des esprits, comme un acte de guerre par le verbe, il ne faut toutefois pas oublier que les motivations qui peuvent amener un feuilletoniste à intensifier une forme d'écriture qu'il a déjà pratiquée ou à se lancer dans un type d'écrits plutôt nouveau pour lui ne découlent pas uniquement de la seule volonté de servir la nation en se battant avec les armes les plus efficaces dont il dispose. S'il est plutôt facile de déterminer le principal facteur qui pousse les cinq feuilletonistes du premier sous-groupe à écrire des fictions patriotiques, c'est beaucoup moins facile pour les feuilletonistes du second sous-groupe car leur démarche est le résultat d'un système de motivations qui influence différemment chaque cas individuel.

La guerre constitue indéniablement une aubaine pour les feuilletonistes. Nombre d'entre eux savent que les journaux sont intéressés par la publication de fictions d'actualité, que celles-ci mettent directement en scène la guerre en cours ou qu'elles soient uniquement les produits d'une instrumentalisation du contexte sous la forme de fictions plus ou moins anti-allemandes. Il faut donc tenir compte de la réalité d'une part d'opportunisme, au moins chez certains auteurs, qui profitent de la situation pour écrire des fictions sérielles qu'ils savent faciles à placer. Si les feuilletonistes renommés ne sont probablement pas ceux chez les lesquels cette forme de réalisme économique est la plus importante, assurés qu'ils sont, ou presque, de trouver preneurs pour leur production à cause du succès qu'ils rencontrent auprès du public et donc de la fidélisation des lectorats à laquelle ils contribuent largement, d'autres, ceux qui cherchent à se faire connaître, voient sans doute dans l'écriture patriotique du temps de guerre une veine qui peut leur fournir l'occasion de faire publier leurs œuvres. Des auteurs, qui ne sont pas forcément feuilletonistes, et appartiennent parfois au circuit de la littérature légitimée, peuvent aussi profiter de la situation et de la possibilité de récolter une rétribution en échange d'une fiction patriotique qu'ils écrivent alors pour l'occasion et qu'ils proposent à un journal trop heureux de trouver une matière d'actualité pour alimenter sa rubrique romanesque. Nous pensons que certains ont ainsi pu être sollicités par les journaux pour écrire une

fiction patriotique dans le but de combler un manque lorsque les auteurs patriotiques les plus actifs avaient besoin de temps, après avoir donné une fiction patriotique, pour écrire la suivante. Le cas de Lise Pascal paraît illustrer ce cas de figure. Son roman-feuilleton, *Notre terre*, qui comporte 80 livraisons, est publié du 15/06 au 04/09/1915 par *Le Petit Parisien* après que se soient succédés trois romans très longs écrits par Arthur Bernède, Jules Mary et Aristide Bruant, trois auteurs maison de longue date ; puis, une fois la publication de sa fiction terminée, on retrouve sept romans-feuilletons patriotiques qui se succèdent sans pause, la plupart très longs, écrits par cinq auteurs maison<sup>814</sup>, et jusqu'à la fin de la guerre, toutes les fictions publiées par ce journal, patriotiques ou non, sont dues à la plume de feuilletonistes maison.

En ce qui concerne ces derniers, il est possible que les contrats qui les lient aux journaux ne leur laissent pas le choix et que les fictions patriotiques qu'ils écrivent soient à la fois les fruits de commandes qu'ils sont dans l'obligation d'honorer, afin de servir les intérêts commerciaux des rédactions, et de leur volonté d'agir avec patriotisme et de participer à l'effort de guerre en contribuant à la mobilisation des esprits. L'exemple de Michel Zévaco, auteur maison du *Matin* depuis une dizaine d'années lorsque la guerre éclate, qui continue, durant tout le conflit, à donner à ce journal des romans-feuilletons de cape et d'épée comme il l'a fait durant la Belle Époque<sup>815</sup>, alors que Gaston Leroux, autre feuilletoniste attiré du journal, livre uniquement une production sérielle de type patriotique durant les années de guerre<sup>816</sup>, montre toutefois que cette contrainte n'a rien de systématique.

Le choix d'écrire des fictions patriotiques peut être expliqué par une histoire personnelle particulièrement propice à un véritable engagement au service de la patrie par l'intermédiaire de l'écriture. Quatre auteurs sont exemplaires de ce cas de figure : Jules Mary, Paul Bertnay / Pierre Borel (Paul Breynat), Aristide Bruant et Charles Mérouvel. Ces auteurs ont en commun d'avoir vécu la guerre franco-prussienne entre 1870 et 1871 et d'avoir été suffisamment âgés et patriotes pour décider d'y participer. Tous les quatre ont été engagés volontaires et donc déterminés à lutter contre l'envahisseur prussien armes à la main, Jules Mary<sup>817</sup> et Aristide Bruant<sup>818</sup> à 19 ans, Paul Breynat<sup>819</sup> à

---

<sup>814</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, du 05/09/1915 au 15/01/1916, 130 livraisons ; MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, du 17/10/1916 au 09/03/1916, 138 livraisons ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, du 16/01/1916 au 22/07/1916, 188 livraisons ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, du 10/03/1916 au 01/07/1916, 112 livraisons ; VINCY René, *Les héroïnes*, du 12/07/1916 au 07/10/1916, 88 livraisons ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, du 23/07/1916 au 26/12/1916, 143 livraisons ; BRUANT Aristide, *Captive !*, du 08/10/1916 au 02/03/1917, 138 livraisons.

<sup>815</sup> *Le Matin* publie *Don Juan* du 04/03/1916 au 14/08/1916 et *La reine Isabeau*, du 05/10/1917 au 19/06/1918, très long roman-feuilleton de 215 livraisons.

<sup>816</sup> *Le Matin* publie *Confitou*, du 16/01/1916 au 15/02/1916, *La colonne infernale*, du 29/04/1916 au 08/09/1916 et *Le sous-marin "Le Vengeur"*, du 07/09/1917 au 12/02/1918.

<sup>817</sup> Selon OLIVIER-MARTIN Yves, *Histoire du roman populaire en France, Paris*, Albin Michel, 1980, p. 165-166, Jules Mary « [...] s'engagea comme franc-tireur après Sedan, et prit part avec le 6<sup>e</sup> de ligne à la défense de

24 ans et Charles Mérouvel<sup>820</sup>, avec le grade de capitaine, à l'âge de 38 ans. Ces quatre hommes ont donc été marqués, une première fois, par une guerre contre l'ennemi d'outre-Rhin, et ont pris part à la lutte physiquement parce qu'il leur semblait nécessaire de le faire. Leur patriotisme véritable ne peut être mis en doute et celui-ci s'exprime parfois, ultérieurement, dans leur production littéraire, surtout chez Jules Mary<sup>821</sup> et, plus tardivement, chez Aristide Bruant<sup>822</sup>. Paul Bertnay démarre sa carrière de romancier populaire au milieu des années 1890 et la thématique patriotique est surtout présente pendant les dix premières années de son activité d'écriture<sup>823</sup>. Lorsque survient la guerre en août 1914, les quatre anciens engagés volontaires sont des feuilletonistes reconnus et il ne fait guère de doute que leur choix d'écriture est la résultante d'une forme de sursaut patriotique. S'ils ont pu s'opposer physiquement à l'ennemi prussien en 1870, à présent qu'ils sont âgés de 63 à 82 ans, leur plume reste la seule arme efficace et immédiatement mobilisable dont ils disposent. La flamme patriotique entretenue dans les écrits des décennies précédentes trouve alors matière à s'alimenter et gagne en vigueur. Peut-être existe-t-il également chez ces hommes âgés une forme de culpabilité née du fait de ne plus pouvoir se battre physiquement comme ils l'avaient fait 44 ans plus tôt, leur entrée en guerre par l'écriture revêtant alors une dimension cathartique et compensatoire<sup>824</sup> ? En tout cas, l'examen des récits sériels de ces quatre feuilletonistes publiés durant la Grande Guerre dans les journaux de notre corpus montre que trois d'entre eux n'hésitent guère à se lancer dans une écriture patriotique qui devient le cœur de leur production. Sur les cinq romans-feuilletons que Jules

---

Mézières. » DUBOURG Maurice, « Jules Mary », in *Le Rocambole* n°48-49, été-automne 2009, p. 238, écrit qu'en 1870, le jeune Jules Mary, alors âgé de 19 ans « [...] combat avec la fougue de son âge, risquant sa vie à plusieurs reprises » et reçoit le grade de sergent.

<sup>818</sup> CARACALLA Jean Paul, *Montmartre. Gens et légendes*, Paris, La Table Ronde, 2007, p.23, précise que lorsque la guerre survient, le jeune Aristide alors à Paris suite aux revers de fortune de sa famille et qui occupe un emploi dans une bijouterie, repart pour sa petite ville natale, Courtenay, et s'engage dans une compagnie de francs-tireurs pour faire son devoir, "les gars de Courtenay". Une annonce de publication de *Serrez vos rangs !*, publiée le 10/01/1912 dans *Le Petit Parisien* rappelle qu'Aristide Bruant a été « franc-tireur en 1870, [qu'] il a failli être fusillé par les Prussiens...[...] »

<sup>819</sup> Le *Supplément au Dictionnaire national des contemporains* rédigé sous la direction de CURINIER C.-E. paru en 1918 précise, p.2, que Paul Bertnay « [...] prit part, comme engagé volontaire, à la guerre de 1870-1871 » et qu'il est « [...] titulaire de la médaille de 1870, avec l'agrafe "engagé volontaire". »

<sup>820</sup> Selon DUBOURG Maurice, « Charles Mérouvel », in *Le Rocambole* n°48-49, été-automne 2009, p. 247, « lorsque la guerre de 1870 éclata, [Charles Mérouvel] s'engagea dans un corps de franc-tireurs. Son pays, L'Aigle, se trouvait bientôt, après la reddition de Metz et l'investissement de la capitale, au centre de la résistance qui s'adosait à la Loire. A l'est, c'était Orléans et l'armée d'Aurelles de Paladines ; au sud-ouest c'était Le Mans et l'armée... de Chanzy. Charles Chartier [nom véritable de Charles Mérouvel] participa aux combats, et notamment à l'embuscade de la forêt de l'Aigle où cinq uhlands devaient trouver la mort. »

<sup>821</sup> De Jules Mary, on peut citer, de manière non exhaustive, *Le Régiment* (1890), *Pantalon rouge* (1894), *Les dernières cartouches* (1902), *La fiancée de Lorraine* (1904), *Soldats de demain* (1912).

<sup>822</sup> Aristide Bruant est volontiers cocardier dans son activité de chansonnier dans les années 1880-1890. Il ne se lance véritablement dans l'écriture théâtrale et romanesque qu'à partir de l'extrême fin des années 1890. On peut alors citer *Cœur de Française* (1912), *Serrez vos rangs !* (1912), *Les Trois Légionnaires* (1912-1913), écrits tous les trois en collaboration avec Arthur Bernède, et *L'Alsacienne* (1914).

<sup>823</sup> On trouve par exemple *Orphelins d'Alsace* (1896), *Le Passeur de la Moselle* (1906), *L'espionne du Bourget* (1907).

<sup>824</sup> DUBOURG Maurice, « Jules Mary », in *op. cit.*, p. 241, rapporte ces paroles de Jules Mary à son filleul qui part pour gagner son régiment : « Ce n'est pas parce que tu pars que je pleure, mais parce que je ne puis partir avec toi. »

Mary donne au *Petit Parisien*, quatre sont clairement patriotiques<sup>825</sup>, tout comme les trois signés Aristide Bruant<sup>826</sup> ou trois des quatre signés Charles Mérouvel, toujours dans le même journal<sup>827</sup>. Le cas de Paul Bertnay / Pierre Borel est plus nuancé puisque sur les trois romans sériels qu'il écrit pour *Le Petit Journal* durant la période de guerre, un seul est véritablement patriotique, *Le sang de la France*. Comme nous l'avons dit plus haut, la production de cet auteur se distingue déjà de celle de Jules Mary ou d'Aristide Bruant durant l'entre-deux-guerres par sa moindre teneur patriotique. Chez Charles Mérouvel, la guerre semble agir comme un catalyseur et la thématique patriotique envahit alors une écriture dominée, jusqu'alors, par des romans de la victime où dominent les personnages de femmes trahies. Si la guerre provoque vraisemblablement un regain du sentiment anti-allemand chez ces auteurs, elle peut avoir des effets plus importants encore, comme c'est le cas chez Aristide Bruant qui perd son fils, alors capitaine, en 1917, lors de l'attaque de Craonne. *Le Petit Parisien* ne publie pas de nouvelle fiction du feuilletoniste cette année-là, après la fin de *Captive !*<sup>828</sup>, le 02/03/1917, et son roman patriotique suivant, *Cœur cassé*<sup>829</sup>, dont la publication débute le 05/04/1918, est bien moins agressif que les deux précédents, la mort du fils ayant peut-être affaibli le patriotisme jusqu'alors plutôt virulent du père.

S'ils n'ont pas de motivations aussi fortes pour engager leur plume au service de la patrie, certaines feuilletonistes témoignent, durant la guerre, d'une activité d'écriture qui ne laisse guère de doute quant à leur volonté personnelle de s'engager, avec leurs mots, au service de l'effort de guerre de leur pays. C'est par exemple le cas de Paul Segonzac, auteur maison *du Petit Journal* qui est publié à quatre reprises durant le conflit et qui donne deux longs romans-feuilletons patriotiques au journal, *Présent !*<sup>830</sup> qui est vraisemblablement la première fiction sérielle patriotique à paraître dans la presse à tirage de masse depuis le déclenchement du conflit, dès le 15/11/1914, et *Sainte Russie*<sup>831</sup>, exactement un an plus tard. Près de vingt ans plus tôt, l'auteur avait déjà donné un roman-feuilleton d'inspiration patriotique au même journal, *La ferme-aux-fraises*<sup>832</sup>, sans que celui-ci n'ait, toutefois, la même teneur anti-allemande que les deux précédemment cités. Si la rédaction du *Petit Journal* a

---

<sup>825</sup> *Sur les routes sanglantes*, du 31/01/1915 au 14/06/1915 ; *L'amour dans les ruines*, du 17/10/1915 au 09/03/1916 ; *Elles n'oublient pas...*, du 03/04/1917 au 04/08/1917 ; *Les rapaces*, du 21/12/1917 au 22/05/1918.

<sup>826</sup> *Tête de Boche*, du 25/04/1915 au 16/10/1915 ; *Captive !*, du 08/10/1916 au 02/03/1917 ; *Cœur cassé*, du 05/04/1918 au 10/08/1918.

<sup>827</sup> *Haine éternelle !*, du 05/09/1915 au 15/01/1916 ; *Alliées !*, du 23/07/1916 au 26/12/1916 ; *L'horrible drame*, du 03/10/1918 au 02/01/1919.

<sup>828</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, du 08/10/1916 au 02/03/1917.

<sup>829</sup> BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, du 05/04/1918 au 10/08/1918.

<sup>830</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, du 15/11/1914 au 31/03/1915, 134 livraisons.

<sup>831</sup> SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, du 14/11/1915 au 01/04/1916, 138 livraisons.

<sup>832</sup> SEGONZAC Paul, *La ferme-aux-fraises*, in *Le Petit Journal*, du 09/08/1896 au 21/10/1896.

peut-être demandé à l'un de ses auteurs maison les plus anciens de rédiger au plus vite un roman-feuilleton patriotique pour être le premier des grands journaux "populaires" français à en publier un à l'automne 1914, Paul Segonzac n'a pas dû se sentir contraint, au moins intellectuellement, de l'écrire. Gaston Leroux entre aussi, selon nous, dans cette catégorie d'auteurs dont le patriotisme réel ne fait guère de doute, même s'il nous semble devoir relever une motivation d'un autre ordre dans sa production du temps de guerre. Habitué aux récits d'aventures durant la Belle Époque, Leroux met clairement sa plume au service de l'écriture patriotique durant la guerre puisque les trois romans-feuilletons qu'il écrit pour *Le Matin* et que le journal publie entre le 16/01/1916 et le 12/02/1918 relèvent de ce type de littérature.<sup>833</sup> Le précédent feuilleton qu'il a donné au *Matin*, *Rouletabille à la guerre*<sup>834</sup>, met son héros et ses lecteurs face aux réalités de la première guerre balkanique. Lorsque sont publiées les dernières livraisons de ce roman, en octobre 1914, après qu'il ait été interrompu en août, le contenu paru avant le déclenchement du conflit entre en écho avec certaines réalités de ce dernier qui sont déjà connues des lecteurs. En effet, Gaston Leroux n'hésite pas à décrire, dans ce roman, les "atrocités" commises par les Turcs et les Bulgares, et lorsqu'apparaissent dans la presse, et notamment dans *Le Matin*, les premières dénonciations des "atrocités" perpétrées en Belgique et dans le Nord de la France par les armées d'invasion allemandes, *Rouletabille à la guerre* acquiert un caractère d'actualité dans le parallèle qui peut être établi entre les descriptions qu'il offre du sort de certaines populations des Balkans moins de 18 mois plus tôt et celui des populations envahies par l'ennemi d'outre-Rhin. La manière très crue dont Leroux décrit la violence de guerre dans *Rouletabille à la guerre* se retrouve dans ses trois romans-feuilletons de la période 1916-1918, et si elle traduit peut-être une tendance à un certain voyeurisme, elle est peut-être tout autant symptomatique de la marque laissée sur l'auteur par la brutalité des guerres modernes. Si nous pensons que Leroux écrit spontanément des fictions patriotiques, durant la Grande Guerre, parce qu'il est un patriote désireux d'agir, le virage pris par la production de l'auteur nous semble également lié au pragmatisme de celui-ci. En effet, il est possible qu'il ait définitivement décidé de se lancer dans l'écriture de fictions patriotiques parce qu'il pouvait réutiliser bon nombre d'éléments de son *Rouletabille à la guerre*, notamment la manière de décrire la violence de guerre.

Nous aimerions également dire quelques mots au sujet d'Arnould Galopin, dont l'ensemble des romans-feuilletons publiés par *Le Petit Journal* durant les 51 mois de guerre appartient à la

---

<sup>833</sup> Tout comme le *Rouletabille chez Krupp* qu'il écrit pour le mensuel *Je sais tout* et qui paraît entre septembre 1917 et mars 1918

<sup>834</sup> LEROUX Gaston, *Rouletabille à la guerre*, in *Le Matin*, du 28/03/1914 au 24/10/1914. Le roman a été réédité en deux volumes chez Payot en 2013 : *Rouletabille à la guerre, 1 Le château noir* avec une préface de Dominique Kalifa et *Rouletabille à la guerre, 2 Les étranges noces de Rouletabille* avec une préface d'Odile Roynette.

veine patriotique : *La mascotte des poilus*<sup>835</sup>, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*<sup>836</sup> et *Le navire invisible*<sup>837</sup>. Cet auteur très prolifique écrit des romans d’aventures pour la jeunesse publiés en fascicules depuis plus de dix ans lorsqu’éclate la Première Guerre mondiale. Ses héros sont très souvent des modèles de courage et de patriotisme qui donnent au public une image positive de la France et, notamment, de son armée. Il a donc une expérience de romancier populaire mais n’a pas encore, en 1914, la notoriété qu’il aura dans les années 1920 et sous bien des aspects, c’est son activité durant le conflit qui va être à la source de son succès. S’il donne trois fictions patriotiques au *Petit Journal* durant la période de guerre, il en donne également trois au *Journal*, *Les poilus de la 9<sup>ème</sup>*<sup>838</sup>, *Les gars de la flotte*<sup>839</sup> et *Le requin d’acier. Journal d’un quartier-maître torpilleur*<sup>840</sup> et publie également, en 1917, *La fiancée de l’espion*<sup>841</sup> et *Sur la ligne de feu. Carnet d’un correspondant de guerre*<sup>842</sup>, et en 1918, *Sur le front de mer. Le mémorial de la marine marchande*<sup>843</sup>, qui reçoit le grand prix de l’Académie française. Cette forme d’hyperactivité dans l’écriture patriotique est liée, selon nous, à deux raisons principales. Première raison, en tant qu’auteur spécialisé dans la fiction d’aventures, Galopin trouve dans la guerre en cours une source d’inspiration potentiellement inépuisable. Ses récits d’aventures de guerre s’attachent alors à montrer l’héroïsme des soldats français et, à travers eux, la grandeur de la nation française. L’écriture patriotique de l’auteur durant la guerre n’est donc, sous bien des aspects, qu’une actualisation de son écriture d’avant-guerre en fonction du contexte, une adaptation. Le fait que Galopin, et c’est l’un des rares auteurs dans ce cas durant la guerre, écrive pour deux journaux, *Le Petit Journal* et *Le Journal*, peut s’expliquer par la volonté de ces derniers de passer commande de récits à un spécialiste du type de fictions attendu mais aussi, peut-être, par le choix d’un auteur de profiter de la possibilité que lui offre la guerre de produire avec facilité des récits dont il maîtrise les ficelles narratives et de les proposer ensuite aux journaux. Deuxième raison expliquant l’intense activité d’écriture patriotique d’Arnould Galopin durant la guerre, l’intérêt véritable que porte ce dernier à l’existence quotidienne des soldats français, certainement dans l’objectif de recueillir des informations pour nourrir ses œuvres et leur donner un cachet “vécu”, mais aussi parce que l’homme est mu par une volonté réelle d’engagement patriotique, certainement liée à son activité de correspondant de guerre pour le *Journal* durant la première année de guerre. Une annonce de publication de *La Mascotte des poilus* datée du 07/02/1916

---

<sup>835</sup> GALOPIN Arnould, *La mascotte des poilus*, in *Le Petit Journal*, du 11/02/1916 au 23/09/1916.

<sup>836</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, du 17/06/1917 au 04/12/1917.

<sup>837</sup> GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, du 02/11/1918 au 29/03/1919.

<sup>838</sup> *Les poilus de la 9<sup>ème</sup>*, in *Le Journal*, du 25/01/1915 au 18/04/1915.

<sup>839</sup> *Les gars de la flotte*, in *Le Journal*, du 27/11/1915 au 06/02/1916.

<sup>840</sup> *Le Requin d’acier. Journal d’un quartier-maître torpilleur*, in *Le Journal*, du 11/09/1917 au 29/12/1917.

<sup>841</sup> GALOPIN Arnould, *La fiancée de l’espion*, Paris, Ferenczy, 1917.

<sup>842</sup> GALOPIN Arnould, *Sur la ligne de feu. Carnet d’un correspondant de guerre*, Paris, De Boccard, 1917.

<sup>843</sup> GALOPIN Arnould, *Sur le front de mer. Le mémorial de la marine marchande*, Paris, Albin Michel, 1918.

rappelle qu'Arnould Galopin « [...] a vécu parmi nos soldats sur la ligne de feu et a noté avec [...] exactitude [...] les drames héroïques dont il a été le témoin<sup>844</sup> », tandis qu'une autre annonce concernant cette fois *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, datée du 14/06/1917, insiste sur le fait que « l'auteur raconte ce qu'il a vu sur le front [qu'il] n'invente rien [...] se contente de noter<sup>845</sup>. » Le lendemain, *Le Petit Journal* reproduit un fragment d'une lettre que le général Gallieni est censé avoir adressée à Arnould Galopin et dans laquelle il dit « [...] textuellement. "Votre œuvre est méritoire, car vous avez su intéresser ceux qui se battent, consoler ceux qui sont restés au foyer et insuffler à tous une belle ardeur patriotique<sup>846</sup>. » Cette phrase, qu'elle ait été ou non écrite par Gallieni, pourrait être utilisée pour résumer la mission du feuilletoniste patriotique du temps de guerre.

Le cas d'Émile Pouget est intéressant. Son activité de feuilletoniste patriotique, durant la guerre, est la résultante d'une conversion liée au contexte qui, au vu du tournant intellectuel et moral qu'elle suppose chez celui qu'elle a affecté, ne peut qu'être la manifestation d'un engagement sincère. Émile Pouget n'écrit des romans-feuilletons que depuis peu de temps au moment où la guerre survient, et uniquement pour *L'Humanité*<sup>847</sup>. Il peut sembler un peu étonnant que ce syndicaliste révolutionnaire, profondément antimilitariste, en vienne, avec *Vieille Alsace*<sup>848</sup> puis *L'emmuré*<sup>849</sup>, à participer à la guerre des mots. L'antimilitarisme de Pouget est tel qu'il participe, à partir de 1907, à *La guerre sociale*, journal fondé par Gustave Hervé l'année précédente et plus grand journal antipatriote et antimilitariste français de la période avec des tirages de l'ordre de 50000 exemplaires en 1914<sup>850</sup>. Si le virage qu'entame Hervé à partir des années 1911-1912, virage qui l'amène à troquer ses positions pour un patriotisme qui s'affirme à partir d'août 1914, a peut-être eu une influence sur les idées de Pouget, il ne semble pas que celles-ci aient changé avant le début du conflit. Dans sa biographie d'Émile Pouget, Xose Ulla Quiben explique le ralliement du socialiste à l'"Union sacrée" et la discrétion de ce dernier durant le conflit par le fait que le petit nombre de syndicalistes révolutionnaires ne pouvait rien contre la « [...] marée patriotique<sup>851</sup> », tandis que José Fergo pense, reprenant une explication que propose *La Voix du peuple*, en juin 1914, pour éclairer la moindre énergie démontrée par Pouget dans ses écrits pour *La Guerre sociale*, que ses « [...] quelques mauvais romans-feuilletons pour *L'Humanité* de Jaurès puis de Renaudel [...] », tout comme l'« [...] l'étrange passion patriotique pour la "Vieille Alsace" » qu'il manifeste sont des « bévues »

---

<sup>844</sup> Annonce de publication, in *Le Petit Journal*, le 07/02/1916.

<sup>845</sup> Annonce de publication, in *Le Petit Journal*, le 14/06/1917.

<sup>846</sup> Annonce de publication, in *Le Petit Journal*, le 15/06/1917.

<sup>847</sup> Trois sont publiés entre le 10/02/1912 et le 02/08/1914 : *Epaves de Paris*, du 10/02/1912 au 07/07/1912 ; *Nico*, du 25/01/1913 au 06/03/1913 ; *Fleurette*, du 10/07/1914 au 02/08/1914 (interrompue).

<sup>848</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, du 14/05/1915 au 16/10/1915.

<sup>849</sup> POUGET Émile, *L'emmuré*, in *L'Humanité*, du 14/08/1916 au 08/12/1916.

<sup>850</sup> TOUCHARD Jean, *La gauche en France depuis 1900*, Paris, Seuil, 1977, p. 82.

<sup>851</sup> ULLA QUIBEN Xose, *La plume rouge et noire du Père Peinard*, Saint-Georges-d'Oléron, Les Editions libertaires, 2006, p. 316.

liées à son âge...<sup>852</sup> Si l'écriture de romans-feuilletons a peut-être été, effectivement, une conséquence parmi d'autres d'une forme de lassitude, de déception, notamment après l'échec du journal syndicaliste révolutionnaire lancé par Pouget en 1909, *La Révolution*, la teneur patriotique que ce dernier leur confère à partir de 1915 exprime peut-être un engagement réel et une envie de participer à l'élan patriotique du pays.

En ce qui concerne les trois journaux britanniques de notre corpus, un seul feuilletoniste peut, au vu de sa production du temps de guerre, être qualifié de patriotique, Ruby M. Ayres. Cette *serial writer*, qui est une nouvelle arrivante au *Daily Mirror*, s'impose comme le principal pourvoyeur de la rubrique *serial* avec douze récits publiés entre le 02/11/1914 et le 12/08/1918<sup>853</sup>. Sur ces douze fictions, trois peuvent être considérées comme appartenant à la veine patriotique : *Richard Chatterton, V.C.*<sup>854</sup>, *Peter Lyster : The Man Who Forgot*<sup>855</sup>, et *Invalided out*<sup>856</sup> ; on trouve également des "relents" d'idéologie patriotique dans *Richard and Sonia*<sup>857</sup> et *Her Way and His*<sup>858</sup>. L'auteure est âgée de 31 ans à l'été 1914 et sa carrière est débutante<sup>859</sup> puisque ses premières créations, des *short stories*, datent de la seconde moitié des années 1900. Les *patriotic serials* qu'elle donne au *Daily Mirror* sont avant tout des romans sentimentaux, sous-genre qu'elle pratique depuis ses débuts et dans lequel elle se spécialise. Le journal explique la publication de *Richard Chatterton, V. C.*, la première des trois fictions patriotiques de la jeune auteure, par le fait qu'il répond aux attentes formulées dans des lettres adressées à la rédaction depuis quelque temps qui demandent un type de fiction en correspondance avec le contexte du conflit, c'est-à-dire différents des *serials* habituellement publiés. Dans sa rubrique quotidienne, « *This Morning's Gossip* », *The Rambler* écrit ainsi, en date du 25/02/1915 : « Depuis quelque temps, des lettres me sont arrivées de correspondants me demandant pourquoi il n'est pas possible d'avoir un nouveau type de *serial* qui

---

<sup>852</sup> FERGO José, « *De l'anarchisme ouvrier au syndicalisme révolutionnaire* », in *A contretemps*, n°24, septembre 2006, accessible à l'adresse <http://acontretemps.org/spip.php?article121>

<sup>853</sup> Le Royaume-Uni entrant en guerre le 4 août, nous ne considérons pas les *serials* dont la publication débute le 3 comme fictions du temps de guerre, ce qui nous conduit à ne pas comptabiliser *The Influence of a Girl* (du 03/08/1914 au 21/09/1914) dans la série de fictions que Ruby M. Ayres a donnée au *Daily Mirror* durant le conflit.

<sup>854</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, du 01/03/1915 au 03/05/1915.

<sup>855</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, in *Daily Mirror*, du 20/03/1917 au 23/04/1917.

<sup>856</sup> AYRES Ruby M., *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, du 26/11/1917 au 10/01/1918.

<sup>857</sup> AYRES Ruby M., *Richard and Sonia*, in *Daily Mirror*, du 24/05/1915 au 28/06/1915.

<sup>858</sup> AYRES Ruby M., *Her Way and His*, in *Daily Mirror*, du 02/08/1915 au 20/09/1915.

<sup>859</sup> Une annonce de publication du *Daily Express* datée du 05/09/1912 concernant *The Uphill Road*, décrit brièvement la carrière de l'auteure : « L'auteure [...] Ruby M. Ayres est un auteur de fiction relativement débutant, mais qui a déjà fait sa place. Madame Ayres a écrit un livre, "Châteaux en Espagne" qui a été salué par les critiques comme une performance tout à fait remarquable. Le succès de ses *serials* a été étonnant et sans doute possible. » (« *The authoress [...] Ruby M. Ayres, is a comparatively new writer of fiction, but one who has already made her mark. Miss Ayres had written one book, "Castles in Spain" which was hailed by the reviewers as quite a remarkable performance. The success of her serials has been striking, and without question.* »)

soit en rapport avec la guerre mais pas avec ses horreurs<sup>860</sup> » Les lecteurs qui se sont soi-disant adressés au journal auraient donc passé commande de *serials* tenant compte du contexte de guerre mais évitant d'en mentionner les terribles réalités. Que ces lettres existent ou ne servent qu'à la mise en scène de la publication du premier *serial* patriotique proposé par le journal durant les années de guerre, il paraît probable que cette fiction soit le produit d'une commande du journal auprès d'un feuilletoniste certes débutant, mais dont le succès semble réel à la fin de la Belle Époque, à en croire, une fois encore, les annonces du journal<sup>861</sup>. L'objectif des fictions sérielles patriotiques publiées dans le *Daily Express* et le *Daily Mirror* étant apparemment la stimulation des engagements volontaires, Ruby M. Ayres inaugure une forme hybride de récit en rédigeant une fiction « [...] entre les horreurs de la guerre et l'ancienne frivolité<sup>862</sup> » qui peut servir cet objectif. Ce mixage est réutilisé dans les deux autres *serials* de type patriotique qu'elle écrit pour le *Daily Mirror*, même s'ils penchent plus nettement que Richard *Chatterton, V.C.* vers cette « ancienne frivolité » caractéristique des récits sentimentaux d'avant-guerre étant donné que le conflit y est davantage mis à distance.

Il n'est pas aisé de déterminer les motivations qui commandent l'écriture patriotique chez Ruby M. Ayres. Si l'hypothèse de la commande du journal est exacte, l'activité de l'auteure est donc partiellement contrainte. Publiée à trois reprises dans le second semestre de l'année 1914, elle a vraisemblablement signé un contrat d'exclusivité avec le *Daily Mirror* qui est alors en droit d'orienter le contenu de sa prose et peut donc lui avoir demandé d'écrire ces récits patriotiques hybrides. L'écriture patriotique permet en tout cas à la jeune femme de renouveler un peu les canevas narratifs qu'elle utilise habituellement et de connoter positivement son *ethos* d'auteur<sup>863</sup> en participant, au travers de sa production sérielle, à la campagne de stimulation de l'engagement volontaire.

En ce qui concerne l'autre *serial* patriotique publié par le *Daily Mirror*, *The White Feather*, il est dû à la plume de Meta Simmins, âgée de 38 ans au moment de la publication, en septembre 1915, et il s'agit d'un récit sentimental hybride, comme ceux de Ruby M. Ayres. Meta Simmins a déjà été publiée en juillet 1913 dans le *Daily Mail*<sup>864</sup> et à deux reprises dans le *Daily Mirror* en 1914<sup>865</sup>.

---

<sup>860</sup> *Daily Mirror*, le 25/02/1915 : « For some time past letters have been pouring in to me from correspondents asking me why it isn't possible to have some new sort of serial for war time which has something to do with war, but not with its horrors. »

<sup>861</sup> Le *Daily Mirror* publie trois *serials* écrits par la jeune femme entre le 01/06/1914 et mi-décembre 1914 : *The Ring That Fettered Her*, du 01/06/1914 au 17/07/1914 ; *The Influence of a Girl*, du 03/08/1914 au 21/09/1914 ; *The Charm of a Girl*, du 02/11/1914 au entre le 01/12 et le 16/12/1914 (nous n'avons pas pu consulter les exemplaires du journal entre ces dates). Dans une annonce de publication du 24/02/1915, il est dit : « [...] Ruby M. Ayres, dont les récits, durant les douze derniers mois, sont devenus si appréciés [...] » (« [...] Ruby M. Ayres, whose stories during the last twelve months have jumped so into favour [...] »).

<sup>862</sup> Annonce de publication, in *Daily Mirror*, le 25/02/1915 : « [...] between war horrors and the old frivolity [...] »

<sup>863</sup> Cette notion, sur la laquelle nous reviendrons plus en détail dans la troisième partie de notre travail, désigne ici l'image que le public a de l'auteur.

<sup>864</sup> SIMMINS Meta, *Love by Proxy*, in *Daily Mail*, du 04/07/1913 au 11/09/1913.

Visiblement au début de sa carrière et nouvellement arrivée au journal, elle semble avoir signé un contrat avec le journal puisqu'elle donne cinq *serials* durant la guerre, qui sont tous des récits sentimentaux.

Le *Daily Express* publie cinq *serials* patriotiques en un an, entre le 05/01/1915 et le 31/01/1916, rédigés par cinq auteurs différents, peut-être quatre, l'un d'entre eux étant anonyme<sup>866</sup>. La première, *Wake Up !*, est signée Laurence Cowen, pseudonyme de Laurence Cohen, auteur de plusieurs pièces de théâtre à succès, et consiste en une adaptation du film du même nom produit en accord avec le *War Office*. Une annonce de publication du 02/01/1915 explique :

« Mardi prochain, le 5 janvier, le *Daily Express* publiera une des plus excitantes histoires sérielles de guerre jamais écrites, signée par M<sup>r</sup>. Laurence Cowen, le dramaturge et auteur de cinéma bien connu. En association avec ce récit de guerre, un film merveilleux et réaliste sera diffusé dans les différentes salles de cinéma de Grande-Bretagne<sup>867</sup>. »

L'objectif du film et de la fiction sérielle est clairement affiché dès le titre. Il s'agit de réveiller les « [...] citoyens endormis [...] »<sup>868</sup>, de leur faire réaliser que la guerre n'est pas qu'« [...] un incident qui ne les affecte pas – comme quelque chose se passant dans un autre pays, en dehors de leur sphère<sup>869</sup> » et d'inciter, en conséquence, les hommes à se porter volontaires pour partir se battre en leur décrivant ce que pourraient être les conséquences d'une invasion de la Grande-Bretagne par l'Empire allemand. *Wake up !* est une *invasion story* comme celle qui ont fleuri durant les décennies précédentes, le but étant de faire en sorte, plus que jamais, que la réalité ne rejoigne pas la fiction puisque la menace est réelle. Cowen a certainement été choisi pour adapter le film en *serial* à cause de ses qualités d'auteur, l'ensemble étant le produit d'une démarche très "officielle".

W. Holt-White, auteur du *serial* d'espionnage et sentimental *The Beautiful Spy*, est journaliste au moment où il écrit cette fiction ; il a déjà écrit quelques romans, notamment de science-fiction, et il semble qu'il a été correspondant à Berlin en 1914. Cet élément peut amener à

---

<sup>865</sup> SIMMINS Meta, *Pamela Chestwynd*, in *Daily Mirror*, du 17/07/1914 au 03/08/1914 et *The Two Letters*, in *Daily Mirror*, d'entre le 01/12 et le 16/12/1914 au 18/01/1915.

<sup>866</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, du 05/01/1915 au 26/02/1915 ; HOLT-WHITE W., *The Beautiful Spy*, du 01/03/1915 au 28/04/1915 ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, du 29/04/1915 au 05/07/1915 ; FISHER Henry W., *The Secret Memoirs of Frau Bertha Krupp...*, du 02/11/1915 au 30/11/1915 ; ANONYME, *Afraid !*, du 01/12/1915 au 31/01/1916.

<sup>867</sup> Annonce de publication, in *Daily Express*, le 02/01/1915 : « Next Tuesday, January 5<sup>th</sup>, the *Daily Express* will publish one of the most exciting War Serial Stories ever written, by M<sup>r</sup>. Laurence Cowen the well-known Dramatist and Cinematograph Author. In connection with this War Story a wonderful and realistic Film will be produced at the various Cinematograph Theatres throughout Great Britain. »

<sup>868</sup> Annonce de publication, in *Daily Express*, le 04/01/1915 : « [...] slumbering citizens [...] »

<sup>869</sup> *Ibid.* : « [...] an incident which does not affect them – as something happening in another country, outside their sphere. »

penser qu'il n'a donc pas été choisi au hasard pour écrire le *serial*, cette hypothèse se confirmant à la fin de l'année 1915. Il entre en effet, à cette date, dans le *Canadian War Records Office* fondé par Max Aitken, futur dirigeant du *Daily Express*, afin de rendre compte de l'engagement canadien dans la guerre, avant de devenir directeur du *Canadian Daily Record*, journal fondé par Aitken et destiné à la force expéditionnaire canadienne. À noter que la fiction patriotique de Holt-White met en scène le monde du cinéma, la possibilité de l'utiliser à des fins de mobilisation des esprits, et qu'Aitken se battra pendant plusieurs mois pour avoir le droit d'utiliser les services de photographes et de cinéastes officiels pour saisir la guerre des Canadiens.

Des *serials* patriotiques publiés par le *Daily Mirror* et le *Daily Express*, *The War Woman*, de Laurette Aldous, est le seul qui peut véritablement être qualifié de récit de guerre. La fiction, narrée à la première personne, relate les aventures d'une jeune Britannique, la narratrice, qui décide de ne pas rester inactive alors que son pays est en guerre et part en Belgique pour conduire une ambulance automobile afin de soigner les blessés alliés. Il est possible que le journal ait décidé, après la publication de *Wake Up !* qui présente une invasion possible de la Grande-Bretagne, de publier une fiction se déroulant essentiellement en Belgique, dont l'invasion, réelle cette fois, a profondément marqué les esprits des Britanniques. Il se peut alors que ce soit la connaissance, par Laurette Aldous, de ce dernier pays<sup>870</sup>, qui ait amené le journal à passer commande du *serial* auprès d'elle, sans toutefois éliminer la possibilité que l'auteure ait écrit cette fiction et l'ait ensuite proposée au journal qui a décidé de la publier.

*The Secret Memoirs of Bertha Krupp*<sup>871</sup> est un récit que son auteur, Henry W. Fisher, a rédigé à partir du journal et des documents de la baronne d'Alteville, première gouvernante de l'héritière de l'empire industriel fondé par Friedrich Alfred Krupp<sup>872</sup> ; il est publié à la fin de l'année 1915 dans le *Daily Express* et en volume l'année suivante<sup>873</sup>. L'objectif de ces *Memoirs* est de montrer que l'empereur Guillaume II a projeté de mener une guerre de domination européenne dès les années 1901-1902, et que la prise de contrôle du complexe industriel Krupp était un des éléments majeurs de ce projet :

« Le point le plus intéressant dans "*Les Mémoires Secrets de Madame Bertha Krupp*" [...] est la révélation du caractère du Kaiser. [...] M<sup>r</sup>. Henry Fisher est en mesure de montrer que le Kaiser a commencé à se préparer pour la guerre actuelle il y a treize

---

<sup>870</sup> Une annonce de publication datée du 28/04/1915 précise que Laurette Aldous « [...] écrit avec une pleine connaissance des villes et villages belges dans lesquels se déroule une grande partie de l'action. » (« [...] writes with full personal knowledge of the Belgian cities and villages in which a large part of the action takes place. »)

<sup>871</sup> FISHER Henry W., *The Secret Memoirs of Frau Bertha Krupp...*, in *Daily Express*, du 02/11/1915 au 30/11/1915.

<sup>872</sup> *From the Papers and Diaries of Chief Gouvernante Baroness D'Alteville*.

<sup>873</sup> FISHER Henry W., *The Secret Memoirs of Frau Bertha Krupp. From the Papers and Diaries of Chief Gouvernante Baroness D'Alteville*, London, New-York, Toronto and Melbourne, Cassell & Company, 1916.

ans. Depuis ce moment, son projet de conquérir en premier la France et la Grande-Bretagne n'a jamais faibli. Le contrôle de l'usine Krupp était essentiel à ses plans. Bertha Krupp a été, comme le montrent les *Mémoires*, la victime plus ou moins innocente de sa diablerie. [...] Dans les "*Mémoires Secrets de Bertha Krupp*" nous avons le portrait complet de l'égomane sans pitié qui a plongé l'Europe dans les larmes<sup>874</sup>. »

L'objectif de cette fiction consiste donc à faire de l'Empereur allemand le principal responsable de la guerre en cours, et c'est cette raison qui nous a conduit à la considérer comme une fiction patriotique car le discours anti-allemand y est clair. Fisher est un spécialiste des biographies concernant les sphères dirigeantes impériales allemandes et il s'est déjà intéressé à Guillaume II, notamment dans *The Private Lives of Kaiser William II and His Consort. Secret History of the Court of Berlin*<sup>875</sup>, écrit dans lequel, nous dit le *Daily Express*, « M<sup>r</sup> Fisher [...] a donné au monde une petite idée de la malveillance de Wilhelm de Hohenzollern<sup>876</sup>. »

Le *serial Afraid !*<sup>877</sup> a été écrit par un auteur dont l'identité n'est pas révélée lors de la publication et que nous ne sommes pas parvenu à identifier. Il s'agit d'un récit patriotique à dominante sentimentale (roman de la victime au masculin, chose assez rare) qui raconte la vie de Jasper Sedley, un peureux et un lâche depuis l'enfance, deux défauts qui lui valent le dégoût et le mépris des gens qui l'entourent, même les plus proches. Pourtant, Jasper finit par s'engager pour être utile à son pays lorsqu'éclate la Grande Guerre et meurt en héros sur le front, en donnant sa vie pour sauver celle d'un ami.

Quelles conclusions tirer des nombreuses hypothèses que nous avons formulées au sujet des motivations qui ont pu amener des auteurs à écrire une ou plusieurs fictions patriotiques ? Peut-on conclure, comme Dominique Kalifa, que l'écriture de romans-feuilletons patriotiques est, en France au moins, « [...] une sorte de sacrifice accompli par tous les membres, ou presque, de la société des feuilletonistes<sup>878</sup> » ? La notion de sacrifice sous-entend que les feuilletonistes n'ont écrit des romans de la veine patriotique, durant la Grande Guerre, que parce qu'ils y ont été plus ou moins contraints. Si c'est peut-être le cas de quelques auteurs, obligés de répondre à la commande des journaux à

---

<sup>874</sup> Annonce de publication, in *Daily Express*, le 30/10/1915 : « *The point of absorbing interest in the "Secret Memoirs of Frau Bertha Krupp" [...] is the revelation of the character of the Kaiser. [...] Mr. Henry Fisher is able to show that the Kaiser began to prepare for the present war thirteen years ago. Since then he has never faltered in his design to conquer first France and the Great Britain. The control of the Krupp factory was essential to his plans. Bertha Krupp has been, as the memoirs show, the more or less innocent victim of his devilry. [...] In the "Secret Memoirs of Bertha Krupp" we have the complete picture of the ruthless egomane who has plunged Europe into tears.* ».

<sup>875</sup> FISHER Henry W., *The Private Lives of Kaiser William II and His Consort. Secret History of the Court of Berlin*, New-York, Fred de Fau & Company, 1909.

<sup>876</sup> Annonce de publication, in *Daily Express*, le 30/10/1915 : « *Mr. Fisher [...] gave the world some idea of the malevolence of Wilhelm of Hohenzollern.* »

<sup>877</sup> ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, du 01/12/1915 au 31/01/1916.

<sup>878</sup> KALIFA Dominique, « *Guerre, feuilleton, presse, 1913-1920* », in *op. cit.*, p. 139.

cause des contrats qu'ils ont signés avec eux, et de quelques autres qui se sont sentis moralement obligés de le faire étant données les circonstances, il ne faut pas oublier ceux qui ont pu profiter de la situation pour vendre des fictions et, surtout, ceux pour lesquels cette écriture patriotique témoigne en premier lieu d'un choix conscient et assumé, traduisant une volonté d'engagement patriotique véritable. Le but de ces feuilletonistes patriotes est alors de mettre leur plume au service de la nation, par conviction, pour faire leur devoir, avec les armes dont ils disposent. Jules Mary, Aristide Bruant, Paul Breynat, Gaston Leroux, Charles Mérouvel, Paul Segonzac et, différemment, Émile Pouget, nous semblent devoir être considérés comme des feuilletonistes patriotiques par engagement.

De plus, tous les feuilletonistes sont loin d'avoir écrit des récits patriotiques durant le conflit. Pour en rester au cas français dont parle Dominique Kalifa, outre Michel Zévaco, qu'il cite, et qui choisit, comme nous l'avons vu, de continuer à écrire des romans de cape et d'épée comme il le fait depuis plus de dix ans, certains auteurs de romans-feuilletons actifs durant les deux années et demie qui précèdent le déclenchement de la guerre cessent toute activité d'écriture dans les journaux où ils sont publiés habituellement ou continuent à leur donner des fictions qui ne sont pas des récits patriotiques. T. Trilby, par exemple, est publiée une fois en 1912, une fois en 1913, une fois au début de l'année 1914, puis on ne trouve plus sa signature dans *L'Écho de Paris* jusqu'à la fin de l'année 1920. La romancière ne fait donc pas le « sacrifice » de l'écriture patriotique mais choisit néanmoins de faire son devoir en devenant infirmière de la Croix-Rouge puis, ensuite, la guerre terminée, elle participe à la direction d'un hôpital pour grands mutilés. Elle reprend l'écriture en 1919 avec des romans publiés en volumes comme *Ninette infirmière*<sup>879</sup>, directement inspiré de son expérience de guerre, ou *Le Retour*<sup>880</sup> dans lequel elle se penche sur les problèmes du retour des soldats à la vie civile et notamment sur l'incompréhension qu'ils rencontrent. La guerre met fin à sa collaboration avec *L'Écho de Paris*, initiée en 1900, et en 1920 elle écrit pour *Le Petit Écho de la Mode*. Jean d'Aléria, feuilletoniste maison du *Petit Journal*, donne plusieurs romans à ce dernier entre 1902 et 1914<sup>881</sup>, n'est pas publié durant le conflit, et il faut attendre le mois d'août 1920 pour revoir son nom dans le rez-de-chaussée romanesque du journal avec *Yvonne Delorme*<sup>882</sup>, récit patriotique d'ailleurs. Nous pouvons encore citer Louis Létang, autre auteur maison du *Petit Journal* qui est publié à de très nombreuses reprises par ce quotidien dans les années 1900, une fois en 1911 et 1913, et ne l'est plus avant le mois de février 1920, avec un récit patriotique lui aussi<sup>883</sup>. L'écrivain fait la guerre à plus de

---

<sup>879</sup> TRILBY T., *Ninette infirmière*, Paris, Plon-Nourrit, 1919.

<sup>880</sup> TRILBY T., *Le Retour*, Paris, Librairie des lettres, 1919.

<sup>881</sup> *Seule au monde !*, du 17/08/1902 au 10/12/1902 ; *Les deux comtesses*, du 08/01/1905 au 12/05/1915 ; *Vengeance aveugle*, du 06/11/1910 au 22/02/1911 ; *Sang fatal*, du 24/05/1914 au 09/12/1914.

<sup>882</sup> D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, du 14/08/1920 au 13/12/1920.

<sup>883</sup> LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, du 01/02/1920 au 17/05/1920.

60 ans comme capitaine du génie, combattant notamment à Verdun, étant cité à l'ordre de l'armée<sup>884</sup>, et délaissant donc sa plume pour se mettre physiquement au service de son pays.

Les motivations du seul feuilletoniste patriotique présent dans les deux journaux britanniques que nous avons examinés en détail, Ruby M. Ayres, tiennent du sacrifice en ce sens que son activité du temps de guerre a pu être en grande partie contrainte. Le *Daily Mirror* a peut-être imposé, par moments, à cette auteure nouvellement arrivée et prometteuse, une écriture patriotique qu'elle ne souhaitait pas forcément pratiquer, même si ses *patriotic serials* sont extrêmement proches de la production sentimentale qui constitue son "fonds de commerce" habituel. En ce qui concerne les autres fictions patriotiques publiées dans ces deux journaux, toutes écrites par des auteurs différents, il est impossible d'affirmer qu'elles sont ou non les produits d'une écriture plus ou moins contrainte : le faible nombre de *serials* patriotiques publiés, le changement radical qui s'opère au sein de l'équipe de feuilletonistes du *Daily Mirror* à partir de l'été 1914 (aucun des auteurs publiés dans le journal entre décembre 1911 et avril 1914 n'est publié durant la durée du conflit et aucun de ceux qui sont publiés durant la guerre ne l'a été entre décembre 1911 et avril 1914) et la grande diversité des feuilletonistes publiés dans le *Daily Express* ne permettent pas, en effet, d'émettre des hypothèses précises au sujet de certains auteurs comme nous avons pu le faire pour plusieurs auteurs français.

Au final, il semble nécessaire d'appréhender la question des motivations de l'écriture patriotique des feuilletonistes avec prudence et nuance. S'il est parfois possible d'affirmer, pour certains auteurs, à cause d'éléments biographiques très explicites, que cette écriture est un véritable engagement par les mots, on doit le plus souvent se contenter de formuler des hypothèses lorsqu'il s'agit d'expliquer, d'éclairer celle des autres.

Nous allons à présent nous pencher sur les rapports que les feuilletonistes entretiennent avec la censure qui sévit dans la presse durant le conflit<sup>885</sup> afin d'observer leurs attitudes face à cette limitation de la liberté d'expression au nom des intérêts de la nation.

#### **D. Les feuilletonistes et la censure.**

Lorsque nous avons lu les romans-feuilletons et les *serials* patriotiques publiés par les journaux de notre corpus durant le conflit, nous avons été étonné par l'absence quasi-totale de

---

<sup>884</sup> <http://celtiq.perso.neuf.fr/LÉTANG.html>

<sup>885</sup> Voir I., B.

censure de contenu<sup>886</sup>, et d'autant plus dans la presse française où, nous l'avons dit, le contrôle est plus sévère. Ce contrôle se pratiquant avant la diffusion des journaux, sur morasse, le rez-de-chaussée romanesque ou la rubrique *serial* sont susceptibles d'être lus et passés au crible comme n'importe quelle autre rubrique de ces journaux, mais l'espace de la fiction sérielle apparaît, étrangement, comme un emplacement protégé, alors qu'il contient bien des fois des propos qui méritent, si l'on se réfère aux règles de la censure, de subir les foudres d'Anastasia. Pour quelles raisons ? Comment expliquer cette forme d'immunité, au moins apparente, dont semble jouir l'espace de la fiction romanesque dans les journaux français et britanniques du temps de guerre ?

L'annexe à l'instruction 1000 du 30/09/1915 concernant le contrôle de la presse que publie le ministère de la Guerre français le 31/03/1916 rappelle les éléments au sujet desquels la presse doit maintenir le silence, par exemple les effets du tir de l'ennemi, les espions et le contre-espionnage, les gaz asphyxiants et les liquides enflammés, les décès de soldats, les sous-marins ennemis, les déplacements de troupes<sup>887</sup>. Si les feuilletonistes respectent le dernier interdit, ne mentionnant pas les numéros des unités qu'ils mettent en scène et dissimulant la plupart du temps les noms des localités que ces dernières traversent, dans lesquelles elles se battent ou cantonnent<sup>888</sup>, ils n'hésitent pas à introduire des scènes de bataille dans lesquelles l'efficacité de l'artillerie de l'ennemi allemand et ses effets dévastateurs sont mis en avant, tout comme ceux de ses sous-marins, à vanter l'organisation des espions ennemis, à décrire les blessures parfois terribles que subissent les soldats des deux camps, les carnages sur le front combattant ou les violences subies par les civils, le quotidien souvent difficile dans les tranchées, bref à transgresser certains interdits fixés par les règles du système de censure<sup>889</sup>. Maurice Rajsfus, lorsqu'il présente la manière dont la censure met la société française « [...] sous haute surveillance [...] »<sup>890</sup> durant la Grande Guerre, revient sur l'action des censeurs dans l'édition, le théâtre, le cinéma, la chanson populaire ou certains spectacles<sup>891</sup>. Il note par exemple que dès le début de l'année 1916, « [...] la littérature de gare et très surveillée, y compris les textes à l'eau de rose » et que « [...] la raison en est simple : les permissionnaires qui regagnent le front ne doivent absolument pas se procurer certains de ses petits livres populaires qui pourraient semer la démoralisation dans les tranchées...<sup>892</sup> » Au théâtre, la principale préoccupation est d'éviter la démoralisation du public du front de l'arrière afin de ne pas compromettre son soutien

---

<sup>886</sup> Censure qui se serait traduite, comme ailleurs dans les journaux, par la présence de passages "échoppés" et, donc, de d'espaces blancs dans le texte.

<sup>887</sup> RAJSFUS Maurice, *op. cit.*, p. 43-44.

<sup>888</sup> Ils les remplacent par des points de suspension en laissant parfois apparaître la première lettre du nom.

<sup>889</sup> Pour des exemples, voir les chapitres correspondants dans la seconde partie ainsi que les résumés des fictions patriotiques disponibles en annexe 6.

<sup>890</sup> RAJSFUS Maurice, *op. cit.*, p. 173.

<sup>891</sup> *Ibid.*, p. 175-241.

<sup>892</sup> *Ibid.*, p. 176.

à l'effort de guerre. Les censeurs se montrent donc particulièrement prudents, et il est notamment interdit de se moquer de l'institution militaire, du drapeau, de mettre en scène des femmes adultères<sup>893</sup>, des embusqués, d'évoquer la violence des combats ou de faire montre de la moindre touche d'antipatriotisme. Les choses vont parfois assez loin puisque certaines pièces nettement patriotiques se voient pourtant interdites ; ainsi *Mort pour la Patrie*, pièce dans laquelle un officier français décède dans une ambulance française où un sous-officier allemand blessé est forcé à saluer le cadavre du Français enveloppé dans un drapeau tricolore, est rejetée à cause de « la présentation de l'uniforme allemand sur la scène [...] ». Le superviseur du censeur ajoute : « Ne pas viser pour le motif indiqué. Et puis, ne pas faire voir une scène aussi douloureuse aux familles<sup>894</sup>. » Ces éléments, qui ne sont pas tolérés au théâtre ou dans la chanson populaire<sup>895</sup>, le sont pourtant dans la fiction sérielle de presse. Certains feuilletonistes créent des situations violentes ou choquantes qui peuvent heurter la sensibilité des lecteurs, les inquiéter, ébranler certaines de leurs certitudes, et remettre donc en cause, potentiellement, leur implication dans l'effort de guerre. Comment expliquer cette liberté d'expression dans la fiction sérielle de presse ?

Si l'on peut imaginer que certains auteurs s'autocensurent, par prudence, et que, dans certains cas, une première lecture effectuée au sein des rédactions agit comme premier contrôle pour éliminer certains éléments jugés hors-limites, la rubrique de la fiction sérielle semble malgré tout permettre une liberté d'expression plus importante que dans le reste de l'espace rédactionnel des journaux, même si la censure n'y est pas aussi sévère qu'on l'a souvent dit. Les censeurs de presse accordent-ils avant tout leur attention au contenu de type informationnel du journal, à la relation du réel, laissant volontairement la rubrique romanesque de côté, par manque de temps pour contrôler la totalité de l'espace rédactionnel, ou est-ce par choix de ne pas s'intéresser à cette rubrique parce qu'ils estiment que son impact sur les lecteurs est limité, ces derniers étant, selon eux, en mesure de faire la part des choses et de ne pas accorder de crédit à son contenu ? Pourquoi font-ils preuve d'une sévérité bien réelle à l'endroit, par exemple, des pièces de théâtre ou de la chanson populaire alors que le nombre de lecteurs des fictions sérielles de presse est bien plus important, chaque jour, que celui des personnes qui se rendent au café-concert ou au théâtre et que le rythme quotidien de la lecture a des effets potentiellement plus profonds que ceux de la sortie occasionnelle ? Il se peut que les censeurs attribuent aux spectacles un impact plus fort que celui de

---

<sup>893</sup> *Ibid.*, p. 197. L'auteur donne l'exemple d'une pièce intitulée *Le Bonhomme* qui est interdite parce que son thème est celui d'un soldat dont l'épouse est adultère et au sujet de laquelle le policier lecteur fait le commentaire suivant : « Le sujet de cette comédie est de ceux qu'il eût été préférable de ne pas mettre en scène dans les circonstances actuelles. »

<sup>894</sup> *Ibid.*, p.193.

<sup>895</sup> Sur la chanson populaire britannique durant le Premier Conflit mondial, on peut consulter MULLEN John, *La chanson populaire en Grande-Bretagne pendant la Grande Guerre 1914-1918. The show must go on !*, Paris, L'Harmattan, 2012.

la lecture, à cause de leur dimension visuelle, tout comme il est probable qu'ils estiment les chansons plus dangereuses que les romans-feuilletons et les *serials* parce qu'il est plus facile de les retenir, de les chanter, et donc d'en démultiplier le message.

Nous n'avons rencontré qu'une seule fiction sérielle de plus de dix livraisons censurée de manière importante, *Le carnet d'un infirmier militaire*<sup>896</sup>, publié dans *L'Humanité*. Ce récit d'Henri Roche se présente comme un témoignage et s'attarde sur la situation déplorable du service de soins militaires à partir de l'exemple de l'hôpital militaire de Châteauevieux où l'auteur est affecté, durant la période comprise entre le 18/08 et le 02/09/1914. Il relate le manque d'organisation, les difficultés rencontrées pour héberger les blessés, trop nombreux, les lourdeurs administratives, les mesquineries de la vie quotidienne, le dévouement de certaines personnes ainsi que la mauvaise volonté d'autres, civiles ou militaires, et livre également ses sentiments personnels sur des sujets aussi divers que les atrocités allemandes, l'attitude du gouvernement qui cache la réalité des événements au public, les silences de la presse, l'entrée en fonction de socialistes à des postes ministériels importants, sa crainte à l'annonce de l'avancée allemande vers Paris ou encore l'inadmissible lenteur des services postaux qui isole soldats et familles. Il tient malgré tout la victoire de la France pour certaine. On peut souvent deviner avec une assez grande facilité ce que contiennent les éléments censurés<sup>897</sup> et il s'agit essentiellement de propos critiques au sujet de la manière dont la guerre est menée, de remarques concernant la réalité des combats et des blessures ou encore les défauts dans la manière dont les blessés sont pris en charge. Globalement, il s'agit donc d'un contenu jugé dangereux dans la mesure où il cherche à attirer l'attention des lecteurs de *L'Humanité* sur des questions sensibles qui peuvent les amener à douter. Peut-être le titre du récit et, donc, la thématique abordée, ont-ils attiré l'attention de censeurs enclins à surveiller le journal socialiste avec minutie, la forme du témoignage, l'intention de parler vrai et le réalisme qu'elle sous-entend ayant justifié un sévère "échoppage" ? Cela dit, ce sont uniquement les propos critiques évalués comme étant les plus dangereux qui sont supprimés car d'autres demeurent concernant par exemple le manque de moyens pour soigner les blessés ou les mensonges de la presse au sujet de la réalité du déroulement de la guerre.

En tout cas, le contraste est flagrant, dans les journaux français, entre des colonnes visiblement vérifiées et parfois censurées avec une attention évidente et un rez-de-chaussée romanesque épargné alors qu'il contient des éléments qui pourraient être supprimés s'ils étaient placés au-dessus de la ligne horizontale délimitant l'espace de la rubrique feuilleton. Preuve, peut-

---

<sup>896</sup> ROCHE Henri, *Le carnet d'un infirmier militaire*, in *L'Humanité*, du 07/03/1915 au 23/03/1915.

<sup>897</sup> Les livraisons 4 du 12/03/1915, 6 du 14/03/1915, 10 du 19/03/1915, 12 du 22/03/1915, 13 du 23/03/1915 ont été assez largement "caviardées" (plus de 25 lignes), tandis que les livraisons 5 du 13/03/1915, 7 du 15/03/1915, 8 du 16/03/1915, 9 du 17/03/1915 et 11 du 21/03/1915 l'ont été beaucoup plus légèrement (quelques lignes).

être, et c'est l'explication que nous choisissons de retenir, que dans l'esprit des contrôleurs de la presse, la parole du journaliste est dotée d'une forme d'autorité qu'ils n'accordent pas à celle du feuilletoniste, autorité qui amènerait les lecteurs à accorder davantage de crédit au contenu des colonnes, articles thématiques ou comptes-rendus de l'actualité, qu'à la fiction sérielle, probablement parce que cette dernière est jugée moins à même d'agir sur les imaginaires.

Après un second chapitre consacré à la fiction sérielle publiée dans les journaux de notre corpus durant le conflit, nous allons nous intéresser à une forme particulière de celle-ci, le roman-cinéma. C'est en effet durant les années de guerre que cette « [...] révolution dans le roman-feuilleton<sup>898</sup> » apparaît dans la presse française et y connaît ses premiers développements.

---

<sup>898</sup> Annonce de publication des *Mystères de New-York*, in *Le Matin*, le 11/11/1915.

### **CHAPITRE 3. LE ROMAN-CINÉMA, JONCTION ENTRE PASSÉ ET MODERNITÉ.**

À ce stade de notre étude, la place prise par la veine patriotique, à compter du début de l'année 1915, apparaît comme l'évolution la plus visible de la fiction sérielle publiée dans la presse à grand tirage durant le Premier Conflit mondial. Il ne s'agit toutefois que d'une évolution de contenu et nous avons montré qu'elle ne renouvelle guère le roman-feuilleton français ou le *serial* britannique. La littérature sérielle de presse française connaît une autre évolution durant les années de guerre et qui touche cette fois ses formes : l'apparition de la formule qui prend le nom de roman-cinéma. La presse britannique devance son homologue français en ouvrant son espace rédactionnel à une forme du même type<sup>899</sup> mais aucun des trois journaux d'outre-Manche que nous avons étudiés ne publie de productions équivalentes au roman-cinéma durant la période couverte par notre étude (1912-1920). Une fiction sérielle illustrant les liens entre cinéma et littérature apparaît toutefois dans le *Daily Express* au tout début de 1915 lorsque ce journal publie *Wake Up !*<sup>900</sup>, mais ce récit ne peut être considéré comme roman-cinéma, ainsi que nous le montrerons. Le cinéma apparaît également dans le *Daily Mirror* qui insère, à compter du mois d'août 1920, dans certains des *serials* qu'il publie, des photographies d'acteurs de cinéma mais aussi de théâtre connus du grand public qui incarnent les principaux protagonistes de l'intrigue et offrent ainsi aux lecteurs une représentation visuelle de ces derniers et de certaines scènes-clés<sup>901</sup>.

Si les romans-cinéma ne représentent qu'une faible part des fictions sérielles publiées dans les journaux à grand tirage de notre corpus de presse français<sup>902</sup>, la nouveauté constituée par une formule qui apparaît comme une forme de jonction entre passé et modernité mérite que nous nous y intéressions de plus près. Pour ce faire, nous commencerons par présenter cette dernière et la manière dont elle prend place dans la presse à grand tirage française ; puis, nous analyserons, d'après les informations fournies par notre corpus, le profil de la production française entre fin 1915 et fin 1920<sup>903</sup> ainsi que celui de ses premiers artisans ; enfin, nous nous attarderons sur le

---

<sup>899</sup> Lorsqu'il publie le premier roman-cinéma de la presse française, *Les Mystères de New-York*, à la fin du mois de novembre 1915, *Le Matin* prend soin de présenter la formule à ses lecteurs et précise, dans une annonce de publication datée du 21/11/1915 que la presse française imite, avec le roman-cinéma, ce qui a d'abord été fait en Amérique puis en Angleterre.

<sup>900</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, du 05/01/1915 au 26/02/1915.

<sup>901</sup> Si nous sommes certains que le *Daily Express* n'imite pas le *Daily Mirror*, nous ne savons pas ce qu'il en est pour le *Daily Mail* dont nous n'avons pu consulter les archives dans le détail. Le fait que le *Mirror* présente cette insertion de photographies comme une nouveauté laisse toutefois penser qu'il est, à la date où il l'inaugure, le seul à la pratiquer.

<sup>902</sup> Les seize romans-cinéma publiés par les quatre journaux à tirage de masse de notre corpus (*Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *L'Écho de Paris*) représentent environ 12% de l'ensemble des fictions sérielles publiées par ces mêmes journaux à partir de l'apparition de la formule et jusqu'à la fin du mois de décembre 1920.

<sup>903</sup> Étant donné le petit nombre de romans-cinéma publié durant notre période de référence et l'absence de dimension comparative en ce qui concerne ce genre, avec la Grande-Bretagne, nous avons choisi de ne pas

fonctionnement du roman-cinéma et sur la réception de cette « [...] forme tout à fait nouvelle [...] »<sup>904</sup> » du roman-feuilleton.

## I. Naissance et premiers développements.

### A. L'adaptation française d'une formule américaine.

Le roman-cinéma est décrit, lorsque paraissent dans *Le Matin*, à partir de novembre 1915, *Les Mystères de New-York*, première œuvre du genre dans la presse française, comme « la publication simultanée de la même œuvre en feuilleton et en film »<sup>905</sup>, tandis que quatre ans plus tard, Guy de Téramond, feuilletoniste devenu un spécialiste de la formule, la décrit comme « [...] le synchronisme du journal et de l'écran »<sup>906</sup>. » Ces deux définitions insistent sur le fait que le roman-cinéma associe deux modes de distribution, la presse et la projection cinématographique, qui partagent alors une même temporalité. Mais en réalité, et pour être précis, le genre fonctionne selon deux temporalités distinctes qui ne se croisent qu'à certains moments. En effet, la publication quotidienne, dans un journal, des livraisons du roman-feuilleton adapté du film, est complétée par la projection hebdomadaire d'un épisode du film qui condense l'intrigue développée dans les sept livraisons offertes au public durant la semaine précédant cette projection. Lorsqu'il publie la première œuvre du genre en France, *Le Matin* explique :

« *Les sept premiers feuilletons parus dans Le Matin du Samedi 27 Novembre au Vendredi 3 Décembre inclus, seront résumés en un seul film qui sera projeté pendant une semaine à partir du jour de la publication dans Le Matin, du septième feuilleton. A l'expiration de cette semaine, il sera projeté un second film résumant les sept feuilletons suivants du roman, c'est-à-dire les feuilletons parus du Samedi 4 Décembre au Vendredi 10 Décembre inclus, et ainsi de suite jusqu'à la fin du roman*<sup>907</sup>. »

Les deux temporalités ne se croisent donc véritablement que le 7<sup>ème</sup> jour de chaque semaine de diffusion. On peut noter que l'épisode filmé est également l'occasion d'une forme de temporalité rétrospective puisqu'il revient sur ce que le spectateur a lu durant les jours précédents. La temporalité propre à la diffusion de l'épisode filmé a des répercussions sur la structure narrative du « feuilleton-cinéma » pour reprendre une appellation utilisée par *Le Petit Journal*<sup>908</sup>. En effet, dans un

---

séparer, comme nous l'avons fait pour le roman-feuilleton traditionnel, l'étude des années de guerre et celle des années d'après-guerre.

<sup>904</sup> Annonce de publication des *Mystères de New-York*, in *Le Matin*, le 11/11/1915.

<sup>905</sup> *Ibid.*, le 21/11/1915.

<sup>906</sup> DE TÉRAMOND Guy, « *Comment on écrit un Roman-Cinéma* », in *Cinémagazine*, n°2, janvier 1921, p. 16.

<sup>907</sup> Annonce de publication des *Mystères de New-York*, in *Le Matin*, le 21/11/1915. Les caractères en italique et gras sont présents dans le texte d'origine.

<sup>908</sup> Annonce de publication du *Courrier de Washington !...*, in *Le Petit Journal*, le 20/09/1917.

roman-feuilleton traditionnel, le seul rythme qui compte est le rythme de la succession quotidienne des livraisons, et il est habituel que chacune de celles-ci se termine sur une note de suspense en vue de créer une attente que seule la lecture de la (ou des) livraison(s) suivante(s) peut satisfaire. Chaque épisode d'un film à épisodes se termine sur une situation remplie de tension, de suspense (*cliffhanger*), et la démarche d'adaptation en roman sériel contraint donc l'auteur de cette dernière à respecter une double exigence de suspense : celle, traditionnelle et quotidienne, qu'imposent les codes d'écriture du roman-feuilleton, et celle, nouvelle et hebdomadaire, qu'imposent les codes du film. La lecture des romans-cinéma de notre corpus de presse rend compte de cette double exigence par le fait que, comme à l'accoutumée dans un roman-feuilleton, les livraisons se terminent souvent par un point d'interrogation ou des points de suspension utilisés pour éveiller l'intérêt en introduisant une note de mystère ou de doute, et que cette note est souvent plus marquée le 7<sup>ème</sup> jour de chaque semaine de publication, c'est-à-dire le jour où est donnée la livraison dont la fin correspond à la fin de l'épisode filmé qui résume l'intrigue développée dans les sept dernières livraisons de l'adaptation en roman-feuilleton.

La littérature scientifique qui s'intéresse au genre utilise, souvent de manière indifférenciée, deux appellations pour le désigner : roman-cinéma (ou roman-ciné) et ciné-roman (ou cinéroman), la seconde étant d'ailleurs nettement plus fréquente<sup>909</sup>. Certains auteurs différencient toutefois les deux dénominations, parmi lesquels Anne-Marie Thiesse, Daniel Compère et Etienne Garcin. La première établit une différence entre la formule du roman-cinéma qui « [...] associe la publication d'un roman et la projection d'un film bâtis sur la même intrigue », définition qui reprend parfaitement celle que donne *Le Matin* à ses lecteurs lorsqu'il introduit le premier roman-cinéma dans la presse française, et celle du ciné-roman, roman de faible volume textuel, fréquemment illustré de photographies, publié « [...] après la sortie d'un film à succès [...] » et qui en résume l'intrigue, formule qui vient dans un second temps et remplace le roman-cinéma<sup>910</sup>. Selon Daniel Compère, roman-cinéma et ciné-roman désignent la même production culturelle mais l'auteur précise qu'on a commencé par utiliser la première des deux appellations pour désigner la « [...] nouvelle forme de roman-feuilleton où l'écrit accompagne l'image [...]»<sup>911</sup>. Etienne Garcin, pour sa part, fait du roman sériel un outil utilisé par le film et identifie deux manières dont le cinéma instrumentalise le récit imprimé : le ciné-roman, dans lequel le récit est utilisé pour « [...] annoncer et [...] expliquer une image encore muette [...] » et le roman-cinéma dans lequel le récit est utilisé pour

---

<sup>909</sup> Anne-Marie Thiesse utilise également l'appellation film-feuilleton.

<sup>910</sup> THIESSE Anne-Marie, *Le roman du quotidien*, op. cit., p. 252.

<sup>911</sup> COMPÈRE Daniel, « Cinéroman », in COMPÈRE Daniel (dir.), *Dictionnaire du roman populaire francophone*, op. cit., p. 88.

sa « [...] fonction de ressassement du film une fois celui-ci passé [...] »<sup>912</sup>. » Les distinctions établies par Thiesse et Garcin sont largement opposées puisque la définition du roman-cinéma donnée par la première correspond à celle qu'envisage le second pour le ciné-roman et inversement. Il nous semble que les propos d'Anne-Marie Thiesse sont les plus cohérents, en ce sens qu'ils respectent ce que l'on trouve dans les journaux durant les premiers temps où la nouvelle formule apparaît dans la presse et sur les écrans français. En effet, notre corpus de presse est on ne peut plus clair en ce qui concerne la question de la dénomination : sur les seize récits relevant du nouveau genre qu'il comporte et qui sont parmi les premiers diffusés en France, trois seulement sont parfois nommés ciné-romans, *Âmes de fous*<sup>913</sup>, *Imperia*<sup>914</sup> et *Tue-la-Mort*<sup>915</sup>, mais le premier jour de leur publication, ces trois récits, comme les treize autres, sont désignés comme étant des « romans-cinéma », ce qui semble indiquer que durant les cinq premières années suivant la naissance du genre au moins, c'est cette dernière appellation qui est la plus utilisée pour le désigner. La création de la Société des Cinéromans, en septembre 1919, par Gaston Leroux, Arthur Bernède et René Navarre, société consacrée à la production de films à épisodes, n'a visiblement rien à voir avec la naissance de l'appellation cinéroman puisque celle-ci est utilisée dès le mois de novembre 1918 dans *Le Petit Journal* pour *Âmes de fous*. Il est d'ailleurs difficile de savoir ce qui a amené le journal à introduire cette appellation. En tout cas, l'appellation cinéroman ou ciné-roman, dans laquelle le *medium* image est en tête, s'impose à partir du début des années 1920, peut-être parce que le cinéma a alors acquis une place beaucoup plus importante dans le paysage culturel qui le fait dorénavant apparaître comme l'élément dominant de la formule, ce qu'il n'était pas lorsque sont apparues les premières productions. Alain Carou note que « la grande presse cesse en 1927 la publication régulière de romans-cinéma en feuilleton [et que] désormais établi en position de média de masse, le cinéma satellise en partie la lecture de masse »<sup>916</sup> ce qui peut éventuellement confirmer l'explication proposée ci-dessus.

Si le roman-cinéma constitue une nouveauté, les liens entre littérature "populaire" et cinéma ont déjà quelques années lorsque *Les Mystères de New-York* sont publiés par *Le Matin*. La Société cinématographique des auteurs et gens de lettres (S.C.A.G.L.) fondée en 1908 par le feuilletoniste Pierre Decourcelle et l'administrateur de théâtres Eugène Gugenheim adapte ainsi pour le cinéma

<sup>912</sup> GARCIN Etienne, « L'industrie du ciné-roman », in MIGOZZI Jacques (dir.), *De l'écrit à l'écran. Littératures populaires : mutations génériques, mutations médiatiques*, Limoges, P.U.LIM, 2000, p. 136.

<sup>913</sup> DE TÉRAMOND Guy, *Âmes de fous*, in *Le Petit Journal*, du 09/11/1918 au 20/12/1918. Les annonces de publication du 05/11/1918 et du 08/11/1918 présentent le récit comme un « cinéma-roman » et un « ciné-roman ».

<sup>914</sup> BERNÈDE Arthur, *Imperia*, in *Le Petit Parisien*, du 03/05/1920 au 30/07/1920. Les annonces de publication du 28/04/1920, du 30/04/1920 et du 03/05/1920 présentent le récit comme un « ciné-roman ».

<sup>915</sup> LEROUX Gaston, *Tue-la-Mort*, in *Le Matin*, du 07/10/1920 au 30/12/1920. Les annonces de publication du 01/10/1920, du 02/10/1920, du 03/10/1920 et du 06/10/1920 présentent le récit comme un « cinéroman ».

<sup>916</sup> CAROU Alain, « Cinéma narratif et culture littéraire de masse : une médiation fondatrice (1908-1928) », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 51-4, octobre-décembre 2004, p. 37.

des romans “populaires” comme *Le boucher de Meudon* de Jules Mary ou *Les deux orphelines* d’Adolphe d’Ennery, films qui sont distribués par la maison Pathé. Des œuvres plus contemporaines qui ont été des succès de la littérature sérielle sont adaptées pour le cinéma comme *Fantômas* dont le premier volume de la série initiée par Émile Souvestre et Marcel Allain est adapté au cinéma et sort le 09/05/1913<sup>917</sup>. D’une façon différente, les fascicules narrant les aventures du détective américain Nick Carter, publiés par l’éditeur allemand Eichler, qui pénètrent le territoire français à partir du mois de mars 1907, sont à l’origine de plusieurs films à épisodes, dont le premier, *Nick Carter, le roi des détectives*, réalisés par Victorin-Hippolyte Jasset pour les Films Éclair, sort dans les salles à la fin de l’année 1908. La quasi-simultanéité entre publication du roman-feuilleton et projection du film qui caractérise le roman-cinéma existe avant l’apparition des *Mystères de New-York*. En effet, lorsque *Le Matin* publie son premier roman-feuilleton patriotique du temps de guerre, *La fille du Boche* d’Henri Germain<sup>918</sup>, un film adapté de la fiction, tourné par Henri Pouctal<sup>919</sup> et produit par Gaumont sort en salles. La véritable innovation du roman-cinéma ne réside donc pas dans l’association entre cinéma et littérature mais dans le fait que le principe d’une sérialité au rythme régulier, qui a créé de longue date des pratiques spécifiques de production, de diffusion et de consommation dans l’univers de la littérature, gagne celui du cinéma français ; après le roman à épisodes, le film à épisodes. Pour Alain Carou, la nouveauté des *Mystères de New-York* réside donc en ce que « [...] dans l’ordre des pratiques culturelles [...] ils inaugurent et imposent en France le film à épisodes<sup>920</sup>. »

Le film à épisodes *Les Mystères de New-York* résulte de l’adaptation de trois *serials*<sup>921</sup> sortis en salles aux États-Unis entre le mois de décembre 1914 et le mois d’août 1915, *The Exploits of Elaine*, *The New Exploits of Elaine* et *The Romance of Elaine*<sup>922</sup>, films dont un épisode était diffusé chaque samedi et qui étaient accompagnés de la publication simultanée d’un roman en livraisons écrit par Arthur B. Reeve dans le *Chicago Herald*. Ces trois *serials*, qui comportent respectivement quatorze, dix et douze épisodes sont condensés, pour la version française, en un seul film de 22 épisodes, et Pierre Decourcelle est chargé d’en écrire l’adaptation en roman-feuilleton. Cette dernière paraît dans *Le Matin* et comporte 154 livraisons, ce nombre correspondant aux 22 épisodes

---

<sup>917</sup> Le film, dirigé par Louis Feuillade, avec René Navarre dans le rôle-titre, est produit par Gaumont et dure 54mn.

<sup>918</sup> GERMAIN Henri, *La fille du Boche*, in *Le Matin*, du 06/02/1915 au 08/08/1915.

<sup>919</sup> Ce réalisateur tourne plusieurs films patriotiques durant le conflit et notamment un *Chantecoq* en 1916.

<sup>920</sup> CAROU Alain, *op. cit.*, p. 31.

<sup>921</sup> Le terme *serial* est utilisé outre-Atlantique pour désigner un film à épisodes et son adaptation en fiction sérielle.

<sup>922</sup> Les trois films ont été distribués par Pathé Exchange, la branche américaine de la société française Pathé Frères.

du film diffusés à un rythme hebdomadaire et précédés chacun de la publication de sept livraisons du roman-feuilleton (22x7=154). Le roman-cinéma est donc la transposition française d'une invention américaine et il est vraisemblable que c'est le succès rencontré par le mode de diffusion double des aventures d'Elaine Dodge qui a incité *Le Matin* à s'y intéresser. L'annonce de publication du 21/11/1915 explique ainsi que « [...] ce mode de publication qui a été mis en pratique pour la première fois en Amérique [...] a eu un succès tellement considérable qu'il s'est traduit par 4 millions 500.000 lecteurs nouveaux<sup>923</sup> », tandis que Pierre Decourcelle précise que « les journaux qui publièrent chaque semaine les épisodes dont [il a] extrait *Les Mystères de New-York* virent leur tirage monter à des chiffres fulgurants...<sup>924</sup> » On peut noter que ce premier roman-cinéma français porte un titre calqué sur le premier véritable succès du roman-feuilleton en France, *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue, publiés dans le *Journal des débats* entre juin 1842 et octobre 1843. Ce choix inscrit clairement l'adaptation de Pierre Decourcelle dans le genre "feuilletonesque" et montre qu'il n'est pas question, même si la nouvelle formule est synonyme de modernité, puisqu'elle est née du cinéma, de se démarquer des codes du roman-feuilleton.

En 1915, le *serial* est encore une invention très récente aux États-Unis, née de la compétition entre les plus grands quotidiens pour attirer en permanence de nouveaux lecteurs. C'est la revue féminine mensuelle à grand tirage *The Ladies' World* qui inaugure, en juillet 1912, la simultanéité de la publication d'un récit dans la presse et de la projection d'un film avec le récit sériel et le film à épisodes *What happened to Mary ?* Ce *serial*, le premier de l'histoire, comporte douze épisodes mensuels indépendants<sup>925</sup> qui reprennent chaque livraison de la *serial story* dans la revue. La formule est un immense succès qui amène les ventes du magazine au-dessus du million d'exemplaires. Elle est reprise avec une ampleur et des moyens plus importants par les deux magnats de la presse de Chicago W. R. Hearst, patron du *Chicago Evening* et Robert Mac Cormick, patron du *Chicago Tribune*, et en décembre 1913, ce second journal publie en livraisons le roman d'Harold McGrath *The Adventures of Kathlyn* en même temps qu'est diffusé un film à épisodes qu'il fait réaliser par la Belig Polyscope Company<sup>926</sup>. L'expérience, la première dans un quotidien à grand tirage, est elle aussi un succès qui apporte plus de 50000 nouveaux lecteurs au journal durant la publication et installe véritablement la formule sur le marché américain. Le premier épisode du *serial* qui est souvent, et à

---

<sup>923</sup> Annonce de publication, in *Le Matin*, le 21/11/1915. Il est difficile de savoir comment interpréter ce chiffre faramineux.

<sup>924</sup> DECOURCELLE Pierre, « *Le roman-cinéma : Les Mystères de New-York. Une idée neuve* » », in *Le Matin*, le 25/11/1915. Il ajoute : « Les théâtres cinématographiques qui, concurrentement avec ces journaux, offraient à leur public les films reproduisant au fur et à mesure les diverses phases de ces récits, réalisèrent des recettes qui feraient pâlir d'envie nos exploitants français. »

<sup>925</sup> Le film est réalisé par Charles Brabin et produit par les studios Edison.

<sup>926</sup> La genèse et un résumé très détaillé de ce *serial* sont disponibles à l'adresse suivante : <http://chicagology.com/silentmovies/adventuresofkathlyn/>

tort, considéré comme le premier car il établit de nombreux codes du genre, *The Perils of Pauline*<sup>927</sup>, avec dans le rôle principal celle qui devient la première reine du *serial*, Pearl White, est diffusé à la fin du mois de mars 1914, alors que l'adaptation en *serial story* est publiée dans le *Chicago Evening* et en fait fortement grimper les ventes. À la fin de l'année débute, comme nous l'avons dit, la projection dans les salles du premier des trois *serials* racontant les aventures d'Elaine Dodge, *The Exploits of Elaine*, *serials* produits par la société d'Hearst et Pathé Exchange, avec, en parallèle, la publication dans le *Chicago Herald* des romans d'Arthur B. Reeve.

Notre corpus de presse française montre que ce sont uniquement les plus grands journaux qui se lancent dans l'aventure du roman-cinéma puisque *L'Humanité*, *L'Action française* et *Le Figaro* n'en publient pas jusqu'au terme de notre période d'étude. Les quatre journaux à grand tirage que nous avons considérés en publient par contre au moins un chacun. Il est évident que l'opération nécessite des fonds qui ne sont pas à la portée des "petits" journaux, ne serait-ce que pour assurer la publicité de l'entreprise et la rémunération du feuilletoniste qui assure l'écriture du roman-feuilleton, les auteurs chargés de cette tâche étant, dans ces premières années du roman-cinéma en France, nous le verrons, des auteurs très renommés et donc coûteux. Il semble que les éditeurs de films versent fréquemment des subsides aux journaux pour que ceux-ci publient des romans-cinéma<sup>928</sup> et il est logique que ces subsides aillent en premier lieu dans les caisses des journaux les plus importants, les plus diffusés, car ils sont les plus aptes à assurer la promotion des films et à contribuer à la rentabilisation de l'entreprise. L'observation du rythme auquel apparaissent les premiers romans-cinéma montre que le nouveau genre ne constitue pas, en tout cas, un élément de concurrence entre les grands journaux lorsqu'il débarque en France : il n'y a pas, durant les premiers mois, de surenchère à la publication, puisque *Le Matin* est le seul à exploiter le créneau pendant près d'un an, publiant deux romans-cinéma<sup>929</sup>, *Les Mystères de New-York* et *Le masque aux dents blanches*<sup>930</sup>. *Le Journal* est le second à se lancer avec la publication, à partir du 04/11/1916, de l'adaptation qu'écrit Maurice Leblanc du *Cercle rouge*<sup>931</sup>, avant que *Le Petit Parisien* ne débute la publication de son *Judex* le 12/01/1917<sup>932</sup>. Il s'écoule ensuite plus de huit mois avant que *Le Petit Journal* ne se lance à son tour dans l'aventure du roman-cinéma avec *Le courrier de*

---

<sup>927</sup> Réalisé par Louis Gasnier et Donald McKenzie, produit par une collaboration entre les sociétés Hearst International Films, Vitagraph et Pathé Exchange (cf. PROCTER Ben, *William Randolph Hearst. The Later Years 1911-1951*, New-York, Oxford University Press, 2007, p. 39).

<sup>928</sup> CAROU Alain, *op.cit.*, reprenant le contenu d'une intervention de Guy de Téramond à l'assemblée générale extraordinaire de la Société des gens de lettres du 18/11/1917.

<sup>929</sup> Et non trois comme le mentionne CAROU Alain, *op. cit.*, reprenant SADOUL Georges, *Histoire générale du cinéma, tome 3*, Paris, Denoël, 1975, p. 415-427.

<sup>930</sup> ANONYME, *Le masque aux dents blanches*, in *Le Matin*, du 04/11/1916 au 24/02/1917.

<sup>931</sup> LEBLANC Maurice, *Le cercle rouge*, in *Le Journal*, du 04/11/1916 au 24/01/1917.

<sup>932</sup> BERNÈDE Arthur, *Judex*, in *Le Petit Parisien*, du 12/01/1917 au 06/04/1917.

*Washington !...*<sup>933</sup>, adapté par Marcel Allain, dont la première livraison est publiée le 29/09/1917 suivi par *L'Écho de Paris* qui publie *Le mystère de la Double-Croix*<sup>934</sup>, adapté par Guy de Téraumont, à compter du 07/09/1918, soit presque trois ans après que *Le Matin* ait initié le genre. Comme il l'a fait dans d'autres domaines depuis sa création, *Le Matin* a donc été le véritable pionnier, dans la presse française, du roman-cinéma. Il ne fait aucun doute que les liens entre le directeur général des services du journal, Jean Sapène, et William Randolph Hearst ont été importants dans le rôle de précurseur du *Matin*. Ce rôle continue dans les années suivantes puisque Sapène prend la direction de la Société des Cinéromans en 1922 et la développe en initiant un partenariat original entre quatre journaux du Consortium des Grands Quotidiens de Paris qu'il préside (*Le Matin*, *Le Petit Parisien*, *Le Journal* et *L'Écho de Paris*) : lorsqu'un film de la Société des Cinéromans est projeté en salles, un des quatre journaux, à tour de rôle, en publie une adaptation en roman-feuilleton dans son rez-de-chaussée romanesque, l'écriture de celle-ci étant confiée à un feuilletoniste maison de chaque organe de presse, ce procédé annihilant donc toute concurrence entre ces journaux en ce qui concerne le roman-cinéma.

Dans les premières années, c'est l'adaptation de films à épisodes créés outre-Atlantique qui domine très largement, même si *Le Petit Parisien* se distingue d'emblée des autres journaux à tirage de masse puisqu'il publie uniquement, et dès le départ, des romans-feuilletons adaptés de films français distribués par Gaumont : *Judex*, *La nouvelle mission de Judex*<sup>935</sup>, *Tih-Minh*<sup>936</sup> et *Imperia*<sup>937</sup>. Cette forte présence des productions américaines s'explique par le fait qu'il n'existe pas, en France, à ce moment, de films à épisodes définis, comme le *serial* américain, par une non-autonomie des épisodes, c'est-à-dire par une continuité de l'intrigue de l'un à l'autre. Lorsque le *serial* américain débarque, l'industrie cinématographique française produit soit des courts, soit des longs métrages soit, depuis quelques années déjà, des séries comme celles des Boireau ou Rigadin par exemple, réalisés notamment par Georges Monca, mais les épisodes de ces séries sont indépendants les uns des autres et sortent en salles selon des rythmes irréguliers qui n'autorisent pas ce qu'autorise le film à épisodes : la régularité des temporalités. De plus, le contexte de guerre n'est pas favorable à l'industrie cinématographique française ; Maurice Rajsfus résume ainsi la situation de cette dernière :

« A la veille de la guerre, la place de la France est prépondérante sur le marché mondial du film. Avec la guerre, et le contrôle de plus en plus strict, c'est l'effondrement

---

<sup>933</sup> ALLAIN Marcel, *Le courrier de Washington !...*, in *Le Petit Journal*, du 29/09/1917 au 08/12/1917.

<sup>934</sup> DE TÉRAMOND Guy, *Le mystère de la Double-Croix*, in *L'Écho de Paris*, du 07/09/1918 au 08/11/1918.

<sup>935</sup> BERNÈDE Arthur, *La nouvelle mission de Judex*, in *Le Petit Parisien*, du 11/01/1918 au 04/04/1918.

<sup>936</sup> LE FAURE Georges et FEUILLADE Louis, *Tih-Minh*, in *Le Petit Parisien*, du 07/02/1919 au 25/04/1919.

<sup>937</sup> BERNÈDE Arthur, *Imperia*, in *Le Petit Parisien*, du 03/05/1920 au 30/07/1920.

de cette position. [...] Il est vrai que, tout autant que la censure, c'est la guerre elle-même qui va précipiter la chute du cinéma français. Outre les interdits, cette activité très florissante subit de nombreuses atteintes. Dès le 2 août 1914, quantité de studios de cinéma sont transformés en cantonnements militaires ou dépôts de matériel. Comme il s'agit d'une industrie jeune, une grande partie des acteurs, techniciens et réalisateurs sont mobilisés. Autre effet pervers de la guerre, les composants chimiques mis en œuvre pour fabriquer le substrat de la pellicule sont classés matières premières stratégiques, et se retrouvent dans les explosifs des obus. On réalise donc de moins en moins de films<sup>938</sup>. »

Les salles de cinéma, comme les théâtres ou les cafés-concerts, sont contraints à la fermeture lors de l'entrée en guerre, et certaines ne rouvrent qu'au printemps 1915, élément qui n'est pas favorable non plus à l'industrie du cinéma. C'est probablement pour s'adapter à ce contexte globalement difficile que la société Pathé Frères décide d'utiliser les productions de sa filiale américaine Pathé Exchange sur le territoire français : les films à épisodes sont déjà tournés, il n'y a plus qu'à les distribuer et à trouver des relais dans la presse à grand tirage pour s'occuper des adaptations sous forme de romans-feuilletons.

Dans *Le Matin*, après trois adaptations de *serials* américains, *Les Mystères de New-York*, *Le masque aux dents blanches*<sup>939</sup> et *La reine s'ennuie*<sup>940</sup>, ce sont trois adaptations de films à épisodes français qui sont enchaînées : *La Nouvelle Aurore*<sup>941</sup>, *Le fils de la nuit*<sup>942</sup> et *Tue-la-Mort*<sup>943</sup>. Dans *Le Petit Journal*, le premier roman-cinéma publié, *Le courrier de Washington !...* est l'adaptation du *serial* américain *Pearl of the Army*<sup>944</sup>, *Cœur d'héroïne*<sup>945</sup> celle du *serial* *Patria*<sup>946</sup>, mais *Fauvette !*<sup>947</sup>, et *Âmes de fous*<sup>948</sup> sont tirés de films à épisodes français, ce dernier étant d'ailleurs présenté au public comme un « roman-cinéma français » le premier jour de sa publication. *Par amour !*<sup>949</sup>, la cinquième adaptation publiée par *Le Petit Journal* durant notre période de référence est à nouveau tirée d'un *serial* américain, *The Lightning Raider*<sup>950</sup>. *Le mystère de la Double-Croix*, seule adaptation d'un film à épisodes publiée par *L'Écho de Paris* jusqu'en décembre 1920, est tirée du *serial* américain *The*

---

<sup>938</sup> RAJSFUS Maurice, *op. cit.*, p. 201.

<sup>939</sup> Le *serial* américain s'intitule *The Iron Claw* et sa diffusion a débuté aux États-Unis en février 1916.

<sup>940</sup> DECOURCELLE Pierre, *La reine s'ennuie*, in *Le Matin*, du 22/02/1918 au 07/06/1918. Le *serial* américain s'intitule *The Fatal Ring* et sa diffusion a commencé aux États-Unis en juillet 1917.

<sup>941</sup> LEROUX Gaston, *La Nouvelle Aurore*, in *Le Matin*, du 18/04/1919 au 07/08/1919.

<sup>942</sup> DE GASTYNE Jules et BOURGEOIS Gérard, *Le fils de la nuit*, in *Le Matin*, du 19/12/1919 au 11/03/1920.

<sup>943</sup> LEROUX Gaston, *Tue-la-Mort*, in *Le Matin*, du 07/10/1920 au 30/12/1920.

<sup>944</sup> Le premier épisode de ce *serial* a été diffusé aux États-Unis en décembre 1916.

<sup>945</sup> ALLAIN Marcel, *Cœur d'héroïne*, in *Le Petit Journal*, du 08/06/1918 au 23/08/1918.

<sup>946</sup> Le premier épisode de ce *serial* a été diffusé aux États-Unis en janvier 1917.

<sup>947</sup> ALLAIN Marcel, *Fauvette !*, in *Le Petit Journal*, du 19/04/1918 au 23/05/1918.

<sup>948</sup> DE TÉRAMOND Guy, *Ames de fous*, in *Le Petit Journal*, du 09/11/1918 au 20/12/1918.

<sup>949</sup> ALLAIN Marcel, *Par amour !*, in *Le Petit Journal*, du 25/07/1919 au 15/10/1919.

<sup>950</sup> Le premier épisode de ce *serial* a été diffusé aux États-Unis en janvier 1919.

*Mystery of the Double Cross*<sup>951</sup>. *Le Cercle rouge*, premier roman-cinéma publié par *Le Journal* est lui aussi l'adaptation d'un *serial* venu des États-Unis, *The Red Circle*<sup>952</sup>. À part *Le Petit Parisien*, il semble donc que les studios et journaux aient commencé par adapter des productions américaines, profitant de la disponibilité d'un matériel filmique. Par la suite, le succès de ces premières tentatives étant au rendez-vous et les conditions de travail s'améliorant avec la fin de la guerre, l'industrie du cinéma française produit ses propres films à épisodes qui fournissent les supports à partir desquels il est alors possible de fabriquer des romans-cinéma 100% français. Au début des années 1920, les films à épisodes américains dominent encore le marché français mais, pourtant, d'après Alain Carou, « aucun des six plus grands journaux parisiens ne publie plus de roman-cinéma américain après 1921<sup>953</sup>. »

L'ensemble des propos qui précèdent explique pourquoi la fiction sérielle *Wake Up!*, mentionnée en introduction de ce chapitre, ne peut pas être considérée comme un équivalent britannique du roman-cinéma. Il s'agit d'un « [...] récit sériel de guerre [...]»<sup>954</sup>, d'un « [...] récit patriotique [...]»<sup>955</sup> présenté comme « [...] une adaptation, sous la forme d'un récit dramatique, d[...] un film [...]»<sup>956</sup> ; la fiction sérielle est donc, comme les adaptations en romans-feuilletons françaises, le résultat d'une novélisation<sup>957</sup> du film, mais alors que dans le roman-cinéma il s'agit, à l'origine, d'adapter des films à épisodes et donc un cinéma sériel lui aussi, dans le cas de *Wake Up!*, le film n'est pas un film à épisodes. Il s'agit d'un « [...] film de recrutement [...] produit avec la complète approbation du ministère de la Guerre<sup>958</sup> » qui, durant la publication de la fiction sérielle dans le journal, est diffusé chaque semaine dans une liste précise de cinémas qui est communiquée aux lecteurs le lundi. Il y a donc, comme dans le roman-cinéma, une certaine simultanéité de diffusion du film et du roman mais celle-ci n'a rien de commun, en termes de temporalités, avec celle qui commande le roman-cinéma. *Wake Up!*, *picture play* et *serial* (au sens britannique de fiction sérielle), peut donc être considéré comme une production originale, fruit d'une décision conjoncturelle de nature idéologique, dans laquelle l'association du film et du récit imprimé est destinée à augmenter la diffusion du message contenu dans les deux *media*, à savoir la nécessité,

---

<sup>951</sup> Le premier épisode de ce *serial* a été diffusé aux États-Unis en mars 1917.

<sup>952</sup> Le premier épisode de ce *serial* a été diffusé aux États-Unis en décembre 1915.

<sup>953</sup> CAROU Alain, *op. cit.*, p. 32, note infrapaginale 40.

<sup>954</sup> Annonce de publication, in *Daily Express*, le 31/12/1914 : « [...] war serial story [...] ».

<sup>955</sup> Annonce de publication, in *Daily Express*, le 02/01/1915 : « [...] patriotic story [...] »

<sup>956</sup> *Ibid.*, le 01/01/1915 : « [...] an elaboration, in dramatic story form, of [a] picture play [...] »

<sup>957</sup> Ce terme est la francisation du terme anglais *novelization* et désigne le procédé consistant à adapter un film en roman (*novel*). Plus largement, l'adaptation peut concerner une pièce de théâtre, une série télévisée ou, plus récemment, un jeu vidéo, et le roman qui en est le produit n'est pas systématiquement de nature sérielle.

<sup>958</sup> Annonce de publication, in *Daily Express*, le 31/12/1915 : « [...] Recruiting Film [...] produced with the full approval of the War Office. »

pour les Britanniques, de se « réveiller », et de s'investir davantage dans l'effort de guerre de leur pays, notamment en s'engageant en masse dans la *New Army* de Kitchener<sup>959</sup>.

Pour en terminer avec notre présentation du genre, nous souhaitons envisager rapidement le cas des *pictured serials* mentionnés en introduction de ce chapitre. On trouve des *serials* (le terme désigne ici un roman en livraisons) illustrés par des photographies dans le *Daily Mirror* à compter de la fin de l'été 1920 : *A Fortune Hunter*<sup>960</sup> et *Too Proud to Love*<sup>961</sup>. Dans la première fiction, ce sont des photographies de stars de cinéma des studios Broadwest (« *film stars*<sup>962</sup> ») qui accompagnent le récit, tandis que dans la seconde fiction ce sont des photographies d'acteurs de théâtre connus (« *stage favourites*<sup>963</sup> »). Le procédé consistant à inclure ces photographies dans les livraisons est décrit comme une nouveauté dans une annonce de publication du *serial A Fortune Hunter* :

« Le *Daily Mirror* – toujours ouvert aux nouvelles idées – illustre le récit de photographies avec le concours de Mademoiselle Violet Hopson et de M<sup>r</sup>. Stewart Rome [deux] stars de cinéma célèbres [...]»<sup>964</sup> »

Cette nouveauté n'a bien entendu aucune commune mesure avec celle qu'introduit le roman-cinéma, mais ces photographies jouent un rôle un peu similaire à celui que jouent les épisodes des films pour les lecteurs des romans-cinéma et que nous examinerons plus loin.

Le principe et les premiers pas du roman-cinéma ayant été envisagés, attardons-nous à présent sur l'accueil réservé à ce nouvel objet culturel.

## **B. Le nouvel « opium du peuple »<sup>965</sup> ?**

L'accueil du roman-cinéma dans le paysage culturel français ressemble en bien des points à celui qui a été réservé au roman-feuilleton dans les années 1840. Les observateurs les plus conservateurs insistent sur la nécessité d'observer de près ce que le succès rapide du nouveau genre

---

<sup>959</sup> Annonce de publication, in *Daily Express*, le 02/01/1915 : « [...] "*Wake Up !*", tant comme récit que comme film, servira la nation en stimulant le recrutement [de volontaires] » (« [...] "*Wake Up !*", both as a story and a play, will serve the nation by stimulating recruiting. »)

<sup>960</sup> AYRES Ruby M., *A Fortune Hunter*, in *Daily Mirror*, du 28/08/1920 au 09/10/1920.

<sup>961</sup> AMBROSE Madge, *Too Proud to Love*, in *Daily Mirror*, du 12/11/1920 au 20/12/1920.

<sup>962</sup> Annonce de publication, in *Daily Mirror*, le 28/08/1920.

<sup>963</sup> Annonce de publication, in *Daily Mirror*, le 12/11/1920.

<sup>964</sup> Annonce de publication, in *Daily Mirror*, le 28/08/1920 : « *The Daily Mirror* – always ready with new ideas – is illustrating the story photographically with the help of Miss Violet Hopson and Mr. Stewart Rome [two] famous film stars [...] »

<sup>965</sup> Nous reprenons la formule qu'utilise Lise Queffélec dans *Le roman-feuilleton français au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, P.U.F., 1989, p. 4 pour qualifier la façon dont est parfois perçue le roman-feuilleton au XIX<sup>e</sup> siècle.

suppose ; comme toujours, la nouveauté les inquiète, surtout lorsqu'elle est accessible au plus grand nombre, et le cinéma, spectacle jugé dangereux depuis son invention, n'est jamais, selon eux, assez surveillé. En juin 1922, Louis Jalabert, Révérend Père de la Compagnie de Jésus, publie dans la revue *Études*, un long article intitulé *La littérature commerciale. Le ciné-roman*<sup>966</sup> dans lequel il se propose de repérer, au travers de l'examen d'une vingtaine de ciné-romans récents, « [...] ce que la culture générale du peuple p[eut] avoir à [...] gagner, et ce que sa moralité a sûrement à [...] perdre »<sup>967</sup> dans leur lecture ; mais son étude tient davantage du procès, et dès les premières lignes on se doute que, selon lui, la moralité y perd beaucoup et que la culture générale y gagne peu. Il nous semble que les propos de Louis Jalabert synthétisent l'essentiel du discours négatif sur le roman-cinéma développé durant les premières années de son existence. Quelques mois plus tôt, en octobre 1921, Jalabert a déjà publié, dans la même revue, un article au titre évocateur, *Le film corrupteur*, dans lequel il s'est efforcé de montrer la « [...] part de responsabilité [du cinéma] dans la recrudescence de la criminalité, dans la baisse de la morale publique, et dans l'exaspération malade de la sensibilité que les médecins ne sont pas seuls à dénoncer<sup>968</sup>. » On retrouve dans les deux articles certains des arguments que Sainte-Beuve<sup>969</sup> ou le baron Chapuys de Montlaville<sup>970</sup> ont utilisé, 80 ans plus tôt, contre le roman-feuilleton.

Dans son étude de 1922, Louis Jalabert s'intéresse uniquement aux ciné-romans qui paraissent en fascicules et se montre très négatif à l'égard du genre. Il revient sur le « [...] succès prodigieux » des ciné-romans qui fait de ceux-ci « [...] le plus clair de la pâture intellectuelle du peuple qui lit [...] »<sup>971</sup>, malgré leur prix élevé ; en effet,

« tout cinéroman qui se respecte ne compte pas moins de six parties. A 2 fr. 75 la livraison, - et qui achète la première ira infailliblement jusqu'à la dernière, - vous aurez vite calculé que la concierge sentimentale et la midinette romanesque auront payé 16 fr. 50 l'équivalent, en volume, du roman de belles et bonnes lettres que le lecteur bourgeois se refuse maintenant qu'il coûte 7 fr. 50<sup>972</sup>. »

Selon Jalabert, le ciné-roman est donc avant tout une lecture des couches les moins favorisées de la société et l'on retrouve, comme avec le roman-feuilleton, une tendance à doubler

---

<sup>966</sup> JALABERT Louis, « *La littérature commerciale. Le ciné-roman* », in *Études*, tome 171 de la collection, numéro du 5 juin 1922, p. 513-531.

<sup>967</sup> *Ibid.*, p. 514.

<sup>968</sup> JALABERT Louis, « *Le film corrupteur* », in *Études*, tome 169 de la collection, numéro du 5 octobre 1921, p. 18-19.

<sup>969</sup> SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, « *De la littérature industrielle* », in *Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1839.

<sup>970</sup> Le baron Alceste de CHAPUYS de MONTLAVILLE prononce plusieurs discours à la tribune de la Chambre des députés, entre 1843 et 1847, pour dénoncer les dangers du roman-feuilleton.

<sup>971</sup> JALABERT Louis, « *La littérature commerciale. Le ciné-roman* », in *op. cit.*, p. 516.

<sup>972</sup> *Ibid.*, p. 513.

cette polarisation sociale d'une polarisation sexuée, les femmes étant définies comme le public privilégié de cette forme de littérature, et une volonté d'opposer à cette « littérature commerciale » une littérature « de qualité ». Le Révérend Père emploie toute une série de dénominations négatives pour caractériser le ciné-roman : « [...] camelote littéraire [...] »<sup>973</sup>, « [...] littérature au rabais [...] »<sup>974</sup>, « [...] littérature de bas étage [...] »<sup>975</sup>, « [...] genre où tout se ressemble comme les produits des maisons de confections [...] »<sup>976</sup>, « [...] triste pain des âmes populaires [...] »<sup>977</sup>, « [...] sous-produit [...] de la littérature contemporaine [...] »<sup>978</sup>, et il le définit comme « [...] un hybride né de la contamination, du croisement du drame et du roman, un bâtard de la littérature »<sup>979</sup>, cette image de la bâtardise étant reprise par Odette et Alain Virmaux lorsque ces deux auteurs s'intéressent aux « [...] origines mêlées d'un genre bâtard »<sup>980</sup>. Louis Jalabert écrit que le ciné-roman est « [...] né de la demande [...] »<sup>981</sup> et ne ménage pas les auteurs qui s'adonnent au genre, les qualifiant de « [...] romanciers à la tâche [...] »<sup>982</sup>, d'« [...] écrivains sans scrupules [...] »<sup>983</sup>, d'« [...] entrepreneurs chevronnés [...] »<sup>984</sup>, de « [...] fabricants [...] »<sup>985</sup>, autant de dénominations qui tendent à les éloigner de la sphère de la « vraie » littérature. Il cite alors « [...] MM. Marcel Allain, Arthur Bernède, Félicien Champsaur, Pierre Decourcelle, Jules Mary, Michel Zévaco [...] »<sup>986</sup> comme étant les ciné-romanciers les plus réputés du moment. Lorsqu'il examine, en les résumant, les ciné-romans qu'il prend en exemple tels *Imperia*, *La Pocharde*, *Le Pont des soupirs* ou encore *Les Parias de l'amour*, Jalabert fustige leur manque d'originalité, la volonté de multiplier en permanence le sensationnel et le tragique, les intrigues tarabiscotées, mais surtout le fait qu'au lieu d'éduquer, d'instruire le peuple, ils sont des sources de démoralisation, de corruption de l'imagination, propos qui, une fois encore, n'ont rien d'original.

Pour la presse française, il est indéniable que le roman-cinéma constitue un moyen de renouveler un peu le genre vieillissant du roman-feuilleton, genre qui cependant n'est pas encore, durant la Grande Guerre, une « [...] forme agonisante [...] » à laquelle on tente de « [...] redonner

---

<sup>973</sup> *Ibid.*

<sup>974</sup> *Ibid.*, p. 514.

<sup>975</sup> *Ibid.*

<sup>976</sup> *Ibid.*

<sup>977</sup> *Ibid.*, p. 516.

<sup>978</sup> *Ibid.*, p. 516.

<sup>979</sup> *Ibid.*, p. 515.

<sup>980</sup> VIRMAUX Odette et Alain, *Un genre nouveau : le ciné-roman*, Paris, EDILIG, 1983, p. 13-24.

<sup>981</sup> JALABERT Louis, « *La littérature commerciale. Le ciné-roman* », in *op. cit.*, p. 515.

<sup>982</sup> *Ibid.*, p. 515.

<sup>983</sup> *Ibid.*, p. 516.

<sup>984</sup> *Ibid.*

<sup>985</sup> *Ibid.*

<sup>986</sup> *Ibid.*, p. 516-517

vie<sup>987</sup>. » Sa vitalité n'est plus, certes, celle des années 1880-1890, mais l'examen de la production auquel nous nous sommes livré montre que le genre est encore bien vivant durant la décennie 1910, même s'il n'évolue guère. Les auteurs de fictions sérielles profitent de l'apparition du roman-cinéma car il constitue une raison supplémentaire de faire appel à leurs services. Pour l'industrie cinématographique, l'arrivée des *serials* américains sur le marché français et leur domination durant la période de guerre est vécue avec une certaine amertume, mais dès le conflit terminé, et même avant pour l'association Gaumont-*Le Petit Parisien*, des romans-cinéma français sont créés, qui se démarquent du modèle d'outre-Atlantique. Les *serials* américains ont permis à l'industrie du cinéma française de se familiariser avec le film à épisodes dans un contexte où il lui était impossible de se lancer dans de semblables productions, ce qui a facilité ensuite son émancipation rapide lorsque les conditions sont redevenues favorables.

Il est difficile d'évaluer la réalité du succès rencontré par le roman-cinéma dans la presse française durant les années 1915-1920. Les trois premières années d'existence du genre sont des années de guerre durant lesquelles les ventes de la presse augmentent globalement<sup>988</sup>, et il est impossible de connaître la part d'augmentation réellement liée à la publication des adaptations des films à épisodes. La multiplication, après la guerre, de collections spécialisées qui publient sous forme de fascicules ou de volumes des récits de films atteste cependant que la demande pour ce type de fictions est forte. Ces derniers sont soit des récits initialement parus dans les journaux sous forme de romans-feuilletons, soit des adaptations inédites de films à épisodes, soit des récits de films ayant connu un grand succès en salles, les uns et les autres étant parfois illustrés de photographies tirées des bandes. On peut citer par exemple *Les Grands Romans-Cinéma* chez Ferenczi dès 1921, collection non illustrée, *Le Film Complet* en 1922 ou *Les Grands Romans filmés* en 1925 toutes deux chez Offenstadt. Des magazines dédiés aux récits de films se développent également comme *Mon Ciné* et *Ciné-Miroir*, tous deux lancés en 1922, ou encore *Mon Film* créé en 1924. Le fait que tous les grands journaux français en viennent progressivement à publier des romans-cinéma dans leur rez-de-chaussée romanesque et qu'ils confient la rédaction de ces derniers, le plus souvent, à leurs auteurs maison, prouve que la presse à grand tirage répond à une demande ; les journaux ne prendraient pas le risque, à plusieurs reprises, de publier des romans-cinéma, créations coûteuses qui demandent à être rentabilisées, si ces derniers ne leur étaient pas globalement profitables. *Le Matin* ne dit pas autre chose lorsqu'il publie son second roman-cinéma, *Le masque aux dents blanches* : « Encouragé par la réussite incontestée de sa première tentative [*Les Mystères*], *Le Matin*, solidairement avec la

---

<sup>987</sup> CAROU Alain, *op. cit.*, p. 30.

<sup>988</sup> Voir chapitre 2, I., A.

Maison PATHE FRERES, commence le 4 courant un nouveau roman-cinéma [...] <sup>989</sup>. » Le succès rencontré par la formule apparaît également dans une annonce de *L'Écho de Paris* pour le premier roman-cinéma qu'il publie, *Le Mystère de la Double-Croix*, dans laquelle le journal mentionne « [...] la vogue grandissant sans cesse du roman-cinéma [...] <sup>990</sup>. » C'est dans le lien avec le cinéma qu'il faut chercher la véritable raison du succès de la formule et ce dernier se mesure plus clairement du côté des salles où la foule se presse pour voir les films desquels sont tirées les adaptations publiées en romans-feuilletons. C'est ce que constate Guy de Téraumont lorsqu'il témoigne de l'engouement du public pour le film à épisodes : « Bien souvent, quand je suis allé dans une salle de cinéma, je l'ai entendu [le public], demeuré froid jusque-là, applaudir bruyamment et manifester sa joie à l'annonce du film à épisodes <sup>991</sup>. » Et l'auteur se montre très réaliste lorsqu'il envisage la place véritable qu'il faut accorder au roman-cinéma dans le champ littéraire et écrit :

« Sans doute [...] le roman cinéma ne remportera [...] jamais le prix Goncourt, [...] ce que ses détracteurs lui reprochent amèrement. [...] Ne lui donnons point dans la littérature une plus grande place qu'aux œuvres des Gaboriau, des Mérouvel et des Richebourg, et n'y voyons sagement qu'une forme nouvelle du feuilleton populaire. Ne lui demandons pas plus que ce qu'il peut nous donner : une simple distraction sans prétention <sup>992</sup>. »

Ces quelques remarques, très générales, montrent que le roman-cinéma est bel et bien porteur d'innovation mais que c'est surtout l'univers du cinéma qui en profite le plus directement car le nouveau genre impose le film à épisodes dans le paysage culturel français. Le genre "feuilletonesque" n'est pas fondamentalement révolutionné par l'apparition du roman-cinéma et son évolution indique même qu'entre le moment où apparaissent, en France, les premiers romans-cinéma et la seconde moitié des années 1920, soit en une décennie environ, une passation de pouvoir se met en place : le *medium* roman-feuilleton cède alors au *medium* cinéma sa place de principal vecteur de fictions au sein de la culture de masse, l'association des deux *media* dans la formule du roman-cinéma ayant finalement servi de tremplin au plus récent.

Intéressons-nous à présent de manière plus détaillée à l'offre de romans-cinéma publiée par les journaux de notre corpus ainsi qu'aux premiers auteurs du genre.

---

<sup>989</sup> Annonce de publication du *Masque aux dents blanches*, in *Le Matin*, le 02/11/1916.

<sup>990</sup> Annonce de publication du *Mystère de la Double-Croix*, in *L'Écho de Paris*, le 01/09/1918.

<sup>991</sup> DE TÉRAMOND Guy, « *Comment on écrit un Roman-Cinéma* » in *op. cit.*, p. 16.

<sup>992</sup> *Ibid.*

## II. Le roman-cinéma et ses auteurs (novembre 1915-décembre 1920).

Pour donner une vue d'ensemble du genre durant cette période, nous commencerons par présenter de manière générale l'offre de romans-cinéma des quatre quotidiens à grand tirage que nous avons analysés, puis nous examinerons la place qu'y occupe la veine patriotique, et terminerons par une étude des "ciné-romanciers" que nous avons croisés au cours de nos dépouillements.

### A. Considérations générales<sup>993</sup>.

Comme nous l'avons dit, les quatre journaux considérés publient seize romans-cinéma sur cette période, *Le Matin* initiant la formule et demeurant le grand quotidien dans lequel celle-ci est la plus présente puisque six romans-cinéma y sont insérés entre fin novembre 1915 et fin décembre 1920 ; *Le Petit Journal* en publie cinq, *Le Petit Parisien* quatre et *L'Écho de Paris* un seulement. En ce qui concerne les rythmes de publication, on note d'emblée un surinvestissement du *Petit Journal* au cours de l'année 1918 avec trois romans-cinéma publiés en huit mois<sup>994</sup>, ce qui fait qu'à la fin de cette année, il est le journal français qui en a publié le plus depuis l'apparition du genre, avec un total de quatre ; il n'en publie qu'un, par contre, en 1919 et aucun en 1920. *Le Matin* et *Le Petit Parisien* suivent quant à eux un rythme de publication plus régulier sur l'ensemble de la période.

En ce qui concerne les volumes textuels, on navigue entre deux extrêmes puisque l'on trouve aussi bien un récit inaugural de très gros gabarit, avec 154 livraisons, que des romans-cinéma très courts comme *Fauvette !* dans *Le Petit Journal*, qui ne compte que 35 livraisons, ou encore *Tih-Minh* dans *Le Petit Parisien*, qui n'en compte que 31. Il est difficile de repérer une tendance générale, mais les romans-cinéma les plus longs publiés sur notre période de référence le sont tous dans *Le Matin*, avec quatre d'entre eux dont le nombre de livraisons est égal ou supérieur à 90 : *Les Mystères de New-York* (154), *Le masque aux dents blanches* (112), *Le fils de la nuit* (110) et *La reine s'ennuie* (91). Le nombre maximum de livraisons est de 83 dans *Le Petit Journal* (*Par amour !*), de 88 dans *Le Petit Parisien* (*Imperia*) tandis que l'unique roman-cinéma publié par *L'Écho de Paris* en compte 63.

Lorsque l'on classe les seize romans-cinéma publiés durant les cinq années de notre période de référence en fonction des sous-genres feuilletonesques<sup>995</sup> auxquels ils peuvent être rattachés on obtient la vue d'ensemble suivante<sup>996</sup> :

---

<sup>993</sup> Pour une vision d'ensemble des données évoquées, se reporter à l'inventaire des romans-feuilletons publiés par les journaux de notre corpus en annexe 1.

<sup>994</sup> *Fauvette !*, *Cœur d'héroïne* et *Âmes de fous*.

<sup>995</sup> Nous réutilisons la classification utilisée pour les romans-feuilletons.

Journal	Séries				Total
	Sentimentale	Aventures	Policrière	Patriotique	
<i>Le Petit Journal</i>	2	2	0	1	5
<i>Le Petit Parisien</i>	1	3	0	0	4
<i>Le Matin</i>	0	4	1	1	6
<i>L'Écho de Paris</i>	0	1	0	0	1

La prééminence du sous-genre de l'aventure est très nette avec dix fictions sur seize qui en relèvent. Ainsi que nous l'avons fait lorsqu'il s'est agi de classer les romans-feuilletons traditionnels publiés dans les journaux de notre corpus, nous avons volontairement isolé les romans-cinéma qui peuvent être considérés comme des fictions patriotiques<sup>997</sup> et ils sont au nombre de deux : *Le masque aux dents blanches* et *Le courrier de Washington !...* Ce sont des romans d'aventures, ce qui porte donc le total de ces derniers à douze en ce qui concerne notre échantillon. L'analyse de la trame narrative des quatre romans-cinéma restants montre qu'ils sont également construits sur une suite rapide de péripéties, élément caractéristique du roman d'aventures en général ; seulement, leurs structures sont davantage commandées par d'autres dominantes narratives, amour pour les trois romans-cinéma sentimentaux (*Fauvette !*, *Âmes de fous* et *Imperia*), enquête et mystère pour le roman-cinéma policier (*Tue-la-mort*). La surreprésentation du sous-genre de l'aventure s'explique aisément par l'origine même des récits en question. En effet, les films à épisodes à partir desquels ils sont adaptés sont le plus souvent des films à suspense où chaque épisode doit fournir son lot de péripéties menant systématiquement sur une situation finale plus ou moins périlleuse pour le personnage principal dont seul l'épisode suivant permet de connaître l'issue. Sur le plan purement narratif, la véritable évolution que la formule du roman-cinéma apporte au genre roman-feuilleton est à chercher dans cette prédominance du sous-genre de l'aventure, les transpositions "feuilletonesques" portant naturellement la marque de cette omniprésence du mouvement, caractéristique des films dont ils sont tirés.

La lecture des romans-cinéma publiés par les journaux de notre corpus et des annonces de publication utilisées pour les introduire auprès des lecteurs montre que le contenu de ces fictions ne

<sup>996</sup> Le classement a été réalisé en utilisant les informations fournies par les annonces de publication, les sous-titres des romans-cinéma et la lecture de ces derniers.

<sup>997</sup> Nous avons précisé dans le second chapitre de notre étude (I, C, 2) que la classification d'un récit dans la catégorie patriotique masque sa véritable identité sous-générique parce que cette catégorie définit avant tout une dominante idéologique et non un ensemble de caractéristiques narratives permettant de définir un sous-genre.

se démarque que très peu de celui des romans-feuilletons traditionnels et que ces dernières se caractérisent avant tout, comme ceux-ci, par le primat accordé à la narration, dont les auteurs privilégient la fluidité et la densité. D'où la multiplication des intrigues et des personnages secondaires, le jeu sur les sentiments forts et antithétiques qui cherchent à atteindre davantage le cœur que la raison, ou encore l'utilisation d'une langue basique, aisément assimilable, dans le but de faciliter la lecture par le plus grand nombre. Un élément mérite toutefois d'être souligné, qui différencie le roman-cinéma des débuts de son ancêtre "feuilletonesque", et qui a trait à l'image de la femme. Le roman-feuilleton français de la Belle Époque, on l'a dit, est essentiellement un "roman de la victime", c'est-à-dire un récit qui met en scène un personnage principal, le plus souvent de sexe féminin, et accumule sur sa tête malheurs et échecs ; comme le note Anne-Marie Thiesse, ce type de héros est largement « passif<sup>998</sup>. » Les premiers *serials* américains introduisent des héroïnes qui, tout en demeurant intrinsèquement des victimes, ne font pas preuve de la même passivité, de la même impuissance face aux événements, et possèdent des atouts physiques, psychologiques et moraux capables de faire d'elles des "surfemmes" qui triomphent avec énergie de l'adversité. Les novélisations de ces films à épisodes qui sont publiées dans la presse à grand tirage française y introduisent le stéréotype de cette héroïne athlétique, audacieuse et courageuse ; les personnages d'Elaine Dodge (*Les Mystères de New-York*), Bettina Drayton (*Le masque aux dents blanches*) et Pearl Dare (*Le Courrier de Washington !...*) constituent trois variantes de ce stéréotype, incarnées à l'écran par Pearl White, qui tranchent avec l'image traditionnelle de la femme dans le roman-feuilleton français.

Attardons-nous sur la place qu'occupe la veine patriotique dans notre échantillon de romans-cinéma français durant la guerre et l'immédiat après-guerre.

## **B. Roman-cinéma et patriotisme sériel.**

Deux des seize romans-cinéma publiés par les journaux de notre corpus peuvent être considérés comme des récits patriotiques : *Le masque aux dents blanches* et *Le courrier de Washington !...*, et deux autres comportent des "relents" patriotiques plus ou moins prononcés, *Les Mystères de New-York* et *Tih-Minh*. Le film à épisodes *Le masque aux dents blanches* est une adaptation en seize épisodes du *serial* américain *The Iron Claw* qui en comporte vingt et dont la diffusion a débuté le 27/02/1916 aux États-Unis ; le premier épisode du film à épisodes français est quant à lui projeté à Paris à partir du 10 novembre de la même année. L'adaptation en roman-

---

<sup>998</sup> THIESSE Anne-Marie, *Le roman du quotidien, op. cit.*, p. 157.

feuilleton pour *Le Matin* n'est pas signée, le journal précisant que « [...] l'auteur [...] s'abrite derrière un masque comme son principal personnage<sup>999</sup>. » Cette fiction sérielle, qui se déroule avant la guerre, raconte la lutte menée par un héros masqué contre une organisation criminelle au service de l'empire allemand, la D.U.A. (pour *Deutschland über alles*, L'Allemagne au-dessus de tout), dirigée par un chef machiavélique et prêt à tout, Karl Legar. Celui-ci a pour ennemi personnel le financier Eric Drayton qui l'a sérieusement brûlé au visage et blessé à la main quinze ans plus tôt. Pour se venger, Legar avait alors enlevé la fille de Drayton, Bettina. Un homme masqué rend Bettina à son père qui la cherche depuis sa disparition ; ce dernier se bat depuis un certain temps, avec l'aide d'autres financiers, pour tenter d'empêcher la guerre qui couve. Le héros masqué va lutter, avec l'aide de Bettina, contre l'organisation de Legar, frôlant la mort à plusieurs reprises, tout comme la jeune femme, mais parvenant toujours à mettre à bas les terribles machinations ourdies par le cerveau retors du chef de la D.U.A. Ce dernier n'hésite pas, par exemple, à utiliser les services d'un chimiste du nom de Brugman, lequel met au point un virus mortel qui tue ses victimes en les vieillissant instantanément. Legar meurt infecté par ce virus, tout comme Brugman, car il se blesse lors du combat final qui l'oppose au Masque. Ce dernier révèle alors son identité et Bettina découvre que le héros n'est autre que David Manley, son fiancé, qui est le secrétaire de son père. David agissait avec l'aide de quatre amis qui se déguisaient comme lui en Masque pour l'aider à contrecarrer les plans de la D.U.A. Deux semaines plus tard, David et Bettina se marient.

L'adaptation française prend quelques libertés avec la novélisation américaine du *serial* et change par exemple les noms de certains protagonistes : les Golden deviennent les Drayton, Enoch, le père prenant le prénom d'Eric, et Margery, sa fille, celui de Bettina. Mais surtout, l'adaptation française modifie l'intrigue originale afin de transformer le récit en un récit patriotique. Dans la fiction américaine en effet, Karl Legar (*The Iron Claw* du titre) ne dirige pas une organisation criminelle servant à soutenir les projets pangermanistes sur le sol américain, et ses méfaits découlent uniquement de sa volonté de se venger des Golden suite aux événements qui se sont déroulés quinze ans plus tôt. Dans *Le masque aux dents blanches*, Legar n'est plus motivé, avant tout, par des motifs d'ordre personnel, mais par un projet qui le dépasse ; il n'est donc plus son seul maître mais un agent du Mal, incarné par l'Empire allemand.

Dans *Le courrier de Washington !...*, adaptation du *serial* en quinze épisodes *Pearl of the Army* réalisé par Edward José et diffusé entre décembre 1916 et mars 1917 aux États-Unis, Marcel Allain ne prend pas de libertés avec l'intrigue, car le film à épisodes, comme sa novélisation originale, sont des œuvres dont un des objectifs manifestes est de développer le sentiment anti-allemand au

---

<sup>999</sup> Annonce de publication, in *Le Matin*, le 04/11/1916.

sein du public américain. Le film à épisodes permet donc à Allain de produire un roman-feuilleton patriotique sans que ne soient opérées de transformations importantes de la matière américaine. Le récit s'ouvre sur une réunion du Grand Conseil de la Guerre présidée par le colonel Dare, à Washington. L'ordre du jour concerne une menace qui sembler peser sur le canal de Panama dont la destruction aurait des conséquences dramatiques pour les États-Unis. Dare confie au capitaine Paine, courrier spécial du Conseil, la mission de gagner Panama et de transmettre aux autorités américaines de la région les nouvelles mesures de sécurité concernant le canal. La menace est bien réelle puisqu'une organisation nommée La Menace Silencieuse (*The Silent Menace*), qui œuvre pour diminuer la puissance de la grande nation américaine, projette de rendre le canal de Panama inutilisable afin d'empêcher les États-Unis d'intervenir dans la guerre en Europe contre l'Empire allemand. Cette organisation est dirigée par Muller, principal responsable de l'espionnage allemand aux États-Unis, qui dissimule son identité sous celle d'un dénommé Brent. La Menace Silencieuse va jusqu'à mettre au point un plan pour s'emparer des pouvoirs publics dans toutes les grandes villes américaines et pour faire des États-Unis une terre allemande. Le courage, la force, l'intelligence, la chance et un patriotisme à toute épreuve permettent au capitaine Paine et à Pearl Dare<sup>1000</sup>, la fille du colonel, d'empêcher Muller/Brent et ses sbires de parvenir à leurs fins.

L'idéologie et les intrigues de ces deux adaptations de *serials* venus de l'autre côté de l'Atlantique ne diffèrent pas, fondamentalement, de celles que l'on trouve dans les romans-feuilletons de la veine patriotique publiés durant la guerre, dans la presse française. Ils apportent toutefois une touche d'originalité par rapport à ces derniers en offrant aux lecteurs français des cadres spatiaux qu'ils ne connaissent pas, ou seulement très peu, sur les terres d'Amérique, et des personnages américains qui luttent contre des ennemis allemands ou au service de l'Empire allemand qui permettent de sortir de l'opposition ancienne et quasi systématique entre France et Allemagne.

Pierre Decourcelle apporte plusieurs modifications aux aventures d'Elaine Dodge dans son adaptation des trois *serials* américains qui donnent naissance aux *Mystères de New-York*. Comme l'auteur du *Masque aux dents blanches* (mais ne serait-ce pas Decourcelle ?), il actualise en quelque sorte l'intrigue du roman-feuilleton qu'il écrit pour lui donner des "relents" anti-germaniques qui, sans faire des *Mystères* un récit patriotique à proprement parler, l'intègrent partiellement dans le groupe des fictions sérielles publiées dans la presse qui participent à l'entreprise de mobilisation des esprits du temps de guerre. Dans les *serials* américains, le scientifique et détective Craig Kennedy,

---

<sup>1000</sup> C'est Pearl White, qui incarnait déjà Elaine Dodge et Margery Golden, qui joue le rôle de l'héroïne qui porte son prénom.

accompagné par son colocataire, le reporter Walter Jameson, luttent, avec l'aide d'Elaine Dodge, contre *The Clutching Hand* (La Main qui étreint dans la version française). Dans le troisième *serial*, *The Romance of Elaine*, les torpilles contrôlables à distance inventées par Kennedy sont volées et des espions étrangers qui disposent d'une base secrète sur le territoire américain sont mis en scène ; à part l'espion Del Mar qui peut être identifié comme allemand, la nationalité des autres espions n'est jamais clairement mentionnée. La novélisation de ce troisième volet, écrite par Arthur B. Reeve, mentionne brièvement la guerre qui secoue l'Europe.

Dans le roman-feuilleton de Pierre Decourcelle, le duo de héros masculins Craig Kennedy et Walter Jameson est remplacé par un héros unique, largement copié sur Kennedy, le scientifique et détective français Justin Clarel. Fervent patriote, celui-ci est venu en Amérique pour trouver un environnement plus propice à ses recherches, et notamment celles par lesquelles il cherche à donner un avantage à la France face aux menées allemandes. Il met ainsi au point une torpille radioguidée dont il partage la découverte avec le gouvernement américain à la condition qu'une fois l'arme devenue réalité, les États-Unis la partagent avec la France. Taylor Dodge, le père d'Elaine, l'appelle à l'aide avant d'être assassiné par La Main qui étreint. Le modèle de la torpille révolutionnaire est volé par l'espion Julius Del Mar qui ne peut cependant profiter de son larcin car l'objet de ce dernier est détruit. Decourcelle, contrairement à Reeve, ne laisse aucun doute sur la nationalité des opposants qu'il met en scène et ceux-ci portent fréquemment des noms à consonance germanique comme les espions Goetlib et Ulrich, le scientifique malfaisant Goerlitz ou la femme de petite vertu Hilda. Cette décision est liée au choix de l'auteur français d'introduire une opposition Justin Clarel/espions germaniques, symbolique d'une opposition France/Empire allemand, et donc de teinter son récit d'une idéologie absente de la novélisation américaine. L'action des *Mystères de New-York* se déroule presque entièrement avant la guerre puisque ce n'est que dans le 22<sup>ème</sup> et dernier épisode que celle-ci est déclarée. Les espions cherchent alors à couper le câble transatlantique qui relie l'Europe et l'Amérique pour empêcher que la nouvelle du déclenchement de la guerre ne soit connue sur le continent américain, motif qui est absent du récit de Reeve dans lequel ils décident de couper ce câble sans véritablement justifier leur projet. Un obus tiré du fort Dale empêche les malfaiteurs de réussir dans leur entreprise et seul Del Mar parvient à s'en sortir ; il est finalement tué par un autre obus qui fait sombrer le sous-marin dans lequel il s'apprête à embarquer.

Dans *Tih-Minh*, production cinématographique française projetée sur les écrans à partir de février 1919 et dont l'adaptation feuilletonesque est signée Georges Le Faure et Louis Feuillade, l'idéologie patriotique est moins présente et ne constitue pas une caractéristique essentielle du récit. L'aventurier Jacques d'Athys revient d'Indochine avec *Tih-Minh*, une jeune eurasienne originaire du

haut Tonkin devenue sa fiancée ; il ramène également un livre qui contient, sans qu'il ne le sache, un message codé révélant l'emplacement de trésors et d'informations d'État de la plus haute importance. Un groupe d'espions à la solde des Empires centraux va chercher par tous les moyens à entrer en possession du livre, mettant à plusieurs reprises la jeune femme dans des situations périlleuses. Les annonces de publication du roman-cinéma mentionnent les « agissements d'une association de louches serviteurs de l'Allemagne<sup>1001</sup> », introduisent le personnage du « [...] docteur Gilson, agent des Empires centraux [...]»<sup>1002</sup> et laissent ainsi penser que le récit est teinté d'une idéologie anti-allemande assez marquée qui n'apparaît pas à la lecture de la fiction. Sans n'être que de simples détails, les éléments germanophobes ne sont pas mis en avant avec une intention claire de faire de *Tih-Minh* un récit "anti-boche", et ce sont la succession des péripéties propre au récit d'aventures et l'atmosphère mystérieuse et parfois ésotérique originale dans laquelle se déroule la *fabula* qui caractérisent en premier lieu ce roman-cinéma des plus plaisants.

Au final, l'idéologie patriotique est donc assez peu présente dans les romans-cinéma de la période. Pour Alain Carou, « [...] la nouveauté des *Mystères* [de New-York tient] dans l'ordre des représentations, [au fait] qu'ils rompent avec l'hégémonie des fictions patriotiques depuis le début de la guerre [...]»<sup>1003</sup>, tandis que Francis Lacassin note que « [...] soulé[e] de films patriotiques et pleurnichards, [la population] s'extasie et fait la queue comme au temps des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue<sup>1004</sup> » pour voir les épisodes des *Mystères de New-York*. Nous pensons que les propos de Francis Lacassin sont largement erronés car lorsque débarquent *Les Mystères de New-York*, l'état d'esprit de la population française n'est pas celui de 1917 où lassitude et perte de confiance ont entamé le consensus en faveur de l'effort de guerre ; elle adhère encore pleinement, à la fin de l'année 1915 et au début de 1916 à l'entreprise globale de mobilisation en faveur de l'effort de guerre, même si la lassitude existe. En ce qui concerne la conclusion de Carou, nous ne la partageons que partiellement, d'une part parce que notre corpus de presse nous montre que le terme d'hégémonie est un peu fort pour caractériser la présence de la fiction patriotique dans le roman-feuilleton, et d'autre part parce que notre lecture des *Mystères* ne nous permet pas d'être aussi affirmatif au sujet de la rupture avec les fictions patriotiques évoquée. En effet, *Les Mystères de New-York* sont une adaptation somme toute assez libre des trois films à épisodes américains narrant les aventures d'Elaine Dodge ; Pierre Decourcelle, on l'a dit, modifie certains éléments de la narration par rapport aux novélisations américaines et donne à la sienne une connotation que celles-ci ne

---

<sup>1001</sup> Annonce de publication, in *Le Petit Parisien*, le 30/01/1919.

<sup>1002</sup> *Ibid.*, le 31/01/1919.

<sup>1003</sup> CAROU Alain, *op. cit.*, p. 31.

<sup>1004</sup> LACASSIN Francis, *Pour une contre-histoire du cinéma*, Paris, Actes Sud, 1994, p. 187.

possèdent pas. Ces modifications créatrices nous semblent révéler les intentions du journal et/ou du feuilletoniste (est-ce *Le Matin*, principal promoteur de la nouvelle formule, qui a demandé à Decourcelle d'opérer ces menus changements, ou est-ce Decourcelle qui a agi de son propre chef ?) d'inscrire, dans une certaine mesure, le roman-feuilleton inaugural du nouveau genre dans la production feuilletonesque patriotique du temps de guerre. Avant la publication des *Mystères*, *Le Matin* a enchaîné deux romans-feuilletons patriotiques très longs, *La fille du Boche* d'Henri Germain et *Le roi des cuisstots* de Julien Priollet qui le signe du pseudonyme Un poilu, ces deux fictions sérielles étant les premières que le journal publie depuis le début du conflit, ce qui prouve une intention claire, alors, de faire une place de choix à l'idéologie patriotique dans le rez-de-chaussée romanesque. Cette intention peut expliquer certaines décisions qui ont prévalu lors du processus de transposition littéraire qui a conduit à la naissance des *Mystères*. Les trois films à épisodes à partir desquels ils sont construits traversent l'Atlantique et sont projetés dans les cinémas français sans être modifiés, mais après avoir été remontés. Decourcelle, dans son adaptation sous forme de roman-feuilleton, est contraint de respecter cette version française des films et les libertés qu'il s'accorde par rapport aux novélisations américaines doivent être plausibles par rapport à ce que les lecteurs devenus spectateurs voient à l'écran : impossible par exemple de faire croire à un spectateur français qu'un film qui se déroule dans une grande ville américaine se déroule à Paris. Les films étant muets, il est par contre possible de jouer sans trop de problème sur les dialogues ou de modifier le nom des personnages dans certains cas. Les opposants sont la plupart du temps des espions et portent des tenues civiles ; il est donc possible pour le feuilletoniste français de leur donner une nationalité précise, germanique en l'occurrence, lorsque leur physique n'est pas trop typé. Ainsi le lecteur-spectateur voit-il un personnage relativement indéterminé à l'écran tandis que le roman-feuilleton lui fournit des précisions au sujet de celui-ci. Cette liberté par rapport à la bande filmée vaut également pour des aspects de l'intrigue, que le feuilletoniste peut présenter d'une manière conforme à son projet d'écriture alors que parfois le film à épisodes envisage autre chose ou demeure flou ; on l'a vu avec la motivation que Pierre Decourcelle prête aux espions des *Mystères* pour expliquer leur projet visant à couper le câble transatlantique.

Il se passe la même chose dans *Le masque aux dents blanches*, adaptation qui devient un roman-feuilleton patriotique dans lequel l'auteur insiste sur les ténébreux projets d'une association pangermaniste aux États-Unis, prête à tout pour parvenir à ses fins, alors que dans le film à épisodes américain ou sa novélisation originale, il n'est pas question de cette organisation. Les intentions de l'auteur et/ou du *Matin*, dans ce second roman-cinéma, sont encore plus évidentes et visent à créer, avec la contrainte de rester dans les limites imposées par le matériel filmique, un roman-cinéma patriotique à part entière. Dans ce cas, et bien plus que dans celui des *Mystères*, il est donc bien

question d'instrumentaliser la formule venue d'outre-Atlantique pour en faire un outil efficace au service de la mobilisation des esprits du temps de guerre en France, mais efficace, aussi, d'un point de vue économique, puisqu'il paraît évident que le fait d'être adaptés au contexte de guerre confère aux *Mystères* et au *Masque* un potentiel de séduction supérieur sur le public français. En ce qui concerne *Le Courrier de Washington !...*, le *serial* original, *Pearl of the Army*, est déjà suffisamment explicite et fournit au *Petit Journal* l'occasion de publier un roman-feuilleton dont la teneur idéologique, même si elle est moins prononcée que celle que l'on trouve dans nombre d'autres fictions sérielles patriotiques françaises publiées par ce journal ou ses confrères depuis novembre 1914, n'en est pas moins identique.

Venons-en à présent à l'examen des auteurs des romans-cinéma publiés par les journaux de notre corpus qui sont les précurseurs du genre en France.

### **C. Les pionniers du roman-cinéma.**

Lorsque l'on observe l'identité des auteurs des seize romans-cinéma considérés, le premier élément flagrant a trait à leur renommée : Pierre Decourcelle, Gaston Leroux, Jules de Gastyne, Guy de Téraumont, Arthur Bernède, Georges Le Faure, autant de grands noms de la littérature "populaire" de la Belle Époque avec quelques feuilletonistes très réputés sur lesquels nous nous sommes déjà attardés. Ces signatures prouvent que les journaux qui décident de publier des romans-cinéma durant les premières années d'existence du genre ne prennent pas de risque et en confient la rédaction à des auteurs reconnus et appréciés du public, capables, grâce à leur expérience et à leur réputation, de répondre aux contraintes du nouveau genre et de susciter l'intérêt, ce qui les amènent notamment à solliciter leurs auteurs maison comme Gaston Leroux au *Matin* ou Arthur Bernède au *Petit Parisien*<sup>1005</sup>.

Si, comme nous l'avons dit, le roman-cinéma ne provoque pas de concurrence entre les journaux durant les deux premières années au moins, le temps que chacun d'entre eux se lance dans l'aventure, les choses semblent évoluer ensuite, et l'examen des fictions sérielles publiées par Guy de Téraumont et Georges Le Faure en 1918 et 1919 fournit des éléments qui traduisent peut-être cette évolution. Guy de Téraumont écrit *Le mystère de la Double-Croix*, première adaptation d'un film à

---

<sup>1005</sup> C'est avec le roman-cinéma que Marcel Allain devient l'un des principaux auteurs maison du *Petit Journal* pour lequel il écrit quatre adaptations de films à épisodes publiées entre septembre 1917 et octobre 1919. Il n'avait donné, auparavant, qu'un roman-feuilleton au journal depuis janvier 1912, *Pour son amour !*, publié entre fin octobre et fin novembre 1916.

épisodes publiée par *L'Écho de Paris*, entre le 07/09 et le 08/11/1918, et dès le 9 novembre au matin, on trouve une nouvelle adaptation signée du même auteur dans *Le Petit Journal*, *Âmes de fous*. Georges Le Faure, pour sa part, écrit trois romans-feuilletons pour *L'Écho de Paris* qui sont publiés entre avril 1918 et mars 1920, *X-22*<sup>1006</sup>, *Monsieur Jacasse*<sup>1007</sup>, *Coco Mirabot et Cie*<sup>1008</sup> et il adapte le film à épisodes *Tih-Minh* pour *Le Petit Parisien* qui publie ce roman-cinéma alors même que *L'Écho* publie *Monsieur Jacasse*. Ces deux exemples de mobilité interjournalistique sont représentatifs, selon nous, des rapports qu'entretiennent alors les directions des journaux avec les premiers adaptateurs. Celles-ci cherchent à confier l'écriture des novélisations à des auteurs reconnus et les feuilletonistes profitent de la demande que le succès du nouveau genre suscite, n'hésitant pas à vendre leur plume au journal le plus offrant, ce qui explique vraisemblablement la démarche de Guy de Téramond ou de Georges Le Faure : *L'Écho de Paris*, journal de moindre envergure que *Le Petit Journal* ou *Le Petit Parisien* ne dispose peut-être pas de la trésorerie nécessaire, aux dates en question, pour rémunérer suffisamment les deux auteurs afin qu'ils acceptent d'écrire un roman-cinéma pour lui, ce qui peut expliquer que l'un et l'autre acceptent l'offre financièrement profitable des deux "Petits". Il est également possible que *L'Écho de Paris*, à cause de sa diffusion inférieure à celle des "Quatre Grands", soit moins sollicité par les sociétés de cinéma que les journaux plus importants, à cette époque tout au moins, et n'ait donc pas de travail d'adaptation à proposer à des feuilletonistes.

L'activité qui consiste à adapter un film à épisodes dans le but d'en tirer une fiction sérielle n'est pas, à en croire deux des pionniers du genre, Pierre Decourcelle et Guy de Téramond, un exercice aisé. Decourcelle, lorsqu'il explique dans une interview donnée au *Matin*, la première difficulté qu'il a rencontrée dans son travail sur *Les Mystères de New-York*, met en avant le fait que « [...] les épisodes de la première version [i.e. la novélisation américaine] n'étaient pas [...] reliés entre eux, [...] qu'ils s'en allaient les uns derrière les autres, sans corrélation directe dans la suite des événements<sup>1009</sup>. » Il a donc eu « [...] à l'établir, à composer, de ces récits distincts, un tout homogène, à faire de cette succession de nouvelles un vrai roman qui excite, dès le début, et conserve, jusqu'à la fin, l'intérêt du lecteur<sup>1010</sup>. » Les propos de Guy de Téramond, six ans plus tard, rejoignent ceux de Pierre Decourcelle lorsqu'il insiste sur le fait que les films à épisodes américains ne sont pas conçus, en réalité, pour être transposés en fictions sérielles ; il écrit ainsi :

<sup>1006</sup> LE FAURE Georges, *X-22*, in *L'Écho de Paris*, du 19/04/1918 au 12/07/1918.

<sup>1007</sup> LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, du 07/01/1919 au 08/05/1919.

<sup>1008</sup> LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et Cie*, in *L'Écho de Paris*, du 13/10/1919 au 08/03/1920.

<sup>1009</sup> DECOURCELLE Pierre, « Le roman-cinéma : *Les Mystères de New-York. Une idée neuve* », in *op. cit.*, p. 1.

<sup>1010</sup> *Ibid.*, p. 1-2.

« La bande n'a pas été tournée – je parle du film à épisodes américain, le plus courant – pour qu'on en fasse, plus tard, une adaptation littéraire ; [...] Un film à épisodes bien compris ne saurait avoir aucune notion du temps, de l'espace, ni de la vraisemblance qui gênerait singulièrement l'imagination débordante du metteur en scène ; c'est un kaléidoscope perpétuel qui déroule, sans interruption, devant l'œil, des tableaux entre lesquels aucun lien n'est véritablement utile. [...] A l'écran tout passe. Il faut du mouvement. Le reste compte peu. Le public accepte tout ce qui l'amuse. C'est la seule condition. Une image efface les autres<sup>1011</sup>. »

Mais, à l'inverse, « [...] il est nécessaire que [le roman-feuilleton] paraisse clair et d'apparence logique<sup>1012</sup> » et en conséquence « [...] il faut coordonner, échafauder et raconter de telle sorte que rien ne semble impossible au lecteur<sup>1013</sup>. » Le travail de transposition apparaît donc, chez ces deux auteurs, comme un exercice exigeant dont un des impératifs est de produire du sens. La rapidité de l'enchaînement des images dispense en quelque sorte le réalisateur des films d'avoir à se préoccuper de cohérence alors que l'écrit, au contraire, par les opérations mentales qu'il suppose, nécessite un minimum de logique ; c'est là que l'expérience de l'écrivain entre en compte car « avec un peu d'imagination, de travail et aussi de métier, [il] vient à bout de bien des choses<sup>1014</sup>. »

La seconde difficulté dans l'activité d'adaptation est liée à la question des temporalités que nous avons déjà évoquée. L'adaptateur doit fournir au lecteur du roman-cinéma la dose quotidienne de suspense à laquelle il est habitué tout en ménageant les tensions du film à épisodes et leur tempo. Selon Guy de Téraumont, « la nécessité inflexible de [la] coupe hebdomadaire empêche tous ces coups de théâtre, savamment conçus et conduits de chapitre en chapitre qui, dans le feuilleton populaire, aguichaient la curiosité du public et la maintenaient jusqu'à la fin<sup>1015</sup>. » A cette contrainte, il ajoute celle qui découle du fait que l'adaptateur est obligé de respecter ce qui se passe dans le film ce qui réduit son « [...] ingéniosité et [son] imagination [...] » au rang d' « [...] esclaves enchaînés [qui] ne peuvent qu'obéir<sup>1016</sup> », propos qui donnent une image plutôt négative de l'écriture de romans-cinéma, au moins en ce qui concerne l'aspect purement créateur.

Les premiers romans-cinéma sont créés, en France, durant la guerre, et les conditions de travail ne sont pas, sur le plan matériel, des plus faciles :

« Les bateaux d'Amérique traversaient l'Océan fort irrégulièrement. Les premiers épisodes d'un film arrivés, les autres suivaient comme ils pouvaient. Le stock

---

<sup>1011</sup> DE TÉRAMOND Guy, « *Comment on écrit un Roman-Cinéma* », in *op. cit.*, p. 13-14.

<sup>1012</sup> *Ibid.*, p. 13

<sup>1013</sup> *Ibid.* p. 15.

<sup>1014</sup> *Ibid.*

<sup>1015</sup> DE TÉRAMOND Guy, « *Comment on écrit un Roman-Cinéma* », in *op. cit.*, p. 14.

<sup>1016</sup> *Ibid.*, p. 15.

était rare chez les éditeurs. Alors, on s'en remettait à la Providence [...]. On jetait sur le marché ce qu'on avait et, pour le reste, on s'armait d'un optimisme et d'un fatalisme à toute épreuve. On passait toujours les premiers épisodes ; ensuite, on verrait bien ! Mais l'adaptateur, lui, n'en était pas moins obligé d'écrire ses sept feuilletons, semaine par semaine, ignorant naturellement ce que lui apporteraient les négatifs attendus<sup>1017</sup>. »

L'adaptateur se retrouve donc dans une position inconfortable, dépendant à la fois de la disponibilité du matériel cinématographique et des exigences de son contrat. À ces difficultés, s'ajoutent celles qu'impose

« la Censure [...] cette harpie qui se réveille de temps en temps pour qu'on oublie pas qu'elle existe [...]. Elle intervenait brutalement [...]. Le film monté, le roman écrit, il lui prenait la fantaisie de faire supprimer un des personnages principaux [...]. Donner une âme noire à un visage jaune pouvait égratigner l'épiderme sensible de nos alliés japonais. Il fallait bien obéir [...]<sup>1018</sup>. »

Cette nécessité de composer, parfois, avec le contrôle exercé par la censure, lorsqu'elle s'ajoute aux difficultés matérielles, peut contraindre l'adaptateur à effectuer des modifications si difficiles à concevoir qu'il « [...] s'arrach[e] les cheveux<sup>1019</sup> » pour que le roman ait encore un sens et fait ressembler le travail des auteurs de romans-cinéma en temps de guerre à un véritable casse-tête. Et si la disponibilité des bandes américaines n'est plus un problème à partir de la fin de l'année 1918, une fois l'armistice signé, la censure demeure active jusqu'en octobre de l'année suivante. Lorsque l'article de Guy de Téramond est publié dans *Cinémagazine* au tout début de l'année 1921, l'auteur se réjouit des conditions de travail dont bénéficient les adaptateurs de *serials* américains, ce qui confirme, au passage, qu'à cette date, ce sont bien les films à épisodes venus de l'autre côté de l'océan qui constituent l'essentiel de la matière filmique utilisée par le genre en France :

« Cela ne se passe plus ainsi, heureusement ! Les films sont arrivés entièrement avant de commencer à être projetés. L'adaptateur n'a plus qu'à les voir cinq ou six fois pour bien s'imprégner des scènes qu'il aura à décrire. C'est le mauvais côté du métier, car il n'y a rien de plus amusant que d'écrire un roman-cinéma et de donner, en quelque sorte, une âme aux personnages qui s'agitent sur l'écran. »<sup>1020</sup>

Le seul inconvénient dans l'écriture de romans-cinéma que déplore encore l'auteur, à cette date, est lié à la lassitude d'avoir à visionner plusieurs fois les épisodes filmés, soit une contrainte sans commune mesure avec celles auxquelles il fallait faire face durant le conflit, même si

---

<sup>1017</sup> *Ibid.*

<sup>1018</sup> *Ibid.*, p. 15-16.

<sup>1019</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>1020</sup> *Ibid.*

demeurent, bien entendu, l'obligation de respecter la diégèse des films et donc une limitation de la liberté d'écriture.

Les adaptations de films à épisodes ont donc inauguré de nouvelles pratiques d'écriture. Même si c'est essentiellement sous la forme de romans-feuilletons écrits pour la presse à grand tirage qu'on les rencontre durant les premières années, ces derniers ne répondent plus totalement au modèle traditionnel, ne serait-ce qu'à cause de l'obligation, lors de leur conception, de tenir compte de la temporalité hebdomadaire du film. Les romans-cinéma ont également apporté certaines modifications dans le processus de réception de la littérature sérielle de presse que nous voudrions à présent examiner.

### **III. La réception du roman-cinéma. Les effets de l'hybridation.**

L'analyse de la réception des premiers romans-cinéma est la plupart du temps envisagée du côté de l'image animée, peut-être parce que les adaptations sous forme de fictions sérielles des films à épisodes sont perçues comme des romans-feuilletons qui ne diffèrent que très peu de leurs ancêtres, ce qui est largement vrai, mais aussi, peut-être, parce que c'est avec le roman-cinéma que le cinéma accède véritablement au statut de *medium*, de loisir de masse. Cette approche "cinématographique-centrée" amène à considérer fréquemment le récit de film comme un moyen qu'a utilisé le cinéma débutant pour permettre au public d'appréhender avec plus de facilité les flux rapides d'images muettes auxquels il n'était pas accoutumé. Alain Carou gratifie ainsi le récit de film de « [...] trois fonctions au regard de la réception du film lui-même ; [...] les fonctions de traduction, de linéarisation et de fixation<sup>1021</sup> » qu'il présente rapidement, et qu'il résume en écrivant que « [...] le récit de film permet, en somme, au public lecteur de romans d'apprivoiser la nouveauté du cinéma. Il en ramena les histoires à des modes de perception plus familiers [traduction], en proposa un mode d'exposition complémentaire [linéarisation], en compensa l'impression de fugacité [fixation]<sup>1022</sup>. » Odette et Alain Virmaux adoptent un point de vue identique en parlant de « l'appel du film au texte imprimé », de l'« appui cherché dans le verbe<sup>1023</sup> » pour appréhender le film, et envisagent le récit de film comme un moyen « [...] d'assurer la capture de l'image indocile<sup>1024</sup> », comme « [...] un excellent moyen de "dédouaner" le film, de le tirer de sa sous-condition en le munissant d'une

---

<sup>1021</sup> CAROU Alain, *op. cit.*, p. 34.

<sup>1022</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>1023</sup> VIRMAUX Odette et Alain, *op. cit.*, p. 17.

<sup>1024</sup> *Ibid.*

caution officielle avouable<sup>1025</sup> », mais également comme une solution permettant, face à la fugacité du film, « [...] un retour de l'esprit sur son contentement initial [...]»<sup>1026</sup> », argument essentiellement valable, toutefois, lorsque le récit vient après le film, ce qui n'est pas le cas dans la formule originelle du roman-cinéma puisque l'épisode filmé hebdomadaire suit les livraisons offertes au public dans la presse<sup>1027</sup>. Etienne Garcin résume cette perception utilitaire du récit de film en parlant de son « rôle d'accompagnement de l'œuvre cinématographique » et d'une « [...] littérature [...] ravalée au rang de trace [...] qui vient après ou avant [...]»<sup>1028</sup>. Les adaptations de films ont indéniablement facilité la réception du cinéma, à ses débuts, en inscrivant celui-ci dans les pratiques d'un univers culturel dominé par l'écrit, mais il ne faut pas négliger pour autant les modalités particulières de réception qu'induit l'hybridité du roman-cinéma du côté de la lecture. Association de l'écrit et de l'image animée dans laquelle le passé et le futur des modes de circulation de la fiction sont associés en une formule qui tient avant tout du calcul commercial, le roman-cinéma modifie certains éléments de la réception de l'ancêtre littéraire dont il réutilise les structures narratives, actanciennes et axiologiques.

Le premier élément, et le plus évident, découle d'un aspect que les annonces de publication des romans-cinéma mettent largement en avant : la possibilité que le film offre aux lecteurs devenus spectateurs de voir les personnages des fictions sérielles qu'ils lisent s'animer. *Le Petit Journal* écrit ainsi, lors de la publication de son premier roman-cinéma, *Le courrier de Washington !...*, que « toutes les semaines, [ses] lecteurs verront [...] revivre sous leurs yeux les personnages et les événements dont le récit se sera déroulé dans [ses] colonnes la semaine précédente<sup>1029</sup> » tandis que Pierre Decourcelle, lorsqu'il explique ce qu'est un roman-cinéma, écrit que les films « [...] ajoutent une [...] saisissante impression de réalité et de vie<sup>1030</sup> » aux récits imprimés. Il est donc probable que l'illusion référentielle traditionnellement liée à la lecture romanesque soit renforcée par ce passage de personnages, situations, décors de papier à des équivalents filmés, tant il est vrai que l'imagination du spectateur est frappée plus fortement par ce qu'il voit, la médiation offerte par la projection étant plus directe que celle offerte par l'écrit. Cela explique d'ailleurs que le cinéma ait été considéré, dès qu'il a commencé à devenir un *medium* de masse, comme un opium tout aussi

---

<sup>1025</sup> *Ibid.*

<sup>1026</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>1027</sup> On peut imaginer que la pratique fréquente, à la Belle Époque encore, consistant à découper les livraisons des romans-feuilletons dans les journaux pour les relier, afin de constituer des volumes à moindre coût, permet de conserver de la même manière les romans-cinéma publiés, et autorise donc une lecture postérieure à la diffusion du film qui réactive le plaisir éprouvé lors des projections. Cette réactivation a également lieu avec l'achat en fascicules ou volumes des romans-cinéma initialement publiés dans la presse.

<sup>1028</sup> GARCIN Etienne, *op. cit.*, p. 139.

<sup>1029</sup> Annonce de publication, in *Le Petit Journal*, le 28/09/1917.

<sup>1030</sup> DECOURCELLE Pierre, « *Le roman-cinéma : Les Mystères de New-York. Une idée neuve* » », in *op. cit.*, p. 1.

dangereux, si ce n'est davantage, pour les esprits du peuple, que le roman-feuilleton ou d'autres formes de littérature sérielle, le roman-cinéma devenant alors, par ses origines mêmes, la cible privilégiée des moralisateurs de tous types, son succès immédiat et massif exaspérant les attaques de ces derniers. Les photos publiées par le *Daily Mirror* pour illustrer certains de ses *serials* à partir de l'été 1920 ont un effet du même type. Ces représentations figées ont certes un impact moins marqué, mais outre le visuel de certains lieux clés de l'intrigue qu'elles offrent et qui facilitent l'illusion référentielle, elles donnent surtout un visage, des expressions ainsi qu'une silhouette aux principaux protagonistes des récits, généralement incarnés à l'écran par des acteurs connus, ce qui stimule le processus identificatoire chez le lecteur.

Le second élément qui peut être mentionné tient aux pratiques mêmes de lecture du roman-cinéma. Progressivement, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la lecture est devenue une activité individuelle, et en ce qui concerne la presse et la littérature sérielle qu'elle contient, la conjonction du développement de l'alphabétisation, de la baisse des prix de vente des journaux et de l'amélioration continue de la qualité de vie des populations dans les pays industrialisés a été déterminante. La formule du roman-cinéma réintroduit, d'une certaine façon, une forme de partage dans la réception du roman-feuilleton dans la mesure où chaque semaine les lecteurs de l'adaptation publiée dans la presse se retrouvent et participent, en groupes, au rituel de la projection hebdomadaire de l'épisode du film dont est tirée cette adaptation. Il est loisible de penser qu'à cette occasion, des discussions concernant le récit rassemblent une partie du lectorat avant et/ou après la séance au cinéma. La lecture des adaptations publiées dans les journaux que nous avons étudiés montre qu'elles sont parfaitement compréhensibles sans que les films à épisodes correspondants ne soient vus, ce qui laisse supposer que les lecteurs des premières ne vont pas forcément voir les seconds, se contentant alors, pour diverses raisons d'ordre matériel (éloignement d'une ville disposant d'une salle de cinéma, faible disponibilité financière) ou moral (sensibilité aux arguments de certains discours moralisateurs), de la satisfaction coutumière liée à l'écrit. Le succès de la formule laisse toutefois supposer que la plus grande part du lectorat assiste aux projections des films, au moins en milieu urbain, et que la reconstitution, lors de ces moments, de communautés de partage, est une réalité.

Le roman-cinéma est introduit dans la presse française durant la Grande Guerre et son succès immédiat a peut-être à voir avec ce contexte particulier. La séance hebdomadaire au cinéma, divertissement nouveau, constitue une soupape de sécurité qui permet, comme la lecture du roman-feuilleton, d'alléger un peu les tensions liées à la vie quotidienne, et l'attente qu'elle engendre, attente de la prochaine projection, scande le quotidien et détourne partiellement les esprits du réel. On peut également imaginer que le fait de participer, alors, à une activité collective de

divertissement, peut aider les individus à supporter plus facilement un quotidien physiquement, matériellement et moralement difficile grâce à la possibilité qui leur est offerte d'en partager le poids grâce aux sociabilités formelles et informelles qui sont activées lors de cette activité.

Le troisième et dernier élément que nous souhaitons aborder concerne lui aussi le contexte dans lequel apparaît le roman-cinéma en France. Ce dernier naît au moment où l'entreprise de mobilisation culturelle du temps de guerre est à son paroxysme et utilise tous les vecteurs disponibles. Lorsque nous avons étudié les romans-feuilletons patriotiques du temps de guerre, nous avons souligné que leur efficacité en tant qu'outil de mobilisation des esprits découle largement de l'immensité de leur public qui rend possible la diffusion à très grande échelle d'un même message qui s'ancre avec force dans le corps social grâce au rythme répétitif selon lequel il est délivré, rythme fondé à la fois sur la succession quotidienne des livraisons d'un même roman-feuilleton et sur la succession de fictions véhiculant la même idéologie. Notre corpus de presse ne comporte que deux romans-cinéma qui peuvent être considérés comme récits patriotiques ; ce chiffre est bien entendu trop faible pour leur attribuer un rôle déterminant dans l'action de mobilisation des esprits, mais le fait qu'ils soient publiés nous invite à nous interroger sur la manière dont l'association du mot et de l'image filmée, dans une formule fondée sur le principe de sérialité, peut agir sur les imaginaires et contribuer à la mobilisation patriotique de la population.

Lorsqu'il va au cinéma, le lecteur emmène avec lui les représentations qu'il a construites lors de sa lecture des livraisons de la novélisation, mais également l'ensemble de son encyclopédie de lecteur<sup>1031</sup> et, devenu spectateur, il voit alors les personnages de la fiction prendre vie sous les traits et les gestes des acteurs qui les incarnent. Les figures du héros et de l'ennemi ainsi offertes aux lecteurs-spectateurs, tout en enrichissant et en modifiant plus ou moins les figures que leur imaginaire avait élaborées au moment de la lecture, figures elles-mêmes composées, pour partie, des figures constituées lors des lectures antérieures, constituent de puissants pôles de focalisation des affects. Stefan Zweig, dans *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, revient sur une expérience qu'il a vécue au printemps 1914, alors qu'il était allé au cinéma, à Tours, avec une amie. Ses propos concernent un épisode antérieur au déclenchement du conflit, n'ont pas pour objet le roman-cinéma, mais ils peuvent être convoqués pour envisager les effets, durant la guerre, de la projection d'un film à épisodes patriotique :

---

<sup>1031</sup> Ce concept, sur lequel nous reviendrons dans la troisième partie de notre étude, est développé par Umberto Eco dans son *Lector in fabula*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1979, et désigne l'ensemble des connaissances avec lesquelles un lecteur interprète un texte, connaissances provenant, entre autres, de l'ensemble de ses lectures antérieures.

« C'était un petit cinéma de faubourg [...] : une salle adaptée tant bien que mal à son usage, et remplie de petites gens [...] le vrai public en un mot [...]. Tout d'abord, ce furent les "actualités du monde" qui défilèrent sur l'écran [...] : les gens bavardaient et riaient. Suivit une parade militaire en France : ici encore les spectateurs témoignèrent de peu d'intérêt. Troisième tableau : "L'empereur Guillaume rend visite à l'empereur François-Joseph". [...] Au moment où l'empereur parut sur l'écran éclata tout à fait spontanément dans la salle obscure un vacarme de sifflets et de trépignements. Tout le monde criait et sifflait, femmes, hommes, enfants, tous huaient comme s'ils étaient personnellement offensés. [...] je sentis combien il avait fallu que l'empoisonnement par la propagande de haine poursuivie des années durant gagnât de terrain, si même ici, dans une petite ville de province [...] une simple image fugitive sur l'écran pouvait mettre le feu aux poudres. [...] Cela n'avait duré qu'une seconde, mais une seconde qui me montra à quel point il pourrait être facile, au moment d'une crise sérieuse, de soulever les peuples de part et d'autre de la frontière [...] <sup>1032</sup>. »

Au-delà de ce qu'il faut attribuer, dans ces propos, à la subjectivité du témoin, d'origine austro-hongroise, et à la reconstruction du souvenir lors de la mise en mots, et même si l'on tient compte du fait que ce sont des personnes réelles qui sont montrées aux spectateurs, la réaction immédiate et partagée par toute l'assistance à la vue de Guillaume II, sorte de réflexe conditionné qui trouve ses racines dans ce que l'auteur nomme « propagande de haine », illustre parfaitement le pouvoir du cinéma, d'autant plus fort qu'il est, en 1914 comme durant la guerre, un *medium* de communication neuf. Les effets de la « propagande de haine » évoqués par Zweig pour expliquer la réaction du public français qu'il a sous les yeux peuvent être ramenés, en termes moins pathétiques, au concept d'imaginaire patriotique commun sur lequel nous sommes attardés plus en amont dans notre réflexion <sup>1033</sup>, imaginaire construit progressivement dans lequel la germanophobie est devenue, dans les dernières années précédant le conflit, un élément déterminant. Une fois la guerre déclenchée, cet imaginaire partagé facilite l'action de l'entreprise de mobilisation patriotique et constitue le socle sur lequel se construit la "culture de guerre" française. Le témoignage de Zweig permet d'imaginer ce que la vue de personnages servant les projets de l'Empire allemand peut déclencher, durant la guerre, lors de la projection de films à épisodes, et le rôle potentiel de ces derniers dans la mobilisation des esprits. Et dans le cas du roman-cinéma, on peut parler d'effet cumulatif puisque le public est touché par le mot avant de l'être par l'image.

Nous pensons que le roman-cinéma a pu jouer un rôle spécifique, durant la guerre, à l'égard de la mobilisation des femmes. Comme nous l'avons dit, les premiers romans-cinéma publiés en France introduisent le stéréotype d'une héroïne courageuse, prête à tout pour défendre ceux qu'elle aime et combattre le Mal, et lorsque ces romans-cinéma sont teintés de patriotisme, cette héroïne

---

<sup>1032</sup> ZWEIG Stefan, *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, Paris, Belfond, 1993, p. L'œuvre a été publiée pour la première fois en 1944, deux ans après la mort de l'auteur.

<sup>1033</sup> Voir chapitre 2, II., B.

est bien évidemment habitée par une volonté de défendre son pays, comme Bettina Drayton ou Pearl Dare. À un moment où le roman-feuilleton est peuplé de héros masculins surhumains par leurs capacités physiques ou mentales, soldats, contre-espions, détectives, et où c'est l'homme qui est mis en avant au travers de son rôle de défenseur de la nation, les héroïnes construites sur ce stéréotype peuvent se révéler des figures mobilisatrices efficaces en offrant aux lectrices-spectatrices des modèles de comportement qu'elles peuvent ensuite imiter de manière concrète, au quotidien, en participant, selon leurs moyens et leurs capacités, à l'effort de guerre du pays.

Pour conclure sur le roman-cinéma, il est indéniable que la formule introduit une dose de nouveauté dans l'univers de la fiction sérielle, mais comme l'a montré la lecture des récits de films que nous avons étudiés, il est nécessaire de considérer séparément les deux composants de la formule, le mot et l'image animée, pour appréhender avec justesse cette nouveauté. Du côté de l'écrit, le roman-cinéma ne renouvelle pas le genre "feuilletonesque" et les adaptations en feuilletons des films à épisodes apparaissent essentiellement comme une variation de surface, une occasion de redynamiser un tantinet un genre qui n'évolue plus depuis deux décennies au moins. Du côté de l'image, les choses sont différentes, la nouveauté évidente car, comme le dit Alain Carou, le roman-cinéma permet au film à épisodes de s'imposer dans le paysage culturel français et inaugure ainsi de nouvelles pratiques de masse. Le roman-cinéma ne peut être considéré comme genre à part entière que lorsqu'il est envisagé dans la perspective du lien entre littérature et film sériel qui fait sa spécificité ; en effet, en ce qui concerne sa dimension écrite, il réutilise les codes du genre roman-feuilleton et, plus largement, de la littérature sérielle, lorsqu'il est question de la publication en fascicules ou en volume des adaptations des films à épisodes. C'est son hybridité qui le définit véritablement en tant que genre et détermine les codes et pratiques qui commandent sa production, sa diffusion et sa consommation. La « [...] véritable révolution dans le roman-feuilleton et au cinéma [...] »<sup>1034</sup> annoncée par *Le Matin* lors de la publication du premier roman-cinéma en France doit donc être relativisée du côté du roman-feuilleton mais elle est une réalité du côté du cinéma, en attendant la révolution du parlant à la fin des années 1920.

Après ce focus sur le roman-cinéma qui est, avec la place prise par l'idéologie patriotique, la seconde évolution majeure de la littérature sérielle de presse française durant la guerre, nous allons reprendre le fil de notre étude comparative et nous intéresser au roman-feuilleton français et au *serial* britannique durant l'immédiate sortie de guerre en examinant les visages de l'un et de l'autre,

---

<sup>1034</sup> Annonce de publication des *Mystères de New-York*, in *Le Matin*, le 20/11/1915.

dans les journaux de notre corpus, entre le 12/11/1918 et la fin du mois de décembre 1920. Ces deux années constituent le pendant des deux années et demie que nous avons étudiées pour dresser un état des lieux de la fiction sérielle de presse française et britannique avant l'entrée en guerre et permettent de faire apparaître les principales ruptures et continuités induites par le conflit.

## **CHAPITRE 4. LE ROMAN-FEUILLETON FRANÇAIS ET LE SERIAL BRITANNIQUE DANS L'IMMÉDIATE SORTIE DE GUERRE.**

Les 51 mois de guerre ont, on l'a vu, des conséquences importantes sur les conditions de vie des presses quotidiennes française et britannique, les affectant du point de vue matériel, économique et humain, et remettant en cause leur liberté. Dans l'espace rédactionnel réservé à la fiction sérielle, la principale évolution conjoncturelle du temps de guerre concerne la place prise par la fiction patriotique, évolution qui est une conséquence directe de l'entreprise globale de mobilisation culturelle dont l'objectif essentiel est d'obtenir le consentement et l'engagement maximaux des populations en faveur de l'effort de guerre. Le corpus de presse que nous avons examiné montre qu'au-delà de cette considération d'ensemble, la présence de la fiction patriotique diffère d'une presse nationale à une autre mais également d'un type de journal à un autre et, à l'intérieur d'un même type, d'un titre de presse à un autre. Ces différences ne remettent toutefois pas en cause l'idée d'une mobilisation de la fiction sérielle de presse durant le conflit dont les fictions patriotiques publiées constituent les preuves les plus évidentes.

Qu'arrive-t-il une fois l'armistice du 11/11/1918 signé<sup>1035</sup> ? Comment évoluent le roman-feuilleton et le *serial* britannique dans l'immédiate sortie de guerre ? Le retour à la paix est-il suivi d'une démobilisation<sup>1036</sup> de la fiction sérielle de presse ? A quel(s) rythme(s) ? Pour apporter des éléments de réponse à ces interrogations, nous commencerons par présenter la situation générale des presses quotidiennes française et britannique au sortir du conflit. Nous étudierons ensuite la place et les visages de la fiction sérielle dans les journaux composant notre corpus de réflexion puis examinerons le profil des auteurs publiés en comparant, pour ces trois éléments, les quotidiens à tirage de masse français à leurs équivalents d'outre-Manche et en mettant l'accent sur le devenir des fictions de la veine patriotique. Nous nous demanderons si la guerre, en ce qui concerne le roman-feuilleton et le *serial*, n'a été qu'une parenthèse, source d'évolutions conjoncturelles qui supposent, une fois le conflit terminé, une forme de retour à la "normalité", ou si elle a été, au contraire, une période de mutations profondes qui supposent alors, dès l'immédiat après-guerre, la présence, dans la presse quotidienne des deux pays, d'une littérature sérielle différente de ce qu'elle était à la fin de la Belle Époque.

---

<sup>1035</sup> Cette date signe la fin des combats sur le front occidental uniquement.

<sup>1036</sup> Si la mobilisation culturelle du temps de guerre peut se définir comme le processus idéologique grâce auquel se construit l'acceptation du conflit au sein d'une société, la démobilisation culturelle peut alors être définie comme le processus par lequel cette même société se déprend des constructions idéologiques qui commandent cette acceptation afin de rétablir l'état de paix. Voir, sur cette question, HORNE John *et alii*, *Démobilisations culturelles après la Grande Guerre*, dossier de la revue *14-18 Aujourd'hui, Today, Heute*, Paris, Noësis, n°5, juin 2002.

## **I. Remarques générales concernant les presses quotidiennes française et britannique.**

Avant d'observer le devenir du roman-feuilleton français et du *serial* britannique durant les deux années qui suivent la fin du conflit, il nous paraît nécessaire de donner un rapide aperçu de la situation des deux presses dans lesquelles ils sont publiés. La portée véritable des conséquences de la Première Guerre mondiale, dans tous les domaines de la vie des sociétés qui y ont été impliquées, ne s'observe véritablement que sur le temps long, ce qui explique que c'est le plus souvent à partir d'une comparaison de la situation de 1914 à celle de 1939 que les études prenant pour sujet le *medium* journalistique évaluent le poids du conflit sur son évolution<sup>1037</sup>. Notre propos concerne essentiellement les années 1919 et 1920 durant lesquelles certains éléments significatifs sont déjà pleinement repérables.

### **A. La situation autour de 1920.**

Les années de guerre ont été difficiles pour les presses quotidiennes de France et de Grande-Bretagne, et ce que nous avons dit à ce sujet dans le second chapitre de notre étude le montre largement. Le profil de l'une et de l'autre, au lendemain du conflit, laisse cependant supposer qu'elles n'ont pas été affectées de la même manière par celui-ci.

#### **1. La presse française.**

L'examen des journaux français de notre corpus révèle plusieurs éléments qui montrent que le retour de la paix ne s'accompagne pas d'un retour immédiat à des pratiques journalistiques libérées de l'emprise de la guerre. Le premier élément qui saute aux yeux est le maintien d'une pagination réduite, en 1919 et 1920, dans la continuité de celle qui a été imposée aux journaux à partir de février et surtout d'avril 1917 avec l'obligation de paraître, plusieurs fois par semaine, sur deux pages seulement. Au début de l'année 1919, après une baisse par rapport à 1918, le papier vaut environ cent francs les cent kilos, comme à la fin de l'année 1917, soit environ quatre fois son prix du printemps 1914. Un décret du 18/01/1919 autorise les journaux à paraître sur quatre pages cinq jours par semaine (jusqu'à cette date, et depuis le 17 juin précédent, il ne pouvait le faire que quatre jours par semaine), avant qu'un décret du 12 mars ne les autorise à paraître tous les jours sur quatre

---

<sup>1037</sup> C'est donc l'entre-deux-guerres dans son ensemble qui est pris comme période de référence. Voir, parmi d'autres exemples, CHARLE Christophe, *Le siècle de la presse*, Paris, Seuil, 2004, chapitres 11, 12, 13 et 15 ; MARTIN Marc, *La presse régionale. Des Affiches aux grands quotidiens*, Paris, Fayard, 2002, chapitres 15 et 16 ; ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *Histoire générale de la presse française, t. III*, Paris, P.U.F., 1972, chapitre 5 ; D'ALMEIDA Fabrice et DELPORTE Christian, *op. cit.*, chapitre 2.

pages. *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal*, *Le Matin*, *L'Écho de Paris*<sup>1038</sup> et *L'Action française* retrouvent alors une pagination à quatre pages à partir du 14 mars tandis que celle du *Figaro* et de *L'Humanité* est nettement moins homogène, jusqu'à la fin de l'année 1920 au moins. *Le Figaro* alterne des numéros à deux, quatre et six pages du 16 mars jusqu'au 29 juin inclus. À compter du 30, la pagination à quatre pages est quasi exclusive, avec de très rares numéros à six pages, jusqu'au 05/05/1920, date à partir de laquelle ces derniers sont publiés chaque mercredi jusqu'au 7 juillet. Les quatre pages redeviennent alors l'unique pagination, sauf un numéro à six pages le 24 septembre, jusqu'au 13 octobre où des numéros à six pages réapparaissent le mercredi. La pagination de *L'Humanité* est très variable en 1919 et 1920. Alors que les autres journaux, sauf *Le Figaro*, paraissent sur quatre pages cinq jours par semaine entre le 18/01 et le 13/03/1919 inclus, *L'Humanité* n'est sur quatre pages que le dimanche, comme c'est d'ailleurs le cas depuis le printemps 1918, et ce jusqu'au 19/02/1919, paraissant sur deux pages, sauf très rares exceptions, tous les autres jours de la semaine. À partir du mercredi 19 février, elle paraît sur quatre pages deux jours par semaine, le mercredi et le dimanche, jusqu'au samedi 22 mars où elle adopte une pagination sur quatre pages tous les jours de la semaine. À partir du mois de décembre les numéros à deux pages réapparaissent et sont parfois très présents comme c'est par exemple le cas durant la première quinzaine de mars ou le mois de mai 1920. La pagination à quatre pages s'impose de nouveau entre le 1<sup>er</sup> juin et le 20 septembre où l'on retrouve des numéros à deux pages une fois par semaine, le lundi, jusqu'au 8 novembre ; à partir de là, ils se font plus rares.

Le prix du papier augmente progressivement jusqu'au début de l'année 1920 où il explose pour atteindre 350 francs dans le dernier trimestre de l'année avant de chuter jusqu'au second semestre de l'année 1921 et de se stabiliser autour de 110-120 francs<sup>1039</sup> ; c'est à ce moment, en juin, que cesse tout rationnement en papier.

Le second élément qui apparaît immédiatement concerne le prix de vente. Le passage à dix centimes imposé à tous les journaux à compter du 01/09/1917 pour tenter de pallier les difficultés de trésorerie qu'ils rencontrent, difficultés largement liées à l'augmentation très importante du prix du papier, cause une baisse significative des ventes de la presse que Pierre Albert estime à 20%<sup>1040</sup> et n'arrange donc pas la situation financière des journaux, et surtout des plus fragiles d'entre eux. Rappelons, par exemple, que le tirage annuel moyen du *Petit Parisien* chute de près de 2,2 millions

---

<sup>1038</sup> Ces quatre journaux recommencent à publier de rares numéros à six pages à partir du 31 octobre 1920.

<sup>1039</sup> Les chiffres sont ceux que donne Pierre Albert, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P *et alii* (dir.), *op.cit.*, p. 450.

<sup>1040</sup> ALBERT Pierre, « *Remarques sur la stagnation des tirages de la presse française de l'entre-deux-guerres* », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t.18, n°4, *Études d'histoire de la presse (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, octobre-décembre 1971, p. 548.

d'exemplaires en 1917 à 2,050 millions en 1918 et que celui du *Matin* connaît une véritable dégringolade au moment de ce passage à dix centimes, puisqu'il chute d'1,404 million le 22/08/1917 à 1,045 million le 18 septembre<sup>1041</sup> avant de repartir à la hausse au cours de l'année 1918. Cette augmentation a un impact psychosocial considérable, lié au fait qu'elle signifie l'abandon d'un symbole important, à savoir le prix fixé à cinq centimes (un sou) pratiqué par l'essentiel de la presse à grand tirage qui avait constitué le facteur le plus important de la formidable explosion de la presse après qu'il se soit progressivement imposé au cours des années 1880-1890. Etant donné que cette augmentation du prix de vente ne permet pas d'améliorer la santé financière des journaux, une seconde est décidée par le décret du 18/01/1919 qui fait passer le prix de vente à quinze centimes, suivie par une troisième quelques mois plus tard, le 30 juin, qui amène ce dernier à vingt centimes. Le prix plancher demandé pour un quotidien est donc multiplié par quatre en un an et demi. Dans un contexte économiquement difficile, marqué notamment par une inflation importante, cette variation à la hausse du prix de la presse conduit mécaniquement à une baisse des ventes parce que le journal redevient, comme un demi-siècle plus tôt, un produit cher pour une grande partie de la population.

Troisième élément qui prouve de manière encore plus flagrante que le retour de la paix ne libère pas la presse du régime du temps de guerre, la persistance de la censure, visible dans la présence d'articles "caviardés", certes peu nombreux. Même si celle-ci se fait moins présente après l'arrivée de Georges Clemenceau au ministère de la Guerre et au poste de président du Conseil en novembre 1917, elle demeure active après la signature de l'armistice et ne disparaît que lorsque l'état de siège est levé, le 12/10/1919. Elle est utilisée durant les négociations du traité de Versailles pour dissimuler au public les rapports tendus entre les Alliés, certains problèmes causés par la démobilisation humaine ou la reconstruction, mais également la réalité de la situation européenne du moment, notamment dans les Balkans et en Russie<sup>1042</sup>.

Les historiens de la presse française constatent tous que le Premier Conflit mondial constitue un choc brutal qui stoppe la marche conquérante de cette dernière et la marque profondément. Christophe Charle écrit ainsi que « [...] la guerre a interrompu la *success story* qui fut celle de la presse française tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1043</sup> » tandis que pour Marc Martin « la Grande Guerre met

---

<sup>1041</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P *et alii* (dir.), *op. cit.*, p. 412, note infrapaginale 2.

<sup>1042</sup> *Ibid.*, p. 486.

<sup>1043</sup> CHARLE Christophe, *op. cit.*, p. 244-245.

[...] fin brutalement à un “âge d’or” de la presse quotidienne<sup>1044</sup> ». Les tirages, pour 1919-1920<sup>1045</sup>, des journaux que nous suivons depuis la Belle Époque, confirment globalement ce constat :

Journal	Tirage en 1914 juste avant l’entrée en guerre	Tirage le plus élevé de la période de guerre	Tirage en 1919 et/ou 1920
<i>Le Petit Parisien</i>	1450000	+ de 2150000 (1916)	1400000
<i>Le Petit Journal</i>	- de 800000	Baisse régulière toute au long du conflit	400000 (1919)
<i>Le Matin</i>	Près d’un million	+ de 1600000 (1916)	700000 (1920)
<i>L’Écho de Paris</i>	150000	500000 (1916)	300000 (1919)
<i>L’Humanité</i>	150000	90000 (1915)	140000 (fin 1920)
<i>L’Action française</i>	+ de 30000	150000	60000 (1920)
<i>Le Figaro</i>	37000	45000	+ de 20000 (1920)

*Le Petit Parisien* est le quotidien populaire à grand tirage de notre corpus qui a le moins souffert de la guerre. Ses tirages de 1920 sont les mêmes que ceux de 1914, ce qui signifie qu’ils a toutefois perdu les lecteurs, très nombreux, qu’il a gagné durant la période de guerre. *Le Matin* se retrouve, en 1920, avec un lectorat un quart moins nombreux qu’en 1914 et plus de la moitié moins important qu’au milieu du conflit. L’évolution des deux journaux est très différente dans les années 1920 et 1930 : le tirage du premier se maintient autour d’1,5 million d’exemplaires, en moyenne, entre 1921 et 1935, avant de chuter rapidement et de manière irréversible pour atteindre environ 1 million en 1939, tandis que celui du second chute de manière régulière et continue sur la même période et qu’il est inférieur à 320000 exemplaires à la veille de la Seconde Guerre mondiale. *Le Petit Journal* sort très diminué du conflit, avec un tirage diminué de 50% par rapport à celui de l’année 1914 et qui poursuit sa chute durant les années 1920 et 1930 pour atteindre 180000 exemplaires en 1939. *L’Écho de Paris*, qui a connu une progression fulgurante jusqu’à la fin de l’année 1916, perd rapidement de l’audience durant les deux dernières années du conflit puis, très régulièrement, dans les deux décennies suivantes, son tirage passant de 300000 exemplaires environ en 1919 à 100000 en 1937. Les trois autres journaux ont des destins plus différenciés durant les années 20 et 30, mais

<sup>1044</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 117.

<sup>1045</sup> Les chiffres communiqués dans le tableau ci-dessous sont tous tirés d’ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, troisième partie.

ils souffrent moins que les grands quotidiens à tirage de masse. Le retour de la paix fait perdre à *L'Action française* l'audience parfois importante que lui apportaient les campagnes de Léon Daudet, mais elle demeure un journal de combat très influent dans les milieux politiques de droite avec un tirage qui varie entre 50000 et 100000 exemplaires. *Le Figaro* subit une importante baisse d'audience entre 1917 et 1920, connaît de nombreux problèmes internes dans la décennie suivante, et son tirage, bien que dépassant les 50000 exemplaires en 1928 chute ensuite et ne dépasse guère les 10000 en 1932. Grâce à une direction plus sérieuse et inspirée, et parce qu'il profite également de la décadence de *L'Écho de Paris*, le journal imprime 80000 exemplaires par jour en 1939. *L'Humanité*, pour sa part, devient « journal communiste » en 1921, « organe central du parti communiste » deux ans plus tard, et explose véritablement durant l'entre-deux-guerres. Son tirage est très faible à l'automne 1918, de l'ordre de 30000 exemplaires, mais il augmente assez fortement à partir de ce moment pour atteindre les 140000 à la fin de l'année 1920, probablement grâce à une direction plus intelligente de Marcel Cachin qui remplace Pierre Renaudel à partir d'octobre 1918. Si les années 1920 sont un peu chaotiques, avec une baisse de tirage en 1923 et en 1929, les années 1930 sont prospères et en 1939, elle est le quatrième journal français avec un nombre d'exemplaires tirés supérieur à 300000.

Ce tableau plutôt sombre ne doit pas amener à conclure que c'est l'ensemble de la presse quotidienne française qui va mal dans l'immédiat après-guerre et dans les années suivantes. Il faut en effet distinguer l'évolution négative de la presse de la capitale et, au sein de cette dernière, la situation particulièrement difficile de la presse "populaire" à grand tirage qui souffre d'une perte d'audience marquée, de celle de la presse régionale. Il se produit un renversement fondamental durant la guerre qui est favorable à la presse provinciale ; elle bénéficie des difficultés qu'éprouvent les journaux de Paris pour se diffuser en province et de la soif d'informations provoquée par la guerre, deux facteurs qui lui amènent un nombre important de nouveaux lecteurs réguliers. Cette progression, visible dès les premiers mois du conflit, se confirme tout au long de la période de guerre, surtout à partir de 1917, et une fois la paix revenue, les journaux régionaux, surtout les plus importants, ont déjà largement entamé le marché, dans les départements, des quotidiens parisiens. En 1919, ils ne sont pas concernés par la grève déclenchée par la Fédération du Livre, ce qui leur permet, comme l'écrit Marc Martin, de « [...] grignoter un peu plus [les] positions<sup>1046</sup> » des journaux de la capitale. La présence de ces journaux régionaux dans les endroits les plus éloignés de leur zone de diffusion est facilitée, dès les années 1919-1920, par le transport automobile, qui permet leur mise à disposition dans la journée, et les progrès de leur audience sont favorisés par une trésorerie

---

<sup>1046</sup> MARTIN Marc, *La presse régionale. Des Affiches aux grands quotidiens*, op. cit., p. 229.

moins problématique. Ils offrent, et c'est un élément fondamental pour expliquer la hausse de leurs ventes au détriment de celles de la presse parisienne, un double regard à leurs lecteurs : un regard sur le pays et, de plus en plus, sur le monde, grâce à un compte-rendu de actualité nationale et de l'actualité "étrangère" à laquelle les rédactions accordent une place croissante, mais aussi et surtout, grâce au compte-rendu de l'actualité de proximité, un regard local que ne fournissent pas les quotidiens venus de la capitale. Les lecteurs sont très attachés à ce second regard qui leur permet de vivre à l'heure de leur "petite patrie", c'est-à-dire la ville, le village où ils sont nés, la maison familiale et ses environs immédiats, lieux-repères qui constituent encore l'horizon principal de leur quotidien.

La presse quotidienne française se caractérise donc, dès les années 1919-1920, par une évolution différenciée de ses deux composantes principales. Les progrès de la composante provinciale, entamés durant le conflit et qui se confirment au fil de l'entre-deux-guerres, amènent celle-ci à représenter la moitié des ventes de l'ensemble de la presse quotidienne du pays à la veille de la Seconde Guerre mondiale<sup>1047</sup>, peut-être même à peine plus, alors qu'elle n'en représentait que 40% environ à la veille de la Première.

## 2. La presse britannique.

La situation de la presse quotidienne britannique dans l'immédiate sortie de guerre ne ressemble que partiellement à celle de son équivalent français. On constate, comme en France, le maintien de certains éléments caractéristiques de la période de guerre. Le prix de vente tout d'abord, avec une presse quotidienne plus chère après-guerre suite à la décision d'augmenter son prix de vente à la fin de l'année 1916, décision appliquée parfois très tardivement par certains journaux mais qui fut pour tous, ou presque, à l'origine d'une baisse des ventes. La pagination ensuite, toujours réduite suite aux restrictions imposées pour faire face aux difficultés d'approvisionnement en papier. Le *Daily Express* paraît sur quatre pages seulement depuis le 14/03/1917 et ce jusqu'au 23/11/1918 inclus. À compter du 25 de ce mois, il paraît sur six ou huit pages jusqu'au 22/03/1919, puis à partir du 24 et jusqu'au 3 mai inclus, des numéros à dix pages remplacent ceux à six. À partir du 5, le quotidien retrouve sa pagination d'avant-guerre avec des numéros à dix pages largement dominants, même s'il paraît de temps en temps sur huit pages et plus rarement sur douze pages jusqu'en avril 1920 ; les numéros à douze pages se font encore moins nombreux à partir de ce moment, remplacés par des numéros à huit pages qui gagnent donc en

---

<sup>1047</sup> ALBERT Pierre, « Remarques sur la stagnation des tirages de la presse française de l'entre-deux-guerres », in *op. cit.*, p. 543.

fréquence. Le *Daily Mirror* paraît sur huit pages, pagination qui est la sienne de manière exclusive depuis le 04/12/1917, jusqu'au 19/11/1918 inclus. À compter du 20, il est publié sur douze pages, en alternance avec des numéros sur seize pages à partir du 9 décembre. En 1919 et 1920, c'est la pagination à seize pages qui domine très largement, comme avant-guerre, même si par moments les numéros à douze pages sont nombreux comme en août 1920 où ils sont dominants ; des numéros à vingt pages apparaissent dans la seconde moitié du mois de novembre 1920 et remplacent une partie des numéros à douze pages qui se font donc moins fréquents.

Lorsque l'on observe les tirages des principaux *popular national morning papers*<sup>1048</sup>, on constate que les années de guerre, si elles ont parfois été difficiles, et notamment les années 1917 et 1918, n'ont pas brutalement stoppé le développement de ces derniers, contrairement à ce que l'on constate pour leurs équivalents français, et qu'ils continuent de progresser sur leur lancée des années d'avant-guerre et du début de guerre.

<b>Journal</b>	<b>Tirage en 1914 juste avant l'entrée en guerre</b>	<b>Tirage le plus élevé de la période de guerre</b>	<b>Tirage en 1921</b>
<b><i>Daily Mail</i></b>	945919	1172245 (1916)	1533000
<b><i>Daily Mirror</i></b>	1000000	1307000 (juillet 1916)	1003000
<b><i>Daily Express</i></b>	295845	578832 (1918)	579000

Le *Daily Mirror* est dans une situation analogue à celle du *Petit Parisien* puisqu'il perd les lecteurs gagnés durant la période de guerre et se retrouve, en 1921, avec un tirage équivalent à celui de l'immédiat avant-guerre. Le *Daily Mail* et le *Daily Express* conservent, pour leur part, les lecteurs gagnés durant le conflit et impriment donc un nombre d'exemplaires bien supérieur, en 1921, à celui de 1914. Les années 1920 et 1930 voient les tirages de la presse quotidienne londonienne exploser puisque ceux des plus grands quotidiens passent de 3,1 millions d'exemplaires en 1918 à plus de 10,5 millions à la fin de 1939<sup>1049</sup>. On a là une différence importante avec ce qui se passe en France où la presse quotidienne parisienne régresse ; ces progrès très importants amènent certains *popular*

<sup>1048</sup> Les chiffres donnés dans le tableau ci-dessous proviennent de McEWEN John, *op. cit.* et de BEERS Laura, *Your Britain. Media and the Making of the Labour Party*, Cambridge, Harvard University Press, 2010, p. 20. Cette dernière reprend des chiffres donnés par SEYMOUR-URE Colin, « *The Press and the Party System between the Wars* », in PEELE Gillian and COOKE Chris, *The Politics of Reappraisal, 1918-1939*, London, Macmillan, 1975, p. 237 et THOMAS James, *Popular Newspapers, the Labour Party and British Politics*, London, Routledge, 2005, p. 15.

<sup>1049</sup> HAMPTON Mark, *Visions of the Press in Britain, 1850-1950*, Urbana & Chicago, University of Illinois Press, 2004, p. 39.

*papers* à des tirages très élevés au milieu des années 1930 : le *Daily Mail* tire à plus d'1,7 million en 1935<sup>1050</sup> et le *Daily Express*, comme le *Daily Herald*, dépasse les 2 millions en 1937<sup>1051</sup>.

L'autre différence fondamentale qui distingue l'évolution de la presse quotidienne britannique de celle de la presse quotidienne française dans l'immédiat après-guerre concerne la presse provinciale : celle-ci décline ou, au mieux, stagne outre-Manche<sup>1052</sup>. Cette situation est liée au fait que les plus grands *newspapers* basés dans la capitale possèdent, contrairement aux grands quotidiens français, des éditions régionales qui saturent le marché national. *Le Petit Parisien* tente d'imiter ce modèle à partir de 1920 mais c'est un échec, à cause de l'opposition féroce des autres grands quotidiens de Paris et de province avec lesquels il est contraint de signer des accords à l'extrême fin de l'année 1921.

La situation de la presse quotidienne française au sortir du conflit est donc très différente de celle de la presse britannique. Cet état de fait s'explique majoritairement par l'impact inégal, sur les deux presses, de facteurs d'ordre-socio-économique et d'ordre psychologique que nous allons examiner.

## **B. Les causes d'une sortie de guerre inégalement compliquée.**

### **1. En France.**

Au chapitre des facteurs économiques, l'augmentation du prix du numéro qui limite le volume des ventes à une époque où les groupes sociaux les moins favorisés peinent à assurer leur quotidien dans un contexte de "vie chère" né d'une inflation importante, les dépenses de fonctionnement causées par l'envolée du prix du papier, les aménagements de nature immobilière, les améliorations apportées aux équipements de production, les sommes investies dans l'autopromotion<sup>1053</sup>, la hausse des salaires des ouvriers des imprimeries suite à la grève menée par la Fédération du Livre entre le 11/11 et le 01/12/1919<sup>1054</sup> se cumulent pour rendre la situation financière des journaux particulièrement compliquée, d'autant plus que les maigres ressources

---

<sup>1050</sup> BEERS Laura, *op. cit.*, p. 20.

<sup>1051</sup> DEWEY Peter, *War and Progress. Britain 1914-1945*, London, Routledge, 2014, p. 190.

<sup>1052</sup> BEERS Laura, *op. cit.*, p. 18.

<sup>1053</sup> Les "Quatre Grands" avaient signé des accords en 1912 pour limiter les aspects les plus extrêmes de la concurrence féroce qui les opposait les uns aux autres et mis sur pied un consortium publicitaire que *L'Écho de Paris* avait rejoint en 1915 mais une concurrence "naturelle" demeurait qui eut tendance à s'amplifier au sortir du conflit.

<sup>1054</sup> Sur cette question, voir ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *op. cit.*, p. 452.

apportées par la publicité commerciale<sup>1055</sup> ainsi que les retards pris dans l'évolution des structures économiques et notamment dans la concentration, génératrice d'économies d'échelle, ne les aident pas à stabiliser leur trésorerie.

Les pertes humaines de la période s'étendant du mois d'août 1914 au printemps 1919 apparaissent également, en première analyse, comme un facteur en mesure d'expliquer partiellement la baisse de dynamisme de la presse quotidienne française dans les années qui suivent le rétablissement de la paix, puisqu'elles impliquent une diminution du nombre d'acheteurs potentiels. La saignée démographique est en effet d'importance puisqu'aux quelque 1,3 million de Français<sup>1056</sup> qui meurent ou disparaissent au combat, il faut ajouter les morts civiles causées à la fois par la violence de guerre mais surtout par la surmortalité liée à la dégradation, variable suivant les lieux et les milieux, des conditions de vie (hygiène, privations) dont l'estimation est difficile, ainsi que les 280000 morts de l'épidémie de grippe espagnole de 1918-1919<sup>1057</sup>. Ces morts sont aux trois quarts au moins des hommes adultes, c'est-à-dire les acheteurs les plus réguliers des journaux, mais ils sont cependant remplacés par les adolescents qui deviennent adultes au cours de la guerre et par l'apport humain de l'Alsace-Moselle qui amène la population nationale de l'année 1919, dans les nouvelles frontières de l'État, à son niveau de 1911 dans ses anciennes frontières. Ces morts n'entament donc guère l'audience immédiate de la presse mais plutôt ses possibilités de progression à moyen terme puisqu'au lieu d'être des lecteurs supplémentaires, les nouveaux lecteurs que nous venons de mentionner remplacent uniquement les lecteurs disparus<sup>1058</sup>.

Outre ces explications de nature socio-économique, la situation de la presse quotidienne française dans les premières années de la sortie de guerre est indéniablement liée à une modification de la manière dont elle perçue par son public. En premier lieu, même si elle demeure encore le principal *medium* de communication, elle commence à être sérieusement concurrencée par le cinéma<sup>1059</sup> et par une presse hebdomadaire extrêmement variée dont les premiers grands succès

---

<sup>1055</sup> Les encarts publicitaires sont toujours peu nombreux en comparaison de ce qui se pratique dans les pays anglo-saxons et ce pour les mêmes raisons qu'à la Belle Époque.

<sup>1056</sup> BECKER Jean-Jacques et KRUMEICH Gerd, *La Grande Guerre. Une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2008, p. 293. Les deux auteurs établissent le nombre de morts français à 1383000 dont 72000 proviennent des troupes coloniales.

<sup>1057</sup> GUENEL Jean, « La grippe "espagnole" en France en 1918-1919 », in *Histoire des sciences médicales*, tome XXXVIII, n°2, 2004, p. 170-171. Pour une synthèse sur l'épidémie, voir RASMUSSEN Anne, « The Spanish flu », in WINTER Jay (dir.), *The Cambridge History of the First World War, op. cit.*, volume 3 : *Civil Society*, p. 334-357.

<sup>1058</sup> La masse réelle de lecteurs perdus par la presse est supérieure au nombre d'acheteurs puisqu'il est loisible de penser que, pendant un certain temps au moins, et de manière peut-être plus marquée dans les milieux populaires, le journal n'est plus présent au sein de certains foyers parce que c'était l'époux, le père qui en était l'acheteur principal, mais aussi parce qu'il redevient un bien de consommation onéreux.

<sup>1059</sup> RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (dir.), *Histoire culturelle de la France, tome 4, Le temps des masses. Le vingtième siècle*, Paris, Seuil, 2005, p. 190 écrivent ainsi qu'« en 1919, [le cinéma] est déjà bien implanté, aussi bien dans sa production que dans sa diffusion » et « que dès cette époque, l'industrie cinématographique française est, de fait, prospère [...] ».

datent de l'extrême fin des années 1910, avant de se trouver face à son plus grand adversaire quelques années plus tard : la radio. En second lieu, la presse quotidienne d'information, et plus particulièrement celle qu'incarnent les grands journaux à tirage de masse, apparaît rapidement en décalage avec son public. Le contenant et le contenu peinent à se renouveler et ne répondent pas à certaines attentes du public en ce qui concerne, par exemple, la place accordée à l'image ou à l'information concernant la politique étrangère<sup>1060</sup>, la manière de l'aider à analyser les défis posés par l'après-guerre<sup>1061</sup> ou encore l'exigence de vérité. Cette exigence est d'autant plus grande, et c'est peut-être le facteur le plus éclairant de la dégradation du rapport entre la presse quotidienne française et son public, que la crédibilité de celle-ci est profondément remise en cause au lendemain du conflit suite aux « dévergondages de la pensée [...]»<sup>1062</sup>, dont elle a été le vecteur.

De nombreux historiens de la presse insistent sur cette « [...] perte de confiance du public français envers ses journaux<sup>1063</sup> », conséquence de l'omniprésence de "bobards" dans les colonnes de ces derniers tout au long du conflit. Il nous semble important de préciser que le sentiment d'avoir été trompée qu'éprouve la population française ne naît pas avec la paix, mais que c'est avec cette dernière qu'apparaît un durcissement dans la manière dont les Français jugent l'attitude de leur presse durant la guerre. Il est évident que la population avait déjà conscience qu'on lui mentait, qu'on lui cachait une grande partie de la vérité durant la guerre elle-même, avec toutefois une intensité variable selon les moments et une accentuation significative de ce sentiment à partir de l'année 1916. Mais le dégoût ressenti envers les actions de désinformation et les mensonges était alors relégué en arrière-plan, tant il est vrai que le besoin d'information, même fausse, et le consentement global à l'effort de guerre mené pour la défense, la sauvegarde de la nation, étaient dominants et favorisaient une forme d'aveuglement volontaire commune aux sociétés en guerre. Les choses changent avec le retour de la paix car la tension tombe ; ce qui était toléré, accepté au nom de l'intérêt supérieur de la Patrie ne l'est plus, et c'est alors un sentiment de trahison qui domine et conduit à juger la presse avec une grande sévérité puisqu'elle a clairement renié une de ses missions premières. Le journal qui, à la Belle Époque encore, était perçu comme un compte-rendu globalement vrai de l'actualité, même si tout un chacun avait conscience que la presse était influencée par des intérêts qui pouvaient la conduire, parfois, à travestir la vérité, sort donc du

---

<sup>1060</sup> ALBERT Pierre, in BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P *et alii* (dir.), *op. cit.*, p. 477, écrit que « la guerre eut pour effet de briser la sorte d'isolationnisme mental qui avait caractérisé la conscience française de la "belle époque". »

<sup>1061</sup> ALBERT Pierre, « *Remarques sur la stagnation des tirages de la presse française de l'entre-deux-guerres* », in *op. cit.*, p. 545 écrit ainsi que « [...] dans cette conjoncture troublée, les journaux à grand tirage n'apportaient plus à leur public cette image simple et réconfortante que la plupart de ses lecteurs espéraient retirer de leur lecture. »

<sup>1062</sup> JEANNENEY Jean-Noël, *op. cit.*, p. 143.

<sup>1063</sup> ALBERT Pierre, « *Remarques sur la stagnation des tirages de la presse française de l'entre-deux-guerres* », in *op. cit.*, p. 546.

conflit avec une image profondément ternie. Ainsi que le précise Pierre Albert, « il est naturellement difficile de mesurer les effets de cette réaction de l'opinion publique mais il est certain qu'elle fut déterminante dans les rapports de la presse et de ses lecteurs [...] »<sup>1064</sup> et plus loin, il explique :

« [...] les réactions de l'opinion publique à l'égard de ses journaux ont été l'élément essentiel, à nos yeux, de la rupture de l'évolution de la presse française après la grande guerre [*sic*], car la consommation des quotidiens est un phénomène dont la nature est avant tout psychologique et qui relève de l'habitude et participe du comportement social des individus et des petits groupes [...] »<sup>1065</sup>

Ce sont les grands quotidiens "populaires" parisiens qui sont les plus touchés par cette perte de confiance car ils sont considérés, à juste titre, comme les journaux qui ont accepté le plus nettement de devenir des outils de mobilisation culturelle au service de la politique de guerre de l'État.

L'évolution différente de la presse quotidienne britannique au lendemain du conflit, et notamment le dynamisme dont elle fait preuve, indiquent que ces facteurs socio-économiques et psychologiques l'affectent de manière moins prononcée.

## 2. En Grande-Bretagne.

Tout se passe comme si les évolutions que nous avons observées durant la Belle Époque se poursuivaient dans l'après-guerre, sans véritablement être remises en question par le conflit et ses répercussions. La santé financière de la presse quotidienne londonienne est bien meilleure, malgré les difficultés économiques consécutives aux années de guerre, que celle de son équivalent parisien, à la fois parce qu'elle se vend davantage, malgré un prix plus élevé, parce que les ressources provenant de la publicité sont nettement plus importantes que celles dont bénéficient les quotidiens français, mais aussi parce que le processus de concentration débuté dans les années 1900 s'est poursuivi durant le conflit et a transformé les plus grands *daily newspapers* en groupes de presse très puissants aux structures économiques performantes. Cette modernisation économique est une conséquence directe de l'intense concurrence qui règne entre ces titres de presse et les pousse sans cesse à s'adapter pour coller aux attentes du public et à évoluer en améliorant leur formule<sup>1066</sup>.

---

<sup>1064</sup> *Ibid.*

<sup>1065</sup> *Ibid.*, p. 547.

<sup>1066</sup> Les accords signés par les plus grands journaux français en 1912 pour limiter la concurrence sont maintenus après le conflit et comme l'analyse Pierre Albert, « en renonçant en fait à poursuivre la course au tirage après 1919 et en veillant jalousement à ce que les autres journaux ne viennent pas lui disputer la suprématie, le consortium contribua à la relative sclérose du marché dans les années de reprise économique de l'immédiat après-guerre. » (*in « Remarques sur la stagnation des tirages de la presse française de l'entre-deux-guerres », in op. cit.*, p. 549.)

Les pertes humaines britanniques de la période 1914-1919 sont importantes, de l'ordre d'un million de morts lorsque l'on cumule les pertes militaires (environ 720000-750000 morts et disparus pour la Grande-Bretagne selon les estimations<sup>1067</sup>), les pertes civiles liées à la guerre (beaucoup moins nombreuses qu'en France et tout aussi difficiles à évaluer) et les quelques 220000 morts causées par la grippe espagnole en Grande-Bretagne uniquement<sup>1068</sup> ; la perte de lecteurs est donc réelle. Les tirages de la presse quotidienne londonienne montrent qu'elle n'est pas affectée, cependant, par ce déficit humain, et c'est en réalité l'importance des progrès de la presse britannique qui est impactée par ces morts puisqu'ils auraient été plus importants encore sans ces derniers.

L'image que la population britannique a de sa presse, au lendemain du conflit, est un élément important, comme dans le cas français, pour expliquer la situation de cette dernière. Pierre Albert<sup>1069</sup> et Jean-Noël Jeanneney<sup>1070</sup> insistent sur le fait que la presse anglo-saxonne ne pâtit pas de la même déconsidération, dans l'après-guerre, que celle que subissent les presses française ou allemande, et cela parce que son public ne l'accuse pas de lui avoir menti en permanence durant le conflit. Nous l'avons dit, la mobilisation des esprits opérée grâce à la censure et à la distillation d'un discours d'encadrement patriotique a été moins marquée, moins outrancière en Grande-Bretagne, mais il ne faut pas en conclure pour autant que l'image de la presse britannique sort intacte du conflit. C'est en tout cas ce que pense Mick Temple lorsqu'il écrit :

« Une autre conséquence de la guerre fut un déclin de la confiance du public [britannique] dans la presse. Les soldats, sur le front en grande partie immobile, lisaient régulièrement les journaux britanniques et leurs annonces de grandes victoires et de moral élevé au sein de la troupe. Pour la première fois de l'Histoire, les masses furent en mesure de mesurer immédiatement l'écart entre les comptes-rendus de la presse et leur propre expérience des mêmes événements [...]»<sup>1071</sup> »

S'il est vraisemblable que les Britanniques ne sont pas habités, une fois la paix établie, par un ressentiment aussi intense envers leur presse que celui des Français envers la leur, ils ont eux aussi

---

<sup>1067</sup> WINTER Jay, « *Some Aspects of the Demographic Consequences of the First World War in Britain* », in *Demographic Studies*, XXX, 3, 1976, p. 541, établit le total des pertes humaines de la Grande-Bretagne au combat à 723000. Le même auteur dans la contribution « *Victimes de la guerre : morts, blessés et invalides* », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, op. cit., p. 1077 donne un total de 908371 morts et disparus au combat pour l'ensemble de l'empire britannique.

<sup>1068</sup> JOHNSON Niall, *Britain and the 1918-19 Influenza Pandemic. A Dark Epilogue*, London, Routledge, 2006, p. 69.

<sup>1069</sup> ALBERT Pierre, « *Remarques sur la stagnation des tirages de la presse française de l'entre-deux-guerres* », in op. cit., p. 546.

<sup>1070</sup> JEANNENEY Jean-Noël, op. cit., p. 143.

<sup>1071</sup> TEMPLE Mick, *The British Press*, Maidenhead, McGraw-Hill Education, 2008, p. 32 : « *One further consequence of the war was a decline in the public's trust of the press. Soldiers on the largely unmoving front line regularly read the British papers, with their claims of great victories and high troop morale. For the first time in history, the masses were able to contrast the accounts of the press directly with their own experience of the same events [...]* »

perçu, durant la guerre, comme leurs alliés de France, la tromperie, le travestissement de la vérité qui y étaient opérés, et les ont acceptés au nom de l'intérêt supérieur de la nation. Une fois cette dernière à l'abri, la critique peut alors s'exprimer plus librement, l'attitude d'une presse qui a accepté de sacrifier ses missions et de se mettre au service de l'État en guerre être remise en question, et il est naturel de penser que cela aboutit nécessairement à une perte de confiance de la population en ses journaux.

Si la guerre et ses conséquences expliquent en grande partie l'évolution différenciée des deux presses quotidiennes, il ne faut pas oublier de prendre en compte une réalité sociale, économique et culturelle majeure qui l'éclaire elle aussi largement : la marge de progression possible, à ce moment, de l'une et de l'autre. Lorsqu'éclate le Premier Conflit mondial, la presse quotidienne française est tirée à environ 9,5 millions d'exemplaires, et elle est de loin la première d'Europe. Cette position est le résultat d'une évolution séculaire marquée notamment par la naissance d'une presse "populaire" à grand tirage dès la décennie 1860 et l'explosion de celle-ci à compter des années 1880. La population nationale de la France métropolitaine étant d'environ 39 millions d'habitants en 1914, le marché est saturé ou peu s'en faut, avec 244 exemplaires imprimés pour 1000 habitants, et la marge de progression réduite. Les tirages augmentent durant le conflit, à cause de lui, jusqu'au moment où le prix de vente passe à dix centimes en septembre 1917, mais le nombre d'invendus est non négligeable, ce qui sous-entend que l'augmentation du nombre de lecteurs est réelle mais moins importante qu'il n'y paraît. La presse quotidienne britannique, au contraire, bien qu'elle soit déjà très développée à la fin de la Belle Époque, n'a pas encore saturé son marché avec ses 160 exemplaires de journaux quotidiens imprimés pour 1000 habitants et une population métropolitaine à peu près égale à celle de la France. Elle dispose donc de possibilités d'expansion que ne possède plus la presse quotidienne française et qui résident essentiellement dans ses grands journaux à tirage de masse qui n'en sont encore qu'à leurs débuts<sup>1072</sup>. On trouve peut-être ici un début d'explication au fait que le million de vies humaines que le conflit coûte à la Grande-Bretagne n'entame pas le dynamisme de sa *daily press* : celle-ci avait encore un public important à conquérir. Au meilleur des cas, c'est donc une relative stagnation qui attendait certainement la presse quotidienne française au sortir du conflit, par récupération de ses positions d'avant-guerre, phénomène qui est celui qui apparaît lorsque l'on examine la période de l'entre-deux-guerres dans son ensemble puisque le nombre d'exemplaires tirés pour 1000 habitants est du même ordre, en 1939, que celui de 1914, et s'établit à 261 ; en Grande-Bretagne par contre, ce

---

<sup>1072</sup> Voir chapitre 1, I., B.

chiffre atteint 360<sup>1073</sup>, soit une progression de 125% par rapport à 1914, symbolique d'un dynamisme considérable et d'une présence sociale plus importante<sup>1074</sup>.

Les quelques considérations qui précèdent montrent que les presses quotidiennes de France et de Grande-Bretagne ont été inégalement marquées par le Premier Conflit mondial, d'où leur évolution différente dès l'immédiat après-guerre et dans l'entre-deux-guerres, notamment en ce qui concerne la presse de masse à diffusion nationale. En 1920, l'âge d'or de la presse quotidienne française est bel et bien terminé tandis que commence l'« *halcyon time*<sup>1075</sup> » de la presse quotidienne britannique.

Qu'en est-il de la littérature sérielle publiée dans ces deux presses quotidiennes durant les deux années qui suivent le retour de la paix? Quelle place occupe-t-elle, quels sont ses visages et quels auteurs sont publiés? La mobilisation patriotique du roman-feuilleton français et du *serial* britannique cesse-t-elle avec la fin des combats?

## **II. Le roman-feuilleton français et le *serial* britannique au lendemain du conflit.**

Pour que notre étude de la fiction sérielle de presse française et britannique durant la période 1912-1920 soit complète, il nous faut à présent nous intéresser aux deux années de l'immédiat après-guerre. Nous allons y étudier cette forme de littérature telle qu'il est possible de l'appréhender dans les journaux de notre corpus et comparer nos observations à celles que nous avons faites pour les deux années et demie d'avant-guerre et pour les années de guerre. Cette double comparaison, qui n'est pas toujours aisée à mener, est importante, car elle permet de prendre la mesure du poids du conflit sur la fiction sérielle de presse et d'étudier les modalités de son passage du temps de guerre au temps de paix. Si le roman-feuilleton et le *serial* sont bien, ainsi que nous le pensons, des révélateurs tout à fait pertinents des imaginaires sociaux, leur étude pour

---

<sup>1073</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 248.

<sup>1074</sup> L'évolution démographique de la population britannique joue également un rôle fondamental dans cette marche conquérante de la presse. Alors que la population française stagne durant l'entre-deux-guerres, la population du Royaume-Uni augmente de manière continue et poursuit son urbanisation : s'il faut attendre le recensement de 1931 pour que la population urbaine française l'emporte en nombre sur la population rurale, la population urbaine de Grande-Bretagne dépasse les 80% à ce moment.

<sup>1075</sup> MURDOCK G. et GOLDING P., « *Structure, Ownership and Control of the Press, 1914-76* », in BOYCE G., CURRAN J. and WINGATE P., *Newspaper History. From the Seventeenth Century to the Present Day*, London, Constable, 1978, p. 130.

les années 1919 et 1920 peut nous permettre d’aborder la question essentielle de la démobilisation de ces imaginaires au sortir du conflit et de lui apporter certains éléments de réponse.

### **A. Place de la fiction sérielle dans les journaux du corpus, 1919-1920.**

Les premières données que nous avons rassemblées puis compulsées concernent les aspects quantitatifs déjà étudiés pour les deux périodes antérieures (nombre de fictions sérielles publiées, nombre moyen de livraisons de ces fictions, régime de publication, publicité interne à l’aide des annonces de publication) qui permettent de faire apparaître de manière claire la place de la fiction sérielle dans l’économie générale des journaux de notre corpus. Leur analyse, pour la période comprise entre le 12/11/1918 et le 31/12/ 1920, permet de bâtir le tableau synoptique suivant<sup>1076</sup> :

Journal	Nombre de fictions sérielles dont la publication est débutée entre le 12/11/1918 et le 31/12/1920				Moyenne du nombre de livraisons <sup>1077</sup> des fictions sérielles publiées			Nombre de fictions sérielles de plus de 120 (France) ou 60 (GB) livraisons publiées sur la période <sup>1078</sup>	Moyenne du nombre de livraisons des fictions sérielles publiées sur la période (arrondi à l’entier le plus proche)
	1918	1919	1920	Total	1918	1919	1920		
<i>Le Petit Journal</i>	1	9	8	18	40	66	75	0 (2)	68
<i>Le Petit Parisien</i>	0	5	5	10	0	82	62	0 (1)	72
<i>Le Matin</i>	1	5	5	11	88	73	82	0 (4)	79
<i>L’Écho de Paris</i>	0	10	4	14	0	65	91	2 (5)	72
<i>Le Figaro</i>	0	3	6	9	0	44	43	0 (0)	43
<i>L’Action française</i>	0	3	3	6	0	47	43	0 (0)	45
<i>L’Humanité</i>	0	8	9	17	0	30	35	0 (0)	33
<i>Le Daily Mail</i>	1	5	7	13	67	57	48	7	53
<i>Le Daily Express</i>	0	5	6	11	0	46	55	2	51
<i>Le Daily Mirror</i>	1	10	9	20	38	33	35	0	34

<sup>1076</sup> Seules les fictions de plus de dix livraisons ont été prises en compte, comme lors de nos précédents dépouillements.

<sup>1077</sup> Des erreurs de numérotation de glissent parfois dans les livraisons ; nous avons tenté de les corriger pour établir des comptages aussi précis que possible.

<sup>1078</sup> Nous ajoutons entre parenthèses, dans le cas des journaux français, le nombre de fictions de plus de cent livraisons publiées sur la période.

La comparaison de notre période de référence d'avant-guerre à celle d'après guerre permet, si l'on ne considère que les années complètes, d'envisager trois groupes de journaux en ce qui concerne le nombre de fictions publiées : ceux qui en publient plus en 1919-1920 qu'en 1912-1913, ceux qui en publient à peu près autant et ceux qui en publient moins. Le *Daily Mirror*, *Le Petit Journal* et *L'Action française* appartiennent au premier groupe, même si ce dernier journal est un cas particulier puisqu'il ne publie qu'un seul roman-feuilleton pour la période 1912-1913. *Le Daily Mail* est l'unique représentant du second groupe puisqu'il est le seul journal de notre corpus dont le nombre de fictions sérielles publiées durant les deux périodes est assez proche (13 et 11). Le dernier groupe est le plus nombreux puisque six des dix journaux étudiés publient moins de fictions sérielles en 1919-1920 qu'en 1912-1913. Si l'écart est compris entre trois (*Le Petit Journal*) et huit (*Le Matin*) pour cinq d'entre eux, il est de 19 pour *L'Écho de Paris* qui passe de 33 romans-feuilletons publiés en 1912-1913 à seulement quatorze en 1919-1920, ce qui dénote un véritable changement dans les pratiques. Le tableau montre que le nombre de fictions publiées en 1919 et 1920 est plutôt stable d'une année à l'autre, comme c'était déjà le cas en 1912 et 1913 ; seul *L'Écho de Paris* affiche une variabilité importante passant de dix romans-feuilletons publiés en 1919 à quatre seulement l'année suivante. *L'Écho de Paris* (33) et *L'Humanité* (22) étaient les deux journaux français de notre corpus qui publiaient le plus grand nombre de fictions en 1912-1913 mais en 1919-1920, *L'Écho de Paris* est remplacé par *Le Petit Journal* (17). Au sein du trio de journaux britanniques étudiés, le *paper* qui publiait le plus de *serials* en 1912-1913 était le *Daily Express* (15) ; en 1919-1920, il s'agit du *Daily Mirror* (19).

Les changements concernant le rythme de publication et le nombre moyen de livraisons sont les deux facteurs qui influencent le plus directement le nombre de fictions sérielles publiées, avec une importance plus grande de l'un ou de l'autre suivant les journaux. Les trois "Grands" ainsi que *L'Écho de Paris* ont systématiquement deux fictions en cours en 1912-1913. En 1919-1920, c'est toujours le cas du *Petit Journal*, mais *Le Matin* et *Le Petit Parisien* à partir du 07/05/1919<sup>1079</sup> publient alors leurs romans-feuilletons l'un après l'autre, tandis que dans *L'Écho de Paris*, s'il y a toujours deux fictions en cours en 1919, ce n'est plus le cas que lors de rares semaines en 1920. *Le Figaro* continue à publier ses fictions l'une à la suite de l'autre, tandis que *L'Humanité* se montre toujours irrégulière à ce niveau, même si elle a plus fréquemment deux fictions en cours en 1912-1913 qu'en 1919-1920. Il n'est pas possible de comparer le rythme de publication de *L'Action française* de 1919-1920 à celui de 1912-1913 car les politiques "feuilletoniques" de ce journal sont très différentes sur les deux sous-périodes ; on peut toutefois noter que durant les 26 premiers mois de l'après guerre, il n'y a jamais deux fictions publiées simultanément et presque une année pendant laquelle aucun roman-

---

<sup>1079</sup> Les deux premières fictions publiées en 1919 le sont simultanément durant près de trois mois.

feuilleton n'est publié, entre le 25/09/1919 et le 15/08/1920 inclus. Dans les trois journaux britanniques étudiés, les *serials* sont, comme durant les deux sous-périodes antérieures, publiés l'un après l'autre, et il n'y a que dans le *Daily Mirror* que fiction en cours et fiction suivante se croisent, et sur un jour seulement, celui qui voit la fin de publication de l'une et le début de publication de l'autre.

La moyenne du nombre de livraisons des fictions publiées varie énormément de part et d'autre du conflit comme en témoignent les écarts entre les deux périodes de référence. Cette moyenne était de 112 dans *Le Petit Journal* et *Le Petit Parisien* durant les 31 mois avant le déclenchement du conflit, mais durant les 26 mois qui suivent celui-ci, elle chute à 70 environ pour les deux journaux soit une baisse de l'ordre de 35%, comme c'est le cas dans *L'Humanité* (de 54 à 33). La baisse du nombre moyen de livraisons est également une réalité dans le cas du *Matin* (de 90 à 79), mais elle n'a pas la même ampleur que dans les trois journaux précédents. Aucune comparaison ne peut être menée dans le cas de *L'Action française* puisque ce quotidien ne publie qu'un seul feuilleton romanesque durant notre période de référence d'avant-guerre. Les fictions publiées dans *Le Figaro* et dans *L'Écho de Paris* surtout sont plus longues en 1919-1920 qu'en 1912-1913, le second journal doublant la moyenne du nombre de livraisons des romans-feuilletons qu'il insère dans ses rez-de-chaussée, passant de 37 à 72. Une évolution importante est à noter au sujet des romans-feuilletons de plus de 120 livraisons : très fréquents dans les grands quotidiens "populaires" français avant la guerre, ils disparaissent presque totalement dans l'immédiate sortie de guerre, *L'Écho de Paris* demeurant le seul journal à en publier en 1919 et 1920 (2). Les variations du volume textuel moyen des *serials* publiés dans les trois quotidiens britanniques examinés sont beaucoup moins marquées. Le nombre moyen de livraisons des fictions ne change pas dans le *Daily Mail* (53 contre 54) tandis qu'il augmente d'environ 25% dans le *Daily Express* (51 contre 42) et baisse d'autant dans le *Daily Mirror* (34 contre 46). Le nombre de *serials* de plus de soixante livraisons est quasiment identique dans le *Daily Mail* et le *Daily Express* sur les deux périodes, au contraire de ce qui se passe dans le *Daily Mirror* où la barre des soixante livraisons, régulièrement franchie durant les 31 mois avant le début de la guerre, ne l'est plus durant les 26 mois qui la suivent.

La comparaison des deux périodes montre que l'espace rédactionnel occupé par le romanesque sériel connaît lui aussi des variations. Il est augmenté pour tous les journaux, comme en temps de guerre, par le fait que leur pagination est réduite, mais les changements survenus dans les rythmes de publication l'influencent cependant à la baisse. C'est dans *Le Petit Journal* que la fiction sérielle est la plus présente en 1919-1920 puisque le quotidien a deux fictions en cours. Dans *L'Écho de Paris*, ce n'est le cas qu'en 1919 et durant quelques semaines en 1920. Avec une pagination à quatre pages dominante en 1919 et 1920, l'espace rédactionnel occupé par le roman-feuilleton dans

ces deux journaux varie, lorsque deux fictions sont en cours, de 6-7% les jours où il n'est publié qu'une livraison d'une de celles-ci à 12-14% environ les jours où est publiée une livraison de chacune d'elles. *L'Humanité* paraît souvent sur deux pages en 1919 et 1920 et même si le rez-de-chaussée romanesque occupe alors 12-14% de l'espace rédactionnel du journal, les numéros à deux pages sans roman-feuilleton sont largement majoritaires et font que sur les deux années, la fiction sérielle est moins présente que dans les deux journaux précédents. Dans *Le Matin* et *Le Petit Parisien* en janvier ou à partir du 07/05/1919, le fait qu'il n'y ait qu'une fiction en cours fait qu'avec les quatre pages dominantes, le roman-feuilleton occupe en moyenne 6-7% de l'espace de ces deux quotidiens. C'est dans *Le Figaro* que la fiction sérielle est la moins présente parce que le journal est sans roman-feuilleton jusqu'au 16/03/1919, une grande partie des mois d'octobre, de novembre et la totalité de décembre de la même année, qu'il n'est pas rare qu'il y ait plusieurs jours qui séparent deux livraisons en 1919 et 1920 et que le journal est plusieurs fois à six pages durant les deux années ; au total, l'espace rédactionnel moyen occupé par le roman-feuilleton ne doit pas excéder 4% sur les 26 mois. Le cas de *L'Action française* ne se prête toujours pas, sur ce point, à une comparaison pertinente des deux périodes. En ce qui concerne le *Daily Mirror* et le *Daily Express*<sup>1080</sup>, le *serial* occupe toujours un espace assez réduit, parce qu'il n'y a qu'une fiction publiée à la fois et parce qu'elle est insérée dans une pagination plus ample que celle des journaux français, même si cette dernière est encore légèrement inférieure à celle d'avant le déclenchement du conflit, notamment en 1919. Nous avons proposé des estimations de l'espace occupé par le *serial* dans ces deux journaux pour la période des 31 mois d'avant-guerre. Celle qui concerne le *Daily Express* et que nous avons établie entre 2 et 5% en moyenne, demeure globalement valable car le journal récupère assez tôt une pagination du même ordre que celle d'avant-guerre. Celle qui concerne le *Daily Mirror*, établie entre 2 et 9% en moyenne, doit être réévaluée à la hausse car le journal demeure plus longtemps avec une pagination inférieure à celle d'avant-guerre ; lorsqu'un *serial* est lancé alors que le journal est à douze pages, l'espace occupé peut aller jusqu'à 10 ou 12% le premier jour avec une livraison inaugurale occupant une page complète à laquelle s'ajoute quelques paragraphes sur une autre page. La visibilité des fictions sérielles est globalement plus importante dans ces deux *mass papers* britanniques qu'elle ne l'est dans les journaux français parce que les livraisons continuent à être insérées au cœur même de l'espace rédactionnel, dans les colonnes, et qu'elles sont surmontées, sauf en toute fin de publication, de titres en caractères bien plus imposants que ceux utilisés dans les quotidiens français que nous avons dépouillés.

L'examen des annonces de publication montre que les pratiques ne changent qu'assez peu, dans les journaux de notre corpus, par rapport à ce qui se pratiquait à la fin de la Belle Époque :

---

<sup>1080</sup> Le fait de ne pas avoir pu consulter les archives du *Daily Mail* nous empêche de l'inclure dans notre examen.

l'essentiel de ce que nous avons dit précédemment demeure donc valable, surtout en ce qui concerne la composition et les différents types d'annonces<sup>1081</sup>. Deux éléments nécessitent toutefois d'être nuancés dans les pratiques des journaux français étudiés. Le délai séparant l'insertion de la première annonce du début de la publication de l'œuvre annoncée tout d'abord, qui a tendance à diminuer. *Le Petit Journal*, *Le Matin* et *L'Écho de Paris* qui inséraient généralement la première annonce de publication six à dix jours avant le début de leurs romans-feuilletons, le font plutôt, toujours en moyenne, six à huit jours avant ; *L'Humanité* et *Le Figaro* restent sur des délais assez courts, de l'ordre de un à quatre jours avec toujours des cas de récits de courte durée qui ne sont pas annoncés. *Le Petit Parisien* qui était le journal qui débutait l'insertion d'annonces le plus en amont de la date de début de publication, avec un délai moyen de dix à douze jours, revoit lui aussi ce rythme à la baisse et il est plutôt, en 1919 et 1920, de l'ordre de six à neuf jours. Le nombre moyen d'annonces publiées pour chaque fiction diminue lui aussi, dans les quotidiens examinés, en lien direct avec la baisse que nous venons d'évoquer. *Le Petit Parisien* et *Le Matin* qui se distinguaient des autres journaux français de notre corpus, dans les deux années et demie avant le début du conflit, par le nombre élevé d'annonces qu'ils inséraient, le second n'hésitant pas, parfois, à dépasser la vingtaine, en publient beaucoup moins avec une moyenne qui s'établit autour de six à huit. La moyenne de *L'Écho de Paris* baisse également, passant de six-sept à cinq-six tandis que *Le Figaro* et *L'Humanité* restent les journaux qui insèrent le moins d'annonces avec une moyenne qui chute également, passant de trois-quatre à deux pour le premier et de trois-quatre à deux-trois pour le second. Inversement, *Le Petit Journal* publie un peu plus d'annonces en 1919-1920 qu'il ne le faisait en 1912-1913 et sa moyenne augmente, passant de trois-cinq en 1912-1913 à six-huit.

La comparaison des données rassemblées pour 1919-1920 à celles qui concernent la période de guerre permet de mettre en évidence des éléments relatifs à la sortie de guerre de la fiction sérielle de presse. Elle révèle des écarts qui ne sont pas apparus lors de la comparaison des données du temps de guerre à celles des 31 mois d'avant le déclenchement de celle-ci. En ce qui concerne le nombre de fictions publiées, sur les sept quotidiens français considérés, *Le Matin* et surtout *Le Petit Journal*, ont une moyenne annuelle plus importante pour 1919-1920 que durant les années de guerre<sup>1082</sup> ; pour *Le Petit Parisien*, *L'Écho de Paris* ou *Le Figaro*, cette moyenne est du même ordre en 1919-1920 que durant le conflit ; pour *L'Action française* enfin, elle est inférieure pour 1919-1920 à celle des années de guerre durant lesquelles le journal publie des romans-feuilletons, c'est-à-dire 1916, 1917 et 1918. Lorsque l'on examine les journaux britanniques, il est nécessaire de tenir compte

---

<sup>1081</sup> Voir le chapitre 1, II., A.

<sup>1082</sup> Nous entendons ici les années entières, c'est-à-dire 1915, 1916, 1917 et nous incluons 1918.

du fait que le *Daily Mail* et le *Daily Express* cessent tous les deux de publier des *serials* durant la guerre, le premier en mars 1917, le second dès août 1916. Le nombre moyen de fictions publiées par année augmente fortement en 1919-1920 pour ces deux journaux qui recommencent à publier des fictions après l'armistice, et il est à peu près semblable à celui des années 1912-1913. Le *Daily Mirror* publie en moyenne plus de fictions chaque année du temps de guerre qu'en 1912-1913 et maintient cette moyenne élevée en 1919-1920, moyenne qui s'élève même légèrement.

Lorsque l'on examine le rythme de publication des *serials*, pour 1919-1920, dans les trois journaux britanniques examinés, on constate que celui-ci n'est pas différent de celui des années de guerre qui n'est lui-même pas différent de celui de la fin de la Belle Époque : les fictions se suivent sans jamais se croiser dans le *Daily Express* et dans le *Daily Mail* alors que dans le *Daily Mirror* elles se croisent un jour seulement, celui où finit celle en cours et où débute la suivante. Dans les journaux français, le rythme de publication des romans-feuilletons du *Figaro*, de *L'Humanité* et de *L'Action française* n'évolue pas et correspond, en 1919-1920 à celui qui est pratiqué durant les 51 mois du conflit. En ce qui concerne les trois "Grands", les choses varient suivant chaque journal : *Le Matin* publie ses fictions l'une à la suite de l'autre en 1919-1920 alors qu'il en a fréquemment deux en cours durant la guerre ; *Le Petit Parisien* n'a lui aussi qu'une fiction en cours entre le 3 et le 31 janvier 1919 et à partir du 7 mai de la même année alors que durant la guerre il en a le plus souvent deux ; *Le Petit Journal*, quant à lui, a toujours deux fictions en cours en 1919-1920 comme c'est le cas durant presque toute la guerre. *L'Écho de Paris*, ne publie qu'une fiction à la fois en 1915, 1916 et l'essentiel de l'année 1917 mais en 1918, il en a à nouveau deux en cours comme avant la guerre ; les années 1919-1920 tiennent des deux tendances de guerre dans ce quotidien puisqu'il y a toujours deux fictions en cours en 1919 alors qu'il n'y en a qu'une en 1920, sauf pendant quelques semaines.

En ce qui concerne la moyenne du nombre de livraisons des fictions publiées par rapport à celles qui le sont durant les années de guerre, celle-ci est très nettement inférieure en 1919-1920 dans *Le Petit Journal* (68 contre 105), *Le Petit Parisien* (72 contre 111), *Le Matin* (79 contre 117) et dans *L'Humanité* (33 contre 53), inférieure dans *L'Action française* (45 contre 53) mais elle est supérieure dans *Le Figaro* (43 contre 35) et surtout *L'Écho de Paris* (72 contre 57). Les *serials* publiés en 1919-1920 sont en moyenne plus courts que ceux publiés durant la guerre dans les trois quotidiens britanniques. L'écart est cependant très faible dans le *Daily Express* (51 livraisons contre 54), un peu plus important dans le *Daily Mirror* (34 contre 40) mais significatif dans le *Daily Mail* (53 livraisons contre 77).

Le ratio d'espace rédactionnel occupé par la fiction sérielle est dépendant de la pagination des journaux et du nombre de livraisons publiées. Dans les quotidiens français de notre corpus, les niveaux de ce ratio suivent, en 1919-1920, les mêmes tendances que durant les années du conflit

puisque la pagination des journaux demeure réduite, la presse vivant encore largement sous le régime du temps de guerre, et varie d'un journal à un autre, selon qu'il publie ou non deux fictions simultanément. Dans les journaux britanniques que nous avons analysés en détail, *Daily Express* et *Daily Mirror*, seule la pagination compte puisqu'il n'y a toujours qu'une fiction en cours, sauf les jours de chevauchement dans le *Mirror*. Les deux *newspapers* retrouvent une pagination plus ample dès les premières semaines qui suivent l'armistice. Dans le *Daily Express*, où celle-ci est alors très proche de celle de 1912-1913, le ratio d'espace rédactionnel occupé par le *serial* est donc globalement moins élevé que celui des années de guerre durant lesquelles les évolutions à la baisse de la pagination le réévaluaient à la hausse, mais voisin de ce qu'il était avant celle-ci. Dans le *Daily Mirror*, la pagination de décembre 1918-décembre 1920 est plus importante que durant la guerre mais toujours inférieure, en moyenne, à celle de 1912-1913 ; le ratio d'espace rédactionnel occupé par le *serial* diminue donc par rapport à celui, variable, du temps de guerre, mais demeure légèrement supérieur à celui de 1912-1913.

Les règles qui commandent l'insertion d'annonces de publication n'évoluent pas dans le *Daily Mirror* et le *Daily Express* durant les deux premières années de l'après-guerre et sont les mêmes qu'avant et pendant le conflit. Dans les sept journaux français, si les types d'annonces et la durée pendant laquelle celles-ci sont publiées n'évoluent pas par rapport à ceux du temps de guerre, le nombre d'annonces insérées connaît des variations ; il diminue, en moyenne, dans *Le Petit Parisien*, *Le Matin*, *L'Écho de Paris*, *L'Humanité*, *Le Figaro* et reste équivalent dans *Le Petit Journal* et *L'Action française*.

Il est intéressant, par delà toutes ces informations de détail, de tenter de dégager des tendances générales, pour chaque corpus national. En ce qui concerne les trois journaux britanniques considérés, la guerre constitue une véritable rupture pour le *serial*, dans le *Daily Express* et le *Daily Mail*, puisqu'il disparaît pendant plus de deux ans et demi dans le premier et pendant plus d'un an et demi dans le second. Une fois le conflit terminé, la fiction sérielle retrouve une place semblable, hormis quelques changements limités que nous avons évoqués dans les paragraphes précédents, à celle qu'elle occupait durant les 31 mois précédant le début des hostilités. Les années de guerre apparaissent donc, en ce qui concerne la place occupée par le romanesque sériel, comme une parenthèse dont l'ouverture a certes été suivie de ruptures mais qui, une fois refermée, ne laisse guère de traces.

D'une manière générale, le roman-feuilleton est moins présent dans les journaux français durant les 26 mois de l'immédiat après-guerre que durant les 31 mois qui précèdent le déclenchement du conflit ; de prime abord, la guerre apparaît donc comme matrice d'une rupture. Il

faut cependant relativiser l'importance de cette rupture car une fois passé le choc de l'entrée en guerre, durant quelques semaines, et malgré les difficultés induites par le conflit (matérielles, financières, humaines), le roman-feuilleton conserve peu ou prou, entre 1912 et 1918, une place identique dans les journaux que nous avons dépouillés, les politiques "feuilletonnesques" de ces derniers respectant, entre août 1914 et novembre 1918, les fondements qui étaient les leurs durant les années précédant l'entrée en guerre, hormis le cas particulier de *L'Action française*. Les années 1919-1920 révèlent, par contre, des modifications sensibles dans les pratiques par rapport aux années de guerre. Le maintien d'une pagination diminuée durant ces deux années explique bien évidemment, en partie, la place réduite du romanesque sériel dans les journaux étudiés, mais des éléments significatifs tels la quasi-disparition des très longues fictions, la moindre fréquence des moments où deux fictions sont en cours et l'utilisation, par la majorité des journaux, d'un nombre moins important d'annonces de publication, éléments qui soit n'apparaissent pas durant les années de guerre, soit de manière limitée, alors que la pagination est tout aussi réduite et même davantage, montrent toutefois qu'il se passe quelque chose au lendemain du conflit, du côté des pratiques de production et de diffusion du roman-feuilleton. Ces quelques constatations invitent donc à ne pas considérer la guerre comme l'unique cause des changements constatés lorsque l'on compare le début et la fin de la décennie 1910 puisque ces derniers apparaissent surtout une fois le conflit terminé.

La stabilité de la place de la fiction sérielle durant les années 1912-1918, dans les quotidiens français étudiés, cas particulier de *L'Action française* mis à part, est le résultat d'une volonté de ceux-ci de ne pas rompre, durant la guerre et une fois le choc des premières semaines absorbé, avec les pratiques de la fin de la Belle Époque. La fiction sérielle disparaît de la plupart des journaux une fois la guerre déclarée mais elle y réapparaît dès l'automne ou au plus tard début janvier 1915. Ce retour rapide est vraisemblablement motivé, en premier lieu, par des raisons économiques, parce que le roman-feuilleton demeure encore, à cette époque, un motif d'achat essentiel de la presse quotidienne, même si, durant la guerre, c'est avant tout pour obtenir des informations au sujet de l'actualité que l'on achète le journal. Le fait que le roman-feuilleton devient rapidement, après son retour, ou dès celui-ci<sup>1083</sup>, et parfois massivement, un vecteur de l'entreprise de mobilisation culturelle, prouve cependant que les motivations d'ordre idéologique sont elles aussi déterminantes.

En 1919 et 1920, le roman-feuilleton est moins présent lorsque l'on envisage les sept journaux français de notre corpus de manière globale et il est également moins mis en avant ; tout se passe comme si les journaux examinés avaient décidé de ne plus lui accorder une place aussi

---

<sup>1083</sup> C'est le cas dans *L'Écho de Paris*, avec *Prince d'Allemagne* de Charles Foley, dont la publication débute le 06/01/1915.

importante que celle qu'ils lui allouaient durant la Belle Époque et les années de guerre. La presse quotidienne française attendait-elle la fin du conflit pour procéder à des modifications de son contenu qui auraient peut-être été déclenchées plus tôt si cette dernière n'avait pas eu lieu ? Les trois "Grands" de notre corpus publient en 1918 des fictions beaucoup plus courtes que celles des années précédentes et la moyenne du nombre de livraisons pour cette année, sans être aussi basse que celles des années 1919 et 1920, s'en rapproche ; faut-il donc voir en 1918 le début des changements qui apparaissent clairement durant les deux années suivantes ? Nous avons insisté plus haut sur la situation difficile de la presse quotidienne française dans l'après-guerre ; les changements qu'elle semble opérer dans le domaine de la fiction sérielle traduisent-ils la mise en place d'une stratégie visant à apporter une réponse, parmi d'autres, aux défis qu'elle rencontre, en consacrant à d'autres rubriques la place qu'elle n'accorde plus au roman-feuilleton ? Rendre ce dernier moins présent est peut-être perçu comme un moyen de moderniser les journaux, de les renouveler, car le rez-de-chaussée romanesque est indéniablement un des symboles majeurs de la presse française du XIX<sup>e</sup> siècle. Un rapide survol du contenu du *Petit Parisien*, du *Petit Journal* et du *Matin* pour la seconde moitié de l'année 1920 montre ainsi une tendance à accorder davantage de place aux faits divers en tous genres, qu'ils soient nationaux ou internationaux, mais également à la rubrique sportive.

Les remarques que nous venons de faire concernant la place de la fiction sérielle dans les journaux de notre corpus en 1919 et 1920 gagneraient à être confirmées ou infirmées par l'étude du devenir du roman-feuilleton et du *serial* dans la première moitié de la décennie 1920. Il serait alors possible de déterminer si les écarts relevés par rapport aux années précédentes traduisent des changements profonds et durables ou des modifications de surface liées au contexte particulier des premiers temps de l'après-guerre.

L'examen de l'offre de fictions sérielles publiées en 1919 et 1920 par chacun des journaux considérés fait-il apparaître des évolutions significatives par rapport à celle de l'immédiat avant-guerre et du temps de guerre ?

## B. Visages de la fiction sérielle de presse, 1919-1920.

C'est par un travail de classement identique à celui que nous avons opéré pour les deux sous-périodes précédentes de notre étude que nous avons commencé l'étude de l'offre romanesque publiée par les journaux de notre corpus<sup>1084</sup> durant les deux premières années de l'après-guerre. Les 115 fictions publiées permettent, une fois identifiée la série à laquelle chacune peut être rattachée<sup>1085</sup>, de dresser le tableau suivant :

Journal	Séries									Total
	SENT	AVENT	HIST	POL	FANT / SF	ESP	PATR	MO	REAL	
<i>Le Petit Journal</i>	8	4	0	0	0	0	6	0	0	18
<i>Le Petit Parisien</i>	7	1	0	0	0	0	2	0	0	10
<i>Le Matin</i>	3	5	1	0	0	0	2	0	0	11
<i>L'Écho de Paris</i>	6	0	5	0	0	1	2	0	0	14
<i>Le Figaro</i>	6	0	0	1	0	0	0	0	2	9
<i>L'Humanité</i>	7	0	1	1	2	0	0	2	4	17
<i>L'Action française</i>	2	1	1	0	0	0	1	0	1	6
<i>Daily Mirror</i>	19	0	0	0	0	0	0	0	0	19
<i>Daily Express</i>	6	0	0	4 <sup>1086</sup>	0	0	0	1	0	11

La série sentimentale demeure la série plus représentée, comme dans l'immédiat avant-guerre ou durant celle-ci, lorsque l'offre de fictions sérielles publiée par les neuf journaux est prise dans son ensemble, puisque plus de 50% de ces dernières en font partie. Si huit quotidiens publient en priorité des fictions sentimentales, la série est largement dominante dans *Le Figaro*, *Le Petit*

<sup>1084</sup> Les *serials* publiés par le *Daily Mail* n'ont pas été pris en compte puisque les archives de ce journal n'ont pas été consultées.

<sup>1085</sup> La méthode de classement est décrite dans le chapitre 1, II., B.

<sup>1086</sup> Les *serials* considérés ici comme romans policiers sont surtout des *Mystery fictions*, c'est-à-dire des récits dont l'intrigue tourne autour de la résolution d'un mystère qui peut être un crime, une disparition, une mort étrange, etc.

*Journal* et surtout le *Daily Mirror* qui ne publie que des *serials* qui en relève. *L'Écho de Paris* est dans une position intermédiaire puisqu'il publie autant de romans-feuilletons sentimentaux que de romans-feuilletons historiques alors que *Le Matin* est le seul quotidien de notre corpus qui montre un profil différent de ce point de vue ; les fictions sentimentales sont en effet dépassées en nombre par les fictions d'aventures, spécificité que nous avons déjà notée durant les 31 mois précédant le déclenchement du conflit et durant les années de guerre et qui illustrent des choix de publication qui semblent donc maintenus. L'offre de fictions sérielles semble donc orientée avant tout vers la satisfaction du public féminin, comme durant les années précédentes, sauf dans *Le Matin* qui se distingue par un rez-de-chaussée romanesque un peu plus "masculin" s'il on part du principe que les fictions d'aventures sont davantage destinées à satisfaire les attentes de lecture des hommes. Le constat que nous avons établi précédemment concernant la moindre tendance des *serials* sentimentaux britanniques à sombrer dans le larmoyant est toujours d'actualité et l'on peut noter une tendance forte, dans le *Daily Mirror*, à traiter de la question du mariage qui n'apparaît pas de manière si nette, même si elle est présente, durant les années précédentes. *L'Humanité* se distingue, comme durant les deux sous-périodes précédentes que nous avons considérées, par une offre nettement plus diversifiée que dans la plupart des autres journaux, tout comme le *Daily Mirror* est toujours le quotidien avec l'offre la moins variée.

La publication d'œuvres étrangères traduites pour la publication en roman-feuilleton ou qui avaient déjà été traduites et publiées en volumes est toujours une pratique très fréquente dans *L'Humanité* (sept fictions sur 17), *Le Figaro* (cinq fictions sur neuf) et *L'Écho de Paris* (cinq sur 14). Le journal socialiste puis communiste se différencie toujours par les nationalités variées de ses auteurs (trois russes, un allemand, deux norvégiens, un anglais) alors que dans les deux autres journaux on ne trouve que des adaptations de récits en langue anglaise. *Le Petit Journal* publie l'adaptation d'une œuvre étrangère, le roman-cinéma *Par amour !...* né du travail de Marcel Allain tandis que les trois journaux britanniques publient uniquement des fictions d'auteurs de langue anglaise. Ce sont les journaux qui publient le moins de traductions qui offrent logiquement la part d'inédits la plus élevée et donc *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *L'Action française*, cette part étant encore diminuée, dans *L'Humanité*, par le fait que ce quotidien publie parfois des récits assez anciens.

Même si les combats armés sont terminés, la guerre par le verbe menée contre l'ennemi d'outre-Rhin ne disparaît pas du rez-de-chaussée romanesque : les récits patriotiques sont toujours présents et les journaux leur accordent une place très variable. S'ils représentent encore un tiers de l'offre du *Petit Journal* (six fictions sur 18), le ratio tombe autour de 20% dans *Le Petit Parisien* (deux sur dix) et *Le Matin* (deux sur onze), 15% dans *L'Action française* (une sur six) et un peu moins dans

L'Écho de Paris (deux sur quatorze). Le Figaro et L'Humanité n'en publient pas. À noter, comme durant les années précédentes, la présence, dans certains journaux, de fictions comportant des "relents" patriotiques mais qui ne peuvent être considérés comme récits patriotiques, telles *Tih-Minh*<sup>1087</sup> de Georges Le Faure et Louis Feuillade, *La chanson des cœurs*<sup>1088</sup> d'Arthur Bernède ou *P'tit Mie* de Georges Lynka<sup>1089</sup>. Du côté des journaux britanniques, le *Daily Mirror* et le *Daily Express* n'en publient aucun mais on note la présence, dans chaque journal, d'une fiction teintée de "relents" patriotiques<sup>1090</sup>. Si l'importance prise par l'idéologie patriotique dans les fictions sérielles de presse du temps de guerre peut être interprétée comme le signe le plus fort de la participation des *media* roman-feuilleton et *serial* à l'entreprise de mobilisation culturelle, la présence de récits patriotiques durant les deux premières années qui suivent la signature de l'armistice montre que la fin des combats ne s'accompagne pas automatiquement d'une démobilisation du romanesque sériel de presse. L'absence de *serials* patriotiques dans le *Daily Mirror* et le *Daily Express* montre toutefois que contrairement à ce qui se passe dans les grands quotidiens "populaires" français, la fiction sérielle de la grande presse "populaire" britannique est largement démobilisée en 1919 ; en réalité, ce processus de démobilisation a commencé bien plus tôt, dès le début de l'année 1916. Comme nous l'avons expliqué, la publication, durant la guerre, de *patriotic serials* dans les deux quotidiens à tirage de masse britanniques que nous avons examinés semble avant tout pratiquée pour répondre à des nécessités pratiques. Elle est concentrée sur l'année 1915, surtout dans le *Daily Express*, et les fictions patriotiques sont avant tout des fictions de recrutement qui doivent inciter les hommes en âge de le faire à se porter volontaires pour aller se battre ; l'instauration de la conscription rend donc leur rôle caduc. À compter du début de l'année 1916, on ne trouve plus que deux *serials* patriotiques dans le *Daily Mirror* jusqu'à la fin de la guerre, *Peter Lyster...* et *Invalided Out* et plus aucun dans le *Daily Express* qui cesse de publier des fictions sérielles à partir d'août de cette même année. Il y a donc une chute très nette de la tension patriotique dans l'offre de fictions sérielles de ces deux

<sup>1087</sup> LE FAURE Georges et FEUILLADE Louis, *Tih-Minh*, in *Le Petit Parisien*, du 01/02/1919 au 25/04/1919.

<sup>1088</sup> BERNÈDE Arthur, *La chanson des cœurs*, in *Le Petit Parisien*, du 07/05/1919 au 11/08/1919.

<sup>1089</sup> LYNKA Georges, *P'tit Mie*, in *L'Écho de Paris*, du 29/07/1920 au 12/10/1920.

<sup>1090</sup> *Too Proud to Love*, *serial* sentimental publié par le *Daily Mirror* entre le 12/11/1920 et le 20/12/1920 et *The Desire of Nations*, *serial* sentimental et d'espionnage publié par le *Daily Express* du 14/05/1920 au 15/07/1920. L'intrigue du premier roman se déroule environ 18 mois après la fin de la guerre et met en scène un ancien capitaine de l'armée anglaise, John Blount, qui remplit les fonctions de garde-forestier et de garde-chasse dans le domaine qu'habite M. Leveson-Tuke, industriel qui a fait fortune grâce à la guerre, et sa famille. Blount tombe amoureux de Jennifer Keith, une jeune femme qui fait office de chauffeur chez les Leveson-Tuke mais son amour est contrarié par ses faibles moyens financiers (la jeune femme est en réalité une riche héritière) et les menées du fils Leveson-Tuke. Derrière ce récit d'un amour compliqué mais qui bien sûr finit par se concrétiser en un mariage, l'auteur développe une critique du manque de reconnaissance, par la société, du mérite de ceux qui l'ont défendue ; Blount, en effet, doit se contenter d'une reconversion professionnelle qui ne lui offre qu'une existence chiche, lui le héros (il rencontre à Londres un homme dont il était le supérieur dans les tranchées françaises qui lui est tout dévoué) alors que le fils Leveson-Tuke profite de la vie facile que lui offre la fortune de son père. L'intrigue du second roman, dont un résumé détaillé est disponible en annexe 6, concerne la découverte, par un scientifique, d'un moyen de régénérer l'économie mondiale en effaçant les déséquilibres nés de la guerre et les tentatives d'espions appartenant à une puissante organisation commerciale et financière allemande pour s'en emparer.

journaux dont l'objectif principal ne semble plus, alors, de mobiliser les lecteurs en faveur de l'effort de guerre, mais plutôt de leur permettre de se divertir, au sens fort du terme, c'est-à-dire de s'éloigner de la guerre et de ses réalités.

En France, la mobilisation patriotique se poursuit tout au long du conflit dans le rez-de-chaussée romanesque des quotidiens que nous avons examinés, avec des différences de degré, certes, la raison principale de cette permanence devant être cherchée dans la situation totalement différente du pays : la guerre se déroule sur son sol, l'ennemi occupe une partie du territoire, le sentiment de revanche né après la défaite de 1870-71 et dont l'intensité avait largement diminué dès les années 1890 reprend de la vigueur une fois la guerre déclarée, autant d'éléments qui nourrissent un patriotisme de guerre très différent de celui des Britanniques, un patriotisme que l'on pourrait dire total qu'illustre l'intensité de la mobilisation culturelle du temps de guerre, en France, et dont on retrouve la trace dans le roman-feuilleton de presse. La comparaison des données de la période comprise entre le 12/11/1918 et le 31/12/1920 avec celles des années de guerre permet d'avoir une idée de la façon dont s'opère, pour chaque journal, la transition entre temps de guerre et temps de paix. *Le Petit Journal* se distingue des autres quotidiens examinés par la continuité qu'il montre en ce qui concerne la publication de fictions sérielles patriotiques ; il est le quotidien de notre corpus dans lequel la part de la "super-série" patriotique diminue le moins durant les 26 premiers mois de l'après-guerre par rapport à celle qui était la sienne durant les 51 mois de guerre<sup>1091</sup>, et son rez-de-chaussée romanesque maintient donc une tension patriotique qui témoigne d'une volonté affirmée de continuer la diffusion du discours de mobilisation culturelle du temps de guerre dans ce que l'on peut appeler le premier temps de paix. Viennent ensuite les journaux qui continuent de publier des fictions patriotiques mais beaucoup moins nombreuses, en proportion, que durant les années de guerre, comme *Le Petit Parisien*, qui de quotidien dont le rez-de-chaussée est dominé par les romans-feuilletons patriotiques n'en publie plus que deux durant les 26 mois qui suivent la signature de l'armistice<sup>1092</sup>, *Le Matin*, où le ratio représenté par les romans-feuilletons patriotiques chute de 40% à 20% environ, *L'Action française*, où ce dernier passe de plus de 50% à 16% environ et *L'Écho de Paris*, où il passe d'un tiers à moins de 15%. Suivent enfin les journaux qui cessent totalement de publier des fictions de la veine patriotique comme *L'Humanité*, *Le Figaro*, le *Daily Express* ou le *Daily Mirror*. Les raisons qui expliquent ces différences ne sont pas évidentes à déterminer. Il est toutefois vraisemblable que le degré de présence des fictions patriotiques dans chaque journal dépend

---

<sup>1091</sup> Un tiers contre un peu moins de la moitié.

<sup>1092</sup> Les fictions sérielles patriotiques représentent environ les trois quarts de l'ensemble de l'offre romanesque du temps de guerre et seulement 20% entre le 12/11/1918 et le 31/12/1920.

essentiellement de décisions influencées par des impératifs commerciaux (comment plaire au public, que veut-il lire à ce moment ?) et de la dominante idéologique habituelle du journal.

L'examen du contenu des fictions patriotiques publiées permet de faire apparaître des nuances dans les objectifs qui commandent leur publication. Elles ressemblent à celles qui sont publiées durant la guerre et l'on y trouve des fictions à dominante sentimentale comme *L'intruse*<sup>1093</sup>, *Yvonne Delorme*<sup>1094</sup>, *Le soleil se lève*<sup>1095</sup> ou *Rose Perrin*<sup>1096</sup>, des fictions d'aventures comme *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*<sup>1097</sup>, *Monsieur Jacasse*<sup>1098</sup>, *Victorieuse !*<sup>1099</sup> ou *L'arrêt de mort*<sup>1100</sup>, ou encore une fiction construite autour d'une intrigue d'espionnage d'avant-guerre comme *La pieuvre*<sup>1101</sup> avec, dans toutes, quelques nouveautés narratives, dont le fait de se dérouler, parfois, après le conflit. Si l'exaltation de la nation est la première fonction du discours patriotique et que celle-ci apparaît nettement dans les récits dont il constitue la dominante idéologique, nous avons vu que c'est le sentiment "anti-boche" qui l'emporte dans la production sérielle patriotique publiée dans les journaux français de notre corpus, durant les années de guerre et, dans une certaine mesure, durant les dernières années qui la précèdent ; et c'est encore le cas en 1919-1920. Les arguments sur lesquels repose le discours distillé dans les fictions patriotiques sont identiques en 1915, 1917 ou 1919, et d'un point de vue idéologique, on peut donc admettre que les récits patriotiques de l'immédiat après-guerre que nous avons identifiés sont semblables à ceux des années 1914-1918. Cette permanence des principaux fondements de l'argumentaire de mobilisation culturelle du temps de guerre et notamment des représentations de l'ennemi, pivots de la "culture de guerre", prouve que la démobilité des mots n'est pas d'actualité dans le roman-feuilleton de la presse quotidienne de masse française en 1919 et en 1920. *Le Petit Journal* se distingue en publiant deux fictions patriotiques très différentes qui sont des témoignages de combattants considérés comme des héros, *Le fort de Vaux. (Journal du commandant Raynal)*<sup>1102</sup> et *Comment j'ai fait la guerre*<sup>1103</sup> du capitaine Georges Madon.

---

<sup>1093</sup> MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, du 08/06/1920 au 30/08/1920.

<sup>1094</sup> D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, du 14/08/1920 au 13/12/1920.

<sup>1095</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, du 03/01/1919 au 06/05/1920.

<sup>1096</sup> PUJO Alice, *Rose Perrin*, in *L'Action française*, du 11/07/1919 au 24/09/1919.

<sup>1097</sup> LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, du 13/10/1919 au 08/03/1920.

<sup>1098</sup> LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, du 07/01/1919 au 08/05/1919.

<sup>1099</sup> LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, du 01/02/1920 au 17/05/1920.

<sup>1100</sup> MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, du 07/11/1919 au 06/03/1920.

<sup>1101</sup> SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, in *Le Matin*, du 04/08/1920 au 06/10/1920.

<sup>1102</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux (Journal du commandant Raynal)*, in *Le Petit Journal*, du 06/02/1919 au 01/03/1919.

<sup>1103</sup> MADON Georges (Capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, du 28/03/1919 au 02/06/1919.

Le *Fort de Vaux* est un récit assez court, publié en 18 livraisons, qui revient sur la défense épique menée durant une semaine par les hommes qui occupaient ce fort, au début du mois de juin 1916, pour tenter d'empêcher les troupes allemandes d'en prendre possession. Ils résistent dans des conditions très difficiles mais finissent par céder au terme d'une lutte acharnée. L'auteur du récit n'est autre que Sylvain Eugène Raynal, l'officier qui commande le fort durant cet épisode marquant de la bataille de Verdun. La publication de son journal est précédée d'une campagne d'annonces qui s'étale sur huit jours et qui, par ses formes, traduit une volonté du *Petit Journal* d'attirer fortement l'attention de ses lecteurs sur ce récit en le mettant en scène avec soin. Le quotidien qualifie l'épisode de la défense du fort de Vaux de « [...] drame qui passionna tout l'univers [...] »<sup>1104</sup>, en fait « [...] un des plus glorieux épisodes de la grande guerre [sic]<sup>1105</sup> », insiste sur le fait que c'est à ses lecteurs que « le commandant Raynal, aujourd'hui lieutenant-colonel, le glorieux défenseur du fort de Vaux, le chef des héros qui vécurent cette belle page de la grande guerre, a bien voulu donner [...] la primeur de son magnifique journal [...] »<sup>1106</sup>, et introduit le récit auprès de son futur public en publiant un compte-rendu de lecture rédigé par Eugène Étienne, ancien ministre de la Guerre, et le message de félicitations que le général Joffre « [...] alors général en chef des armées françaises [...] adressa, par télégraphie sans fil [...] »<sup>1107</sup> aux défenseurs du fort, alors captifs en Allemagne. Eugène Étienne écrit :

« L'idée est particulièrement heureuse qu'a eue *Le Petit Journal* de publier les faits saillants et les traits d'héroïsme dont fut jalonnée notre chemin de la Victoire. Et toute la France applaudira au sentiment de justice qui a fait inscrire, en tête de cette publication, l'immortelle défense du fort de Vaux : le Panthéon édifié à la gloire de nos poilus ne pouvait avoir un portique plus beau ni plus digne que ce magnifique et poignant épisode de la grande guerre [sic].

Je viens de lire ce récit de la tragédie de Vaux ; [...] c'est tout frissonnant d'une émotion sacrée que je sors de cette tempête de sept jours que l'auteur du récit a justement appelée *la Semaine infernale*.

L'auteur [...] s'était promis d'élever lui-même à ses compagnons d'armes le monument de reconnaissance et d'admiration que méritait leur indomptable vaillance ; vous verrez de quel cœur français, de quelle encre indélébile il s'est tenu parole. Je connaissais depuis longtemps le commandant Raynal ; pendant des années, je l'avais vu, là-bas, sous notre ciel algérien, entraîner nos braves tirailleurs et les préparer aux épreuves que son patriotisme sentait venir. Je connaissais le chef, j'ignorais l'écrivain qui ne le cède en rien au soldat : Raynal écrit comme il se bat, à la française. Son récit court, vole, simple et alerte, tout à tour grave et léger, ici illustré d'un éclair de la bonne vieille humeur gauloise, là mouillé des larmes que font jaillir les sublimes sacrifices.

[...] l'accueil qui attend cette publication répondra à l'intime désir du défenseur de Vaux : tous les cœurs s'associeront à l'hommage qu'il a voulu rendre à ses

---

<sup>1104</sup> Annonce de publication, in *Le Petit Journal*, le 03/02/1919.

<sup>1105</sup> *Ibid.*, le 07/02/1919.

<sup>1106</sup> *Ibid.*, le 05/02/1919.

<sup>1107</sup> *Ibid.*, le 07/02/1919.

compagnons de gloire, et cet hommage restera, car il n'est pas vrai que la France oublie ; ceux qui sont morts pour qu'elle ne meure pas partageront à jamais son immortalité !<sup>1108</sup> »

Les mots du *Petit Journal* et de l'ancien ministre Étienne font du témoignage du commandant Raynal un monument de papier à la mémoire des héros de la défense du fort, moment hautement symbolique de la guerre de défense française, et reviennent sur la mission que s'est confiée le journal de mettre au premier plan l'héroïsme dont a fait preuve le pays, comme l'illustrent les premières lignes du texte de l'ancien ministre de la Guerre qui laissent sous-entendre que la publication du *Fort de Vaux* n'est que le premier élément d'un ensemble plus vaste. Un second témoignage est effectivement publié moins d'un mois après la conclusion du journal de Raynal, « [...] le journal de guerre d'un de nos as les plus héroïques<sup>1109</sup> », à savoir celui du capitaine Georges Madon, intitulé *Comment j'ai fait la guerre*.

Cette fiction, dont la publication débute le 28/03/1919, revient sur les exploits et les aventures de cet aviateur aux 41 victoires officielles et 64 officieuses, et dresse donc le portrait d'un autre héros français de la guerre. La campagne d'annonces est moins originale que celle qui précède la publication du journal de Raynal et se contente, comme d'habitude, d'attiser la curiosité du lectorat potentiel en lui donnant un avant-goût de ce qu'il trouvera dans le roman-feuilleton s'il choisit de le lire. Le *Petit Journal* précise que Madon a rédigé ses « Mémoires » spécialement pour lui<sup>1110</sup>, ce qui lui permet de se mettre en avant. Une annonce de fort volume textuel publiée le 27/03/1919 et écrite par Jacques Mortane, journaliste spécialiste de l'aviation et confident de plusieurs as, présente l'auteur et son récit en des termes qui rappellent les propos d'Eugène Étienne au sujet de Raynal :

« Madon ! Ce nom célébré en tant de circonstances est celui d'un des plus grands as de la guerre. [...] »

La variété de ses exploits, la maestria de son style, son courage que rien ne pouvait abattre font de lui non seulement le champion type, mais celui qui est le plus passionnant à écouter. [...] »

Simple caporal au début de la campagne, Georges Madon la termine avec le grade de capitaine, chef d'escadrille, médaillé militaire, officier de la Légion d'honneur, vingt fois cité. C'est là un bagage honorifique qui donne une idée du héros. [...] »

*Comment j'ai fait la guerre* est plus intéressant que n'importe quel roman. C'est du roman vécu dans des conditions admirables d'énergie et de gloire. En le lisant, on ne peut qu'être fier d'être Français ! [...] <sup>1111</sup> »

---

<sup>1108</sup> ETIENNE Eugène, « *La Semaine infernale DU FORT DE VAUX* », in *Le Petit Journal*, le 06/02/1919.

<sup>1109</sup> Annonce de publication, in *Le Petit Journal*, le 21/03/1919.

<sup>1110</sup> *Ibid.*, le 27/03/1919.

<sup>1111</sup> *Ibid.*

Si l'on en croit les propos d'Eugène Étienne, la publication de ces deux témoignages de guerre relève d'une démarche visant à « [...] publier les faits saillants et les traits d'héroïsme dont fut jalonnée [le] chemin de la Victoire [française]<sup>1112</sup> » ; cette démarche est naturellement motivée par des objectifs déterminés. Selon nous, le quotidien sert tout d'abord ses propres intérêts, avec un choix qui lui offre une position gratifiante à même de lui attirer les faveurs du public, et notamment celles des anciens combattants qui constituent un groupe très nombreux et socialement influent : accueillir des témoignages d'hommes qui se sont battus pour la Patrie équivaut d'une certaine manière, pour le journal, à transformer une partie de son espace rédactionnel en tribune pour les défenseurs héroïques de la France. Par là, il affiche une volonté de leur rendre hommage, de commémorer leurs sacrifices, leur bravoure. Il est possible de déceler un autre élément montrant cette volonté du journal de mettre en avant les anciens combattants. Le quotidien précise, lorsqu'il publie *Victorieuse !* de Louis Létang, que ce dernier a été combattant et qu'il redevient romancier<sup>1113</sup> et fait de même pour Georges Spitzmuller, lors de la publication de *Réveil d'amour*, en précisant que c'est « après quatre ans et demi de front combattant [que l'auteur] a repris sa plume [...]»<sup>1114</sup> » *Le Matin*, lorsqu'il offre à ses lecteurs *La pieuvre*, roman-feuilleton patriotique du même auteur, ne mentionne pas ce passif de combattant<sup>1115</sup>, argument supplémentaire pour noter la spécificité du *Petit Journal*.

Aucun autre témoignage de guerre n'est publié durant la suite de l'année 1919 ou en 1920, alors que *Le Petit Journal* semblait désireux de leur accorder une place de choix dans son rez-de-chaussée romanesque, peut-être parce que le quotidien n'a pas trouvé d'autres fictions de ce type à publier ou, plus simplement, parce qu'il a décidé de cesser d'en publier<sup>1116</sup>. À l'extrême fin de l'année 1919, on trouve, dans la campagne d'annonces du *Mystère de l'homme sans tête*<sup>1117</sup>, des propos qui paraissent confirmer une volonté du journal de s'éloigner de la guerre et de revenir aux fictions habituelles du temps d'avant-guerre :

« Finie la tragédie sanglante qui nous a opprimés pendant cinq ans ; vivent la paix et les beaux drames d'amour où il n'est question ni de la guerre ni des Boches ! C'est le cas de notre nouveau roman [...]»<sup>1118</sup> »

---

<sup>1112</sup> *Ibid.*, le 06/02/1919.

<sup>1113</sup> *Ibid.*, le 30/01/1920 : « En déposant les armes du combattant pour reprendre sa plume de romancier [...] »

<sup>1114</sup> *Ibid.*, le 07/04/1920.

<sup>1115</sup> Le quotidien, lorsqu'il débute la publication du roman patriotique de Claude Farrère, *La dernière déesse*, le 15/02/1919, précise toutefois dans une annonce de publication datée du 13/02/1919 que celui-ci, officier de marine jusqu'en 1919, date à laquelle il décide de se consacrer uniquement à l'écriture, est « tantôt hardi marin-soldat, tantôt puissant écrivain », formule nettement plus sobre que celles utilisées par *Le Petit Journal* pour Létang ou Spitzmuller.

<sup>1116</sup> Il se peut toutefois que d'autres témoignages de guerre aient été publiés à partir de l'année 1921.

<sup>1117</sup> SEGONZAC Paul, *Le mystère de l'homme sans tête*, in *Le Petit Journal*, du 28/12/1919 au 12/04/1920.

<sup>1118</sup> Annonce de publication, in *Le Petit Journal*, le 23/12/1919.

« Tendre et poignant, terrifiant et profondément humain, notre nouveau roman : *Le Mystère de l'Homme sans tête* nous ramène à ces récits captivants qu'on lisait le soir, en famille, et qui, de la grand'-mère [sic] aux tout petits, passionnaient tout le monde<sup>1119</sup>. »

L'auteur du roman-feuilleton en question, Paul Segonzac, est un des auteurs maison du *Petit Journal* et celui qui avait inauguré la série des fictions patriotiques du temps de guerre du quotidien, et peut-être même de l'ensemble de la presse à grand tirage française, avec *Présent!*, dès le 15/11/1914. La volonté du journal d'opérer une démobilisation de l'espace de la fiction sérielle semble toute aussi claire, ici, que sa volonté de ne pas le démobiliser moins d'un an auparavant. C'est une forme de voie médiane qui est choisie pour 1920 puisque l'on ne trouve plus de témoignages de guerre, forme la plus flagrante, pourrait-on dire, du maintien de la tension patriotique dans le roman-feuilleton, mais que demeurent des fictions patriotiques classiques dans lesquelles il est question de la guerre et des "Boches", « race maudite<sup>1120</sup> », que ce soit en revenant sur leurs activités d'espionnage (*Yvonne Delorme*) ou sur leur volonté de se venger de la défaite récente (*Victorieuse!*)<sup>1121</sup>.

La publication des deux témoignages de combattants résulte pour partie d'une stratégie commerciale, mais le patriotisme sériel qu'offre à lire *Le Petit Journal* durant le premier semestre de l'année 1919 n'est pas le même que celui des autres journaux que nous avons étudiés. Les deux témoignages sont des « roman[s] vécu[s]<sup>1122</sup> », de « l'histoire vécue<sup>1123</sup> » qui réactivent la réalité de la guerre, ou au moins certains de ses aspects, alors que celle-ci n'est plus. Quelle que soit la part de contourné dans leur contenu, ils empêchent encore plus que les autres fictions patriotiques la prise de distance des imaginaires individuels et collectifs d'avec l'événement guerrier. Une des annonces de publication du *Mystère de l'homme sans tête* que nous venons de citer mentionne une guerre de cinq ans et inclut donc une bonne partie de l'année 1919 dans la temporalité guerrière du Premier Conflit mondial. Le rédacteur de cette annonce, et donc le journal, considèrent-ils que c'est uniquement la signature du traité de Versailles, le 28/06/1919 voire la ratification de celui-ci par le Sénat français le 11 octobre qui clôt la Grande Guerre ? Les trois premières fictions sérielles publiées par *Le Petit Journal* en 1919 sont de la veine patriotique ; peut-être faut-il voir dans ce choix une volonté du quotidien de maintenir une haine de l'ennemi allemand plus prononcée que dans les

---

<sup>1119</sup> *Ibid.*, le 24/12/1919.

<sup>1120</sup> Annonce de publication d'*Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, le 11/08/1920.

<sup>1121</sup> « Oui, la France victorieuse a gagné la guerre, mais l'ennemi héréditaire prépare sournoisement sa revanche [...] Nous laisserons-nous encore dévorer par le monstre insatiable ? Une héroïque phalange se dresse contre lui, déjoue ses ruses, brise ses desseins, juge et punit les coupables. » (annonce de publication de *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 28/01/1920.)

<sup>1122</sup> Annonce de publication de *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, le 27/03/1919.

<sup>1123</sup> Annonce de publication du *Fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 06/02/1919.

autres journaux examinés, durant le temps des négociations, et donc de favoriser le soutien de la population aux positions sévères du président du Conseil Clemenceau ?

Nous souhaitons revenir sur une spécificité de la fiction sérielle de *L'Humanité* au lendemain du conflit. Nous n'avons comptabilisé aucun roman-feuilleton de plus de dix livraisons qui puisse être considéré comme patriotique, dans ce journal, entre le mois de novembre 1918 et le mois de décembre 1920, comme c'est d'ailleurs le cas dans *Le Figaro*. Si ce constat et le retour à une offre en tous points semblables à celle d'avant-guerre n'étonnent guère dans le second journal et apparaissent comme la suite logique de la faible mobilisation patriotique de sa rubrique feuilleton durant les années de guerre, le quotidien socialiste se distingue, par sa politique "feuilletonesque", des autres journaux que nous avons examinés. La mobilisation patriotique du rez-de-chaussée romanesque de *L'Humanité* a été assez peu marquée durant le conflit mais elle a cependant été une réalité car le parti socialiste, et donc son organe de presse, ont accepté de se rallier à l'"Union sacrée" et d'abandonner momentanément l'idéologie pacifiste qu'ils défendaient avant août 1914. Peu de temps après le retour de la paix, entre fin mars 1919 et début avril 1920, *L'Humanité* publie une série de courts récits<sup>1124</sup> qui rompent avec l'idéologie patriotique qui habite encore le feuilleton de certains quotidiens à grand tirage (nous pensons ici aux deux "*Petits*", au *Matin* et incluons *L'Écho de Paris*) et sont dominés par un discours de dénonciation des absurdités de la guerre ou de critique de l'institution militaire et, plus globalement, par un message pacifiste. La condamnation va parfois assez loin, comme dans le récit *Les fonds de tiroirs*<sup>1125</sup> d'Albert-Jean, dont les personnages principaux sont des hommes "récupérés" par l'armée alors qu'ils présentent des dégénérescences physiques, récupération qui entraîne la mort de la plupart d'entre eux à la caserne car il n'est guère tenu compte de leur état, ou comme dans *La danse du scalp*<sup>1126</sup> de Louis Delluc, récit qui est en réalité le chapitre d'ouverture du roman du même nom dans lequel Delluc évoque « la misère malodorante des hôpitaux militaires<sup>1127</sup> » durant la guerre. Un auteur est publié à quatre reprises, René Arcos<sup>1128</sup>, avec notamment *4832*<sup>1129</sup>, dans lequel le narrateur (est-ce Arcos ?) raconte son séjour à la caserne et notamment le destin d'un de ses camarades de régiment, le berger Mirontaine, dont le séjour est

---

<sup>1124</sup> Huit des 24 premières fictions sérielles publiées après l'armistice, entre le 29/03/1919 et le 10/04/1920. La plus longue comporte 18 livraisons.

<sup>1125</sup> ALBERT-JEAN, *Les fonds de tiroirs*, in *L'Humanité*, du 10/12/1919 au 30/12/1919.

<sup>1126</sup> DELLUC Louis, *La danse du scalp*, in *L'Humanité*, du 07/09/1919 au 10/09/1919.

<sup>1127</sup> *L'Humanité*, le 07/09/1919, introduction au récit, signée V.S., placée en en-tête de la première livraison du récit.

<sup>1128</sup> Réformé, le romancier, proche de Georges Duhamel, est correspondant de guerre du *Chicago Daily News* durant la guerre.

<sup>1129</sup> ARCOS René, *4832*, in *L'Humanité*, du 20/01/1920 au 24/01/1920. Les premières lignes du récit sont éloquentes : « C'est ici un conte du temps de paix, qui était déjà celui des armées, des casernes et des "morts sous les drapeaux". »

particulièrement éprouvant car il subit de multiples humiliations et punitions ; il décède d'une double pneumonie car il n'a pas été reconnu malade alors qu'il l'était. Les textes d'Arcos sont particulièrement sévères envers l'institution militaire, que ce soit dans les descriptions qu'il donne de l'univers de la caserne qui apparaît comme déshumanisé, physiquement et moralement destructeur<sup>1130</sup>, propice à faire remonter à la surface les instincts les plus vils de l'homme, ou dans sa critique des méthodes qu'emploient certains « pourvoyeurs des armées<sup>1131</sup> », en l'occurrence certains médecins présents dans les conseils de révision, pour fournir les quotas de soldats nécessaires.

Les fictions pacifistes publiées dans le quotidien socialiste en 1919 et 1920 reflètent clairement la démobilisation patriotique de la rubrique feuilleton, du journal et donc du parti, et symbolisent le retour assumé à l'idéologie traditionnelle de ces derniers qui avait été volontairement mise entre parenthèses pour faire face à la situation exceptionnelle créée par le conflit. La mobilisation pacifiste de la fiction sérielle durant l'immédiat après-guerre apparaît presque plus forte que la mobilisation patriotique des années de guerre, peut-être parce qu'elle correspond aux idées naturelles du quotidien et de son public, mais aussi, certainement, parce qu'elle trouve à se nourrir dans l'expérience guerrière. La position adoptée par *L'Humanité* est donc inverse à celle du *Petit Journal* qui, comme nous venons de le dire, utilise régulièrement son rez-de-chaussée romanesque, en 1919 et 1920, pour diffuser un discours de mobilisation patriotique globalement identique à celui des années de guerre.

Pour terminer, il nous reste à examiner les feuilletonistes qui signent les récits sériels publiés dans les journaux de notre corpus durant les deux premières années qui suivent la signature de l'armistice.

### **C. Les feuilletonistes au sortir du conflit.**

Nous avons uniquement tenu compte, comme nous l'avons fait pour l'immédiat avant-guerre et les années de guerre, des auteurs qui peuvent être considérés comme producteurs réguliers de romans-feuilletons en 1919-1920. Nous avons toutefois inclus les auteurs qui débent leur carrière à ce moment et s'affirment comme feuilletonistes dans les premières années de la décennie 1920.

---

<sup>1130</sup> ARCOS René, *La graine*, in *L'Humanité*, du 16/04/1919 au 19/04/1919 ou *L'alerte*, in *L'Humanité*, du 05/04/1920 au 10/04/1920. Ces thématiques sont celles de l'antimilitarisme d'extrême gauche à la fin de la Belle Époque.

<sup>1131</sup> ARCOS René, *Visites médicales*, in *L'Humanité*, du 22/07/1919 au 24/07/1919.

Cette méthode nous a permis de repérer 29 signatures de feuilletonistes français renvoyant à 29 auteurs<sup>1132</sup>, les signatures Pierre Borel et Paul Bertnay étant deux pseudonymes utilisés par Paul Breynat, la signature Cyril-Berger renvoyant à deux auteurs ; nous avons continué à considérer que la signature Delly renvoyait à la seule activité de Jeanne-Marie Petitjean de la Rosière. Nous avons comparé ces noms à ceux relevés durant les 31 mois précédant le déclenchement du conflit et à ceux relevés durant la période de guerre et le premier constat marquant est que 25 de ces signatures sont déjà présentes dans le rez-de-chaussée romanesque des journaux dépouillés entre janvier 1912 et la fin de l'année 1918, à une ou plusieurs reprises. Plus précisément, l'échantillon ressemble surtout à celui du temps de guerre puisque des quinze auteurs que nous avons vus apparaître durant la guerre et qui n'avaient pas été publiés dans ces mêmes journaux durant les 31 mois d'avant-guerre, neuf sont encore présents dans les 26 premiers mois de l'après-guerre. Les quatre signatures restantes renvoient à des auteurs qui ont parfois une petite expérience de feuilletoniste en cette fin de décennie 1910 mais qui écriront l'essentiel de leurs fictions, sérielles ou non, dans les décennies suivantes : Albert-Jean (pseudonyme de Marie, Joseph, Albert, François Jean)<sup>1133</sup>, Frédéric Valade (pseudonyme de Henri Jagot)<sup>1134</sup>, Gérard Bourgeois et Charles Bléneau. Certains feuilletonistes disparaissent des journaux de notre corpus une fois la guerre déclenchée comme Louis Létang, Georges Spitzmuller, Jean d'Aléria, Trilby, Maryo Olivier, mais une partie de ceux-ci réapparaissent après le conflit, parfois très tôt, sans qu'il soit toujours possible d'expliquer leur absence des journaux durant les années précédentes. Si les cas de Létang et Spitzmuller s'expliquent par le fait qu'ils ont combattu, celui de Trilby parce qu'elle a exercé comme infirmière de la Croix-Rouge, nous n'avons trouvé aucune information au sujet de Jean d'Aléria, feuilletoniste qui signe plusieurs romans-feuilletons dans *Le Petit Journal* durant la décennie avant-guerre ou de Maryo Olivier dont *L'Écho de Paris* publie trois fictions entre mai 1912 et octobre 1913. Certains auteurs apparus durant le conflit sont toujours présents en 1919 et 1920 et sont devenus des piliers du rez-de-chaussée romanesque pour les années 1916-1920 comme Marcel Allain, Henri Cain ou Édouard Adenis.

Second constat, le nombre de feuilletonistes féminins publiés est très faible puisque l'on ne trouve qu'un roman-feuilleton signé Georges Maldague dans *Le Petit Journal*, *L'intruse*, et un signé M. Delly dans *L'Écho de Paris*, *La chatte blanche*. Plusieurs autres auteures sont publiées dans le rez-

---

<sup>1132</sup> Voir tableau en annexe 4.

<sup>1133</sup> On dénombre cinq fictions sérielles signées Albert-Jean, entre septembre 1924 et décembre 1928, dans le rez-de-chaussée romanesque du *Matin* parmi lesquelles *Une rose à la main* publiée du 27/09/1924 au 17/11/1924, *Cœur...gagnant !* publiée du 01/09/1925 au 15/11/1925 ou *Le relais sous l'orage* publiée du 25/09/1926 au 04/12/1926. On peut donc en déduire que ce jeune auteur devient, à l'âge de 32-33 ans, un feuilletoniste maison de ce journal.

<sup>1134</sup> Cet auteur déjà âgé puisqu'il a 66 ans en 1920, devient, sous le pseudonyme de Frédéric Valade, un feuilletoniste maison du *Petit Parisien* qui publie six romans-feuilletons dus à sa plume durant la décennie 1920 comme par exemple *L'honneur des humbles* du 15/10/1921 au 05/11/1921, *Les chauffeurs du nord* du 11/11/1923 au 18/02/1924 ou encore *Joli pinson* du 28/12/1925 au 17/03/1926.

de-chaussée romanesque des quotidiens examinés mais elles ne peuvent être considérées comme des feuilletonistes car elles sont des femmes de lettres dans la carrière desquelles l'écriture de romans-feuilletons ne représente pas une activité importante, telles Marcelle Adam, Fanny Clar ou encore Alice Pujo qui signe deux fictions sérielles dans *L'Action française* en 1920<sup>1135</sup>. Isabelle Sandy, pseudonyme d'Isabelle Dieudonnée Marie Fourcade (1884-1975), dont *Le Figaro* publie *Maryla. Roman d'une polonaise* entre le 16/11 et le 17/12/1920, en est au début de sa carrière et devient une romancière féconde à partir du milieu des années 1920, écrit quelques romans-feuilletons, mais l'essentiel de ses romans, dans lesquels sa région natale tient une grande place, est directement publié sous forme de volumes. Le ratio de femmes feuilletonistes (deux sur 29) est donc plus faible que celui que présentent l'échantillon d'auteurs du temps de guerre (quatre sur 35) et celui des 31 mois d'avant-guerre que nous avons examinés (six sur 33). Des trois sous-périodes, c'est donc celle de l'immédiat après-guerre qui apparaît comme la plus masculine en ce qui concerne la signature des fictions sérielles publiées par les sept journaux considérés. La reprise d'activité d'auteurs masculins n'explique pas cet état de fait puisque ceux qui sont concernés, dans notre corpus, sont déjà actifs en 1912-1913. Il semble que le décès d'Ely Montclerc en 1917, qui était une auteure assez prolifique du *Petit Journal*, l'interruption d'activité de T. Trilby, feuilletoniste maison de *L'Écho de Paris* avant la guerre, suite à sa décision de devenir infirmière de la Croix-Rouge pendant le conflit et de poursuivre ses activités au sein de cette association après le retour de la paix<sup>1136</sup>, l'absence de fictions signées par Marie de Besneray dans *L'Humanité* alors que l'auteure y est publiée deux fois durant la guerre constituent les éléments d'explication les plus significatifs de cette faible présence des auteurs féminins en 1919 et 1920 car ce ne sont pas des femmes qui remplacent ces absentes dans le rez-de-chaussée romanesque des journaux examinés.

Etant donné la grande similitude de l'échantillon de feuilletonistes répertoriés pour la période 1919-1920 avec celui des années de guerre, les données concernant l'âge moyen<sup>1137</sup>, le lieu de naissance, le recours au pseudonymat ou le parcours professionnel sont largement identiques à celles que nous avons rassemblées pour les 51 mois du conflit et ne sont pas modifiées par les quatre auteurs qui apparaissent. Les journaux présentent donc, dans l'immédiat après-guerre, et en ce qui concerne leurs équipes d'auteurs, des profils analogues à ceux des années 1914-1918. Les trois

---

<sup>1135</sup> Alice (1869-1953) est la sœur aînée de Maurice Pujo, cofondateur, avec Henri Vaugeois du premier comité d'Action française en 1898, codirecteur à partir de 1908 du quotidien du même nom, et fondateur la même année des Camelots du Roi. Elle est une romancière "populaire" pendant plus d'un demi-siècle, une traductrice, mais nos recherches ne nous ont pas permis de reprérer une activité régulière de feuilletoniste.

<sup>1136</sup> Visiblement, l'auteur écrit quelques romans publiés au sein de la Collection Stella dans les années 1920, puis reprend une activité d'écriture plus intense à partir des années 1930.

<sup>1137</sup> On ne constate ni rajeunissement ni vieillissement notable puisque l'âge moyen de l'échantillon, établi à partir des informations disponibles pour 22 des 29 auteurs et en tenant compte du décès de Michel Zévaco en 1918, est de 57 ans en 1920. Rappelons que l'âge moyen de l'échantillon de feuilletonistes du temps de guerre est de 54 ans en 1916 ; il serait donc de 58 ans, à population égale, en 1920.

“Grands” (*Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin*) ont chacun une équipe plutôt solide avec notamment des auteurs maison qui écrivent pour eux depuis un certain temps avant la guerre ou d’autres qui ont montré une activité particulièrement intense durant celle-ci. *Le Petit Journal* publie ainsi Pierre Borel/Paul Bertnay, Jean d’Aléria, Paul Segonzac, ainsi qu’Arnould Galopin à deux reprises<sup>1138</sup>, *Le Matin* Michel Zévaco, avec une œuvre posthume<sup>1139</sup>, Jean de la Hire et Gaston Leroux à deux reprises<sup>1140</sup> mais c’est, comme nous l’avons déjà remarqué durant les deux sous-périodes précédemment étudiées, *Le Petit Parisien* qui se distingue par l’intense activité de ses auteurs maison : sur les dix romans-feuilletons publiés entre le 12/11/1918 et le 31/12/1920, huit sont signés par ces derniers dont trois par Jules Mary, deux par Arthur Bernède, deux par Charles Mérouvel et un par René Vincy, les deux derniers étant signés par deux autres feuilletonistes reconnus, Georges Le Faure et Frédéric Valade. Le recours à des œuvres étrangères en nombre important fait que l’on trouve peu de fictions signées par des feuilletonistes français en activité en cette fin de décennie 1910 dans les pages du *Figaro* ou de *L’Humanité*, le second journal diminuant encore leur place potentielle par la publication d’auteurs qui ne font pas partie de l’univers de l’écriture “populaire” comme Anatole France, Jean Viollis ou Arthur Ranc décédé en 1908. *L’Écho de Paris* est dans une position intermédiaire puisque l’on y trouve des récits de feuilletonistes devenus producteurs réguliers pour le journal comme Georges Le Faure, Henri Cain et Édouard Adenis<sup>1141</sup>, publiés chacun à deux reprises durant les 26 premiers mois de l’après-guerre, un récit de M. Delly, auteur maison, mais aussi des traductions de fictions étrangères et des textes d’auteurs qui ne sont pas des feuilletonistes ou, plus largement, des romanciers populaires, tels Louis Bertrand ou Henri Bidou<sup>1142</sup>. *L’Action française* enfin publie une fiction de Jean Drault, romancier populaire assez prolifique<sup>1143</sup> dont elle avait publié *L’accusateur public* en 1917<sup>1144</sup>, mais les cinq autres n’ont pas été écrites par des feuilletonistes professionnels.

L’examen des signatures des romans-feuilletons patriotiques montre que le groupe des feuilletonistes patriotiques du temps de guerre se partage entre ceux qui cessent de produire des

<sup>1138</sup> *Delhia la charmeuse*, entre le 19/10/1919 et le 02/01/1920 et *La Carmencita*, entre le 25/11/1920 et le 07/03/1921.

<sup>1139</sup> Michel Zévaco décède le 08/08/1918 soit une année exactement avant le début de la publication du *Pré aux clercs* qui est donc une forme d’hommage rendu à celui qui fut un auteur maison du journal pendant treize ans.

<sup>1140</sup> *La nouvelle aurore*, du 18/04/1919 au 07/08/1919 et *Tue-la-mort*, du 07/10/1920 au 30/12/1920. Ces deux fictions sont des romans-cinéma.

<sup>1141</sup> Nous n’avons pas trouvé d’informations précises au sujet de Roland Charmy ou Mathieu Ambrosi. En ce qui concerne le premier, une annonce de publication datée du 25/07/1919 le décrit comme « [...] un de ces “jeunes” dont l’Humanité s’est toujours fait honneur de distinguer les efforts. »

<sup>1142</sup> Nous n’avons trouvé aucune information biographique concernant Georges Lynka dont le journal publie *P’tit’ Mie*, roman-feuilleton dans lequel une idéologie patriotique assez modérée se distingue par instants.

<sup>1143</sup> Et antisémite.

<sup>1144</sup> DRAULT Jean, *L’accusateur public*, in *L’Action française*, du 11/11/1920 au 11/12/1920.

fictions patriotiques et démobilisent donc leur écriture, et ceux qui continuent à produire de telles fictions et maintiennent donc leur plume mobilisée. Les trois fictions sérielles qu'Arnould Galopin écrit pour *Le Petit Journal* durant les 51 mois de guerre sont des récits patriotiques mais les deux qu'il donne au même journal en 1919-1920 sont des romans d'aventures classiques. Il en est de même pour Paul Segonzac qui donne deux romans-feuilletons patriotiques au journal durant la guerre mais s'éloigne de ce type de production après l'armistice comme le montre son *Mystère de l'homme sans tête*. Gaston Leroux, Charles Mérouvel, Arthur Bernède<sup>1145</sup>, et M. Delly font également partie de ces auteurs qui abandonnent la veine patriotique<sup>1146</sup>, mais cette dernière le fait plus tôt que les autres puisqu'après trois fictions qui en relèvent publiées entre fin 1915 et début 1918 dans *L'Écho de Paris*, les deux qui suivent, à partir de juin 1918, dans le même journal, *La petite chanoinesse* et *La chatte blanche*, sont des fictions sentimentales identiques à celles qu'écrit habituellement la jeune femme. Inversement, des auteurs comme Jules Mary ou Georges Le Faure continuent à mettre en avant leur engagement patriotique et à tenter de le transmettre à leurs lecteurs. Le premier, après une grosse activité d'écriture patriotique dans *Le Petit Parisien* durant la guerre, donne deux nouvelles fictions de ce type au même journal qui en débute la publication en janvier et novembre 1919<sup>1147</sup> ; le second donne un seul roman-feuilleton patriotique à *L'Écho de Paris* durant la guerre, au printemps 1918, la fiction d'espionnage *X=22*<sup>1148</sup>, mais lui en donne deux en 1919, *Monsieur Jacasse* et *Coco Mirabot et C<sup>e</sup>*. Même s'il est impossible, en l'absence de sources telles que des contrats conclus entre des rédactions et des feuilletonistes, d'en être absolument certain, ces parcours variés semblent tout de même découler de choix individuels, conformes aux idées et engagements de chacun des auteurs en question, et constituer des preuves de la part réelle d'autonomie, d'indépendance créatrice et plus globalement intellectuelle dont disposent les feuilletonistes de presse, tout au moins les plus réputés. On peut remarquer que ceux qui choisissent de ne pas déposer les armes dès l'immédiate sortie de guerre, de ne pas opérer une transition instantanée entre une écriture de guerre et une écriture de paix, sont des auteurs qui se distinguent déjà comme écrivains patriotiques, à différents degrés, avant le déclenchement du conflit, Jules Mary en étant l'exemple le plus flagrant.

Nos critères de sélection nous ont amené à constituer un échantillon de quinze *serial writers* professionnels à partir des 30 noms d'auteurs relevés dans les trois *popular papers* de notre corpus

---

<sup>1145</sup> On trouve quelques "relents" d'idéologie patriotique dans *La chanson des cœurs*.

<sup>1146</sup> Tout comme Gaston Leroux qui donne trois romans-feuilletons au *Matin* durant la guerre, tous de la veine patriotique, alors que les deux romans-cinéma qu'il écrits pour ce journal en 1919-1920 sont des romans d'aventures qui n'en font pas partie, Charles Mérouvel écrit quatre fictions sérielles pour *Le Matin* durant la guerre dont trois sont clairement patriotiques mais les deux suivantes, dont une est posthume puisque l'auteur décède le 20 juin 1920, sont des fictions sentimentales dont l'auteur est un des grands spécialistes depuis plusieurs décennies.

<sup>1147</sup> *Le soleil se lève*, du 03/01/1919 au 06/05/1919 et *L'arrêt de mort*, du 07/11/1919 au 06/03/1920.

<sup>1148</sup> *X=22*, du 19/04/1918 au 12/07/1918.

de référence entre le 12/11/1918 et le 31/12/1920<sup>1149</sup>. Neuf des quinze feuilletonistes en question sont des femmes<sup>1150</sup> et celles-ci sont donc majoritaires<sup>1151</sup>. L'âge moyen de l'échantillon, établi à partir des informations que nous sommes parvenus à rassembler pour 13 des 15 auteurs est de 41 ans, soit presque identique à celui qui s'appliquerait quatre ans plus tard à l'échantillon des 51 mois de guerre (de 38 ans environ à 42 ans).

Le premier constat, qui saute aux yeux, est que la continuité avec les années précédentes en ce qui concerne les auteurs publiés est nettement moins importante que du côté français. En effet, sur les quinze noms retenus, seuls six apparaissent au moins une fois entre le 01/01/1912 et le 11/11/1918<sup>1152</sup> et quatre seulement dans les 26 mois d'avant-guerre, durant la guerre et dans les deux années qui la suivent : Ruby M. Ayres, Coralie Stanton, Heath Hosken et Meta Simmins. Les équipes d'auteurs maison semblent donc beaucoup moins solides dans les grands quotidiens populaires britanniques qu'elles ne le sont dans leurs équivalents français. Il nous a fallu, pour documenter les profils des neuf *serial writers* que nous n'avons pas croisés jusque-là<sup>1153</sup>, procéder à davantage de recherches prosopographiques que dans le cas de l'échantillon de feuilletonistes français de l'immédiat après-guerre. Comme pour les sous-périodes précédentes, il a parfois été difficile, sauf en ce qui concerne les *serial writers* réputés ou ceux qui ont, plus largement, une activité de romancier "populaire", de trouver des informations précises.

Nous sommes parvenus à rassembler quelques informations au sujet de sept de ces neuf auteurs. Cinq sont nés en Grande-Bretagne, dont deux dans la capitale (Edgar Wallace et M<sup>rs</sup> Belloc Lowndes), et deux à New-York (Isabel Ostrander et Anthony Carlyle). Les informations au sujet des origines sociales sont rares mais l'on trouve aussi bien un auteur venant d'un milieu modeste, comme Edgar Wallace, qu'un autre venant d'un milieu aisé comme Marie Adélaïde Lowndes, fille de l'avocat français Louis Belloc. Ces informations ne remettent pas en cause le profil-type du feuilletoniste dressé pour la fin de la Belle Époque, si ce n'est en ce qui concerne la place de la femme, qui d'importante devient dominante.

Un auteur publié avant la guerre et qui avait disparu des colonnes des journaux que nous avons étudiés durant celle-ci réapparaît après l'armistice : Edmund B. d'Auvergne. Ce romancier est

---

<sup>1149</sup> Un grand nombre de ces auteurs ne signe qu'un *serial* sur les deux années mais nous avons tenu compte de leur activité antérieure et de la place qu'y occupe l'écriture sérielle pour établir ou non leur statut de feuilletoniste professionnel.

<sup>1150</sup> Une d'entre elles, Gladys Alexandra Milton se cache derrière le pseudonyme masculin Anthony Carlyle. À noter qu'Isabel Ostrander utilise elle aussi des pseudonymes masculins et notamment ceux de David Fox et Douglas Grant.

<sup>1151</sup> D'autres signatures féminines sont présentes dans les journaux en 1919-1920, telles Josie O'Dell, Madge Ambrose ou encore Mona Carew, mais l'absence totale de renseignements précis au sujet de l'activité de ces auteures nous a conduit à ne pas les inclure dans notre population de feuilletonistes professionnels.

<sup>1152</sup> Ruby M. Ayres, May Christie, Edmund B. d'Auvergne, Meta Simmins, Coralie Stanton, Heath Hosken.

<sup>1153</sup> Iola Gilfillan, Phyllis Martin, J. S. Fletcher, Edgar Wallace, Isabel Ostrander, Roy Vickers, Anthony Carlyle, Mrs. Belloc Lowndes et John Austin.

publié à deux reprises dans le *Daily Mirror*<sup>1154</sup> et à deux autres dans le *Daily Mail*<sup>1155</sup>, entre janvier 1912 et avril 1914, et il faut attendre l'été 1920<sup>1156</sup> pour que sa signature réapparaisse, dans le premier des deux quotidiens. Cette absence s'explique par le fait que l'auteur a cessé d'écrire afin de participer, au sein de l'armée, à l'effort de guerre de son pays, comme le précise une annonce de publication du 16/07/1920 :

« Le capitaine E. B. d'Auvergne, l'auteur de notre nouveau serial "*The Price She Gave*" [...] est l'auteur de nombreux livres de fiction, d'histoire et de voyages. Il a parcouru le monde et n'a que récemment quitté l'armée pour retrouver son activité littéraire<sup>1157</sup>. »

Nous n'avons cependant pas réussi à savoir si cet auteur a participé aux combats, comme l'ont fait Louis Létang et Georges Spitzmuller, ou si son service dans l'armée s'est déroulé à distance de ceux-ci.

Lorsque l'on compare les deux populations de feuilletonistes en ne comparant que les grands quotidiens "populaires" entre eux, on remarque que les principales différences, pour les années 1919-1920, restent les mêmes que celles que nous avons mis au jour pour les deux sous-périodes précédentes : des auteurs de sexe féminin largement plus présents dans les trois journaux britanniques pris dans leur ensemble que dans les trois "Grands" français et *L'Écho de Paris* pris eux aussi dans leur ensemble, des feuilletonistes français bien plus âgés, en moyenne, que les *serials writers* d'outre-Manche, et des journaux français qui alimentent en priorité leurs rez-de-chaussée romanesques avec leurs auteurs maison, alors que les trois *Dailies* font appel à davantage d'auteurs.

L'ensemble du quatrième chapitre de notre étude montre que la situation de la fiction sérielle dans la presse à grand tirage<sup>1158</sup> est différente, durant l'immédiat après-guerre, en Grande-Bretagne et en France. Lorsqu'on observe le *serial* britannique, l'impression qui domine est celle d'un retour aux pratiques d'avant-guerre telles que nous les avons observées entre janvier 1912 et début août 1914 : la guerre a des effets importants sur le *serial* puisqu'il disparaît des colonnes du *Daily Express* et du *Daily Mail* pendant une période assez longue, mais une fois qu'il fait son retour, après l'armistice, il fonctionne comme à la fin de la Belle Époque. Le roman-feuilleton français de 1919-1920, par contre, n'est plus tout à fait le même que celui de 1912-1913 : si aucun changement

---

<sup>1154</sup> *The English Girl*, du 19/09/1912 au 26/10/1912 et *The Prior Claim*, du 04/12/1913 au 20/01/1914.

<sup>1155</sup> *Her Husband's Widow*, du 23/05/1913 au 03/07/1913 et *False Witness*, du 27/03/1914 au 28/04/1914.

<sup>1156</sup> D'AUVERGNE Edmund B., *The Price She Gave*, in *Daily Mirror*, du 17/07/1920 au 28/08/1920.

<sup>1157</sup> Annonce de publication de *The Price She Gave*, in *Daily Mirror*, le 16/07/1920 : « Captain E. B. d'Auvergne, the author of our new serial, "*The Price She Gave*" [...] is the author of a number of books of fiction, history and travel. He has wandered about the world widely and has only recently left the Army to return to his literary work. »

<sup>1158</sup> Nous concluons ce chapitre en comparant les quotidiens à tirage de masse des deux pays entre eux.

majeur n'apparaît au niveau de son contenu et de ses auteurs, son volume textuel moyen diminue assez largement, le nombre d'annonces de publication utilisées pour le mettre en avant a tendance à baisser lui aussi, et il y a moins souvent deux fictions publiées simultanément, signes que la fiction sérielle est moins présente et moins visible dans les quotidiens que nous avons étudiés après la guerre qu'avant celle-ci, et qu'elle ne bénéficie plus, donc, d'une attention aussi marquée.

La présence, en 1919-1920, de romans-feuilletons patriotiques dans cinq des sept journaux français considérés constitue un indice fort de l'absence d'une démobilisation d'ensemble de la presse quotidienne du pays au lendemain du conflit. Si le contenu des fictions sérielles publiées à un moment donné dans les journaux peut être interprété comme un reflet de l'imaginaire social à ce même moment, on peut donc en déduire que le discours de mobilisation patriotique demeure un répertoire topique très puissant du discours social français durant les deux premières années de l'après-guerre au moins, et que la déprise de la guerre n'est pas un processus qui va de soi, une fois les canons réduits au silence. Les romans-feuilletons patriotiques de l'immédiat après-guerre constituent un argument supplémentaire pour conclure avec Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker qu'en France « la culture de guerre n'est pas morte avec l'armistice<sup>1159</sup> » ou avec John Horne qu'elle « [...] s'est révélée tenace<sup>1160</sup> », conclusions que l'examen du *serial* dans le *Daily Mirror* et le *Daily Express* ne nous permet pas de formuler pour la Grande-Bretagne puisque ces deux *mass-circulation papers* se caractérisent par une démobilisation précoce de leur offre de fictions sérielles.

Sur le plan symbolique, le profil de la fiction sérielle de presse française en 1919-1920 permet de prendre conscience de la complexité du processus de sortie de guerre, de son caractère dynamique, et invite à penser les années de l'immédiat après-guerre comme une période de tension durant laquelle l'établissement de la paix ne va pas de soi, tant le phénomène guerrier imprime en profondeur les imaginaires individuels et collectifs.

---

<sup>1159</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre*, op. cit., p. 223.

<sup>1160</sup> HORNE John, « *Demobilizing the Mind : France and the Legacy of the Great War, 1919-1939* », in *French history and civilization. Papers from the George Rudé Seminar*, 2009, p. 105 : « *The culture of wartime proved tenacious.* »

## Conclusion de la première partie.

Que retenir de l'analyse que nous venons mener ? Comment caractériser l'influence du phénomène guerrier sur les journaux de notre corpus et sur les fictions sérielles qu'ils publient ?

La guerre est indéniablement un choc pour les presses quotidiennes française et britannique qui doivent s'adapter aux difficultés matérielles, humaines et financières qu'elle provoque, plus importantes en France, mais également se soumettre aux règles qui régissent le fonctionnement des « systèmes d'information<sup>1161</sup> » mis en place dans l'ensemble des pays belligérants et accepter donc, la censure et la participation à l'entreprise de mobilisation des esprits. Les ventes globales de la presse s'envolent des deux côtés de la Manche, dynamisées par l'intérêt suscité par le conflit, jusqu'à ce que l'augmentation des tarifs des journaux, combinée, très certainement, à la lassitude des populations, n'amène ces ventes à stagner ou à régresser à partir de l'année 1917, surtout en France. À la sortie du conflit, la situation des presses quotidiennes des deux pays est très différente. L'âge d'or de la grande presse quotidienne parisienne est terminé, la perte de confiance de la population en ses journaux suite aux excès dans le travestissement de la vérité dont ils se sont rendus coupables s'ajoutant à d'autres difficultés pour rendre impossible un retour à la situation du début des années 1910. La grande presse quotidienne londonienne sort beaucoup moins ébranlée du conflit car elle n'a pas eu à faire face aux mêmes difficultés et car son image auprès du public n'est pas aussi ternie qu'en France, ce dernier ne l'accusant pas de lui avoir, en permanence, caché la vérité ; elle reprend son développement là où celui-ci en était resté à l'été 1914, comme si la guerre ne constituait, finalement, qu'une parenthèse facilement refermée, et connaît son apogée dans les deux décennies qui suivent.

L'examen des journaux français de notre corpus montre que la guerre frappe brutalement la fiction sériele puisque le roman-feuilleton disparaît de leur matière au moment de l'entrée en guerre. Il y réapparaît toutefois, une fois le choc initial absorbé, dans les deux à cinq mois qui suivent, et y demeure pendant toute la durée du conflit. Dès lors, le rez-de-chaussée romanesque est occupé, à des degrés divers, par des fictions patriotiques dont le contenu, polarisé par un violent discours "anti-Boche", ne laisse aucun doute quant au principal objectif qui leur est confié : favoriser le consentement de la population à l'effort de guerre en développant la haine de l'ennemi. Les grands quotidiens d'information à tirage de masse sont les plus enclins à publier ce type de romans-feuilletons, qui sont parfois dominants dans leur offre romanesque, et ils deviennent des relais importants de la mobilisation culturelle par l'ampleur de leur lectorat millionnaire. Le fait que

---

<sup>1161</sup> FORCADE Olivier, « *Information, censure et propagande* », in *op. cit.*, p. 451.

certaines journaux continuent de publier ces récits durant les deux années qui suivent la signature de l'armistice prouve que la démobilisation culturelle est un processus complexe, qui s'envisage sur le temps long, et qu'en 1919 et 1920 au moins, l'imaginaire social français est encore un imaginaire de guerre, non un imaginaire de paix. Les années de guerre sont également celles durant lesquelles une nouvelle formule venue des États-Unis fait son apparition dans les plus grands quotidiens, après adaptation, le roman-cinéma, qui permet de renouveler un peu le genre vieillissant du roman-feuilleton mais qui fait surtout accéder le cinéma au rang de loisir de masse.

La fiction sérielle de presse britannique n'est pas touchée de la même manière par le conflit. En premier lieu, la publication de *serials* n'est pas interrompue au moment de l'entrée en guerre dans deux des trois quotidiens que nous avons étudiés (le *Daily Mirror* et le *Daily Mail*) ; la rubrique disparaît par contre de deux d'entre eux durant la guerre, pendant une période assez longue, et jusqu'après l'armistice (le *Daily Express* et le *Daily Mail*). En second lieu, elle n'est pas envahie par des fictions de type patriotique, ces dernières étant largement minoritaires, durant la guerre, dans l'offre romanesque des deux *Dailies* que nous avons été en mesure de dépouiller, le *Daily Mirror* et le *Daily Express*, la chronologie de publication de ces fictions, avec une concentration sur l'année 1915, tendant à prouver que l'objectif prioritaire qui leur est confié est différent de celui qui est confié à leurs équivalents français ; en effet, elles semblent avant tout destinées à stimuler les engagements volontaires avant l'instauration de la conscription puisqu'elles se font beaucoup plus rares une fois celle-ci établie. En troisième lieu, et c'est une conséquence directe du point précédent, les récits patriotiques sont absents des deux *mass circulation papers* en 1919 et 1920, attestant une démobilisation de la rubrique *serial* et de l'imaginaire social plus avancée qu'en France.

Nous allons nous intéresser, dans la seconde partie de notre travail, à ces fictions sérielles patriotiques du temps de guerre et de l'immédiat après-guerre, afin de rendre compte des représentations et figures qu'elles véhiculent et, donc, des principaux ressorts sur lesquels est fondée leur action de mobilisation des imaginaires.



Cette recherche concerne l'étude de deux productions littéraires au cours de la décennie 1910, le roman-feuilleton français et le *serial* britannique de la presse quotidienne. Elle s'intéresse à leurs conditions de production, de diffusion et de réception, et vise à évaluer l'impact de la Première Guerre mondiale sur la fiction sérielle, principale forme de littérature de masse de la période.

Elle s'inscrit dans une problématique d'histoire culturelle attentive aux représentations produites et diffusées pendant ce conflit, et prend place dans une réflexion sur les "cultures de guerre" telles qu'elles ont été définies et discutées à partir du début des années 1990 par les historiens ; c'est une des raisons pour lesquelles elle se veut résolument comparatiste et interdisciplinaire. Elle s'attache à mettre en évidence les modalités de l'instrumentalisation de cette littérature dite "populaire" par la mobilisation culturelle, processus au travers duquel une société entreprend, à un moment donné, d'orienter dans un but précis les représentations qu'elle partage. Elle vise à analyser leur rôle dans le façonnement des imaginaires de guerre.

Mots clés : roman-feuilleton, *serial*, littérature "populaire", presse, Grande Guerre, histoire culturelle, représentations, "cultures de guerre", mobilisation culturelle, analyse de discours.

*This research is focused on the study of two literary productions during the 1910's, the French roman-feuilleton and the British serial published in the daily press. It examines their conditions of production, distribution and reception. Its purpose is to evaluate the impact of the First World War on the serial fiction, the main form of mass literature during this period.*

*It is part of an issue of cultural history, looking for the representations which are built and shared during the conflict, and part of a reflexion on "war cultures", as they have been defined and discussed from the beginning of the 1990's by the historians ; that is one of the reasons why this study is intended to be a comparative and interdisciplinary work. It gives special attention to highlight the terms of the instrumentalization of these "popular" literatures by the process of cultural mobilization through which a society, at some point, undertakes to influence collective representations for a specific purpose. It aims to analyse their role in the shaping of imaginaries of war.*

Keywords : roman-feuilleton, *serial*, "popular" literature, press, Great War, cultural history, representations, "war cultures", cultural mobilization, discourse analysis.

# UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE-FRANCHE-COMTÉ

U.F.R. Sciences du Langage, de l'Homme et de la Société (S.L.H.S.)

ÉCOLE DOCTORALE « LANGAGES, ESPACES, TEMPS, SOCIÉTÉS » (L.E.T.S.)

Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en

**HISTOIRE**

## **LE ROMAN-FEUILLETON FRANÇAIS ET LE *SERIAL* BRITANNIQUE PENDANT LE PREMIER CONFLIT MONDIAL, 1912-1920**

Vol. 2

Présentée et soutenue publiquement le samedi 26 novembre 2016 par

**David Erbs**

Sous la direction de Madame Odile Roynette

Jury :

M. Pascal LÉCROART, Professeur de littérature française, université de Bourgogne-Franche-Comté.

M. Jean-Yves MOLLIER, Professeur émérite d'histoire contemporaine, université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines.

M. Christophe PROCHASSON, Directeur d'études, E.H.E.S.S. Rapporteur.

Mme Anne RASMUSSEN, Professeure d'histoire contemporaine, université de Strasbourg.  
Rapporteur.

Mme Odile ROYNETTE, Maîtresse de conférences HDR, université de Bourgogne-Franche-Comté.



**SECONDE PARTIE**

**IMAGINAIRES DE GUERRE**



Le roman-feuilleton et le *serial* patriotiques ne sont pas nés, nous l'avons dit, avec le Premier Conflit mondial. La principale nouveauté des années de guerre, en ce qui concerne la littérature sérielle de presse, tient à la présence importante qu'y occupe la veine patriotique, présence modulée par des différences plus ou moins marquées repérables au niveau quantitatif et qualitatif, mais également au niveau de la chronologie de publication, des types de journaux, la presse à grand tirage se montrant globalement plus accueillante envers les fictions de cet acabit, ou encore des choix propres à chaque organe de presse qui découlent tout autant d'impératifs commerciaux que de considérations idéologiques. Littérature à visée argumentative, performative, les fictions sérielles patriotiques véhiculent un discours dont l'objectif principal, par-delà les nuances et variations de surface, consiste principalement à la mise en forme du consentement au conflit des populations auxquelles elles sont destinées et au renforcement de leur mobilisation en faveur de l'effort de guerre.

L'échantillon de récits patriotiques que nous avons constitué pour la période s'étendant d'août 1914 à décembre 1920 est largement dominé par des romans-feuilletons français en raison du nombre de journaux français que nous avons dépouillés mais également du faible nombre de *patriotic serials* publiés dans les deux quotidiens à grand tirage britanniques que nous avons considérés. L'analyse de l'ensemble de ces fictions renseigne donc, en premier lieu, sur ce qui se dit dans le discours patriotique distillé par la littérature sérielle de presse française, mais la comparaison de ce dernier avec celui que diffusent les *serials* patriotiques que nous avons disséqués fait apparaître des éléments d'homodiscursivité et d'hétérodiscursivité qui permettent de saisir plusieurs particularismes nationaux essentiels.

Pour tenter de rendre compte de ces deux discours, des principaux objectifs attendus de leur action sur les imaginaires individuels et collectifs, et de comprendre le rôle de ces formes particulières de littérature "populaire" que sont le roman-feuilleton et le *serial* patriotiques dans le processus de mobilisation des esprits du temps de guerre, nous avons commencé par construire une synthèse de contenu du discours patriotique tel qu'il nous est apparu dans les fictions sérielles de presse françaises. Pour ce faire, nous avons choisi de l'étudier au prisme de quatre thématiques qui constituent selon nous les piliers majeurs de sa structure : les représentations et figures de l'ennemi, les représentations et figures de soi, les représentations de la guerre et de la violence de guerre et enfin les représentations des rôles sexués en guerre. Le premier élément frappant confirme, s'il en était encore besoin, le caractère éminemment construit et objectivé du patriotisme sériel, et apparaît dès l'étude d'un petit échantillon de romans-feuilletons patriotiques : c'est le même discours qui se répète, encore et toujours, d'un récit à un autre, tout au long de la période. Cette

redondance cyclique amène à considérer ce discours comme un système cohérent, véritable matrice culturelle au travers de laquelle le public qui la réceptionne est incité à penser et à vivre la guerre en cours, mais également la guerre récemment terminée puisque les récits patriotiques publiés par les quotidiens français de notre corpus en 1919 et 1920 continuent de véhiculer le même discours que durant la guerre. Ce dernier élément constitue une preuve que l'entreprise de mobilisation des esprits ne cesse pas avec l'armistice de novembre 1918, preuve qu'il nous faudra interroger.

Nous avons ensuite confronté les fictions sérielles patriotiques françaises à leurs équivalents britanniques<sup>1162</sup>, sur la même période, afin de faire émerger les éventuelles consonances et dissonances des deux discours sériels patriotiques.

Étudier les représentations, figures et symboles véhiculés par les romans-feuilletons et *serials* patriotiques revient à établir une grille d'interprétation grâce à laquelle il est possible de prendre conscience de ce qui se joue au niveau des imaginaires dans le contexte très particulier d'une guerre comme le monde n'en a encore jamais connue, une guerre totale dont l'exceptionnalité en toute chose lui a très rapidement valu le nom de Grande Guerre en France et de *Great War* en Grande-Bretagne.

---

<sup>1162</sup> Nous rappelons que nous utilisons l'appellation roman-feuilleton pour désigner les fictions sérielles françaises uniquement.

## **CHAPITRE 5. REPRÉSENTATIONS ET FIGURES DE L'ENNEMI. LA FABRIQUE DE LA HAINE.**

Le discours sur l'ennemi occupe bien évidemment une place fondamentale dans le système discursif de la fiction sérielle patriotique de presse du temps de guerre. Le moyen le plus efficace de justifier la guerre en cours, de lui donner du sens et d'amener, donc, les populations à s'investir au maximum dans le combat, consiste à convaincre celles-ci que l'ennemi doit être vaincu à tout prix. Ce dernier est alors présenté de la manière la plus négative possible afin de susciter et/ou entretenir et/ou amplifier l'animosité ressentie à son endroit. Le discours sur l'ennemi, et ceci est vrai dans la littérature patriotique comme dans l'ensemble des vecteurs utilisés par l'entreprise de mobilisation culturelle du temps de guerre en France et en Grande-Bretagne, est avant tout un discours agressif envers l'Allemagne, l'Allemand, et tous ceux qui les soutiennent d'une manière ou d'une autre. Hormis la moindre violence perceptible dans les fictions patriotiques britanniques que nous avons considérées et quelques rares propos favorables, tout semble bon pour stigmatiser l'ennemi, pour construire les représentations et figures destinées à attiser la haine et à faire de celle-ci un facteur de cohésion, de rassemblement national et, d'une certaine façon, l'expression même du patriotisme.

Les feuilletonistes et *serial writers* qui s'adonnent à l'écriture de fictions patriotiques construisent leur discours sur l'ennemi en suivant trois principes cardinaux : l'infériorisation, la criminalisation et la déshumanisation. Ces trois procédés d'action discursive fournissent chacun un lot de représentations qui, en s'articulant et se renforçant les unes les autres, nourrissent les imaginaires individuels et collectifs et constituent l'« outillage mental<sup>1163</sup> » d'une véritable fabrique de la haine.

### **I. L'infériorisation systématique.**

Le principe d'infériorisation se traduit par la construction et l'utilisation d'images négatives, dépréciatives qui, si elles sont globalement simplistes et aboutissent à une accumulation de caricatures souvent outrancières, dépassent parfois le cadre de la stigmatisation basique et vulgaire pour conférer au discours les atours d'une démonstration scientifique de type ethnologique. Tous les domaines possibles sont abordés (le physique, le moral, le culturel et bien entendu le militaire), comme pour ne laisser subsister aucun doute sur l'infériorité généralisée et ontologique de l'ennemi, l'objectif d'ensemble étant bien entendu de dresser le portrait le plus détestable possible de ce dernier afin de développer au maximum le réflexe de haine dans les esprits des lecteurs.

---

<sup>1163</sup> FEBVRE Lucien, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942.

## A. Quand l'Allemand devient le "Boche".

L'infériorisation de l'autre commence souvent par l'emploi de termes dotés d'une connotation négative pour le nommer. Durant la Première Guerre mondiale, un mot utilisé par les Français pour désigner leur ennemi allemand est emblématique de ce procédé : le mot "Boche".

Les auteurs des romans-feuilletons patriotiques que nous avons analysés utilisent fréquemment le terme « Boche », sous ses formes nominale et adjectivale, pour nommer l'Allemand, qu'il soit civil ou soldat, ou ce qui se rapporte à lui<sup>1164</sup>. Des trois autres termes utilisés de façon régulière, dans ces fictions, comme synonymes du nom « Allemand », « Prussien<sup>1165</sup> », « Prusco[t]<sup>1166</sup> » et « Alboche<sup>1167</sup> », aucun n'est utilisé avec la même récurrence et ne possède un pouvoir dépréciatif aussi important. Le recours à "Prussien" et à "Prusco[t]<sup>1168</sup>", deux termes qui renvoient à l'ennemi de la guerre de 1870-1871 et en plus, pour le premier, à l'un des ennemis des guerres napoléoniennes, prouve une fois encore, comme nous l'avons montré dans notre première partie, que l'imaginaire français du nouveau conflit puise dans celui des conflits précédents.

« [...] Déformation à connotation péjorative d'"Allemoche" employé dans le langage populaire et l'armée pour désigner l'Allemand après la guerre de 1870<sup>1169</sup> », le terme "Alboche" est celui que l'on rencontre le moins souvent dans les feuilletons patriotiques français de notre échantillon de référence. Attesté en 1889 selon Albert Dauzat<sup>1170</sup> et Gaston Esnault<sup>1171</sup> mais parfois

---

<sup>1164</sup> Le terme est présent mais très rare dans les *patriotic serials* de notre échantillon d'étude dans lesquels l'Allemand est presque toujours nommé « *German* », c'est-à-dire de façon neutre. On le trouve dans *The War Woman* de Laurette Aldous où il est présent sous sa forme française (in *Daily Express*, les 21/05, 24/05, 12/06, 15/06, 16/06, 25/06, 29/06 et 05/07/1915) et sous une adaptation anglaise : « *Bosche* » (le 21/05/1915). L'autre appellation assez régulièrement utilisée pour nommer l'ennemi allemand, dont nous parlerons plus loin, est « *Hun* », mais elle ne peut être considérée comme un synonyme de *German* au même titre que « Boche » l'est d' « Allemand » en France.

<sup>1165</sup> Ce terme est employé régulièrement par la plupart des auteurs, sous ses formes nominale et adjectivale.

<sup>1166</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 05/10/1915 ; *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, les 15/10, 16/10 et 14/11/1916 ; LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, les 14/12 et 24/12/1916 et le 11/01/1917 ; MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, les 23/09, 23/12, 24/12 et 25/12/1916 ; GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, les 22/07, 06/08, 19/08, 20/08/1917, etc... ; VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 16/07/1916 ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 15/11/1914 : « [...] Pruscots [...] » ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 29/03/1916 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Parisien*, le 31/07/1915 ; SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, in *Le Matin*, le 23/09/1920 ; etc.

<sup>1167</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, les 16/10 et 31/10/1918 ; *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, les 08/09, 25/09, 29/09, 10/10 et 09/11/1915 ; MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, les 05/01 et 20/01/1920 ; POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 29/06/1915 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 25/10/1916 (le terme est utilisé par l'auteur pour désigner la langue allemande) et le 21/01/1917 ; GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 21/10/1917 ; BERTNAY Paul, *ibid.*, les 17/05 et 18/05/1915.

<sup>1168</sup> Le terme est très couramment employé à partir des années 1870 et jusqu'au début de la Grande Guerre, moment où "Boche" devient le synonyme le plus usité pour désigner l'Allemand.

<sup>1169</sup> ROYNETTE Odile, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre, 1914-1919*, Paris, Colin, 2010, p. 22.

<sup>1170</sup> DAUZAT Albert, *L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Colin, 1918, p. 56.

utilisé, selon eux, dès les années 1870, le terme doit beaucoup, selon le premier lingusite, à l'expression "tête de boche"<sup>1172</sup>, utilisée dès les années 1860 pour désigner une personne têtue<sup>1173</sup>, trait de caractère attribué à l'Allemand à compter de la guerre de 1870, tandis que pour le second, il est né d'une « [...] libre suffixation [...]»<sup>1174</sup>, le suffixe "boche" ne devant pas être rapporté à "tête de boche", comme le prouvent d'autres termes qui le comportent tels "ramolboche" pour ramolli ou "rigolboche"<sup>1175</sup> pour rigolo.

Le terme "Boche", aphérèse d'Alboche ou de caboche selon les deux principales explications de son étymologie qui circulent dans la presse française dès les premières semaines du conflit<sup>1176</sup>, est un terme récent en 1914 qui, d'après Dauzat, n'est pas « [...] antérieur aux dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1177</sup> » ; une remarque de Paul Bertnay dans *Le sang de la France* va dans le même sens puisqu'il fait dire à l'un de ses personnages, dans une discussion qu'il place en 1906 ou 1907 : « Les Alboches, les Boches comme on commence à les appeler [...]»<sup>1178</sup> C'est avec le Premier Conflit mondial que le terme devient courant et qu'il envahit littéralement la sphère langagière française. Utilisé dès la fin du mois d'août 1914 dans la presse<sup>1179</sup>, on le trouve le 15/11/1914 dans la première livraison du premier roman-feuilleton patriotique du temps de guerre publié par *Le Petit Journal* qui est aussi le premier publié par la presse à grand tirage française, *Présent !* Il y apparaît pour désigner l'ennemi, comme « Pruscot » servait à le désigner en 1870 : « C'est en le défendant [un champ] contre les Boches, les Pruscots, comme on disait alors, qu'il tomba en 70 [...] »

Charles Mérouvel propose à ses lecteurs, dans *Alliées !*, une explication de l'origine du mot qu'il attribue à « [...] quelques camelots de journaux [...]»<sup>1180</sup> ou, à deux reprises, à « [...] des gamins

---

<sup>1171</sup> ESNAULT Gaston, *Le poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Paris, Bossard, 1919, p. 36.

<sup>1172</sup> On trouve parfois cette expression dans les fictions patriotiques que nous avons lues pour désigner une personne dont les traits du visage rappellent ceux d'un Allemand (DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 29/06/1916 ; GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 19/10/1917 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 14/08/1916 ; et bien évidemment le *Tête de Boche* d'Aristide Bruant) ou parfois comme synonyme d'Allemand (MORPHY Michel, *ibid.*, les 21/09 et 23/09/1916 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 18/04/1915).

<sup>1173</sup> Une fillette illustre cet usage dans *Le hussard de la mort* lorsqu'elle explique que le maître d'école d'un jeune garçon nommé Léon, dit "tête de Boche" « [...] quand on a la tête dure » (in *L'Écho de Paris*, le 07/04/1917).

<sup>1174</sup> ESNAULT Gaston, *op. cit.*, p. 37.

<sup>1175</sup> Maxime Audouin utilise le terme dans ce sens dans *Le nid du pirate* : « [...] c'est bien rigolboche ! » (in *Le Petit Journal*, le 30/03/1917).

<sup>1176</sup> ROYNETTE Odile, *ibid.*

<sup>1177</sup> DAUZAT Albert, *op. cit.*, p.57.

<sup>1178</sup> BERTNAY Paul, *ibid.*, le 17/05/1915.

<sup>1179</sup> ROYNETTE Odile, *ibid.*

<sup>1180</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 02/09/1916.

de Paris<sup>1181</sup> ». Il écrit que ce nom « [...] est court, facile à retenir, s'applique à toutes les armées de Guillaume et de son vieux camarade François-Jo[séph]<sup>1182</sup> » et note, comme Pierre Borel<sup>1183</sup>, qu'il s'est rapidement imposé, dès le tout début du conflit, pour désigner l'ennemi<sup>1184</sup>. Odile Roynette attire l'attention sur le fait que « l'intronisation dans la presse du mot "Boche" [...] est rigoureusement contemporaine de l'évocation des "atrocités allemandes" [...] ce contexte expliqu[ant], pour une grande part, le mépris et la violence contenus dans ce terme [...]»<sup>1185</sup>, mépris et violence que l'on retrouve dans l'utilisation qui en est faite dans les romans-feuilletons patriotiques.

De nombreux termes dérivés ont été tirés du terme "Boche", entre soixante et 70 selon Gaston Esnault<sup>1186</sup>, certains étant utilisés dans les fictions sérielles patriotiques françaises que nous avons analysées. Nous avons regroupé ces derniers dans un tableau en donnant, pour chacun, la(les) forme(s) grammaticale(s) sous la(les)quelle(s) nous l'avons rencontré, une définition conforme au sens qui lui est attribué par les auteurs qui l'emploient, un même terme pouvant avoir plusieurs sens, et un ou deux exemples de son utilisation.

Terme dérivé (catégorie grammaticale)	Définition	Exemple(s) d'utilisation
Bochard <sup>1187</sup> (nom)	Allemand	« [...] si la guerre se déclenche comme on le dit... ah ! qu'est-ce qu'ils prendront les "Bochards" ... » <sup>1188</sup> »
bochard <sup>1189</sup> (adjectif)	allemand	« [...] pays bochard [...]» <sup>1190</sup> » ; « [...] c'est de l'ouvrage bochard [...]» <sup>1191</sup> »

<sup>1181</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.* et le 26/10/1916.

<sup>1182</sup> *ibid.*, le 02/09/1916.

<sup>1183</sup> BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 22/04/1919 : « [...] Boches (oui, ce nom [...] s'était en quelques semaines répandu d'un bout à l'autre de la France en armes) [...] »

<sup>1184</sup> Dans la livraison du 24/11/1918 de *L'horrible drame*, il parle de l'invasion allemande d'août 1914 comme de « [...] la ruée de ceux qu'on appelait plus que les Boches ».

<sup>1185</sup> ROYNETTE Odile, *op. cit.*, p. 21-22.

<sup>1186</sup> ESNAULT Gaston, *op. cit.*, p. 90.

<sup>1187</sup> Le terme est utilisé une vingtaine de fois au moins par Michel Morphy dans *Marjolie*.

<sup>1188</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 21/10/1916

<sup>1189</sup> *ibid.*, les 24/10, 16/11 et 21/12/1916.

<sup>1190</sup> *ibid.*, le 24/10/1916.

<sup>1191</sup> *ibid.*, le 16/11/1916.

Bocheman (nom)	Allemand	« Ce sont des uhlands [...] Je connais le tintement des lances, depuis l'affaire de la Marne. Il ne ressemble pas du tout à celui des sabres. Ce sont des Bochemans, je vous l'affirme <sup>1192</sup> ! »
Bochesse <sup>1193</sup> (nom)	Allemande	« Le v'là, ton monsieur, sale Bochesse de malheur [...]» <sup>1194</sup> »
Bocheton (nom)	Enfant allemand	« Permission d'épouser la Bochesse et de lui faire des demi-Bochetons <sup>1195</sup> . »
Bochie <sup>1196</sup> (nom)	Allemagne	« Voici la paix... Quinze jours de plus, nous étions en Bochie... <sup>1197</sup> » ; « Maudite soit la Bochie du Diable ! Vive la France <sup>1198</sup> ! »
Bochie (nom)	Identité allemande	« C'est bien ça la France !... soupira le Boche encroûté dans sa bochie... <sup>1199</sup> »
Bocherie <sup>1200</sup> (nom)	« [...] collectif désignant les Boches eux-mêmes ou leurs affiliés <sup>1201</sup> . » Terme utilisé pour désigner les Allemands de manière générale.	« De quoi permettre à la bocherie de faire durer la guerre du monde autant qu'elle le voudra [...]» <sup>1202</sup> » ; « [...] nous sommes ici en Bocherie [...]» <sup>1203</sup> » (le terme signifie ici "au milieu des Allemands")

<sup>1192</sup> POUGET Émile, *ibid.*, le 08/10/1915.

<sup>1193</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 16/10/1915 ; BRIENNE Jacques, *ibid.*, le 06/06/1916 ; UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 10/11/1915 ; DAUDET Léon, *La vermine du monde...*, in *L'Action française*, les 17/05, 21/05, 25/05 et 26/05/1916 ; CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, le 09/07/1918.

<sup>1194</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*

<sup>1195</sup> DAUDET Léon, *ibid.*, le 26/05/1916.

<sup>1196</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 14/06/1916 ; LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, le 07/12/1919 ; MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, le 06/08/1920 ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 05/03 et le 15/03/1920 ; BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 03/05/1919 ; CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, le 28/05/1918 ; *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, les 21/09, 22/09, 26/09, 24/10, 03/11/1918, etc.

<sup>1197</sup> MALDAGUE Georges, *ibid.*

<sup>1198</sup> CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, le 26/09/1918

<sup>1199</sup> *ibid.*, le 21/11/1918.

<sup>1200</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 06/10/1915 ; LANDAY Maurice, *ibid.*, le 19/12/1916 ; BERTNAY Paul, *ibid.*, le 14/08/1915 ; POUGET Émile, *ibid.*, les 09/10 et 13/10/1915 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 17/12/1916 et le 11/02/1917 ; LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 06/02/1916 ; *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 10/07/1916 ; *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, les 05/01, 10/01 et 13/01/1918 ; DAUDET Léon, *ibid.*, le 19/05/1916 ; CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, le 26/04/1918.

<sup>1201</sup> DAUZAT Albert, *op. cit.*, p. 59

<sup>1202</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 10/01/1918.

<sup>1203</sup> POUGET Émile, *ibid.* le 09/10/1915.

Bocherie (nom)	Le terme cherche ici à signifier la domination allemande.	« Nous sommes arrivés à l'ancienne auberge du Roi-Soleil, devenue par le malheur et la bocherie des temps l'hôtel du Kronprinz <sup>1204</sup> . »
Bochisme (nom)	Fait d'être acquis aux idées allemandes.	« Le colonel Morrard [...] avait, devant le bochisme de l'État-Major [suisse] démissionné [...] <sup>1205</sup> » ;
Bochisme (nom)	Culture allemande	« Vous avez déclaré la guerre au monde [...] c'est une responsabilité qu'un honnête homme eût frissonné de prendre... Vous l'avez prise et tout de suite vous avez fait comprendre que hors du bochisme il n'y a point de salut <sup>1206</sup> . »
Embochement <sup>1207</sup> (nom)	Synonyme de bochisme dans le sens d'être acquis aux idées allemandes.	« L'or subtil d'Israël appuyé par le glaive allemand, tel est le symbole qui [...] a pour conséquence l'embochement et l'enjuivement de tous les gouvernements du monde qui tendent à devenir les vassaux de l'empire allemand <sup>1208</sup> » ; « [...] l'embochement des trois industriels français [...] <sup>1209</sup> »
Embochage (nom)	Synonyme d'embochement ou de bochisme dans le sens d'être acquis aux idées allemandes.	« [...] les femmes qu'il entretenait au château – véritable lupanar de haut luxe pour les fonctionnaires haut placés de l'espionnage ou de l'embochage - [...] <sup>1210</sup> »

<sup>1204</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 20/11/1916

<sup>1205</sup> PROVENCE Marcel, *Les abrités*, in *L'Action française*, le 27/08/1918.

<sup>1206</sup> CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, le 27/04/1918.

<sup>1207</sup> DAUDET Leon, *ibid.*, le 05/05/1916 ; CÉZEMBRE Pol, *ibid.*, les 22/05 et 31/05/1918.

<sup>1208</sup> CÉZEMBRE Pol, *ibid.*, le 31/05/1918.

<sup>1209</sup> DAUDET Léon, *ibid.*

<sup>1210</sup> CÉZEMBRE Pol, *ibid.*, le 07/07/1918.

Emboché <sup>1211</sup> (nom)	Personne acquise aux idées allemandes.	« En dépit des éclaircissements que Léon Daudet nous a donnés dans ses livres et ses articles de l'Action française [...] la psychologie de l'emboché n'est pas encore faite <sup>1212</sup> . »
Emboché <sup>1213</sup> (adjectif)	Acquis aux idées allemandes.	« [...] Mirko Braltismopoulos que je soupçonne fort d'être un neutre "emboché" [...]» <sup>1214</sup> »
paraboche (adjectif)	D'une nationalité culturellement proche de la nationalité allemande. Dans l'exemple mentionné, il s'agit de journalistes autrichiens.	« [...] ces journalistes boches ou paraboche, en exil sur la terre française [...]» <sup>1215</sup> »
bochophile (adjectif)	Favorable aux Allemands.	« [...] neutralité [...] bochophile [...]» <sup>1216</sup> »

Le caractère fortement dépréciatif de ces dérivés est évident et corroboré par le fait que ce sont les auteurs publiés dans *L'Action française*, journal très agressif envers les Allemands et tous ceux qui leur sont favorables, qui en utilisent le plus. Trois termes sont nettement plus fréquents que les autres, ce qui permet de penser qu'ils étaient utilisés dans le langage courant, à savoir "Bochie" (pour désigner l'Allemagne), "bocherie" (pour désigner les Allemands de manière collective) et "emboché" (nom et adjectif).

La présence importante du terme "Boche" dans la fiction sérielle patriotique de presse française entre août 1914 et décembre 1920, ainsi que l'existence de nombreux néologismes construits à partir de ce dernier, attestent de son poids considérable dans la langue et l'imaginaire français durant la guerre et l'immédiat après-guerre. S'il n'est, avant le déclenchement du conflit, qu'un sobriquet dévalorisant assez peu utilisé, il devient ensuite omniprésent et acquiert, avant même la fin de l'été 1914, un pouvoir signifiant extraordinaire puisqu'il en vient à condenser à lui seul l'ensemble des représentations négatives de l'ennemi, ce qui en fait une arme majeure de la guerre des mots.

<sup>1211</sup> PROVENCE Marcel, *ibid.*, le 22/08/1918 ; BERNÈDE Arthur, *ibid.*, le 24/05/1916 ; CÉZEMBRE Pol, *ibid.*, les 21/05, 22/05 et 01/06/1918 ; DAUDET Léon, *ibid.*, le 19/05/1916.

<sup>1212</sup> CÉZEMBRE Pol, *ibid.*, le 21/05/1918.

<sup>1213</sup> BERNÈDE Arthur, *ibid.*, le 26/05/1916 ; DAUDET Léon, *ibid.*, les 13/05 et 19/05/1916 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 29/12/1916.

<sup>1214</sup> BERNÈDE Arthur, *ibid.*

<sup>1215</sup> DAUDET Léon, *ibid.*, le 14/05/1916.

<sup>1216</sup> LE FAURE Georges, *ibid.*, le 23/10/1919.

## B. Le corps.

### 1. Le morphotype allemand.

Les personnages allemands de sexe masculin mis en scène par les auteurs de romans sériels patriotiques, qu'ils soient soldats ou civils, sont très souvent décrits comme des êtres de grande taille et dotés d'une forte carrure<sup>1217</sup>. Ainsi sont-ils présentés comme des « géant[s]<sup>1218</sup> », des « colosse[s]<sup>1219</sup> », des « hercule[s]<sup>1220</sup> » desquels se dégage, logiquement, une impression de grande force physique<sup>1221</sup>. L'homme est parfois décrit comme « musculeux<sup>1222</sup> » et il arrive que sa musculature soit si spectaculaire qu'il en perd même son aspect humain, devenant par exemple un « mastodonte<sup>1223</sup> » ou encore une créature hybride comme cet « homme-taureau<sup>1224</sup> » décrit par Jules Mary : « L'homme était taillé en force, les membres trapus, tout en muscles, qui se trahissaient à chaque mouvement. [...] Sa force devait être redoutable<sup>1225</sup>. » Plus rarement, la femme allemande est elle aussi présentée comme une géante massive qui n'a donc plus grand-chose de féminin, comme cette « [...] femme de six pieds de haut et grosse en conséquence et moustachue, un hercule en jupons [...] une femme-colosse [...]»<sup>1226</sup> » décrite par Paul Segonzac.

Même si l'on admet que les Allemands, peuple nordique, sont peut-être légèrement plus grands, en moyenne, que les Français ou les Britanniques, les auteurs de fictions patriotiques, et en premier lieu les français, exagèrent largement la réalité de cet écart, la disproportion physique suggérée rendant encore plus courageuse, plus vaillante, la lutte menée par les héros nationaux contre des ennemis plus imposants et donc, *a priori*, plus forts. On retrouve ici une transposition du

---

<sup>1217</sup> Ainsi, par exemple, Georges Le Faure évoque-t-il la « carrure massive » de l'Allemand Sproch (*Coco Mirabot et Cie*, in *L'Écho de Paris*, le 22/12/1919), Victor Goedorp, les « [...] épaules carrées, solides, formidables [...] » de Julius Torgau (*Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 20/10/1915) et Lise Pascal « les épaules puissantes » du général von Heinmenburg (*Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 12/07/1915). W. Holt-White décrit pour sa part le corps du maître-espion Grossmann en le qualifiant d'athlétique (« *great body* ») et en le gratifiant d'une « poitrine comme un mur » (« [...] *a chest like a wall* ») (*The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, le 01/03/1915) tandis que Meta Simmins parle du corps puissant (« *powerfully-built body* ») de l'espion Hammerton (*The White Feather*, in *Daily Mirror*, le 21/09/1915).

<sup>1218</sup> LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 11/12/1916 ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 15/09/1918 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 29/03/1916.

<sup>1219</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 22/11/1915 et *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, les 16 et 17/07/1917 ; DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 09/01/1916 ; BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, les 19 et 25/12/1914 ; M. DELLY, *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 04/01/1917 ; CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, le 11/05/1918 ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 03/01/1915 ; etc.

<sup>1220</sup> BERNÈDE Arthur, *ibid.*, le 07/01/1915 ; *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 20/04/1916 ; UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 01/12/1915 ; etc.

<sup>1221</sup> On trouve par exemple les expressions « force colossale » (AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 08/05/1917), « force herculéenne » (ALLAIN Marcel, *Le courrier de Washington !...*, in *Le Petit Journal*, le 17/10/1917) ou « force brutale » (PASCAL Lise, *ibid.*, le 12/07/1915)

<sup>1222</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/10/1915.

<sup>1223</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, les 12 et 19/08/1915.

<sup>1224</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 20/02/1915.

<sup>1225</sup> *ibid.*

<sup>1226</sup> SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 12/01/1916.

mythe biblique relatant le combat du jeune berger David, futur roi d'Israël, contre le géant du camp des Philistins Goliath, et il arrive d'ailleurs que la référence soit on ne peut plus claire, Charles Mérouvel<sup>1227</sup> et Maurice Landay<sup>1228</sup> utilisant le nom « Goliath » pour désigner un Allemand particulièrement corpulent.

Une taille et une musculature imposantes sont plutôt des attributs positifs, mais ils sont utilisés pour décrire l'ennemi germanique de manière à ce que la supériorité physique qu'ils induisent potentiellement ne constitue pas un avantage déterminant, soit parce qu'elle est annihilée par la ruse, la souplesse ou la rapidité, soit parce qu'elle produit des disproportions qui nuisent à l'harmonie corporelle d'ensemble.

Le second élément définitoire du morphotype allemand que l'on croise à de très nombreuses reprises concerne la tendance à l'embonpoint, à la surcharge pondérale, et les fictions patriotiques regorgent d'Allemands gros et gras, « ventripotents et adipeux<sup>1229</sup> » à l'allure lourde et pataude. Certains auteurs prennent un plaisir apparent à décrire en détail le physique peu engageant de personnages bedonnants et à les rendre repoussants et ridicules, comme Émile Pouget avec le major Pfister<sup>1230</sup>, Aristide Bruant avec le Professor Schmalztopf qu'il décrit comme suit : « Il avait les joues rouges et rebondies. Son cou dessinait vers la nuque un bourrelet de chair luisante... Son ventre, qui prenait naissance au milieu de l'estomac s'avavançait comme un baril<sup>1231</sup> », ou encore W. Holt-White qui fait ce portrait peu attrayant :

« Un petit homme rond se roula dans un siège. Il semblait cligner de l'œil en permanence, et quand il parlait il secouait son petit visage gras jusqu'à ce que tous ses doubles mentons dansent et tremblent en une sorte de flou gélatineux<sup>1232</sup>. »

Ce cortège de personnages obèses est mis en parallèle avec la propension atavique des Allemands à ingurgiter des quantités absolument incroyables d'une nourriture particulièrement grasse que nous examinerons plus avant dans notre propos.

---

<sup>1227</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 30/10/1918.

<sup>1228</sup> LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 14/01/1917.

<sup>1229</sup> ALLAIN Marcel, *Pour son amour !*, in *Le Petit Journal*, le 18/11/1916

<sup>1230</sup> Dans la livraison du 27/05/1915 de *Vieille Alsace*, l'« énorme personnage » est décrit comme « tanguant et roulant » lorsqu'il se déplace et la chute dont il est victime, durant laquelle « [...] son corps par[âit] rebondir, tel un gros ballon lancé avec force [...] » provoque l'hilarité d'un public composé d'Alsaciens et d'Allemands, à Colmar.

<sup>1231</sup> BRUANT Aristide, *Captive!*, in *Le Petit Parisien*, le 18/02/1917. À noter que le patronyme attribué au personnage le résume de manière amusante et concise puisqu'il est formé à partir de deux mots allemands qui, lorsqu'ils sont associés, signifient "pot à saindoux".

<sup>1232</sup> HOLT-WHITE W., *The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, le 11/03/1915 : « « A round little man [...] rolled into a seat. He seemed to wink all over, and when he talked he shook his fat little face till all his double chins danced and wobbled in a sort of gelatinous blurr [sic]. »

Troisième élément fondamental du morphotype allemand, surtout dans les fictions françaises : la pilosité de couleur rousse. La couleur de cheveux des personnages allemands varie entre le blond et le roux et Paul Bertnay écrit par exemple que les « [...] Teutons sont tous blond filasse, blond ardent ou rouges de poil...<sup>1233</sup> » Une sorte de typologie apparaît toutefois assez nettement en ce qui concerne cette caractéristique physique : les personnages allemands anonymes ou secondaires sont indifféremment décrits comme blonds ou roux, alors que les personnages qui jouent un rôle important dans le déroulement des intrigues ou sont censés incarner le mieux le type négatif de l'ennemi sont très largement roux. La proportion de personnes rousses est, dans les faits, globalement identique en Allemagne et en France (moins de 5% de la population), supérieure au Royaume-Uni à cause de ratios supérieurs en Ecosse et en Irlande du nord, mais le discours sur l'ennemi, notamment en France, donne l'impression que plus de la moitié de la population allemande est rousse. Nous pensons que cette déformation est liée au fait que la référence à la rousseur permet d'utiliser la symbolique profondément négative liée à cette couleur pour aggraver le portrait à charge de l'ennemi. Michel Pastoureau montre comment, dès l'Antiquité, cette couleur a toujours été dépréciée et dévalorisée, la Bible comportant elle aussi son lot de personnages maléfiques décrits comme roux, et précise que c'est au Moyen Âge que la symbolique se fixe véritablement et que, de couleur de la laideur, de la cruauté, de l'infériorité, le roux devient avant tout couleur de la tromperie, du mensonge et de la trahison. L'iconographie et l'écriture représentent alors de plus en plus fréquemment les traîtres avec une chevelure rousse, comme par exemple Judas ou Ganelon, le traître de la chanson de Roland, mais elles utilisent également la rousseur comme attribut de

« [...] tous ceux qui, dans les récits hagiographiques ou les traditions sociales, se livrent à une activité déshonnête ou illicite et qui, ce faisant, trahissent l'ordre établi : bourreaux, prostituées, usuriers, changeurs, faux-monnayeurs, jongleurs, bouffons, auxquels il faut joindre trois métiers dépréciés que mettent en scène les contes et les traditions orales : les forgerons, qui passent pour sorciers ; les meuniers, qui sont toujours présentés comme des stockeurs et des affameurs ; les bouchers, immuablement cruels et sanguinaires<sup>1234</sup>. »

Au Moyen Âge toujours, la couleur rousse est également associée au Diable, à la sorcellerie, aux fauves, au renard et à la ruse, aux vampires ou encore à des dieux maléfiques comme Loki. Si une grande partie de cette symbolique est inconnue des populations au moment de la Grande Guerre, l'emploi répété de la rousseur comme caractéristique physique de l'ennemi fonctionne comme une

---

<sup>1233</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 24/06/1915.

<sup>1234</sup> PASTOUREAU Michel, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil, 2004.

sorte de marque distinctive qui place tous les personnages qui en sont porteurs sous le signe de la méfiance et agit, dans l'espace de la fiction, comme un indice narratif offert au lecteur.

Outre ces trois éléments qui constituent indéniablement les éléments essentiels du morphotype allemand, il convient de mentionner quelques autres caractéristiques qui reviennent fréquemment dans les romans-feuilletons et *serials* patriotiques pour décrire l'Allemand : la tête carrée à laquelle s'ajoutent fréquemment de fortes mâchoires avec une tendance au prognathisme ; des yeux clairs, bleus, gris ou verdâtre de différentes nuances qui participent au caractère froid et inquiétant du regard<sup>1235</sup> ; de grosses mains à l'image du reste du corps<sup>1236</sup> ; un teint de peau rougeâtre allant du « rose de nouveau-né si fréquent chez les Allemands<sup>1237</sup> » au « visage couperosé<sup>1238</sup> » ; le port d'une moustache redressée à ses extrémités comme celle de l'empereur Guillaume II<sup>1239</sup> ; l'utilisation d'accessoires comme la pipe en porcelaine de gros gabarit<sup>1240</sup> et surtout le monocle, notamment par les officiers prussiens<sup>1241</sup>.

Grande taille, forte corpulence, chevelure rousse, tête carrée et yeux clairs constituent donc les fondements du morphotype de l'Allemand tel qu'il est représenté dans les fictions sérielles patriotiques des deux pays. Il convient de signaler que les auteurs patriotiques britanniques que nous avons considérés ne s'attardent pas, la plupart du temps, sur le physique des Allemands qu'ils mettent en scène dans leurs fictions et se contentent de remarques lapidaires.

La combinaison des éléments du morphotype que nous venons de présenter donne quasiment toujours naissance à des personnages au physique disgracieux, voire repoussant, avec une différence importante entre les discours sériels patriotiques des deux pays tels qu'ils apparaissent dans les fictions que nous examinées. Les auteurs britanniques ne font jamais preuve de la même violence que leurs homologues français lorsqu'il s'agit de décrire les personnages allemands. Les

---

<sup>1235</sup> C'est, de ces caractéristiques secondaires, la plus fréquente dans les romans-feuilletons français.

<sup>1236</sup> Les auteurs français les décrivent souvent comme étant grasses et velues.

<sup>1237</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 24/03/1916.

<sup>1238</sup> M. DELLY, *Le maître du silence*, *L'Écho de Paris*, le 08/12/1917.

<sup>1239</sup> On trouve par exemple un personnage ainsi moustachu chez Jules Mary, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 14/11/1915, chez Gaston Leroux, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 21/05/1916 et *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 23/09/1917 ou encore chez Georges Duval, *Tine la dentellière*, in *Le Figaro*, le 26/04/1916.

<sup>1240</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 16/11/1915 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 06/04/1915 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 15/04 et 02/05/1916 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 29/03/1916.

<sup>1241</sup> MARY Jules, *Elles n'oublent pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 04/04/1917 et *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 20/11/1915 ; DE LA VAULX Henry, *ibid.*, les 15 et 19/04/1916 et le 05/07/1916 ; LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, le 21/10/1919 ; BRUANT Aristide, *Captive!*, in *Le Petit Parisien*, le 11/10/1916 ; DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, les 18 et 19/12/1915 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 14/06/1916 ; etc.

seconds, en effet, ne se contentent pas, comme les premiers, de suggérer ou éventuellement de mentionner la laideur de l'Allemand<sup>1242</sup> et n'hésitent pas, par exemple, à le gratifier d'une « laideur répugnante<sup>1243</sup> », d'un « corps difforme<sup>1244</sup> », d'un « corps infirme et déjeté<sup>1245</sup> » ou encore d'une « immonde face.<sup>1246</sup> » Nous n'avons donc pas trouvé, dans l'échantillon de *patriotic serials* que nous avons étudiés, de ces descriptions violentes que contiennent souvent les romans-feuilletons patriotiques, et dont voici deux exemples parmi la longue série que nous avons répertoriée :

« Est-ce une forme humaine que cet amas de chairs et de vêtements sordides qui se trouve effondré dans un des coins de cette pièce souterraine ?... Oui... C'est un homme dont le visage, véritable bloc de gélatine de teinte cireuse, s'étale sur le col de la houppelande grasseuse... de ce visage on ne voit que la bouche, dont la lippe a quelque chose de répugnant<sup>1247</sup>. »

« Samuel [Goldscheider] était un homme petit et adipeux ; son ventre, quand il était assis, débordait sur ses cuisses ; quand il était debout, lui cachait la vue de ses pieds. Il était laid, le savait, et n'en était nullement incommodé.

De grosses lunettes d'écaille, sur un nez violacé où l'on voyait les mille canaux des veines, faisait [*sic*] sur son visage deux ronds de verre jaune, comme les cercles du crapaud [...]

Ses ongles étaient douteux, ses doigts gras [...]<sup>1248</sup> »

Il arrive cependant que des Allemands soient décrits comme des hommes au physique avantageux<sup>1249</sup> par les feuilletonistes français, mais cela reste exceptionnel. Les fictions patriotiques françaises regorgent, par contre, d'Allemandes très séduisantes, beautés fatales et capiteuses qui apparaissent comme des succubes destinées à corrompre et à manipuler les ennemis de l'Empire. Celles-ci sont presque toujours des espionnes dont la beauté physique cache la laideur morale et constitue un atout essentiel dans l'exercice de leur métier. Outre leurs formes enchanteresses, les

---

<sup>1242</sup> Laurette Aldous décrit ainsi un soldat allemand comme « [...] dégoûtant, boutonneux [...] » (« [...] *disgusting, pimply* [...] ») (*The War Woman*, in *Daily Express*, le 17/05/1915) et W. Holt-White fait de Jabbs, l'acolyte de Max Grossman, un homme de très petite taille avec une grosse tête chauve, les joues creusées et un âge canonique : « [...] *a very small man with a very large head* [...] *His age might have been described as Neolithic. He was probably the oldest looking man in the world. His enormous, high, domed head was entirely bald* [...] *his cheeks were sunk into two deep holes* [...] » (*The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, le 04/03/1915).

<sup>1243</sup> LANDAY Maurice, *ibid.*, le 11/12/1916.

<sup>1244</sup> *Ibid.*

<sup>1245</sup> MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 22/07/1917.

<sup>1246</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 20/01/1916.

<sup>1247</sup> LANDAY Maurice, *ibid.*, le 11/12/1916.

<sup>1248</sup> PROVENCE Marcel, *Les abrités. Roman de l'espionnage allemand en Suisse*, in *L'Action française*, le 27/07/1918.

<sup>1249</sup> On peut citer, parmi les exemples les plus représentatifs, le portrait que Georges Maldague fait de Gérard d'Haffner dans *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 04/04/1917, ou celui que Charles Mérouvel fait du comte Prater dans *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 30/09/1915, le décrivant comme « [...] beau, grand, admirablement bien mis [...] »

auteurs s'attardent à décrire leurs yeux et leur chevelure, armes de séduction essentielles. Arthur Bernède revient souvent sur la beauté d'Emma Lückner, la maîtresse-espionne qu'il oppose à Chantecoq, qu'il décrit comme une « créature splendide [...] d'une beauté radieuse [...] <sup>1250</sup> », et M. Delly présente l'espionne Brunhilde de Hallweg comme une « Walkyrie superbe <sup>1251</sup> », une « belle Prussienne <sup>1252</sup> » au teint marmoréen et aux yeux hypnotisants comme le sont également ceux des espionnes Rosimonde <sup>1253</sup> et Martha Brühl <sup>1254</sup>. Michel Morphy choisit lui aussi de faire de l'agent Esther Vilnora une femme irrésistible qu'il décrit de la façon suivante :

« Jeune, très belle indiscutablement, un teint mat, un profil de médaille ancienne d'une régularité parfaite [...] grande, souple, élancée [...] des bras admirables, la gorge d'une Vénus de Praxitèle et la démarche d'une Diane chasseresse [...] si belle et si jolie que son trop heureux favori de l'heure ne devait pouvoir rien lui reprocher... encore moins lui refuser <sup>1255</sup> ! »

Le cas de Liane, la *Beautiful Spy* de W. Holt White est particulier. La jeune femme est bien employée comme espionne par les Allemands, mais elle travaille en réalité pour la Grande-Bretagne en transmettant de fausses informations à l'ennemi. C'est en tout cas pour sa beauté qu'elle a été recrutée par l'espionnage allemand qui mise sur son physique hors-normes pour faire céder les hommes qui l'approchent <sup>1256</sup>.

Même lorsqu'elle est mise en avant, la beauté des Allemandes est cependant valorisée à la baisse lorsqu'elle est comparée à celle des Françaises. Elle est en effet présentée, la plupart du temps, comme artificielle, tapageuse voire vulgaire, et n'a rien à voir avec la beauté naturelle et pure des femmes de France. Les Allemands mis en scène admettent d'ailleurs, parfois, la supériorité et la finesse de la beauté de ces dernières face à la froideur et à l'absence de caractère de celle des femmes de leur pays, la Parisienne incarnant à leurs yeux une sorte d'idéal.

## 2. La voix.

Les auteurs décrivent peu la voix de l'ennemi, mais il est tout de même possible de repérer la récurrence de quelques données qui permettent de résumer le type vocal germanique qu'ils construisent et utilisent.

---

<sup>1250</sup> BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 10/12/1914.

<sup>1251</sup> DELLY M., *La fin d'une Walkyrie*, in *L'Écho de Paris*, les 22/11 et 06/12/1915.

<sup>1252</sup> *Ibid.*, le 09/12/1915.

<sup>1253</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, du 10/03/1916 au 01/07/1916.

<sup>1254</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, du 07/08/1915 au 24/12/1915.

<sup>1255</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 05/10/1916.

<sup>1256</sup> HOLT-WHITE W., *The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, les 01 et 02/03/1915.

La voix des Allemands est globalement coordonnée à leur physique et décrite comme détestable, désagréable à entendre.

Leur rire est constamment l'objet de remarques dépréciatives. Il est par exemple décrit comme étant « lourd<sup>1257</sup> », « grossier<sup>1258</sup> », « épais »<sup>1259</sup>, ces qualificatifs, proches de ceux utilisés pour définir le morphotype physique, faisant du rire une sorte de synthèse vocale et donc audible de l'ennemi.

### 3. L'odeur<sup>1260</sup>.

Une part importante des feuilletonistes français de notre échantillon de fictions patriotiques s'attarde sur la thématique de l'odeur dégagée par l'ennemi allemand. Le discours franchit alors un cap dans la haine car affirmer d'un être humain qu'il pue, c'est l'attaquer bien plus directement et profondément qu'en le raillant au sujet de son obésité ou de sa laideur. De plus, cette mauvaise odeur n'est que très rarement ramenée à de mauvaises habitudes d'hygiène corporelle<sup>1261</sup>, et les auteurs en question insistent au contraire sur le fait qu'elle est consubstantielle à l'Allemand, et qu'elle émane donc de lui en permanence. Arnould Galopin écrit par exemple que « [...] les Boches ont une odeur spéciale [...] »<sup>1262</sup>, tandis que Louis Létang explique "l'odeur boche" par le fait que les Allemands « [...] sont de gros mangeurs, des animaux voraces [...] Aussi émettent-ils autour d'eux un parfum *sui generis* [qui] ne peut se comparer [...] qu'au fumet d'un porc éventré<sup>1263</sup> », cette idée d'une odeur désagréable probablement liée à l'alimentation se retrouvant également chez Pol Cézembre dont un des personnages constate que les Allemands, « [...] en France, y puent moins que chez eux », et ajoute « J'sais pas c'qui bouffent, ces cochons-là... A moins qu'ça n'soye leur sente naturelle<sup>1264</sup>. »

La plupart du temps, les récits sont émaillés de remarques plutôt basiques concernant la mauvaise odeur dégagée par l'Allemand, mais certains auteurs tiennent des propos bien plus violents. Dans *L'amour dans les ruines*, Jules Mary revient à plusieurs reprises sur « [...] l'odeur

---

<sup>1257</sup> SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 05/12/1915.

<sup>1258</sup> AUDOIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 15/02/1917.

<sup>1259</sup> GUICHES Gustave, *Reflets de guerre. Juillet, août, septembre 1914*, in *Le Figaro*, le 24/02/1915 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 27/03/1916, par exemple.

<sup>1260</sup> Sur cette question, on peut, en priorité, se reporter à COURMONT Juliette, *L'odeur de l'ennemi, 1914-1918*, Paris, Colin, 2010.

<sup>1261</sup> Nous n'avons trouvé qu'une allusion franche à des habitudes d'hygiène douteuses. Celle-ci concerne des soldats en campagne qu'Aristide Bruant décrit en train de se laver « [...] dans une mare où croupi[t] une eau jaunâtre sur laquelle nage[nt] des brassées de fumier » (*Captive!*, in *Le Petit Journal*, le 21/10/1916).

<sup>1262</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 17/06/1917.

<sup>1263</sup> LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 19/02/1920.

<sup>1264</sup> CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, le 28/05/1918.

particulière des Boches<sup>1265</sup> » et il est celui qui va le plus loin dans les attaques utilisant la thématique de la puanteur de l'ennemi<sup>1266</sup>. Il explique, par exemple, comment enseigner la haine de l'Allemand à un chien à l'aide de cette odeur<sup>1267</sup>, détaille les effets qu'elle produit sur l'odorat sensible du pauvre animal, et choisit de la décrire avec une précision que nous n'avons rencontrée dans aucun autre des romans-feuilletons de notre échantillon. Il écrit :

« L'odeur même de l'Allemand offensait son odorat et lui était insupportable... cette bromidrose qui est une des affections les plus répandues outre-Rhin. Un grand nombre de médecins français n'ont-ils pas reconnu, lorsqu'ils ont eu à soigner des blessés allemands "qu'une odeur spéciale, très caractéristique, émanait de ces blessés. Cette odeur par sa fétidité affecte péniblement l'odorat. Elle est appréciable même lorsque dans une ambulance il ne se trouve qu'un seul blessé... On la perçoit déjà à une certaine distance du lit, elle vous poursuit lorsqu'on s'en éloigne. C'est une odeur particulièrement fétide, nauséabonde, imprégnante et persistante... remarquée même par des aviateurs survolant des troupes à une grande hauteur... odeur qui s'attache à tous les vêtements et à tous les objets en contact avec le Boche... même aux billets de banque qu'on est obligé souvent de faire désinfecter... de même qu'on désinfecte les chambres des hôtels occupées par des fils d'Allemagne... odeur de terroir, qu'on peut comparer à celle qui se dégage des clapiers de lapins... ou d'une ménagerie mal tenue... Odeur qui se rattache à celle, aigrelette, des fermentations lactiques, de la bière répandue sur le sol, de barils ayant renfermé des salaisons... odeur forte, écœurante, que l'on perçoit encore chez certains vieillards arrivés à la dernière période de la décrépitude..."<sup>1268</sup> »

L'auteur choisit, dans ces propos, de s'appuyer sur les dires de médecins qu'il reproduit en utilisant des guillemets, et d'utiliser la caution scientifique que fournit l'utilisation du terme « bromidrose » qui désigne l'émission d'une sueur fortement nauséabonde. Peu de temps avant le début de la parution de *L'amour dans les ruines* dans *Le Petit Parisien*, le docteur Edgar Bérillon a publié *La bromidrose fétide de la race allemande*<sup>1269</sup>, étude dans laquelle il explique avec force détails les raisons de l'odeur nauséabonde qui émane de tout Allemand. La principale explication qu'il fournit tient en quelques lignes :

---

<sup>1265</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 27/11/1915.

<sup>1266</sup> Cette puanteur est telle écrit Jules Mary que « [...] la bonne Terre qu'ils salissent de leur présence, qu'ils empuantent [*sic*] de leurs pieds empoisonnés et de leurs excréments [...] mettra des années et des années à ne plus sentir l'odeur des Boches... » (*ibid.*, le 02/12/1915).

<sup>1267</sup> *Ibid.*, le 01/12/1915.

<sup>1268</sup> *Ibid.*

<sup>1269</sup> BÉRILLON Edgar, *La bromidrose fétide de la race allemande*, Paris, Revue de psychothérapie, 1915. La même année paraît également *La polychésie de la race allemande*, Paris, Maloine.

« L'Allemand, qui n'a pas développé le contrôle de ses impulsions instinctives, n'a pas cultivé davantage la maîtrise de ses réactions vasomotrices. Par là, il se rapprocherait de certaines espèces animales chez lesquelles la peur ou la colère ont pour effet de provoquer l'activité exagérée de glandes à sécrétions malodorantes<sup>1270</sup>. »

Le « délire scientifico-patriotique<sup>1271</sup> » de Bérillon, aussi ridicule et incroyable qu'il puisse apparaître aujourd'hui, reçoit un écho très positif au sein du milieu médical et, plus généralement, des sphères scientifiques. Si l'idée de stigmatiser l'ennemi au travers de son odeur n'est pas neuve, les propos du médecin constituent une arme supplémentaire et opportune pour influencer les représentations de l'ennemi, l'utilisation du terme bromidrose par un auteur "populaire" comme Jules Mary, quelques semaines seulement après la publication de l'étude du médecin, illustrant la réactivité et l'efficacité de l'entreprise de mobilisation des esprits, mais aussi la réalité de la haine déjà existante envers l'ennemi, en ce début de guerre, puisqu'il semble admis par cet auteur que ses lecteurs sauront accueillir et intégrer ses mots de haine scientifique concernant l'odeur détestable du "Boche".

Dans un registre du même ordre et contrairement, une fois encore, à leurs homologues britanniques qui se montrent discrets sur le sujet, certains feuilletonistes français mettent l'accent sur la propension des Allemands à salir et à souiller les endroits où ils évoluent, en particulier lorsqu'il s'agit de lieux qu'ils occupent dans le cadre de la conquête.

#### **4. La saleté et la souillure de l'ennemi.**

Dans la plupart des cas, les propos sont plutôt sommaires et se contentent de pointer le manque de soin affiché par les soldats allemands en ce qui concerne la tenue de leur environnement de vie et ceci, qu'ils soient hommes de troupe ou officiers<sup>1272</sup>.

Les propos se durcissent lorsqu'il est fait mention du soldat allemand qui, après avoir festoyé dans une habitation dans laquelle il a imposé sa présence et qu'il a pillée, ne peut s'empêcher de laisser, avant de quitter les lieux, des marques de son passage sous la forme de souillures constituées de selles ou d'urine. Cette figure est suffisamment récurrente dans les fictions sérielles patriotiques françaises de notre échantillon pour constituer un *topos* du discours de haine sur l'ennemi. Déjà répugnantes lorsqu'elles émanent de soi ou de ses semblables, les souillures de ce type le sont bien

---

<sup>1270</sup> Cité par AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *in 14-18, retrouver la Guerre, op. cit.*, p. 147.

<sup>1271</sup> LEFRERE J.-J., BERCHE P., « *Un cas de délire scientifico-patriotique : le docteur Edgar Bérillon* », *in Annales Médico-Psychologiques, Revue Psychiatrique*, Elsevier Masson, 2010, 168 (9), p. 707-711.

<sup>1272</sup> Jules Mary, par exemple, fait dire à une femme contrainte de loger l'ennemi : « Les deux officiers qui habitent là sont vraiment peu soigneux et je ne peux m'habituer à tant de saletés au milieu de meubles élégants que j'aimais et des choses délicates où se passait ma vie... » (*L'amour dans les ruines, in Le Petit Parisien*, le 24/12/1915.)

plus lorsqu'elles sont les produits de l'ennemi. Les images marquantes de meubles, de vaisselle, de vêtements et de tapis souillés par des excréments malodorants et visuellement hideuses qu'un ennemi dénué de toute retenue, de toute décence, semble prendre plaisir à répandre, constituent indéniablement des ressorts utiles pour renforcer le dégoût et l'exécration éprouvées envers celui-ci.

Dans *Le nid du pirate*, Maxime Audouin décrit un banquet fait par des troupes ennemies dans un village qu'elles ont pillé et revient sur la manière dont ces dernières agissent pour le conclure :

« [...] sur la table, bien en vue et en belle ordonnance, s'alignaient une vingtaine de coupes de cristal où chacun de ces messieurs avait déposé... ce que, gazant par respect pour nos lecteurs, nous appellerons sa... carte de visite... C'était cela, sans doute, une des spirituelles plaisanteries qui, au cours de leurs orgies nocturnes, soulevaient des tempêtes de rire<sup>1273</sup>. »

Jules Mary tient des propos semblables, dans *L'arrêt de mort*, lorsqu'il décrit « [...] le salon saccagé, sentant le vin et le tabac, aux meubles éventrés et dont la carpelette était salie de toutes les souillures et de toutes les immondices<sup>1274</sup> » d'une maison dans laquelle des officiers allemands ont organisé une longue orgie<sup>1275</sup>, tout comme Madeleine Havard de la Montagne, qui dans *La vie agonisante des pays occupés...*, décrit les « [...] traces les plus grossières de leur passage » laissées par les troupes allemandes dans un village<sup>1276</sup>, ou Émile Pouget qui évoque une « [...] ferme [qui], quelque temps auparavant, avait été occupée par l'ennemi, qui [...] l'avait évacuée, non sans y laisser des vestiges de son passage » et notamment des « [...] murs éclaboussés d'immondices<sup>1277</sup>. »

Globalement, la peinture de tout ce qui a trait à la dimension physique de l'ennemi allemand est donc clairement dépréciative et n'a d'autre but que de multiplier les représentations et figures négatives à même de constituer des outils efficaces au service du discours de haine. Une différence importante d'intensité dans la stigmatisation apparaît cependant lorsque l'on compare les propos des feuilletonistes français et ceux des *serial writers* britanniques, les premiers se montrant bien plus violents que les seconds qui se contentent de remarques toujours plus mesurées et plus vagues.

---

<sup>1273</sup> AUDOUIN Maxime, *ibid.*, le 28/03/1917.

<sup>1274</sup> MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 04/02/1920.

<sup>1275</sup> Dans *Sur les routes sanglantes*, l'auteur décrit le pillage d'une ferme et insiste sur le fait que les soldats allemands ont « [...] souillé un voile de première communion et une couronne de mariée, pieusement conservée sous son globe de verre... » (in *Le Petit Parisien*, le 15/03/1915)

<sup>1276</sup> HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique sous la botte allemande. Notes d'un témoin. Octobre 1914-Juillet 1916*, in *L'Action française*, le 17/04/1917.

<sup>1277</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 19/07/1915.

## C. La morale.

Le portrait moral de l'ennemi n'est pas plus reluisant que celui qui concerne son physique. Les auteurs de fictions patriotiques semblent faire feu de tout bois pour dépeindre l'« âme de boue<sup>1278</sup> », l'« âme pourrie<sup>1279</sup> » du "Boche", mais quelques *topoi* omniprésents apparaissent comme les éléments les plus représentatifs du type moral allemand qu'ils construisent et diffusent : l'orgueil, dont découle la mégalomanie ; la fourberie, dont la figure de l'espion(ne) est l'incarnation narrative la plus fréquente ; la lâcheté ; un patriotisme extrémiste, fanatique, qui encourage les pires excès et annihile toute conscience morale.

### 1. L'orgueil et la mégalomanie

Les Allemands sont décrits comme un peuple profondément orgueilleux. Cet « orgueil national<sup>1280</sup> » est « sans bornes<sup>1281</sup> », « incommensurable<sup>1282</sup> » et, selon Marie de Besneray, c'est avec Bismarck qu'il a enflé jusqu'à prendre des proportions monstrueuses<sup>1283</sup>, la romancière faisant certainement allusion à la volonté de puissance que le chancelier de fer a exprimée et mis en pratique, même si celle-ci concernait avant tout la Prusse. Si le terme « orgueil » est de loin le plus utilisé pour traduire ce sentiment de supériorité qu'éprouvent les Allemands, tout un lexique est mobilisé pour l'exprimer. On trouve ainsi des termes ou expressions comme « arrogance<sup>1284</sup> », « morgue<sup>1285</sup> », « morgue hautaine<sup>1286</sup> », « prétention bochesque<sup>1287</sup> », « suffisance<sup>1288</sup> », « aspect hautain<sup>1289</sup> » et la liste est longue. Ce sont toujours les officiers prussiens qui sont décrits comme les Allemands les plus imbus d'eux-mêmes et leur orgueil apparaît comme un élément constitutif de leur charge.

---

<sup>1278</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 31/10/1918.

<sup>1279</sup> MARY JULES, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 06/01/1920.

<sup>1280</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 22/09/1917.

<sup>1281</sup> BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 22/04/1915.

<sup>1282</sup> SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 22/02/1916 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 13/04/1917.

<sup>1283</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 12/12/1915.

<sup>1284</sup> HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés...*, in *L'Action française*, les 17 et 25/04/1917, le 04/05/1917 ; DE BESNERAY Marie, *ibid.*, les 11 et 19/12/1915 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 26/07/1915 ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 18/05/1915.

<sup>1285</sup> Voir, par exemple, M. DELLY, *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 26/11/1917 ; *La fin d'une Walkyrie*, in *L'Écho de Paris*, le 30/12/1915 ; SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 20/02/1916 ; BERNÈDE Arthur, *ibid.*, le 20/03/1915 ; LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, le 08/04/1919.

<sup>1286</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 03/11/1915.

<sup>1287</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 12/03/1916.

<sup>1288</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmerie*, in *Le Petit Parisien*, le 03/05/1916.

<sup>1289</sup> FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 15/06/1917.

Deux auteurs soutiennent l'idée que c'est cet orgueil, « péché boche<sup>1290</sup> », qui causera la perte de l'Allemagne car le fait de se considérer comme la « super-race<sup>1291</sup> » conduit les Allemands à un aveuglement par excès de confiance. Victor Goedorp fait ainsi de l'orgueil le « point faible<sup>1292</sup> » de l'Allemand Julius Torgau dans *Madame Crésus. Infirmière* et Jules Mary affirme que dans la guerre en cours « l'Allemagne périra par orgueil, dans un coup de démence<sup>1293</sup> ! »

La mégalomanie allemande est la conséquence la plus immédiate de cet orgueil démesuré. Certains d'être « le premier peuple du monde<sup>1294</sup> », « le peuple assuré [...] de la domination universelle<sup>1295</sup> », d'être « [...] les plus forts, les maîtres en tout<sup>1296</sup> », l'ensemble des Allemands, du citoyen *lambda* à l'Empereur, sont persuadés que l'Allemagne est promise à être la maîtresse du monde car « [...] quoi donc sur terre [*sic*] peut prévaloir contre la volonté sacrée de la Grande Allemagne<sup>1297</sup> ? » Cette conviction amène les soldats, officiers et espions allemands mis en scène dans les fictions patriotiques à croire en l'invincibilité de leur pays et de ses armées<sup>1298</sup>, et à ne pas douter une seule seconde de la victoire de ceux-ci dans le conflit.

Une devise résume et symbolise cette volonté de puissance, de domination, « [...] la devise mégalomane, l'orgueilleux défi au monde entier : *Deutschland über alles*!<sup>1299</sup> » Presque tous les personnages allemands que nous avons croisés prononcent au moins une fois ces mots, tout autant en langue allemande<sup>1300</sup> que dans leur traduction française (“L'Allemagne au-dessus de tout<sup>1301</sup>”), et Arthur Bernède en fait « [...] le cri de ralliement de nos ennemis d'outre-Rhin, [...] cri du plus inconscient des orgueils [...]»<sup>1302</sup>. » L'expression *Deutschland über alles* constitue les premiers mots de l'hymne allemand *Das Lied der Deutschen* composé en 1841 par Fallersleben. Les Allemands des fictions patriotiques le chantent parfois et Émile Pouget, dans *Vieille Alsace*, en donne une traduction des premières lignes :

---

<sup>1290</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 19/05/1915.

<sup>1291</sup> HOLT-WHITE W., *The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, le 05/03/1915 : « *super-race* ».

<sup>1292</sup> GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 05/10/1915.

<sup>1293</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 28/02/1915.

<sup>1294</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 28/11/1915.

<sup>1295</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 07/04/1915.

<sup>1296</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 17/02/1915.

<sup>1297</sup> DE BESNERAY Marie, *ibid.*, le 04/12/1915.

<sup>1298</sup> Voir par exemple, AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 04/05/1917 ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 03/02/1920 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 15/10/1915.

<sup>1299</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 19/01/1915.

<sup>1300</sup> Paul Segonzac utilise la variante « *Germania über alles !* » dans *Présent !* (in *Le Petit Journal*, le 30/11/1914) et dans *Sainte Russie* (in *Le Petit Journal*, les 28/02, 04/03 et 13/03/1916), roman dans lequel il parle également de « la grandeur de Germania » (le 16/03/1916).

<sup>1301</sup> Expression que le sociologue Émile Durkheim reprend pour un ouvrage dont nous parlerons plus loin.

<sup>1302</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 31/01/1916.

« L'Allemagne, l'Allemagne au-dessus de tout.  
Au-dessus de tout dans l'univers,  
Si, toujours, pour la défense et l'attaque,  
Elle demeure unie, fraternellement...<sup>1303</sup> »

Lorsque cet hymne a été écrit, ses paroles cherchaient à encourager tous les royaumes et principautés germaniques qui ne cessaient de lutter les uns contre les autres à s'unir afin de fonder une Allemagne pacifiée, plus forte, et il n'avait donc pas pour objectif d'exprimer et de servir de *medium* à une volonté de domination ; son titre signifiait L'Allemagne avant toute autre chose. C'est à partir des années 1870, et surtout 1890, avec la naissance de la puissante Union pangermaniste et le développement du nationalisme belliqueux issu de la *Weltpolitik* du *Kaiser* Guillaume II, que le *Deutschland über alles* perd l'aspect unificateur et pacifiste de ses débuts et qu'il est instrumentalisé pour résumer, par son titre, les rêves de puissance d'une nation nouvellement constituée, impatiente de s'imposer à ses voisines britannique et française, et de prouver sa supériorité, l'objectif étant de faire advenir "la plus grande Allemagne", à la tête d'un empire universel. À partir de ce moment, *Deutschland über alles* signifie "L'Allemagne au-dessus de tout", et c'est dans ce sens que les auteurs de fictions patriotiques de notre corpus l'utilisent exclusivement, ridiculisant parfois les personnages d'Allemands qu'ils créent en leur faisant répéter ces mots en permanence<sup>1304</sup>.

## 2. La fourberie et la figure de l'espion(ne).

La fourberie, tout comme l'orgueil, est présentée comme un trait moral typique des Allemands, un « état naturel<sup>1305</sup>. » « Race fourbe et déloyale<sup>1306</sup> », « race sournoise<sup>1307</sup> », « nation de mensonge<sup>1308</sup> », « nation traîtresse<sup>1309</sup> », ils sont représentés comme manipulateurs, menteurs et capables des pires traîtrises ; il est donc impossible de leur faire confiance.

Sournois, l'Allemand n'hésite jamais à employer les moyens les plus inavouables pour parvenir à ses fins. Se déplacer dans de fausses voitures de la Croix-Rouge<sup>1310</sup>, voler des enfants et se travestir en femme pour « [...] apitoyer nos poilus chargés de garder nos lignes à l'arrière et nos

---

<sup>1303</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 19/05/1915.

<sup>1304</sup> Le comble du ridicule est atteint par Julius Torgau, le personnage créé par Victor Goedorp dans *Madame Crésus. Infirmière*, qui fume un cigare bague sur lequel la devise est inscrite (le 06/10/1915).

<sup>1305</sup> M. DELLY, *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 21/11/1917.

<sup>1306</sup> M. DELLY, *La fin d'une Walkyrie*, in *L'Écho de Paris*, le 01/01/1916.

<sup>1307</sup> ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, le 02/08/1915.

<sup>1308</sup> SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 04/03/1916.

<sup>1309</sup> MARY JULES, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 24/04/1915.

<sup>1310</sup> Voir, par exemple, dans SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal* ou GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*.

postes avancés [...] <sup>1311</sup> » et passer des informations, ou empoisonner soldats et civils en trompant leur confiance à l'aide de déguisements ne lui pose, par exemple, aucun problème de conscience. Gaston Leroux parle ainsi « d'une dame blonde avec une jaquette bleue <sup>1312</sup> » qui offre des bonbons empoisonnés aux soldats français dans les trains, Paul Segonzac fait intervenir dans un de ses récits un Allemand déguisé en aumônier qui empoisonne une famille de héros français avec une « eau de vie de la victoire <sup>1313</sup> », tandis qu'Aristide Bruant met en scène un Allemand déguisé en paysan qui empoisonne toute une compagnie française avec de l'eau de vie <sup>1314</sup>, ainsi qu'une espionne qui tente de faire absorber de l'arsenic saupoudré sur du pain aux deux héroïnes de son roman <sup>1315</sup>.

Le mensonge qui, outre-Rhin, est « érigé en système <sup>1316</sup> », apparaît fréquemment, dans les fictions patriotiques françaises, comme arme de torture psychologique. Leurs auteurs mettent alors en scène des troupes ou les autorités allemandes qui effraient les populations des zones qu'elles traversent ou occupent en falsifiant la réalité du déroulement du conflit en cours, mettant les armées françaises ou alliées en déroute, narrant l'avancée et les victoires faciles des armées allemandes <sup>1317</sup>, et font parfois agir de la même façon le personnel des hôpitaux et des camps d'internement allemands qui répand de fausses nouvelles afin de saper le moral des blessés <sup>1318</sup> et des prisonniers.

La fourberie allemande sévit bien évidemment sur le champ de bataille. L'illustration la plus fréquente qu'en donnent les fictions patriotiques françaises est celui de la fausse reddition destinée à faire baisser leur garde aux soldats adverses et à les surprendre ensuite <sup>1319</sup>. Un poilu fait ainsi dire à l'un des personnages du *Roi des cuistots* : « Combien de fois ont-ils feint de se rendre et lorsque les

---

<sup>1311</sup> LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 24/12/1916.

<sup>1312</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 02/02/1916.

<sup>1313</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 01/02/1915.

<sup>1314</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 22/05/1915.

<sup>1315</sup> *ibid.*, plus avant dans le roman-feuilleton.

<sup>1316</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 05/08/1915.

<sup>1317</sup> L'exemple le plus évident est donné par Maxime Audouin dans *Le nid du pirate* lorsqu'il évoque les "informations" publiées dans « la célèbre Gazette » (in *Le Petit Journal*, le 11/05/1917), faisant allusion à *La Gazette des Ardennes*, ce journal créé par les autorités allemandes et établi à Charleville afin de diffuser dans les territoires occupés de France et de Belgique un discours favorable à l'occupant. Il fut imprimé d'août 1915 à octobre 1918. Madeleine Havard de La Montagne mentionne pour sa part l'affichage des communiqués ennemis (allemands, autrichiens et turcs) en territoire occupé et la falsification des communiqués français (*La vie agonisante des territoires occupés...*, in *L'Action française*, le 08/05/1917.)

<sup>1318</sup> M. DELLY, *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 25/11/1916 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 28/04/1917 ; PASCAL Lise, *ibid.*, le 05/08/1915.

<sup>1319</sup> Outre les exemples donnés dans le corps du texte, on peut également mentionner DE PLANHOL René, *Étapes et batailles. Récits d'un hussard*, in *Le Figaro*, le 14/06/1915 ; ROUJON Jacques, *Carnet de route. Août 1914-Janvier 1915*, le 30/03/1916, qui, par la bouche d'un des soldats français qu'il met en scène, parle de la feinte du soldat allemand qui se dit blessé et abandonné par ses camarades pour attirer des soldats du camp adverse et leur tendre une embuscade ou, un peu plus loin, le 03/04/1916, de la feinte des soldats qui font semblant de se rendre, disent « Kamarad » et finissent par lancer une grenade ; JOUBERT Laurent, *Lise Renaud. Dame de la Croix-Rouge*, in *L'Humanité*, le 20/09/1916 qui fait parler un soldat français qui raconte une ruse allemande consistant à sonner la charge, à ne pas s'élancer, et à faucher les soldats du camp adverse qui attaquent.

nôtres s’approchaient sans méfiance les ont-ils fusillés à bout portant<sup>1320</sup> ? », tandis qu’Émile Ferret, un des héros de *Monsieur Jacasse*, explique à ses amis comment « [...] un Boche, qui s’était rendu à [lui...] a cherché à [l’] assassiner, tandis [qu’il s’]en revenai[t] sans méfiance avec lui !...<sup>1321</sup> », et que le capitaine Georges Madon raconte que, « [...] poussé par un geste d’humanité instinctive [...] » il s’est approché d’un avion ennemi qu’il venait de toucher pour, plutôt que de continuer à l’attaquer, ordonner à son pilote d’atterrir dans les lignes françaises, et qu’il a alors essuyé des coups de feu tirés par l’observateur qui ont failli le tuer<sup>1322</sup>. Cette attitude dénuée de tout honneur d’un ennemi qui tue par trahison en profitant de la bonté et de l’esprit chevaleresque de son adversaire est une des plus à même d’attiser la haine que les lecteurs éprouvent à son égard.

Dans l’ensemble de ce discours qui dénonce la fourberie, la perfidie et l’hypocrisie allemandes, la figure de l’espion(ne) occupe une place capitale. La lecture des fictions patriotiques de notre échantillon fait de l’espionnage une spécialité de l’Allemagne, les récits français faisant également de cette activité une sorte de passion nationale à laquelle chaque citoyen s’adonne naturellement parce qu’elle est considérée comme un devoir patriotique<sup>1323</sup> ; Arnould Galopin écrit par exemple que les Allemands « [...] naissent tous espions<sup>1324</sup> », Gaston Leroux fait d’eux un « peuple d’espions<sup>1325</sup> », M. Delly, Jules Mary, Georges Spitzmüller et Maxime Audouin écrivent qu’ils « [...] ont l’espionnage dans le sang<sup>1326</sup> » et Arthur Bernède que cette activité est une « institution nationale<sup>1327</sup>. » Si l’on en croit les fictions que nous avons lues, tous les pays européens mais également les États-Unis<sup>1328</sup> sont couverts de nids d’espions à la solde de l’Empire allemand, tout

<sup>1320</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 27/11/1915.

<sup>1321</sup> LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L’Écho de Paris*, le 15/01/1919.

<sup>1322</sup> MADON Georges, *Comment j’ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, le 23/04/1919.

<sup>1323</sup> SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, in *Le Matin*, le 15/08/1920 ; SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 29/11/1915 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 28/03/1916.

<sup>1324</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 26/06/1917. Pour Paul Segonzac, les Allemands sont tous espions dès leur naissance (*Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 29/11/1915.)

<sup>1325</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 04/05/1916.

<sup>1326</sup> M. DELLY, *La fin d’une Walkyrie*, in *L’Écho de Paris*, le 23/11/1915 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 15/02/1915 ; SPITZMULLER Georges, *ibid.*, le 23/09/1920 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 15/02/1917. Arthur Bernède (*Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 28/03/1916) et Georges Le Faure (*Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>* in *L’Écho de Paris*, le 09/12/1919) parlent pour leur part d’ « espionnage dans la peau. »

<sup>1327</sup> BERNÈDE Arthur, *L’espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 29/11/1914. Charles Mérouvel fait de l’espionnage une « institution d’État » en Allemagne (*Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 08/11/1916), tandis que Gaston Leroux et Arthur Bernède le présentent comme une « vertu nationale » (*Confitou*, in *Le Petit Parisien*, le 27/01/1916 ; *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 28/03/1916.)

<sup>1328</sup> Voir ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 16/06/1915 : « Les Allemands ont envoyé beaucoup de leurs agents en Amérique [...] » (« *The Germans have sent many of their agents to America [...]* ») ou le 10/06/1915 : « De nouveaux agents allemands avaient été envoyés de l’autre côté de l’Atlantique [...] » (« *Fresh German agents had been sent across the Atlantic [...]* ») ; BOREL Pierre, *L’heure héroïque*, *Le Petit Journal*, le 19/04/1919 ; MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 14/10/1916 ; D’ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal* et surtout ALLAIN Marcel, *Le courrier de Washington !...*, in *Le Petit Journal* et BRIENNE Jacques, *Fleur d’Amérique*, in *Le Petit Parisien*.

comme, dans une moindre mesure, certaines zones d'Asie<sup>1329</sup> et d'Afrique<sup>1330</sup>, espions qui parviennent à s'infiltrer partout, depuis longtemps, et ce même dans les sphères qui semblent les plus inaccessibles. Il est donc nécessaire de faire preuve, en permanence, de la plus grande prudence, et la première chose à faire est d'avoir conscience du danger réel que représente cet espionnage allemand et de se méfier de toute personne qui porte un nom à sonorités germaniques ou dont le physique rappelle le morphotype allemand puisqu'il y a un « espion dans tout Allemand<sup>1331</sup>. » Les individus naturalisés, nombreux dans la plupart des pays d'Europe et aux États-Unis, sont toujours présentés comme des individus qu'il faut avoir à l'œil, au même titre que les ressortissants des pays germaniques non naturalisés, car ils sont toujours allemands de cœur et donc des agents potentiels, pour ne pas dire certains, de l'espionnage allemand<sup>1332</sup>. La loi Delbrück promulguée dans l'Empire le 22/07/1913 a réellement augmenté le nombre de naturalisations et elle est parfois présentée comme un moyen efficace trouvé par l'Allemagne pour accroître le nombre de ses espions dans les pays étrangers puisqu'elle permet dans certains cas à un Allemand expatrié et naturalisé de ne pas perdre sa nationalité allemande et de reprendre celle-ci quand bon lui semble<sup>1333</sup>.

Le risque d'une telle méfiance permanente est d'être atteint d'"espionnite", c'est-à-dire de voir des espions partout. L'espionnage allemand est une réalité et il est effectivement bien

---

<sup>1329</sup> M. DELLY, *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*.

<sup>1330</sup> D'ALÉRIA Jean, *ibid.* ; SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, in *Le Matin*.

<sup>1331</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 20/04/1916.

<sup>1332</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 07/05/1915 : « Chaque Allemand qui quitte la Mère-Patrie supplie Dieu d'avoir la chance de la servir modestement, et les Allemands répartis à la surface du globe [...] écoutent, observent et, si besoin est, complotent pour l'Allemagne en permanence. » (« *Every German who leaves the Fatherland prays to his God for the chance to serve her in some small way, and the Germans spread over the face of the earth [...] are all listening for Germany, watching for Germany, plotting, if need be, for Germany, all the while.* »).

<sup>1333</sup> Voir CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, les 22 et 24/05/1918 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 10/03/1916 ; BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 26/04/1919 ; GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 22/10/1915 :

« Ce fut un jeu pour Julius Torgau, si pangermaniste qu'il fût, d'user du subterfuge de la naturalisation, grâce à la loi Delbrück, votée par le Reichstag, qui permettait à tout sujet de l'empire du Kaiser d'acquérir une nationalité étrangère tout en demeurant Allemand, profondément attaché à l'Allemagne, en dépit des apparences légales. [...] le texte qui commentait la fameuse loi Delbrück vaut d'être cité ici pour montrer de quelle hypocrisie faisaient preuve Torgau et ses pareils lorsqu'ils se targuaient d'être devenus Français. Voici ce texte :

“Il est vrai que nous reconnaissons qu'il y a des cas où un citoyen allemand se trouvant à l'étranger pourrait avoir un intérêt à acquérir, à côté de la vieille nationalité, une nouvelle nationalité, et que tout en possédant cette dernière, il pourrait en même temps représenter utilement les intérêts de sa vieille patrie. Pour faire face à cette éventualité, nous avons, dans la nouvelle loi, une disposition déclarant que ceux qui auront demandé et obtenu la nationalité dans un pays étranger, mais en ont préalablement averti les autorités compétentes de leur pays et en ont obtenu l'autorisation, *ne perdent pas la nationalité allemande.*”

Et c'était bien cela qu'avait fait Torgau vis-à-vis de sa “vieille patrie”. Il avait obtenu la naturalisation française après avoir reçu l'autorisation préalable du gouvernement du *Kaiser*, et il était resté Allemand quand même, Allemand jusqu'à la moelle en vertu de cette loi Delbrück, qui est un exemple frappant de la duplicité teutonne ! »

développé<sup>1334</sup>, mais la part importante de récits d'espionnage de guerre ou d'avant-guerre dans notre échantillon de fictions patriotiques ainsi que la fréquence, dans l'ensemble de ces dernières, du personnage de l'espion allemand, semblent exprimer une volonté d'entretenir cette phobie au sein des populations concernées, même s'il faut prendre en compte le fait que la présence d'une intrigue ou sous-intrigue de type espionnage peut relever, dans certains cas, d'une forme de facilité narrative. Certaines des fictions patriotiques publiées par *L'Action française*<sup>1335</sup> sont très claires sur le sujet de l'"espionnite", à l'unisson du sentiment de Léon Daudet, directeur et rédacteur en chef du journal, qui est atteint de la forme aiguë de cette phobie de l'espion depuis, au minimum, le premier incident marocain en 1905, phobie qui apparaît de manière évidente dans la quasi-totalité de ses écrits des dix années avant-guerre<sup>1336</sup>, et dans la fiction *La Vermine du monde. Roman de l'espionnage allemand* que publie son journal en avril-mai 1916. Le message que souhaitent faire passer ces fictions est que l'"espionnite" n'existe pas, que la phobie consécutive à une paranoïa injustifiée qu'elle désigne pour tous les sceptiques n'a aucune réalité, et que celles et ceux que l'on ridiculise parce qu'ils sont soi-disant victimes de cette maladie, sont en réalité les seuls à avoir conscience de la réalité de l'espionnage ennemi, de ses dangers. Le personnage du contre-espion britannique Ronald Redford que met en scène Laurette Aldous dans *The War Woman* diffuse lui aussi un message alarmiste au sujet de l'espionnage ennemi sur le sol britannique, affirmant que les agents allemands sont infiltrés partout et qu'ils sont encore plus nombreux que ce que les histoires que l'on raconte au public peuvent le laisser penser<sup>1337</sup>.

L'espionnage allemand est présenté comme une organisation très efficace<sup>1338</sup>, dotée de ramifications innombrables qui la font ressembler à une « pieuvre<sup>1339</sup> », et il bénéficie de ressources financières illimitées et d'un personnel nombreux et dévoué. Les espions forment une « armée perfide<sup>1340</sup> », arme essentielle de l'Empire allemand qui possède « les premiers espions du monde<sup>1341</sup> » et compte sur leurs services en permanence, à tel point qu'ils peuvent apparaître

<sup>1334</sup> Sur le sujet de l'espionnage durant la Grande Guerre, on peut consulter VALODE Philippe, *Espions et espionnes de la Grande Guerre*, Paris, First, 2014 et MIQUEL Pierre, *Les hommes de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1987, p. 181-210.

<sup>1335</sup> Outre *La vermine du monde* de Léon Daudet, c'est également le cas des *Abrités. Roman de l'espionnage allemand* de Marcel Provence et, dans une moindre mesure, du *Masque déchiré* de Félicien Pascal.

<sup>1336</sup> *L'Avant-Guerre*, paru le 05/03/1913, est son écrit le plus représentatif de cet état d'esprit.

<sup>1337</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 10/05/1915.

<sup>1338</sup> W. Holt-White le présente comme « le système d'espionnage le mieux réglementé du monde » (« [...] *the best regulated espionage system in the world* ») (*The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, le 22/03/1915), tandis que de nombreux auteurs français reviennent sur le génie de l'espionnage allemand.

<sup>1339</sup> SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, in *Le Matin* ; PROVENCE Marcel, *Les Abrités*, in *L'Action française*, le 03/08/1918.

<sup>1340</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 29/10/1915.

<sup>1341</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 29/04/1916. Le contre-espion Redford mis en scène par Laurette Aldous évoque l'ingéniosité extraordinaire des espions allemands (*The War Woman*, in *Daily Express*, le 08/06/1915) et Jules Mary fait dire à l'un de ses personnages que « les espions allemands sont terriblement forts » (*Elles n'oublie pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 24/07/1917.)

comme « [...] la base et la clé de voûte de l'Empire<sup>1342</sup> » pour lequel l'information est à la source de la puissance<sup>1343</sup>.

« L'axiome du grand état-major à Berlin n'[est]-il pas le suivant : "Espionnage utile en temps de paix, indispensable à la mobilisation, nécessaire pendant la guerre, précieux à la signature de la paix, fructueux au rétablissement des relations financières, industrielles et commerciales." Brièvement encore, on disait : "Espionnage, sixième arme," les cinq autres étant l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, le génie et l'aviation.<sup>1344</sup> »

La figure de l'espion(ne) inspire les personnages qui nous sont apparus comme les plus intéressants de tous ceux qui sont utilisés pour mettre en scène l'ennemi allemand, les auteurs des fictions sérielles que nous avons étudiées conférant une personnalité souvent très riche aux agents de la Wilhelmstrasse<sup>1345</sup>.

Lorsqu'il est décrit dans ses activités d'avant le déclenchement du conflit, l'espion germanique, allemand ou austro-hongrois, est présenté comme un acteur de « [...] l'envahissement, pacifique en apparence, prélude de l'atroce guerre préméditée par l'ennemi de la paix du monde<sup>1346</sup> », un « fourrier de l'invasion<sup>1347</sup> », travailleur de l'ombre que l'on croise quotidiennement, avec lequel on travaille, que l'on introduit dans sa famille, bref, un être sournois que l'on ne soupçonne pas. Une fois la guerre déclenchée, l'espion apparaît comme une arme utilisée par l'Allemagne pour diminuer ses adversaires, arme qui se révèle tout aussi efficace que ses canons. Dans les deux cas, l'espion est l'ennemi de l'intérieur, celui qui réussit à s'introduire jusqu'au cœur de la société qu'on lui demande de surveiller, qui est prêt à tout pour la miner et provoquer sa chute. Il convient de remarquer que les espions germaniques des fictions sérielles patriotiques ne sont que très rarement de simples agents de renseignements qui, une fois leur(s) mission(s) remplies, rendent compte de ce qu'ils ont appris. Ils apparaissent comme des préparateurs fondamentaux du terrain des opérations militaires et on les voit ainsi le marquer à l'aide de panneaux indicateurs habilement

---

<sup>1342</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 15/01/1915.

<sup>1343</sup> « [...] *knowledge is power.* » (ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 01/05/1915).

<sup>1344</sup> DAUDET Léon, *La vermine du monde*, in *L'Action française*, le 10/04/1916.

<sup>1345</sup> Les espions sont souvent désignés par l'expression « agent de la Wilhelmstrasse », cette rue de Berlin qui abrite l'essentiel des administrations de l'Empire allemand symbolisant le centre névralgique de l'espionnage allemand.

<sup>1346</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 24/10/1918. L'auteur écrit aussi, au sujet des espions allemands qui agissent en France avant le déclenchement du conflit : « Grâce à cette armée d'envahisseurs pacifiques, on en prépare une autre, celles de canons, des régiments, du pillage et de la conquête [...] » (*Ibid.*, le 06/11/1918).

<sup>1347</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 10/03/1916 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 25/06/1915 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 11/03/1917.

dissimulés<sup>1348</sup>, équiper certains lieux stratégiques de plateformes bétonnées destinées à recevoir des pièces d'artillerie<sup>1349</sup>, guider des dirigeables *Zeppelin* ou des avions pour assurer la précision de leurs bombardements<sup>1350</sup> ou recenser, au fil de leurs années de présence en territoire étranger, les ressources des zones qui seront potentiellement traversées par les armées une fois la guerre déclarée. Parfois, ils sont aussi de véritables agents de destruction et causent des dégâts matériels importants<sup>1351</sup> ou, au moins, tentent de le faire<sup>1352</sup>.

L'espion allemand est par nature un être fourbe, hypocrite et menteur qui symbolise « l'âme fourbe et traîtresse<sup>1353</sup> » du pays qu'il sert, mais aussi la guerre déloyale que prépare et mène ce dernier. Intelligent, incontestablement doué, il est patriote, prêt à tout pour le service de son pays, mais sa vénalité fait qu'il cherche également à agir au mieux de ses intérêts personnels, notamment sur le plan financier. Nous disions précédemment que la figure de l'espion(ne) était de loin la plus intéressante des figures de l'ennemi mobilisées par les auteurs patriotiques à cause, notamment, de la complexité psychologique qu'ils prêtent fréquemment aux personnages d'espions qu'ils font intervenir dans leurs récits. L'exemple le plus évident de cette dernière se trouve dans le personnage de l'agent ennemi qui perd confiance et cherche à échapper au destin qui l'opresse ou à expier ses crimes et, donc, une forme de rédemption. Dans *Présent !*, la terrible espionne Charlotte Poecker finit par se suicider lorsqu'elle se rend compte que son pays a fait d'elle un véritable monstre, que la victoire dans la guerre en cours ne sera jamais allemande et parce qu'elle se reproche tout le mal qu'elle a fait au Français Pierre qu'elle aime d'un amour définitivement impossible<sup>1354</sup>. Dans *Tête de Boche*, le couple d'espions Melchior et Madeleine von Lutzen décide de fuir en Suisse pour mener une vie normale après des années de service mais il est tué et elle est arrêtée<sup>1355</sup>. Parmi d'autres exemples, on peut également citer celui, emblématique, de l'espionne Rosimonde dans *L'infirmière* qui choisit, par amour pour le Français Hector d'Ambly de Lambersac, de dénoncer le réseau

---

<sup>1348</sup> GUICHES Gustave, *Reflets de guerre. Juillet, Août, Septembre 1914*, in *Le Figaro*, le 19/02/1915 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 06/06/1916 ; BERTNAY Paul, *ibid.*, le 24/06/1915.

<sup>1349</sup> Voir par exemple, DELLY M., *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 15/01/1918 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 05/04/1915 ; GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 05/11/1915 ; BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, les 25/11 et 11/12/1914 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*.

<sup>1350</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 21/06/1915 ; AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V. C.*, in *Daily Mirror*, le 28/04/1915 ; MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 15/02/1920 ; etc.

<sup>1351</sup> Ils détruisent par exemple l'usine dans laquelle Frantz Keller fabrique des explosifs, dans *Marjolie* de Michel Morphy, l'usine automobile convertie en usine de fabrications d'obus de Georges Forestier dans *Captive !* d'Aristide Bruant, ou parviennent à rendre inutilisable le destroyer dernier modèle Pluton en faisant exploser la chambre des machines du bâtiment dans *Le navire invisible* d'Arnould Galopin.

<sup>1352</sup> Voir, entre autres exemples, le complot pour détruire une fabrique de munitions introduit par Meta Simmins dans *The White Feather*, la tentative de destruction du canal de Panama par une organisation d'espions allemands qui tente d'empêcher l'entrée des États-Unis dans le conflit dans *Le courrier de Washington !...*, adapté par Marcel Allain, ou le projet de destruction des forts de Verdun qu'Arthur Bernède imagine dans *L'espionne de Guillaume*. Aucun de ces trois projets ne parvient à être concrétisé par l'ennemi.

<sup>1353</sup> M. DELLY, *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 19/12/1917.

<sup>1354</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, du 15/11/1914 au 31/03/1915.

<sup>1355</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, du 25/04/1915 au 16/10/1915.

d'espionnage auquel elle appartient et périt au cours d'une explosion<sup>1356</sup>. Les cas d'ambivalence de ce type éloignent la figure de l'espion(ne) ennemi de tout manichéisme simpliste et permet aux auteurs de l'utiliser de deux manières qui servent leur discours de mobilisation patriotique. D'une part, lorsqu'elle représente l'ennemi intérieur qui va jusqu'au bout, sans réfléchir, pour assurer la réussite des entreprises de son pays, la figure de l'espionne sert à entretenir la peur de la menace souvent invisible mais omniprésente constituée par l'espionnage allemand et à attiser la haine envers un ennemi capable des pires traîtrises. D'autre part, lorsqu'elle est mise en scène sous la forme de personnages qui doutent, affichent leur(s) crainte(s) face à l'avenir, ou montrent leur(s) faiblesse(s), cette figure véhicule l'image d'un ennemi contraint de reconnaître son infériorité qui est susceptible d'aider, dans les moments de doute, au maintien du moral des lecteurs, d'accroître leur confiance en la victoire finale et, dans tous les cas, de flatter leur *ego*.

L'espion ennemi des romans-feuilletons patriotiques français est souvent une espionne car les chefs de l'espionnage germanique utilisent la séduction féminine pour faciliter la réalisation de leurs projets. Les espionnes allemandes sont tout aussi capables que les espions et disposent d'atouts qui leur permettent d'atteindre leurs victimes, le plus souvent des fonctionnaires ou des officiers importants, avec davantage de finesse et de discrétion que leurs collègues masculins. Elles sont belles, manipulatrices, sans scrupules, insoumises, dominatrices, font souvent montre d'une sexualité débridée et assumée, et représentent le contraire de toutes les valeurs bourgeoises que la femme de l'époque, et en premier lieu la femme française ou britannique, est censée incarner : la famille, le foyer, la fidélité et la soumission à l'autorité masculine. Elles sont offertes comme contre-modèles aux lectrices, au même titre que les prostituées, et servent plus largement à noircir encore un peu plus l'image de la société allemande, le fait que des femmes exercent cette activité dégradante et y sont parfois contraintes<sup>1357</sup> prouvant l'état de dégénérescence morale de cette société. C'est Emma Lückner, l'adversaire qu'Arthur Bernède oppose à Chantecoq, « le plus grand détective du monde », qui incarne le mieux le modèle de l'espionne ennemie telle qu'il apparaît dans les fictions patriotiques de notre échantillon, et l'auteur prend un tel soin à décrire son personnage qu'il en devient souvent plus intéressant que son héros.

---

<sup>1356</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, du 10/03/1916 au 01/07/1916.

<sup>1357</sup> Dans *L'horrible drame*, les espionnes Charlotte et Hélène détestent l'activité qu'elles exercent car elles y ont été contraintes et sont manipulées comme des outils. C'est également le cas d'Eva qui a été recrutée, sous la menace, alors qu'elle était voleuse et vivait plus ou moins dans la rue, mais qui souhaite arrêter cette activité et refuse de mourir fusillée pour l'Allemagne. (*Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 24/02/1916)

### 3. La lâcheté.

Les romans-feuilletons patriotiques français représentent irrémédiablement l'Allemand comme « un lâche ennemi<sup>1358</sup>. » Le signe le plus évident de cette lâcheté se repère au fait qu'il n'y a qu'en face de personnes plus faibles que lui que l'Allemand, espion ou soldat, se sent fort, ce qu'Un poilu, *alias* Julien Priollet, résume en écrivant que « les Allemands ne sont forts que devant les enfants et les femmes [...qu'ils] tremblent devant les hommes [et] ne sont braves que devant les femmes<sup>1359</sup>. »

En conséquence, c'est un ennemi qui, lorsqu'il est dominé, ne fait preuve d'aucun courage, d'aucune fierté<sup>1360</sup>, et cherche avant tout à préserver sa vie<sup>1361</sup>. Sur le champ de bataille, les auteurs décrivent souvent des soldats allemands qui se rendent pour éviter d'avoir à faire face à l'ennemi ou dès que leur position devient difficile, prononçant alors « [...] la formule sacramentelle de tout Boche qui se rend : - Pas capout, kamerad, pas capout<sup>1362</sup> » ; ils sont alors représentés avec les bras en l'air ou en train de demander grâce. Dans *Le sang de la France*, Paul Bertnay met en scène des soldats allemands qui vont « [...] délibérément à la rencontre des poilus en levant les mains en criant "Kamerate ! [sic] Pas kapout !..."<sup>1363</sup> », tandis que dans *Le roi des cuistots*, Un poilu imagine un soldat ennemi qui, apeuré par la force du héros Paul Rambert, « [...] se met à genoux [...] » en criant « Kamerad ! Kamerad ! nicht kapout ! nien... nien... [sic] » et deux autres qui, se sentant vaincus, aident un officier français à se relever, « [...] le brossent avec la main, l'époussettent [... tandis que] des mots respectueux, des mots de lâcheté, abjecte, s'échappent de leurs lèvres [...]<sup>1364</sup> »

Lorsqu'ils combattent, ils ne sont donc entreprenants que lorsqu'ils sont en supériorité numérique sinon ils fuient l'opposition. Le récit du pilote Georges Madon insiste à plusieurs reprises sur ce point :

« Les Boches étaient devenus prudents et dès qu'ils nous apercevaient ils fuyaient en hâte. [...] Certes, ils ont eu des braves parmi leurs combattants de l'air, mais

---

<sup>1358</sup> VINCY René, *Les Héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 29/08/1916. Lise Pascal écrit pour sa part que les Allemands sont toujours « [...] fidèles à leur tradition de lâcheté [...] » (*Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 01/08/1915).

<sup>1359</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, les 22 et 23/12/1915. Maxime Audouin écrit quant à lui que les Allemands sont « [...] aussi lâches quand ils ont trouvé leur maître qu'arrogants tant qu'ils se croient les plus forts. » (*Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 27/05/1917)

<sup>1360</sup> Léon Daudet écrit ainsi, dans *La vermine du monde*, que « l'Allemand qui se sent dompté devient plat » (le 05/05/1916) tandis que pour Paul Segonzac, dans *Sainte Russie*, « [...] tout bon Allemand qui n'est pas le plus fort [...] » est « [...] docile et plat [...] » (le 17/02/1916) .

<sup>1361</sup> Paul Segonzac les décrit comme « [...] lâches devant la mort [...] » (*Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 04/02/1915) et René de Planhol écrit que parfois « des Boches [...] se laissaient capturer [...] ces sages estima[nt] plus confortable un bain français écarté du péril » (*Étapes et batailles. Récit d'un hussard*, in *Le Figaro*, le 13/06/1915).

<sup>1362</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 06/04/1916.

<sup>1363</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 30/07/1915.

<sup>1364</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 22/09/1915.

depuis Boelke [sic] et Immelmann, ils avaient adopté la tactique du groupe qui leur permettait d'entamer les hostilités avec tous les atouts en main. Nous, chevaleresques plus que conscients, nous allions seuls à l'assaut des nues [...] <sup>1365</sup> »

« A deux contre un les Boches se sentent braves <sup>1366</sup> ! »

« Les Boches ne sont bons à parader que sur le papier, mais quand on les met au pied du mur, ils déclinent l'honneur de prouver leur vaillance <sup>1367</sup>. »

Dans *Le navire invisible*, Arnould Galopin fait dire à ses héros français, après qu'ils ont repoussé un groupe d'assaillants ennemis, que les Allemands « [...] n'ont point de cœur au ventre » et que ce sont des « bonhommes en saindoux <sup>1368</sup> », propos proches de ceux de Louis Létang qui écrit que les Allemands ne sont « rien que de la tripaille et ni cœur ni nerf <sup>1369</sup> ! » et qui résume le discours de la quasi-totalité des fictions patriotiques françaises que nous avons lues.

Les auteurs français qui mettent en doute cette lâcheté de l'ennemi sont très rares. Jacques Roujon, dans son *Carnet de route. Août 1914-Janvier 1915* est celui qui va le plus loin lorsqu'il imagine cet échange, censé se dérouler le 21/08/1914, dans lequel un sous-lieutenant répond à la question de soldats qui arrivent du dépôt ; les mots, on le voit, restent cependant très mesurés et se contentent de suggérer que la lâcheté des soldats allemands n'a rien d'évident :

« - On nous a raconté [...] que les Allemands détalent dès qu'ils aperçoivent les Français ?

Ah ! vraiment, c'est ce qu'on raconte au dépôt ? Eh ! bien, puisque vous allez partir, vous en jugerez par vous-mêmes <sup>1370</sup>. »

Les fictions patriotiques britanniques considérées par notre analyse n'abordent que très exceptionnellement la thématique de la lâcheté de l'ennemi allemand. Ainsi n'avons-nous trouvé que deux allusions relatives à cette lâcheté qui amène les Allemands à profiter de leur avantage en face

---

<sup>1365</sup> MADON Georges, *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, le 19/04/1919.

<sup>1366</sup> *Ibid.*, le 20/04/1919. Oswald Boelcke (1891-1916) est un as allemand connu pour ses victoires, mais aussi pour avoir rédigé le *Dictat Boelcke*, un ensemble de règles novatrices dans le domaine du combat aérien. Max Immelmann, autre as allemand, est connu pour être le premier pilote à avoir été décoré de la médaille "Pour le Mérite".

<sup>1367</sup> *Ibid.*, le 23/04/1919.

<sup>1368</sup> GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, le 10/12/1918. L'auteur écrit également que « L'Allemand n'insiste jamais une fois qu'il trouve en face de lui un adversaire décidé [...] » (le 02/01/1919).

<sup>1369</sup> LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 24/04/1920.

<sup>1370</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route. Août 1914-Janvier 1915*, in *Le Figaro*, le 23/2/1916.

de personnes en position de faiblesse, à savoir des soldats vaevictiens<sup>1371</sup> qui abattent un civil britannique courageux dans *Wake Up!* de Laurence Cowen et sont qualifiés par l'auteur de « [...] lâches brutaux<sup>1372</sup> », et une concernant la lâcheté au combat dans le *Richard Chatterton, V.C.* de Ruby M. Ayres. Dans cette fiction, il s'agit d'une scène relatant une conversation entre une dame de la haute société, lady Merriam, et le héros, Richard Chatterton, devenu héros de guerre décoré après un séjour mouvementé sur le front, en France :

« Lady Merriam le pressa de questions au sujet de la guerre. Était-il vrai que les soldats allemands étaient des lâches ? Elle avait entendu dire de source sûre qu'ils l'étaient.

Richard répondit gravement qu'il pensait qu'elle avait été mal informée [...]»<sup>1373</sup> »

Les propos de l'auteure sont intéressants car ils induisent une remise en question de ce qu'elle présente comme une vérité admise du discours sur l'ennemi qui circule en Grande-Bretagne, remise en question qui s'opère au travers de la confrontation entre des "on dit" et l'expérience vécue d'un combattant et aboutit au discrédit des premiers.

#### 4. Le patriotisme allemand, un fanatisme.

Les auteurs de romans-feuilletons et *serials* patriotiques représentent l'Allemand comme un patriote fervent, un serviteur dévoué de son pays, mais insistent fréquemment sur l'idée que le patriotisme allemand est un patriotisme extrême et certains d'entre eux le désignent clairement comme un « fanatisme<sup>1374</sup>. » Pour illustrer leurs propos, ils mettent en scène des espions, des soldats, mais aussi, quelquefois, des civils, qui semblent prêts à tout, capables de tout pour servir leur patrie, et ne se soucient guère des moyens à utiliser ou des conséquences de leurs actes car ils considèrent que « [...] tout, "tout" est permis quand il s'agit [...] d'aider, si peu que ce soit, à la future domination allemande sur le monde<sup>1375</sup> », que tout ce qui assure la prospérité et la sécurité de l'Allemagne se justifie d'un point de vue moral<sup>1376</sup>.

---

<sup>1371</sup> Nous rappelons que dans *l'invasion fiction* de Laurence Cowen, le pays qui envahit la Grande-Bretagne est nommé Vaevictia, pays imaginaire que l'auteur utilise pour désigner l'Empire allemand.

<sup>1372</sup> COWEN Laurence, *Wake Up!*, in *Daily Express*, le 13/02/1915 : « [...] *bestly cowards* »

<sup>1373</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Express*, le 02/05/1915 :

« Lady Merriam plied him with questions about the war. Was it true that all Germans soldiers were cowards ? She had heard it said on very good authority that they were.

Richard said gravely he thought she had been misinformed [...] »

<sup>1374</sup> Georges Maldague, parle de « fanatisme » (*Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 09/05/1917) et M. Delly de « dévouement fanatique » (*Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 27/12/1917), du « fanatisme de pangermaniste » de l'un de ses personnages allemands (*Ibid.*, le 21/01/1918.)

<sup>1375</sup> DELLY M., *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 08/10/1916.

<sup>1376</sup> Laurence Cowen fait ainsi dire à l'espion Hostis qui justifie la manière dont son pays, Vaevictia, a traîtreusement attaqué et envahi la Grande-Bretagne : « Chaque nation doit être une loi en elle-même. Sa

M. Delly définit le patriotisme de la « race » allemande comme « [...] un patriotisme particulier [...] qui est un monstrueux orgueil déformateur de toute conscience [...] »<sup>1377</sup> » qui justifie en quelque sorte qu'aucune morale ne puisse être considérée comme plus importante que le service du pays et que toutes les actions et toutes les volontés doivent viser à assurer l'avenir le plus radieux possible à la patrie, au détriment, si nécessaire, de toute le reste. Ce patriotisme est clairement présenté comme le résultat du dogme de "l'Allemagne au-dessus de tout" et apparaît, dans les fictions sérielles patriotiques, comme un sentiment des plus négatifs. Il n'est pas décrit comme un amour naturel pour la patrie, comme une sorte de foi capable de guider les hommes, de les inspirer, de les faire se dépasser et accomplir de grandes choses, mais plutôt comme un poison corrompeur inculqué à la population allemande<sup>1378</sup> par un État corrompu par la théorie pangermaniste, l'impérialisme, dont la soif de pouvoir n'a d'égal que l'absence de toute morale et qui dépossède les citoyens de leur personne, de leur humanité, les réduisant à n'être que de simples machines sans âme au service de projets mégalomanes. M. Delly évoque ainsi les « [...] les sophismes qui [...] serv[ent] à déformer l'esprit de tout un peuple en le préparant à piétiner les lois de l'honneur, de la morale, de la simple honnêteté !... »<sup>1379</sup> », Jules Mary fait dire à un soldat allemand mourant qui se repent des horreurs qu'il a commises « on a forgé l'âme que j'ai... de haine et d'orgueil... Et l'on m'a appris qu'en dehors de l'Allemagne il n'existait rien, pas même l'Humanité<sup>1380</sup> ! », tandis que Marie de Besneray, évoque, par la bouche d'un officier allemand moralement et physiquement détruit par la guerre, « [...] l'envoûtement profond, démesuré qui nous [les Allemands] faisait souhaiter la guerre avec une frémissante passion<sup>1381</sup> », et fait dire à un autre que le patriotisme allemand n'est en réalité qu'une « [...] basse servilité<sup>1382</sup>. »

Gaston Leroux utilise le thème du patriotisme de l'ennemi d'une manière pour le moins originale. L'extrémisme qu'il met en avant ne vise pas fondamentalement à condamner les fondements du sentiment national allemand mais à le ridiculiser en évoquant certains de ses effets pour le moins grotesques. Pour cela, il met en scène un groupe de bourgmestres allemands réunis, pour un repas, autour d'un splendide espadon, et « comme il arrive toujours en Allemagne à propos de tout et à propos de rien, dès qu'on se trouve autour d'une table où il y a à manger et à boire, ce

---

sécurité et sa prospérité sont les buts qui doivent être assurés. Tout ce qui contribue à les assurer se justifie moralement ; tout ce qui n'y contribue pas ne se justifie pas moralement. » (« *Each nation must be a law unto itself. Its safety and its prosperity are the ends to be secured. Everything that tends to secure them is moral ; whatever does not is immoral.* ») (*Wake Up !*, in *Daily Express*, le 09/02/1915).

<sup>1377</sup> DELLY M., *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 30/11/1917.

<sup>1378</sup> W. Holt-White écrit que « L'Allemagne [...] a fixé la doctrine de l'empire mondial dans l'esprit de son peuple [...] » (« *Germany [...] has fixed the gospel of world empire in the minds of her people [...]* »), (*The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, le 09/04/1915).

<sup>1379</sup> M. DELLY, *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 22/10/1916.

<sup>1380</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 25/05/1915.

<sup>1381</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 15/01/1916.

<sup>1382</sup> *Ibid.*, le 30/12/1915.

fut là, l'occasion d'une patriotique manifestation<sup>1383</sup> » ; un Allemand particulièrement démonstratif rappelle alors que les Français nomment ce poisson *l'Empereur*.

« [...] certains s'abstinrent carrément de toucher à ce glorieux morceau et refusèrent de manger un animal que l'illustre professeur von Hahn [l'Allemand qui improvise le discours] avait appelé : l'Empereur.

Des camarades souriant de ces scrupules s'interposèrent pour que les autres ne laissassent point leurs assiettes vides devant un aussi beau morceau. Mais les premiers répliquèrent très haut qu'ils préféraient passer pour des niais que pour des sujets irrespectueux de Sa Majesté !

[...] il suffit de cette phrase pour que tout le monde se privât d'espardon<sup>1384</sup> ! »

Von Hahn continue ensuite son discours et Leroux enfonce le clou de la moquerie en parlant de « [...] certains yeux [qui] se détournèrent pour cacher leur humidité patriotique<sup>1385</sup> », seconde attaque sur ce mode de la raillerie sarcastique qu'affectionne l'auteur.

Les *patriotic serials* de notre échantillon ne n'étendent guère sur le sujet<sup>1386</sup> du patriotisme ennemi ou ne l'abordent pas. Une fiction se distingue au sein de notre échantillon global de récits patriotiques par la manière dont son auteure aborde la question du patriotisme de l'ennemi : *The War Woman* de Laurette Aldous. Dans cette fiction conçue sous la forme du journal de son héroïne, la jeune Gwendoline Stevens raconte, avant d'en venir à ses aventures de guerre, comment elle a rencontré, peu de temps avant le déclenchement du conflit, l'Allemand Otto Linden, présent en Grande-Bretagne pour ses études et qui, elle l'apprendra, est en réalité un espion. À son contact, elle prend conscience du dévouement dont un Allemand est capable pour servir son pays, car il est prêt à lui sacrifier ce qu'il a de plus cher<sup>1387</sup>, et ne peut s'empêcher d'admirer, d'une certaine manière, une telle attitude. Elle dit ainsi :

---

<sup>1383</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 25/09/1917.

<sup>1384</sup> *Ibid.*

<sup>1385</sup> *Ibid.*

<sup>1386</sup> Laurence Cowen écrit ainsi, lorsqu'il décrit la philosophie de Vaevictia, nom qu'il invente et utilise pour représenter l'Allemagne sans la citer, qu'elle « [...] enseign[e] que l'État [est] au-dessus de toute morale » ( « [...] the Vaevictian philosophy which taught that the State was above all morality » (*Wake Up !*, in *Daily Express*, le 11/01/1915) et que dans ce pays, seul compte ce qui sert les intérêts de celui-ci, ce qui justifie toute action en ce sens. (*Ibid.*, le 09/01/1915)

<sup>1387</sup> Otto Linden explique en ces termes le patriotisme allemand : « En Angleterre, en France, et en Amérique, chaque homme est un individu préoccupé par ses propres affaires, influencé par ses propres ambitions. En Allemagne, on apprend à l'individu à fondre ses propres préoccupations dans la préoccupation commune de l'État. Notre devise est "L'Allemagne au-dessus de tout". Cela ne signifie pas seulement l'Allemagne au-dessus de tous les autres pays mais également l'Allemagne au-dessus de l'Allemand. » (« *In England, in France, and in America each man is an individual concerned with his own private affairs, influenced by his own private ambitions. In Germany the individual is taught to sink his own concerns in the common concern of the State. Our motto is "Deutschland über Alles". That means Germany not only above all the other countries in the world but Germany above the German.* » (ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 29/04/1915).

« Il a tout sacrifié pour la grandeur de son pays – ambition personnelle, vérité, honneur, même la femme qu’il aimait. C’est une doctrine diabolique que celle qui contraint un homme à de tels sacrifices, mais au bout du compte je ne pouvais dissimuler une certaine admiration pour le courage et la dévotion qui rendaient de tels sacrifices possibles. Nous avons appris, durant les derniers mois, à éprouver une profonde horreur pour l’ambition et les impitoyables méthodes allemandes, mais nous pouvons certainement être autorisés à admirer et même à envier l’abnégation sans limite des fils d’Allemagne<sup>1388</sup>. »

Plus avant dans le récit, alors qu’elle est conductrice d’une ambulance automobile en Belgique avec une infirmière qui la seconde, Grace, les deux femmes sont faites prisonnières par les Allemands et Otto, alors officier, vient leur rendre visite. Alors que Gwendoline lui dit que s’il est certain de la victoire allemande c’est parce qu’il compte avant tout sur les canons Krupp, sur la perfection de la machine militaire allemande et sur la préparation à la guerre de son pays, il répond :

« Je compte sur toutes ces choses, mais je compte mille fois plus sur la dévotion et l’abnégation du peuple allemand. Chez nous, à l’heure du danger, c’est notre pays avant tout, toujours. Les différences entre les partis politiques sont oubliées, les envies personnelles mises de côté. Pour chaque homme dans les rangs combattants, pour chaque homme âgé laissé dans les villes de l’arrière, pour chaque femme et chaque enfant, il n’y a plus que l’Allemagne, l’Allemagne, l’Allemagne. Les sacrifices sont un plaisir. Nous donnons nos vies avec joie. Aucun autre peuple au monde n’est capable d’une dévotion si intense<sup>1389</sup>. »

L’auteure fait alors dire à Grace « Il est vraiment tout à fait splendide [...] », et écrire à Gwendoline que « [...] tout ennemi qu’il était, il était impossible pour deux femmes de ne pas ressentir une sorte d’admiration discrète pour un homme obsédé par une belle idée<sup>1390</sup>. » Mais Gwendoline insiste sur le fait que si le sentiment en lui-même peut être admiré, tout comme le dévouement qu’il inspire, leurs conséquences ne le peuvent pas : « [...] Je ressentais plus que jamais que si l’amour de la patrie est toujours une chose magnifique, il ne pouvait être juste pour un homme de vendre son âme, même à sa patrie<sup>1391</sup>. »

---

<sup>1388</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 01/05/1915 : « *For the greatness of his country he sacrificed everything – personal ambition, truth, honour, even the woman he loved. It is a devil’s doctrine that compels a man to such sacrifices, but I at last cannot withhold a certain admiration for the courage and the devotion that makes such sacrifices possible. We have learned in these last months to feel a deep horror of German ambition and German ruthless methods, but surely we may still be allowed to admire and even to envy the limitless self-sacrifice of Germany’s sons.* »

<sup>1389</sup> *Ibid.*, le 18/05/1915 : « *I am counting on all those things, but I am counting a thousand times more on the devotion and self-sacrifice of the German people. With us, in the hour of danger, it is our country first and all the time. Party differences are forgotten, individual desires are thrown on one side. For every man in the fighting ranks, for every old man left behind in the cities, for every woman and every child, it is just Germany, Germany, Germany. Sacrifices are a delight. We lay down our lives with joy. No other people in the world is capable of such concentrated devotion.* »

<sup>1390</sup> *Ibid.* : « *He really is quite splendid [...] enemy though he was, it was impossible for two women not to feel some sneaking admiration for a man so obsessed with a fine idea.* »

<sup>1391</sup> *Ibid.* : « [...] *I felt more than ever that while love of country is always a splendid thing, it cannot ever possibly be right for any man to sell his own soul even to his country.* »

L'auteure ne choisit donc pas, contrairement à ses homologues français, de représenter uniquement le patriotisme de l'ennemi comme une abomination incompréhensible, mais l'examine avec une certaine distance. Elle ne le cautionne pas, critique ses fondations idéologiques et ses conséquences, mais le présente aussi, au travers des réflexions de l'héroïne de son récit, comme un sentiment remarquable par l'engagement qu'il suppose. Nous pensons que ces propos constituent vraisemblablement un artifice discursif utilisé par Laurette Aldous pour provoquer une réaction chez son lectorat qui n'a rien à voir avec ce que recherchent les feuilletonistes français en condamnant le patriotisme allemand. À l'époque où *The War Woman* est publié, au printemps et au début de l'été 1915, le manque de soldats est le principal problème de l'armée britannique et la campagne de recrutement fait tout son possible pour encourager les engagements volontaires dans l'armée. Comme nous l'avons expliqué<sup>1392</sup>, les fictions patriotiques britanniques sont avant tout des fictions de recrutement dont l'objectif est de stimuler au mieux ces engagements et il est donc plus que probable que la romancière utilise un discours sur le patriotisme ennemi qui peut sembler ambigu, par moments, pour provoquer une sorte de réaction d'orgueil au sein de la population de son pays<sup>1393</sup> : insister sur la force du patriotisme allemand permet en effet de sous-entendre que la population britannique n'est peut-être pas aussi dévouée à sa patrie que la population ennemie l'est à la sienne, et que cet état de fait peut se révéler décisif dans le conflit en cours<sup>1394</sup>.

Orgueil et mégalomanie, fourberie et espionnage élevé au rang d'institution d'État, lâcheté, patriotisme fanatique, le portrait moral de l'Allemand et donc de son pays est aussi détestable que l'est son portrait physique. À noter, une fois encore, les propos plus mesurés des auteurs britanniques, notamment en ce qui concerne la prétendue lâcheté de l'ennemi ou son patriotisme extrémiste.

---

<sup>1392</sup> Voir chapitre 2, II., A. et III., C., 2.

<sup>1393</sup> Une phrase peut illustrer, à notre avis, cette interprétation : « [...] l'Allemand est sans aucun doute un patriote dévoué. Son amour pour son pays est réel et semble affecter sa vie tellement plus que cet amour ne nous affecte en Angleterre [...] » (« [...] *the German certainly is a devoted patriot. His love for his country is real, and it seems to affect his life so much more than love for country affects us in England [...]* » (*The War Woman*, in *Daily Express*, le 03/06/1915).

<sup>1394</sup> Rappelons ici que dans les faits, le patriotisme britannique ne peut guère être remis en question. Les seuls chiffres des engagements volontaires sont éloquentes avec environ 30000 nouvelles recrues chaque semaine entre août 1914 et septembre 1915, soit environ deux millions d'hommes.

## **D. La culture.**

L'infériorisation culturelle est un ressort majeur du discours sur l'ennemi. Elle est toutefois bien plus présente et complexe dans les fictions sérielles patriotiques françaises que nous avons étudiées que dans leurs équivalents britanniques. La culture allemande est majoritairement décrite au travers de cinq thématiques qui, comme dans les cas du physique et du moral, servent à bâtir un modèle complet : l'alimentation, la langue, le manque de goût et de savoir-vivre, le bellicisme d'une société marquée par le militarisme et le pangermanisme et enfin le sens de l'organisation et de la méthode.

### **1. L'alimentation.**

Un consensus très net apparaît dans les romans-feuilletons patriotiques de notre échantillon d'étude qui fait des Allemands des êtres qui, dès qu'ils sont mis en présence de nourriture, ne peuvent s'empêcher d'en engloutir des quantités très importantes, de se gaver<sup>1395</sup>. Leur « goinfrerie<sup>1396</sup> », leur « voracité<sup>1397</sup> » ne semblent connaître aucune limite et leur « [...] appétit de gloutons insatiables<sup>1398</sup> » fait qu'ils « [...] ont toujours faim<sup>1399</sup>. » Dès lors, ce qui compte, ce n'est pas la qualité de la nourriture avalée mais avant tout la quantité disponible, et de nombreux feuilletonistes s'amuse visiblement à décrire des repas pantagruéliques dans lesquels la nourriture est avant tout définie par sa richesse, son manque de finesse, sa teneur en graisse, comme l'illustrent les deux exemples suivants :

« Il est sept heures du soir... Wolfer est un peu en retard pour la bonne soupe aux fèves et au saindoux, que suivra aussitôt une choucroute bien grasseuse, flanquée d'un triple cordon de cervelas : de quoi réjouir un cœur poméranien épris de delikatessen... avec du fromage aux couennes de lard et aux prunes<sup>1400</sup>. »

« Les soldats plaisaient et criaient, en engloutissant des pots de bière et en se gavant de charcuterie. Il y avait au milieu de la table un véritable fortin construit en

---

<sup>1395</sup> Gaston Leroux fait dire à la mère de son héros et à sa servante, contraintes d'héberger deux soldats allemands : « Ils se conduisent convenablement pourvu qu'on leur donne à boire et à manger jusqu'à ce qu'ils en crèvent, à peu près. » (*Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 20/11/1917)

<sup>1396</sup> SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, les 09 et 10/02/1916 ; BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 09/04/1915 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 27/05/1915.

<sup>1397</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 20/02/1917. L'auteur qualifie également les Allemands de « peuple de goinfres » (*Ibid.*, le 14/02/1917).

<sup>1398</sup> BERNÈDE Arthur, *ibid.*, le 27/12/1914.

<sup>1399</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 28/11/1917.

<sup>1400</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 20/11/1916

choucroute : à travers les meurtrières, des saucisses passaient la tête comme des canons. Et, à chaque saucisse enlevée par une fourchette, à chaque brèche faite dans le fort de choucroute, c'étaient des exclamations, des vivats à n'en plus finir<sup>1401</sup>. »

La choucroute apparaît comme le plat emblématique de l'Allemagne<sup>1402</sup>, qu'Arnould Galopin désigne comme « pays de la choucroute<sup>1403</sup> », et ses habitants sont appelés « mangeurs de choucroute<sup>1404</sup> », « bouffeurs de choucroute<sup>1405</sup> » ou encore « choucroutmann<sup>1406</sup>. » Outre ce plat, les saucisses, et plus largement les charcuteries fabriquées à partir du porc, sont présentées comme les autres éléments principaux de la diète allemande. Les Allemands sont parfois dénommés « mangeurs de [...] saucisses<sup>1407</sup> », et certains auteurs s'amuse à ridiculiser à l'extrême l'ennemi en utilisant ce soi-disant amour immodéré pour les saucisses<sup>1408</sup> et, plus largement, les victuailles fabriquées à partir du cochon. Ainsi Gaston Leroux décrit-il la foule allemande jetant « [...] des chapelets de saucisses, toujours de la saucisse [...]»<sup>1409</sup> et non des fleurs aux soldats qui partent pour la France, et Aristide Bruant imagine-t-il un médecin allemand plutôt idiot qui, suite à un mauvais tour joué à un soldat par ses camarades qui lui ont fait croire qu'il avait eu une hémorragie nasale pendant son sommeil et ont rempli un récipient avec du sang de porc, analyse ce sang et se pose de graves questions :

« - Devant le cas inattendu que présente le soldat Friedrich, je me demande... heu !... si nous ne sommes pas sur le point d'assister à une évolution de la race allemande...

En un mot, si, à force de se nourrir de lard et de saucisses, le corps de l'Allemand ne s'assimile pas peu à peu les qualités physiques – je n'ose pas dire morales – de l'animal... heu !... dont nous avons su tirer d'aussi excellentes ressources culinaires<sup>1410</sup>. »

Friedrich, l'homme au sang de porc, devient une sorte de phénomène de foire, il est présenté devant l'Académie de médecine de Berlin qui le déclare cochon et non homme<sup>1411</sup>, et le commandant

---

<sup>1401</sup> SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, in *Le Matin*, le 26/08/1920.

<sup>1402</sup> On peut rappeler que la pratique de la fermentation du chou dans une saumure n'est pas née en Allemagne mais en Chine et qu'elle est pratiquée dans toutes les régions du globe. La particularité de la choucroute allemande tient à son accompagnement de charcuteries typiques.

<sup>1403</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 16/08/1917.

<sup>1404</sup> LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, le 05/11/1919 ; VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, les 29/08 et 04/10/1916 ; UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 03/10/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 10/09/1915.

<sup>1405</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 13/05/1915.

<sup>1406</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, les 29 et 30/06/1915 (à noter que l'on trouve deux orthographes différentes dans ce roman, choucroutmann et choucroutman) ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 26/12/1916.

<sup>1407</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 02/05/1915 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmerie*, in *Le Petit Parisien*, le 12/05/1916 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 04/06/1916.

<sup>1408</sup> Aristide Bruant écrit que les soldats allemands « [...] ne peuvent pas se passer de charcuterie. Quand ils n'ont pas la margoulette pleine de porc ils claquent tous du bec en appelant leur kaiser. » (*Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 24/10/1916).

<sup>1409</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 03/06/1916.

<sup>1410</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 08/12/1916.

du camp où il est en poste songe même à utiliser son sang pour faire du boudin au moment des fêtes de Noël car il y a pénurie chez les charcutiers de la ville voisine après réquisition de tous les cochons pour les besoins de l'armée...<sup>1412</sup>

Le registre alimentaire est parfois utilisé pour créer des patronymes allemands et offrir aux lecteurs l'occasion de se moquer des personnages qui les portent et, au travers de ceux-ci, du peuple allemand dans son ensemble. Pol Cézembre crée ainsi les officiers Pottabière (général), Schoukrout (*major*) et évoque un von Saucissplatt<sup>1413</sup>, tandis qu'Aristide Bruant<sup>1414</sup> met en scène les *professoren* Schmalztopf<sup>1415</sup>, Bierfasz<sup>1416</sup> et Wursthaut<sup>1417</sup>.

L'impossibilité pour l'Allemand de se restreindre lorsqu'il se trouve face à de la nourriture est également valable en ce qui concerne les boissons alcoolisées, dont il fait une consommation excessive dès que l'occasion se présente<sup>1418</sup>. Son ivrognerie vaut sa goinfrerie et la figure de l'ennemi alcoolique, notamment du soldat, homme de troupe ou officier, est très fréquemment utilisée par les feuilletonistes de notre échantillon. Si la bière est « [...] le lait national [...] »<sup>1419</sup> des Allemands et qu'ils sont capables d'ingurgiter des litres de ce breuvage<sup>1420</sup>, c'est avant tout avec du vin et du champagne qu'ils satisfont leurs plaisirs éthyliques en territoire occupé, le champagne étant la boisson que les officiers prennent avant toute autre. Afin d'illustrer l'ivrognerie congénitale de l'ennemi, les feuilletonistes font souvent de la visite des caves ou des auberges la préoccupation première des soldats allemands lorsqu'ils traversent villes et villages ou pénètrent dans le domicile de civils du camp adverse<sup>1421</sup>, et après leur passage, il ne reste rien, si ce n'est, souvent, des bouteilles cassées dans les caves pillées<sup>1422</sup> mais aussi dans les rues et sur les routes<sup>1423</sup>.

---

<sup>1411</sup> *Ibid.*, le 20/02/1917.

<sup>1412</sup> *Ibid.*, le 10/01/1917.

<sup>1413</sup> CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, le 22/10/1918.

<sup>1414</sup> BRUANT Aristide, *Captive!*, in *Le Petit Parisien*, les 19 et 20/02/1917.

<sup>1415</sup> Pot à saindoux.

<sup>1416</sup> Si le nom était orthographié *Bierfass*, il signifierait tonneau de/à bière.

<sup>1417</sup> Peau de saucisse.

<sup>1418</sup> Laurette Aldous résume ce double appétit en parlant de « [...] la faim et de la soif colossales [...] » (« [...] *the colossal hunger and thirst [...]* ») d'officiers allemands qui s'invitent dans une maison belge où ils exigent qu'on leur serve à manger et à boire. (*The War Woman*, in *Daily Express*, le 19/05/1915).

<sup>1419</sup> SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 03/12/1915.

<sup>1420</sup> Pour illustrer l'inclination des Allemands pour la bière, Louis Létang fait dire à l'un d'eux « Depuis quand [...] un bon Allemand ose-t-il reprocher à un autre bon Allemand d'avoir trop bu de bière ? » (*Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 30/03/1920) et Pol Cézembre parle de l'« amour pour la bière » des Allemands équivalant à l'amour des Anglais pour l'eau (*Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, le 01/10/1918)

<sup>1421</sup> Madeleine Havard de la Montagne écrit par exemple que « partout c'était d'abord la cave qui les attirait, ils s'y précipitaient [...] » (*La vie agonisante des pays occupés ...*, in *L'Action française*, le 17/04/1917), Jacques Brienne fait dire à une vieille femme qui compare l'attitude des soldats allemands en 1870 et dans la guerre en cours que « leur première visite dans ce temps-là, comme aujourd'hui, c'était pour la cave, et leur vieux bon Dieu [...] c'est dans un tonneau qu'il s'est caché... » (*Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 06/08/1918) et lorsque Jules Mary, dans *Le soleil se lève*, décrit l'arrivée de uhlans dans une propriété appartenant à des civils français, il écrit :

« [...] il n’y avait plus rien à voler, pas plus dans cette cave que dans les autres. Les futailles avaient été consciencieusement vidées, jusqu’à la lie, par une armée d’ivrognes, les bouteilles enlevées pour la table de Zirgow [l’officier commandant] et de ses officiers, les liqueurs réquisitionnées. Et comme le notaire, qui était une fine bouche, avait la réputation de posséder les meilleures réserves et des mises en bouteilles étiquetées, datées, soignées, vieilles de quelques vingt ans, les Boches s’en étaient donné à cœur joie, ravis d’une pareille aubaine<sup>1424</sup>. »

Jean-François Fonson décrit ainsi l’entrée des troupes allemandes dans Bruxelles :

« L’air était empesté par l’odeur de transpiration que dégageait cette formidable cohue et par ces milliers d’haleines chargées des relents de bière, de vin et d’alcool, de toutes les boissons que les soldats avaient volées partout où ils avaient passé<sup>1425</sup>. »

La mise en scène d’un ennemi obsédé par son estomac et porté sur la boisson fait de l’orgie qui suit un pillage en règle une scène habituelle des fictions sérielles patriotiques qui relatent l’arrivée de troupes allemandes dans une ville, un village, ou une habitation isolée. Les soldats ne se préoccupent pas de la population, réquisitionnent tout ce qu’ils peuvent pour faire bombance, les officiers se réservant les denrées les plus raffinées. Paul Bertnay écrit, lorsqu’il relate la manière dont les soldats ennemis se comportent dans le village du Pontauroy :

« On devait les gaver... les saouler... [...] Et puis, dès qu’ils étaient ivres-morts, veiller sur leur repos, quand ils se vautreient sur le lit familial pour y caver leur vin et leur alcool...

“C’est la guerre !” ricanaient-ils entre deux hoquets [...]”<sup>1426</sup> »

Largement plus utilisée par les auteurs français pour lesquels elle constitue apparemment un moyen commode d’inférioriser l’ennemi allemand, la thématique alimentaire, nous le verrons plus

---

« On frappait à grands coups avec le bois des lances. Et des voix hurlèrent :

- Du vin ! Du champagne !

[...] Un flot de soudards à demi ivres entra, [...] criant :

- Du champagne ! sinon...

[...] Les uhlands remontaient de la cave, les bras chargés de bouteilles. Et déjà, sans se donner la peine de les déboucher ils cassaient les goulots entre les dalles du parquet et buvaient à la régalade [...] » (in *Le Petit Parisien*, le 08/01/1919).

<sup>1422</sup> Voir, par exemple, POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L’Humanité*, le 07/07/1915 : « Ces cochons de Boches ont liché tout ce qu’il y avait, et cassé les fioles quand elles ont été vides » ; DELLY M., *Le mystère de Ker-Even*, in *L’Écho de Paris*, le 11/12/1916 : « Au bout d’un moment, tous se trouvaient réunis dans la cave, très vaste, où se voyaient quelques futailles défoncées, ainsi que des bouteilles brisées. – Ils ont tout bu, naturellement [...] »

<sup>1423</sup> Voir, par exemple, LINTIER Paul, *Ma pièce. Souvenirs d’un canonnier (1914)*, in *L’Humanité*, le 08/07/1916 ; ROUJON Jacques, *Carnet de route. Août 1914-janvier 1915*, in *Le Figaro*, le 05/03/1916 ; DE PLANHOL René, *Étapes et batailles. Récits d’un hussard*, in *Le Figaro*, le 13/06/1915.

<sup>1424</sup> MARY Jules, *L’amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 01/02/1916.

<sup>1425</sup> FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 18/08/1917.

<sup>1426</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 14/07/1915.

loin, est également mobilisée lorsqu'il est question de fustiger son manque de goût et de savoir-vivre.

## 2. La langue.

La langue allemande est constamment dévalorisée et traitée avec mépris. Le premier moyen utilisé par le discours sur l'ennemi est alors de retirer à celle-ci son statut même de langue, c'est-à-dire de système de communication complexe, en la réduisant à quelque chose d'inférieur. Elle est ainsi qualifiée de « jargon<sup>1427</sup> », de « jargonement<sup>1428</sup> », de « baragouin<sup>1429</sup> », de « dialecte<sup>1430</sup> », de « patois<sup>1431</sup> », autant de termes qui ont pour effet de la discréditer, et au travers de ces propos, de faire de même de l'ensemble du peuple allemand, la langue étant un des fondements majeurs de la nation<sup>1432</sup>.

Le second moyen de dévalorisation consiste à faire de l'allemand une langue désagréable à entendre. Elle est par exemple décrite comme une « langue dure<sup>1433</sup> », une « vilaine langue<sup>1434</sup> », une « ignoble langue<sup>1435</sup> », un « affreux jargon<sup>1436</sup> », et les deux caractéristiques les plus souvent évoquées sont ses sonorités rudes et rauques, particulièrement mises en avant lorsqu'il s'agit de décrire la manière dont les espions en chef ou les officiers s'adressent à leurs subordonnés pour leur donner des ordres. Lorsqu'ils emploient leur idiome national, les Allemands ne parlent pas mais « mâchent de la paille<sup>1437</sup> », « hachent de la paille<sup>1438</sup> », deux expressions qui permettent, elles aussi, d'inférioriser l'ennemi.

---

<sup>1427</sup> BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 26/06/1918 ; GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, le 26/02/1919 ; *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 21/11/1917 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, les 06 et 08/04/1916.

<sup>1428</sup> DE PLANHOL René, *ibid.*, le 14/06/1915.

<sup>1429</sup> DE LA VAULX Henry, *ibid.*, le 06/04/1916.

<sup>1430</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmerie*, in *Le Petit Parisien*, le 24/03/1916.

<sup>1431</sup> VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 20/08/1916.

<sup>1432</sup> Voir JEISMANN Michael, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, C.N.R.S., 1997, p. 137-142. L'auteur montre comment, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les nations française et allemande se servaient de la langue pour se définir et s'exclure l'une l'autre.

<sup>1433</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/12/1915.

<sup>1434</sup> M. DELLY, *La fin d'une Walkyrie*, in *L'Écho de Paris*, le 30/11/1915.

<sup>1435</sup> HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés...*, in *L'Action française*, le 30/04/1917.

<sup>1436</sup> BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 26/06/1918 ; GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, le 26/02/1919.

<sup>1437</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 14/04/1917 ; BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 19/03/1919 ; DAUDET Léon, *La vermine du monde...*, in *L'Action française*, le 18/04/1916 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, les 12, 14 et 18/05/1915 et le 13/07/1915 ; etc.

<sup>1438</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 23/06/1915 ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 06/02/1920 ; etc.

Les auteurs de romans-feuilletons patriotiques utilisent parfois la question linguistique pour introduire une dimension comique dans leurs récits. Lorsqu'ils font s'exprimer certains des personnages allemands qu'ils créent en français, soit ces derniers le maîtrisent parfaitement et leur origine germanique n'est pas ou peu décelable, ce qui est souvent le cas des espions de haut vol et parfois de quelques officiers supérieurs, soit ils n'en parlent que quelques mots de manière très approximative, ce qui est le cas des hommes de troupe, soit ils connaissent bien la langue mais sont raillés à cause de leur accent grotesque, accent que les auteurs s'amuse à reproduire en l'exagérant.

« Là ! On est pien ainsi ! Che vais fous tonner un peau bedit lifre... il faut se distraire... ne bas penser touchours aux mêmes josses !... [...] Lisez seulement la bache zent zinquante... Che refiendrai dout à l'heure gerger le lifre... Fous serez gondant, mon petit Chérard... [...] Bleurez... bleurez, mon petit Chérard... bleurez, ça fait du pien !... [...] Chai foulu aller en Vrance pour soigner les plessés. Che n'ai bas pu bardir. Che m'appelle Clara Kauffmann, oui, mais mon cœur est Vrançais<sup>1439</sup>. »

« Ce n'est blus, montemisselle, l'heure te paquenauter en baroles, pisque fous n'afez chamais foulu gue ch'aille plis loin gue les baroles... [...] Che ne feux bas gue vous resdiez en Allemagne, où fous bourriez gourir les blis grands tanchers, gomme dous fos gombadriodes inzenzés... che dis ceux gui ne sont boint bardis engore... [...] <sup>1440</sup> »

Comme il en est des noms formés à partir de charcuteries, l'objectif est ici de ridiculiser l'ennemi, stratégie que l'on retrouve lorsqu'il est question de pointer le manque de goût et de savoir-vivre des Allemands.

### **3. Le manque de goût et de savoir-vivre.**

Si l'on en croit les fictions sérielles patriotiques françaises, le manque de goût des Allemands est une évidence. Et c'est dans le domaine vestimentaire que leurs auteurs le rendent le plus flagrant en multipliant les personnages revêtus de tenues dont les associations de couleurs et/ou de matières apparaissent pour le moins osées. Charles Foleÿ décrit ainsi la tenue portée par Ulric, « le prince milliard », pour un dîner :

« Il est en smoking et remaquillé de frais. Des escarpins vernis découvrent des chaussettes de soie mauve chinées de jaune et de vert – made in Germany ! Afin de le

---

<sup>1439</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, les 05 et 06/08/1915. Il s'agit d'une infirmière allemande s'adressant à un blessé français.

<sup>1440</sup> VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 05/09/1916. L'auteur prête ses paroles à un membre de la police personnelle du *Kaiser* qui s'adresse à Florette Davril, une des héroïnes françaises de son roman.

grandir, ses talons américains sont invraisemblablement hauts. Mais le plus étonnant est un gilet d'hermine avec de gros rubis en guise de boutons<sup>1441</sup>. »

On peut également citer cet autre exemple imaginé par Michel Morphy lorsqu'il s'attarde à décrire la tenue nocturne de l'officier-espion Josias Kroëmer :

« Il était grotesque dans son extraordinaire pyjama aux couleurs cacatoès... et caca d'oie, comme seuls les Boches peuvent en arborer devant leurs épouses ou amies et qui sont, paraît-il, charmées et subjuguées, ce qui est tant mieux<sup>1442</sup>. »

Même lorsqu'ils s'essaient à l'élégance et s'habillent de toilettes raffinées, les Allemands n'y parviennent pas, la faute alors à « l'hérédité d'outre-Rhin » qui les afflige d'une lourdeur qui gâche toute velléité de finesse, de chic<sup>1443</sup>.

Le « mauvais goût teuton<sup>1444</sup> » est également mis en évidence lorsqu'il est question du mobilier et c'est la lourdeur qui en apparaît comme la principale caractéristique. Charles Mérouvel parle ainsi de ce « [...] mobilier luxueux mais lourd qu'on retrouve un peu partout chez les millionnaires de Francfort ou de Berlin<sup>1445</sup> », Émile Pouget « [...] d'un mobilier de style munichois, pas trop désagréable à l'œil [...mais] qui dénotait un goût un peu lourd [...]»<sup>1446</sup>, et Arthur Bernède d'un salon « [...] meublé avec cette prétention outrancière à la fois lourde et criarde qui caractérise les prétendus amateurs d'art allemands<sup>1447</sup>. »

Il en est de même en ce qui concerne l'architecture, dans l'esthétique de laquelle se perçoivent également les tendances à l'ostentation, à la démesure, ainsi qu'au manque d'élégance du goût allemand. Le bref tableau que Charles Foleÿ dresse du palais rose, propriété du prince Ulric, apparaît comme une synthèse des descriptions de bâtiments allemands massifs et très voyants dont les auteurs émaillent leurs récits :

« A travers les glaces légèrement embuées de brume nocturne [...] ils aperçoivent [...] les murailles du palais – murailles solides, massives, comme des remparts de forteresse, mais peintes en rose tendre et surmontées de grilles d'un or criard. Au milieu d'un jardin en terrasse se dresse, également rose et doré, un immense édifice carré, surmonté, afin de dissimuler les toits, de balustres et de statues colossales. Cinq énormes portes cochères de bronze ouvrent [...]

---

<sup>1441</sup> FOLEÿ Charles, *Prince d'Allemagne*, in *L'Écho de Paris*, le 16/01/1915.

<sup>1442</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 04/02/1917.

<sup>1443</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 06/04/1915.

<sup>1444</sup> LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 27/03/1920.

<sup>1445</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 06/11/1918.

<sup>1446</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 11/09/1915.

<sup>1447</sup> BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 04/02/1915.

Somptueux, mais de mauvais goût, de goût massif, colossal et vraiment exécrable [...] On dirait un décor d'opéra berlinois<sup>1448</sup>. »

Le manque de goût apparaît également lorsqu'il est question d'alimentation. Certains auteurs mettent ainsi en avant le manque d'éducation des palais allemands, même chez les êtres de la haute société, en décrivant des soldats et officiers ennemis qui consomment des vins de grands crus sans même prendre le temps de les déguster ou qui considèrent un grand vin comme tout juste bon à être donné aux cochons<sup>1449</sup>, l'important étant le volume englouti et l'ivresse qui en résulte.

Le manque de savoir-vivre allemand est lui aussi présenté comme proverbial et les ressortissants d'outre-Rhin sont souvent décrits comme des êtres grossiers<sup>1450</sup>. Jules Mary n'hésite pas à parler de « [...] la grossièreté [...] particulière à la race germanique [...]»<sup>1451</sup> et Madeleine Havard de la Montagne de la « grossièreté perpétuelle<sup>1452</sup> » qui caractérise le comportement des occupants allemands. Cette grossièreté est le plus fréquemment représentée par le manque de politesse, Un poilu affirmant par exemple que le fait de ne pas remercier « [...] est très allemand [...]»<sup>1453</sup>, le manque de galanterie<sup>1454</sup>, et par « [...] une vulgarité de gestes et de propos<sup>1455</sup> » que confirment Jules Mary lorsqu'il écrit que « [...] les Allemands ont facilement à la bouche tous les animaux de la création...»<sup>1456</sup> ou Un poilu lorsqu'il fait parler une Française qui explique la manière dont elle imagine les Allemands : « Je me les figure patauds, lourds, gaffeurs [...] avalant le rince-bouche à la fin du repas, se nettoyant les dents avec leurs fourchettes [...]»<sup>1457</sup>.

Les lacunes d'éducation, le « [...] sans-gêne [...] boche<sup>1458</sup> » sont principalement illustrés par le prétendu manque de tenue manifesté par les Allemands lors des repas. Ils sont souvent montrés en train de manger de manière répugnante, tels cet *oberst* « [...] bâfrant et s'empiffrant comme un

---

<sup>1448</sup> FOLEY Charles, *ibid.*, le 15/10/1915.

<sup>1449</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 19/05/1915.

<sup>1450</sup> Voir, entre autres, Aristide Bruant qui met en scène un officier « grossier » dans *Captive!* (in *Le Petit Parisien*, le 11/10/1916), Victor Goedorp qui dit de Julius Torgau, le principal personnage germanique qu'il met en scène, qu'il « [...] demeur[e] Allemand jusqu'aux moelles, c'est-à-dire vaniteux, despotique et grossier » (*Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 05/10/1915) ou Jacques Brienne qui fait se remémorer à l'un de ses héros les « Allemands grossiers » rencontrés dans un train plusieurs années avant la guerre (*L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 03/05/1916).

<sup>1451</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 08/03/1915.

<sup>1452</sup> HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés...*, in *L'Action française*, le 27/04/1917.

<sup>1453</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 16/11/1916.

<sup>1454</sup> PASCAL Félicien fait ainsi dire au comte allemand d'Auersfurt : « [...] votre galanterie française [...] C'est cette chose que nous n'avons pas, en Allemagne. » (*Le masque déchiré*, in *L'Action française*, le 12/02/1918).

<sup>1455</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 14/02/1917.

<sup>1456</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 15/11/1915.

<sup>1457</sup> UN POILU, *ibid.*, le 03/10/1915.

<sup>1458</sup> DAUDET Léon, *La vermine du monde*, in *L'Action française*, le 12/04/1916.

pourceau attablé à son auge<sup>1459</sup> », l'officier Stockhausen qui, alors qu'il dîne en compagnie d'une femme française qu'il veut séduire, se gave de pâtisseries et boit du champagne à la bouteille<sup>1460</sup>, ou encore le capitaine Müller qui met ses pieds crottés sur la table dans la maison belge qu'il occupe avec ses hommes<sup>1461</sup>.

Les propos concernant le manque de goût et de savoir-vivre font de l'ennemi allemand une sorte de balourd mal dégrossi, produit d'une culture largement attardée, archaïque, que les auteurs de fictions patriotiques comparent plus ou moins explicitement à celles de France et de Grande-Bretagne qui apparaissent, dès lors, comme des modèles de finesse et d'élégance dont les normes culturelles allemandes sont encore bien éloignées.

#### 4. Le bellicisme.

Le bellicisme, idéologie qui préconise l'utilisation de la guerre pour la gestion des relations internationales, est présenté comme un fondement essentiel de la politique et, plus largement, de la culture allemande. L'Allemagne est décrite comme une nation qui aime la guerre et pour laquelle cette dernière est une donnée identitaire.

Le rôle déterminant de la Prusse, berceau historique du militarisme allemand, dans l'attitude belliciste de l'Empire allemand, est régulièrement mis en avant dans les fictions patriotiques. Charles Mérouvel parle ainsi des Prussiens, dans *L'horrible drame*, comme d'une « [...] race qui depuis des siècles a mis le feu aux quatre coins de l'Europe<sup>1462</sup> » et écrit, dans *Haine éternelle !*, que « tout est militarisé, jusqu'aux laboureurs et aux vachers, dans cette Prusse, en proie depuis si longtemps à des ardeurs de revanche et de conquêtes<sup>1463</sup> », et que son « [...] militarisme s'est étendu à tous les royaumes et principautés qui sont devenus les vassaux du kaiser<sup>1464</sup>. » La place très importante de l'armée dans la société prussienne est une réalité depuis les réformes menées par le roi Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup> (1688-1740), surnommé "le Roi-Sergent" ; il fait de cette armée un modèle à l'échelle européenne et militarise véritablement l'appareil étatique de son royaume. Par la suite, la Prusse impose progressivement sa puissance aux territoires germaniques mais également à certains pays

---

<sup>1459</sup> AUDOUIN Maxime, *ibid.*, le 27/03/1917.

<sup>1460</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 14/11/1915 : « Quant aux assiettes de pâtisserie – et il y en avait de quoi nourrir un escadron – elles se vidaient comme par le coup de baguette magique d'une fée... [...] Et, appliquant le col d'une bouteille entre ses lèvres, il but à la régala... De la mousse et du champagne coulaient de chaque côté de sa bouche sur son menton, inondaient sa barbe fauve, s'engluaient dans les poils et, goutte à goutte, tombaient sur le col de velours de sa vareuse. »

<sup>1461</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 19/05/1915.

<sup>1462</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 01/11/1918.

<sup>1463</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle*, in *Le Petit Parisien*, le 19/11/1915.

<sup>1464</sup> *Ibid.* L'auteur tient un discours similaire dans *Alliés !* lorsqu'il écrit que « [...] les Prussiens ont déteint sur leurs voisins après les avoir conquis [...] » (in *Le Petit Parisien*, le 06/11/1916).

voisins (guerre austro-prussienne de 1866 ; guerre franco-prussienne de 1870) et elle est à l'origine de l'unification de l'Allemagne en un empire en 1871, empire qui naît de la guerre et dont le royaume prussien est le cœur avec la proclamation de son roi, Guillaume I<sup>er</sup>, au titre d'empereur<sup>1465</sup>.

L'omniprésence de l'armée dans la société est un élément fondamental du portait que les auteurs de romans sériels patriotiques dressent de la société allemande du début du XX<sup>e</sup> siècle. Émile Pouget met ainsi en avant la « [...] militarisation outrancière de toute une société<sup>1466</sup> » qui fait que « quand elles [les autorités civiles] n'agissent pas au gré des militaires... les militaires les mettent dans leur poche... se substituent à elles... [...]»<sup>1467</sup>, parle du « [...] parti militariste, qui s'acharne à façonner l'Allemagne [...]»<sup>1468</sup> et de « [...] toutes les provocations et les manœuvres des militaristes prussiens<sup>1469</sup> », tandis que Charles Mérouvel rappelle que pour les Allemands, « [...] c'est une industrie la guerre<sup>1470</sup> » et, au cours d'une discussion, fait raconter au capitaine Binet ce que celui-ci a vu, quelques années avant le déclenchement de la guerre, en Bavière :

« [...] on ne voit sur les trottoirs que des poseurs sanglés dans leurs uniformes, casque en tête, l'air vainqueur, lorgnant les femmes, raillant les bourgeois et occupant aux terrasses des cafés les meilleures places. Tout leur est dû à ces traîneurs de sabre, le haut du pavé et les femmes des autres... [...] Il n'y en a que pour eux, et toutes les grues, en adoration devant leurs triomphantes moustaches, se couchent à leurs pieds. Dans les familles, eux seuls comptent. Pères, mères, enfants sont en extase devant l'officier qui sera peut-être un jour un grand homme, et se sacrifient pour le futur général. Tout pour lui, rien pour les autres<sup>1471</sup>. »

Dans *Alliées !*, l'auteur fait cette fois parler le capitaine Richard, qui est allé souvent en Allemagne, et « [...] dit qu'on n'y voit que des militaires, officiers ou soldats, qui ne rêvent que plaies et bosses<sup>1472</sup> » et un maître-jardinier anglais pour lequel il est clair que si les Allemands « [...] ont des fabriques d'armes de tous côtés [...], c'est pour s'en servir<sup>1473</sup> », propos que complètent ceux de Paul Segonzac qui écrit qu'« il y a des casernes partout en Allemagne, jusque dans les villages<sup>1474</sup>. »

---

<sup>1465</sup> Sur le rôle de l'armée dans le royaume de Prusse, consulter CLARK Christopher, *Iron Kingdom : The Rise and Downfall of Prussia, 1600-1947*, Cambridge, Belknap Press of Harvard, 2006 ; CRAIG Gordon A., *The Politics of the Prussian Army : 1640-1945*, Londres, Oxford University Press, 1964.

<sup>1466</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 14/05/1915.

<sup>1467</sup> *Ibid.*

<sup>1468</sup> *Ibid.*, le 15/05/1915.

<sup>1469</sup> *Ibid.*

<sup>1470</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 08/10/1915.

<sup>1471</sup> *Ibid.*

<sup>1472</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 26/07/1916.

<sup>1473</sup> *Ibid.*

<sup>1474</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 25/01/1915.

Finalement, « en Allemagne, tout est militarisé, même les esprits<sup>1475</sup> », et cette culture guerrière fait que le peuple allemand ne peut concevoir la grandeur de sa nation autrement que par le conflit armé. Ainsi ne peut-il qu'être favorable à une guerre considérée comme une nouvelle étape du destin exceptionnel de l'Empire allemand et se réjouir lors du déclenchement du conflit européen<sup>1476</sup>. Gaston Leroux certifie ainsi que « [...] c'est tous les Allemands qui ont voulu la guerre !<sup>1477</sup> » et Charles Mérouvel affirme à plusieurs reprises, lorsqu'il décrit les moments de la déclaration de guerre ou les premières semaines du conflit, que la population allemande partage les projets de soumission de l'Europe de son empereur<sup>1478</sup>. Le message que cherche à faire passer les fictions patriotiques françaises est donc clair : la nation allemande vit par et pour la guerre, sans distinction de classe ou de sexe, et elle s'enthousiasme donc pour le conflit qui débute et qu'elle a provoqué.

Ces images d'une Allemagne unanimement favorable à la guerre doivent être nuancées. Gerd Krumeich insiste sur le fait qu'il ne faut pas, au moment de la nouvelle de l'entrée en guerre, valider l'idée d'un bellicisme triomphant qui engendrerait sur l'ensemble du territoire allemand, de vastes mouvements de liesse<sup>1479</sup>. Les réactions sont en effet variables suivant les dates, suivant les lieux, mais aussi suivant les groupes sociaux, allant de « l'enthousiasme de guerre », qui a réellement existé au niveau national le 4 août<sup>1480</sup>, à la résolution et à la résignation, variabilité identique lorsqu'il est question du cas français. Émile Durkheim fait une évidence, quelques mois après le début de la Grande Guerre<sup>1481</sup>, du consensus allemand en faveur de celle-ci, mais nuance néanmoins ses propos

---

<sup>1475</sup> HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés...*, in *L'Action française*, le 30/04/1917.

<sup>1476</sup> Maxime Audouin fait dire à Roger Bermont, rédacteur au Paris-Soir qui enquête sur l'espionnage allemand, peu de temps avec le début du conflit : « La guerre. Oui. L'Allemagne la veut. [...] Peuple et gouvernants voient rouge, emportés par le même vent de folie sanguinaire. » (*Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 15/03/1917.) Jules Mary, dans *Le Soleil se lève*, fait raconter à l'un de ses héros, un officier français qui s'est évadé d'une forteresse allemande peu après la déclaration de guerre pour regagner son régiment, qu'il a traversé « [...] une Allemagne haletante, ivre de triomphe et de cruautés, [...] une Allemagne qui ne se possède plus, n'a plus de conscience [...] » (in *Le Petit Parisien*, le 06/01/1919). Jean d'Aléria décrit quant à lui la fièvre qui s'empare de Berlin lorsque circulent les rumeurs de guerre imminente, à l'extrême fin du mois de juillet 1914, et parle d'une « [...] capitale enfiévrée où tout un peuple laissait déjà déborder publiquement sa soif de guerre avec la France [...] » (Yvonne Delorme, in *Le Petit Journal*, le 16/11/1920) tandis que Gaston Leroux évoque, aux premiers jours d'août 1914, « [...] toute la fureur belliqueuse de Berlin [...] » (*La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 29/04/1916).

<sup>1477</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 24/01/1916.

<sup>1478</sup> Dans *L'horrible drame*, il écrit que « [...] le cri de guerre du maître trouvait un écho dans l'âme de ses sujets des deux sexes. Jamais Berlin n'avait paru plus radieux » (in *Le Petit Parisien*, le 15/11/1918), dans *Alliées !* que « [...] toute la Prusse et l'Allemagne entière étaient d'accord avec le kaiser [...] » pour « [...] contraindre à une soumission sans réserve l'Europe [...] » (in *Le Petit Parisien*, le 22/09/1916) et dans *Haine éternelle !* que « L'enthousiasme était universel, [que] d'un bout à l'autre de l'Allemagne, qui se voyait déjà plus grande et triomphante, [...] on n'entendait que des cris de joie [...] » (in *Le Petit Parisien*, le 21/11/1915).

<sup>1479</sup> KRUMEICH Gerd, « L'entrée en guerre de l'Allemagne », in BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.), *Les Sociétés européennes et la guerre de 1914-1918. Actes du colloque organisé à Nanterre et à Amiens du 8 au 11 décembre 1988*, université Paris X-Nanterre, op. cit., p. 65-74.

<sup>1480</sup> BECKER Jean-Jacques, KRUMEICH Gerd, *Août 14, Billet de l'album franco-allemand de la Grande Guerre, Mission du Centenaire/DHCP*, consultable en ligne à l'adresse : <http://grandeguerre.hypotheses.org/1650>

<sup>1481</sup> DURKHEIM Émile, *L'Allemagne au-dessus de tout. La mentalité allemande et la guerre*, Paris, Armand Colin 1915. Cet ouvrage a été écrit en réponse à *L'Appel des intellectuels allemands aux nations civilisées*, dit *Manifeste des 93*, paru en Allemagne sous le titre *Anruf an die Kulturwelt* le 04/10/1914 et traduit dans *La*

en précisant que, selon lui, ce consensus s'explique davantage par la nature même de l'État allemand que par la joie de mener une guerre, et s'appuie pour cela sur les propos de von Treitschke qui écrit que dans l'empire allemand, « l'obéissance est le premier des devoirs civiques<sup>1482</sup>. » La thèse de Durkheim est que dans le système allemand, l'État et l'individu sont considérés comme deux forces opposées car le second tend à se développer égoïstement, alors que le premier a pour objectif de maintenir son unité par tous les moyens. La société allemande est le produit de l'opposition entre la société civile, sans unité, et l'appareil étatique qui doit faire le nécessaire pour imposer son unité ; pour que ces deux forces cessent de s'opposer et s'unissent, l'État doit nécessairement faire triompher sa force<sup>1483</sup>. Pour le sociologue français, le consensus en faveur de la guerre doit donc être considéré comme la réaction d'une population habituée à suivre avec soumission les décisions d'un État qui ne lui laisse pas la possibilité de remettre en cause sa volonté. Il arrive que les propos de certains auteurs aillent dans le sens de cette idée d'un assentiment guerrier de la population allemande comme résultat de sa soumission à ceux qui la dirigent. C'est par exemple le cas lorsque Maxime Audouin parle des Allemands comme d'« [...] une race habituée à marcher au poing et au fouet<sup>1484</sup> », lorsque Madeleine Havard de la Montagne fait dire à l'un de ses personnages « Ce que vous appelez discipline, vous autres Allemands, c'est l'asservissement de l'esprit. Sachez bien que pas un Français ne se pliera jamais à ce système [...] nous n'avons pas chez nous des âmes de valet et on ne militariserait jamais nos intelligences<sup>1485</sup> » ou encore lorsque Charles Mérouvel fait dire au colonel-espion Stein « Je ne suis rien qu'un atome de notre Germanie et qu'un sujet du kaiser, auquel nous sommes tous contraints d'obéir aveuglément<sup>1486</sup>. »

Le bellicisme de l'Allemagne est également représenté, dans les fictions patriotiques, par la récurrence de la thématique de la guerre préméditée et préparée de longue date. Les théories pangermanistes qui s'épanouissent en Allemagne depuis les années 1890 et se résument en une volonté agressive d'agrandir l'empire allemand, en réunissant tous les peuples germaniques, et d'étendre la sphère d'influence économique et politique de celui-ci à l'échelon mondial, apparaissent alors comme le moteur fondamental de la destinée allemande, ce qui conduit par exemple Michel

---

*Revue scientifique* le 14/11/1914. Celui-ci vise à disculper l'Allemagne de toutes les accusations portées contre elle et à montrer au monde que tout le peuple allemand est uni derrière son Kaiser.

<sup>1482</sup> VON TREITSCHKE Heinrich, *Politik*, Leipzig, Max Cornilius, 1897, cité par DURCKHEIM Émile, *in op. cit.*

<sup>1483</sup> DURKHEIM Émile, *op. cit.* : « Mais pour que l'État puisse ainsi se faire obéir, il faut qu'il soit fort, puissant. Il est donc, avec ses propres nationaux, ce qu'il est avec les États étrangers : il est essentiellement puissance. Pour cela, il tiendra la main à ce que ses décisions, une fois prises, soient impitoyablement exécutées. »

<sup>1484</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 21/02/1917.

<sup>1485</sup> HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés...*, in *L'Action française*, le 08/05/1917.

<sup>1486</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 07/11/1918.

Morphy à parler du « [...] grand rêve monstrueux du pangermanisme intégral [...] »<sup>1487</sup> et M. Delly du « [...] pangermanisme odieux, destructeur, infernal [...] » qui depuis quarante ans prépare son projet « [...] d’esclavage politique et économique » de l’univers et a poussé à la guerre européenne<sup>1488</sup>. La guerre est en quelque sorte le coup d’envoi de la concrétisation des projets pangermanistes et si elle est déclenchée, c’est parce que l’empire allemand estime le moment venu, le travail de préparation accompli l’ayant mis en position favorable. L’idée qui revient le plus fréquemment dans les fictions patriotiques françaises est celle d’une préparation de longue haleine, longue de quarante ou 44 ans<sup>1489</sup>, destinée à parachever la victoire prussienne de 1870 qui apparaît alors comme le premier acte d’une guerre longue de plusieurs décennies devant aboutir, avec celle déclenchée en 1914, à la soumission complète de la France à l’Allemagne. On peut résumer les choses en disant qu’après sa victoire militaire en 1870 (1<sup>ère</sup> phase), l’empire allemand a préparé l’anéantissement de la France par une guerre silencieuse, souterraine notamment par l’espionnage (2<sup>nde</sup> phase) avant, le moment venu, de déclencher une nouvelle guerre armée destinée à achever la France (3<sup>ème</sup> phase). À lire les romans-feuilletons patriotiques, on a très souvent l’impression que la Grande Guerre européenne est donc, avant tout, une guerre franco-allemande, et la domination du coq gaulois apparaît comme la première étape du plan de domination européen et mondial de l’Allemagne.

Quelques auteurs, lorsqu’ils situent leurs récits au début de l’année 1914, présentent l’hypothèse d’un conflit à venir comme inévitable et en font le résultat d’une sorte de fatalité en décrivant celui-ci comme un besoin, une nécessité pour l’Allemagne. Arthur Bernède écrit par exemple que « [...] l’Allemagne a besoin d’une guerre... qu’elle ne peut pas s’en passer... »<sup>1490</sup>, Émile Pouget que « [...] la guerre préventive... nécessaire... imminente... est [le] “leitmotiv” quotidien<sup>1491</sup> » des Allemands, et Maxime Audouin que l’Allemagne est « [...] acculée [à la guerre] par l’état de ses finances<sup>1492</sup>. »

<sup>1487</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 14/10/1916.

<sup>1488</sup> M. DELLY, *Le maître du silence*, in *L’Écho de Paris*, le 06/03/1918.

<sup>1489</sup> Parmi les très nombreux récits qui véhiculent cette idée d’une très longue préparation allemande, on peut citer AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, les 15 et 24/03/1917 ; DUVAL Georges, *Tine la dentellière*, in *Le Figaro*, le 17/04/1916 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, les 11 et 22/02/1915 et *L’arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 06/02/1920 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 05/11/1915 et *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 19/08 et 22/09/1916 ; VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 09/09/1916 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l’Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 18/08/1916 ; M. DELLY, *Le maître du silence*, in *L’Écho de Paris*, le 15/01/1918 ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 20/12/1914 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 21/06/1915 ; SÉE EDMOND, *Un cousin d’Alsace*, in *Le Figaro*, le 18/01/1918 ; etc.

<sup>1490</sup> BERNÈDE Arthur, *L’espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 23/04/1915.

<sup>1491</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L’Humanité*, le 22/06/1915.

<sup>1492</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 15/03/1917.

Les éléments de cette préparation de longue haleine qui sont les plus fréquemment évoqués sont, outre l'action tous azimuts d'une armée d'espions nombreuse et efficace déjà mentionnée<sup>1493</sup>, le développement de l'armement<sup>1494</sup> et la recherche d'un prétexte pour déclencher les hostilités.

L'incident de Sarajevo est un épisode que les romans-feuilletons patriotiques évoquent assez fréquemment<sup>1495</sup>. S'ils reviennent évidemment sur son déroulement et ses conséquences, l'assassinat de l'archiduc héritier du trône austro-hongrois François-Ferdinand, le 28/06/1914, est avant tout décrit comme le prétexte attendu par l'Allemagne pour déclencher une guerre à laquelle elle aspire<sup>1496</sup>. Parfois le drame de Sarajevo est clairement présenté comme le résultat de manigances de l'Allemagne, d'un complot auquel elle a participé, ce qui permet d'en faire l'exemple le plus flagrant de la préméditation du conflit par l'Allemagne et ses alliés, et de renforcer davantage l'image d'une Allemagne traîtresse et responsable de la conflagration. C'est Jules Mary qui, dans *L'arrêt de mort*, se montre le plus loquace sur ce point. Il imagine tout d'abord une rencontre entre l'archiduc héritier François-Joseph et le *Kaiser* Guillaume II en date du 12/06/1914, rencontre au cours de laquelle l'archiduc expose à l'empereur allemand son projet destiné à déclencher une guerre dont il a besoin pour des raisons politiques et financières. Il explique qu'il a organisé, à l'occasion d'une visite d'inspection militaire à Sarajevo, le 28 juin, une fausse tentative d'assassinat sur sa personne qui lui donnera un mobile pour écraser la Serbie. Il reçoit l'appui du *Kaiser*, certain de pouvoir défaire en quelques semaines la Russie et la France qui risquent d'intervenir, cette

---

<sup>1493</sup> Voir C, 2.

<sup>1494</sup> Outre des remarques éparses concernant le fait que les Allemands accordent des moyens importants à l'amélioration de leur armement et de leur marine de guerre, la publication sérielle des *Mémoires secrets de Frau Bertha Krupp* dans le *Daily Express* (du 02/11/1915 au 30/11/1915) et dans *Le Matin* (du 22/09/1915 au 20/11/1915), est certainement liée à la volonté de mettre en avant la place fondamentale du complexe militaro-industriel dans la politique de l'Empire allemand. La fiction évoque notamment la manière dont l'empereur Guillaume II s'arrange, après le décès de Friedrich Krupp en 1902, pour s'immiscer en profondeur dans l'existence de l'héritière, Bertha, et dans les affaires de l'empire Krupp afin de l'avoir à disposition pour ses projets.

<sup>1495</sup> Outre les fictions mentionnées ci-dessous, on peut citer, par exemple, POUGET Émile, *ibid.*, le 20/06/1915 et DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 04/12/1915.

<sup>1496</sup> Victor Goedorp fait ainsi dire à l'*oberleutnant* des grenadiers de la Garde Friedrich Torgau dans une lettre qu'il écrit à son frère Julius, espion établi en France, durant les jours qui précède l'entrée en guerre de l'Allemagne : « [...] si nous n'avions pas eu ce prétexte, nous en aurions bien facilement trouvé un autre. De toutes nos forces, nous voulons la guerre [...] » (*Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 30/10/1915). Paul Bertnay imagine pour sa part ce dialogue entre espions à la fin du mois de juin 1914 :

« - Eh bien, vous avez vu la nouvelle ?

- Non.
- L'attentat...
- Contre qui ?
- Contre l'archiduc François-Ferdinand.
- L'héritier d'Autriche ! [...]
- Et alors...
- Alors... C'est la guerre.
- Entre l'Autriche et la Serbie !
- Non... celle-là ne sera qu'un épisode... C'est la grande guerre qui va commencer... la guerre que nous attendons depuis tant d'années... la guerre dont voici enfin le prétexte... l'excellent prétexte... » (*Le sang de la France*, in *le Petit Journal*, le 21/06/1915).

victoire rapide évitant à l'Angleterre d'avoir le temps d'entrer en jeu<sup>1497</sup>. C'est donc en pleine connaissance de cause que les deux monarques sont prêts à faire sombrer l'Europe dans une guerre. Les choses ne se passent pas comme elles avaient été prévues et l'archiduc héritier et bel et bien assassiné par Gavrilo Princip<sup>1498</sup>, ce qui n'empêche pas la marche guerrière de s'enclencher, essentiellement parce que « [...] Guillaume [...] profit[e] de cette fin sinistre, pour rendre le conflit inévitable entre les peuples...<sup>1499</sup> »

Guillaume II apparaît évidemment comme le principe responsable de la guerre. Il aurait pu faire en sorte qu'elle n'ait pas lieu, tenter de raisonner l'Autriche<sup>1500</sup>, mais il a choisi, au contraire, de la déclencher pour satisfaire sa soif de gloire et de domination, lui qui souhaite devenir « empereur de l'Europe<sup>1501</sup> ». Il est, pour presque tous les auteurs, chacun d'entre eux employant des termes plus ou moins sévères<sup>1502</sup>, « [...] l'homme qui a déchaîné sur l'Europe le fléau de la guerre infâme, monstrueuse, qui engendre tant de ruines et menace tant d'existences<sup>1503</sup> », et il arrive qu'il partage cette responsabilité avec son fils, le *Kronprinz*<sup>1504</sup>, voire même que ce dernier apparaisse comme le véritable coupable, comme chez Charles Mérouvel qui fait dire à l'empereur Guillaume, alors qu'il s'adresse à sa femme après une conversation qu'il a eue avec son fils :

« Pensez-vous qu'un homme, fût-il empereur, puisse jeter de sa propre autorité un tel défi à l'humanité toute entière ?... Pousser des millions de soldats les uns contre les autres et faire couler des fleuves de sang en d'effroyables mêlées ? N'exagérez donc pas, s'il n'est pas de volontés au-dessus de la mienne, il en existe autour, celles de ceux qui m'entourent et m'obsèdent... Je n'ose pas vous en nommer le chef...<sup>1505</sup> »

Dans *L'horrible drame*, le feuilletoniste est encore plus clair lorsqu'il fait dire à l'un de ses personnages, garçon de café allemand : « On dit que les vieux dans l'entourage de Guillaume, sont

---

<sup>1497</sup> MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, les 21 et 22/12/1919.

<sup>1498</sup> *Ibid.*, les 07 et 08/01/1920.

<sup>1499</sup> *Ibid.*, le 08/01/1920.

<sup>1500</sup> Le commandant Raynal rappelle, dans son journal, une réponse qu'il a faite à un officier allemand qui entendait lui prouver la responsabilité de la France dans la guerre en cours : « Voyons capitaine ! A qui croyez-vous faire admettre que, s'il avait voulu la paix, votre tout-puissant kaiser n'aurait pas trouvé le moyen de calmer l'Autriche qui déchaîna tout ? » (*Le fort de Vaux*, in *Le Petit Journal*, le 22/02/1919).

<sup>1501</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 31/12/1914.

<sup>1502</sup> Voir, par exemple, LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 28/04/1920.

<sup>1503</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 20/12/1915. Dans *L'horrible drame*, l'auteur dit également que Guillaume II est « [...] le maudit qui déchaîna le fléau dont souffre l'univers entier » (*Le Petit Parisien*, le 05/10/1918).

<sup>1504</sup> FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, le 18/02/1919 ; LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 24/01/1916.

<sup>1505</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 18/11/1915.

opposés à la guerre, mais que les jeunes, le kronprinz en tête, font des efforts diaboliques pour déchaîner le fléau<sup>1506</sup>. »

Si, dans les faits, il est avéré que Guillaume II n'a pas cherché à éviter une guerre<sup>1507</sup> et qu'il avait indéniablement préparé son pays à la mener, il est évidemment simpliste de réduire les causes du conflit aux seules ambitions du monarque allemand. Le déclenchement de la Grande Guerre s'explique avant tout par les rivalités coloniales et économiques, la course aux armements, un système d'alliances qui en est arrivé à mettre face à face deux groupes de nations à partir de la fin des années 1910, et la situation explosive et violente dans les Balkans<sup>1508</sup>. Dans ce contexte aux tensions multiples et permanentes, l'attentat de Sarajevo est l'étincelle qui a enclenché un processus guerrier dans lequel l'empire allemand apparaît, il est vrai, comme la puissance européenne qui peut en retirer, en cas de victoire, le plus d'avantages.

Les *patriotic serials* de notre échantillon évoquent eux aussi la préparation allemande de la guerre, mais il n'est pas question d'une préparation de quarante ans, comme dans les fictions françaises. Lorsque W. Holt-White fait expliquer à Jabbs le pourquoi de son activité d'agent double au service de la Grande-Bretagne peu de temps avant le déclenchement du conflit, celui-ci dresse un inventaire des actions menées par l'Allemagne depuis plusieurs années qui prouvent, selon lui, ses intentions belliqueuses : « la croissance du pangermanisme, la "pénétration pacifique" de la Turquie, la construction de la ligne ferroviaire de Bagdad, l'appel du Kaiser à l'Islam, sa politique au Maroc et enfin, non des moindres, les préparatifs effrayants de la marine allemande, toutes indiquaient inévitablement la guerre<sup>1509</sup>. » Dans *Wake Up !*, fiction qui imagine l'invasion de la Grande-Bretagne par Vaevictia, cette Allemagne sous *alias*, Laurence Cowen parle des « [...] plans vaevictiens longuement et soigneusement réfléchis<sup>1510</sup> » tandis que le contre-espion Ronald Redford créé par Laurette Aldous dans *The War Woman* dit que « toute l'histoire intérieure de l'Europe des dix

---

<sup>1506</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 06/10/1918. La responsabilité du *Kronprinz* est également flagrante chez Léon Daudet qui met en scène le fils de l'empereur allemand qui songe, à la fin de l'année 1913, à « [...] chauffer le zèle populaire en vue de la guerre. » (*La vermine du monde*, in *L'Action française*, le 12/04/1916)

<sup>1507</sup> Ni le président de la République française Raymond Poincaré d'ailleurs qui, lors de son voyage en Russie entre les 13 et 23 juillet 1914, ne semble pas avoir poussé le tsar à adopter une attitude mesurée face à la crise balkanique.

<sup>1508</sup> Pour une étude détaillée des origines du conflit, consulter, par exemple, BECKER Jean-Jacques, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Belin, 2003 ; KEEGAN John, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2003 ; CLARK Christopher, *Les somnambules. Été 1914, comment l'Europe a marché vers la guerre*, Paris, Flammarion, 2013 ; BERGHAN, Volker R., « *Origins* », in WINTER Jay (dir.) *The Cambridge History of The First World War*, op. cit., volume 1 : *Global War*, p. 16-38.

<sup>1509</sup> HOLT-WHITE W., *The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, le 24/04/1915 : « *The growth of pan-Germanism, the "peaceful penetration" of Turkey, the building of the Bagdad Railway, the Kaiser's call to Islam, his policy in Morocco, and last, but by no means least, the threatening preparations of the German Navy, all pointed inevitably to war.* »

<sup>1510</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, le 05/02/1915 : « [...] *the long and carefully-thought-out Vaevictian plans [...]* »

dernières années révèle une longue série de complots, intrigues et mensonges allemands destinés à diviser l'Europe contre elle-même et à renforcer matériellement la position de l'Empire allemand<sup>1511</sup>. » Quand il est mentionné, l'attentat de Sarajevo est vu comme une occasion dont l'Allemagne veut profiter<sup>1512</sup>, ou comme un complot dont elle est l'actrice principale et qui est clairement destiné à faire advenir la guerre qu'elle attend.

« Les meurtriers de l'archiduc étaient indirectement financés par le gouvernement allemand, et il est presque certain que le gouvernement hongrois, qui craignait son influence, et qui a été identifié, depuis, comme l'allié enthousiaste de Berlin, était au courant du complot. L'affaire diabolique a été inventée pour faire en sorte que la Serbie semble responsable et pour donner à l'Autriche une excuse pour débiter la guerre que l'Allemagne considère comme inévitable et nécessaire. C'est là la véritable histoire de Sarajevo [...]»<sup>1513</sup>

L'empereur allemand n'est que très rarement désigné comme le responsable direct du conflit et l'on en reste généralement à une incrimination plus vague que celle des romans-feuilletons patriotiques. Les propos les plus clairement accusateurs sont ceux de Laurette Aldous qui fait dire à son héroïne, face à la mort qui frappe ou menace ses proches, qu'elle en veut à celui qu'elle considère comme le principal coupable de la mise à feu et à sang de l'Europe : « J'éprouvais une rage sauvage et irraisonnée [...] particulièrement envers cet homme qui avait siégé dans son palais de Berlin et comploté pendant des années pour provoquer cette orgie d'horreur<sup>1514</sup>. »

Le discours sur l'ennemi est donc assez semblable, dans les fictions sérielles patriotiques des deux pays, en ce qui concerne la responsabilité de l'Allemagne, avec des différences qui sont plutôt de degré que de fond. Faire de cette dernière, presque toujours, l'unique responsable de la guerre et de son cortège de malheurs et d'horreurs permet d'assurer au discours sur l'ennemi un impact optimal en focalisant la haine, en la cristallisant sur une cible unique. L'ensemble des propos concernant le bellicisme d'une nation historiquement agressive qui a prémédité, préparé puis

---

<sup>1511</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 27/05/1915 : « *The whole inside history of Europe for the last ten years reveals one long serie of German plots, German intrigue, and German lies intended to divide Europe against itself and materially to strengthen the position of the German Empire.* »

<sup>1512</sup> « Cette affaire serbe se développe heure par heure [...] la Russie à tendu un long bras pour protéger son petit frère slave. L'Allemagne pousse l'Autriche à répondre et la Russie ne le supportera pas. L'Allemagne force l'allure et c'est son heure. » « *This Servian business is developing hour by hour [...] Russia has stretched out a long arm to protect her little brother Slav. Germany's putting up Austria to answer back, and Russia won't stand for it. Germany's forcing the pace, and this is Germany's hour.* » (HOLT-WHITE W., *ibid.*, le 09/04/1915).

<sup>1513</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 28/05/1915 : « *The Archduke's murderers were indirectly in the pay of the German Government, and it is almost certain that the Hungarian Government, who feared his influence, and who have since been shown to be the enthusiastic allies of Berlin, were privy to the plot. The devil's business was so contrived as to make it seem that Serbia was responsible, and to give Austria an excuse for beginning the war which Germany regarded as inevitable and necessary. That is the true story of Serajevo [...]* »

<sup>1514</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 31/05/1915 : « *I felt a wild, unreasoning rage [...] particularly against that one man who had sat in his palace at Berlin and had plotted for years to bring about this orgy of horror.* »

déclenché la guerre est un élément fondamental de l'image que l'on veut donner du conflit. Le paradigme de la guerre défensive qui se construit dès le début du conflit, à partir, notamment, des représentations de l'ennemi, constitue l'un des fondements des imaginaires de guerre français et britannique<sup>1515</sup> et l'un des ressorts principaux sur lesquels se construit l'entreprise de mobilisation culturelle. Comme le note Nicolas Beaupré, « la posture défensive autoris[e] le déploiement d'un large éventail d'images valorisantes de soi comme héros, comme victime, ainsi que l'auto-purification propitiatoire d'une violence légitimée d'emblée par son caractère uniquement défensif<sup>1516</sup>. » Toute l'influence de ce paradigme apparaîtra lorsque nous nous intéresserons aux représentations que les fictions sérielles patriotiques que nous avons étudiées véhiculent au sujet des Français et des Britanniques durant le conflit mais aussi de la guerre et de la violence de guerre.

## 5. Le sens de l'organisation et de la méthode.

Le dernier point concernant la dimension culturelle du discours sur l'ennemi que nous souhaitons envisager est moins directement synonyme de condamnation que ceux que nous avons traités jusqu'ici. Il concerne le sens inné de l'organisation et la volonté d'être méthodique en tout, deux attributs qui sont mis en avant par les Allemands eux-mêmes mais qui sont également reconnus par leurs adversaires. Les fictions patriotiques évoquent leur « génie de l'organisation<sup>1517</sup> », leur « l'esprit de méthode<sup>1518</sup> » qui les amènent à ne rien laisser au hasard, à se montrer précis en tout<sup>1519</sup>, et à chercher à tout prévoir<sup>1520</sup> lorsqu'ils se lancent dans une quelconque entreprise<sup>1521</sup>.

<sup>1515</sup> Ce paradigme de la guerre défensive est au fondement de l'imaginaire de guerre de tous les pays belligérants.

<sup>1516</sup> BEAUPRÉ Nicolas, *Ecrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne, 1914-1920*, Paris, C.N.R.S Editions, 2006, p. 177.

<sup>1517</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 12/03/1916 ; GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 05/11/1915. Dans *The War Woman* (in *Daily Express*, le 21/06/1915) Laurette Aldous fait dire à un officier allemand qu'« aucune autre nation n'est aussi parfaitement organisée » que l'Allemagne (« *No other nation is so perfectly organised.* »)

<sup>1518</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 02/10/1915 ; BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 22/01/1915 ; M. DELLY, *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 02/11/1917.

<sup>1519</sup> Laurette Aldous évoque ainsi « l'exactitude teutonnes » (« *Teutonic exactness* », *The War Woman*, in *Daily Express*, le 03/05/1915), Meta Simmins fait dire à l'espion Hammerton qu'il est un « [...] partisan de l'exactitude, de l'exactitude en toute chose » (« *I am a stickler for accuracy, accuracy in all things* », *The White Feather*, in *Daily Mirror*, le 20/10/1915), Gaston Leroux parle de « [...] cette perfection méticuleuse que [les Allemands] mettent partout, dans leurs entreprises [...] » (*Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 26/10/1917) et M. Delly fait de l'espion Oscar un homme pour lequel chaque détail compte (*Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 02/10/1916).

<sup>1520</sup> MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 25/04/1917 : « Nous autres, Allemands, nous savons tout prévoir... » ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 16/06/1916 : « Ah ! nous avons pensé à tout [...] Notre organisation ne laisse rien à désirer. » ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 26/06/1915 : « [...] les Allemands ne laissent jamais rien au hasard et échouent rarement à prévoir les développements possibles » (« [...] *the Germans never leave anything to chance, and rarely fail to foresee possible developments.* »)

<sup>1521</sup> « [...] cette méthode et cette ténacité que les Allemands, - on ne saurait leur refuser ce mérite -, apportent dans toutes leurs entreprises indistinctement. » (AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le

Ces deux aptitudes présentées comme ataviques sont indéniablement des qualités, mais elles sont intrinsèquement minées par le fait qu'elles sont mises au service d'activités négativement connotées : l'espionnage, parvenu à un degré de perfection qui s'explique en grande partie par le soin apporté à en organiser tous les rouages, même les plus infimes, et la guerre qui, nous l'avons dit, est immuablement présentée comme le résultat d'une préparation longue et minutieuse de l'Allemagne.

## **E. Le militaire.**

Le discours sur l'ennemi est moins consensuel lorsqu'il s'intéresse à son armée, même s'il entre *a priori* dans la logique de l'entreprise de mobilisation des esprits du temps de guerre de déprécier au maximum les qualités militaires de l'adversaire. Les représentations qui sont utilisées pour décrire les troupes ennemies sont principalement construites autour de trois thématiques : la discipline de fer qui y sévit, la valeur individuelle du soldat allemand et enfin leur équipement, avec une insistance sur la mitrailleuse, l'artillerie et les tranchées.

### **1. La discipline de fer de l'armée allemande.**

Cette thématique est de loin la plus présente, et celle au sujet de laquelle les auteurs de fictions patriotiques tiennent le discours le plus homogène. Ils insistent sur le fait que les soldats subissent une discipline extrême, que tout un système de coercition est mis en place, et que le soldat obéit sans réfléchir ; le soldat allemand est habité par le « [...] respect de l'ordre donné, [un] sentiment d'obéissance aveugle [...] »<sup>1522</sup>, et apparaît véritablement comme l'esclave de son supérieur ; Charles Mérouvel dit ainsi des « sous-ordres » du Kaiser qu'ils sont « obéissants comme les janissaires de la Sublime Porte [...] »<sup>1523</sup>. » Ce discours n'est pas neuf, et lors de la guerre de 1870, ces représentations d'une armée allemande coercitive et de ses soldats soumis et brimés faisaient déjà partie de la vision que les Français aimaient à se donner de leur ennemi<sup>1524</sup>.

Si cette soumission et cette discipline de fer ont des avantages, avantages qui ont fait la force du militarisme prussien, les auteurs français insistent surtout sur les inconvénients qui finissent

---

13/05/1917) ; « [...] cette régularité méthodique qui est le propre des Boches [...] » (MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 06/02/1919).

<sup>1522</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 16/06/1916.

<sup>1523</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 13/09/1916.

<sup>1524</sup> La lecture de quelques numéros du *Petit Journal* au cours de l'automne 1870 illustre clairement cet aspect.

toujours par l'emporter<sup>1525</sup>. L'habitude d'obéir aveuglément, en permanence, enlève tout esprit d'initiative au soldat lorsqu'il se retrouve sans officier pour le commander, pour lui dire quoi faire : « [...] voilà où la discipline allemande, toute en odieuse brutalité, perd tout pouvoir sur des hommes que n'encadrent plus leurs sous-officiers qui sont en réalité des gardes-chiourme, [...], alors, ç'avait été, comme toujours, la débandade<sup>1526</sup> » écrit par exemple Paul Bertnay. Aristide Bruant tient des propos semblables et n'hésite pas à dire que « [...] quand les Allemands sont privés de leurs officiers, ça n'est plus que des animaux<sup>1527</sup>. »

La coercition est parfois décrite comme extrême puisque les officiers allemands, nous dit Aristide Bruant, « [...] frappent à coups de plat de sabre [...]»<sup>1528</sup> leurs soldats qui « [...] savent que, derrière eux, le revolver de leurs officiers les guette<sup>1529</sup> ». Cette figure du mauvais officier qui n'a aucun respect pour ses hommes et n'hésite pas à les frapper, à les menacer d'une arme pour se faire obéir, et n'hésite pas à les tuer s'ils montrent le moindre signe d'hésitation<sup>1530</sup>, est souvent présente dans les récits patriotiques français de notre échantillon<sup>1531</sup>. Gaston Leroux va jusqu'à écrire que certains hommes de troupe allemands « [...] redoutent plus le revolver de leurs propres officiers que les projectiles ennemis » et évoque des soldats que l'on attache à leurs mitrailleuses<sup>1532</sup>. Mais comme un animal qui ne supporte plus les mauvais traitements, il arrive un moment où le « [...] soldat asservi que l'on mène à coups de botte et de schlague [...]»<sup>1533</sup> se rebiffe et se venge de son tortionnaire<sup>1534</sup> allant parfois jusqu'à le tuer, comme dans cet épisode raconté par Un poilu, alias Julien Priollet : « Les Boches, pris de panique, se rendaient par paquets. [...] L'un d'eux qui reculait

---

<sup>1525</sup> Dans son journal, le commandant Raynal reconnaît clairement que l'obéissance aveugle est un avantage pour l'armée allemande : « Quel que soit l'ordre qu'il reçoit, même s'il est sûr d'y rester, le Boche l'exécute ; c'est, il faut le reconnaître, un soldat redoutable ; » (*Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 12/02/1919).

<sup>1526</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 29/07/1915.

<sup>1527</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 14/11/1916.

<sup>1528</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 20/08/1915.

<sup>1529</sup> *Ibid.*

<sup>1530</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 09/02/1916 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 14/11/1916 : les « [...] officiers [allemands] ont la consigne de se tenir toujours en arrière, pour brûler la cervelle à leurs hommes, s'ils font mine de reculer » ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 14/04/1916 : « Un certain nombre d'entre eux [des officiers allemands] surveillaient, revolver au poing, ceux de leurs hommes qui tentaient de s'enfuir et ils les abattaient, à la moindre tentative, sans pitié ! »

<sup>1531</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 27/07/1915 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, les 11/03, 18/03 et 09/05/1915 ; LÉTANG Louis, *Victorieuse*, in *Le Petit Journal*, le 03/02/1920 ; UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, les 24 et 25/10/1915 ; DAUDET Léon, *La vermine du monde*, in *L'Action française*, le 01/05/1916.

<sup>1532</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 11/01/1918.

<sup>1533</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 05/07/1915. M. Delly évoque pour sa part « [...] ces soldats allemands courbés sous la schlague, disciplinés à la prussienne [...] » (*Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 11/01/1918).

<sup>1534</sup> Arnould Galopin fait dire à un soldat français : « Il paraît qu'une fois qu'ils sont prisonniers, les Boches n'ont plus aucun respect pour leurs officiers et qu'ils n'hésitent pas à se venger sur eux des mauvais traitements qu'ils ont eu à subir. Tant que le soldat allemand est sous la coupe de ses chefs, il file doux comme un agneau, mais une fois qu'il n'a plus rien à craindre d'eux, il cherche à se venger » (*Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 20/10/1917).

avait été menacé du revolver par son officier. Il avait alors osé s'emparer du revolver et tuer son chef. Après quoi, il s'était mis à genoux et avait pleuré<sup>1535</sup>. »

La discipline dans l'armée allemande, calquée sur le modèle historique prussien, n'est pas systématiquement synonyme de soumission complète des soldats comme les auteurs de romans-feuilletons patriotiques aiment à le répéter. Au contraire, l'armée prussienne puis allemande des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles accorde plus d'autonomie et de liberté à ses soldats que la plupart des autres armées européennes par la conception-même qu'elle a du combat, depuis les thèses de von Clausewitz qui suggèrent de profiter de la désorganisation et du chaos inévitables des champs de bataille plutôt que d'essayer de les contrôler à tout prix, jusqu'aux thèses de commandement minimal de von Moltke qui prônent de ne donner aux soldats que les instructions les plus importantes. La soumission totale, si elle était vraie à l'époque de Frédéric le Grand qui faisait reposer toutes les qualités de son armée sur l'intégration de *drills* extrêmement complexes, n'est plus d'actualité par la suite. La stratégie de commandement de l'armée allemande apparaît plutôt comme un subtil équilibre entre une discipline dans laquelle les *drills* et l'organisation ont un rôle essentiel, l'obéissance, et la liberté d'action : le commandement donne les grandes orientations tactiques et le soldat, durant le combat lui-même, est libre de faire appel à son bon sens et est encouragé à faire preuve d'initiative. Il s'établit ainsi une relation de confiance réciproque entre les officiers et leurs hommes et ces derniers sont plus conscients, plus fiers de leurs rôles que s'ils étaient de simples exécutants<sup>1536</sup>.

L'armée allemande est donc présentée comme un univers cruel et avilissant où toute volonté et toute liberté individuelles sont annihilées et dans lequel l'être humain n'est plus qu'un outil. Le soldat n'existe que pour sa fonction et c'est à peine si ses supérieurs le considèrent comme un homme ; tout état d'âme est interdit, toute faiblesse sévèrement punie. En réalité, la discipline au sein de l'armée allemande est loin d'atteindre les sommets de sévérité, de coercition et de répression qui sont décrits dans les romans-feuilletons patriotiques considérés<sup>1537</sup>. Une preuve simple peut être trouvée dans le fait que le nombre de soldats fusillés fut nettement inférieur au sein de l'armée allemande qu'au sein de l'armée française : les chiffres annoncés sont de 48 pour l'Allemagne (chiffre probablement sous-estimé) et de six cents pour la France (sur 2400 condamnations à mort)<sup>1538</sup>. Et à la différence des conseils de guerre spéciaux français plutôt sévères

---

<sup>1535</sup> UN POILU, *ibid.*, le 01/12/1915.

<sup>1536</sup> Sur ces aspects, voir, par exemple, CRAIG Gordon A., *op. cit.*

<sup>1537</sup> Dans sa thèse *Le soldat allemand dans la Grande Guerre : expérience du combat et institution militaire* menée sous la direction de Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Amiens, 2000, Anne DUMÉNIL rend bien compte de l'écart entre ces représentations véhiculées en France et la réalité d'une armée allemande souvent bien plus humaine que l'armée française et où la coercition n'est pas de mise, bien au contraire.

<sup>1538</sup> OFFENSTADT Nicolas, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999)*, Odile Jacob, 1999, p. 21.

et expéditifs selon les souhaits de Joffre (il était recommandé que l'exécution ait lieu dans les 24 heures après la sentence), les tribunaux allemands acceptaient assez souvent d'étudier la présence ou non de circonstances atténuantes.

La comparaison qui transforme le soldat allemand en « automate<sup>1539</sup> » et le rend raide et mécanique est une autre manière de stigmatiser la manière dont les Allemands conçoivent l'armée. Les auteurs français mettent en scène une armée allemande faite de soldats « asservis et machinisés<sup>1540</sup> » pour donner à voir un État-major allemand pour lequel le plus important est d'avoir une armée soumise et obéissant aux règles strictes du « caporalisme prussien<sup>1541</sup> », froide, sans âme, dans laquelle le soldat n'a qu'une réalité extrêmement limitée, n'est qu'un pion noyé dans la masse. Bien souvent « la marche automatique du soldat allemand<sup>1542</sup> », le « pas de l'oie<sup>1543</sup> » sont raillés parce que leur régularité et leur côté exagérément raide<sup>1544</sup> donnent aux soldats des allures robotisées, et ceux-ci sont alors comparés à « des pantins articulés<sup>1545</sup> », « des machines<sup>1546</sup> », ou des « soldats [...] automatiques<sup>1547</sup>. » Faire du soldat ennemi un pantin est un moyen efficace de le déshumaniser mais également un procédé qui permet de lui attribuer une faible valeur et donc, par déduction, d'admettre la supériorité du soldat qui lui est opposé, une armée de « mécaniques montées, [de] corps sans âme [...]<sup>1548</sup> », soumise, sans cœur, étant moins dangereuse qu'une armée de soldats capables d'initiative.

Lorsqu'ils évoquent la discipline allemande, les *patriotic serials* de notre échantillon ne s'intéressent pas particulièrement à celle qui sévit dans l'armée. Ils mentionnent la discipline comme une spécificité nationale de l'Allemagne et se contentent de propos lapidaires. Laurence Cowen fait

---

<sup>1539</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, les 19 et 29/07/1915 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 22/03/1916 ; LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, le 20/10/1919 ; FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, le 13/03/1919 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 08/04/1916 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 20/02/1917 et *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 23/07/1915 ; HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés...*, in *L'Action française*, le 24/04/1917 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 06/03/1915 ; etc.

<sup>1540</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 06/08/1915.

<sup>1541</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 28/02/1915.

<sup>1542</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 21/08/1915.

<sup>1543</sup> MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 10/04/1917 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 26/04/1916 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 03/06/1916.

<sup>1544</sup> Émile Pouget parle de « raideurs d'automates » (*Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 15/08/1915) et de « raideur de soldat germanique » (*Ibid.*, le 19/08/1915), Henry de La Vaulx de « raideur toute prussienne » (*Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 23/04/1916) et Jules Mary du salut « [...] selon la discipline rigoureuse, à trois pas de son chef, faisant claquer les talons, la main au casque, le buste penché, raide et automatique » (*L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 28/01/1916).

<sup>1545</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 21/08/1917.

<sup>1546</sup> FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 16/06/1917 ; HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés...*, in *L'Action française*, le 24/04/1917.

<sup>1547</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 29/10/1916.

<sup>1548</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 12/07/1915.

ainsi de Vaevictia, ce pays imaginaire qu'il a inventé pour symboliser l'Empire allemand, « le pays de la discipline<sup>1549</sup> » et Gwendoline Stevens, l'héroïne mise en scène par Laurette Aldous, considère « [...] la discipline nationale qui a fait de chaque homme et de chaque femme un véritable combattant au service de la mère-patrie [...]»<sup>1550</sup> » comme une force de l'Allemagne dans la guerre en cours.

## 2. La valeur individuelle du soldat allemand.

Le discours sur l'ennemi oscille entre des remarques qui font du soldat allemand un mauvais combattant, certes les plus nombreuses, et d'autres qui, au contraire, en font un adversaire qui ne doit pas être pris à la légère.

Lorsqu'il est décrit comme un soldat de faible valeur, c'est le plus souvent sa maladresse qui est mise en avant. Le fantassin et l'artilleur allemands sont régulièrement dépeints comme de mauvais tireurs qui n'atteignent que très rarement leur cible et gaspillent donc leurs munitions ; Aristide Bruant fait ainsi dire à des soldats français « ils tirent comme des navets<sup>1551</sup> » ou « ce qu'ils sont maladroits ! Comme d'habitude<sup>1552</sup> », lorsqu'ils jugent la précision de l'artillerie allemande<sup>1553</sup>, alors qu'un poilu insiste sur le fait qu'il ne faut pas oublier « [...] que le fantassin allemand est un très mauvais tireur<sup>1554</sup>. » Cette maladresse, couplée à une lâcheté<sup>1555</sup> face au danger que nous avons déjà évoquée, fait qu'il n'y a qu'en supériorité numérique que les armées allemandes peuvent espérer remporter des victoires, ce qui amène leur commandement, dans les fictions patriotiques, à miser systématiquement sur la concentration des troupes et sur des attaques de très grande ampleur.

---

<sup>1549</sup> « [...] *Vaevictia is the country of discipline* » (COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, le 06/01/1915).

<sup>1550</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 22/06/1915 : « [...] *the national discipline that made every man and every woman an effective fighter for the fatherland* [...] »

<sup>1551</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 07/10/1915.

<sup>1552</sup> *Ibid.*, le 26/05/1915.

<sup>1553</sup> Voir également, par exemple, POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 07/07/1915 : « Heureusement, l'ennemi tirait mal ! Ses projectiles, pour la plupart, passaient au-dessus de nos hommes, allaient se perdre dans la plaine [...] » ou le 25/07/1915 : « [...] les batteries volantes allemandes qui s'époumonnaient [*sic*] à cracher des obus... et ce, bien inutilement !... car il leur manquait régulièrement un bon tiers de portée pour atteindre les lignes françaises. »

<sup>1554</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 20/11/1915.

<sup>1555</sup> Outre ce que nous avons déjà dit sur ce sujet (voir C., 3.), il est possible de citer Jules Mary qui parle de soldats allemands saoulés avec de l'alcool et de l'éther pour leur donner le courage de sortir de leurs tranchées (*Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, les 07 et 08/05/1915). John Keegan rappelle que la Grande-Bretagne a elle aussi pratiqué l'alcoolisation de ses soldats en prenant comme exemple la bataille de la Somme. Le 1<sup>er</sup> juillet 1916, on a distribué aux *Tommies* la quantité d'alcool nécessaire pour les griser et les inciter à franchir le parapet. Au sein des régiments où la distribution n'a pu se faire correctement, les soldats qui n'ont pas reçu d'alcool ne sont pas sortis ou sont revenus dans leur tranchée après avoir parcouru quelques mètres. (*Anatomie de la bataille*, Paris, Robert Laffont, 1993).

Lorsqu'il est décrit comme un combattant qu'il ne faut pas sous-estimer, certains auteurs n'hésitent pas à présenter le soldat allemand comme un ennemi « redoutable<sup>1556</sup> », « formidable<sup>1557</sup> », « difficile à vaincre<sup>1558</sup> », à vanter sa « superbe ténacité<sup>1559</sup> », la justesse de ses tirs<sup>1560</sup>, jusqu'à faire des canonniers allemands les meilleurs au monde<sup>1561</sup>. L'armée allemande dans son ensemble est elle aussi, de temps à autre, jugée avec une certaine admiration. Dans son témoignage, le hussard René de Planhol la décrit comme une « [...] machine formidable, outillée minutieusement et qui n'accord[e] nulle éventualité au hasard<sup>1562</sup> », le Richard Chatterton de Ruby M. Ayres constate, après son retour du front, que c'est une belle armée et qu'il ne faut pas la sous-estimer<sup>1563</sup>, et "la femme de guerre" Gwendoline Stevens mise en scène par Laurette Aldous a pleinement conscience de « [...] la perfection de la machine militaire allemande<sup>1564</sup> », tout comme le contre-espion Ronald Redford<sup>1565</sup>.

Dans l'ensemble, les auteurs de *patriotic serials*, lorsqu'ils en viennent à porter un jugement sur l'armée allemande ou sur son soldat, ne font pas preuve de la même sévérité que leurs homologues français. En effet, ils ont plutôt tendance à adopter une position impartiale et à reconnaître les mérites de l'ennemi sans chercher à l'accabler. Le discours très largement négatif que tiennent les auteurs français ne permet pas de considérer les quelques propos favorables qui émaillent leurs récits de la même manière. Ils apparaissent plutôt comme les éléments d'une stratégie discursive qui vise l'objectif global d'infériorisation : dire, de temps à autre, que l'ennemi allemand ne doit pas être sous-estimé, car sa force est réelle, et qu'il n'est pas maladroit, apparaît selon nous comme un moyen de l'accabler davantage puisque ces représentations favorables sont noyées dans un océan de représentations négatives qui semblent les annihiler. Il faut toutefois

<sup>1556</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux*, in *Le Petit Journal*, le 12/02/1919 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 24/11/1915 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 03/03/1916 ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/08/1916.

<sup>1557</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 28/07/1916.

<sup>1558</sup> *Ibid.*, le 21/08/1916.

<sup>1559</sup> FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, le 13/09/1919.

<sup>1560</sup> René de Planhol constate la « [...] précision méticuleuse [...] » avec laquelle les Allemands bombardent les positions françaises (*Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 09/06/1915), le commandant Raynal la « [...] terrible précision [...] » des tirs de l'artillerie allemande « [...] dirigés par l'observation aérienne [...] » (*Le fort de Vaux*, in *Le Petit Journal*, le 10/02/1919) et le capitaine aviateur Madon, l'adresse particulière de servants d'une batterie située à Contreuve (*Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, le 23/04/1919).

<sup>1561</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 14/06/1915 : « [...] il n'y a pas de meilleurs canonniers au monde que les Allemands [...] » (« [...] there are no better gunners in the world than the Germans [...] »)

<sup>1562</sup> DE PLANHOL René, *ibid.*, le 09/06/1915.

<sup>1563</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 06/04/1915.

<sup>1564</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 22/05/1915 : « [...] the perfection of the German military machine. »

<sup>1565</sup> *Ibid.*, le 27/05/1915 : « La machine militaire allemande est, peut-être, le plus parfait exemple d'organisation sociale que le monde ait jamais connu. » (« *The German military machine is, perhaps, the most perfect instance of social organisation that the world has ever known.* »)

admettre qu'elles sont peut-être, parfois, des concessions faites de bonne foi, notamment lorsqu'elles émanent d'auteurs comme René de Planhol, le commandant Raynal, ou Jacques Roujon, qui ont été sur le front, et parlent donc en connaissance de cause.

### 3. L'équipement des armées allemandes.

Comme pour le point précédent, le discours varie ici entre des propos favorables et défavorables, mais cette fois les propos favorables sont plus nombreux. Deux armes allemandes sont souvent vantées pour leur efficacité : les mitrailleuses et les canons.

En ce qui concerne les premières, les fictions mettent en avant les ravages qu'elles provoquent dans les rangs adverses, fauchant les hommes par dizaines. Dans son témoignage, le canonnier Paul Lintier rapporte en ces termes les paroles d'un sergent d'infanterie : « On s'est battu hier... Il en est tombé !... Mon bataillon est intact, mais les deux autres !... Il y a des compagnies où il ne reste pas dix hommes et plus d'officiers. C'est leurs mitrailleuses qui sont terribles...<sup>1566</sup> » L'héroïne créée par Laurette Aldous, qui parcourt le front à bord de son ambulance automobile pour aider les blessés alliés, insiste elle aussi sur les pertes importantes causées par les mitrailleuses sur l'infanterie britannique, et explique comment les Allemands les placent dans leurs tranchées :

« [...] l'habitude allemande est de laisser, comparativement, peu d'hommes dans les tranchées de première ligne, mais d'avoir toujours de larges réserves dans les tranchées de soutien. Leurs tranchées de première ligne sont, cependant, complètement remplies de mitrailleuses, dont ils ont reçu apparemment un stock illimité. Ces mitrailleuses sont placées de telle sorte qu'elles ont le maximum de chance d'échapper à la destruction par les bombardements et c'est à elles que sont principalement dues les lourdes pertes de notre infanterie<sup>1567</sup>. »

Lors du premier assaut auquel Jasper Sedley participe avec son bataillon de territoriaux, il est lui aussi confronté à cette arme meurtrière qui stoppe nette la seconde tentative d'avancée britannique :

« Les canons [...] n'étaient pas parvenus à détruire les positions allemandes, et lorsque le bataillon de Jasper se hissa hors de la sécurité relative [de la tranchée juste conquise] pour se ruer sur la ligne de tranchées allemandes suivante, les mitrailleuses

---

<sup>1566</sup> LINTIER PAUL, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 16/06/1916.

<sup>1567</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 14/06/1915 : « [...] the German habit is to leave comparatively few men in the front trenches, but always to have large reserves in the relief trenches. Their front trenches are, however, absolutely filled with machine guns, of which they have had an apparently limitless supply. These machine guns are so placed as to have the greatest possible chance of escaping destruction from the cannonades, and it is to them that the heavy casualties of our infantry are mainly due. »

ennemies le soumirent à un tir d'enfilade qui le faucha comme une faucille fauche le maïs mûr<sup>1568</sup>.»

Les mérites de l'artillerie sont vantés de manière bien plus fréquente. Si quelques auteurs utilisent le mythe des obus allemands qui n'explorent pas, grand classique de la mobilisation des esprits destiné à faire paraître les combats moins dangereux et à maintenir le moral des civils en leur dissimulant la réalité des dégâts causés par les canons ennemis, les propos qui mentionnent la supériorité matérielle de l'artillerie allemande sont plus nombreux. Les témoignages de combattants publiés dans les journaux français de notre corpus évoquent systématiquement cette dernière, même s'ils contiennent parfois quelques remarques sur la maladresse des artilleurs<sup>1569</sup>. Le commandant Raynal parle de « formidable artillerie<sup>1570</sup> », de la « puissance écrasante<sup>1571</sup> » d'un tir de barrage avant un assaut, René de Planhol de la portée bien supérieure de l'artillerie des Allemands qui leur permet de « [...] domin[er] la situation, intenable pour nous [les Français]<sup>1572</sup> », le canonnier Paul Lintier de « [...] monstrueux obus, qui, à plusieurs kilomètres à la ronde, ébranlent le sol [...]»<sup>1573</sup>, et Jacques Roujon rapporte ces paroles d'un artilleur français qui explique pourquoi une batterie française a été contrainte de quitter sa position : « Les Allemands nous canardent à douze kilomètres. Ils tirent avec des 210. C'est très joli de faire la guerre, mais il faudrait avoir des joujoux pour ça<sup>1574</sup>. » On retrouve des remarques du même genre sous la plume de feuilletonistes civils et c'est essentiellement l'énormité des calibres allemands qui est mise en avant : « artillerie géante<sup>1575</sup> », « artillerie formidable<sup>1576</sup> », « monstrueux canons<sup>1577</sup> », « [...] sacrés canons qui portent bientôt de Paris à Marseille [...]»<sup>1578</sup>, « écrasante supériorité de leur artillerie<sup>1579</sup> », autant de

---

<sup>1568</sup> ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, le 31/01/1916 : « *The guns [...], had not succeeded in destroying the German positions, and when Jasper's battalion clambered out of comparative safety to rush the next line of German trenches they were enfiladed by the enemy's machine-guns, which mowed them down as a sickle mows ripe corn.* »

<sup>1569</sup> Jacques Roujon, alors qu'il vient de constater la supériorité matérielle de l'artillerie des Allemands, entend un soldat français dire que « leur artillerie ne vaut rien [et qu'] ils tirent comme des goujats ! » (*Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 25/02/1916) et l'aviateur Madon rappelle dans son journal qu'il a eu l'occasion de constater la « [...] maladresse des artilleurs boches » (*Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, le 03/04/1915).

<sup>1570</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux*, in *Le Petit Journal*, le 14/02/1919 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 18/03/1915.

<sup>1571</sup> *Ibid.*, le 12/02/1919.

<sup>1572</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles. Récits d'un hussard*, in *Le Figaro*, le 09/06/1915.

<sup>1573</sup> LINTIER Paul, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 01/07/1916.

<sup>1574</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 25/02/1916.

<sup>1575</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 09/11/1916.

<sup>1576</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 18/03/1915.

<sup>1577</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 05/12/1916 ; Jules Mary parle de « [...] canons monstrueux de 420 lançant des obus qui pèsent mille kilos, auxquels aucune tourelle blindée ne résistera. » (*Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 04/03/1915)

<sup>1578</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 02/08/1915.

manières d'évoquer l'avantage allemand dans cette arme essentielle. Émile Pouget décrit ainsi certains des « monstres » dont dispose l'Allemagne :

« L'ennemi devait être en possession de gros canons à longue portée, des 420, ou peut-être de ces pièces dont parlait le général Rohne, dès 1911, dans la revue les *Artilleristische Monasthefte*, et qui, en mai dernier, servirent au bombardement de Dunkerque.

Ces pièces, d'abord destinées à la marine, sont réellement "kolossales". Leurs tubes, longs de cinquante calibres, soit vingt mètres, lancent, à l'aide d'une charge de poudre de 313 kilogrammes, un projectile qui en pèse 750. Cela, à la vitesse initiale de 942 mètres à la seconde, avec une force vive de 33 mètres, et à la distance maximum de 37 kilomètres, obtenue sous un angle de 45 degrés.

L'un de ces projectiles, de 40 centimètres de diamètre, est capable, dit-on, à une distance de 12 kilomètres, de traverser une cuirasse d'acier Krupp de 45 centimètres d'épaisseur...<sup>1580</sup> »

Si, à la fin de la guerre, les artilleries des deux camps se valent à peu près<sup>1581</sup>, au début du conflit, l'artillerie lourde allemande est nettement supérieure à celle de la France et de la Grande-Bretagne, à la fois qualitativement avec une portée, une mobilité et une puissance supérieures<sup>1582</sup>, et quantitativement avec un nombre beaucoup plus important<sup>1583</sup>. L'Allemagne disposera toujours de pièces plus puissantes, notamment de canons à très longue portée construits à partir d'un assemblage de tubes provenant de canons de type SK-LK/45 et qui porteront à plus de 120 kilomètres<sup>1584</sup>.

Les tranchées allemandes sont décrites elles aussi avec des propos flatteurs. Nous donnons ci-dessous deux exemples détaillés de la manière dont sont dépeints les retranchements de l'ennemi :

« [...] c'est richement bien compris une tranchée boche. [...] Lorsque les nommés Fantin et Poulard s'émerveillaient de l'organisation de la tranchée allemande, ils n'exagéraient pas. Les Allemands apportent un souci extrême à l'organisation extérieure et intérieure de leurs tranchées. Il ne leur suffit pas de construire, de bitumer, de cimenter, de rendre le dehors capable de supporter le choc des obus et la pluie de mitraille qu'on déverse sur eux ; sous cette cuirasse de pierres, de mortier, de fer et de

---

<sup>1579</sup> BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 16/09/1918.

<sup>1580</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 25/07/1915.

<sup>1581</sup> En 1918, les deux armées disposent chacune de plus de 40000 pièces d'artillerie (d'après Jean-Jacques BECKER, « *Les innovations stratégiques* » in Collectif, *14-18 : Mourir pour la patrie*, Paris, Seuil, 1992, p. 99.)

<sup>1582</sup> Et dès 1916, l'Allemagne dispose de canons de 38cm de type SK-LK/45 qui portent à plus de 30 kilomètres.

<sup>1583</sup> Pour des informations détaillées sur les armes de la Grande Guerre voir BERTIN François, *14-18 La Grande Guerre. Armes, uniformes, matériels*, Rennes, Ouest-France, 2006 ou BECKER Jean-Jacques, *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, André Versaille, 2008.

<sup>1584</sup> Ce sont des canons de ce type qui bombardent Paris entre mars et août 1918 ; on les appelle *Pariser Kanonen*.

bois, ingénieusement ils continuent à améliorer tous les jours la tranchée. [...] C'étaient des boyaux couverts, qui reliaient une tranchée à l'autre ; des souterrains dans lesquels s'entassaient les munitions ; des caves, qui regorgeaient du fruit des derniers pillages. [...] Les hommes étaient parqués dans de longs couloirs, assez larges, pourvus de chaque côté, de banquettes de terre, recouvertes de matelas volés et de paille. [...] Les officiers [...] occupaient, suivant leur grade, des caves assez spacieuses au bout de la tranchée, un peu en arrière. Les sous-officiers étaient, eux aussi, logés à part dans un souterrain parallèle au logement des officiers. [...] Lesdites caves contenaient entre autres choses appréciables des lits en cuivre, avec matelas et couvertures, des armoires à glace, des lavabos, des tables pour écrire, des chaises, des fauteuils<sup>1585</sup>.»

« [...] la tranchée allemande qui faisait face à la nôtre [...] était formidable. Le tracé comprenait des parties droites, de huit à 10 mètres, coupées de pare-éclats constitués avec des sacs à terre. Ces pare-éclats permettaient d'établir des barrages en cas d'attaque heureuse de l'infanterie française. Parapets, banquettes de tir, abris pour les veilleurs espacés de vingt mètres en vingt mètres... créneaux invisibles, de deux mètres en deux mètres... boucliers individuels en tôle d'acier, avec un trou de tireur pouvant être obturé par une paupière à pivot. Tranchées très étroites, où il est presque impossible de se croiser... Le fond en était recouvert de panneaux à claire-voie. En dessous sont ménagés des puisards pour recueillir l'eau qu'on évacue ensuite à l'aide de pompes à main. Devant les tranchées, les défenses accessoires les plus variées, chevaux de frise, garnis de fils de fer ou de feuillards découpés en dents de scie sur lesquels l'action des cisailles est nulle [...] Telle était la formidable besogne accomplie par les Boches [...]»<sup>1586</sup>

La plupart des auteurs se contentent de propos plus simples, parlant par exemple de « tranchées très fortes<sup>1587</sup> », de « [...] retranchements ennemis [...] formidables<sup>1588</sup> », ou de tranchées aménagées petit à petit « [...] jusqu'à en faire plus tard de véritables cités souterraines et des forteresses redoutablement organisées<sup>1589</sup> », mais tous<sup>1590</sup> mettent en avant la capacité qu'a eue l'ennemi à mettre rapidement en place des tranchées plus fortes et mieux équipées que celles de ses adversaires. Ils rendent compte d'une réalité car les Allemands ont doté assez vite leurs tranchées d'équipements élaborés, comme par exemple des abris creusés plus profondément et alimentés en électricité pour l'éclairage et le chauffage, des murs bétonnés et parfois blindés, ou encore des

---

<sup>1585</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, les 22 et 24/09/1915.

<sup>1586</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, les 15 et 16/12/1915.

<sup>1587</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 07/03/1916.

<sup>1588</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 28/06/1917. Deux des héros créés par l'auteur sont contraints d'effectuer des travaux de terrassement dans les tranchées allemandes et l'auteur décrit à cette occasion une organisation souterraine plutôt élaborée. (*Ibid.*, le 09/07/1917).

<sup>1589</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 12/04/1917.

<sup>1590</sup> On peut également citer Émile Pouget qui fait dire à un soldat français qui entre dans une tranchée allemande « Y a pas à dire, ils savent y faire pour se mettre à l'abri !... Faut qu'on en prenne de la graine !... Vois ça !... C'est-y chouettelement rembourré de branches de sapin, de genêts, de feuillages !... Un vrai matelas quoi !... » (*Vieille Alsace*, in *l'Humanité*, le 02/08/1915.)

moyens de camouflage sophistiqués. Stéphane Audoin-Rouzeau explique cette différence par le fait que

« [...] la représentation des tranchées différait selon les belligérants : pour les Allemands occupant la Belgique, de vastes espaces du nord et de l'est de la France, et des espaces plus vastes encore sur le territoire russe, la guerre des tranchées pouvait apparaître comme un pis-aller acceptable avant que l'usure de l'ennemi n'entraînât un succès définitif. Pour leurs adversaires en revanche, la perspective d'un enterrement prolongé dans le sol constituait un renoncement à la reconquête du territoire. D'où une installation sommaire dans un type de guerre qui se voulait très provisoire [...] <sup>1591</sup> »

La vision de l'armée allemande, dans les fictions sérielles patriotiques françaises que nous avons étudiées, se résume donc à celle de troupes soumises à une discipline de fer, bien équipées pour faire face aux nouvelles exigences de la guerre de position, mais dont l'unité de base, le troupière ne brille pas par son efficacité. Les *patritotic serials* tiennent une fois encore un discours plus mesuré, notamment en ce qui concerne la faible valeur du soldat allemand.

Notre analyse fait clairement apparaître la tendance générale du discours sur l'ennemi à dévaloriser, stigmatiser, fustiger presque tout ce qui a trait au "Boche", d'où notre choix de parler d'infériorisation systématique, même si les propos sont moins dévalorisants lorsqu'il est question de la dimension militaire et que les récits britanniques se montrent nettement moins agressifs. Si l'on remet la lecture des fictions sérielles patriotiques de notre échantillon en contexte, que l'on imagine les effets produits par cette accumulation de représentations négatives, il semble impossible d'éprouver la moindre sympathie pour les personnages allemands qui sont mis en scène et qui, tous, ne servent qu'à cristalliser la haine des lecteurs. Une grande partie de ces représentations existent avant la Grande Guerre et trouvent leurs racines dans les guerres napoléoniennes, le conflit franco-prussien et les tensions de plus en plus fréquentes opposant la France et la Grande-Bretagne à l'Empire allemand à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles <sup>1592</sup> ; le discours sur l'ennemi qui se développe durant la Première Guerre mondiale les actualise, les radicalise et leur ajoute ses créations du moment.

Si le principe d'infériorisation est souvent producteur d'images simplistes, les principes de criminalisation et de déshumanisation de l'ennemi permettent la création de représentations plus

---

<sup>1591</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « *Les tranchées* », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques, *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, op. cit., p. 249. Voir aussi MEYER Jacques, *La vie quotidienne de soldats pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1966, p. 57-77.

<sup>1592</sup> Voir le chapitre 2., II., B. et, notamment, JEISMANN Michael, op. cit. et DOMINE Jean-François, « *L'image du Prussien dans la littérature contemporaine française* », in *Revue Historiques des Armées*, 2012, n°269, p. 11-25.

élaborées, plus argumentées, qui frappent les esprits des lecteurs bien plus profondément et permettent à la haine de franchir un cap.

## **II. La criminalisation de l'ennemi.**

Le principe de criminalisation vise à rendre l'ennemi parfaitement exécrationnable en lui imputant toute une panoplie de crimes odieux, injustes et ignobles susceptibles de provoquer, chez les lecteurs, un réflexe de répulsion extrême et de développer leur haine à son égard. Le sens du message est clair : il est nécessaire, face à un criminel de cet acabit, habité par un tel vice et une telle brutalité, de mobiliser toutes les énergies disponibles afin de lui faire une guerre dont il doit impérativement, et coûte que coûte, sortir perdant.

Les représentations véhiculées par les fictions sérielles patriotiques pour mettre en scène l'ennemi criminel jouent sur trois thèmes principaux qui aboutissent à l'utilisation de trois figures majeures de l'Allemand que nous allons présenter tour à tour : le voleur, qui profite de la guerre pour faire main basse sur tout ce qu'il trouve ; l'assassin, que les récits patriotiques rendent responsable d'exactions et d'actes inqualifiables commis envers les combattants et les civils du camp adverse ; le barbare, c'est-à-dire un être inhumain, cruel et sauvage, cette figure étant de loin la plus forte et la plus riche de toutes celles que la mobilisation des esprits met en scène.

### **A. L'Allemand voleur.**

La figure de l'Allemand voleur, qu'il soit espion ou soldat, parcourt l'ensemble de notre échantillon de romans-feuilletons patriotiques et les termes employés pour désigner ce dernier ne manquent pas : « voleurs en casque à pointe<sup>1593</sup> », « bandits<sup>1594</sup> », « pillards<sup>1595</sup> », « brigands<sup>1596</sup> »,

---

<sup>1593</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 13/01/1915.

<sup>1594</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, les 12 et 28/01/1915 ; LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 04/12/1916 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, les 22/07 et 13/08/1915 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 30/09/1915 et *Cœur Cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 04/05/1918 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmerie*, *Le Petit Parisien*, le 21/04/1916 ; PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 10/07/1915 ; GUICHES Gustave, *Reflets de guerre...*, in *Le Figaro*, le 28/02/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien* les 27 et 30/11/1915 ; etc.

<sup>1595</sup> BERTNAY Paul, *ibid.*, le 16/07/1915 ; VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 11/09/1916 ; GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 09/08/1917 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 31/03/1917 ; MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 05/11/1915 ; etc.

<sup>1596</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 19/09/1915 ; MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 16/11/1918, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, les 06/10 et 30/11/1915 et *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 15/09/1916 ; M. DELLY, *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, les 15 et 30/12/1916 ; BERTNAY Paul, *ibid.*, le 15/07/1915 ; etc.

« soudards<sup>1597</sup> », « détrousseurs de cadavres<sup>1598</sup> ». « Soudard » est, selon nous, l'appellation qui illustre le mieux l'image que les auteurs veulent donner du soldat allemand, le soudard étant ce fantassin alcoolique, grossier, violent et pillleur des guerres du Moyen Âge, qui se bat avant tout pour le butin et incarne l'antithèse de la courtoisie combattante de la chevalerie, du vrai guerrier.

Le vol est représenté comme une spécialité allemande, une activité pleinement assumée et maîtrisée. Les Allemands sont décrits comme des « [...] maîtres en l'art de dévaliser<sup>1599</sup> », des « [...] experts [...] au pillage [...]»<sup>1600</sup>, et certains auteurs insistent sur le soin qu'ils apportent à leurs entreprises de brigandage. Gaston Leroux, par exemple, lorsqu'il imagine une discussion de femmes de la haute société allemande dans un train, leur fait évoquer « [...] un service de train organisé pour le déménagement [...] » de la France, l'existence de « [...] carnets pour chaque localité et pour chaque maison ! et pour chaque pièce de chaque maison dans chaque localité de France !<sup>1601</sup> » qui permettent de connaître tous les biens présents et, lorsqu'il décrit le pillage d'un petit village par l'ennemi, il en fait une opération ordonnée caractérisée par « [...] un ordre stupéfiant dans le désordre, quelque chose de méticuleux [...]»<sup>1602</sup>. Dans le même ordre d'idée, Madeleine Havard de La Montagne évoque dans son témoignage « [...] le pillage méthodique et organisé de la ville<sup>1603</sup> » de Lille, la « [...] dextérité prodigieuse [...]»<sup>1604</sup> avec laquelle les maisons inoccupées sont vidées, tandis que Pol Cézembre parle du « [...] pillage organisé, systématique [...]»<sup>1605</sup> comme d'une pratique habituelle des Allemands.

Il est possible de distinguer deux types de biens subtilisés par les « [...] bandits revêtus des uniformes de l'armée du kaiser [...]»<sup>1606</sup> : ceux dont l'appropriation reste du domaine de la réquisition logique et compréhensible du temps de guerre parce qu'ils sont en grande partie utiles à l'armée comme les vivres, la boisson, les vêtements, le carburant, les chevaux ou des demeures, et sur lesquels les auteurs considérés ne s'attardent guère ; ceux dont l'appropriation n'est pas dictée par les nécessités de la guerre et relève purement et simplement du vol qualifié, de la rapine, du pillage. Ce sont ces vols qui sont mis en scène de manière répétée dans les fictions sérielles

---

<sup>1597</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 25/11/1916 (et à de nombreuses autres reprises tout au long du roman) et *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 27/04/1915 ; FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 17/08/1917 ; AUDOUIN Maxime, *ibid.*, le 28/03/1917 ; Pascal Lise, *ibid.*, le 15/07/1915 ; POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, les 04/06 et 16/09/1915 ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 20/06/1918 ; etc.

<sup>1598</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 02/01/1915.

<sup>1599</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/10/1916.

<sup>1600</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 13/06/1915.

<sup>1601</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 03/06/1916.

<sup>1602</sup> *Ibid.*, le 15/06/1916.

<sup>1603</sup> HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés...*, in *L'Action française*, le 16/04/1917.

<sup>1604</sup> *Ibid.*

<sup>1605</sup> CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, le 15/10/1918.

<sup>1606</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 04/12/1915.

patriotiques françaises, car ils sont naturellement révoltants et permettent de représenter les combattants ennemis comme des « [...] brigands indignes du nom de soldats [...] »<sup>1607</sup>. » Les soldats allemands, qui ont « [...] les instincts du cambrioleur, les appétits des détrousseurs de caisses [...] »<sup>1608</sup> » profitent de la guerre pour « rançonner [...], dépouiller les habitants, [...], voler, piller tout à [leur] aise ! »<sup>1609</sup> » dès que l'occasion se présente, et volent tout ce qu'ils peuvent emporter. Les romans-feuilletons patriotiques rappellent parfois que les Prussiens se comportaient déjà de la sorte, en France, lors de la guerre de 1870, et c'est alors l'image du soldat allemand voleur de pendules, apparue lors de cette guerre, qui est à nouveau mobilisée<sup>1610</sup>.

Les officiers allemands de haut rang, ces « [...] bandits casqués et galonnés [...] »<sup>1611</sup>, montrent, contrairement aux hommes de troupe, des goûts plus sélectifs, en accord avec leur rang social puisqu'ils sont toujours des aristocrates, et mettent la main sur des catégories d'objets bien précises : œuvres d'art, mobilier luxueux, objets précieux. Et parmi eux, un homme est à plusieurs reprises décrit comme un champion du pillage de châteaux : le *Kronprinz*, fils de l'empereur Guillaume II. Madeleine Havard de La Montagne écrit par exemple que « [...] les vols du kronprinz dans les villes et châteaux par lesquels il a passé sont légendaires [...] »<sup>1612</sup>, tandis que Charles Mérouvel met en scène ce « [...] prince pillard [...] »<sup>1613</sup>, ce « [...] cambrioleur de châteaux [...] »<sup>1614</sup> dans *Haine éternelle !* et décrit en ces termes le pillage effectué à la suite de la visite d'un château richement décoré :

« En moins de temps qu'il ne faudrait pour le décrire, des toiles des grands peintres des époques de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, furent détachées de leurs cadres avec dextérité, adroitement roulées et réduites ainsi au moindre volume possible. [...] »

Les portraits d'ancêtres, des Largillière, des Nattier, des Drouais, ensuite deux Boucher, trois Fragonard, un Watteau furent prestement enlevés de la place qu'ils occupaient depuis tant d'années. [...]

Ensuite, ce fut le tour des merveilles de l'orfèvrerie antique, des buires, des vases florentins, des ciboires moyenâgeux, des calices gothiques, des reliquaires...

Et "tutti quanti"<sup>1615</sup>. »

---

<sup>1607</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 21/12/1918.

<sup>1608</sup> *Ibid.*

<sup>1609</sup> VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 19/08/1916.

<sup>1610</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 25/06/1916 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 13/01/1917 ; DELLY M., *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 21/11/1916 ; AUDOUIN Maxime, *ibid.*, le 20/02/1917 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmerie*, in *Le Petit Parisien*, le 28/05/1916 ; GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 14/08/1917 ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 01/11/1916.

<sup>1611</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 10/07/1915.

<sup>1612</sup> HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *ibid.*, le 17/04/1917.

<sup>1613</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/12/1915.

<sup>1614</sup> *Ibid.*, le 22/11/1915.

<sup>1615</sup> *Ibid.*, les 25 et 26/12/1915.

Les scènes de pillage et de mise à sac sont légion et sont multipliées par les auteurs car elles leur fournissent des prétextes narratifs pour exciter la colère des lecteurs face à ces actions odieuses. Nous donnons ci-dessous deux exemples qui illustrent les deux principaux types de pillages que pratiquent les troupes ennemies, dans les romans-feuilletons patriotiques, lorsqu'elles pénètrent dans une localité de la zone d'invasion : le pillage spontané et le pillage plus méthodique, destiné en priorité à voler les objets de valeur.

« Il n'y avait pas une heure que les Allemands étaient entrés à Brétilly-la Côte et déjà il n'y avait plus rien dans les maisons. Tout avait été jeté dans la rue. [...]

Tu écris au pays ? fit Rosenheim, mes compliments à madame ; qu'est-ce que tu lui racontes de beau ?

Tout ! répondit l'autre, et il lut à haute voix :

[...] On pille surtout beaucoup – tu t'en rendras compte en te représentant les chambres comme des étables à cochons. Le sucre, le riz, la semoule, la farine, les vitres brisées, le papier, le vin, les verres à moitié bus et brisés, tout cela est pêle-mêle par terre. Le linge est arraché des armoires, les vêtements de soie foulés aux pieds. On se dirait dans une caverne de brigands. Nous emportons des bas de femmes, des chemises de femmes, tout ce qu'il est possible de prendre<sup>1616</sup>. »

« Un régiment cantonnait à Watricourt. Mais déjà le pillage s'organisait. Par ordre, toutes les maisons inoccupées étaient vidées de ce qu'elles contenaient. Du reste, ils ne respectaient guère plus les autres. On raflait ce qui était le plus précieux. On éventrait les coffres-forts. Toutes les réserves des caves s'éparpillaient dans la rue. Puis des réquisitions s'abattirent. Dans la journée, les meubles, les tableaux, les bijoux, les tapis, bibelots, pièces d'argenterie, furent emballés, empaquetés, cachetés, empilés minutieusement dans des voitures et prirent le chemin de l'Allemagne. Mais non sans que le tout n'eût été enregistré soigneusement sur un livre par un sous-officier installé à une table devant les voitures. Et comme ce défilé de chariots de brigandage pouvait être repéré de loin par les batteries françaises, on planta sur chacun d'eux le drapeau blanc avec la croix de Genève...<sup>1617</sup> »

Dans le premier cas, c'est l'aspect violent et tous azimuts d'une rafle généralisée pratiquée par un ennemi qui « [...] rest[e] fidèle à l'ordre fameux que prononçait jadis Bismarck : "Vous ne devez laisser aux populations que vous traversez que leurs yeux pour pleurer"<sup>1618</sup> » qui sert de catalyseur à la haine ; dans le second, c'est l'image d'un pillage plus sélectif qui semble avoir pour objectif de vider le territoire national de son patrimoine artistique.

---

<sup>1616</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 16/06/1916.

<sup>1617</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 05/11/1915.

<sup>1618</sup> MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 05/02/1920.

L'ennemi voleur, c'est aussi le gardien du camp de prisonniers qui vole les colis envoyés par la famille ou les œuvres caritatives. Les exemples sont beaucoup plus rares, mais lorsque les faits ne sont pas clairement évoqués, ils sont sous-entendus lorsqu'il est question de décrire les conditions de vie déplorables qui sont imposées aux combattants ou aux déportés en Allemagne. Le commandant Raynal, qui est fait prisonnier avec ses hommes lorsqu'il est contraint d'abandonner le fort de Vaux à l'ennemi, est envoyé à la forteresse de Mayence, et lorsqu'il revient sur le traitement infligé aux prisonniers, il insiste sur le caractère particulièrement méprisable de ces larcins :

« Que je rappelle, à propos des vols de colis, un souvenir où vous retrouverez bien la hideur boche !

Un de nos camarades, capitaine français, recevant un colis, s'aperçut que ce dernier avait été ouvert et pillé, et il le fit remarquer aux soldats boches qui avaient effectué la livraison. Un capitaine allemand s'approcha ; notre ami renouvela devant lui son accusation...

Le capitaine l'écoutait sans rien dire [...] restait toujours impassible ; il se contentait de jeter rapidement et à mi-voix quelques mots aux gardes boches qui étaient présents à la scène.

Or ces mots étaient les suivants : "Notez bien ce que cet homme vient de dire et souvenez-vous en..."

A chaque dureté de notre camarade, la recommandation revenait, et le plaignant, qui n'entendait pas un mot d'allemand [...] disait tout ce qu'il avait sur le cœur [...]

Le lendemain il était cité en conseil de guerre pour outrages publics à un officier [...] le vol du colis étant archi-démonstré, le Boche avait aussitôt trouvé la leçon à donner à ce plaignant qui avait le tort d'avoir raison [...]

Notre malheureux camarade [...] fut condamné à plusieurs mois de cellule [...] inutile de dire qu'il ne fut pas question du colis volé ; l'outrage avait effacé le vol<sup>1619</sup>. »

L'armée allemande, du haut au bas de sa hiérarchie, est donc représentée, dans les fictions patriotiques françaises, comme une horde de « crapules<sup>1620</sup> », image que l'on ne retrouve pas dans les *serials* patriotiques de notre échantillon qui ne font pas de l'ennemi un voleur et insistent, nous allons le voir, sur d'autres éléments pour alimenter le principe de criminalisation.

## **B. L'Allemand assassin.**

La figure de l'Allemand assassin, dont la cruauté n'a d'égale que l'absence du moindre scrupule, capable des crimes les plus abominables, est omniprésente dans les fictions patriotiques de notre échantillon de référence, même si les récits britanniques et français ne se focalisent pas sur les

---

<sup>1619</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 25/02/1919.

<sup>1620</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 10/05/1916 ; PASCAL Lise, *ibid.*, le 11/07/1915 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Parisien*, le 29/07/1915.

mêmes déterminants pour la bâtir. Le terme assassin désigne, au sens strict, un meurtrier qui tue avec préméditation ; la lecture des fictions montre pourtant que les meurtres commis par l'ennemi allemand sont davantage des actes non prémédités, conséquences de pulsions homicides et accomplis, le plus souvent, avec plaisir. Le terme « assassin » est néanmoins le plus utilisé pour rendre compte de la cruauté de l'ennemi, même si les termes « brute » et « bourreau » sont également très présents. L'Allemand assassin n'est pas le soldat qui se bat et tue ses adversaires au combat, mais l'individu responsable de violences gratuites qui n'ont rien à voir avec la guerre entendue comme lutte loyale et chevaleresque. Ce sont ces violences qui sont instrumentalisées pour alimenter la figure de l'assassin, figure qui constitue évidemment un pôle fondamental du discours sur l'ennemi.

Il est possible de repérer une hiérarchie assez nette des cruautés commises par les armées ennemies au travers de la manière dont elles sont mises en scène et exploitées par les auteurs. Lorsque les victimes sont des soldats, les crimes et les excès de violence sont commentés sur le mode de l'indignation mais demeurent d'une certaine façon dans le domaine de l'acceptable, du compréhensible. Lorsque les victimes sont des civils et, plus largement, des individus qui ne sont pas ou plus en mesure de se défendre, les crimes commis deviennent abominables, inacceptables, inhumains, et l'indignation cède la place à la condamnation, le terme « crime » étant alors très souvent remplacé par celui d' « atrocité ». Et ce sont essentiellement ces atrocités<sup>1621</sup> que les auteurs mettent en scène parce que leur impact sur les imaginaires est bien plus fort ; ce choix, véritable parti pris, constitue une preuve évidente que leur discours est construit dans une optique de mobilisation des esprits par la haine.

### **1. Les cruautés envers les soldats.**

L'évocation des cruautés que l'ennemi allemand inflige aux combattants qui lui sont opposés concernent aussi bien celles qui touchent les soldats valides que celles que subissent les soldats blessés ou faits prisonniers.

L'armée allemande est globalement décrite comme cruelle dans sa manière de combattre, cette cruauté étant prioritairement illustrée par l'utilisation d' «[...] d'engins, d'appareils, de machines qui ne sont pas admis par les lois internationales<sup>1622</sup> », d' « [...] inventions diaboliques

---

<sup>1621</sup> Ces atrocités sont, nous le verrons, un des éléments majeurs sur lesquels repose la construction des représentations de la guerre et de la violence de guerre.

<sup>1622</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *le Petit Journal*, le 09/08/1917.

[...] <sup>1623</sup> » qui retirent à la guerre qu'elle mène tout sens de l'honneur et toute loyauté. Les gaz, « ces gaz éternellement condamnés par toutes les nations civilisées du monde <sup>1624</sup> », sont un premier exemple des armes infâmes utilisées par l'ennemi. Certaines troupes mises en scène dans le *Roi des cuistots* <sup>1625</sup> ou *Les Petits Bleus de la 8<sup>ème</sup>* <sup>1626</sup> y sont confrontées, et c'est Marcel Allain qui utilise le mieux cette thématique pour indigner le lecteur lorsqu'il met en scène le professeur von Koloeutch qui souhaite se servir des gaz asphyxiants au combat et explique leur intérêt et leur procédé de fabrication au général von Kuhning :

« Les obus, n'est-ce pas, les balles et la mitraille sont d'excellents engins de destruction... Mais ils ont un gros défaut ! ils frappent les uns, ils épargnent les autres... Parfois, enfin, ils ne touchent personne. C'est pourquoi j'ai songé à me servir de gaz asphyxiants ! Contre leurs vapeurs délétères, aucune protection n'est possible. Pas un homme ne saurait échapper qui en a respiré - et c'est là le gros point sur lequel j'attire votre attention - les gaz asphyxiants produiront sur l'ennemi un indiscutable effet moral... [...] J'attaque le bromure de magnésium et le sodium par l'acide sulfurique. J'obtiens du sulfate de magnésium, du sulfate de sodium, de l'eau et du brome <sup>1627</sup>. »

Parfois, l'ennemi envisage des armes chimiques plus terribles encore, comme le "grand" professeur Cornelius Hauser imaginé par Jules Mary qui entend répandre des maladies atroces pour aider à la victoire de l'Allemagne :

« Les anciens, quand ils combattaient, employaient le suc de certaines plantes connues de leurs sorciers et particulièrement l'euphorbe, pour empoisonner les rivières et les sources et avoir ainsi raison de leurs ennemis... Moi j'ai trouvé mieux... Ceci est une culture de bacilles typhiques... répandu dans une source, ce flacon conduira la typhoïde partout où coulera l'eau et partout où l'on en boira...

[Il prend un second flacon] Ceci renferme les bacilles du choléra... Les puits et les sources contiendront le germe de l'infection redoutable, et les rivières le rouleront jusqu'à leurs embouchures, semant la mort foudroyante et qui ne pardonne pas...

[...] J'y ai si bien pensé, que toute l'armée allemande et l'armée autrichienne sont en ce moment vaccinées contre le choléra... Dans quelques jours [...] une immense activité régnera dans tous les établissements allemands de chimie et de bactériologie... On y préparera le venin qui infiltrera dans les veines de nos ennemis toutes les maladies contagieuses... Et pendant que les eaux dans leur course éternelle, iront les déverser dans les régions les plus lointaines et qui se croyaient à l'abri du fléau de la guerre, des ballons emplis de gaz empoisonnés de cultures fraîches de bacilles viendront crever sur la tête des armées...

---

<sup>1623</sup> GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 06/11/1915.

<sup>1624</sup> ALLAIN Marcel, *Pour son amour !*, in *Le Petit Journal*, le 18/11/1916.

<sup>1625</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 28/11/1915.

<sup>1626</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 09/08/1917 : « [...] j'ignorais encore ceux [les effets] des gaz asphyxiants. Ils sont horribles et les pauvres Canadiens en firent la triste expérience. Plus de cinq cents d'entre eux en furent victimes. Les uns furent asphyxiés sur place, d'autres, ceux qui avaient pu s'enfuir, mais qui avaient cependant respiré cette fumée de mort, ne tardèrent pas à rendre le dernier soupir dans d'atroces convulsions. »

<sup>1627</sup> ALLAIN Marcel, *ibid.*, le 18/11/1916.

[Il prend un troisième flacon]. Cela [...], c'est le couronnement de l'œuvre... la ruine des ruines, l'épouvante des épouvantes, le carnage des carnages... Cela, c'est en germe la vaste nécropole qui couvrira le sol des ennemis de l'Allemagne [...] La peste<sup>1628</sup> !!»

Les Allemands sont également représentés comme ces adversaires déloyaux qui utilisent les balles "dum-dum"<sup>1629</sup>, interdites depuis la première conférence internationale de la paix de La Haye en 1899, la baïonnette « [...] à dents de scie [...]»<sup>1630</sup> qui arrache les chairs, occasionnant des dégâts internes bien plus importants et compliquant la cicatrisation, et surtout le lance-flammes, le « flammenwerfer<sup>1631</sup> », « [...] manière de pompe foulante, avec laquelle ils aspergent l'ennemi de liquides enflammés [...]»<sup>1632</sup> et symbole souvent utilisé pour illustrer la cruauté de l'ennemi<sup>1633</sup> :

« [...] c'est-y des armes ça !... c'est-y digne de soldats... la baïonnette, le canon, l'couteau, j'comprends ça... J'comprends même que dans les corps-à-corps on s'morde comme des chiens et qu'on s'arrache le nez et les oreilles, mais se servir de boîtes avec des tuyaux qui lancent des jets de flamme, ça, c'est d'la lâcheté et on m'f'ra jamais admettre que la guerre puisse se faire de cette façon-là... »<sup>1634</sup>

« J'ai soumis [...] un projecteur de flammes de mon invention... Le réservoir-cylindre contient le nitrogène qui donne la pression pour chasser l'huile à cent mètres. [...] Le projecteur est composé d'un réservoir tournant dans lequel le nitrogène est pompé du cylindre ainsi que l'huile. Pour faire usage de l'appareil, on ouvre un cliquet et le nitrogène presse le liquide dans un serpentin d'une longueur de dix pieds qui se termine dans un tuyau long d'environ quatre pieds. Le mécanisme qui met le feu au liquide, au moment où celui-ci s'élanche du tuyau, fonctionne automatiquement. Aucune tranchée ne résistera à mon arrosage de flammes !!... »<sup>1635</sup>

Les Allemands sont effectivement les premiers à utiliser les armes chimiques pendant la Grande Guerre. Si dès la fin de l'année 1914, l'armée allemande tente d'utiliser des obus à gaz sur le

---

<sup>1628</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 03/01/1916.

<sup>1629</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 08/01/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 20/12/1915.

<sup>1630</sup> *Ibid.*, le 19/03/1915.

<sup>1631</sup> RAYNAL Eugène Sylvain (commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 16/02/1919 ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 28/10/1916.

<sup>1632</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 26/10/1916.

<sup>1633</sup> Outre les deux exemples cités on peut également mentionner Aristide Bruant qui, dans *Cœur cassé*, fait raconter à son héros, le commandant de Sermaize, très gravement brûlé au visage et à une main, les effets des « [...] jets de liquides enflammés [...] » et notamment les terribles blessures que ceux-ci provoquent (in *Le Petit Parisien*, les 14 et 15/04/1918) ou les quelques propos que tient le même auteur dans *Captive !* (in *Le Petit Parisien*, le 11/10/1916).

<sup>1634</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 16/11/1917.

<sup>1635</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 03/01/1916.

front de l'Est mais que ces derniers n'ont quasiment aucune efficacité à cause du froid<sup>1636</sup>, c'est lors de la seconde bataille d'Ypres, en avril 1915, qu'a lieu la première grande attaque à l'aide de nuages de chlore portés par le vent<sup>1637</sup>. À partir de ce moment, une course aux armes chimiques s'engage, à la fois pour mieux protéger les hommes, mais aussi pour rendre ces armes plus performantes<sup>1638</sup>. Les agents chimiques sont intégrés aux obus (bromure de benzyle, phosgène, acide cyanhydrique, arsines...), et c'est surtout l'ypérite, utilisée à partir de juillet 1917, qui fait les plus gros dégâts. Le lance-flammes moderne est une invention allemande du début du XX<sup>e</sup> siècle qui est utilisée occasionnellement durant la Première Guerre mondiale, mais dont l'impact est, en réalité, essentiellement psychologique par la terreur qu'il provoque. Les Français s'essayèrent à ce type d'arme mais abandonnèrent vite par manque de matériel performant.

La cruauté de l'ennemi s'exerce également à l'encontre des combattants du camp adverse lorsque ceux-ci sont blessés. Les récits patriotiques français étudiés décrivent souvent les soldats allemands comme des « [...] monstres qui achèvent les blessés<sup>1639</sup> » sur le champ de bataille et qui ne font donc montre d'aucune compassion envers la souffrance de leurs adversaires<sup>1640</sup>. Quand ils ne les tuent pas à l'aide d'armes à feu, ils n'hésitent pas à opérer à l'aide de coups de talons<sup>1641</sup>, ou à organiser une séance de mise à mort à la chaîne en présence de villageois<sup>1642</sup>. Michel Morphy dit même que l'armée d'outre-Rhin dispose de certaines équipes spécialisées dans l'élimination des blessés, les « [...] brancardiers de la mort<sup>1643</sup> », et Paul Segonzac parle de « [...] cette Croix Rouge allemande dont [on] connaît déjà les sinistres exploits [...] » comme d'une « [...] bande d'hyènes qui ne recherch[ent] les officiers français que pour les détrousser après les avoir achevés<sup>1644</sup> ! » Jean-François Fonson met lui aussi en scène des brancardiers allemands qui parcourent le champ de bataille, une fois les combats interrompus, pour achever les blessés et les « [...] délest[er] de tout ce

---

<sup>1636</sup> BIDWELL Shelford *et alii*, *Histoire de la guerre terrestre*, Bruxelles, Elsevier, 1977.

<sup>1637</sup> Voir à ce sujet l'ouvrage de LEPICK Olivier, *La Grande Guerre chimique 1914-1918*, Paris, P.U.F., 1998 dans lequel l'auteur étudie l'impact de l'utilisation de ces gaz dans la réalité et sur les imaginaires et s'intéresse de très près à la seconde bataille d'Ypres du 22 avril 1915.

<sup>1638</sup> Outre LEPICK Olivier, *op.cit.* et « *Les armes chimiques* », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918, op. cit.*, p. 269-280, voir par exemple COLLECTIF, *Gaz ! Gaz ! Gaz ! La guerre chimique 1914-1918*, Milan, 5 Continents, 2010.

<sup>1639</sup> LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 02/12/1916.

<sup>1640</sup> Voir MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 11/11/1916 ; PASCAL Félicien, *Le masque déchiré*, in *L'Action française*, le 26/03/1918 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 31/05/1916 ; SEGONZAC Paul, *Sainte-Russie*, in *Le Petit Journal*, les 11 et 18/02/1916 ; etc.

<sup>1641</sup> Voir par exemple SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 02/01/1915. « [...] la horde allemande passa, piétinant les morts et les blessés, achevant à coups de talons tous ceux de ces derniers qui essayaient de se relever » et le 26/02/1915.

<sup>1642</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 24/12/1916.

<sup>1643</sup> *Ibid.*, le 26/01/1917.

<sup>1644</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 02/01/1915.

qu'ils trouv[ent] de précieux ou d'utile simplement<sup>1645</sup> », précisant qu'ils « [...] opèr[ent] avec la précision d'ouvriers habiles, possédant une parfaite expérience de leur métier<sup>1646</sup>. »

Le fait d'achever les blessés et de tuer les soldats qui se rendent est une réalité de la guerre qui est le fait des deux camps et a essentiellement lieu dans le cadre du "nettoyage des tranchées"<sup>1647</sup> et de leurs alentours immédiats. Des équipes de soldats, composées de volontaires souvent plus enclins, par nature, à une certaine violence, sont dédiées à cette tâche ; leur mission consiste, une fois que la tranchée a été prise, à réduire les dernières résistances pour que les troupes puissent continuer à avancer sans se faire attaquer dans le dos. Ces nettoyeurs opèrent le plus souvent avec des grenades ou au pistolet, mais aussi avec des couteaux ou des armes plus improvisées (masses et matraques, baïonnettes modifiées) et se déplacent extrêmement rapidement.

L'armée allemande est également décrite, mais moins fréquemment, comme pratiquant l'attaque des ambulances, massacrant les convalescents et le personnel soignant qui s'y trouvent. Quand ils ne se contentent pas de mentionner cette pratique déloyale, les auteurs l'utilisent pour offrir au public des descriptions choquantes dans lesquelles la férocité de l'ennemi peut facilement être mise en avant, comme dans l'exemple ci-dessous :

« [...] les Allemands se répandaient dans le château comme une bande d'apaches.

Une demi-douzaine de ces forcenés, sur les talons d'un feldwebel, se ruèrent dans la salle où le médecin-chef, assisté d'un étudiant et de deux infirmiers, procédait à une opération urgente [...].

Le sous-officier ordonna [...] à tous les Français présents de sortir, en leur déclarant qu'ils allaient être fusillés.

Comme le docteur, très calme, lui expliquait qu'il n'y avait là que des membres du corps sanitaire et des blessés, la brute, en ricanant, le visa à la tête avec son revolver, et lui brûla la cervelle, sans autre forme de procès.

Ce fut le signal d'un massacre général.

Sidérée d'horreur, Suzanne vit ces fauves déchaînés se jeter sur les blessés sans défense après avoir abattu successivement l'étudiant et les deux infirmiers qui, bravement, avaient essayé de faire à ceux-ci un rempart de leurs corps.

Elle vit un zouave, qu'on avait amputé d'un pied dans la matinée, sauter par la fenêtre près de laquelle elle se tenait et s'abattre sur le sol, où son moignon sanglant resta fiché en terre.

Ces malheureux, affolés, se dressaient sur leur couche de douleur ; les uns imploraient la pitié de leurs bourreaux, les autres cherchaient instinctivement une arme

---

<sup>1645</sup> FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 18/07/1917.

<sup>1646</sup> *Ibid.*

<sup>1647</sup> Voir par exemple VERCEL René, *Capitaine Conan*, Paris, Albin Michel, 1934 ; CHAVAROCHE Dimitri, *Faire place nette. Les coups de main et le nettoyage des tranchées de la Première Guerre mondiale sur le front occidental (1915-1918)*, mémoire de M2 d'histoire sous la direction de Dominique Kalifa, université Paris I, 2010 ; AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « *Pratiques et objets de la cruauté sur le champ de bataille* », in *14-18 Aujourd'hui, Today, Heute*, n°2, p. 104-115 et *Combattre (1914-1918)*, Amiens, C.R.D.P., 1995.

absente pour se défendre, d'autres enfin, dans un effort suprême, essayaient de fuir et vaguaient ça et là, au hasard, comme des bêtes traquées, en clopinant et sautillant lamentablement<sup>1648</sup> !... »

Cette cruauté froide et sadique, exercée à l'encontre de victimes diminuées qui ne peuvent se défendre, est bien plus révoltante que celle qui vise des combattants valides et illustre les monstruosité dont est capable un ennemi que l'on représente comme étant dépourvu de toute pitié.

Le sort des combattants qui tombent aux mains des Allemands n'est guère enviable lui non plus parce que ces derniers se montrent tout aussi impitoyables, insultant, molestant ou même torturant et tuant les prisonniers. L'ennemi utilise parfois ces derniers pour leur faire accomplir divers travaux mais aussi, par exemple, pour en faire des boucliers humains ainsi que l'envisage Un poilu dans *Le roi des cuistots* : « Fous, sales Franzouses, défense remuer ! Si remuez, kapout ! Quant infanterie qui est defant tirera, vous lèferez vous-mêmes, depout, et fous mettez defant nous pour que nous dirions aprités<sup>1649</sup>. »

C'est lorsqu'il est question de détention dans les camps en Allemagne que le manque de considération de l'ennemi pour ses prisonniers est le plus clairement mis en valeur. Les conditions de captivité sont déplorables<sup>1650</sup>, à tout niveau, et sont marquées, outre les privations de toutes sortes et le manque d'hygiène et de confort minimum, par la brutalité et la cruauté gratuites. Selon Aristide Bruant, ce régime a un but précis, qu'il révèle dans cet échange entre l'industriel Georges Forestier et un colonel français :

« - J'ai appris que le gouvernement s'est ému à juste raison des traitements inhumains infligés par les Allemands dans les camps où sont internés nos prisonniers [...]

En effet... Des bruits inquiétants nous sont parvenus... On parle de nourriture insuffisante, de tortures physiques, d'un manque d'hygiène savamment organisé dans le but de détruire la santé de ceux qu'ils nous renverront après la guerre...<sup>1651</sup> »

Henry de La Vaulx parle des « [...] procédés infâmes dont usent [les Allemands] envers les prisonniers... [...] des mauvais traitements [...]»<sup>1652</sup> infligés à ces derniers et, sous bien des aspects, le

---

<sup>1648</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 24/03/1917.

<sup>1649</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 16/08/1915.

<sup>1650</sup> Dans son ouvrage *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre, populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 1998, Annette BECKER s'intéresse entre autres sujets au sort particulier des prisonniers, à l'organisation des camps en Allemagne et explique que c'est surtout l'afflux inattendu de prisonniers suite à une guerre menée sur deux fronts et les difficultés d'approvisionnement qui étaient à l'origine des conditions réellement difficiles dans lesquelles ces derniers vivaient souvent. Voir également AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre*, op. cit., p. 114-120.

<sup>1651</sup> BRUANT Aristide, *Captive ! in Le Petit Parisien*, le 24/01/1917.

<sup>1652</sup> DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 05/07/1916.

camp de prisonniers allemand apparaît, à chaque fois qu'il est décrit, comme un enfer. Si la détention détruit les corps, elle détruit aussi les âmes. Lise Pascal insiste ainsi sur le calvaire de deux de ses personnages qui, après avoir été blessés puis soignés dans une ambulance ennemie, sont envoyés dans un camp en Allemagne. Elle décrit ce dernier comme un véritable zoo, dans lequel la torture morale s'ajoute aux souffrances physiques et à la difficulté, réelle, d'accepter son sort de prisonnier. Les prisonniers sont traités comme des bêtes, on les insulte, on leur crache dessus, et ils servent de distraction aux Allemands qui ont le privilège de visiter le camp :

« Les captifs étaient parqués là comme un vil troupeau. On voyait quelques baraquements insuffisants pour les abriter tous, des tentes, un sol infect, piétiné par tous ces hommes désœuvrés et traînant leur lourd ennui. [...] Des équipes de prisonniers s'occupaient à construire des cabanes... Quelques-uns s'ingéniaient à trouver un moyen de chauffer ces baraquements, où déjà ils grelottaient, les nuits étant devenues très froides. Des palissades entouraient le camp. Et cette infamie nouvelle était venue s'ajouter à tant d'autres - l'outrage aux prisonniers de guerre ! La foule badaude et ricanante de ces Boches lourdauds et sans âme, admise à venir se régaler bassement du spectacle de ces captifs, coupables d'avoir voulu s'opposer à la ruée sauvage de ces armées de bandits. Coupables d'avoir défendu leur patrie ! En vérité, pour l'Allemand infâme, c'était là un crime qui méritait l'injure et les quolibets et la bave ! Aussi, chaque jour, était-ce autour du camp un défilé infâme. Des favorisés pénétraient à l'intérieur du camp. Des officiers y promenaient des dames...<sup>1653</sup> »

Si les fictions patriotiques françaises considérées véhiculent donc l'image d'un ennemi allemand qui traite sans le moindre égard les soldats qui lui sont opposés, que ce soit sur le champ de bataille ou en-dehors, et que ces derniers soient valides ou non, ce n'est pas le cas des *patriotic serials* que nous avons lus. Auteurs français et britanniques se retrouvent par contre lorsqu'il s'agit de décrire les tortures et les outrages que l'ennemi d'outre-Rhin fait subir aux populations civiles des régions qu'il traverse et occupe.

## **2. Les cruautés envers les civils.**

Les cruautés infligées aux non-combattants sont au fondement des accusations les plus fortes qui sont portées à l'encontre de l'ennemi, celles dont découlent les représentations les plus déterminantes dans la mobilisation par la haine. L'Allemand devient le criminel qui dépasse les limites de l'horreur et se complaît dans une violence aveugle et gratuite qui ne peut en aucun cas être justifiée.

---

<sup>1653</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 06/08/1915.

Toutes les fictions patriotiques françaises et britanniques publiées dans les journaux de notre corpus qui mettent en contact les civils des zones envahies et les armées allemandes décrivent à un moment ou à un autre les brutalités que les secondes font subir aux premiers. Elles font du soldat d'outre-Rhin un monstre qui n'hésite jamais à recourir aux procédés les plus honteux pour terroriser les êtres en position de faiblesse, qui multiplie les assassinats d'individus innocents, et un inventaire partiel des appellations utilisées par les auteurs pour désigner cet ennemi assassin est éloquent : « tueurs d'enfants<sup>1654</sup> », « bourreaux d'enfants<sup>1655</sup> », « éventreurs d'enfants<sup>1656</sup> », « massacreur d'enfants<sup>1657</sup> », « tueurs de femmes et de vieillards<sup>1658</sup> », « tueurs de femmes et d'enfants<sup>1659</sup> », « massacreurs de femmes et d'enfants<sup>1660</sup> », « assassin de femmes, de vieux et d'enfants<sup>1661</sup> » ou encore « [...] ennemi qui n'a pas honte de faire la guerre à des femmes et des enfants sans défense<sup>1662</sup>. »

Parmi les monstruosité commises par les Allemands que les auteurs choisissent de mettre en scène, on trouve, entre autres, le meurtre d'un maire qui est ensuite enterré la tête en bas<sup>1663</sup>, un autre qui est écartelé devant tous les habitants de son village<sup>1664</sup>, des femmes enterrées vivantes<sup>1665</sup> dont l'une la tête en bas, devant son époux<sup>1666</sup>, un père et ses fils pendus pour avoir tenté d'empêcher des uhlans de saccager leur propriété<sup>1667</sup>, un bébé tué de sang froid en lui fracassant le crâne sur les pavés<sup>1668</sup>, un jeune garçon boucher auquel on coupe les membres puis la tête avant de les faire rôtir dans la boucherie en flammes<sup>1669</sup>, un vieillard crucifié à un arbre<sup>1670</sup>, une jeune femme de 18 ans clouée comme un papillon à une porte à l'aide de baïonnettes et qui met des heures à mourir<sup>1671</sup>, des civils fusillés dans une grotte<sup>1672</sup>, ou au bord d'une route<sup>1673</sup>, un petit garçon tué pour

<sup>1654</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 08/11/1915.

<sup>1655</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 10/10/1917.

<sup>1656</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 09/07/1915.

<sup>1657</sup> UN POILU, *ibid.*, le 03/11/1915.

<sup>1658</sup> BERTNAY Paul, *ibid.*, le 17/07/1915.

<sup>1659</sup> *ibid.*, le 22/07/1915.

<sup>1660</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 09/02/1917.

<sup>1661</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 11/07/1915.

<sup>1662</sup> SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, le 20/09/1915 : « [...] enemy that had no shame in waging war on defenceless women and children. »

<sup>1663</sup> BERTNAY Paul, *ibid.*, le 11/07/1915.

<sup>1664</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 10/06/1916.

<sup>1665</sup> UN POILU, *ibid.*, le 29/10/1915.

<sup>1666</sup> LEROUX GASTON, *ibid.*, le 20/07/1916.

<sup>1667</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 12/05/1915.

<sup>1668</sup> UN POILU, *ibid.*, le 03/11/1915.

<sup>1669</sup> LEROUX Gaston, *ibid.*, le 19/07/1916. L'auteur précise, dans note infrapaginale : « Ceci est arrivé [...] à Sempst. Les troupes qui marchaient sur Anvers saisirent à Sempst un petit domestique, lui découpèrent les jambes et la tête avec un couteau de boucher, dit le rapport, et firent rôtir les morceaux dans la maison qui flambait. » Il semble donc que Gaston Leroux se soit inspiré d'un fait réel dont il a modifié certains éléments.

<sup>1670</sup> FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 14/08/1917.

<sup>1671</sup> LEROUX Gaston, *ibid.*, le 20/07/1916.

avoir défendu sa mère d'un soldat qui l'embrassait contre son gré et un autre pour avoir fait mine de tirer avec un jouet<sup>1674</sup>, etc. Les exemples relatant la manière dont les « [...] apaches de Boches [...] martyris[ent] des [...] créatures innocentes<sup>1675</sup> » sont très nombreux, mais certains épisodes que les récits offrent aux imaginaires de leurs lecteurs vont plus loin dans la cruauté et permettent d'appréhender les émotions que leurs auteurs souhaitent provoquer, et la manière dont ils entendent donc mobiliser les esprits.

« Et le lendemain, un peu plus tard dans l'horrificante nuit, [l]es premières vagues défèrlent devant la "Pouponnière" de l'abbé Houdard. [...] Dame Bernarde regarde comme hallucinée l'horizon de feu qui se rapproche... Et puis, ce sont des hurlements de fauves, des chants rauques... des cris désespérés, déchirants... des cris de femmes et d'enfants qu'on égorge..., et puis plus rien que le crépitement sinistre des flammes au loin... non, là, tout près, maintenant. Le souffle, embrasé, empesté de l'invasion se rapproche. La "Pouponnière" brûle... Ordre du colonel Heinrich [...] On a vidé les caves et le grand sacrifice des Huns est consommé... Les garçons, même les bébés, à bas les mains ; hachées au ras des poignets pour l'exemple, les officiers donnant l'exemple aux soldats parfois hésitants [...] On jette les filles par les fenêtres... et enfin les fous démoniaques mettent le feu partout... tirent des salves... dansent et tombent en vociférant, alcooliques et frénétiques... dans le feu allumé par eux-mêmes...<sup>1676</sup> »

« Les officiers boches ont la conscience joliment chargée... [...] L'un d'eux, le plus jeune, [un] petit lieutenant [...] s'est rendu coupable d'un crime épouvantable... et qui dépasse en sauvagerie tout ce que l'on peut imaginer. Il attirait dans le jardin de la maison où il avait élu domicile les gosses demeurés dans le village et, sous prétexte de jouer avec eux, à la balle, les lapidait avec une boule de plomb... Il a fait ainsi huit victimes. Quant à ses trois compagnons, ils se sont, eux aussi, signalés par leur férocité en violant, pillant et massacrant<sup>1677</sup>. »

Le meurtre de civils en mer occupe une place particulière dans la longue liste de crimes plus atroces les uns que les autres commis par l'ennemi allemand, avec l'image de marins qui coulent les navires civils et achèvent les naufragés comme exemple paroxystique de la folie homicide dont il est capable. Le torpillage de paquebots et ses suites dramatiques constituent une scène obligée des récits patriotiques qui se déroulent en milieu marin, mais ces derniers ne sont pas les seuls à évoquer

---

<sup>1672</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 13/11/1917.

<sup>1673</sup> BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 26/06/1918.

<sup>1674</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, le 04/02/1915.

<sup>1675</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 06/02/1915.

<sup>1676</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 08/01/1917.

<sup>1677</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 14/11/1917.

les terribles forfaits que les Allemands, véritables « pirates<sup>1678</sup> », commettent sur les flots. Le torpillage du R.M.S. Lusitania, paquebot transatlantique britannique attaqué le 07/05/1915, au large de l'Irlande, par un sous-marin allemand, et dont le naufrage a des répercussions importantes sur l'opinion publique et les relations internationales<sup>1679</sup>, constitue l'évènement matriciel à l'origine de l'image de "bourreaux de la mer" des Allemands et de tous les exemples de torpillage que nous avons rencontrés dans les fictions patriotiques<sup>1680</sup>. Lorsqu'ils décrivent le comportement des marins allemands face aux naufragés en détresse, les auteurs mettent toujours en avant les mêmes éléments, à savoir l'acharnement sur les rescapés et le plaisir éprouvé à les tuer<sup>1681</sup>, le sadisme extrême consistant à les laisser se noyer plutôt que de leur venir en aide<sup>1682</sup> et l'absence du moindre scrupule. Laurette Aldous, dont l'héroïne se trouve sur le Lusitania au moment où il est torpillé et survit au naufrage, va plus loin encore et fait dire au contre-espion Ronald Redford que lorsque la nouvelle de ce dernier a été connue à Berlin, la capitale de l'Empire allemand a fait la fête<sup>1683</sup>.

Pendants aériens des sous-marins, les *Zeppelins*, ces aéronefs géants qui ne servent « [...] qu'à tuer des femmes, des enfants, des citoyens inoffensifs, à brûler des maisons particulières [...] à effondrer des toitures sous lesquelles repos[ent] des familles qui n'[ont]rien de belliqueux ni de menaçant pour n'importe quels ennemis<sup>1684</sup> », sont eux aussi mis en scène pour illustrer la guerre déloyale menée par l'Empire allemand. Si l'on tient compte du nombre bien plus faible de fictions patriotiques britanniques dans notre échantillon global, on peut remarquer que le *Zeppelin* est

<sup>1678</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, les 06/05, 08/05 et 25/05/1917 ; M. DELLY, *Le mystère de Ker-Even* in *L'Écho de Paris*, les 28 et 30/12/1916 et le 10/01/1917 ; GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, le 23/03/1919 ; MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, les 24 et 26/03/1919 ; etc.

<sup>1679</sup> Notamment parce qu'il y a plus d'une centaine de victimes américaines, les États-Unis étant neutres à cette date. Il n'est pas impossible que ce paquebot, réquisitionné par la *Royal Navy* dès août 1914 comme croiseur auxiliaire, ait transporté des caisses de munitions à plusieurs reprises et notamment lors du voyage durant lequel il a été attaqué.

<sup>1680</sup> L'évènement est mentionné dans AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 25/05/1917 ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 09/02/1920 ; LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, les 14 et 15/09/1917 et le 09/10/1917 ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, les 18 et 19/06/1915.

<sup>1681</sup> MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, les 30/06 et 04/07/1917 et *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 26/03/1919 ; GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 26/03/1919. LEROUX Gaston, *ibid.*, le 13/12/1917 : « Et tandis que le Lot-et-Garonne continuait de s'enfoncer, au centre d'un cercle d'épaves et de naufragés, le submersible en faisait le tour, la majeure partie de son équipage sur le pont, l'état-major applaudissant au désastre... Des matelots chantaient le *Deutschland über alles*. Certains déchargèrent leur revolver sur les malheureux [...] tombés des chaloupes [...]. »

<sup>1682</sup> LEROUX Gaston, *ibid.*, le 05/12/1917 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 05/05/1916 : « S'attaquer à des femmes et des enfants... faire se noyer un tas de gens qui ne leur ont rien fait... vous envoyer comme ça, en pénard, une torpille dans la carcasse et au lieu de vous porter secours, vous regarder barboter dans le jus en rigolant comme des baleines... »

<sup>1683</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 19/06/1915 : « [...] quand les nouvelles sont arrivées à Berlin, les rues ont été illuminées et la population a fait la fête. » (« [...] when the news reached Berlin the streets were illuminated and the people feasted. »)

<sup>1684</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 15/11/1916.

proportionnellement bien plus présent dans ces dernières que dans leurs équivalents français<sup>1685</sup>, et le raid aérien allemand apparaît comme une peur fréquemment instrumentalisée par les auteurs anglais parce qu'elle est la seule forme vécue de la guerre sur le sol de Grande-Bretagne. Laurette Aldous évoque les « [...] orgies de meurtres de sang-froid [...] »<sup>1686</sup> desquelles sont responsables les dirigeables géants allemands, des attaques sur l'East Anglia<sup>1687</sup>, la lutte de l'aviation pour les détruire<sup>1688</sup>, et W. Holt-White le danger que représentent les raids pour la ville de Londres et la nécessité d'organiser la défense aérienne de la capitale<sup>1689</sup>. Il est vrai que les dirigeables mis au point par le comte *Zeppelin* offrent, dès le début de la guerre, un avantage certain à l'Allemagne pour transporter et larguer de lourdes bombes sur de grandes distances, et que la France comme la Grande-Bretagne ont à subir des bombardements. Même s'il y a bien une peur du *Zeppelin*, surtout vraie en Grande-Bretagne, au début de la guerre, les attaques ne sont guère meurtrières et ne causent pas de dégâts importants<sup>1690</sup>. Surtout actifs entre 1914 et 1916, les *Zeppelins* sont ensuite supplantés par l'aviation et notamment par le bombardier *Gotha* type G à partir du milieu de l'année 1917.

La figure du soldat violeur, « violateur<sup>1691</sup> », « violenteur de femmes<sup>1692</sup> » est capitale dans ce discours sur les atrocités commises par l'ennemi envers les populations civiles. Les fictions patriotiques françaises font du viol, et plus largement des violences dont les femmes et les jeunes

<sup>1685</sup> Parmi les romans-feuilletons dans lesquels il est fait allusion aux dirigeables *Zeppelin* et à leurs bombardements, on peut mentionner GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 05/11/1915 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 24/12/1916 et le 17/02/1917 ; MÉROUVEL Charles, *ibid.*, les 26/10, 29/10 et 07/11/1916 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, les 04/05 et 03/09/1916 ; MARY Jules, *Elles n'oublient pas*, in *Le Petit Parisien* ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, du 16/01/1916 au 22/07/1916 ; LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, le 15/03/1919.

<sup>1686</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 21/06/1915 : « [...] orgies of cold-blooded murder. »

<sup>1687</sup> *ibid.*, le 22/06/1915 : « [...] trois *Zeppelins* firent une incursion au-dessus de l'East Anglia, frappant la côte quelque part au nord d'Harwich. » (« [...] three *Zeppelins* made an incursion over East Anglia, striking the coast somewhere north of Harwich. »)

<sup>1688</sup> *ibid.*, le 25/06/1915 : « Les *Zeppelins*, utilisés pour les raids sur l'Angleterre, partaient à peu près tous des grands aérodromes que les Allemands avaient bâtis à Gand et Bruxelles, et nos hommes s'efforçaient continuellement de bombarder ces lieux d'envol, avec grand succès parfois [...] Il était impossible pour les *Zeppelins* de traverser la mer du Nord vers l'Angleterre sans que des nouvelles de leurs mouvements ne parviennent aux officiers de l'Intelligence britannique et à chaque fois qu'un raid était tenté les avions de Dunkerque étaient envoyés dans le but d'intercepter les auteurs du raid sur leur chemin de retour. » (« *The Zeppelins, used for the raids on England, nearly all started from the great aerodromes which the Germans had built at Ghent and Brussels, and our men were continually endeavouring to drop bombs on these jumping-off places, sometimes with considerable success [...] It was impossible for the Zeppelins to cross the North Sea to England without news of their movements reaching the British Intelligence officers, and whenever a raid was attempted the Dunkirk aeroplanes were sent up in order to intercept the raiders on their way home.* »)

<sup>1689</sup> HOLT-WHITE W., *The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, le 31/03/1915.

<sup>1690</sup> Une synthèse bien documentée et très complète concernant l'activité des dirigeables *Zeppelin* entre 1914 et 1916, réalisée par Fabrice Thery, est disponible à l'adresse suivante : <http://www.histoquiz-contemporain.com/Histoquiz/Lesdossiers/premiere/zeppelin2/Dossiers.htm>

<sup>1691</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 18/10/1916.

<sup>1692</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 09/07/1915.

filles de tous les âges sont victimes, une pratique habituelle des Allemands envers les populations envahies. De nombreux romans-feuilletons mettent en effet en scène des soldats ou des espions allemands, et même le *Kronprinz*<sup>1693</sup> ou le *Kaiser*<sup>1694</sup>, en train d'abuser de femmes, de les violer ou de tenter de le faire, alors que les *patriotic serials* de notre échantillon se contentent plutôt d'allusions assez vagues. Seule Laurette Aldous se montre plus claire et met en scène ses deux héroïnes en but à l'insistance de soldats allemands qui les arrêtent, tentent de les embrasser, les brutalisent<sup>1695</sup>, héroïnes qui songent alors à se suicider pour échapper au viol<sup>1696</sup> et, surtout, parle des « [...] outrages sans nom perpétrés sur des femmes et même des petites filles par des soldats en état d'ébriété mais aussi par les officiers du Kaiser [...]»<sup>1697</sup> »

Si le fait de souiller les femmes, de s'appropriier leur corps comme un butin vise souvent, avant toute autre chose, la satisfaction de pulsions d'ordre sexuel, il est également un moyen de symboliser la domination et d'humilier le peuple vaincu ou occupé<sup>1698</sup> : après avoir violé le sol, on viole les femmes<sup>1699</sup>. Cette seconde finalité n'est jamais véritablement explicitée dans les fictions patriotiques que nous avons considérées mais elle est tout de même sous-jacente dans certains cas. Ainsi, si le viol vise la satisfaction de pulsions sexuelles dans *Tête de Boche* lorsque le prince Ludwig de Reuss tente de violer la jeune Françoise Bonnières qui lui résiste<sup>1700</sup>, dans *Confitou* lorsque le lieutenant von Bohn fait de même avec Freda Raucoux-Desmares<sup>1701</sup>, dans *Tine la dentellière* lorsque le lieutenant Franz Crefeld viole la jeune Tine Mortsel<sup>1702</sup>, et dans *Haine éternelle !* lorsque des officiers allemands violent trois femmes<sup>1703</sup>, il est avant tout une vengeance dans *L'horrible drame* lorsque le colonel Stein viole Suzanne de Fontelle et lui fait un enfant dont il espère se servir comme

<sup>1693</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 04/08/1915.

<sup>1694</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 31/07/1916. À noter que dans le roman-feuilleton, l'auteur emploie le verbe « prendre » alors que dans l'édition publiée en 1993 chez Robert Laffont dans la collection Bouquins, c'est le verbe « violer » qui est utilisé. L'auteur est connu pour retoucher ses écrits "feuilletonesques" avant leur publication en volume ; il est donc possible que cette différence soit déjà présente lors de la publication de *La colonne infernale* chez Fayard en 1917 (collection Les maîtres du roman populaire, n° 65 et 66, avril et mai 1917).

<sup>1695</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 15/05/1915.

<sup>1696</sup> *Ibid.*, le 20/05/1915.

<sup>1697</sup> *Ibid.*, le 26/05/1915 : « [...] nameless outrages perpetrated not only by drunken privates but by the Kaiser's officers on women and quite young girls [...] »

<sup>1698</sup> Il est établi que durant les premières semaines du conflit, lorsque l'armée allemande pénètre dans le nord de la France et en Belgique, les viols sont assez nombreux car ils sont alors utilisés comme arme de terreur, et il s'agit alors de viols en série. L'enlisement du conflit dans les tranchées met fin au côté systématique de cette pratique et les viols deviennent alors essentiellement des incidents isolés.

<sup>1699</sup> Voir, sur cette question, AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *L'enfant de l'ennemi, 1914-1918 : viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Paris, Aubier, 1995 ; HORNE John et KRAMER Alan, *1914. Les atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2005.

<sup>1700</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, du 25/04/1915 au 16/10/1915.

<sup>1701</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, du 16/01/1916 au 15/02/1916.

<sup>1702</sup> DUVAL Georges, *Tine la dentellière...*, in *L'Écho de Paris*, le 24/04/1916.

<sup>1703</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 03/12/1915.

arme pour détruire sa famille<sup>1704</sup>, et un acte de terreur et d'humiliation dans *Confitou* lorsqu'après l'arrivée des troupes allemandes dans un village belge on remet les « [...] femmes à une soldatesque affolée de luxure<sup>1705</sup>. »

Les romans-feuilletons qui comportent une ou plusieurs scènes de viol commis par l'ennemi se focalisent essentiellement sur des cas isolés, sur l'acte bestial commis par un ennemi, généralement un officier, qui donne libre cours à ses plus bas instincts parce qu'il est séduit par l'héroïne de la fiction, une jeune et belle Française ou Belge. Le viol n'est donc pas seulement un moyen d'exemplifier le comportement inadmissible de l'ennemi mais aussi une péripétie utile au développement de l'intrigue. Les viols "à la chaîne" commis par les troupes dans un contexte d'invasion sont moins fréquents et sont surtout évoqués au travers d'allusions.

La figure du soldat violeur, d'une force mobilisatrice incontestable, et dont le rôle dans la cristallisation de la haine à l'égard de l'armée allemande est essentiel, appelle une autre figure plus délicate, plus difficile à représenter, celle de l'enfant de l'ennemi. L'étude de Stéphane Audoin-Rouzeau<sup>1706</sup> expose avec finesse toutes les questions soulevées par cette réalité douloureuse, telles l'avortement, l'infanticide, l'abandon ou les craintes de dégénérescence de la race, et montre toute la violence que les débats contemporains ont pu atteindre, débats qui ne voyaient souvent dans l'enfant de l'ennemi qu'un « petit vipéreau<sup>1707</sup>. » Deux romans-feuilletons de notre échantillon mettent en scène un enfant issu du viol d'une Française par un Allemand durant la guerre, *L'horrible drame*<sup>1708</sup> de Charles Mérouvel et *L'enfant de la guerre*<sup>1709</sup> de Marie de Besneray. Dans le premier, le colonel Stein viole la jeune Suzanne de Fontelle ; de ce viol naît un garçon que Suzanne ne garde pas auprès d'elle et qui est placé au sein d'une famille de fermiers, dans un village isolé. Sa mère ne le voit qu'une fois, alors qu'il a un peu plus d'un an, et sombre dans une crise de mutisme pendant plusieurs semaines. L'enfant meurt un peu avant ses deux ans, tué par une villageoise qui se venge sur ce « [...] demi-Bocheton [...]»<sup>1710</sup> de la mort de ses deux fils soldats en le jetant dans un ravin. L'auteur choisit donc de faire périr l'enfant de l'ennemi et, qui plus est, dans des circonstances violentes, comme s'il devait payer pour ce qu'il est, la haine de la mère en deuil se reportant sur lui. Le petit "Boche" symbolise, dans cette fiction, la pénétration de l'ennemi allemand jusqu'au cœur de la société et de ses structures, une souillure profonde faite à la nation adverse, et sa mort est donc

---

<sup>1704</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, du 03/10/1918 au 02/01/1919.

<sup>1705</sup> LEROUX Gaston, *ibid.*, le 27/01/1916.

<sup>1706</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *L'enfant de l'ennemi...*, *op. cit.*

<sup>1707</sup> *Ibid.*

<sup>1708</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*

<sup>1709</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, du 03/12/1915 au 29/01/1916.

<sup>1710</sup> CÉZEMBRE Pol, *La vermine du monde*, in *L'Action française*, le 26/05/1916.

purification et rétablissement d'équilibre. Dans le second roman, écrit par une femme, la jeune Eva Hermond, fils d'un gros industriel qui est en réalité un officier-espion allemand, von Kohlbrig, est violée par un officier allemand qui ne sait pas qu'il viole la fille d'un général de son pays. Eva accepte sa future maternité et espère que « l'enfant du crime [...] »<sup>1711</sup> sera un fils ; l'homme qui aime la jeune femme, Florent Perrier, soldat qui se comporte en héros, demande à la jeune femme de l'attendre jusqu'à la fin de la guerre et lui dit qu'à eux deux ils sauront faire de l'enfant « [...] un bon Français<sup>1712</sup>. » La tare que porte l'enfant de l'ennemi est ici effacée par l'amour, le patriotisme de sa mère et de l'homme qui l'accepte comme fils, mais aussi par l'éducation française qu'il va recevoir ; de souillure immonde il devient alors future force vive de la nation. Il était peut-être plus difficile à un auteur féminin d'envisager une mort violente pour cet enfant, d'où un choix plus humain.

Même si l'enfant naît peu de temps avant la guerre et n'est pas le produit d'un viol, il est possible de mentionner la situation imaginée par Michel Morphy dans *Marjolie*<sup>1713</sup>. Dans cette fiction, une innocente jeune femme, Madeleine, succombe au charme de l'espion allemand Hans Sapiro qui se fait appeler Max Manfredi. Celui-ci se sert d'elle pour obtenir des renseignements sur son patron, un fabricant d'explosifs. Elle tombe enceinte, Manfredi lui promet le mariage, mais la repousse pour épouser la fille du chimiste. Madeleine donne naissance à un garçon qu'elle ne parvient pas à aimer et qu'elle abandonne dans une pouponnière. Une fois la guerre déclarée, cette pouponnière est attaquée par l'armée allemande qui l'incendie, torture et massacre tous les enfants qu'elle abrite, et c'est le père même de l'enfant, Sapiro, qui lui coupe les mains. C'est à nouveau une mort violente qui frappe l'enfant de l'ennemi et la souillure qu'il représente pour la société française est donc effacée par celui même qui en a été la cause.

Certaines des atrocités commises par les troupes allemandes à l'encontre des populations des zones envahies que les fictions patriotiques donnent à lire à leurs lecteurs possèdent une aura particulière, à cause des individus qu'elles concernent ou de la sauvagerie dont elles témoignent : les mains coupées, surtout chez les enfants<sup>1714</sup>, les seins tailladés ou coupés<sup>1715</sup>, les civils qui servent de

---

<sup>1711</sup> DE BESNERAY Marie, *ibid.*, le 29/01/1915.

<sup>1712</sup> *Ibid.*

<sup>1713</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, du 21/09/1916 au 17/02/1917.

<sup>1714</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 08/11/1918 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 28/11/1916 et *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 20/09/1915 ; LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 20/10/1917 et *Confitou*, in *Le Matin*, le 27/01/1916 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 30/03/1917 (un soldat allemand garde ici des mains en souvenir) ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 22/11/1916 et le 08/01/1917 ; UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 05/10/1915 ; JOUBERT Laurent, *Lise Renaud. Dame de la Croix-Rouge*, in *L'Humanité*, le 20/09/1916.

<sup>1715</sup> LINTIER Paul, *Ma Pièce...*, in *L'Humanité*, le 20/06/1916 ; MICHEL MORPHY, *ibid.*, le 22/11/1916.

boucliers humains<sup>1716</sup>, les villageois brûlés vifs<sup>1717</sup>, ou encore les violences commises envers des religieux<sup>1718</sup>. Ces crimes abominables, dont certains sont avérés durant les premières semaines du conflit<sup>1719</sup>, et surtout en août et début septembre 1914, au moment de l'avancée allemande en Belgique et dans le nord de la France<sup>1720</sup>, sont au fondement du discours concernant les "atrocités allemandes", sur lesquelles nous reviendrons plus longuement lorsque nous évoquerons les représentations de la violence de guerre, et constituent un pôle fondamental des "cultures de guerre" qui se forgent au sein des pays de l'Entente et de la plupart des nations neutres<sup>1721</sup>. Si les auteurs des deux pays situent souvent les atrocités commises par les armées allemandes sur le sol français, c'est surtout la Belgique qui est utilisée pour représenter la cruauté froide de l'ennemi. Pays dont la neutralité est violée par l'Empire allemand suite au refus de l'ultimatum que ce dernier lui

<sup>1716</sup> UN POILU, *ibid.*, le 16/08/1915 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 24/12/1917 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, les 19 et 20/03/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 23/11/1916 et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 09/12/1915 ; FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 13/08/1917 ; LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 27/01/1916 ; PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 05/07/1915 : « Il avait fallu, pour abattre ceux de la horde infâme, il avait fallu, pour arrêter leur marche sur notre sol, il avait fallu tirer ! Et, devant eux - horreur ! - devant eux, ils avaient placé un bouclier vivant - un bouclier fait de poitrines françaises ! Et les chasseurs [alpins] éperdus avaient eu une hésitation. Les mains tenant l'arme avaient tremblé, et leurs cœurs avaient tremblé... Mais du rang mis en rempart par les immondes, un grand cri avait jailli : - "Tirez ! Mais tirez donc !" Ah ! quelques-uns de ces braves gars de France durent fermer les yeux en pressant la gâchette ! Des corps étaient étendus. Des femmes... des vieux... des petits... »

<sup>1717</sup> MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, le 18/08/1920 ; LEROUX Gaston, *ibid.* et *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 18/07/1916 : « Plus de trois cents Français étaient entassés dans un étroit espace : femmes, vieillards, enfants, bébés et agonisants s'y trouvaient pêle-mêle, debout [sic], assis, couchés, à quatre pattes ou à genoux. Un vieil ecclésiastique aux cheveux blancs paraissait protéger ce sanctuaire... Midi sonnait à l'horloge de l'église. Alors, s'il vous plaît... c'est moi qui leur ai procuré l'eau bénite ! une eau bénite qui se vend dans des bidons chez messieurs les épiciers !... Ah ! ah ! ah !... » ; MARY Jules, *ibid.*, les 19/03, 20 et 21/04/1915 ; MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 02/12/1918.

<sup>1718</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 22/11/1916 et le 06/01/1917 ; HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés...*, in *L'Action française*, le 13/05/1917 ; VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 16/08/1916 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, les 25 et 26/10/1916 : « L'abbé Garnot avait été rejeté violemment dans la boue, et des traces de coups, de blessures abominables prouvaient à quel point les brutes s'étaient acharnées contre un cadavre que la majesté de sa fonction divine aurait dû protéger contre des mains sacrilèges. [...] Le crâne avait été écrasé à coups de bottes. Des plaques de cheveux blancs avaient été arrachées par places laissant à nu des plaies horribles [...] » ; ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, le 22/07/1915 ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 10/01/1915.

<sup>1719</sup> Voir HORNE John et KRAMER Alan, *op. cit.* Les mains coupées sont l'"atrocité allemande" dont l'aspect légendaire semble le plus évident. Lorsqu'il étudie les témoignages se rapportant à la mutilation de mains, chez des enfants, par les soldats allemands, et qu'il évoque plus particulièrement les témoignages oculaires, John Horne écrit : « Que faut-il penser de ces témoignages ? Est-ce le nœud hystérique de la légende des mains coupées, l'initiation au cercle des croyants non plus par des disciples qui prêchent le mystère des mains emmaillottées mais par une vision directe de l'agonie de la mutilation ? Ou devrait-on croire, au contraire, à des faits vécus ? Il faudrait au moins garder à l'esprit, nous semble-t-il, la possibilité que ces dépositions se réfèrent à des incidents réels. » (« *Les mains coupées : "atrocités allemandes" et opinion française en 1914* », in BECKER Jean-Jacques, WINTER Jay M., KRUMEICH Gerd, BECKER Annette, AUDOIN-ROUZEAU Stéphane *Guerre et cultures. 1914-1918*, *op. cit.*, p. 142.)

<sup>1720</sup> HORNE John et KRAMER Alan, *op. cit.* ; HORNE John, « *Atrocities and war crimes* », in WINTER Jay (dir.), *The Cambridge History of the First World War*, *op. cit.*, volume 1 : *Global War*, *op. cit.*, p. 561-584.

<sup>1721</sup> Il ne faut pas oublier que les atrocités ont servi de thème à la mobilisation culturelle du temps de guerre dans les deux camps et que les Allemands accusèrent eux aussi leurs adversaires d'actes de cruauté sur leurs troupes ou leurs populations civiles. De même, les atrocités concernèrent des zones géographiques autres que la Belgique et le nord de la France, à une échelle certes inférieure (surtout la Serbie et la frontière polonaise) et d'autres temporalités, notamment lors de la reprise de la guerre de mouvement au printemps 1918. Le massacre arménien demeure un cas particulier relevant de pratiques génocidaires et d'autres logiques.

adresse le 02/08/1914<sup>1722</sup>, la Belgique devient dès les premiers jours du conflit le symbole de la violence d'un ennemi qui, non content de bafouer le droit international et les traités<sup>1723</sup> et de se prétendre au-dessus des lois, fait preuve d'une férocité extrême. Les récits patriotiques reviennent souvent sur cette violation de neutralité, preuve de la fourberie de l'ennemi, et sur la « [...] résistance héroïque [...]»<sup>1724</sup> que la petite armée belge oppose, durant les premiers mois du conflit<sup>1725</sup>, aux armées allemandes nettement plus nombreuses et mieux équipées, mais c'est aux souffrances des civils belges qu'ils accordent la plus grande place et c'est sur le ton de la compassion, de l'hommage, mais également de la condamnation qu'ils parlent « [...] des Belges dont la patrie martyre n'est plus qu'un affreux champ de carnage, de pillage, de viol et de crimes sans nom [...]»<sup>1726</sup>, de la Belgique devenue « [...] le Calvaire de l'Europe [...]»<sup>1727</sup>, en insistant sur la débauche de violence de l'envahisseur allemand. Quelques événements particulièrement marquants de l'invasion de la Belgique sont souvent mentionnés et érigés en preuves incontestables du comportement inacceptable de l'ennemi, parmi lesquels les massacres d'Aerschot<sup>1728</sup>, de Louvain<sup>1729</sup>, de Malines<sup>1730</sup> ou encore de Dinant<sup>1731</sup>, qui ont réellement eu lieu, occupent une place à part.

<sup>1722</sup> Dans lequel il exige un libre passage de ses troupes vers la France afin de contourner les fortifications françaises de l'est.

<sup>1723</sup> La neutralité de la Belgique était garantie depuis 1839 par un traité que la Prusse avait ratifié. La Belgique proclame à nouveau sa neutralité en 1913 lorsque les tensions entre l'Entente et la Triplice deviennent de plus en plus évidentes. Le chancelier Bethmann-Hollweg a présenté ce traité comme un "chiffon de papier" (« *scrap op paper* ») lors d'une conversation avec Sir Edward Goschen, ambassadeur d'Angleterre, le 04/08/1914, affichant alors son mépris pour cette convention internationale. Les mots du chancelier allemand ont vite été connus dans toute l'Europe et ont servi à mettre en avant le manque de considération des dirigeants de l'Empire allemand pour le droit des gens. L'expression « chiffon de papier » est parfois utilisée, dans ce sens, par les auteurs des fictions patriotiques de notre échantillon (voir, par exemple, MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 09/04/1917 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 27/01/1917 ; GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 22/10/1915 ou BOREL Pierre *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 22/04/1919) ou de manière imagée pour illustrer le peu de confiance que l'on peut avoir dans la parole des Allemands puisque même les traités ne représentent rien pour eux (voir, par exemple, AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 18/02/1917 ; POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 02/10/1915 ; FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, le 19/03/1919).

<sup>1724</sup> VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 16/08/1916.

<sup>1725</sup> Si le roi Léopold n'avait pas réussi à obtenir du gouvernement belge, face au contexte européen de plus en plus tendu, la loi sur la conscription militaire qu'il réclamait depuis des années, la Belgique se serait très rapidement retrouvée soumise à l'Allemagne. La résistance de l'armée belge fut véritablement étonnante, permit à la France de gagner un temps précieux pour s'organiser, et rendit possible la première bataille de la Marne. Le fort de Liège qui gardait le passage de la Meuse retint seul l'armée allemande pendant dix jours, défense qui, selon Paul Segonzac « [...] a fait l'admiration du monde entier » (*Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 11/01/1915). Paul Bertnay vante ainsi « [...] l'héroïque petite Belgique » (*Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 07/07/1915), Michel Morphy évoque « [...] la quinzaine belge, une page inédite dans les plus sublimes épopées de gestes héroïques » (*Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 29/12/1916), tandis que Paul Lintier constate, en date du 6 août 1914, « [...] l'ardente résistance des Belges [...] » qui parviennent à maîtriser les armées allemandes (*Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 14/06/1916).

<sup>1726</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 21/12/1916.

<sup>1727</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 18/05/1915 ; « [...] the Calvary of Europe [...] » La plus grande partie de ce récit se déroule en Belgique durant les premiers mois de la guerre et revient très largement sur l'effort des forces armées de ce pays et sur les souffrances endurées par la population civile.

<sup>1728</sup> DUVAL Georges, *Tine la dentellière...*, in *Le Figaro*, le 18/04/1916 ; LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, le 18/09 et le 23/10/1917.

<sup>1729</sup> DUVAL Georges, *ibid.* ; DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 23/12/1915 ; MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 02/05/1917 ; LEROUX Gaston, *ibid.*, le

Les « assassins du Kaiser<sup>1732</sup> », qui ne montrent jamais de remords, justifient parfois les crimes qu'ils commettent en invoquant des motifs qui varient largement en fonction de leur grade. Les hommes de troupe se limitent à des justifications simplistes et expliquent notamment leurs actes de cruauté gratuite par le fait qu'on leur a dit « [...] qu'en temps de guerre, tout ce qui était défendu devenait permis<sup>1733</sup> », que leurs chefs les laissent faire<sup>1734</sup> ou donnent l'exemple<sup>1735</sup>, ou encore qu'il faut respecter les ordres<sup>1736</sup>, tandis que les hommes de pouvoir, espions en chefs ou officiers supérieurs, envisagent la plupart du temps des motifs plus pragmatiques, relatifs aux nécessités de la guerre, comme les exemples que nous citons ci-dessous :

« En guerre, il n'y a qu'un devoir : vaincre, et tous les moyens sont bons pour y arriver ; la fin seule importe...<sup>1737</sup> »

« Pas de pitié ! Pas de pitié ! C'est d'ailleurs le mot d'ordre de Berlin. Il faut que cette guerre soit atroce pour qu'elle soit efficace. Il faut que la France entière soit frappée de terreur ; ainsi, elle acceptera sans révolte la paix ignominieuse que la grande chancellerie de l'empire a rêvé de lui imposer<sup>1738</sup>. »

« [...] nous sommes cruels uniquement pour être bons ; et la sévérité en guerre – la cruauté si vous préférez - est en réalité miséricordieuse<sup>1739</sup>. »

Les violences extrêmes infligées aux civils des pays envahis sont utilisées par les auteurs pour synthétiser la guerre "à l'allemande". Pour Georges Maldague, elle « [...] est le crime prémédité, systématique... terroriser pour vaincre<sup>1740</sup> », pour Charles Mérouvel, « [...] une lutte d'apaches et de bandits sans foi, ni loi [...] qui joignent aux férocités de la bête fauve les instincts du cambrioleur

---

18/09/1917 ; GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 03/11/1915 ; ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 12/05/1915.

<sup>1730</sup> DUVAL Georges, *ibid.* ; MALDAGUE Georges, *ibid.*

<sup>1731</sup> DE BESNERAY Marie, *ibid.* ; LEROUX Gaston, *ibid.*, les 15 et 16/12/1917 : « [...] quand j'entends dire autour de moi qu'il faut oublier les crimes, je réponds : "Je suis de Dinant !" Cela veut dire huit cents personnes assassinées, des centaines de femmes, de vieillards et d'enfants martyrisés et massacrés avec la plus ignoble sauvagerie. [...] Il y eut [...], parmi les victimes, quarante vieillards de plus de soixante-dix ans, cinq de plus de quatre-vingts ans, un enfant de trois mois, un de trois semaines... »

<sup>1732</sup> LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, le 17/02/1920.

<sup>1733</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 25/05/1915.

<sup>1734</sup> MARY Jules, *ibid.*

<sup>1735</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 08/01/1917.

<sup>1736</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 21/03/1915 : « [...] comme on était en colère, on tirait sur tout ce qu'on rencontrait, les hommes, les femmes, les enfants... C'est l'ordre des officiers... Il faut obéir... [...] »

<sup>1737</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 28/02/1915.

<sup>1738</sup> VINCY René, *ibid.*, le 29/08/1916.

<sup>1739</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, le 09/02/1915 : « [...] we are cruel only to be kind ; and severity in war – ruthlessness if you like - is truly merciful. »

<sup>1740</sup> MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 14/04/1917.

[...] <sup>1741</sup> » et pour Gaston Leroux, « [...] une expédition horrible de meurtres, d'incendies, de rapines et de tortures [...] <sup>1742</sup> », l'idée fondamentale étant de prouver que l'ennemi ne fait pas la guerre en soldat mais en assassin, une guerre honteuse dans laquelle il se livre à tous les crimes.

Outre les figures du pillard et de l'assassin, le principe de criminalisation convoque une autre figure, celle du barbare, qui est de loin la plus forte des trois. Elle constitue le cœur des représentations de l'ennemi et du discours de haine que ces dernières sous-tendent.

### **C. L'Allemand barbare.**

L'emploi de la thématique de la barbarie et du champ lexical associé à celle-ci pour représenter l'ennemi illustre de manière claire les objectifs du discours sur l'ennemi distillé par les fictions sérielles patriotiques françaises et britanniques et, plus largement, par les "cultures de guerre" de l'ensemble des pays belligérants. Le terme "barbare" synthétise à lui seul toutes les représentations négatives de l'ennemi et confère au combat engagé contre lui l'image d'une lutte pour la sauvegarde de la civilisation.

Si le terme grec *barbaros* n'a pas véritablement, à l'origine, de connotation négative, et sert à définir une altérité par le non partage ou le mauvais usage de la langue, il acquiert chez les Romains un caractère plus discriminant et méprisant ; le barbare est alors celui qui appartient aux peuples dont les mœurs et pratiques sont jugées primaires parce qu'ils vivent en dehors de la sphère de la civilisation gréco-romaine et constituent autant de menaces potentielles pour elle. À l'époque moderne, la dévotion de l'humanisme italien pour l'héritage antique fait des peuples barbares qui ont contribué à la chute de l'Empire romain les ennemis de la civilisation et c'est surtout à partir de ce moment que le terme barbare acquiert son sens d'individu violent et cruel. Si les accusations de barbarie à l'encontre de l'ennemi d'outre-Rhin sont déjà présentes, dans le discours social français, au moment de la guerre franco-prussienne de 1870, elles acquièrent une visibilité et une force nettement plus importantes durant la Grande Guerre <sup>1743</sup>.

---

<sup>1741</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 21/12/1918.

<sup>1742</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 28/05/1916.

<sup>1743</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La Guerre des enfants 1914-1918, essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 12.

La variété des lexèmes<sup>1744</sup> et expressions utilisés dans les romans-feuilletons et *serials* patriotiques pour suggérer ou désigner la barbarie de l'ennemi allemand est considérable : « envahisseurs<sup>1745</sup> », « sauvages<sup>1746</sup> », « barbares<sup>1747</sup> », « horde<sup>1748</sup> », « hordes allemandes<sup>1749</sup> », « hordes teutonnes<sup>1750</sup> », « hordes b(B)arbares<sup>1751</sup> », « invasion des Barbares<sup>1752</sup> », « ruée teutonnes<sup>1753</sup> », « ruée germanique<sup>1754</sup> », « ruée des barbares<sup>1755</sup> » « Hun(s)<sup>1756</sup> », « Teuton(s)<sup>1757</sup> » ,

<sup>1744</sup> Ce terme de linguistique désigne l'unité de base du lexique.

<sup>1745</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 11/01/1915 ; FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin* ; le 07/08/1917 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 30/08/1915 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 28/05/1916 ; BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 22/04/1919 ; etc.

<sup>1746</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 25/07/1915 ; GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 02/11/1917 ; MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 05/02/1917 ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 12/10/1916 ; MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 13/11/1915 et les 06/01 et 09/02/1916 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 08/04/1917 ; GUICHES Gustave, *Reflets de guerre...*, in *Le Figaro*, le 28/02/1915 ; MADON Georges (Capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, le 27/05/1919 ; etc.

<sup>1747</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 14/01/1915 ; BERTNAY Paul, *ibid.*, les 22/07 et 11/08/1915 ; PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, les 15 et le 17/07/1915 ; GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 02/10/1917 ; MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 26/10/1918 et *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 04/09/1916 ; BRIENNE Jacques, *ibid.*, les 28/04 et 15/06/1916 ; UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 15/09/1915 ; MORPHY Michel, *ibid.*, les 23/12/1916 et 25/01/1917 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, les 25/04 et 17/09/1915 et *Captive !* in *Le Petit Parisien*, les 11/10, 28/10 et 05/11/1916 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, les 14 et 15/05/1915 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 11/08/1916 ; GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 06/11/1915 ; DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, les 07/06, 08/06 et 17/06/1915 ; etc.

<sup>1748</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 30/08/1915 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 06/01/1917 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 25/04/1915 ; LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 17/01/1916 ; DE PLANHOL René, *ibid.*, les 09 et 13/06/1915 ; ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, les 22 et 25/08/1915 ; DUVAL Georges, *Tine la dentellière*, in *Le Figaro*, le 24/04/1916 ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 10/06/1915 ; etc.

<sup>1749</sup> LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 26/11/1916 ; MORPHY Michel, *ibid.*, les 08 et 12/01/1917 ; HOLT-WHITE W., *The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, le 24/04/1915 évoque pour sa part les « hordes d'Allemagne » (« hordes of Germany »).

<sup>1750</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 05/07/1915 ; UN POILU, *ibid.*, le 12/09/1915 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 18/08/1915 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, les 30/03 et 05/04/1916.

<sup>1751</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 20/07/1915 ; VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 26/08/1916 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 10/12/1916 ; DE PLANHOL René, *ibid.*, le 10/06/1915 ; GUICHES Gustave, *ibid.*, le 28/02/1915.

<sup>1752</sup> LEROUX Gaston, *ibid.*, le 20/01/1916 ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 19/08/1916.

<sup>1753</sup> VINCY René, *ibid.*, le 04/09/1916.

<sup>1754</sup> *ibid.*, le 09/09/1916.

<sup>1755</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 12/12/1918 ; D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, le 19/11/1920.

<sup>1756</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 28/10/1918, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, les 15/09 et 31/10/1916 et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 01/01/1916 ; MORPHY Michel, *ibid.*, les 27/01 et 05/02/1917 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 16/05/1915 ; FONSON Jean-François, *ibid.*, le 28/07/1917 ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 09/02/1920 ; MADON Georges (Capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, le 22/05/1919 ; LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 08/12/1917 et le 25/01/1918 ; MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, le 18/08/1920 ; LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, le 23/01/1919 ; ALDOUS Laurette, *ibid.*, les 12/05, 31/05 et 21/06/1915 ; ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, le 27/01/1916 ; etc. C'est principalement en Grande-Bretagne que, durant la Grande Guerre, l'Allemand est comparé au Hun, et ce dès les premières semaines du conflit, la représentation se répandant ensuite très rapidement en France et aux États-Unis notamment. C'est toutefois en France que l'idée de comparer les Allemands à ce peuple barbare est apparue pour la première fois, lors de la guerre franco-prussienne, Victor Hugo ayant alors comparé l'empereur prussien Guillaume I<sup>er</sup> à Attila. Sur ce sujet, on peut consulter BOZOKY Edina, *Attila et les Huns. Vérités et légendes*, Paris, Perrin, 2012.

<sup>1757</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 19/01/1915 et *Sainte-Russie*, in *Le Petit Journal*, les 30/11 et 03/12/1915 ; BERTNAY Paul, *ibid.*, les 24/06 et 06/08/1915 ; PASCAL Lise, *ibid.*, le 16/07/1915 ; ALLAIN

« Germain(s)<sup>1758</sup> », « V(v)andale(s)<sup>1759</sup> », « barbares du Nord<sup>1760</sup> », « vandalisme germain<sup>1761</sup> »... Outre les nécessités d'ordre linguistique qui contraignent les auteurs à multiplier les termes pour éviter les répétitions du seul vocable "barbare", l'importance de références relatives à la barbarie antique semble illustrer une volonté, au travers de la comparaison plus ou moins directe des armées d'outre-Rhin de 1914-1918 avec les hordes barbares qui attaquèrent l'empire romain tout au long de son existence, d'insister sur la barbarie atavique de l'ennemi et, donc, sur le côté naturel du comportement inhumain des Allemands dans la guerre en cours. Aristide Bruant rappelle ainsi « [...] les instincts féroces de[s] aïeux [...]<sup>1762</sup> » des Allemands de 1914, que les « [...] Germains barbares [...] à travers les siècles, n'ont cessé d'être les bourreaux du monde<sup>1763</sup> », Pol Cézembre que les Allemands n'ont pas vraiment changé depuis Arminius<sup>1764</sup>, ce chef de guerre du peuple des Chérusques qui infligea une sévère défaite aux Romains lors de la bataille de Teutobourg en 9 après J.C., tandis que Laurette Aldous affirme que les Prussiens ont toujours été des barbares et rédige un rapide historique pour le prouver :

« [...] le Prussien a toujours été un barbare. Il était le plus barbare des barbares sur lesquels le Romain [ ? ] son talon législatif. Au Moyen Âge, il était le plus sanguinaire des mercenaires, primaire, grossier, uniquement sensible aux émotions les plus basiques. Les Hohenzollern, qui incarnent l'esprit prussien sont fondamentalement, ainsi qu'ils l'ont toujours été, des sauvages par nature<sup>1765</sup>. »

---

Marcel, *Pour son amour !*, in *Le Petit Journal*, le 15/11/1916 ; LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 12/02/1916 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 25/04/1915 ; M. DELLY, *La fin d'une Walkyrie*, in *L'Écho de Paris*, les 10/11 et 18/12/1915 ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, les 20/06, 22/06 et 26/08/1918 ; BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 29/11/1914 et le 09/01/1915 ; etc.

<sup>1758</sup> VINCY René, *ibid.*, le 09/09/1916 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, les 14, 15, 16/09/1915 et le 04/10/1915 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 04/05/1915 ; POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 04/06/1915 ; MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 06/11/1915 ; etc.

<sup>1759</sup> BERTNAY Paul, *ibid.*, le 25/07/1915 ; VINCY René, *ibid.*, les 16 et 18/08/1916 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 02/01/1917 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, les 18/08 et 10/10/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 15/11/1916 et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 02/11/1916 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmité*, in *Le Petit Parisien*, le 10/05/1916 ; COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, le 23/02/1915 (« Vandals »).

<sup>1760</sup> BERTNAY Paul, *ibid.*, le 22/07/1915.

<sup>1761</sup> VINCY René, *ibid.*, le 01/09/1916.

<sup>1762</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 25/04/1915.

<sup>1763</sup> *ibid.*, le 04/10/1915

<sup>1764</sup> CÉZEMBRE Paul, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, le 24/05/1918. Félicien Pascal et Gaston Leroux font eux aussi référence au chef chérusque, le premier comparant les Allemands actuels aux « Germains d'Arminius » (*Le masque déchiré*, in *L'Action française*, le 30/03/1918) et le second les qualifiant de « soldats d'Arminius » (*Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 26/09/1917).

<sup>1765</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 03/06/1915 : « [...] the Prussian has always been a barbarian. He was the most barbarous of all the barbarians on whom the Roman [ ? ] his law-giving heel. In the Middle Ages, he was the most bloodthirsty of the mercenaries, gross, rude, utterly indifferent to everything but the crudest emotions. The Hohenzollern, who typify the Prussian spirit, are, as they have always been, essential savages. »

Plusieurs auteurs évoquent également la « [...] *furor teutonicus* [...] »<sup>1766</sup>, expression qui date du premier siècle de notre ère<sup>1767</sup>, et s'en servent pour décrire la sauvagerie et la férocité dont fait preuve l'ennemi allemand.

Cette cruauté est au fondement de la figure du barbare mais celle-ci est parfois nourrie à l'aide d'autres arguments. Le fait de décrire l'Empire allemand comme un régime politique archaïque, un régime fondé sur le primat de l'État et la négation de l'individu, éloigne celui-ci de l'idée de progrès humain et du modèle de civilisation qu'incarnent les valeurs démocratiques. Le rôle majeur que les auteurs confèrent au militarisme et au pangermanisme dans la conduite des politiques intérieure et extérieure de l'Allemagne permet d'atteindre le même objectif.

Certaines des mœurs et caractéristiques physiques qui sont prêtées à l'ennemi et que nous avons évoquées précédemment servent également à parfaire le portrait du barbare allemand : le physique disgracieux, l'odeur nauséabonde, la glotonnerie et les appétits sexuels bestiaux sont ainsi omniprésents dans la littérature sérielle patriotique française.

Si la barbarie guerrière des Allemands est souvent comparée, par sa sauvagerie, à celle des peuples de l'Antiquité, elle s'en distingue toutefois en ce sens qu'elle n'apparaît pas comme une débauche de violence chaotique mais comme un système organisé avec rationalité afin de répondre à des objectifs précis. Aristide Bruant parle ainsi d'un « [...] système de terreur méthodique érigé [...] à la hauteur d'un dogme national [...] »<sup>1768</sup>, Paul Segonzac du « [...] système de terrorisation de l'Allemagne [...] »<sup>1769</sup>, Arthur Bernède d'une « [...] férocité méthodiquement calculée [...] »<sup>1770</sup>, Jules Mary d'une « [...] barbarie calculée [...] »<sup>1771</sup>, et Gaston Leroux évoque une « [...] épouvante érigé[e] en système [...] »<sup>1772</sup> ou « la destruction et l'assassinat méthodiques [...] »<sup>1773</sup> que pratiquent les armées ennemies. Lise Pascal est l'auteure qui se montre le plus clair sur ce point ; dans *L'enfant de la guerre*, elle compare la barbarie « simple » des Huns d'Attila, ce peuple originaire d'Asie centrale

---

<sup>1766</sup> GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 28/10/1915 ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 26/08/1918 (l'auteur parle de « fureur des Teutons ») ; MORPHY Michel, *ibid.*, les 30/09, 31/10, 27/11/1916 et le 13/02/1917 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 03/07/1915 (l'auteur évoque la « fureur teutonique »).

<sup>1767</sup> Cette expression aurait été utilisée pour la première fois par le poète Lucain, dans la *Pharsale*, pour caractériser la violence et l'agressivité que les Teutons manifestaient au combat.

<sup>1768</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 13/05/1915.

<sup>1769</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 31/12/1914.

<sup>1770</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 27/02/1916.

<sup>1771</sup> MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 08/02/1920.

<sup>1772</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 10/10/1917.

<sup>1773</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 09/02/1916.

qui ravagea certaines parties de l'Europe à la fin du IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècles, et la barbarie « scientifique » des Allemands dans la guerre en cours, et précise que « la fureur dévastatrice de l'Allemagne [...] fera pâlir celle des Huns [...] »<sup>1774</sup>. » L'objectif de tels propos est de construire puis de diffuser l'idée qu'il y a eu réflexion de l'ennemi, théorisation de la cruauté, que celui-ci est donc pleinement responsable de ses actes les plus atroces, ce qui permet de le rendre encore plus haïssable.

La barbarie allemande est symbolisée par quelques éléments récurrents qui forment une série d'images fortes sur lesquelles le discours sur l'ennemi s'appuie pour marquer profondément et durablement les esprits des lecteurs. Outre les atrocités réelles et imaginées, déjà mentionnées, les destructions, les incendies et les exodes de populations sont les marqueurs de la barbarie ennemie les plus fréquemment utilisés.

Les destructions de villages et de monuments constituent des cicatrices visibles de la guerre, de « [...] brutales souillures de l'envahisseur [...] »<sup>1775</sup> qui détruit et dévaste pour le plaisir, les actes gratuits de « [...] barbares qui ne respectent rien [...] »<sup>1776</sup>. » Elles sont parfois dépeintes comme les lâches repréailles d'un ennemi qui ne supporte pas qu'on lui résiste et qui, suite à une déconvenue militaire, décide de se venger en semant la désolation là où il passe, et constituent un *topos* emblématique de la fiction sérielle patriotique du temps de guerre. Jules Mary décrit ainsi les vengeances exercées par les armées allemandes sur Watricourt<sup>1777</sup>, Aristide Bruant revient sur les destructions systématiques subies par la ville de Lens<sup>1778</sup>, Paul Bertnay l'habitude de l'ennemi de détruire les villages<sup>1779</sup> et Laurence Cowen le fait que les Vaeviciens dévastent une grande partie de l'Angleterre au cours de leur avancée vers Londres<sup>1780</sup>.

La destruction de monuments est un argument efficace pour prouver la barbarie de l'ennemi en ce sens qu'elle permet de décrire celui-ci comme un vandale qui « [...] saccage avec une joie stupide les merveilles du génie humain<sup>1781</sup> » et s'éloigne par là de la civilisation. Deux édifices remarquables sont plus souvent mis en scène que les autres, dans les fictions patriotiques que nous avons étudiées, pour symboliser la rage de destruction des armées allemandes : la cathédrale de

---

<sup>1774</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 20/12/1915.

<sup>1775</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 25/04/1915.

<sup>1776</sup> VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 29/08/1916.

<sup>1777</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 08/11/1915.

<sup>1778</sup> BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 04/05/1918.

<sup>1779</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 14/07/1915.

<sup>1780</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, le 19/02/1915.

<sup>1781</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 10/05/1916.

Reims<sup>1782</sup> et la bibliothèque de Louvain<sup>1783</sup>. Notre-Dame de Reims est bombardée et très gravement endommagée dès les débuts du conflit, en septembre 1914. Les premiers obus la touchent le 4, peu avant l'entrée des Allemands dans la ville, et n'occasionnent alors que des dégâts mineurs ; les Français reprennent Reims au lendemain de la bataille de la Marne, le 13, mais les Allemands, installés non loin de la ville, recommencent à bombarder celle-ci dès le lendemain, concentrant une partie de leurs tirs sur la cathédrale. C'est durant la journée du 19 qu'elle est le plus gravement éprouvée : les obus déclenchent un impressionnant incendie et tuent des prisonniers allemands blessés installés par l'armée française dans l'édifice religieux transformé en ambulance. L'émotion et l'indignation sont importantes au niveau national et européen face à cet acte de représailles infâme, et Notre-Dame de Reims devient la cathédrale martyre, symbole indiscutable de la barbarie et de la bassesse de l'ennemi allemand<sup>1784</sup>. Une bonne partie de l'action du récit de Jacques Brienne *Fleur d'Amérique* se déroule à Reims, en septembre 1914, « à l'ombre de la cathédrale » pour reprendre le titre de la première partie<sup>1785</sup>, et l'auteur décrit, durant plusieurs livraisons de son roman-feuilleton, le bombardement et ses conséquences. Il écrit par exemple : « Les Allemands, retirés à quelques kilomètres au nord de Reims commençaient à bombarder la ville et ils se vengeaient de leur défaite de la Marne en cherchant à détruire le sublime monument qui est un des joyaux de la France. Le martyre de la ville de Reims et de sa merveilleuse basilique commençait<sup>1786</sup>. » Quelques paragraphes plus loin, il détaille les effets des obus et la cathédrale devient un personnage à part entière :

« On voyait [les obus] s'écraser avec un effroyable fracas sur les hautes tours.

Et le tir continuait, lent, précis, implacable.

L'édifice chancelait sous l'ouragan de feu et d'acier.

La pierre meurtrie céda [...]

Les habitants des quartiers voisins, des officiers, des soldats étaient accourus et restaient là, atterrés, impuissants, devant cet attentat sacrilège, devant cette fureur de dévastation aussi inutile qu'inouïe.

L'intérieur de l'église servait d'asile à une multitude de blessés. Parmi ces blessés se trouvaient un grand nombre d'Allemands. [...]

Malgré le danger, malgré le risque de se faire broyer par les éclats de pierre et d'obus, les infirmiers français n'hésitèrent pas. Ils pénétrèrent dans la cathédrale et, un à un, ils évacuèrent les blessés allemands.

<sup>1782</sup> MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, les 13 et 16/05/1917 ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 07/11/1916 ; BERTNAY Paul, *ibid.*, le 25/07/1915 ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien* ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 15/11/1916.

<sup>1783</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 12/05/1915 ; MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 06/11/1916.

<sup>1784</sup> Pour des détails précis et des illustrations, consulter HARLAUT Yann, *L'incendie de la cathédrale de Reims par l'image (1914-1919). Réalité, représentations et mémoire*, mémoire de Maîtrise d'Histoire du Patrimoine sous la direction de GENET-DELACROIX Marie-Claude, université de Reims-Champagne-Ardenne, 1998, consultable en ligne à l'adresse : <http://catreims.free.fr/mem/memoire.html> et COCHET François, *Rémois en guerre (1914-1918). L'héroïsation au quotidien*, Nancy, P.U.N., 1993.

<sup>1785</sup> BRIENNE Jacques, *ibid.*, livraisons 1 à 53.

<sup>1786</sup> BRIENNE Jacques, *ibid.*, le 10/07/1918.

Pour sauver ces ennemis, destinés à devenir les premières victimes de la barbarie de leurs compatriotes, des Français risquaient leur propre existence<sup>1787</sup> ! »

L'auteur accentue la barbarie de l'acte allemand en transformant le bombardement de la cathédrale en déluge d'obus alors qu'il y en a que 25 qui la touchent le 19<sup>1788</sup>, et en insistant sur la présence de blessés allemands en grand nombre<sup>1789</sup> et donc sur le fait que le statut d'ambulance de la bâtisse n'arrête pas l'ennemi, preuve s'il en est de son mépris pour la vie humaine, même lorsqu'il s'agit de celle de ses compatriotes.

L'envahisseur allemand entre à Louvain le 19 août et met la ville à sac entre le 25 de ce mois et le 2 septembre suivant. Des incendies allumés un peu partout ravagent plus de mille bâtiments, près de 250 civils sont tués et 1500 déportés, mais c'est le grand incendie qui touche les Halles universitaires dans lesquelles sont conservées les archives et une partie des collections de la Bibliothèque de l'université catholique qui marque le plus les esprits : un des hauts lieux de la culture et de la civilisation européennes vient d'être détruit par la barbarie de l'ennemi, certaines pièces inestimables, notamment six cents incunables, étant à jamais perdues. Laurette Aldous rappelle cet événement tragique et l'instrumentalise pour mettre en avant le degré de barbarie inégalé atteint par les Allemands :

« Son université [celle de Louvain], la plus ancienne université catholique du monde, sa célèbre bibliothèque, qui a traversé les innombrables guerres du Moyen Âge, et a été respectée par les mercenaires, les flibustiers et même par la meute du duc d'Albe devait encore être détruite par les légions cultivées du Kaiser prussien<sup>1790</sup>. »

« [...] Destructeurs de cathédrales, [...] sauvages brûleurs de bibliothèques [...]»<sup>1791</sup>, les Allemands sont donc décrits comme des ennemis de la civilisation latine et, plus largement, du patrimoine historique, architectural et spirituel de l'humanité, des ennemis dont la rage de destruction semble sans limites.

Le feu est l'arme des forces du mal. Il a toujours fait peur et sa symbolique appelle des images d'enfer, de mort violente, de désolation. Toutes les fictions sérielles patriotiques qui se

---

<sup>1787</sup> *Ibid.*, et le 12/07/1918.

<sup>1788</sup> Voir HARLAUT Yann, *op. cit.*

<sup>1789</sup> Ils sont entre 130 et 150 environ, d'après les témoignages, et correspondent aux blessés éparpillés dans les hôpitaux rémois que le G.Q.G. français a décidé de rassembler dans la basilique le 16 septembre. Voir HARLAUT Yann, *op. cit.*

<sup>1790</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.* : « *Its university, the most ancient Catholic university in the world, its famous library, which had existed through the countless wars of the Middle Ages, and had been respected by mercenaries, freebooters, and even by Alva's bloodhounds, had yet to be destroyed by the cultured legions of the Prussian Kaiser.* »

<sup>1791</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*

déroulent durant la guerre et mettent en scène les mouvements de l'ennemi en territoire envahi que nous avons analysées décrivent des incendies qu'il provoque, que ceux-ci concernent des villes, des villages, des fermes isolées, des forêts ou des champs. Si certains de ces derniers sont consécutifs aux bombardements, et parfois à l'utilisation d'obus incendiaires, ce sont avant tout les brasiers allumés par les troupes allemandes pour terroriser les populations et/ou saccager les zones qu'ils traversent durant les phases d'invasion et de recul que les auteurs intègrent dans leurs récits. Ils décrivent souvent les ruines, les cadavres calcinés et les nuages de fumée qui jalonnent la route sanglante d'armées ennemies qui, « [...] exterminant les êtres par le fer, détruisant les choses par le feu<sup>1792</sup> » ne laissent souvent pas grand-chose derrière elles<sup>1793</sup>.

René de Planhol raconte ainsi, dans ses *Récits*, que les Allemands, lors de leur avancée en août 1914, incendient au fur et à mesure les villages abandonnés par les troupes françaises qui reculent<sup>1794</sup>, Paul Lintier décrit, dans ses *Souvenirs*, en date du 23/08/1914, « [...] des villages [...] qui flambent [...un] ciel d'incendie [...un] pays en feu [...]<sup>1795</sup> » dans le secteur de Torgny/la Malmaison, sur la frontière franco-belge, tandis que Jules Mary fait raconter par deux paysans qui ont fui les Flandres que les Allemands « [...] sont terribles [...] et brûlent tout<sup>1796</sup> » et décrit des incendies qui touchent Reibel et les villages alentours durant la retraite française d'août 1914<sup>1797</sup>.

L'ennemi est dépeint comme un spécialiste de l'incendie volontaire, spécialisation que les auteurs établissent en mettant notamment en scène des soldats incendiaires dédiés aux tâches d'embrasement<sup>1798</sup>, les « pétroleurs<sup>1799</sup> », et un accessoire inventé par la science allemande, la « pastille » incendiaire<sup>1800</sup> ou « pastille de fulminate<sup>1801</sup>. » L'incendie devient la signature du passage des armées allemandes<sup>1802</sup> et cette pyromanie méthodique, systématisée, une preuve incontestable du plaisir sadique et obsessionnel que l'ennemi éprouve à semer la dévastation.

---

<sup>1792</sup> VINCY René, *ibid.*, le 18/08/1916.

<sup>1793</sup> Voir, par exemple, BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Parisien*, les 12 et 14/07/1915 et MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 06/01/1917.

<sup>1794</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles*, in *Le Figaro*, le 08/06/1916.

<sup>1795</sup> LINTIER Paul, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 24/06/1916.

<sup>1796</sup> MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 28/01/1920.

<sup>1797</sup> *Ibid.*, le 29/01/1920.

<sup>1798</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, les 27/01 et 09/02/1916 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 06/01/1917 : « Leurs détachements spéciaux de pionniers incendiaires mettent le feu partout... » ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 21/03/1915.

<sup>1799</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 28/05/1916 ; ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, le 29/07/1915 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 10/06/1916.

<sup>1800</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 12/07/1915 ; MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 20/11/1915 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 11/10/1916 ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 15/08/1918 ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 10/12/1914 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 06/01/1917.

<sup>1801</sup> LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 10/12/1916.

<sup>1802</sup> Gaston Leroux écrit ainsi que la flamme est leur drapeau, *ibid.*, le 17/06/1916 : « Vos soldats n'ont point besoin de liste pour piller. Tout est déjà dans la rue et ils mettent le feu partout. La flamme, voilà votre drapeau. »

Les cortèges de populations qui fuient les Allemands avant leur arrivée, pour échapper aux violences, ou qui sont contraintes de quitter leurs villages après qu'elles aient tout perdu, sont d'autres symboles récurrents de la barbarie de l'ennemi. La Grande Guerre a provoqué de nombreux et parfois importants mouvements de civils<sup>1803</sup> contraints de trouver refuge dans une autre région de leur propre pays, ou à l'étranger, mais également déplacés lors de l'application des traités de paix, notamment en Europe centrale et en Europe de l'est<sup>1804</sup>. Ce sont essentiellement les déplacements qui ont lieu durant les premières semaines de la guerre, au départ de la Belgique et du nord-est et nord de la France vers les régions plus à l'ouest et plus au sud, que les auteurs relatent dans leurs fictions ; ils se servent de l'image pathétique de ces populations errantes pour faire naître la compassion et un sentiment de révolte chez leurs lecteurs. René Vincy décrit par exemple un « [...] exode lamentable de pauvres gens, de vieillards, de femmes et d'enfants. Ces files de charrettes où s'entassaient les objets les plus hétéroclites [...] Ces troupeaux que l'on chassait devant soi, pour aller où, Seigneur !, tout droit [...] loin de ceux qui allaient survenir et qui ne laisseraient rien de ce que l'on quittait<sup>1805</sup> », Jules Mary « l'exode d'un pauvre peuple marchant vers l'inconnu...<sup>1806</sup> », Laurette Aldous « [...] les foules de réfugiés venant dans la ville [Bruxelles] depuis les villages que les Allemands avaient occupés entre Liège et Louvain [...]»<sup>1807</sup>, tandis qu'Arnould Galopin met des soldats français face à l'errance douloureuse et courageuse de ceux que la guerre jette sur les routes :

<sup>1803</sup> Philippe Nivet estime à plus de dix millions le nombre de réfugiés de la Grande Guerre (« *Les réfugiés* », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, op. cit., p. 810.)

<sup>1804</sup> Sur la question des réfugiés, on peut se reporter à BECKER Annette, *Oubliés de la Grande Guerre...*, op. cit. ; NIVET Philippe, « *Les réfugiés* », in op.cit., p. 799-811 et *Les réfugiés de la Grande Guerre. "Les Boches du Nord"*, Paris, Economica, 2004 ; TALLIER P. A., « *Les réfugiés belges à l'étranger durant la Première Guerre mondiale* », in Morelli Anne (dir.), *Les émigrants belges : réfugiés de guerre, émigrés économiques, réfugiés religieux et émigrés politiques ayant quitté nos régions du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Bruxelles, EVO, 1998, p. 28-33.

<sup>1805</sup> VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 09/09/1916.

<sup>1806</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 22/03/1915 : « [...] une lamentable cohue de toutes les misères... de tous les désespoirs... de tous les abandons... Il y en avait de très vieux, qui se traînaient sur des bâtons [...] Ils s'en allaient sans rien, ni provisions, ni hardes, comme s'ils n'avaient voulu que se charger de leur vieillesse, déjà lourde à porter... Il y avait des hommes valides, ceux-là pliant sous tout ce qu'ils avaient pu prendre... parfois des choses inutiles, des objets étranges [...] Un maçon avec un auget et une truelle, un charretier, avec son fouet, une pelle, une pioche... un cordonnier avec toute une manne de cuir neuf... En quittant leurs maisons en flammes ils s'en étaient allés ainsi, sans direction, au hasard, tournant et retournant sur eux-mêmes, fêtus misérables, dans l'immense tourbillon du désastre... Puis, rencontrant la bande qui venait de Charleroi, ils s'y étaient accrochés [...] C'étaient des femmes, avec des enfants dans les bras, qui ne pouvaient pas marcher encore, et d'autres qui suivaient [...] Ils pleuraient de fatigue... ils geignaient tout bas... demi-vêtus... pantalon et chemise... les fillettes demi-nues, toutes grelottantes de la fraîcheur de la nuit... Des hommes poussaient des brouettes encombrées d'ustensiles et de linges [...] Des voitures à bras, emplies de hardes ; des voitures d'enfants poussées par les mères ; des "barrous" à fumier transformés en charrettes avec des planches servant de bancs, sur lesquelles somnolaient, hébétéés de douleur, des femmes très vieilles [...] Encore des brouettes chargées de vaisselle, de brocs, de marmites, d'ustensiles de cuisine... Encore d'autres, qui transportaient des infirmes... »

<sup>1807</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 11/05/1915 : « [...] crowds of refugees coming into the city from the villages that the Germans had occupied between Liege and Louvain [...] »

« Et combien sont-ils, les pauvres vieux qui, arrachés brusquement de la petite maison où ils croyaient mourir en paix, errent lamentablement sur les routes, dans la boue, sous la bise qui les cingle au visage, grelottants et transis, près, à chaque instant de s'abattre sur le sol glacé. Ce qu'il y a de plus lamentable dans l'horrible tourmente que nous traversons, c'est qu'il est impossible d'éviter ces affreuses catastrophes humaines... Le soldat, lui, fait la guerre en combattant. Les vieillards, les femmes et les enfants ne combattent point l'ennemi, mais luttent contre deux adversaires aussi cruels, aussi impitoyables : la misère et la faim. [...] Ce qui nous fend le cœur, à nous autres soldats, ce ne sont point nos propres souffrances, mais bien celles de ces populations héroïques dont le courage est au moins égal au nôtre<sup>1808</sup>. »

Le réfugié, victime fragile des procédés odieux que l'Allemagne n'hésite pas à employer pour tenter de parvenir à ses fins, est présenté comme une preuve vivante de la cruauté de l'ennemi et permet aux auteurs de fictions patriotiques de disposer d'un élément supplémentaire pour alimenter la figure du barbare allemand<sup>1809</sup>.

Les figures du voleur, de l'assassin et du barbare enlèvent toute légitimité au combat que mène l'ennemi allemand et le font apparaître comme un « massacreur<sup>1810</sup> » qui mène une guerre terroriste et ne recule devant rien, ne respecte rien, et surtout pas la vie humaine. La déshumanisation, troisième principe discursif fondamental que nous souhaitons étudier, permet de durcir un peu plus encore le discours sur l'ennemi.

### **III. La déshumanisation de l'ennemi.**

Dépeindre la nature criminelle de l'ennemi, en faire un être cruel et sadique, est une étape cruciale de la fabrique de la haine. Le voleur, le violeur, l'assassin ou le barbare demeurent toutefois perçus comme des êtres humains, aussi "inhumains" soient-ils, et il est donc possible de franchir un cap dans le discours de haine en déshumanisant l'ennemi allemand, ce qui permet de le rejeter hors des catégories morales traditionnelles de l'humanité.

---

<sup>1808</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 15/09/1917.

<sup>1809</sup> Outre les exemples mentionnés, de nombreuses autres fictions patriotiques françaises mettent en scène ou évoquent le destin cruel des réfugiés errant sur les routes de Belgique ou du nord de la France, parmi lesquelles : LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 28/01/1916 ; MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 03/11/1915 ; MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, le 08/06/1920 ; FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, les 07/07 et 06/09/1917 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 10/10/1916 ; DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 03/01/1916 ; ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 24/02/1916.

<sup>1810</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 07/04/1917.

Les auteurs de fictions sérielles patriotiques ont essentiellement recours, pour ce faire, à trois procédés : l'animalisation, la diabolisation et l'abstraction.

## **A. L'animalisation et la chasse.**

L'animalisation permet de créer des représentations profondément dépréciatives de l'ennemi allemand mais aussi de justifier la violence exercée à son encontre : puisqu'il n'est, après tout, qu'un animal, il n'est plus utile de lui témoigner l'éventuelle pitié ou compassion que l'on pourrait accorder à un être humain. Absent des *serials* que nous avons considérés, le procédé est omniprésent dans les romans-feuilletons.

### **1. L'animalisation.**

Le bestiaire que les auteurs français utilisent pour désigner les Allemands transformés en « animaux<sup>1811</sup> » est plutôt varié mais il est fondé sur cinq répertoires principaux. Le champ lexical porcin est de loin le plus fréquent et si c'est le terme « cochon<sup>1812</sup> » qui est le plus employé, on trouve également les termes ou expressions « porc<sup>1813</sup> », « porceau<sup>1814</sup> », « *schwein*<sup>1815</sup> », « bipède à tête de porc<sup>1816</sup> », « race porcine<sup>1817</sup> », « chair porcine<sup>1818</sup> », ou « pays des cochons<sup>1819</sup> » pour désigner l'Allemagne. Le cochon<sup>1820</sup> semble considéré comme l'animal qui synthétise le mieux la glotonnerie, la saleté, la laideur, l'odeur, la lubricité que l'on prête aux Allemands, et les grognements désagréables du cochon ont, d'après certains feuilletonistes, une ressemblance étonnante avec la langue allemande.

---

<sup>1811</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 07/08/1915; MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 01/11/1918 et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, les 30/11 et 06/12/1915 ; GALOPIN Arnould, *ibid.*, les 15/07 et 28/11/1917 et *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, le 01/02/1919 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 20/06/1916 et *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 30/11/1917 ; etc.

<sup>1812</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, les 08 et 30/07/1915 ; GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 30/06/1917 ; FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, les 02 et 11/07/1917 ; LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 25/01/1916 et *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, les 09 et 27/11/1917 ; PASCAL Félicien, *Le masque déchiré*, in *L'Action française*, les 26/03 et 13/04/1918 ; POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 07/07/1915 ; GUICHES Gustave, *Les deux soldats*, in *Le Figaro*, le 30/11/1916 ; LINTIER Paul, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 09/07/1916 ; DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 02/06/1915 ; etc.

<sup>1813</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 27/10/1916.

<sup>1814</sup> *ibid.*, le 01/11/1916 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 27/03/1917.

<sup>1815</sup> LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 11/12/1916.

<sup>1816</sup> UN POILU, *ibid.*, le 30/11/1915.

<sup>1817</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 24/12/1916 ; ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, le 31/07/1915.

<sup>1818</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 10/08/1915.

<sup>1819</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 25/06/1915.

<sup>1820</sup> Pour une étude complète de la symbolique du cochon, voir PASTOUREAU Michel, *Le cochon. Histoire d'un cousin mal aimé*, Paris, Gallimard, 2009. L'auteur fait une histoire culturelle du cochon et passe en revue tous les symboles qui lui ont été attribués depuis l'Antiquité.

Les comparaisons avec des volatiles sont assez courantes et les Allemands sont alors représentés comme des « oiseaux de proie<sup>1821</sup> », des « rapaces<sup>1822</sup> », des « vautours<sup>1823</sup> », oiseaux caractérisés par des becs et des serres acérés à l'aide desquels ils lacèrent et déchirent les chairs de leurs victimes.

Les auteurs français font également des soldats ou espions allemands des « bêtes féroces<sup>1824</sup> » et ils sont par exemple comparés à des « fauves<sup>1825</sup> », des « bêtes de proie<sup>1826</sup> », des « tigres<sup>1827</sup> », des « loups<sup>1828</sup> », qui se jettent avec sauvagerie, la « bave aux lèvres<sup>1829</sup> », sur leurs proies qui apparaissent, par opposition, bien fragiles, les allusions à la « mâchoire puissante<sup>1830</sup> », aux « mâchoires bestiales et voraces<sup>1831</sup> » ou aux « maxillaires voraces<sup>1832</sup> » renforçant encore l'impression de férocité.

L'assimilation à l'insecte tient une place toute particulière dans le processus d'animalisation puisqu'elle est le second mode de déshumanisation par le registre animalier le plus utilisé. Les déplacements des troupes ennemies sont fréquemment décrits à l'aide de verbes comme « envahir », « pulluler » ou « grouiller »<sup>1833</sup> qui les font ressembler aux mouvements d'une nuée d'insectes nuisibles qui s'infiltrent partout et rapidement. Les ennemis d'outre-Rhin sont décrits comme de « la vermine<sup>1834</sup> », des « blattes<sup>1835</sup> », des « punaises<sup>1836</sup> », des « poux<sup>1837</sup> », des

---

<sup>1821</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 05/10/1918 et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 20/09/1915 ; DELLY M., *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 28/12/1916 ; UN POILU, *ibid.*, le 18/09/1915.

<sup>1822</sup> UN POILU, *ibid.* ; AUDOUIN Maxime, *ibid.*, le 05/05/1917 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 30/11/1915.

<sup>1823</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 02/11/1918 et *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/07 et le 12/10/1916 ; SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, in *Le Matin*, le 03/10/1920.

<sup>1824</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 12/09/1917 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 18/11/1916 ; MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 28/01/1916 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 11/12/1915. Charles Mérouvel utilise également les expressions « animaux féroces » (*Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/09/1916) et « bêtes sauvages » (*Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 03/12/1915).

<sup>1825</sup> FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 17/08/1917 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 25/04/1915 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 16/12/1916 ; PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 09/07/1915 ; VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 27/08/1916 ; POUGET Émile, *ibid.*, le 30/08/1915 ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 21/06/1918.

<sup>1826</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 25/04/1915 ; BRIENNE Jacques, *ibid.*, le 13/08/1918 ; BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 08/01/1915 ; M. DELLY, *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 21/11/1917 et le 26/02/1918.

<sup>1827</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 27/11/1918.

<sup>1828</sup> LANDAY Maurice, *ibid.*, le 11/12/1916 ; PASCAL Lise, *ibid.*, le 04/08/1915.

<sup>1829</sup> LANDAY Maurice, *ibid.*

<sup>1830</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 18/11/1918.

<sup>1831</sup> FONSON Jean-François, *ibid.*, le 03/09/1917.

<sup>1832</sup> *ibid.*, le 20/07/1917.

<sup>1833</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 25/08/1915 : « Quand est-ce qu'on en aura fini avec toute cette vermine ? Il y en a partout... sous terre... sur mer... dans l'air... Ca grouille, bon sang, ça grouille ! » et *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 15/04/1918 ; MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 25/01/1920 ; POUGET Émile, *ibid.*, le 26/07/1915 ; SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 21/01/1916.

<sup>1834</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, les 18/10 et 16/11/1916 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 30/07/1915 ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 26/11/1914 ; PASCAL Lise, *ibid.*, le 04/08/1915, le

« sauterelles<sup>1838</sup> », des « termites<sup>1839</sup> », ou des « fourmis<sup>1840</sup> », insectes contre lesquels il est nécessaire de mettre en place des procédés d'extermination radicaux pour éviter l'infestation. L'insectisation est plus négativement connotée que l'assimilation à des animaux des ordres supérieurs car l'insecte est la plupart du temps perçu comme une forme de vie que l'on peut éliminer sans état d'âme.

L'ennemi est, plus rarement, assimilé à un « reptile<sup>1841</sup> » et c'est alors le côté froid, insensible et pertide que l'on cherche à illustrer. C'est au serpent que l'on songe immédiatement, reptile qui représente le Mal dans le bestiaire judéo-chrétien.

## 2. La chasse.

L'animalisation modifie radicalement la perception de l'ennemi qui devient une proie, du « gibier<sup>1842</sup> », et amène à considérer la lutte menée contre lui comme une chasse : la « [...] chasse au [...] Boche[...]»<sup>1843</sup> est ouverte et on ne le tue plus, on l'abat. La violence franchit un cap, ce franchissement étant rendu possible par l'exclusion hors des cadres de l'humanité. La logique cynégétique convoque les notions de trophée<sup>1844</sup>, de tableau de chasse<sup>1845</sup>, et le meurtre d'un être humain est quelquefois décrit, dans les fictions, comme un acte quasi naturel. Le vocabulaire employé dans certaines expressions illustre la nouvelle appréhension de l'ennemi qui découle de son

---

26/08/1915 ; MARY Jules, *ibid.* et le 26/01/1920, *Elles n'oublient pas*, in *Le Petit Parisien*, le 04/08/1917 et *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 06/11/1915 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 18/05/1915 ; BERNÈDE Arthur, *ibid.*, le 04/03/1915 et *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, les 08/05 et 28/06/1916 ; MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 22/4/1917 ; etc.

<sup>1835</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 07/10/1917.

<sup>1836</sup> BERTNAY Paul, *ibid.*, le 16/06/1915 ; LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 06/02/1918 (« punaises des eaux »).

<sup>1837</sup> CÉZEMBRE PAUL, *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, le 14/11/1918 ; LEROUX Gaston, *ibid.* (« pouilleries boche »)

<sup>1838</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 15/09/1916.

<sup>1839</sup> LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, le 06/05/1919.

<sup>1840</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 08/06/1916.

<sup>1841</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, les 01/10 et 08/12/1916 ; MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 04/11/1918 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 24/04/1916 ; BERNÈDE Aristide, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien* : l'auteur compare régulièrement l'espionne Emma Lückner à une vipère et les espions allemands à des reptiles.

<sup>1842</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, les 16/01 et 18/06/1916 ; ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, 13/03/1916 ; etc.

<sup>1843</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 28/09/1915 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 10/02/1917. Outre cette expression, la plus explicite, il est régulièrement question de « chasse » aux espions, notamment chez Arthur Bernède.

<sup>1844</sup> Il s'agit la plupart du temps d'éléments de l'équipement du soldat allemand. Dans *Ma pièce...*, Paul Lintier écrit que « le goût antique des trophées de guerre n'a pas diminué » (in *L'Humanité*, le 17/06/1916) et Alice Pujos met en scène, dans *Rose Perrin*, un personnage du nom de Roysel qui invite à « [...] venir voir ses trophées... Il a un casque allemand, une carabine et des grenades d'un nouveau modèle [...] » (in *L'Action française*, le 06/08/1919).

<sup>1845</sup> Il est possible de rapprocher de cette notion la pratique des « coches » sur la crosse de fusil pour comptabiliser le nombre d'Allemands tués que Jules Mary attribue à l'un des soldats français qu'il met en scène dans *Sur les routes sanglantes* (in *Le Petit Parisien*, le 26/03/1915).

animalisation ; on parle par exemple d'« embrocher<sup>1846</sup> » l'ennemi, de le saigner<sup>1847</sup>, de le « dépiauter<sup>1848</sup> », de lui faire la peau<sup>1849</sup> ou d'« hallali<sup>1850</sup> », et Aristide Bruant assimile clairement la pratique guerrière à une chasse lorsque, pour décrire le passage de la guerre de mouvement à la guerre de tranchées il écrit « Après la chasse à courre, la chasse à l'affût<sup>1851</sup>. »

La métaphore cynégétique conduit également à l'utilisation d'un vocabulaire qui relève du registre alimentaire pour décrire de manière imagée le fait de tuer l'Allemand ou de traiter sa dépouille. Il est alors question de « [...] manger du Prussien<sup>1852</sup> », de « [...] bouffer [...] du Boche [...]»<sup>1853</sup>, de faire de la « [...] macédoine de Boches [...]»<sup>1854</sup>, une « [...] fricassée de museaux [...]»<sup>1855</sup> allemands, un « [...] salmis de Boches [...]»<sup>1856</sup>, de « [...] découper [leur] peau en lanières [...]»<sup>1857</sup>, autant d'expressions qui témoignent d'une volonté du discours sur l'ennemi diffusé par les fictions sérielles patriotiques françaises d'amener les lecteurs à ne plus considérer l'ennemi comme un être humain.

Les comparaisons animalières et les références anthropophagiques, fréquentes dans les représentations de l'ennemi durant la Première Guerre mondiale<sup>1858</sup>, semblent être utilisées, dans les romans-feuilletons patriotiques, pour justifier au niveau symbolique la violence particulièrement

---

<sup>1846</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 08/06/1916. L'auteur parle également d'« [...] enfile des Boches à la baïonnette [...] » ; MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, les 30/04 et 13/05/1917 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 14/04/1916 : « - Les bras en l'air ! [...] ou je t'embroche comme un poulet ! » (un soldat français qui croit surprendre un soldat allemand) ; UN POILU, *ibid.*, le 21/09/1915.

<sup>1847</sup> LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 14/01/1917 : « [...] le saigner comme un schwein qu'il est » ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 31/01/1915 : « Je veux en saigner un avant de m'en aller » ; UN POILU, *ibid.*, le 21/11/1915 ; VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 04/09/1916.

<sup>1848</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 13/09/1917.

<sup>1849</sup> VINCY René, *ibid.*, le 26/08/1916 : « Il me faut la peau d'une douzaine de ces cochons-là ! » (Un forgeron qui veut se faire franc-tireur).

<sup>1850</sup> BERNÈDE Arthur, *ibid.*, le 21/07/1916 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 30/12/1915. Gaston Leroux imagine une scène particulièrement significative dans *Le sous-marin "Le Vengeur"* (in *Le Matin*, le 01/02/1918) dans laquelle une de ses héroïnes, Dolorès, envisage d'offrir le cœur de l'amiral von Treischke qui vient d'être capturé, à un chien. On peut noter au passage le patronyme très proche de celui du théoricien politique Heinrich von Treitschke, penseur dont la philosophie est fondée, entre autres, sur l'idée que l'État doit tout faire pour affirmer sa puissance et que c'est uniquement par la guerre que l'homme se réalise véritablement.

<sup>1851</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 08/05/1915.

<sup>1852</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmerie*, in *Le Petit Parisien*, le 14/05/1916. Dans *La colonne infernale* (in *Le Matin*, le 09/07/1916), Gaston Leroux fait parler un soldat français qui s'adresse à son capitaine et lui fait le compte-rendu d'une patrouille en ces termes : « Alerte, mon capitaine !... La patrouille [...] nous revient avec de bonnes nouvelles... y a du Boche à manger sur la route des Trois-Chênes... un vrai morceau... Ils sont une dizaine paraît-il [...] ». L'action d'attaquer est donc assimilée à celle de manger et les soldats ennemis à une pièce de viande.

<sup>1853</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 30/01/1915 ; LINTIER Paul, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 19/06/1916 ; BERNÈDE Arthur, *ibid.*, le 19/06/1916.

<sup>1854</sup> MADON Georges (Capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, le 22/04/1916.

<sup>1855</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*

<sup>1856</sup> ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, les 23/07 et 25/08/1915.

<sup>1857</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 22/05/1915.

<sup>1858</sup> Sur ce sujet lire, par exemple, LE NAOUR Jean-Yves, « "Bouffer du Boche". Animalisation, scatologie et cannibalisme dans la caricature française de la Grande Guerre », in *Quasimodo* n°8, *Corps en guerre*, tome 1, p. 255-261 ; CAPDEVILA Luc et VOLDMAN Danièle, « Les dépouilles de l'ennemi entre hommage et outrage », in *Quasimodo* n°9, *Corps en guerre*, tome 2, p. 53-74.

brutale qu'il est possible et qu'il convient d'exercer envers un ennemi qui n'a rien d'humain, allant jusqu'à envisager l'humiliation, la profanation de son corps<sup>1859</sup> ; ainsi Jérôme, personnage imaginé par Un poilu dans *Le roi des cuistots*, venge-t-il le martyr de son petit-fils en décapitant les cadavres de sept prisonniers allemands quelques minutes après qu'ils aient été tués, dont un qu'il a lui-même égorgé à l'aide d'un couteau de cuisine<sup>1860</sup>. C'est le comportement indigne d'un être doué de raison dont l'Allemand fait preuve dans certaines situations qui est présenté comme le principal argument expliquant qu'il « [...] a perdu le droit de porter le nom d'homme<sup>1861</sup> », et donc le droit d'être traité comme tel.

Si l'animalisation est le procédé narratif et discursif auquel les auteurs recourent le plus fréquemment pour déshumaniser l'ennemi, la diabolisation permet, par la création et la mise en circulation d'autres représentations marquantes, d'aboutir au même résultat.

## **B. La diabolisation.**

Faire de l'ennemi une créature maléfique ou monstrueuse a pour objectif la mise en circulation de figures dans lesquelles sont synthétisées tout un ensemble d'images, pratiques et affects négativement connotés tels la douleur, la souffrance, la cruauté, la folie, le sadisme, le vice, la torture, etc. Les Allemands, « [...] race maudite [...]»<sup>1862</sup>, sont comparés à des « brutes démoniaques<sup>1863</sup> », des « Prussiens maudits<sup>1864</sup> », des « démons<sup>1865</sup> », des « [...] fils de l'enfer et des ténèbres [...]»<sup>1866</sup>, des « possédés du Diable<sup>1867</sup> », des « monstres<sup>1868</sup> », ou encore à des « buveurs de

<sup>1859</sup> Voir AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « *Massacres. Le corps et la guerre* », in CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire du corps*, tome 3, Paris, Seuil, 2006, p. 281-320, ou *Combattre*, Paris, Seuil, 2008, p. 296-300 : l'auteur traite de la profanation des corps par la découpe et la mutilation lors de la guerre du Pacifique durant la Seconde Guerre mondiale.

<sup>1860</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 27/11/1915.

<sup>1861</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 20/07/1915.

<sup>1862</sup> M. DELLY, *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 14/12/1917 ; BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 29/11/1914 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 28/05/1917 ; D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, 31/08/1920 ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/08/1916. Les Allemands sont souvent qualifiés de « maudits » : GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 15/08/1917 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 30/10/1915 et le 07/01/1916 et *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/07/1916 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 10/08/1916 ; *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 01/12/1916 ; etc.

<sup>1863</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 18/01/1917.

<sup>1864</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmerie*, in *Le Petit Parisien*, le 23/05/1916 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 25/04/1915. Ruby M. Ayres parle d'« Allemands maudits » (« *cursed Germans* ») dans *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 08/04/1915.

<sup>1865</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 04/07/1915 ; UN POILU, *ibid.*, le 15/08/1915 ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 20/06/1918 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 07/07/1916 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 30/11/1916 ; SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, le 20/09/1915 (« *devils* »).

<sup>1866</sup> ROLLAND Marguerite, *ibid.*, le 21/07/1915.

<sup>1867</sup> LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 04/12/1916.

<sup>1868</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Parisien*, les 26/12/1914 et 25/01/1915 ; PASCAL Lise, *ibid.*, le 18/07/1915 ; DELLY M., *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 12/12/1916 ; BRIENNE Jacques, *ibid.*, le

sang<sup>1869</sup> », à un « [...] peuple-vampire [...] <sup>1870</sup> », et l'Allemagne est décrite comme « [...] terre des monstres [...] <sup>1871</sup> », l' « [...] Antéchrist du monde moderne [...] <sup>1872</sup> », « [...] monstre fils de l'Enfer [...] <sup>1873</sup> » ou encore « [...] Bochie du Diable [...] <sup>1874</sup>. »

Qu'elles le transforment en envoyé de Satan qui amène l'enfer sur Terre ou en créature sanguinaire qui sème la mort partout où elle passe, les représentations et figures qui diabolisent l'ennemi ou en font un monstre effrayant donnent au combat mené contre lui des allures d'exorcisme, de purification, qui doivent être accomplis afin de délivrer l'humanité d'une engeance qui menace son équilibre et son existence même.

Le troisième procédé de déshumanisation que nous souhaitons évoquer, l'abstraction, est plus subtil.

### **C. L'abstraction.**

L'abstraction est utilisée par les auteurs de fictions patriotiques pour déshumaniser l'ennemi en rendant son identité la plus vague possible, procédé qui leur permet de tenir des propos globalisants, de les généraliser et de nier l'ennemi en tant que personne, qu'être humain particulier et unique.

Les armées ennemies sont souvent décrites à l'aide de vocables qui renvoient à des notions de grand nombre, de multitude, comme par exemple « les masses illimitées <sup>1875</sup> », « la brute innombrable <sup>1876</sup> », « masse grise <sup>1877</sup> », « la soldatesque <sup>1878</sup> », « les phalanges innombrables <sup>1879</sup> »,

---

25/06/1918 ; MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 06/05/1919 ; LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 08/12/1917 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 01/05/1916 ; LANDAY Maurice, *ibid.*, le 02/12/1916 ; etc.

<sup>1869</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*

<sup>1870</sup> M. DELLY, *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 21/11/1917.

<sup>1871</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 28/02/1919.

<sup>1872</sup> ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, le 26/01/1916 : « Germany [...] is the anti-Christ of the modern world. »

<sup>1873</sup> M. DELLY, *ibid.*, le 22/11/1917.

<sup>1874</sup> CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, le 21/05/1918 et *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, le 03/11/1918.

<sup>1875</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 08/07/1915.

<sup>1876</sup> *ibid.*, le 06/08/1915.

<sup>1877</sup> DE GARROS Paul et DE MONTFORT Henri, *L'inexplicable crime*, in *L'Action française*, le 27/10/1916 ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 13/05/1915 : « [...] long grey masses of German infantry [...] »

<sup>1878</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 06/01/1917 ; LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 27/01/1916 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 06/08/1915 et *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, les 11 et

« masses compactes<sup>1880</sup> », et les termes utilisés pour représenter leurs déplacements, lors de la phase d'invasion de la fin de l'été 1914 notamment, sont très souvent empruntés au champ lexical des mouvements de l'eau (« marée<sup>1881</sup> », « torrent<sup>1882</sup> », « mascaret<sup>1883</sup> », « vague<sup>1884</sup> »), ce qui leur confère une impression de flou indifférencié. Le soldat ennemi semble ne pas exister en tant qu'individualité et n'avoir de réalité qu'en tant qu'élément de ces masses. Hormis l'objectif narratif consistant à insister sur le surnombre de l'ennemi pour mettre en évidence les prouesses héroïques de ceux qui le combattent en infériorité numérique, l'insistance avec laquelle les auteurs représentent les troupes ennemies sous la forme de vastes ensembles homogènes vise également à faciliter la mobilisation de la haine chez les lecteurs. En effet, le nombre est en lui-même un facteur anxiogène et permet, en insistant sur le caractère indifférencié de l'ennemi, de gommer les référents qui l'humanisent.

L'utilisation de la synecdoque est un moyen rhétorique commode pour abstraire l'ennemi. On se sert alors d'une partie pour désigner le tout ou du tout pour désigner la partie. Ainsi les soldats allemands sont-ils nommés « les casques à pointe<sup>1885</sup> », les « *feldgrau*<sup>1886</sup> », « les faces rouges<sup>1887</sup> » et réduits à un élément de leur silhouette qui ne donne aucun renseignement précis à leur sujet. Parfois, c'est le phénomène inverse qui se produit, et lorsqu'un espion ou un soldat ennemi commet un acte répréhensible, ce sont tous les Allemands, toute l'Allemagne qui sont considérés comme responsables et condamnés en bloc. Dans certains cas, les auteurs utilisent également des activités ou des comportements de l'ennemi pour désigner la nation allemande dans son ensemble ; c'est par exemple le cas de l'espionnage, de la barbarie ou de la *Kultur*<sup>1888</sup> qui sont parfois utilisés comme

---

31/10/1916 ; GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 21/10/1917 ; DE LA VAULX Henry, *ibid.*, le 20/04/1916 ; PASCAL Félicien, *Le masque déchiré*, in *L'Action française*, les 03/03 et 10/04/1918.

<sup>1879</sup> AUDOUIN Maxime, *ibid.*, le 24/03/1917.

<sup>1880</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 05/04/1915 : « [...] closely-formed masses [...] »

<sup>1881</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 16/06/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/09/1915.

<sup>1882</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *ibid.*, le 14/02/1919 ; MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 22/11/1915 et *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 22/09/1916 ; AUDOUIN Maxime, *ibid.*, le 24/03/1917 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 05/01/1917 (« ruée torrentielle »).

<sup>1883</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 20/12/1915.

<sup>1884</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !* in *Le Petit Parisien*, les 26/09 et 02/10/1916 ; ALDOUS Laurette, *ibid.*

<sup>1885</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 25/06/1915 et *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 16/10/1916 ; VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, les 22/08 et 09/09/1916 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 30/08/1918 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, les 08, 11 et 19/06/1916 ; GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 14/09/1917 ; etc.

<sup>1886</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 12/04/1919 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 15/04/1917.

<sup>1887</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 30/10/1917.

<sup>1888</sup> Ce terme allemand, qui désigne la culture nationale, est utilisé de manière négative par l'entreprise de mobilisation des esprits du temps de guerre dans les pays de l'Entente et opposé à la civilisation européenne

sujets grammaticaux pour désigner métaphoriquement tous les Allemands. Le message fondamental du procédé d'abstraction est clair : tous les Allemands se valent et les rares exceptions ne permettent pas de remettre en cause ce constat d'ensemble.

Si les fictions patriotiques considèrent que tous les Allemands sont semblables et qu'ils exemplifient le discours sur l'ennemi qu'elles diffusent, deux d'entre eux bénéficient toutefois d'une attention particulière : l'empereur et son fils.

#### **IV. Le Kaiser et le Kronprinz, synthèses du discours sur l'ennemi.**

Deux personnalités allemandes apparaissent de manière récurrente dans les fictions que nous avons étudiées, soit directement lorsqu'elles en sont des personnages à part entière, soit indirectement lorsqu'elles sont évoquées par les autres personnages des récits ou qu'elles sont l'objet de commentaires des auteurs : le *Kaiser* Guillaume II, empereur d'Allemagne, et son fils, le *Kronprinz* Frédéric-Guillaume de Prusse. L'un et l'autre condensent et résument la totalité des représentations et figures de l'ennemi que nous avons évoquées et servent de *stimuli* pour déclencher une haine-réflexe chez les lecteurs.

##### **A. Le Kaiser.**

L'empereur Guillaume II est décrit comme le plus parfait exemple de la "race" allemande, l'individu qui incarne parfaitement tous les vices et défauts attribués à son peuple. René de Planhol dit de lui qu'il est la « [...] synthèse de la nation abhorrée<sup>1889</sup> » et c'est bien ainsi qu'il apparaît dans les fictions sérielles patriotiques, leurs auteurs insistant sur quatre éléments pour le décrire : son physique répugnant, sa folie, sa tendance au cabotinage et enfin le plaisir qu'il éprouve à faire la guerre.

Les auteurs français de notre échantillon dépeignent très souvent Guillaume II comme un homme au physique ingrat et comme un malade, certains n'hésitant pas à tenir des propos très agressifs, s'amusant parfois des handicaps du *Kaiser* en les amplifiant ou en lui en attribuant de

---

dont ces derniers se posent comme les véritables protecteurs. Nous approfondirons cet aspect lorsque nous étudierons les représentations de la guerre comme guerre de défense de la civilisation.

<sup>1889</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 02/06/1915.

nouveaux. S'il est « Guillaume bras de fer, l'autre en coton... [...]»<sup>1890</sup> » chez Émile Pouget, « empereur infirme<sup>1891</sup> » chez Paul Segonzac, « [...] infirme [...] que ronge la scrofule héréditaire [...]»<sup>1892</sup> » chez Lise Pascal, ou encore « l'épileptique de Berlin<sup>1893</sup> » chez Charles Mérouvel, c'est Michel Morphy qui dresse le portrait le plus virulent de l'empereur allemand, le faisant apparaître comme un vieil ogre mourant, sans aucune élégance et profondément abject :

« [...] la bouche tourmentée, tremblotante, baveuse sous les crocs de la moustache hérissée en pointes, sa vilaine marque de fabrique ; le nez glorieux d'histrion tout pincé ; un teint blafard malgré le savant maquillage ; les oreilles décollées et rembourrées de gaze rose, suintant comme les narines la punaisie héréditaire ; le bras gauche infantile pendant, inerte et déformé, tandis qu'il agitait sa dextre justicière ; l'œil vitreux, cave, cruel et morne, tout à tour absent, peureux, halluciné, tyrannique, tel apparut soudain, théâtral, grotesque et affreusement sinistre, le César faisandé de la plus grande Allemagne, le mégalomane fou et fiévreux à froid - comme ses abcès - le futur Néron de la destruction mondiale, le cancéreux que les plus illustres médecins ont conservé à l'humanité [...]»<sup>1894</sup> »

Guillaume de Hohenzollern était réellement atteint d'une atrophie de naissance du bras gauche due à une maladresse du médecin accoucheur qui causa une paralysie du plexus brachial, mais il sut s'en accommoder puisqu'il devint un très bon cavalier et un bon chasseur. Le fait d'insister sur cette infirmité et de multiplier les maladies permet de faire de l'empereur allemand un être repoussant dont les descriptions sont plus à même de provoquer le dégoût des lecteurs mais également de véhiculer l'image d'une Allemagne tout aussi affaiblie que l'est son maître et, donc, de mettre en avant, par contraste implicite, la vigueur de la France.

« Kaiser de folie<sup>1895</sup> », « dément couronné<sup>1896</sup> », « aliéné de Potsdam<sup>1897</sup> », être « [...] dément, [...] incohérent, déséquilibré, [...] insensé, délirant [...]»<sup>1898</sup> », « fou<sup>1899</sup> », les termes et expressions ne manquent pas pour rendre compte d'une soi-disant aliénation mentale de l'empereur Guillaume II dont les preuves les plus fréquemment mises en avant sont la paranoïa, la certitude d'être un envoyé

---

<sup>1890</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 01/08/1915.

<sup>1891</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 24/01/1915.

<sup>1892</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 02/07/1915. La scrofule désigne une infection chronique de la peau et des muqueuses, accompagnée parfois d'une inflammation des ganglions lymphatiques et des articulations.

<sup>1893</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 02/11/1915.

<sup>1894</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 30/09/1916.

<sup>1895</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 23/10/1916.

<sup>1896</sup> *ibid.*, le 28/01/1917.

<sup>1897</sup> *ibid.*

<sup>1898</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 06/08/1915. Charles Mérouvel le qualifie lui aussi d'« insensé » (*Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 09/10/1916 et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/10/1915).

<sup>1899</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 24/01/1915 ; COWEN Laurence, *Wake up !*, in *Daily Express*, le 26/01/1915 (« lunatic »).

divin et le manque de lucidité. La cyclothymie, une agressivité certaine et l'entêtement étaient des composantes véritables du caractère du *Kaiser* mais la folie que lui prêtent plusieurs auteurs ne semble pas être une réalité<sup>1900</sup>.

Le cabotinage est, après la folie, le trait de caractère du *Kaiser* le plus fréquemment mis en avant dans les fictions patriotiques françaises de notre échantillon<sup>1901</sup>. Pour l'illustrer, elles insistent notamment sur la passion du monarque allemand pour les uniformes, qui n'est pas une invention puisqu'il les collectionnait et les revêtait à la moindre occasion, mais la transforment parfois en une manie ridicule. Guillaume II devient alors un conquérant d'opérette qui rêve de parader en « uniforme de carnaval<sup>1902</sup> » sur les champs de bataille, qui, dès la fin de l'année 1913, songe à demander une maquette de costume pour faire son entrée à Paris<sup>1903</sup>, ou qui s'imagine entrant dans la capitale française conquise sur « [...] le plus kolossal cheval blanc de l'Empire, comme Napoléon<sup>1904</sup>. » La presse française et, dans une moindre mesure, la presse britannique, présentent régulièrement Guillaume II, durant la Belle Époque, comme un cabotin. Cette réputation est liée avant tout à ses habituelles fanfaronnades et à ses discours provocateurs qui alimentent la germanophobie dans les deux pays et provoquent également des tensions significatives dans l'Empire allemand<sup>1905</sup>.

Représenté comme le principal et parfois seul responsable de la guerre en cours<sup>1906</sup> dans les fictions patriotiques des deux pays, l'empereur allemand est bien évidemment décrit comme un monarque belliqueux. Les appellations qui renvoient à cette idée peuvent être classées en trois

---

<sup>1900</sup> Pour un portrait intellectuel, psychologique et moral de Guillaume II, se reporter, par exemple, à BAECHLER Christian, *Guillaume II d'Allemagne*, Paris, Fayard, 2003, ou BOGDAN Henry, *Le Kaiser Guillaume II dernier empereur d'Allemagne*, Paris, Tallandier, 2014.

<sup>1901</sup> PASCAL Félicien, *Le masque déchiré*, in *L'Action française*, le 16/02/1918 ; DAUDET Léon, *La vermine du monde*, in *L'Action française*, le 16/04/1916 ; SEGONZAC Paul, *Sainte-Russie*, in *Le Petit Journal*, le 23/01/1916 (l'auteur décrit l'empereur allemand comme « l'impérial cabotin ») ; PASCAL Lise, *ibid.*, le 04/07/1915 (Guillaume est pour elle « le sinistre empereur du cabotinage ») ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 06/12/1916 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 29/05/1916 (le Kaiser est présenté comme « le cabot universel ») ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, 14/02/1917

<sup>1902</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 27/01/1915.

<sup>1903</sup> DAUDET Léon, *ibid.*

<sup>1904</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 28/01/1917.

<sup>1905</sup> L'exemple le plus flagrant des dix années qui précèdent le conflit est très certainement ce que l'on appelle couramment "l'affaire du *Daily Telegraph*". Ce journal britannique publie, en octobre 1908, un entretien qui s'est tenu entre Guillaume II et le colonel britannique Edward James Stuart Wortley dans lequel le *Kaiser* déclare que la stratégie qui a permis à la Grande-Bretagne de vaincre les *Boers* quelques années plus tôt a été élaborée par le Grand État-Major allemand à la demande expresse de Londres. Outre une crise politique importante en Allemagne, cette affaire est à l'origine d'une nette accentuation de la germanophobie au sein de la population britannique.

<sup>1906</sup> Voir D., 4.

groupes principaux : celles qui font de lui le « Seigneur de la guerre<sup>1907</sup> » ; celles qui font de lui un chef barbare comme par exemple « Attila de Berlin<sup>1908</sup> », « Attila moderne<sup>1909</sup> », « émule d'Attila<sup>1910</sup> », « Vandale au casque d'or<sup>1911</sup> » ou « grand chef des nouveaux barbares<sup>1912</sup> » ; et enfin celles qui l'associent à la mort et au sang comme par exemple « empereur de sang et de crimes<sup>1913</sup> », « homme de sang<sup>1914</sup> », « Kaiser de la mort<sup>1915</sup> », « Kaiser rouge<sup>1916</sup> », « empereur des charniers<sup>1917</sup> », « assassin du Monde<sup>1918</sup> » ou « Guillaume l'Assassin<sup>1919</sup>. »

L'empereur Guillaume II est en quelque sorte érigé au statut d'Ennemi ultime. Il est l'être maléfique<sup>1920</sup> responsable du malheur du monde qui symbolise cette Allemagne guerrière qu'il faut abattre à tout prix. Son fils n'est pas épargné, lui non plus, par les auteurs de fictions patriotiques françaises, même s'il est nettement moins souvent mentionné dans leurs récits.

## **B. Le Kronprinz.**

Le fils de l'empereur Guillaume II partage la responsabilité de la guerre avec son père, on l'a dit<sup>1921</sup>, et comme ce dernier, il est la plupart du temps décrit comme un homme au physique peu engageant et sans élégance. Il est « [...] un jeune homme maigre, osseux, d'aspect hautain [qui] n'[a] ni la distinction ni les allures du kaiser<sup>1922</sup> » chez Charles Mérouvel, un « [...] homme au profil de furet

<sup>1907</sup> LEROUX Gaston, *ibid.*, le 09/08/1916 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 06/12/1916 ; LÉTANG Louis, *Victorieuse*, in *Le Petit Journal*, le 26/04/1920 ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 13/05/1915 (« *the War Lord* »).

<sup>1908</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/07/1916.

<sup>1909</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 08/10/1916 et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 22/11/1915.

<sup>1910</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 26/12/1915.

<sup>1911</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 16/11/1916.

<sup>1912</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 03/01/1915.

<sup>1913</sup> LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, le 08/12/1919.

<sup>1914</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/07/1916.

<sup>1915</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 05/12/1916.

<sup>1916</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 04/12/1915 et les 05 et 13/01/1916, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 14/10/1916 et *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 18/12/1918 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 27/02/1916 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 18/08/1915 (L'auteur parle de lui comme de « l'empereur rouge »).

<sup>1917</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 31/01/1917.

<sup>1918</sup> LEROUX Gaston, *ibid.*, le 31/07/1916.

<sup>1919</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*

<sup>1920</sup> A ce titre, il est parfois dépeint comme une créature monstrueuse. Il est par exemple un « monstre » (*Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 03/10/1916) ou le « diable » (*Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 24/12/1915) chez Charles Mérouvel, le « monstrueux Kaiser » (*Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 17/10/1916) chez Michel Morphy ou un « ogre » (*Sainte-Russie*, in *Le Petit Journal*, le 15/01/1916) chez Paul Segonzac ; un « Croquemitaine » chez Paul Segonzac (*Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 19/12/1914) et Maxime Audouin (*Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 05/03/1917).

<sup>1921</sup> Voir D., 4.

<sup>1922</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 17/11/1915.

[...] <sup>1923</sup> », « [...] être falot et étriqué [...] <sup>1924</sup> » chez Lise Pascal, un homme « dégingandé <sup>1925</sup> » chez Paul Bertnay, un homme à « [...] tête de belette [...] <sup>1926</sup> » et à « [...] figure de fouine [...] <sup>1927</sup> » chez Jules Mary, et plusieurs surnoms sont destinés à mettre en évidence des éléments peu avantageux de son apparence, parmi lesquels « Altesse-Aux-Longues-Oreilles <sup>1928</sup> », « avorton au crâne pointu <sup>1929</sup> » ou encore « polichinelle <sup>1930</sup> », Un poilu allant même jusqu'à évoquer sa « sale gueule <sup>1931</sup> ».

Le *Kronprinz* est commandant des Hussards de la Mort durant le conflit et c'est ainsi qu'il est le plus souvent mis en scène. Les traits de sa personnalité sur lesquels les auteurs reviennent le plus souvent sont la lâcheté et le goût pour la luxure <sup>1932</sup>. Connu pour son attitude frivole et ses infidélités matrimoniales, le *Kronprinz* était un homme urbain et soucieux de bonnes manières, traits de caractère qui apparaissent dans le seul portrait plutôt positif que nous avons rencontré, dressé par le commandant Raynal qui rencontre le prince allemand lorsqu'il dépose les armes après avoir défendu jusqu'au bout le fort de Vaux :

« Le kronprinz est debout, il m'accueille avec une courtoisie très franche. Il n'est pas laid ; ce n'est pas le singe qu'ont fait de lui les crayons qui l'ont caricaturé ; c'est un cavalier mince et souple, élégant et non sans grâce, qui n'a rien de la raideur boche <sup>1933</sup>. »

Père et fils apparaissent comme un duo infernal à la tête de l'Empire du Mal et ce sont parfois tous les Hohenzollern qui sont la cible de propos vindicatifs, Charles Mérouvel rappelant par exemple qu'ils sont de « [...] magnifiques artisans de la guerre [...] <sup>1934</sup> », que leur « [...] premier berceau fut une aire de vautours au sommet de la sauvage montagne du Zollerberg, d'où ils s'élançaient sur les plaines environnantes pour de fructueux pillages [...] <sup>1935</sup> », qu'ils sont depuis toujours les « fléaux de l'humanité [...] <sup>1936</sup> », et Lise Pascal faisant dire à son héroïne Sylvie, face au *Kronprinz*, que la famille de celui-ci est une « [...] famille hideuse [...] une portée de loups <sup>1937</sup>. »

---

<sup>1923</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 19/07/1915.

<sup>1924</sup> *Ibid.*, le 18/07/1915.

<sup>1925</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 11/07/1915.

<sup>1926</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 07/11/1915.

<sup>1927</sup> *Ibid.*, le 11/11/1915.

<sup>1928</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 04/08/1915.

<sup>1929</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 28/01/1917.

<sup>1930</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 03/11/1915.

<sup>1931</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 09/11/1915.

<sup>1932</sup> Il tente de violer la jeune Sylvie qui résiste à ses avances chez Lise Pascal (*Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 04/08/1915) et Jules Mary évoque ses « maîtresses » qui semblent occuper une partie importante de son temps à la veille du déclenchement du conflit (*Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 21/02/1915).

<sup>1933</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 23/02/1919.

<sup>1934</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 28/10/1916.

<sup>1935</sup> *Ibid.*

<sup>1936</sup> *Ibid.*, le 29/10/1916.

<sup>1937</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 04/08/1915.

Beaucoup plus rarement, l'empereur d'Autriche-Hongrie François-Joseph et la dynastie des Habsbourg sont eux aussi les victimes de la violence patriotique de certains feuilletonistes français qui présentent le premier comme un homme sénile<sup>1938</sup> et la seconde comme une famille de « déséquilibrés<sup>1939</sup> », de dégénérés<sup>1940</sup> et de criminels<sup>1941</sup>.

Comme souvent, les auteurs britanniques de notre échantillon se montrent nettement plus mesurés dans leurs propos que leurs homologues français. Leurs attaques, lorsqu'elles existent, et elles sont peu nombreuses, ne font pas feu de tout bois pour dégrader l'empereur allemand<sup>1942</sup>, ne l'attaquent pas sur son physique ou sur des détails anecdotiques de son caractère, mais se concentrent avant tout sur des éléments qui sont directement en rapport avec la guerre en cours, en premier lieu sa responsabilité majeure dans le déclenchement celle-ci.

L'inventaire et l'examen des représentations et figures de l'ennemi diffusées par les fictions sérielles patriotiques permettent de comprendre les principaux ressorts qui commandent leur construction et leur instrumentalisation. Leur ton virulent et parfois très violent, avec toutefois des différences d'intensité parfois nettes entre les fictions des deux pays, atteste qu'elles sont les produits d'une fabrique de la haine, haine que les auteurs desdites fictions et les journaux qui les publient souhaitent ancrer dans les imaginaires individuels et collectifs. Si certains propos sont simplistes et uniquement moqueurs ou dépréciatifs, certains autres tels ceux qui concernent l'odeur, la barbarie ou l'animalisation sont très forts, développent des thématiques de négation de l'humanité particulièrement agressives et occupent, par leur impact potentiel, une place à part dans le discours sur l'ennemi.

Si des finalités différentes rendent difficile la comparaison du discours sur l'ennemi véhiculé par les fictions sérielles patriotiques des deux pays, il est indéniable que c'est la figure du barbare qui le synthétise le mieux. Cette figure doit bien évidemment sa primauté à sa force mobilisatrice

---

<sup>1938</sup> *Ibid.*, le 02/07/1915 : « [...] monarque sénile [...] » ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 07/09/1916 (« [...] vieillard [...] »), et le 08/09/1916 (« [...] vieillard au bord de la tombe [...] ») ; SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 15/01/1916 : « [...] le vieil empereur austro-hongrois, ruine inconsciente [...] »

<sup>1939</sup> BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 25/04/1919.

<sup>1940</sup> MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, les 20 et 25/12/1919 ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 28/04/1920 : « [...] cette effroyable famille des Habsbourg [...] où la décomposition physique et morale d'une race épuisée produit sans cesse de véritables écroulements. »

<sup>1941</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 10/12/1919.

<sup>1942</sup> Son fils n'est presque jamais évoqué dans les *serials* que nous avons considérés.

incontestable mais également, et dans une proportion non négligeable, à son histoire : l'ennemi du moment, peu importe les pays, les civilisations ou les époques, est très souvent représenté comme un barbare, et cette image charrie un cortège de représentations qui peuvent aisément être instrumentalisées pour mobiliser les esprits. C'est l'assise préexistante de la figure du barbare dans les imaginaires nationaux qui explique l'importance prise par celle-ci, dès les premières semaines de la Grande Guerre, lorsqu'elle est réactivée par les violences extrêmes commises par l'armée allemande.

Si l'on s'en tient à l'échantillon de fictions françaises considéré, et même s'il faut tenir compte des nuances observables d'un auteur à l'autre, d'un journal à l'autre, et du phénomène de démobilitation culturelle à partir de la fin de l'année 1918, il est possible d'observer une vraie constance du discours sur l'ennemi entre août 1914 et décembre 1920 puisque ce sont les mêmes éléments qui lui donnent sa consistance sur la période. Cette constance doit beaucoup, selon nous, à certains principes inhérents à l'univers de la littérature sérielle, notamment la répétition et la recherche d'une appropriation facilitée, mais également à la recherche de l'effet maximal, impératif fondamental de l'entreprise de mobilisation culturelle qui conduit les auteurs à focaliser le discours concernant l'ennemi sur un nombre limité de représentations puissantes afin de les ancrer en profondeur dans l'esprit des lecteurs.

La haine qui est à la source du discours sur l'ennemi et le nourrit tout au long du conflit et durant les deux années qui le suivent est un élément fondamental des "cultures de guerre" et des entreprises de mobilisation des esprits française et britannique. Les différences qui apparaissent lorsque l'on étudie les fictions sérielles patriotiques des deux pays permettent toutefois d'affirmer que si la haine de l'Allemand est le moteur central du patriotisme sériel français du temps de guerre, ce n'est pas le cas de son équivalent d'outre-Manche qui tire plutôt son énergie d'une volonté de mettre les Britanniques face à leurs responsabilités de citoyens<sup>1943</sup>. Nous avons dit à plusieurs reprises que la fiction sérielle peut être considérée comme un miroir des pulsions et des fantasmes de la société dont elle est issue. Partant de là, il devient possible d'affirmer que la haine de l'Allemand est certainement une réalité, en France, durant la Première Guerre mondiale, un sentiment collectif qui n'est pas uniquement le fruit d'une mobilisation exogène mais aussi et surtout celui d'une mobilisation préexistante à cette dernière ; l'hypothèse d'une "culture de guerre" française se définissant avant tout comme "culture de la haine" semble donc tout à fait valable. Les choses sont plus nuancées en Grande-Bretagne ; le passif différent, nettement moins conflictuel, que ce pays a partagé avec l'Allemagne durant le demi-siècle qui précède la Grande Guerre, tout comme

---

<sup>1943</sup> Voir chapitre 2., II., A.

la situation du pays dans cette dernière (pas d'invasion notamment), fait que la haine de l'Allemand, si elle existe et transparaît parfois nettement dans les *patriotic serials* que nous avons considérés, n'est pas aussi intense et omniprésente. Ces derniers ne donnent pas à voir, donc, une "culture de guerre" qui se définit prioritairement par son rapport violent à l'ennemi. Cette différence importante influence radicalement, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, le discours sur soi que diffusent les fictions sérielles patriotiques des deux pays durant le conflit et les deux années qui le suivent.

## **CHAPITRE 6. REPRÉSENTATIONS ET FIGURES DE SOI. LA FABRIQUE DES HÉROS.**

Les fictions sérielles patriotiques françaises et britanniques véhiculent un discours sur l'ennemi qui, s'il présente, d'un pays à l'autre, des différences dans l'attention portée à certaines thématiques mais également des différences de degré dans la sévérité de certains jugements, n'en demeure pas moins identique sur le fond. On observe les mêmes différences lorsque l'on s'intéresse au discours sur soi et l'examen des représentations et figures sur lequel ce dernier est fondé fait apparaître des écarts plus ou moins significatifs, parfois plus marqués que ceux que nous avons évoqués dans notre étude des représentations de l'ennemi, car certains ressorts idéologiques du discours sur soi sont propres à chaque pays, même s'il s'agit bien, dans les romans-feuilletons patriotiques et les *patriotic serials*, de diffuser un même discours apologétique de soi, dont le principe cardinal est l'héroïsation.

Le discours sur soi développé dans les fictions patriotiques françaises est construit comme une antithèse de celui sur l'ennemi et aboutit à un portrait par la négative dans lequel le Français est décrit, en toutes choses ou presque, comme l'opposé de l'Allemand. L'ennemi étant le référent à partir duquel toutes les représentations et figures du Français sont construites, il est fréquent que les auteurs ne s'attardent pas autant sur certains aspects que lorsqu'il s'agit pour eux de nourrir leur discours sur l'ennemi qui bénéficie, par conséquent, d'une mécanique de création et d'une structure plus riches et plus variées. Le portrait du Français comporte une part non négligeable d'implicite, de non-dit, et c'est dans le discours sur l'ennemi qu'il faut chercher, par inversion, les éléments qui ne sont pas explicités. Chaque représentation dépréciative de l'Allemand fait spontanément naître dans l'esprit des lecteurs, qui connaissent la construction en miroir inversé utilisée dans la littérature "populaire" patriotique<sup>1944</sup>, une représentation contraire, avantageuse pour le Français, processus dont les auteurs ont pleinement conscience et qui leur permet de faire l'économie de certains propos.

Le discours sur soi des *patriotic serials* montre que ce principe de construction en miroir inversé demeure vrai, mais les représentations et figures du Britannique y apparaissent plus autonomes par rapport au discours sur l'ennemi, globalement plus nuancées et, d'une certaine manière, moins détachées du réel. Nous avons mis l'accent, à plusieurs reprises, sur le caractère moins extrême des représentations de l'ennemi véhiculées par les fictions britanniques que nous avons considérées ; il en est de même lorsqu'il est question des représentations de soi, le discours se montrant plus mesuré que celui des fictions françaises.

---

<sup>1944</sup> Rappelons que la littérature "populaire" patriotique ne naît pas avec la Grande Guerre et que le public est donc habitué à son contact.

Les deux discours peuvent être analysés au prisme d'un même triptyque de principes qui permet de mettre en évidence la volonté des auteurs des deux pays de bâtir des représentations et figures de soi opposées à celles de l'ennemi : la valorisation, principe inverse de l'infériorisation ; l'héroïsation, principe inverse de la criminalisation ; l'hyper-humanisation, principe inverse de la déshumanisation.

Les romans-feuilletons patriotiques de notre échantillon comportent une part non négligeable de récits d'aventures de guerre et de témoignages de guerre, ce qui n'est pas le cas des *patriotic serials* qui maintiennent largement la guerre à distance de leurs lecteurs<sup>1945</sup>. Une des principales conséquences narratives est que les personnages de soldats et de civils sont aussi présents les uns que les autres dans les premiers, les soldats bénéficiant même d'une visibilité légèrement supérieure, alors que ce sont les personnages de civils qui dominent dans les seconds, même si les principaux personnages masculins sont ou ont été des combattants. Les deux discours nationaux n'insistent donc pas sur les mêmes éléments lorsqu'il s'agit de dresser le portrait de soi en guerre, la situation très différente de chacun des deux pays dans le conflit fournissant indéniablement, selon nous, la principale explication des différences observables.

## **I. La valorisation systématique.**

Ne devient pas héros qui veut : il est nécessaire d'avoir certaines prédispositions. Les auteurs de romans-feuilletons et *serials* patriotiques font donc des Français et des Britanniques deux peuples qui possèdent des attributs et des qualités qui font défaut à l'Allemand. Les mêmes registres que ceux qui prévalent dans le discours sur l'ennemi sont utilisés pour les mettre en valeur et l'on retrouve un portrait de soi bâti sur une description du corps, sur des valeurs morales, sur des spécificités culturelles et sur des qualités militaires dont l'objectif est de mettre en scène un "soi" qui corresponde aux nécessités de l'entreprise de mobilisation culturelle, mais également aux attentes des lecteurs.

---

<sup>1945</sup> Voir chapitre 2, II., D., 3., b.

## A. Le corps.

### 1. Un corps beau...

« Pourquoi le Dieu de l'Allemagne accorde-t-il la beauté physique aux ennemis de mon pays ?<sup>1946</sup> » dit l'infirmière allemande Charlotte Nieder lorsqu'elle observe le jeune soldat français confié à ses soins. Cette remarque qui fait de la beauté une gratification divine dont profite l'ensemble du peuple français résume l'opposition quasi permanente qui est faite entre l'Allemand et le Français sur le plan physique. La lecture des fictions patriotiques françaises fait apparaître quelques caractéristiques physiques récurrentes qui permettent d'établir un morphotype du Français parfaitement résumé par Charles Mérouvel lorsqu'il décrit le principal personnage masculin de *L'horrible drame* :

« [...] de taille moyenne, solidement charpenté, alerte et robuste, il cachait sous un modeste volume une force hérкулéenne. Sa tête intelligente, aux yeux sombres, au nez droit, à la bouche à la fois fine et volontaire, ombragée d'une moustache brune, réalisait dans sa perfection le type du soldat français<sup>1947</sup>. »

Certains personnages sont de véritables hercules tels Patte-de-fer dans le *Chantecoq* d'Arthur Bernède<sup>1948</sup>, Paul Rambert dans *Le roi des cuistots* d'Un poilu<sup>1949</sup>, Ballot dans *Tête de Boche*<sup>1950</sup> ou encore Auguste Fleury dit "Bébé" dans *Captive !*<sup>1951</sup>, deux romans d'Aristide Bruant, mais ce sont le dynamisme, la souplesse et une agilité qui l'opposent à la lourdeur congénitale prêtée à l'Allemand que les auteurs considérés présentent comme les principales aptitudes physiques du Français. Charles Mérouvel oppose ainsi, lorsqu'il met face à face le lieutenant Jean de Brault et le comte Prater, un Français « [...] plus svelte, plus nerveux, plus souple [...] » à un Allemand « [...] musculeux, lourd et de grande taille [...]»<sup>1952</sup> Ce physique « bien découplé », pour reprendre une expression que l'on rencontre régulièrement dans les romans-feuilletons, confère également une impression d'équilibre à la silhouette des héros français qui n'est pas gâchée par de grosses lèvres, une mâchoire proéminente ou un ventre pendant.

La beauté du Français n'est pas une beauté flagrante mais une beauté harmonieuse et distinguée, dont les nombreux héros issus de familles bourgeoises ou nobles comme, par exemple,

---

<sup>1946</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 11/11/1915.

<sup>1947</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, le 11/10/1918.

<sup>1948</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, du 16/01/1916 au 22/07/1916.

<sup>1949</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, du 07/08/1915 au 24/12/1915.

<sup>1950</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, du 25/04/1915 au 16/10/1915

<sup>1951</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, du 08/10/1916 au 02/03/1917.

<sup>1952</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/10/1915.

les frères d'Ambly de Lambersac dans *L'infirmière* de Jacques Brienne<sup>1953</sup>, Dominique des Aubiers dans *Notre terre* de Lise Pascal<sup>1954</sup> ou Jean de Brault dans *Haine éternelle !* de Charles Mérouvel<sup>1955</sup> sont les plus parfaites incarnations, même si elle transparaît chez tous les représentants de la "race" et leur confère une élégance et un charme innés.

Si certains feuilletonistes français bâtissent quelquefois des portraits physiques étoffés de leurs principaux personnages masculins, leurs homologues britanniques demeurent nettement plus concis sur ce sujet. Ces derniers se contentent en effet, le plus souvent, de remarques lapidaires qui visent à donner des renseignements élémentaires sur deux points précis, à savoir, systématiquement, une impression physique d'ensemble et, parfois, une description des principaux éléments du visage et de ce que ces derniers suggèrent du personnage. Ruby M. Ayres dépeint Richard Chatterton comme un homme grand<sup>1956</sup>, « [...] beau et respirant la santé [...] »<sup>1957</sup>, et le contre-espion Ronald Redford est décrit en ces termes par Laurette Aldous :

« Il était grand, maigre et très brun. Son nez et sa bouche étaient larges, ses dents très droites et blanches, ses yeux d'un brun profond et il avait le tic de garder presque en permanence ses paupières à demi fermées. Il donnait [...] l'impression qu'il était toujours en train d'écouter et toujours en train d'observer [...] »<sup>1958</sup>

Les auteurs français sont plus expansifs lorsqu'il est question de décrire leurs héroïnes. Ils opposent alors à la beauté "tape-à-l'œil", artificielle et sophistiquée qu'ils prêtent aux héroïnes allemandes qu'ils mettent notamment en scène dans des rôles d'espionnes, la beauté naturelle des femmes de leur pays. Lorsqu'il décrit Pascale et Jeannine, les héroïnes de son roman, René Vincy donne à voir, et c'est une constante chez la plupart des autres feuilletonistes, des femmes qui n'ont pas besoin de se farder pour être belles, cette beauté trouvant sa source dans une pureté et une finesse uniques dont découle un charme incomparable :

---

<sup>1953</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, du 10/03/1916 au 01/07/1916.

<sup>1954</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, du 15/06/1915 au 04/09/1915.

<sup>1955</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, du 05/09/1915 au 15/01/1916.

<sup>1956</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V. C.*, in *Daily Mirror*, le 01/03/1915 : « [...] his big body [...] » ; « [...] a great healthy fellow [...] ».

<sup>1957</sup> *Ibid.*

<sup>1958</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 03/05/1915 : « He was tall and lean, and very brown. His nose and mouth were large, his teeth were straight and white, his eyes were a deep brown, and he had a trick of keeping his eyelids half closed nearly all the time. He gave [...] the impression that he was always listening and always watching [...] »

« Pascale était brune, [...], elle avait les yeux bleus, d'un bleu profond de ciel nocturne, le teint d'un blanc mat, le charme passionné presque violent, d'un être destiné à ne se donner qu'une fois, sans retour. [...] Son nez, insensiblement arqué, avait des narines mobiles qui aspiraient ardemment la vie. La bouche était un peu grande, mais d'une pulpe si savoureuse qu'elle aspirait irrésistiblement le baiser. Elle avait le menton volontaire [...].

Jeannine était blonde, avec de grands yeux noirs, dorés, doux et rêveurs. Elle avait le front petit, le nez droit, la bouche mignonne, le menton fin, les joues plus pâles que roses. [...] son corps svelte avait des flexibilités de roseau. [...] Ses membres semblaient fragiles, tellement leurs attaches étaient délicates. A la voir, l'on était pris du besoin de la prendre pour la bercer et la câliner comme un petit enfant<sup>1959</sup>. »

On retrouve des propos du même type dans le portrait que Jules Mary donne d'Henriette Lerroy, une femme plus âgée, dans *Elles n'oublient pas...* :

« Elle n'avait pas quarante ans et en paraissait trente. Grande, élégante, de mise sévère, d'admirables cheveux blonds encadraient la pureté de son front chaste. [...] Cette femme avait été et elle était encore très belle... Non point peut-être d'une beauté régulière et convenue, mais chargée de vie et de fièvre...<sup>1960</sup> »

Les héroïnes françaises ne sont pas représentées comme des femmes fatales contrairement aux plus belles femmes allemandes qui peuplent les romans-feuilletons patriotiques, et leur beauté vaut avant tout pour la pureté et la vie qu'elle dégage.

Les héroïnes mises en scène dans les *patriotic serials* correspondent elles aussi à ce modèle. Les auteurs ne s'attardent pas à les décrire longuement, reproduisant donc le traitement réservé aux personnages masculins, n'en font jamais des femmes magnifiques, aux formes enchanteresses<sup>1961</sup>, mais insistent sur le fait que leur séduction trouve sa source dans une beauté simple, imparfaite et originale. Elinor, fille de lord Pax, le secrétaire d'État à la Guerre imaginé par Laurence Cowen, est décrite en ces termes :

« Sa peau était sombre mais très transparente. Des masses de cheveux bruns, qui apparaissaient presque noirs sous certaines lumières couronnaient sa tête. Ses yeux, eux aussi d'un brun très sombre, étaient graves et réfléchis à un degré inhabituel chez une personne de son âge [...] Son nez, droit, avec des narines délicatement courbées, était peut-être un peu trop large pour lui donner une beauté complète, et donnait à son visage un semblant de caractère impérieux. Seule la bouche, douce et légèrement

---

<sup>1959</sup> VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 30/07/1916.

<sup>1960</sup> MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 08/04/1917.

<sup>1961</sup> Le cas de Liane, l'héroïne de *The Beautiful Spy* est particulier. Cette femme, considérée comme la plus belle du monde par les Allemands qui l'utilisent comme espionne, est en réalité un agent au service de la Grande-Bretagne et lorsque cette identité est révélée, ce n'est plus sa beauté hors du commun qui est mise en avant mais son courage et son patriotisme.

tombante, donnait une touche de féminité à un beau visage qui se rapprochait quelque peu du masculin<sup>1962</sup>. »

Même genre de beauté imparfaite chez Nan Marraby, l'héroïne créée par Ruby M. Ayres pour *Peter Lyster*... :

« [...] Nan était grande et droite comme un roseau, avec des yeux bleus qui regardaient le monde sans peur [...] et une bouche ferme avec une ligne étrange à un coin qui donnait à celle-ci une singulière apparence courbée et une masse de cheveux bruns indisciplinés qui bouclaient comme ceux d'un enfant autour de son visage [...]»<sup>1963</sup> »

Le Français et le Britannique sont donc aussi séduisants et élégants que l'Allemand est laid et disgracieux, tandis que la Française et la Britannique sont décrites comme des femmes dont la beauté est aussi pleine de charme et de naturel que celle de l'Allemande est tapageuse et artificielle.

## 2. et sain.

Les auteurs français et britanniques insistent beaucoup sur la vigueur et la bonne santé de la population de leur pays et représentent la France et la Grande-Bretagne comme des nations saines. La Belle Époque est, dans les deux pays mais également dans la plupart des autres pays européens, une période durant laquelle les craintes de dégénérescence de la "race" sont très présentes au sein des élites scientifiques et politiques<sup>1964</sup>, craintes qui amènent à promouvoir des actions de type hygiéniste pour lutter contre la propagation de certaines tares et favoriser ainsi la santé nationale, la croissance démographique<sup>1965</sup>, et la construction de nations composées de citoyens moralement et physiquement aptes à les servir et à les défendre. Patriotisme et éducation physique sont alors particulièrement liés, la seconde étant considérée comme un levier fondamental pour encourager et

---

<sup>1962</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, le 05/01/1915 : « *Her skin was dark but very clear. Masses of brown hair, which appeared almost black in certain lights, crowned her head. Her eyes, also of a very dark brown, were grave and thoughtful to a degree unusual in one of her years ; [...] Her nose, straight, with delicately curved nostrils, was perhaps a trifle too large for complete beauty, and gave her face an air of masterfulness. Only the mouth, sensitive, and with a tender droop, gave a touch of feminine relief to a beautiful countenance that approximated somewhat to the masculine.* »

<sup>1963</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster...*, in *Daily Mirror*, le 20/03/1917 : « [...] *Nan was tall and straight as a willow, with blue eyes that lookes fearlessly at the world [...], and a firm mouth with a whimsical line at one corner that gave it an odd crooked sort of appearance, and a mass of thick, unruly brown hair that curled like a boy's about her face [...]* »

<sup>1964</sup> Sur cette question, on peut se reporter à PICHOT André, *La société pure. De Darwin à Hitler*, Paris Flammarion, 2000 ou à VIGARELLO Georges, *Le corps redressé*, Paris, J.-P. Delarge, 1978.

<sup>1965</sup> Il existe en Grande-Bretagne, et surtout en France, une peur face à l'impressionnante croissance démographique du voisin allemand. Ainsi, si la population de la France et de l'Empire allemand sont en gros équivalentes en 1900, avec un chiffre d'environ quarante millions, la première ne gagne qu'un million d'habitants entre 1900 et la veille de la Première Guerre mondiale alors que le second en gagne vingt, la raison principale de cet écart étant un taux de natalité particulièrement bas en France.

fortifier le premier, notamment en France où la défaite de 1870 a amené la République à donner au sport un rôle essentiel dans l'éducation patriotique de la jeunesse, copiant ce qui se pratiquait déjà en Grande-Bretagne ou en Allemagne.

Les personnages principaux des fictions patriotiques des deux pays sont des hommes et des femmes qui respirent la santé, des sportifs accomplis, notamment les plus jeunes, et ils apparaissent comme les produits des préoccupations hygiénistes du temps. Lise Pascal dresse un portrait assez précis de deux des héros de *Notre terre*, Gérard Davone et sa sœur Sylvie, et insiste sur la vitalité et les aptitudes sportives de ces deux jeunes gens de 19 et 17 ans qui incarnent ce type du héros athlétique omniprésent dans les romans-feuilletons et *serials* patriotiques :

« Gérard Davone [...] était d'une force extraordinaire et excellait à tous les sports. D'une taille moyenne, merveilleusement proportionné, champion de boxe, lanceur émérite du disque et du javelot, il réalisait le type de l'athlète antique. [...]

Sylvie [avait] le cou bien planté, le buste bien développé, les bras joliment musclés, sans rudesse, étaient d'une hardie sportswoman [*sic*] et indiquaient un tempérament viril sous la plus exquise enveloppe féminine.

Il y a du garçon en cette fille qu'est ma sœur Sylvie, disait Gérard Davone, et un garçon n'attendant que l'occasion pour devenir un héros. [...] Sylvie, la camarade sans peur ; Sylvie, qui nous dépasse à la nage, lance le disque comme le discobole grec lui-même, cargue la voile ainsi qu'un vrai matelot, qui nous essouffle à la course<sup>1966</sup> !... »

Laurence Cowen décrit Stanley Rupert comme « un athlète doué dans tous les sports<sup>1967</sup> », Ruby M. Ayres insiste sur le fait que Richard Chatterton est « [...] en bonne santé [...]»<sup>1968</sup> » et Gwendoline Stevens, l'héroïne de Laurette Aldous, est « [...] en bien meilleure santé et bien plus forte que 90% des hommes qu'[elle connaît]<sup>1969</sup>. »

Ces remarques fréquentes au sujet de la vigueur et de la bonne santé physique des principaux personnages français et britanniques sont liées, selon nous, à un double objectif. D'un point de vue narratif, elles permettent de justifier par anticipation les prouesses parfois exceptionnelles que ces derniers vont accomplir dans leur lutte pour la défense de la Patrie : leur force, leur rapidité, leur souplesse, leur équilibre sont les atouts physiques qui vont leur permettre de devenir des héros. D'un point de vue argumentatif, elles sont destinées à offrir aux lecteurs une

---

<sup>1966</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 29/06/15.

<sup>1967</sup> COWEN Laurence, *ibid.*, le 05/01/1915 : « [...] a very good allround athlete [...] ».

<sup>1968</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, le 01/03/1915 : « [...] healthy [...] » à deux reprises.

<sup>1969</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 10/05/1915 : « I'm far healthier and stronger than 90 per cent of the men I know. »

image favorable de la nation à laquelle ils appartiennent et, par là, un message de confiance patriotique.

### 3. L'hygiène.

Certains auteurs français n'hésitent pas, on l'a vu, à pointer le manque d'hygiène ou de propreté du soldat allemand. On aurait pu penser que les mêmes auteurs décriraient par opposition, et pour mettre en valeur l'armée de leur pays, des soldats français qui, malgré des conditions de vie peu favorables sur le front de l'avant, auraient le souci de maintenir leur corps et leur environnement de vie dans le meilleur état possible. Les propos relatifs à cette question sont au contraire assez rares et concentrés dans les témoignages de combattants publiés par les journaux français de notre corpus. Le seul feuilletoniste professionnel qui y accorde un peu d'attention est Arnould Galopin, dans *Les Petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, où il décrit des troupiers français qui, lorsqu'ils arrivent au repos, commencent par laver leurs vêtements et faire leur toilette, avec satisfaction :

« Avant de prendre un peu de repos, nous ôtons nos capotes qui sont pleines de boue et de sang et allons les laver à un petit ruisseau qui coule près de là. Une fois que nous les avons bien savonnées, nous les étendons sur l'herbe et procédons à notre toilette. Bien que l'eau soit plutôt fraîche, nous éprouvons un plaisir inouï à nous frictionner le visage. Après une attaque comme celle que nous venons de mener, nous avons la tête en feu. Quand, enfin, nous nous sommes suffisamment nettoyés, nous regagnons la grange, nos capotes sur le bras<sup>1970</sup>. »

Certains témoignages de combattants présentent les tâches de nettoyage du corps et du linge comme une obligation qui permet toutefois aux soldats de prendre un peu de plaisir. Le canonnier Paul Lintier raconte ainsi comment il profite d'un repos pour effectuer, comme les autres soldats, une toilette dans un ruisseau ainsi qu'une lessive<sup>1971</sup>, activités qui sont mentionnées chacune à une autre reprise dans ses *Souvenirs*<sup>1972</sup>, tandis que le hussard René de Planhol décrit une scène au cours de laquelle des soldats arrivés au bord d'une rivière en profitent pour « délass[er] leurs âmes et leurs corps » et laver leur linge<sup>1973</sup>.

Les propos tenus par Arnould Galopin témoignent de la volonté de cet auteur qui s'intéresse beaucoup, durant le conflit, à la vie quotidienne des soldats et marins français comme le montre l'ensemble de sa production, d'utiliser la thématique de l'hygiène pour valoriser le troupier français

---

<sup>1970</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 19/10/1917.

<sup>1971</sup> LINTIER Paul, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 16/06/1916.

<sup>1972</sup> *Ibid.*, les 24/06 et 04/07/1916.

<sup>1973</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 09/16/1915.

en montrant que même dans l'horreur de la guerre, celui-ci ne perd pas certains réflexes qui prouvent sa dignité et son humanité. Paul Lintier et René de Planhol évoquent vraisemblablement les scènes de lessive et d'ablutions corporelles pour cette même raison mais aussi parce que les impératifs narratifs imposés par la nature de leurs récits leur commandent de le faire.

Les quelques éléments fournis par Jacques Roujon dans son *Carnet de route* sont un peu différents. S'il fait part du plaisir qu'il éprouve à prendre un bain lors d'un retour à l'arrière<sup>1974</sup>, il mentionne, lorsqu'il est question de l'hygiène sur le front, le fait que les soldats ne se préoccupent plus de se laver après quelques jours passés dans les tranchées<sup>1975</sup>, « [...] le conflit [...] permanent entre les chefs, soucieux de l'hygiène et les poilus, soucieux d'une esthétique généralement discutable<sup>1976</sup> », une infestation par les poux dans un cantonnement de l'arrière des lignes<sup>1977</sup> et, un peu plus loin, le fait que « les travaux de propreté corporelle [sont si] herculéens » qu'il y renonce ainsi que les soldats qui l'accompagnent<sup>1978</sup>. Ce témoignage, qui paraît moins idéalisé, moins aseptisé, distille une image moins valorisante mais peut-être plus réaliste des habitudes d'hygiène corporelle du soldat en campagne.

La rareté, à l'échelle de l'ensemble de notre échantillon de fictions patriotiques françaises, de références à l'hygiène du soldat français en comparaison de celles qui concernent le soldat allemand prouve que stigmatiser l'ennemi compte davantage, pour le discours de mobilisation patriotique qu'elles véhiculent, et que tout argument qui peut y contribuer est instrumentalisé. Faire de ce dernier un être sale qui, de surcroît, est déjà puant par nature, est d'ailleurs suffisant pour sous-entendre que le Français, antithèse intégrale de l'Allemand, est un être naturellement soucieux de son hygiène.

Les *patriotic serials* analysés n'abordent pas, nous l'avons vu, la question de l'hygiène du soldat ennemi, et se révèlent tout aussi discrets en ce qui concerne celle du soldat britannique. On peut toutefois remarquer que le seul récit véritablement centré sur le parcours d'un personnage masculin qui fait l'expérience du feu en tant que combattant, *Richard Chatterton, V.C.*<sup>1979</sup>, montre une volonté de présenter un combattant attentif à son hygiène corporelle. Lors du second séjour que

---

<sup>1974</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 27/02/1916.

<sup>1975</sup> *Ibid.*, le 06/03/1916 : « Il y a quelques jours encore, nous tenions à nous laver. Maintenant c'est fini, on n'y pense plus. »

<sup>1976</sup> *Ibid.*, le 09/03/1916.

<sup>1977</sup> *Ibid.*, le 28/03/1916.

<sup>1978</sup> *Ibid.*, le 29/03/1916.

<sup>1979</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, du 01/03/1915 au 03/05/1915.

Chatterton effectue sur le front français, l'auteure imagine le dialogue suivant entre son héros et un autre soldat anglais alors qu'ils attendent tous les deux, dans une tranchée boueuse et pleine d'eau, le moment d'attaquer :

« [un soldat à Chatterton] : Que voudrais-tu avoir, si quelqu'un arrivait et te demandait de faire ton choix ?

[Chatterton] : Un bain, je pense, [...]. Cette saleté semble s'infiltrer jusqu'à même la peau... [...] <sup>1980</sup> »

On retrouve ici des propos dont la teneur est proche de ceux de Galopin : alors qu'il est sur le point de monter à l'assaut des positions ennemies, Richard Chatterton ne demanderait pas que lui soit octroyé la certitude d'en sortir vivant, la possibilité de revoir sa bien-aimée, ou, pourquoi pas, que la guerre prenne fin, mais de pouvoir satisfaire un besoin de propreté corporelle. Ayres insiste, comme le romancier français, sur le fait que le soldat britannique ne perd pas certaines des habitudes qui le définissent comme être humain civilisé, même dans les pires situations.

Les représentations qui servent à bâtir les portraits physiques du Britannique et surtout du Français apparaissent bien comme les résultantes d'un processus d'inversion de celles qui sont utilisées pour établir celui de l'ennemi allemand. Ce constat est tout aussi évident dans les autres dimensions du discours sur soi et, notamment, dans la dimension morale.

## **B. La morale.**

Lise Pascal dit de l'âme française qu'« elle est aux antipodes de l'âme germanique <sup>1981</sup> », et Louis Létang qu'« [...] il y a un abîme entre les deux mentalités [...] <sup>1982</sup> », la française et l'allemande, affirmations qui résument parfaitement le discours tenu par les auteurs de romans-feuilletons patriotiques lorsqu'ils dressent le portrait moral du Français. La lecture des *patriotic serials* montre que leurs auteurs utilisent les mêmes éléments que leurs homologues français pour établir le portrait moral du Britannique, mais leurs propos sont, comme toujours, plus mesurés.

---

<sup>1980</sup> AYRES Ruby M. *ibid.*, le 05/04/1915 : « - *What would you have, if someone came along and asked you to take your choice ? [...] – A bath, I think [...] This dirt seems to soak through to your very skin.* »

<sup>1981</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 17/08/1915.

<sup>1982</sup> LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 06/03/1920.

## 1. La loyauté

L'Allemand est représenté comme un être fourbe et menteur qui n'hésite jamais à revenir sur ses engagements, à trahir ou à travestir la réalité s'il peut en tirer quelque avantage immédiat ou sur le long terme. Le Français, par contraste, est très fréquemment décrit comme une personne foncièrement probe, dont le comportement n'est jamais entaché de duplicité. « [...] Race loyale [...] »<sup>1983</sup>, les Français savent « [...] être fidèles à la parole donnée [...] »<sup>1984</sup>, tenir une promesse<sup>1985</sup>, ont le caractère franc et loyal<sup>1986</sup> et « [ne sont] pas pour les coups de Jarnac »<sup>1987</sup>, c'est-à-dire des adeptes des manœuvres traîtresses<sup>1988</sup> dont la préparation de la guerre, l'incident de Sarajevo, l'invasion de la Belgique neutre en août 1914 et les machinations de l'espionnage avant et pendant le conflit constituent les exemples les plus souvent évoqués pour prouver la perfidie des Allemands et la différence fondamentale qui sépare les deux "races" en ce qui concerne la droiture morale. Georges Spitzmuller insiste à plusieurs reprises sur cette différence dans sa fiction d'espionnage d'avant-guerre *La Pieuvre* et la résume ainsi :

« En France, on aime la clarté, on hait les ténèbres ; on combat au grand jour, face à face, et non sous le masque, comme vous. On ignore les menées souterraines où vous vous complaisez... [...] nous serons toujours moins forts que vous en matière d'hypocrisie et de mensonge, [... la France est le] pays [...] de la franchise, de la guerre loyale »<sup>1989</sup>.

Les fictions britanniques n'insistent pas de manière aussi nette sur la loyauté comme valeur essentielle de l'âme anglaise. Les nombreux propos relatifs à la sournoiserie de l'ennemi allemand laissent toutefois entendre que le Britannique, qui n'a naturellement rien en commun avec un adversaire capable des pires traîtrises, est un être droit et honnête.

---

<sup>1983</sup> DELLY M., *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 29/11/1916.

<sup>1984</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 18/06/1915.

<sup>1985</sup> DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 30/08/1916 : « Nous autres, Français, quand nous prenons un engagement, nous le tenons... » ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Parisien*, le 23/05/1917 : « Vous êtes Français, et les Français ont la réputation de tenir leurs serments. »

<sup>1986</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Journal*, le 03/12/1915 : le « [...] caractère français, si rebelle à l'espionnage par sa franchise et sa loyauté... »

<sup>1987</sup> MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, le 18/08/1920.

<sup>1988</sup> Le coup de Jarnac désigne initialement, en escrime, un cou porté à l'arrière du genou ou de la cuisse dont l'invention est attribuée à Guy Chabot de Jarnac lors d'un duel en 1547. L'expression prend la connotation négative qu'on lui connaît au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans *Le Dictionnaire de Trévoux*, rédigé sous la direction des Jésuites.

<sup>1989</sup> SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, in *Le Matin*, le 16/08/1920.

## 2. Le courage.

Britanniques et Français sont évidemment représentés comme deux peuples courageux, qui ne reculent pas lorsqu'un danger se présente, et l'affrontent au contraire avec détermination et abnégation. Si le personnage du soldat, par les situations périlleuses auxquelles il est confronté, est celui qui permet le plus facilement d'exalter ce courage, les auteurs des deux pays l'illustrent également en mettant en scène des civils faisant preuve d'une grande bravoure. Ce sont ainsi les deux populations dans leur ensemble qui sont créditées d'une image positive, ces propos englobants permettant également la diffusion d'une idée d'unité et de communauté de pensée et d'action.

Le courage des soldats est mis en scène au travers de plusieurs *leitmotive* narratifs : se porter volontaire pour des missions particulièrement périlleuses comme le font les téméraires Barentin et Fauchoux chez Arnould Galopin<sup>1990</sup>, le vaillant Rambert imaginé par Un poilu<sup>1991</sup>, ou encore le sergent Jacques Lambry mis en scène par Aristide Bruant<sup>1992</sup> ; être capable de surmonter ses craintes, de les cacher, et de garder son calme afin de ne pas se laisser gagner par le doute et de ne pas risquer de démoraliser ses compagnons<sup>1993</sup> ; risquer sa vie, sans hésitation, pour venir en aide à un camarade qui se trouve dans une mauvaise posture<sup>1994</sup> ; supporter la souffrance physique des blessures sans se plaindre<sup>1995</sup>.

Les soldats français se distinguent, si l'on en croit les romans-feuilletons patriotiques, par une forme de courage qui leur est spécifique : la "crânerie"<sup>1996</sup>. Cette dernière apparaît comme une bravoure particulièrement démonstrative et inébranlable et se caractérise également par l'adoption d'une attitude froide devant la mort ; en effet, à force de la côtoyer et parfois de la braver, le soldat français ne la craint plus et aborde le danger avec une certaine désinvolture et même une forme de provocation, comme s'il défiait la Camarde. Le personnage du soldat "crâne" est généralement un soldat d'expérience qui a déjà traversé des expériences difficiles, mis sa vie en péril à plusieurs reprises, et n'hésite pas à recommencer, soit parce que l'ordre lui en est donné, soit parfois, parce

---

<sup>1990</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, du 17/06/1917 au 04/12/1917.

<sup>1991</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, du 07/08/1915 au 24/12/1915.

<sup>1992</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, du 25/04/1915 au 16/10/1915.

<sup>1993</sup> MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 28/04/1917 ; AYRES Ruby M., *ibid.*, le 02/04/1915 ; MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 03/04/1917 : « [...] il ne vous est pas défendu d'avoir peur... Seulement, ne le laissez pas voir aux hommes qui seront là [...] » ; etc.

<sup>1994</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, le 07/04/1915 ; ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Mirror*, le 31/01/1916 ; PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 01/08/1915 ; ALLAIN Marcel, *Pour son amour*, in *Le Petit Journal*, le 06/11/1916 ; etc.

<sup>1995</sup> Les soldats blessés ne manifestent jamais leur souffrance lorsqu'ils sont blessés dans les romans-feuilletons ou *serials* patriotiques, même lorsqu'ils sont gravement atteints, que ce soit sur le champ de bataille ou dans les lieux de soin qui les accueillent.

<sup>1996</sup> Selon Odile Roynette, le mot crânerie est « [...] utilisé depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le sens d'audace ou de bravoure. » (in *Les mots des soldats*, Paris, Belin, 2004, p. 84.)

qu'il estime nécessaire de le faire. La "crânerie" apparaît donc comme une marque distinctive de la masculinité du front et fait de l'homme qui en témoigne un symbole fantasmé de la virilité combattante.

Les civils savent eux aussi faire preuve de courage pour défendre la patrie menacée. Leur vaillance apparaît, par exemple, lorsqu'ils n'hésitent pas à participer à la lutte contre les espions ennemis<sup>1997</sup>, à venir en aide à des soldats<sup>1998</sup>, voire à prendre les armes contre l'ennemi et à se faire francs-tireurs<sup>1999</sup>, trois situations dans lesquelles ils risquent leur vie, ou encore, plus simplement, par l'attitude résolue dont ils font preuve malgré le contexte difficile imposé par la guerre.

Ce sont les personnages féminins, mères, fiancées et épouses qui sont le plus souvent utilisés, dans les fictions patriotiques des deux pays, comme exemples les plus parlants de la vaillance de la population civile, et le courage des femmes est particulièrement mis en évidence dans quelques moments révélateurs. Les auteurs évoquent souvent la bravoure des femmes de leur pays lorsqu'elles doivent affronter le départ et l'absence de l'époux, du fiancé ou du fils, qu'elles font alors tout leur possible pour dissimuler leur tristesse, et ils insistent sur le cran et la force morale dont elles font preuve en ces moments difficiles, l'évocation des jours de la mobilisation constituant une mine narrative pour les auteurs français<sup>2000</sup>. Certains auteurs britanniques font de cette intériorisation émotionnelle un devoir des femmes, ce qui amène Meta Simmins à écrire, à propos de l'héroïne de *The White Feather*, qu'« il était de son devoir de femme britannique de montrer avec quelle bravoure une épouse britannique pouvait endurer la séparation d'avec son époux<sup>2001</sup> » ou

---

<sup>1997</sup> Voir, par exemple, UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin* ; LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal* ; MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal* ; MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien* ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien* ; HOLT-WHITE W., *The Beautiful Spy*, in *The Daily Mirror* ; COWEN Laurence, *Wake up !*, in *Daily Express*.

<sup>1998</sup> Voir, par exemple, LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin* ; GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal* ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien* ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 02/07/1915 : une mère et sa fille sont exécutées pour avoir hébergé un blessé.

<sup>1999</sup> Voir, par exemple, LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin* ; VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien* ; CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois* et *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française* ; COWEN Laurence, *Wake up !*, in *Daily Express*.

<sup>2000</sup> LINTIER Paul, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 12/06/1916 : « [En date du 1<sup>er</sup> août 1914, au quartier dans lequel il se trouve] Près du poste qui sert de parloir [...] des femmes, des mères, des sœurs, des amies, viennent embrasser leurs soldats. Toutes sont braves. Elles cachent leur émotion. Mais l'angoisse accuse leurs traits [...]. Leurs regards n'osent pas se poser comme dans la crainte qu'on lise l'anxiété et les terreurs dont aucune ne peut se défendre. Lorsqu'elles s'en vont, [...] tout à coup leur émotion éclate en un gros sanglot qui les surprend » ; GUICHES Gustave, *Reflets de guerre...*, in *Le Figaro*, le 19/02/1915 : « [En date du 2 août, à la gare de Cahors] Sur le quai des stations, partout, c'est le même spectacle. Les femmes ont les yeux rouges, mais leur bouche sourit. Elles ont renforcé leur douleur [...]. Pas de cris, pas de plaintes. Bourgeoises, paysannes, ouvrières se taisent. Elles regardent leur fils, leur mari ou leur fiancé d'un œil avide [...] Toutes [les mains] ont le geste de retenir, de garder quand même, malgré tout. Mais au signal qui met tout le monde debout, les voilâ transformées. Elles ont accepté le sacrifice. Elles ont maintenant le geste de pousser vers les wagons tous ces garçons si tendrement aimés [...] »

<sup>2001</sup> SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, le 25/10/1915 : « *It was her duty as an Englishwoman to show how bravely an English wife could bear up under the parting from her man.* »

Ruby M. Ayres à dire de Nan Marraby, après l'avoir mise en scène en train de se remémorer sa rencontre avec Peter Lyster, son fiancé actuellement sur le front, « qu'il n'était pas fréquent qu'[elle] autorise ses pensées à s'égarer de la sorte car [elle] réalisait combien il était nécessaire qu'elle conserve la maîtrise d'elle-même en ce moment, dans son propre intérêt et dans celui de la jeune fille avec laquelle elle habitait [...] »<sup>2002</sup> »

Le courage des femmes est également mis en scène lorsqu'elles sont confrontées à la blessure ou au décès de l'homme ou des hommes qu'elles chérissent. Il s'agit là aussi d'insister sur leur capacité à accepter les événements et à contenir leur tristesse, capacité alors érigée en preuve de courage<sup>2003</sup>. Ruby M. Ayres décrit ainsi des femmes qui « [...] viennent à l'hôpital pour voir leur fils, leur époux [et qui] jamais ne montrent ce qu'elles ressentent – ou tentent par tous les moyens d'y parvenir. Elles rient et essaient d'être gaies<sup>2004</sup> », ou des veuves « [...] qui voient la vie avec des yeux patients et résignés<sup>2005</sup> » alors qu'elles ont souffert le martyre et qui, comme Doris Mears, sont capables de se remettre et de se dévouer ensuite aux autres<sup>2006</sup>. Plusieurs auteurs français vantent la force de caractère des femmes en mettant certaines de leurs héroïnes face à la mutilation de l'être aimé, épreuve traumatisante qu'elles affrontent avec force et dévouement pour l'infirm<sup>2007</sup>. Le personnage de l'infirmière, cette femme qui choisit de se dévouer aux combattants blessés, est la figure du courage féminin la plus présente dans les fictions patriotiques des deux pays, mais nous verrons, lorsque nous nous intéresserons aux représentations des rôles sexués en temps de guerre, que le discours au sujet de cette dernière n'est pas systématiquement positif.

La dernière manière fréquente de représenter le courage féminin consiste à mentionner les difficultés quotidiennes auxquelles les femmes seules doivent faire face dans la société en guerre. Baisse de revenus avec la perte, souvent, du seul salaire du ménage lors du départ de l'époux pour le front, qui oblige les femmes des milieux modestes à trouver un emploi pour assurer la subsistance du foyer, dans un contexte de cherté et de pénurie croissantes ; travaux de la terre éreintants pour des corps moins solides ; difficultés, parfois, pour compenser l'autorité paternelle auprès des enfants ; autant de défis à relever pour des femmes qui n'ont d'autre choix que de subir et de s'adapter. Les fictions patriotiques françaises n'ont jamais ces questions pour sujet principal mais elles les abordent

---

<sup>2002</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster...*, in *Daily Mirror*, le 20/03/1917.

<sup>2003</sup> Victor Goedorp rend hommage à « [...] ces mères, ces femmes, ces filles, ces fiancées françaises [...] si vaillantes, si fières de leurs douleurs secrètes [...] » (*Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 08/11/1915.)

<sup>2004</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 01/04/1915 : « *The women are brave, too [...] some of them come to the hospital to see their sons and husbands, but they never show what they are feeling – or they try hard not to. They smile and try to be cheerful...* »

<sup>2005</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, in *Daily Mirror*, le 21/03/1917 : « [...] who looked out at life with patient, uncomplaining eyes. »

<sup>2006</sup> *Ibid.*, le 05/04/1917.

<sup>2007</sup> Voir II., C., 5.

parfois. Gustave Guiches, dans *Les deux soldats*, décrit ces « [...] femmes qui deviennent des hommes [...] »<sup>2008</sup>, en août 1914, pour remplacer au champ les hommes partis pour tenter de repousser l'ennemi allemand, Aristide Bruant, dans *Cœur cassé*, mentionne la cherté de la vie, à Paris, au début de l'été 1917<sup>2009</sup>, la difficulté de la vie quotidienne pour les « [...] jeunes filles seules [...] »<sup>2010</sup>, tandis que Jules Mary choisit, dans *L'arrêt de mort*, de se livrer à une véritable étude socio-économique s'étendant sur trois livraisons<sup>2011</sup> pour « [...] montrer comment vécut les pauvres, dont la vie était un problème avant la guerre, et devint un miracle durant cette détresse<sup>2012</sup>. » Cet auteur focalise ses propos sur la « monographie d'une vieille femme vivant des secours officiels et de quelques dons particuliers [...] qui pourrait être la biographie de milliers d'autres pauvresses résignées, essayant de vivre et tous les jours faisant des prodiges d'invention pour ne pas mourir<sup>2013</sup> » dans laquelle il passe en revue nombre de questions (Assistance publique, augmentation du prix des denrées alimentaires, des loyers, des journaux) pour montrer le courage dont les plus démunis, et notamment les femmes seules, ont fait preuve durant la guerre.

Le message est le même dans les romans-feuilletons et les *serials* patriotiques : tous les citoyens, sans différence de sexe, d'âge ou de condition savent faire preuve du courage et de l'énergie nécessaires pour faire face au danger et surmonter les difficultés.

### 3. Le sens de l'honneur et du devoir.

Le sens de l'honneur, principe moral qui conduit quelqu'un à ne jamais agir d'une manière qui pourrait le conduire à perdre l'estime qu'il a pour lui-même ou qu'autrui lui porte, est décrit comme étant comme une valeur constitutive de la mentalité française.

Les personnages français insistent sur l'importance qu'ils accordent à la parole donnée et sur le fait que certaines pratiques qu'affectionne l'ennemi sont totalement incompatibles avec l'idée qu'ils se font de l'honneur. Ainsi, un officier ne s'adonne jamais à l'espionnage, activité qui suppose des bassesses qu'il ne pourrait supporter<sup>2014</sup>, un soldat sait « [...] mourir en beauté, galamment

---

<sup>2008</sup> GUICHES Gustave, *Les deux soldats*, in *Le Figaro*, le 30/11/1916.

<sup>2009</sup> BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 22/04/1918

<sup>2010</sup> *Ibid.*, le 24/05/1918

<sup>2011</sup> MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, les 16, 17 et 18/02/1920.

<sup>2012</sup> *Ibid.*, le 16/02/1920

<sup>2013</sup> *Ibid.*

<sup>2014</sup> DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 08/04/1916 : « [...] un officier français ne s'abaisse jamais à jouer le rôle d'espion : c'est bon pour les gradés d'outre-Rhin ! » et le 06/05/1916 : « Un officier français, portant l'uniforme de son régiment, ne peut pas être considéré comme un espion ! »

lorsqu'il ne veut pas être fait prisonnier<sup>2015</sup> » et, plus généralement, les Français préfèrent la mort au déshonneur, car ils « [...] mettent [...] leur dignité au-dessus de leur vie...<sup>2016</sup> », choix moral qui conduit par exemple un père à se suicider lorsqu'il se rend compte qu'il a été trompé par un espion ennemi auquel il a accepté de marier sa fille<sup>2017</sup>, ou Jacques Rambert à choisir le poteau d'exécution plutôt que la trahison d'un compatriote car il « [...] aime mieux mourir jeune que vivre sans honneur<sup>2018</sup>. »

Si la conscription amène la quasi-totalité des Français en âge de le faire à servir la patrie, l'absence de système équivalent en Grande-Bretagne, durant les 18 premiers mois de guerre, laisse aux Britanniques le choix de devenir ou non des défenseurs en armes de leur pays<sup>2019</sup>. Cette différence se ressent, nous l'avons dit, dans le contenu des *patriotic serials* considérés, l'essentiel de ceux-ci étant des fictions de recrutement destinées à encourager les hommes à s'engager dans l'armée de volontaires britannique, et apparaît également dans l'utilisation que leurs auteurs font de la thématique du sens de l'honneur féminin. La figure de la femme qui souhaite que l'homme qu'elle aime ne lui fasse pas honte, soit à la hauteur de son honneur et de l'image qu'elle a de lui en prouvant, par sa mise au service de la patrie, qu'il n'est pas un lâche, un égoïste, et qu'il est donc digne d'être aimé, est présente dans les romans-feuilletons patriotiques et les *patriotic serials* de notre échantillon, mais elle est bien plus présente dans les seconds. Sonia Markham, l'héroïne de *Richard Chatterton, V. C.*, n'est pas « [...] jeune femme à garder un homme attaché à ses basques lorsque sa patrie a besoin de lui [...]»<sup>2020</sup>, et fait comprendre à Richard, qu'elle soupçonne de lâcheté, qu'il doit prouver qu'il est un homme digne d'elle par son engagement au service de son pays. Rosemary Arden, l'héroïne de *The White Feather*, tombe amoureuse d'un homme qu'elle rencontre sur un bateau alors qu'elle rentre en Grande-Bretagne après un séjour passé aux États-Unis, mais se refuse à l'aimer parce qu'il lui dit qu'il ne rentre pas en Grande-Bretagne pour s'engager pour la défense de sa patrie alors que celle-ci a pourtant besoin de lui<sup>2021</sup>. Dans cette société britannique des débuts de guerre où les hommes ne sont pas astreints aux mêmes obligations envers la patrie qu'en France ou en Allemagne, et où le besoin de combattants est vital, le sens de l'honneur féminin est

---

<sup>2015</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 27/11/1915.

<sup>2016</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 16/11/1916. Jules Mary tient des propos similaires lorsqu'il fait dire à l'officier Paroches, dans *Elles n'oublient pas...*, que sa vie lui est moins précieuse que son honneur (in *Le Petit Parisien*, le 09/06/1917).

<sup>2017</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, du 16/01/1916 au 15/02/1916.

<sup>2018</sup> UN POILU, *ibid.*, le 23/11/1915.

<sup>2019</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 12/06/1915 : « [...] notre système de volontariat donnait à l'indolent et au plus aisé tant de bonnes excuses pour échapper à un devoir difficile et exténuant. » (« [...] and our voluntary system given the indolent and the over-comfortable so many good excuses for avoiding harsh and wearind duty. »)

<sup>2020</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 01/03/1915 : « [...] Miss Markham [...] is not the girl to keep a man tied to her apron strings when his country wants him [...] »

<sup>2021</sup> SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, le 20/09/1915.

érigé, dans la plupart des *patriotic serials* considérés, au statut d'étalon à l'aune duquel se mesurent le sens de l'honneur et le sens du devoir des hommes, et, plus largement, leur masculinité et leur patriotisme. La figure de la femme fière et digne, qui met l'homme face aux responsabilités de son sexe et s'arroge le droit de le juger avec sévérité ou de le mépriser si son comportement n'est pas à la hauteur de ses attentes, fait du genre féminin le protecteur de l'honneur de la patrie, et constitue un modèle que l'entreprise de mobilisation des esprits diffuse par l'intermédiaire de fictions sérielles qui, rappelons-le, sont prioritairement lues par des femmes, afin de susciter sa reproduction. L'objectif est d'influer positivement sur le volume des engagements volontaires en faisant de ces dernières des relais actifs au sein du corps social.

Si dans les fictions patriotiques des deux pays, c'est bien évidemment la défense de la patrie qui apparaît comme le devoir suprême, les récits des deux pays ne donnent pas la même vision d'ensemble de l'attitude de la population. Dans les romans-feuilletons, les Français ne rechignent pas à faire leur devoir et font ce qu'ils peuvent pour contribuer à la sauvegarde de leur patrie alors que dans les *serials* la vision est moins consensuelle : les Britanniques sont régulièrement dépeints comme hésitants et velleitaires, comme indifférents au sort de leur pays, tels ces gens que croise la "femme de guerre" lorsqu'elle retourne en Angleterre durant les dernières semaines de l'année 1914<sup>2022</sup> ou tels les employeurs de Sedley qui tentent de le convaincre qu'il serait plus utile à son pays en continuant son travail administratif plutôt qu'en allant combattre en France<sup>2023</sup>. Le constat est encore plus net lorsque l'on observe les attitudes des personnages principaux de ces récits. Leur examen fait apparaître des constantes narratives "nationales" qui trouvent leur principale explication dans la situation fondamentalement différente de la France et de la Grande-Bretagne dans le conflit.

Dans les romans-feuilletons, ces derniers sont représentés comme étant mus par un sens du devoir très prononcé. Hommes et femmes, soldats et civils n'hésitent pas une seconde et se dévouent<sup>2024</sup> instinctivement et immédiatement à la sauvegarde de la patrie menacée car ils ont conscience que ce devoir est « [...] une tâche qui incombe à tous<sup>2025</sup> », que le salut de la France prime sur tout, même si le statut de rempart armé de la nation contribue évidemment à rendre plus aigüe, chez le soldat, la volonté de faire "tout son devoir". Les héros incarnent tous cette volonté inébranlable, qu'ils soient soldats, contre-espions professionnels ou improvisés, infirmières dévouées aux blessés ou francs-tireurs faisant une guérilla sans pitié à l'ennemi.

---

<sup>2022</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, les 25/05 et 01/06/1915.

<sup>2023</sup> ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, du 01/12/1915 au 31/01/1916.

<sup>2024</sup> Aristide Bruant loue « [...] ce dévouement, cette abnégation qui, au cours de cette guerre interminable, firent la grandeur du peuple de France [...] » (*Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 16/12/1916).

<sup>2025</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 31/08/1915.

Faire son devoir suppose certaines règles de conduite fondamentales. Les auteurs insistent fréquemment sur deux d'entre-elles, que leurs héros respectent à chaque instant. La première, la plus importante, commande de faire passer la France avant ses propres problèmes, de sacrifier son intérêt personnel à l'intérêt national<sup>2026</sup>. La seconde est qu'il faut être prêt à mourir pour la patrie, car en guerre, la vie de chacun appartient avant tout au pays. Ce sacrifice concerne en premier lieu les soldats, dont la mission est de faire face à l'ennemi en armes et de mourir, si nécessaire, pour le repousser, et tous les combattants français mis en scène sont prêts à accomplir leur devoir jusqu'au bout, coûte que coûte, et envisagent la mort pour la patrie comme un sort enviable<sup>2027</sup>.

Les attitudes que les auteurs des *patriotic serials* attribuent aux héros de leurs récits et à leurs proches montrent qu'ils ne représentent pas le sens du devoir comme un sentiment inné chez tous les Britanniques. Certains se sentent très tôt concernés par les événements dramatiques dans lesquels leur patrie se trouve engagée et se décident rapidement à agir comme Carter, le domestique de Richard Chatterton qui sollicite auprès de son maître la permission de s'engager (« *to enlist* ») afin de servir son pays<sup>2028</sup>, comme Montague, le collègue juif de Jasper Sedley qui s'engage pour prouver qu'il est un véritable Anglais<sup>2029</sup>, comme le père Lampston, ami de ce dernier, qui demande à partir comme aumônier car il pourra ainsi venir en aide, spirituellement, aux combattants de son pays<sup>2030</sup>, ou encore comme Gwendoline Stevens qui remue ciel et terre pour pouvoir partir comme conductrice de sa propre automobile-ambulance en Belgique<sup>2031</sup>. D'autres, et en premier lieu des hommes, ne sont pas décrits comme des parangons de l'esprit de sacrifice et ont besoin d'un

---

<sup>2026</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 05/11/1916 : « [...] les malheurs de chacun ne comptent pas à cette heure. Notre devoir est de ne songer qu'à la France » et *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 29/09/1915 : « [...] c'[est] une véritable désertion que de faire passer mes chagrins intimes avant les intérêts sacrés de la France » ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 30/05/1916 : « Aux heures héroïques, les grandes âmes ne doivent gémir que sur les malheurs de la patrie » ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 15/05/1917 : « Entre le devoir militaire et l'amour, pour un soldat, il n'est pas de discussion, pas d'hésitation possible. Dans un pareil conflit, la seule voix à laquelle il doive prêter l'oreille est la note impérative du clairon sonnante au drapeau... » ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 07/12/1916 : « Après tout [...] il faut savoir sacrifier ses biens pour la Patrie et pour l'honneur... Le devoir avant tout... mais c'est parfois bien dur ! » ; etc.

<sup>2027</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 19/01/1919 : « Mourir pour la Patrie, C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie... » (chanson) ; BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 18/04/1919 : « [...] c'est la guerre... [...] Je suis, moi, de ceux qui vont se battre avec leurs frères [...] je ne demande plus qu'une faveur au bon Dieu : que je meure ! et que ma mort serve à mon pays !... » ; MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 29/04/1917 : « [...] après tout, c'est une belle mort de mourir pour la France ! » ; DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 14/12/1915 : « Quelle joie ! [...] faire le sacrifice de sa vie pour la patrie si chère ! » ; LINTIER, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 21/06/1916 : « Je comprends clairement que l'heure est venue de faire le sacrifice de ma vie [...] Ma destinée doit être sacrifiée à l'accomplissement de destinées plus hautes. C'est la vie de ma patrie, de tout ce que j'aime [...] Si c'est ma mort à moi, je consens [...] » ; etc.

<sup>2028</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V. C.*, le 02/03/1915.

<sup>2029</sup> ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, du 01/12/1915 au 31/01/1916.

<sup>2030</sup> ANONYME, *ibid.*, le 27/01/1916.

<sup>2031</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, du 29/04/15 au 05/07/1915.

élément déclencheur qui les amène à accomplir leur devoir. Pour Richard Chatterton, c'est la prise de conscience d'une certaine vanité de son existence, du sens véritable de la guerre en cours et l'envie de démontrer à ceux qui le prennent pour un lâche, et notamment à la femme qu'il aime, qu'il n'en est pas un<sup>2032</sup> ; pour Jasper Sedley, le peureux congénital, un sursaut de fierté et une envie de se prouver à lui-même qu'il peut agir<sup>2033</sup> ; pour le père de Gwendoline Stevens, l'exemple donné par sa fille et par son fils qui, contrairement à lui, ont fait don d'eux-mêmes à leur pays dès le début des hostilités<sup>2034</sup> ; pour Eden Rayner, la prise de conscience que produisent les paroles patriotiques enflammées de l'héroïne, Gwendoline<sup>2035</sup>. On est donc loin de la vision uniforme et idéalisée que les auteurs français donnent de leurs compatriotes qui apparaissent tous habités par un sens du devoir chevillé au corps.

Les différences perceptibles dans la manière dont les romans-feuilletons et *serials* patriotiques utilisent les thèmes du sens de l'honneur et du sens du devoir révèlent les objectifs différents de leur instrumentalisation. Dans les romans-feuilletons, les deux principes moraux sont avant tout utilisés pour donner au peuple français une haute image de lui-même en vantant un *habitus* national qui veut que l'honneur et le devoir soient mis au-dessus de tout, cette représentation très positive étant conçue comme un moyen de pérenniser l'effort de guerre de l'ensemble de la population et de maintenir sa confiance dans la victoire finale. Dans les *serials*, ils semblent être utilisés pour mettre la nation face à elle-même et témoignent d'une démarche plus volontariste, moins abstraite : dans le contexte d'une Grande-Bretagne qui compte sur le volontariat, jusqu'au début de l'année 1916, pour former une armée à la hauteur du défi imposé au pays, les personnages du patriote qui s'engage spontanément, par devoir, pour la défense de la patrie, et de l'homme hésitant ou égoïste qui a besoin qu'on l'y incite mais qui s'engage finalement, constituent deux modèles comportementaux que l'on invite les lecteurs à imiter<sup>2036</sup>.

L'examen des représentations du patriotisme fait apparaître, lui aussi, des différences significatives au niveau du message que véhiculent les fictions sérielles patriotiques de chaque pays.

---

<sup>2032</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, du 01/03/1915 au 03/05/1915.

<sup>2033</sup> ANONYME, *ibid.*, du 01/12/1915 au 31/01/1916.

<sup>2034</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 19/06/1915.

<sup>2035</sup> *ibid.*, les 04/06 et 15/06/1915.

<sup>2036</sup> Rappelons ici que dans le *Daily Mirror* comme dans le *Daily Express*, c'est en 1915 que la publication de *patriotic serials* est la plus intense, ce qui ne laisse guère de doute au sujet de l'objectif principal fixé à ce type de fictions.

#### 4. Les patriotismes français et britannique.

Les romans-feuilletons patriotiques de notre échantillon font du patriotisme un sentiment inné et puissant chez tous les Français dont il ne déserte jamais le cœur et l'esprit, même s'il peut parfois entrer en sommeil.

La thématique de la mobilisation des deux premières semaines d'août 1914 est largement utilisée, tout au long du conflit et même après celui-ci, pour prouver la réalité de ce patriotisme. Elle est immuablement décrite comme un moment de communion nationale, d'enthousiasme, au cours duquel la France est « [...] tout entière debout [...] »<sup>2037</sup>, « [...] se lèv[e] comme un seul homme »<sup>2038</sup>, unie par une seule et même volonté de défendre la patrie. Charles Mérouvel écrit ainsi que « l'enthousiasme était général. [que] La Marseillaise retentissait d'un bout à l'autre de Paris et jusqu'au fond des plus lointaines provinces »<sup>2039</sup>, Jacques Brienne que « [...] la grande fièvre d'enthousiasme avait secoué le pays tout entier [...] »<sup>2040</sup>, et les auteurs insistent largement sur les manifestations de liesse qui accompagnent la mobilisation. Cette liesse est illustrée par quelques représentations que l'on rencontre dans la plupart des romans dont une partie de l'action se déroule au moment de la mobilisation, telles le départ des mobilisés en chantant<sup>2041</sup>, les trains qui les transportent vers les zones de combat couverts de banderoles et de fleurs<sup>2042</sup>, les civils qui manifestent la fièvre patriotique qui les habite et se rassemblent, crient, chantent, et lancent des fleurs<sup>2043</sup>, autant d'images fantasmées d'une mobilisation festive comme l'ont montré de nombreux travaux au premier rang desquels ceux de Jean-Jacques Becker<sup>2044</sup>.

---

<sup>2037</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 03/01/1915.

<sup>2038</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 20/08/1916.

<sup>2039</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 16/11/1918.

<sup>2040</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 22/03/1916.

<sup>2041</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 08/12/1915 : « Toute la jeunesse partit en chantant » et le 14/12/1915 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 22/03/1916 ; SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 28/12/1914.

<sup>2042</sup> GUICHES Gustave, *Les deux soldats*, in *Le Figaro*, le 28/11/1916 ; DE BESNERAY Marie, *ibid.*, le 14/12/1915 : « Un train éclairé jaillit de l'ombre, se déroule, interminable. Les fenêtres sont pavoisées de petits drapeaux ; il y a aux portières des fleurs, des branches vertes et les soldats qui se penchent aux ouvertures ont des fleurs encore sur leurs képis. » ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 06/06/1916 : « [...] les trains enguirlandés de verdure [...] » ; UN POILU, *ibid.*, le 20/09/1915 : « [...] les wagons couverts de fleurs et de drapeaux... » ; SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 24/12/1914 ; LINTIER Paul, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 14/06/1916 ; LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 26/11/1916.

<sup>2043</sup> MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 23/01/1920 et *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 04/03/1915 ; GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 31/10/1915 ; DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, les 01 et 02/06/1915 ; UN POILU, *ibid.* ; SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 26/12/1914 : « Des balcons et des fenêtres il pleut des fleurs et de partout monte ou tombe le même cri, formidable et doux : "Vive la France !" ... la France !... la France !... » ; ALLAIN Marcel, *Pour son amour !*, in *Le Petit Journal*, le 03/11/1916 ; LINTIER Paul, *ibid.*, le 15/06/1916 ; etc.

<sup>2044</sup> BECKER Jean-Jacques, *1914. Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977 ; *Les Français dans la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, 1980 ; *La France en guerre*, Paris, Complexe, 1998 ; *L'Année 14*, Paris, Armand Colin, 2004. L'historien montre très bien qu'au moment de la mobilisation, la première réaction est dominée par l'étonnement et la consternation car si la guerre est considérée comme un possible depuis plusieurs années, la succession des événements durant le mois de juillet et les premiers jours d'août surprend par sa rapidité. Il y a bien des moments d'enthousiasme,

Si la mobilisation est représentée comme un moment particulièrement intense d'union nationale, de ferveur patriotique, le patriotisme français apparaît, dans les récits étudiés, comme un sentiment dont l'intensité ne baisse pas au fil du conflit, que ce soit sur le front combattant ou sur le front de l'intérieur. Le moral des soldats ne fléchit pas, ces derniers continuent à mourir le sourire aux lèvres puisqu'ils considèrent que le sacrifice de leur vie pour le pays est le sort le plus beau, tandis que les civils font tout leur possible pour contribuer à l'effort de guerre national, quel que soit leur âge. Le thème de l'engagement volontaire est d'ailleurs récurrent dans les romans-feuilletons et fournit son lot de figures destinées à offrir aux lecteurs l'image idéalisée d'un pays habité par un patriotisme exalté, mais également des modèles à imiter, qu'il s'agisse d'hommes trop âgés ou trop jeunes pour qu'ils aient été concernés par la mobilisation ou de femmes qui veulent devenir infirmières. L'accent est mis, parfois, sur le nombre important d'hommes des deux catégories que nous venons de mentionner qui demandent à s'engager car ils estiment qu'il n'y a qu'en combattant qu'ils rendront service à la France, ce qui amène certains auteurs à écrire que « [...] les bureaux militaires ont été surchargés de besogne [...] »<sup>2045</sup> ou « [...] qu'il y a du monde à ne plus savoir qu'en faire »<sup>2046</sup>.

Le patriotisme, c'est bien évidemment l'amour de Patrie, cette communauté qui se définit par le partage d'un territoire, d'une langue, d'une culture, mais aussi de pratiques, de pensées et de sentiments comme l'écrit Jules Mary :

« Votre patrie est là où sont morts vos pères, où ils ont souffert, aimé et combattu... La patrie, ce n'est pas seulement un territoire [...] C'est un ensemble de souvenirs, accumulés par des siècles, qui vous font penser et agir de certaine façon... C'est une manière de sentir et de comprendre... C'est être fier du passé de sa race, c'est triompher de ce qui fut sa grandeur, c'est s'attrister de ce qui fut sa défaite... »<sup>2047</sup>

Les feuilletonistes utilisent beaucoup l'allégorie, très fréquente durant la guerre, qui transforme la Patrie française en une mère qui, parce qu'elle est en danger, appelle « [...] ses enfants aux armes [...] »<sup>2048</sup> avec le tocsin, le 1<sup>er</sup> août 1914, et compte ensuite sur eux pour la protéger. Cette métaphore de la « mère-Patrie »<sup>2049</sup> fait du peuple français une fratrie dont chaque membre peut

---

mais ils sont essentiellement circonscrits aux grandes villes au moment de l'affichage de l'ordre de mobilisation, aux villes de garnison, aux gares lors des départs des trains de mobilisés et à ces trains eux-mêmes. Très vite la population française est convaincue d'être agressée par l'Empire allemand et le paradigme défensif qui se met en place fait que la résolution patriotique prend rapidement le pas sur les autres sentiments.

<sup>2045</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 23/12/1914.

<sup>2046</sup> BRIENNE Jacques, *ibid.*, le 13/05/1916.

<sup>2047</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 02/03/1915.

<sup>2048</sup> BRIENNE Jacques, *ibid.*, le 20/03/1916.

<sup>2049</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 18/12/1916 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Parisien*, les 30 et 31/08/1915 ; BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 29/04/1919. Paul

dire « J'ai une autre maman. C'est la France<sup>2050</sup> », et permet au discours de mobilisation patriotique d'insister sur le fait que tous les Français ont un bien commun à défendre.

Le patriotisme c'est aussi, et peut-être même surtout, l'attachement à la « [...] petite patrie [...]»<sup>2051</sup>, c'est-à-dire le village, le domaine, la famille, les êtres chers qui les habitent, ces parcelles de la Patrie où l'on vit, travaille, fonde un foyer et meurt. « La patrie est ainsi faite d'un tas de petites patries [...]»<sup>2052</sup> écrit Jean-François Fonson, et si chacun défend ce qu'il a à défendre, ce qui lui est cher, alors la Patrie dans son ensemble sera défendue.

Dans les deux cas, c'est le rapport à la terre, au sol, qui est utilisé pour concrétiser l'attachement. La terre est décrite comme une chose sacrée pour tous les Français<sup>2053</sup> et sa défense, qu'elle soit présentée comme la terre natale, la terre des ancêtres, ou la terre nourricière, incarne le devoir patriotique. « Il ne doit y avoir à cette heure, qui est véritablement angoissante, tragique, qu'une seule pensée au cœur de chacun de nous : notre terre ! notre terre à délivrer, à sauver ! Cette pensée doit tout primer<sup>2054</sup> ! » écrit Lise Pascal dans un roman dont le titre est à lui seul symbolique du message qu'elle souhaite véhiculer : *Notre terre*. Jules Mary utilise la même idée lorsqu'il fait dire à l'un des personnages de *L'amour dans les ruines* « moi, je ne suis rien... Il n'y a que la Terre qui compte !<sup>2055</sup> », ou qu'il met en scène, dans *Elles n'oublent pas...*, un soldat, Paffaut, qui a avec lui, dans les tranchées, un pot dans lequel un rosier nain est planté dans de la terre de chez lui, et qui explique à ses camarades :

« Ça, que vous voyez, que je remue, c'est de la terre, de la bonne terre du pays... Un tout petit morceau de là-bas, où je suis né, où le père et la mère et bien d'autres de ma famille, en remontant loin, sont au cimetière... Un peu de la terre prise dans notre jardin... [...] Un peu de la terre qu'on piétinait sans y penser, du temps qu'on avait la paix et qu'on vivait libres... Un peu de la terre qu'on ne savait pas si douce, parce qu'on ne savait pas qu'on la perdrait un jour... un peu de la terre où on s'est roulé tout gosse... un peu de la terre où l'on a dormi [...] un peu de la terre où nous avons tant peiné, mais où nous avons été bien heureux aussi<sup>2056</sup>. »

---

Segonzac parle de la France comme d'une « [...] mère commune [...] » (*Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 15/03/1915) ; RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 18/02/1919.

<sup>2050</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 29/06/1915.

<sup>2051</sup> CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, le 09/11/1918 ; MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 22/04/1917 et *L'intruse* in *Le Petit Journal*, le 18/07/1920 ; PASCAL Félicien, *Le masque déchiré*, in *L'Action française*, le 09/02/1918 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 01/11/1915 ; LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 01/01/1917 ; etc.

<sup>2052</sup> FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 16/06/1917.

<sup>2053</sup> Charles Mérouvel écrit par exemple que « le Français tient au lieu où il a vécu, comme l'arbre au sol où il est enraciné » (*L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 02/12/1918) et René Vincy que « le sol de France nous est à tous sacré » (*Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 24/08/1916), ce nous désignant les personnages réunis lorsque la phrase est prononcée mais aussi, par extension, l'ensemble des lecteurs et même des Français.

<sup>2054</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 24/07/1915.

<sup>2055</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 03/12/1915.

<sup>2056</sup> MARY Jules, *Elles n'oublent pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 23/05/1917.

Les références à « [...] la terre violée [...]»<sup>2057</sup>, à « [...] la terre souillée [...]»<sup>2058</sup>, à la « [...] plainte [...] de la terre [...]»<sup>2059</sup>, représentent la France comme une femme brutalisée, outragée, qu'il faut protéger d'un ennemi sans foi ni loi mais également venger<sup>2060</sup>, images dotées d'un potentiel mobilisateur important.

Tous ces propos montrent que les fictions sérielles patriotiques françaises décrivent clairement la guerre des Français comme une guerre de défense du sol face à l'agresseur allemand. Elles donnent à lire un pays dans lequel le patriotisme est à son maximum dès la mobilisation, et dont les hommes se battent *pro patria et pro domo*, c'est-à-dire pour ce qu'ils ont de plus cher, face à un ennemi qui a investi le sol national. Leur lecture donne foi, si l'on accepte de voir en elles des miroirs du discours social dominant à l'époque de leur publication, aux propos de Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker lorsqu'ils écrivent que, durant le conflit, c'est le « [...] sentiment, si fortement intériorisé qu'ils avaient à défendre leur sol, quel qu'en pût être le coût<sup>2061</sup> » qui domine chez les Français.

Les choses sont différentes lorsque l'on observe la façon dont les *patriotic serials* représentent le patriotisme britannique. La population n'est pas décrite comme gagnée par une fièvre semblable à celle que décrivent les fictions patriotiques françaises, et c'est une impression d'apathie et de désintérêt qui domine lorsqu'il est question des premiers mois de guerre. Ainsi que nous l'avons dit précédemment, les hommes, tant qu'ils en ont encore le choix, ne semblent pas tous pressés de faire leur devoir, et les *serial writers* introduisent fréquemment dans leurs récits des personnages masculins qui ont besoin d'être stimulés pour agir, les raisons qui les motivent n'ayant d'ailleurs, la plupart du temps, rien à voir avec une volonté de servir la patrie, mais plutôt d'assurer la satisfaction d'intérêts d'ordre personnel. Les femmes, quant à elles, sont décrites comme étant nettement plus patriotes que les hommes. Elles ne sont pas forcément toutes impatientes de se rendre utiles, mais toutes ou presque font preuve d'un patriotisme démonstratif et parfois même agressif. Ruby M. Ayres écrit ainsi que presque toutes les femmes portent un badge militaire et en

---

<sup>2057</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 30/07/1915 ; MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 23/12/1915 et le 24/01/1916.

<sup>2058</sup> BERTNAY Paul, *ibid.*, le 31/08/1915 ; MARY Jules, *ibid.*, le 02/02/1916.

<sup>2059</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 21/01/1916. Jules Mary évoque dans *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 28/11/1915, « [...] la Terre de France [...] qui gémit... qui gémit » et « [...] la Terre qui se plaint... [qui] pleure [...] ».

<sup>2060</sup> MARY Jules, *ibid.* : « Si je veux me venger, c'est à cause de mes terres... de la Terre... de la bonne terre qui était mon bien, que j'ai tant soignée, tant aimée [...] Ils ont violé la Terre [...] la Terre a crié vengeance... Et moi, j'ai répondu... [...] comprenez-vous qu'on peut mourir pour venger sa Terre ? [...] la Terre de France... »

<sup>2061</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, « *Violence et consentement : la culture de guerre du premier conflit mondial* », in RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François, *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, p. 253.

sont fières<sup>2062</sup>, fait de l'héroïne de *Richard Chatterton, V.C.*, Sonia Markham, une femme « [...] patriote jusqu'au squelette [...]»<sup>2063</sup> », et de nombreux personnages féminins apparaissent, on l'a dit, comme des juges sévères du comportement des hommes qui ne font pas preuve d'un patriotisme à la hauteur de ce que commande le contexte et de ce qu'elles espèrent.

On note également un écart lorsque l'on s'intéresse à la manière dont les auteurs britanniques décrivent l'ambiance de la capitale londonienne, lieu où il est possible de prendre le pouls de la nation. Alors que les romans-feuilletons patriotiques décrivent souvent l'effervescence de Paris durant les deux semaines et demi de la mobilisation, et évoquent régulièrement l'ambiance patriotique de la ville durant la guerre, les *patriotic serials* dépeignent un Londres du temps de guerre dans lequel le conflit en cours est visible puisque la ville est parcourue de soldats<sup>2064</sup>, de transports de blessés<sup>2065</sup>, que ses murs sont ornés d'affiches de recrutement<sup>2066</sup> et de panneaux d'affichage où sont affichées des photos du front<sup>2067</sup>, que la couleur khaki est omniprésente dans les rues<sup>2068</sup>, mais qui, au fond, n'est guère différent de ce qu'il était avant le début du conflit<sup>2069</sup>. Les deux journaux britanniques que nous avons étudiés publient l'essentiel de leurs fictions patriotiques en 1915 et durant le premier semestre 1916 et il est possible que d'autres récits du même type publiés plus tardivement, dans d'autres journaux, ne tiennent pas les mêmes propos. Si l'on compare, en tout cas, les peintures des capitales des deux pays sur cette période 1915-début 1916, l'écart est flagrant et révélateur des représentations différenciées du patriotisme.

Laurette Aldous livre, par l'intermédiaire de son héroïne dont elle fait une observatrice de la société britannique des dix premiers mois de guerre, une série de réflexions intéressantes qui, selon nous, révèlent une perception fine et réaliste des ressorts du patriotisme britannique durant cette

---

<sup>2062</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, in *Daily Mirror*, le 05/04/1917.

<sup>2063</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V. C.*, in *Daily Mirror*, le 16/03/1915 : « *She's patriotic to the backbone [...]* »

<sup>2064</sup> SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, les 28/09 et 13/10/1915.

<sup>2065</sup> SIMMINS Meta, *ibid.*, le 28/09/1915 ; AYRES Ruby M., *ibid.*, le 22/03/1915.

<sup>2066</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, les 02/03 et 08/04/1915.

<sup>2067</sup> SIMMINS Meta, *ibid.*, le 13/10/1915.

<sup>2068</sup> SIMMINS Meta, *ibid.*, le 28/09/1915 : « Lorsqu'ils passèrent par le West End, les rues semblèrent pleines de khaki » (« *As they drove through the West End the streets seemed full of khaki* ») et le 13/10/1915 : « [...] du khaki partout [...] » (« *[...] khaki everywhere [...]* »).

<sup>2069</sup> Voir notamment ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 01/06/1915 et AYRES Ruby M., *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, le 21/12/1917 : « [Stanford] partit pour le West End ; on était à un peu plus de trois semaines de Noël, et les rues et les boutiques étaient pleines de monde. Comme il regardait les centaines de femmes bien mises se presser dans tous les sens, il pensa tristement que nul ne songeait plus qu'une guerre était en cours ; et une vague d'amertume balaya son cœur lorsqu'il pensa au contraste que tout cela faisait avec la vie qu'il avait connue là-bas, en France – la lutte sans fin, la mort et l'agonie ; les déceptions déchirantes, les découragements et les inconforts ; et un dégoût soudain pour ce qui l'entourait le ramena à Marley [le village où il loge]. » (« *[Stanford] went up to the West End ; it wanted but a little more than three weeks to Christmas, and streets and shops were crowded. Nobody would ever think there was a war on, he thought grimly, as he looked at the hundreds of well-dressed women hurrying to and fro ; and a wave of bitterness swept over his heart as he thought what a contrast it all made to the life he had known out in France – the endless struggle and death and agony ; the heartrending disappointments and discouragements and discomforts ; and a sudden distaste of his surroundings drove him back to Marley [le village où il loge].* »)

période. Après son départ pour la Belgique, et durant les dix mois que durent ses aventures, Gwendoline Stevens retourne trois fois en Grande-Bretagne : une fois au début de l'automne 1914, une fois quelques semaines plus tard et une fois à la fin du printemps 1915, et donne, à chaque fois, ses impressions sur l'attitude de ses concitoyens. Au sujet du premier voyage elle dit :

« Il était reposant de passer du trouble de la Belgique à la super-paix de l'Angleterre, mais en même temps il fallait admettre que cette paix était anormale et malsaine. Bien sûr, je me suis dit que mes compatriotes ne comprenaient peut-être pas que la grande question de savoir si l'empire britannique allait continuer d'être grand et indépendant ou allait se décomposer en une simple satrapie de l'Allemagne se jouait sur les champs de bataille de Belgique. J'ai remarqué l'exhortation faite aux hommes de rejoindre les couleurs apposées à la devanture des boutiques, sur les panneaux publicitaires et même sur les portes et les bâtiments agricoles à l'extérieur des villes et me suis demandé quelle sorte de patriotisme nécessitait de telles exhortations pour prendre vie. En Belgique, les hommes n'avaient pas attendus d'être appelés. [...] La plupart des gens que j'ai rencontrés en Angleterre [...] n'avaient pas l'air de comprendre que [la guerre] était quelque chose qui les concernait de manière vitale, quelque chose qui se déroulait à leurs portes. Elle était généralement perçue comme aussi lointaine que la guerre en Afrique du Sud et trop peu prise en compte pour affecter les préoccupations quotidiennes du Britannique aisé. J'ai ragé, me suis élevée contre l'apathie de mes compatriotes et j'ai été gagnée par la certitude qu'il faudrait une invasion pour faire réaliser à la Grande-Bretagne que sa destinée était en jeu. Les travailleurs étaient aussi apathiques que les mieux lotis [...] <sup>2070</sup> »

Lors du second séjour, qu'elle entreprend pour prévenir la mère de l'un de ses amis de la mort de celui-ci, elle tient des propos du même genre :

« [...] j'ai été à Londres et j'ai trouvé les rues remplies de jeunes hommes, en bonne santé et en âge de s'engager, absorbés par leurs propres affaires, à peine conscients qu'une guerre était en cours, ne se préoccupant pas du danger menaçant leur pays, indifférents à la sauvagerie allemande, obsédés par des futilités et le plaisir pendant que leurs camarades mourraient dans les tranchées. J'ai commencé à me demander si les vies de la fine fleur de l'Angleterre n'étaient pas, après tout, gaspillées <sup>2071</sup>. »

---

<sup>2070</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 25/05/1915 : « *It was restful to come from the turmoil of Belgium to the super-peace of England, but at the same time it must be admitted that this peace was unnatural and unwholesome. Surely, I thought to myself, my fellow-countrymen cannot possibly understand that the great issue whether the British Empire is to continue great and independant or is to decay into a mere satrapy of Germany is being settled on the battlefields of Belgium. I noticed the exhortation to men to join the colours posted on shop front and hoarding and even on gates and farm buildings outside the towns, and I wondered what sort of patriotism it was that demanded such exhortations to awaken it into life. In Belgium, men had not waited to be called. [...] most of the people whom I met in England [...] did not seem to understand that it [the war] was something vitally concerning them, something happening on their doorsteps. It was generally regarded as being as remote as the war in South Africa and as little calculated to affect the everyday concerns of the well-to-do Briton. I fumed and protested at the apathy of my fellow-countrymen, and I grew convinced that it would need an actual invasion to make Great Britain believe that its destinies were in the balance. The working folk were as apathetic as those who were better off [...]* »

<sup>2071</sup> *ibid.*, le 01/06/1915 : « [...] *I got to London and found the streets full of young men, healthy and of enlistable age, intent on their own affairs, hardly knowing that there was a war at all, caring nothing for their country's*

Il faut attendre le troisième séjour, au mois de juin 1915, pour que le ton change :

« La guerre fait toujours rage. [...] Mais l'Angleterre est réveillée. Finalement, après presque une année de conflit, elle a pris conscience du péril dans lequel elle se trouve, et toute la pensée et toute l'énergie de la population sont tournées vers la défaite de l'ennemi, l'établissement et la préservation de la liberté et de la paix<sup>2072</sup>. »

Ces réflexions rendent compte de manière assez lucide, selon nous, de l'atmosphère et de la situation de la Grande-Bretagne durant la période couverte par le récit, et mettent l'accent sur certaines réalités qui expliquent les représentations différenciées du patriotisme dans les fictions patriotiques des deux pays lorsqu'il est question des premiers mois de guerre. La Grande-Bretagne n'est pas envahie, ne connaît pas de combats sur son sol dès les premiers jours des hostilités, et elle est isolée du continent par le *Channel*, la Manche, perçu comme une protection naturelle qui, renforcée par la veille de la *Navy*, la met à l'abri de toute attaque. La population perçoit effectivement la guerre continentale, durant les premiers mois, comme un conflit lointain qui ne la menace pas directement, et son patriotisme n'est donc pas un patriotisme défensif instinctif face à un péril immédiat, l'absence de conscription contribuant elle aussi à rendre plus lointaine la présence de la guerre au sein de la société britannique. Si les premières attaques de *Zeppelins*, et notamment celles qui commencent à viser Londres à partir de mai 1915, ont contribué à modifier la perception de la guerre en amenant celle-ci sur le sol anglais, ce sont surtout l'action de Lloyd George comme Ministre des munitions, Ministre de la Guerre puis Premier Ministre ainsi que l'adoption de la conscription qui se révèlent les éléments déterminants à ce niveau.

Outre ces représentations du sentiment national durant le conflit, les fictions sérielles patriotiques des deux pays diffusent également un ensemble de symboles patriotiques utilisés comme autant de *stimuli* qui permettent d'influencer l'état d'esprit des lecteurs et de favoriser leur mobilisation en faveur de l'effort de guerre.

Dans les fictions françaises, les chants sont une composante fondamentale de cette symbolique. *La Marseillaise*<sup>2073</sup>, symbole de la nation en armes qui lutte pour la défense de son territoire, est très souvent mentionnée<sup>2074</sup>, qu'elle soit chantée par les civils ou les soldats, mais

---

*danger, indifferent to German savagery, obsessed with trivialities and pleasure while their fellows were dying in the trenches, I began to wonder whether the lives of England's best were not being wasted, after all. »*

<sup>2072</sup> *Ibid.*, le 05/07/1915 : « *The war is still raging. [...] But England is awake. At last, after nearly a year's conflict, she has realised the peril in which she stands, and the whole mind and energy of the people are being turned towards the defeat of the enemy and the establishment and preservation of liberty and peace. »*

<sup>2073</sup> Pour une synthèse sur ce symbole républicain, se reporter à VOVELLE Michel, « *La Marseillaise* », in NORA Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Tome 1, *La République*, Paris, Gallimard, 1984.

<sup>2074</sup> Ce chant est d'abord connu sous le nom de *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*, titre original du manuscrit de Rouget de Lisle, puis de *Chant de guerre des armées aux frontières*, et ne doit son nom de *Marseillaise* qu'aux circonstances puisque c'est la foule parisienne qui le baptise ainsi après avoir entendu les

également des chants militaires comme le *Sambre et Meuse*, *La Madelon*<sup>2075</sup> ou *Le chant du départ*<sup>2076</sup>.

Le patriotisme est également symbolisé par un nombre important d'expressions de type interjectif qui ponctuent tous les romans-feuilletons patriotiques que nous avons lus et sont scandées aussi bien par les civils que par les soldats. Parmi les plus fréquentes, on trouve bien entendu le classique "Vive la France !" ainsi que toute une série d'expressions dérivées dont le sens est identique, comme par exemple « Vive l'armée ! », « Debout la France ! », « La France d'abord », ou « Au drapeau ! » Les auteurs donnent également à lire le patriotisme de leurs personnages ou de la foule au travers d'interjections qui manifestent leur agressivité envers l'ennemi allemand comme « À bas l'Allemagne ! », « À Berlin ! », « À bas Guillaume ! », "Crève Guillaume !", « À bas les Boches ! », « Mort aux Boches ! », ou encore « Sus aux Boches ! » Comme les chants, ces expressions donnent vie aux sentiments que les auteurs cherchent à stimuler ou à susciter chez leurs lecteurs et fournissent à ces derniers des succédanés de patriotisme aisément assimilables.

Le drapeau est lui aussi un symbole patriotique omniprésent, qu'il soit utilisé en tant que tel ou sous la forme allégorique des « trois couleurs<sup>2077</sup>. » Le pavillon tricolore, « [...] emblème sacré [...]»<sup>2078</sup>, incarne pour tous les personnages français le pays et ce qu'il représente<sup>2079</sup> mais également, plus simplement, les choses auxquelles chacun d'eux tient : la famille, le foyer, la région natale. Le soldat doit, sur le champ de bataille, le défendre coûte que coûte afin que l'ennemi n'entre pas en sa possession<sup>2080</sup> puisque ce serait alors une parcelle de la Patrie que ce dernier

---

Fédérés marseillais le chanter lors de leur entrée aux Tuileries le 30/07/1792. Sa création est liée à l'outre-Rhin puisqu'elle date des jours qui suivent la déclaration de guerre de la France à l'Autriche le 20/04/1792. Elle devient hymne national le 14/07/1795 avant d'être interdite sous l'Empire et la Restauration ; le chant est à nouveau populaire à compter des années 1830 et devient à nouveau hymne de la France en 1879.

<sup>2075</sup> LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et Cie*, in *L'Écho de Paris*, le 18/02/1920 ; MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 26/02/1919 ; BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 26/06/1918.

<sup>2076</sup> Ce chant est très populaire en août 1914, au moment des départs des premiers régiments, et l'on trouve parfois le début de la première phrase citée dans les romans-feuilletons patriotiques : « La victoire en chantant... », comme dans *Sur les routes sanglantes* (in *Le Petit Parisien*, le 04/03/1915) ou dans *La colonne infernale* (in *Le Matin*, le 08/09/1916.)

<sup>2077</sup> GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 03/10/1915 ; SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, in *Le Matin*, le 10/08/1920 ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, les 01/01, 22/03 et 29/03/1915 ; BERTNAY Paul, *ibid.*, le 01/07/1915.

<sup>2078</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 30/05/1916.

<sup>2079</sup> C'est ce que veut par exemple signifier Marcel Allain dans une scène où il met en scène un maire portant l'écharpe tricolore qui tient tête à l'officier allemand commandant les troupes qui envahissent la commune qu'il administre (*Pour son amour*, in *Le Petit Journal*, le 17/11/1916.)

<sup>2080</sup> Un personnage de *Présent !* s'écrit ainsi « Ah ! le drapeau ! le drapeau ! Je peux me faire tuer pour lui » (SEGONZAC Paul, in *Le Petit Journal*, le 26/12/1914) et Émile Pouget décrit la défense acharnée de soldats français pour protéger le drapeau dans *Vieille Alsace* (in *L'Humanité*, le 27/07/1915). Le narrateur du récit d'Edmond Sée, *Un cousin d'Alsace*, raconte en ces termes la manière dont il se représentait la tâche de la garde du drapeau avant d'être confronté à la réalité : « Garde du drapeau !... Je ne savais pas très exactement ce que cela signifiait au juste, ni en quoi cela consistait pendant la guerre, mais j'en étais resté aux gravures, aux illustrations populaires d'hier, vous savez : où l'on voit un officier qui, blessé devant l'ennemi, passe aux deux soldats qui l'entourent l'étoffe sacrée qu'ils doivent défendre, à leur tour, jusqu'à la mort. » (in *Le Figaro*, le 10/03/1918.) Le cousin auquel le titre de la fiction fait référence, Joseph Spiegel, meurt en héros en prenant seul le drapeau de l'ennemi.

s'accaparerait : « On défend le drapeau jusqu'à la dernière goutte de son sang ou on le brûle. C'est la règle<sup>2081</sup> ! » Dans *Cœur cassé*, alors qu'il raconte le déroulement de la fête du 14/07/1917 dans un faubourg parisien, Aristide Bruant imagine une scène qui synthétise une grande partie des représentations patriotiques que le symbole du drapeau véhicule (fierté, union nationale, sacrifice, respect) et écrit :

« Plus fier que tous les autres, s'avance le porte-drapeau d'un régiment d'infanterie. Mais celui-là ne porte qu'une hampe. Qu'est devenu le drapeau ?

L'œil cherche en vain les plis flottants et ne découvre, tout en haut, qu'un bout d'étoffe déchiquetée, brûlée, noircie... un reste de soie qui fut jadis tricolore mais dont aujourd'hui il est impossible de distinguer les couleurs.

Devant cette relique sublime, cette chose encore vivante qui s'est obstinée à ne pas mourir, pour témoigner jusqu'au bout de l'héroïsme de ceux qu'elle groupait autour d'elle et qui se sont fait [*sic*] tuer afin qu'elle puisse aujourd'hui prendre sa part de gloire, dans la foule angoissée un silence survint profond, subit, un de ces silences fait de l'arrêt des cœurs devant la manifestation d'une catastrophe ou d'un miracle<sup>2082</sup>. »

Michel Morphy utilise lui aussi la symbolique du drapeau de façon très explicite par l'intermédiaire d'un personnage dont tout l'existence est liée à ce dernier, l'Alsacien Frantz Keller. Nommé porte-drapeau de son régiment durant la guerre franco-prussienne, il est fait prisonnier avec l'étendard qu'il garde plié contre son cœur durant les 44 années que dure sa captivité. Lorsqu'il est libéré par sa famille, en 1914, il explique pourquoi il n'a pas détruit le drapeau, au risque que l'ennemi ne s'en empare :

« [...] c'est si grave de toucher au drapeau... et pour un soldat, dans la bataille, presque impossible de le supprimer, de l'anéantir, de le tuer, *lui aussi*, pour qui tous se feraient tuer... et se sont fait tuer, hacher en morceaux ! Ce n'est qu'un lambeau d'étoffe, je sais bien, comme nous ne sommes qu'un lambeau de chair, mais il y a l'âme qui flotte là-dedans... et quelle âme ! [...] Non, on ne tue pas l'idéal, on ne tue pas la France, on ne tue pas le drapeau... Honneur au drapeau<sup>2083</sup> ! »

Moins fréquentes mais tout aussi parlantes, les références à l'uniforme<sup>2084</sup> que les soldats sont heureux de revêtir<sup>2085</sup> ou dont ils sont fiers<sup>2086</sup>, parce qu'il est perçu comme « [...] l'uniforme glorieux [...]»<sup>2087</sup>, au coq gaulois<sup>2088</sup> ou encore à Napoléon<sup>2089</sup>, appartiennent elles aussi à cette

---

<sup>2081</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 26/12/1916.

<sup>2082</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 18/06/1918.

<sup>2083</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 23/12/1916.

<sup>2084</sup> Voir, sur cette question, ROYNETTE Odile, « *L'uniforme militaire au XIXe siècle. Une fabrique du masculin* », in *Clio*, 2012/2, n°36, p. 109-128.

<sup>2085</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 17/07/1917.

<sup>2086</sup> *Ibid.*, le 24/08/1917.

<sup>2087</sup> MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, le 17/07/1920 ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 04/09/1918.

imagerie nationale française avec laquelle l'ensemble du corps social est familiarisé, ce qui explique la large utilisation qu'en font les auteurs des romans-feuilletons patriotiques que nous avons étudiés.

Cette symbolique patriotique est beaucoup moins présente dans les *patriotic serials* que nous avons lus et son utilisation ne revêt pas le caractère systématique que l'on décèle dans les romans-feuilletons de la même veine. La couleur khaki, celle de l'uniforme du soldat anglais, est le symbole le plus fréquemment utilisé pour représenter le patriotisme. Des *serial writers* évoquent ainsi « [...] la fine ligne brune de khaki qui était tout ce qui se dresserait, au final, entre l'Allemagne et la liberté du Channel<sup>2090</sup> », les « [...] hommes en khaki [...]»<sup>2091</sup>, les « [...] héros khaki [...]»<sup>2092</sup>, le fait d'être en khaki<sup>2093</sup>, c'est-à-dire de s'être engagé, le « [...] glamour du khaki [...]»<sup>2094</sup> pour désigner l'effet provoqué par la vue d'un homme en uniforme sur la gente féminine et, bien entendu, la couleur khaki des vêtements militaires<sup>2095</sup>. Le khaki est donc utilisé pour symboliser à la fois la présence de la guerre, l'armée, mais aussi l'effort patriotique de la nation.

Les autres symboles du patriotisme sont beaucoup plus rares. On trouve des allégories de la Grande-Bretagne telles *Britannia*<sup>2096</sup> ou John Bull<sup>2097</sup>, des références aux couleurs du drapeau<sup>2098</sup>, à

---

<sup>2088</sup> MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, les 05/07 et 07/07/1917 ; SPITZMULLER Georges, *ibid.*, le 25/09/1920.

<sup>2089</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 02/09/1916 : « [...] Napoléon-le-Grand [...] Napoléon était un de ces génies qui étonnent le monde et passent comme des météores. Sa fin fut tragique et grandiose. Plût à Dieu qu'il en surgisse aujourd'hui un qui le vaille » ; DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 27/01/1916 ; DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 10/06/1915 : « Les souvenirs de 1815 illustraient cette région. Près d'ici, Napoléon [...] avait vaincu l'envahisseur [...] » ; SEGONZAC Paul, *Sainte-Russie*, in *Le Petit Journal*, le 26/11/1915 : « [...] je suis tenté de vous crier, comme votre grand Napoléon à ses soldats : Je suis content de vous ! » (le grand-duc russe Boris à une femme française) ; etc.

<sup>2090</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V. C.*, in *Daily Mirror*, le 12/03/1915 : « [...] *that thin brown line of khaki which was all that would ultimately stand between Germany and the freedom of the Channel* »

<sup>2091</sup> *ibid.*, le 26/03/1915 : « [...] *men in khaki* [...] »

<sup>2092</sup> *ibid.*, le 15/04/1915 : « [...] *khaki heroes* [...] »

<sup>2093</sup> SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, les 24/09, 01/10 et 14/10/1915 ; AYRES Ruby M., *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, le 03/01/1918.

<sup>2094</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, in *Daily Mirror*, le 21/03/1917 : « [...] *the glamour of khaki* [...] » et le 14/04/1917 : « le glamour de l'uniforme » (« *the glamour of the uniforme* »).

<sup>2095</sup> SIMMINS Meta, *ibid.*, le 24/09/1915 : « [...] *khaki coat* [...] » ; ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, le 31/01/1916 : « [...] *the King's khaki* [...] » ; AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V. C.*, in *Daily Mirror*, le 23/03/1915 : « [...] *khaki uniform* [...] » ; etc.

<sup>2096</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, les 05/01, 07/01 et 08/01/1915.

<sup>2097</sup> SIMMINS Meta, *ibid.*, les 21/09, 30/09 et 12/10/1915.

<sup>2098</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V. C.*, in *Daily Mirror*, le 16/03/1915 : « [...] rejoindre les couleurs [...] » (« [...] *to join the colours* [...] ») pour désigner l'engagement dans l'armée de volontaires.

des chants<sup>2099</sup> et notamment au *Tipperary*, ou à l'uniforme qui devient, chez Ruby M. Ayres, un catalyseur de patriotisme<sup>2100</sup>.

Cette présence plus discrète de la symbolique patriotique dans les *patriotic serials* examinés y rend le discours de mobilisation moins ubiquiste. Ses ressorts y sont moins visibles et il phagocyte moins le récit, entendu au sens de succession des événements narratifs, que dans les romans-feuilletons patriotiques, d'où une lecture qui gagne en fluidité, en liberté, parce que moins dirigée.

Au final, on se rend compte que le portrait moral de soi est moins développé que celui de l'ennemi, surtout dans les fictions françaises, où les représentations de l'ennemi, très riches, constituent, ainsi que nous l'avons dit, le cœur du discours patriotique. Ce constat est encore plus net lorsqu'il est question de la dimension culturelle.

### C. La culture. Le point faible ?

Le discours sur l'ennemi utilise très souvent, surtout en France, des éléments relevant de la culture comme l'alimentation, la langue ou le manque de goût et de savoir-vivre parce qu'ils permettent de construire facilement nombre de représentations négatives. Ces éléments sont, par contre, quasiment absents du discours sur soi, et seuls les romans-feuilletons comportent quelques rares remarques concernant la beauté de la langue française<sup>2101</sup>, la beauté de la France<sup>2102</sup>, la finesse de l'alimentation<sup>2103</sup> ou du goût français<sup>2104</sup>.

---

<sup>2099</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, les 22/05 et 26/05/1915 (le *Tipperary* est mentionné aux deux dates) ; AYRES Ruby M., *ibid.*, le 27/03/1915 : l'auteure dit du *Tipperary* qu'il est « [...] le chant que tout Londres siffle [...] » (« [...] the song that all London was whistling [...] ») et le 30/03/1915 où il est question d'un « [...] chant patriotique [...] » (« [...] a patriotic song [...] ») dans la rue.

<sup>2100</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, le 25/03/1915 : « Le jeune Courtenay s'enflamma. Son nouvel uniforme avait accru son patriotisme enthousiaste [...] – "C'est l'effet du nouvel uniforme ; il produit du patriotisme [...]" » (« *Young Courtenay fried up. His new uniform had added to his enthusiastic patriotism [...]* – "This is the effect of the new uniform ; it breeds patriotism [...]" »)

<sup>2101</sup> Maxime Audouin fait de la langue française « [...] une langue si douce à l'oreille [...] » (*Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 16/02/1917) et Georges Spitzmuller évoque « [...] cette belle langue française » (*La pieuvre*, in *Le Matin*, le 27/08/1920).

<sup>2102</sup> Maxime Audouin (*ibid.*) et Charles Mérrouel (*Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 28/10/1915) décrivent la France comme un « [...] beau pays [...] », Henry de La Vaulx et Jules Mary comme le « [...] plus beau pays du monde » (*Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 15/06/1916 ; *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 05/03/1915) et Paul Bertnay vante « [...] ces admirables régions comme on n'en trouve que sur le territoire de la France » (*Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 05/05/1915).

<sup>2103</sup> Jacques Brienne fait par exemple dire à un espion allemand que « [...] la France est le seul pays au monde où l'on sache rôtir une bécasse » (*L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 28/04/1916) et Jules Mary rappelle que si l'Allemand mange, le Français déguste (*Elles n'oublie pas*, in *Le Petit Parisien*, le 20/07/1917). Quelques remarques éparpillées sur le bon vin (LÉTANG Louis, *Victorieuse*, in *Le Petit Journal*, le 02/04/1920 ; CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, le 01/10/1918 ; BRIENNE Jacques, *ibid.*, le 27/06/1916 ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 15/11/1916) et le bon pain (LÉTANG LOUIS, *ibid.*, le 27/03/1920) de France font apparaître ces deux denrées comme des symboles des savoir-faire français.

On constate assez rapidement, à la lecture des fictions patriotiques françaises et britanniques, que les traits culturels sur lesquels insistent leurs auteurs sont souvent communs à la France et à la Grande-Bretagne et qu'ils les présentent comme des défauts qui ont mis les deux pays en position de faiblesse face à l'Empire allemand.

### 1. L'hospitalité aveugle et coupable.

La Grande-Bretagne et surtout la France sont présentées comme deux pays qui ont été trop accueillants, et dont l'hospitalité excessive a permis aux Allemands de s'installer en grand nombre dans les années qui ont précédé le déclenchement du conflit, de s'immiscer où ils le souhaitent, et d'accomplir leurs tâches d'espionnage sans véritablement être inquiétés. Si la critique demeure légère dans les *serials* britanniques<sup>2105</sup>, elle est plus fréquente et plus sévère dans les romans-feuilletons français. Maxime Audouin parle de l'« [...] hospitalité trop confiante [...] » des Français, « [...] aveugles qui ne voul[aient] pas voir [...] »<sup>2106</sup>, M. Delly de « [...] la terre de France, trop accueillante<sup>2107</sup> », Charles Mérouvel décrit Paris comme « [...] la grande auberge des étrangers de tous les pays [...] »<sup>2108</sup>, et d'autres auteurs pointent l'aveuglement coupable des autorités françaises<sup>2109</sup> ainsi que l'excès de complaisance à l'égard des Allemands<sup>2110</sup> et ce, même pendant la guerre<sup>2111</sup>.

---

<sup>2104</sup> La France est « [...] patrie de toutes les élégances [...] » (AUDOUIN Maxime, *ibid.*), « [...] l'arbitre de toutes les élégances [...] » (MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, le 23/07/1920), et Michel Morphy évoque « [...] le goût français, délicat et sûr, fait de ces mille riens gracieux qui portent tous la marque personnelle de son génie racial » (*Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 06/11/1916).

<sup>2105</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 30/04/1915 : « [...] lorsqu'elle [la guerre] commencera l'Angleterre regrettera peut-être d'avoir accueilli si chaleureusement M. Otto Linden et des centaines, des milliers d'autres jeunes Teutons. Ils seront très utiles à la Wilhelmstrasse à l'aube du grand jour » (« [...] when it [the war] does begin England will perhaps be sorry that she so warmly welcomed Mr. Otto Linden and hundreds and thousands of other young Teutons. They will be very useful to the Wilhelmstrasse when the great day dawns. ». Plus loin, le 06/05/1915, l'auteure fait dire au contre-espion Redford que « la Grande-Bretagne est stupide mais hospitalière. Elle accueille le jeune étranger intelligent et entreprenant en son sein. Elle l'accueille, lui ouvre ses foyers, et il est libre d'aller où il le souhaite et de demander ce qu'il veut. » (« *Great Britain is stupid but hospitable. It takes the clever, enterprising young foreigner to its bosom. It welcomes him, opens its homes to him, and he is free to go where he will and to ask what he will.* »)

<sup>2106</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 12/04/1917.

<sup>2107</sup> M. DELLY, *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 13/10/1916.

<sup>2108</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 12/09/1915.

<sup>2109</sup> Léon Daudet, dans *La Vermine du monde...* fait dire à un espion allemand, au début du printemps 1914 : « L'aveuglement des pouvoirs publics français nous a été d'un grand secours » (in *L'Action française*, le 02/05/1916). Jules Mary, lorsqu'il évoque le travail souterrain des Allemands pour préparer l'invasion et la guerre écrit « [...] qu'il faut s'incliner [...] devant les Français qui avaient assisté à ce travail et l'avaient laissé faire : c'était un miracle d'aveuglement [...] » (*Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 24/04/1915). Arthur Bernède parle pour sa part « [...] de l'aveuglement, de la veulerie, de la négligence de ceux qui devaient avoir sans cesse l'œil ouvert [...] » (*L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 29/11/1914).

<sup>2110</sup> René de Planhol, dans ses *Récits d'un hussard*, rend compte d'une conversation entre un curé et un maître d'école et dit qu'ils tombent d'accord « [...] pour affirmer que notre pays, à l'égard des Allemands, n'a manifesté que trop de complaisance » (*Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 01/06/1915).

<sup>2111</sup> Pol Cézembre, dans le premier volet des aventures du *Cormoran*, écrit ainsi que certains espions allemands reçoivent « un brevet de civisme » et qu'ils bénéficient de protections au ministère de l'Intérieur (*Le*

Les Français sont des gens confiants, des « [...] gobeurs vis-à-vis des étrangers [...] »<sup>2112</sup>, des « poires<sup>2113</sup> » qui se sont laissés avoir par les Allemands avant août 1914<sup>2114</sup> et même ensuite, et Léon Daudet résume cette crédulité qui confine à la bêtise avec des propos fortement sarcastiques :

« Il suffisait en 1913 qu'un Allemand ne vomit pas à table et ne détraquât pas les WC des maisons où il était invité pour qu'on s'extasia sur ses sentiments français, pour qu'on haussât les épaules au moindre soupçon dirigé contre lui : "Un tel, mais c'est comme un parent à nous !" Un an plus tard, ce parent tuait les petits français [*sic*] à coups de crosse de fusil et coupait les femmes en morceaux, après les avoir violées<sup>2115</sup>. »

Cette confiance excessive des Français, mère de négligence, est érigée par Colette Bernard-Plessol, épouse d'Haffner, l'héroïne du *Hussard de la mort* de Georges Maldague, en « [...] crime de notre race... de notre race toute entière<sup>2116</sup> » car elle a exposé la patrie française à son ennemi alors qu'un minimum de « [...] défiance patriotique [...] »<sup>2117</sup> aurait fait observer d'un œil méfiant des faits troublants.

## 2. La légèreté.

Le manque de sérieux et de considération pour les choses importantes est un autre trait culturel français sur lequel les romans-feuilletons patriotiques reviennent régulièrement, et il est alors question de dénoncer une tendance des Français à penser avant tout au plaisir, à l'amusement. Cette « [...] légèreté des mœurs [...] »<sup>2118</sup> fait que même à la veille du cataclysme « [...] on s'amuse à toute bride<sup>2119</sup> », que « Paris ne songe qu'à ses plaisirs [...] »<sup>2120</sup>, et que les Allemands peuvent mener leurs affaires sans qu'elles n'inquiètent personne. Paris, « [...] ville de palais, capitale du plaisir, de

---

« *Cormoran* » et les deux jambes de bois, in *L'Action française*, les 10 et 13/07/1918). Aristide Bruant pointe lui aussi le manque de volonté que met le gouvernement français à lutter contre les espions allemands durant le conflit en faisant dire à l'un de ses personnages, un espion qui feint un patriotisme français à tous crins, « Si le gouvernement ne s'attardait pas à des questions de pure sentimentalité vraiment hors de propos dans les circonstances pénibles que nous traversons et consentait à pourchasser ces bandits jusque dans leurs repaires, la tâche des défenseurs de notre pays serait grandement facilitée. » (*Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 24/01/1917).

<sup>2112</sup> MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 06/04/1917.

<sup>2113</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 30/08/1916 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 08/05/1916 : « Sur cette question-là [le manque de prudence face à l'espionnage allemand], Français et Anglais, Anglais et Français, nous sommes aussi poires les uns que les autres. »

<sup>2114</sup> GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, le 12/12/1918 : « Le tort que nous avons eu, nous autres Français, ce fut de ne pas surveiller avant l'année 1914 les étrangers qui s'étaient introduits chez nous. Nous les laissons libres de faire ce qu'ils voulaient [...] Ils préparaient la guerre et nous ne nous en apercevions pas ! »

<sup>2115</sup> DAUDET Léon, *ibid.*, le 15/04/1916.

<sup>2116</sup> MALDAGUE Georges, *ibid.*, le 14/04/1917.

<sup>2117</sup> MÉROUVEL, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 02/11/1915.

<sup>2118</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 31/01/1915.

<sup>2119</sup> *ibid.*, le 22/02/1915

<sup>2120</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.* le 13/09/1915.

tous les luxes et de toutes les jouissances<sup>2121</sup> », est le symbole de cette France légère, décadente, et elle est qualifiée de « [...] Babylone moderne [...]»<sup>2122</sup>, de « [...] nouvelle Babylone [...]»<sup>2123</sup> ou de « [...] Babylone des temps modernes [...]»<sup>2124</sup>, autant d'expressions qui la représentent comme un gouffre dans lequel sombrent toutes les énergies et valeurs du pays.

Au chapitre de ces plaisirs, c'est la pratique du tango, cette danse de bal originaire d'Amérique latine, qui est le plus souvent écharpée, et la récurrence de références négatives à cette danse<sup>2125</sup> est un indice évident de la dimension fortement moralisatrice de la littérature sérielle de presse. C'est Jules Mary qui se montre le plus sévère envers ses compatriotes et qui dénonce le plus clairement les dégâts produits par la passion pour cette danse sur l'état d'esprit et la vie de son pays :

« C'était, ce tango, la crise de cette année-là... [1914] Il semblerait que ce fût du siècle dernier. C'était hier... Une fureur, une manie...

La danse sans grâce, lente, stupide, grisait les femmes...

On n'a jamais su pourquoi...

Elle n'avait ni distinction, ni élégance... Elle ne faisait point valoir la beauté des lignes...

[...] Mais c'était le tango, et l'Église avait commis l'imprudence de le défendre, ce qui avait donné à cette marche compliquée, savante et calculée, un charme qu'elle n'avait jamais eu.

[...] Pendant deux ans, Paris ne vécut qu'avec et par le tango.

Dans les *music-halls*, les femmes nues dansaient le tango, agrémenté de figures lascives ; les théâtres donnèrent des spectacles où, sous couleur de mise en scène, il y eut le tango.

Les cinémas n'avaient point de soirée sans tango.

Dans toutes les rues de Paris, dans les cabarets artistiques, les salles les plus coquettes, jusqu'aux arrière-boutiques des marchands de vin, il y eut des thés-tango. [...]

Où allions-nous ? [...]»<sup>2126</sup>

On retrouve cette image d'une population que la danse semble aveugler chez Gaston Leroux qui écrit qu'« à la fin de juillet 1914, [...] Toute la France dansait. Même sur la frontière. [Qu'] A Nancy, plus que partout ailleurs, le tango faisait fureur et les femmes portaient la jupe fendue<sup>2127</sup>. » L'écrivain écrit également :

---

<sup>2121</sup> *Ibid.*, le 12/09/1915.

<sup>2122</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 19/06/1915 ; PUJO Alice, *Rose Perrin*, in *L'Action française*, le 29/07/1919.

<sup>2123</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 11/03/1916.

<sup>2124</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 06/10/1918.

<sup>2125</sup> Outre celles qui sont mentionnées dans notre exposé, on peut également faire référence, entre autres, à MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, les 31/01 et 01/03/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/09/1916 ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 29/03/1920 ; GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 10/0/1915.

<sup>2126</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 21/02/1915.

<sup>2127</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 01/05/1916.

« Lorsque, quelques jours plus tard, exactement le 3 août à six heures quarante-cinq du soir, M. de Schoen eut déclaré à notre président du conseil [*sic*], ministre des affaires étrangères [*sic*], que l'Allemagne se considérait en guerre avec la France, la France qui dansait le tango comme Monique [l'héroïne] ne fut pas plus stupéfaite que [celle-ci], échouée avec ses oripeaux, au fond de sa cathèdre, et apprenant brusquement qu'il fallait se battre ! [...] Et qui : On ?... son mari ! Pendant qu'elle tournait sur ses hauts talons, la jupe fendue pour qu'on vît sa jambe, l'espionnage étranger s'était glissé jusque dans son lit<sup>2128</sup> ! »

Le personnage de Monique Hanezeau incarne ici cette France qui, jusqu'aux derniers instants avant le cataclysme, ne pensait qu'à s'amuser, qui a été trompée par un ennemi pourtant tout proche dont elle ne s'est pas méfiée, qui est tombée de haut lorsque la guerre est survenue alors qu'elle était somme toute prévisible.

La légèreté française est également critiquée en ceci qu'elle amène la classe politique et la population à se quereller et à se préoccuper de futilités sans intérêt. Les Français se détournent alors de la seule chose qui devrait véritablement compter, à savoir la lutte contre les dangers qui menacent la patrie. Lorsqu'il décrit l'atmosphère qui règne en France au début de l'année 1914, Charles Mérouvel revient clairement sur cette attitude coupable et écrit que

« pendant quelques mois avant le coup de tonnerre final, la France vécut dans une atmosphère chargée d'électricité, dans une mêlée de luttes intérieures, à peu près comme dans une salle surchauffée, au point de faire éclater les cerveaux les plus calmes et les plus solides<sup>2129</sup>. »

L'affaire Caillaux, qui passionne les foules, est l'exemple le plus célèbre de ces événements qui détournent l'attention de la France dans les mois qui précèdent le déclenchement de la Grande Guerre<sup>2130</sup>, tandis que le climat politique délétère des années 1909-1914<sup>2131</sup> est présenté comme la cause d'un affaiblissement notable du pays dont a profité le voisin allemand. L'espionne Hilda Strauss imaginée par M. Delly dit ainsi que ce sont « les Français avec leurs divisions, leurs faiblesses, leurs fautes [qui] nous [Allemands] fourniront plus d'une [occasion]<sup>2132</sup> » de déclarer la guerre, René Vincy écrit que la France « [...] était une nation aveulée par les divisions de ses partis [...] <sup>2133</sup> », Jules Mary qu'elle est « [...] un pays profondément divisé par les partis politiques [...] <sup>2134</sup> », idée que Léon Daudet utilise lui aussi en faisant dire à des espions allemands que les Français sont « [...] des enfants

---

<sup>2128</sup> *Ibid.*, le 02/05/1916.

<sup>2129</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 31/10/1915.

<sup>2130</sup> Charles Mérouvel y fait allusion dans *Haine éternelle !* en parlant d'un « [...] procès célèbre [...] » qui se juge peu avant le déclenchement de la guerre (in *Le Petit Parisien*, le 27/10/1915).

<sup>2131</sup> Douze Présidents du Conseil se succèdent entre le 24/07/1909 et le 26/07/1914.

<sup>2132</sup> M. DELLY, *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 29/10/1916.

<sup>2133</sup> VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 31/08/1916.

<sup>2134</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 01/03/1915.

agrandis uniquement préoccupés de querelles intestines et de guerre civile [...]»<sup>2135</sup> » ou que « la France se dissout [...]»<sup>2136</sup>. » De tels propos véhiculent l'image d'une France absorbée par elle-même, aveugle face à l'ennemi qui la menace du dehors mais aussi du dedans, et ce n'est que le formidable sursaut patriotique d'août 1914, dont témoignent la résolution de la population et la formation d'une "Union sacrée"<sup>2137</sup>, qui la sauve d'un désastre.

Les *patriotic serials* que nous avons examinés évoquent eux aussi une tendance à la légèreté du peuple de Grande-Bretagne qui l'a empêché de prendre la juste mesure des événements qui ont conduit à la guerre. Deux défauts sont alors pointés : la trop grande confiance en la puissance du pays et la passion pour le jeu. Lorsque Gwendoline Stevens expose à Eden Rayner, un notable qu'elle incite à s'engager dans l'armée, les raisons qui expliquent, selon elle, l'aveuglement des Anglais et le fait qu'ils n'ont pas estimé utile de se préparer à l'éventualité d'un conflit, elle met en avant leur trop grande confiance en eux et le fait qu'ils sont toujours certains que rien ne peut menacer sérieusement la Grande-Bretagne :

- [Rayner] : « [...] nous n'avions pas d'armée. Nous n'avons jamais imaginé cette guerre.

- [Gwendoline] : Nous n'avons jamais su ! Nous n'avons jamais imaginé ! Nous n'avons jamais supposé ! [...] Pourquoi ne savions-nous pas ? L'ennemi nous avait donné suffisamment d'avertissements. Pourquoi ne nous attendions-nous pas ? Nous Anglais, nous sommes si outrecuidants, si sûrs que nous sommes particulièrement protégés par la Providence, que nous fermons les yeux, bouchons nos oreilles avec de la laine et menons nos vies avec une ignorance joyeuse, convaincus que quoi qu'il arrive et que quiconque est atteint, nous, au moins, nous sommes quasi certains de nous tirer d'affaire<sup>2138</sup>. »

C'est cette confiance excessive qui est également responsable de la situation de faiblesse dans laquelle se trouve la Grande-Bretagne lorsqu'elle est envahie par Vaevictia dans *Wake Up !*, l'*invasion fiction* imaginée par Laurence Cowen. Le Secrétaire d'État à la guerre, lord Pax, était

---

<sup>2135</sup> DAUDET Léon, *ibid.*, le 10/04/1916.

<sup>2136</sup> *ibid.*, le 11/04/1916.

<sup>2137</sup> DUROSELLE Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français*, Paris, Perrin, 1994 : « Globalement, l'Union sacrée c'est la décision spontanée d'oublier toutes les divisions et toutes les querelles au bénéfice d'une cause qui, très soudainement, apparaît comme la plus haute de toutes : la défense de la patrie que l'on estime injustement attaquée par un agresseur, lequel au surplus passe pour l'"ennemi héréditaire". Ce n'est pas la disparition des divergences, mais un accord pour les passer sous silence. [...] C'est un enthousiasme fragile, lié à la croyance en une guerre courte. Sur le *plan pratique*, l'union faisant la force, il faut taire la divergence des buts particuliers et mettre seulement en valeur un but suprême : la défense de la patrie. »

<sup>2138</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 04/06/1915 : - [Rayner] : « [...] *we had no army. We never expected this war. – [Gwendoline] : « We never knew ! We never expected ! We never supposed ! [...] Why didn't we know ? The enemy gave us plenty of warning. Why didn't we expect ? We English are so cocksure of ourselves, so convinced that we are specially protected by Providence, that we shut our eyes and stuff our ears with wool, and go on in happy ignorance, convinced that whatever happens and whoever else is hurt, we at least are quite certain to muddle through. »*

persuadé, comme certains amiraux, que son pays ne pouvait être envahi car il était protégé par sa puissante marine de guerre, mais aussi parce qu'il entretenait des liens amicaux avec le monde entier ; il n'a donc pas fait preuve du réalisme qui s'imposait et n'a pas estimé utile de préparer la Grande-Bretagne à l'éventualité d'une guerre terrestre en la dotant d'une armée fondée sur un service militaire obligatoire.

La passion des Britanniques pour le jeu est présentée elle aussi, par quelques auteurs et de manière plus indirecte, comme mère d'inconsistance. Le personnage du maréchal Mars créé par Laurence Cowen pense ainsi que les jeunes hommes anglais sont des oisifs qui accordent trop d'importance aux jeux sportifs comme le cricket ou le football qu'ils ont le tort de considérer comme des fins en soi<sup>2139</sup>. Laurette Aldous évoque elle aussi les effets négatifs de cette passion et fait dire au contre-espion Ronald Redford que « les Anglais sont une nation dévouée aux jeux [...] », qu'ils y jouent « [...] avant tout pour le plaisir d'y jouer, pour la joie de la lutte, et [que] tant que le jeu est juste et se déroule dans un bon esprit de compétition, l'identité du vainqueur importe vraiment peu<sup>2140</sup> », état d'esprit qui traduit, selon l'espion Otto Linden, le fait que les Britanniques « [...] manquent de patience et de persistance pour la préparation et le sacrifice [...]»<sup>2141</sup> »

La légèreté peut être corrélée avec un trait culturel sur lequel reviennent plusieurs feuilletonistes français lorsqu'ils décrivent la mentalité de leur pays : la tendance à l'oubli.

### 3. La tendance à l'oubli.

Les Français sont décrits comme un peuple oublieux<sup>2142</sup>, qui n'a pas de mémoire, ce qui le conduit à ne pas tirer du passé les leçons qui s'imposent et à faire preuve de négligence. Ces « [...]

---

<sup>2139</sup> COWEN Laurence, *ibid.*, le 05/01/1915 : « Il y avait trop d'attention portée aux jeux [sportifs]. Le cricket, le football, le tennis sur gazon, et le golf [...] occupaient une trop grande place dans les pensées des jeunes hommes de ce pays. L'exercice physique tel les jeux [sportifs] devrait être utilisé par l'entraînement militaire au lieu d'être une fin en soi. Mais pour chaque homme qui pratiquait un jeu [sportif], il y en avait des tas qui regardaient. Ces oisifs ne faisaient même pas en sorte d'être en bonne forme physique. » (« *There was too attention paid to games. Cricket, football, lawn tennis, and golf [...] occupied too great a place in the thoughts of the young men of this country. The physical fitness such games gave should be utilised by military training instead of being an end in itself. But for every man who played a game there were scores who looked on. These loafers were not even making themselves physically fit.* »)

<sup>2140</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 06/05/1915 : « *The English are a nation devoted to games [...] we play games primarily for the fun of the thing, for the joy of the struggle, and that as long as the game is fair and well contested it matters very little who is the winner in the end.* »

<sup>2141</sup> *Ibid.* : « [...] *you lack the patience and persistence for preparation and sacrifice [...]* »

<sup>2142</sup> SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, in *Le Matin*, le 10/08/1920 : « On oublie vite en France... » ; DUVAL Georges, *Tine la dentellière*, in *Le Figaro*, le 17/04/1916 : « En France, où l'on est volontiers oublieux, et, je l'avoue, passablement léger, on a, pendant ces quarante et quelques années, écrit plus de chansons que perforé d'obus [...] » ; LINTIER Paul, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 20/06/1916 : « Il paraît que tous les Français oublient vite. » Michel Morphy établit néanmoins une différence entre « [...] "ceux" de la ville [qui] oublient, [et] "ceux" de la terre [qui] se souviennent... » (*Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 28/12/1916.)

habitudes d'oubli et d'indifférence [...]»<sup>2143</sup> » sont évidemment mises en avant, dans certains romans-feuilletons patriotiques de notre période de référence, pour rappeler et critiquer la négligence et le manque de clairvoyance dont les Français ont fait preuve, durant les quatre décennies qui ont précédé la fatale année 1914, envers l'ennemi de 1870, qui a vite été considéré comme un voisin dont il n'était pas nécessaire de se méfier<sup>2144</sup> et dont les ressortissants ont été accueillis en amis ; même les deux incidents marocains, qui ont pourtant prouvé que l'Allemand était toujours l'ennemi de la France, ont été rapidement oubliés, ignorés. Charles et Sylviane, deux jeunes Français patriotes et lucides mis en scène par Léon Daudet dans *La vermine du monde* le constatent lorsqu'ils observent les réactions de leurs aînés :

[Sylviane] : Nos parents ne se rendent pas compte de l'instabilité actuelle des relations entre les deux peuples. L'affaire d'Agadir aurait dû cependant leur ouvrir les yeux.

[Charles] : "L'affaire d'Agadir, venant après celle de 1909, après celle de Tanger en 1905, après tant d'autres..." Le jeune homme soupira, réfléchit un instant puis conclut : "Nous appartenons, vous et moi, à une génération plus méfiante que celle de nos parents. La leçon sanglante de 1870 semble avoir été perdue pour eux. Ils crient toujours contre l'aveuglement du second Empire et ils sont aussi aveugles que le stupide entourage de Napoléon III"<sup>2145</sup>. »

Ce trait de la mentalité française est bien connu des Allemands qui l'utilisent pour faciliter la réalisation de leurs plans machiavéliques et s'en amusent, comme cet espion qui, après qu'il ait été informé que le rôle joué par un de ses "collègues" avant la guerre en cours semble avoir été découvert, déclare : « [...] les Français oublient si vite ! Parions qu'après la guerre, cet excellent Otto s'installera de nouveau à Paris, et y sera aussi bien vu qu'auparavant !<sup>2146</sup> », ou cet « abrité », Allemand réfugié en Suisse pendant la guerre imaginé par Marcel Provence, qui ne s'inquiète pas pour le devenir des Allemands en France après le conflit car « [...] les Français [...] ne sont pas rancuniers [...]»<sup>2147</sup> » et car ils « [...] n'ont pas de mémoire...<sup>2148</sup> »

La Grande-Bretagne n'a pas un passif équivalent avec l'Allemagne. Les *serial writers* britanniques ne font donc pas mention d'une telle défaillance blâmable envers l'ennemi héréditaire.

---

<sup>2143</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 31/01/1915.

<sup>2144</sup> Lorsqu'il fait dire à l'un de ses personnages français que le fait de ne pas avoir cru la guerre possible avant son éclatement en août 1914 a été une bêtise, Charles Mérouvel écrit que « [...] dans l'humanité toute entière, il n'existait qu'une race dont on eût pu craindre un tel forfait. On oubliait... On n'y voulait pas croire. On avait tort ; c'était même une faiblesse impardonnable, une négligence coupable. » (*L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 25/11/1918)

<sup>2145</sup> DAUDET Léon, *ibid.*, le 19/04/1916.

<sup>2146</sup> DELLY M., *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 19/12/1916.

<sup>2147</sup> PROVENCE Marcel, *Les abrités...*, in *L'Action française*, le 27/07/1918.

<sup>2148</sup> *ibid.*

Certains rejoignent par contre des auteurs français pour dénoncer l'influence néfaste que les théories pacifistes et humanitaristes qui ont imprégné la culture de leur pays ont eu sur le réalisme et la vitalité nationaux.

#### 4. Pacifisme et humanitarisme.

Romans-feuilletons et *serials* patriotiques attirent souvent l'attention des lecteurs sur le fait que leur pays n'était pas préparé à mener une guerre contre un Empire allemand qui l'orchestrerait depuis plusieurs décennies. Si hospitalité aveugle, légèreté et oubli ont contribué à la réalité de cette situation, c'est néanmoins l'influence des idées pacifistes et humanitaristes qui en est présentée comme la responsable la plus directe.

Ensemble de « théories ineptes et criminelles [qui], sous prétexte d'humanitarisme, [...] émasculent [...] » les hommes à la sortie du service militaire<sup>2149</sup>, de « [...] théories émoullientes [qui] endormaient la France [...]»<sup>2150</sup>, le pacifisme a trompé les nations<sup>2151</sup> en leur faisant croire que la guerre était devenue une chose impossible. Le résultat est que ces mêmes nations se retrouvent en position de grande infériorité, au moment du déclenchement du conflit, puisque rien n'a été prévu pour faire face à une telle éventualité. Ce sont les idées pacifistes qui ont fait des Français « [...] un peuple qui veut vivre et mourir tranquille...»<sup>2152</sup> et ont conduit à laisser « [...] la France imprudemment désarmée<sup>2153</sup> » face à un ennemi qui la guettait. L'accusation portée à l'encontre des gouvernants et des autorités militaires est parfois formulée assez clairement, comme chez Charles Mérouvel qui écrit « Gouverner, c'est prévoir... on n'a rien prévu... Que dire de plus<sup>2154</sup> ? », chez Léon Daudet qui fait dire à un responsable de l'espionnage allemand en France que « la volonté de paix des gouvernants français est le grand levier sur lequel nous nous sommes appuyés pour organiser la guerre...»<sup>2155</sup>, ou chez le capitaine aviateur Georges Madon qui, dans son témoignage de guerre, s'adresse en ces termes au lecteur lorsqu'il évoque le début de l'année 1913 : « Ne croyez pas d'ailleurs que les bureaux étaient occupés par la préparation de la guerre<sup>2156</sup> ! »

---

<sup>2149</sup> MARY Jules, *ibid.*

<sup>2150</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/11/1916.

<sup>2151</sup> DELLY M., *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, le 20/11/1917 : « Le pacifisme a endormi les nations et ceux qui les gouvernent » et le 26/02/1918 « La France, bercée, endormie par le pacifisme d'importation germanique [...] Le pacifisme l'a [la Grande-Bretagne] pénétré[e] jusqu'aux moëllles [*sic*]... » ;

<sup>2152</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 22/02/1915.

<sup>2153</sup> BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 28/03/1919.

<sup>2154</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 05/12/1916.

<sup>2155</sup> DAUDET Léon, *ibid.*, le 05/05/1916.

<sup>2156</sup> MADON Georges (capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, le 31/03/1919.

Si les fictions patriotiques britanniques de notre échantillon pointent moins souvent les erreurs auxquelles le pacifisme a conduit le pays, ces dernières constituent cependant un des thèmes principaux de *Wake Up !*, premier *patriotic serial* du temps de guerre publié par le *Daily Express* en janvier et février 1915, qui est une critique claire des positions pacifistes et un plaidoyer non moins clair, quelques mois après le début des hostilités, en faveur de l'instauration d'un service militaire obligatoire. Cette fiction imagine une invasion de la Grande-Bretagne par Vaevictia, un pays fictif dont l'auteur se sert pour désigner l'Empire allemand, et débute en mettant en scène l'opposition idéologique sur la question de l'instauration d'un service militaire obligatoire entre deux personnages importants, lord Pax, secrétaire d'État à la guerre britannique, et le maréchal Mars. Le premier, pacifiste convaincu, y est formellement opposé car il estime que c'est une institution contraire à la mentalité britannique, que la Navy fournit une protection suffisante au pays, et que le monde entier est en paix, de plus en plus civilisé, et donc de moins en moins disposé à faire la guerre. Le second pense pour sa part que ces certitudes ne sont qu'une suite d'erreurs et que la sécurité nationale est loin d'être assurée<sup>2157</sup>. Pax fait un rêve dans lequel son pays est attaqué et envahi par les Vaevictiens. Cette invasion révèle les nombreuses lacunes de l'organisation défensive britannique en cas de conflit terrestre et, à son réveil, il est alors convaincu, comme Mars, de la nécessité d'instaurer la conscription universelle. Laurette Aldous fait elle aussi remarquer, dans *The War Woman*, que le pacifisme aveuglait largement les Britanniques dans les années précédant le conflit lorsqu'elle fait raconter à son héroïne la manière dont ses proches se sont moqués d'elle, à son retour en Grande-Bretagne, lorsqu'elle a répété les mots de Jules Vidal, le fils de la famille belge chez laquelle elle a logé deux ans, à Bruxelles<sup>2158</sup>. Le jeune homme, employé au ministère des Affaires Etrangères, était persuadé, dès 1912, que l'Allemagne attendait le meilleur moment pour attaquer une seconde fois la France, en passant par la Belgique, à cause de certains signes évidents. L'auteure fait également dire au contre-espion Ronald Redford que « [...] le faux cosmopolitisme [...] », concept politique qui a pu se répandre largement grâce aux progrès des thèses pacifistes, « [...] a été la ruine de l'Europe [...] »<sup>2159</sup> »

La dénonciation plus ou moins nette des effets pernicioseux du pacifisme d'avant-guerre permet aux auteurs patriotes par conviction d'exprimer leurs idées et leur engagement, comme ils le

---

<sup>2157</sup> On notera les patronymes évocateurs des deux personnages.

<sup>2158</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 29/04/1915 : « Bien sûr, lorsque je suis revenu à la maison et que j'ai répété ce que Vidal m'avait dit, on s'est moqué de ma folie. Mon père s'est toujours décrit comme un radical philosophique, et même s'il n'approuvait pas la surtaxe frappant les gros revenus de M. Lloyd George, il appréciait son pacifisme. » (« *Of course, when I came home again and repeated what Vidal had told me, I was laughed at for my folly. My father has always described himself as a philosophic Radical, and though he disliked Mr. Lloyd George's super-tax he approved of his pacifism.* »)

<sup>2159</sup> *ibid.*, le 04/05/1915 : « [...] the sham cosmopolitanism [...] has been the blight of Europe [...] »

faisaient d'ailleurs souvent avant le conflit<sup>2160</sup>, et fournit aux autres un argument supplémentaire pour vanter le patriotisme de leurs compatriotes puisque c'est lui qui a permis à la France et à la Grande-Bretagne d'éviter le pire malgré l'infériorité dans laquelle elles se sont retrouvées face à l'Empire allemand.

L'accent est donc mis, dans la dimension culturelle du discours sur soi, sur des aspects qui ont conduit l'État et la population des deux pays à négliger la tâche fondamentale de préparer la patrie à se défendre en cas d'agression. La bonne humeur est toutefois présentée, selon des modalités différentes dans les romans-feuilletons et les *serials* patriotiques, comme un trait culturel utile aux deux pays dans la guerre en cours.

## 5. La bonne humeur.

Les *patriotic serials* de notre échantillon évoquent parfois la bonne humeur des Britanniques mais n'en font pas un *habitus* national puisque c'est essentiellement des soldats dont il est question, non de la population dans son ensemble. Ruby M. Ayres décrit par exemple, au travers du regard de son héros qui les accompagnent, le voyage en train, depuis Londres, de recrues qui gagnent le front français et rient, plaisantent, à tel point qu'ils ressemblent à des jeunes qui partent en vacances<sup>2161</sup>. Même genre de propos chez Laurette Aldous dont l'héroïne, qui décide de se faire conductrice d'ambulance en Belgique dès le début des hostilités et croise très régulièrement les troupes britanniques, dit qu'« il était toujours bon de les voir, avec leur bonne humeur infaillible [...] », et rapporte les commentaires de soldats français et belges qui

« [...] lui ont dit qu'ils avaient toujours regardé les Anglais comme des gens tristes, sévères et sérieux alors que dans les tranchées c'étaient eux qui riaient, blaguaient et chantaient des chansons comiques avec une apparente légèreté que leurs camarades trouvaient un petit peu difficile à comprendre<sup>2162</sup>. »

---

<sup>2160</sup> Nous renvoyons à l'étude des feuilletonistes patriotiques de notre échantillon en première partie.

<sup>2161</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C., in Dailly Mirror*, le 02/04/1915 : « Il semblait impossible que des hommes qui pouvaient rire et plaisanter comme ceux-là le faisaient puissent réellement partir pour des scènes de carnage et d'effusion de sang. Un spectateur aurait pu les prendre pour des garçons insouciant sur le chemin des vacances. » (« *It seemed impossible that men who could laugh and jest as these were doing could really be going out to scenes of carnage and bloodshed. An onlooker would have thought them light-hearted boys on their way to holiday.* »)

<sup>2162</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 14/06/1915 : « *They were always good to see, with their unfailing good humour [...] Over and over again, French and Belgian soldiers have said to me that they had always regarded the English as sad, dour, serious people, but in the trenches it was the English who laughed and joked and sang comic songs with an apparent levity which their comrades found a little hard to understand.* »

On peut également mentionner la représentation que l'auteur anonyme d'*Afraid !* donne de l'ambiance du camp d'entraînement dans lequel son héros, Jasper Sedley, passe plusieurs semaines avant de partir pour la France ; il écrit en effet que ce dernier est stupéfait par l'humour des hommes qu'il croise et attiré par « [...] leur indéfectible bonne humeur [...] »<sup>2163</sup>. »

Dans les romans-feuilletons patriotiques français, c'est l'ensemble du peuple français qui est représenté comme un peuple gai, qui trouve dans son alacrité naturelle une énergie lui permettant de faire face à l'adversité sans se laisser décourager. Qu'ils parlent de « [...] cette merveilleuse gaité qui semble être l'apanage du tempérament français<sup>2164</sup> », de « [...] l'éternel sourire français [...] »<sup>2165</sup>, ou encore de « [...] la belle humeur [...] » comme l'une des « [...] qualités qui distinguent notre race<sup>2166</sup> », les auteurs font de la bonne humeur une source d'énergie et de résolution qui aident les Français à maintenir leur effort de guerre au maximum, notamment les soldats, qui font toujours preuve, dans ces récits, d'un enthousiasme à toute épreuve.

Le Français est également crédité d'un sens de l'humour particulièrement développé. Les héros des romans-feuilletons patriotiques sont ainsi, souvent, des êtres drôles, toujours prêts à faire rire les gens qui les entourent. Le soldat Rambert, imaginé par Un poilu, incarne parfaitement ce type de héros<sup>2167</sup> boute-en-train, et rétorque à un sergent-major qui le remet à l'ordre car il est agacé par ses plaisanteries incessantes que « la blague [...] c'est tout ce qu'il y a de plus français... [que] c'est la monnaie courante de l'esprit [que] c'est par elle qu'un peuple se hausse à l'héroïsme dans les circonstances difficiles... »<sup>2168</sup> La gouaille, forme particulière de moquerie, d'insolence<sup>2169</sup>, est décrite comme une forme d'humour typiquement française<sup>2170</sup>, ce qui n'est pas une nouveauté puisque

---

<sup>2163</sup> ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, le 28/01/1915 : « [...] their idea of humour amazed him, [...] their unflinching good temper [...] attracted him [...] »

<sup>2164</sup> BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 17/07/1918.

<sup>2165</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 02/05/1915.

<sup>2166</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 03/10/1916. C'est de cette « belle humeur » que les feuilletonistes français parlent le plus souvent, cette expression permettant de mettre en avant non seulement l'idée de gaité mais également celle d'énergie, de détermination. Voir, par exemple, ROLLAND Madeleine, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, le 01/08/1915 ; FOLEY Charles, *Prince d'Allemagne*, in *L'Écho de Paris*, le 10/01/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, les 24/08 et 28/10/1916 ; LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, le 17/02/1920 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 25/03/1916 ; etc.

<sup>2167</sup> Coco Mirabot, le héros de Georges Le Faure ou le Chantecoq d'Arthur Bernède sont eux aussi deux parfaites incarnations de cet archétype de héros.

<sup>2168</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 07/08/1915.

<sup>2169</sup> « La "gouaille" est synonyme de "goguenardise", mais suppose davantage une insolence dans la moquerie » (BIARD Michel, *Entrée Gouailler/Gouailleur in Parlez-vous sans-culotte ? Dictionnaire du Père Duchesne. 1790-1794*, Paris Tallandier, 2009).

<sup>2170</sup> Certains auteurs font de la gouaille une forme de "bagou" spécifique de la population parisienne. Félicien Pascal parle ainsi de « [...] gouaillerie parisienne » (*Le masque déchiré*, in *L'Action française*, le 03/04/1918), Arthur Bernède de « [...] la verve gouailleuse du gamin de Paris » (*L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 22/12/1914) et Louis Létang du « [...] faubourien de Paris, insouciant et gouailleur » (*Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 01/02/1920).

Nicolas Chauvin, le mythique “grognard” des armées de la Révolution et de l’Empire, héros de nombreuses pièces de théâtre au XIX<sup>e</sup> siècle et type du soldat-laboureur<sup>2171</sup>, en est déjà doté comme, d’ailleurs, le soldat mis en scène dans les productions du genre comique troupier<sup>2172</sup>.

Bonne humeur et sens de l’humour sont à la source « [...] de cette philosophie rudimentaire et souriante qui caractérise les troupes françaises<sup>2173</sup> », le “ne pas s’en faire”. C’est elle qui leur permet de voir le bon côté des choses en toute circonstance, même lorsque les difficultés s’accumulent.

La dimension culturelle du discours sur soi met donc l’accent, dans les fictions sérielles patriotiques des deux pays, sur des aspects qui ont amené les autorités et la population à négliger la préparation de la défense de la patrie. Les auteurs utilisent ces derniers pour culpabiliser leurs lecteurs en les mettant face à certains défauts décrits comme typiques de leur culture nationale, pour les inciter, peut-être, à se rattraper en se mobilisant au maximum de leurs moyens en faveur de l’effort de guerre, mais également pour se poser en guides capables de leur indiquer, à présent, les comportements patriotiques adéquats. La dimension militaire du discours sur le soi apparaît, par comparaison, bien plus à l’avantage des Français et des Britanniques.

#### **D. Le militaire.**

Les représentations des armées française et britannique procèdent, comme bon nombre des autres représentations de soi diffusées par les fictions sérielles patriotiques des deux pays, d’une construction par inversion à partir des représentations de l’ennemi : à la soumission servile, au manque d’initiative et à la faible valeur individuelle du soldat allemand, leurs auteurs opposent l’obéissance respectueuse, l’entrain et l’adaptabilité permanents et, bien évidemment, les capacités exceptionnelles des soldats français et britannique. Ce discours assez simpliste l’est toutefois un peu moins lorsqu’il est question de l’armement, puisque, comme nous l’avons vu, nombre d’auteurs mettent en avant la grande qualité de l’artillerie et des mitrailleuses allemandes. C’est l’artillerie française, et notamment le 75, qui est le plus souvent à l’honneur dans les fictions des deux pays.

---

<sup>2171</sup> Voir DE PUYMEGE Gérard, *Chauvin, le soldat-laboureur. Contribution à l’étude des nationalismes*, Paris, Gallimard, 1993.

<sup>2172</sup> Se reporter, sur ce sujet, à ROYNETTE Odile, *Le comique troupier au XIX<sup>e</sup> : une culture du rire, in Romantisme*, n°161, mars 2013, p. 45-59 et CARADEC François et WEILL Alain, *Le Café-concert, 1848-1914*, Paris, Fayard, 2007.

<sup>2173</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 05/04/1916.

## 1. L'obéissance respectueuse.

Lorsqu'ils envisagent les rapports entre les soldats et leurs supérieurs, les *serials* et romans-feuilletons patriotiques insistent sur la profonde humanité qui les caractérisent mais ne remettent pas en cause le fait que la discipline est un fondement indispensable du bon fonctionnement de l'armée. Un poilu écrit ainsi que « [...] l'obéissance est la première qualité du soldat » et que « la discipline faisant la force des armées [...] il importe que tout supérieur obtienne de ses subordonnées une obéissance immédiate, une soumission de tous les instants, que les ordres soient exécutés ponctuellement sans hésitation ni murmure<sup>2174</sup> », Aristide Bruant « [...] que quand un vrai Français a reçu une consigne de son chef, il reste jusqu'au bout, il se fait hacher sur place [...]»<sup>2175</sup> », tandis que l'auteur anonyme d'*Afraid !* rappelle que la discipline dans le régiment où est envoyé son héros est parfaite et que « chaque Territorial est tenu d'obéir à la lettre à la loi et à l'étiquette militaires [...]»<sup>2176</sup> » La soumission du soldat, tant critiquée lorsqu'il s'agit de décrire l'armée allemande, devient donc une composante essentielle et admirable des armées française et britannique. Ce jugement différentiel est justifié par le fait que dans les deux armées, et au contraire de ce qui se passe au sein de l'armée allemande, le maître-mot de la relation entre un soldat et son officier est le respect, et que la soumission à l'ordre donné n'est pas le résultat d'une coercition mais de la confiance, du dévouement que le premier éprouve pour le second<sup>2177</sup>. L'officier français ou britannique n'est pas un homme qui abuse de son autorité et que l'on craint, mais un homme qui traite ses subordonnés avec humanité et bienveillance car il sait que c'est ainsi qu'il obtiendra le meilleur d'eux-mêmes ; c'est ce qui amène le capitaine Fontenoy imaginé par Aristide Bruant à déclarer « Heureux les officiers qui savent se faire aimer... Car c'est encore avec le cœur de ses soldats qu'un chef remporte les plus belles victoires<sup>2178</sup> », ou le lieutenant Garnier créé par Un poilu à répondre au lieutenant Kessler qui pense que « dans l'intérêt de la discipline, il convient que le soldat ne se familiarise pas trop avec ses chefs [...] :

« Nous sommes en temps de guerre, ne l'oubliez pas, et notre devise doit être :  
tous pour un, un pour tous...

Devant le danger commun, il ne doit plus y avoir de hiérarchie...

---

<sup>2174</sup> UN POILU, *ibid.*, le 25/09/1915. Ces mots sont très proches de ceux du Règlement sur le service des armées en campagne.

<sup>2175</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 09/05/1915.

<sup>2176</sup> ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, 29/01/1916

<sup>2177</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 22/07/1917 : « Nous aimons notre capitaine [...]. C'est du dévouement » et le 05/09/1917 : « [...] des chefs comme ça, on les suivrait partout... » ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 08/01/1916 : « Ils iraient avec lui dans une cage aux tigres, ils l'adorent [...] » ; M. DELLY, *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 29/11/1916 : « Notre capitaine [...] pour être un brave, c'en est un [...] ! [...] c'est un chic type, pour lequel nous nous serions fait tous tuer ! »

<sup>2178</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 24/06/1915.

Il n'y a que des hommes combattant pour un même idéal et dont le courage est pareil.

Certes le commandement est nécessaire, mais ceux qui l'exercent doivent en maintes occasions oublier leurs grades.

[...] Vos soldats vous aiment... les miens m'adorent. Ceci prouverait que ma façon de voir n'est pas si mauvaise<sup>2179</sup>. »

La figure du "bon officier", contre-type de celle de l'officier allemand tyrannique et violent, est présente dans toutes les fictions patriotiques qui mettent en scène les armées française et britannique. C'est le capitaine qui incarne le plus souvent cet officier exemplaire<sup>2180</sup>, ce chef idéal pour lequel le plus important est d'établir une relation de confiance avec ses hommes, de veiller sur eux « [...] comme un bon chien de berger autour du troupeau dont il a la garde<sup>2181</sup> », et de faciliter leur existence autant que possible<sup>2182</sup>. Il est « [...] un véritable ami pour ses hommes<sup>2183</sup> », sur lequel ils peuvent compter en toute circonstance, un « vrai père de famille<sup>2184</sup> » qui les mène avec « [...] cette fermeté paternelle dont le troupière est si friand<sup>2185</sup> » et les appelle « mes enfants<sup>2186</sup> », « mes gosses<sup>2187</sup> », « mes petits gars<sup>2188</sup> » ou encore « mes garçons<sup>2189</sup> ». En retour, les soldats acceptent

---

<sup>2179</sup> UN POILU, *ibid.*, le 26/09/1915.

<sup>2180</sup> Ce grade, le plus élevé des officiers subalternes, partage au quotidien la vie des hommes qu'il commande. On peut citer comme exemples le capitaine Fontenoy dans *Tête de Boche*, le capitaine Maisonnave dans *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, le capitaine de Penvalas dans *Le mystère de Ker-Even*, le capitaine d'Arnaud dans *Le roi des cuistots* ou encore le capitaine Roger de Lugny dans *Le hussard de la mort*.

<sup>2181</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 05/01/1916. L'auteur reprend cette image canine dans *Alliées !* à propos du capitaine britannique Richard Rockeley en disant qu'il « [...] se faisait un devoir de veiller, comme un chien de garde, pour la sécurité de ses compagnons d'armes » (*in Le Petit Parisien*, le 14/09/1916).

<sup>2182</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, *in Le Figaro*, le 10/03/1916 : « [...] ce chef [...] qui ne se servait de ses galons que pour rendre la vie plus supportable à ses hommes [...] » Dans *Alliées !*, Charles Mérouvel met en scène des officiers britanniques et leur prête les mêmes qualités que celle qu'il attribue, dans d'autres romans, aux officiers français. Il écrit ainsi, à propos du capitaine Richard Rockeley, lorsque le régiment de cavalerie auquel il appartient s'arrête dans un village près de la frontière belge : « D'abord il s'occupa de ses hommes, s'assura en quelques minutes que rien ne leur manquait, qu'ils avaient de tout en abondance, le thé, le roastbeef, la bière, les bains, les confitures, tout enfin, et rassuré sur leur bien-être, il s'éloigna pour retrouver son camarade Mac Gregor, qui suivait son exemple. » (*in Le Petit Parisien*, le 10/09/1916). Dans *Afraid !*, l'auteur fait dire au capitaine Urquhart, lorsque celui-ci s'aperçoit que Sedley, une de ses anciennes connaissances, fait partie des hommes qu'il va commander : « Je ferai tout ce que je peux pour t'aider et te faciliter la vie. », (*in Daily Express*, le 29/01/1916 : « *I will do all I can to help you and to make things easy.* »)

<sup>2183</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, *in Le Petit Parisien*, le 28/05/1916.

<sup>2184</sup> Aristide Bruant parle du « [...] regard plein de paternelle bienveillance [...] » du général Bonnières (*ibid.*, 04/09/1915), Georges Maldague du comportement paternel et bienveillant du commandant dans les minutes qui précèdent l'assaut (*Le hussard de la mort*, *in L'Écho de Paris*, le 28/04/1917) et Charles Mérouvel fait dire à un officier, à propos des hommes qu'il commande, « [...] je suis fier d'avoir à marcher à leur tête ! [...] ils m'ont inspiré déjà une affection paternelle et profonde. » (*Alliées !*, *in Le Petit Parisien*, le 28/10/1916). Plus clairement encore, le colonel est parfois décrit comme « le père du régiment » (D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, *in Le Petit Journal*, le 28/08/1920 et SEGONZAC Paul, *Présent !*, *in Le Petit Journal*, le 27/11/1914).

<sup>2185</sup> UN POILU, *ibid.*, le 14/10/1915.

<sup>2186</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, les 01 et 02/01/1915 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, les 02/05, 26/05 et 19/08/1915 ; GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, *in Le Petit Journal*, les 17/06, 04/09, 05/09, 16/09, 02/10/1917 (« Mes enfants ! Mes chers enfants ! »), etc. ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, *in Le Petit Parisien*, le 24/12/1915.

<sup>2187</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, *in Le Petit Parisien*, le 08/01/1919.

<sup>2188</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, les 28/06 et 16/10/1917 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 26/05/1915.

<sup>2189</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, *in Le Petit Parisien*, le 06/07/1915.

toujours d'aller jusqu'au bout d'eux-mêmes<sup>2190</sup>, d'obéir aux ordres quels que soient les dangers encourus<sup>2191</sup>, de risquer leur vie pour sauver la sienne<sup>2192</sup>, et c'est la « [...] familiarité respectueuse [...]»<sup>2193</sup> qui résume le mieux les relations entre les troupiers et ces officiers proches d'eux qui partagent leur guerre. Le "bon officier" est également le meneur que l'on admire parce qu'il donne l'exemple de la bravoure<sup>2194</sup>, fait passer ses hommes avant tout<sup>2195</sup>, allant jusqu'à risquer sa vie pour eux<sup>2196</sup>, et ne perd pas son temps à les abreuver de tirades patriotiques ronflantes mais fait preuve de pragmatisme et de réalisme.

Ces rapports sains sont présentés comme un déterminant important de la valeur des deux armées car ils amènent chaque combattant, quel que soit son grade, à faire de son mieux pour remplir sa mission<sup>2197</sup>.

---

<sup>2190</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 01/08/1915 : « Ah ! mon colonel ! comment voulez-vous qu'avec des chefs comme vous, on ne soit pas toujours prêt à se faire casser la figure ? »

<sup>2191</sup> GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, le 02/11/1918 : « [...] des officiers comme ceux-là on n'hésite pas à se faire tuer pour eux... » ; FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 11/07/1917 : « On s'f'rait gentiment casser la margoulette pour lui. » ; etc.

<sup>2192</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 16/10/1917 ; ALLAIN Marcel, *Pour son amour !*, in *Le Petit Journal*, le 06/11/1916 ; ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, le 31/01/1916 ; etc.

<sup>2193</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 27/07/1915 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Parisien*, le 10/06/1915.

<sup>2194</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 02/01/1915 ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 27/09/1918 ; MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 07/04/1917 ; BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 13/04/1918 : « Il est enragé, le commandant ! Si on l'écoutait, il se ferait tuer tous les jours... Il devrait plutôt comprendre que c'est plutôt à nous qu'à lui de se faire casser la figure ! » ; MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, le 06/08/1920 : « Le chef qui n'a pas vécu avec ses hommes, et marché en avant d'eux n'est pas un chef... » ; UN POILU, *ibid.*, le 21/12/1915 : « Un officier doit l'exemple de la bravoure à ses hommes » ; ROUJON Jacques, *ibid.*, le 16/03/1920 : « Le lieutenant [...] a traversé debout l'espace découvert que les hommes, sur son ordre, ont franchi en rampant. » René de Planhol multiplie, dans ses *Récits*, les évocations d'officiers supérieurs faisant preuve d'une grande bravoure telles le général promu commandant d'un corps d'armée grâce à son courage (*ibid.*, le 09/06/1915), le colonel qui réussit la défense héroïque d'un village avec seulement six soldats (*ibid.*, le 14/06/1915) ou un autre général qui « [...] s'en allait à pied ou à bicyclette, jusqu'aux plus périlleux avant-postes [et qui] semblait se glisser à travers les balles [...] » et qui ne bouge même pas lorsqu'un obus tombe sur la mesure où il loge (*ibid.*, le 18/06/1915)

<sup>2195</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 31/10/1917 : « [...] mon devoir est de veiller avant tout à la sécurité de mes soldats » ; MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 09/01/1916. Dans *La fin d'une Walkyrie* de M. Delly, le capitaine russe Boris Vlavesky est lui aussi dépeint comme un officier dévoué aux soldats qu'il commande ; assez grièvement blessé, il s'efforce de dompter sa souffrance et s'interdit de penser à la femme qu'il aime car il veut « [...] garder son esprit tendu vers un seul but : sauver ces êtres dont il était le chef, les conserver pour la patrie, pour leur famille. » (in *L'Écho de Paris*, le 29/12/1915). Le colonel que met en scène l'auteur anonyme d'*Afraid !* est présenté comme un officier attentif à la vie de ses hommes : lors de l'assaut contre les positions ennemies qu'il commande, il ordonne le repli lorsqu'il se rend compte qu'« [...] une avance supplémentaire est impossible » afin d'éviter des morts inutiles. (*Afraid !*, in *Daily Express*, le 31/01/1916 : « *The colonel realised that a further advance was impossible, and ordered his men back.* ») ; UN POILU, *ibid.*, le 11/10/1915 : « Le capitaine d'Arnaud, à qui ses chefs attribuaient tout le mérite de cette victoire, déclina modestement cet honneur qu'il rejeta sur ses hommes, sur ses officiers [...] »

<sup>2196</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 08/07/1915 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 19/08/1915.

<sup>2197</sup> Pour une étude très fouillée concernant les relations entre officiers et hommes de troupe dans l'armée française durant la Première Guerre mondiale se reporter à SAINT-FUSCIEN Emmanuel, *A vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Paris Editions de l'E.H.E.S.S., 2011.

## 2. L'entrain, l'énergie.

Le discours sur l'ennemi fait du combattant allemand un individu passif, peu volontaire. Les représentations du soldat français donnent à voir, au contraire, un être dynamique et plein d'élan.

Dans les romans-feuilletons, ce sont les termes « entrain<sup>2198</sup> » et « énergie<sup>2199</sup> » qui sont le plus souvent utilisés pour rendre compte de cette vitalité de la "race" qui se traduit, chez les combattants, par une préférence pour l'action. « Le Français préfère la lutte, la marche en avant, le mouvement, en un mot, au repos énervant d'une attente qui se prolonge<sup>2200</sup> » écrit Charles Mérouvel, et c'est la même image que donne à plusieurs reprises Jacques Roujon dans son *Carnet de route*, au travers de remarques comme « [...] il faut se dépêcher d'aller au feu, si l'on veut arriver pour les grands coups<sup>2201</sup> » ou « Nous avons l'air de fameux serins à faire des marches et des exercices pendant que d'autres remportent peut-être la victoire décisive<sup>2202</sup> », mais également les auteurs qui écrivent par exemple que les soldats français « [...] ont du cœur [...]<sup>2203</sup> », qu'ils sont animés par une « fougue<sup>2204</sup> » spécifique ou qu'ils attaquent avec une « [...] furie séculaire [...]<sup>2205</sup>. »

Les auteurs des *serials* qui mettent en scène les soldats de Sa Majesté n'insistent pas particulièrement sur leur allant. La description que Ruby M. Ayres donne de l'assaut auquel participe Richard Chatterton<sup>2206</sup>, la défense improvisée que des troupes britanniques peu entraînées et en infériorité numérique livrent face à l'invasion vaevictienne<sup>2207</sup>, l'assaut du régiment de territoriaux auquel appartient Jasper Sedley<sup>2208</sup>, ou encore la manière dont se comportent les troupes anglaises mises en scène par Laurette Aldous<sup>2209</sup>, véhiculent néanmoins l'image de combattants enthousiastes et toujours prêts à faire le nécessaire pour en découdre.

---

<sup>2198</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 17/12/1915 (c'est ici un officier allemand qui le constate) ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 28/10/1916 ; FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 03/07/1917 ; etc.

<sup>2199</sup> Charles Mérouvel parle de « [...] l'indomptable énergie » de la race française (*Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 12/01/1916), Arthur Bernède de « [...] l'énergie alerte et bien française » de son héros (*Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 25/03/1916) et Maxime Audouin de l'« [...] énergie native [...] » de son héroïne (*Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, les 01 et 21/04/1917)

<sup>2200</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 27/12/1918.

<sup>2201</sup> ROUJON Jacques, *ibid.*, le 22/02/1916.

<sup>2202</sup> *ibid.*, le 23/02/1916.

<sup>2203</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 02/11/1918.

<sup>2204</sup> DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 14/04/1916 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 02/07/1915.

<sup>2205</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 01/05/1915. Un peu plus loin, l'auteur parle de leur « [...] "furie" traditionnelle [...] » (le 08/05/1915).

<sup>2206</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, les 06 et 07/04/1915.

<sup>2207</sup> COWEN Laurence, *ibid.*, les 18 et 20/02/1915.

<sup>2208</sup> ANONYME, *ibid.*, le 31/01/1916.

<sup>2209</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, du 29/04/1915 au 05/07/1915.

### 3. L'adaptabilité et la présence d'esprit du soldat français.

Un certain nombre d'auteurs français aiment à rappeler que les soldats de leur pays sont dotés d'une capacité d'adaptation hors de pair qui les distingue des soldats allemands représentés, on l'a vu, comme des automates qui se contentent d'exécuter les ordres et sont dénués du moindre esprit d'initiative. La « [...] facilité d'adaptation propre au troupier français [...] »<sup>2210</sup> que mentionne Émile Pouget lorsqu'il décrit la façon dont des chasseurs alpins se transforment en terrassiers et creusent des tranchées, et le « [...] merveilleux esprit d'assimilation si fertile en ressources qui caractérise nos chefs et nos soldats [...] »<sup>2211</sup> sur lequel Aristide Bruant attire l'attention lorsqu'il évoque, lui aussi, la rapidité avec laquelle l'artillerie et l'infanterie s'adaptent aux nouvelles nécessités de la guerre de tranchées, rejoignent les allusions à la "débrouillardise" du soldat français<sup>2212</sup> et le stéréotype séculaire de celui-ci.

Le système D ou « système débrouillard »<sup>2213</sup>, spécialité du combattant français, est un produit direct de l'adaptabilité dont celui-ci fait preuve, et consiste en la capacité de répondre aux besoins du moment avec les moyens disponibles. Jean-François Fonson écrit que « ce fut dès les premiers jours de la mobilisation que l'on inaugura, en France, le système D, ce qui, comme chacun sait, signifie le système du "débrouille-toi" »<sup>2214</sup>, et explique qu'il fallait le mettre en pratique dès le dépôt pour trouver l'ensemble des éléments constituant la tenue de soldat<sup>2215</sup>. Arthur Bernède illustre l'aptitude à la débrouille du soldat français en racontant comment Broussard fabrique une veilleuse à partir d'une boîte de conserve<sup>2216</sup>, Jules Mary en expliquant le procédé utilisé par des soldats pour aménager une grange à l'aide planches<sup>2217</sup>, et Un poilu en décrivant comment le soldat Paul Rambert, quinquagénaire de son état, parvient, grâce à son ingéniosité, à confectionner un formidable repas avec un minimum de fournitures après qu'un bombardement ait quasiment tout détruit<sup>2218</sup>.

---

<sup>2210</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 29/07/1915.

<sup>2211</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 08/05/1915.

<sup>2212</sup> On peut citer, par exemple, Jules Mary qui, dans *Le soleil se lève*, évoque le « [...] le troupier français [...] débrouillard et bon enfant » (in *Le Petit Parisien*, le 13/01/1919), Arnould Galopin qui dit de Signoret qu'il est « [...] un débrouillard, comme tous les Parigots [...] » (*Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 23/11/1917) ou encore Maxime Audouin qui fait d'un des héros de son *Nid du pirate*, Nougat, l'incarnation parfaite du soldat débrouillard ; celui-ci a exercé des dizaines d'emplois avant la guerre et possède en conséquence les talents les plus divers qu'il met au service de sa mission de défenseur de la France dans toutes les situations.

<sup>2213</sup> BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 24/05/1918.

<sup>2214</sup> FONSON Jean-François, *ibid.*, le 02/07/1917.

<sup>2215</sup> On décèle parfois, comme dans cet exemple, une critique du manque d'équipements dont disposent les armées françaises, mais les propos sont toujours très mesurés.

<sup>2216</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 23/05/1916.

<sup>2217</sup> MARY Jules, *Elles n'oublent pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 29/05/1917.

<sup>2218</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, les 07/08 et 08/08/1915.

Les auteurs de fictions sérielles patriotiques français et britanniques se rejoignent lorsqu'ils envisagent la valeur individuelle du soldat de leur pays et le décrivent comme un combattant de premier ordre.

#### 4. La valeur individuelle du soldat français et britannique.

Le soldat britannique et le soldat français sont décrits comme des combattants remarquables<sup>2219</sup>, dont la valeur individuelle surpasse celle du soldat allemand. De cette donnée primaire découlent deux conséquences logiques dont les fictions patriotiques, en premier lieu les récits d'aventures de guerre, multiplient les exemples narratifs : lors d'une opposition en un contre un ou lorsque le rapport est de deux contre un en faveur de l'ennemi allemand, l'avantage revient toujours aux soldats britanniques ou français ; lors d'une confrontation où les troupes allemandes sont en large supériorité numérique, elles ne remportent que rarement la victoire et subissent toujours, en tout cas, de lourdes pertes. S'il fallait évaluer, d'après le contenu des fictions considérées, la valeur moyenne que leurs auteurs attribuent au soldat français et au soldat britannique, celle-ci équivaldrait au moins au double, voire au triple, de celle du soldat allemand. Certains personnages font cependant exploser cette moyenne comme Paul Rambert, le "roi des cuistots", qui parvient facilement à se débarrasser de trois voire quatre opposants dans les luttes au corps à corps<sup>2220</sup>.

Certains auteurs français tiennent parfois des propos très péremptaires pour exprimer la supériorité des soldats de leur pays. Aristide Bruant affirme ainsi qu'ils sont « [...] les premiers soldats du monde<sup>2221</sup> » et Léon Daudet constate, en rappelant la victoire écrasante de la Marne, que ni les chefs, ni les soldats allemands ne valent les français<sup>2222</sup>. Les auteurs britanniques qui mettent en scène le soldat de leur pays en situation de combat ne tiennent pas des propos de ce type et se contentent de péripéties qui leur permettent de mettre en avant la supériorité du *Tommy* sur le soldat du camp opposé : Ruby M. Ayres met par exemple en scène un Richard Chatterton qui parvient à se défaire de deux troupiers allemands alors qu'il se retrouve blessé et sans armes dans le

---

<sup>2219</sup> Rappelons une nouvelle fois que le soldat est bien plus souvent mis en scène en situation de combat dans les fictions patriotiques françaises que dans leurs équivalents britanniques.

<sup>2220</sup> *Ibid.*, le 26/11/1915.

<sup>2221</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 01/05/1915.

<sup>2222</sup> DAUDET Léon, *La vermine du monde*, in *L'Action française*, le 25/05/1916 : « Leurs chefs [...] ne valaient pas les chefs français. Leurs soldats [...] ne valaient pas les troupiers français. »

*no man's land*<sup>2223</sup> tandis que chez Laurence Cowen, des cavaliers britanniques se débarrassent très facilement de cavaliers vaevictiens<sup>2224</sup>.

La supériorité militaire française et britannique, évidente lorsqu'il est question de l'élément humain, l'est moins lorsqu'il est question de l'élément matériel.

## 5. L'équipement des armées françaises et britanniques.

Les remarques ayant trait à la qualité du matériel dont disposent les forces françaises et britanniques, et notamment à l'armement, ne sont pas nombreuses dans les fictions patriotiques de notre échantillon, leurs auteurs s'attardant davantage sur la composante humaine des deux armées. Ce constat est encore plus manifeste dans les *patriotic serials* et probablement lié à la temporalité de leur publication : comme nous l'avons dit, ces derniers sont majoritairement insérés, dans le *Daily Mirror* et le *Daily Express*, au cours de l'année 1915 et au début de l'année 1916, c'est-à-dire à un moment où l'armée britannique n'est pas encore bien équipée<sup>2225</sup>, l'effort de guerre du pays en étant encore à ses débuts. Il est probable que les fictions patriotiques publiées dans d'autres journaux ou sur d'autres supports, plus tardivement dans le conflit, accordent une place plus significative au matériel, notamment aux tanks puis aux avions.

L'artillerie et les mitrailleuses allemandes sont régulièrement décrites, on l'a vu, comme des armes efficaces qui influent positivement sur les combats en infligeant des pertes importantes aux troupes adverses. Une fois prises en compte les quelques remarques qui concernent, par exemple, l'aviation<sup>2226</sup> ou les tanks<sup>2227</sup>, une seule arme bénéficie d'un discours laudatif récurrent : l'artillerie, et plus particulièrement le "75" français.

La plupart des auteurs de romans-feuilletons patriotiques qui se déroulent pour tout ou partie sur le front, qu'il s'agisse de récits d'aventures de guerre, de récits sentimentaux, de récits

---

<sup>2223</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 07/04/1915.

<sup>2224</sup> COWEN Laurence, *ibid.*, le 13/02/1915.

<sup>2225</sup> PHILPOTT William, « *The Big Push : l'armée britannique sur la Somme* », in *Revue Historique des Armées*, n°242, 2006, p. 70-83 : l'auteur explique notamment qu'un programme destiné à améliorer l'équipement des armées britanniques est décidé suite aux défaillances « [...] en matière de méthode et de matériel, en particulier d'artillerie [...] » qu'ont révélé les batailles de l'année 1915, notamment celles de la rive d'Aubers et de Festubert en mai.

<sup>2226</sup> Par exemple MADON Georges (Capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, du 28/03/1919 au 02/06/1919 ; LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et Cie*, in *L'Écho de Paris*, du 13/10/1919 au 08/03/1920 ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 26/02/1920 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, du 30/03/1916 au 10/09/1916 ; ALDOUS Laurette, *ibid.*, les 28/05 et 25/06/1915.

<sup>2227</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 06/02/1918 : il s'agit de tanks sous-marins qui participent à la "Bataille Invisible" imaginée par l'auteur et permettent de remporter la victoire sur les Allemands ; FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, les 09/03, 11/03, 15/03, etc. : l'auteur, dans la livraison du 11/03, évoque les « [...] imperfections de nos tout premiers chars d'assaut [...] corrigées aussitôt que constatées. [...] les chars qui nous donnèrent la victoire en 1918 n'en portaient plus trace. » ; GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, les 18/09, 19/09 et 07/10/1917.

d'espionnage ou de témoignages y vont de leurs allusions plus ou moins développées au sujet des mérites de la « [...] bonne artillerie [...] »<sup>2228</sup> française, vantant aussi bien la précision de ses tirs<sup>2229</sup> que les dégâts qu'elle occasionne<sup>2230</sup>, et c'est le canon de 75 qui est le plus souvent à l'honneur et représenté comme la pièce maîtresse de l'arsenal français. Il est le « [...] terrible 75 »<sup>2231</sup>, le « [...] terrible [...] petit [...] 75 »<sup>2232</sup>, le « [...] 75 du diable [...] »<sup>2233</sup>, une arme crainte par l'ennemi et un atout essentiel de la France que mentionnent également certains auteurs britanniques<sup>2234</sup>.

Lorsqu'ils adressent des commentaires élogieux au canon de 75, les feuilletonistes français mettent en avant la capacité de cette pièce d'artillerie, lorsqu'elle est entre les mains de servants qualifiés, d'atteindre sa cible avec une grande précision. Le commandant Raynal écrit par exemple « [...] que nos 75 pourraient sculpter un rocher et le transformer en une statue colossale, avec ressemblance garantie [...] qu'on peut tout demander au 75... »<sup>2235</sup>, et Jules Mary fait écrire au soldat allemand Franz Petermann, dans son carnet de guerre :

« Hier, un obus de leur 75 est arrivé en plein dans le blockhaus de notre tranchée et y a tué vingt-trois hommes rien que par la commotion et sans leur faire même de blessure. Moi seul j'en ai réchappé et je suis resté évanoui huit heures »<sup>2236</sup>.

En second lieu, ce sont les effets particulièrement dévastateurs des obus de 75 qui sont décrits avec, parfois, des détails assez crus, comme dans cette description de Jules Mary :

« Les 75 ont fait un charnier de la tranchée en corniche qui court au long du village-sud. Quand les poilus y abordent, c'est une vision dantesque, un spectacle d'horreur. Des corps déchiquetés, des poitrines où la baïonnette s'est brisée, plantée jusqu'à la douille... Des lambeaux de chair projetés hors des trous et qui sont retombés

---

<sup>2228</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 16/10/1917.

<sup>2229</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 07/06/1915 ;

<sup>2230</sup> DE PLANHOL René, *ibid.*, le 13/06/1915 : « Tous les blessés [allemands] dénonçaient les ravages de notre artillerie » ; LINTIER Paul, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 16/06/1916 : « [...] l'artillerie est arrivée à la fin [...] Elles les a vite nettoyés. » ; RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 26/02/1919 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 22/09/1915 : « [...] en moins de temps qu'il ne faut pour le décrire, nos artilleurs, qui avaient repéré le contingent boche, se mirent à l'arroser d'une pluie d'obus explosifs ; et distinctement, Jacques vit voler têtes, jambes, bras torses... Quelques secondes après, il ne restait plus un seul être vivant dans le chemin. Tout avait été fauché, déchiqueté, pulvérisé... Pas un seul n'avait pu échapper. » Dans *Sur les routes sanglantes*, Jules Mary met en scène un soldat allemand, Franz Petermann, qui tient un carnet de guerre dans lequel il s'adresse à sa femme et qui, en date du 12/10/1914 écrit : « [...] nous perdons beaucoup de monde. Ces Français ont une artillerie formidable, terrifiante. Il ne devrait pas être permis de se servir de pareils engins. » (in *Le Petit Parisien*, le 12/05/1915)

<sup>2231</sup> MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 30/04/1917.

<sup>2232</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 25/04/1915.

<sup>2233</sup> LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, le 05/11/1919. L'auteur met ses mots dans la bouche d'un Allemand.

<sup>2234</sup> Laurette Aldous évoque « [...] le fameux 75 [...] » (« [...] the famous 75's [...] », *ibid.*, le 08/06/1915) et Ruby M. Ayres, « [...] les fameux canons français [...] » (« [...] the famous French guns [...] », *ibid.*, le 20/04/1915).

<sup>2235</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *ibid.*, le 10/02/1919.

<sup>2236</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 12/05/1915.

en s'accrochant aux réseaux de fils barbelés... comme un étal de boucherie humaine...<sup>2237</sup> »

Le "75", pièce d'artillerie de 75mm, comme son nom l'indique, est un canon récent, entré en service en 1897<sup>2238</sup>. Il est, au début du XX<sup>e</sup> siècle, le canon de campagne le plus moderne, synthèse de nombreux perfectionnements intervenus à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme le freinage de recul hydro-pneumatique, la munition encartouchée ou encore le chargement par la culasse, qui ont permis, entre autres, d'atteindre une cadence de tir jusqu'alors inconnue pouvant dépasser, en théorie, vingt coups à la minute. Sa perfection technique et son indéniable efficacité font de lui une sorte d'absolu et ont des effets négatifs sur la modernisation de l'artillerie française qui, contrairement à celle des Allemands, ne progresse pas dans le domaine des canons lourds durant les deux décennies qui suivent la naissance du "75". Si ce dernier joue un rôle déterminant lors de la première bataille de la Marne mais aussi lors de la bataille de Verdun, il n'est pas adapté à la guerre de position qui demande des bombardements d'une puissance suffisante pour détruire les fortifications adverses. L'Allemagne dispose donc, dès le départ, d'un net avantage, qui n'a réellement commencé à se résorber que dans le courant de l'année 1916. On trouve les mêmes propos apologétiques au sujet du "75" dans l'ensemble de la presse française ; ils sont destinés, durant les deux premières années du conflit surtout, lorsque l'infériorité de l'artillerie française est la plus manifeste, à donner une image rassurante de la réalité du terrain afin de contribuer au maintien du bon moral de la population, ce travestissement de la vérité étant facilité par une censure omniprésente et globalement efficace.

Les représentations résultant du principe de valorisation de soi sont souvent moins détaillées que celles qui sont issues du principe d'infériorisation de l'ennemi, surtout dans les fictions patriotiques françaises où, on l'a dit, le discours sur l'ennemi est particulièrement riche.

Le principe d'héroïsation, cœur du discours sur soi, produit, par contre, dans les romans-feuilletons et les *serials* patriotiques, des représentations et des figures tout aussi complexes que le principe de criminalisation, cœur du discours sur l'ennemi.

---

<sup>2237</sup> *Ibid.*, le 10/05/1915.

<sup>2238</sup> Émile Pouget, dans *Vieille Alsace*, parle de « [...] notre petit dernier, le jeune 75 » (*in L'Humanité*, le 18/07/1915).

## **II. L'héroïsation.**

Le barbare est sans conteste la figure de l'ennemi la plus forte que l'on trouve dans les fictions patriotiques françaises et britanniques. Ces dernières lui opposent la figure du héros défenseur de la patrie et en font l'incarnation de toutes les valeurs que le barbare bafoue. Criminalisation de l'ennemi et héroïsation de soi aboutissent donc à la production et à la diffusion d'une variante du couple « [...] chevalier contre barbare [...] »<sup>2239</sup> qui réduit la guerre en cours à une opposition manichéenne entre une barbarie agressive et un héroïsme défensif.

Le héros des romans-feuilletons et *serials* patriotiques se caractérise avant tout par une surhumanité qui lui permet d'accomplir des exploits incroyables et par une grandeur d'âme qui en fait un être sensible au malheur qui l'entoure et respectueux de son adversaire ; par là, il est très proche de l'archétype du chevalier dépeint dans la littérature courtoise. Cette figure est déclinée en une série de personnages utilisés pour exalter l'héroïsme dont les populations de France et de Grande-Bretagne sont capables et leur offrir des modèles à imiter. Le soldat, "poilu" d'un côté, *Tommy* de l'autre, est le personnage héroïque le plus fréquent, à l'échelle de notre échantillon, mais les auteurs ont également recours à ceux de l'enfant-héros, du franc-tireur et de l'infirmière. Le principe discursif d'héroïsation de soi est également visible, de manière plus diffuse, dans l'utilisation de symboles tels la bataille de la Marne, la baïonnette, la récompense militaire ou encore la mutilation qui, à l'instar de ceux dont se servent les auteurs pour représenter le patriotisme, sont autant de signaux facilement assimilables par les lecteurs et qui facilitent l'action du discours de mobilisation.

### **A. La figure du héros.**

Un héros est, par définition, un être remarquable. Sans peur et sans reproche, il s'illustre par l'accomplissement d'actions exceptionnelles mais également par un comportement exemplaire. Son corps et son esprit sont à l'unisson et sa surhumanité n'a d'égale que la grandeur d'âme dont il est capable.

#### **1. La chanson de geste du héros.**

Le héros défenseur de la patrie est presque toujours représenté sous les traits d'un personnage doté d'un physique hors du commun et ce sont notamment sa force herculéenne et son

---

<sup>2239</sup> BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, p. 164.

incroyable résistance à la douleur qui sont mises en valeur. Le soldat Paul Rambert, imaginé par Un poilu, est ainsi doté d'une force colossale qui lui permet de tuer à mains nues deux soldats allemands dans le même mouvement, lors d'un assaut pour prendre une tranchée ennemie :

« [...] Paul Rambert a des muscles d'acier. Deux Allemands – deux hommes d'âge mur [*sic*]... des territoriaux eux aussi... - sont pris par le cou. Entre les doigts de Paul Rambert, qui les étrangle, les hommes deviennent violets. D'un geste frénétique, la force décuplée, Rambert choque les deux têtes qui se heurtent avec un bruit sec de bois mort qu'on casse. Il lâche les deux loques humaines qui s'écroulent... Terrifiés... les autres reculent...<sup>2240</sup> »

Ces personnages surpuissants sont courants dans les romans-feuilletons patriotiques. Le soldat Jean, dit "Patte-de-fer", qui a « cabossé » plus d'Allemands que toute sa compagnie, tue lui aussi à mains nues, en les étranglant, deux combattants ennemis, ce qui lui vaut d'ailleurs son surnom<sup>2241</sup> ; Ballot, ancien lutteur de foire, est un « [...] hercule [...un] Titan inconscient de sa force<sup>2242</sup> » qui parvient à retenir une galerie qui s'effondre suite à l'explosion d'une bombe<sup>2243</sup> ou encore à tirer sans aide un canon pris à l'ennemi<sup>2244</sup> ; Henri Wiking, personnage dont le nom suggère à lui seul l'idée de force et de résistance physiques, est certainement l'exemple le plus outrancier du héros surhumain que nous avons rencontré puisqu'il parvient à tenir tête à plusieurs Allemands alors qu'il a une vingtaine de balles dans le corps<sup>2245</sup> et qu'il survit alors qu'il est, en plus, brûlé au bras et au visage par de l'acide sulfurique<sup>2246</sup>. Arthur Bernède évoque à plusieurs reprises la force physique et la vigueur<sup>2247</sup> de son héros Chantecoq et dit clairement que celui-ci incarne « [...] le surhomme et le surfrançais [...]»<sup>2248</sup>, une sorte d'absolu indépassable.

Les héros des *patriotic serials* étudiés n'apparaissent pas comme des êtres surhumains. Lorsqu'il arrive aux auteurs de gratifier leurs personnages héroïques de capacités physiques supérieures à la moyenne, ces dernières restent toutefois dans le domaine de l'acceptable et du réaliste. Alors qu'il a risqué une première fois sa vie, en pleine bataille, pour sauver la vie d'un jeune lieutenant blessé, Richard Chatterton, le héros de Ruby M. Ayres, s'élançait à nouveau hors de la

---

<sup>2240</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 22/09/1915.

<sup>2241</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 08/03/1916.

<sup>2242</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 26/06/1915.

<sup>2243</sup> *Ibid.*, les 26/06, 27 et 28/06/1915.

<sup>2244</sup> *Ibid.*, le 20/08/1915.

<sup>2245</sup> ALLAIN Marcel, *Pour son amour !*, in *Le Petit Journal*, les 18 et 19/11/1916.

<sup>2246</sup> *Ibid.*, le 22/11/1916.

<sup>2247</sup> BERNÈDE Arthur, *ibid.*, le 30/01/1916 : « [...] un *surfrançais*, capable des exploits les plus héroïques... des tours de force les plus formidables » et *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 06/12/1914 : « Sa force vitale était si grande, son énergie était si puissante [...] ».

<sup>2248</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 19/06/1916.

tranchée qui l'abrite des balles ennemies pour ramener Carter, son ami et compagnon d'armes, et parvient, avec un bras blessé, à mettre hors de combat deux soldats allemands alors que son arme n'a plus de munitions. Au terme de ces deux échappées, il s'effondre, à bout de force<sup>2249</sup>. On retrouve un scénario identique dans *Afraid !*, fiction dans laquelle les limites physiques du héros sont encore plus nettement visibles et plus conformes à la réalité. Jasper Sedley est légèrement blessé à l'épaule lors de l'assaut que son bataillon lance contre les positions ennemies. Puis, lorsqu'il sort de la tranchée qui vient d'être prise pour venir en aide à son ami et supérieur blessé et immobilisé dans « [...] la zone de mort [...] »<sup>2250</sup>, il reçoit une balle dans la cuisse. Il parvient tout de même, « [...] dans un effort presque surhumain [...] »<sup>2251</sup>, à ramener ce dernier dans la tranchée mais il doit le faire en rampant, avec le blessé sur son dos, car la seule balle qu'il a reçue l'empêche de se tenir debout.

Le héros, c'est aussi l'individu doté d'aptitudes remarquables. Le jeune Jacques Rambert devient par exemple un "as" du pilotage après seulement quelques leçons prises dans le civil<sup>2252</sup>, Daniel Leroy, ancien professeur de dessin à Nancy, un contre-espion très efficace et le roi des détectives, Chantecoq<sup>2253</sup>, Luigi Mancelli est choisi et formé pour devenir le Maître du Silence, un être mystérieux doté du pouvoir de rendre muet et de paralyser n'importe qui en quelques secondes<sup>2254</sup>, et Stanley Rupert, le secrétaire du ministre de la guerre lord Pax, se révèle être un tireur d'élite lorsqu'il est embarqué à bord d'un avion pour abattre un appareil allemand qui espionne les mouvements de régiments britanniques<sup>2255</sup>.

Le courage, présenté comme une vertu partagée par tous les Français et les Britanniques ou presque, prend une tout autre dimension lorsqu'il est question des personnages héroïques. Rien ne peut les effrayer, les faire douter, quel que soit le péril encouru, et ils parviennent à mener à bien les entreprises les plus dangereuses et à se tirer des situations les plus désespérées, qu'il s'agisse de missions de reconnaissance<sup>2256</sup>, d'évasions audacieuses<sup>2257</sup>, ou de combats en infériorité

---

<sup>2249</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V. C.*, in *Daily Mirror*, le 07/04/1915.

<sup>2250</sup> ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, le 31/01/1916. (« [...] the zone of death »)

<sup>2251</sup> *Ibid.* (« With almost superhuman exertion [...] »)

<sup>2252</sup> UN POILU, *ibid.*, du 07/08/1915 au 24/12/1915.

<sup>2253</sup> BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, du 22/11/1914 au 24/04/1915 et *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, du 16/01/1916 au 22/07/1916. Pour nous en tenir aux fictions sérielles patriotiques de notre période d'étude, le personnage est également le héros de *Cœur de Française*, in *le Petit Parisien*, du 14/05/1912 au 06/10/1912.

<sup>2254</sup> DELLY M., *Le maître du silence*, in *L'Écho de Paris*, du 02/11/1917 au 08/03/1918.

<sup>2255</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, les 06 et 08/02/1915.

<sup>2256</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, du 17/06/1917 au 04/12/1917 ; MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, du 07/11/1919 au 06/03/1920 ; D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, du 14/08/1920 au 13/12/1920 ; etc.

numérique<sup>2258</sup>, péripéties dont regorgent les fictions patriotiques françaises mais qui sont beaucoup plus rares dans les *serials* du même type.

Fort et courageux, le héros sait également agir par la ruse lorsque c'est nécessaire, et ce sont notamment les personnages qui luttent contre les espions allemands qui incarnent le mieux ce type du héros astucieux et habile capable de venir à bout des menées souterraines et machiavéliques de l'ennemi, parmi lesquels on peut mentionner Hector d'Ambly de Lambersac dans *L'infirmière*, Henri Bonnières dans *Tête de Boche*, Guy de Bréval dans *L'horrible drame*, Liane et Jabbs dans *The Beautiful Spy*, Denis Carr dans *The White Feather* et, bien sûr, le champion toutes catégories du héros rusé, Chantecoq, « l'homme protégé<sup>2259</sup>. »

La surhumanité du héros des fictions patriotiques françaises prend souvent des proportions phénoménales, à tel point que la sauvegarde de la nation semble parfois reposer toute entière sur les épaules de ce seul personnage et dépendre davantage de ses exploits individuels que des efforts conjugués de millions de soldats. La filiation de ces fictions avec le roman du surhomme<sup>2260</sup> de type dumasien, févalien ou encore terrailien bâti autour d'un héros tout-puissant capable, par ses seules actions, de modifier le cours des choses, apparaît de ce point de vue évidente. Les héros des fictions patriotiques britanniques ne font pas preuve d'une surhumanité aussi flagrante, et s'ils se distinguent par certaines actions et/ou capacités des autres personnages, ils demeurent proches du commun des mortels et ne sont pas représentés comme des demi-dieux.

Les auteurs des deux pays se rejoignent lorsqu'il s'agit de décrire la grandeur d'âme des héros dont ils narrent les aventures.

---

<sup>2257</sup> MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, du 21/09/1916 au 17/02/1917 : le groupe de héros organise une évasion hors d'une forteresse allemande ; BRUANT Aristide, *ibid.*, du 25/04/1915 au 16/10/1915 : les soldats Ballot et Leclerc parviennent à faire sortir de Saint-Quentin les deux héroïnes retenues par le prince de Reuss ; COWEN Laurence, *ibid.*, les 11 et 12/02/1915 : Elinor Pax qui, en tant qu'infirmière, peut circuler comme elle l'entend, rend visite à son fiancé, Stanley Rupert, qui est retenu prisonnier dans un camp vaevictien. Les deux jeunes gens parviennent à sortir de ce camp car Stanley enfile un uniforme ennemi afin de se faire passer pour un soldat servant d'escorte à la jeune femme ; etc.

<sup>2258</sup> Ce type de situations est très fréquent dans les fictions françaises.

<sup>2259</sup> BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 22/11/1914 et *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 28/01/1916.

<sup>2260</sup> Sur ce sujet, on peut se reporter, par exemple, à ECO Umberto, *De Superman au surhomme*, Paris, Grasset, 1993 ; FRIGERIO Vittorio, *Les fils de Monte-Christo. Idéologie du héros de roman populaire*, Limoges, P.U.L.I.M., 2002 ; TENGOUR Hossein, « Surhomme », in COMPÈRE Daniel, (dir.), *Dictionnaire du roman populaire francophone*, Paris, 2007, p. 423-424.

## 2. Le héros magnanime.

Le discours de mobilisation patriotique fait du héros défenseur de la patrie un chevalier opposé à l'ennemi barbare. L'examen de certains comportements et réactions que les auteurs confèrent à leurs héros ne laisse guère de doute à ce sujet, tant ceux-ci semblent inspirés de l'éthique chevaleresque telle qu'on la retrouve décrite dans la littérature courtoise.

Les héros sont décrits comme des individus habités corps et âme par leur mission. Ils sont mus, à chaque instant, par un sens de l'honneur et un sens du devoir à toute épreuve, et s'ils consentent, sans sourciller, à faire le sacrifice de leur vie et de leurs aspirations, ils se montrent par contre sensibles au malheur qui frappe les êtres mis en position de faiblesse par la guerre, qu'il s'agisse d'humains<sup>2261</sup> ou d'animaux<sup>2262</sup>, mais aussi aux dégâts subis par la nature<sup>2263</sup>, attitudes opposées à celles qui sont prêtées au barbare allemand qui n'hésite pas à profiter de la souffrance d'autrui s'il peut en tirer quelque avantage ou à se montrer cruel par plaisir.

Les situations les plus fréquemment utilisées pour mettre en avant la grandeur d'âme des héros français et britanniques sont celles où il est question de leur attitude face à l'ennemi en état d'infériorité. S'ils sont dépeints comme impitoyables au combat, ils le sont également comme respectueux des prisonniers et des blessés du camp adverse, qu'ils traitent avec correction et parfois même une relative amabilité, au contraire du barbare allemand. Le roi des cuistots Paul Rambert affirme ainsi à des soldats allemands qu'

« on ne fait jamais de mal aux prisonniers de guerre, chez nous [les Français]... On les traite conformément aux lois de l'humanité et de la justice [...] Le Français est incapable de faire du mal à un ennemi vaincu, il s'incline au contraire devant le courage malheureux, et sait à l'occasion saluer de l'épée et du drapeau celui que la fortune des armes a trahi [...] une fois le combat fini on est prêt à tendre la main à son ennemi pour l'aider à se relever...<sup>2264</sup> »

---

<sup>2261</sup> Les auteurs des deux pays décrivent souvent la tristesse ressentie par leurs héros lorsqu'ils sont confrontés à la situation compliquée des habitants des zones envahies qui abandonnent tous leurs biens pour échapper à l'invasion ennemie et qu'ils croisent sur les routes, ou celle qu'ils ressentent lorsqu'ils pénètrent dans des villages durement éprouvés. Ils sont particulièrement sensibles au malheur des êtres les plus vulnérables, enfants, femmes et vieillards et font leur possible pour leur venir en aide.

<sup>2262</sup> Dans *Sauvagette*, le soldat Armois découvre une vache, deux cochons et une chèvre abandonnés dans un village déserté et s'occupe de les nourrir (in *Le Petit Journal*, le 01/01/1917). Dans son témoignage, le canonnier Paul Lintier écrit que les chevaux souffrent plus que les hommes (*Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 19/06/1916) et décrit la douleur de l'un d'eux, qu'il achève en disant qu'« il y a dans les yeux de cette bête une douleur humaine » (*ibid.*, le 12/07/1916).

<sup>2263</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, le 03/04/1915 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 09/07/1916 ; RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 10/02/1919 : « J'aperçois très bien les bois [...] Leurs arbres, rares maintenant, n'ont plus une feuille [...] et nous sommes à la fin de mai : les Boches ont supprimé le printemps » ; MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 11/11/1915.

<sup>2264</sup> UN POILU, *ibid.*, le 26/10/1915.

Arnould Galopin décrit, dans *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, des soldats français qui se montrent magnanimes envers les soldats ennemis qu'ils font prisonniers, n'hésitant pas à partager de la nourriture avec eux<sup>2265</sup>, à les traiter avec calme et politesse lorsqu'ils les interrogent<sup>2266</sup>, à les soigner<sup>2267</sup>, attitudes pleines d'empathie que l'on retrouve sous la plume d'autres auteurs comme par exemple Lise Pascal<sup>2268</sup>, Maxime Audouin<sup>2269</sup>, René de Planhol<sup>2270</sup>, le capitaine Madon<sup>2271</sup> ou Laurette Aldous<sup>2272</sup>.

Cette figure de héros s'incarne pour tout ou partie dans une série de personnages dont nous allons présenter les plus récurrents, en commençant par le soldat.

## **B. Les visages de l'héroïsme.**

Les personnages à l'aide desquels les auteurs de fictions sérielles patriotiques donnent vie à la figure du héros sont nombreux et sont aussi bien des personnages occupant un rôle mineur que des personnages principaux, des hommes que des femmes, des enfants que des adultes, et même parfois des animaux, notamment des chiens. Les examiner tous serait une entreprise longue et fastidieuse et nous avons donc choisi de nous focaliser sur les quatre plus fréquents : le soldat, et plus précisément celui qui appartient à l'armée de terre, de loin le plus représenté, "poilu" en France, *Tommy* en Grande-Bretagne ; l'enfant-héros, personnage très souvent mis en scène car riche d'affects utilisables pour toucher les lecteurs ; le franc-tireur, combattant qui n'appartient pas à

<sup>2265</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 17/10/1917.

<sup>2266</sup> *ibid.*, le 20/10/1917.

<sup>2267</sup> *ibid.*, le 31/10/1917.

<sup>2268</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 09/07/1915 : des soldats français nourrissent un prisonnier allemand.

<sup>2269</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 26/04/1917 : « C'était un Boche, un ennemi, - mais devant la souffrance, tous les hommes sont frères. » Suite à cette phrase, un soldat français donne de l'eau à un sous-officier allemand blessé. Cet auteur met également en scène un officier français qui rappelle ses hommes à l'ordre car ils font preuve d'un manque de respect flagrant envers des cadavres de combattants allemands qu'ils enterrent pour les cacher et dit à ces derniers : « [...] votre tenue est indécente. Ces ennemis ont payé leur dette et vous devez à leur sépulture le respect. » (le 29/03/1917)

<sup>2270</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 04/06/1915. Le hussard raconte que des soldats français donnent du pain à des soldats allemands capturés par des patrouilles.

<sup>2271</sup> MADON Georges (capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, les 26 et 27/05/1919. L'auteur, dans son témoignage, raconte qu'en date du 02/06/1918, lors d'un duel aérien, le moteur de l'avion allemand tombe en panne et qu'il « [...] décide d'être humain » et de forcer cet avion à atterrir plutôt que de l'abattre car « [...] un Français ne peut avoir cette cruauté [...] ».

<sup>2272</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 05/07/1915 : le contre-espion Ronald Redford accepte de serrer la main de l'agent allemand Linden peu de temps avant que celui-ci ne soit fusillé, en lui disant que s'il ne veut pas serrer la main d'un espion allemand, il « [...] serrera [celle] d'un soldat brave et opiniâtre » :

(« - [Linden] : Goodbye, Redford. I suppose you wouldn't condescend to shake hands with a German spy.

- [Redford] : No [...] But I will shake hands with a brave and most persistent soldier. »)

l'armée et qui, en France, est porteur de représentations profondément ancrées dans l'imaginaire national ; l'infirmière, personnage féminin héroïque par excellence.

### 1. Le troupier français et britannique. "Poilu" et *Tommy*.

Le personnage du soldat est, ainsi que nous l'avons précisé, nettement plus présent dans les romans-feuilletons patriotiques que dans leurs équivalents britanniques, mais il constitue malgré tout la principale incarnation du héros à l'échelle de l'ensemble des fictions que nous avons étudiées. Le soldat français, c'est avant tout le "poilu", le soldat britannique le *Tommy*, et nous allons examiner la manière dont les auteurs des deux pays présentent le troupier national. Nous avons également voulu rendre compte du regard porté par les auteurs français sur le soldat britannique et de celui porté par les auteurs britanniques sur le soldat français, mais les fictions que nous avons étudiées nous ont uniquement permis d'éclairer le premier cas de figure, les *serial writers* ne s'attardant pas à décrire, dans les fictions où ils pourraient le faire, le soldat de la nation alliée.

#### a. Le "poilu".

Avant de détailler les deux principales variantes de "poilu" présentes dans les romans-feuilletons patriotiques, le "Parigot" et le soldat-paysan, nous souhaitons revenir sur le terme "poilu", afin de rappeler qu'il doit être employé avec précaution, et non pas, ainsi que c'est trop souvent le cas, comme une appellation qui va de soi pour désigner le soldat français de la Grande Guerre.

François Déchelette définit le "poilu" comme un « [...] soldat de la Grande Guerre, c'est-à-dire [un] gars à poil<sup>2273</sup> » et il précise :

« Le mot, venu d'on ne sait où, fit subitement fortune en 1914 au commencement de la guerre. Ce n'est qu'après coup qu'on s'aperçut qu'il avait été employé dans ce sens par Rabelais, par Balzac [...] et que le poil avait toujours passé pour le signe du courage, de la force virile. Car c'est dans ce sens qu'il faut chercher l'origine du mot poilu et non dans le fait que les soldats des premiers mois de la guerre avaient, par nécessité, laissé pousser leurs barbes<sup>2274</sup>. »

---

<sup>2273</sup> DÉCHELETTE François, *L'Argot des Poilus. Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la Grande Guerre de 1914*, Paris, Jouve et C<sup>ie</sup>, 1918, p. 163.

<sup>2274</sup> *Ibid.*, p. 164-165.

Il précise que ce mot a « [...] choqué [...] »<sup>2275</sup> certains intellectuels contemporains qui le trouvaient inapproprié ou animal, ajoute que selon lui il n'a pas de connotation péjorative, et insiste sur le fait que

« [...] le mot poilu est plus usité à l'arrière qu'à l'avant [...] où il n'est usité [...] que par les officiers et les sous-officiers. Les hommes ne disent pas poilus en parlant d'eux-mêmes, mais bonhommes, sans doute par modestie. [...] Le poilu appliquera plutôt le mot poilu à des civils ou à des troupes indigènes, c'est-à-dire à des êtres différents de lui-même<sup>2276</sup>. »

Il conclut en disant que « [...] le mot poilu restera toujours attaché aux glorieux combattants de la Grande Guerre et [que] l'on ne mettra dans ce mot qu'un témoignage d'admiration pour ces gars à poil<sup>2277</sup>. »

Pour Gaston Esnault, le nom "poilu" désigne simplement un homme, et il est « [...] usuel et général dès août 1914, surtout aux troupes d'Afrique, aux fantassins coloniaux et aux Parisiens<sup>2278</sup> », avant d'être progressivement « [...] universalisé par les journaux et les permissions [à l'] été 15<sup>2279</sup> » sans évincer, toutefois, l'appellation "bonhomme". L'adjectif, quant à lui, signifie déjà « fort » ou « brave » dans des textes d'avant la guerre, mais peut aussi, et de manière plus générale, désigner également ce qui est « [...] spécial aux combattants français de 14-18<sup>2280</sup>. »

Pour Albert Dauzat enfin, « [...] le poilu, ce n'est pas l'homme à la barbe inculte qui n'a pas le temps de se raser [...] c'est beaucoup mieux : c'est l'homme qui a du poil au bon endroit, - pas dans la main ! - symbole ancien de virilité<sup>2281</sup>. » Il explique que l'adjectif "poilu" qui, au XIX<sup>e</sup> siècle et peut-être même un peu avant, signifie viril et courageux en argot militaire, en est venu à désigner dans la région parisienne et l'Est de la France, après substantivation et jusqu'au déclenchement de la guerre de 1914, « [...] dans les casernes où prédominait l'élément parisien et faubourien, soit l'homme d'attaque qui n'a pas froid aux yeux, soit l'homme tout court<sup>2282</sup>. » Puis le mot a pris un autre sens :

« [...] Le civil, depuis 1914, a donné une nouvelle valeur au mot : le poilu est désormais le soldat combattant, le héros qui défend notre sol. Le mot a fait irruption du faubourg, de la caserne, de la bourgeoisie, dans les campagnes plus tard, par la parole,

---

<sup>2275</sup> *Ibid.*, p. 165

<sup>2276</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>2277</sup> *Ibid.*

<sup>2278</sup> ESNAULT Gaston, *Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Paris, Bossard, 1919, p. 427.

<sup>2279</sup> *Ibid.*

<sup>2280</sup> *Ibid.*, p. 429.

<sup>2281</sup> DAUZAT Albert, *L'Argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et des soldats*, Paris, Armand Colin, 1918, p. 48.

<sup>2282</sup> *Ibid.*, p. 48-49

par le journal surtout, avec une rapidité foudroyante. Il correspondait à une conception nouvelle du soldat, il était imagé : double motif de succès. Le plus curieux, c'est que la nuance nouvelle n'a pas été goûtée au front et a plutôt continué à discréditer le mot dans les tranchées. Et voici poilu mis à l'index par les "poilus" parce qu'il était devenu trop "civelot", au moment où il retournait à son origine : quel paradoxe<sup>2283</sup> ! [...] »

Les définitions et explications de ces trois spécialistes semblent s'accorder sur trois points. Le premier est qu'à partir de la guerre de 14, le terme "poilu" en est bien venu à désigner le combattant français. Le second est que par son étymologie, le terme véhicule une idée de courage et de virilité, ce que confirme Lazare Sainéan en 1915 lorsqu'il écrit que le poil a toujours été considéré comme une preuve de virilité et que l'adjectif "poilu" signifiait courageux bien avant la guerre de 14 qui a cependant étendu l'emploi en ce sens<sup>2284</sup>. Le troisième est que les civils étaient les premiers utilisateurs du mot car les combattants préféraient utiliser d'autres appellations pour parler d'eux-mêmes, voire n'appréciaient pas le terme "poilu". Cette réalité est toutefois à nuancer car de nombreuses correspondances, carnets et journaux de tranchées montrent que le terme était employé par les soldats ; ainsi que le résume Odile Roynette, les combattants « [...] firent un usage [...] plus fréquent et moins distant qu'on a bien voulu le dire [...] » du terme et « s'il existe une concurrence des synonymes (ceux de "bonhomme" et de "gars" tout particulièrement) le mot "poilu" n'est pas l'objet pendant la guerre d'un rejet<sup>2285</sup>. »

Les auteurs des romans-feuilletons patriotiques utilisent le terme "poilu" pour désigner le troupier français durant toute la durée de la guerre et également après celle-ci. Il semble aller de soi, dès les premiers récits publiés, lorsqu'il s'agit de nommer les soldats ; nous pensons notamment à *Présent !*, fiction patriotique la plus précoce de notre échantillon, qui débute le 14/11/1914, et probablement la première publiée dans l'ensemble de la presse à grand tirage française, et à *Sur les routes sanglantes* qui débute le 31/01/1915. Dans le premier, Paul Segonzac utilise le terme pour désigner des soldats du milieu de l'hiver 1914-1915, soit de l'après course à la mer et des premiers temps de l'établissement dans les tranchées. Dans le second, Jules Mary l'utilise pour des soldats de la fin du mois de septembre 1914, c'est-à-dire d'une période où la guerre en est encore dans sa phase de mouvement des débuts ; en 1919 pourtant, dans *Le soleil se lève*, alors qu'il met en scène des soldats durant la première bataille de la Marne, il affirme qu'au moment de celle-ci « [...] il n'était pas question de "poilu" encore [car] le poilu ne date que des tranchées<sup>2286</sup>. » Les définitions

---

<sup>2283</sup> *Ibid.*, p. 51-52

<sup>2284</sup> SAINÉAN Lazare, *L'Argot des Tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front*, Paris, E. de Boccard, 1915, p. 13-14.

<sup>2285</sup> ROYNETTE Odile, *Les mots des tranchées. op. cit.*, p. 213-241.

<sup>2286</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 13/01/1919.

que nous avons données plus haut prouvent que le terme est employé avant le passage à la guerre de position, dès les débuts du conflit, ce que confirme par exemple sa mention dans la dédicace d'un dessin de Hansi, élève-caporal au 152<sup>e</sup> d'Infanterie, daté du 02/09/1914 et publié dans *Le Bulletin des armées de la République* du 12 de ce même mois<sup>2287</sup>.

Il arrive parfois que certains auteurs ne se contentent pas d'utiliser le terme "poilu" et décident de préciser ce que celui-ci désigne. Ils ne s'attachent pas, toutefois, à éclairer les origines du terme<sup>2288</sup> et adoptent presque toujours un ton humoristique. Un poilu met ainsi en scène son héros, Paul Rambert, en train de répondre aux questions de recrues allemandes et de leur broser le portrait du "poilu" français :

« Le poilu... c'est le soldat français qui a laissé pousser sa barbe et qui ne la taillera que lorsque tous les Allemands auront été expulsés de chez nous, seront retournés sur leurs terres et auront imploré notre clémence... Le poilu, c'est la force unie à la bonté. [...] Le poilu n'a peur de rien. Il renvoie la bombe à ceux qui osent la lui jeter. Il affronte seul une armée... Il se rit de la mitraille. Lorsque Rosalie, - c'est sa baïonnette - étincelle au bout de son fusil, le poilu n'est plus un homme, c'est la Force, c'est la Victoire qui marche. Malheur à ceux qui tentent de l'arrêter... quand Rosalie s'élançe, deux ou trois hommes tombent à la fois. Elle complète le poilu et chaque coup qu'elle donne, éclaircissant les rangs ennemis, y sème la mort et la terreur. Rien ne résiste aux poilus ! [...] le poilu ne s'attaque qu'aux hommes... Il épargne les enfants et les femmes... Si vous ne l'affrontez pas, il vous laissera vivre, car il ne fait jamais le mal pour le mal ; il passera devant vous la flamme aux yeux, le visage éclatant d'orgueil et de colère, mais il ne vous touchera pas, si à son aspect vous jetez vos armes et ne vous défendez pas...<sup>2289</sup> »

Émile Pouget imagine pour sa part une discussion entre des soldats français dont l'objectif est de « [...] fixer un point grave de l'histoire de la guerre [...] Est-ce le poil qui fait le poilu<sup>2290</sup> ? » L'un d'eux « [...] explique [...] » ce qu'est, selon lui, un "poilu" :

« C'est celui qui, lorsqu'il entend bourdonner les balles ou venir une marmite, ne fait pas le gros dos... c'est celui qui se fout du froid et du chaud, de la pluie, de la neige, de la boue et de tout le tralala autant que d'une culasse d'obus... c'est celui qui ne ronchonne pas quand le cuistot oublie l'heure et qui, quand il n'a pas à croûter, se rassasie en serrant sa ceinture d'un cran... C'est celui qui, lorsqu'il a la pépie et rien à

---

<sup>2287</sup> HANSI, *Une grande victoire ! A mes camarades, les braves poilus du 152<sup>e</sup>*, in *Le Bulletin des Armées de la République*, n°27, le 12 septembre 1914.

<sup>2288</sup> Charles Mérouvel prête toutefois à son héros Jean de Brault, lorsqu'il écrit à son ami Marc Fresnoy, cette remarque intéressante : « Par parenthèse, pourquoi a-t-on appelé nos pauvres soldats des poilus ? On aurait pu trouver, il me semble, quelque chose de mieux. » (*Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 06/01/1916.) On peut y lire, il nous semble, le manque d'attrait de l'auteur pour une appellation dont il met en exergue l'origine extérieure au monde combattant. Un poilu écrit quant à lui que c'est « [...] le populaire [qui] a décoré [...] du nom prestigieux de "poilus" [...] » les soldats français (*ibid.*, le 15/09/1915).

<sup>2289</sup> UN POILU, *ibid.*, les 25 et 26/10/1915.

<sup>2290</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 25/08/1915.

lamper, suce un caillou en guise d'apéro... enfin, c'est celui qui est toujours disposé à sauter sur la couenne des Boches... Voilà ce que c'est qu'un poilu<sup>2291</sup> ! »

Un autre soldat dit « [...] que le poil fait le poilu !... A telle enseigne, Samson qui, à ce que nous raconte la Bible, était un poilu numéro un, tant qu'il eut du poil... et qui devint une vraie lavette lorsque sa femme le lui eut coupé<sup>2292</sup> ... » propos auxquels un autre demande « Et les z'homards, c'est-y des poilus ?... [...] Pourtant... ils ont du poil aux pattes<sup>2293</sup> !... »

Ces deux exemples, comme les définitions citées précédemment, font donc du "poilu" un combattant crâne et vigoureux qui correspond à la figure du héros que nous avons détaillée et insistent sur la présence d'une pilosité caractéristique.

Dans les romans-feuilletons patriotiques, les "poilus" de 14-18 sont souvent rapprochés des grognards de la Grande Armée de Napoléon I<sup>er</sup>, autres soldats français dotés d'une aura d'héroïsme. Pour Charles Mérouvel, ces derniers sont les ancêtres des "poilus"<sup>2294</sup>, idée que l'on retrouve chez Claude Farrère qui écrit que « [...] les poilus de 1914 et 1918 [...] » sont les « [...] directs descendants des grognards de 1805 et 1815 [...]»<sup>2295</sup>, tandis que Jules Mary compare l'élite des soldats de l'empereur aux combattants de 1914 et conclut que la gloire des seconds dépassera celle des premiers<sup>2296</sup> et qu'Un poilu affirme que le « [...] nom prestigieux de "poilus" [...] ira à la postérité aussi sûrement que le nom des grognards de Napoléon [...]»<sup>2297</sup>

Lorsque l'on considère uniquement les témoignages de combattants de notre échantillon, on s'aperçoit que l'utilisation du terme "poilu" revêt des modalités particulières. De prime abord, ce dernier y semble moins présent que dans les fictions des autres sous-genres, mais en réalité, on oscille entre deux extrêmes. Le Commandant Raynal emploie le mot à plusieurs reprises, parlant par exemple des « [...] sublimes poilus [...]»<sup>2298</sup>, de « [...]es poilus [...]»<sup>2299</sup> ou tout simplement des « [...] poilus [...]»<sup>2300</sup>, alors que Jacques Roujon, au contraire, ne semble pas l'apprécier et, lorsqu'il décrit sa tenue et celle des hommes de la compagnie à laquelle il appartient, précise, avec une ironie non

---

<sup>2291</sup> *Ibid.*

<sup>2292</sup> *Ibid.*

<sup>2293</sup> *Ibid.*

<sup>2294</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 31/10/1916 : « [...] ces soldats qu'on a désignés du nom de "poilus" comme jadis on qualifiait de "grognards" leurs superbes ancêtres, les invincibles combattants de Wagram et d'Austerlitz. »

<sup>2295</sup> FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, le 13/03/1919.

<sup>2296</sup> MARY Jules, *Elles n'oublent pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 24/04/1917.

<sup>2297</sup> UN POILU, *ibid.*, le 15/09/1915.

<sup>2298</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 14/02/1919.

<sup>2299</sup> *Ibid.*

<sup>2300</sup> *Ibid.*, le 18/02/1919.

dissimulée, qu'ils font « [...] assez "poilus" pour parler comme les civils [...] »<sup>2301</sup>, faisant donc du terme un mot de l'arrière et le rejetant hors des pratiques langagières de l'entre-soi combattant. Ces deux attitudes opposées, celle d'un militaire de carrière, Raynal, et celle d'un mobilisé Roujon, rédacteur pour *Le Figaro*, montrent que l'utilisation de l'appellation "poilu" n'a rien de consensuelle à l'époque du conflit et qu'il convient donc, aujourd'hui encore, de l'utiliser avec précautions.

Le "poilu" est incarné, dans les fictions considérées, par deux types de soldat que nous allons décrire tour à tour : le « Parigot » et le soldat-paysan.

Le "Parigot" est le type le plus souvent mis en scène pour incarner le "poilu" héros et on le rencontre dans *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, *Tête de Boche*, *Présent !*, *Le sang de la France*, *Le sergent Beulemans* ou encore *Le roi des cuistots*. Il est bien entendu originaire de Paris mais plus précisément de ses faubourgs, et il est souvent issu d'un milieu modeste. Parmi la longue liste de "poilus" parisiens que les auteurs de romans-feuilletons patriotiques mettent en scène, on peut citer Ballot et Leclerc, deux des héros de *Tête de Boche* d'Aristide Bruant qui sont « [...] deux Parisiens authentiques [...] »<sup>2302</sup>, le premier étant un ancien lutteur de foire et l'autre un « [...] marchand de canards de la banlieue<sup>2303</sup> », Rambert, le roi des cuistots d'Un poilu, qui dirige « [...] la grande quincaillerie Rambert du faubourg Saint-Martin [dans le] dixième arrondissement [de Paris] »<sup>2304</sup>, ou encore la moitié de la Phalange des Amis, ce groupe de « [...] dix apprentis poilus [...] »<sup>2305</sup> dont Arnould Galopin narre les aventures dans *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*. Ce "poilu" parisien se distingue des autres "poilus" par son humour et son langage particuliers qui apparaissent comme les deux attributs les plus visibles de son identité culturelle.

Le "Parigot", comme l'ensemble des Français mais encore plus que ceux-ci, est un être doté d'un humour permanent. Cet humour du soldat "parigot" reprend beaucoup d'éléments au registre du comique troupier, ce genre qui se développe durant le XIX<sup>e</sup> siècle, qui connaît son apogée durant la Belle Époque et la Grande Guerre, et que l'on retrouve aussi bien au théâtre, dans le café-concert, le *music-hall*, la littérature et la chanson "populaires" ou encore la presse, et il est à la fois fanfaron, grivois, un peu grossier, mais toujours bon enfant. Certains personnages de "poilus parigots", lorsqu'ils sont décrits par leurs créateurs et notamment chez Aristide Bruant, auteur chez lequel cet élément est le plus flagrant, ressemblent au "pioupiou", le « [...] jeune soldat (et plus

---

<sup>2301</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 27/03/1916.

<sup>2302</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 03/05/1915.

<sup>2303</sup> *Ibid.*

<sup>2304</sup> UN POILU, *ibid.*, le 07/08/1915.

<sup>2305</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 17/06/1917. Cinq "bleus" sont originaires de Paris, 2 de Normandie, 2 de Bretagne et 1 du sud du pays.

particulièrement [le] jeune fantassin) [...]»<sup>2306</sup> » récemment arrivé sur le front combattant tels que l'incarnent ou le chantent les artistes de *music-hall*.

La véritable marque distinctive du "poilu" parisien, celle qu'il laisse partout où il passe, c'est son langage, son argot. Les auteurs de romans-feuilletons patriotiques de la période août 1914 - décembre 1920 utilisent invariablement « l'argot de Paris<sup>2307</sup> » lorsqu'ils font s'exprimer leurs personnages de soldats parisiens, ce langage imagé qui étonne ceux qui l'entendent pour la première fois, comme Jacqueline et Marie, deux Belges qui, dans *Le sergent Beulemans*, sont stupéfaites par le parler du "Parigot" Zidore<sup>2308</sup>. Le plus souvent, cet argot des faubourgs de la capitale française n'est attribué qu'aux seuls soldats originaires de cette dernière, ce qui, si l'on en croit Jean Norton Cru, correspond à la réalité de l'utilisation de celui-ci<sup>2309</sup>. « L'argot de Parigot<sup>2310</sup> » est cependant omniprésent dans les fictions patriotiques étudiées, à la fois parce que les personnages de soldats parisiens sont très nombreux, mais également parce que les auteurs font s'exprimer les personnages de soldats issus des autres régions de France dans l'argot des soldats qui incorpore, entre autres, de nombreux termes et expressions de l'argot parisien<sup>2311</sup>. En réalité, les combattants s'expriment avant tout en utilisant les patois des régions dont ils sont issus, mais ils emploient aussi cette langue combattante composite qui devient, par delà les différences d'origines géographiques et sociales, un ciment identitaire. Jacques Brienne rend bien compte de cela dans *L'infirmière* lorsqu'il fait dire au sergent Julien Charnoz, dans une lettre qu'il adresse à sa fiancée :

« Je veux te dire aussi, ma Louissette, que faudra pas faire attention si je ne te parle pas comme autrefois, car on a des manières à nous au front. On simplifie tout. Des fois, je te dirai comme ça "T'en fais pas !" Ca te paraîtra drôle. Eh bien, ça voudra dire "Ne te fais pas de chagrin, ma petit chérie". Je te dirai bien d'autres expressions qui te surprendront<sup>2312</sup>. »

Modifications des pratiques langagières individuelles de l'avant-guerre au contact du front, identité combattante qui se définit en partie par l'utilisation d'une langue particulière présentée

---

<sup>2306</sup> ROYNETTE Odile, *Les mots des soldats*, Paris, Belin, 2004, p. 206-207.

<sup>2307</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 31/03/1915.

<sup>2308</sup> FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, p. 244. : « Ah ! ces Parisiens, ce qu'ils savent en dire, tout de même ! s'extasia Jacqueline. »

<sup>2309</sup> NORTON CRU Jean, *Témoins*, Nancy, P.U.N., 1993, p. 569. L'auteur compare l'usage que René Benjamin, l'auteur de *Gaspard* et Henri Barbusse, l'auteur du *Feu*, font de l'argot parisien et en conclut que le premier auteur, en cantonnant cet usage à son héros, marchand d'escargots de la rue de la Gaité, rend mieux compte de la réalité des pratiques langagières des tranchées que le second qui l'utilise sans discernement.

<sup>2310</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 06/01/1915.

<sup>2311</sup> DAUZAT Albert. *op.cit.*, p. 27 : « L'argot de la guerre n'est pas un phénomène extraordinaire ni une langue créée de toutes pièces. C'est autre chose et c'est beaucoup mieux : c'est la transformation de l'argot de caserne, profondément modifié par la vie guerrière, enrichi par les apports de l'argot parisien, des provincialismes de bonne frappe et des mots exotiques, que nos troupes ont empruntés aux contingents coloniaux et étrangers, ou aux populations indigènes avec lesquelles elles ont été en contact dans des expéditions lointaines. »

<sup>2312</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 10/05/1916.

comme l'apanage des soldats<sup>2313</sup>, intégration et utilisation de cette langue que celui qui la maîtrise prend soin d'expliquer au profane, autant d'éléments abordés par Jacques Brienne dans cet extrait qui illustrent la fonction identitaire que nous avons évoquée.

Le second type de "poilu" est le soldat-paysan. Celui-ci ne bénéficie pas de la même visibilité, dans les fictions, que le "Parigot", car les soldats héros sont presque toujours des Parisiens, le soldat-paysan étant avant tout utilisé pour représenter les combattants qui évoluent autour d'eux.

En 1914, plus de la moitié de la population française est rurale et les fantassins de la Grande Guerre sont très largement des paysans ; Annick Cochet précise ainsi que les soldats français de la Première Guerre mondiale sont « [...] paysans et fantassins dans 3 cas sur 4 [...] »<sup>2314</sup>, tandis que Pierre Barral rappelle que la moitié environ des pertes françaises dans cette guerre sont des travailleurs de la terre<sup>2315</sup> et Fabrice Grenard que le groupe des agriculteurs est touché par une surmortalité de près de 18% supérieure à la moyenne générale<sup>2316</sup>. Le soldat-paysan est donc, sans conteste, le type dominant de l'armée française durant la Grande Guerre.

Le soldat-paysan est celui qui incarne le mieux l'attachement à la terre et la guerre de défense du sol que mènent les Français. L'infatigable travailleur des champs cultivés devient l'infatigable combattant des champs de bataille qui creuse les tranchées à partir desquelles il défend cette terre de France dont il connaît la valeur et à laquelle il est attaché plus que n'importe qui. L'image de l'homme qui, après avoir fertilisé la terre avec des engrais pour la rendre nourricière, lui offre ensuite son sang comme amendement pour l'aider à faire advenir la victoire, est une métaphore récurrente dans les romans-feuilletons patriotiques. Paul Bertnay écrit, par exemple, que « c'est le sang, le beau, le noble sang de France qui coulait dans les veines de ces braves enfants... et qui allait se répandre à flots sur les champs de bataille... Le sang qui germerait bientôt en revanches glorieuses et en définitives victoires<sup>2317</sup>. » Ces mots rappellent ceux de l'écrivain militaro-agrarien René Bazin qui vantent l'héroïsme des soldats-laboureurs :

---

<sup>2313</sup> Le Commandant Sylvain Raynal évoque, en adoptant une position qui l'exclut de sa propre pratique, la « [...] langue imagée [...] » des poilus (*Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 18/02/1919) et Georges Le Faure l' « [...] argot pittoresque de tranchées [...] » qu'emploie un de ses personnages (*Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, 56).

<sup>2314</sup> COCHET Annick, « Les soldats français », in BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918. Actes du colloque organisé à Nanterre et à Amiens du 8 au 11 décembre 1988*, Nanterre, université Paris X, 1990, p. 357.

<sup>2315</sup> BARRAL Pierre, « La paysannerie française à l'arrière », in BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918...*, op. cit., p. 238. L'auteur évoque 670000 morts issus des rangs des agriculteurs sur les 1400000 morts français.

<sup>2316</sup> GRENARD Fabrice, *Histoire économique et sociale de la France de 1850 à nos jours*, Paris, Ellipses, 2003, p. 97.

<sup>2317</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 31/08/1915.

« [...] la boue des tranchées ne leur fait pas peur ; la patience est leur lot très ancien ; ils acceptent le risque de mourir, sachant bien qu'ils protègent tout leur monde en arrière ; et ils s'en vont, comme à un grand labour, dont on ne verra la moisson que bien des mois plus tard. En vérité, ces chefs de ferme, ces vigneron, ces bouvier, ces charretiers, ces petits closiers, plus nombreux que tous les autres combattants d'aujourd'hui, auront eu un rôle magnifique dans la Grande Guerre. Il faudra que l'histoire le dise, qu'on rende justice aux villages de France, et que les lois se décident à aimer et à favoriser ces héros silencieux, qui auront tant fait pour sauver le pays<sup>2318</sup>. »

Gustave Guiches met en scène, dans *Les deux soldats*<sup>2319</sup>, un personnage dont on suit la transformation de laboureur en soldat, Henri Massaguel. Cultivateur dans le pays cahorsin, ce dernier est mobilisé dès août 1914 et il est donc contraint d'abandonner sa terre ; il n'a pas peur de partir, il est désireux d'accomplir son devoir envers la patrie, mais il sait que ce départ va empêcher le bon accomplissement des travaux agricoles à venir et risque de ruiner les travaux d'amélioration entrepris dans son exploitation. Julien Fargol, un romancier et dramaturge qui traverse une période de dépression, vient dans la région, celle de son enfance, fait connaissance avec le couple Massaguel dont il devient proche et, au moment de la déclaration de guerre, est reconnu inapte au combat à cause d'une cardialgie. Il comprend alors que son rôle est de devenir un travailleur de la terre à la place d'Henri afin que le soldat-laboureur puisse se donner pleinement à sa mission de défense de la patrie : le champ de Massaguel sera son champ de bataille.

Moins présent que le "Parigot" lorsqu'il s'agit d'incarner le héros viril, fort et courageux, le soldat-paysan apparaît cependant comme l'incarnation la plus forte du patriotisme défensif français. Il symbolise la bonne terre de France et l'énergie mise en œuvre pour la protéger.

### **b. Le Tommy.**

Le soldat britannique non gradé est parfois désigné, dans les *patriotic serials* de notre échantillon, par le terme « Tommy<sup>2320</sup> ». Ce surnom affectueux possède, ainsi que le note Odile Roynette,

« [...] une étymologie [...] quelque peu obscure. Certains voient en "Tommy" le diminutif de Thomas Atkins, prénom et nom courants qui auraient servi de modèle sur les registres de recrutement de l'armée britannique dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle ; d'autres

---

<sup>2318</sup> BAZIN René, *Aujourd'hui et demain. Pensées du temps de la guerre*, Paris, Calmann-Lévy, 1916, p. 201-202.

<sup>2319</sup> GUICHES Gustave, *Les deux soldats*, in *Le Figaro*, du 06/11/1916 au 01/02/1917.

<sup>2320</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, les 08 et 11/03/1915 ; SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, le 24/09/1915 ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 14/06/1915.

pensent qu'il s'agissait du nom d'un soldat tué à Waterloo sous les ordres de Wellington<sup>2321</sup>. »

Le numéro 6 de la revue populaire *Sur le vif* du 19/12/1914 s'intéresse à l'origine de l'appellation "Tommy" et l'explique de la manière suivante :

« "Tommy Atkins" est pour le peuple britannique la personnification du soldat, comme nous personnifions le soldat français par Chauvin, Pitou ou Dumanet, personnages de pièces oubliées.

[...] On s'est demandé [...] d'où pouvait venir cette appellation. Voici :

Un jour, un officier d'administration ayant à montrer aux corps de troupe comment on devait dresser certains états de situation, imagina d'en dresser un en exemple, pour lequel il prit le premier nom qui lui vint à l'esprit : Tommy Atkins. (Tom, Tommy est le diminutif anglais de Thomas.)

Ce soldat imaginaire devint rapidement populaire dans les régiments et son nom servit bientôt à mille plaisanteries. De l'armée, l'appellation se répandit dans la population civile [...] <sup>2322</sup> »

L'appellation "Tommy" ne désigne pas spécifiquement le soldat britannique de la Grande Guerre, comme c'est le cas de "poilu" pour le soldat français. Elle est une appellation générique dotée d'une certaine ancienneté au moment du déclenchement de la Grande Guerre, puisque si l'on en croit l'entrée "Tommy" du *Dictionnaire culturel en langue française* dirigé par Alain Rey elle est utilisée pour désigner le « [...] simple soldat depuis 1815 dans les formules des règlements militaires<sup>2323</sup>. » Elle est porteuse d'une « [...] connotation chaleureuse [...] <sup>2324</sup> » mais elle ne véhicule pas, en Grande-Bretagne, durant le Premier Conflit mondial, un écheveau de représentations aussi riche et complexe que celui de "poilu" en France. La manière dont le terme est utilisé rend bien compte de cela ; il apparaît avant tout comme un synonyme de *British soldier* et donc une dénomination relativement neutre, ce qui n'est pas le cas de "poilu".

Si l'appellation « Tommy » est bel et bien utilisée dans les *patriotic serials*, elle ne l'est pas très souvent ; elle l'est en tout cas beaucoup moins que le terme "poilu" dans les romans-feuilletons patriotiques. Les auteurs britanniques ne se livrent pas non plus, contrairement à ce que font parfois leurs homologues français avec "poilu", à des exercices de définition du terme « Tommy », ce qui est somme toute logique puisque cette appellation britannique n'est pas une nouveauté, contrairement à la française qui est censée désigner un nouveau type de soldat apparu avec la guerre en cours. Ces constats sont peut-être uniquement liés à notre corpus de fictions patriotiques, et notamment au faible nombre de *serials* étudiés, mais ils sont suffisamment visibles pour être mentionnés.

---

<sup>2321</sup> ROYNETTE Odile, *Les mots des tranchées...*, op. cit., p. 147.

<sup>2322</sup> « D'où vient « Tommy Atkins » ?, in *Sur le vif*, n°6, 19/12/1914, p. 14.

<sup>2323</sup> REY Alain (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, Le Robert, 2005, tome IV, p. 1434.

<sup>2324</sup> ROYNETTE Odile, *Les mots des tranchées...*, op. cit., p. 148.

### c. Le soldat britannique vu par le roman-feuilleton patriotique français.

L'allié britannique est régulièrement présent dans les fictions patriotiques françaises du temps de guerre et de l'immédiat après-guerre. Outre les nombreuses mentions à son soldat, à son armée et à son effort de guerre, il arrive que certaines fictions lui accordent un rôle de premier plan et mettent alors en scène l'alliance franco-britannique au travers des rapports entre personnages issus des deux pays et de leurs actions pour combattre l'ennemi commun. C'est par exemple le cas dans *Chantecoq*, roman d'espionnage de guerre dans lequel le fin limier anglais Tom Tip, « [...] le plus rusé policier d'Angleterre [...] »<sup>2325</sup>, seconde « [...] le premier détective du monde [...] »<sup>2326</sup> dans sa lutte contre l'espionnage allemand et forme, avec lui, un duo de héros des plus efficaces, ou dans *Alliées !*, roman sentimental et d'aventures de guerre dont une partie de l'action se déroule à Londres et dans ses environs et qui, une fois la guerre déclarée, met en scène l'armée britannique sur le sol français et décrit sa lutte héroïque aux côtés des Français.

Le soldat britannique est parfois dénommé "*Tommy*" dans les fictions françaises étudiées, ce qui semble indiquer que le terme est passé dans la langue française courante. Le numéro de la revue *Sur le vif* mentionné précédemment confirme cette conclusion lorsqu'il note, en décembre 1914, que « [...] Tommy Atkins est en train de passer dans notre langue, à telles enseignes que nos journaux en arrivent à dire indifféremment "des soldats anglais" ou des "*Tommies*" » et que « [...] l'appellation [est] en train de conquérir la France »<sup>2327</sup>. » On s'aperçoit rapidement que ce soldat est décrit à l'aide d'une série de représentations qui établissent un archétype récurrent. Il est tout d'abord dépeint comme un être calme et flegmatique, comme tout bon Anglais. Le hussard René de Planhol présente par exemple les soldats britanniques qu'il croise à la fin du mois d'octobre 1914 comme des « [...] gaillards flegmatiques [...] »<sup>2328</sup>, tandis que le Commandant Raynal, déporté en Allemagne après la chute du fort de Vaux et emprisonné dans la citadelle de Mayence, rapporte que les nombreux officiers anglais qu'il croise dans cette dernière sont des hommes « [...] très calmes, maîtres d'eux-mêmes [qui] opposent au Boche un dédain glacial [...] »<sup>2329</sup>. Le soldat anglais est également décrit comme une personne cordiale et plutôt joviale, appréciée des troupes françaises. Les auteurs mettent enfin en avant la qualité de l'équipement du soldat anglais. Dans son témoignage de guerre, Jacques Roujon note que les soldats anglais présents dans l'Aisne au début du mois d'octobre 1914 sont « [...] beaux [...] bien équipés et [...] ont des couvertures [...] »<sup>2330</sup>, et Charles Mérouvel, dans *Alliées !*, décrit les premiers soldats britanniques qui débarquent en France en disant qu'« ils [sont]

<sup>2325</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 19/07/1916.

<sup>2326</sup> *Ibid.*, les 16/01, 27/05 et 19/07/1916.

<sup>2327</sup> « D'où vient « Tommy Atkins » ?, in *op.cit*

<sup>2328</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 17/06/1915

<sup>2329</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 25/02/1919.

<sup>2330</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 08/03/1916.

bien vêtus, bien armés, bien équipés [...] » et que « leurs convois de ravitaillement [sont] énormes<sup>2331</sup>. » Un peu plus avant dans son roman, l'auteur met en scène un régiment de cavalerie qui arrive dans un village proche de la frontière belge et évoque le « [...] luxe d'approvisionnements, de vivres, de tentes et de tout ce qui rend la vie confortable [...]»<sup>2332</sup> » qui accompagne celui-ci et dit de la Grande-Bretagne qu'elle « [...] fait bien les choses », qu' « elle entretient ses troupes, elle les habille, les nourrit, leur procure le nécessaire et même le superflu avec une somptueuse magnificence [et que] ses Tommies ne manquent de rien<sup>2333</sup>. »

On ne trouve pas de représentations négatives du soldat britannique et le discours unanimement positif tenu à son égard est vraisemblablement la résultante d'un double objectif. Il est en premier lieu la traduction des sentiments logiquement favorables qu'il convient d'exprimer pour celui qui combat aux côtés des Français et, en second lieu, d'un point de vue purement argumentatif, il permet la diffusion d'images rassurantes qui contribuent au maintien du moral et de la confiance des lecteurs en leur montrant que les combattants français sont soutenus par d'autres combattants dont les qualités ne peuvent que faciliter la lutte contre l'ennemi commun allemand.

Le personnage du soldat est incontestablement la principale incarnation de la figure du héros dans les fictions sérielles patriotiques de la période août 1914-décembre 1920. Des personnages récurrents constituent cependant d'autres types héroïques auxquels les lecteurs peuvent s'identifier et qui sont utilisés pour favoriser l'ancrage du discours de mobilisation des esprits, à commencer par l'enfant-héros.

## 2. L'enfant-héros.

Notre échantillon de fictions sérielles patriotiques montre que le personnage de l'enfant héroïque est régulièrement mis en scène dans les romans-feuilletons alors qu'il est absent des *serials*. Il n'est pas, dans la littérature française, une nouveauté née avec la Grande Guerre. Il est déjà utilisé au XIX<sup>e</sup> siècle, même si c'est surtout dans l'entre-deux-guerres 1870-1914 qu'il y devient de plus en plus présent, notamment dans les ouvrages à destination de la jeunesse<sup>2334</sup>. Une douzaine de

---

<sup>2331</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliés I*, in *Le Petit Parisien*, le 09/09/1916.

<sup>2332</sup> *Ibid.*, le 10/09/1916.

<sup>2333</sup> *Ibid.*

<sup>2334</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « *L'enfant héroïque en 1914-1918* », in COLLECTIF, *Guerres et cultures 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 179-180.

récits comportent un héros âgé de moins de 17 ans<sup>2335</sup>, âge légal à partir duquel il est possible de s'engager dans l'armée<sup>2336</sup>. Nous en avons retenu six qui constituent, selon nous, des exemples pertinents pour illustrer le type de l'enfant-héros présent dans la littérature sérielle patriotique et, plus largement, dans l'imaginaire de la Grande Guerre : Charlot, fils d'un jardinier tué par les Allemands<sup>2337</sup> ; Jacquot, orphelin et apprenti tailleur<sup>2338</sup> ; Confitou, fils d'un éminent médecin français et d'une Allemande<sup>2339</sup> ; Henri Bonnières, fils d'un général français<sup>2340</sup> ; Frison, une sauvageonne, fille de l'Assistance publique<sup>2341</sup> ; Jean Fiacre, surnommé Biribi, lui aussi enfant de l'Assistance<sup>2342</sup>.

Ces personnages juvéniles sont majoritairement de sexe masculin, issus aussi bien de milieux aisés que de milieux populaires et ils sont souvent orphelins, ce qui confirme l'analyse de la thématique de l'enfant-héros opérée par Stéphane Audoin-Rouzeau dans son *Essai d'histoire culturelle, La guerre des enfants, 1914-1918*<sup>2343</sup>. Par nature fragiles, ils sont bien évidemment présentés comme les victimes d'un conflit qui les fait souffrir dans leur chair et dans leur âme, mais des victimes qui, à un moment ou à un autre, décident d'agir pour lutter contre l'ennemi allemand responsable des souffrances qu'ils endurent et, plus largement, pour contribuer à l'effort de guerre du pays. La vengeance guide les actions de trois des six personnages mentionnés (Charlot, Confitou et Henri), quatre des six tuent un ou plusieurs Allemands et quatre accompagnent les troupes françaises et deviennent des "petits soldats". Charlot est impatient de « [...] démolir quelques-uns de ces sales Boches [...] »<sup>2344</sup>, le fait effectivement aux côtés de soldats français et devient, à quatorze ans, le plus jeune "poilu" de France ; Henri Bonnières, quinze ans, tue plusieurs soldats ennemis au sein de l'unité du sergent Lambry et vole un étendard allemand sur le champ de bataille au milieu

---

<sup>2335</sup> Outre les fictions citées plus bas dont nous avons retenu les personnages d'enfants-héros pour notre analyse, on peut citer *Cœur cassé* d'Aristide Bruant (Alfred Gonthier s'engage à quinze ans dans le régiment auquel appartenait son père tué sur le champ de bataille), *Sur les routes sanglantes* de Jules Mary (Georges de Puy-Morel, quatorze ans, qui devient orphelin peu après le début du conflit, passe quelques semaines avec un régiment français), *La pieuvre* de Georges Spitzmuller (Sylvain, dix ans, devient le "gosse du régiment" commandé par le colonel de Ribeaupierre) ou *Le hussard de la mort* de M. Delly (le petit Léon se bat aux côtés des troupes françaises pour venger la mort de sa mère et de son jeune frère)

<sup>2336</sup> *Journal officiel de la République française*, 46<sup>ème</sup> année, n°214 du 07/08/1914, p. 7229 : « Le Président de la République française décrète : « [...] Pourront être acceptés comme engagés volontaires pour la durée de la guerre dans les troupes métropolitaines et coloniales, les jeunes gens ayant au moins dix-sept ans et remplissant les conditions ci-après : 1° Être sain, robuste et en état de faire campagne ; 2° Ne pas se trouver dans un des cas d'exclusion de l'armée prévus par l'article 4 de la loi du 21 mars 1905. Les jeunes gens âgés de moins de vingt ans devront, en outre, être pourvus du consentement du père, de la mère, du tuteur ou des représentants légaux définis à l'article 50 de la loi du 21 mars 1905. [...] Fait à Paris, le 6 août 1914. »

<sup>2337</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, du 17/06/1917 au 04/12/1917.

<sup>2338</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, du 15/11/1914 au 31/03/1915.

<sup>2339</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, du 16/01/1916 au 15/02/1916.

<sup>2340</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, du 25/04/1915 au 16/10/1915.

<sup>2341</sup> *Ibid.*

<sup>2342</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, du 08/10/1916 au 02/03/1917.

<sup>2343</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La guerre des enfants, 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 107-156.

<sup>2344</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 11/08/1917.

d'une terrible mêlée<sup>2345</sup> ; Jacquot, seize ans, combat l'ennemi, tue plusieurs soldats allemands, est blessé<sup>2346</sup>, décoré de la médaille militaire<sup>2347</sup> et cité à l'ordre du jour<sup>2348</sup> ; Confitou, âgé de huit ans seulement, tue son oncle, l'officier allemand Moritz, pour sauver les troupes françaises qui risquent d'être prises dans un piège<sup>2349</sup>, mais aussi parce qu'il est révolté par la barbarie de l'ennemi ; la petite Frison évite à une partie de la compagnie du capitaine Fontenoy d'être empoisonnée<sup>2350</sup>, démasque un espion<sup>2351</sup>, et retrouve le sergent Lambry blessé après une bataille<sup>2352</sup> ; Biribi, quatorze ans, contribue à la mort du terrible colonel von Brocken et il est accueilli au sein d'une compagnie de chasseurs, obtient le droit de porter fusil, sabre et béret et de se battre<sup>2353</sup>. Stéphane Audoin-Rouzeau écrit que « [...] l'enfant héros français de la Grande Guerre puise sa notoriété, son statut, dans la mort qu'il inflige à l'ennemi, au plus grand nombre d'ennemis possible<sup>2354</sup> », propos qu'illustrent les exemples précédents. L'enfant devient violent et homicide parce qu'il y est poussé par les circonstances. La guerre apparaît comme l'événement qui met subitement fin à l'innocence et à l'insouciance juvéniles et "rend brutaux"<sup>2355</sup> les enfants en les faisant souffrir, en les mettant face à la mort des êtres qui leur sont chers ou à la cruauté. Cette brutalisation les amène à envisager de donner la mort aux responsables de ces dernières et à passer à l'acte avec, dans certains cas, un plaisir non dissimulé, comme c'est le cas pour Charlot, Henri ou Jacquot.

Figure qui relève avant tout du fantasme<sup>2356</sup>, le petit héros patriote est un instrument puissant du discours de mobilisation patriotique car il constitue un support narratif idéal pour diffuser des représentations destinées à mobiliser les lecteurs, mais également à entretenir leur moral et leur confiance. Même si les fictions patriotiques qui utilisent la thématique de l'enfant-héros ne mettent le plus souvent en scène qu'un seul personnage qui en relève, la fréquence et la

<sup>2345</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, le 26/05/1915 : « Dans l'indescriptible mêlée, [...] un petit soldat français tout jeune, presque un enfant [...] dispute à un énorme Teuton un drapeau... l'étendard à l'aigle impériale tout déchiqueté par les rafales de la mitraille. »

<sup>2346</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, les 02 et 06/01/1915

<sup>2347</sup> *Ibid.*, le 05/02/1915.

<sup>2348</sup> *Ibid.*, le 06/02/1915.

<sup>2349</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 13/02/1916

<sup>2350</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 23/05/1915.

<sup>2351</sup> *Ibid.*, du 09/06 au 11/06/1915.

<sup>2352</sup> *Ibid.*, le 07/10/1915.

<sup>2353</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 02/03/1917.

<sup>2354</sup> AUDOIN-ROUZEAU, *op.cit.*, p. 156.

<sup>2355</sup> Nous reprenons ici, en la traduisant littéralement, la notion de *brutalization* dont l'utilisation est inaugurée en 1991 par George L. Mosse dans son ouvrage *Fallen soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*. Alors que l'usage initial de ce concept visait à expliquer l'agressivité croissante du champ politique allemand durant les années 1920 et 1930, "rendu brutal" par l'expérience de la Grande Guerre, il a été ensuite étendu par certains historiens à d'autres secteurs pour étudier les modifications des pratiques et des perceptions de la violence induites par la Première Guerre mondiale.

<sup>2356</sup> Les cas d'héroïsme juvénile avérés demeurent rares. Voir AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *ibid.*, p. 129-150.

manière avec lesquelles elle est utilisée, chaque enfant français faisant preuve, à différents degrés, d'un comportement héroïque, montrent qu'au travers de ce personnage, c'est bien toute la jeunesse française qui est héroïsée ; un auteur comme Arnould Galopin l'illustre très bien lorsqu'il écrit qu' « en temps de guerre [...] il n'y a pas de gamins... il n'y a que des hommes prêts à se faire crever la peau...<sup>2357</sup> » Modèle offert aux lecteurs les plus jeunes, la figure de l'enfant-héros incite l'ensemble de la jeunesse à être une actrice de l'effort de guerre national, au moins sur le front de l'arrière<sup>2358</sup>, mais peut également apparaître comme une manière de susciter la mobilisation des adultes en leur donnant à lire le patriotisme et l'héroïsme combattant des enfants. Elle dispose, plus globalement, d'une « [...] vocation propitiatoire [...]»<sup>2359</sup> » puisqu'elle laisse sous-entendre que la victoire finale ne peut échapper à cette France qui possède un immense vivier de héros en herbe, prêts, dès leur plus jeune âge, à faire preuve de patriotisme, de courage et d'abnégation, et qui sont autant de preuves de la supériorité de la "race" et de l'excellence des valeurs prônées par l'école de la Troisième République.

La figure de l'enfant-héros permet également, de manière moins évidente, de nourrir le discours de haine à l'encontre de l'ennemi allemand et d'en augmenter l'impact. L'enfant, en effet, incarne la fragilité, la pureté, l'innocence, et permet de mettre en exergue, par opposition, l'ignominie de l'ennemi. À chaque fois qu'il prend les armes, il devient le porte-étendard d'une France qui se dresse, malgré ses faiblesses, face à son ennemi, et s'oppose à sa violence barbare.

Le personnage du franc-tireur ressemble, sous plusieurs aspects, à celui de l'enfant héroïque lorsque l'on observe la manière dont il est utilisé par le romanesque sériel patriotique. Il est en tout cas porteur, en France, d'une puissante symbolique liée à sa place dans l'histoire et l'imaginaire de la nation.

### 3. Le franc-tireur.

Les personnages de francs-tireurs sont utilisés par les auteurs britanniques et français pour mettre en scène le patriotisme et l'héroïsme de civils qui décident de prendre les armes pour contribuer à la défense de leur pays avec les moyens dont ils disposent. Ils sont, comme ceux d'enfants-héros, essentiellement de sexe masculin, issus de tous les milieux sociaux, et de tous les

---

<sup>2357</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 24/09/1917.

<sup>2358</sup> Magon Pignot évoque « le discours de culpabilisation des enfants [qui] s'appuie sur la figure de l'enfant héros » et le fait que cette dernière « [...] constitue une figure culpabilisatrice par excellence [...] » car « ce que dit le discours de mobilisation, c'est qu'à défaut d'être un héros du front, tout enfant peut devenir un héros de l'arrière et du quotidien. » (« *Les enfants* », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918, op.cit.*, p. 631-632.

<sup>2359</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *ibid.*, p. 151.

âges, parfois très jeunes, comme certains des enfants héroïques que nous avons considérés précédemment qui sont des francs-tireurs, parfois âgés de plus de soixante ans. Ces civils qui prennent les armes y sont poussés par la guerre en raison des souffrances qu'ils subissent ou de la révolte provoquée par les exactions de l'ennemi et sont donc "rendus brutaux", eux aussi, par la violence qui les entoure. Les francs-tireurs agissent par coups de main, frappant l'adversaire par surprise et sur ses points faibles, d'où la référence fréquente à la guérilla, « [...] *guerilla warfare* [...] »<sup>2360</sup> lorsqu'il s'agit de décrire leur action. Intrinsèquement plus faibles que leurs adversaires, ils doivent profiter au maximum de la configuration du terrain, de leur mobilité, des informations qu'ils parviennent à glaner au sujet des positions et des déplacements de leurs cibles, et ne pas hésiter à agir avec une certaine trahison en tendant des embuscades ou en attaquant "dans le dos". Il s'agit, suivant les cas, d'individus isolés ou de groupes plus ou moins organisés. Pour les premiers, on peut donner les exemples des deux héros des aventures du "Cormoran", les officiers mutilés Hugues de La Varde et Jacques Hélier, qui deviennent deux « [...] hardis francs-tireurs [...] »<sup>2361</sup> luttant sur terre, sur mer et dans les airs, à bord de leur engin extraordinaire, contre l'Empire allemand, de l'aviateur Hervé de Montbarey qui devient « l'aviateur masqué », un « [...] franc-tireur de la mer [...] »<sup>2362</sup> qui chasse les sous-marins et les dirigeables allemands à bord de l'hydravion B.H. inventé par le savant Jean Aubry, ou encore du vieux valet Jérôme : ancien zouave, il ne peut s'engager dans les forces armées car il est refusé lors de son passage devant un conseil de révision, mais comme il veut se battre à tout prix<sup>2363</sup>, il enfile son ancien uniforme, rejoint les troupes commandées par le capitaine Roger de Lugny, ancien pupille de son patron, et devient finalement cuisinier. Pour les seconds, la colonne infernale imaginée par Gaston Leroux<sup>2364</sup>, groupe composite de militaires et de civils résistants qui mènent une guerre de guérilla contre les troupes allemandes en Lorraine, les villageois réunis autour du marquis Sylvain de Pont-Croix et de ses deux filles qui mènent eux-aussi une guerre de guérilla sans merci contre les troupes allemandes, leur causant de lourdes pertes<sup>2365</sup>, ou encore la défense acharnée que la population britannique oppose aux troupes vaevictiennes qui ont envahi la Grande-Bretagne<sup>2366</sup>.

La figure du franc-tireur véhicule une symbolique particulièrement forte en France. Nombreux durant la guerre de 1870-71, ces volontaires organisés en corps francs s'opposent aux

---

<sup>2360</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, le 19/02/1915.

<sup>2361</sup> CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, le 17/04/1918.

<sup>2362</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 26/04/1916.

<sup>2363</sup> DELLY M., *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 18/04/1917.

<sup>2364</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, du 29/04/1916 au 08/09/1916.

<sup>2365</sup> VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, du 12/07/1916 au 07/10/1916.

<sup>2366</sup> COWEN Laurence, *ibid.*, du 05/01/1915 au 26/02/1915.

troupes prussiennes, qui ne les reconnaissent pas comme combattants légitimes, et jouent dans certains cas un rôle important, infligeant de sérieuses pertes à l'ennemi<sup>2367</sup>. Ainsi que nous l'avons déjà évoqué dans la première partie de notre travail, le franc-tireur devient, durant cette guerre et surtout dans l'imaginaire né de la défaite, une figure héroïque essentielle, mobilisée par une iconographie et une littérature<sup>2368</sup> abondantes car elle permet, au travers de l'exaltation de ses exploits héroïques, de souligner le patriotisme, le courage et la détermination qui habitent chaque Français et d'aider à « [...] suturer la défaite [...]»<sup>2369</sup>. » Lorsqu'il s'intéresse à la mémoire de la défaite de 1870 dans la littérature de guerre française publiée entre 1870 et 1914, Paul Bleton note ainsi que « [...] tout un genre paralittéraire allait mettre en scène un type nouveau [...], faire reprendre du service à un nouveau Cincinnatus : le franc-tireur, [...] synthèse de citoyen et de soldat [...]»<sup>2370</sup>. »

Le personnage du franc-tireur de la guerre de 1914-1918 est, en France, l'héritier direct de celui de la guerre de 1870-1871, et si les actions sur le terrain de civils résistants sont beaucoup moins nombreuses et déterminantes dans la Grande Guerre que lors du conflit franco-prussien suite aux nombreux changements intervenus dans l'organisation de l'armée française, ce personnage charrie toujours la même symbolique dont l'élément le plus important est certainement l'exaltation d'un patriotisme puissant et spontané qui nourrit une volonté de défendre le sol national à tout prix. Dans le contexte d'une guerre qui voit le pays en partie occupé par le même ennemi qui lui a déjà arraché l'Alsace et la Moselle durant la précédente confrontation, la figure du franc-tireur constitue un *topos* fondamental du discours de mobilisation patriotique ; sa présence diffuse dans le discours social de la période 1870-1914 assure sa facile assimilation par la population durant la Première Guerre mondiale et donc un impact certain en termes de façonnement des imaginaires.

L'infirmière, dernier personnage héroïque que nous souhaitons envisager n'est pas, contrairement aux trois précédents, un personnage combattant. Très présent dans les fictions patriotiques, il est le support de représentations qui nourrissent un message puissant à destination des femmes, premier public visé par les fictions sérielles de presse.

---

<sup>2367</sup> Sur ce sujet, on peut consulter la contribution très complète du Lieutenant-colonel Armel Dirou, « *Les francs-tireurs pendant la guerre de 1870-1871* » in *Stratégique*, n°93,94,95,96, 01/2009, p. 279-317, ou celle du Commandant Henry Lachouque, « *Résistants de 1870-1871* » in *Revue Historique de l'Armée*, n°1, 1971, qui décrit les francs-tireurs comme des « [...] hommes vigoureux, habitués à la marche, coiffés de feutre ou de casquettes, vêtus de blouses ou de vareuses, équipés à la diable, armés parfois de pétoires à bout de force, souvent repoussés par le commandement et les habitants, mais décidés à défendre leurs foyers, à faire payer aux Prussiens leurs victoires et leurs rapines. »

<sup>2368</sup> Au sujet de la place du franc-tireur dans la littérature française de l'entre-deux-guerres 1870-1914, on peut se reporter à DIGEON Claude, *La crise allemande de la pensée française*, Paris, P.U.F., 1959.

<sup>2369</sup> BLETON Paul, « *Les genres de la défaite* », in *op. cit.*, p. 62.

<sup>2370</sup> *Ibid.*, p.68.

#### 4. L'infirmière.

La fréquence avec laquelle le personnage de l'infirmière est intégré, par les auteurs, dans les fictions patriotiques qui se déroulent durant le conflit, la quasi-totalité de ces dernières en comportant au moins un, tend à faire apparaître le soin des blessés de guerre comme une vocation fort répandue au sein de la population féminine de France et de Grande-Bretagne. La mère, l'épouse et la fiancée qui supportent avec courage, par patriotisme et sens du devoir, le départ de l'homme aimé sont présentées, nous l'avons dit, comme des héroïnes, mais elles sont des héroïnes passives, sans grand relief, qui subissent les événements et s'efforcent d'y faire face avec honneur et dignité. Le personnage de la femme qui décide de s'engager pour soigner les blessés est tout autre car il concerne un être qui décide d'agir, prend en main son destin, choisit de se dévouer aux défenseurs de la patrie, et diffuse une représentation nettement plus valorisante de la femme.

Les personnages d'infirmières sont de tous les âges et de tous les milieux sociaux mais on constate toutefois une prédominance assez nette de femmes issues de milieux aisés<sup>2371</sup>, ce qui est somme toute logique puisque c'est le service au sein de la Croix-Rouge qui est le plus souvent évoqué et qu'il fonctionne sur le principe du bénévolat. Les auteurs de fictions sérielles patriotiques présentent la mission d'infirmière comme une activité naturelle des femmes en temps de guerre et n'hésitent pas, parfois, à rappeler à ces dernières, de manière plus ou moins marquée, ce qu'est leur devoir, comme le fait par exemple Paul Bertnay dans *Le sang de la France* lorsqu'il écrit que

« [...] les femmes françaises ont un grand... un saint devoir à remplir, pendant que leurs enfants... leurs frères... leurs époux... leurs amis [...] offrent héroïquement à la patrie tout le sang de leurs veines. Elles ont le devoir de panser les blessures des héros... de se transformer en sœurs de charité et de tendresse pour tous les inconnus qui sont leurs frères et leurs défenseurs...<sup>2372</sup>. »

Ils se montrent cependant moins directs, la plupart du temps, et mettent en scène des femmes dont l'engagement comme infirmière sert d'exemple au message qu'ils souhaitent transmettre. Elles considèrent toujours qu'il est normal qu'elles se dévouent au soin « [...] des braves tombés pour défendre le droit et la liberté [...] », et que la tâche d'infirmière n'est finalement qu'un « [...] rôle [...] tout tracé, clair et simple<sup>2373</sup> » qu'elles ont à remplir pour faire leur part dans l'effort de guerre de la nation. On perçoit dans les deux cas, comme dans le cas de l'enfant héroïque mais avec

---

<sup>2371</sup> Blanche de Surgères et Françoise Bonnières dans *Tête de Boche*, Marjolie Keller dans *Marjolie*, Lucienne Dervillers dans *L'infirmière*, Eva Hermond dans *L'enfant de la guerre*, Suzanne Forestier et Jeanne Fontaine dans *Le nid du pirate*, Raymonde Favernay dans *L'heure héroïque*, Lise Renaud dans *Lise Renaud. Dame de la Croix-Rouge*, La comtesse de Valcreuse dans *Les épis verts*, Marie-Blanche dans *Sur les routes sanglantes*, Elinor Pax dans *Wake Up !*, Gwendoline Stevens et Grace Munro dans *The War Woman*, etc. D'autres exemples peuvent être trouvés en consultant les résumés de fictions patriotiques disponibles en annexe 6.

<sup>2372</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Parisien*, le 22/07/1915.

<sup>2373</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 20/03/1916.

plus d'acuité car le modèle de l'infirmière est tout de même plus facile à imiter que celui de l'enfant-héros, le ton culpabilisateur qui doit inciter les femmes, si ce n'est à imiter les personnages dont elles lisent les aventures, à faire preuve de patriotisme et à se mobiliser au mieux de leurs possibilités.

Cette figure de l'infirmière attribue un rôle important à la femme et permet de ne pas la tenir à l'écart du discours de mobilisation patriotique. Il n'est pas question, cependant, de développer une nouvelle image de celle-ci, et l'infirmière apparaît avant tout comme un condensé des représentations socialement et culturellement associées à la féminité comme la douceur, l'altruisme, la tendresse, l'empathie, la sensibilité, ou encore la patience. Comme nous le verrons lorsque nous nous intéresserons aux représentations des rôles sexués en guerre, les personnages féminins illustrent une volonté affirmée de maintenir les femmes dans les limites habituelles des attributions de genre, surtout en France.

Les quatre rôles héroïques sur lesquels nous avons choisis de nous arrêter, le soldat, l'enfant-héros, le franc-tireur et l'infirmière montrent que les romans-feuilletons et les *serials* patriotiques offrent des figures de héros qui recouvrent les deux sexes, tous les âges et toutes les catégories sociales. Elles rendent donc possible le déclenchement d'un processus identificatoire chez tous les lecteurs, processus qui constitue une voie d'accès à leur imaginaire pour le discours de mobilisation patriotique.

Le principe d'héroïsation est également perceptible dans l'utilisation d'une symbolique de l'héroïsme dont les éléments, par les représentations qu'ils instillent, jouent un rôle important dans l'entreprise de mobilisation des esprits.

### **C. Une symbolique de l'héroïsme omniprésente.**

Romans-feuilletons et *serials* patriotiques sont parcourus par une symbolique de l'héroïsme qui, à l'instar de la symbolique du patriotisme, est composée de références facilement assimilables<sup>2374</sup>. Ces dernières diffusent une série de représentations positives qui donnent aux lecteurs français et britanniques une image à la fois valorisante et rassurante d'eux-mêmes et les immergent dans un univers mental qui favorise l'action du discours de mobilisation.

---

<sup>2374</sup> Voir I., B., 4.

Nous avons retenu les six symboles les plus fréquents dans les fictions patriotiques que nous avons lues (la bataille de la Marne, le général Joffre, la résistance belge, la baïonnette, les récompenses et les mutilations), et allons présenter la manière dont chacun d'entre eux est utilisé.

### 1. La bataille de la Marne et le général Joffre.

La première bataille de la Marne, qui se déroule entre le 5 et le 12/09/1914, désigne un ensemble d'opérations militaires au cours desquelles les troupes françaises et britanniques, après avoir cessé de reculer suite à l'échec de la bataille des frontières, ont arrêté l'avancée allemande au niveau de la rive droite de l'Aisne, et ont donc fait échouer la stratégie d'invasion rapide prévue par le plan Schlieffen. Désignée, par exemple, dans les roman-feuilletons patriotiques que nous avons examinés, comme « [...] la grande bataille de France [...] »<sup>2375</sup>, la « [...] bataille qui ne sauva pas seulement la France, mais qui sauva le monde [...] »<sup>2376</sup>, « [...] l'effort surhumain [...] qui prendra place, un jour, plus haut que toutes les grandes légendes de l'histoire [...] »<sup>2377</sup>, « [...] la forte pile, la pile historique, la pile immortelle la pile des piles en un mot »<sup>2378</sup> infligée aux Allemands, « la ruée gigantesque et héroïque [...] »<sup>2379</sup> ou, encore, comme « [...] un véritable miracle d'héroïsme et de vaillance [...] »<sup>2380</sup>, elle est de loin le symbole le plus utilisé lorsqu'il s'agit de vanter l'héroïsme des soldats français. Si le *topos* de la victoire de la Marne est très présent dans les romans-feuilletons patriotiques du temps de guerre, c'est parce qu'au-delà du tournant majeur que constitue cet événement, il est utilisé comme artifice pour lutter contre certains effets négatifs d'un conflit qui se prolonge au-delà de toutes les prévisions des premiers mois ; la physionomie de ce dernier n'évoluant pas, ou très peu, entre l'hiver 1914-1915 et le printemps 1918, période durant laquelle il est enterré dans les tranchées, le fait de rappeler, en permanence, une victoire active, "à la française", de la faire revivre encore et encore en l'intégrant dans la diégèse d'un nombre important de fictions patriotiques, transporte les lecteurs dans une temporalité de la guerre en cours très favorable à l'évocation de représentations héroïques. Le *topos* est également présent dans certaines fictions patriotiques françaises publiées dans l'immédiat après-guerre dont une partie de l'action se déroule en septembre 1914 comme *L'intruse*, *Le soleil se lève* ou *Yvonne Delorme*. Cet indice de la continuité de l'entreprise de mobilisation des esprits dans le rez-de-chaussée romanesque des

---

<sup>2375</sup> BERTNAY Paul, *ibid.*, le 11/08/1915.

<sup>2376</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 05/04/1915.

<sup>2377</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 16/06/1915.

<sup>2378</sup> DAUDET Léon, *La vermine du monde*, in *L'Action française*, le 26/05/1916.

<sup>2379</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 11/07/1915.

<sup>2380</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 24/08/1916.

journaux français, en 1919-1920, constitue une preuve de la complexité du processus de démobilisation culturelle qui débute au lendemain de l'armistice.

Le général Joffre, commandant en chef des opérations du nord et du nord-est d'août 1914 à décembre 1916, est un symbole héroïque très présent dans les romans-feuilletons patriotiques de notre échantillon. Il y apparaît avant tout comme l'homme qui a rendu la victoire de la Marne possible<sup>2381</sup>, le sauveur de Paris et de la France, le protecteur de la Patrie<sup>2382</sup>. Les personnages de soldats et de civils français éprouvent un respect et une admiration sans bornes pour « le généralissime<sup>2383</sup> » qu'ils nomment également « grand-père<sup>2384</sup> » ou « notre Joffre<sup>2385</sup> », l'estime devenant parfois dévotion comme chez cette femme qui explique à son époux soldat qu'elle a acheté et épinglé un portrait du général à côté du sien, dans leur chambre<sup>2386</sup>, ou comme chez le soldat Antoine Martial qui récite, au réveil, un *Pater noster* adressé au général :

« Pater noster...notre père Joffre, qui êtes au feu, que votre nom soit glorifié ; que votre victoire arrive ; que votre volonté soit faite sur la montagne, dans les tranchées et dans les airs... Donnez-leur aujourd'hui votre pain quotidien... Rendez-nous l'offensive comme vous l'avez donnée à ceux qui les ont enfoncés... Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous des Boches. Ainsi soit-il<sup>2387</sup> ! »

Plusieurs auteurs ne se contentent pas d'allusions louangeuses au général français et en font un personnage à part entière de leurs récits. Gaston Leroux imagine ainsi une rencontre entre son héros, Gérard Hanezeau, et Joffre dans *La colonne infernale*<sup>2388</sup>, Aristide Bruant met en scène ce

---

<sup>2381</sup> Voir, par exemple, DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 09/06/1915 : « Car Joffre, c'était un malin [...] il manigançait un énorme piège. Et ces abrutis de Boches tombaient dans le panneau ! » et le 10/06/1915 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 01/05/1917 : « Leur coup est raté. Joffre les a arrêtés sur la Marne, puis repoussés sur l'Aisne » ; ALLAIN Marcel, *Pour son amour*, in *Le Petit Journal*, le 10/11/1916 : « [...] la manœuvre, gigantesque et audacieuse, tentée par le généralissime. »

<sup>2382</sup> Voir, par exemple, GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 03/11/1915 : « [...] le général Joffre – qui sauva [...] par son audacieuse manœuvre, la patrie en danger [...] » ; D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, le 19/11/1920 : « [...] parmi le désarroi et la détresse générale, ont retenti deux voix puissantes, qui vont galvaniser la nation et sauver la patrie en danger. C'est Galliéni, qui affirme fièrement qu'il défendra Paris jusqu'au bout ; c'est Joffre qui, dans son immortel ordre du jour, commande à ses soldats de ne plus reculer, et de se faire tuer sur place ! » ; BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 22/04/1919 : « [...] se ruant à son tour, Joffre, sur la Marne, donnait enfin son premier coup de poing ! Et les envahisseurs, qui se croyaient déjà à Paris [...] avaient été refoulés... »

<sup>2383</sup> GOEDORP Victor, *ibid.* ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, les 03/08, 05/08 et 30/09/1915 ; SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, les 04/02 et 22/02/1916 ; PROVENCE Marcel, *Les abrités*, in *L'Action française*, le 24/07/1918 ; etc.

<sup>2384</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 07/07/1915 ; MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 18/01/1917 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 03/08/1915 ; etc.

<sup>2385</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 21/07/1915 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, les 03/05, 07/06 et 16/10/1915 (pour ces deux dernières dates, l'auteur utilise l'expression « [...] notre père Joffre [...] » ; MARY Jules, *Elles n'oublient pas*, in *Le Petit Parisien*, le 22/05/1917 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 05/01/1917 ; etc.

<sup>2386</sup> BRUANT Aristide, *ibid.* le 13/05/1915.

<sup>2387</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 16/07/1915.

<sup>2388</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, les 25 et 26/08/1916.

dernier lors d'une remise de décorations au cours de laquelle l'aviation allemande tente de le tuer dans *Tête de Boche*<sup>2389</sup>, et Jules Mary livre une description du "généralissime" au travail dans la nuit du 4 au 5/09/1914, préparant la bataille de la Marne, dans *Le soleil se lève*<sup>2390</sup>. Les portraits que ces trois auteurs dressent de l'officier français sont très semblables, que ce soit en ce qui concerne le physique<sup>2391</sup> ou le comportement. Il est dépeint comme un homme simple, modeste et chaleureux, qui n'hésite pas à donner l'accolade aux soldats qu'il rencontre et à échanger avec eux des paroles sympathiques.

Le général Joffre est « l'Homme<sup>2392</sup> » comme le nomme Gaston Leroux, une figure iconique de héros militaire français dont l'aura et le pouvoir fédérateur sont exploités par les auteurs de romans-feuilletons patriotiques durant toute la durée du conflit, même après son remplacement par Nivelle dont ils ne parlent quasiment pas, comme de Pétain ou de Foch d'ailleurs, et durant les deux premières années de la sortie de guerre. Il incarne la bataille de la Marne, la guerre de mouvement, la défaite allemande, autant de thématiques qui permettent au discours de mobilisation de diffuser des représentations héroïques de l'armée et de la nation françaises.

## 2. La résistance belge.

Plusieurs *patriotic serials* de notre échantillon reviennent sur les malheurs de la nation belge, son invasion, les violences infligées aux civils, la formidable résistance des troupes du roi Albert, le destin des populations contraintes à fuir l'ennemi ou à subir son joug, mais n'y accordent pas une place importante<sup>2393</sup>. Le *Daily Express* se distingue en publiant, au printemps 1915, *The War Woman*, récit qui raconte les aventures, durant les dix premiers mois de guerre, d'une jeune Britannique qui se fait conductrice d'ambulance en Belgique mais qui est aussi, et surtout, un hommage à l'héroïsme belge, que ce soit celui des soldats ou des civils. Son auteure, Laurette Aldous, insiste à plusieurs reprises sur la vaillance et le courage des Belges<sup>2394</sup>, sur les terribles violences que ces derniers

---

<sup>2389</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 04/08/1915.

<sup>2390</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 12/01/1919.

<sup>2391</sup> Les propos sont presque interchangeable. Gaston Leroux décrit le général Joffre comme « [...] un homme d'assez haute taille, d'assez forte corpulence, avec des cheveux blancs [...] », Aristide Bruant comme « [...] un général de haute taille... de carrure puissante... le visage barré par une rude moustache blanche [...] » et Jules Mary comme « [...] un homme de haute taille, d'encolure puissante, la lèvre ombragée d'une forte moustache à la gauloise [...] »

<sup>2392</sup> LEROUX Gaston, *ibid.*

<sup>2393</sup> ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, le 27/01/1916 : « [...] la Belgique avait été envahie et le monde horrifié par les récits de la bestialité allemande. » (« [...] *Belgium had been overrun, and the world had been horrified by the stories of German bestiality.* ») ; AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 15/04/1915 : l'héroïne, Sonia Markham, croise deux réfugiées belges.

<sup>2394</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 24/05/1915 : « [...] leur indomptable détermination, leur courage permanent, leur refus d'admettre la possibilité de la défaite » « [...] *their unconquerable determination, their steady courage, their refusal to admit the possibility of defeat.* » ; le 29/05/1915 : « [...] les soldats héroïques du roi Albert. » (« [...] *King Albert's heroic soldiers.* »)

subissent<sup>2395</sup>, fait du roi Albert « [...] le Bayard de la guerre [...]»<sup>2396</sup>, et en livre à plusieurs reprises un portrait très édifiant<sup>2397</sup> dont nous donnons un exemple ci-dessous :

« Le roi Albert n'est pas un génie. Il n'est pas un grand général et n'a jamais prétendu l'être. Il est simplement un homme condamné à vivre des temps de grande adversité et qui prouve au monde qu'un homme de conscience, bon et sincère, a toujours en lui ce qui fait un héros si l'occasion se présente [...] C'est son influence qui avait amené son pays à son sacrifice et son dévouement, et sa foi avait dû parfois s'affaiblir quand jour après jour il prenait connaissance de la souffrance et du chagrin et quand il réalisait l'âpreté du Calvaire auquel la Belgique était conduite<sup>2398</sup>. »

Laurette Aldous utilise l'exemple belge pour nourrir son discours à visée mobilisatrice et lorsqu'elle vante le flot d'engagements au sein de l'armée belge<sup>2399</sup>, le patriotisme spontané de la population du petit pays<sup>2400</sup>, et déplore le désintérêt d'une bonne partie de la population de Grande-Bretagne pour la guerre<sup>2401</sup>, elle adresse un message culpabilisateur très clair qui fait de son roman une fiction de recrutement (*recruiting fiction*) dont l'objectif est de stimuler le volontariat dans l'armée de son pays mais aussi, plus largement, de faire prendre conscience aux Britanniques qu'ils doivent s'impliquer davantage dans un conflit qui les concerne plus qu'ils ne semblent le croire durant les premiers mois.

Les romans-feuilletons sont nombreux à faire référence à la malheureuse Belgique, à l'héroïsme qu'elle manifeste<sup>2402</sup>, aux atrocités commises par les Allemands<sup>2403</sup>, au fait que la

---

<sup>2395</sup> *Ibid.*, le 12/05/1915 : l'héroïne croise des réfugiés sur la route de Louvain qui lui racontent des atrocités qu'ils ont subies ou auxquelles ils ont assisté ; le 21/05/1915 : elle assiste à un exemple de la sauvagerie de l'ennemi ; le 26/05/1915 : l'auteure, par l'intermédiaire de son héroïne, résume « [...] les horreurs perpétrées par les Allemands dans les villes et villages belges [...] » (« [...] *the horrors perpetrated by the Germans in Belgian towns and villages* [...] ») à savoir, entre autres, des assassinats de sang-froid, des outrages sur des femmes et des jeunes filles, des pillages organisés et des destructions gratuites.

<sup>2396</sup> *Ibid.*, le 12/05/1915 : « [...] *the Bayard of the war* [...] ». Le chevalier français Pierre Terrail, seigneur de Bayard (1476-1524) était connu pour sa bravoure qui lui valu le surnom de "chevalier sans peur et sans reproche" et comme le héros des guerres d'Italie. Laurette Aldous fait donc du roi Albert I<sup>er</sup> le grand héros des débuts du conflit.

<sup>2397</sup> Outre l'exemple donné, on peut mentionner les propos que l'auteure tient les 22/05 et 31/05/1915

<sup>2398</sup> *Ibid.*, le 12/05/1915 : « *King Albert is not a genius. He is not a great general and has never pretended to be. He is just a good man fated to live through times of great adversity and proving to the world that a good, conscientious, earnest man has always in him the making of a hero if the opportunity arises. [...] It was his influence that had stirred his country to its sacrifice and its devotion, and his faith must sometimes have faltered as day after day he learned of the suffering and the sorrow, and as he realised the bitterness of the Calvary to which Belgium was being driven.* »

<sup>2399</sup> *Ibid.* : « Les recrues se ruèrent vers les quartiers généraux de l'armée, des hommes de toutes les classes et de tous les âges, parmi lesquels de nombreux citoyens vaillants et prospères, de nombreux hommes assez jeunes, [...] prêts à mourir pour tenter de sauver leur pays [...] » (« *Recruits were hurrying towards the army headquarters, men of all classes and ages, many of them stout, prosperous citizens, many of them quite young boys, [...] ready to die in the attempt to save their country* [...] »)

<sup>2400</sup> *Ibid.*, le 25/05/1915.

<sup>2401</sup> *Ibid.*, et le 14/05/1915.

<sup>2402</sup> GUICHES Gustave, *Reflets de guerre...*, in *Le Figaro*, le 20/02/1915 : « [...] le siège de Liège [...] C'est si écrasant de beauté que je m'arrête, les yeux en larmes, suffoqué d'admiration devant la magnificence de cet héroïsme et que je sens au-dedans de moi, comme si mon cœur tombait à genoux » ; MÉROUVEL Charles,

résistance incroyable des Belges a permis à la France de gagner du temps en ralentissant l'ennemi<sup>2404</sup>, et ne contentent pas de propos lapidaires. La raison principale de cet écart est certainement à chercher dans l'occupation d'une partie du territoire français par les Allemands qui donne un sens particulier à l'évocation des souffrances belges. Le civil belge devient un double du Français vivant dans les territoires occupés, et le rappel de sa vie de réfugié ou d'occupé est un moyen supplémentaire de nourrir le discours de haine à l'encontre de l'ennemi en insistant sur la violence et la cruauté de celui-ci. Le témoignage de Madeleine Havard de La Montagne publié dans *L'Action française*<sup>2405</sup>, *La vie agonisante des pays occupés...*, s'inscrit totalement dans cette démarche et les propos de l'auteure construisent une forme de communauté de douleur franco-belge.

Plus généralement, c'est la Belgique dans son ensemble qui apparaît, dans les fictions patriotiques françaises de la période août 1914-décembre 1920, comme un double de la France. Comme cette dernière, mais davantage encore, elle n'était pas prête à faire face à un tel conflit. Comme les Français, les Belges font preuve, malgré une situation des plus compliquées, d'un patriotisme exceptionnel, mènent une guerre de défense du sol national dans laquelle ils font preuve d'un héroïsme admirable, subissent la barbarie d'un ennemi sans foi ni loi, et incarnent des valeurs telles que le sens de l'honneur, le sens du devoir ou encore la loyauté.

Le symbole de la Belgique en guerre apparaît donc, dans les fictions sérielles patriotiques de presse de France et de Grande-Bretagne, comme un réservoir de représentations qui permettent de nourrir les principes de criminalisation de l'ennemi et d'héroïsation de soi.

---

*Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/11/1915 : « [...] ces pauvres Belges les arrêtent [les Allemands], mais, tout braves qu'ils sont, comment voulez-vous qu'ils résistent à des centaines de mille hommes, à des milliers de canons ?... Ce qu'ils font, c'est magnifique... mais ça ne peut pas durer... [...] » ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 21/12/1916 : « [...] l'admirable, l'émouvante défense des Belges dont la patrie martyre n'est plus qu'un affreux champ de carnage [...] » et le 29/12/1916 : « [...] la quinzaine belge, une page inédite dans les plus sublimes épopées de gestes héroïques » ; etc.

<sup>2403</sup> Voir chapitre 5, B. et C.

<sup>2404</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 12/12/1915 : « Cette résistance de la Belgique sauvait la France en déjouant le plan habile [...] de l'Allemagne. Elle donnait à la mobilisation française les heures indispensables pour opposer à l'invasion une barrière de poitrines sur une largeur de quatre cents kilomètres » ; MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 23/11/1915 : « Par bonheur, (et que de reconnaissance nous leur devons !), les Belges nous avaient donné un répit, pour nous préparer à soutenir la foudroyante attaque des innombrables bataillons lancés contre nous » ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 07/07/1915 : « Et toi, généreuse, héroïque petite Belgique, tu as barré la route aux gigantesques envahisseurs. Ils ont dû s'arrêter – éblouis de stupeur et frémissants de colère – devant l'offrande que tu faisais à la civilisation [...] de toute sang de tes veines... Et quand, accumulant de nouvelles hordes – ils t'ont porté un dernier coup, te croyant déjà morte – tu nous avais sauvé l'honneur et la vie... » ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 03/01/1915 ; LINTIER Paul, *ibid.* : « [...] tout ce que la France doit à [ce] glorieux petit pays. »

<sup>2405</sup> Du 15/04/1917 au 20/05/1917.

### 3. La baïonnette.

Très rarement évoquée dans les *patriotic serials* étudiés<sup>2406</sup>, la baïonnette est omniprésente dans les romans-feuilletons patriotiques qui comportent des scènes de combat au corps à corps. Pique quadrangulaire longue d'une soixantaine de centimètres, très pointue, conçue pour transpercer l'adversaire et créer des hémorragies internes, la baïonnette est décrite comme l'arme par excellence du soldat français, l'élément de son équipement dont il ne se sépare jamais<sup>2407</sup>. Qu'elle soit utilisée au bout du fusil<sup>2408</sup>, comme arme de poing<sup>2409</sup>, voire comme objet<sup>2410</sup>, l'« aiguille à tricoter<sup>2411</sup> » apparaît comme un symbole du courage, de la virilité, et de l'allant qui animent le soldat français, ce soldat naturellement porté vers l'attaque. Cette image de la baïonnette ne fait que reprendre celle qui est admise dans les règlements en vigueur au sein de l'armée française ; le Règlement de manœuvres d'infanterie du 20/04/1914 stipule ainsi que « la baïonnette est l'arme suprême du fantassin. Elle joue le rôle décisif dans l'assaut vers lequel doivent tendre résolument toutes les attaques [...]»<sup>2412</sup>.

La baïonnette est fréquemment transformée en un être vivant et, sous le prénom de « Rosalie<sup>2413</sup> », elle devient alors une présence féminine agissante, dotée de sentiments. Un poilu imagine ainsi le capitaine d'Arnaud qui dit à ses hommes, avant un assaut, que « Rosalie s'ennuie dans l'oisiveté... Elle a besoin de prendre l'air ! Préparez-la pour le bal...»<sup>2414</sup>, et Georges Maldague fait dire à l'un de ses héros, Sang-de-Navet, que « [...] tout à l'heure [...] avec Rosalie, [il] fera la

<sup>2406</sup> Nous n'avons trouvé que deux mentions relatives à l'utilisation de la baïonnette par les soldats britanniques, sous des variantes qui n'existent pas dans la langue française, à savoir des formes du verbe « *to bayonet* », utilisé dans le sens de « transpercer avec une baïonnette » : AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 06/04/1915 : « [...] l'idée de transpercer un homme avec une baïonnette [...] » (« [...] *the thought of bayoneting a man* [...] ») ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 15/06/1915 : « [...] j'ai transpercé un des Boches avec ma baïonnette. » (« [...] *I bayoneted one of the Boches.* »)

<sup>2407</sup> L'auteur du *Roi des cuistots* fait dire à son héros que la baïonnette « [...] complète le poilu [...] » (in *Le Matin*, le 26/10/1915).

<sup>2408</sup> BRUANT Aristide, *Captive*, in *Le Petit Parisien*, le 16/11/1916 ; UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 22/09/1915 ; MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, les 10 et 11/02/1916 et *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 09/01/1919 ; MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 30/04/1917 ; DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 28/12/1915 ; ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 26/02/1915 ; etc.

<sup>2409</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 05/08/1916 : « [...] la fine lame triangulaire, poignard qui ne pardonne pas... » ; GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 07/08/1917 : « Nos baïonnettes à la main, nous filons, prêts à ouvrir d'autres panses boches [...] » et le 15/08/1917 ; UN POILU, *ibid.* : « Fantin, dont le fusil s'était tordu, avait une baïonnette dans chaque main, ce qui lui permettait de trouer deux carcasses de Boches à la fois [...] » ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 12/04/1915 : « Ils ont la baïonnette aux dents » (des soldats en mission, déguisés en paysans).

<sup>2410</sup> Dans son *Carnet de route...*, Jacques Roujon évoque un « [...] bougeoir-baïonnette [...] » (in *Le Figaro*, le 27/03/1916).

<sup>2411</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, les 26/07, 23/08 et 13/09/1917 et *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, le 21/11/1918

<sup>2412</sup> *Règlement de manœuvres d'infanterie du 20 avril 1914*, Paris, Librairie militaire universelle, 1915, paragraphe 121, p. 68.

<sup>2413</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 06/05/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 28/10/1916 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 29/07/1915 ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 03/03/1915 ; UN POILU, *ibid.*, le 26/10/1915 ; GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 13/08/1917 ; etc.

<sup>2414</sup> UN POILU, *ibid.*, le 21/09/1915.

conversation aux Boches<sup>2415</sup> », exemples qui illustrent ce processus d'anthropomorphisation à la suite duquel la baïonnette devient une amie du soldat qui partage son quotidien. C'est « [...] le barde Botrel [...]»<sup>2416</sup> qui, le premier, nomme la baïonnette « Rosalie » dans une chanson qui est publiée dans le *Bulletin des armées de la République* du 04/11/1914. L'appellation est donc une invention du front de l'arrière, très usitée dans la production culturelle émanant de ce dernier, notamment dans son secteur "populaire", mais qui n'eut jamais les faveurs des combattants<sup>2417</sup> car, outre l'image ridicule d'un soldat parlant à une pique en métal féminisée qu'ils repoussaient, ils ne supportaient guère l'idée de laisser les non-combattants « [...] imposer leurs mots [...] pour décrire leur quotidien le plus intime<sup>2418</sup>. »

Même si la baïonnette est finalement peu utilisée durant le conflit, au moins en tant que prolongement du fusil, l'ensemble constituant une arme dépassant 1m80 souvent impossible à manier lors des assauts, elle est un symbole d'héroïsme très présent dans l'univers de la fiction patriotique lorsqu'il s'agit de décrire la manière de combattre des troupes françaises. Elle devient par contre symbole de barbarie lorsqu'il s'agit de décrire l'usage qu'en fait l'ennemi, la baïonnette allemande, qui n'est pas une pique mais une lame, étant souvent mise en scène dans les scènes de violences commises envers les civils, et servant par exemple à les crucifier, à les clouer aux portes ou encore à les éventrer. Elle n'est plus, alors, arme de soldats héroïques<sup>2419</sup>, mais instrument de torture utilisé par des pandours pour faire souffrir des êtres sans défense. Cette double symbolique de l'objet baïonnette et toutes les représentations qui en découlent font clairement apparaître les deux principaux ressorts sur lesquels repose le discours de mobilisation tel qu'il transparaît dans les romans-feuilletons patriotiques, l'héroïsation et la criminalisation, et rendent également compte de la volonté des artisans de ce dernier d'exploiter au maximum chaque élément qui peut favoriser son action sur les imaginaires.

#### 4. Les récompenses.

Médailles et citations sont octroyées aux soldats qui se sont distingués sur le champ de bataille. Elles récompensent les comportements remarquables, les gestes particulièrement courageux, et l'héroïsme dont ont fait preuve les combattants qui les portent est alors connu de leurs

---

<sup>2415</sup> MALDAGUE Georges, *ibid.*, le 29/04/1917.

<sup>2416</sup> PUJO Alice, *Rose Perrin*, in *L'Action française*, le 28/08/1919.

<sup>2417</sup> Albert Dauzat, *op. cit.*, p.95, écrit par exemple que l'appellation « [...] rosalie [...] » a particulièrement le don d'irriter de nombreux "poilus" » mais ajoute, p. 96, qu'« [...] en 1917, le mot était bien vivant au front [...] » malgré tout.

<sup>2418</sup> ROYNETTE Odile, *Les mots des tranchées...*, *op. cit.*, p. 36.

<sup>2419</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.* : « Rosalie, c'est la baïonnette, chère aux vaillants qui ne se battent pas avec des [...] armes de [...] lâches ! »

pairs mais aussi des civils. Les soldats honorés forment une élite combattante dont la médaille constitue en quelque sorte la marque distinctive. Dans les romans-feuilletons patriotiques, ce sont les citations à l'ordre du jour d'une unité ou de l'armée<sup>2420</sup>, la Médaille militaire<sup>2421</sup> et la Croix de guerre<sup>2422</sup> qui sont les récompenses les plus souvent mentionnées, auxquelles s'ajoute la Médaille commémorative de 1870<sup>2423</sup> ; dans les *patriotic serials*, ce sont la *Victoria Cross* (V. C.)<sup>2424</sup> et la médaille du *Distinguished Service Order* (D.S.O.)<sup>2425</sup>.

Les cérémonies de remises des récompenses militaires sont toujours décrites comme des moments d'intense émotion car les récipiendaires sont profondément touchés d'être honorés par la Patrie reconnaissante. Elles apparaissent comme des prétextes narratifs pour inclure dans les récits des tirades qui vantent le sens du devoir, le patriotisme, l'esprit de sacrifice, la loyauté, et bien entendu l'héroïsme, tirades qui ont comme principal objectif d'être des leçons de patriotisme destinées, après intériorisation, à orienter la conduite des lecteurs.

Le thème des récompenses diffuse régulièrement l'idée que les soldats décorés ne sont que le sommet de l'iceberg, et que tous les soldats sont capables du même héroïsme lorsqu'ils sont confrontés à une situation qui met leur patriotisme et leur courage à l'épreuve. Quelques auteurs vont un peu plus loin et utilisent cette idée pour poser la question du bien-fondé du principe qui conduit à honorer certains soldats, voire pour envisager le fait que les décorations n'ont finalement guère de valeur. Dans *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, Arnould Galopin fait s'opposer les soldats La Rosière et Fauchaux sur ces questions : le premier soutient l'idée qu'il n'y a aucune raison valable de décorer les combattants qui se sont particulièrement illustrés sur le champ de bataille par un comportement héroïque car, finalement, ils n'ont fait que leur devoir, et en conclut que le système des décorations est un non-sens tel qu'il existe, puisqu'il faudrait décorer tous les combattants ou aucun d'entre eux ;

---

<sup>2420</sup> SÉE Edmond, *Un cousin d'Alsace*, in *Le Figaro*, le 03/04/1918 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 12/05/1916 ; BRUANT Aristide, *Captive*, in *Le Petit Parisien*, le 02/03/1917 ; UN POILU, *Le roi des cuisiniers*, in *Le Matin*, les 07/09, 17/12 et 21/12/1915 ; etc.

<sup>2421</sup> CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française* le 17/04/1918 ; GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 06/11/1915 ; GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, le 15/01/1919 ; BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 08/04/1918 ; SEGONZAC Paul, *Présent*, in *Le Petit Journal*, les 23/02, 12/03 et 13/03/1915 ; etc.

<sup>2422</sup> SÉE Edmond, *ibid.* ; BRIENNE Jacques, *ibid.* ; UN POILU, *ibid.*, le 21/12/1915 ; CÉZEMBRE Pol, *ibid.* ; GALOPIN Arnould, *ibid.* ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 11/04/1918 ; MÉROUVEL Charles, *Alliés I*, in *Le Petit Parisien*, le 19/11/1916 ; PUJO Alice, *ibid.*, le 09/08/1919 ; etc.

<sup>2423</sup> MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 18/04/1917 et *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 28/11/1915 ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 08/04/1918 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, les 29/05, 01/06 et 10/09/1916 ; etc.

<sup>2424</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, les 08/03, 08/04, 09/04, 12/04, 14/04 et 03/05/1915 ; *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, les 26 et 27/11/1917.

<sup>2425</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 26/06/1915.

le second reconnaît qu'il y a « [...] de la vanité à étaler une décoration sur sa poitrine [...] »<sup>2426</sup>, mais pense que les soldats les plus héroïques méritent d'être récompensés par une distinction, même si tous font leur devoir, car ils sont des modèles qui « [...] communiquent [...] cette ardeur qui mène à la victoire »<sup>2427</sup>. Dans *Un cousin d'Alsace*, le narrateur (Edmond Sée ?) rapporte des paroles de son ami André Spiegel pour lequel les récompenses sont bien plus souvent dues au hasard qu'à la valeur réelle du soldat<sup>2428</sup> et, dans *La dernière déesse*, Claude Farrère fait dire à Hamelin, décoré de la Légion d'Honneur et de la Croix de guerre, qu'il faudrait, pour être juste, décorer tous les soldats qui font leur devoir et fusiller tous ceux qui ne le font pas<sup>2429</sup>. Dans *Richard Chatterton, V.C.*, Ruby M. Ayres fait dire à lady Merriam, lorsque son ami Jardine lui apprend que Richard a été décoré de la *Victoria Cross*, qu'

« il y a des centaines d'hommes tout aussi braves que Richard dont on entendra jamais parler, [...] ne l'oubliez pas. [...] Tous les héros ne sont pas reconnus, vous savez ; et à mon avis tous les hommes qui partent là-bas en ce moment pour se battre sont des héros ; si cela ne tenait qu'à moi, ils auraient tous la V.C. »<sup>2430</sup>

L'auteure prête des propos plus durs à Stanford, le héros d'*Invalided Out*, un soldat qui a été réformé à la suite d'une grave blessure :

« Ce n'est que de la pourriture cette histoire de *Victoria Cross* ; il n'y a aucune vérité là-dedans et il n'y en a jamais eu ! Les choses ont été exagérées. Je suis heureux de ne pas l'avoir reçue – Je ne la méritais pas plus que n'importe quel autre homme du régiment [...] »<sup>2431</sup>

Au-delà de propos parfois sévères qui expriment peut-être des idées personnelles sur le sujet, il nous semble que la remise en question de la sélectivité sur laquelle repose le système des récompenses militaires permet aux auteurs qui y ont recours de véhiculer l'idée, particulièrement rassurante pour les lecteurs, que tous les soldats de leur pays sont des héros en puissance, qu'ils sont tous prêts à défendre leur patrie jusqu'au bout.

---

<sup>2426</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 17/10/1917.

<sup>2427</sup> *Ibid.*

<sup>2428</sup> SÉE Edmond, *Un cousin d'Alsace*, in *Le Figaro*, le 08/01/1918 : « [...] ces récompenses, nous les devons bien plus souvent à notre chance qu'à notre valeur. »

<sup>2429</sup> FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, le 11/03/1919 : « [...] s'il y avait une vraie justice, tout le monde serait décoré pareil, ou sinon, fusillé ! Plus de milieu ! On fait ce qu'on doit ou on ne fait pas ! »

<sup>2430</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 14/04/1915 : « *There are hundreds of men quite as brave as Richard, who'll never be heard of, [...] don't forget it [...] every hero doesn't get recognition, you know ; and in my opinion all the men who go out there to fight now are heroes ; they should all have the V.C. if I had my way.* »

<sup>2431</sup> AYRES Ruby M., *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, le 27/11/1917 : « *It's all rot – that V.C. business ; there's no truth in it, never was ! Things get so exaggerated. I'm glad I didn't get it – I didn't deserve it any more than any other man in the regiment [...]* »

Le dernier symbole héroïque que nous souhaitons envisager, le mutilé, est très présent dans les romans-feuilletons patriotiques, mais absent des *patriotic serials* qui se contentent d'évoquer les blessures de gravité inférieure, peut-être parce que leurs auteurs, comme nous l'avons déjà dit, maintiennent volontairement les lecteurs à distance des aspects les plus terribles de la guerre.

## 5. Le mutilé.

La blessure symbolise, plus encore que la décoration, l'héroïsme du soldat. Dans les fictions patriotiques, le combattant blessé est décrit comme celui qui porte dans sa chair la preuve du devoir accompli, de la souffrance endurée, du sacrifice consenti, et plus la blessure, « [...] titre de gloire [...] »<sup>2432</sup>, est grave, visible et handicapante, plus l'homme qu'elle concerne est décrit comme un héros, le héros par excellence étant le « mutilé de la gloire »<sup>2433</sup>.

Qu'il soit amputé de la jambe<sup>2434</sup>, du bras<sup>2435</sup>, "gueule cassée"<sup>2436</sup> ou aveugle<sup>2437</sup>, le personnage du mutilé ne vit pas son sort comme une injustice car il estime que les sacrifices physiques consentis sont justifiés par le devoir de défendre la patrie, et il est toujours un individu que les civils regardent avec respect et admiration car qui mieux que lui incarne le courage et le sacrifice patriote ? C'est ce qui amène le médecin André Darcy à se sentir « [...] honteux de n'avoir point été amputé d'une jambe ou d'un bras »<sup>2438</sup> lorsque, suite à son rappel à l'arrière après qu'il ait passé un automne et un hiver dans les tranchées, il arrive dans l'hôpital où il doit exercer et constate l'accueil plein de chaleur et d'admiration que la population réserve aux blessés. S'il arrive que les auteurs mettent en scène des grands blessés, mutilés ou non, qui ont du mal à admettre leur état et connaissent de profondes souffrances morales, comme le « boiteux »<sup>2439</sup> Nicholas Stanford dans *Invalided Out*, qui « [...] détest[...] sa propre impuissance [...] »<sup>2440</sup> et ne supporte pas qu'on lui

---

<sup>2432</sup> BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 09/04/1918.

<sup>2433</sup> PUJO Alice, *ibid.*, le 16/09/1919.

<sup>2434</sup> Voir, par exemple, CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, du 17/04/1918 au 13/07/1918 et *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, du 21/09/1918 au 15/12/1918 ; PUJO Alice, *ibid.*, du 11/07/1919 au 24/09/1919.

<sup>2435</sup> Voir, par exemple, LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, du 07/01/1919 au 08/05/1919 ; SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, du 14/11/1915 au 01/04/1916 ; LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, du 26/11/1916 au 16/01/1917 ; MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, du 03/01/1919 au 06/05/1919 ; GALOPIN Arnould, *ibid.*, du 17/06/1917 au 04/12/1917 ; M. DELLY, *La fin d'une Walkyrie*, in *L'Écho de Paris*, du 09/11/1915 au 06/01/1916.

<sup>2436</sup> Voir, par exemple, BRUANT Aristide, *ibid.*, du 05/04/1918 au 10/08/1918 ; PUJO Alice, *ibid.* ; LANDAY Maurice, *ibid.* : Chavailles, le personnage qui perd un bras, a également les deux yeux arrachés.

<sup>2437</sup> Voir, par exemple, ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, du 10/07/1915 au 26/08/1917 ; MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, du 17/10/1915 au 09/03/1916 ; LANDAY Maurice, *ibid.*

<sup>2438</sup> JOUBERT Laurent, *Lise Renaud. Dame de la Croix-Rouge*, in *L'Humanité*, le 20/09/1916.

<sup>2439</sup> AYRES Ruby M., *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, les 11/12 et 15/12/1917 : « lame ».

<sup>2440</sup> *ibid.*, le 03/12/1917 : « [Stanford] hated is own helplessness [...] ».

demande constamment des nouvelles de sa santé<sup>2441</sup>, comme la “gueule cassée” Robert de Sermaize que la laideur conduit à ne pas faire savoir à son épouse, qui le croit mort, qu’il est toujours en vie<sup>2442</sup>, ou comme Robert Pavail qui, devenu aveugle après une blessure à la tête, n’ose plus avouer son amour à la femme dont il est épris car il ne veut pas la condamner à vivre aux côtés d’un homme dont l’avenir est détruit<sup>2443</sup>, celui qui a donné une partie de son intégrité physique pour le salut de la Patrie n’est jamais, dans les fictions patriotiques, un individu qui, à cause de son état, affronte une réinsertion sociale très difficile. On est donc loin du combat que mènent les centaines de milliers de mutilés de la Grande Guerre dont la réintégration dans la société civile est le plus souvent compliquée, notamment pour les grands blessés de la face<sup>2444</sup>. Les auteurs des fictions sérielles patriotiques créent ainsi des personnages de grands blessés dont la vie est souvent plus heureuse après la blessure qu’elle ne l’était avant le conflit, une vie dans laquelle ils sont admirés et respectés, on l’a dit, mais également une vie dans laquelle certaines de leurs aspirations se concrétisent, et en premier lieu celles d’ordre sentimental, comme si, par un juste retour des choses, le destin et la société compensaient ce que ces hommes avaient perdu<sup>2445</sup>. Barentin est amputé d’un bras, mais il épouse la femme qu’il aime et dit qu’il a tout pour être heureux<sup>2446</sup>; Bernard Cavalié est lui aussi amputé d’un bras, et alors qu’il n’est pas sûr que la femme dont il est amoureux voudra encore de lui maintenant qu’il est infirme, celle-ci lui dit que son état fera qu’elle ne l’en aimera que davantage<sup>2447</sup>; Robert de Sermaize finit par retrouver son épouse, sa vie d’avant-guerre, et bénéficie de soins qui réduisent petit à petit les cicatrices de son visage<sup>2448</sup>; Hervé de Kirwan, défiguré suite à de graves blessures, n’inspire aucun dégoût à la femme qu’il aime, Diane de Trivières qui, lorsqu’elle le visite à l’hôpital, embrasse « [...] l’horrible cicatrice rouge, à peine fermée<sup>2449</sup> » qui lui barre le visage, et il a la chance de bénéficier d’une guérison miraculeuse, aidé par l’amour et les progrès de

<sup>2441</sup> *Ibid.*, le 21/12/1917 : « Cela l’irritait et le rongait d’être constamment questionné au sujet de sa santé, lui qui n’avait jamais été malade jusqu’à ce qu’il aille en France. » (« *It was gall and wormwood to him to be eternally having his health inquired into – he who had never had a day’s illness in his life till he went to France.* »)

<sup>2442</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*

<sup>2443</sup> ROLLAND Marguerite, *ibid.*

<sup>2444</sup> Sur cette question, on peut se reporter à DELAPORTE Sylvie, « *Le corps et la parole des mutilés de la Grande Guerre* », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2002/1, n°205, p. 5-14 et *Gueules cassées. Les blessés de la face de la Grande Guerre*, Paris, Noësis, 1996; MONESTIER Martin, *Les gueules cassées. Les médecins de l’impossible 1914-1918*, Paris, Le cherche midi, 2009.

<sup>2445</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, le 04/12/1917 : « Vous méritez d’être heureux » (« *You deserve to be happy* » Pauline Boulton au boiteux Nicholas Stanford); BRUANT Aristide, *ibid.*, le 24/04/1918 : « - Comme il a dû souffrir, dis, maman ! – Aussi, ajoute la mère, il va falloir bien l’aimer n’est-ce pas ? – Oh oui, maman ! [...] Car il a dû être bien malheureux ! » (Echange entre Jeanne Gonther et sa fille au sujet de la “gueule cassée” Robert de Sermaize qu’elle croit être son époux, Émile) : M. DELLY, *ibid.*, le 06/01/1916 : « Pour moi, tu seras le héros bien-aimé, celui auquel on se dévoue avec bonheur, tous les jours de sa vie » (Aniouta à Boris); UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 15/09/1915 : « Nos villes et nos campagnes regorgent de convalescents, d’héroïques mutilés vers qui vont tout notre amour, tout notre respect [...] » ; etc.

<sup>2446</sup> GALOPIN Arnould, *ibid.*, le 04/12/1917.

<sup>2447</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 06/05/1919.

<sup>2448</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*

<sup>2449</sup> PUJO Alice, *ibid.*, le 24/09/1919.

la médecine, qui fait que « [...] la cicatrice [...] ne servit bientôt plus qu'à parer son mâle visage et à le marquer d'un souvenir glorieux<sup>2450</sup>. »

La blessure grave, et surtout la mutilation, sont donc représentées comme des preuves ultimes d'héroïsme qui inspirent le respect mais également comme des gages de bonheur à venir. Cette double représentation, ainsi que les figures du grand blessé et du mutilé, diffusent un message d'idéalisation de la blessure physique puisque celui qui a littéralement donné une part de lui-même pour défendre la patrie est toujours récompensé à la hauteur de son abnégation patriotique. Ce message est utilisé, dans les fictions patriotiques publiées durant le conflit, pour maintenir et stimuler le consentement en faveur de l'effort de guerre et, dans celles qui sont publiées après la signature de l'armistice, pour favoriser, d'une part, l'acceptation par la population des dégâts humains de la guerre et, d'autre part, peut-être, pour aider le retour à la vie civile des grands blessés en lénifiant le regard porté sur eux.

Les personnages et les symboles héroïques que les auteurs de romans-feuilletons et *serials* patriotiques intègrent dans leurs récits sont des éléments fondamentaux de l'action sur les imaginaires dont les effets sont complémentaires : les premiers offrent aux lecteurs des représentations valorisantes d'eux mêmes et des modèles comportementaux, certes idéaux, mais dont ils peuvent tout de même s'inspirer dans leur conduite quotidienne ; les seconds, par leur omniprésence, surtout dans les fictions françaises, intensifient l'atmosphère patriotique des récits et facilitent l'imprégnation du discours de mobilisation.

L'insistance à mettre en avant la profonde humanité qui habite les héros français et britanniques, que nous avons choisi d'appeler hyper-humanisation, est le troisième principe fondamental du discours sur soi que nous souhaitons examiner.

### **III. L'hyper-humanisation du Français et du Britannique.**

La profonde humanité qui habite les héros de France et de Grande-Bretagne est souvent mise en avant, on l'a dit, au travers de comportements et de sentiments tels que le respect de l'adversaire vaincu, la compassion face aux souffrances endurées par les victimes les plus fragiles de la guerre, ou encore le refus de tout acte de violence ou de cruauté gratuites, mais les auteurs de

---

<sup>2450</sup> *Ibid.*

fictions sérielles patriotiques de presse vont souvent plus loin et hyper-humanisent les personnages héroïques qu'ils mettent en scène. Ils font d'eux des représentants parfaits du genre humain dans une guerre qui s'avère révélatrice de la véritable nature des peuples : alors qu'elle catalyse les plus vils instincts de l'Allemand et semble oblitérer tout ce qui peut le définir comme être humain ou presque, elle agit de manière opposée sur le Britannique et le Français, exaltant leur humanité et les sentiments les plus nobles sur lesquels cette dernière est fondée.

Moins employée que la valorisation systématique ou l'héroïsation, l'hyper-humanisation repose essentiellement sur l'utilisation de trois thématiques : les liens de camaraderie entre soldats et les relations que ces derniers entretiennent avec leurs proches ; les souffrances morales et les défauts et manies des héros, éléments utilisés comme révélateurs d'humanité et qui permettent également d'accentuer le réalisme psychologique des personnages ; l'irréductibilité d'une humanité qui, même si elle est parfois mise à mal par la guerre, notamment dans l'enfer du front de "l'avant", ne quitte jamais l'âme et le cœur des Français et des Britanniques. Dans les trois cas, l'objectif de fond est de dépeindre un individu qui, contrairement à son ennemi, n'a pas été déshumanisé par la guerre, transformé en animal ou en machine, et continue à penser et à agir comme il le faisait avant d'être plongé dans l'horreur.

### **A. La guerre, une expérience humaine.**

Les auteurs de romans-feuilletons et *serials* patriotiques qui mettent en scène la vie quotidienne des soldats de leur pays évoquent toujours les liens qui unissent ces derniers, mais également ceux qu'ils entretiennent avec les membres de leur famille demeurés à "l'arrière". Ils ponctuent leurs récits de références à la camaraderie, à la fraternité combattantes et à la correspondance épistolaire, sociabilités qu'ils instrumentalisent afin de donner un visage humain à des personnages qui, parce qu'ils sont décrits comme des héros capables de prouesses hors du commun, ne ressemblent plus véritablement à des hommes.

Le soldat des fictions patriotiques n'est jamais présenté comme un être isolé. Sur le front, il vit au sein d'un groupe soudé, son unité, et entretient des relations très étroites avec tous les membres de celle-ci. Chaque combattant a dû abandonner les amis de sa vie civile, mais il en a retrouvé d'autres dont il est rapidement devenu très proche ; il a dû, également, abandonner sa famille, mais il a été accepté dans une autre, celle des hommes avec lesquels il vit au quotidien, les liens créés par le partage répété d'épreuves difficiles au service d'une même cause remplaçant ceux

du sang. La camaraderie virile entre hommes forts et crânes est parfois qualifiée de « fraternité<sup>2451</sup> », le compagnon d'armes représenté comme un « frère<sup>2452</sup> », l'unité comme une « famille<sup>2453</sup> », et l'entraide, le partage, la solidarité et l'esprit de sacrifice sont les valeurs cardinales sur lesquelles est fondée la société de ces hommes liés par une communauté de destin. L'objectif de performativité de l'écriture sérielle patriotique apparaît assez clairement dans ces représentations de la camaraderie sur le front de "l'avant" : outre l'image particulièrement rassurante qu'elles diffusent chez les lecteurs de "l'arrière" en dédramatisant la vie quotidienne des soldats, on peut imaginer qu'elles visent, dans le cas des lectures combattantes<sup>2454</sup>, à favoriser le maintien du moral et de l'unité au sein des troupes.

Cette vision idéalisée d'une fraternité combattante anéantissant toutes les barrières qui compliquent habituellement les relations humaines (différences d'origine sociale, d'origine géographique, d'âge, de langue, etc.) permet aux auteurs de présenter la guerre comme une expérience à la faveur de laquelle les hommes dont la nature profonde n'est pas corrompue voient leur humanité s'exprimer avec plus de force que jamais, malgré des circonstances qui ne lui sont pas nécessairement favorables.

Les relations que les combattants entretiennent avec leurs proches restés sur le front de "l'arrière" constituent une autre thématique utilisée par les auteurs français et britanniques pour mettre en avant l'humanité des soldats de leur pays. La correspondance épistolaire, principal moyen grâce auquel ces derniers sont en mesure de maintenir un lien suivi avec leurs proches et, plus largement, avec l'ensemble de leur vie civile, est un sujet que les romans-feuilletons et *serials*

---

<sup>2451</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, les 07/01 et 09/01/1916 : « Il n'est rien de tel, pour lier à jamais deux jeunes gens, robustes et vaillants, que la fraternité des armes, l'aide loyale donnée au milieu des périls, la conscience du devoir accompli côte à côte. » ; *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 19/11/1916 ; SÉE Edmond, *Un cousin d'Alsace*, in *Le Figaro*, le 03/02/1918 : « Une grande fraternité rapprochait tous ces hommes les uns des autres : généraux, colonels, officiers et simples soldats. » Pour une étude de la fraternité durant la Grande Guerre, se reporter à ROYNETTE Odile, « *Fraternité des tranchées et culture de guerre* », in ROYNETTE Odile et BRAHAMI Frédéric (dir.), *Fraternité. Regards croisés*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2010.

<sup>2452</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 02/01/1915 : « [...] au régiment, on est tous frères » ; UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 25/09/1915 ; PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 02/09/1915 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 07/10/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 03/10/1916 ; etc.

<sup>2453</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 13/01/1919 : le capitaine Trémorgan, évadé regagne son régiment et s'écrie « Oh ! mon colonel, si vous saviez comme je suis heureux de retrouver ma famille ! » ; *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, les 20/01 et 21/01/1920 : « [...] la famille du régiment [...] » ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 28/01/1916 : l'auteur fait penser à son héros que grâce à « [...] ses poilus... [...] ces "chers bonshommes" de la tranchée [...] il avait retrouvé, sous la mitraille, l'enveloppement chaud et affectueux d'une famille [...] » ; le 22/07/1916 : lorsque Chantecoq retourne au front et retrouve les hommes de la compagnie qu'il commande, il leur dit qu'ils sont sa famille ; MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 11/10/1918 : « Notre régiment est une véritable famille où tous nous sommes destinés à nous soutenir les uns les autres. »

<sup>2454</sup> Nous proposerons quelques pistes concernant la lecture du roman-feuilleton par les soldats dans notre troisième partie.

patriotiques dont tout au partie de l'action se déroule sur le front combattant abordent souvent. Les scènes relatant l'arrivée du vaguemestre<sup>2455</sup>, la distribution et la lecture du courrier<sup>2456</sup> mais également l'écriture de lettres<sup>2457</sup>, sont autant d'occasions de représenter des combattants qui semblent quitter la carapace d'assurance, de sang-froid et de détachement dont les recouvre l'uniforme et laisser alors libre cours à leur sensibilité ; tout se passe comme si, le temps de la lecture ou de l'écriture, ils redeviennent les hommes qu'ils étaient avant la guerre, habités par des préoccupations et des sentiments qui les éloignent momentanément de la guerre et de leur statut de combattant. Dépeints comme insensibles à la douleur physique, prêts à tuer l'ennemi sans hésitation, uniquement préoccupés par le devoir à accomplir, indifférents à leur possible mort prochaine, ils redeviennent tout à coup des hommes qui manifestent des émotions telles la joie, la tristesse de l'éloignement des êtres aimés, l'espoir de retrouver leur vie d'avant la guerre ou qui font des projets d'avenir.

L'attention portée à la mise en scène de personnages qui, tout héroïques qu'ils soient, ressemblent néanmoins au commun des mortels parce qu'ils sont en proie à des souffrances morales et ont des défauts et/ou des manies est un autre moyen de mettre l'accent sur l'humanité des soldats français et britanniques.

## **B. Révélateurs d'humanité.**

Les auteurs de fictions sérielles patriotiques françaises créditent leurs personnages héroïques de capacités physiques et/ou intellectuelles exceptionnelles, mais prennent également soin de faire en sorte que ces derniers n'apparaissent pas trop éloignés de la normalité en leur attribuant des comportements, des attitudes et des réactions qui les rapprochent de l'être humain moyen et les rendent plus réalistes. Ce choix de rattacher les héros à la réalité des lecteurs est largement dicté par

---

<sup>2455</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 06/03/1916 : « « [...] le vaguemestre de la compagnie, arrive en traînant deux pleins sacs de lettres. On se jette sur lui. Des lettres ! » ; LINTIER Paul, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 28/06/1916 : « V'la le vaguemestre ! [...] Depuis huit jours nous attendons des nouvelles » et le 03/07/1916 : « Au vaguemestre ! Un grand hurlement sauvage y répond. On se rue sur le sous-officier qui apporte un sac plein de lettres. Des nouvelles, enfin ! » ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, les 29/01 et 09/02/1915 ; MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 23/04/1917 : « Le vaguemestre surgit à l'autre bout du boyau. – Aux lettres ! C'était le moment d'émotion. On répondait à l'appel, hâtivement : joie, déception, fièvre passaient dans les yeux [...] » ; etc.

<sup>2456</sup> UN POILU, *ibid.*, le 09/08/1915 ; ROUJON Jacques, *ibid.*, le 28/03/1916 : « On les défait [les paquets] avec une joie de gosses » et le 30/03/1916 ; SÉE Edmond, *ibid.*, le 09/03/1918 ; PUJO Alice, *Rose Perrin*, in *L'Action française*, le 26/07/1919 : « Une ordonnance vint annoncer au seuil de la maison que "ces messieurs [les officiers d'une compagnie] étaient servis". Mais ils étaient absorbés par la lecture de leur courrier : cela primait tout » ; etc.

<sup>2457</sup> ROUJON Jacques, *ibid.*, les 15/03 et 27/03/1916.

les impératifs de l'écriture patriotique, écriture à visée performative qu'il s'agit de rendre aussi efficace que possible. La rencontre, par les lecteurs, de personnages auxquels ils peuvent s'identifier facilite, de ce point de vue, l'appropriation du discours de mobilisation dont ces derniers sont des vecteurs essentiels.

La mention de souffrances morales est un moyen fréquemment utilisé pour conférer aux héros un cachet d'humanité et une certaine profondeur psychologique qui permettent de ne pas en faire des créatures inaccessibles, des mécaniques sans âme. Ces derniers sont ainsi, presque toujours, des êtres torturés qui souffrent suite à un événement traumatique survenu dans un passé plus ou moins proche ou qui cherchent la rédemption de comportements ou d'actes condamnables, des êtres qui luttent donc contre leurs démons et souvent contre eux-mêmes et pour lesquels la guerre devient l'occasion de trouver la paix intérieure ou de se racheter. Les exemples qui illustrent cette pratique narrative sont très nombreux dans les fictions que nous avons étudiées, et l'on peut citer, parmi les plus parlants, celui du détective Chantecoq, « [...] surhomme et surfrançais [...] »<sup>2458</sup>, qui souffre de la mort de son jeune fils lâchement abattu par un douanier allemand et qui, comme contre-espion ou comme soldat, se venge tout en servant la France<sup>2459</sup>, celui du comte Gilbert d'Ambly de Lambersac qui cherche, au travers d'un dévouement sans failles à la Patrie, à retrouver l'honneur et la fierté qu'il a perdus dans une vie de débauche parisienne afin d'être à nouveau digne de la femme qu'il aime<sup>2460</sup>, ou encore celui du commandant de Surgères qui veut expier, en bravant la mort à chaque instant, la douleur qu'il a causée à son épouse en la quittant, peu de temps après le mariage, au profit d'une chanteuse qui était en réalité une espionne allemande<sup>2461</sup>.

Plus simplement, les auteurs français mettent parfois l'accent sur des défauts et des manies de leurs héros afin de les rendre plus humains et plus proches des lecteurs. Aristide Bruant imagine ainsi un "Bébé" Fleury qui se reproche de faire 140 kilos, surpoids qui l'empêche d'être mobilisé<sup>2462</sup>, Arthur Bernède un Chantecoq qui parle à sa pipe, qu'il a nommée Joséphine, et qu'il considère comme sa meilleure amie et comme un talisman<sup>2463</sup>, tandis qu'Un poilu fait de Paul Rambert un soldat qui, s'il n'hésite jamais une seule seconde à se donner corps et âme dans les batailles, n'hésite pas non plus à désobéir à ses supérieurs s'il estime devoir le faire<sup>2464</sup>.

---

<sup>2458</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 19/06/1916.

<sup>2459</sup> BERNÈDE Arthur, *ibid.*, le 16/01/1916 : « Aussi, chaque fois que j'en abattais un [un soldat allemand], il me semblait que, de là-haut, mon fils, mon pauvre petit, qu'il y a six ans, à la frontière, près de Nancy, un douanier allemand a lâchement assassiné, - oui, j'avais l'impression que mon Robert me criait : "Bravo ! père. Courage ! Venge-moi, en défendant ton pays !... comme j'aurais tant voulu le défendre moi-même ! »

<sup>2460</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, du 10/03/1916 au 01/07/1916.

<sup>2461</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, du 25/04/1915 au 16/10/1915.

<sup>2462</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, du 08/10/1916 au 02/03/1917.

<sup>2463</sup> BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, du 22/11/1914 au 24/04/1915 et *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, du 16/01/1916 au 22/07/1916

<sup>2464</sup> UN POILU, *ibid.*, du 07/08/1915 au 24/12/1915

Les auteurs de *patriotic serials* recourent de manière beaucoup moins systématique à ces révélateurs d'humanité car les personnages héroïques qu'ils créent, nous l'avons montré, sont nettement moins surhumains que les héros inventés par leurs homologues français ; il est donc moins nécessaire pour eux de rappeler leur humanité.

Le dernier procédé qui permet d'hyper-humaniser les héros français et britanniques consiste à montrer que ces derniers ne perdent jamais leur humanité, même si la guerre, en les confrontant au pire, met parfois celle-ci à mal.

### **C. L'irréductible humanité du Français et du Britannique.**

La déshumanisation, principe fondamental du discours sur l'ennemi qui conduit notamment à le représenter comme un animal ou comme une machine, donne parfois le sentiment que la guerre métamorphose l'Allemand et fait de lui une créature qui n'a plus d'humain que l'apparence. Ses instincts les plus abjects sont exacerbés, les valeurs morales et éthiques qui définissent traditionnellement l'humanité ne le plus guident plus, ce qui explique qu'il est capable de commettre les pires horreurs avec plaisir et de n'en éprouver aucun remord.

Les fictions sérielles patriotiques dépeignent au contraire des soldats de France et de Grande-Bretagne qui continuent à agir et à penser comme des hommes car la guerre n'a pas raison de leur humanité. Elles insistent par exemple sur le fait qu'ils ne sont pas uniquement de la chair à canon dénuée de toute conscience, contrairement à ceux du *Reich*, mais des hommes lucides qui consentent pleinement à une guerre dont ils perçoivent globalement le sens et les enjeux et qui disposent encore d'une bonne part de leur libre-arbitre, malgré leur soumission à la discipline militaire. Elles décrivent également une vie quotidienne sur le front de "l'avant" qui n'est pas avilissante pour les combattants des deux pays, une vie qui peut se révéler très difficile et qui ne leur laisse parfois que « la vie purement animale<sup>2465</sup> », mais qui jamais n'annihile ce qu'ils sont car leur humanité instinctive parvient toujours à garder le dessus et à s'exprimer.

Certains auteurs utilisent la thématique de la mort donnée à l'ennemi pour mettre en évidence la force de l'humanité qui anime les soldats français et britanniques. Ils insistent alors sur le fait que si ces derniers sont amenés à tuer, c'est parce qu'ils y sont contraints par une guerre de défense qui les oppose à un ennemi implacable, prêt à tout pour les asservir, et qui doit donc être

---

<sup>2465</sup> ROUJON Jacques, *ibid.*, le 24/03/1916.

battu à tout prix, tandis que les soldats allemands tuent par plaisir, simplement parce que l'occasion leur en est donnée, comme l'illustre la cruauté dont ils sont capables envers les civils ou les combattants diminués (blessés et prisonniers)<sup>2466</sup>.

L'hyper-humanisation des personnages héroïques rend ces derniers plus accessibles aux lecteurs, en les rapprochant de leurs propres cadres d'expérience, et complète également les représentations positives qui font de ces derniers des modèles de comportement en les décrivant comme les champions de l'humanité face à des Allemands qui incarnent l'inhumanité. Ces deux effets favorisent l'adhésion du lectorat au discours de mobilisation patriotique, dont les héros sont des vecteurs essentiels, et font donc de l'hyper-humanisation une technique argumentative efficace.

Le discours sur soi véhiculé par les romans-feuilletons et *serials* patriotiques de la période août 1914-décembre 1920 est conçu pour répondre à un objectif essentiel : contribuer à la mobilisation des populations de France et de Grande-Bretagne en diffusant des représentations et figures qui offrent aux lecteurs des deux pays un portrait idéalisé d'eux-mêmes, participent également au maintien de leur moral et renforcent, par opposition, le portrait négatif de l'ennemi allemand. Les spécificités que nous avons relevées au sujet du discours sur soi britannique ne découlent pas d'objectifs fondamentalement différents mais traduisent, comme nous avons tenté de le montrer, la situation particulière d'un pays qui doit faire face au plus grand conflit que le monde ait jamais connu en comptant uniquement, pendant la première année et demie de celui-ci, sur le volontariat de sa population masculine.

Le contenu du discours sur soi montre qu'il est clairement destiné à être une arme à très large spectre d'action. Les auteurs de fictions sérielles patriotiques de presse cherchent à atteindre aussi bien les hommes que les femmes, quel que soit leur âge, mais également les enfants, en proposant à tous des modèles patriotiques adaptés à la plupart des situations, prétention à visée globale adaptée aux nécessités d'une guerre totale qui implique les populations des pays belligérants dans leur ensemble.

Le paradigme de la guerre défensive est le ressort essentiel qui permet de comprendre le processus de construction des représentations et des figures de soi. Dans les romans-feuilletons patriotiques, les personnages français se battent *pro patria* et *pro domo*, pour leur Patrie, la France, et pour leur petite patrie, leur foyer, et qu'ils soient combattants ou non, ils participent avec leurs

---

<sup>2466</sup> Voir chapitre 5, II., B. et C.

moyens et leurs compétences à la défense du sol national que l'ennemi a envahi et occupe en partie, avec comme objectif de l'en déloger coûte que coûte. Les Britanniques ne subissent pas l'ennemi sur leur sol, mais les *patriotic serials* insistent tout de même sur le fait que la guerre de la Grande-Bretagne est une guerre de défense de ce sol : Laurence Cowen mise ainsi sur la peur de l'invasion pour mobiliser la population, tandis que les autres auteurs sous-entendent, parfois clairement, qu'il n'y a qu'en aidant au maximum les adversaires de l'Empire allemand sur le continent, et en premier lieu la Belgique et la France, à faire barrage et à vaincre celui-ci, que les Britanniques éviteront que leur pays ne se retrouve seul face à un ennemi surpuissant.

Si les représentations et figures de l'ennemi et de soi constituent les deux pôles fondamentaux du discours de mobilisation patriotique véhiculé par les romans-feuilletons et *serials* patriotiques durant notre période de référence, l'action de ce dernier repose également sur un ensemble de représentations de la guerre et de la violence de guerre destinées à mettre en forme le consentement au conflit des lecteurs français et britanniques au travers d'une entreprise globale de justification de celui-ci.



## **CHAPITRE 7. LES REPRÉSENTATIONS DE LA GUERRE ET DE LA VIOLENCE DE GUERRE.**

Alors qu'une bonne partie des représentations de l'ennemi et de soi préexistent à l'entreprise de mobilisation culturelle du temps de guerre qui se contente souvent de les (re)mettre en forme dans le but d'accroître leur impact sur les imaginaires, celles qui concernent la guerre et la violence de guerre sont très largement les produits d'une action "par le haut", non spontanée, dans laquelle on perçoit plus nettement l'action d'encadrement sociétal de ce qu'il est possible de nommer les "cultures de guerre" institutionnelles.

Les représentations du conflit diffusées par les fictions sérielles patriotiques sont bâties selon trois axes principaux : celui de la guerre-mission, le conflit étant alors présenté comme une guerre civilisatrice qui oppose la Civilisation à la *Kultur* allemande, comme une guerre raciale qui met aux prises une "race" française et une "race" allemande qui cherchent à s'exterminer l'une l'autre, et comme une guerre sainte, le conflit devenant une croisade destinée à assurer la victoire du Bien sur le Mal ; celui de la guerre comme expérience positive, les auteurs mettant alors l'accent sur les vertus régénératrices et rédemptrices du conflit, sur sa capacité à faire émerger un homme nouveau, produit de l'expérience combattante et, dans les romans-feuilletons, sur le fait que le conflit est l'occasion, pour la France, de prendre sa revanche et de laver l'affront de la défaite de 1870 ; celui de la guerre d'un nouveau genre, axe qui insiste sur l'ampleur inouïe du conflit, sur le fait qu'il n'a plus grand-chose à voir avec les guerres du XIX<sup>e</sup> siècle et qu'il est avant tout une guerre industrielle et scientifique.

En ce qui concerne les représentations de la violence de guerre, le discours de mobilisation patriotique repose essentiellement sur une opposition entre violence subie et violence infligée qui recoupe une opposition entre violence condamnée et violence légitimée. Outre cette dialectique fondamentale, il est intéressant de remarquer que les auteurs décrivent souvent la violence du champ de bataille comme une violence interpersonnelle de contact alors que le conflit est dominé, dès le début de l'hiver 1914-1915, et *crescendo*, par une violence de masse où domine la mort donnée à distance, et qu'ils insistent sur le fait que dans cette guerre, la violence a franchi un cap et pris des formes jusqu'alors inconnues.

## I. La guerre mission.

Représenter le conflit comme une mission, en faire une entreprise qui vise la réalisation d'objectifs élevés, est un moyen particulièrement efficace de le justifier et de donner un sens aux efforts qu'il suppose, le principal message que le discours de mobilisation diffusé par les fictions sérielles patriotiques cherche à ancrer dans l'esprit des lecteurs étant que ces efforts ne sont pas accomplis en vain.

### A. Une guerre civilisatrice.

Les auteurs de romans-feuilletons et *serials* patriotiques font souvent de la guerre menée par leur pays un combat dont l'objectif est la défense de la civilisation, l'article défini désignant cette civilisation "supérieure", universelle, commune aux sociétés occidentales les plus évoluées. Face à des alliés de l'Entente érigés en champions de cette civilisation<sup>2467</sup>, l'Empire allemand apparaît alors, très logiquement, comme son ennemi<sup>2468</sup> et, par un glissement commode, comme celui « [...] du genre humain tout entier<sup>2469</sup>. » Le conflit est alors présenté comme le combat de la civilisation contre la barbarie<sup>2470</sup>, du droit contre la force<sup>2471</sup>, de la civilisation contre la *Kultur*, terme allemand utilisé pour désigner la culture allemande et systématiquement chargé, dans nos fictions, de connotations négatives. Bien qu'il soit présent dans les fictions sérielles patriotiques des deux pays, l'imaginaire d'un conflit à visée civilisatrice est bien plus répandu dans les romans-feuilletons, cette différence étant vraisemblablement liée à la conception universaliste que les Français ont de leur culture.

---

<sup>2467</sup> LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, le 19/01/1919 : « [...] le sang généreux des soldats de l'Entente coulait à flots pour la défense de la civilisation. » ; POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 06/07/1915 : « [...] combattants de la civilisation [...] » (les Français) ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 09/09/1918 : « [...] nobles défenseurs de la civilisation [...] » (les Français) ; FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 07/09/1917 : « [...] notre plus beau titre de gloire dans l'histoire de la civilisation, ce sera de nous [les Belges] être laissé [sic] immoler pour sa défense. »

<sup>2468</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 03/06/1915 : « [...] Germany is the enemy of civilisation [...] » ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 11/01/1915 : « Ils [les Allemands] se sont mis hors du monde civilisé. »

<sup>2469</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 11/11/1918. L'auteur développe la même idée le 17/11 et surtout le 18/12 où il écrit que « [...] le véritable ennemi du genre humain, plus encore que Satan, [est] le Boche [...] » ; LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 26/01/1916 : « L'Allemagne s'est déclarée l'ennemi du genre humain [...] »

<sup>2470</sup> VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 07/10/1918 ; UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 19/11/1915 ; ALLAIN Marcel, *Le courrier de Washington !...*, in *Le Petit Journal*, le 24/10/1917 : « [...] la défense du monde civilisé contre la Barbarie »

<sup>2471</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, les 08/12 et 14/12/1915 : « [...] cette guerre sera un duel à mort entre le droit et la force [...] » ; VINCY René, *ibid.*, le 07/10/1916. La guerre que mènent ou ont mené les Français et les Britanniques est souvent décrite comme un combat pour la victoire du droit et de la justice comme chez Michel Morphy (*Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 04/01/1917 : « En avant pour le droit, la justice et la civilisation ! »), Jules Mary (*Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 06/04/1915), Georges Le Faure (*Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, le 19/01/1919 : « [...] la terrible guerre qui s'était terminée par le triomphe de la justice et du droit ! ») ou encore le Commandant Sylvain Raynal (*Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 01/03/1919).

Lorsqu'ils décrivent la *Kultur*, les auteurs insistent très souvent sur le fait que c'est elle qui est responsable de la guerre et de la barbarie dont fait preuve l'Allemagne dans celle-ci. Aristide Bruant rappelle ainsi « [...] ces principes chers à [la] féroce *kultur* que la guerre la plus cruelle est la plus humaine, parce qu'elle est la plus courte...<sup>2472</sup> », Paul Bertnay que pour les Allemands, « [...] plus on aura éventré de femmes et empalé d'enfants mieux on aura [...] montré combien la *Kultur* est au-dessus de la civilisation<sup>2473</sup> », Gaston Leroux que « la *Kultur* n'exclut pas la sauvagerie sanglante ; [qu'] elle sublimise le démoniaque...<sup>2474</sup> », tandis que Laurette Aldous précise que se sont les « [...] légions cultivées du Kaiser prussien<sup>2475</sup> » qui ont détruit la bibliothèque de Louvain, toujours épargnée jusqu'alors, et que Charles Mérouvel personnifie la *Kultur* et en fait le moteur de la férocité guerrière des Allemands :

« La "kultur" organisait le brigandage avec une précision incomparable, absolument comme elle eût organisé une fabrication d'explosifs putrides, de fausses soieries ou de trois-six empoisonneur.

Elle a décrété la conquête par le vol, l'incendie, la rapine, la terreur...<sup>2476</sup> »

Les crimes et atrocités commis par les armées allemandes sont présentés comme les conséquences de la mise en pratique des théories et idées d'une culture allemande tout entière bâtie sur la volonté de domination ; elle a fait de la guerre un processus vital pour le devenir de la nation, ce qui explique la place du militarisme dans la société d'outre-Rhin, et a « [...] inscri[t] le droit et l'art de tuer en tête de son enseignement [...] développé jusqu'à l'inconscience le mépris de la vie des autres et les instincts meurtriers qui sont au fond de l'âme germane<sup>2477</sup>. » Le retard dans le processus de civilisation de l'Allemagne semble donc évident, puisqu'alors que les pays civilisés comme la France, la Grande-Bretagne ou la Belgique considèrent que la « [...] guerre est une chose détestable, un des maux les plus terribles de notre triste humanité, ils [les Allemands] enseign[ent] au contraire que la guerre est sainte, que la force prime le droit et que le monde doit appartenir aux peuples forts<sup>2478</sup>. »

Cette *Kultur* non civilisatrice est une sorte de dressage qui annihile les capacités de réflexion des Allemands et les conditionne afin de leur faire adopter ses principes et d'en faire les outils

---

<sup>2472</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 24/10/1916.

<sup>2473</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 14/07/1915.

<sup>2474</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 11/10/1917.

<sup>2475</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 12/05/1915 : « [...] the cultured legions of the Prussian Kaiser. »

<sup>2476</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 09/12/1916.

<sup>2477</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, in *Le Petit Journal*, le 16/01/1915.

<sup>2478</sup> FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 07/09/1917.

dociles et efficaces nécessaires à l’accomplissement de la destinée que les sphères dirigeantes ont imaginé pour le pays. Le commandant Raynal la décrit comme un virus<sup>2479</sup>, Paul Segonzac comme un poison<sup>2480</sup>, Aristide Bruant parle des « [...] cerveaux abrutis par la kultur [...]»<sup>2481</sup>, Charles Mérieux moque « [...] le respect discipliné que doit avoir tout bon Teuton pour la Science et la “Kultur” allemandes [...]»<sup>2482</sup>, et Jean-François Fonson, dans un échange entre deux personnages belges, se montre particulièrement clair au sujet des effets négatifs de la *Kultur* sur la population allemande :

« - Ces êtres [les Allemands] ont assassiné, violé, pillé, incendié. Ces êtres sont des monstres.

Précisément [...], des monstres. [...] C’est-à-dire des individus dont les facultés ne sont pas conformes à celles des autres individus de leur espèce et manquent, entre, elles, d’équilibre. Monstres moraux ! ou plutôt produits monstrueux d’une éducation monstrueuse, à laquelle il est donné le nom de “Kultur” ! mais oui, mes amis, on fait des monstres moraux comme on fait des monstres physiques. [...] on a versé dans leurs cerveaux un poison d’orgueil qui, depuis quarante-cinq ans, a fait, chaque jour, des ravages plus profonds. [...] depuis qu’ils sont tout petits, l’instituteur [...] enseigne que l’Allemagne est à la tête de la civilisation ! que l’Allemagne est le peuple élu de Dieu ! que l’Allemagne a comme mission de diriger le monde pour le plus grand profit de l’Allemagne et le plus grand bien du monde ! [...] un peuple discipliné, respectueux des titres et des grades [...], un peuple médiocrement intelligent [...] mais prodigieusement instruit ! Oui, oui, prodigieusement instruit dans sa moyenne. Et c’est là, probablement, tenez, la cause essentielle de sa monstruosité, c’est cette disproportion entre leurs possibilités intellectuelles et l’énorme kultur dont on encombre leurs esprits. On les gave de connaissances. [...] La plupart de ces Allemands en apprennent tellement qu’ils n’ont pas le temps de penser. Des cerveaux d’imbéciles vous dis-je, d’imbéciles très instruits qui crèvent d’indigestion cérébrale. [...] Je les plains [ces monstres] comme des empoisonnés de la kultur impérialiste<sup>2483</sup>. »

La nuance que l’on décèle, dans ces quelques lignes, entre le fait d’être instruit et celui d’être civilisé, est également présente chez Michel Morphy qui dit des Allemands qu’ils ne sont que des « [...] barbares éduqués [...]»<sup>2484</sup>, chez Aristide Bruant lorsqu’il mentionne, au sujet de l’*hauptmann* von Gerber, le « [...] vernis léger de culture artificielle qui recouvr[e] son âme de brute[...]»<sup>2485</sup>, chez Paul Bertnay qui écrit que les Allemands « [...] seront toujours, - malgré leur Kultur – et peut-être à cause d’elle, - des brutes [...]»<sup>2486</sup>, ou encore chez Laurence Cowen, d’une autre façon, lorsqu’il imagine une conversation entre un vieux colonel anglais et sa famille au sujet de la possibilité d’une

---

<sup>2479</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *ibid.*

<sup>2480</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 05/03/1915.

<sup>2481</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 06/08/1915.

<sup>2482</sup> MÉROUVEL Charles, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 11/01/1917.

<sup>2483</sup> FONSON Jean-François, *ibid.*, les 27/08 et 28/08/1917.

<sup>2484</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 11/12/1916.

<sup>2485</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 08/08/1915.

<sup>2486</sup> BERTNAY Paul, *ibid.*, le 28/06/1915.

guerre entre la Grande-Bretagne et Vaevictia, ce pays fictif inventé par l'auteur pour désigner l'Empire allemand :

« l'épouse : - Je lisais l'autre jour un discours de lord Pax [le Secrétaire d'État à la Guerre] dans lequel il disait que la guerre entre l'Angleterre et Vaevictia était impensable. Il disait que Vaevictia était la puissance la plus cultivée d'Europe.

l'époux : - S'il avait dit la plus instruite, j'aurais été d'accord avec lui. Mais instruction et culture ne sont pas la même chose et il n'y a rien de plus diabolique que votre sauvage fortement instruit<sup>2487</sup>. »

L'opposition civilisation/*Kultur* fait de la guerre en cours un choc culturel dans lequel la mission de la France, de la Grande-Bretagne et de leurs alliés est de vaincre l'Empire allemand afin de l'empêcher d'imposer sa culture au monde, car elle constitue un particularisme dangereux qu'il convient de combattre en engageant toutes les énergies disponibles.

## **B. Une guerre raciale.**

Le conflit est souvent représenté, dans les fictions sérielles patriotiques françaises, comme une guerre raciale, l'opposition entre Français et Allemands étant définie au niveau biologique. Cette guerre est alors décrite comme une « [...] guerre d'extermination [...] »<sup>2488</sup>, une « [...] lutte à mort entre les deux races [...] »<sup>2489</sup>, les auteurs utilisant donc la notion de race dans une acception très restrictive qui la réduit au peuple, à la nation, mais commune, en France, durant la Belle Époque<sup>2490</sup>.

---

<sup>2487</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, le 12/01/1915 :

« - I was reading only the other day a speech of Lord Pax's, in which he said that war between England and Vaevictia was unthinkable. He said that Vaevictia was the most cultured Power in Europe.

- If he had said most educated, I should have agreed with him. But education and culture are not the same thing, and there is nothing more devilish than your high educated savage. »

<sup>2488</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 22/03/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 24/10/1916 et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/12/1915 et le 02/01/1916 ; MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, le 02/05/1917.

<sup>2489</sup> LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, le 17/01/1916. Charles Mérouvel et Michel Morphy parlent de « [...] duel à mort » (*Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/09/1916 et *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 23/12/1916), Pol Cézembre de « [...] combat à mort entre deux races [...] » (*Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, le 02/06/1918), Jules Mary de « [...] guerre de deux races, une guerre qui ne finira que par l'extermination de l'une ou de l'autre [...] » (*ibid.*, le 06/04/1915) et Aristide Bruant de « [...] conflagration terrible des deux races [...] » (*ibid.*, le 21/09/1915).

<sup>2490</sup> Voir, sur ce point, PASLER Jann, *La République, la musique et le citoyen (1871-1914)*, Paris, Gallimard, 2015 : « [...] la race était comprise comme signifiant la culture, le peuple ou la nation ainsi que le lien avec les ancêtres. Alors qu'à l'étranger elle pouvait servir à dénigrer les peuples perçus comme inférieurs, chez soi, elle était synonyme de ce qu'il fallait protéger. Utilisée en conjonction avec la langue, les coutumes, la morale et les pratiques artistiques, elle évoquait les caractéristiques nationales [...] »

Ce sont les Allemands qui sont accusés d'être les responsables de cette guerre d'extermination<sup>2491</sup> car elle est la conséquence de leur volonté d'appliquer le principe de concurrence vitale, cher au darwinisme, qui prône que les plus forts doivent systématiquement éliminer les plus faibles. Race à part, promise à un destin exceptionnel et notamment à la domination du monde<sup>2492</sup>, les Allemands se donnent le droit et même le devoir d'éliminer la race française<sup>2493</sup> qu'ils considèrent comme « [...] pourrie, finie [...]»<sup>2494</sup>, « [...] dégénérée [...]»<sup>2495</sup>, « [...] abâtardie [...]»<sup>2496</sup>, « [...] bête [...]»<sup>2497</sup>, et qui, au vu des tares qui la corrompent, est « [...] vouée à la ruine et à la disparition<sup>2498</sup>. » Chez certains auteurs, les personnages allemands utilisent souvent les nom et adjectif allemands « *W[w]elche*<sup>2499</sup> » pour désigner péjorativement le Français ou ce qui est français<sup>2500</sup>, cette tactique permettant d'attiser la haine des lecteurs pour cet ennemi qui se prétend supérieur et les méprise.

Les Français sont donc contraints de mener à leur tour une guerre d'extermination pour éviter l'anéantissement mais aussi, par extension, pour protéger l'humanité d'une "race" qui n'envisage son évolution qu'en soumettant d'autres "races". Si la guerre d'élimination raciale décidée par l'ennemi est bien entendu dénoncée car elle est motivée par la soif de puissance, le fait de conférer à celle des Français une portée humanitaire permet à certains auteurs de la justifier, comme le font par exemple Gaston Leroux lorsqu'il écrit, en parlant des Allemands, que « c'est le devoir du genre humain de faire disparaître une race pareille<sup>2501</sup> », Lise Pascal pour laquelle « [...]

<sup>2491</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 03/03/1915 : « Massacres et extermination, c'est le mot d'ordre de Berlin... » ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 09/12/1915 : « Ce qu'ils voulaient, c'était une guerre d'extermination » ; MORPHY Michel, *ibid.* : « Les Allemands avaient [...] préparé une nouvelle guerre d'extermination. »

<sup>2492</sup> Voir ce que nous avons dit au sujet de la mégalomanie que les auteurs français prêtent aux Allemands dans le chapitre 5, I., C., 1.

<sup>2493</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *le Matin*, le 24/11/1915 : « Ah ! il n'était que temps de rayer cette nation de la face du monde ! » ; MARY Jules, *ibid.*, le 02/03/1915 : « [...] ce peuple... Il ne mérite plus de vivre. »

<sup>2494</sup> UN POILU, *ibid.*

<sup>2495</sup> BERTNAY Paul, *ibid.*, le 19/07/1915 : « Français maudits... Race dégénérée... Corrompus... Esclaves de demain. »

<sup>2496</sup> VINCY René, *ibid.*, le 25/08/1916 : « La France ? Un pays pourri. Les Français ? Une race abâtardie. »

<sup>2497</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 30/11/1914 : « Ne crois-tu pas qu'une race aussi bête que ça mérite de disparaître ? »

<sup>2498</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*

<sup>2499</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 29/11/1917 : « [...] avions welches [...] » et *La colonne infernale*, in *Le Matin*, les 16/05 (« [...] comme disent les Welches : "Ni vu, ni connu, je t'embrouille !" »), 01/06 (« [...] Welche [...] »), 03/06 (« [...] l'entraîn prodigieux du public [allemand] à célébrer les victoires remportées sur les Welches ! ») et 08/08/1916 (« [...] l'aile gauche welche [...] Les troupes welches [...] les Welches [...] ») ; VINCY René, *ibid.*, le 25/08/1916 (« [...] Welches [...] ») et 08/09/1916 (« [...] Welches [...] ») ; CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, les 19/11 et 21/11/1918 : « [...] Welches [...] » ; DAUDET Léon, *La vermine du monde...*, in *L'Action française*, les 10/04 (« [...] Welches [...] »), 27/04 (« [...] Welches [...] »), 03/05 (« [...] Welches [...] ») et 04/05/1916 (« [...] Welches [...] ») ; MORPHY Michel, *ibid.*, les 22/11 (« [...] Welches [...] ») et 11/12/1916 (« [...] Welches pourris [...] ») et les 06/01 (« [...] Welches [...] »), 07/01 (« [...] Welches [...] »), 22/01 (« [...] welche [...] ») , 26/01 (« [...] Welche [...] ») et 29/01/1917 (« [...] sale Welche [...] ») .

<sup>2500</sup> Le nom allemand *Welsch* sert au départ à désigner les locuteurs de langues non germaniques.

<sup>2501</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 10/06/1916.

cette race [allemande] appelle l’extermination<sup>2502</sup> » ou Michel Morphy qui estime que « [...] l’humanité peut se passer de cette espèce<sup>2503</sup>. » Les fictions sérielles patriotiques françaises du temps de guerre diffusent un discours rassurant dans lequel le projet allemand est nécessairement voué à l’échec ; les Français y sont en effet dépeints comme « [...] la race éternelle [...]»<sup>2504</sup>, « [...] la race invincible [...]»<sup>2505</sup>, « [...] la race indomptable [...]»<sup>2506</sup>, alors que leurs ennemis ne sont qu’une « [...] exécration race [...]»<sup>2507</sup>, une « [...] race en régression [...]»<sup>2508</sup> ou, encore, un « [...] ramassis [...]»<sup>2509</sup>.

La dimension raciale du conflit est encore présente dans certains romans-feuilletons patriotiques publiés durant l’immédiat après-guerre, cette présence confirmant que l’entreprise de mobilisation culturelle ne cesse pas avec la signature de l’armistice. Dans *L’intruse*, Georges Maldague fait ainsi s’interroger deux officiers français, un général et un commandant, sur la question de la place à accorder aux Allemands dans l’humanité d’après-guerre ; l’un et l’autre pensent qu’il serait peut-être bon de les en écarter pendant au moins « [...] une centaine d’années de repentance [...]»<sup>2510</sup>, le général ajoutant qu’il ne faudrait les y réintégrer qu’« [...] après le renouvellement de la race, si tant est qu’elle soit renouvelable !»<sup>2511</sup>, ce dont doute le commandant. Georges Le Faure se montre nettement plus violent dans *Monsieur Jacasse* lorsqu’il fait dire à son héroïne, Nicolle Hermaux, que les pays qui sont sortis vainqueurs de la lutte ont commis une erreur en accordant un armistice aux Allemands car celui-ci « [...] leur a permis de sortir à trop bon compte de l’aventure sanglante dans laquelle ils avaient précipité l’Univers [et de] ne pas senti[r] la guerre chez eux»<sup>2512</sup>, ce qui fait que « la défaite ne leur a pas été une leçon»<sup>2513</sup> ; la jeune femme estime qu’« on a négligé de les anéantir»<sup>2514</sup> ce qui explique sa décision de fonder, dès la fin officielle du conflit, une association, la “Remember”, qui « [...] a continué la guerre... mais une guerre qui n’admet aucune excuse, aucune circonstance atténuante, la guerre dans laquelle chacun paie de sa peau...»<sup>2515</sup> Les mots de Georges Le Faure qui parlent d’anéantissement des Allemands sont publiés au début du mois de mai 1919, au moment où les négociations de paix sont l’occasion de débats et de tensions

<sup>2502</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 20/07/1915.

<sup>2503</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 29/01/1917.

<sup>2504</sup> *ibid.*, le 20/12/1916.

<sup>2505</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 04/10/1915.

<sup>2506</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 04/12/1916.

<sup>2507</sup> MÉROUVEL Charles, *L’horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 14/11/1918.

<sup>2508</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 17/07/1915.

<sup>2509</sup> *ibid.*, le 06/08/1915

<sup>2510</sup> MALDAGUE Georges, *L’intruse*, in *Le Petit Journal*, le 08/08/1920.

<sup>2511</sup> *ibid.*

<sup>2512</sup> LE FAURE Georges, *ibid.*, le 04/05/1919.

<sup>2513</sup> *ibid.*, le 06/05/1919.

<sup>2514</sup> *ibid.*

<sup>2515</sup> *ibid.*

importants au sein des sociétés européennes ; ils prouvent de manière claire que la démobilisation culturelle est un phénomène progressif et que la “culture de guerre” française s’exprime encore avec vigueur durant les premiers temps de la sortie de guerre.

L’utilisation de l’argument racial pour justifier le conflit, ou au moins lui donner du sens, explique l’importance que les auteurs français accordent aux représentations qui attaquent l’ennemi sur le terrain biologique et notamment à celles qui visent à en faire un être malodorant ou à l’animaliser ; la littérature “populaire” patriotique ne se distingue d’ailleurs pas, sur ce point, des autres vecteurs de l’entreprise de mobilisation culturelle française<sup>2516</sup>.

### **C. Une guerre sainte.**

Une part importante des fictions sérielles patriotiques que nous avons analysées est parcourue par une phraséologie mystico-guerrière dont le pouvoir mobilisateur est évident. Si la diabolisation de l’ennemi<sup>2517</sup> est un élément fondamental de cette phraséologie, c’est la sanctification du conflit qui en constitue le cœur. En transformant celui-ci en guerre sainte, en croisade<sup>2518</sup>, elle lui confère une aura et une portée particulières qui permettent de faciliter son acceptation.

Si la conflagration est parfois dépeinte comme une guerre de religion<sup>2519</sup>, c’est l’image de la lutte du Bien contre le Mal qui est utilisée en priorité, par les auteurs, pour la sacrifier<sup>2520</sup>, car elle

---

<sup>2516</sup> Voir, par exemple, DEMM Eberhard, « *L’image de l’ennemi dans la propagande allemande et alliée pendant la Première Guerre mondiale* », in SCHILLIGER Jean et ALEXANDRE Philippe (dir.), *Le barbare. Images phobiques et réflexions sur l’altérité dans la culture européenne*, Berne, Peter Lang, 2008, p. 249-255 ; LE NAOUR Jean-Yves, « *Cochons d’Allemands ! La représentation de l’ennemi dans la caricature de guerre (1914-1918)* », in BACOT Pierre, BARATAY Eric, FAURE Olivier et alii (dir.), *L’animal en politique*, actes du colloque de 2001 à l’I.E.P. de Lyon, Paris, L’Harmattan, 2003 ; BEURIER Joëlle, « *Frères ennemis en images : cultures de guerre en miroir ? Presses illustrées franco-allemandes et culture de guerre, 1914-1918* », in *20/21 siècles. Cahiers du centre Pierre Francastel*, n°4, hiver 2006-2007.

<sup>2517</sup> Voir chapitre 5, III., B.

<sup>2518</sup> Lise Pascal nomme la guerre en cours « [...] la sainte croisade [...] » (*ibid.*, le 03/07/1915).

<sup>2519</sup> Ce sont deux auteurs britanniques qui se montrent les plus clairs sur ce point. Le contre-espion Ronald Redford imaginé par Laurette Aldous affirme ainsi que la puissance allemande doit être brisée pour éviter la destruction du christianisme (*ibid.*, le 19/06/1915 : « [...] if Christianity is not to be destroyed, the power of the German people must be broken [...] ») tandis que le père Lampson mis en scène par l’auteur anonyme d’*Afraid !* pense, contrairement à Jasper Sedley, que la guerre européenne qui menace ne signifierait pas la destruction du christianisme mais pourrait au contraire être nécessaire pour sa préservation (*in Daily Express*, le 26/01/1916).

<sup>2520</sup> ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L’Écho de Paris*, le 21/07/1915 : « Ce n’était pas une guerre humaine qui avait lieu sur la terre ; mais bien, ainsi que le disait grand mère Kerner, une lutte du bien et du mal [...] » ; ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, le 27/01/1916 : « Il s’agit seulement d’un autre chapitre dans la vieille histoire du combat entre le bien et le mal. Ce combat se déroule en réalité en permanence, et à présent, il devient juste plus grand, plus dramatique et plus intense, pour une nouvelle fois dans l’histoire du monde. » (« *It is only another chapter in the old story of the struggle between good and evil. That struggle is really going*

est un moyen très commode pour eux de justifier auprès de leur public les efforts et souffrances consentis. Notions universelles qui convoquent un référentiel tout à la fois religieux, moral et culturel, le Bien et le Mal forment un diptyque signifiant qui trouve toujours, à différents degrés et selon des modalités diverses, un écho dans l’imaginaire des lecteurs.

La mystique de la guerre sainte conduit à mêler Dieu aux affaires des hommes, mais la référence au divin est somme toute assez peu présente dans les romans-feuilletons et *serials* patriotiques. Lorsque les auteurs mentionnent le Divin c’est soit qu’ils mettent en scène des personnages qui se prévalent de sa protection, la sollicitent, demandent son aide, ou évoquent la Providence, soit, et c’est plus intéressant et plus fréquent chez les feuilletonistes français, qu’ils transposent l’opposition entre la France et l’Empire allemand en une opposition entre deux Dieux. Le Dieu des Français est en effet présenté comme le Dieu “vrai” et unique alors que celui des Allemands est un Dieu particulier, nommé, par exemple, « [...] vieux Dieu d’Attila [...] »<sup>2521</sup>, « [...] le vieux Dieu allemand [...] »<sup>2522</sup>, « [...] le bon vieux Dieu allemand [...] »<sup>2523</sup>, « [...] le bon vieux Dieu de la Germania [...] »<sup>2524</sup> ou, encore, « [...] le vieux Dieu [du] Kaiser [...] »<sup>2525</sup>. » Les Français étant les champions du Bien, leur Dieu ne peut être le même que celui des Allemands, agents du Mal, et ce Dieu allemand, tel qu’il est représenté, tient davantage de la divinité païenne nordique ou du Diable.

La confusion entre défense de la Patrie et défense du Bien, guerre de défense du sol et croisade, fait que les combattants mais aussi les civils qui subissent les violences et les outrages de l’agresseur allemand sont régulièrement représentés comme des « [...] martyrs [...] »<sup>2526</sup> de « [...] la sainte cause de Dieu et de la Patrie »<sup>2527</sup>. » La comparaison va parfois jusqu’à faire des uns et des autres des saints ou des nouveaux Christs, Jules Mary écrivant ainsi que « les soldats qui meurent [en disant que la mort n’est rien] sont des saints qui s’offrent à Dieu [...] »<sup>2528</sup>, Michel Morphy que les

---

*on all the time, only now and again in the world’s history it becomes bigger, more dramatic, and more insistent. »)*

<sup>2521</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 05/02/1917.

<sup>2522</sup> *ibid.*, le 15/10/1916.

<sup>2523</sup> LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 09/01/1917 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l’Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 06/06/1916 : « [...] notre vieux bon Dieu [...] » (l’espion allemand Mathias) ; POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L’Humanité*, les 30/07 et 16/10/1915 : « [...] vieux bon Dieu allemand [...] »

<sup>2524</sup> VINCY René, *ibid.*, le 31/08/1916 ; DUVAL Georges, *Tine la dentellière...*, in *Le Figaro*, le 24/04/1916 : « [...] le vieux Dieu des Germains [...] ».

<sup>2525</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 13/11/1918.

<sup>2526</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 16/10/1915 ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 18/10/1916 ; GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L’Écho de Paris*, le 06/11/1915 ; D’ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, le 13/12/1920 ; etc.

<sup>2527</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 19/07/1915.

<sup>2528</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 15/03/1919.

soldats les plus braves sont « [...] les saints de la Patrie française<sup>2529</sup> », tandis que Charles Mérouvel ou Jean-François Fonson poussent *l'imitatio Chrisiti* à son comble, le premier en faisant mourir Jacques Brou d'« [...] un coup mortel [...] comme celui du Christ, à son flanc gauche<sup>2530</sup> », le second en évoquant la crucifixion, par l'ennemi, d'un vieillard<sup>2531</sup>.

La représentation de la mort au combat comme sacrifice consenti pour la cause de la Patrie<sup>2532</sup> est omniprésente et nourrit celles, tout aussi omniprésentes, de la « belle mort » et de la « bonne mort » que les soldats ne craignent pas, parce que « [...] le plus noble des sacrifices [est] celui de la Patrie<sup>2533</sup> », et que leurs proches acceptent, parce qu'ils sont fiers de celui qui a accompli son devoir<sup>2534</sup>. Cette idéalisation de la mort au combat a certainement pour objectif de favoriser l'acceptation, par les lecteurs, des pertes humaines liées au conflit en conférant à celles-ci une utilité et une aura sacrées mais aussi, plus profondément, en banalisant l'idée même de mort ; elle est donc un élément fondamental du discours de mobilisation patriotique en ce sens qu'elle justifie ce qui, a priori, ne peut pas l'être.

La notion de sainteté de la guerre est également utilisée, de manière plus large et “profane”, pour mettre l'accent sur l'importance particulière d'un conflit dans lequel nombre de choses fondamentales sont en jeu. Nul mieux que l'auteur anonyme d'*Afraid !* n'exprime cette idée lorsqu'il fait dire au père Lampson, peu de temps avant le déclenchement de la guerre :

« La guerre [à venir] sera une guerre sainte. Nous nous battons pour ce que nous possédons vraiment, pour les choses qui comptent, et le fait même que nous ayons à nous battre pour elles nous apprendra une nouvelle fois leur immense valeur<sup>2535</sup>. »

---

<sup>2529</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 26/01/1917.

<sup>2530</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 14/10/1916.

<sup>2531</sup> FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 14/08/1917

<sup>2532</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 30/08/1915 : « Vous le savez avec quelle mystique ardeur les fils de France consentirent la sainte oblation ! Vous le savez, avec quelle magnificence, ils firent le don de leurs jeunes vies – ce suprême holocauste ! » L'auteure tient des propos semblables le 03/07/1915 lorsqu'elle dit des jeunes héros qu'elle met en scène qu'ils sont de « [...] précieux holocaustes s'offrant si joyeusement à la Patrie menacée. » BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 16/04/1916 : « Je saurai souffrir pour la France, comme je saurai, le cas échéant, mourir pour elle » ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 27/06/1915 : « En face de la mort épouvantable qui les menaçait, ils demeurèrent naturellement stoïques. C'était pour la Patrie ! Rien que cette pensée suffisait pour élever leurs âmes simples jusqu'à la hauteur de l'idéal sublime » ; etc.

<sup>2533</sup> ROLLAND Marguerite, *ibid.*, le 16/08/1915.

<sup>2534</sup> JOUBERT Laurent, *Lise Renaud. Dame de la Croix-Rouge*, in *L'Humanité*, le 03/10/1916 : « Je me suis, oh ! non pas consolé de la mort de mon enfant, mais je m'y suis résigné en pensant à la Patrie, aux sacrifices que nous lui devons et à l'honneur dont il a paré mon nom obscur » ; UN POILU, *ibid.*, le 18/10/1915 : « Si mon fils meurt, je le pleurerai, certes, mais je serai fière de sa mort » ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 11/03/1920 : « [...] une mort glorieuse comme la leur est une suprême récompense [...]. On ne saurait verser des larmes sur ceux qui meurent avidement, joyeusement [...] » ; etc.

<sup>2535</sup> ANONYME, *ibid.*, le 26/01/1916 : « *The war [...], will be a holy war. We shall be fighting for our real possessions, for the things that matter, and the very fact we have to fight for them will once more teach us their super-value.* »

La dimension sainte de certaines expressions utilisées pour désigner la guerre que mènent les adversaires de l'Empire allemand comme, par exemple, « [...] la noble et sainte cause des Alliés<sup>2536</sup> », « [...] la Défense Sainte [...] » des « [...] dix-huit millions d'hommes groupés sous les bannières étoilées [...]»<sup>2537</sup> », ou « [...] la cause [...] sainte [...]»<sup>2538</sup> », cherchent donc à diffuser l'idée que leur guerre est motivée par des buts transcendants et qu'elle est guidée par des valeurs élevées.

Les représentations du conflit comme guerre civilisatrice, guerre raciale et guerre sainte ont comme principal objectif, durant celui-ci, de justifier l'effort de guerre afin de faciliter la mobilisation de toutes les énergies disponibles. Le fait que certaines fictions continuent à véhiculer tout ou partie de ces représentations une fois l'armistice signé montre que l'entreprise de mobilisation culturelle ne cesse pas avec la fin des combats et que la justification du conflit demeure un enjeu d'importance au moment où apparaît, progressivement, le bilan dramatique des 51 mois de lutte.

Un autre argument fréquemment utilisé pour justifier la guerre consiste à faire de celle-ci une expérience profitable et positive.

## **II. La guerre. Une expérience positive.**

L'entreprise de justification du conflit auquel se livrent les auteurs de romans-feuilletons et *serials* patriotiques passe également par un travail de valorisation destiné à convaincre leurs lecteurs que l'épreuve qu'ils endurent/ont enduré est/a été une expérience positive de laquelle émergent/ont émergé et émergeront des changements favorables pour le devenir de la société à laquelle ils appartiennent.

### **A. Une guerre régénératrice et rédemptrice.**

Bon nombre de récits sériels patriotiques développent l'idée que les nations française et britannique sortiront grandies du conflit grâce à l'action régénératrice et purificatrice de celui-ci. La mise en avant de ces vertus est liée au fait que les sociétés européennes les plus développées sont préoccupées, durant le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et la Belle Époque, ainsi que nous l'avons déjà

---

<sup>2536</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 23/04/1916.

<sup>2537</sup> ALLAIN Marcel, *Le courrier de Washington !...*, in *Le Petit Journal*, le 29/09/1917.

<sup>2538</sup> *Ibid.*, le 07/12/1917.

rappelé, par le spectre de la dégénérescence de la “race” humaine dont les principales explications seraient à chercher, entre autres, dans la chute de la moralité, dans le manque d’activité physique et dans un attrait de plus en plus marqué pour le vice sous toutes ses formes. Les nombreuses remarques relatives à la décadence et à la corruption des sociétés française et britannique qui parcourent la littérature sérielle de presse que nous avons examinée et qui condamnent, par exemple, la pratique du tango, l’oisiveté, l’instabilité politique chronique ou encore le recul de la foi religieuse au profit du culte de l’argent et du progrès économique et technique témoignent de cette préoccupation et sous-entendent, parfois très clairement, que ces deux sociétés ont besoin d’être remises sur le droit chemin et revitalisées.

La guerre qui enflamme l’Europe est décrite comme étant « [...] la grande purificatrice [...] <sup>2539</sup> », une « [...] œuvre expiatoire [...] <sup>2540</sup> », une « [...] grande rédemption [...] <sup>2541</sup> » qui permet aux nations française et britannique, qui s’étaient perdues, de se laver des tares qui les corrompent et de racheter certaines de leurs erreurs, notamment le fait d’avoir négligé la possibilité d’une guerre, de s’être détournées de la patrie, ou encore d’avoir manqué de lucidité face aux menées allemandes. Sous condition de victoire, le conflit devient une expérience cathartique, révélatrice, qui libère la France et la Grande-Bretagne de tous les fourvoiements dans lesquels elles s’étaient engagées et les amène à une nouvelle étape de leur évolution ; Jacques Brienne écrit ainsi que « [...] la France sortira plus grande et plus fière [...] <sup>2542</sup> » des combats, Arthur Bernède que « [...] la guerre [est] une épreuve [...] dont notre France adorée ne pourra que sortir plus belle, plus grande et plus forte <sup>2543</sup> », Paul Segonzac que le conflit est, pour la France, l’occasion de « [...] la résurrection nationale <sup>2544</sup> », Laurette Aldous qu’une « [...] nouvelle Angleterre <sup>2545</sup> » naîtra à la fin de la guerre en cours, et l’auteur anonyme d’*Afraid !* qu’une « [...] nouvelle et meilleure Angleterre doit surgir – arrosée par le sang de ses fils <sup>2546</sup>. »

Une idée fréquemment développée présente la guerre comme une épreuve qui rapproche les individus d’une même nation mais aussi ceux des nations alliées dans la lutte contre l’ennemi d’outre-Rhin, aussi différents qu’ils soient, car ils vivent la même expérience inédite et traumatique.

---

<sup>2539</sup> ALLAIN Marcel, *Pour son amour !*, in *Le Petit Journal*, le 14/11/1916.

<sup>2540</sup> *Ibid.*

<sup>2541</sup> BRIENNE Jacques, *ibid.*, le 13/04/1916.

<sup>2542</sup> *Ibid.*, le 14/03/1916.

<sup>2543</sup> BERNÈDE Arthur, *ibid.*, le 20/05/1916.

<sup>2544</sup> SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 29/03/1916.

<sup>2545</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 25/05/1916 : « Je rêve du jour où le cauchemar allemand sera terminé [...] Ce sera une nouvelle Angleterre pour nous tous [...] » (« *I dream of the day when German nightmare will have passed away [...] It will be a new England for us all [...]* »)

<sup>2546</sup> ANONYME, *ibid.*, le 31/01/1916 : « [...] a new and better England must arise – watered with the blood of her sons. »

« [...] Professeur brutal [...] »<sup>2547</sup>, elle les rapproche en faisant se côtoyer des milieux sociaux différents, en leur faisant comprendre qu'ils sont liés dans le devenir de leur patrie<sup>2548</sup>, en leur apprenant la fraternité<sup>2549</sup>, en leur faisant réaliser la vanité de la plupart des querelles qui les opposent<sup>2550</sup>, enseignements qui, une fois la victoire obtenue, favoriseront l'harmonie et la concorde mondiales.

Avec la même perspective holistique que celle qui est mise en oeuvre lorsque le conflit est représenté comme un combat pour la défense de la civilisation, ce dernier est souvent envisagé

---

<sup>2547</sup> BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 25/04/1918.

<sup>2548</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 10/08/1918 : « Pendant les quelques mois qu'il avait vécus avec ces gens d'un milieu si opposé du sien, il n'avait pas su les deviner... Et brusquement, voilà que l'âme du faubourg se révélait à lui [...] Il entra en communion avec tous ces braves gens... Le fossé qui les séparait était définitivement comblé. Entre le noble et l'ouvrier il ne distinguait plus la différence, puisque l'émotion qui les étreignait, les larmes qui humectaient leurs paupières avaient la même origine : la défense du drapeau et le salut du pays. » (Le marquis de Sermaize au sujet des ouvriers de la boutique d'emballage) ; ROLLAND Marguerite, *ibid.*, le 13/08/1915 : « Ah ! La guerre nivelle les castes ! » ; BRIENNE Jacques, *ibid.*, le 21/04/1916 : « A l'heure où nous parlons [...], il y a, à cent kilomètres d'ici, des hommes de toutes les professions, des savants, des professeurs, de riches banquiers, des millionnaires, habitués à tous les comforts et à tous les raffinements du luxe ; ils sont coude à coude avec nos ouvriers, nos paysans, et tous, enfants de la même patrie, font le même travail ; ils remuent fièvreusement la même terre boueuse [...] » ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Parisien*, le 12/08/1915 : « [...] tutoiement militaire qui nivelle aussitôt les situations sociales et fait naître une familiarité bientôt devenue de la camaraderie [...] » ; ALDOUS Laurette, *ibid.* le 05/07/1915 : « Les hommes qui ont combattu côte à côte dans les tranchées, les femmes qui ont attendu main dans la main [...] ne pourront plus jamais être sensibles au sentiment de classe ou obsédés par leurs petites préoccupations personnelles. Avoir souffert ensemble c'est avoir appris la considération et le respect. » (« *The men who have fought side by side in the trenches, the woman who have waited hand in hand [...] can never again be affected by class feeling or be obsessed by their mere individual concerns. To have suffered together is to have learned appreciation and respect.* ») ; COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, le 05/02/1915, à propos de l'ambiance de Londres : « Un danger commun avait engendré une sympathie fraternelle quasiment inconnue en temps normal. Le riche donnait librement, non par charité, mais par devoir patriotique ; et les rigides barrières de distinction de classe, si elles n'étaient pas véritablement écroulées, montraient des signes d'usure. » (« *A common danger had begotten a brotherly sympathy quite unknown in ordinary times. The rich gave freely, not by way of charity, but as patriotic duty ; and the rigid barriers of class distinction, if not exactly broken down, showed signs of wear and tear.* »)

<sup>2549</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 13/12/1916 : « Ce sera une des plus belles choses de cette horrible guerre de nous avoir appris à tous la vraie fraternité. » ; BERNÈDE Arthur, *ibid.* : « Ne considérons pas la guerre comme un châtement, mais comme une épreuve qui nous a fait, dès la première minute, nous ressaisir en un élan de fraternité incomparable [...] Ayant réappris à nous connaître, nous nous sommes aperçus tout de suite combien il était facile et doux de nous aimer. L'agression allemande a reconstitué la solidarité française ! » ; MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 31/10/1916 : « L'alliance engendrait la fraternité. Une commune estime rattachait les uns aux autres ces soldats réunis pour un même but, combattant l'ennemi de tous, et n'ayant qu'une volonté, la victoire, et après la victoire un désir : l'union constante entre frères d'armes, l'union qui fait la force et qui seule pourra assurer la paix du monde. »

<sup>2550</sup> BERNÈDE Arthur, *ibid.* : « [...] oubliant tout ce qui nous avait divisés jusqu'alors, nous nous sommes instantanément réconciliés [...] » ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 04/04/1915 : « La guerre n'efface-t-elle pas toutes les haines particulières antérieures, les haines qui ont devant elles la vie pour s'exacerber, s'apaiser ou s'assouvir... mais qui, devant la guerre, n'ont plus que la mort ? » Le thème de "l'Union sacrée" est parfois utilisé comme chez Arthur Bernède (*ibid.*, le 12/02/1916 : « [...] le bloc patriotique qui s'est fait instantanément entre les Français tant divisés, tant émiettés en partis divers... [...] ») ou Charles Mérouvel (*Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 23/11/1915 : « Par une sorte de miracle, les discordes avaient cessé tout à coup. On eût dit qu'un seul cœur battait dans toutes les poitrines et qu'un seul cri sortait de toutes les bouches : - Sus à l'ennemi ! ». Laurence Cowen développe la même idée lorsqu'il fait s'entendre deux personnages qui s'opposent depuis longtemps au sujet de la nécessité ou non d'instaurer la conscription obligatoire, le Secrétaire d'État à la Guerre Pax et le maréchal Mars, mais qui, face à l'attaque surprise des Vaeviciens, décident d'oublier leurs différends (*Wake Up !*, in *Daily Express*, le 19/01/1915 : « Toutes les différences qui les séparaient avaient disparu. L'Angleterre était en danger. Ils devaient travailler ensemble pour la sauver. » (« *All differences between them had vanished. England was in danger. They must work unitedly to save her.* »)

comme une promesse d'avenir radieux pour l'ensemble du genre humain. La victoire de la France, de la Grande-Bretagne et de leurs alliés sur l'Empire allemand et ses alliés est décrite comme une victoire définitive des forces du Bien sur les forces du Mal, comme l'événement inaugural d'une nouvelle ère de paix, de bonheur et de sécurité pour l'humanité<sup>2551</sup>. Plus rarement, il est également assimilé à un combat contre la guerre elle-même, une guerre qui doit tuer la guerre, afin que les générations futures soient définitivement libérées de ce fléau<sup>2552</sup>. Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker écrivent que dès les débuts du conflit « [...] chacun a l'impression de faire cette guerre pour qu'un monde nouveau et radieux en procède, un monde purifié car libéré de sa tare centrale : la guerre [...] il s'agit d'une véritable eschatologie de la paix qui doit être rédemption de l'humanité enfin victorieuse des forces du mal<sup>2553</sup> » ; il est donc loisible de penser que ces représentations du conflit comme « [...] mal pour un plus grand bien [...]»<sup>2554</sup> doivent trouver un écho très favorable chez les lecteurs de fictions sérielles patriotiques.

Agent régénérateur à l'échelle des nations, le conflit l'est tout autant à l'échelle de l'homme, qu'il change en profondeur, au point de faire apparaître un homme nouveau, produit de l'expérience combattante.

## **B. L'homme nouveau.**

Les auteurs sont nombreux à insister sur le fait que la guerre constitue une expérience marquante qui change en profondeur et pour toujours les hommes qui y ont participé en tant que combattants<sup>2555</sup>. Outre ses effets maturateurs sur les individus les plus jeunes<sup>2556</sup>, souvent évoqués,

---

<sup>2551</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 07/11/1916 : « Je n'ai qu'un désir, c'est de vivre assez pour voir une fin heureuse et la victoire, qui assurera la paix du monde... » ; FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 29/07/1917 : « [...] si je n'avais pas l'espoir d'un monde meilleur pour ceux qui nous suivront, [...] je n'aurais pas le courage de me battre [...] »

<sup>2552</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 29/01/1916 : « - [...] ce qu'il faut souhaiter passionnément [...] c'est que cette guerre tue la guerre ! - Elle la tuera [...] » ; MARY Jules, *ibid.*, le 12/06/1915 : « Nous sommes morts pour qu'on ne se batte plus [...] Après nous viendra le règne de l'amour [...] Venez mourir pour que les enfants d'aujourd'hui et de demain ne se battent plus !!... » ; POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 10/07/1915 : « Pourvu que l'effroyable tuerie que nous vivons soit la dernière guerre !... »

<sup>2553</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *op. cit.*, p. 215.

<sup>2554</sup> BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, p.202.

<sup>2555</sup> COWEN Laurence, *ibid.*, le 03/02/1915 : « Le souvenir de la chair déchirée et saignante, de l'agonie silencieuse, du reproche muet dans des yeux mourants, qu'a été mon premier jour d'expérience de la guerre, [...] ne s'effacera pas jusqu'au jour de ma mort. » (« *To my dying day, the memory of the torn and bleeding flesh, of the dumb agony, of the mute reproach in dying eyes, that have been my first day's experience of war, [...] will not fade* ») ; M. DELLY, *La fin d'une Walkyrie*, in *L'Écho de Paris*, le 03/01/1916 : « Quand un homme est passé par la fournaise de cette guerre, il faut qu'il ait l'âme bien médiocre, ou bien endurcie, pour ne pas sentir en lui quelque chose de changé. » ; ALLAIN Marcel, *ibid.*, le 03/11/1916 : « Vous êtes quelqu'un et j'imagine qu'après avoir vécu ce que vous allez vivre, vous serez un autre ! » ; MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 09/11/1916, au sujet des combats : « Qui a vu un pareil spectacle ne pourra jamais l'oublier » et le 02/12/1916 : « Quand on

elle est présentée comme une épreuve de vérité dans laquelle chaque homme se trouve révélé à lui-même mais aussi aux autres, un test ultime qui fait apparaître la nature véritable de ceux qui y sont soumis : « c'est en de telles épreuves qu'on reconnaît la valeur des hommes<sup>2557</sup> » écrit Charles Mérouvel.

Les changements provoqués par la guerre sur le combattant sont si importants qu'ils le transforment au point d'en faire un homme nouveau, repétri, produit d'une masculinité du front qui se définit par le partage d'expériences, de valeurs et de souffrances. Cet homme nouveau est en premier lieu un homme qui a appris la valeur de la vie humaine et qui, en conséquence, jouira du bonheur d'être vivant une fois le conflit terminé, idée qui se retrouve aussi bien dans les témoignages de combattants que dans les récits d'autres sous-genres publiés par les journaux de notre corpus. Pour les premiers, on peut citer Paul Lintier qui déclare « Ah ! si j'échappe à l'hécatombe, comme je saurai vivre ! Je ne pensais pas qu'il y eut une joie à respirer [...] Je croyais que certaines heures seules avaient du prix [...] Si je vois la fin de cette guerre, je saurai les arrêter toutes [...] me crier à moi-même : "Je vis, je vis" ! »<sup>2558</sup> », et Jacques Roujon qui évoque des combattants qui savourent « [...] le plaisir d'être vivant [...] ; sensation inconnue dans le civil...<sup>2559</sup> » ; pour les seconds, Laurent Joubert qui fait dire au docteur Mollin qu'il est normal qu'un homme qui a échappé à la mort veuille jouir de tous les plaisirs que la vie peut lui offrir<sup>2560</sup>, ou Jules Mary<sup>2561</sup> qui fait dire à Henri Lerroy, après qu'il ait été blessé :

« C'est drôle comme on pensait peu à la vie telle qu'elle est ! Et comme le sentiment de la réalité de la vie s'est révélé à moi, depuis que j'ai tant de chances de

---

a assisté à ces scènes d'épouvante, il semble qu'elles sont gravées dans nos yeux et qu'on les revoit sans cesse. » La première fois que Lady Merriam revoit Richard Chatterton après son retour de France, où il s'est battu et a été blessé, elle s'exclame « Quel changement ! » (AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C., in Daily Mirror*, le 01/05/1915 : « *What a change !* »)

<sup>2556</sup> PUJO Alice, *Rose Perrin, in L'Action française*, le 23/09/1919 : « La génération des hommes très jeunes [...] a été mûrie par les circonstances. » ; JOUBERT Laurent, *ibid.*, le 16/09/1916 : l'héroïne lit des lettres que son fils lui envoie depuis le front et « [...] trouve[e] son enfant changé, comme muri brusquement [...] » ; BRUANT Aristide, *Cœur cassé, in Le Petit Parisien*, le 03/05/1918 : « Vous étiez un jeune homme quand vous m'avez quittée... En vous, aujourd'hui, je revois un homme. » (Anne-Marie de Sermaize à Lionel de Gesvres qui revient après deux ans de campagne en Orient) ; MALDAGUE Georges, *L'intruse, in Le Petit Journal*, le 20/07/1920 : « « [...] j'étais un gosse, ma pauvre... maman Loïse, au mois d'août 1914... Ce que j'ai vu depuis... ce que j'ai vu !... Nous sommes des vieux, nous, les bleus de la guerre. » (Le lieutenant Duvernois, en novembre 1918, alors qu'il a 21 ans) ; LEROUX Gaston, *Confitou, in Le Matin*, le 23/01/1916 : « Ce ne sera pas un des moindres résultats de cette guerre que celui qui aura consisté à donner à des enfants l'occasion de se montrer des hommes avant l'âge, et le sentiment prématuré de leur responsabilité et de leur importance. » ; etc.

<sup>2557</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame, in Le Petit Parisien*, le 12/12/1918.

<sup>2558</sup> LINTIER Paul, *Ma pièce..., in L'Humanité*, le 04/07/1916.

<sup>2559</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route..., in Le Figaro*, le 17/03/1916.

<sup>2560</sup> JOUBERT Laurent, *ibid.*, le 19/09/1916 : « Vous pouvez penser combien il est tenté de jouir de la vie, ce bonhomme qui vient d'échapper miraculeusement à la mort [...] »

<sup>2561</sup> Dans *Le soleil se lève, in Le Petit Parisien*, le 15/03/1919, il fait écrire au général Cromère, dans une lettre qu'il adresse à une marraine en se faisant passer pour un autre : « [...] nous [les combattants] vous [les femmes] rendrons la vie précieuse, nous autres qui l'apprécions d'autant mieux que nous aurons vu la fin de si près ! Et comme nous en goûterons les vertus secrètes ! »

mourir !... En somme, avant la guerre, on ne la prenait pas bien au sérieux, la vie, et on ne se doutait guère qu'elle valait la peine d'être vécue...<sup>2562</sup> »

En second lieu, c'est un homme nécessairement meilleur qu'il ne l'était avant son départ pour le front. En effet, tous les hommes qui se sont battus pour défendre la patrie, qui ont fait tout leur devoir et ont survécu, ont été purifiés et bonifiés car l'expérience combattante les a débarrassés de tout ce qui les corrompait, leur a montré ce qui est réellement important et ce qui ne l'est pas. Même ceux dont l'honneur était souillé par des actes coupables, condamnables, ou dont la réputation était entâchée ne sont plus les mêmes et doivent être pardonnés parce qu'ils ont montré qu'ils le méritaient. Les fictions sérielles patriotiques des deux pays évoquent différemment cette fonction méliorative du conflit. Dans les romans-feuilletons, ce dernier est souvent représenté comme une occasion, pour l'homme déchu, de se réhabiliter, comme « [...] le creuset magique où les honneurs se retrouvent, [...] l'expiatoire aventure offerte à tous les combattants, à tous ceux qui, de leur sang, largement répandu, se rachètent une âme forte et fière<sup>2563</sup> », et leurs auteurs illustrent cette fonction réhabilitante en utilisant souvent les personnages du dévoyé et du viveur qui se rachètent une conduite après leur passage sur le front, qu'ils survivent ou non<sup>2564</sup>. Dans les *patriotic serials*, il n'est pas question de réhabilitation mais de la capacité de la guerre à provoquer une prise de conscience de la nécessité, lorsque les circonstances le demandent, de faire preuve de patriotisme, d'abnégation et de courage, et leurs auteurs utilisent alors les personnages du "flemmard" (*slacker*) et du lâche (*coward*) qui prennent conscience de ce qu'ils sont et décident d'agir<sup>2565</sup>. Dans les deux cas, l'expérience combattante est décrite comme une sorte de rite de passage qui épure les hommes et en fait des êtres plus vertueux et, donc, comme une expérience globalement positive.

En troisième lieu, et c'est une conséquence des deux points précédents, les hommes nouveaux nés du conflit sont en mesure d'être des modèles pour leurs pairs à cause de ce qu'ils incarnent et inspirent. La guerre trempe les âmes, forge les corps<sup>2566</sup> et fait en quelque sorte des combattants survivants l'élite physique et morale la plus à même de guider les sociétés de l'après-

---

<sup>2562</sup> MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 06/05/1917.

<sup>2563</sup> ALLAIN Marcel, *ibid.*, le 14/11/1916.

<sup>2564</sup> On peut citer, entre autres exemples possibles, Hervé Wiking (voleur) dans *Pour son amour !* de Marcel Allain, José Altera (maître chanteur) dans *Madame Crésus. Infirmière* de Victor Goedorp, Maurice Faverney (déserteur) dans *L'heure héroïque* de Pierre Borel ou encore Gilbert d'Ambly de Lambersac (viveur) dans *L'infirmière* de Jacques Brienne.

<sup>2565</sup> On peut citer Richard Chatterton (*slacker*) dans le roman éponyme de Ruby M. Ayres, Eden Rayner (*slacker*), dans *The War Woman* de Laurette Aldous et Jasper Sedley (*coward*) dans *Afraid !* (auteur anonyme).

<sup>2566</sup> GUICHES Gustave, *Les deux soldats*, in *Le Figaro*, le 31/01/1917.

guerre, d'assurer la mise en place des structures assainies sur lesquelles elles vont se (re)construire<sup>2567</sup>.

La cuisante défaite subie par la France lors de la guerre de 1870-71 amène souvent les romans-feuilletons patriotiques à représenter la Grande Guerre comme la revanche qui va permettre aux Français de laver l'affront et de récupérer les provinces perdues d'Alsace-Moselle.

### **C. Une guerre de revanche française.**

Lorsque les auteurs français n'envisagent plus les objectifs à portée universelle du conflit tels que la défense de la civilisation ou l'établissement d'une paix mondiale durable, mais ceux que la France cherche à réaliser pour elle-même, c'est surtout de "la Revanche" de la défaite subie face aux Prussiens en 1870-71 et de la reconquête des provinces perdues à cette occasion dont il est question. Si tous ceux qui intègrent cette thématique de "la Revanche" à leurs récits ne lui accordent pas la même importance, certains se contentant d'allusions plus ou moins claires alors que d'autres en font une composante fondamentale de leur argumentation patriotique, l'image d'une France qui vit, depuis 1871, dans l'attente de la guerre qui effacera la défaite de « l'Année Terrible<sup>2568</sup> » et lui permettra de récupérer les territoires annexés par « l'ennemi héréditaire<sup>2569</sup> » est très fréquemment utilisée. Michel Morphy parle ainsi de « [...] la Revanche tant attendue, jamais oubliée...<sup>2570</sup> », Jacques Brienne de « [...] revanche tant attendue [...]»<sup>2571</sup>, Paul Segonzac d'humiliation trop longtemps supportée<sup>2572</sup>, et ces trois auteurs, comme bien d'autres, font du conflit qui s'est déclenché en août 1914 une guerre de revanche<sup>2573</sup> qui, selon Marcel Allain, a été « [...] 44 ans attendue dans l'ombre

---

<sup>2567</sup> On sait la fortune que cette figure de l'homme nouveau aura dans l'idéologie fasciste durant l'entre-deux-guerres. À ce sujet, et pour ne citer qu'une référence majeure, on peut se reporter à MOSSE Georges L., *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville, 1997, p. 157-180.

<sup>2568</sup> DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 29/05/1916 ; MORPHY Michel, *ibid.*, les 22/10 et 29/12/1916 et le 10/02/1917 ; PASCAL Lise, *ibid.*, le 02/07/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 20/09/1915.

<sup>2569</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 11/11/1918 ; DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 02/06/1915 ; VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 12/08/1916 : l'auteur parle de l'Allemagne comme de « [...] l'Ennemie héréditaire [...] » de la France ; le 08/09/1916 ce sont les Allemands qui sont nommés « [...] ennemis héréditaires [...] » des Français ; MORPHY Michel, *ibid.*, le 19/11/1916 ; FOLEÏ Charles, *Près de l'abîme...*, in *L'Écho de Paris*, le 12/02/1917. Paul Segonzac, pour sa part, fait de l'Allemand « [...] l'éternel ennemi [...] » du Français (*Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 23/11/1914).

<sup>2570</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 07/11/1916.

<sup>2571</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmité*, in *Le Petit Parisien*, le 27/03/1916. Deux semaines plus tôt, le 10/03, l'auteur parle de « [...] revanche si attendue [...] »

<sup>2572</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 04/12/1914.

<sup>2573</sup> ALLAIN Marcel, *ibid.*, le 12/11/1916 : « [...] guerre de Revanche [...] » ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 28/02/1915 : « [...] la guerre qui serait la revanche de l'autre [...] » ; VINCY René, *ibid.*, le 12/08/1916 : « [...] toutes les cloches de France sonnont le tocsin de la Revanche ! » et le 16/08/1916 : « Vive la France ! Pour la Revanche ! » ; SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 11/01/1915 : « La grande aube

des défaites de 1870 [...] <sup>2574</sup>. » La victoire face à l'Empire allemand permettra enfin de soigner une « [...] France mutilée, [une] France saignante [...] <sup>2575</sup> », une « [...] France [qui] n'est pas guérie de sa blessure de 1870... <sup>2576</sup> »

Il n'est jamais véritablement question de prendre une revanche pour laver l'humiliation des défaites militaires, et il s'agit avant tout, pour la France, de mettre fin aux dispositions territoriales prises lors du traité de Francfort, à savoir l'annexion de l'Alsace-Moselle par le *Reich*. C'est donc la reconquête des provinces perdues qui est présentée comme le but principal de la guerre de revanche, et ce afin de mettre fin au « [...] calvaire de l'Alsace [...] <sup>2577</sup> » et de rendre à la France « [...] ses deux chères filles, la Lorraine et l'Alsace [...] <sup>2578</sup>. » Afin de présenter cette reconquête comme une entreprise nécessaire dont la réalisation a été trop longtemps différée, les auteurs créent des personnages français qui sont toujours sensibles au sort des provinces annexées, des personnages alsaciens et lorrains toujours impatients de rejoindre leur « [...] grand foyer de la France <sup>2579</sup> », et insistent sur le comportement particulièrement odieux des Allemands envers ceux qui ne sont, pour eux, que des « *Wackes* <sup>2580</sup> », « [...] intraduisible expression de mépris et d'injurieux dédain dont tout Allemand s'enorgueillit de se servir pour désigner tous les malheureux natifs des pays annexés <sup>2581</sup>. »

La compassion des Français envers leurs frères annexés est mise en scène au travers de leur tendance à accueillir à bras ouverts et à faire confiance à toute personne se disant alsacienne, ce qui les conduit à se faire berner par des espions allemands qui profitent de cette bienveillance et se font passer pour des Alsaciens afin de s'infiltrer plus facilement au sein de la société française. On retrouve, par exemple, ce personnage du faux Alsacien dans *Présent !* de Paul Segonzac (les Poecker), dans *Le sang de la France* de Paul Bertnay (les Kohlmann), dans *Tête de Boche* d'Aristide Bruant (Kürcher), dans *Le hussard de la mort* de Georges Maldague (d'Haffner), dans *Victorieuse !* de Louis Létang (Weyler) ou, encore, dans *Yvonne Delorme* de Jean d'Aléria (les Müller), et tous les auteurs qui l'utilisent insistent sur le fait que l'identité alsacienne facilite grandement l'accueil et l'intégration

---

de la revanche, le premier chant du triomphe final ! » (au sujet de la victoire lors de la première bataille de la Marne en septembre 1914) ; etc.

<sup>2574</sup> ALLAIN Marcel, *ibid.*, le 08/11/1916.

<sup>2575</sup> PASCAL Lise, *ibid.*, le 18/06/1915.

<sup>2576</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Parisien*, le 27/05/1915.

<sup>2577</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 16/03/1915.

<sup>2578</sup> *ibid.*, le 30/03/1915.

<sup>2579</sup> *ibid.*, le 16/03/1915.

<sup>2580</sup> DE LA VAULX Henry, *ibid.*, les 11/04 (« [...] "wackes", chiens d'Alsaciens [...] »), 15/04, 17/04, 23/04, 25/04, (« [...] misérable "wacke" [...] »), 20/05/1916 (« [...] ces chiens de "Wackes" [...] »), etc... ; POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, les 13/08 et 14/08/1915 (« [...] ces wackes de malheur »)

<sup>2581</sup> DE LA VAULX Henry, *ibid.*, le 20/04/1916. En Allemand, le terme signifie voyou, vaurien, crapule ; il est un peu l'équivalent de « *Welche* », terme utilisé pour désigner les Français des autres régions. Son utilisation fréquente par le lieutenant von Forstner pour désigner les jeunes recrues alsaciennes du 99<sup>ème</sup> régiment de Grenadiers stationné à Saverne constitue un des éléments déclencheur de "l'affaire" du même nom, en 1913, que rappelle le même auteur lorsqu'il écrit : « [...] un de ces "Wackes" que l'autorité militaire n'a pas encore assez châtiés à Saverne. » (in *Le Petit Journal*, le 17/04/1916).

des espions allemands. Les Alsaciens et les Lorrains sont toujours représentés comme étant profondément attachés à la France, attendant le jour où le cauchemar allemand prendra fin et où leurs terres seront rattachées à la mère-patrie. Plusieurs auteurs écrivent qu'un Alsacien « [...] est deux fois français [...] »<sup>2582</sup> et certains insistent sur l'amour de la France qui anime les annexés en mettant parfois en avant leur refus d'accepter l'intégration au *Reich*<sup>2583</sup> ou la joie particulièrement intense qu'ils éprouvent lorsque, durant la guerre, ils entrent en contact avec les armées françaises<sup>2584</sup>.

La manière dont la thématique de "la Revanche" est instrumentalisée par le discours de mobilisation véhiculé par les romans-feuilletons patriotiques illustre parfaitement le travail de formatage des imaginaires auquel ce dernier est destiné. La France n'a jamais envisagé sérieusement de prendre une revanche sur l'Empire allemand entre 1871 et 1914<sup>2585</sup> ; comme l'explique Jean-Jacques Becker, le sentiment revancharde est présent dans le discours social entre 1871 et le début du XX<sup>e</sup> siècle puis, à partir de ce moment, « [...] la Revanche n'est même plus un objet de discours »<sup>2586</sup>. » Outre le fait que la France n'est pas en mesure de rivaliser, démographiquement et militairement, avec l'Empire allemand durant cette période, le spectre de la défaite s'évanouit peu à peu au cours des années 1890 parce que le pays évolue rapidement : il se rapproche de la Russie et de la Grande-Bretagne, développe un vaste empire colonial et s'enrichit grâce à une croissance économique importante. Dès lors, la France « [...] ne se détermine plus par rapport à son vainqueur de 1871, mais en soi »<sup>2587</sup>. » Seul le néo-nationalisme de droite utilise le thème de "la Revanche" et développe une attitude franchement agressive envers l'Empire allemand, notamment pour attaquer la République

---

<sup>2582</sup> BRIENNE Jacques, *ibid.*, le 21/06/1916 ; UN POILU, *ibid.*, le 27/11/1915 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 19/06/1915.

<sup>2583</sup> C'est Émile Pouget, dans *Vieille Alsace*, qui met en scène les annexés les plus rebelles à l'autorité allemande et notamment Jacques Zorn et les Richner « [...] qui n'ont jamais cessé de protester contre l'annexion, contre la domination allemande » (in *L'Humanité*, le 14/05/1915) et sont toujours « [...] "vieille Alsace" », état d'esprit que Daniel Richner décrit en ces termes : « [...] je suis certain que mes petits-enfants seront, eux aussi, de vrais types de la "vieille Alsace"... comme moi... Je suis certain que, comme moi, ils ne seront ni renégats, ni résignés ; qu'ils sauront conserver les traditions de notre terroir et qu'en face des éléments étrangers qui nous envahissent de toutes parts, ils s'efforceront de maintenir leur nationalité, en se dégageant autant que possible du présent... afin de prolonger un passé qu'ils vénèrent. J'ai subi l'annexion... j'ai considéré comme un devoir supérieur de rester... et ce, pour ne pas laisser le champ libre à nos vainqueurs... Mais pas un jour !... pas une minute ! [...] je n'ai accepté le droit de conquête, pas plus que je n'admets qu'il puisse y avoir affinité entre un Germain et moi. » (in *L'Humanité*, le 22/05/1915)

<sup>2584</sup> SEGONZAC Paul, *ibid.*, le 01/01/1915 : « Ah ! ce début triomphant [...] cette marche irrésistible à travers l'Alsace libérée ! Les vieux, ceux qui avaient vu 70 et, depuis, subi le joug, tendaient les bras aux libérateurs et pleuraient ; les jeunes filles et les enfants accouraient chargés de fleurs et embrassaient les vainqueurs en les fleurissant. »

<sup>2585</sup> JOLY Bertrand, « *La France et la Revanche (1871-1914)* », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 46/2, 1999, p. 326 : « [...] la France n'a jamais voulu la revanche, même pas dans les premiers mois qui suivirent la défaite » ; BECKER Jean Jacques, « *L'opinion publique française et l'Alsace-Lorraine en 1914* », in GRANDHOMME Jean-Noël (dir.), *Boches ou tricolores. Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2008, p. 40 : « [...] pendant toute cette période [1871-1914], les gouvernements [français] successifs ne préparent jamais la Revanche [...] »

<sup>2586</sup> BECKER Jean-Jacques, « *1905 : la menace de guerre est-elle à l'origine d'un renouveau nationaliste ?* », in *Mil neuf cent*, n°19, 01/2001, p. 22.

<sup>2587</sup> *Ibid.*, p. 23.

qu'il rend responsable de la décadence nationale<sup>2588</sup>. Le souvenir des provinces perdues a énormément servi le régime républicain en tant que composante essentielle de l'imaginaire patriotique commun qu'il s'est efforcé de construire pour souder la nation<sup>2589</sup>, mais le projet de livrer une guerre pour les reconquérir n'a jamais été à l'ordre du jour durant l'entre-deux-guerres. Il convient aussi de rappeler que tous les annexés étaient loin de se plaindre de leur sort (développement économique, législation sociale avancée) et de rejeter l'intégration au *Reich*. Alfred Wahl et Jean Claude Richez expliquent ainsi, en se servant notamment des résultats des élections pour le *Reichstag*, que dans certaines régions, « [...] l'acceptation de l'intégration dans le *Reich* [est] évidente<sup>2590</sup> » à partir des années 1890, et qu'il faut au moins parler, pour l'Alsace et la partie de la Lorraine occupée, de « [...] lente évolution vers la germanisation ou du moins vers la résignation<sup>2591</sup>. » Cette situation est valable vingt ans plus tard et transparaît, par exemple, dans le calme avec lequel se déroule la mobilisation des quelques 220000 Alsaciens-Lorrains incorporés au sein des rangs allemands en 1914, dans les milliers qui s'y engagent volontairement<sup>2592</sup>, ou dans « [...] les témoignages de sympathie adressés aux soldats allemands de passage à la gare [de Saverne] dans les premiers jours de la guerre, ou les engagements massifs de civils dans les rangs de la Croix-Rouge au cours du même mois<sup>2593</sup>. »

Telle qu'ils l'exploitent, la thématique de "la Revanche" et de la reconquête des provinces perdues permet aux auteurs de romans-feuilletons patriotiques de proposer à leurs lecteurs une justification supplémentaire du conflit en donnant à celui-ci un but concret. Elle constitue également, dans le contexte d'une guerre menée contre un ennemi qui a déjà mutilé le territoire national et occupe d'autres espaces de celui-ci, un moyen facile et efficace d'exalter le patriotisme défensif et de renforcer le consentement à l'effort de guerre.

Le dernier ensemble de représentations du conflit que nous souhaitons examiner concerne sa nouveauté, très souvent évoquée.

---

<sup>2588</sup> BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La France, la nation, la guerre, 1850-1920*, Paris, Sedes, 1995, la fin de la troisième partie. Sur ce sujet, on peut également se référer à STERNHELL Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Seuil, 1972.

<sup>2589</sup> TURETTI Laurence, *Quand la France pleurerait l'Alsace-Lorraine. 1870-1914 : les provinces perdues aux sources du patriotisme républicain*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2008. L'auteure s'intéresse beaucoup à la manière dont l'école a construit et utilisé la symbolique des provinces perdues.

<sup>2590</sup> WAHL Alfred, RICHEZ Jean-Claude, *L'Alsace entre France et Allemagne, 1850-1950*, Paris, Hachette, 1994, p. 246-247.

<sup>2591</sup> *Ibid.*, p. 249

<sup>2592</sup> GRANDHOMME Jean-Noël, « Les Alsaciens-Lorrains dans la Première Guerre mondiale », in GRANDHOMME Jean-Noël (dir.), *op.cit.*, p. 19-33

<sup>2593</sup> VONAU Pierre, « Saverne durant la Grande Guerre », in GRANDHOMME Jean-Noël (dir.), *op. cit.*, p. 113.

### III. Une guerre d'un nouveau genre.

Les fictions patriotiques, et plus spécialement celles dont tout ou partie de l'action se déroule sur le front "de l'avant", fourmillent de réflexions au sujet de l'extraordinarité d'un conflit dont le caractère inédit a très rapidement frappé les imaginaires. L'identité de cette guerre d'un nouveau genre repose, dans les récits que nous avons analysés, sur deux caractéristiques essentielles : son ampleur inouïe et sa modernité qui la différencient radicalement des guerres qui l'ont précédée.

#### A. Un conflit d'une ampleur phénoménale.

Lorsqu'ils décrivent la guerre en cours ou, dans le cas des fictions publiées en 1919 ou 1920, la guerre juste terminée, les auteurs reviennent souvent sur son ampleur hors-norme en mettant notamment l'accent sur son caractère mondial ou sur le fait qu'elle n'a aucun équivalent dans l'histoire de l'humanité. Les dénominations utilisées relèvent toutes d'une même phraséologie superlative dont nous donnons un très court aperçu dans le tableau présenté ci-dessous<sup>2594</sup> :

Extension géographique mondiale	Conflit sans équivalent dans l'histoire	Conflit d'une ampleur incroyable
« [...] drame mondial [...] » <sup>2595</sup>	« [...] la plus formidable catastrophe que le monde eût jamais vue » <sup>2596</sup> .	« [...] g(G)rande g(G)uerre [...] » <sup>2597</sup>
« [...] le grand drame du monde » <sup>2598</sup>	« [...] conflit monstrueux, sans exemple dans l'histoire du monde » <sup>2599</sup> .	« [...] lutte gigantesque [...] » <sup>2600</sup>
« [...] la catastrophe universelle [...] » <sup>2601</sup>	« [...] la plus grande lutte dans l'histoire du monde » <sup>2602</sup> .	« [...] la plus [...] grande chose qui se soit jamais produite dans le monde entier [...] » <sup>2603</sup>

<sup>2594</sup> Ce tableau ne contient qu'une infime partie des appellations utilisées pour rendre compte de l'ampleur extraordinaire du conflit mais il est parfaitement représentatif de l'ensemble de celles-ci.

<sup>2595</sup> D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, le 14/11/1920.

<sup>2596</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 28/02/1915.

<sup>2597</sup> MARY Jules, *ibid.*, les 13/02 et 19/02/1915 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Parisien*, le 21/06/1915 (avec majuscules) ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 16/04/1916 ; UN POILU, *ibid.*, le 19/08/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, les 15/10 et 16/12/1916 ; LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 16/12/1917 ; MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 10/02/1917 ; ALLAIN Marcel, *Le courrier de Washington !...*, in *Le Petit Journal*, le 07/12/1917 (avec majuscules) ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 01/02/1920 ; LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, le 01/02/1919 ; ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 31/05/1915 : « [...] the great war [...] »

<sup>2598</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 18/06/1915 : « [...] the great world drama. »

<sup>2599</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 29/11/1916.

<sup>2600</sup> *ibid.*, le 06/11/1916.

« [...] le conflit mondial <sup>2604</sup> . »	« [...] la plus effroyable des guerres <sup>2605</sup> . »	« [...] immense catastrophe [...]» <sup>2606</sup> »
« [...] le cataclysme universel [...]» <sup>2607</sup> »	« Jamais [...] l'humanité n'avait connu de luttes aussi gigantesques [...]» <sup>2608</sup> »	« [...] la Grande Epopée [...]» <sup>2609</sup> »
« [...] g(G)uerre du m(M)onde [...]» <sup>2610</sup> »	« [...] la plus horrible guerre que le monde ait jamais connue [...]» <sup>2611</sup> »	« [...] immense drame [...]» <sup>2612</sup> »
« [...] suicide international et universel [...]» <sup>2613</sup> »	« [...] les plus grandes armées que les mortels aient jamais vues réunies [...]» <sup>2614</sup> »	« [...] la gigantesque mêlée [...]» <sup>2615</sup> »
« [...] la grande bataille du vaste monde [...]» <sup>2616</sup> »	« [...] la plus terrible des guerres [...]» <sup>2617</sup> »	« [...] la formidable mêlée <sup>2618</sup> . »
« [...] la tragédie mondiale <sup>2619</sup> »	« [...] la plus grande guerre de l'histoire [...]» <sup>2620</sup> »	« [...] cataclysme [...]» <sup>2621</sup> » ; « [...] cataclysme guerrier [...]» <sup>2622</sup> »
« [...] la Grande Guerre Mondiale <sup>2623</sup> . »		« [...] le monstrueux fléau [...]» <sup>2624</sup> »

<sup>2601</sup> BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 04/05/1918.

<sup>2602</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.* : « [...] the greatest contest in the history of the world. »

<sup>2603</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 03/04/1915 : « [...] the [...] greatest thing that's ever happened in all the world [...] »

<sup>2604</sup> SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, le 20/09/1915 : « [...] the world conflict. »

<sup>2605</sup> DE LA VAULX Henry, *ibid.*, le 05/07/1916.

<sup>2606</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 03/11/1915.

<sup>2607</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 27/06/1918.

<sup>2608</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 13/01/1916.

<sup>2609</sup> PUJO Alice, *Rose Perrin*, in *L'Action française*, le 09/08/1919.

<sup>2610</sup> LEROUX Gaston, *ibid.*, les 07/09, 09/10, 09/11/1916 et les 10/01, 24/01 et 06/02/1918 (avec majuscules).

<sup>2611</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, le 03/04/1915 : « [...] the most ghastly war the world has ever known [...] »

<sup>2612</sup> MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 07/01/1920.

<sup>2613</sup> FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, le 14/03/1919.

<sup>2614</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 02/08/1916.

<sup>2615</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 20/11/1915.

<sup>2616</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 23/12/1917.

<sup>2617</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 01/12/1916.

<sup>2618</sup> DE LA VAULX Henry, *ibid.*, le 29/07/1916.

<sup>2619</sup> MORPHY Michel, *ibid.*, le 21/12/1916.

<sup>2620</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 08/05/1915 : « [...] the greatest war in history [...] ».

<sup>2621</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 05/01/1919 ; MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, le 17/07/1920.

<sup>2622</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 25/01/1916.

<sup>2623</sup> ALLAIN Marcel, *ibid.*

<sup>2624</sup> DE BESNERAY Marie, *ibid.*, le 23/12/1915.

« [...] drame prodigieux qui allait ensanganter l'Europe et bouleverser le monde <sup>2625</sup> . »		« [...] lutte formidable [...] » <sup>2626</sup>
--	--	--

Si la presse, à travers le compte-rendu qu'elle en fait, ne permet pas aux lecteurs des presses britannique et française de prendre l'exacte mesure du conflit dans lequel leur pays, l'Europe, et le monde sont plongés<sup>2627</sup>, ces derniers ont toutefois conscience, dès les premières semaines, que la guerre qui s'est déclarée en août 1914 est une tragédie d'une ampleur exceptionnelle, l'enlisement dans les tranchées à partir de l'hiver 1914-1915 et l'entrée en guerre progressive de nouveaux belligérants ruinant progressivement tout espoir d'une fin rapide du conflit et contribuant à son exceptionnalité. La phraséologie superlative précédemment évoquée traduit, à n'en pas douter, le véritable état d'esprit d'une partie des auteurs qui la mettent en œuvre, étonnés par un conflit extraordinaire qui frappe l'imagination, mais elle traduit aussi une volonté de marquer les esprits des lecteurs : rappeler à ces derniers que la guerre en cours est une guerre « mondiale », « gigantesque », « la plus grande », c'est leur rappeler que leur pays a besoin d'eux pour y faire face et qu'ils doivent donc se mobiliser en conséquence. Elle contribue peut-être, dans une certaine mesure, à ancrer dans leur esprit l'idée qu'ils vivent un moment clé de l'histoire de leur pays, un de ces tournants majeurs qui déterminent le devenir d'une nation, favorisant alors, par cette action, leur investissement dans l'effort de guerre, ne serait-ce qu'en créant un terrain favorable à la réception du discours de mobilisation patriotique.

C'est indéniablement la dénomination « la g(G)rande g(G)uerre » qui, parmi celles que nous avons relevées, est la plus utilisée tout au long du conflit et même après celui-ci<sup>2628</sup>. Simple et concise, elle résume de manière globale l'ampleur du conflit, la présence de l'article défini insistant sur la singularité du conflit qu'elle désigne, comme la présence, parfois, de deux majuscules de signification<sup>2629</sup>. Si l'on sait que certains soldats français se servent de celle-ci dès le mois de novembre 1914 comme en témoignent certaines de leurs lettres<sup>2630</sup>, notre échantillon de fictions sérielles patriotiques prouve qu'elle est employée par les civils assez tôt dans le courant de l'année

<sup>2625</sup> GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 31/10/1915.

<sup>2626</sup> *Ibid.*, le 01/11/1915.

<sup>2627</sup> La censure masque très largement la réalité du conflit.

<sup>2628</sup> Il est possible, vu le volume textuel total que représentent les fictions patriotiques des deux pays que nous avons considérées, que nous ayons omis de relever la présence de la dénomination « grande guerre » dans certaines d'entre elles.

<sup>2629</sup> BERTNAY Paul, *ibid.* ; ALLAIN Marcel, *ibid.* ; MORPHY Michel, *ibid.*

<sup>2630</sup> BECKER Annette, « *Les douleurs de la Grande Guerre* », in *Les lundis de l'histoire*, France Culture, émission du 14/02/2011.

1915<sup>2631</sup> puisqu'on la trouve dès le mois de février chez Jules Mary, dans *Sur les routes sanglantes* ; elle est présente dans le *serial The War Woman* en date du 31/05/1915, ce qui suppose qu'elle est utilisée par les civils britanniques au printemps de cette année et peut-être plus tôt.

La Grande Guerre, telle qu'elle est représentée dans les romans-feuilletons et *serials* patriotiques, se différencie également des autres conflits parce qu'elle apparaît, en ce qui concerne la manière même de combattre, comme une guerre moderne, radicalement différente de celles qui l'ont précédée.

## **B. Un conflit moderne.**

Les auteurs de fictions sérielles patriotiques du temps de guerre et de l'immédiat après-guerre insistent sur le fait que la Grande Guerre marque une rupture du point de vue des techniques et de la stratégie combattantes. Une bonne part d'entre eux la comparent, sur ces questions, à des guerres qui se sont déroulées durant les deux siècles précédents, afin d'insister sur ce qui la différencie de celles-ci : ainsi est-elle fondamentalement différente de la "guerre en dentelles"<sup>2632</sup>, cette expression créée au moment des guerres révolutionnaires pour désigner la manière dont on faisait la guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle, des guerres napoléoniennes<sup>2633</sup> et de la guerre franco-prussienne de

---

<sup>2631</sup> Ce constat confirme les propos d'Antoine Prost et Jay Winter qui écrivent que « les contemporains [du conflit] ont très vite compris qu'ils vivaient un événement exceptionnel [et qu'] ils l'ont appelé "grande guerre" dès 1915. » (*Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p. 16)

<sup>2632</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 27/12/1915 : « Où est le temps des belles batailles de braves gens qui se regardaient dans les yeux à cent mètres de distance et s'abordaient en rase campagne, comme nos pères, en disant aux ennemis : - Messieurs, tirez les premiers ! » et *Alliées*, in *Le Petit Parisien*, le 10/10/1916 : « Nos ancêtres ont connu jadis de longues guerres [...] l'une d'elles fut dénommée : "la guerre en dentelles" D'ailleurs, qu'étaient ces luttes de quelques milliers de soldats, qui campaient les uns auprès des autres [...] et se saluaient en disant courtoisement, comme à Fontenoy : - Messieurs, tirez les premiers. » ; BRUANT Aristide, *ibid.*, le 23/10/1916 : « Il faisait partie, avec ses camarades d'École, de cet assaut légendaire, en ce coin d'Alsace vaillamment reconquis dès le début des hostilités, où les Saint-Cyriens, partisans de la guerre à panache et en dentelles, avaient fait le serment de se jeter face à l'ennemi en gants blancs et la plume de casoar au képi. Que de malheureux jeunes gens, victimes des mitrailleuses traîtresses, payèrent de leur existence cette héroïque audace ! »

<sup>2633</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 28/10/1916 : « Quelle singulière guerre... ! J'aurais aimé [...] des luttes comme au temps du Premier Empire, en rase campagne ! » et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 15/12/1915 : « On parle de Napoléon... Un mangeur d'hommes [...] un dévorant... En quinze ans, en fait d'hommes valides, il n'a laissé en France que des bossus, des manchots, des bancals, des cagneux... Et pourtant, combien en avait-il à conduire... cent mille, deux cent mille... Voulez-vous trois cent mille [...] Eh bien aujourd'hui, qu'est-ce qu'on nous demande?... des millions d'hommes ! » (un colonel français à un commandant) ; DE BESNERAY Marie, *ibid.*, le 13/01/1915 : « Le temps est passé [...] où le général Wellington agitait son mouchoir pour faire avancer son armée » ; FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, le 20/03/1919 : « Nous avons pris le chemin des Dames [...] Nous avons payé le prix qu'il a fallu [la mort de très nombreux soldats] Quand les Allemands jugeront indispensable de reprendre le chemin des Dames, ils payeront à leur tout le prix qu'il faudra [...] Ce n'est pas tout à fait ainsi que Napoléon I<sup>er</sup> faisait la guerre. Et plutôt aux dieux qu'un jour vienne où nous saurons enfin la faire comme il la faisait ! »

1870<sup>2634</sup>, dernier conflit majeur qui se soit déroulé en Europe avant le « [...] drame européen [...] »<sup>2635</sup> qui s'est déclenché en août 1914. « [...] Guerre moderne [...] »<sup>2636</sup>, « [...] guerre nouvelle [...] »<sup>2637</sup>, la Grande Guerre est présentée comme un conflit « [...] comme on n'en a jamais connu dans l'histoire [...] »<sup>2638</sup> : elle ne met plus face à face des soldats mais des nations entières ou des groupes de races<sup>2639</sup>, elle n'est plus uniquement faite de grandes batailles<sup>2640</sup> et, surtout, elle est une « [...] guerre de tranchées [...] »<sup>2641</sup>, c'est-à-dire une guerre souterraine dans laquelle le combattant ne voit plus son ennemi<sup>2642</sup>. Cette « [...] guerre de taupes [...] »<sup>2643</sup>, « [...] de troglodytes et de termites [...] »<sup>2644</sup>, dont les Allemands sont les instigateurs<sup>2645</sup>, est particulièrement fade et ennuyeuse<sup>2646</sup>, et

<sup>2634</sup> MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, le 08/06/1920 : « Nous ne sommes pas en soixante-dix, regarde [...] C'est l'incendie, le meurtre, les femmes et les enfants devant leurs mitrailleuses... » ; FOLEÏ Charles, *Près de l'abîme...*, in *L'Écho de Paris*, le 09/02/1917 : « La guerre de 1870 était une rixe de nains auprès de cette guerre-ci, vraie lutte de géants. »

<sup>2635</sup> SEGONZAC Paul, *Sainte-Russie*, in *Le Petit Journal*, le 04/02/1916.

<sup>2636</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, le 17/01/1918 ; FARRÈRE Claude, *ibid.*, le 12/03/1919.

<sup>2637</sup> FARRÈRE Claude, *ibid.*, le 02/03/1919.

<sup>2638</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/08/1916.

<sup>2639</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 10/10/1916 : « Aujourd'hui, ce sont des nations entières qui se ruent les unes sur les autres sur un immense échiquier » ; D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, le 14/11/1920 : « [...] drame qui allait secouer la planète tout entière, et jeter vingt peuples les uns contre les autres ! » Lorsque Jean Folgoët, le héros-narrateur de *La dernière déesse* envisage, à l'extrême fin du mois de juillet 1914, ce que serait une guerre européenne, Claude Farrère lui fait se dire : « Ah ! la guerre d'autrefois, qui s'en souciait ? C'était affaire aux soldats, rien qu'à eux. [...] Sous la République, troisième du nom, si, par impossibilité, on se battait, ce ne serait plus armées contre armées, mais peuples contre peuples. Que dis-je, peuples ? Bien pis : groupes de peuples. Races ? Et pis encore : groupes de races [...] » (in *Le Matin*, le 17/02/1919).

<sup>2640</sup> MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 22/05/1917 : « [...] le temps était passé des belles chevauchées, et des grandes luttes, au plein air, et des belles charges, sous le soleil [...] »

<sup>2641</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 17/06/1915 ; POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, les 07/07 et 24/09/1915 ; FARRÈRE Claude, *ibid.*, 02/03/1916 ; ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 26/05/1915 : « [...] trench warfare [...] » ; BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 22/04/1919 ; etc.

<sup>2642</sup> MARY Jules, *ibid.* : « [...] ceux qui se tuent, se tuent sans s'être vus !... » et le 24/05/1917 : « [...] guerre d'aveugles [...] » ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, le 16/12/1915 : « Jadis, on se regardait en face, on savait à qui on avait à faire ; maintenant l'adversaire est invisible [...] » ; DE BESNERAY Marie, *ibid.* : « On se tue à distance. »

<sup>2643</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 14/05/1916 ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 08/05/1915 : « [...] guerre des taupes [...] » ; ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, le 28/07/1915 ; MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 18/12/1915 ; MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, le 18/01/1917 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 13/08/1916 ; POUGET Émile, *ibid.*, le 08/07/1915.

<sup>2644</sup> POUGET Émile, *ibid.*, le 24/08/1915.

<sup>2645</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 27/12/1915 : « Ces indignes Boches ont inauguré des manières de trous, au fond desquels ils se terrent, pour nous canarder perfidement » et *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 08/10/1916 : « [...] une lutte de cavernes, de trous envahis par les eaux et de duels à mort au fond de fossés boueux, inventions de Boches, traquenards de vils tacticiens, évitant la bataille au grand air et face à face [...] » ; BOREL Pierre, *ibid.* ; BERTNAY Paul, *ibid.*, le 28/07/1915 ; DE PLANHOL René, *ibid.*, le 14/06/1915 : « Imitant les Boches, nos fantassins s'enfonçaient dans la terre, et les tranchées parallèles s'opposaient sur tout le front » ; BRUANT Aristide, *ibid.* : « [...] bien que ce genre de combats souterrains répugnât singulièrement à leur bravoure innée [...] tous [soldats et officiers français] s'étaient vite résignés à ce genre de campagne inattendu que leur imposait l'adversaire [...] »

<sup>2646</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, les 30/10 et 12/12/1916 ; ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 10/03/1916 : « [...] la guerre d'aujourd'hui est terne [...] » ; DE PLANHOL René, *ibid.*, le 08/06/1915 : « [...] cette guerre dépouillée de ses oripeaux, terne et sale [...] »

condamne le fantassin à une existence « [...] monotone et pénible [...] »<sup>2647</sup> où domine l'inaction<sup>2648</sup>, existence que Charles Mérouvel résume en écrivant que « les hommes étaient condamnés de part et d'autre, du côté de l'ennemi comme du notre, à une stagnation navrante [...] »<sup>2649</sup>

Cette guerre de position qui s'installe sur le front occidental à la fin de l'année 1914 et dure jusqu'au printemps 1918, moment où les Allemands lancent de grandes offensives, nécessite des adaptations dans les domaines de la tactique et de l'armement qui confèrent de nouveaux visages aux batailles. Les techniques de la « [...] guerre de siège [...] »<sup>2650</sup>, habituelle durant l'Antiquité et le Moyen Âge, refont leur apparition, l'objectif des adversaires en présence consistant à fragiliser à distance les positions de l'ennemi afin de pouvoir ensuite s'en emparer au cours d'un assaut. L'artillerie est constamment et rapidement développée<sup>2651</sup> pour répondre aux nécessités de cette guerre et devient la reine du champ de bataille. Le conflit voit également le développement accéléré des explosifs pour lesquels l'intérêt augmente en raison de leur utilité dans « [...] la guerre de sape, de mine et de contre-mine [...] »<sup>2652</sup>, des mitrailleuses<sup>2653</sup> qui se révèlent redoutables lors des tirs de barrage destinés à arrêter les assauts ennemis<sup>2654</sup>, des chars, qui mettront un peu de temps à montrer leur utilité mais seront un avantage réel pour les alliés de l'Entente<sup>2655</sup> et de l'aviation, tout d'abord utilisée pour effectuer des repérages et qui sert ensuite à effectuer des bombardements<sup>2656</sup>.

---

<sup>2647</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 31/10/1916. Émile Pouget parle de « [...] monotonie exaspérante [...] » (*ibid.*) et Marie de Besneray de « [...] la tragique monotonie de cette guerre unique. » (*ibid.*, le 28/12/1915)

<sup>2648</sup> ROUJON Jacques, *ibid.*, le 27/03/1916 : « [...] cette guerre de malheur où l'on ne bouge jamais [...] » ; FARRÈRE Claude, *ibid.* : « [...] la guerre de mouvements [...] était devenue cette autre guerre, toute monotone, toute uniforme, toute immobile, stagnante : la guerre de tranchées [...] » ; DE PLANHOL René, *ibid.*, le 08/06/1915 : « La guerre, au vrai, c'est l'immobilité sous l'orage de feu [...] »

<sup>2649</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 30/10/1916.

<sup>2650</sup> POUGET Émile, *ibid.*, le 24/09/1915 ; ROUJON Jacques, *ibid.*, le 09/03/1916 ; DE PLANHOL René, *ibid.*, le 14/06/1915 : « La lutte [...] devenait pareille à un immense siège. »

<sup>2651</sup> Voir AUDOIN-ROUZEAU, « *Artillerie et mitrailleuses* », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.) *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918, op. cit.*, p. 255-261 ; STRACHAN Hew, « *Economic Mobilization : Money, Munitions, and Machines* », in STRACHAN Hew, (dir.), *The Oxford Illustrated History of The First World War, op. cit.*, p. 134-148.

<sup>2652</sup> Voir par exemple, à ce sujet : MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 27/04/1915 et *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 24/05/1917 ; LEROUX Gaston, *ibid.*, le 14/08/1916 ; BRIENNE Jacques, *ibid.*, le 21/04/1916.

<sup>2653</sup> Voir AUDOIN-ROUZEAU, « *Artillerie et mitrailleuses* », in *op. cit.*

<sup>2654</sup> Voir ce que nous avons dit au sujet des mitrailleuses allemandes dans le chapitre 5, I., E., 3.

<sup>2655</sup> Claude Farrère met en scène un groupe de chars français durant l'automne 1917 dans *La dernière déesse* et après avoir décrit les imperfections des premiers qui ont été mis en ligne (in *Le Matin*, le 11/03/1919), leur vulnérabilité réelle au combat qui occasionne des pertes énormes (*ibid.*, le 15/03/1919), fait du tank « [...] l'atout final qui allait, douze mois plus tard, nous gagner la guerre. » (*ibid.*, le 16/03/1919)

<sup>2656</sup> Voir MADON Georges (Capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, du 28/03/1919 au 02/06/1919 ; ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, les 30 et 31/07/1915 (bombardement d'un train de ravitaillement allemand) ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 24/02/1920 (bombardement d'une usine par des avions allemands).

Sur le front combattant, la guerre des tranchées se traduit par la répétition de la même séquence, à savoir une préparation d'artillerie suivi d'un assaut, séquence que Laurette Aldous détaille ainsi :

« Les batailles, aujourd'hui, suivent toutes le même schéma stéréotypé. En premier lieu, l'artillerie pilonne les tranchées ennemies, faisant voler en éclat les défenses et massacrant les défenseurs. Puis, au moment qui a été fixé à l'avance, les portées des canons sont augmentées et les obus sont déversés sur les défenses ennemies de seconde et troisième lignes. Pendant ce temps, l'infanterie charge à travers le *no man's land* et prend possession ou tente de prendre possession des tranchées de première ligne, continuant à progresser conformément à l'horaire à mesure que l'artillerie prépare la voie<sup>2657</sup>. »

Émile Pouget livre une description très semblable<sup>2658</sup> lorsqu'il explique que « la guerre de tranchée [...] nécessite une nouvelle tactique :

elle veut que l'artillerie agisse d'abord, tant pour faire taire celle de l'ennemi en la démontant, que pour détruire ses ouvrages de terre, bouleverser ses fortifications hâtives et précaires. C'est seulement lorsque cette besogne préliminaire est accomplie que l'infanterie – cette reine des batailles – entre en action<sup>2659</sup>. »

La Grande Guerre est également décrite comme une guerre très bruyante, assourdissante en permanence. Ruby M. Ayres évoque par exemple « le bruit affreux, nuit et jour [...]»<sup>2660</sup>, Jules Mary le [...] bruit d'enfer [...]»<sup>2661</sup> ou un « [...] vacarme effrayant [...]»<sup>2662</sup>, Charles Mérouvel « [...] un tintamarre à rendre fou [...]»<sup>2663</sup>, Paul Lintier le « [...] bruit formidable»<sup>2664</sup>, et les remarques relatives aux bruits de la guerre se comptent par centaines à l'échelle de l'échantillon de fictions que nous avons étudiées. Nous présentons ci-dessous une sélection, limitée aux sons produits par

---

<sup>2657</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, le 14/06/1915 : « *Battles to-day all follow the same stereotyped line. First of all the artillery pound away at the enemy's trenches, shattering the defences and slaughtering the defenders. Then, at the time that has been settled beforehand, the sights of the guns are raised and the shells are poured on the enemy's second and third defences. While this is being done, the infantry charge across the no-man's-land between the two lines and capture or endeavour to capture the first trenches, going on again according to time-table, as the artillery prepare the way.* »

<sup>2658</sup> On peut également mentionner Un poilu qui, dans *Le roi des cuistots*, précise que « [...] dans la guerre actuelle où le terrain se dispute pied à pied [...] la moindre avance ne s'obtient qu'après une longue préparation d'artillerie qui déballe le terrain pour faciliter la marche en avant de nos fantassins [...] » (in *Le Matin*, le 11/10/1915).

<sup>2659</sup> POUGET Émile, *ibid.*, le 08/07/1915.

<sup>2660</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, in *Daily Mirror*, le 21/03/1917 : « *The frightful noise all day and night [...]* »

<sup>2661</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 26/04/1915

<sup>2662</sup> *ibid.*, le 03/05/1915.

<sup>2663</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 18/09/1916.

<sup>2664</sup> LINTIER Paul, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 21/06/1916.

l'artillerie et par les armes à feu, afin de donner un aperçu de la manière dont ces sons sont décrits et de montrer que celle-ci obéit visiblement à quelques constantes :

Artillerie	Armes à feu
<p>« [...] le grondement des canons allemands [...] »<sup>2665</sup> » ;            « [...] le grondement sourd des canons [...] »<sup>2666</sup> » ;            « [...] leurs explosions se mêlaient en un unique et continu grondement de tonnerre »<sup>2667</sup> . »</p>	<p>« [...] le crépitement des mitrailleuses [...] »<sup>2668</sup> » ; « [...] les mitrailleuses crépitaient [...] »<sup>2669</sup> »</p>
<p>« Leurs canons [allemands] tonnèrent pendant des heures tels un orchestre de diables géants »<sup>2670</sup> . » ;            « [...] le tonnerre de l'artillerie »<sup>2671</sup> » ; « [...] la canonnade emplissait l'air de son abominable tonnerre »<sup>2672</sup> . » ; « [...] fracas stridents [...] »<sup>2673</sup> »</p>	<p>« [...] le tap-tap-tap des mitrailleuses [...] le pétitement des mitrailleuses [...] »<sup>2674</sup> » ; « [...] le tac-tac-tac des mitrailleuses »<sup>2675</sup> . »</p>
<p>« [...] un de ces duels d'artillerie [...] dont les ondes sonores portent l'épouvante avec elles à des distances énormes »<sup>2676</sup> . »</p>	<p>« Nous croyons reconnaître les mitrailleuses ennemies à leur tacotacotac ininterrompu pendant plusieurs secondes [...] »<sup>2677</sup> »</p>
<p>« Les coups de gong des 75 [...] le martèlement sourd des batteries allemandes »<sup>2678</sup> . »</p>	<p>« [...] le tac tac tac des mitrailleuses [...] n'est plus qu'un pianotage discret de machine à écrire [...] »<sup>2679</sup> »</p>

<sup>2665</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 18/05/1915 : « [...] *the boom of the German guns* [...] »

<sup>2666</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 16/04/1915 : « [...] *the dull boom of the guns* [...] »

<sup>2667</sup> POUGET Émile, *ibid.*, le 14/10/1915.

<sup>2668</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 17/10/1916 et 09/11/1916 ; DE BESNERAY Marie, *ibid.*, le 17/12/1915.

<sup>2669</sup> MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, le 08/06/1920.

<sup>2670</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 09/06/1915 : « *Their guns thundered for hours like an orchestra of giant devils.* »

<sup>2671</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 07/09/1916.

<sup>2672</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 01/08/1915.

<sup>2673</sup> ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, le 31/01/1916 : « [...] *ear-splitting crashes* [...] »

<sup>2674</sup> DE BESNERAY Marie, *ibid.*, le 05/01/1916.

<sup>2675</sup> POUGET Émile, *ibid.*, le 06/10/1915.

<sup>2676</sup> MÉROUVEL, Charles, *ibid.*, le 23/09/1916.

<sup>2677</sup> ROUJON Jacques, *ibid.*, le 25/02/1916.

<sup>2678</sup> DE BESNERAY Marie, *ibid.*, le 17/12/1915.

<sup>2679</sup> FARRÈRE Claude, *ibid.*, le 14/03/1919.

« Les 75 font rage. Leurs voix frêles, plus précipitées, semblent sonner dans un bronze plus fin [...] <sup>2680</sup> » ; « Les coups de 75 se distinguent au milieu du vacarme : ils vont quatre par quatre et pètent sec <sup>2681</sup> . »	« [...] le tac tac tac des mitrailleuses en pleine action [...] la mitrailleuse boche tapant régulièrement, dans une sorte de grincement d'engrenages mal huilés [...] Les mitrailleuses continuaient leur tac tac infernal <sup>2682</sup> . »
« [...] la voix rauque, dominatrice de la grosse artillerie allemande [...] <sup>2683</sup> » ; « Les canons allemands rugissaient, [...] leur grosse et profonde voix [...] <sup>2684</sup> »	« Les balles d'obus criblent les peupliers avec un bruit de grêle <sup>2685</sup> . »
« [...] les claquements rageurs du 75, la toux rauque des 105 et des 155 [...] <sup>2686</sup> » ; « Les obus passent avec des bruissements différents, selon leur volume <sup>2687</sup> . »	« [...] le ping-ping aigu des balles du sniper <sup>2688</sup> . » ; « Des balles sifflent ; parfois elles ricochent sur le sol durci et repartent en chantant <sup>2689</sup> . »
« Les 155 font, en passant au-dessus des tranchées, un bruit discret qui semble le frou-frou d'une gigantesque robe de soie <sup>2690</sup> . »	« [...] le claquement sec des coups de fusils <sup>2691</sup> . »
« L'obus vient droit sur nous, et c'est alors quelque chose d'indicible : l'air devenu sonore [...] dont les vibrations se communiquent aux chairs, aux nerfs, jusqu'aux moelles <sup>2692</sup> . »	« [...] la fusillade qui crépitait [...] <sup>2693</sup> » ; « [...] les crépitements des fusillades [...] <sup>2694</sup> » ; « [...] les fusils et les mitrailleuses crépitaient [...] <sup>2695</sup> »
« [...] la symphonie des éclatements. Symphonie <i>fortissima</i> <sup>2696</sup> . »	« [...] le frittement caractéristique des fusillades... un bruit de déchirement de tole [...] <sup>2697</sup> »

<sup>2680</sup> DE BESNERAY Marie, *ibid.*, le 05/01/1916.

<sup>2681</sup> ROUJON Jacques, *ibid.*

<sup>2682</sup> DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 04/08/1916.

<sup>2683</sup> DE BESNERAY Marie, *ibid.*, le 10/01/1916.

<sup>2684</sup> POUGET Émile, *ibid.*.

<sup>2685</sup> LINTIER Paul, *ibid.*, le 18/07/16.

<sup>2686</sup> ROUJON Jacques, *ibid.*, le 10/03/1916.

<sup>2687</sup> *ibid.*, le 24/03/1916.

<sup>2688</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, le 05/04/1915 : « [...] *the sharp ping-ping of the sniper's bullets.* »

<sup>2689</sup> ROUJON Jacques, *ibid.*, le 19/03/1916.

<sup>2690</sup> *ibid.*, le 13/03/1916.

<sup>2691</sup> DE BESNERAY Marie, *ibid.*, le 05/01/1916.

<sup>2692</sup> LINTIER Paul, *ibid.*, le 21/06/1916.

<sup>2693</sup> MALDAGUE Georges, *ibid.*

<sup>2694</sup> POUGET Émile, *ibid.*

<sup>2695</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle I*, in *Le Petit Parisien*, le 27/11/1915.

<sup>2696</sup> FARRÈRE Claude, *ibid.*, le 13/03/1919.

« [...] le claquement sec des 75 français [...] le tapage des 77 allemands... <sup>2698</sup> » ; « [...] le hululement lugubre d'un obus de fort calibre [...]» <sup>2699</sup> »	« La fusillade, entendue à distance, ressemble au bruit que fait un charriot en roulant sur des pavés <sup>2700</sup> . »
--	---

Certains auteurs prennent beaucoup de soins à rendre l'ambiance sonore du champ de bataille, qu'ils aient été témoins (Jacques Roujon et Paul Lintier) ou non, et les exemples donnés plus haut, mais également tous les autres, mettent en évidence les deux règles qui semblent commander le processus de création de cette ambiance : la première consiste à employer un lexique plutôt réduit qui entraîne la répétition, d'un récit à l'autre, des mêmes termes et de leurs champs lexicaux respectifs (grondement, claquement, tonnerre, crépitement) ; la seconde consiste à rapprocher des sons qui sont inconnus des lecteurs d'autres sons que ces derniers peuvent connaître, ou à utiliser des onomatopées suffisamment évocatrices. L'une comme l'autre reflètent une démarche destinée à rendre la guerre plus vivante et plus réaliste en proposant un univers sonore facilement appropriable. Cette insistance manifeste à décrire les bruits de la guerre est peut-être liée au fait que les photos puis les films permettent progressivement aux populations d'avoir un aperçu visuel de cette dernière, alors que sa dimension sonore est uniquement connue de ceux qui ont/ont eu un contact physique avec elle<sup>2701</sup>. D'où une sorte de vide cognitif à combler et la possibilité de donner des détails que la très grande majorité des lecteurs ne peuvent comparer au réel et, éventuellement, critiquer pour leur fausseté.

Si cette guerre est si bruyante, c'est en grande partie parce qu'elle est une "guerre de matériel"<sup>2702</sup>, une guerre dominée par les machines dans laquelle l'homme subit davantage la guerre qu'il ne la fait. Cette situation d'un soldat impuissant face aux obus et aux balles est souvent décrite par l'emploi d'expressions telles que « [...] ouragan de fer et de feu [...]»<sup>2703</sup>, « [...] ouragan de feu et

---

<sup>2697</sup> POUGET Émile, *ibid.*, 13/09/1915

<sup>2698</sup> *ibid.*, le 14/09/1915.

<sup>2699</sup> DE LA VAULX Henry, *ibid.*

<sup>2700</sup> ROUJON Jacques, *ibid.*, le 28/03/1916.

<sup>2701</sup> Si les combattants dont les témoignages ont été publiés dans le feuilleton des journaux français de notre corpus communiquent leur expérience sonore de la guerre et semblent avoir été profondément marqués par son vacarme, la quasi-totalité des feuilletonistes professionnels, sauf ceux qui ont été soldats ou ont approché le front, disposent pour l'essentiel des mêmes sources d'information que leurs lecteurs et réutilisent ce qu'ils ont lu ou entendu à ce sujet.

<sup>2702</sup> Selon AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *in 14-18, retrouver la Guerre, op. cit.*, p. 48, l'expression "bataille de matériel", *Materialschlacht*, a été employée par les généraux Ludendorff et Hindenburg lors de leur visite sur la Somme en septembre 1916 pour désigner ces nouvelles batailles dans lesquelles c'est la puissance de feu engendrée par les innovations de l'armement qui se révèle déterminante et non l'activité guerrière des soldats.

<sup>2703</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 06/01/1916 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes, in le Petit Parisien*, le 03/03/1915.

de mitraille [...] <sup>2704</sup> », « [...] averse de fer et de feu [...] <sup>2705</sup> » ou « [...] tourbillon de fer et de feu [...] <sup>2706</sup> », et par des propos dans lesquels les auteurs mettent en évidence le déséquilibre entre la vulnérabilité des combattants et la puissance des « [...] machines à tuer [...] <sup>2707</sup> » qu'ils sont amenés à affronter, les descriptions de bombardements durant lesquels les hommes sont écrasés sous des déluges d'obus étant alors les plus représentatives <sup>2708</sup> de cette vision de la guerre.

Les avancées technologiques permettent l'extension du champ de bataille à de nouveaux espaces et conduisent les hommes à s'affronter, grâce à de nouveaux engins, dans les airs <sup>2709</sup> et sous les mers <sup>2710</sup>. Ces espaces sont régulièrement mis en scène <sup>2711</sup> car ils intriguent et inquiètent les populations et car ils permettent aux auteurs de profiter de leurs possibilités narratives pour rendre leurs fictions plus attrayantes et plus actuelles. Les avions et les sous-marins deviennent parfois les inventions les plus futuristes <sup>2712</sup>, traduisant l'excitation des imaginations produite par un "progrès" scientifique qui semble sans limites au vu de la rapidité des évolutions et innovations déjà concrétisées. On retrouve, dans ces machines, et parfois de manière flagrante comme chez Gaston Leroux dont le capitaine Hyx et son sous-marin, "Le Vengeur", sont des clones du capitaine Némó et du Nautilus <sup>2713</sup>, l'influence de la littérature d'anticipation scientifique qui s'est développée durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> avec Jules Verne et, plus tardivement, Paul d'Ivoi ou Jean de La Hire.

<sup>2704</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 12/02/1919.

<sup>2705</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 07/02/1919.

<sup>2706</sup> FARRÈRE Claude, *ibid.*, le 12/03/1919.

<sup>2707</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 13/04/1919.

<sup>2708</sup> Les exemples les plus explicites à ce sujet peuvent être trouvés dans les témoignages de Paul Lintier, de Jacques Roujon et du Commandant Raynal.

<sup>2709</sup> Pour une synthèse sur la guerre aérienne, voir MORROW John H., « *The air war* », in WINTER Jay (dir.), *The Cambridge History of the First World War, op. cit.*, volume 1 : *Global War*, p. 349-375.

<sup>2710</sup> Pour une synthèse sur la guerre marine, voir KENNEDY Paul, « *The war at sea* », in WINTER Jay (dir.), *The Cambridge History of the First World War, op. cit.*, volume 1 : *Global War*, p. 321-348.

<sup>2711</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, du 07/09/1917 au 12/02/1918 ; GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, du 02/11/1918 au 29/03/1919 ; AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, du 14/02/1917 au 28/05/1917 ; CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, du 17/04/1918 au 13/07/1918 et *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, du 21/09/1918 au 15/12/1918 ; MADON Georges (Capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, du 28/03/1919 au 02/06/1919 ; M. DELLY, *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, du 02/10/1916 au 10/01/1917 ; LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, du 13/10/1919 au 08/03/1920 ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, du 16/01/1916 au 22/07/1916 ; DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, du 30/03/1916 au 10/09/1916 ; etc.

<sup>2712</sup> Le sous-marin "Le Vengeur" du capitaine Hyx est équipé de toutes les dernières technologies en termes d'armement et de navigation mais aussi d'un système d'écrans affichant les images transmises par deux sous-marins miniatures, les « yeux électriques », et d'une automobile-hydroplane (LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, du 07/09/1917 au 12/02/1918) ; le sous-marin allemand "La Medusa" est capable de devenir invisible (GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, in *Le Petit Journal*, du 02/11/1918 au 29/03/1919) tandis que "Le Cormoran" imaginé par Pol Cézembre est un véhicule transformable en avion, voiture et sous-marin (CÉZEMBRE Pol, *Le Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, du 17/04/1918 au 13/07/1918 et *Le Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, du 21/09/1918 au 15/12/1918).

<sup>2713</sup> VERNE Jules, *Vingt mille lieux sous les mers*, fiction d'abord parue sous forme sérielle dans le *Magasin d'éducation et de récréation* entre le 20/03/1869 et le 20/06/1870 avant de paraître en deux volumes en octobre 1869 et juin 1870 chez Hetzel. L'auteur est d'ailleurs mentionné à deux reprises dans "Le Vengeur".

La Grande Guerre des romans-feuilletons et *serials* patriotiques publiés durant la guerre et l'immédiat après-guerre apparaît également comme un conflit d'un nouveau genre en ceci qu'elle touche/ a touché l'ensemble des populations des pays qui y sont/y ont été engagés, décrivant ainsi le phénomène de totalisation de la guerre sans recourir à l'outillage conceptuel qui, bien qu'il soit déjà apparu un siècle plus tôt sous la plume de Carl von Clausewitz, ne sera véritablement développé qu'en 1935 par Erich Ludendorff<sup>2714</sup>. Mener une guerre d'une telle ampleur, qui s'éternise, dans laquelle la victoire finale ne s'obtient qu'après que l'ennemi ait été, si ce n'est anéanti, au moins mis à genoux, nécessite que les États belligérants disposent de toutes les énergies disponibles, ce qui les conduit à mobiliser l'ensemble de leur population et de leur économie et à intervenir dans tous les domaines ; « la guerre moderne est de plus en plus une affaire d'organisation et de direction pour les chefs<sup>2715</sup> » écrit Laurence Cowen. Les remarques concernant cette intervention généralisée de l'État sont plutôt rares et il n'en est question que dans quelques allusions concernant par exemple les impératifs de la production industrielle de guerre<sup>2716</sup>, la mise en place des emprunts destinés à financer le conflit<sup>2717</sup> ou l'imposition de certaines mesures de sécurité<sup>2718</sup>. Peut-être la relative discrétion des auteurs sur ces sujets vise-t-elle à éviter d'attirer l'attention des lecteurs sur ce contrôle des sphères dirigeantes sur leur vie quotidienne afin de ne pas favoriser le développement et l'expression éventuels de critiques à son sujet ?

La totalisation de la guerre est par contre nettement visible, dans les fictions sérielles patriotiques, du point de vue de la dissolution de la frontière classique entre "avant" et "arrière", entre zone de combat et monde civil qu'elle entraîne. Le civil est décrit comme une cible de l'ennemi et il est victime, comme le combattant, de violences physiques et psychologiques. Ce sont les propos relatifs aux atrocités commises en Belgique et dans le nord de la France par les armées allemandes au moment de l'invasion de la fin de l'été 1914, aux exodes de populations qui fuient ces dernières, aux bombardements de villes, à la vie difficile dans les zones occupées, aux difficultés de la vie

<sup>2714</sup> LUDENDORFF Erich, *Der totale krieg*, Ludendorffs Verlag, Munich, 1935.

<sup>2715</sup> COWEN Laurence, *Wake Up !*, in *Daily Express*, le 16/02/1915 : « *Modern war for the directing brains is more and more an affair of organisation and direction.* »

<sup>2716</sup> LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 04/03/1920 : « Le magnifique héroïsme de nos poilus devait pour vaincre être servi par une supériorité de moyens matériels qu'il fallait créer de toutes pièces [...] » ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 15/12/1916 : « Devant [...] la nécessité de vaincre, tous les Français s'unissent en un redoublement d'efforts. La nation a compris qu'elle ne peut espérer abattre ses ennemis que par une production sans cesse accrue de munitions et de matériel de guerre. On apprend tous les jours la militarisation de nouvelles usines [...] » ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 15/10/1916.

<sup>2717</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 09/11/1917.

<sup>2718</sup> Censure (MADON Georges, *ibid.*, le 05/05/1919 ; GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, in *L'Écho de Paris*, le 08/11/1915 ; MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 28/11/1915 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 23/03/1916 ; MARY Jules, *Elles n'oublent pas...*, in *Le Petit Parisien*, les 19/06 et 28/06/1917 ; SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 24/02/1916 ; COWEN Laurence, *ibid.*, le 18/02/1915) ; réduction de l'éclairage nocturne pour limiter les risques de bombardement (AYRES Ruby M., *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, le 27/11/1917 ; SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, le 19/10/1915 ; LE FAURE Georges, *ibid.*, le 01/01/1920).

quotidienne<sup>2719</sup> qui insistent le plus sur ces violences que la guerre fait endurer aux civils. Le fait de mettre en scène, durant la guerre, des personnages de civils fortement éprouvés par celle-ci, traduit une exigence de réalisme dans la description du conflit, mais est essentiellement destiné à attiser la haine de l'ennemi et à encourager la mobilisation de chacun en faveur de l'effort de guerre. Dans l'immédiat après-guerre, période durant laquelle, on l'a dit, les "cultures de guerre" déterminent encore largement les imaginaires individuels et collectifs, les représentations de guerre totale aident à lénifier les tensions au sein du corps social en diffusant notamment l'idée d'une communauté de souffrances vécues qui contribue à rassembler le corps social autour de valeurs positives (humanité, entraide, tolérance...)

L'attention portée par les auteurs de romans-feuilletons et *serials* patriotiques à la singularité du conflit apparaît également lorsque l'on analyse la manière dont ils représentent la violence qui s'y manifeste.

#### **IV. Les représentations de la violence de guerre.**

Il ne s'agit pas, ici, de revenir sur les violences de guerre elles-mêmes, déjà abordées lorsque nous nous sommes intéressé aux figures de l'Allemand assassin, de l'Allemand barbare ou aux symboles de l'héroïsme, mais d'identifier les principaux ressorts qui commandent la manière dont les auteurs de fictions sérielles patriotiques français et britanniques en rendent compte dans leurs récits.

##### **A. Violence subie.**

Dans les récits que nous avons considérés, c'est avant tout le civil des zones envahies puis occupées par l'ennemi qui est la principale victime de la violence de guerre. Il subit de plein fouet la cruauté et la barbarie allemandes et les violences qu'il endure sont décrites comme d'autant plus ignobles qu'elles s'exercent envers des individus qui ne sont pas en mesure de se défendre contre leurs agresseurs, à la fois parce qu'ils ne sont pas armés et parce qu'ils ne sont physiquement pas aptes à le faire puisqu'il s'agit essentiellement de femmes, d'enfants et de personnes âgées. Ces violences sont aussi bien physiques que psychologiques et les auteurs s'attachent à les décrire en

---

<sup>2719</sup> Se reporter à ce que nous avons dit précédemment sur ces différents éléments pour trouver des exemples qui illustrent la manière dont les auteurs de notre échantillon de référence les utilisent.

détail car elles leur fournissent des arguments efficaces pour nourrir la haine de l'ennemi et, plus globalement, l'ensemble du discours de mobilisation qu'ils développent dans leurs fictions. Les violences extrêmes commises par les armées d'invasion sur les populations civiles de Belgique et du nord de la France dès les premiers jours de l'invasion, en août 1914, sont presque immédiatement connues des opinions publiques européennes au travers de témoignages de civils et de soldats publiés dans la presse à grand tirage. Elles marquent profondément les imaginaires, conditionnant largement la perception du conflit et, donc, les "cultures de guerre"<sup>2720</sup>. C'est parce qu'ils ont pleinement conscience de la force mobilisatrice de la figure du civil violenté que les auteurs de fictions sérielles patriotiques du temps de guerre et de l'immédiat après-guerre la mettent aussi souvent en scène, alors qu'en réalité, les populations civiles d'Europe occidentale sont assez rapidement épargnées par les violences de guerre, grâce à la stabilisation du front après cinq mois de combats, contrairement à ce qui se passe en Europe centrale et orientale. Utilisée comme symbole de la patrie agressée, outragée, cette figure résume et diffuse dans l'espace de la fiction le paradigme de la guerre défensive qui, nous l'avons souligné, est un des moteurs principaux du consentement des populations à l'effort de guerre.

Dans les *patriotic serials*, c'est avant tout le Belge qui incarne le civil victime de la violence de guerre. La Grande-Bretagne n'étant pas envahie, et le non-respect de la neutralité de la Belgique par l'Empire allemand étant une des raisons invoquées par les autorités britanniques pour justifier leur entrée en guerre contre ce dernier et ses alliés, les auteurs instrumentalisent les souffrances endurées par les Belges avec les mêmes objectifs que ceux qui motivent leurs homologues français lorsqu'ils évoquent les violences qui frappent les civils de leur propre pays ou de Belgique. La violence de guerre subie par les populations civiles britanniques n'apparaît que lorsqu'il est fait mention des bombardements de *Zeppelins* ou dans la fiction de Laurence Cowen, *Wake Up !*, qui fait exception puisqu'il y est question d'une invasion imaginaire de la Grande-Bretagne : ce sont alors les Britanniques qui subissent des brutalités et cruautés semblables à celles que les Allemands infligent aux populations envahies sur le continent, ce choix de l'auteur traduisant certainement la recherche d'une performativité accrue de son propos.

Lorsqu'ils décrivent la violence subie par les soldats de leur pays, les auteurs français et britanniques considérés n'utilisent que très rarement un discours victimisant et représentent le plus souvent les défenseurs de la patrie comme des hommes qui parviennent à surmonter toutes les souffrances. Ils acceptent celles-ci parce qu'elles font partie de leur mission et qu'ils sont prêts à tout

---

<sup>2720</sup> Se reporter, sur ce point, à HORNE John, « *Corps, lieux et nation : la France et l'invasion de 1914* », in *Annales H.S.S.*, volume 55, n°1, 200, p. 73-109.

endurer pour remplir leur devoir jusqu'au bout ; la phrase prononcée par un des héros de *L'infirmière* de Jacques Brienne au moment de son départ pour le front, « Je saurai souffrir pour la France, comme je saurai, le cas échéant, mourir pour elle<sup>2721</sup> », résume parfaitement l'état d'esprit du soldat tel qu'il apparaît dans les fictions patriotiques françaises et britanniques. Même dans les cas de violences paroxystiques telles que la blessure grave, ou la mort du(des) camarade(s), la souffrance des soldats n'est que très rarement exposée et tout se passe comme s'il était inconcevable de mettre en scène des défenseurs de la patrie vacillants, fragilisés dans leur résistance physique ou psychologique, l'objectif étant vraisemblablement de ne pas égratigner la figure du héros en uniforme, parangon ultime du patriotisme et agent essentiel de la victoire.

La distribution des rôles de la douleur est encore plus nettement visible quand il est question de la mort. Celle des civils est souvent décrite avec précision, les auteurs n'hésitant pas, surtout en France, à revenir sur les tortures subies ou sur l'état des corps des victimes, tandis qu'ils sont bien plus silencieux en ce qui concerne la mort des soldats, ne décrivant qu'exceptionnellement les détails de celle-ci ou les cadavres, le champ de bataille apparaissant presque, par moments, désertés par la Camarde.

Ce contraste entre les deux manières d'envisager la violence de guerre subie, celle des civils et celle des soldats, vise à faciliter la réalisation des principaux objectifs du discours de mobilisation véhiculé par les fictions sérielles patriotiques : victimiser à outrance les civils est un moyen efficace pour amplifier la haine de l'ennemi qui les prend pour cibles et donc inciter les lecteurs à participer à la défense du pays ; garder le plus souvent le silence sur les souffrances des soldats contribue au principe d'héroïsation et, tout en distillant des représentations valorisantes de ces derniers, offre également une image rassurante du front combattant qui n'apparaît pas comme un mouroir, image qui contribue à maintenir le moral et la confiance des lecteurs.

Les violences infligées par l'ennemi sont toujours condamnées mais, là encore, le discours varie selon que les victimes de ces violences sont des civils ou des soldats. La condamnation est forte et sévère dans le cas des violences infligées aux civils et ce sont essentiellement ces dernières qui sont utilisées pour la construction des figures de l'Allemand assassin et de l'Allemand barbare. Le fait de faire souffrir ou de tuer les civils est présenté comme un interdit que l'envahisseur d'outre-Rhin a transgressé, comme une extrémité guerrière qui prouve qu'il est prêt à tout pour parvenir à ses fins, et fournit aux auteurs des canevas d'interprétation à partir desquels ils élaborent nombre de représentations qui enrichissent leur argumentation patriotique. Les violences infligées aux soldats

---

<sup>2721</sup> BRIENNE Jacques, *ibid.*, le 16/04/1916.

de France ou de Grande-Bretagne ne sont pas condamnées en bloc, même si, bien sûr, les auteurs les réprouvent et qu'elles sont l'occasion de fustiger leurs responsables ; la véritable condamnation survient surtout lorsqu'il est question de l'utilisation, par l'ennemi allemand, d'armes jugées particulièrement barbares tels les gaz et le lance-flammes, et des violences lâches et gratuites qu'il exerce sur les blessés et les prisonniers. Pour le reste, les violences subies sont considérées comme faisant partie du fardeau habituel du soldat<sup>2722</sup>, même si les auteurs déplorent le changement d'échelle dans le nombre de victimes et le degré inouï atteint par la violence de guerre<sup>2723</sup>, phénomènes qui découlent essentiellement de la modernisation de l'armement.

La différence civil/soldat qui apparaît dans le traitement de la violence subie est également visible dans celui de la violence infligée.

## **B. Violence infligée.**

C'est bien évidemment le soldat qui est le principal responsable de la violence infligée, mais le civil apparaît lui aussi comme vecteur de violence, notamment lorsqu'il est mis en scène en tant que franc-tireur, personnage assez fréquent mais qui ne constitue pas, toutefois, un contrepoids narratif au principe de victimisation des civils. D'une certaine façon, il contribue même à celui-ci, le sort des francs-tireurs ou de ceux qui sont considérés comme tels par l'ennemi étant la plupart du temps dramatique, dans les récits patriotiques, lorsqu'ils sont capturés, puisqu'ils sont punis pour leurs actes et souvent abattus, rejoignant alors les cohortes de civils martyrs<sup>2724</sup>. Quelques auteurs rappellent ainsi que les francs-tireurs français ou belges ne sont pas considérés comme des combattants par les armées allemandes<sup>2725</sup> et que ces dernières ont tendance à en voir partout<sup>2726</sup>, cette peur expliquant réellement une partie des violences extrêmes commises envers les populations

---

<sup>2722</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 11/11/1916 : « [...] tu crois sans doute qu'un soldat souffre mille morts au milieu de dangers évidents qu'on ne peut pas nier. Et bien [...] on n'y pense même pas. »

<sup>2723</sup> Voir D.

<sup>2724</sup> LEROUX, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 09/07/1916 et *Confitou*, in *Le Matin*, le 09/02/1916 ; COWEN Laurence, *ibid.*, le 19/02/1915 ; etc.

<sup>2725</sup> COWEN Laurence, *ibid.* : « Si les hommes avaient été entraînés, ils auraient été reconnus comme combattants, et d'innombrables et précieuses vies auraient ainsi été sauvées. » (« *If only the men had been trained they would have been recognised as combatants, and unnumerable valuable lives would thereby have been saved.* ») ; LEROUX Gaston, *ibid.* : « [...] trois braves petits bleus de la compagnie de Gérard étant tombés dans les mains des Bavares, ceux-ci les avaient froidement exécutés sous le seul prétexte qu'ils appartenient à la Colonne infernale et qu'ils faisaient la guerre en francs-tireurs. »

<sup>2726</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 20/05/1915 : Les deux héroïnes sont prises pour des francs-tireurs parce que les Allemands craignent le nombre grandissant d'attaques de non-combattants. (« [...] *attacks by non-combatants are growing more and more serious. Francs-tireurs, that's what these women are – franc-tireurs !* ») ; LEROUX Gaston, *Confitou*, in *Le Matin*, les 08/02 et 09/02/1916 : un jeune garçon s'entraîne à tirer avec un pistolet de foire dans son jardin alors que les Allemands occupent le village. Ces derniers estiment que l'on a voulu tuer leur *oberstleutnant* d'où des « [...] ordres de massacre, de pillage et d'incendie » et la décision de fusiller l'auteur des coups de feu. L'*oberstleutnant* voudra également punir le village en fusillant des otages suite à l'attaque d'un des ses soldats mais en sera empêché par l'arrivée des troupes françaises.

civiles lors de l'invasion, tant le souvenir des groupes de francs-tireurs français de 1870 a été entretenu et instrumentalisé dans l'imaginaire guerrier allemand, contribuant à faire de l'avancée en Belgique et en France un épisode particulièrement anxiogène pour les soldats du *Reich*<sup>2727</sup>.

La violence infligée à l'ennemi est décrite comme nécessaire puisqu'il faut défendre la patrie attaquée, et elle est donc légitimée. Il est néanmoins impératif que les Français et les Britanniques, champions de la civilisation, ne s'abandonnent pas aux mêmes excès que les Allemands. La violence infligée à ces derniers se doit donc de respecter certaines limites, même si le contact avec la sauvagerie de l'ennemi peut inciter à vouloir lui rendre la pareille. Il arrive néanmoins que la violence infligée à l'ennemi décrite dans les fictions sérielles patriotiques françaises soit teintée de cruauté, et il est intéressant de remarquer que les auteurs de ce type de violence sont le plus souvent des civils, les excès dont ils font alors preuve étant justifiés par un désir de vengeance : le Belge Maertens se venge des mutilations dont il a été victime en mutilant à son tour le visage d'un espion allemand qu'il capture<sup>2728</sup>, les francs-tireurs imaginés par René Vincy dans *Les héroïnes* n'hésitent pas à noyer des soldats allemands dans un marais en représailles des violences que ces derniers ont commis sur des civils<sup>2729</sup>, des soldats français brûlent vifs des soldats bavares pour les punir d'avoir achevé des blessés dans *L'horrible drame*<sup>2730</sup>, la palme de la cruauté revenant au capitaine Hux et à son équipage qui décident de torturer et de mutiler des officiers et des personnalités allemandes retenus dans le sous-marin "Le Vengeur" pour forcer l'Empire allemand à cesser sa guerre terroriste<sup>2731</sup>.

Les auteurs des deux pays ne s'attardent généralement pas, quand ils évoquent les sentiments et les pensées de leurs personnages de soldats, sur le sujet de la mort donnée, et se contentent de justifier celle-ci par les nécessités de la défense du sol national, par le comportement inacceptable de l'ennemi ou encore par le fait qu'en guerre, il s'agit de tuer pour ne pas être tué. La réalité d'un conflit dominé par une violence de guerre anonyme infligée à distance fait que l'acte de tuer perd indéniablement une grande partie de sa charge traumatisante, mais le soldat qui est amené, dans les récits patriotiques, à tuer un ennemi qu'il peut identifier, agit quasiment toujours sans la moindre hésitation, et n'est pas tiraillé par des affects susceptibles de déstabiliser son équilibre émotionnel. Ce choix de représenter la mort infligée "de près" comme un acte presque naturel, qui n'inspire ni culpabilité ni satisfaction aux soldats français et britanniques, fait de ces

---

<sup>2727</sup> Voir, sur cette question, HORNE John et KRAMER Alan, *op. cit.* et HORNE John, « *Corps, lieux et nation : la France et l'invasion de 1914* », *in op. cit.*

<sup>2728</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 21/01/1915. Il lui tranche le nez et les oreilles.

<sup>2729</sup> VINCY René, *Les héroïnes*, in *Le Petit Parisien*, le 14/09/1916.

<sup>2730</sup> MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, le 02/12/1918.

<sup>2731</sup> LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, du 07/09/1917 au 12/02/1918.

derniers des hommes qui sont capables de tuer quand il le faut mais ne tombent pas dans les excès qui feraient d'eux des assassins, contrairement à leurs adversaires, et sert donc les objectifs du discours de mobilisation patriotique en diffusant une image positive des défenseurs de la patrie.

Quelques auteurs, peu nombreux, se montrent moins neutres, et décrivent les états d'âme de leurs personnages face à la mort infligée, notamment la difficulté qu'il y a à tuer un autre être humain, tout ennemi soit-il ou, au contraire, la satisfaction voire le plaisir réel qui peut en résulter. Gaston Leroux imagine par exemple le soldat Théodore Dumay, cuisinier de la colonne infernale, qui déteste toutes les armes, ne supporte pas la vue du sang et qui a tué « [...] trois Boches [...] par accident, attendu qu'il fermait toujours les yeux en appuyant sur la gâchette de son fusil et même qu'il tournait la tête quand le coup partait... »<sup>2732</sup>, tandis que Marguerite Rolland<sup>2733</sup> et Laurette Aldous<sup>2734</sup> mettent chacune en scène un personnage de soldat qui souffre lorsqu'il tue un homme pour la première fois. Inversement, Aristide Bruant parle de « [...] la joie [...] de descendre [...] » des soldats allemands qu'éprouve "Bébé" Fleury<sup>2735</sup>, Charles Mérouvel fait dire à Louis Robin, dans une lettre qu'il adresse à sa mère, que « [...] plus on en tue [des soldats allemands], plus on est content, et plus on veut en tuer<sup>2736</sup> », l'exemple le plus significatif de notre échantillon de fictions étant peut-être le témoignage du capitaine aviateur Georges Madon ; celui-ci écrit qu'il se demande s'il n'éprouvait pas un « [...] sadisme meurtrier [...] » le jour où il a placé son avion à côté de l'avion allemand qu'il allait abattre afin de distinguer les visages des hommes qui l'occupaient<sup>2737</sup>, qu'il a « [...] assassin[é] littéralement [...] » un biplace allemand dont l'équipage ne l'avait pas vu arriver<sup>2738</sup>, ou raconte la chute d'un avion ennemi en flammes en précisant :

« [...] vision atroce [...] émotion à laquelle, quoique j'y suis habitué, je ne puis rester insensible. On a beau se répéter que ce ne sont que des boches [...] souffrant l'agonie la plus horrible, on ne peut s'empêcher d'un petit serrement de cœur, suivi bien vite, il est vrai, de la joie du devoir accompli [...] »<sup>2739</sup>

---

<sup>2732</sup> LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 06/09/1917.

<sup>2733</sup> ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, le 22/08/1915 : « D'abord, je restai stupide, regardant Rosalie plantée dans la poitrine d'un Boche qui me fixait [...] Ce regard, je le vois encore... Je n'eus pas le courage de retirer mon fer entré dans cette chair : je dus me baisser pour ramasser une autre baïonnette [...] »

<sup>2734</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 15/06/1915 : « Nous sommes entrés dans la tranchée et j'ai transpercé un des Boches avec ma baïonnette. Il était le premier homme que je tuais, et lorsque j'ai vu la mort dans ses yeux, j'étais physiquement malade. » (« *We got in the trench, and I bayoneted one of the Boches. He was the first man I had ever killed, and when I saw death in his eyes I was physically sick* »)

<sup>2735</sup> BRUANT Aristide, *Captive I*, in *Le Petit Parisien*, le 02/03/1917.

<sup>2736</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 11/11/1916.

<sup>2737</sup> MADON Georges (Capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, le 26/04/1919.

<sup>2738</sup> *Ibid.*, le 28/04/1919

<sup>2739</sup> *Ibid.*, le 09/05/1919

La rareté des propos des deux types est peut-être la conséquence de stratégies discursives adoptées par la plupart des auteurs et destinées, à la fois, à éviter la diffusion de l'image du combattant hésitant à accomplir sa mission et à préserver intacte la figure du héros humain.

Le Premier Conflit mondial, on l'a dit, a « [...] engendré avant tout un type de violence de champ de bataille profondément dépersonnalisé, anonyme [...] »<sup>2740</sup> dont la littérature sérielle patriotique de presse de la période août 1914-décembre 1920 rend compte lorsqu'elle insiste sur le fait qu'il est une "guerre de matériel" profondément déshumanisée<sup>2741</sup>. Une lecture naïve de cette littérature donne pourtant l'impression, souvent, que la Grande Guerre est une suite de corps à corps homériques et que ce ne sont pas les canons mais les soldats qui sont les maîtres du champ de bataille.

### **C. L'insistance sur la violence interpersonnelle de proximité.**

Les fictions sérielles patriotiques de notre échantillon de référence dont tout ou partie de l'action se déroule sur les champs de bataille sont riches d'épisodes où les soldats français et britanniques se trouvent face à face avec leurs ennemis et sont alors les vecteurs d'une violence interpersonnelle de proximité. Il est alors question d'escarmouches mettant aux prises des petits groupes de soldats des deux camps, d'attaques surprises, ou d'assauts de plus grande ampleur visant à prendre la tranchée adverse au cours desquels les corps s'entrechoquent, se mélangent, et se déchirent, où tous les coups sont permis, le combat se faisant alors « [...] mêlée furieuse [...] »<sup>2742</sup>. Les affrontements de ce genre, s'ils ont existé durant toute la durée du conflit, y ont été, en réalité, peu fréquents. Notre propos ne consiste pas à fustiger un manque de réalisme mais à tenter d'expliquer la visibilité très importante accordée au corps à corps dans ces fictions. Cette dernière apparaît dans le nombre considérable de scènes de combat rapproché qu'elles comportent, mais aussi et surtout dans l'attention particulière que leur témoignent les auteurs. On a en effet l'impression que la guerre routinière, cette « [...] guerre de machines [...] »<sup>2743</sup> dans laquelle les soldats sont écrasés sous l'ouragan de balles et d'obus si souvent évoqué, est très souvent exposée de manière superficielle, alors qu'au contraire les chocs humains sont décrits avec force détails et une volonté manifeste de captiver le lecteur. Cette différence de traitement a tendance à faire du corps à corps, et donc de la

---

<sup>2740</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, INGRAO Christian, ROUSSO Henry, *La violence de guerre 1914-1915. Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Paris, Complexe, 2002, p. 84.

<sup>2741</sup> Voir III., B.

<sup>2742</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 26/05/1915 ; UN POILU, *ibid.*, le 30/11/1915.

<sup>2743</sup> RASMUSSEN Anne, « *Sciences et techniques : l'escalade, 1914-1915* », in HORNE John (dir.), *Vers la guerre totale. Le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010, p. 100.

violence interpersonnelle de proximité, la forme de violence emblématique du champ de bataille et aboutit, dans l'espace de la fiction, à un phénomène d'inversion par rapport au réel.

Il peut paraître étonnant, de prime abord, que les auteurs attribuent une place si importante au corps à corps alors qu'ils savent, comme l'essentiel de leurs lecteurs, à partir du début de l'hiver 1914-1915, que ce type d'opposition n'est qu'occasionnel une fois la guerre de tranchées installée. Si le fait de situer l'action du récit durant les premières semaines du conflit, à une époque où c'est la guerre de mouvement qui domine, rend moins choquante l'évocation de corps à corps, même si, comme le rappelle Jacques Meyer, ces derniers étaient « [...] assez rares, même en 1914 [...] »<sup>2744</sup>, on peut se demander ce qui motive le recours fréquent à cette forme de combat, tout au long du conflit, et même durant les deux années qui le suivent. La réponse est autant liée à des contraintes d'ordre littéraire qu'à des impératifs posés par l'argumentation patriotique. Sylvain Rhéault propose, dans son étude des « codes de la représentation populaire du combat »<sup>2745</sup>, une analyse qui nous permet d'éclairer avec pertinence les contraintes sus-mentionnées. Il revient sur le fait qu'« [...] une fracture irréductible s'est produite entre la vision épique du combat [symbolisée par le corps à corps] et la réalité lorsque de nouvelles technologies militaires ont été introduites au cours de la Grande Guerre »<sup>2746</sup> et établit une différence entre les « [...] descriptions littéraires [qui], en général, collent à la nouvelle réalité de la guerre »<sup>2747</sup>, c'est-à-dire excluent le corps à corps et montrent les « [...] scènes de combat [...] aussi mortelles et chaotiques qu'elles le sont en vérité »<sup>2748</sup>, et les œuvres « populaires » qui obéissent à des « [...] conventions implicites qui sous-tendent la narration »<sup>2749</sup> et s'éloignent de la réalité lorsqu'elles représentent les mêmes scènes. On trouve, parmi ces « conventions », « [...] la tendance à singulariser »<sup>2750</sup>, c'est-à-dire à focaliser le regard sur un duel de héros censé représenter l'affrontement des deux camps en présence, l'importance fondamentale accordée au corps à corps qui rend les combats plus humains et plus vivants, la spectacularisation de la violence pour augmenter le plaisir du public et la déculpabilisation de la violence par sa justification. Ces « conventions » sont omniprésentes dans les fictions patriotiques qui racontent la guerre et prouvent que leurs auteurs cherchent prioritairement à répondre, comme c'est toujours le cas dans les productions « populaires », aux attentes de leur public potentiel, et lui donnent donc à lire

---

<sup>2744</sup> MEYER Jacques, *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1966, p. 86.

<sup>2745</sup> RHÉAULT Sylvain, « Codes de la représentation populaire du combat », in *Arobases*, n°6, 2002, p. 9-18.

<sup>2746</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>2747</sup> *Ibid.*

<sup>2748</sup> *Ibid.*

<sup>2749</sup> *Ibid.*

<sup>2750</sup> *Ibid.*, p. 10.

la guerre telle qu'ils s'imaginent que ce dernier veut la lire avant de la lui donner à lire telle qu'elle est.

Faire de leurs récits des outils susceptibles de participer efficacement à l'entreprise de mobilisation culturelle amène les auteurs de fictions sérielles patriotiques à adopter une écriture de la guerre en mesure de servir cet objectif. Décrire des soldats actifs, qui font la guerre au lieu de la subir, qui affrontent la mort en face au lieu d'attendre qu'elle vienne les frapper, qui défendent chèrement leur vie et prouvent leur valeur en combat rapproché, qui ne sont pas couchés ou accroupis dans des tranchées boueuses, position avilissantes, mais dressés sur un champ de bataille qui n'est pas uniquement représenté comme un champ de mort où les défenseurs de la patrie se font hacher par une violence de guerre qui ne leur laisse que peu de marge de manœuvre, mais également comme un champ de gloire où ils font preuve d'héroïsme, constituent des stratégies narrativo-discursives parmi d'autres au service d'une écriture héroïque et rassurante de la guerre à même de mobiliser les imaginaires des lecteurs en les nourrissant de visions épiques que ce dernier ne leur fournit qu'en nombre limité. Les fictions sérielles patriotiques françaises se distinguent par la place centrale qu'elles accordent à la baïonnette dans les corps à corps. Reine du champ de bataille lors des assauts contre les positions ennemies, "Rosalie" symbolise l'héroïsme et le dynamisme guerrier français<sup>2751</sup> dans un conflit duquel ce dernier est largement exclu. La récurrence des descriptions de charges baïonnette au canon, de corps de soldats allemands transpercés, de sang répandu représentent le conflit comme une guerre charnelle et hématique bien plus à même de captiver le lectorat et de favoriser la réception du discours de mobilisation patriotique.

Afin d'illustrer notre propos, nous reproduisons ci-dessous deux exemples de ces scènes dans lesquelles les auteurs mettent en exergue la violence interpersonnelle de proximité et n'hésitent pas à décrire des scènes dont la violence, si elle est peut-être, en partie, désamorcée par l'emphase de leur prose, demeure toutefois très crue<sup>2752</sup> :

« Dans un bondissement de lions qu'on traque, et qui se voient acculés, les chasseurs s'étaient rués d'un unanime élan. Baïonnettes en avant, forcenés [...] ils se jetèrent vers l'énorme masse. Des rangs des barbares, une formidable fusillade avait éclaté, faisant dans la troupe héroïque de terribles trouées, mais n'en avait point arrêté le furieux galop. Et le sang chaud gicla des corps transpercés. Les hurlements de douleur, et les râles, et l'affreux bruit de l'arme, crevant les poitrines et la frénétique clameur des chasseurs chargeant [...] Les pieds s'engluaient dans des flaques de sang. [...] Oh ! le geste atroce et magnifique de ces infatigables jeunes bras, retirant le fer des corps qui

---

<sup>2751</sup> Voir chapitre 6, II., C., 3.

<sup>2752</sup> On peut également consulter, par exemple, UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 30/11/1915 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 30/05/1916 ; ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, in *L'Écho de Paris*, le 22/08/1915 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien* les 17/03 et 18/03/1915 et le 20/04/1915 ; *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 16/12/1915 ; POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, le 01/08/1915.

chancellent, pour le replonger, tout ruisselant dans d'autres corps !... Cette plaine de France, naguère douce et fertile [...] apparaissait à cette heure comme un terrifiant pandémonium, et nos héros étaient pareils à des démons rouges et noirs ! [...] Ce champ était un terrifiant charnier. Le sol [...] était rouge. La terre n'arrivait pas à boire tant de sang [...] <sup>2753</sup> »

« Et c'est, dans l'éclatement brusque et aveuglant des grenades et des bombes, la ruée meurtrière, d'où s'exhalent des clameurs rauques, des rugissements de rage, des blasphèmes, des plaintes d'agonie...

C'est l'atroce confusion des corps à corps !

Les os craquent, broyés... les chairs sont sabrées, hachées, déchirées, déchiquetées... jusqu'à ce que la vie s'échappe avec le sang qui ruisselle, coule à flots... [...]

Des corps entrelacés se tordent à terre... les blessés, membres rompus, brisés, retrouvent des forces pour marteler de leurs poings le crâne de l'adversaire !... Il en est qui, dans un suprême et dernier sursaut de rage, luttent à coups de dents, mordant, griffant, égratignant !...

La mort les prend luttant encore... enlacés, agrippés à leurs ennemis, comme s'ils eussent voulu, vindicte suprême, les entraîner avec eux dans l'au delà [*sic*]... <sup>2754</sup> »

Trois nuances peuvent être apportées à l'analyse que nous venons de proposer, qui ne la remettent pas en cause. Tout d'abord, les témoignages de combattants publiés dans les journaux français de notre corpus diffèrent, sur cette question de la violence interpersonnelle de proximité, des récits écrits par des feuilletonistes professionnels, à la fois parce que cette dernière y est beaucoup plus rare et parce que lorsqu'il y est fait allusion, elle n'est pas mise en scène avec la même grandiloquence. Cet écart s'explique, vraisemblablement, par le fait que les objectifs des deux types de récits sont en partie différents, l'écriture de la guerre des témoins étant notamment commandée par une exigence de vérité plus forte. Ensuite, certains feuilletonistes comme Aristide Bruant, Jules Mary ou Arnould Galopin semblent affectionner plus particulièrement les scènes de corps à corps et en intègrent donc plus dans leurs récits que leurs confrères. Enfin, les *serial writers* britanniques insistent moins sur la violence interpersonnelle de proximité que les feuilletonistes français lorsqu'ils racontent la guerre, les scènes de combat rapproché étant moins nombreuses dans les fictions que nous avons lues et leur relation moins détaillée et moins sanglante <sup>2755</sup>. Ce choix traduit, selon nous, cette volonté de tenir la guerre à distance des lecteurs, et donc de la population,

---

<sup>2753</sup> PASCAL Lise, *Notre terre*, in *Le Petit Parisien*, le 15/07/1915. L'assaut décrit se déroule avant la bataille de la Marne.

<sup>2754</sup> POUGET Émile, *ibid.*, le 01/08/1915. Le combat dont il est question se déroule en novembre 1914.

<sup>2755</sup> Voir notamment ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, le 31/01/1916 ; AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, les 06/04 et 07/04/1915.

que nous avons déjà évoquée, les descriptions très violentes étant probablement considérées comme défavorables à la stimulation des engagements volontaires<sup>2756</sup>.

Le dernier point que nous souhaiterions aborder concerne l'unanimité avec laquelle les auteurs des fictions patriotiques étudiées soulignent le caractère inouï de la violence qui se manifeste sur les champs de bataille de la Grande Guerre.

#### **D. Un champ de bataille d'une violence inouïe.**

Le lexique employé pour décrire le champ de bataille traduit une volonté de mettre l'accent sur la violence extrême, paroxystique qui le caractérise et sur le cap qui a été franchi, dans ce domaine, durant la Grande Guerre européenne. « Boucherie<sup>2757</sup> », « tuerie<sup>2758</sup> », « champ de carnage<sup>2759</sup> », « hécatombe<sup>2760</sup> », guerre « terrible<sup>2761</sup> », « affreuse<sup>2762</sup> », « atroce<sup>2763</sup> », « sauvage<sup>2764</sup> », le terme seul de guerre ne semble plus en mesure, parfois, de définir un conflit qui n'a plus rien à voir avec ceux qui l'ont précédé, tant la violence qui s'y manifeste dépasse les normes qui, jusqu'alors, la limitaient. Ruby M. Ayres fait ainsi dire à Montague que quelques décennies plus tôt, « la guerre était une chose civilisée [...] – et non une boucherie comme elle l'est aujourd'hui<sup>2765</sup> » et Charles Mérouvel que la guerre en cours est une « guerre sinistre, dans laquelle toutes les lois

---

<sup>2756</sup> Nous rappelons ici que dans les deux journaux britanniques que nous avons considérés sur la période août 1914-décembre 1920, l'essentiel de la production sérielle patriotique du temps de guerre est publiée en 1915, c'est-à-dire avant l'introduction de la conscription, chronologie qui montre clairement qu'un de ses objectifs majeurs est d'aider à la stimulation des engagements volontaires dans la *New Army Kitchener*.

<sup>2757</sup> POUGET Émile, *ibid.*, le 29/07/1915 ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 17/03/1915 ; SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 11/02/1915 ; DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, les 10/01 et 27/01/1916 ; LANDAY Maurice, *Sauvagerie*, in *Le Petit Journal*, le 26/11/1916 ; AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 01/03/1915.

<sup>2758</sup> MARY Jules, *Elles n'oublent pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 16/05/1916, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 24/01/1919 et *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 25/12/1919 ; MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Parisien*, le 07/08/1920.

<sup>2759</sup> MARY Jules, *Elles n'oublent pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 03/08/1917 et *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 07/02/1919 ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 02/12/1916 et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/12/1915 ; SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, in *Le Petit Journal*, le 26/03/1916.

<sup>2760</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/12/1915 et *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 14/10/1916.

<sup>2761</sup> AYRES Ruby M., *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, le 03/12/1917 et *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 03/03/1915 ; SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, le 24/09/1915 ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 09/07/1916 ; UN POILU, *Le roi des cuisotots*, in *Le Matin*, le 22/08/1915 ; LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, le 19/01/1919.

<sup>2762</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, les 25/10, 13/11, 15/12 et 26/12/1916 et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/12/1915 ; CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, in *L'Action française*, le 24/04/1918.

<sup>2763</sup> LE FAURE Georges, *ibid.*, le 31/01/1919 ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 02/12/1916 ; MARY Jules, *Elles n'oublent pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 16/05/1916.

<sup>2764</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 25/10/1916 et *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 12/12/1915.

<sup>2765</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 01/03/1915 : « *War was a civilised sort of thing [...] – not butchery, like it is now.* »

connues, tous les usages et tous les règlements inspirés par un sentiment d'humanité sont foulés aux pieds [...] <sup>2766</sup> », l'auteur attribuant la responsabilité de cet état de fait à l'Empire allemand.

Cette violence est très largement due aux nouveautés et aux améliorations de l'armement, artillerie plus lourde et plus rapide, mitrailleuses, explosifs de plus en plus variés, liquides enflammés, gaz, réseaux de fil barbelé, qui provoquent des blessures inédites aussi bien dans leurs formes que dans leur gravité. Les corps des combattants sont malmenés comme ils ne l'ont jamais été auparavant et les auteurs détaillent parfois les dégâts provoqués par tel ou tel type d'arme comme par exemple les explosions d'obus qui pulvérisent les combattants ou arrachent des membres et des têtes <sup>2767</sup>, projettent les corps ou des morceaux de corps dans les arbres <sup>2768</sup>, tuent des hommes uniquement par le choc qu'elles provoquent sans même les blesser extérieurement <sup>2769</sup> et provoquent d'atroces blessures au visage <sup>2770</sup>, les rafales de mitrailleuses qui fauchent les hommes comme s'ils n'étaient que des pantins de chiffon <sup>2771</sup>, ou les liquides enflammés qui causent d'effroyables brûlures <sup>2772</sup>. Les blessures, lorsqu'elles ne causent pas la mort des victimes, ont très souvent des conséquences terribles, imprimant à tout jamais la marque de la guerre dans les chairs des survivants sous la forme de cicatrices ou de mutilations dont la médecine, qui progresse très rapidement durant les années du conflit et celles qui le suivent, parvient à réduire l'impact physique et mental, sujet que les fictions étudiées abordent avec optimisme lorsqu'elles envisagent le traitement des personnages mutilés <sup>2773</sup>.

Les témoignages de combattants se différencient des autres récits de notre échantillon de fictions patriotiques, lorsqu'il s'agit de décrire le champ de bataille, par le fait qu'ils comportent fréquemment des remarques au sujet de l'odeur de la mort. Le commandant Raynal décrit « [...] l'effroyable odeur [...] de [...] cadavres putréfiés [...] <sup>2774</sup> », Paul Lintier « l'odeur de charogne qui [...]

---

<sup>2766</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliés I*, in *Le Petit Parisien*, le 07/11/1916.

<sup>2767</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 18/09/1916 : « Les bras, les jambes et les têtes volaient en éclats » ; LEROUX Gaston, *ibid.*, le 06/07/1916 : « [...] les premiers coups de canon venaient de nous toucher. A côté de moi des jeunes gens avec lesquels je m'entretenais encore quelques minutes auparavant de choses plus ou moins indifférentes, de pauvres jeunes gens disparaissaient comme par magie : des jambes, des bras, des têtes volaient en l'air et retombaient autour de moi... »

<sup>2768</sup> MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 08/0/1916.

<sup>2769</sup> DE PLANHOL René, *Étapes et batailles...*, in *Le Figaro*, le 16/06/1915 : « Il y a des corps déchiquetés et sanglants, des corps exempts de blessures apparentes et pareils à des figures de cire. Agenouillés contre des arbres, des tireurs défunts visent encore l'adversaire, et des cadavres mangent et boivent. » ; MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *Le Petit Parisien*, le 12/05/1915 : un Allemand raconte comment un obus français de 75 tombé sur un blockhaus a tué 23 soldats uniquement en les commotionnant.

<sup>2770</sup> PUJO Alice, *Rose Perrin*, in *L'Action française*, le 15/08/1919 ; LINTIER, *Ma pièce...*, in *L'Humanité*, le 12/07/1916 : « [...] des morts si défigurés que je ne les reconnais pas [...] »

<sup>2771</sup> MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 25/01/1920 : « [...] une rafale de mitrailleuse les fait tourbillonner sur place comme un coup de vent ramasse en trombe des feuilles mortes [...] » ;

<sup>2772</sup> BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 14/04/1918.

<sup>2773</sup> Voir chapitre 6, II., C., 5.

<sup>2774</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *ibid.*, le 11/02/1919.

poursuit, [...] inquiète, [...] obsède [...] <sup>2775</sup> », « l'odeur chaude, [...] écoeurante, [...] angoissante <sup>2776</sup> » du sang figé ou encore « la campagne [qui] sent la mort <sup>2777</sup> », René de Planhol cette « [...] odeur âcre [qui] montait du sol, emplissait l'espace, pénétrait les bouches et les narines, - l'odeur des hommes qui pourrissent [...] cette [...] odeur de la mort triomphante qui imposait au paysage cet avant-goût de l'universelle corruption <sup>2778</sup> » et Jacques Roujon « [...] cette insupportable odeur de décomposition qui arrive en pleine figure avec la brutalité d'un coup de fouet [...] <sup>2779</sup>. » Les commentaires décrivant cette odeur tenace, obsédante, traduisent l'empreinte profonde qu'elle a laissée sur ces auteurs combattants pour lesquels elle symbolisait, au moment où ils la sentaient, la mort de l'ennemi, la mort du camarade, leur propre mort à venir, peut-être, mais également l'ampleur du massacre d'une « [...] humanité devenue bétail <sup>2780</sup>. »

Les fictions patriotiques donnent très peu d'évaluations chiffrées concernant le nombre de victimes du conflit. Paul Lintier évoque bien, en date du 10/08/1914, le chiffre qui circule de 50000 morts à la bataille d'Altkirch <sup>2781</sup>, Charles Mérouvel les centaines de morts que coûtent parfois « [...] le gain de quelques mètres de champs ou de bois [...] <sup>2782</sup> », Jules Mary les quinze millions de morts qu'a coûté la guerre <sup>2783</sup> et Claude Farrère les dix millions de morts que le conflit a déjà fait à l'automne 1917 <sup>2784</sup>, mais les auteurs se contentent le plus souvent d'insister, simplement, sur son caractère très meurtrier. À noter, les allusions récurrentes faites au lourd tribut versé par les sous-officiers et les officiers d'infanterie sur le champ de bataille <sup>2785</sup> qui rendent compte d'une des réalités d'un conflit

<sup>2775</sup> LINTIER Paul, *ibid.*, 08/07/1916.

<sup>2776</sup> *ibid.*, le 12/07/1916.

<sup>2777</sup> *ibid.*, le 13/07/1916.

<sup>2778</sup> DE PLANHOL René, *ibid.*, le 13/06/1915.

<sup>2779</sup> ROUJON Jacques, *ibid.*, le 01/03/1916

<sup>2780</sup> GUICHES Gustave, *Les deux soldats*, in *Le Figaro*, le 27/11/1916.

<sup>2781</sup> LINTIER Paul, *ibid.*, le 15/06/1916,

<sup>2782</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 31/10/1916

<sup>2783</sup> MARY Jules, *ibid.*, le 25/12/1919.

<sup>2784</sup> FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, le 14/03/1919.

<sup>2785</sup> MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, in *le Petit Parisien*, le 09/05/1915 : « Les sections sont mêlées... Des hommes qu'on ne connaît pas... La plupart dessous-officiers tués ou blessés » ; MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 29/09/1916 : « Le régiment avait perdu les deux tiers de ses officiers et de son effectif. » ; PUJO Alice, *Rose Perrin*, in *L'Action française*, le 11/07/1919 :

Le général d'Antivy : - « [...] de ceux que j'ai suivis, formés à Saint-Cyr, combien en reste-t-il seulement de la dernière promotion ? [...]

La marquise de Trivières : - « Il vous reste votre neveu [...] comme consolation [...].

Le général d'Antivy : - « Il est le plus jeune officier de la compagnie. Tous les autres, ses anciens camarades, ont été tués... sauf cependant un Breton que j'ai connu aussi à l'école [...]

MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, in *Le Petit Parisien*, le 21/12/1915 : « La fusillade et le canon font des hécatombes [...] les officiers français périssent les uns après les autres. » ; AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 06/04/1915 : « [...] il savait qu'une compagnie avait perdu tous ses officiers [...] » (« [...] he knew that one company had lost all their officers [...] »)

durant lequel ces derniers ont été particulièrement éprouvés<sup>2786</sup>, surtout dans les grades subalternes qui combattent auprès des hommes qu'ils commandent.

Les âmes des soldats sont elles aussi traumatisées par la débauche de violence qui sévit sur le champ de bataille<sup>2787</sup>, et quelques fictions abordent alors la question des souffrances psychologiques consécutives à l'expérience de la violence de guerre, c'est-à-dire de la névrose traumatique, concept relativement neuf à l'époque du Premier Conflit mondial puisqu'il a été forgé en 1890<sup>2788</sup>. Quelques auteurs choisissent de mettre en scène des combattants qui, blessés physiquement ou non, le sont en tout cas psychologiquement. Sans être considérable, le nombre de personnages de ce type est toutefois suffisamment important pour prouver que l'on avait conscience de l'existence de ce type de blessure, même si c'est l'atteinte corporelle qui était la plus symbolique de la violence de guerre. On peut mentionner, par exemple, le Yorrick imaginé par Georges Le Faure chez lequel « le vol des obus boches, le sifflement des shrapnells, avaient pour longtemps, pour toujours même, tué [...] le sens de l'émotion<sup>2789</sup> », le jeune soldat hospitalisé décrit par Aristide Bruant qui, « [...] hébété par le choc des obus [...] » ne cesse de gémir « "Si c'est Dieu possible !... Si c'est Dieu possible !..."<sup>2790</sup> », ou le Peter Lyster de Ruby M. Ayres qui devient amnésique à cause du choc provoqué par l'explosion d'un obus<sup>2791</sup>. Sylvain Raynal rapporte, dans son témoignage, deux cas de névrose traumatique : celui d'un commandant qu'il rencontre au printemps 1916, qui lui explique « [...] la blessure invisible [...]»<sup>2792</sup>, « [...] l'ébranlement cérébral [...]»<sup>2793</sup> que lui a causés l'expérience d'un naufrage, qu'il revit sans cesse depuis qu'elle a eu lieu, au point de se jeter par la fenêtre au milieu de son sommeil, répétant le moment où il a sauté à l'eau, par un hublot, pour s'échapper du bateau torpillé<sup>2794</sup> ; le

---

<sup>2786</sup> Selon AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, Retrouver la Guerre*, op. cit., p. 39, ce sont « [...] si l'on s'en tient aux troupes combattantes françaises [...] », 22% des officiers qui sont morts contre 18% des soldats.

<sup>2787</sup> Sur ce sujet, on peut consulter DELAPORTE Sophie, « *Névroses de guerre* », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.) *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, op. cit., p. 357-365 ; « *Choc traumatique et histoire culturelle* », in *14-18, Aujourd'hui, Today, Heute*, n°3, Noësis, 2000 ; TATU Laurent et BOGOUSLAVSKY Julien, *La folie au front. La grande bataille des névroses de guerre (1914-1918)*, Paris, Imago, 2012 ; WINTER Jay, « *Shell shock* », in WINTER Jay (dir.), *The Cambridge History of the First World War*, op. cit., volume 3 : *Civil Society*, p. 310-333 ; REID Fiona, *Broken Men. Shell shock, Treatment and Recovery in Britain 1914-30*, London/New-York, Continuum, 2011.

<sup>2788</sup> BERTHOME Jean-Marc, « *Clinique du traumatisme et survivance : d'un après-guerre à l'autre* », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, INGRAO Christian, ROUSSO Henry (dir.), op. cit., p. 265.

<sup>2789</sup> LE FAURE Georges, *ibid.*, le 16/03/1919.

<sup>2790</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 26/11/1916.

<sup>2791</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, in *Daily Mirror*, les 20/03 et 21/03/1917.

<sup>2792</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 09/02/1919.

<sup>2793</sup> *Ibid.*

<sup>2794</sup> *Ibid.* : « - J'ai passé trois mois dans une maison de santé où des soins éclairés sont venus à bout de l'ébranlement cérébral que j'avais subi... J'ai recouvré toute ma raison, la pleine conscience de mon être ; mais je sens toujours le mal qui me ronge, la blessure reste, vous dis-je ! J'ai toujours là, devant les yeux, le hublot qui me résiste [...] Et parfois, la nuit, mon cerveau se trouble, s'obnubile, l'hallucination me ramène à la minute terrible. [...] Je ne suis plus bon à rien. Je ne peux plus assumer la responsabilité d'un commandement, la joie m'est interdite d'en finir en me faisant tuer pour la France !... »

sien, lorsqu'il revient sur « [...] la souffrance la plus cruelle [...] »<sup>2795</sup> » que lui a causée la semaine d'enfer qu'il a vécue lorsqu'il a tenté de défendre, avec ses hommes, le fort de Vaux, à savoir des cauchemars chaque nuit pendant deux ans<sup>2796</sup>.

Dans la mesure où la mort des soldats français et britanniques sur le champ de bataille est très rarement décrite en détail dans les fictions que nous avons étudiées, et ceci dans le but évident de véhiculer une image aussi rassurante que possible de ce dernier, les représentations de la violence extrême qui sévit dans la guerre en cours et des terribles blessures dont elle est la cause peuvent étonner ; on peut imaginer, en effet, qu'elles ont plutôt tendance à encourager la condamnation du conflit, chez les lecteurs, qu'à stimuler leur mobilisation en sa faveur. Considérées isolément, ces représentations auraient vraisemblablement un effet de ce type, mais il en est tout autrement lorsqu'on les envisage de manière systémique, en rapport avec d'autres représentations du discours patriotique qu'elles renforcent et dont elles se nourrissent. Elles contribuent indéniablement à héroïser les soldats de France et de Grande-Bretagne en mettant en avant les terribles souffrances qu'ils endurent pour défendre la patrie et en faisant de la blessure un symbole de courage et de virilité ; elles attisent la haine de l'ennemi puisqu'en tant qu'agresseur, il est l'unique responsable de cette violence effroyable ; elles donnent plus de poids à certaines représentations de la guerre mission, notamment à celles qui font du conflit une guerre qui, si elle ne parvient pas à tuer la guerre, doit néanmoins apporter une paix durable afin d'éviter que l'humanité ne connaisse à nouveau, dans un futur proche, les horreurs de la guerre moderne.

Les représentations de la guerre et de la violence de guerre bénéficient de manière évidente d'un traitement plus subtil, plus élaboré que celles qui concernent l'ennemi et soi-même. Elles sont moins fondées sur des clichés circulant depuis longtemps dans les discours sociaux de Grande-Bretagne et surtout de France parce que les auteurs sont contraints d'innover pour être en mesure d'écrire la guerre et sa nouveauté. Tout se passe comme si le discours sériel patriotique recourait essentiellement au *pathos*, entendu au sens aristotélicien de jeu sur les émotions et les sentiments, lorsqu'il argumente au sujet de l'ennemi et de soi, et avant tout au *logos*, c'est-à-dire au raisonnement, lorsqu'il argumente au sujet de la guerre et surtout de la violence de guerre, stratégie qui illustre peut-être la difficulté qu'il y a, pour les auteurs des deux pays, à aborder ces éléments.

Terminons notre étude du système de représentations sur lequel repose ce discours par celles qui concernent les rôles sexués<sup>2797</sup> en temps de guerre.

---

<sup>2795</sup> *Ibid.*, le 26/02/1919.

<sup>2796</sup> *Ibid.*

---

<sup>2797</sup> Nous utilisons le concept de rôle sexué dans le sens qu'Alice H. Eagly donne à celui de rôle de genre dans la théorie des rôles sociaux qu'elle développe en 1987 dans *Sex Differences in Social Behaviour : A Social-Role Interpretation*, à savoir un ensemble d'attitudes, de comportements et de caractères dont témoignent les individus en fonction de leur sexe, ensemble défini d'après des normes sociales.

## **CHAPITRE 8. LES REPRÉSENTATIONS DES RÔLES SEXUÉS EN TEMPS DE GUERRE.**

Les « [...] “logiques” de totalisation [...] »<sup>2798</sup> à l’œuvre durant le Premier Conflit mondial conduisent notamment à la mobilisation de l’ensemble des populations des pays belligérants. Le vivre en guerre des hommes et celui des femmes demeurent toutefois largement différents.

Quelle distribution des rôles sexués durant la Grande Guerre les romans-feuilletons et les *serials* patriotiques de notre échantillon de référence proposent-ils ? Correspond-elle à ce que l’on sait de la réalité ? Existe-t-il des différences entre ce qui se dit dans les uns et dans les autres ? Le discours de mobilisation véhiculé par les fictions en question instrumentalise-t-il les rapports de genre pour servir ses objectifs ?

L’attention particulière que nous avons accordée à ces questions d’histoire du genre est liée au fait que la Grande Guerre, comme toutes les guerres qui l’ont précédée mais encore plus que celles-ci, a été un moment de dérèglement et d’ébranlement des rapports entre les sexes<sup>2799</sup>, mais également au fait que les sources sur lesquelles s’appuie notre étude et la dimension comparative de celle-ci nous permettent peut-être d’éclairer ces mêmes questions avec un brin de nouveauté.

La manière dont les fictions sérielles patriotiques du temps de guerre et de l’immédiat après-guerre représentent les identités sexuées peut être étudiée à partir des attitudes et des pensées des personnages masculins et féminins que les auteurs font évoluer dans leurs récits, des rapports que ces mêmes personnages entretiennent, ainsi qu’au travers des jugements qu’ils portent les uns sur les autres qui synthétisent bien souvent le discours social dominant en ce qui concerne la répartition des rôles sexués. Les Français et les Britanniques des deux sexes qui sont mis en scène dans les romans-feuilletons et les *serials* patriotiques incarnent la plupart du temps les « [...] assignations de genre, c’est-à-dire l’injonction et l’obligation pour les individus de se conformer aux modèles dominants, majoritairement acceptés, du système de genre d’une société donnée<sup>2800</sup> » : les hommes défendent la patrie menacée et protègent leurs concitoyens qui ne peuvent prendre les armes, les femmes soignent et réconfortent. Certains personnages s’éloignent de ces modèles comportementaux que l’on invite plus ou moins explicitement les lecteurs à imiter et sont destinés à servir de repoussoirs, de contre-modèles, à montrer à ces derniers les conduites qu’ils doivent éviter.

---

<sup>2798</sup> HORNE John, « Introduction », in HORNE John (dir.), *Vers la guerre totale...*, op. cit., p. 31.

<sup>2799</sup> CAPDEVILLA Luc, ROUQUET François, VIRGILI Fabrice, VOLDMAN Danièle, *Hommes et femmes dans la France en guerre (1914-1945)*, Paris, Payot, 2003 ; DARROW Margaret H., *French Women and the First World War. War Stories of the Front Home*, Oxford, Berg, 2000 ; GRAYZEL Susan R., *Women’s Identities at War. Gender, Motherhood, and Politics in Britain and France During the First World War*, Chapel Hill et Londres, University of North Carolina Press, 1999 ; KENT Susan K., *Making Peace. The Reconstruction of Gender in Interwar Britain*, Princeton, Princeton University Press, 1994 ; BOURKE Joanna, « Gender roles in killing zones », in WINTER Jay (dir.), *The Cambridge History of The First World War*, op. cit., volume 3 : *Civil Society*, p. 153-178.

<sup>2800</sup> CAPDEVILLA Luc, ROUQUET François, VIRGILI Fabrice, VOLDMAN Danièle, op. cit., p. 27-28.

Ce qui est le plus intéressant, au-delà de cette opposition entre modèles et contre-modèles, c'est que les fictions que nous avons considérées rendent parfois compte, plus ou moins clairement et parfois différemment d'un pays à l'autre, de certains ajustements induits par le conflit qui, s'ils ne remettent pas fondamentalement en cause le rapport traditionnel entre masculin et féminin et les rôles habituellement dévolus aux individus de chaque sexe, conduisent à des mises en question et des transgressions<sup>2801</sup> des normes de genre. Les contours de la féminité et de la masculinité deviennent plus flous, les frontières qui séparent l'une de l'autre poreuses, certaines femmes semblant se masculiniser alors que certains hommes semblent se féminiser.

## **I. La guerre au masculin : défendre et protéger.**

La très grande majorité des personnages masculins français et britanniques illustrent ce « [...] mythe de l'homme protecteur de la Mère Patrie et des siens [...]»<sup>2802</sup> » dont parle Françoise Thébaud, la guerre apparaissant comme un moment où, plus qu'à tous les autres, les hommes se doivent de remplir les rôles traditionnellement assignés à la masculinité et, donc, comme un juge de cette dernière.

### **A. La guerre, une entreprise masculine.**

La Grande Guerre, comme toutes les guerres, est une entreprise masculine. Ce sont les hommes qui portent les armes et doivent défendre la grande Patrie, la nation, mais aussi leur petite patrie, c'est-à-dire le foyer et les proches, contre d'autres hommes en armes qui les menacent. Le champ de bataille et, plus largement, la zone de l'avant-front, sont décrits comme des espaces éminemment masculins d'où les femmes sont exclues, physiquement au moins. Comme le résume Charles Mérouvel, « [...] c'est l'affaire des hommes de combattre<sup>2803</sup>. » L'image de l'homme-rempart, protecteur du pays et de tous ceux qui ne peuvent se défendre, en premier lieu les femmes et les enfants, est bien plus présente dans les romans-feuilletons patriotiques que dans les *patriotic serials*. On peut d'ailleurs penser qu'elle circule davantage en France, au moins durant les 18 premiers mois du conflit, qu'en Grande-Bretagne, parce que dans le premier pays, la mobilisation, cet appel de la Mère-Patrie à ses enfants, à ses fils conviendrait-il de dire pour être exact, confère à cette image une

---

<sup>2801</sup> Cette notion est notamment utilisée par Jean-Yves Le Naour dans *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre. Les mœurs sexuelles des Français (1914-1918)*, Paris, Aubier, 2002.

<sup>2802</sup> THEBAUD Françoise, « *La Grande Guerre. Le triomphe de la division sexuelle* », in DUBY Georges et PERROT Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident, Tome V : Le XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2002, p. 90.

<sup>2803</sup> MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 06/09/1916.

force que le volontariat sur lequel repose, durant cette même période, l'engagement des hommes pour la défense du second, ne peut lui donner.

Ce rôle de défenseur, de protecteur, apparaît comme un élément définitoire de la masculinité que le discours de mobilisation diffusé par les fictions sérielles patriotiques de presse françaises et britanniques instrumentalise afin de rappeler aux hommes, et plus largement à l'ensemble des deux sociétés, ce qui est considéré comme le devoir de l'identité masculine. La situation différente des deux pays fait que cette instrumentalisation n'a pas le même objectif de fond de chaque côté de la Manche, au moins au début de la guerre. La Grande-Bretagne a besoin d'hommes et les *patriotic serials* cherchent donc à inciter la population masculine à s'engager comme volontaires dans l'armée Kitchener ; leurs auteurs mettent donc les hommes face à leurs responsabilités et insistent fortement sur le devoir qu'a chaque Britannique de sexe masculin apte à le faire de défendre son pays les armes à la main et de prouver qu'il est un homme. La conscription fournit dès le départ à la France les hommes dont elle a besoin et il n'est donc pas nécessaire de convaincre la population masculine en âge de le faire de défendre le pays ; les romans-feuilletons décrivent donc des Français très patriotes, prêts à tout pour leur pays, et insistent beaucoup, au contraire des *serials*, sur la défense de la petite patrie, c'est-à-dire la terre natale, la maison, la famille, l'épouse et les enfants. Ces références à la petite patrie sont davantage destinées à justifier auprès de la population demeurée à "l'arrière" ce qui est demandé aux hommes (s'ils se battent, s'ils risquent leur vie, c'est pour défendre cette population) qu'à mettre ces derniers face à leurs devoirs.

Dans les récits sériels patriotiques des deux pays, la guerre apparaît comme une sorte de test, d'épreuve ultime au cours de laquelle l'homme doit prouver sa masculinité. Cette idée est notamment présente dans le personnage de la femme qui n'accepte d'accorder son amour qu'à un homme qu'elle estime digne d'être aimé, c'est-à-dire à un homme qui prouve ou a prouvé qu'il est un homme en remplissant/ayant rempli son devoir envers la patrie<sup>2804</sup>. L'engagement envers le pays menacé en vient donc à déterminer le respect et l'amour auxquels les hommes ont droit, à faire de la femme une récompense dont seuls sont dignes ceux qui se sont montrés à la hauteur, la souffrance endurée devenant parfois un étalon à partir duquel les femmes adaptent leur comportement envers

---

<sup>2804</sup> AYRES Ruby M. *Richard Chatterton, V. C.*, in *Daily Mirror*, le 03/03/1915 : « [...] à moins qu'il n'ait prouvé lui-même qu'il était un homme à présent que l'Angleterre avait besoin des bras solides de tous ses fils, elle n'aurait plus rien à faire avec lui » « [...] unless he proved himself a man now that England was needing the strong arms of all her sons she would have nothing more to do with him » ; ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 28/05/1915 : « Actuellement, les hommes qui méritent le nom d'hommes doivent ignorer leurs préoccupations personnelles et avoir pour objectif de servir leur pays au mieux de leurs possibilités » (« *In these days, men who are worth the name of men must disregard their individual concerns and be intent on giving the best service of which they are possible to their country.* ») ; FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, in *Le Matin*, le 22/06/1917 : « Je savais bien, Hortense, que vous auriez méprisé un homme qui n'aurait pas fait son devoir » ; BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 31/05/1915 : « S'il n'a pas fait son devoir... je n'aurai plus le droit de l'aimer » ; etc.

eux. Certains personnages féminins sont ainsi fiers d'avoir un fils, un fiancé ou un époux blessé<sup>2805</sup> ou même mort au combat<sup>2806</sup>, considèrent que le fait d'avoir été mutilé confère le droit d'être aimé davantage<sup>2807</sup>, et apparaissent donc comme des demandeuses de héros, le soldat héros semblant le seul homme qui trouve parfaitement grâce à leurs yeux. Ruby M. Ayres n'hésite pas à décrire Sonia Markham comme une « [...] adoratrice de héros [qui] aurait donné sa main droite si [Richard Chatterton] s'était précipité avec les autres gars qui sont partis en août<sup>2808</sup> » mais qui considère ce dernier comme un lâche et le repousse parce qu'il ne s'est pas porté volontaire pour partir en France. En plus d'avoir prouvé qu'il était un homme, le héros est un être viril, un homme plus "homme" que les autres car il a plus souffert, plus tué, mieux joué son rôle de défenseur de la patrie, virilité que les cicatrices et mutilations rendent visibles et renforcent même si, nous le verrons, elles ont également des conséquences inverses. Le message général que le discours de mobilisation semble vouloir diffuser auprès de la population masculine est résumé par Charles Mérouvel lorsqu'il met dans la bouche de son héroïne ces quelques mots qui ressemblent à un chantage : « [...] plus tu auras souffert, plus tu seras aimé<sup>2809</sup>. »

Le *serial Richard Chatterton*, V. C. insiste sur le poids de l'expérience combattante comme preuve de masculinité, de virilité, à l'aide d'un exemple particulièrement parlant. Richard raconte à son ami Jardine qu'un homme nommé Jack Gay, efféminé, qu'ils croisaient tous deux avant la guerre et pour lequel ils n'avaient guère de considération, se comporte en véritable héros sur le front, qu'il est adoré de ses hommes et fait preuve d'un très grand courage<sup>2810</sup>. Le choix d'inclure ce personnage dans le récit est vraisemblablement lié à une volonté de son auteure de s'adresser à ses lecteurs, hommes et femmes, en leur posant indirectement cette question : si un homme dont la masculinité était sujette à caution a choisi d'agir conformément aux attendus de son identité sexuée et a prouvé qu'il mérite réellement le nom d'homme, ne pensez-vous pas que tous les hommes en âge de le faire doivent répondre, comme il l'a fait, à l'appel du pays ?

<sup>2805</sup> BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 01/09/1918 ; AYRES Ruby M., *ibid.*, le 06/03/1915.

<sup>2806</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 01/04/1916 et *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 17/08/1918 ; LANDAY Maurice, *Sauvagette*, in *Le Petit Journal*, le 01/12/1916 ; UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 18/10/1915 : « Si mon fils meurt, je le pleurerai, certes, mais je serai fière de sa mort ! » ; etc.

<sup>2807</sup> M. DELLY, *Le mystère de Ker-Even*, in *L'Écho de Paris*, le 04/12/1916 : « Si je t'aimerai !... Oh ! cent fois plus, mon Alain ! » (Florita à Alain qui vient d'être amputé du bras gauche et qui demande à sa fiancée si elle l'aimera toujours maintenant qu'il est diminué.) et *La fin d'une walkyrie*, in *L'Écho de Paris*, le 06/01/1916 : « Je t'aime plus que jamais, Boris, maintenant que tu as souffert, que tu as payé la rançon à la patrie [...] tu seras le héros bien-aimé, celui auquel on se dévoue avec bonheur, tous les jours de sa vie » (Aniouta à son époux qui revient de captivité en Allemagne amputé d'un bras) ; BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 21/07/1918 : « On en voit tous les jours des femmes [...] qui épousent des grands blessés ! Ca c'est beau, c'est d'un grand sentiment... Et ça prouve une belle âme ! »

<sup>2808</sup> AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, le 08/03/1915 : « *Sonia is – she's a hero-worshiper [...] she'd have given her right hand if [Richard Chatterton] d rushed off with the other lads who went in August* »

<sup>2809</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 05/10/1916.

<sup>2810</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, le 19/03/1915.

Le rôle traditionnel de protecteur et de défenseur attribué au masculin, évidemment exacerbé par le contexte de guerre, fait de cette dernière une épreuve qui aboutit à une forme de sélection entre les individus de sexe masculin dignes d'être appelés des hommes, parce qu'ils se comportent comme tels, et ceux qui ne le sont pas parce que leurs faits et gestes ne sont pas conformes aux attendus de leur identité de genre.

## **B. La guerre, juge de la masculinité.**

Tout homme qui ne remplit pas les devoirs liés à son sexe et, en premier lieu, dans le contexte de guerre, celui de défenseur de la patrie, n'en est pas un. Représenté essentiellement sous les traits de "l'embusqué" dans les romans-feuilletons et du lâche (*coward*) ou de celui qui est considéré comme tel dans les *serials*, le personnage de l'homme qui devrait porter l'uniforme des armées de son pays et combattre sur le champ de bataille parce qu'il est physiquement en mesure de le faire et qui, pourtant, ne le fait pas, est un contre-modèle de la figure majoritaire et positive du patriote en armes luttant pour protéger sa patrie et les siens. Il est utilisé par le discours de mobilisation pour présenter aux lecteurs des comportements considérés comme déviants, inadmissibles, les en éloigner, et encourager ainsi des conduites favorables à l'effort de guerre.

Le personnage de l'"embusqué" est très peu présent dans des fictions sérielles patriotiques françaises qui, comme nous l'avons dit, décrivent une population masculine dont le patriotisme et la volonté d'agir sont exemplaires. Est considéré comme "embusqué" ou "planqué", l'homme qui, « en temps de guerre, [...] parvient à obtenir un poste qui le laisse à l'abri de tout danger physique<sup>2811</sup> » mais aussi, parfois, celui qui a été réformé alors qu'il semble en mesure de se battre sur le front comme les autres. L'inégalité face au danger et à la mort nourrit une amertume et parfois une violence des combattants et de leurs proches à l'égard de ces individus favorisés et de leurs proches que certaines fictions patriotiques illustrent au travers de situations très explicites. Favernay et Galtier, les deux héros pacifistes et déserteurs amnistiés créés par Pierre Borel pour *L'heure héroïque* sont ainsi insultés, lorsqu'ils marchent dans la rue, au début de la guerre, parce que même s'ils ont passé l'âge d'être mobilisés, ils ont l'air plus jeunes. On les traite ainsi d'« embusqué[s] », de « tire-au-flanc » et on leur dit « [...] allez donc vous battre au lieu d'encombrer le trottoir<sup>2812</sup> », image de lâche qui répugne les deux hommes et les amène à s'engager en 1915 et à être expédiés, après instruction, à Verdun, au printemps 1916. Charles Mérouvel, lorsqu'il décrit, dans *Alliées !*, les

---

<sup>2811</sup> ROYNETTE Odile, *Les mots des soldats*, op.cit., p. 102.

<sup>2812</sup> BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 23/04/1919.

activités pratiquées par les soldats pour occuper le temps dans les tranchées, revient un peu plus longuement sur ceux qui pratiquent l'écriture, insiste sur le fait qu' « un de leurs sujets favoris [est] la critique de ces malins qui emploient toutes les ruses pour se soustraire au devoir patriotique qui s'impose à notre jeunesse<sup>2813</sup> », et retranscrit des passages de chants "anti-embusqués" dont le troisième invite clairement la population à ne pas ménager ces individus puisqu'ils ne méritent aucune considération.

« J'ai des tas de bons camarades  
Qui ne rêvent que de combats,  
Moi je vous dirai sans bravades :  
Leur vaillance, je ne l'ai pas !<sup>2814</sup> »

« J'aime mon lit, je me dorlotte,  
Je suis doux, timide et musqué  
Quand il faut trimer je me trotte  
Aussi je me suis embusqué...<sup>2815</sup> »

« Grand tapage dans la rue,  
Qu'est-ce que cette cohue ?  
Demande un passant choqué,  
On dit : c'est un embusqué  
Des gamins l'ont remarqué,  
Par la foule il est traqué,  
En vain il cherche une issue,  
On le chasse, on le conspue !  
Il en est estomaqué !  
Dans un coin il est bloqué...  
Il tempête, il crie, il rue...  
Il s'indigne qu'on le hue !  
Certes, cela n'est pas gai !...  
Mais s'il veut qu'on le salue,  
Pourquoi s'est-il embusqué<sup>2816</sup> ?... »

On peut également citer le récit de Gustave Guiches *Les deux soldats* dans lequel l'auteur met en scène une vieille villageoise, Zenaïde Rantel, « [...] une patriote [...] » qui va jusqu'à réclamer « [...] le massacre des réformés<sup>2817</sup> » et qui, lorsqu'elle s'en prend à Jacquou, un réformé de son

---

<sup>2813</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 31/10/1916.

<sup>2814</sup> *ibid.*, le 01/11/1916.

<sup>2815</sup> *ibid.*

<sup>2816</sup> *ibid.*

<sup>2817</sup> GUICHES Gustave, *Les deux soldats*, in *Le Figaro*, le 13/12/1916.

village qui agresse l'épouse d'un homme qui lui, est parti se battre, lui dit qu'il n'est « [...] qu'un *anvusqué* !<sup>2818</sup> »

Dans les *patriotic serials*, l'accusation de lâcheté (*cowardice*) est portée à l'encontre des hommes qui, alors que leur pays est en guerre et qu'ils ont le choix ou non de se battre pour lui tant que la conscription n'est pas mise en place, préfèrent continuer à vivre leur existence habituelle plutôt que de s'engager dans l'armée de volontaires. Le personnage du lâche (*coward*) est plus fréquent dans les fictions patriotiques britanniques de notre échantillon de référence que ne l'est l'"embusqué" dans les françaises. S'il constitue le contre-modèle par excellence du héros patriote, le lâche peut toutefois devenir modèle héroïque grâce au thème narratif de la prise de conscience du devoir à accomplir, de la conversion patriotique, comme c'est le cas pour Richard Chatterton<sup>2819</sup>, Jasper Sedley<sup>2820</sup> ou Eden Rayner<sup>2821</sup>. Cette présence importante du personnage du *coward* est naturellement liée au besoin en hommes de la Grande-Bretagne avant que la conscription ne lui fournisse les contingents nécessaires. Il offre au discours de mobilisation un moyen efficace de toucher les hommes mais également les femmes avec un message simple : tout homme valide qui ne se porte pas volontaire pour partir se battre sur le continent est un lâche et il est nécessaire de le lui rappeler pour, si possible, l'inciter à s'engager. Cet homme considéré comme inutile est également qualifié de « flemmard » (« *slacker*<sup>2822</sup> ») ou de « traînard » (« *laggard*<sup>2823</sup> »), ce dernier terme étant défini par Ruby M. Ayres comme s'appliquant au « [...] faible qui se contente de demeurer chez lui pendant que d'autres offr[ent] sans la moindre hésitation leur vie dans la cause sacrée de la liberté<sup>2824</sup>. »

Les réactions que les auteurs britanniques prêtent à la population qui ne peut aller se battre, personnes âgées et femmes surtout, envers ces hommes valides dont elle attend qu'ils manifestent un comportement conforme à leur sexe mais qui choisissent pourtant de demeurer éloignés des combats, sont empreintes de dédain et d'une certaine agressivité, mais globalement moins violentes que celles que l'on trouve dans les romans-feuilletons lorsqu'il s'agit de fustiger les "embusqués". Ce sont les manifestations de désapprobation émanant des femmes qui sont les plus fréquemment évoquées, qu'elles consistent en de simples remarques par lesquelles elles marquent leur mépris

---

<sup>2818</sup> *Ibid.*, le 18/12/1916.

<sup>2819</sup> AYRES Ruby M. *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, du 01/03/1915 au 03/05/1915.

<sup>2820</sup> ANONYME, *Afraid !*, in *Daily Express*, du 01/12/1915 au 31/01/1916.

<sup>2821</sup> ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Mirror*, du 29/04/1915 au 05/07/1915.

<sup>2822</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, le 01/03/1915, l'auteur utilise le verbe *to slack* et le 23/03/1915 ; ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 04/06/1915.

<sup>2823</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, les 01/03, 02/03 et 03/03/1915.

<sup>2824</sup> AYRES Ruby M. *ibid.*, le 03/03/1915 : « [...] a weakling, content to stay at home while others cheerfully offer [...] their lives in the sacred cause of freedom. »

voire leur dégoût pour ces hommes auxquels le patriotisme et le courage semblent faire défaut ou qu'elles prennent la forme de gestes plus blessants, comme le don de la plume blanche (*White Feather*).

La campagne de la Plume Blanche commence le 30/08/1914, à Folkstone, lorsque l'amiral Charles Penrose Fitzgerald confie à une trentaine de femmes la mission de remettre en public une plume de couleur blanche aux hommes ne portant pas l'uniforme afin de les humilier en les mettant face à leur manque de patriotisme et de courage<sup>2825</sup>. Le symbole de la plume blanche est choisi en référence à un roman de A.E.W. Mason paru en 1902, *The Four Feathers*, dans lequel le héros, qui décide de quitter l'armée, reçoit trois plumes de la part de ses anciens camarades officiers et une de sa fiancée comme marques de lâcheté et de mépris. L'action débutée à Folkstone s'étend rapidement à l'ensemble de la Grande-Bretagne ; les femmes de ce qui est rapidement nommé Ordre de la Plume Blanche ou Brigade de la Plume Blanche mettent généralement la plume au revers du manteau ou sur le chapeau des hommes habillés de tenues civiles<sup>2826</sup> et deviennent en quelque sorte des agents au service de l'effort de recrutement. Comme le note P. J. Hart<sup>2827</sup>, rien n'est pire, pour un homme, que d'être accusé d'un manque de masculinité, d'être traité de lâche, et il précise que si la plume blanche punit les hommes pour leur lâcheté supposée, elle sous-entend également qu'ils ne sont pas en mesure de satisfaire les femmes qui les condamnent : s'ils n'ont pas le courage d'aller se battre, ils ne peuvent faire de bons maris, de bons pères ou de bons amants. Donner une plume blanche à un homme revient donc à attaquer en profondeur sa masculinité, sa virilité, et Nicoletta F. Gullace, lorsqu'elle étudie des témoignages se rapportant à l'action de ces femmes, note que leurs « [...] attaques émasculantes [...] sur le front de l'intérieur [...] » sont comparables à « [...] l'assaut éviscéral de l'ennemi durant la bataille<sup>2828</sup> » ; ces mêmes témoignages montrent que l'effet attendu est présent, que des hommes s'engagent, ensuite, même si c'est plus la volonté de laver l'affront subi qu'un véritable sursaut patriotique qui les motive.

---

<sup>2825</sup> Pour une synthèse riche et précise sur l'action de l'Ordre de la Plume Blanche durant la guerre, nous renvoyons à GULLACE Nicoletta F., « *White Feathers and Wounded Men : Female Patriotism and the Memory of the Great War* », in *The Journal of British Studies*, volume 36, n°2, 1997, consultable gratuitement à l'adresse suivante : <https://www.libraryofsocialscience.com/essays/gullace-white-feathers.html>

<sup>2826</sup> Comme l'explique Nicoletta F. Gullace, *in op. cit.*, l'uniforme militaire est le seul critère de courage et de masculinité que les femmes participant à la campagne de la Plume Blanche prennent en compte, ce qui les conduit régulièrement à condamner des hommes qui ne méritent pas de l'être : hommes trop vieux ou trop jeunes pour partir, exemptés, blessés en convalescence ou encore invalides de guerre, avec les conséquences que l'on peut imaginer.

<sup>2827</sup> HART P. J., « *The White Feather Campaign : A Struggle with Masculinity During World War I* », in *Student Pulse*, Volume 2, n°2, 2010.

<sup>2828</sup> GULLACE Nicoletta F., *ibid.* : « *In these accounts, the emasculating attacks of women on the domestic front are comparable to the eviscerating assault of the enemy in battle.* »

Dans les récits patriotiques où elle apparaît, la plume blanche est utilisée comme un symbole de lâcheté évident, connu des lecteurs, dont il n'est pas nécessaire d'expliquer le sens. Dans *The White Feather*, l'héroïne, Rosemary Arden, s'éprend de John Harland/Denis Carr, mais comme elle le soupçonne d'être un lâche puisqu'il ne semble pas vouloir s'engager dans l'armée, elle lui jette deux plumes blanches provenant de la garniture de son manteau pour lui signifier ce qu'elle pense de lui<sup>2829</sup> ; elle regrettera ce geste car l'homme est en réalité courageux et patriote, luttant dans l'ombre contre les espions allemands, courage et patriotisme qu'il prouvera en se portant volontaire pour partir se battre en France. L'espion allemand Gilbert Hammerton dit au sujet du même Carr qu'il ne serait pas surpris que celui-ci possède rapidement une belle collection de plumes blanches car « lorsque nous sommes engagés dans une guerre aussi importante que celle en cours, les flemmards ne sont d'aucune utilité au pays<sup>2830</sup> », ce qui sous-entend que le fait de donner des plumes blanches aux hommes en âge de se battre qui sont demeurés à "l'arrière" est plus que fréquent. Dans *Richard Chatterton, V. C.*, le héros éponyme est considéré comme un lâche par certaines de ses connaissances et surtout par la femme qu'il aime car il ne part pas se battre, jugement qui le blesse profondément et contribue à le pousser à s'engager. Lors de son premier séjour sur le front français, il est blessé par un shrapnel et renvoyé à Londres ; lorsqu'une jeune femme qui connaît Chatterton apprend cela, au cours d'un dîner, elle dit « nous pensions tous qu'il était plutôt enclin à porter la plume blanche<sup>2831</sup> », sous-entendant donc que Chatterton était perçu comme un *slacker* digne de recevoir cette "décoration". Les deux *serials* n'incitent pas véritablement les lectrices à imiter les femmes de l'Ordre de la Plume Blanche, puisque dans le premier l'héroïne commet une erreur de jugement et que dans le second l'amour-propre et la prise de conscience des enjeux réels de la guerre en cours suffisent à réveiller celui que l'on prenait pour un lâche. La traduction du récit de Beamish Tinker<sup>2832</sup> publié dans *L'Écho de Paris, L'homme à la plume blanche*, délivre elle aussi des propos ambigus au sujet de cette pratique<sup>2833</sup>. Une jeune fille, Daphné Kidlington, décide un jour d'offrir une plume blanche « [...] à tout jeune homme qui ne s'est pas enrôlé [...] » car, dit-elle, « nous, les jeunes filles, devons faire ce qui est en notre pouvoir pour notre pays, tout comme les hommes [...]»<sup>2834</sup>. » Un juge de paix d'un certain âge nommé Pollock lui demande alors « À quoi arriverez-vous en mortifiant les hommes ?<sup>2835</sup> » et, plus tard, explique que selon lui « [...] ce n'est pas

<sup>2829</sup> SIMMINS Meta, *ibid.*, le 20/09/1915.

<sup>2830</sup> *ibid.*, le 28/09/1915 : « *When we are in for a war as big as this, the country has no sort of use for slackers.* »

<sup>2831</sup> AYRES Ruby M., *ibid.*, le 26/03/1915.

<sup>2832</sup> Pseudonyme de la journaliste et criminologue Fryniwyd Tennyson Jesse qui fut envoyé spécial en Belgique, durant la guerre, pour l'hebdomadaire américain *Collier's*.

<sup>2833</sup> Ce roman explique l'origine de la symbolique de la plume blanche de la manière suivante : « Cela date de l'époque où les combats de coqs étaient en faveur ; or, dans la lignée des coqs de combat, on ne voit jamais de plume blanche ; on la rencontre seulement chez l'espèce commune. » (le 08/05/1918)

<sup>2834</sup> TINKER Beamish, *L'homme à la plume blanche* (trad. Marthe Lecomte), in *L'Écho de Paris*, le 27/04/1918.

<sup>2835</sup> *ibid.*

à une jeune femme d'assumer le rôle impertinent de justicière, de provoquer des explications en distribuant des emblèmes de lâcheté<sup>2836</sup>. » Daphné en donne une à un certain Christopher Brent, un homme de trente ans qui ne semble pas pressé de partir se battre pour son pays et que Pollock considère comme un lâche car il ne voit pas ce qui justifie qu'il ne parte pas, mais Brent est en réalité un contre-espion ; le jugement de la jeune femme et du juge de paix est donc erroné, comme celui de Rosemary Arden dans *The White Feather*, le port de l'uniforme et le départ pour le front ne constituant pas des preuves suffisantes pour juger du courage et du sens du devoir d'un homme.

Le principe narrato-discursif consistant à mettre en opposition des personnages qui incarnent parfaitement les rôles traditionnellement attribués à leur sexe et d'autres qui ne les incarnent pas, ou seulement partiellement, est également utilisé lorsqu'il s'agit de représenter les femmes françaises et britanniques en guerre.

## **II. La guerre au féminin : soigner et reconforter.**

Les personnages féminins correspondent, dans leur très grande majorité, aux sentiments et comportements traditionnellement associés à la féminité : douceur, bonté, compassion, fragilité, non-violence. Comme il appartient aux hommes de faire la guerre, d'assurer armes à la main la défense de la patrie, les femmes doivent se contenter d'être leurs auxiliaires, de les assister, de les soutenir et de demeurer, donc, dans les limites des assignations de genre.

### **A. La femme, auxiliaire et soutien de l'homme.**

Les représentations de la femme comme auxiliaire du combattant peuvent être classées en deux catégories : celles qui ont pour objet le soutien moral et celles qui ont pour objet le soutien physique.

En ce qui concerne le soutien moral, c'est l'image de la mère, de l'épouse ou de la fiancée qui "donne" l'(les)homme(s) qu'elle aime, fils, époux ou fiancé à la patrie qui est la plus fréquente. Comme nous l'avons montré, les auteurs vantent le sens du devoir, le courage et le patriotisme féminins au travers de personnages qui dissimulent leur tristesse lors du départ des hommes, qui ont

---

<sup>2836</sup> *Ibid.*, le 08/05/1918

conscience que rien n'est plus important que la défense de la patrie lorsque celle-ci est en danger et supportent avec dignité et fierté la mort de leurs proches tués à l'ennemi<sup>2837</sup>.

Les femmes peuvent également soutenir moralement les combattants en se faisant marraines, c'est-à-dire en entretenant une correspondance avec un ou plusieurs soldats dans le but de combler en partie le manque affectif éprouvé par ces derniers, notamment ceux qui n'ont pas de famille ou qui ne peuvent avoir de nouvelles de celle-ci (familles résidant en zone occupée). Les lettres constituent la forme d'échange la plus fréquente, mais les marraines font également parvenir à leurs filleuls des colis contenant de la nourriture, des vêtements ou des livres. Le marrainage de guerre a commencé à se développer en France à partir du mois de janvier 1915<sup>2838</sup>, une fois les derniers espoirs d'une guerre de courte durée évanouis, grâce à des initiatives émanant du monde associatif ; sa motivation initiale est expliquée en ces termes par Aristide Bruant :

« La si jolie institution de la "marraine du poilu" a pris sa source dans la pitié qu'inspirèrent de pauvres gens sans aucune famille qui, vivant pendant des mois, pendant des années dans les tranchées, n'entendaient jamais leur nom, à l'heure de la distribution des lettres, prononcé par le vaguemestre<sup>2839</sup>. »

La jeune Nicole, une héroïne du *Soleil se lève*, aimerait se rendre utile mais ne peut le faire car il n'y a ni hôpital ni ouvroir à proximité de l'endroit où elle demeure ; elle décide alors, en 1916, de devenir marraine, parce qu'elle souhaite reconforter un soldat lorsque celui-ci sera triste, l'accueillir lors de ses permissions s'il n'a personne chez qui aller, lui rendre visite si un jour il est blessé et lui envoyer régulièrement des paquets ; « ainsi, du moins, [vivrait-elle] un peu dans la guerre !...<sup>2840</sup> » Dans *Rose Perrin*, le général d'Antivy fait remarquer à la marquise de Trivières qu'il aimerait que la fille de celle-ci, Diane, qui est sa pupille, ait un peu « [...] "le sens de la guerre" [...] » et qu'« [...] en un temps où tous les dévouements sont précieux, [...] au lieu de rêver à ses toilettes, [elle] cherchât un peu quel bien elle pourrait faire autour d'elle<sup>2841</sup> », reproche justifié auquel la marquise répond que la jeune femme est la marraine de huit soldats auxquels elle écrit et envoie des paquets. Les exemples ci-dessus représentent l'activité de marraine de guerre comme la manière la plus simple, pour les femmes qui le désirent, de contribuer à l'effort de guerre de leur pays en mobilisant leurs qualités ontologiques, la seule compétence nécessaire étant une maîtrise minimale

---

<sup>2837</sup> Voir chapitre 6, I, B, 2.

<sup>2838</sup> La première association de marrainage, La Famille du soldat, est créée le 11 janvier.

<sup>2839</sup> BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 05/12/1916.

<sup>2840</sup> MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, le 11/02/1919.

<sup>2841</sup> PUJO Alice, *Rose Perrin*, in *L'Action française*, le 12/07/1919.

de l'écriture. Les *serials* que nous avons étudiés ne mentionnent pas cette forme de soutien moral des combattants, probablement parce qu'elle n'est pas aussi développée qu'en France<sup>2842</sup>.

En ce qui concerne le soutien physique que les femmes apportent aux soldats, les fictions sérielles patriotiques des deux pays que nous avons analysées le représentent sous deux formes : le soin des blessés et le travail, qu'il s'agisse du remplacement des hommes dans les activités qu'ils ont dû abandonner lorsqu'ils sont partis pour le front ou de la participation à l'industrie de guerre.

Nous avons déjà évoqué la figure de l'infirmière<sup>2843</sup> et expliqué que son utilisation très fréquente était essentiellement liée à sa richesse narrative et à son important pouvoir mobilisateur auprès d'un lectorat dont la composante féminine, majoritaire en temps de paix, l'est encore plus en temps de guerre. Personnage principal de certaines fictions comme *L'infirmière* de Paul Bertnay, *Madame Crésus*. *Infirmière* de Victor Goedorp, *Lise Renaud*. *Dame de la Croix-Rouge* de Laurent Joubert ou *The War Woman* de Laurette Aldous, et activité exercée par un grand nombre de femmes dans les autres fictions de notre échantillon d'étude<sup>2844</sup>, l'infirmière permet aux auteurs de donner de l'importance à la femme sans lui en donner trop. Ils diffusent en effet, par l'intermédiaire de ce personnage, des représentations flatteuses de femmes patriotes, motivées par un sens du devoir, un courage et un dévouement exemplaires, mais qui demeurent conformes aux modèles et stéréotypes liés à la féminité, et cantonnent cette dernière dans les assignations de genre définies par le discours social. Cette volonté discursive apparaît parfois très nettement lorsque certains auteurs entendent dicter aux femmes ce que doit être leur rôle durant la guerre, ce que fait Paul Bertnay lorsqu'il écrit que

« [...] les femmes françaises ont un grand... un saint devoir à remplir, pendant que leurs enfants... leurs frères... leurs époux... leurs amis [...] offrent héroïquement à la patrie tout le sang de leurs veines. Elles ont le devoir de panser les blessures des héros... de se transformer en sœurs de charité et de tendresse pour tous les inconnus qui sont leurs frères et leurs défenseurs<sup>2845</sup>. »

Au début du printemps 1919, dans un récit signé de son autre pseudonyme, Pierre Borel, qui se déroule durant les deux premières années de guerre, le même auteur évoque le « [...] devoir [...] »

---

<sup>2842</sup> Les quelques informations que nous avons pu trouver sur le sujet semblent indiquer qu'il n'existait pas, outre-Manche, d'organisations de marrainage aussi nombreuses et développées qu'en France. La pratique existe cependant, comme le prouve, par exemple, des annonces publiées dans les journaux pour encourager les femmes à devenir marraines (*godmothers*).

<sup>2843</sup> Voir chapitre 6, II., B., 4.

<sup>2844</sup> Geneviève de Balazé et Germaine Evrard dans *Chantecoq* de Paul Bernède ; Sylvie Davone dans *Notre terre* de Lise Pascal ; Lise et Marthe Cervoise dans *Les épis verts* de Marguerite Rolland ; Suzanne Delbois dans *Vieille Alsace* d'Émile Pouget ; Madeleine Féraud et Rose Bichet dans *Alliées !* de Charles Mérouvel ; Raymonde Favernay dans *L'heure héroïque* de Pierre Borel ; Elinor Pax dans *Wake Up !* de Laurence Cowen ; etc.

<sup>2845</sup> BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 22/07/1915.

de « [...] toutes les femmes de France [qui] doivent combattre elles aussi... combattre contre la mort que les barbares du nord apportent chez nous<sup>2846</sup> » en devenant infirmières, l'hôpital devenant « [...] leur champ de bataille à elles<sup>2847</sup>. »

Le personnage de la femme au travail<sup>2848</sup> est bien moins présent, dans les fictions que nous avons étudiées, que celui de l'infirmière. Aristide Bruant évoque, dans *Captive !*, les nombreuses femmes qui se présentent pour être embauchées dans l'usine de guerre mise en place par Georges Forestier, « [...] les hommes étant mobilisés<sup>2849</sup> », Ruby M. Ayres, dans *Peter Lyster... et Invalided Out*, la pénurie de personnel de maison, durant la guerre, provoquée par le fait que beaucoup de bonnes et de domestiques choisissent de partir travailler dans les usines, notamment de munitions<sup>2850</sup>, et Gustave Guiches, dans *Les deux soldats*<sup>2851</sup>, s'attarde un peu plus sur cette question du travail féminin lorsqu'il décrit le difficile travail de la terre que les femmes des zones rurales sont contraintes d'assurer après le départ des hommes. Dans tous les cas, on peut envisager le travail féminin comme une forme de soutien physique car ce sont les corps des femmes qui remplacent ceux des hommes et qui permettent en grande partie au système de production de s'adapter aux changements et nécessités induits par la guerre.

Il est intéressant de noter que la visibilité importante du personnage de l'infirmière en comparaison de celui de l'ouvrière ou de la travailleuse des champs ne reproduit pas la réalité des effectifs de ces activités féminines durant le conflit. En 1918, il y a environ 100000 infirmières en exercice au sein des services de santé militaire français dont 30000 sont des salariées de l'armée et 63000 des bénévoles travaillant pour la Croix-Rouge ; à partir de 1915 quelques centaines se trouvent sur le front<sup>2852</sup>. En ce qui concerne la Grande-Bretagne, on compte plus de 90000 volontaires au sein de la *British Red Cross* en 1918<sup>2853</sup> tandis que, suivant les estimations, entre 10000 et 11000 femmes rejoignent les rangs du *Queen Alexandra's Imperial Military Nursing Service*

---

<sup>2846</sup> BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, le 22/04/1919.

<sup>2847</sup> *Ibid.*, le 29/04/1919.

<sup>2848</sup> Nous excluons de cette catégorie le cas des infirmières salariées.

<sup>2849</sup> BRUANT Aristide, *ibid.*, le 17/12/1916.

<sup>2850</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, in *Daily Mirror*, le 04/04/1917 : « [...] la pénurie de bonnes [...] » (« [...] *shortage of maids* [...] ») ; *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, le 26/11/1917 : « Il est difficile, actuellement, de trouver des domestiques ; ils sont tous dans des usines, en train de fabriquer des cartouches ou des obus [...] » (« *It's difficult to get servants now ; they're all in factories, making shells or aeroplanes* [...] »)

<sup>2851</sup> GUICHES Gustave, *Les deux soldats*, in *Le Figaro*, du 06/11/1916 au 01/02/1917.

<sup>2852</sup> Les chiffres sont extraits de CAPDEVILLA Luc, ROUQUET François, VIRGILI Fabrice, VOLDMAN Danièle, *op. cit.*, p. 69.

<sup>2853</sup> Se reporter au dossier « *Nursing during the First World War* » consultable sur le site de la Croix-Rouge britannique à l'adresse suivante :

<http://www.redcross.org.uk/~media/BritishRedCross/Documents/Who%20we%20are/History%20and%20archives/Nursing%20during%20the%20First%20World%20War.pdf>

Reserve sur la durée du conflit et entre 7100<sup>2854</sup> et 8100<sup>2855</sup> ceux du *Territorial Force Nursing Service*, les deux principales organisations relevant de l'armée britannique. Le travail féminin est de loin la participation la plus déterminante des femmes à l'effort de guerre dans les deux pays. En France, ces dernières occupent, en 1918, plusieurs millions d'emplois dans les secteurs où il a fallu remplacer les hommes, avec en premier lieu l'exploitation de la terre, les administrations et l'ensemble des emplois peu qualifiés, mais également plus de 400000 emplois dans les industries d'armement, chiffres qui, selon certaines estimations, font passer la part des femmes dans la population active française de 32% dans l'immédiat avant-guerre à près de 40% à la fin de celle-ci<sup>2856</sup> ; en Grande-Bretagne, elles sont près d'un million à travailler dans les industries d'armement au moment de l'armistice, nouveau secteur d'emploi qui est celui dans lequel elles sont les plus nombreuses. Les effectifs des infirmières ne représentent donc pas grand-chose en comparaison de ceux des "munitionnettes" ou des travailleuses des champs. La faible présence du personnage de la travailleuse est certainement liée au fait qu'il est moins riche et moins attrayant, d'un point de vue narratif, que celui de l'infirmière, mais il faut peut-être se demander si, d'un point de vue discursif cette fois, elle n'illustre pas une volonté d'éviter la diffusion de représentations qui traduisent une modification de la répartition habituelle des rôles sexués et de limiter, ainsi, la prise de conscience de certains changements induits par la guerre. Le travail rémunéré est en effet synonyme, pour les femmes, d'une plus grande visibilité dans l'espace public, de nouvelles responsabilités, d'un nouveau rapport à l'argent, d'une plus grande autonomie dans la gestion du foyer, autant d'éléments qui remettent en question l'image traditionnelle de la femme dont les seules obligations sont, selon le stéréotype alors en vigueur, d'être une bonne épouse et une bonne mère.

Les personnages de la mère ou de l'épouse qui supportent avec courage le départ de l'homme aimé, de la marraine qui rompt la tristesse et l'isolement du soldat, et de l'infirmière qui soigne les blessures de celui-ci permettent de représenter l'activité des femmes en guerre selon les rôles que la *doxa* attribue au sexe féminin, et, donc, selon les assignations de genre couramment admises ; le personnage de la travailleuse est plus ambigu parce qu'il rompt, en partie, avec ces dernières. Le discours de mobilisation patriotique oppose à ces modèles comportementaux quelques contre-modèles qui trouvent leur origine dans un même défaut admis comme fréquent chez la femme : sa frivolité.

---

<sup>2854</sup> HAY Ian, *One Hundred Years of Army Nursing*, London, Cassell, 1953.

<sup>2855</sup> HALDANE Elizabeth S., *The British Nurse in Peace and War*, London, JohnMurray, 1923.

<sup>2856</sup> CAPDEVILLA Luc, ROUQUET François, VIRGILI Fabrice, VOLDMAN Danièle, *op. cit.*, p. 67.

## **B. La critique de comportements jugés immoraux et déplacés.**

Alors que les contre-modèles masculins fustigent le comportement des hommes qui ne remplissent pas le principal rôle qu'ils sont censés remplir, celui de défenseur de la patrie, les contre-modèles féminins s'attachent à dénoncer des comportements jugés comme immoraux et déplacés, même chez des femmes qui, pourtant, semblent remplir leur devoir.

Il arrive ainsi, certes assez rarement, que le discours sur les infirmières ne fasse pas un portrait laudatif de celles-ci, la critique se faisant parfois assez acerbe, comme le montrent le récit de Laurent Joubert, *Lise Renaud. Dame de la Croix-Rouge* et celui de Claude Farrère, *La dernière déesse*. Laurent Joubert met en scène une femme d'une petite quarantaine d'années, Lise Renaud, qui devient infirmière, presque par hasard, à l'automne 1914. La description de son activité sur plusieurs mois est l'occasion pour l'auteur de dépeindre, au travers des yeux de son héroïne, la vie d'un hôpital, et notamment le petit monde des infirmières. Il décrit ainsi les rivalités qui les opposent, parfois au détriment des blessés, le fait que bon nombre de jeunes femmes deviennent infirmières non par patriotisme mais « [...] par snobisme [...] »<sup>2857</sup> et ne pensent qu'à parader et à s'amuser lorsqu'elles en ont l'occasion, représentations très éloignées de celles de « [...] ces infirmières idéales dont on relate par le journal et l'image les héroïques exploits »<sup>2858</sup>. Lise finit par être contaminée par l'ambiance dans laquelle elle évolue, se mettant alors à soigner ses toilettes, à apprécier les regards que les hommes posent sur elle, à s'éprendre d'un jeune médecin, André Darcy, et à s'offrir à lui alors qu'elle est une femme mariée, certes séparée de son époux, bloqué en zone occupée. La mort de son jeune fils sur le front lui fait se demander si elle n'est pas punie pour l'amour coupable qu'elle vit avec André, l'amène à se reprocher de n'avoir pensé qu'à elle, d'avoir négligé de correspondre avec son enfant, et à décider de lutter contre ses sentiments pour Darcy ; le départ de celui-ci et un nouveau poste lui permettent d'y parvenir.

Claude Farrère évoque, dans un chapitre de son roman au titre évocateur, « Infirmières-amazones »<sup>2859</sup>, le séjour qu'un de ses personnages, le lieutenant Guy Hélios, passe dans un hôpital parisien, à la fin de l'année 1914, pour une petite blessure à l'épaule. Il décrit les infirmières bénévoles comme « [...] un bataillon très nombreux, et mondain davantage encore »<sup>2860</sup>, et écrit par exemple :

« [...] sa blessure [...] était une vraie blessure, reçue sur un vrai champ de bataille, et [...] elle avait eu le bon goût de le laisser intact [...] voire un rien plus séduisant : il lui en restait une jolie cicatrice rose au creux de l'épaule, de quoi tenter des

---

<sup>2857</sup> JOUBERT Laurent, *Lise Renaud. Dame de la Croix-Rouge*, in *L'Humanité*, le 12/09/1916.

<sup>2858</sup> *Ibid.*, le 15/09/1916.

<sup>2859</sup> FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, le 04/03/1919.

<sup>2860</sup> *Ibid.*

lèvres d'infirmière ; car une infirmière, surtout bénévole, continue d'être femme, et souvent le devient davantage au contact de tant de jeunes blessés, à qui son devoir l'oblige à prodiguer tous les soins, les plus intimes y compris...<sup>2861</sup> »

L'auteur raconte alors la rivalité qui oppose deux infirmières éprises de Guy et les amène à en venir très violemment aux mains, au point qu'il est nécessaire à leurs collègues de les séparer et de les enfermer dans deux pièces séparées pour les calmer<sup>2862</sup>.

On trouve le même genre de propos négatifs au sujet des marraines de guerre même si, là encore, ils ne sont pas très fréquents. Alice Pujo envisage par exemple les marraines comme « [...] une occasion de dépense » pour les soldats car « ce n'[est] pas tout que de correspondre. On fai[t] souvent connaissance au temps des permissions, et il dev[ient] difficile de ne pas se laisser entraîner par ces marraines si séduisantes<sup>2863</sup> », l'auteure faisant donc du marrainage une cause possible de débauche du soldat. Claude Farrère s'en prend également au marrainage lorsqu'il décrit le comportement ridicule des deux infirmières éprises de Guy Hélios qui « [...] s'étaient promus [...] marraines de guerre<sup>2864</sup>. » Il écrit alors : « il m'amuse de songer que, dans un quart de siècle, personne ne goûtera plus le sournois libertinage de cet euphémisme, né en 1915, mort en 1918 : *marraine de guerre !...*<sup>2865</sup> »

Dans ces exemples, ce sont donc la frivolité et la légèreté qui sont condamnées et présentées comme des défauts typiques des femmes, dont celles-ci ne parviennent pas à se défaire, même lorsqu'elles le devraient. Certains auteurs britanniques pointent eux aussi ces deux défauts lorsqu'ils évoquent la « fièvre khaki » (*khaki fever*) qui s'empare des femmes de Grande-Bretagne durant le conflit.

Angela Woollacott, dans un article extrêmement clair et complet sur le sujet, définit la *khaki fever* de la manière suivante :

« À la fin de l'année 1914, une épidémie de fièvre khaki éclata en Grande-Bretagne. Les jeunes femmes semblaient tellement attirées par les hommes en uniforme militaire qu'elles adoptaient des comportements indécents et même dangereux. L'excitation qui s'était apparemment emparée des jeunes femmes à la vue des troupes

---

<sup>2861</sup> *Ibid.*

<sup>2862</sup> *Ibid.*, le 05/03/1919

<sup>2863</sup> PUJO Alice, *Rose Perrin*, in *L'Action française*, le 16/09/1919.

<sup>2864</sup> FARRÈRE Claude, *ibid.*, le 04/03/1919.

<sup>2865</sup> *Ibid.*

en milieu urbain et à proximité des camps militaires fut identifiée comme sexuelle et nommée “khaki fever”<sup>2866</sup>. »

Elle explique que cette fièvre concerne les femmes de tous les milieux et des filles parfois très jeunes, âgées de quatorze à seize ans, qu’elle est plus visible à Londres que dans le reste du pays<sup>2867</sup>, et suggère que « le fait que le phénomène se soit produit si tôt durant la guerre suggère que la fièvre préexiste au khaki, contrairement à la perception des contemporains et des historiens selon laquelle c’est la guerre elle-même qui a changé la moralité et l’expression sexuelle des femmes<sup>2868</sup> » ; autrement dit, le comportement sexuel des femmes était en train de changer depuis la fin du siècle précédent, et le conflit n’a été qu’un catalyseur qui a accéléré cette évolution.

L’effet de l’uniforme et, plus largement, de l’atmosphère de guerre, sur la *libido* et le comportement des femmes envers les hommes, apparaît dans les récits patriotiques britanniques lorsque l’on trouve des remarques au sujet du « [...] *glamour* du khaki [...]»<sup>2869</sup>, du « [...] *glamour* de l’uniforme [...]»<sup>2870</sup>, qui rappellent le pouvoir de séduction de la tenue militaire, au sujet de la « [...] romance de la séparation [...]»<sup>2871</sup>, c’est-à-dire l’effet particulier que provoque le départ prochain de l’homme pour la guerre, et d’autres évoquant les mariages précipités que les jeunes femmes sont prêtes à contracter avec des soldats<sup>2872</sup>. Ces propos font de la femme un être peu réfléchi, qui se laisse guider par ses passions, et donnent l’impression, pour reprendre des mots de Céline datant de 1932, que « la guerre, sans conteste, porte aux ovaires [...]»<sup>2873</sup>

La stigmatisation de la frivolité dont les femmes de leur pays peuvent faire preuve est de loin la stratégie discursive la plus fréquemment utilisée par les auteurs français et britanniques lorsqu’ils souhaitent exposer à leurs lecteurs des comportements féminins immoraux ou déplacés en temps de

---

<sup>2866</sup> WOOLLACOTT Angela, « “Khaki Fever” and its Control : Gender, Class, Age and Sexual Morality on the British Homefront in the First World War », in *Journal of Contemporary History*, vol.29, n°2, 1994, p. 325 : « In late 1914 an epidemic of khaki fever broke out across Britain. Young women, it seemed, were so attracted to men in military uniform that they behaved in immodest and even dangerous ways. The excitement which reportedly gripped out young women at sight of troops in towns, cities and near army camps was identified as sexual, and named “khaki fever”. »

<sup>2867</sup> *Ibid.*, p. 329-330.

<sup>2868</sup> *Ibid.*, p. 342.

<sup>2869</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster...*, in *Daily Mirror*, le 20/03/1917 (« [...] the glamour of khaki [...] »).

<sup>2870</sup> *Ibid.*, le 27/03/1917 : « [...] the glamour of a man’s uniform [...] » et le 14/04/1917 « [...] the glamour of the uniform [...] »

<sup>2871</sup> *Ibid.*, les 21/03, 27/03 et 14/04/1917 : « [...] the romance of parting [...] »

<sup>2872</sup> *Ibid.*, le 27/03/1917 : « [...] mariages de guerre précipités [...] » (« [...] hurried war weddings [...] ») et idem le 14/04/1917 (« [...] hasty war weddings [...] »). On peut noter la mention fréquente à ces mariages précipités dans les *serials* comportant des “relents” d’idéologie patriotique que nous avons identifiés : AYRES Ruby M., *Her Way and His*, in *Daily Mirror*, le 05/08/1915 : « [...] hurried marriages [...] » ; WILMOT Abye, *The Desire of Nations*, in *Daily Express*, le 25/05/1920 : « Quelles sottises les jeunes filles ont été avec leurs mariages de guerre ! » (« What fools girls were with their war weddings ! ») ; RUCK Berta, *The Bridge of Kisses*, in *Daily Mirror*, le 24/07/1916 : « [...] je me demandais comment il était possible que certaines de mes amies puissent autant avoir envie d’épouser des soldats » (« [...] I wondered how some of my girl friends could be so keen on marrying soldiers. »)

<sup>2873</sup> CÉLINE Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1996, p. 91.

guerre. La femme ennemie, fréquemment présente dans les romans-feuilletons patriotiques, entre 1914 et 1920, sous les traits de l'espionne, permet elle aussi de diffuser un contre-modèle comportemental efficace. Les espionnes allemandes sont en effet représentées comme des femmes très éloignées du modèle de la femme française tel que nous l'avons présenté. Elles ne sont pas douces, mais violentes et sans pitié ; elles ne sont pas dévouées à un époux et à une famille, mais des femmes sans véritables attaches et à la sexualité souvent débridée ; elles ne placent pas leur honneur au-dessus de toute autre chose, et sont au contraire capables de commettre les pires bassesses pour parvenir à leurs fins ; elles ne sont pas uniquement des soutiens des hommes mais leurs égales, et leur sont même, parfois, supérieures en bien des points, ce qui fait d'elles des chefs respectés et craints, comme la dangereuse Emma Lückner créée par Arthur Bernède. L'Allemande est à l'image de l'Allemand, elle en a toutes les tares et tous les vices ; la figure de l'espionne invite donc les femmes de France à se conformer aux rôles et comportements déterminés par les assignations de genre.

Le discours de mobilisation des fictions sérielles patriotiques distribue donc les rôles sexués en temps de guerre en respectant la manière dont la symbolique et le discours dominants définissent les rapports du masculin et du féminin à l'activité guerrière : les hommes jeunes et en bonne santé font la guerre sur le front combattant, les femmes les soutiennent sur le front de l'intérieur, distribution des rôles qui, dans les récits dont tout ou partie de l'action se déroule à "l'avant", détermine ce que nous avons choisi d'appeler une géographie de l'héroïsme. Le front combattant, c'est-à-dire la zone des combats, est un espace exclusivement masculin, d'où les femmes sont physiquement absentes, et où le seul personnage héroïque est le soldat qui se bat les armes à la main pour son pays. Le front intérieur, "l'arrière", apparaît comme un espace féminisé, dans lequel les hommes en âge de se battre sont fréquemment considérés avec mépris, surtout par les femmes, parce qu'ils ne remplissent pas leur devoir, ce qui fait que leur masculinité n'est plus une évidence ; ces dernières y assument leur rôle d'auxiliaires du masculin, et leur héroïsme est largement passif (courage lors du départ des hommes, face à leur mort, aux difficultés de la vie quotidienne...) Entre les deux, une zone plus floue et plus complexe où des hommes qui ne peuvent aller se battre sur le front peuvent devenir des héros, en tant que francs-tireurs ou contre-espions par exemple, leur héroïsme étant toutefois un héroïsme de second ordre qui n'est pas connoté aussi positivement que celui du soldat, et où des femmes peuvent faire preuve d'un héroïsme actif (franc-tireurs ou infirmières proches du front par exemple) qui ne s'accorde plus avec les représentations traditionnelles de la féminité. On se rend alors compte que les fictions sérielles patriotiques ne se contentent pas uniquement de reproduire un discours sur le genre déconnecté de la réalité des

événements mais qu'elles envisagent également les remises en cause et les transgressions que la Grande Guerre induit au niveau des assignations de genre.

### **III. La masculinité et la féminité à l'épreuve de la guerre.**

Certains personnages symbolisent des expériences de guerre au cours desquelles les identités de genre sont remises en cause. Des hommes semblent se féminiser alors que des femmes semblent se masculiniser, ces phénomènes d'inversion illustrant le caractère changeant et souple de ces identités.

#### **A. La masculinité bouleversée.**

Il est des situations, durant la guerre, où les hommes apparaissent moins hommes si l'on s'en tient aux stéréotypes qui définissent traditionnellement la masculinité.

C'est le cas des hommes en âge de se battre et en bonne santé qui demeurent à "l'arrière" au lieu de partir pour le front. Le fait de ne pas remplir leur rôle de défenseur de la patrie, de ne pas avoir les armes à la main, et de vivre dans un espace féminisé modifie l'identité sexuée de ces hommes et rend leur masculinité moins évidente. L'image de la mobilisation en France et de la campagne de recrutement en Grande-Bretagne comme appel de la patrie à ses hommes, « [...] appel [du pays] à sa virilité<sup>2874</sup> », définit de manière explicite une séparation nette entre les hommes qui peuvent être considérés comme de "vrais" hommes, parce qu'ils répondent à cet appel, et les autres.

La fragilisation de la masculinité est très nette lorsque l'on envisage la situation des blessés graves et des invalides pour lesquels il est parfois possible d'évoquer un phénomène de féminisation. Lorsque le combattant est sérieusement blessé, il effectue de longs séjours hospitaliers durant lesquels il est entièrement dépendant des soins que lui prodiguent médecins et infirmières. Sa faiblesse physique et sa situation de soumission conduisent à un phénomène d'inversion dans le rapport du masculin au féminin puisque ce n'est plus la femme qui est en position de dépendance mais l'homme.

---

<sup>2874</sup> SIMMINS Meta, *The White Feather*, in *Daily Mirror*, le 19/10/1915 : « [...] the call that England was making to her manhood [...] »

Ce phénomène d'inversion est encore plus visible dans le cas des invalides, et en premier lieu des amputés et des "gueules cassées". Les dégâts irrémédiables faits à l'intégrité corporelle de ces hommes, la diminution de la force physique, de l'autonomie, la perte, parfois, des organes sexuels ou de leur fonctionnement normal, la fragilité psychologique découlant de leur état, modifient en profondeur le regard que la société porte sur eux mais également le regard qu'ils portent sur eux-mêmes. Une fois sortis des hôpitaux, nombre d'invalides dépendent de leurs proches, en premier lieu de leurs épouses, et doivent composer avec une fragilité physique, psychologique et une position sociale qui remettent en cause leur virilité. Partis en bonne santé, chefs de foyer, et appartenant au sexe dominant, ils reviennent à jamais diminués et face à des femmes qui ont dû apprendre à être plus autonomes, à gérer leur ménage, éléments qui modifient le rapport de forces entre eux. Les auteurs qui choisissent de mettre en scène un invalide de guerre envisagent la plupart du temps son état de manière positive, comme nous l'avons expliqué précédemment<sup>2875</sup>, mais il arrive aussi, très rarement, qu'ils se montrent lucides et réalistes lorsqu'ils décrivent les conséquences de son handicap, la modification des rapports entre masculinité et féminité étant un moyen d'aborder ces dernières. Le phénomène d'inversion des identités de genre est par exemple visible dans *Invalided Out*, récit centré sur le personnage de Nicholas Stanford, un combattant qui a été réformé suite à une blessure à la jambe qui l'a rendu boiteux et qui, par moments, supporte mal son état, sa nouvelle vie et sa nouvelle identité d'invalidé. Ruby M. Ayres imagine ainsi une scène où il refuse l'aide d'une jeune femme, Pauline Boulter, qui veut l'aider à descendre d'un train, et lance à cette dernière : « Il y a un an, j'aurais pu vous soulever d'une seule main et m'enfuir avec vous [...] »<sup>2876</sup>. » C'est le fait de réaliser que le bras d'une femme puisse l'aider, lui l'homme naguère si fort mais aujourd'hui si diminué qui affecte Stanford, à ce moment-là, et lui fait se rendre compte que sa virilité ne sera plus jamais ce qu'elle était.

La peur face au danger est un moment où l'homme se trouve dans une situation où il doit prouver sa masculinité, sa virilité. La peur est un sentiment naturel<sup>2877</sup> ; le combattant doit simplement être en mesure de la surmonter. Le premier contact avec le "feu", avec l'enfer du champ de bataille, est à ce titre décisif parce que le "bleu", ce soldat sans expérience des réalités du combat,

---

<sup>2875</sup> Voir chapitre 6, II., C., 5.

<sup>2876</sup> AYRES Ruby M., *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, le 03/12/1915 : « *A year ago I could have picked you up with one hand and run away with you [...]* »

<sup>2877</sup> Voir, à ce sujet, la manière dont Paul Lintier relate, dans *Ma pièce...*, son baptême du feu qui a lieu le 22/08/1914. Dans les livraisons des 21 et 22/06/1916, il explique qu'il est angoissé, qu'il tremble, parce que son instinct a le dessus, état dont il est honteux ; puis son instinct cède et la peur disparaît. Ruby M. Ayres prête les mêmes émotions à son héros, Richard Chatterton : il éprouve une peur instinctive, lors d'un assaut allemand non prévu et particulièrement violent subi par les troupes britanniques auxquelles il appartient, mais cette peur est « [...] oubliée [...] » lorsqu'il s'élance hors de la tranchée et se retrouve au cœur de la bataille, « [...] laissée derrière [lui] avec la boue et la mort dans les tranchées. » (« *Fear was forgotten – left behind with the mud and death in the trenches* », in *Daily Mirror*, le 06/04/1915.)

peut alors être jugé par les autres soldats mais également être en partie révélé à lui-même. Celui qui passe le test avec succès, voit sa virilité prouvée et réassurée, et il accède même à un stade supérieur de celle-ci, fondement d'une forme de masculinité spécifique du front : il est « [...] "l'homme qui a vu le feu"<sup>2878</sup> », un homme différent de celui qu'il était mais aussi différent des autres car il a vécu une expérience unique<sup>2879</sup>. Celui qui échoue se retrouve, au contraire, face à la faillite de sa virilité, de son identité sexuée. Dans *Elles n'oublent pas...*, Jules Mary raconte le baptême du feu du sous-lieutenant Henri Lerroy, âgé de 23 ans, qui rêve d'héroïsme sur le champ de bataille depuis son enfance mais se retrouve paralysé lors du premier assaut auquel il participe, n'ose pas sortir de la tranchée, et s'apprête à se suicider pour que les autres soldats pensent qu'il est mort d'une balle ennemie. C'est le colonel Paroches auquel la mère d'Henri, femme qu'il a aimée autrefois, a demandé de faire en sorte que son fils fasse son devoir, qui interrompt le jeune homme et l'aide à vaincre sa peur en l'accompagnant sur le champ de bataille. Henri meurt lors de cette première bataille, et lorsque Paroches va prévenir la mère de celui-ci et la rassure en lui disant que son fils est mort en héros, elle répond : « Ma crainte, c'était de n'avoir pas fait de lui un homme... mais un être délicat, une âme féminine, nerveuse, de sensibilité exagérée<sup>2880</sup>. » Ces paroles font de l'expérience de guerre un test au cours duquel le jeune homme doit prouver qu'il en est bien un, tandis que la pensée du suicide face à l'échec et au refus d'en affronter les conséquences sous-entend que la souffrance, pour un homme, de ne pouvoir agir et être reconnu comme tel, est pire que la mort.

L'image stéréotypée de la féminité est elle aussi remise en question par la guerre, notamment lorsque certaines femmes endossent des rôles qui les conduisent à adopter des comportements considérés comme relevant du masculin.

---

<sup>2878</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 27/02/1916.

<sup>2879</sup> Edmond Sée propose une version intéressante de la même idée dans *Un Cousin d'Alsace*. Au moment de la mobilisation, le narrateur du récit dit qu'il cesse d'être un homme pour devenir un soldat car « [...] la vie d'hier [...] », la vie civile, est instantanément séparée de « [...] celle de demain [...] » (in *Le Figaro*, le 11/01/1918) ; puis lorsque le soldat qu'il est devenu est amené à participer à la « [...] mêlée [...] », il explique qu'il n'est « [...] plus un soldat seulement, mais un combattant [...] » (in *Le Figaro*, le 30/03/1918) « [...] Formidable aventure [...] "entre hommes" [...] » (in *Le Figaro*, le 11/01/1918), la guerre commence donc par séparer les hommes qui demeurent civils de ceux qui deviennent soldats ; puis dans un second temps, elle fait des soldats qui survivent à la bataille des combattants et donc des hommes à part. Le combattant devient, en quelque sorte, le degré supérieur de virilité.

<sup>2880</sup> MARY Jules, *Elles n'oublent pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 08/04/1917.

## B. La féminité transgressée.

Les fictions sérielles patriotiques invitent quelquefois à penser la guerre comme un moment de transgression et de redéfinition de la féminité. Elles mettent alors en scène des personnages féminins qui exercent des activités ou adoptent des comportements qui les conduisent à être plus que de simples auxiliaires des hommes et à se masculiniser, dans la mesure où ces activités et comportements sont habituellement ceux des hommes.

C'est notamment le cas des femmes qui sont représentées les armes à la main, combattant et tuant l'ennemi en tant que franc-tireurs<sup>2881</sup> ou aventurières<sup>2882</sup> prêts à tout pour sauver leur patrie, et qui s'opposent alors aux stéréotypes de passivité et de douceur attachés à la féminité. Ces femmes peuvent se montrer violentes, sans pitié, et capables de gestes typiquement masculins comme la bagarre à mains nues : Grace Munroe se bat ainsi avec une espionne allemande, dans *The War Woman*, et la projette d'un toit, acte dont elle est heureuse parce qu'il s'agit d'un acte patriotique, mais surtout parce que « [...] tuer l'ennemi est le travail des hommes et non celui des femmes<sup>2883</sup> », Pearl Dare avec un espion allemand, dans *Le courrier de Washington... !*, qu'elle fait elle aussi tomber d'un toit<sup>2884</sup>, et Blanche de Surgères, dans *Tête de Boche*, défend son amie Françoise Bonnières que le prince de Reuss tente de violer, assomme celui-ci et le jette par une fenêtre<sup>2885</sup>.

Plus fréquemment encore, le personnage de l'infirmière, pourtant symbolique de la vision dominante de la féminité, permet à certains auteurs de mettre en scène des femmes qui partagent l'expérience de guerre des hommes et, à ce titre, se masculinisent. Certaines sont amenées à exercer assez près du front, partagent donc certains des risques encourus par les soldats, notamment les bombardements, constatent au quotidien l'horreur de la bataille, et témoignent de comportements héroïques qui n'ont rien à envier, parfois, à ceux des combattants. Dans *L'infirmière*, Lucienne Dervilliers sollicite ainsi, dès les débuts de la guerre, d'être envoyée près du front, « [...] poste le plus périlleux que l'on pût confier à une infirmière [...] aussi près que possible de la ligne de feu, là où il y a le plus de danger, là où nuit et jour on joue son existence<sup>2886</sup> », et elle est envoyée près de Verdun, dans l'ambulance de Sainville, « [...] mal protégée contre le tir sauvage des barbares [...] poste de

---

<sup>2881</sup> Le meilleur exemple est celui des *Héroïnes* de René Vincy.

<sup>2882</sup> On peut penser notamment à Gwendoline Stevens dans *The War Woman* de Laurette Aldous, Elinor Pax dans *Wake Up !* de Laurence Cowen, Pearl Dare dans *Le courrier de Washington !...* de Marcel Allain ou encore à Germaine Aubry dans les aventures du détective Chantecoq imaginées par Arthur Bernède.

<sup>2883</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 24/06/1915 : « *I am still more glad that killing the enemy is man's business and not women's* »

<sup>2884</sup> ALLAIN Marcel, *Le courrier de Washington !...*, in *Le Petit Journal*, le 03/12/1917.

<sup>2885</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 05/07/1915.

<sup>2886</sup> BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 27/06/1916.

secours avancé, placé à l'extrême limite des lignes françaises<sup>2887</sup> » ; l'auteur du récit, Jacques Brienne, précise que « [les] qualités de la [jeune femme] prenaient sous la mitraille un caractère d'héroïsme qui frappait tous ceux qui [l'] approchaient<sup>2888</sup> », ce qui lui vaut d'être proposée pour la Croix de guerre. Dans *Chantecoq*, Germaine, la fille du savant Aubry, est directrice d'une ambulance « [...] à Soissons, en plein feu, sous la mitraille, [...] au milieu des périls les plus terribles [...]»<sup>2889</sup>, tandis que Geneviève de Balazé, qui veut elle aussi être infirmière, ne souhaite pas exercer dans un hôpital de "l'arrière" mais être formée par Germaine, dont elle connaît l'activité grâce à la presse, et être envoyée ensuite en un point dangereux du front pour y fonder à son tour une ambulance<sup>2890</sup>. Bien que leur profil soit légèrement différent, ce sont Gwendoline Stevens et Grace Munroe, les héroïnes de *The War Woman* qui, à l'échelle de notre échantillon de fictions, incarnent de la manière la plus complète cette figure de l'infirmière dont l'expérience de guerre se rapproche de celle des hommes. Gwendoline part comme infirmière en Belgique, quelques semaines après le début de la guerre, à bord d'une ambulance automobile dont elle est la conductrice, et choisit Grace pour la secondier. Les deux femmes sillonnent l'arrière des lignes alliées pour transporter des blessés, allant parfois très près de la ligne de front, au péril de leur vie, Gwendoline n'hésitant pas, durant une période où elle se retrouve seule, à aller chercher des blessés sous les bombardements, ce qui lui vaut d'être la première femme à être décorée de la Médaille militaire belge. La jeune héroïne de 23 ans créée par Laurette Aldous symbolise parfaitement la femme qui veut rompre avec l'image traditionnelle de la féminité, et l'auteure lui prête plusieurs pensées très claires à ce sujet, lorsqu'elle la met en scène durant les semaines qui précèdent le déclenchement du conflit :

« La femme moderne est suffisamment masculine pour ressentir un peu de la joie du combat<sup>2891</sup>. »

« [...] au seuil de la plus grande guerre de l'histoire, il paraissait presque indécent d'être une femme<sup>2892</sup>. »

---

<sup>2887</sup> *Ibid.*

<sup>2888</sup> *Ibid.*

<sup>2889</sup> BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 09/02/1916.

<sup>2890</sup> *Ibid.*

<sup>2891</sup> ALDOUS Laurette, *ibid.*, le 05/05/1915 : « *The modern woman is masculine enough to feel something of the joy of the fight.* »

<sup>2892</sup> *Ibid.*, le 08/05/1915 : « [...] *at the threshold of the greatest war in history, it seemed almost indecent to be a woman at all.* »

« Je n'ai jamais compris pourquoi il devrait être admis que toute femme est destinée par nature à être une Soeur Anne en permanence [...] »<sup>2893</sup> »

Un peu plus tard, lorsqu'elle décide de partir en Belgique et qu'elle en parle à Ronald Redford, elle lui dit qu'elle est « [...] en meilleure santé et plus forte que 90% des hommes [...] »<sup>2894</sup> qu'elle connaît et qu'elle ne va pas se laisser mettre sur la touche sous prétexte qu'elle est une femme<sup>2895</sup>. Une fois certaine qu'elle va pouvoir mener son projet à bien, elle est plus heureuse que jamais car depuis sa naissance, « [elle n'a] jamais été en mesure d'accomplir la moindre chose qui compte vraiment. [Elle a] été un drone dans la ruche de la vie, simplement parce qu'[elle] étai[t] une femme »<sup>2896</sup>. Le courage, la témérité, le dévouement, l'endurance physique dont elle témoigne, comme son amie Grace, mais à un degré supérieur, font d'elle l'incarnation du modèle de la « [...] femme moderne [...] »<sup>2897</sup>, dont le comportement remet en cause la conception traditionnelle de la féminité, modèle dont Laurette Aldous se fait clairement le défenseur. L'auteure oppose par exemple le comportement de son héroïne au comportement attendu des femmes, qu'elle ridiculise<sup>2898</sup>, et imagine que la nouvelle de la décoration de Gwendoline, relayée dans la presse, vaut à celle-ci d'être félicitée mais également critiquée par des Allemands aux États-Unis ou des pro-allemands en Angleterre qui dénoncent son manque de féminité<sup>2899</sup>. Peut-être Laurette Aldous a-t-elle reçu elle-même des commentaires dans lesquels on lui reprochait la masculinité de son héroïne, mais elle invite en tout cas la société de son pays à repenser l'image traditionnelle de la femme et en profite, au passage, pour faire de l'Allemagne un pays rétrograde.

D'autres exemples de personnages féminins montrent eux aussi, de manière moins flagrante, que la guerre est bien perçue comme un moment où les représentations classiques de la féminité sont questionnées. Nicolle Hermaux, l'héroïne de *Monsieur Jacasse*, fonde et dirige, dès après l'armistice, une association, la "Remember", dont l'objectif est de continuer, sous une autre forme, la guerre contre une Allemagne qui, si elle a été vaincue militairement, agit sur le plan économique

---

<sup>2893</sup> *Ibid.* : « *I have never understand why it should be assumed that every woman is intended by Nature to be a perpetual Sister Anne [...]* »

<sup>2894</sup> *Ibid.*, le 10/05/1915 : « *I'm far healthier and stronger than 90 per cent of the men I know.* »

<sup>2895</sup> *Ibid.* : « Je ne vais pas me laisser calmement mettre à l'écart parce que je suis une femme » (« *I am simply not going to be quietly pushed on one side just because I happen to be a woman [...]* »)

<sup>2896</sup> *Ibid.* : « [...] *I had never been able to do one single thing that really mattered. I had been a drone in the hive of life, just because I was a woman !* »

<sup>2897</sup> *Ibid.*, les 05/05 et 16/06/1915.

<sup>2898</sup> *Ibid.*, le 25/05/1915 : « Dieu merci, le temps où les femmes étaient prêtes à accepter comme étant leur devoir de rester assises en brodant et en se comportant comme des nigaudes imbéciles était terminé. Il y avait du travail à faire en Belgique, et il y en a toujours – un travail difficile, déchirant et laid. Je suis plus fière que je peux le dire d'avoir été capable de le faire [...] Je me moque complètement que ce soit féminin ou non. » (« *Thank Heaven, the day has passed when women were prepared to accept as their whole duty sitting around in corners working samplers and behaving generally like idiotic nincompoops. There was work to be done in Belgium, and there is work still to be done – hard work, heart-breaking work, ugly work. I am prouder than I can say I have been able to do it [...] I don't care a tuppenny dam whether it is womanly or whether it is not.* »)

<sup>2899</sup> *Ibid.*, le 10/06/1915.

pour prendre sa revanche sur la France. Elle est motivée par une haine farouche, se montre sans pitié dans ses actions, et fait preuve d'une autorité et d'un esprit d'initiative particulièrement développés. Le personnage d'Elinor Pax que Laurence Cowen met en scène dans *Wake Up !* tranche lui aussi avec l'image de la femme douce et passive. Non seulement l'auteur en fait une jeune femme courageuse qui demande à être infirmière et aide son fiancé à mettre la main sur l'espion allemand Hostis, mais il en fait également un courrier de l'armée britannique chargé d'une mission au cours de laquelle elle est blessée par balle et imagine une scène où elle vient, à cheval, au secours de son père qui a été capturé, frappant et mettant hors de combat plusieurs soldats ennemis.

L'examen des personnages mis en scène par les auteurs de romans-feuilletons et *serials* patriotiques montre que leur écriture développe un conservatisme puissant lorsqu'il s'agit de représenter les rôles sexués et le rapport masculin/féminin dans la France et la Grande-Bretagne en guerre. Pour reprendre une expression de Michelle Perrot, chaque sexe semble « à sa place »<sup>2900</sup>, c'est-à-dire que les identités sexuées, telles qu'elles sont représentées, respectent les assignations de genre déterminées par les normes socio-culturelles de l'époque : l'homme fait la guerre, défend la patrie, alors que la femme est son auxiliaire, son soutien, et lui permet de remplir au mieux son rôle. Certains personnages qui apparaissent comme des écarts par rapport à ce discours dominant sont certes les produits de l'adaptation des auteurs aux goûts de leur lectorat, et en premier lieu de la fraction féminine de celui-ci, demandeuse de figures héroïques rompant avec le modèle de la femme passive, mais ils amènent néanmoins à penser le conflit comme un moment de remise en question des identités de genre et traduisent une prise en compte réaliste, par le fictionnel, des effets parfois importants que l'expérience de guerre peut avoir sur ces dernières.

---

<sup>2900</sup> PERROT Michelle, « *Sur le front des sexes : un combat douteux* », in *Vingtième Siècle*, n° 3, juillet 1984, p. 76.

## Conclusion de la seconde partie.

Analysé au travers des représentations et figures qui constituent sa structure, le discours de mobilisation véhiculé par les fictions sérielles patriotiques de presse françaises et britanniques publiées par les neuf journaux que nous avons considérés entre août 1914 et décembre 1920 apparaît comme une véritable pédagogie du patriotisme destinée à façonner les imaginaires. Le ressassement de ces représentations et de ces figures, le recours permanent aux mêmes schémas narratifs et actanciels, et la mise en scène des mêmes personnages, modèles ou contre-modèles, qui incarnent tout un répertoire de comportements à imiter ou au contraire à proscrire, permettent l'élaboration et la mise en circulation de prêts-à-penser et de prêts-à-agir patriotiques.

Comme nous avons tenté de le montrer, le discours de mobilisation des romans-feuilletons patriotiques est très proche de celui des *serials* du même type, mais un examen attentif de l'un et de l'autre permet de faire apparaître certaines nuances qui, parce qu'elles sont essentiellement de forme et non de fond, de degré et non de sens, ne remettent pas en cause cette proximité, mais font apparaître le poids des imaginaires nationaux et des situations de guerre dans la manière de concevoir ces discours, de les diffuser et de définir les objectifs attendus de leur(s) appropriation(s). Ces nuances nous ont amené à constater, par exemple, que les fictions patriotiques françaises sont plus agressives envers l'ennemi allemand, que leurs personnages héroïques tiennent plus fréquemment du surhomme que leurs équivalents britanniques, que le patriotisme y est représenté comme un sentiment instinctif des Français alors que dans les *patriotic serials*, les Britanniques ne manifestent pas le même amour viscéral pour leur pays, les hommes ayant fréquemment besoin d'être stimulés pour se faire défenseurs de ce dernier avant l'instauration de la conscription, et que la violence de guerre est bien plus présente dans les fictions françaises, les auteurs britanniques semblant maintenir cette dernière à distance de leur lectorat ou ne lui en donner qu'une vision très aseptisée.

Si l'écriture de fictions patriotiques, durant la période que nous avons considérée, participe de la vaste entreprise de mobilisation culturelle dont l'objectif principal est, durant les années de guerre, la mise en forme du consentement des populations au conflit, et, durant l'immédiat après-guerre, l'acceptation par ces mêmes populations du legs particulièrement douloureux de celui-ci, sa justification étant, en 1914 comme en 1920, la stratégie discursive fondamentale, il est difficile d'évaluer l'impact réel de la lecture de ces récits. Le *medium* journalistique assurant une très large diffusion aux romans-feuilletons et *serials* patriotiques, constituent-ils des vecteurs efficaces de la mobilisation des esprits et, donc, de la fabrique du consentement ? Comment la rhétorique sérielle

patriotique fonctionne-t-elle et quelles hypothèses est-il loisible de formuler au sujet de ses appropriations et de ses effets ? Le romanesque sériel pouvant être considéré, nous l'avons déjà rappelé, comme un moyen de saisir « [...] les urgences et les priorités que se donne une société<sup>2901</sup> » à un moment donné et, donc, comme un reflet de son imaginaire à ce même moment, peut-on utiliser les romans-feuilletons et les *serials* patriotiques pour affiner notre connaissance de la “culture de guerre” française et de la “culture de guerre” britannique de 14-18<sup>2902</sup> ? Proposer des réponses à ces interrogations nous a conduit à faire appel à des concepts, méthodes d'analyse et modèles cognitifs utilisés par d'autres disciplines des sciences sociales, telles la sociologie de la lecture ou l'analyse de discours, qui nous ont permis de désenclaver le regard historique que nous portions sur nos sources et d'aborder celles-ci avec une grille de lecture enrichie et très féconde que nous allons mettre en œuvre dans le troisième et dernier temps de notre réflexion.

---

<sup>2901</sup> KALIFA Dominique, « *Le roman peut-il être source d'histoire ?* », in MIGOZZI Jacques (dir.), *Le roman populaire en question(s)*, Limoges, PULIM, 1997, p. 611.

<sup>2902</sup> Nous employons ici le singulier car l'existence de “cultures de guerre” nationales est indéniable et qu'elle ne remet pas en cause celle de “cultures de guerre” propres aux différents types de groupes sociaux. C'est leur connaissance qui peut éventuellement être affinée grâce à l'étude de la littérature sérielle de presse.



**TROISIÈME PARTIE**

**FICTION SÉRIELLE ET MOBILISATION**

**CULTURELLE**



Après avoir examiné le contenu du discours de mobilisation que les romans-feuilletons et *serials* patriotiques publiés dans les journaux de notre corpus diffusent au sein des sociétés française et britannique entre août 1914 et décembre 1920, nous allons à présent focaliser notre attention sur les modalités de fonctionnement et de réception de ce discours. Nous abordons ici les domaines les plus difficiles de notre parcours parce qu'ils nous emmènent sur des terrains qui ne sont pas évidents à pratiquer pour l'historien, habitué à utiliser des textes littéraires pour documenter ses recherches, mais moins familier de leur étude comme objets sociaux<sup>2903</sup>.

Pour commencer, nous proposerons une synthèse des théories et concepts que nous avons utilisés pour tenter de comprendre les processus à l'œuvre dans la lecture sérielle ; nous nous intéresserons plus précisément à la lecture du roman-feuilleton et du *serial*, en France et en Grande-Bretagne, durant la guerre et les deux premières années de sortie de guerre, afin de faire un point sur la composition du public de cette littérature, sur ses attentes, et de mesurer l'impact du conflit sur ces deux éléments.

Nous envisagerons ensuite les fictions sérielles patriotiques de presse publiées durant la même période comme des discours argumentatifs avec pour objectif de comprendre le fonctionnement de la rhétorique qu'ils véhiculent et de mettre en exergue les principales techniques qui déterminent sa force illocutoire<sup>2904</sup>.

Nous étudierons enfin la réception proprement dite de cette rhétorique en prenant soin de nous écarter des conclusions simplistes et datées qui conçoivent uniquement la littérature "populaire" comme une source d'aliénation de ses lecteurs. Nous examinerons, pour ce faire, les appropriations possibles du discours sériel patriotique, tenterons d'évaluer le rôle des fictions sérielles patriotiques de presse dans la mobilisation culturelle du temps de guerre et de l'immédiate sortie de guerre et nous demanderons, pour terminer, si ces dernières peuvent être utilisées pour affiner notre connaissance de la "culture de guerre" française et de la "culture de guerre" britannique de 14-18.

---

<sup>2903</sup> Sur les rapports entre histoire et littérature, on peut se reporter à LYON-CAEN Judith et RIBARD Dinah, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010.

<sup>2904</sup> La force illocutoire d'un énoncé désigne sa capacité de persuasion.



## **CHAPITRE 9. LECTURES DU ROMAN-FEUILLETON ET DU SERIAL.**

Avant d'analyser la rhétorique patriotique telle qu'elle apparaît dans les fictions sérielles de presse françaises et britanniques publiées durant la guerre et l'immédiat après-guerre, il nous a semblé important de nous intéresser au fonctionnement de la lecture sérielle puis, plus précisément, à la lecture de ces fictions durant le conflit, en mettant en évidence les modifications que la guerre a apporté à la composition, aux pratiques et aux attentes de leur public.

### **I. Lecture(s) et lecteur(s) sériels.**

Aborder la question de la lecture pose d'emblée plusieurs problèmes. Face à l'impossibilité de rendre compte de la multiplicité des lectures individuelles, on s'intéresse à un lectorat, défini comme agglomérat de lecteurs selon différents critères, à partir duquel il est possible de déduire une forme archétypale de lecteur, un "lecteur moyen", dont on envisage l'activité de lecture. Ce lectorat est une forme de communauté imaginée et relève plus du concept, de l'outil, que de la réalité sociologique ; il permet néanmoins d'atteindre, en partie au moins, la réalité des pratiques.

Nous avons choisi d'utiliser, parfois, l'expression "lecteur sériel" pour désigner de manière concise le lecteur de romans-feuilletons et de *serials* (et de n'importe quelle forme de littérature sérielle) ; ce lecteur sériel est en quelque sorte notre « lecteur modèle<sup>2905</sup> » de la fiction sérielle de presse, et c'est son activité de lecture que nous allons examiner.

Nous présenterons tout d'abord certaines théories et concepts qui nous ont guidé dans notre compréhension du fonctionnement de la lecture sérielle, en insistant sur les éléments qui nous semblent fondamentaux pour notre réflexion. Puis, nous proposerons une approche sociologique et phénoménologique du lecteur de romans-feuilletons et de *serials* de la fin de la Belle Époque, en nous attardant sur l'identité de ce lecteur sériel (qui est-il ?), sur les modalités de son activité lisante (comment, quand et où lit-il les romans-feuilletons et les *serials* ?) et sur les principales motivations de celle-ci (pourquoi lit-il des romans sériels ?).

---

<sup>2905</sup> Nous reprenons ici le nom de la théorie sémantique forgée par ECO Umberto, *Lector in fabula*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1985. La publication en italien date de 1979.

## **A. Comprendre la lecture sérielle.**

Certains éléments des travaux d'Anne-Marie Thiesse<sup>2906</sup>, de Jean-Claude Vareille<sup>2907</sup>, de Daniel Couégnas<sup>2908</sup> ou encore de Marc Angenot<sup>2909</sup> permettent de glaner de nombreuses informations utiles sur le fonctionnement de la lecture sérielle. Ils ne permettent pas, cependant, d'entrer intimement dans l'acte de lecture. Nous voudrions donc considérer certains concepts et théories qui nous semblent fournir des outils pertinents pour mieux comprendre la réception du roman-feuilleton et du *serial*.

### **1. Les théories de la réception.**

#### **a. Les horizons d'attente de H. R. Jauss.**

L'esthétique de la réception proposée par H. R. Jauss repose essentiellement sur la notion d'horizon d'attente, déjà utilisée par E. Husserl ou H.-G. Gadamer, et qu'il définit, en 1967, comme un

« [...] système de référence objectivement formulable qui pour chaque œuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne<sup>2910</sup>. »

Plus tard, en 1972, dans la *Postface De l'Phigénie de Racine à celle de Goethe*<sup>2911</sup>, il en vient à distinguer deux types d'horizon d'attente : l'horizon d'attente de l'œuvre ou « horizon d'attente littéraire » et l'horizon d'attente du public ou « horizon d'attente social », parce qu'il estime que sa définition de l' « horizon d'attente » a besoin d'être « [...] sociologiquement affinée [...]»<sup>2912</sup>. Étudier la réception d'une œuvre littéraire revient à observer les rapports, les tensions, le dialogue qui se tissent entre ces deux horizons d'attente ; il explique :

---

<sup>2906</sup> THIESSE Anne-Marie, *Le roman du quotidien...*, op. cit. et «Des plaisirs indus. Pratiques populaires de l'écriture et de la lecture» in *Politix*, 4/13, 1991, p. 57-67.

<sup>2907</sup> VAREILLE Jean-Claude, *Le Roman populaire français (1789-1914). Idéologies et pratiques*, Limoges, P.U.LIM., Québec, Nuit blanche, 1994.

<sup>2908</sup> COUÉGNAS Daniel, *Introduction à la paralittérature*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>2909</sup> ANGENOT Marc, *Le Roman populaire...*, op. cit..

<sup>2910</sup> JAUSS H.R., *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, p. 49. Cet ouvrage propose la traduction, des principaux écrits de l'auteur qui permettent de rendre compte de l'ensemble de sa théorie de la réception.

<sup>2911</sup> JAUSS H. R., « *De l'Phigénie de Racine à celle de Goethe* », in op. cit., p. 243-262.

<sup>2912</sup> *Ibid.*, p. 258.

« Une analyse de l'expérience esthétique du lecteur ou d'une collectivité de lecteurs, présente ou passée, doit considérer les deux éléments constitutifs de la concrétisation du sens – l'effet produit par l'œuvre, qui est fonction de l'œuvre elle-même, et la réception, qui est déterminée par le destinataire de l'œuvre – et comprendre la relation entre texte et lecteur comme un procès établissant un rapport entre deux horizons ou opérant leur fusion. Le lecteur commence à comprendre l'œuvre nouvelle ou qui lui était encore étrangère dans la mesure où, saisissant les présupposés qui ont orienté sa compréhension, il en reconstitue l'horizon spécifiquement littéraire. Mais le rapport au texte est toujours à la fois réceptif et actif. Le lecteur ne peut "faire parler" un texte, c'est-à-dire concrétiser en une signification actuelle le sens potentiel de l'œuvre, qu'autant qu'il insère sa précompréhension du monde et de la vie dans le cadre de référence littéraire impliqué par le texte. Cette précompréhension du lecteur inclut les attentes concrètes correspondant à l'horizon de ses intérêts, désirs, besoins et expériences tels qu'ils sont déterminés par la société à laquelle il appartient aussi bien que par son histoire individuelle<sup>2913</sup>. »

L'horizon d'attente social étant par définition un élément fluctuant, l'esthétique de la réception proposée par Jauss insiste sur le fait que les réceptions d'une même œuvre varient donc suivant les époques. Il est donc nécessaire, pour proposer une analyse d'une réception, d'être en mesure de reconstituer l'horizon d'attente du public de l'époque concernée par cette analyse. La théorie de Jauss donne au public un rôle actif puisque c'est lui qui produit la réception à partir des éléments qui déterminent son horizon d'attente, c'est-à-dire, principalement, ses lectures antérieures, les normes esthétiques dominantes de la société dans laquelle il évolue, et tout ce qui définit son *habitus*.

La notion d'horizon d'attente est utilisée par la plupart des travaux sur la lecture. En effet, les pratiques et effets individuels de lecture échappant le plus souvent à l'analyse, la connaissance de l'horizon d'attente d'un public permet de proposer une réception de ce public à un moment historique donné. L'écart qui apparaît entre l'horizon d'attente social reconstitué et l'horizon d'attente littéraire d'une œuvre permet d'envisager les effets de la lecture de celle-ci. Jauss envisage les effets de la lecture selon « [...] trois fonctions distinctes : préformation des comportements ou transmission de la norme ; motivation ou création de la norme ; transformation ou rupture de la norme<sup>2914</sup> », cette norme étant entendue comme l'ensemble des valeurs sociales et culturelles dominantes. Une manière de dire que la lecture influence toujours l'esprit de celui qui la pratique et que toutes les formes de littérature doivent être considérées comme des leviers susceptibles d'agir, à différents degrés, sur les mentalités.

---

<sup>2913</sup> *Ibid.*, p. 259. Et il poursuit : « La fusion des deux horizons : celui qu'implique le texte et celui que le lecteur apporte dans sa lecture, peut s'opérer de façon spontanée dans la jouissance des attentes comblées, dans la libération des contraintes et de la monotonie quotidienne, dans l'identification acceptée telle qu'elle était proposée, ou plus généralement dans l'adhésion au supplément d'expérience apporté par l'œuvre. Mais la fusion des horizons peut aussi prendre une forme réflexive : distance critique dans l'examen, constatation d'un dépaysement, découverte du procédé artistique, réponse à une incitation intellectuelle – cependant que le lecteur accepte ou refuse d'intégrer l'expérience littéraire nouvelle à l'horizon de sa propre expérience. »

<sup>2914</sup> *Ibid.*, p. 261.

Les impératifs commerciaux qui commandent la production “feuilletonesque” à la Belle Époque amènent les producteurs et diffuseurs de celle-ci à rechercher la fusion des deux horizons définis par Jauss, car publier des fictions qui correspondent aux attentes du public est le moyen le plus efficace de fidéliser celui-ci sur le long terme.

### **b. La théorie de l’effet et le lecteur implicite de Wolfgang Iser.**

Les travaux de Wolfgang Iser aboutissent à une « théorie de l’effet esthétique<sup>2915</sup> » qui repose sur les rapports des deux pôles principaux que l’auteur établit comme constitutifs de l’œuvre littéraire : le « pôle artistique », défini comme « le texte produit par l’auteur<sup>2916</sup> », le « pôle esthétique », défini comme « la concrétisation réalisée par le lecteur<sup>2917</sup>. » C’est l’acte de lecture, véritable production, qui transforme un texte en œuvre littéraire. Comme l’écrit Iser, « le texte est un potentiel d’action que le procès de la lecture actualise<sup>2918</sup>. » On retrouve donc, comme chez Jauss, l’idée d’une œuvre littéraire composée de deux pans : l’un déterminé par le texte/l’auteur (l’horizon d’attente littéraire/le pôle artistique) et qui s’impose à tous les lecteurs, l’autre déterminé par le lecteur et donc variable à l’échelle du nombre de lecteurs potentiels (l’horizon d’attente social/le pôle esthétique).

Chez Iser, ce sont des attentes réciproques qui définissent la relation entre le texte et le lecteur. Il ne s’intéresse pas au lecteur réel, empirique, mais à une figure abstraite de lecteur qu’il nomme « lecteur implicite ». Ce lecteur est une construction du texte, le lecteur que présuppose ce dernier. Comme l’écrit le théoricien, le lecteur implicite « [...] incorpore l’ensemble des orientations internes du texte de fiction pour que ce dernier soit tout simplement reçu. Par conséquent [il] n’est pas ancré dans un quelconque substrat empirique. Il s’inscrit dans le texte lui-même<sup>2919</sup>. » Pour que la rencontre du texte et du lecteur soit de nature dialogique, elle nécessite un cadre de références commun fourni par ce qu’Iser nomme « répertoire textuel<sup>2920</sup> » et qui « [...] renvoie grosso modo au contexte socio-culturel. Il comprend deux classes d’éléments : les références au contexte historique et social et les allusions littéraires [...]»<sup>2921</sup>. » Le lecteur aborde le texte avec son propre répertoire, constitué de ses expériences de lecture passées, mais aussi de tout ce qui détermine son identité. Le

---

<sup>2915</sup> ISER Wolfgang, *L’acte de lecture : théorie de l’effet esthétique*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1985. Traduction de l’ouvrage *Der Akt des Lesens. Theorie ästhetischer Wirkung*, Munich, Fink, 1976.

<sup>2916</sup> *Ibid.*, p. 48

<sup>2917</sup> *Ibid.*

<sup>2918</sup> *Ibid.*, p. 34

<sup>2919</sup> *Ibid.*, p. 70

<sup>2920</sup> *Ibid.*, p. 148

<sup>2921</sup> GILLI Yves, « *Le texte et sa lecture. Une analyse de l’acte de lecture selon W. Iser* », in *Annales Littéraires de l’Université de Franche-Comté*, mars 1981, p. 100.

répertoire du texte doit recouvrir en partie celui du lecteur pour que la communication texte-lecteur soit possible, mais doit également s'en distinguer suffisamment pour enclencher, au travers de cette « [...] asymétrie existant entre texte et lecteur [...] »<sup>2922</sup>, une véritable activité créatrice chez ce dernier.

La théorie de l'effet élaborée par Iser ne permet pas davantage que la théorie de la réception élaborée par Jauss d'atteindre le lecteur réel et ses pratiques, mais elle met l'accent sur le caractère communicationnel et producteur de la lecture : chaque texte propose un rôle à son lecteur (le lecteur implicite), rôle créateur puisque c'est en l'incarnant plus ou moins complètement, selon son répertoire, que celui-ci transforme le texte en œuvre et lui « donne la vie » pour reprendre les termes d'Iser.

Si cette conception est assez naturellement admise lorsqu'il est question de la lecture lettrée, il n'en est pas de même lorsqu'il est question de lecture sérielle puisqu'on la considère généralement comme un processus unidirectionnel et linéaire dans lequel un lecteur passif n'interagit pas avec le texte et le traverse sans rien produire, ou presque.

### c. La théorie sémiotique de la lecture d'Umberto Eco.

La théorie sémiotique de la lecture élaborée par Umberto Eco repose sur l'idée d'une « coopération interprétative » du lecteur évoquée dès le sous-titre de son ouvrage, *Lector in Fabula. Le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, et sur le concept de « Lecteur Modèle », envisagé comme une stratégie inscrite dans le texte lui-même, et qui n'est donc pas le lecteur réel. La lecture est conçue comme une « [...] activité coopérative qui amène le destinataire à tirer du texte ce que le texte ne dit pas mais qu'il présuppose, promet, implique ou implique, à remplir les espaces vides, à relier ce qu'il y a dans ce texte au reste de l'intertextualité d'où il naît et où il ira se fondre »<sup>2923</sup>, et le « Lecteur Modèle » comme une sorte de lecteur idéal « [...] capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont [...] l'auteur le pensait et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi générativement »<sup>2924</sup>. Pour interpréter un texte, le lecteur a recours à sa « compétence encyclopédique », expression qui désigne l'ensemble des références culturelles utilisées pour donner sens au texte<sup>2925</sup>. La variabilité quasi infinie de cette compétence encyclopédique d'un lecteur à un autre pourrait laisser supposer une infinité

---

<sup>2922</sup> *Ibid.*, p. 106

<sup>2923</sup> ECO Umberto, *Lector in fabula, op. cit.*, p.5

<sup>2924</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>2925</sup> Eco détaille ces références p. 96 à 105.

d'interprétations d'un même texte mais tout texte, grâce à ce qu'Eco nomme « topic<sup>2926</sup> », oriente la lecture pour amener le récepteur vers une interprétation privilégiée.

Lorsqu'il aborde, brièvement les structures idéologiques d'un texte, Eco précise qu'une structure idéologique « [...] se manifeste quand des connotations axiologiques sont associées à des pôles actanciels inscrits dans le texte. C'est quand une charpente actancielle est investie de jugements de valeurs et que les rôles véhiculent des oppositions axiologiques [...] que le texte exhibe en filigrane son idéologie<sup>2927</sup>. » Et c'est avec sa « compétence idéologique<sup>2928</sup> » que chaque lecteur actualise, interprète ces structures.

L'approche d'Umberto Eco, comme celle d'Iser, pense donc la lecture à partir d'un lecteur conçu comme stratégie textuelle ; le lecteur empirique incarne plus ou moins complètement cette stratégie nommée « Lecteur Modèle » au cours du processus de coopération textuelle en fonction de son encyclopédie. Sa théorie sémiotique accorde néanmoins une plus grande attention au rôle du lecteur dans la réception et propose une analyse plus fine de l'acte de lecture car elle cherche véritablement à expliquer celui-ci dans sa dimension pragmatique. L'attention portée à la manière dont chaque lecteur crée, à partir de son encyclopédie, c'est-à-dire essentiellement à partir de ses expériences de lecture précédentes et de son identité socio-culturelle, des possibles concernant la suite du récit, invite à aborder tout acte de lecture comme un travail coopératif de création de sens : un texte, n'est qu'un « mécanisme paresseux<sup>2929</sup> » dont le contenu ne se concrétise, ne s'actualise qu'avec l'activité de chacun de ses lecteurs.

Les remarques faites par Eco au sujet des structures idéologiques sont précieuses pour relativiser certains jugements concernant les effets de la littérature dite « populaire », et notamment de la fiction sérielle de presse. Encore à la Belle Époque<sup>2930</sup>, les mises en garde alarmistes au sujet de l'influence néfaste de cette dernière sur les esprits de ses lecteurs foisonnent, avec comme argument principal l'incapacité dans laquelle se trouvent les lecteurs auxquels elle s'adresse en priorité de s'approprier le contenu des textes qu'ils lisent avec la même distance critique que celle que les

---

<sup>2926</sup> *Ibid.*, p. 110-116.

<sup>2927</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>2928</sup> *Ibid.*

<sup>2929</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>2930</sup> Dès les premiers temps du roman-feuilleton en France, dans les années 1840, une critique violente émane de certains hommes de lettres, hommes d'Église ou politiques pour dénoncer ses méfaits. Sainte-Beuve et sa « littérature industrielle » dès 1839, le journaliste royaliste Alfred Nettement et ses *Études critiques sur le feuilleton-roman* en 1847, le baron Chapuys de Montlaville et ses attaques répétées devant la Chambre des Députés, entre 1843 et 1847, pour dénoncer « [...] l'influence [...] pernicieuse du roman-feuilleton dans la presse [...] » insistent sur les torts que cette littérature « facile » fait à la « vraie » littérature, celle qui n'est pas née du commerce mais de l'art, sur le fait qu'elle détourne ceux et celles qui la lisent des choses importantes, notamment les affaires politiques, et qu'elle stimule leur imagination plutôt que leur raison. À cette époque, pourtant, la lecture ne concerne qu'un nombre restreint de personnes car le lectorat de la presse est issu en grande partie, en France comme en Grande-Bretagne, des couches aisées de la population.

lecteurs cultivés sont en mesure de mettre en œuvre, d'où un contenu idéologique qui « [...] passe[rait] intégralement dans l'esprit du lecteur [populaire], le façonne[rait] et le détermine[rait]<sup>2931</sup>. » La pragmatique de lecture proposée par Umberto Eco invite à invalider cette conclusion par trop simpliste ; en effet, c'est le lecteur qui, en fonction de son encyclopédie, actualise d'une façon ou d'une autre l'idéologie d'un texte. L'exemple qu'il reprend pour illustrer son propos est certes très connu, mais il met bien en valeur le rôle de la « compétence idéologique » du lecteur : alors qu'Eugène Sue utilisait *Les Mystères de Paris* pour véhiculer un discours réformiste, les lecteurs issus du prolétariat y ont vu un discours révolutionnaire parce que leur « propension idéologique<sup>2932</sup> » les a amenés à interpréter comme tel le discours de l'auteur<sup>2933</sup>.

#### d. Le modèle pour la lecture sérielle de Paul Bleton.

Le modèle pour la lecture sérielle établi par Paul Bleton est à ce jour la tentative la plus complète visant à répondre à la question "comment lit-on un récit sériel ?" L'auteur a proposé son modèle dans un article paru en 1997<sup>2934</sup>, modèle qu'il a ensuite mis à l'épreuve et affiné dans son ouvrage paru en 1999<sup>2935</sup>. Paul Bleton adopte une démarche sémiotico-cognitive identique à celle utilisée par Umberto Eco et cherche à pénétrer la lecture sérielle afin d'en comprendre les principaux ressorts. Cette démarche est motivée par le fait que si les effets du principe de sérialité sur l'écriture ont souvent été analysés, ils n'ont été qu'effleurés en ce qui concerne la lecture ; or, à la sérialisation de la littérature correspond bel et bien une sérialisation de la lecture. Et cette lecture sérielle ne va pas de soi, elle demande à celui qui la pratique des compétences spécifiques auxquelles la recherche littéraire ne s'est que très peu intéressée. La « [...] configuration de base » du modèle proposé par Paul Bleton repose sur quatre critères : « [...] l'intensité de son déclenchement, la symétrie de l'offre et de la demande, la reconnaissance comme compétence cognitive cardinale et l'extensivité comme effet et caractère dominants de cet acte<sup>2936</sup>. » L'auteur précise que cette configuration n'est pas un modèle figé, que des « variantes hétérodoxes<sup>2937</sup> » le nuancent dans certains cas, mais celui-ci permet de comprendre le fonctionnement de base de la lecture sérielle.

---

<sup>2931</sup> THIESSE Anne-Marie, *Le roman du quotidien*, op. cit., p. 53.

<sup>2932</sup> ECO Umberto, op. cit., p. 230.

<sup>2933</sup> Se reporter à ECO Umberto, « Rhétorique et idéologie dans "Les Mystères de Paris" d'Eugène Sue », in *Revue internationale des Sciences sociales*, XIX, n°4, 1967, p. 591-609 pour une étude de la structure idéologique de ce roman-feuilleton.

<sup>2934</sup> BLETON Paul, « Un modèle pour la lecture sérielle », in *Etudes littéraires*, 30/1, 1997, p. 45-55.

<sup>2935</sup> BLETON Paul, *Ca se lit comme un roman policier... Comprendre la lecture sérielle*, Québec, Nota Bene, 1999.

<sup>2936</sup> BLETON Paul, « Un modèle pour la lecture sérielle », in op. cit., p. 46.

<sup>2937</sup> *Ibid.*, p. 45.

On retrouve la démarche d'Eco dans la volonté de Paul Bleton de se positionner très clairement du côté du lecteur et de ses pratiques. S'il ne propose pas un lecteur abstrait comme ce dernier, lecteur abstrait qui serait présumé par le texte, il reprend l'idée centrale de coopération interprétative et montre comment cette coopération est variable d'un lecteur à un autre en fonction des compétences de *serial reader* et du contenu de l'encyclopédie de chacun ; la lecture sérielle d'un lecteur habitué aux fictions sérielles d'un sous-genre déterminé ne sera pas celle d'un lecteur occasionnel des mêmes fictions.

Paul Bleton nous montre que, contrairement aux idées reçues, la lecture sérielle n'est pas une activité passive réduite à un simple abandon au « dévalement diégétique<sup>2938</sup>. » Les compétences qu'elle mobilise amènent ceux qui la pratiquent à produire une activité intellectuelle fondée notamment sur les processus de reconnaissance, de prédiction et d'interprétation qui n'est guère différente de celle que suscite la lecture dite "savante". Cette forme de réhabilitation de la lecture sérielle conduit mécaniquement à une réhabilitation de celui qui la pratique mais aussi de ceux qui la rendent possible, les auteurs sériels, et nous invite à aborder l'une et les autres sans *a priori*.

Les théories des quatre auteurs envisagés fournissent des idées et concepts essentiels pour une approche de la lecture du roman-feuilleton et du *serial*. Ainsi, que ce soit au travers de la notion d'horizon d'attente, de répertoire ou d'encyclopédie, H. R. Jauss, W. Iser ou U. Eco insistent sur le fait que la lecture est une rencontre, rencontre entre le texte et celui qui le déchiffre, dans laquelle ce dernier amène ce qu'il est, pense, et ce qu'il a déjà lu, autrement dit son identité socio-culturelle, et l'investit dans des processus cognitifs qui le conduisent à produire sa réception dudit texte. Le modèle de P. Bleton est une pragmatique de la lecture sérielle qui s'attache à nous faire saisir de l'intérieur ces processus et nous permet de mieux comprendre comment on lit un récit sériel. Quelques concepts forgés par l'étude de la communication médiatique et l'analyse littéraire permettent d'affiner davantage l'appréhension des mécanismes de la lecture sérielle.

## 2. Le contrat de lecture.

La notion de contrat de lecture a été formalisée pour la première fois par Eliseo Verón en 1985<sup>2939</sup>, suite à ses travaux sur la presse, et peut être considérée comme l'ensemble des stratégies qui fondent la relation entre un support et son public. Plus précisément, «le contrat de lecture

---

<sup>2938</sup> BLETON Paul, « Une forte impression. Récit paralittéraire, imprimé et culture médiatique », in *Belphégor*, vol. 1, n°2, juin 2002.

<sup>2939</sup> VERÓN Eliseo, « L'analyse du contrat de lecture : une nouvelle méthode pour les études de positionnement des supports de presse », in *Médias : expériences, recherches actuelles, applications*, Paris, IREP, juillet 1985

permet de définir un cadre de référence commun entre les auteurs et les lecteurs. [...] Rarement verbalisé, [il] est un contrat implicite d'attentes, de droits et de devoirs supposés mutuellement partagés<sup>2940</sup>. »

Le principe de sérialité qui régit l'ensemble des processus par lequel la fiction sérielle est produite, diffusée et consommée est le principal déterminant des rapports entre écriture et lecture. Il est donc tout à fait possible d'admettre l'existence d'un contrat de lecture spécifique à la fiction sérielle et d'en décrire les ressorts en considérant le cas du roman-feuilleton et du *serial*. Le « modèle paralittéraire » établi par Daniel Couégnas<sup>2941</sup> envisage peu la lecture mais permet de mettre l'accent sur ce qui se joue du côté de l'écriture en dressant l'inventaire des principaux éléments qui permettent de considérer une œuvre comme relevant de la « paralittérature ». Ce modèle peut être assimilé aux éléments contractuels que le lecteur « paralittéraire » entend voir respectés par l'auteur d'une œuvre sérielle. Il nous semble que le contrat de lecture revêt une importance particulière dans le monde de la littérature sérielle : en effet, le principe de sérialité induit des attentes si clairement définies chez le lecteur sériel que l'auteur ne peut les ignorer sans risquer de rompre le contrat de lecture. Si tout lecteur, lorsqu'il accepte le contrat proposé par un auteur et engage la lecture d'une œuvre, s'attend à ce que les engagements annoncés plus ou moins explicitement soient respectés, le lecteur sériel, habitué qu'il est à lire des récits de sous-genres, de séries clairement déterminés, se montre encore plus intransigeant car ses attentes de lecture sont nettement plus précises. Observons le fonctionnement de ce contrat de lecture de la fiction sérielle dans le cas d'une fiction sérielle de presse.

Le mécanisme contractuel se met en action dès le paratexte<sup>2942</sup>. Le contenu des annonces de publication, le titre de la fiction à paraître, le nom de son auteur, les affiches placardées sur les murs, les couloirs de métro ou les kiosques, les harangues des crieurs construisent des clauses qui doivent être respectées pour que le producteur, mais également le diffuseur, c'est-à-dire les journaux, remplissent leur part du contrat. C'est notamment lors du contact avec ce paratexte que les lecteurs potentiels prennent connaissance du sous-genre auquel la fiction à venir appartient et qu'ils peuvent donc en anticiper, grâce à la connaissance qu'ils ont des différents sous-genres « feuilletonesques »,

---

<sup>2940</sup> BELISLE Claire, DUCHARME Christian, *Contrats de lecture. Une expérience de prêt de livres électroniques en bibliothèque*, in *BBF*, 3, mai 2003.

<sup>2941</sup> COUÉGNAS Daniel, *Introduction à la paralittérature*, op. cit.. L'auteur résume dans la conclusion, p. 181 et 182 le modèle en question.

<sup>2942</sup> GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, p. 10-11 décrit ainsi ces deux notions : « Un élément de paratexte, si du moins il consiste en un message matérialisé, a nécessairement un emplacement, que l'on peut situer par rapport à celui du texte lui-même : autour du texte, dans l'espace du même volume, comme le titre ou la préface, et parfois inséré dans les interstices du texte, comme les titres de chapitres ou certaines notes ; j'appellerai péritexte cette première catégorie spatiale, certainement la plus typique [...] Autour du texte encore, mais à distance plus respectueuse (ou plus prudente), tous les messages qui se situent, au moins à l'origine, à l'extérieur du livre : généralement sur un support médiatique (interviews, entretiens), ou sous le couvert d'une communication privée (correspondances, journaux intimes, et autres). C'est cette deuxième catégorie que je baptise, faute de mieux, épitexte [...] paratexte = péritexte + épitexte. »

certaines éléments (intrigues, lieux, péripéties, personnages) qui détermineront leur décision d'entamer ou non la lecture de celle-ci. Ce hors-texte forme une sorte de cahier des charges élémentaire qui définit l'identité de l'œuvre sérielle et offre aux lecteurs postés en bordure de celle-ci des préliminaires qui leur permettent d'anticiper le plaisir que la lecture de l'œuvre leur procurera s'ils décident de pénétrer dans le texte lui-même. Alain-Michel Boyer dit que ces informations constituent « [...] une ligne de contact entre le lecteur et le producteur, une enceinte qui contrôle le récit, et qu'il faut traverser pour accéder à lui [, qu'elles] qualifient un texte par rapport à d'autres textes, et stipulent ce qu'il est : elles en sont en somme, la mise en scène<sup>2943</sup>. »

L'ensemble des éléments qui définissent l'identité visuelle du roman-feuilleton et du *serial* et déterminent les modalités de son inscription dans l'espace rédactionnel des journaux jouent également un rôle fondamental. En effet, l'immuabilité du positionnement des livraisons dans les journaux, de la typographie utilisée, des signes caractéristiques de l'espace de la fiction romanesque (mention du numéro de la livraison en cours, lignes séparant cet espace du reste du contenu du journal, mentions « À suivre » ou « *To be continued To-morrow* », emplacement du nom de l'auteur, résumés des livraisons précédentes, etc.) détermine des attentes visuelles et mentales qui peuvent agir négativement sur le fonctionnement du contrat de lecture si elles sont perturbées. La présence de ces multiples repères structurent le monde de la fiction sérielle de manière identique jour après jour et en font un univers borné qui semble facile à appréhender.

Une fois le texte entamé, les anticipations que le paratexte a autorisées doivent rapidement être concrétisées sous peine de voir les lecteurs rompre l'engagement implicite qu'ils ont pris d'aller au bout du récit. Ces derniers, habitués, comme nous l'avons dit, à lire des récits appartenant aux mêmes sous-genres et fonctionnant selon les mêmes conventions narratives, attendent donc de retrouver, dans chaque fiction d'une série déterminée, les principaux éléments qui caractérisent cette dernière. Une fiction policière doit offrir une enquête, des personnages de policiers et de criminels ; une fiction sentimentale, une ou plusieurs histoires d'amour, plus ou moins contrariée(s) par des obstacles en tous genres ; une fiction d'aventures, une suite rapide de péripéties ininterrompues, des environnements dépaysants. Bref, les feuilletonistes doivent apporter aux lecteurs ce qu'ils attendent mais ils doivent également le faire dans des formes aisément accessibles. Le programme narratif doit être clair dès les deux ou trois premières livraisons, pour ne pas dire dès les premières lignes du récit, et montrer aux lecteurs qu'ils sont en terrain connu, ce terrain connu de la littérature sérielle dans laquelle chaque production est peu ou prou la sœur jumelle des productions qui la précèdent et la suivent au sein d'une même série, c'est-à-dire d'un même sous-

---

<sup>2943</sup> BOYER Alain-Michel, « *Le contrat de lecture* », in *Littérature "populaire" : peuple, nation, région*. Actes du colloque international des 18-19-20 mars 1986, Limoges, Trames, 1988, p. 92.

genre. Comme l'écrit Paul Bleton lorsqu'il énonce la « configuration de base du modèle<sup>2944</sup> » pour la lecture sérielle qu'il propose,

« [...] l'industrie paralittéraire tient la reconnaissance pour la compétence cognitive cardinale [...] Les moments de reconnaissance sont nombreux et contractuels. [...] L'auteur use de stratégies de facilitation à base de répétition. [...] Il emploie des types, des *fabulae* préfabriquées et des motifs narratifs fortement conventionnalisés [...]. Il use des singularisations à dose homéopathique ; ainsi l'inconnu, la surprise sur quoi se fonde le code herméneutique y sont manipulés sur fond de stéréotypie [...]»<sup>2945</sup>. »

L'identité visuelle immuable et le programme narratif clairement énoncé offrent aux lecteurs sériels la possibilité d'évoluer dans des mondes moins chaotiques que ne l'est leur quotidien, des mondes dans lesquels tout semble réglé, dompté, prévisible car la contingence n'y a pas sa place.

Le contrat de lecture de la fiction sérielle, comme tout contrat de lecture, n'est respecté que lorsque les engagements pris par l'auteur sont en adéquation avec les attentes du lecteur. Si la compétence de reconnaissance n'est pas propre à la lecture sérielle, tout en y revêtant une importance particulière, l'attente d'une lecture prévisible, non "questionnante" et fluide, en ce sens que rien ne doit perturber la diégèse, semble plus profondément fondatrice du contrat de lecture de la fiction sérielle.

### 3. Intertextualité et intratextualité.

La sérialité, principe qui commande l'écriture et la lecture du roman-feuilleton et du *serial*, confère à la notion d'intertextualité une importance particulière. En 1986, René Guise écrivait que

« si l'on range sous l'étiquette "intertextualité" tous les rapports possibles entre deux ou plusieurs textes, le roman "populaire" constitue incontestablement un merveilleux champ d'études et de recherches sur l'intertextualité. Cette énorme production romanesque, aux limites encore mal définies, vit d'une constante reprise, sur des modes divers, des mêmes thèmes, des mêmes types, des mêmes situations. Michel Nathan a pu, à ce sujet, parler de "ressassement"<sup>2946</sup>. »

---

<sup>2944</sup> BLETON Paul, « *Un modèle pour la lecture sérielle* », in *op. cit.*, p. 46.

<sup>2945</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>2946</sup> GUISE René, « *Intertextualité et roman "populaire"* », in *Le Plaisir de l'intertexte. Formes et fonctions de l'intertextualité*. Actes du colloque à l'université de Duisbourg, Frankfurt-am-Main, 1986, p. 37-43. Repris in *René Guise. Recherches en littérature populaire, Tapis-franc*, 6, 1993-1994, p. 29-34.

La notion, introduite dans les années 1960 par Julie Kristeva<sup>2947</sup>, doit beaucoup au dialogisme de Bakhtine<sup>2948</sup> entendu comme « [...] relation de chaque énoncé aux autres énoncés [...] »<sup>2949</sup>, mais le restreint aux interactions textuelles. Elle a été reprise, précisée, redéfinie, tout au long des années 1970-1980, par des auteurs comme Antoine Compagnon<sup>2950</sup>, Laurent Jenny<sup>2951</sup>, Michael Riffaterre<sup>2952</sup> ou encore Gérard Genette<sup>2953</sup>, et c'est l'approche de Riffaterre que nous reprenons dans le cadre de notre réflexion sur la lecture de la fiction sérielle de presse. Le linguiste définit l'intertexte comme « [...] la perception, par le lecteur, de rapports entre une œuvre et d'autres qui l'ont précédée ou suivie »<sup>2954</sup> et place donc clairement l'intertextualité du côté de la réception. Chaque lecture étant différente d'une autre, l'intertextualité et son produit, l'intertexte, sont donc extrêmement variables d'un lecteur à un autre puisqu'ils dépendent des liens que ce dernier perçoit entre l'œuvre qu'il est en train de lire et ses autres lectures.

L'intertextualité est un principe fondamental de la lecture sérielle. Tout texte est certes un intertexte puisqu'il est possible de retrouver en lui d'autres textes avec lesquels il entretient des rapports plus ou moins visibles, mais dans le domaine de la littérature sérielle, « [...] le jeu intertextuel [...] »<sup>2955</sup> est véritablement au fondement de l'acte de lecture. La reconnaissance étant, nous l'avons évoqué, la « [...] compétence cognitive cardinale [...] »<sup>2956</sup> de celui-ci, le lecteur sériel, peut-être davantage que le lecteur "lettré", établit, consciemment ou non, des liens entre le texte qu'il est en train de déchiffrer et d'autres qu'il a lus antérieurement. La satisfaction de ses attentes est largement dépendante d'opérations d'établissement de l'intertexte que l'on peut envisager en suivant la chronologie de la lecture. En amont de celle-ci, la détermination de la série (sous-genre) à laquelle appartient la fiction à lire ou tout juste débutée<sup>2957</sup> permet de situer ladite fiction par rapport aux autres et d'induire un premier ensemble d'éléments intertextuels. Au cours de la lecture, le repérage de récurrences narratives propres au genre (dans notre cas le roman-feuilleton ou le *serial*) et au(x) sous-genre(s) concernés, véritable opération de reconnaissance des traces des autres textes, aboutit à la constitution du véritable intertexte ; celui-ci, constamment enrichi au fil des lectures, permet au lecteur d'évoluer dans un univers sériel dont il maîtrise plus ou moins les codes,

<sup>2947</sup> Voir surtout KRISTEVA Julia, *Semeiotikè, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, p. 169. L'auteure fonde sa théorie de l'intertextualité sur le fait que « le mot (texte) est un croisement de mots (textes) où on lit au moins un autre mot (texte). »

<sup>2948</sup> BAKHTINE, Mikhaïl M., *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970.

<sup>2949</sup> TODOROV Tzvetan, *Le principe dialogique*, Paris, Seuil, 1981, p. 95.

<sup>2950</sup> COMPAGNON Antoine, *La Seconde main (Ou le travail de la citation)*, Paris, Seuil, 1979.

<sup>2951</sup> JENNY Laurent, « *La stratégie de la forme* », in *Poétique*, n°27, 1976, p. 257-281.

<sup>2952</sup> RIFFATERRE Michaël, *La production du texte*, Paris, Seuil, 1979

<sup>2953</sup> GENETTE Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.

<sup>2954</sup> RIFFATERRE, « *La trace de l'intertexte* », in *La Pensée*, 215, octobre 1980.

<sup>2955</sup> GUISE René, « *Intertextualité et roman "populaire"* », in *op. cit.*, p. 30.

<sup>2956</sup> BLETON Paul, « *Un modèle pour la littérature sérielle* », in *op. cit.*, p. 46.

<sup>2957</sup> Grâce à tous les éléments constituant le péritexte.

selon son degré de familiarité avec le genre et ses sous-genres, et d'envisager une lecture d'autant plus facilitée que l'intertexte est important. La variabilité de la compétence intertextuelle d'un lecteur à un autre explique l'infinité des lectures possibles d'une même œuvre.

Comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, évoluer dans un univers familier est une attente fondamentale du lecteur sériel, et l'intertextualité y contribue largement. En effet, chaque élément intertextuel identifié permet au lecteur de re-connaître quelque chose et donc de sécuriser son acte de lecture par un contact avec un déjà-lu<sup>2958</sup>. S'il existe différents niveaux de lecture sérielle en fonction de l'intensité de la pratique, de son ancienneté, de la variété des fictions lues, il existe également différents niveaux de compétence d'identification de l'intertexte. Chaque lien intertextuel établi est source d'un plaisir d'intensité variable fondé, notamment, sur le gain éventuel en termes de culture générale et sur la réminiscence de lectures passées qui, si elles ont été plaisantes, viennent accentuer le plaisir éprouvé dans la lecture présente.

L'intratextualité, forme particulière d'intertextualité, peut être définie comme l'intertextualité propre aux productions d'un seul et même auteur. Nathalie Limat-Letellier définit le concept comme « [...] la circulation-intégration de fragments textuels "autographes" à l'intérieur d'un même texte, ou d'un texte à un autre, dans la chronologie de l'écriture » et précise qu'un auteur « [...] travaillerait au niveau de l'intratextualité quand il réutilise un motif, un fragment du texte qu'il rédige ou quand son projet rédactionnel est mis en rapport avec une ou plusieurs œuvres antérieures (auto-références, auto-citations)<sup>2959</sup> » ; Jean Ricardou parle d'« intertextualité restreinte »<sup>2960</sup> pour désigner le même concept. La notion nous semble prendre une dimension toute particulière lorsque l'on considère des productions sérielles, dimension qui mériterait d'être davantage étudiée. Il est très fréquent, en effet, qu'un auteur sériel écrive des fictions qui, même lorsqu'elles constituent des entités indépendantes les unes des autres, n'en sont pas moins liées, le plus souvent par le retour d'un personnage, que celui-ci soit clairement identifié<sup>2961</sup> ou simplement un type récurrent, par l'utilisation des mêmes schémas narratifs et actanciels, mais également par la présence du même style d'écriture. Plus il a lu de fictions d'un même auteur, plus un lecteur repère

---

<sup>2958</sup> L'intertextualité stricte ne concerne que les rapports entre productions textuelles mais un écrivain peut également proposer des références à des œuvres picturales ou musicales par exemple, et le contact avec ces potentiels déjà-vus et déjà-entendus produisent les mêmes effets de re-connaissance.

<sup>2959</sup> LIMAT-LETELLIER Nathalie, « *Historique du concept d'intertextualité* » in LIMAT-LETELLIER Nathalie et MIGUET-OLLAGNIER Marie, *L'intertextualité, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté*, 637, 1998, p. 26-27.

<sup>2960</sup> RICARDOU Jean, « *Terrorisme, théorie* », in Robbe-Grillet, colloque de Cerisy, Paris, U.G.E., 10/18, 1976, p. 12-13.

<sup>2961</sup> Pour en rester aux années qui nous intéressent, on peut citer, par exemple, le journaliste Rouletabille et le héros-forçat Chéri-Bibi (Gaston Leroux), le criminel Fantômas (Pierre Souvestre et Marcel Allain), le détective Chantecoq ou l'insaisissable Belphégor (Arthur Bernède), les Pardaillan (Michel Zévaco) ou encore le gentleman-cambrioleur Arsène Lupin (Maurice Leblanc).

facilement les signes qui permettent la constitution de l'intratexte et plus il a le sentiment d'évoluer dans un monde représenté familier, attente primordiale du lecteur sériel. Nous précisons, lorsque nous nous intéressons aux feuilletonistes maison, que les journaux utilisent souvent le nom de ces derniers comme un argument de vente à part entière, et cet élément trouve ici une explication importante. Puisque les lecteurs d'un journal sont accoutumés à lire les fictions de feuilletonistes récurrents, le nom seul d'un de ces derniers suffit à activer l'établissement de rapports intratextuels quand il est mentionné dans des annonces de publication, et permet une promotion facile des écrits de ces auteurs. L'argumentaire développé dans ces annonces illustre d'ailleurs clairement ce point puisqu'il mentionne souvent les précédentes fictions de l'auteur et insiste fréquemment sur ce que les lecteurs reconnaîtront lorsqu'ils entameront la lecture du récit à venir : le style inimitable de l'auteur, son talent pour décrire tel ou tel milieu, un héros qu'ils connaissent déjà et dont ils vont pouvoir suivre de nouvelles aventures. On joue donc de la connaissance qu'ils ont des productions antérieures de l'auteur comme préliminaire à leur plaisir et comme moyen de les mettre en bonnes dispositions envers la nouvelle création de celui-ci.

L'intratextualité est mère d'un plaisir encore plus intense que celui de l'intertextualité entendue dans son sens large car elle induit, en plus de ce que nous avons évoqué précédemment, une forme de proximité imaginée entre l'auteur et le lecteur puisque ce dernier, lorsqu'il identifie l'intratexte, peut éprouver le sentiment de partager avec l'auteur une certaine connivence qui fait de lui un lecteur moins anonyme, un lecteur auquel l'écrivain paraît s'adresser directement au travers des signes intratextuels qu'il sème dans ses écrits.

Michael Riffaterre fait de l'intertextualité un des principes fondamentaux de la lecture littéraire, c'est-à-dire d'une lecture lettrée, savante, dans laquelle c'est la construction de sens qui prime, lecture qui serait le contraire d'une lecture sérielle associée au primat du narratif, à la facilité, au plaisir garanti que l'on anticipe. Tout ce qui précède peut amener à une réévaluation positive de la lecture sérielle (et de son lecteur). En effet, qu'ils soient de nature intertextuelle ou intratextuelle, les rapports du texte sériel en cours de déchiffrement avec d'autres textes lus, sériels ou non d'ailleurs, tout comme l'importance des effets de l'identification de ces rapports sur le processus de réception, tendent à prouver que la lecture sérielle n'est pas dénuée de plaisirs caractérisés par une certaine sophistication, car ils naissent tout autant de l'abandon à la narration que de la démarche interprétative induite par le jeu inter et/ou intratextuel.

Les théories et concepts que nous avons évoqués nous ont permis d'émettre des hypothèses concernant la réception des romans-feuilletons et *serials* dans le contexte particulier créé par le

conflit ; il était donc nécessaire que nous les présentions de manière détaillée. Nous allons proposer, à présent, une approche sociologique et phénoménologique du lecteur de romans-feuilletons et de *serials* de la fin de la Belle Époque.

## **B. Approche sociologique et phénoménologique du lecteur sériel de la fin de la Belle Époque.**

Il est très difficile d'apporter des informations précises sur l'identité du lecteur de romans-feuilletons et de *serials* et sur ses pratiques. En transformant légèrement les propos de Roger Chartier, il est tout à fait possible de dire que « le plus souvent, le seul indice de l'usage du [journal] est le [journal] lui-même<sup>2962</sup> » ; les données empiriques, les traces de lectures singulières sont effectivement rares, d'où la grande difficulté d'approcher les pratiques. En ce qui concerne notre période et la lecture de la fiction sérielle de presse, quelques éléments permettent de dresser un premier profil.

### **1. Identité du lecteur de fictions sérielles de presse.**

Il peut être tentant, lorsqu'il est question d'étudier le roman-feuilleton et le *serial*, formes de littérature emblématiques de la vaste nébuleuse de la littérature "populaire", de construire un lectorat "populaire" qui lui serait comme logiquement attaché. Ce serait aller un peu vite en besogne. À leurs débuts, le roman-feuilleton et le *serial* de presse étaient avant tout des lectures des couches aisées de la population parce qu'ils étaient publiés dans des journaux et/ou des magazines que les classes laborieuses ne pouvaient pas acheter ; celles-ci étaient cependant touchées grâce aux abonnements et à la lecture collectifs. Ce sont la baisse des tarifs de ces supports médiatiques et le développement de tirages de masse qui, en France et en Grande-Bretagne, ont fait d'eux des formes de littérature que l'on a pu qualifier de "populaires"<sup>2963</sup>.

À l'époque qui nous intéresse, la fiction sérielle de presse est lue par des millions de personnes dans les deux pays. Ces millions de lecteurs appartiennent pour leur plus grande part aux milieux les plus modestes, mais cette réalité est en premier lieu la résultante de données de nature socio-économique puisque les classes laborieuses représentent en France et en Grande-Bretagne la très large majorité de la population. Si des journaux comme les organes socialistes s'adressent avant

---

<sup>2962</sup> CHARTIER Roger (dir.), «Du livre au lire» in *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1958, p. 87 : « Le plus souvent, le seul indice de l'usage du livre est le livre lui-même. »

<sup>2963</sup> Se reporter au premier chapitre pour des éléments précis sur ces aspects.

tout à un public prolétarien, que d'autres tels les journaux dits "de qualité" (*Le Figaro*, le *Times*, le *Daily Telegraph*) s'adressent à la bonne société, et que les uns et les autres ont donc un lectorat assez clairement délimité d'un point de vue social, les quotidiens d'information à tirage de masse s'adressent à tout lecteur potentiel. Ils sont devenus "populaires", socialement parlant, parce qu'ils ont adapté leur contenu et leur prix de vente afin de les faire correspondre aux goûts, attentes, compétences culturelles et moyens financiers du seul public parmi lequel il était possible, au vu de son importance numérique, de gagner des centaines de milliers de lecteurs. Cela ne signifie pas pour autant que cette presse ne soit pas achetée, au moins occasionnellement, par les couches aisées de la population. La présence de fictions romanesques dans les journaux à grand tirage<sup>2964</sup> est toujours, dans les années 1910, une stratégie de type économique dont l'objectif premier est de contribuer, comme d'autres rubriques, à attirer de nouveaux lecteurs, quelle que soit leur origine sociale, ou, au moins, à fidéliser le lectorat déjà acquis ; tout lecteur de la fiction sérielle est avant tout un acheteur qui fait une dépense plus ou moins quotidienne pour lire celle-ci. Le lecteur des romans-feuilletons et des *serials* publiés dans la presse à grand tirage n'est pas nécessairement issu des couches "populaires" et la lecture de la fiction sérielle de presse doit être envisagée comme une activité transsociale, élément qui invite à considérer le roman-feuilleton et le *serial* comme des instruments potentiellement efficaces de mobilisation culturelle.

À la fin de la Belle Époque, la fiction sérielle de presse est toujours, en premier lieu, une lecture féminine, même si les progrès du travail des femmes tendent à modifier les conditions d'exercice de cette lecture. En 1914, date à laquelle les femmes représentent entre 30 et 35% de la population active en France et en Grande-Bretagne, elles exercent encore très souvent leur activité à domicile, ce qui leur laisse un peu plus de marge de manœuvre que les hommes pour organiser leur temps libre, même si celui-ci peut se trouver fortement réduit par le cumul de l'emploi et des travaux domestiques traditionnels. La séparation classique entre la sphère publique, réservée aux hommes et la sphère privée, laissée aux femmes, fait que celles-ci « [...] ne lisent pas les mêmes rubriques que leur conjoint [...] »<sup>2965</sup> dans les journaux, toutes catégories sociales confondues, et la rubrique de la fiction sérielle est un espace qui leur est plus ou moins dédié. La lecture de cette dernière est à la source de certaines sociabilités féminines et comme le dit très bien Anne-Marie Thiesse, « dans les conversations entre voisines, parentes ou amies, le commentaire du feuilleton est le pendant exact de la discussion des nouvelles politiques entre hommes »<sup>2966</sup>. » À l'origine, l'introduction du roman-feuilleton et du *serial* dans la presse quotidienne visait en premier lieu à conquérir le public féminin.

---

<sup>2964</sup> C'est également vrai dans les journaux des autres types, de manière variable.

<sup>2965</sup> THIESSE Anne-Marie, *Le roman du quotidien*, op. cit., p. 14.

<sup>2966</sup> *Ibid.*, p. 15.

L'examen des fictions publiées entre 1912 et 1914 dans les journaux de notre corpus nous a montré qu'elles sont encore largement destinées, dans les deux pays, à satisfaire en priorité ce public ; si le réalisme économique dont les grands quotidiens d'information doivent faire preuve, en permanence, pour maintenir leur position sur le marché saturé de la presse de la fin de la Belle Époque les conduit à adopter cette politique, c'est que la fiction sérielle est bel et bien, avant tout, une lecture féminine. Cela ne signifie pas que les hommes ne lisent pas les romans-feuilletons ou les *serials* des journaux qu'ils achètent, mais leur lecture de ces fictions est probablement moins fréquente et moins assumée que celle de leur épouse, avec une accentuation probable du phénomène au fur et à mesure que l'on grimpe dans la hiérarchie sociale.

En ce qui concerne l'âge des lecteurs, les fictions sérielles publiées dans la presse quotidienne ciblent en premier lieu un public adulte, mais les progrès de la scolarisation et de l'alphabétisation font que les enfants les lisent de manière régulière, à partir d'un certain âge<sup>2967</sup>, que cette lecture ait été clairement autorisée par les parents ou non<sup>2968</sup>. Il faut toutefois nuancer l'importance de la lecture du public le plus jeune en fonction des groupes sociaux. Il est fort probable que celle-ci soit plus largement pratiquée au sein des strates les plus modestes des deux populations concernées par notre étude qu'au sein de la bourgeoisie (hormis peut-être la petite bourgeoisie) ou de l'aristocratie, catégories sociales au sein desquelles il est admis que le contrôle des lectures est soumis à des préceptes moraux et religieux plus stricts qui conduisent à un choix réfléchi des lectures autorisées aux plus jeunes, notamment aux filles. Outre cette lecture pour eux-mêmes des enfants lisants, il ne faut pas oublier que dans certains cas ceux-ci sont mis à contribution par les adultes illettrés, notamment dans les campagnes, afin qu'ils opèrent une lecture à haute voix de la fiction sérielle.

Le lecteur de romans-feuilletons et de *serials* du début des années 1910 est toujours, pour l'essentiel, un habitant des villes, même si la pénétration de la presse dans les campagnes a largement progressé depuis les années 1870-1880 dans les deux pays grâce aux progrès de l'alphabétisation, à une légère amélioration des revenus paysans et aux progrès des moyens de transports<sup>2969</sup>. L'urbanisation nettement plus importante de la Grande-Bretagne et la moindre diffusion de la grande presse quotidienne londonienne à l'échelle nationale et de la presse des

---

<sup>2967</sup> S'il est difficile de définir cet âge, il nous semble acceptable de le fixer à 12-14 ans.

<sup>2968</sup> A cette époque, la plupart des journaux publient des récits spécifiquement destinés au plus jeune public comme les contes et il existe de nombreux périodiques spécialisés dans la publication de romans en livraisons dédiés aux enfants de tous les âges.

<sup>2969</sup> Voir le premier chapitre.

comtés à l'échelle régionale rendent vraisemblablement cette donnée sociodémographique plus effective encore outre-Manche.

Relativement indifférencié du point de vue social avec toutefois un ciblage stratégique d'ordre économique en direction des milieux "populaires", largement féminin, couvrant tous les âges et plutôt urbain, le lectorat de la fiction sérielle publiée dans les presses quotidiennes française et britannique de la Belle Époque constitue une communauté aux contours relativement imprécis. Cette imprécision est encore plus évidente lorsque l'on s'intéresse aux modalités de l'acte de lecture car les traces concrètes de ce dernier, tout comme les témoignages susceptibles d'en rendre compte, sont rarissimes.

## 2. Modalités pratiques de la lecture de la fiction sérielle de presse.

Les sources à partir desquelles il est possible d'approcher la lecture empirique du journal pour la période qui nous intéresse sont rares. Il faut souvent se contenter d'hypothèses ou utiliser des solutions détournées pour accéder à certains de ses aspects. En ce qui concerne la lecture du roman-feuilleton et du *serial* de la presse quotidienne à la Belle Époque, la prise en compte de certaines remarques d'observateurs contemporains et de ce que la matérialité et la périodicité du journal induisent en termes de pratiques de lecture peuvent fournir des renseignements précieux.

La matérialité du journal qui rend celui-ci pliable, enroulable et léger permet de le transporter très facilement dans une poche ou dans un sac et autorise donc une lecture très mobile. À la Belle Époque, le journal se lit assis à la maison, au café, sur le lieu de travail lors de la pause, sur un banc, mais également debout dans les moyens de transport ou dans la rue. C'est un aspect qui a fortement marqué certains contemporains et qui, dans les descriptions qu'ils en font, donne à la lecture de la presse quotidienne une forme d'omniprésence dans l'espace social. Un livre est plus lourd, on a davantage peur de l'abîmer, il est moins facile à manier, et sa lecture est essentiellement réservée au cadre domestique.

La périodicité<sup>2970</sup> du journal et de sa fiction sérielle conditionne fortement les modalités de la lecture de cette dernière. Cette double périodicité impose des rythmes de lecture et emprisonne celle-ci dans des contraintes (ne devoir se contenter que des livraisons quotidiennes) et des routines

---

<sup>2970</sup> Les travaux les plus riches et les plus clairs concernant l'influence de la périodicité sur la lecture du journal sont ceux de THERENTY Marie-Ève. Voir, entre autres, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2007 ; « *Montres molles et journaux fous. Rythmes et imaginaires du temps quotidien au XIX<sup>e</sup> siècle* », in *CONTEXTES*, 11, 2012.

temporelles (attendre d'avoir acheté le journal et de disposer de temps libre pour la lecture) propres à la plupart des formes de lecture sérielle. Ces contraintes et routines sont créatrices d'habitudes, de rites individuels et partagés et de sociabilités, les conversations ayant pour sujet une fiction en cours de publication étant facilitées, par exemple, par le fait que l'essentiel de ses lecteurs en sont au même point du récit à un moment donné. La périodicité quotidienne et le découpage en épisodes confèrent à la fiction sérielle une puissance formidable : le fait de la côtoyer jour après jour, mois après mois, année après année, sous une forme identique même si son contenu change, fait que son lecteur finit par la percevoir comme une des marques les plus tangibles de sa propre existence, et à faire de sa lecture une de ces habitudes qui façonnent le quotidien et servent de repères à l'écoulement du temps.

À l'époque qui nous intéresse, et même si elle garde une certaine vivacité dans certains milieux (campagnes profondes surtout), la lecture collective du journal (et donc du roman-feuilleton et du *serial*) est beaucoup moins présente que dans les années 1850-1880 car la quasi-totalité de la population est alphabétisée et peut acheter quotidiennement un journal, parfois même plusieurs. Comme l'écrit Marc Martin, «le quotidien est désormais à la portée de la plupart des gens, d'autant que l'achat peut s'interrompre à volonté. [...] Même si l'on continue d'aller consulter parfois le journal au café, on l'achète maintenant de plus en plus souvent pour le lire chez soi, en famille<sup>2971</sup>. » L'auteur, tout comme Christian Delporte<sup>2972</sup>, rappelle cependant que dans les années 1890 et au début des années 1900, la pratique de la location des quotidiens par les kiosquiers, journaux renvoyés ensuite comme invendus qui viennent grossir le "bouillon", est une réalité contre laquelle les directions de journaux et les syndicats de la presse continuent de lutter en sanctionnant les marchands de journaux, ce qui prouve que « l'achat individuel et la lecture domestique de la presse ne se sont donc pas enracinés sans mal dans les grandes villes<sup>2973</sup>. » Dans les campagnes, l'évolution est semblable mais moins rapide. Cette individualisation de la lecture du journal et le repli de celle-ci sur la cellule domestique ont influencé les modes de lecture eux-mêmes. En effet, la lecture pratiquée chez soi est certainement plus lente et plus attentive que la lecture pratiquée dans un débit de boisson ou dans la rue. Il est également possible, le journal étant devenu propriété personnelle, de relire autant de fois qu'on le souhaite certains éléments de son contenu. La pratique consistant à découper les livraisons quotidiennes des fictions sérielles pour en confectionner des livrets a dû se développer fortement avec la généralisation du prix de vente à cinq centimes à l'essentiel des journaux, en France, à partir de la fin des années 1880, et peut-être aussi en Grande-

---

<sup>2971</sup> MARTIN Marc, *op. cit.*, p. 77.

<sup>2972</sup> DELPORTE Christian, *op. cit.*, p. 97.

<sup>2973</sup> MARTIN Marc, *ibid.*

Bretagne avec la naissance de la presse à un demi-*penny* à la fin des années 1890<sup>2974</sup>. Le roman-feuilleton (et le *serial* ?) pouva(en)t alors être lu(s) une première fois sous sa(leur) forme originelle, c'est-à-dire périodique, et relu(s) ensuite sous sa(leur) forme transformée où la périodicité initiale, si elle continue à apparaître au niveau de certains aspects "matériels" (numéro des livraisons, inscription « à suivre » en bas de page) et narratifs (suspense ménagé à la fin de chaque livraison) est cassée par la forme continue du livret, ce qui suppose un mode de lecture différent.

Si les modalités pratiques de la lecture de la fiction sérielle de presse sont difficiles à établir avec certitude, il en est de même en ce qui concerne ses motivations.

### 3. Motivations principales de la lecture de la fiction sérielle de presse.

C'est probablement au sujet des motivations de la lecture de la fiction sérielle de presse que les doutes sont les plus nombreux, notamment parce que les témoignages directs de lecteurs de l'époque sont, comme pour la lecture du journal dans son ensemble, très rares. Et quand parfois on pense en tenir un, sous la forme, par exemple, d'un courrier de lecteur adressé à un journal et ayant pour sujet le roman sériel en cours, encore faut-il se dire qu'il s'agit souvent d'un faux rédigé par un journaliste ou d'un courrier qui émane bel et bien d'un lecteur mais qui a été sélectionné et publié parce que son contenu était conforme aux attentes de la rédaction dudit journal. Les discours de certaines personnalités du monde littéraire, de moralisateurs, ou de journalistes permettent de déduire certains éléments à accepter avec prudence, mais c'est le contenu des fictions qui constitue la meilleure source pour tenter d'atteindre les motivations de leur lecture. En effet, si la littérature "feuilletonesque" est bien une littérature de consommation écrite et publiée pour attirer et fidéliser un public, ce n'est qu'en correspondant à l'horizon d'attente de ce même public, à un moment donné, qu'elle peut atteindre ces objectifs.

La lecture "populaire" est associée à la lecture de divertissement, d'évasion, à laquelle on s'adonne pour oublier momentanément les soucis du quotidien ; on quitte le monde réel pour pénétrer de son plein gré dans le monde fictif proposé par le récit. Les fictions sérielles offertes par la presse quotidienne sont des accès pratiques vers ces mondes textuels car elles ne demandent

---

<sup>2974</sup> Voir THIESSE Anne-Marie, *Le roman du quotidien, op. cit.*, p. 16-18 pour le roman-feuilleton. Il est moins facile de confectionner semblables livrets à partir des livraisons des *serials* britanniques à cause de la variabilité de leur format et de l'absence de numérotation de celles-ci. La seule solution consistait alors vraisemblablement à garder les pages entières des journaux, ce qui suppose des livrets beaucoup moins pratiques à conserver et à lire que ceux qui étaient confectionnés en France. Peut-être cette pratique n'était-elle tout simplement pas habituelle en Grande-Bretagne ?

l'accomplissement d'aucune démarche particulière pour être disponibles ; le journal n'est pas uniquement acheté, à l'époque qui nous intéresse, pour la fiction sérielle qu'il publie<sup>2975</sup>, mais en offrant cette dernière, il évite à son lecteur une dépense supplémentaire pour acquérir un imprimé de nature fictionnelle. De nombreux lecteurs de la presse de masse n'ont d'ailleurs pas les moyens financiers d'acquérir un autre imprimé que le journal quotidien qu'ils ont l'habitude d'acheter, le roman-feuilleton ou le *serial* constituant donc leur seul accès à la littérature romanesque. Pour ces lecteurs, la fiction sérielle de presse est donc largement une lecture non choisie : on la lit pour avoir une fiction à lire et, dans une large mesure, parce qu'elle est gratuite ou du moins perçue comme telle<sup>2976</sup>.

Ce qui intéresse en premier lieu le lecteur de romans-feuilletons ou de *serials*, quelle que soit son origine sociale, ce sont les rebondissements de l'intrigue, le dépaysement offert par des univers narratifs qui lui permettent de se divertir, c'est-à-dire de se détourner, au moins partiellement, de sa réalité. Pour bénéficier pleinement des effets de ce divertissement, il doit accepter une forme d'abandon volontaire de soi, abandon durant lequel il se soumet à l'illusion créée par le texte et s'y immerge. Cette lecture d'assouvissement dans laquelle il y a « [...] perte du sujet dans l'objet [...]»<sup>2977</sup>, aliénation, est bien éloignée d'une lecture distante, désintéressée, lucide face aux artifices de l'illusion référentielle, attentive à la dimension esthétique du texte, ce que certains théoriciens de la lecture appellent, depuis une trentaine d'années, une lecture littéraire<sup>2978</sup>. La fiction sérielle de presse est construite en fonction des attentes des lecteurs, et pour y répondre. Elle est écrite pour être facile d'accès, que ce soit au niveau de sa syntaxe ou de son vocabulaire, basiques, de son style, de ses personnages et de ses intrigues qui sont stéréotypés, le tout dans le but de mettre le lecteur en terrain connu et de faciliter autant que possible son adhésion. La multiplication des péripéties, des personnages, l'ajout de multiples intrigues secondaires, le recours massif aux dialogues directs et indirects rendent le récit vivant et mettent la narration au premier plan. Pour reprendre ce que dit Daniel Couégnas au sujet du roman "populaire", le roman-feuilleton et le *serial* sont des productions

---

<sup>2975</sup> Émile Zola affirme ainsi, en 1906 : « [...] il y a une quarantaine d'années [...] on donnait le roman-feuilleton d'abord, et le journal par-dessus. C'était le roman qui était la raison d'être du journal. De là, l'importance considérable du feuilleton, et la réputation si considérable de Dumas père, d'Eugène Sue, de Paul Féval, d'Elie Berthet et tant d'autres. Mais aujourd'hui, les temps ont changé. Le journalisme a pris une extension formidable, grâce à la rapidité des informations, grâce surtout à la fièvre qui s'est déclarée dans le public, fièvre de curiosité qui veut tout connaître, et à l'instant même. L'intérêt n'est plus au rez-de-chaussée, mais dans les colonnes mêmes du journal. [...] on vend aujourd'hui le journal pour le journal, et l'on donne un feuilleton par-dessus le marché. » (*Œuvres critiques*, tome 1, p. 342-343, in *Œuvres complètes illustrées de Émile Zola*, Paris, Eugène Fasquelle, 1906.)

<sup>2976</sup> THIESSE Anne-Marie, *Le roman du quotidien*, op. cit., p. 19 : « Ce qui caractérise avant tout le roman-feuilleton [...], c'est cette apparence de bien gratuit, de prime gracieusement offerte par le fournisseur [...]. »

<sup>2977</sup> BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p. 570.

<sup>2978</sup> Pour une présentation de cette lecture, se reporter à PICARD Michel, *La lecture littéraire*, Paris, Clancier-Guénéaud, 1987 ; DUFAYS Jean-Louis, « Les lectures littéraires : évolution et enjeux d'un concept », in *Tréma*, 19, 2002, p. 5-16 ou encore REUTER Yves, « La lecture littéraire : éléments de définition », in *Le français aujourd'hui*, 112, Paris, A.F.E.F., 1995, p. 65-71.

« [...] superlativement romanesque [s...] <sup>2979</sup> » qui évitent tout développement qui ne soit pas directement lié à l'avancée du récit. Cette lecture-plaisir, n'est cependant pas la même selon l'âge, le sexe ou le niveau culturel des lecteurs, chacun investit la lecture en fonction de ses propres besoins, intérêts, expériences et compétences de lecture : une jeune fille n'attend pas des fictions qu'elle lit les mêmes choses qu'un jeune homme, et un lecteur occasionnel de romans-feuilletons ou de *serials* ne se les approprie pas de la même façon qu'un lecteur habitué à en lire.

Le plaisir recherché dans la lecture "feuilletonesque" a toujours été critiqué par certains esprits bien-pensants car il est censé reposer essentiellement sur des satisfactions non-littéraires telles l'oubli du quotidien et l'attrait pour les sensations fortes. Ces mêmes esprits le décrivent donc comme un plaisir pauvre et inane puisque la lecture finie, il n'en reste rien. De plus, au contraire du plaisir que procure la lecture d'un texte soi-disant "littéraire", le plaisir issu de la lecture sérielle se répète à chaque nouvelle lecture, identique ou presque : littérature sérielle, lecture sérielle, plaisir sériel. Dans ses travaux sur la lecture sérielle, Paul Bleton insiste sur le fait que le plaisir recherché et éprouvé dans cette dernière ne doit pas être envisagé avec condescendance et qu'il n'est pas moins digne d'intérêt que le plaisir recherché et éprouvé dans la lecture dite "lettrée".

Les motivations de la lecture des romans-feuilletons et *serials* sont également déterminées par les possibles de lecture des uns et des autres. Nous l'avons dit, les fictions sérielles de presse sont des supports de lecture transsociaux, mais à la Belle Époque, malgré le développement de collections à bas prix, elles constituent encore la seule lecture romanesque d'une part non négligeable des couches les plus modestes de la population, alors que les couches aisées peuvent, au moins potentiellement, en avoir d'autres. Pour les lecteurs issus des premières, la fiction sérielle publiée dans le quotidien représente le seul moyen de satisfaire un désir de lecture romanesque et ils doivent donc se contenter de ce qu'elle leur offre ; pour les lecteurs issus des secondes, elle est un possible de lecture parmi d'autres. Si un lecteur issu d'un milieu aisé décide de lire un roman-feuilleton ou un *serial*, il le fait pour des raisons précises, parce qu'il en apprécie particulièrement l'auteur, le sous-genre, l'intrigue ou encore par facilité, et non parce qu'il ne dispose d'aucune autre solution pour satisfaire sa pulsion de lecture.

La guerre modifie-t-elle le profil du "lecteur sériel" type que nous avons proposé pour la fin de la Belle Époque ? Influence-t-elle les motivations et attentes de lecture que nous venons d'évoquer ?

---

<sup>2979</sup> COUÉGNAS Daniel, « *Qu'est-ce que le roman populaire* » in ARTIAGA Loïc (dir.), *op. cit.*, p. 39.

## II. Guerre et lecture(s) sérielle(s).

Comme le constate John Horne dans la préface qu'il donne à l'ouvrage de Benjamin Gilles *Lectures de poilus 1914-1918*<sup>2980</sup>, peu de travaux historiques s'intéressent à la lecture en temps de guerre. Nous voudrions apporter notre pierre à l'édifice en considérant la lecture de la fiction sérielle de presse française et britannique durant le conflit. Pour cela, nous commencerons par envisager la principale modification que le conflit induit sur le lectorat de la presse quotidienne à "l'arrière", en France et en Grande-Bretagne, à savoir sa féminisation, puis de manière générale, les attentes du lecteur de fictions sérielles en guerre, et pour terminer, la lecture du roman-feuilleton par les soldats français.

### A. La féminisation des lectorats.

En transformant la grande majorité des hommes en combattants et en les envoyant sur les champs de bataille, la guerre modifie la composition des populations civiles des pays belligérants puisque l'élément féminin y devient numériquement dominant. Cette féminisation conduit à envisager plusieurs questions : les femmes, premier public du roman-feuilleton et du *serial*, continuent-elles à lire ces derniers lorsque leurs époux ou leurs pères, principaux acheteurs des journaux qui les publient, sont absents ? Leurs pratiques de lecture sont-elles modifiées par le conflit ? L'absence des hommes induit-elle de nouveaux comportements de lecture au sein du public potentiel de la fiction sérielle ? Les journaux adaptent-ils leur offre romanesque à ce lectorat féminisé ?

Ce sont environ 8,5 millions d'hommes qui sont mobilisés dans les armées françaises au cours de la Grande Guerre, dont un peu moins de huit millions issus de la métropole. Comme le rappelle l'étude de Michel Huber consacrée à la population française durant la guerre,

« en 1911, on a recensé, en France, 8,8 millions d'hommes de nationalité française âgés de 18 à 51 ans. Pendant la guerre, près de huit millions de Français, appartenant aux 34 classes de 1887 à 1919 ont été incorporés. Le simple rapprochement de ces deux nombres permet de mesurer l'intensité exceptionnelle de l'effort supporté par le peuple français pour la défense du pays<sup>2981</sup>. »

---

<sup>2980</sup> HORNE John, « Préface », in GILLES Benjamin, *Lectures de poilus 1914-1918. Livres et journaux dans les tranchées*, Paris, Autrement, 2013.

<sup>2981</sup> HUBER Michel, *La population de la France pendant la guerre*, Paris, P.U.F., 1931, p. 90.

Le même auteur utilise un autre indicateur extrêmement évocateur qui permet de se rendre compte, d'une manière plus nette encore, du poids de la guerre pour la population masculine française, à savoir le rendement de chaque classe : « il s'est élevé jusqu'à 94% pour la classe 1917, supérieur à 90% pour les classes 1914, 1915 et 1916 ; à 80% pour les classes 1913 à 1896 et la classe 1918 ; il ne tombe au-dessous de 60% que pour les deux plus vieilles classes 1888 et 1887<sup>2982</sup>. » Au total, ce sont 77% des hommes âgés de 15 à 49 ans qui ont été mobilisés<sup>2983</sup>.

En ce qui concerne la Grande-Bretagne, ce sont près de 5,5 millions d'hommes qui sont mobilisés sur la durée du conflit<sup>2984</sup>. La période du volontariat, jusqu'au début de l'année 1916, permet à l'armée de recruter plus de 2,5 millions d'hommes sur le sol britannique<sup>2985</sup>, organisés au sein de la *New Army* de Kitchener, qui représentent près du quart de la population masculine âgée de 18 à 49 ans<sup>2986</sup> ; l'instauration de la conscription permet ensuite de mobiliser quelques trois millions d'hommes supplémentaires en Grande-Bretagne. Au total, ce sont 52% des hommes âgés de 15 à 49 ans qui ont été mobilisés, chiffre qui révèle un engagement moindre qu'en France<sup>2987</sup> et qui a pour conséquence une population masculine globalement moins ébranlée par le conflit.

Ces quelques chiffres permettent de prendre pleinement conscience du processus de féminisation des sociétés française et britannique durant le conflit. Dans les deux pays, mais surtout en France où, dès les premiers jours, la mobilisation vide les campagnes et les villes de leurs hommes dans la fleur de l'âge, l'élément féminin est surreprésenté au sein de la population civile ; le processus est plus progressif et moins marqué en Grande-Bretagne, la véritable rupture se produisant au cours de l'année 1916 avec la mise en place de la conscription. Les enfants et les personnes âgées en viennent eux aussi à occuper, pendant la guerre, une place proportionnellement plus importante dans le corps social des deux pays qu'avant celle-ci.

La fin du conflit et la démobilisation rendent progressivement plusieurs millions d'hommes à la France<sup>2988</sup> et à la Grande-Bretagne. Le nombre considérable de soldats morts et disparus, près

---

<sup>2982</sup> *Ibid.*, p. 94. Sur la question du fonctionnement de la conscription française durant le Premier Conflit mondial, on peut consulter BOULANGER Philippe, *La France devant la conscription. Géographie historique d'une institution républicaine 1914-1922*, Paris, Economica, 2001.

<sup>2983</sup> ROBERT Jean-Louis, *Le XX<sup>e</sup> siècle*, Rosny, Bréal, 1995, p. 171.

<sup>2984</sup> Plus de 8,9 millions à l'échelle de l'Empire.

<sup>2985</sup> LAYTON Walter, « *Le problème du réarmement et de la conscription en Grande-Bretagne* », in *Politique étrangère*, vol.4, n°3, 1939, p. 287.

<sup>2986</sup> [http://crdp.ac-amiens.fr/historial/soldat/aff\\_peda\\_recrutement.html](http://crdp.ac-amiens.fr/historial/soldat/aff_peda_recrutement.html)

<sup>2987</sup> ROBERT Jean-Louis, *ibid.*

<sup>2988</sup> Sur la démobilisation des soldats français, on peut se reporter à CABANES Bruno, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, 2004 et « *Démobilisations et retour des hommes* », in AUDOIN-ROUZEAU et BECKER Jean-Jacques, *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918, op. cit.*, p. 1047-1062.

d'1,4 million pour l'empire français et plus de 900000 pour l'empire britannique<sup>2989</sup> affecte particulièrement la tranche de la population masculine des 20-35 ans<sup>2990</sup> et fait que les populations des deux pays témoignent encore d'une réelle féminisation. Michel Huber note ainsi qu'en 1921, les femmes sont, à l'échelle des 87 départements français (c'est-à-dire sans l'Alsace-Moselle), environ 1,9 million de plus que les hommes, avec un surnombre marqué de plus d'un million dans la tranche d'âge des 20-39 ans<sup>2991</sup>.

Le départ des hommes pour le front ne provoque pas de chute des ventes de la presse quotidienne, bien au contraire, puisque ces dernières progressent largement, même si les journaux connaissent des évolutions différentes<sup>2992</sup>. Outre l'intérêt général suscité par la guerre et les ventes sur le front, ce constat prouve que les femmes prennent en quelque sorte le relai de leurs époux et de leurs pères et se font à leur tour acheteuses de cette presse. Si la fiction romanesque constituait leur principale motivation de lecture des journaux en temps de paix, celle-ci est vraisemblablement devancée, durant la guerre, par la soif d'informations relatives à cette dernière.

Il est possible que certaines femmes qui n'avaient, jusqu'alors, que faiblement accès au journal, voient ce dernier facilité par le départ des hommes ; ainsi est-il peut-être plus aisé pour les femmes et les jeunes filles des milieux privilégiés, au sein desquels la littérature sérielle est souvent critiquée pour ses effets pernicioeux, de lire le roman-feuilleton ou le *serial* une fois seules, ou à celles des milieux ruraux d'accorder plus fréquemment une petite somme à l'achat d'un journal que lorsque leur époux ou leur père était présent ? Le travail rémunéré des femmes durant la guerre, en France comme en Grande-Bretagne, permet à un grand nombre d'entre elles d'accéder à plus de confort et d'indépendance sur le plan financier, de disposer de davantage de liquidités pour le superflu, dont fait partie l'achat du journal, et influence les pratiques de lecture féminines puisqu'il réduit le temps disponible pour les loisirs. Les longues journées de labeur dans les champs, les usines ou les boutiques fatiguent et rendent plus rares les moments de liberté dont disposent les femmes, notamment les mères de famille qui doivent s'occuper de leurs enfants et de la tenue de leur foyer en sus de leur activité professionnelle. La lecture du journal et de sa fiction sérielle est probablement la distraction la plus fréquente de ces femmes actives parce qu'elle est peu coûteuse, facile à mettre en œuvre, et qu'elle fonctionne selon les mêmes modalités qu'en temps de paix : elle occupe les

---

<sup>2989</sup> WINTER Jay (traduction d'Arnaud Regnauld), « Victimes de la guerre : morts, blessés et invalides », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, op. cit., p. 1077.

<sup>2990</sup> *Ibid.*, p. 1084.

<sup>2991</sup> HUBER Michel, op. cit., p. 557.

<sup>2992</sup> Voir notre étude des presses française et britannique durant le conflit dans le chapitre 2.

temps libres (pause du déjeuner, pause entre deux tâches ménagères, moment du coucher) et alimente la sociabilité féminine en fournissant des sujets de conversation.

L'absence des hommes permet probablement aux enfants d'avoir plus largement accès aux journaux et à leurs fictions sérielles puisque le contrôle paternel, que l'on sait particulièrement marqué dans certains milieux, disparaît. Le travail des femmes conduit lui aussi à un relâchement de la surveillance exercée sur les enfants, et les mères se montrent vraisemblablement plus tolérantes envers ces derniers afin de compenser par une permissivité accrue la situation difficile qu'ils vivent au quotidien, privés de leur pères pour des mois, voire définitivement, et de leurs mères six jours par semaine.

Cette féminisation du lectorat des presses quotidiennes française et britannique entraîne-t-elle des ajustements de la rubrique de la fiction sérielle, dans les journaux, qui pourraient être interprétés comme une volonté de féminiser celle-ci et, donc, de l'adapter à ce lectorat ?

Pierre Albert note, dans *L'Histoire générale de la presse française*, que si la clientèle de la presse se féminise durant la guerre, « [...] curieusement [...] les rubriques féminines dispar[aissent]<sup>2993</sup> » des journaux, indice qui tendrait à montrer que les rédactions françaises ne tiennent pas véritablement compte de la modification de leur lectorat. La rubrique de la fiction sérielle fait-elle apparaître la même indifférence au phénomène de féminisation ? Nous avons choisi d'analyser trois indicateurs qui nous semblent en mesure de nous renseigner sur une éventuelle féminisation des rubriques roman-feuilleton et *serial* à partir d'août 1914 : les annonces de publication, le sexe des auteurs publiés, les fictions elles-mêmes.

L'étude des annonces de publication permet d'étudier la manière dont les journaux interpellent leurs lecteurs et de noter une éventuelle tendance à s'adresser plus largement aux lectrices pendant et après la guerre qu'avant celle-ci. Précisons immédiatement que si l'emploi du terme « lecteur » ne sous-entend pas que le journal s'adresse uniquement aux lecteurs potentiels de sexe masculin, *a fortiori* dans la presse britannique puisque dans la langue anglaise le terme « reader » désigne le lecteur des deux sexes, l'emploi du terme « lectrice » dans la presse française révèle par contre une volonté affirmée de s'adresser aux lecteurs de sexe féminin. La comparaison des annonces de publication de la période janvier 1912-juillet 1914 à celles de la période août 1914-novembre 1918 et de la période décembre 1918-décembre 1920 montre que la plupart des journaux français de notre corpus ne modifient pas leur façon de s'adresser au public des fictions à paraître à partir d'août 1914 : soit ils continuent à utiliser quasi exclusivement le terme « lecteur » comme

---

<sup>2993</sup> ALBERT Pierre, in *in* BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P *et alii* (dir.), *op. cit.*, p. 424.

*L'Action française*, *Le Figaro* ou *L'Écho de Paris*, soit ils continuent à utiliser surtout le terme « lecteur », en ayant recours, de temps en temps, à celui de « lectrice », comme *L'Humanité* ou *Le Matin*, soit ils utilisent de manière à peu près équivalente les deux termes et prennent donc soin de distinguer leurs lecteurs masculins et leurs lecteurs féminins comme *Le Petit Parisien*. Seul *Le Petit Journal* montre une évolution assez nette sur ce point : le terme « lectrice » est moins utilisé dans les annonces des romans-feuilletons que le journal publie durant les deux années et demie qui précèdent le déclenchement de la guerre et durant les deux années qui suivent celle-ci que dans celles des romans-feuilletons qu'il publie durant les 51 mois de guerre, indice, peut-être, d'une prise en compte de la féminisation de son lectorat.

Il est moins évident de repérer une quelconque évolution, sur ce sujet, dans les deux *newspapers* dont nous avons examiné les annonces, à savoir le *Daily Express* et le *Daily Mirror*, puisque l'on y trouve uniquement le terme « reader ». On peut toutefois repérer des moments où les deux journaux s'adressent plus particulièrement aux femmes, lorsqu'ils les invitent à lire tel ou tel *serial* avec des expressions comme « [...] une histoire qui sera lue par tous les hommes et toutes les femmes intelligents [...] »<sup>2994</sup>, « Mademoiselle Aldous est un nouvel auteur mais on constatera qu'elle comprend parfaitement le sens de la guerre et son effet sur les femmes [...] »<sup>2995</sup>, « [...] une histoire dans laquelle les femmes en particulier seront profondément intéressées »<sup>2996</sup>, ou encore « “Je ne sais pas comment attendre jusque lundi pour les chapitres d'ouverture” écrit une jeune fille à Birmingham [...] »<sup>2997</sup> Ces annonces qui ciblent davantage le public féminin, assez peu nombreuses durant les deux années et demie qui précèdent le déclenchement du conflit, ne deviennent pas plus fréquentes pendant celui-ci ou pendant les deux années qui le suivent, conclusion qui tendrait à prouver que la politique d'annonce des fictions n'évolue guère.

Lorsque l'on observe les signatures des romans-feuilletons publiés, on constate que la part d'auteurs féminins n'est pas plus importante à partir d'août 1914 qu'avant cette date et qu'elle est même en régression<sup>2998</sup>. En ce qui concerne les *serials*, les auteurs féminins occupent une place équivalente, à partir d'août 1914, à celle des deux années et demi d'avant-guerre dans le *Daily Mail*

---

<sup>2994</sup> Annonce de publication de *For as Much as This Man and This Woman*, in *Daily Express*, le 30/04/1912 : « [...] a story which will be read by every intelligent man and woman [...] »

<sup>2995</sup> Annonce de publication de *The War Woman*, in *Daily Express*, le 28/04/1915 : « Miss Aldous is a new writer, but she will be found to have a deep understanding of the signifiante of the war and of its effect on women [...] »

<sup>2996</sup> Annonce de publication de *No choice*, in *Daily Mirror*, le 02/08/1913 : « [...] a story in which women in particular are bound to be deeply interested. »

<sup>2997</sup> Annonce de publication de *Richard and Sonia*, in *Daily Mirror*, le 22/05/1915 : « “I don't know how to wait till Monday for the opening chapters”, writes a girl in Birmingham [...] »

<sup>2998</sup> Voir notre étude des feuilletonistes dans les chapitres 2 et 4.

et le *Daily Express*, tandis qu'elle explose véritablement dans le *Daily Mirror*<sup>2999</sup> : ce journal a peut-être choisi d'accentuer son identité féminine durant le conflit afin de s'adapter à la féminisation de la société britannique et d'attirer de nouvelles lectrices en leur donnant à lire davantage de récits écrits par des femmes, orientation qu'il a ensuite maintenue durant les premières années de la sortie de guerre ?

Nous avons, pour terminer, comparé les visages de la rubrique du roman sériel durant les trois sous-périodes afin de faire apparaître les éventuels ajustements apportés au contenu de celle-ci qui pourraient découler d'une adaptation à la féminisation du lectorat de la presse. Les femmes constituent, ainsi que nous l'avons rappelé dans la première partie de notre étude, la cible principale de la rubrique depuis la naissance de la presse à tirage de masse en France et en Grande-Bretagne ; c'est donc avant tout pour séduire la part féminine de leur lectorat que les journaux publient des fictions sérielles qu'ils adaptent aux goûts de cette dernière. Les deux évolutions majeures de la production romanesque sérielle de presse durant le conflit, l'invasion patriotique, due au contexte même de guerre et aux impératifs de la mobilisation culturelle<sup>3000</sup>, le ciné-roman, due à des évolutions commerciales et techniques<sup>3001</sup>, ne renouvellent pas fondamentalement le roman-feuilleton et le *serial*, et n'ont rien à voir avec une prise en compte de la féminisation du lectorat de la presse quotidienne dans les deux pays. Il ne faut pas en conclure, cependant, que la rubrique reste hermétique à cette dernière. Si le fonds de la production demeure le même, dans les deux pays, durant la Belle Époque, la guerre et l'immédiat après-guerre, fonds dominé par le sous-genre sentimental, c'est parce que les journaux n'ont aucunement besoin de le modifier. Il est admis que la fiction sérielle constitue encore pour les journaux, à l'époque qui nous intéresse, dans un marché de la presse devenu très concurrentiel, un moyen, si ce n'est d'attirer de nouveaux lecteurs, du moins de fidéliser plus longuement le lectorat déjà acquis, notamment dans sa composante féminine ; si elle n'avait pas permis d'atteindre cet objectif, elle aurait vraisemblablement évolué depuis les années 1880-1890. Puisque la part des femmes dans la clientèle des quotidiens augmente durant la guerre, il a certainement semblé inutile aux rédactions de modifier le contenu de la rubrique de la fiction sérielle puisque celle-ci satisfaisait les lectrices depuis longtemps. C'est la fixité qui traduit ici, en quelque sorte, l'adaptation à la féminisation du lectorat dans les deux pays.

---

<sup>2999</sup> *Ibid.*

<sup>3000</sup> Voir le chapitre 2.

<sup>3001</sup> Voir le chapitre 3.

Annonces, auteurs, visages de la production, rien n'indique, donc, une évolution nette des pratiques qui puisse être interprétée comme une démarche d'adaptation du roman-feuilleton et du *serial* à la féminisation du lectorat des presses quotidiennes française et britannique entre août 1914 et décembre 1920. *Le Petit Journal* semble, certes, prendre acte de cette dernière puisqu'il s'adresse plus souvent à ses lectrices, durant le conflit, lorsqu'il introduit les romans-feuilletons à paraître, le *Daily Mirror* accentue indéniablement son identité féminine à partir de l'entrée en guerre puisqu'il semble choisir de favoriser, en publiant davantage de *serials* écrits par des femmes, une communication intergénérationnelle auteurs/lecteurs, mais à l'échelle de notre échantillon, la féminisation du lectorat semble largement ignorée.

Si nous avons insisté sur la lecture de la fiction sérielle de presse des femmes sur le front intérieur en raison de la féminisation des populations française et britannique, nous n'oublions pas pour autant la lecture de la fiction sérielle des hommes devenus soldats que nous envisagerons plus avant dans ce chapitre.

Nous avons rappelé, lorsque nous avons proposé une approche sociologique et phénoménologique du lecteur sériel et de ses pratiques à la fin de la Belle Époque, les attentes traditionnellement attachées à la lecture de la fiction sérielle de presse<sup>3002</sup>. Nous aimerions à présent envisager les années de guerre afin de rendre compte de la manière dont le contexte particulièrement traumatique imposé aux populations modifie probablement ces attentes. Les propos qui suivent concernent en premier lieu la population non-combattante, la situation particulière des soldats nous ayant amené à considérer leurs pratiques et attentes de lecture dans un développement distinct.

## **B. Des attentes de lecture modifiées par le conflit ?**

La guerre influence les attentes de lecture en accentuant vraisemblablement certains besoins déjà présents en temps de paix mais qui gagnent alors en intensité. Nous aimerions envisager trois d'entre eux : le besoin d'évasion, de divertissement ; le besoin d'être rassuré ; le besoin de conjurer le malheur et tout ce qui, globalement, rend la vie quotidienne plus difficile. Un besoin qui découle directement de la situation de guerre doit être mentionné parce que l'on aurait tendance à penser, de prime abord, que la lecture de fictions sérielles ne peut y répondre : la quête de sens.

---

<sup>3002</sup> Voir chapitre 9, I., B., 3.

## 1. Le besoin d'évasion.

Le lecteur de romans-feuilletons et de *serials* attend naturellement que les récits qu'il consomme jour après jour lui fournissent un moyen de s'évader d'un quotidien qui, durant la guerre, est plus pénible, plus éprouvant, et dont il lui est impossible de s'extraire car tout l'y ramène sans cesse : l'inquiétude pour les proches qui risquent leur vie sur le front combattant, les restrictions, les pénuries et l'augmentation des prix, la présence de l'envahisseur dans les territoires occupés, la mobilisation culturelle, le deuil et, bien évidemment, le contenu de la presse quotidienne. Le temps de la lecture constitue alors une échappatoire qui permet de faire abstraction, pendant quelques minutes, chaque jour, de ce réel pesant.

L'invasion de l'espace des journaux réservé à la fiction romanesque par le réel, l'actualité, lorsqu'il est question de la guerre en cours (récits d'espionnage de guerre, d'aventures de guerre, témoignages de combattants sérialisés), ne crée-t-elle pas, de ce point de vue, une rupture avec cette attente et ce besoin d'évasion des lecteurs ? Autrement dit, n'est-il pas possible d'imaginer une réaction de rejet de ces derniers envers les fictions d'actualité dans la mesure où elles apparaissent largement amputées de leur fonction d'échappatoire au réel ? L'hypothèse d'une attitude évoluant au fil du conflit nous semble tout à fait probable : si la population montre des signes de lassitude de la guerre dès 1915 dans les deux pays, plus marqués en France, on peut toutefois imaginer que les lecteurs de la fiction sérielle de presse sont plutôt favorables aux fictions d'actualité jusqu'à la fin de l'année 1916 ou au début de l'année 1917 car c'est à partir de ce moment seulement que s'installent une lassitude et un dégoût de la guerre suffisamment marqués<sup>3003</sup> pour les leur faire éventuellement repousser. Le visage du romanesque sériel dans notre corpus de journaux français ne rend pas vraiment compte de cette éventuelle désaffection du public, même si l'on note, par exemple, un ralentissement dans le rythme de publication des romans-feuilletons patriotiques dans *Le Petit Journal* à partir de décembre 1917<sup>3004</sup>, dans *Le Matin* à partir de l'automne 1916<sup>3005</sup> ou dans *Le Petit Parisien* entre décembre 1916 et juin 1918<sup>3006</sup>. Si l'on admet que la presse suit en général les goûts de son public et que la désaffection de ce dernier pour les récits qui mettent en scène le conflit est réelle, le fait que les journaux français considérés continuent de publier des fictions patriotiques en 1917 et 1918 illustre le poids de l'entreprise de mobilisation culturelle dont l'objectif est de

---

<sup>3003</sup> Surtout en France. Se reporter à BECKER Jean-Jacques et KRUMEICH Gerd, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2008, p. 111-123 ; RENOUVIN Pierre, « L'opinion publique et la guerre en 1917 », in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, tome XV, janvier-mars 1968, p. 4-23 ; MIQUEL Pierre, *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1983, p. 427-467.

<sup>3004</sup> Un seul des huit romans-feuilletons publiés entre ce moment la fin de la guerre est un récit patriotique alors qu'ils sont onze parmi les 18 qui se succèdent entre novembre 1914 et septembre 1917.

<sup>3005</sup> Quatre des six romans-feuilletons publiés entre février 1915 et début septembre 1916 sont des récits patriotiques alors qu'ils ne sont plus que trois sur les onze qui s'enchaînent ensuite jusqu'à la fin du conflit.

<sup>3006</sup> Trois des neuf feuilletons qui sont publiés durant cette période sont des récits patriotiques alors que tous les romans-feuilletons publiés entre novembre 1914 et décembre 1916 sont de type patriotique.

maintenir la population dans la guerre, non de l'en divertir. Les choses sont différentes dans le *Daily Express* et le *Daily Mirror* puisque ces deux *newspapers* publient l'essentiel de leurs *patriotic serials* avant l'instauration de la conscription en Grande-Bretagne<sup>3007</sup>, avant, donc, le tournant moral de l'année 1917.

## 2. Le besoin d'être rassuré.

La guerre déstabilise les individus qui la subissent parce qu'elle met à bas bon nombre des repères sur lesquels leur existence était bâtie avant qu'elle ne survienne. Habitude qui façonne le quotidien, la lecture de la fiction sérielle de presse apporte un ensemble d'éléments qui peuvent rassurer et sécuriser celles et ceux qui la pratiquent. L'espace du roman-feuilleton et du *serial* apparaît comme un espace de l'immuabilité et de la stabilité et s'oppose en cela à la conjoncture toujours changeante et incertaine d'une guerre. Les limites et éléments qui définissent cet espace forment un ensemble de repères invariants (lignes horizontales et verticales, position dans les journaux, typographie, numérotation des livraisons...) qui identifient un univers distinct de la réalité, un monde fictif dans lequel on accepte ou non de pénétrer et que l'on ne subit pas, au contraire de celui dans lequel on vit. Dans le contexte particulièrement difficile imposé par la guerre, cet espace balisé est fondamentalement rassurant parce qu'il inspire l'ordre et une forme d'harmonie qui contrastent avec le chaos qui semble régir le réel.

Face à l'imprévisibilité du monde dont rendent largement compte les colonnes des journaux réservées à l'actualité, la fiction sérielle offre également la possibilité de se réfugier dans des mondes fictifs prévisibles. Le déjà-lu du lecteur sériel lui permet de formuler des hypothèses au sujet des péripéties qui peuvent survenir dans le récit qu'il est en train de lire et, lorsque ses hypothèses se révèlent exactes, d'éprouver non seulement une satisfaction intellectuelle mais aussi un sentiment de sécurité, tout comme celui que lui procure son immersion dans des *fabulae* qu'il connaît souvent sur le bout des doigts pour les avoir rencontrées à maintes reprises lors de ses précédentes lectures. Le lecteur qui s'apprête à entamer une nouvelle fiction sérielle peut anticiper son plaisir car il sait la plupart du temps de quel sous-genre elle relève et le type d'intrigue qu'il va y trouver grâce aux informations fournies par son titre, son auteur et les annonces de publication ; cette prévisibilité tranche également avec l'imprévisibilité du réel et fait de la lecture un moment sécurisant.

---

<sup>3007</sup> Voir notamment le chapitre 2, I., C. et II., A.

Même lorsqu'il s'agit de fictions de guerre, au sens large, et que la prise de distance possible avec la réalité peut sembler limitée, le lecteur retrouve ses réflexes de lecteur sériel et la pratique demeure rassurante. Ces fictions ne cherchent pas, de toute façon, exception faite des témoignages de guerre, à lui donner à lire la guerre telle qu'elle est, mais une guerre telle qu'elle devrait être, une guerre idéalisée apte à servir l'entreprise de mobilisation culturelle et qui lui permet, donc, de s'extraire partiellement de la guerre réelle.

### **3. Le besoin de conjurer le malheur.**

La lecture de fictions sérielles dont tout ou partie de l'action se déroule durant la guerre en cours possède une dimension conjuratoire qui permet aux individus de lutter contre le malheur dans lequel le conflit plonge leur quotidien. En premier lieu, le fait de suivre les aventures de personnages qui sont confrontés à des événements ou situations particulièrement douloureux, qu'il s'agisse par exemple de la mort d'un être cher ou de la vie difficile en territoire occupé, conduit le lecteur à comparer plus ou moins consciemment le destin de ces personnages avec le sien, ce qui peut avoir pour effet de lui rendre ses propres malheurs plus supportables s'ils sont moins graves que ceux des héros des récits qu'il lit et de relativiser, alors, sa propre situation. C'est l'acceptation de cette situation qui est alors à la base de la conjuration.

En second lieu, ces mêmes fictions mettent quasi systématiquement en scène des héros et héroïnes qui surmontent les difficultés liées au conflit, offrant aux lecteurs des figures positives qui apparaissent plus fortes que la guerre et véhiculent un message d'optimisme et d'espoir qui propose un autre mode de conjuration.

Ces deux formes de libération émotionnelle servent les intérêts de l'entreprise de mobilisation culturelle en ce sens qu'elles provoquent l'une comme l'autre, mais de façon différente, un regain moral qui contribue à maintenir l'esprit des lecteurs dans des dispositions favorables envers son action.

### **4. La quête de sens.**

La lecture de romans-feuilletons ou de *serials* qui mettent en scène la guerre en cours permet indéniablement de donner du sens à celle-ci, de la rendre plus intelligible. Il n'est pas question de conformité ou non des représentations du conflit avec la réalité, avec l'expérience qu'en ont les combattants, mais d'imaginaire partagé, d'où la nécessité de ne pas considérer uniquement les fictions sérielles patriotiques comme des instruments de la mobilisation culturelle qui tentent

d'imposer une vision du conflit, ce qu'elles sont objectivement, mais également comme des moyens, pour les individus en guerre, de donner du sens à l'expérience qu'ils vivent.

Le ressassement des mêmes représentations de l'ennemi, de soi, de la guerre et la multiplication des fictions patriotiques aboutit à la formation d'un système d'interprétation qui permet aux lecteurs de partager une même vision de l'événement guerrier et, dès lors, de se sentir moins dépassés par son ampleur et sa singularité.

Avec la signature de l'armistice et la fin des combats sur le front occidental, l'intensité des trois besoins évoqués précédemment diminue progressivement. La quête de sens, elle, demeure une attente fondamentale au sein de sociétés de l'immédiat après-guerre dans lesquelles le retour des soldats dans leur foyer et la gestion des conséquences matérielles et humaines du conflit posent de nombreux problèmes. La mobilisation culturelle qui perdure et se traduit, dans l'espace de la fiction sérielle des journaux, par une présence plus ou moins importante de récits patriotiques propose, par leur intermédiaire, des réponses à ces problèmes, et continue de donner du sens à l'expérience vécue.

Les éléments que nous avons envisagés pour cerner les pratiques et attentes du lecteur sériel en guerre sont d'ordre général et ne permettent pas de saisir précisément celles qui concernent une population particulière : les soldats. Le statut de combattant et les conditions de vie sur le front de "l'avant" supposent des rapports spécifiques aux fictions sérielles publiées dans la presse que nous allons tenter de mettre en lumière.

### **C. Feuilleton de l'arrière, feuilleton de l'avant. L'exemple français.**

Notre objectif est de focaliser notre attention sur la lecture des fictions sérielles de presse par les soldats durant le conflit. La difficulté de rassembler des données précises concernant la circulation de la *daily press* au sein des troupes britanniques ainsi que l'impossibilité d'avoir accès, dans des conditions compatibles avec les impératifs pratiques de notre recherche, à des journaux de tranchées britanniques, les *Trench Journals*, nous ont contraint à restreindre notre propos au cas français. Nous pensons cependant que la grande similarité de la France et de la Grande-Bretagne en ce qui concerne, au moment de l'entrée en guerre, le taux d'alphabétisation et la place de la presse

quotidienne dans la sphère sociale, éléments qui en font deux « nations de lecteurs<sup>3008</sup> », permet d'admettre des pratiques de lecture très proches chez les soldats des deux pays.

Face à l'aporie des sources qui pourraient nous apporter des informations précises au sujet de la lecture du roman-feuilleton par les combattants, nous avons tout d'abord posé certains fondements essentiels à notre réflexion en utilisant les conclusions d'autres chercheurs au sujet du rapport des soldats à la presse quotidienne de l'arrière. Nous avons ensuite examiné la presse des tranchées à la recherche d'indices concernant cette lecture.

### **1. La presse quotidienne de "l'arrière" dans les tranchées. Présence et lecture(s).**

Les informations que fournit Benjamin Gilles dans son ouvrage récent permettent d'avoir une idée assez précise de la présence de la presse quotidienne imprimée à "l'arrière" sur le front combattant français.

Après des premières semaines difficiles en raison de la désorganisation des rédactions provoquée par la mobilisation et d'une guerre de mouvement qui ne favorise ni la diffusion des journaux au sein des armées<sup>3009</sup> ni le temps disponible pour la lecture, les journaux se remettent à circuler en grand nombre, sur le front stabilisé, à partir de l'hiver 1914-1915<sup>3010</sup>. Benjamin Gilles utilise les données de circulation qui existent à partir de la fin de l'année 1916 et précise qu'elles « [...] permettent de dresser un constat valable pour les années 1915-1918 : la presse [est] massivement lue par les combattants<sup>3011</sup>. » Il estime que « [...] chaque jour un journal [est] vendu pour trois combattants<sup>3012</sup> » ce qui fait clairement de la lecture de la presse un phénomène de masse. Les rapports de vente de journaux des VI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> corps d'armée pour la période s'étendant de décembre 1917 à octobre 1918 donnent des résultats similaires : quatre des cinq plus grands quotidiens d'information à tirage de masse, dans l'ordre décroissant *Le Petit Parisien*, *Le*

---

<sup>3008</sup> L'expression est empruntée à CACHIN Marie-Françoise, *Une nation de lecteurs ? La lecture en Angleterre (1815-1945)*, Villeurbanne, Presses de l'E.N.S.S.I.B., 2010.

<sup>3009</sup> GILLES Benjamin, *op. cit.*, p. 222. Dans son témoignage de guerre, Jacques Roujon précise qu'en date du 15 août 1914, les journaux de Paris n'arrivent plus dans la zone où se trouve le régiment auquel il appartient (*Carnet de route...*, in *Le Figaro*, le 22/02/1916).

<sup>3010</sup> Arthur Bernède fait dire à son héros, Chantecoq, dans une action qu'il situe au tout début du printemps 1915 : « Nous avons lu dans les journaux qui arrivent de temps en temps dans la tranchée [...] » (*Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 05/04/1916) ce qui pourrait signifier, en admettant que l'auteur ait pris soin de se renseigner, que la circulation de la presse quotidienne n'est pas encore très importante à cette date sur le front combattant.

<sup>3011</sup> GILLES Benjamin, *op. cit.*, p. 223.

<sup>3012</sup> *Ibid.*, p. 280.

*Matin, Le Journal et L'Écho de Paris* arrivent très largement en tête des journaux les plus vendus et donc les plus lus, représentant « [...] plus de 95% des exemplaires achetés [...] »<sup>3013</sup>. »

Benjamin Gilles tire de ces données une série de conclusions qui s'avèrent fort utiles pour approcher la lecture du roman-feuilleton venant de "l'arrière" sur le front de "l'avant". En premier lieu, les pratiques de lecture de la presse quotidienne des soldats français ne changent pas par rapport à celles qui étaient les leurs lorsqu'ils étaient les civils de la fin de la Belle Époque. En second lieu, le *leadership* exercé par les grands quotidiens "populaires", relais majeurs de l'entreprise de mobilisation culturelle, prouve l'« [...] attachement [des soldats] aux thèses patriotiques [...] »<sup>3014</sup>. » En troisième lieu, et c'est un point que Benjamin Gilles n'a peut-être pas assez analysé, l'écart entre d'un côté le succès de cette presse et, de l'autre, les critiques dont elle est en permanence l'objet de la part des combattants<sup>3015</sup> illustre la résilience des pratiques de lecture d'avant-guerre et, surtout, l'importance que revêt l'acte même de lire, au-delà de tout accord intellectuel de fond avec ce qui est lu.

C'est évidemment la séquence de la guerre de position qui offre le rythme de vie le plus propice à la lecture de la presse car elle multiplie les moments de calme et facilite la diffusion des journaux. Comme elle est facile à mettre en œuvre puisqu'elle peut se pratiquer dans presque toutes les situations et tous les lieux, cette lecture fait partie des activités de loisir les plus fréquentes chez les soldats, après les conversations et la correspondance avec les proches. Elle permet d'oublier les réalités de l'instant, non la guerre elle-même, car celle-ci est omniprésente dans les journaux, et de garder contact avec "l'arrière"<sup>3016</sup> ; comme l'écrit Benjamin Gilles,

« la lecture de la presse conduit à retrouver le sens de la normalité : là où les tranchées apparaissent comme un espace inhumain et décivilisé, l'arrière représente au contraire l'espace social normal [...]. Les quotidiens aident à dépasser le sentiment de vivre dans un environnement carcéral en montrant qu'il existe par-delà la zone des armées une société à laquelle ces lecteurs appartiennent, mais dont ils ont été provisoirement retranchés<sup>3017</sup>. »

Si elle est avant tout un acte individuel, la lecture collective de la presse est fréquente dans les tranchées et elle est l'occasion de discussions, d'échanges, de commentaires qui sont d'une importance capitale dans la constitution de l'identité combattante. « Le rôle socialisant de la presse

---

<sup>3013</sup> *Ibid.*, p. 235.

<sup>3014</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>3015</sup> Le contenu des journaux de tranchées est éloquent à ce sujet. Voir AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *14-18, les combattants des tranchées*, Paris, Colin, 1986, p. 107-125

<sup>3016</sup> *Ibid.*, p. 163 : « [...] la presse [...] créait un lien entre la communauté nationale et les soldats, et ceci suffisait à la rendre indispensable. »

<sup>3017</sup> GILLES Benjamin, *op. cit.*, p. 219.

[...] <sup>3018</sup> » dans la société d'avant-guerre demeure effectif durant celle-ci et favorise la naissance de sociabilités qui peuvent se substituer à celles dont le conflit a privé les hommes en les envoyant au combat.

L'intense circulation des quotidiens "populaires" d'information dans les tranchées françaises et la perpétuation des pratiques de lecture du temps de paix autorisent à penser que la lecture des fictions sérielles publiées par ces journaux peut constituer une pratique habituelle des soldats. Mais qu'en est-il vraiment ? Le passage de l'état de civil à l'état de combattant induit-il un rapport particulier au roman-feuilleton ? Les attentes de lecture sont-elles modifiées par la vie de soldat ?

## 2. Le soldat français et le roman-feuilleton.

Lorsqu'il évoque, rapidement, la lecture de romans-feuilletons par les soldats français, Benjamin Gilles conclut que ces derniers ne les apprécient guère :

« Les romans-feuilletons publiés dans la presse [...] ne paraissent pas avoir suscité un engouement comparable [à celui qu'ont suscité, selon l'auteur, les anthologies et les morceaux choisis]. Les correspondances et les carnets de soldats les évoquent peu, et, lorsque c'est le cas, les commentaires ne sont pas très favorables. [...] Les feuilletons n'étaient déjà pas avant 1914 le genre le plus prisé par le lectorat masculin, mais leur invraisemblance conduit encore plus les soldats à s'en détourner et à les associer à cette littérature outrancière destinée à satisfaire l'arrière <sup>3019</sup>. »

Ces quelques propos, censés résumer l'attitude des combattants français envers les fictions sérielles de presse, nous semblent trop réducteurs car ils s'appuient sur des arguments assez peu convaincants. Le fait que le roman-feuilleton n'ait pas été le genre préféré des hommes « [...] avant 1914 [...] » ne signifie pas pour autant qu'il n'ait pas été lu et qu'il ne le soit pas durant la guerre. Avant ou après 1914, la lecture du feuilleton est en effet associée à la féminité et sa lecture n'est donc guère en conformité avec les représentations dominantes de la masculinité ; ne faut-il pas voir, alors, dans les silences ou les propos dépréciatifs des soldats au sujet de cette lecture, des artifices discursifs pour s'ajuster aux injonctions de genre ? L'examen de l'offre sérielle publiée entre janvier 1912 et début août 1914 dans les sept journaux français de notre corpus montre d'ailleurs que ces derniers publient régulièrement des fictions qui sont prioritairement destinées à satisfaire un public masculin, comme des récits d'aventures <sup>3020</sup>, des récits policiers <sup>3021</sup> ou des récits patriotiques mettant

---

<sup>3018</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>3019</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>3020</sup> Par exemple : LEROUX Gaston, *Chéri-Bibi*, in *Le Matin*, du 05/04/1913 au 04/08/1913 et *Rouletabille à la guerre*, in *Le Matin*, du 28/03/1914 au 24/10/1914 ; VERNE Jules, *Le dernier voyage extraordinaire*. *L'étonnante*

en scène l'armée française<sup>3022</sup>. Il nous paraît étrange, également, d'admettre que les hommes devenus soldats repoussent davantage les romans-feuilletons à cause de leur « invraisemblance », Benjamin Gilles semblant viser plus spécialement, au travers de l'association qu'il établit avec la « [...] littérature outrancière destinée à satisfaire l'arrière », les feuilletons dont tout ou partie de l'action se déroule sur le front combattant, alors même que ces soldats lisent, et en masse, les journaux qui publient ces fictions, journaux qui travestissent la réalité du conflit qu'ils vivent au jour le jour ; le besoin de lire ne prime-t-il pas, à ce moment, sur toute autre considération ?

Toute tentative pour saisir la(les) lecture(s) du roman-feuilleton par les soldats ne peut que formuler des hypothèses et doit tenir compte des pratiques différenciées de ces derniers en fonction, par exemple, du milieu social dont ils sont issus et des éventuelles modifications que le conflit a pu provoquer sur les pratiques d'avant-guerre. Nicolas Mariot insiste sur le fait que si tous les soldats lisent, ils ne lisent pas forcément la même chose<sup>3023</sup> et l'on peut donc tout à fait imaginer des lecteurs issus de milieux populaires continuant à lire le roman-feuilleton de leur quotidien préféré, comme ils le faisaient avant la guerre, et des lecteurs issus de milieux plus aisés faire l'impasse sur le rez-de-chaussée romanesque et lire plus volontiers des romans en volumes d'auteurs légitimés. On peut tout autant soutenir l'idée que des lecteurs qui ne lisaient pas ou peu le roman-feuilleton avant la guerre continuent à ne pas le lire, quelle que soit leur origine sociale, tandis que d'autres se mettent à le lire ou à le lire davantage, une fois dans les tranchées, parce qu'ils n'ont pas autre chose à lire, pour combler l'ennui, ou encore pour participer aux discussions de leurs camarades.

Parmi les besoins qui peuvent amener les combattants français à lire le roman-feuilleton, certains sont identiques à ceux qui les motivaient lorsqu'ils étaient civils ou qui motivent la population de "l'arrière"<sup>3024</sup>, la vie de soldat et la proximité du danger les rendant plus impérieux. D'autres sont spécifiques aux soldats et découlent directement des conditions de vie imposées par la guerre. La lecture du roman-feuilleton, comme celle de la presse quotidienne en général, peut être un moyen, pour le combattant, de s'extraire momentanément du conflit parce que cette fiction est un produit de "l'arrière" ; elle l'y ramène et l'y rattache donc par l'imaginaire, lui rappelant les

---

*aventure de la mission Barsac*, in *Le Matin*, du 18/04/1914 au 06/07/1914 ; MARY Jules, *Trompe-la-mort*, in *Le Petit Parisien*, du 25/10/1912 au 02/03/1913 ; etc.

<sup>3021</sup> Par exemple : BURES René et FERLAN Jacques, *Higgins ans Co. Gil=X...*, in *Le Matin*, du 06/01/1913 au 13/03/1913 ; ROCHON Jean, *Le roi des bracos*, in *Le Petit Journal*, du 29/03/1914 au 25/05/1914.

<sup>3022</sup> Par exemple : BASSET Serge, *Vive la France !*, in *Le Petit Journal*, du 04/08/1912 au 09/10/1912 ; BRUANT Aristide, *Serrez vos rangs !*, in *Le Petit Parisien*, du 14/01/1912 au 26/05/1912 ; MARY Jules, *Soldats de demain*, in *Le Petit Parisien*, du 28/11/1913 au 08/04/1914 ; etc.

<sup>3023</sup> MARIOT Nicolas, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013, p. 242.

<sup>3024</sup> Voir B.

moments durant lesquels il lisait la fiction à épisodes publiée par son journal favori et, plus globalement, le temps de sa vie civile.

La lecture d'un récit publié en tranches sur plusieurs mois comme c'est le cas dans les grands quotidiens "populaires" d'information est une pratique qui, par sa répétitivité et son côté rituel, peuvent aider le soldat qui s'y adonne à structurer son quotidien, à avoir conscience de l'écoulement du temps dans un environnement où ce n'est pas toujours aisé<sup>3025</sup>, et lui donner, donc, des repères sécurisants. Contrairement à ce que les propos de Benjamin Gilles peuvent laisser sous-entendre, les fictions sérielles publiées dans la presse quotidienne française durant la guerre ne reproduisent pas toutes le discours de mobilisation patriotique largement présent dans les autres rubriques des journaux<sup>3026</sup>. Les combattants ne peuvent ainsi être agacés par tous les romans-feuilletons en raison de leur manière erronée, fantaisiste, de raconter la guerre, leur guerre, et les récits dont la guerre est absente tranchent au contraire avec le reste du contenu du journal et son "bourrage de crâne". On peut donc penser qu'ils ont pu attirer certains combattants, tout au moins les récits d'aventures<sup>3027</sup>, les récits historiques<sup>3028</sup> et les récits policiers<sup>3029</sup>, si l'on admet le peu d'appétence des hommes pour les récits sentimentaux.

Pour tenter de dépasser ces généralités et de fournir des éléments plus précis, nous avons consulté la presse du front dans le but d'y trouver d'éventuelles remarques concernant la lecture des romans-feuilletons publiés dans la presse de "l'arrière". Nous n'en avons trouvé qu'une, très générale, dans *La Bourguignotte* :

« La plupart de nos camarades poilus lisent avec intérêt le passionnant feuilleton du Journal : "*Le Roi des Cuistots*". Mais ils s'intéresseront encore d'avantage [*sic*] aux aventures [*sic*] de ce nouveau monarque si le fait suivant qu'on nous a rapporté est exact. On nous assure que le héros du feuilleton ne serait autre que notre sympathique camarade D...., cuisinier de notre colonel. (Sous toutes réserves)<sup>3030</sup>. »

---

<sup>3025</sup> Sur le rapport au temps des soldats, voir BEAUPRÉ Nicolas, *La guerre comme expérience du temps et le temps comme expérience de guerre. Hypothèses pour une histoire des rapports au temps des soldats français de la Grande Guerre*, in *Vingtième siècle*, 2013/1, n°117, p. 166-181.

<sup>3026</sup> C'est le cas de la moitié des romans-feuilletons publiés par *Le Matin* et d'environ les deux tiers de celles publiées par *L'Écho de Paris* sur la durée de la guerre, deux titres parmi les plus lus dans les tranchées.

<sup>3027</sup> Par exemple : BERNÈDE Arthur, *Judex*, in *Le Petit Parisien*, du 12/01/1917 au 06/04/1917 et *La nouvelle mission de Judex*, in *Le Petit Parisien*, du 11/01/1918 au 04/04/1918 ; MARSH Richard (adaptation), *Le mystérieux scarabée*, in *L'Écho de Paris*, du 12/10/1917 au 15/12/1917.

<sup>3028</sup> Par exemple : ZÉVACO Michel, *Don Juan*, in *Le Matin*, du 04/03/1916 au 14/08/1916 et *La reine Isabeau*, in *Le Matin*, du 05/10/1917 au 19/06/1918 ; CAIN Henri et ADENIS Édouard, *La vivandière*, in *L'Écho de Paris*, du 26/06/1916 au 11/10/1916.

<sup>3029</sup> Par exemple : SAZIE Léon, *Zigomar. Bouche en cœur*, in *Le Petit Journal*, du 14/01/1917 au 20/06/1917 ; M<sup>c</sup> DONNELL BODKIN M. (adaptations), *Les aventures extraordinaires du jeune Beck*, in *L'Écho de Paris*, du 01/02/1916 au 23/03/1916 et *L'aventure de Paul Beck*, in *L'Écho de Paris*, du 16/12/1917 au 15/02/1918.

<sup>3030</sup> « *Indiscrétions. Le Roi des Cuistots* », in *La Bourguignotte*, le 02/10/1915. On notera que le rédacteur de cette note n'a pas mentionné le bon journal puisque c'est *Le Matin* qui publie ce roman-feuilleton.

Nous avons par contre été surpris de rencontrer, dans un nombre important de journaux de tranchées, des romans-feuilletons écrits par des soldats à destination de leurs camarades. L'étude de ces récits nous a permis, par extrapolation, de formuler quelques hypothèses au sujet de la lecture du roman-feuilleton venu de "l'arrière" par les hommes de "l'avant".

Nous avons établi un corpus de 26 journaux du front français en prenant soin de choisir des journaux suffisamment différents les uns des autres (unités de toutes les armes, durée de vie variée, volume textuel différent, tenue littéraire de tous niveaux), quitte à ce que leurs collections soient incomplètes, dans le but d'introduire le moins de distorsions liées aux sources dans notre analyse<sup>3031</sup>.

Le premier constat intéressant est qu'environ deux tiers des journaux dépouillés (17 sur 26)<sup>3032</sup> accordent une place, à un moment ou à un autre, à la fiction sérielle et ce, de quatre manières différentes : soit en publiant effectivement un roman feuilleton, que celui-ci soit complet ou laissé en suspens ; soit en annonçant la publication d'un roman-feuilleton mais en ne le publiant jamais ; soit en publiant une livraison isolée. On peut donc admettre que le romanesque sériel est assez largement présent dans la presse combattante française.

Le second constat, tout aussi intéressant, est que la manière d'introduire ce dernier dans les journaux de tranchées reprend la plupart du temps celle qui est pratiquée dans la presse civile : en rez-de-chaussée dans un espace clairement délimité du reste de la page<sup>3033</sup>, des annonces de publication, des livraisons numérotées<sup>3034</sup>, un titre clairement visible, le nom de l'auteur et une mention "à suivre". Les spécificités du régime de publication de ces journaux, notamment leur périodicité plus longue, souvent irrégulière, et leur espace rédactionnel réduit, conduisent cependant à raccourcir la durée de publication des fictions, à diminuer le nombre d'annonces et à réduire le volume textuel des livraisons. Il n'est pas rare qu'une fiction demeure éternellement en suspens suite au décès de son auteur ou à la cessation d'activité du journal qui la publiait.

Les récits que nous avons lus reprennent presque tous le ton humoristique typique de cette presse ; leurs auteurs se moquent régulièrement des civils, de la censure<sup>3035</sup>, de la presse de

---

<sup>3031</sup> Nous les avons consultés en ligne, sur le site de la BDIC à l'adresse suivante : [http://argonnaute.u-paris10.fr/resource\\_context/a011403267965ahpOBT/a011403267970c2rMHO](http://argonnaute.u-paris10.fr/resource_context/a011403267965ahpOBT/a011403267970c2rMHO) ou dans nos archives personnelles.

<sup>3032</sup> Se reporter au tableau des romans-feuilletons publiés dans notre sélection de journaux de tranchées en annexe 3.

<sup>3033</sup> Il arrive régulièrement que ces rez-de-chaussée ne portent pas la mention « feuilleton ».

<sup>3034</sup> Il est toutefois assez fréquent que des journaux ne numérotent pas les livraisons des fictions qu'ils publient ou alors seulement de manière partielle.

<sup>3035</sup> « Après avoir laissé reposer le lecteur un mois pour simuler les 33 ans qui nous séparent des sinistres révélations faites en cette nuit du 30 février 188... (1) [...] » Le (1) renvoie à une note infrapaginale qui explique : « La censure nous enjoignant l'ordre de différer – pour raison stratégique – la divulgation de l'année

“l’arrière”, du genre roman-feuilleton<sup>3036</sup>, jouent en permanence avec la langue, et il est très difficile de procéder à un classement par sous-genres “feuilletonesques” de ces fictions. On trouve bien, parfois, dans les annonces de publication ou les sous-titres, des indications qui laissent à penser que tel ou tel récit appartient à une série bien définie comme par exemple « Grand roman d’aventures<sup>3037</sup> », « Roman de la Grande Guerre<sup>3038</sup> » ou « Grand roman policier<sup>3039</sup> », mais la grande majorité d’entre eux sont en réalité ce que l’on pourrait appeler des fantaisies drolatiques, identité qui apparaît très souvent dès le titre et/ou le nom de l’auteur. On peut citer, par exemple, *L’amante à l’eau* de Pierre du Boulevard (de Courcelles)<sup>3040</sup>, *Anna Baramine* de Natacha Kirigol<sup>3041</sup>, *Les mémoires d’un âne mobilisé* d’un auteur anonyme<sup>3042</sup>, *Les Mystères d’une nounou d’York* d’Alexandre du Mât (de Cocagne)<sup>3043</sup>, *Krotufex* de Pierre Decourpoivre, Léon Sosie et Maurice Lerouge<sup>3044</sup> ou encore *Sous l’œil des saucisses* de M. Vézaco<sup>3045</sup>.

Ces titres, parmi d’autres, comme les noms d’auteurs sous lesquels on devine souvent les noms de célébrités du roman-feuilleton de la Belle Époque ou de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>3046</sup>, prouvent que les auteurs de ces récits sont familiers de la littérature “populaire” et du roman-feuilleton publiés durant les années d’avant-guerre et les années de guerre, et qu’ils témoignent une

---

exacte où se passait cette histoire, nous ne pouvons que nous incliner avec la meilleure grâce du monde devant cette louable et combien sage restrictive précaution. » (M. VÉZACO puis VÉZACO puis KÉZACO, *Sous l’œil des saucisses*, in *Le poilu*, décembre 1917).

<sup>3036</sup> Il s’agit d’une pratique très répandue. On peut citer comme exemples, cette remarque concernant la 9<sup>ème</sup> livraison d’*He(i)nrich Hertzmannfeldkirch* : « Cet épisode sera projeté au Cinéma la semaine prochaine sous le titre : PLUS BÊTE QUE LES MYSTÈRES DE NEW-YORK » (LE PÉPÈRE-FORÉ, *He(i)nrich Hertzmannfeldkirch*, in *Le Pépère*, le 21/05/1916) ; le faux concours organisé par *Le Voltigeur* en parallèle de la publication de *Zigodex ou le cercle aux dents blanches* : « Il est toujours offert 120.000 fr. à qui saura avant la fin de notre roman, la véritable personnalité de ZIGODEX » (MM. R. V. F., C. V., A. D. et E. M. D. I., *Zigodex ou le cercle aux dents blanches*, in *Le Voltigeur*, le 21/08/1917) ; ou encore cette note infrapaginale de l’auteur expliquant pourquoi le feuilleton *Sous l’œil des saucisses* débute par le chapitre II : « L’auteur ayant appris par sa propre expérience que dans tous les chefs-d’œuvre littéraires, le premier chapitre [...] n’était jamais lu, a préféré ne pas l’imposer aux lecteurs assidus des “romans d’aventures” [...] Cependant ce feuilleton étant publié à raison de 0 fr. 25 la ligne, pour ne pas perdre le bénéfice des 523 lignes du premier chapitre – oui ! il est un peu long – qui représente 18 mois de travail acharné et 13 francs 075 en chiffre rond, l’auteur d’accord [...] avec le caissier du “Poilu”, publiera le chapitre supprimé à la fin du roman. » (M. VÉZACO puis VÉZACO puis KÉZACO, *ibid.*, septembre-octobre décembre 1917.)

<sup>3037</sup> LA RÉDACTION/LE PÉPÈRE-FORÉ, *He(i)nrich Hertzmannfeldkirch. Espion boche. Grand roman d’aventures vécuës*, in *Le Pépère*, du 21/02/1916 au 15/11/1916. L’orthographe du nom du héros varie au long de la publication du récit.

<sup>3038</sup> KIRIGOL Natacha, *Anna Baramine. Roman de la Grande Guerre*, in *Le Gafouilleur*, du 01/05/1916 au 15/08/1916.

<sup>3039</sup> LA RIBOULE, *IL est parmi nous ! Grand roman policier*, in *Le Klaxon*, de 05/1916 au 01/07/1916.

<sup>3040</sup> DU BOULEVARD (de Courcelles) Pierre, *L’amante à l’eau*, in *Face aux Boches*, deux livraisons, dans les numéros 23 et 24.

<sup>3041</sup> KIRIGOL Natacha, *op. cit.*

<sup>3042</sup> ANONYME, *Les mémoires d’un âne mobilisé*, in *Le Gafouilleur*, à partir du 01/12/1917.

<sup>3043</sup> DU MÂT (de Cocagne) Alexandre, *Les Mystères d’une nounou d’York*, in *Sans Tabac !*, du 01/08/1916 au 20/03/1917.

<sup>3044</sup> DECOURPOIVRE Pierre, SOSIE Léon, LEROUGE Maurice, *Krotufex*, in *Rigolboche*, du 10/06/1917 au 30/12/1917.

<sup>3045</sup> VÉZACO M., *Sous l’œil des saucisses*, in *Le Poilu*, de septembre-octobre 1917 à mai 1919.

<sup>3046</sup> Outre les noms que nous venons de mentionner, on trouve également un Tronçon du Poitrail et un Georges Hohneck qui renvoient avec humour à Ponson du Terrail et Georges Ohnet.

volonté de mettre à profit cette familiarité dans leur propre production. Pour en rester aux titres, il est intéressant de remarquer que certains d'entre eux sont calqués avec humour et un tantinet de moquerie sur ceux de romans-feuilletons à succès parus dans les grands quotidiens "populaires" et que les temporalités de publication des uns et des autres se chevauchent parfois en partie ou que celle des feuilletons de "l'avant" suit de peu celle des feuilletons de "l'arrière". *Le Petit Journal* termine ainsi la publication de *Zigomar* le 20/06/1917 tandis que *Le Voltigeur* commence celle de *Zigodex ou le cercle aux dents blanches*<sup>3047</sup> le 24/05/1917 ; *Le Journal* termine la publication de *Bochemar* le 05/10/1916 tandis que *Le Périscope* commence celle de *Cochemar* dans son numéro 11<sup>3048</sup> ; *Le Matin* finit la publication des *Mystères de New-York* le 28/04/1916 tandis que le *Sans Tabac !* débute celle des *Mystères d'une nounou d'York* le 01/08/1916. L'imitation des fictions sérielles publiées dans la presse de "l'arrière" se retrouve également dans l'écriture que les soldats-feuilletonistes adoptent : ils s'amuse à parodier le style fréquemment ampoulé des feuilletonistes professionnels et leur tendance à "tirer à la ligne", c'est-à-dire à allonger inutilement le récit pour être payé davantage. Une annonce des *Mystères d'une nounou d'York* revient sur cette pratique typique de l'écriture "feuilletonesque" et précise que le récit compte « 3 millions 875 mille 388 lettres [,] 914 mille virgules [,] 860 traits d'union [et de] nombreux points exclamationnels, interrogatifs et finaux<sup>3049</sup>. »

La guerre est assez largement présente dans les romans-feuilletons de "l'avant" que nous répertoriés, mais principalement comme cadre spatio-temporel ; il n'y est pas question de la mort douloureuse ou des conditions de vie difficiles dans les tranchées. Parmi ces fictions, une seule peut véritablement être qualifiée de fiction patriotique : le *Puits de X....* signé par Clément Sahuc, médecin auxiliaire, et un Intérim, publiée dans *Le Poilu*, en quinze livraisons, entre décembre 1914 et avril 1916. Il s'agit d'une fiction d'espionnage de guerre très semblable à celles qui sont publiées par les journaux de "l'arrière" et son auteur présente le récit comme une histoire réelle qu'il a vécue : « Je vais te dire ce que j'ai vu [soldat], ce que je sais, que cela mette ton esprit en arme et ton cœur au cran d'arrêt<sup>3050</sup> ! » Elle raconte comment un petit groupe d'espions commandé par le baron von

---

<sup>3047</sup> Ce titre en mêle trois : *Zigomar*, *Judex* et *Le masque aux dents blanches*. Un volet des aventures de *Zigomar*, *Bouche en cœur* est publié par *Le Petit Journal* entre le 14/01/1917 et le 20/06/1917, *Judex* par *Le Petit Parisien* entre le 12/01/1917 et le 06/04/1917 et *Le masque...* est publié par *Le Matin* entre novembre 1916 et février 1917. On trouve également *Le casque aux dents blanches* annoncé par *Le Père* le 20/05/1917 mais qui n'est pas publié.

<sup>3048</sup> Le numéro n'est pas daté, comme les numéros qui le précèdent et qui le suivent. Le journal est un mensuel ; le numéro 5 étant daté de mars 1916, la publication de *Cochemar* débute donc au plus tôt en septembre 1916.

<sup>3049</sup> Annonce de publication du 01/08/1916.

<sup>3050</sup> SAHUC Clément, *Le puits de X....*, in *Le Poilu*, décembre 1914.

Raüdine, « [...] espion du cabinet personnel du Kaiser<sup>3051</sup> », s'arrange pour communiquer aux troupes allemandes, à l'aide de signaux lumineux, les positions des troupes françaises, près du village de X.... Deux policiers français réussissent à capturer von Raüdine, qui se déguise en vieux paysan pour agir, mais celui-ci parvient à leur échapper. L'espion allemand est marié à une Parisienne, Jane, ancienne actrice de théâtre issue d'un milieu modeste qui a succombé au titre et au luxe que l'Allemand avait à lui offrir. Mais une fois la guerre déclarée, elle s'est rendue compte qu'elle était l'épouse d'un espion, a eu honte de sa situation, et a fait ce qu'elle pouvait pour contrecarrer la mission de son époux. Ce dernier l'entraîne dans sa fuite et elle rencontre, par hasard, un soldat français qui n'est autre qu'Hubert, son amour de jeunesse, qu'elle a fait souffrir lorsqu'elle l'a abandonné pour mener une vie de galante ; elle le blesse avec une arme à feu, s'en veut énormément, et décide de lui prouver qu'elle est demeurée une vraie Française patriote en lui indiquant où trouver la cachette de son époux. Hubert rencontre un soldat allemand, Müller, qui ne supporte plus de faire partie d'une armée capable des pires horreurs et veut tuer von Raüdine car celui-ci a provoqué la mort de son jeune frère. L'espion en chef est capturé par Hubert et des soldats français ; Jane se suicide en avalant du poison. Les Français, à court de munitions, ne fusillent pas von Raüdine et le laissent entre les mains de Müller qui a imaginé une mort terrible pour le meurtrier de son frère.

On retrouve, dans cette fiction, nombre d'éléments fréquemment utilisés dans les romans-feuilletons patriotiques de "l'arrière" pour dépeindre l'ennemi<sup>3052</sup>, telles que la représentation de l'Empire allemand en nation guerrière et avide de puissance<sup>3053</sup>, les figures de l'Allemand bourreau et assassin, la symbolique attachée au mot "Boche", « [...] synonyme de félonie, d'assassinat, de viol, de toutes les atrocités de cette guerre sans merci [...]»<sup>3054</sup>, ou une description sévère, par Müller, de la guerre telle que l'entend l'Allemagne :

« Je m'imaginai la guerre, comme un duel gigantesque et loyal, permettant ce cri arraché à ton vieux maître à Reischoffen "Oh ! les braves gens !" et non pas une lutte de bandits au mépris des conventions. J'ai profité de la Kulture [sic] moi aussi, j'ai lu et [mot illisible dans la numérisation]. Gaz asphyxiants, mutilations, viols, incendies, otages, c'est la loi militaire dont vous avez donné l'exemple au monde entier<sup>3055</sup>. »

Il arrive que des auteurs condamnent la manière dont certains professionnels de la plume de "l'arrière" écrivent la guerre, et plus particulièrement les romanciers "populaires". Alexandre du Mât, l'auteur des *Mystères d'une nounou d'York*, condamne ainsi le fait que l'ensemble des « [...]

---

<sup>3051</sup> INTÉRIM, *Le puits de X....*, in *Le Poilu*, novembre 1915.

<sup>3052</sup> Voir le chapitre 5.

<sup>3053</sup> SAHUC Clément, *Le puits de X....*, in *Le Poilu*, le 28/12/1914 : « Le monstre allemand non content de construire pour l'assouvissement de ses appétits infâmes la plus formidable machine de guerre qu'on ait jamais vue [...]

<sup>3054</sup> INTÉRIM, *ibid.*

<sup>3055</sup> INTÉRIM, *ibid.*, avril 1916.

romanciers actuels [...] » ne peuvent s'empêcher de décrire les horreurs commises par l'ennemi allemand durant les premières semaines de la guerre, pratique qui, on l'a vu, est typique du roman-feuilleton patriotique publié dans la presse quotidienne de "l'arrière", et cite nommément, pour exemples, le grand quotidien qui publie le plus de récits patriotiques durant la guerre et la célébrité de la littérature "populaire" dont il plagie le titre d'un des feuilletons. Il écrit :

« Le bon ton voudrait (ainsi font tous les romanciers actuels) que je décrivisse ici le début de la campagne, l'invasion de la Belgique – avec un chapitre consacré à Louvain et un panégyrique de S. M. Albert I<sup>er</sup> – puis que je montrasse les horreurs des barbares violant le sol sacré de notre France, que je me délectasse enfin dans le récit de tous les crimes, de toutes les orgies, de toutes les atrocités dont se rendirent coupables les Teutons. Mais les lecteurs du "Sans Tabac !" connaissent tout cela pour l'avoir vu ! Et puis, ceux qui ne s'en rappellent plus n'ont qu'à acheter la collection du "Petit Parisien" ou écrire à Monsieur Pierre Decourcelles [*sic*] – Panthéon – qui doit être très renseigné.

Je me contenterai donc de signaler à ceux qui suivent avec moi le fil de ce récit qu'à dater du 4 Août 1914 la France entra en guerre contre l'Allemagne [...] <sup>3056</sup> »

En réponse à cette littérature qu'il semble détester, Du Mât rédige un récit humoristique complètement absurde, qui ignore les horreurs de la guerre, et dont les derniers mots donnent une idée du ton qui le parcourt :

« monsieur le ministre de la guerre écoutez ce que je vous dis Monsieur de la lunetterie trahit la France il fabrique des grenades à fourchette mais au lieu de mettre des fourchettes ordinaires il met des fourchettes à escargots qui sont moins dangereuses parcequ'elles [*sic*] ont deux dents seulement et qu'elles éclatent plus lentement [...] <sup>3057</sup> »

L. F., l'auteur de *L'épreuve du feu*, fiction de guerre demeurée en suspens après la publication de la troisième livraison, critique lui aussi la manière dont la guerre est représentée à "l'arrière". Il raconte, dans son récit, comment Henri Derennes, un journaliste et écrivain plutôt médiocre, surtout connu pour ses feuilletons, qui a réussi à demeurer éloigné des combats pendant les trois premières années du conflit grâce à un poste dans un ministère puis à un autre de contrôleur des fournitures de l'Intendance, se retrouve finalement sur le front car il consent à rendre service à l'un de ses meilleurs amis, Valdier. Celui-ci, qui a bénéficié d'un congé de convalescence de quinze jours suite à une blessure au bras, souhaite demeurer huit jours de plus auprès de son épouse et de sa jeune fille malades et convainc Derennes d'endosser son identité pendant ce laps de temps, lui assurant qu'il pourra le rejoindre sur le front et reprendre sa place. D'abord enthousiaste à l'idée de vivre cette expérience car « [...] après en avoir tant parlé il finirait donc par savoir ce que c'est <sup>3058</sup> » et car elle lui

---

<sup>3056</sup> DU MÂT Alex., *Les Mystères d'une nounou d'York*, in *Sans-Tabac !*, le 10/08/1916.

<sup>3057</sup> *Ibid.*, le 20/03/1917. Nous avons reproduit l'extrait tel qu'il apparaît dans le journal.

<sup>3058</sup> L. F., *L'épreuve du feu...*, in *Le Filon*, numéro 14.

permettra de revenir « [...] au milieu des profanes de l'arrière sur lesquels il aurait désormais la supériorité écrasante de celui qui a vu, qui "y est allé"<sup>3059</sup> », Derennes se rend compte, dès le voyage en train qui le mène au Dépôt divisionnaire et les premiers contacts avec les soldats qu'il rencontre, que l'essentiel de ce qu'il a pensé et écrit sur la guerre est bien éloigné de la vérité. C'est encore plus vrai lorsqu'il fait connaissance avec l'arrière-front, la boue, les bombardements et la peur : il prend alors conscience, dans ce contact avec la vraie guerre, de l'écart qui sépare celle-ci de la conception que s'en fait "l'arrière"<sup>3060</sup> et du ridicule de certaines phrases qu'il a écrites, comme par exemple :

« Celui qui pour la première fois prend contact avec la boue sublime des tranchées éprouve la joie la plus pure et la plus féconde qui se puisse concevoir : celle du devoir accompli et du sacrifice consommé. Plus épaisse est la boue, plus grave et plus subtil est le bonheur de l'âme<sup>3061</sup> ... »

Au travers de ce personnage de journaliste et de romancier "populaire" qui, avant la guerre, « [...] s'était fait un nom parmi les plus actifs fabricants de feuilletons et de contes – un de ces noms que tout le monde connaît et que personne n'admire<sup>3062</sup> » et qui, pendant la guerre, écrit un ouvrage intitulé *La joie dans la mort*<sup>3063</sup>, L. F. condamne une écriture de la guerre bien éloignée de la réalité, telle qu'on la rencontre dans la presse de "l'arrière", dans laquelle des individus se permettent, alors qu'ils n'ont rien vu de ce dont ils parlent, d'asséner des vérités sans fondements sous le prétexte de vouloir remplir une « [...] mission d'écrivain national<sup>3064</sup> » :

« Les poilus impatients (le mot de "poilu" trouva en Derennes un partisan acharné) n'attendaient pas les ordres de leurs chefs pour se lancer à l'attaque ; les boches se rendaient à la seule vue d'une baïonnette<sup>3065</sup>. »

On peut se demander, à la lumière de ces deux fictions, si la rareté, dans les journaux du front français, des récits patriotiques et, plus largement, des récits qui décrivent la guerre et ses horreurs, n'est pas liée à une volonté de la plupart des soldats-feuilletonistes de se dissocier d'une écriture de la guerre qu'ils associent au "bourrage de crâne" mais aussi, plus simplement, à un choix de ne pas évoquer ces horreurs dans l'espace de la fiction, espace prioritairement réservé au

---

<sup>3059</sup> *Ibid.*

<sup>3060</sup> *Ibid.*, numéro 15.

<sup>3061</sup> *Ibid.*, numéro 16.

<sup>3062</sup> *Ibid.*

<sup>3063</sup> *Ibid.*, numéro 14.

<sup>3064</sup> *Ibid.*

<sup>3065</sup> *Ibid.*

divertissement, car ils savent que leurs camarades n'ont pas envie qu'on les leur rappelle à ce moment<sup>3066</sup>.

Cette rareté des fictions patriotiques n'implique pas pour autant l'absence, dans certains récits, même les plus humoristiques, d'éléments relevant de la rhétorique patriotique. Ainsi, s'il n'est jamais question, dans l'espace de la fiction sérielle, de mettre en scène un héroïsme surhumain des soldats et des civils français ou de justifier de toutes les manières possibles le conflit en cours, l'ennemi allemand demeure le "Boche" et les représentations qui servent à le décrire sont systématiquement négatives. Il n'y a cependant aucune comparaison possible avec ce que nous avons pu lire dans les romans-feuilletons patriotiques publiés à "l'arrière" car l'hostilité et l'agressivité manifestées par les soldats-feuilletonistes, si elles sont parfois marquées, n'atteignent pas les mêmes sommets de haine et de violence<sup>3067</sup> et sont très souvent exprimées sur le ton comique typique de la presse du front, comme le montrent les deux exemples, parmi d'autres, que nous avons sélectionnés. Le malheureux espion boche He(i)nrich Hertzmannfieldkirch, agent 3,560,788<sup>3068</sup>, est puni par le général Groboudner pour avoir échoué dans sa mission et connaît une fin ridicule :

« Muni de ces différents germes [le choléra morbus, le goitre et le mal de Pot (*sic*)], Hertzmannfieldkirch fut mené en première ligne, et placé à la gueule d'un de ces nouveaux mortiers que les Boches emploient pour envoyer de faux pigeons-voyageurs, en celluloid. [...] il fut lancé dans les airs [...] Une demi-seconde après, il avait atteint le sommet de la trajectoire et s'apprêtait à tomber lourdement, quand un petit parachute s'ouvrit et le balança dans les nuages. [...]

Un de nos nouveaux obus de 730 m/m passait à ce moment dans l'air, pas plus vite qu'un soldat se rendant à la vaccination. Il commença par décortiquer la jambe gauche de l'odieux espion, coupa le parachute et continua sa route en sifflant.

Henrich Hertzmannfieldkirch chut à terre et mourut. La légende veut que le Diable se soit emparé de son âme et l'ait emportée en enfer avec une fourche. Mais les gens bien renseignés affirment que le diable en question (qu'on croit avoir vu) n'était qu'un pionnier occupé à creuser des feuillées avec un outil de parc<sup>3069</sup>. »

---

<sup>3066</sup> On peut noter, à ce sujet, que si les journaux que nous avons étudiés, évoquent parfois les "atrocités" allemandes dans leur contenu, les mentions restent assez peu nombreuses.

<sup>3067</sup> Nous insistons sur le fait que nos remarques concernent uniquement l'espace rédactionnel occupé par la fiction sérielle. La haine de l'ennemi s'exprime en effet régulièrement dans d'autres espaces des journaux de tranchées où l'on trouve des pamphlets "anti-boches" comme par exemple ce poème nommé *La haine devoir nouveau* publié le 01/08/1916 dans *La Première Ligne*, ces propos d'un certain Général B. publiés dans *L'Esprit du Cor* du 27/10/1917 qui prescrivent que « l'excitation à la haine doit être pratiquée tous les jours au même titre que l'entraînement à la marche, au tir, au lancement des grenades » ou encore cet article de trois colonnes publié en première page du 22<sup>ème</sup> numéro de *Face aux Boches*, intitulé *La haine du Boche*, dans lequel l'auteur espère que « Haine aux Boches ! » sera pour longtemps le mot d'ordre des Français.

<sup>3068</sup> LE PÉPÈRE FORÉ, *ibid.*, le 15/11/1916.

<sup>3069</sup> *Ibid.*

D'autres éléments, semés au fil du récit, rappellent le discours sur l'ennemi des feuilletons patriotiques de "l'arrière" comme ce passage où « Hertzmannfeldkirch, plus Boche que jamais [...] lanc[e] des gaz asphyxiants<sup>3070</sup> », un croquis de cochon pour représenter l'espion<sup>3071</sup> qui renvoie au procédé d'animalisation de l'ennemi, ou encore un portrait répugnant du général von Hindenburg tout à fait similaire à ceux du *Kaiser*<sup>3072</sup> que nous avons évoqués :

« Il était [...] dégoûtant à regarder. Tous les clous qu'on avait enfoncés dans sa statue avaient produit chez lui, par envoûtement comme on disait au moyen-âge [*sic*], une série de boutons pustuleux dont la croûte légèrement crevée laissait couler un jus verdâtre totalement disgracieux<sup>3073</sup>. »

Le portrait qu'André Allement donne du soldat Schwartz dans *Cochemar* témoigne de la même volonté de ridiculiser l'ennemi ; si les propos sont moins violents que dans He(i)nrich Hertzmannfeldkirch, on y perçoit toutefois une volonté de dépréciation plus franche :

« Eitel-Siegfried-Wilhem-Conrard Schwartz [...] entra dans l'armée à l'âge de 18 ans. [...]

Ses tuteurs [...] Philémon et Beaucis de la choucroute – ne savaient trop dans quelle voie l'engager, le jeune boche [...] n'était bon à rien. Alors, il entra dans l'armée allemande. D'ailleurs le jeune et intéressant Schwartz était doué des qualités indispensables au soldat allemand.

Il était bête, brutal, sournois, voleur, gourmand, vicieux, ivrogne et paresseux et de plus, ce qui ne gâtait rien, doué d'une force herculéenne qui ne demandait qu'à primer le droit.

C'est ainsi que, tout naturellement, il devint bon soldat allemand et qu'il gravit assez rapidement les échelons de la hiérarchie allemande.

A trente ans il était lieutenant dans un corps bavarois. [...]

A trente cinq ans comme il était toujours très fort et paresseux, ivrogne, vicieux, gourmand, voleur, sournois, brutal et bête, il fut promu capitaine à la garde prussienne.

Il avait eu, depuis sa plus tendre enfance, une idée fixe : monter sur un chameau. Ayant appris que l'on formait des compagnies de méharistes au Cameroun il prit l'occasion par les cheveux et fit sa demande. C'est ainsi qu'il fit un séjour aux colonies. Il [...] ne fit rien de bien sensationnel, hormis d'épiques randonnées sur son chameau – qu'il avait appelé Bismarck [...] Il se battit très peu et s'occupa exclusivement de Kultur...

Il revint – avec son chameau – et [...] il fut nommé commandant aux Hussards de la Mort. [...] On lui fit comprendre que c'était une idée colossale de se balader unter den Linden, le chef orné du kolbach des hussards de la mort, à califourchon sur son chameau, en poussant des cris de cannibale [...] Alors, il offrit sa démission. Elle fut

---

<sup>3070</sup> *Ibid.*, le 11/04/1916.

<sup>3071</sup> *Ibid.*, le 21/05/1916.

<sup>3072</sup> Voir le chapitre 5, IV., A.

<sup>3073</sup> *Ibid.*, le 01/10/1916. L'extrait fait allusion à la pratique superstitieuse des statues à clous, destinée à hâter la victoire, qui se développe en Allemagne et en Autriche à partir de 1915. Il y eut notamment une statue en bois de douze mètres d'Hindenburg à Berlin dans laquelle furent plantés plusieurs centaines de milliers de clous en or, argent ou fer que les passants pouvaient acheter, leur argent contribuant au financement de l'effort de guerre.

acceptée. Il avait alors 42 ans et était de plus en plus bête, brutal, sournois, voleur, gourmand, etc... [...] <sup>3074</sup> »

Il est intéressant de remarquer que les éléments utilisés pour décrire ce personnage (force physique, brutalité, bêtise, ivrognerie, gourmandise, sournoiserie, propension au vol) sont les mêmes que ceux qu'utilisent les auteurs de romans-feuilletons patriotiques de la presse quotidienne "populaire" pour représenter l'Allemand <sup>3075</sup>, dont certains circulent dans l'imaginaire national depuis la guerre de 1870 et ont acquis, en quelque sorte, le statut d'évidences doxiques.

Lorsque l'on cherche à expliquer la présence de romans-feuilletons dans les journaux de tranchées, certains arguments utilisés pour expliquer cette même présence dans la presse quotidienne de "l'arrière" paraissent totalement inappropriés, en premier lieu l'argument commercial : difficile, en effet, d'imaginer que les animateurs de la presse du front misent sur le succès d'une fiction pour développer le lectorat de leurs journaux.

Ces journaux étant créés par des soldats, pour des soldats, avec une notion de proximité véritable puisque leur diffusion est le plus souvent limitée à une seule unité, ils sont conçus sur mesure pour répondre aux attentes des combattants auxquels ils sont destinés ; l'insertion fréquente d'une fiction sérielle prouve donc l'existence d'un désir de lecture romanesque chez les soldats. La grande proportion de récits humoristiques indique que les auteurs sont soucieux de faire rire leurs camarades, de les aider ainsi à se détendre, comme du reste tous ceux qui participent à la rédaction des journaux du front, répondant à un besoin réel.

La majorité des récits étant publiés sur des durées longues à très longues à cause de la périodicité très étalée et fréquemment irrégulière de la presse combattante, on peut penser qu'il n'est pas dans l'intention des rédacteurs de proposer de véritables histoires "à suivre", des récits dont on suit les personnages et leurs aventures d'une livraison à l'autre. Il paraît en effet impossible, sauf à se reporter en permanence au(x) numéro(s) précédent(s), de se remémorer les événements survenus dans les livraisons antérieures, lorsque chacune est séparée de l'autre par plusieurs semaines ou plusieurs mois parfois. Les quinze épisodes du *Puits de X...* sont ainsi publiés sur 17 mois <sup>3076</sup>, les treize de *Sous l'œil des saucisses* sur 21 mois <sup>3077</sup>, les 19 de ??? sur 18 mois <sup>3078</sup>, les seize

---

<sup>3074</sup> ALLEMENT André, *Cochemar*, in *Le Périscope*, n°14 (non daté).

<sup>3075</sup> Voir le chapitre 5.

<sup>3076</sup> SAHUC Clément et INTÉRIM, *Le puits de X...*, in *Le Poilu*, du 28/12/1914 à avril 1916.

<sup>3077</sup> VÉZACO M. puis VÉZACO et KÉZACO, *Sous l'œil des saucisses*, in *Le Poilu*, de septembre-octobre 1917 à mai 1919.

<sup>3078</sup> TRADUIT DE L'ESQUIMAU PAR UN ESPAGNOL DE PANTRUCHE, ???, in *La Fusée*, du 15/03/1916 au 30/08/1917.

de *Vierge et Grand'mère* sur 35 mois<sup>3079</sup>... Dans ces cas-là, la lecture du roman-feuilleton ne peut avoir l'effet structurant du quotidien que nous avons prêté à celle des fictions sérielles publiées dans la presse de "l'arrière", et chaque livraison fonctionne presque de façon indépendante, offrant une matière à sourire ou à rire à consommation immédiate qui se suffit à elle-même.

La tendance à l'imitation des romans-feuilletons publiés dans les grands quotidiens, qui apparaît comme un principe génératif majeur de l'écriture "feuilletonesque" sur le front, a certes pour objectif de faire rire, mais elle est aussi un moyen d'abattre le fossé qui sépare le front combattant du front intérieur, de rattacher les combattants à leur vie d'avant la guerre, de leur rappeler qu'ils sont encore, sous l'uniforme, ceux qu'ils étaient avant de revêtir celui-ci et qu'ils redeviendront un jour quand la guerre aura pris fin. Elle tisse des liens entre temps de guerre et temps de paix, entre "avant" et "arrière", et aide les soldats-lecteurs à lutter contre la perte de repères identitaires et sociaux.

La guerre modifie la composition du lectorat du roman-feuilleton et du *serial* à "l'arrière" en envoyant les hommes dans les tranchées, influe sur les pratiques et les espaces de lecture de ces fictions, mais ne change pas fondamentalement les attentes de leurs lecteurs, civils ou soldats. Les uns et les autres ont besoin de se divertir, d'être rassurés, de conjurer le malheur et de donner du sens à l'épreuve qu'ils traversent, attentes que les fictions sérielles sont en mesure de satisfaire, au moins en partie, comme leur présence dans les journaux de tranchées français tend d'ailleurs à le démontrer.

Littérature à visée performative, la littérature sérielle patriotique publiée dans la presse quotidienne de "l'arrière" durant la guerre et l'immédiat après-guerre véhicule une rhétorique dont l'objectif est d'influencer le penser et l'agir de ses lecteurs. Nous avons détaillé le contenu de cette rhétorique dans la seconde partie de notre étude et allons à présent nous intéresser à son fonctionnement et aux stratégies et techniques dont elle use pour parvenir à ses fins.

---

<sup>3079</sup> KÉZACO Michel, *Vierge et Grand'mère*, in *Cingoli-Gazette*, de mai 1916 à mars 1919.

## **CHAPITRE 10. « QUAND DIRE C'EST FAIRE<sup>3080</sup>. » LA RHÉTORIQUE SÉRIELLE PATRIOTIQUE.**

Nous utilisons, depuis le début de notre étude, les expressions “discours (sériel) patriotique” et “discours de mobilisation patriotique” pour désigner l’action langagière véhiculée par les fictions sérielles patriotiques de presse dont l’objectif est de mobiliser les lecteurs en faveur de l’effort de guerre de leur pays. Nous considérons donc ce discours comme une argumentation, une rhétorique au sens aristotélicien, « [...] permettant de provoquer ou d’accroître l’adhésion des esprits aux thèses qu’on présente à leur assentiment<sup>3081</sup>. » Nous avons mis en évidence, dans la seconde partie de notre travail, la récurrence des mêmes arguments d’un roman-feuilleton patriotique à un autre, d’un *patriotic serial* à un autre ainsi que leur présence, parfois, dans les romans-feuilletons et les *serials* patriotiques, et montré qu’il est donc possible, malgré des différences de détail et d’intensité d’une fiction à une autre et d’un pays à l’autre, de penser et d’étudier une seule et même rhétorique sérielle patriotique du temps de guerre et de l’immédiat après-guerre. Nous souhaitons nous attarder sur le fonctionnement de cette dernière et sur les principales stratégies qu’elle déploie pour parvenir à ses fins.

L’étude de l’argumentation dans le discours, qui « [...] explore l’efficacité de la parole en situation<sup>3082</sup> », nous a semblé constituer une méthode particulièrement opérante pour saisir le fonctionnement du discours sériel patriotique. Ruth Amossy distingue « [...] la visée argumentative d’un texte [...] qui] consiste dans l’intention délibérée de mener à une conclusion, et dans les stratégies programmées qui autorisent l’adhésion de l’auditoire à la thèse présentée à son assentiment<sup>3083</sup> » et « [...] la dimension argumentative [d’un texte qui] consiste dans la tentative, effectuée par des moyens verbaux, d’orienter des façons de voir, de penser et de sentir [...]»<sup>3084</sup>, dimension « [...] inhérente à tout discours [...]»<sup>3085</sup>. Elle considère, à juste titre, le genre roman-feuilleton<sup>3086</sup> comme un genre de discours à dimension argumentative mais selon nous, le roman-

---

<sup>3080</sup> AUSTIN John Langshaw, *Quand dire c’est faire*, Paris, Seuil, 1970. Cet ouvrage est la traduction de celui que l’auteur a publié en 1962 sous le titre *How to do Things with Words ?* (Oxford, Urmsen).

<sup>3081</sup> PERELMAN Chaïm, « *Les cadres sociaux de l’argumentation* », in *Cahiers internationaux de sociologie*, nouvelle série, vol.26, janvier-juin 1959, p. 123-124.

<sup>3082</sup> AMOSSY Ruth, « *Argumentation, situation de discours et théorie des champs : l’exemple de Les hommes de bonne volonté (1919) de Madeleine Clemenceau Jacquemaire* », in *CONTEXTES*, 1/2006. <http://contextes.revues.org/43>

<sup>3083</sup> AMOSSY Ruth, « *Les récits médiatiques de grande diffusion au prisme de l’argumentation dans le discours : le cas du roman-feuilleton* », in *Belphegor*, vol.9, n°1, février 2010 ([https://dalspace.library.dal.ca/bitstream/handle/10222/47777/09\\_01\\_amosy\\_recits\\_fr\\_cont.pdf?sequence=1&isAllowed=y](https://dalspace.library.dal.ca/bitstream/handle/10222/47777/09_01_amosy_recits_fr_cont.pdf?sequence=1&isAllowed=y))

<sup>3084</sup> *Ibid.*

<sup>3085</sup> *Ibid.*

<sup>3086</sup> Et cette conclusion est valable pour le *serial*.

feuilleton patriotique et le *patriotic serial* de la Grande Guerre, productions de circonstances, écrites sur-mesure et publiées pour répondre à des objectifs précis, relèvent davantage du discours à visée argumentative car « [...] l'intention délibérée de mener [leur public] à une conclusion [...] » est indéniable, même s'ils ne mettent pas forcément en œuvre les schèmes argumentatifs typiques de ce dernier. La mise en œuvre de la méthode d'analyse de Ruth Amossy<sup>3087</sup>, méthode essentiellement articulée sur une étude du dispositif d'énonciation et de la situation de discours, nous a permis d'aborder nos sources avec un œil neuf et de mieux comprendre le fonctionnement du discours sériel patriotique. Nous avons ensuite étudié les principales techniques argumentatives repérées dans notre échantillon de fictions patriotiques afin de faire apparaître les principaux ressorts sur lesquels s'appuient les auteurs pour orienter le jugement de leurs lecteurs.

## I. Dispositif d'énonciation.

S'intéresser au dispositif d'énonciation, c'est s'intéresser aux instances qui participent à l'échange discursif : le locuteur, responsable du discours et son *ethos*, c'est-à-dire l'image qu'il donne de lui dans ce discours ; l'allocutaire, « [...] terme [...] symétrique de celui de locuteur<sup>3088</sup> » qui désigne l'auditoire et « [...] qui est une construction du locuteur [...] auquel celui-ci doit s'adapter<sup>3089</sup>. »

### A. Le locuteur.

Il ne s'agit pas de la personne réelle, mais de la manière dont celle-ci est inscrite dans le discours. Notre échantillon de romans-feuilletons et *serials* patriotiques peut être divisé en deux types de récits : des récits autobiographiques, témoignages de combattants ou de civils, et des récits non-autobiographiques, très largement majoritaires. Dans les récits du premier type, la personne réelle, l'auteur, apparaît derrière le « je » du narrateur-témoin qui s'adresse directement à son auditoire avec comme objectif de dire ce qu'il a vu et vécu et se met en scène comme héros de son récit. Dans les récits du second type, elle est la plupart du temps absente, même si elle n'est pas anonyme pour l'allocutaire, puisque la très grande majorité des fictions publiées sont signées ; il arrive cependant que l'auteur soit présent lorsqu'il prend la parole et intègre à son récit des

---

<sup>3087</sup> C'est la lecture des deux articles de l'auteure mentionnés dans les notes précédentes ainsi que celle de « *De la sociocritique à l'argumentation dans le discours* », in *Littérature*, n°140, 2005, p. 56-71 et de son ouvrage *L'argumentation dans le discours*, Paris, Colin, 2010 (3<sup>ème</sup> édition) qui nous ont convaincu de l'intérêt qu'il y avait à envisager notre échantillon de fictions sous l'angle de l'analyse argumentative.

<sup>3088</sup> MAINGUENEAU Dominique, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2009, p. 17.

<sup>3089</sup> AMOSSY Ruth, « *Argumentation, situation de discours et théorie des champs...*, in *op. cit.*

commentaires dans lesquels il s'adresse à son auditoire avec le « je » ou le « nous »<sup>3090</sup> pour, par exemple, attirer son attention sur un point précis<sup>3091</sup>, lui rappeler des choses qu'il a déjà dites auparavant<sup>3092</sup>, ou lui faire part de son opinion sur un sujet quelconque<sup>3093</sup>.

L'image que le locuteur donne de lui dans son discours, son *ethos* discursif, « [...] lié à l'énonciation même, et non à un savoir extradiscursif sur le locuteur<sup>3094</sup> » vise à « [...] faire bonne impression [...], à donner une image [du locuteur] capable de convaincre l'auditoire en gagnant sa confiance<sup>3095</sup>. » L'*ethos* discursif est donc uniquement lié à la manière de dire et non aux informations que le locuteur peut éventuellement donner sur lui-même ou à ce que l'allocutaire peut savoir de lui. Les fictions sérielles patriotiques de notre échantillon de référence sont publiées dans des journaux qui sont aussi bien des quotidiens d'information à grand tirage que des journaux "de qualité" ou des journaux militants, mais l'on constate que l'*ethos* discursif de leurs auteurs répond à quelques caractéristiques communes, qu'il s'agisse de récits autobiographiques ou non. Premièrement, l'écriture de ces fictions, dans les trois types de journaux, révèle une volonté d'adaptation au public, se faisant globalement plus basique, et donc plus accessible, dans *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien* ou le *Daily Mirror* que dans *Le Figaro* ou *L'Écho de Paris*, et plus engagée dans *L'Action française* ou *L'Humanité* que dans les autres journaux ; l'*ethos* discursif vise donc à prouver aux lecteurs que le locuteur s'adresse bien à eux et à installer d'emblée une forme de

---

<sup>3090</sup> Cette pratique est absente des *patriotic serials* que nous avons examinés, leur nombre restreint nous empêchant toutefois de formuler une conclusion plus générale.

<sup>3091</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 30/03/1917 : « [...] l'auteur certes n'invente pas cette horrible chose ! » ; MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, in *Le Petit Parisien*, le 16/11/1916 : « Ici, nous devons une explication... En Angleterre, dans un régiment de cavalerie, le grade de major correspond à celui de commandant ou de chef d'escadron en France. » ; CÉZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" chez les Boches*, in *L'Action française*, le 03/10/1918 : « [...] nous devons au lecteur quelques explications. » ; etc.

<sup>3092</sup> DE GARROS Paul et DE MONTFORT Henri, *L'inexplicable crime*, in *L'Action française*, les 10/09, 16/09, 22/09, 25/09, 28/09/1916, etc. ; BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, in *Le Petit Parisien*, le 06/02/1916 : « [...] l'automobile dont nous l'avons déjà vu se servir au cours de sa première enquête [...] », le 15/04/1916 : « [...] nous avons vu précédemment [...] », etc., et *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 03/12/1914 : « [...] ainsi que nous l'avons déjà dit [...] », le 04/04/1915 : « [...] nous avons déjà pu le constater [...] », le 14/04/1915 : « [...] ainsi que nous venons de le dire [...] » ; MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, in *Le Petit Parisien*, le 30/04/1917 : « [...] nous l'avons dit [...] », le 27/06/1917 : « [...] parmi les aventures que nous avons racontées autre part [...] », etc., et *L'amour dans les ruines*, in *Le Petit Parisien*, le 04/12/1915 : « [...] les événements que nos lecteurs connaissent [...] », le 24/02/1916 : « Nous avons dit, au cours de ce récit [...] » ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien*, le 10/07/1918 : « [...] nos lecteurs savent [...] », le 31/07/1918 : « [...] la scène que nos lecteurs connaissent déjà », etc.

<sup>3093</sup> MÉROUVEL Charles, *ibid.*, le 16/10/1916 : « Notre tâche n'est pas de décrire ces horreurs inoubliables [...] C'est à d'autres qu'il appartiendra de retracer les détails de la monstrueuse tentative d'un "tueur d'hommes" que l'Histoire vouera à une éternelle réprobation » et le 04/11/1916 : « Sont-ce là des questions à traiter par des romanciers ?... Passons » ; LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 05/07/1916 : « Dans ce roman où il n'est question que de la guerre, nous ne sommes point cependant entré dans le détail d'aucune action de guerre, nous n'avons point montré encore nos soldats à l'affût ou à la charge [...] nous ne nous sommes point appliqué à peindre l'héroïsme militaire en action... Pourquoi ? C'est peut-être bien parce qu'à ce point de vue, nous avons pensé que rien ne saurait dépasser l'intérêt de nos bulletins de victoire... [...] » ; etc.

<sup>3094</sup> MAINGUENEAU Dominique, « *L'ethos, de la rhétorique à l'analyse du discours* », en ligne sur le site personnel de l'auteur, p. 3 : <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Ethos.pdf>

<sup>3095</sup> *Ibid.*, p. 1

proximité, de connivence socio-culturelle. Deuxièmement, le respect, par le locuteur, des codes de l'écriture sérielle et de ceux de ses sous-genres lui donne une image professionnelle qui rassure les lecteurs, dès les premières lignes, en leur montrant qu'ils sont en terrain connu, ce qui favorise leur adhésion à l'univers fictionnel qui leur est proposé. Troisièmement, le fait que le locuteur semble croire au discours patriotique qu'il développe est fondamental pour assurer l'« incorporation<sup>3096</sup> » de l'allocataire à l'argumentation proposée. Un discours particulièrement sévère envers l'ennemi et ses agissements, qui insiste également sur la supériorité de la France ou de la Grande-Bretagne et intègre des commentaires qui ne laissent aucun doute sur les pensées du locuteur, construit un *ethos* discursif de patriote qui se révèle fondamental pour faciliter l'adhésion de l'auditoire. Il est évident, dans le contexte de guerre, que le locuteur d'un discours patriotique a tout intérêt, s'il veut augmenter l'impact potentiel de ce dernier, à travailler au maximum la manière dont il s'y met en scène car « lire [c'est] adhérer à une manière de dire qui est aussi une manière d'être<sup>3097</sup>. »

Le cas des récits autobiographiques est particulier. La confiance en lui que le locuteur doit provoquer, chez son auditoire, au travers de son écriture, est d'emblée plus aisée à gagner grâce à l'*ethos* discursif du témoin qui confère aux propos du locuteur une forme de validité immédiate et conditionne une réception plus favorable : le locuteur a vu ce dont il parle, il le précise, et il n'y a donc guère de raison de ne pas être convaincu par ce qu'il énonce.

Le locuteur destine son discours à un auditoire qui n'est pas le public réel mais une construction de ce locuteur ; on retrouve, d'une certaine manière, l'idée de lecteur modèle que nous avons évoquée précédemment.

## **B. L'auditoire.**

Chaïm Perelman définit l'auditoire comme étant « [...] l'ensemble de ceux sur lesquels l'orateur veut influencer par son argumentation<sup>3098</sup> », employant le terme orateur aussi bien pour les discours oraux que pour les discours écrits. Construction du locuteur qui « [...] doit se faire une image de son public [...] » afin d'adapter son entreprise discursive à celui-ci, l'auditoire est donc « une fiction verbale [...] qui ne se confond pas avec le public empirique<sup>3099</sup>. » Pour retrouver cette fiction, Ruth Amossy explique qu'il faut prendre en compte « [...] l'image de l'auditoire telle qu'elle s'inscrit

---

<sup>3096</sup> MAINGUENEAU Dominique, « Lecture, incorporation et monde éthique », in *Etudes de linguistique appliquée*, vol.119, n° juillet-septembre 2000, p. 265-275.

<sup>3097</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>3098</sup> PERELMAN Chaïm et OLBRECHT TYTECA Olga, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, éditions de l'université de Bruxelles, 1970 (1<sup>ère</sup> édition 1958), p. 25.

<sup>3099</sup> AMOSSY Ruth, *L'argumentation dans le discours*, op. cit., p. 42.

matériellement dans le discours, mais aussi telle qu'elle apparaît en creux dans les opinions, les croyances, les capacités d'activation du texte qui lui sont implicitement prêtées<sup>3100</sup>. » Perelman rappelle que « l'orateur, en possession d'un langage compris par son auditoire, ne peut développer son argumentation qu'en l'accrochant à des thèses admises par ses auditeurs [...]»<sup>3101</sup> et qu'« il en résulte que toute argumentation dépend, pour ses prémisses, comme d'ailleurs pour tout son déroulement, de ce qui est accepté, de ce qui est reconnu comme vrai, comme normal et vraisemblable, comme valable [...]»<sup>3102</sup>. » Comme le résume Ruth Amossy, « s'adapter à l'auditoire, c'est avant tout prendre en compte sa *doxa*<sup>3103</sup> », c'est-à-dire les opinions communément admises par celui-ci.

Dans le cas des fictions patriotiques considérées, chaque locuteur s'adresse à un auditoire qui correspond au minimum au lectorat du journal dans lequel son discours romanesque est publié, et cette seule considération le contraint à respecter certaines idées et valeurs qu'il sait être partagées par cet auditoire. Les producteurs de discours sériels destinés à être publiés dans *L'Action française*, *L'Humanité*, et, dans une moindre mesure, dans *Le Figaro* et *L'Écho de Paris*, doivent ainsi adapter leur propos à l'orientation politique de chacun de ces journaux s'ils veulent optimiser la capacité de persuasion de ces discours, tandis que ceux dont les discours sont publiés dans les grands quotidiens "populaires" doivent éviter, au contraire, les prises de position trop tranchées afin de convenir à l'auditoire le plus large possible.

Dans tous les cas, l'auditoire est composé, dans le cadre chronologique de notre étude, de lecteurs appartenant à deux pays qui sont (1914-1918) ou viennent d'être (1919-1920) en guerre avec l'Empire allemand et ses alliés, dont une partie importante des hommes sont ou ont été combattants, lecteurs dont on attend qu'ils adhèrent aux thèses de l'entreprise de mobilisation culturelle. Durant la guerre, les fictions sérielles patriotiques semblent avant tout destinées, d'après leur contenu, aux civils et prioritairement aux femmes ; durant l'immédiat après-guerre, les civils qui n'ont pas été mobilisés sont vraisemblablement le principal auditoire visé et parmi elles, les femmes demeurent les cibles prioritaires.

Que ce soit à l'automne 1914 ou à la fin de l'année 1920, les auteurs de romans-feuilletons ou *serials* patriotiques s'adressent à un auditoire qu'ils estiment enclin à accepter les thèses et arguments qu'ils lui soumettent, à la fois, bien évidemment, parce que la situation de guerre en cours ou juste terminée favorise cette disposition d'esprit, mais également parce que le discours

---

<sup>3100</sup> AMOSSY Ruth, « *Argumentation, situation de discours et théorie des champs...* », in *op. cit.*

<sup>3101</sup> PERELMAN, « *Les cadres sociaux de l'argumentation* », in *op. cit.*, p. 125.

<sup>3102</sup> *Ibid.*

<sup>3103</sup> AMOSSY Ruth, *L'argumentation dans le discours*, *op. cit.*, p. 42.

social est saturé de références à ces thèses ; c'est particulièrement vrai en France où certaines de ces thèses sont ressassées, avec plus ou moins d'insistance suivant l'évolution des relations franco-allemandes, depuis 1870-1871, et parfois même depuis l'époque napoléonienne<sup>3104</sup>. Chaque auteur de notre échantillon de récits patriotiques façonne son discours en fonction de la *doxa* qu'il pense être celle de l'auditoire qu'il a construit, étape indispensable à l'obtention d'une quelconque efficacité argumentative.

Ruth Amossy insiste sur un élément qui nous paraît fondamental lorsqu'elle évoque « la construction de l'auditoire comme stratégie argumentative<sup>3105</sup> » et explique :

« [...] l'image de l'allocataire projetée par le discours constitue en soi une stratégie. [...] ce qui se donne à voir dans le discours, ce n'est pas seulement la façon dont le locuteur perçoit son ou ses partenaires, c'est aussi la façon dont il leur présente une image d'eux-mêmes susceptible de favoriser son entreprise de persuasion. À la limite, l'orateur travaille à élaborer une image de l'auditoire dans laquelle celui-ci voudra se reconnaître. Il tente d'infléchir des opinions et des conduites en lui tendant un miroir dans lequel il prendra plaisir à se contempler<sup>3106</sup>. »

Cet élément ressort avec force des récits que nous avons étudiés car les héros et les héroïnes français et britanniques sont élaborés pour séduire les lecteurs ciblés en leur offrant des images ultra-positives d'eux-mêmes auxquelles ils voudront s'identifier, stratégie qui permet de faciliter leur adhésion au discours dont ces personnages sont les incarnations narratives.

L'examen du dispositif d'énonciation d'un discours permet de mieux comprendre le fonctionnement de l'échange qu'il suppose entre le locuteur et son allocataire/auditoire. Ce dispositif n'est cependant qu'un modèle théorique qui doit être mis en situation pour qu'apparaissent les enjeux du discours considéré.

---

<sup>3104</sup> JEISMANN Michael, *La patrie de l'ennemi...*, op. cit.

<sup>3105</sup> AMOSSY Ruth, *L'argumentation dans le discours*, op. cit., p. 59.

<sup>3106</sup> *Ibid.*

## II. Situation de discours.

L'analyse de la situation de discours a pour objectif de connaître les « [...] personnes qui participent à l'échange [verbal] » et le contexte de cet échange, c'est-à-dire « [...] le statut et l'image préalable du locuteur, la nature du public réel qu'il vise, les circonstances précises de l'échange, les débats dans lesquels s'inscrit l'objectif de persuasion poursuivi et ses enjeux sociaux<sup>3107</sup>. » Il était évidemment hors de question d'étudier la situation de discours de chacun des romans-feuilletons et *serials* patriotiques publiés par les journaux de notre corpus. Etant donné que nous avons montré que ces récits diffusent une même rhétorique, nous allons donc les envisager comme un seul et même discours patriotique en introduisant, parfois, des éléments d'analyse de détail pour illustrer quelques points particulièrement intéressants.

### A. L'ethos préalable des locuteurs.

Les locuteurs des discours sériels patriotiques sont essentiellement des feuilletonistes et des *serial writers*, plus ou moins connus du public en fonction de leur ancienneté dans le métier, du succès qu'ils ont pu rencontrer au cours de leur carrière et de l'activité dont ils font preuve durant la guerre et l'immédiat après-guerre<sup>3108</sup>. Cette notoriété variable détermine en grande partie l'*ethos* préalable ou *ethos* prédiscursif de chaque locuteur, c'est-à-dire

« [...] l'image que l'auditoire se fait de [celui-ci] avant sa prise parole. [...] Il] s'élabore sur la base du rôle que remplit l'orateur dans l'espace social [...] mais aussi sur la base de la représentation collective ou du stéréotype qui circule sur sa personne. Il précède la prise de parole et la conditionne partiellement<sup>3109</sup>. »

Cette image préalable du locuteur influence la réception de son discours en favorisant ou non la réalisation de ses objectifs de persuasion. Si le succès n'apparaît pas comme un facteur susceptible d'accroître de façon déterminante l'autorité que le public peut attribuer, durant la guerre ou l'après-guerre, au responsable d'un discours sériel patriotique, le fait que l'auteur auquel renvoie un locuteur ait été un combattant dans le conflit en cours ou juste terminé<sup>3110</sup> ou durant le conflit franco-prussien de 1870-1871<sup>3111</sup>, soit connu depuis longtemps pour ses récits patriotiques<sup>3112</sup>, ou

---

<sup>3107</sup> AMOSSY Ruth, « *Argumentation, situation de discours et théorie des champs ...*, in *op. cit.*

<sup>3108</sup> Se reporter, pour des détails, à notre examen des auteurs en première partie.

<sup>3109</sup> AMOSSY Ruth, *L'argumentation dans le discours*, *op. cit.*, p. 69-70.

<sup>3110</sup> C'est le cas de Georges Spitzmuller, de Louis Létang, de René de Planhol, de Jacques Roujon, de Claude Farrère, de Pol Cézembre, d'Un poilu et, évidemment, des soldats et officiers dont les journaux français de notre corpus publient le témoignage de guerre.

<sup>3111</sup> Jules Mary, Charles Mérouvel, Aristide Bruant et Paul Breynat ont été engagés volontaires durant la guerre franco-prussienne.

témoigne un engagement marqué en faveur des thèses qu'il défend<sup>3113</sup> influence indéniablement la lecture et détermine en partie le degré d'adhésion du public à l'argumentation tenue par ce locuteur. Les annonces de publication constituent un élément important de la constitution de l'*ethos* préalable, les journaux les utilisant non seulement pour présenter les fictions qu'ils vont publier mais également pour introduire les auteurs de celles-ci, ces deux actions promotionnelles ayant la même finalité : donner envie à leur public de débiter la lecture de ces fictions et de la poursuivre jusqu'à leur terme. Dans le cas des romans-feuilletons et *serials* patriotiques, les journaux instrumentalisent par exemple, dès qu'ils en ont la possibilité et comme pour tous les autres types de fictions, l'*ethos* stéréotypé de l'auteur talentueux, mais ils mettent surtout à profit des éléments qui peuvent se révéler utiles à la création d'un *ethos* prédiscursif adapté à ces fictions et capable de servir l'argumentation qu'elles véhiculent. Ce peut-être, par exemple, un *ethos* de spécialiste de l'écriture patriotique<sup>3114</sup>, un *ethos* de témoin<sup>3115</sup>, un *ethos* de personne informée<sup>3116</sup>, d'oracle<sup>3117</sup> et, bien

<sup>3112</sup> C'est par exemple le cas de Jules Segonzac, de Jules Mary ou de Paul Bertnay qui la pratiquent depuis un minimum de quinze ans avant le déclenchement de la Grande Guerre et, dans une moindre mesure, d'Aristide Bruant et d'Arnould Galopin.

<sup>3113</sup> Le meilleur exemple de notre échantillon est certainement Léon Daudet dont *La vermine du monde*, publiée dans *L'Action française* en 1916 s'inscrit dans un combat que son auteur mène depuis plusieurs années pour dénoncer la corruption de la sphère politique française et les menées de l'espionnage allemand en France.

<sup>3114</sup> *Le Petit Journal* parle par exemple de la « [...] belle flamme patriotique [...] » de Paul Segonzac qui a déjà ému les lecteurs dans d'autres romans-feuilletons qui ont été publiés par le journal (annonce de publication de *Sainte Russie* du 12/11/1915) et dit d'Arnould Galopin qu'il est le « [...] maître incontesté du roman patriotique [...] » (annonce de publication des *Petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, le 13/06/1917). *Le Petit Parisien*, dans l'annonce de publication de *Sur les routes sanglantes* du 24/01/1915 dresse la liste des précédents écrits patriotiques de l'auteur, Jules Mary, ce qui permet de mettre en avant, sans toutefois le dire clairement, son savoir-faire dans ce type d'écriture : « JULES MARY a écrit : SOLDATS DES ALPES [,] LES DERNIÈRES CARTOUCHES [,] LA FIANCÉE DE LORRAINE [,] PANTALON ROUGE [,] LES AMANTS DE LA FRONTIÈRE [,] SOLDATS DE DEMAIN Au théâtre il a donné : LE RÉGIMENT [,] SABRE AU CLAIR ! [,] LES DERNIÈRES CARTOUCHES [,] LA CHANSON DU PAYS »

<sup>3115</sup> Lorsqu'il annonce la publication de *La mascotte des poilus*, d'Arnould Galopin, *Le Petit Journal* écrit : « La Mascotte des Poilus par Arnould Galopin qui a vécu parmi nos soldats sur la ligne de feu et a noté avec une exactitude et un réel talent de conteur les drames héroïques dont il a été le témoin. » (annonce de publication du 07/02/1916) ; pour *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, « l'auteur raconte ce qu'il a vu sur le front. Il n'invente rien ; il se contente de noter [...] » (annonce de publication du 14/06/1917). *La vie agonisante des territoires occupés...*, est présentée par *L'Action française* comme les « [...] souvenirs que Madeleine Havard de la Montagne a rédigés pour nos lecteurs après un séjour de deux années dans les territoires envahis [...] enfermée d'abord à Lille, puis en Belgique » (annonce du 07/04/1917). *Le Matin* précise que dans *Le sergent Beulemans*, Jean-François Fonson « [...] narre les événements qu'il a vu se dérouler dans sa patrie martyrisée [...] » (annonce de publication du 13/05/1917) et que *Le roi des cuistots*, d'Un poilu, « [...] est le reflet d'une réalité que, durant de longs mois, [l'auteur] a connu dans la tranchée » (annonce de publication du 06/08/1915). Dans le cas des témoignages de combattants sérialisés, les annonces insistent toujours sur cet *ethos* de témoin.

<sup>3116</sup> Arthur Bernède est décrit par *Le Petit Parisien*, comme étant, « comme toujours, merveilleusement documenté, connaissant à fond le sujet qu'il traite [...] » (annonce de publication de *Chantecoq* du 13/01/1916 ; on trouve presque les mêmes propos dans une annonce de publication concernant *L'espionne de Guillaume* datée du 16/11/1914), Aristide Bruant, lors de la publication de *Tête de Boche*, comme un auteur « [...] toujours merveilleusement documenté [...] » (annonce de publication du 17/04/1915) et *Captive !*, du même auteur, comme un récit « [...] basé sur une documentation précise, irréfutable [...] » (annonce de publication du 07/10/1916). *The Daily Express* précise que Laurette Aldous, l'auteur de *The War Woman* « [...] écrit avec une connaissance personnelle des villes et villages belges dans lesquels se déroule une grande partie de l'action [de son roman] » (« Miss Laurette Aldous, the author of [...] "The War Woman" [...] writes with full personal knowledge of the Belgian cities and villages in which a large part of the action takes place. » Annonce de publication du 28/04/1915).

<sup>3117</sup> Au sujet de Jules Mary, *Le Petit Parisien* écrit : « Sur les routes sanglantes nous décrit les scènes de la grande guerre, de la guerre que nous subissons à laquelle personne ne s'attendait et ne voulait croire et que JULES MARY n'a cessé de prévoir dans ses romans. L'étude constante qu'il faisait de l'Allemagne depuis vingt

évidemment, de patriote<sup>3118</sup>, qui confèrent tous une valeur particulière au discours tenu, notamment celle de vérité ou tout au moins de fiabilité, qui met l'auditoire dans des dispositions favorables à la réception d'une argumentation patriotique au sujet de laquelle les annonces de publication demeurent par ailleurs discrètes.

On remarque en effet, la plupart du temps, que la visée argumentative des fictions sérielles patriotiques n'est pas mise en avant, que les objectifs de la mobilisation culturelle ne sont pas clairement explicités, et que si chaque roman-feuilleton ou *serial* patriotique constitue bien un discours argumentatif, c'est avant tout comme récit de divertissement qu'il est introduit auprès du public, même si la présentation des *patriotic serials* ne cache pas, parfois, les effets attendus de leur lecture, notamment en ce qui concerne la stimulation des engagements volontaires. À l'échelle de notre échantillon de fictions patriotiques, c'est donc un *ethos* prédiscursif de romancier, de feuilletoniste ou d'auteur "populaire" que les journaux mettent en avant, surtout dans les quotidiens d'information à grand tirage, et non un *ethos* plus intellectualisé qui pourrait rebuter l'auditoire potentiel d'une fiction en l'amenant à voir dans cette dernière autre chose qu'un récit destiné à le divertir ; l'entreprise argumentative de ces récits est dissimulée, plus nettement dans les journaux français, comme pour éviter que l'auditoire ne perçoive son existence avant d'y être exposé.

## **B. Le public réel et les circonstances de l'échange discursif.**

Les lecteurs réels sont les hommes et les femmes auxquels nous nous sommes intéressé dans le chapitre précédent. Ce public réel est très proche de l'auditoire visé par le feuilletoniste ou le *serial writer* lorsqu'il écrit son récit car il connaît le lectorat du journal dans lequel sa fiction va être publiée et adapte donc cette dernière à ce même lectorat, la produit sur-mesure pour qu'elle lui corresponde.

---

ans, ses voyages, ses observations, ses renseignements lui montraient l'attaque prochaine, certaine, inévitable et JULES MARY ne craignait pas de l'écrire [...] » (annonce de publication de *Sur les routes sanglantes* du 26/01/1915) et rappelle : « SOLDATS DE DEMAIN s'achevait par la mobilisation des troupes de couverture dans la région de Belfort. Le Petit Parisien terminait la publication de ce roman en avril 1914. Quatre mois après, le roman devenait réalité. » (annonce de publication de *Sur les routes sanglantes* du 29/01/1915). Au sujet d'Arthur Bernède, le même journal écrit : « Dans CŒUR DE FRANÇAISE, ARTHUR BERNÈDE, deux ans avant la guerre, nous avait prédit, avec une sûreté de vue et une grandeur de sentiments incomparables, l'héroïsme des nôtres [*sic*] en face de l'Allemagne, ennemie héréditaire » (annonce de publication de *Chantecoq* du 12/01/1916).

<sup>3118</sup> *Le Petit Parisien* évoque le « [...] cœur ardent de patriote [...] » d'Arthur Bernède au moment de la publication de *L'espionne de Guillaume* (annonce de publication du 20/11/1914), qualifie Aristide Bruant d'« [...] ardent patriote » au moment de la publication de *Captive !* (annonce du 03/10/1916), *Le Petit Journal* parle de « [...] la bonne plume de patriote [...] » de Paul Segonzac (annonce de publication de *Présent !* du 12/11/1914), des « [...] qualités [...] d'ardent patriotisme » de Michel Morphy (annonce de publication de *Marjolie* du 18/09/1916), tandis que *L'Action française* insiste, dans plusieurs annonces de publication de *La vermine du monde*, sur l'« [...] ardent et clairvoyant [...] patriotisme » de Léon Daudet (annonces des 07/03, 08/03, 15/03, 18/03/1916, etc.) et sur l'engagement patriote de Marcel Provence, l'auteur des *Abrités*, en rappelant que des espions allemands ont été mis hors d'état de nuire grâce à lui (annonces de publication des 08/04 et 10/04/1918).

Ce public est composé d'individus en guerre ou qui en sont juste sortis auxquels on demande, pendant le conflit, de se mobiliser en faveur de l'effort de guerre de leur pays et, après la signature de l'armistice de novembre 1918, de maintenir la tension patriotique qui les anime pour mieux gérer les conséquences dramatiques de plus de quatre années de combat. Ils évoluent dans des espaces sociaux (France/Grande-Bretagne) dont l'interdiscours<sup>3119</sup> est saturé par un imaginaire façonné par la mobilisation des esprits du temps de guerre qui les prédispose à accueillir favorablement le discours patriotique véhiculé par le romanesque sériel, discours qui ressasse cet imaginaire, le confirme, l'enrichit. La rhétorique sérielle patriotique possède le pouvoir de modifier, d'orienter les manières de penser, de sentir et d'agir du public auquel elle est destinée parce que les circonstances dans lesquelles elle est conçue et diffusée sont propices à son action. Elle agit d'autant plus facilement que son public partage une *doxa* qui, dans la période qui nous intéresse, peut être qualifiée de patriotique et fait de lui ce que Ruth Amossy nomme un « auditoire homogène<sup>3120</sup> » : les lecteurs sont tous différents les uns des autres, mais durant les années de guerre et de l'immédiat après-guerre, ils partagent des pensées et des objectifs communs qui en font un ensemble cohérent.

Un discours argumentatif a pour objectif de persuader, d'influencer son auditoire, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il est, comme tout discours, ce que Patrick Charaudeau nomme un « [...] acte d'échange psychologique et social<sup>3121</sup> » et qu'il est « [...] produit et interprété en fonction des conditions qui président à sa production et à son interprétation<sup>3122</sup>. » Le locuteur construit son discours en fonction de son identité et de la situation, chaque individu qui compose l'auditoire interprète ce discours en fonction de son identité et de la situation, et les « effets visés » par le « sujet parlant » ne sont donc pas nécessairement les « effets produits » sur le sujet interprétant<sup>3123</sup>. On peut toutefois imaginer, en ce qui concerne les fictions sérielles patriotiques de presse de la période août 1914-décembre 1920, que l'exceptionnalité de la situation de guerre, en polarisant la *doxa* autour de l'idéologie patriotique, rapproche d'une certaine façon, en France et en Grande-Bretagne, les auteurs de ces fictions (« sujets parlants ») et leurs lecteurs (« sujets interprétants ») et minimise l'écart potentiel entre les effets visés par les premiers et les effets produits sur les seconds.

---

<sup>3119</sup> Le terme est employé ici comme synonyme de discours social.

<sup>3120</sup> AMOSSY Ruth, *L'argumentation dans le discours*, op. cit., p. 48.

<sup>3121</sup> CHARAUDEAU Patrick, « Un modèle socio-communicationnel du discours. Entre situation de communication et stratégies d'individuation », in *Médias et Culture, outils de communication, pratiques : quelle(s) pragmatique(s) ?*, Paris, L'Harmattan, 2006. La contribution est consultable sur le site personnel de l'auteur à l'adresse suivante : <http://www.patrick-charaudeau.com/Un-modele-socio-communicationnel.html>

<sup>3122</sup> *Ibid.*

<sup>3123</sup> *Ibid.*

Le dernier élément à prendre en compte pour présenter la situation d'un discours est son positionnement, au moment de son énonciation, dans le champ dont il dépend.

### **C. Fiction sérielle patriotique et champ littéraire.**

« [La] connaissance du champ dont participe le locuteur [d'un discours...] permet de déterminer dans quelle mesure sa parole fera autorité, s'il est autorisé à s'approprier les sujets qu'il aborde et le genre qu'il sélectionne<sup>3124</sup>. » Le concept de champ, défini par le sociologue Pierre Bourdieu, désigne, lorsqu'il est appliqué à la littérature, « [...] le champ des forces qui agissent au sein de l'espace social relativement autonome constitué par les écrivains, les œuvres, les institutions et tous les phénomènes liés à la pratique littéraire<sup>3125</sup>. » Les luttes qui ont lieu entre les agents qui évoluent à l'intérieur d'un champ visent la conquête d'un capital spécifique qui, dans le cas du champ littéraire, est un capital symbolique : la reconnaissance des pairs. Lorsqu'il s'applique à décrire le champ de production culturelle<sup>3126</sup>, Bourdieu distingue deux types principaux de production : la production destinée au marché, qui répond à la demande de ce dernier et constitue « le sous-champ de grande production » ; la production d'œuvres « pures », qui ne répond pas au marché et constitue « le sous-champ de production restreinte ». Dans le sous-champ de grande production, le cycle de production est court, « [...] fondé sur le souci de minimiser les risques par un ajustement anticipé à la demande repérable et doté de circuits de commercialisation et de procédés de faire-valoir [...] destinés à assurer la rentrée rapide des profits par une circulation rapide [...]»<sup>3127</sup>, mais le capital symbolique potentiel est faible ; dans le sous-champ de production restreinte, le cycle de production est long, « [...] fondé sur l'acceptation du risque inhérent aux investissements culturels et surtout sur la soumission aux lois spécifiques du commerce de l'art [...]»<sup>3128</sup>, notamment une distribution beaucoup plus limitée, mais le capital symbolique potentiel est important.

Les fictions sérielles patriotiques de presse appartiennent au sous-champ de grande production et leurs auteurs, dont la réussite se mesure en termes de tirage et de notoriété, occupent une position de dominés au sein du champ littéraire. Même s'il est nécessaire, toutefois, de moduler

---

<sup>3124</sup> AMOSSY Ruth, *L'argumentation dans le discours*, op. cit., p. 71.

<sup>3125</sup> DETRIE Muriel, « *Problématique du champ littéraire* », in CITTI Pierre et DETRIE Muriel, *Le champ littéraire*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1992, p. 7.

<sup>3126</sup> BOURDIEU Pierre, « *Le champ littéraire* », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, volume 89, n°1, p. 3-46.

<sup>3127</sup> BOURDIEU Pierre, « *La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques* », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, volume 13, n°1, 1977, p. 23.

<sup>3128</sup> *Ibid.*

ce constat d'ensemble car le fait, par exemple, d'avoir connu le succès<sup>3129</sup>, et/ou d'occuper des fonctions légitimantes<sup>3130</sup>, permet à un auteur appartenant à ce sous-champ de se distinguer positivement de ses homologues, la position des auteurs de littérature sérielle dans le champ littéraire et, plus largement, dans le champ du pouvoir, ne prédispose pas leur parole à faire autorité au sein de l'espace social.

Les circonstances mêmes du conflit et l'entreprise de mobilisation culturelle, si elles ne remettent pas en cause l'équilibre général des forces entre les deux sous-champs de production littéraire durant la guerre et l'immédiat après-guerre, aboutissent, dans le cas des romans-feuilletons et *serials* patriotiques, à une forme de revalorisation. Dans un contexte où toutes les énergies de la nation sont dirigées vers l'effort de guerre, l'écriture de fictions sérielles patriotiques est créditée d'une image positive car elle ne vise plus uniquement la satisfaction de la demande du public des journaux mais également le service du pays. En tant que récits de divertissement, ces fictions contribuent au maintien du moral de la population mais elles sont également des formations discursives qui jouent un rôle non négligeable dans la mobilisation des esprits, leur large circulation devenant un atout puisqu'elle permet une très large diffusion de l'argumentation dont elles sont porteuses.

Les éléments que nous venons d'envisager nous ont permis d'insister sur la dimension interactive, dialogique<sup>3131</sup> du discours sériel patriotique et de préciser son fonctionnement. Nous allons à présent évoquer quelques-unes des techniques argumentatives sur lesquelles il repose afin de mieux cerner les principaux mécanismes de son action.

### **III. Techniques argumentatives.**

La rhétorique sérielle patriotique repose, comme toute rhétorique, sur un ensemble de moyens verbaux qui lui confèrent sa capacité à agir sur les esprits de ceux auxquels elle s'adresse, sa performativité. De nombreux auteurs ont souligné la prédisposition du roman "populaire", sous

---

<sup>3129</sup> Certains feuilletonistes connaissent un succès qui dépasse la sphère de la littérature "populaire" comme par exemple Arnould Galopin, qui reçoit le grand prix de l'Académie française pour son roman *Sur le front de mer*.

<sup>3130</sup> Il peut s'agir, notamment, d'une fonction à la Société des Gens de Lettres.

<sup>3131</sup> Le dialogisme, tel qu'il est conçu par Mikhail Bakhtine, pose que tout énoncé est en réseau, en interaction avec tous les autres énoncés qui ont été produits avant lui, et qu'il se fait toujours en fonction d'un destinataire, même si ce dernier est absent ou apparemment inexistant (monologue) ; tout énoncé est donc toujours "en dialogue". Voir sur ce point TODOROV Tzvetan, *Mikhail Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Seuil, 1981 et BAKHTINE Mikhail, *Esthétique et théorie du roman*, trad. par Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1987.

toutes ses formes, à servir de munition idéologique<sup>3132</sup>, et nous souhaitons présenter les principales techniques mises en œuvre par les auteurs de fictions sérielles patriotiques de presse, durant la période août 1914-décembre 1920, pour convaincre leurs lecteurs qu'ils doivent adhérer à l'argumentation qu'ils développent et, concrètement, se mobiliser en faveur de l'effort de guerre.

## **A. La répétition.**

Marc Angenot<sup>3133</sup>, Jean-Claude Vareille<sup>3134</sup>, Umberto Eco<sup>3135</sup>, Daniel Couégnas<sup>3136</sup> et d'autres ont montré que la littéraire dite "populaire" est un univers de la répétition, du ressassement, dans lequel sont perpétuellement utilisés les mêmes schémas narratifs, les mêmes clichés langagiers, les mêmes stéréotypes idéologiques<sup>3137</sup> et ce, comme l'explique très bien Daniel Couégnas, aussi bien au niveau intertextuel, « les auteurs paralittéraires s'imit[ant] les uns les autres, repren[ant] à leurs comptes les bonnes recettes de leurs prédécesseurs<sup>3138</sup> », qu'au niveau intratextuel par « la répétition inlassable de structures narratives élémentaires [...]»<sup>3139</sup>. » Le travail du romancier "populaire", qu'il soit feuilletoniste ou non, consiste donc essentiellement à combiner des unités langagières et narratives<sup>3140</sup> qu'il pioche dans « [...] un stock préexistant d'éléments statiques<sup>3141</sup>. » Les chercheurs cités précédemment mais également Paul Bleton<sup>3142</sup> ont insisté sur le fait que cette redondance est au fondement du plaisir propre à la lecture sérielle, plaisir qui doit beaucoup au sentiment de familiarité que cette dernière produit chez celui qui la pratique régulièrement.

---

<sup>3132</sup> NATHAN Michel, *Splendeurs et misères du roman populaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991, p. 192 : « On comprend [...] que le roman populaire ait pu être considéré comme une arme idéologique redoutable [...] » ; MIGOZZI Jacques, « *Idéologie et stratégies argumentatives dans les récits de grande consommation. XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles. Balises liminaires* », in *Belphegor*, volume 9, n°1, 2010 : « [...] le récit paralittéraire semblerait prédisposé à répondre à la commande idéologique et à se mettre au service d'une domination par le symbolique » ; GUISE René, « *Le roman populaire est-il un moyen d'endoctrinement idéologique ?* », in *Tapis-franc*, n°6, 1993-1994, p. 165-172 ; etc.

<sup>3133</sup> ANGENOT Marc, *Le roman populaire... op. cit.*, et *1889, un État du discours social*, Montréal, Le Préambule, 1989 (intégralement disponible en ligne sur le site *medias19* à l'adresse : <http://www.medias19.org/index.php?id=11003>)

<sup>3134</sup> VAREILLE Jean-Claude, *Le roman populaire français (1789-1914)*, *op. cit.*

<sup>3135</sup> ECO Umberto, *De Superman au surhomme*, *op. cit.*

<sup>3136</sup> COUÉGNAS Daniel, *Introduction à la paralittérature*, *op. cit.*, et « *Qu'est-ce que le roman populaire ?* », in ARTIAGA Loïc (dir.), *op. cit.*, p. 35-53.

<sup>3137</sup> Nous prenons soin de distinguer le terme « cliché » que nous employons pour désigner la banalité du style, du terme « stéréotype » dont nous limitons l'usage à la désignation d'opinions toutes faites.

<sup>3138</sup> COUÉGNAS, *Introduction à la paralittérature*, *op. cit.*, p. 69.

<sup>3139</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>3140</sup> Voir à ce sujet l'exemple analysé par ECO Umberto dans « *James Bond : une combinatoire narrative* », in *Communications*, volume 8, n°1, 1966, p. 77-93.

<sup>3141</sup> VAREILLE Jean-Claude, *op. cit.*, p. 207.

<sup>3142</sup> BLETON Paul, « *Un modèle pour la lecture sérielle* », in *op. cit.*, p. 45-55 et *Ça se lit comme un roman policier ?...*, *op. cit.*

Les fictions sérielles patriotiques ne rompent pas avec cette domination de la répétition. Comme le montrent très bien les résumés des romans-feuilletons et *serials* que nous avons établis<sup>3143</sup>, les intrigues sont créées à partir des mêmes situations dramatiques, les personnages, “bons” ou “méchants”, ne sont que des variantes des mêmes types, le patriotisme, dominante idéologique de ces récits, est ressassé à l’identique d’une fiction à l’autre, autant d’éléments qui font du romanesque patriotique de presse un univers répétitif et figé.

La répétition nous semble constituer une technique argumentative essentielle de ces fictions, pour trois raisons au moins. Premièrement, et très logiquement, le fait de proposer au lecteur des *fabulae* dans lesquelles se reproduisent les mêmes scènes, sont mis en scène les mêmes personnages, et dans lesquelles l’écriture, hormis les “tics” propres à chaque auteur, est globalement la même, favorise sa mise en condition dans la mesure où il est mis en confiance et que sa lecture est facilitée puisqu’elle n’est pas freinée par un nombre important d’éléments inconnus. Dès lors, il n’est pas sur le qui-vive, d’un point de vue intellectuel, et adhère pleinement au récit, adhésion qui facilite l’action de la rhétorique patriotique sans qu’il faille conclure, toutefois, à sa réussite systématique. Deuxièmement, la répétition des mêmes représentations et figures patriotiques engendre un effet de réification qui contribue à ancrer plus facilement dans les esprits l’idéologie qu’elles portent en réduisant leur réception critique : elles sont perçues comme des vérités et deviennent les fondements d’un imaginaire partagé. Troisièmement, la publication répétée de fictions patriotiques dans les journaux crée indéniablement une atmosphère des plus favorables à l’action de la rhétorique qu’elles diffusent. Le phénomène est particulièrement visible, à l’échelle de notre corpus de presse, dans les deux “*Petits*” : le lecteur du *Petit Journal* y trouve chaque jour une ou deux fiction(s) patriotique(s) durant la quasi-totalité des années 1916 et 1917<sup>3144</sup> et durant sept mois, entre novembre 1918 et début juin 1919<sup>3145</sup>, tandis que dans *Le Petit Parisien*, il est plongé en continu dans un ou deux roman(s)-feuilleton(s) patriotiques pendant deux ans et demi, entre novembre 1914 et mars 1917<sup>3146</sup>, et pendant près d’un an et demi entre avril 1918 et août 1919<sup>3147</sup>. Durant ces périodes, le lecteur est donc immergé dans un seul et même récit qui, même si ses auteurs changent<sup>3148</sup>, l’enserme dans un système idéologique univoque et quelque peu tyrannique

---

<sup>3143</sup> Voir annexe 6.

<sup>3144</sup> Neuf fictions s’enchaînent et/ou se chevauchent entre le 14/11/1915 et le 08/12/1917 avec juste deux pauses, la première d’une dizaine de jours entre les 11 et 20/09/1915 et la seconde de trois grosses semaines entre les 17/01 et 13/02/1917.

<sup>3145</sup> Quatre fictions s’enchaînent et/ou se chevauchent entre le 02/11/1918 et le 02/06/1919, dont deux témoignages de combattants sérialisés.

<sup>3146</sup> Onze fictions s’enchaînent et/ou se chevauchent entre le 22/11/1914 et le 02/03/1917 avec toutefois une pause de dix jours entre le 02 et le 11/07/1916.

<sup>3147</sup> Cinq fictions s’enchaînent et/ou se chevauchent entre le 05/04/1918 et le 11/08/1919.

<sup>3148</sup> Le changement est parfois limité, notamment dans *Le Petit Parisien* où quatre auteurs (Arthur Bernède, Jules Mary, Aristide Bruant et Charles Mérouvel) signent huit des onze fictions patriotiques qui se suivent entre novembre 1914 et mars 1917.

qui, parce qu'il distille sans cesse une même grille d'interprétation du réel, conditionne obligatoirement sa perception du monde.

Pour tout cela, la répétition doit donc être considérée comme une technique argumentative fondamentale de la rhétorique sérielle patriotique.

## **B. Une vision manichéenne du monde.**

L'omniprésence du manichéisme est une autre caractéristique de la littérature "populaire" mais, ainsi que le note Marc Angenot lorsqu'il étudie le roman "populaire" revanchard français de la période 1870-1914, « [...] le système manichéen des valorisations envahit la totalité du champ sémiologique<sup>3149</sup> » de ce type de récit. Ce constat est tout à fait valable pour les romans-feuilletons et *serials* patriotiques de la période 1914-1920, de manière plus nette toutefois dans les premiers<sup>3150</sup>. Le Bien et le Mal sont aisément identifiables d'où une « polarisation axiologique<sup>3151</sup> » très marquée qui offre aux lecteurs un univers aisément assimilable, dans lequel il est facile de repérer les idées, les sentiments, les comportements positifs qu'il faut respectivement adopter, partager et reproduire, mais aussi celles et ceux qu'il est nécessaire de condamner.

C'est au niveau des schémas actanciels utilisés que le manichéisme est le plus visible. Pour Daniel Couégnas, « les personnages paralittéraires sont au plus près de concepts anthropomorphisés, ce sont des allégories [...] qui imposent au lecteur, d'une manière globale, un sens – et un seul [...]<sup>3152</sup>. » Dans les fictions sérielles qui nous intéressent, tous les héros se ressemblent, tous les opposants se ressemblent, et les uns et les autres incarnent le Bien ou le Mal de façon totale, sans demi-mesure, à tel point qu'ils en deviennent caricaturaux. Cet extrémisme conduit à ne pas laisser le moindre doute, chez le lecteur, au sujet des personnages, l'appartenance à chaque camp devenant immédiatement repérable<sup>3153</sup>, et à produire des oppositions outrancières entre les "bons" et les "méchants". Tout est mis en œuvre, dans l'espace de la narration, pour que le lecteur s'identifie au héros et aux valeurs qu'il personnifie, en l'occurrence le patriotisme, l'humanité, le courage, la loyauté ou encore l'honnêteté, parce qu'en s'identifiant à lui, il adhère presque mécaniquement aux thèses, aux positions idéologiques que l'auteur fait incarner à ce héros. Le personnage héroïque est

---

<sup>3149</sup> ANGENOT Marc, *Le roman populaire...*, *op. cit.*, p. 97.

<sup>3150</sup> Nous l'avons montré à plusieurs reprises dans la seconde partie de notre étude.

<sup>3151</sup> ANGENOT Marc, *Le roman populaire...*, *op. cit.*, p. 93.

<sup>3152</sup> COUÉGNAS Daniel, *Introduction à la paralittérature*, *op.cit.*, p. 164.

<sup>3153</sup> Les personnages réellement ambivalents, plus complexes, sont inexistantes, et seuls les espions allemands qui se mettent parfois à douter du bienfondé de leur mission présentent une psychologie un peu plus subtile. C'est par exemple le cas de Poecker et de sa sœur dans *Présent !*, de Paul Segonzac, de von Lutzen et de sa maîtresse Madeleine dans *Tête de Boche* d'Aristide Bruant, ou encore de Steinberg dans *Haine éternelle !* de Charles Mérouvel.

conçu comme une stratégie argumentative destinée à favoriser l'action de la rhétorique sérielle patriotique, au même titre que celui de l'opposant principal, utilisé comme repoussoir idéologique.

### C. Le recours permanent au *pathos*.

Des trois fondements constitutifs de tout discours argumentatif, à savoir le *logos* (l'appel à la raison), le *pathos* (les émotions que le locuteur cherche à susciter chez son auditoire pour le mettre dans des dispositions favorables à son entreprise de persuasion) et l'*ethos* (l'image du locuteur), c'est le *pathos* qui domine dans la fiction sérielle de presse envisagée comme argumentation.

Elle mise en effet largement sur les émotions qu'elle peut provoquer chez son lecteur pour le faire adhérer à l'argumentation qu'elle porte et influencer son jugement. Ruth Amossy observe ainsi que :

« [...] la dimension argumentative du feuilleton est souvent dissimulée par la prédominance accordée au sentiment : l'identification forte avec certains personnages, la répulsion provoquée par d'autres conduisent à voiler tout ce qui relève du raisonnement à visée persuasive. [...] mais qu'un examen plus attentif montre bien, cependant, que le *pathos* ne vient pas simplement perturber le *logos*, et que le sentiment est loin d'étouffer le raisonnement [...] l'émotion s'allie à la raison pour construire la dimension argumentative du récit. [...] dans le feuilleton, les effets pathétiques [...] tendent à dissimuler l'argumentation – mais c'est pour la rendre plus digeste, pour la faire passer plus facilement [...] le *pathos* sous-tend en fait la dimension argumentative du texte sous toutes ses facettes, et s'y intègre pleinement<sup>3154</sup>. »

Les exemples qui illustrent la tendance permanente à "faire pathétique" dont use la rhétorique sérielle patriotique pour servir ses objectifs sont innombrables et se retrouvent d'un récit à l'autre<sup>3155</sup> : descriptions fréquentes des violences extrêmes commises par les armées allemandes sur les civils des régions envahies dont les auteurs relatent de manière détaillée le calvaire ; insistance sur l'héroïsme des héros ; multiplication des personnages à « fonction attendrissante<sup>3156</sup> » comme les enfants, les "bons vieux" ou encore les animaux ; accumulation de coups de théâtre comme la réapparition de personnages que l'on croyait morts, ou la révélation de l'identité véritable de certains personnages<sup>3157</sup> ; retours fréquents sur les états d'âme des personnages avec des descriptions fort convenues de leurs sentiments ; multiplication des scènes marquantes par leur

---

<sup>3154</sup> AMOSSY Ruth, « *Les récits médiatiques de grande diffusion au prisme de l'argumentation dans le discours...* », in *op. cit.*

<sup>3155</sup> Pour des exemples précis, se reporter à la seconde partie et aux résumés des fictions disponibles en annexe 6.

<sup>3156</sup> ANGENOT Marc, *Le roman populaire...*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>3157</sup> L'exemple le plus flagrant est celui de l'espion allemand dissimulé sous un faux nom et sous une couverture professionnelle dont l'entourage et les amis découvrent soudain les véritables identité et activités.

violence ou leur cruauté telles les scènes de bataille, de meurtre, de viol, de destruction... Bref, la fiction sérielle patriotique semble toujours vouloir montrer les choses à ses lecteurs parce que si dire que l'Allemand est un barbare sans foi ni loi, que le Français et le Britannique sont courageux et humains, que la guerre est une lutte pour la défense de la civilisation est important pour les en persuader, il faut aussi, et surtout, toucher la corde sensible en illustrant les thèses que l'on énonce à l'aide d'exemples marquants et répétés. Comme l'écrit René Guise,

« on ne cherche pas, [dans le roman populaire] à convaincre par des idées, des raisonnements. [...] c'est directement à la sensibilité que l'on s'adresse. Tout se passe comme si le romancier cherchait à imprimer dans l'esprit du lecteur des associations d'images qui fonctionneraient un peu comme des réflexes conditionnés<sup>3158</sup>. »

Le recours à un vocabulaire exagéré à base d'adverbes d'intensité (plus/le plus, beaucoup, très) ou des termes les plus extrêmes de chaque champ lexical pour exprimer les sentiments ou caractériser une situation, ainsi que l'utilisation répétée de figures de style (gradation, hyperbole, pléonasme, oxymore...) sont des stratégies élémentaires de cette écriture pathémique.

La rhétorique sérielle patriotique peut donc être définie comme une rhétorique passionnelle en ce sens qu'elle cherche avant tout à persuader ses lecteurs en les émouvant, en les touchant, plutôt qu'en les faisant réfléchir. Nous verrons plus loin qu'il ne faut pas conclure, cependant, que ces derniers reçoivent cette rhétorique sans distance critique, et qu'il ne suffit pas, pour un locuteur, de vouloir susciter une émotion chez son allocataire pour qu'elle le soit effectivement.

#### **D. Le renforcement de l'illusion référentielle.**

Cette technique, habituelle de l'écriture "populaire", consiste à « [...] abolir la conscience de l'acte de lecture, à gommer la perception de la médiation langagière<sup>3159</sup> » au maximum en multipliant les effets de réel. Nous voudrions nous attarder sur deux moyens<sup>3160</sup> utilisés par les auteurs pour accroître, chez leurs lecteurs, le sentiment que les fictions patriotiques renvoient à la réalité : l'inclusion d'éléments qui confèrent un aspect documentaire au récit, que l'on peut regrouper derrière ce que Marc Angenot nomme « [...] un métalangage visant à authentifier le récit

---

<sup>3158</sup> GUISE René, *op. cit.*, p. 172.

<sup>3159</sup> COUÉGNAS Daniel, *Introduction à la paralittérature*, *op. cit.*, p. 182.

<sup>3160</sup> Outre ces deux moyens, les plus évidents sont l'introduction de nombreux dialogues directs, de lieux communs et le travail opéré par l'auteur pour rendre la voix narrative la plus discrète possible.

[...] <sup>3161</sup> » ; le recours, par les auteurs français, à une langue de type argotique lorsqu'il s'agit de faire parler les soldats de leur pays.

Les éléments empruntés au réel pour conférer une référentialité documentaire aux récits patriotiques sont très nombreux, mais certains d'entre eux sont certainement dotés d'une efficacité supérieure, parce qu'ils sont signifiants pour tous les lecteurs : les lieux, qu'il s'agisse de villes, de monuments, de sites ou de régions de batailles célèbres (première Bataille de la Marne, marais de Saint-Gond, Ypres, Verdun, Somme...); les personnalités, les plus fréquemment mentionnées ou mises en scène relevant des sphères politique et surtout militaire, avec en tête le *Kaiser* Guillaume II, son fils le *Kronprinz* Guillaume de Prusse et le général Joffre ; les événements, les plus utilisés par les auteurs étant évidemment liées à la guerre comme son déclenchement, des batailles, la signature de l'armistice, ou des épisodes particulièrement forts sur le plan symbolique comme l'invasion de la Belgique <sup>3162</sup>, le bombardement de la ville de Reims <sup>3163</sup> ou le torpillage du paquebot *Lusitania* <sup>3164</sup>. Les auteurs mentionnent souvent le titre du journal dans lequel la fiction est publiée <sup>3165</sup> et insistent parfois sur la volonté de celui-ci de dire la vérité, d'informer au mieux son lectorat, gratifiant son contenu informationnel d'une grande fiabilité <sup>3166</sup>. Cette stratégie peut et doit parfois conduire le lecteur à attribuer cette fiabilité à la fiction qu'il est en train de lire, à des degrés divers et plus ou moins consciemment, et à la considérer, donc, comme un reflet plausible du réel.

---

<sup>3161</sup> ANGENOT Marc, *Le roman populaire...*, op. cit., p. 64.

<sup>3162</sup> Voir, notamment, le chapitre 5, II., B., 2.

<sup>3163</sup> MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, in *L'Écho de Paris*, les 13 et 16/05/1917 ; MÉROUVEL Charles, *Alliés !*, in *Le Petit Parisien*, le 07/11/1916 ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Parisien*, le 25/07/1915 ; BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, in *Le Petit Parisien* ; BRUANT Aristide, *Captive !*, in *Le Petit Parisien*, le 15/11/1916.

<sup>3164</sup> AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, in *Le Petit Journal*, le 25/05/1917 ; LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, le 09/02/1920 ; LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, les 14 et 15/09/1917 et le 09/10/1917 ; ALDOUS Laurette, *The War Woman*, in *Daily Express*, les 18 et 19/06/1915.

<sup>3165</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, le 03/12/1915 : « Il lit *L'Humanité* » ; BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, in *Le Petit Journal*, le 15/04/1915 : « [...] c'est dans le *Petit Journal* qui vient de paraître ce matin » et le 17/04/1915 ; BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, in *Le Petit Parisien*, le 25/03/1916 : « Depuis le jour où le *Petit Parisien* avait pénétré dans les villes et les villages avec sa manchette inoubliable : "Sans déclaration de guerre, les troupes allemandes violent notre territoire. » ; MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, les 26/09, le 18/10 : « Encore un accident bien sûr... comme celui que nous avons lu ce matin dans le *Petit Journal*... », le 15/11/16 : « Les deux jeunes filles, liseuses de romans de sentiment et d'amour comme on l'est à cet âge heureux, ne prélevèrent que leur *Petit Journal* [...] Hélas ! il n'y avait pas que des romans dans le *Petit Journal* ! » ; MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, le 18/02/1920 : « Noémie achetait tous les jours le *Petit Parisien*, elle l'achetait tous les jours et le collectionnait [...] » ; D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, les 20 et 22/11/1920 ; etc.

<sup>3166</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 18/09/1917 : « C'est un malin que Poulard [le cuisinier] : il sait tout, voit tout, est au courant de tout, est, en un mot, renseigné comme pas un, aussi l'avons-nous surnommé le *Petit Journal* » ; BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 07/01/1915 : « Le *Petit Parisien* que je vous ai fait parvenir, et qui est toujours si bien informé a dû vous apporter déjà des nouvelles qui ont certainement dû exciter votre intérêt » ; RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 23/02/1919 : « [...] le kronprinz me remet la copie du message par lequel notre général en chef, notre illustre Joffre, envoyait ses félicitations au fort de Vaux. [...] Le *Petit Journal* l'a montré à ses lecteurs tel que je l'ai reçu de la main du kronprinz, texte français et traduction allemande... » ; etc.

La manière dont les auteurs français font parler les soldats de leur pays est une autre technique destinée à accroître l'effet de réel. Dès les premiers romans-feuilletons patriotiques qui mettent en scène l'armée française publiés dans les journaux de notre corpus, *Présent !* de Paul Segonzac, dans *Le Petit Journal*, et *Sur les routes sanglantes* de Jules Mary, dans *Le Petit Parisien*, on remarque que les personnages de combattants issus des milieux populaires, et surtout de la région parisienne, s'expriment en utilisant un parler argotique. À ce moment, au début de l'année 1915, cet argot se limite très largement à l'emploi de quelques mots et expressions d'« argot de Parigot<sup>3167</sup> » qui n'ont rien à voir avec la situation de guerre elle-même. Il faut attendre le *Tête de Boche* d'Aristide Bruant, dont la publication débute en avril 1915, dans *Le Petit Parisien*, pour qu'apparaisse un vrai changement, à l'échelle de l'échantillon de fictions que nous avons examinées, et que le langage employé par les personnages de soldats ressemble à cet « argot de la guerre<sup>3168</sup> » apparu sur le front dès les premiers mois du conflit. La recrudescence de termes relatifs au militaire illustre notamment cette évolution et Aristide Bruant utilise ainsi, par exemple, des mots comme « moulin<sup>3169</sup> » (mitrailleuse), « sifflante<sup>3170</sup> » (balle), « marmite<sup>3171</sup> » (obus de fort calibre), « taube<sup>3172</sup> » (type d'avion allemand), « capiston<sup>3173</sup> » (capitaine), « cabot<sup>3174</sup> » (caporal) ou encore « tringlot<sup>3175</sup> » (« [...] soldat du train des équipages [...]<sup>3176</sup> »), l'argot parisien que l'auteur est habitué à manipuler depuis plusieurs décennies demeurant la base de la langue de guerre qu'il déploie dans cette fiction. À partir de ce moment, l'utilisation du « parler poilu » devient un trait définitoire du roman-feuilleton qui met en scène des soldats, certains auteurs s'en servant beaucoup plus que les autres comme Aristide Bruant, Arnould Galopin ou, dans une moindre mesure, Jules Mary et Charles Mérouvel. Les témoignages de combattants publiés dans le rez-de-chaussée romanesque des journaux français de notre corpus sont moins saturés par la « langue imagée<sup>3177</sup> » des « poilus », et l'on constate que si leurs auteurs ne l'utilisent que très peu, voire pas du tout, lorsqu'ils expriment leurs idées, ils y ont parfois recours pour rapporter les paroles d'autres soldats, notamment Jacques Roujon<sup>3178</sup>.

<sup>3167</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 06/01/1915.

<sup>3168</sup> DAUZAT Albert, *L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et des soldats*, Paris, Colin, 1918.

<sup>3169</sup> BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 29/07/1915.

<sup>3170</sup> *Ibid.*, le 24/08/1915. L'auteur donne d'ailleurs l'équivalent du terme entre parenthèses.

<sup>3171</sup> *Ibid.*, les 25/09, 07/10 et 10/10/1915.

<sup>3172</sup> *Ibid.*, le 08/05/1915. Ce terme allemand, qui signifie pigeon ou colombe, a été utilisé par les Allemands eux-mêmes pour désigner un type particulier d'avion dont la forme des ailes le faisait ressembler à ces volatiles, l'Etrich *Taube*.

<sup>3173</sup> *Ibid.*, le 23/06/1915.

<sup>3174</sup> *Ibid.*, le 05/10/1915.

<sup>3175</sup> *Ibid.*, le 09/10/1915.

<sup>3176</sup> ROYNETTE Odile, *Les mots des soldats*, op. cit., p. 248.

<sup>3177</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, le 18/02/1919.

<sup>3178</sup> ROUJON Jacques, *Carnet de route...*, in *Le Figaro*, les 21/02, 24/02, 01/03/1916, etc.

Lorsqu'elle étudie « l'émergence d'un "parler poilu" qui s'opère dans la littérature dite "populaire" [...]»<sup>3179</sup> » en prenant pour exemples *Les poilus de la 9<sup>ème</sup>* d'Arnould Galopin et *Gaspard* de René Benjamin, deux romans publiés en 1915<sup>3180</sup>, Odile Roynette la considère comme « [...] un maillon du vaste processus de fabrication du consentement à l'œuvre dans le corps social<sup>3181</sup>. » Nous ne disons pas autre chose lorsque nous envisageons l'utilisation de l'argot du front pour faire s'exprimer les personnages de soldats comme une technique mise en œuvre par la rhétorique sérieuse patriotique pour tenter de favoriser son action. Cette technique crée de la connivence, donne au lecteur le sentiment de pénétrer dans l'intimité du combattant, de partager un peu sa guerre lorsqu'il partage ce code langagier qui, chez les soldats, constitue une des principales pratiques de l'entre-soi ; par-là, elle répond au « [...] désir qui éman[e] du corps social d'entendre les soldats, d'entendre quelque chose de la guerre, fût-ce un écho déformé<sup>3182</sup> » et, ce faisant, prépare le lecteur à recevoir l'argumentation patriotique dont elle sert les desseins. La mise en pratique par le civil, dans un second temps, de ce langage des soldats approprié par la lecture<sup>3183</sup>, devient une manière, pour celui-ci, de manifester son consentement à la guerre, et contribue à la création de passerelles entre "l'avant" et "l'arrière" qui sont fondamentales pour que l'action de mobilisation culturelle soit efficace sur l'ensemble du corps social.

Ces différentes techniques argumentatives montrent que la rhétorique sérieuse patriotique est parfaitement adaptée au genre discursif qui la véhicule et au public auquel elle est destinée, ce qui lui permet de se fondre dans le récit, de s'y diluer, d'atteindre le lecteur sans le brusquer et de limiter au maximum sa capacité à lui résister.

« Machinerie [...] vouée [...] à susciter ou à maintenir des adhésions, [...] à donner sens aux comportements et aux manières de penser d'individus engagés dans le monde [...]»<sup>3184</sup> », le discours sérieux patriotique des années de guerre et de l'immédiat après-guerre est une action langagière dont la performativité potentielle découle de son contenu, parfaitement adapté aux circonstances dans lesquelles elle est déployée et aux objectifs qui lui sont assignés, mais aussi de la très large diffusion

---

<sup>3179</sup> ROYNETTE Odile, *Les mots des tranchées...*, op. cit., p. 76.

<sup>3180</sup> Il est d'ailleurs utile de rappeler que ces deux romans sont à l'origine des romans-feuilletons. Le premier a été publié dans *Le Journal* entre le 25/01 et le 18/04/1915 et le second, dans le même quotidien, entre le 03/03 et le 24/03/1915.

<sup>3181</sup> ROYNETTE Odile, *Les mots des tranchées...*, op. cit., p. 76-77.

<sup>3182</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>3183</sup> Les colonnes de la presse participent largement de la diffusion de "la langue des tranchées" dans le corps social lorsqu'y sont insérées des lettres de soldats, des lexiques expliquant les termes les plus fréquents ou que les journalistes l'emploient dans leurs articles.

<sup>3184</sup> MAINGUENEAU Dominique, « Quelques implications d'une démarche d'analyse du discours littéraire », in *COnTEXTES*, 1, 2006 (<http://contextes.revues.org/93>)

que lui offre son support médiatique. Il nous reste à envisager sa réception, ses appropriations, et à évaluer son rôle dans la mobilisation culturelle.



## **CHAPITRE 11. LA FICTION SÉRIELLE PATRIOTIQUE ET SON PUBLIC.**

### **HYPOTHÈSES.**

La réception d'un discours est sans nul doute le point le plus difficile de son étude même si, comme nous l'avons vu dans les deux chapitres précédents, certaines disciplines proposent des outils et des méthodes qui permettent de s'y atteler. Nous avons tenté d'analyser celle du discours sériel patriotique en nous intéressant à quatre questions : les modalités de ses appropriations, ses effets les plus évidents et indéniables, son rôle véritable dans l'entreprise de mobilisation culturelle et, enfin, la possibilité ou non de le considérer, dans ses spécificités nationales, comme un reflet des "cultures de guerre" française et britannique.

#### **I. Appropriations du discours sériel patriotique.**

La réception d'un dispositif discursif, quelle que soit sa forme, est un phénomène complexe qui ne se limite pas à l'accueil passif, par un auditoire, du message délivré par un locuteur ; elle est un processus créatif au cours duquel l'allocutaire participe pleinement à la construction de sens. En ce qui concerne la lecture, Roger Chartier a montré que le contenu d'un texte ne s'inscrit jamais dans l'esprit de celles et ceux qui le décryptent comme dans de la cire molle<sup>3185</sup> car ces derniers se l'approprient, ce qui sous-entend qu'ils l'interprètent, l'adaptent et le modifient. Cette approche nous invite à étudier la réception du discours sériel patriotique en tenant compte de l'activité de son public et en ayant à l'esprit qu'il faut refuser toute conclusion hâtive en ce qui concerne les modalités de son appropriation.

Certains concepts et théories nés de l'étude des pratiques de lecture nous ont permis d'affiner notre perception de l'acte de lire et d'éviter les généralisations réductrices. Nous allons présenter certains d'entre eux en insistant sur ce qu'ils ont apporté à notre réflexion.

#### **A. La lecture est « croyance et distanciation<sup>3186</sup>. »**

Dans le sillage de Richard Hoggart qui, dans *La culture du pauvre*<sup>3187</sup>, dénonce la vision simpliste du « conditionnement » des classes "populaires" par les *media* de masse<sup>3188</sup>, notamment la

---

<sup>3185</sup> CHARTIER Roger, *Les origines culturelles de la Révolution françaises*, Paris, Seuil, 1990, p. 103-115.

<sup>3186</sup> VAREILLE Jean-Claude, *op. cit.*, p. 196.

<sup>3187</sup> HOGGART Richard, *La culture du pauvre. Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Editions de minuit, 1970. Cet ouvrage est la traduction d'un ouvrage paru en 1957.

presse et la radio, et parle « d'attention oblique » et de « consommation nonchalante » pour décrire leur rapport à ces derniers, de nombreux chercheurs travaillant ou non sur la littérature dite "populaire" ont insisté sur le fait que le lecteur n'est jamais totalement soumis au texte car il dispose toujours de la liberté, plus ou moins importante selon les individus et notamment selon leurs compétences culturelles, de s'éloigner de celui-ci lors de son appropriation. Comme le dit Jules Migozzi, « le lecteur de la fiction de large circulation n'est pas la victime passive d'un texte manipulateur et dominateur, un naïf ou une rêveuse qui s'en laisserait compter/conter sans prendre de distance<sup>3189</sup> » ; Jean-Claude Vareille est encore plus clair lorsqu'il écrit que « si le lecteur *croit*, c'est bien qu'il y consent ; s'il *croit* croire c'est qu'il veut *croire* et s'il le veut, c'est pour entrer dans le jeu et pour jouer le jeu [...] la lecture n'est pas croyance *ou* distanciation. Elle est croyance *et* distanciation<sup>3190</sup>. »

Il est donc impératif, comme l'explique Anne-Marie Thiesse dans son étude des lectures "populaires" à la Belle Époque, de ne pas se contenter d'une analyse de contenu d'un texte pour émettre des conclusions au sujet de ses effets sur les lecteurs, car cela revient à postuler que « ce contenu passe intégralement dans l'esprit du lecteur, le façonne et le détermine [...] que tout lecteur populaire s'imprègne de l'idéologie mise en œuvre<sup>3191</sup> » dans ledit texte. La coopération du lecteur n'est pas automatique et son rapport au texte doit toujours être envisagé comme une confrontation. Il est tentant de rapprocher, au point de les confondre, un texte et ses lecteurs, d'occulter la réalité du processus d'appropriation et, donc, tout ce qui peut compliquer l'évaluation des effets de la lecture comme, par exemple, les circonstances de cette dernière ou la personnalité du lecteur. Cette tentation est peut-être plus forte encore lorsque le texte en question est une œuvre de littérature dite "populaire", dans la mesure où sa réception est associée au divertissement et à un public soi-disant incapable de faire preuve de distance critique.

Il nous faut donc admettre la possibilité que les lecteurs des romans-feuilletons et *serials* patriotiques publiés durant la guerre ou l'immédiat après-guerre, malgré un contexte favorable à une adhésion à leur contenu idéologique, puissent ne pas croire ou vouloir croire au "faire croire" diffusé par ces fictions sérielles, ou seulement partiellement. Les travaux de Claude Chabrol et Frédérique Girard sur la réception de l'information de presse proposent des pistes très utiles pour approcher

---

<sup>3188</sup> *Ibid.*, p. 21 : « Contrairement à une illusion qui a pour origine la méconnaissance de la capacité des classes populaires à maintenir une séparation entre "la vie réelle et sérieuse" et le monde du divertissement, de nombreux domaines de l'idéologie et de la pratique [...] et plus généralement des sentiments ne sont guère affectés par l'influence des médias de masse. »

<sup>3189</sup> MIGOZZI Jacques, *Boulevards du populaire*, Limoges, P.U.LIM, 2005, p. 203.

<sup>3190</sup> VAREILLE Jean-Claude, *op. cit.*, p. 195-196

<sup>3191</sup> THIESSE Anne-Marie, *Le roman du quotidien... op. cit.*, p. 55.

celle de la fiction sérielle de presse<sup>3192</sup>. Les deux chercheurs montrent que la manière dont un lecteur traite l'information dépend directement de ses attentes et de ses motivations de lecture ; il est tout aussi vrai, nous semble-t-il, que la manière dont un lecteur lit une fiction sérielle dépend des attentes et des motivations de cette lecture, de ce qu'il veut en retirer. On peut donc imaginer que certains lecteurs de fictions sérielles patriotiques sont plus enclins que d'autres à adhérer au discours de mobilisation qu'elles diffusent parce que leurs attentes de lecture les prédisposent à accepter son argumentation, les circonstances de la réception jouant elles aussi un rôle important : si la majorité des Français adhère très largement, dans les premiers temps du conflit au moins, à ce discours, car la Troisième République a utilisé le patriotisme comme ciment social et politique et a travaillé à inculquer ce sentiment à l'ensemble de la population grâce, notamment, à l'école et au service militaire, il est évident que l'adhésion des lecteurs de la presse d'information à grand tirage n'est pas celle des lecteurs de *L'Action française* ou de *L'Humanité*, l'horizon d'attente du public des quotidiens "populaires" n'étant pas identique à celui du public du journal nationaliste et belliciste ou à celui du public du journal socialiste. On peut également penser que cette adhésion s'érode au fil du conflit, à la fois en raison de la durée de ce dernier, de la perte d'intérêt pour les récits patriotiques consécutive à leur multiplication dans le rez-de-chaussée des journaux et, plus profondément, de la crise morale de l'année 1917, qui explique certainement que les journaux français, tout en continuant à publier des romans-feuilletons patriotiques durant cette année charnière, en publient toutefois moins que durant les deux années précédentes.

En Grande-Bretagne, il est probable que le public de la presse se montre plus favorable au discours sériel patriotique avant l'instauration de la conscription qu'après celle-ci, car l'effort de guerre demandé à la nation est d'une tout autre ampleur à partir de 1916 et peut engendrer des résistances.

La réflexion théorique proposée par Milagros Ezquerro dans ses *Fragments sur le texte*<sup>3193</sup> insiste sur le rôle fondamental de l'activité de lecture dans la construction du sens d'un texte et nous a aidé à formuler certaines hypothèses au sujet des appropriations du discours sériel patriotique.

---

<sup>3192</sup> CHABROL Claude et GIRARD Frédérique, « *Souvenirs de Yougoslavie, effets du contrat de lectorat et de l'activation des connaissances* », in *Bulletin de psychologie*, tome 54 (6), n°456, novembre-décembre 2001, p. 711-719.

<sup>3193</sup> EZQUERRO Milagros, *Fragments sur le texte*, Paris, L'Harmattan, 2003.

## **B. Théorie ezquerrienne du texte.**

Milagros Ezquerro considère le texte comme « [...] le produit de deux séries d'opérations, - la production et l'observation - qui mettent en cause deux sujets [appelés] sujet producteur ou sujet A (alpha) et sujet observateur ou sujet  $\Omega$  (oméga). Le texte est [...] un système complexe qui fonctionne en réseau avec deux autres systèmes complexes [...] <sup>3194</sup> » ; la lecture est donc « co-fondatrice » du « [...] texte qui n'existe pas s'il n'est pas lu <sup>3195</sup>. » L'auteur constitue « [...] le "noyau dur" » du sujet A ; « autour de ce noyau, caractérisé par l'idiotope A, viennent s'agréger tous les éléments qui sont entrés en jeu dans le processus de production : depuis les caractéristiques de la personne qui écrit, sa culture, sa biographie, jusqu'à l'ensemble des possibles intervenants dans ce processus [...] <sup>3196</sup> » mais aussi « [...] l'image du sujet A créée par les effets de retour [...] <sup>3197</sup>. » « Le lecteur ne constitue pas l'entier du sujet  $\Omega$ , il n'en est que le "noyau dur" [caractérisé par l'idiotope  $\Omega$ ] auquel viennent s'agréger de nombreux éléments : d'autres lectures, critiques, interprétations, adaptations qu'il connaît - plus ou moins - et qui vont modifier sa lecture <sup>3198</sup>. »

La manière dont M. Ezquerro envisage le contexte d'un texte littéraire est particulièrement intéressante pour notre propos. Elle le dit composé de « [...] trois champs différents et complémentaires, en étroite relation les uns avec les autres : l'idiotope du producteur, l'idiotope de l'observateur et le sémiotope du texte <sup>3199</sup>. » L'idiotope du producteur concerne « [...] tous les éléments qui se rattachent au concepteur du texte : circonstances biographiques, particularités psychologiques, situation socio-historique, motivations, etc. <sup>3200</sup> » ; idem pour celui de l'observateur. Le premier « [...] est en interaction avec les circonstances géographiques, socio-historiques et culturelles dans lesquelles il s'inscrit au moment de la production du texte [...] <sup>3201</sup> », le second avec les mêmes circonstances « [...] dans lesquelles il s'inscrit au moment de l'observation (la lecture [...]) <sup>3202</sup> » ce qui implique qu'il n'existe pas de lecture « objective » d'un texte « [...] qui permettrait de retrouver on ne sait quel "sens originel" conforme à "ce que l'auteur a voulu dire" [...] Aucun lecteur ne lit le même texte <sup>3203</sup>. » Le sémiotope, « [...] système des rapports spécifiques qu'entretient le texte avec le champ sémiologique dans lequel il s'inscrit [domaines des signes linguistiques, de la rhétorique, des genres littéraires, ses rapports avec la tradition, avec les séries culturelles, avec

---

<sup>3194</sup> *Ibid.*, p. 7-8.

<sup>3195</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>3196</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>3197</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>3198</sup> *Ibid.* p. 90.

<sup>3199</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>3200</sup> *Ibid.*

<sup>3201</sup> *Ibid.*

<sup>3202</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>3203</sup> *Ibid.*, p. 25-27.

d'autres textes et d'autres productions artistiques]<sup>3204</sup> » est « [...] le lieu nodal de la circulation du sens, le lieu de rencontre des deux sujets du texte. Le sujet A, en tant que producteur du texte, donne forme au sémiotope ; le sujet  $\Omega$ , en tant qu'observateur, décode et interprète les différents éléments du sémiotope. Tous deux ont une activité créatrice dans le système de communication textuelle<sup>3205</sup>. »

Si l'on applique ces concepts et idées au domaine de la littérature "populaire", on peut admettre que la rencontre entre l'auteur et le lecteur est facilitée par le fait que le premier répond, lors de l'écriture, à un principe de « lisibilité maximale<sup>3206</sup> » qui induit un sémiotope aisément accessible, et que le second maîtrise bien les codes de production utilisés par le premier. Les circonstances socio-historiques jouant un rôle essentiel au cours des opérations de décodage et d'interprétation qui fondent l'activité de lecture, cette dernière est donc influencée, dans le cas des fictions sérielles patriotiques, par la situation de guerre qui favorise certainement, lors de la construction du sens, la réception de leur contenu idéologique. Chaque lecture et chaque construction de sens étant unique car dépendante de l'idiotope  $\Omega$  et donc, pour le dire autrement, de l'identité de chaque lecteur, le sens donné au discours sériel patriotique est différent d'un lecteur à l'autre, tout comme son appropriation qui est déterminée, par exemple, par le fait d'être civil ou combattant, d'avoir vécu ou non la guerre franco-prussienne de 1870-71, d'avoir un goût plus ou moins prononcé pour les fictions de type patriotique, d'être un homme ou une femme, etc. Pour que ce discours parvienne à remplir son principal objectif, à savoir la mobilisation des lecteurs, l'obtention de leur consentement durable à la guerre, il est nécessaire que toutes les appropriations, aussi différentes soient-elles dans le détail, se rejoignent malgré tout sur des éléments de fond, partagés par le plus grand nombre de lecteurs possibles dans chaque pays, qui puissent constituer les fondements d'un imaginaire commun.

Mettre en avant l'infinité des lectures possibles d'un même texte, c'est mettre en avant la nécessité, pour les promoteurs du discours sériel patriotique, de concevoir ce dernier comme une rhétorique suffisamment consensuelle, condition nécessaire de la réussite de ses objectifs. Le ressassement des mêmes figures et représentations, des mêmes opinions doxiques, et une clôture argumentative qui laisse peu de place à des interprétations qui pourraient affaiblir sa puissance de persuasion sont les principaux moyens mis en œuvre pour y parvenir. Cela suffit-il, pour autant, à faire de la fiction sérielle patriotique une arme idéologique efficace ?

---

<sup>3204</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>3205</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>3206</sup> MIGOZZI Jacques, « *Idéologie et stratégies argumentatives dans les récits imprimés de grande consommation. XIX<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles* », in *op. cit.*

### **C. La fiction sérielle patriotique, arme idéologique (presque) infaillible ?**

Dans quelle mesure le fait d'adhérer au récit entraîne-t-il une adhésion à son contenu idéologique? Est-il possible, pour le lecteur d'une fiction sérielle patriotique, de lire celle-ci pour ce qu'elle raconte, pour son histoire, sans succomber à la rhétorique qu'elle véhicule ? Les travaux de Vincent Jouve sur la lecture montrent que la réception d'un texte est un ensemble de phénomènes complexes qui rend impossible toute généralisation au sujet de l'appropriation de celui-ci. Partant des conclusions de Michel Picard<sup>3207</sup>, il explique<sup>3208</sup> que toute lecture fonctionne selon trois régimes, qui sont en quelque sorte des postures adoptées par le lecteur, et dont l'importance respective dans le processus de réception varie en fonction du lecteur et du texte : le « lectant », qui considère le texte comme une construction, le personnage comme un pion utilisé par l'auteur pour son projet, refuse l'illusion référentielle et se divise en « lectant jouant », qui cherche à prévoir la manière dont le texte va évoluer et en « lectant interprétant », qui cherche à trouver le sens de l'œuvre et considère le personnage comme un support idéologique ; le « lisant », victime de l'illusion référentielle, qui « croit » au monde du récit le temps de la lecture et s'identifie à certains personnages ; le « lu » qui cherche à satisfaire ses désirs inconscients.

Postuler qu'un lecteur adhère nécessairement à l'idéologie de la fiction qu'il lit revient donc à admettre que ses activités de « lisant » et de « lu » priment largement sur celle de « lectant » et que sa lecture est donc davantage croyance que distanciation. La position la plus juste est celle qui consiste à admettre que le lecteur n'est jamais totalement dupe des intentions argumentatives d'une fiction et ce, dès avant qu'il en franchisse le seuil. Dans le cas des fictions sérielles patriotiques, le lecteur potentiel est presque systématiquement informé de leur teneur idéologique par des données d'ordre paratextuel comme les annonces de publication, le nom de l'auteur, le titre et/ou le sous-titre de la fiction ainsi que par des éléments de son encyclopédie de lecteur.

La motivation première qui conduit un lecteur de la presse à se plonger dans une fiction sérielle publiée par le journal qu'il a l'habitude de lire est la recherche du divertissement, de la récréation, et il est indéniable que la poétique de ce type de récit vise à la satisfaire. Cette motivation est toujours présente, et peut-être plus que jamais, durant la période qui nous intéresse, et il est donc loisible de penser que les romans-feuilletons et *serials* patriotiques sont lus, en premier lieu,

---

<sup>3207</sup> PICARD Michel, *La lecture comme jeu : essai sur la littérature*, Paris, Editions de Minuit, 1986.

<sup>3208</sup> Nous reprenons les idées développées par l'auteur dans *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, P.U.F., 1992 et *La lecture*, Paris, Hachette, 1993.

comme tous les autres, pour y répondre. S'ils apparaissent essentiellement, à celui qui les considère *a posteriori*, comme des instruments destinés à imposer, sous couvert d'adhésion au récit et par l'intermédiaire du discours de mobilisation qu'ils portent, une forme de violence symbolique, ils satisfont également des attentes de lecture directement liées au contexte de guerre<sup>3209</sup>. Et c'est en ceci que réside la force du discours sériel patriotique : il répond aux attentes du public auquel il se destine, aussi bien sur le plan narratif que sur le plan idéologique. Le caractère totalement exceptionnel de la situation de guerre amène certainement la population à plébisciter davantage ce genre de récits qu'en temps de paix sauf, peut-être, durant l'année 1917, et à adhérer plus largement à leur rhétorique parce qu'elle apparaît pleinement adaptée à la situation.

Outre certains éléments propres à l'écriture, au mode de publication et à la lecture sériels qui se révèlent incontestablement utiles dans le cadre d'une entreprise de "conditionnement" des imaginaires individuels et collectifs<sup>3210</sup>, l'efficacité potentielle du discours sériel patriotique est due à la congruence de l'argumentation qu'il développe et des attentes du public qu'il vise dans le contexte précis où il est lu. Il est sans aucun doute un instrument puissant de mobilisation culturelle durant la guerre et l'immédiate sortie de guerre, mais l'évaluation précise de son impact demeure impossible.

Il est toutefois possible, lorsque l'on envisage le lectorat de ce discours, dans chaque pays, durant notre période de réflexion, comme un groupe indéniablement uni par des attentes et des intérêts communs, une « communauté interprétative » pour reprendre le concept créé par Stanley Fish<sup>3211</sup>, d'envisager cet impact en évoquant certains effets indéniables de ce discours.

## **II. Effets du discours sériel patriotique.**

Le discours sériel patriotique de la période août 1914-décembre 1920 peut-être crédité de trois effets majeurs sur son public, que nous envisagerons successivement : un effet cognitif parce qu'il aide celles et ceux qui le réceptionnent et l'intègrent à penser la guerre ; un effet consolatoire parce qu'il donne à lire au public la guerre que celui-ci souhaite lire et qu'il dispose également d'une fonction anxiolytique et d'une fonction cathartique ; un effet de banalisation de la guerre, de la violence et de la mort parce qu'il rend acceptable l'inacceptable.

---

<sup>3209</sup> Voir chapitre 9, II., B.

<sup>3210</sup> Voir chapitre 2, II., C.

<sup>3211</sup> FISH Stanley, « *Interpreting the "Variorum"* », in *Critical Inquiry*, volume 2, n°3, printemps 1976, p. 465-485 et *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, Paris, Les prairies ordinaires, 2007.

## A. Une matrice pour penser la guerre.

Comme l'a très bien montré Paul Ricoeur, « [...] le lecteur incorpore – consciemment ou inconsciemment, peu importe – les renseignements de ses lectures à sa vision du monde, afin d'en augmenter la lisibilité préalable [...] »<sup>3212</sup> ; il utilise donc le contenu de ses lectures pour penser le monde dans lequel il évolue. Les fictions sérielles patriotiques du temps de guerre et de l'immédiate sortie de guerre aident leurs lecteurs à penser et à donner un sens à leur quotidien et les y aident d'autant plus que celui-ci est alors particulièrement chaotique, opaque. Elles sont donc des « [...] modèle[s] pour la réalité au sens où [elles sont] appelé[es] à être projeté[es] sur cette réalité, leur superposition ayant le statut d'un palimpseste »<sup>3213</sup>. Elles dépeignent des mondes rangés, réglés, mécaniques, qui tranchent avec le désordre du réel et donnent à chaque lecteur la possibilité de mettre ce dernier à distance, le temps de la lecture, et de revenir ensuite à lui en possession d'éléments qui, après projection, lui permettent de le structurer avant de l'appréhender. Les attitudes et comportements des personnages dans certaines situations, les conséquences de certains de leurs gestes ou de certaines de leurs paroles, les informations données par les auteurs sur certains sujets, l'évocation de problèmes liés à la situation de guerre ou à la gestion de son legs, constituent un réservoir d'outils d'interprétation que les lecteurs peuvent mobiliser dans leur rapport au monde pour tenter de mieux le comprendre.

Cet apport d'ordre cognitif du discours sériel patriotique est particulièrement évident, durant le conflit, lorsqu'on l'envisage au prisme de la pénurie d'informations fiables sur la guerre à laquelle sont confrontées les populations<sup>3214</sup>. En France, les journalistes doivent se contenter des informations laconiques fournies par les trois communiqués quotidiens pour bâtir leurs articles<sup>3215</sup> jusqu'au début de l'année 1916 où, suite à la création de la Maison de la presse, les informations sur le conflit se font plus nombreuses<sup>3216</sup> ; les journaux doivent attendre plus d'une année encore pour que des correspondants puissent côtoyer le front combattant<sup>3217</sup>, mais sous un contrôle si étroit qu'il leur est impossible de faire réellement leur travail. En Grande-Bretagne, la population est moins sevrée de nouvelles, notamment parce que la censure est moins rigoureuse<sup>3218</sup>, mais aussi parce que

---

<sup>3212</sup> RICOEUR Paul, *Temps et récit*, tome 3, Paris, Seuil, 1985, p. 262.

<sup>3213</sup> SCHAEFFER Jean-Marie, « De l'imagination à la fiction », in *Vox Poetica*, <http://www.vox-poetica.org/t/articles/schaeffer.html>

<sup>3214</sup> Dans le cas des deux pays qui nous intéressent, la pénurie est bien plus importante en France qu'en Grande-Bretagne.

<sup>3215</sup> DELPORTE Christian, « Journalistes et correspondants de guerre », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, op. cit., p. 721.

<sup>3216</sup> *Ibid.*, p. 722.

<sup>3217</sup> *Ibid.*, p. 725.

<sup>3218</sup> Voir ce que nous avons dit à ce sujet, dans le chapitre 2, I., B., 1. et FORCADE Olivier, « Information, censure et propagande », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, op. cit., p. 457.

les plus grands quotidiens ont rapidement le droit d'envoyer des correspondants sur le théâtre des opérations<sup>3219</sup>.

Outre ce manque d'informations qui perdure tout au long de la guerre, le mensonge envahit les pages de la presse, surtout en France<sup>3220</sup>, et le "bourrage de crâne", dénoncé dès la fin de l'année 1914 par les soldats français, ne diminue qu'à partir de l'année 1916, lorsque la prolongation du conflit le rend moins efficace puisque les populations réalisent de plus en plus qu'on leur a caché et qu'on continue à leur cacher une grande partie de la réalité de la guerre.

On peut dès lors se demander si la fiction sérielle "d'actualité", au premier rang duquel se trouve la fiction patriotique, n'acquiert pas, dans ce contexte, un statut particulier, si elle n'est pas lue avec l'espoir d'y trouver de quoi étancher, au moins partiellement, une soif d'informations que les rubriques des journaux traditionnellement consacrées au compte-rendu de l'actualité ne satisfont pas. La contiguïté de l'espace réservé au roman sériel (rez-de-chaussée dans les journaux français, colonnes dans les journaux britanniques) avec celui de ces rubriques dans lesquelles le public des deux pays ne trouve pas ce que, normalement, il devrait y trouver, la tentation de vouloir utiliser le contenu des fictions sérielles pour combler ce vide, tentation qui gagne peut-être en force à mesure que les informations fournies par les journalistes sont mises en doute, l'effet des stratégies de crédibilisation du discours sériel patriotique perceptibles aussi bien dans les annonces de publication des fictions que dans les pratiques d'écriture des auteurs de ces derniers, jouent vraisemblablement un rôle essentiel dans les modalités de réception et d'appropriation du contenu des romans-feuilletons et *serials* patriotiques. En ce qui concerne les stratégies de crédibilisation, outre la mise en avant de l'*ethos* du témoin ou du spécialiste<sup>3221</sup>, les annonces de publication vantent très souvent le réalisme des fictions patriotiques, surtout en France, et déterminent donc grandement, avant même leur lecture, les cadres qui vont déterminer leur(s) réception(s) et leur(s) appropriation(s) ; on peut se demander si ce procédé ne constitue pas, dans le contexte d'une pénurie informationnelle plus prononcée qu'en Grande-Bretagne, une stratégie utilisée par les journaux français pour reporter une partie des attentes de leurs lecteurs en matière d'information de guerre sur la fiction sérielle. *L'espionne de Guillaume* d'Arthur Bernède est ainsi présentée comme « [...] la vérité [...] basée sur des faits prouvés et reliés entre eux par une intrigue nécessaire [...] »<sup>3222</sup>, *Tête de Boche* d'Aristide

---

<sup>3219</sup> DELPORTE Christian, « *Journalistes et correspondants de guerre* », in *op. cit.*, p. 723.

<sup>3220</sup> Christian DELPORTE écrit à ce sujet : « Le bourrage de crânes ne traverse guère la Manche. La résistance de l'éthique professionnelle y est peut-être plus forte qu'ailleurs et les pratiques de presse anglo-saxonnes, depuis longtemps fondées sur l'exactitude de l'information, nourrissent une certaine retenue. » (« *Journalistes et correspondants de guerre* », in *op. cit.*, p. 720.)

<sup>3221</sup> Voir le chapitre 10, I., A. et II., A.

<sup>3222</sup> Annonce de publication de *L'espionne de Guillaume*, in *Le Petit Parisien*, le 21/11/1914.

Bruant, comme une « véritable HISTOIRE DE LA GUERRE [...] »<sup>3223</sup>, *Le fiancé de l'Alsacienne* d'Henry de la Vaulx comme « [...] une histoire vraie [...] »<sup>3224</sup> et *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>* d'Arnould Galopin comme une « [...] histoire exacte [...] »<sup>3225</sup>, « [...] une œuvre écrite [...] sous la dictée des événements et dans laquelle l'imagination n'a qu'une faible part »<sup>3226</sup>. » De tels propos assimilent quasiment le feuilletoniste à un journaliste, à un reporter, et il arrive même qu'un auteur soit présenté comme celui qui fait accéder ses lecteurs à une réalité inédite. C'est le cas d'Arnould Galopin, qualifié d' « [...] annaliste le plus pittoresque de la guerre [...] »<sup>3227</sup> lors de la publication des *Petits bleus...*, et que *Le Petit Journal* rend capable, lors de la publication du *Navire invisible*, d'apporter, peut-être, une explication à des événements réellement survenus durant l'année précédente :

« Est-ce une œuvre de pure imagination ? Est-ce une histoire vraie ? Le Navire Invisible a-t-il réellement existé ?

Nos lecteurs le sauront bientôt et auront ainsi, peut-être, l'explication des attentats mystérieux qui, en 1917, jetèrent la consternation sur les côtes de la Manche et de l'Océan »<sup>3228</sup>.

La multiplication des références à des espaces géographiques, des personnalités, des événements, des armements, des équipements réels contribue à rendre les récits plus crédibles aux yeux des lecteurs. Face au manque de nouvelles, la disponibilité d'une ample matière narrative créditée d'une capacité à dire la réalité du monde répond à un véritable besoin. Les journaux ne rappellent pas, d'ailleurs, à leur public, que les fictions patriotiques ne sont pas des reflets exacts du réel, et les quotidiens français insistent même sur leur mimétisme avec ce dernier en précisant par exemple qu'elles contiennent d'authentiques révélations<sup>3229</sup> ou que, grâce à elles, les lecteurs « [...] verront la guerre et ses sublimes horreurs »<sup>3230</sup> ou « [...] vivront en compagnie [des soldats] »<sup>3231</sup>.

Une autre stratégie de crédibilisation très fréquente, utilisée depuis toujours dans le roman-feuilleton, consiste à critiquer, sur un ton humoristique, le manque de réalisme du genre ou, plus

<sup>3223</sup> Annonce de publication de *Tête de Boche*, in *Le Petit Parisien*, le 14/04/1915.

<sup>3224</sup> Annonce de publication du *Fiancé de l'Alsacienne*, in *Le Petit Journal*, le 24/03/1916.

<sup>3225</sup> Annonce de publication des *Petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 12/06/1917.

<sup>3226</sup> *Ibid.*, in *Le Petit Journal*, le 14/06/1917.

<sup>3227</sup> *Ibid.*, in *Le Petit Journal*, le 13/06/1917.

<sup>3228</sup> Annonce de publication du *Navire invisible*, in *Le Petit Journal*, le 28/10/1918.

<sup>3229</sup> « L'espionne de Guillaume, à côté des révélations les plus sensationnelles et les PLUS VRAIES [...] » (annonce de publication du 15/11/1914, in *Le Petit Parisien*). « Cette œuvre vigoureuse apporte des révélations d'un vif intérêt sur le monde des Boches qui pratiquaient l'espionnage en France avant la guerre et qui ont pu se réfugier en Suisse dès le début des hostilités » (annonce de publication des *Abrités*, in *L'Action française*, le 17/04/1918).

<sup>3230</sup> Annonce de publication de *Sainte Russie* de Paul Segonzac, in *Le Petit Journal*, le 10/11/1915. *Le Petit Parisien* écrit que René Vincy, dans *Les héroïnes*, « [...] montre toutes les horreurs de l'invasion de 1914 » (annonce de publication du 08/07/1916).

<sup>3231</sup> Annonce de publication des *Petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 16/06/1917.

largement, du roman<sup>3232</sup>. Pour ce faire, les auteurs font parfois réagir des personnages étonnés par l'improbabilité ou la curiosité d'une situation, son côté invraisemblable, ou qui feignent de l'être, en leur prêtant des propos comme « ces choses-là n'arrivent que dans les feuilletons [...]»<sup>3233</sup>, « [...] c'est du pur roman-feuilleton [...]»<sup>3234</sup>, « [...] ça devient abracadabrants... tout à fait du roman-feuilleton<sup>3235</sup>... » ou encore « [...] c'est pire que dans les romans-feuilletons [...]»<sup>3236</sup>. Par ce procédé, ils annihilent d'une certaine façon l'identité fictionnelle du récit que les lecteurs sont en train de lire, l'arriment au réel, encourageant et renforçant le phénomène d'illusion référentielle.

La fonction cognitive du discours sériel patriotique apparaît également lorsque l'on envisage le principal effet de la redondance des mêmes représentations et figures. Elle sature les esprits et transforme les lecteurs isolés en un collectif lié par un imaginaire commun, véritable prêt-à-penser patriotique qui fonctionne comme une série de filtres, de cadres d'interprétation, qui modèlent les représentations que les lecteurs ont de la guerre et du monde dans lequel ils évoluent et les uniformisent. Ces filtres et ces cadres sont d'autant plus facilement intégrés qu'ils sont également diffusés par les autres vecteurs de l'entreprise de mobilisation des esprits et qu'ils proposent au public français et au public britannique un « outillage mental<sup>3237</sup> » qui, à l'instar des raccourcis cognitifs auxquels tout un chacun fait appel pour appréhender plus facilement son environnement, permet d'« [...] imposer un certain degré de simplicité et d'ordre dans un monde complexe et incertain, de manière à rendre ce monde plus compréhensible et abordable<sup>3238</sup>. »

C'est parce que cet imaginaire apporte une indéniable plus-value sur le plan cognitif, qu'il répond à un besoin fondamental de donner du sens au réel, et qu'il est en résonance avec ce qui se dit dans le reste du discours social qu'il est largement accepté et assimilé, ce qui en fait une arme efficace de mobilisation culturelle.

---

<sup>3232</sup> On trouve par exemple des remarques comme « C'est du roman » (LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, le 16/10/1919), « [...] se faire des idées de roman [...] » (LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, le 15/03/1919), « De telles choses n'arrivent que dans les livres [...] » (« *Such things only happen in books [...]* », AYRES Ruby M., *Peter Lyster...*, in *Daily Mirror*, le 13/04/1917) ou encore, pour qualifier un fait qui paraît impossible, « Tout juste bon pour un roman ou même un film, hein ? (« *Good enough for a novel or even a cinema film, eh ?* », HOLT-WHITE W., *The Beautiful Spy*, in *Daily Express*, le 09/04/1915).

<sup>3233</sup> SEGONZAC Paul, *Présent !*, in *Le Petit Journal*, le 12/03/1915.

<sup>3234</sup> GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, le 05/10/1917.

<sup>3235</sup> UN POILU, *Le roi des cuistots*, in *Le Matin*, le 19/12/1915.

<sup>3236</sup> LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, le 02/02/1919.

<sup>3237</sup> FEBVRE Lucien, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942.

<sup>3238</sup> PLEYERS Gordy, *L'endoctrinement affectif du citoyen. La politique sous l'éclairage des sciences psychologiques*, Liège, Editions de l'université de Liège, 2006, p. 50.

## B. Consoler.

La fonction consolatoire du roman populaire a bien été mise en évidence par Umberto Eco dans *De Superman au surhomme*<sup>3239</sup>. Elle découle, selon le théoricien, du fait que ce type de littérature répond systématiquement à l'horizon d'attente de son lecteur et qu'elle le satisfait donc toujours, plus ou moins. Le contexte troublé des années de guerre et de la sortie de guerre rend cette fonction plus importante que jamais parce que les populations éprouvent le besoin d'être rassurées, ce à quoi contribue clairement le contenu du discours sériel patriotique. L'univers qu'il propose est un univers balisé, très familier, dans lequel les lecteurs ne sont jamais pris au dépourvu, éventuellement surpris, un peu, par des coups de théâtre convenus, mais jamais contraints à des opérations de décryptage et d'interprétation complexes. La guerre du roman-feuilleton et du *serial* patriotiques est telle que les lecteurs peuvent avoir envie de la lire, que ce soit pendant son déroulement ou juste après, une guerre fantasmée dont la mise en fiction repose sur des principes discursifs qui ne sont jamais remis en question : infériorisation et criminalisation de l'ennemi, valorisation et héroïsation de soi, justification de l'effort de guerre et de la violence infligée. Lorsque certaines fictions abordent des problèmes liés à la guerre comme celui de l'enfant de l'ennemi<sup>3240</sup>, de l'augmentation du coût de la vie<sup>3241</sup>, des mariages hâtifs<sup>3242</sup> ou encore de la réintégration sociale des mutilés<sup>3243</sup>, le questionnement demeure superficiel et jamais ces problèmes n'empêchent, dans les récits, le retour à l'ordre, à l'équilibre, qui reconforte les lecteurs<sup>3244</sup>.

Le discours sériel patriotique est consolatoire parce qu'il donne au lecteur ce que celui-ci attend mais également parce qu'il lui permet de combattre certaines angoisses qui l'assaillent et de se libérer d'affects plus ou moins refoulés. Les exploits hors-norme de soldats qui triomphent de toutes les difficultés, survivent à de terribles blessures, réapparaissent après qu'on les ait crus morts ou meurent le sourire aux lèvres, heureux de s'être sacrifiés pour la patrie, aident les lecteurs à lutter contre la peur de la mort des proches, à l'accepter, ou tout au moins à l'envisager avec davantage de

---

<sup>3239</sup> ECO Umberto, *De Superman au surhomme*, op. cit.

<sup>3240</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, du 03/12/1915 au 29/01/1916 ; MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, in *Le Petit Parisien*, du 03/10/1918 au 02/01/1919 ; MORPHY Michel, *Marjolie*, in *Le Petit Journal*, du 21/09/1916 au 17/02/1917.

<sup>3241</sup> BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, le 22/04/1918 ; MARY Jules, *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, les 16, 17 et 18/02/1920.

<sup>3242</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster...*, in *Daily Mirror*, du 20/03/1917 au 23/04/1917.

<sup>3243</sup> Voir, par exemple, BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, in *Le Petit Parisien*, du 05/04/1918 au 10/08/1918 (le personnage du commandant de Sermaize, "gueule cassée") ; GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, in *Le Petit Journal*, du 17/06/1917 au 04/12/1917 (le personnage de Barentin, amputé d'un bras) ; PUJO Alice, *Rose Perrin*, in *L'Action française*, du 11/07/1919 au 24/09/1919 (le personnage d'Hervé de Kirwan, gravement blessé au visage).

<sup>3244</sup> Sur cette question, voir COUÉGNAS Daniel, « *Dénouement et stéréotypes dans quelques romans populaires français du XIX<sup>e</sup> siècle* », in *Loxias*, 17, 2007 : <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=1637>

sérénité. La défaite systématique des personnages incarnant l'ennemi allemand et ses alliés contribue à entretenir la confiance des populations, l'espoir en la victoire finale, tandis que les représentations de violence infligée à ces derniers, surtout celles de violence interpersonnelle de proximité, permettent certainement de satisfaire certaines pulsions des lecteurs et, ce faisant, de les soulager.

Le pouvoir anxyolitique et cathartique du discours sériel patriotique contribue indéniablement au troisième effet que nous souhaitons évoquer : la « banalisation<sup>3245</sup> » de la guerre, de la mort et de la violence.

### **C. Banaliser l'inacceptable.**

Lorsqu'il évoque « l'entreprise de banalisation<sup>3246</sup> » dont la Grande Guerre a été l'objet, « [...] phénomène qui se chargea de rabaisser l'échelle de la terreur à un niveau ordinaire et acceptable<sup>3247</sup> », G. L. Mosse écrit :

« La banalisation permettait de s'accommoder de la guerre [...] en l'intégrant à un monde familier qui repoussait les terreurs incontrôlables. Le phénomène ne toucha pas seulement la littérature kitsch ou populaire, mais les cartes postales illustrées, les jouets et les jeux, le tourisme des champs de bataille<sup>3248</sup>. »

Le discours sériel patriotique « banalise » la guerre, la violence et la mort parce que cette stratégie permet de mobiliser plus facilement les lecteurs en leur faisant accepter, intérioriser l'inacceptable. Figures christiques de soldats qui acceptent la mort au nom de l'idéal patriotique, multiples justifications d'une guerre présentée comme un mal nécessaire pour un plus grand bien, exacerbation de la virilité combattante, violence qui étonne parfois par son côté paroxystique et sadique<sup>3249</sup>, infirmes à jamais diminués qui acceptent leur situation et en retirent même des avantages, notamment en termes amoureux, les fictions sérielles patriotiques regorgent de représentations et de figures qui travestissent la réalité de la guerre, disent l'indicible avec une forme de détachement et même, parfois, une certaine légèreté, afin de livrer, par esthétisation,

---

<sup>3245</sup> Le terme est la traduction de « *trivialization* » utilisé par MOSSE Georges L. dans *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, traduction d'Edith Magyar, Paris, Hachette, 1999.

<sup>3246</sup> MOSSE Georges L., *ibid.*, p. 145. Cette expression est utilisée comme titre pour le chapitre VI.

<sup>3247</sup> *Ibid.*

<sup>3248</sup> *Ibid.*, p. 145-146.

<sup>3249</sup> Nous pensons particulièrement, ici, à Gaston Leroux, qui imagine et décrit, avec moult détails, parfois, des actes de violence d'une cruauté inouïe, comme par exemple les tortures physiques que le capitaine Hyx décide d'infliger à des personnalités allemandes pour venger les victimes des « atrocités » dont les armées du *Kaiser* se sont rendues coupables (*Le sous-marin "Le Vengeur"*, in *Le Matin*, du 07/09/1917 au 12/02/1918) ou l'énucléation des cadavres des quatre enfants du maire Talboche, fusillés par les Allemands, par le jeune commis allemand Tobie, qui décide d'en faire des billes et de se venger, ainsi, des moqueries dont il a été la victime parce qu'il est borgne. (*La colonne infernale*, in *Le Matin*, le 21/06/1916.)

euphémisation et négation, une vision du conflit qui soit en mesure de servir la fabrique du consentement.

« La déréalisation du drame de la guerre<sup>3250</sup> » est une stratégie (et une conséquence) de la mobilisation culturelle dans son ensemble. Plusieurs éléments font que le discours sériel patriotique en est, sans aucun doute, un des principaux responsables des deux côtés de la Manche : l'immense lectorat qui, chaque jour, dévore les romans-feuilletons et *serials* patriotiques publiés dans les quotidiens d'information à tirage de masse ; la présence de telles fictions, dans ce type de journaux, tout au long du conflit ; l'omniprésence, dans leur contenu, de représentations aseptisées de la mort et de la violence jour après jour, pendant des semaines, des mois, voire des années comme dans *Le Petit Parisien*, qui accoutume les lecteurs à l'une et à l'autre, et amène ces derniers à les considérer comme faisant partie de leur quotidien.

Les trois effets que nous venons d'évoquer font de la fiction sérielle patriotique de presse une arme efficace de façonnement des imaginaires dont le rôle dans l'action de mobilisation culturelle des années de guerre et de l'immédiat après-guerre est indéniable. La prise en compte du fonctionnement de la littérature sérielle de presse et de l'horizon d'attente social<sup>3251</sup> induit par la guerre dans chacun des deux pays considérés par notre étude invite cependant à ne pas surestimer ce rôle et à l'évaluer en contexte.

### **III. Fiction sérielle patriotique et mobilisation des esprits.**

La mobilisation des esprits est, durant la période qui nous intéresse, en France, en Grande-Bretagne et dans l'ensemble des pays belligérants, un phénomène protéiforme qui concerne l'ensemble des champs qui déterminent la vie des sociétés. L'analyse du régime de publication et du contenu des romans-feuilletons et *serials* patriotiques prouve qu'ils sont utilisés pour façonner les esprits de leurs lecteurs mais quel est véritablement leur rôle ? Quelles spécificités peut-on repérer, de chaque côté de la Manche, dans les manières dont ils sont instrumentalisés ?

---

<sup>3250</sup> BECKER Annette, « *Le culte des morts, entre mémoire et oubli* », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918, op. cit.*, p. 1106.

<sup>3251</sup> Pour des détails sur cette notion, se reporter au chapitre 9, I., A., 1., a.

## **A. Le discours sériel patriotique, une violence symbolique ?**

L'étude de la fiction sérielle patriotique de presse nous semble fournir des indices probants pour étayer la thèse selon laquelle le consentement des populations de France et de Grande-Bretagne est avant tout le résultat d'une mobilisation spontanée et non d'une entreprise de persuasion orchestrée par les sphères dirigeantes, d'un "bourrage de crâne" imposé à ces mêmes populations<sup>3252</sup>.

Le choix des fictions sérielles publiées par les journaux n'a rien d'aléatoire et vise toujours à satisfaire les attentes que les rédactions estiment, et en grande partie savent être celles de leur public. La publication de récits patriotiques répond elle aussi à cet impératif d'ordre économique, même s'il est évident que la situation de guerre la surdétermine largement. Dire cela, c'est dire que la publication de fictions patriotiques répond, au moins en partie, aux attentes du public, et que les imaginaires des lecteurs sont prêts à intégrer le contenu de ces fictions. Lorsque nous avons listé et tenté d'expliquer les principaux déterminants de ce que nous avons appelé le patriotisme sériel de chacun des deux pays concernés par notre analyse pour la période août 1914-décembre 1920<sup>3253</sup>, nous avons insisté sur le fait qu'ils sont l'un et l'autre la résultante d'une évolution assez longue, d'au moins quatre décennies en France et d'environ deux décennies en Grande-Bretagne. Durant ces périodes, les deux populations ont été travaillées par un imaginaire différent, un « imaginaire de la défaite<sup>3254</sup> » en France, même si celui-ci perd nettement de sa force à compter des années 1890, un imaginaire impérial et martial en Grande-Bretagne<sup>3255</sup>, qui, chacun à sa manière, a contribué à préparer la population à accepter un effort de guerre important, à se mobiliser le moment venu ; bref, les imaginaires de guerre français et britannique tels qu'on peut les observer à partir d'août 1914 dans les fictions sérielles patriotiques trouvent nombre de leurs racines dans les années qui précèdent le déclenchement du conflit et n'apparaissent pas comme les produits d'une entreprise de mobilisation des esprits imposée par les autorités gouvernementales et militaires à partir du déclenchement du conflit. C'est ce qui conduit notamment Stéphane Audoin-Rouzeau à insister sur le fait que les "cultures de guerre" de la Grande Guerre, ces « [...] corpus de représentations du conflit cristallisé[s] en [de] véritable[s] système[s] donnant à la guerre sa signification profonde<sup>3256</sup> », doivent être replacées dans des dimensions chronologiques plus amples que la seule durée du conflit, qu'elles ne naissent pas à partir d'août 1914<sup>3257</sup> à la faveur d'une action imposée au corps

---

<sup>3252</sup> Pour plus de détails sur cette thèse, se reporter au chapitre 2, I., B., 2.

<sup>3253</sup> Voir chapitre 2, II., B.

<sup>3254</sup> *Ibid.*

<sup>3255</sup> *Ibid.*

<sup>3256</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, 14-18, *retrouver la Guerre*, op. cit., p. 145.

<sup>3257</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « *Historiographie et histoire culturelle du Premier Conflit mondial. Une nouvelle approche par la culture de guerre ?* », in MAURIN Jules et JAUFFRET Jean-Charles (dir.), *La Grande*

social, et Lloyd Clark à rappeler le rôle des années précédant le Premier Conflit mondial dans le « conditionnement » des Britanniques. Comme les propos de cet historien nous semblent, dans leur signification profonde, pouvoir également être appliqués à la France, nous en reproduisons ci-dessous un extrait assez long :

« Les années qui ont précédé 1914 furent absolument cruciales dans la préparation mentale des Britanniques à la guerre [...] Cette préparation ne fut pas menée par le gouvernement, [...] ; la nation, au contraire, fut façonnée par des forces indirectes. Ces forces incluaient le “progrès” social, politique et économique que la classe laborieuse connut durant l’immédiat avant-guerre, mais aussi un processus de conditionnement culturel qui imprégna la nation avec un certain état d’esprit. Même si ces deux forces ne peuvent pas être considérées comme les seules raisons expliquant le soutien à la guerre du front intérieur britannique entre 1914 et 1918, il faut reconnaître qu’elles posèrent de solides fondations pour un soutien si puissant que le gouvernement n’eut pas besoin de le renforcer activement avant la fin de l’année 1916.

[...] Le conditionnement survient dans tous les pays et constitue une part de ce qui donne à chaque population son identité nationale. En Grande-Bretagne, durant l’immédiat avant-guerre, cet “endoctrinement” était partiellement responsable de la création d’attitudes qui devaient avoir un rôle important dans la préparation mentale de la nation à la guerre. Le résultat était une population habitée par une grande ferveur patriotique, par un sentiment de supériorité raciale et convaincue que donner sa vie pour “le Roi et le Pays”, que faire l’ultime sacrifice était le summum de la virilité.

[...] Ce conditionnement découlait de sources variées. La presse débordait d’articles jingoïstes et germanophobes pendant que des écrivains très imaginatifs effrayaient une part importante de la population en lui exposant les conséquences d’une invasion de la Grande-Bretagne par l’Allemagne.

[...] La nation avait été inconsciemment préparée au combat ; même si la population n’appelait pas une guerre européenne de ses vœux, elle ne rechignait pas à l’idée de se défendre au cours d’une guerre courte, brutale et glorieuse.

[...] L’immense majorité des Britanniques avaient été habitués à l’idée du conflit armé, et il y avait juste un petit pas à faire pour passer de cette position à celle consistant à soutenir la participation britannique à une guerre contre l’Allemagne, position qui ne connut que de légers changements [...] entre août 1914 et novembre 1918<sup>3258</sup>. »

---

*Guerre 1914-1918. 80 ans d’historiographie et de représentations*, Actes du colloque international organisé à Montpellier les 20 et 21 novembre 1918, Montpellier, université de Montpellier III, 2002, p. 323-337.

<sup>3258</sup> CLARK Lloyd, « *Civilians entrenched : the British home front and the attitudes to the First World War, 1914-1918* », in STEWART Ian & CARRUTHERS Susan L. (dir.), *War, Culture and the Media. Representations of the Military in 20th Century Britain*, Wiltshire, Flick Books, 1996, p. 38-40. (« *The years leading up to 1914 were absolutely crucial in Britain’s mental preparation for war [...] This preparation was not lead by the government, [...] ; the nation instead was moulded by indirect force. These forces included the social, political and economic “progress” that the working class made during the approach to war, and a process of cultural conditioning that imbued the nation with a certain mindset. Although these two forces cannot be seen as the only reasons behind British home front support for the war between 1914 and 1918, it must be recognised that they did lay solid foundations for a support so strong that the government did not have actively to strengthen it until late 1916.*

[...] *Conditioning occurs in all countries and is part of what gives the population its own peculiar national characteristics. In Britain during the approach of the First World War, this “indoctrination” was partly responsible for creating attitudes that were to have important implications for the nation’s mental preparation for war. The result was a population filled with a great patriotic fervour, a feeling of racial superiority and an understanding that to lay down one’s life for “King and Country”, to make the ultimate sacrifice, was the manly thing to do.*

Cette préparation des imaginaires sociaux et la solidité de son ancrage explique largement l'intensité et la durabilité du consentement des populations à l'effort de guerre, l'acceptation de l'entreprise de mobilisation des esprits, et conduit à envisager cette dernière comme une action d'accompagnement, d'encadrement et d'intensification de la mobilisation spontanée des populations, un "conditionnement" plus incitatif que coercitif.

La manière dont les fictions sérielles patriotiques publiées dans certains journaux français de notre corpus, durant les deux années et demie qui précèdent le déclenchement du conflit, sont présentées au public dans les annonces de publication, suffit à montrer que bon nombre des soubassements sur lesquels est construit le discours sériel patriotique de guerre et de l'immédiate sortie de guerre (germanophobie, héroïsme national, patriotisme sacrificiel, culte de l'armée, volonté de revanche,...) sont déjà utilisés quelques années avant le premier coup de canon pour façonner les esprits, et que ce discours est avant tout le produit d'une actualisation de ces soubassements, de leur adaptation aux impératifs imposés par la situation de guerre. Les deux annonces que nous reproduisons ci-dessous illustrent parfaitement cette continuité entre imaginaire patriotique d'avant-guerre et imaginaire patriotique de guerre :

« Au moment [...] où le pays tout entier [...] acclame avec une ferveur enthousiaste, soit dans les revues militaires, soit dans les retraites, chefs et soldats vaillamment groupés autour du drapeau, c'est faire une noble et saine besogne que d'évoquer, en un récit puissant, tant d'héroïsme, d'amour et de belle humeur, les qualités d'énergie, d'audace et de sacrifice qui caractérisent notre race<sup>3259</sup> ... »

« SOLDATS DE DEMAIN ? Ce sont ceux qui préparent leur âme et leur corps pour la lutte où peut-être, quelque jour, la France devra défendre sa liberté et son existence de nation. JULES MARY nous montre que ces SOLDATS DE DEMAIN c'est le pays tout entier debout<sup>3260</sup>. »

---

*[...] This conditioning came from a variety of sources. The press was filled with jingoistic and Germanophobic articles, while creative writers frightened many into contemplating the consequences of a German invasion of Britain. [...]*

*The nation was subconsciously being prepared to fight ; although the population did not lust after a European war, it did not balk at the prospect of defending itself in a short, sharp and glorious war. [...]*

*[...] The overwhelming majority of Britons had been attuned to the idea of armed conflict, and it was just a small step for the population to move from this position to one of supporting British participation in a war against Germany, a position that underwent only minor changes [...] between August 1914 and November 1918. »)*

<sup>3259</sup> Annonce de publication de *Cœur de Française*, in *Le Petit Parisien*, le 07/05/1912.

<sup>3260</sup> Annonce de publication de *Soldats de demain*, in *Le Petit Parisien*, le 24/11/1913.

Les deux quotidiens britanniques étudiés ne publient pas régulièrement, nous l'avons dit, de fictions patriotiques ou de ces fictions dans lesquelles on trouve des "relents" d'idéologie patriotique entre janvier 1912 et début août 1914, au contraire de ce que font *L'Écho de Paris* et surtout *Le Petit Parisien* ; la presse "populaire" de Grande-Bretagne étant pourtant, à ce moment, foncièrement germanophobe<sup>3261</sup>, on ne peut donc exclure la possibilité que d'autres quotidiens à grand tirage n'en publient, comme par exemple *The Evening News* ou *The Star*, deux journaux du soir qui tirent à plus de 500000 exemplaires juste avant la guerre.

Le seul récit patriotique que nous avons identifié dans le *Daily Mirror*, *The English Girl*, d'Edmund B. d'Auvergne<sup>3262</sup>, dans lequel il est question d'un officier britannique injustement accusé d'espionnage pour le compte de l'Empire allemand, de fabrication d'avions de guerre pour l'Allemagne et du combat mené par la fille de l'officier pour prouver l'innocence de son père, développe en tout cas des thématiques que l'on retrouve quelques années plus tard dans certains des *patriotic serials* du temps de guerre publiés par ce journal ou par le *Daily Express*, et il ne faut pas oublier que quelques années plus tôt, le *Daily Mail* a publié une *invasion fiction*<sup>3263</sup> qui a été un immense succès, *The Invasion of 1910*<sup>3264</sup> de William Le Queux, dans laquelle l'Allemagne réussit presque à mettre à bas l'Empire britannique après une attaque en masse, thème de l'invasion de la Grande-Bretagne que l'on retrouve dans *Wake Up !*, *serial* publié par le *Daily Express* au début de l'année 1915.

Il paraît difficile, donc, de considérer uniquement le discours sériel patriotique du temps de guerre comme une violence symbolique qui vise à imposer des représentations et schèmes d'interprétation au corps social. On ne peut nier qu'il cherche à persuader son auditoire, à le convaincre du bien-fondé des idées qu'il développe, à susciter des comportements précis, mais lorsque l'on observe de près son contenu, on constate qu'il se contente surtout d'organiser l'imaginaire patriotique déjà présent afin d'en faire un système cohérent, efficace, la forme narrative de la fiction en livraisons quotidiennes permettant de distiller l'argumentation sous des atours séduisants et de faciliter sa réception et son appropriation. Difficile d'imaginer une fiction patriotique

---

<sup>3261</sup> MUIR SWALLOW Douglas, *Transitions in British Editorial Germanophobia 1899-1914 : A Case Study of J. L. Garvin, Leo Maxse and St. Leo Strachey*, Thesis submitted to the School of Graduate Studies in Partial Fulfilment of the Requirements for the Degree Doctor of Philosophy, McMaster University, Supervised by Professor R. A. Rempel, 1980, p. 50 et suivantes : « La source la plus constante et la plus excessive de germanophobie était la presse populaire. » (« *The most constant and in many ways the most outrageous source of Germanophobia was the popular press.* »)

<sup>3262</sup> D'AUVERGNE Edmund B., *The English Girl*, in *Daily Mirror*, du 19/09/1912 au 29/10/1912.

<sup>3263</sup> Pour des détails sur ce type de fiction, voir le chapitre 2, II., A.

<sup>3264</sup> LE QUEUX William, *The Invasion of 1910*, in *Daily Mail*, du 20/03/1906 au 04/07/1906. Les dates de publication sont celles que donne CLARKE I. F., *The Great War with Germany, 1890-1914 : Fictions and Fantasies of the war-to-come*, Liverpool, Liverpool University Press, 1997. On trouve parfois le 19/03/1906 comme date de début de publication.

qui, durant la guerre ou juste après celle-ci, n'insisterait pas, par exemple, sur la nécessité de vaincre l'ennemi et de gagner la guerre coûte que coûte, sur le comportement héroïque du soldat "national", et sur le comportement exemplaire de la population civile sur le front intérieur, car hormis une minorité pacifiste, c'est ce type de discours que les populations attendent. En publiant des fictions sérielles qui le relaient, les journaux répondent à cette attente et encouragent un mouvement d'auto-mobilisation déjà très puissant.

Le contenu de la rubrique feuilleton de *L'Humanité* durant la guerre illustre d'une certaine manière cette réalité. Le journal, rallié à l'"Union sacrée", publie des fictions à forte tonalité pacifiste, conformes à sa ligne idéologique profonde, comme *Le carnet d'un infirmier militaire*<sup>3265</sup>, *La paix du monde*<sup>3266</sup>, *Yvonne Carton...*<sup>3267</sup> ou *M. Britling commence à voir clair*<sup>3268</sup>, mais également des fictions patriotiques comme *Vieille Alsace*<sup>3269</sup>, *L'enfant de la guerre*<sup>3270</sup>, ou *Lise Renaud...*<sup>3271</sup>, très semblables à celles qui sont publiées par les quotidiens d'information à grand tirage, comme s'il s'adaptait à l'état d'esprit de son lectorat, ou au moins d'une partie de celui-ci, et donc à ses attentes. On remarque cependant que le contenu patriotique de ces romans-feuilletons est rapproché, lorsqu'ils sont présentés aux lecteurs, des idées habituellement défendues par le journal socialiste, ce qui en atténue la portée idéologique potentielle : *Vieille Alsace* est ainsi « [...] l'épopée sanglante des batailles d'où doivent sortir la liberté des nations et la paix des peuples qui feront de cette guerre gigantesque la dernière des guerres<sup>3272</sup> », et *L'enfant de la guerre*, un récit qui « [...] sort [...] de la décevante banalité des romans-feuilletons que la guerre a fait naître. [...] une œuvre française, mais qui ne spéculé pas sur le sentiment français [...] »<sup>3273</sup>. »

Si la littérature sérielle patriotique publiée dans la presse durant la guerre et la sortie de guerre l'est bien, ainsi que nous l'avons suggéré, pour répondre aux attentes des lecteurs auxquels elle est destinée et entretenir la mobilisation spontanée qui les anime, les différences entre le régime de publication des romans-feuilletons patriotiques dans les quotidiens à tirage de masse français<sup>3274</sup> et celui des *patriotic serials* dans les *mass-circulation papers* britanniques<sup>3275</sup> sous-entendraient donc

---

<sup>3265</sup> ROCHE Henri, *Le carnet d'un infirmier militaire*, in *L'Humanité*, du 07/03/1915 au 23/03/1915.

<sup>3266</sup> WELLS H. G. (traduction), *La paix du monde*, in *L'Humanité*, du 01/10/1915 au 07/10/1915.

<sup>3267</sup> CRUSSOL B., *Yvonne Carton. Cousette de Province*, in *L'Humanité*, du 19/12/1916 au 30/12/1916.

<sup>3268</sup> WELLS H. G. (traduction), *M. Britling commence à voir clair*, in *L'Humanité*, du 14/04/1918 au 06/08/1918.

<sup>3269</sup> POUGET Émile, *Vieille Alsace*, in *L'Humanité*, du 14/05/1915 au 16/10/1915.

<sup>3270</sup> DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, in *L'Humanité*, du 03/12/1915 au 29/01/1916.

<sup>3271</sup> JOUBERT Laurent, *Lise Renaud. Dame de la Croix Rouge*, in *L'Humanité*, du 08/09/1916 au 06/10/1916.

<sup>3272</sup> Annonce de publication du 14/05/1915.

<sup>3273</sup> Annonce de publication du 01/12/1915.

<sup>3274</sup> *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *L'Écho de Paris*.

<sup>3275</sup> *Daily Mirror* et *Daily Express*.

que l'horizon d'attente du public français n'est pas celui du public britannique et, de là, que les objectifs assignés aux romans-feuilletons et *serials* patriotiques et, plus largement, à la littérature sérielle de presse publiée dans chaque pays durant cette période, sont différents.

## **B. Des instrumentalisations différentes de la fiction sérielle de presse.**

Lorsque l'on envisage, dans les quotidiens "populaires" à tirage de masse de notre corpus, la présence de la fiction patriotique durant la période de guerre et de l'immédiate sortie de guerre, l'écart quantitatif entre journaux français (*Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *L'Écho de Paris*<sup>3276</sup>) et britanniques (*Daily Mirror* et *Daily Express*) est flagrant. Alors que dans les premiers, le rez-de-chaussée romanesque est envahi, durant le conflit, par les romans-feuilletons patriotiques et que ces derniers sont encore présents dans les deux années qui le suivent avec, il est vrai, des différences quantitatives d'un titre à un autre, dans le *Daily Mirror* et le *Daily Express*, les *patriotic serials* sont peu nombreux durant la guerre et absents après novembre 1918. Comment expliquer de tels contrastes ?

Il ne fait aucun doute que la rubrique roman-feuilleton de la presse à grand tirage française est asservie à l'action de "conditionnement" patriotique et que les promoteurs de cette dernière profitent de sa capacité à distiller un message à grande échelle pour en faire un *medium* essentiel de la fabrique du consentement à la guerre. Le nombre important de récits patriotiques publiés dans les grands quotidiens "populaires" atteste d'une volonté affirmée d'accompagner de près la mobilisation spontanée de la population précédemment évoquée, de la renforcer et, en tout cas, de ne pas la laisser perdre en intensité au fil du conflit. Dans les deux *Dailies* considérés, la faible présence des *patriotic serials* et la moindre virulence du discours qui y est tenu invitent à penser que la rubrique *serial* n'est pas considérée comme un outil fondamental de mobilisation des esprits ou qu'elle est utilisée selon des modalités différentes de celles que l'on observe en France. Le régime de publication des récits patriotiques, avec une concentration nette au cours de l'année 1915, surtout dans le *Daily Express*, révèle une démarche claire visant à utiliser la rubrique *serial* pour contribuer à la résolution du problème le plus urgent des Britanniques au début de la guerre, à savoir le manque d'hommes prêts à endosser l'uniforme pour aller combattre sur le continent, mais ensuite, durant le reste du conflit, la rubrique ne demeure pas, comme en France, une tribune du discours de

---

<sup>3276</sup> Qui devient un journal à grand tirage à partir de l'année 1916.

mobilisation patriotique<sup>3277</sup>. Tout se passe comme si, une fois la conscription établie, les fictions patriotiques perdaient l'essentiel de leur raison d'être et qu'il n'apparaissait donc plus utile d'en publier à un rythme soutenu. Doit-on en conclure que les rédactions ne jugeaient pas nécessaire ou efficace d'entretenir la mobilisation de la population britannique à l'aide de la fiction sérielle ? L'explication par la reconnaissance du manque d'efficacité de cette dernière en tant que vecteur d'un discours argumentatif destiné à formater les imaginaires ne semble pas devoir être retenue puisque celui-ci a été utilisé en 1915, dans les deux journaux examinés au moins, dans le cadre de la campagne cruciale visant à stimuler les engagements volontaires ; il faut donc envisager d'autres hypothèses.

La conséquence la plus immédiate de cet écart est que la fiction sérielle, dans les deux grands quotidiens "populaires" britanniques, est très semblable, durant le conflit, à ce qu'elle était à la fin de la Belle Époque, avec une large prépondérance du sous-genre sentimental. Elle continue à être, sauf en 1915, une fiction destinée en premier lieu à distraire, à permettre à ses lecteurs de s'évader de leur quotidien, alors que dans les journaux français du même type, l'invasion patriotique du rez-de-chaussée romanesque diminue le pouvoir récréatif des récits romanesques publiés puisqu'elle les arriment au réel, à l'actualité.

Nous pensons que cette différence concernant la place accordée à la fiction patriotique durant la guerre, sous réserve de ce que pourraient révéler les dépouillements d'autres grands quotidiens britanniques sur la même période, montre que l'instrumentalisation de la fiction sérielle de presse au service de la mobilisation culturelle du temps de guerre est envisagée différemment de part et d'autre de la Manche. Une fois la question des effectifs dans l'armée résolue, le *Daily Mirror* et le *Daily Express* ont peut-être décidé d'utiliser la rubrique *serial* différemment : plutôt que de stimuler la mobilisation en faveur de l'effort de guerre en publiant des récits patriotiques comme le font leurs équivalents français, ils ont choisi de le faire en rassurant, en sécurisant la population. Pour ce faire, ils ont largement détaché les *serials* publiés de l'actualité, et donc de la guerre, et ont ainsi préservé leur fonction d'échappatoire possible au réel afin que leur public, immergé dans l'atmosphère de guerre, puisse momentanément s'en échapper, le temps de leur lecture, l'objectif étant peut-être d'éviter toute baisse de moral de la population. Le *Daily Express* cesse de publier des *serials* à partir du 09/08/1916, mais sur les six qu'il publie à partir du 06/07/1915, lendemain de la fin de *The War Woman*, troisième *patriotic serial* d'une mini-série débutée le 05/01, quatre sont des

---

<sup>3277</sup> Rappelons ici que le *Daily Express* cesse de publier des *serials* entre le 09/08/1916 et le 15/04/1919 et que sur les 24 que le *Daily Mirror* publie entre le 25/10/1915 et le 04/12/1918 (cette fiction est débutée le 07/10/1918), deux seulement peuvent être considérées comme des *patriotic serials*, *Peter Lyster : The Man Who Forgot* (du 20/03/1917 au 23/04/1917) et *Invalided out* (du 26/11/1917 au 10/01/1918), tous deux signés par Ruby M. Ayres.

récits à dominante sentimentale, dont le *patriotic serial Afraid !*, centré sur le destin malheureux d'un peureux congénital qui meurt finalement en héros sur le front. Le *Daily Mirror* insiste à plusieurs reprises, dès les premières semaines du conflit, sur le fait que ses lecteurs ne veulent pas lire d'histoires de guerre. Pour la publication de *Robert Heriot, M.P.*<sup>3278</sup>, le journal cite, en date du 15/09/1914, les propos d'un médecin, le Docteur Pryce Jenkins, qui explique que le public a besoin de lire des fictions qui l'éloignent des horreurs de la guerre ; le journal précise également que des lecteurs lui ont écrit pour le féliciter de publier une grande histoire d'amour en ce temps de guerre<sup>3279</sup> et reproduit ces mots de l'un d'entre eux : « Si vous aidez vraiment à divertir l'opinion publique, vous aurez accompli un service national [...]»<sup>3280</sup>. » Pour *Richard Chatterton, V.C.*<sup>3281</sup>, premier *patriotic serial* qu'il publie, le *Daily Mirror* insiste sur le fait qu'il s'agit avant tout d'une histoire d'amour, qu'il y est certes question d'un problème de guerre mais que le récit n'est en aucun cas un « [...] terrible récit de guerre [...]»<sup>3282</sup>. » Il se peut, alors, qu'une fois passé l'épisode plus nettement patriotique de l'année 1915 (deux fictions patriotiques<sup>3283</sup> et trois fictions avec des "relents" patriotiques<sup>3284</sup> publiées en neuf mois), épisode à replacer dans la campagne de stimulation des engagements volontaires, le journal reprenne une politique de publication plus conforme à ses choix initiaux, les deux fictions patriotiques publiées en 1917, *Peter Lyster...*<sup>3285</sup> et *Invalided Out*<sup>3286</sup> n'étant pas, non plus, des *war stories*.

Si la rubrique *serial* semble largement démobilisée, à partir du début de l'année 1916, dans le *Daily Mirror*, dans la mesure où le discours patriotique la déserte largement jusqu'à la fin de la guerre<sup>3287</sup>, et dans le *Daily Express* puisque les deux dernières fictions publiées avant l'interruption qui commence en août ne sont pas des récits patriotiques<sup>3288</sup>, il ne faut pas en conclure, cependant, qu'elle n'est plus utilisée pour entretenir la mobilisation de la population. Nous pensons en effet que c'est la manière de concevoir cette action et de la mettre en pratique qui évolue.

La manière dont les quotidiens des deux pays présentent à leurs lecteurs les raisons qui les conduisent à publier des fictions patriotiques révèle également des différences notables entre les

<sup>3278</sup> ALLERTON Mark, *Robert Heriot, M.P.*, in *Daily Mirror*, du 21/09/1914 au 02/11/1914.

<sup>3279</sup> Annonce de publication du 18/09/1914.

<sup>3280</sup> *Ibid.*

<sup>3281</sup> AYRES Ruby M. *Richard Chatterton, V.C.*, in *Daily Mirror*, du 01/03/1915 au 03/05/1915.

<sup>3282</sup> Annonce de publication du 24/02/1915.

<sup>3283</sup> *Richard Chatterton et The White Feather.*

<sup>3284</sup> *Richard and Sonia, Her Way and His, A girl in a Million.*

<sup>3285</sup> AYRES Ruby M., *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, in *Daily Mirror*, du 20/03/1917 au 23/04/1917.

<sup>3286</sup> AYRES Ruby M., *Invalided Out*, in *Daily Mirror*, du 26/11/1917 au 10/01/1918.

<sup>3287</sup> On ne trouve que deux fictions patriotiques publiées entre le 25/10/1915 et le 11/11/1918, *Peter Lyster...* et *Invalided Out*, toutes deux écrites par Ruby M. Ayres.

<sup>3288</sup> *Black Blood* et *The Girls of Houndsby*.

deux presses. Les journaux britanniques, lorsqu'ils publient ce genre de récits, n'hésitent pas, dans certains cas, à expliquer sans détour à leur public que la lecture de ces derniers est destinée à intensifier leur engagement en faveur de l'effort de guerre. Cette attitude est particulièrement visible dans les annonces de publication qu'insèrent le *Daily Mirror* et le *Daily Express* pour présenter leur premier *patriotic serial* du temps de guerre, dans les deux cas une fiction de recrutement. Pour *Richard Chatterton, V. C.*, l'annonce du 23/02/1915 dit par exemple que le récit est susceptible d'« [...] encourager le recrutement [de volontaires]<sup>3289</sup> » et celle du lendemain est beaucoup plus explicite :

« Cupidon et l'Appel.  
Problème d'amour et de recrutement dans le puissant nouveau serial du *Daily Mirror*.

Quel est le plus grand besoin du moment ? De quoi la Grande-Bretagne a-t-elle besoin par-dessus tout ?

Il ne peut y avoir qu'une seule réponse. Nous voulons plus d'hommes sur le front<sup>3290</sup> ! »

Les choses sont plus claires encore pour *Wake Up !*, cette *invasion fiction* accompagnée d'un film dont la projection est organisée à travers tout le royaume<sup>3291</sup>, comme le montre les extraits d'annonces suivants :

« [...] "*Wake Up !*" [...] mettra l'accent, nous le pensons, sur la nécessité pour chaque homme de ce pays d'apprendre à se battre pour ses foyers<sup>3292</sup>. »

« [...] "*Wake Up !*", à la fois comme roman et comme film, servira la nation par la stimulation du recrutement [de volontaires]<sup>3293</sup>. »

« [...] "*Wake Up !*" secouera de manière salutaire les citoyens endormis<sup>3294</sup>. »

---

<sup>3289</sup> « [...] to encourage recruiting. »

<sup>3290</sup> Annonce de publication du 24/02/1915 :

« *Cupid and The Call.*

*Problem of Love and Recruiting in "The Daily Mirror's" Powerful New Serial.*

*What is the greatest need of the moment ? What is it that Great Britain requires more than all else ?*

*There can be only one answer. We want more men at the front ! »*

<sup>3291</sup> Voir chapitre 3, I., A.

<sup>3292</sup> Annonce de publication du 01/01/1915 : « [...] "*Wake Up !*" [...] will, we believe, emphasise the necessity of every man in the country learning how to fight for his hearth and his home. »

<sup>3293</sup> Annonce de publication du 02/01/1915 : « [...] "*Wake Up !*" both as a story and a play, will serve the nation by stimulating recruiting. »

On ne trouve pas, dans les grands quotidiens “populaires” français, des propos qui, tels ceux que nous venons de mentionner, s’adressent aux lecteurs pour leur dire clairement que les fictions patriotiques qu’ils vont lire ont vocation à intensifier leur mobilisation en faveur de l’effort de guerre. Les annonces de publication s’en tiennent à une approche beaucoup plus désengagée, évoquant le contenu patriotique en termes neutres, fournissant quelques éléments au sujet de l’intrigue et des personnages, mais n’insistant pas sur le fait que ces récits sont des dispositifs argumentatifs écrits et publiés dans un but précis, comme si cet aspect était volontairement dissimulé. Le fait que les journaux à tirage de masse français semblent cacher à leur public ce que leurs équivalents britanniques révèlent parfois au leur peut s’expliquer par la nature différente des objectifs confiés aux fictions patriotiques. Le *Daily Mirror* et le *Daily Express* choisissent peut-être une communication ouverte, transparente, avec les lecteurs potentiels des *patriotic serials* qu’ils publient car la plupart de ces fictions sont destinées à répondre à un problème crucial qui demande une résolution rapide : le manque d’hommes sous les drapeaux. Le “parler vrai” que l’on décèle dans les annonces citées précédemment est peut-être conçu comme une technique argumentative à part entière, susceptible de favoriser les effets attendus de la lecture. Dans les journaux français, il est question, on l’a dit, d’accompagner et de stimuler la mobilisation patriotique de la population tout au long de la guerre, action plus souterraine, davantage extensive qu’intensive ; il est alors possible que les journaux n’estiment pas utile de se montrer explicites au sujet de l’argumentation qui se déploie dans les romans-feuilletons patriotiques parce que l’objectif de ces derniers n’a pas le même caractère d’urgence que celui des fictions de recrutement britanniques. Même s’il ne fait guère de doute, selon nous, que les lecteurs attendent de lire des fictions patriotiques dans les journaux en question, et qu’ils ne sont pas dupes de ce qu’elles supposent puisqu’ils connaissent déjà ce type de littérature, il est également possible que les journaux français n’aient pas voulu risquer de les heurter en leur expliquant que les récits allaient tenter d’influencer leur manière de penser et d’agir.

Les choix qui commandent la publication des romans-feuilletons et *serials* patriotiques ont largement à voir, on le devine, avec la situation de guerre de chacun des deux pays. Les deux populations ne vivent pas le même conflit et le nombre de fictions patriotiques publiées durant ce dernier, tout comme la manière de les présenter aux lecteurs, ont à voir avec ces situations spécifiques. La population française est d’emblée impliquée dans des proportions très importantes, la mobilisation générale du 02/08/1914 en étant l’illustration la plus nette. Le conflit se révèle dès le départ très traumatisant avec l’invasion, l’occupation de territoires, une terre meurtrie par les

---

<sup>3294</sup> Annonce de publication du 04/01/1915 : « [...] “Wake Up !” will give a salutary shake to slumbering citizens. »

combats. Il provoque une mobilisation spontanée et intense de la population et conduit à la mise en place, parce que l'effort demandé à la nation est considérable, d'une action soutenue pour la suivre et la stimuler, dont la présence très importante du roman-feuilleton patriotique dans la presse quotidienne est une manifestation.

En Grande-Bretagne, la population n'est pas sollicitée de la même manière qu'en France, dès les premiers jours et de manière totale. L'effort qui lui est demandé est plus progressif et le phénomène guerrier demeure une expérience plus distante tout au long du conflit, notamment parce que le sol britannique demeure inviolé et ne subit que quelques attaques de *Zeppelins* et de *Gothas* qui, si elles sont à l'origine d'une peur parfois intense, causent peu de dégâts et ne font que quelques centaines de victimes. Cette guerre différente, moins omniprésente, provoque une mobilisation spontanée de la population britannique, visible notamment dans le nombre important d'engagements volontaires dans les forces armées dès les premières semaines, mais elle est moins instinctive, moins viscérale, et son accompagnement, tel qu'il apparaît dans le *serial* des deux *mass-circulation papers* étudiés, moins systématique.

Dans l'immédiat après-guerre, l'écart quantitatif entre les deux quotidiens britanniques et les quatre quotidiens français à tirage de masse en ce qui concerne les fictions patriotiques publiées est encore plus flagrant que durant le conflit puisque nous n'avons dénombré aucun récit de ce type dans le *Daily Mirror* et le *Daily Express*<sup>3295</sup>, alors que *Le Petit Journal* en publie six et que *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *L'Écho de Paris* en publient deux chacun. Le conflit terminé, la nécessité de maintenir à son maximum la mobilisation de la population en faveur de l'effort de guerre disparaît, d'où une baisse mécanique du nombre de romans-feuilletons patriotiques publiés dans l'ensemble des quotidiens considérés. On peut donc admettre qu'il se produit une démobilisation de la fiction sérielle de presse qui, cependant, ne se traduit pas de la même manière dans les journaux des deux pays : elle apparaît comme une réalité dans les colonnes du *Daily Mirror* et du *Daily Express* alors qu'elle n'est qu'un processus à peine ébauché dans le rez-de-chaussée des quatre grands quotidiens "populaires" français.

Si l'on admet, comme nous l'avons fait à plusieurs reprises, que la fiction sérielle de presse peut être considérée comme une synthèse du discours social à un moment donné, la place du récit patriotique dans l'offre romanesque des grands quotidiens de France et de Grande-Bretagne peut donc constituer un indice de la manière dont les deux nations victorieuses vivent les premiers temps de la sortie de guerre. Dans le cas français, la présence encore significative de fictions patriotiques en

---

<sup>3295</sup> Ce journal publie toutefois une fiction comportant des "relents" patriotiques, *The Desire of Nations*, dont un résumé est disponible en annexe 6.

1919 et 1920 serait donc symptomatique d'une population encore largement habitée par les mêmes sentiments que durant la guerre, autrement dit d'un imaginaire social encore dominé par l'imaginaire de guerre ou, pour le dire autrement, par la "culture de guerre". L'analyse des douze romans-feuilletons patriotiques publiés dans *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *L'Écho de Paris* permet toutefois de nuancer quelque peu ce constat d'ensemble. Sur ces douze fictions, deux témoignages de guerre servent avant tout à vanter l'héroïsme français au travers de l'épisode de la défense du fort de Vaux<sup>3296</sup> et des exploits aériens du pilote Madon<sup>3297</sup>, et trois sont des récits qui se déroulent dans l'après-guerre et dans lesquels, donc, le phénomène guerrier est très largement absent : *Victorieuse !* de Louis Létang<sup>3298</sup>, *L'intruse* de Georges Maldague<sup>3299</sup> et *Monsieur Jacasse* de Georges Le Faure<sup>3300</sup>. Que ce soit dans ces cinq récits ou dans les sept autres<sup>3301</sup>, ce sont toujours l'Allemand et l'Allemagne qui incarnent l'opposant principal, mais le discours tenu à leur sujet est globalement moins haineux que durant la guerre, même s'il arrive que certains auteurs se montrent encore très violents, comme Jules Mary dans *L'arrêt de mort* ou Georges Le Faure dans *Monsieur Jacasse*, deux romans dans lesquels la haine de l'ennemi héréditaire est très nettement explicitée. L'entreprise de mobilisation culturelle, indéniable dans le roman-feuilleton de la presse à grand tirage française durant l'immédiat après-guerre, perd néanmoins l'aspect frénétique et une part de la violence qu'elle avait, dans cette rubrique, durant le conflit. Si la littérature sérielle patriotique de presse sert bien, entre août 1914 et novembre 1918, à accompagner et à entretenir une mobilisation largement spontanée de la population, est-ce toujours vrai dans l'immédiat après-guerre ?

Nous pensons que oui et que l'imaginaire français est encore dominé par les représentations de guerre, et notamment par une haine réelle envers l'Allemand sur laquelle insistent Jean-Jacques Becker et Gerd Krumeich lorsqu'ils s'intéressent à l'état d'esprit des Français au moment de la signature de l'armistice et de la conférence de la paix<sup>3302</sup>, évoquant une « [...] haine consubstantielle [...] » de l'Allemand éprouvée par « [...] la grande majorité des Français [...] »<sup>3303</sup>, pour lesquels la responsabilité pleine et entière de l'Allemagne dans l'immense tuerie ne fait aucun doute et qui se retrouvent dans la volonté de punir le vaincu, de lui faire payer le coût de la guerre et de se prémunir

<sup>3296</sup> RAYNAL Sylvain Eugène (Commandant), *Le fort de Vaux...*, in *Le Petit Journal*, du 09/02/1919 au 01/03/1919.

<sup>3297</sup> MADON Georges (Capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, in *Le Petit Journal*, du 28/03/1919 au 02/06/1919.

<sup>3298</sup> LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, in *Le Petit Journal*, du 01/02/1920 au 17/05/1920.

<sup>3299</sup> MALDAGUE Georges, *L'intruse*, in *Le Petit Journal*, du 08/06/1920 au 30/08/1920.

<sup>3300</sup> LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L'Écho de Paris*, du 07/01/1919 au 08/05/1919

<sup>3301</sup> BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, in *Le Petit Journal*, du 02/03/1919 au 16/05/1919 ; D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, in *Le Petit Journal*, du 14/08/1920 au 13/12/1920 ; FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, in *Le Matin*, du 15/02/1919 au 20/03/1919 ; SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, in *Le Matin*, du 04/08/1920 au 06/10/1920 ; MARY Jules, *Le soleil se lève*, in *Le Petit Parisien*, du 03/01/1919 au 06/05/1919 et *L'arrêt de mort*, in *Le Petit Parisien*, du 07/11/1919 au 06/03/1920 ; LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, in *L'Écho de Paris*, du 13/10/1919 au 08/03/1920.

<sup>3302</sup> BECKER Jean-Jacques et KRUMEICH Gerd, *La Grande Guerre...*, op. cit., p. 282-286.

<sup>3303</sup> *Ibid.*, p. 286.

définitivement contre lui, une volonté incarnée par Clemenceau. Le pacifisme des années 1919-1920 est très loin d'avoir les faveurs de l'opinion et la puissance qui seront les siennes à partir de la seconde moitié des années 1920, et l'imaginaire de guerre constitue encore, durant cette période, le système de représentations dominant. Les journaux à grand tirage, comme à l'accoutumée, suivent donc l'opinion publique, et la publication de fictions patriotiques, durant ces deux années, confirme et entretient l'imaginaire social bien plus qu'elle ne le détermine.

En ce qui concerne la Grande-Bretagne, si nous acceptons encore une fois le principe d'un contenu de la rubrique *serial* susceptible d'éclairer le discours social du moment, la quasi-absence de fictions patriotiques dans le *Daily Mirror* et le *Daily Express* signifierait, au contraire de ce qui se passe en France, une déprise de l'imaginaire de guerre et, donc, une réelle démobilisation culturelle de la population. Les propos de quelques historiens semblent aller dans ce sens et notamment ceux d'Adrian Gregory. Lorsqu'il étudie la sortie de guerre des Britanniques<sup>3304</sup> il indique qu'une réelle « démobilisation de l'esprit » survient au sein des troupes d'occupation britanniques dès le printemps 1919<sup>3305</sup>, en avance sur la population civile et les dirigeants politiques, et que l'hiver 1919 est un cap dans la démobilisation culturelle, même si une certaine germanophobie persiste :

« La représentation de l'Allemagne avait commencé de se modifier brutalement à l'hiver 1919 : l'ancien ennemi cessait d'être diabolisé. Quelle fut la rapidité de la démobilisation du langage ? On pourrait en prendre une mesure grossière par l'abandon du terme péjoratif *Hun* [...] dans le *Times* [...]. Il figure 17 fois dans l'éditorial et les lettres de 1917, atteint un pic de 32 occurrences en 1918, mais en 1919, il ne paraît plus "que" 18 fois et 7 fois en 1920 pour se stabiliser à cet étiage. L'emploi du terme dans d'autres rubriques du journal [...] suit le même schéma.

Le *Times* était plus mesuré, du point de vue linguistique, que la presse populaire, y compris pendant la guerre – mais en même temps, c'était un journal à la ligne fortement germanophobe, comme son propriétaire lui-même. L'abandon rapide d'une rhétorique déshumanisante, de la "violence linguistique", exprime son radoucissement en même temps qu'elle l'instille, puisqu'il s'agissait d'un média décisif dans le façonnement de l'opinion<sup>3306</sup>. »

La guerre d'indépendance irlandaise qui débute dès janvier 1919 joue un rôle non négligeable dans la perte d'influence de la "culture de guerre" du conflit mondial. Si les Britanniques sont loin, évidemment, d'oublier les événements des années précédentes, confrontés qu'ils sont, comme les Français, à un bilan de guerre traumatisant, mais qui l'est moins que pour ces derniers,

---

<sup>3304</sup> GREGORY Adrian, « *Adieu à tout cela : comment les Anglais sortirent de la guerre* », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et PROCHASSON Christophe (dir.), *Sortir de la Grande Guerre. Le monde et l'après 1918*, Paris, Tallandier, 2008, p. 47-68.

<sup>3305</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>3306</sup> *Ibid.*, p. 62-63.

différence qui favorise une démobilisation plus rapide des esprits, cette nouvelle guerre, qui se déroule cette fois sur le sol britannique, provoque une réorientation partielle des préoccupations des Britanniques qui peut expliquer en partie la démobilisation perceptible dans les tout premiers temps de la sortie de la Grande Guerre.

L'examen de l'offre romanesque des quotidiens à grand tirage français et britanniques de notre corpus pour la période de guerre et de ses suites immédiates, et notamment de la place accordée au récit patriotique, montre que l'instrumentalisation de la fiction sérielle dans le cadre de la mobilisation culturelle ne se fait pas selon les mêmes modalités dans les deux pays. Les écarts relevés découlent d'objectifs différents, dictés par des situations de guerre différentes qui déterminent des imaginaires de guerre différents.

Nous souhaitons, pour terminer cette troisième partie et notre étude, envisager le roman-feuilleton et le *serial* patriotiques comme « [...] expressions particulières des cultures de guerre nationales [...] <sup>3307</sup> » française et britannique et, de là, comme reflets de ces dernières.

#### **IV. Fiction sérielle patriotique et “culture de guerre”.**

Nous avons déjà convoqué à plusieurs reprises le concept de “culture de guerre” pour désigner « [...] la manière dont les contemporains du Premier Conflit mondial ont représenté et se sont représentés la guerre <sup>3308</sup>. » Nous allons rapidement revenir sur sa naissance et son évolution durant les trois décennies écoulées.

Le concept de “culture de guerre”, tel qu'il est utilisé depuis plus de vingt ans par l'histoire culturelle de la Grande Guerre <sup>3309</sup>, apparaît pour la première fois sous la plume de Stéphane Audoin-Rouzeau dans sa thèse de doctorat publiée en 1986 sous le titre *14-18. Les combattants des tranchées*. Concluant que « [...] la guerre a provoqué une véritable osmose entre combattants de toutes origines [...] <sup>3310</sup> », l'historien en vient à évoquer une « culture de guerre », « culture

---

<sup>3307</sup> PURSEIGLE Pierre, « 1914-1918 : les combats de l'arrière. Les mobilisations sociales en Angleterre et en France », in BEAUPRÉ Nicolas, DUMÉNIL Anne et INGRAO Christian (dir.), *1914-1915. L'ère de la guerre, tome I : Violence, mobilisations, deuil (1914-1918)*, Paris, Agnès Viénot, 2004, p. 133.

<sup>3308</sup> LEW Ilan, « Entretien avec Stéphane Audoin-Rouzeau », in *Emulations*, n°12, décembre 2013, p. 16. Cette définition était déjà été employée auparavant.

<sup>3309</sup> Il est également utilisé pour l'étude d'autres conflits, notamment de la période contemporaine (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles).

<sup>3310</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *14-18. Les combattants des tranchées*, Paris, Colin, 1986, p. 34.

commune<sup>3311</sup> » née du partage par ces derniers d'« [...] un certain nombre d'attitudes mentales, de réflexes nés de la dureté des conditions de vie, de l'immersion dans le combat et de la confrontation avec la mort » dans laquelle « [...] l'armée de 1914-1918 a puisé une partie de son homogénéité<sup>3312</sup>. » A sa naissance, le concept est donc circonscrit au front combattant.

Quelques années plus tard, dans l'avant-propos des actes du colloque international *Guerre et cultures. 1914-1918* qui s'est tenu à Péronne en juillet 1992, les historiens organisateurs appellent « l'histoire culturelle du conflit [à] s'orienter vers une réflexion sur la notion même de "culture de guerre" », à envisager ses diverses « déclinaisons » et la décrivent comme un « univers mental<sup>3313</sup> » qui détermine représentations, pratiques et mentalités des sociétés en guerre. La "culture de guerre" n'est plus, donc, cantonnée au monde des soldats.

La première véritable définition prenant en compte cette évolution apparaît en 1997 lorsque Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker font de la "culture de guerre" « [...] le champ de toutes les représentations de la guerre forgées par les contemporains : de toutes les représentations qu'ils se sont données de l'immense épreuve, pendant celle-ci d'abord, après celle-ci ensuite<sup>3314</sup> », et c'est en 2000 que les deux auteurs la décrivent en détail. « [...] corpus de représentations du conflit cristallisé en un véritable système donnant à la guerre sa signification profonde<sup>3315</sup> », elle se caractérise par quatre éléments principaux : « [...] une spectaculaire prégnance de la haine à l'égard de l'adversaire [...]<sup>3316</sup> », une « [...] radicalisation de la violence de guerre [...]<sup>3317</sup> », un consentement à la guerre et une dimension eschatologique donnée au conflit<sup>3318</sup>. La même année, John Horne la définit comme « [...] le paysage imaginaire des principales nations combattantes [...]<sup>3319</sup> » et en 2003, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker et Léonard V. Smith, lorsqu'ils considèrent le cas français, comme l'ensemble « [...] des modes de compréhension du conflit, unifiants, consensuels et hautement dynamiques qui aident [...] à accepter les sacrifices matériels et émotionnels requis, même aux pires moments de la guerre<sup>3320</sup>. »

---

<sup>3311</sup> *Ibid.*

<sup>3312</sup> *Ibid.*

<sup>3313</sup> BECKER Jean-Jacques, WINTER Jay M., KRUMEICH Gerd, BECKER Annette, AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Avant-propos », in *Guerre et cultures. 1914-1918*, Paris, Colin, 1994, p. 8.

<sup>3314</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, « Violence et consentement : la "culture de guerre" du Premier Conflit mondial », in *op. cit.*, p. 251-271.

<sup>3315</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre*, *op. cit.*, p. 145.

<sup>3316</sup> *Ibid.*

<sup>3317</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>3318</sup> *Ibid.*, p. 145-230.

<sup>3319</sup> HORNE John, « Corps, lieux et nation. La France et l'invasion de 1914 », in *op. cit.*, p. 98.

<sup>3320</sup> SMITH Leonard V., AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, *France and the Great War, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 59.

Dès la seconde moitié des années 1990 mais surtout au début des années 2000, la notion de “culture de guerre” est l’objet de nombreuses critiques, parfois virulentes. On lui reproche, par exemple, de vouloir « [...] concilier un terme généralement associé à la longue ou à la moyenne durée – la culture – et un conflit qui, s’il dur[e] près de cinq années, ressort[...] a priori de l’histoire événementielle [...]»<sup>3321</sup>, le fait que telle qu’elle est présentée, elle semble apparaître spontanément, en quelques semaines, à partir d’août 1914, qu’elle est un concept trop globalisant puisqu’elle prétend s’appliquer à tous les pays en guerre, ne prend pas en compte les nuances induites par les appartenances sociales<sup>3322</sup>, professionnelles, confessionnelles, etc. et qu’il faudrait donc nécessairement parler de “cultures de guerre” au pluriel, qu’elle est « [...] bien davantage une culture de l’arrière que de l’avant<sup>3323</sup> » ou qu’on peut tout aussi bien parler de “culture de paix” de 1914-1918, certains historiens insistant sur la permanence, chez les civils et les soldats, de l’imaginaire d’avant-guerre<sup>3324</sup>.

Ces critiques ont donné naissance, en France surtout, à des débats souvent stériles, mais ont également amené les principaux promoteurs de la notion à préciser leur pensée et à insister notamment sur la nécessité de parler de “cultures de guerre” de 1914-1918 au pluriel<sup>3325</sup> et, pour bien les comprendre, de les inscrire dans une temporalité longue comprenant un avant et un après conflit.

On peut reprocher au concept de “culture de guerre” une dénomination qui n’est peut-être pas très heureuse, mais force est de reconnaître qu’elle désigne de manière complète et efficace les phénomènes dont elle cherche à rendre compte. Elle est, en tout cas, le paradigme qui a le plus renouvelé l’historiographie de la Grande Guerre depuis une vingtaine d’années.

Partant du principe que le roman populaire offre bien « [...] au chercheur une sorte d’épuration des représentations collectives [...]»<sup>3326</sup> d’une société donnée à un moment donné, et nous pensons

---

<sup>3321</sup> BEAUPRÉ Nicolas, « Culture(s) de guerre », in GAUVARD Claude et SIRINELLI Jean-François (dir.), *Dictionnaire de l’historien*, Paris, P.U.F., 2015.

<sup>3322</sup> PROST Antoine et WINTER Jay, *Penser la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2004, p. 222 : « Une culture de guerre nationale est à la fois évidente, et insuffisante pour rendre compte de la façon dont différents groupes sociaux résistent aux pressions de la guerre et comprennent aussi bien la nature du conflit que la contribution qu’ils lui apportent. »

<sup>3323</sup> PROST Antoine, « La guerre de 1914 n’est pas perdue », in *Le Mouvement social*, n°199, 2002/2, p. 100

<sup>3324</sup> Cette position est notamment défendue par Rémy Cazals. Voir, par exemple, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 41.

<sup>3325</sup> Voir notamment, AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Historiographie et histoire culturelle du Premier Conflit mondial. Une nouvelle approche par la culture de guerre ? », in *op. cit.*, p. 323-337 : « Culture(s) de guerre : Entretien avec Annette Becker ». 2007. disponible à l’adresse suivante : <http://www4.ac-lille.fr/~heg/spip/IMG/html/spip.php?article411&archives=2009-10>

<sup>3326</sup> KALIFA Dominique, « Le roman populaire peut-il être source d’histoire ? », in *op. cit.*, p. 602.

avoir montré que ce postulat est tout à fait acceptable<sup>3327</sup>, nous voudrions considérer le roman-feuilleton et le *serial* patriotiques publiés dans la presse à grand tirage entre août 1914 et décembre 1920 comme reflets des “cultures de guerre” française et britannique du Premier Conflit mondial et utiliser, donc, les représentations, figures et symboles qu’ils diffusent l’un et l’autre et que nous avons détaillés dans la seconde partie de notre étude, pour caractériser ces deux “cultures” nationales, en mettant en évidence, autant que possible, les éléments qui les différencient.

### **A. La “culture de guerre” française de 14-18 au prisme du roman-feuilleton patriotique.**

Les similitudes entre le contenu du discours de mobilisation diffusé par les romans-feuilletons patriotiques publiés par les grands quotidiens “populaires” d’information et le modèle théorique de la “culture de guerre” tel qu’il a été établi par ses promoteurs sont incontestables. Si l’on admet, et c’est le point de vue que nous défendons, que les principaux germes de cette “culture de guerre” préexistent à l’action de mobilisation culturelle du temps de guerre et sont déjà présents, à différents degrés, dans les imaginaires individuels et collectifs, préexistence qui explique en grande partie l’intensité de la mobilisation spontanée de la population française dès les premiers jours du conflit, le roman-feuilleton patriotique apparaît comme un instrument destiné avant toute autre chose à renforcer l’ancrage de cette “culture”, à en accentuer la force, à en faire, véritablement, le principal système de représentations au travers duquel les contemporains du conflit le pensent et lui donnent sens.

La haine de l’ennemi allemand est omniprésente dans le discours sériel patriotique français et elle revêt parfois des formes paroxystiques, notamment lorsque celui-ci condamne la “barbarie” du “Boche” et fait des atrocités commises en Belgique et dans le nord de la France les preuves les plus flagrantes de celle-ci<sup>3328</sup>, mais également lorsqu’il insiste sur l’odeur répugnante<sup>3329</sup> de l’Allemand, le déshumanise<sup>3330</sup> ou, plus rarement, décrit le plaisir qu’il y a à le faire souffrir en le torturant ou à le tuer<sup>3331</sup>. La « [...] pulsion “exterminatrice”<sup>3332</sup> » évoquée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, si elle n’est pas fréquemment exprimée de manière claire, l’est parfois

---

<sup>3327</sup> Pour résumer, les fictions sérielles de la presse à tirage de masse étant publiées pour amener de nouveaux lecteurs aux journaux ou, tout au moins, pour fidéliser ceux déjà acquis, elles se contentent de ressasser la *doxa* afin de ne pas heurter ces derniers.

<sup>3328</sup> Voir chapitre 5, II., B., 2.

<sup>3329</sup> Voir chapitre 5, I., B., 3.

<sup>3330</sup> Voir chapitre 5, III.

<sup>3331</sup> Voir chapitre 7, IV., B.

<sup>3332</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre, op. cit.*, p. 145.

lorsque le conflit est représenté comme une guerre raciale<sup>3333</sup>, lorsqu'il est question de punir l'ennemi pour ses crimes ou de l'éliminer par tous les moyens de la surface de la Terre afin de débarrasser celle-ci d'une espèce malfaisante et apparaît souvent, en creux, dans l'essentiel du discours sur l'ennemi.

Les fictions patriotiques mettent souvent en scène les violences de guerre mais on constate qu'elles insistent surtout sur celles qui sont subies par les civils : les atrocités, réelles et imaginées, très souvent évoquées de manière à insister sur la sauvagerie de l'ennemi, la vie difficile dans les zones occupées, les bombardements. Lorsqu'il s'agit de la violence du front combattant, ces fictions évoquent régulièrement la mort de masse découlant des développements de l'armement et des nouvelles stratégies de combat, les nouveaux dégâts causés aux corps par des projectiles qui les coupent, les déchirent et les lacèrent, mais elles le font avec une certaine distance, évitant la plupart du temps les descriptions trop précises, les détails trop réalistes qu'elles multiplient, par contre, lorsqu'elles s'attardent sur les violences faites aux civils<sup>3334</sup> et insistent surtout sur la violence infligée à l'ennemi, pleinement assumée. La violence combattante proprement dite est donc représentée de manière très aseptisée.

Le consentement à la guerre apparaît comme une évidence. Combattants et civils, front combattant et front intérieur sont unis dans un même effort motivé par un patriotisme défensif qui justifie tout sacrifice visant à sauver la France de ceux qui la menacent. Le soldat accepte l'idée de mourir sans sourciller, ses proches sont fiers qu'il meure pour la Patrie, et la détermination à combattre jusqu'à la victoire, victoire par ailleurs certaine, n'est jamais vacillante car tout un chacun a intériorisé le sens profond de la lutte : la survie de la nation.

Enfin, la dimension eschatologique donnée au conflit transparaît lorsqu'il est décrit comme une guerre civilisatrice<sup>3335</sup>, comme une guerre sainte<sup>3336</sup>, comme une « croisade »<sup>3337</sup> destinée à faire advenir un avenir meilleur pour l'humanité<sup>3338</sup>.

Le contenu des romans-feuilletons patriotiques publiés tout au long du conflit et durant les deux années qui le suivent dans les quotidiens à tirage de masse français, ainsi que la proportion importante de l'offre fictionnelle de ces journaux qu'ils représentent durant cette période, ne laissent guère de doute sur le fait que la "culture de guerre" française, entendue comme l'« outillage

---

<sup>3333</sup> Voir chapitre 7, I., B.

<sup>3334</sup> Voir chapitre 5, II., B., 2.

<sup>3335</sup> Voir chapitre 7, I., A.

<sup>3336</sup> Voir chapitre 7, I., C.

<sup>3337</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre, op. cit.*, p. 127-230.

<sup>3338</sup> Voir chapitre 7, II., A.

mental<sup>3339</sup> » dominant au travers duquel les individus pensent le conflit dans lequel ils sont/ont été plongés, est avant tout une “culture de la haine” tant cette haine transparaît dans toutes les représentations de l’ennemi, même si elle s’atténue légèrement après la fin des combats. Quelques romans-feuilletons patriotiques de la période août 1914-décembre 1920 se distinguent des autres par la place particulière qu’y occupe cette haine de l’Allemand. Leurs auteurs la représentent comme un moteur de l’imaginaire social et un devoir patriotique durable. Charles Mérouvel conclut ainsi *Haine éternelle* !, roman dont la publication dans *Le Petit Parisien* débute en septembre 1915 et dont le titre rend compte à lui seul du message que l’auteur y diffuse, par le chant suivant :

« Ah ! si jamais, oublieux et frivoles  
Nos petits-fils abusés de nouveau  
Laissent, trompés par de fausses paroles,  
Du souvenir s’éteindre le flambeau  
Debout les morts, martyrs de la Patrie.  
Réveillez-vous ! Du fond de vos tombeaux  
Que votre voix vengeresse nous crie :  
Haine éternelle à nos lâches bourreaux<sup>3340</sup> ! »

Dans *Monsieur Jacasse*<sup>3341</sup>, récit publié au début de l’année 1919 dont l’action se déroule quatre ans après la fin du conflit, la haine de l’ennemi d’hier est érigée au rang de preuve de vrai patriotisme. Georges Le Faure fait de son héroïne, Nicolle Hermaux, une sorte de Marianne vengeresse qui rappelle aux lecteurs la conduite à tenir face à une Allemagne que ses adversaires auraient dû écraser plutôt que de consentir à signer avec elle un armistice qui lui laisse tout le loisir de se relever avant qu’elle ne décide d’attaquer à nouveau. La jeune femme a vu sa mère et sa sœur massacrées par l’ennemi en 1915 et, depuis, c’est la haine qu’elle voue aux Allemands et sa soif de vengeance qui lui permettent de survivre. Au lendemain de l’armistice, elle retrouve ses deux frères durement éprouvés par la guerre, notamment l’aîné, qu’une captivité terrible de quatre années en Allemagne a détruit, et décide, avec quelques amis, de mettre sur pied une ligue, “La ligue du Souvenez-vous”, appelée aussi la “Remember”, dont le but est d’agir très directement, en tuant autant d’espions que nécessaire, pour empêcher la revanche économique que l’Allemagne commence à prendre sur la France en contournant les clauses du traité de paix, revanche qui prépare la revanche armée. L’organisation est sans pitié, dispose en Isidore Lapie, *alias* “Monsieur Jacasse”, d’un exécuteur efficace, et considère la haine du “Boche” comme un devoir et une nécessité afin de ne pas oublier les horreurs que celui-ci a commises.

---

<sup>3339</sup> FEBVRE Lucien, *op. cit.*

<sup>3340</sup> MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle* !, in *Le Petit Parisien*, le 15/01/1916.

<sup>3341</sup> LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, in *L’Écho de Paris*, du 07/01/1919 au 08/05/1919.

La survivance de cette imaginaire dans l'immédiat après-guerre, tout comme les signes aisément identifiables de celle-ci que l'on relève dans les fictions sérielles patriotiques publiées en 1912 et 1913, notamment l'animosité à l'égard de l'Allemand, parfois très perceptible<sup>3342</sup>, l'insistance à décrire la force du patriotisme français ou les remarques au sujet de la nécessité, pour l'armée française, de se tenir prête à défendre le pays<sup>3343</sup>, prouvent que la "culture de guerre" française de 1914-1918 ne naît pas en août 1914 mais qu'elle franchit alors un cap. Le déclenchement de la guerre provoque une accélération de son métabolisme et elle envahit alors la totalité du discours social, devenant le système de représentations dominant. L'animosité devient haine, la guerre une lutte de la civilisation et du droit contre la barbarie qui justifie le recours à une violence extrême, les atrocités commises par l'ennemi dès les premiers jours étant le catalyseur décisif de cette évolution<sup>3344</sup>.

En partant du principe que la place occupée par les fictions sérielles patriotiques dans l'offre romanesque des journaux ainsi que leur contenu constituent bien des révélateurs de la "culture de guerre", les spécificités relevées au sujet des romans-feuilletons publiés dans les journaux de tranchées conduisent à se demander si la "culture de guerre" telle qu'on peut la percevoir dans la presse quotidienne à grand tirage ne concerne pas uniquement les civils, et si les imaginaires des combattants ne sont pas structurés par une "culture de guerre" qui leur est propre.

Ce qui nous a frappé en premier lieu, dans les journaux du front français que nous avons examinés, concerne la rareté des fictions qu'il est possible de qualifier de patriotiques, même si des "relents" d'idéologie patriotique peuvent être repérés dans plusieurs récits, et la moindre violence de leur contenu lorsqu'il est question de l'ennemi allemand<sup>3345</sup>. À première vue, ces deux différences sont suffisamment significatives pour émettre l'hypothèse de l'existence d'une "culture de guerre" spécifique de "l'avant". Lorsque nous avons tenté d'expliquer ces dernières et, surtout, celle, fondamentale, concernant le degré de violence, plusieurs hypothèses nous ont semblé plausibles : les soldats français, ou au minimum ceux qui rédigent ces feuilletons romanesques, voient-ils avant tout dans les soldats ennemis, au contraire des civils, des êtres humains plongés comme eux dans l'horreur de la guerre et envers lesquels ils n'estiment pas utile de dépasser certaines limites dans la dégradation verbale ? Souhaitent-ils contribuer à un "démontage" de la violence ambiante en l'excluant largement de l'espace de la fiction dans leurs journaux ? S'ils imitent les pratiques

---

<sup>3342</sup> C'est par exemple le cas dans *Soldats de demain* de Jules Mary (in *Le Petit Parisien*, du 28/11/1913 au 08/04/1914) ou, à un moindre degré, dans *L'Alsacienne* d'Aristide Bruant (in *Le Petit Parisien*, du 01/02/1914 au 14/06/1914)

<sup>3343</sup> C'est particulièrement visible dans *Soldats de demain* de Jules Mary.

<sup>3344</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre*, op. cit., p. 145.

<sup>3345</sup> Voir chapitre 9, II, C.

culturelles du monde civil en confectionnant des journaux et en y incluant régulièrement des fictions sérielles, cherchent-ils cependant à s'éloigner de la mobilisation patriotique, qu'ils perçoivent comme un "bourrage de crâne", afin de cultiver un entre-soi ? Leur semble-t-il superflu de développer une violence verbale débridée à l'égard de l'ennemi puisqu'ils ont la possibilité de tuer, violence ultime, contrairement aux civils ? Suivant les individus, les moments et les situations, une explication peut évidemment primer sur les autres, mais la dernière nous paraît la plus à même de rendre compte de l'état d'esprit dominant. On retrouverait alors l'idée de « culture professionnelle » des combattants dont parle Antoine Prost<sup>3346</sup>, la différence étant que contrairement à cet historien, nous ne l'opposons pas à la "culture de guerre" de l'arrière, mais que nous la considérons comme une variante de celle-ci. Si la séparation culturelle entre "l'avant" et "l'arrière" est incontestable et que les soldats ne baignent pas, au quotidien, dans la même atmosphère patriotique que celle qui est créée, sur le front intérieur, par l'entreprise de mobilisation des esprits, la perméabilité des deux fronts, au travers de la circulation des journaux, des lettres, des colis, mais aussi des hommes lors des permissions, fait que les manières de penser et de donner sens à l'événement guerrier percolent de l'un à l'autre et s'uniformisent. Il n'y a donc pas lieu, selon nous, d'opposer une "culture de guerre" des soldats et une "culture de guerre" des civils dans la mesure où les spécificités de l'une et de l'autre, déterminées par des expériences de guerre distinctes, n'aboutissent pas à la formation de deux systèmes de représentations fondamentalement différents : tous les Français partagent bien, au fond, une même "culture de guerre" nationale.

A quelles conclusions l'étude de la rubrique *serial* du *Daily Mirror* et du *Daily Express* entre août 1914 et décembre 1920 permet-elle d'aboutir au sujet de "culture de guerre" britannique de la Grande Guerre?

## **B. La "culture de guerre" britannique de 14-18 au prisme du *patriotic serial*.**

Le *Daily Express* et le *Daily Mirror*, deux des plus importants *mass-circulation papers* de la période, publient beaucoup moins de récits patriotiques que leurs équivalents français, durant le conflit et les deux années qui le suivent, et le contenu de ces récits se distingue parfois nettement de celui des romans-feuilletons de la même veine, comme nous avons tenté de le montrer à plusieurs reprises. Nous allons, comme nous venons de le faire pour ces derniers, synthétiser le contenu du

---

<sup>3346</sup> PROST Antoine, « *La guerre de 1914 n'est pas perdue* », in *op. cit.*, p. 100-102.

discours sériel patriotique britannique en suivant le modèle de base de la “culture de guerre” afin de mettre en exergue ses spécificités.

On ne trouve jamais de propos qui développent cette haine profonde de l’Allemand que l’on rencontre quasi systématiquement dans les récits sériels patriotiques français. Les remarques négatives au sujet de l’ennemi se limitent fréquemment à de l’hostilité, parfois marquée, et quand elle devient haine, elle est plus mesurée, comme le montre par exemple la moindre surenchère dans l’infériorisation physique, dans la criminalisation, et la rareté des représentations déshumanisantes qui pullulent, au contraire, dans les fictions françaises.

La violence de guerre est moins présente et décrite avec moins de détails, surtout celle qui sévit sur le front combattant ; lorsqu’elles existent, les scènes de bataille ou de lutte au corps à corps sont beaucoup moins violentes et sanglantes que dans les romans-feuilletons patriotiques. Les représentations de la violence combattante sont donc plus désincarnées encore qu’elles ne le sont dans ces derniers.

Le consentement à la guerre des Britanniques apparaît comme une évidence mais leur patriotisme n’est pas décrit comme un sentiment instinctif qui surpasse tous les autres<sup>3347</sup>. Les 2,6 millions hommes qui s’engagent volontairement durant les 18 premiers mois du conflit<sup>3348</sup> ne laissent guère planer de doute quant au patriotisme des Britanniques, mais les auteurs des *patriotic serials* publiés avant l’instauration de la conscription dans les deux *Dailies* considérés insistent régulièrement sur la nécessité de motiver les personnages masculins qu’ils mettent en scène pour qu’ils se battent pour leur pays et sur le désintérêt de la population du royaume, durant les premiers mois, pour un conflit qui lui semble lointain et ne la concerner qu’assez peu.

En ce qui concerne la dimension eschatologique du conflit, elle est présente, comme dans les romans-feuilletons patriotiques, au travers des représentations de la guerre comme guerre de défense de la civilisation, comme guerre sainte, ou comme épreuve devant permettre des lendemains plus radieux<sup>3349</sup>.

La rareté des fictions patriotiques publiées dans les deux journaux considérés durant l’immédiat avant-guerre mais également durant l’immédiate sortie de guerre, contrairement à ce que nous avons constaté dans le cas français, donnent l’impression que la “culture de guerre”

---

<sup>3347</sup> Voir chapitre 6, I, B, 4.

<sup>3348</sup> PURSEIGLE Pierre, « *Ecrire l’histoire du déluge. Histoire et expérience britanniques de la Grande Guerre* », in *Histoire@Politique* 1/2014, n°22, p. 85-104.

<sup>3349</sup> Pour tous ces aspects, voir le chapitre 7, I. et II.

britannique de la Grande Guerre est davantage un système de représentations né des circonstances imposées par le conflit, un produit de l'entreprise de mobilisation culturelle du temps de guerre, et qu'elle ne repose donc pas sur un fonds aussi profondément ancré dans l'imaginaire social qu'en France, pays où la "culture de guerre" de 1914-1918, comme le dit John Horne, « [...] ne fai[t] que reprendre des éléments [...] déjà établis<sup>3350</sup> » qui sont renforcés par la mobilisation des esprits. En Grande-Bretagne, on ne peut parler d'une préexistence de "la culture de guerre" telle qu'elle apparaît durant la Première Guerre mondiale parce que des quatre dimensions qui définissent le concept, aucune n'est véritablement développée avant le déclenchement de celle-ci.

La "culture de guerre" britannique, telle qu'elle apparaît dans les *patriotic serials*, est moins violente et moins engagée que la "culture de guerre" française. Elle reflète la guerre qui est celle des Britanniques, une guerre dans laquelle l'ennemi n'est pas un ennemi héréditaire, dans laquelle le patriotisme défensif, s'il est sans nul doute un paradigme déterminant dans les manières de penser la guerre, l'est nécessairement moins que dans un pays envahi, occupé et ravagé par les combats, et dans laquelle la violence n'est pas vécue, tout au long du conflit, sur le sol national, ce qui a certainement pour effet d'en diminuer le poids dans l'imaginaire de guerre.

Lorsque l'on tente de déterminer l'élément qui pourrait être envisagé comme le moteur de cette "culture de guerre" britannique, il est évident que ce n'est pas la haine, notamment parce que les représentations de l'ennemi évitent quasiment toujours la violence extrême, et aucun autre ne s'impose aussi nettement que ne le fait la haine de l'ennemi lorsqu'il s'agit de caractériser "la culture de guerre" française. Le contenu des *patriotic serials* publiés dans le *Daily Express* et le *Daily Mirror*, le fait que ces récits sont avant tout considérés comme des instruments destinés à stimuler les engagements volontaires avant l'instauration de la conscription, ainsi que la manière dont les journaux exposent parfois à leur public le principal effet attendu de la lecture de ces fictions donnent toutefois à lire une "culture de guerre" du Premier Conflit mondial moins passionnelle et plus pragmatique que son équivalent français, une "culture de guerre" dans laquelle le conflit semble avant tout considéré comme un gigantesque défi à surmonter avec réalisme.

Les considérations qui précèdent permettent-elles de considérer la littérature sérielle de presse comme une source susceptible d'améliorer la connaissance des "cultures de guerre" nationales de la Grande Guerre?

---

<sup>3350</sup> HORNE John, « *Corps, lieux et nation. La France et l'invasion de 1914* », in *op. cit.* p. 98.

Il a fréquemment été reproché à la notion de “culture de guerre”, surtout dans les premiers temps de sa diffusion, d’avoir été bâtie à partir de représentations du conflit relevées dans des productions culturelles émanant des mondes littéraire, scientifique ou encore politique, et donc de sphères élitistes, et d’avoir été utilisée, pourtant, pour rendre compte des imaginaires de guerre de populations nationales dans leur ensemble<sup>3351</sup>. L’étude de la fiction sérielle publiée dans la presse à grand tirage, fiction dont le contenu repose systématiquement, dans le but de correspondre à l’horizon d’attente du public auquel elle est destinée, sur un ressassement permanent de la *doxa* entendue comme ensemble des représentations dominantes à un moment donné, dans une société donnée, comme « [...] l’Opinion publique, l’Esprit majoritaire [...] » pour reprendre les mots de Roland Barthes<sup>3352</sup>, permet donc de contourner cet écueil scientifique. En effet, “la culture de guerre” qu’y découvre l’historien n’est plus, alors, celle d’un groupe social restreint et dont on peut mettre en doute la “représentativité”, mais celle du plus grand nombre, de l’homme “ordinaire”, c’est-à-dire les représentations du conflit les plus largement partagées par la société à laquelle il s’intéresse.

---

<sup>3351</sup> En 2002 par exemple, Antoine Prost écrit « [...] qu’un article de H. Lavedan dans *l’Illustration*, ou le Noël de Debussy, ne prouvent rien quant à la haine qui aurait animé les poilus et les âneries d’un médecin sur l’odeur spécifique des Allemands [la bromidrose fétide du docteur Edgar Bérillon] n’établissent pas que les poilus trouvaient qu’ils sentaient mauvais » (« *La guerre de 1914 n’est pas perdue* », *in op. cit.*, p. 100 ») et en 2008, François Buton, André Loez, Nicolas Mariot et Philippe Olivera estiment « [...] que si la “culture de guerre” est attestée dans les seuls écrits d’intellectuels-écrivains, son caractère général est fortement relativisé. » (« *1914-1918 : retrouver la controverse*, *in La vie des idées*, <http://www.laviedesidees.fr/1914-1918-retrouver-la-controverse.html#nb11> )

<sup>3352</sup> BARTHES Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975, p. 51.

## Conclusion de la troisième partie.

Quel rôle attribuer, au final, aux rubriques roman-feuilleton et *serial* des presses quotidiennes à tirage de masse française et britannique dans la mobilisation culturelle du temps de guerre et de l'immédiat après-guerre ?

L'analyse du fonctionnement de la rhétorique qui se déploie dans les fictions sérielles patriotiques et l'adaptation de son contenu aux attentes de lecture de leur public dans les deux pays ne laissent guère de doute quant à la capacité de cette littérature à constituer une matrice efficace de la fabrique du consentement à l'effort de guerre. Il convient toutefois d'insister, selon nous, sur le fait qu'elle doit être considérée comme une matrice organisationnelle des mobilisations culturelles et non comme une matrice générative de celles-ci. En effet, la mobilisation en faveur de l'effort de guerre étant largement spontanée au sein des deux populations considérées, l'action du discours sériel patriotique de presse relève avant tout de l'ordonnancement, de la stimulation et de l'intensification. C'est particulièrement vrai en France, où l'imaginaire de guerre est largement une actualisation de l'imaginaire social de la période 1870-1914 et, plus particulièrement, de l'immédiat avant-guerre, ce qui apparaît de manière évidente lorsque l'on compare une fiction patriotique publiée dans la presse en 1912 ou en 1913 à une fiction de la même série publiée entre 1915 et 1920 : ce qui différencie fondamentalement l'une de l'autre ne se situe pas au niveau des principaux déterminants de l'idéologie qu'elles véhiculent mais à celui du degré de violence atteint par cette dernière, nettement plus important dans la fiction du temps de guerre.

Ce rôle d'accompagnement de la mobilisation culturelle attribué à la fiction sérielle de presse ne remet pas en question la visée argumentative des romans-feuilletons et *serials* patriotiques et, donc, l'ambition réelle et indéniable de leurs auteurs et des rédactions qui les publient d'influer sur les manières de penser et d'agir, mais permet d'éviter le point de vue simpliste consistant à les penser comme des avatars, parmi d'autres, d'une violence symbolique orchestrée par un État désireux de manipuler l'opinion publique en vue d'obtenir son consentement maximal à l'effort de guerre. Il conduit à envisager les imaginaires de guerre comme les produits d'une mobilisation endogène (sa dimension spontanée) et exogène (l'action imposée "par le haut") des sociétés et réinjecte, d'une certaine manière, un peu de cette épaisseur sociale qui fait souvent défaut à l'histoire culturelle de la Grande Guerre du fait même de ses objets.



# CONCLUSION GÉNÉRALE

Dans un ouvrage publié en 1917, *Nos émotions pendant la guerre*<sup>3353</sup>, le poète et dramaturge Georges Docquois réunit une suite de « portraits dialogués<sup>3354</sup> » issus de conversations qu’il a eues avec des personnalités du monde des arts et des lettres durant le conflit. Parmi eux se trouve un entretien avec Arnould Galopin, romancier “populaire” prolifique, datant de 1916. Ce dernier évoque son activité de feuilletoniste durant la guerre et les effets de cette dernière sur le roman “populaire” en ces termes :

« J’avais sur le chantier [au moment de l’entrée en guerre] plusieurs feuilletons de l’ancienne formule, bien charpentés, (c’est-à-dire très conventionnels), bien bourrés de situations émouvantes et tragiques, d’effets habilement ménagés suivant le codex du roman dit populaire : j’ai tout abandonné. Je n’avais plus besoin de scénario, car j’en avais un qui se déroulait, chaque jour, devant mes yeux, et un scénario réel, celui-là, et tel qu’on n’en invente pas. Et ceci m’a amené à cette conclusion que, désormais, les berquinades, les romans cousus de fil blanc, découpés par tranches, les scènes arrangées conventionnellement, bref, tout ce qu’on exigeait d’un bon romancier populaire, avaient définitivement vécu. Oui, les balles allemandes ont tué le roman populaire tel qu’on le concevait encore à la fin de 1914. [...] J’ai modifié ma façon de faire. Dorénavant, je créerai de la vie. Ce sera, d’ailleurs, le vrai roman<sup>3355</sup>. »

Il ne fait donc aucun doute pour le feuilletoniste, dès le milieu du conflit, que le phénomène guerrier est la matrice de changements importants dans l’univers du roman-feuilleton. Les termes qu’il emploie sont forts puisqu’il n’hésite pas à dire que la fiction “populaire” telle qu’on la connaissait jusqu’à la fin de l’année 1914 est morte.

Les résultats de notre travail confirment-ils les propos d’Arnould Galopin ? Quel est l’impact de la Grande Guerre sur le roman-feuilleton et le *serial* de la presse quotidienne ? Comment le phénomène guerrier est-il représenté par l’un et par l’autre ? Quel(s) imaginaire(s) mettent-ils en circulation et quels effets peut-on attribuer à leur lecture durant la guerre et l’immédiat après-guerre ?

\*

---

<sup>3353</sup> DOCQUOIS Georges, *Nos émotions pendant la guerre*, Paris, Albin Michel, 1917.

<sup>3354</sup> *Ibid.*, p. I.

<sup>3355</sup> *Ibid.*, p. 101-102.

Lorsque la guerre éclate, au début du mois d'août 1914, la presse quotidienne française vit son âge d'or. Avec près de dix millions d'exemplaires tirés chaque jour, elle est la plus importante d'Europe, ce tirage correspondant à une disponibilité d'un quotidien pour un adulte de plus de 21 ans sur deux environ, soit une présence sociale phénoménale. Ainsi que l'écrit Christian Delporte, « en 1914, la conquête des masses par la presse [...] est en voie d'achèvement<sup>3356</sup> » et le quotidien d'information à grand tirage est, depuis les années 1890, le symbole majeur de la culture de masse française. Rubrique emblématique de la presse depuis près de 80 ans et argument de vente essentiel de la presse "populaire" depuis la naissance du *Petit Journal* en 1863, le roman-feuilleton est donc omniprésent dans la société française. Il est lui aussi à son apogée en ce sens qu'il n'a jamais été autant lu et il est de loin la principale forme de littérature de masse ; cependant, il ne s'est guère renouvelé depuis les années 1890, ce qui en fait un genre stagnant où la répétition, fondement de sa poétique, est devenue rengaine.

L'entrée en guerre est un choc important pour la presse quotidienne française. Contraints de réduire leur pagination et consacrant leur espace rédactionnel à l'actualité, les journaux sacrifient le roman-feuilleton qui disparaît avant le 10 août, en même temps que d'autres rubriques jugées peu importantes au regard de la situation, comme les nouvelles sportives ou les faits divers. Cette disparition du feuilleton romanesque est de courte durée puisqu'il reprend sa place en bas de page à partir de la seconde moitié du mois d'octobre dans les journaux à grand tirage, un peu plus tard dans les autres journaux que nous avons examinés<sup>3357</sup>. La guerre pénètre très rapidement dans le "rez-de-chaussée" et le roman-feuilleton, sous la forme de récits patriotiques, se mue en instrument destiné à entretenir et à intensifier la mobilisation de la population en faveur de l'effort de guerre. Si le conflit est l'occasion, pour certains feuilletonistes, d'écrire des fictions d'actualité qu'ils savent être plébiscitées par les journaux, d'autres deviennent de véritables relais de la "culture de guerre institutionnelle" comme Jules Mary, Aristide Bruant, Gaston Leroux, Arnould Galopin ou encore Charles Mérouvel, même si l'engagement patriotique de ces romanciers, on l'a dit, ne fait guère de doute.

Le roman-feuilleton n'est pas changé par l'invasion patriotique du "rez-de-chaussée". Une fois purgés de l'idéologie dont elle les sature, les fictions patriotiques de presse ne sont ni plus ni moins que des exemples de ces récits « conventionnels » dont parle Arnould Galopin, des récits tels qu'on les trouve dans les journaux durant toute la Belle Époque. La guerre offre bien aux feuilletonistes de nouveaux environnements dans lesquels dérouler leurs récits, de nouveaux

---

<sup>3356</sup> DELPORTE Christian, « Presse et culture de masse en France », in *Revue historique*, 299/1, janvier-mars 1998, p. 118.

<sup>3357</sup> *L'Action française* est un cas à part puisque la publication de la dernière fiction avant le déclenchement du conflit se termine le 15 juillet et que la suivante ne débute qu'en avril 1916.

personnages, de nouvelles intrigues, provoque une inflation du nombre de romans d'espionnage et d'aventures et du nombre de fictions d'actualité mais, globalement, le récit patriotique ne renouvelle pas le roman-feuilleton français.

La seconde évolution qui touche le roman-feuilleton durant les années de guerre est la naissance d'un nouveau genre, le roman-cinéma. Si elle n'est pas une conséquence directe de la guerre, sa naissance a été accélérée par un contexte peu favorable à l'industrie cinématographique française qui a conduit certains de ses acteurs à adapter une formule et du matériel filmique venus des États-Unis pour continuer à travailler. C'est surtout le cinéma qui profite du nouveau genre puisque c'est grâce à lui qu'il accède au statut de loisir de masse, mais le roman-cinéma, que les grands quotidiens publient pendant une dizaine d'années<sup>3358</sup>, revivifie un peu le roman-feuilleton et lui apporte en tout cas une dose de nouveauté plus importante que l'invasion patriotique parce qu'elle touche ses formes mêmes. D'un point de vue purement narratif, le principal changement est certainement l'accroissement, dans le "rez-de-chaussée", des récits d'aventures, lié au fait que les films à partir desquels sont bâties les adaptations en feuilletons, qu'ils soient américains ou français, sont en très grande majorité des films d'aventures construits sur une suite très rapide et ininterrompue de péripéties. Cette accélération de l'action, très perceptible à la lecture des romans-cinéma, propose aux lecteurs un nouveau rythme diégétique qui sort un peu le roman-feuilleton de sa torpeur. C'est du côté des pratiques que la nouveauté est la plus importante. La réception du roman-cinéma implique une double périodicité, celle quotidienne de la livraison dans le journal, celle hebdomadaire de l'épisode filmé, créatrice d'un nouveau rythme de consommation culturelle.

En 1919 et 1920, le récit patriotique occupe toujours une place significative dans certains journaux, notamment les quotidiens à tirage de masse, ces derniers publient parfois un roman-cinéma, mais l'offre fictionnelle des journaux retrouve un profil tout à fait comparable, en ce qui concerne les sous-genres dominants, à celui des années de l'immédiat avant-guerre, situation que résume parfaitement le *Petit Journal* dans deux annonces de publication du *Mystère de l'homme sans tête* datées de la fin du mois de décembre 1919 :

« Finie la tragédie sanglante qui nous a opprésés pendant cinq ans ; vivent la paix et les beaux drames d'amour où il n'est question ni de la guerre ni des Boches<sup>3359</sup> ! »

---

<sup>3358</sup> CAROU Alain, « Cinéma narratif et culture littéraire de masse : une médiation fondatrice (1908-1928) », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2004/4, n°51-4, p. 21-38.

<sup>3359</sup> Annonce de publication du *Mystère de l'homme sans tête*, in *Le Petit Journal*, le 23/12/1919.

« [...] notre nouveau roman [...] nous ramène à ces récits captivants qu'on lisait le soir, en famille, et qui, de la grand'-mère [*sic*] aux tout petits [*sic*], passionnaient tout le monde<sup>3360</sup>. »

Certains indicateurs indiquent toutefois une évolution de la place du roman-feuilleton par rapport à la période 1912-1918, surtout visible dans les "Trois Grands" (*Le Petit Journal, Le Petit Parisien, Le Matin*). En effet, nous avons constaté que le volume textuel moyen des fictions publiées dans ces journaux diminue assez nettement<sup>3361</sup>, diminution due en grande partie à la disparition des très longues fictions<sup>3362</sup>, que ces quotidiens ont moins régulièrement deux romans-feuilletons en cours, et les sept quotidiens examinés insèrent, en moyenne, moins d'annonces de publication pour présenter les fictions à venir. Au total, le roman-feuilleton est donc moins présent et moins visible dans l'immédiat après-guerre qu'il ne l'était dans l'immédiat avant-guerre et durant la guerre.

Comment qualifier l'influence de la Grande Guerre sur le roman-feuilleton français ? Pour Dominique Kalifa, le roman de guerre, c'est-à-dire le roman patriotique<sup>3363</sup>, et le ciné-roman sont deux « [...] grande[s] innovation[s] du feuilleton en guerre<sup>3364</sup>. » Nous ne partageons pas ce point de vue car dans le premier cas, on l'a dit, le récit patriotique permet simplement aux auteurs de varier un peu leur production en profitant des possibilités narratives offertes par le conflit. La lecture de plusieurs dizaines de romans-feuilletons publiés durant le conflit prouve que le "fonds" du roman-feuilleton n'évolue pas et demeure identique à celui des années 1890 ou 1900. La présence de ce que nous avons nommé des feuilletons-témoignages de guerre est la seule véritable nouveauté de la rubrique mais ils sont très peu nombreux à l'échelle des sept quotidiens que nous avons étudiés. En ce qui concerne le roman-cinéma<sup>3365</sup>, l'innovation est réelle du côté de l'image mais limitée du côté de la case feuilleton car elle se cantonne essentiellement à la prolifération des fictions d'aventures.

Le constat d'ensemble est celui d'un roman-feuilleton qui traverse la guerre sans trop souffrir et sans trop changer. Au début de l'année 1919, il est plus ou moins le même qu'au début de l'année 1914 : même place dans les journaux, mêmes auteurs qui signent les fictions avec une grande stabilité des auteurs maison, mêmes sous-genres dominants. A la fin de l'année 1920 on remarque, par contre, que le roman-feuilleton est moins présent dans les journaux qu'entre 1912 et 1918.

---

<sup>3360</sup> *Ibid.*, le 24/12/1919.

<sup>3361</sup> C'est également vrai dans *L'Humanité* et *L'Action française*.

<sup>3362</sup> Les fictions de plus de 120 livraisons, fréquentes à la fin de la Belle Époque et durant le conflit, disparaissent dans l'immédiat après-guerre.

<sup>3363</sup> L'auteur mélange dans une même catégorie « roman de guerre », les romans-feuilletons qui sont qualifiés de « romans patriotiques », de « romans nationaux » et de « romans de la Grande Guerre ».

<sup>3364</sup> KALIFA Dominique, « *Guerre, feuilleton, presse. 1913-1920* », in *14-18 Aujourd'hui, Today, Heute*, n°2, 1999, p. 140.

<sup>3365</sup> Nous conservons la dénomination employée dans les journaux durant les premières années, comme nous l'avons expliqué dans notre étude.

L'évolution débute donc une fois le conflit terminé, sans qu'il en apparaisse comme le responsable direct. On peut alors se demander s'il n'a pas simplement retardé des évolutions qui auraient eu lieu de toute façon, à la fois à cause des difficultés humaines, financières et matérielles qu'il a imposées aux journaux, mais peut-être, aussi, parce que les rédactions ont choisi de ne pas engager certaines transformations de leur formule afin de conserver aux journaux, dans un monde devenu chaos, la fonction rassurante que leur procure l'immutabilité de leurs rubriques et de leur organisation.

\*\*

En août 1914, la presse quotidienne de Grande-Bretagne est en pleine expansion. Ses tirages sont de l'ordre de 6,5 millions d'exemplaires pour une population identique à celle de la France. La grande presse "populaire" est beaucoup plus récente qu'en France puisqu'elle a moins de vingt ans, et les tirages des principaux *popular papers* sont moins élevés que ceux de leurs équivalents français. Le *serial* est, comme le roman-feuilleton en France, une rubrique consubstantielle à cette presse "populaire", depuis ses débuts, et il fonctionne, en gros, de la même manière, les deux principales différences relevées dans les trois quotidiens que nous avons examinés étant qu'il n'y a jamais deux fictions publiées simultanément, ce qui rend la fiction sérielle moins présente que dans les grands quotidiens français, et que les livraisons (*installments*) ne paraissent pas dans un "rez-de-chaussée" mais en pleine page, d'où un volume textuel moyen des livraisons supérieur à celui des livraisons des romans-feuilletons.

L'entrée en guerre ne perturbe pas radicalement le *serial*. En effet, il ne disparaît pas de manière généralisée, même si les quotidiens britanniques réduisent eux aussi leur pagination, puisque sur les trois *Dailies* considérés, il n'y a que le *Daily Express* qui le supprime de sa matière durant cinq mois. Et si en France la suppression du roman-feuilleton est liée à la baisse de pagination, dans le cas du quotidien britannique, la suppression semble davantage liée à un choix rédactionnel destiné à réserver le maximum d'espace à l'actualité : en effet la pagination de ce quotidien baisse dès les premiers jours du conflit, repart à la hausse avant la fin du mois d'août, mais le journal ne réintègre le *serial* qu'au début du mois de janvier 1915.

Les récits patriotiques font leur apparition dans le *Daily Mirror* et le *Daily Express* au début de l'année 1915 et le *serial* devient donc, lui aussi, vecteur de la mobilisation culturelle. Leur publication se concentre sur une période d'une année environ ce qui fait qu'il n'y a pas, comme dans les quotidiens à tirage de masse français, une invasion patriotique sur toute la durée du conflit. Cette chronologie est surtout visible dans le *Daily Express* puisque les cinq *patriotic serials* que le journal

publie sur la durée de la guerre le sont entre janvier 1915 et janvier 1916. Le *Daily Mirror* publie quatre fictions patriotiques durant la guerre mais deux seulement durant cette période ; la prise en compte des récits qui comportent des “relents” d’idéologie patriotique rend toutefois cette concentration sur l’année 1915 tout aussi nette puisque sur les huit *serials* que le journal publie entre mars 1915 et janvier 1916, on trouve trois *serials* de ce type et deux *patriotic serials*. Nous avons expliqué cette concentration des fictions patriotiques par la situation particulière de la Grande-Bretagne qui doit uniquement compter sur le volontariat, durant les 18 premiers mois de guerre, pour constituer son armée ; le *serial* semble donc utilisé pour stimuler les engagements volontaires jusqu’à l’instauration de la conscription, à la fin du mois de janvier 1916, avant de se raréfier, comme s’il était jugé moins utile une fois le principal problème du pays résolu.

Le *Daily Express* et le *Daily Mail* cessent tous deux de publier des fictions sérielles durant la guerre : le premier, de début août 1916 à avril 1919, le second du mitan du mois de mars 1917 au mitan du mois de décembre 1918 ; aucun des quotidiens à grand tirage français que nous avons étudiés ne supprime le roman-feuilleton après son retour à l’automne 1914. Si nous n’avons pas été en mesure de fournir une explication au sujet du *Daily Mail*, puisque nous n’avons pu le dépouiller, en ce qui concerne le *Daily Express*, il semble que la baisse de pagination qui le touche en mars 1916 ne soit pas la raison principale de cette décision puisque le quotidien entame en avril la publication d’une longue fiction. Nous pensons que le mobile principal du *Daily Express* est le même que celui qui conduit le *Daily Mirror* à continuer la publication de fictions romanesques jusqu’à la fin du conflit : la recherche de la satisfaction de son public. Le *Daily Express*, journal d’information avant tout, décide vraisemblablement d’accorder la plus grande partie de son espace rédactionnel à l’actualité<sup>3366</sup>, comme il l’a fait durant les cinq premiers mois du conflit, alors que le *Daily Mirror*, *tabloid* illustré à la fonction de divertissement plus affirmée, continue à offrir une rubrique fondamentale de son identité journalistique.

Le *serial* de l’immédiat après-guerre, dans les deux journaux dépouillés, est le même, en termes de contenu, qu’entre janvier 1912 et novembre 1918, le faible nombre de récits patriotiques publiés durant le conflit et leur absence après celui-ci, contrairement à ce qui se passe en France, rendant la symétrie encore plus flagrante. En termes de place occupée et de visibilité, la situation de 1919-1920 est identique à celle 1912-1913, hormis quelques légers changements dont le plus significatif est la baisse importante du volume textuel moyen des *serials* publiés par le *Daily Mail*, à l’image de ce qui se passe dans les grands quotidiens français. La guerre perturbe le *serial* puisqu’il

---

<sup>3366</sup> Ce que semble confirmer un sondage effectué sur deux exemplaires par semaine au cours des années 1917 et 1918.

disparaît pendant une période assez longue de deux des trois journaux britanniques que nous avons considérés dans notre étude, mais elle ne provoque aucune évolution véritablement importante de la rubrique.

Que ce soit dans la presse à grand tirage française ou britannique, la guerre n'est donc pas « [...] accoucheuse de modernité [...] »<sup>3367</sup> en ce qui concerne la fiction sérielle. Elle amène les journaux à s'adapter, à opérer quelques modifications de leurs pratiques habituelles, dont la plus visible est la suppression du *serial* pendant plus de deux ans et demi dans le *Daily Express* et plus d'un an et demi dans le *Daily Mail* mais, en 1920, les genres roman-feuilleton et *serial* ne sont pas fondamentalement différents de ce qu'ils étaient au début de l'année 1914. Pour en revenir aux propos d'Arnould Galopin, ils apparaissent donc avant tout comme l'expression de l'exaltation d'un romancier sur lequel « la grande lutte de 1914-1915, [...], sur le front du Nord, a eu [...] un retentissement profond »<sup>3368</sup> suite à son expérience de correspondant de guerre pour *Le Journal*<sup>3369</sup>.

\*\*\*

Ce que notre étude fait apparaître de plus intéressant a trait au rôle de la fiction sérielle dans la mobilisation des esprits du temps de guerre. Lorsque le roman-feuilleton et le *serial* se font « poésie héroïque »<sup>3370</sup> pour contribuer à l'intensification et à la pérennisation de l'effort de guerre, décrivant cette dernière comme une « croisade »<sup>3371</sup> dont ils cherchent à justifier la nécessité, ils illustrent parfaitement les deux dimensions de la « culture de guerre » de 14-18 : une dimension imposée, qui tient de la violence symbolique, et une dimension spontanée, la plus importante, qui corrobore l'idée d'un consentement pulsionnel au conflit.

Un journal est en premier lieu une entreprise dont le principal objectif est de faire des bénéfices. Pour cela, il fait de son mieux pour répondre aux attentes du public auquel il se destine et, aussi, en créer. Les rubriques roman-feuilleton et *serial* sont utilisées depuis leur origine pour attirer/fidéliser des lecteurs et la publication de récits patriotiques participe elle aussi de cette

---

<sup>3367</sup> PROCHASSON Christophe, RASMUSSEN Anne, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, La Découverte, 1996, p. 8.

<sup>3368</sup> DOCQUOIS Georges, *Nos émotions pendant la guerre*, op. cit., p. 100. Ce sont des paroles de Galopin rapportées par l'auteur.

<sup>3369</sup> Elle lui a d'ailleurs fourni la matière de plusieurs romans, dont *Les poilus de la 9<sup>ème</sup>*, publié dans *Le Journal* entre le 25/01/1915 et le 18/04/1915, *Les gars de la flotte*, publié dans *Le Journal*, entre le 27/11/1915 et le 06/02/1916 et d'un témoignage, *Sur la ligne de feu. Carnet de campagne d'un correspondant de guerre*, Paris, De Boccard, 1917.

<sup>3370</sup> CÉLINE Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, op. cit., p. 80.

<sup>3371</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, op. cit., p. 127-230.

logique, même si elle est surdéterminée par la situation de guerre. La fiction patriotique ne naît pas en 1914, les journaux en publient déjà durant les décennies précédentes, en nombre variable en fonction du contexte. La place particulière qu'elle occupe dans les journaux de notre corpus à partir de la fin de l'année 1914 ou du début de l'année 1915 est liée aux nécessités imposées par un conflit d'un genre nouveau qui conduisent à la mise en place d'une action volontariste de façonnement des imaginaires dont la publication de romans-feuilletons et de *serials* patriotiques, discours construits sur mesure pour servir cette action, est un des nombreux avatars, au même titre, par exemple, que ce qui s'opère dans le secteur des affiches, des cartes postales, des objets du quotidien, ou encore des jouets. Mais si les presses française et britannique publient ces fictions, c'est aussi parce qu'elles savent être en adéquation avec l'horizon d'attente de la population, avec les représentations qui dominent le discours social. Ainsi que Georges Mosse le montre lorsqu'il évoque le poids de l'action de mobilisation culturelle du III<sup>e</sup> Reich dans l'enracinement de la doctrine nazie<sup>3372</sup>, cette dernière n'a pu s'imposer au peuple allemand que parce que la plupart de ses fondements idéologiques disposaient, sous d'autres formes, d'une assise déjà ancienne et profonde dans la société allemande ; de la même manière, si la mobilisation culturelle de la Grande Guerre a pu fonctionner, au sein des pays belligérants, c'est parce que sa part imposée a été positivement accueillie par des esprits déjà acquis à son discours, pré-mobilisés. C'est seulement grâce à cette mobilisation spontanée que le consentement au conflit a pu être maintenu dans la durée, l'imaginaire qui se construit autour des atrocités allemandes, dès les premières semaines du conflit, devenant en quelque sorte « [...] le noyau dur du consentement patriotique [...]»<sup>3373</sup>, de la "culture de guerre" française et britannique et, plus largement, des alliés de l'Entente, ce qu'illustre parfaitement la place qu'elles occupent dans les représentations de l'ennemi et de la violence de guerre véhiculées par les romans-feuilletons et *serials* patriotiques.

Notre analyse du discours sériel patriotique a montré l'existence indéniable de cette "culture de guerre", « univers mental<sup>3374</sup> » qui transcende les frontières et structure les imaginaires de guerre nationaux. Impossible de ne pas constater la grande similarité des représentations de l'ennemi, de soi, de la guerre, de la violence de guerre ou des identités sexuées en guerre telles qu'elles apparaissent dans les fictions sérielles patriotiques de presse de France et de Grande-Bretagne. Impossible de ne pas y voir le résultat de la fabrique du consentement et de l'instrumentalisation du patriotisme défensif, sentiment qui est poussé à son paroxysme, en France, par l'invasion et

---

<sup>3372</sup> MOSSE George L., *Les racines intellectuelles du Troisième Reich. La crise de l'idéologie allemande*, Paris, Calmann-Lévy, 2006.

<sup>3373</sup> PROCHASSON Christophe, « *Sur les atrocités allemandes : la guerre comme représentation* », in *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2003/4, p. 890.

<sup>3374</sup> BECKER Jean-Jacques, WINTER J. M., KRUMEICH Gerd, et alii, « *Avant propos* », in *Guerres et cultures...*, op. cit., p. 8.

l'occupation, et qui devient très puissant en Grande-Bretagne, à la fois à cause de l'émotion très profonde suscitée par l'invasion de la Belgique et parce que le conflit est très rapidement perçu comme une « [...] guerre de défense nationale<sup>3375</sup> », une guerre dans laquelle ce n'est ni plus ni moins que l'avenir de l'Empire qui est en jeu.

Mais cette analyse a également fait apparaître des écarts ou tout au moins des nuances significatives dans la manière dont les romans-feuilletons et les *serials* patriotiques abordent certains sujets. Nous avons alors choisi de considérer ces derniers comme des reflets possibles des "cultures de guerre" française et britannique, variantes de la "culture de guerre" maîtresse évoquée précédemment, et dans lesquelles on perçoit parfois nettement le poids déterminant qu'y exercent la conception de la nation, du patriotisme et le passif des relations avec l'Allemagne. Si la "culture de guerre" est « [...] indissociable d'une spectaculaire prégnance de la haine à l'égard de l'adversaire [...] qui envahit [...] tout le champ des représentations<sup>3376</sup> », cette haine est beaucoup plus prononcée dans les romans-feuilletons patriotiques qu'elle ne l'est dans les *patriotic serials* : dans les premiers, les représentations de l'ennemi contiennent régulièrement une violence débridée que les seconds ignorent ou ne font qu'effleurer, en particulier lorsqu'il est question de déshumaniser celui-ci ou de dénoncer la cruauté dont il est capable sur le champ de bataille et, surtout, envers les civils. En effet, la description des violences exercées par les soldats allemands sur ces derniers, si elles sont toujours condamnées dans les fictions des deux pays, sont souvent décrites avec un grand luxe de détails très crus dans les fictions sérielles patriotiques françaises, certains auteurs se révélant des spécialistes de ce genre d'exercice comme Gaston Leroux ou Jules Mary. La mémoire de la guerre de 1870, le jeu de représentations forgées à ce moment<sup>3377</sup> et réactivées épisodiquement entre 1870 et 1914 au gré de l'évolution des rapports franco-allemands, la force du « [...] sentiment de violation [...]»<sup>3378</sup> provoqué par l'invasion brutale du nord du pays tout comme l'héritage jacobin de la guerre civilisatrice<sup>3379</sup>, visible dans l'insistance à faire de la guerre des Français une guerre de défense de la Civilisation face au particularisme dangereux constitué par la *Kultur* allemande, expliquent indéniablement cette violence particulière qui s'exprime dans les romans-feuilletons patriotiques

---

<sup>3375</sup> PENNELL Catriona, *A Kingdom United. Popular Responses to the Outbreak of the First World War in Britain and Ireland*, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 229 : « [...] a war of national defence. » Le second chapitre qui s'intéresse au sens que les Britanniques donnent très rapidement au conflit est particulièrement éclairant à ce sujet, tout comme le cinquième dans lequel l'auteure s'intéresse aux motivations des engagés volontaires.

<sup>3376</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *op. cit.*, p. 145.

<sup>3377</sup> JEISMANN Michael, *La notion d'ennemi national...*, *op. cit.*, p. 293-318 ; HORNE John, « *Corps, lieux et nation. La France et l'invasion de 1914* », in *op. cit.*, p. 73-109.

<sup>3378</sup> HORNE John, *ibid.*, p. 91.

<sup>3379</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, « *Vers une histoire culturelle de la Première Guerre mondiale* », in *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, 1994, vol. 41, n°1, p. 7.

durant le conflit mais aussi durant les deux années qui suivent l'armistice. Le fait d'attiser la haine des lecteurs envers l'ennemi allemand constitue une stratégie de mobilisation fondamentale de ces fictions, au moins aussi importante que la justification du conflit.

Examinée au prisme du roman-feuilleton patriotique, la "culture de guerre" française de 1914-1918 apparaît donc véritablement comme une "culture de la haine".

L'absence d'un long passé conflictuel avec l'Allemagne et le fait de ne pas subir l'ennemi sur le sol national explique en partie la moindre violence qui traverse les fictions patriotiques publiées par les deux quotidiens britanniques examinés, mais elle est aussi le résultat d'une instrumentalisation du *serial* dont l'objectif essentiel est très différent de celle du roman-feuilleton. Le problème crucial des Britanniques, dès les débuts du conflit et jusqu'au milieu de l'hiver 1915-1916, c'est le manque d'hommes sous l'uniforme. Et le *serial* est mis au service de cette cause patriotique par excellence : inciter les hommes aptes à le faire à risquer leur vie pour leur pays alors qu'ils sont libres de ne pas le faire. Le *patriotic serial* est avant tout un produit destiné à contribuer à la résolution d'un problème concret : sur les sept récits patriotiques publiés par le *Daily Mirror* et le *Daily Express* avant l'instauration de la conscription, cinq sont des fictions de recrutement et les annonces utilisées pour les introduire auprès des lecteurs n'hésitent pas, parfois, à leur préciser que ces récits sont publiés pour stimuler les engagements volontaires.

Telle qu'elle s'exprime dans le *patriotic serial* des deux *Dailies*, la "culture de guerre" britannique apparaît donc moins passionnelle et plus pragmatique.

Il est difficile d'évaluer le rôle que les fictions sérielles patriotiques de presse jouent effectivement dans la mobilisation culturelle des deux pays, mais plusieurs éléments plaident en faveur d'un impact significatif : la très large diffusion des *media* roman-feuilleton et *serial*, qui augmente encore durant la guerre puisque les tirages de la presse quotidienne progressent de manière importante ; les avantages en termes d'inculcation idéologique fournis par la périodicité quotidienne, qui permet une imprégnation progressive et en profondeur ; la réception facilitée de l'argumentation véhiculée par ces fictions, parce que cette dernière se fonde dans des formes romanesques connues depuis longtemps du public ; et, enfin, le fait que nombre des représentations qu'elles distillent sont déjà au fondement des imaginaires sociaux avant le déclenchement du conflit.

Parmi les effets du discours sériel patriotique qui nous semblent irréfutables, c'est l'effet de « banalisation<sup>3380</sup> » de la guerre, de la violence et de la mort qui est le plus important. Des représentations et figures omniprésentes comme « la belle mort », l'enfant héroïque ou encore la guerre comme expérience « revirilisatrice » y contribuent fortement, mais c'est surtout l'immersion répétée, d'une fiction à une autre, dans une atmosphère brutale où sont multipliées, même si elles sont le plus souvent aseptisées, les évocations de mort de masse, de corps déchiquetés, de mutilations, de viols, de corps à corps terribles qui s'avère déterminante. Le phénomène de « banalisation » est essentiel dans l'action de mobilisation culturelle car il permet de rendre acceptable une réalité qui ne l'est pas. Lorsque nous lisons les fictions patriotiques, et surtout les romans-feuilletons, bien plus violents, il est arrivé que nous tentions d'imaginer ce que pouvaient ressentir les contemporains qui lisaient jour après jour de tels récits. Durant le conflit, les lecteurs assidus des fictions du *Petit Parisien* ou du *Petit Journal* sont fréquemment plongés durant plusieurs mois, parfois plus d'une année, dans des récits qui, l'un après l'autre, déversent dans leur esprit des images de violence et de mort. Il nous semble évident que cette familiarité avec la violence représentée, qui s'ajoute à celle que produisent d'autres *media* et, dans certains cas, à la violence vécue, aboutit à une accoutumance à la violence et à une forme d'« intériorisation » des seuils qu'elle a franchis durant le conflit qui déterminent, en partie, le processus de « brutalisation des sociétés européennes<sup>3381</sup>. »

Notre étude nous a permis de proposer une approche des imaginaires français et britannique de la Grande Guerre et de faire apparaître certaines de leurs similitudes et de leurs différences qui attestent l'existence d'une « culture de guerre » commune mais également de « cultures de guerre » nationales. La première relève d'une temporalité courte, celle du conflit, et se cristallise très rapidement, durant les premières semaines de guerre, avec les « atrocités » allemandes comme principal fondement. Les secondes relèvent d'une temporalité longue, et sont en quelque sorte les produits de l'assimilation de la « culture de guerre » par les imaginaires sociaux ; elles permettent notamment d'éclairer les spécificités de la mobilisation culturelle des différents pays belligérants.

Ce constat invite à mener des travaux comparables concernant d'autres pays belligérants afin d'enrichir une histoire culturelle de la Grande Guerre qui se définit comme une anthropologie

---

<sup>3380</sup> Le terme est la traduction du terme « *trivialization* », utilisé par Georges L. Mosse, que nous avons déjà abordé dans notre étude.

<sup>3381</sup> Nous reprenons ici le sous-titre de la traduction de l'ouvrage de Georges L. Mosse *Fallen Soldiers...*, *op. cit.* Le terme « brutalisation » est à entendre dans le sens de « rendre brutal ». Mosse évoque la « *brutalization* » de la vie politique allemande dans les décennies 1920 et 1930 à cause de « la poursuite dans la paix, des attitudes agressives de la guerre [...], d'un état d'esprit issu de la guerre et de son acceptation. » (p. 181) Le terme a été repris par certains historiens de la Grande Guerre pour désigner les effets de la violence et de sa « banalisation » sur les individus et les sociétés, durant la guerre elle-même et après celle-ci.

attentive, en premier lieu, aux individus qui ont vécu ce conflit, à leur penser et leur agir, faisant sienne la conception de Lucien Febvre<sup>3382</sup> ou de Marc Bloch<sup>3383</sup> d'une histoire dont les hommes doivent être les seuls objets. Dans ce cadre, la valeur heuristique des sources littéraires dites "populaires" et, plus largement, de l'ensemble des objets relevant du « sous-champ de grande production » nous semble évidente, car en tant que produits destinés à satisfaire un horizon d'attente mais également à imposer des modèles, ils sont à même de constituer des sources fécondes pour l'historien lorsqu'il cherche à saisir les imaginaires sociaux d'une époque déterminée. Pour en rester à la Grande Guerre, l'expérience muséographique initiée en 1992 au sein de l'Historial de Péronne nous semble illustrer cette richesse des sources "populaires". Dans les vitrines, qui sont consacrées à la vie des populations civiles, et dont le contenu est organisé selon une scénographie comparatiste dont l'objectif est de donner à voir les "cultures de guerre" allemande, britannique et française, un grand nombre d'objets du quotidien sont exposés, tels que des bibelots, de la vaisselle, des journaux, des vêtements, des jouets, parce qu'ils permettent véritablement d'approcher l'imaginaire des sociétés en guerre. Preuve que l'histoire culturelle du Premier Conflit mondial a tout à gagner à travailler, à interroger le "populaire" pour affiner son approche de l'homme en guerre.

---

<sup>3382</sup> FEBVRE Lucien, *Combats pour l'histoire*, Paris, Colin, 1953, p. 20-21 : « Les hommes seuls objets de l'histoire... »

<sup>3383</sup> BLOCH Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Colin, 1960 (1<sup>ère</sup> édition 1949), p. 4 : « [...] l'objet de l'histoire est par nature l'homme. Disons mieux : les hommes [...] Le bon historien [...] ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier. »



Cette recherche concerne l'étude de deux productions littéraires au cours de la décennie 1910, le roman-feuilleton français et le *serial* britannique de la presse quotidienne. Elle s'intéresse à leurs conditions de production, de diffusion et de réception, et vise à évaluer l'impact de la Première Guerre mondiale sur la fiction sérielle, principale forme de littérature de masse de la période.

Elle s'inscrit dans une problématique d'histoire culturelle attentive aux représentations produites et diffusées pendant ce conflit, et prend place dans une réflexion sur les "cultures de guerre" telles qu'elles ont été définies et discutées à partir du début des années 1990 par les historiens ; c'est une des raisons pour lesquelles elle se veut résolument comparatiste et interdisciplinaire. Elle s'attache à mettre en évidence les modalités de l'instrumentalisation de cette littérature dite "populaire" par la mobilisation culturelle, processus au travers duquel une société entreprend, à un moment donné, d'orienter dans un but précis les représentations qu'elle partage. Elle vise à analyser leur rôle dans le façonnement des imaginaires de guerre.

Mots clés : roman-feuilleton, *serial*, littérature "populaire", presse, Grande Guerre, histoire culturelle, représentations, "cultures de guerre", mobilisation culturelle, analyse de discours.

*This research is focused on the study of two literary productions during the 1910's, the French roman-feuilleton and the British serial published in the daily press. It examines their conditions of production, distribution and reception. Its purpose is to evaluate the impact of the First World War on the serial fiction, the main form of mass literature during this period.*

*It is part of an issue of cultural history, looking for the representations which are built and shared during the conflict, and part of a reflexion on "war cultures", as they have been defined and discussed from the beginning of the 1990's by the historians ; that is one of the reasons why this study is intended to be a comparative and interdisciplinary work. It gives special attention to highlight the terms of the instrumentalization of these "popular" literatures by the process of cultural mobilization through which a society, at some point, undertakes to influence collective representations for a specific purpose. It aims to analyse their role in the shaping of imaginaries of war.*

Keywords : roman-feuilleton, *serial*, "popular" literature, press, Great War, cultural history, representations, "war cultures", cultural mobilization, discourse analysis.

# **UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE-FRANCHE-COMTÉ**

U.F.R. Sciences du Langage, de l'Homme et de la Société (S.L.H.S.)

**ÉCOLE DOCTORALE « LANGAGES, ESPACES, TEMPS, SOCIÉTÉS » (L.E.T.S.)**

Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en

**HISTOIRE**

**LE ROMAN-FEUILLETON FRANÇAIS ET LE *SERIAL* BRITANNIQUE**

**PENDANT LE PREMIER CONFLIT MONDIAL, 1912-1920**

Vol.3. Annexes.

Présentée et soutenue publiquement le samedi 26 novembre 2016 par

**David Erbs**

Sous la direction de Madame Odile Roynette

Jury :

M. Pascal LÉCROART, Professeur de littérature française, université de Bourgogne-Franche-Comté.  
M. Jean-Yves MOLLIER, Professeur émérite d'histoire contemporaine, université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines.

M. Christophe PROCHASSON, Directeur d'études, E.H.E.S.S. Rapporteur.

Mme Anne RASMUSSEN, Professeure d'histoire contemporaine, université de Strasbourg.  
Rapporteur.

Mme Odile ROYNETTE, Maîtresse de conférences HDR, université de Bourgogne-Franche-Comté.



# **ANNEXES**



## ANNEXE 1 : INVENTAIRE DES ROMANS-FEUILLETONS PUBLIÉS DANS LES JOURNAUX FRANÇAIS DE NOTRE CORPUS ENTRE LE 01/01/1912 ET LE 31/12/1920.

Les romans-feuilletons patriotiques de plus de dix livraisons sont repérés en bleu dans la colonne "Titre du roman-feuilleton" et ceux dont nous avons inclus un résumé en annexe 6 en jaune dans la colonne "Nombre de livraisons".

Les romans-cinéma sont repérés en rose dans la colonne "Auteur(s)" pour apparaître clairement lorsqu'ils sont également des récits patriotiques.

Nous avons respecté la manière dont les noms d'auteurs sont orthographiés dans les journaux.

Titre du roman-feuilleton	Journal de publication	Auteur(s)	Date de début de publication	Date de fin de publication	Nombre de livraisons
<i>Mirka-la-brune</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Maxime Villemer	07/03/1912	15/08/1912	162
<i>L'amie de Claudie</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Pierre Borel	24/03/1912	28/04/1912	36
<i>La fille de Judas</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Ely Montclerc	28/04/1912	18/09/1912	143
<i>Vive la France!</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Serge Basset	04/08/1912	09/10/1912	67
<i>La margaudière</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Jean Rochon	15/09/1912	19/11/1912	66
<i>Toto</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Paul Bertnay	03/10/1912	10/03/1913	159
<i>Le palais bleu</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Émile Solari	17/11/1912	09/02/1913	85
<i>L'oiseau noir</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Maxime Audouin	09/02/1913	16/05/1913	97
<i>Les deux Micheline</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Georges Maldague	06/03/1913	10/07/1913	127
<i>Le Galion</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Pierre Borel	11/05/1913	10/06/1913	31
<i>Nini Soleil</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Ely Montclerc	08/06/1913	21/10/1913	135
<i>Rolande immolée</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Louis Létang	06/07/1913	03/12/1913	151
<i>Une fille du peuple</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Maxime Villemer	09/10/1913	01/04/1914	175
<i>L'ange du village</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Allix Dalmont	23/11/1913	15/03/1914	113
<i>Nichée de fauves</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Paul Bertnay	05/03/1914	26/07/1914	143
<i>Le roi des bracos.</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Jean Rochon	29/03/1914	28/05/1914	61
<i>Sang fatal</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Jean d'Aléria	24/05/1914	09/12/1914	116
<i>La figure de cire</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Ely Montclerc	16/07/1914	08/03/1915	151
<i>Présent!</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Paul Segonzac	15/11/1914	31/03/1915	134
<i>L'homme aux yeux d'émeraude</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Jules de Gastyne	04/03/1915	06/06/1915	94
<i>Le sang de la France</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Paul Bertnay	25/03/1915	31/08/1915	159
<i>Oiseaux sans nid</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Maxime Audouin	03/06/1915	14/10/1915	130
<i>Père et mère inconnus</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Charles Esquier	29/08/1915	15/11/1915	76
<i>Les chevaliers de l'amour</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Georges Maldague	07/10/1915	13/02/1916	129
<i>Sainte Russie</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Paul Segonzac	14/11/1915	01/04/1916	138
<i>La mascotte des poilus</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Arnould Galopin	11/02/1916	23/09/1916	224
<i>Le fiancé de l'Alsacienne</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Henry de la Vaulx	30/03/1916	10/09/1916	165
<i>Poste restante</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Pierre Borel	10/09/1916	02/11/1916	50
<i>Marjolie</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Michel Morphy	21/09/1916	17/02/1917	139
<i>Pour son amour!</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Marcel Allain	29/10/1916	28/11/1916	30
<i>Sauvagette</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Maurice Landay.	26/11/1916	16/01/1917	51
<i>Zigomar</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Léon Sazie	14/01/1917	20/06/1917	133
<i>Le nid du pirate</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Maxime Audoin	14/02/1917	28/05/1917	84
<i>Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup></i>	<i>Le Petit Journal</i>	Arnould Galopin	17/06/1917	04/12/1917	150
<i>Le courrier de Washington!...</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Adapté par Marcel Allain	29/09/1917	08/12/1917	70
<i>Le secret de la flamme</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Paul Bertnay	05/12/1917	07/06/1918	151
<i>Rose Pompon</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Paul Segonzac	14/12/1917	20/04/1918	105
<i>Fauvette!</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Adapté par Marcel Allain	19/04/1918	23/05/1918	35

<i>Marie Bonne-Étoile</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Léon Sazie	24/05/1918	01/11/1918	120
<i>Cœur d'héroïne</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Adapté par Marcel Allain	08/06/1918	23/08/1918	77
<i>Le page rose</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Paul Segonzac	25/08/1918	07/11/1918	54
<i>Le navire invisible</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Arnould Galopin	02/11/1918	29/03/1919	88
<i>Âmes de fous</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Adapté par Guy de Téramond	09/11/1918	20/12/1918	42
<i>Chagrin d'amour</i>	<i>Le Petit Journal</i>	M.A. de Sira	21/12/1918	08/02/1919	40
<i>Le fort de Vaux. (Journal du commandant Raynal).</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Commandant Raynal	09/02/1919	01/03/1919	18
<i>L'heure héroïque</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Pierre Borel	02/03/1919	16/05/1919	53
<i>Comment j'ai fait la guerre</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Capitaine Georges Madon	28/03/1919	02/06/1919	47
<i>Tréflar</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Léon Sazie	04/05/1919	26/07/1919	74
<i>Calvaire de Gueux</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Charles Bléneau	01/06/1919	18/10/1919	112
<i>Par amour!...</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Adapté par Marcel Allain	25/07/1919	15/10/1919	83
<i>Cœurs vaillants!</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Paul Bertnay	04/10/1919	03/02/1920	79
<i>Delhia la Charmeuse</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Arnould Galopin	19/10/1919	02/01/1920	48
<i>Le mystère de l'homme sans tête</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Paul Segonzac	28/12/1919	12/04/1920	78
<i>Victorieuse!</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Louis Létang	01/02/1920	17/05/1920	80
<i>Réveil d'amour</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Georges Spitzmuller	11/04/1920	15/08/1920	101
<i>La lande noire</i>	<i>Le Petit Journal</i>	J.-H. Rosny aîné	29/04/1920	12/06/1920	42
<i>L'intruse</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Georges Maldague.	08/06/1920	30/08/1920	67
<i>Yvonne Delorme</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Jean d'Aléria	14/08/1920	13/12/1920	90
<i>Mademoiselle Mick, détective</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Maurice d'Asseroy	29/08/1920	27/11/1920	88
<i>La Carmencita</i>	<i>Le Petit Journal</i>	Arnould Galopin	25/11/1920	07/03/1921	90
<i>L'homme à l'auto grise</i>	<i>Le Petit Journal</i>	J. Berr de Turique	12/12/1920	28/01/1921	42
<i>Fraîcheur</i>	<i>Le Matin</i>	Gyp	15/01/1912	12/02/1912	29
<i>Le faiseur de momies</i>	<i>Le Matin</i>	Georges Spitzmuller et Armand Le Gay	11/02/1912	30/04/1912	77
<i>Vengée !</i>	<i>Le Matin</i>	Henri Germain	20/04/1912	28/08/1912	128
<i>Zigomar. Peau d'anguille.</i>	<i>Le Matin</i>	Léon Sazie	10/05/1912	14/09/1912	128
<i>Les clowns</i>	<i>Le Matin</i>	Maurice Montégut	27/08/1912	03/10/1912	38
<i>L'œil du tigre</i>	<i>Le Matin</i>	Ely Montclerc	13/09/1912	26/12/1912	104
<i>Patte de chien</i>	<i>Le Matin</i>	Jean Rameau	03/10/1912	23/10/1912	21
<i>L'amant de la momie</i>	<i>Le Matin</i>	A. Wylm	24/10/1912	06/12/1912	44
<i>Pardaillan et Fausta</i>	<i>Le Matin</i>	Michel Zévaco	07/12/1912	23/05/1913	171
<i>Adam Worth. Mémoires d'un voleur de qualité</i>	<i>Le Matin</i>	Maurice Strauss	24/12/1912	13/01/1913	20
<i>Gil=X...</i>	<i>Le Matin</i>	René Bures et Jacques Ferlan	06/01/1913	13/03/1913	66
<i>Le trésor du temple</i>	<i>Le Matin</i>	Joseph Lyons et Cecil Raleigh. Adapté de l'anglais par Henri Huart	13/03/1913	07/04/1913	25
<i>Chéri-Bibi</i>	<i>Le Matin</i>	Gaston Leroux	05/04/1913	04/08/1913	120
<i>La petite Magg</i>	<i>Le Matin</i>	Maxime La Tour	21/05/1913	20/10/1913	149
<i>Maud de Hourland</i>	<i>Le Matin</i>	J.-H. Rosny Jeune	04/08/1913	08/12/1913	125
<i>L'avion d'amour</i>	<i>Le Matin</i>	Jean de la Hire	20/10/1913	15/11/1913	26
<i>Le fils de Pardaillan</i>	<i>Le Matin</i>	Michel Zévaco	15/11/1913	19/04/1914	154
<i>Le sceptre d'or</i>	<i>Le Matin</i>	Paul Margueritte	09/12/1913	29/03/1914	109
<i>Rouletabille à la guerre</i>	<i>Le Matin</i>	Gaston Leroux	28/03/1914	24/10/1914	134
<i>Le dernier voyage extraordinaire. Étonnante aventure de la mission Barsac</i>	<i>Le Matin</i>	Jules Verne	18/04/1914	06/07/1914	80
<i>Le secret du Crane</i>	<i>Le Matin</i>	René Bures et Jacques Ferlan	04/07/1914	07/02/1915	138
<i>L'homme sans tête</i>	<i>Le Matin</i>	Pierre Vernou	31/07/1914	Interruption définitive le 01/08	
<i>La fille du Boche</i>	<i>Le Matin</i>	Henri Germain	06/02/1915	08/08/1915	184
<i>Le roi des cuisiniers</i>	<i>Le Matin</i>	Un poilu	07/08/1915	24/12/1915	140
<i>Les mystères de New-York</i>	<i>Le Matin</i>	Adapté par Pierre Decourcelle	27/11/1915	28/04/1916	154
<i>Confitou</i>	<i>Le Matin</i>	Gaston Leroux	16/01/1916	15/02/1916	31
<i>Don Juan</i>	<i>Le Matin</i>	Michel Zévaco	04/03/1916	14/08/1916	164
<i>La colonne infernale</i>	<i>Le Matin</i>	Gaston Leroux	29/04/1916	08/09/1916	133
<i>Au-delà des ténèbres</i>	<i>Le Matin</i>	Jean de la Hire	18/08/1916	18/12/1916	114
<i>Les doigts qui parlent</i>	<i>Le Matin</i>	J. - Joseph-Renaud et Eloy Alary	09/09/1916	18/10/1916	40
<i>Dans l'ombre d'une femme</i>	<i>Le Matin</i>	Marcelle Adam	21/10/1916	03/11/1916	14
<i>Le masque aux dents blanches</i>	<i>Le Matin</i>	Adapté par Anonyme	04/11/1916	24/02/1917	112
<i>Cruelle erreur</i>	<i>Le Matin</i>	Henri Germain	23/12/1916	15/05/1917	139
<i>Le sergent Beulemans</i>	<i>Le Matin</i>	Jean-François Fonson	16/05/1917	04/10/1917	137
<i>Le sous-marin "Le Vengeur"</i>	<i>Le Matin</i>	Gaston Leroux	07/09/1917	12/02/1918	134
<i>La reine Isabeau</i>	<i>Le Matin</i>	Michel Zévaco	05/10/1917	19/06/1918	215
<i>La reine s'ennuie</i>	<i>Le Matin</i>	Adapté par Pierre Decourcelle	22/02/1918	07/06/1918	91

AENIGMA	Le Matin	Maxime La Tour	08/06/1918	18/11/1918	154
Comme tant d'autres	Le Matin	René Le Cœur	21/06/1918	09/08/1918	39
Flora Printemps	Le Matin	Henri Kéroul	19/11/1918	14/02/1919	88
La dernière déesse	Le Matin	Claude Farrère	15/02/1919	20/03/1919	34
Jim et Jo	Le Matin	Marcelle Adam	21/03/1919	16/04/1919	27
La nouvelle aurore	Le Matin	Gaston Leroux	18/04/1919	07/08/1919	110
Le pré aux clercs	Le Matin	Michel Zévaco	08/08/1919	18/12/1919	112
Le fils de la nuit	Le Matin	Jules de Gastyne et Gérard Bourgeois	19/12/1919	11/03/1920	84
Deux jeunes filles	Le Matin	René Le Cœur	12/03/1920	23/04/1920	43
Le sphinx aux yeux pourpres	Le Matin	Pierre Vernou	24/04/1920	03/08/1920	101
La pieuvre	Le Matin	Georges Spitzmuller	04/08/1920	06/10/1920	64
Tue-la-mort	Le Matin	Gaston Leroux	07/10/1920	30/12/1920	85
Raca	Le Matin	Jean de la Hire	31/12/1920	25/04/1921	116
Pour lui!	L'Action française	Mrs Alexander, adapté de l'anglais par A.M.P.	27/09/1912	15/07/1914	82
La vermine du monde	L'Action française	Léon Daudet	10/04/1916	26/05/1916	47
L'île au trésor	L'Action française	R.-L. Stevenson	25/05/1916	06/07/1916	43
La guerre du Nizam	L'Action française	Jules Méry	05/07/1916	09/09/1916	65
L'inexplicable crime	L'Action française	Paul de Garros et Henri de Montfort	10/09/1916	28/10/1916	49
Donatienne	L'Action française	René Bazin	29/10/1916	26/11/1916	28
Sans famille	L'Action française	Hector Malot	27/11/1916	11/04/1917	126
La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique sous la botte allemande. Notes d'un témoin (octobre 1914-juillet 1916)	L'Action française	Madeleine Havard de la Montagne	15/04/1917	20/05/1917	25
Imato rex Dei	L'Action française	Augusta Coupey	03/06/1917	12/09/1917	44
Les vengeurs	L'Action française	Jean Drault	14/09/1917	16/01/1918	81
Le masque déchiré	L'Action française	Félicien Pascal	01/02/1918	13/04/1918	46
Le "Cormoran" et les deux jambes de bois	L'Action française	Pol Cézembre	17/04/1918	13/07/1918	60
Les abrités	L'Action française	Marcel Provence	17/07/1918	19/09/1918	36
Le "Cormoran" chez les Boches	L'Action française	Pol Cézembre	21/09/1918	15/12/1918	43
La faucille d'or	L'Action française	Jean Dargène	12/01/1919	07/04/1919	54
Une enfance provençale	L'Action française	Marie Gasquet	08/04/1919	08/07/1919	43
Rose Perrin	L'Action française	Alice Pujo	11/07/1919	24/09/1919	45
Renée	L'Action française	Alice Pujo	16/08/1920	05/10/1920	48
L'accusateur public	L'Action française	Jean Drault	11/10/1920	11/12/1920	61
Gyptis Magna. Roman saharien.	L'Action française	Marc Gouvieux	12/12/1920	03/01/1921	21
Serrez vos rangs!	Le Petit Parisien	Aristide Bruant	14/01/1912	26/05/1912	134
Les deux milliardaires	Le Petit Parisien	Albert Boissière	17/03/1912	18/06/1912	87
Cœur de Française	Le Petit Parisien	Arthur Bernède	14/05/1912	06/10/1912	147
Les pattes de velours	Le Petit Parisien	Léon Malicet	16/06/1912	20/09/1912	96
La souricière	Le Petit Parisien	Marguerite Rolland	21/09/1912	02/11/1912	38
Le maître de l'air	Le Petit Parisien	Jacques Brienne	25/09/1912	21/01/1913	118
Trompe-la-mort	Le Petit Parisien	Jules Mary	25/10/1912	02/03/1913	124
Fleur de pavé	Le Petit Parisien	Aristide Bruant	19/01/1913	08/05/1913	110
Les deux petiototes.	Le Petit Parisien	Henri Kéroul	23/02/1913	02/07/1913	125
Le roman d'une étoile	Le Petit Parisien	Charles Mérouvel	27/04/1913	04/08/1913	99
Le petit mécano	Le Petit Parisien	Albert Boissière	29/06/1913	07/10/1913	98
La rançon du bonheur	Le Petit Parisien	Yves Mora	03/08/1913	02/12/1913	117
Les travailleuses	Le Petit Parisien	Arthur Bernède	05/10/1913	11/02/1914	129
Soldats de demain	Le Petit Parisien	Jules Mary	28/11/1913	08/04/1914	127
L'Alsacienne	Le Petit Parisien	Aristide Bruant	01/02/1914	14/06/1914	131
La fée des bois	Le Petit Parisien	Jacques Brienne	22/03/1914	16/08/1914	134
Une race qui sombre	Le Petit Parisien	Charles Mérouvel	07/06/1914	25/11/1914	97. Dernière livraison annoncée pour le 26/11 mais absente.
La vierge en pleurs	Le Petit Parisien	René Vincy	01/08/1914	Interruption définitive le 02/08	
L'espionne de Guillaume	Le Petit Parisien	Arthur Bernède	22/11/1914	24/04/1915	153
Sur les routes sanglantes	Le Petit Parisien	Jules Mary	31/01/1915	14/06/1915	135
Tête de Boche	Le Petit Parisien	Aristide Bruant	25/04/1915	16/10/1915	175

<i>Notre terre</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Lise Pascal	15/06/1915	04/09/1915	80
<i>Haine éternelle !</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Charles Mérrouvel	05/09/1915	15/01/1916	130
<i>L'amour dans les ruines</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Jules Mary	17/10/1915	09/03/1916	138
<i>Chantecoq</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Arthur Bernède	16/01/1916	22/07/1916	188
<i>L'infirmière</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Jacques Brienne	10/03/1916	01/07/1916	112
<i>Amour et guerre. Souvenirs d'Italie</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	L. de Sévigné	02/07/1916	11/07/1916	10
<i>Les héroïnes</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	René Vincy	12/07/1916	07/10/1916	88
<i>Alliées !</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Charles Mérrouvel	23/07/1916	26/12/1916	143
<i>Captive !</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Aristide Bruant	08/10/1916	02/03/1917	138
<i>Les feuilles tombent...</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Jules Mary	27/12/1916	11/01/1917	17
<i>Judex</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Arthur Bernède	12/01/1917	06/04/1917	84
<i>Elles n'oublient pas...</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Jules Mary	03/04/1917	04/08/1917	124
<i>L'engrenage</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Charles Mérrouvel	05/08/1917	10/01/1918	132
<i>L'amour et la douleur</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	René Vincy	31/08/1917	20/12/1917	89
<i>Les rapaces</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Jules Mary	21/12/1917	22/05/1918	106
<i>La nouvelle mission de Judex</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Arthur Bernède	11/01/1918	04/04/1918	84
<i>Cœur cassé</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Aristide Bruant	05/04/1918	10/08/1918	123
<i>On en meurt !</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	René Vincy	24/05/1918	18/06/1918	19
<i>Fleur d'Amérique</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Jacques Brienne	19/06/1918	02/10/1918	92
<i>L'horrible drame</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Charles Mérrouvel	03/10/1918	02/01/1919	90
<i>Le soleil se lève</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Jules Mary	03/01/1919	06/05/1919	103
<i>Tih-Minh</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Georges Le Faure et Louis Feuillade	01/02/1919	25/04/1919	31
<i>La chanson des cœurs</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Arthur Bernède	07/05/1919	11/08/1919	93
<i>Jacqueline</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Charles Mérrouvel	12/08/1919	06/11/1919	87
<i>L'arrêt de mort</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Jules Mary	07/11/1919	06/03/1920	97
<i>Les Rochenoir</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Frédéric Valade	07/03/1920	04/04/1920	29
<i>Chère adorée...</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	René Vincy	05/04/1920	02/05/1920	27
<i>Imperia</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Arthur Bernède	03/05/1920	30/07/1920	88
<i>Rédemption</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Charles Mérrouvel	29/07/1920	11/10/1920	73
<i>Le secret de Barberine</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Jules Mary	10/10/1920	09/01/1921	92
<i>Les comédiens sans le savoir</i>	<i>L'Humanité</i>	Honoré de Balzac	03/01/1912	21/01/1912	14
<i>Epaves de Paris</i>	<i>L'Humanité</i>	Émile Pouget	10/02/1912	07/07/1912	139
<i>Pellé le conquérant</i>	<i>L'Humanité</i>	Andersen Nexoe. Traduit par S. Garling Palmer	17/04/1912	23/07/1912	86
<i>Les mains blanches</i>	<i>L'Humanité</i>	Pierre Hamp	08/07/1912	27/07/1912	20
<i>Résurrection</i>	<i>L'Humanité</i>	Léon Tostoï	24/07/1912	09/12/1912	115
<i>L'héritage</i>	<i>L'Humanité</i>	Guy de Maupassant	28/07/1912	14/08/1912	16
<i>Le chaudron de cuivre</i>	<i>L'Humanité</i>	Raymond et Marie Escholier	16/08/1912	à suivre en date du 21/08/1912 ; peut-être fin le 23/08, édition numérisée indisponible.	7
<i>Une bonne femme</i>	<i>L'Humanité</i>	Asbjoersen & Moe. Transcrit par Édouard Laboulaye	25/08/1912	27/08/1912	3
<i>Les trois citrons</i>	<i>L'Humanité</i>	Conte napolitain. Transcrit par Édouard Laboulaye	28/08/1912	30/08/1912	3
<i>Les Creux-de-Maisons</i>	<i>L'Humanité</i>	E. Pérochon	31/08/1912	13/10/1912	37
<i>La nuit avant le jugement</i>	<i>L'Humanité</i>	A. Tchekoff. Traduit du russe.	15/10/1912	15/10/1912	1
<i>Chali</i>	<i>L'Humanité</i>	Guy de Maupassant	16/10/1912	17/10/1912	2
<i>Zibeline ou l'heureux hasard</i>	<i>L'Humanité</i>	Victor Snell	18/10/1912	16/11/1912	24
<i>La singulière drogue</i>	<i>L'Humanité</i>	Jacques Maisonnat	23/11/1912	30/11/1912	6
<i>Mont-Oriol</i>	<i>L'Humanité</i>	Guy de Maupassant	02/12/1912	24/01/1913	51
<i>Le sabot rouge</i>	<i>L'Humanité</i>	Henri Murger	21/12/1912	24/01/1913	34
<i>Nico</i>	<i>L'Humanité</i>	Émile Pouget	25/01/1913	16/06/1913	141
<i>Histoire d'un conscrit de 1813</i>	<i>L'Humanité</i>	Erckmann-Chatrian	25/01/1913	06/03/1913	41
<i>Waterloo</i>	<i>L'Humanité</i>	Erckmann-Chatrian	07/03/1913	25/04/1913	47
<i>La pente</i>	<i>L'Humanité</i>	Hans Hyan	26/04/1913	11/06/1913	46
<i>Les menottes. Scène de la vie corse</i>	<i>L'Humanité</i>	J. B. Natali	12/06/1913	13/06/1913	2
<i>La houblonnière</i>	<i>L'Humanité</i>	Lucien Vernat	14/06/1913	19/07/1913	35
<i>La maison qui dort</i>	<i>L'Humanité</i>	Camille Lemonnier	17/06/1913	26/06/1913	10
<i>La houle</i>	<i>L'Humanité</i>	Émile Moselly	27/06/1913	11/07/1913	15

<i>Souvenirs de la guerre russo-turque. Fragments du journal de la Doctoresse Lianka</i>	L'Humanité	Marie de Besneray	12/07/1913	18/07/1913	7
<i>La Florentine</i>	L'Humanité	Maxime Formont	19/07/1913	06/09/1913	50
<i>Le Magicien de l'air</i>	L'Humanité	Paul Zahori	20/07/1913	05/12/1913	139
<i>Le roman de Miraut. Chien de chasse</i>	L'Humanité	Louis Pergaud	05/09/1913	21/10/1913	47
<i>Laurette ou le cachet rouge</i>	L'Humanité	Alfred de Vigny	22/10/1913	27/10/1913	6
<i>Servitude et grandeur militaires. La canne de jonc</i>	L'Humanité	Alfred de Vigny	27/10/1913	13/11/1913	22
<i>Germinal</i>	L'Humanité	Émile Zola	13/11/1913	03/03/1914	111
<i>En casque et sabre</i>	L'Humanité	Tristan Bernard	06/12/1913	15/12/1913	10
<i>L'expérience du docteur Lorde</i>	L'Humanité	Cyril-Berger	12/12/1913	11/03/1914	90
<i>Madame Thérèse</i>	L'Humanité	Erckmann-Chatrion	04/03/1914	09/04/1914	37
<i>La mort veille. L'amour s'éveille.</i>	L'Humanité	Pierre Baëlle	11/03/1914	24/05/1914	73
<i>Le roman d'un roi de l'or</i>	L'Humanité	Upton Sinclair	10/04/1914	25/04/1914	16
<i>La force brisée</i>	L'Humanité	J.-B. Natali	26/04/1914	21/05/1914	25
<i>L'idée de Berthe</i>	L'Humanité	Victor Snell	22/05/1914	15/06/1914	23
<i>La Débâcle</i>	L'Humanité	Émile Zola	25/05/1914	Interruption définitive le 02/08	70 au moment de l'interrupt.
<i>Le vieux Keussédjian</i>	L'Humanité	C. Toucas-Massillon	16/06/1914	17/06/1914	2
<i>Sicoutrou, pêcheur</i>	L'Humanité	Francisque Parn	18/06/1914	15/07/1914	27
<i>Fleurette</i>	L'Humanité	Émile Pouget	10/07/1914	Interruption définitive le 02/08	23 au moment de l'interrupt.
<i>Sur les routes de la guerre</i>	L'Humanité	Jean-Paul Lafitte	23/10/1914	01/11/1914	7. Pas numéroté.
<i>Souvenirs d'un réfugié belge</i>	L'Humanité	Jean-Paul Lafitte	02/11/1914	14/11/1914	9. Pas numéroté.
<i>L'invasion</i>	L'Humanité	Erckmann-Chatrion	20/12/1914	06/02/1915	49
<i>La guerre des mondes</i>	L'Humanité	H. G. Wells	07/02/1915	21/03/1915	43
<i>Le carnet d'un infirmier militaire</i>	L'Humanité	Henri Roche	07/03/1915	23/03/1915	13
<i>L'amour de la vie</i>	L'Humanité	Jack London	24/03/1915	29/03/1915	6
<i>La foi des hommes</i>	L'Humanité	Jack London	29/03/1915	01/04/1915	4
<i>Russes et Français</i>	L'Humanité	Marie de Besneray	02/04/1915	04/04/1915	3
<i>Les 500 millions de la Bégum</i>	L'Humanité	Jules Verne	05/04/1915	09/05/1915	35
<i>Impressions de voyage en Italie</i>	L'Humanité	Henri Roche	23/04/1915	29/04/1915	7
<i>Histoire d'un paysan</i>	L'Humanité	Erckmann-Chatrion	10/05/1915	02/12/1915	197
<i>Vieille Alsace</i>	L'Humanité	Émile Pouget	14/05/1915	16/10/1915	145
<i>La paix du monde</i>	L'Humanité	H. G. Wells. Traduction de Georges-Bazile	01/10/1915	07/10/1915	7
<i>Le jardin de Marrès par Bérénice</i>	L'Humanité	Victor Snell	18/10/1915	30/10/1915	11
<i>Les cuirassés de terre</i>	L'Humanité	H. G. Wells	16/11/1915	21/11/1915	6
<i>Le royaume des fourmis</i>	L'Humanité	H. G. Wells	22/11/1915	26/11/1915	5
<i>Le curé Bourgogne</i>	L'Humanité	Louis Ténars	28/11/1915	04/01/1916	37
<i>L'enfant de la guerre (Un enfant de la guerre ; changement de titre au cours de la publication)</i>	L'Humanité	Marie de Besneray	03/12/1915	29/01/1916	59
<i>Plus fort que l'amour</i>	L'Humanité	Gabriel Maurière	05/01/1916	11/02/1916	37
<i>Ceux de là-bas</i>	L'Humanité	Lucien Vernat	30/01/1916	27/03/1916	52
<i>Nuncia. Récit d'un Napolitain</i>	L'Humanité	Maxime Gorki. Traduction Serge Persky	12/02/1916	13/02/1916	2
<i>Le Bossu</i>	L'Humanité	Maxime Gorki. Traduction Serge Persky	14/02/1916	16/02/1916	3
<i>Le cadeau</i>	L'Humanité	Léon Andréief. Traduction Serge Persky	17/02/1916	18/02/1916	2
<i>L'épidémie</i>	L'Humanité	I.-L. Péretz. Traduction Charles Bolz	20/02/1916	25/02/1916	6
<i>Carré et Lerondeau</i>	L'Humanité	Denis Thévenin	26/02/1916	29/02/1916	4
<i>Les flottes évanouies</i>	L'Humanité	Roy Norton. Adaptation française Mlle J. Crémieux.	01/03/1916	07/04/1916	38
<i>Episcopo et C<sup>te</sup></i>	L'Humanité	Gabriele d'Annunzio. Traduit par G. Herelle.	28/03/1916	10/04/1916	14
<i>L'histoire de M. Polly</i>	L'Humanité	H. G. Wells	10/04/1916	03/06/1916	54
<i>La sieste</i>	L'Humanité	Gabriele d'Annunzio. Traduit par G. Herelle.	11/04/1916	15/04/1916	5
<i>La belle-sœur</i>	L'Humanité	Gabriele d'Annunzio. Traduit par G. Herelle.	16/04/1916	20/04/1916	5

<i>L'étonnante aventure de Sébastien Phlipot</i>	<i>L'Humanité</i>	Henri Falk	21/04/1916	25/04/1916	5
<i>Un esprit fort</i>	<i>L'Humanité</i>	Henri Falk	26/04/1916	30/04/1916	5
<i>Les nuits claires</i>	<i>L'Humanité</i>	Johan Bojer. Traduction P.-G. La Chesnais.	01/05/1916	11/06/1916	42
<i>Bartek le victorieux</i>	<i>L'Humanité</i>	Henrik Sienkiewicz	04/06/1916	14/06/1916	11
<i>Ma pièce. Souvenirs d'un canonier (1914)</i>	<i>L'Humanité</i>	Paul Lintier	12/06/1916	20/07/1916	40
<i>Lillian Morris</i>	<i>L'Humanité</i>	Henrik Sienkiewicz	15/06/1916	30/06/1916	16
<i>Le roi des montagnes</i>	<i>L'Humanité</i>	Edmond About	01/07/1916	13/08/1916	42
<i>L'autre lumière</i>	<i>L'Humanité</i>	Paul Margueritte	21/07/1916	07/09/1916	49
<i>L'emmuré</i>	<i>L'Humanité</i>	Émile Pouget	14/08/1916	08/12/1916	110
<i>Lise Renaud. Dame de la Croix-Rouge</i>	<i>L'Humanité</i>	Laurent Joubert	08/09/1916	06/10/1916	26
<i>La Rose de Jéricho</i>	<i>L'Humanité</i>	Fanny Clar	07/10/1916	17/10/1916	8
<i>La voie sacrée</i>	<i>L'Humanité</i>	J. de Bussy	18/10/1916	16/12/1916	45
<i>La filleule de la reine</i>	<i>L'Humanité</i>	Marie de Besneray	09/12/1916	11/04/1917	118
<i>Yvonne Carton. Cousette de Province</i>	<i>L'Humanité</i>	B. Crussol	19/12/1916	30/12/1916	11
<i>Selon ton cœur, ami, tu jugeras</i>	<i>L'Humanité</i>	R. Lefebvre	31/12/1916	07/01/1917	7
<i>La terre lasse</i>	<i>L'Humanité</i>	Jean Rochon	09/01/1917	30/01/1917	16
<i>Monsieur Guérin</i>	<i>L'Humanité</i>	Louis Ténars	03/02/1917	18/02/1917	13
<i>Un as</i>	<i>L'Humanité</i>	Cyril-Berger	12/04/1917	12/09/1917	151
<i>La main enchantée</i>	<i>L'Humanité</i>	Gérard de Nerval	12/09/1917	22/09/1917	11
<i>Les mains de Dieu</i>	<i>L'Humanité</i>	Han Ryner	23/09/1917	08/12/1917	57
<i>Le coup du fantôme</i>	<i>L'Humanité</i>	Henri Béraud	09/12/1917	15/12/1917	6
<i>Mesdames Balmain</i>	<i>L'Humanité</i>	Madeleine-André Picard	16/12/1917	06/01/1918	18
<i>La bataille de Laon (1814)</i>	<i>L'Humanité</i>	Alfred Assolant	07/01/1918	06/03/1918	49
<i>Pension de famille</i>	<i>L'Humanité</i>	H. Gauthier-Villars	07/03/1918	13/04/1918	28
<i>M. Britling commence à voir clair</i>	<i>L'Humanité</i>	H. G. Wells	14/04/1918	06/08/1918	88
<i>Le couperet</i>	<i>L'Humanité</i>	Valéry Larbaud	07/08/1918	12/08/1918	6
<i>Les mères ennemies</i>	<i>L'Humanité</i>	Catulle Mendès	13/08/1918	05/11/1918	65
<i>Le Père</i>	<i>L'Humanité</i>	Leonhardt Franck	07/11/1918	09/11/1918	3
<i>Roi charbon</i>	<i>L'Humanité</i>	Upton Sinclair. Traduction Victor Snell	10/11/1918	29/03/1919	104
<i>La merveilleuse aventure</i>	<i>L'Humanité</i>	Cyril-Berger	29/03/1919	03/06/1919	52
<i>Le démobilité</i>	<i>L'Humanité</i>	Charles Vildrac	31/03/1919	04/04/1919	5
<i>La graine</i>	<i>L'Humanité</i>	René Arcos	16/04/1919	19/04/1919	4
<i>José dit Jojo</i>	<i>L'Humanité</i>	Fanny Clar	25/04/1919	02/06/1919	25
<i>Victoire</i>	<i>L'Humanité</i>	Roland Dorgelès	01/06/1919	08/06/1919	6
<i>La puissance du mensonge</i>	<i>L'Humanité</i>	Johan Bojer. Traduction par Guy-Charles Cros.	09/06/1919	21/07/1919	41
<i>Visites médicales</i>	<i>L'Humanité</i>	René Arcos	22/07/1919	24/07/1919	3
<i>Une femme...</i>	<i>L'Humanité</i>	Roland Charmy	25/07/1919	05/09/1919	40
<i>La danse du scalp</i>	<i>L'Humanité</i>	Louis Delluc	07/09/1919	10/09/1919	4
<i>Maître François</i>	<i>L'Humanité</i>	J.-Marc Py et René Croizat.	11/09/1919	23/10/1919	37
<i>La Malabée</i>	<i>L'Humanité</i>	André Billy	24/10/1919	01/11/1919	6
<i>Celui qui s'abstint</i>	<i>L'Humanité</i>	Henri Deslinières	02/11/1919	03/11/1919	2
<i>La factrice</i>	<i>L'Humanité</i>	Mathieu Ambrosi	04/11/1919	08/12/1919	12
<i>Les fonds de tiroirs</i>	<i>L'Humanité</i>	Albert-Jean	10/12/1919	30/12/1919	18
<i>Abeille</i>	<i>L'Humanité</i>	Anatole France	31/12/1919	18/01/1920	16
<i>4832</i>	<i>L'Humanité</i>	René Arcos	20/01/1920	24/01/1920	5
<i>A l'ancre</i>	<i>L'Humanité</i>	Ernest Tisserand	25/01/1920	30/01/1920	6
<i>Un homme sensible</i>	<i>L'Humanité</i>	Gustave Mirbeau	31/01/1920	11/02/1920	10
<i>Dobrovsky</i>	<i>L'Humanité</i>	A. Pouchkine. Traduction par Clara Karnaouck	12/02/1920	09/03/1920	21
<i>La Mère</i>	<i>L'Humanité</i>	Léonard Frank. Traduite de l'allemand par Maxime Beaufort	10/03/1920	16/03/1920	6
<i>Monsieur le Maire</i>	<i>L'Humanité</i>	Andrée Jouve	17/03/1920	20/03/1920	4
<i>Le maître de poste</i>	<i>L'Humanité</i>	Pouchkine. Traduit par K T.	21/03/1920	24/03/1920	4
<i>La femme d'un autre et un mari sous le lit</i>	<i>L'Humanité</i>	Dostoievski. Traduit du russe par J.-W. Bienstock	25/03/1920	04/04/1920	11
<i>L'alerte</i>	<i>L'Humanité</i>	René Arcos	05/04/1920	10/04/1920	6
<i>Le voisinage incommode</i>	<i>L'Humanité</i>	Ernest Tisserand	12/04/1920	27/04/1920	13
<i>Les noces de Boubette</i>	<i>L'Humanité</i>	Fanny Clar	28/04/1920	08/05/1920	8
<i>La clairvoyance du Père Brown</i>	<i>L'Humanité</i>	G.-K. Chesterton. Traduit de l'anglais par Émile Cannaerts.	11/05/1920	26/07/1920	58
<i>Herschelé</i>	<i>L'Humanité</i>	L. Blumenfeld	27/07/1920	30/07/1920	4

<i>Roman d'une conspiration</i>	<i>L'Humanité</i>	A. Ranc	31/07/1920	19/09/1920	51
<i>Son fils</i>	<i>L'Humanité</i>	Thomas Hardy. Traduit de l'anglais par H. Boivin	21/09/1920	24/09/1920	4
<i>Mateo Falcone</i>	<i>L'Humanité</i>	Prosper Mérimée	25/09/1920	29/09/1920	4
<i>Délices de Fez</i>	<i>L'Humanité</i>	Jean Viollis	30/09/1920	02/11/1920	31
<i>Victoria</i>	<i>L'Humanité</i>	Knut Hamsun. Traduit du norvégien par Sigrid R. Peyronnet.	03/11/1920	26/11/1920	22
<i>La mort d'Ivan Iliitch</i>	<i>L'Humanité</i>	Léon Tolstoï	26/11/1920	12/12/1920	13
<i>Un conte du Rhin</i>	<i>L'Humanité</i>	René Cailloux	27/11/1920	03/12/1920	6
<i>Le tunnel</i>	<i>L'Humanité</i>	Bernhard Kellermann. Traduction de Cyril-Berger et Werner Klette	12/12/1920	22/03/1921	98
<i>L'enfant Septentrion</i>	<i>Le Figaro</i>	Jean Bertheroy	04/01/1912	27/01/1912	27
<i>Hélène</i>	<i>Le Figaro</i>	Comtesse de Bailléhache	30/01/1912	05/02/1912	5
<i>Tombée du nid</i>	<i>Le Figaro</i>	Brada	10/02/1912	06/04/1912	42
<i>Lettre du sultan Ibrahim</i>	<i>Le Figaro</i>	Mme Pilon-Fleury	07/04/1912	08/04/1912	2
<i>Le tombeau de saint Marcellin</i>	<i>Le Figaro</i>	Jean Morgan	11/04/1912	14/04/1912	3
<i>La princesse ennuyée</i>	<i>Le Figaro</i>	Mme Stanislas Meunier	16/04/1912	01/06/1912	35
<i>La sœur du calife</i>	<i>Le Figaro</i>	Zaïdan. Adapté de l'arabe par MM. Charles Moulié et M.-Y. Bitar	04/06/1912	19/07/1914	36
<i>Les trois amis du jeune premier. Scènes de la vie artistique en Russie</i>	<i>Le Figaro</i>	Lejkine. Adapté par le comte Stanislas Rzewuski	20/07/1912	28/08/1912	35
<i>La dame aux mimosas</i>	<i>Le Figaro</i>	Claude Lemaître	29/08/1912	31/08/1912	3
<i>Le revenant</i>	<i>Le Figaro</i>	Georges Ohnet	01/09/1912	21/10/1912	44
<i>L'île fantôme</i>	<i>Le Figaro</i>	Charles Esquier	22/10/1912	21/11/1912	28
<i>Le droit à la mort</i>	<i>Le Figaro</i>	D'après Ensingn Knightley de A. E. W. Mason. Paul Combier	28/11/1912	04/12/1912	6
<i>L'invincible force</i>	<i>Le Figaro</i>	Georges Sauvin	07/12/1912	09/01/1913	28
<i>La raison d'être</i>	<i>Le Figaro</i>	J. Delorme-Jules Simon	11/01/1913	17/01/1913	7
<i>La crinoline enchantée</i>	<i>Le Figaro</i>	Albert Boissière	19/01/1913	17/02/1913	24
<i>Une paire d'amis</i>	<i>Le Figaro</i>	Comte Alexis Tolstoï. Traduit du russe par Sonia Cheribtzova et Émile Ferdar	22/02/1913	24/02/1913	3
<i>A plein cœur</i>	<i>Le Figaro</i>	Émile Nolly	27/02/1913	11/04/1913	33
<i>Philago le pâtre</i>	<i>Le Figaro</i>	Raoul Verneuil	12/04/1913	17/04/1913	5
<i>Un roman vécu</i>	<i>Le Figaro</i>	Jean Morgan	20/04/1913	27/04/1913	7
<i>Mesdemoiselles Blanchard</i>	<i>Le Figaro</i>	Hugues Lapaire	03/05/1913	09/06/1913	32
<i>L'homme aux petites machines</i>	<i>Le Figaro</i>	A.E. W. Mason. Traduit de l'anglais par Louis Labat	10/06/1913	13/06/1913	4
<i>Du crépuscule à l'aurore</i>	<i>Le Figaro</i>	Lucas Cleeve. Traduit de l'anglais par Pierre Nozan	14/06/1913	19/07/1913	32
<i>La fille des caïds</i>	<i>Le Figaro</i>	Pierre Sales	20/07/1913	07/09/1913	47
<i>Le maître inconnu</i>	<i>Le Figaro</i>	Maurice Darin	08/09/1913	18/09/1913	10
<i>Le chauffeur de Sylvia</i>	<i>Le Figaro</i>	Louis Tracy. Adapté de l'anglais par Mme Thérèse Pierre-Berton	20/09/1913	31/10/1913	34
<i>L'amour au jardin</i>	<i>Le Figaro</i>	Maxime Fermont	02/11/1913	11/11/1913	10
<i>Arosa</i>	<i>Le Figaro</i>	Colonel H.-A. Sawyer. Traduction de Mme Gaston Paris	15/11/1913	25/11/1913	9
<i>Mai la Basquaise</i>	<i>Le Figaro</i>	André Geiger	26/11/1913	26/12/1913	23
<i>Le roman de la chambre obscure</i>	<i>Le Figaro</i>	Jules Hoche	28/12/1913	13/02/1914	33
<i>Plus penser que dire.</i>	<i>Le Figaro</i>	Angel Flory	16/02/1914	05/04/1914	34
<i>Absent</i>	<i>Le Figaro</i>	Henry Maisonneuve	09/04/1914	15/04/1914	5
<i>Hervine de Mainguebelle</i>	<i>Le Figaro</i>	Valentin Mandelstamm	17/04/1914	26/04/1914	8
<i>L'expiation de Manuela</i>	<i>Le Figaro</i>	Maurice Hewlett. Traduit de l'anglais par Henry D. Davral	28/04/1914	29/05/1914	22
<i>La cloche dans le brouillard</i>	<i>Le Figaro</i>	Gertrude Atherton. Traduit de l'anglais par Louis Labat	03/06/1914	07/06/1914	5
<i>L'apostolat de Mark Hading</i>	<i>Le Figaro</i>	Margaret Baillie-Saunders. Traduit et adapté par A. Fitz-Maurice.	09/06/1914	01/07/1914	19
<i>Ce dont je me souviens</i>	<i>Le Figaro</i>	M. Porel	01/04/1914	Interruption définitive le 05/08/1914	23
<i>Le fossé de Vincennes</i>	<i>Le Figaro</i>	Georges Ohnet	21/07/1914	04/11/1914	34
<i>Un soldat écrivain. Émile Détanger. Tué à l'ennemi.</i>	<i>Le Figaro</i>	Louis Ganderax	12/11/1914	13/11/1914	2

<i>Le journal interrompu</i>	<i>Le Figaro</i>	Francis de Miomandre	16/11/1914	27/11/1914	10
<i>Les égarés</i>	<i>Le Figaro</i>	Édouard Quet	29/12/1914	01/02/1915	29
<i>Reflets de guerre. Juillet, août, septembre 1914</i>	<i>Le Figaro</i>	Gustave Guiches	15/02/1915	02/03/1915	16
<i>La vie et la mort dans les tranchées (15 octobre 1914 au 15 janvier 1915). Notes et lettres</i>	<i>Le Figaro</i>	communiquées par Félicien Champsaur	08/03/1915	05/04/1915	8
<i>La seconde Mme Clayay-Benett</i>	<i>Le Figaro</i>	Mme Reboul	06/04/1915	12/05/1915	26
<i>Étapes et batailles. Récits d'un hussard</i>	<i>Le Figaro</i>	René de Planhol	01/06/1915	18/06/1915	12
<i>L'olivier sauvage</i>	<i>Le Figaro</i>	Adaptation française de Maurice Rémon et Achille Laurent.	02/07/1915	29/08/1915	59
<i>L'auto de Lady Ditchling</i>	<i>Le Figaro</i>	Richard March. Adapté de l'anglais par C.-A. Girvudeau	02/09/1915	29/10/1915	57
<i>Un troisième survint... (Un mariage avant la guerre)</i>	<i>Le Figaro</i>	Edmond Deschaumes	04/11/1915	22/12/1915	41
<i>L'ombre sur le bonheur</i>	<i>Le Figaro</i>	Félicien Pascal	25/12/1915	17/02/1916	46
<i>Carnet de route. Août 1914-janvier 1915</i>	<i>Le Figaro</i>	Jacques Roujon	21/02/1916	03/04/1916	33
<i>Tine la Dentellière (Episode de la guerre 1914-1915)</i>	<i>Le Figaro</i>	Georges Duval	10/04/1916	17/05/1916	22
<i>La dame blanche</i>	<i>Le Figaro</i>	Edmond Sée	04/06/1916	06/06/1916	3
<i>La missionnaire</i>	<i>Le Figaro</i>	François de Nion	28/06/1916	20/08/1916	45
<i>Souvenirs de Champagne. Septembre-octobre 1915</i>	<i>Le Figaro</i>	Ch. Tardieu	21/08/1916	30/08/1916	8
<i>Souricette</i>	<i>Le Figaro</i>	Gyp	31/08/1916	02/10/1916	13
<i>La gloire de Mme Lambrun</i>	<i>Le Figaro</i>	Pierre Veber	03/10/1916	18/10/1916	10
<i>Les deux soldats</i>	<i>Le Figaro</i>	Gustave Guiches	06/11/1916	01/02/1917	51
<i>Le crime de l'apprenti</i>	<i>Le Figaro</i>	Jean Morgan	07/09/1917	22/09/1917	12
<i>La nuit sans étoiles</i>	<i>Le Figaro</i>	A. Doderet	28/09/1917	25/11/1917	36
<i>Un cousin d'Alsace</i>	<i>Le Figaro</i>	Edmond Sée	08/01/1918	05/04/1918	30
<i>Nogaret</i>	<i>Le Figaro</i>	Marcel Girette	17/04/1918	20/04/1918	3
<i>Le locataire</i>	<i>Le Figaro</i>	Mrs Belloc Lowndes. Traduit de l'anglais par Alice la Mazière	01/05/1918	13/08/1918	60
<i>Mio San.</i>	<i>Le Figaro</i>	Clive Holland. Traduit de l'anglais par Nad	07/09/1918	Interruption définitive le 24/09/1918	
<i>Mio San.</i>	<i>Le Figaro</i>	Clive Holland. Traduit de l'anglais par Nad	16/03/1919	13/05/1919	48
<i>Le chaînon</i>	<i>Le Figaro</i>	Guy de Téramond	22/05/1919	03/07/1919	29
<i>Le plus beau collier du monde</i>	<i>Le Figaro</i>	Richard Marsh. Traduit de l'anglais par Ch. Giraudeau	17/07/1919	11/09/1919	54
<i>Comment Barrington revint à Johannesburg</i>	<i>Le Figaro</i>	A.E. W. Mason. Traduit de l'anglais par Louis Labat	16/09/1919	17/09/1919	2
<i>La Dot</i>	<i>Le Figaro</i>	Clelia Pellicano. (Traduit de l'italien par M. Albert Lécuyer)	29/09/1919	22/10/1919	8
<i>La marâtre</i>	<i>Le Figaro</i>	André Corthis	02/11/1919	4. Le 10/11, fin annoncée au lendemain mais restée en suspens car journal interrompu 21 jours.	
<i>Charlotte Meisser</i>	<i>Le Figaro</i>	Élie Poirée	01/01/1920	02/01/1920	2
<i>Radieuse aurore</i>	<i>Le Figaro</i>	Jack London. Adapté de l'anglais par Alica Bossuet	05/01/1920	25/04/1920	59
<i>La terre domptée</i>	<i>Le Figaro</i>	Sheila Kaye-Smith. Traduit et adapté de l'anglais par Ch. Renéguy	28/04/1920	08/07/1920	66
<i>La porte des Au-delà</i>	<i>Le Figaro</i>	François Poncetton	09/07/1920	14/07/1920	6
<i>Maruja</i>	<i>Le Figaro</i>	Bret Harte	15/07/1920	17/08/1920	34
<i>La baraka</i>	<i>Le Figaro</i>	Édouard de Keyser	18/08/1920	21/09/1920	35
<i>Un maniaque</i>	<i>Le Figaro</i>	A.E. W. Mason. Nouvelle traduite de l'anglais par Louis Labat	23/09/1920	28/09/1920	6
<i>En Argonne. A la recherche d'une tombe</i>	<i>Le Figaro</i>	Georges Grison	04/10/1920	04/10/1920	1
<i>La maison du bonheur</i>	<i>Le Figaro</i>	Jules Hoche	13/10/1920	15/11/1920	30
<i>Maryla. Roman d'une Polonaise</i>	<i>Le Figaro</i>	Isabelle Sandy	16/11/1920	17/12/1920	32
<i>L'autre aile</i>	<i>Le Figaro</i>	Canudo	18/12/1920	27/12/1920	10
<i>Dancing-shoes</i>	<i>Le Figaro</i>	Anthony Trollope. Adaptation de l'anglais par M. Paul de Garros	28/12/1920	02/01/1921	6

<i>Le mariage d'Esther</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Guy Boothby. Adapté par M. Louis Marin.	30/01/1912	28/02/1912	24
<i>Entre deux âmes</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Delly	03/02/1912	23/03/1912	42
<i>Le démon de la chambre noire</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	E.-W. Hornung. Adapté par Mlle Leblanc	02/03/1912	01/05/1912	53
<i>Tante cigale</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	H.-A. Dourliac	24/03/1912	17/04/1912	24
<i>L'œuvre du père</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Henri Allorge	18/04/1912	16/05/1912	27
<i>Angèle</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	B.M. Croker. Traduit par M.A. Cailleteau	03/05/1912	15/06/1912	36
<i>Jeunesse</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Maryo Olivier	17/05/1912	24/06/1912	36
<i>Héritage d'amour</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Fred Danby. Traduit de l'anglais par Mme Thérèse Berton	16/06/1912	30/08/1912	67
<i>Pernette en escapade</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Charles Foley	26/06/1912	04/08/1912	40
<i>Lysis</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	M. Delly	05/08/1912	28/08/1912	24
<i>Amoureuse espérance</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Trilby	29/08/1912	21/10/1912	52
<i>La justice de Dieu</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Alice & Claude Askew. Adapté de l'anglais par Luce Gritte	31/08/1912	22/10/1912	41
<i>Le grand mur</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Jean Thiéry	22/10/1912	15/11/1912	24
<i>La belle aux cheveux d'or</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Alice & Charles Askew. Traduit de l'anglais par Mmes Eve et Lucie P.-Margueritte	26/10/1912	16/11/1912	20
<i>Le retour à la terre</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Gilbert Stenger	16/11/1912	04/01/1913	47
<i>Les morts ne parlent pas</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	E.-W. Hornung. (Traduit de l'anglais par M. Géo Tillian)	17/11/1912	29/12/1912	36
<i>Tante Jeannine</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	E. F. Benson. Adapté de l'anglais par M.-J. Rainaut & M. Comolet-Sue	30/12/1912	26/01/1913	27
<i>Ses yeux</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Maryo Olivier	05/01/1913	20/02/1913	43
<i>L'insaisissable Miss Farrington</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Miss Elisabeth Banks. Traduit de l'anglais par E. de Saint-Segond	27/01/1913	23/03/1913	47
<i>Dans l'ombre du mystère</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	M. Delly	21/02/1913	27/03/1913	29
<i>Le drame de Roke-Hall</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Miss Warden. Traduit de l'anglais par Mlle P. Leblanc	24/03/1913	17/05/1913. Pas le mot fin...	49
<i>La voix des frontières</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Mlle Lya Berger	28/03/1913	08/05/1913	39
<i>Arlette. (Jeune fille moderne)</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	T. Trilby	09/05/1913	29/06/1913	50
<i>Le tabernacle de l'âme</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Mme C. Sidgwick. Traduit de l'anglais par A. Martin	19/05/1913	05/07/1913	44
<i>Faiseur d'or</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Marcel Roland	30/06/1913	18/08/1913	49
<i>Passion d'automne</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Mme de La Pasture. Traduit de l'anglais par Mme Thérèse Pierre-Berton	06/07/1913	21/08/1913	46
<i>Un nuage passa...</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Pierre Ladoué	19/08/1913	13/09/1913	26
<i>Thyrza.</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Georges Gissing. Traduit de l'anglais par Mlle Eve Paul Margueritte	22/08/1913	27/09/1913	36
<i>On marie...</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Maryo Olivier	14/09/1913	26/10/1913	43
<i>Patsy</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	De Vere Stackpole. (Traduction et adaptation de M. de Saint-Parize)	28/09/1913	07/11/1913	38
<i>À l'épreuve.</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	M. Delly	27/10/1913	06/12/1913	37
<i>Le chemin d'un aigle</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	E.-M. Dell. Traduit de l'anglais par Luce Gritte	09/11/1913	10/01/1914	57
<i>Les liens invisibles</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Victor Féli	07/12/1913	31/12/1913	24
<i>Le chevalier</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Paul Lacour	01/01/1914	07/02/1914	36
<i>Double crime</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Mme Lescot	12/01/1914	08/02/1914	28
<i>Le droit d'aimer</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	T. Trilby	08/02/1914	28/03/1914	46
<i>Lady Mary de la Sombre-Maison</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	C.-M. Williamson. Traduit de l'anglais par M. Louis d'Arvers	09/02/1914	17/03/1914	31
<i>L'amour le plus fort</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	René La Bruyère	29/03/1914	28/04/1914	29
<i>Vers les étoiles</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Lilian Turner. Traduit de l'anglais par Mmes Eve et Lucie P.-Margueritte	06/04/1914	26/04/1914	21
<i>La quenouille</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Mme Rodziewicz. Traduit et adapté du russe par Mlle Marie Gadziacka	27/04/1914	25/05/1914	28
<i>Les six demoiselles de Clairséjour</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Henri Allorge	01/05/1914	07/06/1914	37
<i>Garryowen</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	De Vere Stacpoole. Traduit de l'anglais par O'Neves	27/05/1914	14/07/1914	47

<i>L'île de la crainte</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	André Doderet	08/06/1914	11/07/1914	38
<i>Revivre</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	André Pavie	12/07/1914	03/08/1914	21
<i>L'araignée noire</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Franck Barret. Adapté de l'anglais par Mlle Eve Paul-Margueritte	15/07/1914	06/08/1914	20
<i>Prince d'Allemagne</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Charles Foleÿ	06/01/1915	04/03/1915	58
<i>Mirages</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Tom Gallon. Traduit de l'anglais par Mme Pierre-Berton	05/03/1915	22/04/1915	49
<i>Le secret de Chauville</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	David Whitelaw. Traduit par M <sup>me</sup> la comtesse Louise de Ligny	23/04/1915	23/05/1915	31
<i>La maison sur la rivière</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	F. Warden. Traduit de l'anglais par Mme Luce Gritte	24/05/1915	09/07/1915	46
<i>Les épis verts</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Marguerite Rolland	10/07/1915	26/08/1915	48
<i>La prison blanche</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Eve Paul-Margueritte	27/08/1915	01/10/1915	36
<i>Madame Crésus. Infirmière</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Victor Goedorp	02/10/1915	08/11/1915	38
<i>La fin d'une walkyrie</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	M. Delly	09/11/1915	06/01/1916	58
<i>La bague persane</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Barry Pain. (Traduit de l'anglais par Arnelle)	07/01/1916	31/01/1916	25
<i>Les aventures extraordinaires du jeune Beck</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	M'Donnel Bodkin. Adapté de l'anglais par Luce Gritte	01/02/1916	23/03/1916	52
<i>Dzinn</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Yvonne Schultz	24/03/1916	18/04/1916	25
<i>L'apprenti millionnaire</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Maurice Vaucaire	19/04/1916	06/06/1916	49
<i>Ma sœur et moi</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Sophie Krajewska	07/06/1916	25/06/1916	19
<i>La vivandière</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	H. Cain et É. Adenis	26/06/1916	11/10/1916	108
<i>Le mystère de Ker-Even</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	M. Delly	02/10/1916	10/01/1917	101
<i>Près de l'abîme...</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Charles Foleÿ	06/01/1917	24/02/1917	49
<i>La demoiselle du cinéma</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Maurice Vaucaire	20/02/1917	08/04/1917	47
<i>Le hussard de la mort</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Georges Maldague	03/04/1917	20/05/1917	43
<i>"Mademoiselle risque-tout"</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Henri Cain et Édouard Adenis	11/05/1917	02/11/1917	171
<i>Le mystérieux scarabée</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Richard Marsh. Adapté de l'anglais par Luce Gritte	12/10/1917	15/12/1917	48
<i>Le maître du silence</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	M. Delly	02/11/1917	08/03/1918	109
<i>L'aventure de Paul Beck</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Mc. Donnell Bodkin. Traduit et adapté par O'Neves	16/12/1917	15/02/1918	46
<i>La lumière Fentolin</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Phillipps Oppenheim. Traduit et adapté par Mme Marie de Gueroy	15/02/1918	26/04/1918	51
<i>L'étreinte du passé</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Henri Ardel	08/03/1918	19/04/1918	43
<i>X=22</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	G. Le Faure	19/04/1918	12/07/1918	79
<i>L'homme à la plume blanche</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Beamish Tinker. Traduit par Mlle Marthe Lecomte	26/04/1918	07/06/1918	28
<i>La petite chanoinesse</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	M. Delly	07/06/1918	27/07/1918	34
<i>Une aventure de Vidocq. Ancien forçat devenu chef de la sûreté</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Henri Cain et Édouard Adenis	10/07/1918	11/01/1919	146
<i>Le chevalier de la rose blanche</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	A. M. et C. N. Williamson. Traduit par Mlle Eve Paul-Margueritte	27/07/1918	07/09/1918	28
<i>Le mystère de la Double-Croix</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Adapté par Guy de Téramond	07/09/1918	08/11/1918	63
<i>La disparition de miss Sinclair</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Arthur Applin. Traduit de l'anglais par Claude Vergès	09/11/1918	12/01/1919	40
<i>Monsieur Jacasse</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	G. Le Faure	07/01/1919	08/05/1919	112
<i>La chatte blanche</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	M. Delly	14/01/1919	19/03/1919	45
<i>L'enveloppe aux cachets d'or</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	A.-M. et C. N. Williamson. Traduit par Mlle Eve Paul-Margueritte	20/03/1919	27/04/1919	37
<i>L'espion noir</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Storer Clonston. Adapté de l'anglais par MM. Maurice Remon et Achille Laurent	28/04/1919	03/06/1919	33
<i>Sabine de Pontarce</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Henri Bidou	08/05/1919	09/07/1919	48
<i>Le roman du capitaine Mandrin</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Henri Cain et Édouard Adenis	03/06/1919	23/10/1919	136
<i>La sacoche de cuir jaune</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Hubert Flowerdew. Adapté de l'anglais par O'Neves	10/07/1919	09/08/1919	30
<i>Déborah</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Mrs de La Pasture. Traduit et adapté de l'anglais par Mme Thérèse Pierre-Berton	10/08/1919	11/10/1919	51
<i>Coco Mirabot et C<sup>ie</sup></i>	<i>L'Écho de Paris</i>	G. Le Faure	13/10/1919	08/03/1920	121
<i>Les guetteurs</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	A.E. W. Mason. Traduit de l'anglais par M. Louis Labat	24/10/1919	06/01/1920	33
<i>L'infante</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Louis Bertrand	24/02/1920	29/04/1920	62

<i>La Générale Tambour</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Henri Cain	22/04/1920	19/08/1920	112
<i>P'tit' Mie</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Georges Lynka	29/07/1920	12/10/1920	76
<i>Cadet-Gascogne</i>	<i>L'Écho de Paris</i>	Édouard Adenis	13/10/1920	06/02/1921	115



**ANNEXE 2 : INVENTAIRE DES SERIALS PUBLIÉS DANS LES JOURNAUX  
BRITANNIQUES DE NOTRE CORPUS ENTRE LE 01/01/1912 ET LE  
31/12/1920.**

Les *serials* patriotiques sont repérés en bleu dans la colonne "Titre du *serial*" et ceux dont nous avons inclus un résumé en annexe 6 en jaune dans la colonne "Nombre de livraisons".

Nous avons respecté la manière dont les noms d'auteurs sont orthographiés dans les journaux.

Les livraisons n'étant pas numérotées, les chiffres communiqués ont fait l'objet d'un comptage dont les principes sont expliqués dans la première partie de notre étude.

<b>Titre du <i>serial</i></b>	<b>Journal de publication</b>	<b>Auteur(s)</b>	<b>Date de début de publication</b>	<b>Date de fin de publication</b>	<b>Nombre de livraisons</b>
<i>The Great God Chance</i>	<i>Daily Mirror</i>	Oscar Parker and Spencer Edge	01/02/1912	04/03/1912	28
<i>Skin Deep</i>	<i>Daily Mirror</i>	Gertrude Carr Smith	05/03/1912	entre le 27/05 et le 31/05/1912	73
<i>The Red Veil</i>	<i>Daily Mirror</i>	Elizabeth York Miller	29/05/1912 (annoncée le 25/05)	20/08/1912	72
<i>The Bullion Baby</i>	<i>Daily Mirror</i>	John Shute	21/08/1912	18/09/1912	25
<i>The English Girl</i>	<i>Daily Mirror</i>	Edmund B. d'Auvergne	19/09/1912	29/10/1912	35
<i>Paved with Gold</i>	<i>Daily Mirror</i>	Coralie Stanton and Heath Hosken	29/10/1912	entre le 28/01 et le 30/01/1913	80
<i>The Way Of Women</i>	<i>Daily Mirror</i>	Henry Farmer	30/01/1913 (numérisation indisponible mais début annoncé le 01/02)	10/04/1913	61
<i>Seed Time and Harvest</i>	<i>Daily Mirror</i>	Winifred and Spencer Edge	10/04/1913	20/05/1913	35
<i>The Strange Woman</i>	<i>Daily Mirror</i>	Elizabeth York Miller	21/05/1913	02/08/1913	64
<i>No Choice</i>	<i>Daily Mirror</i>	Coralie Stanton and Heath Hosken	04/08/1913	16/10/1913	64
<i>The L. &amp; N.C. Railway</i>	<i>Daily Mirror</i>	Arthur Langley Edwards	16/10/1913	04/12/1913	43
<i>The Prior Claim</i>	<i>Daily Mirror</i>	Edmund B. d'Auvergne	04/12/1913	20/01/1914	40
<i>What Every Woman Forgets</i>	<i>Daily Mirror</i>	Henry Farmer	20/01/1914	04/03/1914	38
<i>The Story of a Woman's Heart</i>	<i>Daily Mirror</i>	An anonymous author	04/03/1914	23/04/1914	32
<i>The Husband She Bought</i>	<i>Daily Mirror</i>	Alexander Crawford	23/04/1914	01/06/1914	34
<i>The Ring that Fettered Her</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	01/06/1914	17/07/1914	41
<i>Pamela Chestwynd</i>	<i>Daily Mirror</i>	Meta Simmins	17/07/1914	03/08/1914	15
<i>The influence of a Girl</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	03/08/1914	21/09/1914	43

				02/11/1914 (numérisation indisponible mais fin annoncée le 31/10)	37
<i>Robert Heriot, M.P.</i>	<i>Daily Mirror</i>	Mark Allerton	21/09/1914		
			02/11/1914 (numérisation indisponible mais début annoncé le 31/10)	entre le 01/12 et le 16/12/1914	37 ou 31
<i>The Charm of a Girl</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres			
			entre le 01/12 et le 16/12/1914	18/01/1915	37 ou 31
<i>The Two Letters</i>	<i>Daily Mirror</i>	Meta Simmins			
<i>Just Like Other Men</i>	<i>Daily Mirror</i>	Alexander Crawford	18/01/1915	01/03/1915	37
<i>Richard Chatterton, V.C.</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	01/03/1915	03/05/1915	55
<i>A Bargain in Hearts</i>	<i>Daily Mirror</i>	Muriel Nelson	03/05/1915	24/05/1915	19
				28/06/1915 (page non numérisée mais fin annoncée le 26/06)	30
<i>Richard and Sonia</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	24/05/1915		
<i>Helen Chiltern's Freedom</i>	<i>Daily Mirror</i>	Mark Allerton	28/06/1915	02/08/1915	31
<i>Her Way and His</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	02/08/1915	20/09/1915	43
<i>The White Feather</i>	<i>Daily Mirror</i>	Meta Simmins	20/09/1915	25/10/1915	31
<i>A Girl in a Million</i>	<i>Daily Mirror</i>	Mark Allerton	25/10/1915	01/12/1915	33
<i>A Man of His Word</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	01/12/1915	31/01/1916	52
<i>Love Me for Ever</i>	<i>Daily Mirror</i>	Meta Simmins	31/01/1916	06/03/1916	31
<i>Rosalie</i>	<i>Daily Mirror</i>	Mark Allerton	06/03/1916	24/04/1916	43
<i>The Black Sheep</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	24/04/1916	12/06/1916	43
				24/07/1916 (page non numérisée mais fin annoncée le 22/07)	37
<i>Like All Other Men</i>	<i>Daily Mirror</i>	Mark Allerton	12/06/1916		
<i>The Bridge of Kisses</i>	<i>Daily Mirror</i>	Berta Ruck	24/07/1916	04/09/1916	37
<i>The Marriage of Barry Wicklow</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	04/09/1916	23/10/1916	43
				05/12/1916 (numérisation indisponible mais fin annoncée la veille)	38
<i>A Girl and Her Money</i>	<i>Daily Mirror</i>	Mark Allerton	23/10/1916		
			05/12/1916 (numérisation indisponible mais début annoncé la veille)	15/01/1917	35
<i>Patricia Wyngate</i>	<i>Daily Mirror</i>	Meta Simmins			
<i>The Phantom Lover</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	15/01/1917	20/03/1917	55
<i>The Man Who Forgot (devient Peter Lyster : The Man Who Forgot le 22/03)</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	20/03/1917	23/04/1917	30
<i>In a Gilded Cage</i>	<i>Daily Mirror</i>	Mark Allerton	23/04/1917	11/06/1917	43

<i>At the End of the Long Road</i>	<i>Daily Mirror</i>	June Holand	11/06/1917	12/07/1917	28
<i>The Love He Could not Buy</i>	<i>Daily Mirror</i>	Andrew Soutar	12/07/1917	22/08/1917	36
<i>The Only Son</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	22/08/1917	15/10/1917	47
<i>Two's Company</i>	<i>Daily Mirror</i>	Meta Simmins	15/10/1917	26/11/1917	37
<i>Invalided Out</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	26/11/1917	10/01/1918	39
<i>The Remembered Kiss</i>	<i>Daily Mirror</i>	An anonymous author	10/01/1918	20/02/1918	36
<i>The Secret Wife</i>	<i>Daily Mirror</i>	John Cardinal	20/02/1918	16/04/1918	48
<i>Only a Country Girl</i>	<i>Daily Mirror</i>	May Christie	16/04/1918	18/06/1918	55
<i>The Girl Next Door</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	18/06/1918	12/08/1918	48
<i>The Land of Heart's Content</i>	<i>Daily Mirror</i>	Priscilla Craven	12/08/1918	07/10/1918	49
<i>Love's Handicap</i>	<i>Daily Mirror</i>	John A. Steuart	07/10/1918	04/12/1918	52
<i>The Deputy Girl</i>	<i>Daily Mirror</i>	June Holand	04/12/1918	17/01/1919	38
<i>The Love Trail</i>	<i>Daily Mirror</i>	Iola Gilfillan	17/01/1919	28/02/1919	37
<i>Nobody's Lover</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	28/02/1919	11/04/1919	37
<i>A Slip of a Girl</i>	<i>Daily Mirror</i>	Sidney Warwick	11/04/1919	12/05/1919	27
<i>Love Adrift</i>	<i>Daily Mirror</i>	Phyllis Martin	12/05/1919	21/06/1919	36
<i>Love's Gamble</i>	<i>Daily Mirror</i>	May Christie	21/06/1919	04/08/1919	38
<i>A Bachelor Husband</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	04/08/1919	13/09/1919	36
<i>Love's Enemy</i>	<i>Daily Mirror</i>	Iola Gilfillan	13/09/1919	29/09/1919	14
<i>The Muddled Marriage</i>	<i>Daily Mirror</i>	W. Harold Thomson	29/09/1919	08/11/1919	36
<i>At Cupid's Call</i>	<i>Daily Mirror</i>	May Christie	08/11/1919	20/12/1919	37
<i>The Highest Bidder</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	20/12/1919	31/01/1920	36
<i>The Way of a Woman</i>	<i>Daily Mirror</i>	Sidney Warwick	31/01/1920	13/03/1920	37
<i>The Wheel of Fate</i>	<i>Daily Mirror</i>	Josie O'Dell	13/03/1920	24/04/1920	37
<i>The Dancing Master</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	24/04/1920	entre le 04/06 et le 07/06/1920	37
<i>A Gay Deceiver</i>	<i>Daily Mirror</i>	Finlay Knight	le 05/06 ou le 07/06/1920	17/07/1920	37
<i>The Price She Gave</i>	<i>Daily Mirror</i>	Edmund B. d'Auvergne	17/07/1920	28/08/1920	37
<i>A Fortune Hunter</i>	<i>Daily Mirror</i>	Ruby M. Ayres	28/08/1920	09/10/1920	37
<i>May Garden's Silence</i>	<i>Daily Mirror</i>	Noel Jocelyn	09/10/1920	12/11/1920	30
<i>Too Proud to Love</i>	<i>Daily Mirror</i>	Madge Ambrose	12/11/1920	20/12/1920	33
<i>Dreams Come True</i>	<i>Daily Mirror</i>	Henry St. John Cooper	20/12/1920	24/01/1920	30
<i>If Money Were All</i>	<i>Daily Express</i>	Anonyme	08/01/1912	29/02/1912	46
<i>The Rigour of the Law</i>	<i>Daily Express</i>	Paul Urquart	01/03/1912	30/04/1912	52
<i>Forasmuch as this Man and this Woman</i>	<i>Daily Express</i>	Charles Procter	01/05/1912	25/06/1912	48
<i>To-morrow and a Bride</i>	<i>Daily Express</i>	Hulme Beaman	26/06/1912	30/07/1912	30
<i>The Wife in the Shadow</i>	<i>Daily Express</i>	Laurence Clarke	31/07/1912	05/09/1912	31
<i>The Uphill Road</i>	<i>Daily Express</i>	Ruby M. Ayres	06/09/1912	17/10/1912	36
<i>The Rise of a Star</i>	<i>Daily Express</i>	Philip O'Farrell	18/10/1912	14/11/1912	24
<i>The Feminine Factor</i>	<i>Daily Express</i>	Ladbroke Black	15/11/1912	01/01/1913	40
<i>Monte Carlo</i>	<i>Daily Express</i>	Mrs de Vere Stackpoole	02/01/1913	12/02/1913	36
<i>The Crystal Miniature</i>	<i>Daily Express</i>	John Vernon	13/02/1913	03/04/1913	43
<i>The Secret City</i>	<i>Daily Express</i>	Joseph J. Doke	04/04/1913	23/06/1913	69

<i>Two Eyes of Grey</i>	<i>Daily Express</i>	Daisy Mc Geoch	24/06/1913	11/08/1913	42
<i>The Children of the Sea</i>	<i>Daily Express</i>	M. de Vere Stacpoole	12/08/1913	24/09/1913	38
<i>Frivole</i>	<i>Daily Express</i>	Kate Horn	25/09/1913	05/11/1913	36
<i>It Will Be All Right</i>	<i>Daily Express</i>	Tom Gallon	06/11/1913	31/12/1913	47
<i>The Mystery of the Rue de Babylone</i>	<i>Daily Express</i>	Adapted from the french of Marcel Guillaïn by John N. Raphael	01/01/1914	18/02/1914	42
<i>The Flute of Arcady</i>	<i>Daily Express</i>	Kate Horn	19/02/1914	20/04/1914	52
<i>Three Gentlemen from New Caledonia</i>	<i>Daily Express</i>	R.D. Hemingway & Henry de Halsalle	21/04/1914	16/06/1914	49
<i>The Spider's Web</i>	<i>Daily Express</i>	Dorothy Cosens	17/06/1914	07/08/1914	45
<i>Wake Up!</i>	<i>Daily Express</i>	Laurence Cowen	05/01/1915	26/02/1915	46
<i>The Beautiful Spy</i>	<i>Daily Express</i>	W. Holt White	01/03/1915	28/04/1915	51
<i>The War Woman</i>	<i>Daily Express</i>	Laurette Aldous	29/04/1915	05/07/1915	58
<i>Wanted the Woman</i>	<i>Daily Express</i>	Hylde M. Robins	06/07/1915	02/09/1915	51
<i>All Honourable Men</i>	<i>Daily Express</i>	R. Ed. Pengelly	03/09/1915	01/11/1915	51
<i>The Secret Memoirs of Frau Bertha Krupp. From the Papers and Diaries of Baroness d'Altavilla</i>	<i>Daily Express</i>	Henry W. Fisher	02/11/1915	30/11/1915	25
<i>Afraid!</i>	<i>Daily Express</i>	Anonyme	01/12/1915	31/01/1916	52
<i>Black Blood</i>	<i>Daily Express</i>	J.C. Bridges	01/02/1916	10/04/1916	60
<i>The Girls of Houndsby</i>	<i>Daily Express</i>	Patricia Bantry	11/04/1916	08/08/1916	92
<i>The Lost M<sup>r</sup>. Linthwaite</i>	<i>Daily Express</i>	J.S. Fletcher	16/04/1919	02/06/1919	41
<i>The Luck of Mapledown</i>	<i>Daily Express</i>	E.C. Buley	03/06/1919	12/07/1919	35
<i>The Stars in Their Courses</i>	<i>Daily Express</i>	Mona Carew	14/07/1919	22/09/1919	61
<i>Jack O'Judgment</i>	<i>Daily Express</i>	Edgar Wallace	23/09/1919	22/11/1919	53
<i>The Man in the Way</i>	<i>Daily Express</i>	John L. Carter	24/11/1919	07/01/1920	39
<i>Ashes to Ashes</i>	<i>Daily Express</i>	Isabel Ostrander	08/01/1920	15/03/1920	58
<i>The Lady of Lombard Street</i>	<i>Daily Express</i>	Roy Vickers	16/03/1920	13/05/1920	51
<i>The Desire of Nations</i>	<i>Daily Express</i>	Adye Wilmot	14/05/1920	15/07/1920	54
<i>The Gates of Hope</i>	<i>Daily Express</i>	Anthony Carlyle	16/07/1920	09/09/1920	48
<i>The House of Bondage</i>	<i>Daily Express</i>	Ralph Rodd	10/09/1920	30/11/1920	70
<i>The Waters of Babylon</i>	<i>Daily Express</i>	Charles Procter	01/12/1920	29/01/1921	51
<i>Treasure of Earth</i>	<i>Daily Mail</i>	Elisabeth York Miller	15/02/1912	01/05/1912	66
<i>Garments of Vengeance</i>	<i>Daily Mail</i>	Andrew Loring	02/05/1912	17/07/1912	66
<i>Every Woman's Sin</i>	<i>Daily Mail</i>	Coralie Stanton & Heath Hosken	18/07/1912	22/10/1912	83
<i>The Supplanter</i>	<i>Daily Mail</i>	Claver Morris	23/10/1912	10/12/1912	42
<i>The Wheel of the Juggernaut</i>	<i>Daily Mail</i>	Laurence Clarke	11/12/1912	08/01/1913	24
<i>The Alias</i>	<i>Daily Mail</i>	Alexander Crawford	09/01/1913	19/02/1913	36
<i>One Never Knows</i>	<i>Daily Mail</i>	Pierre Costello	20/02/1913	22/05/1913	79
<i>Her Husband's Widow</i>	<i>Daily Mail</i>	Edmund B. d'Auvergne	23/05/1913	03/07/1913	36
<i>Love by Proxy</i>	<i>Daily Mail</i>	Meta Simmins	04/07/1913	11/09/1913	60
<i>Outside the Law</i>	<i>Daily Mail</i>	Alexander Crawford	12/09/1913	30/10/1913	42
<i>The Heart's Measure</i>	<i>Daily Mail</i>	Coralie Stanton & Heath Hosken	31/10/1913	12/02/1914	89
<i>John Erleigh - Schoolmaster</i>	<i>Daily Mail</i>	Claver Morris	13/02/1914	26/03/1914	36
<i>False Witness</i>	<i>Daily Mail</i>	Edmund B. d'Auvergne	27/03/1914	28/04/1914	28
<i>Retaliation</i>	<i>Daily Mail</i>	Pierre Costello	29/04/1914	01/08/1914	82

<i>The Marriage State</i>	<i>Daily Mail</i>	Elizabeth York Miller	03/08/1914	16/09/1914	39
<i>A Very Bad Woman</i>	<i>Daily Mail</i>	Coralie Stanton & Heath Hosken	28/09/1914	11/01/1915	90
<i>The Forgivable Sin</i>	<i>Daily Mail</i>	S. Gurney Carlisle	12/01/1915	10/03/1915	50
<i>The Barometer</i>	<i>Daily Mail</i>	Pierre Costello	11/03/1915	16/06/1915	84
<i>Miss Bampton's Husband</i>	<i>Daily Mail</i>	Arthur Applin	17/06/1915	07/08/1915	45
<i>Satan's Daughter</i>	<i>Daily Mail</i>	Mary Challoner	09/08/1915	10/12/1915	107
<i>The Forbidden Sacrifice</i>	<i>Daily Mail</i>	Elizabeth York Miller	10/12/1915	01/04/1916	97
<i>The Man Who Came Back</i>	<i>Daily Mail</i>	Coralie Stanton & Heath Hosken	03/04/1916	31/08/1916	130
<i>Another Name for Love</i>	<i>Daily Mail</i>	S. Gurney Carlisle	01/09/1916	21/11/1916	70
<i>The Waterloo Baby</i>	<i>Daily Mail</i>	Henry Farmer	22/11/1916	13/01/1917	45
<i>The Paper Wife</i>	<i>Daily Mail</i>	Pierre Costello	15/01/1917	14/03/1917	51
<i>The Game We Play</i>	<i>Daily Mail</i>	Coralie Stanton & Heath Hosken	16/12/1918	04/03/1919	67
<i>The Felgate Taint</i>	<i>Daily Mail</i>	J.B. Harris-Burland	05/03/1919	19/05/1919	65
<i>White Kid Gloves</i>	<i>Daily Mail</i>	Meta Simmins	20/05/1919	06/08/1919	68
<i>Self Defence</i>	<i>Daily Mail</i>	Coralie Stanton & Heath Hosken	07/08/1919	03/11/1919	76
<i>The Lonely House</i>	<i>Daily Mail</i>	Mrs Belloc Lowndes	04/11/1919	17/12/1919	38
<i>The Bishop Masquerade</i>	<i>Daily Mail</i>	W. Harold Thomson	18/12/1919	02/02/1920	39
<i>The Cap of Trembling</i>	<i>Daily Mail</i>	Florence Eastwick	03/02/1920	08/03/1920	30
<i>On Trial</i>	<i>Daily Mail</i>	J.B. Harris-Burland	09/03/1920	18/05/1920	61
<i>The May-Fly</i>	<i>Daily Mail</i>	Coralie Stanton & Heath Hosken	19/05/1920	28/07/1920	61
<i>The Pilgrim Soul</i>	<i>Daily Mail</i>	W. Harold Thomson	29/07/1920	06/09/1920	34
<i>Legally Dead</i>	<i>Daily Mail</i>	John Austin	07/09/1920	01/11/1920	48
<i>By Mistake</i>	<i>Daily Mail</i>	Coralie Stanton & Heath Hosken	02/11/1920	06/12/1920	30
<i>The Tigress</i>	<i>Daily Mail</i>	Claver Morris	07/12/1920	07/02/1921	72



**ANNEXE 3 : INVENTAIRE DES ROMANS-FEUILLETONS PUBLIÉS DANS LES 26 JOURNAUX DE TRANCHÉES FRANÇAIS DÉPOUILLÉS.**

Titre du journal	Titre du roman-feuilleton	Auteur(s)	Date de début de publication	Date de fin de publication	Commentaires
<i>Cingoli-Gazette</i> (de mai 1915 à mars 1919)	<i>Le fils du garde-barrière</i>	Tronçon du Poitrail	15/08/1915	15/08/1915	Fiction laissée en suspens après la première livraison
<i>Cingoli-Gazette</i> (de mai 1915 à mars 1919)	<i>Violée et vierge ou Le cuisotot des rois</i>	Anonyme	01/11/1915	01/11/1915	Fiction laissée en suspens après la première livraison
<i>Cingoli-Gazette</i> (de mai 1915 à mars 1919)	<i>Vierge et grand-mère</i>	Michel Kézaco	Mai 1916	Mars 1919	
<i>Face aux Boches</i> (d'août 1915 au numéro 23, postérieur à l'armistice)	<i>L'enfant de ta sœur</i>	Zim-Boum et Jean Biérendra	Décembre 1915	Juillet 1916	
<i>Face aux Boches</i> (d'août 1915 au numéro 23, après l'armistice)	<i>L'amante à l'eau</i>	Pierre du Boulevard (de Courcelles)	Numéro 23	Numéro 24	Seconde et dernière livraison qui occupe quatre rez-de-chaussée dans le numéro 24
<i>L'Écho des guitounes</i> (d'avril 1915 à novembre 1918)	Aucun roman-feuilleton publié				
<i>L'Écho des Marmites</i> (de décembre 1914 à mars 1918)	Aucun roman-feuilleton publié				
<i>L'Écho du Boyau</i> (de juin 1915 à mai 1918)	<i>Une histoire des temps à venir. La révolte des machines</i>	P. Trollet	15 février 1916	15 février 1916	Fiction laissée en suspens après la première livraison
<i>L'Écho du Boyau</i> (de juin 1915 à mai 1918)	<i>Le carnet de guerre de "Poil de Maïs"</i>	Salomon Bach	Juin 1917	Juillet 1917	Fiction qui n'est pas publiée en rez-de-chaussée et qui est laissée en suspens
<i>L'Esprit du Cor</i> (de juin 1917 à février 1919)	<i>Rascasse s'en va-t-en guerre</i>	G. Zieutais	16/06/1918	04/12/1918	
<i>L'Horizon</i> (de juillet 1917 à mars 1919)	Aucun roman-feuilleton publié				

<i>La Femme à barbe/La Bourguignotte</i> (d'août 1915 au numéro 26, postérieur à l'armistice)	Aucun roman-feuilleton publié				Annonce le 02/10/1915 pour un « Grand roman de cape et d'épée » qui n'est pas publié
<i>La Fusée</i> (de mars 1916 à avril 1918)	???? puis <i>Le triomphe de la chair ou Laissez les enfants à leurs mères et les trous aux macaronis</i>	Traduit de l'esquimau par un Espagnol de Pantruche	15/03/1916	30/08/1917	
<i>La Fusée</i> (de mars 1916 à avril 1918)	<i>Le jeune homme livide ou la fiancée volatile</i>	Anonyme	30/09/1917	25/04/1918	Collection numérisée jusqu'au 25/04/1918, jour de publication de la quatrième livraison (dernier numéro de ce journal ?)
<i>La Mitraille</i> (de février 1916 à avril 1919)	Aucun roman-feuilleton publié				
<i>La Première Ligne</i> (de juillet 1915 à juillet 1918)	<i>Les Mystères de Landerneau</i>	Anonyme	Numéro 47 (avril ou mai 1917)	Numéro 47 (avril ou mai 1917)	Fiction laissée en suspens après la première livraison
<i>La Saucisse</i> (de février 1916 au numéro 19 non daté mais post. à juillet 1917)	Aucun roman-feuilleton publié				
<i>Le 120 court</i> (de juillet 1915 à décembre 1918)	<i>Des lueurs dans les ténèbres</i>	O. Feuillées et Georges Hohneck	13/03/1916	15/08/1916	Fiction laissée en suspens
<i>Le Filon</i> (de mars 1917 à décembre 1918)	<i>L'épreuve du feu (Aventures d'un journaliste au front)</i>	L. F.	Numéro 14 (non daté)	Numéro 16 (non daté)	Fiction laissée en suspens
<i>Le Gafouilleur</i> (de mars 1916 à juin 1918)	<i>Anna Baramine</i>	Natacha Kirigol	01/05/1916	15/08/1916	
<i>Le Gafouilleur</i> (de mars 1916 à juin 1918)	<i>Narcisse</i>	Adonis de Clerfontaine	01/10/1916	01/11/1917	Fiction laissée en suspens
<i>Le Gafouilleur</i> (de mars 1916 à juin 1918)	<i>Les mémoires d'un âne mobilisé</i>	Anonyme	01/12/1917	01/06/1918	Fiction laissée en suspens
<i>Le Klaxon</i> (de mars 1916 à mai 1917)	<i>Il est parmi nous...</i>	La Riboule	Mai 1916	Juillet 1916	Fiction laissée en suspens
<i>Le Mouchoir</i> (de novembre 1915 à octobre 1918)	Aucun roman-feuilleton publié				
<i>Le Pépère</i> (de février 1916 à février 1918)	<i>He(i)nrich Hertzmannfieldkirch</i>	Le Pépère-foré	21/02/1916	15/11/1916	

<i>Le Pépère</i> (de février 1916 à février 1918)	<i>La P. du P. P. ???</i>	Anonyme	24/03/1916	01/04/1916	Série d'annonces de publication pour une fiction qui n'est pas publiée
<i>Le Pépère</i> (de février 1916 à février 1918)	<i>Le casque aux dents blanches</i>	Anonyme	20/05/1917		Annonce de publication pour une fiction qui n'est pas publiée
<i>Le Périscope</i> (de février 1916 au numéro 25 non daté)	<i>Cochemar</i>	André Allement	Numéro 11	Numéro 18	Fiction laissée en suspens
<i>Le Poilu</i> (de décembre 1914 à juillet 1922)	<i>Le puits de X...</i>	Clément Sahuc puis Un Intérim	28/12/1914	20/04/1916	
<i>Le Poilu</i> (de décembre 1914 à juillet 1922)	<i>Sous l'œil des saucisses</i>	M. Vézaco puis Vézaco puis Kézaco	Septembre-octobre 1917	Mai 1919	
<i>Le Poilu</i> (de décembre 1914 à juillet 1922)	<i>Les déclassés de la gloire</i>	Lieutenant Jean Marot	Juillet-août 1919	Avril 1922	
<i>Le Poilu du 6-9/Le Poilu de la Division de Fer</i> (d'août 1916 à l'été 1918 ?)	Aucun roman-feuilleton publié				
<i>Le Rire aux Eclats</i> (de juin 1916 à mars 1919)	Aucun roman-feuilleton publié				
<i>Le Voltigeur</i> (d'avril 1917 à janvier 1919)	<i>Zigodex ou Le cercle aux dents blanches</i>	MM. R. V. F., C. V., A. D. et E. M. D. I.	24/05/1917	30/11/1917	
<i>Le Voltigeur</i> (d'avril 1917 à janvier 1919)	???	Anonyme	01/03/1918		Annonce de publication pour une fiction qui n'est pas publiée
<i>Marmita</i> (de janvier 1915 à l'été 1918)	<i>Le secret du nombril d'argent</i>	Pierre d'Herbeville	07/02/1915	21/02/1915	Deux annonces de publication pour une fiction qui n'est pas publiée
<i>Marmita</i> (de janvier 1915 à l'été 1918)	<i>Flekke-Fjord</i>	Jean le Marin	10/08/1915	15/02/1916	
<i>Rigolboche</i> (de février 1915 à mars 1918)	<i>Krotufex</i>	Pierre Decourpoivre, Léon Sosie, Maurice Lerouge	10/09/1917	30/12/1917	Présenté comme étant un roman-cinéma
<i>Sans Tabac !</i> (d'avril 1916 à octobre 1917)	<i>Les Mystères d'une nounou d'York ou La fille de l'embusqué</i>	Alexandre du Mât (de Cocagne)	01/08/1916	20/03/1917	



## **ANNEXE 4 : SOCIOLOGIE DES AUTEURS DE ROMANS-FEUILLETONS ET DE SERIALS PUBLIÉS DANS LES JOURNAUX DE NOTRE CORPUS ENTRE LE 01/01/1912 ET LE 31/12/1920.**

Les tableaux qui suivent, établis pour chacune des trois sous-périodes que nous avons considérées dans notre étude, comportent certaines abréviations détaillées ci-dessous :

- En ce qui concerne l'identité : (ir) indique l'identité réelle et (ps) un pseudonyme. Lorsque la signature de la fiction renvoie à l'identité réelle de l'auteur, nous avons recherché les pseudonymes connus de celui-ci ; lorsqu'elle renvoie à un pseudonyme, nous avons recherché l'identité réelle.
- En ce qui concerne le sexe : H indique un homme et F une femme.
- En ce qui concerne l'origine sociale, nous avons repris les catégories utilisées par Anne-Marie Thiesse in *Le roman du quotidien...*, *op. cit.*, p. 185 :
  - Classes populaires (cp) : ouvriers, petits artisans, petits propriétaires exploitants.
  - Petite bourgeoisie (pb) : employés, instituteurs et nous ajoutons patrons de petites entreprises, boutiquiers.
  - Bourgeoisie des affaires (ba) : négociants, marchands.
  - Bourgeoisie intellectuelle (bi) : médecins, professions libérales et juridiques, professeurs.
  - Professions littéraires et artistiques (pla) : publicistes, écrivains, acteurs.
  - Grande bourgeoisie (gb) et aristocratie (a) : patrons de grandes entreprises, grands propriétaires terriens.

# I. Sociologie des feuilletonistes français pour la période allant du 01/01/1912 au 02/08/1914.

Signature associée au roman-feuilleton lors de sa publication	Prénom associé à cette signature	Identité réelle si la signature est un pseudonyme ou pseudonymes connus si la signature est l'identité réelle	Sexe	Année de naissance	Année de décès	Lieu de naissance	Âge en 1912	Origine sociale	Éléments notables concernant l'activité professionnelle avant le passage à l'écriture romanesque, activité parfois poursuivie
AUDOUIN (ps)	Maxime	Eugène Delacroix (ir)	H	1858	1925	?	54	?	?
BERNÈDE (ir)	Arthur	Jean de la Périgne (ps) ; Roland d'Albret (ps)	H	1871	1937	Redon (Ille-et-Vilaine)	41	Aisée. Père rentier, passionné d'agriculture (gb)	Chanteur lyrique, librettiste
BERTNAY (ps) BOREL (ps)	Paul Pierre	François-Xavier-Louis-Paul Breynat (ir)	H	1846	1928	Grenoble (Isère)	66	?	Journaliste après des études de médecine et de droit
BOISSIERE (ir)	Albert	?	H	1866	1939	Thiberville (Eure)	46	?	Aucune activité autre que l'écriture
BRIENNE (ps)	Jacques	Félix Müller (ir)	H	?	?	?	?	?	?
BRUANT (ps)	Aristide	Aristide Louis Armand Bruand (ir)	H	1851	1925	Courtenay (Loiret)	61	Modeste (cp) suite à la ruine du père, homme d'affaires (ba)	Chanteur, directeur de cabaret après avoir été ouvrier-bijoutier et employé de la Compagnie des chemins de fer du nord
CYRIL-BERGER (ps)	//////////	Pseudonyme commun des frères Victor-Cyril et Eugène Berger (ir)	H H	? (Victor-Cyril) ? (Eugène)	1925 ?	? ?	? ?	? ?	Journaliste  Docteur en médecine

D'ALÉRIA (?)	Jean	?	?	?	?	?	?	?	?
DALMONT (ps)	Alix	Alexandre Boutique (ir)	H	1851	1923	Paris	61	Milieu ouvrier (cp)	Journaliste après avoir été ouvrier ébéniste puis correcteur d'imprimerie
DE LA HIRE (ps)	Jean	Adolphe d'Espie, comte de La Hire (ir)	H	1878	1956	Banyuls-sur-mer (Pyrénées orientales)	34	Aristocratie (a)	Aucune activité autre que l'écriture. Refus de la carrière militaire
DELLY (ps)	///////// /	Pseudonyme commun de Jeanne-Marie et Frédéric Petitjean de La Rosière (ir)	F H	1875 1876	1947 1949	Avignon (Vaucluse) Vannes (Morbihan)	37 36	Père officier (bi)	Aucune activité autre que l'écriture  ? mais doit arrêter son métier pour cause de maladie en 1909
FOLEY (ir)	Charles	?	H	1861	1956	Paris	51	Père médecin (bi)	Aucune activité autre que l'écriture
GERMAIN (ir)	Henri	?	H	1855	1918 (?)	?	57	?	?
GYP (ps)	///////// /	Sibylle Gabrielle Riqueti de Mirabeau (ir)	F	1849	1932	Plumergat (Morbihan)	63	Aristocratie (a)	Aucune activité autre que l'écriture
KÉROUL (ps)	Henri	Henry Alexis Antoine Siméon Queyroul (ir)	H	1854	1921	Corte (Haute-Corse)	58	?	Aucune activité autre que l'écriture
LEROUX (ir)	Gaston	Larive (ps)	H	1868	1927	Paris	44	Père entrepreneur de travaux publics (bi)	Avocat, chroniqueur judiciaire, grand reporter
LÉTANG (ir)	Louis	?	H	1855	1938	Bois-le-Roi (Seine-et-Marne)	57	?	Ingénieur
MALDAGUE (ps)	Georges	Joséphine Maldague (ir)	F	1857	1938	Rethel (Ard.)	55	Père tailleur d'habits (cp)	Aucune activité autre que l'écriture

MALICET (ir)	Léon	?	H	?	?	?	?	?	?
MARY (ir)	Jules	?	H	1851	1922	Launois-sur-Vence (Ard.)	61	Père bonnetier (cp)	Journaliste
MÉROUVEL (ps)	Charles	Charles Michel Eloi Chartier (ir)	H	1832	1920	Laigle (Orne)	80	Père épicier (pb)	Avocat
MONTCLERC (ps)	Ely	Marie Galy, épouse Cornély (ir)	F	1862	1917	Village du Tarn	50	Fille de paysans pauvres (cp)	Aucune activité autre que l'écriture
OLIVIER (?)	Maryo	?	?	?	?	?	?	?	?
OHNET (ir)	Georges	Georges Hénot (ps)	H	1848	1918	Paris	64	Père architecte (bi)	Avocat puis journaliste
ROCHON (ir)	Jean	?	H	1871	1916	Saint-Dier-d'Auvergne (Puy-de-Dôme)	41	?	Journaliste
SALES (ps)	Pierre	Pierre de Sales (ir)	H	1856	1914	Trie-sur-Baïse (Hautes-Pyrénées)	56	Père contrôleur des contributions directes (bi)	Journaliste après un passage dans la banque
SAZIE (ir)	Léon	?	H	1862	1939	Oran (Algérie)	50	Père président de la Chambre de commerce d'Oran qui se suicide après sa ruine (ba)	Aucune activité autre que l'écriture
SPITZMULLER (ir)	Georges	?	H	1867	1926	Epinal (Vosges)	45	Père patron d'une imprimerie (pb)	Aucune activité autre que l'écriture
TRILBY (ps)	///////// /	Thérèse de Marnyhac, épouse Delhaye (ir)	F	1875	1962	Louveciennes (Yvelines)	37	Père marchand à Paris (ba)	Aucune activité autre que l'écriture
VILLEMER (ps)	Maxime	Anne Violet, épouse Francey (ir)	F	1841	1923	Saône-et-Loire	71	Père marchand drapier (ba)	Aucune activité autre que l'écriture

VINCY (ps)	René	Jules Mori (ir)	H	?	?	?	?	?	Secrétaire de Catulle Mendès
ZÉVACO (ir)	Michel	?	H	1860	1918	Ajaccio (Corse du sud)	52	Père officier (bi)	Journaliste après avoir été professeur de lettres puis engagé chez les Dragons

## **II. Sociologie des feuilletonistes britanniques pour la période allant du 01/01/1912 au 03/08/1914.**

Signature associée au <i>serial</i> lors de sa publication	Prénom associé à cette signature	Identité réelle si la signature est un pseudonyme ou pseudonymes connus si la signature est l'identité réelle	Sexe	Année de naissance	Année de décès	Lieu de naissance	Âge en 1912	Origine sociale	Éléments notables concernant l'activité professionnelle avant le passage à l'écriture romanesque, activité parfois poursuivie
AYRES (ir)	Ruby Mildred	?	F	1883	1955	Londres (GB)	29	Fille d'un architecte (bi)	Aucune activité autre que l'écriture
BLACK (ir) URQUART (ps)	Ladbroke Paul	?	H	1877	1940	Burley-in-Wharfedale (GB)	35	Père curé (pb)	Journaliste
CLARKE (ir)	Laurence	?	H	1873	1942	Wolverhampton (GB)	39	?	?
CRAWFORD (ps)	Alexander	Alexander Lindsay (ir)	H	1869	1915	Londres (GB)	43	?	Aucune activité autre que l'écriture
D'AUVERGNE (ir)	Edmund Basil	?	H	1876	1968	Glasgow (GB)	36	?	?
DE VERE STACPOOLE (ir)	Henry	?	H	1863	1951	Taney (Irlande)	49	Père révérend (pb)	Médecin naval
EDGE (ir)	Spencer	?	H	1872	1943	Comté de Staffordshire (GB)	40	?	?

FARMER (ir)	Henry	?	H	1869	1932	Comté de Middlesex (GB)	43	?	?
GALLON (ir)	Tom	?	H	1866	1914	Bermondsey, Londres (GB)	46	Fils d'un ingénieur (bi)	Employé de bureau puis huissier dans une école puis secrétaire de mairie
HORNE (?)	Kate	?	F	?	?	?	?	Fille d'un homme d'Eglise (pb)	?
HOSKEN (ir)	Heath								
COSTELLO (ps)	Pierre	?	H	1875	1934	Norwich (GB)	37	?	Journaliste
LORING (ps)	Andrew	Lorin Andrews Lathrop (ir). Autre pseudonyme connu : Kenyon Gambier	H	1858	1929	Gambier (EU)	54	Père principal d'une institution scolaire (bi)	Journaliste puis consul américain en Grande-Bretagne de 1902 à 1914
SIMMINS (ir)	Meta	?	F	1877	?	Comté de Midlothian (GB)	35	?	?
STANTON (ps)	Coralie	Alice Cecil Seymour épouse Hosken (ir)	F	1877	1951	Londres (GB)	35	?	Aucune activité autre que l'écriture
YORK MILLER (ir)	Elizabeth	?	F	1879	1949	Washington (EU)	33	?	Journaliste

### III. Sociologie des feuilletonistes français pour la période allant du 03/08/1914 au 11/11/1918.

Signature associée au roman-feuilleton lors de sa publication	Prénom associé à cette signature	Identité réelle si la signature est un pseudonyme ou pseudonymes connus si la signature est l'identité réelle	Sexe	Année de naissance	Année de décès	Lieu de naissance	Âge en 1916	Origine sociale	Éléments notables concernant l'activité professionnelle avant le passage à l'écriture romanesque, activité parfois poursuivie
ADENIS (ir)	Édouard	?	H	1867	1952	Paris	49	Père librettiste (pla)	Aucune activité autre que l'écriture
ALLAIN (ir)	Marcel	?	H	1885	1969	Paris	31	Père avocat (bi)	Secrétaire d'Émile Souvestre
AUDOUIN (ps)	Maxime	Eugène Delacroix (ir)	H	1858	1925	?	58	?	?
BERNÈDE (ir)	Arthur	Jean de la Périgne (ps) ; Roland d'Albret (ps)	H	1871	1937	Redon (Ille-et-Vilaine)	45	Aisée. Père rentier, passionné d'agriculture (gb)	Chanteur lyrique, librettiste
BERTNAY (ps) BOREL (ps)	Paul Pierre	François-Xavier-Louis-Paul Breynat (ir)	H	1846	1928	Grenoble (Isère)	70	?	Journaliste après études de médecine et de droit
BRIENNE (ps)	Jacques	Félix Müller (ir)	H	?	?	?	?	?	?
BRUANT (ps)	Aristide	Aristide Louis Armand Bruand (ir)	H	1851	1925	Courtenay (Loiret)	65	Modeste (cp) suite à la ruine du père, homme d'affaires (ba)	Chanteur, directeur de cabaret après avoir été ouvrier-bijoutier et employé de la Compagnie des chemins de fer du nord
CAIN (ir)	Henri	?	H	1857	1937	Paris	59	Père sculpteur animalier (pla)	Peintre

CÉZEMBRE (ps)	Pol	André Reuzé parfois orthographié Reuze (ir). Autres pseudonymes connus : Cyrille Valdi (ps), Marin Beauregard (ps), Jacques Cézembre (ps)	H	1885	1949	Saint-Servan (Ille-et-Vilaine)	31	?	Journaliste
CYRIL-BERGER (ps)		Pseudonyme commun des frères Victor-Cyril et Eugène Berger (ir)	H	? (Victor-Cyril)	1925	?	?	?	Journaliste
			H	? (Eugène)	?	?	?		Docteur en médecine
DE BESNERAY (ps)	Marie	Marie Léopold Boissonade, épouse Bertre (ir)	F	1852	?	Moscou	64	?	Journaliste
DECOURCELLE (ir)	Pierre	?	H	1856	1926	Paris	60	Père dramaturge (pla)	Journaliste
DE GARROS (ps)	Paul	Paul Edmond Alexandre Mathieu (ir)	H	1867	1923	Château-neuf-sur-Cher (Cher)	49	Aisée. Né au château de Rousson à Château-neuf (a)	Journaliste
DE GASTYNE (ps)	Jules	Jules Sillas Benoit ou Benoist (ir)	H	1847	1920	Sanxay (Vienne)	69	?	Journaliste
DE LA HIRE (ps)	Jean	Adolphe d'Espie, comte de La Hire (ir)	H	1878	1956	Banyuls-sur-mer (Pyrénées orientales)	38	Aristocratie (a)	Aucune activité autre que l'écriture. Refus de la carrière militaire
DELLY (ps)		Pseudonyme commun de Jeanne-Marie et Frédéric Petitjean de La Rosière (ir)	F	1875	1947	Avignon (Vaucluse)	41	Père officier (bi)	Aucune activité autre que l'écriture
			H	1876	1949	Vannes (Morbihan)	40		? mais doit arrêter son métier pour cause de maladie en 1909
DE TÉRAMOND (ps)	Guy	François-Edmond Gautier (ir)	H	1869	1957	Paris	47	?	Instituteur

DRAULT (ps)	Jean	Alfred Gendrot (ir)	H	1866	1951	Tremblay-le-Vicomte (Eure-et-Loir)	54	?	Journaliste
FOLEY (ir)	Charles	?	H	1861	1956	Paris	55	Père médecin (bi)	Aucune activité autre que l'écriture
GALOPIN (ir)	Arnould	?	H	1863	1934	Marbeuf (Eure)	53	Père instituteur (pb)	Maître répétiteur puis journaliste
GERMAIN (ir)	Henri	?	H	1855	1918 (?)	?	61	?	?
GYP (ps)		Sibylle Gabrielle Riqueti de Mirabeau (ir)	F	1849	1932	Plumergat (Morbihan)	67	Aristocratie (a)	Aucune activité autre que l'écriture
LA TOUR (ps)	Maxime	Julien Priollet (ir)	H	1877	1953	?	39	?	Aucune activité autre que l'écriture
UN POILU (ps)									
LE FAURE (ir)	Georges	?	H	1856	1953	Paris	60	?	Journaliste
LEROUX (ir)	Gaston	Larive (ps)	H	1868	1927	Paris	48	Père entrepreneur de travaux publics (bi)	Avocat, chroniqueur judiciaire, grand reporter
MALDAGUE (ps)	Georges	Joséphine Maldague (ir)	F	1857	1938	Rethel (Ard.)	59	Père tailleur d'habits (cp)	Aucune activité autre que l'écriture
MARY (ir)	Jules	?	H	1851	1922	Launois-sur-Vence (Ard.)	65	Père bonnetier (cp)	Journaliste
MÉROUVEL (ps)	Charles	Charles Michel Eloi Chartier (ir)	H	1832	1920	Laigle (Orne)	84	Père épicier (pb)	Avocat
MORPHY (ps)	Michel	Maximilien Lennat (ir)	H	1863	1928	Paris	53	?	Journaliste
POUGET (ir)	Émile	?	H	1860	1931	Pont-de-Salars	56	Père notaire (bi)	Employé de magasin de nouveautés, journaliste
SAZIE (ir)	Léon	?	H	1862	1939	Oran (Algérie)	54	Père président de la Chambre de commerce d'Oran qui se suicide après sa ruine (ba)	Aucune activité autre que l'écriture

SEGONZAC (ps)	Paul	Jean Volnay (ir)	H	?	?	?	?	?	?
VINCY (ps)	René	Jules Mori (ir)	H	?	?	?	?	?	Secrétaire de Catulle Mendès
ZÉVACO (ir)	Michel	?	H	1860	1918	Ajaccio (Corse du sud)	56	Père officier (bi)	Journaliste après avoir été professeur de lettres puis engagé chez les Dragons

#### **IV. Sociologie des feuilletonistes britanniques pour la période allant du 04/08/1914 au 11/11/1918.**

Signature associée au <i>serial</i> lors de sa publication	Prénom associé à cette signature	Identité réelle si la signature est un pseudonyme ou pseudonymes connus si la signature est l'identité réelle	Sexe	Année de naissance	Année de décès	Lieu de naissance	Âge en 1916	Origine sociale	Éléments notables concernant l'activité professionnelle avant le passage à l'écriture romanesque, activité parfois poursuivie
ALLERTON (ps)	Mark	William Ernest Cameron (ir)	H	1881	1939	Glasgow (GB)	35	?	Avocat
APPLIN (ir)	Arthur	?	H	1873	1949	Torquay (GB)	43	?	Aucune activité autre que l'écriture
AYRES (ir)	Ruby Mildred	?	F	1883	1955	Londres (GB)	33	Père architecte (bi)	Aucune activité autre que l'écriture
CHRISTIE (ir)	May	Epouse Mazzavini	F	1890	1946	Chine	26	Père médecin (bi)	Aucune activité autre que l'écriture
CRAWFORD (ps)	Alexander	Alexander Lindsay (ir)	H	1869	1915	Londres (GB)	////		Aucune activité autre que l'écriture
FARMER (ir)	Henry	?	H	1869	1932	Comté de Middlesex (GB)	47	?	?
HOLT-WHITE (ir)	William Edward Braddon	?	H	1878	1937	Hanwell (GB)	38	Père architecte (bi)	Sportif puis correspondant spécial

HOSKEN (ir)	Heath								
COSTELLO (ps)	Pierre	?	H	1875	1934	Norwich (GB)	41	?	Journaliste
RUCK (ps)	Berta	Amy Roberta Ruck, épouse Onions (ir)	F	1878	1978	Indes	38	Père officier (bi)	Aucune activité autre que l'écriture
SIMMINS (ir)	Meta	?	F	1877	?	Comté de Midlothian (GB)	39	?	?
SOUTAR (ps)	Andrew	Edward Andrew Stagg (ir)	H	1879	1941	Comté de Wiltshire (GB)	37	?	Aucune activité autre que l'écriture
STANTON (ps)	Coralie	Alice Cecil Seymour, épouse Hosken (ir)	F	1877	1951	Londres (GB)	39	?	Aucune activité autre que l'écriture
YORK MILLER (ir)	Elizabeth	?	F	1879	1949	Washington (États-Unis)	37	?	Journaliste

## V. Sociologie des feuilletonistes français pour la période allant du 12/11/1918 au 31/12/1920.

Signature associée au roman-feuilleton lors de sa publication	Prénom associé à cette signature	Identité réelle si la signature est un pseudonyme ou pseudonymes connus si la signature est l'identité réelle	Sexe	Année de naissance	Année de décès	Lieu de naissance	Âge en 1920	Origine sociale	Éléments notables concernant l'activité professionnelle avant le passage à l'écriture romanesque, activité parfois poursuivie
ADENIS (ir)	Édouard	?	H	1867	1952	Paris	53	Père librettiste (pla)	Aucune activité autre que l'écriture
ALBERT-JEAN (ps)	///////// /	Marie Joseph Albert François Jean (ir)	H	1892	1975	Capestang (Hérault)	28	?	?
ALLAIN (ir)	Marcel	?	H	1885	1969	Paris	35	Père avocat (bi)	Secrétaire d'Émile Souvestre

BERNÈDE (ir)	Arthur	Jean de la Périgne (ps) ; Roland d'Albret (ps)	H	1871	1937	Redon (Ille-et-Vilaine)	49	Aisée. Père rentier, passionné d'agriculture (gb)	Chanteur lyrique, librettiste
BERTNAY (ps) BOREL (ps)	Paul Pierre	François-Xavier-Louis-Paul Breynat (ir)	H	1846	1928	Grenoble (Isère)	74	?	Journaliste après études de médecine et de droit
BLÉNEAU	?	?	?	?	?	?	?	?	?
BOURGEOIS	?	?	?	?	?	?	?	?	?
CAIN (ir)	Henri	?	H	1857	1937	Paris	63	Père sculpteur animalier (pla)	Peintre
CYRIL-BERGER (ps)	///////// /	Pseudonyme commun des frères Victor-Cyril et Eugène Berger (ir)	H H	? (Victor-Cyril) ? (Eugène)	1925 ?	? ?	? ?	? ?	Journaliste Docteur en médecine
D'ALÉRIA ( ?)	Jean	?	?	?	?	?	?	?	?
DE GASTYNE (ps)	Jules	Jules Sillas Benoit ou Benoist (ir)	H	1847	1920	Sanxay (Vienne)	73	?	Journaliste
DE LA HIRE (ps)	Jean	Adolphe d'Espie, comte de La Hire (ir)	H	1878	1956	Banyuls-sur-mer (Pyrénées orientales)	42	Aristocratie (a)	Aucune activité autre que l'écriture. Refus de la carrière militaire
DELLY (ps)		Pseudonyme commun de Jeanne-Marie et Frédéric Petitjean de La Rosière (ir)	F H	1875 1876	1947 1949	Avignon (Vaucluse) Vannes (Morbihan)	45 44	Père officier (bi)	Aucune activité autre que l'écriture ? mais doit arrêter son métier pour cause de maladie en 1909
DE TÉRAMOND (ps)	Guy	François-Edmond Gautier (ir)	H	1869	1957	Paris	51	?	Instituteur
DRAULT (ps)	Jean	Alfred Gendrot (ir)	H	1866	1951	Tremblay-le-Vicomte (Eure-et-Loir)	54	?	Journaliste

GALOPIN (ir)	Arnould	?	H	1863	1934	Marbeuf (Eure)	57	Père instituteur (pb)	Maître répétiteur puis journaliste
KÉROUL (ps)	Henri	Henry Alexis Antoine Siméon Queyroul (ir)	H	1854	1921	Corte (Haute-Corse)	66	?	Aucune activité autre que l'écriture
LE FAURE (ir)	Georges	?	H	1856	1953	Paris	64	?	Journaliste
LÉTANG (ir)	Louis	?	H	1855	1938	Bois-le-Roi (Seine-et-Marne)	65	?	Ingénieur
LEROUX (ir)	Gaston	Larive (ps)	H	1868	1927	Paris	52	Père entrepreneur de travaux publics (bi)	Avocat, chroniqueur judiciaire, grand reporter
MALDAGUE (ps)	Georges	Joséphine Maldague (ir)	F	1857	1938	Rethel (Ard.)	63	Père tailleur d'habits (cp)	Aucune activité autre que l'écriture
MARY (ir)	Jules	?	H	1851	1922	Launois-sur-Vence (Ard.)	69	Père bonnetier (cp)	Journaliste
MÉROUVEL (ps)	Charles	Charles Michel Eloi Chartier (ir)	H	1832	1920	Laigle (Orne)	88	Père épicier (pb)	Avocat
SAZIE (ir)	Léon	?	H	1862	1939	Oran (Algérie)	58	Père président de la Chambre de commerce d'Oran qui se suicide après sa ruine (ba)	Aucune activité autre que l'écriture
SEGONZAC (ps)	Paul	Jean Volnay (ir)	H	?	?	?	?	?	?
SPITZMULLER (ir)	Georges	?	H	1867	1926	Epinal (Vosges)	53	Père patron d'une imprimerie (pb)	Aucune activité autre que l'écriture
VALADE (ps)	Frédéric	Henry Jagot (ir)	H	1854	1933	?	66	?	?
VINCY (ps)	René	Jules Mori (ir)	H	?	?	?	?	?	Secrétaire de Catulle Mendès

## VI. Sociologie des feuilletonistes britanniques pour la période allant du 12/11/1918 au 31/12/1920.

Signature associée au <i>serial</i> lors de sa publication	Prénom associé à cette signature	Identité réelle si la signature est un pseudonyme ou pseudonymes connus si la signature est l'identité réelle	Sexe	Année de naissance	Année de décès	Lieu de naissance	Âge en 1920	Origine sociale	Éléments notables concernant l'activité professionnelle avant le passage à l'écriture romanesque, activité parfois poursuivie
AUSTIN (ps)	John	Victor Rousseau Emanuel (ir). Autres pseudonymes connus : Arthur Branscombe, Lew Merrill, George Munson, etc.	H	1879	1960	Angleterre (GB)	41	?	?
AYRES (ir)	Ruby Mildred	?	F	1883	1955	Londres (GB)	33	Père architecte (bi)	Aucune activité autre que l'écriture
BELLOC LOWNDES (ir)	Marie Adelaide Belloc, épouse Lowndes	?	F	1868	1947	Londres (GB)	52	Père avocat (bi)	Aucune activité autre que l'écriture
CARLYLE (ps)	Anthony	Gladys Alexandra Yardley, épouse Milton (ir)	F	1887	1934	New-York (EU)	33	?	?
CHRISTIE (ir)	May	Epouse Mazzavini	F	1890	1946	Chine	30	Père médecin (bi)	Aucune activité autre que l'écriture
D'AUVERGNE (ir)	Edmund Basil	?	H	1876	1968	Glasgow (GB)	44	?	?
FLETCHER (ps)	J. S.	Joseph Smith (ir)	H	1863	1935	Comté de Yorkshire (GB)	57	?	Journaliste
GILFILLAN (ir)	Iola	?	F	?	?	?	?	?	?
HOSKEN (ir)	Heath	?	H	1875	1934	Norwich (GB)	45	?	Journaliste
COSTELLO (ps)	Pierre	?	H	1875	1934	Norwich (GB)	45	?	Journaliste
MARTIN (?)	Phyllis	?	F	?	?	?	?	?	?

OSTRANDER (ir)	Isabel	Pseudonymes connus : David Fox, Douglas Grant, etc.	F	1883	1924	New-York (EU)	37	?	Aucune activité autre que l'écriture
SIMMINS (ir)	Meta	?	F	1877	?	Comté de Midlothian (GB)	43	?	?
STANTON (ps)	Coralie	Alice Cecil Seymour, épouse Hosken (ir)	F	1877	1951	Londres	43	?	Aucune activité autre que l'écriture
VICKERS (ps)	Roy	William Edward Vickers (ir). Autres pseudonymes connus : David Durham, Sefton Kyle.	H	1889	1965	GB	31	?	Journaliste, reporter, éditeur de magazines
WALLACE (ps)	Edgar	Richard Horacio Edgar Freeman (ir)	H	1875	1932	Londres	45	Père poissonnier (cp)	Soldat, journaliste



**ANNEXE 5 : SÉLECTION D'ANNONCES DE PUBLICATION DE ROMANS-FEUILLETONS ET SERIALS PUBLIÉS ENTRE LE 01/01/1912 ET LE 31/12/1920 DANS LES JOURNAUX DE NOTRE CORPUS.**

**I. Le Petit Journal.**

**1. *Mirka-la-Brune*, Maxime Villemer, du 07/03/1912 au 15/08/1912.**

Le 02/03/1912

Le 06/03/1912

JEUDI PROCHAIN 7 MARS  
Le "Petit Journal" commencera la publication de  
**MIRKA-LA-BRUNE**  
*grand roman inédit*  
par MAXIME VILLEMER

—\*—

*Mirka-la-Brune* !... Ce nom que MAXIME VILLEMER a donné à l'héroïne de son nouveau roman, évoque la beauté altière d'une reine de théâtre ; et c'est, en effet, dans une troupe errante de comédiens forains que se déroulent quelques-unes des péripéties les plus touchantes et les plus tragiques de ce récit, qui sera un des chefs-d'œuvre de MAXIME VILLEMER. Jamais peut-être l'auteur de *La Panthère noire*, du *Chanteur des Rues* et de tant d'autres feuilletons qui ont passionné les lecteurs du *Petit Journal*, n'a conçu un drame plus mystérieux et plus poignant, et n'a mis en scène des personnages d'une réalité plus saisissante. Le martyr de Liame et de Gisèle, les deux enfants innocentes qui expient la faute de leur mère, inspireront une tendre pitié à nos lectrices, et la vaillance d'Olivier de Kermor fera vibrer l'enthousiasme de tous nos lecteurs.

DEMAIN JEUDI 7 MARS  
Le "Petit Journal" commencera la publication de  
**MIRKA-LA-BRUNE**  
*grand roman inédit*  
par MAXIME VILLEMER

**2. *Vive la France !*, Serge Basset, du 04/08/1912 au 09/10/1912.**

Le 28/07/1912

**DIMANCHE PROCHAIN 4 AOUT**  
**Le Petit Journal**  
commencera la publication d'un nouveau feuilleton  
**VIVE LA FRANCE !**  
par M. Serge BASSET

—w—

*Nos lecteurs retrouveront là les émouvantes et vivantes péripéties d'un drame qui, l'hiver dernier, a passionné tout le pays, car il montra ce que le patriotisme peut inspirer d'audace et d'ingéniosité à un soldat français, à un officier !*

3. *Les deux Micheline*, Georges Maldague, du 06/03/1913 au 10/07/1913.

Le 02/03/1913

**Jeudi prochain 6 Mars**  
**Le Petit Journal**  
 commencera la publication d'un grand roman inédit  
**LES DEUX MICHELINE**  
 par Georges MALDAGUE



*Les deux Micheline, deux fillettes, deux écolières évadées, pour une escapade, de leur pensionnat, sont les toutes petites et toutes gracieuses héroïnes du dramatique feuilleton dont le Petit Journal commencera, jeudi prochain, la publication. Autour de ces deux fillettes, que de passions, que d'ambitions criminelles se trament dans l'ombre ! LES DEUX MICHELINE forment le centre radieux d'un récit le plus tragique et le plus angoissant qu'ait encore écrit GEORGES MALDAGUE, le célèbre romancier populaire.*

4. *Présent !*, Paul Segonzac, du 15/11/1914 au 31/03/1915.

Le 08/11/1914

Le 12/11/1914

**PROCHAINEMENT**  
**Le Petit Journal**  
 commencera la publication de  
**PRÉSENT !**  
 GRAND ROMAN PATRIOTIQUE  
 par Paul SEGONZAC

C'est la réponse de notre France immortelle à la provocation allemande ; c'est aussi le titre du grand roman patriotique inédit dont nous allons prochainement commencer la publication.

L'auteur de la **FERME AUX FRAISES**, cet autre roman patriotique qui eut jadis tant de succès auprès de notre million de lecteurs, Paul Segonzac, a écrit pour le **Petit Journal** une œuvre saignante d'actualité, un drame d'amour, vibrant de patriotisme comme un de ces clairons où chante en ces jours l'âme de la France, et qui se déroule, tour à tour tendre et poignant, dans le cadre même de la guerre actuelle.

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la primeur de ce beau roman, et nous savons d'avance qu'avec eux le succès va répondre à notre publication :

**PRÉSENT !**

**DIMANCHE PROCHAIN 15 NOVEMBRE**  
**Le Petit Journal**  
 commencera la publication de  
**PRÉSENT !**  
 GRAND ROMAN PATRIOTIQUE  
 par Paul SEGONZAC

Il y a exactement vingt ans, l'auteur de **PRÉSENT !** donnait au **Petit Journal** son premier grand roman populaire : **La Ferme-aux-Fraises**, œuvre d'un beau patriotisme, où, des tombes de 70, se levait l'aube d'espoir qui devait aboutir au soleil de 1914. Que ceux qui ont conservé un exemplaire de ce roman l'ouvrent à sa dernière page, à ces deux lignes qui le terminent : « Il faut croire et espérer, papa La Gloire ! La revanche viendra !... »

Elle vient, la revanche, elle est venue, et notre auteur a repris sa bonne plume de patriote pour donner encore à nos fidèles lecteurs, après la **Ferme-aux-Fraises**, qui fut le cri d'espoir,

**PRÉSENT !**  
 qui est le chant de victoire.

5. *Le sang de la France*, Paul Bertnay, du 25/03/1915 au 31/08/1915.

Le 24/03/1915

**C'est *DEMAIN* que**  
**Le Petit Journal**  
*commence la publication de*  
**LE SANG DE LA FRANCE**  
 GRAND ROMAN PATRIOTIQUE INEDIT  
 de **Paul BERTNAY**

La guerre contre les "Boches", ses sanglants sacrifices, l'héroïsme des "poilus", la guerre affreuse qui bientôt sera la victoire de la France et de ses alliés : tel est le grandiose sujet qui vient d'inspirer à PAUL BERTNAY cette œuvre nouvelle :

**Le Sang de la France**

Le talent de PAUL BERTNAY, l'un de nos romanciers les plus populaires, son entrain de conteur, apparaîtront redoublés ici par l'émotion et le patriotisme.

Dans **Le Petit Journal** Lire  
*Le Sang de la France*



Roman Patriotique Inedit  
 par **Paul Bertnay**

6. *La mascotte des poilus*, Arnould Galopin, du 11/02/1916 au 23/09/1916.

Le 05/02/1916

Le 06/02/1916

**La Mascotte  
 des Poilus**  
 par  
**Arnould Galopin**  
 le célèbre auteur des  
*Poilus de la 9<sup>ème</sup>,  
 des Gars de la Flotte,  
 de la Sandale rouge,  
 de la petite Loute,  
 de la Ténébreuse affaire  
 de Green-Park*  
 et de tant d'autres œuvres  
 dont le succès fut retentissant

**La Mascotte  
 des Poilus**

n'est pas seulement un roman  
 attrayant, rempli de scènes  
 tragiques et gaies, dramati-  
 ques et angoissantes, c'est  
 une œuvre vécue dans la-  
 quelle beaucoup de nos hé-  
 roïques soldats retrouveront  
 plus d'un souvenir, et qui  
 leur fera revivre les heu-  
 res glorieuses du front, la  
 grande et sublime épopée  
 de 1914-1915.



7. *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, Arnould Galopin, du 17/06/1917 au 04/12/1917.

Le 13/06/1917

Le 15/06/1917

Arnould Galopin, disait récemment un de nos plus grands critiques, est sans contredit l'annaliste le plus pittoresque de la guerre et je tiens à lui marquer toute mon estime pour la probité de ses récits, pour leur intérêt si soutenu, pour leur si extraordinaire variété, pour leur indubitable vérité surtout.

Nos lecteurs retrouveront dans

**Les Petits Bleus de la 8<sup>me</sup>**

les qualités qui ont fait de l'auteur des *Poilus de la 9<sup>e</sup>* et de la *Mascotte des Poilus* le maître incontesté du roman patriotique.

Dans une lettre qu'il écrivait à Arnould Galopin, le général Gallieni disait textuellement : « Votre œuvre est méritoire, car vous avez su intéresser ceux qui se battent, consoler ceux qui sont restés au foyer et insuffler à tous une belle ardeur patriotique. »

Cette ardeur patriotique on la retrouvera dans

**Les Petits Bleus de la 8<sup>me</sup>**

dont nous commencerons après-demain la publication.

8. *Le courrier de Washington !...*, Marcel Allain, du 29/09/1917 au 08/12/1917.

Le 28/09/1917

**C'est demain Samedi 29 Septembre  
que le "Petit Journal" commencera**

LA PUBLICATION DU

**Courrier de Washington**

par Marcel ALLAIN

roman d'actualité, au moment où les Américains viennent apporter leur concours à l'Europe civilisée.

Les feuilletons qui auront paru dans le *Petit Journal*, du Samedi 29 Septembre au Vendredi 5 Octobre, seront représentés ensuite dans les Cinémas Pathé, à partir de cette dernière date et les jours qui suivront.

Toutes les semaines, nos lecteurs verront ainsi revivre sous leurs yeux les personnages et les événements dont le récit se sera déroulé dans nos colonnes la semaine précédente.

Nous sommes certains qu'aussi bien dans le *Petit Journal* qu'au Cinéma Pathé, nos lecteurs trouveront un grand intérêt à ce roman très passionnant.

9. *Fauvette !*, Marcel Allain, du 19/04/1918 au 23/05/1918.

Le 16/04/1918

Le 17/04/1918



**Fauvette!**

Tel est le titre du  
**Grand roman-cinéma inédit**  
 adapté par **Marcel ALLAIN**  
 que *Le Petit Journal* va prochainement publier. Nulle de nos lectrices, nul de nos lecteurs n'ignorent le talent du populaire auteur de *Fantomas*, de *Pour son amour !*, du *Courrier de Washington* et de tant d'autres romans-succès. Toutes et tous peuvent donc escompter le charme palpitant qu'ils éprouveront en lisant *Fauvette!* dans les colonnes du *Petit Journal* comme en allant applaudir, chaque semaine, dans les principaux cinémas, les films *Eclair* qui retraceront les émouvants épisodes de : *Fauvette !*



**Vendredi prochain**  
**LE PETIT JOURNAL** commencera la publication de  
**Fauvette !**

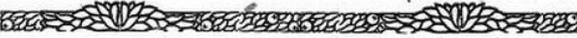
Tout le gai soleil provençal, tous les éblouissants mirages qui peuvent naître en un cœur de femme grisé de gloire, de jeunesse et d'amour et, aussi, hélas ! toutes les cruautés implacables de la vie, se reflètent dans l'œuvre nouvelle de Marcel ALLAIN que le *Petit Journal* publiera, chaque jour, à partir de vendredi prochain.

**FAUVETTE ?** Un récit palpitant d'intérêt ? Certes ! mais encore une étude vécue, sincère, où l'auteur a eu l'audace de montrer toutes les splendeurs et tous les pièges douloureux de l'Amour !

Nos lectrices et nos lecteurs sentiront battre leur cœur en lisant dans le *Petit Journal* : **FAUVETTE !**... comme en applaudissant chaque semaine, dans les principaux cinémas, les Films *Eclair* qui retraceront les palpitants épisodes de **FAUVETTE !**

10. *Âmes de fous*, Guy de Téramond, du 09/11/1918 au 20/12/1918.

Le 07/11/1918




Ci-contre le portrait de M<sup>lle</sup>  
**SUZANNE PARISIS**  
 la très gracieuse et très célèbre artiste, la principale interprète de notre grand Roman-Cinéma

**Ames de Fous**

Adapté par GUY DE TÉRAMOND  
 d'après le scénario de Mme Albert Dulac

C'est après-demain  
**SAMEDI 9 NOVEMBRE**  
 que *Le Petit Journal* commence ce beau roman

Photo Henri Manucci

**SUZANNE PARISIS**  
 Rôle  
 d'Irène de Sombreuse



Films de la Société Anonyme  
**CINEMATOGRAPHES HARRY**, 61, Rue de Chabrol, Paris.

11. *Le fort de Vaux (Journal du commandant Raynal)*, Sylvain Eugène Raynal, du 09/02/1919 au 01/03/1919.

Le 06/02/1919

Le 08/02/1919

## La Semaine infernale DU FORT DE VAUX

L'idée est particulièrement heureuse qu'a eue le *Petit Journal* de publier les faits saillants et les traits d'héroïsme dont fut jalonné notre chemin de la Victoire. Et toute la France applaudira au sentiment de justice qui a fait inscrire, en tête de cette publication, l'immortelle défense du fort de Vaux : le Panthéon édifié à la gloire de nos poilus ne pouvait avoir un portique plus beau ni plus digne que ce magnifique et poignant épisode de la grande guerre.

Je viens de lire ce récit de la tragédie de Vaux ; j'y ai revécu les heures d'angoisse où la France et le monde entier avaient les yeux fixés sur cet autre bastion de Saint-Gervais, qu'une poignée de braves opposaient comme un mur infranchissable à la ruée des épais bataillons du kronprinz allemand : c'est tout frissonnant d'une émotion sacrée que je sors de cette tempête de sept jours que l'auteur du récit a justement appelée *la Semaine infernale*.

L'auteur, c'est le commandant Raynal, le chef énergique qui fut l'âme de la défense. Il s'était promis d'élever lui-même à ses compagnons d'armes le monument de reconnaissance et d'admiration que méritait leur indomptable vaillance : vous verrez de quel cœur français, de quelle encre indélébile il s'est

tenu parole. Je connaissais depuis longtemps le commandant Raynal ; pendant des années, je l'avais vu, là-bas, sous notre ciel algérien, entraîner nos braves tirailleurs et les préparer aux épreuves que son patriotisme sentait venir. Je connaissais le chef, j'ignorais l'écrivain qui ne le cède en rien au soldat : Raynal écrit comme il se bat, à la française. Son récit court, vif, simple et alerte, tour à tour grave et léger, ici illustré d'un éclair de la bonne vieille humeur gauloise, là mouillé des larmes que font jaillir les sublimes sacrifices.

En vérité, le journal du commandant Raynal est ému comme un beau drame bien bâti, et ce beau drame est de l'histoire véridique, saignante de sincérité, de l'histoire que Raynal a faite avec ses poilus avant de l'écrire.

Et c'est pourquoi l'accueil qui attend cette publication répondra à l'intime désir du défenseur de Vaux : tous les cœurs s'associeront à l'hommage qu'il a voulu rendre à ses compagnons de gloire, et cet hommage restera, car il n'est pas vrai que la France oublie ; ceux qui ont souffert pour elle, ceux qui sont morts pour qu'elle ne meure pas partageront à jamais son immortalité !

**Eugène ETIENNE**  
ancien ministre de la Guerre.



Raynal



**QUIQUI,** Le chien  
du fort de Vaux

**né à Verdun sous les bombes**



Aujourd'hui encore le compagnon fidèle du Commandant RAYNAL, il fut, pour le chef et ses héros poilus, la seule joie de la semaine terrible du siège et des deux ans de captivité qui ont suivi...

**DEMAIN DIMANCHE**  
nous commencerons  
**LE FORT DE VAUX**  
Journal du Commandant Raynal

12. *L'heure héroïque*, Pierre Borel, du 02/03/1919 au 16/05/1919.

Le 01/03/1919

Paraîtra demain

## L'HEURE HÉROÏQUE

PAR PIERRE BOREL

A l'appel de la France, un grand artiste, libéré cependant par son âge, a senti sonner l'heure héroïque dans son cœur bourré par le remords d'une faute de jeunesse. Et ce récit d'amour et de guerre est un des plus passionnants qu'ait écrits PIERRE BOREL sous ce titre qui sonne aussi comme une fanfare victorieuse :

*L'heure héroïque*

13. *Comment j'ai fait la guerre*, capitaine Georges Madon, du 28/03/1919 au 02/06/1919.

Le 27/03/1919

## Comment l'« as » Madon a fait la guerre

*Demain nous commencerons  
à publier les Mémoires qu'il a écrits  
pour le "Petit Journal"*



(Cl. Marcel.)

Madon ! Ce nom célèbre en tant de circonstances est celui d'un des plus grands as de la guerre. On peut être as et ne pas avoir éprouvé dans sa carrière une multitude d'émotions diverses et inoubliables. Tel qui a totalisé un nombre plus considérable de victoires, s'il devait les raconter, ne pourrait qu'écrire : « *Veni, vidi, vici.* »

Il n'en est pas ainsi pour Madon. La variété de ses exploits, la maestria de son style, son courage que rien ne pouvait abattre font de lui non seulement le champion type, mais celui qui est le plus passionnant à écouter. Les lecteurs du *Petit Journal* vont s'en rendre compte en lisant ses mémoires remarquables sous ce titre prometteur : *Comment j'ai fait la guerre.*

Comment il a fait la guerre ? Je ne veux pas déflorer son récit, je me contenterai de donner quelques précisions : Simple caporal au début de la campagne, Georges Madon la termine avec le grade de capitaine, chef d'escadrille, médaillé militaire, officier de la Légion d'honneur, vingt fois cité. C'est là un bagage honorifique qui donne une idée du héros.

Maintenant, voyons ce qui lui a valu tant de récompenses glorieuses : il a remporté 41 victoires officielles, 105 en réalité !

Il a commencé par faire du réglage d'artillerie, il fut l'un des premiers à accomplir des bombardements de nuit. Il fut capturé par les Suisses et réussit à s'évader après une première tentative infructueuse. Jamais encore on n'avait su de quelle façon il avait pu s'échapper : vous allez l'apprendre et vous admirerez cette dose d'énergie et de présence d'esprit.

Pour vous donner une idée de l'adresse du chasseur, un seul détail suffira : Madon n'a pas reçu la moindre balle dans son appareil au cours de ses multiples combats.

Ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs qu'il n'ait jamais eu de « coups durs ».

Un jour, une panne de moteur l'oblige à atterrir sur le sol boche. Il y reste plusieurs minutes et parvient à s'envoler au moment où des fantassins ennemis arrivent pour le capturer. Pour se venger de cette intervention indiscrète, le Français mitraille la troupe en rasant les têtes !

Une autre fois, à 6.000 mètres d'altitude, en attaquant un avion, il le heurte et le coupe en deux. Mais lui n'est pas indemne : il a un plan complètement enlevé. C'est la mort sans aucun doute ! Madon réussit à se poser en ne se cassant qu'un doigt ! C'est l'un des récits les plus poignants qu'on puisse imaginer. Vous en jugerez !

Et combien d'autres rencontres tragiques : c'est de la cervelle d'une victime — non homologuée d'ailleurs — qui s'étale sur l'hélice, ce sont des gouttes de sang vaporisées sur les ailes, c'est une paire de lunettes ramenée dans les haubans.

Ce sont enfin la victoire remportée sur l'un des plus grands as boches, le lieutenant Wolff aux 33 victoires, les blessures infligées au lieutenant Lothar von Richthofen, frère de l'as des as, titulaire lui-même de 40 succès, les défis aux champions boches... qui ne les relevaient jamais, les conversations légèrement animées avec les victimes indemnes abattues dans nos lignes.

*Comment j'ai fait la guerre* est plus intéressant que n'importe quel roman. C'est du roman vécu dans des conditions admirables d'énergie et de gloire. En le lisant, on ne peut qu'être fier d'être Français !

L'opinion du gouvernement est tellement bien semblable qu'il vient d'envoyer le capitaine Georges Madon pour montrer de près aux Américains ce qu'étaient nos as : nous n'aurons pas qu'un héros comme représentant, nous aurons également un officier, digne de ce titre, modeste, sympathique et bien élevé, toutes qualités trop souvent difficiles à rencontrer chez un seul homme.

Jacques Mortane.

14. *Victorieuse !*, Louis Létang, du 01/02/1920 au 17/05/1920.

Le 27/01/1920

Le 28/01/1920

**Victorieuse !**  
par Louis LÉTANG

Ce roman d'une haute portée morale et d'un intérêt puissant débute, aux derniers jours de la guerre, par des scènes intensément dramatiques. Une adorable figure de jeune fille se détache au-dessus de la mêlée et force l'admiration par sa vaillance, son intelligence et sa beauté. Que nos lecteurs vont l'aimer, cette touchante héroïne !... Comme ils partageront d'un cœur ému ses peines et ses souffrances, ses espoirs et ses joies !...

**Victorieuse !**  
par Louis LÉTANG

Oui, la France victorieuse a gagné la guerre, mais l'ennemi héréditaire prépare sournoisement sa revanche et allonge de nouveau ses tentacules sur notre pays. Nous laisserons-nous encore dévorer par le monstre insatiable ? Une héroïque phalange se dresse contre lui, déjoue ses ruses, brise ses desseins, juge et punit les coupables. Et cette lutte dans l'ombre de la paix écrite engendre des péripéties plus angoissantes que les larges mêlées des champs de bataille.

*L'abondance des matières nous oblige à ajourner notre feuilleton L'HOMME SANS TÊTE, par PAUL SEGONZAC.*

15. *Réveil d'amour*, Georges Spitzmuller, du 11/04/1920 au 15/08/1920.

Le 07/04/1920

Le 08/04/1920

**Réveil d'Amour**

Après quatre ans et demi de front combattant, GEORGES SPITZMULLER a repris sa plume et écrit pour le *Petit Journal* cette œuvre captivante.

La signature de  
**Georges SPITZMULLER**

si aimée des lecteurs du *Petit Journal*, va reparaître sous leurs yeux au bas de

**Réveil d'Amour**

grand roman de tendresse, d'émotion et de pitié, qu'il a écrit pour eux en revenant de la guerre. Mais ce n'est pas un roman de guerre.

## II. Le Petit Parisien.

### 1. *Serrez vos rangs !*, Aristide Bruant, du 14/01/1912 au 26/05/1912.

Le 31/12/1911

ÉDITION DE PARIS

## Serrez vos Rangs !

De tout temps, la chanson a été l'une des expressions les plus vivantes et peut-être la manifestation la plus populaire de la pensée française. Nos aïeux les Gaulois ne s'entraînaient-ils pas au combat par des hymnes solidement rythmés, qu'ils hurlaient éperdument au plus fort de la mêlée ? Plus tard, d'admirables aodes n'immortalisèrent-ils point les exploits des héros dans des chansons dites de « geste » que trouvèrent et trouvaient allaient déclamer devant les rudes seigneurs et les châteaux réveuses ? Puis, abandonnant les hautes cimes de l'épopée, la chanson s'humanisa avec Thibaut de Champagne, Charles d'Orléans, Clément Marot, François Villon, Ronsard, qui surent si bien cueillir au précieux jardin de la Poésie cet adorable bouquet lyrique dont le parfum nous embaume encore à travers les âges. Et tandis que dans les plus petits coins de terre française des rimeurs inconnus semaient aux quatre vents de leur petite patrie la saveur de leurs refrains de terroir que nos paysans chantaient encore aux veillées et que nos soldats janaient toujours avec entrain sur nos belles routes nationales, la chanson, s'adaptant, merveilleusement à chaque époque de notre histoire, devenait séditieuse sous les Valois et la Ligue, vertigaleuse avec Henri IV, frondeuse... avec la Fronde.

Sous Louis XIV, il semble que la Muse aux grelots clairs ait attrapé une légère extinction de voix dans les courants d'air de la Bastille. Le grand monarque n'aimait guère la plaisanterie, même lorsqu'elle empruntait pour voltiger autour de son palais les ailes d'une inoffensive et touchante vignette. Mais sous Louis XV, elle devait prendre sa revanche. Qui ne connaît cette belle *Bourdonnais*, où la Dubarry, maîtresse royale, est si délicieusement égratignée, comme avec les épines d'un rosier en fleurs ?

Sous Louis XVI, avalanche de couplets satiriques sur la cour et la ville... Et, enfin, parmi les cris de mort, les appels sanginaires, les couplets de haine et de sang, jaillit la chanson sublime :

Allons enfants de la patrie,  
Le jour de gloire est arrivé !

Depuis ce moment, avec Béranger, Desaugiers, Pierre Dupont, Nadaud, et cent autres moins illustres, la chanson française va continuer son essor triomphal jusqu'au moment où, jetant son bonnet de Mimi-Pinson par-dessus les

vieux moulins de Montmartre, elle s'en ira, sur la Butte sacrée, élire un double domicile, l'un au Chat-Noir, « à l'hostellerie », si pittoresque, de Rodolphe Salis, l'autre à cet extraordinaire, tumultueux, fantastique « Mirliton », au cabaret d'Aristide Bruant...

Aristide Bruant !... Qui donc a su conquérir d'une façon plus complète et plus savoureuse une célébrité qui s'est attachée si robustement, non seulement à l'écrivain, mais encore à la personne ? Qui ne connaît, pour les avoir entendus chanter cent fois et pour les avoir fredonnées lui-même, ces strophes burlesques dans l'airain qu'admirait tant le bon maître François Coppée et qui s'appellent : *A Saint-Lazare*, *A Biribi*, *A Montmartre*, *A La Bastille* ? Qui n'est entré, il y a quelque vingt ans, dans ce cabaret du boulevard Rochechouart, où, à travers un nuage opaque de fumée, un gaillard vigoureux, au profil de médaille, vêtu d'un complet de velours à grosses côtes, le pantalon dans les bottes, émettait d'une splendide voix de baryton, Martin ces véritables poèmes chantés, dont le réalisme brutal et l'observation cruelle ne manquaient jamais de faire la part à la plus touchante pitié ?...

En effet, nul mieux que Bruant n'a su comprendre « ceux de la rue ». Nul mieux que lui n'a scruté ce qu'il y a de triste, de tragique, mais ce qu'il y a aussi de beau dans ce qu'il est convenu d'appeler les « bas-fonds parisiens ». Et voilà comment, non seulement il a su s'attirer par la forme impeccable et l'héroïque saveur de ses vers les suffrages des lettrés les plus difficiles, mais il est encore allé droit au cœur de la foule, qui ne l'a pas oublié. Voilà pourquoi, quand il passe sur les boulevards, toujours avec ses bottes, son costume de velours, son chapeau à la Rembrandt et son cache-nez rouge, jeunes et vieux le saluent d'un « bonjour », Aristide, suivi aussitôt d'un gentil : « Comment vas-tu, mon vieux ? » Car si Bruant tutoie tout le monde, tout le monde le tutoie aussi ; et ni lui ni... tout le monde n'ont jamais songé à s'en froisser, au contraire... L'on peut même affirmer que c'est dans le contact permanent du poète-chansonnier avec ses modèles qu'il a acquis ces dons prodigieux qui font la force vitale de ses chansons et que l'on retrouve si puissamment développés dans ces romans, que, depuis plusieurs années, Bruant, pour se reposer, comme il le dit, s'est mis à écrire d'une plume si alerte, si colorée, et avec une imagination jusqu'alors chez lui insoupçonnée...

Dans le roman comme dans la chanson, ça été le succès immédiat. *Aux Bat d'Al*, *la Louptote*, *les Trois Légionnaires* ont connu instantanément ce foudroyant triomphe qui suffit à rendre un nom d'auteur éternellement populaire. Tous se sont passionnés pour ces récits d'une allure si neuve, toujours si personnels, au dialogue étincelant de verve audacieuse ou vivant, se démenant, souffrent, blaguent les types les plus curieusement modernes, au travers d'une action sans cesse entraînée, où palpait une humanité nouvelle et vraie

et où, à côté de cette délicieuse bonté de savroche qui est le fond de l'âme de Bruant, flamboie animant d'un soufflé lyrique cette vaste épopée populaire, le plus pur et le plus ardent des patriotismes.

Car ceux que la Muse libre et sans gêne du chantre des *Petit Joyeux*, a quelquefois effarouchés ne devraient pas oublier qu'il est l'auteur de *Serrez vos Rangs !* cette noble chanson dont on a si justement pu dire qu'elle était un des plus beaux cris français qui aient été poussés depuis l'Année terrible. *Serrez vos Rangs !* N'est-ce pas la caractéristique la plus parfaite de l'évolution qui s'est produite chez Bruant ? Après avoir regardé en bas, le poète-chansonnier a ensuite éprouvé le besoin de regarder en haut. Et cette soif d'idéal s'est traduite par l'expression d'un amour rude et profond pour le sol natal, pour tout ce qui s'y rattache, pour tout ce qui l'embellit et pour tout ce qui le défend ! Mais Bruant a fait mieux que de saluer le drapeau en des stances enflammées. Franc-tireur en 1870, il a failli être fusillé par les Prussiens... et lorsque son fils a eu l'âge d'homme, il en a fait un officier. Et ce doit être une belle joie pour le poète d'*A Saint-Lazare* que de songer qu'un jour peut-être le lieutenant Aristide Bruant entraîna ses hommes au feu en clamant : **SERREZ VOS RANGS !** C'est d'ailleurs le titre que l'auteur des *Trois Légionnaires* a choisi pour le grand roman qu'il vient d'écrire tout spécialement pour le *Petit Parisien* et qui va faire vibrer nos lecteurs. Et ce sera encore une fois l'immense succès... celui qui va toujours à ce qui est beau, noble, vigoureux, et surtout bien de « chez nous ! »

JEAN FROLLO

## 2. Cœur de Française, Arthur Bernède, du 14/05/1912 au 06/10/1912.

Le 08/05/1912



**ARTHUR BERNÈDE**  
le célèbre romancier populaire, en écrivant

**Cœur de Française**

tout spécialement pour les lecteurs du

**Petit Parisien**

A FAIT A LA FOIS  
ŒUVRE DE GRAND ROMANCIER ET DE BON FRANÇAIS

Au moment, en effet, où le pays tout entier suit avec passion les exploits de nos conquérants de l'air et acclame avec une ferveur enthousiaste, soit dans les revues militaires, soit dans les retraites, chefs et soldats vaillamment groupés autour du drapeau, c'est faire une noble et saine besogne que d'évoquer, en un récit puissant, tant d'héroïsme, d'amour et de belle humeur, les qualités d'énergie, d'audace et de sacrifice qui caractérisent notre race...

Le génie de l'inventeur Jean Aubry, le dévouement magnanime de sa fille Germaine, les prouesses formidables de l'aviateur Evorad émanent bien de notre race et sont bien faites pour faire vibrer à l'unisson toutes les âmes françaises.

Le 13/05/1912

**C'EST DEMAIN**  
que nous commencerons la publication  
du grand roman inédit

**d'ARTHUR BERNÈDE**

Jamais encore l'auteur si populaire de " Sous l'épaulette " et des " Amours d'un petit soldat ", n'aura écrit une œuvre plus empoignante que

**Cœur de Française**

dont le titre éclate sonore, radieux, comme une fanfare de triomphe et d'amour, ralliera autour du

**Petit Parisien**

avec tous les amateurs de belles et saines histoires, une œuvre qui ravivera le culte sain de la patrie...

En effet, au-dessus d'une intrigue sentimentale qui fera couler bien des larmes, de scènes extrêmement divertissantes et de situations absolument nouvelles, passe un souffle ardent de patriotisme et d'héroïque abnégation.

C'est au moment où, conscient de sa grandeur et des efforts de ses fils, notre pays saisit avec empressement chaque occasion d'acclamer de vaillantes armes, qu'ARTHUR BERNÈDE se devait d'écrire une œuvre que " Le Petit Parisien " se devait également de publier.

## 3. Trompe-la-mort, Jules Mary, du 25/10/1912 au 02/03/1913.

Le 24/10/1912

EDITION DE PARIS

DEMAIN VENDREDI 25 OCTOBRE

**Le Petit Parisien**  
commencera la publication de

**TROMPE-LA-MORT**  
GRAND ROMAN INÉDIT

PAR  
**JULES MARY**

Au moment où les clameurs guerrières remuent l'Europe et menacent de la bouleverser, on ne lira pas sans émotion une des plus belles pages de Trompe-la-Mort, où Jules Mary raconte, avec des détails saisissants, la bataille héroïque livrée par une poignée de soldats français trahis et attaqués dans les déserts du Tchad.

Cette émotion grandira encore lorsqu'on verra par quelle miraculeuse intervention le détachement fut sauvé, après que les deux tiers des hommes eurent été massacrés.

Très loin de la mère-patrie, où il avait été victime de l'injustice de ses compatriotes, le héros du roman de Jules Mary apparut tout à coup comme le sauveur, dans un rayonnement de gloire et de puissance prodigieuse.

4. *Le roman d'une étoile*, Charles Mérouvel, du 27/04/1913 au 04/08/1913.

Le 18/04/1913



5. *Les travailleuses*, Arthur Bernède, du 05/10/1913 au 11/02/1914.

Le 01/10/1913

**ARTHUR BERNÈDE**

est un de ces écrivains qui vont droit à l'âme des foules, car il sait toujours, en des récits empoignants et pittoresques, remplis à la fois d'observation et d'imprévu, écrits dans une langue sobre, claire et choisie, retenir jusqu'au bout l'attention de ses innombrables admirateurs.

Ne se contentant point de ces sujets à l'émotion facile et aux péripéties classiques, il recherche, au contraire, les situations neuves et délicates comme dans les *Amours d'un Petit Soldat* et *Cœur de Française*, et c'est là le secret du succès triomphal de ses romans célèbres dans le monde entier et traduits dans toutes les langues.

**Le Petit Parisien**

en s'attachant pour de longues années ARTHUR BERNÈDE, n'a fait que répondre au désir de ses innombrables lectrices et de ses lecteurs. Nul doute que toutes et tous ne suivent avec le même intérêt palpitant son nouveau roman

**LES TRAVAILLEUSES**

dont nous allons prochainement commencer la publication.

En effet, jamais encore le grand romancier populaire n'aura atteint pareille intensité de sentiments. Jamais drame d'amour et de sacrifice n'est sorti plus émouvant de sa plume, jamais il n'a su, à côté des péripéties tragiques, qui saisissent et bouleversent, grouper des épisodes de la gaieté communicative à la verve bien française... Aussi toutes et tous voudront lire

**LES TRAVAILLEUSES**

Récit vécu, histoire honnête, roman de l'honneur et du travail !...

Detailed description: This is a rectangular advertisement for the book 'Les travailleuses' by Arthur Bernède. The text is enclosed in a decorative border. It begins with the author's name 'ARTHUR BERNÈDE' in bold. The following paragraphs describe the author's style and the success of his previous works, 'Amours d'un Petit Soldat' and 'Cœur de Française'. It then introduces 'Le Petit Parisien' and its commitment to publishing Bernède's new novel, 'LES TRAVAILLEUSES'. The text highlights the novel's emotional intensity and its focus on love, sacrifice, and work. The title 'LES TRAVAILLEUSES' is repeated in large, bold letters. At the bottom, it describes the novel as a 'Récit vécu, histoire honnête, roman de l'honneur et du travail !...'.

6. *Soldats de demain*, Jules Mary, du 28/11/1913 au 08/04/1914.

Le 23/11/1913

Le 26/11/1913

**Soldats de demain**  
*Tel est le titre plein d'actualité  
 :: du grand roman inédit que ::*  
**JULES MARY**  
*publiera prochainement dans*  
**Le Petit Parisien**

On a dit qu'à plusieurs reprises la question de la guerre contre la France s'est agitée dans certains conseils de l'Allemagne, malgré les volontés pacifiques de l'Empereur. C'est pendant l'une de ces crises, qui auraient pu bouleverser le monde, que se déroule le roman de

**JULES MARY**

**Soldats de demain**

au milieu des péripéties les plus poignantes, car l'intérêt qui s'attache à chacun des personnages se double naturellement de l'émotion inspirée par la crainte de la catastrophe.

**JULES MARY**

nous raconte comment, par l'intrigue d'un misérable admirablement doué pour le mal, il arrive que cette redoutable question de Guerre ou de Paix va se trouver subordonnée à la volonté de trois ou quatre hommes, en lutte depuis le début les uns contre les autres.

Le triomphe de la haine de ceux-ci déchainera-t-ils la guerre, malgré l'héroïsme et le sacrifice de ceux-là ?

Les déserteurs ramenés par *Cœur-qui-Tremble* à leur devoir se sont groupés par lui en une phalange de braves, prêts à mourir pour racheter une faute de leur passé ; succomberont-ils aux machinations diaboliques de *Tête-de-Mort* ?

Tel est le drame qui se déroule dans

**SOLDATS DE DEMAIN**

Commencé en plein bonheur, dans les joies de l'amour, poursuivi parmi les événements les plus inattendus, renouvelé par des situations prises à la vie de chaque jour, **SOLDATS DE DEMAIN** se terminera dans la lourde atmosphère des incidents de frontière, chargés d'électricité, et précurseurs de tempête.

**C'est le 28 Novembre**  
 que nous commencerons la publication du  
 nouveau roman de notre éminent collaborateur  
**JULES MARY**  
 appelé, croyons-nous, à produire la plus  
 profonde émotion.

➔

**A**ux heures graves de tension diplomatique, alors que les hommes se recueillent et se préparent, que les cœurs maternels se serrent, et que déjà il semble que l'on entend ruer, au loin, le fracas des armes ; quand le ciel est noir d'orages, mais que, cependant, la foudre n'éclate pas encore, on voit surgir dans l'ombre de touchés personnages chargés de missions inquiétantes.

Chacun les verra plus tard. L'histoire ne mentionnera pas leur nom.

Et pourtant, leur volonté, leurs intrigues, leur intervention imprévue ont exercé parfois et exerceront une action souvent décisive sur la destinée des peuples.

Il en est ainsi de **TCHERKO-LA-TÊTE-DE-MORT**, l'un des personnages du nouveau roman de

**JULES MARY**

**Soldats de demain**

➔

Étrange et sinistre figure que celle de ce cosmopolite sans patrie auquel l'auteur a opposé, par une heureuse antithèse, le pauvre petit soldat réformé : **CŒUR-QUI-TREMBLE**. Entre les deux la partie est terrible, c'est un duel sans merci.

L'enjeu, en apparence, c'est l'honneur et le bonheur de Nicole et de Madeleine, les filles du général Benavant, français, et c'est autour d'elles que le drame se noue dès le début par un coup de théâtre d'une émouvante hardiesse.

Mais Tcherko voit plus haut et plus loin. Par-dessus les jeunes filles innocentes, par-dessus le général Benavant, leur père, en qui repose la confiance nationale, il vise le cœur même du pays.

— Que rêvez-vous, Tcherko ? lui a-t-on dit un soir à Berlin.

— Quelque chose de grandiose... Je veux tuer l'âme de l'armée française.

7. *L'Alsacienne*, Aristide Bruant, du 01/02/1914 au 14/06/1914.

Le 26/01/1914

**E**n ce moment, où, plus que jamais, l'attention calme et profonde de tous les Français est attirée vers la frontière, où, dans un impressionnant silence fait de dignité et de calme, il semble qu'on entend battre, à l'unisson, les cœurs d'ici... et ceux de là-bas.

**ARISTIDE BRUANT**  
*a pensé que l'heure était venue de faire revivre pour les lectrices et les lecteurs du*  
**Le Petit Parisien**  
*le type inoubliable de la jeune annexée qui n'oublie pas...*

Sans le moindre chaussonisme, écartant avec soin les exagérations choquantes, l'auteur de **SERREZ VOS RANGS !** et de **FLEUR DE PAVÉ** a tenu à demeurer toujours vrai, ému, sincère... Et voilà pourquoi

**L'ALSACIENNE**

plaira à tous et à toutes, non pas seulement parce qu'on y trouvera, à côté du plus noble roman d'amour, des situations fortes et neuves, des péripéties dramatiques ou burlesques, une étude profondément humaine de ceux qu'un de nos plus illustres écrivains a si justement appelés les **Exilés de la Patrie** !

D'ailleurs, lors de ses nombreux voyages à la frontière et lors d'un récent séjour en Alsace,

**ARISTIDE BRUANT**  
*a pu se documenter de la façon la plus précise sur la nature des faits et l'état des âmes.*  
 C'est donc de la vérité en action qu'il a su ce prestigieux récit, dont le titre à lui seul suffit, par son raisonnement, à assurer le succès triomphal.

**L'ALSACIENNE**

8. *La vierge en pleurs*, René Vincy, du 01/08/1914 au 02/08/1914 (interrompue).

Le 30/07/1914

Le Petit Parisien  
va publier prochainement  
un grand roman inédit :

**La Vierge en pleurs**

PAR  
**RENÉ VINCY**

On pourrait appliquer à RENÉ VINCY la phrase célèbre : " Rien ne lui est étranger de ce qui est humain ". En effet, la vie n'a plus de secrets pour lui; il en a approfondi toutes les douleurs comme toutes les joies, et il les livre à nu dans ce nouveau roman

**LA VIERGE EN PLEURS**

appelé à connaître l'immense succès de ceux qui l'ont précédé.

Le 31/07/1914

**DEMAIN**

Le Petit Parisien  
COMMENCERA

**La Vierge en pleurs**

GRAND ROMAN INÉDIT  
PAR **RENÉ VINCY**

Cette histoire, qui est une histoire vraie, est l'histoire éternelle de la jeunesse et de l'amour aux prises avec tous les mauvais hasards de la vie et toutes les traîtrises du destin.

L'auteur, **RENÉ VINCY**, en a connu tous les héros, depuis les principaux jusqu'aux plus humbles.

C'est ce qui donne à son récit une allure vraiment magistrale.

De la première à la dernière ligne, nos lecteurs seront captivés et emportés par les péripéties sans cesse renouvelées de cet intéressant roman.

9. *L'espionne de Guillaume*, Arthur Bernède, du 21/11/1914 au 24/04/1915.

Le 16/11/1914

Publier en pleine guerre l'histoire vécue des menées allemandes sur notre territoire, à la veille du combat, tel est le but que poursuit

Le Petit Parisien

en donnant très prochainement à ses lectrices et à ses lecteurs la primeur d'un nouveau récit inédit de notre collaborateur

**ARTHUR BERNEDE**

Comme toujours merveilleusement documenté sur toute la question de la Défense Nationale, notre vaillant ami, désireux comme nous de donner une suite à son **CŒUR DE FRANÇAISE**, de sa triomphante mémoire, n'a eu qu'à rassembler les notes recueillies par lui, depuis plusieurs années, pour en tirer le récit le plus émouvant, tout d'actualité passionnante, qu'il ait jamais écrit et qui, sous le titre de

**L'Espionne de Guillaume**

jettera une lumière aussi complète que définitive sur les agissements de nos ennemis.

Jamais question plus empoignante n'aura été traitée avec une plus grande exactitude en même temps qu'avec une plus superbe hauteur de vues.

Jamais la bassesse teutonienne n'aura été plus cruellement flagellée!

Jamais l'âme française, toute vibrante d'abnégation et d'amour, n'aura été plus noblement exaltée!

Le 20/11/1914

**Après-Demain**

LE PETIT PARISIEN  
commencera la publication de

**L'Espionne de Guillaume**

HISTOIRE  
DE L'AVANT-GUERRE  
PAR  
**ARTHUR BERNEDE**

L'auteur si populaire de **CŒUR DE FRANÇAISE**, tout en donnant à ce prestigieux récit une suite palpitante, au cours de laquelle nos lectrices et nos lecteurs seront heureux de retrouver Germaine Aubry et son père, l'inventeur de l'obus de combat, le vaillant capitaine Evrard, et l'extraordinaire policier Chantecoq, de nouveau aux prises avec sa redoutable ennemie Emma Lückner, la Prussienne..., fera revivre, grâce à la plus exacte des documentations, toute l'œuvre de pénétration secrète accomplie chez nous par les Allemands, avant la déclaration de guerre.

A côté des révélations les plus suggestives, on y trouvera, développée avec toute la sensibilité qui caractérise l'auteur des **AMOURS D'UN PETIT SOLDAT**, l'idylle la plus touchante en même temps que la plus dramatique, que viendront égayer, d'un sourire bien français, les épisodes les plus pittoresques.

Nous y verrons notre loyauté nationale aux prises avec la perfidie teutonienne.

**L'Espionne de Guillaume**

PREMIÈRE PARTIE  
MADE IN GERMANY

écrit tout spécialement pour

Le Petit Parisien

sera le chef-d'œuvre de notre grand romancier populaire

**ARTHUR BERNEDE**

qui, à côté des renseignements puisés à la meilleure source, a trouvé dans son cœur ardent de patriote des accents qui soulèveront d'enthousiasme l'âme de toutes les Françaises et de tous les Français

10. *Tête de Boche*, Aristide Bruant, du 25/04/1915 au 16/10/1915.

Le 16/04/1915

Le 20/04/1915

**TÊTE DE BOCHE**  
C'est l'histoire populaire, vivante, héroïque de la Guerre moderne.

**TÊTE DE BOCHE**  
C'est l'exaltation de nos soldats braves, loyaux, héroïques, pleins d'entrain et de verve en face de leurs ennemis fourbes, cruels, sombres et barbares.

**TÊTE DE BOCHE**  
C'est l'espion qui s'est glissé dans les rangs de notre armée... pour mieux diriger les coups de l'envahisseur, signaler nos positions, surprendre nos secrets, faire assassiner les nôtres.

**TÊTE DE BOCHE**  
C'est le massacreur des gens sans défense, l'incendiaire conscient et organisé, le pillard, le dévaliseur et le tortionnaire des femmes et des enfants, le bourreau à gages de son Kaiser et de son Kronprinz...

**TÊTE DE BOCHE**  
C'est le Croquemitaine teuton, hardi dans l'ombre et lâche en pleine lumière... c'est celui qui, après avoir profité de notre sol, veut s'en emparer par tous les moyens, même les plus infâmes.

**Tête de Boche**  
est le récit le plus émouvant, le plus tragique et le plus pittoresque qu'ait écrit le grand conteur populaire

**ARISTIDE BRUANT**  
et dont très prochainement

**Le Petit Parisien**  
sera heureux et fier d'offrir la primeur à ses lectrices et à ses lecteurs.

**Notre Feuilleton**

**Notre Prime**

A l'heure actuelle, où il n'est pas une famille de chez nous qui n'ait l'un ou plusieurs de siens au front, quel puissant réconfort pour toutes et pour tous de vivre, en la lecture quotidienne de pages toutes vibrantes du souffle de la certaine victoire, l'existence sublime de nos héros, frères, époux, enfants, qui sont en train de forcer l'admiration du monde.

Telle est l'œuvre, ou plutôt le *chef-d'œuvre* à la fois brillamment littéraire et magnifiquement patriotique dont

**ARISTIDE BRUANT**  
le célèbre chansonnier-poète, le romancier si noblement inspiré de **SERREZ VOS RANGS!** et de **L'ALSACIENNE**, vient de puiser les éléments non seulement dans l'étude la plus approfondie de la guerre actuelle, mais aussi et surtout dans son imagination puissante et dans son cœur généreux.

Rien que ce titre :

**Tête de Boche**  
en évoquant si *populairement* l'ennemi héréditaire, l'envahisseur arrêté, battu dans les plaines de la Marne et de l'Yser, le massacreur de femmes, le bourreau d'enfants, se vengeant de ses défaites sur tout ce qui est la beauté et la richesse de la France, ne fait-il pas passer parmi tous le frisson de la haine sacrée ?...

Mieux que par n'importe quel récit, cette merveilleuse étude de *l'ennemi chez nous*, que traverse une *intrigue véreuse*, nouvelle, d'une rare élévation de pensée et d'une impressionnante sobriété de forme, fera comprendre à tous le *gout* sublime de ceux qui sont *là-bas* et rendra moins longue à ceux qui attendent l'absence des êtres chers dont le retour triomphant sera la fête splendide du Devoir et de l'Honneur.

**Tête de Boche**  
Par **ARISTIDE BRUANT**  
fournira, en plus, l'occasion au  
**Petit Parisien**

de montrer combien il est toujours désireux d'être agréable à ses chers et fidèles amis dont le nombre, depuis la guerre, s'est encore accru dans des proportions considérables. En effet,

**UNE PRIME**  
d'une valeur artistique considérable  
et qui ne peut manquer d'aller droit au cœur de tous les Français et de toutes les Françaises, sera distribuée

**GRATUITEMENT**  
à toutes les lectrices et à tous les lecteurs de

**Tête de Boche**  
Cette prime, qui sera aussi un *grand et beau souvenir*, causera certainement dans *tous les foyers* où elle pénétrera, aussi bien que *dans la rue*, où elle ne tardera pas à être populaire, la joie la plus saine et la plus vive.

11. *L'amour dans les ruines*, Jules Mary, du 17/10/1915 au 09/03/1916.

Le 14/10/1915

La guerre a fait surgir bien des héros, mais on n'en n'a encore nommé qu'un petit nombre, ceux qu'il était impossible de pas signaler tout de suite à la reconnaissance nationale.

Mais combien d'autres resteront à jamais inconnus!

Il n'y a pas que dans les batailles que des dévouements s'accomplissent, dont la France recueille l'héritage précieux.

Il y a, à l'arrière du front, des sacrifices qui sont plus douloureux que celui de la vie.

**L'Amour dans les ruines**  
en est l'épouvantable histoire.

Et les villages esclaves sous le joug des Barbares furent souvent le théâtre d'actions dont l'héroïsme simple rappelle les plus admirables souvenirs de l'antiquité.

Ce sont ces actions que

**JULES MARY**  
nous raconte, en un récit vibrant passionné.

Le 15/10/1915

**L'Amour dans les ruines**  
PAR  
**JULES MARY**  
que **Le Petit Parisien**  
COMMENCERA  
**Après-Demain Dimanche**  
pourrait porter comme sous-titre :  
**LE ROMAN DES HÉROS INCONNUS**

Il n'y a pas de plus complet sacrifice à faire à la Patrie que celui de son honneur.

Ce sacrifice serait d'autant plus sublime, mais d'autant plus douloureux, si, par une irréparable et monstrueuse erreur, il déchaînait l'exécration publique sur l'homme qui vient de se dévouer, au moment même où il a sauvé son pays d'un péril de mort.

Telle est la puissante situation dans le cadre de laquelle **JULES MARY**, avec les ressources inépuisables de sa belle imagination, a placé les personnages de

**L'Amour dans les ruines**

12. *Captive !*, Aristide Bruant, du 08/10/1916 au 02/03/1917.

Le 06/10/1917

**CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR  
AUX MAINS DE L'ENNEMI**  
c'est-à-dire le calvaire le plus terrible qui puisse être réservé à une femme jeune, belle et frappée à la fois dans toutes ses tendresses, voilà ce qu'

**Aristide BRUANT**  
nous dépeint dans **CAPTIVE!** au cours du récit le plus passionnant qui soit encore sorti de la plume de l'auteur de *Serrez vos rangs*, de *l'Alsacienne* et de *Tête de Boche*.

**CAPTIVE!**  
dont l'intérêt va sans cesse grandissant et où se retrouvent, grandies par le sujet, la sensibilité, la verve et l'imagination du grand romancier populaire, restera le chef-d'œuvre d'**Aristide BRUANT**.

13. *Judex*, Arthur Bernède, du 12/01/1917 au 06/04/1917.

Le 07/01/1917

Le 10/01/1917

**Judex**

le grand roman-cinéma français,  
écrit et filmé tout spécialement  
pour

**Le Petit Parisien**

et dont nous allons prochainement commencer la publication, s'annonce comme une œuvre destinée au plus légitime succès.

En effet, non seulement, nos lectrices et nos lecteurs, captivés par le drame de famille le plus puissant et le plus tragique que l'on puisse imaginer, s'émotionneront aux idées de bonté, de justice, d'honneur et de sacrifice dont vibre une action pathétique et noble entre toutes, mais ils seront encore amusés et charmés par les espiègleries spirituelles du prodigieux *Môme Régisse*, benjamin des titis parisiens, et par la douceur adorable de son petit compagnon, Jeannot, clair bambin blond, d'intelligence précoce et de bonté naïve...

Une lettre d'ARTHUR BERNÈDE  
à propos de

**Judex**

Mon cher Directeur,

Vous me demandez d'expliquer brièvement à nos lecteurs dans quelles conditions *Judex* a été conçu et exécuté. Voici : Le roman n'a pas été plus écrit d'après le film que le film n'a été réalisé d'après le roman. Mon excellent collaborateur LOUIS FEUILLADE, chargé de la partie cinématographique... et moi, auquel incombait la partie littéraire, avons travaillé dans l'intimité la plus absolue, en parfait accord, d'après un plan arrêté d'avance, entre nous, et dont, ni l'un ni l'autre, n'avons voulu nous écarter un seul instant. Dans cette mise en commun d'idées et d'efforts, nous avons cherché à réaliser une œuvre pittoresque, amusante, suffisamment dramatique pour captiver l'attention de tous, mais respectueuse avant tout de la morale publique.

Veuillez agréer, etc.

ARTHUR BERNÈDE.

14. *L'engrenage*, Charles Mérouvel, du 05/08/1917 au 10/01/1918.

Le 03/08/1917

Notre nouveau roman

Nous n'avons pas à faire ici l'éloge du fécond romancier

**CHARLES MÉROUVEL**

de qui les succès ne se comptent plus, mais nous pouvons dire que sa nouvelle œuvre

**L'ENGRENAGE**

dont nous commencerons incessamment la publication est appelée à prendre place parmi ses meilleurs romans.

Dans ce drame intime et terrible à la fois, aux péripéties angoissantes, on verra par quelle sombre fatalité le crime appelle le crime, en même temps qu'il entraîne le coupable vers l'inévitable châtement.

15. *Les rapaces*, Jules Mary, du 21/12/1917 au 22/05/1918.

Le 14/12/1917

**Les Rapaces**

le prochain roman de Jules MARY, dont nous commencerons bientôt la publication, se passe dans les Ardennes : Balzac avait raison de dire que les écrivains trouvent en province, bien mieux qu'à Paris, un cadre assez vaste pour le travail de leur imagination.

Et quel cadre pouvait être mieux choisi par Jules MARY que le pays des Ardennes, en ce moment présent ? Les Ardennes piétinées et souillées ? Les Ardennes tout entières esclaves aux mains impitoyables de l'ennemi ? Les Ardennes douloureuses dont nos héroïques soldats n'ont pas encore reconquis une parcelle de territoire ? N'est-ce pas, d'un coup, forcer l'intérêt que de prendre pour champ d'action d'un drame d'avant-guerre et de guerre, la terre isolée de France depuis août 1914 ?

Et qui pouvait, mieux que l'Ardennais Jules MARY se mouvoir dans ce cadre de paysages imprévus, de monts désolés alternant avec des vallées riantes, qui s'ouvre et se referme, au long de la Meuse et de la Semoy, dans la noire région du fer et des forges ?

LA DIRECTION DE L'INTENDANCE

Le 16/12/1917

**Notre prochain Roman**

Donner à nos lecteurs trop de détails préventifs sur l'œuvre nouvelle de Jules MARY serait empiéter sur l'intérêt même du récit. Pourtant, sans rien déflorer, nous pouvons révéler certains éléments qui contribuent à cet intérêt.

L'action, qui commence avant la guerre pour se dénouer pendant l'occupation des Ardennes, met en scène une jeune fille jolie, primesautière, sorte de gentille sauvage dont la vie s'est écoulée parmi les bûcherons, dans la solitude des grands bois et qui, tout à coup, voit cette vie jusque-là misérable, bouleversée comme dans les fêtes par le coup de baguette d'une magicienne toute-puissante.

Au cours de son roman

**Les Rapaces**

Jules MARY nous retrace, en des scènes de réalité aiguë, les drames au milieu desquels elle se débat, seule, livrée à elle-même, sans autre protection que sa candeur et sa beauté !

Autour de ce riche sujet, l'imagination brillante de Jules MARY a provoqué de graves problèmes de conscience et brodé les épisodes les plus poignants.

16. *L'horrible drame*, Charles Mérouvel, du 03/10/1918 au 02/01/1919.

Le 17/09/1918

**L'HORRIBLE DRAME**

C'est la guerre, avec toutes ses tragédies, ses douleurs, mais aussi avec ses grandeurs et l'héroïsme des combattants.

C'est encore la guerre, avec les larmes des victimes innocentes et les trames infâmes des espions et des traîtres.

Jamais le talent de

**CHARLES MÉROUVEL**

l'éminent romancier populaire, ne s'est affirmé avec autant de force que dans ce dramatique récit que le PETIT PARISIEN publiera incessamment.

Le 19/09/1918

**L'HORRIBLE DRAME**

Il y a eu bien des romans sur la guerre. Celui du maître écrivain,

**CHARLES MÉROUVEL**

de qui les succès ne se comptent plus, prendra rang parmi les meilleurs.

D'admirables physionomies françaises, une magnifique image de jeune fille, dominent l'action où les péripéties tragiques se succèdent avec une puissance qui ne cesse de grandir, jusqu'au dénouement de ce sensationnel récit.

Mais la partie la plus impressionnante de ce beau roman est sans contredit celle où l'éminent conteur populaire décrit avec autorité la formidable organisation de l'espionnage allemand en France, et surtout à Paris.

17. *Le soleil se lève*, Jules Mary, du 03/01/1919 au 06/05/1919.

Le 26/12/1918

Le 31/12/1918

**LE SOLEIL SE LÈVE**  
PAR  
**JULES MARY**

La guerre a fait naître ou renouvelé des situations imprévues, où pendant longtemps les écrivains pourront puiser en abondance les sujets les plus variés. Il ne s'agit que d'observer et de réfléchir. Il y a des médecins qui jadis prétendaient vouloir traiter l'amour comme une maladie et le guérir par un traitement approprié. C'étaient les temps d'avant-guerre où l'amour était malade. En est-il de même aujourd'hui ? JULES MARY ne le pense pas.

Il pense et il montre dans

**LE SOLEIL SE LÈVE**

que dans ce monde nouveau à son éveil, qu'on ne voit pas encore, mais qu'on verra demain, l'amour reprendra tous ses droits, obéissant à sa mission naturelle et divine qui est de faire oublier la souffrance et de réparer les désastres.

**LE SOLEIL SE LÈVE**  
PAR  
**JULES MARY**

On élèvera un monument à nos morts. Chacun l'attend, et, pieusement, y déposera sa couronne, son souvenir de gratitude émue ou y laissera tomber ses larmes. Mais pourquoi n'élèverait-on pas de même un monument à nos Héros inconnus ? A ceux-là qui, vivants encore, ont accompli des actes de bravoure ignorés ; à ceux que le hasard d'avoir été vus n'a pas servis ?

Si la pierre, le marbre ou le bronze ne commémorent pas les héros obscurs, n'est-ce pas le droit de l'écrivain de réparer cette injustice ?

**LE SOLEIL SE LÈVE** nous montre des humbles accomplissant leur devoir de guerriers avec une simplicité antique.

**LE SOLEIL SE LÈVE** s'ajoute à la série des épouvants romans nationaux de Jules Mary, qui vont de *La fiancée de Lorraine*, les *Amants de la frontière*, *Soldats de demain*, où l'écrivain mettait ses lecteurs en garde contre la haine et l'ambition de l'Allemagne, jusqu'aux drames de guerre, *Sur les routes sanglantes*, *L'Amour dans les ruines*. Elles n'oublient pas, dans lesquels, hélas ! ses prévisions se trouvaient réalisées.

Et voici, aujourd'hui, **LE SOLEIL SE LÈVE** ! admirable titre qui éclaire de toutes les lueurs de l'espérance la plus émouvante des tragédies : La tragédie de Verdun...

Le 02/01/1919

**LE SOLEIL SE LÈVE**  
PAR  
**JULES MARY**

Au mois d'août dernier, JULES MARY recevait d'un de ses confrères, M. Auguste Geoffroy, une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

- « Je viens de rentrer en France après quatre années de captivité. Parmi les souvenirs qui m'en sont restés, il y a celui-ci qui en suitant attentivement toutes les publications de la presse ennemie, j'y ai été frappé de la violence et de la fréquence avec lesquelles elle attaquait plus particulièrement certains écrivains français, vous entre autres.
- « Comme je suis probablement le seul membre de notre société qui ait été à même de faire cette constatation, je devais vous la signaler avec un empressement aussi patriotique que confraternel.
- « Une rafale d'injures a traversé la presse allemande à votre adresse, ce qui était d'autant plus remarquable que, d'ordinaire, les reptiles d'outre-Rhin procèdent plutôt par insinuations perfides, par critiques aigres-douces. Là, c'était le hurlement du voyou qui vient de recevoir un coup de pied dans le derrière et vomit des ordures en filant.
- « Peu à peu, les causes en furent expliquées avec des commentaires. Pour vous, le coup de trique avait été vos « Sur les Routes Sanglantes ». Le tirage de propagande anti-française étant énorme, la totalité de vos chères Ardennes et partie du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Aisne, de la Marne et de la Meuse ont été couvertes de cette jolte réclame patriotique à l'intention de l'écrivain hot.
- « S'être attiré la haine des Allemands!!!... Pour un écrivain français, il n'est pas de plus bel hommage.

18. *Rédemption*, Charles Mérouvel, du 29/07/1920 au 11/10/1920.

Le 29/07/1920

## Le dernier roman de Charles Mérouvel

Au moment où commence la publication de sa dernière œuvre, ce n'est pas sans mélancolie que nous évoquons le souvenir de Charles Mérouvel, du romancier qui sut accomplir ce tour de force d'intéresser durant trente années les lecteurs du même journal.

L'auteur de *Rédemption*, qui fut aussi celui de la *Rose des Halles*, des *Kérandal*, de l'*Engrenage*, de *Haine Eternelle*, de *Jacqueline*, etc., appartenait à une pléiade de conteurs qui surent donner au roman-feuilleton un intérêt inconnu jusqu'alors.

Les moyens de Charles Mérouvel étaient simples, si simples qu'il semblait facile de les imiter, mais il y avait en lui une force d'exécution, un art de conduire les événements, de dépeindre les caractères, de faire naître l'émotion et de l'amener au plus haut degré, qu'il ne fallait pas songer à lui disputer.

Ces qualités, on va les retrouver dans *Rédemption*, ce roman qu'il termina peu de jours avant de mourir, et où son extrême vieillesse ne se manifeste que par un redoublement de l'indulgente et tendre pitié que nous enseigne la vie.

*Rédemption* garde la logique ordonnance des meilleurs récits de Charles Mérouvel, et ce n'est pas déflorer cette œuvre saine et forte que de dire à quel point l'intérêt y est savamment gradué et combien sont impressionnantes les scènes souvent tragiques qui en font un drame humain d'une réelle puissance.

On a beaucoup médité du roman-feuilleton, mais, en ceci comme en tout, il y a la manière, et Charles Mérouvel était de ceux qui la possèdent. Il l'a bien prouvé, en se renouvelant sans cesse et en gardant jusqu'à la fin, avec un impeccable savoir-faire, toute la chaleur de la jeunesse.

Au moment où commence ici sa dernière œuvre, il nous est doux de lui rendre un hommage que ratifieront tous les lecteurs de *Rédemption*.

### III. Le Matin.

#### 1. *Fraîcheur*, Gyp, du 15/01/1912 au 12/02/1912.

Le 10/01/1912

Le 13/01/1912

LE 15 JANVIER PROCHAIN

**Le Matin**

commencera la publication de



*Fraîcheur!*

roman inédit  
par Gyp

*Cette évocation est vraie! Fraîche  
comme l'onde, traître, riante, impé-  
nétrable et profonde comme elle.  
Fraîcheur est un mystère.  
Gravement le monde qui l'admire,  
usant ses cœurs, aimant l'or et le  
luxe, elle tentera de faire plus la  
Destinée devant ses caprices et son  
ambition. Fraîcheur est une histoire  
d'amour pleine d'ombres et de lumières  
avec ses victimes et ses héros!*

**FRAICHEUR**

PAR  
**GYP**

Ce n'est plus qu'une question d'heures, **Fraîcheur** va paraître!

La multiplicité des situations, les états d'âme si ondoyants, si divers de l'héroïne, la vie des hautes classes de la société peinte si originalement, si franchement, tout cela est comme un cinématographe écrit, en un style léger, alerte, bien français.

**Fraîcheur** intéressera au suprême degré tous nos lecteurs. Dès le commencement de l'ouvrage apparaîtra le but mystérieusement, tenacement poursuivi par Florise, malgré des adversaires clairvoyants et avertis.

**Fraîcheur** va paraître dans

**Le Matin**

DU  
**15 Janvier**

#### 2. *Vengée !*, Henri Germain, du 20/04/1912 au 28/08/1912.

Le 16/04/1912

Le 19/04/1912

**Vengée!**

Tout le monde lira *Vengée* d'Henri Germain, le célèbre auteur de *Salimbanque*, de *Mirka la Bohémienne*, de *la Fauvette du Faubourg* et de tant d'autres œuvres classées! Tout le monde voudra combattre pour Louise Davert, tous voudront être champions de cette héroïne pure si héroïque et si chastement tendre.

*Vengée* sera un succès! *Vengée* paraîtra dans moins d'une semaine! (Communiqué.)

(Communiqué.)

**"Vengée!"**

Vingt-quatre heures à attendre, et *Vengée!* nous apportera ses trésors d'invention, ses scènes construites avec un art consommé, ses mille personnages situés à tous les degrés de l'échelle sociale. Vingt-quatre heures à attendre... Et *Vengée!*, une fois parue, deviendra pour nous le plaisir de chaque jour, sans cesse répété, ne décevant jamais et ravissant toujours... (Communiqué.)

3. *Zigomar. Peau d'anguille*, Léon Sazie, du 10/05/1912 au 14/09/1912.

Le 29/04/1912

Prochainement **Le Matin** publiera  
**ZIGOMAR**

---

**"PEAU-D'ANGUILLE"**

---

Par **Léon SAZIE**

---

Lettre de l'auteur :  
**ZIGOMAR ET BONNOT**

« Au moment où l'on rend les honneurs, aurait-il fumé son éternelle cigarette, mais

au vaillant chef adjoint de la Sûreté JOUIN, tombé sous les coups de BONNOT, une fois de plus on veut faire peser le poids de cette mort sur le roman policier.

» — C'est à cause de ZIGOMAR, dit-on. BONNOT est un élève de ZIGOMAR.

» Rien de moins juste ; dans *Zigomar*, dans tous les romans policiers, en face du criminel se dresse l'homme qui sert la justice et qui, finalement, triomphe.

» En vérité les bandits intelligents, hardis, bien outillés, n'ont pas besoin des leçons de ZIGOMAR, tandis qu'en revanche les détectives pourraient trouver profit à écouter PAULIN BROQUET.

» Il ne suffit pas, en effet, dans cette lutte, d'être follement brave ; il faut en outre se montrer aussi rusé, aussi armé que le gibier poursuivi, qui, lui, est également courageux, à le mépris de la vie des autres, possède des armes excellentes et bénéficie de l'avance, de l'initiative et de la surprise.

» Comme le disait avant-hier J. J.-RENAUD, les détectives devraient s'entraîner constamment et pratiquer les sports de combat, connaître les moyens de défense et les ruses de prise.

» Or ce qui manque le plus à la police, c'est l'école de police où l'on pourrait apprendre le rôle de policier, de plus en plus difficile.

» On a bien voulu à ce sujet me demander ce que mon héros, PAULIN BROQUET, détective, aurait fait contre son ennemi ZIGOMAR, dans les mêmes conditions de lutte qu'à IVRY, de lugubre mémoire.

» Voici : d'abord PAULIN BROQUET, poursuivant les bandits, se serait préparé à la chasse aux bandits. — Cette lapalissade contient toute la vérité.

» Arrivant chez GAUZY, PAULIN BROQUET se serait tenu sur ses gardes. Peut-être

il eût laissé sa badine chez lui et pris son revolver.

» GAUZY, sujet à caution, lui ayant déclaré sa maison vide, PAULIN BROQUET aussitôt eût été certain qu'elle était pleine, qu'elle recélait le danger.

» PAULIN BROQUET, se faisant conduire par GAUZY, l'aurait gardé à côté de lui, après l'avoir consciencieusement fouillé ; il aurait mis derrière le bandit un agent pour l'abattre en cas de trahison.

» Jamais PAULIN BROQUET n'aurait poussé la naïveté jusqu'à laisser ZIGOMAR lui ouvrir la porte d'une chambre déclarée vide, mais obscure, puis s'effacer et demeurer dans le corridor.

» PAULIN BROQUET aurait aussitôt flairé le piège.

» Avant d'entrer dans la pièce sombre, il aurait dit à l'obligeant GAUZY :

» — Allez donc ouvrir la croisée !

» Si GAUZY avait refusé, son compte était bon.

» Mais PAULIN BROQUET, aussitôt, aurait fait jaillir la lumière de sa petite lampe électrique.

» C'est lui alors qui aveuglait le bandit, tapi dans l'ombre, les yeux habitués au noir ; c'est lui enfin qui devenait maître de la situation.

» Voilà ce qu'aurait fait PAULIN BROQUET.

» C'est simple, n'est-ce pas ?

» Ce n'est donc pas le roman feuilleton qui peut apprendre à BONNOT et à sa redoutable bande comment on prépare un guet-apens aussi facile que celui d'IVRY ; mais il peut indiquer aux détectives comment on y échappe et comment, avec de la logique, de la prudence, on ne meurt pas héroïquement, mais inutilement, et comment on garde de bons serviteurs pour les besoins de la justice. »  
Léon SAZIE.

4. *Les clowns*, Maurice Montégut, du 27/08/1912 au 03/10/1912.

Le 27/08/1912

**“ Les Clowns ”**

Dans les dernières années du second Empire, quand Napoléon III se refusait à écouter les bruits sinistres de guerre qui montaient déjà à l'horizon, ce fut à la cour de Compiègne les derniers élans d'une gaieté nerveuse, d'une folie outrancière, qui bientôt allait s'éteindre.

Dans ce milieu mondain, futile, exaspéré, des natures d'élite évoluèrent pourtant qui portaient en elle un amour large et profond, des ardeurs généreuses et bien françaises...

C'est leur histoire que Maurice Montégut a conté avec tant de talent dans *les Clowns* qui paraissent aujourd'hui. (Communiqué.)

**LIRE AUJOURD'HUI en 2<sup>e</sup> page**  
**LE NOUVEAU FEUILLETON**

# LES CLOWNS

par  
**MAURICE MONTÉGUT**



A deux pas des lignes françaises, près d'être sauvés, surmonteront-ils le dernier obstacle ?

5. *Pardaillan et Fausta*, Michel Zévaco, du 07/12/1912 au 23/05/1913.

Le 30/11/1912

**Prochainement le "Matin" publiera  
"Pardaillan et Fausta", grand roman inédit de Michel Zévaco**

Poitrine large, œil et rire clairs, moustache au vent ; un brin de marjolaine ou de chanson aux lèvres ; au cœur, un tendre amour et de gaies amitiés ; idole des femmes, camarade des humbles, effroi des traîtres et des méchantes gens ; insolent aux faux braves, doux aux déshérités, redoutable aux puissants, rieur, railleur et batailleur ; plus jeune, plus héroïque, plus extravagant, plus brave, plus fou, plus Gascon de Gascogne et Français que jamais, c'est Pardaillan qui revient, c'est Pardaillan qui passe ! D'où vient-il ? D'Italie. Où va-t-il ? En Espagne. Qu'y va-t-il faire ? Défendre, pourfendre, sauver, ruser, aimer, souffrir, mourir, renaître, triompher ! Qui l'aime le suive !

Il va vers l'Espagne, terre des héroïsmes et jardin des supplices, patrie des haines ardentes et des amours forcenées ; l'Espagne, calcinée de soleil, où les passions s'enflèvent dans le bien comme dans le mal, s'exaspèrent jusqu'au paroxysme, l'Espagne de sainte Thérèse et de Torquemada, terre d'élection des anges et des démons infernaux.

Beau champ de valeur pour la « furia francese », mais semé de cruels sortilèges, de sourires empoisonnés et de poignards dissimulés sous les fleurs.

Jamais Pardaillan n'aura eu à affronter plus redoutables épreuves, plus rudes combats à soutenir, ennemis plus féroces, amis plus acharnés non plus. Ses tribulations de naguère n'étaient que jeux d'enfants, car il a contre lui désormais trois êtres qui le haïssent, trois puissances mystérieuses qui le traquent, l'enserrent dans leurs filets.

Pourra-t-il, cette fois, se dérober à temps ?

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

MICHEL ZÉVACO

L'administration du *Matin*, qui n'oublie jamais rien et pense toujours à tout, me dit à brûle-pourpoint hier matin :

— Vous savez que c'est samedi que commence notre grand feuilleton, *Pardaïllan et Fausta*... Il conviendrait peut-être que vous consacriez un article à son auteur, Michel Zévaco, comme vous en avez consacré un jadis à Gaston Leroux...

Cette proposition me parut originale, car parler de Michel Zévaco aux lecteurs du *Matin*, cela fait un peu l'effet de parler d'Homère aux Grecs ou de Poe aux Américains...

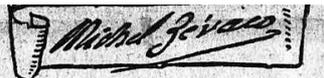
J'ai donc hier, sur le coup de six heures du soir, longuement conversé avec Michel Zévaco. Il devait me raconter des quantités de choses : comment il concevait ses héros, comment il tramait ses drames, comment il semait de l'anroïse ou du ruse. Je ne lui laissai rien dire du tout. Je parlai tout le temps. Ce fut une causerie délicieuse...

— Vous êtes un homme heureux, lui dis-je, et le seul peut-être que j'envie... Il nous faut chaque jour travailler dans la réalité, et la réalité est souvent si triste, si maussade et si laide qu'on éprouve des haut-le-cœur à la reproduire ; mais



vous, vous travaillez dans la fiction, et vous pouvez la faire si brillante, si joyeuse et si belle qu'on éprouve une joie éternelle à s'y plonger à votre suite. Vos héros eux-mêmes ont de l'allure, tandis que les nôtres ne provoquent que de l'ennui. Votre Inquisition est moins basse que notre politique. Et il y aura toujours plus de saveur à vous entendre décrire le poison que la princesse Fausta porta en un médaillon d'or, à son cou d'albâtre, qu'à nous entendre analyser le fil que dans sa poche cérébrale portait ce rapporteur parlementaire qui veut étrangler tel ministre pour prendre sa place...

— Cependant...  
— Cependant, vous qui êtes un créateur, tandis que nous ne sommes que des photographes, vous avez fabriqué un héros dans lequel on sent mieux palper la vie que dans tous nos pâles modèles... Votre Pardaïllan, à la poitrine large, à l'œil clair comme le rire, à la moustache au vent, ayant toujours aux lèvres un brin de marjolaine ou de chanson, idole des femmes et effroi des méchantes gens, c'est le frère de d'Artagnan qui chargeait tout seul un escadron, et de Cyrano, bretteur et menteur sans vergogne, et de ce Chicot dont, malgré qu'il eût essuyé son épée dégoûtante de sang aux draps blancs de l'hôtelier du Cygne de la Croix, nous avons tous, sur les bancs du collège, en marge de notre *De Viris*, crayonné les longues jambes et le cou pharamineux... Votre Pardaïllan, il est vivant, il ne peut pas ne pas avoir été vivant,



vrais, comme le soleil met de l'or et de la pourpre sur les monts les plus nus et les eaux les plus grises... Tenez, combien de fois vous êtes-vous recité à vous-même les vers immortels de Ronsard :  
Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,  
Assise auprès du feu, deissant et flant,  
Direz, chantant mes vers et vous émerveillant...

— Et combien de fois vous ont-ils fait apparaître tout un siècle de rêveries que les parchemins du plus érudit des conservateurs ne vous auraient pas reconstitué !...

— Mais vous n'avez pas lu...  
— Si, j'ai lu *Pardaïllan et Fausta*. Je l'ai lu tout d'une haleine. Et c'est pourquoi je suis un peu amer ce soir. On est toujours amer quand on est arrivé au bout d'une joie et qu'il faut attendre que les autres la savourent à leur tour. Je voudrais n'avoir pas lu votre roman pour avoir à le lire. Et puis...

— Et puis ?...  
— Et puis vous ne faites ni des feuilletons psychologiques, ni des feuilletons licencieux, c'est-à-dire que vous n'écrivez pas pour quelques vieilles dames ou pour certains vieux messieurs. Vous faites du roman d'aventures où l'épée sort, à chaque page, de la cape, c'est-à-dire que vous écrivez pour ce qui vaut le mieux au monde : pour la jeunesse et pour la beauté. Il y a dans les usines des fau-

gar nous l'avons connu dès l'aube de notre vie et il est, le premier qui ait trébuché, de ses coups de rapière, notre sommeil d'enfant...

— Je vais vous dire...  
— Vous allez me dire que Pardaïllan n'est pas seulement un héros, mais qu'il est un symbole ; qu'il représente tout ce que la puissance d'un seul homme peut sur terre contre les collectivités les plus formidables pourvu que cette puissance soit aiguillée vers le bien et quand bien même ces collectivités s'appelleraient la Ligue ou l'Inquisition... Je sais cela et je sais aussi comment vous cueillez l'Histoire pour en faire une guirlande que vous tressez autour de vos personnages. Vous êtes de ceux qui ne vont ni dans les musées, ni dans les bibliothèques, ni chez les archéologues ; mais qui laissent chanter en eux les plus belles strophes des poètes de l'époque. Et elles évoquent en leur âme les décors les plus somptueux et les plus

bourgs comme dans le veldt africain de jeunes hommes qui songeront le matin en s'éveillant, à votre paladin, et il y a surtout dans les mansardes comme dans les châteaux des jeunes femmes qui rêveront le soir de tous vos héros. Faire rêver à soi seul, le soir, des femmes pendant des mois !... Que vous êtes heureux ! Notre histoire à nous, dit port serbe sur l'Adriatique, ne fait rêver personne...

Et c'est ainsi que pendant trois quart d'heure, hier soir, nous causâmes avec Michel Zévaco. Ce n'est que quand il fut parti que je m'aperçus qu'il n'avait rien dit, et ce n'est qu'après avoir écrit ces lignes que je m'aperçus qu'il est le seul à n'avoir pas parlé.

Mais, bastie ! il se rattrapera demain et les jours suivants — les cent quarante-sept jours qui viendront après ce lui-ci...

Stéphane Lauzanne

6. *Gil=X...*, René Bures et Jacques Ferlan, du 06/01/1913 au 13/03/1913.

Le 04/01/1913

**Le Matin**  
commencera le 6 Janvier  
la publication de  
**GIL = X...**  
PAR  
René BURES  
et  
Jacques FERLAN



René BURES  
et  
Jacques FERLAN

Voici un roman écrit par deux hommes qui ont l'expérience et le maniement du « faits divers ». Le premier est ce journaliste dont nos lecteurs ont apprécié autrefois la bonne humeur et cette hardiesse irondeuse qui le poussa à prendre un fusil pour aller chasser en plein Champ-de-Mars, à monter au faite de la porte Saint-Martin pour y accrocher une inscription sarcastique, et à s'en aller dans les rues, poussant une voiture de légumes, et disputant sur ses droits avec les agents.

Le second est venu au roman en passant par l'amphithéâtre des hôpitaux. Dans les salles de chirurgie, il a extrait les balles tirées par les apaches des faubourgs. Soyez sûrs que s'il lui arrive de tuer un de ses héros, il le tuera fort sérieusement, et de telle manière que les philtres et

les baumes dont les romanciers d'autrefois firent une si importante consommation, demeurent vains et inefficaces. S'il veut le guérir, il usera des méthodes les plus réelles. Son esprit mathématique ne s'accommode pas des erreurs scientifiques.

MM. René Bures et Jacques Ferlan ont donc traité leur roman à la manière d'un événement vrai. Ils n'y ont introduit aucun élément impossible. Et cette méthode réaliste donne aux péripéties troublantes qui abondent dans leur œuvre une force singulière. Manquaient-ils d'action et de force dramatique, ces grands faits divers que l'année maintenant finie ne nous a pas ménagés? Il n'est pas besoin de sortir du réel pour émouvoir, effrayer et surprendre. Toute la France a frémi quand une poignée de bandits bien vivants narguaient toutes les puissances sociales.

Enfin MM. René Bures et Jacques Ferlan ont voulu que le mystère dont ils ont établi les bases, et dont l'horreur grandit à chaque page, fût, à la fin du roman, entièrement éclairci. Aucun fait, si étrange qu'il paraisse, ne demeurera inexplicable.

Le 6 Janvier :

**GIL = X...**

## 7. Chéri-Bibi, Gaston Leroux, du 05/04/1913 au 04/08/1913.

Le 04/04/1913

GASTON LEROUX  
l'auteur de Chéri-Bibi

L'EMBOINTEMENT de Falstaff et l'imagination de Prospero, sous un sourcil à la Barbe-Bleue; le regard espiègle du Petit Poucet — d'un petit Poucet qui, par ruse, aurait avalé l'Ogre — une malice tendre, une bonhomie fûtée, du lyrisme, de la joie; vous avez devant vous, tout chaud, tout bouillonnant, le père spirituel (on sait combien!) de Rouletabille et de Chéri-Bibi, le subtil enchanteur et le goguenard ourdisseur de trames et de drames, le jovial et terrifiant Croquemitaine qui bondit de surprises en imprévu avec ses bottes de sept lieues, graissées de « haute gresse » — c'est suffisamment, je pense, nommer Gaston Leroux.



GASTON LEROUX

Ce diable d'homme — ou plutôt cet homme qui a vu le diable — s'est juré (et il n'a qu'une parole) de faire courir dans nos moelles le petit frisson de la bonne mort: celle qui donne à la vie le palpitant attrait d'un éternel inconnu. Il n'est si terre à terre et si humble existence qui, désormais, grâce à ce bon baguettement du mystère, n'ait ses trésors d'enchantements et sa bienheureuse source d'émotion. Point de fauteur qui ne nous apparaisse hanté, de plafond qui ne porte des vestiges de pas, d'opéra qui ne

comporte son fantôme, de chambre jaune d'où l'on ne ressorte bleu, de dame en noir dont le parfum ne soit plus ensorcelant que celui du maucemillier...

Demain, Chéri-Bibi va nous initier aux prestiges que peut recéler le fumet d'un honnête plat de morue, l'œil candide et réservé d'une salière ou le creux d'une humble louche, au sourire incurvé...

Cela c'est l'affaire de Barbe-Bleue, de Prospero et de l'Ogre... Mais il y a aussi le Petit Poucet qui rit malignement sous cape, et Falstaff avec son bedonnant sac à malices... Après le frisson, l'éclat de rire. On n'a pas fini de trembler qu'il faut déjà que l'on s'esclaffe.

Naguère, Théophile Gautier, pour ramener au devoir ses fillettes indociles, fulminait contre elles cette horripilante menace:

— Je vous collerai au plafond avec un pain à cacheter et je vous déviderai les entrailles sur un rouet d'ivoire jusqu'au fond du jardin, avec lenteur...

Et les deux fillettes — Estelle et Judith — de frémir à la fois de joie et d'épouvante...

Mes frères, préparez-vous. Le rouet d'ivoire est prêt, et le pain à cacheter collé au plafond. Assujettissez vos entrailles, car elles seront soumises à rude et rieuse épreuve.

Vivant, puisqu'il a été, et qui sait? existe encore peut-être..., et présenté en liberté quoique forçat, Chéri-Bibi est déjà dans l'escalier, traînant son boulet...

Et nul mieux que Gaston Leroux ne pouvait nous conter la vie des forçats, lui, le galérien du merveilleux et le forçat du succès, condamné... « à perpète... » aux bravos publics.

8. *Rouletabille à la guerre*, Gaston Leroux, du 28/03/1914 au 24/10/1914.

Le 27/03/1914

## Rouletabille à la guerre

par Gaston LEROUX

C'est demain que paraîtront dans les colonnes du *Matin* les premières lignes de *Rouletabille à la guerre*, le nouveau roman de GASTON LEROUX.



teurs et lectrices, qui, tour à tour, terrifiés, amusés ou émus, ne cesseront pas un instant de demeurer sous le charme qui se dégage de toutes les productions de l'incomparable conteur qu'est Gaston Leroux.

Si l'auteur de *Balao* et de *Chéri-Bibi* n'était pas l'un des plus populaires parmi nos romanciers modernes, le moment serait bien indiqué pour retracer ici la brillante carrière de ce grand reporter devenu homme de lettres considérable, et auteur dramatique applaudi. Mais lui-même y trouverait peut-être à redire, tant il est vrai que le talent réel est toujours modeste, et il préférera certainement qu'il soit plutôt ici question de celui qu'on peut bien appeler son enfant, de ce brave petit Rouletabille, déjà mis en scène avec tant de succès dans le *Mystère de la Chambre jaune*, le *Parfum de la dame en noir*, *Rouletabille chez le tsar*, et à qui il eût semblé presque impossible de faire accomplir de nouveaux exploits, si l'on ne connaissait pas les prestigieuses ressources de l'imagination féconde dont sont déjà sortis tant d'incomparables récits.

Oui, Rouletabille fait encore des siennes, mais cette fois, c'est sur un théâtre qui, plus que tout autre peut-être, convient à son tempérament batailleur et combatiif... puisqu'il s'agit du théâtre de la guerre. La grande lutte qui se termine à peine entre Slaves et Mahométans ne pouvait manquer de l'attirer, lui qu'ont toujours attiré le mystère et le danger. Et, cette fois, à ces deux attraits, s'en ajoutait un autre... l'amour. Oui, c'est autant à l'amour qu'à son ardeur professionnelle qu'obéit le Rouletabille de *Rouletabille à la guerre*, et c'est pourquoi l'on peut dès maintenant prédire à l'œuvre nouvelle de Gaston Leroux le succès le plus vif; car en même temps que l'un des romans les plus captivants qui aient jamais été écrits, c'est une belle histoire d'amour que le *Matin* offre aujourd'hui au public et à ce double titre, *Rouletabille à la guerre* ne manquera pas d'intéresser à la fois lec-

9. *La fille du Boche*, Henri Germain, du 06/02/1915 au 08/08/1915.

Le 28/01/1915



Le 03/02/1915



10. *Les Mystères de New-York*, Pierre Decourcelle, du 27/11/1915 au 28/04/1916.

Le 11/11/1915

**Une révolution** dans le  
ROMAN-FEUILLETON

Pour la première fois en France il va  
être publié prochainement par

**Le Matin**

UN FEUILLETON SENSATIONNEL  
sous une forme tout à fait nouvelle

**Les Mystères de New-York**

Grand Roman-Cinéma  
adapté de l'américain  
par PIERRE DECOURCELLE

**C'est le succès le plus formidable**  
obtenu jusqu'à ce jour par un feuilleton

**EN AMÉRIQUE**  
4 millions 500.000 lecteurs nouveaux  
pendant sa publication

Le 19/11/1915

**Les Mystères  
de New-York**

que publiera prochainement  
« Le Matin » mettent en scène  
la lutte de la société contre  
**LA MAIN QUI ÉTREINT,**  
véritable Main-Noire, qui  
n'hésite pas à utiliser les toutes  
dernières découvertes de la  
science pour réaliser ses desseins.

Ce roman est le succès le plus  
considérable qu'ait jamais rem-  
porté un feuilleton. En Amé-  
rique, sa publication a amené  
4.500.000 lecteurs nouveaux

A partir du 27 novembre

**Le Matin**

PUBLIERA

# Les Mystères de New-York

Grand roman-cinéma américain adapté par  
**PIERRE DECOURCELLE**

## Qu'est-ce que le roman-cinéma?

Le roman-cinéma est la publication simultanée de la même œuvre en feuilleton et en film. Ce mode de publication, qui a été mis en pratique pour la première fois en Amérique, avec *Les Mystères de New-York*, a eu un succès tellement considérable qu'il s'est traduit par 4 millions 500.000 lecteurs nouveaux. La publication en roman-cinéma a été ensuite reprise en Angleterre où elle est en train d'obtenir le même succès.

En France, *Le Matin*, solidairement avec la Maison Pathé frères, lance à son tour aujourd'hui *Les Mystères de New-York*, grand roman-cinéma, dont la publication se fera de la façon suivante :

Les sept premiers feuilletons parus dans *Le Matin* du Samedi 27 Novembre au Vendredi 3 Décembre inclus, seront résumés en un seul film qui sera projeté pendant une semaine à partir du jour de la publication dans *Le Matin*, du septième feuilleton. A l'expiration de cette semaine, il sera projeté un second film résumant les sept feuilletons suivants du roman, c'est-à-dire les feuilletons parus du Samedi 4 Décembre au Vendredi 10 Décembre, et ainsi de suite jusqu'à la fin du roman.

L'expérience faite en Amérique et en Angleterre a prouvé que les spectateurs qui voient le film pour la première fois veulent ensuite en lire les péripéties en feuilleton, où elles sont beaucoup plus détaillées que sur l'écran ; de même, ceux qui lisent le feuilleton éprouvent le plus vif intérêt à en revoir les différentes scènes illustrées par le cinéma.

Le film *Les Mystères de New-York* qui représente la société en lutte avec la *Main qui étireint*, association mystérieuse utilisant pour arriver à son but tous les moyens scientifiques modernes, est un des plus saisissants de tous ceux qui ont été établis jusqu'à ce jour. C'est également un de ceux qui ont demandé le plus d'efforts et le plus d'argent, car son établissement scénique n'a pas coûté moins de 1 million 200.000 francs.

**Concluez :**

Vous lirez tous le feuilleton.

Vous irez tous voir le film.

11. *La colonne infernale*, Gaston Leroux, du 29/04/1916 au 08/09/1916.

Le 22/04/1916



Le 23/04/1916



12. *Au-delà des ténèbres*, Jean de La Hire, du 18/08/1916 au 18/12/1916.

Le 13/08/1916



13. *Le masque aux dents blanches*, anonyme, du 04/11/1916 au 24/02/1916.

Le 04/11/1916

**C'EST AUJOURD'HUI SAMEDI**  
que *Le Matin* commence  
**Le Masque aux Dents Blanches**  
Grand roman-cinéma

Lorsque l'éclatante victoire des alliés aura terminé la guerre, l'histoire et la chronique s'empareront de cette formidable épopée et l'étudieront par le menu comme une des plus terribles convulsions qui aient secoué notre planète.

On verra alors qu'à l'ombre de la gigantesque tragédie qui tient pantelants tous les cœurs, se sont déroulés nombre d'autres drames intimes, personnels, ceux-là, et hérissés de péripéties poignantes. C'est la narration de l'un d'entre eux que *Le Matin* offre à ses lecteurs, persuadé qu'il les intéressera puissamment.

Est-ce un récit véridique que celui de cette tentative souterraine de l'Allemagne pour réaliser avant la guerre l'emprise qu'elle rêvait d'étendre sur l'Amérique ? L'auteur, qui s'abrite derrière un masque comme son principal personnage, a-t-il, au contraire, appelé son imagination à son aide pour donner plus de relief aux faits absolument authentiques et tout frais à la mémoire de chacun sur lesquels s'étaye cette action passionnante ?...

Ce sera aux lecteurs à résoudre cette énigme.

En publiant LE MASQUE AUX DENTS BLANCHES, nous n'avons voulu que lui offrir un des ouvrages les plus captivants qu'il nous ait été donné d'examiner depuis longtemps.

14. *Le sergent Beulemans*, Jean-François Fonson, du 16/05/1917 au 04/10/1917.

Le 13/05/1917

Le *Matin* commencera le mercredi 16 mai la publication d'un nouveau feuilleton,

**LE SERGENT BEULEMANS**  
par Jean-François FONSON

M. Jean-François Fonson, l'auteur, avec M. Fernand Wicheler, de ce petit chef-d'œuvre du théâtre contemporain qui s'appelle *Le Mariage de mademoiselle Beulemans*, a vécu, en Belgique, sous le joug allemand. Il narre les événements qu'il a vu se dérouler dans sa patrie martyrisée, le courage de ses compatriotes sous la domination de l'ennemi détesté, leur résistance à Liège et à Anvers. Il montre comment les Beulemans, les Meulemeester, les Mostinckx, les Derridder, autrefois si joyeux, ont fait ces grandes choses et avec quelle simplicité, quelle grâce, quel héroïsme ingénu ils les ont accomplies.

Nos lecteurs apprécieront les pages émues, tour à tour comiques, sentimentales ou tragiques du

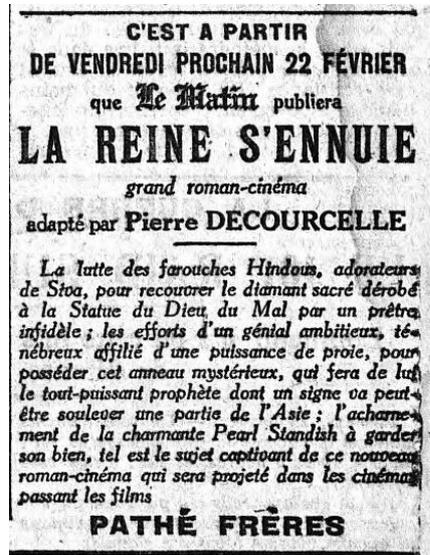
**SERGENT BEULEMANS**

15. *La reine s'ennuie*, Pierre Decourcelle, du 22/02/1918 au 07/06/1918.

Le 15/02/1918

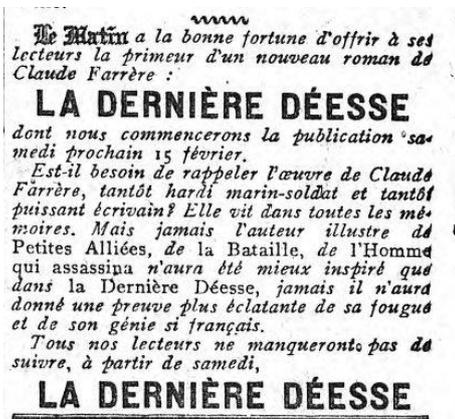


Le 20/02/1918

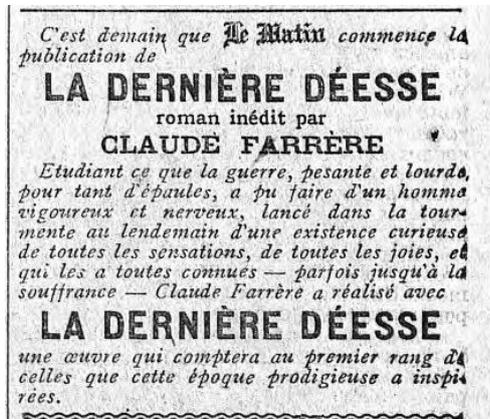


16. *La dernière déesse*, Claude Farrère, du 15/02/1919 au 20/03/1919.

Le 13/02/1919



Le 14/02/1919



17. *La nouvelle aurore*, Gaston Leroux, du 18/04/1919 au 07/08/1919.

Le 18/04/1919



18. *Tue-la-mort*, Gaston Leroux, du 07/10/1920 au 30/12/1920.

Le 02/10/1920

Le 06/10/1920

Jeudi prochain *Le Matin*  
commencera

## TUE-LA-MORT

Grand cinéroman de GASTON LEROUX  
l'auteur réputé de tant d'ouvrages populaires.

**LE VENDREDI 15 OCTOBRE**  
le premier épisode de

## TUE-LA-MORT

sera projeté dans les meilleurs cinémas de Paris  
et des départements



**TUE-LA-MORT**  
est une nouvelle  
et intéressante  
création de  
RENÉ NAVARRE  
que *Fantômas* et  
*Pallas* ont fait  
connaître du monde  
entier.

RENÉ NAVARRE  
s'est surpassé dans  
**TUE-LA-MORT**  
comme interprète  
et metteur en scène.  
Il a créé une  
figure multiple et  
puissante qui reflète aussi bien les sentiments les  
plus tendres que les plus violentes passions de  
l'âme, au cours de scènes pittoresques, colorées,  
d'une vérité intense.

Lisez et voyez **TUE-LA-MORT**

**C'EST DEMAIN**  
**7 Octobre 1920**  
que *Le Matin* commence :

## TUE-LA-MORT

cinéroman en douze épisodes, de GASTON  
LEROUX, l'auteur universellement  
réputé.



Canzonette ! La  
jolie petite Canzo-  
rette, si pure et si  
espiègle à la fois.  
C'est le sourire du  
roman et du film,  
le calme à côté de  
l'agitation des pas-  
sions, et c'est aussi  
la main de Dieu  
parmi les querel-  
les et les misères des hommes.

## TUE-LA-MORT

mis en scène et interprété par  
René NAVARRE,  
et dont le premier épisode sera projeté  
à partir du 15 Octobre prochain  
dans les meilleurs établissements  
cinématographiques

#### IV. L'Écho de Paris.

1. *Entre deux âmes*, Delly, du 03/02/1912 au 23/03/1912.

Le 31/01/1912



2. *Jeunesse*, Maryo Olivier, du 17/05/1912 au 24/06/1912.

Le 10/05/1912



3. *Le retour à la terre*, Gilbert Stenger, du 16/11/1912 au 04/01/1913.

Le 07/11/1912



4. *La voix des frontières*, Lya Berger, du 28/03/1913 au 08/05/1913.

Le 16/03/1913

Nous publierons prochainement

**LA VOIX DES FRONTIÈRES**

de M<sup>lle</sup> LYA BERGER, auteur de *L'Aiguilleuse*,  
de *Sur l'aile des moulins et des Effigies*.

**LA VOIX DES FRONTIÈRES.**

roman tout vibrant de patriotisme, a pour cadre les paysages vosgiens. « La femme peut et doit avoir sa part, soit de sacrifice, soit de dévouement, dans l'élan de relèvement national qui émeut en ce moment le cœur de la France entière. » C'est là le sujet du roman. Caractères étudiés, épisodes retracés, tout dans cette œuvre généreuse tend à prouver que, en deçà comme au delà des frontières, on sait se souvenir et espérer.

5. *Le faiseur d'or*, Marcel Roland, du 30/06/1913 au 18/08/1913.

Le 22/06/1913

Sous ce titre :

**FAISEUR D'OR,**

nous commencerons prochainement la publication d'un roman inédit de

**MARCEL ROLAND**

L'auteur du *Presqu'Homme*, du *Déluge futur* et de la *Conquête d'Anthâr*, œuvres originales où la fiction scientifique se mêle curieusement à la réalité, a obtenu récemment, comme romancier, un des principaux prix littéraires de l'année.

Avec *Faiseur d'or*, il aborde un sujet vaste et passionnant. Dans un cadre d'observation très vivante et très pittoresque, c'est l'histoire d'une découverte qui révolutionne le monde, et le met durant quelque temps sous la domination d'un seul homme. C'est aussi l'étude émouvante et tendre d'un cœur féminin, incarnation de la droiture et de la fidélité.

Roman d'aventures si l'on veut, mais de conception et de forme supérieures, *Faiseur d'or*, par sa haute tenue littéraire et son intrigue attachante, captivera profondément nos lectrices et nos lecteurs.

6. *Patsy*, De Vere Stackpole, du 28/09/1913 au 07/11/1913. (Henry de Vere Stackpole)

Nous publierons très prochainement

**PATSY**

œuvre du célèbre romancier anglais

**DE VÈRE STACKPOLE**

Traduction et adaptation de M. de Saint-Parize

C'est une très amusante histoire d'amour à laquelle se rattachent maints incidents significatifs de la vie irlandaise.

Mœurs et caractères de châtelains, serviteurs, paysans et braconniers sont peints au naturel, mais avec un humour des plus piquants. Et c'est ce qui donne à ces joyeuses aventures de chasse, de voleurs et de fiançailles, un caractère si curieusement original.

7. *Les liens invisibles*, Victor Féli, du 07/12/1913 au 31/12/1913.

Le 02/12/1913

Très prochainement, nous publierons

## Les Liens invisibles

DE

### M. VICTOR FÉLI

auteur de *Fleurs vivantes*, *d'Ame de femme* et *d'A travers la rafale*.

*Profondément pensé, délicatement écrit, ce roman nous expose, dans une intéressante aventure d'amour, un conflit d'âmes d'autant plus émouvant qu'il se déroule dans l'ambiance de souvenirs héroïques et de patriotiques espoirs*

8. *Le droit d'aimer*, Trilby, du 08/02/1914 au 28/03/1914.

Le 05/02/1914

Nous publierons très prochainement

## LE DROIT D'AIMER

roman de

### TRILBY

*l'auteur si apprécié de la Transfuge, de Printemps perdu, de Rêve d'amour et d'Arlette*

*Très éloquemment, TRILBY plaide ici la cause des officiers sans fortune. Ils donnent toute leur vie à leur pays et une solde insuffisante leur mesure parcimonieusement le bonheur dans le mariage, le leur défend même parfois. A l'appui de sa thèse, TRILBY nous conte l'émouvante histoire d'une fière et vaillante jeune fille qui, acceptant bravement une vie de sacrifice et de travail, devient femme d'officier, non seulement par tendresse pour son fiancé, mais aussi par amour de la patrie*

9. *L'araignée noire*, Frank Barrett, du 15/07/1914 au 06/08/1914.

Le 13/07/1914

Nous publierons prochainement

## L'ARAIGNÉE NOIRE

du célèbre auteur anglais

### FRANK BARRETT

Adapté par Mlle Eve Paul-Marguerite.

*Par son attrait de mystère, par ses péripéties émouvantes et curieuses, ce roman excitera certainement la curiosité des lecteurs ; il amusera par une observation nuancée d'ironie et plaira par une charmante intrigue d'amour, — contraste heureux parmi tant d'aventures fantastiques.*

10. **Prince d'Allemagne, Charles Foley, du 06/01/1915 au 04/03/1915.**

Le 01/01/1915

**NOTRE NOUVEAU ROMAN**

*On sait l'énorme extension qu'a prise l'Echo de Paris. A l'armée, à Paris, en province et partout où notre pays suscite les plus vives sympathies, l'Echo est devenu l'ami et le conseiller de tous. Il a fortifié le courage dans les jours de danger ; les premiers périls conjurés par le superbe élan de la Patrie, nul n'a su mieux que lui entretenir la confiance et mettre en pleine lumière les raisons d'espérer.*

*Aujourd'hui, cédant aux sollicitations d'un innombrable public, cédant surtout à la demande de nos LECTEURS-SOLDATS, nous jugeons le moment venu de rendre à la littérature d'imagination sa place parmi nos chroniques patriotiques, nos informations et nos études politiques. Le roman ne perdra jamais ses droits sur les âmes françaises, braves, ardentes, chevaleresques ; mais nous avons voulu que notre roman, court et reposante étape pour l'esprit, ne demeurât pas étranger aux graves préoccupations de l'heure actuelle.*

*A CHARLES FOLEY, l'écrivain très aimé du public, l'auteur de *Le Téléphone*, de *Kowa la Mystérieuse*, des *Pas dans la nuit*, de *Fleur d'ombre* et de tant d'autres récits émouvants, nous avons demandé une œuvre écrite spécialement pour les lecteurs de l'Echo de Paris.*

**PRINCE D'ALLEMAGNE**

*nous évoque, extraordinaire, fantastique, atrocement cruel et cependant bien réel, un prince dégénéré du royaume de Prusse. D'après une curieuse documentation, dans une intrigue tout à tour sentimentale ou tragique, CHARLES FOLEY a fait revivre cet odieux*

**PRINCE D'ALLEMAGNE**

*aussi connu à Paris et dans toute l'Europe par ses excentricités que par ses colossales richesses.*

*A travers les péripéties les plus variées et les plus dramatiques, ce roman offre une curieuse étude de la mentalité de ces roitelets Teutons qui, morts à toute impression franche et noble, semblent ne se survivre à eux-mêmes que dans les instincts féroces de leur race.*

*Nos lecteurs se passionneront pour cette œuvre étrange et forte où, dans un dévouement qui ne manque pas de grandeur, une douce et pieuse figure de femme s'impose en symbole rédempteur.*

**MERCREDI 6 JANVIER**

*nous commencerons*

**PRINCE D'ALLEMAGNE**

11. **Les épis verts, Marguerite Rolland, du 10/07/1915 au 26/08/1915.**

Le 04/07/1915

*Dans quelques jours, nous commencerons la publication d'un roman inédit :*

**LES ÉPIS VERTS**

*écrit spécialement pour l'Echo de Paris par*

**Marguerite ROLLAND**

*Qu'est-ce que les Epi's verts ?  
Ce sont les forces jeunes du pays ; la moisson de l'avenir sous la tempête du présent, sous le fléau qui décime les vies, qui meurtrit les chairs et broie les cœurs...  
Seront-ils résistants ou fauchés, les épis verts du champ de France ?  
Ce récit palpitant le dira.  
Il contera l'héroïsme, la vertu, l'émoi des cœurs français devant l'ennemi, dans la misère et dans l'amour ;*

12. *Madame Crésus. Infirmière*, Victor Goedorp, du 02/10/1915 au 08/11/1915.

Le 29/09/1915

Très prochainement, l'Echo de Paris commencera la publication d'un roman inédit :

**Madame Crésus**  
INFIRMIÈRE

PAR  
**VICTOR GOEDORP**

*C'est une œuvre d'observation et d'imagination qui abonde en détails pittoresques et en situations dramatiques.*

*Nos lecteurs en suivront avec un intérêt croissant les émouvantes péripéties.*

*Le rôle sinistre d'un Allemand coureur de dot, assassin et espion, se détache en un puissant relief de ces pages où passe un souffle ardent de patriotisme.*

*La figure, toute de douceur et de pureté, d'une riche Américaine qui consacre une partie de sa fortune à la création d'un hôpital pour nos glorieux blessés, fait un heureux contraste avec celle de cet homme méprisable que la justice finit par atteindre.*

*Ce roman plaira, nous n'en doutons pas, à nos lecteurs par ses qualités de style et de tenue par les épisodes variés et les détails amusants qu'il contient.*

13. *Les aventures extraordinaires du jeune Beck*, M' Donnel Bodkin, du 01/02/1916 au 23/03/1916. (M. McDonnell Bodkin).

Le 01/02/1916

**AUJOURD'HUI**

Nous commençons en DEUXIÈME PAGE la publication de

**LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES**  
DU  
**JEUNE BECK**

PAR  
**M'DONNEL BODKIN**

roman adapté de l'anglais, par Luce Gritte.

Nos lecteurs admireront avec quelle imaginative prestesse le célèbre auteur anglais a su nouer et dénouer

**Les Aventures extraordinaires**  
du jeune Beck

14. **La vivandière, Henri Cain et Édouard Adenis, du 26/06/1916 au 11/10/1916.**

Le 24/06/1916

L'Echo de Paris commencera le lundi 26 juin la publication d'un nouveau feuilleton :

## LA VIVANDIÈRE

Ce roman d'aventures, de MM.  
**Henri CAIN et Edouard ADENIS**

qui se rattache à la manière des romans historiques d'Alexandre Dumas, a pour cadre l'époque de 1792. Alors, comme aujourd'hui, la France, se dressant devant l'invasion allemande, voyait ses enfants répondre, dans un élan sublime, à l'appel de la Patrie en danger.

Mais ce n'est pas seulement une évocation de l'héroïsme passé ; c'est aussi et surtout un drame des plus attachants, dont les multiples épisodes, tantôt tragiques, tantôt pittoresques et gais, passionneront nos lecteurs, aussi bien par l'intérêt d'une action fertile en péripéties que par les sentiments de patriotisme et d'union devant l'ennemi dont sont animés les divers personnages. Œuvre de fantaisie et d'imagination, La Vivandière s'inspire des réalités de l'Histoire, et, tant il est vrai que celle-ci n'est qu'un perpétuel recommencement, ce sont souvent les mêmes noms, les mêmes lieux rendus désormais inoubliables par l'héroïsme de nos « poilus » d'aujourd'hui — Verdun, l'Argonne, la Marne — qu'évoquent les récits des exploits de ces « poilus » de 1792.

On retrouvera dans ce roman, écrit d'une langue facile, colorée et vivante, toutes les qualités qui ont assuré à MM. Henri Cain et Edouard Adenis tant de succès retentissants sur les principales scènes de nos théâtres.

15. **Le mystère de Ker-Even, M. Delly, du 02/10/1916 au 10/01/1917.**

Le 27/09/1916

**LE 2 OCTOBRE**  
Nous publierons  
**Le Mystère de Ker-Even**  
grand roman très dramatique de  
**M. DELLY**

Jamais l'auteur de La fin d'une Walkyrie, d'Entre deux âmes, d'Esclave ou Reine, et de tant d'autres œuvres aimées du public, n'a rien écrit de plus passionnant que ces aventures de guerre et d'amour où, en maints épisodes sensationnels, le sublime courage du soldat français est heureusement opposé à la ruse et à la brutalité féroce du soldat allemand dont la morgue et l'orgueil se plient sans scrupule à toutes les bassesses de l'espionnage.

Le dévouement et la tendresse d'une exquise jeune fille ajoutent à l'intérêt de ce beau récit.

**Le Mystère de Ker-Even**  
où la vive et féconde imagination de M. DELLY saura émouvoir et charmer nos lecteurs tout en s'inspirant des poignantes réalités d'une lutte formidable.

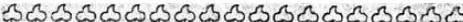
16. *La demoiselle du cinéma*, Maurice Vaucaire, du 20/02/1917 au 08/04/1917.

Le 12/02/1917

  
 Nous commencerons prochainement la publication d'un roman de Maurice Vaucaire, notre distingué collaborateur :  
**La Demoiselle du Cinéma**  
*C'est une histoire de jeunesse et de gaîté se déroulant dans un milieu nouveau et pas encore décrit. Quand on aura lu La Demoiselle du Cinéma, on n'ignorera aucune des transformations que subit un sujet depuis l'instant où il a été conçu, jusqu'au moment où il est réalisé devant les spectateurs. La Nature ajoute un décor de plein air, à ceux du théâtre électrique des répétitions ; le soleil alterne avec la lumière éblouissante des arcs voltaïques et les personnages les plus variés s'agitent dans une ambiance souvent poétique, toujours joyeuse.*  
**La Demoiselle du Cinéma**  
*se passe exclusivement à Paris et dans ses pittoresques environs. L'héroïne, une délicieuse jeune fille de la petite bourgeoisie, se trouve obligée, pour gagner sa vie, d'apparaître sur l'écran. Cette circonstance lui vaut de devenir la protagoniste d'épisodes et d'aventures d'amour aussi romanesques que ceux des films sensationnels qu'elle tourne. Ils sont, en tout cas, d'une marque bien française.*  
*Maurice Vaucaire, dont nos lecteurs ont goûté ici l'amusant Apprenti millionnaire, et de charmantes nouvelles, a prodigué dans La Demoiselle du Cinéma, les dons d'observation exacte et malicieuse, les facultés de tendresse et de fantaisie qui font de ce roman le livre rêvé pour les jeunes filles, les jeunes gens, pour nos braves poilus et pour tous ceux qui ont la curiosité d'être initiés aux mystères de cette magie blanche et noire : le Cinéma !*

17. *Le hussard de la mort*, Georges Maldague, du 03/04/1917 au 20/05/1917.

Le 30/03/1917

  
***Prochainement***  
**Le Hussard de la Mort**  
 Par Georges MALDAGUE  
*le célèbre romancier dont l'imagination se trouve cette fois servie par la réalité.*  
**Le Hussard de la Mort**  
*est un des drames intimes qui se sont déroulés au début de la foudroyante agression, qui fut le prélude de la Grande Guerre, au cours du premier bombardement de Reims, quand l'immense torche de la cathédrale flambait vers le ciel, devant la statue de Jeanne d'Arc, ferme encore sur son coursier.*  
*Nos lecteurs y trouveront, avec toutes les émotions d'une histoire vécue, la note vibrante d'un moment tragique.*

18. X=22, Georges Le Faure, du 19/04/1918 au 12/07/1918.

Le 13/04/1918

**Nous publierons prochainement**

**X=22**

**Grand roman dramatique**

PAR

**G. LE FAURE**

*L'auteur célèbre de L'Ame du Bronze nous évoque les embûches, les trahisons, les crimes d'une belle mais féroce Allemande. Accueillie dans une famille française, portant un nom français, la dangereuse créature ne recule devant aucun forfait pour assurer à la Prusse tous les secrets de la victoire. Mais, si astucieuse et si active qu'elle soit, la perfide Allemande voit ses ruses déjouées par la loyale et patriotique clairvoyance d'une jeune Alsacienne.*

*Dans les sites prestigieux du lac d'Annecy et des Alpes, ensuite au Canada, se déroulent les poignantes péripéties de cette histoire extraordinairement émouvante et pourtant trop cruellement vraie.*

*G. LE FAURE, maître en l'art d'intéresser et d'émouvoir, passionnera nos lecteurs par les épisodes aussi variés que tragiques de*

**X=22**

19. *Une aventure de Vidocq*, Henri Cain et Édouard Adenis, du 10/07/1918 au 11/01/1919.

Le 06/07/1918

**NOUS PUBLIERONS PROCHAINEMENT**

**Une aventure de Vidocq**

**ANCIEN FORÇAT**

**DEVENU CHEF DE LA SURETÉ**

**Grand roman policier**

PAR

**MM. Henri CAIN & Édouard ADENIS**

*Tel est le titre du curieux et passionnant feuilleton que l'Echo de Paris va publier.*

*Nous ne doutons pas que nos lecteurs ne soient ravés de retrouver les noms aimés et connus de ces deux célèbres collaborateurs à qui nous devons déjà nos deux grands succès de : La Vivandière et de Mademoiselle Risque-Tout !*

*Jamais la verve de MM. Henri Cain et Édouard Adenis ne s'est épanouie avec plus d'entrain et de belle humeur que dans ce VIDOCQ, où les coups de théâtre poignants et dramatiques alternent avec les situations les plus amusantes et les plus imprévues.*

20. **Le mystère de la Double-Croix**, Guy de Téra mond, du 07/09/1918 au 08/11/1918.

Le 29/08/1918

**NOTRE PROCHAIN FEUILLETON**

*Pour répondre à la vogue sans cesse grandissante du roman-cinéma, cette formule littéraire nouvelle,*

**L'ÉCHO DE PARIS**

commencera le samedi 7 septembre la publication de

**LE MYSTÈRE DE LA DOUBLE-CROIX**

*merveilleux roman d'aventures et d'amour, se déroulant dans un décor d'une puissante originalité, qui fait de ce film, dramatique et amusant à la fois, une œuvre sensationnelle. C'est à un des maîtres du roman-cinéma, dont on se rappelle les dernières grandes scènes, RAVENGAR et LE SECRET DU SOUS-MARIN, et l'auteur de tant d'œuvres fortes ou charmantes,*

**GUY DE TÉRAMOND**

que nous avons demandé d'écrire pour nos lecteurs

**LE MYSTÈRE DE LA DOUBLE-CROIX**

*qui dépassera certainement en intérêt et en émotion tous les romans-cinéma parus jusqu'à présent. Ajoutons que chaque semaine ce merveilleux film sera visible dans tous les établissements cinématographiques projetant des films de la maison*

**PATHÉ FRÈRES**

21. **Monsieur Jacasse**, Georges Le Faure, du 07/01/1919 au 08/05/1919.

Le 06/01/1919

**Monsieur Jacasse**

Pleine de mouvement, d'une acuité douloureuse d'observation, palpitant d'un grand souffle patriotique, l'œuvre nouvelle de Georges Le Faure sert de cadre à la plus remarquable silhouette de femme qui se puisse rêver...

Nicolle Hermaux, l'héroïne de :

**Monsieur Jacasse**

est le type même de la femme française telle que l'ont créée les quatre années de guerre, vaillante, dévouée, pitoyable et crâne, telle aussi qu'il faudra qu'elle demeure, pendant la difficile et dangereuse période qui s'ouvre...

Comme bien d'autres, en effet, l'auteur de :

**Monsieur Jacasse**

présente les manœuvres souterraines et lâches par lesquelles ceux que nous venons de vaincre vont tenter de prendre sur le terrain commercial une revanche de leur défaite militaire, tout en se préparant à nous entraîner de nouveau sur le champ de bataille.

Demeurer comme la sentinelle derrière le créneau, le doigt sur la détente de l'arme, l'œil au guet, telle est la consigne qui va s'imposer à nous pendant de longues années, et que préconisent les personnages de :

**Monsieur Jacasse**

22. *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, Georges Le Faure, du 13/10/1919 au 08/03/1920.

Le 11/10/1919

Nous commencerons LUNDI MATIN la publication du nouveau roman de M. GEORGES LE FAURE, qui paraîtra sous le titre de

## Coco Mirabot & C<sup>ie</sup>

Dans cet ouvrage, l'auteur de *X-22* et de *Monsieur Jacasse* fera vivre aux lecteurs de l'*Echo de Paris*, l'atroce existence qu'ont vécue cinq ans durant, sous la botte allemande, les habitants de Bruxelles.

23. *P'tit' Mie*, Georges Lynka, du 29/07/1920 au 12/10/1920.

Le 26/07/1920

## P'tit' Mie

Tel est le titre de l'ouvrage spécialement écrit pour nos lecteurs par M. GEORGES LYNKA, et dont l'*Echo de Paris* commencera prochainement la publication.

Ainsi surnommée par la tendresse des siens et la sympathie de ses voisins, l'héroïne de ce joli roman d'amour est le type de cette ouvrière moderne, alerte et gaie, vaillante contre les difficultés de la vie et crâne en présence du danger, que mirent si magnifiquement en relief les quatre années de guerre supportées par Paris.

Discrètement éclose sur les flancs de la Butte, à l'ombre de la grande Basilique qui en couronne le sommet, parfois troublée par le mugissement des sirènes et l'éclatement sinistre des bombes, l'histoire de *P'tit' Mie* côtoie la lutte mystérieuse qu'un énigmatique personnage, bohème montmartrois, aux allures de Sherlock Holmes, mène contre une de ces étrangères de grande envergure qui, pour remercier la France de sa généreuse hospitalité, la trahissaient au profit de l'Allemagne.

24. *Cadet-Gascogne*, Édouard Adenis, du 13/10/1920 au 06/02/1921.

Le 06/10/1920

L'*Echo de Paris* commencera prochainement la publication d'un nouveau feuilleton :

## Cadet - Gascogne

Grand roman d'aventures  
par EDOUARD ADENIS

dont nos lecteurs n'ont pas oublié : *La Vivandière*, *Mlle Risque-Tout*, *Une Aventure de Vidocq*, *Le Roman du capitaine Mandrin*, qu'il écrivit pour l'*Echo de Paris*, en collaboration avec Henri CAIN.

Les qualités d'invention, de pittoresque, de belle humeur, qui firent le succès des ouvrages précédents, se retrouvent dans

### CADET-GASCOGNE

jeune et intrépide compatriote de d'Artagnan et de Cyrano de Bergerac, héros d'une dramatique et poignante aventure dont il anime les nombreuses péripéties de sa verve truculente.

## V. L'Humanité.

### 1. *Epaves de Paris*, Émile Pouget, du 10/02/1912 au 07/07/1912.

Le 08/02/1912

**NOTRE FEUILLETON**  
*Le 10 février, nous commencerons*

**ÉPAVES DE PARIS**  
**Par ÉMILE POUGET**

*Il n'est pas besoin de présenter Emile Pouget à nos lecteurs.*  
*Mêlé à toutes les luttes syndicales des dix dernières années, E. Pouget a fait souvent apprécier le journaliste avisé et habile qui voisinait en lui avec le militant.*

**ÉPAVES DE PARIS**  
*que Pouget a écrit pour l'Humanité, est un roman dont l'intérêt ne languit pas un moment, parce qu'il est de la vie ;*  
*Vie gaie, vie douloureuse, vie âpre, mêlée de joies et de hontes, de noblesses qui ignorent et d'hypocrisies criminelles, de solidarités fraternelles et d'égoïsmes féroces, d'amours pures et de débauches basses.*  
*C'est tout cela que vivent Séverin le bâtard, avec son ami Sansonnet, le magistrat de Savignau-Clavières et sa maîtresse abandonnée et tous ceux qui gravitent autour de ces personnages principaux.*  
*Nos lecteurs, nos lectrices trouveront nous en sommes sûrs, un extrême plaisir à ces pages qui évoquent tout le grand drame social du capitalisme moderne.*

### 2. *Résurrection*, Léon Tolstoï, du 24/07/1912 au 09/12/1912.

Le 20/07/1912

**NOTRE FEUILLETON**

*Nous publierons très prochainement*

**RÉSURRECTION**  
**LE CÉLÈBRE ROMAN DE**  
**Léon Tolstoï.**

# « RÉSURRECTION »

L'œuvre dont nous commençons aujourd'hui la publication est la plus émouvante que Léon Tolstoï nous ait laissée. Jamais le grand apôtre de la pitié n'a sondé si profondément la misère humaine. Quel est le sceptique qui, une à une, pourrait tourner ces pages sans oppression d'âme, sans avoir, par moments, à étouffer dans sa gorge un sanglot naissant ?

Vers la fin de sa carrière littéraire, l'aîné des Goncourt rêvait d'un roman nouveau dépouillé des banales intrigues où nos auteurs se complaisent et qui, peignant la vie, serait la vie même...

La vie même, la voici, toute frémissante, dans *Résurrection*. La voici, multiple et diverse, incarnée en ce qu'elle a de particulier et d'universel dans les types isolés, dans les classes sociales d'un peuple au destin mystérieux. Pas d'affabulation compliquée, pas d'aventures extraordinaires. Deux êtres face à face. Mais, autour de ces deux êtres coule, comme un large fleuve, toute la vie russe... la vie, l'humble vie, avec ses rayons et ses ombres.

*Résurrection*, c'est l'histoire d'une pauvre fille séduite, la Maslova, qui tombe au

ardeur sur les feuillets couverts de ratures. La trame de *Résurrection* est vraie. Il en avait d'abord tiré une « nouvelle », depuis longtemps oubliée dans la poussière d'un tiroir. « Ce n'était plus sa manière ». Le prédicant, désormais, l'emportait sur l'écrivain.

Cependant, les Doukhobors, traqués, se préparaient au grand exode. Pour les secourir, où donc trouver de l'argent ? C'est alors que Tolstoï avait repris le manuscrit de *Résurrection*. L'ouvrage devait paraître en plusieurs langues, avec, pour l'édition anglaise, le concours des quakers. Le produit de la vente fournirait l'indispensable subside aux familles qui s'expatriaient.

Et les yeux de Tolstoï brillaient d'une joie intense !

Mais qu'étaient ces Doukhobors ? Pour le solitaire de Yasnaïa Poliana, presque des frères en la même foi. C'est une de ces sectes religieuses qui pullulent dans la Russie méridionale, rebelles à l'orthodoxie du Saint-Synode, et par conséquent en révolte contre l'autocratie. Ils refusaient obstinément le service militaire. Ne pouvant les réduire et redoutant la contagion,

on les jetait hors des frontières de l'empire. Ils colonisent maintenant un coin du Canada.

Ces détails aident à l'interprétation du livre. On s'étonnera moins, après cela, de toute cette glose biblique qui n'ajoute rien à la portée de l'œuvre et trop souvent en détruit l'harmonie. On s'étonnera moins encore, si l'on songe que lorsque Tolstoï écrivait ou récrivait *Résurrection*, il subissait lui-même la profonde évolution mentale qui transfigure son héros. Derrière Nekhludov, c'est l'image douloureuse du grand mystique qui apparaît. Dès lors, comment toucher au texte, supprimer une ligne, un mot même, sans offenser la vérité vivante ? On l'a fait pourtant.

Parce que l'antimilitarisme de l'auteur les choquait, des vandales ont mutilé *Résurrection*. Et nous pensons, nous que l'œuvre doit rester entière, telle qu'elle a été soufferte, telle qu'elle a été vécue. C'est ainsi que nous la donnons, nous rappelant que les précurseurs de 1848 abusèrent, eux aussi, des évangiles, et que, pour sa foi de croyant sans Eglise, Tolstoï fut excommunié.

Que nos camarades de l'atelier, après le dur labeur quotidien, se penchent sur *Résurrection*. Ils seront éblouis par tout ce que le roman contient de beauté morale. Des bas-fonds les plus noirs, ils iront à la pure lumière des sommets. En leur mé-

moire, se graveront des tableaux admirables, où les plus simples choses prennent un relief surprenant.

Tolstoï, qui était un fils intellectuel de Jean-Jacques, n'a point séparé l'homme de la nature ; il l'a confondu avec elle. Et tout le long de ces pages, les voix de la nature se mêlent à la voix de l'humanité. Le soir où Nekhludov se jure de racheter sa faute et de sauver la Maslova, il s'extasie dans la contemplation d'une nuit blanche de lune : — « Que c'est beau ! Que c'est beau ! s'écriait-il... Et ces paroles étaient le reflet de ce qui se passait dans son âme ! »

Il travaillait dès l'aube, peignant avec

Angèle DUC-QUERCY.

3. *Mont-Oriol*, Guy de Maupassant, du 02/12/1912 au 24/01/1913.

Le 02/12/1912

<p>Nous commençons aujourd'hui en deuxième page la publication d'un nouveau feuilleton que nous recommandons vivement à nos lecteurs :</p> <p><b>Mont-Oriol</b> Par GUY DE MAUPASSANT</p> <p>Nous sommes persuadés que le grand romancier, l'immortel auteur de <i>Pierre</i> et <i>Jean</i>, de <i>Une Vie</i>, de <i>Bel-Ami</i>, aura auprès de nos amis le succès qui lui est dû.</p> <p>Ils retrouveront là toutes les qualités</p>	<p>de Guy de Maupassant, la clarté du style, la vigueur et la précision dans la peinture des personnages, l'émotion, la passion.</p> <p>Mont-Oriol aura pour notre public socialiste un intérêt spécial, c'est plus qu'un roman d'amour, c'est une satire mordante du monde des financiers, des bourgeois avides d'argent qui lancent les grandes affaires en trompant le public, en exploitant sa crédulité. C'est une belle œuvre, puissante, vraie, d'un intérêt toujours soutenu, que tous nos lecteurs auront à cœur de lire et de faire lire autour d'eux.</p>
--	--

4. *Nico*, Émile Pouget, du 25/01/1913 au 16/06/1913.

Le 21/01/1913

Notre nouveau Feuilleton

**NICO**

NICO ?... ?...  
Qui ça, Nico ?

L'enfant de la morte... comme on dit au village. L'enfant de la Nicole, séduite, abandonnée par Francis de Jaleuse.

Que sera, que fera Nico ?... ce pauvre être entré si tragiquement dans la vie et dont le premier vagissement s'est confondu avec le dernier soupir de sa mère...

Que sera-t-il ? Que fera-t-il ?

Marqué par la fatalité, Nico subira-t-il sa destinée... ou vengera-t-il les siens ?

Pour le savoir, tous ceux qui ont vu la si belle, si claire, si lumineuse affiche de **POUEBOT**, tous ceux qui ont compris l'exquise sensibilité de ce mot d'enfant :

« N'aie pas peur, grand-papa, moi, je te défendrai »  
tous ceux-là liront

**NICO**  
GRAND ROMAN INÉDIT PAR  
**Émile Pouget**

dont l'*HUMANITÉ* à SIX PAGES commencera la publication le 25 janvier.

## 5. Le conscrit de 1813, Erckmann-Chatrian, du 25/01/1913 au 06/03/1913.

Le 24/01/1913

# LE CONSCRIT DE 1813

L'Humanité à six pages, demain samedi, commence la publication d'une des œuvres les plus attachantes et les plus fortes d'Erckmann-Chatrian.

C'est l'histoire du compagnon horloger, Joseph Bertha, de Phalsbourg, arraché à son foyer, à sa fiancée, pour aller combattre, sous Napoléon, contre l'Europe coalisée, prenant part à toutes les souffrances, à toutes les misères de l'armée vaincue, revenant enfin blessé, presque mourant, dans une France mutilée et qui allait être envahie.

Les journaux de la bourgeoisie, depuis 1880, se sont plu à évoquer, année par année, les centénaires des époques révolutionnaire, consulaire et impériale. Cela leur permettait de rappeler et la légende et l'histoire napoléoniennes, la seconde plus extraordinaire encore que la première.

Maintenant, le centenaire à « célébrer », c'est 1813. C'est l'aboutissant de la gloire, c'est la conclusion d'une période historique où, dans le sang, dans les convulsions, dans un vaste incendie,

sistances nationales. L'Empire, qui semble croître encore en force, est miné. L'ancien Bonaparte met sa main dans celle du despote de toutes les Russies, pour se trouver enfin en face de lui, réduit à ramener, à travers les neiges, les débris de la « grande armée ».

La Prusse, abattue à Iéna, s'est refaite, en partie contre sa propre dynastie royale, au milieu d'une Allemagne enthousiaste d'affranchissement et cherchant déjà son unité. Elle sert de pivot à toute la coalition des puissances vaincues.

Au moment où Lutzen et Bautzen ont semblé marquer encore un mouvement d'ascension de l'Empire, l'Autriche entre dans le cercle des alliés, qui va se fermer autour de Napoléon et de ses lieutenants. Avant et après Leipzig, toutes les armées impériales reculent. C'est l'écrasement. Demain, c'est le sol de la France qu'il faudra disputer, à coups de victoires perdues, jusqu'à la capitulation de Paris.

C'est cela que nous conte Joseph

s'est fondée l'Europe capitaliste contemporaine.

La bataille de Leipzig, où le conscrit Joseph Bertha reste blessé d'une balle dans l'épaule, n'est pas seulement la grande défaite d'une armée jusque-là toujours victorieuse : c'est l'effondrement de l'Empire.

Depuis 1806, la date d'apogée de la puissance napoléonienne, l'édifice craque et commence à s'affaisser. La liquidation de la Révolution bourgeoise, accomplie en France, se fait partout. Napoléon n'est plus le « Robespierre à cheval » dont la main rude, poussant devant lui la force d'une armée d'un nouveau genre, bouscule et disperse partout, de son « balai de fer », les formes diverses de la féodalité. Les conditions historiques qui servaient d'appui à son ambition et à sa tyrannie ont cessé d'exister. Sa pensée n'est plus qu'un rêve ambitieux et vain.

Autour de lui, ses généraux, gorgés d'or et d'honneurs, enrichis des pillages, désireux de jouir du fruit de leurs rapines, sont las et incertains. Lui-même s'est épaissi, alourdi : son génie de grand capitaine ne reparait plus que par éclairs.

Et la France paysanne, la France révolutionnaire, qui a versé tout le sang de ses veines, est épuisée, fatiguée, meurtrie. La haine de la conscription se

meurtre. La haine de la conscription se fait chaque jour plus intense ; les réfractaires doivent être traqués comme des bêtes. Le paysan a soif du repos que la gloire militaire lui refuse. Son murmure grossissant commence à couvrir le cri de : « Vive l'Empereur ! »

Et les nations qui ont accueilli jadis, avec les armées de la République, puis de l'Empire, les principes de la grande Révolution française, se reforment et se reprennent. Elles veulent vivre. Tout ce que Napoléon, qu'elles confondaient avec la France, leur apportait, leur sert maintenant à se libérer. A mesure que la domination de l'étranger a, chez elles, amené la réforme bourgeoise, elle a perdu son titre de droit historique. A partir de 1807 s'est ouverte l'ère des ré-

Bertha, qui n'est pas un héros de roman, qui n'est pas un instrument passif, mais qui est un homme.

C'est du point de vue « humain » qu'il voit et montre la guerre, les horreurs de la victoire, les désespoirs de la défaite. Jour par jour, avec son esprit de petit artisan honnête, il dépeint et juge, sans déclamation, sans parti pris, l'envers de la renommée militaire.

L'œuvre d'Erckmann-Chatrian nous représente ce qu'était, sous l'Empire, l'opposition républicaine en face de la légende de Napoléon et de la réalité de la guerre. Elle est bonne à montrer aux républicains dégradés d'aujourd'hui, qui ont oublié ce qu'était alors la République.

Pas de plaidoyer contre la guerre qui soit plus éloquent ni plus efficace que celui-là. La vérité de la guerre étalée dans son détail de chaque journée : Les souffrances de la marche, les pitiés de l'occupation, la honte de sentir autour de soi la défiance et l'hostilité, les cruautés de la victoire et, par moments, pire que toutes les douleurs, l'enivrement du sang !

Avec cela, soit avant le départ avec les 900,000 hommes levés en 1813, soit dans la pensée du conscrit, ne perdant jamais de vue ceux qu'il chérit, soit à l'heure du retour dans la défaite, la vie ressuscitée de tout le monde de l'an-

cienneté de tout le monde de l'ancienne petite ville, avec son industrie artisanale, avec son horizon étroit, mais clair.

Ceux qui forment la « famille » du fusilier Bertha, la fiancée Catherine, la tante Grédel, le maître-horloger Goulden, quelles figures vivantes de braves gens ! Comme on les aime, comme on épouse leurs joies, leurs peines, leurs colères ! La « poésie des humbles » leur donne une réalité.

Il n'est pas de lecteur ou de lectrice de l'Humanité, quel que soit son âge, qui ne trouve dans la variété de ces scènes toutes pénétrées de sympathie et de vie, à la fois profit et plaisir.

BRACKE.

6. *La Florentine*, Maxime Formont, du 19/07/1913 au 06/09/1913.

Le 18/07/1913

**NOS FEUILLETONS**

*Nous commencerons demain la publication de notre nouveau feuilleton*

**LA FLORENTINE**

**par Maxime Formont**

*La Florentine est un roman d'amour et d'aventures qui se déroule dans le cadre merveilleux de la Florence du moyen âge, au temps de la domination somptueuse des Médicis.*

*Artistes, chevaliers, nobles, grandes dames patriciennes y vivent d'une vie passionnée dans une perpétuelle préoccupation d'art et de beauté.*

*Ecrité dans un style alerte et évocateur, qui fait renaître les divers aspects de ce joyau qui était Florence avant les guerres d'Italie, l'œuvre de Maxime Formont plaira, nous en sommes sûrs, à tous les lecteurs de l'Humanité.*

7. *L'expérience du docteur Lorde*, Cyril-Berger, du 12/12/1913 au 11/03/1914.

Le 04/12/1913

**NOTRE PROCHAIN FEUILLETON**

**L'Expérience du Docteur Lorde**

**PAR**  
**CYRIL-BERGER**

*Nos lecteurs peuvent contempler depuis quelques jours sur les murs de Paris de grandes affiches dues au crayon du maître Poulbot.*

*Sur le fond assombri d'une campagne lépreuse, un homme dresse sa silhouette longue, osseuse, quasi diabolique.*

*Il a l'air d'hésiter sur le seuil d'une maison basse dont les carreaux se teintent d'une lueur de sang.*

*Sa face glabre et dominatrice, sa bouche mince comme une coupure, la redingote fripée qui lui étrique les épaules, un certain air de misère et de majesté lui composent un aspect étrange, inquiétant...*

*Cet homme est le héros du roman inédit dont nous commencerons le 12 décembre la publication.*

**L'Expérience du Docteur Lorde**

*Le docteur Lorde, figure énigmatique et puissante, avec laquelle nos lecteurs s'empresseront de faire connaissance, acquerra très certainement une popularité égale à celle des précédentes créations de*

**CYRIL-BERGER**

*à celle notamment du délicieux Cri-Cri, récemment publié par notre confrère le Journal et dont la vogue fut si grande.*

8. *Madame Thérèse*, Erckmann-Chatrian, du 04/03/1914 au 09/04/1914.

Le 03/03/1914

## "MADAME THÉRÈSE"

Assurément, tous ceux qui ont suivi dans nos colonnes de feuilleton le *Cons-crit de 1813* et *Waterloo*, d'Erckmann-Chatrian, se promettent tout de suite agrément et fruit à lire *Madame Thérèse*, dont l'*Humanité* commence demain la publication.

Nous pouvons les assurer que leur attente ne sera pas trompée, de même que nous pouvons garantir aux amis venus à nous depuis les premiers mois de 1913 le plaisir d'une lecture attrayante et réconfortante à la fois.

Je ne suis pas bien sûr, en effet, que *Madame Thérèse* ne tienne pas le tout premier rang parmi les œuvres d'Erckmann-Chatrian. Il n'en est aucune, en tout cas, qui soit aussi riche d'éléments variés, aussi simple pourtant d'allure et d'effet.

Le sens de l'histoire, si notable chez Erckmann-Chatrian, dès leurs premiers écrits, n'est nulle part plus exact et plus affiné. Nous sommes à la fin de 1793, au moment où la Révolution française, victorieuse à l'intérieur, obligée de défendre ses conquêtes contre l'Europe monarchique tout entière, commence au dehors sa propagande armée, où, avec ses soldats, encore citoyens, elle envoie les Droits de l'Homme au cœur des vieux pays féodaux.

C'est cette force d'attraction du droit nouveau, exercée sur les populations courbées sous le droit ancien, que le récit montre par un exemple.

Et quel milieu serait plus propice à faire voir cette action que cette Bavière rhénane où vont finir les Vosges, une fois franchie la frontière de la vieille Alsace ?

Aucune contrée d'ailleurs n'a plus reçu, dès les premiers jours, avec les armées de la République, les principes républicains libérateurs que ces pays du Rhin, pour qui longtemps les idées de France et de liberté ont été synonymes.

La rencontre de la pensée révolutionnaire et de la routine féodale se fait dans un petit village des Vosges allemandes.

Et comme la marche des progrès accomplis par la Révolution est dépeinte dans ce petit monde qui vit autour du docteur Jacob Wagner ! Voici les clients des hobereaux, ennemis-nés des révolutionnaires, attachés à leurs maîtres traditionnels, et voici les esprits libres qui attendent, qui espèrent, qui accueillent l'idée nouvelle.

Avec une justesse curieuse, les auteurs ont noté l'évolution qui se produit chez le docteur Wagner, préparée par ses aspirations et ses lectures, aidée par la tendresse que lui inspire la cantinière française recueillie, blessée, sur le champ de bataille, achevée par le spectacle des forces réactionnaires, en déroute.

On ne saurait avec plus de pénétration rendre le sentiment qu'inspirait la Révolution à tous ces hommes qui étaient encore les soldats de la République, non ceux d'un général Bonaparte ou d'un empereur Napoléon.

Cette citoyenne Thérèse, si femme, si douce, si timide, elle est, par l'idée de la Révolution, enflammée et emportée, comme sont enflammés et emportés vers la victoire les fantassins en train de plier sous les attaques de cavalerie, au moment où la *Marseillaise*, entonnée par leur commandant et répétée par tous, vient les remplir d'une fureur civique.

Et quel joli cadre sentimental entoure cette histoire ! L'observation pittoresque, l'allure rapide du récit, tout donne de la vie aux personnages nés ou survenus dans le bourg tranquille, au pied des monts revêtus de sapins.

C'est un enfant de dix ans qui voit se former sous ses yeux toute la trame où s'exerce cette « contagion républicaine » qui fut une vérité. La simplicité de ses aperçus accroît la précision des détails.

Il vit, le petit Fritzel, comme le bon docteur, comme la citoyenne Thérèse, comme le chien Scipio. Il ne disserte pas, il ne péroré pas : il a seulement de bons yeux, vifs et tendres.

Et ce qu'il voit, pour que nous le voyions, c'est tout un monde de braves gens — non pas des anges ! — ayant leurs ridicules et leurs vices, mais désireux de bien faire, accessibles aux nobles aspirations comme aux affections profondes.

Dans une émouvante aventure de cœur, c'est un moment de l'histoire, en une région qu'ils aimaient et connaissaient, qu'ont su fixer Erckmann-Chatrian.

BRACKE.

DEMAIN

nous commencerons la publication  
de

**Madame Thérèse**

PAR

**Erckmann-Chatrian**

9. **Fleurette, Émile Pouget, du 10/07/1914 au 02/08/1914 (interrompue).**

Le 08/07/1914

**Fleurette**  
le nouveau feuilleton écrit par  
**Emile POUGET**  
pour  
**L' "HUMANITÉ"**  
est une exquise histoire d'amour.  
Un roman d'autant plus captivant que ceux qui ont vécu à Montmartre... et qui sont d'âge à se souvenir des sombres journées de 1871... pourront, sous des noms d'emprunt, retrouver des personnages qui ne leur sont pas inconnus.  
Qui ne s'intéressera au sort de la gentille Fleurette, épave de la guerre civile ?  
Qui n'admira l'héroïque dévouement de Mlle Azémia ?  
Qui ne s'émotionnera aux tragiques aventures de la famille Manuel et de Louis Charley ?

10. **Le carnet d'un infirmier militaire, Henri Roche, du 07/03/1915 au 23/03/1915.**

Le 06/03/1915

**Le Carnet d'un Infirmier militaire**  
Nous commencerons demain en feuilleton, à la deuxième page, la publication du « journal » d'un infirmier militaire, que nous recommandons tout spécialement à l'attention de nos lecteurs.  
Ces notes, prises au jour le jour, sont du plus haut intérêt. Elles constituent un document important de l'histoire tragique que nous vivons.  
Rédigées sans aucun souci de « littérature » et présentées sous une forme simple et familière, elles ont un accent saisissant de vérité. On devine que pas un fait, pas un détail n'est dû à l'invention.  
En aucune façon il ne s'agit là d'une œuvre d'imagination. L'auteur raconte ce qu'il a vu — et c'est là le mérite de ces pages excellentes.  
Est-il utile d'ajouter qu'elles ne s'inspirent de sentiment autre que celui de servir la vérité et d'être utile au pays ?  
L'auteur ne dit pas tout ce qu'il a vu, mais tout ce qu'il dit, il l'a vu. Seuls, les noms propres ont été changés, par un scrupule que tout le monde comprendra.  
L'auteur est un soldat qui a fait son devoir — et qui, en écrivant ces pages, a voulu continuer à être utile à la France.  
Lisez  
**Le Carnet d'un Infirmier militaire**  
PAR  
**HENRI ROCHE**

11. **Les 500 millions de la Bégum**, Jules Verne, du 05/04/1915 au 09/05/1915.

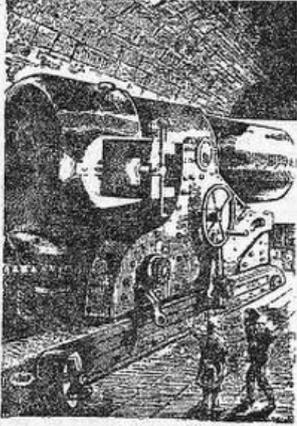
Le 04/04/1915

**NOS FEUILLETONS**

Nous commencerons demain la publication de

**Les 500 Millions de la Bégum**

Un des meilleurs, un des plus passionnants romans de Jules Verne.  
On connaît le mérite de toutes les œuvres de l'écrivain qui « devina » la navigation



Au centre de la casemate, s'allongesit un monstre d'acier

sous-marins, la navigation aérienne et la direction des ballons.

Sous la forme attrayante qui est la caractéristique principale de Jules Verne,

**Les 500 Millions de la Bégum**

offrent ce grand intérêt d'actualité d'étudier la fabrication industrielle des canons et des monstres d'acier. La rivalité industrielle de France-Ville et de Stahlstadt évoque douloureusement la grande lutte qui se poursuit à nos frontières et les événements imaginés par l'auteur se lient étroitement à ceux que nous traversons.

12. **Vieille Alsace**, Émile Pouget, du 14/05/1915 au 16/10/1915.

Le 14/05/1915

Aujourd'hui nous commençons en 2<sup>e</sup> page la publication de

**Vieille Alsace**

œuvre nouvelle, toute vibrante d'actualité, écrite spécialement pour

**"L'HUMANITÉ"**

par

**Émile POUGET**

En ces jours tragiques que nous vivons, point n'est besoin d'imaginer de l'héroïsme. Chaque heure qui s'écoule en est tissée.

**Vieille Alsace**

où passent les figures du vieil Alsacien Daniel Richner et de sa famille, où planent l'amour et la mort, est l'évocation des événements présents.

Ce sont les jours d'angoisse qui ont précédé la guerre. C'est la mobilisation.

C'est l'épopée sanglante des batailles d'où doivent sortir la liberté des nations et la paix des peuples qui feront de cette guerre gigantesque la dernière des guerres.

13. **L'enfant de la guerre, Marie de Besneray, du 03/12/1915 au 29/01/1916.**

Le 01/12/1915

**“L'Enfant de la Guerre”**

Lorsque nous disons que l' « ENFANT DE LA GUERRE » a été écrit spécialement pour les lecteurs de l'Humanité, ce n'est pas là une formule, dont certains journaux ont rendu l'emploi vain ou ridicule. C'est bien pour nous, en effet, que ce récit a été composé, et nous ajoutons que si c'est pour l'Humanité un plaisir de le publier, seule peut-être elle pouvait le faire. Et cela, c'est dire l'esprit général de cette œuvre.

Par les nouvelles et contes que nous en avons donnés, les lecteurs connaissent le talent de son auteur. Ils savent quel sentiment de large humanité l'anime, et si, comme les autres, comme tous, il a senti une juste colère devant les crimes de l'invasion et les atrocités de la guerre, à aucun moment il n'a consenti à renier la foi qui nous anime en une amélioration graduelle et collective de la société.

On trouvera dans l' « ENFANT DE LA GUERRE » des passages de violence, mais aussi de tendresse et de bonté. Et c'est avec émotion qu'on lira les péripéties de ce récit nerveux et rapide.

En présentant

**“L'Enfant de la Guerre”**

à nos lecteurs, nous avons conscience de sortir de la décevante banalité des romans-feuilletons que la guerre a fait naître.

C'est une œuvre française, mais qui ne spécule pas sur le sentiment français : et jusque dans nos romans mêmes il nous plaît d'opérer une distinction nécessaire.

**“L'Enfant de la Guerre”**

aura certainement le succès que méritent les réelles qualités littéraires dont il est empreint.

14. **Bartek le victorieux, Henrik Sienkiewicz, du 04/06/1916 au 14/06/1916.**

Le 04/06/1916

**NOS FEUILLETONS**

Nous commençons aujourd'hui en deuxième page la publication de

**Bartek le Victorieux**  
d'HENRIK SIENKIEWICZ

le grand romancier polonais dont on célèbre récemment l'anniversaire.

Sienkiewicz est connu surtout en France comme l'auteur de Quo Vadis, pastiche néo-chrétien sans importance dans son œuvre. On ignore malheureusement trop chez nous Le Déluge, Par le Fer et par le Feu, messire Wolodowski et tant d'autres titres admirables qui font de Sienkiewicz le romancier national de la Pologne.

Bartek est la simple histoire d'un de ces paysans de Posnanie dont le démembrement de leur patrie a fait des sujets allemands. Enrôlé en 1870 dans l'armée impériale, il combat inconsciemment la France pour le compte de ses maîtres jusqu'au jour où, en entendant causer deux étudiants de son pays, enrôlés parmi nos francs-tireurs et faits prisonniers par les troupes allemandes, il se rend compte obscurément de l'infamie que commet un Polonais en servant contre la France libératrice les oppresseurs de sa patrie.

La tragédie actuelle rend à cette nouvelle déjà ancienne un intérêt d'actualité que nos lecteurs apprécieront en même temps que les qualités de peintre et de dramaturge du grand littérateur de la Pologne d'aujourd'hui.

15. **Ma pièce, Paul Lintier, du 12/06/1916 au 20/07/1916.**

Le 11/06/1916

Les Feuilletons de « l'Humanité »

L'œuvre dont nous allons commencer la publication n'est pas une œuvre d'imagination.

## MA PIÈCE

est un récit admirable et fidèle dont l'auteur a payé de sa vie le droit de raconter les événements. Paul Lintier est mort pendant que son volume était sous presse. Nous en avons dit tout le mérite et en quelques semaines ce volume a connu un succès énorme et justifié : le nombre considérable de ses éditions suffirait à le prouver.

Paul Lintier était un parfait soldat et c'est aussi un parfait écrivain. Son livre est une manière de chef-d'œuvre qui se place très en avant de toutes les œuvres de ce genre. C'est de l'histoire vraie, de l'histoire vécue, évoquée par un talent inconscient de lui-même, mais de premier ordre.

Lecteurs de l'Humanité, lisez

## MA PIÈCE

pour vous instruire, pour comprendre toute l'horreur de la guerre, pour aimer et respecter les Paul Lintier inconnus qu'elle a fauchés dans la fleur de leur jeune talent, pour acquérir ou fortifier la volonté commune que l'application des règles de droit international entre les peuples mette les hommes à l'abri d'un tel recommencement.

16. **Le roi des montagnes, Edmond About, du 01/07/1916 au 13/08/1916.**

Le 29/06/1916

🍀🍀🍀🍀🍀🍀🍀🍀🍀🍀🍀🍀🍀🍀🍀🍀

## NOS FEUILLETONS

La Grèce est à l'ordre du jour. Et pour suivre à l'amusante satire de Sienkiewicz sur la Pologne prussianisée, nous ne pensons pas pouvoir mieux faire que de publier l'œuvre délicieuse d'Edmond About :

## Le Roi des Montagnes

C'est encore un pamphlet — et il ne faut le prendre que pour tel. Une satire aigüe non pas de la Grèce héroïque de Byron et d'Hugo, mais de la Grèce encore marquée de l'influence turque, subtile, rusée, on-doyante...

LE ROI DES MONTAGNES date de près de soixante ans, mais n'a rien perdu de sa fraîcheur et de son esprit. Son exagération voulue étant admise, il faut en admirer la finesse d'observation et l'ironie justicière.

C'est avec plaisir qu'on lira ou retirera cet amusant roman si plein de bonne humeur.

Hadji Stavros mérite d'être connu de ceux qui se sont intéressés à Bartek-le-Victorieux. C'est un type, un symbole, un résumé...

On en lise **LE ROI DES MONTAGNES !**

17. *L'emmuré*, Émile Pouget, du 14/08/1916 au 08/12/1916.

Le 13/08/1916

DEMAIN LUNDI  
nous commencerons la publication de  
**L'EMMURÉ**  
GRAND ROMAN D'ACTUALITÉ  
PAR  
**ÉMILE POUGET**

Dans L'EMMURÉ se déroule une poignante et troublante énigme dont l'éclaircissement se poursuit au milieu de l'entrelacs d'émouvantes péripéties.

Dans L'EMMURÉ est fidèlement brosse le tableau des machinations et des efforts de l'Allemagne pour la conquête de l'Orient, — ce qu'avant la guerre les pangermanistes avaient eux-mêmes baptisé le Drang nach Osten (la Grande poussée vers l'Est).

Dans L'EMMURÉ, sur cette trame de l'invasion économique de l'Orient, se détachent, avec une vigueur barbare, les intrigues que fait naître l'amour et les drames que suscitent la passion de l'or, la soif de domination.

18. *La filleule de la reine*, Marie de Besneray, du 09/12/1916 au 11/04/1917.

Le 07/12/1916

**La Filleule de la Reine**

n'est pas un mythe ni une fiction romanesque écrite au jour le jour. C'est un récit qui présente un enchaînement logique. C'est une œuvre qui met en mouvement la pensée du lecteur.

MARIE DE BESNERAY raconte, dans un style sobre et vigoureux où perce à toute ligne la sensibilité de l'écrivain, les aventures et les angoisses de

**La Filleule de la Reine**

les persécutions, les intrigues de cour, les conversions qui ont suivi les terribles journées et les nuits de la Saint-Barthélemy. Ces « retours de conscience » ne répondaient pas uniquement à une préférence instinctive envers le schisme réformiste. Ils indiquaient une évolution caractérisée vers la liberté de penser aussi bien chez le plus pauvre des paysans que chez le plus raffiné des gentilshommes.

**La Filleule de la Reine**

décrit ou révèle, sous leur véritable jour, tout ce que, d'une époque reculée et tragique de notre histoire, l'Histoire elle-même a trop souvent laissé dans l'ombre.

19. *Un as*, Cyril-Berger, du 12/04/1917 au 12/09/1917.

Le 11/04/1917

DEMAIN 12 AVRIL

**“ UN AS ”**

DE MM. CYRIL-BERGER

—o—

Avec « UN AS », nos lecteurs s'intéresseront à la merveilleuse destinée d'un homme, destinée qui se déroule à travers les péripéties les plus variées jusqu'au milieu de ce 20<sup>e</sup> siècle.

Avec « UN AS » ils assisteront à la lutte vaillante que soutient contre un monde d'ennemis, Fred, le type de l'homme qui s'est fait tout seul, le « self made » comme disent les Américains, Fred qui a commencé dans la vie par saigner sur l'ouvrage et qui, arrivé à l'apogée, est fier de montrer les cicatrices du travail qui couvrent ses mains.

Avec « UN AS » ils pénétreront, à la remorque de notre héros, dans un avenir social, que son génie, allié à la plus indomptable volonté, façonne pour le plus grand bien des hommes.

Avec « UN AS » ils verront défiler à l'allure d'un film cinématographique les types les plus pittoresques, les milieux les plus divers, les décors les plus lointains.

20. *La bataille de Laon*, Alfred Assolant, du 07/01/1918 au 06/03/1918.

Le 07/01/1918

~~~~~

Nous commençons aujourd'hui la publication de

**La bataille de Laon**

du charmant et spirituel Alfred Assolant.

Sous une forme ingénieuse et pleine d'intérêt, *La bataille de Laon* relate l'admirable effort que Napoléon tenta contre Blücher, en 1814, avec des troupes trois fois moins nombreuses que les siennes et dans laquelle c'est le vaincu qui fut le vrai vainqueur.

Laon, Craonne, Berry-au-Bac, Heurtebise. C'est dans ces lieux, dont la chronique contemporaine est toute remplie, que se passe l'attachante aventure du bon Jean Leborgne, militaire malgré lui et héros magnifique autant qu'obscur.

~~~~~

21. *La merveilleuse aventure*, Cyril-Berger, du 29/03/1919 au 03/06/1919.

Le 28/03/1919

**NOTRE PROCHAIN FEUILLETON**

Nous commencerons demain la publication de :

**La Merveilleuse Aventure**  
DE MM. CYRIL-BERGER

les auteurs si appréciés de L'Expérience du Docteur Lorde et d'Un As parus ici-même, et de Pendant qu'il se bat, cette puissante étude de mœurs, que Barbuzac a préfacé d'une façon si émouvante.

⚡

Nous sommes transportés à Londres en l'an 2130. Dans la cité monstre, ravitaillée par des tubes géants qui lui envoient de ses plus lointaines colonies la pâture quotidienne, dans cette ruche prodigieuse pleine du halètement des usines souterraines et dont le ciel est sillonné par la suite vertigineuse des trains-obus filant au sein de mystérieux courants magnétiques, bouillonne la colère d'une population de quinze millions d'habitants asservie par une poignée de spéculateurs ; et l'écho de cette révolte se répercute jusque dans les sombres galeries où les visages blêmes, condamnés à une nuit éternelle, sont employés au captage du feu central qui chauffe la croûte terrestre.

C'est parmi ce décor grandiose, aux architectures de rêve, que s'évoque la destinée de Jim Stuppleton, l'artisan obscur dont la gloire sportive fait l'idole d'un peuple tombé, par l'excès de sa civilisation, dans une sorte de décadence byzantine. Et rien n'est plus émouvant que l'aventure de ce surhomme, aventure qui débute par une délicieuse idylle pour se dénouer dans l'enceinte du Mondial Circus, où toute une multitude conlaudait à son invraisemblable exploit.

22. *Les fonds de tiroirs*, Albert-Jean, du 10/12/1919 au 30/12/1919.

Le 10/12/1919

Les Feuilletons de « l'Humanité »

Nous commençons aujourd'hui la publication de

**Les Fonds de Tiroirs**  
par ALBERT-JEAN

L'auteur est de ces jeunes écrivains qui ont acquis à la guerre le droit de parler d'elle mais aussi d'en dénoncer les turpitudes.

**LES FONDS DE TIROIRS**  
sont un récit bref, douloureux, véridique.

Nous le recommandons tout spécialement à nos lecteurs pour sa valeur documentaire et pour le talent littéraire de l'auteur.

23. *La clairvoyance du père Brown*, G.-K. Chesterton, du 11/05/1920 au 26/07/1920.

Le 07/05/1920

L.-O. FROSSARD.

Les aventures policières imaginées et racontées par Conan Doyle sont dépassées, et le petit père Brown dont G.-K. Chesterton, le fameux humoriste anglais va vous conter les aventures, plus fort que Sherlock Holmes. Vous en jugerez en lisant :

**La Clairvoyance  
du Père Brown**

par G.-K. CHESTERTON

dont nous commencerons très prochainement la publication en feuilleton.

24. *Le tunnel*, Bernhard Kellermann, du 12/12/1920 au 22/03/1921.

Le 05/12/1920

Prochainement  
dans **l'Humanité**  
lire



**le Tunnel**

Grand Roman sensationnel par H. KELLERMANN  
Adapté français de Cyril Berger et W. Klaitz

# Bernhard Kellermann

## et "Le Tunnel"

o o o o o o o o o o o o o o o o

L'Humanité va publier l'œuvre maîtresse | La poésie n'a qu'un centre, qui est l'âme

d'un romancier allemand, Bernhard Kellermann, qui n'avait point encore été traduit dans notre langue. Nos amis n'y trouvent point seulement les dons d'une imagination scientifique comparable à celle d'un Jules Verne ou d'un Wells, mais une connaissance authentique des hommes et des choses à laquelle ils ne resteront pas indifférents.

Indiquons d'abord rapidement les données de ce roman.

Il se passe aux Etats-Unis, dans un avenir imprévu où les transatlantiques ne mettent plus que trois jours pour traverser l'Océan, au-dessus duquel croisent des dirigeables. Le capitalisme est encore à bout...

Mac Allan, ancien mineur, a pu faire des études d'ingénieur à la suite d'un coup de chance. Déjà inventeur d'une perforatrice perfectionnée, il a conçu un projet gigantesque auquel il gagne d'abord le tout-puissant milliardaire Lloyd — l'homme à la face de bouledogue rongée de lupus — puis tout un auditoire de financiers : un tunnel sous-marin traversera l'Atlantique des Etats-Unis au Finistère, avec stations aux Bermudes et aux Açores.

Le lancement de l'entreprise qui émeut le monde entier, le surgissement d'une ville où affluent des travailleurs de toutes les nations au point désigné sur le littoral par Mac Allan, dont les machines ne tardent pas à s'enfoncer de plus en plus loin au-dessous de l'Océan, les difficultés imprévues du terrible travail dévorateur d'hommes, les catastrophes, les grèves, les émeutes, le krach financier de la compagnie, l'incendie de son énorme gracie-ciel new-yorkais, le procès de Mac Allan, tous ces événements et cent autres forment des chapitres bondés de visages et lancés à toute vitesse comme des rapides.

Mais laissons-là ces péripéties et leur déroulement inattendu : ce sera l'affaire de chaque lecteur. Quelle chose que ne pouvait prévoir le romancier (*Le Tunnel* a été publié plusieurs années avant la guerre), vous frappera d'abord dans son œuvre. C'est précisément, comment dirai-je, cette odeur, ce goût d'avant-guerre. Une vie dure, certes, mais pleine, féconde, libre, presque sans frontières. Tous les peuples, français, anglais, allemands, russes... se rencontrent à chaque page, ici dans un chantier, là dans un bureau — et cela pour édifier une œuvre commune.

Les temps sont changés. Nous savons maintenant ce que les nations font quand elles s'assemblent. Elles ne songent pas à créer : elles s'entre-tuent. Et depuis 1914, leurs formidables ligues n'ont rien bâti, à part ces cimetières démesurés où gisent dix millions d'hommes de la mer du Nord à la Suisse et de la Baltique à la mer Noire.

Voilà la première évidence qu'offre *Le Tunnel* à nos cœurs blessés par le grand désastre. Voyons maintenant ce qu'est

du poète, ou plus exactement la nôtre même. La pièce de théâtre en a plusieurs : chacun de ses personnages. Mais le roman, tel que l'entend Kellermann, non seulement adopte autant de centres qu'il y a de personnages, mais encore pour chacun de ceux-ci il se place tantôt à son intérieur, et y note les sentiments et les pensées, tantôt à ses côtés, et le connaît du dehors par ses actes et ses paroles ; tantôt il ne l'apercevra que de loin comme une silhouette ; puis, parfois il quittera les individus pour s'en aller vers les foules ou vers quelque paysage — tout cela au cours de quelques phrases. La clarté du style de Kellermann rend ces démarches évidentes.

Complication n'est pas forcément perfection, et le poète peut nous apporter autant d'univers par son droit chemin que le romancier par ses voies innombrables. Le but ne reste-t-il pas toujours, comme Gorki le rappelait éloquentement ici, de « révéler l'homme à lui-même comme le libre créateur de la vie » ? Mais dans une œuvre où la multiplicité est la loi, elle doit se manifester sans cesse et se connaître elle-même. Elle le fait superbement dans le roman de Kellermann.

D'ailleurs, pour être dessinées à traits vigoureux, les figures du *Tunnel* n'en sont pas moins établies avec un sens exquis de la délicatesse de la vie et des contradictions inhérentes à chaque être : Mac Allan avec son idée fixe, son autorité inébranlable, ses tendresses ; la touchante et clairvoyante Maud ; cette belle et redoutable Ethel Lloyd qui veut Allan comme elle a voulu le diamant d'Abdul Hamid ; le banquier Woolf, l'un des plus profonds caractères qu'écrivain ait jamais engendrés, qui passe avec tant d'énergie de la bassesse à l'orgueil et des orgies à la mort ; et tant de silhouettes meurtries et puissantes d'ouvriers de toutes les races, et ces rues de New-York, et ces assemblées de snobs ou d'hommes d'argent, et ces visages de paniques, et ces bandes furieuses — tout cela se meut avec le naturel et la candeur des véritables créations.

Il semble que dans aucun de ses autres ouvrages — *Yesterday*, *Li*, *Le Fou*, *La Mer* et même cette étonnante *Ingeborg*, une histoire d'amour au lyrisme surabondant qui semble s'être fourvoyée dans la prose — Kellermann n'a trouvé un domaine aussi favorable à la fougue et à la puissance de son talent que dans celui que dessinent les larges lignes de la vie américaine.

Ce ne sera point un mince plaisir pour les lecteurs de ce journal que d'y trouver chaque jour en feuilleton une inoubliable profusion d'images éclatantes de force et de vérité — alors qu'hélas ! tous les autres quotidiens ne se font point faute de témoigner par la banalité de leurs histoires policières ou la misère de leurs romans-cinéma la médiocre estime où ils tiennent leurs acheteurs.

LUC DURTAÏN.

l'œuvre en elle-même.

Le but que se propose Kellermann est, de toute évidence, la restitution d'une vie aussi intense, aussi innombrable que possible. Aucun jugement, en effet, sur les vices des hommes ni de la société, encore que maintes de ces pages soient terribles. Kellermann se contente d'évoquer, de faire voir, et non pas seulement à la surface, mais au travers et au loin et dans la profondeur. Aux lecteurs de conclure. Pour l'écrivain, c'est avec des phrases brèves, nettes, fortes, armées d'images que, pareil au boxeur qui combat, il attaque de tous côtés à la fois son sujet.

Précisons son procédé, ou plutôt, car ce mot serait injuste, les attitudes de son art. Elles sont singulièrement complexes.

## VI. Le Figaro.

1. *Étapes et batailles. Récits d'un hussard (Août-Décembre 1914)*, René de Planhol, du 01/06/1915 au 18/06/1915.

Le 30/05/1915



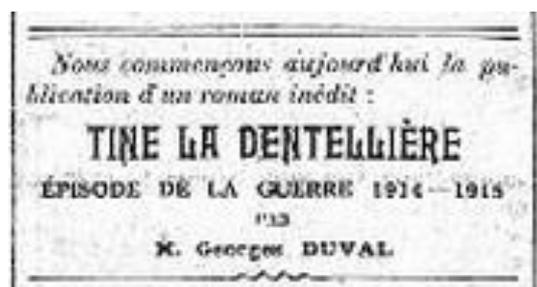
2. *Carnet de route (Août 1914-janvier 1915)*, Jacques Roujon, du 21/02/1916 au 03/04/1916.

Le 21/02/1916



3. *Tine la dentellière*, Georges Duval du 10/04/1916 au 14/05/1916.

Le 10/04/1916



4. *Souricette*, Gyp, du 31/08/1916 au 02/10/1916 et *Souvenirs de Champagne*, Charles Tardieu, du 21/08/1916 au 30/08/1916.

Le 18/08/1916

*Le Figaro, après le roman en cours, publiera un feuilleton spécialement écrit pour nos lecteurs*

**SOURICETTE**

par GYP

*Nous donnerons auparavant une courte série de Souvenirs de Champagne (septembre-octobre 1915) que nous adresse du front notre collaborateur CHARLES TARDIEU.*

5. *Les deux soldats*, Gustave Guiches, du 06/11/1916 au 01/02/1917.

Le 01/11/1916

*Nous commencerons cette semaine la publication du nouveau roman de M. Gustave Guiches :*

**LES DEUX SOLDATS**

*M. Gustave Guiches évoque, dans « LES DEUX SOLDATS », un des plus émouvants aspects de la guerre, et c'est pour le Figaro que l'auteur a écrit ces pages du plus attachant comme du plus actuel intérêt.*

## VII. L'Action française.

### 1. *La vermine du monde*, Léon Daudet, du 10/04/1916 au 26/05/1916.

Le 13/03/1916

La Préfecture de police ayant exigé une importante modification à l'affiche de Jeannot concernant la Vermine du monde, nous devons faire procéder au tirage d'une nouvelle affiche illustrée qui nous oblige à retarder la publication de notre feuilleton.

C'est donc le lundi 10 AVRIL (au lieu du 22 mars) que commencera dans l'Action française

**LA VERMINE DU MONDE**

Roman inédit de l'espionnage allemand  
par **LÉON DAUDET**

(Prière à nos amis de se reporter aux nouveaux détails que nous donnerons en deuxième page, à la Chronique de la Ligue.)

Le 15/03/1916

Le 10 avril, l'Action française commencera la publication de

**LA VERMINE DU MONDE**

Roman inédit de l'espionnage allemand  
par **LÉON DAUDET**

Dans la Vermine du monde, Léon Daudet a voulu continuer synthétiquement l'étude qu'il a commencée analytiquement dans l'Avant-Guerre.

Il s'agit moins en effet d'une fiction romanesque que d'une reconstitution de l'espionnage allemand sur le plan de la réalité. Léon Daudet fera vivre et s'agiter sous nos yeux les personnages qui, à la veille du grand conflit, préparaient, en pleine capitale, la conquête de la France.

Nul doute que cette œuvre, où l'auteur de l'Avant-Guerre a mis son ardent et clairvoyant patriotisme et l'auteur de la Lutte ses plus belles qualités de romancier, n'obtienne dans nos colonnes un succès considérable.

GEORGES JEANNIOT, l'éminent dessinateur à qui l'on doit l'émouvante série d'estampes sur les atrocités allemandes dont il a été parlé dans l'Action française, a bien voulu faire, pour la Vermine du monde, une nouvelle affiche illustrée qui annoncera bientôt au public l'apparition de notre feuilleton.

(Prière à nos amis de se reporter aux nouveaux détails que nous donnons en deuxième page, à la Chronique de la Ligue.)

2. *L'inexplicable crime*, Paul de Garros et Henri de Montfort, du 10/09/1916 au 28/10/1916.

Le 08/05/1916

**Notre prochain feuilleton**

L'Action Française commencera prochainement la publication de :

**L'INEXPLICABLE CRIME**

PAR

**Paul de Garros et Henri de Montfort**

qui n'est pas seulement un récit d'imagination mais encore un drame, d'avant-guerre, empruntant à la tragique actualité un caractère de poignante émotion.

Résultat de la collaboration de Henri de Montfort et de Paul de Garros, l'auteur du *Château de l'Ours*, de *la Plus Heureuse*, couronné par l'Académie Française et de tant d'autres œuvres connues, ce récit de mouvement et d'une haute tenue littéraire obtiendra auprès de toutes nos lectrices et de tous nos lecteurs le plus vif et le plus franc succès.

3. *La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique sous la botte allemande, notes d'un témoin*, Madeleine Havard de La Montagne, du 15/04/1917 au 20/05/1917.

Le 07/04/1917

**Notre prochain feuilleton**

Sous ce titre :

**LA VIE AGONISANTE DES PAYS OCCUPÉS**

Lille et la Belgique sous la botte allemande, notes d'un témoin

nous publierons prochainement les souvenirs que Madame Havard de la Montagne a rédigés pour nos lecteurs après un séjour de deux années dans les territoires envahis.

Pendant que ses deux frères et son beau-frère — qui ont figuré au Champ d'Honneur de l'Action Française et à qui sont dédiés ces souvenirs — mouraient glorieusement pour la France, Madame Havard de la Montagne se trouvait enfermée d'abord à Lille, puis en Belgique. Elle en a rapporté des pages tour à tour émouvantes et pittoresques, et pleines de détails inédits, où se reflète la douloureuse existence des victimes du joug allemand.

A l'heure où nos compatriotes du Valois et de Picardie échappent à ce joug, on voudra connaître la vie quotidienne et les épreuves de ceux qui attendent encore leur libération, et tout le monde voudra lire

**LA VIE AGONISANTE DES PAYS OCCUPÉS**

4. *Le Cormoran et les deux jambes de bois*, Pol Cézembre, du 17/04/1918 au 13/07/1918.

Le 17/04/1918

**NOTRE NOUVEAU FEUILLETON**

L'Action française commence aujourd'hui la publication de son nouveau feuilleton.

**LE CORMORAN**  
**ET LES DEUX JAMBES DE BOIS**

PAR POL CEZEMBRE

(dont le discret pseudonyme cache le nom d'un combattant).

Ce grand roman d'aventures et de sentiment met aux prises, dans l'action la plus palpitante et la plus ingénieuse, la perfidie et l'astuce de l'espionnage allemand avec l'héroïsme, l'intelligence et la gaieté françaises de deux jeunes aviateurs. Le cœur d'une jeune fille est l'enjeu de la partie sentimentale, mais le cœur de la Patrie bat dans toutes ces pages si pleines d'une brillante actualité. Marseille, avec sa vie éclatante, son soleil et sa bouillabaisse, et Saint-Malo, avec sa poésie, sa brume et le bruit des flots servent de cadre à toutes les phases mouvementées de ce beau roman.

5. *Les abrités*, Marcel Provence, du 17/07/1918 au 19/09/1918.

Le 08/07/1918

**Notre nouveau Feuilleton**

L'Action Française publiera prochainement :

**LES ABRITÉS**

roman de l'espionnage allemand en Suisse  
par Marcel PROVENCE

Dans cette œuvre attachante et mouvementée, l'auteur met en scène les Allemands de Paris et de Nice, qui, par milliers, ont pu s'enfuir au début des hostilités et gagner la Suisse où ils nouent de ténébreuses intrigues, se livrent à de louches besognes, en attendant l'heure de la paix qui leur permettra, espèrent-ils, de reprendre leurs places en France.

On connaît les vigoureuses campagnes de Marcel Provence contre les espions boches qui pullulaient dans le Midi. C'est grâce à ces révélations que furent inculpés plusieurs de ces misérables, et aussi des traîtres tels que Guilbeaux, Hartmann, Ruelens-Mortier, dont il a révélé les agissements scélérats.

« L'histoire dira qu'il fut un artisan de la guerre totale sans peur et sans reproche », a dit de lui Léon Daudet.

Sa riche documentation, mise au service d'une imagination abondante, lui a permis d'écrire une œuvre qui s'apparente à *La Vermine du Monde*, et dont nous sommes heureux d'offrir la primeur à nos lecteurs.

Le 17/07/1918

**NOTRE NOUVEAU FEUILLETON**

Nous commençons aujourd'hui, en quatrième page, la publication d'une œuvre écrite spécialement pour les lecteurs de l'Action française :

**LES ABRITÉS**

roman de l'espionnage allemand en Suisse  
par Marcel PROVENCE

A la faveur d'une intrigue des plus attachantes, l'auteur met en scène une série de types fortement silhouettés, campés avec un puissant relief, et dans lesquels on ne manquera pas de reconnaître certains personnages qui occupaient à Paris une place en vue jusqu'au tragique mois d'août de l'année 1914.

Cette œuvre vigoureuse apporte des révélations d'un vif intérêt sur le monde des Boches qui pratiquaient l'espionnage en France avant la guerre et qui ont pu se réfugier en Suisse dès le début des hostilités.

Par plus d'un côté, ce roman

**LES ABRITÉS**

s'apparente à *La Vermine du Monde*, et Léon Daudet, a pu dire de l'auteur, Marcel Provence, que « l'histoire dira qu'il fut un artisan de la guerre totale sans peur et sans reproche. »

## VIII. Daily Express.

1. *The Uphill Road*, Ruby M. Ayres, du 06/09/1912 au 17/10/1912.

Le 05/09/1912.

### "THE UPHILL ROAD."

The new serial, "The Uphill Road," which is to begin in the "Express" tomorrow, is in every sense a remarkable story. It has been said that the art of dramatic writing consists almost entirely in preparing for what is to come, and then, in spite of the preparation, taking the audience by surprise.

What is true of the drama holds also for the serial, and on these grounds alone "The Uphill Road" may lay claim to be among the best stories that have appeared in any newspaper in this country.

From day to day the reader will be carried off with absorbing interest. The eager curiosity to know what is to happen to the two central characters—the big, simple child of Nature, Ferrier, and Joan, the beautiful girl—will never slacken.

The story is a story of real life, and, like real life, is always dramatic. No situation is forced—no machinery of sensationalism is introduced for mere effect—but the story grips simply because it is sincere and real.

The authoress of "The Uphill Road," Miss Ruby M. Ayres, is a comparatively new writer of fiction, but one who has already made her mark. Miss Ayres has written one book, "Castles in Spain," which was hailed by the reviewers as quite a remarkable performance. The success of her serials has been striking, and without question "The Uphill Road" is the best story that has yet come from her pen.

2. *The Children of the Sea*, M. de Vere Stacpoole, du 12/08/1913 au 24/09/1913.

Le 09/08/1913

Le 11/08/1913

**NEW "EXPRESS"  
CONTEST.**

**£400 IN PRIZES FOR MEN,  
WOMEN, AND CHILDREN.**

**129 AWARDS.**

Prizes to the value of £400 are the rewards to the successful in a novel "Daily Express" competition.

It is a contest which will interest men, women, and children in equal degree, and should appeal to all "Express" readers who have any instinct for decoration and any eye for the artistic.

In Monday's issue of the "Express" there will be half a page devoted to a group of twenty small advertisements of firms whose proprietary articles are sold under distinctive labels.

It is the interesting task of the competitor to secure at least one of each of these labels from the goods advertised (which are all articles of daily necessity in any household), and to set out this array of colour and design so as to obtain the most artistic effect, gumming them on a sheet of white or coloured paper, cardboard, linen, or canvas, which may be smaller but not larger than half a sheet of the "Express."

A border design, forming a frame, should be made, and the material for this may be labels or wrappers of the goods or coloured paper, scraps, transfers, embroidery work, artificial flowers, ribbon, etc.

Any decoration of this nature may also be used to fill up space between the labels.

Competitors may send in as many designs as they like, and the prizes, to the number of 129, will be awarded in three classes for children (ten to fourteen years), young folks (fourteen to eighteen years), and adults.

Further particulars of the competition and the facsimiles of the labels to be used will appear in Monday's "Express."

**NEW "EXPRESS" SERIAL.**



**MR. H. DE VERE STACPOOLE,**

Whose new and thrilling story, "The Children of the Sea," begins in the "Express" to-morrow. "The Children of the Sea" has all the fine qualities of colour and drama that characterise "The Blue Lagoon," "The Fools of Silence," and "The Ship of Coral," which have put Mr. Stacpoole in the front rank of living novelists. [Pinter, Festner,

3. *Wake Up !*, Laurence Cowen, du 05/01/1915 au 26/02/1915.

Le 31/12/1914

**WAKE UP!**

*One of the most exciting War Serial Stories ever written will begin in the*  
**Daily Express**  
**NEXT TUESDAY, January 5, 1915.**

By MR. LAURENCE COWEN, *the well-known Dramatist and Cinematograph Author.*

In connection with this War Story a wonderful and realistic Film will be produced at the various Cinematograph Theatres throughout Great Britain.

**These Films give all the principal characteristics of the Serial, and show**  
**ENGLAND UNDER INVASION.**

**The Greatest Recruiting Film Ever Produced.**

This Film has been produced with the full approval of the War Office. In each Town throughout the Kingdom there will be an organised muster of Boy Scouts to view the Film.

*Every Monday the "Daily Express" will publish a list of places where the Film will be shown the following week.*

**DO NOT FAIL TO ORDER THE "DAILY EXPRESS" NEXT TUESDAY FROM YOUR NEWSAGENT.**

Le 02/01/1915

**NEW 'DAILY EXPRESS' SERIAL.**

**GREAT PATRIOTIC STORY WITH A MORAL.**

Laurence Cowen, the author of the new "Daily Express" serial, "Wake Up!" which will begin in next Tuesday's issue, has had an adventurous life.

At the age of thirteen he was a commercial traveller, and he has been novelist, dramatist, newspaper owner, and Parliamentary candidate.

He married Baroness Hélène Gingold, a novelist and poet of distinction. He has received from the King of Serbia the title of Commendatore, and is the only Englishman to be so honoured.

Apart from the play, "The World, the Flesh, and the Devil," which ran in this country for six years, Laurence Cowen is the author of the farce, "Looking for Trouble," the Welsh play, "The Joneses," and many successful one-act plays.

"Wake Up!" is a patriotic story with a great moral behind its dramatic incidents.

Some idea of the character of the new "Daily Express" serial can be gained from the cinema version of the story. Scenes were filmed in the great marble entrance hall of the War Office with the aid of the attendant staff, and more than 2,000 men, all ex-seamen or ex-soldiers, took part in the invasion incidents. Numbers of Boy Scouts also appear on the film.

Official aid was granted in the preparation of the film, because "Wake Up!" both as a story and a play, will serve the nation by stimulating recruiting.

Le 27/02/1915

## THE BEAUTIFUL SPY.

### WOMAN WITH ALL THE WORLD AT HER FEET.

Mr. W. Holt-White, the famous serial writer, the thrill and fascination of whose romances are well known to readers of the "Daily Express," yesterday explained, in an interview, the idea which led him to write "The Beautiful Spy," the story of love, passion, and adventure which begins in Monday's issue.

"At rare intervals there have flashed on a bored and humdrum world," said Mr. Holt-White, "a few wonderful women whose meteoric careers have dazzled and disturbed humanity, and left behind a train of broken lives and faiths, and all manner of dire disasters.

"Helen of Troy, Circe, Cleopatra, and Mary Queen of Scots all possessed that rare and compelling beauty which brings in of the world not merely love but a sword. It is a fact that the greater a man's power the more vulnerable he is to woman. His actions, whether for good or evil, those notions which make or break empires and kingdoms, are dictated by his personal and human love.

"Now, suppose that such a woman as Helen of Troy or Cleopatra, suddenly appeared on earth to-day—a modern woman in a modern world. Conceive a sort of up-to-date version of the World's Desire; a beauty which unhinged men's minds. She would be a power which even democracies could not break.

"Suppose, too, that there was one man, ruthless and unscrupulous, to whom she made vain appeal. Suppose that he held her in bondage, that his was hers, that he bent all her beauty and all her enslaving charm to one end. There is scarcely anything which he could not compass.

"Such a woman and such a man I have created in 'The Beautiful Spy.' The man, ostensibly an American, and the king of a great cinema trust, a man who handles millions and has spread a network of organisation over the United Kingdom, is in reality an agent of Germany. The woman, posing as an actress, is his spy.

"All the great men of England sit at her feet, bemused and bewitched. Statesmen, soldiers, sailors, scientists, and captains of industry pour out their hearts to her, their knowledge, and their plans. And, she, bound by intangible, inexplicable chains to the man who is plotting England's downfall, uses all her beauty, all her gifts, all her lure, for the secret ends of Germany.

"There is no escape for any man. She has a thousand natures, and to each nature a beauty. Such is her genius that she is to each man what she seems according to his ideal. She leaves no man or woman unmoved, untouched, unstarred."

5. *The War Woman*, Laurette Aldous, du 29/04/1915 au 05/07/1915.

Le 27/04/1915

## THE NEW "EXPRESS" SERIAL.

On Thursday next we shall begin the publication of a new and dramatic serial story called "The War Woman." The leading figure is a young and typically modern Englishwoman with all a modern woman's ambition and revolt, who at the beginning of the war went to Belgium to drive a motor-ambulance.

The stirring and pathetic sufferings of Belgium are the background for a thrilling romance of love and jealousy. In the days before the war the heroine had been engaged to a young German who had belonged to his country's secret service, and this man is, more by the force of necessity than by inherent wickedness, her bad genius all through.

It is impossible to realise too acutely the history of the German advance through Belgium, and "The War Woman," with its use of real history joined to a fictional intrigue, has an unusual interest and value at this time.

Moreover, the manner in which war is affecting the character of woman is a matter of vast importance, and this is one of the chief characteristics of a story that will be found of intense interest from beginning to end.

Le 28/04/1915

## THE NEW "EXPRESS" SERIAL.

Miss Laurette Aldous, the author of the thrilling story, "The War Woman," which will begin in the "Daily Express" to-morrow, writes with full personal knowledge of the Belgian cities and villages in which a large part of the action takes place.

Miss Aldous is a new writer, but she will be found to have a deep understanding of the significance of the war, and of its effect on women, as well as the power to relate a moving romance.

The characters of "The War Woman" include Englishmen, Belgians, Germans, and Frenchmen, and while the authoress extenuates nothing, she sets down naught in malice. The reader will therefore be able to realise something of the personal clash that is incidental to the great world struggle.

6. *The Lost Mr. Linthwaite*, J.S. Fletcher, du 16/04/1919 au 02/06/1919.

Le 14/04/1919

**New "Daily Express" Serial  
starts on Wednesday.**  
"THE LOST MR. LINTHWAITE," By J. S. FLETCHER,  
author of "The Three Days' Terror," "The Ransom for London,"  
"The Town of Crooked Ways," and many other famous stories.  
*It is a thrilling story of mystery and romance.*  
**ORDER YOUR COPY OF THE "DAILY EXPRESS" IN ADVANCE.**  
**FIRST INSTALMENT ON WEDNESDAY.**

7. *Ashes to Ashes*, Isabel Ostrander, du 08/01/1920 au 15/03/1920.

Le 06/01/1920

**"ASHES TO ASHES."**  
By ISABEL OSTRANDER.  
The Most Powerful Serial  
of the Century,  
BEGINS IN THE  
**"Daily Express"**  
ON THURSDAY.

8. *The Desire of Nations*, Adye Wilmot, du 14/05/1920 au 15/07/1920.

Le 12/05/1920

**OUR NEW SERIAL,  
'THE DESIRE OF NATIONS'**  
A Thrilling Romance of Modern  
Love and Ancient Magic.  
Begins in the **"DAILY EXPRESS"**  
on Friday.

9. *The House of Bondage*, Ralph Rodd, du 10/09/1920 au 30/11/1920.

Le 09/09/1920

The Law and the Woman—a choice  
between thralldom and disgrace.  
READ  
**THE HOUSE OF  
BONDAGE,**  
*which begins in to-morrow's  
"Daily Express."*

IX. Daily Mirror.

1. *The English Girl*, Edmund B. d'Auvergne, du 19/09/1912 au 29/10/1912.

Le 17/09/1912

---

OUR NEW SERIAL

**THE ENGLISH GIRL** A STORY OF LOVE AND ADVENTURE.

By EDMUND B. D'AUVERGNE.

---

**BEGINS ON THURSDAY.**

2. *No Choice*, Coralie Stanton et Heath Hosken, du 04/08/1913 au 16/10/1913.

Le 02/08/1913

---

**"NO CHOICE."**

**Absorbing New Serial Story That Begins in Monday's "Daily Mirror."**

The joint authors of "No Choice," the new *Daily Mirror* serial which begins on Monday, are too well known to readers of fiction, and especially to our readers, to need introduction.

Miss Coralie Stanton and Mr. Heath Hosken were the authors of the first serial *The Daily Mirror* published. "Chance the Juggler" appeared in No. 1. Since then these popular collaborators have written many stories for this journal.

"No Choice," their latest work, which has been specially written for *The Daily Mirror*, is difficult to classify. It is a love story, and it is a grim tragedy. It is a problem novel, yet it does not preach a sermon.

"No Choice" is essentially a story of modern life and character, and it is a story in which women in particular are bound to be deeply interested.

A long opening instalment of "No Choice" will appear in *The Daily Mirror* on Monday.

3. *The Husband She Bought*, Alexander Crawford, du 23/04/1914 au 01/06/1914.

Le 22/04/1914

**Author of Our New Serial.**

Mr. Alexander Crawford, the author of our new serial, "The Husband She Bought," which begins to-morrow, has a brilliant record behind him.

Literary critics have said the most flattering things of his previous stories, and he has been described by the critic of the *Scotsman* as "among the best fiction writers of the day."

Mr. Crawford has a name for skilfully telling his stories so that the interest never flags and for working out his plots to a reasonable and logical conclusion.

**Interest Never Flags.**

In "The Husband She Bought," love is the main theme, and the two chief characters are living personalities to the reader, people of flesh and blood whose emotions and sorrows are as the feelings of those who read.

These characters move in a real world amid surroundings such as most of us know, and the intense interest of the tale is maintained from the beginning of the first chapter until the close of the last.

Those who enjoy good, stirring fiction will find in "The Husband She Bought" a story that will rank as the best they have ever read, and one worthy of the many brilliant serials that have appeared in the pages of *The Daily Mirror*. Don't forget to order to-morrow's copy now.

wild dance and spr

**Escorted in Triumph**

He had an escort jackets, and they were



**THE CLOSED DOOR!**—It leads to happiness, but it is locked, bolted and barred and admission is refused the young bride without. This illustrates the theme of our grand new serial, "The Husband She Bought," which begins in to-morrow's *Daily Mirror*. The story tells of a beautiful girl whose father, a self-made millionaire, determines that his daughter shall marry a man with a title. A peer is found who agrees to wed the rich man's daughter for a large sum of money. The effect of this heartless bargain on the woman—her feelings and emotions—and the days and months of unhappiness that follow the sale of her love, are described in a particularly human way in this absorbing serial.

late wayfarers home. demand was met by o) "Very well." said th

4. *Pamela Chestwynd*, Meta Simmins, du 17/07/1914 au 03/08/1914.

Le 17/07/1914

**Pamela Chestwynd Has Arrived.**

You should make a special point to-day of turning to page 11 and reading the opening chapters of our splendid new short summer serial, "Pamela Chestwynd." It is charming, dainty, written with a fine literary flavour, and with it all powerfully dramatic. The authoress, Miss Meta Simmins, has never done better work.

**A Sympathetic Character.**

"Do not think more hardly of me than you can," says Pamela in the opening instalment, and I do not think the reader will, although the part she plays at the beginning is, to say the least of it, daringly unconventional. It is a particularly powerful first instalment in a very charming setting, and the interest accumulates in the most exciting fashion.

5. *Robert Heriot, M.P.*, Mark Allerton, du 21/09/1914 au 02/11/1914.

**WHAT WILL HE DO?**

**Problem of Love Against the World,  
"The Daily Mirror's" New Serial.**

**A DAILY "MENTAL TONIC."**

"Robert Heriot, M.P.," a romance of love and a great career, by Mark Allerton, is the story that some of the highest members of the medical profession regard as an ideal mental tonic for people to read in war time.

The opening chapters of "Robert Heriot, M.P.," will be found on page nine of to-day's *Daily Mirror*, and those who start from the beginning will find that the interest of the story grows more engrossing from day to day.

*The Daily Mirror's* new serial is in no sense a war story. It is intended as a relief from war.

Robert Heriot himself is a rising politician of great brilliance, whose original in real life should before the end of the story be plain to many readers.

He falls passionately in love with Patricia Moore, a beautiful young dancer, whose genius has brought all England to her feet. Here, again, many readers will not find it a matter of exceptional difficulty to discover the model from which Mr. Allerton drew his heroine.

It will be seen at once that Robert Heriot's career as a statesman clashes with his love for Patricia. What will he do? Will he lose the world for love or relinquish love for the world?

That is the great problem of the story, a problem which is handled with masterly skill by the author.

The story throughout is full of life and action. It does not attempt to treat a great theme in a dreary philosophical fashion. It illustrates its theme by a succession of moving incidents.

"Robert Heriot, M.P.," should be one of the greatest successes ever published by *The Daily Mirror*.

6. *Richard Chatterton, V.C., Ruby M. Ayres, du 01/03/1915 au 03/05/1915.*

Le 24/02/1915

### **CUPID AND THE CALL.**

#### **Problem of Love and Recruiting in "The Daily Mirror's" Powerful New Serial.**

What is the greatest need of the moment? What is it that Great Britain requires more than all else?

There can only be one answer. We want more men at the front!

In next Monday's monster Dress Number of *The Daily Mirror* there will appear the opening chapters of what will probably be the most popular serial we have ever published.

It is by Miss Ruby M. Ayres, whose stories during the last twelve months have jumped so into favour, and in the entertaining way in which Miss Ayres tells a story it will deal with the recruiting side of the war.

In a letter which appeared in yesterday's *Daily Mirror* a correspondent wrote: "A new sort of serial, giving the human side of this great crisis, is what we want. . . I look for something to encourage recruiting. . ." Not "dreadful stories all about the war—stories deafened with the din of battle and enlivened by tales of horror and misery."

Miss Ayres has emphatically not written the latter type of story. She has written a human and powerful serial, which deals with the important fringe of the war. But it is not a harrowing war story.

She has taken an ordinary young man who has allowed himself to drift into slackness, and she has written about him, his feelings, and his behaviour when the call comes to him, in a way which will make a very strong appeal to everyone. Look out for next Monday's special issue.

7. *The White Feather, Meta Simmins, du 20/09/1915 au 25/10/1915.*

#### **"The White Feather."**

On Monday next there will appear in *The Daily Mirror* the opening chapters of a new serial called "The White Feather," by Miss Meta Simmins. I am always privileged to have a look at the story before it is published, and this time I think that the new one will create a sensation. I am sure that it will be talked about more than any other serial which has been published recently.

#### **A Dramatic Scene.**

The first instalment is a remarkable piece of work. It is the most dramatic and compact piece of fiction I have read for a very long time. The story opens on a liner crossing from New York to England. When nearing the end of the voyage a submarine is seen, and— But I must not anticipate Miss Simmins's remarkable denouement. "The White Feather" is a big change from the recent type of story that has been published in *The Daily Mirror*, but you will not like it any the less on that account.

8. *A Girl in a Million*, Mark Allerton, du 25/10/1915 au 01/12/1915.

Le 20/10/1915

**Our New Serial.**

Next Monday you will have the opportunity of reading in *The Daily Mirror* the opening chapters of a remarkable story by Mr. Mark Allerton, whose name is very familiar to you now. Mr. Allerton's last story for us, "Helen Chiltern's Freedom," was a very powerful one. I think you will find his new one even more powerful. It is the story of a girl's loyalty and wonderful self-sacrifice, and is full of the most dramatic episodes.

9. *Like All Other Men*, Mark Allerton, du 12/06/1916 au 24/07/1916.

Le 09/06/1916

**SSIP**

**ORO**

**Barrister and Writer.**

Few people can write a serial as well and so vividly as Mr. Mark Allerton. And yet he did not begin as a writer. Educated at Glasgow University, he began as a barrister in London. Then while waiting for briefs to come in

he wrote a book—a very fine book, called "Such and Such Things." It is comparable with that other fine Scottish novel, "The House with the Green Shutters," by George Douglas, who died soon after his success.



Mr. Mark Allerton.

**"Like All Other Men."**

Mr. Allerton's book was a success, and it determined him to take to writing seriously. And since then he has written innumerable stories and serials. For over two years he has been writing for *The Daily Mirror*. And his new story, which begins on Monday, "Like All Other Men," is one of his very best. It is a powerful, human and dramatic story.

10. *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, Ruby M. Ayres, du  
20/03/1917 au 23/04/1917.

Le 19/03/1917

**P**LEASE order your copy of to-morrow's "Daily Mirror" at once. It will contain the opening instalment of "The Man Who Forgot," by Miss Ruby M. Ayres, which is a story of absorbing interest.

**"THE** Man Who Forgot," the great new story by Miss Ruby M. Ayres, will begin to-morrow. It is the best story Miss Ayres has ever written.

**"The Man Who Forgot."**

THE OPENING INSTALMENT of the new serial story which begins in to-morrow's *Daily Mirror* is splendid. The reader's attention is gripped at once, and the interest never flags for an instant. It is a triumph for its author, this story, and we congratulate ourselves upon having secured it. Incidentally, we envy our readers, who will have a daily delight in reading it during the coming weeks.

**What the Story Is About.**

MISS RUBY M. AYRES has found that most wonderful treasure-trove—a new and original plot, which will fascinate the reader. The hero of "The Man Who Forgot" has done his duty in "the great adventure"—and he has paid a great price. How his loss of memory nearly wrecks his own life, and almost mars the happiness of a loving woman, the author must be left to tell in her own inimitable way.

11. *A Bachelor Husband*, Ruby M. Ayres, du 04/08/1919 au 13/09/1919.

Le 02/08/1919

Our new powerful serial, "A Bachelor Husband," starts on Monday. Don't miss it.

The first instalment of "A Bachelor Husband," by Ruby M. Ayres, appears in "The Daily Mirror" on Monday. It's the finest story that the author has ever written.

## 'BACHELOR HUSBAND.'

Brilliant 'Daily Mirror' Serial That Will Appear on Monday.

### AUTHOR ON HER WORK.

"I have never enjoyed writing a story so much as I have writing this one."

Miss Ruby M. Ayres sat with a number of folios of typewritten manuscript before her. They represented a morning's hard work.

The story to which she referred was "A Bachelor Husband," the opening instalments of which will appear in *The Daily Mirror* on Monday.

It is an intensely human narrative, full of complications and with a strong love interest running through it.

"And now," said *The Daily Mirror*, "tell me something about your methods of work."

Miss Ayres laughed. "Oh, I don't know that you would call me very methodical," she said. "To some extent I am governed by my impulses. But I make it a fixed rule to write a certain number of words every day.

"In summer time I work in the garden. It is nice and cool and fresh there, and I find the open air more stimulating to the imagination than the enclosed atmosphere of a room.

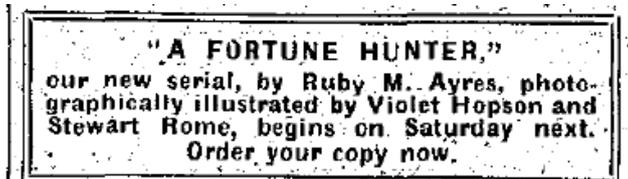
"My experience is that the morning is the best period for writing. I am a consistently early riser."

The announcement that Miss Ayres was writing a new serial appeared in *The Daily Mirror* on Tuesday. Since that date a large number of letters from readers—all expressing their satisfaction—have been received at this office.

"I cannot tell you how glad I am," writes one correspondent, "to learn that Ruby M. Ayres is writing another serial for you. I know of no other novelist whose work gives me such unalloyed pleasure."

12. *A Fortune Hunter*, Ruby M. Ayres, du 28/08/1920 au 09/10/1920.

Le 24/08/1920



Le 25/08/1920

**"A Fortune Hunter."**

*Daily Mirror* readers must be looking forward to Saturday, when the first instalment of our new serial story, "A Fortune Hunter," will appear. Apart from the fact that it is written by that popular authoress, Miss Ruby M. Ayres, it will be illustrated by famous film stars. Miss Violet Hopson, Mr. Stewart Rome and Mr. Gregory Scott are acting the story right through, and "still" pictures of thrilling moments will accompany each instalment.



## **ANNEXE 6 : RÉSUMÉS D'UNE SÉLECTION DE ROMANS-FEUILLETONS ET SERIALS PATRIOTIQUES.**

Résumer un roman-feuilleton ou un *serial* est une opération qui se révèle la plupart du temps délicate et chronophage en raison de l'imbrication d'intrigues multiples, de la multiplication des péripéties et des retournements de situation, de la fréquente complexité de la chronologie diégétique et du volume textuel parfois très important (un roman-feuilleton comportant 120 livraisons équivaut à un volume format "poche" d'environ 650-700 pages).

S'il est toujours possible de synthétiser n'importe quel récit en quelques lignes, nous avons cependant fait le choix de proposer, souvent, des résumés assez longs car nous voulons que le lecteur curieux dispose, grâce à eux, d'une matière suffisamment consistante pour s'immerger dans l'univers narratif de la fiction sérielle patriotique et se rendre compte de cette répétition incessante des mêmes schémas narratifs et actanciels que nous avons évoquée à plusieurs reprises.

De plus, certains des romans sériels français et britanniques que nous avons étudiés n'ayant pas été publiés en volume ou n'étant pas toujours faciles à trouver aujourd'hui, lorsqu'ils l'ont été, il nous a semblé important d'en donner des aperçus suffisamment étoffés, ne serait-ce que pour faciliter, éventuellement, les travaux d'autres chercheurs.

## **I. Le Petit Journal.**

### **1. *Présent !*, de Paul Segonzac (du 15/11/1914 au 31/03/1915).**

Ce roman-feuilleton qui se déroule entre le mois de juin 1914 et le mois de janvier 1915 raconte l'histoire d'une famille de patriotes vosgiens, les Dieudonné, qui, réunie au sein du domaine du Flory, va lutter contre l'espion allemand Poecker et sa sœur Charlotte, prêts à tout pour détruire cette famille et s'emparer de leur domaine. Outre cette lutte familiale contre les deux espions, chaque membre et ami de la famille fera son devoir pour la France (ouverture d'un hôpital, engagement comme infirmière, engagement volontaire comme soldat, mort en héros sur le front...), et sera confronté à des péripéties, à des événements dramatiques (amour contrarié, blessures, recherche de sa famille). Mais le Bien finira par triompher : les espions mourront tous les deux, non sans avoir perdu espoir dans la victoire de l'Allemagne, et les deux principaux héros se marieront.

### **2. *Le sang de la France*, de Paul Bertnay (du 25/03/1915 au 31/08/1915).**

L'histoire commence en 1890 et se prolonge en 1914 ; elle concerne la famille de Pontauroy, nobles établis dans le village de Pontauroy à côté de Senlis, et plus particulièrement Jacqueline de Pontauroy, fille de Jacques de Pontauroy. Cette famille est menacée par un couple d'Allemands, Frédéric et Bertha von Kohlmann qui font leur possible pour mettre la main sur le domaine et la fortune des Pontauroy en établissant leur fils, Guillaume qui passe pour être l'enfant de Raymond de Pontauroy et de l'espionne Bertha von Kohlmann à laquelle ce dernier a été marié et qui est donc vicomtesse de Pontauroy.

Les personnages :

- Raymond de Pontauroy : frère du comte Robert de Pontauroy, capitaine de hussards, marié à Bertha Doppler et qui meurt lorsqu'il apprend que cette dernière est une espionne allemande et non une Alsacienne comme elle le prétendait. Il croit être le père de Guy de Pontauroy qui est en fait Guillaume, le fils de Bertha Doppler et de l'espion Frédéric von Kohlmann.
- Bertha Doppler/de Pontauroy/von Kohlmann : vicomtesse de Pontauroy de par son mariage avec Raymond, mère de Guy/Guillaume, espionne amante puis épouse de Frédéric von Kohlmann. Elle se fait accueillir avec son fils au domaine de Pontauroy par le comte Robert de Pontauroy à la mort de son frère Raymond et avec l'aide de Frédéric von Kohlmann, qu'elle fait passer pour son cousin, elle

met peu à peu la main sur l'administration du domaine de Pontauroy et élève son fils au rang d'unique héritier à la mort du comte Robert. Le but des von Kohlmann est autant de faire main-basse sur les biens de la famille de Pontauroy que sur le château qui devra servir de plate-forme d'artillerie pour l'attaque de Paris.

– Jacques de Pontauroy est le fils du comte Robert. Il tombe amoureux de Felipa Romero qui lui donne une fille hors-mariage, Jacqueline. Le comte lui refuse le mariage avec Felipa qui n'est pas une noble. Il perd toute sa fortune suite à de mauvais placements, arrête ses études, devient musicien à Montmartre et meurt en 1901 dans un naufrage alors qu'il revient d'une tournée en Amérique du Sud avec le violoniste Ugo Cerelli.

– Felipa Romero : cubaine issue d'une riche famille ruinée par les Espagnols, elle rencontre Jacques de Pontauroy alors qu'elle travaille dans une maison de couture à Paris. Elle vit sa relation avec Jacques en cachette pour ne pas être mal perçue par les autres et dans le plus grand dénuement suite à la ruine de Jacques. Elle se suicide en apprenant la mort de Jacques laissant Jacqueline orpheline à six ans.

– Jacqueline de Pontauroy : fille de Jacques de P. et de Felipa R. Orpheline à six ans, elle est placée dans une famille d'instituteurs au Pontauroy, les Desroches, et protégée par l'abbé Baudot qui parvient à faire accepter sa parenté avec elle au comte Robert. A la mort de Robert, elle est exilée par Bertha chez une mégère et espionne elle s'échappe après deux années de séquestration. Elle est alors accueillie par le marquis de Boissac et sa famille, à St-Mandé ; cette famille se lie beaucoup à Jacqueline, a connaissance de son histoire et lui fait confiance au point d'en faire la secrétaire du marquis. Mais elle s'est contrainte de quitter cette famille lorsque le marquis apprend l'amour qui la lie à son fils André.

– Tristan Lahurie et Léa : un couple d'artistes, amis de Felipa, qui recueille quelques jours Jacqueline à la mort de sa mère, quitte Paris, et apprend treize ans plus tard que Jacques de P. et Felipa s'étaient mariés à Cuba et qu'en tant qu'enfant légitime Jacqueline peut donc hériter des Pontauroy.

La famille de Boissac :

- Ennemond, le marquis, vieil homme très "Ancien Régime", veuf, passionné d'histoire, dont le rêve est d'entrer à l'Institut Français. Il se montre généreux avec Jacqueline jusqu'à ce que son sens de l'honneur et des traditions nobles soit bafoué par la relation de son fils André avec elle.
- Simone : petite-fille du marquis. Généreuse et pas trop impatiente de quitter le domicile de son grand-père.
- André : le petit fils du marquis. Il effectue deux ans de service militaire et revient sous-lieutenant. A peine plus âgé que Jacqueline, il est étudiant à la faculté des sciences de Paris. Ses rapports avec Jacqueline sont d'abord tendus puis il éprouve petit à petit de l'amour pour elle et finit par se déclarer.

#### La famille Cerelli :

- Ugo : violoniste qui part avec Jacques de Pontauroy et meurt avec lui.
  - Carlotta : son épouse, ancienne cantatrice qui retrouve Jacqueline 13 ans après le décès de son époux et de Jacques et lui dit qu'elle sera toujours là pour elle.
  - Mario : le fils. Riche musicien de grand talent qui promet son aide à Jacqueline quel que soit le moment où elle en aura besoin.
- Frédéric von Kohlmann : amant de Bertha Doppler, il fut tout d'abord chef de l'espionnage allemand en Lorraine avant que sa nomination en région parisienne ne l'amène à avoir des vues sur le domaine de Pontauroy. Une fois Bertha installée chez le comte Robert, son fils Guillaume reconnu, il s'installe lui-même sur le domaine et devient même le maire du village de Pontauroy en affichant un patriotisme de premier ordre. Il épouse finalement Bertha, vicomtesse de Pontauroy, devenant le faux beau-père de son fils Guillaume/Guy de Pontauroy et peut alors préparer le château à devenir une place-forte pendant la guerre à venir.
  - Le curé Baudot : c'est lui qui va chercher Jacqueline à Montmartre chez Tristan et Léa et qui veille sur elle durant son séjour au Pontauroy. Il est le confident du comte lorsque celui-ci lui dit avoir rédigé un testament dans lequel il répare le mal fait à Jacqueline et donc le témoin

du mensonge de Bertha lorsqu'elle exile Jacqueline en disant qu'elle suit les volontés du comte juste décédé. Mais le secret de la confession l'empêche de parler des intentions du comte ; il met néanmoins Jacqueline en garde contre les von Kohlmann lorsqu'elle revient au Pontauroy 8 ans après son départ forcé.

- Guillaume von Kohlmann (Guy de Pontauroy) : fils de Frédéric von Kohlmann et Bertha Doppler. Considéré comme le fils de Raymond de Pontauroy et donc comme unique héritier des Pontauroy après l'éviction de Jacqueline et la mort du comte Robert. L'acte de mariage entre Jacques et Felipa retrouvé par Tristan et Léa est la seule pièce qui peut faire de Jacqueline l'héritière du comte à sa place. Ses parents décident donc qu'il doit épouser Jacqueline sous le régime de la communauté avant qu'elle ne possède ce papier, pour que, dans le pire des cas, si le papier fait surface, Guillaume ait toujours la moitié de la fortune de Jacqueline.

Pour sortir des griffes oppressantes de Guillaume/Guy, Jacqueline se réfugie chez Carlotta. Bertha va la chercher en Italie en prétextant que Guy veut absolument réparer les torts que lui a causés le comte. Guillaume tente de se faire épouser mais Jacqueline le repousse et Frederic von Kohlmann ne voit plus qu'une solution, tuer Jacqueline, mais sa tentative échoue.

La guerre éclate. Guillaume part et Bertha demande à Jacqueline de rester avec elle au château. Un mois plus tard, les Allemands débarquent au Pontauroy, pillent et détruisent le village. Guillaume apparaît alors en officier allemand et Jacqueline comprend que ce dernier, Bertha et son époux sont des espions. Alors qu'elle va être fusillée par Guillaume, André de Boissac surgit avec l'armée française et la sauve. Frédéric von Kohlmann est démasqué et fusillé et Bertha se suicide en faisant exploser le château ; Guillaume s'enfuit. Jacqueline part faire son devoir comme infirmière et apprend qu'André a été gravement blessé et est mourant, à Reims. Elle va le voir, lui sauve la vie grâce à une transfusion sanguine et repart pour laisser sauf l'honneur de la famille de Boissac comme elle l'avait promis au marquis. Pendant ce temps, Augustin, un jeune garçon qui avait connu Jacqueline pendant son exil et auquel elle avait raconté son destin tragique, retrouve Guillaume sur le front et le tue pour venger cette dernière ; Augustin meurt quelques temps plus tard de graves blessures dans l'ambulance où officie Jacqueline, après lui avoir avoué son amour pour elle.

Lorsqu'il apprend que la guerre éclate, Tristan décide de revenir d'Amérique du Sud pour faire son devoir ; arrivé à Paris, il décide d'aller au Pontauroy prendre des nouvelles de Jacqueline qu'il a laissée 13 ans plus tôt. Il apprend les malheurs de la jeune fille et révèle au curé Baudot la réalité du mariage entre Jacques et Felipa, prouvée par des actes mis en sécurité par Jacques dans un coffre-fort parisien. De son côté, André, blessé, retourne chez son père où Simone a ouvert une

ambulance, pour tenter de convaincre ce dernier d'accepter son mariage avec Jacqueline. Il refuse et son fils fait une grave dépression. Le marquis se décide alors à faire venir Jacqueline dans sa maison en s'excusant du comportement qu'il a eu à son égard et apprend par le curé Baudot que Jacqueline est bien l'héritière des Pontauroy et qu'elle est même plus riche qu'André. Le mariage est accepté et Simone se mariera également, avec de Guersaint, le meilleur ami d'André. Mais si André et de Guersaint, tout comme leurs futures épouses sont heureux, personne n'oublie que le premier devoir d'un bon Français, c'est de repartir sur le front pour sauver la mère-Patrie en offrant son sang, ce "sang de la France".

### **3. *Marjolie*, de Michel Morphy (du 21/09/1916 au 17/02/1917).**

Avril 1914. Frantz Keller, un Alsacien, n'est jamais revenu depuis qu'il a été fait prisonnier en 1870 et son épouse Elisa-Margaret l'attend toujours. Ils ont eu deux enfants, Françoise et Antoine. Antoine est un scientifique inventeur d'explosifs marié à une Lorraine, Noémie et a une fille de 17 ans, Marjolie. Françoise est mariée à René Darjon, prospecteur de glaces polaires. Antoine habite le domaine de La Roseraie dans la vallée de Chevreuse.

Antoine Keller a découvert un nouvel explosif ; avec l'argent que lui rapportera cette découverte il espère constituer la dot de Marjolie et la marier à l'ingénieur Max Manfredi. Le sergent Robert Mignardet, qui a été élevé comme un fils par Antoine Keller et aide ce dernier dans ces travaux, est amoureux de Marjolie. En entendant la nouvelle du mariage, il décide de se réengager mais ignore que Marjolie l'aime également. Une explosion dont on impute la cause à une négligence de Robert détruit l'usine de Keller. Max dit qu'il veut Marjolie même sans dot et qu'il aidera à réparer l'usine. Une certaine Madeleine Roland arrivée plus tôt au domicile de Max souhaitait le voir celui-ci en urgence ; Heinrich, le domestique de Max prend rendez-vous pour son maître plus tard dans la journée près de l'usine. Madeleine est une pauvre fille qui, aidée par Charles Parisot, un mécano travaillant pour Antoine Keller, a été placée chez ce dernier comme secrétaire. Elle est devenue la maîtresse de Manfredi qui profitait de cette relation pour avoir accès à tous les documents de Keller. Après être tombée enceinte elle a dû quitter son emploi. C'est Max qui est alors devenu le secrétaire d'Antoine à sa place. A présent, Madeleine est peut-être morte dans l'explosion, laissant le champ libre à Max.

Charles Parisot qui se rend aux carrières où doivent avoir lieu les essais du nouvel explosif de Keller trouve Madeleine à moitié évanouie sur la chaussée ; elle veut mourir pour ne plus souffrir de sa situation avec Max. Charles, qui est amoureux d'elle, veut lui redonner goût à la vie. Il a de plus toujours eu des doutes sur Max qu'il pense être allemand. Et c'est l'explosion de l'usine. Max

Manfredi est effectivement un espion allemand, le lieutenant Hans Sapiro et Heinrich est en fait un colonel de l'armée allemande. Les motivations des deux hommes sont différentes : Hans travaille surtout pour ses propres intérêts (obtenir Marjolie), Heinrich pour l'Allemagne. Ce dernier oblige Hans à le suivre à Berlin ; mais les deux hommes sont filés. Sapiro va ensuite à Hamburg pour trouver son oncle, le respecté Josias Kroëmer, mais celui-ci est au Canada pour son travail d'espionnage. Sapiro rencontre Rüpp, le second de son oncle, et lui expose son plan : reconstruire l'usine de Keller, épouser sa fille, obtenir les secrets du père et livrer ce dernier à l'Allemagne, mais pour tout cela il faut de l'argent et il demande à Rüpp de plaider pour lui auprès de son oncle. Rüpp rejoint Kroëmer et obtient son aval.

A Québec, dans un tripot, pendant que Kroëmer plume le marquis Andréas de Vilnora, le docteur O'Kelly converse avec René Darjon qui, après des années, a fini par trouver la richesse. Surgit alors la magnifique épouse du marquis de Vilnora qui a Darjon sous son charme. Esther de Vilnora est de mèche avec Kroëmer pour plumer les fortunes ; aujourd'hui, elle s'intéresse à Darjon mais ne veut néanmoins plus être l'esclave de Kroëmer. O'Kelly parvient à convaincre Darjon de se méfier d'Esther. Ce dernier a entendu dire que son épouse et sa fille étaient devenues légères aussi craint-il de retourner avec son or en France. O'Kelly lui dit de vérifier de lui-même et de rentrer chez lui. Esther, éconduite par Darjon, veut se venger et elle demande de l'aide à Kroëmer qui compte utiliser Vilnora qui est désespéré car il est ruiné. Il annonce alors à ce dernier que son épouse est amoureuse de Darjon ; les deux s'arrangent pour qu'un duel avec Darjon puisse avoir lieu sur le bateau qui doit ramener Rüpp en France.

Après un travail d'espionnage à Cherbourg, Manfredi/Sapiro revient à La Roseraie où il retrouve Heinrich. Il espère que Darjon n'est pas revenu avec son or et n'a pas aidé Keller car cela mettrait ses plans à l'eau. Pendant l'absence de Max, Françoise, la sœur d'Antoine, arrive à La Roseraie suivie par sa fille Suzanne peu de temps après. Françoise, qui est allée voir sa mère en Alsace, a appris que son père Frantz est toujours vivant et enfermé dans la forteresse de Thorn ; Noémie a peur que, sachant cela, Antoine ne veuille tout faire pour le libérer, surtout qu'il est recherché par les Allemands. La nouvelle ébranle totalement Antoine Keller. Le lieutenant Guy de Beauvoir, qui a amené Suzanne en avion, se met à la disposition d'Antoine Keller et lui propose des capitaux ; il se propose aussi de faire parler un certain Wolfer, celui qui sait que Frantz est toujours vivant. L'usine commence à être reconstruite et Robert cherche son ami Parisot, disparu après l'explosion. Max réapparaît soudain à La Roseraie tout comme Parisot. C'est Parisot qui avait suivi Max et Heinrich à Berlin et il va apprendre à Antoine Keller ce qu'il a vu ; mais dans le même temps, Max raconte à Antoine que s'ils sont allés à Berlin, son valet et lui, déguisés en Allemands, c'est pour obtenir des renseignements sur le père d'Antoine. Parisot n'est pas convaincu.

Madeleine qui avait été conduite dans une ferme après l'explosion a accouché d'un enfant qu'elle a appelé Charles ; Parisot qui se rend sur place pour la voir apprend qu'elle s'est enfuie avec l'enfant pour vérifier un secret dont elle se croit porteuse.

Au Canada, O'Kelly s'inquiète pour Darjon et veut vérifier s'il est parti dans de bonnes conditions ; quand il apprend que Darjon et Vilnora sont sur le même navire appartenant à Kroëmer il sent le coup fourré. On apprend alors que Josias hait Frantz Keller car il a été son rival en amour et qu'il est le responsable de l'emprisonnement de l'Alsacien depuis 44 ans. Il espère que le fait de s'en prendre à la famille de Frantz combiné à la défaite française dans la guerre à venir finiront par briser ce dernier qui ne tient depuis tout ce temps qu'avec l'espoir de la Revanche. Sur le bateau, le duel s'engage mais est interrompu car le paquebot heurte un iceberg. Kroëmer apprend à Esther qu'il a fait faire de faux papiers pour elle qui la font héritière des Vilnora. Isaac Forb, le père d'Esther a fait son chemin à Paris et il fournit les chiens policiers ; il a acheté avec l'argent de Kroëmer un hôtel particulier à côté du ministère de la guerre où logera Esther. Kroëmer veut que cette dernière soit à Paris une espionne très introduite. Il apprend le naufrage de son bateau, mais se dit que Darjon mort, il pourra récupérer son or, déposé par Darjon lui-même entre les murs de sa société ; mais O'Kelly avait reçu une procuration de Darjon et il fait transférer tout l'or dans une banque. A Paris, Esther est accueillie par Max et Heinrich. Elle succombe au charme de Manfredi/Sapiro qui de son côté ne ressent rien pour la belle ; profondément vexée, elle décide de tout faire pour se venger de cet affront. Esther reçoit la visite d'une religieuse qui connaît la famille de Vilnora et lui raconte alors tous les tourments d'Andréas et sa mort dans le naufrage. En fait, Darjon et le marquis ont survécu et dérivent ; ils se rendent compte du complot et s'expliquent. Ils se font alors un serment : dorénavant, entre eux, ce sera à la vie, à la mort.

A La Roseraie, une mission pour libérer Frantz se prépare. Max et Heinrich s'arrangent pour en faire partie et la prendre en main. L'enlèvement de Wolfer réussit ; torturé par Antoine Keller il parle et promet qu'il aidera à la libération du vieux Frantz. Max souhaite retarder le départ du groupe de sauveteurs pour l'Allemagne afin de pouvoir se marier avec Marjolie. Le père de René Darjon arrive à La Roseraie et annonce aux Keller que René est toujours vivant mais qu'il faut garder le secret. Manfredi/Sapiro, deux jours avant le départ prévu pour l'Allemagne, souhaite toujours le retarder ; la solution est que Wolfer s'évade car s'il n'est pas présent la mission devient impossible pour pénétrer la forteresse allemande de Thorn où il travaille et où est enfermé Frantz. Wolfer, qui creuse un tunnel depuis quelques temps, parvient à s'évader. De son côté, Robert est toujours triste à cause du mariage prévu de Marjolie avec Manfredi/Sapiro tandis que Parisot cherche en vain Madeleine. Celle-ci est retournée à Paris quelques temps avec cet enfant qu'elle ne parvient pas à aimer puis est allée dans un presbytère qui accueille les mères et leurs enfants dont elle connaît

l'abbé, Houdard et lui a tout raconté. Il la croit, mais il est difficile, sans preuves, de compromettre Manfredi. Pour l'homme d'Eglise, la rédemption est dans l'enfant mais Madeleine veut se venger à tout prix de Manfredi.

Après leur sauvetage, Darjon et Vilnora arrivent à Paris. Ils veulent aider eux aussi à libérer Frantz. Sous de fausses identités et déguisés ils organisent leur plan. Vilnora, sous le nom de Lenoir convainc Kroëmer qu'il veut devenir espion dans les forteresses allemandes et va au Ministère de la guerre pour se faire embaucher comme agent de contre-espionnage dans les mêmes forteresses. Andréas est envoyé à Thorn et Darjon le suit. Kroëmer, sachant que la guerre est proche, organise au mois de juillet l'espionnage parisien et initie Esther, qui se fait appeler Estelle, à son métier. Alors qu'il s'apprête à se présenter à La Roseraie en tant qu'oncle du futur marié, il apprend qu'Elisa-Margaret, l'épouse de Frantz Keller, sera présente ; elle le reconnaîtrait. Marjolie et Robert sont désespérés par le futur mariage à tel point que Robert promet de se suicider au son des cloches. Lorsqu'elle reçoit le faire-part de mariage envoyé par Marjolie, Madeleine s'élanche pour l'empêcher et y parvient en révélant tout ce qu'elle sait sur Manfredi. Antoine Keller commence alors à comprendre qui est Max, sauve de justesse Robert du suicide, ménage intelligemment Manfredi et renvoie Madeleine au presbytère sous la garde de Parisot. Afin de ne pas risquer de compromettre Esther/Estelle, Max/Hans, Heinrich et Kroëmer regagnent l'Allemagne et leurs fonctions militaires respectives. Kroëmer apprend alors que Frantz s'est enfui et ses soupçons se portent sur Lenoir/Vilnora ; il songe cependant que pour se venger des Keller il reste une solution : faire arrêter Elisa-Margaret en Alsace et la faire enfermer à la place de Frantz. Darjon et Vilnora ont effectivement fait évader Frantz et passent en Russie ; ils préviennent Antoine Keller par télégramme mais Kroëmer intercepte ce dernier et apprend donc que Darjon est toujours vivant.

La guerre éclate. Esther/Estelle et la religieuse ouvrent une ambulance. Après être rentré en France par l'Italie, Frantz passe prendre son épouse en Alsace et toute la famille Keller ainsi que René Darjon se rendent à Paris au Ministère de la guerre ; en les voyant, puisqu'elle habite tout à côté, Esther prend peur. Mais tout le monde repart ; cependant l'espionne reste inquiète. Après une perquisition chez elle où des explosifs cachés par son père sont découverts, elle se fait établir de faux-papiers pour pouvoir fuir au cas où.

Marjolie et Madeleine sont parties dans la première ambulance américaine de la Croix-Rouge. Le marquis de Vilnora qui avait été sérieusement blessé lors de l'évasion de Frantz a été soigné pendant de longues semaines en Pologne ; grâce à ses actions héroïques il obtient de combattre avec le grade de commandant dans l'armée russe au sein de laquelle il espère racheter son honneur. Personne n'a de nouvelles de Robert qui se bat sur le front ; Heinrich et Manfredi/Sapiro reviennent en France et contrôlent l'ambulance américaine dans laquelle se

trouvent Marjolie et Madeleine sans toutefois les voir. Ils détruisent sauvagement la Pouponnière de Vitry-le-François où s'était réfugiée Madeleine et où elle avait laissé son enfant et torturent à mort l'abbé Houdard. Parisot et Guy de Beauvoir sont à la disposition du généralissime dans un avion. Darjon, qui lutte contre les sous-marins, retrouve O'Kelly et apprend que c'est l'ex-épouse de ce dernier qui dirige l'ambulance américaine où se trouvent Marjolie et Madeleine. Andréas est médaillé par le tsar et lorsqu'il apprend l'existence d'une marquise de Vilnora à Paris, il devine le plan de Kroëmer et parvient à rentrer en France quelques mois plus tard avec un contingent russe qui vient aider l'armée française.

Lors d'un assaut en Alsace, peu de temps avant Verdun, tout le monde se retrouve : Antoine Keller commande l'artillerie, Mignardet et Parisot combattent dans les environs ; on profite de cet assaut pour tenter de sortir l'ambulance américaine des lignes allemandes. Les Allemands se replient sur celle-ci. Afin de préserver les troupes françaises, Keller ordonne le bombardement de l'ambulance acceptant donc de sacrifier sa fille. Mais l'ex-Mme O'Kelly avait fait évacuer l'ambulance. Madeleine et Marjolie sont séparées dans la fuite. Madeleine retrouve Parisot dans les bois, Marjolie retrouve le reste du personnel et des malades de l'ambulance en direction de Colmar et se retrouve à nouveau dans les lignes allemandes. Robert est sérieusement blessé, soigné par les Allemands, mais parvient à s'évader.

Pendant ce temps, Kroëmer et Heinrich sont en Allemagne et perdent confiance en la victoire de leur pays suite aux échecs militaires et à la folie grandissante du Kaiser. Verdun est une lourde défaite pour les Allemands. Esther/Estelle est toujours à Paris, inquiète et vivant comme une bête traquée. Kroëmer débarque chez elle avec Heinrich sans prévenir ; il délire et sent que la guerre est perdue : c'est la *kaiserite*. Petit à petit, Esther/Estelle et Josias se remettent et projettent de fuir en Amérique du Sud. Heinrich les dénonce à l'Empereur mais comme il devient lui aussi persuadé de la défaite prochaine de l'Allemagne, il décide de ne rien faire contre ses acolytes.

Manfredi/Sapiro découvre Marjolie dans l'ambulance américaine, la fait emprisonner à Colmar et annonce aux Français qu'il la fera fusiller plus tard. Guy de Beauvoir décide de faire évader Marjolie par les airs pendant qu'une attaque au sol sera organisée pour libérer l'ambulance près de laquelle Marjolie doit être exécutée ; c'est une réussite. Manfredi/Sapiro est tué par Parisot. Robert, qui pilote, sauve Marjolie pendant que Guy bombarde et qu'Antoine Keller coordonne l'attaque de l'artillerie. A Paris, Kroëmer et Esther sont dénoncés à la police française par la police allemande mais Andréas de Vilnora et Frantz Keller arrivent en premier chez les deux espions. Esther, à laquelle on propose le suicide, est finalement tuée par la religieuse avec qui elle avait ouvert l'ambulance et qui est en fait la mère d'Andréas ; mère et fils se retrouvent. Heinrich est tué par le marquis de Vilnora et Kroëmer, l'ennemi héréditaire de Frantz se pend avant que ce dernier n'ait pu le tuer de ses mains.

#### **4. *Pour son amour !*, de Marcel Allain (du 29/10/1916 au 28/11/1916).**

Août 1914. Hervé Wiking, qui fut un brillant étudiant, est partout rejeté car il est le fils d'un escroc. Il est donc devenu un révolté, vivant dans le dénuement, et qui a choisi de mener une existence de criminel puisque la société ne veut pas de lui.

Une nuit, sur un chemin, il rencontre Germaine Perrier et lui vole son sac et ses bijoux ; mais honteux de son acte, il restitue ses biens à la jeune fille, parce qu'elle l'a troublé, et lui demande son mouchoir en échange. Germaine qui est belle et riche est courtisée par le lieutenant de Thorel mais elle ne lui donne qu'une réponse évasive lorsqu'il lui propose le mariage au moment de la mobilisation. Engagé volontaire, Hervé se retrouve dans le régiment de de Thorel. Il est surpris entraîné de piller une bijouterie par ce dernier, mais au lieu de fuir pour éviter le conseil de guerre, il va chercher le lieutenant de Thorel, tombé de cheval pendant une attaque ennemie et l'emmène dans une ambulance. De Thorel raconte à Germaine, dans une lettre, comment il a été sauvé ; cette dernière, dans sa réponse au lieutenant, glisse un mot qu'il doit remettre à son sauveur. Hervé ne sait pas que cette lettre est de Germaine ; en réponse il dit qu'il ne mérite pas d'être remercié pour son geste car il n'est qu'un voleur et confesse ses crimes.

Le château des Perrier est aux mains des Allemands ; de Thorel y part en reconnaissance avec quelques hommes dont Wiking qui est chargé de surveiller le parc. Il décide d'entrer dans le château qu'il trouve désert. Plus tôt dans la même journée, Perrier a prié son épouse et sa fille de quitter le château et Germaine, qui a reçu la lettre de Wiking, constate en comparant son écriture avec celle du vagabond qu'elle l'avait attaquée qu'elles sont semblables et que le vagabond et le sauveur ne sont qu'une seule et même personne. Elle quitte le château avec sa mère tandis que son père se cache dans le château pour le défendre.

Le fait de tomber sur un château vide réveille les instincts de voleur de Wiking ; il manque de tuer le père de Germaine qui le surprend mais ne fait que l'assommer. Perrier lit la confession de Wiking à Germaine et ce dernier lui avoue qu'il est amoureux de sa fille car elle lui a redonné goût à la vie. Le père de Germaine lui dit sèchement qu'il n'est pas digne de sa fille et que de toute façon seule la mort, et une mort héroïque, pourrait laver son honneur jamais entaché. Il lui annonce aussi son plan de faire sauter le château plutôt que de le laisser aux mains des Allemands et sollicite l'aide de Wiking. Les Allemands arrivent, Wiking et Perrier se font tirer dessus et sont laissés pour morts. Les Allemands décident de tester un gaz asphyxiant sur Germaine et sa mère qu'ils ont capturées. Wiking, qui n'est pas mort mais a reçu 20 balles, déjoue leur plan et demande à Germaine et sa mère d'aller chercher son régiment, celui de de Thorel, stationné près du château, pendant qu'il tient les Allemands en respect en menaçant de jeter le professeur K., l'inventeur du gaz, dans un bain d'acide.

Germaine trouve de Thorel qui part seul pour sauver Wiking afin de payer sa dette envers celui qu'il sait être à présent son rival en amour. Il est rejoint par son régiment et sauve Wiking de justesse. Blessés, les deux rivaux sont conduits dans une ambulance et Wiking plonge dans une profonde tristesse en voyant Germaine embrasser le front de de Thorel. L'ambulance est alors attaquée par les Allemands qui achèvent les blessés mais Hervé trouve la force de se lever, de se battre et de protéger Germaine jusqu'à ce que les Français arrivent à la rescousse.

Deux mois plus tard, Wiking est dans une ambulance parisienne, gravement blessé aux yeux et amputé d'une main ; il apprend que c'est Germaine qui l'a soigné pendant des semaines. Il lui avoue son amour et sa douleur de l'avoir vue embrasser de Thorel ; elle lui révèle alors qu'elle embrassait un mourant car de Thorel a succombé à la variole noire et que l'ayant elle-même contractée, elle s'en est remise mais qu'elle est à jamais défigurée. Wiking, certain de son amour pour Germaine mais ne voulant pas risquer de le perdre en la voyant, décide de faire le sacrifice de ses yeux en les exposant volontairement à une forte lumière, chose qui lui a été formellement interdite car elle le rendrait aveugle. Lorsqu'il retire ses bandages, Germaine lui apparaît belle comme au premier jour ; elle lui dit qu'elle attendait cet ultime sacrifice de sa part pour avoir la preuve de son amour. La guerre a réussi à rapprocher deux êtres que tout opposait en faisant de Wiking un homme nouveau, lavé de ses crimes.

### **5. *Sauvagette*, de Maurice Landay (du 26/11/1916 au 16/01/1917).**

Ce feuilleton raconte la lutte de plusieurs personnages contre un réseau d'espionnage allemand, à Paris, entre fin août et début septembre 1914. L'histoire tourne autour de la famille Brun et prend essentiellement les traits d'une enquête policière concernant l'enlèvement de cinq enfants par une femme vêtue de noir. On apprendra que ces rapt servent à faciliter le passage d'espions déguisés en femmes et accompagnés des enfants kidnappés qui sont ensuite abandonnés. Les principaux personnages sont :

- Félicien Brun, commerçant en poupées de collection ; bavard et bon vivant, il se révèle être le chef du réseau d'espions et un espion officiant lui-même à Paris depuis 44 ans.
- Lucien Brun, son fils, capitaine et travaillant dans les bureaux du gouvernement de Paris. Il meurt sur le front.
- Marguerite Brun, sa sœur, fiancée à Pierre Chavailles.
- Pierre Chavailles, lieutenant puis juge rapporteur auprès du 4<sup>ème</sup> conseil de guerre de Paris suite aux manipulations de Marguerite, de son père et de son frère pour l'éloigner du front. Mais il y retourne et y est très gravement blessé (mutilé).

- Firmin Bert, le commissaire chargé de l'enquête sur les rapt.
- Valentine Armois, la mère du 5<sup>ème</sup> enfant kidnappé, Marthe, surnommée Sauvagette par son père. Elle sombre dans la folie suite au kidnapping de son enfant mais en sort lorsqu'elle retrouve Fritz-Frederic Armois, le père de Sauvagette, un Alsacien ayant fait son service militaire en Allemagne, ayant déserté pour finir son service en France et à présent sergent dans l'Infanterie. Il est soupçonné d'être un espion allemand.
- Montfort, agent de la Sûreté, habile pour s'infiltrer partout et qui démêle l'essentiel de l'affaire.
- Sacré, patron d'une brasserie dans laquelle tous les personnages ont des habitudes et qui devient, malgré lui, un nid d'espions.
- Kampf, un espion autrefois amoureux de Marguerite qui lui a préféré Chavailles. Il collabore avec celui qui aurait du être son beau-père, Félicien.
- Agostini, un espion autrefois amoureux de Valentine qui lui a préféré Armois. Il se révèle être la femme en noir voleuse d'enfants et se venge de Valentine en lui prenant Sauvagette.
- Mme Brun, présentée comme le personnage le plus patriotique, qui n'hésite pas à tuer son époux lorsqu'elle découvre sa véritable identité et son œuvre d'espionnage.
- Mme France, le second personnage patriotique. Cantinière qui à vécu la guerre de 1870, a sauvé Gallieni et veut continuer à servir son pays dans la guerre en cours.

## **6. *Le nid du pirate, de Maxime Audouin (du 14/02/17 au 28/05/17).***

Nous sommes à la fin des années 1880. Un diplomate français, attaché naval à l'ambassade de France à Berlin, le comte Robert de Kerdriant, a divorcé d'avec sa première épouse Valentine, la mère de son fils Jacques, la croyant infidèle, et a épousé Berthe Poloska. Il découvre que cette dernière est une espionne, sœur de l'espion Spiegel, qu'elle a été la maîtresse du prince Zollern, un cousin de l'empereur Guillaume II et qu'elle a eu un enfant avant son mariage avec lui qui porte le nom de Wilhelm Sturm. Lorsque Robert de Kerdriant décide de répudier Berthe et de retourner en France, Spiegel enlève le petit Jacques et promet de le rendre si le comte se montre conciliant face à leurs exigences. Le comte cherche son fils pendant quelques temps puis, convaincu qu'il ne le reverra jamais, part pour les Indes et disparaît dans un naufrage. En fait, après un détour de quelques mois par l'Allemagne, Jacques à été conduit à New-York par Spiegel et abandonné sur place ; ainsi Berthe Poloska, épouse Kerdriant, pourra substituer son fils Wilhelm à Jacques et s'approprier toute la fortune des Kerdriant. Avant de partir, le comte avait chargé son ami Forestier de ses affaires. Ce

dernier est allé habiter un domaine du comte Kerdriant, en Bretagne, l'Abbaye. M. Forestier et son épouse y ont trouvé mystérieusement la mort mais leur fille Suzanne a décidé de demeurer sur place.

Printemps 1914. Depuis quelques temps des Allemands ont entamé des travaux non loin de l'Abbaye et d'étranges phénomènes ont fait leur apparition, tels des processions de moines décapités sur un îlot au milieu du marais de l'Abbaye, moines qui seraient les fantômes de ceux qui ont habité les lieux par le passé, des lumières sur la côte ou encore des bruits suspects dans l'habitation de Suzanne. Mademoiselle Forestier appelle alors son amie Jeanne et son père le romancier Fontaine à l'aide. Arrivé sur place, M. Fontaine décide de se rendre dans le marais pour y voir de plus près ; il rend alors visite au rebouteux Goupil qui doit lui servir de guide mais celui-ci est assassiné avant l'excursion prévue. A force de fouiller dans tous les coins, Fontaine finit par découvrir qu'il existe un passage secret dans l'oratoire. Il découvre également la clé d'un coffre qui se trouve à Paris et décide de s'y rendre. Sur place, il est suivi et échappe à une agression grâce à Roger Bermont, rédacteur au Paris-Soir, qui enquête sur l'espionnage allemand à Paris et est épris de Jeanne, et prend possession du dossier contenu dans le coffre de l'appartement de Forestier. Bermont lui apprend ce qu'il sait au sujet de Spiegel et d'une certaine Mme Kerdriant-Spiegel. Le romancier retourne à l'Abbaye et est à nouveau agressé dans le train mais il parvient à conserver le dossier pris dans le coffre. Ce dossier contient un paquet de lettres mis à la disposition du comte Robert de Kerdriant habitant New-York. Suzanne écrit à New-York. M. Fontaine pénètre dans le passage de l'oratoire et découvre un tunnel ainsi que le matériel responsable de la fantasmagorie monacale sur l'îlot du marais ; il est capturé par Spiegel.

Roger Bermont arrive à l'Abbaye, déguisé afin de ne pas attirer l'attention et de pouvoir enquêter. Les héros découvrent que les travaux entrepris par les Allemands pour assécher le marais servent en fait à le remplir ; mais dans quel but ? Les Allemands incendient alors tous leurs bâtiments près de l'Abbaye et disparaissent sans laisser de traces. Comment a-t-il été possible d'évacuer tous ces hommes sachant qu'ils n'ont pas pris le train ? Pour Bermont, Spiegel est à Paris et il faut donc s'y rendre ; les deux filles l'accompagnent.

A Paris, le trio retrouve Jacques Cartier, un ami de Bermont qui l'aide dans son enquête sur l'espionnage allemand ; en le voyant, Suzanne est frappé par sa ressemblance avec une photo du comte que possédait son père et comprend qu'il doit être le fils Kerdriant. La guerre éclate : Jacques et Roger sont mobilisés, Suzanne et Jeanne sont infirmières à Villiers ; Suzanne y rencontre un lieutenant Jacques de Kerdriant qu'elle sait donc être un imposteur. Elle reçoit une lettre du comte qui lui dit qu'il rentre en France pour mettre son bras au service de son pays. L'hôpital de Villiers est pris par les Allemands qui le saccagent, tout comme le village. Suzanne et le faux Jacques de

Kerdriant sont faits prisonniers mais sont libérés par Jacques Cartier et sa section. Sous prétexte d'effectuer une reconnaissance, le lieutenant de Kerdriant s'éloigne mais il est filé par Suzanne ; pour éviter de se perdre, elle fait demi-tour et s'égare malgré tout. Lorsqu'elle retrouve le petit groupe de Jacques Cartier, celui-ci est en train de se faire décimer par les Allemands et elle assiste, impuissante, à la mort de Jacques Cartier ; un seul soldat parvient à s'échapper en abattant le meurtrier de Jacques. Suzanne est à nouveau capturée. Enfermée avec le lieutenant de Kerdriant, elle lui révèle qu'elle sait qu'il n'est pas le véritable Jacques de Kerdriant. Spiegel apparaît et propose alors à Suzanne un échange : le dossier de Paris contre M. Fontaine et sa fille si celle-ci est retrouvée, puisqu'elle a disparu au moment de l'attaque de l'hôpital de Villiers. Suzanne refuse car elle veut respecter le devoir de son père dont elle est l'héritière. Elle ne révèle pas à Spiegel qu'elle sait que le comte est vivant alors que l'espion croit que son fils peut passer pour le dernier des Kerdriant. Spiegel demande à Suzanne d'épouser son fils mais elle refuse.

Des semaines s'écoulent ; un jour, par la fenêtre de sa cellule, Suzanne aperçoit le faux Kerdriant et sa mère et comprend toute l'histoire : Jacques Cartier, le vrai Kerdriant n'a de commun avec cette femme que le nom. C'est alors que Nougat, un soldat ami de Jacques Cartier apparaît à la fenêtre de la cellule de Jeanne : c'est lui qui avait échappé au massacre et lorsqu'il est retourné sur les lieux après le départ des Allemands, le sergent Cartier n'était pas mort. On suit alors l'épopée des deux amis pour sortir des lignes allemandes : il leur faut passer par la Hollande. Ils obtiennent les papiers d'un couple belge (c'est Nougat qui est déguisé en femme) et parviennent à gagner Bruxelles. Ils entrent alors en contact avec une filière pour sortir de Belgique et gagner la Hollande. Alors qu'il rend visite au passeur, Jacques Cartier (le vrai Kerdriant) tombe sur Spiegel et reconnaît en lui l'homme qui l'a enlevé dans son enfance. Nougat, de son côté, croise le faux Kerdriant et le suit ; c'est ainsi qu'il retrouve Suzanne. Jacques et Nougat mettent alors au point un plan pour faire évader Suzanne et gagner la Hollande mais ils sont rattrapés à la frontière par Spiegel qui propose un marché à Suzanne : si elle promet d'épouser le faux Kerdriant, son fils, après la guerre, Jacques sera épargné et emmené au-delà de la frontière. Suzanne accepte et Jacques est libéré. On ne sait pas ce qui est arrivé à Nougat.

Roger Bermont, pour sa part, est blessé au combat le 4 septembre ; il est épargné par les Allemands qui achèvent les blessés car il est venu en aide lui-même à un sous-officier allemand. Il est alors conduit dans une ambulance à Aigny puis à l'hôpital de Mourmelon-le-Petit où les Français sont mal soignés et où il faut supporter les mensonges continuels des Allemands sur le déroulement de la guerre. Le 13 septembre, l'hôpital est évacué suite à la retraite des Allemands consécutive à la bataille de la Marne : les blessés français sont laissés sur place mais Roger est emmené en Allemagne à cause de ses compétences administratives. Il se retrouve dans le camp mixte de Becklager commandé par

le féroce général Korf. Il y retrouve M. Fontaine qui lui raconte son aventure : il a failli être noyé dans le tunnel qui conduit de l'Abbaye aux installations boches mais a été récupéré par Spiegel et transporté à bord d'un sous-marin. Les travaux des Allemands au niveau du marais et de la côte toute proche servaient en fait à aménager un relais et un centre de ravitaillement pour les sous-marins allemands. Les deux hommes projettent de s'évader et après trois semaines de préparatifs y parviennent grâce à un tunnel, à l'aide d'autres détenus et aux rapports ambigus de Fontaine et du général Korf : les deux hommes s'opposent aux échecs, ce qui permet à Fontaine de gagner une journée de liberté, sans surveillance, sous promesse de rentrer, journée qu'il met à profit pour faire des achats utiles à leur évasion et les dissimuler hors du camp ; M. Fontaine a dû tuer le général pour pouvoir quitter le camp. Les deux hommes prennent alors le train séparément et se retrouvent une fois le Rhin franchi. Ils marchent de nuit durant plusieurs jours et sont capturés un matin par des paysans. Ils tentent de se faire passer pour des Hollandais, mais comme le bourgmestre a des doutes, il les enferme. Les deux héros parviennent à s'évader facilement mais après 48h et une battue de grande envergure ils sont presque repris ; devant cette situation désespérée, Robert avoue à Fontaine son amour pour Jeanne et Fontaine bénit cet amour.

Cinq semaines après avoir été remis aux douaniers hollandais, Jacques Cartier (le vrai Jacques de Kerdriant) rentre en France en passant par l'Angleterre. Il retrouve Jeanne à Paris qui avait pu partir de l'hôpital de Villiers et qui n'a de nouvelles ni de son père, ni de Roger, ni de Suzanne. Et Nougat ? Que lui est-il arrivé à la frontière ? Jeanne apprend à Jacques que son père, le comte, est à l'hôpital à Paris : il s'est couvert de gloire à Dixmude et a été blessé. Jacques va le voir. Il y retrouve sa mère, Valentine Le Bihan (nom de jeune fille), qui lui raconte alors son histoire, celle d'une comtesse injustement éconduite, privée de son enfant et réduite à tenir une mercerie. Jacques lui raconte comment il a été abandonné à Brooklyn, recueilli par des émigrés parisiens, les Cartier, dont le fils est mort de maladie et dont il a pris l'identité. Revenue en France, cette famille d'adoption a été ruinée et Jacques a donc abandonné ses rêves, ses ambitions artistiques, pour les entretenir. Il a fait la connaissance de Roger qui, lorsqu'il a été menacé dans sa situation au Paris-Soir parce qu'il dénonçait les entreprises allemandes avant-guerre, s'est mis à enquêter sur ses ennemis ; il l'a alors aidé dans ses investigations qui recoupaient une intrigue qui avait brisé la vie de ses parents. L'épouse et le fils retrouvent alors le comte ; ce dernier demande pardon à Valentine.

Alors qu'il retourne à son dépôt en attente d'un nouveau départ, Jacques retrouve Nougat qui lui raconte son aventure : il avait été ligoté mais après avoir réussi à se libérer, il a immobilisé les gardes et fait prisonnier Spiegel. Il est alors parti avec Suzanne et Spiegel, a franchi la Meuse et libéré Spiegel avant de rentrer en France avec Suzanne qui y retrouve donc Jacques.

Des mois s'écoulaient sans que personne n'ait de nouvelles de Roger et de M. Fontaine ; on les croit morts. Jacques et Nougat sont repartis sur le front. En fait les deux évadés se sont réfugiés chez le père Schürr, le vieil homme qui avait gardé Jacques enfant durant quelques mois après son enlèvement ; Jacques avait raconté cette histoire à Bermont qui se fait passer pour son ami auprès du couple. Il raconte alors leur évasion de Becklager et la mort du général Korf. Ce dernier est responsable de la mort du petit-fils des Schürr donc le couple est trop heureux de pouvoir aider les deux Français qui parviennent, grâce au fils, à passer la frontière vers la Hollande et à être rapatriés à Paris quinze jours plus tard. M. Fontaine et le comte se rendent alors au ministère de la guerre et le romancier livre le secret de l'Abbaye: une opération va être organisée à laquelle les cinq héros, Jacques, Nougat (tous deux décorés de la croix de guerre et en permission), Roger, le comte Robert et M. Fontaine décident de participer. Le port souterrain est découvert, Spiegel et Berthe Poloska sont capturés. Dans le sous-marin qui se prépare à fuir se trouvent Wilhelm (le faux Kerdriant) et le prince Zollern. Laissés à la garde de Nougat, Spiegel et Berthe parviennent à s'échapper et à embarquer à bord du sous-marin. Mais « le pirate » est coulé à la sortie de sa cache et les quatre responsables du drame des Kerdriant tués. Les trois couples, le comte Robert et son épouse, Jacques de Kerdriant et Suzanne Forestier, Roger Bermont et Jeanne Fontaine peuvent alors goûter à un bonheur bien mérité.

### **7. *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, d'Arnould Galopin (du 17/06/1917 au 04/12/1917).**

Ce roman-feuilleton raconte les péripéties de la 8<sup>ème</sup> compagnie du 596<sup>ème</sup> régiment d'infanterie et plus particulièrement de recrues tout juste arrivées, et se déroule durant le printemps 1917, autour de Péronne, avant l'offensive du Chemin des Dames.

Au commencement de l'histoire, quelques poilus de cette compagnie, des "bleus", dont les dénommés Barentin et Fauchaux, suivent les traces d'un Allemand qui retient une Française prisonnière. Ils rencontrent un opérateur photographique, Tournefort, qui leur vient en aide, retrouvent l'Allemand et le capturent. Ils croisent également un chien qui se révèle être Rick le chien du capitaine de la 8<sup>ème</sup>, Maisonnave. Fauchaux est capturé et interrogé mais il parvient à s'échapper. Une fois l'escouade de retour à la compagnie, Tournefort demande à s'engager pour pouvoir faire son devoir. Le capitaine fait parler le prisonnier allemand.

La compagnie est alors désignée pour prendre la cote 97, un observatoire allemand qui domine Péronne. L'assaut est une réussite et de nombreux Allemands sont faits prisonniers. Le capitaine demande que les renseignements concernant la prisonnière française qui serait enfermée dans une ferme avoisinante soient vérifiés. Barentin et Fauchaux trouvent la ferme mais se font

repérer ; ils fuient mais dans la mauvaise direction, et se retrouvent au milieu des lignes allemandes. Pour s'échapper ils se déguisent en paysans mais ils sont capturés. Ils se retrouvent alors devant l'officier qui avait interrogé Fauchaux lors de sa première capture et risquent d'être démasqués. Fauchaux parvient à s'enfuir avec la prisonnière mais Barentin est capturé. Condamné à mort, ce dernier est sauvé de justesse par les Anglais qui le prennent tout d'abord pour un espion mais le reconduisent finalement auprès de sa compagnie. Le capitaine Maisonnave avoue alors à Barentin que cette fille qu'il souhaite retrouver est sa nièce Mariette et que l'officier allemand qui la retient, Sulzer, s'était introduit dans sa famille avant la guerre, avait fait fusiller sa sœur et enlevé sa nièce qu'il séquestre depuis des mois.

Rick réapparaît au cantonnement avec un message de Fauchaux qui dit qu'il s'est caché avec Mariette dans le tout proche château des Aubépines. Mais le château est occupé par une centaine de soldats allemands après que les propriétaires aient été fusillés ; il est donc décidé d'aller chercher Fauchaux et Mariette à l'occasion d'une attaque qui doit avoir lieu dans le secteur du château. Barentin et le lieutenant Thouroude pénètrent dans le château mais sont capturés par des espions ; ils parviennent à sortir de leur cellule, retrouvent Fauchaux et se rendent compte que les sous-sols du château sont en fait un nid d'espions fortifié. Barentin part chercher de l'aide mais les espions s'échappent en emmenant Mariette. Les héros rencontrent Charlot, le fils du jardinier du château qui les suit. Ils retournent au cantonnement de la compagnie et une mission de reconnaissance est confiée à Barentin et Fauchaux ; après avoir passé 24h au sommet d'un sapin pour ne pas être faits prisonniers, ils reviennent au cantonnement juste au moment où la compagnie part prêter main forte aux Anglais qui sont en mauvaise posture. C'est un assaut de grande envergure qui se révèle victorieux et permet d'avancer de quelques centaines de mètres dans les lignes ennemies ; puis c'est l'attente avant un prochain assaut. Au milieu de la nuit, le père de Charlot apparaît : il s'est échappé des lignes allemandes et donne de nombreux renseignements sur les positions ennemies. Barentin, Thouroude, Fauchaux et Charlot sont envoyés en reconnaissance pour vérifier. Partis en avance, Barentin et Fauchaux se retrouvent dans les tranchées allemandes d'où ils s'échappent après une âpre lutte ; poursuivis, ils se réfugient dans une maison qui se révèle être occupée par Sulzer et Mariette. Après avoir libéré Mariette et s'être déguisés en soldats allemands, ils sortent des lignes allemandes grâce à l'aide d'un civil. Mariette est mise à l'abri dans un couvent. S'égarant une fois encore dans les lignes allemandes, ils sont secourus par un aviateur qui les emmène à plus de cent kilomètres de leur position de départ, près d'Armentières. Ils aident alors le capitaine de la compagnie qui les accueille à mettre la main sur un espion et sont ensuite reconduits auprès de leur compagnie qui livre un nouvel assaut victorieux et se retrouve près du couvent où Mariette a été laissée. Attaqués par des Allemands en surnombre, les Français sont contraints de se replier sur leur

cantonnement ; ils apprennent alors que Sulzer fait emmener les religieuses et Mariette hors du couvent.

Les mouvements français sont surveillés par une espionne allemande accompagnée de chiens de combat. Alors que Barentin, Fauchaux et les autres souhaitent aller observer les cinq tanks arrivés dans leur cantonnement, ils surprennent Sulzer déguisé en capitaine d'artillerie en train de les photographier ; il parvient à s'échapper. Après avoir réussi à capturer l'espionne aux chiens, Barentin, Fauchaux et Charlot la ramènent au cantonnement où elle est interrogée par le capitaine Maisonnave : elle donne des renseignements sur la position des espions de la région et sur celle de Sulzer. Elle n'a pas le temps d'en livrer davantage car elle est tuée dans un bombardement. Au cours d'un assaut victorieux, les Français capturent de nombreux officiers allemands dont Sulzer qui parvient à s'échapper après avoir révélé que Mariette est retenue dans le village de Bouin qui sera donc la cible du prochain assaut. La 8<sup>ème</sup> se rend alors à Bouin et un soldat allemand avertit le groupe que Mariette a été déplacée dans un village à 2km en arrière avant l'assaut. Après avoir réussi à occuper ce village, les héros apprennent que Mariette a réussi à s'échapper vers des carrières toutes proches. Barentin et Fauchaux descendent dans ces carrières, s'égarant et ne découvrent qu'un charnier. Retrouvés par Charlot et quelques autres soldats, ils retournent dans le village où Maisonnave les informe que Mariette est retenue par les Allemands dans un bois tout proche. Barentin et Fauchaux vont servir de guides à une compagnie de coloniaux pour aller attaquer les Allemands dans ce bois. Au cours de leur marche, les coloniaux découvrent un poste de communications allemand, le détruisent et interceptent un message qui annonce une attaque sur le village où se trouve le 596<sup>ème</sup> régiment et donc la 8<sup>ème</sup>. Les plans des Allemands sont changés car ces derniers ont été avertis de la découverte des coloniaux. La compagnie de coloniaux est attaquée mais elle met ses adversaires en déroute et se replie dans le village du 596<sup>ème</sup> régiment. Une expédition est organisée pour aller chercher Mariette qui est retenue dans un bois près du poste de communication où étaient les coloniaux quelques heures plus tôt. Le capitaine Maisonnave tue Sulzer et après un combat contre les troupes allemandes stationnées dans le bois, Mariette est libérée. Barentin est blessé, perd un bras, est décoré et épouse Mariette.

#### **8. *Le courrier de Washington !...*, adapté par Marcel Allain (du 29/09/1917 au 08/12/1917).**

Le canal de Panama est menacé ; sa destruction aurait de très graves conséquences pour les États-Unis. A Washington, le colonel Dare, président de Grand Conseil de la Guerre tient une réunion au sommet dans une salle secrète du ministère de la Guerre où tout espionnage est, a priori, impossible. Il confie au capitaine Paine, courrier spécial du Conseil, la mission de gagner Panama et

de transmettre aux autorités américaines de la région les nouvelles mesures de sécurité concernant le canal. Ces mesures sont notées sur un billet caché dans la patte d'épaulette gauche du dolman de Paine et ne peuvent être révélées à l'œil que suite à l'application sur le billet d'une solution dans laquelle auront été dissous des cachets dissimulés dans un médaillon attaché à sa chaîne de montre. Rentré chez lui, Paine trouve une lettre qui semble avoir été écrite de sa main qui lui prouve que quelqu'un est au courant de l'emplacement du secret qu'il transporte et du médaillon. Il retourne donc au ministère de la Guerre et informe le Grand Conseil, toujours en séance, de l'existence de cette lettre. Le Conseil est très étonné mais la mission est maintenue. Pendant ce temps, chez le capitaine Paine, John, son ordonnance, reçoit la visite d'un homme discret comme une ombre qui lui tend un papier avant de disparaître : le billet ordonne à John de voler le message transporté par Paine avant son départ. John profite du fait que le capitaine se change pour aller dîner chez le colonel Dare avant d'aller ensuite au bal organisé à l'ambassade de Guaranie pour agir. Chez le colonel, Paine retrouve la fille de celui-ci, Pearl, dont il est très épris, mais également le major Brent, lui aussi amoureux de la jeune femme. Ce dernier reçoit, durant le dîner, un mot d'une certaine Bertha Bonn qui lui annonce qu'elle a besoin d'argent, qu'elle est en mesure de faire des révélations importantes à Paine, son rival en amour, et qu'elle espère voir le major au bal.

L'ambassadeur de Guaranie est assassiné dans son bureau, par empoisonnement, au moment où les invités commencent à arriver, par le même homme que celui qui a rendu visite à John. Paine avoue ses sentiments à Pearl durant le bal et lui demande si elle accepte d'être sa fiancée. Elle accepte. Le secrétaire de l'ambassadeur trouve le cadavre de son employeur et prévient le district voisin qui envoie un détective. Le policier trouve, sur le bureau du mort, un mot écrit par celui-ci qui remercie Paine pour son dévouement à leur cause et annonce son suicide. Pendant ce temps, dans un petit salon, Brent retrouve Bertha Bonn, une belle jeune femme, qui semble furieuse. Au même instant, Pearl, qui est lasse, quitte le bal avec son père et le capitaine Paine. Le détective, qui appartient aux Services Secrets, révèle l'assassinat de l'ambassadeur au colonel Dare, lui montre le billet et en conclut que Paine fournissait des renseignements au mort. Dare décide d'emmener le détective avec eux et ordonne à Toko, son chauffeur d'origine japonaise, d'aller chez le capitaine, comme pour déposer celui-ci. Le quatuor monte chez Paine qui ne comprend pas ce qui se passe. Lorsque le colonel lui demande où est le médaillon, Paine constate que celui-ci a disparu, tout comme le plan des nouvelles défenses du canal qui a été remplacé sous l'épaulette par un morceau de journal. Paine est donc arrêté et inculpé de haute trahison. Pearl est convaincu de l'innocence de l'homme qu'elle aime. Brent, qui loge dans le même hôtel que Paine, le voit être conduit en prison et trouve Bertha Bonn dans son appartement. Elle le fait chanter en le menaçant, s'il ne lui donne pas de l'argent, de montrer au colonel Dare une photo qu'elle possède sur laquelle Brent a écrit qu'il lui

promettait le mariage, photo qui est contenue dans un médaillon tout identique à celui que le colonel avait remis à la garde de Paine. Bertha, qui a connu Brent dans sa jeunesse, n'a jamais digéré la manière dont il s'est débarrassé d'elle il y a plusieurs années et se venge depuis : avec cette photo, elle peut empêcher le lucratif mariage avec Pearl Dare. Brent voit rouge et tente d'arracher le médaillon à Bertha. Elle est sauvée car quelqu'un frappe à la porte : une estafette apprend au major que le chef d'état-major général le demande immédiatement dans son bureau. Bertha laisse jusqu'à 10h le lendemain à Brent pour payer et avant de quitter l'hôtel, confie le médaillon contre reçu au caissier.

Le lendemain matin, l'homme mystérieux pénètre chez Bertha Bonn pendant qu'elle se prépare, glisse un médaillon dans son réticule, un paquet ressemblant à celui contenant le plan remis à Paine, dans son sac de voyage, ainsi qu'une lettre bien en évidence, avant de partir aussi vite qu'il est venu. Bertha trouve le médaillon, son médaillon qu'elle avait à l'hôtel mais vide et ne comprend pas ; Brent a-t-il volé le caissier ? Elle lit la lettre qui lui ordonne de gagner sans délai la frontière guaranienne en conservant précieusement le paquet que contient son sac de voyage et en portant ostensiblement le médaillon. Si elle suit les instructions, la photographie à laquelle elle tient lui sera rendue ; dans le cas contraire, elle risque sa vie. Ce mot est signé Ralph Paine... Comment un homme qu'elle sait avoir été arrêté a-t-il pu voler le médaillon, savoir où il était et comment la connaît-il ? Le mot ne peut pas être de lui... Le jour même, un homme entre par effraction dans le bureau du colonel Dare, à son domicile ; il s'agit du même homme mystérieux qui a pénétré chez Paine, chez l'ambassadeur et chez Bertha. Pearl le surprend, se lance à sa poursuite, tombe dans un guet-apens, est assommée et se réveille dans un terrain vague. Elle sait par son père que les documents dérobés à Paine concernent la défense nationale et qu'il s'agit donc certainement de l'œuvre d'espions étrangers. Bien décidée à lutter contre eux pour innocenter Ralph, elle suit des traces de pas et quelques instants plus tard, aperçoit un homme armé qui semble attendre ou surveiller quelque chose. Un second homme qui n'est autre que celui qu'elle a surpris chez son père, l'homme mystérieux aux gestes silencieux, rejoint le premier et les deux partent ensemble, suivis par Pearl. Ils entrent dans une ferme et grâce à un trou de serrure, la jeune femme surprend un étrange conciliabule : l'homme mystérieux préside une assemblée d'une dizaine d'hommes parmi lesquels elle reconnaît des Allemands, un Turc, un Autrichien et un Bulgare. Le chef dit que ces espions et lui-même constituent la Menace Silencieuse au service de l'Empereur d'Allemagne, qui doit œuvrer pour diminuer la puissance des États-Unis afin de pouvoir disposer des terres américaines après avoir gagné la guerre en Europe. Les États-Unis seraient vaincus si le canal de Panama était pris, ce qui est à présent possible grâce au plan des nouvelles défenses volé au courrier de Washington, le capitaine Paine. Pearl fait du bruit, se trouve prise en chasse par les espions, et parvient de justesse à leur

échapper. Elle parvient ensuite à regagner son domicile à Washington et demande à être reçue en urgence par le secrétaire d'État à la Guerre car son père est absent et que Toko ne sait où le trouver. Elle raconte son aventure au secrétaire d'État qui appelle la caserne de la milice. Au même moment, Paine est dégradé par le colonel Dare. Le secrétaire d'État demande aux membres du Grand Conseil de la Guerre de se réunir dans son bureau ; Pearl leur raconte ce qu'elle a découvert, qui confirme l'innocence de Ralph, mais elle n'a aucune preuve et ne peut reconnaître aucun des hommes présents dans la ferme car ils étaient dans une demi-obscrité ou masqués. Le capitaine Paine part pour une forteresse le soir même et Pearl obtient l'autorisation de le voir au moment du départ du train qui l'y conduit. Sur le quai de la gare, elle décide que cette entrevue ne suffit pas et monte dans le train pour suivre l'homme qu'elle aime jusqu'à la forteresse. Bertha Bonn embarque dans le même train. Au milieu de la nuit, suite au sabotage de la voie effectuée par quelques hommes, l'express déraile. Pearl n'est pas blessée et découvre le cadavre mutilé d'un capitaine qui tient dans sa main un billet signé Paine qui proclame son innocence et demande à miss Dare de réhabiliter sa mémoire. Bertha Bonne est indemne elle aussi mais elle est à peine remise du choc qu'elle est agressée par un homme qui se présente comme étant T.O. Adams et lui demande le paquet qu'elle transporte. Elle demande sa photo en échange mais l'homme tente de lui arracher son sac pour le fouiller ; Bertha appelle à l'aide et c'est Pearl qui intervient, met l'homme à terre, permettant à Bertha de fuir. L'homme part à sa poursuite, la rattrape et tente à nouveau de lui prendre le paquet mais aussi de lui arracher le médaillon. Il est alors soulevé de terre et projeté dans un ravin 10m plus bas. Les blessés de la catastrophe ferroviaire sont conduits au camp militaire qui se trouve à proximité, camp qui dépend du commandement du colonel Dare et où Pearl retrouve son père, accompagné de Brent, quelques heures plus tard ; elle leur apprend la mort de Paine. Le lendemain, alors qu'elle se promène au bord d'une falaise dominant une rivière, elle rencontre un opérateur de télégraphie sans fil qu'elle connaît et alors qu'elle l'aide à régler son appareil, elle intercepte un message du second poste de la falaise qui la fait pâlir et elle file vers le lieu de son émission. Dans le second poste, elle retrouve l'homme mystérieux, chef des espions de la ferme, qui vient d'envoyer un message dans lequel il dit avoir le paquet et le médaillon. Elle tente de l'arrêter mais il parvient à fuir après l'avoir jetée par la fenêtre dans la rivière en contrebas. Pearl est sauvée par deux hommes, Toko et l'autre se présentant comme étant T.O. Adams ; l'un a sauté de la berge, l'autre du haut de la falaise mais ils prétendent cependant avoir sauté tous deux de la falaise donc l'un d'entre eux ment. Adams tient le même mouchoir que celui que l'homme mystérieux avait sur le visage ce qui ne plaise pas en sa faveur, surtout que la jeune femme connaît Toko, le chauffeur, depuis longtemps. Ce que Pearl n'a pas vu c'est que lorsqu'il nageait, Adams s'est emparé d'un mince paquet emporté par le courant. Pearl et Toko décident de suivre Adams et le surprennent un peu plus loin avec un papier dans les mains mais qu'il dit être le plan des nouvelles défenses du canal. Pearl s'élance sur l'homme avec Toko et le

Japonais parvient à le mettre hors de combat. Cependant, le plan n'est pas retrouvé sur Adams et pensant que le vent a pu l'emporter, Pearl et Toko s'éloignent pour le chercher. Lorsqu'Adams reprend ses esprits, Brent qui passe par là, lui demande s'il va bien. Lorsque les deux hommes se sont éloignés, le chef de la Menace Silencieuse apparaît et se saisit, sous une pierre qu'il soulève, du plan des défenses. De retour au camp, Pearl et Toko racontent ce qu'ils viennent de vivre au colonel qui se demande si Paine n'était pas réellement innocent. Sa fille lui dit avoir vu le dénommée T.O. Adams avec le plan dans les mains puis raconte la disparition du papier durant la lutte avec l'homme qu'il faut arrêter ou au moins faire surveiller. Adams se présente alors et demande à s'engager dans le génie. Il dit qu'il avait trouvé le plan et qu'il ne sait pas où il se trouve à présent. Après l'avoir remercié d'avoir sauvé sa fille, le colonel accepte l'engagement d'Adams afin de pouvoir le surveiller et vérifier s'il est ou non un espion.

Ce même jour, alors qu'elle rentre à son hôtel de Washington, Bertha Bonn constate que son médaillon et donc la photo n'ont pas disparu de la caisse de l'hôtel et que l'on s'est donc joué d'elle, profitant de la coïncidence qu'il y avait deux médaillons semblables. Elle repart pour le camp afin de voir Brent et y arrive le soir. Une infirmière lui dit que le major Brent est absent pour le moment et lui offre un lit pour se reposer jusqu'au lendemain matin. Pendant la nuit, l'homme mystérieux pénètre dans la tente où dort Bertha et tente de lui arracher le médaillon qu'elle porte à son cou. Bertha pense qu'il s'agit de Brent, appelle au secours et met l'homme en fuite. L'homme mystérieux attend Bertha à l'extérieur et tente une nouvelle fois de lui voler le médaillon ; il fuit et le médaillon tombe au sol. Pearl Dare entend les cris venant de la tente et s'y rend. On lui dit qu'il est visiblement question d'un vol et elle ramasse le médaillon. Adams apparaît et dit que ce médaillon lui appartient et qu'il vient de le perdre. Bertha apparaît à son tour et prétend que le médaillon est le sien. Quelques instants plus tard, Brent, appelé par Pearl pour qu'il l'aide à trancher, voit le médaillon mais également Bertha. Affolé à l'idée que la fille du colonel n'ouvre le médaillon, il dit à son tour que le médaillon lui appartient. Pearl ne sait plus quoi penser jusqu'à ce que son père n'arrive, voit le médaillon, croit reconnaître celui qu'il avait confié au capitaine Paine, et ne le confisque. Pearl n'a pas le temps de le donner à son père car un incendie se déclare dans la tente-ambulance ; cet événement sépare les Dare et le feu brûle vif de nombreux blessés. Adams sauve une nouvelle fois la vie de Pearl mais quelqu'un a réussi à arracher le médaillon des mains de la jeune femme.

Retournée à Washington à la demande de son père, Pearl ne cesse de songer aux derniers événements, au médaillon réclamé par Adams, Bertha Bonn et le major Brent et au rôle véritable de ce T.O. Adams qu'elle pense être le chef de la Menace Silencieuse, qu'elle a vu en possession du plan des nouvelles défenses du canal mais qui l'a également sauvée de la mort à deux reprises.

L'organisation d'espionnage se réunit et son chef annonce qu'il va s'emparer le jour même du rapport rédigé par le comité de préparation à la guerre qu'il ira chercher dans le bureau du secrétaire d'État à la Guerre. Il se rend donc au ministère avec un acolyte mais il est suivi par Pearl Dare qui alors qu'elle venait de sortir en auto, l'a reconnu. Les deux hommes parviennent à pénétrer dans le ministère grâce à un laissez-passer mais Pearl doit ruser car elle en est dépourvue. Ils parviennent à voler le plan d'organisation de la Défense Nationale mais Pearl donne l'alerte. L'acolyte du chef-espion est tué tandis que Pearl suit ce dernier jusque sur le toit ; l'homme mystérieux parvient à s'échapper après avoir lancé Pearl dans le vide. Grâce à sa volonté et à ses aptitudes sportives, la jeune femme parvient à se raccrocher au paratonnerre et à remonter sur le toit. Le chef-espion parvient à fuir le ministère avec le document qu'il est venu chercher. Lors d'une nouvelle réunion de son organisation, il décide qu'étant donné que les plans de la défense du canal ont été copiés, il faut s'arranger pour les rendre aux Américains en leur faisant croire qu'ils les reprennent de force ; ainsi les défenses du canal ne seront pas modifiées. Un jour, sachant que Pearl est sur leurs talons, les hommes de la Menace Silencieuse organisent la rencontre fortuite d'un de leurs agents et de la jeune femme et s'arrangent pour qu'elle entre en possession, suite à une lutte, des plans de la défense du canal. Les espions se rendent cependant compte que leur chef s'est trompé et que c'est la copie et non l'original qu'il a confié à l'homme chargé de se laisser reprendre les plans. Le même jour, Adams se présente pour renouveler sa demande d'engagement ; au même moment, Pearl remet à son père les plans qu'elle vient de subtiliser. Le colonel glisse les plans dans une enveloppe à en-tête du ministère pour les emmener au ministère. Prié d'attendre dans la pièce voisine, Adams assiste à la scène, met un papier plié dans une enveloppe à en-tête du ministère et lorsqu'il est rappelé dans le bureau du colonel pour faire son serment, échange les enveloppes, volant ainsi les plans. Le colonel Dare en fait son ordonnance pour pouvoir le surveiller facilement.

Le colonel Dare, sa fille et le major Brent ont accompagné les troupes envoyées près de Paso del Norte pour protéger les exploitations pétrolifères américaines. Pearl reçoit un mot de Bertha Bonn, venue elle aussi à Paso lorsqu'elle a su que Brent s'y rendait ; elle est bien décidée à empêcher l'éventuel mariage de Brent avec Pearl et demande une entrevue à celle-ci. Elle demande que Toko vienne la chercher à son hôtel et l'amène là où Pearl loge avec son père et Brent. Ce dernier, lorsqu'il sort dans la rue, est abordé par une petite fille qui lui remet un billet dans lequel un marché lui est proposé : s'il parvient à faire aller Pearl munie de la ceinture de revolver de T.O. Adams à Paso del Norte le soir même, il sera débarrassé de Bertha. Brent va voir Pearl avec un stratagème pour la faire aller à Paso : il lui certifie qu'il a trouvé le moyen d'innocenter le capitaine Paine et que pour cela elle doit aller retrouver quelqu'un à Paso le soir même. Comme il craint qu'elle ne soit attaquée par des

pillards, il l'incite à partir armée et oblige T.O. Adams à lui donner son ceinturon et son revolver. A Paso, le bandit guaranien Bolero est visité par l'homme mystérieux qui lui demande d'attaquer la ville avec ses hommes à la tombée de la nuit et de s'emparer de la fille du colonel Dare et de quiconque l'accompagne. Pearl part le soir venu, à cheval, sans s'apercevoir qu'elle est suivie par Adams. Elle est capturée par les hommes de Bolero, tout comme Adams, venu à son secours, et les deux prisonniers sont enfermés dans une cave à Paso. Les soldats américains qui accompagnaient Adams et qu'il avait rencontrés en chemin ont été cherché des renforts et bombardent la ville. Un obus qui crève une réserve d'eau manque de noyer les deux prisonniers mais Adams parvient à sauver Pearl ; ils montent sur un cheval dont Adams chute. Lorsqu'elle retrouve son père, il lui apprend que Brent est parti à la recherche d'Adams. Pearl n'est pas convaincue que son sauveur soit un homme honnête car il est mêlé à toutes les intrigues. Brent retrouve Adams dans une case guaranienne ; le ceinturon de ce dernier contient toujours le plan volé au ministère. Brent s'empare du ceinturon et annonce à Adams qu'il veut le faire arrêter. Ce dernier dit qu'il sait pourquoi Brent a envoyé Pearl à Paso et obtient ainsi de garder sa liberté. Brent trouve le plan dans le ceinturon et comprend alors que c'est pour voler ce document qu'on l'a incité à envoyer Pearl à Paso. Il se demande qui peut bien être cet Adams qui est partout et au courant de tout ; peut-être un agent de contre-espionnage ? Brent remet le plan au colonel Dare et repart avec Pearl qui demande à rentrer à Washington. Les jours s'écoulent et Pearl feint l'insouciance pour tromper son père. Un jour qu'Adams attend un appel du colonel dans le bureau de ce dernier, Pearl, pour le surveiller, y entre sous prétexte d'y mettre un bouquet d'œillets ; une fois sortie, elle surprend Adams ramasser une fleur échappée du bouquet, la baiser et la mettre dans son portefeuille. L'aimerait-il ? Toko, qui voit lui aussi le geste d'Adams, détache une fleur d'un bouquet d'œillets, semblable à celle ramassée par Adams, et la glisse dans sa poche. Pendant ce temps, le colonel, pour vérifier que le plan récupéré est bien l'original, propose de le soumettre à l'action des cachets qui le rendent lisible ; il demande à Brent de se rendre chez lui pour chercher sa fille à laquelle il téléphone pour lui demander de préparer les cachets qui sont dans son coffre. Quand Pearl, une fois les cachets sortis et le coffre fermé, se redresse, l'homme mystérieux est derrière elle et malgré l'intervention d'un maître d'hôtel, prend la fuite en emportant les cachets alors que Pearl sert dans ses doigts un œillet identique à celui ramassé par Adams... Brent arrive et Pearl lui raconte ce qui lui est arrivé ; lorsqu'Adams apparaît à son tour, Pearl lui demande où se trouve la fleur qu'elle l'a vu ramasser mais il dit ne pas savoir ce qu'elle est devenue et part précipitamment. Pearl et le major Brent décident de le suivre et l'aperçoivent entrer dans une maison à la suite d'une vieille dame, vieille dame à laquelle l'homme mystérieux a remis un pli quelques instants auparavant en lui demandant de le remettre au messenger qui l'attend. Brent veut entrer lui aussi dans la maison mais lorsqu'il arrive devant la porte une autre vieille dame en sort puis, le voyant, entre à nouveau. Il se retourne et voit la première vieille dame

entrée dans la maison parler à Pearl restée en arrière. En réalité, il s'agit d'Adams déguisé qui lui donne un petit paquet en lui demandant, avant de s'enfuir, de le remettre au colonel et de faire investir par des hommes armés les sous-sols du Laboratoire, au ministère, à midi, s'il n'est pas de retour. Brent part à la poursuite de la vieille femme tandis que Pearl se dirige vers le ministère et parvient à pénétrer dans les sous-sols du Laboratoire par l'extérieur. Elle se cache et voit les hommes de la Menace Silencieuse se réunir sous la direction de l'homme mystérieux : personne n'aurait l'idée de les chercher à cet endroit où ils accèdent par une trappe. Ils attendent le messenger qui doit leur amener les cachets qui leur permettra de lire tous les documents secrets américains mais Adams l'a assommé dans la maison avant de lui voler les cachets. Le messenger arrive cependant pour s'expliquer et il est attaqué avant de franchir la trappe par Adams qui est capturé par la bande d'espions. Pearl réalise qu'Adams n'est pas l'homme mystérieux mais lutte comme elle contre la Menace Silencieuse. Le chef espion ordonne au messenger de tuer Adams mais Pearl intervient, tire avec son revolver de poche et tue le messenger et deux autres espions. Alors qu'elle se croit perdue, Brent, alerté par les coups de feu, intervient avec des hommes mais une bombe fumigène explose et tous les espions ainsi qu'Adams qui emmène Pearl disparaissent. La fille du colonel Dare et Adams se lancent à la poursuite des espions mais tombent dans un guet-apens. Ils sont capturés et retenus dans la cabine d'un navire en partance pour une destination qu'ils ignorent. Le soir de ce même jour, Bertha, dans sa chambre d'hôtel, se rend compte qu'elle aime Brent plus qu'elle ne le hait et lui écrit un mot l'invitant à la retrouver pour tenter de le reconquérir. Brent, qui pense que Bertha n'a plus la photo qui le compromet puisque le médaillon a été volé à l'ambulance du camp, accepte l'invitation mais dit à la jeune femme que sa décision de rompre tout lien avec elle est irrévocable. Alors qu'il passe près de la fenêtre ouverte, un billet est mis dans ses mains depuis l'extérieur. Ce billet lui dit que le médaillon perdu par Bertha a été caché par le voleur dans le coffre-fort du colonel Dare, dont il connaît la combinaison, mais qu'il doit agir avant l'aube.

Sur le navire, Pearl est seule dans une cabine et s'interroge toujours au sujet d'Adams : n'est-il qu'un menteur et le chef de la Menace Silencieuse ? Est-il amoureux d'elle ? Dans une autre cabine, Adams voit soudain arriver Pearl qui a assommé le matelot qui lui apportait son dîner, a revêtu son uniforme et a volé ses clés. Elle le libère et lui demande de se cacher sur le pont pendant qu'elle parcourt le bateau. La jeune femme voit alors l'homme mystérieux et se dit qu'il ne peut s'agir d'Adams car il n'aurait pas eu le temps de se grimer, mais n'en est pas certaine. Elle le suit à distance et épie par un trou de serrure la conversation qu'il a avec ses hommes : il veut relier entre elles les mines qui protègent le canal de Panama pour l'obstruer et empêcher la jonction des flottes du Pacifique et de l'Atlantique mais aussi faire sauter le ministère de la Guerre. Elle attend qu'il sorte, le suit à nouveau et après un tournant, elle tombe sur Adams qui lui dit qu'il s'inquiétait pour elle et

que pour éviter de croiser l'homme mystérieux, il a dû se laisser pendre le long du bordage du navire. Pearl continue à avoir des doutes sur cet homme et décide de lui confier un mot à l'attention de son père demandant à celui-ci de surveiller toutes les issues des sous-sols du ministère.

Tard dans la soirée, le colonel et sa fille qui a quitté le navire car elle n'était pas certaine qu'Adams accomplirait sa mission surprennent Brent dans le Laboratoire du ministère. Il était venu fouiller le coffre pour trouver le médaillon mais justifie sa présence en disant avoir vu une lumière pendant son tour de garde et être venu vérifier si le coffre avait été ouvert. Une fois Brent parti, le colonel ouvre le coffre pour en vérifier le contenu, sort le pli cacheté contenant les cachets révélateurs et se le fait voler par une main qui pénètre par un soupirail et disparaît immédiatement. Pearl et son père, suivis de quelques hommes, se lancent à la poursuite du voleur dont la piste est facile à suivre à cause de la neige. Derrière une cabane de chemin de fer, ils tombent nez-à-nez avec Adams qui dit n'avoir vu personne. Le colonel trouve cette rencontre étrange, fait fouiller T.O. mais n'y trouve rien ; quelques secondes plus tôt ce dernier a glissé l'enveloppe volée au colonel, discrètement, dans la poche béante de Pearl. Adams est conduit chez le colonel, interrogé, continue à dire qu'il n'a rien vu ou entendu et reprend l'enveloppe glissée dans la poche de Pearl. Il obtient le droit de se retirer puisqu'aucune preuve formelle ne permet de l'incriminer. Deux heures plus tard, le chef de la Menace Silencieuse informe ses hommes qu'il sait de source sûre que le plan des défenses du canal de Panama ont été modifiées et qu'il faut donc voler le nouveau plan qui est enfermé dans le coffre personnel du colonel.

Trois jours plus tard, Adams surprend, une conversation entre Pearl et Brent dans la bibliothèque des Dare au cours de laquelle le major tente de convaincre la jeune femme de l'aimer. Une fois Brent parti, l'ordonnance veut confier à Pearl qu'il sait que Brent est uniquement intéressée par sa fortune mais elle refuse de l'écouter ; elle se demande si Adams n'est pas amoureux d'elle au point d'être jaloux de Brent. Après cet échec, Adams se rend chez Bertha Bonn et lui demande d'aller trouver Pearl pour la convaincre à sa place, même si elle ne possède plus le médaillon contenant la photo qui compromet Brent. Pendant qu'elle confie à la fille du colonel Dare que cela fait 6 ans qu'il y a eu promesse de mariage entre elle et Brent et que ce dernier n'en veut qu'à la fortune du colonel, deux hommes s'introduisent à l'étage, dans la chambre du colonel et l'anesthésient avec du chloroforme. Pearl, Bertha et Adams entendent du bruit mais pensent qu'il provient de l'extérieur. Pearl demande à Bertha des preuves de ses allégations mais la conversation est interrompue par l'irruption de 5 ou 6 hommes armés qui tiennent les 3 personnes en joue tout en faisant sauter le coffre-fort du colonel. Une patrouille de soldats et de policiers amenée par Brent qui, alors qu'il venait chez le colonel, a entendu les bruits provenant de l'étage, a fait demi-tour, met les bandits en

fuite. Adams et Brent se jettent sur le chef des agresseurs qui, d'après son costume, semble être l'homme mystérieux, et l'immobilisent. Mais il s'agit en fait du secrétaire de son père, le jeune Allemand Schmidt, qui explique que le véritable chef de la Menace Silencieuse a pris la fuite.

Trois jours plus tard, Pearl surprend Adams en train de lire un billet qu'il abandonne ensuite sur le sol et dans lequel Bertha lui donne rendez-vous et dit consentir au mariage avec Pearl en échange de certains engagements. Ce message a été volé à Brent par Adams mais Pearl pense à un piège trâmé par Bertha et Adams et suit ce dernier lorsqu'il quitte la maison. Il se rend chez Bertha et entend des éclats de voix provenant de l'appartement de celle-ci lorsqu'il arrive au bas de l'immeuble. Bertha et Brent sont en train de se disputer car le major est persuadé qu'elle possède toujours le médaillon et donc la photo, médaillon qu'elle aurait arraché de la main de Pearl durant l'incendie au camp. Bertha nie mais pour en avoir le cœur net, Brent se jette sur elle. Adams entre par la fenêtre et met Brent en fuite. Pearl qui ne voit pas le départ de ce dernier parce qu'elle a elle aussi grimpé jusqu'à la fenêtre voit Bertha échanger un sourire avec Adams et en est blessée ; mais est de la colère ou de la jalousie ?

Lorsqu'Adams sort de l'hôtel, Pearl le suit mais le perd de vue. Elle se dit que s'il est bien le chef de la Menace Silencieuse, il retournera certainement sur le navire où elle a surpris une réunion des espions et se dirige donc vers les quais. Une fois en voiture, elle croise une autre automobile dans laquelle elle reconnaît la silhouette du chef des espions et la suit d'assez loin. La voiture va vers les quais, l'homme mystérieux en descend et grimpe dans une chaloupe automobile. Pearl le suit à distance, dans une barque pour voir dans quel navire il va monter. L'homme monte dans un navire au pavillon neutre dans lequel elle décide de grimper elle aussi. Sur le bateau désert elle surprend, par une écoutille, une nouvelle réunion de la Menace Silencieuse sans distinguer le visage du chef, comme toujours de dos et le visage masqué. Celui-ci explique que le nouveau plan des défenses du canal a bien été volé chez le colonel et qu'il faut à tout prix parvenir à obstruer le canal pour empêcher l'intervention américaine dans la guerre européenne et aider à faire de l'Amérique une terre allemande. Il prévient ses hommes qu'ils embarquent le soir même dans un sous-marin, l'U.S. 27, dans le détroit de Bar Stable, pour être emmenés en lieu sûr tandis qu'il se chargera de faire sauter le canal avant que tout le monde ne se retrouve en terre neutre, à Panama. Pearl sait qu'elle doit agir au plus vite et décide de mettre hors d'état de nuire le chef de la Menace Silencieuse, demeuré seul sur le navire ; elle se cache et attend le moment opportun pour agir, quitte à y laisser sa vie. Elle descend dans la salle dans laquelle a eu lieu la réunion, à présent vide, ouvre une des quatre portes de celle-ci et tombe dans une cabine qui possède une seconde porte par laquelle apparaît Adams. Le fait qu'Adams joue un rôle au sein de la Menace Silencieuse lui semble dès lors une évidence. T.O. prétend faire exactement la même chose que Pearl, c'est-à-dire suivre et

surveiller le chef de l'organisation d'espionnage et ajoute avoir lui aussi entendu les projets de cette dernière. Lorsqu'il entend des bruits de pas s'approcher, il s'éloigne en enfermant Pearl dans la cabine ; la jeune femme se sent jouée pour de bon. T.O. revient une fois le danger passé et dit à la jeune femme qu'il peut tenter des choses qui sont impossibles à une femme et qu'il souhaite qu'elle reste enfermée dans cette cabine, à l'abri. Il s'approche d'elle, l'étreint et repart. Pearl est donc certaine que cet homme qu'elle croit être un espion est épris d'elle et ne sait plus trop quoi penser ; elle se dit toutefois qu'il est l'assassin du capitaine Paine et réfléchit au moyen d'agir. Elle trouve alors une bouteille dans laquelle elle glisse un mot adressé à son père précisant le lieu où se trouvera, le soir même, le sous-marin US 27, attache une serviette à la bouteille et la lance par le hublot de sa cabine. Au même moment elle constate que le navire lève l'ancre.

Pearl se demande où elle va se retrouver et alors qu'elle tente une évasion, Adams entre dans sa cabine. La jeune femme est bien décidée à confondre Adams et l'accuse d'être le chef de la Menace Silencieuse. T.O. nie et alors que du bruit vient du carré voisin où Pearl avait surpris la réunion des espions, Adams regarde par le trou de la serrure puis, pour convaincre la jeune fille de son innocence, l'invite à regarder à son tour. Pearl voit l'homme mystérieux et un de ses comparses mais cela ne la convainc pas car elle pense à une ruse identique à celle qui avait amené Schmidt à être déguisé en chef des espions pour permettre la fuite du véritable homme mystérieux de chez son père. Adams fait taire la jeune femme pour écouter la conversation des deux espions. Ils parlent de la perte de l'US 27, qui a été coulé par les Américains, et le chef promet que le soir venu, le canal sera hors service. Adams quitte Pearl qui est à nouveau enfermée. Quelques heures plus tard le navire s'arrête, sans doute arrivé à l'entrée du canal, et par le hublot, Pearl voit le chef de la Menace Silencieuse partir avec deux hommes dans une barque chargée de matériel de scaphandrier.

Au même moment, Bertha, dans son appartement, rédige une lettre dans laquelle elle dit à Brent d'épouser Pearl s'il l'aime vraiment et se décide à lui donner le médaillon et donc la photo, bijou qu'elle avait bien arraché des mains de Pearl lors de l'incendie. Elle se rend à la caserne pour voir Brent mais apprend qu'il est parti depuis cinq jours. Elle demande donc à un soldat de lui remettre le petit paquet.

Sur le *steamer*, Adams vient chercher Pearl et lui demande de l'aider à empêcher l'explosion des mines. Ils embarquent tous deux sur une chaloupe chargée du même matériel que celui emporté par le chef de la Menace Silencieuse et rejoignent celui-ci. Le chef des espions a plongé pour relier les mines entre elles pendant que son comparse manœuvre la pompe à air ; Adams plonge à son tour pour le stopper et demande à Pearl d'actionner la pompe à air. Tandis que sous l'eau Adams engage le combat contre le chef de la Menace Silencieuse, Pearl découvre dans la chaloupe, sous les habits d'Adams, une perruque et un foulard identiques à ceux du chef des espions, preuves qu'elle estime

irrécusables et qui la font souffrir ; aime-t-elle donc Adams ? Elle décide de le tuer et tranche le tuyau qui l'approvisionne en air car il est peut-être en train de préparer l'explosion des mines. La jeune femme se dit cependant qu'elle peut s'être trompée, que la perruque et le masque étaient peut-être déjà dans la chaloupe et que ni elle ni Adams, dans leur précipitation, ne les ont vus. Elle enfile donc un scaphandre muni d'une réserve d'air et se laisse couler au fond de l'eau. Elle ne voit personne mais repère le câble commandant l'explosion simultanée des mines mis en place par le chef de la Menace Silencieuse et le sectionne. Ce dernier est remonté à la surface avec Adams inconscient, l'a confié aux deux hommes qui l'accompagnent dans la chaloupe avant de partir jusqu'au poste électrique pour déclencher l'explosion. Adams parvient à mettre les deux comparses du chef espion hors de combat et part à la poursuite de l'homme mystérieux, dans la direction du phare, où il sait que se trouve l'appareillage électrique. Le chef de la Menace Silencieuse arrive au phare, assomme le gardien et monte dans le local où se trouve le tableau de gestion des mines. Il a beau actionner toutes les manettes, le canal ne saute pas car chaque mine saute isolément. Adams entre alors, tente d'arrêter le chef des espions mais celui-ci l'assomme et parvient à fuir. Le gardien du phare entre avec des soldats qui arrêtent Adams car le même gardien l'identifie comme l'homme qui l'a agressé, et donc comme le responsable de l'explosion des mines. Pearl arrive alors et affirme qu'Adams est innocent. Lorsqu'elle est remontée sur sa barque, elle a rejoint la côte pour donner l'alarme mais à peine était-elle à terre qu'elle a vu arriver, haletant, le chef de la Menace Silencieuse. Elle s'est battue avec lui et a réussi à lui briser le bras gauche avant qu'il ne s'enfuit dans sa barque. Elle est donc certaine, cette fois, qu'Adams est innocent. Brent arrive soudain, personne ne sait d'où, avec une blessure au bras qu'il dit s'être faite en tombant sur un rocher, et s'évanouit. Pearl constate qu'il est blessé au bras gauche, comme le chef de la Menace Silencieuse, mais ne songe pas à l'incriminer. Une perruque et un foulard identiques à ceux du chef des espions tombent de la poche de Brent qui prétend, à son réveil, les avoir ramassés à 10m du phare et qui ont forcément été jetés par l'homme que tous poursuivaient...

A Washington, dans le cabinet du colonel Dare, Brent est prié de s'expliquer au sujet de sa présence au phare et des preuves qui semblent l'accuser. Comme ses propos sont jugés plausibles, il est reconnu innocent par les hommes du Grand Conseil présents, par Pearl et par son père. Adams interroge Pearl, lui demande si elle aime Brent, et lui avoue être fou amoureux d'elle. Il tente de l'embrasser mais Pearl le repousse et le somme de partir. Un peu plus tard, elle surprend T.O. en conversation avec Bertha Bonn, les voit partir, et décide de les suivre. Bertha venait chercher Adams car elle a surpris une conversation provenant de l'appartement au-dessus du sien dans lequel le chef de la Menace Silencieuse, qu'elle venait de voir entrer dans son hôtel, annonçait qu'il donnerait le

soir le signal qu'attendent tous ses affiliés, dans toutes les grandes villes américaines, pour s'emparer des pouvoirs publics : un drapeau noir remplaçant l'étendard étoilé sur les principaux monuments de la ville. Ne sachant pas de quoi il est question, Pearl suit donc Bertha et Adams jusqu'à l'hôtel de celle-ci et, par la fenêtre de l'appartement, voit miss Bonn et T.O. Adams découper un trou dans un placard et monter dans l'appartement du dessus. Elle entre alors dans l'appartement et par le trou, espionne Bertha et Adams. Elle entend alors leurs paroles qui la rassurent car elles prouvent qu'ils fouillent les lieux pour trouver des preuves de nouvelles machinations de la Menace Silencieuse. Le chef de la Menace Silencieuse et quelques-uns de ses hommes entrent soudain dans l'appartement et attaquent Adams et Bertha qui n'ont pas le temps de regagner le trou. Pearl, qui possède enfin la preuve qu'Adams n'est pas le chef des espions, fonce à l'extérieur pour chercher du secours. Pendant ce temps, le colonel interroge Brent à nouveau ; le major refuse de s'expliquer plus qu'il ne l'a déjà fait, de s'abaisser à se défendre de l'infamie dont on le soupçonne. Pearl joint son père par téléphone et lui demande de venir aussitôt pour sauver Bertha et Adams des griffes du chef de la Menace Silencieuse ; cela innocente Brent qui est autorisé à se retirer. Dans l'appartement, miss Bonn et T.O. parviennent à échapper aux espions, distraits par l'arrivée du colonel Dare et de ses hommes, et à s'enfermer dans une pièce. Le chef des espions tire au travers de la porte et blesse Adams au front. Bertha parvient à tirer le blessé jusqu'au trou et à regagner son appartement avec lui. Après avoir enfoncé la porte de l'appartement, les soldats engagent la lutte contre les espions mais leur chef parvient à s'échapper par le trou donnant chez Bertha. Pearl l'aperçoit, ainsi qu'Adams blessé, et se lance à sa poursuite, à pied, puis en automobile jusqu'à l'immeuble où se trouvent les services des poudres. Après une lutte durant laquelle elle est sévèrement malmenée, elle rejoint le chef de la Menace Silencieuse au sommet de l'immeuble, l'empêche de remplacer le drapeau américain par un drapeau noir et le fait tomber du toit. Une fois redescendue, elle découvre que l'homme, qui est toujours en vie, n'est autre que le jardinier de son père ; elle est certaine qu'il ne peut être le chef de la Menace Silencieuse. L'homme est conduit dans le même hôpital que celui où Adams a été transporté ; celui-ci ne souffre que d'une blessure légère et se remet très vite. Deux jours plus tard, le colonel, qui partage les soupçons de sa fille au sujet du rôle joué par le jardinier, demande à voir celui-ci. Il est gravement blessé, délire, et confie malgré lui au colonel l'identité de son chef ; il est empoisonné par deux faux infirmiers envoyés par le chef de la Menace Silencieuse qui voulait l'achever avant qu'il ne parle. Au même moment, chez elle, Pearl rejoint le major Brent dans la bibliothèque ; il tente une nouvelle fois de convaincre la jeune femme de se laisser aimer. Un lieutenant fait alors irruption et annonce à Brent que le colonel Dare lui a ordonné de venir le chercher. Brent parvient à se dégager, s'éloigne dans un couloir et se suicide d'une balle dans la tête après avoir avoué qu'il est le chef de la Menace Silencieuse. Une lettre qu'il gardait sur lui pour l'envoyer en cas de danger et adressée à Bertha révèle qu'il s'appelait en réalité Muller, qu'il avait

été chassé de l'armée allemande et n'avait obtenu sa grâce qu'à la condition de devenir chef de l'espionnage aux États-Unis. Pearl informe Bertha qui est effondrée, songe à se suicider mais se dit que cet homme, finalement, n'en vaut pas la peine. Une fois l'ordre donné d'arrêter Brent, le colonel est allé trouver Adams dans sa chambre pour s'excuser de l'avoir accusé à tort ; il fait alors part de ses regrets de n'avoir pu exprimer les mêmes excuses au capitaine Paine et promet de réhabiliter sa mémoire. Adams lui dit alors que le capitaine Paine est vivant. Il explique que lors de la catastrophe ferroviaire, Paine s'est réveillé indemne et que, pour fuir sans attirer l'attention, il a mis ses vêtements à un cadavre méconnaissable et glissé dans la main de celui-ci un mot dans lequel il proclamait son innocence ; pour ne pas être reconnu, il s'est rasé la barbe, ses moustaches et comme trois de ses dents avaient été cassées lors de l'accident, sa voix était différente. De plus il a trouvé sur le cadavre tous les éléments nécessaires pour endosser une nouvelle identité. Personne ne l'a reconnu, même le colonel qui pourtant l'a côtoyé de très près. Adams avoue alors qu'il est le capitaine Paine et le colonel, fortement ému, impressionné par tout ce qu'a accompli cet homme est fier d'être américain comme lui, et ne doute pas de ce que l'armée de son pays, composée d'hommes de la trempe de Paine, pourra accomplir dans la Grande Guerre Mondiale.

Quinze jours plus tard, dans la cour de la caserne du régiment du génie auquel appartient le colonel Dare et dans laquelle sont rassemblées les troupes, Pearl est décorée par le secrétaire d'État de la médaille de Cincinnatus, la plus haute récompense dont disposent les États-Unis, pour tous les services qu'elle a rendus au pays ; Ralph Paine est réintégré dans ses fonctions, son grade et son commandement. C'est Pearl qui lui rend son épée et qui promet de tout faire pour le rendre heureux.

### **9. *Le navire invisible*, d'Arnould Galopin (du 02/11/1918 au 29/03/1919).**

Cherbourg. Un groupe de cinq marins, deux canonniers (Le Hardelay dit Risque-Tout et Ridoire) et trois torpilleurs (Cassagne, Bourraquin et le narrateur Leduc) qui ont servi sur le même bâtiment et sont de retour des Dardanelles, attendent d'embarquer quelques jours plus tard à bord du Pluton, un destroyer dernier modèle. Le bâtiment sera commandé par le lieutenant Menessier qu'ils connaissent des Dardanelles. Alors qu'ils se promènent, le second maître Marindaz vient leur dire qu'ils sont attendus à l'Arsenal par le commandant Bergès et leur annonce également que le Pluton a été saboté ; une bombe posée par une femme a explosé dans la chambre des machines. C'est la femme de Menessier qui est soupçonnée d'être l'auteur de l'attentat. Le lieutenant est

interrogé par un amiral qui lui dit que quinze minutes avant l'explosion son épouse a été aperçue sortant des chantiers navals. Le lieutenant dit qu'il est impossible que son épouse soit coupable mais l'amiral ajoute que depuis l'explosion celle-ci a disparu. Le groupe des cinq marins entend la conversation depuis une pièce voisine ; ils sont questionnés par le commandant qui leur demande de rendre compte de tout ce qu'ils pourraient apprendre. Ils retournent en ville et vont dîner dans un estaminet. Ils rencontrent un matelot, Bucaille, qui leur dit qu'il a aperçu une voiture d'État-major avec deux officiers qui avaient l'air de retenir une femme prisonnière, femme qu'il a eu l'impression d'avoir déjà vue. La voiture allait vers Equeurdreville et était suivie par une deuxième voiture avec une femme à l'intérieur. Le Hardelay pense que le matelot doit tout répéter au commandant. Bergès est déjà au courant pour les deux autos. Pour Cassagne, soit la femme présente dans la première voiture a été enlevée, soit elle est la coupable et elle était emmenée en lieu sûr. La seconde femme est louche car sauf si elle appartient à la Croix-Rouge elle n'a pas le droit de circuler sur le port ; donc c'est peut-être elle la coupable et l'autre la victime, c'est-à-dire l'épouse du lieutenant que l'on aura attirée dans un guet-apens pour la compromettre ensuite. Cassagne fait part de sa théorie à Menessier qui propose alors aux hommes de partir à la poursuite de la première auto. Le marin Picot arrive avec une voiture d'État-major et le groupe part, avec Chavailles, à la poursuite de la voiture.

Sur la route, ils sont arrêtés à un poste par des territoriaux qui leur apprennent qu'une voiture est passée avec à son bord deux capitaines de vaisseau qui escortaient une espionne à La Hague ; une voiture de la Croix-Rouge est passée ensuite avec à son bord une femme blonde comme l'était aussi celle de la première voiture. Menessier leur dit que ces officiers étaient des espions et après avoir convaincu les territoriaux de le laisser passer, le groupe poursuit sa route. A Sainte-Croix, les marins français apprennent que les officiers de la première voiture et la femme blonde de la seconde se sont arrêtés dans une auberge dont le patron révèle qu'il a vu une femme blonde endormie dans la première voiture. Les clients sont repartis vers Beaumont en oubliant un portefeuille féminin dans lequel Menessier trouve un plan de l'Arsenal, une carte de circulation et des lettres dont certaines sont écrites en allemand ; ces découvertes renforcent au sein du groupe la certitude que les Allemands sont derrière l'attentat. Au moment de repartir, Picot dit qu'il a vu une voiture venir vers l'auberge puis faire demi-tour : peut-être est-ce l'espionne qui revenait chercher son portefeuille ? Le groupe part à la poursuite de la voiture mais celle-ci disparaît. Un point perturbe Menessier et ses hommes : pourquoi les deux espions sont-ils allés vers le cap de La Hague, c'est-à-dire vers un cul-de-sac plutôt que de prendre la direction opposée ? Leduc émet l'hypothèse qu'il y a peut-être un bateau qui les attend au cap. Menessier ne voit pas comment un bateau pourrait partir des côtes sans être vu et de plus la houle empêche actuellement toute embarcation d'approcher. Devant une auberge d'Auberville, un homme se plaint que deux officiers de marine française et une

femme ont réquisitionné toutes les provisions du village puis se sont dirigés vers Saint-Germain. Il apprend également au groupe que les “réquisitionneurs” ne sont dans la région que depuis 8 jours. A Saint-Germain, le garde-champêtre raconte que des officiers et quelques matelots remettent en état un fort à deux kilomètres à peine, près de la baie de Saint-Martin. Menessier fait repartir Picot et la voiture pour qu’il demande au commandant l’envoi de dix matelots armés en renfort. Il se cache avec ses hommes chez un fermier auquel il demande d’aller espionner près du fort. L’espion revient en disant qu’il a entendu des cris de femme. Le lieutenant décide d’intervenir sans attendre les renforts et le fermier donne aux marins deux fusils de chasse. Dix minutes plus tard, ils sont devant le fort.

Ils font le tour de l’édifice pour entrer par une petite porte. Ils parviennent à la crocheter mais un verrou à l’intérieur empêche son ouverture. Soudain un homme apparaît, se place devant la porte et siffle. Quelqu’un vient lui ouvrir la porte mais n’y parvient pas car la serrure a été abîmée par le crochetage. L’inconnu s’éloigne alors, suivi à distance par les marins français et disparaît subitement sans laisser de traces. Ces derniers retournent à la porte qui cette fois s’ouvre alors qu’elle est à peine poussée ; ils endommagent la serrure pour ne pas être enfermés et entrent dans le fort. Est-ce un piège qui leur est tendu ?

A l’intérieur, le groupe se sépare. Menessier, Leduc et Le Hardelay continuent à avancer ; les autres restent pour bloquer ceux qui tenteraient de s’échapper. A l’étage supérieur le groupe Menessier pénètre dans une pièce où un homme qui utilise un sans-fil parvient à fuir. Lorsque les trois marins veulent ressortir, la porte est verrouillée et des rires éclatent de l’autre côté du mur. Ils se mettent à hurler pour être entendus de leurs camarades mais personne ne leur répond et les rires se font encore entendre. Le Hardelay dit qu’il sait comment ouvrir la porte en faisant sauter la serrure grâce au revolver du lieutenant. Il ouvre effectivement la porte et les trois marins reviennent là où sont restés leurs camarades mais ceux-ci ont disparu. Ils avancent dans l’obscurité et actionnent involontairement un mécanisme qui les fait tomber dans un souterrain où ils retrouvent les autres marins. L’extrémité du souterrain est fermée par une grosse grille scellée dans la muraille. Les prisonniers réalisent qu’à marée haute l’eau doit entrer dans le souterrain et l’inonder. Vu le niveau de la mer, il leur reste environ trois heures pour s’échapper avant d’être noyés. Menessier remarque que le sol est mou et dit alors qu’il faut tenter de passer sous la grille en creusant avec les baïonnettes. Le groupe parvient à sortir mais à peine à l’extérieur il essuie des tirs. Les marins parviennent à retourner devant l’entrée principale du fort et y demeurent, sauf Leduc et Le Hardelay qui courent jusqu’au sémaphore du cap de La Hague pour faire télégraphier à Cherbourg afin de savoir pourquoi les renforts ne sont pas arrivés et de demander l’envoi de vingt hommes armés au fort. Au sémaphore, les deux envoyés découvrent que les deux hommes qui l’occupent sont des

espions allemands et que le vrai responsable, Bedel, a été enfermé à la cave et son compagnon tué. Les espions sont ficelés et Bedel envoie la dépêche à Cherbourg. Les Allemands se servaient probablement du phare pour transmettre des signaux à leurs sous-marins et faire s'échouer des navires. Leduc et Le Hardelay trouvent un étrange appareil optique ; un des deux espions dit qu'il sert à voir un navire, La Médusa, sans lequel il ne peut être vu.

Les deux espions, Bedel, Leduc et Le Hardelay repartent vers le fort. Ils croisent en chemin deux pêcheurs qui racontent qu'un navire qui a disparu comme par enchantement leur a tiré dessus quand ils étaient en mer. Un peu plus loin Le Hardelay arrête un homme qui n'est autre qu'un faux marin français et qui est conduit comme les deux autres auprès de Menessier. En repassant dans Saint-Germain le groupe croise le fermier qui était allé espionner le fort qui leur demande où ils se rendent ; il leur dit qu'il vient de passer devant le fort, qu'il n'y a vu personne et leur apprend que Picot a été retrouvé assassiné à côté de son automobile, ce qui explique pourquoi les renforts ne sont jamais arrivés. Effectivement, il n'y a plus personne devant le fort. Pour Le Hardelay, leurs camarades sont à nouveau rentrés dans le fort. Les trois Français et leurs trois prisonniers s'éloignent pour se cacher dans une anse où ils rencontrent des pêcheurs. L'un d'entre eux dit avoir aperçu le lieutenant et ses hommes un peu plus loin ; un autre parle lui aussi d'un étrange navire qui a heurté son bateau mais était invisible. Un coup de feu éclate vers le fort ; Le Hardelay et Leduc vont voir en laissant leurs prisonniers à la garde de Bedel et des pêcheurs. Ils retrouvent leurs camarades. Menessier leur raconte que les occupants du fort sont partis à l'aide d'un canot et sont un peu plus loin derrière une pointe rocheuse. Cassagne et Bourraquin restent sur place, tandis que Menessier et Ridoire accompagnent Leduc et Le Hardeley pour prendre deux carques se trouvant dans l'anse afin d'aller vers cette pointe rocheuse ; comme il est impossible de les mettre à l'eau à marée basse, les pêcheurs indiquent aux marins où ils peuvent trouver un canot à moteur un peu plus loin. Ils embarquent et se dirigent aussi discrètement que possible vers la pointe rocheuse. Des tirs d'obus font chavirer le canot sans qu'il ne soit possible à ses occupants d'en déterminer la provenance ; les marins voient alors le canot des Allemands, d'où émanent des cris de femme, fuir vers le large et Menessier reconnaît la voix de son épouse. Le canot des fuyards s'arrête, est levé par des câbles et disparaît dans le brouillard. Le lieutenant fait le rapprochement entre ce qu'il voit et un rapport qu'il a lu et qui lui paraissait dément : ils sont devant La Médusa, un navire invisible qui a coulé deux contre-torpilleurs français il y a peu. Le groupe Menessier au complet se retrouve devant le fort et y pénètre une nouvelle fois pour l'explorer ; dans une pièce voisine de celle où se trouve le sans-fil, il découvre une femme. C'est une belle jeune femme blonde en laquelle Bucaille reconnaît la femme qui était dans la seconde voiture. Elle se dit prisonnière mais les hommes savent que c'est une espionne grâce au portefeuille. La femme nie avoir été dans les chantiers navals de Cherbourg

l'avant-veille ; elle finit néanmoins par admettre que c'est bien elle qui était dans l'automobile mais dit qu'elle a laissé volontairement le portefeuille à l'auberge pour qu'il soit découvert et qu'on tente de la libérer. Elle se présente comme française et explique sa situation par le fait qu'elle a été prise dans un engrenage : secrétaire à Cherbourg avant la guerre, elle a été menacée par son employeur lorsqu'elle a voulu changer d'emploi. L'homme prétendait se servir de documents qu'il lui avait dictés contenant des renseignements sur la marine française pour la faire accuser d'espionnage. Elle lui obéit donc depuis. D'après elle, les Allemands étaient dans le fort pour surveiller les transports passant au large et peut-être les faire torpiller. Dans le fort, les marins découvrent un appareil identique à celui trouvé au sémaphore et dénommé *Spiegel* ainsi qu'un petit carnet qui en explique le fonctionnement et révèle le nom de la femme, Rita Wiener, qui en fait était au fort pour surveiller la *Médusa* grâce au *Spiegel*. Le groupe est alors attaqué par des Allemands déguisés en marins français qu'ils repoussent, mais cette attaque donne à Wiener l'occasion de disparaître avec les assaillants. Les renforts finissent par arriver et le fort est fouillé de fond en comble puis mis sous surveillance. Le lieutenant parvient à trouver le code commandant le système de signaux utilisé par les Allemands et souhaite attirer les espions au fort grâce à lui ; les essais tentés pour communiquer avec les Allemands se trouvant au large sont concluants. Pendant son tour de garde, Leduc est approché par un des pêcheurs croisés dans la journée, Bonicent, un manchot blessé à Dixmude qui lui dit qu'il est inutile de surveiller la route car si des espions doivent pénétrer dans le fort ils le feront par le chemin de la falaise que peu de monde connaît car il existe depuis peu de temps. Il a découvert ce chemin par hasard : il s'enfonce sous terre et aboutit à une porte menant dans les souterrains du fort. Marindaz vient relever Leduc et lui dit qu'il est sûr que les espions sont toujours dans le fort car les hommes ont entendu remuer dans la muraille ; il pense que maintenant qu'ils sont découverts, ils vont faire sauter le fort devenu inutile. Leduc rejoint Le Hardelay et les deux hommes vont trouver Menessier pour lui faire part de ce que Bonicent a révélé à Leduc. Arrivés devant la porte du bureau où se trouve l'officier ils sentent une étrange odeur et quand ils entrent, ils trouvent le lieutenant inanimé : on a tenté de l'asphyxier. Menessier découvre qu'on lui a fait les poches et que le portefeuille ainsi que ses papiers ont disparu. Le *Spiegel* a également été volé avec le carnet de signaux. Le lieutenant veut suivre la piste du chemin de la falaise et Leduc part avant l'aube chez Bonicent.

En chemin, il croise une voiture dont le chauffeur dit qu'il se nomme Vincent et qu'il est du même dépôt que lui ; Leduc lui trouve un drôle d'accent. Leduc repart avec Bonicent et lui dit qu'il y a tout près une voiture dont le chauffeur dit s'appeler Vincent et être du même dépôt que lui ; or ce Vincent est mort depuis un an... Les deux hommes capturent le chauffeur et vont au fort avec la voiture. Le faux-marin français, sous la menace d'être fusillé révèle tout ce qu'il sait au lieutenant : il

attendait Rita Wiener qui est toujours dans le fort. Menessier part avec Leduc, Le Hardelay et Bonicent à la recherche du souterrain de la falaise ; les trois marins y pénètrent pendant que le pêcheur attend à l'extérieur. Alors qu'ils s'apprêtent à ouvrir une porte, une explosion retentit et ils se retrouvent bloqués par de la roche de tous côtés. Au-dessus de leurs têtes, par un trou dans le plafond, ils aperçoivent un escalier en bois ; Le Hardelay y grimpe et dit à ses deux amis de le suivre. Les trois hommes découvrent alors que la muraille du fort est double, avec un couloir d'environ un mètre de large entre les deux parois de pierre. Il y a également une échelle. Ils descendent et trouvent une porte derrière laquelle ils entendent leurs camarades qui font sauter celle-ci. Menessier, Leduc, Le Hardelay et quatre marins sortent et reprennent le chemin de la falaise pour attraper les espions qui ont dû profiter de l'explosion qu'ils ont déclenchée pour fuir. Ils aperçoivent effectivement au loin une barque qui s'éloigne vers le large puis disparaît en se fondant dans les vagues. Le lieutenant et ses deux compagnons comprennent qu'elle est dissimulée derrière la Médusa qui va la hisser à son bord. Un obus vient alors s'écraser à vingt mètres d'eux, puis un second à l'endroit où ils se trouvaient quand le premier a explosé. Ils retrouvent Bonicent qui a reçu deux balles mais respire toujours et qu'ils ramènent au fort. Le blessé est alors reconduit chez lui après avoir été examiné par un médecin à Cherbourg grâce à l'automobile prise à l'espion. Le lieutenant et ses hommes continuent à fouiller le fort et Menessier tente d'interroger ses prisonniers mais en vain ; il décide alors d'interroger à part le chauffeur, visiblement plus peureux et celui-ci révèle que Rita Wiener est une Autrichienne très connue dans les *music-halls* parisiens avant-guerre sous le nom de Mayari ; l'appât du gain l'a conduite à devenir espionne pour l'Allemagne. A présent elle se fait appeler la baronne de Flamanville. Le commandant des faux-marins français s'arrangeait pour enlever des prisonniers des camps où ils étaient enfermés et les faire embarquer sur La Médusa ; pour cela, deux de ses lieutenants se déguisaient en officiers de marine français et se faisaient confier des prisonniers grâce à des contrefaçons d'ordres signés de la main de l'amiral. Le prisonnier donne également la date, l'heure et le lieu du prochain embarquement à bord de La Médusa. Le fort est laissé à la garde de Marindaz pendant que le lieutenant, Leduc et Le Hardelay accompagnés de marins armés vont au sémaphore de La Hague télégraphier à l'amiral. En chemin, Le Hardelay découvre que le groupe est suivi par deux ombres. Arrivé au sémaphore, le lieutenant tape son message mais comme il ne reçoit pas de réponse, il en déduit que le fil a été coupé pour isoler le fort de la ville. Le Hardelay retrouve le *Spiegel* qu'il avait découvert lors de sa première visite au sémaphore et le remet au lieutenant qui pour sa part trouve des pavillons ; il ne manque plus que le code. Les gardes placés à l'extérieur tirent sur une des deux ombres qui fait des signaux avec une lanterne colorée vers la mer ; l'espion est tué tandis que l'autre s'enfuit. Le groupe a juste le temps de fuir avant que La Médusa ne tire sur le sémaphore et ne le détruise. De retour au fort, il découvre

que l'aile droite de celui-ci a explosé, probablement sous l'effet d'une bombe à retardement. La voiture revient et repart avec Menessier, Leduc, Le Hardelay et Bucaille pour Cherbourg.

Sur place, le lieutenant va chez l'amiral et y demeure plusieurs heures pendant que les trois hommes attendent à l'extérieur. Alors que Bucaille et Le Hardelay dorment, Leduc voit deux individus qui s'approchent discrètement de la voiture ; il réveille Le Hardelay mais lorsque celui-ci descend de la voiture, les ombres ont disparu. Plus tard, Leduc voit à nouveau une ombre qui l'observe. Il s'apprête à réveiller à nouveau ses compagnons lorsque Menessier réapparaît. Il annonce aux trois marins qu'un grand coup va bientôt avoir lieu et demande à ce qu'ils aillent prendre du repos à l'Arsenal. Les trois hommes vont se coucher et au matin ils trouvent un mot leur demandant de se faire porter malades sous peine de représailles. Ils s'étonnent que l'auteur du message connaisse leurs noms mais comprennent lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on leur a volé leurs papiers. L'Arsenal lui-même est donc truffé d'espions. Grâce à Le Hardelay, deux faux-marins sont retrouvés dans une voiture chargée de sacs de couchages qui s'apprête à quitter l'Arsenal et l'on retrouve sur eux les papiers des trois marins. Ces derniers se rendent à La Petite Frégate pour déjeuner. L'établissement, dirigé par le couple Grimaud, est sens dessus dessous car la police vient d'y faire une descente. Le commissaire a dit au patron que depuis trois jours, vers minuit, quelqu'un fait des signaux depuis le grenier du café. Grimaud a confiance en ses deux employés Anna et Auguste mais Le Hardelay pense qu'il y a malgré tout un espion chez lui et pour le convaincre, il lui fait part des découvertes faites sur l'espionnage allemand dans la région. Bucaille retourne à son service à l'Arsenal. Le Hardelay questionne Grimaud sur Auguste, le serveur suisse. Comme le chien du couple n'aboie pas la nuit, s'il y a un espion, il s'agit forcément un habitué de la maison et Le Hardelay parie un bon repas qu'Auguste est l'espion recherché par la police. Après un copieux déjeuner, Leduc et son compagnon repartent pour l'Arsenal. Lorsqu'ils y arrivent, ils apprennent que la grande salle où sont remisées les armes a été minée et qu'un garde a empêché l'explosion en trouvant et désamorçant la bombe. Le lieutenant Menessier dit à Leduc et Le Hardelay qu'il n'aura pas besoin d'eux avant 16h et ils retournent donc chez Grimaud. Le Hardelay va dans la rue à l'arrière de l'établissement, observe la cour de celui-ci à travers le trou de serrure de l'arrière-porte et annonce qu'il a découvert quelque chose. Il confie à Grimaud qu'il a vu Auguste tirer de l'eau du puits mais qu'au bout de la corde, dans le seau, il y avait une lanterne et non de l'eau ; le serveur a rempli la lanterne de pétrole et l'a redescendue dans le puits. Le patron de La Petite Frégate envoie Auguste à La Poste et les trois hommes se rendent au puits ; ils trouvent la lanterne mais la laissent en place pour prendre l'espion en flagrant délit.

Les deux compères repartent pour l'Arsenal afin de faire part de leur découverte à Menessier et de leur intention de pincer l'espion le soir même. Le lieutenant observe avec deux officiers un

sous-marin allemand dans un bassin, Le Dantzig, qui a été pris dans les filets tendus au large de Cherbourg. Il va être remis en état et prendre la mer avec le pavillon français. Alors qu'il leur est impossible de se confier à leur lieutenant qui s'éloigne, Grimaud apparaît à la grille de l'Arsenal pour leur apprendre qu'Auguste a disparu en emportant ses affaires, comme s'il avait été prévenu par un complice que la lanterne avait été découverte, lanterne que le patron de l'estaminet a remise à la police. Menessier revient, accompagné par l'amiral, et fait signe à Leduc et Le Hardelay d'approcher. L'amiral leur dit qu'il espère qu'ils se distingueront dans la mission qui va leur être confiée. Les hommes sont revenus du fort et Cassagne, Ridoire et Bourraquin vont faire partie de l'expédition.

Quelques jours plus tard, un soir, le lieutenant fait appeler Leduc et Le Hardelay et leur explique la mission ; ils devront, avec six autres marins, prendre la place des huit marins allemands qui doivent, à l'heure donnée par l'espion interrogé au fort, embarquer sur La Médusa et, arrivés aux abords du navire invisible, jeter des fascines d'acier dans les hélices pour qu'elles se brisent lorsque les Allemands mettront les moteurs en marche. Menessier sera pour sa part sur Le Dantzig prêt à intervenir. Quelques minutes plus tard les cinq camarades partent avec une troupe de marins pour intercepter et remplacer les marins allemands aux roches du Houffet. Arrivés sur place, ils se cachent et attendent. A leur arrivée les huit marins allemands sont supprimés rapidement et sans aucun bruit ; ils sont remplacés par Leduc, Le Hardelay, Cassagne, Ridoire, Bourraquin, Marindaz, Cappiani et Lorin. Une embarcation qui vient les chercher et dont les deux rameurs sont éliminés est utilisée pour charger les fascines et aller vers La Médusa qui émet un feu vert pour permettre aux hommes de se guider dans la nuit. Soudain, la barque heurte un obstacle, chavire et les hommes sont pris dans un filet. Ils sont emmenés sur un navire qui file à toute allure et sont aux mains des Allemands. Pour tenter de gagner du temps, Le Hardelay invente un mensonge : les marins attendus ont été faits prisonniers et ses camarades et lui ont été embauchés à La Petite Frégate par un homme auquel Auguste les a présentés. Il ajoute que cinq d'entre eux sont des déserteurs condamnés à mort qui avaient donc tout intérêt à accepter la proposition de l'homme. Le commandant allemand qui les interroge dit qu'il va faire vérifier les informations et les fait conduire à fond de cale où ils sont attachés. Des coups de canon retentissent et ils entendent un vacarme effroyable au-dessus de leurs têtes. C'est Le Dantzig qui attaque mais au bout de quelques minutes, il n'y a plus un bruit. Au matin, l'officier entre dans la cale et dit aux marins français qu'ils sont des menteurs ; mais ses propos trahissent son ignorance de ce qui s'est passé aux roches du Houffet. Le Hardelay essaie une nouvelle fois de le convaincre de les garder à son bord. L'officier accepte de leur laisser la vie sauve sous diverses conditions qu'il exposera plus tard. Les Français se mettent d'accord pour fournir les mêmes explications s'ils sont interrogés séparément. L'officier revient en disant qu'il a contacté Cherbourg et

qu'on lui a répondu que personne n'avait été chargé de recruter des hommes pour son bâtiment. Cependant, puisqu'il a accepté que les Français restent à son bord, il veut qu'ils se rendent utiles. Il fait détacher Leduc et Le Hardelay et les charge, sous la surveillance du capitaine Frantz, et puisqu'ils sont électriciens, de réparer le sans-fil du navire. Menessier a délibérément bombardé la cabine du sans-fil pour priver La Médusa de communications avec la côte ; tant qu'il en sera ainsi, les huit marins français seront à l'abri. Leduc et son ami se gardent donc bien d'effectuer les réparations accentuant même la panne du sans-fil en volant une pièce maîtresse. Le Hardelay demande au commandant d'envoyer un message pour tester l'appareil ; ce dernier fait envoyer à l'3714-EB une série de chiffres. En fait, Le Hardelay, qui a remis la pièce, télégraphie à Menessier en lui demandant de venir de suite. La réponse arrive. Le commandant, qui ne comprend rien au langage télégraphique, et vu que la personne en charge du sans-fil est morte dans le bombardement, lit le message et leur fait croire qu'il a la preuve qu'ils sont des espions et que les vrais marins attendus vont arriver. En fait la réponse de Menessier dit que Le Dantzig a une avarie. Etant donné qu'il pense les réparations du sans-fil terminées, le commandant allemand ordonne à Leduc et à Le Hardelay ainsi qu'aux autres prisonniers de relever le charbon de la soute et de l'arrimer correctement. Le Hardelay fait remarquer à Leduc que Rita Wiener est peut-être à bord et qu'elle pourrait les reconnaître. Tous les prisonniers se passent de la poussière de charbon sur le visage pour être méconnaissables.

Deux torpilleurs repérés par les Allemands donnent l'occasion à Leduc de comprendre le fonctionnement du navire invisible : le bateau est orné de miroirs de tous les côtés qui reflètent les flots et lui permettent de s'y fondre ; il n'y a guère que depuis le ciel que La Médusa peut être à peine repérée. Après la fin des tâches qu'il leur a données à accomplir, le commandant, Otto von Grünzen, reçoit un par un les marins dans sa cabine avec Rita Wiener à ses côtés. Il vérifie leurs versions respectives et les accepte définitivement à son bord en les mettant sous l'autorité de l'agressif Frantz. Le groupe est à nouveau enfermé dans la cale pour la nuit. Au moment où les prisonniers s'endorment, Frantz vient chercher Leduc et Le Hardelay et les emmène dans la cabine de T.S.F. où se trouvent von Grünzen et Rita Wiener : une communication arrive et ils doivent la réceptionner. C'est une communication française qui ordonne à deux chalutiers de modifier leur route mais Le Hardelay la traduit comme étant un ordre de rentrer au port pour deux autres chalutiers. Une autre communication ordonne au Tahiti de modifier sa route vers le sud-ouest jusqu'à ce qu'il rencontre La Licorne mais Le Hardelay la transforme également en disant qu'il est ordonné à La Licorne d'aller au nord-ouest et d'attendre Le Tahiti. Von Grünzen décide d'aller torpiller Le Tahiti et donne au Français un message à transmettre à un certain Werner. Le Hardelay fait semblant de s'exécuter mais comme au bout de quinze minutes aucune réponse n'est arrivée,

l'officier allemand pense que soit le marin français se moque de lui, soit il est arrivé quelque chose au poste auquel il télégraphie. Le Hardelay dit alors qu'avant de partir de Cherbourg il a entendu dire qu'un poste de T.S.F. allemand a été découvert près de l'Arsenal. Lorsque von Grünzen et Rita Wiener sortent de la cabine, Le Hardelay explique à Leduc que c'est à Menessier qu'il a télégraphié, qu'il sait que Le Dantzig est réparé et à leur recherche et qu'il a donné au sous-marin la direction prise par La Médusa pour que les deux bâtiments se rencontrent. Un nouveau radio arrive. Le Hardelay dit à von Grünzen que c'est un S.OS de L'Antonia, un bâtiment anglais qui sombre au nord-ouest. Pour le commandant allemand c'est l'occasion de torpiller quelques navires qui vont se porter au secours du bateau anglais. En fait, c'est Menessier qui a communiqué sa position exacte à Le Hardelay qui envoie donc La Médusa droit sur Le Dantzig. Après cela, pour limiter les risques encourus avec les radios qu'il envoie et reçoit, le Français décide de saboter pour de bon le sans-fil. Frantz apparaît alors et dit qu'il a surpris la conversation des deux Français. Il est tué, jeté à la mer et son arme cachée dans la cabine.

Au matin, lorsque von Grünzen s'aperçoit de la disparition de Frantz, Leduc et Le Hardelay disent qu'au milieu de la nuit ils ont entendu une dispute et reconnu la voix du capitaine Frantz. Le navire est fouillé pour retrouver le capitaine mais en vain. Plus tard dans la matinée, le commandant demande aux deux Français d'envoyer un radio à Cuxhaven. Le Hardelay lui dit que le vent de la nuit a endommagé l'antenne et qu'il doit réparer avant de pouvoir envoyer un message. Etant donné que Cuxhaven est le "nid des pirates" d'où les Allemands partent à la chasse des cargos français et anglais, il faut faire traîner car en télégraphiant là-bas, il serait impossible de prétendre à l'absence de réponse comme lors des communications avec le 3714-EB. Le comportement de von Grünzen laisse penser qu'il croit que son équipage a comploté pour éliminer Frantz qui était détesté pour sa violence ; peut-être est-ce pour qu'on lui envoie un nouvel équipage qu'il veut contacter Cuxhaven ? Leduc se demande, pendant que Le Hardelay fait semblant de réparer le mât radio, s'il ne serait pas possible de liquider le commandant et de prendre possession du navire. Le Hardelay tente de convaincre von Grünzen que le fil de l'antenne a été saboté en plusieurs endroits et qu'il ne peut réparer en moins de deux jours. Le commandant donne trois heures aux deux hommes ; Le Hardelay s'arrange pour que le sans-fil puisse émettre mais non recevoir. Un peu plus tard von Grünzen observe la mer et voit un sous-marin. Il fait aller son navire dans sa direction mais le sous-marin plonge comme s'il avait vu La Médusa alors qu'elle est censée être invisible. Von Grünzen veut se faire reconnaître et démasque en partie son bateau ; le sous-marin remonte à la surface. C'est Le Dantzig dont la vue enchante le commandant et bien évidemment, pour des raisons différentes, Leduc et Le Hardelay. Alors que La Médusa se rapproche de lui, Le Dantzig la bombarde et la touche en plusieurs endroits malgré les manœuvres du navire invisible pour s'échapper. Von Grünzen fait

alors créer un brouillard artificiel et s'y dissimule. Il ne comprend pas pourquoi le sous-marin, qu'il a compris être à la main des Français, n'a pas tiré sous la ligne de flottaison pour couler La Médusa. Alors qu'ils cherchent des pièces pour soi-disant réparer le sans-fil dans une pièce de l'entrepont, Leduc et Le Hardelay trouvent l'endroit où est enfermée la femme retenue prisonnière. Ils ont juste le temps d'aller à la cabine envoyer un radio au Dantzig pour dire que Mme Menessier est à bord et pour prendre l'arme de Frantz qu'ils ont cachée avant d'être remis dans la cale. Le Hardelay dit à ses camarades qu'il faut tout tenter avant d'être mis à mort ; Marindaz a toujours un revolver, Leduc a celui de Frantz et grâce à une clé anglaise que Le Hardelay avait sur lui en montant sur La Médusa et qu'il avait cachée dans la cale, les hommes se libèrent de leurs fers. Ils attendent le moment où l'on va leur apporter leur dîner pour agir. Plusieurs heures plus tard, alors que la nuit est tombée depuis longtemps, deux soldats allemands entrent avec la nourriture destinée aux prisonniers ; ils sont tués sans bruit et un *Mannlicher* récupéré. Le Hardelay dit qu'il faut frapper à la tête et éliminer von Grünzen et Rita Wiener. Les deux Allemands sont ficelés dans la cabine du commandant sans avoir le temps de réagir et les marins français se retranchent dans cette même cabine où ils trouvent quelques armes pour se défendre. Sept Allemands sont tués durant la nuit et au matin dix autres sont capturés ; l'un d'eux dit qu'il y a, outre le commandant, vingt-et-un hommes d'équipage. Le timonier parvient à fuir mais est capturé ; Marindaz prend la barre à sa place. La vitesse du navire est diminuée et le cap mis au sud. Les prisonniers sont attachés et confiés à Bourraquin. Leduc et Le Hardelay descendent à la salle des machines et retrouvent quatre de leurs camarades qui ont capturé trois chauffeurs allemands ; tout l'équipage est donc maîtrisé. Ils vont ensuite libérer la prisonnière qui est installée dans la cabine du commandant. Le Hardelay s'occupe de remettre le sans-fil en état, envoie un radio et obtient la position d'un contre-torpilleur français, Le Lahire, près de Cherbourg, qu'il est décidé à rejoindre. Leduc est étonné que Menessier n'ait pas répondu au radio ; peut-être Le Dantzig a-t-il sombré ? Bourraquin vient voir ses deux compagnons et leur dit qu'il a surpris un prisonnier en train de parler à quelqu'un par une écoutille, comme s'il restait quelqu'un à l'intérieur du bateau.

Leduc et Le Hardelay retournent dans la cabine du commandant. Mme Menessier est réveillée et raconte comment elle a été enlevée, chez elle, sous le prétexte d'aller voir son mari blessé à l'Arsenal. Les deux Français lui expliquent que le but était de compromettre son époux en la faisant accuser de l'attentat contre Le Pluton. Von Grünzen et Rita Wiener sont emmenés dans une autre cabine. Marindaz arrive alors pour annoncer que la cale est pleine d'eau. Un trou dans la coque laisse l'eau entrer. Cappiani, qui est charpentier, répare la brèche en vingt minutes. En remontant de la cale, Leduc et Le Hardelay constatent qu'un sous-marin allemand s'approche ; il doit être équipé d'un *Spiegel* puisqu'il semble voir la Médusa. Le Hardelay se met au canon et parvient à le couler. Se

rendant compte que la côte n'est toujours pas en vue, il propose de comparer le compas de La Médusa à un autre pour voir s'il n'est pas détraqué. Il est effectivement faussé à cause de bidons de fer tout proches et le navire se dirige donc à l'opposé de la côte, vers le nord, depuis des heures. Le Hardelay part envoyer un radio pour avoir des nouvelles de Menessier. Un cargo reçoit son message et répond qu'il a aperçu Le Dantzig la veille en début de nuit. Leduc pense, suite au trou dans la coque et aux bidons de fer, qu'il reste à bord un marin qui fait tout pour les empêcher de regagner la terre, mais Le Hardelay n'est pas de cet avis. Les deux hommes aperçoivent alors au loin un torpilleur qui explose sur une mine. La Médusa recueille à son bord sept marins qui informent leurs sauveteurs qu'ils sont à dix milles de la côte. Mais la brèche dans la coque s'ouvre à nouveau et le navire invisible coule lentement. Les portes de communication sont fermées et isolées afin d'arrêter l'inondation de la cale en la circonscrivant. Juste après ces travaux, Leduc et Le Hardelay découvrent que von Grünzen et Rita Wiener ont disparu ; c'est donc que quelqu'un les a détachés ce qui confirme les intuitions de Leduc. La Médusa est fouillée en vain et toutes les chaloupes sont présentes ; les deux prisonniers qui ont été libérés sont donc forcément cachés sur le bateau. Le Hardelay menace de tuer le timonier s'il ne dit pas ce qu'il sait et celui-ci révèle alors où se trouve la cachette et la porte dérobée qui y mène. Leduc et quelques autres marins s'y rendent et capturent von Grünzen, Rita Wiener et un maître d'équipage qui sont reconduits dans la cabine et attachés.

Les machines de La Médusa finissent par tomber en panne à cause de l'eau de mer qui est entrée dans la salle des moteurs lors de l'inondation. Les mâts rétractables du navire invisible sont dressés et munis de leurs voiles tandis que le bateau est mis à l'ancre en attendant un peu de vent. La forte houle de la nuit oblige cependant à lever l'ancre pour éviter que le bateau, déjà avarié, ne subisse d'autres dégâts ; il dérive alors, toujours en attente du vent, en risquant de heurter un récif. Pour parer à cette éventualité, les marins français construisent un radeau. Peu avant l'aube, La Médusa heurte quelque chose qui s'accroche à elle. Il s'agit de l'épave du Dantzig. Comme il affleure à peine à la surface, il est impossible d'ouvrir la coupole pour voir ce qu'est devenu son équipage. On remet les ancres à la mer et le radeau est descendu sur l'eau avec quelques marins pour aller frapper sur le sous-marin. Des bruits ainsi qu'un cri proviennent du Dantzig mais comme la coupole est à 1m sous la surface, il faut tenter de soulever le submersible ; les câbles utilisés cèdent. Le Hardelay parvient à accrocher le sous-marin de manière à ce qu'il puisse être levé par le cabestan de La Médusa. Après plusieurs heures d'un travail acharné, Le Hardelay et Leduc parviennent à faire sauter le capot ; l'instant est critique car si les amarres cèdent, l'eau entrera dans Le Dantzig et le coulera avec tous ses occupants. Un par un les hommes sont sortis du submersible qui est ensuite abandonné. Les ancres sont levées pour permettre au vent de remplir son office mais le mauvais comportement du bateau et le risque causé par la brèche incitent les marins à construire un second

radeau puisqu'il y a maintenant trente-trois marins français à bord. Menessier explique que Le Dantzg a été attaqué par deux sous-marins allemands et qu'un ballast crevé a empêché la remontée totale du submersible. Il est ensuite conduit auprès de son épouse. Une tempête s'annonce et toutes les précautions sont prises pour limiter ses effets sur La Médusa fragilisée et sévèrement malmenée par le vent et les vagues. Les hommes se tiennent prêts à embarquer sur les radeaux ; les Allemands ont été détachés pour pouvoir construire le leur. Menessier fait tirer le canon en espérant qu'un navire français l'entende et vienne à leur secours. Grâce à Ridoire qui parvient à remettre en état la voile de cape et qui, avec Bourraquin, parvient à hisser un tourmentin à l'avant, La Médusa devient stable et il est possible de gouverner. Alors que la tempête se calme un peu, le lieutenant Menessier aperçoit au loin un sous-marin allemand ; comme les mâts et les voiles sont déployés, La Médusa est visible. Les mâts et les voiles sont descendus car les vents forts permettent de s'en priver pour gouverner. Menessier décide de s'approcher du sous-marin pour le canonner et ce dernier est coulé par un seul coup de canon. La Médusa remet ses voiles et se dirige vers la côte devenue visible. Mais le sens du vent entraîne la Médusa vers des récifs. Le lieutenant ordonne alors de virer de bord pour avoir le vent dans le dos, s'éloigner des récifs et tenter d'accoster du côté de Barfleur. Un peu plus tard les cloisons cèdent et le bateau se met à couler. Les radeaux sont mis à l'eau et l'embarquement commence. Les prisonniers allemands n'ont pas le temps de mettre leur radeau à l'eau mais s'en sortiront peut-être car s'ils sont entraînés dans les remous de La Médusa, des têtes et le radeau réapparaissent. Un des deux radeaux français file vers la côte mais un courant contraire éloigne le second sur lequel se trouvent les héros, Rita Wiener et von Grünzen. Durant la nuit il est frappé par une tempête et au matin, tous ses passagers sont exténués et assoiffés. Les heures passent et ni la côte ni un bateau n'apparaissent à l'horizon. Soudain, un sous-marin allemand apparaît, s'approche et stoppe ; le courant porte le radeau vers lui. Le submersible est pris pour cible par un cargo mais parvient à le couler et tue les rescapés en coulant les chaloupes mises à la mer. Lorsque le radeau est assez prêt du sous-marin, un officier adresse la parole aux naufragés. Menessier fait croire à l'Allemand que le voilier que montait l'équipage du radeau a fait naufrage mais von Grünzen et Rita Wiener interviennent. L'officier allemand fait approcher son bâtiment pour prendre les deux Allemands à son bord mais le submersible est atteint par une torpille tirée par un sous-marin français qui émerge à moins de cent mètres. Le sous-marin allemand sombre et son équipage, qui a trop attendu pour se jeter à la mer, est pris dans le remous du bateau et coule avec lui sauf six survivants qui tentent de gagner le radeau mais sont entraînés vers le large. Le submersible français, un dernier modèle flambant neuf, prend le radeau en remorque pour le ramener à Cherbourg. A l'approche de la rade, les marins français et leurs deux prisonniers sont recueillis à bord d'une vedette. L'autre radeau a été repéré la veille et ses occupants ramenés par un chalutier. A la douane le couple Menessier est reconduit chez lui, von Grünzen et Rita Wiener à la prison de l'Arsenal. Leduc, Le

Hardelay, Ridoire et Bourraquin se changent, se rendent à la Petite Frégate et racontent leurs aventures à Grimaud qui en déduit que c'est à La Médusa qu'Auguste faisait des signaux. Il apprend aux marins que celui-ci a été fusillé la veille après avoir été retrouvé sur un chalutier. Les quatre compagnons retournent ensuite à l'Arsenal où ils retrouvent leurs compagnons de l'autre radeau. Ils apprennent que Le Pluton a été réparé et qu'il est prêt à prendre la mer.

Un conseil de guerre s'est réuni et a condamné à mort Rita Wiener pour l'attentat contre Le Pluton et Otto von Grünzen pour les actes dont il s'est rendu coupable en tant que commandant de La Médusa. Rita Wiener s'empoisonne dans sa cellule et von Grünzen est abattu par un garde alors qu'il tentait de s'enfuir. Quinze jours après leur retour, les marins qui ont participé à la mission reçoivent croix et médailles et partent vers le large à bord du Pluton.

#### **10. *Le fort de Vaux. (Journal du Commandant Raynal), de Sylvain Eugène Raynal (du 09/02/1919 au 01/03/1919).***

Le récit du commandant Raynal, contrairement à ce que son titre peut laisser croire, ne concerne pas uniquement l'épisode de la défense du fort de Vaux, même si l'œuvre dans son entier tourne autour de ce lieu symbolique. Comme le note Jean Norton Cru, le récit est clairement constitué de trois parties très distinctes : l'avant Vaux, les 15 jours au fort de Vaux, du 23 mai au 7 juin, et la captivité.

La narration débute au printemps 1916. Le commandant Raynal se trouve alors dans son dépôt de Béziers suite à une blessure. Après à sa guérison, il sollicite au mois de mai, suite à une demande du ministre, le commandement d'un fort dans la zone des armées avec l'espoir de recevoir celui d'un fort de Verdun. Appelé à Bar-le-Duc, il pose sa candidature pour le fort de Vaux et il est effectivement, désigné avec un autre officier, pour le commander. Il y arrive dans la nuit du 23 au 24 mai après une marche difficile dans les tranchées étant donné qu'il se déplace avec une canne.

Une fois sur place, il organise la défense du fort durant la dernière semaine de mai pour le préparer à affronter l'ennemi qui gagne du terrain aux alentours. La place-forte n'est pas équipée de canons ou de mitrailleuses sous coupole, et c'est seulement avec des mitrailleuses et des canons-revolvers que ses défenseurs doivent repousser les attaques ennemies à partir du 1<sup>er</sup> juin. Après une lutte héroïque durant une semaine, le commandant Raynal décide de rendre les armes le 7 car il n'est plus possible de faire face au manque de sommeil et d'eau.

Il est alors conduit auprès du *kronprinz* qui le félicite pour sa résistance, puis à la citadelle de Mayence où il se retrouve en compagnie de nombreux officiers anglais, mais aussi russes ou belges. Il

décrit alors ses conditions de détention, notamment le manque de « nourriture du corps » mais aussi « de l'esprit » et les solutions trouvées pour y remédier (appel à la France pour l'envoi de livres, organisations d'activités sportives et d'une semaine d'épreuves sportives pour le 14 juillet 1917). Il est ensuite envoyé à Strassburg, sur la frontière polonaise, où, en plus des températures glaciales de l'hiver, il lui faut affronter un régime de détention très sévère fait de privations en tous genres (nourriture, espace, chauffage). A la fin du mois de mars 1918, il est interné en Suisse en vertu de l'accord de Berne et y attend la fin de la guerre et son retour en France.

### **11. *L'heure héroïque*, de Pierre Borel (du 02/03/1919 au 16/05/1919).**

Nous sommes en 1887. Raymond Fournel, connu comme célèbre violoniste sous le nom de Favernay, accomplit son service militaire à Chambéry. Il reçoit une lettre de la belle cantatrice Maritza, qu'il a rencontrée lors d'une tournée en Autriche et en Allemagne, dans laquelle celle-ci lui annonce que pour se rapprocher de lui, elle a accepté un engagement au Casino d'Aix-les-Bains, et l'invite à venir la voir. Raymond répond avec joie à cette invitation pleine de promesses, mais "La Maritza" est obligée d'interrompre leur conversation, qui prenait un tour très tendre, pour se rendre à une convocation urgente du directeur du Casino. Raymond doit revenir le lendemain, si son colonel, qui ne l'aime guère, lui donne une permission pour la soirée. Malheureusement il refuse et de surcroît Raymond en vient aux mains avec un adjudant qui le condamne à huit jours de "boîte". Ne pouvant accepter cette situation, il s'enfuit de la caserne, déserte, et s'enfuit en Suisse avec Maritza. Galtier, le meilleur camarade de régiment de Raymond déserte également, rejoint Favernay en Suisse et devient son régisseur. Si cette désertion permet à Raymond de reprendre sa carrière qui s'annonçait prometteuse et qu'il devient une célébrité, elle lui vaut cependant une condamnation à 10 ans de travaux forcés par le tribunal de Chambéry.

Quelques années passent et on retrouve le trio à Milan. Raymond et Maritza ne se sont jamais mariés et celui-ci est toujours très épris de sa compagne. Celle-ci encourage pourtant les avances de l'archiduc Conrad par lequel elle souhaite se faire épousermorganatiquement. Favernay est prévenu par Galtier de la situation car le régisseur en a assez que tout l'entourage de Raymond soit au courant de la situation sauf son ami. Un jour Raymond fait irruption dans la chambre de Maritza et en chasse brutalement Conrad. Un duel est alors organisé entre les deux hommes ; Raymond est grièvement blessé et frôle la mort. Maritza envoie alors une lettre à Conrad qui organise leur départ pour Paris où ils arrivent deux jours plus tard. Galtier organise pour son ami une convalescence au bord du lac de Côme, chez la veuve Férolini et sa fille Benedetta, où ils demeurent durant quelques mois. Raymond se livre peu à peu à Benedetta au sujet de son passé et tombe

amoureux d'elle ; il lui avoue cet amour et l'épouse dans une petite église de Suisse, sa situation de hors-la-loi ne lui permettant pas un mariage légal. Le couple et Galtier partent alors en Amérique où Favernay fait une tournée d'un an qui lui apporte la fortune et une petite Raymonde naît de l'union en 1894. S'ensuivent dix années de voyages entre Europe et Amérique et de vacances d'été passées à Côme. Galtier devient un véritable homme d'affaires et le confident de Benedetta qui sait tout du passé de son époux et lui a tout pardonné. Galtier s'inquiète néanmoins pour la situation de la famille car comme le couple n'est pas marié aux yeux de la loi, Benedetta et Raymonde n'existent pas "légalement" et ne peuvent donc prétendre à rien en cas de décès de Raymond...

En 1904, la famille Favernay est aux États-Unis avec Galtier ; Raymond a alors 38 ans. En avril, Raymond et son ami apprennent que les Chambres françaises ont voté la grande amnistie ce qui leur permet de retourner dans leur pays mais aussi de légaliser la situation du couple qui se marie discrètement à New-York. Cependant, Raymond craint que son retour en France ne l'oblige à effectuer à nouveau un service militaire ; Galtier le rassure en lui disant qu'il n'y a qu'en cas de guerre et donc de mobilisation générale qu'il pourra être appelé ; et la guerre est improbable ! Le retour en France est donc organisé.

Nice, 1910. Raymonde a 16 ans. La santé de Benedetta devient fragile. Raymond reçoit une invitation à Berlin de la part du Kaiser et en est très flatté. Sa fille le pousse à refuser cette invitation ; l'éducation qu'elle a reçue de son institutrice particulière, Mlle Félicie Leroux, a fait d'elle une fervente patriote et elle ne partage donc pas les idées internationalistes de son père. Elle se passionne pour la peinture, se révèle assez talentueuse, et part souvent peindre dans la nature avec Mlle Leroux qui en profite pour lire des ouvrages patriotiques. Un jour qu'elles se font conduire par leur nouveau chauffeur, les deux femmes se font agresser par celui-ci. Le jeune Paul de Barsillac surgit alors et sauve les deux jeunes femmes. Il est le fils cadet d'un orgueilleux baron du Bordelais qui l'a renié lorsqu'il avait 21 ans car, violoniste, il voulait vivre de son art. Il a alors été recueilli par le cousin Adhémar, baron de la Cladière. Pour le remercier d'avoir sauvé sa fille, Raymond l'emmène avec lui en tournée aux États-Unis et au Canada. L'état de Benedetta empire.

Raymonde a bientôt 18 ans. Paul est amoureux d'elle mais il n'ose se déclarer de peur d'un refus des parents car elle est un très beau parti. Il finit par demander la main de Raymonde à ses parents à l'automne 1913. Benedetta meurt d'une congestion au poumon ; Favernay est effondré et c'est Paul qui prend en charge les formalités de l'enterrement. Au printemps 1914, décision est prise d'une tournée en Amérique et du mariage entre Paul et Raymonde au retour en Europe : Raymonde aura 20 ans, Paul 27 et Raymond 48.

En juin 1914, le marquis Adhémar est à Paris pour acheter le cadeau de mariage. Il y croise le frère aîné de Paul, Octave, et apprend à celui-ci que Paul va épouser Raymonde Favernay. Octave,

afin d'en apprendre davantage, fait des recherches sur Raymond Favernay et 48h plus tard révèle à Adhémar tout le passé du père de Raymonde ; le marquis est effondré.

La tournée est au Canada lorsque la guerre éclate. Paul reçoit une lettre d'Adhémar qui lui apprend ce qu'il sait sur Favernay ; fou de colère il demande des explications à Raymond. Il embarque alors pour la France, afin de servir son pays, tandis que Favernay, Galtier et Raymonde rentrent à Nice. La jeune femme suit des cours à l'hôpital de la Croix-Rouge. Elle en veut terriblement à son père, elle, la patriote, qui de surcroît a perdu l'être qu'elle aimait, et vit avec lui dans une sorte de trêve silencieuse.

Barsillac est sergent au 23<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs alpins qui a son dépôt à Grasse ; à la suite de sa conduite héroïque à Bixschoote il est proposé au grade de sous-lieutenant.

Plusieurs mois s'écoulent. Raymonde décide de partir comme infirmière à Lyon malgré les demandes de son père pour qu'elle reste à Nice ; Félicie Leroux l'accompagne. A peine celle-ci est-elle partie que Raymond croise Maritza alors qu'il se promène : celle-ci n'a pas réussi à se faire épouser par Conrad mais a épousé un officier très riche, un baron, qui a tué Conrad lors d'un duel. Connaissant les idées de Raymond et vu qu'il dit ne plus avoir sa fortune passée, elle essaie de le convaincre de devenir espion au service de l'Allemagne, activité qui serait grassement rémunérée. Il se dit intéressé et demande à rencontrer le chef de l'espionnage allemand dans la région, l'*oberst* connu sous le nom de M. Revilner, négociant en huiles et produits du Midi. En fait, il prévient la police tout en laissant à Maritza la possibilité de fuir. Cette action est pour lui un moyen de se réhabiliter. Il décide également de s'engager pour montrer qu'il n'est pas un traître et parce qu'il commence à comprendre la valeur des sentiments patriotiques qu'il rejetait auparavant, le sacrifice pour la patrie. Galtier décide lui aussi de s'engager pour ne pas abandonner son ami. Au début du printemps 1916, après de longs mois d'instruction, Raymond et Galtier, engagés volontaires aux alpins du 15<sup>ème</sup> corps, sont expédiés à Verdun. Raymond devient éclaireur et agent de liaison et est suivi comme son ombre par Galtier. Ils reçoivent tous deux la Croix de guerre. Le 6 septembre, Raymond est gravement blessé et Galtier légèrement ; ce dernier, qui envoie régulièrement des nouvelles aux deux femmes, informe Mlle Leroux de l'état du père de Raymonde, s'arrange également pour faire transporter Favernay de Chaumont à Paris pour qu'il soit pris en charge par les plus grands chirurgiens et demande à Raymonde et Félicie de venir voir le grand blessé. Elles quittent donc Lyon et arrivent à Paris le lendemain de la réception de la lettre. Favernay ouvre les yeux et prononce juste deux mots : « Non... Paul... ». Galtier s'arrange pour localiser Paul de Barsillac et le faire venir. Raymonde et Paul se retrouvent sous les yeux de Raymond qui meurt heureux, en héros français décoré de la Croix de la Légion d'honneur. De grandes funérailles sont organisées au Père Lachaise. Paul donne rendez-vous à Adhémar à Paris ; ce dernier a fait une enquête de son côté qui

lave Favernay de certains soupçons liés à la succession de sa mère et, comme celui-ci a lavé son honneur et est mort en héros, il donne sa bénédiction pour le mariage de Paul avec Raymonde. La noce sera organisée à La Cladière lors de la prochaine permission de Paul qui confie Raymonde et Félicie à Galtier, réformé suite à sa blessure. Adhémar transforme une aile de son manoir en ambulance et les deux femmes peuvent ainsi continuer à accomplir leur devoir de Françaises.

## **12. *Comment j'ai fait la guerre, du Capitaine Georges Madon (du 28/03/1919 au 02/06/1919).***

Dans cette œuvre, le capitaine Georges Madon, as de l'aviation de chasse française, raconte ce que fut sa guerre, la lutte qu'il mena dans les airs contre les avions ennemis mais aussi sur terre pour avoir le droit de passer de l'aviation de reconnaissance à celle de chasse ou pour s'évader à deux reprises de Suisse où il fut prisonnier, entre avril et décembre 1915, en compagnie de son observateur.

Le récit s'ouvre en Tunisie pour nous présenter la passion d'un enfant puis d'un adolescent pour l'aviation et la mécanique et se poursuit ensuite en France où le jeune Madon arrive en 1911. Il obtient son brevet de pilote civil en avril à Etampes puis son brevet militaire à Avord après plusieurs mois d'un service militaire frustrant, service qu'il décide d'effectuer en France plutôt qu'en Tunisie pour éviter de partir avec sa classe et de terminer chez les zouaves.

Lorsque la guerre éclate, il est tout d'abord affecté comme pilote de réserve à Belfort puis très rapidement à une escadrille de Dunkerque puis de Soissons où il effectue des missions de reconnaissance qui lui permettent de montrer très rapidement son talent. En avril 1915, il est fait prisonnier avec son observateur Châtenier par les Suisses car il atterrit à Porrentruy après s'être égaré dans le brouillard. Après une première tentative d'évasion ratée, les deux hommes parviennent à rentrer en France en décembre de la même année. En février 1916, il est affecté à une section d'artillerie lourde et décide, outre ses missions de reconnaissance, de se consacrer à la chasse ; ses capacités font qu'il obtient de passer chasseur et il part alors en stage, apprentissage qu'il juge inutile car il est déjà un pilote chevronné et non un débutant comme les autres élèves. Après de longs mois qui lui pèsent, il est enfin affecté à une escadrille le 1<sup>er</sup> septembre 1916, la glorieuse 38<sup>ème</sup>, et c'est au sein de ce groupe que sa carrière et sa réputation d'as vont se construire, escadrille dont il deviendra commandant en mars 1918.

Dès cet épisode de l'arrivée à la 38<sup>ème</sup>, le récit devient une énumération des nombreuses victoires du pilote (les 41 officielles et homologuées et les 64 autres qu'il s'attribue et qui ne sont pas homologuées, soit 105 au total), des récompenses obtenues, de certaines de ses aventures en vol

(accidents mécaniques, intempéries, une collision) et au sol (atterrissage en territoire ennemi, rencontre de pilotes allemands abattus).

### **13. *Victorieuse !*, de Louis Létang (du 01/02/1920 au 17/05/1920).**

Octobre 1918, dans le Pas-de-Calais. Neuf hommes qui reviennent du Maroc se présentent dans le bureau du patron des usines métallurgiques de Souplez, M. Dominique, dit "vieux Dom". Cet homme déjà âgé est atteint d'infirmités aux jambes et accueille pour un dîner ces voyageurs qui sont ses plus proches amis et les "papas" de « petite Françoise », une jeune fille de 18 ans qui vit sous son toit. Ces neuf hommes sont le Français "Mécano", l'Américain "Oncle S'Aime", l'Anglais "Bull", le Hollandais "Bide", l'Italien "Pizzicato", le Chinois "Sin-Sin", l'Hindou "Kolinoo", l'Arabe "Prophète" et le Français "Monseigneur". Les voyageurs ont été suivis par un sous-marin jusque dans la Manche qu'ils ont canonné dans l'attente de l'avoir détruit. Ils n'avaient pas pu le semer à cause du poids du blindage et de l'armement de leur bateau, L'Albatros, mais aussi de celui de leur chargement de minerai. L'histoire inquiète vieux Dom. Soudain des marins allemands entrent dans la pièce. Leur chef est "L'ami Fritz", alias Karl von Weyler, qui annonce avoir des comptes à régler avec tous les hommes présents car ils le volent depuis trois ans ; il dit avoir exploité pendant deux ans les mines de Demnat avec eux avant la guerre et que depuis le déclenchement de celle-ci il a été spolié alors que ses titres sont toujours valides. Il vient pour s'emparer de la cargaison de L'Albatros qui ramènera 1 tonne de platine à l'Allemagne qui en a grand besoin. Pendant que l'Allemand parle, vieux Dom communique en langage télégraphique avec Françoise grâce à des petits coups d'épaule et lui dit de se tenir prête à actionner une manette de son fauteuil à son signal. Vieux Dom dit à Karl qu'il n'a plus aucun droit sur les mines puisqu'il a vendu ses parts et qu'il n'est donc qu'un voleur. Se sentant insulté, Karl s'approche de la table où se trouvent ses anciens associés. L'usinier donne alors le signal à Françoise et, grâce à des câbles dans lesquels passent 17000 volts dissimulés dans le sol, il tue tous les marins allemands présents. Karl est sauf car en s'approchant de la table, il est entré dans une zone isolée du courant électrique ; il est maîtrisé et ficelé. Cette installation mortelle a été installée pour protéger le précieux métal dont les Alliés ont besoin. Vieux Dom demande à Françoise d'appeler le colonel Dickens à l'État-major anglais de Calais et de tout lui raconter. Le colonel part de suite avec un peloton de soldats pour venir à Souplez. Vieux Dom prie Françoise de quitter la pièce pour lui épargner la suite des événements. Effectivement, dès qu'elle est sortie, ses "papas", qui jusqu'ici se contenaient, laissent s'exprimer leur haine envers Karl. Vieux Dom signifie à celui-ci qu'il ne doit pas espérer être remis à l'autorité militaire qui pourrait se montrer clément ; en tant qu'espion et assassin il appartient à ceux qui l'ont capturé. Il lui rappelle qu'il relève du conseil de guerre d'Oran depuis qu'il s'est introduit chez eux sous le masque d'un Alsacien et qu'ils le jugeront et le châtieront

eux-mêmes dans les montagnes de l'Atlas sur la tombe de sa victime. Karl est remis à la garde de Prophète qu'il a tenté de tuer, il y a plusieurs années, avec un couteau et l'a marqué à tout jamais d'une horrible cicatrice ; le lendemain, L'Albatros reprendra la mer avec l'Allemand à fond de cale. Les "papas" quittent vieux Dom qui attend l'arrivée de Dickens. A l'extérieur, après s'être habillés avec les vêtements des marins mort, de von Weyler et pris leurs armes, ils font prisonniers deux marins allemands et les interroge ; tous sauf Mécano parlent allemand. Ils souhaitent obtenir la position du sous-marin avec lequel les Allemands sont arrivés et le nombre d'hommes encore à son bord. Puis, grâce à la baleinière qu'ont utilisée von Weyler et ses hommes pour débarquer, ils s'approchent du sous-marin qui stationne dans un chenal. Grâce à leurs uniformes et au fait qu'ils parlent allemand, ils trompent la vigilance des hommes présents sur le sous-marin, y pénètrent, en prennent possession et le ramènent jusqu'à l'écluse de Souplez, tout à côté des usines. Bull descend pour aller chercher ses compatriotes qui doivent être arrivés et livre le sous-marin et son équipage à Dickens. Vieux Dom explique que la cargaison que L'Albatros a ramenée est la dernière du filon dont elle est issue car il est épuisé. Les "papas" sont la 27<sup>ème</sup> escouade de la 1<sup>ère</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> régiment de la Légion et ils doivent partir le lendemain rejoindre ce dernier. Ils reprennent le dîner qu'ils avaient interrompu, sauf Prophète qui garde von Weyler sur L'Albatros.

Le lendemain matin, Firette, l'affectueuse maman de fortune de Françoise apprend à la jeune fille que ses "papas" ont capturé le sous-marin allemand. Celle-ci file au bureau de M. Dominique pour les voir mais ils sont déjà partis pour Saint-Quentin où ils doivent rejoindre leur régiment. Une lettre de leur supérieur arrivée dans la nuit les a prévenus qu'une attaque allait avoir lieu et qu'ils étaient attendus. Françoise interroge alors vieux Dom sur son passé : elle veut en savoir plus sur sa vie et sur les siens. Elle se souvient que le vieil homme est venu la chercher en mai 1914 dans son village de Vendée alors que, orpheline de mère et sans père connu, elle vivait chez Firette, sa maman nourricière. Elle se souvient aussi d'un homme qui, quand elle avait 12 ans, est venu sur la tombe de sa mère, lui a laissé des cadeaux et est parti les yeux en larmes. Depuis mai 1914 elle vit à Souplez comme une petite reine avec Firette à ses côtés. Pourquoi a-t-elle mérité tout cela ? Elle sent qu'il y a un secret et veut le connaître. Et puis elle a trouvé neuf "papas" adoptifs, des héros pleins de tendresse, de toutes nationalités, sans véritables identités, et dont elle est visiblement la seule joie de vivre ; pourquoi ? Vieux Dom lui dit que lorsque ces hommes reviendront, que la guerre sera finie, elle pourra les interroger et en apprendre davantage. Mais lui, vieux Dom, pourquoi l'aime-t-il ? L'usinier dit qu'il a perdu sa fille et que grâce à Françoise il a retrouvé un but dans la vie. Le colonel Dickens arrive, mettant un terme à cette discussion douloureuse ; il voulait féliciter les légionnaires et obtenir des informations précises pour dresser son rapport. La jeune femme demande à ce que l'officier britannique lui fasse visiter le sous-marin allemand ; il accepte volontiers. Il confie à M.

Dominique qu'il a fait augmenter la garde des usines de Souplez en y faisant notamment stationner une demi-compagnie d'infanterie et en installant deux batteries automobiles supplémentaires. Dès que Françoise et Dickens sont sortis de son bureau, vieux Dom adresse une lettre au capitaine André de Jumièges en convalescence à Bois-le-Roi en lui demandant de venir dès qu'il le pourra.

Après la visite du sous-marin, le colonel laisse entendre à Françoise qu'il aimerait bien la revoir lorsqu'il reviendra du combat et elle accepte. Après le départ de l'officier anglais, Françoise confie à vieux Dom qu'elle pense que Dickens lui demandera sa main après la guerre. Le soir, Françoise découvre tous les cadeaux que ses "papas" adoptifs lui ont rapportés. Le cadeau de Monseigneur, le Livre d'Heures de Mme la duchesse de Bourgogne attire plus particulièrement son attention car il est accompagné d'une note où est écrit le mot « Restitution ». Elle interroge vieux Dom qui lui dit qu'il ne sait pas ce que Monseigneur a voulu dire. Pour sa part il lui offre une broche ayant appartenu à sa fille, geste qui ravit la jeune fille car elle sent qu'elle peut alors se considérer comme la fille du vieil homme.

Cinq jours passent. Les usines ont produit le platine et vieux Dom organise son voyage pour remettre cette production au Ministère de l'Armement et liquider la situation de ses usines en ce qui concerne cette activité de guerre car la plus grande partie des ateliers se consacre à la fabrication de matériel électrique ou d'acier pour les canons. Prophète arrive soudain dans son bureau et lui annonce que L'Albatros a été broyé en mer, que tout l'équipage a péri mais qu'il ne sait pas si von Weyler est mort ou non : le soir du deuxième jour de voyage, une mine à la dérive a fait exploser le bateau près d'Ouessant. Il est parvenu à agripper un morceau de l'épave puis est revenu à lui sur le pont d'un chalutier avant d'être ramené à Brest d'où les autorités ont accepté de le laisser rentrer à Souplez. Vieux Dom va demander à ce que des recherches soient effectuées dans les environs du drame pour vérifier si Karl est mort ou non. Il dit à Prophète qu'il désire le garder auprès de lui et de Françoise et qu'il les accompagnera à Paris. Peu avant son départ, l'usinier reçoit une dépêche du capitaine de Jumièges qui annonce que son arrivée est imminente. Vieux Dom dit à Françoise qu'ils partiront dès qu'il aura pu s'entretenir avec André de Jumièges qu'il souhaite mettre à la tête des usines ; il est une sorte de fils spirituel du vieil homme et un héros blessé sous Verdun. Les canons automobiles se mettent subitement à tirer et les alarmes à retentir car des avions allemands approchent et se mettent à bombarder l'usine. Tout le personnel ainsi que vieux Dom, Firette et Françoise vont s'abriter dans les caves. Les dégâts du bombardement sont très limités et quelques minutes après que tout le monde soit sorti des abris, un bimoteur allemand s'écrase à 100m des usines, abattu par un chasseur français qui se pose un peu plus loin ; son pilote s'approche du cadavre de l'aviateur allemand et le salue. Le pilote français est le capitaine de Jumièges qui apparaît

comme un homme profondément marqué et triste. Vieux Dom et l'aviateur se jettent dans les bras l'un de l'autre et lorsque le nouvel arrivant salue Françoise il montre une certaine irritation à la vue de la broche qu'elle porte. Après une discussion de quelques minutes entre les deux hommes, l'usinier, Françoise et Prophète partent pour Paris afin de livrer le platine. Durant le trajet, Françoise interroge vieux Dom sur la tristesse visible d'André de Jumièges et apprend qu'il était le fiancé de sa défunte fille. La jeune femme se met alors à admirer le capitaine, cette image ténébreuse de héros fier et inaccessible qui émane de lui.

A Paris, vieux Dom conduit la jeune fille, Firette et Prophète à son hôtel particulier avenue du Bois de Boulogne et se rend ensuite au Ministère de l'Armement où il a une discussion avec le ministre. Après cette dernière livraison l'usinier dit qu'il veut travailler à organiser la paix. Le soir il a une discussion avec Françoise et lui annonce qu'ils resteront huit jours à Paris et qu'il la confie à une de ses amies, Mme Ermel ; il dit également à Françoise qu'il lui faut un nom et lui offre le sien. Vieux Dom s'appelle en réalité Gaston-Dominique de Rambert et vient d'une lignée de maîtres de forges et de maîtres verriers ; il souhaite adopter Françoise qui accepte. Il lui apprend alors qu'il est responsable de la mort de sa fille Jeanne. Le 28 octobre 1912 il inaugurerait les hauts fourneaux qu'il venait d'achever de faire construire sur la frontière lorraine et sa fille avait souhaité que ses fiançailles soient célébrées le même jour ; elle avait 18 ans et André était un ingénieur de 20 ans qui allait partir pour le régiment. Des éclaboussures de fonte ont jailli d'une benne instable, ont blessé plusieurs personnes dont lui-même aux jambes, André, et sa fille de façon mortelle au visage. Il se reproche donc d'avoir rendu publique une opération industrielle très dangereuse ; Françoise essaie de lui démontrer en vain qu'il a tort. De Jumièges se juge responsable lui aussi car il était l'ingénieur en charge des manœuvres. Le père s'est alors lancé dans des voyages lointains pour occuper son esprit et ne pas focaliser sur sa souffrance et s'est notamment rendu dans l'Atlas marocain pour une exploration. Il y a rencontré des hommes extraordinaires, devenus ses meilleurs amis et les "papas" adoptifs de Françoise. Le vieil homme met fin à la conversation alors que la jeune femme aurait aimé en apprendre davantage sur ses origines et sur von Weyler et lui annonce que leur prochain déplacement les conduira dans les alentours de Cannes. Ils y retrouveront la marquise de Lorris, une veuve apparentée aux grandes familles de France et d'Italie qui désire avoir Françoise pour élève et faire d'elle une parfaite mondaine même si Françoise insiste sur le fait qu'elle veut demeurer une femme simple. Vieux Dom lui dit qu'il veut, tout comme ses associés et amis, lui offrir tous les moyens d'être heureuse, au moins matériellement, et qu'une fortune importante attend la jeune femme, constituée en partie du legs de l'homme assassiné par von Weyler et par les parts des neufs associés qui s'ajouteront petit à petit.

Le lendemain M. de Rambert rend visite à son ami Amaury de Clamont-Chanteil, un grand industriel actuellement chargé par la Défense nationale des questions d'importation de métaux. Il lui confie que la guerre étant, comme il le sent, proche de se terminer, il souhaite intervenir dans la guerre économique qui suivra et grâce à laquelle les Allemands tenteront de se relever. Son ami est encore pris par les questions militaires mais l'assure qu'il le rejoindra dans son effort dès qu'il le pourra. Vieux Dom lui demande s'il a obtenu de son contact en Allemagne des informations sur von Weyler mais pour l'instant ce n'est pas le cas. Amaury de Clamont-Chanteil raconte alors à son ami comment son contact en Allemagne en est venu à être une source de renseignements. Lorsqu'il luttait contre le baron von Hausbrandt, chef de l'organisation allemande en France, il a pris à son service un agent de la Sûreté révoqué et d'un drôle d'acabit : alcoolique, débauché, paresseux et laid à un tel point qu'il était surnommé Le Phoque. Dénommé Caldaguès, cet agent avait néanmoins un flair hors pair et c'est grâce à lui qu'il est venu à bout de von Hausbrandt. Caldaguès lutta ensuite contre le chef de l'espionnage allemand, le major von Brücker, et gagna la partie puisque celui-ci disparut ; mais Caldaguès voulait attraper l'homme et de Clamont-Chanteil l'envoya en Allemagne d'où il lui communiquait des renseignements, et ce d'autant plus facilement qu'il avait une aventure avec une Allemande dont l'époux, Mücklen, était le chef de la police d'un quartier de Berlin et était très introduit auprès de l'Imperial Office d'expansion germanique. C'est de cette façon que Caldaguès put transmettre des informations sur l'agression prévue pour l'été 1914. Après des mois sans nouvelles, fin juillet 1914, une coupure de journal de Francfort relatait la mort d'un Français tué par un fonctionnaire-officier dont l'épouse avait fui avec la victime. De Clamont-Chanteil était certain qu'il s'agissait de Caldaguès mais au moment de la bataille de la Marne, il reçut un rapport de ce dernier qui lui expliquait ce qui s'était réellement passé. Dans la chambre d'hôtel, il avait étranglé Mücklen et avec la complicité de son épouse il avait échangé ses vêtements avec ceux du policier et se maquilla pour lui ressembler ; comme les Allemands dans la rue ont fait un feu de joie avec le cadavre de celui qu'il pensait être un Français, il n'y avait pas de trace du changement d'identité. Il retourna ensuite Berlin mais à peine arrivé il apprit que Mücklen, et donc lui-même, était muté à Essen pour surveiller les archives de l'Imperial Office qui changeait de locaux, ainsi que tout son personnel subalterne, ce qui l'arrangeait pour éviter les proches du policier à Berlin et lui permettre de continuer à transmettre des informations.

Après son entrevue, vieux Dom rentre à son domicile et retrouve Françoise qui est enchantée de la compagnie que lui procure Mme Ermel. Comme plus rien ne le retient à Paris il propose d'avancer le départ pour Saint-Raphaël. Arrivés sur place, la marquise de Lorris, jeune veuve de 22 ans, les attend à la gare avec une voiture pour les conduire à Roquevaire, la magnifique résidence de vieux Dom isolée dans un cadre idyllique. Les deux jeunes femmes sympathisent immédiatement.

Plusieurs semaines s'écoulaient durant lesquelles ont lieu la défaite finale des Allemands et la signature de l'armistice. Bide et Kolinor ont été tués lors des attaques en Argonne contre les positions allemandes alors que Monseigneur a été grièvement blessé. A la lecture d'une lettre de Mécano, Françoise s'étonne de l'attitude de ses "papas" qui envisagent la mort comme une récompense ; vieux Dom lui explique qu'ils ont tous vécu un drame qui les a détruits et qu'en conséquence la mort pour une noble cause est une réhabilitation s'ils ont commis des fautes ou un apaisement s'ils ont été des victimes. C'est pour cette raison qu'ils se sont engagés dans la Légion. Françoise interroge ensuite Prophète pour essayer d'en savoir plus sur le camarade de ses pères adoptifs qui est mort au Maroc. Elle parvient à apprendre qu'il était grand, mince, blond et qu'il s'appelait Carolus. Ces renseignements lui suffisent pour constater qu'ils correspondent à l'image qu'elle a de l'homme qui est venu en Vendée quand elle avait 12 ans.

Les légionnaires restants, sauf Monseigneur hospitalisé, viennent en congé et au bout de quelques jours ils commencent à s'ennuyer. L'arrivée d'une dépêche de Clamont-Chanteil annonçant sa venue laisse présager une tâche à accomplir ; l'industriel apporte des renseignements de son agent qui a retrouvé Karl. Il n'est pas mort et se trouve à Essen où il rentré après l'armistice. Caldaguès déclare qu'il sait comment faire pour le livrer vivant ; vieux Dom est aux anges puisque ses amis et lui souhaitent l'exécuter de leurs mains. L'agent infiltré sollicite l'aide de quatre ou cinq hommes qui doivent venir à Essen au plus vite. Tout est déjà prévu pour les y conduire en chemin de fer depuis Dijon et de Clamont-Chanteil remet à son ami des papiers en règle pour les légionnaires qui seront chargés officiellement de prendre livraison d'un lot de locomotives destinées à la France conformément aux conventions de l'armistice ; Caldaguès et von Weyler profiteront du voyage retour. Les légionnaires sont heureux lorsqu'ils apprennent l'objectif de leur mission ; cinq d'entre eux partent comme mécaniciens et chauffeurs tandis que Sin-Sin se rendra à Paris avec de Clamont-Chanteil car vieux Dom a une mission à lui confier : ancien armateur et négociant, il devra se documenter sur le trafiquant d'Hanoï Bordin-Weil qui est affiliée à un grande firme allemande mais a su s'attirer la confiance des administrateurs français ; il faut donc couler cette maison avant que son action ne soit mortelle pour le commerce et la sécurité de la France.

De son côté, Mme de Lorris s'occupe de préparer les réceptions prévues pour la saison d'hiver. Françoise l'aide et Roquevaire devient un haut-lieu de la haute société de la région. Un jour de décembre, quelques jours après le départ des légionnaires, un homme se présente pour la première fois à Roquevaire ; il s'agit du vicomte René de Courteilles dont la marquise connaît la famille de noblesse ruinée issue du Perche. Le jeune homme âgé de 24 ans apparaît en uniforme de lieutenant d'infanterie et raconte qu'il s'est engagé au début des hostilités, a gravi rapidement les grades mais qu'il a été blessé et fait prisonnier par les Allemands. Il est en convalescence à Cannes

dans le sanatorium monté par la grande-duchesse Tatiana car il ne peut retourner dans sa région natale, son médecin le lui ayant interdit et car il n'est pas encore démobilisé. Si elle trouve certaines attitudes de ce jeune homme étranges, Clotilde de Lorris se dit que cet ancien captif mérite bien sa sympathie et le met sur la liste des invités du prochain thé-concert

René de Courteilles retourne au sanatorium et se rend au cabinet de l'intendant de la grande-duchesse, le russe Milianoff pour lui raconter qu'il a été bien reçu. Milianoff lui dit que le reste viendra et que d'ici-là il doit s'imprégner du carnet de notes qu'il possède, le Journal de jeunesse et notes de guerre du vicomte René de Courteilles.

Lorsque Clotilde présente le jeune homme à Françoise, celle-ci a le sentiment de l'avoir déjà rencontré ; elle lui trouve des airs déplaisants et hautains mais l'accueille elle aussi avec sympathie. Quelques jours plus tard, Françoise lui fait remarquer que par ses attitudes il imite parfaitement le hobereau prussien ; René de Courteilles lui assure qu'il souhaite qu'elle se trompe car il hait les Allemands et que même en Allemagne, il n'est pas bon aujourd'hui de ressembler à un jeune lieutenant de l'armée. Il part en se disant qu'il s'arrangera pour ne plus avoir l'air d'un Allemand et que Françoise est une bien belle jeune femme. Le même jour, le colonel Dickens vient à Roquevaire pour remettre aux héros de Souplez des décorations décernées par l'Amirauté ainsi qu'une grosse prime en argent ; mais il vient également présenter ses hommages à Françoise comme elle l'y avait autorisé. De Rambert l'invite à rester jusqu'au retour de ses amis. Le fait que Françoise soit devenue l'héritière du riche industriel ainsi que le luxe dans lequel elle vit à Saint-Raphaël bloquent les intentions initiales de Dickens qui se résout à attendre l'éventuelle manifestation d'un quelconque sentiment de la part de la jeune femme pour se déclarer. De plus, la présence permanente du vicomte de Courteilles et sa proximité avec Françoise l'agacent. Le capitaine de Jumièges vient lui aussi à Roquevaire pour présenter ses projets de reconversion des usines précédemment consacrées aux productions de guerre à Dominique de Rambert. Les relations d'André et de Françoise s'améliorent mais le capitaine ne reste que 48h à Roquevaire car les affaires l'appellent en Alsace-Lorraine dans des usines à convertir. Dickens confie son embarras à Clotilde de Lorris : la jeune marquise le convainc que ce qui compte ce n'est pas l'argent mais ce que les personnes ressentent et accepte de questionner Françoise sur ses sentiments pour lui.

A Dijon, les cinq légionnaires sont chargés d'emmener un train d'approvisionnement pour l'armée Mangin à Mayence et y arrivent sans encombre. Puis ils prennent le train jusqu'à Cologne et traversent la Ruhr pour arriver à Essen. A la gare, ils se rendent au bureau de la commission de réception du matériel de chemin de fer que doivent livrer les Allemands et le chef de service leur annonce qu'ils pourront partir avec les locomotives dès le lendemain. Dans la gare, ils croisent un

gros officier allemand qui maltraite un soldat ; il se présente comme étant Otto Mücklen et leur remet discrètement un papier avec des instructions et s'éloigne. Mücklen, qui n'est autre que Caldaguès jouant son rôle à la perfection, leur donne rendez-vous à la brasserie Wotan vers 22h et leur recommande de trouver un chemin discret pour le retour aux hangars où se trouvent leurs locomotives. Les légionnaires préparent leur rame et sortent pour dîner non loin de la brasserie, dans le vieil Essen. Après un repas auquel ils ne font pas honneur, ils se rendent à la brasserie à l'heure convenue. Karl von Weyler y entre quelques minutes après eux et vers 22h30 Caldaguès qui les frôle discrètement, leur dit de le suivre lorsqu'il repassera et s'approche de von Weyler ; il lui parle à l'oreille et lui transmet un ordre écrit qui le met hors de lui. Karl se lève et, suivi par Caldaguès, sort de la brasserie ; les légionnaires leur emboîtent le pas et les suivent à distance. Caldaguès assomme Karl au cours d'une dispute et les six hommes transportent l'Allemand en direction des entrepôts de la gare. En chemin, ils sont pris à partie par un groupe de "soviétistes" qui voient en eux des officiers en bourgeois et les arrêtent pour les fouiller. Après une rixe, ils parviennent au hanger des machines et se changent pour redevenir les mécanos en charge du convoi ; un costume a été prévu pour Caldaguès. Celui-ci jette avec joie l'uniforme d'officier prussien qu'il est obligé de porter depuis quatre ans au feu, geste qui rappelle aux légionnaires un geste semblable de leur ami Carolus. L'espion français suggère de cacher Karl dans le foyer d'une des locomotives tractées. Le groupe s'en va au lever du jour. Von Weyler est déposé à un passage à niveau près d'Is-sur-Tille d'où un camion en fausse panne le conduit à Saint-Raphaël avec Caldaguès et Prophète. Le train continue sa route puis tout le monde se rejoint à Saint-Raphaël.

A Roquevaire, René de Courteilles est de plus en plus présent et se fait de plus en plus pressant envers Françoise. La jeune femme espère qu'il ne lui fera pas une cour assidue et se met à l'éviter. Les nouveaux hôtes arrivés pour plusieurs semaines, Armande de Clamont-Chanteil, ses deux belles-filles et Mme Ermel lui permettent d'ailleurs de s'occuper différemment. Vieux Dom lui apprend qu'il doit aller au Maroc et que Monseigneur va venir en convalescence et veiller sur elle ; les autres légionnaires l'accompagneront et le voyage se fera sur le nouvel Albatros. Caldaguès restera lui aussi à Roquevaire pour veiller au grain mais aussi aux archives de l'industriel. Le soir même, une cérémonie est organisée au cours de laquelle Dickens peut remettre les récompenses ; la prime est remise à Françoise pour qu'elle la distribue à des veuves et à des orphelins. Puis L'Albatros II prend le large avec von Weyler et Prophète dans la cale. Mme de Lorris annonce à Dickens que Françoise lui a répondu n'éprouver d'amour pour personne mais qu'elle espère garder l'affection du colonel.

Deux jours après le départ de L'Albatros II, Caldaguès est intrigué par René de Courteilles car il lui semble l'avoir déjà vu quelque part. Il l'espionne alors qu'il attend Françoise. Le vicomte avoue

alors à la jeune fille qu'il souffre de l'amour qu'il ressent pour elle mais la jeune femme lui fait comprendre sans le brusquer qu'elle ne ressent pas la même chose. Caldaguès se dit qu'il n'a pas été en France depuis quatre ans et demi et que si le jeune vicomte lui dit quelque chose tel qu'il le voit aujourd'hui c'est que c'est forcément en Allemagne qu'il l'a déjà vu. Il questionne tout le personnel de Roquevaire et sous le prétexte de distribuer les mensualités octroyées par M. de Rambert aux œuvres de bienfaisance de la région, charge que lui avait de toute façon confiée l'industriel, il se rend au sanatorium où loge René de Courteilles pour en apprendre plus sur le jeune homme. Il est reçu par Milianoff aux côtés duquel se trouve un homme dont le visage ne lui est pas inconnu. Caldaguès demande à visiter l'établissement afin de prendre des notes pour un ouvrage qu'il rédige et Milianoff lui donne pour guide Joseph Battieaux un chasseur mutilé. Joseph apprend à Caldaguès que l'homme qui se trouve dans le bureau de Milianoff est un second intendant venu pour aider le russe dans sa tâche et prénommé M. Simon. Durant la visite, et à force d'y réfléchir, Caldaguès se rappelle avoir vu ce Simon en uniforme d'officier avec Karl Weyler à l'Office d'expansion, et René de Courteilles en uniforme de sous-lieutenant à leurs côtés. Le guide révèle également que le vicomte passe son temps à lire et à relire ses mémoires et qu'il ne correspond qu'avec la comtesse dans la Sarthe. Pour remercier le chasseur, Caldaguès l'invite à dîner le soir même et lui dit d'amener son camarade Carré-Mignon qui fait office d'ordonnance des privilégiés du sanatorium et donc du vicomte. En réfléchissant plus avant, Caldaguès se souvient également de la conversation qu'il a surprise à l'Office entre von Weyler et un colonel dans laquelle les deux hommes parlaient d'un Allemand choisi car il saurait séduire les femmes françaises.

Suite à son attitude envers le vicomte, Françoise interroge Clotilde sur ce qu'est l'amour. La marquise lui dit qu'elle saura très bien lorsqu'elle sera amoureuse, tout comme son entourage. René de Courteilles se montre plus distant mais exhibe sa souffrance qui paraît plus intense de jour en jour au point que tout le monde le plaint et s'étonne de l'attitude de Françoise à son égard. Gênée par cette situation, la jeune femme décide de se confier à Monseigneur. Elle lui explique donc qu'un homme est épris d'elle mais quelle ne l'est pas, quand l'attitude de son père adoptif lui montre qu'elle a touché un point sensible et ravivé chez lui une profonde douleur. Monseigneur sent alors le besoin de se confier sur son passé. Il était entré dans les ordres et allait devenir prêtre. Un jour, sa sœur qu'il adorait lui a révélé qu'elle était amoureuse d'un homme qui l'aimait en retour. Mais cet homme était un joueur et le frère refusa que les deux jeunes gens se marient car il voulait éviter une déchéance morale de sa sœur, certain qu'il était que ce mariage ne durerait pas. L'homme jura de tout faire pour s'amender et la sœur supplia son frère de consentir à leur union sinon elle en mourrait. Elle s'est enfuie un soir et on la ramena morte à son frère car elle s'était suicidée. La culpabilité que ressentait le frère l'a amené dans la Légion. Lorsqu'elle rentre chez elle, Françoise

trouve une lettre d'André de Jumièges, repense à lui et au dernier regard qu'ils ont échangé lors de son départ de Roquevaire et auquel de Jumièges fait allusion dans sa missive. Elle répond à la lettre en glissant une allusion à ce dernier regard.

Caldaguès songe à aller dans la Sarthe mais ne pouvant s'absenter de Roquevaire, il charge un de ses auxiliaires à Paris, Alexis Bardane, de la mission. Il est certain que M. Simon est l'ancien chef de l'espionnage allemand Mathias Busch et le surveille. Sa mission terminée, Bardane se rend à Saint-Raphaël pour rendre compte. La comtesse de Courteilles a appris un jour que son petit-fils blessé et prisonnier était mort dans un camp de Saxe. Pourtant un avis lui a récemment appris qu'en fait il était bien vivant et venait de rentrer en France ; depuis il lui écrit régulièrement. L'acolyte de Caldaguès a amené avec lui le dresseur de chevaux du vicomte qui est tout heureux à l'idée de revoir son patron. Lorsqu'ils se rencontrent, le vicomte et le dresseur s'adressent la parole mais ne se reconnaissent pas...

Vieux Dom et ses amis sont dans une chapelle au cœur du massif de l'Atlas, devant le tombeau de Carolus ; ils s'apprêtent à juger Karl von Weyler. A cette occasion, et pour remettre en tête de tous les événements, le vieil homme fait un rappel des faits.

Après la mort de sa fille, il est venu au Maroc. Le but de son expédition était d'explorer l'Atlas central pour y trouver des filons de minerais et supplanter les Allemands qui faisaient des recherches analogues. Pour cette entreprise il avait décidé de mettre sur pied un petit groupe d'une quinzaine d'hommes seulement, afin de rester discret, et pour recruter ces hommes il s'était adressé à un colonel de la Légion qui lui avait alors attribué la 27<sup>ème</sup> escouade de la 1<sup>ère</sup> compagnie, c'est-à-dire celle de ses amis actuels. Cette escouade était menée par un homme aimé de ses camarades, Carolus, dont les origines étaient inconnues mais tous les membres de l'escouade pensaient qu'il appartenait à l'aristocratie. Il y avait également un Alsacien, surnommé L'ami Fritz qui haïssait l'Allemagne et qui n'était autre que von Weyler c'est-à-dire un traître. Lors de leur périple ils ont rencontré Mohammed, alias Prophète qu'ils ont sauvé de la mort avec quelques-uns de ses camarades alors qu'ils étaient attaqués par une tribu ennemie. Le Marocain a indiqué au groupe un lieu sûr, une forteresse naturelle qui a permis à de Rambert de commencer ses prospections. Le groupe est demeuré là durant une année et vieux Dom et ses associés-légionnaires y ont trouvé des métaux précieux comme le platine et l'or. La nation qui pendant la prochaine guerre posséderait ce platine aurait un avantage considérable. Les hommes se chargeaient eux-mêmes de l'extraction, mus par la seule volonté de servir le drapeau, sauf L'ami Fritz qui ne voyait que la fortune que lui rapporterait le partage des bénéfices du platine extrait. C'est André de Jumièges installé à Agadir qui

recevait les petites quantités de platine transportées par les amis de Mohammed et pour garder que le secret du filon soit conservé, seul vieux Dom avait le droit d'entretenir une correspondance.

Après une année d'exploitation, le filon s'est tari et le groupe a décidé de ramener en France le platine extrait. Carolus a demandé à monter la garde sur le filon avec Mohammed. Pendant le voyage de retour en France, vieux Dom a débarqué à La Rochelle pour aller chercher Françoise et la ramener à Soupplez en train. Tous les légionnaires se sont pris d'affection pour cette belle et douce orpheline et ont voulu devenir ses "papas" adoptifs, s'engageant également pour Carolus et Prophète demeurés au Maroc. Le platine a rapporté 1,35 million de francs à L'ami Fritz et à chaque autre associé et ils ne doivent donc rien à von Weyler. Le groupe est reparti ensuite pour l'Atlas pour prospecter plus avant le filon mais les recherches ne donnant rien, L'ami Fritz, qui disait vouloir rentrer en France, a proposé à ses associés de leur vendre ses droits éventuels sur une nouvelle exploitation ce qu'ils ont accepté. Mais vieux Dom a fini par trouver un filon encore plus important que le premier sur lequel L'ami Fritz / von Weyler n'avait donc plus aucun droit.

La nuit de son départ L'ami Fritz a empoisonné Carolus et Prophète et les a poignardés. Carolus était mortellement atteint et Prophète gardait ses chances car aucun organe vital n'avait été touché, même si le couteau du crime était encore dans ses chairs, couteau que Sin-Sin a reconnu immédiatement comme étant celui de l'Alsacien. Les dernières volontés de Carolus ont été que ses amis promettent d'arracher son fils aux Allemands afin qu'ils n'en fassent pas un rapace et qu'ils veillent sur sa fille qu'ils avaient déjà sous leur protection, c'est-à-dire Françoise. Vieux Dom et les légionnaires ont juré de venger la mort de leur ami sur le lieu même où le drame a été commis, coûte que coûte.

Carolus était un prince d'origine française, Charles-Philippe-Etienne de Bourbon qui avait épousé une fille de François-Joseph. Mais le mariage a été un échec et les époux se sont séparés, ne conservant que la façade officielle de leur union. Carolus était très mal vu à la cour d'Autriche à cause de ses sentiments antiprussiens. Il connut alors le bonheur avec la fille d'un secrétaire d'ambassade français, Claire-Françoise d'Aubigny. Il eut une fille et un garçon avec cette femme et vécut heureux à l'écart de la cour. Les Allemands kidnappèrent son fils à l'âge de 8 ans et lui firent savoir que s'il cessait d'être hostile à l'influence allemande en Autriche, son fils serait bien traité. En 1906 il tenta de ne pas participer aux grandes manœuvres allemandes mais François-Joseph l'obligea à être présent ; il dût revêtir l'uniforme de colonel d'infanterie prussienne et défilier devant Guillaume II qui ne daigna même pas répondre à son salut. Après cela il jeta son uniforme dans les flammes, le fait fut rapporté, Carolus arrêté et remis aux autorités austro-hongroises qui l'enfermèrent dans une forteresse de Transylvanie. Son épouse croyant qu'on allait lui enlever sa fille s'enfuit avec elle et trouva refuge dans un village de France. A sa sortie de prison, Carolus était seul

et ne savait pas où étaient sa femme et sa fille. Après de longues et vaines recherches, et juste avant de rentrer dans la Légion, il apprit que son épouse était en Vendée ; sur place il ne découvrit qu'une tombe, sa fille qui ne le reconnut pas et qu'il abandonna, n'ayant pas la force d'accomplir son devoir de père.

L'ami Fritz, alias Karl von Weyler est le fils d'un général prussien connu pour son inhumanité lors de la guerre de 1870. Le comportement de Karl faillit entraîner son expulsion de l'armée et après dix ans de forteresse pour meurtre, Guillaume II lui a offert une chance de servir à nouveau l'Allemagne. Guillaume II voulait tuer le prince Charles pour son insulte à l'uniforme allemand mais François-Joseph s'y était opposé ; l'empereur allemand chargea donc von Weyler de cette tâche mais aussi de participer à la création, à Tanger, d'un office de désertion pour les hommes de la Légion, institution que l'Allemagne voulait à tout prix détruire.

Comme il se sait condamné d'avance, Karl propose de monnayer sa vie contre un secret de la plus haute importance mais vieux Dom et les légionnaires refusent cette proposition. Von Weyler leur dit qu'ils regretteront de ne pas avoir saisi cette offre et, pour ne pas leur laisser le plaisir de le tuer, il se suicide à l'acide prussique. Prophète est fou de rage de n'avoir pu assouvir sa vengeance ; il refuse alors toute sépulture à Karl et jette son cadavre aux hyènes et aux chacals. Les vengeurs craignent que les menaces de von Weyler ne concernent Françoise et décident de rentrer en hâte ; Prophète reste sur place.

A Roquevaire, Françoise reçoit une lettre d'André et s'aperçoit du trouble qui s'empare d'elle à l'idée de le revoir. Le vicomte continue à se montrer triste et déçu et annonce à Françoise qu'il a décidé d'aller chercher l'oubli dans la Légion. Françoise se rend compte que le désespoir du jeune homme, bien réel, n'est pas uniquement lié à la peine d'amour qu'elle lui a infligée mais René de Courteilles ne se confie pas à elle à ce sujet. Caldaguès, de son côté, apprend par Joseph Battieaux et Carré-Mignon que le caractère du vicomte a changé, qu'il a des accès de colère et qu'il subit les foudres de l'intendant Simon.

L'enquêteur et son second, Bardane, tiennent à l'œil un voilier norvégien ancré entre Cannes et Lérins. Caldaguès a aperçu l'intendant Simon, dans un bateau de promenade, échanger des paroles et des papiers avec les hommes d'un canot venant de ce bateau ; il est certain que ce bâtiment est un croiseur rapide déguisé. Il apprend que M. de Rambert et ses amis doivent revenir du Maroc dans trois jours et confie alors à Mme de Clamont-Chanteil qu'il pense Françoise menacée et que le retour de vieux Dom doit rester un secret car si un coup doit être tenté contre la jeune femme, il le sera en l'absence de ce dernier ; annoncer son retour c'est donc précipiter l'attaque. Caldaguès demande également à la marquise de Lorris de ne pas parler du retour imminent des

voyageurs mais de l'annoncer, au contraire, pour dans huit jours. Les deux femmes vont prévenir Françoise qui est en train de téléphoner à André de Jumièges pour l'avertir du retour de vieux Dom. La jeune femme accepte de garder le silence mais fait tout de même comprendre à André que l'arrivée de son père ne saurait tarder et qu'il est donc attendu à Roquevaire comme cela avait été convenu. Elle est très heureuse et agitée à l'idée de revoir André et les deux femmes, qui s'en aperçoivent, lui font alors comprendre que c'est l'amour qui est responsable de son excitation. Le lendemain, Bardane vient annoncer à son chef que le bateau scandinave est parti, peut-être à cause du mauvais temps qui l'a forcé à lever l'ancre.

Deux jours plus tard vieux Dom et ses amis arrivent à Saint-Raphaël. Caldaguès est mis au courant des craintes qu'ils ont au sujet de Françoise et il révèle alors les découvertes qu'il a faites qui ont pour but de faire de Françoise l'épouse du faux René de Courteilles. Françoise n'a pas été séduite mais l'arrivée de M. Simon, qui n'est autre que Busch, laisse supposer des manières d'agir plus violentes. Il est sûr que l'enlèvement de Françoise se prépare à cause de la présence de Busch mais aussi de l'unité de marine mixte voilier/coureur rapide à moteurs Diesel, très rare en Allemagne à présent.

Le lendemain matin, alors qu'il fait la tournée de Roquevaire, Caldaguès est prévenu par Bardane que Simon a filé du sanatorium en se cachant, que le vicomte est gardé à vue dans sa chambre et que le bateau norvégien est revenu. Pour Caldaguès il ne fait aucun doute que Busch est à bord du navire et attend de passer à l'attaque. André de Jumièges arrive à Roquevaire et Françoise l'accueille. Les deux jeunes gens sont heureux de se retrouver. André est radieux et plein d'énergie et il avoue à Françoise que c'est depuis leur dernier regard lors de sa précédente visite et grâce l'amour qui a grandi en lui qu'il a changé et s'est trouvé une nouvelle raison de vivre : faire le bonheur de la jeune femme si elle accepte de l'épouser. Françoise avoue qu'elle aussi a senti son amour s'épanouir et qu'elle veut vivre aux côtés d'André. Le couple va prévenir vieux Dom de la nouvelle. Le vieil homme est aux anges d'unir ses deux enfants qui reçoivent les félicitations de toutes les personnes présentes. Alors qu'elle s'isole avec André, Françoise reçoit une lettre désespérée de René de Courteilles dans laquelle il dit qu'il est séquestré et qu'il va fuir en Afrique pour entrer dans la Légion. Il veut voir Françoise une dernière fois pour lui révéler des choses douloureuses et lui fixe un rendez-vous. Le couple décide qu'il faut aider le jeune homme et se rend au rendez-vous. Dix minutes plus tard Caldaguès est prévenu par un portier du domaine que Françoise et André viennent de sortir et il se lance à leur poursuite avec les quatre légionnaires valides présents à Roquevaire (Mécano, Oncle S'Aime, Pizzicato et Bull).

Sur le lieu de rendez-vous, André et Françoise sont attaqués par des hommes qui s'emparent de la jeune femme et l'emmènent vers un canot. Les légionnaires et Caldaguès arrivent. Pizzicato

vient au secours d'André qui est en mauvaise posture ; l'homme que l'Italien tue n'est autre que le colonel Busch. Les autres sauveurs parviennent à reprendre Françoise à ses kidnappeurs qui sont tués. Leurs corps ainsi que celui de Busch sont mis à bord du canot qui est envoyé vers le bateau norvégien avec une bombe confectionnée par Mécano à son bord. Le canot explose en mer comme s'il avait été victime d'un problème mécanique, ne laissant aucune trace des agresseurs. Une voiture emmène le couple, Bull et Oncle S'Aime à Roquevaire tandis que Caldaguès, Pizzicato et Mécano en attendent une seconde. Un jeune homme arrive alors et leur demande s'ils n'ont pas vu deux dames sur la route. Il s'agit de René de Courteilles qui est arrêté par Caldaguès.

Le lendemain soir, vieux Dom réunit tous ses amis dans son bureau. Il confie la direction de sa phalange de héros à Amaury de Clamont-Chanteil, arrivé dans la matinée, et apprend à l'assistance que le faux René de Courteilles est en fait le fils de Carolus et donc le frère de Françoise. Von Weyler le savait parfaitement et son horrible crime était donc de tenter de faire épouser la jeune femme par son frère. Ils vont tenir la promesse faite à Carolus et laver son fils de l'empreinte allemande tout en lui cachant pour le moment ses véritables origines. Vieux Dom révèle par contre à Françoise qui elle est, à savoir la fille du prince Charles-Philippe-Etienne de Bourbon, un pur descendant des rois de France. Françoise dit qu'elle n'a que faire de sa destinée princière et qu'elle a choisi, avec son époux, de vivre au milieu des travailleurs pour améliorer leur sort et faire prendre conscience à cette « *humanité de demain* » qu'elle est la véritable force de la nation.

#### **14. *L'intruse*, de Georges Maldague (du 08/06/1920 au 30/08/1920).**

Le 27 août 1914, alors qu'il fuit devant l'invasion allemande, Jean-Jacques de la Grancière, venant de Grandpré, s'arrête à Reims pour demander à son frère aîné Pierre-Nicolas, avec lequel il est brouillé depuis des années, de le suivre. Ce dernier, malade du cœur et très affaibli, ne veut pas quitter son château des Fétus, tout comme l'on fait ses parents en 1870, mais confie Claudette, sa fille âgée de 12 ans, qu'il n'a pu reconnaître légalement, au couple de fermiers Duvernois pour qu'il l'emmène à Reims. Il donne à la jeune fille un médaillon accroché à une chaîne autour de son cou qu'il lui recommande de garder précieusement et de n'ouvrir qu'une fois la guerre terminée, et lui remet également 10000 francs qui sont cousus dans son corsage. Au moment où Jean-Jacques quitte le château, un obus frappe la bâtisse et il voit son frère s'effondrer. Sur la route de Reims, la carriole des Duvernois est renversée par une explosion ; Claudette est projetée dans un fossé tandis que les Duvernois sont assommés. Jean-Jacques, en automobile, découvre la fillette blessée à la tête, évanouie et l'enlève ; pour lui, elle est l'intruse à cause de laquelle l'héritage de son frère est retiré à ses propres enfants. Il hésite quelques instants à la tuer mais se contente de lui voler son argent et

n'a pas le temps de lui voler son médaillon qu'il sait important puisqu'il a entendu les paroles de Pierre.

Le récit se poursuit à Paris, au début du mois de novembre 1918. Deux réfugiées des Ardennes travaillent dans la boutique réputée du couturier Théodore Taillechic. L'une d'entre elles est une jeune fille de 17 ans à peine, ramassée sur la route de Reims après qu'un chien, un berger ardennais, ait signalé sa présence, à la fin du mois d'août 1914, à des évacués qui l'on emmenée à Paris et confiée à une marchande des quatre saisons, Héloïse Petitpas, surnommée la mère Cresson. Cette femme la considère depuis comme sa fille et l'a appelée Berthe en souvenir de sa propre fille morte il y a déjà longtemps. Berthe était blessée à la tête lorsqu'elle a été ramassée et a été trépannée à Reims ; depuis, elle ne se souvient plus de son passé et surtout de sa véritable identité et porte donc le nom de Duvernois car le chien qui l'a trouvée, et qui depuis ne la quitte plus, porte ce nom sur son collier. La seconde réfugiée est une jeune femme de 20 ans, Jacqueline Grancier qui exerce le métier de mannequin et qui est en réalité Jacqueline de la Grancière, la fille de Jean-Jacques qui se trouve avec son épouse malade et sa fille à Paris depuis qu'il a perdu son usine métallurgique de Grandpré à cause de la guerre ce qui a fait de lui un de ces très nombreux "nouveaux pauvres". Jacqueline rencontre au magasin une jeune fille qu'elle connaissait avant la guerre, Mlle Marguerite Rabusset dont le père était commis dans l'usine de son père et qui aujourd'hui, suite à l'invention d'un gaz, est devenu un "nouveau riche" grâce à la guerre. Elle apprend que le seul homme qu'elle n'a jamais aimé et qu'elle n'a pas revu depuis 4 ans, l'aviateur André de Montasson, va devenir l'époux de Marguerite car ce mariage lui permettra d'assurer la prospérité de sa famille.

La veille de l'armistice, alors que Jean-Jacques et sa fille sont en chemin pour le domicile familial, ils croisent un groupe de jeunes filles qui travaillent chez Taillechic ; l'homme reconnaît en Berthe, la petite réfugiée des Ardennes dont lui a parlé sa fille, Claudette, celle que son frère appelait sa fille, l'héritière qui va spolier ses enfants. Sous prétexte d'achats à effectuer il laisse Jacqueline rentrer seule et suit Claudette jusque chez la mère Cresson. Le soir même, le fils de la Grancière, lieutenant de chasseurs décoré, rentre chez ses parents pour une permission. Il raconte comment, il y a 15 jours à peine, lors de la reprise de Rethel, il a été sauvé de la mort par le lieutenant Duvernois qu'il aimerait revoir. Jacqueline dit que c'est le nom que porte Moustache, le chien de Berthe, et Jean dit qu'il se souvient d'un couple de fermiers de Grandpré qui portait ce nom. Le lendemain, 11 novembre, c'est l'armistice et tout Paris est en liesse, fêtant dans les rues la fin de la guerre. Les employés de chez Taillechic s'amuse, par groupes, dans les rues de Paris ; Berthe/Claudette qui suit un groupe dans lequel se trouvent les sœurs Leven, voisines de la mère Cresson qui sont comme des

sœurs pour la petite réfugiée, mais aussi Jacqueline et Jean, est séparée d'eux par la foule et commence à paniquer. Jean reconnaît un homme parmi des soldats qui passent dans un camion, homme qui n'est autre que celui qui lui a sauvé la vie, Henri Duvernois. Jean-Jacques de la Grancière, qui suivait à distance le groupe dans lequel se trouvait ses enfants et Claudette, s'approche de cette dernière et lui propose de la mettre dans le Métro pour qu'elle puisse rentrer chez elle. La foule oppressante les empêche d'avancer et alors que Claudette s'évanouit et est remontée à l'air libre, Jean-Jacques s'éloigne dans les couloirs du Métro avec le médaillon arraché au cou de la jeune femme.

Lorsque les sœurs Leven rentrent chez elles, tard dans la nuit, sans Berthe qu'elles pensaient rentrée depuis longtemps, la mère Cresson est certaine qu'il lui est arrivé malheur. Berthe finit par revenir, indemne, mais dans un triste état. Jean-Jacques de la Grancière n'est pas rentré non plus et sa famille s'inquiète. Il a été arrêté avec deux pickpockets qui l'accusent d'avoir volé deux porte-monnaie mais il est relâché après deux jours et trois nuits, innocenté après que le juge ait réussi à obtenir la vérité de la bouche des deux pickpockets ; ceux-ci avaient glissé leur butin dans les poches de Jean-Jacques pour ne pas être pincés tandis qu'un troisième parvenait à s'enfuir après avoir volé le médaillon. Berthe se remet doucement mais les sœurs Leven, la mère Cresson et Jacqueline s'inquiètent car elles craignent la réaction de la jeune fille lorsqu'elle apprendra la perte du médaillon qu'elle croit pour le moment dans une commode chez elle car le fermoir ne tient plus très bien. Le lendemain du retour de son père, Jacqueline, lorsqu'elle sort le soir de chez Taillechic, a une entrevue avec André de Montasson qui lui dit que depuis qu'il l'a revue il hésite à se marier et l'embrasse devant la vitrine d'un magasin dans lequel se trouvent Marguerite Rabusset et sa mère qui assistent donc à la scène. Lorsqu'elles rentrent chez elles, les deux femmes racontent ce qu'elles ont vu à Théodore Rabusset et les parents tentent de convaincre leur fille que ce baiser ne remet rien en cause. Le soir même, André est attendu mais ne se montre pas et téléphone pour dire qu'il veut reculer le mariage de trois semaines afin d'effectuer un raid aérien Paris-Melbourne. Le même soir, alors qu'Henri Duvernois, qui est le fils des fermiers de Grandpré, se dirige vers l'appartement des Grancière car Jean l'a invité à dîner, il est abordé par un gros chien qui n'est autre que Moustache ; Henri reconnaît Paff, le chien que sa famille avait à Grandpré. Paff conduit son ancien maître chez la mère Cresson et lorsqu'elle aperçoit Henri, Berthe le reconnaît, tandis que le jeune homme reconnaît Claudette, la fillette du château des Fétus. Le lieutenant Duvernois discute avec Berthe qui retrouve un peu la mémoire et se rappelle en tout cas son identité et de son parrain, Pierre de la Grancière, qu'elle appelait papa. Henri demande des nouvelles de ses parents dont il ne sait rien mais Claudette ne peut l'aider. Elle voudrait partir de suite pour Rethel mais Henri lui explique que pour le moment c'est impossible. La jeune fille demande à voir son médaillon mais la

mère Cresson lui dit qu'elle l'a déposé chez un bijoutier pour qu'il le répare. Duvernois part ensuite pour son rendez-vous chez les Grancière et pendant le repas, annonce qu'il a retrouvé Claudette de la Grancière, la filleule de Jean-Jacques. Lorsqu'il raconte l'histoire de la jeune fille, Jacqueline remarque que cette histoire est exactement celle de la petite réfugiée Berthe de chez Taillechic et que les deux jeunes filles sont donc une seule et même personne. Le couple de la Grancière et leurs deux enfants estiment qu'il est de leur devoir de s'occuper de Claudette. Lorsque le médaillon est évoqué, Jacqueline et Jean se disent qu'il doit contenir un secret important car, comme le confirme Henri, Pierre de la Grancière avait pris toutes les mesures préventives nécessaires en cas d'invasion et de danger. Le lendemain, lorsqu'elle sort de chez Taillechic, Jacqueline est abordé par Montasson qui lui explique les raisons qui motivent son choix de voler jusqu'en Australie, lui dit qu'il l'aime et qu'il a décidé d'annuler son mariage. Le soir même, André de Montasson va retrouver Théodore Rabusset à son usine pour mettre les choses au clair au sujet de ce mariage dont il ne veut plus. Rabusset lui dit qu'il sait que c'est parce qu'il aime toujours Jacqueline de la Grancière et comprend le jeune homme. Lorsqu'il rentre chez lui pour le dîner, Rabusset a une discussion avec son épouse et sa fille et c'est avec Robert Charransson, fils du bailleur de fonds qui a permis à Rabusset de monter son affaire, que le mariage de Marguerite est planifié. Alors qu'elle marche pour rentrer chez elle, Jacqueline croise Henri Duvernois qui lui apprend qu'il part le lendemain pour Rethel avec son général, le général du Mail, dont il est devenu officier d'ordonnance, et qui veut retrouver un ami là-bas ; il promet de se rendre dès son retour chez les Grancière pour leur donner des nouvelles.

Le lendemain, Jean-Jacques est convoqué comme témoin dans l'affaire des pickpockets. Le juge qui interroge les deux jeunes apaches parvient à faire craquer le plus jeune qui dénonce son chef, le Mulet, et donne l'adresse du recéleur où toute la bande dépose son butin. Lorsqu'il quitte le Palais de Justice, Jean-Jacques passe chez lui pour prendre un billet de 1000 francs des 10000 francs volés sur Claudette 4 ans plus tôt, change le billet et va chez le recéleur où il entre en possession du médaillon. Peu de temps après être sorti, il est assommé par le Mulet et volé. Berthe/Claudette, qui sort pour la première fois depuis 10 jours, se rend chez le bijoutier chez lequel la mère Cresson dit avoir déposé le médaillon mais découvre qu'elle ne l'a jamais apporté. Elle croise Jean de la Grancière qui la ramène chez elle ; elle interroge alors la mère Cresson qui ne sait comment lui dire la vérité et c'est Jean qui s'en charge. Mme de la Grancière arrive chez la mère Cresson et promet à Claudette de l'emmener avec eux à Rethel dès qu'il sera possible de s'y rendre et Jean la convainc que la perte du médaillon n'est pas dramatique car il reste une chance de retrouver Pierre vivant, dans son château. Claudette part avec Jean et sa mère chez les Grancière pour le dîner. On s'inquiète de l'absence de Jean-Jacques. Henri Duvernois se présente en annonçant que son voyage avec son général à Rethel est reporté et un peu plus tard le général du Mail ramène Jean-Jacques de la

Grancière qu'il a ramassé assommé au milieu de la rue. Ce dernier a été dépouillé de son argent mais possède toujours le médaillon. Il voit que Claudette est chez lui et lorsqu'il se retrouve seul avec elle quelques instants lui demande si elle le reconnaît, ce qui n'est pas le cas.

Ce soir-là, le général du Mail retrouve au Cercle militaire un ami de jeunesse qu'il n'a pas vu depuis l'avant-guerre, le commandant Rambert. Il lui raconte que, déjà veuf, il a perdu ses deux fils, morts au combat et que sa fille Claudette, âgée de 17 ans, est morte au printemps 1914. Les deux hommes étaient amis avec Pierre-Nicolas de la Grancière, surtout le général du Mail et se demandent ce qu'il a pu devenir. Hervé du Mail, très ému à l'évocation de Pierre de la Grancière, finit par avouer à son ami Rambert un secret qui le mine depuis longtemps. Pierre-Nicolas de la Grancière et lui étaient comme deux frères mais alors que son service l'a emmené au Tonkin pour 18 mois, son épouse Claude l'a trahi avec Pierre et a eu une fille avec lui. Cette enfant a été inscrite sous les deux prénoms de sa mère, de père et de mère inconnus et donnée par du Mail à une femme de garde-chasse en Belgique pour éviter que le nom porté par ses enfants ne soit souillé. Claude du Mail est morte trois mois plus tard des suites de l'accouchement et Hervé a alors décidé de donner l'enfant à Pierre qui est allé la récupérer. C'est cette enfant qui porte le même prénom que sa défunte fille qu'il a rencontrée, quelques heures auparavant, chez Jean-Jacques de la Grancière, et dans laquelle il a reconnu les magnifiques yeux et la merveilleuse chevelure de son épouse ; il a alors fui car en l'entendant parler de son parrain, en réalité son père, peut-être mort, il a failli lui demander si elle voulait qu'il soit son père si le sien était bel et bien mort.

Un matin, Jacqueline apprend chez Taillechic qu'André de Montasson est mort à bord de l'avion qui devait servir à son raid et fait une syncope. Une fois réveillée, elle demande à aller voir son corps, fait une nouvelle syncope et à compter de l'après-midi, elle est atteinte d'une fièvre avec délire qui la tient 9 jours, persuadé qu'André est mort pour elle, pour pouvoir vivre son amour. Le jour où le médecin déclare Jacqueline hors de danger, son père ouvre le médaillon.

Quelques jours plus tard, au début du mois de décembre, le général du Mail, Henri Duvernois et Jean-Jacques de la Grancière arrivent à Reims qui n'est plus que ruines. Ils rencontrent des habitants qu'ils connaissent et qui leur racontent les années d'occupation ; Jean-Jacques apprend la mort de son frère, enseveli sous la tour du château lorsqu'elle a été détruite tandis qu'Henri n'obtient pas de renseignements précis au sujet de ses parents. Pierre-Nicolas a été enterré dans le caveau familial par les Allemands eux-mêmes qui, ici au moins, ont respecté et même entretenu le cimetière. Jean-Jacques a trouvé dans le médaillon un papier qui indique où se trouve le testament de son frère Pierre, document qui fait de Claudette, qu'il déclare comme sa fille, légataire universel ; le testament se trouve chez M. Perret, notaire à Reims, au verso du papier, et dans un coffre dans

l'oubliette du château dont l'emplacement est indiqué. Jean-Jacques annonce au général et à Henri qui doivent rentrer le soir même à Paris qu'il désire pour sa part demeurer à Rethel. Henri prévient dès le lendemain les Grancière de cette décision et annonce également à Claudette la mort de son parrain. La famille la Grancière attend avec impatience de pouvoir retourner à Rethel et espère pouvoir s'installer au château, même si pour cela il faut attendre de connaître les dispositions testamentaires de Pierre-Nicolas.

Au château, Jean-Jacques se fait conduire une nuit à l'oubliette par Stéphane, un vieux berger, afin de mettre la main sur le coffret contenant le testament. Stéphane ne veut pas pénétrer dans le labyrinthe souterrain car il a peur du cadavre d'un feldwebel qu'il a tué trois mois plus tôt avec un autre villageois et tenté de jeter dans l'oubliette ; cependant le corps est resté coincé à cause de l'embonpoint du mort dans la trappe y menant. Jean-Jacques entre donc seul dans les caves, trouve l'oubliette et l'emplacement du coffret mais aussi le cadavre grouillant de mouches et de vermine du feldwebel qui provoque son évanouissement. Lorsqu'il reprend conscience, il se hâte de sortir des caves et gagne sa chambre accompagné d'une mouche qu'il écrase contre sa joue. Il ouvre le coffret et brûle le testament comme il a brûlé le papier que contenait le médaillon. Le matin, il se rend dans les ruines de Rethel et croise le principal clerc de M. Perret, le notaire, qui lui apprend que tous les dossiers de celui-ci ont été détruits. Il se rend ensuite sur la tombe de son frère. Trois hommes qui descendent d'une voiture d'ambulance le rejoignent : un médecin-major, le fermier Louis Duvernois et Pierre-Nicolas de la Grancière. Lorsqu'il voit son frère, Jean-Jacques s'évanouit et est ramené au château. Pierre-Nicolas n'est pas mort enseveli sous la tour de son château au moment où elle a été frappée par un obus mais a fait une syncope ; il est sorti ensuite, a croisé Louis Duvernois qui avait rebroussé chemin après l'accident au cours duquel il avait perdu Claudette et son épouse, accident dont il n'a rien dit, et les deux hommes ont passé la guerre dans une commune voisine, chez un ami de Pierre. Le lendemain, les officiers qui occupaient le château partent pour l'Alsace-Lorraine et sont remplacés par le général du Mail et son état-major. Henri retrouve son père et Hervé du Mail se trouve en présence de Pierre de la Grancière. Ce dernier apprend l'accident qu'avait caché Louis Duvernois puis immédiatement, de la bouche d'Henri, que Claudette est en vie à Paris. Louis Duvernois révèle à son fils qu'il ne sait rien au sujet de sa mère mais pense qu'il faut garder espoir. Jean-Jacques, qui s'est réveillé, demande à voir sa famille et Henri promet de s'arranger pour les faire venir d'ici quelques jours vu qu'il doit retourner à Paris. Pierre-Nicolas attend pour sa part avec impatience le retour de Claudette mais est mal à l'aise de côtoyer Hervé du Mail ; cependant, les deux hommes s'évitent.

Cinq nuits après la descente de Jean-Jacques dans le souterrain, l'état de ce dernier s'est dégradé. Le médecin qui le visite est inquiet et pense qu'il y a autre chose que les suites du choc

causé par la vue du frère vivant. Il demande si Jean-Jacques a été piqué par une mouche et le berger Stéphane dit que c'est possible, lors de la visite des souterrains, révélation qui trouble Pierre-Nicolas. Stéphane parle du cadavre du feldwebel et le médecin annonce alors qu'il est certain que le malade est atteint d'œdème charbonneux malin et qu'il est perdu. Plus tard, alors que Pierre est dans la chambre de son frère, celui-ci est atteint de délire, parle de l'oublieette, des mouches et fait tomber le petit coffret qu'il avait caché sous traversin dans lequel Pierre constate qu'il n'y a plus de testament.

Lorsqu'il est revenu à Paris, Henri a appris à Claudette que son parrain est encore en vie car c'est un autre cadavre trouvé dans les ruines de la tour du château qui a été enterré à sa place. Après avoir fait leurs adieux à la maison Taillechic, Jacqueline et Claudette partent avec Jean, sa mère, Henri et la mère Cresson. Au château, Jean-Jacques de la Grancière a demandé le prêtre et avant de mourir, avoue tout à son frère qui le pardonne. Pierre se rend également compte qu'il allait commettre une injustice et dit à son frère que ses enfants, Jean et Jacqueline, auront la moitié de sa fortune. Mme de la Grancière et ses enfants arrivent trop tard. Henri du Mail se présente à Pierre-Nicolas et comme ce dernier l'a fait pour son frère, pardonne à celui qui l'a autrefois trahi.

Le 14 juillet 1919 est une journée de liesse à Paris, comparable à la journée de l'armistice. Pierre-Nicolas de la Grancière a trouvé une propriété meublée sur les hauteurs de Saint-Cloud où il est installé depuis un mois avec Claudette, sa belle-sœur, Jacqueline, Jean, la mère Cresson et Moustache/Paff. Le soir de cette grande journée, le général Hervé du Mail se présente chez Pierre-Nicolas à la demande de celui-ci : comme la santé de ce dernier se dégrade depuis plusieurs semaines, il demande à Hervé d'accepter d'être son exécuteur testamentaire et le tuteur de Claudette. Le général accepte car Claudette est la réincarnation de Claude, son épouse qu'il a tant aimée et qu'elle lui rappelle sa Claudette qu'il a perdue ; il annonce au père de la jeune femme qu'il a rédigé un testament par lequel il lègue tout ce qu'il possède à Claudette de la Grancière et jure d'être un père pour elle, qui est amoureuse de Jean, et pour Jacqueline qui est aimée d'Henri. Durant la nuit, Jean et Henri, qui se trouvent dans le parc, entendent un gémissement dans la villa et trouvent Pierre-Nicolas de la Grancière mort dans son bureau ; c'est Paff qui a gémi et les deux officiers le trouvent aux côtés du mort, comme il fut jadis, dans le fossé, aux côtés de Claudette blessée.

#### **15. *Yvonne Delorme, de Jean d'Aléria (du 14/08/1920 au 13/12/1920).***

Noël 1888. Le banquier hongrois Wolfgang Skerzi organise une fête pour le réveillon dans son hôtel particulier de la rue Pierre-Charron. C'est un homme ambitieux, millionnaire à 30 ans, qui a

épousé Thécla Groënsbach, une belle aventurière pour sa beauté et pour ce que ses relations dans la plus haute société austro-hongroise pouvaient lui apporter. Suite à une opération boursière douteuse, le couple a dû quitter Vienne et s'est établi à Paris où il prospère. Une fille est née de cette union, Hélène, aujourd'hui une magnifique jeune femme de 18 ans.

Entre autres invités sont présents le lieutenant de chasseurs et comte Roger-Marie Valbret de Suzac, en garnison à Saint-Germain et très épris d'Hélène mais aussi Wilhelm von Blaecker, attaché à l'ambassade allemande à Paris, lui aussi amoureux d'Hélène qui se montre elle aussi très attirée par le jeune homme. La jeune femme constate que von Blaecker est jaloux lorsqu'elle s'adresse au comte Valbret de Suzac, lui demande donc s'il l'aime et lui dit que si c'est le cas, il devrait le lui prouver en la demandant en mariage. Wilhelm a déjà songé à ce qu'il aurait à gagner à épouser la riche Hélène, mais il se demande si, depuis l'accident viennois, la situation du banquier est si stable qu'elle le paraît. Devant les hésitations du jeune homme, Hélène l'abandonne en lui disant qu'elle part en quête d'un homme plus décidé que lui. Pendant que la fête se déroule, le banquier est dans son bureau avec quelques amis et semble inquiet. Mme Skerzi vient chercher ces hommes car le bal va débiter. Son époux lui précise qu'il attend son secrétaire, de retour de Bruxelles, pour parler d'une affaire grave. Le secrétaire se présente et dit qu'il a échoué dans sa mission. L'affaire concerne des faux titres lancés sur le marché de Paris puis à Bruxelles, manipulation à laquelle Skerzi a dû recourir pour conserver sa position suite à des spéculations malheureuses. Des banquiers bruxellois menacent de déposer une plainte devant le Procureur du Roi si le lendemain, avant midi, ils n'obtiennent pas satisfaction. Après avoir réfléchi à sa situation, Skerzi rédige une lettre et se suicide dans son cabinet. Vers 5h du matin, quand tous les visiteurs sont partis, Thécla et Hélène trouve Wolfgang mort et s'apitoient sur la déchéance qui les guette, la perte de leur train de vie et de leur statut social. Elles trouvent alors la lettre laissée à leur intention qui est une sorte de testament et une liste d'opérations à effectuer pour éviter une ruine totale.

Six mois plus tard, les deux femmes logent dans un appartement d'un standing modeste du boulevard Malesherbes et recommencent, après s'être mises quelques temps à l'abri des ragots, à mener une vie publique. Mais Hélène souffre de sa situation financière et du départ de von Blaecker qui a obtenu d'être envoyé en mission aux États-Unis. Elle aime cet homme mais jure de se venger de cet abandon ; si elle redevenait riche, ce n'en serait que plus facile. Un après-midi, elle se rend dans un salon de thé et y rencontre une ancienne relation, Rose Dolcemain, une ancienne galante qui a réussi à se faire épouser par un riche négociant en cuir. Hélène lui confie les déboires qu'elle a dû affronter avec sa mère depuis 6 mois, à savoir la ruine, la perte des relations mondaines et le départ de Wilhelm. Mme Dolcemain et la jeune femme s'accordent sur le fait que le meilleur moyen de se venger d'un homme est de prendre un amant. Comme Hélène n'est intéressée par personne, Rose lui

dit qu'elle voit régulièrement Roger de Suzac, étant donné qu'elle possède une maison à Saint-Germain, et que ce dernier lui demande si elle a des nouvelles de la jeune femme. Le comte est un homme très riche et, effectivement, c'est tout ce qui intéresse Hélène pour le moment. Mme Dolcemain invite donc Hélène et sa mère à Saint-Germain quelques jours plus tard.

Lorsqu'elles y arrivent, tout est mis en œuvre par leurs hôtes pour qu'Hélène puisse rencontrer "par hasard" le comte Valbret de Suzac. Celui-ci est enchanté de revoir la jeune femme dont il est amoureux. Huit jours plus tard, les deux Skerzi s'installent à Saint-Germain dans une petite villa pour la fin de l'été. Hélène passe alors à l'attaque et fait tout pour forcer le destin. Un matin, les deux jeunes gens se retrouvent seuls dans une clairière alors qu'ils se promènent à cheval et quelques jours plus tard, le comte accepte de passer une soirée chez les deux femmes où il est très bien reçu. A partir de ce moment-là, Roger rend quotidiennement visite à Hélène, mu par son amour, tandis que celle-ci ne fait que poursuivre son plan. Si au début de leur relation Roger envisage de faire d'Hélène sa maîtresse, rapidement il est amené par son éducation à courtiser la jeune femme plus qu'à la séduire brutalement dans le but de la posséder. De son côté Hélène se dit alors qu'elle devrait peut-être tenter de faire du comte un époux plutôt qu'un amant. Ce changement de projet ralentit l'exécution de son plan et plus de trois mois après leur première rencontre à Saint-Germain, et alors que les deux femmes sont retournées à Paris depuis plusieurs semaines, Roger ne s'est toujours pas déclaré et la mère d'Hélène s'impatiente ; elle songe à repartir à Budapest pour commencer une nouvelle vie. Leur maigre pécule est presque épuisé et elles ont dû déménager dans un appartement d'un standing encore inférieur à celui du boulevard Malesherbes. Un soir d'octobre, pour tenter de faire aboutir ses projets, Hélène demande à sa mère de s'absenter alors que Roger doit rendre visite aux deux femmes, accentue la médiocrité de leur appartement pour apitoyer le jeune homme, l'accueille en larmes et, pour la première fois, l'embrasse profondément. Elle lui dit qu'étant donné leur situation financière à toutes les deux, elles doivent quitter Paris et retourner à Budapest où des parents les attendent. Roger, au lieu d'en venir au mariage, se propose de sortir les deux femmes de leur détresse matérielle. Hélène se fait alors plus directe et dit au comte que le mariage serait la meilleure solution pour donner corps à leur amour ; mais Roger refuse en expliquant qu'un Valbret de Suzac, illustre famille française depuis des siècles, appartient d'abord à son nom, qu'il aime réellement Hélène mais qu'il ne peut l'épouser. La jeune femme comprend alors que tout au mieux elle ne pourra devenir que la maîtresse du comte. Elle parle à nouveau de quitter Paris mais Roger lui demande alors clairement qu'elle accepte de devenir sa maîtresse et lui dit qu'il s'occupera alors de la situation de la mère et de la fille. Hélène accepte ce compromis.

Le lendemain, en fin de journée, le colonel baron de Charmeteuse, commandant du régiment de chasseurs à cheval de Saint-Germain fait appeler Valbret de Suzac. Il souhaite que le lieutenant,

auquel il est très attaché, lui explique pourquoi il s'est absenté 24h alors qu'il ne lui avait été accordé que la nuit, et comprendre pourquoi depuis quelques temps son comportement est moins exemplaire. Le colonel sait que Roger fréquente Hélène Skerzi et le met en garde contre la jeune femme dont il connaît l'histoire, tout en lui demandant de se souvenir du nom qu'il porte. Le même jour, Hélène raconte sa soirée de la veille à sa mère et Thécla trouve que sa fille traîne des pieds : Roger propose certes de les aider financièrement mais il faut des actes à présent et la mère compte prendre les choses en main le soir même puisque le comte doit venir voir sa fille. Hélène a un autre plan. Elle veut faire partir sa mère pour Budapest en la disant désespérée par le comportement de sa fille pendant qu'elle même reste à Paris, et faire apparaître ce geste comme un sacrifice par lequel elle choisit d'abandonner sa mère pour rester avec son amant. Ainsi, plus tard, Roger ne pourra obtenir le pardon de la mère qu'en épousant la fille. Thécla accepte le projet de sa fille et s'absente pour organiser son départ. Lorsque le comte arrive chez elle, Hélène lui dit qu'elle a eu une violente dispute avec sa mère car elle a refusé de partir avec elle et que celle-ci est partie quand elle a su que Roger devait arriver car jusqu'ici elle espérait un mariage. La jeune fille dit également que sa mère cherche à vendre tout ce que les deux femmes possèdent pour payer son voyage. Afin qu'Hélène puisse garder ces objets auxquels elle dit tenir, le comte donne 50000 francs à Hélène dont la mère se sert pour partir le 25 novembre 1889. Le comte passe les semaines qui suivent à décorer un hôtel particulier qu'il a acheté pour Hélène à Passy et le 31 décembre il envoie chercher Hélène dans son appartement de la rue de Moscou afin de lui faire découvrir son futur domicile. Même si elle est satisfaite d'avoir partiellement réussi dans ses plans, Hélène pense toujours à von Blaecker car c'est à lui qu'elle avait souhaité se donner pour la première fois à un homme ; la mièvrerie de Roger lui fait dégoût en comparaison de l'emportement passionné de l'Allemand mais après le dîner elle s'offre malgré tout au comte Valbret de Suzac.

Mai 1890 à l'hôtel de la comtesse douairière Valbret de Suzac, rue de Varenne. Dans la loge du portier Cécilien Martinet, les employés de la maison et quelques personnes du quartier parlent des potins et s'interrogent notamment sur l'étrange retard du départ de la comtesse pour son château de Valbret en Bourgogne. Lorsque Cécilien demeure seul avec son épouse Alphonsine et le restant du personnel, il explique qu'il pense qu'elle attend son fils qui d'habitude prend une longue permission vers mi-avril pour aller installer sa mère mais que cette année il ne semble pas pressé de quitter Paris. Le changement de comportement de son fils à son égard inquiète la comtesse : il décommande ses visites ou les écourte en prétextant des rendez-vous. Pendant la discussion, Lucien Martinet, âgé de 24 ans et électricien rentre chez ses parents. Pendant le dîner il raconte qu'il a été missionné pour installer des ampoules à Passy dans un hôtel particulier habité par une jeune et belle femme où il a rencontré le fils de la comtesse. Le comte n'est pas resté longtemps et après son

départ, Lucien a interrogé la femme de chambre qui lui a révélé que c'est Roger qui a financé l'installation de la femme. L'électricien a appris qu'il s'agit d'Hélène Skerzi, une étrangère dont le père s'est suicidé et qui est passée de la richesse à la pauvreté. Roger arrive alors et se rend auprès de sa mère. Celle-ci confie sa douleur de se sentir délaissée, mais son fils lui dit qu'elle se trompe et qu'il vient pour lui annoncer l'obtention de sa permission et qu'il pense que le départ pour Valbret peut avoir lieu le surlendemain matin.

Alors qu'elle se promène dans les allées du Bois de Boulogne, Hélène rencontre Bertha Wolff, née von Blaecker, la sœur de Wilhelm. Elle raconte à la sœur qu'après des mois de vie compliquée et le départ de sa mère, elle a pris un amant très riche qui lui fait une vie de rêve. Mais Bertha ne se laisse pas duper et sent bien qu'Hélène aime toujours Wilhelm malgré sa colère à son égard. Bertha lui dit que malgré les apparences qui sont contre lui, Wilhelm n'a jamais cessé d'aimer Hélène et que si elle accepte de l'entendre, il est de retour à Paris depuis trois jours et reprend son poste à l'ambassade. Hélène accepte une invitation à dîner deux jours plus tard où Wilhelm sera présent. Lors de la rencontre, l'Allemand retourne la situation en sa faveur en disant qu'Hélène l'a laissé partir sans une parole d'espoir et que contrairement à ce qu'elle croit, il n'a pas forcé son départ. Réellement amoureux de la jeune femme, Wilhelm voit aussi qu'il a évité le scandale familial d'il y a 18 mois et qu'il retrouve aujourd'hui une femme riche. Il explique qu'il a été chargé de régler à Chicago les détails d'un plan de propagande allemande, mission importante qu'il ne pouvait refuser. A la fin du dîner, il dit à Hélène qu'il l'aime toujours et qu'il veut reconquérir la place qu'il a perdue. Il lui dit aussi qu'il sait qu'elle l'aime toujours, qu'elle ne ressent rien pour Valbret de Suzac et qu'elle peut donc trahir celui-ci sans remords. Le soir même Hélène ne rentre pas à son hôtel et passe les jours suivants en compagnie de Wilhelm sans craindre d'afficher cette relation. A son retour de Bourgogne, Roger est toujours le plus épris des amants et ne s'aperçoit pas des regards que lui jettent certaines personnes qui connaissent la trahison d'Hélène. Un dimanche soir où elle doit dîner en compagnie de Roger, la jeune femme invite Wilhelm afin de mettre les deux hommes face à face. Après un repas morose et le départ de Wilhelm, Roger reproche à Hélène de l'avoir obligé, lui, un officier français dont le père a été tué par une balle prussienne en 1870, à dîner en face d'un Allemand, c'est-à-dire d'un homme qui est l'ennemi-né de son pays. Hélène se sent visée elle aussi, en tant qu'étrangère, par le patriotisme exacerbé du comte et lui demande de partir.

1<sup>er</sup> août 1890. Le régiment du comte participe à des manœuvres autour de Chagnay dans le nord de la Côte d'Or. Sa mission de reconnaissance effectuée et en chemin pour Is-sur-Tille où il doit retrouver son commandant, il tombe de cheval et se blesse à la tête. Il est retrouvé par des hommes de son régiment et installé dans un hôpital à Is. 48h après l'accident, le colonel de Charmeteuse se rend chez la comtesse, à Valbret, pour la prévenir de l'accident de son fils et de l'opération prévue le

lendemain. Elle part immédiatement et après une courte visite à son fils, se rend au château de la Tour chez la famille de Rocheville, amie des Valbret de Suzac depuis longtemps. C'est un éminent chirurgien parisien mandé par M. de Rocheville qui procède à l'opération qui est un succès ; 15 jours plus tard Roger peut être transporté à Valbret. Mme et Mlle de Rocheville se sont mises à disposition de la comtesse pour l'aider à veiller sur le blessé. Suzanne de Rocheville, âgée de 18 ans, est une amie d'enfance de Roger et elle l'aime depuis toujours. Dans un délire le comte appelle Hélène ce qui attriste profondément Suzanne qui comprend que c'est le nom de l'aimée de celui-ci. Le lendemain, la comtesse s'aperçoit de la tristesse de la jeune de Rocheville et l'interroge. La mère de Roger sait que Suzanne aime son fils et pense que la jeune femme craint qu'il ne survive pas. Suzanne avoue à la comtesse son amour pour Roger mais ajoute qu'elle sait que la réciproque n'est pas vraie car il est amoureux d'une Hélène qu'il appelle en rêve. La comtesse lui dit qu'elle ne sait rien au sujet d'un quelconque amour de son fils mais se dit que le changement d'attitude de celui-ci est peut-être bien dû à une liaison avec une femme. Cependant elle assure à Suzanne en qui elle voit la femme droite et aimante idéale pour son fils de lui ramener l'amour de Roger. Pendant ce temps, à Paris, Hélène vit son amour avec Wilhelm. Elle n'a été émue de l'accident de Roger que dans la mesure où sa mort éventuelle aurait signifié sa ruine mais aujourd'hui elle est rassurée.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1890, le lieutenant de Suzac réintègre la garnison de Saint-Germain et retrouve Hélène dont il est toujours autant amoureux. Au début du mois de janvier 1891, la jeune femme annonce à Roger qu'elle vient d'apprendre qu'elle est enceinte alors qu'elle l'était déjà à son retour de convalescence ; elle veut ainsi éviter tout soupçon dans l'esprit du comte qui est heureux de la nouvelle et compte veiller sur l'enfant et sur sa mère. Hélène profite de la situation pour lui demander s'il compte élever l'enfant comme un père ou non. Roger lui dit qu'un enfant permet de triompher de bien des obstacles et des préjugés et que l'avenir de leur relation peut donc évoluer vers un mariage. La jeune Skerzi raconte la scène à von Blaecker qui la félicite de ses progrès dans la course à la fortune, lui qui, depuis son retour, profite des fonds versés par Roger à son amante pour mener une vie de noceur et de joueur.

En mai 1891, Hélène en est à son 8<sup>ème</sup> mois de grossesse alors que Roger n'est revenu à ses côtés que depuis 6 mois. Une sage-femme trouvée par Bertha Wolff, Mme Julius, qui s'occupe d'Hélène, fait croire à Roger que la mère va accoucher prématurément d'un enfant qui sera mort-né ou non-viable. Le mois suivant la jeune femme met au monde un superbe petit garçon. Rapidement la vie amoureuse de Roger ainsi que son nouveau rôle de père le conduisent à s'éloigner de sa mère et à négliger ses responsabilités d'officier. Le colonel de Charmeteuse, cette fois, décide d'en parler directement à la comtesse et se rend en fin d'année à Valbret où la comtesse a souhaité demeurer depuis l'été. Il lui révèle que son fils a une maîtresse, une aventurière étrangère, que cette relation a

fait de lui un mauvais officier et que de surcroît la jeune femme le trompe avec un secrétaire de l'ambassade allemande ce qui peut être dangereux en cas de révélation imprudente de Roger à sa maîtresse. Pour terminer, il annonce à la comtesse qu'Hélène a eu un fils. Pour le colonel l'honneur de Roger n'est pas en cause, mais sa carrière, sa fortune et le nom Valbret de Suzac sont menacés. Il conseille donc à la comtesse d'agir comme elle le souhaite mais de le faire vite. Trois jours plus tard elle se rend chez le notaire familial à Dijon qui lui apprend que Roger a dilapidé sa fortune. C'est tout le patrimoine du père qui a disparu. La comtesse prend alors la mesure du désastre provoqué par l'envoûtement de son fils, décide d'avoir une explication avec lui et le prie donc de venir le plus vite possible à Valbret. Roger répond à l'invitation de sa mère et laisse Hélène à Paris, trop heureuse d'avoir ainsi quelques jours à consacrer à Wilhelm. La mère et le fils ont une explication dans laquelle la première essaie de convaincre son enfant qu'il s'est ruiné pour une aventurière qui le trompe, tandis que le second tente de convaincre sa mère qu'il aime une femme digne de lui et pleine de qualités. La comtesse finit par résumer la situation en une alternative : ou Roger continue sa déchéance et déshonore à jamais le nom de Valbret de Suzac, ou il réfléchit et redevient l'homme qu'il était. S'il accepte de renoncer à Hélène, qu'il reconnaisse ses erreurs, elle l'aidera à reconstituer le patrimoine perdu et à élever l'enfant. Roger répond à sa mère que ses devoirs envers l'enfant sont liés à ceux qu'il estime avoir envers la mère et qu'il ne songe pas à l'abandonner. La comtesse lui laisse jusqu'au lendemain pour réfléchir et s'il s'entête elle ne le considèrera plus comme son fils. Roger décide de ne pas affronter sa mère une seconde fois et rentre à Paris après lui avoir laissé une courte lettre où il l'assure de son amour éternel.

En arrivant au domicile d'Hélène, il trouve celle-ci dans sa chambre avec Wilhelm. Il ordonne à l'Allemand de quitter les lieux et avant qu'il n'ait pu demander des explications à sa maîtresse, il se fait mettre à la porte par une femme fière de ses actes qui lui dit le détester ainsi que toute sa race et espérer que von Blaecker le tuera. Profondément meurtri le lieutenant regagne sa garnison et se confie au colonel au sujet de sa dispute avec sa mère et de la tromperie d'Hélène en lui assurant qu'il veut chasser celle-ci de sa vie à tout jamais. Le fils trouve ensuite réconfort auprès de sa mère. Charles, l'enfant d'Hélène, a été vendu par celle-ci pour 100000 francs et est élevé par le couple Merlotte dans la forêt de la Canau, propriété de la comtesse. La comtesse a annoncé à Suzanne que Roger a rompu avec Hélène mais lui a caché l'existence de l'enfant ; la jeune de Rocheville apprend par hasard son existence alors qu'elle est en séjour au château de Valbret et décide d'aller le visiter. Alors qu'elle se trouve chez les Merlotte, un couple se présente comme ami de Roger et venu pour voir son fils. Il s'agit en fait d'Hélène Skerzi et de Wilhelm von Blaecker. Hélène se présente brutalement à Suzanne comme la mère de l'enfant et tente de le lui arracher des mains. Mais celle-ci résiste avec l'aide de Mme Merlotte. Von Blaecker bat la nourrice de Charles tandis qu'Hélène

poignarde Suzanne dans le dos ; le couple s'enfuit avec l'enfant. Le rapt de l'enfant constitue pour les deux bandits le moyen de s'assurer des rentrées régulières d'argent. Suzanne est grièvement blessée et transportée à Valbret. Pendant quinze jours elle est entre la vie et la mort mais après cinq à six semaines elle est hors de danger. A ses côtes durant sa convalescence, Roger soigne son propre cœur meurtri et chaque permission est l'occasion de laisser s'épanouir un amour à présent partagé par les deux jeunes gens qui décident de se fiancer.

Casablanca, un après-midi d'octobre 1913. Toute la foule de presse à l'extérieur de la ville pour voir le départ d'un raid aérien organisé sous le patronage du sultan et du résident général. Un couple d'Américains, les Blackson rencontrent M. Delorme, père d'un des aviateurs du raid, Pierre, et directeur des mines de Dar Elouah, et sa belle-sœur Mme de Lespieulle. Les avions reviennent petit à petit de leur périple, sauf celui piloté par Pierre Delorme, dans lequel se trouve également sa jeune sœur Yvonne. Un pilote dit qu'il lui semble avoir vu l'avion en proie à un problème technique perdre de l'altitude. Alors que les deux vainqueurs du raid s'apprêtent à partir à la recherche des Delorme, leur avion se pose. Les deux jeunes gens ont effectivement été victimes d'une panne et Pierre a dû se poser pour réparer. Ils ont alors été attaqués par des cavaliers arabes qui ont heureusement été mis en fuite par des chasseurs français commandés par un officier que connaît Pierre, le lieutenant Valbret de Suzac et que le père souhaite remercier dès qu'il sera de retour de l'intérieur des terres. Les Blackson, Vanda et Patrick, sont invités par M. Delorme à venir prendre le thé le lendemain avec leur fils Karl sur lequel la belle Yvonne a fait forte impression. Sur le chemin de leur demeure, Yvonne confie à son père et à son frère que Mme Blackson et son fils ne lui plaisent guère sans qu'elle puisse expliquer pourquoi.

L'homme à la tête du peloton qui est venu en aide à Pierre et Yvonne Delorme est le lieutenant Henry Valbret de Suzac, fils du comte Roger-Marie Valbret de Suzac. Il a blessé le caïd qui dirigeait les Marocains contre les Delorme, Sidi Mohammed ben Chaouch, qui a décidé de se venger en attaquant dès le lendemain matin les troupes françaises. A ce moment Henry et les chasseurs sont en avant de la colonne de reconnaissance envoyée dans cette région pour contrôler l'activité de la tribu des Zerhanas. La colonne est attaquée par les Marocains et, tandis que les canons de 75 français pilonnent l'ennemi et qu'Henry et ses chasseurs doivent se replier vers l'arrière des troupes, arrivent à l'opposé des assaillants des cavaliers commandés par le cheik ben Raddar envoyé par l'émir Ahmed ben Mohamed Kader qui se propose d'aider les Français en leur donnant 500 cavaliers pour les guider et les escorter dans les montagnes et prouve également sa bonne foi en offrant une *mouna*, c'est-à-dire une cérémonie qui consiste à faire don de provisions aux voyageurs. La colonne fait honneur à ces présents de l'émir. A la nuit venue le colonel commandant la colonne pense qu'il

est dangereux de stationner en position découverte et fait reprendre leur marche aux hommes selon les indications fournies par le cheik. Les chasseurs partent éclairer la route. Alors qu'il entre dans un défilé, l'escadron de chasseurs est attaqué de toutes parts par des cavaliers du cheik. Etant donné qu'il est impossible de se replier, le capitaine des chasseurs décide de faire une trouée à l'avant du défilé. Il rejoint Henry, déjà engagé dans la lutte contre des cavaliers qui sont commandés par ben Chaouch. De Suzac sauve son capitaine de la mort en tuant le caïd mais il est mis hors de combat. Le gros de la colonne arrive et fait fuir les Marocains.

Les Delorme sont installés à Casablanca depuis 10 ans. La mère des deux enfants est morte peu après leur arrivée au Maroc et ils sont élevés depuis par leur tante Hortense Lespieulle dite "Tante Mana". Leur père, Anselme Delorme, ingénieur et aujourd'hui directeur de mines est âgé de 51 ans. Un dîner organisé chez ce dernier réunit les plus grandes personnalités de la colonie européenne ainsi que des notables marocains. Les Blackson et le général gouverneur de la ville sont également présents. A la fin du repas on évoque le périple des enfants Delorme et le courage de leur sauveur. Le gouverneur précise que le lieutenant de chasseurs est le fils d'un de ses meilleurs amis, le colonel et comte Roger-Marie Valbret de Suzac. Lorsqu'il entend ce nom, le couple Blackson semble mal à l'aise. M. Delorme est sous le charme de Vanda tandis que Karl tente de faire la conversation avec Yvonne. Patrick Blackson qui compte importer et vendre au Maroc des machines agricoles américaines confie à Delorme les problèmes qu'il rencontre pour faire construire des hangars pour entreposer les machines. L'ingénieur met alors à sa disposition des entrepôts non occupés dont il est propriétaire.

Le lendemain matin, Yvonne, qui est infirmière bénévole à l'hôpital militaire de la Palmeraie y est appelée d'urgence. Sur place, on lui apprend qu'elle a été appelée car un convoi de cinquante blessés va arriver dont quelques-uns grièvement atteints, notamment un officier ; tous sont des chasseurs d'Afrique. L'officier arrive dans la salle où se trouve Yvonne ; c'est Henry de Suzac et les deux jeunes gens se reconnaissent.

Les Blackson sont en réalité Hélène Skerzi et Wilhelm von Blaecker, à présent agents de propagande au Maroc. Ils n'ont pas été poursuivis après l'agression contre Suzanne car la famille du comte de Suzac a estimé que le scandale était déjà assez important et car Roger voulait mettre un point final à toute son histoire avec Hélène. Il s'est marié avec Suzanne et le couple a eu un enfant, Henry. Hélène et Wilhelm se sont mariés également et ont végété plusieurs années à Paris avant de partir pour le Nebraska où l'Allemagne tentait alors de rallier les Sioux, soulevés contre l'autorité fédérale, à ses visées pangermaniques. Puis ils ont été envoyés au Maroc pour rallier aux mêmes causes les principaux chefs indigènes mécontents et les armer. Les entrepôts cédés par Delorme servent en réalité à stocker des armes revendues aux Marocains. Hélène / Vanda en a assez de vivre

avec un homme qui dépense le peu d'argent qu'il gagne au jeu, mais Wilhelm se moque des remarques de son épouse. Les Blackson vivent avec un dénommée Jack Sioux, un Indien qu'ils ont recueilli au Nebraska alors qu'il était gravement blessé et qui aujourd'hui est dévoué corps et âme au couple, et en particulier à Vanda.

Ce soir, Blackson / von Blaecker, son fils Karl et Jack Sioux partent pour les entrepôts où ils ont rendez-vous avec des caïds pour leur livrer des armes. Un souterrain de 300m débouchant hors de la ville a été découvert sous un hangar qui leur permet de transférer les armes plus discrètement qu'à la surface.

Karl Blackson a fait la connaissance quelques jours auparavant d'un jeune sous-lieutenant de tirailleurs tout juste arrivé à Casablanca, Paul Masson, et lui a servi de guide dans la ville nocturne. Ce même soir ils vont à l'Alhambra voir Zégotta, la danseuse vedette de ce *music-hall*, une magnifique jeune femme de 18 ans qu'on dit fille d'un influent caïd dont elle a fui le domicile. Grâce à Karl, les deux jeunes hommes pénètrent dans la loge de Zégotta et ils partent ensuite prendre le thé chez la danseuse. Chez elle, Zégotta est pleine d'attentions pour Paul et le questionne sur son métier, ses projets, la présence française au Maroc. Dès que les deux invités sont partis, l'émir Ahmed ben Mohamed Kader, chef des tribus révoltées qui avaient attaqué la colonne où se trouvait Henry de Suzac arrive ; Zégotta est une femme de son harem envoyée à Casablanca pour espionner les Français et accréditée auprès des Blackson. Karl a donc amené Paul pour provoquer d'éventuelles confessions involontaires dues à son inexpérience. L'émir encourage Zégotta à se laisser aimer par Paul mais l'avertit qu'il la tuera si elle se laisse toucher. Il prie ensuite la jeune femme de se retirer car il a un rendez-vous avec des caïds et avec trois Européens qui vont contribuer à faire éclater une révolte destinée à balayer la présence française au Maroc. Les deux Allemands qui accompagnent Blackson organisent l'attaque d'une colonne française avec les caïds pour dans huit jours plus tard. Il est prévu que si tout se déroule comme prévu, l'émir entrera à Casablanca dans quinze jours avec ses troupes pour occuper la résidence du gouverneur.

Quinze jours après son arrivée à l'hôpital, Henry de Suzac est tiré d'affaires. Yvonne est restée à son chevet durant tout son séjour. Lorsque l'officier a repris conscience et que son regard a croisé celui d'Yvonne, il est apparu évident aux deux jeunes gens qu'ils s'aimaient. Vanda / Hélène envisage l'avenir selon ses intérêts et projette donc une liaison intime avec le riche ingénieur mais également le mariage de son fils avec Yvonne, union qui donnerait une situation à Karl tout en renforçant la sienne. La première partie du plan semble facile à atteindre car le père d'Yvonne est follement épris de la belle Américaine, amour que Vanda Blackson a su attiser en rendant fréquemment visite à l'ingénieur pendant que sa fille était au chevet d'Henry. Patrick Blackson profite de cette situation puisque Delorme a accepté de vendre à l'Allemagne, par son intermédiaire,

toute sa production de minerais. Mais en ce qui concerne Karl, la conquête d'Yvonne est beaucoup plus compliquée. La veille de sa sortie de l'hôpital, Delorme invite Henry, Vanda Blackson et son fils à dîner ; Pierre sera absent car il a été rappelé en métropole. De Suzac part tôt, ce qui laisse à Karl l'occasion d'aborder Yvonne ; il lui annonce qu'il l'aime et se sert du rapprochement en affaires de leurs pères à respectifs pour présenter le mariage comme un moyen de consolider davantage les liens entre les deux familles. Yvonne explique à Karl que pour elle les affaires et le cœur sont deux choses différentes, et que de toute façon elle n'éprouve rien pour lui. Les Blackson repartent vexés et en colère suite à l'accueil réservé par Yvonne à cette proposition de mariage. Hélène dit à Karl, sans le lui expliquer, que les de Suzac ont toujours été sur sa route mais qu'elle tient Delorme qui saura influencer sa fille. Lorsque la mère et son fils arrivent au domicile familial, Wilhelm leur annonce que l'attaque contre la France est imminente et qu'après sa réussite ils deviendront des personnages importants.

Quelques jours plus tard, Wilhelm et le consul allemand organisent une entrevue dans le souterrain sous les hangars de Delorme avec les principaux chefs arabes rebelles afin d'organiser la révolte contre les Français. Le consul leur explique qu'outre les combats dans l'intérieur du pays, il faut préparer un mouvement insurrectionnel à Casablanca, mouvement dont la réussite peut-être facilitée si un malheur touche l'armée française ; et ce malheur doit être la mort du général-gouverneur. Une fête doit avoir lieu à la Résidence d'ici peu. Muni d'une invitation, l'émir Ahmed ben Mohamed Kader se chargera de poignarder le général. Pendant le bal, les tribus révoltées attaqueront la ville, aidées par les aventuriers qui peuplent Casablanca et qui auront été payés par les Allemands.

Durant cette fête, Henry et Yvonne s'avouent leur amour et décident de se fiancer. Henry souhaite que ce soit son père qui demande pour lui la main d'Yvonne à M. Delorme. Alors qu'il se promène dans les jardins de la Résidence, il surprend un homme qui suit le général-gouverneur qui lui aussi se promène. Cet homme qui n'est autre que l'émir-assassin se jette sur le général pour le poignarder mais est mis hors de combat par Henry. Le général dit à son sauveur de laisser fuir l'émir pour que celui-ci et tous les Marocains voient la générosité de la France dans la manière dont elle traite ses ennemis et lui offre le poignard qui devait le tuer. Les deux officiers retournent ensuite à la fête.

Paul Masson est devenu de plus en plus proche de Zégotta et pense être aimé pour lui-même. Zégotta, de son côté, a peu à peu oublié sa mission et a succombé à l'amour sincère de l'officier français. La veille de la fête à la Résidence, la danseuse reçoit la visite d'un émissaire de l'émir, son maître, qui l'attriste profondément. Lorsqu'il arrive chez elle, Paul s'aperçoit de la détresse de la jeune femme et l'interroge ; elle lui avoue qu'elle a pour mission d'espionner les

Français et de le séduire pour obtenir des renseignements. Pour se faire pardonner, et parce qu'elle aime réellement Paul, Zégotta trahit l'émir et livre à l'officier tout ce qu'elle sait à propos de l'attaque des cavaliers de l'émir qui doit avoir lieu le lendemain, pendant la fête, en même temps qu'un soulèvement de la ville ; de plus, un autre événement dont elle ne sait rien doit se produire. L'officier français la pardonne, lui dit qu'il va demander à rentrer en France le plus tôt possible et qu'il l'emmènera avec lui. Le lendemain, Paul va chez le général et l'informe. C'est grâce à ces informations que pendant la fête le général prenait avec d'autres officiers les mesures nécessaires pour contrer cette révolte et la punir. Paul n'a fait qu'une apparition à la fête puis il est allé chercher Zégotta à l'Alhambra avant d'aller dîner chez elle. A la fin du dîner, alors que la jeune Marocaine est dans les bras de Paul, l'émir, libéré dans les jardins de la Résidence par le général, rentre dans le domicile de Zégotta et la poignarde avant de disparaître. Alors qu'il cherche à sortir de la ville après son forfait, il rencontre Karl et demande à être conduit devant son père. Au moment où les deux hommes arrivent chez Vanda / Hélène et Patrick / Wilhelm, ceux-ci viennent juste de rentrer de la fête. L'émir narre son échec et les von Blaecker sont fort désappointés étant donné que la grande attaque dans l'intérieur du pays semble avoir échoué elle aussi. Pour éviter à l'assassin d'être capturé, ils le font sortir de la ville par le souterrain.

Yvonne parle à sa tante qui lui confie qu'elle ne supporte plus de voir Vanda jouer la maîtresse de maison et faire faire ce qu'elle veut à son beau-frère qui ne voit plus que par elle. Non seulement il a laissé des hangars à M. Blackson, il a accepté de lui vendre en priorité sa production minérale mais il a également pris son fils Karl comme ingénieur. Yvonne dit alors à "tante Mana" qu'elle a refusé la demande en mariage de Karl et qu'elle aime et va épouser Henry de Suzac. Elle demande également à sa tante de l'accompagner à l'hôpital pour aller voir un ami d'Henry, Paul Masson, qui est tombé malade après l'assassinat de son amie. Pendant ce temps, Vanda/ Hélène, en tête à tête avec M. Delorme, joue de tous ses charmes pour parvenir à ses fins. Elle dit à l'ingénieur qu'elle l'aime mais qu'étant donné qu'elle est déjà mariée elle ne peut être proche de lui sauf si leurs deux enfants se marient : elle deviendrait ainsi membre de la famille Delorme et à ce titre il paraîtrait normal qu'elle habite sous le toit des Delorme. L'ingénieur est sûr qu'il pourra convaincre Yvonne d'accepter ce mariage. Le soir, au dîner, le père tente de persuader sa fille mais elle révèle à son père qu'elle aime Henry de Suzac. Delorme, afin de ne pas perdre Vanda, dit à sa fille qu'il a pris d'autres engagements pour elle et coupe court à la discussion. Le lendemain, Henry reçoit une lettre de ses parents qui lui apprend qu'ils ne sont pas opposés au mariage mais qu'ils souhaitent que leur fils attende qu'ils puissent venir à Casablanca, dans quelques semaines, pour en parler de vive voix. Une heure après, il est informé qu'il repart en colonne pour une expédition visant à mettre définitivement à bas les tribus marocaines rebelles. Il se rend alors à l'hôpital auprès de Masson,

certain d'y retrouver également Yvonne et sa tante. Cette dernière révèle à Henry la scène de la veille entre Yvonne et son père et Yvonne certifie au lieutenant de chasseurs qu'elle n'aimera jamais que lui. Il annonce alors son départ et la déception qu'il a ressentie à la lecture de la lettre de ses parents. Le couple se sépare, certain que l'avenir leur sera profitable.

Vanda / Hélène se rend compte, suite à la relation que Delorme lui a fait de son entretien avec sa fille, que la seule façon d'assurer le mariage d'Yvonne et de Karl, et donc son propre avenir, au moins financier, est d'éliminer le danger représenté par Henry de Suzac, le fils de l'homme qu'elle hait depuis plus de 20 ans. Elle ordonne à Jack Sioux de tuer Henry à l'aide d'une fléchette empoisonnée le soir même à la sortie d'une réception donnée en l'honneur des officiers qui partent en colonne. Lorsqu'il sort de l'hôtel où a eu lieu la réception, accompagné du major Duchemin, Henry est touché par une fléchette empoisonnée que le médecin reconnaît pour avoir séjourné en Amérique et dont il sait contrecarrer les effets mortels. Duchemin, qui connaît les Blackson, et auquel Henry révèle qu'il est le rival en amour de leur fils, est certain que la fléchette a été tirée par l'Indien qui les accompagne. Les deux hommes qui doivent partir décident de résoudre l'affaire dès leur retour. Jack rentre chez ses maîtres et dit à Vanda qu'il a accomplie sa mission.

Alors qu'Henry est parti depuis plusieurs jours, M. Delorme et Mme Blackson profitent d'une soirée à laquelle ils sont invités pour annoncer les fiançailles d'Yvonne et de Karl. Yvonne demande un entretien à son père dès qu'ils sont de retour chez eux afin de lui dire qu'elle refuse ce mariage, mais il persiste à dire à sa fille qu'elle épousera Karl et qu'elle ne pourra pas mettre en cause son autorité paternelle. "Tante Mana" annonce alors à sa nièce qu'elle va quitter Casablanca et rentrer en métropole car elle ne supporte plus d'être malmenée par Vanda. La jeune fille dit à Hortense que si elle ne l'emmène pas avec elle se suicidera plutôt que d'être forcée d'épouser Karl. M. Delorme s'absentant pour plusieurs jours avec Vanda Blackson et son fils, les deux femmes en profitent pour faire leurs bagages et embarquent à destination de Marseille. A son retour, après 5 jours d'absence, le père d'Yvonne trouve une lettre de sa fille. Il passe une nuit atroce où il a notamment peur de perdre Vanda et il se résout à aller la voir au matin pour lui exposer la situation et tenter de trouver une solution. A leur retour chez eux, Hélène et son fils apprennent par Wilhelm qu'ils doivent quitter le Maroc au plus vite ; en effet, le consul lui a appris que le général gouverneur savait tout de leurs agissements et lui a annoncé que dans quinze jours la guerre aura éclaté entre l'Allemagne et la France. Les projets d'Hélène tombent donc à l'eau mais les von Blaecker sont convaincus que lorsque la France aura été écrasée, ils pourront revenir au Maroc en maîtres. Au matin, M. Delorme arrive chez les Blackson et confie à Vanda que sa fille est partie. Elle dit alors à l'ingénieur qu'elle doit quitter Casablanca en urgence, pour la France, avec sa famille. Comme Delorme pense que sa fille est à Lyon chez le frère d'Hortense et qu'il veut aller la chercher, Vanda le convainc de partir avec eux et

de faire un détour de quelques jours par Berlin avant qu'ils ne se rendent en France. Le soir même les von Blaecker et Anselme Delorme embarquent pour l'Allemagne.

Pendant que se déroulent ces événements, Henry de Suzac, parti pour le bled, est évacué rapidement suite aux effets inquiétants de la blessure de la fléchette et hospitalisé dans le même hôpital que lors de sa précédente blessure. Parallèlement la guerre éclate sur le continent le 2 août 1914, entre la France et l'Allemagne, et met le Maroc en ébullition. Mais en huit jours le général-Résident rétablit la situation en purgeant le pays de tous les Allemands présents. Une perquisition établit que les Blackson sont en réalité des espions allemands et révèle, après la découverte d'armes dans ses propres hangars, que le Français Anselme Delorme est leur complice et qu'il s'est enfui avec eux, alors que sa fille et sa belle-sœur ont elles aussi disparu. Le comte Roger-Marie Valbret de Suzac et son épouse arrivent dans ce contexte à Casablanca pour visiter leur fils. Ils apprennent à ce dernier les soupçons qui pèsent sur les Delorme mais Henry n'en croit rien et ne pense plus qu'à voir Yvonne pour obtenir des explications.

Les Blackson / von Blaecker et M. Delorme sont arrivés à Berlin le 20 juillet 1914. L'objectif des premiers est simple : exploiter les richesses de l'ingénieur pendant la courte durée de la guerre à venir puis retourner avec lui au Maroc pour le mettre en tutelle avec sa fortune. L'aveuglement du père d'Yvonne fait qu'il ne se doute de rien. Mais le 5<sup>ème</sup> jour de son séjour berlinois, il rencontre un consul suisse qu'il a fréquenté à Casablanca qui lui révèle la vérité sur les Blackson : ce ne sont pas des Américains mais des espions allemands du nom de von Blaecker. Delorme refuse cependant de croire ce qu'il entend. Deux jours plus tard il a un entretien avec Vanda au cours duquel celle-ci lui confirme qu'elle est M<sup>me</sup> Blaecker, qu'elle est une Hongroise mariée à un Allemand, qu'elle est naturalisée Allemande et qu'elle lui a menti sur son identité par peur que sa véritable nationalité empêche le Français de l'aimer. L'ambiance guerrière de Berlin, les rumeurs de guerre imminente, les excuses trouvées par Vanda pour ne pas l'accompagner en France inquiètent Delorme mais il ne parvient toujours pas à renoncer à la femme qui l'a envoûté et à admettre la réalité de sa propre situation. Une lettre de son fondé de pouvoir à Casablanca qui lui parvient le 30 juillet dans laquelle il apprend que tous ses biens ont été mis sous séquestre et qu'il est lui-même considéré comme complice du trafic d'armes des Blackson qui sont condamnés à mort par contumace lui ouvre enfin les yeux. Fou de colère il se rend chez les von Blaecker. Il n'y trouve pas Hélène mais Wilhelm et son fils qui le font arrêter et conduire dans une forteresse de Silésie. A présent qu'il sait tout, ils n'ont plus rien à espérer de lui.

Lorsqu'Yvonne et sa tante arrivent à Lyon, le commandant Lespieulle, frère d'Hortense, est absent : il est parti rejoindre son régiment d'artillerie en région parisienne. Le télégramme qu'elles lui

ont envoyé depuis Casablanca parvient à l'officier qui leur adresse une lettre dans laquelle il leur conseille de retourner au Maroc car la guerre est certaine. Elles répondent qu'elles ne peuvent y retourner et sont alors invitées par le commandant à le retrouver le 25 juillet dans un hôtel parisien. Le frère de "tante Mana" accueille les deux femmes qui lui expliquent leur situation et celle du père d'Yvonne. Mais l'officier doit les abandonner et ne peut revenir les visiter que le 2 août. Ce jour, il leur annonce qu'il a rencontré Pierre qui doit arriver pour déjeuner. L'ordonnance de Lespieulle n'est autre qu'Édouard Martinet ; son père, l'électricien Lucien Martinet, est le fils du portier de la comtesse Valbret de Suzac et il s'est marié avec Claire Labernède dont la mère était également une employée de la comtesse. Lucien a un autre fils, Michel, qui est l'ordonnance d'Henry de Suzac et sert donc au Maroc. Édouard présente ses parents à son officier car ceux-ci ont souhaité le rencontrer pour lui demande de prendre soin de leur fils. L'officier dit qu'à son tour il a un service à demander aux Martinet : qu'ils acceptent de s'occuper de sa sœur et de sa nièce. Claire Martinet propose aux deux femmes de loger chez elle où il ne reste plus que sa jeune fille Lucie à ses côtés. Le commandant invite tout le groupe auquel s'est ajouté Pierre à déjeuner puis, en milieu d'après-midi, les adieux ont lieu chez les Martinet ; Lucien Martinet, caporal d'infanterie, Édouard l'ordonnance, le commandant Lespieulle et Pierre le lieutenant-aviateur partent accomplir leur devoir.

Jusqu'après la victoire la Marne, les occupantes de l'appartement des Martinet n'ont aucune nouvelle de leurs proches. Arrive alors une lettre d'Édouard qui, légèrement blessé, est à l'ambulance du Grand-Palais. Lorsque sa mère, sa sœur, Yvonne et "tante Mana" lui rendent visite, il leur apprend que le commandant a été tué en héros pendant la Marne. Quelques jours plus tard, alors qu'Yvonne lit *Le Petit Journal*, elle fait un malaise. Elle vient de lire un article qui relate la trahison de son père, complice d'Allemands trafiquants d'armes au Maroc, la fuite de la famille Delorme, excepté le fils, en Allemagne, et la mise sous séquestre de tous les biens de l'ingénieur. La jeune femme raconte alors à Mme Martinet et à sa fille ce qu'elle connaît de la vérité et se rend compte que son père a du être emmené par les Blackson. Etant donné qu'elle et sa tante n'ont plus d'argent et qu'elles ne veulent pas être à la charge des Martinet, Yvonne décide d'entrer comme infirmière à la Croix-Rouge sous le nom de Lespieulle puisque son nom est à présent connu comme celui d'un traître à la France.

Un couple de riches Alsaciens de Colmar, les Müller, ont abandonné leur terre natale pour venir se réfugier à Paris et y ont créé le « Refuge des officiers et soldats alsaciens-lorrains blessés ou malades ». Leur fils Frantz les a suivis pour ne pas être enrôlé dans l'arme allemande et s'est engagé dans la Légion. En fait les Müller sont les von Blaecker qui sont partis de Berlin pour continuer leur tâche d'espionnage et le Refuge est un centre de renseignement important. Ce soir-là, Karl doit passer à moto dans les lignes allemandes pour remettre des informations, notamment sur la

prochaine attaque de l'armée anglaise. Jack s'est enrôlé dans l'armée britannique et sa maîtrise des langues française et anglaise lui a valu d'être nommé interprète auprès d'un colonel : il rapporte des documents que les Blackson copient et qu'il ramène ensuite. Alors que Karl s'apprête à partir pour sa mission, deux infirmières dont Yvonne se présentent au Refuge en demandant l'autorisation de déposer 5 blessés. Mme Müller / Hélène donne l'ordre que les blessés soient acceptés et explique à son époux qu'Yvonne doit être mise hors d'état de nuire car si elle découvre le couple, les quatre espions sont perdus. Elle ordonne ensuite à son serviteur Fritz de découvrir le lendemain où habite Yvonne en allant fouiner à l'hôpital auxiliaire où elle officie et dont il a entendu le nom en espionnant la conversation d'Yvonne avec l'infirmière du Refuge qui l'a accueillie. Le lendemain Fritz obtient l'information et le soir même sa patronne envoie une lettre anonyme au Ministère de la Guerre dans laquelle elle dit qu'Yvonne Delorme, qui travaille dans un hôpital auxiliaire sous la fausse identité de Lespieulle, est recherchée pour trahison comme son père ; elle donne également l'adresse de la jeune femme.

Dans une modeste maison parisienne on assiste à la discussion de deux femmes, Palmyre qui était une des femmes de chambre d'Hélène Skerzi quand elle logeait rue Mozart et qui est devenue Mme Bocquet et Mme Leroux qui n'est autre que Mme Julius, la sage-femme qui avait fait croire au comte Roger de Suzac que l'enfant qu'attendait Hélène était le sien. Mme Leroux explique qu'elle s'en veut terriblement d'avoir commis ce mensonge mais que sa situation financière à l'époque ne lui en avait pas laissé le choix. Elle attend son fils Benoît qui est en permission et doit arriver pour dîner avec sa mère et le couple Bocquet. Benoît raconte ses aventures sur le front et parle notamment de son capitaine. Une veille d'attaque, alors qu'il était saoul, ce capitaine lui a interdit de monter à l'attaque à la tête de sa demi-section le lendemain en lui disant qu'il le remplacerait. Benoît a alors croisé un légionnaire qui lui a dit que tous les officiers étaient des salauds et que s'il était à sa place il se vengerait en tuant le capitaine. Au lieu de cela, Leroux a prié son capitaine, le lendemain matin, de le laisser monter en première ligne en échange de la promesse de ne plus jamais être ivre et son capitaine a accepté. Cet officier, un homme courageux et volontaire qui vient des chasseurs d'Afrique est le capitaine d'infanterie Henry Valbret de Suzac...

Juin 1918. Lorsqu'elle est arrivée à l'hôpital auxiliaire où elle officie en ce début d'été, Yvonne a découvert qu'il était dirigé par la comtesse Valbret de Suzac, la mère d'Henry. Par elle, elle a obtenu indirectement mais régulièrement des nouvelles de l'homme qu'elle aime. Elle a continué à cacher son identité en espérant qu'un jour son père pourra se disculper et s'est liée d'amitié avec la comtesse. Un matin, Mme Valbret de Suzac est demandée par des hommes qui viennent arrêter Mlle Lespieulle, accusée d'espionnage, et dont le père a fui le Maroc avec des espions pour ne pas être appréhendé. La comtesse réalise alors que Mlle Lespieulle n'est autre que la fille Delorme dont son

fils était amoureux. Le fait que la jeune fille ait pris un faux nom ne fait pas douter Mme de Suzac de sa culpabilité. Yvonne est emmenée mais jure qu'elle est innocente, que toutes les apparences sont contre elle. Pendant ce temps, le préfet de police entend M. Delorme venu clamer et prouver son innocence. Il a été libéré du camp où il était interné grâce à l'intervention de son ami le consul suisse qui l'a reconnu alors qu'il était en tournée dans les camps de prisonniers et de concentration allemands. Après avoir gagné la Suisse et être resté 9 mois à Berne, il a pu, toujours grâce à ce consul, rentrer en France muni d'un document qui l'innocente : l'ordre d'expédition en camp assorti d'une dénonciation signée von Blaecker. Le préfet est convaincu de l'innocence de Delorme. Ce dernier, qui s'inquiète surtout pour sa fille, demande au préfet son soutien pour retrouver les von Blaecker car il est certain qu'ils sont revenus à Paris. Le préfet lui dit qu'il va en parler à la Sûreté et lui donne rendez-vous le lendemain. L'après-midi du jour de l'arrestation d'Yvonne, l'appartement des Martinet est perquisitionné. Mme Martinet et sa fille sont convaincues de l'innocence de la jeune femme qui pour sa part est bien décidée à lutter de toutes ses forces pour prouver son innocence et celle de son père. Le lendemain, la comtesse trouve à l'hôpital un carnet appartenant à Yvonne. C'est un journal qui relate la vie de la jeune fille depuis sa rencontre en octobre 1913 avec Henry et qui court jusqu'à la veille de son arrestation. Mme de Suzac décide de le lire pour trouver des réponses au sujet de la culpabilité d'Yvonne dont elle n'est pas persuadée. Et ce qu'elle lit lui prouve que les Delorme ont été victimes des Blackson et que l'amour d'Yvonne pour son fils est puissant et sincère. A peine a-t-elle fini sa lecture qu'elle est appelée par le médecin-chef pour faire la tournée des malades. Celui-ci apprend à la mère la 3<sup>ème</sup> citation à l'ordre de l'armée de son fils. Un blessé qui entend parler d'Henry raconte à la mère comment il a été sauvé par son fils : il s'agit de Benoît Leroux.

Alors qu'Anselme Delorme est parvenu à prouver son innocence, sa fille emprisonnée se débat pour démontrer la sienne. L'ingénieur a obtenu l'aide de l'agent de la Sûreté Riboulot pour retrouver Yvonne. Après de difficiles recherches, ils retrouvent Édouard Martinet, l'ordonnance du défunt commandant Lespieulle, qui est en traitement dans un hôpital ; il apprend aux deux hommes qu'Yvonne et sa tante logent chez sa mère et que la première est infirmière. Chez les Martinet, Delorme retrouve sa belle-sœur qui lui annonce qu'Yvonne est en prison. Grâce au non-lieu du père, Riboulot obtient le soir même la libération de la fille. Il reste à retrouver les von Blaecker. Après avoir obtenu la levée de la mise sous séquestre de ses biens, M. Delorme s'est installé avec sa fille et sa belle-sœur dans un appartement proche de celui des Martinet. La famille est sans nouvelles de Pierre depuis des mois ; tout ce que l'on sait c'est qu'il a décollé un jour et n'est pas revenu. L'ingénieur donne toute son énergie pour retrouver les von Blaecker avec l'aide de Riboulot. Un soir l'agent de Sûreté qui a décidé d'écumer les tripots parce qu'il sait que Wilhelm von Blaecker est un joueur

invétéré croit reconnaître l'homme qu'il recherche. Il revient le lendemain avec Delorme qui confirme que l'homme est bien l'espion allemand et les deux Français prennent Wilhelm en filature et le voient rentrer dans le Refuge des Alsaciens-Lorrains. Le lendemain, Riboulot se déguise en poilu et attend qu'un soldat convalescent sorte du Refuge pour l'inviter à boire un verre et le questionner. Grâce à cet entretien suivi de quelques autres et à une planque depuis une chambre voisine, l'agent de la Sûreté apprend que les gérants sont de riches Alsaciens nommés Müller, que leur fils vient leur rendre visite tous les 15 jours, visites qui coïncident avec celles d'un soldat anglais. Riboulot rencontre également le capitaine du fils Müller qui n'est pas surpris des doutes du policier au sujet de son soldat. Ce même capitaine lui dit qu'il l'avertira du prochain départ de Frantz pour Paris. Lors de la visite suivante du fils à ses parents, Riboulot, un commissaire et des gardiens de la paix procèdent à l'arrestation du trio von Blaecker et de Jack Sioux pour espionnage sous les yeux de Delorme et de sa fille installés dans la chambre qui servait de poste d'observation.

Le capitaine rapporteur près le Conseil de guerre du gouvernement militaire de Paris reconstitue tout le passé et toute l'action des espions allemands depuis l'époque du krach Skerzi. Le président du conseil de guerre est le colonel comte Roger-Marie Valbret de Suzac. Les von Blaecker nient toutes les accusations portées contre eux et mettent en avant les nombreux services rendus par leur Refuge. Les quatre espions sont condamnés à mort. Hélène, à laquelle on demande si elle a quelque chose à dire, annonce qu'en condamnant Karl, c'est son propre fils que le colonel de Suzac condamne, fils qu'il a lâchement abandonné, et qu'elle n'a agi contre la France que dans le but de se venger de cet homme qui fut son amant. Le comte de Suzac, face à cette nouvelle infamie de celle qui autrefois a failli causer sa perte, déclare que le Conseil de guerre s'est prononcé sur des faits d'espionnage indubitables et que même si Karl est son fils, ses devoirs de juge surpassent ses devoirs de père et qu'il ne remet donc pas en cause la décision que la justice a rendue. Suite au Conseil de guerre, le comte tombe malade. Huit jours plus tard il est visité par Mme Leroux, alias Mme Julius, qui lui révèle que Karl n'est pas son enfant. Le comte et son épouse décident qu'à présent il est temps de réparer l'erreur qui a séparé leur fils et Yvonne Delorme et organisent les retrouvailles des deux jeunes gens lors d'une rencontre avec la famille Delorme. Yvonne est également réintégrée dans ses fonctions d'infirmière.

11 novembre 1918. Les von Blaecker ont été fusillés il y a trois mois et on célèbre le mariage d'Henry, qui est en permission, et d'Yvonne. Alors que les cloches de l'église Saint-Augustin où se déroule la cérémonie se mettent à sonner, tous les autres clochers de la capitale se font entendre : c'est l'annonce de l'armistice. Ce jour est donc la victoire de l'amour mais aussi celle d'un peuple, d'une nation.

## II. Le Matin.

### 1. *Le roi des cuistots, d'Un poilu (du 07/08/1915 au 24/12/1915).*

Début de l'été 1915. Le "poilu" Paul Rambert, quincailler parisien, parvient, après un bombardement allemand qui détruit le restant des vivres de sa compagnie, à confectionner un repas tout à fait surprenant et se voit gratifier du titre de "Roi des cuistots". Il intercepte une lettre destinée à son beau-frère, le lieutenant Kessler, dans laquelle il est dit que l'épouse de celui-ci, Jeanne, qui est donc la sœur de Rambert, a une liaison avec un aviateur. Kessler tombe sur la lettre et Rambert pour le protéger dit que c'est de sa propre épouse, Loulou dont il est question, et que l'aviateur, Varny donne des leçons de pilotage à son fils Jacques. Afin d'éviter un drame, sachant que son beau-frère est jaloux et violent, Rambert décide de se rendre à Paris pour ordonner à sa sœur Jeanne de mettre fin à sa liaison. En fait, Jeanne apprécie juste de se faire courtiser mais elle souhaite rester fidèle ; Varny est un homme assez mystérieux qui se prétend fils caché de l'Archiduc d'Autriche. Un matin, il fait presque succomber Jeanne mais Rambert arrive et empêche Varny d'arriver à ses fins ; ce dernier promet de se venger. Rambert est arrivé à Paris après avoir été fait prisonnier et s'être échappé ; en chemin, il a rencontré le fils du général Moret et sa maîtresse Martha Voronsoff et a appris que ce dernier a failli perdre Martha à cause d'un certain Varny. Après sa visite à sa sœur, Rambert repart et croise un manchot, Luc ; ce dernier est l'auteur de la lettre anonyme adressée à Kessler car il espère qu'un mari jaloux souhaitera se venger et tuera Varny qu'il hait après qu'il l'ait licencié et humilié. Alors qu'il sort de son domicile, Rambert est arrêté par la Sûreté et comme seule sa sœur savait où il était, il en déduit qu'elle l'a dénoncé. On apprend que Varny et Martha sont en fait des espions. Jacques est certain que sa tante Jeanne n'est pour rien dans l'arrestation de son père et se promet de le prouver. Alors qu'il se promène, Luc croise Jacques qu'il voyait au club d'aviation. Jacques raconte ce qui est arrivé à son père et Luc réalise que c'est la tante de Jacques qu'il a compromise et qu'il est indirectement responsable de l'arrestation du père du jeune homme ; les deux nouveaux amis se rendent peu à peu compte que Varny est impliqué dans l'arrestation de Paul Rambert.

Varny et Martha sont en fait frère et sœur, Allemands tous les deux, et se nomment Brühl. Ils sont sur la sellette car leurs résultats sont médiocres. Martha dit alors à son frère qu'il doit absolument devenir l'amant de Jeanne afin de pouvoir pénétrer dans son appartement et obtenir les informations contenues dans les lettres de son époux. En prison, personne ne croit l'histoire d'évasion de Paul et il est pris pour un déserteur. Jacques et Luc se promettent de se venger de Varny quitte à le tuer mais apprennent qu'il a quitté le pays pour longtemps. En fait il est parti pour l'Angleterre afin de s'enrôler dans l'aviation et de pouvoir espionner ; juste avant de partir il a pénétré chez Jeanne et volé les lettres de Kessler. Paul finit par être acquitté grâce à son avocat et

repart sur le front ; avant son départ il promet de tout faire pour empêcher Varny d'exercer ses méfaits trop longtemps tandis que Jacques, lui, promet de retrouver les lettres.

Quinze jours se sont écoulés depuis l'évasion de Paul de la tranchée allemande. Il a retrouvé sa compagnie et participe à la prise d'une tranchée ennemie. Quelques jours plus tard, il reçoit une lettre de son fils ; Jacques apprend à son père qu'il souhaite devenir aviateur, qu'il a appris grâce à la fille du comptable de Varny, M<sup>r</sup> Giffre, que Varny a envoyé les lettres de Jeanne chez Martha, et qu'il se trouve vers Arras dans une escadrille anglaise. Rambert demande alors au lieutenant Garnier d'écrire au colonel anglais Smith pour le prévenir que Varny est un espion.

A Paris, Jacques, Luc et Giffre enquête sur Varny et c'est dans un restaurant que Giffre retrouve par hasard sa fille Simone qui a fugué huit ans plus tôt et a mené depuis une vie de courtisane ; aujourd'hui elle fréquente Martha et propose son aide car elle a toujours senti que Varny et Martha nourrissaient d'étranges desseins. Martha, elle, veut faire de Simone une espionne ; cette dernière fait mine d'accepter pour mieux surveiller Martha. Feignant d'avoir besoin de voir Martha à l'école d'aviation de Varny, Giffre lui donne un rendez-vous pour que, pendant ce temps Jacques et Simone puissent récupérer les lettres ; mais Martha ne tombe pas dans le piège et les surprend. Ils parviennent à partir et quelques heures plus tard Martha est arrêtée par la Sûreté. Simone et Jacques tombent amoureux l'un de l'autre.

Sur le front, le capitaine de la compagnie de Rambert souhaite que ce dernier soit décoré pour ses actes héroïques mais l'épisode du conseil de guerre parisien fait que les autorités militaires repoussent la récompense. Jacques écrit à son père pour lui annoncer que les lettres sont retrouvées et que Martha est en prison. Le colonel Smith répond à Garnier que, se sentant menacé, Varny s'est échappé avec un avion anglais dans les lignes allemandes, du côté de Lille ; avec cet avion il pourra survoler librement les lignes françaises. C'est ce qu'il fait en attaquant le cantonnement de la compagnie de Rambert. Rambert se porte alors volontaire pour une mission à Lille qui consiste à repérer les bâtiments occupés par l'ennemi pour éviter de tuer les civils et les soldats français lors des bombardements ; il sera déguisé en paysan. Il prévient son fils mais pas son épouse afin de ne pas l'inquiéter. Il compte profiter de son séjour à Lille pour retrouver Varny et l'empêcher de nuire.

Lorsqu'il reçoit la lettre de son père, Jacques décide d'aller à Lille avec Luc, en avion, pour lui prêter main forte. Ils parviennent à entrer dans Lille et se mêlent à la foule des nécessiteux ; Rambert, qui vient de se faire arrêter, reconnaît son fils et Luc dans la foule mais eux ne le reconnaissent pas sous son déguisement de paysan. Rambert dit aux autorités allemandes qu'il est à Lille pour récupérer de l'argent qu'on lui doit. Un officier allemand, von Münn propose de le laisser partir pour retrouver son argent s'il accepte de jouer l'espion ; Rambert accepte et se voit délivrer un laissez-passer. Cependant il est filé. Il recherche son fils et retourne à l'endroit où il l'a croisé. Il

apprend d'une habitante de la rue, M<sup>me</sup> Blanchard, qu'une fusillade a eu lieu et que Jacques a été blessé et arrêté ; elle aide également Paul Rambert à échapper à sa filature. Von Münn et Varny/Brühl rendent visite à Jacques dans l'ambulance où il est soigné ; Varny demande qu'une fois remis de ses blessures Jacques lui soit remis car il sait comment l'obliger à devenir un espion. Rambert et Luc se retrouvent grâce à M<sup>me</sup> Blanchard et à l'un de ses amis et ayant appris que Varny a un plan au sujet de Jacques, ils veulent agir vite pour le libérer. L'infirmière allemande qui soigne Jacques, Charlotte, tombe amoureuse de lui et le jeune héros décide d'utiliser les sentiments de cette dernière pour s'échapper. Varny veut faire chanter Jacques avec les lettres de Jeanne mais il ne sait pas que le fils de Rambert les a déjà récupérées vu que Martha est en prison. Jacques s'échappe avec Charlotte et rencontre Paul et Luc, venus le libérer. Sur la route du hangar pour avions d'où les héros comptent s'envoler, Charlotte, se rendant compte que Jacques ne l'aime pas, se venge en appelant au secours. Une patrouille intervient : Charlotte est blessée, Luc tué. Paul et son fils s'échappent.

La compagnie de Rambert est en très mauvaise posture, attaquée de toutes parts, sans nourriture, sans munitions. Soudain Paul apparaît avec des sacs de cartouches et le combat reprend. Son fils Jacques est reparti sur Paris. La lutte est effroyable et Rambert est blessé.

Martha parvient à s'échapper et, déguisée en homme, va chercher de l'aide auprès du fils du général Moret, Charles ; il accepte car il veut la sauver. Elle le convainc de son innocence mais alors qu'il s'absente quelques instants, elle vole une carte d'État-Major de son père et la lance par la fenêtre à un complice. Charles la surprend ; elle tombe le masque et lui avoue qu'elle ne l'a jamais aimé, juste utilisé. Fou de douleur, Charles se suicide. Martha et son complice sont tués dans la cour du château du général Moret par deux poilus amis de Rambert, accueillis pendant une permission par l'épouse du général, et la carte est récupérée.

La blessure de Rambert n'est pas très grave mais il ne sait pas s'il pourra retourner sur le front ; il souhaite donc relancer sa quincaillerie. Sur les conseils de Jacques, c'est Giffre qui tiendra la comptabilité et sa fille qui assurera la direction par intérim ; c'est un succès. Jacques avoue son amour à Simone mais comme elle est plus âgée et qu'elle a un passé peu reluisant cet amour est impossible même si elle aussi est amoureuse de lui. Jacques décide alors qu'il s'engagera. Luc réapparaît car il n'avait été que blessé à Lille ; suite à un coup de malchance il s'est retrouvé, une fois soigné, prisonnier des Allemands dans une tranchée qui a heureusement été prise par les Anglais et a donc été renvoyé à Paris.

Cinq semaines après l'évasion de Jacques et de son père de Lille, Varny débarque chez les Rambert. Fou de rage contre eux suite au rejet de Jeanne et au mois de prison que lui a valu la fuite de Jacques, il a décidé de désertre pour assouvir sa vengeance et de s'en prendre à Loulou et

Jeanne : il veut violer Jeanne pour qu'elle ne l'oublie jamais et ce devant Loulou. Subitement Paul, Jacques et Luc surgissent. Rambert se bat avec Varny et le tue en le défenestrant ; il n'est pas inquiété par la justice et reste à Paris avec son épouse et sa sœur tandis que Jacques part remplacer son père sur le front.

## **2. *Confitou*, de Gaston Leroux (du 16/01/1916 au 15/02/1916).**

L'histoire se déroule fin août et début septembre 1914 à St Rémy en Valois. Le professeur Pierre Raucoux-Desmares y vit avec sa femme Freda, une Allemande plus jeune que lui de vingt ans et leur fils Pierre, âgé de huit ans et surnommé "Confitou" à cause de son amour immodéré pour la gelée de groseilles. Le couple est tiraillé par la guerre, le patriotisme de l'un se heurtant au patriotisme de l'autre. Pierre est un médecin de renommée internationale ; il a transformé son institut en hôpital pour blessés de guerre. Petit à petit, il en vient à éprouver de la culpabilité de vivre avec une Allemande dans ce contexte de guerre. Il se met aussi à douter du fait que son épouse soit vraiment une Française dans l'âme car il ne supporte plus que son fils soit éduqué à la manière allemande et craint également que ce dernier soit plus un Allemand qu'un Français. Il s'éloigne donc de sa famille et passe de plus en plus de temps à l'hôpital pour éviter son épouse qui est déjà mise à l'écart par toutes ses anciennes amies. Lorsqu'il apprend le suicide d'un notable de St-Rémy après que ce dernier ait appris qu'il avait marié sa fille à un espion allemand, la situation empire car Pierre se met à croire que Freda pourrait être une espionne elle aussi. Une dispute entre Freda et sa meilleure amie, Valentine, qui est aussi la collaboratrice de Pierre, au sujet des atrocités allemandes, accentue le malaise car Freda ne peut admettre que l'on mette tous les Allemands, et donc sa famille, son frère Moritz, son cousin Fritz dans le même panier : tous les Allemands ne sont pas des assassins. Elle parvient toutefois à convaincre son époux qu'elle n'est pas une espionne et qu'elle préfère sacrifier sa patrie à son amour pour lui.

De son côté, Confitou voit la guerre avec l'œil d'un enfant passionné par les grandes batailles. Il s'échappe donc de la maison pour approcher des bruits de bombardement qu'il entend au loin. Il vient en aide à quatre enfants réfugiés et à des officiers français et ramène tout ce petit monde chez lui ; son père est alors très fier de lui et rassuré sur son patriotisme français.

Les Allemands arrivent le lendemain à St-Rémy et menacent la ville ; le maire demande alors à Pierre d'utiliser ses liens avec les officiers présents pour assurer la sécurité des habitants. En effet, le lieutenant von Bohn est un ami du couple et Moritz et Fritz sont de la famille de Freda. Pierre ne parvient pas à convaincre les Allemands mais son épouse oui car von Bohn a un faible de longue date pour elle. Malgré cela les choses dégénèrent rapidement car von Bohn décide d'incendier la ville et

de fusiller des otages suite à l'attaque d'un de ses soldats par un civil et à un acte qu'il a estimé être une tentative d'assassinat contre sa personne. Le soi-disant coupable de cette tentative, âgé de seize ans, est fusillé sous les yeux de sa mère et de la famille Raucoux-Desmares. Dès lors, Freda et Confitou montrent un dégoût pour cette Allemagne qu'ils aimaient tant jusqu'alors, et espèrent une victoire française dans cette guerre. Pour empêcher les otages d'être fusillés, Freda essaie de convaincre von Bohn ; ce dernier accepte si elle cède à ses avances. Elle refuse et parvient de justesse à éviter le viol grâce à l'arrivée des troupes françaises aux abords de St-Rémy, arrivée qui épargne aussi les otages ; nous sommes le dix septembre.

Freda assiste à la déroute de l'armée allemande, son cousin Fritz meurt dans ses bras et son frère Moritz est affolé. Face à cela elle, ne peut empêcher son amour pour son pays natal de ressurgir et donne alors à son frère Moritz un moyen pour l'armée allemande de prendre les Français à revers en empruntant des souterrains. Moritz veut aller prévenir von Bohn qui s'est réfugié dans un pigeonnier. Confitou, qui assiste à la discussion entre sa mère et son oncle, propose de conduire ce dernier au pigeonnier mais au lieu de cela, il l'égare volontairement en ville pour empêcher que von Bohn ne soit prévenu de l'existence des souterrains et que les Français ne soient massacrés. Fou de colère, Moritz tue un vieillard et frappe Confitou. Confitou s'enfuit mais retrouve son oncle juste avant qu'il ne parle à von Bohn et le tue avec son propre revolver. Le couple Raucoux-Desmares retrouve Confitou qui raconte ce qu'il a fait. Pierre est fou de joie devant cet acte de patriotisme exalté de son fils mais détruit par la trahison de son épouse ; il ne voit alors qu'une solution, le suicide, afin d'expié la faute qu'il a commise en aimant une femme qui a agi contre la France. Mais Confitou entre au moment où son père allait se donner la mort ce qui l'en empêche. Finalement, Freda, qui n'était pas une espionne mais juste un être humain pris entre l'amour pour son pays natal et l'amour pour le pays de son époux qu'elle aime par-dessus tout, quitte St-Rémy. Pierre reste alors seul, sans cette femme qu'il aimait tant, mais heureux d'avoir découvert en Confitou un fils habité par un si fervent patriotisme.

### **3. *La colonne infernale*<sup>3384</sup>, de Gaston Leroux (du 29/04/1916 au 08/09/1916).**

En ce 3 août 1914, Guillaume II donne une grande fête dans son palais de Berlin. Les dignitaires de l'empire et les militaires présents, tout comme la foule qui, à l'extérieur, attend que l'empereur s'adresse à elle, exultent de savoir la guerre avec la France déclarée et imaginent une victoire foudroyante contre l'ennemi héréditaire. L'empereur attend avec impatience l'arrivée du

---

<sup>3384</sup> Le titre de ce roman renvoie aux "colonnes infernales" du général Turreau, troupes utilisées par les Républicains, au début de l'année 1794, pour mater dans le sang la rébellion des Vendéens.

*Direktor* de la police de guerre ; il apportera les dernières dépêches qui devraient confirmer qu'ainsi que l'a préparé l'espionnage allemand, la tour Eiffel et d'autres points stratégiques comme des ponts et des gares ont sauté. Mais lorsque le *Direktor* paraît, il est d'une pâleur mortelle.

Guillaume, reparti rapidement pour Potsdam, rencontre dans un souterrain Herr Stieber, le chef de son service d'espionnage de campagne et le *Direktor* de la police de guerre. Les deux hommes et surtout Stieber expliquent à l'empereur allemand que tout le plan qui avait été monté pour gêner la mobilisation de l'armée française grâce à des destructions, une grève générale, une révolution, a échoué et que la France mobilise de façon organisée et avec enthousiasme. Lorsque le *Kaiser* demande des explications au sujet de ce fiasco, Stieber lui répond que l'unique responsable de cet échec est la femme qu'il a amenée avec lui et qui dort dans une pièce voisine, Monique Hanezeau, une Parisienne que Guillaume II désire depuis très longtemps, qui s'est toujours refusée à lui et qui, par sa présence, représente une sorte d'avant-goût de victoire sur la France.

Monique est une femme d'environ 35 ans qui a été mariée à seize ans à Frédéric Hanezeau un naturalisé français d'origine alsacienne et important industriel très introduit dans les milieux mondains et princiers européens ; le couple a donné naissance à un enfant, Gérard. Un jour de la fin du mois de juillet 1914, alors qu'elle donne une fête costumée dans son château de Brétilly-la-Côte, entre Nancy et Arracourt, son fils, âgé de vingt ans qui effectue son service militaire arrive, et lui annonce que la guerre est imminente car l'Allemagne a déclaré l'état de danger de guerre qui lui permet de mobiliser ; en Autriche la mobilisation a été décrétée et en France, la mobilisation secrète a commencée. Mais ni la mère ni l'assistance ne croient à cette éventualité et le fils repart avec son ami Théodore qui l'attend à l'extérieur. Alors que Monique est assise dans la pénombre, dans le bureau de son époux, Kaniosky, portraitiste à la mode d'origine polonaise entre et, croyant visiblement s'adresser à Frédéric Hanezeau, tient des propos qui font apparaître les deux hommes comme des espions à la solde de l'Allemagne, bien décidés à abattre la France, et laisse une enveloppe sur le bureau. Sous le choc, Monique se rend compte de sa légèreté, se reproche de ne pas avoir su voir ce qui se tramait autour d'elle, contre son pays, pendant qu'elle s'amusait, mais elle est décidée à châtier son époux, ce traître, tout en se demandant comment elle réussira à préserver l'honneur de son fils. Elle part avec l'enveloppe pour se réfugier dans sa chambre afin de prendre connaissance de son contenu. Dans l'escalier, elle surprend une conversation entre Kaniosky, Hanezeau et le contremaître Feind qui quitte la France pour s'établir en Allemagne ; les propos échangés semblent innocenter son époux et laissent à penser qu'il y a donc un autre traître dans la maison. Une fois dans sa chambre, elle consulte l'enveloppe qui contient des listes de noms et d'adresses qui lui font penser qu'il s'agit peut-être de la liste de tous les agents de l'espionnage allemand et d'instructions en langage caché. Surtout, le nom de son époux, et donc le sien et celui de

son fils, n'apparaît pas, ce qui la rassure. Monique décide d'apporter les documents au commissariat spécial de Nancy et se dit qu'il vaut mieux, pour épargner son époux, ne pas dire que Kaniosky les a jetés sur son bureau. C'est au vieux serviteur lorrain François, qui était déjà au service de sa famille lorsqu'elle était enfant, qu'elle veut se confier en premier et lorsque son époux entre dans sa chambre et lui demande de revenir à la fête, elle ne peut s'empêcher d'avoir quelques appréhensions, notamment parce qu'il rejette en bloc les idées de guerre prochaine et ne fait pas montre du même patriotisme qu'elle. Elle le repousse lorsqu'il s'approche d'elle pour l'embrasser et il sort vexé de la chambre de son épouse. Hanezeau retrouve alors Kaniosky et les deux hommes s'isolent dans le bureau de l'industriel pour parler. Ils se rendent alors compte, lorsque le Polonais mentionne l'enveloppe, qu'il y a eu méprise et qu'il a pris une autre personne pour Frédéric Hanezeau. Cette enveloppe qui lui avait été remise par Stieber à Arracourt, contient effectivement tous les noms des agents allemands, la confirmation de la déclaration de guerre pour dans six jours, les ordres concernant des actions à mener à Paris, des annonces à faire passer dans des quotidiens régionaux ainsi qu'une mention à un "faux-nom" qui pourrait révéler à l'espionnage allemand tout ce qui se dit à l'État-major français. Les deux hommes craignent alors d'être arrêtés par la police si les documents ont été remis à cette dernière car même si le nom d'Hanezeau n'est pas mentionné, les documents dénoncent sa marque au-travers des adresses ; Hanezeau ne perd pas de temps et se décide à fuir. Au moment où ils s'apprêtent à quitter le bureau, les deux conspirateurs reconnaissent, posé sur le bureau, un bracelet en or appartenant à Monique. Pour Hanezeau, il ne fait aucun doute que Kaniosky l'a confondu avec son épouse qui, ainsi que le confirme le maître d'hôtel, se trouvait dans le bureau à ce moment-là. Frédéric court dans la chambre de son épouse mais apprend que celle-ci est partie. En effet, Monique n'a pas souhaité attendre François, parti avec Gérard et Théodore, et a préféré agir seule. Mais au moment où elle s'apprête à partir, son époux s'assoit à côté d'elle dans l'automobile et l'interroge. Elle lui dit qu'elle se rend chez le général Tourette, un ami de sa famille, pour lui parler des rumeurs de guerre ; Hanezeau lui dit qu'il souhaite l'accompagner et c'est Kaniosky qui prend la place du chauffeur. Durant le trajet, Monique se sent perdue face à ces deux hommes. Son époux la questionne et finit pas apprendre qu'elle est bien en possession de la lettre. Il la violente pour reprendre celle-ci mais Monique parvient à le tuer avec son revolver miniature. Quelques instants plus tard, la voiture s'arrête ; elle pense que Kaniosky a dû entendre la bagarre et qu'il vient voir ce qu'il en est à l'arrière quand elle entend le Polonais parler à son fils.

En partant de chez ses parents, Gérard a rencontré François qui l'a accompagné avec Théodore, son ami de dix ans plus âgé, riche publicitaire qui a tout du malade imaginaire, à Bretilly où il souhaitait voir la jeune femme dont il est amoureux, Juliette, la petite-fille du général Tourette,

qui travaille au bureau de poste tenu par Mlle Benoist. Gérard veut faire avouer à Juliette qu'elle l'aime avant de partir pour une guerre qu'il sait imminente, et y parvient. Les principaux notables de la petite ville, le maire Talboche, le bedeau-fossoyeur Billard dit Corbillard, le pharmacien Marais ou encore l'aubergiste Rosenheim, un ex-Bavarois naturalisé sont partagés au sujet de la réalité des menaces guerrières. Au moment où Gérard s'apprête à quitter le bureau de poste, le contremaître Feind arrive. Le fils Hanezeau ne l'apprécie guère car il le sait germanophile et épris de Juliette dont il a déjà demandé la main à son tuteur, le général Tourette. Gérard le fait fuir et Feind a juste le temps de dire à Juliette qu'il reviendra dans peu de temps. Au moment où le contremaître sort, un Inspecteur des Postes arrive au bureau de Brétilly-la-Côte. Il est consterné par la mauvaise tenue des lieux et l'incompétence de Juliette ; de plus, M<sup>lle</sup> Benoist est dans sa chambre et ne daigne pas venir le voir. Après quelques minutes, Juliette monte chercher sa supérieure et la découvre morte devant le coffre-fort du bureau de poste demeuré ouvert : tout l'argent y est encore mais les dossiers de mobilisation ont été volés. La receveuse n'a pas été assassinée mais a fait un arrêt cardiaque lorsqu'elle a constaté que les dossiers manquaient ; ils étaient constitués d'enveloppes qu'elle devait faire parvenir à la gendarmerie, au chef de gare, au garde des eaux et forêts au moment où elle recevrait la dépêche officielle annonçant la mobilisation. A force d'interroger Juliette, l'Inspecteur apprend que M<sup>r</sup> Feind, venu relancer la jeune femme dont il est épris avant son départ pour Karlsruhe, a pénétré dans la cuisine de M<sup>lle</sup> Benoist mais la jeune femme ne peut dire s'il venait alors de l'extérieur ou de la chambre où se trouve le coffre. Juliette ne l'imagine pas, en tout cas, coupable du vol.

Lorsqu'il est sorti du bureau, Feind est rapidement parti avec Rosenheim, l'aubergiste du Cheval-Blanc, avant que Gérard n'ait pu lui parler. Le fils Hanezeau est alors parti avec Théodore pour rejoindre son quartier de Saint-Dié. En chemin, les deux hommes croisent François, en vélo pour réclamer à Gérard, suite à une demande de Juliette, le timbre à date du bureau qu'il avait emporté, mais croisent aussi l'automobile de Frédéric Hanezeau car celle de Théodore étant arrêtée au milieu de la chaussée suite à pneu crevé, Kaniosky a été obligé de stopper. Etonné de voir le Polonais à la place du chauffeur habituel, Gérard l'interroge et Kaniosky dit au jeune homme que son père est à l'arrière, en galante compagnie. Gérard et Théodore repartent ; Kaniosky attend quelques instants et ouvre la portière arrière. Monique lui tire dessus mais le manque et il se saisit d'elle, l'assomme, lui vole les documents et l'attache à l'arrière de l'automobile avant de repartir. La victime n'a pas voulu alerter son fils car elle aurait été contrainte de tout lui révéler et le connaissant, elle est certaine qu'il se serait suicidé de honte en apprenant qu'il est le fils d'un espion. Un moment plus tard, Kaniosky s'arrête et Monique l'entend et le voit bricoler la pédale d'accélérateur avec une branche d'arbre.

Après avoir quitté Gérard et Théodore, François revient vers Brétilly et dans les bois il rencontre tout d'abord Feind et Rosenheim qui viennent cacher des papiers dans une boîte aux lettres sur un arbre, papiers qu'il subtilise, puis deux hommes à bicyclette, le père Fouare, un berger qui vit en ermite et Mathieu le colporteur, qui s'échangent des papiers et sont étonnés de trouver la boîte aux lettres vide. Comprenant qu'il vient de mettre la main sur des papiers importants et qu'il a vu à l'œuvre des espions, il décide d'aller à l'auberge du Cheval-Blanc où, d'après les paroles des hommes qu'il a surpris, une "réunion de saucisses" doit se tenir. François atteint l'auberge et y pénètre sans être vu ; il assiste à l'arrivée des participants à la réunion et au début de celle-ci. Sont présents M<sup>me</sup> Rosenheim et ses deux serviteurs, Tobie et Thasie, M<sup>r</sup> Rosenheim, le père Fouare, Richard Thessein le garde-barrière du passage à niveau de Brétilly, Barnef, commis-voyageur en mercerie, les charretiers Thomas et David, Agostini, un chef de chantier qui travaille à la réfection du ballastage de la voie de Lunéville et le contrôleur volant von Fritz, alias Frédéric Bussein, marchand d'appareils photographiques à Nancy, qui arrive un petit peu plus tard. Celui-ci vient donner des ordres aux espions présents et n'hésite pas, avec l'aide des autres personnes présentes, à abattre Thessein car il a hésité à provoquer un accident de chemin de fer et qu'il connaît les projets dans leur ensemble. Puis arrive le conseiller de police, qui n'est autre que Kaniosky. Avant de lancer la limousine d'Hanzeau dans le ravin avec Monique ligotée à l'intérieur comme il a décidé de le faire, il a réfléchi à l'histoire qu'il lui faudrait raconter, à savoir qu'il était parti avec le couple Hanzeau à Lunéville pour en apprendre plus au sujet des rumeurs de guerre mais qu'il a ensuite pris un train pour Paris, via Nancy ; c'est alors qu'il revenait seul avec son épouse que Frédéric Hanzeau a fait une erreur de pilotage et plongé dans le ravin où il s'est tué avec Monique. Il vient donc exiger la complicité des personnes présentes : certaines devront être témoins de l'accident lorsqu'il balancera la voiture dans le ravin et l'une d'elles qui fera semblant d'aller porter secours aux occupants de la voiture, devra détacher Monique et s'arranger pour mettre le feu à la carcasse si celui-ci ne s'est pas déclaré ; trois autres devront dire qu'elles ont vu passer la limousine avec Hanzeau au volant. Kaniosky repart en demandant qu'on vienne le chercher sur le lieu d'où il fera plonger la voiture pour le ramener à l'auberge car il doit téléphoner à Stieber. Lorsqu'il arrive en haut du parapet pour commettre son crime, il est saisi par Monique et François qui l'étranglent, l'asseyent à côté d'Hanzeau et lancent la voiture dans le vide.

Lorsque François et Monique sont de retour au château Hanzeau, le vieux Lorrain raconte au personnel une version plausible des événements afin de leur cacher la vérité : le couple Hanzeau est parti avec Kaniosky pour en apprendre plus sur les rumeurs de guerre mais finalement Monique est descendue de voiture car elle s'est sentie faible, devant le pavillon habité par François et sa sœur Martine et y a passé la nuit. Elle a attendu des nouvelles de son époux et de Kaniosky mais n'en a pas

reçu. Le lendemain, le maire vient au château annoncer la mort d'Hanezeau et de Kaniosky ; Monique feint de s'évanouir. 48h plus tard Gérard arrive à Brétilly pour les obsèques de son père et se fait rapidement renvoyer par sa mère au régiment. Monique ne regrette pas ses actes et estime que puisque les Allemands ont voulu la guerre, elle la leur a faite à sa manière, avec l'aide de François, en tuant les deux traîtres et en remettant les papiers pris dans le bureau et dans la boîte aux lettres des bois, qui sont ceux qui ont été volés au bureau de poste, au commissariat spécial de Nancy. La nuit suivant les obsèques, Monique entend des bruits dans sa maison et constate que, bizarrement, le personnel a disparu. Elle tombe nez à nez avec plusieurs hommes dont Stieber dans le bureau de son époux ; ils recherchent les documents importants que Hanezeau pouvait avoir en sa possession et Stieber veut une explication au sujet de la mort des deux hommes : il sait que Monique s'est retrouvée dans l'automobile avec eux, à un moment donné, et veut comprendre ce qui s'est passé pour que ce soit Kaniosky qui se retrouve mort au lieu d'elle... Et Hanezeau, comment est-il mort ? Est-ce Kaniosky qui l'a tué et pourquoi ? Monique prétend ne rien savoir. Stieber l'emmène avec lui et après six jours et cinq nuits passés à attendre dans un appartement, elle se retrouve dans un souterrain à Potsdam, face à l'empereur, cet homme qui ne s'intéresse réellement qu'à la bagatelle et qui, par le passé, a tenté à plusieurs reprises d'obtenir ses faveurs lorsque le couple Hanezeau le fréquentait lors de voyages d'affaires ou de parties de chasse en Europe. Monique apprend alors que la guerre a été déclarée et, après avoir blessé celui qui se prend pour le maître du monde en se moquant de lui, elle décide de se laisser approcher et de le tuer en lui plantant une épingle à cheveux dans le cœur afin de sauver le monde. Alors qu'elle s'apprête à le frapper, le *Kaiser* disparaît lorsqu'il apprend que l'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne.

L'impératrice Augusta-Victoria apprend d'une de ses dames du jour, Fraülein von Katze, que Herr Stieber est arrivé au palais avec Monique Hanezeau et que celle-ci est dans le souterrain qui relie le palais aux casernes du bataillon de Lehr et de Wehr avec son époux et Stieber. Elle connaît les penchants de Guillaume pour cette Parisienne et grâce à Fraülein von Katze dont le frère est *major* à la caserne de Lehr, elle met en place un plan pour éloigner Monique de son époux. Le *major* va s'arranger pour faire sortir la Française d'Allemagne en l'attachant au service de la princesse de Carinthie qui se rend à Bregenz en passant par la Suisse d'où Monique pourra ensuite regagner la France. Monique se retrouve donc en voyage en compagnie de la haute domesticité de la princesse de Carinthie et sous la garde de l'intendante surnommée « Mamzelle » après avoir été emmenée à Berlin où elle est demeurée enfermée deux jours chez la princesse. Elle traverse l'Allemagne en train et constate toute la haine du peuple allemand pour la France, son envie de « manger » ce pays voisin. Lors d'une escale d'une nuit à Dresde où elle assiste au massacre par la foule d'un Français accusé d'espionnage et d'un officier allemand accusé d'être coupable du même crime, elle voit

Stieber dans la rue, puis à l'hôtel où elle loge, mais ce dernier ne semble pas l'avoir reconnue. Le lendemain soir, à Constance, elle le revoit et cette fois il parle avec "Mamzelle" ; flairant une action du chef de l'espionnage de campagne visant à l'arrêter, elle s'échappe de sa chambre et se rend à la gare où elle attend le premier train en partance pour Zürich. Elle voit à nouveau Stieber qui, cette fois, lui montre qu'il l'a vue mais la laisse prendre le train pour la ville suisse sans qu'elle ne comprenne pourquoi.

Lorsqu'elle entre en France, Monique découvre un pays tout entier porté par l'idée de défense du sol de la patrie. A Paris, elle se rend à la Sûreté Générale pour raconter tout ce qu'elle sait et notamment à propos de ce "faux nom" qui espionne à l'État-major ; elle reçoit la confirmation que des secrets ont été éventés et qu'une enquête est en cours. Tous les poteaux de la marque Hanezeau ont été retirés tout comme tous les panneaux publicitaire suspects. Avenue Marigny elle rencontre son fils, devenue sergent et membre de la compagnie dite "Colonne Infernale" qui brandit un drapeau allemand qu'il a pris à l'ennemi et qu'il emmène aux Invalides. Le soir, Gérard retrouve sa mère à son hôtel et lui confie les rumeurs qu'il a entendues au sujet de son père qui ont abouti à ce que l'on retire les poteaux de sa marque. Monique ment à son fils afin qu'il ne soit pas conduit au suicide par le déshonneur consécutif à la vérité sur Frédéric Hanezeau et qu'il reparte rassuré. Cinq minutes après le départ de Gérard, Stieber rend visite à Monique ; celle-ci comprend pourquoi le roi des espions ne l'a pas arrêtée à Constance : il lui explique qu'il détient suffisamment de documents pour compromettre le nom d'Hanezeau et qu'il les fera publier si elle n'exécute pas ses ordres. Stieber lui demande de se rendre dans son château de Brétilly et d'attendre le Kaiser qui viendra bientôt à la tête de son État-major. Pour épargner son fils, la mère n'a d'autre choix que d'obéir...

Dans les premiers jours de septembre, les Allemands sont tout proches de Brétilly et la région connaît des combats nombreux et sanglants. Juliette officie toujours dans le petit bureau de poste et craint pour la vie de Gérard car on dit que la compagnie surnommée "Colonne Infernale" a été faite prisonnière ou anéantie. Mais un après-midi, François, qui a réussi à se faire engager dans cette compagnie malgré ses soixante ans, arrive au bureau et apprend à Juliette que Gérard est vivant. Le vieux Lorrain est ensanglanté, à bout de souffle, et vient pour que Juliette transmette à Nancy, par télégramme, des documents qui devaient initialement être transmis au général Castelnau ; elle n'a que quelques minutes car les Allemands ne sont pas loin derrière lui. Elle reçoit à ce moment un télégramme lui ordonnant de briser ses appareils. Elle commence à transmettre et les Allemands arrivent au bureau de poste. François défend les lieux depuis le premier étage et c'est sous les balles et alors que les Allemands défoncent la porte que la jeune femme finit d'envoyer le télégramme et fracasse ses appareils. Quand les soldats allemands entrent, Juliette découvre, avec François, que c'est M. Feind qui les commande avec le grade de capitaine. L'ex-contremaître ficelle

Juliette pour qu'elle ne puisse s'échapper ou se tuer et interroge François au sujet des actions de la "Colonne Infernale" qui se cache dans la forêt et attaque par surprise les troupes allemandes. Elle a assassiné un colonel dans son sommeil à Moncel et Feind lui attribue également le meurtre de deux officiers d'État-major qui portaient des ordres venus de Metz à Arracourt et ont disparu. Le vieux Lorrain nie et Feind décide de le torturer pour le faire parler, afin de savoir si les ordres qui ont disparu ont été transmis au commandement français ou non. Pour cela il veut lui plonger les pieds dans de l'eau bouillante. Afin que les documents qu'il a cachés dans une de ses bottes ne soient pas découverts, François sacrifie sa main et la plonge dans l'eau.

Monique a exécuté les ordres de Stieber et attend au château de Brétilly l'arrivée du Kaiser. Le roi des espions a remis à leurs postes les employés d'avant-guerre, à la solde de l'Allemagne, et prépare la venue de l'empereur allemand en faisant de nombreuses modifications chez les Hanezeau. Un jour, le général Tourette rend visite à Monique et la pense folle lorsqu'il constate qu'elle reste au lieu de fuir et fait des travaux au château alors que les Allemands sont à quelques kilomètres. Elle lui ment pour ne pas avoir à donner les vraies raisons de sa présence, en disant notamment qu'elle s'occupe comme elle peut pour le moment étant donné que la Croix-Rouge n'a voulu ni d'elle ni du château pour rendre quelque service. Quelques jours plus tard, les Allemands entrent à Brétilly et malgré les bruits de fusillade et les fumées annonciatrices de l'incendie, Monique décide de s'y rendre. Pendant que Feind est à la poste, un colonel procède au pillage du village et s'apprête à fusiller les habitants suite aux exploits de François : comme il était habillé en civil, le village va être puni. Lorsqu'elle entre dans le village, elle rencontre un fourrier allemand qui n'est autre que Rosenheim, le patron du Cheval-Blanc qui, sur sa demande, la conduit auprès d'un responsable ; c'est à la poste auprès de Feind que se rend Monique. Lorsqu'elle arrive au bureau de poste, elle découvre que François a été torturé et que Juliette est à la merci de Feind qui a toujours rêvé de la posséder. Elle tente d'obtenir qu'ils soient relâchés tous les deux grâce à un sauf-conduit que Stieber lui a remis pour elle et ses proches mais en vain. Elle exige que Feind la conduise auprès de son supérieur ; elle essaie de convaincre l'officier allemand d'épargner les villageois mais celui-ci tient à faire un exemple pour punir la mort des hommes tués par François et fait fusiller le maire et ses 4 enfants, le pharmacien Marais et les Brétillois demeurés au village, des vieillards et des enfants, ainsi que François qui a été battu et a eu les oreilles coupées durant l'interrogatoire qu'il a subi concernant les documents qui sont toujours cachés dans ses bottes. Stieber apparaît au village et fait reconduire Monique, effondrée, à son château.

Lorsque Gérard, qui commande la "Colonne Infernale" alors établie dans la forêt de Champenoux, proche de Brétilly, entend dire que les Allemands ont saccagé le village et massacré sa population, il a peur de ce qui a pu arriver à sa mère et à Juliette si elles n'ont pas fui à Nancy et

décide d'aller voir sur place. Il tue une sentinelle allemande et enfle son uniforme. Arrivé à Brétilly, il se rend compte que le château de Vezouze, celui des Hanezeau, est intact, mais constate que l'ennemi a détruit une bonne partie du village et découvre les dégâts fait au bureau de poste et les cadavres des villageois fusillés. Il interroge alors le fossoyeur-bedeau-appariteur Billard qui est en train d'enterrer les corps et l'aide dans sa besogne ; Corbillard lui dit qu'il n'a pas enterré Juliette mais qu'il ignore où elle se trouve. Soudain un cadavre bouge : c'est celui de François, qui a fait le mort et révèle à Gérard que la femme qu'il aime a été emmenée par Rosenheim au Cheval-Blanc où Feind doit la rejoindre. Après avoir conduit le Lorrain chez Billard, Gérard et ce dernier se rendent à l'auberge pour tenter de libérer la jeune femme. Ils essaient en vain de se jouer de la vigilance des sentinelles pour que Gérard accède à la pièce du premier étage où il a aperçu Juliette. Les deux hommes voient entrer un officier allemand et une femme qui se retrouvent à l'étage, dans la pièce voisine de celle où se trouve la petite-fille Tourette. Rosenheim s'occupe de Juliette jusqu'à l'arrivée de Feind ; lorsque ce dernier se retrouve avec la femme qu'il désire depuis longtemps, il tente de la convaincre de devenir son épouse. Juliette se dit qu'en acceptant elle gagnera du temps et évitera d'être violente ; elle cède également lorsque Feind lui propose d'aller chez ses parents établis à Metz. Mais lorsqu'il veut lui faire signer des papiers de naturalisation allemande, Juliette refuse et Feind, qui perd patience, se jette sur elle ; au même moment une voix appelle avec autorité le capitaine et ex-contremaître depuis la pièce voisine.

C'est Stieber et Monique que Gérard a vu entrer au Cheval-Blanc. Le roi des espions dit à Monique que Juliette est dans la pièce voisine avec Feind, lui montre des documents provenant de la correspondance de son époux avec Kaniosky et qui l'incriminent, elle, directement, puisque Hanezeau dit que c'est son épouse qui lui a donné l'idée de la ruse du "faux nom", ce qui fait donc de Monique, même involontairement, sa complice. Stieber propose à la mère de Gérard de lui remettre les documents et de ne jamais rien tenter contre son fils si elle se montre coopérative : elle doit l'aider à mettre la main sur le dossier H, le dossier du "faux-nom", que son mari a dû cacher au château et qu'il n'a pas trouvé. Il révèle à Monique qu'il sait tout de l'entretien qu'elle a eu à Paris avec le chef de la Sûreté car le "faux nom" lui a rapporté toute la conversation et il fournit des preuves à la jeune femme en lui mentionnant des éléments de cet entretien ; en fait il a permis l'évasion de Monique d'Allemagne afin de recueillir cette conversation et donc tout ce que sait Monique au sujet de la mort d'Hanezeau et de Kaniosky. En échange de sa coopération, Monique demande également que Stieber, comme il le lui avait déjà promis par l'intermédiaire du sauf-conduit, sauve Juliette des griffes de Feind. Le roi des espions accepte et explique son plan à Monique : il va appeler Feind dans la pièce où il se trouve actuellement avec Monique pour entretenir le capitaine du séjour prochain de l'empereur au château, fera un signe discret à Monique

pour qu'elle sorte et attende dans le couloir ; il s'arrangera pour attirer Feind hors de l'auberge afin que, grâce au sauf-conduit signé de sa main, Monique puisse permettre à Juliette de s'évader après qu'elle ait revêtu les vêtements de la mère de Gérard qui elle, restera à l'auberge. C'est donc la voix de Stieber qui interrompt Feind alors qu'il se jette sur Juliette. Lorsque Feind passe dans la pièce d'à côté, Juliette essaie de s'échapper par les toits mais à peine a-t-elle ouvert la fenêtre qu'elle est repérée. Résignée à attendre la suite des événements, elle entend alors des voix dans la pièce voisine et aperçoit Monique qui semble parler calmement avec un officier allemand et avec Feind ; de plus, celle-ci semble, comme l'officier, accepter l'idée que Juliette devienne l'épouse de Feind. Elle est assommée par la scène à laquelle elle assiste sans la comprendre. Stieber fait signe à Monique de se retirer puis quelques minutes plus tard, Stieber oblige Feind à le suivre pour aller voir le colonel. Il apparaît alors clair à Juliette que Monique est une espionne ; les seuls propos échangés entre celle-ci et les deux officiers allemands au sujet de la visite de l'empereur au château incriminent la mère de Gérard. Alors qu'elle s'approche de la fenêtre, Gérard surgit pour la sauver. Il veut passer par la pièce voisine pour s'échapper avec Juliette et en profiter pour tuer l'espionne qui s'y trouve ; la jeune femme ne veut pas qu'il voit qu'il s'agit de sa mère car elle est certaine qu'il la tuerait, certes, mais qu'il se tuerait aussi ensuite. Elle se met à genoux et le supplie pour que l'évasion ait lieu par la fenêtre en tentant de le convaincre que le meurtre d'une femme n'est pas un acte honorable. Alors que Gérard descend en premier, il est surpris par une escouade de soldats allemands mais parvient à fuir dans les bois. C'est un sous-officier qui a constaté la disparition d'une sentinelle ainsi que Rosenheim qui écoutait depuis le couloir qui ont monté le piège pour capturer Gérard. Après que Rosenheim soit venu expliquer tout cela à Juliette, c'est Monique qui vient depuis la pièce voisine pour aider Juliette à s'évader. Mais la petite-fille du général Tourette la repousse en lui disant qu'elle ne veut rien devoir à une espionne qui de surcroît lui tend peut-être un piège. Monique ne parvient pas à s'expliquer et à faire évader Juliette qui lui apprend que son fils était là quelques minutes auparavant et qu'heureusement il n'a pas su que l'espionne qu'il a vu entrer à l'auberge est en fait sa mère. Monique fait promettre à Juliette de ne rien révéler à Gérard juste avant que Feind n'arrive.

Après avoir réussi à s'échapper de l'auberge du Cheval-Blanc, Gérard est retourné dans la forêt de Bezange, entre Arracourt et Moncel, où la "Colonne Infernale" est installée dans une carrière. Théodore, son ami devenu cuistot, un médecin connu de celui-ci surnommé "Toubib", le jeune photographe Mathurin Cellier, Benedict, un homme de loi devenu l'historien de la "Colonne" ainsi que des zouaves, des chasseurs alpins ou encore des hommes mus par la soif de venger les massacres allemands font partie de cette phalange de héros qui mène une guerre de guérilla en attaquant les arrières de l'ennemi. Alors qu'il raconte à Théodore son aventure depuis qu'il est parti pour Brétilly, Billard arrive dans la carrière et raconte à Gérard qu'il a payé le jeune Allemand borgne

Tobie qui travaille au Cheval-Blanc et a pris les yeux des enfants du fils du maire pour en faire des billes de jeu, et que celui-ci lui a appris que Feind et Rosenheim ont conduit Juliette à Metz où habitent leurs familles. Il a également voulu racheter à Tobie les yeux pour les enterrer avec les cadavres d'où ils proviennent mais comme l'Allemand n'a pas voulu les lui remettre, il l'a tué. Billard craint maintenant que son corps, qu'il a caché dans l'urgence sous du fumier ne soit retrouvé, qu'on le recherche, mais que chez lui ce soit François que l'on trouve. Gérard donne alors deux hommes à Billard pour aller chercher François et le ramener. Lorsque les trois hommes arrivent à Brétilly, la maison du bedeau-fossoyeur est en flammes avec certainement le vieux Lorrain blessé à l'intérieur. Billard va enterrer les yeux des fils Talboche, qui ne s'appelaient plus que Tal depuis les débuts de la guerre...

Gérard et Théodore sont bien décidés à se rendre à Metz pour reprendre Juliette. Le caporal surnommé "Fer-Blanc" car il possède une prothèse nasale en argent revient de patrouille avec ses hommes et prévient Gérard qu'une douzaine de soldats allemands commandés par un *Oberleutnant* de la garde escorte un fourgon un peu plus loin dans la forêt. Gérard, Théodore et une douzaine d'hommes partent pour l'intercepter. Ils tuent tous les Allemands, achèvent même les blessés, et découvrent dans le fourgon un des cuisiniers de l'empereur envoyé au château de Vezouze pour préparer l'arrivée de ce dernier. Les cadavres sont enterrés, leurs uniformes récupérés et le cuisinier réquisitionné pour préparer les repas de la "Colonne Infernale". Le soir même, Gérard prévient ses hommes qu'il va s'absenter durant deux ou trois jours et qu'ils doivent se cacher et ne rien tenter en son absence. Le lendemain il part pour Metz, déguisé en *Oberleutnant*, avec Théodore déguisé en maréchal des logis allemand et les quatre vengeurs de Norémy, quatre hommes décidés à venger les massacres qui ont ensanglanté leur petite ville, déguisés en soldats allemands. Sur place, Gérard décide d'élire domicile avec ses amis chez sa vieille tante Vezouze, une dame de 80 ans passés, très patriote et qui hait les Allemands sous le joug desquels elle vit depuis 1870. Le soir, Gérard et Théodore retrouvent Juliette dans une brasserie tenue par M<sup>me</sup> Rosenheim et la mère de Feind, la Nouvelle Brasserie de l'Empire. Les quatre de Norémy n'attendent qu'une chose : punir le massacreur de leur petite ville, le colonel Tipfel qui se trouve justement dans cette brasserie ; ils s'y rendent, mais pour éviter qu'ils ne soient questionnés, Gérard les renvoie chez sa tante. Le chef de la "Colonne Infernale" a un plan pour satisfaire ses hommes, et ses propres intérêts : il entend Topfel et deux *Hauptmann* parler des actions commises par la "Colonne Infernale" contre l'armée allemande et du désir de Tipfel de mettre la main sur leur chef. Il se mêle alors à leur conversation en tant que lieutenant allemand et dit à Tipfel qu'il connaît deux personnes pouvant servir de gage contre Gérard Hanezeau : sa vieille tante, chez qui il loge avec ses hommes et la jeune femme qui se trouve au comptoir et qui n'est autre que sa fiancée, qui a été amenée ici par le fils de la patronne, le

capitaine Feind, car il veut en faire son épouse. Il dit alors à Tipfel qu'il serait utile qu'il puisse sortir la jeune femme de la brasserie ; il l'emmènerait ensuite avec elle chez la vieille tante de Gérard Hanezeau. Tipfel impose ses volontés à M<sup>mes</sup> Rosenheim et Feind et c'est accompagnés de M<sup>me</sup> Rosenheim et des deux *Hauptmann* que Gérard et Théodore mènent Tipfel et Juliette, qui a reconnu Gérard et compris qu'il tentait quelque chose, chez la tante Vezouze. Gérard espère que lorsque la petite troupe arrivera chez sa tante, les quatre de Norémy interviendront immédiatement. Mais il n'en est rien et on ignore même où ils se trouvent. Les trois officiers allemands, Gérard, Théodore, Juliette et la tante Vezouze dînent pendant que Mme Rosenheim aide la servante de la tante, Madeleine, à la cuisine. Les officiers allemands, sollicités par les Français, racontent leurs exploits, notamment Tipfel, qui relate sur le ton de la plaisanterie des petites histoires du village dont il a commandé le massacre, Norémy : un enfant découpé et brûlé, une femme enterrée tête en bas qui agite les pieds, des centaines de gens brûlés vifs, une jeune femme clouée à une porte et qui ressemble à un papillon lorsqu'elle agite les bras. Les quatre de Norémy apparaissent soudain à quelque distance de la table, dans l'ombre ; Gérard et Théodore disent que ce sont leurs ordonnances. M<sup>me</sup> Rosenheim, dont le visage de Gérard disait déjà quelque chose à la Brasserie, réalise que ce lieutenant allemand est en fait Gérard Hanezeau et donc le chef de la "Colonne Infernale". Les trois officiers allemands n'ont pas le temps de saisir leurs armes et sont immobilisés puis conduits à la cuisine par les quatre de Norémy qui veulent y accomplir leur vengeance, même si les deux *Hauptmann* n'ont pas été à Norémy ; l'un des vengeurs prend M<sup>me</sup> Rosenheim avec eux pour qu'elle assiste à la scène dans la cuisine et serve de témoin. Gérard et Juliette insistent pour qu'aucun mal ne soit fait à l'épouse de l'aubergiste du Cheval-Blanc. Madeleine qui, venant de l'étage, est passée dans la cuisine, a vu ce qui s'y passe et le raconte, horrifiée aux autres : les quatre de Norémy ont ficellé les trois Allemands comme des saucisses, les ont attachés sur des volets en fer et les ont glissés sur le feu, dans l'âtre, d'où ces hurlements et cette odeur de chair carbonisée. Alors que Gérard et Théodore sont horrifiés, la vieille tante aimerait pouvoir assister à la scène et Juliette pense que les Allemands n'ont que ce qu'ils méritent. Puis, lorsque les hurlements cessent, des cris de femme, d'homme et un coup de feu retentissent dans la cuisine ; étant donné qu'il reconnaît la voix de la Rosenheim, Gérard se précipite et découvre celle-ci clouée à la porte par trois baïonnettes et un des quatre de Norémy avec une balle dans la tête : il s'était vengé des "pieds qui remuent" sur les trois officiers mais avait refusé que les autres se vengent sur M<sup>me</sup> Rosenheim du crime de la jeune femme clouée comme un papillon... Après avoir enseveli leurs victimes et leur frère dans la cave de la vieille tante, les trois de Norémy, Gérard, Théodore et Juliette repartent de nuit pour la forêt de Bezange. Gérard ne peut pardonner les trois vengeurs mais ne les repousse pas. Trois ou quatre jours après leur retour, Gérard réunit ses hommes et leur annonce qu'il est temps qu'ils cessent leur guérilla car les approvisionnements en vivres deviennent presque impossibles et car les Allemands ne

tarderont pas à les dénicher ; il promet cependant de tout faire pour qu'une fois de retour dans les lignes françaises, les hommes de la "Colonne Infernale" ne soient pas séparés. Mais avant cela, il veut tenter un dernier coup de main : enlever l'empereur qui dans deux jours au plus tard arrivera au château de Vezouze ainsi que le cuisinier prisonnier l'a confirmé et l'amener au général Castelnau. Juliette, qui sait que Monique doit accueillir le *Kaiser* essaie de dissuader Gérard de se lancer dans cette expédition qu'elle dit dangereuse et utopique. Le chef de la "Colonne", qui trouve sa fiancée très étrange depuis l'évasion de l'auberge du Cheval-Blanc où déjà elle cherchait à le dissuader de tuer une espionne, lui promet qu'il n'ira pas au château. Mais il finit les derniers préparatifs pour l'aventure. Billard lui dit qu'il n'a trouvé aucune trace de François et que pour les villageois restant à Brétilly il est mort.

Cela fait deux jours que les premiers invités à la fête que l'empereur doit donner au château des Hanezeau sont arrivés. Nous sommes au début de la semaine de la Marne. L'empereur espère être présent pour assister à la ruée sur le Grand-Couronné et à l'entrée de ses troupes à Nancy. Monique est dans sa chambre et attend, comme elle l'a promis à Stieber, l'arrivée de Guillaume auquel elle devra s'offrir sans résistance... Sa femme de chambre Mariette, qui est à la solde des Allemands, mais que Monique a sauvée lors du massacre de Brétilly, est à ses côtés. Elle explique soudain à sa patronne pourquoi elle l'a trahie ainsi que la France : elle a une petite fille de neuf ans qui habite près de Strasbourg, qu'elle a du cacher car elle l'a eue à seize ans et qui a été enlevée par les Allemands il y a deux ans. Ces derniers menaçaient de lui couper les mains si Mariette n'acceptait pas de devenir espionne. Comme Monique l'a sauvée, elle veut faire un geste pour elle : elle a trouvé le dossier H il y a trois jours et propose de le lui remettre pour qu'elle puisse s'en servir contre les Allemands. Elle va le chercher dans sa chambre et le remet à Monique qui le cache sous son matelas. On remet alors un paquet à Mariette et Monique est prévenue que l'empereur arrivera le soir même. Le paquet contient les mains de l'enfant de Mariette qui devient folle et est remplacée dans l'instant par une nouvelle femme de chambre à tête de cheval : la punition était donc prévue car Mariette devait être soupçonnée, depuis que Monique lui avait sauvé la vie, de vouloir l'aider. Afin qu'elle plaise au Kaiser, la nouvelle femme de chambre habille Monique comme l'était quelques temps en arrière, un soir où, lors d'un voyage avec son époux, elle avait rencontré Guillaume et l'avait éconduit. La fête réunit, outre Guillaume II, des officiers de haut rang comme le prince de Saxe-Meiningen, les lieutenants-colonels von Hauke et von Harchfeld du grand quartier général de l'empereur, des officiers de rang inférieur, des proches de l'empereur et constitue pour tous ces Allemands l'occasion de célébrer d'avance la victoire de leur pays sur la France. Monique est bien décidée, pour sauver son fils, à subir son martyre et à respecter son accord avec Stieber, même si elle

a du mal à résister à son envie de tuer cet empereur sadique. Et le dossier H, qu'elle a caché sur elle avant de sortir de la chambre, que va-t-elle en faire ? Alors que le *Kaiser* entraîne Monique à l'écart et se jette sur elle pour l'embrasser, il est interrompu par un bruit. Il demande à Stieber de reconduire sa future victime dans ses appartements et de faire en sorte qu'elle retrouve son maître dans sa chambre à 23h.

Grâce à sa parfaite connaissance du château, Gérard parvient à s'introduire avec une soixantaine de ses compagnons armés dans ses souterrains. De là, il se faufile dans une tourelle d'où il peut voir ce qui se passe dans la galerie du premier étage et assiste aux derniers préparatifs de la soirée. Son objectif est de surprendre l'empereur dans son sommeil, vers deux heures du matin, de l'enlever et de repartir par les souterrains. Pendant la fête, Gérard a reconnu sa mère aux côtés de l'empereur, l'a vue bavarder et boire avec lui et en reliant ces éléments à certaines paroles qu'il a entendues dans son enfance et qui insinuaient que sa mère était proche de Guillaume II, il en déduit que c'est la vérité. Sa colère l'amène à changer ses plans : tuer l'empereur et sa mère. Même si la manière dont Monique et le *Kaiser* se sont quittés le soir, distants, le fait douter, il est totalement convaincu lorsqu'à 23h, il voit sa mère sortir de sa chambre et entrer dans celle occupée par l'empereur allemand... Il sort alors de sa cachette, se glisse dans le boudoir de Monique et attend son retour pour la poignarder avec sa baïonnette. Monique entre dans la chambre de Guillaume avec le dossier H sur elle pour être sûre qu'il ne sera pas subtilisé dans sa chambre pendant son absence. Elle est accueillie par la femme à tête de cheval et trouve une serviette laissée à son attention par Stieber contenant le dossier Hanezeau. Pendant qu'elle y jette un coup d'œil, Guillaume arrive derrière elle et tente de la prendre de force mais elle se défend. Il la menace alors de nuire à son fils si elle ne se laisse pas faire. Monique se jette à ses pieds et se livre à lui pour préserver Gérard, comme cela était convenu. Soudain, un grand remue-ménage à l'extérieur fait que le *Kaiser* quitte Monique pour le salon-bureau voisin où travaillent les deux lieutenants-colonels de sa maison militaire. Le château est en effervescence : même si la plupart des officiers présents ne veulent pas y croire, des nouvelles arrivent qui parlent d'un recul des armées allemandes et surtout de von Kluck qui aurait été repoussé de l'Ourcq vers l'Aisne en étant obligé de repasser la Marne avec toute son armée pour ne pas être écrasé, suivi dans ce mouvement par von Bülow. Le lieutenant général pour le Wurtemberg von Graewentz arrive et confirme tout cela à Guillaume II qui ne comprend pas comment ce revers a pu se produire, même s'il semble que ce soit le manque de munitions qui ait été déterminant. La gauche des lignes allemandes tient encore mais il semble nécessaire de devoir reculer sur toute la ligne. Puis c'est von Falkenhayn, le ministre de la Guerre de Prusse qui arrive avec von Moltke, chef de l'État-major général du front de l'Ouest que Stieber empêche de justesse de se suicider, et qui confirme le recul à droite et au centre. Stieber annonce alors que les Français sont tout proches et qu'il faut fuir

au plus vite ; le château se vide en quelques minutes. Monique ressort heureuse de la chambre de son époux qu'occupait le *Kaiser*, car elle possède le dossier H, le compromettant dossier Hanezeau et car c'est la victoire de la France sur la ruée allemande. Lorsqu'elle entre dans sa chambre, Gérard qui la voit rayonnante, s'en veut d'avoir douté d'elle et mère et fils se retrouvent. Monique ment à son fils en lui disant que c'est le gouvernement français qui l'avait priée de recevoir l'empereur et l'avait chargée de retrouver un dossier, le dossier H ; c'est pour cela qu'elle est entrée dans la chambre de l'empereur pendant qu'il était à côté, dans le bureau de Frédéric Hanezeau. Un coup d'œil rapide au contenu du dossier H anéantit mère et fils...

Monique et Gérard trouvent une liste de noms et d'indications avec en en-tête "Dossier Hache", le plan d'une petite ville traversée par un cours d'eau avec une blanchisserie-lavoir et une construction où est écrit "28" et enfin une lettre signée Frédéric Bussein, le contrôleur volant/marchand d'appareils photographiques de Nancy qui a été fusillé pour espionnage peu de temps après la mort de Hanezeau : cette lettre, adressée à Stieber, incrimine le général Tourette en sous-entendant qu'il sert l'Allemagne, mais ni Monique ni son fils ne croient ces allégations et sont bien décidés à démêler cette affaire.

Le plan est celui de Chéneville-sous-Arracourt où se trouvent Gérard et la "Colonne Infernale" huit jours après la victoire la Marne et où les combats font rage. La "Colonne" est entrée dans les lignes françaises après la tentative ratée pour kidnapper l'empereur allemand et, outre des félicitations et des décorations pour tous les hommes, le général commandant la division a accepté de maintenir l'unité telle quelle et de laisser Gérard à sa tête avec le grade de lieutenant. C'est lui qui a demandé à être envoyé à Chéneville pour aider les troupes françaises qui s'y trouvent car lorsqu'il a montré le plan à ses hommes, Cellier, le photographe, a reconnu le village dont il est originaire et a appris à son chef que l'amoureux de la blanchisseuse était son patron de Nancy, F. Bussein, fusillé pour espionnage.

Les combats dans le village ont pour enjeu des rues ou des maisons et les Français se heurtent à l'organisation souterraine mis en place par les Allemands. Mathurin Cellier explique à Gérard qu'il a fait partir sa mère à Nancy dès le début de la guerre dans son propre logement de la rue de la Hache et qu'avant la guerre, Bussein, dont la boutique était fréquentée par de nombreuses personnes à "têtes de Boches", venait chaque week-end voir la blanchisseuse avec une valise différente qui ne faisait jamais le voyage retour vers Nancy. La blanchisseuse a quitté Chéneville 8 jours avant la guerre. En creusant une galerie depuis la blanchisserie, les hommes de Gérard découvrent une autre galerie qui mène dans une petite cave qui d'après Cellier se trouve sous la cave du bougnat. Alors qu'il y pénètre avec lui, Gérard entend des voix au-dessus de leurs têtes : des Allemands, dont Stieber, le père Fouare et Barnef cherchent des éléments laissés par Bussein

quelque part dans le village ; l'endroit est précisé sur un plan du dossier H que le *Herr Direktor* Stieber n'a pas retrouvé. Une fois les Allemands partis, Gérard, Cellier, Fer-Blanc et Théodore qui ont rejoint les deux premiers découvrent par hasard une cache dans le fond de la petite cave où se trouvent 28 valises contenant chacune un appareil photographique ce qui explique le chiffre 28 noté sur le plan contenu dans le dossier H. Les Allemands reviennent au-dessus, dans la cave du bougnat. Ils ont trouvé quelque chose eux aussi et Gérard veut savoir de quoi il s'agit. Une fois les Allemands partis, il monte donc dans la cave du bougnat en compagnie de Mathurin Cellier et ordonne à Théodore et Fer-Blanc de défendre les valises jusqu'à la mort. Une fois dans la cave du Bougnat, Gérard et Cellier en sortent et, dans le couloir, ont juste le temps de se cacher car Stieber et Barnef passent. Ils suivent le second et surprennent une conversation entre celui-ci et le père Fouare : les deux Allemands parlent de l'accident dans lequel Hanezeau et Kaniosky ont trouvé la mort et disent que c'est une femme qui a poussé la voiture dans laquelle ils se trouvaient dans le ravin. Gérard est comme fou d'apprendre que son père a été assassiné, sort de sa cachette, et met les deux espions en joue ; au même instant des Français et des Allemands venant du caveau engagent le combat et une fusillade féroce éclate. Cellier est blessé à la jambe et tue Barnef tandis que le père Fouare meurt d'une balle dans la tête ; Gérard ne pourra donc pas interroger les deux espions pour connaître l'identité de la meurtrière de son père. Il retourne auprès de Théodore et de Fer-Blanc ; les deux Français ont été tués par les Allemands qui ont également emporté les valises. Gérard retourne au combat et est légèrement blessé à l'épaule. A présent, il lui faut venger son père.

Quelques jours plus tard il est à Nancy, en congé, suite à sa blessure ; Cellier est à l'hôpital. Il repense à cette femme qui a assassiné son père et au soir de la mort de celui-ci où il a croisé Kaniosky qui lui a dit que son père était à l'arrière de la voiture en galante compagnie. Il rend visite à sa mère qui loge dans une maison de famille et où il avait demandé à Juliette, le soir de la tentative de kidnapping, de se rendre. Monique est très faible, vieillie, et lui apprend que Juliette loge en réalité chez le général Tourette et travaille comme infirmière de la Croix-Rouge dans un hôpital. Gérard confie à sa mère qu'il va se rendre chez le général pour lui remettre le dossier H afin qu'il soit utilisé comme il se doit. Il est accueilli par Juliette qui lui dit que c'est son oncle qui, pour des raisons de bienséance, a refusé qu'elle loge chez sa mère. Le jeune homme demande à sa fiancée de rendre visite à sa mère malade et, devant les réticences de celle-ci, lui demande s'il existe un sujet de discorde entre elle et sa mère qui semble être également gênée vis-à-vis de la jeune femme. Juliette dit que non et promet d'aller visiter Monique. L'après-midi même, Gérard et son ordonnance, Billard, prennent le train pour Bar-le-Duc où se trouve le général Tourette. Ils le trouvent finalement à Vignella-Grande où se trouve l'État-major d'armée. Tourette accueille chaleureusement Gérard et lui

demande des nouvelles de sa mère. Le jeune homme lui apprend qu'elle est malade et lui demande d'autoriser Juliette à lui rendre visite : le général accepte sans aucune hésitation ce qui prouve à Gérard que sa fiancée lui a menti. Il pense que la jeune femme fait simplement preuve de retenue pour ne pas donner l'impression de se jeter dans les bras de la fortunée famille Hanezeau. Le général informe Gérard qu'il souhaite faire de lui son secrétaire en chef et lui apprend que le Grand Quartier Général a la certitude que des fuites d'informations capitales ont lieu dans son entourage ; outre l'enquête en cours, il a donc décidé de lui-même de renouveler son personnel. Gérard révèle alors à Tourette la raison de son déplacement : le dossier H qui incrimine directement le général. Pour le chef de la Colonne, Bussein se vante d'avoir acheté Tourette afin de soutirer de l'argent aux services secrets de campagne allemands mais le père de Juliette voit les choses différemment : les mots de Bussein lui font penser que celui-ci l'a piégé avec un intermédiaire sans qu'il s'en aperçoive. Gérard lui raconte alors son expédition à Chéneville et lui parle des 28 valises et des appareils photographiques. Pour Tourette, il faut aller confier toute cette histoire du dossier H au Grand Quartier Général. Le lendemain matin, le chauffeur du général, le sergent Boncoeur, conduit son supérieur, Gérard et Billard au Grand Quartier Général pour y rencontrer Joffre, le généralissime. Gérard découvre les lieux et rencontre "l'Homme" qui lui donne l'accolade. Dans la cour, il retrouve ensuite Billard qui lui dit que Boncoeur a bien connu son père (c'est d'ailleurs Frédéric Hanezeau qui l'avait recommandé comme chauffeur au général Tourette avant la guerre) et que dans le civil il habite à Nancy, rue de la Hache. Lorsqu'il entend le nom Hache, Gérard fait le rapprochement avec le dossier H aussi appelé dossier Hache. Mathurin Cellier habite la même rue, et pourtant lorsque Gérard l'a su, la nouvelle ne lui a pas fait le même effet. Il demande à Billard de suivre et d'interroger discrètement Boncoeur afin de se renseigner sur lui et de connaître son adresse précise. Les quatre hommes repartent pour Bar-le-Duc. Arrivés en ville, Billard dit à Gérard que Boncoeur, à côté duquel il était durant le trajet, habite au 23bis, c'est-à-dire dans le même bâtiment que Cellier. Gérard appelle ce dernier à l'hôpital de Nancy et Mathurin lui dit qu'il connaît l'homme, qui est son voisin, et que c'est lui qui l'a remplacé chez Bussein lorsqu'il en est parti. Gérard se rend alors à la maison occupée par le général Tourette et lui apprend ce qu'il sait sur Boncoeur. L'oncle de Juliette fait venir son chauffeur et l'interroge ; le chauffeur confirme qu'après avoir été chauffeur pour la firme Hanezeau, il a bien travaillé chez Bussein et qu'il n'en a rien dit pour ne pas être remercié par le général étant donné que son ancien patron était un espion. Il explique qu'il a trouvé la boutique de photographie étrange, a demandé à partir, et c'est alors que Hanezeau l'a recommandé à Tourette. Le général Tourette accepte de garder Boncoeur à son service. Corbillard continue sa filature et le lendemain, comme le surlendemain, il rapporte à Gérard qu'il a suivi Boncoeur jusqu'à la gare, qu'il a, les deux jours, abordé une femme venant de Paris, une brune le premier jour, une blonde le lendemain, arrivées toutes les deux par le train de 18h55 et reparties par celui de 19h37, a échangé

quelques mots avec elles, et leur a remis un petit mot avant leur départ. Gérard fait une nouvelle fois part de ses découvertes à Tourette qui interroge à nouveau Boncoeur. Celui-ci dit qu'il a retrouvé à la gare sa fiancée qui est venue une première fois l'avant-veille mais qu'on a fait repartir et qui est revenue le lendemain, pour tenter de passer quelques heures avec l'homme qu'elle aime. Elle s'est déguisée le deuxième jour pour tenter de tromper la vigilance des hommes du commissaire de la gare. Le chauffeur dit qu'il a donné les deux jours une petite lettre qu'il avait écrite d'avance au cas où il ne pourrait pas garder sa femme pour la nuit à Bar-le-Duc. Tourette montre son mécontentement à Boncoeur mais ne le pense pas espion car il ne lui a jamais rien confié d'important ; Gérard trouve que ses réponses sont toujours trop parfaites pour être honnêtes.

Le lendemain, le général confie des renseignements de la plus grande importance à Gérard qui les prend en notes. Le planton vient alors avertir Tourette que le général du Boulois veut lui parler quelques minutes devant sa porte. Gérard passe dans la pièce d'à côté et quelques instants plus tard, il voit Boncoeur entrer dans la pièce où il se trouvait avec Tourette et entend la voix du général dicter à son chauffeur les mêmes renseignements ultrasecrets qu'il vient juste de lui livrer. Totalement paralysé par l'horreur de la scène à laquelle il assiste, Gérard reste dans la pièce voisine jusqu'à ce que Tourette et Boncoeur sortent. Gérard voit alors le général et son chauffeur partir en voiture avec le général du Boulois ; le planton lui apprend qu'ils sont en route pour Nancy. Gérard monte dans une auto et file vers Nancy ; il veut arriver à temps pour faire saisir sur Boncoeur la preuve de sa trahison et de celle du général. Il se rend chez le commissaire spécial, lui raconte les faits, et lui demande de le suivre rue de la Hache. Juste avant d'arriver, il croise deux officiers de son régiment et leur demande de se débrouiller pour faire venir le général du Boulois, chargé de l'enquête militaire relative au dossier H, rue de la Harpe. Gérard se rend chez son ami Cellier et grâce à lui, Boncoeur est capturé par un agent et un soldat réquisitionné par le commissaire spécial dans la rue. Gérard demande à ce que l'appartement du chauffeur soit fouillé pour retrouver les preuves de la trahison et part chez le général Tourette.

Après avoir mis Juliette dehors, les deux hommes s'expliquent. Le général nie formellement, dit ne rien comprendre et pense que Gérard est devenu fou. Gérard est certain de l'avoir entendu révéler des informations secrètes à Boncoeur et lui demande de se tuer pour éviter le scandale, au moins pour sa nièce. Tourette refuse de se suicider et veut aller voir le commissaire spécial rue de la Hache ; au même instant une voiture envoyée par le général du Boulois arrive et conduit les deux hommes rue de la Hache. Sur place, les preuves ont été trouvées chez Boncoeur et malgré le témoignage de Gérard, Tourette continue de nier de toutes ses forces. Boncoeur, pour sa part, ne dit rien. Mathurin Cellier, qui est dans la pièce d'à côté, dans l'atelier photographique de Boncoeur, entend des bribes du drame et se dit qu'il n'est pas possible qu'un général français ait trahi. En

fouillant, il trouve un appareil identique à ceux qui étaient dans les valises, à Chéneville ; il le manipule et constate qu'il s'agit en fait d'un phonographe miniature. Il le met en marche et entend la voix du général Tourette dictant des informations. C'est cela que Gérard a entendu et non le général lui-même. Cellier court alors dans la pièce où se trouvent le commissaire spécial, Tourette et Gérard pour leur faire part de sa découverte : le "faux nom" était en réalité un phono !

Juliette n'est pas allée très loin et a vu Gérard et son oncle partir en trombe en voiture. Elle retourne alors chez elle et deux heures plus tard, le général revient à son domicile ; il est bouleversé mais ne veut rien lui expliquer. Quelques minutes plus tard, Gérard arrive chez sa fiancée, bouleversé lui aussi. Tourette lui pardonne son geste en lui disant qu'il aurait agi de la même façon et raconte à Juliette l'histoire du micro-phonographe enregistreur que l'espion Boncoeur avait caché sous son bureau ainsi que l'affaire du dossier H livré par Monique et qui accusait son oncle d'espionnage. La jeune femme est ivre de colère, pense que Monique a voulu compromettre le général, et lance à son fiancé que sa mère est une traîtresse. Gérard se rend chez sa mère qui habite tout à côté et fait le lien entre les paroles de Juliette et celles des espions allemands de Chéneville qui disaient qu'une femme avait tué Hanezeau et Kaniosky qui était probablement son amant. Il est reçu par Martine, la sœur de François et l'interroge sur la nuit où son père est mort : est-ce vrai que sa mère a passé la nuit chez elle et son frère ? Martine finit par avouer à Gérard qu'elle a menti car son frère François lui a demandé de le faire. Le fils propose à sa mère d'aller en promenade dans la forêt de Champenoux. En chemin, il lui raconte l'affaire du micro-phonographe et lui répète les paroles que Juliette lui a jetées au visage. Gérard interroge sa mère qui reconnaît qu'elle était bien avec Stieber au Cheval-Blanc lorsque Juliette y était et que c'est bien elle que Gérard avait vu entrer. Il emmène sa mère à l'éperon Saint-Jean, là où la voiture de son père a basculé dans le vide, et lui dit qu'il est certain que c'est elle qui a accompli ce crime. Elle reconnaît sa culpabilité et son fils lui annonce qu'elle va mourir de la même manière que celle qu'elle a utilisée pour tuer son époux. Gérard fait remonter sa mère dans l'auto et jette le véhicule dans le vide. Monique ne révèle rien à son fils au sujet de Hanezeau et meurt en criant « Vive la France ! »

Gérard fuit ce lieu maudit et croise alors une auto dans laquelle se trouvent François et Juliette qui lui annoncent que sa mère est innocente. Mais il est trop tard. François explique qu'il était caché et qu'il a accouru dès qu'il a pu le faire à Nancy, chez Monique et Martine ; il raconte à Gérard que sa mère a bien tué Hanezeau et Kaniosky parce qu'ils étaient des espions et qu'ensuite ses rapports avec les Allemands avaient pour unique but de sauver l'honneur du nom Hanezeau, tout comme elle a tué son époux pour l'honneur de son fils. Gérard prie alors pour que Monique ne soit pas morte. Grâce aux combats qui ont transformé le paysage, la falaise est moins à pic et la voiture est brisée sur un palier à quelques mètres seulement en contrebas de l'éperon. Monique est toujours

en vie et c'est au son d'un chant de victoire que Gérard reconnaît être chanté par la "Colonne Infernale" qui passe au loin, qu'une aube victorieuse accueille les quatre héros.

#### **4. *Le sergent Beulemans, de Jean-François Fonson (du 16/05/1917 au 04/10/1917).***

L'histoire débute à Bruxelles peu avant l'ultimatum de l'Empire allemand à la Belgique. Le fonctionnaire Antoine Chaignieux, qui travaille au ministère de la Guerre, est invité avec son épouse et ses deux filles, Catherine et Elise, chez M<sup>r</sup> Ferdinand Beulemans, riche brasseur, qui organise un dîner avec ses meilleurs amis pour fêter sa retraite. Sont présents son épouse Hortense, leur fille Suzanne, Mr Delpierre, un Parisien, et son fils Albert, marié à Suzanne avec laquelle il a eu le petit Jacques, et Pierre van Royt, un ingénieur qui est amoureux de Catherine en secret. Les affaires de Beulemans seront cédées à son gendre et le brasseur démissionnera également de son grade de lieutenant de la garde civique. Chaignieux demande conseil à Beulemans au sujet d'un Allemand, Werner, qu'il héberge depuis quelques mois. Cet Allemand plutôt fortuné fait la cour à Catherine ; cette dernière n'apprécie pas Werner et craint qu'il ne demande sa main à ses parents et qu'ils acceptent ce beau parti. Sa sœur Elise, elle, est amoureuse de Werner. Beulemans dit à Chaignieux qu'il faut toujours se méfier d'un Allemand. Pierre et Catherine s'avouent leur amour.

Pendant le repas, Chaignieux est appelé au Ministère ; on lui apprend que l'Empire allemand a déclaré la guerre à la Serbie et que des documents ont été volés dans le coffre de son bureau. Immédiatement, il a des doutes sur Werner mais son emploi du temps le dispense. Les documents ont été volés sans la seule clef, que possède Chaignieux. Comment ? Les soupçons de Chaignieux et de son chef se portent sur un Luxembourgeois travaillant au Ministère, le capitaine Schmidts, mais il est excusé par l'arrivée du commis de Chaignieux, Deschuyter, qui avoue avoir fourni à Werner des documents pendant trois mois ; Werner vient d'essayer de le tuer. Juste avant cela, Werner avait demandé la main de Catherine à son père qui ne refuse pas pour ne pas le froisser, mais lui dit qu'il faut attendre.

Albert est mobilisé et part pour son dépôt à Bayonne ; Werner, persuadé de la mort de Deschuyter décide de repartir en Allemagne et de ne revenir à Bruxelles que lorsque son pays sera victorieux. Il est pris à parti par la foule et Elise lui vient en aide mais il s'enfuit en la laissant se faire malmener ; elle est récupérée par la police et reconduite chez elle. Beulemans reprend du service dans la garde civique. Elise dit à Catherine qu'elle n'a plus la force de vivre et qu'elle veut partir comme infirmière. L'ultimatum allemand est refusé par la Belgique ; l'Allemagne lui déclare alors la guerre.

Dans le train pour Bayonne, Albert rencontre Isidore et retrouve un ami, Georges Priez. Les trois hommes s'arrangent dans leur dépôt pour être placés dans la même escouade. Après un long voyage en train, la compagnie dont ils font partie arrive en Belgique où ils sont accueillis comme des sauveurs dans un village dans lequel ils sont logés chez l'habitant. Les Allemands envahissent alors les lieux et les Français sont dominés. Au cours d'une bataille sauvage, ces derniers sont mis en fuite, Isidore est tué, Albert et Priez sont blessés ; ils s'éveillent au milieu des morts, voient les Allemands achever les blessés, détrousser les cadavres et finissent par être récupérés, Albert par un Allemand, Priez par un Belge.

Pierre arrive le 4 août dans le fort de Chaudfontaine qui est rapidement pris pour cible par l'artillerie allemande ; il est alors chargé d'aller informer un général stationné dans le fort de Loncin de la situation. Il y retrouve Deschuyter. Chaudfontaine est détruit et Pierre reste à Loncin. Le fort est détruit le 15 août mais Pierre s'en sort. A cette date, Elise est infirmière depuis quelques jours à Liège. Entre le 15 et le 18 août, les Allemands avancent vers Bruxelles ; la garde civique dont fait partie Beulemans est licenciée, il est décidé que Bruxelles ne sera pas défendue et le gouvernement part à Anvers. Beulemans pense que tout le monde doit s'engager mais Chaignieux dit qu'il vaut mieux éviter d'être une charge pour l'armée. Les Allemands arrivent le 19 à Bruxelles. Après Loncin, Pierre passe une semaine dans une ambulance à Louvain ; Elise est infirmière dans cette ambulance. Il s'évade avec elle pour ne pas être fait prisonnier ; après s'être réfugiés chez des villageois, ils reprennent leur route vers Bruxelles.

Werner revient à Bruxelles ; il croise Chaignieux, se montre très obséquieux, mais ce dernier l'envoie paître. Catherine est infirmière à Bruxelles. Pierre et Elise débarquent chez Chaignieux. Werner accuse Chaignieux d'espionnage et dit à Catherine que si elle se donne à lui, son père ne courra aucun risque ; Pierre, caché, assiste à la scène et devient fou de douleur et de haine. Beulemans fait sortir Pierre et Elise de chez Chaignieux dans des malles en osier pour les cacher chez lui. Suzanne va rendre visite à Priez, qui a été évacué sur Bruxelles, pour avoir des nouvelles d'Albert. Les Allemands tentent de faire tomber Anvers, dernier camp retranché de la Belgique. Chaignieux est arrêté et interrogé à la Kommandantur ; Priez parvient à s'échapper grâce à Madeleine, une infirmière amie de Suzanne qui est amoureuse de lui depuis qu'elle le soigne.

Deux mois après fin août. Chaignieux est condamné à mort, Beulemans fait un grave malaise lorsqu'il apprend la nouvelle, et Catherine veut sauver son père par tous les moyens ; Priez et Madeleine sont passés aux Pays-Bas et se sont mariés. Werner annonce à Mme Chaignieux et à Catherine qu'il a obtenu qu'Antoine soit gracié et envoyé aux travaux forcés à perpétuité. Albert est

prisonnier dans un camp en Prusse ; sa blessure était grave et il a été amputé d'un bras. Beulemans est pris d'une fièvre délirante ; il sort et harangue la foule en criant "Vive la Belgique". Il est arrêté et emmené à la Kommandantur mais comme il est mourant il est jeté dans la rue devant chez lui pour ne pas mourir dans les locaux allemands. Son état s'améliore au bout de quelques jours mais il reste inconscient. Pierre et Elise, qui veulent continuer à faire leur devoir, partent aux Pays-Bas d'où ils pourront se rendre où ils le voudront. Beulemans se réveille un jour, croit avoir rêvé la guerre et tous les événements arrivés à sa famille et à la Belgique ; quand il réalise qu'il n'a rien rêvé, il meurt d'un infarctus.

##### **5. *Le sous-marin Le Vengeur*, de Gaston Leroux (du 07/09/1917 au 12/02/1918).**

Le récit se présente comme l'œuvre que l'auteur, Gaston Leroux, dit avoir rédigée d'après les confessions que le héros, Carolus Herbert, de Renich, ville du Gutland, au Luxembourg, a constituées à partir d'une aventure qu'il a vécue ; ces confessions sont parvenues à l'auteur un an environ après le début des faits narrés.

Carolus retrouve à Madère, dans la nuit du 24 au 25 décembre 1915, la femme dont il était amoureux et de laquelle il était aimé plusieurs années auparavant, Amalia Edelman, une Luxembourgeoise comme lui, qu'il a quittée pour effectuer un long tour du monde par voie maritime. Amalia est devenue l'épouse de l'amiral allemand Heinrich von Treischke avec lequel elle a eu trois enfants : Dorothée, Carolus et Heinrich. Elle est enlevée avec ses enfants et Ulrich von Hahn, un professeur de l'université de Bonn qui l'a accompagnée à Madère ; Carolus, qui poursuit les kidnappeurs, se retrouve prisonnier à bord d'un sous-marin géant dénommé "Le Vengeur" qui dépasse en tous points ce que Jules Verne avait imaginé lorsqu'il a créé le Nautilus. Le monstre des profondeurs, long de plus de 200m est commandé par l'énigmatique capitaine Hyx qui se présente toujours le visage dissimulé derrière un loup noir. Carolus découvre que le sous-marin sert en fait au capitaine et à ses hommes qui ont quasiment tous souffert d'une manière ou d'une autre des crimes commis par l'Allemagne et se sont donnés le nom d'Anges des Eaux, à punir les Allemands responsables de la violence déchaînée sur le monde par la guerre, coupables d'atrocités sans nom et à venger leurs victimes. Les Anges des Eaux enlèvent donc des personnalités allemandes comme des officiers et des borgmestres pour les torturer grâce aux techniques d'un Chinois aux mains expertes, photographier leurs cadavres et faire parvenir les clichés en Allemagne pour montrer ce qui arrive à ceux qui sont capturés et jugés coupables, afin d'inciter les bourreaux allemands à cesser le meurtre de victimes civiles innocentes, que ce soit sur terre ou sur mer ; la guerre aux femmes, aux vieillards et aux enfants doit cesser à tout prix, quitte à faire payer la violence par la violence, les atrocités par

d'autres atrocités. "Le Vengeur", grâce à son équipement sans équivalent au monde mène également une guerre sous-marine contre les bâtiments allemands et ses fantastiques systèmes d'attaque, de défense et de surveillance le rendent quasi invulnérable. Carolus craint donc ce qui peut arriver à Amelia et à ses enfants qui sont les personnes les plus proches de l'amiral von Treischke, bras droit de von Tirpitz ; ses craintes augmentent lorsqu'il découvre que le professeur Ulrich von Hahn, prussien toujours en train de vanter la puissance et le destin unique de l'Allemagne a été puni en ayant la langue coupée. Il fait connaissance avec l'Espagnole Dolorès, le Français Gabriel, officier de marine, et le médecin de bord Médéric Eristal, un Belge, qui tout en souhaitant participer à l'œuvre de vengeance mise sur pied par le capitaine Hyx parce qu'ils ont eu à subir la violence allemande, ont quelques réticences quant aux moyens employés, surtout en ce qui concerne la torture des otages kidnappés et embarqués à bord du "Vengeur".

Le 3<sup>ème</sup> jour de sa présence à bord, Carolus est invité à déjeuner en compagnie d'Amalia et de Dolorès par le capitaine Hyx qui leur explique comment il a fait construire Le Vengeur et le leur fait visiter, leur faisant notamment découvrir l'étonnante salle des machines, la chambre des torpilles, la chambre de manœuvre où des écrans affichent les images de la surface et des eaux que prennent des "yeux électriques", les deux sous-marins miniatures utilisés pour pénétrer là où "Le Vengeur" ne peut se rendre, comme dans les ports, ou encore l'automobile-hydroplane qui peut voler, rouler ou naviguer et sert à toutes sortes de missions. Pendant la visite, Amalia est avertie par la femme de chambre de Dolorès que ses trois enfants ont disparu ; puis, quelques instants plus tard, c'est la femme de chambre assignée à Amalia qui vient lui annoncer que ses enfants ont été retrouvés. Alors que la mère va rejoindre ses enfants, Carolus, qui voit Hyx perturbé, lui demande si les enfants courent un véritable danger. Hyx lui répond qu'il ne peut contrôler le désir d'un père ayant perdu ses enfants à cause des Allemands comme il y en a sur "Le Vengeur", de se venger, s'il les croise, sur les enfants de l'amiral von Treischke. Il avoue qu'il a demandé à ce que les enfants soient photographiés, mais sans leur avoir fait de mal, afin d'envoyer les clichés à leur père et de le faire réfléchir : s'il veut les revoir, il devra éviter un nouveau crime sous-marin comme celui du Lusitania. En enlevant ces trois enfants, il veut effrayer les bourreaux d'enfants qui sont eux-mêmes pères. Lorsqu'Amalia reparaît, elle supplie le capitaine Hyx de ne pas toucher à ses enfants et l'assure que, s'il promet de les protéger, elle saura, une fois mise en présence de son époux, lui soutirer un traité de paix sous-marine qui garantira la vie des non-combattants et notamment des femmes et des enfants ; si elle échoue, elle mourra avec ses enfants si cela peut être utile. Hyx lui dit qu'il promet de ne rien faire tant qu'elle n'aura pas parlé à son époux. Carolus découvre, contrairement à ce qu'il pensait, qu'Amalia est au courant du supplice d'Ulrich von Hahn et qu'elle comprend l'acte orchestré par le Capitaine du Vengeur car la langue du professeur de l'université de Bonn est coupable, coupable

d'avoir prononcé des phrases inexcusables vantant et justifiant la guerre et la sauvagerie ; c'est la langue de tous les professeurs comme von Hahn qu'il faudrait arracher afin que personne n'entende plus jamais leurs folies responsables de tant de tristesses, de ruines et de deuils.

Lorsqu'il y réfléchit, Carolus ne comprend pas la promesse faite par Hyx : comment une femme seule pourrait obtenir ce que le président des États-Unis n'a pu obtenir au sujet de la guerre sous-marine ? Dolorès demande à parler au Luxembourgeois et, profondément touchée par l'attitude d'Amalia et ce qui peut arriver à ses enfants, elle révèle à Carolus que la promesse de Hyx est un leurre ; jamais il ne permettra à Amalia de rejoindre son époux car c'est ce dernier qui sera emmené de force à bord du Vengeur. Hyx ne fera donc rien tant que von Treischke ne sera pas à bord, mais ensuite, tout lui sera bon pour se venger de l'amiral allemand ; et comme celui-ci adore son épouse et ses enfants et que les Anges ont de nombreux martyrs à venger... Dolorès s'en veut de trahir le capitaine car elle lui doit beaucoup et qu'il a déjà sauvé de nombreuses vies, mais elle ne veut pas qu'Amalia, cette mère suppliante, et ses enfants soient des victimes de la vengeance du capitaine du "Vengeur". Elle explique à Carolus que Hyx n'a aucune raison de le garder à bord car il est neutre et arrivé par hasard ; il doit donc demander à être débarqué et ensuite aller trouver von Treischke et le prévenir de se méfier afin de ne pas être capturé car tant qu'il n'est pas sur "Le Vengeur", la vie de son épouse et de ses enfants est sauvegardée. L'Espagnole s'éloigne au moment où des sonneries annoncent que "Le Vengeur" va livrer un combat ; en quelques minutes le sous-marin géant coule un sous-marin allemand dernier modèle qui n'est pas en mesure de lutter. Grâce à une immense verrière installée dans la salle de gala, tout l'équipage du "Vengeur", soit environ 500 personnes dont une petite centaine de prisonniers allemands assiste à l'agonie du sous-marin allemand et à la descente vers l'abîme des 60 marins allemands qui sont regroupés par petits groupes de 5 ou 6 hommes ; tandis que les Anges des Eaux écoutent le lieutenant Smith, dit "L'Irlandais", l'homme qui a dirigé le kidnapping d'Amalia et de ses enfants, que Carolus appelle L'Homme aux Yeux morts tant ceux-ci sont tristes, déclamer des versets de L'Apocalypse, puis pleurent à genoux devant les noyés qui s'enfoncent, les prisonniers allemands restent impassibles et ne versent pas une larme ce qui frappe le Luxembourgeois, étonné par ce manque d'humanité. Lorsque tout le monde quitte la grande salle, Hyx passe à côté de Carolus et lui dit qu'il l'attendra le lendemain soir dans la petite chapelle. Il s'y rend comme convenu et se trouve alors dans une magnifique chapelle qui communique directement avec la chambre du capitaine. Ce dernier explique clairement au Luxembourgeois les raisons qui l'ont amené, depuis six mois, à agir avec l'équipe du "Vengeur". Pour lui, le seul langage à employer avec les Allemands pour se faire entendre d'eux est le même que celui qu'ils emploient pour s'imposer au monde, le langage de l'épouvante, et sa vengeance se fait œil pour œil, dent pour dent, bras pour bras, jambe pour jambe ; il tient des livres

de comptes dans lesquels sont inventoriés, photographiés à l'appui, des crimes et atrocités commis par les Allemands et les vengeances qui les punissent. Les otages sont classés par catégories et si certains sont assurés de ne pas être endommagés car leur vie répond de celles de prisonniers en Allemagne, d'autres sont torturés et mutilés ; et les Allemands sont tels que ceux qui sont rassurés sur leur sort n'hésitent pas à s'amuser du sort de leurs compatriotes moins chanceux. Hyx en veut, comme d'autres personnes à bord du "Vengeur", à l'amiral von Treischke car ce dernier est responsable de la mort d'êtres qui leur étaient chers. Ainsi miss Campbell, une femme qui avait consacré toute sa vie aux blessés et aux malades, qui formait des infirmières et qu'il a tenté de sauver avec son épouse, a été abattue par von Treischke ; son épouse elle-même, la célèbre Mlle de N..., issue d'une des plus nobles familles françaises qui avait épousé un Américain, le plus grand philanthrope de la Terre qui n'est autre, donc, que le capitaine Hyx, a été capturée avec trois autres infirmières lors de la tentative de sauvetage de miss Campbell puis violée et tuée dans l'incendie d'une auberge. "Le Vengeur" est né pour venger, sous son drapeau noir, miss Campbell, l'épouse et le monde. Etant donné que Carolus connaît à présent l'identité de Hyx, le capitaine le prévient qu'il restera à bord du "Vengeur" tant que la guerre durera. Après cette entrevue, le Luxembourgeois retourne dans sa chambre et reçoit la visite du docteur qui lui dit qu'il a eu une discussion avec Dolorès et que celle-ci veut voir Carolus le lendemain afin de lui exposer la manière dont elle compte le faire évader pour protéger Amalia et ses enfants. Eristal raconte aussi à Carolus pourquoi elle en veut à von Treischke : lorsqu'il était en mission secrète à Vigo avec d'autres officiers pour organiser le ravitaillement des sous-marins, il avait tendu un piège à Dolorès afin qu'un de ses subalternes, le lieutenant Fritz von Harschfeld, qui était épris de la jeune femme, puisse la posséder car il trouvait ridicule que ce dernier, trop sentimental, ne la prenne pas par la force. Il s'est donc arrangé, un soir, pour la faire venir avec sa mère dans le château qu'ils habitaient et a fait en sorte que von Harschfeld se retrouve seul avec Dolorès. Le docteur ne finit pas son histoire et se retire. Le lendemain, Carolus se rend chez Dolorès qui lui expose son plan : elle va lui fournir un uniforme de marin du "Vengeur" et, avec la complicité du premier officier de commande qui doit prendre quelques médecins engagés par Hyx à Cadix, il quittera le sous-marin le soir-même et débarquera dans cette ville d'où il pourra partir pour aller trouver von Treischke. Elle termine également l'histoire commencée par le docteur : une fois seule avec von Harschfeld, elle s'est refusée à lui et l'officier allemand a accepté de la laisser partir si elle acceptait de se salir en lui disant qu'elle lui avait cédé, ce qu'elle a refusé. Von Treischke est arrivé dans la pièce et a ordonné à son subalterne de faire ce qu'il avait à faire. Fritz s'est alors jeté sur elle mais elle l'a tué avec des ciseaux de poche. Von Treischke est à nouveau entré dans la pièce et ses hommes ont enfermé la jeune femme dans un sac. Dolorès dit alors que le docteur viendra le chercher après le dîner pour le conduire à l'officier de manœuvre. Eristal vient à l'heure convenue mais annonce au Luxembourgeois que le plan est changé : le Vengeur n'embarque plus les

médecins et c'est en scaphandre que l'évasion se fera, quelques heures plus tard, car le sous-marin se rend à Vigo et que le premier officier de commande gagnera le port avec une équipe en marchant au fond de la mer. Cette idée effraie Carolus mais le médecin le rassure ; il finit également de raconter l'histoire de l'Espagnole. Elle a été jetée dans la mer alors qu'elle était dans le sac, heureusement imperméable, et récupérée par le capitaine Hyx et deux de ses hommes qui cherchaient à découvrir les réserves sous-marines servant au ravitaillement des sous-marins allemands dans le fond de la baie de Vigo. La mère de Dolorès est morte d'avoir cru sa fille décédée ; à Vigo on a raconté que Dolorès avait tenté de se suicider et Gabriel croit à cette histoire. Hyx a demandé à l'Espagnole de ne rien raconter à son fiancé français car il ne veut pas que le jeune homme, fou de rage contre von Treischke, ne le tue alors que lui, le capitaine, compte lui réserver un tout autre sort. C'est également pour cette raison que Gabriel est à bord, un peu prisonnier lui aussi. Les deux hommes entendent soudain que les prisonniers allemands font la fête. Eristal explique qu'ils se donnent ainsi du courage car quatre d'entre eux, suite à l'arrivée de rapports concernant des crimes commis dans la petite ville belge de Schaffen, sont condamnés à payer et rétablir la balance des comptes. Carolus et le médecin les voient alors passer dans une course, conduits par des matelots du "Vengeur" sous l'autorité du lieutenant Smith. Eristal explique à Carolus que cet Irlandais, ancien capitaine morutier, en veut aux Allemands car il n'a jamais eu qu'un amour dans sa triste vie, une petite chienne qu'il possédait depuis plusieurs années avant la guerre et qui a été tuée par un soldat d'outre-Rhin, pour rire. Carolus est impatient de quitter "Le Vengeur" et son ambiance de mort et de souffrance ; le docteur Eristal le conduit quelques minutes plus tard à la salle des scaphandriers en lui précisant de ne pas se préoccuper de ce qui se passe dans les îles Ciès où il va débarquer, et d'avancer comme s'il ne voyait rien. Une fois à terre, Carolus devra gagner un petit port où l'attend un pêcheur qui le conduira à Vigo. Dans la salle des scaphandriers, Carolus enfile en premier le casque pour ne pas être reconnu et lorsque les autres arrivent, c'est l'officier de commande qui finit de le préparer. Puis les scaphandriers effectuent une marche sur les fonds marins où tout est repéré pour que les hommes du Vengeur s'y retrouvent grâce à des panneaux et des coquillages. Grâce à un ascenseur sous-marin, le groupe gagne une salle où les hommes peuvent retirer leur équipement. Le premier officier de commande indique à Carolus quel chemin emprunter pour atteindre la barque du barcilleur qui doit le conduire à Vigo ; il le rejoindra pour boire un cocktail à Vigo. Alors qu'il emprunte un chemin encaissé pour traverser l'île, il voit, au moment où le boyau qu'il parcourt croise un autre chemin, un défilé de soldats dont les mouvements sont tellement lents, surtout ceux des artilleurs et de leurs canons, qu'ils ont l'air de fantômes. Il attend un espace entre deux batteries et part en courant vers la cabane du barcilleur.

Lorsqu'il arrive dans la crique où se trouve la cabane du barcilleur, Carolus constate une grande activité sur la plage ainsi que la présence de deux *steamers*, d'un remorqueur, de canots et de chaloupes. Des hommes, des matelots du "Vengeur", débarquent des blessés et les chargent dans un petit train électrique ; le capitaine Hyx lui-même, ainsi que L'Irlandais sont présents, et le Luxembourgeois se demande d'où viennent tous ces blessés car on ne se bat pas en Espagne, et en déduit qu'ils sont les victimes d'une quelconque bataille navale. Etant donné qu'il est vêtu d'un uniforme du "Vengeur", il est chargé d'aider à transporter les blessés dans le train. Le premier officier de commande le voit et ne répond pas à ses questions lorsqu'il demande d'où viennent les blessés. Il monte dans le petit train et se retrouve dans des casernes transformées en ambulances. Dans l'une d'entre elles, il voit Dolorès habillée en uniforme avec une Croix Noire et retrouve le docteur Eristal qui, dès qu'il l'aperçoit, cache Carolus dans une petite pièce d'où celui-ci entend les conversations des blessés qui parlent des combats auxquels ils ont participé et notamment de l'artillerie lente et de la cote 6m85 qui est la clef de toutes les positions sans toutefois préciser où la bataille concernée a eu lieu. Le médecin vient le retrouver et Carolus le questionne au sujet de ce qu'il vient d'entendre ; Eristal lui dit de ne surtout parler à personne de la cote 6m85 s'il tient à la vie et le reconduit par voie de scaphandre dans "Le Vengeur" où il lui administre un soporifique qui agit jusqu'au surlendemain. Lorsqu'il croise Eristal, celui-ci refuse de parler de l'évasion ratée. Carolus se demande de quelle bataille invisible les combats de la cote 6m85 relèvent, sa localisation, et en vient même à croire qu'il a peut-être rêvé tout ce qu'il a vu sur une des îles Ciès. Il rend visite à Amalia qui s'étonne de ne pas l'avoir vu la veille mais il ne révèle rien de son aventure. Elle lui apprend que Dolorès et Gabriel ont quitté le sous-marin et qu'elle ne voit plus le premier officier de commande ; elle ne comprend pas pourquoi Hyx a laissé des personnes débarquer lors de l'escale du "Vengeur" et ne l'a pas laissée partir elle, alors qu'elle a convenu avec lui d'aller voir son époux. Elle pressent que sa situation ainsi que celle de ses enfants se complique. Plusieurs heures plus tard, alors qu'il est dans sa cabine, le Luxembourgeois est visité par Eristal qui lui annonce qu'un nouveau plan d'évasion a été établi avec le premier officier de commande qui est à bord : ce sera cette fois par la voie des airs grâce à l'autobus-hydravion du "Vengeur" et dans une heure environ. Carolus se déguise à nouveau en matelot et se rend dans le local où se trouve l'étrange véhicule. Le premier officier de commande lui annonce que L'Irlandais part en mission pour capturer l'amiral von Treischke et qu'il voyagera caché dans la boîte à outils. C'est à Zeebrugge que l'action doit avoir lieu et le sous-marin est non loin de cette base des sous-marins allemands sur la côte belge. Après deux petites heures de vol, Carolus débarque près de Bruges. Le premier officier de commande lui dit d'y courir, d'entrer à la *Kommandantur* et de demander à voir urgemment von Treischke pour lui donner des nouvelles de son épouse ; puis il devra convaincre celui-ci de se cacher pour ne pas être capturé. Peu de temps après, Carolus parvient à se faire conduire par des soldats allemands, les yeux bandés, à Zeebrugge.

Sur place, il est mis dans une cellule et après plusieurs heures il est questionné par un lieutenant de vaisseau qui, lorsqu'il apprend qu'il a à faire à Carolus Herbert, de Renich, lui dit qu'il va le conduire auprès de l'amiral. Après plusieurs heures de voiture, les yeux toujours bandés, Carolus découvre qu'il est arrivé à Renich et il est déposé devant la maison de sa mère. Il est abasourdi, mais pas autant que lorsqu'il apprend de la bouche de sa mère qu'elle le croit coupable d'avoir enlevé, à Madère, Amalia, l'épouse de l'amiral ; c'est du reste ce que von Treischke est venu lui apprendre en personne. Carolus explique qu'il n'y est pour rien et alors qu'il s'apprête à dîner avec sa mère, von Treischke entre et lui demande ce qu'il a fait de son épouse. Les deux hommes s'isolent et Carolus explique à l'amiral allemand que son épouse et ses enfants sont les prisonniers du capitaine Hyx à bord du "Vengeur". Von Treischke sait que Hyx existe et se fait confirmer par le Luxembourgeois ce qu'il sait déjà, à savoir que Hyx est en réalité le célèbre philanthrope américain et lui demande de lui raconter son aventure. Carolus raconte tout sauf l'épisode des îles Ciès et l'endroit où a atterri l'auto-hydravion près de Bruges. Une fois von Treischke parti, Carolus retrouve sa mère et la servante Gertrude pour dîner et leur raconte ses aventures. Lorsque Carolus entend des bruits, sa mère lui dit qu'il s'agit certainement des deux soldats allemands que l'amiral a imposés dans la maison ; cependant, lorsque le trio entre dans la cuisine, ils trouvent les deux soldats ficelés et baillonnés. Immédiatement Carolus se demande si ce n'est pas L'Irlandais et ses hommes venus pour capturer von Treischke ayant appris qu'il se trouvait dans la maison ou si, ayant constaté sa disparition du "Vengeur", ce n'est pas lui-même que l'on voulait capturer. Il fouille la maison pour tenter de trouver les hommes qui se sont introduits chez sa mère ; Gertrude constate que c'est par le grenier qu'ils sont entrés et il y grimpe donc. Par la lucarne qui donne sur le jardin, il voit une silhouette entrer dans la maison voisine, a priori abandonnée depuis longtemps, et reconnaît von Treischke qui y rencontre une femme voilée avec laquelle il s'entretient ; même s'il ne distingue pas bien cette femme dont il aperçoit le visage, Carolus est certain de l'avoir déjà vue. Lorsqu'il redescend et parle de la femme voilée à sa mère, elle lui dit que cette femme, dont personne n'a jamais vu le visage, habite dans la maison depuis six mois et qu'il ne semblait pas que von Treischke, qui vient deux à trois fois par mois à Renich, s'intéressât à elle. Le lendemain matin, Carolus va rendre visite au vieil antiquaire patriote Peter et alors qu'il discute avec lui dans l'arrière boutique, il voit entrer la dame voilée et sa servante. Lorsqu'il passe à côté d'elle, le Luxembourgeois reconnaît la femme dont il a vu un portrait dans la petite chapelle du Vengeur et qui n'est autre que l'épouse du capitaine Hyx qui est censée être morte, M<sup>rs</sup> G..., nom du plus grand philanthrope de la Terre ; l'antiquaire lui dit qu'il s'est forcément trompé car le monde entier sait qu'elle a été martyrisée par les Allemands et ajoute qu'en toute logique, si elle était bel et bien vivante, rien n'expliquerait qu'elle ne le fasse pas savoir, ni les Allemands d'ailleurs... Un *feldwebel* vient alors chercher Carolus et le mène devant l'amiral von Treischke qui lui reproche son attitude envers la dame voilée car celle-ci lui a rapporté le

comportement cavalier du Luxembourgeois. Carolus dit qu'il a cru reconnaître l'épouse du capitaine Hyx, propos que von Treischke ne commente pas, et lui parle également des hommes qui se sont infiltrés chez sa mère et de sa décision de passer en Hollande avec sa mère pour échapper à ce qui le poursuit. L'amiral allemand lui dit que les inconnus dans la maison venaient peut-être pour lui et, rebondissant sur les envies de fuite de Carolus, lui annonce qu'il va partir en sa compagnie et le confie au lieutenant de vaisseau Fritz qui le conduit dans une pièce et lui explique que von Treischke désire que l'évadé du "Vengeur" consigne sur papier toutes les informations qu'il possède sur le vaisseau du capitaine Hyx. Grâce à son prénom et à une cicatrice qu'il porte au cou, Carolus reconnaît en Fritz l'officier qui a violenté Dolorès à Vigo. Après avoir eu la promesse que sa mère serait prévenue de son départ, Carolus exécute le travail qu'on lui a commandé et il est embarqué dans une auto-canon avec von Treischke, Fritz et d'autres officiers. On lui annonce alors qu'il va comparaître devant un conseil de guerre à Zeebrugge. Après 24h de trajet, il est introduit dans une salle où siègent trois hommes qui disent vouloir seulement l'interroger au sujet de son odyssée à bord du Vengeur ; il s'agit du prince Henri, le grand chef de la flotte, de l'amiral von Tirpitz et bien entendu de l'amiral von Treischke. Carolus parle donc du "Vengeur", de son voyage, de la salle de torture réservée aux Allemands, et lorsqu'il est questionné au sujet d'une escale dans les îles Ciès, il se montre évasif et dit simplement que la chose est possible ; lorsque le prince Henri lui demande ce que l'on dit de la cote 6m85 à bord du "Vengeur", le Luxembourgeois dit qu'il n'en a jamais entendu parler. Après cette audition, Carolus est conduit dans une cellule et le lendemain il repart avec Fritz en auto-canon pour une ville qu'il pense être, d'après les mots qu'il a entendus, Cuxhaven ou Wilhelmshaven. Il est alors embarqué à bord d'un sous-marin qui, même s'il est du dernier modèle et un des plus beaux de la flotte allemande, est très loin d'offrir un confort semblable à celui du Vengeur ; lorsqu'il apprend que c'est d'une expédition visant à détruire le "Vengeur" dont il fait partie, il se voit mort d'avance. Le commandant de l'*U-boot*, Wenninger, célèbre comme d'autres officiers de la marine allemande qui sont à bord, pour ses crimes à la surface des mers comme en profondeur, semble pourtant certain, tout comme von Treischke, que le plan visant à entraîner l'immense "Vengeur" dans une zone où il s'échouera ne peut que réussir.

Après plusieurs jours de voyage dans les mers du Nord, Carolus aperçoit, au détour d'une course, la dame voilée ; elle perd un pendentif qui porte le portrait du capitaine Hyx ce qui confirme son identité et donne raison au Luxembourgeois qui se demande pourquoi elle se cache alors que la nouvelle qu'elle n'est pas morte permettrait d'épargner des vies sur "Le Vengeur" et notamment celles d'Amalia et de ses enfants. Quelques instants plus tard, Carolus reçoit la visite de la dame voilée dans sa cabine. Il lui explique que son époux ne vit plus que pour la venger et que le

grand philanthrope est devenu une bête remplie de haine qui se consacre à la mort et à la torture ; il veut convaincre l'épouse du capitaine Hyx de faire savoir par tous les moyens à ce dernier qu'elle est encore en vie afin qu'il cesse son œuvre de vengeance. Mais la femme voilée lui dit que quelque chose l'empêche de dire qu'elle est vivante, même si elle le souhaite profondément. Carolus pense que c'est peut-être parce qu'elle a été violée et ne veut plus se présenter devant son époux mais elle l'assure que ce n'est pas le cas. Il tente de l'apitoyer en lui parlant du sort qui attend Amalia mais elle ne semble pas y prêter attention. Elle lui révèle par contre que Peter a disparu depuis que son magasin a été fermé par la *Kommandantur* et Carolus pense alors que c'est parce que von Treischke a eu peur des révélations que l'évadé du "Vengeur" a pu faire au vieil antiquaire ; elle lui apprend également qu'elle a vu M<sup>me</sup> Herbert et Gertrude capturées au milieu de la nuit par des soldats et que lorsqu'elle a questionné von Treischke à leur sujet, il a répondu qu'il avait ordonné cet acte pour s'assurer la bonne volonté de Carolus. Ce dernier comprend que c'était déjà pour cette raison que deux hommes s'étaient introduits chez sa mère et que les deux soldats avaient été ligotés pour éviter que les Allemands ne soient soupçonnés et donc un scandale car il était question de l'enlèvement de deux femmes d'un pays neutre. La dame voilée quitte la cabine et Carolus l'aperçoit entrer dans une cabine où se trouve von Treischke ; il épie la conversation et entend l'épouse de Hyx demander à l'amiral allemand de promettre qu'aucun mal ne sera fait à M<sup>me</sup> Herbert. Carolus passe toute la nuit à s'interroger et surtout ne comprend pas ce qui empêche M<sup>rs</sup> G... de partir.

Quelques jours plus tard, un matin, Carolus constate que tout l'équipage du sous-marin est en ébullition et comme gagné par une joie qu'il ne comprend pas. Cet état est causé par la rencontre annoncée avec un paquebot de croisière, le Lot-et-Garonne, que l'U-boot est chargé de couler. Deux torpilles font sombrer le bateau, de nombreux canots de sauvetage chavirent et un obus en coupe un en deux. Carolus est horrifié par le plaisir que prennent les marins allemands à regarder des femmes et des enfants se noyer et à les y aider au besoin en leur tirant dessus en riant et en chantant. Soudain, une forme se précipite sur le sous-marin et lui tire dessus ; tout l'équipage rentre à bord de l'U-boot pour la plongée mais Carolus préfère mourir avec les naufragés du paquebot que vivre avec des assassins et se jette à l'eau en emportant un enseigne allemand sur lequel il se venge du crime commis en le noyant, sortant ainsi de la neutralité qu'il tentait de conserver jusqu'alors. Il est repêché avec les quelques rescapés par un navire français sur lequel il reconnaît Gabriel avant de s'évanouir. Le bateau, l'Anne-Marie, dont le port d'attache est Saint-Jean-de-Luz, est un chalutier transformé en chasseur de sous-marins. A son réveil, Carolus retrouve Gabriel qui l'emmène dans sa cabine de capitaine afin que les deux hommes puissent se conter leurs aventures depuis qu'ils se sont quittés. Gabriel ne peut donner au Luxembourgeois des nouvelles récentes d'Amalia et lui apprend que le capitaine Hyx est furieux contre lui depuis son évasion. Carolus raconte tout ce qui lui

est arrivé depuis son départ du “Vengeur” à l’exception de sa rencontre avec la femme voilée et l’identité de celle-ci ; surtout il lui dit qu’il a vu Dolorès soigner des blessés sur l’île des Ciès. Gabriel raconte qu’après que Dolorès ait quitté le “Vengeur” pour les Ciès, le sous-marin a repris sa route. Le Français était furieux d’être séparé de la femme qu’il aime et a dit à Hyx qu’il voulait quitter le “Vengeur” au plus vite. Le capitaine lui a alors dit qu’il n’avait plus besoin de lui et qu’il le débarquerait le soir même à Brest à la seule condition qu’il se mette à la disposition de ses chefs ; il pourrait expliquer sa longue absence en parlant du “Vengeur” et de son capitaine. Une fois devant ses supérieurs à Brest, il a parlé de Hyx et a été conduit à Rochefort où il est passé en secret, comme Carolus à Zeebrugge, devant un conseil de guerre. Les interrogateurs étaient particulièrement intéressés par les questions techniques concernant le “Vengeur” et voulaient savoir s’il savait ce qui se passait aux îles Ciès ; comme ce n’était pas le cas, Gabriel a pu repartir pour Saint-Jean-de-Luz et attendre des ordres à bord de l’Anne-Marie. Il a alors reçu, entre autres, un ordre lui défendant d’approcher des îles Ciès avec son bâtiment. Mais poussé par la curiosité et son amour pour Dolorès, il a décidé d’y aller en barque mais en a été empêché par des hommes montés sur un canot automobile armé d’un canon. Au retour, un courant l’a entraîné vers la baie de Barra, une parmi d’autres dans l’estuaire de Vigo, et il y a découvert des bâtisses, une intense activité, des casernes et des artilleurs avec des bras mécaniques et des canons carrés qui effectuaient des manœuvres bizarres, semblables à celles qu’a vues Carolus dans les îles Ciès ; et tous ces hommes semblaient être des Allemands. Il a été repéré et a pris la fuite avant de repartir, le lendemain, avec son bâtiment, ses hommes et le souhait d’aller informer ses supérieurs à Saint-Jean-de-Luz de ce qu’il avait vu ; on lui a dit de tout oublier et de ne plus approcher les Ciès. Ce qui est certain, pour les deux hommes, c’est que leurs récits se complètent et tournent autour du mystère d’une bataille invisible dans les eaux entre Vigo et les îles Ciès. Carolus est inquiet pour Amalia et se dit que Hyx a laissé partir Gabriel car Dolorès étant dans les Ciès, il n’avait plus à craindre d’éventuelles confidences de l’Espagnole à son fiancé au sujet du drame du château de Vigo. Il décide alors de tout révéler au jeune capitaine de l’Anne-Marie car celui-ci voudra alors se venger, tuer von Treischke, ce qui sauvera Amalia et ses enfants car Hyx ne pourra plus capturer l’amiral. Il raconte alors comment, contrairement à ce que pensait Gabriel, Dolorès a été lancée à la mer dans un sac après avoir été violentée suite à un ordre de von Treischke ; comme Hyx tient à sa vengeance sur von Treischke, il a forcé Dolorès à se taire pour ne pas provoquer la colère du Français. Gabriel remercie Carolus et lorsqu’il lui demande comment il pourrait lui être utile, le Luxembourgeois lui dit que vu sa situation, poursuivi qu’il est par le ressentiment de Hyx et les menées de von Treischke, il voudrait passer pour mort. Gabriel accepte, surtout qu’il est facile pour lui de dire qu’il a reconnu le cadavre du Luxembourgeois sur les lieux du naufrage du Lot-et-Garonne ; il propose alors à Carolus de partir avec lui à la chasse du sous-marin de von Treischke après que les survivants du naufrage aient été

débarqués mais le Luxembourgeois se sent fatigué par toutes ses aventures et préférerait être débarqué dans un endroit retiré. Gabriel lui dit qu'il connaît un endroit parfait et après avoir débarqués les survivants du naufrage à Santander, le débarque un peu plus loin et le fait mener par un de ses marins chez un couple de pauvres gens qui l'accueillent avec bienveillance, lui offrent le gîte et le couvert pour la nuit ainsi que des vêtements misérables ainsi qu'un écriteau qui le font passer pour un sourd-muet. Le lendemain, l'homme le conduit à Santander et le confie à Don Ramon, le chef d'une confrérie de mendiants qui l'initie aux rudiments de la mendicité et le loge chez lui avec d'autres mendiants et notamment un faux cul-de-jatte de 15 ans, Potaje, qui a en réalité les jambes déformées, se déplace sur une planche à roulettes, fait la cuisine chez Don Ramon et avec lequel Carolus se lie d'amitié. Un soir, après une semaine, le Luxembourgeois rentre chez Don Ramon et Potaje lui remet une lettre adressé à M. Herbert de Renich apportée par leur hôte qui connaît donc la véritable identité de Carolus. L'enveloppe contient une lettre à remettre en main propre au capitaine Hyx, aux îles Ciès, et un mot de von Treischke. Carolus ne comprend pas comment les Allemands ont su qu'il se cachait chez Don Ramon jusqu'à ce que Potaje lui révèle que tout le monde sait que le maître des lieux est à la solde des Allemands.

Carolus sait qu'il n'a pas le choix puisque von Treischke tient sa mère et il est convaincu que par le pli, l'amiral allemand informe le capitaine Hyx que son épouse n'est pas morte et que s'il veut la revoir, il doit rendre Amalia. Potaje convainc le Luxembourgeois de l'emmener avec lui et le soir même les deux compagnons prennent le train pour Vigo. Le lendemain, sur place, Carolus apprend que le courrier à destination de la société spécialisée dans les explosifs qui loue les îles Ciès lui parvient grâce à un homme qui vient le chercher à Vigo deux fois par semaine ; il cherche alors à contacter Hyx, Dolorès et le docteur Eristal mais les lettres qu'il adresse lui sont rendues le lendemain car les destinataires sont inconnus dans les îles. Carolus trouve dans sa chambre une lettre de Fritz von Harschfeld lui laissant encore 24h pour aller dans les Ciès et amener la réponse du capitaine Hyx au château de la Goya, château de la fenêtre duquel Dolorès avait été jetée. Grâce à Potaje, le Luxembourgeois parvient à embarquer à bord de la barque du barcilleur qui aurait du lui servir à quitter les Ciès lors de son évasion, et il se rend vers celles-ci avec son compagnon. Ils parviennent à s'en approcher, voient et entendent des choses étranges comme un chaland d'où émanent des soupirs et qui est éclairé par-dessous ou encore d'étranges lumières sous-marines. Ils ne peuvent débarquer car une chaloupe automobile les renvoie vers Vigo. Alors qu'ils passent près de la baie de Goya, ils aperçoivent la dame voilée derrière une fenêtre munie d'une grille. Au plus près du rocher sur lequel est perché le château, Carolus constate que Dolorès a eu de la chance de ne pas mourir dans sa chute car des pierres redoutables sortent des eaux. Grâce à l'habileté de Potaje, les deux hommes parviennent jusqu'à la fenêtre et Carolus peut s'entretenir avec l'épouse du

capitaine Hyx. Elle confirme qu'elle est prisonnière et lorsque le Luxembourgeois lui demande si von Treischke la laisserait partir en échange d'Amalia, elle affirme que l'amiral allemand ne tiendrait pas sa promesse et la garderait emprisonnée. Elle ajoute que la seule façon de sauver Amalia est de faire croire à Hyx que von Treischke la libèrera, même si c'est un mensonge. Carolus lui dit qu'il préférerait la faire évader pour l'emmener auprès de son époux mais la femme voilée rétorque que si elle s'évadait elle irait partout sauf auprès de lui et demande à Carolus de ne pas chercher à comprendre. Le Luxembourgeois est tout de même décidé à libérer M<sup>rs</sup> G... car une fois qu'il en disposera, il deviendra maître de la situation. Potaje dit à son ami qu'il se mettra à la tâche pour cette évasion dès le lendemain soir, avec les outils adéquats, puis les deux hommes repartent. Ils voient alors plusieurs bateaux qui pénètrent dans le port du château et, profitant de l'obscurité, ils glissent leur embarcation à la suite du convoi et rentrent dans le môle du château. Carolus se dit qu'il va peut-être enfin trouver la clé du secret des alentours de Vigo, celle qui explique ce que Gabriel et lui-même ont vu. La flotille entre alors dans une sorte de caverne sous le château ; les deux hommes entendent à nouveau les mêmes plaintes que celles du chaland sans parvenir à localiser leur origine, même si elles semblent provenir d'un ponton, et voient des hommes débarquer d'immenses coffres et les pousser dans un tunnel dans lequel ils pénètrent. Carolus reconnaît von Harschfeld et von Treischke et constate que les coffres, qui sont vidés, sont remplis de lingots et d'objets en or, de bijoux, de pierres précieuses qui viennent grossir le trésor qui s'accumule à cet endroit. Il réalise très vite que ces richesses proviennent des galions de Vigo, cette flotte qui revenait avec les trésors des Incas et qui s'est sabordée elle-même dans la baie de Vigo pour ne pas que les Anglais et les Hollandais qui la poursuivaient s'emparent de toute cette richesse. Les Allemands sont en train de réussir ce que d'autres ont tenté depuis longtemps et la Bataille Invisible est donc certainement cette lutte au fond des eaux pour récupérer les trésors des galions. Carolus a confirmation de cela lorsqu'il entend von Treischke parler du Saint-Marc, le galion le plus garni, qui lui est disputé par d'autres, et des tranchées de la cote 6m85. Bientôt les caves sont désertées par tous les hommes chargés du débarquement et Carolus se trouve enfermé avec Potaje ; ce dernier trouve un petit escalier de pierre grâce auquel les deux amis parviennent à regagner le port du château puis Vigo avec la barque du barcilleur une demi-heure plus tard. Alors qu'ils regagnent leur hôtel, ils passent devant le bar dans lequel le premier officier de commande du "Vengeur" voulait boire un cocktail avec Carolus après son évasion, bar que l'homme du "Vengeur" avait situé ailleurs. Ils entrent et le patron, Jim, leur explique qu'il a déménagé et qu'il est situé à présent dans la boutique que tenait la mère de Dolorès ; il connaît l'identité de Carolus car son nom a été prononcé devant lui peu de temps auparavant par un homme entré dans le bar. Jim met à la porte un matelot complètement saoul auquel il dit de retourner aux Douze Apôtres pour travailler. Carolus lui demande ce qu'il veut dire mais Jim lui dit qu'il n'aura qu'à le demander à l'homme qui le cherche, lui qui est tellement

reconnaissable à cause de l'homme qui l'accompagne. Carolus pense que l'équipage du Vengeur doit être au courant qu'il est à Vigo et que c'est peut-être le premier officier de commande qui le cherche. Les deux amis sortent du bar et Potaje dit que la boutique adjacente à celle que tenait la mère de Dolorès et où Dolorès vendait des cigarettes serait parfaite pour cacher la femme voilée après l'évasion. Alors qu'ils s'éloignent, ils heurtent le cadavre de l'homme que Jim a jeté dehors ; celui-ci a eu la gorge tranchée. Carolus le reconnaît comme étant un sous-officier qui commandait la manœuvre d'artillerie lente qu'il a pu observer dans l'île des Ciès. De retour à l'hôtel, le majordome annonce au Luxembourgeois que quelqu'un l'attend dans sa chambre.

Il s'agit du médecin de bord du "Vengeur", Médéric Eristal, qui dit à Carolus qu'Amalia et ses enfants vont bien, même si tout l'équipage du "Vengeur" et en premier lieu le capitaine Hyx est sur les dents et souhaite accomplir sa vengeance depuis l'attentat contre le Lot-et-Garonne par un sous-marin à bord duquel se trouvait von Treischke. Il explique au Luxembourgeois que les Douze Apôtres sont les véritables enjeux de la Bataille Invisible, cette bataille sous-marine qui bat en ce moment son plein, et qu'il s'agit de douze galions d'Espagne remplis d'or d'Amérique du sud qui ont été coulés dans la baie de Vigo en 1702 afin de ne pas tomber aux mains des ennemis anglais, sur l'ordre de l'amiral français Châteaurenault. Il y en a pour 2 milliards d'or, c'est-à-dire suffisamment pour refaire la puissance financière de l'Allemagne et lui permettre de faire durer la guerre du monde aussi longtemps qu'elle le voudra. On a retrouvé par hasard dans les archives de l'Amirauté britannique les comptes d'un commissaire du roi qui se trouvait sur un des galions et avait été fait prisonnier par les Anglais, document qui est passé sous les yeux du capitaine Hyx qui a alors demandé au gouvernement espagnol, par l'intermédiaire de l'ingénieur canadien Mabel, le privilège de rechercher le trésor englouti. Une société allemande est venue elle aussi demander ce privilège et le gouvernement espagnol voulant préserver sa neutralité a alors dit qu'il n'accorderait aucun privilège si les deux partis ne s'entendaient pas. Du coup, le fond de la baie de Vigo a été partagé : l'ouest pour la société canadienne, l'est pour la société allemande. La société de Mabel s'est installée aux îles Ciès, la société allemande dans la baie de Barra, en face. Les travaux des Allemands avançaient moins vite car leur terrain était moins bon et ils ont un jour décidé d'attaquer les scaphandriers de Hyx pour s'emparer de deux galions faciles à vider, tuant la moitié des hommes de la société canadienne. Dès le lendemain Hyx amenait ses engins et scaphandriers de combat et la Bataille Invisible commençait, bataille dans laquelle ce n'est pas la poudre qui est utilisée mais l'électricité et l'air comprimé. Tout se passe comme à la surface, avec la présence de tranchées, d'artillerie, d'infanterie et d'un arrière, de charges à la baïonnette et la cote 6m85 est une petite cime qui domine le champ de bataille autour du galion le plus richement doté, le Saint-Marc ; le nom de ce point élevé est lié à la distance qui le sépare de la surface. Les lumières que Carolus et Potaje ont vu

sont permanentes sauf en première ligne, car il fait en permanence sombre sous les eaux, et les chalands d'où proviennent les soupirs sont des bâtiments qui flottent et remontent en leur sein les blessés à l'aide de câbles ; de part et d'autre ce sont les services de la Croix-Noire qui prennent ceux-ci en charge. Personne ne se bat en surface car l'Espagne est un pays neutre et elle doit donc ignorer ce qui se passe au fond de la baie de Vigo. Le majordome vient alors dire à Carolus qu'un homme l'attend et qu'il doit être prêt à le suivre au château de Goya. Avant de partir, le Luxembourgeois demande au docteur de solliciter pour lui une entrevue au capitaine Hyx mais Eristal lui dit qu'il a définitivement tourné le dos à Hyx et ne veut plus le voir ; depuis le crime du Lot-et-Garonne, l'ambiance à bord du "Vengeur" est terrible car les Anges des Eaux veulent se venger par le sang des Allemands à bord et notamment par celui de la femme du plus coupable d'entre eux, von Treischke. Hyx a obtenu de son équipage qu'ils patientent trois jours, le temps qu'il capture l'amiral allemand, et dans le cas contraire il ne pourra plus tenir ses hommes et ce sera l'enfer sur le "Vengeur". Carolus descend et croise Potaje qui lui promet d'agir pour libérer la dame voilée. L'homme qui attend le Luxembourgeois avec une auto est le neveu de von Treischke et lorsque le véhicule passe devant le bar de Jim, Carolus y reconnaît le premier officier de commande du "Vengeur" et pense, vu ce que lui a dit Eristal, qu'il a du lui aussi quitter le "Vengeur". Au château de la Goya, von Treischke dit à Carolus que son échec pour approcher Hyx aux îles Ciès doit être réparé et le charge d'aller trouver celui-ci là où il se trouve actuellement, c'est-à-dire à la cote 6m85, pour lui remettre le pli qu'il détient depuis Santander. Il dit au Luxembourgeois qu'il va partir de suite, accompagné par son neveu et équipé du scaphandre le plus moderne, le tout, selon l'amiral allemand, pour sauver Amalia d'une effroyable tragédie, la plus effroyable de toute la guerre en cours. Carolus est effrayé à l'idée de se retrouver au milieu de la Bataille Invisible qui fait rage mais petit à petit, alors qu'il se rapproche de la baie de Vigo, sa curiosité le pousse à vouloir découvrir cette guerre sous-marine. Une fois dans la baie, il découvre comment les soldats allemands descendent au fond de celle-ci grâce à des wagonnets et se rend compte que ces hommes sont cuirassés comme des guerriers moyenâgeux, armés de fusils à air comprimé et à baïonnette, de glaives, de hâches et de masses d'armes. Son propre scaphandre est effectivement une prouesse technique d'environ 500kg, extrêmement solide et équipé de deux bras mécaniques. Il descend avec son compagnon au fond de la baie et découvre alors la Bataille Invisible qui se déroule comme en Champagne, avec présence de plusieurs lignes de tranchées, de réseaux de boyaux, de fil barbelé, de bombardements grâce à une artillerie pneumatique sous-marine lourde et légère, de charges à la baïonnette, d'un système de relève toutes les huit heures, la mise en place de mines... Il comprend alors que les mouvements étranges fait par l'artillerie lente qu'ils a vus sur les îles Ciès n'étaient qu'un entraînement et donne un sens aux propos de Gabriel concernant des hommes possédant des bras mécaniques. Carolus s'approche avec son guide de la première ligne des tranchées allemandes, face à l'ennemi, et voit un combat au

corps à corps après un assaut qui lui rappelle un combat de la guerre de Cent Ans. Le neveu de von Treischke fixe sur le casque de Carolus une croix lumineuse verte, signe convenu pour avertir l'ennemi de l'arrivée d'un parlementaire, et le conduit auprès d'un homme qui va le guider pour approcher sans danger de la cote 6m85. Le Luxembourgeois et son nouveau guide sont projetés par un obus hors du boyau qu'ils suivent sur une zone sableuse où, vu leur masse, ils s'enfoncent sans pouvoir réagir. Carolus voit l'Allemand disparaître puis s'enfonce complètement à son tour.

Carolus se réveille dans une chambre, dans la baie de Barra. Inquiet de n'avoir aucune nouvelle du guide, le neveu de von Treischke et deux autres officiers sont partis à sa recherche mais n'ont retrouvé que le Luxembourgeois. Lorsqu'il est à peu près remis, Carolus est conduit au château de la Goya et laissé seul dans la chambre d'où Dolorès avait été jetée à la mer et où se trouvait la femme voilée. Il découvre que Gabriel est en train de scier les barreaux : celui-ci a su que von Treischke est au château et vient le chercher. Potaje est tout prêt et fait le guet. Carolus a un plan et l'expose à Gabriel : il demande au fiancé de Dolorès d'aller à l'hôtel où il est lui-même descendu et de laisser un mot définissant un lieu de rencontre, lieu où il s'arrangera pour faire venir von Treischke ; c'est Potaje qui continuera à scier les barreaux. Lorsque von Treischke entre dans la chambre accompagné de Fritz von Harschfeld et de la dame voilée, Carolus lui dit qu'il ne veut plus aller sous la mer pour trouver le capitaine Hyx et qu'il a une autre idée : confier le pli dont il est porteur à quelqu'un qui voit de toute façon le commandant du "Vengeur". Comme von Treischke ne veut pas confier un document écrit à quelqu'un dont il n'est pas sûr, Carolus lui dit qu'il peut parler devant quelqu'un qui doit voir Hyx et qui rapportera ses paroles : en ce moment le docteur Eristal est au même hôtel que lui et le premier officier de commande est à Vigo lui aussi. Le Luxembourgeois convainc l'amiral allemand de l'accompagner à son hôtel et Fritz les suit. A l'hôtel, le majordome remet une lettre à Carolus : c'est le docteur Eristal qui lui annonce qu'il l'attend avec le premier officier de commande chez Jim. Le trio s'y rend et lorsqu'il y arrive, Carolus aperçoit Gabriel au bar avec Eristal et l'officier de commande. Le Luxembourgeois présente les deux Allemands comme deux vieux amis et leur donne les noms qu'ils ont toujours utilisés à Vigo. Von Treischke ne peut s'empêcher de parler du malheur qui a frappé la mère de Dolorès puisque Jim est installé dans les locaux qu'elle occupait et de Dolorès en présentant Fritz comme celui qui lui faisait la cour et qu'elle a failli tuer. Gabriel se retient pour ne pas exploser et le groupe, sauf Gabriel pénètre dans l'ancienne boutique de Dolorès, adjacente, pour parler à l'écart du bar où quelqu'un peut entrer à tout moment. Soudain, les deux Allemands voient apparaître Dolorès derrière son ancien comptoir ; ils sont sous le choc car jusqu'alors ils étaient certains qu'elle était morte. Ils sont ficelés et baillonnés ; von Harschfeld est particulièrement anéanti car contrairement à von Treischke, il ne s'est jamais véritablement remis de son histoire avec Dolorès qu'il aimait réellement. Gabriel se jette sur l'amiral

allemand pour le tuer mais Dolorès l'arrête ; elle veut qu'il lui arrache le cœur, cœur qu'elle fera manger au chien du boucher qu'elle a amené avec elle. Au moment où le capitaine de l'Anne-Marie s'apprête à lui obéir, L'Irlandais et ses hommes font irruption dans la boutique et emportent von Treischke, von Harschfeld, le premier officier de commande, le docteur Eristal et Carolus pour les emmener sur le Vengeur. Le Luxembourgeois se dit que maintenant que Hyx tient l'amiral allemand, Amalia est bel et bien perdue.

Une fois à bord du Vengeur, le groupe est conduit dans la petite chapelle. Hyx est présent, à visage découvert : il n'a plus besoin de se cacher et veut montrer son visage à ceux qui vont mourir. Von Treischke dit à Hyx que son épouse vit et le capitaine du "Vengeur" demande à rester seul avec lui, puis il demande à voir Carolus. Il demande au Luxembourgeois le pli qu'il devait lui remettre et le lit. Il menace ensuite Carolus et von Treischke de tortures sans nom s'ils mentent au sujet de son épouse mais le Luxembourgeois l'assure qu'il l'a vue et lui a parlé. Hyx lui donne alors jusqu'à minuit pour lui prouver que son épouse est vivante en lui ramenant quelques mots écrits de sa main, sinon il mourra avec les autres. Carolus lui explique qu'elle se refuse à écrire mais le capitaine du "Vengeur" est certain qu'elle acceptera quand elle saura von Treischke, son geôlier, prisonnier sur le "Vengeur". Le lieutenant Smith, l'Irlandais, est mis à la disposition de Carolus et le reconduit à Vigo où une auto l'attend. Carolus demande à passer à son hôtel et y trouve Potaje qui lui dit qu'il n'a pas encore pu faire évader la dame voilée car elle surveillée presque en permanence ce qui l'a empêché de scier les barreaux jusqu'au bout ; il pense qu'il aura fini le lendemain soir mais Carolus n'a que jusqu'à minuit et comme il sait que la prisonnière refusera, comme elle le lui a déjà dit, d'écrire, il voudrait bien disposer d'elle. Le Luxembourgeois se fait conduire au château de la Goya où il entre sans problème grâce à un sauf-conduit que Hyx a fait signer à von Treischke. Il apprend à la dame voilée que l'amiral, son ordonnance von Harschfeld et lui-même sont à la merci de son époux et que la seule façon de les sauver, et donc qu'il soit sauvé lui-même, est qu'il remonte dans le "Vengeur" avec un mot signé de sa main. Elle refuse ce qui énerve Carolus qui ne comprend pas et elle lui donne à la place son pendentif dans lequel se trouve un portrait de son époux. Lorsqu'il remet le bijou au commandant du "Vengeur", celui-ci dit que ce n'est pas une preuve suffisante et que le bijou a certainement été enlevé sur le cadavre de son épouse. Carolus insiste pour que Hyx lui accorde jusqu'au lendemain minuit et l'assure qu'il lui amènera Mrs G... qu'il aura fait évader. Le chef des Anges des Eaux accepte et met à nouveau l'Irlandais et ses hommes à la disposition du Luxembourgeois. Carolus est ramené à son hôtel où il s'endort jusqu'au matin. Potaje le réveille et lui apprend que la fenêtre du château est prête : il montera sur le balcon situé sous cette fenêtre et à l'aide d'une corde fera descendre la prisonnière jusqu'aux bras du Luxembourgeois qui attendra dans

la chaloupe ; un signe a été convenu entre la dame voilée et Potaje qui avertira ses sauveurs du moment où elle sera seule. Lorsqu'ils arrivent sur place, Potaje ne peut utiliser son grappin comme les fois précédentes car la mer a fait s'effondrer la corniche à laquelle il l'accrochait ; il ne peut donc monter jusqu'au balcon et lorsque la dame voilée se présente sur le balcon, les deux hommes lui demandent d'utiliser la corde qu'ils lui avaient laissée lors de leur première visite et de descendre seule. Mais elle ne semble pas entendre ou comprendre et Carolus et Potaje doivent s'enfuir car ils sont surpris. Lorsqu'ils remettent pied à terre à Vigo, l'Irlandais les attend avec ses hommes et les emmène non pas sur le "Vengeur" mais sur une des îles Ciès où ils voient des scaphandriers descendre au combat et se trouvent face à d'énormes tanks conçus et armés pour la lutte sous-marine. Carolus est enfermé dans une maisonnette en bois sans Potaje qui semble avoir disparu. Dans la pièce voisine, il voit à travers les planches du mur Hyx prêt au combat, donner ses ordres, et affirmer que grâce aux tanks la présence sous-marine allemande autour des Douze Apôtres va être annihilée en une nuit. Soudain, Potaje apparaît, saute sur la table devant Hyx et lui dit qu'il sait où les Allemands ont entassé ce qu'ils ont déjà retiré des galions et comment y accéder par un chemin sous la mer ; ce chemin n'est autre que celui qu'il avait emprunté avec Carolus pour sortir des caves sous le château. Potaje semble convaincre Hyx puisqu'il embarque avec lui dans un des tanks qui s'enfoncent dans les eaux. Carolus s'endort et lorsque l'Irlandais vient le chercher, il constate à l'extérieur que les soldats fêtent la victoire totale et lorsque les tanks sortent des eaux, il voit Potaje, Hyx et son épouse sortir de l'un d'eux. La Bataille Invisible est terminée.

Tout le monde remonte à bord du "Vengeur" où des tensions opposent le capitaine Hyx à tout son équipage qui réclame le droit de se venger sur les Allemands présents à bord, la famille von Treischke comme tous les autres enfermés depuis longtemps, des crimes qui les ont affectés. Un matin, Carolus rencontre Hyx dans la salle de gala et le commandant du Vengeur demande à l'Irlandais de veiller à ce qu'il reste seul avec le Luxembourgeois. Hyx remonte alors la tapisserie qui cache l'immense verrière donnant sur les eaux et, sous le puissant éclairage des projecteurs du sous-marin, Carolus découvre une ville engloutie dans laquelle s'affairent des scaphandriers du Vengeur. Hyx explique qu'il cache dans cette cité qui appartenait probablement à l'Atlantide tout le trésor des galions car il veut éviter, vu qu'il est pris en chasse, que cet or qui doit servir la cause de la civilisation ne courre le moindre risque. Il le dépose donc momentanément et charge Carolus de venir le chercher si, par hasard, il ne pouvait le faire lui-même ; il lui montre donc sur une carte l'endroit où se trouve la cité engloutie et seul le capitaine du "Vengeur" et le Luxembourgeois connaîtront cet emplacement. Hyx explique ensuite à Carolus qu'il ne comprend plus son épouse car elle fait tout pour l'éviter. Elle ne lui a demandé qu'une chose qui est de débarquer tous les prisonniers allemands en Angleterre et de les remettre aux autorités. Carolus pense que c'est la

perspective des tortures qui vont leur être infligées qui perturbe Mrs G... mais son époux est certain qu'il y a quelque chose de plus grave. A ce moment, on apporte un télégramme au capitaine du Vengeur qui lui annonce une sortie de la flotte allemande en mer du Nord et il décide de s'y rendre pour prêter main-forte aux Anglais. Carolus est certain que sa conversation avec Hyx a été espionnée par une ombre qu'il a vue remuer et s'enfuir et qui ressemblait à celle d'un Allemand, von Schultz, qui aurait échappé à la surveillance des gardes. Durant la nuit suivante, Carolus, intrigué par les bruits qui semblent parcourir le "Vengeur" depuis plusieurs heures, sort de sa cabine et suit une sorte de mélodie qui le mène à la chapelle. Il voit alors Mrs G... avec à ses pieds Amalia et ses enfants tenir un discours et prier pour la paix et la justice ; les Anges des Eaux pleurent avec elle et ont oublié leur soif de vengeance et de sang. Par sa générosité, cette Française a sauvé les prisonniers allemands que l'équipage du "Vengeur" s'apprêtait à massacrer. Hyx est en larmes lui aussi et soudain se jette aux pieds de son épouse et lui saisit les mains : seulement ce sont des fausses mains qu'il arrache car son épouse a eu les mains tranchées par les Allemands en Belgique. Carolus comprend alors que le refus d'écrire était en réalité une impossibilité, tout comme il était impossible à cette femme de s'évader avec une corde, et il réalise aussi que c'était pour préserver la vie des Allemands prisonniers, leur éviter les pires tortures, que Mrs G... voulait garder le secret de sa mutilation. Alors que les Anges des Eaux s'apprêtent à assouvir leur vengeance, on annonce que l'ennemi est en vue mais le "Vengeur" a été saboté et ne peut plus plonger ; Carolus est certain que c'est un coup de von Schultz. Le "Vengeur" et son équipage se battent donc jusqu'à la mort en surface, non plus avec le drapeau noir mais avec le drapeau tricolore comme le demande Mrs G... Hyx et son épouse meurent noyés tandis que Carolus tue von Treischke alors que celui-ci essaie de monter dans la chaloupe où se trouvent Amalia, ses enfants, d'autres naufragés et qu'il risque de faire chavirer.

L'auteur termine en expliquant que les documents constituant les confessions de M. Carolus Herbert de Renich lui ont été apportés par un garçon sur une planchette qui ne peut être que Potaje et qui a ensuite disparu sans dire un mot. Il ne sait pas si Carolus est vivant et si von Schultz, s'il s'agissait bien de lui, a pu s'évader du "Vengeur" avant qu'il ne sombre comme ce fut le cas pour quelques autres prisonniers allemands. Peut-être même a-t-on capturé Carolus car von Schultz sait, pour avoir épié la conversation de celui-ci avec le capitaine Hyx, qu'il est le seul qui sache précisément où le trésor des galions a été caché ?

## **6. *La dernière déesse*, de Claude Farrère (du 15/02/1919 au 20/03/1919).**

Le chimiste français Jean Folgoët est depuis quelques semaines à Grenade pour soigner un état neurasthénique. Lorsqu'il apprend que l'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie, il décide de rentrer en France pour être disponible en cas de mobilisation générale. Arrivé à Paris le 31 juillet, il se rend au ministère de la marine pour recevoir, en tant qu'officier de réserve, un ordre de mise en route en cas de mobilisation. Le grand chef du personnel qui le reçoit est persuadé que la paix est assurée et dit à Folgoët qu'il ne sait quel ordre lui donner ; comme il est attaché au port de Toulon, il lui recommande d'aller là-bas. Pour tenter d'obtenir des informations plus précises sur la situation, Folgoët se rend dans les bureaux du quotidien *La Grande France*. Le secrétaire général le reçoit et lui révèle qu'il est persuadé que la guerre est certaine et qu'elle sera d'ampleur européenne.

Jean se rend ensuite au domicile de la femme dont il est épris, M<sup>me</sup> Flamey, à Auteuil, mais découvre, suite à une conversation téléphonique, que celle-ci a un nouvel amant qui doit arriver plus tard dans la soirée. Il décide d'attendre dans le jardin et de tuer cet homme lorsqu'il sortira de la maison de M<sup>me</sup> Flamey. Vers minuit, il voit un matelot pénétrer chez cette dernière ; le marin le cherche pour lui remettre un ordre du ministère de la marine. Lorsque le matelot repart, Folgoët sort dans la rue, l'intercepte, se fait reconnaître et prend connaissance du pli : il est lui est demandé, en tant que lieutenant de vaisseau, de cesser ses activités à l'École Supérieure de chimie organique et de rallier Cherbourg pour prendre le commandement du torpilleur en réserve n°624. Le matelot porteur de l'ordre se présente comme étant le canonnier Hamelin et avoue enrager de ne pouvoir aller se battre car il est bloqué au ministère, les équipages étant complets partout ; Folgoët lui propose alors d'embarquer avec lui. Hamelin apprend à son nouveau commandant que son second sera l'homme présent dans la maison de M<sup>me</sup> Flamey, Harel, et prenant conscience de l'acte que Folgoët s'appête à commettre, l'en dissuade. Folgoët réalise alors qu'une veille de mobilisation générale, un officier français n'a pas le droit d'en tuer un autre pour un motif aussi futile qu'un amour de femme.

Septembre 1914. Le torpilleur 624 est dans l'Adriatique. Folgoët et le quartier-maître de canonage et chef de barre Hamelin sont devenus des amis très proches et si le second connaît le secret de son commandant en ce qui concerne Harel et M<sup>me</sup> Flamey, le premier connaît le secret du mal qui ronge Hamelin : ses parents, opposés à son amour et à ses projets de mariage avec une simple fille de ferme lui ont coupé les vivres pour le forcer à s'embarquer et pendant qu'il était au loin, se sont arrangés pour éloigner la femme qu'il aime, son tout jeune fils. Depuis, il ne sait où ils se

trouvent car ses parents n'ont rien voulu lui dire. Folgoët promet de tout faire, lorsque la guerre sera finie, pour aider son ami, grâce à ses relations, à retrouver sa famille.

Le torpilleur 624 est pris en chasse par 7 croiseurs autrichiens ; pendant le combat, Harel, chargé des torpilles, manque sa cible et raille son commandant en lui disant qu'il a toujours tout raté dans sa vie, sauf les femmes... Folgoët est blessé dans son amour-propre et Hamelin indigné et furieux ; le premier a juste le temps de voir le second qui semble chercher une arme avant que le 624 ne soit frappé par un obus qui semble avoir tué Harel et par une torpille qui le coule. Les survivants, cinq hommes sur les 70 d'équipage sont recueillis par une flottille de contre-torpilleurs français qui envoie par le fond les navires autrichiens.

En octobre, les survivants se trouvent dans un hôpital maltais. Folgoët reste plusieurs jours dans un tel état de léthargie qu'il manque d'être considéré comme mort ; Hamelin, pour sa part a les deux jambes cassées, une fracture du crâne, de nombreuses contusions et est pris de violents accès de fièvre qui le font délirer. Le 5<sup>ème</sup> jour de sa léthargie, Folgoët surprend un monologue d'Hamelin en plein délire ; ce dernier, qui semble s'adresser à Dieu, confesse avoir tué Harel sur le bateau, avant la chute de l'obus, pour venger son ami Folgoët de l'insulte lancée par celui que le commandant du 624 ne pouvait punir alors car la situation l'obligeait à être avant toute autre chose focalisé sur son devoir de commandement. Dieu semble dire à Hamelin qui l'accepte que ce sera à Folgoët d'être son juge dans cette affaire. Une semaine après son réveil, Jean, qui se sent bien, demande quand il pourra retourner au combat mais le médecin-chef lui laisse entendre que ce n'est pas avant plusieurs mois de convalescence qu'un retour au combat pourra être envisagé. Ce n'est que début novembre que Folgoët quitte l'hôpital maltais, rallie Toulon puis retourne à Paris.

Un soir, peu de temps après son retour à Paris et alors qu'il avait décidé de retourner à Auteuil, chez M<sup>me</sup> Flamey, Jean rencontre, suite à un accident de taxi, un ami médecin militaire qui occupe une position très influente, devine où il se rend et lui conseille de ne pas le faire pour lui éviter une situation délicate. Le soir du 7 décembre, grâce à la complicité de son ami médecin, Folgoët arrive, avec d'autres blessés, dans l'hôpital où M<sup>me</sup> Flamey et son amie Mme d'Aufertoyre travaillent en tant qu'infirmières bénévoles ; elles se sont illustrées ce même jour en se battant car elles sont toutes deux tombées amoureuses du même lieutenant de chasseurs à cheval... M<sup>me</sup> Flamey interroge le médecin sur l'identité de l'officier qu'il escorte ; celui-ci révèle à l'infirmière qu'il s'agit d'un officier du torpilleur 624 qui a été coulé dans l'Adriatique. Lorsqu'il apprend à celle-ci que le commandant, Jean Folgoët et son second, le lieutenant Harel, ont été tués tous les deux, elle ne manifeste aucune tristesse et se laisse reconforter par un vieux marquis présent dans l'hôpital.

L'officier blessé, qui n'est autre que Folgoët, se lève alors de sa civière et s'en va en riant alors que M<sup>me</sup> Flamey s'évanouit.

En octobre 1917, le capitaine Jean Folgoët se trouve sur le plateau des Mairaines aux alentours du fort de la Malmaison. Un profond dégoût de la vie le mine, causé par la guerre mais surtout par son échec amoureux qui, il en a conscience, avait fait de lui un vaincu dès la veille de la mobilisation. Il retrouve Hamelin qui de quartier-maître est devenu lieutenant d'artillerie d'assaut et commande un groupe de douze tanks ; il a été fusilier-marin, a fait Dixmude, Ypres, l'Yser et a été décoré et cité à plusieurs reprises. Le 21 octobre au soir, les hommes apprennent que c'est pour le lendemain à 4h30 qu'est fixée l'heure du déclenchement de l'offensive visant à reprendre le Chemin des Dames. Finalement l'heure est retardée de 24h et c'est le 23 octobre à 4h30 que l'attaque est prévue. Folgoët, qui ne veut pas rester à l'abri du poste de commandement dans lequel il a normalement son poste, entre Vailly et les positions allemandes pour y surveiller les opérations et rapporter leur évolution, décide de sortir et de se mêler aux combattants. A l'heure annoncée, l'artillerie cesse son tir et les fantassins partent à l'assaut. Jean avance de tranchée en tranchée jusqu'au bout du boyau de la dernière tranchée française. Un simple fossé le sépare de la première tranchée allemande, fossé au bord duquel il s'installe pour réfléchir sur lui-même avant de se relever et de partir vers l'avant, vers le Chemin des Dames, vers l'ennemi qui fuit, parmi les morts et les blessés. Lorsqu'il est en vue du village de Chavignon, il aperçoit dans un petit bois quatre tanks qui sont les seuls restants du groupe commandé par Hamelin. Les deux amis se retrouvent et se mettent à couvert dans une tranchée qu'Hamelin avait fait creuser par des prisonniers allemands. Ne sachant pas pourquoi il prononce ces mots irrévocables par les suites qu'ils supposent, Jean demande à son ami si c'est lui qui a tué Harel. Hamelin avoue mais ne veut pas donner d'explication. Jean connaît les raisons du geste, entendues de la bouche même de son ami trois ans plus tôt, mais veut les entendre alors qu'Hamelin est conscient de ses paroles. Comme ce dernier reste silencieux, Jean lui avoue qu'il sait : Hamelin a voulu faire justice à la place de son ami mais n'en avait pas le droit ; comme il n'est ni juge, ni bourreau, il n'est qu'un assassin, ce qu'Hamelin reconnaît, tout comme il accepte la peine prévue dans ce cas par les codes civil et militaire. Comme il est hors de question que Folgoët le dénonce, Hamelin dit qu'il se dénoncera et s'expliquera devant un conseil de guerre. Jean refuse pour qu'il ne soit pas question de M<sup>me</sup> Flamey et propose de juger l'affaire tout de suite en organisant un conseil de guerre dans la tranchée : les quatre membres de l'équipage du tank d'Hamelin seront les juges et Folgoët le président.

Les faits brièvement rappelés, le conseil condamne Hamelin à la peine de mort avec exécution immédiate de la sentence : c'est aux obus prussiens qui tombent dru sur les positions

françaises de Chavignon qu'est confiée la charge d'exécuter le condamné qui doit donc sortir de la tranchée et s'exposer au feu ennemi. Folgoët promet à son ami de retrouver la femme qu'il aime et son fils et lui annonce qu'il a déjà pris des mesures en ce sens auprès de son notaire pour le cas où il mourrait. Folgoët décide soudain de se condamner à mort lui aussi car si c'est parce qu'il est un meurtrier qu'Hamelin a été condamné, il en est un lui même puisqu'il a condamné à mort Hamelin alors qu'il n'est pas juge lui non plus. Jean s'expose donc au feu ennemi avec son ami mais au bout d'une heure, et alors que le feu allemand destiné à empêcher l'artillerie française de suivre l'avance de son infanterie victorieuse est très intense, les deux hommes sont toujours en vie. Au soir du 23 octobre, le Chemin des Dames est pris par les Français et les deux hommes semblent avoir obtenu leur grâce ; pour Folgoët, il ne reste donc qu'à se résigner à vivre et chacun part de son côté. De retour à Vailly, dans la cave qui lui sert de chambre, Jean ouvre sa cantine et se retrouve face aux 264 lettres encore cachetées que lui a envoyées M<sup>me</sup> Flamey depuis bientôt 3 ans et qu'il n'a jamais voulu ouvrir, sans trop savoir pourquoi. Il comprend alors qu'en fait il a souhaité être mort après la trahison qu'il a subie et a donc fait comme s'il l'était vraiment en ne donnant pas suite ; comme il n'a pas été tué aux côtés d'Hamelin, qu'il faut bien vivre, il commence à ouvrir les lettres.

### **7. *La pieuvre*, de Georges Spitzmuller (du 04/08/1920 au 06/10/1920).**

Le récit s'ouvre à Belfort en juillet 1902. Le sergent Louis Vernal, secrétaire du capitaine de Ribeaupierre qui préside une commission chargée d'effectuer les essais d'une nouvelle mitrailleuse à culasse mobile de fabrication française acceptée, pour permettre à son frère Hilaire de rembourser une somme qu'il a volée à son patron, perdue au jeu mais aussi pour l'empêcher de se suicider, de devenir un espion au service de l'Allemagne et de voler la culasse mobile de la mitrailleuse. La femme qu'il aime, la divette Leonida Mousseline qui est en réalité une espionne allemande, le met en relation avec le faux Belge Vanzeloo qui est en réalité un major allemand, espion lui aussi, et c'est à celui-ci que Vernal remet la pièce volée pour laquelle il reçoit une somme qui lui permet de tirer son frère d'embarras sans même être soupçonné. Après cela, Lucien refuse de revoir Léonida qui promet de se venger d'avoir été méprisée. A la fin de son temps de service militaire, Lucien ne se rengage pas, car sa trahison le mine, et il quitte Belfort pour Paris.

Sur la côte d'Azur, près de Toulon, en octobre de la même année, Gisèle, une belle jeune fille de 18 ans, fille du riche constructeur automobile Valrobert et orpheline de mère, qui est en vacances dans la ville familiale des Magnolias est attaquée alors qu'elle se promène avec sa gouvernante, Aurora Jackson, par un groupe de *nervi*, les bandits de Provence. Un capitaine d'infanterie intervient

et sauve les deux jeunes femmes ; il s'agit du capitaine Hervé de Ribeaupierre qui se trouve être en vacances chez son frère à Toulon en attendant son départ pour un régiment de zouaves en Algérie. Il reconnaît en Gisèle le visage de la jeune fille qu'il avait aperçue trois mois plus tôt à Belfort, le 14 juillet, et dont il est amoureux depuis. La semaine suivante, il demande sa main à Gisèle, elle aussi éprise de lui depuis qu'elle a croisé son regard à Belfort ; un mois plus tard M<sup>lle</sup> Valrobert devient M<sup>me</sup> de Ribeaupierre.

Peu de temps après sa libération, Lucien a reçu, comme son frère, une lettre de Saïgon lui apprenant que suite à la mort d'un oncle qu'ils ne connaissent que très peu, il hérite de 600000 francs avec son frère. Lucien et Hilaire montent une banque qui devient vite prospère ; le premier est fiancée à Magdeleine dont le père est fonctionnaire au ministère de la Guerre, et se charge de voyager, de rechercher les affaires. Alors qu'il se trouve à Bruxelles, il est abordé dans une brasserie par un homme qui lui propose une affaire intéressante et lui fixe un rendez-vous quelques heures plus tard avec un certain M. Ostenbaum. Lorsque Lucien se rend à l'adresse donnée il se rend compte qu'il a été attiré dans un guet-apens puisqu'il se retrouve face à Vanzeloo dans des locaux qui sont les bureaux de l'espionnage allemand contre la France. Ostenbaum qui est en réalité capitaine de réserve au régiment d'infanterie de Karlsruhe piège Lucien pour l'obliger, une fois encore, à trahir la France : il enregistre grâce à un dactylographe les aveux de Lucien au sujet du vol de la culasse, lui montre des photos compromettantes et l'assure qu'il lui remettra toutes ces preuves contre lui s'il accepte en échange de lui livrer un officier français chargé de missions d'espionnage en Allemagne. Lucien ne voit pas comment se tirer d'affaires et accepte le marché proposé.

Le voyage de noces d'Hervé et de Gisèle les mène au Luxembourg en novembre où ils croisent Lucien, présent pour ses affaires. Hervé et Lucien conviennent de se revoir pour une excursion. Lucien croise ensuite Ostenbaum qui le somme d'agir et Vernal décide qu'il va livrer son ancien supérieur ; Ostenbaum lui dit qu'il faut qu'il s'arrange pour franchir la frontière franco-allemande lors de la promenade et suivre un chemin particulier. Lors de l'excursion qu'il effectue sans son épouse car elle est souffrante, Hervé propose à Lucien de franchir la frontière pour fouler la glorieuse terre de Lorraine en empruntant justement le chemin que Ostenbaum a indiqué à Vernal. Des gendarmes de l'empire les arrêtent, les accuse de propos subversifs et d'espionnage à cause de photos prises par Hervé. Le capitaine de Ribeaupierre demande que Vernal, qui n'est pas militaire, soit relâché, ce que les gendarmes acceptent, mais Lucien veut suivre son ancien capitaine à Thionville chez le juge d'instruction. Ribeaupierre est emprisonné et demande à Lucien de prévenir Gisèle, ce que celui-ci fait le soir même. Le lendemain, Vernal se rend à Bruxelles, dans les bureaux

de l'espionnage allemand et entre en possession des preuves qui l'accusent du vol de la culasse qu'il détruit sur le champ.

Après un procès sommaire, Hervé de Ribeaupierre est accusé d'espionnage, condamné à six ans d'emprisonnement et emmené dans la forteresse de l'île d'Aaroë dirigée par le colonel von Murtius. Il se lie rapidement avec un baronnet, officier de la marine anglaise, sir Crawfort, enfermé pour espionnage, mais à juste titre, et auquel il reste quatorze mois à faire. Gisèle essaie de faire libérer son époux à l'aide de relations de poids à Paris et d'un prince allemand qui ne pense qu'à profiter de la situation pour obtenir les faveurs de la femme du prisonnier en échange de sa libération. Alors qu'elle est à Berlin, elle apprend que son père est mourant et lorsqu'elle arrive aux Magnolias, il est mort depuis 36h. Non loin de la villa, un homme étrange, l'ingénieur agronome Raphaël Sargasse, considéré comme une sorte de magicien par la population des environs et qui possède réellement un don pour la transmission de pensée, habite un domaine agricole modèle et passe son temps à suivre et à photographier Gisèle pour laquelle il éprouve un amour brutal depuis très longtemps. Un jour de début mars 1903 où il aperçoit Gisèle et Aurora faire une promenade en barque, il s'arrange pour les approcher lorsqu'elles débarquent et, fixant Gisèle droit dans les yeux, lui ordonne de se rendre vers minuit dans une grotte toute proche. Gisèle s'étonne de ne pas avoir protesté face à un tel affront et rentre aux Magnolias avec Aurora. La nuit venue, Gisèle se lève, en proie au somnambulisme et se rend à la grotte ; Sargasse l'attend et assouvit enfin son désir. Au matin, Gisèle ne se souvient de rien mais elle est sous le pouvoir de Sargasse et obéit à n'importe quel ordre qu'il lui donne. Elle refuse alors de sortir pour ne pas croiser ce regard qui la met mal à l'aise ; son état d'anxiété inquiète Aurora. Un soir que l'Anglaise ne s'endort pas, préoccupée par l'état de Gisèle, elle surprend celle-ci qui sort de la maison, visiblement en proie à une crise de somnambulisme. Elle la suit jusqu'à la grotte où elle voit un homme prendre Gisèle dans ses bras ; elle crie, met l'homme en fuite et rapidement, comprend ce qui se passe. Gisèle se rend compte également de ce qui lui est arrivé et dès le lendemain tombe malade. Elle guérit rapidement et les deux femmes conviennent de ne jamais parler à Hervé des événements de la grotte.

Noël de la même année. Hervé de Ribeaupierre choisit de profiter de cette soirée de fête durant laquelle les Allemands sont occupés à boire et à manger pour s'évader et y parvient grâce à un uniforme d'officier allemand. Le baronnet, qui n'a plus que quelques jours de prison à faire, ne le suit pas. Une fois à l'extérieur de la forteresse, Hervé se dirige vers l'Est de l'île, plus désert, et il est accueilli par Christian Wener, un contrebandier, et son épouse, deux Danois qui haïssent les Prussiens et qui sont trop heureux d'aider un Français évadé. Wener propose à Hervé de l'accompagner le lendemain dans une de ses tournées et de le déposer sur une île de Fionie d'où il

pourra regagner la France. Le lendemain, lorsqu'ils débarquent pour une courte escale sur l'île de Döby, encore dans les eaux allemandes, un homme d'équipage de Wener, un Silésien, certainement attiré par la prime accordée par Murtius à qui ramènera un prisonnier évadé, disparaît et deux gendarmes montent à bord et demandent à Wener de retourner à Aaroë. Ribeaupierre promet à Wener et à son équipage de les dédommager suite à ce qu'il s'apprête à faire et parvient à expulser les deux gendarmes du *cutter* de Wener et à les isoler sur une grosse bouée indiquant un écueil. Wener passe alors prendre son épouse et le groupe repart vers l'île de Fionie. Mais des vents contraires font qu'ils sont rapidement rattrapés par le contre-torpilleur parti d'Aaroë pour les stopper. Christian veut continuer à tenter de fuir mais Hervé ne veut pas être responsable de la mort des hommes et de la femme qui l'ont aidé ; il se rend donc aux Allemands mais menace de se suicider s'il n'a pas la promesse qu'il sera le seul à être fait prisonnier. Les Allemands acceptent et Ribeaupierre est emmené sur le contre-torpilleur et enfermé. La mer démontée empêche le navire de guerre d'avancer rapidement et à la nuit, le prisonnier est toujours bouclé dans sa cabine. Soudain il entend quelques bruits, la cabine s'ouvre et Lucien Vernal apparaît. Les deux hommes sautent à la mer et nagent jusqu'à une petite crique où ils trouvent une barque avec laquelle ils rejoignent la côte danoise. De là, ils gagnent à l'aube la ville de Faaborg où Vernal a réservé depuis plusieurs semaines deux chambres dans un petit hôtel. Hervé n'en revient pas que Vernal ait été présent sur le contre-torpilleur dans un uniforme de matelot allemand ; Lucien lui explique alors que cela fait une année qu'il travaille à cette évasion, attendant l'occasion d'agir et avoue également les deux actes infâmes qu'il a commis, le premier pour sauver son frère, il y a seize mois, le second il y a un peu d'un an lorsqu'il a accepté de livrer son ancien chef en échange des preuves qui prouvaient sa culpabilité dans le vol de la culasse. Vernal ajoute que depuis un an il ne vit plus, qu'il a quitté son activité, sa fiancée de laquelle il ne se sentait plus digne et qu'il s'est entièrement consacré à l'évasion du capitaine et donc à tenter de réparer le mal qu'il a fait. Ribeaupierre est profondément touché par cet homme qui avoue ses fautes, geste qui le relève à ses yeux, et malgré l'épreuve subie dans la forteresse, malgré la trahison que représente le vol de la culasse de la mitrailleuse, choisit de le pardonner.

Dès qu'il rentre en France, Henri de Ribeaupierre se présente au ministère de la Guerre où il reçoit un congé d'un mois pour passer du temps aux Magnolias. Il arrive à Toulon au début du mois de janvier 1904 et se précipite à la villa où il compte surprendre son épouse et passer avec elle une seconde lune de miel. Lorsqu'il pénètre dans sa chambre il découvre qu'elle a eu un enfant quelques semaines plus tôt, le 2 décembre 1903 et qui ne peut être le sien ; ivre de colère contre cette femme infidèle qui l'a déshonoré, il vole l'enfant afin de se venger en la faisant souffrir et le confie à une

nourrice habitant près de la Valette. Il est de surcroît bien décidé à retrouver le père de l'enfant et à le tuer, si possible sous les yeux de Gisèle. Profondément triste, il ne retourne pas à Toulon et demande à Philbert, un brigadier des douanes qu'il connaît et qui loge sur une hauteur non loin des Magnolias de l'héberger. Après une nuit sans sommeil il aperçoit par hasard, alors qu'il observe la villa aux jumelles, un lambeau de tissu accroché dans des arbustes près de l'entrée d'une grotte, tissu qui porte une broderie qu'il reconnaît et qui prouve qu'il provient d'une écharpe qu'il a jadis offerte à son épouse. Il se rend sur place, recueille le morceau d'étoffe et entre dans la grotte où il trouve une barrette appartenant à Gisèle mais aussi un médaillon contenant la photo d'un enfant et au dos de laquelle se trouve l'adresse d'un photographe à Paris. Il sait donc que Gisèle est venue dans la grotte mais ignore qui représente le portrait : l'homme, le fils de celui-ci ? Il décide donc d'aller à Paris pour retrouver le photographe et en apprendre davantage. Le soir même il prend le train pour Toulon et arrive à la gare de Lyon le lendemain matin. Il rencontre le baronnet Crawfort, libéré depuis quelques jours à peine et qui s'apprête à rendre visite à son ami de prison aux Magnolias. L'Anglais remarque immédiatement que le capitaine de Ribeaupierre est triste et se met à sa disposition pour l'aider sans même que le Français ne lui explique les raisons de son mal. Les deux hommes se rendent à l'adresse du photographe mais apprennent que celui-ci est mort depuis plus de 30 ans. Crawfort a alors une idée : confier la photo du garçonnet à un artiste américain qu'il connaît, qui est à Paris, et qui a le don de représenter des portraits vieillis, en peinture, à partir de portraits de personnes jeunes. Ce peintre, Denwell, accomplit son œuvre et remet à Hervé un portrait du garçonnet vieilli d'environ 30 ans. Munis de ce portrait les deux amis retournent à Toulon pour tenter de connaître l'identité de l'homme. Grâce au douanier Philbert et au pêcheur Plouvier, Hervé apprend que l'homme qu'il cherche est un ingénieur agronome nommé Raphaël Sargasse, réputé être un peu sorcier mais qui est parti depuis quelques mois au Congo pour recueillir un héritage composé d'une grande concession de terrain et d'une factorerie. Le capitaine de Ribeaupierre annonce à Crawfort qu'il va demander sa mise en disponibilité temporaire pour se rendre en Afrique ; bien entendu l'Anglais, qui est complètement libre de ses mouvements, annonce qu'il le suit et suggère d'emmener un domestique dévoué. Hervé décide alors que c'est son ordonnance, le fidèle Godolphin, qui partira avec eux.

Au Congo français, Sargasse a rapidement développé la concession héritée de son parent et se trouve à la tête d'une des plus florissantes exploitations agricoles du pays. Il est un maître autoritaire et violent envers les Noirs qui travaillent pour lui qu'il traite comme des serfs. Un jour de fin février, il va trop loin et provoque la rébellion d'un groupe de travailleurs qui décide de le tuer en faisant passer sa mort pour un accident. Hervé de Ribeaupierre, le baronnet Crawfort et Godolphin,

tous trois accompagnés du noir Ali et venus dans le domaine de Sargasse pour soi-disant visiter son exploitation modèle, interviennent et le sauvent de justesse car Hervé, qui se fait appeler le capitaine de Saint-Martin, veut tuer l'homme de ses mains. Le groupe part ensuite, accompagné par une petite caravane, vers la factorerie de M<sup>r</sup> Fontenoy, l'associé de Sargasse, pour la visiter. Le lendemain ils assistent à l'attaque du fort de Louanbo par des troupes indigènes et Hervé décide qu'il faut intervenir. Grâce à l'intervention de Godolphin, d'Hervé dont la présence galvanise les Français du fort qui n'ont plus d'officiers vivants pour les commander, et aux secours qu'est allé chercher Zambelli, le secrétaire de Sargasse, les indigènes sont repoussés et le fort sauvé. Le groupe reprend sa route et arrive chez Julien Fontenoy qui les accueille avec une grande hospitalité. Le premier soir, après le dîner, Hervé de Ribeaupierre constate que la belle Allemande Edwige Holstein, la gouvernante des deux enfants de Fontenoy, est follement éprise de l'Argentin Zambelli mais que Sargasse la désire également. Il surprend une scène durant laquelle ce dernier tente de convaincre Edwige de céder à ses avances et, comme elle refuse, il voit Sargasse l'hypnotiser, lui fixer un rendez-vous nocturne et l'Allemande succomber à son pouvoir. Il réalise alors que Gisèle a été elle aussi la victime du misérable et s'en veut s'avoir été si dur à son égard. Il écrit donc immédiatement une lettre d'amour et de pardon à son épouse qu'il fera partir dès le lendemain par câblogramme. Cependant il demeure décidé à châtier Sargasse. Le lendemain, Godolphin vient lui annoncer qu'on lui a volé son livret militaire et il surprend Edwige qui vole 1000 francs dans le bureau de Fontenoy mais par délicatesse envers une femme, il ne la dénonce pas. Il est persuadé que c'est elle qui a volé le livret militaire et, se souvenant de l'histoire de Lucien Vernal et du rôle joué par Léonida, se dit qu'Edwige est peut-être une espionne elle aussi. Le soir, il suit l'Allemande et la voit faire des signes lumineux. Elle avoue être une espionne aidant la lutte de son pays contre la France, ici, dans une colonie, le vol du livret militaire qui doit servir à fabriquer de faux papiers pour d'autres espions, et révèle également qu'elle communique par signaux avec un Allemand mêlé aux indigènes ayant attaqué le fort et préparant l'attaque de la factorerie de Fontenoy, c'est-à-dire le massacre de toutes les personnes qui s'y trouvent. Hervé lui dit de signaler à son contact l'impossibilité de l'attaque, lui annonce qu'elle quittera la factorerie mais que pour le moment il a besoin d'elle.

Peu de temps après cet épisode, le mariage de Sargasse et d'Edwige est célébré car l'Allemande ne peut résister à l'emprise de l'ingénieur. Quelques jours plus tard, après avoir demandé conseil à Crawford qui a étudié les questions d'hypnotisme, Hervé met à exécution le plan qu'il a imaginé : éloigner Sargasse de son épouse durant une journée, en faisant aller celui-ci, sous un faux prétexte, dans les bureaux du gouverneur, à Makoko, dans l'espoir de libérer Edwige de son emprise. Sur le chemin du retour Sargasse est attaqué par deux hommes puis se retrouve ligoté, baillonné et les yeux bandés. Il est amené devant le pavillon habité par Zambelli et son bandeau

retiré : il voit alors son épouse embrasser l'Argentin et sa rage fait qu'il s'évanouit. Lorsqu'il reprend connaissance, il se trouve face au capitaine de Saint-Martin, à sir Crawfort, à Godolphin, à Ali et à deux employés de Fontenoy. Ribeaupierre lui avoue qu'il est l'instigateur du guet-apens et révèle sa véritable identité. Il ne veut pas tuer Sargasse en l'assassinant et lui explique qu'il a donc organisé un duel devant témoins. Au terme de celui-ci, Hervé est blessé au bras mais parvient à tuer Sargasse dont la mort libère Edwige.

A la villa des Magnolias, Gisèle est ivre de joie : elle a reçu la lettre envoyée par son époux qui lui annonce qu'il s'est rendu au Congo pour châtier l'homme dont elle a été la victime, lui demande pardon et lui dit d'aller récupérer l'enfant qu'il a décidé d'adopter. Gisèle part donc avec Aurora chez la nourrice près de la Valette mais apprend sur place que son petit Bernard a été volé quelques jours plus tôt ; elle ne récupère que sa chaînette et sa médaille.

Nous sommes en 1913. Charles Grélin, hercule alsacien né à Cernay, en pays annexé, mais qui a effectué son service militaire en France, parcourt le pays avec un jeune garçon de dix ans, Sylvain Cernay ; les deux vivent misérablement de ce que leur rapportent les numéros qu'ils exécutent dans les villages qu'ils traversent. Sylvain n'est pas le fils de Grélin, ancien prisonnier du bagne de Nouméa qui a tué son épouse suite à un accès de colère alcoolique ; sa seconde compagne, Louise, était tellement malheureuse de la mort de leur enfant qu'un jour qu'il passait avec elle devant une ferme près de Toulon, il a volé le bébé qui était sans surveillance. Comme leur propre fils, Sylvain Grélin, était enregistré comme défunt à l'état civil, le bébé volé ne pouvait porter le nom Grélin et il a donc été nommé comme la ville de naissance de Charles. Grélin est un homme sanguin, toujours tenté par l'alcool et les mauvais coups, mais il aime Sylvain qui veut absolument que celui qu'il appelle père, tout en sachant qu'il ne l'est pas, soit un homme honnête et joue donc le rôle de guide de conscience, le ramenant sans cesse sur le chemin de la morale. Un jour, grâce à la bonté d'artistes parisiens en villégiature dans la région où Charles et Sylvain passent, près de Ramonchamp, dans les Vosges, Grélin se retrouve en possession d'une forte somme avec laquelle il décide d'aller acheter une roulotte et une toile pour un petit chapiteau à la foire de Faucogney, en Haute-Saône. En chemin, il rencontre un ancien camarade de bagne, aujourd'hui colporteur de livres, qui lui propose un vol dans une maison des environs, vol qui nécessitera que Sylvain joue un rôle essentiel. L'enfant refuse et, sous menace de se tuer, convainc le père Grélin de renoncer ; ce dernier chasse également le colporteur des environs.

A l'automne de cette même année, les grandes manœuvres de l'armée française se déroulent en Franche-Comté et comme à chaque fois, une foule importante et ardente y assiste. De

nombreux bateleurs sont présents aux alentours de Villersexel où sont alors les troupes françaises ; parmi eux, le père Grélin et Sylvain, qui ont acheté leur roulotte. Sylvain admire les soldats d'autant plus que depuis longtemps il souhaite être militaire lorsqu'il sera adulte. Alors qu'il regarde passer les troupes et les officiers, dont le colonel d'infanterie de Ribeaupierre, Sylvain aperçoit un homme qui rampe dans un champ pour tenter de photographier une pièce d'artillerie. Comme il est un bon tireur, il détruit à distance l'appareil photo, blesse l'espion qui, grâce à son intervention, est intercepté. Dans la soirée, Ostenbaum, le directeur de l'agence d'espionnage de Bruxelles qui est accompagné de Léonida et de trois hommes à lui, retrouve non loin du campement des troupes françaises Edwige et Francisco Zambelli. Il ordonne aux trois hommes de tout faire pour entrer en possession du croquis du nouveau canon que leur comparse a tenté de photographier et annonce à Edwige qu'il souhaite, après qu'elle ait changé d'apparence et d'identité, qu'elle entre chez les Ribeaupierre comme institutrice de la fille du colonel, Marie-Rose, âgée de huit ans. Le colonel français travaille à la réfection du plan de mobilisation du 7<sup>ème</sup> corps d'armée et Ostenbaum veut récupérer des renseignements à ce sujet. Pour cela, Edwige devra se rendre à Berlin à une adresse qu'Ostenbaum lui remet puis à la Wilhelmstrasse, centre de l'espionnage militaire allemand, pour prendre des instructions précises sur sa mission. Durant la nuit, les trois hommes tentent d'approcher des nouvelles pièces de siège françaises dans le parc d'artillerie mais sont repérés et pris en chasse par les factionnaires. Grélin et Sylvain entendent les coups de feu et interviennent. Sylvain tire et blesse un des trois espions allemands tandis que Grélin est gravement blessé. Avant de mourir, il confie à Godolphin, à présent caporal de territoriale, présent aux manœuvres pour ses "neuf jours" et premier à côté du blessé qu'il a volé Sylvain dix ans plus tôt à la Valette. Sylvain est effondré et se retrouve seul au monde. Le colonel de Ribeaupierre, qui se présente sur les lieux du drame annonce au garçonnet, comme les soldats, que le régiment l'adopte, lui, le petit brave.

A Berlin, Edwige et Zambelli se rendent, sur les ordres d'Ostenbaum, chez le grand savant allemand Amicus Pulcherrimus Bromberg. Grâce à des injections sous-cutanées de substances dont il a le secret, il transforme Edwige en quelques jours et fait de la blonde aux yeux bleus une brune au teint mat et aux yeux bruns afin qu'elle puisse entrer chez les Ribeaupierre sans être reconnue d'Hervé qui l'a connue au Congo. Edwige se rend ensuite à la Wilhelmstrasse pour prendre ses ordres. Quelques jours plus tard, l'Espagnole Carmen Avila se présente à Belfort où le colonel de Ribeaupierre commande le 242<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, pour s'occuper de l'éducation de Marie-Rose. Lorsqu'il est revenu du Congo et qu'il a appris, il y a dix ans, la disparition du petit Bernard à la Valette, le capitaine de Ribeaupierre a longtemps cherché l'enfant sans trouver la moindre piste. Deux ans plus tard, la naissance de Marie-Rose a aidé à effacer un peu le souvenir des jours de

douleur et à créer un nouvel avenir au couple. Dès le premier soir suivant l'arrivée de Carmen, Hervé éprouve une drôle de sensation lorsqu'il fait la connaissance de l'institutrice car certains détails physiques et le rire de celle-ci évoquent chez l'officier le souvenir de l'espionne Edwige Holstein. Il pense cependant qu'il ne s'agit que d'une simple ressemblance.

Un jour, il est convoqué par le général Lambertier, chef de cabinet du ministre de la guerre et vieux camarade, qui lui annonce que les Allemands ont pris dans leurs garnisons des mesures qui sont l'exacte contrepartie du plan de mobilisation dont il a l'ampliation et qu'une amélioration de certaines pièces d'artillerie inventée par un capitaine français dont lui, Ribeaupierre, est le seul à posséder une copie du projet, a déjà été appliquée en Allemagne. Lambertier se demande donc s'il n'y a pas des fuites dans l'entourage de son ami et lui demande d'être prudent. Le général dîne chez les Ribeaupierre et Hervé, qui ne voit pas qui, parmi ses proches, pourrait commettre une telle trahison, se demande si Carmen, qui lui a rappelé Edwige, n'est pas une autre espionne, et en fait part au général. Pendant le dîner, Lambertier, qui connaît l'Espagne, pays duquel Carmen se dit originaire, questionne celle-ci et en arrive à la conclusion qu'elle n'a jamais mis les pieds au-delà des Pyrénées et qu'elle n'est donc qu'une fausse Espagnole. Durant la conversation il a glissé une allusion à des papiers importants qu'il a déposés dans le bureau d'Hervé, chez lui, pour tenter Carmen et la prendre en flagrant délit de vol. Les deux hommes passent donc la nuit dans le bureau pour surprendre Carmen mais elle n'apparaît pas ; au matin, ils découvrent que celle-ci a quitté la maison et qu'elle interceptait depuis quelques temps la correspondance du colonel. Aucun doute n'est donc plus permis quant aux activités d'espionnage de la fausse Espagnole et Hervé est certain que Carmen et Edwige sont la même personne.

Lucien Vernal est à Paris et grâce au colonel de Ribeaupierre, rencontre Godolphin, l'ex-ordonnance d'Hervé, duquel il souhaite l'aide pour un projet consistant à se venger d'Ostenbaum. Les deux hommes partent pour Bruxelles. Sur place, Vernal achète le nécessaire pour faire du Montmartrois Godolphin un personnage d'apparence importante et le mène dans une brasserie où il lui explique qu'il veut que celui-ci s'arrange pour obtenir un rendez-vous de la divette alors sur scène, qui n'est autre que Léonida. Pour cela, Lucien rédige un mot pour Godolphin auquel il donne l'identité du lieutenant d'état-major de Valcure afin d'attirer l'espionne. Le soir même, le plan de Vernal fonctionne et Godolphin/de Valcure obtient un rendez-vous de Léonida pour le lendemain. Lucien explique alors au Montmartrois son projet visant à détruire l'espion en chef Ostenbaum. Le lendemain, lors de son entrevue avec Léonida, Godolphin joue son rôle à la perfection et attire l'intérêt de l'espionne en lui disant qu'il transporte avec lui d'importants documents qu'il ne sait trop où mettre pour qu'ils soient en sûreté car il n'est pas rassuré de les savoir à son hôtel. Léonida

l'invite alors chez elle et lui dit de prendre ses papiers avec lui comme cela il sera certain que ceux-ci seront bien gardés puisqu'en sa compagnie. Godolphin retourne à son hôtel, informe Vernal qui est heureux de voir que son plan se déroule à merveille, et se rend chez Léonida dont l'appartement se trouve à côté des bureaux de l'agence d'espionnage dans laquelle Lucien s'est retrouvé dix ans plus tôt.

Trois jours plus tard, alors qu'Ostenbaum travaille dans son bureau à côté de l'appartement où demeure Léonida, celle-ci profite du sommeil de Godolphin/de Valcure pour apporter à son chef le porte-documents de ce dernier. Comme il est fermé à clé et qu'il ne faut pas le forcer pour éviter d'attirer l'attention, Ostenbaum part chez un serrurier de sa connaissance pour le faire ouvrir et dit à Léonida de retourner aux côtés du lieutenant français. Avant de partir, il laisse son bureau à la garde de trois de ses hommes. Godolphin, qui ne dort pas, attend que Léonida succombe au sommeil, lui fait respirer du chloroforme pour l'anesthésier, puis fait grimper Vernal, qui attend dans la rue, par une fenêtre. Les deux hommes pénètrent dans le bureau d'Ostenbaum et anesthésient également les trois gardes qui s'étaient endormis. Les deux Français commencent alors à détruire tous les documents présents dans le bureau ; Ostenbaum arrive alors et il est ligoté et baillonné avant d'avoir pu réagir. Vernal tient sa vengeance : sous les yeux du chef de l'espionnage allemand en Belgique, il détruit les documents représentant vingt années d'espionnage de la France et notamment de son organisation militaire ; c'est l'œuvre de toute une vie que les deux Français brûlent dans la cheminée du bureau. Ils repartent pour prendre le train pour Paris et laissent Ostenbaum attaché. Lorsque le premier des trois gardes allemands se réveille, il détache son chef qui, fou de rage, essaie de les tuer. Les trois hommes parviennent à fuir mais les coups de feu réveillent Léonida qui entre dans le bureau, suivie quelques minutes plus tard par Edwige qui vient chercher refuge chez son chef après avoir été démasquée à Belfort. Les deux femmes se rendent compte qu'Ostenbaum est devenu fou suite à la destruction de son œuvre et essaient de fuir. Ostenbaum les en empêche et, se sachant perdu et ne voulant pas partir seul, tue les deux espionnes avant de se tuer lui-même d'une balle dans la tête.

Le lendemain ou le surlendemain, le colonel de Ribeaupierre reçoit deux lettres timbrées de Bruxelles. La première est de Vernal et lui apprend la fin d'Ostenbaum et de l'agence d'espionnage de Bruxelles mais aussi la décision de Lucien, qui pense avoir réparé ses crimes, d'épouser la femme qu'il aime et qui a accepté de l'attendre depuis plus de dix ans ; il demande à Hervé l'honneur que celui-ci soit son témoin. La seconde lettre est de Godolphin et lui rapporte les dernières paroles de Charles Grélin, à savoir qu'il avait volé Sylvain à la Valette dix ans plus tôt. Le Montmartrois avait déjà fait ces révélations à Hervé mais Edwige avait intercepté sa lettre, parmi d'autres. Comme Hervé

savait qu'Edwige avait intercepté des lettres de Godolphin suite à des fragments trouvés dans la cheminée de la chambre de l'Allemande le matin de sa fuite, il avait demandé à son ancienne ordonnance de lui écrire à nouveau. Gisèle comprend alors, comme son époux, que le petit Sylvain, le gosse du régiment qu'ils voient tous les jours, n'est autre que Bernard, leur enfant disparu.

### III. L'Action française.

#### 1. *L'inexplicable crime*, de Paul de Garros et Henri de Montfort (du 10/09/1916 au 28/10/1916).

Nous sommes à Paris, le 25 mai 1914. Isidore Fougarras, ex-inspecteur de la Sûreté aujourd'hui détective privé, enquête sur la mort du capitaine Marcel Thuret-Latour, écrasé par une voiture qui a pris la fuite, le 10 mai, dans la forêt de Saint-Germain. Le capitaine était officier de cavalerie du régiment en garnison à St-Germain-en-Laye. Le général et marquis François de Thuret-Latour, son père, est anéanti et sa fille Jacqueline persuadée que son frère a été assassiné. C'est Robert Tilbour-Duréty, avocat à la cour d'appel et fiancé de Jacqueline qui conseille au Thuret-Latour l'agence de Fougarras ; la sœur de Robert, Laure, était la fiancée de Marcel.

Isidore découvre qu'outre l'ordonnance du capitaine, Jean Charmin, qui fut le premier arrivé sur les lieux du drame, d'autres personnes ont assisté à l'accident : le fils du garde de la forêt et des vagabonds. Pour Isidore il ne fait aucun doute que le meurtre a été prémédité car la description de l'accident lui permet d'apprendre que la voiture était équipée d'une barre de fer à l'avant et de faux numéros de plaques minéralogiques. Le détective se rend chez les Thuret-Latour pour rendre compte de l'avancée de son enquête et le général prend peur.

Une fois que Fougarras s'est retiré, un homme demande à être reçu par le général. Il s'agit d'Adrien La Basoge, un orphelin d'une famille bourgeoise de l'Orléanais qui a dépensé toute sa fortune et il était allé dans la forêt, le 10 mai, pour se suicider. Il se fait maître-chanteur et prétend savoir qu'une voiture dont Thuret-Latour est le propriétaire était dans la forêt au moment de la mort du capitaine : il a vu cette voiture arriver, stopper et son conducteur était le général. Ce dernier a caché la voiture dans un pavillon de chasse et était accompagné de son ami le colonel Tilbour-Duréty, inspecteur délégué du contrôle spécial au ministère de la Guerre qui a passé deux années en forteresse en Allemagne et s'en est échappé au début de l'année 1914. On a alors changé les plaques de la voiture, qui possédait aussi un double-capot, et le général a perdu une chevalière qui porte ses armoiries et que La Basoge a apportée chez un notaire avec une déclaration de ce qu'il sait de l'affaire. Plus tard dans la nuit, le général est revenu sortir l'automobile et est parti dans la direction de Passy. Adrien résume tout ce qu'il sait dans deux missives qu'il se prépare à envoyer au Procureur de la République et à Jacqueline et demande au général la main de sa fille en échange de son silence sur l'affaire.

Jacqueline se rend chez les Tilbour-Duréty pour raconter à Robert et Laure ce qu'elle a appris d'Isidore. Robert propose d'aider le détective. Jacqueline trouve que le père de ses amis, le colonel, a un comportement étrange depuis son retour d'Allemagne. Adrien force le général à le recevoir pour

le dîner et il fait une fort mauvaise impression à Jacqueline. Le maître-chanteur assure Thuret-Latour qu'il s'arrangera, ni nécessaire, pour fournir un coupable à Isidore, quitte à faire payer un innocent.

Le 28 mai, Isidore reçoit la visite d'un certain Vialatoux qui prétend connaître le numéro d'immatriculation de la voiture impliquée dans le drame car il se promenait à ce moment dans la forêt ; le lecteur constate que ce numéro n'est pas le même que celui que La Basoge a communiqué au général. Fougarras a des doutes sur le personnage car il remarque qu'il porte une fausse barbe et décide de le suivre avec l'aide de Robert. Les deux limiers se font semer car leur gibier se sent filé ; en fait, il s'agit de La Basoge

Le 29 mai. Après s'être livré à une très longue toilette et s'être maquillé devant une tête de cire à son image, le colonel Tilbour-Duréty se rend à la caserne de cavalerie de St-Germain et s'arrange pour que son ami, le colonel Félipart, octroie une permission à l'ancienne ordonnance de son futur gendre décédé, Jean Charmin. Jean part à Périgueux dans sa famille. Isidore et Robert essaient de rencontrer Charmin mais apprennent son départ ; ils visitent le pavillon abandonné dont La Basoge a parlé au comte mais ne trouvent que des traces de pneus et une clé anglaise. Le numéro de plaque communiqué à Isidore par Vialatoux correspond à celui de l'automobile d'un ami de Marcel, un joueur qui avait une dette envers lui, Emmanuel de la Féverie.

Le général apprend à sa fille qu'il a eu de profonds désaccords avec le colonel et lui demande donc de rompre son mariage avec Robert. Jacqueline commence à trouver étrange le fait que son père et Adrien se rencontrent souvent. Jacqueline découvre chez son père un billet de train ; ce dernier s'était rendu le 9 mai dans la petite propriété que son ami le colonel possède à Malzy et avait prétendu, le lendemain, avoir pris le train pour en revenir mais le billet est inutilisé, ce qui signifie qu'il est rentré par un autre moyen. De plus, à son retour, il était pâle et sans le sac avec lequel il était parti. Les doutes de la jeune fille s'amplifient également car, contrairement à son père, elle ne cherche pas, depuis le début, à défendre la thèse de l'accident. Le lendemain, elle décide de se rendre chez le colonel mais celui-ci est absent.

Le 31, La Basoge se présente chez le général qui lui annonce son refus de faire payer un innocent ; il faut donc que l'enquête cesse. Adrien demande à Thuret-Latour de transmettre sa demande en mariage à sa fille. Plus tard, Robert raconte à Jacqueline ses dernières trouvailles ; il lui confirme son amour et la rassure un peu en réorientant les soupçons sur de La Féverie. Le général transmet la demande d'Adrien mais ne l'impose pas. Le mariage avec Robert liera Thuret-Latour au colonel alors qu'il ne veut plus jamais avoir à faire à lui et la jeune fille se dit donc prête à se sacrifier pour son père ; celui-ci pense toutefois qu'Adrien est plus attiré par la dot qu'il n'est attaché à sa fille.

Le 1<sup>er</sup> juin, le colonel se rend chez Jacqueline puisqu'elle avait cherché à le rencontrer. Il dit que le général est reparti de chez lui en automobile le 10 et qu'il a eu un souci sur le trajet : il a renversé un promeneur qui n'a été que très légèrement blessé. Une lettre arrive alors et demande à Jacqueline de faire cesser l'enquête d'Isidore si elle veut que l'honneur de son nom soit conservé... Ses doutes se faisant plus pressants, le jeune femme décide d'interroger son père. Pendant ce temps, Adrien arrive chez les Thuret-Latour : il n'accepte pas le refus de Jacqueline et la tentative du général de troquer ce mariage contre de l'argent ; il menace alors de tout révéler à Jacqueline. Cachée, Jacqueline entend la conversation. Son père menace de se suicider ce qui ferait tout perdre à Adrien qui se ravise et consent à accepter de l'argent en échange de son silence. Lorsqu'il sort du bureau du général, Jacqueline l'attend et lui annonce qu'elle accepte de l'épouser : elle n'a pas entendu la fin de la conversation et pense ce sacrifice nécessaire afin de sauver son père. Stupéfaits, Adrien et Thuret-Latour accepte la décision de Jacqueline.

Le 2 juin, Robert et Isidore ont rendez-vous pour poursuivre leur enquête mais Isidore reçoit une lettre de Jacqueline lui demandant de cesser ses investigations. Très surpris, Robert se rend chez lui et trouve une lettre de la jeune femme qui lui apprend sa décision de rompre leurs fiançailles. Il se rend alors chez les Thuret-Latour mais ne parvient pas à voir Jacqueline ; il met alors sa sœur Laure au courant et lui demande de se rendre chez sa fiancée. Lorsqu'elle arrive chez son amie, Laure apprend le départ de Jacqueline et de son père.

Quelques jours plus tard, Robert découvre dans la rubrique mondaine l'annonce du mariage de Jacqueline et d'Adrien. Son père, le colonel, se propose d'aller rencontrer Adrien afin, dit-il à son fils, d'avoir des explications sur cette situation. Laure arrive et apprend à son père que les Thuret-Latour sont revenus ; le colonel décide d'aller rendre visite au général. Ce dernier fait part à son ancien ami de ses doutes quant à la justesse de leur acte ; et si Marcel n'avait pas été coupable malgré les preuves compromettantes que le colonel lui avait présentées ? Tilbour-Duréty l'assure qu'il n'y a aucun doute à avoir et comprend alors qu'Adrien fait chanter le père de Jacqueline ce qui explique le mariage. Le général est rongé par le remords et par sa conduite envers ses deux enfants. Juste après le départ de son père, Robert arrive au domicile des Thuret-Latour afin d'obtenir des explications de la part de Jacqueline ; le général surprend la conversation alors qu'il vient voir sa fille. Jacqueline affirme à Robert qu'elle ne l'aime pas tandis que le jeune homme confirme ses sentiments ; Jacqueline est bouleversée mais maintient sa résolution même si elle avoue haïr La Basoge. Après le départ de Robert, le général apparaît et confesse à sa fille avoir entendu sa conversation avec le fils Tilbour-Duréty : il rappelle à sa fille qu'il lui avait laissé le choix et Jacqueline lui avoue soudain qu'elle sait tout : la culpabilité de son père et le chantage d'Adrien. Le père raconte

alors à sa fille les circonstances du drame : l'accusation de trahison portée à l'encontre de Marcel, le délai obtenu par le colonel, auprès du ministère de la Guerre, pour faire justice avant que l'affaire ne soit traduite devant les tribunaux. Le général détaille alors l'épisode de la mort de son fils et précise qu'il ne conduisait pas ; Jacqueline approuve le choix fait par son père. Après son départ de chez Jacqueline, Robert se rend chez Fouguerra et lui demande de reprendre l'enquête pour son compte ; le détective accepte et décide en premier lieu de retrouver Charmin. Robert l'accompagne. Charmin, qui est revenu de permission, leur donne rendez-vous, et les trois hommes vont dans une auberge pour parler. L'ancienne ordonnance raconte comment il a obtenu sa permission, que c'est un civil qui l'a demandée pour lui au colonel Félipart. Il raconte également l'empressement avec lequel le colonel Tilbour-Duréty est venu à la garnison récupérer les papiers de Marcel et surtout que le 8 mai, une intense dispute s'est produite à St-Germain entre Marcel et le colonel Tilbour-Duréty ; pourtant, après la mort de Marcel, le colonel avait prétendu ne pas l'avoir vu depuis longtemps. Charmin raconte qu'il a gardé la maison de son officier jusqu'au 13 et qu'une nuit il a cru entendre fouiller partout ; comme tout était fermé et que le chien n'a pas aboyé mais jappé de joie, il a pensé que c'était le fantôme de Marcel qui revenait. Isidore demande à Charmin où sont passées les clés de cette maison. Jacqueline et le colonel en ont un exemplaire. Isidore donne un nouveau rendez-vous à Charmin pour le lendemain. Dans le train de retour pour Paris, il explique à Robert ses conclusions : Marcel a été assassiné car il possédait des documents importants et le coupable du meurtre a pénétré dans la maison du mort car il la croyait vide ; comme le chien n'a pas aboyé, il le connaît et l'inconnu est donc un intime de Marcel. Le lendemain Robert va interroger Félipart au sujet de la permission qu'il a concédée à Charmin et apprend que c'est son père qui l'a sollicitée alors que celui-ci savait pertinemment qu'il allait être interrogé par Fougarra. Quand il retrouve Isidore pour le rendez-vous avec Charmin, il ne révèle pas cette information mais le détective pressent le mensonge. Les trois hommes se rendent à la maison de Marcel mais ne parviennent pas à entrer ; Robert a dans sa poche un trousseau de clés trouvé à son domicile qui permet d'ouvrir la porte de la villa. A l'intérieur, Isidore découvre un carnet avec un indice dont il ne parle pas à Robert. Fougarra veut revenir le lendemain mais Robert ne pourra l'accompagner car il dit devoir aller à Poitiers pour une affaire. En fait, il se rend à Malzy le soir même pour obtenir des éclaircissements ; Isidore se déguise et prend le même train que le fils Tilbour-Duréty. A son domicile, le colonel s'inquiète de l'absence de son fils et de la disparition d'un trousseau de clés.

Deux jours plus tard, Robert rentre chez son père et lui raconte son entrevue avec Charmin, la visite de la maison de Marcel dont la porte fut ouverte avec le trousseau trouvé au domicile familial, le voyage à Malzy où il a finalement rencontré Fougarra et lui annonce qu'il sait qu'il est l'assassin. Le colonel nie et accuse le général Thuret-Latour ; son fils sait qu'il ment et lui démontre sa

culpabilité : le petit carnet trouvé par Isidore contient un compte-rendu de l'entretien du 8 entre le colonel et Marcel. Le fils du général avait des preuves des accointances du colonel avec des représentants allemands, de sa trahison et lui laissait trois jours pour mettre ses affaires en ordre et se suicider, faisant ainsi justice lui-même sans entâcher le nom de sa famille. Mais l'accusé a retourné l'accusation contre son accusateur et embrigadé le père de Marcel dans un crime qui du coup le mettait définitivement à l'abri. Fougarras est aussi au courant de toute l'affaire et attend la décision de Robert. Fou de douleur, Robert s'apprête à quitter son père ; le téléphone sonne, il décroche et une voix demande en allemand à parler au colonel et annonce l'évasion de l'homme de Pillau, certainement réfugié en Suède à présent.

Robert rejoint Fougarras et lui avoue qu'il songe au suicide pour ne pas avoir à faire face au scandale public. Mais pour le détective, il y a une seule chose à faire : laisser le général, une fois informé de la vérité, faire justice lui-même. Il se rend chez Thuret-Latour et tombe sur La Basoge venu voir Jacqueline et menacer son père de tout révéler s'il ne s'arrange pas pour que la jeune femme se montre plus docile à son égard. Fougarras renverse la situation en proposant un marché à Adrien : il a eu connaissance d'un mandat d'amener contre un certain La Basoge recherché pour émission de fausses traites. Si le maître-chanteur s'engage à écrire une lettre dans laquelle il reconnaît comme mensongères ses accusations envers le général, il recevra une forte somme d'argent, une rente annuelle et Isidore le laissera fuir à l'étranger. Adrien accepte ; il remettra la chevalière ainsi que la déclaration qui contient ce qu'il sait de l'affaire, preuves qu'il avait déposées chez le notaire de St-Germain. Isidore révèle alors tout ce qu'il sait à Jacqueline et à son père ; le général décide alors de faire justice et se rend chez Tilbour-Duréty. Il est suivi par Fougarras.

En Suède, un mystérieux pêcheur français de 50 ou 60 ans se présente au consul de France à Karlskrona comme le colonel Tilbour-Duréty, évadé de la forteresse de Pillau dans laquelle il a été enfermé pour espionnage. Le consul fait vérifier son identité par un attaché militaire qui connaît bien le colonel, le capitaine de Busseval, qui confirme les dires de l'homme. Le colonel raconte qu'un espion allemand, Fritz von Sturmer a pris son apparence, a adopté son caractère et ses habitudes afin de se faire passer pour lui et de pouvoir, en France, s'emparer de tous ses documents ; l'évadé demande à être rapatrié pour mettre fin aux agissements de l'espion qui se fait passer pour lui depuis plusieurs mois.

A Paris, le faux colonel Tilbour-Duréty, Fritz von Sturmer, décide de fuir avant d'être démasqué et se rend à l'ambassade d'Allemagne où il raconte son histoire. Il croise l'officier qui a téléphoné chez lui pour lui annoncer l'évasion du vrai colonel et comprend alors que Robert est au courant de sa véritable identité d'espion. Il décide alors de retourner au domicile des Tilbour-Duréty

afin de détruire tous les documents inutiles et d'amener les plus importants dans un pied-à-terre parisien, avant de passer la frontière en tant que chargé de mission diplomatique. Il pénètre chez le colonel et quelques instants plus tard le général Thuret-Latour fait de même. Isidore qui suit ce dernier apprend par un commissaire de police stationné dans la rue que le colonel est en fait un espion allemand. Ivre de rage et de douleur, le général s'apprête à tuer l'espion mais Fougarras l'en empêche, lui révèle la vérité et la nécessité de livrer l'espion à la justice. Celui-ci parvient à s'échapper sans laisser la moindre trace ; ainsi le drame de St-Germain restera à jamais un mystère. Le vrai colonel Tilbour-Duréty débarque à Paris deux jours plus tard et apprend toute l'histoire de la bouche de son fils et du détective.

La guerre éclate. Le 23 août, en arrière de Charleroi, l'armée française reçoit l'ordre de la retraite. Le général Thuret-Latour prend la tête d'un petit régiment pour couvrir jusqu'à la mort le repli de sa division. Dans l'armée allemande qui attaque se trouve le major von Sturmer. Les deux hommes se reconnaissent et se battent. Von Sturmer tire sur le général, le blesse mortellement, mais ce dernier parvient, dans un ultime effort, à tuer l'espion d'une balle dans le cœur et venge ainsi son fils juste avant de mourir. Trois semaines plus tard, Robert arrive dans une ambulance parisienne après une blessure ; il y reçoit la visite de son père, de sa sœur Laure, de Fougarras et de Jacqueline, à présent orpheline. Son mariage avec la fille du général sera célébré quelques semaines plus tard. Fougarras raconte à son épouse que contre toute attente Adrien La Basoge est rentré en France après l'annonce de la mobilisation, s'est très bien battu et sera donc bientôt totalement réhabilité.

## **2. *La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique sous la botte allemande. Notes d'un témoin octobre 1914-juillet 1916, de Madeleine Havard de la Montagne (du 15/04/17 au 20/05/17).***

Dans ce récit, l'auteure, une civile, relate les quelques 21 mois qu'elle a passés dans les territoires occupés par les Allemands, dans la région lilloise et en Belgique, entre octobre 1914 et juillet 1916.

En octobre 1914, elle raconte l'arrivée des Allemands à Lille le 13, après une journée de bombardement qui oblige la ville à ouvrir ses portes, le pillage méthodique de la cité qui s'ensuit, les destructions et les débuts de l'organisation ennemie, avec notamment la création d'un journal, *Le Bulletin de Lille* et l'installation d'une *Kommandantur*. Le 24 elle demande un passeport pour Bruxelles où elle arrive le 26 : elle espère pouvoir obtenir, par l'intermédiaire d'une cousine, des nouvelles de son époux, que l'on a fait partir, comme l'essentiel des hommes, lorsque les Allemands étaient aux portes de la ville. Elle reste deux jours sur place puis se rend à Enghien pour obtenir un

passport pour rentrer à Lille. Très rapidement les prix de l'alimentation augmentent, les premières pénuries apparaissent, et le manque de nouvelles devient pesant dans cette ville coupée du reste du monde. Fin novembre, elle retourne à Bruxelles et éprouve de grandes difficultés pour revenir à Lille car elle n'a pas de passeport de retour : un officier allemand lui propose alors de l'aider à passer en la faisant passer pour son épouse mais elle refuse, préférant marcher et tenter de passer la frontière à pied ; elle réussit.

En décembre, la situation est de plus en plus difficile et le joug allemand se renforce : les menaces deviennent monnaie courante, les amendes sont plus sévères et un couvre-feu restreint la liberté de mouvement.

Au début du mois de janvier, elle décide de retourner à Bruxelles ; elle ne parvient pas à obtenir de passeport à Lille et tente donc sa chance à la *Kommandantur* de Mouscron, mais en vain. Elle décide donc d'aller à pied à Tournai en tentant de franchir la ligne quasi-infranchissable mise en place par les Allemands entre la France et la Belgique. Elle est arrêtée et conduite devant un officier allemand qui la laisse retourner à Mouscron où elle parvient finalement à obtenir un passeport pour Bruxelles. Arrivée dans la capitale belge, elle choisit, au vu des difficultés pour rentrer à Lille, de se fixer en Belgique. Elle s'installe dans la ville de M... dans la province d'Anvers. L'auteure décrit alors l'organisation de la circulation des personnes en territoire belge, les formalités et les contrôles mis en place, l'organisation des transports et des postes. Elle explique la facilité qu'il y a à se procurer des journaux français en hiver et au printemps 1915, en rémunérant des officiers allemands ou des chauffeurs de trains, et comment cette presse française devient rare, notamment à partir de l'automne, lorsque les détenteurs de ces journaux sont menacés de trois à cinq années de prison, d'une amende pouvant atteindre 3000 marks ou d'une déportation en Allemagne.

En août 1915, elle se rend à Givet, en France occupée, dans la maison d'un frère officier mort au combat : elle y trouve des Allemands de la police secrètee, se fait courtiser de façon très pressante par un officier mais est également prise pour une espionne et questionnée. Le même mois, elle se rend à Anvers où elle rencontre un Lorrain d'une famille qu'elle connaît, mobilisé dans l'Intendance allemande, bien qu'ardemment français de cœur. Il l'emmène déjeuner et la met en présence de plusieurs officiers allemands qui aiment la France, sont las du conflit et opposés au *Kaiser*.

En octobre, elle obtient un passeport pour Lille. Elle se rend compte que l'oppression est encore montée d'un cran mais l'avancée des Anglais redonne du courage à la population. Elle admire le courage des femmes et notamment celui des épouses de riches industriels qui sont restées pour soutenir matériellement et moralement leurs ouvrières et tous les nécessiteux. La pénurie alimentaire est de plus en plus forte. Au mitan du mois, sur les conseils de son ami lorrain, elle quitte

M... et s'installe à Bruxelles. Elle se met alors à rendre compte de manière plus précise de l'organisation des divers services de l'ennemi et décrit les transformations survenues dans la vie bruxelloise, notamment l'augmentation de la population allemande, les difficultés pour se nourrir ou se vêtir, les dégradations de l'espace urbain, l'attitude très sévère de l'autorité allemande envers le clergé belge accusé d'entretenir le patriotisme de la population, la haine de plus en plus forte des Belges pour l'ennemi ou encore la difficulté d'obtenir des informations sur la guerre, sur les familles, sur Lille.

Elle parvient finalement à revenir en France grâce à un "passeport-miracle" ; pour cela, elle traverse l'Allemagne en train, d'Herstahl à Schaffhouse, à la frontière suisse, puis gagne Zürich. Elle termine son récit en précisant qu'il lui faudra huit mois pour cesser de faire des cauchemars et profiter du bonheur d'être revenue dans son pays.

### **3. *Le masque déchiré*, de Félicien Pascal (du 01/02/1918 au 13/04/1918).**

1<sup>er</sup> août 1914. Le récit s'ouvre dans l'hôtel parisien du comte allemand Gérard d'Auersfurth, opulent homme d'affaires, docteur-chimiste et parfumeur, et de son épouse Huguette, fille de Ferdinand Guérin, chef de bureau au Crédit Métallurgique Français. Huguette, jeune fille intelligente et très gaie a croisé deux jours plus tôt le jeune officier français François de Lherm dont la famille habite le domaine de La Feuillée à Audun-le-Chesnois, dans les Ardennes, où Huguette a passé de nombreux étés dans sa jeunesse, et l'invite à déjeuner pour le 1<sup>er</sup> août. Profondément religieux contrairement à Huguette et à son père, François de Lherm a éprouvé dès l'adolescence un amour pur mais jamais avoué pour Huguette ; son départ pour St-Cyr l'a éloigné de la jeune fille qui a alors épousé le comte.

Huguette reçoit la visite de son amie Thérèse Arzac, fille d'un ami de son père, qui fait alors la quête pour la Croix Rouge en vue de la guerre qui ne saurait tarder. Une discussion entre les deux jeunes filles fait prendre conscience à Huguette des complications que pourrait engendrer la nationalité de son époux, mais aussi la sienne puisqu'elle est légalement allemande depuis son mariage. Elle décide alors de pousser le comte à demander sa naturalisation qu'elle estime facile à obtenir par ses relations dans les ministères. La probabilité de la guerre fait remonter chez Huguette un patriotisme qu'elle avait jusqu'alors négligé. François arrive ; il est lui aussi certain de l'imminence de la guerre. Huguette le tarabuste pour qu'il explique le pourquoi de son engagement chez les zouaves, au Maroc ; François finit par lui avouer que c'est suite à une déception amoureuse dont elle est la cause car il est épris d'elle. Huguette se sent coupable de ne pas l'avoir attendu mais de Lherm lui assure qu'il ne lui en veut pas et qu'elle peut compter sur son amitié. Le comte arrive, tout juste

de retour d'une tournée botanique dans les Vosges ; il se montre très expansif envers Huguette, manque de finesse et de tact, ce qui gêne la jeune femme vis-à-vis de François. Pendant que Gérard va voir son fils, Huguette explique à François comment son époux a fait fortune : il rachète, depuis cinq ans, des parfumeries en faillite. Pendant le déjeuner, Henri, le chauffeur du comte et Anna, la femme de chambre d'Huguette, se retrouvent. Le chauffeur reprend Anna sur sa prononciation du français en lui rappelant que tous les deux doivent faire illusion et passer pour des Suisses ; on apprend alors que le comte a des activités louches lors de ses déplacements, que les deux employés font preuve d'un patriotisme très marqué, et qu'ils attendent la guerre entre l'Allemagne et la France avec impatience car ce conflit permettra à la grande Allemagne et au *Kaiser* de montrer leur supériorité. On apprend également un départ imminent de la famille : Huguette croit que c'est pour Deauville mais c'est de l'Allemagne dont il est question. A la fin du repas, François trouve le comte de plus en plus désagréable et doute de l'honnêteté de son discours lorsqu'il tente de le convaincre de l'impossibilité d'une guerre ; il part, agacé et méfiant. Quelques instants plus tard, alors qu'elle est encore troublée par les propos de ses deux amis au sujet de la guerre, Huguette découvre un portrait de Guillaume II dans le bureau de son époux, portrait qui est dissimulé derrière un miroir par un mécanisme ; le comte avoue à son épouse qu'il voue un culte à l'Empereur et qu'il le considère comme un être hors du commun. Huguette, malgré cette découverte, fait part à son époux de son envie de s'engager dans la Croix-Rouge ; seulement, pour cela, il faut que son époux demande la naturalisation. Celui-ci, au contraire, s'apprête à partir en Allemagne avec Huguette et se réjouit de la guerre qui s'annonce ; gagnée par un patriotisme soudain, la jeune femme ne songe pas à quitter la France. On apprend alors qu'un agent de la Sûreté Générale, par un hasard incroyable, a retrouvé un carnet de botanique perdu par le comte dans les Vosges ; il va lui être rendu grâce à ses relations au ministère de l'Intérieur. Le couple d'Auersfurth entame alors une discussion dans laquelle Huguette reproche au comte d'avoir simulé, d'être resté Allemand jusqu'au fond de son âme, et de l'avoir épousée car elle n'est qu'un joli jouet dont il s'amuse ; elle se reproche de s'être laissée aveugler par sa fortune, par la vie de plaisirs qui en découlait et qui l'a empêchée de voir clair. Le comte reçoit alors Foerlich, Allemand naturalisé et directeur du Crédit Métallurgique Français ou travaille le père d'Huguette. Celui-ci vient remettre au comte des passeports pour sa famille et les domestiques ainsi que tous ses dépôts en banque sous forme d'or alors que les passeports doivent normalement être sollicités selon un circuit précis et que les établissements de crédit ne délivrent plus que 10% de leurs fonds à leurs dépositaires... Ces éléments, la discussion entre les deux hommes au cours de laquelle ils se moquent de la France et parlent d'une victoire de l'Allemagne en quatre à six semaines, les découvertes concernant la personnalité de son époux ainsi que l'affaire du carnet perdu et retrouvé contribuent à attiser la méfiance d'Huguette à l'égard de son époux. Elle avoue au comte qu'elle a espionné sa conversation avec Foerlich et qu'elle a compris qu'il n'a fait que profiter de la France. M'

Guérin, le père d'Huguette, arrive alors que le couple se dispute et soutient le comte sur le fait que sa fille doit accompagner son époux en Allemagne même si c'est difficile à accepter. Gérard d'Auersfurth met en avant son patriotisme pour refuser de se faire naturaliser et le fait que pour lui la question de la nationalité ne doit pas être un obstacle à l'amour. Huguette se montre inflexible et menace de faire un scandale si son époux la contraint à partir avec son enfant ; bien qu'il soit hors de lui, soi-disant triste de devoir les laisser, Gérard part seul pour l'Allemagne. Restée avec son père, Huguette assiste à la montée de la ferveur populaire dans les rues de Paris. L'inspecteur Mouillot se présente et ramène le carnet de botanique. Huguette le feuillette et se demande, au vu des informations qui y sont notées, si son époux ne faisait pas de l'espionnage ; son père est sûr du contraire. Huguette se demande ce que lui réserve l'avenir et part dîner chez son père.

Décembre 1914, domaine de La Feuillée. Véronique Matheron, gérante du domaine des Guérin, est à la veillée avec sa bru Rose, épouse de Lucien parti pour le front tout comme son frère Jules, la servante Odile et Huguette, venue avec son fils. Véronique attend le retour de son époux Antoine et de son plus jeune fils, André, parti chez le vétérinaire pour l'informer qu'une vache boîte. La région est occupée par les Allemands. Les femmes aperçoivent soudain que le château des de Lherm est en feu. Il n'y a aucun doute pour Huguette : c'est son époux, nouveau commandant de la région qui, pour se venger de François dont il a immédiatement soupçonné la responsabilité dans le fait qu'elle n'a pas voulu l'accompagner en Allemagne, a incendié la bâtisse. Il a pourtant fait en sorte, jusqu'ici, que la commune d'Audun soit épargnée par les excès car Huguette y est présente, non, selon la jeune femme, par bonté d'âme, mais pour tenter de la tromper sur son véritable visage et lui plaire. Huguette décide de partir pour faire éteindre l'incendie. Arrive alors le petit André qui raconte comment le feu a été allumé et comment il a été interrogé par le commandant allemand qui cherche son père qui est le maire de la commune. Un aéro s'est écrasé deux semaines auparavant et M<sup>r</sup> Matheron est venu à l'aide des aviateurs. André a dit que son père était allé voir des bûcherons dans une cabane pour les embaucher. Huguette dit à André qu'elle veut aller dans cette cabane avec son enfant car elle veut éviter que son époux ne les trouve et ne les fasse conduire en Allemagne. Elle n'a cependant pas le temps de partir avant que Gérard d'Auersfurth n'arrive chez les Matheron. Il avoue qu'il a incendié le château pour se venger de François de Lherm, montre fier de ses actes et de ceux de l'Allemagne toute-puissante, et espérait qu'Huguette aurait changé d'opinion. Il est tendre avec son fils et remercie Huguette de s'en être bien occupée depuis son départ. Il rappelle à Huguette que c'est grâce à lui qu'Audun a été épargné, qu'il a toujours été loyal dans son amour pour elle, et qu'il est toujours profondément amoureux de son épouse. Le commandant d'Auersfurth découvre un casque d'aviateur chez les Matheron ; Huguette lui dit qu'André l'a trouvé dans le bois

tout proche et a voulu le garder. Antoine Matheron arrive alors à son domicile, poussé par des soldats allemands et tout étonné de découvrir que le commandant allemand est le comte Gérard. Le comte reproche au maire, qui est censé travailler avec les Allemands puisque la commune est en territoire conquis, de ne pas avoir arrêté et remis les deux aviateurs français à l'occupant. Matheron affirme avoir vu l'aéro en flammes mais pas ses occupants. Le commandant allemand n'en croit rien et ordonne que Matheron soit fusillé pour trahison. Huguette défend Antoine en disant qu'il n'a fait qu'obéir à ses ordres et qu'elle est donc la seule responsable de ses agissements. Gérard n'est pas dupe et décide de crucifier le maire avant de le fusiller. Huguette prévient son époux que s'il ne change pas d'avis, elle se servira de son titre de comtesse d'Auersfurth, s'accusera de trahison auprès d'un général allemand et causera un scandale pour le nom d'Auersfurth qui deviendra la honte de l'armée. Mais Gérard ne veut pas céder au chantage ; il constate que si son amour pour Huguette est inchangé, celle-ci fait de la question de la nationalité une barrière à ses sentiments et qu'elle refuse de comprendre que son époux doit avant tout agir en tant qu'Allemand et selon la loi de la guerre. Huguette insiste et lui fait comprendre que s'il espère encore qu'elle puisse l'aimer, et peut-être se sacrifier à élever son fils en sa compagnie en Allemagne, il ne doit pas se discréditer à ses yeux par un acte aussi ignoble. Tout en se faisant horreur, Auersfurth accepte de sacrifier son honneur d'Allemand et de soldat et d'épargner Matheron ; en échange, il espère obtenir les faveurs d'Huguette qui le repousse car pour elle tout est clair : elle est française, lui allemand donc tout les oppose dans le contexte actuel. Le comte décide que son épouse et son fils doivent aller en Allemagne, chez son père ; si elle n'accepte pas spontanément, il menace de lui enlever son fils et de l'envoyer, seul, en Allemagne, espérant ainsi que les instincts de mère d'Huguette prendront le dessus et qu'elle voudra suivre son enfant. Huguette est désespérée mais elle refuse cependant de partir ; Gérard lui arrache donc son enfant et quitte les lieux.

Mai 1915. L'amour de la mère a finalement dominé chez Huguette l'horreur que lui inspirent son époux et l'Allemagne et elle a rejoint son enfant au château d'Auersfurth. Même si elle a obtenu de Gérard, reparti au combat, le droit de faire ce qui lui plaît, sa tristesse fait qu'elle n'en a pas profité ; elle a juste voulu apprendre à conduire. Elle décide soudain de profiter de cette relative liberté d'action aux dépens de ces hôtes allemands : elle convainc le duc d'Auersfurth, son beau-père, de déplacer un bassin du "parc à la Versailles" et d'employer pour ce faire les prisonniers français du camp voisin d'Eberwald, qu'elle souhaite également mieux nourrir. Le duc rechigne à dépenser son argent pour cela, mais lorsqu'Huguette se propose de payer, il accepte et les travaux commencent. Ayant appris la présence de François de Lherm dans un camp du Brandebourg, elle obtient son transfert et le droit d'être visitée par ce dernier. Elle se tient informée, par

l'intermédiaire de la camériste Anna, qui était déjà la sienne à Paris, de l'état de santé et du moral des prisonniers français qui travaillent dans le parc : ils gardent leur bonne humeur et sont reconnaissants à leur bienfaitrice. Sauf l'un d'entre eux, Joseph Burdin, miné par le cafard et qu'Huguette veut rencontrer. Ce prisonnier raconte comment il a été mobilisé, où il s'est battu, comment il a été fait prisonnier, en décembre 1914, et explique que son épouse était enceinte quand il est parti et devait accoucher en janvier, qu'il a été privé jusqu'en mars des lettres de sa mère qui le renseignaient sur l'état de santé de sa compagne et qu'il a appris par un prisonnier, qu'il connaissait avant la guerre, qu'elle avait été violée et tuée, comme tant d'autres, par un officier allemand. Huguette est bouleversée et décide d'aider, grâce à des médicaments, cet homme qui ne vit plus que dans le désir de se venger. Lors d'une discussion avec le duc, celui-ci cherche à connaître les sentiments de sa belle-fille envers son époux ; Huguette devine que ces questions servent à préparer l'arrivée imminente de Gérard. Le duc s'emploie à démontrer la magnanimité et l'amour dont son fils fait preuve envers Huguette et tente de la convaincre que son devoir de mère doit prendre le pas sur toute autre considération. Mais Huguette est de plus en plus dégoûtée par l'Allemagne, notamment par cette Allemagne qui, comme le prouvent sa situation et la mort de l'épouse de Burdin, ne sait pas se conduire avec les femmes. La certitude de l'arrivée de Gérard est le signal qui la décide à fuir : elle n'ose imaginer son époux en train de la toucher et choisit donc d'enlever son fils et de fuir vers la Suisse en emmenant également François de Lherm que son époux ne doit pas trouver au château d'Auersfurth à son retour. Elle informe de sa résolution Angèle, la nourrice de son fils, qui avait été emmenée avec l'enfant et qui déteste l'Allemagne et les Allemands autant qu'Huguette ; elle la charge de préparer des affaires pour l'enfant et pour elle-même. Elle se rend ensuite auprès des prisonniers français et demande au sergent Mézembre, un parisien, un service : conduire une voiture du garage vers le pavillon des jardiniers sans rien en dire à qui que ce soit. Le parisien accepte. François de Lherm, qui est en retard au rendez-vous fixé avec Huguette apparaît, encadré par deux soldats allemands et accompagné du major Biderer, le gardien du camp : l'officier français est en état d'arrestation. Huguette avait confié à François un collier qu'il devait vendre car elle n'a plus d'argent pour payer la nourriture des prisonniers français ; Biderer a cru à un vol mais l'affaire étant résolue, il libère de Lherm. Huguette révèle alors son plan à François et lui avoue qu'elle l'aime depuis sa visite à Paris le jour de la mobilisation. François, suivant en cela ses principes religieux, dit à la jeune femme qu'ils pourront se marier après son divorce car son mariage avec un protestant n'a pas été célébré à l'église, devant Dieu, et est donc soluble. Après réflexion, François incite Huguette à partir seule car il se sait surveillé ; mais elle refuse de partir et de l'abandonner, peu importe ce qui doit arriver. Il faut donc avertir les prisonniers et faire remettre la voiture au garage. Alors que François s'éloigne, Anna vient chercher Huguette pour aller accueillir le comte à la gare ; celle-ci ne s'y rend pas et rattrape François pour le prévenir de la nouvelle. Le comte, à présent colonel, arrive chez lui et

se trouve face à une épouse froide et qui le déteste. Il tente de la séduire, de l'attendrir, mais elle le repousse. Il entame alors un chantage dont l'enfant du couple est l'argument : Huguette peut aller où elle le souhaite mais l'enfant reste avec lui ; elle est donc contrainte de rester avec Gérard si elle veut pouvoir élever son enfant. Gérard lui dit aussi qu'il est au courant de son projet de fuite et que c'est dans cet unique but qu'elle a appris à conduire. Il lui fait des déclarations passionnées et est persuadé que le soir venu, elle cèdera à ses avances. Huguette lui dit que les horreurs commises par l'Allemagne et l'amour qu'elle a pour la France sont des obstacles qu'il ne pourra jamais franchir et qu'il doit donc accepter le divorce. Tout en reprenant son chantage, le comte maintient que son épouse finira par changer d'avis et lui redonner son amour, surtout après la victoire éclatante de l'Allemagne. Huguette décide alors de blesser Gérard en se servant de sa jalousie et le met en présence de François de Lherm en ajoutant que celui-ci est le seul homme qui pourra lui redonner le bonheur et qu'elle l'aime profondément. Blessé, le colonel d'Auersfurth décide de faire souffrir Huguette en faisant fusiller, en sa présence, François de Lherm. Il fait amener les autres prisonniers français et il se produit ce qu'Huguette espérait secrètement : Joseph Burdin assouvit sa soif de vengeance et tue le colonel d'Auersfurth en lui transperçant la carotide avec ses doigts. Huguette et François sont séparés mais se promettent, après avoir été « les fiancés de la captivité », d'être « les époux de la victoire ».

#### **4. *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois (du 17/04/1918 au 13/07/1918 et Le "Cormoran" chez les Boches (du 21/09/1918 au 15/12/1918, de Pol Cézembre.***

L'ensemble du récit est assez difficile à dater, notamment pour sa première partie, mais semble démarrer dans le courant de l'année 1917 et se terminer à l'annonce de l'armistice.

Dans la première partie, les héros, deux officiers français originaires de St-Malo mutilés de guerre après la perte d'une jambe au combat, Hughes de la Varde et Jacques Hélier luttent avec leurs amis Sylvie, fille du baron de Kergreuse dont les deux sont amoureux et qui rejoindra le groupe au cours du récit, Tahoré ancien tirailleur sénégalais, Mathieu et Gaëtan, à bord d'un engin inventé par Hughes, le Cormoran, une auto-avion-sous marin transformable à volonté, contre l'ennemi allemand dans la région marseillaise puis malouine, ennemi qui prend à la fois les traits de sous-marins mais aussi d'espions, notamment Rodolphe Luchmann, naturalisé français et riche industriel et ses comparses. Ces derniers découvrent la cachette du Cormoran, essaient de s'en emparer, enlèvent Sylvie qui refuse un mariage avec Rodolphe arrangé par un père plus soucieux de ses intérêts financiers que d'honneur et qui est libérée par les héros. Le groupe parvient à révéler au grand jour, alors que la justice française est contre eux, les activités de Rodolphe, notamment grâce à un ancien

soldat français, témoin d'une trahison commise par Rodolphe, alors sous l'uniforme français, au début de la guerre, mais aussi grâce à une campagne de presse orchestrée par Léon Daudet et *l'Action Française*. L'espion est tué par la foule, Sylvie épouse Jacques et le groupe décide de s'envoler-plonger-rouler vers de nouvelles aventures.

Dans la seconde partie, l'équipe du Cormoran décide d'aller porter le danger en Allemagne. Pour ce faire, elle décide tout d'abord d'attaquer la flotte allemande à Hélioland, flotte qu'elle diminue sérieusement, puis de s'enfoncer en territoire allemand et de bombarder les villes et les campagnes pour désorganiser les ressources et les moyens de l'Allemagne. Hughes est capturé au cours de la première opération et le restant de l'équipe déploie des trésors d'ingéniosité pour le retrouver et le sortir de la forteresse de Dantzig où il restera 6 mois. Chef par intérim du Cormoran, Jacques organise parallèlement l'attaque et l'occupation du plus grand dépôt de bombes et de torpilles d'Allemagne afin de disposer de munitions pour l'opération de bombardement, s'empare de plusieurs milliers de ces bombes et torpilles, occupe le dépôt durant plusieurs jours en anéantissant toutes les forces armées qui prétendent déloger l'équipe et finit par détruire le dépôt et tout ce qu'il contient.

### **5. *Les abrités*, de Marcel Provence (du 17/07/1918 au 19/09/1918).**

Fin novembre 1917. Le jeune caporal Jean Dutoit, soldat français de la classe 16, réformé temporairement pour le traitement de sa maladie respiratoire, arrive dans la petite station touristique et thermale de Plan Névé, en Suisse, romande pour y suivre une cure. Il y arrive en même temps qu'un groupe de personnes qu'il identifie, à leur accent, comme étant d'origine allemande et/ou balkanique. Le lendemain matin, il est abordé par la baronne parisienne de Fondage et par le russe Igor Abramovich qui lui proposent de participer le surlendemain à un "thé des Alliés" organisé au profit des prisonniers alliés et dans lequel sa présence, en tant qu'officier, serait du plus bel effet. Jean refuse tout d'abord, ne voulant pas être assimilé à un animal de foire, mais finit par accepter de s'y rendre. Le jour venu, à son arrivée dans le hall de l'hôtel Alp-Palace préparé pour l'occasion, il est présenté par la baronne à M<sup>r</sup> Terrelongue, président de la Bienfaisance Française de Plan Névé ; ce Français de 35 ans est chargé d'organiser l'internement des soldats français envoyés en traitement dans toutes les stations des environs. Les deux hommes sympathisent. M<sup>r</sup> Terrelongue, un homme au passé douloureux, connaît bien les résidents de la station ; il met Jean en garde contre certaines personnes, notamment contre les Allemands qui, s'ils ne sont pas tous espions au sens strict du terme, restent des êtres dont il faut se méfier. Apparaît alors une jeune femme accompagnée par sa mère qui trouble profondément Terrelongue : il en était épris il y longtemps, à Paris, et avait failli lui déclarer sa flamme. Cette femme qui se nomme Zéhia, est la fille de Mehmed Pacha, conseiller turc à

Paris mis en disponibilité par le gouvernement des Jeunes Turcs qui ne s'est pas remis de ce coup terrible, et séjourne depuis plus de six mois dans une clinique à Vevey. Il fait partie comme beaucoup d'autres de cette société européenne que l'on rencontre dans les stations de Suisse, cette « nation hors nations » faite d'« abrités », c'est-à-dire de riches égoïstes de tous les pays, dont beaucoup d'Allemands, qui profitent de la situation suisse pour s'abriter de la guerre dans un milieu des plus agréables. Les hymnes des Alliés sont joués par l'orchestre de l'hôtel et les effusions patriotiques se multiplient dans l'assistance. A la fin de la manifestation, Terrelongue rentre chez lui, à la clinique toute proche et, écoeuré par ce patriotisme de façade, dîne dans sa chambre.

Les nombreux « Boches de Paris » présents à Plan Névé ne portent d'intérêt qu'à leurs affaires et espèrent une défaite de la France qui leur permettra de retrouver et de développer leurs positions d'avant 1914. Au bar de l'hôtel, tous sont réunis ce soir-là pour fêter la venue de Goldscheider, homme d'affaires très influent, très introduit auprès des milieux politiques français, président de la Bienfaisance allemande de Paris et qui amène des nouvelles de France obtenues auprès de ses nombreuses relations. L'arrivant rassure toutes les personnes présentes en ce qui concerne la victoire allemande et leur certifie qu'elles retrouveront facilement leur positions en France, les Français n'étant pas rancuniers et n'ayant aucune mémoire. Le groupe d'Allemands passe la fin de la soirée à fêter ces bonnes nouvelles en buvant du champagne. Dans le hall, Jean et Zéhia discutent et une complicité mêlée d'une attirance réciproque les lient rapidement. L'épouse de Rosenthal, un « Boche de Paris », financier d'origine viennoise, qui est fille de bourgmestre belge, joue aux dames avec le colonel anglais Stirms dont elle doit pénétrer les motifs de la présence en Suisse pour le compte du bureau central d'espionnage allemand Wolff, à Berne ; elle se montre séductrice et manipulatrice face à un vieil homme indifférent à ses charmes.

Le lendemain matin, l'Allemand Kurhauser, fabricant de corsets à Paris mais surtout espion intercepte, avec la complicité du chef des réceptions de l'hôtel, Samson Greff, un Allemand engagé en tant que Soleurois, le courrier adressé au colonel, le décachète et découvre la mission de l'Anglais : l'achat d'ateliers de fabrication automobile à la Chaux de Fonds, présentés comme indispensables à l'effort de guerre. Kurhauser copie les informations des deux lettres qui sont recollées et distribuées par le groom Jules, un jeune Vaudois. Jusqu'ici Jules pensait que Greff et Kurhauser souhaitaient pénétrer l'intimité des pensionnaires de l'hôtel pour les mieux connaître mais comprend alors qu'il s'agit d'une opération d'espionnage semblable à celles qu'il avait pu voir dans d'autres hôtels. Honteux d'être complice, même malgré lui, il décide d'agir. Dans la matinée, les résidents se livrent à diverses activités sportives ; Terrelongue parle avec M<sup>me</sup> Mehmed Pacha tandis que Jean patine avec Zéhia. Terrelongue, même s'il sent qu'une idylle naît entre le soldat français et la femme qu'il aime et qu'il en souffre, n'en veut pas à Jean car il pense qu'il mérite, d'une certaine

façon, plus le bonheur que lui, un homme malade et vieilli. Kurhauser presse M<sup>me</sup> Rosenthal, qui fut son épouse avant la guerre, d'accélérer son entreprise auprès de Stirms, les chiffres de production détenus par ce dernier étant essentiels pour la suite de la guerre ; il faut, de plus, connaître le prix offert par les Alliés pour l'achat des ateliers afin que Berlin puisse offrir davantage. Il commence à douter des capacités de la femme et craint que ses origines belges ne la fassent changer d'avis et trahir l'Allemagne. Au fil des jours, les gens se rapprochent : Jean de Zéhia, M<sup>me</sup> Spahn, une Allemande, devient la maîtresse d'Igor et M<sup>me</sup> Rosenthal profite d'une excursion nocturne avec le colonel pour le séduire en se faisant prendre en pitié et l'attire le soir venu dans sa chambre. Avec la complicité de son époux et de l'épouse de Kurhauser, Françon, elle parvient à subtiliser le portefeuille du vieil Anglais ainsi que la clé de sa chambre. Mais le portefeuille ne contient pas de documents intéressants et il est impossible à Rosenthal d'ouvrir le coffre de la chambre du colonel. Rosenthal décide alors que Kurhauser doit partir et se faire embaucher aux usines automobiles P.A.X., à la Chaux-de-Fonds, pour glaner des renseignements. Françon se rend alors véritablement compte de l'activité abjecte qui est celle de son époux mais ne songe pas à l'abandonner alors qu'il est de surcroît en fâcheuse posture financière.

Huit jours se sont écoulés depuis le départ de Kurhauser. L'espion envoie une lettre à son épouse dans laquelle il lui annonce que les choses avancent. M<sup>me</sup> Rosenthal continue à jouer son rôle auprès du colonel qui lui annonce son départ et qu'elle cherche à retenir. Jean Dutoit débarque dans la chambre de Terrelongue : la baronne de Fondage lui a dit que le père de Zéhia était un espion à la solde des Jeunes Turcs et il ne se voit donc pas aimer la fille d'un tel homme, lui, un soldat patriote. Terrelongue parvient à le rassurer. M<sup>me</sup> Rosenthal échoue dans sa mission et le colonel finit par partir ; elle est battue par son époux. Arrive alors à l'Alp-Palace la grande-duchesse d'origine russe Marie-Félicité, veuve d'un Autrichien, accompagné par le groupe des Guêtres Blanches, une association de jeunes hommes déserteurs de toutes les origines, maniérés, ridicules. Leur arrivée passe plutôt inaperçue car les esprits sont préoccupés par les nouvelles des journaux du soir : de nombreux mouvements de troupes et des blocages au niveau des frontières allemande et alsacienne. Le lendemain, à cause des chutes de neige et du froid de la nuit, le courrier et donc les journaux n'ont pas pu être acheminés jusqu'à la station ; au vu des nouvelles de la veille, les Allemands de Paris sont inquiets et tendus. Rosenthal les rassure en leur disant qu'il a reçu un appel et que la guerre suit son cours, sans plus.

Peu de temps après, un concours de ski militaire commence et attire les résidents des hôtels environnants et les autochtones. Pour rompre son ennui, la baronne décide, suite à la pénurie de nouvelles, de se mettre en valeur en répandant des rumeurs. L'Allemand alcoolique Knabé annonce pour sa part que les Allemands ont pris Verdun, nouvelle qui désespère Jean et ne réjouit pas les

Allemands de Paris, inquiets des conséquences sur leurs intérêts en France d'une victoire écrasante, toutefois démentie par le journal de Vaud qui finit par parvenir à l'hôtel. Une nouvelle inquiétante est cependant publiée par le journal : l'Allemagne menace de suspendre ses envois de charbon si les usines du canton de Vaud continuent à travailler pour les Alliés. Plus tard dans la journée, on apprend que les usines automobiles P.A.X. de la Chaux de Fonds ont été bombardées par un avion non identifié, mais pour toute l'assistance il est évident que cet avion était allemand. Kurhauser réapparaît à Plan Névé et explique à Rosenthal que c'est parce qu'il a appris que les Alliés allaient l'emporter qu'il a choisi la manière forte et a déclenché le bombardement. Les deux hommes sont espionnés par le petit chasseur vaudois Jules qui reconstitue toute l'affaire, de l'espionnage du courrier au bombardement, et se promet de faire son devoir et de lutter contre les espions allemands. La soirée venue, des informations supplémentaires confirment une situation tendue entre la Suisse et l'Allemagne ; la panique gagne peu à peu les résidents tandis qu'à l'extérieur, des soldats-skieurs suisses et des filles employées dans la station entonnent des chants patriotiques. Deux déserteurs, membres de Guêtres Blanches, un Français et un Allemand, se battent pour défendre l'honneur de la patrie qu'ils ont pourtant abandonnée. Le journal de 5h annonce que la Suisse se déclare prête à défendre son sol avec tous les sacrifices que cela suppose. Les colonels suisses présents dans le palace à l'occasion du concours de ski militaire attendent d'être rappelés à tout instant. La perspective d'une invasion de la Suisse par les forces de la Triple inquiète particulièrement deux groupes parmi les résidents de l'hôtel : les Guêtres Blanches et les Allemands de Paris qui, en leur qualité de déserteurs, se voient déjà punis et pendus par la justice de leurs pays respectifs. Les Allemands de Paris décident alors de quitter les sommets suisses et de rentrer en France, l'enfermement dans un camp d'internés civils valant mieux que la peine de mort. La baronne de Fondage est inquiète également car elle vit depuis plus de 50 ans à Paris mais est hongroise et n'a jamais pensé à demander sa naturalisation ; elle craint à présent le sort que lui réserveraient les Allemands s'ils venaient à la capturer. Le lendemain matin, elle court trouver Terrelongue pour qu'il la sauve en lui obtenant un passeport pour la France, voir un permis de séjour, en arguant du fait qu'elle aime réellement la France et a récolté plus de 100000 francs pour les œuvres de guerre des Alliés grâce aux galas qu'elle a organisés. Terrelongue la rassure en lui disant que les dépêches du matin annoncent que toute menace est écartée. Les Allemands de Paris, qui ne sont pas au courant de ces dépêches quittent plan Névé en traîneaux, skis et raquettes, le funiculaire étant bloqué. Le soir venu, Jean annonce à Zéhia son départ pour Lausanne où il terminera sa convalescence et lui avoue son amour sous les regards à la fois protecteurs et un peu inquiets face aux incertitudes de l'avenir de Terrelongue et de M<sup>me</sup> Mehmed Pacha. Le lendemain, et malgré les nouvelles encourageantes, la station continue de se vider. En fin de journée le petit chasseur Jules intercepte deux lettres adressées à M<sup>me</sup> Rosenthal et découvre dans l'une d'elles l'identité véritable de la

femme : il exulte car il tient là de quoi satisfaire son envie de lutter contre ces “abrités” allemands qui entachent son pays. Il se rend à Lausanne auprès des autorités pour remettre cette preuve et apprend que Stirms avait déjà constitué et remis un important dossier sur les Rosenthal. Quelques temps plus tard, il apprend l’arrestation de l’espionne, coursier d’un espionnage financier entre la France, l’Allemagne et l’Autriche.

Au début du printemps, Jean retrouve Zéhia qui, suite à une maladie, a dû quitter la station de Plan Névé, tandis que Terrelongue s’établit dans une station et s’attèle à aider les soldats hospitalisés en créant avec les Suisses des ateliers pour apprendre à ces internés de nouveaux métiers ; de plus il peut, grâce à des fonds, organiser des visites de la famille pour les plus atteints. Après quelques semaines de cette activité, il est atteint par une grande fatigue et demeure longtemps allité. Lorsqu’il est à peu près remis, il se rend à la gare avec un ami, un officier français amputé et retrouve, réuni à une table, la bande des Allemands de Paris, riant, lisant, buvant, mais aussi la grand-duchesse accompagnée des Guêtres Blanches. Cette vision de déserteurs fiers et bien-portants contraste avec l’état de son ami officier qui a sacrifié un avenir brillant à la défense de sa patrie. Terrelongue espère que tous ces gens, ces profiteurs, ces déserteurs seront un jour punis par ceux qui se sont battus et ont tant souffert. Il craint cependant les effets de l’oubli, des machinations allemandes et les conséquences des discours de ceux qui prêcheront la réconciliation. De leur côté, les Allemands de Paris sont certains qu’ils pourront, une fois la guerre terminée, retrouver le foyer et les affaires précipitamment abandonnés dans la capitale française en août 1914.

## **6. *Rose Perrin, d’Alice Pujo (du 11/07/1920 au 24/09/1920).***

Diane, fille de la marquise de Trivières est une très belle jeune fille de 18 ans, frivole et égoïste, qui s’ennuie depuis le début de la guerre et aime attirer les hommages et repousser ensuite les hommes qui la courtisent car elle estime qu’en plus de ne s’intéresser qu’à sa fortune, ils ne savent pas l’aimer comme elle aimerait l’être, c’est-à-dire avec passion et pour elle-même. Son père étant décédé, c’est le meilleur ami de celui-ci, le général d’Antivy, qui lui sert de tuteur. Il décide, avec la complicité de la marquise, de faire entrer en correspondance son neveu Hubert de Louvigny, un lieutenant de 24 ans, plus jeune officier de sa compagnie et Diane qui fréquentait le jeune homme dans sa jeunesse, afin de les marier au début du mois de mars 1917. Comme Diane n’a pas envie de rédiger ses lettres, elle demande l’aide de sa lingère, Rose Perrin, qui est habituée à envoyer des courriers à un soldat, Victor, dont elle est marraine. Diane demande également à ce que ses lettres soient signées du nom de la lingère et de donner l’adresse de celle-ci pour les réponses car elle n’a pas envie qu’Hubert sache que les lettres viennent d’elle. Diane se fait passer pour une marraine en quête d’un filleul qui a appris par un de ses amis que plusieurs hommes de la compagnie de Hubert

manquent de marraines ; si l'officier de Louvigny souhaitait être ce filleul, elle en serait ravie. Lorsqu'Hubert reçoit la lettre, il ne veut pas de la correspondance proposée et c'est le lieutenant d'origine bretonne Hervé de Kirwan qui prend la fausse Rose Perrin comme marraine, tout en signant ses lettres Hubert de Louvigny.

La grand-mère d'Hervé, une vieille baronne aveugle, habite avec sa bonne Corentine un petit appartement près de chez la marquise de Trivières qui est la propriétaire de l'immeuble où se trouve cet appartement. En avril, Hervé vient à Paris en congé de convalescence chez sa grand-mère et rencontre Diane et son jeune frère Jacques. S'il se lie avec le jeune homme, ses rapports avec Diane sont tendus car la jeune femme se montre hautaine et désagréable à son égard. Mais au fil des semaines et des rencontres, Hervé et Diane apprennent à s'apprécier et la jeune femme change au contact de ce soldat droit et fier qui se dévoue à sa patrie : elle devient plus réfléchie, moins froide et s'adonne à des activités qu'elle repoussait jusqu'alors comme la lecture ou la participation à des œuvres charitables en faveur des soldats ; elle semble touchée par ce que le général d'Antivy nomme "le sens de la guerre". De son côté, Hervé tombe amoureux de Diane. La transformation opérée chez la jeune femme se confirme à l'occasion d'une visite à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce où elle se rend avec Jacques pour accompagner Hervé qui va prendre des nouvelles d'un de ses amis terriblement blessé au visage. Face aux horribles blessures de ces héros qui se sont sacrifiés, Diane fait montre d'une douceur et d'un calme qui contrastent avec son comportement des semaines précédentes. Lorsqu'Hervé repart pour le front, dans le courant du mois de mai, il souffre de s'éloigner de la jeune femme qui occupe toutes ses pensées et sur le petit mot qu'il lui laisse, celle-ci constate que l'écriture ressemble étonnamment à celle de l'homme qu'elle croit être son correspondant, Hubert de Louvigny, dont elle apprécie beaucoup les lettres.

Durant l'été, Diane rejoint sa mère en Suisse, au château de Vauclair, où elle avait installée Rose pour que celle-ci se remette de ses problèmes respiratoires grâce au grand air, et installe dans un relais de chasse dont elle est devenue propriétaire à sa majorité, la Biche-aux-Bois, un petit hôpital, un orphelinat, un ouvroir, et consacre toute son énergie à ces œuvres charitables de guerre. Sa correspondance avec Hubert/Hervé continue et les deux jeunes personnes deviennent de plus en plus proches. Au fil des semaines, Diane se rend compte que si sa raison lui fait aimer le rédacteur des lettres qu'elle reçoit, Hubert de Louvigny, son cœur appelle Hervé de Kirwan. Grâce à un industriel américain immensément riche, Réginald Richardson, Diane augmente la taille de son hôpital. Victor, le "filleul" de Rose dont celle-ci est amoureuse arrive à la Biche-aux-Bois amputé d'une jambe ; il se réconcilie avec Rose qui a été profondément attristée d'apprendre qu'il correspondait avec une douzaine de marraines et Diane nomme Victor gardien des lieux. Ce dernier épouse Rose qui tombe rapidement enceinte.

Au début de l'hiver 1917-1918, alors qu'elle est de retour à Paris, Diane apprend que la baronne de Kirwan manque de charbon pour se chauffer, lui en fournit, et décide de lui rendre régulièrement visite pendant les mois d'hiver pour lui faire la lecture et rédiger les lettres que la grand-mère adresse à son petit-fils. Mais ce dernier ne risque-t-il pas de reconnaître l'écriture de celle qui signe Rose Perrin ?

Un jour de mars 1918, Hervé vient chez sa grand-mère pour une permission de 24h. Corentine lui apprend qu'elle est en compagnie de la jeune femme qui écrit ses lettres et Hervé se dit qu'il va enfin apprendre qui est Rose Perrin, la marraine qui correspond avec lui et rédige aussi les lettres de sa grand-mère. Il découvre que Rose est en réalité la femme qu'il aime, Diane, et cette dernière découvre que ce n'est pas avec Hubert qu'elle correspond depuis un an mais avec Hervé, l'homme qu'elle sait aimer et dont elle se sait aimée, tout en sachant que, par timidité, il ne se déclarera jamais. Elle lui fait cependant comprendre qu'elle partage ses sentiments et décide d'avoir une explication avec sa mère et son tuteur pour leur apprendre l'identité de l'homme qu'elle aime. Le lendemain, Diane rend visite au général d'Antivy qui lui dit être surpris car son neveu Hubert lui a dit ne jamais avoir reçu de lettre de Diane. Elle explique alors la réalité de sa correspondance et demande à son tuteur de convaincre sa mère qu'elle n'aime qu'un homme, le lieutenant de Kirwan, et qu'elle souhaite l'épouser. S'il refuse tout d'abord, le général finit par accepter de parler à la marquise. Dans l'après-midi, Diane reçoit une lettre d'Hervé qui, avant de repartir au front, lui annonce qu'il se voit contraint de renoncer à elle à cause de l'écart de leurs fortunes respectives et parce qu'il ne veut pas être traité d'intriguant. La jeune femme est profondément triste et lorsqu'en fin de journée elle affronte sa mère, cette dernière constate la détresse de sa fille et la convainc de repartir pour Vauclair avec elle.

A la Biche-aux-Bois, Rose met au monde une petite fille dont Diane devient la marraine et pour laquelle elle choisit le prénom de Victoire. Le moral de M<sup>lle</sup> de Trivières est au plus bas et elle se donne chaque jour un peu plus à sa tâche charitable pour tenter de vaincre le mal qui la ronge. Cependant, elle lit chaque jour les communiqués de guerre se rapportant à l'offensive de Champagne à laquelle elle sait qu'Hervé participe et consulte la liste des tués. Un matin, elle apprend par la lettre d'un camarade de Victor qui fait partie du même régiment qu'Hubert et Hervé, comme c'était le cas pour l'époux de Rose, que le lieutenant de Louvigny va bien mais que le lieutenant de Kirwan a été très gravement blessé à la tête et au côté. Diane fait un malaise et une fois remise, demande à sa mère de tout faire pour apprendre ce qu'il en est exactement. La marquise écrit alors au général d'Antivy en lui demandant de se renseigner et, si Hervé est toujours vivant, de lui dire qu'il se doit au bonheur de Diane.

Peu de temps après, Diane et sa mère rentrent à Paris et le général leur rend visite pour leur dire qu'Hervé se trouve à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. Il s'y rend avec la jeune femme qui se trouve face à un homme défiguré qui a honte de se montrer à la jeune femme qu'il aime. Diane lui prouve son amour en embrassant son affreuse plaie, en lui disant qu'à ses yeux il sera toujours un héros, le plus beau des hommes et qu'elle veut se dévouer à lui. Contre toute attente Hervé se remet miraculeusement de ses blessures qui ne lui laissent que des cicatrices légères et il conserve même son œil que les médecins pensaient perdu. Il épouse Diane et le jeune couple va passer sa lune de miel et fêter la victoire de la France à Vauclair.

#### **IV. Le Petit Parisien.**

##### **1. *L’Espionne de Guillaume, d’Arthur Bernède (du 22/11/1914 au 24/04/1915).***

M<sup>r</sup> Mazurier, ministre de la Guerre et M. Servières, directeur de la Sûreté générale, chargent le célèbre détective amateur Chantecoq de déjouer le complot ourdi par le grand espionnage allemand dans le but de mettre la France en position d’infériorité en ce qui concerne sa défense et son armement, la rendant donc vulnérable en cas de conflit. L’essentiel des actions de l’ennemi tourne autour du projet de vol de la formule d’un nouvel explosif inventé par le grand savant Jean Aubry, déjà concepteur du formidable aéro de combat, l’explosif Z, dont la fabrication a été confiée à la poudrerie de Douai, commandée par le colonel Richard.

L’espionne Emma Lückner, que Chantecoq croyait morte après qu’elle se soit suicidée en prison suite à sa capture par le grand détective français, est aux commandes des espions ennemis, secondée par ses deux principaux lieutenants, le colonel Mikaël von Reitzer et le capitaine Ulrich von Herfeld. La bande d’espions n’hésite pas à assassiner le colonel Richard pour tenter de voler la formule et à faire accuser du crime son plus proche collaborateur, le lieutenant Raymond Vallier, dont est éprise la fille de Richard, Yvonne, en accumulant contre lui de nombreux témoignages et documents. Le jeune officier est condamné à être fusillé par un conseil de guerre mais Chantecoq le sauve de justesse.

Au cours de son enquête, le plus grand détective du monde endosse de multiples identités afin de passer inaperçu et de surveiller au plus près ses ennemis. Sa plus grande adversaire, la terrible Emma Lückner, parvient à l’enlever et à l’emprisonner en Allemagne. Au lieu de le tuer, elle préfère le torturer moralement en lui expliquant comment, pendant qu’il est impuissant dans sa cellule, loin de la France, elle va tout mettre en œuvre pour réussir sa mission et tout faire pour que les plus proches amis du détective qu’il a juré d’aider trouvent la mort : Jean Aubry et sa fille Germaine qui ont déjà lutté contre l’espionne et ont aidé Chantecoq à contrecarrer ses précédents projets, le lieutenant Vallier et Yvonne Richard qui reste convaincue de l’innocence de l’homme qu’elle aime, mais aussi le capitaine aviateur Evrard, époux de Germaine Aubry et inventeur d’une bombe-torpille révolutionnaire dont Emma tente en vain de s’emparer. Chantecoq parvient à s’évader en profitant du manque de vigilance et de la bêtise du général von der Mause, prince de Brandebourg, cousin et aide de camp de l’Empereur Guillaume II qui tente de convaincre le détective français de trahir son pays en échange de la vie de ses amis et d’une forte somme d’argent.

A partir de ce moment, Chantecoq fait de Vallier son partenaire, et c’est avec lui qu’il se rend près de Namur pour délivrer Yvonne, que l’espionne de Guillaume a enlevée pendant que le lieutenant était emprisonné et que le détective était emprisonné en Allemagne et qu’elle séquestre

dans un couvent qui dissimule en réalité une forteresse que l'état-major allemand a aménagée pour disposer d'une position favorable pour détruire les forts de Namur et contrôler ainsi une des principales voies de l'invasion de la France.

Jean Aubry et sa fille survivent bien que grièvement blessés à l'explosion de la poudrerie de Douai où ils travaillent, explosion décidée par Emma Lückner lorsqu'elle se rend compte que son agent infiltré dans la place sous le nom de Gerfaut a été démasqué, et empêcher ainsi les deux Français de parler. Lorsque l'espionne réalise qu'elle ne parviendra pas à entrer en possession de la formule de l'explosif Z car Chantecoq parvient inévitablement à déjouer tous ses plans, elle décide de tenter un coup d'éclat final en détruisant les forts de Verdun, en commençant par celui de Douaumont. Chantecoq réussit une fois encore, grâce à son ingéniosité, à vaincre sa plus grande adversaire qui trouve la mort avant d'être arrêtée par le grand détective français, tuée par son complice von Reitzer qui, follement épris depuis des années de celle qui le commande mais se refuse à lui, tout en jouant de sa passion pour obtenir sa soumission, avait juré de la tuer plutôt que de la laisser tomber aux mains de leurs ennemis ; il l'égorge donc avant de se trancher à son tour la carotide.

Quelques semaines plus tard, le lieutenant Vallier épouse Yvonne Richard tandis que Chantecoq, nommé au grade d'officier de la Légion d'honneur par le ministère de la Guerre, attend de pouvoir à nouveau servir son pays car « [sa] vie, [son] sang, appartiennent à la France ».

## **2. *Sur les routes sanglantes*, de Jules Mary (du 31/01/1915 au 14/06/1915).**

Le colonel Rochefière et un capitaine effectuent un voyage d'étude sur les lignes de l'Oise, de la Somme et de l'Aisne et estiment la guerre inévitable à plus ou moins brève échéance. Pour le colonel, qui est à deux ans de la retraite, elle n'arrivera jamais assez tôt et elle est nécessaire pour relever un pays qui s'est amolli. Il compte acheter l'habitation de Vieux-Moulin, proche de Vailly, et s'y installer pour la fin de ses jours avec sa fille.

Le lendemain, de retour à Paris, il se rend chez le notaire gérant la vente de la maison qui lui apprend qu'elle appartient au domaine de la Butte-aux-Cailles tout proche dont le propriétaire est M. Holmutz, un important banquier, maître du marché parisien ; c'est un Allemand naturalisé français depuis 20 ans dont les deux fils, Roger et Frédéric, ont fait leurs deux années de service militaire en France. Le notaire conseille à Rochefière d'aller voir Holmutz pour négocier le prix de la maison. Le colonel se rend alors au domicile parisien du banquier qui se montre très arrangeant et l'affaire est rapidement conclue. En attendant la retraite, le colonel installe sa sœur Annette et sa fille Marie-Blanche pendant la belle-saison au Vieux-Moulin.

Marie-Blanche est une jeune femme de vingt ans qui a été amoureuse de Simon Beaufort, le fils d'un commandant ami de son père mort au Congo. Simon a été élevé par Rochefière depuis ses quinze ans ; il en a présent 30 ans, est ingénieur chimiste, noceur, et travaille sur un nouvel explosif. Quelques temps avant les événements en cours, les deux jeunes gens ont fini par s'avouer l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre mais le jeune homme n'a rien changé à sa manière de vivre et a donc continué à mener de folles nuits. Huit jours plus tard, Marie-Blanche a voulu rendre visite par surprise à son fiancé et a découvert qu'il avait passé la nuit avec une autre femme. Simon a tenté de la revoir pour s'excuser mais elle a tout fait pour l'éviter, tout comme elle n'a pas répondu aux lettres qu'il lui a envoyées. Il a alors essayé de l'oublier en menant une vie dissolue qui l'a ruiné et l'a amené à vendre la propriété familiale de la Butte-aux-Cailles à Holmutz qui souhaitait trouver un pied-à-terre proche des carrières du Soissonnais où il fait faire des travaux. Le banquier a gardé le garde-chasse Joachim Jodoigne et sa famille. La fille Jodoigne, Madeleine, qui est âgée de 18 ans, est amoureuse de Simon et le jour où celui-ci fait visiter son domaine à Holmutz, au début de juillet 1914, il dit à la jeune femme qu'il ne peut l'aimer sincèrement car son cœur est mort. La vente a créé des relations intimes entre Holmutz, son épouse Marthe et Simon ; M<sup>me</sup> Holmutz tombe elle aussi amoureuse de Simon mais résiste à sa passion et aux avances du jeune homme. Un matin, elle lui fait cependant parvenir une lettre dans laquelle elle annonce qu'elle sera deux jours seule à la Butte-aux-Cailles et qu'elle l'y attendra.

Depuis des semaines, le fils adoptif de Rochefière travaille beaucoup et a mis au point une nouvelle bombe destinée à l'aviation : une bombe en verre remplie d'oxygène liquide. Il décide cependant que sa trouvaille doit demeurer secrète. Il se rend au rendez-vous et retrouve Marthe dans la maison. M<sup>me</sup> Holmutz est effarée car elle certifie ne jamais lui avoir écrit de lettre ; pourtant la lettre reçue par Simon est de l'écriture de Marthe, a été postée de Vailly, et les deux personnes piégées se disent qu'elles ont donc un ennemi commun dans la maison. Leurs soupçons s'orientent vers le mari ou ses deux fils, sans toutefois comprendre quels seraient leurs motivations. Trois hommes attendent Simon et sont prêts à agir. Marthe a très peur de son époux et demande à Beaufort de la sauver. Celui-ci, qui connaît bien le château, veut s'enfuir par les caves et gagner les bois. Alors qu'il sort des caves, Madeleine apparaît et le cache dans sa chambre, dans la maison du garde-chasse, puisque ses parents sont absents. Elle attend qu'il n'y ait plus personne dehors et revient avertir Simon. La jeune fille est profondément triste et Simon se dit qu'il sème vraiment le malheur autour de lui puisqu'il a fait souffrir Marie-Blanche, Madeleine et Marthe. Au moment où il veut sortir, les trois hommes apparaissent et le saisissent. Ils ont le visage masqué et celui qui semble le plus âgé annonce à Simon qu'il sait qu'il a liquidé toute sa fortune ; il lui en propose donc une nouvelle qu'il ne pourra pas refuser sous peine de représailles : 1 million de marks contre le secret de

sa bombe pour aéroplane. Simon reconnaît à leur accent que les trois hommes sont allemands et refuse de devenir un traître. Les trois hommes révèlent ce qu'ils menacent de faire si Simon refuse : ils diront à Jodoigne avoir trouvés Madeleine et Simon dans la chambre de celle-ci et si Simon nie, il devra expliquer sa présence de nuit, au château, et compromettre alors Marthe. Madeleine se sacrifie et dit que Simon est bien son amant mais Simon refuse d'entrer dans son jeu. Il comprend alors que la lettre de Marthe a servi à l'attirer dans un piège et comme ce dernier a échoué, les hommes se reportent sur Madeleine pour parvenir à leurs fins. Pour gagner la partie, il faut accepter de perdre l'honneur d'une des deux femmes ou, pour les sauver toutes les deux, il faut accepter de livrer le secret. Pour Simon les trois hommes sont Holmutz et ses fils et il maintient son refus. Les trois maîtres-chanteurs sortent mais lorsque Simon veut partir Jodoigne entre et, fou de rage, tire sur lui ; Madeleine se jette sur le fusil de son père et lui fait rater sa cible. Simon essaie de convaincre le garde-chasse que sa fille ne s'est pas déshonorée, qu'il a été attiré dans un guet-apens et que Madeleine l'a sauvé, mais Jodoigne n'en croit rien. Celui-ci veut que Beaufort porte sur lui une marque de son manque d'honneur et le marque au fer rouge à l'épaule avec un tisonnier portant le H. du nom de son nouveau maître. Madeleine avoue à son père qu'elle aime Simon et qu'au contraire de ce qu'il croit, le jeune homme n'en a pas profité. Simon s'enfuit en jurant de se venger des responsables du drame. Epuisé par sa course dans les bois, il s'endort et est réveillé par le colonel Rochefière qui le mène au Vieux-Moulin où il dort jusqu'en fin d'après-midi. Le colonel lui propose de rester dîner ; après le repas, les Holmutz rendront visite aux Rochefière. Simon décide d'en profiter pour être face à eux, même si pour cela il doit affronter Marie-Blanche. Le colonel essaie d'interroger son fils adoptif sur la nuit précédente mais ce dernier se tait ; il le questionne alors au sujet de Marie-Blanche : il était très heureux lorsqu'il a appris que les deux gens s'étaient avoués leur amour et veut connaître les sentiments actuels de Simon car il a coupé toute relation avec sa fille qui, de son côté, dit qu'il n'y a jamais eu aucune promesse entre eux. Rochefière veut savoir ce qu'il en est car il pressent qu'Holmutz va lui demander la main de Marie-Blanche pour l'un de ses fils. Simon demande au colonel de refuser mais le père dit qu'il laissera sa fille décider. Simon veut parler à Marie-Blanche mais il a peur qu'elle refuse de le voir ; Rochefière comprend alors que Beaufort a peut-être commis une faute envers sa fille mais il la convainc. Elle se montre froide et distante, dit à Simon qu'elle ne ressent plus rien pour lui et qu'elle fera ce que bon lui semblera d'une demande en mariage émanant des Holmutz. Beaufort essaie de la convaincre qu'en tant que fille d'un officier français elle ne doit pas accepter de porter un nom allemand. Il lui dit qu'il sait que les Holmutz ne sont pas recommandables et qu'il veut protéger Marie-Blanche par amour et non pour empêcher un mariage par jalousie car il sait que de toute façon elle ne l'aimera plus jamais. La jeune femme ne veut pas reconnaître à Simon le droit de veiller sur elle et son père mais une fois seule, elle se rend compte que Beaufort est encore réellement épris d'elle.

Lors de sa visite, Holmutz annonce que ses deux fils sont amoureux de M<sup>lle</sup> Rochefière. Il est conscient que la jeune femme ne peut aimer ni l'un ni l'autre puisqu'elle ne les connaît pas et demande donc l'autorisation que ses deux fils puissent lui faire la cour ; si elle est déjà fiancée, ils se retireront sans insister, et si elle choisit l'un des deux frères, l'autre quittera la France et l'Europe. Les fils Holmutz ont 23 et 25 ans et ressemblent fortement à leur père duquel ils ne sont pas très proches. Simon essaie de vérifier si les trois hommes présents chez Jodoigne étaient les trois Holmutz, tandis que Marthe semble perturbée à l'idée que ce mariage se fasse. Marie-Blanche accepte de se laisser courtiser afin d'être en mesure d'accepter ou de refuser d'épouser un des deux frères. Fou de colère, Simon attaque Holmutz en lui disant que si ses fils ont fait leur service militaire en France ce n'est pas le cas de leur père qui, de surcroît, a encore de nombreux parents en Allemagne et qu'il se demande ce qui se passerait en cas de guerre : ses fils se battraient-ils contre ceux de leur sang ? De plus, Simon dit que l'Allemagne est prête à payer 1,25 million de francs pour une formule chimique qu'il a dans la tête, ce qui prouve qu'elle prépare la guerre. Le colonel demande à Holmutz de le suivre dans son bureau afin de lui parler de l'affaire de la succession de la famille du Puy-Morel.

Louise du Puy-Morel a écrit à Rochefière et à Holmutz qu'elle allait rentrer en France et qu'elle souhaitait alors retirer de la banque d'Holmutz les 3 millions que son mari y a déposés suite à la succession de son oncle. Holmutz avait rencontré M<sup>r</sup> du Puy-Morel aux Indes, en Chine, et en Afrique où il tentait de faire fortune, et depuis quelques années le succès lui a souri dans le commerce. Rochefière a rencontré les Puy-Morel en Afrique et leur doit la vie : il s'était perdu durant une reconnaissance et avait erré plusieurs jours, mourant lentement de faim et de soif avant d'être recueilli par cette famille et sauvé ; il a donc une dette à leur égard. M<sup>r</sup> Puy-Morel est mort il y a deux ans et à présent que les affaires africaines du couple sont réglées, Louise du Puy-Morel s'apprête à rentrer en France avec ses deux enfants. Rochefière doit la rejoindre à Hambourg le 23 juillet, jour de l'arrivée de son bateau, Le Frédéric-Guillaume. Holmutz dit au colonel qu'il l'aidera à obtenir l'autorisation nécessaire à un officier français pour voyager en Allemagne et avant de partir vole la lettre que Louise du Puy-Morel a envoyée à Rochefière. La restitution des millions des Puy-Morel signifie sa ruine : il doit donc empêcher ces derniers d'atteindre Paris. De retour chez lui il reçoit un télégramme qui lui annonce ce qu'il attend depuis longtemps : la guerre, qui est pour dans huit jours.

Rochefière arrive à la gare d'Hambourg et se fait conduire à l'hôtel où il doit retrouver Louise. Il croit y apercevoir Holmutz mais se dit que ce n'est pas possible. Il apprend que, suite à une avarie, Le Frédéric-Guillaume aura probablement une dizaine de jours de retard. Après une promenade, et alors qu'il vient de regagner son hôtel, la police amène un homme, un Français, qui a été attaqué et détroussé. Le Français reconnaît le colonel et se présente comme étant César

Sanguinède. Rochefière reconnaît en lui "Cœur qui tremble", un espion français qui a autrefois rendu de grands services à un général. L'espion révèle qu'il sait que la guerre est toute proche et dit au colonel que si on l'a autorisé à venir en Allemagne, c'est certainement pour lui tendre un piège. Il assure à l'officier français qu'il a découvert des choses graves qui menacent la France et qu'il est poursuivi par toute la police hambourgeoise et menacé de mort. Il a sur lui des documents que les agents de la police de l'espionnage qui l'ont attaqué dans la rue n'ont pas trouvés ; il veut les remettre à Rochefière qui devra les cacher à son tour. Ces documents sont dans une de ses bottines qui possède une double semelle et le colonel chausse la même pointure que lui. Il faut donc faire un échange de bottines. César fait jurer au colonel de quitter l'Allemagne au plus vite et de remettre les documents au ministère de la Guerre français ou à l'État-major. Les deux hommes entrent dans leurs chambres respectives et un court moment plus tard, ils procèdent à l'échange de leurs bottines dans le couloir. Le valet de chambre Fritz, qui est avec César à ce moment là, croit entendre quelqu'un voler les bottines de ce dernier et s'en inquiète ; César se demande si Fritz, qu'il sait être un espion, n'est pas au courant de sa ruse et si le colonel n'est pas en danger à présent qu'il a les bottines. Dans sa chambre, Rochefière s'aperçoit qu'il est surveillé depuis une des deux chambres voisines : ce sont deux policiers qui l'ont suivi depuis Paris et qu'il avait remarqués, ainsi qu'un troisième qu'il ne distingue pas ; mais sa silhouette ressemble encore à celle d'Holmutz. Toute la nuit, il surveille les bruits dans le couloir pour essayer de surprendre cet homme et pour vérifier que personne ne vient attaquer César. A l'aube, il consulte les documents de l'espion français ; on y parle par exemple de terrains de tennis placés sur des hauteurs qui dominent les forts de Paris et qui pourraient recevoir des pièces d'artillerie, de maisons appartenant à des Allemands naturalisés en France et en Belgique avec des caves aménagées ou équipées de plates-formes bétonnées. Mais surtout on y mentionne des aménagements à la Butte-aux-Cailles et l'exploitation des carrières du Soissonnais, aménagées pour recevoir des batteries lourdes par une société dirigée par un certain Holmutz... Le colonel entend soudain Sanguinède et court dans sa chambre. L'espion français dit à Rochefière qu'il est certain que la ruse des bottines a été découverte, que leur nouveau propriétaire est en danger de mort et doit donc rentrer en France au plus vite. Le colonel se rend compte que dans la situation présente, il n'a pas d'autre solution que d'abandonner Louise et ses enfants à leur sort même s'il est maintenant certain qu'Holmutz l'a suivi pour mettre la main sur eux. De retour dans sa chambre, Rochefière continue sa lecture et lit également que la guerre déclarée et l'invasion commencée, les horloges des clochers seront utilisées pour indiquer les mouvements de l'armée française, des bergers payés pour transmettre des informations et effectuer des repérage ou des escouades spéciales de tireurs allemands chargés de tuer les officiers. Dans la rue, des camelots annoncent l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie. Le colonel écrit une lettre à Louise, la remet au bureau de l'hôtel puis part pour prendre le train de midi pour Paris.

Une fois dans le train, il se rend compte qu'on lui a volé son revolver. Quatre personnes s'installent dans son compartiment avant le départ. Durant le dîner, un Allemand s'assoit à la table de Rochefière et tente de verser du poison dans son verre mais le colonel l'en empêche. Après le repas, l'officier français retourne dans son compartiment mais ses quatre compagnons de voyage, qu'il devine complices, ne réapparaissent pas. Après plusieurs heures, le train dépasse Compiègne ; un Allemand déguisé en contrôleur attend que Rochefière lui tourne le dos, l'abat d'une balle dans la tête tirée avec son propre revolver et lui vole les papiers cachés dans la bottine ainsi que ses papiers d'identité. Profitant de travaux sur la voie, les quatre Allemands descendent du train après avoir maquillé le meurtre en suicide. Le cadavre anonyme est découvert à la gare, à Paris ; pour le commissaire chargé de l'affaire le suicide n'est pas évident car les bottines ont été inversées et car l'une d'elle contient une cachette secrète...

Comme tous les samedis pendant la belle saison, Holmutz organise un thé-dansant. Ce samedi 25 juillet, jour de la mort de Rochefière, il n'est pas présent et personne ne sait où il se trouve. Marthe a invité Simon car depuis l'entrevue au Vieux-Moulin elle n'a pu lui parler. Son époux finit par arriver et vu ses connaissances dans les mondes politique et financier, on l'interroge sur les probabilités de guerre entre la France et l'Allemagne. Il rassure ses invités en disant que cette dernière ne veut pas la guerre. Lorsque Beaufort arrive, il annonce froidement au banquier qu'il sait qu'il a fait assassiner Rochefière durant la nuit et lui glisse à l'oreille qu'une fois la guerre déclarée il gardera un œil sur ses deux fils et que s'ils commettent la moindre trahison, ils paieront les crimes de leur père. Holmutz demande des explications à Simon et le conduit dans son bureau. Il nie les accusations et dit qu'il était à Vienne. Beaufort lui annonce qu'il sait qu'il ment puisqu'il y a quatre jours il est parti pour Hambourg : il l'a vu monter dans le train juste avant Rochefière. Il dit aussi qu'il sait pourquoi le colonel allait à Hambourg et pourquoi Holmutz l'a fait assassiner. Simon trouve sur le bureau d'Holmutz la lettre volée à Rochefière qui avait parlé à son fils adoptif de la disparition de celle-ci après la visite de l'Allemand naturalisé. Pour Simon, le colonel n'a pas pu attendre les Puy-Morel car il avait trouvé des preuves de l'immédiateté de la guerre et voulait rentrer avant de risquer d'être bloqué en Allemagne. Holmutz nie mais se trahit lorsqu'il dit que le corps de Rochefière a été retrouvé dans un compartiment : l'identification du mort sans papiers était impossible et il n'y a que Simon, qui a reconnu le corps à la morgue, attiré par le signalement du mort donné dans les journaux, et l'assassin qui savent que le mort est Rochefière. Simon quitte Holmutz qui se dit qu'avec la guerre son crime restera impuni. Avant son départ, le colonel avait demandé à Beaufort de veiller sur sa fille ; il faut maintenant apprendre à Marie-Blanche la mort de son père.

Il l’emmène au Vieux-Moulin pour lui parler puis ils repartent pour Paris. Simon ne dit rien au sujet de ses soupçons sur Holmutz mais promet à la jeune fille de venger la mort de son père. Au matin, Simon abandonne Marie-Blanche et Annette et chez lui il trouve les deux fils Holmutz qui se proposent de l’aider à tirer l’affaire de la mort de Rochefière au clair. Beaufort ne sait s’ils sont honnêtes ou envoyés par leur père mais accepte leur aide. Le policier qui s’occupe de l’enquête, Désiré Bréban, est certain que la guerre empêchera l’enquête d’aboutir. Lorsqu’il mentionne les bottines, Simon lui dit qu’elles ne proviennent pas du bottier habituel du colonel. Bréban a contacté le bottier, établi à Verdun, qui lui a appris qu’il avait réalisé les bottines à compartiment secret pour César Sanguinède. Le policier sait que cet homme est un espion et pense qu’il devait être en mission à Hambourg où il a rencontré Rochefière et qu’il lui a remis les bottines avec leur contenu ; le crime est donc un crime politique. Le fait que le revolver ait été retrouvé dans la main droite du colonel et que la blessure soit sur sa tempe gauche prouve que sa mort est un suicide maquillé, tout comme le poinçon de contrôleur retrouvé dans le compartiment qui est un poinçon allemand. Les deux hommes visitent le wagon restaurant du train emprunté par le colonel et se font aborder par un serveur qui leur raconte la scène de la tentative d’empoisonnement ; celui-ci ajoute qu’après l’incident, trois personnes avec des “gueules de Boches” ont rejoint l’homme à la fiole. Le vrai contrôleur du train se rappelle avoir vu Rochefière à Saint-Quentin donc les assassins l’ont forcément tué après cette gare, et ont sauté à un moment où le train ralentissait. Comme il y a des travaux sur la voie entre Chevrières et Pont-Sainte-Maxence, ce ne peut être que là. Bréban et Beaufort se rendent sur place et l’aiguilleur de Pont-Sainte-Maxence leur révèle avoir vu quatre personnes sauter du train dont l’un d’entre eux s’est blessé en sautant ; de plus, il croit avoir entendu une voiture démarrer quelques instants plus tard. Lorsque les deux hommes reviennent à Paris, les journaux annoncent la demi-mobilisation de la Belgique et un journal qui n’existait pas la veille, *La Feuille de Paris*, fait paraître un article sous-entendant que le colonel Rochefière s’est suicidé par désespoir et lâcheté certainement suite à ce qu’il avait appris en Allemagne. Le lendemain, le même journal fait paraître un nouvel article sur la mort de Rochefière.

Le 1<sup>er</sup> août, Simon rend visite à Marie-Blanche et lui raconte tout ce qu’il sait au sujet du meurtre odieux de son père. Il lui fait également lire *La Feuille de Paris*. Les deux frères Holmutz arrivent eux aussi et offrent une nouvelle fois leurs services. Simon montre aux deux Allemands qu’il les hait et ceux-ci devinent alors qu’il aime également Marie-Blanche, qu’ils questionnent au sujet de ses sentiments pour Beaufort. Elle ne répond pas clairement et dit qu’elle ne pourra de toute façon pas aimer tant que l’honneur de son père, et donc le sien, ne sera pas lavé. Mais les jeunes Holmutz sentent qu’elle aime Simon et s’en vont en lui promettant que si l’un d’entre eux survit à la guerre il

ne se présentera à elle que s'il connaît l'identité du responsable de la mort de son père. Simon reste un moment chez la jeune femme et lui déclare qu'il l'aime toujours.

Lorsqu'ils sont de retour au domicile de leur père, les frères Holmutz sont appelés par leur père qui leur annonce que la guerre est certaine entre la France et l'Allemagne. Le banquier ne cache pas son excitation et son envie de voir l'Allemagne écraser la France, cette nation dégénérée, ce qui étonne ses fils tout autant que ses certitudes en ce qui concerne la non-intervention des égoïstes Anglais. Holmutz essaie de convaincre Frédéric et Roger de se ranger aux côtés de l'Allemagne mais pour eux, abandonner la France serait une trahison car leur défunte mère, une Française dont ils ont hérité le caractère, les a élevés dans l'amour de son pays. Le père dit alors à ses fils que Marie-Blanche ne les aimera pas davantage s'ils combattent pour la France car leurs origines allemandes les flétriront toujours à ses yeux. Ils disent alors qu'elle a promis d'aimer celui qui vengera la mort de son père et rétablira son honneur. Holmutz essaie de les convaincre que Rochefière s'est suicidé mais ils n'en croient rien et sont convaincus qu'il faut aller à Hambourg pour démêler l'affaire. Le banquier se propose alors de les aider à entrer et surtout à sortir d'Allemagne et de les accompagner car il doit aller à Hambourg accueillir les Puy-Morel à la place de Rochefière. Les trois hommes partent immédiatement pour la gare du nord sans que les deux frères ne voient le piège que leur père tente de leur tendre : une fois en Allemagne, ils ne pourront pas en repartir. Mais, à la gare, Frédéric et Roger apprennent la mobilisation de la France et décident donc de ne pas partir car ce serait désertier. Leur père part en leur disant qu'ils vont se battre avec des vaincus d'avance ; pour leur part, les deux frères sont heureux de vivre cet enthousiasme populaire face à l'adversité, et sont certains de la victoire de la France.

Le Frederic-Guillaume arrive à Hambourg avec 12 jours de retard et c'est à Hambourg que ses passagers découvrent que la guerre est déclarée. Holmutz attend les Puy-Morel au débarquement et a pu récupérer auparavant la lettre laissée par Rochefière dans laquelle ce dernier révélait qu'Holmutz était dangereux ; il les conduit à leur hôtel. Louise est une femme de 35 ans, fille d'un officier mort à Sedan en 1870 (on notera l'erreur chronologique...), très patriote, qui a élevé ses deux enfants, Georges et Georgette, âgés de 14 et 12 ans, l'amour de la France.

César est toujours à l'hôtel. Après le départ de Rochefière, il a demandé à voir un médecin français qui l'a jugé très malade et non transportable. En fait, l'espion a rapidement été guéri et a joué le moribond pour échapper à la police et à la forteresse. Grâce à la complicité du médecin, il peut lire les journaux et surtout être informé des départs et des arrivées à l'hôtel. C'est dans *La Gazette de Hambourg* qu'il apprend le soi-disant suicide du colonel et il décide alors d'attendre Louise et ses enfants, dont l'officier français lui avait parlé, et de les mettre dans la confiance, d'en

faire des complices comme il l'avait fait avec le colonel. Il réécrit donc tous les documents qu'il avait confiés à Rochefière et les cache dans sa chambre. Il choisit de faire du petit Georges son messenger malgré les risques qu'il sait lui faire courir et demande au médecin de dire à l'enfant qu'un Français demande à le voir durant la nuit prochaine pour lui faire une importance confidence. L'enfant accepte le rendez-vous.

Louise s'impatiente et veut quitter l'Allemagne au plus vite. Holmutz lui explique qu'obtenir les autorisations nécessaires est une tâche difficile, surtout pour une Française et un naturalisé ; cependant, il pense pouvoir faire en sorte que le petit groupe parte dans deux jours et rentre en France en passant par la Hollande puis l'Angleterre.

Georges vient voir "Cœur qui tremble" dans la nuit, comme convenu. Il accepte sans hésiter la mission que lui confie l'espion français malgré les dangers encourus. César explique qu'il l'a choisi car il pense qu'un enfant ne sera pas soupçonné et qu'il ne peut pas agir lui-même car s'il se met en mouvement il sera arrêté immédiatement. Il fait jurer à l'enfant de garder le silence et lui remet les documents en lui précisant qu'il devra les remettre au premier officier français qu'il rencontrera une fois rentré, en racontant comment il les a obtenus. Georges révèle à César que c'est avec l'aide de Karl Holmutz que sa famille pourra retourner en France mais l'espion français fait un malaise qui l'empêche de parler de cet homme à l'enfant avant qu'il ne le quitte. De retour dans sa chambre, Georges cache les papiers dans un pli de son gilet et s'endort. Il est réveillé par des bruits dans le couloir : des hommes viennent d'arrêter Sanguinède sans que celui-ci n'ait pu révéler au jeune garçon la véritable personnalité du banquier.

Le lendemain après-midi Holmutz vient avertir Louise qu'il a les sauf-conduits et que le départ est prévu le lendemain et qu'ils ne devront emporter que le strict nécessaire. Ils prennent le train jusqu'à Brême où ils sont bloqués car tous les trains sont réservés aux troupes. L'hôtel que trouve Holmutz pour la mère et ses enfants est infâme et la literie remplie de puces et de punaises. Le lendemain matin, le banquier annonce que malgré leurs papiers en règle, ils ont ordre de quitter la ville avant le soir ; ils repartent donc dans la soirée vers Cologne. Là, ils restent bloqués cinq jours car il est impossible de gagner la frontière hollandaise par chemin de fer. Holmutz apparaît alors avec une automobile dont l'autorité militaire n'a pas voulu et ils partent vers Maastricht. Après un voyage ralenti par les nombreux contrôles ils arrivent de nuit à Aix-la-Chapelle et trouvent une chambre d'hôtel. Le lendemain matin, des soldats allemands viennent arrêter les Puy-Morel, leur volent leur argent, et les emmènent au poste de police ; Holmutz n'est pas avec eux. Ils sont fouillés et interrogés et on les relâche avec ordre de quitter la ville avant midi sous peine d'être fusillés. Alors qu'ils sont reconduits à l'hôtel, un Français hurle "Vive la France" dans la rue et se fait exécuter d'une balle dans la tête sous leurs yeux. Trois autres jeunes Français, à peine plus âgés que Georges sont

fusillés pour avoir traité les soldats d'assassins. Georges trempe son mouchoir dans le sang du premier fusillé qui l'avait regardé et lui avait souri juste avant de mourir : par ce geste il veut pouvoir se souvenir du drame. Arrivés à l'hôtel Holmutz les attend et ils repartent immédiatement. A un poste, trois officiers réquisitionnent leur auto et lui font demi-tour : les quatre passagers repassent Aix et entrent en Belgique avec eux. Petit à petit la voiture se rapproche du bruit du canon. A Gembloux, la voiture tombe en panne d'essence et les officiers l'abandonnent puisque c'est leur destination. Holmutz part chercher de l'essence mais deux heures plus tard il n'est toujours pas revenu. Des officiers allemands volent alors l'auto et laissent Louise et ses enfants sur place sans aucune ressource, leurs bagages étant restés dans le véhicule. Celle-ci attend Holmutz qui ne revient pas et à la nuit tombée, la population de la petite ville est emmenée par les Allemands ; les Puy-Morel sont pris dans la cohue. Les habitants sont parqués dans la gare de marchandises et entassés dans un train. Louise et ses enfants parviennent à se cacher sous une caisse avec deux Belges afin d'éviter l'exil forcé. Les deux hommes conseillent à Louise d'aller vers les lignes françaises et lui donnent à manger et un peu d'argent. Profitant de la nuit, les Puy-Morel avancent donc vers le bruit de la bataille et sur une route, voient passer Holmutz dans une voiture, accompagné de deux officiers allemands. Les trois fuyards s'éloignent de la route et traversent bois et champs, suivant la Sambre en direction de Charleroi où, en ce moment, se battent les Français. A Châtelaineau, ils se cachent dans une grange et se retrouvent au cœur des combats sans possibilité de fuite. La ferme est un lieu stratégique : les Français veulent la prendre et les Allemands qui battent en retraite y arrivent et la mettent en état de défense. Un aveugle conduit Louise et ses enfants dans les caves où sont déjà cachées des femmes. Les Allemands se terrent dans des tranchées et attendant les Français. Les combats sont extrêmement violents. Les Français subissent de lourdes pertes ; les 200 hommes qui restent, dont le sergent Jodoigne, un curé, sont cernés par 3000 ennemis mais ne veulent pas se rendre et battent en retraite comme ils le peuvent. Les Allemands restent maîtres de la ferme et sortent les femmes des caves : ils les violentent, les insultent, les menacent et les emmènent vers Charleroi, tout en ramassant également en chemin tous les civils qui tentent de fuir. C'est le sergent Frantz Petermann, que Louise a déjà croisé dans le train entre Hambourg et Cologne, qui mène le convoi. Les Français vont tenter de reprendre Charleroi et les Allemands préparent la cité. Les prisonniers sont mis dans une église et gardés par une mitrailleuse. Louise et Georges voient Petermann et Holmutz parler dans la rue ; ce dernier remet de l'or au sergent et Louise est certaine qu'il vient de payer sa mort et celle de ses enfants. Les soldats français entrent dans la ville et reprennent petit à petit des maisons puis des rues. Lorsqu'ils arrivent près de l'église, ils constatent que les Allemands se servent des prisonniers comme boucliers humains ; ils tirent sur les Français qui n'osent pas riposter puis abattent leurs boucliers vivants et la moitié des troupes françaises obligées de reculer et de quitter Charleroi. Georges et sa petite sœur ne sont pas morts car l'aveugle s'est

servi de son corps pour les protéger. Leur mère est morte et ils sont les deux seuls survivants des prisonniers de l'église. Georges a juste le temps de traîner le corps de sa mère près d'un autel dans l'église avant d'être chassé de la ville avec sa sœur et d'autres civils ; ils sont menés à travers la campagne avant d'être abandonnés. Ils tentent alors de retourner à Charleroi mais sont refoulés. Sur les conseils d'une vieille femme, ils se dirigent vers Dinant pour tenter d'entrer en France par Givet. A Charleroi, Holmutz examine les corps des prisonniers de l'église et ne trouve que le corps de Louise ; pendant ce temps, installé dans une maison avec sa section, Petermann continue son carnet de guerre.

Les deux enfants errent, en proie à la faim et à la soif, et rejoignent de nombreux fuyitifs. Pour éviter les violences systématiques des soldats allemands qu'ils croisent, ceux-ci quittent la route et marchent à travers champs, traversant des villages détruits, une campagne ravagée où pullulent les cadavres tout en se dirigeant vers la frontière. Après une nuit et une journée de marche, ils approchent de Dinant où ils souhaitent se réfugier, mais la petite ville a été détruite la veille par les Allemands ; ils s'installent alors dans un ravin en bord de route. Au matin, des uhlans les guettent depuis la route et Holmutz reconnaît les deux enfants depuis sa voiture. Les fuyitifs s'enfuient et dans la confusion Georges est séparé de sa sœur. Il chute dans un trou, s'évanouit et se réveille dans la voiture du banquier. Ce dernier fait croire au jeune garçon qu'il cherche sa famille depuis des jours, qu'il est outré par les actes des Allemands à Charleroi, et qu'il va se charger de faire chercher Georgette. Il questionne Georges qui lui dit qu'il cherchait à gagner la France avec sa sœur et qu'il aurait alors tenté de retourner à Paris pour rentrer en possession des biens familiaux. Holmutz lui dit qu'il aurait été en danger à Paris car la France sera bientôt envahie jusqu'à la Loire. Les hommes envoyés à la recherche de Georgette reviennent bredouilles. Georges veut aller chercher sa sœur lui-même mais Holmutz essaie de le retenir ; le garçon saute alors hors du véhicule, crève deux pneus et prend la fuite. Holmutz lui tire dessus ce qui confirme sans erreur possible que l'homme est un traître et un assassin. L'enfant parvient à se cacher dans un bois, se repose, et repart à la recherche de Georgette, aidé par son habitude de se mouvoir dans les forêts africaines qui lui permet de ne pas succomber à la peur. Il retrouve le fossé où il était avec les fuyitifs mais ne repère aucune trace de sa sœur. Il découvre deux fillettes d'un an à peine dans un berceau à côté du corps de leur mère et deux chèvres. Il fabrique des récipients avec des écorces, traie les chèvres pour pouvoir nourrir les deux bébés, et décide de ne pas les abandonner. Les chèvres le suivent et les trois enfants reprennent la route vers la frontière française. La nuit venue, Georges gagne à nouveau la route et s'installe avec les deux bébés et les deux chèvres sous une charrette ; il reprend sa marche avant l'aube et, sans le savoir, franchi la frontière. Sur un sentier forestier, il rencontre une patrouille de dragons allemands ; il parvient à amadouer le sous-officier qui l'interpelle mais la patrouille lui prend ses deux chèvres.

Alors qu'il s'apprête à repartir, il entend une fusillade et voit la patrouille allemande en déroute repasser devant lui, poursuivie par des soldats français. Les trois enfants sont recueillis ; Georges raconte son odyssée et demande à voir un officier mais il n'y en a plus au sein de ces soldats car ils ont tous été tués. Après deux heures de marche, les soldats et les trois enfants arrivent dans l'ardoisière qui sert de cantonnement aux premiers. Ces hommes, une centaine, sont ce qui reste des 200 soldats qui ont battu en retraite à la ferme de Châtelineau, près de Charleroi. En chemin, ils ont recueilli des fuyards et ont récolté toutes les munitions sur les morts ; pour les vivres, ils ont enlevé un convoi aux Allemands. Les paysans ardennais leur ont indiqué deux ardoisières distantes d'un kilomètre où se cacher. A présent, ils attendent la contre-offensive qui libèrera la France et la Belgique pour sortir de cette zone actuellement occupée par l'ennemi. Les hommes de cette "compagnie errante" reconnaissent pour chef le curé-sergent Jodoigne qui a juré que ses hommes et lui ne se rendraient jamais et qu'ils rejoindront leur régiment. Les deux chèvres volées par les Allemands ont été récupérées.

La compagnie a installé le téléphone entre les ardoisières, des postes avancés et deux fermes, celle du Prieuré et celle du Malgré-Tout sont habitées par des soldats déguisés servant de sentinelles. Jodoigne ne compte pas s'éterniser dans la zone car les coups de main de ses hommes ont attiré l'attention des Allemands qui les recherchent.

Le lendemain, un détachement part à l'aube et détruit un convoi de pièces d'artillerie de siège allemande. Le jour suivant, Jodoigne est appelé de la ferme du Prieuré ; le soldat Lassagne dit "Saltimbanque" car il a été un temps clown avant la guerre, chez Médrano, lui annonce qu'une voiture dans laquelle se trouvent deux officiers allemands et deux officiers français est tombée en panne près de la ferme et que les quatre hommes ont demandé à entrer pendant que leur chauffeur répare. Jodoigne réunit une section et va à la ferme pour voir de quoi il retourne. Comme il a entendu la nouvelle, Georges demande à suivre la section ; ce qu'il veut, c'est rencontrer les officiers français pour leur remettre les papiers qu'il transporte. Jodoigne refuse, mais quand le garçon annonce qu'il parle allemand, le sergent le charge d'espionner, après avoir été introduit dans la ferme par Lassagne, la conversation des officiers et de la lui répéter. En passant à proximité de la voiture, Georges reconnaît qu'il s'agit de celle dans laquelle se trouvait Holmutz quatre jours plus tôt. Lassagne le mène dans un grenier d'où il aura accès à une pièce contiguë à celle où se trouvent les officiers. Même s'il ne comprend pas tout ce qu'il entend, certaines paroles frappent Georges, notamment des propos visant à tuer le grand chef de l'armée française, et il se dit que les deux officiers français sont peut-être des Allemands déguisés. Soudain, Lassagne fait tomber une bûche et, suite au bruit, ces deux officiers entrent et menacent Georges de mort en allemand. Pour ne pas trahir le fait qu'il a pu entendre et comprendre la conversation des officiers, le garçon ne réagit pas

et les deux officiers s'adressent alors à lui en français en lui demandant ce qu'il fait dans la pièce ; il répond qu'il nettoie des casseroles. Puis, ils lui demandent s'il a vu des soldats français dans les environs mais Georges dit que non. Les deux officiers ne le croient pas et le bousculent pour le faire parler ce qui fait dire au garçon qu'ils le traitent comme le feraient des Allemands. Les deux officiers disent alors en allemand qu'ils doivent éliminer l'enfant mais comme Georges comprend, tous ses doutes à leur sujet sont confirmés. Ils sont alors appelés du dehors et on leur dit que l'auto est réparée. Le chauffeur est Holmutz et, lorsqu'il voit Georges, il confirme que celui-ci comprend l'allemand. Les officiers veulent l'éliminer mais Lassagne fait remonter l'enfant au grenier par une trappe et siffle ses camarades qui parviennent à arrêter l'auto et ses occupants qui tentaient de fuir. Jodoigne libère le chauffeur et les deux officiers en uniforme allemand mais garde les deux qui portent l'uniforme français qui sont conduits à la ferme du Prieuré. Georges raconte au curé-sergent ce qu'il a entendu ; il est félicité par le sous-officier qui ordonne que les deux espions allemands soient fusillés. Ceux-ci demandent à l'être en soldats, c'est-à-dire les mains libres. Grâce à Lassagne, les deux Allemands ne peuvent saisir la bombe qu'ils ont sur eux et Jodoigne ordonne alors que ces deux hommes soient enterrés avec une pancarte qui rappelle qu'ils n'avaient rien du soldat et n'étaient que des assassins.

Le 4<sup>ème</sup> jour, Georges finit par révéler son secret à Jodoigne. Le sous-officier lui dit qu'il doit rejoindre l'armée française pour remplir sa mission et qu'il va lui donner deux compagnons pour le protéger durant son périple ; les deux fillettes et les deux chèvres seront confiées à la fermière du Malgré-Tout. La compagnie errante ne va pas tarder elle-même à se déplacer pour tenter de rejoindre l'armée française. Durant la nuit, la ferme du Malgré-Tout téléphone pour dire qu'il ne reste plus de soldats allemands dans la forêt et qu'ils ont sont partis comme s'ils allaient en renfort quelque part. Au matin du 5<sup>ème</sup> jour, un aéro français survole la zone et laisse tomber des nouvelles. Lassagne grimpe à un arbre pour récupérer un papier qui annonce que la retraite française est stoppée et que tous les soldats se battent depuis la veille sur la Marne. Le lendemain, en fin de journée, Georges part accompagné de Lassagne et du soldat Jonas, un sacristain dans le civil surnommé "Magnificat", doté d'un caractère difficile, et qui ne cesse de faire comprendre à "Saltimbanque" qu'il ne l'apprécie guère ; les troupes de Jodoigne partent quelques heures plus tard vers la Marne. Lassagne décide de filer vers Sedan puis Laon et Soissons, région qu'il connaît bien. Le trio marche toute la nuit et toute la journée suivante et s'arrête pour la nuit dans une ferme qui vient d'être incendiée par les Allemands.

Les frères Holmutz ont rejoint leur régiment en Normandie. Roger est simple soldat et Frédéric sous-lieutenant et ils combattent dans la même compagnie. Ils sont très proches. Simon

Beaufort arrivent avec des réservistes dans le dépôt de Rouen où ils se trouvent ; il s'est engagé parce qu'il veut se battre puisqu'en cas de guerre il est normalement rattaché comme chimiste aux établissements militaires de Puteaux. Mais l'engagement était aussi le moyen de mettre des distances avec sa vie passée, de se sentir enfin, utile et de se dire que sa mort causerait peut-être quelque regret à Marie-Blanche. Il a tout fait pour être versé dans le régiment des frères Holmutz car il souhaite les surveiller. Il est en effet convaincu qu'ils vont tout faire pour trahir la France et servir l'Allemagne. Le régiment a participé à la bataille de Charleroi et un bataillon a été décimé à la ferme de Châtelineau. Une partie du régiment erre dans la forêt des Ardennes sous les ordres du sergent Jodoigne. Simon se montre froid et distant avec Roger et Frédéric qui, en conséquence, préfèrent l'éviter. Le baptême du feu des trois hommes fut Châtelineau et Simon a vu combattre les frères Holmutz avec ardeur et courage, les trouvant plus braves que lui. Malgré la retraite, Simon, tout comme les deux frères, fait son possible pour maintenir la confiance de ses camarades en la victoire finale. Le régiment a reculé jusqu'à Montmirail où il a été touché par l'ordre de stopper et de se battre. Puis, après la victoire de la Marne, il est remonté vers le nord jusqu'à l'Aisne. Le 18 septembre, la compagnie où se trouvent les trois hommes cantonne près de Sermoise, non loin de la Butte-aux-Cailles et de Vieux-Moulin. Simon se demande ce qu'il est advenu de Marie-Blanche, si elle est restée dans la maison familiale située sur la rive de l'Aisne occupée par l'ennemi. Les frères Holmutz sont eux aussi troublés par leur présence dans la région et pensent à leur père dont ils n'ont pas de nouvelles depuis le jour de la mobilisation. Durant la nuit, il semble à Beaufort qu'une fusée éclairante part de la Butte ; le château serait-il occupé par les Allemands ?

Le lendemain, le régiment prend position dans la forêt de Chassemy, face à Vailly, et demeure au repos pendant plusieurs jours. Simon voit la Butte depuis le cantonnement et le drapeau de la Croix-Rouge qui y flotte. Il confie à son capitaine, Violette, qu'il connaît bien la région et le château et qu'il souhaiterait qu'on lui confie une mission visant à découvrir le système d'espionnage de la région que l'on sait être un nid d'espions. A Presles, le capitaine explique au commandant Boileau ce que souhaite faire Simon. Boileau révèle alors qu'il a reçu des documents au sujet du propriétaire de la Butte, un certain Karl Holmutz, qui est soupçonné d'avoir organisé les carrières de Laon et du Soissonnais au profit de l'Allemagne. Beaufort dit qu'il a lui-même des soupçons sur Holmutz mais aucune preuve concrète et que la mission lui permettra d'éclaircir définitivement la situation. Il demande à être accompagné par Roger et Frederic qui acceptent en disant qu'eux aussi connaissent bien la région, mais on ne leur précise pas les soupçons pesant sur leur père. Le commandant donne huit jours aux trois hommes et leur demande également de relever le plus d'informations possibles sur les positions et l'équipement de l'ennemi. Beaufort et les frères Holmutz se déguisent en paysans et leur signalement est donné partout afin qu'ils puissent circuler sans

entraves. Ils commencent leur marche et dans un bois, ils surprennent un homme qui, depuis une galerie souterraine, communique par téléphone avec Vieux-Moulin où sont installés les Allemands et auxquels il donne les positions françaises. L'homme et sa complice sont remis au capitaine Violette et les trois hommes partent vers Vieux-Moulin qui se situe pourtant dans une zone occupée par les troupes françaises : il y a même des soldats du génie dans la maison. La trahison vient donc des alentours de la maison. Vieux-Moulin est toujours debout mais a été pillée. Les hommes du génie disent à Beaufort et ses compagnons qu'il semble que les deux femmes de la maison ont été emmenées dans les carrières proches du Soissonnais. Le trio est effondré mais se promet de les libérer par tous les moyens ; la réaction pleine de sincérité des frères Holmutz fait douter Beaufort de leur possible trahison. Un poste téléphonique installé tout récemment est découvert dans les caves de Vieux-Moulin, preuve qu'il y a un traître sur place. Quand le génie est arrivé, il a trouvé un vieil homme qui s'est présenté comme un vieux domestique de la famille. Frédéric demande à le voir mais il est impossible de le trouver ce qui l'incrimine sans doute possible. Quelques instants plus tard, des obus détruisent Vieux-Moulin, confirmant la trahison. Après s'être reposés toute la journée, les trois hommes gagnent la première ligne de tranchées françaises d'où ils comptent rentrer dans les lignes allemandes et passer à l'arrière. Simon grimpe à un arbre en avant de la tranchée française et voit le belvédère de la Butte éclairé comme un phare ce qui l'amène à déduire qu'on y émet des signaux ; il constate également qu'un système de signaux électriques a été installé autour du château. Il manque d'être tué par un obus qui détruit l'arbre et regagne la tranchée où il confie ses découvertes aux frères Holmutz. Il sent chez eux un malaise qu'il s'explique comme résultant de l'angoisse qui les étroit à l'idée que leur père puisse être à la Butte. La nuit venue, les trois hommes rampent vers les lignes allemandes afin de les franchir et d'atteindre la Butte. Ils parviennent à franchir les positions allemandes et à atteindre le village d'Ostel en trompant l'attention des factionnaires allemands ; puis ils atteignent la futaie qui entoure la Butte et coupent les fils qui servent à alimenter le système de signaux installé dans les arbres. Lorsqu'ils approchent du château, les deux frères n'arrivent plus à avancer, harassés mais également effrayés parce qu'ils vont y trouver. Simon continue seul et rencontre Madeleine dans la futaie qui lui confirme que des officiers allemands sont au château et un bataillon aux alentours. Le drapeau de la Croix-Rouge n'est pas là pour signaler une ambulance allemande mais pour protéger la bâtisse contre les aéros. La jeune femme n'a pas vu Karl Holmutz mais elle est certaine qu'il est au château. Son père, le garde-chasse Jodoigne, a été fusillé et a eu le temps de lui dire qu'il demandait pardon à Simon et qu'Holmutz était un traître. Madeleine supplie Beaufort de partir afin d'éviter une mort certaine. Elle le quitte et Simon entend une troupe venir du château et une autre à l'opposé, vers les Holmutz ; il rebrousse alors chemin pour les prévenir. Les trois hommes fuient mais sont rapidement encerclés et se réfugient dans un creûte, nom local pour nommer une sorte de grotte sous la surface du sol. Leurs

traces de pas trahissent leur position et l'ordre étant de les prendre vivants, les vingt hommes commandés par Petermann font le siège du creûte où le même trou sert d'entrée et de sortie. Si Petermann ne les ramène pas vivants, il sera fusillé. Deux jours plus tard, il n'a toujours pas réussi à capturer les fuyards et n'a plus que jusqu'au soir pour y parvenir ; il décide alors de faire creuser. Il finit par les déterrer et les conduit au château où, après une heure, ils sont conduits devant un général et deux majors qui les questionnent. Le général est Ulrich von Holmutz, le frère de Karl. Les deux frères sont étonnés d'être connus de cet homme car personne ne leur a demandé leur nom. Le général leur propose la vie s'ils reprennent l'uniforme allemand mais ils refusent. Ulrich propose à Simon de lui laisser la liberté en échange de sa formule chimique, sinon il sera fusillé. Beaufort dit qu'il l'a oubliée et qu'il l'a cédée avant la guerre au gouvernement français qui l'a déjà testée avec succès. A l'extérieur, le phare du belvédère émet des signaux en plein jour qui sont adressés aux trois officiers allemands et que les trois prisonniers ne voient pas. Ulrich accepte soudain de considérer ses neveux comme prisonniers de guerre mais ordonne que Simon soit fusillé. Frédéric et Roger lui disent que soit il est sauvé avec eux soit ils veulent être fusillés avec lui. De nouveaux signaux sont émis depuis le belvédère et le général confirme ses ordres. Frédéric lui dit que si Beaufort n'est pas relâché, son frère et lui le forceront à les tuer dans la pièce où ils se trouvent. Des signaux du belvédère sont interprétés par les deux majors allemands qui s'adressent au général ; ce dernier décrète alors que les trois prisonniers seront finalement emmenés en Allemagne comme prisonniers de guerre. Mais, en fait, il ordonne discrètement à Petermann de fusiller Simon pendant le trajet vers la gare de Crouy. Pendant tout cet interrogatoire une présence semble observer et diriger les événements depuis une pièce voisine, présence ressentie par les trois prisonniers...

Lassagne, Jonas et Georges sont arrivés jusqu'à Braye en se faisant passer pour des réfugiés belges et ont été nourris par quelques habitants qui n'ont pu fuir du village. Quand la nouvelle s'est répandue que trois soldats poursuivis par les Allemands s'étaient cachés dans le creûte, Lassagne et Jonas se sont mêlés aux hommes réquisitionnés pour creuser. Ils ont reconnu Beaufort et Roger qui sont de leur section et aussi le sous-lieutenant Frédéric. Lassagne a suivi les trois prisonniers jusqu'au château et revient prévenir ses deux compagnons que les trois prisonniers sont escortés par sept hommes et qu'ils vont bientôt passer devant eux ; il veut intervenir pour sauver ses camarades et Georges est très heureux d'apprendre qu'il y a un officier parmi eux à qui il va pouvoir enfin remettre ses documents. Après avoir disparu, "Magnificat" réapparaît, saoul, transportant des bouteilles qu'il a volées dans une cachette aménagée par les villageois et qu'il met sur la route. Il demande aux soldats allemands qui escortent Beaufort et les frères Holmutz de s'arrêter pour trinquer et ces derniers ne résistent pas à la tentation. Jonas les saoule et, avec ses camarades, libère les trois

prisonniers avant de cacher les Allemands derrière un amas de pierres. Le petit groupe prend le chemin de la ligne française située près de Vailly en se cachant car les lignes allemandes sont toutes proches. Après une nuit et une journée, Lassagne, Beaufort et Roger vont en reconnaissance ; resté avec Frédéric et alors que Jonas dort, Georges remet au fils Holmutz les papiers de César Sanguinède et raconte rapidement son odyssée au cœur des atrocités allemandes. Au nom de Rochefière et à l'évocation de la ville de Hambourg, Frédéric est mal à l'aise : son père n'est-il pas parti à Hambourg, le jour de la mobilisation française, pour accueillir une femme et ses deux enfants ? Il devine que le monstre dont parle Georges est son père et l'enfant confirme. N'est-il pas aussi responsable de la mort de Rochefière ? Frédéric confie à Georges qu'il est le fils de Karl Holmutz et lui demande de garder le silence. L'enfant compatit à la situation et à la douleur terrible de celui qui vient de se confier à lui. Frédéric prend conscience de son destin : celui d'un soldat qui doit châtier un traître mais aussi d'un fils qui doit donc châtier son père. Les trois éclaireurs reviennent et pensent qu'il leur est impossible de franchir les lignes allemandes car il y a des tranchées partout. Des mouvements de troupes semblent indiquer une attaque des positions françaises de Vailly pour la nuit à venir ce qui peut être l'occasion de sortir de leur cachette. L'attaque a effectivement lieu, tout comme la contre-attaque française qui met les Allemands en fuite et permet même aux troupes françaises de gagner du terrain dans le bois proche.

Les six échappés arrivent à Vailly. Les deux frères sont profondément troublés et, suite aux révélations de Georges, ils se disent que c'est probablement leur père qui était derrière l'interrogatoire qu'ils ont subi à la Butte. Frédéric rend compte de la mission au commandant qui tente, finement, de l'interroger au sujet d'Holmutz sans le nommer, mais le sous-lieutenant lui dit qu'il n'a vu aucun civil douteux à la Butte. Boileau veut citer les trois hommes à l'ordre du jour de l'armée mais ceux-ci préfèrent faire leur devoir dans l'ombre. Au moment de quitter le commandant, Frédéric hésite à lui remettre les documents de Sanguinède ; il craint qu'ils contiennent une accusation contre son père et ne se sent pas le courage de le livrer. Il décide donc de prendre connaissance des documents avant de décider ce qu'il doit en faire. Georges est envoyé à l'arrière, vers Chassemy ; Lassagne et Jonas reprennent leur place dans leur section après avoir été portés disparus ou morts après Charleroi. Frédéric met son frère au courant des révélations de Georges et lui demande conseil, même s'il sait que son devoir est de remettre les documents à ses supérieurs. Comme son frère, Roger propose de lire les notes avant de juger ce qu'il faut en faire mais Frédéric lui dit que s'ils le font et qu'elles accusent leur père, ils ne les remettront pas et trahiront alors la France. Ils décident tout de même de lire et finissent par prendre connaissance de la note qui incrimine leur père en parlant d'une société qui exploite des carrières du Soissonnais pour en faire des sites d'artillerie lourde et qui n'est autre que celle de Karl Holmutz. Ils sont profondément

attristés de découvrir que l'homme en qui ils avaient confiance n'est en réalité qu'un traître et un assassin.

Le commandant Boileau annonce que dans deux jours le secteur de la Butte va être attaqué. A Vailly, Frédéric voit sortir d'une maison demeurée intacte malgré les bombardements un berger et ses moutons puis un laboureur. Il se rappelle alors avoir lu dans les notes de Sanguinède que des bergers sont utilisés pour renseigner l'ennemi sur les positions françaises et trouve les deux paysans louches. Il confie ses soupçons sur les deux hommes au commandant. Il est certain que les deux hommes vont stationner près des batteries d'artillerie françaises pour que les Allemands, qui observent leurs déplacements, sachent où bombarder. Boileau essaie de savoir d'où Frédéric tient ses informations mais celui-ci ne veut pas parler. Le commandant demande donc au sous-lieutenant d'observer les deux hommes pendant qu'il va téléphoner. Frédéric avait raison car 15mn plus tard les obus allemands tombent sur les positions de l'artillerie française mais Boileau avait fait déplacer les canons. Les deux paysans sont arrêtés et avouent avant d'être exécutés. En fin de journée Lassagne, Jonas, Roger, Simon et Frédéric montent en première ligne. Roger et Simon sont conduits au poste d'écoute. A la lueur d'une fusée, Beaufort voit que son compagnon pleure et, dans l'obscurité, il lui tend la main, lui offrant sa compassion et son amitié après l'avoir haï car il voyait en lui un rival en amour et le fils d'un traître. Il avoue à Roger qu'il sait tout au sujet de son père, que dans le contexte présent il faut oublier le passé et qu'il ne le hait donc plus. Roger avoue à Simon que son frère et lui avaient tout de suite compris pourquoi il les détestait et qu'aujourd'hui ils ne sont plus rivaux en amour car ils n'ont plus le droit d'aimer Marie-Blanche qui de toute façon est amoureuse de lui. Roger révèle à Simon le sort de la femme et des enfants que leur père est allé rejoindre à Hambourg et que Georges est le fils de Louise du Puy-Morel ; de son côté Simon dit à Roger que son père est bien l'assassin de Rochefière, mais qu'il offre malgré tout son amitié aux deux frères. Frédéric qui s'avancait vers les deux hommes entend leur discussion et se jette en larmes dans les bras de son frère. Les trois hommes scellent leur amitié et Frédéric repart du poste d'écoute. Les deux guetteurs tuent deux soldats allemands déguisés en buissons qui s'approchaient des lignes françaises ce qui leur fait prendre conscience de l'importance de leur tâche et qu'il n'y a plus que cela qui compte à présent. Mais Roger est perturbé car il ne peut s'empêcher de penser aux documents que son frère et lui détiennent et ne livrent pas pour protéger leur père au détriment de la France.

Le lendemain, veille de l'attaque de la Butte, le capitaine Violette demande à Lassagne, devenu caporal, de prendre six hommes et, la nuit venue, d'effectuer une reconnaissance pour faciliter l'attaque du château. Lassagne désigne cinq hommes dont Roger et Simon ; lorsqu'ils partent, "Magnificat" les suit en disant que c'est parce que "Saltimbanque" lui doit trois francs et qu'il tient à les revoir. Ils partent avec un rouleau de fil et un téléphone qu'ils installent durant leur

progression. Arrivés au sommet d'une crête, ils voient, de l'autre côté, un poste allemand et une centaine d'hommes du génie qui creusent une tranchée. Ils attendent que ces derniers partent, attaquent le poste et enferment la trentaine d'hommes qui l'occupent dans la cave de la ferme qui sert de poste. Ensuite, ils se rendent dans le village de Rochefort pour évaluer les forces allemandes présentes ; une jeune fille dont les parents ont été fusillés par Frantz Petermann les renseigne et leur dit qu'elle loge un major qui passe son temps à se saouler. A l'aube, ils quittent le village mais s'aperçoivent que Jonas est absent ; il apparaît soudain avec une brouette dans laquelle il a ficelé le major alcoolique. Sur le chemin du retour vers leurs positions, ils entendent les hommes du génie qui reviennent ainsi que la relève des soldats présents au poste de la ferme. Quand la brume cesse de les protéger, ils se cachent dans un fossé. Alors que 200 Allemands arrivent à la tranchée pour continuer les travaux, une fusillade éclate depuis cette même tranchée et met les Allemands en fuite sans que le groupe d'éclaireurs ne comprenne qui en est l'auteur. Il continue à avancer sous les obus vers la crête, perd deux hommes, et lorsqu'il arrive au niveau de la tranchée allemande, constate que ce sont les hommes de Jodoigne, la cinquantaine d'hommes qui reste de la compagnie errante, qui ont fait feu. Après des retrouvailles émouvantes, Jodoigne prend des nouvelles de Georges et de sa mission et dit qu'il a retrouvé Georgette. Les Allemands contre-attaquent depuis le village mais les Français manquent de munitions. Lassagne part pour utiliser la ligne de téléphone qu'ils ont tirée la veille et dont le poste est situé dans une ruine. L'artillerie ennemie pilonne la plaine entre la tranchée et la ruine ; Jonas sort de la tranchée pour rejoindre Lassagne et le prévenir que des Allemands arrivent par derrière et vont lui tomber dessus. "Saltimbanque" est ému des risques pris par son compagnon mais Jonas lui dit que c'est pour récupérer ses trois francs qu'il est là et pour rien d'autre. Lassagne informe le commandant de la situation ; ce dernier leur dit de tenir jusqu'à l'arrivée des renforts. "Saltimbanque" indique la position des Allemands qui arrivent sur la ruine pour qu'une batterie de 75 puisse intervenir et les tirs de celle-ci mettent l'ennemi en déroute. "Magnificat" trouve un grand parapluie et, avec son ami, court vers la tranchée allemande où sont les hommes de Jodoigne au travers de la plaine pilonnée par l'artillerie allemande. L'observateur allemand est tellement surpris par la scène qu'il fait taire ses batteries...

Grâce à des renforts, la tranchée allemande de Rochefort reste aux Français. Les hommes de Jodoigne et les éclaireurs repartent vers l'arrière. Jonas remet son prisonnier à Boileau et lui en demande 100 francs pour dédommager la fille où logeait l'officier allemand quand le village sera repris. Pendant ce temps, Georges est à l'arrière avec le régiment et s'occupe aux cuisines, fait les courses, mais rêve de manier un fusil. On lui ramène sa sœur.

On retrouve Jodoigne promu sous-lieutenant et ses hommes, les frères Holmutz, Lassagne, Jonas et Beaufort dans la tranchée de Rochefort. Roger et Simon sortent pour couper les barbelés qui

protègent les Allemands en avant du village. Roger tombe nez à nez avec un soldat allemand pendant que Simon coupe les fils. Ce soldat pourrait le tuer mais ne le fait pas. Il dit à Roger qu'ils ont cinq mn pour couper les fils et qu'il ne donnera pas l'alarme ; ensuite c'est la relève et ils seront pris. L'homme est un Lorrain de Metz qui aime la France et qui explique que, comme beaucoup d'autres, il ne déserte pas pour ne pas être accusé de lâcheté. Vers 23h Simon et Roger sont de retour dans la tranchée française et l'attaque du village et des tranchées intermédiaires est décidée pour six heures ; d'ici-là, l'artillerie prépare le terrain. Les Allemands tentent une attaque mais sont repoussés. Puis c'est l'attaque française. Le commandant Boileau est tué et l'avance doit être stoppée pour que les Français ne soient pas touchés par les obus de leur propre artillerie. Lassagne est tué alors qu'il fait signe aux batteries françaises ; son geste est toutefois aperçu et les tirs français s'arrêtent. Les Allemands sortent de leurs positions et sont massacrés par les Français qui parviennent aux abords du village. Le capitaine Violette est tué et c'est Frédéric qui prend son commandement. Les Allemands contre-attaquent mais sont repoussés. D'autres troupes françaises arrivent pour prendre le village le lendemain. Dans les combats, Roger retrouve le soldat lorrain blessé à mort ; c'est son supérieur qui lui a tiré dessus car il refusait de tirer sur les Français. Il demande au fils Holmutz de l'embrasser et meurt apaisé. Le lendemain matin, la moitié sud du village est prise mais au nord les défenses sont terribles. Un détachement s'est avancé au nord et se trouve isolé du reste des troupes ; il lui est impossible d'avancer ou de reculer. Il s'agit d'une trentaine d'hommes commandés par le sous-lieutenant Jodoigne dans laquelle se trouvent Jonas et Simon. Une dizaine d'hommes de ce groupe est rapidement tuée par l'ennemi et les survivants se retranchent dans une auberge aménagée en forteresse par les Allemands mais vide pour le moment. Dix hommes se rendent à la cave pour empêcher les hommes d'entrer par les souterrains qui ont été aménagés dans tout le village. La lutte est sévère au sous-sol comme au rez-de-chaussée. Les Allemands essaient d'entrer par la porte mais se font massacrer. A la cave, tous les soldats français se font tuer et les Allemands déboulent au rez-de-chaussée. La dizaine d'hommes restante se replie au premier étage et abat l'ennemi en tirant au travers du plafond. Les Allemands mettent alors le feu et attendent à l'extérieur. Les hommes de Jodoigne sont obligés de grimper sur le toit pour échapper aux flammes. Après quelques pertes supplémentaires ils sont sauvés par Frédéric, Roger et d'autres hommes. Forcés d'évacuer Rochefort, les Allemands résistent à la Butte mais comme ils ne parviennent pas à s'organiser, le château et la futaie sont enlevés avant la nuit et des tranchées aménagées. Au matin, les troupes qui ont participé à l'offensive contre Rochefort et la Butte sont relevées.

Le château est intact. Il n'y reste que deux femmes âgées, Anna et Victoire, qui sont interrogées par les officiers français. Elles expliquent que tout le personnel du château venait

d'Alsace et donnent des renseignements utiles sur les troupes qui sont passées à la Butte. On leur propose de les renvoyer à Paris d'où elles venaient puisqu'elles étaient employées au domicile parisien d'Holmutz mais elles préfèrent rester. Toute l'installation servant aux signaux est récupérée et va servir aux Français ; l'installation électrique, qui avait été effectuée par Karl Holmutz confirme la complicité du propriétaire du château dans les agissements de l'ennemi.

Depuis quelques jours Jodoigne, Frédéric, Roger et Simon étaient angoissés, pour des raisons différentes, par l'idée de retourner au château : Beaufort veut retrouver Holmutz et se venger, les deux frères ont peur de la situation sans issue qu'ils vont devoir affronter et Jodoigne ne sait rien de ce qu'il est advenu de sa famille depuis le début de la guerre et notamment de sa sœur Madeleine qu'il aime plus que tout. Simon avoue à Jodoigne qu'il sait que son père a été fusillé par les Allemands. Les quatre hommes se rendent à la Butte. La maison du garde-chasse Jodoigne est dans un état pitoyable. Ils cherchent en vain la mère Jodoigne et Madeleine et, dans le jardin, trouvent la tombe du père et une autre tombe fraîche et sans indication ? Est-ce celle de la mère, de la sœur ou peut-être des deux ? Frédéric va chercher Anna qui raconte à Jodoigne fils que sa mère a été fusillée parce qu'elle tentait de protéger sa fille des violences d'officiers. Elle dit aussi que le lendemain elle a croisé Madeleine qui courrait vers la forêt et que depuis elle ne l'a pas revue. Simon, qui est très attaché à Madeleine, se demande si elle n'est pas devenue folle ou s'il ne s'est pas passé des choses bien pires. Soudain, Madeleine apparaît ; elle ne reconnaît personne, même pas son frère. Celui-ci la prend à part et lui demande de se confier à lui. Comme elle est très faible il la fait manger et la fait examiner par un médecin. Les deux hommes devinent ce qui a mis la jeune femme dans cet état et le soir elle est évacuée dans un hôpital de Fismes.

Les Allemands se préparent à reprendre la Butte-aux-Cailles car c'est une position importante et les Français s'étonnent que ni les balles ni les obus allemands ne touchent le château alors que les dégâts aux alentours sont très importants ; ce n'est pas naturel, d'autant que le drapeau de la Croix-Rouge a été retiré. L'attaque ennemie est repoussée. Parmi les morts, Jonas voit un officier, le fouille pour tenter de trouver des choses intéressantes, et trouve un carnet qu'il souhaite remettre à Jodoigne. Mais alors qu'il repart une balle lui enlève une oreille alors qu'il a déjà perdu l'autre ; c'est l'officier qu'il vient de fouiller qui faisait le mort. Dans sa fuite, Jonas croise un colonel qui tire à deux reprises sur lui à bout portant et le manque : c'est le major alcoolique qu'il avait capturé et qui a réussi à s'échapper. Il le capture pour la seconde fois et, en chemin, en se servant de lui comme d'un otage, il fait prisonniers une trentaine de soldats allemands qu'il ramène au cantonnement. Il remet le carnet à Jodoigne qui cantonne avec ses hommes à Rochefort ; il s'agit du carnet de guerre de Frantz Petermann. Jonas se souvient qu'il faisait partie des hommes qu'il a saoulés sur la route de Crouy. Jodoigne ne sait pas lire l'allemand et appelle Simon pour faire la

traduction. Beaufort y lit l'épisode des boucliers vivants de Charleroi et celui du viol que Petermann a commis sur Madeleine. Il n'en parle pas à Jodoigne ; mais son silence en dit autant au curé-soldat que les mots.

Après avoir remis ses prisonniers au cantonnement, Jonas va se faire soigner. Puis, dans le village de Vailly, il croise un curé accompagné de soldats français qui arrive des Ardennes d'où il a pu fuir après avoir été martyrisé. Cet homme d'Eglise lui fait une drôle d'impression mais il l'aborde tout de même. Le curé prétend être d'Ecordal, près d'Attigny. Jonas lui dit qu'il doit être le curé Libert dont il a lu les malheurs dans les journaux et l'homme acquiesce ; le curé Libert est l'oncle de "Magnificat" qui sait donc qu'il a à faire à un imposteur. Pour le piéger, Jonas l'oblige à dîner avec lui ainsi qu'une escouade de fantassins et à prononcer le *Benedicite*. Le faux curé se trompe et se trahit ; il est interrogé par des officiers et fusillé.

Le lendemain, dimanche, Jodoigne obtient l'autorisation de dire la messe à quelques mètres seulement des tranchées, à Rochefort. C'est la première fois depuis le début de la guerre qu'il remplit à nouveau son office de prêtre. Il espère ainsi apaiser sa soif de vengeance, mais après la messe, c'est toujours la haine et non le pardon qui le domine. La Butte est organisée pour en assurer la défense. Les frères Holmütz se disent qu'ils ne peuvent pas livrer leur père car ce serait un acte affreux mais sont décidés à l'empêcher de nuire grâce à tout ce qu'ils savent. Ils ont des soupçons concernant les deux vieilles Alsaciennes restées au château car ils sont certains que tout le personnel de leur père était complice de ses agissements ; elles sont certainement demeurées à la Butte pour de vils motifs. Les deux femmes passent leurs journées au château et le soir rentrent au pavillon qu'elles habitent et s'y barricadent. Le pavillon a vue sur la vallée de l'Aisne et donc sur les positions françaises. Elles disent aux deux frères qui les interrogent qu'elles n'ont pas revu leur père et Marthe depuis le début de la guerre ; cependant, lorsqu'ils étaient prisonniers à la Butte, ils ont senti une présence qu'ils ont identifiée comme étant leur père, ce qui signifie qu'il est peut-être toujours à la Butte et que les deux femmes leur mentent.

Georges et Georgette ont été recueillis par une famille de Vailly. Le rêve du fils de Louise du Puy-Morel est de se battre en première ligne et s'il parvient parfois à se faufiler, lors des corvées de café par exemple, il est toujours renvoyé. Un matin, il accompagne une fois encore la corvée de café qui monte aux tranchées de première ligne. Depuis la veille, les hommes de Jodoigne y stationnent et plusieurs d'entre eux ont été tués par des coups de feu tirés d'un petit bois à 300m sans qu'il ait été possible de voir le tireur. Georges demande à rester mais Jodoigne refuse. Soudain, Georges aperçoit le tireur dans les arbres mais il refuse de dire où et demande un fusil pour l'abattre lui-même. Il le touche mais le tireur isolé n'est que blessé et gémit puis hurle jusqu'à la nuit ; il s'agit de Frantz Petermann. Jodoigne décide d'aller le chercher mais les Allemands qui l'aperçoivent tirent sur le petit

bois jusqu'au matin ; comme le sous-lieutenant ne réapparaît pas, tout le monde le pense mort mais il revient dans la tranchée de première ligne avec le blessé sur ses épaules et le panse. Jonas reconnaît en cet homme l'officier auquel il a pris le carnet et Jodoigne demande à l'Allemand s'il est bien Frantz Petermann. L'homme acquiesce et Jodoigne se sent défaillir. Petermann demande à être entendu en confession avant de mourir. L'âme de Jodoigne est alors tiraillée entre ses devoirs de soldat et de frère qui lui commandent la vengeance et ceux de prêtre dont la mission est de pardonner à tout homme qui se repent. Petermann insiste et Jodoigne lui dit qu'il va le faire conduire à Vailly où le curé l'entendra. Mais il est trop tard, il mourrait avant d'arriver à destination. Jodoigne sait que si en lui le soldat ne pardonnerait pas le prêtre de pardonner cet homme, la réciproque serait tout aussi vraie. Il fait alors transporter le blessé dans son réduit et demande à ne pas être dérangé. C'est le prêtre qui prend le dessus sur le frère et sur le soldat et il confesse Petermann qui relate alors certains crimes qu'il a commis afin d'être pardonné. Jodoigne se dit qu'il n'a pas le droit d'absoudre un homme qui a commis tant d'atrocités mais finit pas le faire pour remplir son devoir de représentant de Dieu sur Terre.

Les deux frères ne cessent de se demander si leur père a ou non quitté le château ; mais le fait que la Butte soit épargnée par les obus allemands ne constitue-t-il pas une preuve suffisante ? Un matin, alors qu'il est de garde, Roger voit Anna et Victoire ouvrir et refermer plusieurs fois les contrevents du pavillon qu'elles habitent. Il se demande si elles ne font pas des signes. Durant les jours suivants, Frédéric met au jour un système de signaux utilisant des pierres dont l'agencement est modifié très régulièrement, en bord d'un chemin, sans qu'il soit possible de surprendre la personne qui les bouge. Il constate également que l'écorce de certains arbres est entamée en bordure de chemin et que des tas de branches sont déplacés. Un soir, il surprend les deux vieilles Alsaciennes qui font des va et vient en bordure de la futaie mais elles lui disent qu'elles viennent ramasser du bois pour se chauffer. Pour les deux frères, il ne fait pas de doute qu'elles communiquent avec l'ennemi et que leur père est derrière elles. Un après-midi, ils voient les deux femmes étendre leur lessive pare-terre et sur les buissons en alternant les pièces de linge et en changeant leur disposition comme si elles cherchaient à communiquer avec le *taube* qui passe au même moment. Le soir même, lors d'une tournée, ils voient une ombre qui leur rappelle la silhouette de leur père passer dans les arbres et disparaître dans une glacière abandonnée du parc. Simon arrive au même moment et leur dit avoir déjà vu la même ombre la veille et l'avant-veille et qu'il a les mêmes soupçons qu'eux. De plus, il a remarqué que les ailes du Moulin-Cassé qui ne tournent plus depuis plusieurs années tournent, certes lentement, mais qu'elles peuvent servir à envoyer des signaux. De même, la roue du moulin éleveur d'eau de l'installation électrique du château tourne de manière étrange, comme si elle était manipulée. Simon n'en a rien dit à ses

supérieurs car il veut châtier Holmutz en secret pour préserver Roger et Frédéric qu'il aime aujourd'hui comme des frères. Les trois hommes descendent dans le trou de la glacière pour savoir où il mène mais ils se perdent dans l'obscurité et Simon ne remonte pas avec eux. Ils pensent qu'il est sorti sans qu'ils s'en aperçoivent mais ne le trouvent pas au cantonnement et le lendemain, lorsqu'ils redescendent au fond de la glacière, ils ne trouvent aucun indice.

Dans le fond de la glacière, Beaufort a trouvé une entrée menant dans un souterrain et s'y est aventuré sans prévenir les frères Holmutz. Il y entend des voix qui parlent allemand mais qui cessent lorsqu'il tente de s'approcher d'elles. Il découvre une galerie dans laquelle a été entassée de la roburite ; cette galerie est donc un rameau de combat grâce auquel les Allemands veulent faire sauter le château. Les travaux sont déjà bien avancés et il ne reste plus qu'à bourrer la galerie. Il cherche et trouve les fils électriques reliant cette bombe au poste d'où sera commandée l'explosion. Il veut les remonter mais les fils disparaissent dans la paroi. Il fait alors demi-tour pour aller prévenir ses chefs. Mais d'un côté les pionniers reviennent au travail, de l'autre des voix se rapprochent. Simon se fait assommer et se réveille emmaillotté dans du fil de fer et attaché près du fourneau de la bombe. Il se dit que s'il avait été agressé par des soldats il serait déjà mort et que c'est donc Holmutz qui doit être derrière ce qui se prépare. Alors que Beaufort est porté disparu, les frères Holmutz décident d'aller au pavillon pour piéger les deux femmes à leur retour du château ; une heure avant leur arrivée, ils se cachent dans le pavillon. Lorsque les deux femmes arrivent, ils les entendent préparer de la nourriture pour quelqu'un, dire que le lendemain ce sera le "grand coup" et "*Deutschland über alles*" ce qui confirme les soupçons des deux hommes. Au milieu de la nuit, les deux femmes descendent à la cave. Les deux frères les suivent et découvrent un passage vers un souterrain, passage que les deux femmes ont emprunté. Ils les filent à distance grâce à la lumière de la lampe qu'elles transportent et soudain la lueur disparaît. Au même instant ils retrouvent Simon mort et reprennent leur progression dans le souterrain.

Les deux femmes arrivent dans un caveau et servent son repas à un homme qui semble se terrer. Elles lui annoncent qu'à 8h du matin, soit dans une heure, un général français va passer ses troupes en revue devant le château. L'homme exulte à l'idée de faire exploser la bombe à ce moment. Les trois conspirateurs entendent alors des bruits : ce sont des sapeurs français qui creusent une galerie de mine et qui approchent. Vont-ils réussir à empêcher l'explosion ou arriveront-ils trop tard ? Le caveau est sous le Moulin-Cassé et l'homme téléphone aux tranchées allemandes et parle à son frère, le général Holmutz ; l'appelant est donc Karl Holmutz et il révèle à Ulrich que l'explosion aura lieu à 8h, pendant une revue. Le général fait remarquer à Karl que ses fils seront peut-être présents mais ce dernier dit qu'il a déjà accompli son devoir de père en les sauvant lorsqu'ils avaient été capturés et demande à être sorti de son trou avec les deux femmes après

l'explosion car le souterrain sera coupé. Lorsqu'il raccroche, deux ombres se jettent sur lui et l'immobilisent alors que les deux vieilles femmes prennent la fuite. Ce sont Roger et Frédéric qui viennent de capturer leur père. Frédéric voit un détonateur et comprend qu'il y a donc quelque part un fourneau de mine. Holmutz explique alors à ses deux enfants que dans dix minutes il va faire sauter le château et que l'explosion sera le signal qui déclenchera une attaque de l'armée allemande sur Vailly, avant que celle-ci ne franchisse l'Aisne pour reprendre sa marche en avant. Frédéric menace son père avec son revolver et lui dit qu'il tirera si celui-ci fait mine de vouloir déclencher l'explosion. A huit heures précises, Holmutz se jette sur le détonateur et Frédéric n'ose lui tirer dessus. Mais l'explosion n'a pas lieu. En effet, Simon n'est pas mort et a réussi à ramper dans le noir, à bout de forces, et à rompre les fils électriques. Les sapeurs français aboutissent dans le souterrain et trois d'entre eux sont bousculés par une ombre qui tire sur leurs lanternes et s'enfuit ; ils s'élancent à sa poursuite. Il s'agit bien sûr de Karl Holmutz qui a réussi à échapper à ses fils et qui parvient à semer à ses poursuivants qui font demi-tour. Ces derniers croisent alors les deux frères qui ont retrouvé Simon et qui se dirigent vers le pavillon.

Holmutz est sorti par la glacière ; il se hasarde dans la futaie en se disant qu'avec les papiers qu'il a sur lui et qui lui donnent une fausse identité, il ne risque rien. Il se fait arrêter par un soldat qui n'est autre que Jonas et qui le conduit au poste établi dans l'ancienne maison du garde-chasse Jodoigne. Holmutz est emprisonné et le commandant Barrière, qui remplace Boileau vient le voir et l'interroge. L'Allemand naturalisé se fait passer pour un nommé Joseph Gauthier, réquisitionné par les Allemands dans les Ardennes, près de Charleville, pour amener près de Reims des pneus d'auto. Il raconte qu'il a fui depuis Vitry-les-Reims et franchi les lignes allemandes pour rentrer dans les lignes françaises, qu'il a vécu dans les bois mais Barrière lui fait remarquer que ses vêtements sont bien propres pour quelqu'un qui a dû se terrer dans la forêt. Holmutz / Gauthier répond qu'un paysan qui l'a recueilli près de Chauny lui a donné des vêtements car les siens étaient des loques et qu'il peut donner des renseignements utiles glanés durant son voyage. Il dit qu'il comptait ensuite aller à Paris pour y trouver un emploi ou peut-être s'engager si l'armée veut bien de lui. Le commandant le trouve étrange et relève des signes qui tendent à dire que ce Gauthier est en fait un Allemand. Les frères Holmutz passent alors à l'extérieur et reconnaissent leur père. Les sapeurs qui ont été bousculés sont amenés au commandant et lui font part de leurs découvertes. Ils ont noté que l'homme qui logeait dans le caveau avait des chaussures avec 34 clous à la semelle et huit au talon. Barrière, avec la complicité des sapeurs, fait marcher le dénommé Gauthier dans de la terre sans traces afin de vérifier ses empreintes : elles correspondent à celles relevées dans le caveau. Le commandant remet l'affaire dans les mains d'un capitaine-rapporteur et le lendemain, c'est-à-dire deux jours après l'arrestation, Gauthier / Holmutz comparaît devant un conseil de guerre.

Il est accusé de s'être introduit dans les souterrains du château et d'avoir coopéré à l'aménagement d'une mine. Comme sa région d'origine et le village des Ardennes où il dit habiter sont occupés, il est impossible de vérifier ses dires. Le colonel-président lui dit que les traces relevées sont les siennes sans aucun doute possible mais l'accusé répond que cela ne constitue pas une preuve suffisante pour l'accuser et qu'il est innocent car s'il était le traître, il aurait dû recueillir au préalable des informations auprès des gens du pays ce qui n'est pas le cas et qu'il accepte d'être confronté à eux afin que l'on puisse vérifier que personne ne le connaît : il espère bien sûr que cela ne sera pas tenté car même s'il est méconnaissable avec sa tenue et sa barbe, un villageois pourrait l'identifier comme étant Karl Holmutz. Les sapeurs témoignent mais ne peuvent certifier que l'accusé est l'homme qui les a bousculés. L'un dit cependant qu'ils ont croisé Roger et Frédéric portant Beaufort dans le souterrain et qu'ils ont peut-être eux aussi vu le fuyard leur passer devant. Le colonel-président donne alors l'ordre qu'on lui amène les deux frères ; Simon, pour sa part, n'est pas en état de témoigner. Karl Holmutz est certain que ses fils ne le livreront pas. Frédéric ment à la barre en disant qu'il ne connaît pas l'accusé pour éviter de déshonorer le nom qu'il porte, mais il raconte pourquoi il est descendu dans les souterrains avec son frère et précise qu'il a vu le visage de l'homme qui s'est échappé ; il hésite mais finit par dire que l'accusé est l'homme qu'il a vu et condamne donc son père. Roger fait la même réponse que son frère. Le capitaine-rapporteur requiert la peine de mort. Le colonel-président demande à Gauthier / Holmutz s'il est prêt à avouer mais il refuse et, peut-être pris de pitié pour ses enfants, ne révèle pas sa véritable identité. Il est fusillé et enterré à côté des tombes des Jodoigne.

Environ une semaine plus tard, le régiment est au combat. Les frères Holmutz meurent dans une rafale de mitrailleuse. Beaufort tombe près d'eux, blessé par un éclat d'obus. Roger rend l'âme en demandant si son frère et lui ont mérité d'être Français et Frédéric demande à Simon d'aimer Marie-Blanche et que le couple ne les oublie pas, lui et son frère.

A Fismes, fin novembre. L'éclat d'obus qui a blessé Simon a arraché un bout de chair à l'épaule et fait disparaître la marque au fer rouge en forme de H. Il ne reste plus aucune trace d'Holmutz, juste le souvenir de ses actes : il est mort, tout comme ses fils, et son épouse Marthe, atteinte d'une extrême faiblesse depuis le début de la guerre, se meurt en Engadine. L'infirmière qui s'occupe de Simon n'est autre que Marie-Blanche qui n'a jamais été faite prisonnière : au début de la guerre, elle était infirmière dans un hôpital auxiliaire de Reims puis à Toul. Elle s'est ensuite adressée aux amis de son père pour savoir où était le régiment de Simon et elle a été envoyée à Fismes car elle a demandé à se rapprocher de lui. Simon lui dit que les frères Holmutz l'ont sauvé et qu'ils sont morts parmi les plus loyaux soldats de France. Il ne révèle pas à la jeune femme les crimes du père

des deux frères afin de ne pas ternir leur image dans l'esprit de la jeune femme. Personne ne pourra jamais en témoigner, mis à part Georges, mais il gardera le secret.

Marie-Blanche va prendre Georges et Georgette auprès d'elle pour honorer la dette de son père auprès de la famille Puy-Morel et accueillera également Madeleine. Elle dit à Beaufort qu'elle l'a toujours aimé et qu'elle sera à lui ou à personne une fois la guerre terminée. Simon repartira un mois plus tard au combat

Les frères Holmutz tout comme Beaufort et Jonas sont cités à l'ordre du jour de l'armée pour les services qu'ils ont rendu au pays.

### **3. Tête de Boche, d'Aristide Bruant (du 25/04/1915 au 16/10/1915).**

M<sup>me</sup> Bonnières, épouse du colonel Bonnières, passe les vacances d'été 1914 avec ses deux enfants, Henri et Françoise, dans la maison de La Chesnaie, près de Villers-Cotterêts. Les Allemands qui reculent suite à la bataille de la Marne entrent sur le domaine et décident de fusiller les Bonnières ; mais l'armée française intervient et les sauve. Parmi les troupes qui interviennent se trouvent le sergent Jacques Lambry et le lieutenant Kürcher. Françoise reconnaît en ce dernier un espion allemand que son père avait surpris chez eux un an plus tôt ; pour éviter d'être démasqué, Kürcher tente de tuer Françoise mais il ne fait que la blesser et elle est capturée par le capitaine von Gerber, l'officier qui avait voulu la fusiller avec sa famille. Il installe Françoise dans le château de son amie Blanche de Surgères qui est occupé par le prince Ludwig de Reuss et ses hommes. Blanche décide alors de tout faire pour prévenir les Français que Kürcher est un espion, tente de s'évader, mais se fait rattraper par von Gerber.

Les Allemands attaquent La Chesnaie, Kürcher commande le repli mais Jacques Lambry refuse et les Français repoussent les Allemands. Henri cherche vainement sa sœur jusqu'à ce qu'un soldat français mourant apprenne aux soldats cantonnés à La Chesnaie, autour du capitaine Fontenoy, que Françoise a été emmenée, blessée, par des soldats allemands. Henri demande à s'engager pour venger sa sœur et Lambry le prend dans son unité. Blanche et Françoise sont conduites à St-Quentin. A La Chesnaie, deux soldats, Ballot, un ancien lutteur engagé volontaire et Leclerc un réserviste, tous deux de bons "Parigots", décident de révéler au capitaine Fontenoy la lâcheté dont Kürcher, qu'ils appellent "Tête de Boche", a fait preuve au moment de l'attaque allemande ; mais Kürcher parvient à tromper le capitaine et décide qu'il devra se débarrasser de ses deux ennemis. Il tente de le faire en les faisant participer à l'attaque de La Maison Rouge. L'escouade dont Ballot et Leclerc font partie rencontre un paysan, Bouillon, qui leur offre de la goutte ; mais il ne cherche en fait qu'à les empoisonner. Il est démasqué grâce à l'aide d'une petite enfant de

l'Assistance, Frison, et jeté au fond d'un puits. La Maison Rouge est alors attaquée mais le capitaine Fontenoy arrive avec Lambry et Henri Bonnières et les Allemands sont repoussés après une bataille héroïque. Bouillon qui avait été jeté au fond d'un puits, disparaît ; il a donc des complices.

A St-Quentin, le prince de Reuss s'éprend de Françoise Bonnières tandis que son ancienne maîtresse, l'espionne Clara Wieber, constate qu'il habite avec deux femmes alors qu'il fait tout pour l'éviter. Le prince propose à Blanche de Surgères et Françoise Bonnières, contre la promesse qu'elles ne chercheront pas à s'évader, de travailler comme infirmières et elles acceptent. On apprend alors que Blanche souffre depuis des années car elle a appris peu de temps après son mariage que son époux, Philippe de Surgères, la trompait avec une chanteuse ; elle était prête à le pardonner mais il n'est jamais revenu au domicile conjugal et lors de la mobilisation, il ne s'est pas présenté. Elle craint donc, en plus du reste, qu'il soit déserteur, que son nom soit désormais honteux, et apprend que cette maîtresse n'est autre que Clara Wieber... Cette dernière, pour éloigner Françoise du prince de Reuss, propose son aide aux captives pour qu'elles s'échappent. Mais ces dernières refusent car elles ont fait la promesse de ne pas tenter de s'enfuir ; Clara dit alors à Blanche qu'elle se vengera sur son mari car il est encore à ses pieds.

A La Maison Rouge, Kürcher s'arrange pour provoquer Ballot et Leclerc et les faire emprisonner. Mais Lambry et Henri ne veulent pas laisser faire ; Lambry dit alors au capitaine Fontenoy ce qu'il pense de Kürcher. Fontenoy propose alors de couper la poire en deux : si Ballot et Leclerc s'excusent, Kürcher les pardonne mais ce dernier refuse. Frison le surprend alors en-train de téléphoner aux Allemands depuis une cachette ; elle prévient les Français et Kürcher est démasqué mais il s'échappe ; il s'appelle en fait von Lutzen.

Environ trois semaines plus tard (nous sommes alors fin Octobre), Kürcher, alias Melchior von Lutzen, se rend à St-Quentin chez le prince de Reuss auquel il est très lié, et lui propose d'attaquer La Maison Rouge par la mine et la sape ; le prince accepte. A La Maison Rouge, Ballot et Leclerc découvrent au fond du puits où l'espion Bouillon avait été balancé un boyau qui mène au milieu des tranchées allemandes. Une attaque avec une énorme bombe est donc décidée mais pendant qu'elle est menée, Ballot tombe sur Kürcher/von Lutzen dans le boyau et lui jette la bombe dessus. Tout s'effondre mais il n'y a aucune perte française, juste des blessés.

A St-Quentin, quelques jours plus tard, dans l'ambulance où travaillent Blanche et Françoise, arrivent deux blessés ; Françoise reconnaît Lambry et Kürcher/von Lutzen. L'amour entre Lambry et Françoise devient évident. Le prince de Reuss essaie de faire céder Françoise à ses avances, elle refuse, et il tente alors de la violer ; Blanche intervient, l'assomme et le jette par une fenêtre... De leur côté Ballot et Leclerc sont envoyés en convalescence quelques semaines à Compiègne ; ils y retrouvent un ami, "L'Ecureuil", qui est aviateur. Ce dernier leur présente Madeleine, une femme

magnifique et riche dont il est épris. Elle se montre généreuse et très cordiale avec les deux amis, mais Ballot a vite des doutes sur elle. Le jour où il apprend que les Allemands sont au courant de tous les mouvements de l'aviation de Compiègne, il est certain que Madeleine est une espionne. Leclerc lui, n'y croit pas, prend des leçons de pilotage avec "L'Ecureuil" et le jour d'une attaque il prend place avec son ami dans un avion. Pendant cette attaque, Ballot cherche une solution pour approcher Madeleine et y parvient. Il finit par la piéger en la malmenant et en trouvant sur elle un portrait de Kürcher/von Lutzen ; Madame Tête de Boche est donc démasquée mais elle parvient à s'échapper!

A l'hôpital, von Lutzen reconnaît Lambry qui est à présent sous-lieutenant. Personne ne sait comment le prince de Reuss a été blessé. Son chef d'État-Major, le colonel von Meissner, qui est chargé de l'enquête, soupçonne très vite Blanche et Françoise ; il les menace de fusiller des otages si elles n'avouent pas et Blanche cède au chantage. Il les fait secrètement enfermer et fait parler von Gerber, le confident du prince, pour tout apprendre au sujet des relations du prince avec les deux femmes. Le problème, à présent, est de taire l'affaire pour ne pas ternir le prince. Après quelques jours de soins, celui-ci se réveille et innocente les deux captives en disant avoir été attaqué par des civils ; il souhaite que les deux femmes soient tenues au secret et demande à von Meissner de fusiller les civils qu'il avait arrêté.

A Compiègne, Ballot, qui a démasqué Madeleine, a attrapé son complice et le ramène à la caserne pour le faire parler. Contre la promesse de ne pas être fusillé, l'espion accepte de révéler ce qu'il sait : Madeleine se servait bien de "L'Ecureuil" pour apprendre les mouvements de l'aviation. Après l'attaque à laquelle Leclerc a participé avec "L'Ecureuil", ce dernier apprend la vérité sur Madeleine et que son lieutenant auquel il était très lié a été tué pendant l'attaque. Plein de culpabilité, il promet de se suicider pour expier ses fautes mais Ballot le convainc que la seule façon qu'il a de se racheter est de faire son devoir jusqu'au bout. Ballot et Leclerc sont décorés par le général Joffre et pendant la cérémonie des avions allemands attaquent pour tuer le généralissime ; l'aviation française intervient et "L'Ecureuil" meurt en se jetant sur un *taube* : son devoir est accompli.

A St-Quentin, von Gerber rencontre Clara Wieber. Celle-ci, dont il est épris depuis des années, lui propose un marché. Son objectif est de devenir princesse de Reuss mais pour cela il faut que Françoise disparaisse car l'amour que le prince a pour elle risque d'empêcher la réalisation de ses projets. Si von Gerber accepte de l'aider, elle deviendra sa maîtresse ; von Gerber accepte de trahir le prince pour elle. Von Meissner convoque von Gerber et les deux hommes décident de tout mettre en œuvre pour maintenir leur position et celle du prince. Pour cela, il faudra tôt ou tard faire

disparaître Françoise et Blanche pour que la scabreuse histoire de la tentative de viol disparaisse avec elles. De son côté, Ludwig de Reuss dit à von Gerber que son but est d'avoir Françoise Bonnières pour lui et qu'il a un plan pour cela ; il propose aux deux femmes de sortir de leur isolement et de redevenir infirmières en échange de leur silence sur l'affaire de l'agression. Elles acceptent. A l'hôpital, Jacques est très inquiet de la disparition subite de Françoise ; von Lutzen, qui se rend compte de l'amour de Lambry pour Françoise, décide de le torturer moralement. Une bagarre se déclenche dans laquelle ils mettent le feu à l'hôpital.

Fin Octobre-début Novembre autour d'Arras. Les Allemands, qui ont du quitter cette ville au moment de la bataille de la Marne, la bombardent sans cesse depuis et souhaitent la reprendre. Le général Bonnières et son officier d'ordonnance le commandant de Surgères tentent d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans la ville. La lutte est presque perdue lorsque des Français arrivent et permettent de repousser les Allemands ; dans ces renforts inattendus se trouve la compagnie Fontenoy. Le général retrouve son fils, Henri, qui de caporal après la prise de La Maison Rouge est nommé sergent suite à la prise d'un canon allemand avec Ballot. Henri raconte la disparition de Françoise à son père. De Surgères raconte au général Bonnières son histoire avec Clara et que c'est la honte qu'il ressent qui le pousse à braver la mort à chaque instant. Le général lui dit qu'au contraire il faut vivre car sa femme saura lui pardonner maintenant qu'il s'est largement racheté en faisant plus que son devoir. Après quelques jours passés à organiser la défense d'Arras, les troupes les plus éprouvées, dont la compagnie Fontenoy, sont envoyées au repos dans un village à quelques kilomètres en arrière. Ballot et Leclerc descendent un *Taube* géant et le ramène au cantonnement.

A St-Quentin, le prince va mieux. Blanche et Françoise ont été logées dans une maison et von Gerber est chargé de leur surveillance. Von Lutzen révèle au prince l'amour qu'il a deviné entre Lambry et Françoise et lui dit qu'il pense que Lambry est mort dans l'incendie. Le prince lui confie une nouvelle mission : aller à Arras et, en se faisant passer pour un prisonnier s'étant échappé, voler des documents au général Bonnières et transmettre à ce dernier de faux renseignements ; pour les deux Allemands la compagnie Fontenoy est toujours à La Maison Rouge donc von Lutzen n'a aucun risque d'être démasqué. En fait, Jacques Lambry n'est pas mort, il a été sauvé par un abbé et caché dans une église ; Blanche et Françoise sont prévenues. Dès qu'il le pourra, Jacques repartira dans les lignes françaises pour donner des nouvelles de sa fille au général Bonnières et reprendre son poste. Clara attire Françoise et Blanche à un rendez-vous avec un faux nom ; elle souhaite encore les aider à quitter St-Quentin pour éloigner Françoise du prince, mais les deux prisonnières refusent une fois de plus car elles ont promis de ne pas s'échapper. Irritée à l'extrême, Clara décide alors que les deux femmes doivent mourir au plus vite.

Non loin d'Arras, von Lutzen/"Tête de Boche" retrouve sa maîtresse Madeleine/Madame "Tête de Boche" dans une auberge tenue par un espion. Il parvient à approcher le général Bonnières mais il est reconnu par Henri car la compagnie Fontenoy est bien présente, et démasqué. Il propose alors un marché : s'il obtient d'être traité comme prisonnier de guerre et non comme espion, il révèle où sont Blanche et Françoise. Le général Bonnières, tiraillé entre ses devoirs de général et de père, finit par accepter le marché. Ce sont Ballot et Leclerc qui sont chargés de faire évader les deux femmes.

Retour à St-Quentin où Clara a mis au point son plan pour tuer Blanche et Françoise. Elle les empoisonnera avec de l'arsenic qu'elle saupoudrera sur du pain, le même pain qu'on livre au prince et que von Gerber amène chez les deux captives tous les jours ; le boulanger sera donc accusé d'avoir voulu tuer le prince de Reuss. C'est la gouvernante allemande qui surveille Blanche et Françoise dans la maison où elles sont logées qui périt par gourmandise. Von Meissner qui surveille von Gerber et Clara révèle au prince que Clara a voulu éliminer Françoise avec l'aide de von Gerber et que lui-même n'a jamais été menacé. Ludwig de Reuss fait arrêter Clara. Se sentant prise, elle essaie de faire chanter le prince en lui disant qu'elle connaît la vérité sur la tentative de viol et sur son agression et celui-ci la tue. Von Gerber est en fuite. Remis de ses blessures, Jacques Lambry quitte St-Quentin pour retrouver sa compagnie. Au cours de son périple, il détruit un dépôt de carburant allemand, est blessé au cours d'une bataille puis est retrouvé au milieu des cadavres par la petite Frison qui joue au "chien sanitaire" pour la Croix-Rouge.

A Arras, Ballot et Leclerc ont mis au point leur plan pour libérer Blanche et Françoise : déguisés en Allemands, Ballot en Hindenburg, ils atterriront avec le *taube* à quatre places qu'ils ont subtilisé près de St-Quentin et entreront en ville récupérer les deux femmes. Après quelques jours de préparatifs ils décollent. Dans le même temps, Madeleine, avec l'aide de Grüft, l'espion de l'auberge, fait évader von Lutzen du cantonnement du général Bonnières en creusant un tunnel depuis les égouts. Les deux "Têtes de Boche" se réfugient à l'auberge dans une pièce secrète. Après de longues hésitations, les deux espions décident de s'enfuir en Suisse, mais auparavant, von Lutzen veut se venger de l'échec de sa mission auprès du général Bonnières en tuant son fils, Henri.

A St-Quentin, Ballot et Leclerc, avec l'aide de l'abbé qui avait secouru Jacques parviennent à trouver les deux femmes. Ils remettent une lettre à chacune des femmes et Blanche pardonne son infidélité à son époux. Les captives refusent d'abord de s'enfuir mais elles se laissent convaincre. Les quatre fuyards sortent sans problème de St-Quentin et parviennent à s'envoler après avoir neutralisé quelques soldats allemands. En vol, l'avion est touché par l'artillerie ennemie mais parvient à atterrir.

Après avoir été retrouvé par Frison, Jacques Lambry reste quelques jours en convalescence dans un petit village. Touché par la destinée de la petite fille de l'Assistance, il lui propose d'être son

frère et de partager ses parents avec elle. Ils repartent pour Arras où tout le monde se retrouve : le général retrouve sa fille Françoise, Jacques Lambry la femme qu'il aime, sous la bénédiction du père de celle-ci, Henri sa sœur et Blanche son époux, le commandant de Surgères.

A St-Quentin, le prince de Reuss, après avoir appris l'échec puis l'arrestation de von Lutzen apprend la fuite de Blanche et de Françoise et, fou de rage, décide de mettre la ville à feu et à sang. Mais il tombe sur von Gerber qui vient venger la mort de Clara qu'il aimait à la folie ; il égorge le prince et se suicide d'une balle dans la tête.

A Arras, Henri reçoit une lettre qui l'attire dans une auberge, celle où se trouve "Tête de Boche". Son père sent le coup fourré vu que von Lutzen s'est échappé. Henri raconte à Ballot et Leclerc l'histoire de cette lettre et les trois décident d'aller ensemble à l'auberge pour coincer une fois pour toutes von Lutzen s'il est derrière cette affaire. Arrivés à l'auberge, Ballot et Leclerc se cachent et Henri entre ; von Lutzen saute sur Henri avec un couteau mais le jeune homme pare le coup. Il est cependant maîtrisé par Madeleine et deux autres espions. Ballot défonce la porte et brise la colonne vertébrale de von Lutzen tandis qu'Henri tue Grüft ; Madeleine est arrêtée.

Blanche et Françoise décident de rester à Arras comme infirmières de la Croix-Rouge. Elles sont décorées de la médaille d'honneur, Lambry de la Croix de la légion d'honneur, Henri d'une médaille militaire.

#### **4. *Notre terre*, de Lise Pascal (du 15/06/1915 au 04/09/1915).**

En 1891, le général France d'Arcy découvre que sa fille Françoise-Anne entretient une relation amoureuse avec celui que tout le monde croit être un ingénieur américain et qui n'est en fait qu'un espion allemand, von Heinmenburg. Le général, pour ne pas que l'affaire s'ébruïte et ne jette le discrédit sur sa famille, laisse fuir l'espion. Mais sa fille est enceinte de cet homme et condamne par là l'officier Yvelin, qui est épris d'elle, à un amour impossible. Protégée par sa meilleure amie, Valentine des Aubiers, Françoise-Anne vit jusqu'en 1904 aux côtés de son fils, Urbain, qui devient donc orphelin de mère à 12 ans et ne connaît pas l'identité de son père. Il est alors pris en charge par M<sup>me</sup> des Aubiers qui l'élève avec son propre fils.

Août 1914. Urbain est en vacances chez la famille des Aubiers en Bretagne. Il est mobilisé et part avec Dominique des Aubiers et deux orphelins, Gérard et Sylvie Davone, engagés volontaires. Urbain est aviateur, Dominique et Gérard chasseurs à pied, Sylvie infirmière. Lors de l'attaque d'un château occupé par les Allemands, les trois garçons exécutent le général von Heinmenburg sans qu'Urbain ne sache qu'il vient de tuer son père. Il est chargé de bombarder un dépôt de munitions et meurt au cours de l'opération après avoir appris de la bouche du général Yvelin que son père était un

espion allemand. Dominique et Gérard sont faits prisonniers avec un camarade, "Bouffe-Tout" après une lutte héroïque juste avant la victoire de la Marne, en septembre 1914. Gérard est envoyé dans un hôpital militaire en Allemagne, Dominique et "Bouffe-Tout" dans un camp de prisonniers toujours en Allemagne. Ces deux derniers parviennent à s'échapper grâce à l'aide de la comtesse Frida, une noble allemande qui a rencontré Dominique à Paris et qui en est follement éprise. Ils regagnent la France et se rendent à Paris, chez M<sup>me</sup> des Aubiers, la mère de Dominique ; ils apprennent par Frida que Gérard est sain et sauf en Allemagne.

Sylvie, infirmière près de Senlis, est faite prisonnière par le *Kronprinz* et ses Hussards de la Mort. Elle parvient à s'échapper mais est capturée à nouveau et emmenée dans un château où le *Kronprinz* tente par tous les moyens de la séduire. Elle est libérée par les soldats français, renvoyée en Anjou chez sa tante avant de retourner à Paris, M<sup>me</sup> des Aubiers. Elle y retrouve Dominique et "Bouffe-Tout", considéré à présent comme un membre de la famille, qui repartent afin de pouvoir continuer à se battre pour la France.

### **5. *Haine éternelle !*, de Charles Mérouvel (du 05/09/1915 au 15/01/1916).**

Automne 1912. Jean de Brault, lieutenant de chasseurs démissionnaire, vit depuis quelques années dans son modeste manoir de la VAudière près de Vineuil-au-Bois dans l'Oise, en compagnie de la bonne de ses parents, Victoire et de la nièce de celle-ci, Marie Girauld, une belle jeune femme d'une vingtaine d'années. Fils du colonel de Brault, il regrette d'avoir quitté l'armée sur un coup de tête et la vie oisive qu'il mène lui donne le sentiment d'être inutile. Il est épris de Marie qui l'aime d'un amour encore plus fort. Une nuit, il reçoit la visite d'une femme mystérieuse qui lui dit être envoyée par une de ses amies, une jeune femme très riche et très belle, qui a remarqué Jean lors de chasses et qui souhaite devenir son épouse ; elle est malheureuse, poursuivie par un prétendant qu'elle hait et espère trouver en Jean l'ami et le protecteur dont elle a besoin. Il a jusqu'au surlendemain pour réfléchir et il rencontrera alors la femme en question sur les Champs-Élysées. Jean réfléchit toute la nuit et dès le lendemain, Marie, qui a surpris la visite nocturne d'une femme en noir, constate que Jean est profondément troublé. Lors d'une promenade à cheval, il se dirige vers le magnifique château de Sauval, propriété d'un financier parisien nommé Steinberg, et se dit que cette femme qui le veut pour époux est peut-être la fille du baron Steinberg dont il a remarqué le regard fixé sur lui à plusieurs reprises. Il interroge Marin Bichard, fils de son voisin Jérôme Bichard et jardinier à Sauval pour en apprendre davantage sur la fille Steinberg. Il s'apprend qu'elle se nomme Frédérique, qu'elle est surnommée Frida, et son portrait correspond à celui que la femme en noir a dressé de la soi-disant amie qui l'a envoyée. Lorsqu'il revient à la Vaudière, il ne sait plus trop quoi

penser car la perspective de la richesse a fait son chemin dans son esprit, même s'il sait avoir laissé penser à Marie qu'il l'épouserait un jour. Le lendemain, lorsqu'il part pour Compiègne afin de prendre le train pour Paris, Marie est certaine que son bonheur est mort à cause de la mystérieuse visiteuse nocturne.

Lorsqu'il se trouve face à la jeune femme avec laquelle il a rendez-vous, Jean constate qu'il a vu juste : il s'agit bien de Frédérique Steinberg et c'est elle qui l'a visité durant la nuit. Il est subjugué par la beauté parfaite de la jeune femme, par sa simplicité, et par ce que son union avec elle peut lui apporter, en termes financiers, mais également la perspective de réintégrer facilement l'armée, dans son grade, grâce aux relations du père. Lorsque Jean demande à Frida le nom de l'homme qui la torture, elle promet de le lui donner lorsqu'ils seront mariés. Jean demande 24h de réflexion et précise qu'il donnera sa réponse par lettre. De retour chez lui, il prend sa décision durant la nuit et choisit d'épouser Frida ; il rédige une lettre qu'il va déposer à l'aube au château de Sauval.

Le baron Steinberg est établi depuis 25 ans à Paris et a fondé une banque qui a rapidement prospéré et fait de lui un millionnaire en dix ans. Il fréquente la haute société parisienne et a la réputation d'un homme bienveillant et généreux. Comme son ami Sturm, le régisseur de Sauval, il est un enfant pauvre des faubourgs de Constantinople qui a appris à gagner de l'argent après son arrivée en Allemagne, a fait des études et, grâce à des relations, a été envoyé à Paris pour espionner la France et exécuter divers travaux pour le compte de l'Allemagne. Frédérique vient trouver son père pour lui rendre compte de ses démarches auprès de Jean et obtenir son assentiment. Steinberg est tout d'abord pris de court car il envisageait de marier sa fille au comte-colonel Prater, un favori du *Kaiser*, mais connaissant l'entêtement de sa fille et l'aimant plus que tout au monde, il cède, lui dit qu'il va préparer son entourage à l'idée de ce mariage, se renseigner auprès du ministère de la Guerre sur le moyen de réintégrer Jean, et suggère enfin que ce dernier vienne habiter Paris dans un appartement qu'il mettra à sa disposition. Frédérique écrit à Jean pour lui donner la réponse de son père et lui dire combien elle est heureuse de savoir qu'il accepte de se lier à elle : ainsi se sentira-t-elle moins seule au milieu de la société pleine d'aventuriers et d'intéressés qui gravite autour de son père et qu'elle déteste. Jean reçoit la lettre un jour où Victoire et Marie sont absentes, parties pour l'enterrement d'une parente jusqu'au lendemain ; il décide qu'il va donc en profiter pour quitter sa demeure et sa vie ce jour-là. Il écrit une lettre à Victoire dans laquelle il l'assure qu'il a pris des dispositions auprès du notaire de Vineuil pour que de l'argent lui soit remis afin qu'elle vive à l'aise avec sa nièce et une autre à Marie dans laquelle il s'excuse de l'abandonner. Après une dernière promenade, il demande au père Bichard de l'emmener à Compiègne pour prendre le train en lui expliquant qu'il va s'éloigner et voyager. Jean quitte la Vaudière sans savoir que Marie est enceinte puisque celle-ci ne lui en avait encore rien dit. Il arrive en fin d'après-midi dans l'appartement de la

rue d'Iéna mis à sa disposition et où tout a été prévu pour qu'il soit à l'aise. Le lendemain, lorsque Victoire et sa nièce reviennent à la Vaudière, Marie fait un malaise après avoir lu la lettre que lui a laissée Jean. De son côté, l'ancien lieutenant de chasseurs se rend chez les tailleurs, chemisiers et bottiers allemands auprès desquels il a été recommandé par le baron Steinberg afin de constituer une garde-robe de mondain parisien puis se rend au ministère de la Guerre pour y rencontrer un ami, le capitaine d'intendance Marc Fresnoy. Il lui raconte son histoire, lui annonce son mariage prochain avec Frida et lui demande d'être un de ses deux témoins. Fresnoy fait part à Jean de ses soupçons au sujet de Steinberg, qu'il pense être un de ces spéculateurs allemands venus s'enrichir en France comme tant d'autres après la défaite de 1870, mais accepte l'honneur qui lui est fait en pensant qu'après tout, la future mariée est peut-être une fille qui n'a rien à se reprocher. Après sa visite à Fresnoy, Jean se rend chez le major Rupert qui faisait partie de son régiment pour lui proposer d'être son second témoin. Le médecin a quitté l'armée, soigne à présent des civils, et a exactement la même réaction que celle de Fresnoy lorsqu'il entend le nom de Steinberg qui lui rappelle les Prussiens qu'il hait plus que tout. Il accepte cependant lui aussi d'être le témoin de Jean. Le surlendemain, Jean dîne avec Fresnoy qui lui dit qu'il est certain que la guerre avec l'Allemagne est imminente et le lendemain il fait la connaissance de son futur beau-père dans l'hôtel que ce dernier occupe rue du Bois où il retrouve également Frédérique. Jean semble plaire au baron qui lui fait promettre de tout faire pour rendre sa fille heureuse et promet pour sa part de faire en sorte de l'aider à réintégrer l'armée après le voyage de noces. A dater de ce jour, Jean côtoie quotidiennement Steinberg et sa fille ainsi que les familiers du premier dont la plupart sont des étrangers ; il fait notamment la connaissance du comte Prater, colonel prussien proche de Steinberg. Le baron apprend à Jean qu'il a obtenu sa réintégration dans son grade et qu'après un congé de six mois on lui indiquera son poste. Lorsque la nouvelle du mariage est connue à la Vaudière par l'intermédiaire de Marin Bichard qui l'annonce 48h avant la cérémonie, Marie, qui ne vit plus depuis le départ de l'homme qu'elle aime quelques semaines plus tôt, décide de quitter la Vaudière et d'assumer sa future situation de fille-mère à Paris en trouvant un emploi. Elle part le lendemain après avoir laissé une lettre à sa tante et avec l'intention de voir Jean pour la dernière fois lors de son mariage. La cérémonie est somptueuse et Marie, blottie dans un coin, découvre la beauté de Frida et croise le regard de Jean qui ne semble pas la reconnaître. Après une fête à l'hôtel Steinberg, les jeunes mariés se rendent rue d'Iéna et Frédérique révèle à Jean le nom de l'homme qui la poursuit ; il s'agit du comte Prater, et la jeune femme avoue qu'il l'a violée et qu'elle est enceinte. Jean est furieux contre cette femme qui s'est jouée de lui, qui l'a trompé, mais face à la détresse de Frédérique qui n'est qu'une victime et qui est prête à tout pour rendre son époux heureux, il pardonne.

Lorsque Marie se rend à Compiègne pour prendre le train pour Paris, 24h plus tôt, elle croise deux officiers, le comte-colonel de Chavenet et son neveu le capitaine Robert de Villepreux, et fait forte impression au second qui remarque sa tristesse. Dans le train, elle rencontre un couple de fermiers qui, lorsqu'elle annonce qu'elle part pour trouver un emploi à Paris, lui disent d'aller voir la sœur de la fermière qui tient une belle boutique de fleurs et auprès de laquelle elle sera recommandée. Arrivée à Paris, elle prend une chambre dans un hôtel modeste et se rend dans un "bouillon" pour déjeuner. Elle fait la connaissance d'un ancien médecin militaire qui n'est autre que le major Rupert, auquel elle explique qu'elle vient chercher un emploi à Paris et va tenter sa chance chez la fleuriste Labaume ; il se trouve que Rupert connaît très bien M<sup>me</sup> veuve Labaume et lui souhaite bonne chance. Marie se rend ensuite chez la fleuriste qui accepte de lui donner sa chance et à laquelle elle se confie au sujet de Jean et de sa grossesse. La généreuse M<sup>me</sup> Labaume lui donne une petite chambre et la confie à Fanny, sa fleuriste la plus expérimentée, pour qu'elle la forme. Le soir même, les deux jeunes femmes dînent ensemble et Marie se livre à sa nouvelle amie qui lui promet de tout faire pour l'aider à se remettre. Le lendemain, à l'église, Marie croise Jean et se promet que c'est la dernière fois qu'elle le voit.

Le voyage de noces de Jean et Frédérique les conduit sur la côte d'Azur, en Italie puis à Alger où ils arrivent à la fin du mois de mars 1913 et où ils décident d'acheter une villa. Jean pense souvent à Marie, au mal qu'il a dû lui faire, et écrit à Marin pour demander de ses nouvelles ; il apprend ainsi qu'elle a quitté la Vaudière, trouvé une bonne place mais que personne ne connaît son adresse. Le jeune couple embauche deux Italiens comme domestiques, choisis pour être ceux qui élèveront le petit être à venir.

Au mois de mai, Marie est devenue une fleuriste douée, appréciée de sa patronne et de la clientèle. Elle est très proche de Fanny, du major Rupert qui fréquente souvent la boutique, et s'efforce d'oublier Jean. L'ancien major constate que Marie est enceinte et qu'elle fait tout pour cacher son état. Après un dîner auquel il convie M<sup>me</sup> Labaume, Fanny et Marie, il annonce à cette dernière qu'elle doit cesser de travailler, ne plus cacher sa grossesse et qu'il lui offre sa maison de Luzarches pour qu'elle aille se reposer jusqu'à l'accouchement et durant les semaines qui le suivront, tout cela avec l'accord de M<sup>me</sup> Labaume.

A la fin du mois de juin, Jean, parti se promener avec des officiers de son ancien régiment de chasseurs rencontrés à Alger, apprend en revenant chez lui que son épouse a accouché d'un petit garçon, le fils du colonel Prater. L'enfant sera laissé en Algérie, au moins pour un temps, afin de garder le secret sur le viol subi par Frédérique. Comme le congé de Jean arrive à son terme, il va rentrer en France tandis que Frédérique se reposera encore quelque temps à Alger. Deux jours plus

tard Jean embarque pour Marseille et de là, prend le train pour Paris. Durant tout le voyage, il pense à Marie et encore plus une fois revenu dans son appartement de la rue d'Iéna, se demandant ce qu'elle est devenue depuis son départ de la Vaudière. A cette période, Marie se trouve à Luzarches et se remet de la naissance de sa petite Suzanne qu'elle a choisi de laisser au jardinier de la maison de Rupert et à son épouse. Fanny vient chercher son amie et la ramène à Paris où elle retrouve M<sup>me</sup> Labaume et le major qui invite les trois femmes à dîner. Dans la taverne, le quatuor rencontre Marc Fresnoy qui connaît Marie pour l'avoir vue à la Vaudière et qui est accompagné du capitaine de Villepreux qui avait aperçu, plusieurs mois auparavant, la jeune femme à la gare de Compiègne ; Fresnoy explique rapidement à son ami les raisons de la tristesse que ce dernier avait perçue chez Marie ce jour-là. Les deux officiers croisent plus tard Jean au Théâtre Français et Fresnoy lui apprend qu'il a vu Marie qui semblait plutôt heureuse, sereine et lui révèle le lieu où elle travaille.

C'est au bureau de la mobilisation que Jean de Brault reprend du service, auprès du colonel Berquin et du capitaine Boussard dont il dépend directement. Si le colonel est méfiant envers lui au début, à cause de ses liens avec le naturalisé Steinberg, et demande à Boussard de le surveiller, Jean se fait rapidement apprécier de ses deux supérieurs et devient indispensable. Un soir qu'il passe devant la boutique de M<sup>me</sup> Labaume en rentrant chez lui, il aperçoit Marie et croise le colonel Prater ; la vue de son ancienne maîtresse le trouble profondément tandis que sa haine pour Prater est telle qu'il rêve de le voir mort. Il passe ses moments de repos en compagnie du capitaine Boussard et de Marc Fresnoy ; ce dernier fréquente une belle jeune veuve dont il ne connaît pas la nationalité, mais qui est devenue française par son mariage, Claudia de Brèdes, qui fait partie des relations de Steinberg. Deux ou trois semaines après le retour de Jean en France, Frida revient à son tour et le couple mène une existence paisible. Un dimanche de la fin du mois d'août 1913, alors qu'il est avec son épouse à Sauval, Jean se décide à retourner voir son ancienne demeure et retrouve Victoire et le père Bichard auxquels il raconte toute son histoire depuis son départ. La vue de la Vaudière le rend nostalgique d'un passé qu'il regrette.

En octobre, le baron Steinberg donne une fête chez lui et quelques heures auparavant il organise une réunion avec une demi-douzaine de personnes, présidée par un envoyé du *Kaiser*. Steinberg est le trésorier-payeur d'une vaste organisation destinée à faciliter les menées allemandes et surtout à préparer en France l'invasion prochaine lorsque la guerre toute proche sera déclarée. Claudia est une de ces femmes fatales dont il se sert pour approcher des hommes susceptibles de lui fournir des renseignements utiles, notamment dans l'entourage du ministère de la Guerre. La fête, à laquelle participe le couple de Brault, Marc Fresnoy et le major Rupert qui sont devenus des intimes de Jean, et tous les proches de Steinberg dont la plupart sont allemands, est somptueuse et même le

chauvin et germanophobe Rupert est conquis. Le colonel Prater continue à tenter de séduire Frida qui le repousse. Il est décidé qu'une chasse sera donnée huit jours plus tard dans les giboyeuses forêts du domaine de Sauval, dont l'organisation est laissée à Jean et au régisseur Sturm. La chasse a lieu à la date prévue, début novembre, avec le même public que celui présent lors de la fête. Alors qu'après avoir tué quelques animaux Jean se dirige vers le château, il surprend le colonel Prater qui semble insulter Frédérique ; la conversation est tenue en allemand et Jean ne perçoit distinctement que deux mots : *Niedriger Stamm*. Il intervient et provoque le comte Prater en duel. Frida confie à son époux que l'officier prussien lui a dit qu'elle serait à lui, qu'il saurait l'y contraindre et qu'il connaît un secret qui, le jour où il le révélera, fera que Jean aura son épouse en horreur. Les témoins des deux hommes (il s'agit de Fresnoy et de Rupert pour Jean) organisent un duel à l'épée pour le lendemain matin dans les bois de Sauval. Ce que Prater a réellement dit à Frida concerne le père de celle-ci, à savoir sa fonction véritable, l'origine de sa fortune, due en grande partie aux faveurs du *Kaiser* et a menacé de tout révéler à Jean. Durant la nuit, Jean se rend à la Vaudière afin de prendre quelques leçons d'épée auprès du père Bichard, ancien prévôt d'armes d'un régiment de cavalerie qui lui a tout appris, puis rentre chez lui et écrit une lettre à son épouse pour lui annoncer le duel et la rassurer sur ce qu'il pense d'elle ; il rédige également une lettre à Victoire dans laquelle il annonce qu'il lui donne, ainsi qu'à Marie, tout l'héritage de ses parents et dans laquelle il avoue qu'il aime toujours Maire. Le duel tourne à l'avantage de Jean qui blesse le colonel Prater assez sérieusement à l'épaule ; tout est prévu pour que la scène demeure secrète afin d'éviter tout scandale. Cependant, le soir, Frida révèle à son époux qu'elle est au courant du duel et en déduit que Jean l'aime toujours. Mais ce dernier est torturé par de sérieux doutes suite à la scène qu'il a surprise entre son épouse et Prater et en vient à se demander si Steinberg et ses relations ne sont pas des êtres louches, des étrangers semblables à ceux qui préparent en secret la guerre par de ténébreuses entreprises ; l'innocence de Frida lui semble cependant certaine. Le lendemain, lorsqu'il repart avec Fresnoy pour Paris, Frida devant le rejoindre dans la journée, il demande au capitaine d'intendance s'il connaît le sens des mots *Niedriger Stamm* ; Fresnoy les traduit par les expressions "sale race", "ce qu'il y a de plus abject", ce qui inquiète Jean qui se demande si ses doutes ne sont pas fondés. A partir de ces événements de Sauval, Jean devient plus froid et plus fermé.

Un jour de fin février 1914, Jean demande des explications à son épouse car il est certain qu'elle ne lui a pas tout dit au sujet de la scène qu'il a surprise entre elle et Prater. Frida lui dit à nouveau que Prater lui a dit qu'il était certain qu'elle lui appartiendrait un jour, qu'il savait tout de sa vie de couple, de l'enfant laissé dans la villa près d'Alger et qu'un jour d'odieuses révélations provoqueront le divorce entre elle et Jean. Jean avoue qu'il a entendu les mots *Niedriger Stamm* prononcés par le comte et exige que Frida lui dise pourquoi. La jeune femme explique que Prater lui

a dit qu'elle avait des parents méprisables, que sa mère sortait d'un bouge immonde. Elle ajoute qu'elle ignore tout des hommes que son père fréquente et qu'elle n'a rien à lui reprocher. Jean, qui n'a aucune preuve contre son beau-père, croit en l'innocence et en la sincérité de son épouse.

Quelques jours plus tard, il passe devant la boutique de Mme Labaume et se décide à y entrer. Marie le sert mais fait mine de ne pas le reconnaître. De son côté, Fresnoy entretient depuis deux mois une liaison avec Claudia de Brèdes et s'il profite des faveurs de la belle courtisane, il ne se fait guère d'illusions et sait qu'elle n'est qu'une espionne ; il l'étudie donc discrètement pour tenter d'en apprendre davantage sur les buts qu'elle poursuit. Un jour de fin avril, Jean, qui a suivi Marie dans la rue, l'aborde afin de savoir ce qu'elle pense de lui et ce qu'elle ressent ; avec calme, la jeune femme lui dit qu'elle ne le hait pas mais lui fait comprendre que tout est terminé entre eux. Le même jour, Marie, Fanny et le major Rupert se retrouvent à Luzarches pour une visite à la petite Suzanne. Le séxagénaire Rupert, qui a toujours eu un faible pour sa protégée, lui propose de devenir son épouse ; ainsi il ne finira pas ses jours seul, Suzanne aura un père et sa mère un protecteur. Par reconnaissance pour cet homme, Marie accepte. Quelques semaines plus tard, Jean entre dans la boutique de M<sup>me</sup> Labaume où il ne voit plus Marie depuis quelques temps et apprend qu'elle a épousé Rupert. Cette nouvelle, qui s'ajoute à tous les doutes qui le minent depuis la chasse de Sauval, l'accable un peu plus ; même auprès de sa magnifique et tendre épouse, il pense à Marie.

Le jour où la nouvelle de l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche et de son épouse est connue, Sturm, qui sent que la guerre ne saurait tarder, décide de fuir dans sa maison en Suisse ; Steinberg, qui contrairement à son ami est français puisque naturalisé, estime n'avoir rien à craindre et pour ne pas que des soupçons s'abattent sur sa fille et son époux s'il fuit, choisit de demeurer à Paris. Il reçoit la visite de Prater qui lui annonce que la guerre est toute proche, qu'il va partir pour l'Allemagne, et lui demande une forte somme d'argent pour solder quelques dettes et assurer l'avenir des siens en échange de son silence sur ce qu'il sait des activités du baron, qui accepte cette proposition. Frida rencontre le comte alors qu'elle vient voir son père ; le colonel prussien exige un rendez-vous avec elle l'après-midi même, chez elle, qu'elle accepte pour éviter toute représaille. Elle souhaite demander des explications à son père au sujet des allégations de Prater mais n'en a pas la force. Dans les bureaux où travaille Jean, il ne fait aucun doute pour le colonel Berquin que l'Allemagne va se servir de l'assassinat de Sarajevo pour déclencher la guerre : l'Autriche déclarera la guerre à la Serbie qui appellera la Russie à l'aide ; le *Kaiser* prendra fait et cause pour l'Autriche, déclarera la guerre à la Russie, et la France devra donc marcher en venant à l'aide de son alliée. La nouvelle de l'accident de Sarajevo déclenche une panique boursière et financière. L'après-midi, Prater se rend comme convenu au domicile de Frédérique et de Jean, apprend à la jeune femme que

la guerre est plus que probable, qu'il va partir pour Berlin, et lui met un marché entre les mains : il exige qu'elle se donne une heure à lui et en échange, il promet de cesser de la menacer et de la persécuter. Elle le menace avec une arme empoisonnée et refuse ce marché ignoble. Le comte part en jurant de lui faire une guerre à mort où qu'elle soit.

Fin juillet, Marin Bichard se dit qu'il va certainement devoir bientôt regagner son régiment et aimerait se retrouver auprès de Jean, son ancien compagnon d'armes. Un soir qu'il rentre chez lui après avoir dîné avec son père et Victoire à la Vaudière, il apprend le départ du régisseur Sturm et constate que de la fumée sort de la cheminée de ce dernier, ce qui l'étonne. Il se rend dans le bureau, jette de l'eau sur les papiers qui brûlent et garde la clé de la pièce. Sturm brûlait tous les papiers compromettants et les restes de l'appareil de télégraphie qui avait été installé dans le clocheton que Steinberg avait bizarrement fait construire dès son arrivée, et grâce auquel les dépêches de la Tour Eiffel étaient interceptées. Chez les de Brault, Frida est très inquiète suite aux menaces du comte Prater, tandis que Jean est certain que la guerre est imminente. Le jour où l'Allemagne déclare la guerre à la Russie, Frida trouve une lettre anonyme sur le bureau de son époux dont elle reconnaît le sceau comme étant celui de Prater. Elle hésite un moment avant de la subtiliser et de l'ouvrir et finit par se décider. Le correspondant révèle à Jean que Steinberg est en réalité le fils d'un Arabe, qu'il se nommait Hadji, et qu'après plusieurs emplois en Allemagne, il s'est élevé jusqu'à devenir un protégé du *Kaiser* chargé de missions d'espionnage. Pour prouver ses dires, l'auteur de la lettre dit que le clocheton des communs de Sauval était en réalité un poste de télégraphie sans fil qui aujourd'hui doit être détruit. Profondément anxieuse, Frida se rend chez son père le lendemain et lui demande de s'expliquer au sujet du contenu de la lettre anonyme. Le baron dément formellement les accusations et, pour convaincre sa fille que l'histoire du clocheton est fautive, il l'emmène sur le champ à Sauval. Sur place, Sturm a effectivement fait modifier le clocheton, détruit l'appareil de télégraphie et personne ne peut se douter de ce qui se passait. Dans la cheminée du bureau de l'ancien régisseur du domaine, Steinberg trouve des restes de documents non consommés et y remet le feu avant de repartir avec sa fille pour Paris.

Dès la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, Paris change : les Allemands désertent la ville, la population, après l'exode des vieillards, des enfants et des femmes vers les régions de l'ouest et du sud, se ressaisit et se prépare à faire face. En visite le lendemain à la boutique de M<sup>me</sup> Labaume, Rupert annonce qu'il a souhaité reprendre son service, faire son devoir, et qu'il est rappelé à son régiment de Tours. Le soir venu, alors qu'il dîne avec son épouse, M<sup>me</sup> Labaume et ses employées dans leur taverne habituelle, Fresnoy vient mettre un terme à une

question qui était sur toutes les bouches : qu'allait faire l'Angleterre ? Il apprend au petit groupe qu'elle a envoyé un ultimatum à l'Allemagne pour qu'elle évacue la Belgique et si à minuit elle ne s'est pas exécutée, elle lui déclarera la guerre.

Aux bureaux de la mobilisation, Jean est convoqué par le colonel Berquin car celui-ci a reçu une lettre anonyme qui accuse le baron Steinberg d'être un des plus fidèles serviteurs du *Kaiser*, le chef d'une agence de renseignements, et ajoute que Jean a été placé dans ces bureaux pour dérober des documents. Jean se défend avec l'énergie d'un patriote qui n'a rien à se reprocher et le colonel lui dit qu'il a fait mener une enquête et qu'un fonctionnaire de confiance a innocenté Jean et son beau-père. Comme Jean demande à aller se battre, Berquin s'arrange avec un général attaché à l'état-major pour qu'il puisse rejoindre son ancien régiment de chasseurs à Tours. Malgré les propos de Berquin, un doute subsiste dans l'esprit de Jean au sujet de son beau-père. Le soir, il apprend à Frida qu'il rejoindra son régiment le lendemain et lui dit qu'il est las de la vie, qu'il aurait aimé ne jamais la rencontrer. Frida comprend que Jean doit savoir quelque chose mais comme il ne veut pas lui parler, elle lui annonce avoir volé une lettre sur son bureau et lui en révèle le contenu en précisant qu'elle a demandé des éclaircissements à son père qui a tout nié. Jean croit toujours en la sincérité de son épouse et passe en sa compagnie une dernière nuit d'ivresse avant son départ. Au matin, il rédige quelques lettres et comme il ne cesse de penser à Marie, il décide de lui faire ses adieux. Fresnoy, qui part pour la Bretagne, vient saluer son ami et lui révèle que Marie a eu un enfant, Suzanne, qu'elle a été bien malheureuse, qu'elle a retrouvé un équilibre grâce à ses amies et à Rupert, et lui conseille donc de ne pas se rappeler à son souvenir ; en échange, il lui fera des adieux pour lui. Palmyre, la femme de chambre de Frida, surprend une partie de la conversation. Frédérique demande à son époux si, pendant son absence, elle a le droit d'aller en Algérie voir son fils ; Jean accepte, promet de donner régulièrement de ses nouvelles avant de partir en se disant qu'après tout son épouse l'aime follement, qu'elle est loyale et qu'elle doit suffire à son bonheur.

A Tours, il retrouve son ancienne famille du régiment, le major Rupert, Marin Bichard ; c'est le vaillant et généreux colonel Rieux qui commande. Rupert espère que les Allemands n'arriveront pas jusqu'à Luzarches qui se trouve sur la route de la frontière à Paris, Jean pense à Frida et à l'amour qu'elle a pour lui et Marin Bichard à Sauval, en se demandant si le domaine n'était pas un repaire d'étrangers malfaisants. De son côté, Frédérique part pour Alger avec Palmyre pour y retrouver son fils. A peine arrivée à son hôtel, elle part pour la villa sans prévenir sa femme de chambre qui ignore l'existence de l'enfant. Sur place, les deux domestiques italiens lui apprennent que son fils a été enlevé deux jours plus tôt et qu'une lettre a été laissée dans son bureau. Frida reconnaît le sceau de Prater qui lui dit qu'il reprend le fils qui lui appartient en attendant la mère.

Quelques jours plus tôt, dans le palais de la Friedrichstrasse, le *Kaiser* et son fils parlent de la guerre qui commence ; le *Kronprinz* est bien plus enthousiaste que son père. L'empereur qui s'entretient ensuite avec son épouse Augusta reconnaît que les événements ne sont pas le fait de sa seule volonté, que c'est le groupe que mène son fils qui a poussé à la guerre, a entraîné le peuple et qu'il n'est pas aussi confiant que son fils en ce qui concerne la victoire.

Après un passage à Berlin et avant de partir se battre, Prater se rend dans sa propriété de Grünland, près de Friedeberg, en Prusse. C'est là qu'il a fait amener son fils et il ordonne à la nièce de sa majordome, Ulrique, une belle jeune fille de vingt ans soumise à son maître comme l'est sa tante, de prétendre que cet enfant est le sien et qu'il s'appelle Ludwig. Prater rédige une lettre qu'il porte au notaire de Friedeberg dans laquelle il annonce qu'il lègue tous ses biens à l'enfant et supplie le *Kaiser*, dans le cas où il viendrait à disparaître, d'autoriser Ludwig à porter son nom. Le lendemain, il part pour la Belgique, traversant une Allemagne gagnée tout entière à la fièvre guerrière.

Louise Labaume est réfugiée avec deux de ses employées chez sa sœur Henriette et son beau-frère Broudais dans la propriété des Renaudes, près de Senlis, tandis que Fanny est demeurée à Paris. Dans une lettre qu'elle adresse à cette dernière, Louise Labaume explique que son beau-frère a vendu tous ses animaux et ses récoltes pour que les Allemands ne trouvent rien s'ils arrivent jusqu'aux Renaudes ; comme les nouvelles sont plutôt mauvaises en cette dernière semaine d'août, l'ennemi va peut-être envahir la France malgré l'héroïque défense des Belges ? Dans sa réponse qui arrive quelques jours plus tard, Fanny décrit un Paris désert, sans aucune animation mais où personne ne se plaint. Marie est à Luzarches avec sa petite Suzanne et Fanny va aller la rejoindre ; Fresnoy, confiant en l'avenir, accompagne les convois de ravitaillement.

Après son départ de Tours au milieu du mois d'août, le régiment dans lequel se trouvent Jean, Rupert et Marin Bichard est allé se battre en Belgique et a vu les atrocités commises par les armées allemandes et leur capacité à remplacer chaque soldat mort tant elles sont nombreuses. Les officiers français sont très nombreux à mourir sur le champ de bataille ce qui a valu à Jean d'être rapidement promu capitaine. Il pense beaucoup à son épouse dont il n'a pas eu de nouvelles depuis son départ et se consacre tout entier à son devoir. Rupert n'a pas eu de nouvelles de Marie et se donne corps et âme à sa tâche de soigner les blessés. Le 21 août, alors que le régiment est au repos dans un village près de Charleroi, il est bombardé : c'est le début de la bataille du même nom.

A la villa des Orangers, Frida a du mal à se remettre du choc causé par la disparition de son fils et reste une dizaine de jours dans un état critique avant de commencer à se rétablir. Palmyre, que le domestique italien était immédiatement allée chercher à Alger à la demande de sa maîtresse,

s'occupe de Frédérique à chaque instant et, lorsque celle-ci va mieux, lui avoue qu'elle connaît depuis longtemps la vérité au sujet de l'outrage subi, tout en en gardant le secret, de la naissance de l'enfant, et du comportement de Prater ; elle aide sa maîtresse à garder foi en l'avenir en l'assurant qu'elle reverra son fils.

A Paris, le baron Steinberg est certain d'être à l'abri et pense avant toute chose à préserver sa situation par tous les moyens ; il en vient même à souhaiter le triomphe de la France car celui de l'Allemagne mettrait son statut en péril. Il n'a reçu qu'un court télégramme de sa fille depuis qu'elle est partie pour l'Algérie, dans lequel elle signalait qu'elle embarquait à Marseille, et il pense beaucoup à elle. Afin de maintenir son image de patriote philanthrope, il s'arrange pour obtenir l'autorisation d'ouvrir deux ambulances qu'il veut modèles, une dans son hôtel parisien et l'autre à Sauval.

Après la bataille de Charleroi qui tourne au désavantage des Français et de leurs alliés, les Allemands entrent en France et se dirigent vers Paris. Ils arrivent aux Renaudes bien plus tôt que ce que Broudais pensait, sous le commandement du colonel Prater qui exige que le fermier, connu pour être un des plus riches des environs, loge et nourrisse ses centaines d'hommes et de chevaux. Comme Broudais a tout vendu, Prater le fait fusiller et livre son épouse Henriette, sa sœur Louise, les deux vendeuses Adèle et Juliette et la servante Mariette à ses officiers ivres après avoir pillé les caves. Les femmes sont violentées et subissent les outrages des officiers qui se les échangent. Henriette meurt tandis que Louise Labaume se jette par une fenêtre pour se suicider et échapper à Prater. Mariette tue un soldat et parvient à s'enfuir tout comme Adèle et Juliette qui se cachent à quelques centaines de mètres sous des arbres. Les troupes de Prater mettent le feu aux Renaudes avant de reprendre leur marche. Adèle, Juliette et Mariette découvrent alors que Louise Labaume n'est pas morte, qu'elle a un bras et une jambe cassés, et la conduisent dans une ferme du village voisin où elles la soignent. La Vaudière est épargnée et aucune troupe ennemie ne la visite même si les Allemands ne sont pas loin ; la proximité du château de Sauval sur lequel flotte le drapeau de la Croix-Rouge n'est sans doute pas étrangère à la préservation de la région. L'ambulance-modèle installée par Steinberg est dirigée par la belle Claudia qui, de courtisane, est devenue une infirmière qui semble toute dévouée à sa tâche.

A la même époque, à la villa des Orangers, Frida est presque totalement remise et reçoit une lettre pleine de tendresse et d'amour de Jean qui l'aide à reprendre le dessus. Elle sollicite et obtient du médecin qui la soigne l'autorisation de rentrer à Paris car elle craint d'être seule, si loin, et veut être plus près de son époux. Elle part donc quelques jours plus tard et, à peine arrivée à Paris, se rend chez son père, rue du Bois. Elle s'étonne d'y croiser Claudia, qu'elle sait être allemande alors

que la France est en guerre, mais se souvient soudain que celle-ci est devenue française par son mariage. Frida parle de Jean, promu capitaine, avec son père, et lui dit qu'elle veut, comme Claudia, soigner les blessés dans ses ambulances.

Après la défaite de Charleroi, les Français entament une retraite. Le régiment de chasseurs dont font partie Jean, Rupert et Marin Bichard a été fortement éprouvé depuis son départ de Tours et arrive à proximité de Creil. Les Allemands, de leur côté, foncent vers Paris, leur but ultime. Lorsqu'il apprend par des civils le désastre des Renaudes, Rupert pense à sa maison de Luzarches et aux personnes qui y demeurent : est-ce que Marc Fresnoy, comme il l'avait promis, a pu veiller sur eux ? Il sollicite et obtient de son supérieur, le lieutenant-colonel de Villepreux, l'autorisation de se rendre sur place car Luzarches et tout proche ; il part accompagné de Bichard et de deux chasseurs. Lorsqu'ils arrivent devant la maison de Rupert, le groupe la découvre pillée et trouve le fidèle domestique du major mourant après avoir été fusillé ; il a cependant le temps de dire que les habitants de la maison sont sauvés et à Paris. Rupert, Bichard et les deux chasseurs rejoignent leur régiment qui part à l'aube pour les environs d'Amiens. Quelques jours plus tard, Rupert reçoit une lettre de Fresnoy qui lui dit qu'il est arrivé juste à temps à Luzarches pour emmener les femmes tandis que le domestique a voulu rester sur place ; il raconte l'épisode des Renaudes et sa peine de n'avoir pu agir à temps. Fresnoy apprend à Marie et Fanny, qui logent dans l'appartement parisien de Rupert, ce qui est arrivé à leurs amies aux Renaudes. Un soir, un ancien serviteur allemand de Sauval arrive à l'ambulance et demande à voir Claudia ; il apporte un mot de Prater, alors près de Noyon, qui demande à la belle veuve si elle sait quand Frida doit être présente au château. Claudia lui répond qu'elle sera sur place le lendemain mais qu'elle espère, sachant que le comte est l'ennemi intime de Frida, qu'il n'a aucune intention à l'égard de celle-ci. A Paris, Marie écrit une lettre à sa tante Victoire pour la rassurer sur sa situation et lui annonce la mort du frère de Marin Bichard ; elle apprend alors la mort de Louise Labaume car Adèle et Juliette arrivent chez elle.

Peu après la victoire de la Marne, Frida reçoit une lettre de Jean qui lui dit qu'il n'a plus qu'une ambition, le salut de son pays, et plus qu'un désir, retrouver son épouse et finir ses jours auprès d'elle. L'amitié profonde qui lie Jean et Rupert et l'amour réel qu'il sait habiter le cœur de Frédérique ont convaincu le capitaine de chasseurs qu'il devait cesser de penser à Marie et se donner tout entier à son épouse. Comme il n'est pas très loin de Paris, il espère la revoir très vite. Frida décide d'aller à Sauval avec Palmyre mais auparavant, de passer voir son père. Elle déjeune avec lui, lui parle de l'amour que lui témoigne Jean qui la rend heureuse, de la tristesse qui l'a frappée en Algérie dont elle promet de lui parler par lettre, puis part pour Sauval où elle passe son après-midi à

se dévouer aux blessés comme Claudia. Le soir, seule dans sa chambre, elle écrit comme promis à son père et lui révèle la vérité au sujet du viol qu'elle a subi, de la naissance de l'enfant, du rapt de celui-ci en Algérie et des tortures morales que lui inflige sans cesse Prater. Elle lui demande de veiller sur son enfant si elle meurt car elle sait qu'il saura convaincre Prater de lui dire où il se trouve. Alors qu'elle termine sa lettre et la range dans un tiroir, Prater entre discrètement dans sa chambre. Elle comprend alors que c'est Claudia qui a dû révéler sa présence à son persécuteur. Le colonel prussien cherche à faire céder la femme qu'il convoite depuis si longtemps mais celle-ci affirme que ni la mort de son mari, ni celle de son enfant ne permettront à cet homme qu'elle hait d'emporter la victoire sur elle. Pour se venger de cet échec, Prater tient des paroles qui peuvent laisser penser à Frida que Jean est mort et s'en va. Cette nouvelle, ajoutée à toutes les émotions subies depuis des mois, est la souffrance de trop et Frida décide de mettre fin à ses jours. Elle reprend la lettre écrite à son père, lui raconte la visite de Prater, la nouvelle qu'il lui a apportée et sa décision de mourir. Elle fait alors sa dernière toilette et absorbe une dose mortelle de morphine. Palmyre, qui entre dans la chambre, la croit souffrante, tout comme Jean venu faire une visite surprise. Frida a le temps de voir son époux, de lui parler de la visite de Prater avant de rendre l'âme. Jean est profondément abattu et après avoir ordonné que Frida soit enterrée dans le jardin, il rejoint son régiment aux environs de Pierrefonds, aux abords de la forêt de Compiègne. Chef d'escadron depuis la mort du lieutenant-colonel de Villepreux, il commande son régiment largement décimé par les combats et réduit au tiers de son effectif.

Après de nombreuses marches et de contre-marches, il reçoit des ordres au début du mois d'octobre qui l'envoient à Châlons puis dans la direction de Verdun. Il fait preuve de la plus grande témérité, bravant la mort à chaque instant comme s'il n'avait pas peur d'elle. Alors qu'il stationne avec ses hommes près de la Motte-d'Aizy, il apprend que le *Kronprinz* et une partie de l'état-major allemand se trouvent dans un château tout proche. Une attaque est déclenchée pour tenter de le capturer mais lorsque Jean et ses chasseurs arrivent sur place, il est trop tard : beaucoup d'officiers sont tués mais le *Kronprinz* parvient à prendre la fuite.

Lorsqu'il a appris la mort de sa fille, le baron Steinberg a écrit au colonel Prater pour lui dire toute la peine qu'il éprouve et lui demander de lui rendre l'enfant qui est la chair de sa fille et tout ce qui peut le rattacher à la vie. Prater explique qu'il a menti au sujet de la mort de Jean par vengeance et précise que s'il meurt, tout est prévu pour que le baron soit averti du lieu où se trouve le fils de Frida. Une lettre de Rupert à son épouse lui apprend que Fresnoy a été gravement blessé et que Jean se comporte à chaque instant en véritable héros. Fresnoy, soigné dans une ambulance d'Amiens, gardera de sérieuses marques de ses blessures mais n'est pas en danger.

Quinze jours après l'épisode de l'attaque du château où logeait le *Kronprinz*, à la fin d'octobre donc, le régiment de Jean de Brault a reculé et se trouve dans un village entre Choisy-au-Bac et Rethondes, tout près de l'ennemi tapi dans des tranchées et des carrières. Le matin du 3 novembre, Marin Bichard vient dire à Jean qu'il a appris que deux escadrons de uhlans de la Garde logent dans un château tout proche. Jean décide de les attaquer et demande l'aide du régiment de zouaves qui stationne dans le même village qu'eux. L'attaque est une réussite, les uhlans sont massacrés et une cinquantaine sont faits prisonniers. Ils sont commandés par le colonel Prater, venu avec ses hommes dans ce château où il a naguère violé Frédérique Steinberg. Plutôt que de le faire fusiller, Jean décide d'organiser un duel entre lui et l'homme qu'il considère comme son ennemi personnel. Jean blesse Prater à mort mais celui-ci, infâme jusqu'au bout, tue à bout portant le généreux major Rupert qui s'était penché sur lui pour lui porter secours, avant d'être lui-même massacré par les zouaves. Jean est anéanti par la mort de celui qui était son meilleur ami et le meilleur des hommes. Il repart avec ses hommes et le corps de Rupert est enterré dans le cimetière du village où le régiment stationne. Jean écrit à Steinberg pour lui annoncer la mort de Prater et celle de Rupert, que le baron connaissait. C'est Marin Bichard qui annonce à Marie la mort de son époux par l'intermédiaire de Victoire. A compter de ce jour, ayant perdu son épouse et son meilleur ami, Jean se montre encore plus vaillant et dévoué à sa tâche car il lui semble que plus rien ne le rattache à la vie.

Le testament du major Rupert laisse toute la fortune de celui-ci, assez importante, à son épouse et à sa fille d'adoption, une rente viagère importante à Fanny et une rente viagère à Marie-Anne, la veuve du domestique Jean-Pierre, mort à Luzarches. Celui de M<sup>me</sup> Louise Labaume, rédigé juste avant sa mort, donne à Fanny la moitié de sa fortune, très importante et composée entre autre du magasin et des terres des Renaudes et un quart à Adèle et à Juliette ; sur cette fortune, une rente viagère sera versée à Mariette, la domestique des Renaudes, et deux sommes prélevées, une en faveur des pauvres de Senlis, l'autre en faveur de l'hôpital de Compiègne.

Avec le printemps de 1915, Paris semble sortir de sa torpeur et retrouver un peu de vie. Les boutiques recommencent doucement à faire des affaires et les Parisiens à montrer leur confiance en l'avenir. Un jour de début juin, Fanny reçoit à la boutique la visite du baron Steinberg qui lui demande de faire en sorte de fleurir chaque jour, dans son hôtel, une console dans la chambre de Frida, puis la visite de Marc Fresnoy qui lui explique qu'à présent sa carrière est terminée. Fanny lui explique que ses deux amies fleuristes et elle-même comptent vendre la boutique et se retirer à la campagne avec Mariette.

A cette époque, Jean de Brault et son régiment sont aux environs d'Arras. Marin Bichard a été promu lieutenant. Jean pense beaucoup à Marie et espère la reconquérir, même s'il sait que ce sera très difficile. Le vaillant de Brault et ses hommes s'illustrent durant trois semaines de combat et si le régiment de Brault était déjà connu dans tout le nord, il devient légendaire. Ordre lui est alors donné de remonter vers la Belgique et quelques jours plus tard, de se rendre à Versailles pour un repos bien mérité de quinze jours et une nécessaire reconstitution du régiment. Le 10 juillet, les hommes débarquent dans une gare entre Compiègne et Creil et alors que le régiment continue à pied vers Versailles, Jean et Marin se dirigent vers la Vaudière où ils retrouvent Victoire et le père Bichard qui sont étonnés par la tristesse qui accable Jean. Celui-ci monte dans son ancienne chambre et rédige une longue lettre à Marie pour lui dire qu'il l'a toujours aimée, expliquer ce qu'a été sa vie, qui était son épouse, une femme loyale et brisée, et lui faire ses adieux. Il repart deux heures plus tard avec Marin pour rejoindre son régiment. Trois jours plus tard, Jean est mandé au ministère et reçoit le brevet de lieutenant-colonel. Il rend visite à Marc Fresnoy, bientôt décoré de la Légion d'honneur, et lui demande de lire et de remettre, s'il juge le geste approprié, la lettre qu'il a écrite à Marie, ce que l'ami s'engage à faire. Il visite ensuite le colonel Berquin et le capitaine Boussard et remet au lendemain sa visite à son beau-père. Lorsque Steinberg le reçoit, il lui explique que sa fille lui a tout avoué par une lettre écrite juste avant de mourir, ce qu'elle a subi, et qu'il comprend les souffrances de Jean. Ce dernier dit qu'il ne veut pas de l'immense fortune de Frida, tandis que le baron lui dit qu'il désire la victoire des Français, qu'il a effectivement servi ses maîtres en Allemagne, mais qu'aujourd'hui il aime réellement la France et souhaite sa prospérité. Les deux hommes se quittent en se serrant la main et décident que Frida doit être le lien qui les unira.

Un jour, Marc Fresnoy, qui se remet de ses blessures mais demeurera à jamais boiteux et balaféré, va voir Fanny à la boutique ; la jeune femme lui propose d'aller rendre visite à Marie, à Luzarches. Sur place, le blessé propose à Fanny, plus âgée que lui, de devenir son épouse, ce que la jeune femme accepte avec joie ; les restes du major Rupert sont ramenés à Luzarches . Quelques jours plus tard, Marie rend visite à sa tante Victoire à la Vaudière et y retrouve le père Bichard. Alors qu'elle va voir sa chambre et celle de Jean, elle l'aperçoit passer avec son régiment reconstitué et plein d'entrain car reposé. Jean et Marin s'arrêtent à la Vaudière et lorsqu'il monte dans son ancienne chambre, Jean tombe nez à nez avec Marie à laquelle il demande si elle le hait ou si elle méprise. Elle le rassure à ce sujet et Jean repart au combat avec davantage de cœur et de courage. Il embrasse la petite Suzanne, sa fille.

A l'automne 1915, l'Allemagne est dans une fâcheuse posture car elle doit lutter contre tous les nombreux peuples d'Europe qui se sont ligués pour la faire tomber. Un soir de la fin d'octobre,

Marc et Fanny Fresnoy rendent visite à Marie dans son appartement parisien et lui apprennent que Jean a été nommé colonel, qu'il est officier de la Légion d'honneur et qu'il a été légèrement blessé. Marc remet également un court message de Jean à Marie dans lequel le récent colonel dit avoir vu la mort de près et que sa dernière pensée a été pour elle. Marie réfléchit à sa réponse et demande à Marc de lui dire qu'il doit demeurer en vie et que plus tard peut-être... Au même instant des artistes ambulants passent dans la rue et entonnent une chanson populaire dans laquelle il est demandé aux morts, aux martyrs de la Patrie de se réveiller si un jour l'oubli venait à prendre le dessus sur la haine éternelle à vouer à l'Allemagne.

## **6. *Chantecoq*, d'Arthur Bernède (du 16/01/1916 au 22/07/1916).**

En mars 1915, le célèbre détective à la pipe Chantecoq, de son vrai nom Daniel Leroy, alors capitaine d'infanterie après s'être engagé à l'âge de 49 ans et avoir gagné tous ses grades sur le champ de bataille, est chargé par le ministère de la Guerre de retourner à "l'arrière" pour entamer une nouvelle lutte contre l'espionnage allemand. Celui qui est considéré comme le plus grand limier du monde va mener durant trois mois une lutte sans merci contre Fritz Ayer, de son vrai nom Geiger, le grand chef de l'espionnage allemand en France, et ses principaux lieutenants. Afin de le capturer, Chantecoq va démanteler petit à petit son organisation et le poursuivre notamment à Paris, à Saint-Nazaire ou encore au Havre, villes dans lesquelles Ayer dispose d'agents implantés depuis longtemps et qui lui sont tout dévoués. Comme Ayer, digne héritier de la grande espionne Emma Lückner, se révèle un adversaire à la mesure du grand détective français et que la mission dont a été chargée Chantecoq se transforme rapidement en un duel contre le maître-espion allemand, il est obligé d'user de tous les subterfuges et de tenter toutes les audaces pour mettre la main sur son ennemi : il n'hésite pas à se lancer dans une vertigineuse poursuite automobile ou à prendre place à bord d'un avion français ce qui lui vaut d'être mêlé à un combat aérien et de subir un atterrissage mouvementé en Hollande où il est fait prisonnier avec deux aviateurs français avant de parvenir à s'évader.

Aidé du noir Moussi, de son vrai nom Pierre Martin, né à Montmartre, un ancien soldat aux ordres de Chantecoq qui s'est mis à son service après avoir été blessé et réformé, il est secondé par Jean Aubry, inventeur de génie qui l'a déjà aidé dans d'autres aventures et créateur, entre autres choses, de l'explosif Z, d'un aéro de combat mais aussi de l'Aubryette, un pistolet-somnifère dont Chantecoq fait un grand usage dans sa nouvelle enquête, par Tom Tip, le plus célèbre détective d'Angleterre qui se révèle un collaborateur de très grande valeur, mais aussi par deux agents de la Sûreté générale, Blandeuil et Fenouillard, par deux policiers anglais, Channer et Tommy, ou encore par une escadrille de surveillance de la Manche. Maître du camouflage et du déguisement, le détective français revêt plusieurs identités pour épier ses ennemis et leur échapper car Ayer a juré de

tout faire pour éliminer celui qu'il sait être le seul qui peut l'empêcher de mener à bien ses funestes desseins.

Chantecoq fait également son possible pour venir en aide à Geneviève de Balazé, fille d'un marquis soupçonné d'être un agent de la solde de l'Allemagne et qui a été tué par le fiancé de la jeune femme, le vicomte aviateur Hervé de Montbarey, qui l'a pris en flagrant délit alors qu'il faisait des signaux, crime qui rend le mariage des deux jeunes gens impossible. En réalité, le véritable marquis, qui a été emprisonné dans un bagne en Alaska après avoir été accusé du meurtre de son épouse vingt ans plus tôt et qui s'est évadé pour se battre pour son pays au début de la guerre dissimulé sous l'identité de l'engagé volontaire Jean, dit "Patte-de-Fer", avait confié sa fille à un de ses amis qui, une fois revenu en France, a pris son identité et sa fortune, épousé la fausse Américaine Eva Weldon, une espionne du nom d'Augusta Broemer, mise sur sa route par Ayer et était devenu traître à son pays. Chantecoq oeuvre à rétablir la vérité, à réunir le marquis et sa fille et à rendre possible l'union de la jeune femme avec Hervé de Montbarey. Ce dernier, après avoir été prisonnier en Allemagne, s'est évadé sans que ses proches n'en soient avertis et est devenu, avec la complicité de Chantecoq, de Jean Aubry et du ministère de la Guerre, l'aviateur masqué, un héros mystérieux donnant la chasse aux Zeppelins et sous-marins à l'aide desquels les Allemands sèment la terreur à bord d'un hydravion mis au point par le savant Aubry.

Chantecoq parvient à arrêter Ayer/Geiger juste avant qu'il ne tue Augusta Broemer devenue gênante par ce qu'elle sait à son sujet et qu'il soupçonne de vouloir le lâcher. Il retourne ensuite auprès de ses soldats, heureux de pouvoir à nouveau se battre pour la victoire de la France.

## **7. *L'infirmière*, de Jacques Brienne (du 10/03/1916 au 01/07/1916).**

L'histoire raconte le destin de deux familles, les Dervilliers et les d'Ambly de Lambersac entre août 1914 et l'automne de la même année.

La marquise de Lambersac, veuve, habite le château de Rochetaillée près de Grenoble. Elle a deux fils, le marquis Hector et le comte Gilbert, partis depuis de longues années. Le premier a disparu subitement, le second mène une vie de noceur à Paris. La marquise a auprès d'elle Lucienne Dervilliers, sa filleule, qui passe de plus en plus de temps à Rochetaillée depuis le décès de sa mère et le remariage de son père, Armand, riche industriel grenoblois avec Mélanie, une marâtre ; Paulette, la fille de Mélanie n'apprécie pas Lucienne.

Gilbert réapparaît au château au moment de la mobilisation. Sa mère le prie de proposer le mariage à Lucienne. Les deux jeunes gens s'aiment mais Gilbert, après sa vie de débauche, ne se sent plus digne d'elle ; de son côté, Lucienne reçoit une lettre qui l'informe que Gilbert est lié à une riche

russe à Paris, Rosimonde et qu'il a un enfant d'elle. Profondément blessée, elle promet néanmoins sa main à Gilbert pour qu'il ait le courage d'aller se battre. Paulette, elle, est éprise d'un avocat coureur de dot, Roger Fontanges ; ce dernier n'épousera Paulette que si son père verse une énorme dot à ses parents. Les affaires d'Armand n'étant pas au beau fixe, il ne pourra verser cette dot que si l'héritage de Lucienne, placée dans sa fabrique, y demeure. Paulette, sa mère et Roger vont alors tout faire pour empêcher le mariage de Lucienne et de Gilbert. Après des lettres calomnieuses pour discréditer Gilbert, ils décident de faire venir Rosimonde à Grenoble et de s'arranger pour que Lucienne surprenne Gilbert avec son ancienne maîtresse. Gilbert ne souhaite qu'une chose, épouser Lucienne, mais il est malgré tout pris dans un piège. Roger, qui est persuadé que Rosimonde est une espionne allemande et qui a raison, se dit que si Gilbert est surpris avec elle, il sera discrédité, condamné comme traître, et que Lucienne sera donc obligé de renoncer au mariage. Il dresse donc la population avoisinante contre Rosimonde ; Gilbert et cette dernière sont surpris dans une auberge, sous les yeux de Lucienne. Grâce à l'intervention d'un ancien adjudant, Cazabon, et à celle de la police, les deux anciens amants sont disculpés, à tort pour Rosimonde sauvée par ses papiers russes. Désespérée, Lucienne décide de partir comme infirmière dans une ambulance parisienne dirigée par une de ses amies, M<sup>me</sup> de Chatelus ; Gilbert est condamné par l'armée à partir en avance pour le front. La nourrice de Lucienne, Suzon, et la lingère de la marquise, Louissette, qui subit les ardeurs de Roger, se doutent qu'il y a une machination en cours contre Lucienne, orchestrée par ce dernier.

Lucienne se fait désormais appeler Cécilia et souhaite tirer un trait sur toute sa vie passée. Gilbert, lui, se dit qu'il n'a plus rien à perdre et qu'il se jettera à corps perdu dans la bataille. Il part avec Julien, le fiancé de Louissette qui devient rapidement son ami et son confident.

A Paris, Hector d'Ambly refait surface. Il est chargé par le commandant de Blachères de l'aider à démanteler le réseau d'espionnage allemand de Paris dirigé par "Le Pacha". Hector lui raconte alors pourquoi il a disparu. En parcourant le monde, il a rencontré la baronne de Fréchoff (qui n'est autre que Rosimonde) et en est tombé follement amoureux. Leur liaison a été découverte par l'époux de la baronne et au cours d'une lutte entre les deux prétendants, Hector a tué le baron et a perdu une main. Mourant, le baron a confié à Hector que Rosimonde n'était en fait qu'une espionne professionnelle ; honteux, Hector a alors décidé de s'éloigner de sa famille pour ne pas la déshonorer en expliquant comment il a perdu sa main.

Le premier dossier confié à Hector et celui d'un certain Hanno. Il découvre très vite que Rosimonde est à Paris avec son bras droit, la Hongroise Nagicka, et que Hanno est son supérieur. Rosimonde, se faisant passer pour une bienfaitrice, organise une réunion visant à récolter des fonds pour l'ambulance dirigée par M<sup>me</sup> de Chatelus, celle où travaille Lucienne. Elle va elle-même remettre ces fonds, accompagnée de son fils Guito. Lucienne la reconnaît et constate également que Guito

ressemble fortement à Gilbert. Folle de douleur, elle décide de partir pour une ambulance sur le front, près de Verdun. Pendant ce temps, Gilbert et Julien sont héroïques. Fin septembre, Hector va rendre visite à sa mère et lors d'une visite chez les Dervilliers il se rend compte que les malheurs arrivés à son frère à Grenoble sont un coup monté ; Roger est mobilisé en tant que brancardier.

De retour à Paris, Hector reprend son travail sur Hanno aidé par Cazabon qu'il a croisé à Paris ; celui-ci, malgré ses 53 ans, voulait s'engager mais a été plusieurs fois éconduit.

Fin octobre 1914, le régiment de Gilbert et de Julien est au repos ; Julien fait tout pour donner de l'espoir à Gilbert au sujet du pardon de Lucienne. Roger arrive dans leur régiment. Lors d'un violent assaut, Gilbert et Julien sont grièvement blessés ; envoyé récupérer les blessés, Roger essaie de tuer Gilbert mais Julien l'en empêche.

A Paris, après un plan bien mené, Hector et Cazabon mettent la main sur Nagicka. Hector lui promet la liberté et de l'argent si elle livre le réseau et elle accepte. Elle donne le lieu de rendez-vous du réseau et le contenu de la dernière mission de Rosimonde : faire des signaux depuis son toit pour une attaque de Zeppelins. Le plan pour surprendre le réseau échoue car Nagicka prévient Hanno. Pendant ce temps Hector va empêcher Rosimonde de faire des signaux. Face à elle, il se montre inflexible même lorsqu'elle avoue, sincèrement, qu'il a été le seul homme qu'elle ait jamais aimé. Elle lui annonce que Guito est son fils d'où la ressemblance avec Gilbert que Lucienne avait notée. Hector laisse finalement Rosimonde et son fils en liberté.

Au hasard d'un trajet, Lucienne se rend compte qu'elle se retrouve dans la zone de combat où se trouve Gilbert, près de Verdun.

Suite à l'incident qui a failli conduire à l'arrestation de Hanno, "Le Pacha", convaincu de la culpabilité de Nagicka, convoque une réunion et cette dernière est condamnée à mort sauf si elle accepte une mission-suicide : détruire un pont pour empêcher le ravitaillement en munitions de Verdun. Elle accepte. Rosimonde demande à voir Hector et lui dit que pour lui prouver sa bonne foi et tout l'amour qu'elle a pour lui elle va l'aider dans sa mission ; elle lui annonce une réunion du réseau d'espionnage à Saint-Cloud et lui révèle la mission de Nagicka. Hector fonce à Verdun et dit à Rosimonde de prévenir son supérieur, de Blachères, de la réunion. Rosimonde va trouver le commandant, lui transmet tous les renseignements nécessaires et lui demande que, s'il venait à lui arriver malheur, il transmette à Hector tout l'amour qu'elle a pour lui et qu'il lui fasse promettre d'élever son fils, Guito. Le repaire du Pacha est attaqué et ce dernier fait tout sauter pour éviter d'être pris ; Rosimonde périt.

Sur le front, Lucienne est amené à soigner Roger, le responsable de ses malheurs ; mourant il avoue ses méfaits, confirme l'innocence de Gilbert, et Lucienne lui pardonne. Hector, qui est à Verdun va trouver Lucienne, lui apprend la mort de Rosimonde et lui annonce que c'est lui qui

élèvera Guito puisqu'il est son fils et non celui de Gilbert. Il empêche Nagicka de faire exploser le pont mais cette dernière parvient à s'enfuir. Gilbert et Lucienne se retrouvent et tous les doutes sont levés ; leur amour est à présent possible. Hector se promet de faire de Guito un homme honnête, un bon et vrai Français.

### **8. *Les héroïnes*, de René Vincy (du 12/07/1916 au 07/10/1916).**

Le récit débute en mai 1897. Germaine Rupert est mourante suite aux complications survenues lors de la naissance de sa fille Pascale dix mois plus tôt. Germaine est depuis cinq ans la maîtresse d'un éminent banquier parisien, Michel, baron de Reinhold par son mariage ; son épouse est une femme volage qui lui a donné un enfant dont il n'est pas le père, Lucien. Germaine se demande ce qu'il va advenir de sa fille née hors-mariage ; Michel lui promet qu'il l'adoptera et l'élèvera dans son domaine de Courtemer. Pascale est de sa chair et de son sang, contrairement à Lucien. Pour Michel, la mort de Germaine est le prix qu'il paie pour une faute commise dans le passé. A Courtemer, outre la famille du baron de Reinhold, le marquis Sylvain de Pont-Croix et sa fille Jeannine vivent modestement suite à une faillite boursière ; son épouse Jeanne est morte quelques mois plus tôt en donnant la vie à Jeannine. Le couple de jardiniers Claude et Rose vit sur le même domaine. Claude déteste depuis 27 ans Michel de Reinhold et son intendant, l'Allemand Ulric Weisz, et le montre bien ; Ulric se demande si Claude connaît le secret de son maître. Claude et le marquis de Pont-Croix, qui se sont mutuellement sauvés la vie pendant la guerre de 1870, sont, avec le baron Michel, les trois derniers survivants de leur compagnie qui fut victime d'un traquenard dans le chemin du Bénit où 22 soldats furent fusillés.

Le baron Michel revient à Courtemer une semaine après la mort de Germaine, accablé. Il va voir Ulric et en l'échange d'une forte rente lui demande de participer au plan qui permettra d'introduire Pascale dans le château. Claude, qui poursuit un braconnier, tombe sur le baron et lui rappelle que 27 ans plus tôt il s'est fait payer par les Allemands pour dénoncer ses camarades et qu'il a assisté à la scène, caché ; depuis il s'est juré de se venger et, lors d'un duel, Claude tue le baron de Reinhold. Sur le chemin du retour, Claude trouve Pascale, seule dans la forêt, et la recueille : une vie pour une autre. Ulric rêve à sa fortune et apprend au même moment que le notaire du village s'est enfui avec l'argent de tous ses clients, dont le sien ; il ne lui restera que la rente promise par le baron. Deux gendarmes lui annoncent alors l'assassinat du baron ; Ulric se doute que Claude est le coupable et ne sait trop ce qu'il doit faire. Il décide de se taire et de garder tout ce qu'il sait pour un jour où ce sera vraiment utile.

Fin juillet 1914. Après avoir élevé Pascale durant de longues années, Claude et Rose la virent partir pour le domaine du marquis de Pont-Croix qui l'éleva et l'éduqua comme sa propre fille ; Pascale et Jeannine sont donc comme des sœurs. Mais depuis quelques temps, Pascale se pose des questions sur la véritable identité de sa famille. Au cours d'une partie de chasse, les deux filles rencontrent le jeune baron de Reinhold, Lucien, élevé comme un bibelot par sa mère. Il se sent attiré par Pascale, encore plus lorsqu'Ulric lui apprend que c'est une orpheline qui, comme lui, a eu une enfance plutôt malheureuse. Un jour, alors qu'elles rentrent chez elles, les deux jeunes filles se font attaquer et Lucien intervient pour les défendre ; il n'a pas le dessus, et c'est Claude qui fait fuir les brigands. Sa haine pour le fils du traître se voit immédiatement ; il ne souhaite pas qu'une des deux filles soit malheureuse si elles tombaient amoureuses du baron et ment alors à Lucien en lui annonçant que les deux filles sont déjà fiancées. Une semaine plus tard, ce dernier part à Paris avec sa mère, accablé de tristesse d'être éloigné des deux jeunes filles dont il est épris. Dans une auberge, il lit dans un journal que la guerre est déclarée ; il veut faire son devoir pour la France, s'engager comme volontaire. Mais au détour d'une conversation, il apprend que Claude a menti et qu'aucune des deux filles n'est fiancée. Il décide alors qu'il défendra son pays en retournant sur ses terres. Arrivé à Courtemer, il découvre que le village qui a été incendié par les Allemands qui se dirigent maintenant vers Pont-Croix, la demeure du marquis. Lamarre, un paysan qui a fait le trajet de retour vers Courtemer avec Lucien, découvre sa maison en cendres et sa femme égorgée ; il trouve Lenfant, un villageois survivant, et les deux hommes promettent de se venger.

A Pont-Croix, le marquis a juré qu'il défendrait son domaine avec Claude et ses deux filles, Pascale et Jeannine, ont refusé de partir. La défense est organisée et les Allemands sont surpris de la résistance offerte par cette poignée de villageois. Lucien apparaît et, dans le feu de l'action, sauve le marquis en mauvaise posture et parvient à anéantir le restant des Allemands assaillants avec une charge de bétail. Le marquis l'accueille comme un fils, les deux filles tombent amoureuses, mais Claude veille. Deux jours plus tard, Ulric reçoit la visite de son cousin Jonas qui le félicite pour tous les renseignements qu'il transmet depuis cinq ans. Ulric, cependant, se moque de la grandeur de l'Allemagne car ce sont ses propres intérêts qui l'intéressent. Jonas lui propose alors une mission : une grosse somme d'argent lui sera remise s'il parvient à attraper une famille de Français qui fuit d'Allemagne avec un document important. Une ambulance est installée au domicile du marquis. Lucien va rendre visite à Ulric et lui demande s'il sait pour quelle raison Claude lui en veut tant ; Ulric lui ment en disant que c'est à cause de ses relations avec les deux filles mais se délecte du mal qu'il va pouvoir faire. Ulric croise un colporteur sur la route et ne s'en occupe pas. En fait c'est une jeune femme, Florette d'Avril, qui a réussi à sortir d'Allemagne grâce à ses relations, et qui détient le document que Jonas a demandé à Ulric de récupérer.

Quinze jours plus tard, le 24 août, au lendemain de Charleroi, les Allemands sont à nouveau annoncés près de Courtemer. Comme le château du marquis est voué à être détruit tôt ou tard par l'ennemi, il est décidé de le faire sauter quand les Allemands y pénétreront et que tout le petit groupe de résistants se cachera ensuite dans des grottes voisines. Le plan est mis à exécution et beaucoup d'Allemands périssent. Une expédition est menée pour retrouver Claude qui est porté manquant ; le marquis et une vingtaine d'hommes investissent alors les restes du château, tuent les vingt soldats en faction et retrouvent Claude blessé. Dans sa fièvre, ce dernier avoue à Lucien et à Pascale qu'il a tué le baron Michel de Reinhold et que Lucien est un fils de traître. Pascale parvient à convaincre Lucien qu'il n'est pas tenu de payer les erreurs de son père et les deux s'avouent leur amour.

Deux semaines plus tard, les réfugiés de la grotte constituent un groupe de francs-tireurs qui mène une guérilla sans merci contre les Allemands de la région. Le commandant en place en a assez, mais Ulric lui dit de laisser faire car sa mission est plus importante ; il sait d'ailleurs où sont cachés les résistants mais ne le révèle pas. Il souhaite se venger tout en accomplissant cette mission. Pour cela, il veut annoncer à Lucien, au cours d'un entretien qu'il lui a demandé, que Pascale est sa sœur, la fille du baron Michel, même s'il sait que c'est faux, briser leur amour et, par la même occasion, Claude qui sera accablé par le malheur de sa fille, et fait son possible pour retrouver Florette qui a été recueillie par les résistants. Ulric est arrêté par quatre francs-tireurs qui l'ont vu parler avec le commandant allemand de la région. Florette, qui a d'abord été prise pour une espionne par les francs-tireurs, est en fait porteuse d'un document de la plus grande importance pour la suite du conflit et il faut donc réussir à lui faire franchir les lignes allemandes. Alors qu'il se rend à l'entretien demandé par Ulric, Lucien rencontre Jeannine qui souffre le martyr suite à l'amour entre sa sœur et le jeune homme ; de son côté, Lucien se demande s'il a fait le bon choix et si ce ne sont pas les circonstances de l'aveu de Claude qui l'ont influencé. Il avoue alors son amour à Jeannine qui lui répond qu'elle ne l'aime pas et que de toute façon jamais elle ne l'enlèverait à sa sœur. Lucien décide alors qu'il restera seul.

Il retrouve Ulric qui a échappé de justesse au lynchage ; ce dernier crache son mensonge et Pascale entend tout. Lucien est soulagé car il se sent libre de pouvoir vivre son amour avec Jeannine maintenant qu'il sait que Pascale est sa sœur. D'abord triste et en colère, Pascale promet à Lucien qu'elle l'aidera à se faire aimer de Jeannine qu'elle sait amoureuse de lui, mais seulement après avoir vérifié les dires d'Ulric qui confirme une seconde fois. Pascale est anéantie, Jeannine pleine d'espoir. Ulric parvient à s'introduire dans les grottes et à voler l'enveloppe de Florette ; il tente de convaincre Jonas qu'il ne l'a pas parce qu'il veut en tirer plus que la somme promise. Ulric décide alors de tuer Jonas en le noyant dans un marais mouvant mais Jonas s'en aperçoit, tue Ulric et prend l'enveloppe.

Il meurt tout de même englouti dans le marais. En fait l'enveloppe ne contenait rien car le marquis avait mis les papiers à l'abri. On remet alors à Pascale des lettres abandonnées par Ulric dans lesquelles elle découvre que le baron Michel n'est pas le père de Lucien et qu'elle peut donc l'aimer ; mais elle se refuse à détruire l'image que Lucien a de sa mère en lui avouant cela. Elle décide alors de se taire et de laisser vivre l'amour entre Lucien et Jeannine. Le lendemain de la victoire de la Marne, le repaire des francs-tireurs est attaqué par les Allemands, beaucoup sont tués dont Pascale qui, même mourante, ne révèle rien de ce qu'elle sait.

Une semaine plus tard, les résistants fugitifs parviennent à franchir les lignes ennemies et Florette se rend à Bordeaux accomplir sa mission ; le document qu'elle transportait allait déterminer l'entrée en guerre, quelques mois plus tard, d'une grande puissance européenne. Jeannine et Lucien se marient et ce dernier devient un as de l'aviation.

### **9. *Captive !*, d'Aristide Bruant (du 08/10/1916 au 02/03/1917).**

Le 2 septembre 1914. Georges Forestier, industriel dirigeant une importante fabrique automobile de renommée mondiale à Levallois est marié depuis dix ans à Madeleine, fille du comte de Butry. Forestier fait partie de la réserve de l'armée territoriale, n'a pas encore été mobilisé, et a mis son usine à la disposition de la Défense Nationale. Madeleine a été violée par un aventurier espagnol à l'âge de 17 ans et a eu un enfant qui est mort quelques heures après sa naissance ; elle a tout avoué à Georges qui a accepté de faire comme si rien ne s'était passé et de l'épouser. Le couple tente d'avoir un enfant mais n'y parvient pas.

Georges demande à son épouse de partir avec ses parents dans le Midi car on dit que les Allemands sont près de Noyon mais elle refuse car elle ne veut pas le quitter en ces heures difficiles. La mère de Madeleine lui rend visite et lui avoue qu'elle a menti, tout comme son père, au sujet de l'enfant qu'elle a eu après son viol : le petit garçon est toujours vivant. Le comte avait pensé avant tout à préserver l'honneur de son nom et à protéger sa fille du scandale. L'enfant, appelé Pierre Morlaix, nom de la ville où il est né, a été placé en nourrice à la campagne puis, pour son éducation, auprès de l'abbé Garnot à Senlis, sans que celui-ci ne connaisse la vérité. La comtesse s'est décidée à faire ces révélations car les Allemands sont tout proches de Senlis et qu'elle ne peut pas aller chercher Pierre elle-même puisqu'elle part avec son époux dans le sud du pays. Madeleine décide de partir sur le champ afin de reprendre son fils avant qu'il ne tombe aux mains de l'ennemi ; elle part avec le chauffeur Alexandre après avoir laissé une courte lettre à son époux. Arrivée aux abords de Senlis, elle découvre que la cité est en flammes mais décide tout de même d'y entrer. Alexandre et Madeleine cachent leur voiture sous des arbres et continuent à pied pour atteindre le domicile de

l'abbé Garnot. La mère de Pierre découvre que les Allemands ont fait de nombreux prisonniers civils après avoir saccagé et pillé la ville, dont l'abbé et son fils. Elle essaie de convaincre un officier de relâcher son fils mais elle devient otage elle aussi ; Alexandre est frappé par un soldat et laissé sur place. Durant la marche des prisonniers, l'abbé Garnot, qui prend la défense d'un vieillard épuisé, est condamné à être fusillé. L'officier allemand responsable a une idée terrible : demander à l'enfant de tuer le curé sous peine d'être fusillé lui aussi. Pierre fait mine d'accepter et abat l'officier allemand qui vient de lui donner son revolver. Les Allemands s'apprêtent alors à fusiller l'abbé et l'enfant. Madeleine veut s'interposer mais d'évanouit. Apparaît alors un colonel qui ordonne qu'elle soit installée dans une ferme et l'enfant emprisonné. Garnot est fusillé. Lorsqu'elle se réveille, Madeleine est face au colonel von Brocken qui lui dit que son fils est vivant et lui propose un marché : elle a quinze minutes pour accepter de se donner à lui ou bien il fait exécuter Pierre. Madeleine tente de l'apitoyer sans résultat et après le quart d'heure, alors que von Brocken veut vérifier que son ordre de tuer Pierre a été exécuté, il apprend que le fils de Madeleine s'est sauvé. Un garçon de 14 ans, Biribi, caché dans un des greniers de la ferme, a assisté à l'arrivée des otages, à l'assassinat de l'abbé et à l'entrée de Pierre et Madeleine dans la bâtisse. Il parvient à descendre de sa cachette, à tirer Pierre du cellier où il a été enfermé et à atteindre la forêt avec lui. Après avoir échappé à la vigilance d'une sentinelle, ils entrent dans la forêt, suivis par Bicot, le chat du garde-champêtre Crosil, et se cachent pour la nuit dans une cachette souterraine aménagée par ce dernier. Biribi, de son vrai nom Jean Fiacre, est un enfant de l'Assistance qui a été élevé par le couple Thiébaud dans la ferme proche de Senlis où les Allemands se sont arrêtés. Parti avec eux à Senlis lorsque les Allemands ont été signalés proches, il les a abandonnés lorsqu'il a vu que Pierre, qu'il connaît depuis deux ans et aime comme un frère, était emmené avec les otages. Il a suivi le cortège puis s'est caché dans la ferme en attendant le moment propice pour libérer son ami. Les deux enfants se demandent qui est cette femme qui s'est interposée entre les soldats, le curé et Pierre.

Alors que Madeleine partait pour Senlis, son époux était à son usine et prenait les dispositions de rigueur, face à l'approche des Allemands : faire déposer tout l'argent liquide à la Banque de France, assurer ses employés qu'il les aidera financièrement si son usine était fermée ou détruite, prévoir la destruction des installations pour qu'elles ne tombent pas aux mains de l'ennemi. Lorsqu'il revient chez lui dans la soirée, il découvre la lettre de sa femme qui lui apprend qu'elle est partie chercher son fils qui est toujours vivant. L'industriel comprend l'attitude de son épouse, ses instincts maternels, et fait préparer la maison pour qu'à son arrivée l'enfant de Madeleine qui sera aussi le sien, se sente chez lui. Mais la soirée et la nuit se passent sans que Madeleine ne réapparaisse. Au matin, alors qu'il s'apprête à demander à un homme qui est présent depuis la veille au soir devant son domicile ce qu'il attend exactement, Alexandre revient et confie à son patron ce

qui s'est passé à Senlis ; il a été ramené à Paris par les Thiébaud après qu'il ait été blessé et pense que les otages ont pris la direction de Compiègne.

Madeleine s'est endormie lorsqu'elle a été assurée que son fils n'avait pas été repris. Au matin, von Brocken lui dit qu'il attend toujours qu'elle s'offre à lui et plus elle tardera, plus il fera torturer son fils quand il aura été rattrapé. Madeleine, qui est enfermée dans un réduit en hauteur, ne cesse de penser à son époux qu'elle a peur de perdre suite à l'apparition de cet enfant qui rappelle son viol ; mais aussi à Pierre qu'elle espère à l'abri. Elle reste emprisonnée plusieurs jours dans son réduit, à se questionner sur Georges, Pierre et sa jeune sœur Suzanne, âgée de 18 ans, qui est amoureuse de Jacques de Primel, un sous-lieutenant dont elle était sans nouvelles depuis une semaine quand Madeleine a quitté Paris. Le colonel continue son chantage, en proposant cette fois la liberté à la prisonnière en échange de ses faveurs. Un jour, l'agitation des soldats allemands qui stationnent dans la ferme, leurs visages, leurs regards découragés ainsi que le passage de troupes et de convois de matériel lui redonnent espoir en lui fournissant une preuve que l'avance de l'ennemi n'est pas aussi aisée que celui-ci le prétend. Elle sourit à des Allemands qui l'insultent ; vexés par l'attitude de la prisonnière française, ils mettent le feu à l'étable se trouvant sous le réduit où elle est emprisonnée.

Après plusieurs jours passés dans leur terrier pendant lesquels l'enfant de l'Assistance s'est occupé de protéger et de nourrir son jeune ami, Pierre et Biribi constatent que tous les Allemands ont fui le bois et ses environs et sortent pour retourner à Senlis. Les deux enfants repassent à la ferme Thiébaud qu'ils retrouvent incendiée et prennent le temps, avant de continuer leur chemin, d'enterrer le cadavre de l'abbé Garnot sur lequel les Allemands se sont acharnés. Ils retrouvent Bicot et l'emmènent avec eux à Senlis. En chemin, ils croisent des soldats français qui leur apprennent que les Allemands ont été battus durant la bataille de la Marne et qu'ils ont dû reculer de quarante kilomètres. Lorsqu'ils arrivent à Senlis, les habitants commencent à peine à sortir de leurs cachettes au milieu d'une ville détruite et pillée, récupérant ce qu'ils peuvent de leurs biens. Les deux enfants traversent la ville, annoncent la victoire française, le recul allemand et la sauvegarde de Paris. A ce moment des dragons arrivent et la ville fête la libération et la victoire durant des heures. Un habitant de Senlis loge Pierre et Jean pour la nuit avant qu'ils ne repartent pour Paris.

Madeleine n'est pas morte dans la grange en flammes. Wilhelm, le soldat allemand qui a été chargé par von Brocken de la surveiller l'a sauvée de justesse, non par pitié mais par discipline. Il l'installe dans une automobile et demande à Catherine Silvère, la servante du curé Garnot qui a été faite prisonnière, de s'occuper d'elle. D'abord méfiante face à cette femme qui semble ménagée par l'ennemi, Catherine se montre rapidement compatissante lorsqu'elle apprend que Madeleine est la mère de Pierre, enfant qu'elle a côtoyé pendant des années chez son employeur ; elle est rassurée

d'apprendre que le jeune garçon a pu s'échapper. Pendant le trajet en voiture, Madeleine demande à Catherine de lui parler de son fils qui a vécu pendant 9 ans à ses côtés et la servante lui dresse le portrait d'un enfant beau, aimant et très bien élevé. La colonne allemande qui a quitté les environs de Senlis arrive à Compiègne où les Allemands sont déjà présents et organisent le pillage de la cité. Les deux femmes sont amenées dans la demeure d'un notaire où des soldats se livrent à une orgie et les malmènent, notamment Wilhelm, jusqu'à ce que le colonel von Brocken arrive et remette le garde des deux prisonnières françaises à sa place en lui rappelant qu'il répond de la sécurité des deux femmes sur sa vie.

A Paris, rue de Tocqueville, l'agence de renseignements La Sécurité des Familles est dirigée par Adolphe Pithivier, né d'un père français et d'une mère allemande. Cette agence est une couverture et se charge entre autres choses de répandre de fausses nouvelles au sein de la population française afin d'en saper le moral et de servir ainsi l'Allemagne. Ce matin-là, lendemain de la victoire de la Marne, outre l'agent X. Y. qu'il charge d'aller dans quelques grands restaurants afin de répandre des nouvelles inquiétantes sur l'évolution des combats, Pithivier reçoit un nouvel employé, Torrido Réal, qui n'est autre que l'aventurier espagnol qui a violé Madeleine 13 ans plus tôt et donc le père de Pierre Morlaix. Il sort de la prison de Clairvaux pour tentative de meurtre sur un joueur, à Nice, et est interdit de séjour dans la capitale, mais le directeur de la Sécurité des Familles l'embauche et lui fournit l'état civil et donc les papiers d'un Argentin nommé Tonio Gomez. Torrido Real est revenu à Paris tout juste avant que la guerre éclate. Un jour qu'il passait par hasard devant l'hôtel particulier du comte de Butry, il a eu l'idée de gagner de l'argent en faisant chanter Madeleine, sa victime : soit elle paie, soit il avoue le viol à son époux. C'est cet homme que Georges Forestier a vu rôder au bas de son domicile le jour où Madeleine est partie pour Senlis et le lendemain matin.

Depuis ce moment, l'industriel essaie de ne pas se laisser aller au désespoir, en s'occupant notamment des affaires de son usine qu'il a décidé de mettre au service du ministère de la Guerre dont il attend des ordres. Un matin, il décide d'aller demander l'aide d'un secrétaire du préfet de police qu'il connaît bien afin de tenter de savoir où sa femme est retenue. Le fonctionnaire, dans le contexte actuel, n'a pas les moyens de l'aider car toutes les ressources vont à la lutte contre l'espionnage allemand et lui conseille d'aller voir une maison privée spécialisée dans la recherche de soldats disparus, blessés ou prisonniers. Forestier reçoit chez lui, le même jour, un prospectus de l'agence de Pithivier qui se spécialise dans ce secteur. Il se rend donc quelques jours plus tard rue de Tocqueville, expose son cas à Adolphe Pithivier en dissimulant la raison du départ de son épouse et en précisant qu'il mettra l'argent nécessaire dans l'enquête. C'est Tonio Gomez, alias Torrido Real qui est chargé de l'affaire, à sa plus grande joie...

Après sa visite à l'agence Pithivier, Georges Forestier décide de se rendre sur place, à Senlis, pour mener lui aussi une enquête et tenter de récolter des informations utiles. De son côté, après avoir obtenu un sauf-conduit, Tonio Gomez se rend à Senlis déguisé en photographe des ruines. Il y croise M. Paturet, un vieux flûtiste dont il délie la langue en le prenant en photo, en lui offrant quelques vermouth, et en se faisant passer pour l'époux de la femme qu'il recherche. Il apprend ainsi l'arrivée de Madeleine à Senlis, son départ parmi les otages et le fait que quelques jours plus tard le facteur l'a vue passer en voiture accompagnée d'un colonel allemand ; la rumeur publique en a donc déduit que cette femme simule sa captivité et est en fait venue passer du bon temps avec un officier allemand qu'elle connaissait avant la guerre. M<sup>r</sup> Paturet dit à Gomez qu'il a été interrogé par un autre homme qui lui a également dit être l'époux de la disparue ; lorsqu'il s'aperçoit qu'il s'agit de Georges Forestier, Tonio Gomez inverse les rôles et dit à Paturet que ce second homme est employé par une agence privée et qu'il va tenter de lui vendre à lui, son époux, les renseignements qu'il aura recueillis. Gomez rencontre ensuite l'époux de Madeleine dans Senlis, lui dit que son attitude le gêne dans son travail et lui rapport la rumeur publique pour le forcer à révéler la raison du voyage de sa femme à Senlis. Il dit alors tout connaître au sujet du viol de Madeleine et savoir que l'enfant qu'elle est venue chercher ne peut avoir Forestier pour père puisqu'il est âgé de treize ans alors que le couple n'est marié que depuis dix ans. Il révèle aussi à l'industriel qu'il connaît le nom de l'homme qui a violé son épouse, Torrido Real, mais qu'il ne pourra se venger car celui-ci est mort...

Après une nuit de repos à Senlis, Pierre et Jean reprennent leur route vers Paris en compagnie de Bicot. Biribi explique à Pierre qu'il ne faut pas qu'ils révèlent qu'ils sont orphelins car si on les arrête, ils iront comme tous les orphelins dans une maison de l'Assistance puis dans une famille où ils seront maltraités et où ils n'auront plus aucune liberté de mouvement, comme s'ils étaient en prison. Ils décident donc, sur l'idée de Jean, de se faire passer pour des frères venant de Comines, près de la Belgique, où ils ont laissé leurs parents et ayant pour père un chaudronnier. Après une nuit et une grosse demi-journée passée dans une ferme près de Survillers, ils repartent et croisent en chemin un homme qui n'est autre que Georges Forestier dont la voiture est en panne sèche. Grâce à Biribi qui va chercher deux bidons d'essence, l'industriel repart pour Paris et emmène les deux enfants, sans savoir qu'il a à ses côtés le fils de Madeleine. Peu après le départ, la voiture de Forestier heurte un autre véhicule, blessant légèrement sa passagère. Georges Forestier et le chauffeur de l'autre voiture font demi-tour et emmènent la blessée à la pharmacie la plus proche tandis que François reste avec l'automobile accidentée. Pierre et Biribi continuent leur voyage à pied, de nuit, et sous la pluie. Biribi entend alors un train et décide de se diriger vers la voie de chemin de fer pour trouver une gare. Ils sont arrêtés par un G.V.C., Chantemesse, qui les conduit à la gare de

Goussainville afin de les abriter pour la nuit, de leur permettre de sécher leurs vêtements et de prendre un repas. C'est une aubaine car Pierre commence à tousser.

Suite à la victoire de la Marne et au recul allemand, von Brocken a reçu l'ordre d'évacuer Compiègne et le détachement qu'il commande s'arrête dans une ferme dans la direction de Choisy-au-Bac. Suite à certains propos que Madeleine a tenus au colonel, le soldat Wilhelm, gardien de celle-ci et de Catherine, qui parle français, comprend la différence qu'il y a entre le soldat français, loyal, réfléchi et qui sait faire preuve d'initiative et le soldat allemand, brutal, orgueilleux et esclave de ses supérieurs, et s'en confie à Madame Forestier. Soudain, une fusillade éclate à la ferme : une compagnie de chasseurs à pied commandée par le sous-lieutenant Jacques de Primel, le fiancé de Suzanne, attaque par surprise depuis un bois et se rend rapidement maîtresse des lieux. Jacques de Primel veut capturer von Brocken qui s'enfuit mais est arrêté par Wilhelm qui l'en empêche en se saisissant de lui ; mais le soldat allemand relâche le sous-lieutenant français, le laissant poursuivre son objectif et se suicide, bouleversé par ce que Madeleine a éveillé en lui et par la trahison à l'Allemagne qu'il vient d'accomplir. Von Brocken blesse Jacques de Primel au bras mais est fait prisonnier. Catherine et Madeleine sont confiées à la garde d'un sergent français mais sont enlevées par plusieurs soldats allemands qui disparaissent avec elles dans un bâtiment de la ferme.

Après une nuit de repos à la gare de Goussainville, les deux enfants, accompagnés de Bicot, montent dans un train de blessés qui se rend à Paris grâce au chef de gare et à un gendarme. Mais le manque de confiance de Biribi dans tous les représentants de l'ordre et de la loi fait que celui-ci convainc Pierre de descendre avant d'atteindre Paris pour éviter qu'ils soient arrêtés à la gare au cas où ils seraient attendus. Les deux enfants quittent le train aux abords de Saint-Denis et continuent à pied jusqu'au cœur de la capitale dans laquelle ils pénètrent de nuit par la porte de Pantin. Ils cherchent un endroit pour ne pas passer la nuit à la belle-étoile et surprennent la conversation de deux cambrioleurs qui se préparent à vider un appartement tout proche. Biribi décide de profiter de l'occasion pour dormir au chaud, surtout que l'état de Pierre s'aggrave. Les deux enfants entrent dans l'appartement pas une fenêtre entre-ouverte avant les deux apaches, et lorsque ceux-ci les imitent, ils allument la lumière et les mettent en fuite. Mais alors que Biribi installe Pierre qui tousse de plus en plus, et s'apprête à lui préparer un grog, le propriétaire des lieux apparaît, obligeant les deux enfants à fuir. Il pleut de plus en plus fort et Jean cherche un abri pour son ami malade. Il ne trouve qu'un kiosque près d'un square mais deux ou trois heures plus tard l'état de Pierre empire : sa toux le fait souffrir et la fièvre le fait délirer. A l'aube, Biribi sort pour trouver de l'aide et tombe sur Bébé Fleury, un colosse en bourgeron bleu qui conduit les deux enfants et Bicot à Belleville, chez sa mère.

Cela fait trois semaines que Georges Forestier a confié à la Sécurité des Familles l'enquête sur la disparition de son épouse sans avoir obtenu le moindre renseignement. Il passe ses nuits à se demander si Madeleine est encore en vie et tente, la journée, de vaincre son angoisse par le travail, à son usine. Il reçoit alors une lettre de sa belle-sœur qui lui apprend que son fiancé a vu Madeleine en vie le 12 septembre et a pu la délivrer avant qu'elle ne retombe aux mains de l'ennemi quelques instants plus tard. Jacques est hospitalisé suite à sa blessure au bras. Le lendemain matin, l'industriel décide d'aller le voir pour en apprendre davantage. Le sous-lieutenant se remet tout juste d'une forte fièvre et est tiré d'affaires. Il confie à Georges sa tristesse de n'avoir pu, alors qu'il la tenait, arracher Madeleine aux mains de l'ennemi, et lui cache ce que celle-ci lui a appris au sujet du comportement odieux de von Brocken afin de ne pas inquiéter l'époux outre-mesure. Les hommes qui ont enlevé Madeleine pour la seconde fois se sont enfuis par un souterrain caché dans le bâtiment où ils sont entrés et qui aboutit dans une carrière dans les bois ; Jacques et ses hommes n'ont pas pu les suivre très loin car ils étaient presque dans les lignes allemandes. Suzanne de Butry arrive de Juan-les-Pins avec ses parents pour voir son fiancé. Suzanne et Jacques se retrouvent après une séparation de presque deux mois et s'avouent une nouvelle fois leur amour. Le comte de Butry annonce à son futur gendre qu'il va tenter de le faire venir en convalescence dans leur villa des Emeraudes à Juan. Lorsque les de Butry partent de l'hôpital, le comte dit à son épouse qu'il attend la visite de Georges le soir pour discuter avec lui au sujet de Madeleine car le père veut comprendre pourquoi sa fille est partie à Senlis ; la comtesse craint cette conversation car elle n'a pas avoué à son époux que c'est suite aux révélations qu'elle a faites à sa fille que celle-ci est partie. Georges apparaît le soir à l'hôtel où logent le comte et sa famille. Alors que le père de Madeleine reproche à son gendre d'avoir laissé partir sa fille, Georges lui répond que la comtesse connaît aussi bien que lui-même le motif du départ de son épouse : aller chercher le fils que le comte a condamné à être privé de sa mère douze ans plus tôt car Senlis était menacée par les Allemands. Le comte apprend ainsi que Georges connaît, contrairement à ce qu'il pensait, toute l'histoire du viol de Madeleine par Torrido Real. La comtesse essaie de faire prendre conscience à son époux l'erreur qu'ils ont commise et qui est aujourd'hui la cause des malheurs du couple Forestier ; elle s'excuse pour elle et son époux et exige de celui-ci, qu'elle a laissé la dominer jusqu'à aujourd'hui, de lui laisser fonder une œuvre destinée aux enfants victimes de la guerre dans leur villa de Juan. Le comte accepte. Georges révèle à son beau-père qu'il a appris la mort de Torrido Real ce qui soulage le père de Madeleine car cela fait une personne de moins à connaître le terrible secret ; mais Forestier ne lui parle pas de Tonio Gomez qui a pénétré ce secret et en connaît tous les détails.

Les Allemands ont conduit Madeleine et Catherine, par les souterrains, jusqu'à une ferme non loin de Soissons. Elles apprennent alors qu'elles vont être emmenées outre-Rhin dans un camp,

sont séparées et embarquent à La Fère sur un train de plateformes déjà chargées de prisonniers français originaires des zones envahies. Après un voyage de plusieurs jours passant par Sedan, Longwy, Metz et Saverne, le train franchit le Rhin après Strasbourg. Les prisonniers affrontent alors la haine féroce des paysans et des citadins allemands qu'ils croisent sur leur passage. Au terme de leur voyage, Madeleine, Catherine et d'autres prisonniers aboutissent dans le camp de Weingarten, dans le Wurtemberg. Ce camp est proche d'un château fort où loge le commandant du fort, un homme sans pitié, le *major* Schweinfürst, qui commande à la fois la petite garnison qui stationne dans le château et le camp de prisonniers. Le manque d'hygiène du camp est flagrant, à cause de l'humidité ambiante, et rien n'est fait pour y remédier. Madeleine loge dans le même bâtiment qu'un maître d'études très patriote de Saint-Quentin, Léon Gentil, rencontré dans le train, et qu'un jeune garçon d'une dizaine d'années, Henri Castelin, dont la tante qui l'a élevée et l'accompagne est devenue folle ; Madeleine s'attache au jeune garçon car il ressemble à Pierre. Elle apprend par un prisonnier, M<sup>r</sup> Renneval, qu'avant la guerre Schweinfürst se faisait appeler Müller, travaillait dans la bijouterie de celui-ci et a été licencié pour vol. Madeleine est désespérée de ne pouvoir apprendre à son époux qu'elle est encore en vie. Après deux mois passés au camp, l'autorité militaire autorise les prisonniers à écrire à leur famille tous les dix jours. Schweinfürst met alors en place un bureau de la censure tenu par deux soldats chargés de vérifier le courrier sortant pour saisir tous les "trucs" employés par les Français pour transmettre des informations sur ce qui se passe en Allemagne. Schweinfürst intercepte une lettre de Léon Gentil à son fils, écrite avec de l'encre sympathique. La lettre commande au fils de prendre les armes et de ne jamais pardonner les crimes allemands. Le commandant du camp décide de le châtier et d'en faire un exemple : Gentil est suspendu à un poteau et son visage comme son corps sont enduits de graisse pour attirer les insectes. Les mouches rentrent dans ses narines, lui courent sur les yeux et dans les plaies faites sur son visage par un coup de cravache. Tous les autres prisonniers sont privés du droit d'envoyer du courrier. Lorsqu'il est détaché, Madeleine s'occupe de lui. Quelques jours plus tard, Schweinfürst s'en prend à Henri car il tient une petite poupée transportée par sa tante et qui est habillée en bleu, blanc et rouge. Il le fait donc fouetter mais Madeleine s'interpose, arrache le fouet des mains du soldat allemand, le mord et lui casse un doigt. Elle est condamnée à quinze jours de cachot.

Fin novembre 1914. Cela fait environ deux mois que Pierre, Biribi et Bicot ont été recueillis par Auguste Fleury, surnommé Bébé, et sa mère, une brave veuve de 64 ans fragile du cœur. Grâce aux bons soins de celle-ci et du médecin de famille, Pierre est guéri d'une double congestion pulmonaire. Depuis le même laps de temps, Bébé travaille sur les quais de la Villette où il décharge des chalands, mais un matin, il est congédié. Il se demande alors comment il va gagner l'argent pour nourrir les quatre bouches du foyer Fleury. Il croise par hasard Biribi, rue du Croissant, qui vient juste

de se faire embaucher comme camelot pour ne plus être à la charge de Bébé et de sa mère et qui lui offre un journal dans lequel Auguste lit un article parlant de la militarisation des usines et notamment de la toute récente conversion des usines Forestier aux fabrications de guerre. Il décide d'aller y chercher du travail dès le lendemain. Non seulement il a besoin d'un emploi mais étant donné que son poids, 144kg, ne lui permet pas d'être soldat car le règlement des armées limite le poids des soldats à 100kg, il en a assez d'être traité d'embusqué par les femmes et se dit que dans une usine d'armement il participera à la guerre et sera un peu un soldat.

Georges Forestier reçoit le grade de lieutenant et obtient du ministère de la Guerre de demeurer à la tête de son usine. En quelques semaines son usine a été transformée et lorsqu'elle a été prête il lui a fallu recruter des centaines de nouveaux employés. Bébé se présente un matin, comme il l'a décidé, à Levallois et parvient à se faire embaucher grâce au contremaître, M<sup>r</sup> Thierry, qui le connaît car il l'a vu frapper, un soir de septembre, un propagateur de fausses nouvelles qui n'est autre que l'agent X. Y., l'employé de Pithivier. Jean et Pierre décident eux aussi, le lendemain, de se présenter à l'usine Forestier pour demander un emploi et sont également embauchés, grâce, cette fois encore, à M<sup>r</sup> Thierry, sensible au faux statut de réfugiés du nord des deux enfants. Quelques jours plus tard ils reconnaissent en Georges Forestier l'homme qui les avait pris en voiture sur la route de Paris ; l'industriel les reconnaît lui aussi et prend Pierre à part pour le questionner car il trouve que pour deux frères, les deux enfants sont très différents en ce qui concerne leur éducation et leur allure. Pierre persiste dans le mensonge imaginé par Biribi en inventant même de nouveaux détails afin de ne pas trahir son ami, mais il est sur le point de tout avouer lorsque Georges Forestier lui dit qu'il veut essayer de retrouver leur mère à tous les deux. La tristesse l'étreint, lui qui n'a jamais connu sa mère, mais il se retient.

Georges Forestier arrive pour le thé chez M<sup>me</sup> de Thauzy-Reillac. Celle-ci l'interroge au sujet des recherches concernant son épouse mais il n'a toujours aucune nouvelle d'elle depuis trois mois. Il rencontre Mme Foselli, l'épouse d'un attaché à l'ambassade d'Italie qui n'est autre que la femme qu'il a emmenée à la pharmacie lorsqu'il a eu son accident de voiture entre Senlis et Paris. Elle se montre très directe et lui demande de devenir son amant mais l'industriel refuse car il dit n'aimer que sa femme à laquelle il veut demeurer fidèle. Vexée, blessée, M<sup>me</sup> Foselli quitte le domicile de M<sup>me</sup> Thauzy-Reillac ; un domestique lui confirme alors une réunion secrète "où elle sait" pour le lendemain 21h. Cette réunion a lieu dans une chambre secrète à laquelle on accède depuis les bureaux de la Sécurité des Familles et est présidée par Adolphe Pithivier. Celui-ci n'est pas un agent à la solde de l'Allemagne mais profite d'affaires en tous genres pour gagner de l'argent, comme la vente de services à l'Allemagne. Sont présents X.Y., le domestique de M<sup>me</sup> Thauzy-Reillac, M<sup>me</sup> Foselli et Torrido Real/Tonio Gomez. X. Y. rend compte de sa mission qui est de s'infiltrer dans le milieu des

aviateurs et de les distraire tous les samedis pour faciliter une éventuelle attaque de zeppelins. M<sup>me</sup> Foselli devait, en échange de l'argent dont elle a besoin pour régler une dette qu'elle cache à son époux, séduire Georges Forestier afin de voler chez lui des plans concernant du matériel de guerre fabriqué dans son usine. Comme elle a échoué, malgré ses efforts, Pithivier propose de faire sauter l'usine de Levallois si l'Allemagne accepte d'y mettre le prix. Il compte sur X. Y. pour obtenir un emploi sur place et faire un repérage des lieux. Tonio Gomez a pour mission de soutirer le plus d'argent possible à Forestier en faisant traîner l'enquête. La réunion est interrompue par la visite d'un certain Krüfmann dans les bureaux de la Sécurité des Familles. Alors que tout le monde quitte la chambre secrète, M<sup>me</sup> Foselli demande à être avertie du moment où la destruction de l'usine sera décidée car elle veut profiter de la ruine de l'homme qui l'a repoussée et qu'elle hait pour cela. Pithivier accepte mais trouve le comportement de cette femme étrange. Il reçoit Krüfmann, un de ses agents établis en Suisse, à Zürich, qui rend compte des activités de l'agence dans les pays neutres et de l'avancée du projet d'évasions conçu par Pithivier pour gagner de l'argent : s'entendre avec des commandants de camps pour laisser s'échapper des prisonniers, aidés par des hommes de l'agence introduits dans ces mêmes camps et faire payer les familles pour cela ; les évasions sont organisées de manière à ce que les évadés soient repris avant de parvenir à quitter l'Allemagne et l'argent des familles partagé entre Pithivier, le commandant du camp et l'agent infiltré. Pithivier envoie son clerc, Théodore, un expert du déguisement, dans le camp de Weingarten où Krüfmann dit s'être entendu avec Schweinfürst qui lui a fourni une liste des prisonniers pour pouvoir vérifier lesquels ont une famille fortunée. Lorsqu'il voit le nom de Madeleine Forestier, Pithivier décide qu'il faudra monter le coup de l'évasion avec son époux et demande à Tonio Gomez d'aller chez l'industriel dès le lendemain matin. Une danseuse viennoise propose pour sa part de payer 50000 francs à Pithivier pour faire évader le colonel von Brocken, son amant, du fort d'Entrevaux ; il accepte. Le lendemain, Tonio Gomez se rend chez les Forestier et dit à Georges qu'il sait où se trouve son épouse et qu'il fera ce qu'il faut pour lui faire parvenir une lettre. Le comte de Butry arrive alors ; l'industriel veut lui présenter l'agent de la Sécurité des Familles mais celui-ci s'éclipse pour ne pas risquer d'être reconnu par le père de Madeleine... Le comte propose à son gendre de l'accompagner à Juan pour annoncer la bonne nouvelle au sujet de Madeleine à sa mère et à sa sœur Suzanne. Jacques de Primel est en convalescence à la villa depuis plusieurs semaines et pour plusieurs semaines encore. Georges Forestier rédige rapidement une lettre destinée à son épouse qu'il remet à Pithivier avant de prendre le train le soir même avec le comte. Pithivier se dit que l'industriel n'explosera donc pas avec son usine... A Juan, les nouvelles concernant Madeleine ravissent toute la famille. Georges constate que l'œuvre de charité mise en place par sa belle-mère, Les Pupilles de la Patrie est déjà bien avancée puisqu'elle héberge et pourvoit aux besoins d'une trentaine d'enfants. Jacques de Primel fait part à son beau-frère et au comte de ses inquiétudes au sujet de la captivité de Madeleine car le camp de

Weingarten est réputé dur ; Forestier annonce alors qu'il ne compte pas laisser son épouse aux mains de tortionnaires mais tout faire pour la libérer. Le comte décide pour sa part que Suzanne et Jacques, tout juste nommé lieutenant, se marieront avant que ce dernier ne reparte pour le front.

Suivant les ordres de son chef, X. Y. se présente aux usines Forestier et parvient à se faire employer sous l'identité d'Émile Gayens, un Liégeois qui a réussi à fuir les territoires occupés. Le contremaître Thierry confie à Biribi le soin de conduire le nouvel employé à son poste mais dès le départ Émile Gayens fait mauvaise impression à l'enfant car il le questionne sur les productions de l'usine et semble fureter partout, notamment à proximité d'un hangar. A l'heure du déjeuner, X. Y. se rend dans la petite rue à l'arrière de l'usine, celle qui longe le mur se trouvant au dos du hangar qui semble l'intéresser. Il entre chez un marchand de vin dont la boutique est tenue par une femme seule et désespérée car son affaire ne tourne plus depuis la guerre. Il dit à celle-ci qu'il connaît un homme qui cherche à s'établir à Paris et qui serait sûrement intéressé pour acheter la boutique à un bon prix. La femme accepte et un rendez-vous est pris pour le lendemain midi avec le nouvel acquéreur potentiel. Le nouveau propriétaire qui paie effectivement une somme qui ravit la tenancière n'est autre que Tonio Gomez. La cave de l'établissement va servir de point de départ pour un souterrain qui doit traverser la rue et conduire dans le hangar qui intéresse X.Y. Des explosifs seront placés, de nuit, à des points stratégiques repérés par le faux Gayens comme la poudrerie ou le magasin de dépôt des obus chargés. Tonio Gomez est déçu d'apprendre que Georges Forestier sera absent lors de l'explosion car il voyait là une belle occasion de se débarrasser d'un ennemi dont la mort lui aurait permis, à présent qu'il sait où est Madeleine, de mettre sur pied un chantage auprès de la famille de Butry et s'il découvrait un jour l'enfant, de faire fortune.

Biribi file depuis deux jours Émile Gayens dont le comportement l'intrigue ; le jour où le tunnel doit être terminé et servir à transporter des bombes dans l'usine, il fait part de ses soupçons à Bébé Fleury à l'heure du déjeuner : outre son attitude suspecte, il l'a vu prendre des notes et lorsqu'il lui a parlé en belge, Gayens n'a pas réagi. Auguste demande à Biribi de lui montrer l'homme en question. Alors qu'ils retournent à l'usine après le déjeuner, Biribi montre Gayens à Bébé : le visage de celui-ci dit quelque chose au colosse mais il ne parvient pas à savoir où il a déjà rencontré cet homme. Il y pense tout l'après-midi et à la sortie de l'usine, le soir, il le reconnaît subitement : c'est le propagateur de fausses nouvelles qu'il a rossé à Belleville et qui est donc forcément un agent à la solde de l'Allemagne. Il tente de l'attraper mais Gayens parvient à prendre la fuite.

Entrée dans un cachot le 9 décembre, Madeleine en sort le 24 au matin, amaigrie, vieillie et marquée par le manque de nourriture, de sommeil et l'obscurité totale et permanente. Alors qu'elle se promène avec Catherine dans l'après-midi, un homme lui remet discrètement la lettre écrite par

son époux et confiée à l'agence Pithivier. Cette lettre, qu'elle détruit après sa lecture pour ne pas s'attirer d'ennuis, lui redonne du courage car non seulement son époux l'assure de son amour mais lui confie que Paris est bel et bien sauvé. En ce même 24 décembre, le personnel du camp de Weingarten est aux abois, et en premier lieu son commandant, Schweinfürst, car il a été impossible de trouver du boudin chez les charcutiers de la ville pour le réveillon : tous les cochons ont été réquisitionnés pour les besoins de l'armée. Le *major* est tellement désespéré qu'il songe à utiliser le sang du soldat Friedrich, considéré depuis peu comme une sorte de mutant mi-homme mi-cochon, avec du sang porcin dans les veines, pour faire du boudin. Quelques semaines plus tôt, en effet, le soldat Koeln, préposé au bureau de la censure avec Friedrich, en a eu assez de la fainéantise de celui-ci et, pour tenter de le faire changer d'affectation, a essayé de lui faire croire qu'il saignait du nez en dormant et que ces saignements étaient dus au sédentarisme de son activité de bureau. Il a donc rempli un récipient avec du sang de porc et a fait croire à son camarade qu'il avait perdu ce sang durant son sommeil. Le médecin du camp a examiné le sang, ce à quoi Koeln n'avait pas pensé, et constaté que le sang perdu par Friedrich était du sang porcin. Pour le médecin, Friedrich est donc devenu un exemple vivant de l'évolution possible de la race allemande vers le cochon à force, probablement, de manger du lard et des saucisses...

Après avoir frappé son épouse qui a osé lui faire remarquer qu'il est inutilement sévère dans son traitement des prisonniers et qu'il terrorise son fils, Schweinfürst décide, malgré l'absence de boudin, de réveillonner seul avec les victuailles disponibles et surtout du champagne. A minuit, alors qu'il est totalement ivre, il entend les prisonniers français entonner le *Noël d'Adam* et décide de les punir car il ne les a pas autorisés à chanter. Il entre donc, titubant et accompagné de deux soldats, dans le baraquement où se trouvent Catherine Silvère et Renneval, le bijoutier. Lorsque ce dernier voit le major, il rit, comme il le fait tous les jours lorsqu'il le croise pour se moquer de lui ; lorsque Schweinfürst lui demande pourquoi il rit, Renneval révèle à toutes les personnes présentes le vol dont l'officier allemand s'est rendu coupable lorsqu'il était employé chez lui avant la guerre et comment il s'est ridiculisé lorsqu'il a été pris sur le fait. Fou de rage car il ne parvient pas à faire taire le bijoutier, Schweinfürst l'étrangle sauvagement ; même mort Renneval a le rire aux lèvres et défie son meurtrier.

Le tunnel entre la boutique achetée par Tonio Gomez et le hangar de l'usine Forestier est terminé. Cinq hommes l'empruntent de nuit et vont placer cinq bombes amenées discrètement dans des sacs de plâtre chez le marchand de vin et en forme d'obus pour passer inaperçues dans l'usine. L'explosion doit avoir lieu à 9h du matin pour faire un maximum de victimes et saper le moral de la population. Après avoir supervisé les travaux, Tonio Gomez se rend à l'agence Pithivier pour informer son chef que tout s'est bien passé. Il est heureux car lorsqu'il a su que Georges Forestier ne serait pas

présent, il a envoyé à ce dernier une dépêche signée du contremaître Thierry lui demandant de revenir d'urgence ; Pithivier lui confirme que l'industriel est bien rentré et qu'il sera donc dans son bureau, où Gomez a placé une bombe, à 9h. Pithivier a donné rendez-vous à 8h à M<sup>me</sup> Foselli ; il avait promis de la prévenir du jour et de l'heure de l'attentat pour qu'elle profite de sa vengeance et lui apprend en même temps que Georges Forestier mourra dans l'explosion alors qu'elle le croyait absent. Elle dévoile alors le fait que sa haine était un mensonge, qu'elle aime réellement Forestier et demande à Pithivier de ne pas assassiner l'industriel. Le directeur de la Sûreté des Familles lui dit qu'il avait deviné son manège, qu'il savait qu'elle voulait être prévenue en avance pour pouvoir empêcher la mort de Forestier et qu'il a donc fait exprès de la prévenir au dernier moment pour qu'elle ne puisse rien tenter. M<sup>me</sup> Foselli cherche à fuir mais Pithivier l'enferme dans le passage secret de son bureau ; elle parvient cependant à en sortir, téléphone aux usines de Levallois 4mn avant 9h et parvient à prévenir Forestier d'évacuer son usine avant de partir en toute hâte sur les lieux de l'explosion qu'elle a entendue peu de temps après avoir raccroché. Les usines sont détruites et il y a onze morts, des blessés et des disparus. Georges Forestier est indemne et grâce à Biribi et Pierre, eux aussi sains et saufs, Bébé Fleury est sauvé alors qu'il était coincé sous un canon. Le colosse demande à l'industriel s'il peut aller prévenir sa mère qu'il est en vie avant qu'elle n'apprenne la nouvelle de la catastrophe par les journaux étant donné qu'elle est fragile du cœur. Il se rend chez lui en compagnie des deux enfants. Le fils arrive trop tard ; sa mère, qui a fait un malaise dans la rue en apprenant la nouvelle de l'explosion et en croyant son fils mort, a été ramenée chez elle par un voisin. Elle revient à elle et constate que son fils est toujours vivant. Mais le choc dans la rue et la joie intense qu'elle a de voir son fils en vie ont raison de cette femme fragile qui meurt contente de quitter ce monde avant son enfant.

L'explosion de l'usine le matin du 23 décembre a créé une grande émotion à Paris. Des éléments trouvés sur place et la découverte par Biribi du tunnel prouvent que c'est un attentat et donc certainement une action de l'Allemagne. Après avoir été occupé pendant près de deux semaines par les conséquences de l'explosion, Georges Forestier se rend, le 5 janvier 1915, à l'agence Pithivier car ce dernier a d'importantes nouvelles à lui communiquer. D'une part le directeur de la Sûreté des Familles lui transmet quelques mots de son épouse, à savoir la date de leur première rencontre, que Théodore a communiqués à son chef par dépêche et qui prouvent que Madeleine est toujours en vie. D'autre part, il lui propose un plan pour faire évader son épouse : pour 50000 francs, il s'arrangera pour qu'elle puisse sortir du camp mais prévient qu'il ne sera pas responsable de ce qui se passera ensuite ; c'est son affaire montée avec Schweinfürst qu'il compte utiliser et il exige 50000 francs de supplément si Madeleine arrive à entrer en France, peu importe le moyen. Georges Forestier accepte et dit qu'il se chargera de son épouse une fois celle-ci en dehors du camp. Il

compte se rendre en Allemagne et sollicite pour cela, lors d'un thé chez M<sup>me</sup> Thauzy-Reillac, l'aide d'un colonel qu'il connaît en lui disant qu'il veut remplir une mission visant à connaître les conditions de détention dans les camps allemands, que l'on dit déplorables. Ce colonel obtient l'aval du ministère de la Guerre qui fournit à Forestier l'identité et les papiers d'un Américain, W. Blackbird, intéressé dans une maison de cotons de New-York ; le véritable Blackbird a été retrouvé mort au Havre et ses papiers récupérés pour les besoins éventuels du contre-espionnage. Quelques jours après son entrevue avec Pithivier, l'industriel prend donc le train pour Zürich. Il échappe de peu à la mort dans le train après avoir été poussé par une porte de wagon restée ouverte, manque d'être écrasé par une voiture alors qu'il se promène dans les rues de Zürich et un homme tente de l'étrangler dans son sommeil sans qu'il s'en aperçoive. Cet homme c'est Tonio Gomez/Torrido Réal qui renonce à commettre un crime puisque son ennemi va se jeter seul dans la gueule du loup.

Le lendemain du jour où Georges Forestier a rencontré le colonel chez M<sup>me</sup> Thauzy-Reillac, le domestique de cette dernière, à la solde de Pithivier, a informé son chef des projets de l'époux de Madeleine. Pithivier s'est dit qu'il avait tout à y gagner car si le plan de l'industriel venait à réussir, ce seraient 50000 francs de plus pour lui. Tonio Gomez a entendu la conversation et dit à son patron qu'il avait une meilleure idée : il a de quoi faire chanter à hauteur d'un million la famille de Butry mais il ne faut pas avoir Forestier comme obstacle. Il a donc demandé l'argent nécessaire pour suivre l'industriel en Allemagne et l'éliminer. Il est l'auteur des deux tentatives manquées dans le train et à Zürich que Forestier avait attribué au hasard ; dans la chambre Gomez a changé d'avis car il est moins risqué de dénoncer Blackbird aux autorités allemandes comme espion français que de commettre un meurtre.

Forestier se rend à Ulm et visite le consul américain. Il le convainc du devoir des neutres, et donc des États-Unis, de faire en sorte que les prisonniers de guerre soient bien traités dans les camps allemands et parvient à lui faire organiser une visite du camp de Weingarten tout proche. Le jour de la visite, Schweinfürst fait en sorte que le camp ait un aspect moins déplorable et se montre plus amical avec les prisonniers. Georges parvient à approcher Madeleine et à lui dire à l'oreille, en patois provençal, qu'il prépare son évvasion et qu'elle doit faire confiance à l'homme qui l'abordera pour lui en parler. Deux jours plus tard elle est accostée par un prisonnier, le même qui lui avait donné la lettre de son époux et qui n'est autre que Théodore, qui lui confirme qu'il prépare sa fuite. Il se rend ensuite dans la petite ville de Weingarten, grâce à la complicité de Schweinfürst, pour vendre un bijou que lui a confié Madeleine et y rencontre son collègue Tonio Gomez. Lorsque Théodore lui explique sa présence au camp, il comprend pourquoi Forestier est venu en Allemagne : aider l'évasion de son épouse qu'il croit réelle. L'Espagnol met alors son plan à exécution et écrit une lettre de dénonciation concernant un certain W. Blackbird qu'il va déposer au commissariat de police.

Forestier est arrêté 48h après sa visite du camp et deux jours plus tard il comparaît devant une cour martiale à Ulm. Les juges ne parvenant pas à prouver la culpabilité de W. Blackbird ils appellent à témoin le consul américain d'Ulm qui répond de l'accusé comme de lui-même, et Madeleine qui, malgré son émotion lorsqu'elle se retrouve questionnée face à son époux, ne se trahit pas. C'est le témoignage du dénonciateur lui-même, au dernier moment, grâce à une photo de Georges que Madeleine porte sur elle et dont Tonio Gomez connaît l'existence grâce à Théodore, qui fait que Blackbird/Forestier est reconnu coupable d'espionnage et condamné à être exécuté dans les 48h. Madeleine a reconnu en Tonio Gomez son violeur, Torrido Real, et à la façon dont son époux l'a vu regarder cet homme, il croit avoir deviné l'identité véritable de Gomez et le pourquoi de ses actes.

Avant de partir pour l'Allemagne, Georges Forestier s'est occupé de mettre à l'abri du besoin les familles endeuillées par l'explosion, d'assurer le remplacement de ses ouvriers et a décidé d'envoyer Biribi et Pierre, accompagnés de Bicot, comme pupilles chez sa belle-mère à Juan ; Bébé, sur la proposition de l'industriel, les accompagne pour devenir homme de confiance et jardinier de la comtesse. A la villa des Emeraudes, les enfants sont séparés car les différences dans leurs éducations respectives font qu'ils ne sont pas traités de la même manière. La comtesse et Suzanne se lient à Pierre qui les étonne par ses attitudes aristocratiques, tandis que Biribi supporte difficilement de vivre avec des contraintes, des règles. Auguste Fleury perd du poids à cause du chagrin causé par la mort de sa mère et obtient, grâce à Jacques de Primel, le droit de partir pour le front ; il accompagne donc le lieutenant qui a souhaité le garder dans son secteur lorsque, sa convalescence terminée et son mariage avec Suzanne célébré, il repart prendre son commandement à la fin du mois de janvier.

La peine de mort prononcée par la cour martiale affecte profondément Madeleine qui, après avoir été reconduite au camp, fait un malaise. Elle passe pour morte, est à deux doigts d'être enterrée mais est sauvée par Frida, l'épouse de Schweinfürst, qui l'installe dans sa propre chambre pour qu'elle se remette. Elle reste inconsciente durant cinq jours et lorsqu'elle se réveille, Frida lui apprend que Georges est toujours en vie : les Allemands l'interrogent et tentent de lui faire livrer des secrets militaires en échange de sa vie sauve. Schweinfürst est fou de rage lorsqu'il découvre que Madeleine est soignée dans sa demeure mais son épouse menace de se suicider s'il tente quelque chose contre la Française : il serait accusé du meurtre de son épouse et inquieté, ce qui le fait renoncer à entreprendre quoi que ce soit contre Madeleine.

Cela fait huit jours qu'une commission militaire interroge en vain Georges Forestier, enfermé au château du camp, malgré les propositions de vie sauve, de fortune ou de retrouvailles avec son épouse qui lui sont proposées. Ce qui trouble le plus l'industriel c'est de mourir sans pouvoir se venger de celui qui a violé son épouse, ce Torrido Real dont il est certain qu'il ne fait qu'un avec

Tonio Gomez. Il réalise que les tentatives de meurtre dont il a été la cible, la dénonciation et le faux télégramme signé Thierry destiné à le faire revenir à Paris ne peuvent qu'être l'œuvre de cet homme qui souhaite l'éliminer. Le 9<sup>ème</sup> jour après la sentence de la cour martiale, le major Schweinfürst propose à son épouse, son fils et Madeleine une promenade aux abords du château. Il les emmène sur un promontoire à l'arrière du donjon qui surplombe la rivière Schussen. Soudain, douze soldats apparaissent, armés de fusils, puis Georges Forestier entre deux gardiens ; Schweinfürst a attiré Madeleine pour fusiller son mari sous ses yeux et forcer sa famille à assister à la scène. Frida et son fils, le petit Fritz, s'opposent à ce crime et refusent de le regarder. Alors qu'il cherche à s'échapper, Fritz tombe dans le Schussen. Personne ne réagit car il est trop dangereux de sauter dans cette rivière truffée de rochers. C'est alors que Forestier s'élanche, saute à l'eau en évitant par chance les rochers, sauve l'enfant de la noyade, mais est happé avec Fritz dans une cascade à peine plus loin.

Le départ de Bébé attriste fortement les deux enfants pour lesquels il constituait, après la mort de maman Fleury, le seul semblant de famille. La comtesse et Suzanne sont tristes également suite au départ de Jacques de Primel mais aussi parce qu'elles n'ont pas de nouvelles de Madeleine ou de Georges depuis son départ. Un jour qu'il se promène avec Suzanne, Pierre voit par hasard un portrait de Madeleine et dit malgré lui reconnaître "la femme de Senlis". Face aux questions de la comtesse, il est obligé de raconter la vérité sur son identité, à savoir qu'il est Pierre Morlaix, élevé à Senlis par l'abbé Garnot et sauvé des balles allemandes par la femme de la photo. La comtesse lui révèle alors qu'il est son petit-fils et que Madeleine est donc sa mère ; Suzanne qui ne connaît pas le terrible secret de sa sœur ainsi que son père l'a souhaité, ne comprend pas. Pierre est alors accueilli dans la villa des Emeraudes, au sein de la famille de Butry ; le comte veut, aujourd'hui, remplir son devoir et élever son petit-fils selon son rang. Pierre est donc séparé de Jean/Biribi auquel il apprend la vérité sur son identité. Biribi préfère fuir cette maison dans laquelle il n'a jamais été à l'aise pour retrouver sa liberté, surtout qu'à présent il a perdu celui qu'il considérait comme son frère. Jean fait croire à tout le monde sauf à Pierre qu'il s'est noyé en jetant sa casquette, sa cravate et son mouchoir dans une anse proche de la villa des Emeraudes. Il communique à son ami l'endroit où il s'est caché, au flanc de la ville de Cagnes. Dès le lendemain, Pierre va lui rendre visite et découvre que Bicot est avec son ami. Pierre reste deux heures et alors qu'il repart vers la station de tramway accompagné par Biribi, les deux enfants tombent nez à nez avec une vieille connaissance, le colonel von Brocken. Enfermé au fort d'Entrevaux, près de Nice, il a pu s'échapper grâce à Pithivier qui a été payé par sa maîtresse. Après avoir erré, déguisé en berger, pendant quelques jours, il se dirige vers Antibes où un agent de la Sûreté des Familles l'attend pour l'aider à fuir vers Paris. Lorsqu'il reconnaît Pierre il réalise que les deux enfants peuvent lui nuire et décide de les éliminer. Alors qu'il

étrangle Pierre après avoir assommé Jean, Bicot se jette sur lui pour défendre son maître et lui crève les yeux ; devenu aveugle, l'officier allemand tombe dans un précipice et se tue.

Georges Forestier et le petit Fritz ne se sont pas noyés. Après s'être abrités dans une sorte de grotte, ils longent le Schussen pendant une nuit et parviennent au lac de Constance, non loin de la base de Zeppelins de Friedrichshafen. Profitant de la confusion provoquée par la chute d'un dirigeable en phase de test, ils franchissent le lac et débarquent sur la rive suisse. Le lendemain ils sont à Zürich d'où l'industriel repart pour Paris après s'être adressé au consul allemand pour que l'enfant soit ramené à sa mère.

Le professeur Wissenschaft, le médecin du camp de Weingarten, emmène Friedrich, le soldat au sang et à la tête de cochon à l'Académie de Berlin. Celle-ci déclare, après avoir songé à disséquer le malheureux, qu'il n'est pas un homme mais un cochon, dont il a également les airs et la démarche. L'affaire a un grand retentissement dans toute l'Allemagne et le gouvernement fait publier un avertissement à la population visant à lui faire réduire sa consommation de charcuterie, précaution qui permet en même temps de parer dans une certaine mesure aux effets du blocus. Suite à l'indignation de certains de voir un animal faire partie de l'armée, un conseil de réforme se réunit pour examiner le cas Friedrich. Ce même conseil demande l'avis du ministère de la Guerre qui, sur ordre du maréchal Hindenburg, refuse de réformer le soldat-cochon ; en effet Hindenburg voit en lui non un homme dégénéré, mais un animal amélioré qui peut servir de chair à canon et le fait envoyer en première ligne sur le front occidental. Friedrich voyage dans un wagon à bestiaux...

Deux jours après avoir vu son fils se noyer, Frida retrouve Fritz qui lui raconte comment Georges Forestier l'a sauvé. Ce dernier a remis à l'enfant une lettre destinée à sa mère dans laquelle il la remercie d'avoir sauvé son épouse et lui demande de l'aider dans l'évasion qu'il prépare. Le major Schweinfürst, qui a reçu une lettre du consul, sait que Forestier est vivant et compte se venger sur Madeleine. Il dit alors à Théodore de lancer l'évasion dès le lendemain selon les conditions prévues avec Pithivier. Le lendemain, l'agent de la Sûreté des Familles va trouver Madeleine, lui annonce que son époux est en vie et que l'évasion est pour le soir même : il la fera sortir du camp et elle devra aller dans une auberge à 2km pour se cacher sous le nom de M<sup>me</sup> Lipmann ; après il lui faudra se débrouiller seule. Juste après cette discussion, Frida vient trouver Madeleine et lui fait part de la lettre de son époux ; la prisonnière française avoue à la femme du major que l'évasion est prévue pour le soir. Elle parle également de son évasion à Léon Gentil qui trouve le projet de fuite enfantin et douteux.

Le soir, Théodore fait effectivement sortir Madeleine et la conduit à l'auberge. Dans la chambre, elle retrouve Frida qui lui annonce qu'elle a été trahie car lorsqu'elle est elle-même arrivée, l'aubergiste lui a dit que les précautions demandées par le *major* étaient prises. Sur l'idée de M<sup>me</sup>

Schweinfürst, les deux femmes échangent leurs vêtements. Le chauffeur de Frida attend celle-ci avec ordre de l'emmener en Suisse ; donc lorsque Madeleine entrera dans le véhicule déguisée, c'est elle qui sera conduite au-delà de la frontière. Frida sort la 1<sup>ère</sup> et, habillée en prisonnière, elle est reconduite au camp tandis que Madeleine roule vers la Suisse. Schweinfürst est ivre de colère lorsqu'il découvre la supercherie et alors qu'il s'apprête à frapper son épouse avec son sabre, Gentil, sorti dans la cour pour défendre la femme qu'il pense être Madeleine car elle porte ses vêtements, désarme le *major* et à force de le menacer, le fait reculer jusque au grillage contre lequel Schweinfürst meurt électrocuté.

De retour à Paris, Georges Forestier ne pense plus qu'à une chose : se venger de Pithivier et surtout de Torrido Real. Il se rend à la préfecture de police où il raconte son histoire au préfet. Celui-ci lui dit qu'il a depuis longtemps des doutes sur l'agence Pithivier et qu'à présent qu'on lui fournit des certitudes, il va organiser prochainement un coup de filet. Quelques jours plus tard, les agents de la Sûreté des Familles sont réunis dans la chambre secrète du bureau de Pithivier, sauf Tonio Gomez. Théodore, tout juste rentré d'Allemagne, raconte l'évasion de Madeleine Forestier, la mort de Schweinfürst et de Léon Gentil mais aussi l'évasion et le retour en France de l'industriel qui avait pourtant été condamné à mort suite à une dénonciation de Tonio Gomez. Pithivier trouve regrettable que Forestier soit de retour en France car il sait à présent que la Sûreté des Familles l'a trompé puisque c'est un de ses agents qui l'a dénoncé en cour martiale ; peut-être va-t-il porter plainte auprès de la police ? Pithivier pense que le personnel de l'agence dispose du temps nécessaire pour fuir en Suisse mais quelques minutes plus tard il est arrêté avec ses sbires.

Après avoir obtenu la condamnation de Georges Forestier, Torrido Real est rentré en France avec la certitude de pouvoir mettre son projet de chantage auprès de la famille de Madeleine à exécution. Il s'est donc rendu à Juan et a observé durant plusieurs jours la villa des Emeraudes. Un après-midi, il a aperçu la comtesse se promener avec un enfant qu'il a tout de suite identifié comme étant celui de Madeleine et donc son fils. Il choisit alors de faire chanter le comte en lui demandant de l'argent en échange de l'enfant. Alors que le comte est sur le point de céder lors d'une entrevue avec le maître-chanteur, Forestier arrive à la villa et force Torrido Real à rédiger une lettre qui l'innocente des accusations d'espionnage en échange de la possibilité de fuir. Mais l'Espagnol tente de tuer l'industriel et c'est Madeleine, l'ancienne victime, rentrée en France quelques jours plus tôt et arrivée juste à temps, qui sauve son époux et se venge en tuant son violeur. Les époux Forestier se retrouvent tout comme Pierre et Madeleine. Par les lettres qu'ils reçoivent, Madeleine apprend de Catherine Silvère que la situation des prisonniers s'est améliorée à Weingarten depuis la mort du major Schweinfürst, Suzanne et Pierre que Bébé est une figure dans sa tranchée, qu'il a été

surnommé “le chasseur de cafard” car il est toujours de bonne humeur et qu’il a été rejoint par Jean qui, même s’il n’a pas le droit d’être sur le front, a été accueilli par les chasseurs de la compagnie commandée par Jacques de Primel qui constituent la famille qu’il n’a jamais eue. Une lettre raconte également qu’une nuit Bébé s’est glissé avec Jean dans la tranchée ennemie juste en face de la leur pour capturer un cochon que le poilu en herbe avait entendu couiner mais qu’ils ont en réalité mis la main sur un soldat allemand qui a tout du porc et qui a été fait prisonnier. Grâce aux hurlements de Bébé qui ont jeté l’effroi dans la tranchée allemande lors de son incursion, celle-ci a été prise et le colosse cité à l’ordre du jour du bataillon.

#### **10. *Elles n’oublent pas...*, de Jules Mary (du 03/04/1917 au 04/08/1917).**

Le 27 décembre 1914, le sous-lieutenant Henri Lerroy arrive sur la rive gauche de l’Yser, non loin du village de Saint-Georges. Le jeune homme de 23 ans est un être fragile dont l’âme est héroïque mais qui craint d’être lâche face au danger. Le chef de son régiment, le colonel Paroches, auquel il se confie, demande au vaillant sergent Chambérit de guider Lerroy qui n’a jamais vu le feu, surtout que le lendemain il participera à la très importante attaque prévue pour reprendre aux Allemands les positions de Saint-Georges.

Le lendemain, lorsque l’offensive est déclenchée, et alors que durant la nuit la peur l’a déjà empêché de lutter aux côtés des hommes de sa section contre les assauts ennemis, il ne parvient pas à sortir de la tranchée et c’est Paroches lui-même, toujours premier à la tête de ses hommes, qui l’aide à vaincre ses faiblesses et le guide sur le champ de bataille. Henri est gravement blessé, juste à côté du colonel, et meurt le sourire aux lèvres en demandant à Paroches de dire à sa mère Henriette qu’il est mort en héros. Le soir, Saint-Georges est conquis.

Lorsqu’il se rend à Paris pour une mission, Marcel Paroches visite M<sup>me</sup> Lerroy, veuve, pour lui annoncer la mort de son fils et lui remettre ses effets personnels, notamment des fleurs séchées et un prénom qui les accompagnent, Marcelle. Il y a plus de vingt ans, Paroches et Henriette étaient sur le point de se marier mais la veille de la cérémonie, celle-ci a refusé l’union sans qu’il ne sache pourquoi. Paroches n’a jamais cessé d’aimer Henriette et la revoir le trouble profondément. Après sa visite, Paroches se rend au ministère de la Guerre et apprend qu’Henri n’est pas mort : Chambérit l’a ramassé sur le champ de bataille et ramené dans les lignes françaises. Le colonel retourne alors chez Henriette Lerroy lui annoncer la bonne nouvelle avant de repartir gagner son poste, et lui propose de l’emmener avec lui afin qu’elle puisse rendre visite à son fils qui est hospitalisé au Puy-Saguet, dans son secteur. Durant le trajet, il demande des explications sur la rupture qui l’a fait tant souffrir et Henriette consent à lui expliquer. La veille du mariage, une femme déçue du nom de Suzy Ryssler

est venue la trouver pour lui raconter, afin de lui éviter des souffrances, comment, lorsqu'elle avait seize ans, elle a été séduite par Marcel Paroches qui l'a ensuite abandonnée au bout de quelques mois. Suzy était enceinte mais n'en avait rien dit à Paroches ; après avoir été abandonnée, la pure et chaste jeune fille est devenue une femme dégradée, à la morale légère et a sombré dans la misère. Paroches essaie de s'expliquer mais face à l'intransigeance d'Henriette, il dit qu'il tâchera d'effacer le souvenir qu'il a laissé chez elle par une mort enviable. Le lendemain, faisant fi de toute prudence, et parce qu'il veut que ce jour soit son dernier, il décide de mourir à la tête de ses hommes en donnant l'exemple de la plus parfaite témérité. Il est traversé par une balle, se croit perdu, mais au Puy-Saguet, où il est transporté, on lui annonce que dans deux mois il sera remis. A son chevet, Henriette lui dit que le repentir et la réparation valent mieux que la mort.

Deux mois plus tard, après avoir été soigné dans un hôpital temporaire de Versailles et qu'un congé lui ait été imposé, Paroches décide de retrouver Suzy Ryssler pour tenter de réparer la faute qu'il a commise envers elle. Grâce à une fiche que lui remet la police, il prend connaissance de la vie lamentable qui a été celle de son ancienne maîtresse et qui n'est qu'une suite de condamnations diverses, de séjours en prison et de changements d'adresses. Paroches obtient la dernière adresse connue et s'y rend. Il aboutit dans une chambre misérable et se trouve face à une femme qui se meurt de la tuberculose et qui, lorsqu'elle le reconnaît, lui déverse toute la haine qu'elle a encore pour lui et refuse son aide car elle veut le haïr jusqu'à sa mort toute proche. Suzy explique qu'elle n'a vécu que pour que son fils Max, avec lequel elle n'a plus de contacts depuis longtemps, la venge et qu'elle a tout fait pour faire grandir en lui la haine du père qu'il n'a jamais vu mais dont il connaît néanmoins l'identité. Le colonel quitte Suzy, qui meurt peu de temps plus tard, et après quelques hésitations, se rend chez Max Ryssler, son fils. Ce dernier est en train de terminer l'établissement d'une maison de convalescence pour soldats à Corbeil et a fondé un groupement nommé La Frontière ayant pour but l'organisation d'un corps recruté parmi les réfugiés d'Alsace-Lorraine. D'emblée le colonel soupçonne le jeune homme d'être un menteur, un comédien ; lorsqu'il dit son nom, Max ne semble pas reconnaître son père alors que ses réactions disent le contraire et que Suzy a affirmé avoir révélé à son fils l'identité de son géniteur. De plus, Paroches se demande comment un homme avec le passé de Max en est arrivé à afficher les apparences du plus pur patriotisme et sent que quelque chose de louche se trame, surtout que des hommes qu'il a aperçu en arrivant au siège de La Frontière ont des physiques d'Allemands. Max ne semble pas partager la haine et la soif de vengeance de sa mère envers Paroches et semble avant tout vouloir s'occuper de sa propre vie et notamment obtenir la main de la femme dont il est épris, Marcelle Daramon, fille de Narcisse Daramon, un ami d'enfance de Paroches, et de Brigitte, une femme qu'il a aimée. Le prénom Marcelle fait se demander au colonel s'il ne s'agirait pas de la même jeune femme que semble aimer

Henri Lerroy.... Il quitte Ryssler en lui laissant 20000 francs pour son ambulance de Corbeil, somme que Max partage dès le départ de l'officier français avec son associé et complice allemand Jacob Gottschreider, un bossu repoussant et ridicule.

Max et Jacob sont deux agents du général Schweiber, chef de la police militaire de l'empire allemand qui, sous le couvert des fondations qu'ils ont mis sur pied en profitent pour s'enrichir et servir l'Allemagne, Max par pur intérêt, Jacob car il veut la grandeur de son pays. En ce 4 mars 1915, ils reçoivent la visite de leur maître qui n'hésite pas à venir à Paris pour contrôler leurs actions et leur donner de nouvelles instructions. Schweiber explique notamment qu'il souhaite introduire de vrais Allemands munis de faux papiers dans le corps d'Alsaciens et de Lorrains que Ryssler recrute pour le service de l'armée française ; les recrues d'Alsace-Lorraine affectées à un régiment étranger ayant le droit de se faire verser dans un régiment de métropole, les soldats et officiers introduits pourront, grâce à des correspondances en langage convenu avec des marraines de guerre choisies par Ryssler, fournir des renseignements sur l'armée française qui devront ensuite parvenir à Schweiber. Après avoir donné ses ordres, le général allemand demande à ses deux complices de l'accompagner sur les boulevards car l'empereur lui a demandé de se renseigner sur le peuple de Paris. Après un copieux déjeuner dans un restaurant où il ne craint pas de faire entendre son accent allemand, il assiste à une prise d'armes aux Invalides et jusqu'à la nuit, prend le pouls de Paris. Les trois hommes croisent alors un homme dont la vue fait pâlir Schweiber : il s'agit de César Sanguinède, surnommé "Cœur-qui-Tremble", homme richissime et policier amateur qui lutte contre l'espionnage allemand et que Schweiber considère comme un ennemi très dangereux. Il le croyait enfermé dans la forteresse de Glatz et est certain qu'il a été reconnu et que Sanguinède va donner l'alerte. Schweiber décide alors de rentrer immédiatement en Allemagne par l'Espagne et dit à Ryssler et Gottschreiber de se méfier de Sanguinède. Lorsqu'il rentre chez lui, au siège de La Frontière, Max se trouve face à Sanguinède qui vient lui remettre 30000 francs pour ses œuvres ; "Cœur-qui-Tremble" voit lors la souche du carnet de reçus indiquant que le colonel Paroches a donné 20000 francs.

Le soir du même jour, Gérard Daramon, le frère de Marcelle, qui est attaché au cabinet du ministre des Affaires Etrangères, travaille dans l'appartement qu'il occupe à côté de celui de ses parents tandis que sa sœur tricote des vêtements pour une œuvre de guerre. Comme elle a l'air triste, Gérard l'interroge et elle lui avoue qu'elle aime un homme depuis deux ans, Henri Lerroy, dont elle n'a plus de nouvelles depuis qu'il est parti pour le front. Gérard travaille sur un rapport concernant la coopération éventuelle de l'Italie aux côtés de l'Entente ; comme ce rapport est arrivé tard dans la journée, Gérard l'a emmené chez lui avec le chiffre pour le traduire et comme il craint qu'il arrive quelque chose à ce document il prévoit de passer une nuit blanche. Ryssler est la seule personne à savoir qu'il a emmené un dossier car il était venu le chercher pour dîner. Quelques

heures plus tard, alors que sa sœur est retournée chez ses parents, une femme nommée Fabienne se présente chez Gérard ; il s'agit d'une très belle chanteuse et danseuse surnommée "Yeux-de-Braise" dont Gérard est fou amoureux. Elle ne répondait pas à ses avances jusqu'à ce soir où elle accepte de se donner à lui. Elle profite ensuite du sommeil de Gérard pour lui faire respirer un opiacé afin que Ryssler, dont elle est l'instrument, puisse s'introduire avec Gottschreider chez Daramon pour faire des copies du dossier concernant l'Italie et de la grille de déchiffrement. Au matin, Gérard se rend compte que quelqu'un a pénétré chez lui et a touché aux dossiers car ceux-ci ne sont plus à la même place. Il ne sait trop quoi faire car il imagine que ceux-ci ont été copiés et songe au suicide. Il interroge Fabienne qui jure qu'elle n'est pour rien dans cette affaire. Il la congédie, lui dit adieu, et alors qu'il s'apprête à partir, il reçoit un appel de Max qui demande à le voir chez lui tout de suite : il est au courant de ce qui s'est passé durant la nuit et veut aider son ami. Lorsqu'il arrive au siège de La Frontière, Max est avec Fabienne qui passe par un cabinet secret pour partir afin de ne pas être vu par Gérard. Jacob qui l'accompagne lui dit qu'il déteste Max qui a tout ce qu'il n'a pas, notamment l'amour de Fabienne, et lui dit de rester dans le cabinet pour écouter la conversation de Gérard et de l'homme qu'elle aime. A l'arrivée de Gérard, Max lui explique qu'il est courant des événements de la nuit car les deux voleurs l'ont contacté sachant qu'il est l'ami de Gérard et qu'il aime Marcelle, pour lui dire qu'ils lui rendraient les documents contre 100000 francs et qu'ainsi l'honneur des Daramon serait sauvé. Max dit qu'il a payé et montre les copies du dossier et de la grille. Il dit alors à Gérard qu'il aime Marcelle et qu'il veut son aide pour la conquérir ; le frère révèle que sa sœur aime un autre homme dont elle est aimée sans toutefois le nommer. Ryssler dévoile alors ses cartes : il ne rendra les copies à Gérard que si celui-ci s'arrange pour que sous un mois un mariage soit conclu entre lui et Marcelle ; dans le cas contraire, il remettra les documents à l'Allemagne et à l'Autriche et s'arrangera pour que Gérard soit accusé de la fuite. Daramon comprend alors que Max n'a jamais été son ami et qu'il n'est qu'un vendu à l'Allemagne qui s'est servi de lui. Comme Ryssler a prêté 10000 francs à Gérard que celui-ci a utilisé pour acheter une bague à Fabienne, cette somme, s'il y a enquête, pourrait passer pour le paiement de la trahison ayant amené au vol des documents secrets. Gérard essaie de se défendre mais il est coincé et sa sœur semble condamnée à être la victime de l'infâme Max ; Daramon a huit jours pour se décider. Dans le cabinet, Fabienne entend tout et comprend que Max ne l'aimera jamais car il veut Marcelle et n'a fait que se servir d'elle. Elle décide alors de se venger et Jacob lui dit que le moment venu, il l'aidera.

Après un mois à l'ambulance du Puy-Saguet, Henri est transféré à Paris pour la fin de sa convalescence. Un jour que sa mère et Marcelle le visitent, il avoue à la première son amour pour la seconde et les présente l'une à l'autre. Comme les deux jeunes gens sentent qu'il y aura peut-être

des obstacles à leur union du côté du père de la jeune femme qui s'est engagé auprès de Max Ryssler qu'elle déteste, ils demandent à Henriette d'être leur avocate auprès de lui, ce qu'elle accepte.

Le lendemain du vol du dossier, Gérard est à nouveau avec Marcelle dans son appartement. Il ne sait comment faire pour parvenir à sauver sa sœur qu'il aime plus que tout et décide que la seule solution est de tuer Max et de se tuer ensuite. Il rédige alors une confession, que Marcelle ne devra lire qu'après la mort des deux hommes, pour lui expliquer l'infâme marché de Ryssler. Il ne parvient pas à la terminer, la met dans un tiroir de son bureau en disant à Marcelle de ne la lire qu'après sa mort, avant de faire un malaise et de s'effondrer sur son lit. Marcelle prévient leurs parents et un médecin diagnostique une fièvre cérébrale : dans 24h Gérard sera mort ou tiré d'affaire. Marcelle, qui reste au chevet de son frère, est intriguée par cette lettre dont Gérard lui a parlé et après avoir hésité, en prend connaissance. Cette lecture la bouleverse : elle sait que son bonheur est perdu et se résout à se sacrifier pour sauver sa famille et son pays. Au matin, Gérard va mieux et voyant la lettre au même endroit, est persuadé que sa sœur ne l'a pas lue.

Le couple Daramon est un couple étrange. Brigitte est une femme magnifique et très riche ; son époux est commun, sans allure et sans fortune. Narcisse Daramon est fou amoureux de son épouse qui le respecte énormément ; il est le meilleur ami d'enfance de Marcel Paroches qui a toujours été un modèle pour lui. Pourtant, cela fait 18 ans que les deux hommes ne se sont pas revus. Paroches a trompé son ami en ayant une liaison avec Brigitte quatre ans après leur mariage. L'officier était tombé amoureux d'elle dès leur première rencontre et Brigitte l'aimait déjà avant même de l'avoir rencontré, simplement d'après les dires de son époux. N'ayant pas supporté cette trahison, Paroches est parti pour l'Afrique, n'est revenu en France qu'au moment de la guerre et Narcisse n'a jamais rien su. Deux jours après le malaise de Gérard, son père rencontre par hasard Marcel Paroches dans la rue et l'invite chez lui. Le colonel est réticent mais finit par accepter, notamment pour savoir si Marcelle Daramon qu'il sait aimée par son fils Max Ryssler ne serait pas la Marcelle qu'aime Henri Lerroy qu'il considère un peu comme son enfant car il est le fils de la femme dont il est amoureux depuis vingt ans. Lorsqu'il rentre à son domicile pour le déjeuner, Narcisse prévient son épouse de la visite de Paroches ; Brigitte se demande comment cet homme ose venir chez elle après ce qu'il lui a fait. Lorsque Paroches se présente chez les Daramon, Narcisse est absent. Une conversation tendue éclate entre l'officier français et Brigitte qui lui dit qu'elle le hait profondément car il l'a abandonnée pour ne pas faire souffrir son ami alors qu'elle aurait tout fait pour vivre à ses côtés. Elle le prie de partir mais lui avoue finalement qu'elle l'aime toujours, différemment, et lui fait promettre que l'un et l'autre devront garder leur secret à jamais. Elle révèle au colonel que Marcelle est sa fille et celui-ci réalise alors, tout en le gardant pour lui, que le mariage de celle-ci avec Max Ryssler serait donc un inceste qu'il faut empêcher. Narcisse rentre chez lui et,

une heure plus tard, c'est Henriette qui se présente avec son fils chez les Daramon. Lorsque Paroches entend son nom, il dit à Narcisse qu'il la connaît ainsi que son fils ce qui convainc Daramon de les recevoir. Il devine pourquoi Henriette vient chez son ami ce qui le soulage. M<sup>me</sup> Lerroy et son fils, soutenu par Paroches, viennent demander la main de Marcelle. Narcisse Daramon est réticent à cause de la guerre, qui peut rendre sa fille très triste en cas de mort de son fiancé mais aussi parce qu'il est engagé auprès de Max Ryssler. Brigitte et Paroches convainquent Narcisse qu'il faut interroger Marcelle pour savoir qui elle aime et sa mère va la chercher ; la jeune femme arrive avec son frère et comprend que c'est le moment pour elle de se sacrifier pour le salut de Gérard. D'abord hésitante et malgré Paroches et Gérard qui la poussent à avouer son amour pour Henri, la jeune femme dit qu'elle aime Ryssler et qu'elle a accepté d'être son épouse. Henri n'en croit pas ses oreilles sachant qu'elle a dit devant lui et sa mère qu'elle déteste Max et en a peur ; il sait qu'elle ment et qu'un mystère doit forcément expliquer son attitude. Gérard se dit que sa sœur agit comme si elle était au courant de sa situation et sent la fièvre le gagner à nouveau tandis que le colonel Paroches ne sait quoi faire : la seule façon d'empêcher l'inceste est d'avouer que Marcelle est sa fille, c'est son devoir, mais il tuerait son ami Narcisse. Max Ryssler arrive alors. Paroches constate une nouvelle fois l'aplomb et la fourberie de son fils et se demande, comme la première fois qu'il l'a rencontré, si le dévouement patriotique qu'il affiche, ses efforts en faveur d'œuvres caritatives ne sont pas qu'un paravent dissimulant de louches projets. Narcisse dit à Ryssler que Marcelle s'est prononcée en sa faveur et Max demande alors à Gérard de parler pour lui à sa sœur. Le frère s'exécute mais se met à nouveau à délirer et s'en prend par erreur à Henri qu'il insulte malgré lui, le prenant pour Max, avant de s'évanouir. Au moment où Henri repart avec sa mère, le comportement de Marcelle lui fait comprendre que la jeune femme l'aime et il lui promet de la protéger du danger qui les menace tous les deux. Lorsqu'il revient aux bureaux de La Frontière, Max trouve Sanguinède qui lui apporte 10000 francs pour son œuvre et lui promet d'apporter de nouveaux fonds. Ryssler sent que "Cœur-qui-Tremble" resserre son étreinte sur lui.

Quelques jours plus tard, Henri et Paroches sont à nouveau sur le front mais cette fois en Artois. Après l'incident qui s'est déroulé chez les Daramon, Gérard a fait une grave rechute durant huit jours dont il est à peu près remis. Pour son second contact avec le feu, Henri connaît l'angoisse qui précède l'explosion d'une mine et lors d'un assaut se conduit en héros, acharné et insensible à la peur, ce qui lui vaut le respect des hommes de sa section. Il se lie avec deux Ardennais dont Paffaut, un homme d'une grande sensibilité mais sans aucune pitié envers l'ennemi. Quelques jours après cet assaut, alors que le régiment est au repos à Beaumetz-les-Loges, Henri et le colonel Paroches se promènent et croisent un soldat qui se dit alsacien de Colmar, Fritz Muller ; ce dernier dit avoir réussi

à s'engager dans un régiment de ligne grâce à Max Ryssler. Paroches trouve que ce Muller ressemble trop à un Allemand pour être alsacien et se demande si La Frontière ne trompe pas l'armée française.

Un soir, deux lettres arrivent ; une à l'attention du colonel, écrite par Brigitte, qui lui apprend que Marcelle est malheureuse, qu'elle déteste Ryssler, qu'elle a tout de même décidé de l'épouser et qui sollicite l'aide de Paroches ; l'autre à l'attention d'Henri, écrite par sa mère qui lui annonce le mariage de Marcelle et de Ryssler pour dans 15 jours. Le lendemain, Henri Lerroy reçoit également deux mots de Marcelle, « Pardon, Henri ! ». Les deux hommes sont bouleversés et se sentent impuissants car ils savent que leur place est sur le front, non à Paris. Henri demande une permission pour aller voir Marcelle et provoquer Max Ryssler mais Paroches la lui refuse car le généralissime a donné l'ordre absolu de suspendre toutes les permissions en vue d'une grande offensive visant à faire une trouée dans le front allemand et à dégager le nord et les Flandres. Paroches téléphone au général Hénin, son ami, pour demander un congé de 24h pour se rendre à Paris mais elle lui est refusée. Pendant cet appel, Henri vole un papier d'autorisation de permission sur lequel il lui restera simplement à imiter la signature du colonel. Sentant qu'Henri va tout de même tenter de fuir le régiment, Paroches demande à Chambérit, Paffaut et Nangerin de surveiller leur sous-lieutenant de près et de le tenir au courant. Plus tard dans la journée, Paroches voit Hénin et renouvelle sa demande de permission ; il menace de demander à être mis à la réforme si sa demande est refusée et devant ce qu'il sent être une urgence, le général promet de tenter de satisfaire son ami et lui demande d'attendre sa réponse jusqu'au lendemain soir. Le 21 avril 1915 au matin, après avoir été surpris par Paffaut qui le suivait, Henri se rend à la gare la plus proche pour partir vers Paris. Paffaut prévient Paroches qui se rend à la gare et la fait fouiller pour trouver Henri mais en vain. En réalité, Lerroy a quitté les lieux car il estime le voyage en train trop risqué et a entamé son voyage à pied le long de la route. Au milieu de la nuit, il trouve une voiture avec chauffeur qui l'emmène jusque Compiègne. Le chauffeur s'appelle Jérôme Laporte, de Metz, et comme Fritz Muller, c'est grâce à Ryssler qu'il a pu s'engager facilement. Tandis qu'il attend le train pour Paris, Paroches, à Beaumetz, ment pour cacher la fugue d'Henri en disant à son capitaine qu'il est au courant de son départ. Dans la matinée, il reçoit un coup de téléphone de Hénin qui lui annonce qu'il a droit à une permission de 24h à compter du lendemain mais avec la possibilité de partir le jour même après le service. Dès qu'il le peut, Paroches se fait emmener en voiture à Paris.

Dès qu'il arrive à destination, Henri Lerroy se rend à l'hôpital installé à Janson-de-Sailly pour y voir et interroger Marcelle, car il sait qu'elle y consacre presque toutes ses journées. La jeune femme lui dit qu'elle l'aime de toute son âme mais qu'elle épousera Max car il ne peut en être autrement. Ryssler arrive et Henri lui dit qu'il compte régler ses comptes avec lui. Marcelle explique à Henri que la mort de Max n'arrangerait rien et qu'elle veut qu'il lui obéisse car elle se sacrifie pour

empêcher une catastrophe. De retour chez lui, Max surprend une conversation entre Jacob et Fabienne ; l'associé veut aider la jeune femme à se venger et pour cela il lui remet des papiers compromettants pour Ryssler, qu'elle pourra remettre à Gérard, qui constitueront pour celui-ci une arme pour récupérer le rapport volé et pour elle le moyen d'empêcher le mariage de Max avec Marcelle. Chez lui, Gérard réfléchit : il est toujours décidé à tuer Max et pense que sa sœur a lu la confession qu'il lui destinait, d'où son choix d'épouser celui-ci. Il reçoit la visite de Fabienne, venue directement depuis les bureaux de La Frontière ; elle lui remet les papiers en lui disant qu'elle se venge et sauve les Daramon par la même occasion. Elle confie également ses remords à Gérard et lui conseille de se méfier de Ryssler jusqu'au bout. Avant de se rendre chez son ennemi, Gérard met en évidence sur son bureau une enveloppe destinée au Procureur général de la République qui renferme une lettre disant que s'il venait à mourir d'ici le lendemain c'est que Ryssler l'aura tué. De son côté Max réfléchit au moyen de contre-attaquer et arrête son plan : il envoie une lettre anonyme au chef de la Sûreté Générale en se faisant passer pour un espion qui se repent et en indiquant qu'au 122bis du quai de Billancourt, à 21h, ses agents pourront arrêter deux traîtres à la France dont l'un est un officier. Il fait envoyer un message téléphonique à Henri Lerroy dans lequel il lui fait croire que Marcelle l'attendra un peu avant 21h à la même adresse et attend Gérard à son bureau car il est certain que ce dernier ne va pas tarder à arriver. Gérard lui dit qu'il veut procéder à un échange de documents, les docs que lui a remis Fabienne qui sont des lettres de recrues allemandes infiltrées par Ryssler dans les régiments français et qui donnent toutes sortes de renseignements sur les troupes en Artois contre le dossier volé. Max accepte mais annonce que le dossier copié est en lieu sûr. Gérard ne veut pas quitter Max d'une semelle et le soir venu il accompagne celui-ci vers sa cachette. En chemin, Ryssler demande à faire un arrêt chez les Daramon pour s'excuser car il était attendu pour dîner mais en réalité il pénètre dans l'appartement de Gérard et vole la lettre adressée au Procureur. Puis les deux hommes arrivent au 122 quai de Billancourt et pénètrent dans une maison qui semble abandonnée depuis longtemps. Les documents sont échangés mais profitant d'un moment d'inattention du frère de Marcelle, Max le poignarde mortellement : il reprend alors les lettres qui l'accusent, leur substitue d'autres lettres, et laisse le dossier copié dans les mains de Gérard, le poignard dans son corps et repart vers Paris. A la Surêté, la lettre anonyme attire l'attention de Sanguinède qui demande deux hommes pour se rendre à l'heure dite sur les lieux.

Le même jour, lorsque Paroches arrive à Paris, il se rend directement chez son ami Narcisse et tente, sans lui donner d'explications, de le convaincre de ne pas permettre le mariage de Marcelle avec Ryssler. Il ne peut dire que la jeune femme est sa propre fille et finit par avouer que Max est son fils pour ne pas éveiller de soupçons chez son ami. Il dit également qu'il ne le connaît que depuis peu, que Max le hait et qu'il ne lui fait pas confiance. Narcisse ne change pas d'avis et lorsqu'il confirme sa

résolution, les deux hommes entendent un bruit derrière une tenture et constatent que Brigitte s'est évanouie, certainement parce qu'elle a pris connaissance du secret de Paroches. Narcisse ne comprend pas pourquoi et part chercher un médecin. Brigitte revient à elle et demande à Paroches de racheter sa faute passée en aimant et en protégeant Marcelle, sa fille, de toutes ses forces, quand elle-même sera morte ; elle exige également que le colonel ne parle jamais à Narcisse de leur secret commun afin de le préserver. Lorsque Narcisse est de retour, elle lui demande de jurer qu'il retirera son consentement au mariage de sa fille comme preuve de son amour et l'époux accepte.

Dans la soirée, Paroches retrouve Henri chez sa mère, lui pardonne son écart de discipline, et lui donne rendez-vous le soir à 20h devant le ministère de la Guerre pour repartir à leurs postes. 15mn plus tard, Henri reçoit le message envoyé par Ryssler et qui laisse entendre que Marcelle l'attendra vers 21h quai de Billancourt. Lerroy n'hésite pas et se rend sur place plutôt qu'à son rendez-vous avec le colonel. Arrivé sur place, il trouve étrange le lieu choisi par Marcelle pour l'entrevue et quand il y pénètre trouve Gérard à l'agonie qui lui tend des papiers et a juste le temps de prononcer le nom de Ryssler avant de mourir. Comme des hommes arrivent et qu'il ne sait pas si ce sont les assassins ou la police, Henri décide de fuir ce qui lui apparaît être un guet-apens mais il est arrêté par Sanguinède et ses deux agents. Il refuse d'expliquer les raisons de sa présence sur les lieux du crime pour ne pas compromettre Marcelle mais remet à Sanguinède les papiers que lui a remis Gérard et qu'il n'a pas eu le temps de regarder ; les deux agents trouvent sur Gérard des notes, plans, chiffres, renseignements divers sur les troupes françaises en Artois où se trouve justement le régiment de Lerroy mais aussi une lettre en allemand signée SCHW... dans laquelle le rédacteur dit accepter le prix demandé pour les renseignements. "Cœur-qui-Tremble" comprend tout de suite que les lettres SCHW correspondent aux premières lettres du nom Schweiber, le chef de la police militaire allemande qu'il a déjà vaincu à deux reprises. Comme Henri ne veut pas expliquer les raisons de sa présence, il est conduit à la Sûreté Générale où il est à nouveau interrogé. Il clame son innocence et jure ne pas savoir d'où proviennent les notes qu'il a reçues de Gérard. Pour le commissaire qui le questionne, il est évident que Gérard était l'intermédiaire entre Lerroy et l'espionnage allemand de Paris, que les deux hommes se sont disputés à Billancourt pour une question d'argent et que Lerroy a tué Daramon. Après l'interrogatoire, Henri est écroué à la prison du Cherche-Midi.

Etant donné qu'à 22h Henri n'était pas devant le ministère de la Guerre, Paroches est allé voir Henriette qui lui dit que son fils est bien parti. Deux agents de la Sûreté arrivent et expliquent la situation d'Henri. Sa mère s'évanouit dans les bras de Paroches qu'elle supplie d'aider son fils. Chez les Daramon, après la mort de son épouse, Narcisse apprend la mort de son fils. Marcelle se souvient que son frère avait juré de tuer Ryssler et pour elle c'est Max qui l'a tué. Afin de recevoir des conseils

sur la conduite qu'elle doit tenir, dire ce qu'elle sait ou préserver l'honneur de son frère, elle décide de voir Paroches.

Après avoir passé 24h dans la maison du quai de Billancourt à chercher une piste et trouvé deux chaussons dans le jardin qui semblent trop petits pour les pieds d'Henri et qui ont du être utilisés par le véritable meurtrier pour surprendre sa victime en l'attaquant par derrière, César Sanguinède retourne à la Sûreté pour en voir le chef afin de lui dire qu'Henri est probablement innocent car rien ne colle, ni la personnalité de l'accusé, ni le mobile, ni les circonstances car tout semble avoir été prémédité ; de plus les chaussons semblent indiquer la présence d'un homme qui a fui les lieux juste après son crime. Le nom de Max Ryssler prononcé par le mourant intrigue Sanguinède car il est certain de l'avoir croisé quelques semaines plus tôt, dans les rues de Paris, avec Schweiber. Le chef ne croit pas aux intuitions de "Cœur-qui-Tremble" mais celui-ci promet de tout faire pour aider Henri à prouver son innocence car s'il est reconnu coupable, c'est le peloton d'exécution. Après avoir interrogé Lerroy, le commandant Bernard, du parquet militaire, convoque Ryssler qui, en parfait comédien, se montre effondré lorsqu'il apprend la mort de Gérard, son ami depuis deux ans. Pour aggraver la situation d'Henri, il ment et raconte que ce dernier semble d'un caractère violent car la seule fois qu'il l'a rencontré, chez les Daramon, il a failli frapper Gérard qui protégeait sa soeur de ses insistances à la demander en mariage, malgré le refus de celle-ci, et promis de ne pas en rester là. Lorsqu'il est mis au courant de la déposition de Ryssler, Sanguinède se dit que l'histoire du mariage est peut-être liée au meurtre de Gérard et se rend aux bureaux de La Frontière pour voir les pieds de Ryssler sous le prétexte de lui donner 2000 francs pour son hôpital alsacien-lorrain. En repartant, il le provoque en parlant de Charles Spullmacker, la fausse identité de marchand de cuirs suisse de Schweiber.

Paroches se présente au parquet militaire où il est reçu par le commandant Bernard. Il garde pour lui son secret mais assure qu'en ce qui le concerne, les accusations portées à l'encontre d'Henri Lerroy n'ont aucun sens. Après cet entretien, Marcel Paroches rentre dans son logement de la rue Condorcet et reçoit la visite de Marcelle et de Sanguinède qui se sont croisés en bas de chez lui. "Cœur-qui-Tremble" dit sa conviction en l'innocence de Lerroy et Marcelle répète le contenu de la confession de son frère, le chantage exercé par Ryssler, la volonté de Gérard de le tuer avant de se suicider, car elle pense que ces éléments sont les seuls moyens d'innocenter Henri. Paroches découvre alors quel homme misérable est son fils tandis que Sanguinède analyse les renseignements qu'il vient d'obtenir. Marcelle, cependant, n'a pas la lettre de confession car elle-ci a disparu. Elle veut alors témoigner, répéter ce qu'elle sait, mais les deux hommes pensent qu'il vaut mieux qu'elle se taise car, pour piéger Ryssler, il n'y aura qu'une tentative possible ; la confession sous-entend une possible provocation de Gérard qui peut servir Max. Cela dit, l'intervention de Lerroy reste

inexplicable... Comme il est certain qu'Henri sera condamné, Sanguinède dit qu'à son avis la meilleure chose à faire, s'ils ont la chance que Lerroy soit renvoyé sur son secteur pour être fusillé, c'est de tenter de le faire évader, ce qui laissera le temps de démêler toute l'affaire. Durant les débats devant le conseil de guerre, Paroches tente de défendre Henri de son mieux tandis que l'accusé clame son innocence avant de se murer dans le silence. Henri pense que Marcelle, la seule qui sache pourquoi il était quai de Billancourt puisqu'elle lui a demandé de s'y rendre, a préféré sauvegarder son honneur à elle en gardant le silence sur ce point plutôt que de le sauver et donc qu'elle ne l'aime pas. Lors du témoignage de Ryssler, le colonel montre son animosité à l'égard de son fils. Max prononce alors des paroles qui font comprendre à Sanguinède que Paroches, cet officier irréprochable, est le père de celui qu'il cherche à piéger. Henri est condamné à être fusillé à cause du document diplomatique concernant l'Italie retrouvé sur lui et du meurtre de Gérard : trahison et assassinat. A la sortie du Palais de Justice, Sanguinède est décidé à passer à l'action.

Ainsi que l'avait pressenti César, l'exécution doit avoir lieu dans le secteur du régiment d'Henri. Henriette obtient l'autorisation de voir son fils et parvient à lui donner une boulette de papier dans laquelle Sanguinède donne des instructions à Henri. Le soir venu, Lerroy prend le train pour Amiens, escorté par deux gendarmes. Grâce à un homme de Sanguinède déguisé en poilu et à Catherine, l'épouse de "Cœur-qui-Tremble", mais aussi à d'autres apôtres de celui-ci qui s'arrangent pour faire stopper le train, Henri parvient à s'évader en découpant la fenêtre des toilettes du wagon grâce à un diamant qui lui a été transmis dans une cigarette. Sanguinède le récupère avec une auto, lui fournit des vêtements civils et l'emmène vers Boulogne d'où il part pour Londres, avec des papiers et de l'argent fournis par "Cœur-qui-Tremble", et où il débarque cinq jours plus tard. Durant le trajet en auto, César dit à Henri, qui ne comprenait pas le silence de Marcelle, que le message qu'elle lui a soi-disant envoyé est en réalité un faux créé par Ryssler. Grâce à la sévérité de la censure, l'affaire Lerroy et ses suites n'ont pas transpiré et quelques jours après la condamnation d'Henri, Max est persuadé qu'il a bien été fusillé.

Dès son arrivée à Londres, Lerroy se reproche de ne pas être en France pour se battre pour la défense de son pays avec ses camarades. Il prend donc la résolution de rentrer et de s'engager dans un régiment français pour servir son pays. Il se rend donc à Folkestone et embarque pour Dieppe à la fin du mois de mai. Le navire qui assure la liaison est attaqué et coulé par un sous-marin allemand qui s'acharne ensuite sur les survivants. Sur les 380 passagers, il ne reste que deux rescapés : Henri et Reginald Bryce, industriel américain que le premier a sauvé au mépris de sa propre vie et dont le secrétaire, John Burnes, est mort durant l'attaque. Bryce est millionnaire et a obtenu du gouvernement américain une mission qui l'accrédite auprès de toutes les nations en guerre. Après de très longues heures passées en mer, les deux hommes sont récupérés par un torpilleur français et

débarqués à Dieppe le lendemain matin. Henri est assez gravement blessé au visage ce qui le rend méconnaissable du côté gauche. Ils sont interrogés par le capitaine du port. Pour sauver Henri, qui lui a raconté son histoire, Bryce déclare que celui-ci, qui est bilingue, est John Burnes, son secrétaire ; ainsi il sera protégé par la République américaine. Bryce rend hors d'état le passeport du vrai Burnes et se fait délivrer par l'ambassade américaine un duplicata de celui-ci qu'il fait modifier avec les renseignements physiques d'Henri. Une fois les blessures au visage à peu près remises et alors qu'ils sont de retour à Paris depuis deux semaines, le passeport est constitué. Quelques jours plus tard, Bryce emmène Henri à l'hôpital Janson de Sailly où il a appris qu'officialiaient Marcelle et Henriette : il veut que le faux Burnes soit confronté à cette situation pour lui apprendre à entrer dans sa nouvelle identité dans toutes les situations. L'épreuve est douloureuse mais Henri ne craque pas. Après ce passage à l'hôpital, les deux hommes se rendent chez Sanguinède qui n'avait pas de nouvelles de Lerroy depuis Boulogne. "Cœur-qui-Tremble" est très heureux de retrouver Henri et félicite les deux amis, connus comme les Américains rescapés chargés d'une mission officielle, d'avoir caché l'évadé sous l'identité de Burnes. Bryce dit à Sanguinède qu'il veut sauver Lerroy qu'il aime comme un frère. Le contre-espion amateur fait venir deux de ses hommes, Sommery et Gilbert, deux Lorrains, et expose pendant plusieurs heures aux 4 hommes le plan de bataille qu'il a imaginé.

Le lendemain, Gilbert et Sommery se rendent aux bureaux de La Frontière et demandent à voir Max Ryssler. Ils se font passer pour des envoyés du général Schweiber et donnent à Ryssler deux lettres signées du chef de la police militaire allemande qui transmettent des ordres, notamment une demande visant à lui faire parvenir au plus vite la liste des chefs des secteurs de l'espionnage allemand en France avec les chiffres et signes de décryptage. Les deux envoyés donnent également à Ryssler 100000 francs censés venir de Schweiber mais Ryssler fait l'innocent, celui qui ne comprend pas, car il a des doutes sur la véracité des dires des deux hommes. Il menace de les faire arrêter et tandis qu'il les laisse à la garde de Jacob dans son bureau, il reçoit la visite de Bryce et Burnes qu'il connaît comme étant les deux rescapés de la Manche. Les deux "Américains" prétendent être des complices de Schweiber venus prévenir Ryssler que les deux hommes qu'il a dans son bureau sont des agents de Sanguinède ; ils lui remettent une lettre signée von Schweiber qui accrédite leurs dires et révèle un message caché disant "Confiance absolue". Gilbert et Sommery parviennent à prendre la fuite. Ryssler explique à ses deux autres visiteurs que dès le début il a eu des doutes sur les deux visiteurs qui se sont enfuis car leurs lettres n'étaient pas signées avec le paraphe accoutumé et qu'ils sont essayés de récupérer la fameuse liste des 110 chefs de secteurs que Schweiber possède depuis longtemps. Bryce et Burnes remettent un chèque d'un million de la part de Schweiber et Ryssler envoie Gottschreider qu'accompagnera Burnes pour le toucher. Resté avec Ryssler, Bryce lui dit que le général Schweiber demande un rapport sur la situation de la France en guerre. Max répond qu'il

est déjà en train de le rédiger et qu'il sera terminé pour le soir. A force de s'interroger, Max finit par se demander si tout cela n'est pas un piège monté par l'audacieux et dangereux Sanguinède que craint tant Schweiber. Il réalise soudain que Burnes ressemble fortement à Henri Lerroy... Il termine son rapport et Jacob revient avec le million. Une fois les deux « Américains » partis, Ryssler fait part de ses doutes à Gottschreider et explique que le rapport qu'il a rédigé est un faux. Jacob est inquiet car il pense que Schweiber est perdu si les deux hommes arrivent à l'approcher comme ils le veulent, en Suisse ; Ryssler est certain que son chef et maître saura se tirer d'affaire.

Sanguinède et ses quatre acolytes partent séparément pour Genève. Charles Spullmacker, marchand de cuirs, alias le général von Schweiber, habite avec son épouse Elisabeth et sa fille Esther une villa nommée Le Chalet Normand au bord du Léman. Pendant plusieurs jours Bryce et Burnes surveillent la villa et constatent qu'à la nuit tombée, la maison est close comme un *bunker*, que des visites mystérieuses se présentent et que des barques accostent près du Chalet desquelles descendent des hommes qui entrent ensuite chez Schweiber. De plus, le belvédère construit sur la maison abrite des antennes de télégraphie sans fil. Un jour qu'ils quittent leur hôtel pour se présenter chez Schweiber, Bryce et Burnes sont abordés par Sanguinède qui les informe qu'ils ont été suivis par Gottschreider qui a dû informer son maître, qu'ils doivent donc redoubler de prudence et qu'il veut prendre sa part de danger dans leur tentative d'approcher le général pour lui prendre la liste des 110. Sanguinède restera donc aux abords de la maison quand Bryce et Burnes y entreront et si Bryce sent du danger, il devra faire un signe convenu derrière une fenêtre. Après cette entrevue, les deux "Américains" se rendent au Chalet Normand et se présentent à Charles Spullmacker en l'appelant de son vrai nom et en se disant envoyés par Ryssler pour remettre le rapport rédigé par ce dernier. Bryce montre qu'il est au courant des activités de Ryssler et notamment du service de ravitaillement de l'Allemagne qu'il a organisé et qui transite par la Suisse afin de gagner la confiance de son interlocuteur. Lorsqu'il lit le rapport, Schweiber passe un cigare près d'un espace vierge et la chaleur fait apparaître un message rédigé par Max qui prévient son maître que les deux visiteurs ont partie liée avec "Cœur-qui-Tremble". Bryce continue à tenter de berner le général allemand mais celui-ci est à présent sur ses gardes et avec la complicité de son épouse, il empêche Bryce, qui sent le danger arriver, d'envoyer le signal, en occultant toutes les fenêtres, et fait intervenir quatre hommes qui assomment les acolytes de Sanguinède. Bryce et Burnes sont ligotés, conduits dans le caveau de la villa, et laissés à la garde d'un homme de Schweiber, Stieb. Ils essaient de le corrompre en lui promettant une forte somme s'il accepte de les libérer mais il refuse. Sanguinède, après plusieurs heures d'attente et la fermeture des fenêtres, décide de chercher un moyen de pénétrer dans le Chalet pour venir en aide, s'ils sont toujours vivants, à ses deux amis. Au bord du lac, il trouve une sorte de soupirail dont il pense qu'il aboutit dans les sous-sols de la villa et alors qu'il chante pour

attirer l'attention éventuelle de ses amis, un Allemand apparaît derrière la grille de ce soupirail ce qui l'amène à penser que Bryce et Burnes sont certainement retenus dans les caves. Il décide alors de prévenir la police et d'organiser une descente ; alors qu'il passe devant une auberge, il voit trois hommes dont les silhouettes lui rappellent celles d'hommes qu'il a vu pénétrer au Chalet quelques heures plus tôt et qui sont donc sans doute des complices de Schweiber. Il siffle pour prévenir les deux agents qui l'accompagnent, Gilbert et Sommary et leur donne ses consignes. Durant la nuit du lendemain, Bryce et Burnes sont emmenés par Stieb et trois autres gardes dans une barque, au milieu du lac, pour y être noyés. Mais ces trois gardes, qui ne sont autres que les trois hommes que Sanguinède a aperçus la veille à l'auberge, ont été payés par Gilbert et Sommary pour aider à l'évasion des deux prisonniers et c'est Stieb qui est noyé par les trois traîtres tandis que Sanguinède et ses deux agents récupèrent Bryce et Burnes. "Cœur-qui-Tremble" décide qu'il faut retourner chez Schweiber pour terminer ce qu'il est venu faire avec ses comparses : capturer le général et mettre un terme aux activités des services d'espionnage qu'il dirige, cette action devant permettre d'expliquer également le meurtre de Gérard Daramon et donc de rétablir Henri Lerroy. Une heure plus tard, le petit groupe pénètre dans les caves de la villa par le soupirail tandis que Sommary garde la barque. Schweiber, son épouse et sa fille sont faits prisonniers. Sanguinède va droit au but et dit à son plus vieil ennemi qu'il veut tous les documents relatifs aux activités d'espionnage de son agence et plus particulièrement ceux qui concernent La Frontière. Comme Schweiber ne veut pas parler, "Cœur-qui-Tremble" et ses hommes fouillent toute la maison et Sanguinède décide d'affamer le général pour le faire parler. Au bout de 48h, Schweiber est au bord de la folie et pour cesser les souffrances endurées par son époux, Elisabeth indique à Sanguinède où se trouve la liste des 110 : dans un carnet de ménage où une eau blanchâtre la révèle sur un papier buvard. Le lendemain matin à 8h, César et ses amis reprennent le train pour Paris en laissant Schweiber dans sa villa car ils estiment qu'à présent, il ne représente plus un danger.

A Paris, Ryssler a fini par apprendre l'évasion de Lerroy. Le jour où Sanguinède, Bryce et Burnes étaient revenus de Genève, Gottschreider avait pris le même train qu'eux et était allé trouver son associé de La Frontière pour lui raconter tout ce qui venait de se passer au Chalet Normand. Ryssler était cependant convaincu de pouvoir passer au travers des mailles du filet tendu par "Cœur-qui-tremble". Le même jour Sanguinède arrive dans les locaux de La Frontière pour signaler à Max qu'il a de quoi l'arrêter et qu'il possède la liste des 110. Ryssler reste très calme, dit qu'il n'a rien à se reprocher, et prévient "Cœur-qui-Tremble" qu'il commet une grave erreur. Interrogé au parquet militaire par le commandant Bernard, Max reste impassible et affirme son innocence. Lorsque Sanguinède veut produire devant Bernard la liste des 110, le buvard ne présente aucune écriture car la liste a été écrite avec une encre chimique qui s'est effacée. Bernard est donc forcé de relâcher

Ryssler. De retour chez lui, Sanguinède reçoit une lettre lui disant que jamais il ne découvrira le procédé pour révéler une nouvelle fois la liste et une autre, écrite par une femme, qui l'invite à se rendre le soir même au 122bis du quai de Billancourt pour que beaucoup de choses lui soient révélées. César se rappelle alors un autre message ayant invité quelques mois plus tôt Gérard Daramon à la même adresse et décide de s'y rendre. Après avoir quitté le commandant Bernard et Sanguinède, Max est rentré chez lui pour réfléchir à sa défense. Il brûle de nombreux documents et décide d'aller en cacher d'autres dans sa planque de Billancourt. Il s'y rend et y retrouve le coffret qui lui a été remis à la mort de sa mère, Suzy, l'ouvre pour passer le temps, et y trouve une lettre écrite par Célestine, la bonne des Daramon, au début du mariage de ces derniers, qui raconte à son amie Suzy que le sous-lieutenant Paroches a eu une liaison avec Brigitte Daramon, l'épouse de son meilleur ami Narcisse, que neuf mois après leur première entrevue, Marcelle est née et que Narcisse Daramon l'a toujours prise pour sa propre fille. Ryssler réalise que Marcelle est sa sœur et comprend les réticences de son père à leur mariage. Il réalise également qu'il tient là un moyen de faire chanter son père en le menaçant de tout révéler à Daramon père. Un peu plus tard, il voit arriver Fabienne puis César Sanguinède et se cache pour surprendre leur conversation. Fabienne dit à "Cœur-qui-Tremble" qu'elle a décidé, par remords et par vengeance, de dire tout ce qu'elle sait. Elle raconte donc tout l'histoire du vol du dossier, les motifs, le rôle qu'elle a joué et promet de signer le lendemain une déposition à la Sûreté Générale. Elle repart à Paris avec Sanguinède et lui remet le message téléphonique que Ryssler avait fait envoyer à Lerroy et qu'elle avait récupéré auprès de la femme que Max avait employée pour son envoi. Le lendemain matin, César trouve un papier qui a été glissé sous sa porte qui le met en garde contre les catastrophes que toute action de sa part entraînerait et lui conseille de consulter le colonel Paroches avant de prendre toute décision. Sanguinède devine que Max se sert de sa parenté avec le colonel et sachant ce dernier en permission à Paris, il décide d'aller le trouver. Fabienne arrive chez "Cœur-qui-Tremble" avec sa déposition rédigée pendant la nuit et repart en recommandant à Sanguinède de se méfier de Max jusqu'au bout.

Sachant que l'étau se resserre et constatant qu'il est surveillé dans le moindre de ses déplacements, Max se résigne à admettre que demeurer à Paris est impossible. Il sait que le colonel Paroches commande une brigade dans la zone de Montbozon, en Haute-Saône, et décide d'aller le trouver pour tâcher de préserver sa liberté. Au moment où Ryssler songe à cela, le colonel est en permission à Paris et, comme à chaque fois, il rend visite à Narcisse. Daramon voue un véritable culte à son épouse défunte et d'une certaine façon, vit comme si Brigitte était encore à ses côtés. Après sa visite, de retour chez lui, Paroches reçoit la visite de César qui lui apprend que celui qu'il sait être le fils de l'officier est libre malgré tout ce qui a été découvert sur ses activités. Paroches veut châtier

Max quoi qu'il arrive ensuite. Sanguinède donne des ordres pour arrêter Ryssler le soir même mais celui-ci a pris la fuite. Paroches, sa permission terminée, regagne son secteur.

Le colonel loge à Verchamps et le lendemain soir, il reçoit la visite de Max déguisé en soldat français. Le fils met entre les mains de son père un marché clair : ou le colonel l'aide à fuir en lui fournissant une identité et les papiers d'un agent de renseignement, ou il révèle à Narcisse Daramon que Marcelle n'est pas sa fille et le détruit en lui faisant parvenir la lettre écrite par Célestine à Suzy dont il montre une copie à Paroches. Le colonel refuse, essaie de pousser son fils à se suicider pour réparer toutes ses fautes, mais Max, qui surprend des hommes qui s'approchent de la maison, s'enfuit et blesse deux hommes qui tentent de l'arrêter dont César. Quelques instants plus tard, trois détonations se font entendre et Sanguinède se demande si ce n'est pas Ryssler qui s'est fait abattre par une faction car il a fui en direction d'un dépôt de munitions. Après que César ait été pansé, Paroches lui révèle que Max l'a menacé de révéler une lettre qui causerait un grand malheur ; il demande à "Cœur-qui-Tremble" de l'aider à empêcher par tous les moyens que cette lettre ne parvienne à Narcisse Daramon. Max est alors amené mourant car César avait vu juste. Interrogé par Sanguinède, il dit avant de mourir qu'il n'en veut ni à Lerroy, ni à Marcelle, ni à Fabienne, ni à Jacob, ni même à Sanguinède mais seulement à son père, le colonel Paroches. Il accepte de signer la déposition que Fabienne a remise à César et dit à son père que dans les trois jours il paiera pour ses fautes quand Narcisse Daramon aura la lettre comme lui-même paie aujourd'hui en mourant. Le factionnaire qui a abattu Ryssler n'est autre qu'Henri Lerroy qui retrouve donc Sanguinède et Paroches. "Cœur-qui-Tremble" annonce alors au jeune homme qu'il est à présent sauvé grâce aux aveux de Max et de Fabienne et qu'il doit se constituer prisonnier pour repasser devant le conseil de guerre et être acquitté et donc réhabilité. Henri apprend à ses deux amis que Bryce ne l'a pas quitté et qu'ils se sont engagés tous les deux dès leur retour de Genève, dans un régiment français en tant qu'Américains. César se charge de ramener Henri à Paris tandis que Paroches repart de son côté pour la capitale, sa brigade étant mise au repos.

Il se rend chez Narcisse Daramon durant trois jours avec l'angoisse que la lettre ne parvienne à passer tous les barrages et surveillances mis en place par Sanguinède. Le soir du 3<sup>ème</sup> jour, jour fatidique selon les dires de Max, Paroches reprend espoir car la lettre n'est toujours pas arrivée. Narcisse descend alors chez le fleuriste en bas de chez lui pour changer les fleurs qu'il entretient en souvenir de Brigitte et lorsqu'il est de retour, Paroches constate qu'il lit les papiers qui entourent les fleurs et que ceux-ci ne sont autres que la lettre de Célestine. Narcisse fait un malaise et lorsqu'il reprend ses esprits, demande à Marcelle de le laisser seul avec Paroches. Daramon dit à l'officier qu'il pensait être son ami, qu'il ne peut ni le tuer, car sa vie ne lui appartient pas, ni le pardonner et

lui demande d'aller mourir au combat. Daramon détruit ensuite toutes les reliques qui perpétuaient le souvenir de Brigitte.

Le 26 septembre 1915, second jour de l'offensive de Champagne, Paroches est grièvement blessé à la tête de ses hommes par un obus français, tiré trop court. Il est désespéré car il ne pense pas mériter cette mort, s'évanouit et se réveille dans une ambulance où un major lui donne trois jours au mieux. Il fait écrire à Henriette qui arrive le lendemain avec son fils et Marcelle. M<sup>me</sup> Lerroy lui dit à nouveau qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer et que si elle aime tant Henri c'est parce qu'il lui a toujours semblé que même s'il est le fils d'un autre, il était son fils à lui. Elle ajoute que c'est Narcisse qui lui a envoyé Marcelle, ce qui signifie qu'il a pardonné. Le colonel Paroches meurt quelques instants plus tard en répétant qu'il ne méritait pas de mourir tué par des Français.

Quelques temps plus tard, Gottschreider, qui n'a pas réussi à quitter la France, est arrêté près d'un cantonnement de repos où, muni de faux papiers, il s'était fait mercanti. Une fois sous les verrous, il demande à voir Sanguinède et propose de lui donner le moyen de révéler la liste des 110 en échange de la vie sauve car les chimistes français n'ont toujours pas trouvé la formule pour activer la réaction chimique nécessaire sur le buvard. "Cœur-qui-Tremble" accepte le marché et Jacob donne la formule. Le conseil de guerre réhabilite Henri Lerroy et rétablit donc Paroches, l'officier qui avait défendu celui que l'on croyait coupable. Henri et Marcelle ont donc la possibilité de vivre heureux et grâce à la formule livrée par Gottschreider, la liste des 110 redevient visible, ce qui permet un immense coup de filet, l'arrestation d'une centaine de chefs de secteur, et donc la fin de l'organisation Ryssler.

### **11. Cœur cassé, d'Aristide Bruant (du 05/04/1918 au 10/08/1918).**

Le marquis Robert de Sermaize a énormément fait souffrir son épouse Geneviève, avant la guerre, en menant une existence de viveur et en ne se refusant aucun plaisir. Au printemps 1917, il revient en France, à Paris, après deux années passées en Allemagne comme prisonnier.

Au début du mois de juin 1915, il est au nord d'Arras avec le grade de commandant. Lors d'une attaque il est grièvement blessé par les liquides enflammés qu'utilisent les Allemands ; il est défiguré, perd un œil et deux doigts de la main droite. Alors qu'il va être fait prisonnier, son ordonnance, Émile Gonthier, un soldat courageux qui est à l'agonie à ses côtés, décide d'échanger son identité avec celle de son officier supérieur afin de le protéger. En effet, quelques mois avant le début de la guerre, la jalousie d'un *oberleutnant* épris de la même femme que lui a valu à Robert de Sermaize, alors qu'il était à Munich, d'être condamné comme espion par un conseil de guerre suite à

un complot ; revenu en France grâce à l'aide d'un ami, il devenait vital pour lui, une fois les hostilités commencées, de ne jamais tomber aux mains des Allemands qui, même s'il était officier, l'auraient fusillé. L'acte de Gonthier a donc sauvé la vie du commandant de Sermaize et comme c'est sur le cadavre de l'ordonnance que la médaille d'identité de Sermaize a été retrouvée, tout le monde l'a cru mort, tué à l'ennemi. Fait prisonnier sous l'identité de Gonthier, Sermaize revient donc en France sous ce nom, les blessures importantes qui le défigurent et qu'il dissimule en partie sous un large bandeau noir le rendant méconnaissable.

Après avoir découvert que son épouse s'est remariée quatre mois avant son retour avec le colonel de Francheville, il décide de ne pas se faire reconnaître en tant que marquis de Sermaize afin que la loi n'oblige pas son épouse, qui a peut-être enfin trouvé le bonheur qu'elle mérite, à revenir auprès de l'homme qui l'a rendue malheureuse pendant des années et qui, de surcroît, est à présent un monstre hideux. Le fait de se dissimuler sous l'identité d'Émile Gonthier l'amène à travailler comme livreur pour M. Camuzat, emballeur, et à vivre aux côtés de l'épouse de son ordonnance, Jeanne, revendeuse de légumes, et de ses deux enfants. Gonthier, brave et courageux soldat, était en réalité un homme aux relations peu recommandables qui avait abandonné son épouse et ses enfants, Alfred et Augustine, les laissant dans une situation précaire treize ans plus tôt, peu après la naissance de la jeune fille. Robert de Sermaize se retrouve dans la peau d'un homme détesté par son beau-père, son voisin de palier et dont les actes passés ont fait une réputation détestable. Celui qui, avant la guerre, avait été un casse-cœur et avait notamment brisé le cœur de son épouse n'est plus, à présent, qu'un cœur cassé prisonnier de sa souffrance et qui se sacrifie pour ne pas faire souffrir celle qu'il aime toujours. Ses deux enfants, Alain, bientôt âgé de 17 ans et qui brûle d'impatience d'aller se battre et Anne-Marie surtout, cultivent le souvenir de ce père qu'ils admiraient malgré ses défauts. Leur mère ne peut nier qu'il a été l'unique amour de sa vie. Pierre Gallois, l'intendant du château de l'Orangerie, domaine de Robert de Sermaize près du village de Pecq où vivent Geneviève, ses deux enfants et son nouvel époux, apprend le secret de l'homme au bandeau noir, surpris une nuit de mai 1917 dans les parcs du château. Miraut, le chien de Robert, passe son temps à tenter de retrouver son maître après l'avoir sauvé d'un suicide la nuit durant laquelle, après être entré dans le domaine, il a vu son épouse embrasser Francheville.

Sous l'identité de Gonthier, l'homme au bandeau noir/Robert de Sermaize sauve la vie de son fils Alain que le criminel Oscar Ciboulant, ancien comparse de Gonthier, tente d'assassiner pour de l'argent. Sa jeune sœur Camille, complice involontaire tombe amoureuse du jeune Sermaize, et tue le vicomte René d'Orbac, un homme ruiné qui tente de devenir l'époux d'Anne-Marie pour sa fortune alors qu'elle aime le lieutenant Lionel de Gesvres, un ami d'enfance. Acceptant son sacrifice jusqu'au bout et voulant, quitte à être dans la peau et la vie d'Émile Gonthier, réparer certaines

erreurs de celui-ci auprès de sa famille, Robert de Sermaize fait son possible pour empêcher Alfred, âgé d'à peine quinze ans et qui suit les traces de son père sur les chemins de la fainéantise et des fréquentations douteuses, de devenir un homme sans morale et sans honneur. Il manque d'être tué pour retrouver Alfred après que celui-ci ait disparu, Ciboulant l'ayant attiré dans un guet-apens avec une bande d'apaches afin de se venger suite à l'échec de sa tentative d'assassinat sur Alain, causé par celui qu'il croit être son ancien complice. En réalité, Alfred a suivi le régiment qui était celui de son père lors du défilé du 14 juillet 1917 et s'est engagé, geste qui prouve que les efforts de Robert de Sermaize en faveur du fils de Gonthier ont porté leurs fruits.

Arrêté pour le meurtre du vicomte d'Orbac qui violentait Anne-Marie dans les parcs du château de l'Orangerie et reconnu par sa fille à ce moment-là, le faux Émile Gonthier sera innocenté alors qu'il était déjà suspecté, en tant qu'ancien complice de Ciboulant, d'avoir notamment participé à l'agression dont Alain avait été la victime. Ciboulant est tué par Camille, sa sœur, pour protéger Alain qui n'entendra plus jamais parler d'elle. Le jeune homme, qui atteint l'âge de s'engager, intègre l'école d'aviation de Pau en octobre 1917. Le mois suivant, les révélations d'Anne-Marie rétablissent la véritable identité du marquis, son père. Profondément amoureux de Geneviève et cela même avant son mariage avec le marquis, le colonel de Francheville accepte de s'effacer devant le revenant car il sait que son épouse n'a jamais eu d'amour pour lui.

En février 1918, Jeanne Gonthier épouse M<sup>r</sup> Clément, un ouvrier de Camuzat amoureux d'elle depuis des années et s'établit à la place de M<sup>r</sup> Camuzat dont Robert de Sermaize rachète à un prix très élevé le commerce pour l'offrir aux mariés et assurer ainsi leur avenir. Quelques mois plus tard le colonel de Francheville meurt héroïquement sur le front où il est retourné pour mourir et tuer ainsi la souffrance d'avoir perdu Geneviève, tandis qu'Anne-Marie et Lionel de Gesvres se marient au château de l'Orangerie dans lequel Robert de Sermaize a retrouvé sa vie, son identité et entamé des soins qui réduisent peu à peu les terribles cicatrices de son visage.

## **12. *Fleur d'Amérique*, de Jacques Brienne (du 19/06/1918 au 02/10/1918).**

En septembre 1914 à Reims, durant le dernier jour de l'occupation allemande de la ville, le comte Henri de Saint-Clair, lieutenant de réserve âgé de 28 ans arrive chez sa fiancée Valentine de Brancourt âgée de vingt ans et son père. Dernier officier survivant de son régiment après des combats entre Reims et Reims, il a été caché par des paysans et a pu rentrer déguisé dans Reims. Le marquis de Brancourt cache le jeune homme dans un abri secret derrière la cheminée de son salon pendant que Valentine court prévenir la mère d'Henri, veuve et gravement malade, que son fils viendra la visiter durant la nuit. En arrivant chez la comtesse de Saint-Clair, Valentine trouve

également le beau-frère de celle-ci, Frédéric Gerbeaux, copropriétaire de la marque de Champagne Gerbeaux-Saint-Clair et Hermance de Saint-Clair, cousine de la comtesse et vieille fille sans fortune. Alors qu'elle repart, elle entend des officiers de l'État-major allemand installé au rez-de-chaussée de l'hôtel Saint-Clair annoncer qu'un officier français est caché à l'hôtel de Brancourt et qu'il faut aller l'arrêter avec le marquis et se préparer à les fusiller le lendemain à l'aube. Valentine n'a pas le temps de prévenir les deux hommes et ils sont arrêtés. Mais comment les Allemands ont-ils été avertis et comment connaissaient-ils l'emplacement de la cachette?

La jeune femme se rend chez l'abbé Hamelin, un homme qui tient régulièrement tête à l'État-major allemand et leur a déjà arraché des grâces. L'homme d'Eglise se rend chez le général qui commande à Reims pour tenter de sauver la vie des deux Français et le prie de ne pas faire de Valentine une orpheline et une veuve. Le général accepte et décide que la jeune femme pourra choisir lequel des deux hommes sera épargné. Elle ne parvient pas à choisir, s'évanouit devant le peloton d'exécution et ne sait donc pas qui est fusillé. Au matin, Gerbeaux arrive chez la comtesse et lui apprend, ainsi qu'à Hermance que les Allemands ont découvert la cachette d'Henri ; réalisant que son fils va être fusillé, la comtesse fait un malaise et au même moment, dans les rues, les bruits annoncent l'entrée des premiers soldats français dans Reims et donc le départ des Allemands. Valentine apparaît alors et à sa vue, la comtesse de Saint-Clair comprend le drame et s'effondre, morte de douleur. Valentine explique que c'est son père qui a été fusillé, qu'elle est certaine que son fiancé a été vendu par un traître et promet de se venger quoi qu'il lui en coûte. Le soir venu, le parrain de Valentine, le baron Jean de Montbrun, arrive chez les Saint-Clair avec un de ses paysans qui explique qu'il a vu les Allemands fusiller des prisonniers français qu'ils emmenaient avec eux et que parmi eux se trouvait Henri. Un soldat français confirme ces propos et ramène à la famille les papiers et la médaille d'identité du comte de Saint-Clair.

Violette, la fille de Frédéric Gerbeaux, est profondément attristée par la mort de la comtesse, de son fils et du père de Valentine. Elle est amoureuse de l'architecte Pierre Delorme que déteste son père qui veut absolument la marier à un noble. Delorme est en congé de convalescence et vit caché depuis que les Allemands sont à Reims, attendant de pouvoir rejoindre son régiment. Le soir où Valentine est venue prévenir la comtesse qu'Henri était chez les Brancourt, Violette et Pierre avaient un rendez-vous secret dans une petite pièce de l'hôtel Saint-Clair-Gerbeaux et lorsque le jeune architecte est parti discrètement, Violette a vu un homme parler à deux officiers allemands et a cru comprendre ce qui allait se passer. Trois jours après la mort du marquis de Brancourt et de la comtesse de Saint-Clair, une voisine se présente à M<sup>r</sup> de Montbrun et lui dit qu'elle a vu, juste avant l'arrestation d'Henri, un homme partir discrètement de chez les Saint-Clair ; cet homme n'est autre que Pierre Delorme. Montbrun en parle à Valentine qui d'abord doute puis se laisse convaincre.

Gerbeaux est mis au courant lui aussi et dit qu'il est persuadé que Pierre est le traître : le fait qu'il n'ait pas été arrêté par les Allemands pendant son congé de convalescence et qu'il est une des seules personnes à connaître la cachette de la cheminée l'accuse. Hermance, pour sa part, est certaine de l'innocence du jeune homme ; pour elle, il est évident que cette accusation arrange Gerbeaux qu'elle déteste à la fois pour sa personnalité mais aussi car il symbolise la mésalliance conclue par un ancêtre Saint-Clair pour des raisons financières, parce qu'elle éloigne l'homme qu'aime Violette. Elle va demander conseil à l'homme qu'elle aime depuis toujours, le baron Philippe d'Herbelot, qu'elle n'a jamais pu épouser par manque d'argent, fortune que d'Herbelot, qui aime lui aussi Hermance, ne possède pas non plus. Elle lui demande d'aller trouver Montbrun au plus vite pour tenter de lui démontrer que l'accusation portée contre Delorme est fausse. Le baron annonce alors à M<sup>lle</sup> de Saint-Clair qu'il va épouser la fille d'un couple d'épiciers car il ne supporte plus sa situation et que la jeune fille, dont les parents le poursuivent, a 300000 francs de dot. Hermance lui dit qu'une telle mésalliance ne peut avoir lieu et lui demande d'attendre deux mois car elle aura alors, elle aussi, 300000 francs de dot.

Alors que Violette, surnommée Fleur d'Amérique à cause de son prénom et de sa naissance outre-Atlantique d'où elle n'est revenue qu'à l'âge de sept ans lorsque son père est définitivement rentré en France après une absence de plus de quinze ans, est convaincue de l'innocence de son fiancé, tout comme Hermance de Saint-Clair, son père lui fait comprendre qu'il n'a aucun doute, comme Valentine et son parrain qui sont d'ailleurs décidés à venger les morts dues à sa trahison. Après une discussion houleuse avec son père, Violette se rend chez M<sup>f</sup> de Montbrun pour voir l'homme ou sa filleule mais apprend qu'ils sont partis pour le domaine du baron, près d'Epernay, après être allés raconter au conseil de guerre ce qu'ils savent au sujet d'Henri. La jeune fille va alors trouver Hermance qui décide qu'il faut prévenir Pierre de toute urgence de ce qui se trame contre lui. Au moment où les deux femmes débouchent sur la place de la cathédrale, les Allemands accentuent le bombardement qui vise l'édifice religieux et tandis que les infirmiers français évacuent les soldats allemands logés dans le monument sacré, elles viennent en aide à un infirmier français, Prosper Lavigne, qui vient d'avoir le bras gauche broyé par un obus. De son côté, Frédéric Gerbeaux se rend dans les caves Gerbeaux-Saint-Clair pour voir Vincent, son homme de confiance. Il lui demande de l'aider à rendre indubitables les accusations portées contre Delorme ; il lui avoue également qu'il a décidé que Valentine sera son épouse peu importe les moyens qu'il devra employer.

Lorsque Violette et Hermance mettent Pierre au courant des accusations qui pèsent sur lui, il n'en croit pas ses oreilles. Violette est décidée à dire pourquoi l'architecte était à l'hôtel des Saint-Clair-Gerbeaux le soir de l'arrestation et au moment où elle s'apprête à quitter le domicile de Pierre,

celui-ci est arrêté par les gendarmes. Prosper, l'infirmier, souffleur à Paris dans le civil, est amputé avec succès de son bras. Il reçoit la visite de son camarade, le territorial Célestin Paquet qui rencontre les deux femmes qui ont sauvé la vie de Propser ; il leur promet qu'il sera là pour elles si un jour elles ont besoin de lui, comme d'ailleurs le reste de sa section. Violette se rend compte, jour après jour, que la situation de Pierre se complique car il perd peu à peu ses soutiens potentiels. Elle va voir l'abbé Hamelin et lui demande s'il ne peut pas intervenir pour qu'elle voit Pierre car elle a une chose très importante à lui révéler. La jeune fille est autorisée à voir son fiancé quelques minutes et lui avoue ce qu'elle sait : c'est son père qui est responsable de la mort d'Henri de Saint-Clair et du marquis de Brancourt. En effet, c'est lui qu'elle a vu parler aux officiers allemands. Pierre dit à Violette qu'il ne dénoncera jamais Gerbeaux, qu'il est certain qu'il sera innocenté et qu'elle aussi doit garder le silence.

Un matin, Hermance reçoit le baron d'Herbelot chez elle et lui confie que c'est grâce à un secret qu'elle possède que son mariage avec lui sera possible ; et c'est Gerbeaux qui est sa cible et qu'elle dit vouloir démasquer. Paquet, qui a vu Violette à la prison et a constaté sa tristesse est résolu à lui venir en aide ; deux soldats de sa section, maçons dans le civil et qui ont travaillé avec Pierre lui disent qu'à leur avis, l'architecte est incapable de commettre une mauvaise action et un troisième, qui a été sommelier dans les caves Saint-Clair-Gerbeaux dit qu'il doit être victime d'un complot monté, par exemple, par Vincent qu'il sait détester Delorme. Lorsque les hommes apprennent par leur adjudant de quoi est accusé Pierre, les deux maçons disent que la preuve disant que l'architecte connaît la cachette ne tient pas car eux aussi la connaissent, comme d'autres personnes, et depuis très longtemps. Pour Célestin, il est impossible de laisser condamner un innocent ; il va donc trouver Violette, réfugiée comme le reste de la population dans les caves de son habitation et lui dit qu'il veut tenir sa promesse d'aider les deux femmes qui ont sauvé la vie de Prosper. Il dit alors que deux de ses camarades sont prêts à jurer devant le conseil de guerre qu'ils connaissent l'existence et l'emplacement de la cachette de l'hôtel Brancourt. Peu après, Gerbeaux vient annoncer à sa fille qu'il a décidé de quitter Reims avec elle mais Violette lui tient tête et refuse. Le négociant va alors retrouver Vincent, qu'il appelle alors Merxem ; les deux hommes sont complices depuis longtemps, depuis l'Amérique, et Gerbeaux demande à son âme damnée, qui a déjà agi contre Delorme en montant habilement contre lui l'opinion publique, de lui porter un coup fatal en témoignant devant le conseil de guerre. Vincent accepte et prévoit de dire qu'il a vu Delorme parler à des officiers allemands juste avant l'arrestation.

Après son entrevue avec Philippe d'Herbelot, Hermance de Saint-Clair se rend chez la mère Babet, la nourrice qui a élevé Gerbeaux. Elle la questionne sur celui-ci et apprend qu'une fois adulte, l'enfant qu'elle avait élevé avec tant d'attention n'est jamais venu la revoir sauf deux ou trois fois

pour la questionner sur lui-même, sur son enfance, sur les événements qui lui étaient arrivés. La mère Babet confie à Hermance des photos ainsi que des lettres que Gerbeaux avaient écrites à sa nourrice d'Amérique. Pour la vieille femme, Hermance est éprise de Frédéric et cherche à mieux le connaître mais M<sup>lle</sup> de Saint-Clair poursuit un tout autre dessein.

Quelques jours plus tard, Gerbeaux reçoit une lettre de Montbrun qui lui dit qu'il a appris que le marquis de Brancourt a retiré, deux ans plus tôt, tous ses fonds en banque et donné l'ordre de vendre toutes les valeurs qui y étaient déposées, titres représentant alors plus de 300000 francs. Le parrain de Valentine précise qu'il ne sait pas ce qu'est devenu cet argent, que Valentine n'est pas au courant mais que sans cet argent elle est bel et bien ruinée ; Montbrun demande à Gerbeaux s'il sait quelque chose. Le négociant en champagne est ravi car ruinée, Valentine sera plus facile à obtenir. Il va trouver Vincent car il a besoin de lui : il veut Valentine, a déjà supprimé son fiancé et veut à présent la priver de tout argent. Le marquis de Brancourt a placé sa fortune dans la maison de champagne Saint-Clair-Gerbeaux ; pour que cela demeure un secret, Gerbeaux et lui ont passé un acte sous seing privé. Le double doit être quelque part à l'hôtel Brancourt et le retrouver, c'est ruiner Valentine. Il veut donc fouiller le domicile du marquis durant la nuit à venir avec l'aide de Vincent et mettre le feu une fois le papier trouvé comme si l'hôtel avait été détruit par un obus incendiaire allemand. Vincent se montre réticent mais Gerbeaux le menace de faire des révélations à son sujet s'il refuse d'obéir. Le soir venu, les deux complices fouillent donc l'hôtel, trouvent le papier que Gerbeaux brûle sur le champ ; surpris par le père Louis, le jardinier des lieux, Gerbeaux l'égorge puis repart avec son âme damnée après avoir mis le feu au domicile des Brancourt.

Dans sa demeure de Bonnemain, proche d'Épernay, M<sup>r</sup> de Montbrun fait de son mieux avec les moyens limités dont il dispose et l'aide de sa filleule pour venir en aide à des parents pauvres qu'il héberge et notamment une de ses nièces, M<sup>me</sup> de Maugis, revenue de Serbie avec une fillette serbe qui l'a suivie, pays où son époux, professeur de français a été emmené par l'ennemi. Valentine et son parrain reçoivent une lettre de Gerbeaux qui leur dit qu'il ne sait rien au sujet de l'argent du marquis et informe la jeune femme que Delorme va bientôt passer devant le conseil de guerre. Valentine, ruinée, ne veut pas rester à la charge de son parrain et décide qu'elle travaillera pour vivre.

Lorsque Pierre Delorme paraît devant le conseil de guerre, si les paroles de Valentine, Gerbeaux et Vincent sont accablantes, celles de Violette, qui toutefois ne dénonce pas son père, d'Hermance et des soldats Boulard et Liégeois, les deux maçons, permettent à l'avocat de l'architecte de disposer d'éléments de poids pour défendre son client et d'obtenir son acquittement. Pour le colonel président le conseil de guerre, Pierre n'obtiendra sa pleine réhabilitation qu'en se battant sur le front, en prouvant qu'il est un bon Français, ce que le fiancé de Violette s'engage à faire avec joie. A présent que Pierre est acquitté et Fleur d'Amérique rassurée, Hermance peut mettre son projet à

exécution : elle annonce à Gerbeaux qu'elle va épouser Philippe d'Herbelot et lui fait croire qu'elle part chez une parente de son futur mari en Touraine. En réalité, elle se fait accompagner par Philippe au Havre et embarque pour l'Amérique en disant à l'homme qu'elle aime qu'elle part assurer leur bonheur.

En réalité, Henri de Saint-Clair n'est pas mort. Simplement blessé lors de la fusillade près de Reims, il s'est réveillé dans un hôpital au milieu de blessés allemands après avoir été trouvé presque nu et sans papiers. Pour tromper les gardiens et les médecins sur sa nationalité et son grade il a joué le malade mental et a été envoyé dans le camp de Neubourg en Bavière. Lorsqu'une trentaine d'hommes choisis parmi les grands blessés sont rapatriés par la Suisse, il demande à un vigneron champenois faisant partie de ces derniers suite à la perte d'une jambe, Baudrillart, de bien vouloir transmettre une lettre à sa famille pour la prévenir qu'il est toujours en vie et de trouver en premier lieu son oncle, Frédéric Gerbeaux. Baudrillart est très étonné car juste avant un garde allemand, Karl Vogel, lui a demandé de transmettre son bonjour au même Gerbeaux qu'il a bien connu en Amérique vingt ans plus tôt.

Après le départ de Pierre Delorme pour son régiment, Gerbeaux est parti pour Paris avec Vincent et sa fille et a placé cette dernière dans la Maison de Dames du Docteur Escudier à Rueil où elle est comme séquestrée, surveillée en permanence. Violette se lie d'amitié avec M<sup>me</sup> de Gérouville, une femme qui a perdu sa fille et a été placée chez Escudier parce que ses neveux, devenus seuls héritiers, veulent avoir les coudées franches. La jeune femme confie toute son histoire à sa nouvelle amie qui est résolue à l'aider à revoir Pierre. Violette est tellement surveillée que ses lettres sont lues, mais elle veut faire savoir à Pierre qu'elle estime leur amour impossible car jamais il ne pourra épouser la fille de l'homme qui a failli le perdre. M<sup>me</sup> de Gérouville sait comment faire sortir une lettre sans que celle-ci ne soit lue et pense qu'en faisant passer Delorme pour un de ses neveux qui n'est jamais venu, il pourra rentrer chez Escudier.

Prosper est décoré de la médaille militaire. Hermance, avant de partir, lui demande s'il peut se rendre à Paris et surveiller discrètement Gerbeaux jusqu'à son retour de voyage. Célestin Paquet est devenu cuisinier de sa compagnie mais brûle d'aller en première ligne pour tuer des Allemands. De retour à Paris, Prosper explique à Aglaé, son épouse, qu'il doit surveiller les agissements de Gerbeaux et qu'il a besoin de son aide ; s'ils réussissent Hermance de Saint-Clair leur prêtera 20000francs pour qu'ils s'établissent. Lavigne regrette que son ami Célestin ne soit pas là pour le seconder dans cette mission ; son épouse lui dit alors qu'elle a une idée pour le faire revenir à Paris.

Valentine, de son côté, est devenue surveillante d'un orphelinat parisien qui recueille des enfants de Belgique et du nord de la France. Elle a emmené Rhoda, la petite Serbe, avec elle et travaille jusqu'à l'épuisement chaque jour afin d'oublier ses malheurs. Gerbeaux, dont le désir de

posséder Valentine ne fait que croître, se décide, après lui avoir envoyé de nombreuses lettres qu'elle a laissées sans réponse, à aller la voir pour lui faire des avances claires. En mars 1915, six mois après le drame de Reims et alors qu'elle est à l'orphelinat depuis trois mois, il la supplie de devenir son épouse mais elle lui jette au visage que celui qu'elle aime étant mort, elle ne se mariera jamais. Par la suite, pour tenter de la convaincre, Gerbeaux essaie, dans des lettres, d'éveiller le désir de vengeance de Valentine et propose de consacrer toute sa personne et son argent à cette tâche. Valentine reçoit alors un mot que Baudrillart a déposé à l'orphelinat qui lui révèle qu'Henri est toujours vivant ; le messager annonce qu'il se présentera le lendemain à l'orphelinat après être allé chez Gerbeaux. Valentine prévient alors Gerbeaux et lui fait parvenir le mot de Baudrillart.

Hermance arrive à New-York au tout début de l'année 1915. Si l'intensité de la vie américaine l'étonne et qu'elle a du mal à s'y habituer, elle fait preuve d'une grande énergie et grâce à sa rencontre avec le milliardaire Mac Cavendish, le roi du papier, elle mène de front une enquête pour en apprendre le plus possible sur la période américaine de Gerbeaux et une activité de conférencière avec comme objectif de lutter contre la propagande mensongère de l'Allemagne au sujet de la guerre. Grâce à John Atkins, un fin limier de la célèbre agence de détectives Pinkerton que Mac Cavendish met à sa disposition, Hermance apprend que Gerbeaux, après diverses affaires qu'il a montées à New-York, est parti fonder une ferme modèle à Kingston, non loin de New-York. Elle s'y rend et rencontre Kitty Delpeler, une Belge qui travaille depuis plus de vingt ans dans cette ferme, qui a bien connu Gerbeaux et fait des révélations capitales. Kitty explique que peu de temps après avoir fondé la ferme de Champagne-Cottage, Gerbeaux, un homme bon et généreux, portrait qui étonne Hermance, s'en est désintéressé et que c'est un intendant du nom de Herber qui en est devenu le régisseur ; ce Herber était un homme froid et violent avec son épouse Arabella, une femme très douce. Gerbeaux et Arabella sont tombés amoureux et ont fini par quitter la ferme. Herber n'a pas semblé atteint par ce départ et plusieurs mois plus tard, il a fait venir deux hommes, Vincent, un Luxembourgeois et Karl Vogel, un Allemand, pour l'aider dans sa tâche. Kitty est restée plusieurs années en lien épistolaire avec Gerbeaux et un beau jour Herber et ses deux acolytes ont disparu ; un mois plus tard la Belge a reçu une dépêche d'Arabella lui demandant d'interrompre tout contact. Hermance montre à Kitty une photo de Violette dans laquelle la Belge croit reconnaître Arabella. Kitty donne à Hermance et Atkins l'adresse à laquelle elle écrivait à Gerbeaux et Arabella, à San-Francisco ; Mlle de Saint-Clair écrit le soir même une lettre à Lavigne pour lui demander de lui faire parvenir un médaillon.

A Paris, Aglaé Lavigne va trouver Victorine Paquet, l'épouse de Célestin, pour lui dire qu'elle va faire revenir son époux sous le prétexte de la nécessité d'avoir de bons ouvriers pour les usines d'armement qui se construisent. En tant qu'habilleuse à la Comédie Française, Aglaé a des relations

et parvient à obtenir le retour, quelques jours plus tard, de l'excellent mécanicien qu'est Paquet. Immédiatement le couple Paquet aide le couple Lavigne dans la surveillance de Gerbeaux et Victorine se fait embaucher dans les cuisines de l'hôtel Gerbeaux. Prosper reçoit la lettre dans laquelle Hermance lui demande de voir Violette, de récupérer le médaillon qu'elle porte où se trouve une photo de sa mère et de le lui envoyer à New-York. Victorine parvient à savoir où Violette se trouve dès le lendemain et le jour suivant, Célestin, déguisé en plombier, s'introduit dans la Maison de Dames, se fait reconnaître de Violette et parvient à entrer en possession du médaillon qui part le soir même pour New-York.

Lorsqu'elle reçoit le médaillon, Hermance le montre à Ketty qui reconnaît Arabella. Pour tenter de retrouver cette dernière, en admettant qu'elle soit toujours en vie, Atkins à l'idée d'utiliser les annonces des grands quotidiens et de dire qu'Arabella Herber est recherchée à propos d'une succession. Au bout de trois jours, une cousine, intéressée par l'argent qu'elle pourra peut-être récupérer, se manifeste et révèle à Atkins et Hermance qu'Arabella passe ses journées au patronage du Soldat Français depuis le début de la guerre, à tricoter chaussettes et chandails pour les soldats de France. Le détective et M<sup>lle</sup> de Saint-Clair se rendent sur place, rencontrent Arabella et lui apprennent que son enfant qu'elle croyait morte est en vie. Arabella raconte alors son histoire. Après sa fuite avec Frédéric Gerbeaux, le couple s'est établi à San-Francisco ; pendant de nombreuses années, Frédéric a payé les demandes d'argent que lui faisaient Herber, soi-disant pour Champagne-Cottage, jusqu'au jour où il a refusé. Herber a alors mis de fausses traites en circulation en imitant la signature de Gerbeaux. Frédéric a payé plusieurs fois et lorsqu'il a choisi d'arrêter, Herber est venu le trouver avec Vincent et Vogel en menaçant de le tuer s'il ne signait pas une reconnaissance de dette de 100000\$ et en décidant d'emmener Arabella et Violette en otages qui ne seraient rendus que lorsque la somme serait à lui. Frédéric a tenté de lutter mais a été tué ; Arabella s'est évanouie et à son réveil on lui a dit que Violette était morte et qu'elle serait elle-même otage pendant trois mois. Libérée après ce délai, Arabella est revenue à New-York qu'elle n'a jamais quitté depuis. Hermance promet à Arabella qu'elle reverra sa fille et lui montre une photo de Frédéric Gerbeaux dans laquelle elle reconnaît Herber, l'assassin de l'homme qu'elle aimait, le vrai Gerbeaux. Une semaine plus tard, Atkins explique à Hermance que le décès de Gerbeaux n'a pas été déclaré, qu'Herber a continué à contrefaire la signature du mort, lui a pris ses papiers et admet qu'il est normal que, parti jeune homme et revenu en France vingt ans plus tard, personne n'ait remarqué que Gerbeaux n'était pas Gerbeaux. Hermance comprend alors que c'est également le faux Gerbeaux qui a livré le malheureux Henri aux Allemands et trois jours plus tard elle embarque pour la France avec Arabella pour rendre la justice.

A Paris, Gerbeaux reçoit la lettre de Valentine contenant le mot de Baudrillart et, juste après,

la visite du rapatrié. Baudrillart raconte les aventures d'Henri et, parce qu'il est saoulé par Gerbeaux, commet deux erreurs, la première en disant qu'il transporte une lettre d'Henri pour Valentine, la seconde en disant à Gerbeaux qu'il a le bonjour de Karl Vogel. Gerbeaux fait alors absorber un narcotique à Baudrillart et dit à Vincent qu'il faut se débarrasser de lui le soir même ou le lendemain. Vincent donne sa soirée et sa journée du lendemain à Victorine qui rentre chez elle où elle trouve Célestin et Prosper. Célestin trouve étrange que son épouse ait été congédiée justement au moment où Gerbeaux et Vincent ont reçu la visite du soldat et pense qu'il est nécessaire de savoir qui est ce soldat. Comme Victorine est connue, les deux hommes et Aglaé montent la garde devant l'hôtel de Gerbeaux dès le lendemain matin à l'aube pour tenter d'intercepter le soldat. Le soir venu, les trois guetteurs n'ont pas vu le soldat mais ont vu Vincent et Gerbeaux revenir, ce qui signifie qu'ils étaient déjà partis avant l'aube ; le soldat est donc probablement parti mais Célestin veut absolument tenter d'en apprendre davantage. Le lendemain après-midi, Victorine reprend son poste à l'hôtel Gerbeaux. Un peu plus tard, un soldat demande à voir le maître des lieux ; il s'agit de Célestin déguisé qui prétend venir chercher son copain venu l'avant-veille. Gerbeaux dit que le soldat est parti mais au moment où il prend congé, Célestin voit un soldat gagner la sortie de service au fond du jardin. Victorine lui dit qu'elle est certaine que ce n'est pas le soldat qui est venu car celui qui part est grand et blond alors que l'autre était petit et brun. Célestin, qui sent que quelque chose de louche se trame, se lance à la poursuite du soldat.

Hermance arrive en France avec Atkins, Mac Cavendish et Arabella, et c'est Philippe d'Herbelot qui les accueille au Havre. Le baron a été informé par Prosper et Célestin que Violette est à Rueil et c'est là que se rend en premier lieu le petit groupe afin de libérer la fille d'Arabella. Mère et fille se retrouvent et Violette apprend que Gerbeaux n'est pas son père et que son amour avec Pierre redevient donc possible.

Après avoir volé la lettre d'Henri que transportait Baudrillart, le faux Gerbeaux en a rédigé une autre dans laquelle il se fait passer pour un Henri qui dit qu'étant horriblement défiguré, il a décidé de se retirer du monde et de ne plus jamais revoir Valentine. Il charge Vincent, déguisé en Baudrillart, d'aller remettre cette missive à Valentine, pensant ainsi qu'elle acceptera de renoncer à l'homme qu'elle aime. Vincent s'exécute mais à sa grande surprise, Valentine écrit une lettre qu'elle demande au faux soldat de faire parvenir à Henri dans laquelle elle dit qu'elle l'aime toujours et qu'il ne sera jamais un objet d'horreur pour elle. Lorsqu'il repart de l'orphelinat, Vincent est arrêté car Célestin l'a suivi ; en tant qu'espion, son sort est sans appel. Chez lui, le faux Gerbeaux attend le retour de son complice mais c'est Hermance, Philippe d'Herbelot, Violette, Arabella et les deux Américains qu'il doit accueillir. S'il résiste d'abord aux attaques de Mlle de Saint-Clair, il fait une congestion lorsqu'il voit apparaître Arabella et meurt le lendemain matin après une nuit d'agonie.

Baudrillart se réveille dans la matinée, dans une chambre de l'hôtel Gerbeaux où il a dormi plus de 36h.

Six mois plus tard, après qu'Hermance de Saint-Clair et Philippe d'Herbelot se soient mariés, le double mariage de Violette et de Pierre ainsi que celui de Valentine et d'Henri est célébré. Henri avait fini par être interné comme fou en Suisse puis rapatrié. La question de la succession d'Herber-Gerbeaux pose des problèmes et c'est Mac Cavendish qui est pris pour arbitre : il décide que la moitié de celle-ci est du bien mal acquis, que personne ne peut recevoir cet argent et qu'il doit aller aux pauvres, distribué par Hermance ; l'autre moitié provient du vrai Gerbeaux et des Saint-Clair auxquels Herber l'avait volée et l'Américain estime que si Henri et Violette sont les héritiers incontestables, Hermance mérite sa part dans la succession. Il propose de donner comme cadeau de noces aux deux héritiers une somme égale à celle dont ils se désisteront et comme ils n'acceptent pas l'argent de l'Américain, celui-ci, qui n'a pas d'enfants, décide qu'ils auront cette somme par testament. Le roi du papier voit là un moyen de cimenter l'amitié franco-américaine et Hermance insiste sur le fait que jamais elle n'oubliera ce qu'elle a vu et entendu en Amérique, ainsi que l'aide et l'accueil qu'elle a reçus. Tous prévoient d'aller en pèlerinage en Amérique, après la guerre, afin de fêter la victoire dans ce merveilleux pays.

### **13. *L'horrible drame*, de Charles Mérouvel (du 03/10/1918 au 02/01/1919).**

Nous sommes à Paris en mars 1914. Suzanne de Fontelle, fille du comte Roland de Fontelle, nièce du baron Guy de Bréval, âgée de vingt ans, est le dernier espoir de la famille de Fontelle car son père n'a plus l'âge d'avoir d'autres enfants et car son oncle, le baron de Bréval, ne compte pas fonder une famille mais continuer à mener sa vie de noceur parisien. Suzanne passe beaucoup de temps avec sa tante, la marquise d'Orvillers, dans le domaine de Fontelle, entre Amiens et Coucy. Elle est courtisée par un baron allemand, Frédéric Stein, directeur d'une grande banque parisienne, très introduit auprès de toutes les personnes influentes et que le père de Suzanne ménage pour en tirer éventuellement parti dans le domaine des affaires.

Stein est en fait un colonel de uhlans qui dirige depuis plus de dix ans un centre d'espionnage dont sa banque est le centre névralgique. Il est aidé par deux espionnes très belles et très intelligentes qui ont ce métier en horreur car elles ne le font pas par choix : Charlotte et Hélène. Très rapidement Guy de Bréval a des doutes sur Stein et se demande pourquoi ce dernier s'est introduit dans sa famille et cherche à tout prix à obtenir la main de Suzanne. Cette dernière est aimée sincèrement par un jeune lieutenant de chasseurs à pied qu'elle connaît depuis son enfance et

qu'elle aime également : André de Neille. Tout l'entourage de Suzanne serait favorable à un mariage de Suzanne avec de Neille. La meilleure amie de Suzanne, Angèle Mayrand est aussi de cet avis.

Après avoir rencontré Charlotte et Héléne, surpris un vieux sénateur, Duplay, en compagnie de Gilberte, une fille de 17 ans amie des deux jeunes femmes, et avoir appris que toutes les trois sont des fréquentations de Stein qui multiplie les dîners orgiaques avec les plus éminentes personnalités de Paris, Guy de Bréval décide de suivre le baron allemand et voit ses doutes se confirmer. Il se lie avec la jeune Gilberte qu'il veut sortir du milieu interlope dans lequel elle évolue. En mai, le comte, qui invite toute sa famille dans son domaine, invite aussi Stein qui lui demande alors la main de Suzanne. Roland de Fontelle refuse en prétextant qu'avec les rumeurs de guerre, le moment est mal choisi pour une union franco-allemande. Guy de Bréval raconte alors au père de Suzanne tout ce qu'il sait sur Stein et désormais ce dernier devient indésirable car son intérêt pour la fortune de Suzanne ainsi que son rôle d'espion deviennent évidents. Guy rencontre Hans, le valet de Stein, et se lie à lui lorsqu'il découvre que le valet voue une haine profonde à son maître suite à un viol que Stein a commis sur la femme que Hans aimait, Lina. Durant le mois de juillet, Stein retourne en Allemagne et confie les rennes de son réseau parisien à Browner-Slow ; la concubine de ce dernier, mue par une jalousie malade, promet de se venger de Charlotte et d'Héléne en qui elle voit des rivales.

La guerre éclate. Guy part comme officier de réserve avec sous son commandement Louis Mayrand, l'époux d'Angèle, et André est mobilisé. Roland est à Paris, Suzanne et sa tante restent au domaine de Fontelle. Le 2 septembre, un régiment de uhlans commandé par Stein arrive au château de Fontelle. Ce dernier se venge d'avoir été éconduit en pillant le château et en violant Suzanne ; Legoff, le gardien du domaine, est sérieusement blessé et la marquise d'Orvillers meurt de peur. Ces méfaits accomplis, Stein repart. Suzanne retourne alors à Paris chez son père et il lui avoue tout ainsi que sa crainte d'être enceinte. Guy, Louis et André sont mis au courant. La grossesse se confirme et au fil des mois les hommes de l'entourage de Suzanne se jurent de la venger.

En juin 1915, Angèle propose à Suzanne de l'accompagner dans un domaine dont elle a hérité en Touraine afin qu'elle soit tranquille pour accoucher. Elle donne naissance à un fils que l'on nomme Jean-Félix et qui est confié à une métayère dévouée à la famille d'Angèle. Pendant ce temps, à Paris, la concubine de Browner-Slow, Sarah, monte tout un dossier contre Charlotte et Héléne. Le château de Fontelle est occupé par des officiers allemands. André, malgré ce qui est arrivé à Suzanne, lui écrit pour lui assurer qu'elle a toujours son amour.

Un an s'écoule, nous sommes au cours de l'été 1916. Suzanne est à Paris chez son père et personne dans son entourage ne fait mention de l'enfant. André monte en grade. Durant une permission, Guy va rendre visite à Gilberte et lui apprend que Charlotte et Héléne ont été arrêtées

pour espionnage ; c'est la vengeance de Sarah. Avant de repartir pour le front, il prend en main l'avenir de Gilberte pour la sortir du milieu dépravé où elle se perd. En septembre, Legoff croise Hans, le valet de Stein, aux abords de château de Fontelle ; ce dernier lui promet son aide si la famille de Fontelle décide de se venger de Stein. Hélène se suicide en prison et Charlotte attend son jugement après avoir avoué son rôle à Paris. Fin octobre, Suzanne part en Touraine avec Angèle. Angèle présente son fils à Suzanne qui ne supporte pas sa vue, fait une crise de folie et sombre dans une crise de mutisme pendant deux mois ; c'est une lettre d'André de Neille qui y met fin.

Janvier 1917. Suzanne est de retour à Paris ; elle reçoit la visite d'André durant une de ses permissions. Il lui confirme encore son amour pour elle. Browner-Slaw s'inquiète suite à l'arrestation des deux espionnes. Charlotte est finalement fusillée après avoir compris que Sarah était responsable de son arrestation. A force de rechercher la provenance des fuites, Browner-Slaw découvre que c'est sa concubine qui en est responsable. Les trois protecteurs de Suzanne, Guy, André et Roland attendent toujours le moment de la vengeance. Sachant que Stein élit régulièrement domicile au château de Fontelle, il y est attendu de pied ferme par les trois hommes qui stationnent dans les environs. En mars, dans le village de Touraine où est élevé le fils de Suzanne, une femme, ivre de chagrin suite à la mort de ses deux enfants sur le front, reporte toute sa haine sur le petit "Bocheton" fils de Suzanne et le tue en le jetant dans un ravin. Suzanne fond en larmes en apprenant la nouvelle et Stein, qui perd là l'arme avec laquelle il comptait bien, tôt ou tard, avoir Suzanne à sa merci, décide de se venger en détruisant le château de Fontelle.

A Paris, l'enquête se poursuit suite à l'arrestation des deux espionnes et conduit chez Browner-Slaw. Mais ce dernier a pris la fuite pour aller rejoindre son chef, Stein, après avoir détruit beaucoup de documents et assassiné Sarah. Stein arrive à Fontelle ; Guy, André et Louis également. Après un combat contre les uhlands et grâce à Hans, Stein est capturé. Le château, qui a été miné par Stein explose petit à petit. Les vengeurs décident alors de tuer Stein sur le lieu même où il a violé Suzanne en le faisant exploser avec la bâtisse.

En décembre 1917, André est nommé lieutenant-colonel et, durant une permission, va demander la main de Suzanne. Le mariage sera célébré quelques semaines plus tard, en janvier 1918.

#### **14. *Le soleil se lève*, de Jules Mary (du 03/01/1919 au 06/05/1919).**

Le 2 septembre 1914, avant la bataille de la Marne. Jean Léridan, aventurier de 45 ans, fils d'un naturalisé français et d'une mère levantine est marié à Clarisse, une femme plus jeune que lui, riche, fille d'un couple d'escrocs de haut vol qui a été au centre d'un scandale au cours de l'année précédente ; ils habitent le castel des Merisiers, près de Villeneuve. Clarisse a épousé Léridan car son

propre nom ayant été traîné dans la boue, elle ne se sentait plus digne de l'homme qu'elle aimait depuis longtemps, le capitaine Valentin Trémorgan, alors en mission secrète en Allemagne, et que Lériidan n'a jamais rencontré. S'il n'a épousé Clarisse que pour sa fortune, Lériidan s'est mis à l'aimer passionnément et à être rongé par la jalousie car il savait que son épouse aimait un autre homme que lui, même s'il avait tout fait pour tuer cet amour en interceptant des lettres et en faisant croire à Clarisse que, suite au scandale provoqué par ses parents, Trémorgan consentait mettait fin à leur amour.

Durant la soirée sur laquelle s'ouvre le récit, Clarisse fait comprendre à son époux qu'elle ne l'aimera jamais ; ce dernier la menace de ne pas uniquement faire retomber sur elle le poids de cette décision mais également sur la France, cette patrie qui n'est pas la sienne : il explique que soit il combattra pour celle-ci si Clarisse lui appartient entièrement, soit il se battra contre elle si Clarisse refuse. L'épouse ne cède pas mais Lériidan reste convaincu qu'il saura la soumettre par la douleur et la terreur.

Alors que les troupes allemandes se rapprochent très rapidement et que les routes sont encombrées de malheureux qui les fuient, Clarisse, de sa chambre, voit entrer un homme dans le château, qu'elle croit être un voleur. Il s'agit en réalité de Valentin, évadé depuis un mois de la forteresse de Glatz qui, après avoir appris le mariage de Clarisse, vient aux Merisiers pour avoir des explications avant de rejoindre son régiment. Clarisse n'a pas le temps de s'expliquer mais jure à Valentin qu'elle est une victime et qu'elle l'aime toujours. Alors que Trémorgan cherche à partir discrètement, il est vu par Lériidan et parvient à lui faire croire que, poursuivi par des uhlands sur lesquels il a tiré, il est entré au château pour se mettre à l'abri. Des uhlands arrivent alors et en les interrogeant, Lériidan a la preuve que l'homme qu'il a caché a menti. Ces uhlands sont tués par des soldats français qui font irruption au château. Lorsqu'il veut parler à l'homme caché, Lériidan constate que celui-ci a fui : il est alors clair pour lui que cet inconnu n'est autre que l'homme qu'aime Clarisse. Alors qu'il le cherche dans le parc du château, il est attaqué par un vagabond du nom de Silvère Doméry, enfant trouvé dans le village des Ardennes dont il porte le nom. Lériidan le domine, l'interroge, et le pauvre bougre lui dit avoir vu un homme prendre la fuite, qu'il pourrait reconnaître s'il le voyait à nouveau, et précise que cet homme a eu un entretien avec l'épouse de Lériidan. Lériidan demande à Silvère, en échange du gîte, du couvert et d'argent, de demeurer dans le parc du château et de l'avertir s'il voit l'inconnu revenir. Le lendemain matin, Lériidan a une explication avec son épouse au sujet de la visite qu'elle a reçue la veille ; elle avoue que l'homme est bien celui qu'elle aime mais elle refuse de révéler son identité malgré la torture physique qu'il lui inflige. Ce même jour, le 3 septembre, Lériidan reçoit l'ordre d'évacuation et décide de rester encore quelques jours.

Le 151<sup>ème</sup> d'infanterie occupe Villeneuve à compter du 5 et le capitaine Trémorgan se présente au colonel pour reprendre la tête de sa compagnie déjà bien éprouvée par les combats puisqu'ayant perdu 80% de son effectif. Le soir venu, il décide d'aller aux Merisiers qui ne sont qu'à 15mn de course à pied pour obtenir une explication de Clarisse avant de partir se battre quelques heures plus tard et peut-être de mourir. Dans le parc, il croise Silvère auquel il demande d'apporter un message à Clarisse, message dans lequel il dit attendre celle-ci dans la chapelle. Le message transite par Léridan qui laisse Silvère remplir sa mission et apporter ensuite à l'homme qu'il sait à présent être un officier la réponse de Clarisse : elle donne rendez-vous à Valentin dans la chapelle avant 2h du matin. Léridan donne cependant quelques instructions à Silvère puis va trouver son épouse et s'arrange pour l'empêcher de sortir ; Clarisse se rend compte que son époux se doute de quelque chose et se dit que tant qu'il restera auprès d'elle, Valentin ne risquera rien. Ne pas se rendre au rendez-vous c'est éviter une confrontation entre les deux hommes. Valentin, qui attend Clarisse, se fait enfermer dans la chapelle par Silvère qui obéit aux ordres que lui a donnés Léridan.

Durant la nuit, des ordres arrivent à Villeneuve et le 151<sup>ème</sup> se remet en marche avant l'aube. Le colonel constate l'absence du capitaine Trémorgan et ne sait quoi en penser : drame quelconque, désertion, lâcheté ?

Valentin a beau s'acharner contre les portes, il ne parvient pas à sortir de la chapelle. Lorsque le soleil se lève, il voit passer son régiment, entend au loin les bruits de la bataille et crie de désespoir pour qu'on vienne le libérer mais personne ne l'entend. Il voit Léridan et Clarisse quitter les Merisiers ; cette dernière se rend compte qu'il est enfermé et s'évanouit. Afin que le guet-apens dans lequel il est tombé soit connu, Valentin rédige une lettre qu'il place entre deux pierres. Dans la matinée, Valentin voit la bataille aux alentours et son régiment décimé revenir vers les Merisiers en luttant contre l'ennemi. Deux obus s'abattent sur la chapelle et des soldats trouvent Valentin, les yeux hagards.

Le 15 septembre, après la bataille de la Marne et le reflux des Allemands vers l'Aisne, Silvère se rend chez Léridan, à Paris, récupérer le reste de l'argent qui lui est dû. Léridan lui révèle la réalité du guet-apens auquel il a participé et oblige le vagabond à signer un papier sur lequel il avoue avoir enfermé, dans la nuit du 5 au 6 septembre, un capitaine du 151<sup>ème</sup> de ligne pour l'empêcher de se battre, le condamnant ainsi au déshonneur et à la mort. Silvère n'a pas d'autre choix que d'accepter mais refuse l'argent de Léridan ; il décide en outre de s'engager pour expier sa faute.

A Villeneuve, Valentin est interrogé mais ne sait comment expliquer ce qui lui est arrivé. Son état nerveux est préoccupant et pour tous il a abandonné son poste parce qu'il a défailli, manqué de courage. Trois jours plus tard, il est jugé pour abandon de poste, désertion en face de l'ennemi et

condamné par un conseil de guerre à être fusillé, même si bon nombre des officiers présents ont des doutes, notamment le colonel, qui connaît sa valeur de soldat. Valentin demande à ce que sa condamnation et son exécution ne soit pas révélées à son père aveugle et moralement très fragile mais aussi que sa mère et ses sœurs Sabine et Nicole ne soient pas complices de ce mensonge.

Après avoir quitté Léridan, Silvère, profondément troublé, retourne à Villeneuve et aux Merisiers pour trouver des preuves contre l'homme qui l'a utilisé et se venger. Lorsqu'il arrive à la chapelle, il assiste à la mort de Valentin sans pouvoir l'empêcher ; en fouillant les ruines de la chapelle, il trouve un morceau de la lettre écrite par Trémorgan et orne la tombe sans nom du fusillé d'une croix, de fleurs et enterre avec lui la lettre qu'il met dans un bidon.

A la fin du mois, la famille Trémorgan apprend la mort de Valentin par une lettre qui lui attribue une mort en héros. Le colonel Cromère rend visite à la famille de son officier, qu'il appréciait, et comme le père de Valentin est absent, il révèle la vérité tout en insistant sur le fait qu'il n'a jamais cru à la culpabilité de Valentin en reconnaissant cependant que toutes les preuves étaient contre lui. Lorsque le père de Valentin revient, le colonel lui ment et comme M<sup>r</sup> Trémorgan lui demande s'il sera possible de décorer son fils de la Croix de guerre lorsque celle-ci aura été instituée, Cromère lui dit qu'il se souviendra de son souhait. Peu de temps après, la famille quitte Paris pour son château de Bois-des-Anges, en bordure de la lande de Jobourg, en Cotentin.

Fin octobre, M<sup>r</sup> Trémorgan est surpris de n'avoir toujours aucune nouvelle de Cette croix de guerre à laquelle il tient et son épouse, qui lui promet de faire les démarches nécessaires, s'absente pour quinze jours. Elle revient avec une enveloppe en disant qu'on lui a remis la citation de Valentin et sa Croix de guerre : elle lit la citation qui annonce la mort du fils le 6 septembre, en héros, et le père est heureux et fier. A l'occasion d'un service célébré à l'église de Jobourg en l'honneur de Valentin, Clarisse, arrivée avec son époux dans leur villa de la Falaise deux jours plus tôt, apprend que Valentin est mort, entend M<sup>r</sup> Trémorgan réciter la citation qu'il connaît par cœur, et pense donc que l'homme qu'elle aimait est mort à l'ennemi et que son époux n'a peut-être jamais monté de guet-apens pour le piéger. Pendant l'office, Léridan dit à Clarisse qu'en réalité Valentin a été fusillé pour défaillance devant l'ennemi et la menace de révéler le mensonge de la citation si elle n'avoue pas le nom de l'homme qu'elle aime. Elle révèle qu'il s'agit de Valentin, qu'elle croit en son innocence et dit à son époux qu'elle sait qu'il lui a tendu un piège pour l'enfermer dans la chapelle. Léridan ne nie pas et dit qu'il s'est vengé ; Clarisse lui répond qu'elle aimera davantage Valentin à présent qu'il est mort. A la sortie de l'église, Sabine retrouve Bernard Cavalié, le fils de sa nourrice, qui arrive au terme d'un mois de repos suite à une blessure, et qui demande à parler à la jeune femme le soir même. Lors de cette entrevue, il avoue son amour profond à Sabine ; cette dernière

révèle à Bernard la vérité sur la mort de Valentin et ajoute que tant qu'il ne sera pas réhabilité, elle ne fera pas de projet.

16 mois plus tard, le 21 février 1916, jour du début de la bataille de Verdun, Silvère qui, comme il l'avait dit, s'est engagé immédiatement après son retour à Villeneuve, est dans un poste d'observation près du bois d'Haumont avec un soldat arrivé depuis deux jours, Lionel Lestanat. Après des heures d'un bombardement d'une violence inouïe durant lequel personne ne peut bouger, les deux hommes sortent vers 17h et se dirigent vers Samogneux pour rejoindre ce qui reste de leur compagnie, c'est-à-dire un tiers des hommes. Durant la nuit, le village est bombardé et toute la compagnie anéantie, sauf les deux hommes. Durant la nuit du lendemain, les deux hommes sont blessés par un obus : Silvère n'a plus de jambes et Lestanat plusieurs blessures. Lionel parvient à tirer Silvère dans un entonnoir et, sentant la mort venir, les deux hommes se confient leurs secrets : Lestanat raconte qu'il a commis un meurtre par jalousie à Bruxelles et qu'il a été sauvé par l'invasion tandis que Silvère lui offre ses papiers, son livret, son bracelet d'identité pour qu'il se fasse une nouvelle vie et, juste avant de mourir, lui parle de l'officier qu'il a enfermé et des indications pour aller fouiller la tombe du fusillé innocent qu'il a laissées dans son portefeuille. Lionel met ses propres papiers et son bracelet d'identité sur Silvère, détache la Croix de guerre et la médaille militaire que Doméry avaient gagnées, mais au moment de partir, il n'a plus les forces nécessaires pour bouger.

A son poste de commandement, Cromère, devenu général, reçoit en ce 23 février matin, l'ordre de replier sa ligne de défense alors qu'il est certain qu'il aurait pu tenir encore trois jours pour retarder l'avance de l'ennemi. Il envoie donc son agent de liaison, qui n'est autre que le sergent Bernard Cavalié, porter l'ordre au colonel, à Herbebois. Bravant tous les dangers, Bernard remplit sa mission et sur le chemin de retour, de nuit, trouve Lestanat et l'emmène jusqu'au poste de secours d'Haumont avant de retourner auprès de Cromère qui, pour le féliciter de la réussite de sa mission et le sauvetage du blessé, le fait lieutenant.

Lestanat lutte 15 jours contre la mort. Le faux Silvère est ensuite transporté dans un hôpital de Vannes pour sa convalescence. Début mai, il rencontre un des fils du colonel Brabant, le colonel de son régiment, qui le questionne ; Lionel se rend compte qu'il peut facilement être piégé et demande à récupérer ses papiers, c'est-à-dire ceux de Silvère, pour les étudier. Il apprend les circonstances d'obtention des trois citations de Silvère, lit les indications concernant l'emplacement de la tombe sans nom du fusillé innocent et se souvient des paroles du mourant. Lestanat rencontre le colonel Brabant et, pour donner du poids à son récit, lui dit qu'il a été blessé avec un certain Lionel Lestanat qui est mort sur le champ de bataille ; le faux Silvère a la confirmation que toute la

compagnie à laquelle il appartenait a été décimée, donc tous ceux qui auraient pu le reconnaître sont morts.

Au Bois-des-Anges, Nicole se sent inutile et veut participer à l'effort de guerre ; elle décide donc de devenir marraine et écrit au général Cromère pour qu'il lui recommande un soldat. Lorsqu'il reçoit la lettre, le général ne sait trop quoi répondre car il est amoureux de la jeune femme depuis qu'il l'a vue mais essaie de combattre ses sentiments car il a cinquante ans et elle tout juste vingt. Il se dit néanmoins qu'il pourrait être son filleul sans lui révéler son identité car il remplit les conditions posées par Nicole : célibataire et sans famille. Il donne à la jeune femme le nom du soldat Arnault mais se fait remettre tous les envois de Nicole à ce nom. Commence alors une liaison épistolaire entre une jeune femme qui parle des sentiments des gens de "l'arrière" envers les soldats, ces héros, et un soldat qui considère que le courage véritable n'est pas celui des exploits mais celui qui fait supporter au combattant sa vie au quotidien.

A l'hôpital de Vannes, la guérison de Lestanat/le faux Silvère tarde ; Bernard Cavalié arrive dans le même établissement pour des soins. Après un mois, il s'apprête à quitter l'hôpital pour quinze jours de convalescence et propose à Lestanat de l'emmener avec lui dans la ferme de sa mère près de Jobourg. Ils y arrivent courant juillet et lors de leur première promenade, ils rencontrent M<sup>r</sup> Trémorgan et sa fille Sabine. Le faux Silvère est immédiatement conquis par la jeune femme et les jours qui suivent, il s'arrange pour se promener seul et croiser Sabine à nouveau. Un jour, bien décidé à conquérir la jeune femme, il l'aborde alors qu'elle se trouve avec son père. Il ne la voit plus durant quelques jours car c'est Nicole ou M<sup>me</sup> Trémorgan qui la remplacent auprès de l'aveugle.

Un jour que ce dernier, éminent chirurgien qui depuis la maladie qui lui a ôté la vue a pensé plusieurs fois au suicide, décide à nouveau d'en finir avec la vie se dirige seul vers la falaise, il tombe sur Lestanat. M<sup>r</sup> Trémorgan demande alors au faux Silvère de lui lire la citation de son fils qu'il a sur lui avant qu'il ne meure. Lestanat, sans savoir qu'il ébauche un drame, révèle à l'homme que la citation qu'il porte ne concerne pas son fils Valentin mais un certain capitaine Georges Simon. Trémorgan comprend alors qu'il a été la victime d'un mensonge et, prenant à témoin les personnes qui sortent avec son épouse et sa fille de l'église de Jobourg, demande des explications à ces dernières. L'épouse révèle alors que Valentin est mort fusillé le 15 septembre 1914 parce qu'il a déserté son poste le 6 septembre au matin et s'est caché durant la bataille. Trémorgan en veut à ses deux filles et à son épouse d'avoir cru à cette infâmie et d'avoir entretenu le mensonge plutôt que d'avoir lutté pour réhabiliter Valentin. Le faux Silvère crie haut et fort qu'il jure que justice sera faite. Dans la foule, un homme écoute et n'en revient pas de ce qu'il entend : Jean Lériidan. L'homme qui dit s'appeler Silvère Doméry n'est pas le vrai Silvère qui a été son complice... Trémorgan demande à

ce que le faux Silvère l'accompagne au château tandis que celui-ci demande à Sabine un entretien seul à seul pour le soir même. Lestanat, en en tendant la vérité sur la mort de Valentin, s'est dit qu'il s'agit certainement du fusillé innocent dont Silvère lui a parlé et lorsque Sabine, au château, répète tout ce que Cromère a dit en septembre 1914, il en est certain et comprend qu'il tient là l'occasion de parvenir à ses fins c'est-à-dire posséder Sabine. Trémorgan dit qu'il donnerait toute sa fortune ou une de ses filles à celui qui réhabiliterait Valentin. Sabine se rend compte, suite à l'engagement pris par le faux Silvère, de ce que cela implique : la nécessité de se sacrifier. Le soir venu, alors que Lestanat se rend au rendez-vous fixé avec Sabine, il la surprend avec Bernard et entend les deux jeunes gens s'embrasser. Il s'évanouit, victime d'une crise de rage semblable à celle qu'il a connue lorsqu'il a tué sa maîtresse à Bruxelles par jalousie, et court rejoindre Sabine. Il se rend compte que le désir qu'il éprouve pour la jeune femme est plus fort que la reconnaissance qu'il a pour Bernard qui lui a pourtant sauvé la vie. Lorsqu'il se retrouve face à Sabine, il lui demande confirmation qu'elle se donnera bien à l'homme qui réhabilitera Valentin ; elle confirme, mais précise qu'elle n'aimera jamais cet homme car elle aime Bernard. Le faux Silvère raconte alors qu'il sait, ce que Silvère qu'il appelle alors Lestanat lui a révélé avant de mourir au sujet de la mort d'un officier innocent près de Villeneuve, et certifie qu'il possède des indications pour retrouver la tombe de cet officier et donc de Valentin. Lorsqu'elle rentre chez elle, Sabine réalise que c'est aux Merisiers qu'habitait Clarisse, la femme qu'aimait son frère, et se demande si cette femme et son époux n'ont pas joué un rôle dans la mort de Valentin. Léridan, caché, a entendu la conversation du faux Silvère et de Sabine et ne comprend plus car l'homme qui dit être Silvère prétend détenir ses informations d'un certain Lionel Lestanat. Dès son retour à la ferme des Cavalié, Lestanat prépare un voyage pour Villeneuve. Le lendemain, Bernard part regagner son poste et le faux Silvère est invité par M<sup>r</sup> Trémorgan, dont il refuse l'hospitalité, puis par Léridan, dont il accepte la proposition. En chemin pour la villa de la Falaise, Léridan interroge celui qui prétend être Silvère Doméry et se rend compte qu'il fournit le même état-civil et la même explication sur l'origine de son nom que ceux que lui avait donnés le vrai Silvère en septembre 1914. Léridan se demande donc qui est cet homme, mais il est certain que l'homme qu'il a devant lui sait quelque chose puisqu'il s'est engagé publiquement à rendre justice. Au château, Lestanat est présenté à Clarisse comme celui qui veut prouver l'innocence de Valentin et il s'étonne de l'attitude étrange de l'épouse de Léridan, silencieuse et abattue. Lestanat/le faux Silvère reste deux jours et deux nuits chez les Léridan ; il est surpris de constater que ses affaires ont été fouillées à deux surprises sans que rien n'ait été volé.

Lorsqu'il arrive à Villeneuve puis au château des Merisiers, qui n'est plus que ruine, Lestanat trouve la tombe grâce aux indications que lui a fournies Doméry et attend la nuit pour la fouiller. Lorsqu'il se met en mouvement, il sent qu'il est suivi. Il poursuit l'ombre qui le guette, la frappe avec

un bâton mais celle-ci parvient à prendre la fuite. En creusant la tombe, il trouve le bidon mentionné par les notes de Silvère et donc le fragment de la lettre rédigé par Valentin. Il est tout de même décidé à réhabiliter Valentin pour faire oublier son infamie. Il attend l'aube dans la chapelle, lit le fragment de lettre et manque d'être tué par une pierre tombée du toit qui le blesse au dos et le fait s'évanouir ; à son réveil, le fragment de lettre et les notes de Silvère lui ont été volées. Il comprend alors qu'il a été victime d'une tentative d'assassinat et que la perte de la lettre l'éloigne de Sabine. Il se dit alors que les ruines de la chapelle cachent peut-être l'autre morceau de la lettre et reste quatre jours sur place pour fouiller, mais en vain. Il ne lui reste que l'emplacement de la tombe, le souvenir des notes de Silvère et du fragment de la lettre de Valentin. Lorsqu'il repart de Villeneuve, il interroge un paysan pour connaître l'identité du propriétaire des Merisiers ; lorsqu'il apprend qu'il s'agit de Léridan, il est comme foudroyé.

Lorsqu'il revient au milieu de la nuit près de la villa de la Falaise, Lestanat sait qu'il va être face à son ennemi. Alors qu'il longe la falaise, il aperçoit un sous-marin, qu'il pense être allemand, se glisser sous la falaise, certainement dans des grottes sous-marines, et voit des étincelles étranges venant d'un des deux toits de la villa des Léridan. Il pense avoir peut-être rêvé car il ne revoit pas les lumières et rentre se coucher à l'aube. Pendant le déjeuner, il remarque que Léridan est sérieusement blessé au crâne et à l'oreille gauche, n'a donc plus aucun doute sur l'identité de celui qui l'a agressé aux Merisiers, et lui dit qu'il n'a rien découvert. Après le repas, les deux hommes restent ensemble et Léridan dit à Lestanat qu'il est allé voir la maison qu'il possède près des marais de Saint-Gond, qui à présent est en ruines, et le questionne au sujet de sa blessure de février et sur l'homme qui l'accompagnait alors. Au fil de la conversation, Lestanat comprend que Silvère a été le complice de Léridan et que ce dernier sait donc qu'il n'est pas Doméry... Mais Léridan ne pourra jamais prouver l'imposture car Doméry n'avait pas de famille et car tous les hommes de leur compagnie ont été tués. Léridan avoue alors avoir épié la discussion nocturne de Lestanat et de Sabine ; il sait donc que le faux Silvère en sait beaucoup et que les deux hommes se tiennent l'un l'autre. Dans l'après-midi, Lestanat se rend en compagnie de Clarisse chez les Trémorgan ; dans l'automobile qui les y conduit, Clarisse craque et demande au faux Silvère de la prendre en pitié et de se méfier de son époux car il est capable de tout. Comme Lestanat se montre méfiant, Clarisse demande s'il la soupçonne d'être pour quelque chose dans le drame de Valentin ; il répond que c'est elle que Valentin semble accuser. Clarisse est effondrée et repart chez elle, laissant Lestanat seul visiter les Trémorgan. Sabine est seule et le faux Silvère lui demande de promettre le secret avant de se confier à elle : il lui apprend alors qu'il a trouvé la tombe de son frère, une lettre de celui-ci dans laquelle il clame son innocence mais que celle-ci lui a été volée par un homme qu'il sait être Jean Léridan. Il précise qu'il connaît cependant la lettre par cœur, la récite à la jeune femme qui la prend

en note. Il donne ensuite son interprétation de la lettre et du guet-apens dans lequel Clarisse semble avoir joué un rôle. Sabine doute de la culpabilité de Clarisse car elle est certaine que Valentin et elle s'aimaient. Lestanat dit qu'il a été ému par l'épouse de Léridan plus tôt dans l'après-midi et qu'elle doit être elle aussi une victime de son époux. Il semble évident que Léridan, qui possède déjà la moitié de la lettre de Valentin, va essayer de trouver l'autre pour qu'il ne reste aucune preuve de son acte. Lionel explique à Sabine que s'il lui a demandé le secret, c'est afin de ne pas éveiller les soupçons de Léridan et d'avoir les mains libres pour agir. Il essaie ensuite de convaincre la jeune femme de l'aimer mais elle lui affirme que si elle l'épouse, elle ne l'aimera jamais. De retour à la villa de la Falaise, le faux Silvère dit à Léridan qu'il renonce à la mission qu'il s'est fixée car elle est trop difficile et trop dangereuse ; il lui reste deux mois de congé de convalescence et il souhaite se reposer. Léridan, cependant, n'est pas dupe.

Durant les huit jours suivants, Léridan est absent et Clarisse toujours enfermée dans sa chambre. Lorsque Léridan revient, Lestanat lui apprend qu'il n'a pu cacher à Trémorgan qu'il a découvert la tombe de son fils et lui a promis de l'y conduire le lendemain. Léridan annonce alors qu'il effectuera lui aussi le pèlerinage en compagnie de son épouse pour prouver à cette famille qu'il les estime. Lestanat est soufflé par tant de cynisme et Clarisse horrifiée. Le soir, Lestanat prévient Sabine et lui demande de se contenir, sur la tombe de son frère, face à Léridan. Le lendemain, la visite de la tombe a lieu. Face à la douleur de Clarisse, Lionel est convaincu qu'elle est elle aussi une victime. Sabine fait preuve d'un grand courage face à le Léridan, le coupable de la mort de son frère, à tel point que ce dernier est persuadé que le faux Silvère n'a parlé à personne de ce qu'il sait ou soupçonne à son sujet.

Sur le front, le général Cromère continue sa correspondance avec Nicole. L'officier se demande pourquoi il a eu la faiblesse d'inventer ce subterfuge pour être en relation avec la jeune femme et songe à tout arrêter en apprenant à Nicole qu'Arnault est mort. Cependant, il ne peut se mentir et c'est l'amour qu'il ressent pour elle qui l'emporte. Comme Nicole insiste pour que son filleul vienne chez ses parents lors de sa prochaine permission, Cromère, tout en ne sachant pas comment il gèrera cette situation, donne à sa marraine la promesse que le filleul passera sa permission auprès d'elle.

Sur un autre point du front, Bernard, qui est parti en sachant qu'il laissait un concurrent en la personne de Silvère est miné par l'inquiétude.

A la villa de la Falaise, Clarisse et son époux vivent comme deux étrangers, comme deux ennemis ; elle vit isolée dans une aile de la maison pendant qu'il vaque à ses occupations,

s'absentant souvent, parfois assez longuement, sans qu'elle ne sache trop pourquoi, dépensant énormément d'argent sans que sa fortune à elle n'en souffre, ce qui amène Clarisse à se demander d'où l'argent provient. Un soir, alors que Léridan parle à son épouse de l'activité des sous-marins allemands non loin de la côte, il laisse sous-entendre que Clarisse a une responsabilité dans les nombreuses morts qui ont lieu en mer près des côtes du Cotentin, mais sans expliquer le sens de ses paroles. Dès lors, Clarisse cherche sans répit à comprendre ce que son époux a voulu insinuer. Une semaine plus tard, elle aperçoit d'étranges petites étincelles au coin d'un des deux toits de sa villa et en déduit qu'il s'agit de télégraphie sans fil. Quelques heures plus tard, elle voit un canot partir de la falaise et aller à un rendez-vous avec un sous-marin, près d'un îlot, sous-marin qui est certainement allemand. Lorsqu'elle observe les faits et gestes de l'homme du canot, il lui semble reconnaître son époux. Pour en être certaine, elle essaie de le surprendre lors de son retour à la villa mais en vain. Le lendemain matin, son époux quitte la villa et elle en profite pour fouiller son bureau et le pigeonnier où elle a vu les étincelles : elle y trouve un étrange réseau de fil de fer mais aucun récepteur. Deux nuits plus tard, elle voit la même barque qui se rend vers l'îlot, essaie à nouveau de surprendre le retour éventuel de son époux mais ne voit rien ; au matin, Léridan est dans sa chambre et elle en conclut que si l'homme du canot est bien son époux, il doit passer par les caves de la villa. Quatre nuits de suite elle se cache dans les caves et la 4<sup>ème</sup>, elle voit son époux descendre, emprunter une fissure entre les roches au fond d'un caveau, le suit, et débouche au niveau de la falaise. Elle n'a donc plus aucun doute sur les activités nocturnes de son époux qui impliquent une complicité avec les Allemands, fait demi-tour, et regagne sa chambre. Le lendemain, Léridan entre dans la chambre de son épouse, voit les vêtements mouillés et tâchés de boue, lui fait comprendre qu'il sait ce qu'elle a fait pendant la nuit, et lève le voile sur ses activités : il aide les sous-marins allemands à couler des navires qui gagnent les ports de Brest, Cherbourg ou du Havre en leur communiquant les positions de ceux-ci. Il rappelle à Clarisse qu'autrefois il lui a laissé le choix de faire de lui un défenseur de la France si elle acceptait de s'abandonner à lui ou un ennemi farouche du même pays si elle refusait. Pour lui prouver qu'elle est complice des crimes qu'il aide les Allemands à commettre et qu'elle peut tout faire cesser, il lui met un marché entre les mains : un sous-marin attend les informations qu'il doit transmettre pour couler un convoi durant la nuit prochaine ; soit elle lui cède, il n'envoie rien et fuit avec elle en Espagne pour éviter les représailles allemandes consécutives à sa défection, soit elle refuse, il envoie les renseignements attendus et Clarisse est alors responsable d'un carnage en mer. Il lui laisse plusieurs heures pour réfléchir. Le soir venu, Léridan revient voir son épouse et l'emmène dans le pigeonnier où elle découvre toute l'ingéniosité d'un poste de télégraphie sans fil dissimulé dans le plancher et comprend le rôle des fils de fer. Comme elle ne semble pas décidée à céder à son époux, il la fait assister à l'attaque du convoi en interceptant toutes les communications ; il insiste à plusieurs reprises sur le fait que sur un seul mot de Clarisse, il peut tout stopper mais comme elle

refuse de céder à celui qui a tué l'homme qu'elle aimait, le carnage s'accomplit. Plus tard sans la nuit, Clarisse assiste à l'arrivée d'un canot avec trois survivants qui ramènent le cadavre d'un enfant d'une dizaine d'années. Elle demande à le ramener chez elle pour le prier toute la nuit et jure qu'il sera vengé.

Lestanat ne soupçonne rien de tout cela et continue sa convalescence à la villa de la Falaise. Un jour que Lériidan se rend à Cherbourg, il propose à son invité de l'accompagner. Il surprend alors le faux Silvère qui entre chez un bijoutier. Il y entre ensuite chez ce bijoutier, qu'il connaît, apprend que le faux Silvère veut vendre un diamant, et se demande d'où provient cette pierre : vol de guerre, crime d'avant-guerre, ou possession honnête d'un soldat fortuné qui n'est pas Doméry ? Il acquiert la conviction que le vrai Silvère qu'il a connu en 1914 est mort à Verdun et avait fait la connaissance d'un homme auquel il a fait des confidences et qui a pris son identité. Il se souvient de la conversation qu'il a surprise entre Sabine et l'homme qu'il héberge dans laquelle le nom de Lestanat a été prononcé et pense que c'est à ce dernier qu'il a affaire. Le lendemain, le faux Silvère annonce qu'il part pour quelques jours ; Lériidan en déduit que son invité va tenter de retrouver la deuxième partie de la lettre de Valentin. Le soir même, il quitte lui aussi la villa. Lestanat, après avoir obtenu à Cherbourg une autorisation pour un déplacement de huit jours sur son congé de convalescence, se rend effectivement au château des Merisiers. Sur place, il constate que ce qui restait de la chapelle a été détruit car Lériidan a décidé de faire ériger un autre bâtiment sur son emplacement. Il fouille tout de même et retrouve la seconde partie de la lettre dont la lecture, couplée à ses souvenirs de la première partie, lui permettent de reconstituer les dernières pensées du capitaine Trémorgan : ce dernier accuse clairement Lériidan et son épouse de l'avoir piégé dans la chapelle. Le lendemain, il est arrêté à Sézanne par des gendarmes car il est soupçonné d'espionnage suite à une accusation anonyme mais au bout d'une douzaine de jours, il est libéré. Lestanat est certain que le coup vient de Lériidan mais ne comprend pas ce que ce dernier peut y gagner, pourquoi il a voulu gagner du temps. Lorsqu'il revient à la villa, il a une longue discussion avec Lériidan et les deux hommes finissent par abattre leurs cartes : le faux Silvère dit qu'il a trouvé la seconde partie de la lettre qui accuse formellement son hôte et son épouse tandis que Lériidan fait comprendre à Lestanat qu'il sait qu'il est un imposteur, lui montre le document signé par le vrai Silvère le 15 septembre 1914 dans lequel il avoue avoir attaqué Lériidan le 3 septembre puis avoir enfermé à clé Valentin Trémorgan dans la chapelle le 6 ; il ajoute qu'il est entré en possession de son livret puisque tous les livrets des morts ramassés sur le champ de bataille sont centralisés à Rouen, qu'il a su qu'avant la guerre Lestanat était à Bruxelles, et qu'il est allé en Belgique pour une enquête qui lui a appris que ce dernier a assassiné l'actrice Colette Tasy juste avant la guerre. Lestanat voit tous ses projets s'effondrer

puisqu'il ne pourra jamais réhabiliter Valentin : en effet, s'il produit la lettre de Valentin, Lériidan révélera toutes les preuves qui compromettront l'imposteur assassin. L'époux de Clarisse propose alors un marché au faux Silvère : si celui-ci garde la seconde moitié de la lettre de Valentin, il lui en fournit une autre qui, couplée à la première, ne l'accuse plus mais fait du malheur de Valentin un accident dû au vent qui a fermé les portes de la chapelle. Cette fausse partie de lettre imite parfaitement l'écriture du capitaine Trémorgan et correspond parfaitement au niveau de la déchirure au morceau manquant. Cela suffira pour réhabiliter Valentin et pour que Lestanat obtienne Sabine. De plus, il rendra à Lionel la première partie de la lettre : il sera facile d'expliquer à Sabine que les accusations formulées contre Lériidan sont fausses avec le second fragment factice et que celui-ci a accepté de restituer la première partie de la lettre et admis avoir volé sur Lestanat évanoui pour protéger son foyer. Il est évident que Clarisse ne dira jamais rien de l'usurpation d'identité et que Lestanat restera donc pour toujours le soldat décoré Silvère Doméry. Lionel ne voit pas comment ne pas obéir et questionne Lériidan sur le moyen grâce auquel il a pu se rendre en Belgique car ce n'est pas aisé. Ce dernier dit qu'il s'est arrangé pour faire partie d'une commission neutre de ravitaillement pour la Belgique et les pays occupés depuis l'Espagne et dit qu'il est capable de faire venir les parents de Lestanat en France, ce qui sous-entend qu'il possède de puissantes relations. Lionel se souvient alors des étincelles vues un jour au niveau du pigeonnier de la villa et soupçonne quelque chose. Il se rend chez les Trémorgan pour voir Sabine et si, l'espace d'un instant, il hésite à poursuivre ses mensonges, l'amour passionné qu'il éprouve pour la jeune femme a le dessus et il met à exécution le plan imaginé par Lériidan en fournissant toutes les explications nécessaires. Le reste de la famille est également mis au courant de la pseudo-découverte de la fausse seconde partie de la lettre rédigée par Valentin, de la restitution par Lériidan de la première partie et Sabine confirme à son père et au faux Silvère qu'elle accepte le sacrifice consenti pour la réhabilitation de son frère. Le même jour, en cette première semaine de septembre 1916, le sous-lieutenant Bernard Cavalié résiste avec ses hommes dans le dernier fortin qui protège Verdun, près de Souville ; avec moins d'une centaine d'hommes affamés et assoiffés qui ne seront bientôt plus qu'une douzaine, et quelques mitrailleuses, il repousse plusieurs assauts allemands et tient bon jusqu'à l'arrivée des troupes françaises.

Quelques semaines plus tard, le 24 octobre, le mariage du faux Silvère et de Sabine est célébré à Jobourg en présence de Bernard, promu lieutenant, et venu en permission pour quinze jours. Sa tristesse est profonde car Sabine représentait son avenir ; il décide de se suicider durant la nuit suivante en se jetant du haut de la falaise. Après son mariage, Lestanat se demande si tout ce bonheur est bien réel. Cependant, le soir, lorsqu'il retrouve Sabine dans la chambre conjugale, il se

rend compte que cette femme qu'il aime vraiment ne l'aimera jamais, il réalise que la seule manière de prouver un amour non égoïste à Sabine c'est de tout lui avouer et de rendre possible son amour pour Bernard. Alors il craque, fait le sacrifice de ses projets, et dit à Sabine que leur mariage est nul car son état-civil est celui d'un mort ; puis il raconte toute son histoire jusqu'au chantage de Léridan qui est bel et bien coupable et le tient car il sait tout de son passé. Sabine et Lionel tombent d'accord sur le fait que Clarisse doit être elle aussi une victime du drame contrairement à ce que croyait Valentin et Lestanat s'engage à libérer Sabine par sa mort, à châtier Léridan, et à rendre espoir à Bernard. Il demande à Sabine de garder le silence pour le moment, afin de ne pas éveiller les soupçons de Léridan et elle s'y engage. Lestanat se rend ensuite chez Cavalié qui est plus qu'étonné de voir celui qui lui a volé son bonheur. Lionel se rend compte que Bernard compte se suicider mais lui demande huit jours et lui promet que d'ici-là il pourra retrouver Sabine, qu'il n'a pas touchée, et goûter au bonheur avec elle. Bernard ne comprend pas mais ému par le sérieux et les larmes du faux Silvère, il accepte de lui laisser le délai demandé. Alors qu'il erre ensuite dans la lande pour se calmer, Lionel rencontre Clarisse en larmes. Elle montre à Lionel les étincelles venant du pigeonnier ; il lui dit les avoir déjà vues et comprendre qu'il s'agit de télégraphie sans fil et d'une complicité de Léridan avec les activités d'un sous-marin allemand qui coule des navires près de la côte. L'un et l'autre livrent les secrets qui les minent et qui font d'eux deux volontés mues par les mêmes buts : réhabiliter Valentin, punir Léridan et expier une faute, pour l'un un meurtre et une série de mensonges, pour l'autre le sentiment d'être la complice des crimes de son époux en mer. A l'aube, ils se quittent et conviennent de se retrouver le lendemain soir pour commencer à agir.

Le lendemain, 25 octobre, journée qui succède à celle durant laquelle, en reprenant le fort et le village de Douaumont, l'armée française remporte une victoire capitale, celle de la bataille de Verdun, Lionel et Clarisse se retrouvent le soir venu et arrêtent le plan par lequel ils veulent punir Léridan à la fois pour la mort de Valentin et pour son rôle dans les activités sous-marines allemandes. Lestanat va aller trouver les autorités à Cherbourg, faire entourer la villa par des agents qui devront être visibles et s'arranger pour qu'une canonnière surveille les environs, tandis que Clarisse s'arrangera pour obtenir les aveux de son époux au sujet de Valentin ; elle demande à Lionel d'être sous sa fenêtre lorsqu'elle sera avec son époux. Le surlendemain, juste avant l'aube, un homme en auto vient avertir Léridan qu'il va être arrêté et qu'il doit fuir au plus vite. Léridan se demande qui l'a dénoncé, Lestanat ou Clarisse, mais penche pour son épouse car Lionel, en commettant cet acte, détruirait tout ce que son mariage lui a apporté puisque la vérité sur ses mensonges serait révélée. Alors qu'il voit des hommes arriver au loin, il va trouver Clarisse et lui demande si elle a parlé du passage souterrain vers la falaise ; elle lui dit qu'elle n'en a pas encore parlé mais qu'elle est prête à le faire, sauf s'il accepte d'avouer par écrit tout ce qui s'est passé dans la chapelle des Merisiers deux

ans plus tôt afin que plus un seul doute ne subsiste au sujet de l'innocence de Valentin. D'abord opposé à cette idée, Léridan se dit que s'il peut fuir il ne risquera plus rien et se rend dans la chambre de son épouse en compagnie de celle-ci pour rédiger la lettre demandée. Cependant, il ne consent à la lui remettre que si elle lui cède avant qu'il ne prenne la fuite. Prise d'une crise momentanée de folie lorsque son époux s'approche d'elle et l'étreint, elle reprend conscience lorsqu'il l'embrasse, recule, saisit la lettre et la jette par la fenêtre avant de s'évanouir d'horreur lorsque son époux s'approche d'elle à nouveau. Léridan hésite lorsqu'il regarde le corps de son épouse mais décide de fuir en empruntant le souterrain. Les agents, accompagnés du faux Silvère, envahissent la maison et ce dernier, en suivant les portes ouvertes, parvient à trouver le chemin emprunté par Léridan et se lance à sa poursuite ; l'époux de Clarisse parvient néanmoins à fuir en faisant sauter une mine dans le souterrain. Lionel remonte et conduit les agents au bord de la falaise d'où ils voient un canot partir et rejoindre le sous-marin allemand, prévenu par Léridan. Cependant, la canonnière qui surveille les environs coule le sous-marin avec Léridan à son bord. Le faux Silvère va ensuite retrouver Bernard pour lui dire qu'il a réussi ce qu'il voulait accomplir, puis Sabine à laquelle il remet la lettre d'aveux de Léridan ainsi que la véritable seconde partie de la lettre rédigée par Valentin ; avec ces pièces, il n'y a plus aucun doute au sujet de l'innocence du capitaine Trémorgan. Lionel demande à Sabine de ne rien révéler à ses parents et d'attendre les quinze jours qui restent avant son départ pour le front, départ qui sera sans retour. Quinze jours plus tard, Lestanat regagne son dépôt, est sur le point d'être mis en réforme mais insiste pour retourner se battre. Peu de temps après, il retrouve son régiment, et se porte immédiatement volontaire pour une patrouille dangereuse ; il est blessé, et alors qu'il peut être sauvé par des brancardiers qui passent près de lui, il se laisse mourir pour honorer sa promesse envers Sabine.

Chez les Trémorgan, Nicole attend toujours que son filleul avec lequel elle correspond depuis des mois vienne lors de sa permission comme il l'a promis. De son côté, le général Cromère se demande s'il doit écouter sa raison ou son cœur et choisit la seconde voie. Il décide cependant qu'il ira chez les Trémorgan en tant que général Cromère, sous un prétexte quelconque, et qu'en interrogeant Nicole, il évaluera les sentiments de celle-ci envers le soldat Arnoult avant d'éventuellement révéler la supercherie à laquelle il s'est prêtée. Le prétexte arrive avec une lettre de M<sup>r</sup> Trémorgan lui apprenant la réhabilitation possible de Valentin. Chez les Trémorgan, durant les trois jours que dure sa visite, Cromère questionne Nicole et se rend compte qu'elle est très attachée à son filleul mais n'ose avouer que le soldat Arnoult n'est autre que lui-même, le général de cinquante ans amoureux d'une jeune femme de vingt. Peu avant son départ, et parce que l'attitude

du général l'a mise sur la voie, Nicole s'arrange pour faire écrire Cromère et le prend au piège. Elle accepte son baiser, preuve que l'amour du général est donc partagé.

Durant les mois qui suivent, l'honneur de Valentin est rétabli et les mariages de Nicole et de Sabine sont décidés pour le printemps 1918. La formidable poussée allemande à partir du mois de mars de cette même année entraîne le report de ces deux événements. A partir de la fin du mois de juin, les lettres de Cromère et de Cavalié, promu capitaine, se font plus rares et si certaines causes peuvent expliquer des retards, ce qui est le cas pour les lettres du général Cromère, lorsque l'armistice est signé, cela fait près de cinq mois que Sabine est sans nouvelles de Bernard. Les recherches de Sabine et du général permettent d'apprendre que Bernard a été blessé vers Lassigny et que depuis, il est porté disparu. Le mariage de Nicole est fixé au 29 décembre et un soir de novembre, alors qu'elle revient de la ferme Cavalié où elle trouve du réconfort auprès de la mère de Bernard, Sabine voit un homme se diriger vers elle : il s'agit de Bernard qui a bien été blessé puis fait prisonnier, soigné à Aix-la-Chapelle, puis délivré par les troupes victorieuses. Il a écrit de très nombreuses lettres qui ne sont jamais parvenues à Sabine : les Allemands ne les ont vraisemblablement jamais postées. C'est un infirme que retrouve Sabine puisque Bernard a été amputé du bras gauche. Alors que celui-ci n'est pas certain que la femme qu'il aime voudra encore de lui, elle lui dit qu'au contraire elle l'aimera encore davantage. Les mariages des deux sœurs Trémorgan sont célébrés le 29 décembre.

#### **15. *L'arrêt de mort, de Jules Mary (du 07/11/1919 au 06/03/1920).***

Été 1913, dans les Ardennes, près de Rethel. Rolande de Chambry, la fille du comte de Chambry qui habite le château de Clairefontaine est amoureuse depuis l'enfance de Simon Levailant. Le jeune homme est le fils de Jean-Louis Levailant, riche meunier propriétaire des Moulins-Neufs, et il est sous-lieutenant de dragons au régiment de Sedan. Norbert de Chambry, lieutenant de dragons au même régiment que Simon, voit d'un très mauvais œil la proximité de sa sœur et de Simon car il estime que ce dernier n'est pas du même monde. Pour faire plaisir à leurs enfants, le comte et le meunier acceptent l'idée que Rolande et Simon se marient et leur font part de cette décision. A leur grande surprise, Simon dit qu'il éprouve avant tout une profonde amitié pour Rolande et qu'il se considère avant tout comme une sorte de frère ; Rolande semble partager cet état d'esprit. Norbert n'est pas dupe et sait que sa sœur aime Simon. Au cours d'une discussion avec elle, il la pousse à se livrer. Lorsque les deux officiers sont de retour à Sedan, Norbert montre toute l'hostilité qu'il éprouve pour Simon, qu'il connaît pourtant depuis l'enfance, et pendant des semaines l'ignore

totalemment. Puis, il se met à le provoquer, et comme Levaillant ne réagit pas, des rumeurs commencent à circuler qui lui font une réputation de lâche. Afin de faire taire ceux qui insultent son honneur, Simon décide un jour de s'exposer au tir de ses camarades lors d'un exercice et se cache derrière une cible. Il est touché par trois balles et après quelques semaines de soins, il va trouver Norbert et lui dit qu'il se tient également à sa disposition pour se battre avec lui. Un duel au sabre est organisé mais aucun des deux hommes ne parvient à s'imposer. Le même jour, le comte de Chambry, à Clairefontaine, est averti qu'un de ses oncles est mort en Bohême et qu'il est l'héritier des domaines de celui-ci. Il décide d'y partir au plus vite avec sa fille. Rolande et Simon se revoient la veille du départ et s'avouent un amour qu'ils se cachaient, ne s'avouaient pas. Rolande demande que pendant l'année durant laquelle elle sera absente, Simon fasse tout pour obtenir l'aval de Norbert au sujet de leur union, et fait promettre à l'homme qu'elle aime d'être présent si un jour elle a besoin de lui.

Le comte et sa fille arrivent dans le domaine de Medgyar à la fin de l'année 1913. Au mois de mars 1914, alors qu'elle fait une promenade à cheval, Rolande rencontre le comte d'Este et Olenbourg, cousin de l'Empereur, qui pour ses parties de chasse se rend fréquemment au rendez-vous de chasse de Godollo, dont les terres sont contiguës à celles de Medgyar. C'est à Godollo que le 30 janvier 1889, le jeune Rodolphe, fils de l'empereur François-Joseph et héritier du trône impérial a été retrouvé le crâne fracassé, dans son lit, à côté du corps inanimé de sa maîtresse, Marie Vetsera (l'auteur précise que les événements qu'il place à Godollo se sont en fait déroulés au rendez-vous de chasse de Mayerling). A la fin du mois d'avril, le comte d'Este tend un piège à Rolande dont la beauté l'a fortement impressionné : il s'arrange pour droguer le cheval de la jeune femme, qui devient fou, et lui sauve la vie dans la forêt en abattant le cheval. Il emmène Rolande, inconsciente après une chute, à Godollo. Lorsqu'elle reprend conscience, le comte d'Este avoue son désir à Rolande mais elle ne lui témoigne aucun intérêt. Ne parvenant pas à séduire la jeune femme, le comte la viole malgré ses suppliques. Après l'outrage, Rolande s'enfuit à travers la forêt pour retourner à Medgyar ; son père, parti à sa recherche, la retrouve. Elle lui ment pour ne pas le tuer car il est de santé très fragile. Durant la semaine qui suit, Rolande songe à appeler Simon à l'aide mais elle décide de ne pas le faire pour ne pas avoir à lui raconter ce qu'elle a subi. Par la suite, elle n'ose plus sortir seule. Quelque temps plus tard, son père, qui doit se rendre à Vienne, lui propose de l'accompagner pour qu'elle se change les idées. Il s'inquiète pour sa fille qu'il trouve changée depuis la nuit où elle a erré dans la forêt. Elle accepte et, pour divertir Rolande, le comte retient une loge à l'Opéra. Pendant la représentation, l'archiduc François-Ferdinand apparaît avec son épouse, la comtesse Chotek, et ses trois enfants ; Rolande réalise que cet homme n'est autre que le comte d'Este et Olenbourg, son violeur, qui la reconnaît également... Le lendemain, 10 juin 1914, alors qu'elle rentre à son hôtel, un

inconnu remet à Rolande un billet de François-Ferdinand qui lui demande une entrevue auquel un homme, le soir même, la conduira. Elle accepte dans le but de punir son violeur en l'assassinant et c'est donc munie d'un poignard qu'elle est conduite à la Hofburg. L'archiduc ne montre aucun remords, et promet à Rolande que si elle accepte de lui donner son amour, il mettra toute sa puissance à ses pieds, fera d'elle une femme enviée dont tous les désirs seront comblés. Rolande ne lui témoigne que haine et dédain, refuse même de le tuer tellement elle le méprise. François-Ferdinand la laisse repartir en lui disant qu'il ne renonce pas à elle et qu'elle lui appartiendra un jour. Le 12 juin, après son retour à Medgyar, elle se rend avec Sophie, une vieille paysanne à laquelle elle s'est rapidement attachée, au cimetière où est enterrée Marie Vetsera dite « Marie-Chérie » dont elle se sent proche à cause des événements qu'elle a vécus, même si Marie aimait Rodolphe. Les deux femmes surprennent alors une conversation de François-Ferdinand et d'un homme qui n'est autre que l'Empereur allemand Guillaume, tous deux venus dans ce coin abandonné pour parler sans risquer d'être entendus. L'archiduc fait part au *Kaiser* de son projet de monter un faux attentat contre sa personne lors de sa visite à Sarajevo, le 28 juin, jour anniversaire de la bataille du Champ des Merles, pour compromettre la Serbie et créer un prétexte au déclenchement d'une guerre qui permettra à l'Autriche-Hongrie et à l'Allemagne de devenir plus puissantes. Le préfet de Sarajevo, Edmund Gerde, dirigera l'attentat dont toute la responsabilité retombera sur les Serbes ; cet événement mettra le feu aux poudres et fera sauter l'Europe. Rolande n'entend pas toute la discussion mais sait qu'ils ont parlé de guerre et de la France. Le 15 juin, le comte de Chambry reçoit une invitation de François-Ferdinand pour une fête organisée à Godollo ; il demande à sa fille de l'accompagner et si sa première réaction est de refuser, elle finit par accepter pour ne pas être obligée d'expliquer son attitude et donc le drame dont elle a été la victime qui, elle le sait, tuerait son père.

Lors de cette fête, François-Ferdinand s'arrange pour avoir une entrevue discrète avec Rolande et lui renouvelle sa proposition de lui offrir une destinée exceptionnelle à côté de lui, l'homme qui relèvera un jour le Saint-Empire romain germanique. Rolande refuse toujours catégoriquement et lui fait comprendre qu'elle a surpris sa conversation avec l'Empereur Guillaume. L'archiduc se rend compte que la jeune femme est une menace et l'enferme dans une pièce pour aller parler avec un officier venu de Sarajevo, Zian Kali. Rolande parvient à sortir de la pièce et se retrouve cachée dans la pièce où l'archiduc discute avec Kali. Ce dernier remet une lettre d'Edmund Gerde qui détaille le complot du faux attentat de Sarajevo ; François-Ferdinand y répond en l'annotant, la met sous enveloppe qu'il cache du seau impérial et royal et, demande à l'officier d'aller retrouver Rolande pour pouvoir rester seul quelques instants, comme pour réfléchir au carnage qu'il s'appête à déclencher pour assouvir ses ambitions. Kali réapparaît et dit que la jeune

femme a disparu. Comme l'archiduc sort avec l'officier, Rolande sort de sa cachette, vole la lettre, prend la fuite et parvient à retourner dans la salle de bal auprès de son père. De retour dans son bureau, l'archiduc constate le vol et pense que Rolande est en réalité une espionne. Zian Kali retrouve la jeune femme et demande au comte de Chambry d'accompagner sa fille devant François-Ferdinand qui veut les entretenir. L'archiduc accuse Rolande, devant son père, d'être une voleuse. Le comte outragé défend sa fille qui finit par avouer son geste et dire qu'elle a caché les documents. Son père, frappé par les accusations puis par les aveux de sa fille fait un malaise. François-Ferdinand réfléchit et décide de laisser Rolande et son père en liberté : le mieux est de surveiller la jeune femme pour la surprendre lorsqu'elle récupèrera le pli dans sa cachette. Le comte de Chambry meurt durant le retour en auto à Medgyar alors que sa fille lui confie tout ce qui s'est passé depuis le jour du viol, mais sans mentionner le viol en lui-même.

Pendant les deux jours suivants, Rolande est surveillée jour et nuit. Avant l'enterrement de son père, Rolande écrit en cachette un petit mot qu'elle remet à Sophie à l'église : elle lui demande de rentrer en possession de l'enveloppe cachetée, cachée au pied de la tombe de Marie Vetsera, de la défendre au prix de sa vie et de faire en sorte qu'elle parvienne à Jean-Louis Levaillant, en France. Quelques heures avant que Rolande ne soit reconduite à la frontière, Sophie parvient à lui faire savoir qu'elle exécutera sa demande. Une heure avant qu'elle ne quitte Medgyar, Zian Kali essaie de forcer Rolande à dire où elle a caché le pli mais en vain ; il lui dit alors clairement que sa vie sera en permanence menacée et que c'est un arrêt de mort qu'elle provoque par son silence. Rolande tient bon et à peine Kali parti, elle manque d'être victime d'une balle tirée depuis l'orée du bois. Lorsqu'elle est conduite à la gare, sa voiture explose et elle est fouillée, ainsi que ses bagages ; les deux policiers qui sont censés l'escorter, Lariss et Sturberg, se rendent compte qu'elle n'est pas morte, décident de l'achever, mais elle est sauvée par l'arrivée de trois personnes dans une automobile qui la conduisent à Budapest avec les deux policiers. Elle monte dans le train accompagnée par Lariss et Sturberg. Durant le voyage, elle lutte contre le sommeil pour ne pas être assassinée par les deux policiers et lorsqu'elle descend à la gare de l'Est, ils lui font comprendre qu'ils la retrouveront. Elle arrive à Reithel avant midi, retrouve Norbert à Clairefontaine et durant les jours qui suivent, elle se repose. Une nuit, elle surprend Lariss qui l'observe par une fenêtre. Elle prend conscience que tout va être fait pour tenter de la tuer afin que le secret qu'elle détient soit préservé.

Sophie entre en possession de la lettre et se rend à Vienne chez sa fille qui travaille dans une confiserie française. Lorsqu'elle revient à Medgyar, elle est obligée de rester trois jours dans la forêt car sa maison est surveillée par la police du prince. Le 4<sup>ème</sup>, elle entre chez elle car elle sait que la lettre est en sécurité. Deux policiers la torturent et la forcent à parler : elle a envoyé la lettre

cachetée à Rolande dans une boîte de fruits confits et de bonbons qui doit à présent être arrivée à destination après être passée par Genève. La vieille paysanne est jetée en prison et l'information transmise à Lariss et Sturberg qui, déguisés, surveillent toujours Rolande. Celle-ci entre de justesse en possession du colis que les deux policiers allaient voler au messenger Bertrand chargé du service des colis. Elle cache le pli dans un pot de géranium et écrit le lendemain, le 28 juin, une longue lettre dans laquelle elle confesse tous les événements de sa vie à Medgyar, lettre qu'elle cache avec le pli impérial. Ce même jour, le faux attentat a lieu à Sarajevo mais l'archiduc meurt avec son épouse, tués par Gavrilo Princip, un étudiant serbe patriote bien décidé à punir l'Autriche. La nouvelle est connue à Clairefontaine le 30 et, pour Rolande, c'est le châtiment que méritait François-Ferdinand qui l'a frappé. Pendant quinze jours, Rolande ne revoit plus Lariss et Sturberg. Vers mi-juillet, les premières menaces de guerre n'ont pas encore perturbé le calme de Clairefontaine. Une nuit, les deux policiers qui surveillent la jeune femme entrent dans le château et elle leur échappe de justesse. Le lendemain, elle se décide à contacter Simon et à le faire venir à Clairefontaine ; pris par son service, Levallant n'avait pas encore pu venir auprès de Rolande depuis son retour. Le soir, il retrouve une jeune femme triste et tourmentée, persuadée qu'on cherche à la tuer à chaque instant. Elle ne parle pas du viol mais parle de la fête à Godollo, du vol de la lettre révélant l'intrigue et la lui remet en lui demandant de la protéger ; elle lui demande également de ne lire la lettre qu'elle a écrite qu'une fois qu'elle sera morte, de protéger le pli impérial et de ne l'ouvrir que si elle meurt, que la guerre éclate et que la France est accusée d'avoir voulu cette guerre. Simon convainc Rolande d'aller habiter chez son père aux Moulins-Neufs et les deux jeunes gens se séparent lorsqu'ils entendent l'automobile de Norbert arriver. Levallant essaie de partir discrètement mais il est surpris par Norbert et les deux officiers qui l'accompagnent, le capitaine Rosier et le lieutenant Gerbeaux. Norbert demande à Simon ce qu'il fait à cette heure tardive chez lui et lui reproche de profiter de la solitude de Rolande. Simon dit à Norbert qu'il a proposé à Rolande d'aller habiter aux Moulins-Neufs et que s'il veut plus d'explications, il n'a qu'à interroger sa sœur. Les 3 officiers entrent et découvrent Rolande blessée à mort à la tête et à la poitrine. Un médecin est appelé en hâte puis, au matin, un éminent chirurgien de Reims. Pour les trois officiers présents, Simon semble le coupable tout désigné mais ils n'osent imaginer ce cas de figure, même si les preuves semblent l'accabler. Au matin, Simon apprend la nouvelle par Bertrand et file au château où il constate que l'état de Rolande est quasi désespéré et que de sérieux soupçons pèsent sur lui. Le chirurgien fait ce qu'il peut mais n'est guère optimiste. L'enquête ne fait rien découvrir et aucun des trois officiers présents le soir du crime ne mentionne avoir croisé Levallant. Un soir de fin juillet, Simon est convoqué chez Norbert, à Balan. Là, il est confronté à tout un groupe d'officiers dont Gerbeaux, Rosier, Norbert, le commandant de Laplasse et son colonel. Ces hommes demandent à Simon de s'expliquer afin qu'il puisse être lavé de tout soupçon. Levallant reconnaît avoir rencontré Rolande le soir du 18 juillet, jour où elle a été

attaquée, avoue l'amour profond qu'il ressent pour elle mais refuse d'en dire davantage. Pour Norbert, il est évident que Simon a tenté de tuer Rolande car elle lui a certainement révélé qu'elle ne l'aimait plus. Gerbeaux dit qu'il pense impossible que Simon ait commis ce crime et demande à ce dernier de se défendre. Levillant dit qu'il est lié par un serment solennel et ne peut parler ; il compte que Rolande guérira et sera alors en mesure de le disculper, même si la mort de la jeune fille le disculperait également car il pourrait s'expliquer. Le colonel laisse le choix à Simon : il a huit jours pour réfléchir et il devra se décider à parler ou alors se suicider pour préserver son honneur et celui du régiment. Lorsqu'il revient chez lui, Simon est attaqué par deux hommes qu'il parvient à mettre en fuite et qui ont tenté de lui voler le porte-feuille en cuir dans lequel se trouve le pli impérial ; il constate que son appartement a été fouillé. Dans les jours qui suivent, il demande à Norbert le droit de voir Rolande. A la veille de partir, peut-être, pour la guerre, Norbert souhaite que sa sœur puisse disculper Simon, l'homme qu'elle aime mais aussi un officier ; cependant Rolande ne parle pas et demeure dans l'état de morte-vivante dans lequel elle a sombré depuis le 18 juillet. La profonde tristesse de Levillant fait toutefois douter Norbert de la culpabilité de celui-ci. Durant les douze heures précédant l'expiration de l'ultimatum du colonel, Levillant écrit quelques lettres et deux heures avant, il se rend chez le colonel pour lui demander de veiller sur la lettre que lui a remise Rolande de Chambry ; il lui révèle les dernières paroles de la sœur de Norbert : n'ouvrir le pli qu'après sa mort, si la guerre est déclarée et dans le cas où la France est accusée d'avoir voulu celle-ci. Le colonel renvoie Simon chez lui et lui fait promettre de ne pas se tuer avant la fin des deux heures qui lui restent. Chez lui, Simon s'endort et, trente minutes avant l'heure fatidique, se réveille et trouve Norbert à ses côtés : le frère de Rolande lui apprend que l'Allemagne vient de déclarer la guerre à la France et que ses juges n'ont pas le droit de priver le pays d'un officier tel que lui ; de plus, sa vie appartient à la France et non à ceux qui l'ont jugé et condamné ; Norbert promet d'oublier ce qui les sépare tant que la guerre durera.

Simon part avec son régiment en emportant la lettre confiée par Rolande. Après quelques jours passés en Lorraine où ont lieu les premières rencontres avec l'ennemi, le régiment repart le 12 août vers les Ardennes et passe tout près de Rethel. Norbert et Simon se demandent alors ce qu'il est advenu de Rolande. Le régiment marche alors vers la frontière du Luxembourg. Un soir, Simon montre la pochette de cuir qui contient les deux lettres remises par Rolande à Norbert et lui demande de ne jamais laisser son corps à l'ennemi et de prendre la pochette et de la conserver jusqu'à ce que Rolande lui dise quoi en faire si elle revient à la vie ; Norbert donne sa promesse. Peu avant d'arriver sur la Meuse, le régiment assiste à la retraite des troupes françaises et reçoit l'ordre de la protéger. Près de Meix, Norbert et Simon effectuent une reconnaissance dans un bois en

empruntant chacun une route différente ; Simon grimpe à un arbre pour découvrir les positions ennemies ; un obus allemand touche l'arbre et met Levallant en délicate posture. Norbert vient à son secours pour ne pas laisser son corps à l'ennemi s'il est blessé ou tué mais il rencontre un colosse allemand qui entreprend de le tuer à mains nues. Simon reprend ses esprits ; il n'est pas blessé, descend de l'arbre et tue le soldat allemand sauvant ainsi la vie de Norbert.

Le régiment se bat tous les jours et à la fin du mois il se retrouve vers Rethel, dans des Ardennes où les routes sont encombrées de fuyards. Lors d'une halte à Rethel, Simon rencontre son père qui lui dit que l'état de Roland ne s'est pas amélioré ; elle est veillée nuit et jour par Rose-Lys Barbarat, une fille de fermier qui est amoureuse de Simon mais se dévoue pourtant à la femme qu'il aime. Dans une auberge, Simon confie sa pochette de cuir à son père. Lariss et Sturberg, déguisés en paysans flamands, assistent à la scène. Avant de repartir, Simon prie son père de quitter Rethel avec Rolande et Rose-Lys au plus vite car ce n'est qu'une question d'heures avant que les Allemands n'arrivent et ne détruisent la ville et ses environs. Le lendemain matin, les habitants quittent Rethel et rejoignent sur les routes le flot humain qui se dirige vers Reims. Jean-Louis Levallant part avec Rose-Lys Barbarat et son père, leur vieille domestique Pulchérie et Rolande, toutes deux installées dans un vieux charriot. Durant une nuit, les faux Flamands Lariss et Sturberg parviennent à voler la pochette en cuir à Jean-Louis. Le 3 septembre, les fuyards arrivent à Reims et Levallant père conduit le petit groupe chez un de ses amis. La maison est déserte. Tandis que le père Barbarat et les trois femmes s'installent, Jean-Louis, qui ne pense plus qu'à retrouver l'enveloppe qui lui a été volée, part au hasard des rues de Reims pour tenter de retrouver les deux faux Flamands. Il assiste alors à l'entrée des premiers uhlans dans la ville et retrouve Lariss et Sturberg : il se jette sur eux, les met hors de combat, reprend les papiers et retourne vers la maison de son ami, poursuivi par les deux policiers autrichiens. Arrivé à la maison, il prend Rose-Lys à part, lui montre qu'il cache la pochette derrière un tableau et lui demande de la reprendre après qu'ils aient tous été fouillés car il se sait perdu. Barbarat cache Jean-Louis dans une soupente au-dessus de la cuisine et comme il ne révèle pas où est Levallant père lorsqu'il est interrogé par les deux policiers autrichiens, il est fusillé. Lariss et Sturberg décident alors d'interroger Pulchérie mais le second aperçoit Levallant père en train de tenter de s'échapper et l'abat tandis qu'un soldat l'achève à coups de crosse. Comme le mort n'a rien sur lui, la maison est fouillée une seconde fois mais en vain. Après ces événements, Rolande revient à elle et prononce quelques mots. Rose-Lys et Pulchérie enterrent les deux morts dans le jardin. Les troupes allemandes s'installent alors à Reims et un *major* entre dans la maison et annonce aux deux femmes qu'elles partiront le lendemain pour Rethel grâce à un sauf-conduit. En fin de journée, Rose-Lys s'apprête à prendre la pochette derrière le tableau mais elle se rend compte qu'elle est observée depuis une maison de l'autre côté de la rue. Elle demande donc à Pulchérie de fuir avec la pochette

et de se rendre à Paris chez sa sœur. Lorsque Lariss, accouru depuis la maison d'en face, arrive, il est trop tard ; Rose-Lys lui dit que Pulchérie est repartie vers Clairefontaine avec un sauf-conduit. Cependant, le policier autrichien est certain que les papiers sont partis avec elle. Pulchérie reste à Reims et le 13 septembre, elle assiste au départ des Allemands avant que le lendemain les Français ne fassent leur entrée. Le 14, le bombardement de la ville commence et le 10 la vieille domestique monte dans un train pour Paris où elle arrive le lendemain matin.

Deux ou trois jours plus tard, Rose-Lys et Rolande retournent à Clairefontaine. Rethel a été détruit, les Moulins-Neufs et la ferme Barbarat incendiés. Rolande est totalement sortie de sa torpeur et se souvient de ce qui s'est passé avant le soir où elle a été attaquée, et notamment de l'existence de la lettre cachetée. Rose-Lys lui raconte ce qu'elle sait du destin de la lettre et lui apprend qu'elle l'a confiée à Pulchérie. Les deux jeunes femmes se demandent ce qu'il a bien pu advenir de Norbert et de Simon depuis leur passage à Rethel, lorsque Simon a confié la lettre à son père. Elles s'installent dans le village occupé et un mois plus tard, lorsque Rolande est remise, commence une vie d'esclavage faite de durs travaux, de privations, de vexations et d'inquiétudes dans laquelle les deux femmes se soutiennent, malgré le fait qu'elles aiment le même homme.

Au printemps 1918, deux femmes descendent à Bâle d'un train de femmes qui avaient été emprisonnées en Allemagne. Rolande et Rose-Lys se retrouvent après avoir été séparées pendant deux ans : parquées dans un train, elles avaient été conduites à Düsseldorf, dans un camp d'exilés, puis là, Rolande a été emmenée dans le camp de Milejghany, en Prusse orientale, où elle a été affamée pendant des mois pour qu'elle finisse par céder et révéler où se trouvait le pli impérial volé. Mais la jeune femme a tenu bon, a été changée deux fois de camp puis mise dans le convoi de prisonnières dirigées vers la France. Rose-Lys, pour sa part, a été conduite dans un camp de la Forêt Noire où elle a été traitée comme n'importe quelle autre prisonnière. Les deux femmes arrivent à Paris où elles ont prises en main à la gare par une nommée M<sup>me</sup> Camille qui se propose de leur trouver un logis et un travail. Dans la gare, Rose-Lys croise un regard qui l'inquiète mais auquel elle ne parvient pas à donner un nom. Dès le lendemain, les deux femmes cherchent à savoir ce que sont devenus Norbert et Simon mais également Pulchérie. Au ministère, elles apprennent que le commandant Simon Levailant a été fait prisonnier en mars au cours de l'attaque éclair déclenchée le 21 mars contre la V<sup>ème</sup> armée allemande mais qu'on ignore dans quel camp il se trouve ; quant au lieutenant de Chambry, elles apprennent par la Suisse qu'il est tenu au secret dans une forteresse du nord après une tentative d'évasion. Pour retrouver Pulchérie, elles passent une annonce dans quelques grands quotidiens parisiens. A la fin de la première semaine de leur séjour à Paris, Mme

Camille leur annonce qu'elles travailleront dans la fabrique de grenades et de moteurs d'avions Schwartz et C<sup>ie</sup> à Saint-Denis.

Un jour que M<sup>r</sup> Schwartz, un Suisse qui a fait fortune depuis le début de la guerre, passe à proximité de Rose-Lys, elle croise son regard et se sent mal à l'aise, comme lorsqu'elle a croisé le regard de l'homme à la gare. Rolande frissonne en l'apercevant et les deux femmes pensent reconnaître Sturberg, mais s'efforcent de ne plus y penser. En réalité, Rose-Lys et Rolande ne se trompent pas : l'homme de la gare était Lariss, et Schwartz est bien Sturberg. Les deux hommes ont beaucoup changé, sont grimés, et avec la complicité de M<sup>me</sup> Camille, se sont arrangés pour avoir les deux femmes à portée de main. Outre l'usine travaillant pour la Défense Nationale, de nombreux dons à des œuvres philanthropiques, Sturberg a également fondé un hôpital dans une des ailes du château qu'il habite et qu'il a confié à sa fille Isabelle, une très belle jeune femme dont Lariss est épris.

Sturberg reçoit Lariss dans son château et lui dit qu'il lui semble une bonne idée de faire en sorte que Rolande et Rose-Lys retrouvent Pulchérie, qu'ils ont localisée ; elle leur remettra la lettre cachetée que M<sup>me</sup> Camille n'a pas réussi à trouver dans la chambre de la vieille domestique qu'elle a fouillée à plusieurs reprises, Sturberg ayant loué un petit appartement pour surveiller la vieille domestique sur le même palier. En les surveillant, ils auront donc le moyen de reprendre le pli impérial.

Simon se trouve dans l'hôpital monté par Sturberg et a été sauvé grâce aux soins d'Isabelle qui est tombée amoureuse de lui. Lariss est jaloux et dit à Sturberg qu'il veut Isabelle ; ce dernier refuse car il ne veut pas d'un homme comme lui ou son complice pour sa fille. Lariss sous-entend qu'il a en main de quoi menacer son chef et comparse mais Sturberg lui dit qu'il ne le craint pas car il le sait lâche.

Quelques jours plus tard, Rolande et Rose-Lys reçoivent une lettre anonyme qui leur communique l'adresse où demeure Pulchérie, dans le même bâtiment que sa sœur Noémie. Le lendemain elles se rendent sur place mais trouvent Pulchérie morte : Noémie leur explique qu'elle est morte de peur à cause des raids de *Gothas* et des bombardements de la grosse Bertha. Les deux visiteuses questionnent Noémie pour savoir si Pulchérie ne lui aurait pas confié des papiers qui ne lui appartenaient pas mais la vieille femme, qui semble méfiante, leur dit que non. Le lendemain, après l'enterrement de Pulchérie, Rolande et Rose-Lys, certaines que Noémie leur ment, décident de louer la chambre qu'occupait la défunte et y entrent 24h plus tard. Dès la première nuit, la chambre est fouillée mais en vain ; durant les jours suivants, les deux femmes tentent de sympathiser avec Noémie dont elles découvrent peu à peu la misérable existence : ne pouvant plus travailler depuis

quelques années à cause de douleurs multiples et de son âge, elle vit de la charité publique, de celle de diverses associations et de l'aide de ses voisins, en compagnie de son chat et d'Armand, un petit enfant de quatre ans qu'elle a trouvé abandonné sur un trottoir et qui souffre d'une inflammation oculaire à cause des gaz avec lesquels il est entré en contact ; il ne doit jamais pleurer afin d'éviter qu'il ne devienne aveugle. L'enfant apprécie Rolande et Rose-Lys qui le gâtent et l'emmènent en promenade. Les deux jeunes femmes sont en permanence sur leur garde et ont le sentiment d'être constamment surveillées. Leur appartement est effectivement fouillé et on les espionne le soir depuis le couloir. Une nuit, Rose-Lys découvre que c'est M<sup>me</sup> Camille qui les espionne et un après-midi l'appartement de Noémie est visité et mis sens dessus sens dessous. Un jour que M<sup>me</sup> Camille vient chez Noémie et emmène Armand se promener, la sœur de Pulchérie reçoit la visite de Larris et Sturberg qui lui proposent une forte somme contre une pochette de cuir qui lui aurait été remise. La vieille femme jure ne pas savoir de quoi il est question mais les deux hommes sont certains qu'elle sait ce qu'il est advenu de la lettre qu'ils convoitent. Comme elle ne leur dit rien, même si elle hésite un instant à cause de tout le bien qu'elle pourrait faire autour d'elle avec l'argent promis, Larris met son appartement à sac ; lorsque M<sup>me</sup> Camille revient avec l'enfant, Sturberg menace Noémie de le faire pleurer. Le coup porte et la vieille femme leur remet la lettre qui était dans le panier du chat. Lorsqu'elles reviennent de la fabrique, Rolande et Rose-Lys croisent Sturberg et Lariss qui parlent avec M<sup>me</sup> Camille et qu'elles reconnaissent ; elles apprennent par Noémie ce qui s'est passé. Etant donné que Pulchérie n'a pas eu le temps de prononcer un nom avant de mourir, Noémie ne savait pas que c'était Rose-Lys qui lui avait remis les papiers et que ceux-ci appartenaient à Rolande. Le lendemain, Sturberg reçoit un télégramme lui demandant de ne pas envoyer la lettre et d'éliminer tous les témoins de l'affaire. Quelques temps plus tard, en octobre, les deux Ardennaises sont nommées secrétaires de M<sup>r</sup> Schwartz et il est décidé qu'elles habiteront au château ; comme c'est Mme Camille qui leur annonce, les deux jeunes femmes se doutent qu'il s'agit d'un piège. Une fois au château, elles comprennent que Schwartz est en réalité Sturberg et aperçoivent Lariss entrer dans son bureau : elles sont donc certaines que si elles sont ici, c'est parce que l'on veut les éliminer. Elles ne veulent pas fuir car elles sont certaines que la lettre de François-Ferdinand est encore sur place et qu'il faut donc la récupérer au plus tôt.

Simon, un soir de l'hiver 1917, avait reçu une lettre envoyée par Rolande plusieurs mois auparavant et qui, grâce à un réfugié belge, avait pu entrer en France par la Hollande. Elle lui racontait sa vie d'esclave, lui disait tout son amour et grâce à cette missive, Simon avait pu aller trouver les officiers qui l'avaient jugé et qui étaient encore près de lui, comme Laplasse ou Gerbeaux, et obtenir leur pardon. En mars 1918, il a été fait prisonnier et envoyé au camp de Mannheim. Il s'en

est échappé fin avril, est rentré en France par la Suisse et a regagné son corps. Peu de temps après, il a été relevé mourant à Lassigny, empoisonné par les gaz. Après un court séjour dans une ambulance de Compiègne, il est arrivé à Corbeil, dans l'hôpital de Schwartz/Sturberg, grâce à celui-ci qui voulait pouvoir le surveiller ; c'est en grande partie grâce à Isabelle qu'il a été sauvé. La jeune Autrichienne a rapidement appris à aimer les hommes de la nation ennemie qu'elle soigne, à apprécier leurs qualités morales et à même fini par épouser en grande partie la mentalité française. Son amour pour Simon a rapidement été puissant, même si le commandant français ne lui témoigne que sa sympathie et sa gratitude. Le 10 novembre 1918, le médecin autorise Simon à quitter l'hôpital et il décide de partir le lendemain. Isabelle décide alors de tout lui avouer mais Simon lui dit qu'il aime une autre femme dont il n'a pas reçu de nouvelles depuis très longtemps. Elle comprend, accepte, et lui dit qu'elle ne l'oubliera jamais. Alors qu'il regarde par une fenêtre, Simon voit une jeune femme qui lui rappelle vaguement Rolande. Après avoir quitté Isabelle, il s'arrange pour retrouver cette femme et tombe nez à nez avec Rolande... Au même moment, Lariss entre dans les appartements d'Isabelle : la jalousie, la haine et le besoin de se venger de son chef le poussent à raconter toute l'histoire du pli impérial volé qu'ils ont cherché à récupérer depuis 1914, en usant de tous les moyens, même les plus vils. De son côté, Rolande fait également le récit du pli impérial à Simon ; elle lui explique qu'elle veut à tout prix le reprendre et qu'elle sait qu'il se trouve dans le coffre de Schwartz/Sturberg car elle l'y a aperçu. Isabelle comprend où veut en venir Lariss : elle pense qu'il lui révèle l'existence de la lettre impériale pour qu'elle veuille la récupérer afin de la rendre à Rolande et qu'ainsi le second puisse se venger de son chef qu'il hait autant qu'il aime sa fille. Elle accepte car quelle plus grande preuve de son amour, de son innocence et de sa loyauté pourrait-elle donner à Simon que la restitution de cette lettre ?

Le soir, Sturberg part pour Paris et pendant la nuit, Lariss vole le pli et le remet à Isabelle. Le 11 novembre au matin, quand Sturberg revient avec la nouvelle de l'armistice signé quelques heures plus tôt et constate le vol, il est certain que celui-ci a été accompli par Lariss et le convoque. Lariss avoue et Sturberg lui propose de l'argent, sa fille, mais il refuse et lui dit que le pli est entre les mains de celle qu'il intéresse le plus. Le soir, Schwartz/Sturberg donne une fête à l'hôpital pour fêter l'armistice et surtout protéger sa couverture ; il veut absolument reprendre la lettre impériale et décide qu'il tuera Rolande. Comme il voit Simon se diriger vers un coin isolé, il pense que celui-ci va à un rendez-vous avec Rolande durant lequel la jeune femme confiera la lettre à l'homme qu'elle aime ; il le suit donc discrètement. Isabelle voit également Simon et sait qu'il va effectivement rejoindre Rolande car elle a entendu Levallant fixer l'endroit avec elle. Sturberg se cache derrière un arbre non loin du lieu du rendez-vous et voit une femme approcher avec une sorte de portefeuille à

la main ; lorsqu'elle passe à proximité de lui, il la frappe avec un bâton et lui prend ce qui était bien la pochette contenant la lettre cachetée. Lorsqu'il revient vers le château, il aperçoit Rolande bien en vie et qui ne semble même pas avoir été blessée. Il retourne alors voir la femme qu'il a frappée et se rend compte qu'il s'agit de sa fille. Il pousse un hurlement qui attire toutes les personnes présentes à la fête et lorsqu'il voit Simon et Rolande, il leur donne la pochette en cuir avant de sombrer dans la folie. Isabelle n'est pas morte et alors que son père est interné à Bicêtre, elle est reconduite à Vienne après un mois de soins. Lariss est arrêté à la frontière suisse car ses papiers attirent l'attention, mis en cellule et retrouvé pendu le lendemain.

En décembre, alors qu'elle est à Clairefontaine avec Rose-Lys, Rolande voit arriver son frère un matin, à pied et totalement transformé par la guerre, les souffrances endurées. Elle lui conte l'histoire du pli impérial, de sa vie depuis plus de quatre ans mais ne lui parle pas du viol de Godollo. Pour cela, elle attend le retour de Simon, qui tient garnison à Mayence ; elle remettra la lettre de François-Ferdinand au gouvernement français et fera lire la lettre qu'elle a rédigée et jointe au pli impérial à son frère et à l'homme qu'elle aime. Simon arrive au début du printemps 1919 pour une permission ; il pardonne à Norbert. Rolande fait lire sa lettre à son frère qui est profondément triste pour elle tandis que Simon dit qu'il n'a pas besoin de lire, la jette dans les flammes car quoi qu'elle contienne, il aime Rolande comme au premier jour. Peu avant que Simon ne reparte, il va trouver Rose-Lys, accompagné de Rolande, pour lui demander si elle accepte de devenir l'épouse de Norbert qui l'aime, ce que la jeune femme accepte. Deux jours plus tard, lors de son passage à Paris, Simon remet le pli impérial au ministère des Affaires étrangères qui le verse au dossier établissant la responsabilité de la guerre et la préméditation de l'Autriche.

## V. L'Humanité.

### 1. ***L'enfant de la guerre (Un enfant de la guerre ; changement de titre en cours de publication), de Marie de Besneray (du 03/12/1915 au 29/01/1916).***

Le récit narre le calvaire de deux femmes, Simonne Hermond et sa fille Eva, âgée de seize ans, de la fin de mois de juillet 1914 au début de l'été 1915. Elles apprennent, quelques jours après le début de la guerre, que Valentin, leur époux et père, est en fait un colonel allemand, von Kolbrig, naturalisé et installé comme industriel à Armentières depuis une quinzaine d'années. Les deux femmes décident alors de quitter la région lilloise pour aller se réfugier à Dixmude, en Belgique, chez un cousin de Simonne, le célèbre philosophe Allain de Rebecque, plutôt que chez le père de celle-ci, le commandant en retraite Raoul de Couvin, par peur de sa réaction.

La traversée de la Belgique est difficile et les héroïnes sont arrêtées comme espionnes par l'autorité militaire belge et emprisonnées deux semaines à Ménin, dans une auberge. Elles sont tirées de leur geôle grâce à l'intervention d'Allain de Rebecque chez lequel elles sont alors hébergées. Raoul de Couvin, de son côté, reprend du service dans les Vosges où il est rapidement tué, tandis que Valentin/von Kolbrig, désespère d'être séparé de son épouse et de sa fille qu'il chérit toutes deux véritablement et dont il cherche à obtenir des nouvelles par tous les moyens. Il demande également son transfert de l'Argonne pour Lille afin de pouvoir se rapprocher d'elles.

D'abord à l'écart, la région de Dixmude se retrouve rapidement proche des combats au cours du mois d'octobre. Le 19, des soldats allemands déserteurs font irruption chez de Rebecque et un officier, le capitaine Rudolf Wolkam viole Eva. Simonne, pour sa part, croit sa fille morte et, après une longue fièvre, devient folle. Allain de Rebecque décide de créer une ambulance dans son manoir. Eva devient infirmière et y retrouve Florent Perrier, une de ses connaissances d'avant-guerre, employé de son père, qui est très épris d'elle et ne sait rien de ses malheurs. Rapidement, le manoir du philosophe et donc l'ambulance deviennent intenable et les Allemands s'apprêtent à entrer à Dixmude ; Allain et les deux femmes partent alors pour la région de Furnes.

On les y retrouve en mars 1915 ; Eva a beaucoup changé, mûri. Ses activités de tricot font comprendre au lecteur qu'elle est enceinte suite à son viol. L'état de sa mère ne s'améliore pas. A Lille, von Kolbrig, devenu général après une blessure, est un homme fatigué, physiquement et moralement, et toujours à la recherche de son épouse et de sa fille. Hans Keller, son aide de camp qui avant-guerre était son premier ingénieur sous le nom de Pascal Moutiers, est lui aussi très épris d'Eva et très fatigué par une guerre qui, en tant que socialiste pacifiste, lui semble de plus en plus inutile. Il apprend alors le viol d'Eva en surprenant une conversation et décide de faire justice : il retrouve Wolkam à l'aide d'espions allemands et le tue au cours d'un duel. Il ne révèle rien au père,

de peur d'anéantir les rêves d'un homme qui souhaite partir à la retraite, reprendre son identité d'avant-guerre, retrouver ses deux femmes et partir avec elles. Il apprend tout de même à son supérieur et ami que les deux femmes sont à Furnes.

Et c'est là que se termine l'histoire. Von Kolbrig se rend sur place et voit tous ses rêves anéantis par la haine que lui voue sa fille malgré l'amour sincère qu'il lui a toujours porté, par le viol et ses conséquences et par la folie qui habite son épouse, tandis qu'Hans Keller est également éconduit par Eva. Celle-ci, devenue une femme pleine de volonté, accepte son destin, cet « enfant du crime », la promesse de mariage de Florent lorsqu'il reviendra de la guerre, et le jeune couple prend l'engagement de faire de cet enfant « un bon Français ».

## **2. *Ma pièce. Souvenirs d'un canonnier*, de Paul Lintier (du 12/06/1916 au 20/07/1916).**

Le récit de Paul Lintier est un journal au jour le jour, un carnet de route, couvrant la période du 1<sup>er</sup> août 1914, jour de la mobilisation générale où il se trouve en caserne au Mans, au 23 septembre de la même année, lendemain du jour de la blessure qu'il reçoit à la main, près de Fresnières et date de son arrivée à l'hôpital.

Servant d'une des pièces de la 11<sup>ème</sup> batterie du 44<sup>ème</sup> RAC, Paul Lintier relate la vie quotidienne d'une batterie de 75 faite de marches, d'attentes, de souffrances physiques (fatigue, faim, blessures) et surtout morales sur lesquelles il insiste fréquemment, comme l'attente du lendemain, le manque d'informations sur la situation ou, simplement, la peur de la mort qui donne toute sa valeur à la vie.

## **3. *Lise Renaud. Dame de la Croix-Rouge*, de Laurent Joubert (du 08/09/1916 au 06/10/1916).**

Le 25 septembre 1914, Lise Renaud, épouse de l'industriel Renaud et mère de trois enfants, Marie (dix ans), Jeanne (douze ans) et Pierre (19 ans) qui a été mobilisé dès la première heure de la guerre comme médecin auxiliaire, apprend la mort de la tante qui l'a élevée et qui habite Rennes. Domiciliée avec sa famille à Lille, elle décide de prendre le train pour aller sur sa tombe.

On retrouve Lise le 5 octobre 1914 dans le train de retour. Les rumeurs faisant état du recul des troupes françaises et de l'occupation des villes de Lille, Douai ou Lens lui font craindre le pire. Arrivée à la gare de Mont-sur-Mer, elle découvre que ses craintes sont justifiées car elle voit un train de réfugiés qui sont des évacués de Lille et de Roubaix ; de plus, tous les passagers de son train sont obligés de descendre car celui-ci ne va pas plus loin. Heureusement, elle a des connaissances dans la

ville, les Duclos surtout, mais n'appréciant guère l'épouse, elle décide d'aller à l'hôtel. Elle ne trouve pas de chambre libre et se résout finalement à aller chez eux ; elle est plutôt bien accueillie par l'époux, Émile, mais elle est mal à l'aise face à l'attitude froide de la maîtresse de maison Germaine. Plusieurs jours passent et tous les matins Lise va à La Poste attendre « *le télégramme jaune* » et angoisse de ne pas savoir ce qu'il est advenu de sa famille.

Mariée très jeune en 1895, elle a apporté en dot une filature que son époux a su faire prospérer. Elle n'a jamais véritablement aimé celui-ci, mais lui est toujours restée fidèle même si sa beauté fait qu'elle est souvent courtisée. Son fils Pierre, étudiant en médecine qui s'est engagé en mars 1914, est son véritable amour.

Germaine est de plus en plus désagréable et Lise attend chaque jour des nouvelles rassurantes annonciatrices de son départ. Un après-midi, M<sup>me</sup> Duclos vient lui annoncer qu'elle a contacté la directrice de la Croix-Rouge locale, M<sup>me</sup> Fargel. Lise a une formation d'infirmière de la Croix-Rouge et Germaine lui a peut-être trouvé une place dans l'hôpital temporaire St-Jean ; elle y aurait le gîte et le couvert. Lise s'habille et part sur le champ. M<sup>me</sup> Fargel est la riche veuve d'un banquier et une femme d'une grande bonté à laquelle Lise révèle la réalité de sa situation. La directrice accepte de l'embaucher et la nouvelle infirmière commence son travail dès le lendemain matin. On confie à Lise les "fiévreux" et elle dépendra du docteur Mollin, médecin qui n'aime guère les infirmières de la Croix-Rouge qu'il juge frivoles et trop préoccupées par leur image. Il s'en veut cependant d'avoir mal accueilli Lise car elle semble différente, par son attitude, des autres infirmières de la Croix-Rouge. L'infirmière Dange, femme futile et facile, toujours maquillée et habillée à la dernière mode, est l'incarnation de ce qu'il déteste.

Les journées de Lise sont longues et monotones. La solitude lui pèse, tout comme l'impossibilité d'avoir des nouvelles de Lille ou le peu de lettres qu'elle reçoit de son fils. Elle est très vite appréciée par tous les malades et se lie d'amitié avec Gilles, un malade d'origine lorraine, atteint d'une pneumonie puis d'une pleurésie, et dont le village a été bombardé puis occupé. Un matin, M<sup>me</sup> Dange, qui est une gentille jeune femme malgré son comportement léger, vient trouver Lise dans sa chambre pour l'inviter à la réunion hebdomadaire du comité, le lendemain samedi. Même si elle trouve ce genre d'activité un peu déplacé dans le contexte actuel car il ressemble à un amusement déguisé sous prétexte de fonds à récolter pour les blessés, elle accepte. Le lendemain, elle se prépare à contrecœur car déjà à Lille, avant la guerre, elle ne participait pas à ces réunions. Sur place, elle est profondément choquée par les rivalités qui existent entre les différents comités qui, plutôt que de coopérer, n'hésitent pas à tout faire pour se nuire les uns les autres, et cela aux dépens même des malades et des blessés, par l'attitude déplacée de certaines femmes qui parlent d'un mariage

arrangé entre une infirmière et un riche lieutenant blessé ou par une infirmière qui dit revenir du front alors qu'elle a passé huit jours à Epernay avec son amant, un lieutenant de cuirassiers. Elle se confie à M<sup>me</sup> Fargel en lui disant qu'elle trouve inacceptable que des femmes utilisent la situation d'infirmière à leur profit. La directrice est moins sévère et insiste sur le fait qu'il y a parmi ces infirmières des dévouements sincères, et qu'elle restent avant tout des femmes en proie aux mêmes sentiments et aux mêmes passions, et non ces êtres parfaits décrits dans les journaux. Lise quitte la réunion encore plus triste qu'en y arrivant et va voir ses malades. Elle embrasse un malade sur le front et ce baiser, étrangement, excite ses sens.

Novembre et décembre s'écoulent. En 3 mois, l'angoisse et la douleur de Lise se sont atténuées et elle se consacre tout entière à sa tâche. Elle se rend compte que son époux lui manque peu car il y a en fait peu d'amour entre eux. Elle sait aussi, à présent, que le quartier où se trouve sa maison à Lille est loin des bombardements, ce qui la rassure, mais elle se demande si les envahis mangent à leur faim. Lorsqu'elle pense à son fils, sa douleur se fait plus intense mais elle n'en parle pas, alors qu'elle exagère parfois son angoisse pour le reste de sa famille. Les lettres de Pierre arrivent d'ailleurs mieux et elle les partage avec Gilles car il lui semble qu'il pourra mieux que quiconque les entendre et les comprendre.

Durant la première semaine de 1915, Lise reçoit une lettre de son fils mais si celle-ci est vibrante de patriotisme, elle est vide de tendresse ce qui la blesse profondément. En fait, Pierre se retient pour ne pas s'attendrir mais la distance qu'il met dans ses mots ressemble à de la froideur. Petit à petit, elle n'ose même plus ouvrir ses lettres pour ne pas souffrir, tandis que dans ses réponses elle ne lui confie plus ses sentiments mais multiplie les détails sur sa vie quotidienne. Par là, elle se détache de plus en plus de sa vie passée et entre de plain-pied dans sa vie présente.

Un matin de février, elle se promène en ville et s'aperçoit qu'elle est suivie par un très jeune homme. Lorsqu'elle est de retour à l'hôpital, Gilles lui apprend qu'il a reçu des nouvelles de son épouse : elle est réfugiée à Montmédy et ne manque de rien. Lise l'envie d'avoir reçu cette lettre. Le lendemain, Mollin lui présente Gobelle, un étudiant en médecine trop jeune pour être au service et qui s'est mis à disposition de l'hôpital ; Lise reconnaît le suiveur de la veille. Jour après jour l'étudiant tente de séduire Lise mais celle-ci s'amuse du comportement du jeune homme, même si elle est flattée et fière de l'effet qu'elle produit. Gilles, dont l'état s'est grandement amélioré et qui s'ennuie, est autorisé à sortir tous les jours entre midi et 15h. Il va se promener dès le lendemain à la plage et rencontre une bonne qu'il retourne voir tous les jours ; Lise comprend rapidement pourquoi Gilles redevient gai et prend tous les jours du temps pour s'apprêter avant de sortir. Elle parle avec Mollin de l'amourette du malade et se dit étonnée qu'un homme qui était si inquiet pour son épouse et

souffrait autant d'être séparé d'elle s'intéresse à une autre femme. Le médecin trouve cette attitude compréhensible chez un homme qui a échappé à la mort et qui, pendant des mois a vécu dans l'inquiétude ; à présent, il jouit de la vie. Lise se dit que son couple ne risque rien car son époux se désintéresse des choses de l'amour et qu'elle restera fidèle, que rien n'éveillera jamais ses sens ou un quelconque besoin d'aimer. Pourtant, son comportement change : elle s'occupe de sa toilette, se plaît à sentir le regard des hommes se poser sur elle et ouvre ses sens à l'amour.

En mars, Mollin change d'hôpital et André Darcy le remplace. Médecin à Valenciennes depuis trois ans, il est parti en laissant une épouse et un enfant de deux ans et a passé huit mois avec son régiment d'infanterie. Deux mois avant la guerre, il a trouvé un brouillon de lettre écrit par son épouse Anne qui lui a prouvé qu'elle avait rencontré plusieurs fois un homme, qu'elle était sur le point de céder à celui-ci, mais auquel elle demandait d'arrêter de la poursuivre. Depuis son mariage en 1910, André ne vivait que pour Anne qui, de son côté, ne l'aimait pas vraiment mais l'estimait et partageait sa vie par habitude ; avec l'arrivée de la réussite de son époux elle était devenue frivole, coquette et dépensière. Elle a tenté de s'expliquer mais depuis ce moment, le couple est brisé. André est parti en ayant pardonné mais en se demandant pour quel homme son épouse pleurerait à l'heure du départ. Lorsqu'il a rencontré des familles belges et du nord en fuite devant les atrocités commises par l'ennemi, il a eu très peur de ce qui avait pu arriver à Valenciennes. Mais il n'a rien su des siens pendant des semaines puis des mois et peu à peu il a commencé à s'en détacher. Après un automne et un hiver passés dans les tranchées, il a été rappelé à l'arrière.

Le fait de se retrouver seul, isolé des camarades après des mois de vie en commun le perturbe beaucoup. Le jour de son arrivée à l'hôpital, il se montre froid avec Lise car il se méfie des infirmières de la Croix-Rouge. Gobelle, appelé au service, est parti. Darcy reconnaît un malade qu'il a soigné dans les tranchées ; l'homme dit que sans lui il serait mort. Le récit du malade vaut au nouvel arrivant l'estime des autres pensionnaires et de Lise. Le soir, pour la première fois depuis longtemps, André fait des rêves amoureux et a la vision d'une femme qui a les yeux de Lise. Le lendemain, en ville, il rencontre le docteur Auberive qu'il a connu au front ; celui-ci lui conseille de faire comme les autres et de se distraire un peu avec une femme. Darcy se demande s'il saura rester fidèle à Anne, mais se dit également qu'elle n'a pas hésité à faillir à leur promesse et que, par là, il est lui aussi délié de son serment à son égard.

Depuis deux jours Gilles a rechuté et Darcy craint que cette fois il ne s'en remette pas. Le nouveau médecin et Lise se confient l'un à l'autre au sujet de leurs familles dont ils sont séparés et sans nouvelles et se rapprochent grâce à cette situation commune. Lorsqu'il pense à la situation de l'épouse de Gilles, Darcy se dit que la femme séparée de son époux pense certainement à la

bagatelle ; il se demande alors ce qu'il en est pour sa propre épouse, infirmière dans une ambulance de Valenciennes : la retrouvera-t-il "salie" ? Le médecin-chef Lemoux lui annonce alors qu'il a appris par une Valenciennaise que sa famille se porte bien. De plus, c'est apparemment assez facile de quitter la ville avec une autorisation. André se demande alors pourquoi son épouse ne le rejoint pas.

Le lendemain, Gilles va un petit peu mieux mais Lise le sait condamné par la tuberculose. Les jours suivants, elle vient à son chevet et lui lit le communiqué. Un jour, Gilles explique à Lise que ce qui lui manque le plus c'est de la tendresse, celle d'une épouse ou d'une mère, qu'il en a besoin, et que sa relation avec la bonne avait pour objectif d'obtenir cela et rien de plus, à savoir laisser s'exprimer le besoin d'être aimé sans pensée sexuelle. Lise est heureuse du détachement sentimental qui est le sien et qui lui permet de ne pas souffrir de ce manque. Elle s'aperçoit cependant qu'elle pense de plus souvent à Darcy mais elle met cela sur le compte de l'attrait de la nouveauté puisqu'il est arrivé il y a peu. En fin de cette même journée, André ausculte Gilles et annonce qu'il ne lui reste que quelques jours. Un peu plus tard, Lise et André se retrouvent seuls un instant et se sentent l'un et l'autre gagnés par le désir mais y résistent. André sort dîner dans une taverne et cède aux avances d'une prostituée ; il finit par se dire qu'il est trop seul et qu'il aurait besoin d'une amitié solide à Mont-sur-Mer. Après plusieurs jours, il se décide à se tourner vers Lise. Il s'excuse du comportement déplacé qu'il a eu quelques jours plus tôt afin de repartir sur de bonnes bases et à partir de ce moment les relations entre Lise et lui deviennent ouvertement amicales. Lise ne sent pas que le plaisir qu'elle éprouve à passer du temps avec André cache de l'amour. Un jour, en fin d'après-midi, elle part se promener sur la plage ; André fait la même chose de son côté et le couple se retrouve au même endroit. Après une promenade, Lise demande à rentrer seule pour ne pas provoquer de ragots.

Quelques jours plus tard, Gilles est mis seul dans une chambre car il est en train de mourir. Lise le veille presque en permanence et est à ses côtés, avec André, pour ses derniers instants. Après son décès, l'infirmière et le médecin se laissent aller à une étreinte spontanée, mus par la tristesse et le besoin de tendresse. Suite à cet élan, André ne se défend plus contre ce qu'il ressent pour Lise, à savoir un violent désir de la posséder. Il se dit que cet amour de circonstances mourra avec celles-ci et donc ne le gênera pas par la suite. Lise, pour sa part, lutte contre ses sentiments et se dit qu'elle doit changer d'hôpital ; elle évite Darcy, s'isole, et le médecin respecte cette distance. Mais deux jours plus tard, André ne tient plus et écrit à Lise. Elle reçoit la lettre, qui lui fixe un rendez-vous à 20h, le lendemain; André lui dit que si elle ne s'y rend pas, il ne cherchera pas à forcer sa décision et demandera une nouvelle affectation. Lise hésite toute la journée et finit par aller au rendez-vous, dominée par son désir d'être aimée. Elle retrouve André et les deux amoureux laissent leurs pulsions

s'exprimer. André est toutefois pris de remords en pensant à son épouse et c'est un peu honteux que le couple rentre à l'hôpital ; Lise passe une partie de la nuit dans la chambre de son amant auquel elle se donne toute entière.

Les jours suivants, elle ne pense plus qu'à son amour pour André et souffre de devoir le cacher ; ce dernier, dont l'amour est moins fort, trouve au contraire quelque agrément à cette situation. Les amants se retrouvent deux à trois fois par semaine dans un village proche de Mont. Avec André, Lise connaît pour la première fois la puissance du plaisir charnel. Petit à petit, André s'inquiète de l'intensité de l'amour de Lise, surtout que tôt ou tard la séparation s'imposera ; de plus, la pensée de son épouse se fait plus forte. Il se rend compte qu'il n'aime pas Lise, qu'il a été uniquement mû par la violence de son désir physique.

M<sup>me</sup> Dange s'étonne du changement dans les habitudes et l'allure de Lise. Elle en parle à M<sup>me</sup> Fargel qui ne pense pas que Lise puisse se laisser aller à avoir une aventure. Les soupçons se répandent parmi les dames de la Croix-Rouge et arrivent aux oreilles des Duclos ; si Germaine en profite pour accabler Lise, Émile se dit étonné par ces allégations.

Lise reçoit une lettre de l'officier qui commande l'unité d'artillerie dans laquelle sert son fils Pierre qui lui apprend qu'il a été blessé et qu'il est mort dans une ambulance. Elle se demande si le décès de son fils n'est pas sa punition pour l'amour qu'elle vit avec André, et elle se reproche de ne pas avoir assez écrit à son fils et de n'avoir pensé qu'à elle. Elle se promet alors d'extirper de son cœur cet amour coupable pour Darcy. Le lendemain, André la trouve changée, vieillie et enlaidie. Lise souhaite aller sur la tombe de son fils mais on lui refuse l'approche du champ de bataille. Les jours s'écoulaient durant lesquels André n'ose lui parler et où elle lutte pour tuer son amour pour le médecin. Darcy finit par demander à Lise de le retrouver dans leur chambre habituelle en-dehors de Mont ; elle accepte, mais lorsqu'il arrive dans la chambre, André ne trouve qu'une lettre dans laquelle elle exprime d'une part la culpabilité qu'elle ressent pour la mort de son fils et d'autre part le souhait qu'elle a de voir son amant partir avant qu'il ne se lasse et ne rejette la femme triste et vieillie qu'elle est devenue. Après avoir hésité, André se dit qu'il doit profiter de l'occasion de mettre facilement un point final à son aventure avec Lise puisqu'elle ne l'attire plus, qu'il la ferait souffrir en restant, et que son avenir réside dans son épouse et dans son enfant. Il va de suite demander une nouvelle affectation, qu'il obtient, mais le lendemain il reçoit une nouvelle lettre de Lise lui demandant de ne pas tenir compte de la précédente et donc de ne pas partir. Mais Darcy s'en va.

Trois jours plus tard, Lise va confier son histoire à M<sup>me</sup> Fargel qui ne la juge pas et lui propose, pour oublier, le poste de directrice d'un asile d'enfants de réfugiés à Saint-Valéry. La dame de la Croix-Rouge accepte une nouvelle fois de se dévouer.

## VI. Le Figaro.

### 1. **Reflets de guerre. Juillet, août, septembre 1914, de Gustave Guiches (du 15/02/1915 au 02/03/1915).**

L'écrivain Gustave Guiches confie, au travers d'une suite de souvenirs, ses impressions de guerre, de la fin du mois de juillet à la fin du mois de septembre 1914. Agé alors de 54 ans, il part avec son épouse ainsi qu'un couple d'amis passer les vacances d'été dans sa région d'origine, le pays cahortais. Malgré les remarques de son cousin, le capitaine G. L... juste avant son départ, il part plein de confiance, convaincu que la crise entre l'Autriche et la Serbie se résoudra sans grandes difficultés. Quelques jours à peine après son arrivée sur son lieu de villégiature, il apprend que la guerre est déclarée entre ces deux pays et vit alors l'annonce de la mobilisation française et les premiers départs, dont celui de l'ami qui l'a accompagné. Durant la première semaine de guerre, l'absence de courrier et de journaux rend l'isolement difficile à vivre, tout comme l'inactivité, et Gustave Guiches se demande alors comment il pourrait se rendre utile en ces temps où le pays a besoin de toutes les forces et bonnes volontés disponibles. Il décide alors de combattre le pessimisme et le défaitisme ambiants en mettant sur pied un organe de « propagande optimiste » qui organiserait des conférences et des lectures pour maintenir la confiance de la population en la victoire, confiance qu'il estime être le devoir minimal des gens de l'arrière et une condition *sine qua none* de la victoire finale. Il va alors à Cahors demander l'aide d'un de ses amis d'enfance, avocat de renom, pour organiser cette entreprise ; mais ce dernier estime qu'elle est inutile car il est impossible de dicter à la population ce qu'elle doit ressentir.

Lors de son séjour à Cahors, il est confronté à certaines réalités de la guerre telles les départs massifs de soldats, l'arrivée des premiers blessés, la situation des épouses d'Allemands ou d'Autrichiens que l'on parque dans d'assez mauvaises conditions, et fait la rencontre de quelques officiers allemands prisonniers qui lui laissent une très mauvaise impression. De retour à Luzech, déçu de voir ses projets tomber à l'eau, il se rend néanmoins compte que s'il veut réellement être utile, il doit l'être, comme tout un chacun, en mettant ses compétences et aptitudes au service de la France : le paysan cultive la terre, le soldat se bat, l'écrivain écrit. Comme il est loin du front, il ne sera pas écrivain des champs de bataille, mais écrivain des champs de la vie et devra s'appliquer à décrire cette population, cette France de la campagne qui produit le pain du pays.

La victoire de la Marne redonne de l'espoir et de la confiance à la population française et l'auteur éprouve de plus en plus le besoin de mettre fin à sa retraite dans le sud-ouest du pays et de retourner à Paris où il pourra plus facilement vivre et partager les grands sentiments qui agitent la nation et continuer à participer à l'effort de guerre du pays au travers de son activité d'écrivain.

## **2. *Étapes et batailles. Récits d'un hussard, de René de Planhol (du 01/06/1915 au 18/06/1915).***

L'auteur, maréchal des logis de hussards, narre des événements se déroulant du 1<sup>er</sup> août 1914 à une date non précisée dans le courant du mois de décembre de la même année. Le récit est divisé en sous-périodes racontées de manière très synthétiques et correspondant pour l'essentiel à des moments marquants de la période couverte comme par exemple *Le départ, La bataille de Belgique (21-23 août), La retraite (24 août-5 septembre), La Bataille de la Marne (6-9 septembre), La Bataille de l'Aisne (14 septembre-19 octobre) ou La Bataille d'Ypres (21 octobre-15 décembre)*.

Le récit est écrit de façon très distante et René de Planhol se contente la plupart du temps de considérations générales ou qui ne donnent que peu d'informations précises sur les événements, les situations décrites. Contrairement à ce que le titre peut laisser entendre, le hussard dont il est question faisant à l'évidence allusion à l'auteur lui-même, ces *Récits* tiennent plus de la chronique, entendue comme recension de faits historiques, que de la relation impliquée de souvenirs vécus.

## **3. *Carnet de route. Août 1914-janvier 1915, de Jacques Roujon (du 21/02/1916 au 03/04/16).***

Ce journal couvrant la période du 11 août 1914 au 14 janvier 1915 rend compte au jour le jour de tous les événements, de tous les faits, importants ou non, graves ou non, qui scandent la vie d'un soldat, d'un "poilu". L'auteur relate de manière très détaillée ce qu'il a vécu durant cette période : les voyages en train, les marches, la montée en première ligne, les attaques, les bombardements, la relève, le repos, la faim, la soif, les effets de la pluie ou du froid... Il décrit fréquemment et très simplement les menus gestes, les sentiments, les paroles et les attitudes des hommes qui partagent son quotidien. Il donne à voir, avec un humour et une ironie qui sonnent très souvent juste, une vie faite de monotonie, de routines et dans laquelle le soldat apparaît comme essentiellement passif, son existence ne comportant finalement qu'assez peu de moments où il peut passer à l'action. Le récit comporte deux épisodes de combats qui se détachent dans la suite chronologique du journal par un volume textuel plus important : le 25 août où, après une arrivée la veille à la caserne de Rambervilliers, l'auteur se bat près de Raon-l'Étape ; le 12 novembre, date à laquelle, après avoir relevé les Anglais près de Bucy-le-Long, le régiment de l'auteur attaque l'ennemi.

Que ce soit au travers de l'obéissance aux commandements, de l'attente dans la tranchée, des allers-retours entre la première ligne et le cantonnement, de la soumission nécessaire lors des

bombardements, la guerre décrite par Jacques Roujon est avant tout une guerre qui écrase et oppresse le soldat avant d'être une épopée dans laquelle il peut agir et être maître de son destin.

#### **4. *Tine la dentellière (Episode de la guerre 1914-1915), de Georges Duval (du 10/04/1916 au 17/05/1916).***

Le récit se déroule à Malines, en Belgique et démarre en janvier 1914. Tine Mortsel et ses parents tiennent une boutique de dentelles de renom. Tine a fait preuve très tôt d'aptitudes dans le domaine du tissage et a appris des techniques ancestrales et secrètes dans un couvent auprès de sœur Pulchérie. Elle vit une idylle pure avec le docteur Ernst van Dooren et le mariage est prévu pour le mois d'août ; elle commence alors la confection d'une nappe d'autel pour l'événement dans laquelle elle met tout son art.

Un certain Moser, d'origine suisse, présent à Malines pour soi-disant importer dans son pays des dentelles flamandes, est en fait un espion allemand, un voleur de secrets qui va tenter par tous les moyens de voler les savoir-faire de Tine en s'emparant de la nappe. Tine est très proche de M<sup>r</sup> Haps, un Alsacien qui a choisi la France en 1870 et tout abandonné pour s'installer à Paris. Il y a eu deux enfants qu'il dit être morts après que ceux-ci soient partis en Amérique faire fortune à leur majorité et s'est alors installé à Malines où il demeure depuis 23 ans.

Lors de la déclaration de guerre, Moser envoie une lettre à Haps en lui annonçant qu'il viendra chez lui avec des uhlands quelques jours plus tard et que si Tine ne lui remet pas la nappe, il détruira l'église de Malines. Quelques jours plus tard, les Allemands entrent à Malines et en deviennent les maîtres. Haps disparaît sans que les Mortsel et van Dooren ne sachent pourquoi, tandis que Moser devient de plus en plus pressant. Un lieutenant allemand, sauvage et orgueilleux, Franz Crefeld, dit à Moser que Tine l'attire beaucoup et selon lui, en tant que maître dans ce contexte de guerre, il peut prendre tout ce qui lui plaît. Son frère, Wilhelm, est beaucoup plus mesuré et tente toujours de contenir Franz. Le soir du 7 septembre, Franz fait arrêter les parents Mortsel, en profite pour s'introduire chez eux et viole Tine. Au matin, les parents retrouvent leur fille comme folle et qui ne reconnaît ni son fiancé, ni Haps qui a réapparu : il prétend s'être enfermé pour ne pas assister aux horreurs de l'invasion et de l'occupation. Immédiatement celui-ci, ancien magistrat, soupçonne des violences tandis que van Dooren se doute qu'elle a été violée. Ce dernier ne souhaite pas entreprendre une enquête qui révélerait la vérité aux parents mais tout de même châtier le coupable s'il existe ; Haps accepte de l'aider. Van Dooren soupçonne un lieutenant d'artillerie allemand qui a souvent été aperçu en train de rôder près de chez les Mortsel et qui s'est absenté d'une fête organisée par des officiers allemands pendant environ une heure, au moment où

les Mortsel ont été emmenés. Le régiment des deux frères Crefeld quitte Malines ce qui arrête les investigations des deux protecteurs de Tine.

La jeune femme se remet doucement, n'a pas de souvenir clair des événements, mais ne supporte plus le contact de son fiancé ou la vue d'une fenêtre ouverte, ce qui confirme les soupçons de viol chez Ernst. Le régiment des Crefeld est de retour à Malines ; on apprend alors que les deux frères sont les fils de Haps et que ceux-ci ont préféré offrir leurs services à l'Allemagne. Franz ne se dénonce pas et son frère refuse de le livrer même s'il désapprouve son geste ; Wilhelm est même prêt à s'accuser à la place de son frère pour payer une dette, Franz ayant pris sa place dans un duel quelques temps plus tôt. De son côté, Moser vient quémander le secours des frères pour obtenir le secret de Tine car en Allemagne on lui reproche de plus en plus son incompetence : il demande à ce que le vieux Haps soit pris en otage pour forcer les Mortsel à céder ; ces derniers refusent de faire subir ceci à leur père.

Haps a l'idée d'un piège pour forcer le coupable à se dénoncer : il donne rendez-vous aux deux frères dans une maison isolée où il a accroché un portrait de Tine et observe leurs réactions. Franz se trahit. Son père lui dit alors que s'il a encore une once d'honneur il doit accepter un duel avec Ernst van Dooren et la rédaction d'une lettre qui explique à ses supérieurs qu'il a accepté le duel et que quelque soit son issue, le silence devra être fait sur toute l'affaire ; Franz accepte. Moser assiste, caché, à cette entrevue : il en conclut que Haps est un espion allemand et qu'il pourra donc le compromettre auprès des Belges, sauf si les Mortsel paient son silence avec les secrets de Tine.

Ernst tue Franz au cours du duel ; Haps s'effondre dans les bras de Wilhem. Van Dooren comprend la situation de Haps et ce dernier ne lui en veut pas d'avoir tué son fils. Moser assiste au duel, caché dans un arbre, et donc à la mort d'un officier allemand par un civil belge ; il va marchander la vie d'Ernst auprès de Tine : la jeune femme se remémore son viol, s'évanouit et revient à elle au bout de trois jours. Elle parle alors à son époux, lui demande de ne rien révéler à ses parents, de l'enterrer avec sa nappe pour que le secret échappe aux Allemands, et meurt. Sœur Pulchérie apparaît durant la cérémonie de l'enterrement et Moser est retrouvé pendu.

##### **5. *Les deux soldats*, de Gustave Guiches (du 06/11/1916 au 01/02/1917).**

Paris, avril 1914. Le romancier et dramaturge Julien Farjol, 38 ans, fait une dépression. Sa dernière pièce, *Le Dévorant*, a été un échec et il s'est fait démonter par la critique. Il demande son avis sur cette désaffection subite du public après dix ans de succès à son meilleur ami, le médecin de campagne Pierre Blajan. Pierre lui dit que c'est parce qu'il n'écrit plus comme auparavant et qu'il n'est donc plus le Farjol que le public attend. Julien est d'accord avec le diagnostic de son ami et

pense que le succès et la vie parisienne l'ont corrompu. Pour qu'il parvienne à se retrouver, son ami lui conseille de retourner au pays, à Calviac, près de Cahors. Il pourra loger dans une maison toute proche, à La Framy, maison que Julien a toujours rêvé d'habiter. Après avoir réglé les modalités de location auprès du propriétaire, Farjol ne part que le 19 juin pour le Lot où il arrive le lendemain matin. Son premier contact avec la région qui l'a vu naître ne répond pas à ses attentes : il la trouve ordinaire et ne la comprend plus. Outre des rencontres sans importance, il revoit Zélia, la fille de l'ancien domestique de ses parents, Jeantil et l'époux de la jeune femme, Henri Massaguel. Il est ravi de voir une personne aussi joyeuse et travailleuse que Zélia, qui tranche avec les gens qu'il est habitué à côtoyer et avec son propre état. Il se rend au cimetière sur la tombe de ses parents : son père s'adresse alors à lui et lui dit qu'il doit être patient dans sa tentative de retrouvailles avec le pays de son enfance, et donc avec lui-même, et observer comment vit le couple Massaguel pour réapprendre lui-même à vivre.

Les semaines passent mais malgré les promenades et la visite des lieux de son enfance, il ne parvient pas à se sentir chez lui. Il n'y a qu'auprès des couples Massaguel et Jeantil qu'il se sent bien. Il espère beaucoup des retrouvailles avec son ami d'enfance Maurice Foncave mais c'est un échec car ce dernier, candidat à la députation, pense que Julien, après avoir conquis la gloire littéraire à Paris, est revenu chez lui pour chercher des succès politiques. Au cours d'un déjeuner chez Blajan où de nombreuses personnes sont présentes dont Foncave et sa nièce Lucienne, et où on parle de l'éventualité d'une guerre prochaine, Farjol, contrairement à l'assemblée, dit qu'il ne craint pas sa venue car elle remettrait la France debout en faisant cesser tous les déchirements entre les citoyens. Lucienne lui fait une assez mauvaise impression car il la trouve légère, bavarde et maniérée. Alors qu'il part de chez son ami, le tocsin retentit : la guerre est déclarée...

Julien a été réformé pour cardialgie mais veut partir défendre sa patrie ; il passe alors devant un conseil de révision. Le major présent refuse de le déclarer apte. Julien est effondré et lorsqu'il se confie à Blajan, celui-ci lui avoue qu'il a parlé du cas de son ami au major pour le protéger.

Chez les Massaguel, tout le monde est effondré à cause du départ d'Henri, tout comme le concerné lui-même : il n'a pas peur de partir, fera son devoir, mais il est désolé d'abandonner sa propriété car personne ne pourra effectuer les travaux agricoles nécessaires, son épouse et le couple âgé étant trop faibles, et tout le travail effectué depuis des années partira en fumée. Julien a alors une révélation et sait comment se rendre utile : il va remplacer Henri. Le champ sera son champ de bataille et alors qu'Henri défendra la patrie, Julien défendra les biens du soldat Massaguel.

Si les débuts sont difficiles, Julien prend rapidement du plaisir à travailler la terre, participe avec énergie à toutes les tâches et devient proche de Zélia qui lui apprend à être un travailleur des

champs. Julien se renseigne également de son côté, notamment à manier la charrue. Au bout de quelque temps, Julien trouve le comportement de Zélia changé. Elle finit par lui révéler qu'un certain Jacquou, qui a été réformé et dont Henri est très jaloux, lui tourne autour. Il se demande également si Zélia n'encourage pas Jacquou. Quelques jours plus tard, durant les travaux de la moisson, Jacquou agresse Zélia ; Julien intervient et malmène très sérieusement Jacquou. Il trouve le comportement de Zélia très étrange après cette bagarre car elle se montre très gaie : joie d'être débarrassée de Jacquou ou soulagement de se sentir à l'abri de tout soupçon ? Au cours d'une discussion avec celle-ci, elle avoue qu'elle a des sentiments pour Jacquou mais qu'il ne s'est jamais rien passé. Julien lui fait promettre de l'oublier et s'engage à tout faire pour l'y aider. Le travail des labours procure d'intenses sensations à Farjol qui se sent un vrai travailleur de la terre. Pour être certain que Zélia ne fautera pas, il trouve un travail bien rémunéré à Jacquou dans la région de Pamiers et éloigne donc le danger pour de bon. Il accompagne ce dernier à la gare et à son retour, apprend la nouvelle à Zélia qui, contrairement à ses attentes, se montre calme et sans aucune tristesse ; il ne comprend plus l'attitude de l'épouse d'Henri. Arrive Blajan qui apprend à Julien que la nièce de son ami Foncave, Lucienne, est éprise de lui et veut se faire épouser. Farjol explique au médecin qu'il se consacre tout entier à sa tâche de remplaçant et qu'il est déjà uni platoniquement à Zélia, par le travail de la terre : grâce à ces deux éléments, il est réconcilié avec son pays et retrouve qui il est vraiment. Il voit alors Zélia partir en courant dans la montagne et commencer à gravir un à-pic : il a peur que ce soit, contrairement à ce qu'elle montrait, une crise de désespoir due au départ de Jacquou et que la jeune femme ne cherche à se suicider. Il la poursuit donc et la retrouve en larmes ; elle lui avoue qu'elle n'a jamais aimé Jacquou mais qu'elle est éprise de lui. Il essaie de lui montrer qu'elle se trompe sur ses sentiments mais sent lui-même un trouble l'envahir. Il manque de céder à la passion et se sent honteux de ses sentiments alors qu'Henri se bat en étant persuadé de l'honnêteté et de la droiture de son ami. Farjol demande à Zélia de tout oublier et espère de son côté résister à la tentation grâce aux travaux des vendanges qui vont débiter.

Les vendanges débutent le 3 octobre, durent douze jours, et constituent une suite de travaux difficiles ; Julien ne parvient toutefois pas à lutter contre l'amour qu'il éprouve pour Zélia. Il sait que céder serait une trahison et fait donc ce qu'il peut pour ne pas exprimer ses sentiments. L'épisode des semailles, la veille de la Toussaint, est un grand moment d'émotion pour Julien : il se sent un soldat de la vie comme les hommes du front sont des soldats de la mort. Les semaines s'écoulent et il est de plus en plus difficile pour Julien de contenir sa passion et il doit faire un choix : renoncer ou accepter.

Fin novembre. Julien lit un hommage rendu à sa conduite dans le journal *l'En Avant* et est partagé : le travailleur de la terre trouve l'éloge ridicule mais l'écrivain est flatté. Il reçoit également

une demande de rendez-vous de Lucienne Foncave qu'il accepte. La jeune femme essaie de le convaincre que son amour pour Zélia est impossible car elle n'est pas une femme de son monde, de son éducation, et qu'il ne doit pas oublier son devoir envers Henri. Julien lui rétorque que son choix est fait : il ne veut plus retourner à Paris mais vivre dans le pays qui l'a vu naître, avec Zélia. Après cette entrevue il croise Zélia et la sauve alors qu'elle manque de se noyer dans le Lot. Il la conduit dans une cabane où il compte laisser sa passion s'exprimer mais cette cabane est remplie des traces de moments intimes que Zélia a passé avec son époux qui l'empêchent de céder. Il se force à ne pas fauter et confie à Zélia qui le questionne qu'il aime Lucienne même si c'est un mensonge : il espère ainsi porter un coup de grâce à leur amour réciproque. Zélia est désespérée et affirme qu'elle veut mourir car plus rien ne la retient. Julien lui avoue alors l'amour qu'il a éprouvé pour elle, un amour fort et unique qu'il lui a fallu taire par devoir envers Henri et pour la sauver en l'empêchant de commettre une faute irréparable. Elle comprend la situation et les deux acceptent de faire le sacrifice de leur passion. En rentrant chez lui, Farjol trouve une lettre d'Henri qui lui apprend qu'il a été cité à l'ordre du jour et nommé au grade de sergent ; il se dit que lui aussi mérite une citation pour « fait d'âme » !

Julien parvient à oublier plus facilement qu'il ne le pensait son amour pour Zélia ; de son côté la jeune femme redouble d'attention pour son époux et ne parle que de lui. Durant l'hiver, Julien et Zélia deviennent des amis sincères. A la fin du mois de février, cela fait plus de trois semaines que ni Julien ni Zélia n'ont reçu de lettre d'Henri alors que jusqu'alors il en arrivait une chaque semaine. Zélia est persuadée qu'il lui est arrivé quelque chose et que Dieu l'a punie pour ses pensées impures. Grâce à ses connaissances, Julien parvient à recevoir une maigre information : « Présumé en bonne santé ». Ce n'est pas suffisant pour Zélia qui veut partir en Argonne où se trouve son époux pour tenter d'en apprendre davantage. Julien lui dit qu'elle n'arrivera à rien mais qu'il parviendra à obtenir, à Paris, une autorisation pour circuler dans les lignes avancées. Et le lendemain matin, alors qu'il s'appête à partir, il reçoit une lettre d'Henri qui lui apprend qu'il a été légèrement blessé et malade, qu'il a obtenu un congé de convalescence de quinze jours et qu'il arrivera le 9 avril.

Henri a été changé par la guerre mais n'en parle que si on le questionne ; il a fait son devoir, s'est jeté à corps perdu dans la bataille, a tué et affirme que c'est grâce à ce que son remplaçant faisait pour lui au pays qu'il a pu faire tout cela. Julien lui dit pour sa part que c'est son exemple qui l'a guidé et motivé. Le soldat retrouve une femme plus aimante que jamais et même s'il est heureux de revoir le pays et les siens, il est prêt à retourner se battre pour la France et les siens sans se poser la moindre question. Henri parle de Lucienne Foncave à Julien : ce dernier dit à son ami que si quelque chose devait se passer entre eux, ce ne serait de toute façon pas avant la fin de la guerre, les sentiments personnels ne devant pas être une priorité dans le contexte de la patrie menacée.

A la fin du séjour d'Henri, Julien fait venir son ami Blajan chez lui pour lui demander un service : il veut répondre à *l'En Avant* qui lui demande ses impressions sur l'article qui lui était consacré. Mais il ne veut pas signer un papier de sa main et demande donc à Blajan de rédiger son interview. Farjol pense que son geste n'a rien d'exceptionnel et qu'il faudrait créer une armée des remplaçants pour contribuer à l'effort national en parallèle de l'armée des combattants. Ces « soldats nouveaux » qui renonceraient à tout intérêt particulier seraient des « hommes nouveaux » très différents des arrivistes égoïstes de l'avant-guerre et des embusqués de la guerre. Il pense également qu'il serait bon d'opérer un retour à la terre ; lui-même veut acheter la maison de La Framy et y produire des fruits.

#### **6. *Un cousin d'Alsace, d'Edmond Sée (du 08/01/1918 au 05/04/1918).***

Le narrateur arrive le 20 septembre 1915 à Bagnoles-de-l'Orne pour terminer sa convalescence et retrouve son ami le penseur André Spiegel dont il était sans nouvelles depuis la mobilisation. Ce dernier a été blessé, cité, décoré de la croix de guerre mais il ne la porte pas ; il explique alors à Edmond les raisons pour lesquelles il n'a pas épinglé la décoration à son uniforme.

Après avoir raconté son départ, au moment de la mobilisation, son voyage en train, son arrivée au dépôt avec son régiment de territoriaux, l'attente de l'ordre de départ, il explique que 48h avant le départ de son régiment pour le front, on a annoncé que l'effectif de chaque compagnie dépassait la moyenne et que cent hommes de chacune d'entre elles demeureraient au dépôt. Spiegel parvient à être inscrit sur la liste des « restants » grâce à la complicité du fourrier qui la dresse, se réjouit à l'idée de revoir son épouse et ses enfants et leur envoie une dépêche pour les inviter à le rejoindre au plus tôt. Le lendemain, il rencontre le lieutenant Blagnol, un industriel que son frère lui avait présenté avant la guerre et qui est le porte-drapeau du régiment. Alors que Spiegel lui apprend qu'il ne part pas avec le régiment le lendemain, un vieux soldat, sergent rengagé alsacien à l'accent très prononcé, aborde le lieutenant et demande à devenir garde du drapeau ; c'est un ancien légionnaire qui a servi au Tonkin et à Madagascar qui se nomme Joseph Spiegel et est originaire de Colmar, comme le père d'André. Les deux hommes se rendent compte qu'ils sont cousins et Joseph raconte sa vie de légionnaire à André, son difficile retour à la vie civile à Paris où il ne parvenait pas à conserver un emploi à cause de son caractère, son mariage avec la servante alsacienne d'une vieille demoiselle et le bonheur qu'il a éprouvé au moment de la déclaration de guerre à l'idée de reprendre du service et d'entrer à Colmar. Face à cette attitude volontaire et héroïque, André s'en veut de n'avoir songé qu'à son confort en restant au dépôt et annonce au fourrier qu'il veut partir ; Joseph jure de protéger André qui éprouve une profonde affection pour cet homme simple et sincère et pourtant si différent de lui. Le soir, il présente Joseph à son épouse et à ses enfants et leur

annonce qu'il part avec le régiment. Il se désigne garde du drapeau pour rendre service à Blagnol qui est pris de court par le colonel lorsque celui-ci lui demande s'il a désigné sa garde du drapeau et quelques heures plus tard l'embarquement du régiment de territoriaux a lieu.

Au terme d'un long voyage, le train arrive aux abords de Nancy. Après une semaine de marches et de contremarches, le régiment s'installe dans un bois qu'il aménage en creusant des tranchées. La sollicitude que témoigne Joseph à André provoque rapidement la jalousie des autres soldats de la section et les éloignent d'André qui passe presque tout son temps avec son sergent et cousin qui lui rend la vie aussi facile que possible en lui épargnant corvées et exercices. Joseph ne reçoit pas de courrier de son épouse ce qui étonne André ; le sergent lui explique alors que sa femme n'écrit pas bien et que ça ne le prive pas.

Une semaine après l'arrivée dans le bois, le régiment se déplace au nord-est de Nancy et apprend par un journal que l'ennemi a franchi la frontière et envahi le pays. C'est l'indignation qui domine car les hommes ne comprennent pas qu'on leur ait dissimulé cette nouvelle des plus importantes, à eux, les défenseurs du pays. Le soir de ce même jour, un ami d'André, qu'il avait retrouvé au dépôt, Gabriel V., le musicien reconnu, arrive de Paris et donne des nouvelles plus détaillées qui apprennent aux hommes la bataille de Charleroi, le recul général, la ruée sur Paris, le départ du gouvernement pour le midi. Joseph se dispute avec un homme de sa section car celui-ci sous-entend que l'accent alsacien de son chef cache peut-être une origine louche ; Joseph menace de le punir pour manquement à la discipline. André essaie de calmer son cousin pour éviter une sanction à son camarade et Joseph se sent trahi. Dans les jours suivants, les rapports des deux hommes se distendent tandis qu'André se rapproche de Gabriel avec lequel il est nommé agent de liaison entre le chef de bataillon et les commandants de compagnies.

Un soir, André veut crever l'abcès et demande à Joseph qui dort toujours à ses côtés s'il est fâché contre lui. Le légionnaire lui dit que ce n'est pas le cas mais qu'il n'a plus le moral car il ne supporte pas de rester inactif, inutilisé, de ne pas se battre contre l'ennemi qui avance. Quelques jours plus tard, Joseph tombe malade, atteint par une rechute de paludisme, une dysenterie et il est expédié à l'ambulance voisine. Quelque temps après, lors des combats du Grand Couronné, une note du colonel ordonne que chaque compagnie du régiment de territoriaux désigne 25 hommes et cinq sous-officiers, ces hommes devant être versés dès le lendemain dans le régiment d'assaut le plus proche. André apprend qu'il part car le lieutenant veut garder son fourrier et qu'il est le premier à la suite sur la liste des hommes de la compagnie. André accepte son sort mais Joseph apparaît, très affaibli, et dit qu'il va trouver un moyen pour éviter à son cousin de partir. Joseph s'adresse directement au général qu'il connaît pour avoir servi sous ses ordres dans la brousse et qui reconnaît aussi le sergent ; il demande à remplacer d'André, protégeant son cousin et partant ainsi faire ce à

quoi il aspire par-dessus tout : défendre la patrie. Les deux hommes se font leurs adieux et s'échangent un bien personnel : André donne la photo de son épouse et de ses enfants car Joseph pense qu'elle lui portera bonheur et Joseph donne une chaînette qui porte sa plaque d'identité en lui disant qu'elle le protégera.

Des mois s'écourent et André ne revoit plus Joseph ; il est nommé caporal puis sergent, devient secrétaire du colonel et le suit lorsque celui-ci reçoit de l'avancement et part commander une brigade. Un jour qu'il se trouve près de Vaux-Mercin, sur les bords de l'Aisne, il reçoit un ordre à communiquer d'urgence au colonel et décide d'aller l'apporter lui-même à ce dernier, au village. Alors qu'il marche dans un boyau, un obus allemand tombe à proximité et il se retrouve enseveli. Il se réveille dans une ambulance avec une commotion et une jambe cassée et est évacué vers un hôpital de l'arrière où il demeure trois mois avec sa famille installée tout prêt. Un matin, il apprend qu'il est cité à l'ordre du régiment et reçoit la croix de guerre.

Quelques semaines plus tard, alors qu'il est à Paris, il rencontre un camarade de son ancienne compagnie de territoriaux et apprend que Joseph est mort en héros dix jours après son départ. André décide alors d'aller voir l'épouse de son cousin et constate que cette dernière espère toujours que son époux est vivant, même si elle a été avertie de son décès. Elle conserve un morceau de journal contenant une citation ainsi qu'une croix de guerre. La citation est datée du 21 mars 1915, date de la citation d'André alors que Joseph est mort cinq mois plus tôt, et mentionne le prénom Joseph. André comprend alors que la chaînette avec la plaque d'identité de son cousin a été ramassée avec lui après l'explosion de l'obus mais ne veut pas raconter la vérité à l'épouse et préfère laisser ses espoirs s'anéantir seuls. Voilà pourquoi André ne porte pas cette décoration qui lui a été décernée : Joseph la méritait bien plus que lui, vivait en quelque sorte pour un tel honneur et il est donc bien qu'une erreur lui attribue cette décoration qui n'existait d'ailleurs même pas au moment de son décès. Le vœu du cousin d'Alsace d'avoir un jour son nom dans les « chournaux » grâce à ses prouesses pour la patrie a donc été finalement exaucé.

## VII. L'Écho de Paris.

### 1. *Prince d'Allemagne*, de Charles Foley (du 06/01/1915 au 04/03/1915).

Le récit se déroule en 1913 et débute à Paris, au Cirque Hongrois, rue Royale. Le richissime prince Ulric, ex-prince de Souabe et Silésie, surnommé « le prince Milliard » est venu, accompagné de son chambellan, le baron Frantz Woritz, assister à la première représentation du nouveau spectacle du Cirque tenu par Mathys, la pantomime *Guerralhombéré*. Celle-ci est exécutée par David Hauberton, ancien homme de loi devenu acrobate et qui est follement épris de Claire Sandyer, une belle orpheline. Il est devenu gymnaste car il espère ainsi gagner assez d'argent pour pouvoir se marier avec Claire. Elle aussi est sans fortune et même si elle rêvait d'une vie plus "bourgeoise", plus calme que celle d'épouse d'un artiste, elle aime profondément David et aimerait elle aussi travailler pour apporter quelque chose au futur ménage.

La pantomime est une succession d'acrobaties plus dangereuses les unes que les autres ; la scène durant laquelle David mime sa fuite devant des chasseurs provoque une réaction assez inattendue du prince Ulric qui, en plein spectacle est pris d'une violente colère qui tourne à la syncope. Le spectacle est un grand succès ce qui est de très bon augure pour la tournée de trois mois qui est prévue. Pour fêter ce succès, David propose un dîner en tête-à-tête à Claire mais le directeur Mathys leur apprend qu'ils sont invités tous trois à dîner chez le prince Ulric, au palais de Souabe dit "Le Palais rose". Les deux jeunes amoureux ne sont pas enchantés, surtout après la crise durant le spectacle qui donne au prince l'image d'un fou. Mathys comprend, mais comme Ulric est son unique commanditaire, il a pris la liberté d'accepter l'invitation au nom du trio. Claire trouve le prince malsain et pressent que des êtres et des choses étranges gravitent autour de lui. Alors qu'elle accompagne Mathys à son cabinet, Claire, demeurée seule quelques instants dans le bureau du secrétaire attendant, surprend une violente dispute entre le prince et son chambellan Woritz : Ulric en a assez de vivre cloîtré et d'être surveillé par le baron. Le prince demande également au baron d'exécuter ses ordres, exigeant une "date proche" malgré les craintes de ce dernier à ce sujet : il semble que le prince ait commis un méfait qui aurait pu être lourd de conséquences sans la protection de l'Empereur... Sans trop savoir pourquoi, Claire éprouve une sorte de peur comme si elle était mêlée, avec David, au projet discuté par les deux Allemands. Lorsque Claire est introduite dans le cabinet, Ulric se montre très intéressé par la jeune femme et propose de lui trouver un emploi pour l'occuper durant les trois mois d'absence de David ; la jeune femme se demande ce que cache cet intérêt soudain.

"Le Palais rose" est une énorme bâtisse d'un goût exécrable, rempli de trappes, de mécanismes divers et de passages secrets car Ulric a une crainte obsessionnelle de l'assassinat.

Frantz demande aux invités de ne pas parler de la pantomime durant le dîner pour éviter un nouveau malaise au prince mais ce dernier, au contraire, souhaite en discuter. Claire s'arrange pour détourner la conversation et Ulric questionne alors le jeune couple sur sa relation amoureuse, la force des sentiments de David et la séparation à venir. Il émet des hypothèses : que se passerait-il si David disposait de la somme nécessaire pour rompre son contrat avec Mathys ou si Mathys venait à rompre son contrat avec David et à le dédommager ? David peut-il être certain de retrouver Claire à son retour de tournée ? Elle peut par exemple avoir quitté Paris sans laisser d'adresse ? David lui répond qu'à son retour il braverait les pires obstacles pour la retrouver : "On n'est pas Français pour rien !". Le chambellan Woritz intervient pour stopper la discussion. Après le dîner, le prince Ulric montre à ses trois invités l'immense trésor qu'il cache dans les entrailles de son palais. Il propose alors, avec l'assentiment du baron, un emploi de lectrice et de demoiselle de compagnie auprès de la princesse, pour trois mois, durée de l'absence de David, dans sa résidence de Goëls, en Suisse. Claire accepte pour pouvoir apporter une contribution financière au ménage et ne pas ruminer chaque seconde, dans l'inactivité, son malheur d'être séparée de David. Celui-ci accepte également, à contrecœur mais sensible aux arguments de sa fiancée. Il a tout de même quelques craintes de voir Claire partir avec Ulric car celui-ci a montré une réelle antipathie à son égard et car il craint que le prince n'en vienne à s'intéresser à Claire. Cependant, il ne se sent pas le droit de retenir sa fiancée.

Deux jours plus tard, alors que les deux fiancés sont ensemble pour le thé, Mathys vient leur apprendre que le prince et Claire partiront le soir même. Ce départ précipité ne rassure pas David au vu de ce qu'il sait, après s'être renseigné, de l'histoire de ce prince, dépouillé de tout par l'Empereur et qui mène l'existence d'un prince d'exil dominée par les excès et la déchéance morale. Les deux amoureux se quittent après un rapide dîner et Claire se rend au "Palais rose". Elle y surprend une conversation entre le baron et le médecin particulier du prince, le docteur Lackendorf, au sujet de l'état de santé d'Ulric, d'une intrigue passée et d'une autre à venir à laquelle le départ pour Goëls n'est pas étranger. Le départ se fait précipitamment et dans une relative discrétion.

Après toute une nuit et une grande partie de la journée suivante passées seule en voiture, Claire s'arrête devant l'hôtel d'une ville suisse. Elle rencontre une femme de chambre, Lisbeth, originaire de Goëls et son fiancé, le chauffeur Fritel, un Français. Lisbeth déjeune avec Claire et lui présente sommairement son futur cadre de vie et la personnalité du prince. A Goëls, le prince possède tout sauf l'église et les habitants ne peuvent donc se faire embaucher que par lui ; il y vit tel un seigneur féodal et toute remarque et toute plainte formulée est enterrée par les autorités car le prince a promis, à sa mort, de donner par testament, 300 millions à Murich, la capitale du canton. La soubrette détaille également à Claire les nombreuses difficultés de la vie quotidienne comme employée du prince. Elle est surprise lorsque Claire lui dit qu'elle est là pour servir de lectrice à la

princesse ; Claire se demande immédiatement si on ne lui a pas menti pour l'attirer à Goëls. Elle n'a pas les moyens de s'échapper et de rentrer en France et se dit qu'elle aura, au minimum, deux alliés sûrs en Lisbeth et Fritel. Lisbeth, qui poursuit le trajet vers la résidence d'Ulric avec Claire lui révèle qu'il n'y a pas de princesse, mais une cousine de la mère du prince, une certaine comtesse Wilda qui vit retirée dans un petit pavillon : celle-ci est muette, plutôt simple dans ses manières, et profondément catholique ce qui déplaît au prince et à son entourage. Il lui est interdit de quitter Goëls car elle connaît tous les secrets de la famille.

Le village de Goëls est, depuis l'arrivée des Allemands, un lieu de misère et d'oppression isolé du reste du monde. Le château, le parc et les bois qui l'entourent ont une allure inquiétante. A l'intérieur du château, Claire est frappée par l'omniprésence de la thématique cynégétique : les pièces sont remplies de tableaux, trophées, tapisseries et de peaux d'animaux. Après avoir dîné dans sa chambre, Claire est emmenée par Moritz auprès du prince qui la demande. Elle en profite pour questionner le chambellan au sujet de la princesse : celui-ci répond que la comtesse est peut-être la princesse, qu'il n'en sait rien, et que dans tous les cas c'est bien au service de celle-ci qu'elle sera détachée... Le prince se montre agressif envers Woritz car ce dernier ne connaît pas l'itinéraire de la tournée de Mathys et de David et demande au baron de prévenir Mathys de leur arrivée à Goëls. Woritz est très mal à l'aise face aux propos du prince et Claire se rend compte qu'il semble redouter un mot de trop de celui-ci. Elle a de plus en plus le sentiment d'être mêlée à une intrigue dans laquelle elle joue un rôle malgré elle. Le prince lui raconte une légende concernant sept grandes pierres qui sortent de terre sur un morne, dans le parc du château, et que les paysans appellent "les pierres de justice" ; personne ne sait comment ces énormes menhirs sont arrivés là. Il lui explique également qu'il était passionné de chasse par le passé, d'où son installation à Goëls, un véritable paradis pour les chasseurs, mais qu'aujourd'hui cette passion est morte : il a tout chassé, tout tué et a fini par se lasser. Alors qu'il demande à Claire de lui faire la lecture, celle-ci trouve quatre ouvrages reliés en peau, le prince lui détaille le type de peau des trois premiers mais ne lui dit pas en quoi le quatrième livre est relié. Après avoir fait remarquer à Ulric que c'est en tant que lectrice de la princesse qu'elle a accepté de venir à Goëls, elle le quitte et se rend dans sa chambre ; alors qu'elle écrit à David, elle voit, au dehors, un ange ou une espèce de fée à la longue chevelure brune et aux yeux tristes... Cette apparition féminine entre par une petite porte dans le château ; Claire croit avoir rêvé tout éveillée... Au matin, elle comprend que cette apparition n'était autre que Wilda appelé par le prince auprès de lui. Lisbeth présente Latrasse, le maître-veneur, à Claire, un homme de 60 ans, fort, loyal et le plus ancien serviteur du prince. Il fait faire le tour de la propriété à Claire et lui explique que le prince était, il y a longtemps, un grand homme, agile, fougueux et généreux mais que son entourage l'a corrompu. Il a rencontré Wilda alors qu'il avait un peu plus de 40 ans et elle seize ;

les deux cousins s'aimaient mais le prince n'accepta qu'un mariage morganatique qu'elle accepta tout de même. Au bout de quelques années, l'entourage du prince s'arrangea pour éloigner les époux. Depuis, Wilda essaie toujours, par des lettres, de mettre en garde son époux contre les perfidies de ses proches, mais il n'en tient pas compte ; elle reste cependant la seule personne capable de l'apaiser et se sacrifie dans ce rôle. De plus, tout est pire au château depuis l'arrivée de l'oriental Santi, le garde-forestier en chef, toujours accompagné de deux chiens sanguinaires. Pendant la promenade, Little-Tom, un jeune garçon du village, vient chercher Latrassé : le baron le demande pour organiser une partie de chasse.

Quelques jours passent. Claire a reçu des nouvelles de David qui, dans sa lettre, se montre très dur à l'encontre du prince et du baron. Latrassé a été chargé par le baron d'organiser en secret une chasse à courre pour faire une surprise au prince ; Woritz dit à Claire qu'il veut mettre fin à la crise de neurasthénie traversée par Ulric. Santi est profondément jaloux et souhaite l'échec de cette tentative auprès du prince. Le prince convie le baron et Claire à déjeuner ; arrive un télégramme qui annonce que Mathys ne peut satisfaire une demande du prince ce qui alarme le baron et fait faire une syncope à Ulric...

Au cours d'une conversation entre le baron et le docteur Lackendorf, le lecteur apprend que la chasse a été organisée pour détourner le prince d'une idée fixe et que le refus de Mathys ruine un de ses projets. Woritz ordonne alors que Mathys se conforme à ses directives sous peine d'être poursuivi par une armée de notaires. Le baron dit à Lackendorf que sa tâche est difficile : il doit plaire à Ulric sans déplaire à l'Empereur, c'est-à-dire sans causer de scandale comme par le passé. La chasse organisée par le baron et Latrassé n'a pas les effets escomptés et Ulric entre dans une rage folle. Santi se délecte de l'échec de Latrassé et est appelé par le prince.

Ce qui est attendu de Mathys c'est qu'il rompe son contrat avec David en lui payant le dédit de 30000 francs prévu, somme que le prince a envoyée par télégramme. Visiblement, Mathys préfère plutôt gagner le plus d'argent possible en faisant durer sa pantomime. Pour Santi, vu l'état du prince, il n'est plus possible d'attendre et il faut lui donner satisfaction dès la nuit prochaine ; il propose d'utiliser Fritel, qui satisfera le prince dans l'attente de David. Le baron et Lackendorf acquiescent car après tout, « Un Français ça n'est bon qu'à ça ! » Mais à quoi ?

L'après-midi même, Lisbeth apprend que le baron a congédié Fritel et qu'elle est envoyée pour sa part au "Palais rose" sans même avoir le droit de repasser par le village et donc sans pouvoir dire au revoir à son fiancé. Elle va donc demander à Fritel de venir la voir en cachette et demande à Claire d'écrire pour elle une courte lettre à celui-ci en lui fixant un rendez-vous dans les bois du château, lettre que Latrassé fera remettre à l'ancien chauffeur. Elle accepte. Le soir, on avertit Claire que le dîner du prince lui sera servi dans sa chambre. Lisbeth vient prévenir Claire que Latrassé a bien

remis la lettre et que Santi, appelé à Murich, ne fera pas de ronde contre les braconniers cette nuit. Cette chance inquiète Claire sans qu'elle ne sache trop pourquoi. Après le départ de Lisbeth, Claire voit Santi sortir par la petite porte qu'avait pris Wilda l'autre nuit et qui mène aux appartements du prince ; puis Ulric apparaît quelques instants plus tard. Elle surprend un dialogue parlant d'une chasse nocturne qui redonne visiblement joie et énergie au prince. Pourquoi Santi, qui est censé être absent, se trouve-t-il au château ? Pourquoi le prince soi-disant souffrant accompagne-t-il son garde en tournée ? Quelques instants plus tard, Claire entend un coup de feu et reconnaît les aboiements des chiens de Santi. Le prince et Santi reviennent au château tandis des gardes portent Fritel grièvement blessé sur une civière ; l'un d'eux, sincèrement triste dit à Claire que Fritel a été pris pour un braconnier. Lisbeth arrive, effondrée ; Wilda apparaît et fait emmener Fritel au village pour qu'il y soit soigné. Lisbeth raconte à Claire qu'elle n'a pas pu rejoindre son fiancé car elle a été enfermée elle ne sait par qui et délivrée par Santi après les deux coups de feu ; Claire se demande comment Fritel, un homme connu de tous a pu être pris pour un braconnier...

Quelques jours plus tard, le village est très agité suite à l'incident. Woritz craint les retombées de l'affaire mais Santi n'est pas inquiet car il pense que le prince pourra tout faire taire avec son argent. De plus, la lettre donnant le rendez-vous au mort, preuve accablante, a été saisie dans la poche de Fritel par Santi. Le prince raconte que cette chasse à l'homme l'a déçue car Fritel n'a pas été un gibier combattif ; il veut vite une autre chasse et le gibier qu'il veut c'est l'agile et fort David Hauberton. Woritz apprend à Ulric que Mathys a cédé et que donc David est libre de ses mouvements, tandis que Santi révèle aux deux hommes que l'acrobate est déjà à Goëls et qu'il est impatient de monter au château : il suffit alors de mettre des obstacles au désir de David qui se montrera imprudent et cherchera à entrer au château par tous les moyens. Il faut aussi cacher l'arrivée de David à Claire pour qu'elle ne descende pas au village pour le voir et lui raconter l'incident de Fritel : tout le monde sera donc consignés au château. Santi sait comment obliger David à s'introduire dans le parc du château : il suffit de lui faire parvenir le mot que Claire a écrit pour Lisbeth et qui a été récupéré. Le même jour, Claire souhaite se rendre au village pour prendre des nouvelles de Fritel mais trouve les grilles fermées. Santi lui dit que tout le monde est consignés en attente des résultats de l'enquête en cours. Alors qu'elle retourne au château, elle croit reconnaître au loin la silhouette de David ; elle croise Little-Tom qui lui dit qu'il se rend au village porter une lettre à un voyageur tout juste arrivé. David serait-il à Goëls ?

Le soir, Claire dîne avec le baron, le prince et la princesse Wilda. Ulric est d'une grande cruauté morale envers son épouse. Lorsque les convives passent dans la pièce où se trouvent les livres en peau, le prince révèle à Claire que le quatrième est relié en peau humaine ; la jeune femme part dans sa chambre. Ulric demande à être accueilli par son épouse dans le pavillon après son petit

tour nocturne dans le parc. Elle refuse et lui avoue qu'elle est au courant de la chasse à l'homme prévue cette nuit car alors qu'elle le veillait, il a parlé dans son sommeil. Elle lui demande de renoncer à la battue s'il veut espérer un pardon de sa part et de celle de Dieu qui le guette près des Sept Pierres du ciel. Mais Ulric ne change pas ses projets. De retour dans sa chambre, Claire constate quelques instants plus tard qu'elle y a été enfermée, comme Lisbeth l'avait été le soir où Fritel a été gravement blessé. Elle pressent alors que l'histoire va se répéter. La fenêtre aussi est inaccessible. Soudain, elle comprend : David est au village, Santi va l'attirer, le tuer et elle ne pourra pas intervenir. Wilda entre alors dans la chambre de Claire, par une petite porte dissimulée, afin de lui venir en aide. Les deux femmes gagnent les appartements du prince. A la lecture d'une lettre, Claire comprend qu'elle a servi d'appât pour attirer David à Goëls et en faire le gibier d'une chasse. Wilda et Claire vont tenter d'intervenir avant que David n'ait atteint le lieu de rendez-vous. Alors qu'elle court dans les bois, Claire entend plusieurs coups de fusils et en déduit, avec raison, que David a déjà franchi l'enceinte du domaine.

Arrivé au lieu de rendez-vous, David est menacé par les deux chiens de Santi puis, rapidement, des balles sifflent autour de lui, même lorsqu'il annonce qu'il n'est pas braconnier et connu d'Ulric ; il est donc évident qu'on cherche à le tuer, non à l'arrêter. David s'échappe, parvient à semer ses poursuivants, et se dirige vers le morne aux pierres. Il voit alors une apparition blanche entre les pierres et se dirige vers elle. Les poursuivants sont effrayés par cette vision et refusent d'avancer, sauf Ulric et Santi. Ulric, cependant, se rappelle les paroles de Wilda qui lui déconseillaient d'approcher les pierres et refuse d'avancer ; Santi lui dit que l'apparition ne peut être que Wilda et qu'il faut à tout prix empêcher David de s'en tirer sinon il parlera. Lorsque David arrive au sommet du morne, l'apparition fantomatique blanche disparaît. On lui tire dessus de toutes parts mais il remarque qu'aucune balle ne touche les pierres : est-ce un miracle ou bien les gardes n'osent-ils tirer sur elles suite à quelque superstition ? David prie une dernière fois en attendant la mort auprès de la pierre centrale. Ulric peut l'abattre mais n'ose le faire car sa proie est appuyée sur la pierre appelée Pilier du Christ car le visage du Christ est gravée sur elle. Santi rappelle au prince que si David s'en tire, ils sont tous perdus. Le prince tire mais sa balle rebondit sur le Pilier et vient le frapper en plein front.

Le corps du prince est ramené au château. Wilda fait sa toilette, prie de longues heures auprès de lui et fait appeler les protagonistes des événements. A l'annonce de la mort du prince, Woritz a tenté de fuir mais il a été arrêté et sérieusement molesté par la foule qui lui a notamment crevé un œil. Le docteur Lackendorf tente d'expliquer le comportement du prince par le penchant naturel de l'homme à tuer qui, chez lui, n'a pu être dominé par la raison. Pour Santi, la raison en est que l'homme était le seul gibier que le prince n'avait jamais chassé, seul gibier qui pouvait encore

donner réellement quelque intérêt à la chasse. Wilda demande de l'indulgence pour le prince afin que ses prières parviennent plus rapidement à Dieu et que ce dernier fasse preuve de clémence envers Ulric. Tous acceptent cette requête de la princesse. Quelques jours plus tard, Wilda apprend que le prince a changé son testament peu avant de quitter Paris et qu'il lui laisse tout. Le conseil fédéral ne recevra rien et compte donc engager des poursuites contre le baron et le docteur ; Santi a déjà été arrêté. David n'a pas gardé les 30000 francs du dédit mais a été nommé par la princesse directeur des terres qu'elle possède en France. Latrasse, Lisbeth et Fritel retrouvent leur situation au château. Alors que Latrasse, David et Claire font une promenade sur le morne, Claire remarque que, sur le Pilier, la balle qui a tué Ulric a frappé l'image du Christ au niveau de la couronne et en a retiré une épine...

## **2. *Les épis verts*, de Marguerite Rolland (du 10/07/1915 au 26/08/1915).**

Automne 1913. Lise Cervoise se rend à la Maternité de Baudelocque, à Paris, pour y retrouver sa sœur Marthe, stagiaire dans cet établissement. Elle veut également prendre des nouvelles de Caroline Virey, la nièce du propriétaire du bâtiment où elle habite avec sa mère et ses cinq frères et sœurs. Caroline est une jeune veuve qui vient d'accoucher et qui loge sous les combles que son oncle, furieux contre elle suite à son mariage avec un acteur sans le sou, a accepté de lui laisser à condition qu'il ne la croise jamais. C'est M<sup>me</sup> Cervoise qui s'occupe comme elle le peut de la jeune femme.

Marthe apprend à sa sœur que Caroline vient juste de décéder mais que l'enfant est sauf. C'est une fille, à laquelle il faut trouver un prénom pour l'état civil. Lise choisit de l'appeler Monique et propose à Marthe de prendre chez eux le nouveau-né, mais pour celle-ci leur mère a déjà bien assez de soucis. Lise dit que c'est elle qui s'en occuperait mais Marthe lui dit qu'elle va s'occuper de trouver un foyer à l'enfant.

Madame Cervoise est la mère de cinq enfants : Marthe, qui a choisi de faire des études de médecine pour pouvoir seconder, grâce à un diplôme de médecin, son oncle qui dirige un sanatorium près de Paris ; Paul, qui est ingénieur et fait son service militaire dans l'Est ; Maurice qui est fonctionnaire dans un ministère ; Lise qui est dactylographe et très pieuse ; Hugues, le plus jeune, qui est âgé de quinze ans et termine ses études au lycée. Ils ont tous aidé au mieux leur mère après la mort du père et la famille est très unie. M<sup>me</sup> Cervoise est une Alsacienne très patriote qui travaille depuis quinze ans pour l'Assistance Publique et qui a élevé ses enfants dans la haine de l'ennemi héréditaire ; toute la famille parle allemand.

Marthe veut faire en sorte que l'oncle de Caroline, M<sup>r</sup> Cousinard, adopte Monique car par ce geste il peut épargner à l'enfant un avenir difficile. Sa mère partage son opinion et le lendemain la stagiaire sort le bébé de la maternité pour mettre Cousinard face à ce qu'elle estime être son devoir. Elle met effectivement l'homme face à la réalité de la situation : soit il adopte l'enfant et la sauve, soit il l'ignore et elle finit à l'Assistance Publique. Cousinard consent à payer les frais de nourrice pour Monique à la condition qu'il n'ait à s'occuper de rien. Il charge donc la mère de Marthe, qui est inspectrice des nourrices, de trouver à l'enfant une femme capable. Ce faisant, l'homme a tout de même conscience de racheter en partie sa conduite passée envers sa nièce. M<sup>me</sup> Cervoise connaît une personne de confiance pour s'occuper de Monique.

Juillet 1914. Comme les menaces de conflit européen se font de plus en plus précises, le moniteur Rémy, qui travaille à Baudelocque avec Marthe, face au comportement volontaire de cette dernière qui annonce qu'elle voudrait, en cas de guerre, soigner des blessés plutôt que rester à l'écart dans un hôpital de l'arrière, lui propose de s'arranger pour que son père, célèbre gynécologue parisien, obtienne qu'elle puisse l'accompagner là où il serait envoyé et elle accepte. Paul ne pouvant pas être là pour le 14 juillet à cause de l'agitation régnant dans la caserne où il se trouve, M<sup>me</sup> Cervoise décide d'avancer son départ en Alsace où elle va embrasser sa mère et se recueillir sur la tombe de ses grands-parents, les Kerner. La nourrice de Monique contracte la fièvre typhoïde et il faut aller chercher le bébé en urgence ; il suivra donc M<sup>me</sup> Cervoise et Lise en Alsace où elles lui trouveront peut-être une nourrice. M<sup>me</sup> Cervoise part en promettant à ses enfants demeurés à Paris qu'elle reviendra à la moindre alerte. Hugues part en Allemagne pour les vacances.

Le 3 août, Rémy s'apprête à rejoindre son régiment à Orléans et demande à Marthe si elle accepte qu'il lui écrive ; elle ne répond pas mais rappelle au moniteur son souhait de soigner les blessés s'il parvient à lui trouver une place. De retour chez elle, Marthe reçoit une lettre de sa mère qui lui raconte que le séjour devient difficile, qu'elle laisse Lise sur place et qu'elle va chercher Hugues à Mannheim avant de rentrer à Paris avec tout le monde. Maurice quitte son poste au ministère pour le front. Il avoue à sa sœur qu'il est amoureux d'une fille sans argent et qu'il veut l'épouser ; elle est employée chez un joaillier comme enfileuse de perles et se nomme Suzanne. La guerre l'empêche d'organiser les fiançailles et de la présenter à sa famille et il demande à Marthe de bien vouloir aimer Suzanne comme une sœur pendant son absence, ce qu'elle accepte. Suzanne se présente au domicile des Cervoise et se lie immédiatement avec Marthe. Le soir même de ce 3 août, Maurice s'en va. A partir de ce moment, Marthe ne rentre chez elle que le soir, restant toute la journée à Baudelocque pour ne pas affronter le vide de l'appartement familial.

Marthe encourage Suzanne à passer son brevet d'infirmière. A la fin du mois de décembre, les deux femmes reçoivent des nouvelles de leurs proches et il y a juste au sujet d'Hugues que Marthe demeure dans l'ignorance. La jeune femme en a assez de sa situation à Paris et attend des nouvelles de Rémy. Elle reçoit alors une dépêche qui lui demande de quitter Paris pour venir dans une ambulance ; elle décide d'emmener Suzanne pour ne pas la laisser seule. Si aucun poste n'est à pourvoir pour la fiancée de Maurice, celle-ci parvient à obtenir une place dans la pharmacie de l'ambulance. Alors qu'elles rejoignent leurs postes respectifs grâce à un train sanitaire dans lequel se trouve Rémy, Marthe relit une lettre de Lise reçue juste avant son départ. Le jeune homme s'étonne que l'enveloppe soit cachetée et dit à Marthe que c'est un moyen utilisé pour échapper à la censure allemande. Il fait alors sauter le cachet et parvient à lire à la loupe un message disant que la situation est intenable et que Lise est obligée de fuir. La tristesse de Marthe émeut Rémy et les deux jeunes gens sentent qu'un amour est en train de naître entre eux.

Lise a quitté la famille Kerner, c'est-à-dire son aïeule et ses tantes qui habitent Ferrette, en janvier 1915 sans rien savoir de ce qu'il était advenu de sa famille. C'est sa grand-mère qui l'a incitée à partir car le joug allemand devenait de plus en plus dangereux. Elle est donc partie en train avec Monique et, par la Suisse, est parvenue à regagner la France et Paris où elle retrouve l'appartement familial vide. Qu'est-il donc arrivé à sa mère et à Hugues ? Ont-ils été arrêtés par les Allemands ? A son arrivée, le concierge de son immeuble lui remet une lettre que Cousinard a laissée depuis des semaines à l'intention de M<sup>me</sup> Cervoise ou de ses filles : il invite celles-ci à venir quand bon leur semble dans sa maison de campagne, à Mareuil, près de Château-Thierry, qu'il y soit présent ou non. Lise part le lendemain afin de laisser Monique à Cousinard et qu'elle soit ainsi libre pour travailler. Dans le train, Lise apprend que vu qu'elle se rend à Château-Thierry, il lui faut un sauf-conduit pour pénétrer dans la zone réservée et que c'est un commissaire militaire établi à la gare qui jugera s'il peut lui donner ou non. Elle l'obtient mais elle se rend compte qu'il y a deux Mareuil dans la région, Mareuil-sur-Ourcq et Mareuil-sur-Marne et que l'adresse de Cousinard ne précise pas duquel il s'agit. Elle opte pour Mareuil-sur-Marne et après plusieurs heures de marche dans la campagne détruite, Lise et Monique arrivent à destination. La jeune femme apprend que Cousinard est le maire du bourg et qu'il a été emmené comme otage par les Allemands. Epuisée, Lise se rend à l'église, déjà occupée par des artilleurs, et se couche sur la paille avec Monique. Au matin, elle organise et dirige une prière avec les soldats et partage leur soupe. Un artilleur natif du pays, le maréchal des logis Robert Pavail dit à Lise que Cousinard est propriétaire d'une usine à Mareuil. Elle décide d'aller en trouver le contremaître ; ce dernier, le père Brioux, loge alors Monique chez son patron. Il explique à la jeune femme que Cousinard a été emmené car il n'a pas voulu payer ce que demandaient les Allemands

pour sa sauvegarde alors qu'il possède une importante fortune. Etant donné que Brioux sait où cette dernière est cachée, Lise dit qu'il faut prélever la somme demandée par les Allemands et obtenir le renvoi de l'otage. Elle demande conseil à Pavail quant à la démarche à suivre. L'artilleur explique qu'il faut apprendre dans quel camp de concentration ou dans quelle résidence se trouve l'otage et lui écrire que la somme est disponible afin qu'il puisse plaider sa cause auprès des officiers allemands ; il pense que des contacts à Paris pourront le renseigner rapidement et un rendez-vous est fixé pour le déjeuner du lendemain.

Le lendemain matin, Brioux déterre le coffret contenant les richesses de son patron et prélève la somme nécessaire en or et billets de banque. Puis, pendant que Lise prépare le repas, il va à l'épicerie et revient deux heures plus tard avec un curé fugitif d'un village envahi qui a pu se sauver en faisant le mort. Ce curé venait demander au maire Cousinard la liberté d'habiter provisoirement dans le presbytère du curé de Mareuil qui a été fusillé. En l'absence de Cousinard, Brioux accepte pour lui. Le curé déjeune avec Lise, Brioux et Pavail. Le contremaître confie à l'inconnu les problèmes relatifs à la libération de son maître et le curé lui dit qu'un homme qui l'a aidé dans son évasion et qui se trouve dans une ambulance du front pourrait peut-être les aider. Au cours du repas, suite à une erreur qui fait confondre au curé Vincent de Paul et Saint-Paul, Lise acquiert la certitude que l'homme est un faux ecclésiastique et donc peut-être un espion. Elle fait discrètement part de ses soupçons à Pavail qui lui-même trouve étrange que l'homme porte des bottes de soldat et se montre donc très prudent dans ses paroles. Il compte utiliser cet espion pour faciliter leur objectif et ne va donc pas le faire arrêter mais le faire surveiller par ses hommes. Brioux est en colère de s'être laissé duper par le faux curé mais Pavail lui explique qu'il vaut mieux qu'il en ait été ainsi pour que le trio puisse à son tour duper l'espion et l'utiliser à son insu. Pavail veut lui faire transporter de faux renseignements sur les positions des batteries françaises qu'il lui donnera lorsque le faux curé l'interrogera. Il est également certain que, grâce à l'espion, Cousinard sera ramené à Mareuil. En fin de journée, Pavail raconte à Brioux qu'une balle a failli le tuer ; un artilleur lui dit alors qu'il a vu que le coup de feu venait du presbytère et qu'il a également aperçu le curé qui sortait discrètement.

Dans sa tranchée, Paul veille avec d'autres hommes sur une batterie et attend, sous un bombardement visant à détruire cette dernière, l'arrivée du vaguemestre par lequel il espère recevoir enfin des nouvelles de sa famille. Un avion français a dû se poser en arrière des lignes suite à une panne de moteur et le pilote cherche quelqu'un qui pourrait l'aider à réparer. Paul, qui est ingénieur et connaît le moteur de ces avions, propose ses services. Le pilote, André Desforêts avoue qu'il est un piètre mécanicien et que le sien est à l'hôpital. Grâce à beaucoup d'ingéniosité, Paul répare le moteur et alors que l'avion est prêt à repartir, les Allemands donnent l'assaut et attaquent

la tranchée où se trouvait Paul. André décolle en urgence et réquisitionne Paul qui embarque donc à bord de l'avion : de sapeur il est devenu mécanicien-observateur. Moins d'une demi-heure plus tard, un duel s'engage avec un *Aviatik* et Paul tue le pilote de deux balles et fait s'écraser l'avion allemand. Mais le moteur de l'avion de Desforêts a des ratés et les deux Français doivent se poser dans un champ de betteraves pour que Paul puisse intervenir. Alors qu'il effectue les réparations, André s'exerce au *Mauser* sur des pigeons et en abat un. Paul lui fait remarquer que c'est un pigeon voyageur et met le billet porté par le volatile, et qui est apparemment vierge, dans sa poche. Puis l'avion repart et va atterrir au centre de l'escadrille dont il dépend. André demande à son capitaine de bien vouloir affecter Paul à son bord.

Trois jours plus tard, Paul est devenu le mécanicien officiel de l'avion de Desforêts. Durant la nuit suivante, Paul vient réveiller André pour lui annoncer qu'il a déchiffré le message que transportait le pigeon ; le papier était en réalité du papier photo qu'il a révélé à la lumière rouge. Un corps d'armée allemand qui avait été coupé de toutes communications par un corps français sur la cote 345 a trouvé le moyen de se faire ravitailler cette nuit même à cinq heures. Les deux hommes sollicitent de leur capitaine l'autorisation de partir bombarder le ravitaillement et l'obtiennent. Arrivé au-dessus de la cote 345, Paul distingue une gare et un train de munitions qui vient juste d'arriver. Grâce à l'adresse d'André qui parvient à s'approcher malgré les tirs ennemis, Paul détruit le train. Mais l'avion français, très endommagé, chute dans les lignes allemandes et si André évite l'écrasement, les deux aviateurs sont faits prisonniers. Après un interrogatoire mené par un officier durant lequel ils demeurent silencieux, Paul ne révélant pas sa maîtrise de la langue allemande, les deux hommes sont emprisonnés dans une cahute en bois. Ils décident immédiatement de tout faire pour parvenir à s'évader. Ils s'endorment dans la matinée et se réveillent en fin d'après-midi. A l'heure de la soupe, un officier allemand leur rend visite et leur annonce leur transfert prochain dans un camp de prisonniers. On leur apporte un maigre repas et, quelques minutes plus tard, ils entendent le bruit de moteur d'un avion français. Paul se rappelle alors qu'il a laissé le document pris sur le pigeon à leur capitaine qui sait donc où les deux hommes sont venus bombarder. L'avion tourne au-dessus des positions allemandes et crée une diversion dont Paul veut profiter pour tenter une évasion. Les deux prisonniers parviennent à ouvrir la porte de la cahute et, une fois à l'extérieur, se cachent dans deux chênes pour attendre le coucher des hommes et éviter les patrouilles. L'avion français lâche alors un obus sur un baraquement où dînaient des officiers ; Paul pense qu'ils sont tous morts et que c'est l'occasion de quitter leurs uniformes français et de prendre ceux de deux officiers allemands pour fuir. Paul revêt une cape blanche qui fait fort effet aux patrouilles et à un chauffeur qui attend à la sortie du camp. Impossible donc de fuir discrètement. Les deux évadés montent dans la voiture qui démarre sans qu'ils ne sachent où elle se rend. Pendant le trajet, André

applique un bandage sur le front de Paul pour créer une fausse blessure qui puisse éventuellement servir d'alibi. La voiture s'arrête devant un château où Paul est reçu en maître. Mais quelle est donc l'identité de cet homme dont il a revêtu le costume ? Ce qui est certain, c'est qu'il faut fuir au plus vite. Paul fouille le bureau dans lequel il s'est enfermé avec André et reconnaît la couronne princière allemande sur certains objets. Il finit par découvrir qu'il a endossé l'identité d'un prince, le petit cousin du *Kronprinz*, Otto. V.K. Les deux hommes ignorent toujours où ils se trouvent mais d'après la direction prise par l'automobile et le temps du trajet, ils déduisent qu'ils sont près de Noyon. André cherche depuis une demi-heure un itinéraire pour regagner les lignes françaises sur une carte allemande quand on frappe à la porte. André se cache et Paul fait mine de dormir et ne réagit pas alors que l'ordonnance du prince vient déposer un express sur son bureau. Cette dépêche annonce la mort des officiers à la cote 345 et demande des nouvelles du prince Otto. André définit l'itinéraire à prendre pour leur fuite : ils devront aller en voiture jusqu'à un bois puis le traverser à pied. Au matin, avant leur départ, Paul/le prince reçoit la visite de Zimmerbaum, le chef de l'espionnage allemand de la région. Il vient pour demander au prince de bien vouloir signer des plans modifiés qui concernent une triple attaque du front français en un point vulnérable. Les plans initiaux avaient été dressés par le *Kronprinz* et la signature de son petit cousin permettra de lui faire accepter plus facilement les modifications apportées. Paul aimerait pouvoir voler ses documents pour les transmettre à l'armée française et demande qu'on les lui laisse pour qu'il puisse les consulter avant de les signer. Paul se trahit car il a commis quelques erreurs vestimentaires et car il ne sait pas que le prince Otto est très proche de Zimmerbaum. Le chef de l'espionnage annonce à Paul qu'il était présent lors de l'explosion, qu'il sait très bien que le prince est mort et qu'il a suivi les deux évadés ; il annonce également à Paul qu'il veut l'aider à s'emparer des plans car s'il est un espion allemand, il contre-espionne également au service de la France. Il est Strasbourgeois, sa famille a été gravement éprouvée durant la guerre de 1870 et il a décidé de rester en Alsace, donc en Allemagne, pour servir la France à sa manière. Il faut donc copier les documents car pour ne pas éveiller les soupçons, les originaux ne doivent pas disparaître mais aussi être signés de la main du prince. C'est Zimmerbaum qui signe car il connaît la griffe du prince, et il date de la veille, moment où le prince était encore vivant. L'espion avoue à Paul qu'étant donné qu'il savait dès le départ que le prince et son secrétaire étaient des Français déguisés il a organisé leur fuite avant de venir au château. Il précise à Paul les manières à employer avec le chauffeur du prince pour que celui-ci ne se doute de rien, leur indique l'endroit où ils doivent se faire déposer pour trouver un peu plus loin sa propre voiture qu'il a déposée à leur intention, et leur communique les mots de passe nécessaires pour circuler.

Le maire de Mareuil est libéré le jour de Pâques 1915. Monique a 18 mois et depuis qu'elle est à Mareuil Lise a beaucoup mûri face aux difficultés à surmonter. Pavail vient annoncer à Lise que le faux curé a été arrêté la veille et exécuté. Il a découvert avec ses hommes un poste téléphonique à moitié installé dans la cave du presbytère ; l'arrestation du faux curé a valu au maréchal des logis Pavail d'être élevé au grade de sous-lieutenant mais aussi de devoir repartir le jour même. Comme souvenir de leur rencontre, la pieuse Lise lui remet une de ses médailles, celle de Notre-Dame-des-Victoires pour qu'elle le protège. Le sous-lieutenant l'attache au ruban qui retient sa plaque d'identité et promet de ne jamais la retirer. Il s'en va en laissant Lise en larmes. Le lendemain, la tristesse consécutive au départ de Pavail ravive chez Lise la douleur de n'avoir que très rarement des nouvelles de sa famille. Elle sait que Marthe a changé d'ambulance, que Paul a changé de corps que sa mère est en bonne santé mais elle sans nouvelles d'Alsace et de son frère Maurice.

C'est donc après trois mois de captivité que Cousinard réintègre son domicile. Il remercie sincèrement Lise et Brioux de lui avoir sauvé la vie et demande à la jeune femme de ne pas partir. Dans les jours suivants, le maire, très éprouvé, se remet peu à peu et se montre très heureux d'avoir Lise et la petite Monique à ses côtés. Les souffrances qu'il a vues et vécues lui font regretter ses fautes et son égoïsme passés et il souhaite se faire pardonner en faisant le bien autour de lui. Il charge donc Lise de la mission de venir en aide à tous les nécessiteux des alentours. Comme il sait qu'il n'est pas apprécié, il pense que son argent fera plus de bien s'il semble provenir de Lise, qui met toute son énergie dans la mission charitable qui lui a été confiée.

Un jour de mai, elle reçoit une lettre de Marthe qui lui apprend qu'elle est dans une ambulance à quatorze kilomètres au nord de Mareuil, dans un château. Lise s'y rend quelques jours plus tard et est accueillie par la châtelaine, la comtesse de Valcreuse, devenue infirmière, et qui la conduit auprès de sa sœur. Elle fait la connaissance de Suzanne et apprend que Maurice est prisonnier. La comtesse propose à Lise de demeurer au château et de devenir infirmière aux côtés de sa sœur ; elle accepte et prévient M<sup>r</sup> Cousinard. Les deux sœurs constatent combien la guerre les a changées : de cartésienne et scientifique Marthe est devenue sensible à la religion, tandis que la pieuse et spirituelle Lise a mûri et est devenue moins fragile. Lise se fait vite à son sacerdoce d'infirmière et est appréciée des malades comme des membres du personnel. Tous la nomment comme le faisait autrefois sa sœur, « Sœur Laïque ». Un soir, elle décide d'accompagner Marthe qui va chercher des blessés dans une formation sanitaire en arrière des lignes où ils sont sommairement soignés avant d'être dirigés sur d'autres formations. Lise y retrouve Pavail blessé à la tête et demande à sa sœur de tout faire pour le prendre au château. Marthe parvient à obtenir la garde du blessé et s'étonne de voir sa sœur éprouver, apparemment, de l'amour pour cet homme. Pavail est installé au château et Lise écrit quelques mots à la mère du blessé pour la prévenir. Le lendemain

matin, la jeune femme qui a pris froid pendant le transfert nocturne est atteinte d'une congestion pulmonaire. Sa sœur est de plus en plus certaine qu'il y a de l'amour entre Lise et Pavail et, mettant de côté son esprit rationnel, se demande si leur rencontre dans la formation sanitaire n'est pas conduite d'en haut... Pour sa part, elle aime Rémy qui s'est déclaré quelques semaines auparavant et l'a demandée en mariage, mariage qui sera célébré après la guerre. Le jeune homme a beaucoup changé lui aussi depuis la guerre : de futile et égocentrique, il a mûri et acquis des valeurs proches de celles de Marthe. Il confie à Marthe que Pavail restera aveugle. Marthe prévient Cousinard que Lise restera absente plus longtemps que prévu à cause de sa maladie.

Quatre jours plus tard, M<sup>me</sup> Pavail arrive à l'ambulance de Valcreuse. Elle apprend la cécité de son fils et fait la connaissance de Lise qui, depuis que Robert est à l'hôpital, et malgré son état, ne cesse de s'inquiéter pour lui. Le fait de perdre la vue retire à ce dernier toute velléité d'avouer ses sentiments à Lise car il n' imagine pas qu'elle puisse aimer un infirme dont l'avenir est détruit. Mais lorsqu'il se décide à parler, Lise ne le repousse pas, par amour et par charité, et lui offre par là un moyen d'adoucir son calvaire.

Trois semaines plus tard, lorsque son fils est remis, il ne fait aucun doute pour M<sup>me</sup> Pavail que c'est à Ajol, au sein du domaine familial, qu'il pourra trouver une vie adaptée à son état, sa carrière d'avocat étant ruinée. Elle se dit également qu'elle ne voit que Lise pour devenir la compagne de son fils devenu aveugle : elle l'a connu brave et élégant officier tandis que son fils a en lui l'image de la jeune fille. La veille de son départ avec son fils, elle est visitée à l'auberge où elle loge par Lise. La jeune femme explique qu'avant de rencontrer Robert, elle désirait devenir religieuse mais qu'il lui a plu tout de suite par son respect, sa bonté et sa loyauté ; aujourd'hui, si M<sup>me</sup> Pavail l'accepte elle veut devenir sa fille et vivre aux côtés de son fils. Elle sera sa compagne et, s'il le faut, elle gagnera non seulement sa vie mais aussi celle de son époux. M<sup>me</sup> Pavail donne son accord et rassure Lise au sujet de son fils en lui disant que l'exploitation du domaine familial permettra au couple de vivre confortablement. On attendra la fin de la guerre pour célébrer l'union, notamment pour que Lise soit rassurée sur le sort des siens.

Le soir du départ des Pavail, les deux sœurs se font des confidences au sujet de leurs futurs mariages. Il est également décidé que Lise va repartir pour Mareuil, à la fois parce que Monique l'attend mais aussi parce qu'elle est affaiblie. Lise et Suzanne s'inquiètent au sujet de Maurice dont personne n'a de nouvelles depuis trois mois ; on sait juste qu'il a été blessé au combat et qu'il est prisonnier dans un camp de concentration. Lise est également très inquiète au sujet de sa mère et d'Hugues dont elle n'a aucune nouvelle.

Marthe retourne, comme un mois auparavant, au dépôt sanitaire d'où avait été ramené Pavail. Lorsqu'elle y arrive, deux officiers allemands dont l'un porte une cape blanche viennent d'être

amenés après avoir été capturés. Il s'agit de Paul et d'André. Marthe retrouve donc son frère qui fait transmettre un des documents qu'il ramène à un général, voulant lui remettre le reste en main propre. Le général commandant l'armée de la région se rend donc au chevet de Paul, félicite les deux hommes et leur dit qu'il ne les oubliera pas. Marthe ramène Paul à Valcreuse.

De retour à Mareuil, Lise garde le secret de sa future union avec Robert mais fait déjà des projets, envisageant notamment de venir en aide aux gens d'Ajol grâce à sa position de future châtelaine et apprend, comme le fait Robert de son côté, « *la méthode des Quatre-Vingts* » pour pouvoir correspondre. Elle apprend la conduite héroïque de son frère Paul, proposé pour la croix de guerre. Cousinard propose à Lise de faire venir Paul et André, accompagnés par Marthe, pour qu'ils terminent leur convalescence à Mareuil. Quelques jours plus tard, dans un exemplaire de *L'Illustration*, journal que la concierge de l'immeuble de Cousinard fait suivre à Mareuil, Lise reconnaît Maurice sur une photographie prise dans le camp où il est prisonnier. Il s'agit du camp de Puchim, dans le Mecklembourg. Une notice complète la photographie et annonce l'échange des prisonniers et leur entrée prochaine en France par Schaffouse et Genève. Après avoir transmis l'information à Marthe et Paul à Valcreuse, l'aviateur écrit à son frère artilleur ; la réponse, transmise ensuite à Lise confirme le retour du prisonnier et détaille les événements ayant conduit à sa capture. Maurice a été blessé en novembre 1914 lors d'une charge d'infanterie à laquelle il a participé. Transporté comme mourant dans une ambulance installée dans une église qui a été bombardée par les Allemands, il a été abandonné vu son état jugé désespéré et finalement soigné par les Allemands et envoyé dans un camp. Lise écrit à la concierge de Paris pour qu'elle prépare l'appartement pour l'arrivée de Maurice et pour qu'elle lui remette une lettre lui disant de venir à Mareuil chez Cousinard. Maurice y arrive peu de temps après et il est accueilli comme s'il était chez lui.

Quelques jours plus tard, Lise organise un repas où elle invite Paul, Marthe, André et Suzanne sans prévenir Maurice afin de lui en faire la surprise. Maurice a été mis hors de service et va donc retourner travailler au ministère. Suzanne veut l'accompagner mais on lui fait remarquer que ce ne serait pas convenable, que les commérages iraient bon train, et qu'il faut régulariser leur situation auparavant. Cousinard propose donc de célébrer un mariage à Mareuil qu'il pourra faciliter grâce à sa dignité de maire, tandis que Marthe pourra faire venir un curé « *sac-au-dos* » depuis Valcreuse. Il est décidé que le mariage sera célébré rapidement, avant que Paul et André ne repartent pour le front, et la date retenue est le dernier samedi avant la Pentecôte. Cousinard demande aux Cervoise de le considérer comme un oncle, comme un égoïste repenté qui remercie Marthe de lui avoir amené Monique et Lise de lui avoir appris à aimer cet enfant. Il annonce qu'il lègue sa maison en héritage à la famille Cervoise et fournit à Suzanne la toile nécessaire à la confection de sa robe de mariée.

Un matin, avant le mariage, Hugues arrive à pied à Mareuil. Il raconte son odyssee et peut donner des nouvelles de sa mère. Après qu'il ait été emprisonné avec d'autres étudiants, elle a obtenu de séjourner dans le camp où il était retenu et est devenue si nécessaire aux médecins français prisonniers qu'ils lui demandèrent de rester. Tout le personnel médical du camp décida de ne pas accepter un échange de prisonniers afin de rester et de veiller sur l'état sanitaire du camp. M<sup>me</sup> Cervoise a envoyé plusieurs lettres mais elles ne sont jamais arrivées à la famille ; Hugues suppose qu'elles ont certainement été interceptées par le *major* allemand du camp.

Le jour du mariage, Hugues retrouve Paul et Marthe. Sans en avertir Lise, Cousinard a invité Robert et sa mère au mariage. Le soir même les mariés rentrent à Paris tandis que Paul, Marthe, le curé venu de Valcreuse, et André retournent à leur devoir. Ils sont les forces jeunes, « *les épis verts du champ de France* ».

### **3. Madame Crésus. Infirmière, de Victor Goedorp (du 02/10/1915 au 08/11/1915).**

Julius Torgau est en voyage de noces avec sa jeune épouse Hélène à Saint-Beatenberg, dans les Alpes suisses. D'origine allemande et âgé de 32 ans, Julius est ingénieur dans une usine électrique à Paris depuis quatre ans ; les parents d'Hélène s'étaient opposés au mariage à cause de la nationalité du futur époux mais leur fille avait fini par les convaincre. Avant la Suisse, le couple a séjourné en Italie et lors de son passage à Venise, Julius est tombé amoureux de la belle cantatrice Marietta Verzone. Julius a prolongé l'étape vénitienne pour pouvoir continuer à flirter avec Marietta qui est attirée par Torgau mais ne veut rien entamer avec ce dernier puisqu'il est déjà marié. Le départ vers la Suisse du couple Torgau sépare Julius et la cantatrice.

Dès l'arrivée en Suisse, Hélène tombe malade, comme cela lui arrive souvent ; cette nature fragile l'incite à rédiger immédiatement un testament par lequel elle lègue tout à son époux. Julius et Marietta entretiennent une correspondance soutenue et, au fil des jours, Hélène devient de plus en plus odieuse à son époux non seulement à cause des sentiments qu'il éprouve pour la cantatrice mais également parce que les différences de vue entre les deux époux sur de nombreux sujets sont de plus en plus évidentes. Hélène reçoit une lettre de ses parents qui lui annonce que son cousin Edmond vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur pour avoir découvert un nouvel explosif qui donnerait à la France un avantage décisif en cas de guerre ; cette missive cause une dispute entre les deux jeunes mariés. La tension omniprésente ainsi que les sentiments de Torgau pour Marietta conduisent l'Allemand à tuer Hélène en la poussant dans un ravin au cours d'une promenade. Mais un homme voit son geste et, peu de temps avant son départ pour Paris, Julius reçoit une photo le montrant en train de commettre le meurtre. Le photographe se nomme José

Altera, un enfant de l'Assistance Publique qui est aujourd'hui aventurier et joueur. A 18 ans, il s'était engagé dans l'infanterie pour quatre ans, était devenu sergent-major mais après un manquement à la discipline avait fini son service comme simple soldat. N'ayant rien à gagner à dénoncer Torgau à la justice, il compte tirer le maximum de profit de l'affaire et suit le meurtrier à Paris. Lors de l'enterrement d'Hélène, Julius reconnaît l'homme qui est revenu de Suisse dans le même wagon que lui et se doute qu'il s'agit du photographe. Un rendez-vous est fixé entre les deux hommes au lendemain et ils se mettent d'accord pour une somme de 40000 francs en échange des photographies et sur un rendez-vous huit jours plus tard. Sans nouvelles au bout de dix jours, José se rend chez Torgau et apprend de la bouche de la bonne qu'il est parti pour Venise et qu'il a incité les parents d'Hélène à quitter Paris. Il s'en va pour la Cité des Doges le soir même, avec l'adresse de l'hôtel dans lequel réside Torgau.

Julius est parti rejoindre Marietta sans imaginer que José le suivrait jusqu'en Italie pour réclamer son dû. Même si le détachement avec lequel Julius a annoncé la mort de son épouse au cours d'un accident de montagne à Marietta a créé un malaise chez cette dernière, il s'estompe très vite lorsqu'elle retrouve Torgau. Ce dernier est heureux de l'avenir rempli de promesses, de richesses et de facilité qui s'offre à lui. Au bout de trois semaines, Julius se montre cependant jaloux du temps que Marietta consacre à son art et impatient que le testament de son épouse soit exécuté. José Altera comprend rapidement, en suivant Torgau et en le voyant avec Marietta, ce qui a pu le pousser à tuer Hélène ; il décide de le piéger et, un soir, suit le couple dans une salle de spectacle où l'on passe des films. Il attend un film ayant pour sujet les sports d'hiver en Suisse, fait insérer par le projectionniste une photo du crime et traite Julius d'assassin. Marietta est bouleversée et demande à Torgau de fuir à tout jamais, seule condition à laquelle elle accepte de ne jamais livrer son secret. José apprend le lendemain que Julius a quitté Paris et qu'il lui échappe donc une fois de plus. Il se lie d'amitié avec un riche Français et lui sert de guide ; cet homme est M<sup>r</sup> Barchaux, le régisseur des propriétés américaines de la richissime Américaine Diana Gerson qui voyage beaucoup et utilise sa fortune pour faire le bien. Il propose à José de l'accompagner aux États-Unis et de devenir son secrétaire. Altera part donc en Amérique et cesse de poursuivre Torgau qui peut, sans qu'il ne le sache, dormir tranquille. De son côté, Marietta est accablée par la séparation et doit en plus affronter son entourage qui la raille. Un soir qu'elle donne une représentation, elle devient hystérique.

Quatre ans plus tard, on retrouve Julius à Paris. Il a touché l'héritage d'Hélène qu'il a investi, fait fructifier et grâce auquel il a fondé une banque qui prospère. Il s'est fait naturaliser et a rapidement réussi à se faire admettre dans la haute société parisienne. Il reçoit un jour une lettre de José qui lui demande de donner un chèque de 100000 francs au porteur de la missive et en échange

duquel il fera parvenir la preuve du meurtre au coupable. Julius remet le chèque mais se promet de mettre José hors d'état de nuire une fois pour toutes. Parallèlement, il essaie d'entrer en affaires avec *miss* Gerson, une femme tellement riche qu'on la nomme Madame Crésus, en tentant de lui vendre des terrains à Philadelphie. Torgau tente de faire arrêter José lorsqu'il se présente pour toucher le chèque mais la Sûreté met la main sur un autre homme qu'Altera a envoyé à sa place et qu'il attend en-dehors de la banque. Si José est à Paris, c'est parce qu'il a joué de malchance aux États-Unis : il souhaitait réellement se réhabiliter par le travail, mais l'homme qui a remplacé Barchaux à sa mort s'est arrangé pour le congédier. De retour à Paris, il a trouvé un emploi de comptable chez un commissionnaire mais le fait de croiser Julius lui rappelle l'arme qu'il possède contre lui.

L'intérêt de Torgau pour *miss* Gerson est une question d'ambition : il veut sinon parvenir à l'épouser, du moins conclure avec elle une lucrative affaire. Diana Gerson est une femme malheureuse : elle est secrètement amoureuse depuis quatre ans du lieutenant d'artillerie Edmond Daniel mais sa fortune est un obstacle à cet amour. Edmond l'aime également, silencieusement, car il ne veut pas passer pour un arriviste. L'Américaine finit par se déclarer et demande à Edmond de l'épouser ; il avoue lui aussi ses sentiments mais signifie à *miss* Gerson que sa fortune demeure un obstacle à leur union.

29 juin 1914. Julius apprend, au cours d'un dîner, l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche et de son épouse. Il se dit alors qu'il doit précipiter ses démarches auprès de la richissime Américaine.

29 juillet 1914. *Miss* Gerson accepte d'acheter les terrains. Très satisfait, Torgau se dit qu'il parviendra à se faire épouser à force de patience.

Le samedi 1<sup>er</sup> août, c'est l'annonce de la mobilisation générale de l'armée française. Avant de partir avec son régiment, Edmond écrit une lettre à Diana puis, pendant plusieurs semaines, elle ne reçoit plus de nouvelles. Cette dernière décide de ne pas rester inactive et d'aider la France en montant une ambulance. Elle se heurte à de multiples difficultés mais grâce à Torgau, qui est dégagé de toute obligation militaire, et à ses relations, elle obtient les autorisations nécessaires. Julius profite de la situation pour faire de l'espionnage dans l'hôpital, auprès des blessés. Diana finit par recevoir une lettre du médecin-chef de l'hôpital général de Senlis qui lui apprend qu'Edmond est blessé mais hors de danger. Ne pouvant se rendre sur place, elle lui écrit de nombreuses lettres même s'il ne peut pas lui répondre à cause de ses blessures. Après un peu plus d'un mois de soins, Edmond peut enfin répondre aux lettres de Diana et surtout songer à retourner accomplir son devoir. José Altera, sergent au 80<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, arrive gravement blessé à l'hôpital de Senlis ; Edmond et le blessé se lient rapidement. Le dévouement et la conduite héroïque d'Altera lui

ont valu d'être nommé caporal puis sergent, d'être cité à l'ordre de l'armée et d'être proposé pour la Médaille militaire qu'il reçoit à l'hôpital de la main d'Edmond. Avant de mourir, il remet le cliché compromettant à Edmond en lui demandant de rendre justice à Hélène ; Edmond ne lui révèle pas son identité.

Trois semaines plus tard, le lieutenant Daniel part en congé de convalescence pour un mois et se rend à Paris ; nous sommes début janvier 1915. Sa première visite est pour Diana qui lui annonce qu'elle est prête à céder toute sa fortune à des œuvres pour pouvoir enfin vivre son amour avec lui. Edmond lui dit que c'est inutile, qu'il accepte de l'épouser si elle, de son côté, accepte de le laisser accomplir son devoir de Français et de soldat jusqu'au bout. Il révèle à l'Américaine qu'il a la preuve que Torgau a tué son épouse qui n'était autre que sa cousine. Julius est également recherché par la Sûreté pour espionnage et il est arrêté le lendemain avec son chef.

#### **4. *La fin d'une walkyrie*, M. Delly (du 09/11/1915 au 06/01/1916).**

Pétersbourg, 1913. Le comte Boris Vladimirovitch Vlavesky, capitaine aux Gardes à cheval d'une trentaine d'années et son jeune cousin germain le comte Cyrille, poète, sont invités à une soirée organisée par Madame Sternoff, la veuve d'un éminent diplomate. Le premier est un homme grand, fort, égoïste, vaniteux et séducteur dont le père a dilapidé l'essentiel de la fortune familiale avant de mourir dix ans plus tôt ; le second est orphelin, sensible, immensément riche, de santé fragile et voue un culte à son cousin qui se montre très protecteur à son égard. Peu avant de partir de chez lui avec son cousin, Boris reçoit une lettre de sa mère qui lui apprend que son cousin, le comte Verenof, est mort subitement, laissant une jeune fille de seize ans orpheline et sans aucune fortune ; elle demande à son fils s'il accepte ou non la charge de la tutelle. L'égoïsme de Boris fait qu'il hésite mais sur les conseils de Cyrille, il projette d'aller voir la jeune fille sur place, dans la propriété de son père, à Marniew. Chez Madame Sternoff, Boris et Cyrille constatent que les Allemands sont très présents. Le baron Wilhelm de Stretzbach a organisé une lecture de poèmes allemands dont la violence et les idées pangermanistes choquent une partie de l'auditoire, dont Boris. Celui-ci retrouve la princesse Catherine Etschef, très éprise de lui, et fait connaissance, comme son cousin, de M<sup>lle</sup> Brunhilde de Halweg, une belle Allemande dont le père, un baron, est un ex-diplomate. Il se trouve que Brunhilde est cousine, par son père, avec les Vlavesky. Son physique fait forte impression aux deux cousins mais surtout à Cyrille car Boris lui trouve un regard et un sourire étranges...

Un après-midi d'avril, Boris se rend à Marniew pour faire connaissance avec sa jeune parente. Il trouve un domaine à l'abandon, habité par le couple d'intendants Usnaïef et la fille du

comte Michel Verenof, Aniouta Ivanovna. La jeune fille est une sauvageonne sans manières qui n'inspire de prime abord que du mépris à Boris. Mais il comprend rapidement que le comportement de la jeune fille est dû à une conjonction d'éléments dont elle a été la victime : non seulement l'intendant a profité de la situation, détourné des fonds normalement destinés à la jeune fille et vit en maître à Marniew à la place d'Aniouta en maltraitant celle-ci, mais la jeune fille a également été éduquée de façon originale par une institutrice à présent décédée mais qui était sa seule amie, Lioudmila. Aniouta vit comme une paysanne et n'a que son chien Rik comme compagnie. Boris change alors d'opinion au sujet de la jeune femme et lui explique qu'il va l'emmener avec lui pour qu'elle vive dans le milieu qui lui est dû et se lie à elle car par son innocence, sa fraîcheur et les malheurs qu'elle a vécus, elle lui donne envie d'être moins égoïste, l'attendrit et réveille en lui des sentiments qu'il pensait éteints. Aniouta apprécie elle aussi, après ses réticences premières, cet homme qui lui inspire confiance. Boris lui propose d'être pour elle un grand frère qui veillera sur son existence. Après avoir, le lendemain de son arrivée, menacé l'intendant de faire appel à la justice s'il ne rendait pas au moins en partie l'argent dont il a spolié Aniouta, il part pour le château de Klevna, propriété de sa mère la comtesse Sophie Constantinovna Vlavesky, avec Aniouta et Rik. La comtesse est une femme froide, exigeante, très attachée aux conventions de son milieu et à son statut. Boris arrive à Klevna le lendemain soir et explique à sa mère qu'il a décidé qu'Aniouta n'irait pas en pension et serait élevée au château car elle a besoin d'espace pour s'épanouir ; la comtesse ne comprend pas l'attachement visible de son fils pour cette paysanne qui ne sera qu'une charge. Connaissant sa mère, Boris ne juge pas utile de lui expliquer les sentiments que la jeune femme a fait naître en lui. L'officier reste cinq jours au château familial ; Aniouta lui dit qu'elle craint de rester à Klevna lorsqu'il sera reparti pour Pétersbourg car la comtesse ne se gêne pas pour lui montrer qu'elle ne l'aime pas. Boris lui explique qu'il l'a confiée à la garde de Liouba, la vieille femme de charge qui est comme une seconde mère pour lui, qui s'est déjà attachée à la jeune femme, et qui a promis de tout faire pour que la jeune comtesse Verenof se sente aimée et protégée. Le comte part pour Pétersbourg en promettant de venir voir sa « petite sœur » à chaque permission et en lui disant de rester celle qu'elle est.

Boris entretient une correspondance assidue avec Aniouta depuis Pétersbourg ; il s'enquiert également des progrès de sa jeune protégée par l'intermédiaire de Liouba. Il est amené à fréquenter à diverses occasions le baron de Halweg et sa fille Brunhilde mais ne les apprécie guère. Il s'aperçoit que l'Allemande semble amoureuse de lui mais ses sentiments ne sont pas réciproques. Cyrille, lui, est épris de Brunhilde et n'a pas les mêmes idées que son cousin au sujet des Allemands. Selon Boris, ils sont toujours en train d'espionner et de tricher et il craint ce qui se passerait si son jeune cousin,

faible et fortuné, tombait dans les griffes de la femme dominatrice qu'est la baronne de Halweg. Vers mi-juin, Boris envisage d'aller passer quelques jours à Klevna mais il doit décommander pour partir en mission secrète ; Aniouta est triste de ne pouvoir voir son "grand frère" qui lui manque tant et le séjour du comte chez sa mère est reporté en août.

Lorsqu'il retourne à Klevna, sa pupille est heureuse de le retrouver et celui-ci trouve la jeune femme toujours aussi adorable, vivante et belle. Il constate que sa mère, la comtesse, a toujours une attitude froide et distante avec Aniouta à laquelle elle cherche à inculquer à tout prix les manières aristocratiques qui lui font défaut. Boris lui dit qu'au contraire il faut laisser Aniouta vivre selon ses envies tant qu'elle le peut et qu'elle saura, lorsqu'il le faudra, se conformer à l'étiquette mondaine qu'elle assimile d'ailleurs fort bien.

Dans le courant du mois, des invités viennent à Klevna en villégiature : Cyrille, M<sup>me</sup> Tatiana Zernof, une amie de la comtesse Sophie et sa fille Natacha ainsi que le couple de Brégny et leur petit garçon. Le vicomte Olivier de Brégny est un lieutenant d'artillerie très ami avec Boris. Les deux dames Zernof et le couple de Brégny tombent sous le charme d'Aniouta et ne comprennent pas toujours l'attitude de la comtesse à son égard ; le "grand frère" Boris est très fier de sa "petite sœur". Quelques jours plus tard, le comte Vlavesky reçoit une lettre du baron de Halweg dans laquelle l'Allemand annonce qu'il passera par Klevna avec sa fille avant de repartir pour l'Allemagne. Cette visite n'enchanté ni Boris, ni le lieutenant de Brégny qui ont les mêmes idées au sujet du peuple allemand, un peuple d'espions qui s'infiltrèrent partout et dont on ne se méfie jamais assez. De Brégny, issu d'une famille lorraine durement éprouvée durant la guerre de 1870 considère de surcroît les Allemands comme les ennemis de son pays. Cyrille est persuadé que les "cousins d'Allemagne" ne trahiront pas l'hospitalité qu'ils recevront et apprécie l'idée de revoir Brunhilde ; Boris tente de le convaincre, mais en vain, qu'un Allemand reste un Allemand, c'est-à-dire un être fourbe par nature. Dès l'arrivée des Halweg, les rapports entre Brunhilde et Aniouta sont tendus : l'Allemande semble étonnée de l'intérêt que Boris témoigne à sa pupille et la prend de haut tandis qu'Aniouta ne peut s'empêcher de montrer à Brunhilde qu'elle lui déplaît. La comtesse Sophie apprécie beaucoup Brunhilde qui représente à ses yeux la femme idéale pour son fils. La belle Allemande montre à Boris qu'elle est éprise de lui ; s'il est flatté par cette attitude, ses sentiments à son égard n'ont pas changé.

Huit jours plus tard, Aniouta est profondément triste. Chaque jour les Brégny, les Halweg, Boris, Cyrille et Aniouta font de grandes promenades à cheval, sport où la belle Allemande excelle. Boris passe tout son temps avec celle-ci et semble ne plus avoir d'attentions pour sa pupille et succomber au charme de Brunhilde qui fait tout pour attirer son attention et l'éloigner d'Aniouta. Un soir, la jeune comtesse Verenof surprend malgré elle une discussion entre Boris et l'Allemande

durant laquelle la baronne de Halweg use de tous ses charmes et semble sur le point de faire céder le comte Vlavesky à ses avances. Aniouta fait un malaise et c'est son "grand frère" qui la reconduit dans sa chambre. Le lendemain, Boris la visite et sa pupille, franche et sincère, ne peut s'empêcher de lui livrer la cause de sa tristesse. Le comte rassure Aniouta sur ses sentiments à son égard tout en reconnaissant que depuis quelques jours il vit dans une griserie causée par le fait que la belle et farouche Brunhilde lui témoigne un amour qui flatte son égo mais qu'il ne partage pas. Il prend soudainement conscience qu'il aurait pu céder, être amené à concrétiser une union qu'il ne désire pas, et que par ses remarques Aniouta lui a ouvert les yeux et l'a sauvé du danger représenté par la walkyrie Brunhilde. A partir de ce moment, les rapports entre le comte et sa pupille redeviennent ceux qu'ils étaient avant l'arrivée des Halweg, tendres et complices, et Boris reprend ses distances avec l'Allemande qui, blessée dans son amour-propre d'avoir été repoussée, est bien décidée à se venger. Dès le lendemain elle passe à l'attaque en tentant de convaincre la comtesse Sophie qu'il y a plus que de simples rapports fraternels entre Boris et Aniouta et que tôt ou tard, l'amour se déclarera entre eux et amènera un mariage, c'est-à-dire une union du comte avec une fille désargentée. L'attitude déjà hostile de la comtesse à l'encontre de la pupille de son fils ne fait donc que s'accroître. Brunhilde convainc la comtesse que la meilleure solution pour éviter que ce mariage ne se réalise est de séparer Boris et Aniouta ; étant donné que Madame Zernof et sa fille ont proposé à la jeune comtesse Verenof, qu'elles apprécient beaucoup, de passer l'hiver avec elles à Cannes, de novembre à mars, il faut saisir cette occasion, quitte à s'arranger ensuite pour prolonger le séjour français de la pupille de Boris. Et peut-être que durant l'hiver, une fois seul, le comte se laissera séduire et épousera une fille digne de lui ? La comtesse ne pense plus à Brunhilde pour son fils car l'Allemande n'a pas la fortune qu'elle estime suffisante et car il s'en est détourné ; elle se dit également qu'au printemps prochain, Aniouta aura 17 ans et qu'elle sera en âge de se marier : la jeune femme est pauvre, mais la comtesse fera le sacrifice financier nécessaire pour l'éloigner de son fils. Brunhilde se rapproche de Cyrille avec qui elle passe de plus en plus de temps, ce qui effraie Boris. Il essaie d'avertir son jeune cousin des risques qu'il court en se laissant séduire par cette Allemande orgueilleuse, dominatrice et intéressée mais le jeune et fragile comte-poète ne veut rien entendre ; les deux cousins se disputent légèrement car Cyrille émet l'hypothèse que Boris cherche à l'empêcher de se marier pour demeurer son héritier. A partir de ce moment, une gêne s'installe entre les deux hommes. Boris et le couple de Brégny attendent avec impatience le départ des Halweg qui ne semblent pas vouloir quitter Klevna ; le baron de Halweg et Brunhilde dans une moindre mesure profitent de leur séjour chez les Vlavesky pour tenter de recueillir le plus de renseignements potentiellement utiles à l'Allemagne en interrogeant notamment le lieutenant d'artillerie de Brégny et Boris. Quelques jours plus tard, les Halweg repartent pour l'Allemagne car le baron reçoit une dépêche l'informant que son second fils Eitel, lieutenant de hussards, a fait une chute de cheval. Le

baron et sa fille invitent la comtesse Sophie, Boris et Cyrille à venir chez eux en novembre, à Neidelberg. Etant donné que Boris dit qu'il ne pourra pas obtenir de congé à cette époque et que la comtesse craint ce déplacement à cause de ses rhumatismes, Brunhilde insiste pour que Cyrille, au moins, fasse le déplacement ; le jeune homme promet. Ce sont ensuite les deux dames Zernof qui quittent Klevna puis le couple de Brégny. Il est convenu qu'en novembre Aniouta rejoindra Tatiana et Natacha Zernof à Moscou d'où elle les suivra en France ; c'est Boris qui accompagnera Aniouta de Klevna à Moscou. Puis Cyrille quitte Klevna pour un de ses domaines sur les bords de la Volga et Aniouta reste donc seule avec la comtesse Sophie et son fils. Pendant les quinze jours où Boris demeure encore à Klevna avant de gagner Petersbourg, Aniouta vit les jours les plus heureux de son été auprès de son "grand-frère", sous l'œil furieux de la comtesse. Puis c'est le départ de Boris et la promesse de se revoir en novembre.

Un jour de mars 1914, Boris vient à Cannes pour retrouver Aniouta, pendant trois semaines, chez Madame Zernof. Il est étonné des changements rapides qui ont fait de sa pupille une magnifique jeune femme, qui a gardé son tempérament plein de vie et d'ingénuité. Elle est aux anges de revoir son tuteur qui lui manquait tant. Durant les fêtes de Noël, il s'est rendu à Klevna ; la comtesse a alors tenté de lui parler mariage avec la comtesse Xéminof mais son fils lui a dit qu'elle ne l'intéressait pas du tout. A Cannes, Boris s'aperçoit qu'il loge dans le même hôtel que la princesse Catherine Etschef, sa conquête de l'année précédente qu'il a définitivement éloignée de lui quelques semaines plus tôt. Tatiana Zernof, qui a été chargée par la comtesse Sophie de tout faire pour limiter les relations entre Boris et Aniouta, se demande comment elle va pouvoir s'y prendre car le comte Vlavytsky, en tant que tuteur, parent de la jeune Veronof et ami des Zernof sera amené à côtoyer Aniouta tous les jours s'il le souhaite ; et c'est ce qui se produit car Boris est heureux de passer du temps auprès de sa pupille. Comment empêcher, dans ces conditions, un éventuel amour de naître ?

Quelques jours plus tard, Boris reçoit une lettre de Cyrille, réexpédiée depuis Pétersbourg, dans laquelle le jeune cousin explique qu'il a quitté le sanatorium de Suisse dans lequel il était depuis plusieurs semaines suite à la congestion pulmonaire qu'il a contracté durant l'hiver et qu'il s'est rendu à Nice ; tout cela sans savoir que Boris est à Cannes. Le comte Vlavytsky prévoit d'aller le visiter le lendemain. Le même jour, dans la rue, il rencontre Catherine Etschef à la sortie de l'hôtel qui souhaite l'accompagner alors qu'il se rend chez les Zernof. Pour ne pas que sa pupille le voit avec elle, il s'arrange pour l'abandonner en chemin. Il croise alors Aniouta et Nathacha et les raccompagnent chez les Zernof. Catherine les aperçoit tous les trois et comprend que sa rivale est Aniouta. Le lendemain, les deux dames Zernof, Boris et Aniouta se rendent à Nice pour voir Cyrille à son hôtel et croise le baron de Halweg qui dit au comte que son cousin est parti avec Brunhilde. Boris

ne peut s'empêcher de dire au baron ce qu'il pense des Allemands et des manœuvres de l'ancien diplomate et de sa fille pour accaparer la fortune de Cyrille. Le comte et Aniouta espèrent sincèrement que Cyrille saura résister à Brunhilde qui ne ferait que provoquer son malheur.

Le lendemain, le quatuor se rend chez une amie de M<sup>me</sup> Zernof, la comtesse Goumine, chez laquelle il prend l'habitude de passer l'après-midi à jouer au tennis, à faire de la musique et à discuter. Aniouta est appréciée de tout le monde et notamment de Constantin Goumine, le fils de la comtesse, qui tombe amoureux de la pupille de Boris. Ce dernier s'en rend compte et est bien décidé à ne pas autoriser le mariage de sa "petite sœur" avant ses vingt ans car elle semble heureuse telle qu'elle vit actuellement. La comtesse Goumine et M<sup>me</sup> Zernof s'aperçoivent que l'attention portée par Boris à sa pupille est étrange pour un homme tel que lui, réputé égocentrique, noceur et froid ; elles pensent que tôt ou tard il aimera Aniouta, si ce n'est déjà fait, mais qu'il n'est pas un homme pour elle, qu'il la rendrait malheureuse. La jeune comtesse Verenof ne se rend visiblement pas encore compte qu'elle aime Boris et il faut donc agir avant qu'il ne soit trop tard. Madame Zernof pense qu'il faut les éloigner l'un de l'autre ; Boris doit normalement repartir avec Aniouta pour Klevna mais elle va lui demander de lui laisser la jeune femme quelques temps à Moscou. L'après-midi qui suit cette discussion, Aniouta, dont la voix exceptionnelle est appréciée de tous chante, entre autres, une ballade d'amour passionnée qui émerveille l'auditoire, notamment les hommes et surtout Boris. A son retour chez les Zernof, il est très songeur et encore sous le charme de la voix d'Aniouta. Le soir, après un dîner où il trouve Aniouta plus belle que jamais et alors qu'il marche pour retourner à son hôtel, l'évidence de ses sentiments lui apparaît clairement : il aime sa pupille, cette jeune femme qui a éveillé en lui des sentiments qu'il refoulait et qui, par sa simplicité et sa fraîcheur, a vaincu son égoïsme et son scepticisme en toute chose. Il est certain de pouvoir triompher des réticences de sa mère, la comtesse, et de faire de son côté tous les sacrifices, notamment en ce qui concerne son train de vie, pour vivre avec elle et en faire son épouse. Il ignore ce que ressent Aniouta, elle qui n'a jamais connu l'amour et ne veut pas profiter de sa position car elle vit sous l'influence de ce "grand frère" qu'elle adore et idéalise.

Boris, à présent, ne sait plus trop ce qu'il doit faire ; s'il ne veut pas parler de son amour à la jeune femme et décide de laisser passer une année avant de se déclarer, il se demande toutefois s'il parviendra à lui cacher ses sentiments. Il pense à elle sans cesse et toutes les femmes qu'il croise, même les plus belles, ne l'intéressent plus du tout. Le lundi de Pâques, il reçoit une lettre de Cyrille qui lui annonce ses fiançailles avec Brunhilde et sa visite pour le mercredi suivant. Boris ne sait pas s'il doit accepter cette visite de son cousin, en compagnie de l'Allemande, mais Tatiana Zernof et Aniouta le convainquent de ne pas provoquer de rupture définitive avec Cyrille. Le mercredi, Boris, les dames Zernof et Aniouta accueillent les fiancés, déjeunent et passent l'après-midi en leur

compagnie. Boris tente d'ouvrir les yeux de son cousin au sujet de la véritable personnalité de Brunhilde mais en vain. A l'heure du thé, le groupe prend place chez Rumplemayer et rencontre d'autres membres de la colonie russe dont la princesse Etschef. Aniouta trouve que cette dernière ressemble à une femme dont elle a vu la photographie dans la chambre de Boris à Klevna, l'été précédent, et se demande s'il s'agit de la même personne. Brunhilde tente de mettre Boris mal à l'aise en lui parlant de la princesse qu'elle trouve triste et moins belle que lorsqu'elle l'avait rencontrée à Pétersbourg chez M<sup>me</sup> Sternof, mais n'y parvient pas. Elle profite alors d'un moment où Aniouta est seule pour l'aborder et lui parle de la princesse Etschef et surtout de l'amour sincère qu'elle éprouvait pour Boris qui s'est écarté d'elle, cruellement, pour aller vers un autre caprice. Avant de repartir pour Nice, elle essaie de convaincre Aniouta que ce n'est pas un hasard si Catherine Etschef et Boris se retrouvent en même temps à Cannes, dans le même hôtel, et qu'il est fort probable qu'il y ait eu réconciliation et qu'un mariage officialise leur amour. Aniouta se met à douter et, tout en percevant les mensonges et la probable vengeance de Brunhilde, se demande si Boris n'a pas réellement aimé la princesse et s'il ne songe pas à l'épouser après l'avoir fait souffrir. Elle s'aperçoit également que son "grand frère" n'est plus le même avec elle, que ses regards sont différents, passionnés et trahissent l'amour qu'il éprouve pour celle qu'il n'appelle plus, depuis son arrivée à Cannes, "petite sœur". Aniouta se demande alors si l'affection profonde, ardente, qu'elle éprouve pour Boris, n'est pas de l'amour. Mais a-t-il le droit de l'aimer, elle, s'il aime Catherine Etschef ?

Boris est décidé à ne pas attendre et à parler à Aniouta ; il est sûr de ses sentiments mais aussi de ceux de sa pupille à son égard. Tatiana Zernof lui apprend qu'elle a été chargée par la comtesse Goumine de préparer auprès d'Aniouta la demande en mariage de son fils Constantin. Au cours de la discussion, Boris avoue à l'amie de sa mère qu'il aime Aniouta mais promet de lui parler avant toute chose du jeune Goumine. Dans les jours qui suivent sa discussion avec Brunhilde, Aniouta se montre un peu distante avec Boris sans qu'il ne comprenne pourquoi. Au cours d'une soirée mondaine, Boris ne peut retenir sa passion et avoue son amour à sa pupille ; les regards de cette dernière lui confirme l'amour qu'elle ressent pour lui. Mais une conversation de deux femmes entendue par Aniouta corrobore certaines paroles de Brunhilde : la princesse Etschef a aimé Boris qui l'a ensuite ignorée ce qui a provoqué la disgrâce de cette dame d'honneur auprès de l'impératrice et du monde. Aniouta est profondément triste et demande à Boris de lui accorder une entrevue le lendemain. Lors de celle-ci, Boris transmet la demande de Constantin dont Aniouta ne veut pas entendre parler car elle se trouve trop jeune pour le mariage. Il demande ensuite à sa pupille si elle accepte de l'épouser lui, son tuteur. Aniouta demande alors à Boris de lui expliquer sa situation avec la princesse Etschef ; il lui dit qu'il ne l'a jamais aimée et qu'elle est elle, Aniouta, la première femme

à laquelle il offre son cœur. Elle le croit mais lui demande quelques mois pour réfléchir car elle se pense trop jeune, trop pauvre, et qu'elle craint la réaction de la comtesse Sophie. Boris la supplie d'accepter et promet de la rendre heureuse. Aniouta, malgré ses doutes et sa perte de confiance en cet homme qui était pour elle un modèle d'honneur et de loyauté, ne se sent pas le droit, après tout ce qu'il a fait pour elle, de ne pas accepter sa demande et refuser de le rendre heureux, quitte à en souffrir par la suite.

A la fin du mois d'avril, Cyrille et Brunhilde se marient à Berlin. Boris qui assiste à la cérémonie, annonce à son cousin ses fiançailles, tout comme son mariage prévu à la mi-mai. Après le mariage de Cyrille, Boris retourne à Moscou pour passer une journée avec Aniouta ; celle-ci est restée chez les Zernof, car après l'annonce du mariage, la comtesse Sophie ne voulait plus d'elle à Klevna. Huit jours après son retour à Petersbourg, une dépêche apprend à Boris que sa mère est mourante. Aniouta et Madame Zernof arrivent à Klevna pour la cérémonie funèbre. Le lendemain, suite à la découverte d'une carte de condoléances de Catherine Etschef, le comte Boris et Aniouta ont une explication car celui-ci ne supporte plus la gêne qu'il sent, depuis Cannes, dans les lettres de la jeune femme ; elle lui avoue qu'elle craint qu'un jour il se détourne d'elle comme il l'a fait avec la princesse. Mais il la rassure. Le mariage est célébré avant le déclenchement de la guerre.

La guerre ensanglante l'Europe. Après six mois de combats acharnés, et alors qu'il erre, blessé au bras, à la tête de quelques-uns de ses hommes, dans la zone du front de Prusse-Orientale après la retraite des Russes devant la supériorité des forces allemandes, Boris est fait prisonnier et conduit, grâce au frère de Brunhilde, Eitel, dans une ambulance où il est amputé du bras gauche avant d'être évacué vers un hôpital de l'intérieur. Quelques jours plus tard, il apprend qu'il va partir pour une autre ambulance pour terminer sa convalescence ; une infirmière lui annonce qu'il part chez les Halweg, à Neidelberg. Le *major* lui révèle que c'est le baron qui a tout fait pour obtenir cette faveur dont Boris se serait bien passé. Il y arrive un après-midi du début du mois de mars 1915 et y trouve Brunhilde en directrice d'ambulance. Lorsqu'il lui demande des nouvelles de Cyrille, la comtesse lui dit que son époux est à Berlin avec le baron, son père, car sa santé y est moins exposée qu'en Prusse orientale. Tous les après-midi, Boris voit sa cousine allemande qui tente toujours de le séduire. La présence de cette femme qu'il hait profondément rend sa captivité difficile tout comme l'absence de nouvelles, depuis des mois, d'Aniouta et de l'enfant qu'elle porte et qui doit bientôt naître. Il songe à s'évader mais il constate que les lieux sont très bien gardés ; de plus, le fait d'être manchot complique cruellement tout projet de fuite. Un jour, une femme de chambre glisse dans sa main un petit mot écrit de la main de Cyrille qui lui apprend que l'époux de Brunhilde est lui aussi captif à Neidelberg et très malade. Etant donné que Boris ne cède pas aux avances de la belle

walkyrie, celle-ci rend sa captivité plus difficile en le privant de tout confort. Un soir de mi-avril Boris reçoit une visite de Cyrille grâce à la complicité de la femme de chambre Rosa qui déteste Brunhilde à cause de sa dureté permanente à son égard. Le jeune comte remet un testament à Boris qui annule tout acte antérieur afin que, lors de sa mort très prochaine, ce soit son cousin qui hérite de toute sa fortune et non son épouse, Brunhilde. Il vient aussi pour faire évader Boris sur l'instant, seul, car il est trop faible lui-même pour le suivre. Mais Boris insiste pour que Cyrille l'accompagne et, grâce à Rosa qui a empoisonné les chiens, apporté deux revolvers et qui connaît le domaine dans tous ses recoins, les trois fuyards atteignent la forêt. Brunhilde et un garde partent à leur poursuite ; l'Allemande tue Cyrille tandis que Boris l'abat, ainsi que le garde, avant de continuer sa fuite avec Rosa.

Quelques temps plus tard, Aniouta reçoit la visite d'un aide de camp du tsar qui lui apprend que son époux a regagné les lignes russes après son évasion d'une prison prussienne et qu'il a été évacué sur un hôpital de Varsovie. Elle laisse son enfant à Liouba et part sur le champ. Elle retrouve son époux faible mais en bonne santé. Il lui raconte sa fuite et le dévouement de Rosa qui s'est occupée de trouver de la nourriture pendant leur fuite et qui est morte de fatigue peu de temps avant que le comte ne soit recueilli par des soldats russes. Un mois plus tard, le couple rentre à Pétersbourg, devenue Pétrograd, et Boris fait la connaissance de son fils. Le comte est un héros de la patrie et ce nouveau statut fait que son épouse l'aime plus que jamais.

##### **5. *Le mystère de Ker-Even*, de M. Delly (du 02/10/1916 au 10/01/1917).**

Un matin pluvieux, durant les vacances scolaires de Pâques, le colporteur zurichois Walther Hoffel et sa fille de douze ans, Elsa, dotée d'une beauté particulière où son teint laiteux et ses yeux bleus tranchent par rapport à ses magnifiques cheveux noirs, arrivent dans le village de Conestel, en Bretagne. Cet homme est en réalité un espion allemand qui parcourt depuis des années les routes de France avec sa fille, qui connaît la véritable nature des activités de son père, et s'y intéresse. Hoffel est un homme fatigué et malade qui semble souffrir du climat de la région, qu'il connaît d'ailleurs pour y être déjà venu quelques années auparavant. Il s'intéresse particulièrement à Ker-Even, une maison juchée sur un promontoire rocheux appartenant au lieutenant de vaisseau André de Valserrès et à son épouse Inès, une Espagnole naturalisée française par son mariage et qui a toujours refusé d'y habiter. La sœur d'Inès, Pépita Romanoès, est l'épouse d'Otto Mülbach, un Allemand cousin du colporteur. Valserrès est lié à la famille de Penvalas qui habite le proche château de Runesto mais les liens entre les Valserrès et les Penvalas se sont distendus depuis une brouille entre les grands-parents. Ker-Even intéresse le colporteur car on prétend qu'elle communique avec la mer et avec le château grâce à des souterrains ; il veut donc tout faire pour que les Allemands puissent

prendre possession de ce site qui, de plus, bénéficie d'une position sans pareille face à la mer. Une légende raconte que Ker-Even était le repère d'un farouche et sanguinaire chef de pirates, Even le Roux, dont les Penvalas seraient des descendants. Alors que le lendemain de leur arrivée le colporteur fait visiter les environs de Conestel à sa fille et l'emmène à Ker-Even, il rencontre Yves Gouez, un ancien marin d'État qui a été chargé par André de Valserras d'entretenir Ker-Even ; il accepte de faire visiter la demeure et confirme la présence des souterrains ce qui renforce l'intérêt de l'espion Hoffel pour les lieux qu'il veut faire explorer plus avant, notamment en direction de la mer, pour vérifier la présence d'une grotte sous-marine. Alors que Walther Hoffel et sa fille repartent pour Conestel en passant cette fois par Runesto sur les conseils de Gouez, le colporteur fait un malaise et demande à sa fille de courir au château demander de l'aide à la marquise de Penvalas, connue dans la région pour sa grande bonté. Elsa rencontre Alai, le petit-fils de la marquise, dans la cour du château, qui va chercher sa grand-mère ; Elsa et son renfort retournent auprès du colporteur et l'aident à marcher jusqu'au château où il est installé dans une chambre. Un médecin l'examine et déclare qu'il est atteint d'aortite et que la prochaine crise sera fatale. Le colporteur demande à sa fille de poursuivre sa tâche pour la cause de l'empereur et de l'Allemagne, lui remet toutes ses notes, et meurt quelques instants plus tard après que la marquise lui ait promis de prendre soin de sa fille. Il est enterré deux jours plus tard à Conestel. Après avoir fait vérifier l'identité du mort et avoir reçu de Suisse la confirmation qu'il était bien Zürichois, veuf depuis sept ans et fils d'un médecin, donc issu d'un milieu plutôt aisé, la marquise décide de donner à Elsa une bonne éducation, en rapport avec le milieu dont elle est issue. Si Elsa se lie rapidement avec la sœur d'Alain, Armelle, le petit-fils de la marquise n'apprécie guère la nouvelle venue.

Quelques jours plus tard, suite à une lettre qu'elle a discrètement envoyée à Ulrich Mülbach, à Paris, Elsa rencontre ce dernier, qui a fait le déplacement, à Ker-Even. L'homme déplore la mort du père de la jeune fille qui s'appelle en réalité Oscar, un espion de talent. Elsa lui révèle ses intentions : suivre les conseils de son père et poursuivre le service de l'Allemagne en tentant de s'introduire du mieux possible au sein de la famille de Penvalas, une famille d'officiers, en allant si possible jusqu'au mariage et en ne reculant devant rien. Elle remet les notes de son père à Ulrich qui lui dit qu'en cas de besoin lui ou son frère Otto qui rentre en France après un séjour en Espagne, viendra à Conestel. A la fin des vacances, Alain repart pour son collège de Quimper tandis qu'Elsa intègre une pension dans la même ville ; son intelligence a déjà été remarquée par la marquise et l'institutrice anglaise d'Armelle, miss Juxton, et la directrice de la pension ne doute pas de sa réussite.

André de Valserras a épousé huit ans plus tôt une jeune Espagnole fort jolie, Inès Romanoès. Frivole et légère, la jeune femme ne pense qu'à ses toilettes et aux mondanités, même après la naissance, deux ans plus tard, de sa fille Florita. Officier promis à un grand avenir, André de

Valserrès, en poste à Toulon, travaille énormément et se passionne notamment pour la question des sous-marins. Quatre ans après leur mariage, il est nommé à Brest, attaché à l'État-major, et espère que ce changement de résidence va modifier le comportement de son épouse. Il n'en est rien et une dispute sévère distend les relations du couple ; de plus, André, un an après son arrivée à Brest, est envoyé dans les mers de Chine. Durant l'absence de son époux, Inès s'amuse encore plus qu'auparavant et multiplie les dettes, notamment auprès de M<sup>me</sup> Julia Vaneuil chez laquelle elle va loger quelques temps, à Paris ; mais suite à une dispute avec celle-ci, Inès repart pour Brest et reçoit une semaine plus tard la sommation de payer ses 10000 francs de dette. Elle est effondrée et demande l'aide de sa sœur qui lui rend visite mais lui explique qu'elle ne peut l'aider. Pepita Mülbach apprend alors à sa jeune sœur qu'André a inventé un nouveau dispositif pour sous-marins qui fait de ceux-ci des armes terribles, que le ministère de la Marine a refusé cette invention mais qu'elle connaît un homme, un pacifiste très riche qui, pour protéger l'humanité, rachète aux inventeurs malchanceux les plans se rapportant à de nouveaux engins de guerre pour les détruire. Elle la convainc, avec l'aide de son époux, d'ouvrir le placard où les plans sont rangés, de les lui remettre pour que l'homme, un Argentin, les examine et voit ce qu'il est prêt à les payer. Quelques jours plus tard, Pepita envoie un chèque de 15000 francs que l'Argentin a accepté de verser en échange des plans. Inès règle ses dettes et reçoit une lettre d'André qui lui apprend qu'il a été très malade et va bientôt revenir. Elle se demande comment elle justifiera la disparition des plans. Environ un mois plus tard, elle retrouve son époux, un homme marqué, vieilli, et se montre prévenant et aimant, ce qui accélère la guérison du malade. Mais un mois après son retour, André s'aperçoit de la disparition de ses plans ; il est persuadé que des espions allemands se sont introduits dans son domicile et Inès ne lui révèle rien de son acte. La santé de l'officier fléchit à nouveau tandis qu'Inès prend peu à peu conscience de la gravité de son geste. Un jour, par hasard, André découvre que son épouse a fait d'énormes dépenses pendant son absence ; elle lui explique qu'elle a emprunté puis remboursé. Mais avec quel argent ? Lorsqu'il réalise que Pepita, l'épouse de l'Allemand Mülbach, est venue chez lui, il comprend que son épouse lui a vendu les plans. Inès avoue et jure qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait, qu'elle n'avait pas conscience de trahir son époux et de trahir la France. Frappé à mort par cette révélation, André meurt dans l'heure qui suit. Inès en veut terriblement à sa sœur qui est venue pour les obsèques avec Otto et d'autres proches. Mülbach demande à son épouse de rester auprès de sa sœur pour la surveiller et l'empêcher de faire des confidences ; il souhaite que sa belle-sœur les suive quelques jours plus tard à Barcelone d'où ils repartiront pour Paris. Mais Inès décide qu'elle ira vivre à Ker-Even où elle veut finir ses jours et si elle vit encore quand Florita aura dix ou douze ans, elle avisera. Otto conseille à Pepita de suivre les désirs de la veuve et de faire les dépenses nécessaires pour son installation à Ker-Even car ainsi elle lui donnera une entrée sur ce site qu'il convoite. Quelque temps plus tard, au début du mois d'août, les deux sœurs, Florita et son ancienne

nourrice Augustine s'installe à Ker-Even. Pepita, qui aime réellement sa sœur, est inquiète par son chagrin inconsolable.

C'est à la même période qu'Alain, son cousin Maurice et Elsa Hoffel reviennent pour les vacances d'été à Runesto. 8 jours après l'arrivée des sœurs Romanoès et 4 après celui des 3 enfants à Runesto, Pepita aborde discrètement Elsa lors de la messe dominicale et lui fixe un rendez-vous au lendemain matin : Elsa se nomme en réalité Hilda. Le lendemain matin, alors qu'il se trouve en bord de mer avec Yves Gouez, Alain de Penvalas sauve de justesse de la noyade la petite Florita qui a échappé à la surveillance d'Augustine et la ramène à Ker-Even. A peine est-il reparti avec Yves qu'il croise Elsa qui se rend à son rendez-vous avec Pepita. L'épouse d'Otto complimente Elsa/Hilda et lui dit qu'elle attend des instructions de son époux. Elle demande à la jeune et belle espionne aux cheveux d'un noir qu'on les croirait bleus, de faire connaissance avec sa sœur car cela l'ennuie de savoir Inès seule après son départ. Quand elle revient à Ker-Even, Pepita apprend l'incident avec Florita et reçoit les instructions de son époux : il faut favoriser les rapports entre Runesto et Ker-Even et surtout faire en sorte qu'Hilda devienne, un jour, l'épouse d'Alain de Penvalas. L'après-midi, Pepita Mülbach décide de se rendre à Runesto pour remercier Alain ; il est absent mais la sœur d'Inès a une longue entrevue avec la marquise qui se propose de visiter la veuve quand elle sera seule et de s'occuper au mieux de Florita. Trois jours après le départ de Pepita, la marquise et Alain se rendent à Ker-Even ; les deux femmes sympathisent immédiatement tandis qu'Alain et Florita se prennent d'affection l'un pour l'autre. Rapidement, les rapports entre Ker-Even et Runesto deviennent journaliers. Florita n'apprécie pas Elsa, tout comme Alain. La marquise s'inquiète de la vie de recluse menée par Inès et demande à Pepita, début septembre, de venir voir sa sœur pour la convaincre de quitter Ker-Even, son cadre morne et le danger des tempêtes. Alain est triste à l'idée de ne plus voir Florita. Un matin, vers la mi-septembre, une tempête se lève et s'annonce très violente ; Alain décide d'aller chercher les habitantes de Ker-Even pour les emmener à Runesto. Lorsqu'il arrive sur place, Pépita vient d'arriver et explique au châtelain qu'Inès accepte qu'il emmène Florita mais qu'elle ne veut pas partir. Lorsque Florita et Alain sont partis, Pépita retourne voir sa sœur dans sa chambre ; Inès lui explique qu'elle s'en veut d'avoir trahi son époux et qu'elle lui en veut, à elle, de l'avoir incitée à commettre cet acte odieux en faveur de l'Allemagne. La veuve ajoute qu'elle entend la voix d'André qui l'appelle et demande à sa sœur de lui promettre que lorsqu'elle sera morte et qu'Otto aura été nommé tuteur de Florita, elle s'assurera que sa nièce puisse passer plusieurs mois chaque année à Runesto. Lorsqu'elle sort de la chambre d'Inès, cette dernière s'enferme à clé et refuse d'ouvrir. Au bout de plusieurs heures, Pépita entend un bruit et se rend compte que sa sœur est sortie en pleine tempête ; elle la suit pour tenter de la ramener à l'intérieur mais assiste, impuissante, à la mort d'Inès, happée par les vagues et le vent. Pepita parvient à rentrer à Ker-Even et apprend la

nouvelle à Augustine. Terrifiées, les deux femmes se rendent à Runesto. La marquise accepte de garder Florita quelques mois tous les ans et se charge d'apprendre la nouvelle de la mort de sa mère à la fillette ; Alain l'aide à rendre les choses moins difficiles. Deux jours plus tard Otto arrive de Paris et trouve son épouse abattue par la tristesse et la culpabilité. Il la persuade qu'elle n'est pour rien dans la mort de sa sœur, une femme fragile et qu'elle a œuvré pour son pays, l'Allemagne. Alain n'apprécie pas Mülbach parce qu'il est allemand. Il est décidé que Florita restera à Runesto jusque fin octobre et que Pépita viendra alors la chercher pour l'emmener chez elle et son époux, à Paris. Avant son départ, Otto visite Ker-Even et constate qu'avec sa situation, les souterrains et peut-être même une grotte sous-marine qu'il reste à trouver, cette demeure constituera une base parfaite pour servir les desseins de l'Allemagne.

Sept ans plus tard, en juillet, Alain, à présent sous-lieutenant de dragons en garnison depuis deux ans à Reims, arrive à Runesto pour un congé d'un mois. Il retrouve une Florita très heureuse de le revoir, comme à chaque fois, et qui apprécie son séjour annuel en Bretagne, loin de Paris et de tous les Allemands qui l'entourent. Ker-Even est loué depuis sept ans à un couple d'Anglais, les Barwell qui y passe plusieurs mois par an. Elsa est devenue une très belle jeune femme et revient d'un séjour en Angleterre où elle a été parfaire son anglais mais surtout glaner des informations. Un matin, au retour d'une promenade, Alain croise M<sup>r</sup> Barwell qui se montre très intéressé par le château et les légendes qui l'entourent. Alain l'invite à venir le visiter quand il lui plaira. Le sous-lieutenant de Pervalas remarque, au fil des jours, qu'Elsa n'est pas insensible à ses charmes et s'il est flatté, il ne se montre pas intéressé par la Suisse. Quelques jours plus tard, sur l'invitation de la marquise, Pepita arrive à Runesto. Barwell vient visiter le château et montre de l'intérêt pour la crypte qui lui reste cependant fermée. Le lendemain, alors que Florita et Alain partent se promener, Elsa/Hilda et Pepita Mülbach s'isolent pour parler. Elsa dit qu'elle aime véritablement Alain et veut se faire épouser à tout prix mais que Florita est un obstacle car le marquis n'a d'yeux que pour elle ; est certaine que les rapports fraternels se transformeront tôt ou tard en amour. Elsa/Hilda demande donc à Pépita d'éloigner Florita l'été suivant mais aussi de lui trouver (à Elsa) une situation d'institutrice dans une famille d'officiers à Reims, ville de garnison d'André. Les Anglais de Ker-Even sont en réalité des Allemands qui rencontrent régulièrement Hilda et préparent le site pour le jour du "grand déclenchement", d'où les nombreuses promenades autour de Ker-Even et l'intérêt pour le château afin d'essayer de situer l'entrée des souterrains qui s'y trouvent.

Durant l'hiver, Alain reçoit une lettre de sa grand-mère qui l'informe du désir d'Elsa de quitter Runesto pour trouver un poste d'institutrice afin de ne plus être à la charge des Pervalas. Le marquis la juge un peu jeune et dit qu'à son avis elle doit attendre l'hiver prochain.

Fin août, Alain arrive à Runesto pour 15 jours de congé seulement. Il est déçu de ne pas voir Florita qui est restée auprès de Pépita, malade, à Biarritz. Elsa montre encore plus ouvertement ses sentiments à Alain qui ne songe qu'à la décourager même s'il est flatté par les avances de cette très belle femme. Au cours d'une promenade en bateau, Alain est troublé par la beauté d'Elsa qui a le sentiment de progresser dans son plan de conquête. A leur retour, ils trouvent le comte Maurice de Ronchay, le cousin d'Alain et filleul de la marquise au château ; Maurice vient pour s'excuser car son attitude a provoqué une brouille importante quelques années plus tôt. Durant les deux derniers jours de son congé, Alain se montre froid avec Elsa, contrairement au comte de Ronchay. Elsa sait que les relations haut placées de Maurice peuvent lui servir et elle flatte donc le cousin d'Alain, se disant même qu'elle trahirait ce dernier si nécessaire, avec Maurice, pour pouvoir obtenir des renseignements intéressants. Cependant, lorsque le comte se déclare, elle lui dit que son cœur est déjà pris mais qu'elle ne sait pas ce qu'il en sera plus tard.

Fin novembre Alain reçoit une lettre de sa grand-mère qui lui apprend qu'elle a autorisé Elsa à chercher un poste d'institutrice et que M<sup>me</sup> Mülbach s'est offerte de l'aider à la trouver. Florita manque à Alain qui sait qu'il l'aime et qui compte l'épouser dans trois ou quatre ans. Quelques jours plus tard la marquise écrit à nouveau à Alain pour lui annoncer qu'Elsa a trouvé une place chez le colonel Bleins, à Reims ; elle lui dit aussi que Pepita est toujours souffrante, qu'elle part à Nice avec Florita, mais qu'elle l'enverra à Runesto pour qu'elle soit présente pour le mariage d'Armelle le 12 janvier. A Reims, Elsa s'occupe de trois enfants et flirte par correspondance avec Maurice de Ronchay. Le 12 janvier, Florita n'est pas au mariage car l'état de sa tante s'est aggravé ; Alain est profondément déçu. Deux ou trois semaines plus tard, un soir, il reçoit la visite d'Elsa en larmes. Elle lui raconte qu'elle a été insultée par le neveu de M<sup>me</sup> Bleins qui a pris parti pour lui. Elle est donc partie de chez le colonel et est allée chez la seule autre personne qu'elle connaît à Reims. Au lieu de compatir et de se laisser attendrir, le lieutenant de Penvalas flaire que la Suisse ment, joue la comédie et envoie celle-ci à l'hôtel en lui disant qu'il ne peut rien faire pour elle. Il décide d'aller chez les Bleins dès le lendemain pour connaître la vérité. Le neveu a bien insulté Elsa mais après qu'elle l'ait provoqué et elle est partie en se vantant qu'elle serait accueillie chez le lieutenant de Penvalas qui la protégerait. Elle avait donc mis sur pied un véritable plan grâce auquel elle espérait attendrir Alain mais tous ses projets sont tombés à l'eau, définitivement. Elsa décide de se rabattre sur le comte de Ronchay avec lequel le mariage lui apportera une situation et le moyen d'espionner pour l'Allemagne. Elle part donc retrouver Maurice à Paris ; le cousin d'Alain tombe à genoux devant la belle Elsa et lui propose le mariage même s'il sait que par cet acte il se mettra les Penvalas à dos. La marquise, lorsqu'elle est informée de l'incident chez les Bleins et des manipulations d'Elsa pour séduire Alain est profondément déçue tout comme Armelle et Florita, cette dernière recevant

confirmation de certaines de ses intuitions. Alors qu'Elsa veut garder son mariage avec Maurice secret, Alain l'apprend et demande une permission de 24h pour aller à Paris raisonner son cousin mais en vain car la passion aveugle le comte qui préfère être rayé de la famille des Penvalas plutôt que de perdre Elsa.

A Paris, Elsa, devenue comtesse de Ronchay, mène son époux à la baguette. Le baron de Rechensfeld demande à l'espionne de se servir au mieux des relations que possède Maurice dans les milieux diplomatiques et lui dit qu'il aimerait qu'elle lui fournisse des informations sur la mission diplomatique envoyée par le gouvernement français en Russie. Il voudrait les obtenir du lieutenant de Penvalas qui y a participé, en le faisant chanter ou en trouvant son point faible mais Elsa/HILDA lui assure qu'il n'obtiendra rien de cet homme et refuse de lui révéler le nom de la femme dont l'officier est amoureux.

Florita est âgée de 17 ans et vit toujours entre Paris et Runesto ; cette année-là elle n'a pas revu Alain car il était en mission en Russie durant l'été et jusqu'en novembre. Il écrit à Florita vers mi-décembre pour lui dire qu'après avoir passé les fêtes du jour de l'an avec sa grand-mère, il se rendra à Paris le 4 janvier avec sa sœur et en profitera pour venir la voir. La jeune femme est folle de joie tandis que Pépita, qui veut avant tout le bonheur de sa nièce, et Otto qui en a assez de tout faire pour éviter qu'Alain et Florita ne se rencontrent, surtout maintenant qu'Hilda est mariée, acceptent l'idée d'un mariage entre l'officier français et leur nièce. Au cours d'une entrevue avec le baron de Rechensfeld, Otto révèle à l'officier prussien que la femme qu'aime Alain de Penvalas est Florita, sa nièce, une magnifique jeune femme. Le baron veut alors la rencontrer pour tenter de la séduire ; Otto Mülbach voit alors ce qu'il pourrait retirer de cette union.

Lorsqu'Alain et Florita se retrouvent, le 5 janvier, l'officier français est étonné par la beauté de la jeune femme qu'il a devant lui tandis qu'elle constate que les regards de son cousin ont changé. Ce dernier apprend à Florita qu'il est nommé à Versailles et le soir du jour des retrouvailles, Otto se rend compte que l'amour entre les deux jeunes gens semble compromettre l'idée d'un mariage de sa nièce avec le baron. Trois jours plus tard, Otto reçoit une visite d'Hilda. Elle a appris par Barwell, qui se nomme en réalité Helmer et qui a voyagé vers Paris avec Alain et sa sœur, que le marquis de Penvalas était nommé à Versailles et elle souhaite qu'Otto s'oppose à son mariage avec Florita. Mülbach refuse car il ne voit aucune raison de s'y opposer. Hilda lui dit qu'elle s'arrangera pour y parvenir seule mais au fil de la discussion, Otto change d'avis et décide, plutôt que de favoriser le mariage de sa nièce avec un officier français, union qui aurait pu servir l'Allemagne, de favoriser une union avec le baron de Rechensfeld, sans toutefois révéler ses intentions à Hilda.

A peine Hilda/Elsa est-elle sortie du bureau d'Otto Mülbach que le baron de Rechensfeld demande à être reçu. De retour de Berlin, il vient demander à l'oncle de Florita quand il lui sera

possible de rencontrer la belle jeune fille. Otto lui propose de faire cela immédiatement et ils se rendent donc au domicile des Mülbach. Pépita est fière de recevoir une personnalité de cette importance mais Florita se montre froide envers l'officier prussien et part presque instantanément à l'église. Le baron semble séduit par la jeune femme et Otto pense pouvoir parvenir à ses fins en livrant Florita à ce noble prussien très bien vu à la cour.

Huit jours après sa visite du 5 janvier, Alain revient à Paris pour voir Florita. A la gare où celle-ci et Armelle sont venues attendre le lieutenant de dragons, le baron croise Hilda ; ils sont tous deux venus observer le couple Alain/Florita et se rendent compte qu'ils ont le même but : empêcher le mariage. A l'occasion d'un déjeuner chez une tante de l'époux d'Armelle, Alain déclare son amour à Florita et lui demande si elle veut bien l'épouser. La jeune femme accepte et si Alain est certain que sa grand-mère sera aux anges, il lui reste à demander la main de Florita à Pépita et Otto. Le couple Mülbach accepte et Otto informe tout de suite Hilda que les fiançailles sont un fait acquis. La seule condition émise par l'oncle et la tante est d'attendre que leur nièce ait 18 ans.

De mi-janvier à fin mars, Florita continue sa vie habituelle chez les Mülbach et Alain vient la voir tous les dimanches et lui écrit tous les jours. Un soir de mars, alors qu'elle sort de l'église avec sa femme de chambre Anna, Florita est enlevée par deux hommes en voiture. C'est une pauvre femme que connaît bien Florita et qu'elle aide financièrement, Mélanie Clouet qui, assistant à l'enlèvement, appelle au secours. Anna, qui a été assommée est reconduite chez les Mülbach par la police. Florita reprend ses esprits dans un appartement cosu et se retrouve face au baron de Rechensfeld. Elle parvient à s'échapper en lui tirant dessus avec le petit revolver-bijou que lui a offert Alain pour la protéger et en menaçant un autre homme. Elle retourne chez les Mülbach où, si Pépita est heureuse de retrouver sa nièce, Otto semble plutôt étonné et effrayé. Lorsque Florita raconte son aventure, le lendemain matin, son oncle ne veut pas croire que l'homme responsable du rapt puisse être le baron, même si sa nièce, qui connaît le visage de ce dernier, insiste sur ce point. Otto parvient à convaincre sa nièce et son épouse qu'il est mieux pour tout le monde de taire le nom du ravisseur, quel qu'il soit, et de simplement prévenir la police que Florita a pu s'échapper après avoir blessé ou tué un homme sans savoir où elle se trouvait. Pépita pense qu'Hilda et le baron étaient peut-être complices mais Otto la convainc du contraire et la persuade que le geste du baron est le geste fou et irraisonné d'un passionné qui n'a pas réfléchi aux conséquences que son amourette pourraient avoir pour l'espionnage allemand vu la position qu'il occupe.

Le comte et la comtesse de Ronchay sont installés depuis trois semaines dans le château familial de Vanelles près de Valenciennes lorsqu'un matin la comtesse reçoit un coup de téléphone. Elle annonce à son époux que c'est leur chauffeur, Milsen, resté à Paris dans leur hôtel du parc

Monceau, qui l'informe que son état l'oblige à entrer à l'hôpital. Elsa dit à son époux, qui en a assez de s'ennuyer à Vanelles, qu'elle va faire un aller-retour à Paris, seule, pour visiter Milsen. En réalité Milsen appelait pour raconter les suites de l'enlèvement de Florita et c'est chez elle, le lendemain soir du drame, qu'Hilda trouve le baron blessé mais tiré d'affaires. Otto se présente également chez les Ronchay et il est décidé que le baron sera maintenu à l'écart le plus longtemps possible pour éviter qu'il ne rencontre Alain de Penvalas ou Florita. Elsa/Hilda rentre à Vanelles et annonce à son époux que, contrairement à lui, elle veut rester au château.

Florita a été fortement ébranlée par son aventure et il est décidé que fin avril elle ira prendre du repos à Runesto où Alain la retrouvera pour un mois durant l'été. Pépita reste persuadé qu'Hilda a joué un rôle dans l'enlèvement de Florita pour tenter d'assouvir sa vengeance ; de plus les indications données par la victime laissent à penser que la pièce où elle s'est retrouvée pourrait se trouver dans une habitation du parc Monceau. Otto ment à son épouse en lui disant qu'elle se trompe et lorsque celle-ci se rend à l'hôtel des Ronchay, parc Monceau, Hilda joue parfaitement la comédie de l'innocence.

Après s'être remis durant l'été et l'hiver qui ont suivi sa blessure, le baron de Rechensfeld a élu domicile à Saint-Germain. En mai 1914, soit plus d'un an après le drame, la marquise vient s'installer chez son petit-fils. La date du mariage d'Alain et de Florita est fixée au début du mois de septembre. Florita, qui habite toujours chez les Mülbach, visite Alain et la marquise chaque semaine. Un jour de début juillet, elle annonce qu'elle va partir 15 jours avec Pépita et Otto en Prusse rhénane chez des parents de ce dernier, les Ghielmann ; à son retour elle ira à Runesto avec la marquise où Alain les retrouvera en septembre.

Florita, Otto, Pépita, Gertrude Mülbach, l'épouse d'Ulrich et ses deux enfants, Lottchen et Melchior, se retrouvent en Prusse dans une petite ville plutôt agréable. Mais au bout de 15 jours, le séjour est prolongé car Pépita dit ne pas se sentir en état de voyager. Le 22 juillet, Florita reçoit une lettre d'Alain qui l'inquiète car il dit qu'en France des bruits de guerre circulent. Chez les Ghielmann, tout le monde semble serein et persuadé que les tensions internationales, réelles, s'apaiseront. Otto s'absente deux ou trois jours pour affaires à Francfort mais n'est toujours pas de retour le 28. Puis, pendant quelques jours, Florita ne reçoit plus de lettres d'Alain. Lorsqu'Otto revient le 1<sup>er</sup> août, il dit qu'il est certain que la guerre est imminente. Dès lors les tensions augmentent entre Florita et les Allemands qui l'entourent car la jeune Française ne met pas son patriotisme de côté. Une fois la guerre déclarée, elle prend connaissance des événements au travers des journaux allemands et notamment des victoires allemandes et de l'invasion de la Belgique et du nord de la France ; la bataille de la Marne est passée sous silence mais elle apprend tout de même le recul allemand qui lui redonne espoir. Privée des lettres d'Alain depuis des semaines, isolée dans un environnement hostile

où même sa tante Pépita se montre distante, Florita fait tout son possible pour ne pas faiblir et garder confiance.

Fin décembre, Pépita Mülbach reçoit une lettre d'Otto, parti le 2 août comme capitaine d'infanterie, qui invite son épouse et sa nièce à venir le rejoindre à Lille. Florita quitte l'Allemagne avec joie mais le séjour dans Lille occupée lui est pénible. Pépita, dont la santé fléchit est de plus en plus distante. Florita est sans nouvelles d'Alain et de la marquise depuis le mois de juillet et s'inquiète donc beaucoup. Vers mi-février 1915, elle tente de faire passer un message à la marquise par l'intermédiaire d'un curé. Ce sont les nouvelles d'une France qui se redresse et tient tête aux armées allemandes qui l'aident à tenir. Un jour Otto apprend à Pépita qu'Hilda est veuve et infirmière à Paris ce qui lui permet de continuer à espionner ; le baron Friedrich de Rechensfeld a été gravement blessé et transporté à Vanelles où le château de Ronchay a été transformé en ambulance. Otto lui rend visite et à son retour il propose à Pépita de partir à Vanelles avec Florita ; il demande cependant à son épouse de ne pas révéler à sa nièce que le baron s'y trouve. Début mars, les deux femmes partent donc pour Vanelles. Otto dit à Pépita que le meilleur moyen de germaniser Florita serait de lui faire épouser un Allemand, en l'occurrence le baron, mais son épouse est certaine que Florita refusera et ne veut de toute façon pas lui imposer cela. A Vanelles, Florita rencontre Caroline Dussaud, une ancienne servante des Ronchay dont l'époux a été fusillé, qui lui dit qu'elle est certaine qu'Elsa est une espionne allemande : avant la guerre, tous les domestiques avaient un accent allemand, il y avait un dépôt d'essence et des réserves diverses dans les caves du château et c'est la comtesse qui commandait pour tout chose. Florita est troublée par cette révélation, ne veut y croire, ne veut admettre qu'Elsa a trompé les Pervalas pendant des années mais pense la chose possible malgré tout. Ne voulant pas demeurer inactive, la jeune femme demande à devenir infirmière et y est autorisée par Otto. Elle soigne blessés allemands et français et s'occupe plus particulièrement d'un jeune engagé volontaire de 18 ans qui servait sous les ordres d'Alain et qui lui apprend que celui-ci était encore vivant trois semaines plus tôt. Florita découvre aussi ce qu'Otto lui a caché, à savoir que le baron de Reichensfeld est à l'ambulance, borgne et amputé d'une jambe. L'officier prussien lui raconte qu'il a été le prisonnier d'Alain pendant quelques heures, qu'il a été libéré lors d'une avancée allemande et menace Florita lorsqu'elle lui jette au visage tout le mépris et toute la haine qu'elle a pour lui. Elle se demande pourquoi son oncle ne lui a rien dit au sujet de la présence du baron et flaire un mauvais coup. Le jeune engagé volontaire meurt et la santé de Pépita se dégrade fortement ; pour le médecin il ne lui reste que quelques semaines à vivre. Otto, qui rend visite à son épouse 3 ou 4 fois par semaine depuis qu'elle est à Vanelles lui apprend un jour sa nomination à un poste d'intendance à Cologne. Elle l'y rejoindra avec Florita dès qu'elle sera en état de le faire, tout comme le baron qu'il s'arrangera pour faire transférer. Pépita sent sa fin prochaine

et demande à son époux de lui faire deux promesses : ne pas forcer Florita à épouser le baron et la faire retourner en France. Il promet mais le soir même il met au point le mariage de sa nièce avec le baron une fois que tout le monde sera à Cologne ; l'officier prussien reconnaîtra une dot de 200000 marks à la future baronne de Reichensfeld et versera 100000 marks à son oncle et tuteur. Ils forceront Florita, si nécessaire, et le baron est certain de parvenir à mâter la jeune Française.

Sachant Pépita proche de la mort, l'idée de l'évasion devient de plus en plus précise chez Florita qui questionne Caroline Dussaud sur les environs. La vieille femme propose de servir de guide à Florita quand elle le souhaitera. De nouveaux prisonniers français arrivent à Vanelles et le même jour Pépita fait une nouvelle syncope. Lorsque sa nièce va à son chevet, la tante décide de lui révéler tout ce qu'elle sait, l'identité réelle d'Elsa qui est en fait l'espionne allemande Hilda Strubs, fille d'Oscar Strubs lui-même espion allemand dissimulé grâce à de faux papiers sous l'identité d'un colporteur suisse ; les manipulations diverses d'Otto, lui aussi espion influent, pour livrer Florita au baron de Rechensfeld ; la jalousie d'Hilda, son désir de vengeance et sa probable complicité dans l'enlèvement de la jeune femme ; l'identité véritable des Anglais de Ker-Even qui sont en réalité Helmer, un officier de la marine impériale et Spützwacher, un ingénieur prussien déguisé en femme, et les travaux qu'ils supervisent pour faire des souterrains et de la grotte sous-marine de Ker-Even une base pour les sous-marins allemands. La mourante demande également à sa nièce de tenter de faire venir un prêtre pour la confesser mais ne parle pas de sa responsabilité dans le suicide d'Inès, la mère de Florita. Toutes ces révélations rendent l'évasion de Florita encore plus nécessaire. Au matin, elle descend au presbytère de Vanelles et amène discrètement le curé au chevet de sa tante. Lorsqu'elle visite les blessés français nouvellement arrivés, elle découvre qu'Alain est parmi eux et qu'il a été amputé du bras gauche. Elle craint dès lors que Rechensfeld ne découvre sa présence. Le lendemain, elle termine de raconter rapidement et sans éveiller l'attention tout ce que Pépita lui a appris à Alain et lui fait part de son projet d'évasion ; elle attendra qu'il puisse l'accompagner. Le soir Otto Mülbach vient voir son épouse et, pour punir Florita d'avoir fait venir un prêtre, et de lui manquer sans cesse de respect, il lui interdit de voir sa tante et la consigne au château. Comment, dès lors, contacter Caroline ?

Une semaine plus tard, Pépita décède sans avoir revu sa nièce. Otto décide qu'elle sera enterrée provisoirement au cimetière de Vanelles avant d'être transportée en Allemagne. Florita est très prudente lors de ses rapides entrevues avec Alain afin de ne pas éveiller de soupçons ; l'état de l'officier français s'améliore rapidement. Le lendemain de la mort de Pépita, alors qu'elle est avec les blessés français et parle avec Alain de l'évasion qu'ils doivent tenter eu plus vite, le baron de Rechensfeld, qui parvient à se déplacer depuis quelques jours avec des béquilles, entre dans la pièce et reconnaît le capitaine de Penvalas. Il essaie de se faire obéir de l'officier français en lui demandant

notamment de se mettre au garde-à-vous mais comme Alain refuse, il le condamne à être fusillé le lendemain matin sous les yeux de Florita pour punir la jeune femme qui vient de le frapper.

Enfermée dans sa chambre après la scène de l'ambulance, Florita se demande comment elle pourrait faire évader Alain, enfermé dans les caves du château. Vers 21h, Stevisky, un Polonais enrôlé de force dans l'armée allemande et qui était soigné au château de Vanelles, entre par la fenêtre dans la chambre de la jeune femme et lui propose son aide : vers 23h, pendant son tour de garde, il fera sortir Alain de sa cellule, retrouvera Florita dans le jardin du château après l'avoir aidée à descendre par la fenêtre et les trois s'évaderont. Florita parle de Caroline Dussaud au Polonais et il est décidé qu'ils iront la trouver pour qu'elle leur serve de guide. Grâce à Pépita qui lui en avait indiqué l'emplacement, Florita est armée d'un revolver. Stevisky et Alain retrouvent comme convenu Florita un peu après 23h et le trio parvient à franchir les grilles du parc car le Polonais a drogué le soldat qui garde la porte, dont les fuyards prennent le fusil. Ils passent prendre Caroline et quittent Vanelles en emportant quelques provisions que le curé leur a offertes. Non loin des lignes françaises les quatre évadés sont repérés et attaqués par une patrouille de trois soldats allemands ; ceux-ci sont tués mais Caroline également et Florita est blessée à la tête. Les deux hommes portent la blessée et trouvent une maison habitée par une vieille rebouteuse, Palmyre, devenue à moitié folle suite à la mort de nombreux membres de sa famille, tués par les Allemands, notamment son plus jeune petit-fils. Elle soigne sommairement Florita et guide les fuyards jusqu'à la ferme de son gendre dans laquelle se trouve, caché derrière un mur, l'entrée d'un souterrain menant dans une cave du village proche, occupé par l'armée française alors que l'armée allemande occupe le cimetière. Stevisky casse le mur pour pouvoir pénétrer dans le souterrain et répète l'opération à l'autre extrémité. Alain, Florita et Stevisky débouchent effectivement dans une cave occupée par les Français. Un médecin extrait rapidement la balle de la tête de Florita et soigne Alain. Le colonel qui rencontre Alain décide d'utiliser le tunnel dès le lendemain soir pour surprendre les troupes allemandes qui occupent le cimetière en les attaquant par derrière, mais un bataillon bavarois qui cantonne dans la ferme du gendre de la rebouteuse découvre l'entrée du souterrain et a la même idée de s'en servir pour surprendre l'ennemi le lendemain soir. Une bataille a donc lieu dans le souterrain qui est définitivement obstrué par une explosion causant d'importantes pertes dans les deux camps.

A Runesto, Armelle, épouse du lieutenant de Marsy, vit avec sa fille Marie-Florita née à l'automne et la marquise. Les deux femmes sont sans nouvelles de Florita depuis juillet 1914 et d'Alain depuis quelques mois, jusqu'à ce que la marquise reçoive une lettre de son petit-fils l'informant qu'il a été blessé et se trouve avec Florita, blessée également, à Amiens. Dès le lendemain Armelle se rend auprès de son frère et la nouvelle se répand autour de Runesto que le

marquis est toujours vivant. Elle parvient aux oreilles des faux Barwell, Helmer et Spützwacher, à Ker-Even. Tous deux craignent ce qu'Alain de Penvalas ou Florita de Valserras peuvent savoir sur les menées d'Otto Mülbach, de Hilda ou même de leurs propres travaux dans les souterrains. Armelle découvre que son frère est mutilé et apprend qu'Otto et Pépita Mülbach tout comme Elsa sont en réalité des espions allemands. Florita est atteinte d'une amnésie passagère et ne se rappelle rien des événements qui se sont déroulés depuis le début de la guerre pour le moment. Trois semaines plus tard, Alain, Florita et Armelle arrivent à Runesto. Le lendemain c'est Elsa/Hilda qui arrive, déguisée, chez les faux Barwell : elle vient voir les installations de la base de ravitaillement pour sous-marins mise en place par les faux Anglais et préparée durant plusieurs années avant la guerre et les avertir de la venue prochaine du baron de Rechensfeld. Elsa craint elle aussi ce que peut savoir Florita notamment parce que sa tante lui a peut-être parlé sur son lit de mort et conseille aux deux espions de Ker-Even de bien observer le comportement d'Alain de Penvalas pour voir s'il sait quelque chose ou non, voire de l'interroger discrètement. C'est pour se venger du marquis et de sa fiancée que Friedrich de Rechensfeld vient à Ker-Even. Les espions ne connaissent toujours pas l'endroit du château où débouchent les souterrains qui courent sous Ker-Even et vont vers la mer. Le mariage d'Alain et de Florita est fixé pour le début du mois d'août. La jeune femme se remet physiquement mais sa mémoire reste défaillante même si quelques événements récents lui reviennent. Au cours d'une promenade, Barwell/Helmer rencontre Alain qui l'invite à nouveau à visiter la tour de Runesto. L'espion en profite pour interroger finement le marquis au sujet d'Otto et Elsa/Hilda et s'aperçoit qu'il a des soupçons à leur sujet même si Alain reste assez laconique. De retour à Ker-Even, Helmer fait son rapport au baron de Rechensfeld arrivé il y a peu. Ce dernier veut trouver comment arriver sous Runesto par les souterrains et une fois la guerre terminée et la victoire acquise, faire sauter le château avec tous ses occupants. Il faut de toute façon localiser la sortie des souterrains côté château pour pouvoir, le jour où le marquis aurait des soupçons sur ce qui se passe à Ker-Even, faire sauter Runesto en même temps que la base de ravitaillement.

Quelques jours plus tard, lorsque Barwell vient pour visiter une seconde fois la tour de Runesto, Florita fait preuve d'une étrange attitude à son égard. Alors qu'elle visite la crypte avec Alain et Barwell, elle ment au visiteur au sujet d'une grosse pierre noire : celle-ci cache la tombe d'Even le Roux mais elle lui dit le contraire et l'empêche de voir un symbole gravé sur la pierre qui prouve qu'elle cache l'entrée des souterrains. Lorsque Barwell quitte Runesto et qu'Alain interroge sa fiancée au sujet de son comportement, elle lui dit qu'elle sait que M<sup>me</sup> Barwell est un homme déguisé et que Barwell ne s'appelle pas Barwell sans pouvoir être plus précise. Alain la croit d'abord dérangée mais ensuite il lui dit que les détails manquants lui reviendront. Le lendemain Hilda revient à Ker-Even : elle a été dénoncée au sujet des préparatifs fait avant la guerre à Vanelles,

probablement par un ouvrier qui y avait travaillé, et vient se cacher. Helmer/Barwell lui dit qu'il pense que la grosse pierre dans la crypte du château n'a pas été mise là par hasard et doit cacher quelque chose.

A la fin du mois de juillet, Alain reçoit une lettre d'un de ses cousins qui lui apprend qu'Elsa est recherchée pour espionnage suite à l'aménagement des caves de Vanelles. Florita se souvient alors de certaines des paroles de sa tante : Elsa Hoffel s'appelle en réalité Hilda Strubs, est une espionne allemande tout comme Otto et Ulrich Mülbach dont elle est la cousine. Florita sent qu'elle sait autre chose, notamment à propos de Ker-Even et de sous-marins allemands, mais ne parvient pas à s'en souvenir. Friedrich de Rechensfeld et Hilda se sont fiancés et ont prévu de se marier, non par amour, mais parce que tous les deux trouvent leur compte dans ce mariage. Ils s'impatientent de plus en plus de mettre leur vengeance à exécution et cherchent comment nuire à Alain et Florita étant donné qu'ils ne peuvent pas encore détruire Runesto ; c'est l'idée d'un nouvel enlèvement qui l'emporte. Quelques jours plus tard, lors d'une promenade nocturne sur la mer non loin de Ker-Even, Alain, Florita et Yves Gouez aperçoivent un sous-marin qui se dirige vers le promontoire puis disparaît. Florita se souvient alors des confidences de Pépita : le couple Barwell est en fait un duo d'espions et une base d'approvisionnement et de réparations pour les sous-marins allemands a été aménagée dans une grotte sous-marine communiquant avec les souterrains sous Ker-Even. Le plan a été décidé plusieurs années avant la guerre et c'est dans ce but qu'Otto Mülbach a loué Ker-Even. Alain décide de ne parler de tout cela à personne et d'aller dès le lendemain à Brest pour trouver l'amiral X... et tout lui révéler. Il sait, pour l'avoir visité, que le passage qui conduit aux souterrains depuis le caveau d'Even le Roux est obstrué par des éboulis et comprend mieux, à présent, l'intérêt de Barwell/Helmer pour la crypte.

Le lendemain matin, Alain prend le train à la première heure pour Brest afin de revenir de bonne heure mais le soir venu il n'est toujours pas de retour. La marquise, Armelle et Florita pensent qu'il a été retenu à Brest et ne s'inquiètent pas. Le train du matin ne ramène toujours pas Alain ; Armelle et Florita décident d'aller l'attendre au train de 17h mais ne le voient pas descendre. Elles apprennent par le chef de gare que le marquis est revenu la veille par le train de 17h. Florita télégraphie à Brest à l'amiral de Barcueil, le parrain d'Armelle et cousin d'Alain car elle sent que quelque chose de grave s'est passé et rentre à pied, avec Armelle, à Runesto, tout comme Alain l'a fait la veille. Deux personnes ont croisé le marquis dans la première moitié du trajet ce qui signifie que l'accident ou le crime est survenu après. Le soir, Florita révèle la vérité au sujet de Ker-Even à la marquise et à Armelle et les trois femmes sont alors persuadées qu'Alain a été la victime des Allemands ; mais Florita ne comprend pas comment ils ont pu savoir qu'Alain était au courant de l'existence de la base de sous-marins. Le lendemain matin, l'amiral Barcueil arrive à Runesto. Il est

prévu de pénétrer dans les souterrains en déblayant l'accès côté château dont Florida connaît l'exacte position grâce à un plan qu'Alain lui a laissé avant de partir ; l'amiral repart à Brest pour organiser l'expédition.

A son retour de Brest où son entrevue avec l'amiral X... n'a pas été très concluante, Alain a été enlevé, alors qu'il rentrait à pied à Runesto, par Hilda et Spützwacher qui l'ont aperçu par hasard ; ce n'est parce qu'ils le savent informé de l'existence de la base sous-marine de Ker-Even, mais simplement parce que c'est une occasion pour Hilda de se venger de lui et de Florita. Alain est assommé, caché durant la soirée dans une carrière puis ramené à Ker-Even par Spützwacher et un autre Allemand. Le capitaine français est surpris de se trouver face à Hilda et au baron de Rechensfeld qui sont heureux à l'idée de tuer cet homme après l'avoir torturé et de faire souffrir Florita par la même occasion. Alain est attaché et laissé à la garde d'un des deux danois de Spützwacher dans les souterrains. Ce dernier a découvert une salle où se trouve une porte identique à celle que Helmer a vue dans la crypte de Runesto et pense qu'elle cache donc l'accès des souterrains côté château.

Le soir, vers 23h, l'amiral de Barcueil revient avec une compagnie de fusiliers marins. Florita leur montre le chemin pour accéder aux souterrains depuis la crypte et les Français peuvent y pénétrer facilement car depuis l'autre côté, les Allemands ont déjà déblayé les gravas qui obstruaient le passage. Après avoir capturé l'équipage du sous-marin allemand qui stationne dans la grotte, l'amiral retrouve son cousin Alain et le libère après que le danois qui le gardait ait été tué. Reste à capturer Hilda, le baron et leurs comparses à Ker-Even. Comme personne ne sait où se trouve la sortie des souterrains vers la maison, l'attaque se fait par l'extérieur. Durant cette même nuit, Hilda, toujours amoureuse d'Alain, décide de descendre le voir dans les souterrains et de lui proposer de fuir avec elle à l'étranger. Une fois arrivée à l'endroit où Alain avait été laissé, elle découvre que celui-ci a été libéré et ce ne peut être que par des Français. Prise de panique, elle décide de ne pas remonter à Ker-Even et de tenter de fuir par les souterrains mais elle s'égare.

Juste après que Hilda soit entrée dans les souterrains, les fusiliers français et Alain pénètrent à Ker-Even et arrêtent Barwell/Helmer. Spützwacher et le baron de Rechensfeld parviennent à filer dans les souterrains. Alain est inquiet car pendant sa captivité Hilda et le baron lui ont confié leur projet de faire exploser Runesto. Deux jours plus tard, les trois Allemands sont toujours dans les souterrains et une expédition est montée pour les en sortir le lendemain. Spützwacher et Friedrich de Rechensfeld décident de faire sauter Runesto grâce aux explosifs entreposés dans les souterrains et de profiter du remue-ménage pour parvenir peut-être à s'échapper. Ils commencent à déplacer les caisses mais le second danois de Spützwacher heurte la jambe de bois du baron qui tombe avec une caisse qui explose, tuant les deux Allemands et creusant une brèche qui fait pénétrer la mer dans la

partie des souterrains où erre Hilda depuis deux jours ; l'espionne est emportée par les eaux et fracassée contre les parois de la galerie où elle se trouve.

Au château, l'explosion, qui en déclenche plusieurs autres, fait craindre à Alain que Runesto ne soit détruit et il fait évacuer la bâtisse. Tous les résidents pensent au sort des fusiliers et des prisonniers allemands demeurés à Ker-Even mais au matin ils découvrent que la maison du promontoire est intacte mais séparée de la côte car les explosions ont déchiqueté le rivage et créé une sorte d'île suspendue sur laquelle trône la maison. Le lendemain, les flots ramènent les débris des corps de Spützwacher et du baron, puis deux jours plus tard, la dépouille déchiquetée d'Hilda/Elsa. Le mariage d'Alain et de Florita est célébré fin août et quelques jours plus tard le couple part pour la ville dans laquelle Alain est nommé officier-instructeur. En s'arrêtant à Paris où ils passent une semaine, M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> de Penvalas constatent qu'Ulrich Mülbach vit paisiblement sous le couvert de la naturalisation et Alain espère qu'un jour la France sera débarrassée de tous les espions qui l'infectent.

#### **6. *Près de l'abîme...*, de Charles Foleÿ (du 06/01/1917 au 24/02/1917).**

La jeune Ninette d'Alby, orpheline âgée de 18 ans, diva à l'avenir très prometteur qui entame sa carrière sous l'égide de l'imprésario Van Dosch et va débiter dans Trilby au casino de Neucastelles-Eaux, se promène en compagnie de la peintre parisienne Lise Dayaux, une vieille fille, dans les gorges de Chouvigny, en Auvergne. Alors qu'elles sont assises à la terrasse d'une auberge, elles voient arriver le duc Fabien de Varville, un jeune et bel officier, lieutenant d'artillerie en permission qui est venu rejoindre son oncle à Neucastel. Alors que M<sup>lle</sup> Dayaux commence à peindre, Ninette part pour une balade dans les gorges suivie, à une certaine distance, par le duc qui lui aussi entame une promenade. Déçue parce que le chemin qu'elle suit ne monte pas assez haut, Ninette décide d'escalader la paroi rocheuse pour profiter d'un joli panorama. Le lieutenant de Varville, qui l'aperçoit, essaie de la faire changer d'idée car il juge son entreprise inutilement risquée. Elle ne l'écoute pas et continue son ascension. Agacé par cet entêtement, l'officier se lance lui aussi sur la paroi en espérant que la jeune femme ne fera pas une chute mortelle. Les deux escaladeurs arrivent presque en même temps au sommet et Fabien de Varville sauve de justesse Ninette qui, prise de vertige, manque de tomber dans le vide en s'évanouissant. Il est séduit par la beauté, le charme et l'ingénuité de la jeune femme qui lui demande de garder le silence sur son aventure afin qu'elle évite les quolibets. Les deux jeunes gens se séparent et lorsque Ninette, qui redescend par un chemin sans danger, a disparu, Fabien de Varville se rend compte qu'il ne connaît même pas le nom de celle qu'il a sauvée.

Dans le salon de lecture du casino de Neucastel, Van Dosch s'assoit à la table du duc Philippe de Varville, l'oncle de Fabien, âgé de 56 ans, et l'informe qu'il donne au théâtre, le lendemain soir, la première du Trilby de Bérucy avec, en vedette, une jeune cantatrice d'exception, belle et à la voix hors de pair, Ninette d'Alby, fille d'André d'Alby, gentilhomme qui, après des revers de fortune est devenu ténor et a fait fortune avant de mourir veuf et de laisser sa fille ruinée. Il insiste pour que le duc vienne à cette représentation. Le nom d'Alby plonge le duc dans une réflexion dont il sort pour demander à l'imprésario quelle somme il désire pour qu'il renonce à faire chanter Ninette car il ne veut pas que la jeune femme soit corrompue par le succès. Van Dosch refuse et s'éloigne sans trop comprendre la réaction de Philippe de Varville. Le nom d'Alby a une signification importante pour ce dernier. 35 ans plus tôt, alors qu'il était en séjour à Spa, Philippe de Varville a perdu une grosse somme au casino ; orphelin, il était le seul héritier de son oncle, le duc Jean, un homme brutal, autoritaire et avare qui lui avait promis de le déshériter à la première dette. Ne pouvant rembourser la somme perdue, Philippe risquait donc de tout perdre mais il a été aidé par un homme bon et généreux qui avait assisté à ses déboires au casino, un gentilhomme devenu célèbre ténor, André d'Alby, qui devint son plus grand ami. Une dizaine d'années plus tard, Philippe a hérité du titre et de la fortune et perdu André de vue, sans jamais savoir que l'homme auquel il devait tout était mort ruiné en laissant une fille sans appui et sans argent, prête à succomber aux nombreux dangers de la vie d'artiste de théâtre. A présent, il veut s'acquitter de sa dette morale, l'argent ayant déjà été remboursée, et protéger la fille de son ami.

Philippe de Varville n'est pas proche de son neveu ; les deux hommes s'estiment mais ne partagent pas grand-chose. Fabien est proche de sa cousine Alice, épouse du plus riche banquier de Bâle, un Allemand naturalisé depuis plusieurs années, M. Bholfus-Mauwer. Cette femme âgée de plus de trente ans est une mondaine frivole qui a essayé par le passé de se faire épouser par Philippe de Varville afin de devenir duchesse car seuls les titres et la fortune l'intéressent, mais le duc l'a repoussée après avoir deviné son jeu. Elle s'est donc contentée de la fortune et a épousé le banquier qu'elle a tout fait pour rendre malheureux et qui n'a trouvé de répit qu'en l'éloignant de lui. Alice fait son possible pour séjourner aux mêmes endroits que Philippe de Varville en même temps que lui pour profiter de ses relations et se maintenir dans le milieu où elle n'a pas réussi à pénétrer. Philippe n'apprécie guère la proximité qu'entretiennent cette femme et son neveu mais ne s'y oppose pas, afin de ne pas les rapprocher davantage en favorisant l'esprit de contradiction de Fabien. Une seule chose intéresse Alice Bholfus-Mauwer : qui deviendra duchesse ? Et vu les idées romantiques de Philippe sur le mariage, c'est donc l'identité de la future épouse de Fabien qui est la vraie question qui la préoccupe : même si elle a huit ans de plus que le lieutenant d'artillerie, pourquoi ne serait-elle pas l'élue ? Alors qu'il est pensif après sa conversation avec Van Dosch et qu'il contemple le portrait

de Ninette sur une photographie, Fabien et Alice retrouvent Philippe sur la terrasse du casino et l'interrogent au sujet de l'émotion qui semble s'être emparée de lui. Il leur parle alors de la représentation de Trilby et de la beauté de Ninette. Alice est d'emblée agressive et jalouse car elle voit une rivale potentielle dans la jeune femme, d'autant que Fabien, qui dit avoir déjà croisé la jeune cantatrice, la trouve également très belle et que Philippe défend farouchement Ninette et semble prêt à tout pour l'empêcher de monter sur scène et ainsi la protéger. Il invite son neveu à la représentation s'il ne peut l'empêcher d'ici-là et interdit l'accès d'Alice à la loge qu'il a réservée en disant avoir déjà donné toutes les places. Alice se montre encore agressive et insultante envers Ninette lorsqu'elle parle avec Fabien qui fait comprendre à sa cousine qu'il n'apprécie pas, lui non plus, son attitude.

Le lendemain, Philippe de Varville tente en vain de voir Ninette mais que ce soit à la villa qu'elle habite ou au théâtre on lui répond qu'elle ne recevra personne. Le soir, il arrive au théâtre après le premier acte et constate que sa cousine est tout de même installée à l'avant-scène avec lui et son neveu. Philippe de Varville est tendu car il craint que le spectacle ne soit un échec. Fabien est de son avis et ne comprend pas qu'André d'Alby ait voué sa fille à une carrière de théâtre entièrement soumise à un public qui peut briser un artiste. Philippe pense que son ami ne l'a pas voulu et que la jeune fille a été poussée sur les planches par la misère ou un entourage cupide d'où sa volonté de l'aider. La performance de Ninette est exceptionnelle et tout le public est conquis, du spectateur aux critiques les plus sévères. Philippe et Fabien sont hypnotisés par la voix de Ninette et par son physique parfait tandis qu'Alice, furieuse du triomphe de cette jeune femme qui lui fait obstacle, se montre détestable et provoque la colère du lieutenant de Varville. Après le spectacle, le duc se rend compte que ce succès risque d'offrir à la fille de son ami tout ce qu'il aurait voulu lui offrir pour s'acquitter de sa dette. De plus, elle partira peut-être pour l'étranger, surtout si l'Allemagne déclare la guerre car Van Dosch a traité avec un impresario américain ; Philippe veut donc absolument voir Ninette. Alors que Fabien et Alice s'en vont, il décide d'aller dans les coulisses. Devant la loge de Ninette, il rencontre une habilleuse qui lui en interdit l'accès car Van Dosch, après avoir passé quelques minutes avec la vedette de la soirée, est sorti et a demandé à l'habilleuse de ne laisser entrer personne sous peine d'être mise à la porte ; elle doit même attendre Ninette et la raccompagner jusqu'à son logement. Elle rassure Philippe de Varville en lui disant que Ninette va bien, qu'elle ne risque rien auprès de Van Dosch car elle est sa fortune à venir, et lui propose de jeter un coup d'œil dans la loge lorsqu'elle y entrera, à la seule condition qu'il ne se montre pas. Le duc accepte car ce qu'il veut avant tout, c'est revoir la jeune femme. Lorsque l'habilleuse entre, elle voit comme Philippe la jeune cantatrice effondrée sur le tapis et en larmes. Pour Philippe de Varville, Van Dosch est le responsable de cet état tandis que l'habilleuse essaie de l'expliquer par la présence d'un

excès de fleurs dans la loge qui aurait causé un malaise à Ninette. Le duc ordonne à l'habilleuse de prendre Ninette et de le rejoindre devant le casino. Les deux femmes montent alors dans la voiture de Philippe de Varville qui donne l'ordre à son chauffeur de se rendre à la villa où loge Ninette.

Le lendemain, Philippe de Varville se rend chez Ninette pour prendre de ses nouvelles. Lorsqu'elle entend sa servante Mariette lui annoncer le duc, Ninette s'attend à voir Fabien, son sauveur, et comprend en voyant l'homme, qu'elle a affaire au vrai duc, l'oncle du lieutenant d'artillerie. Elle explique que son état de la veille était dû à un mélange de fatigue, d'émotion et de contrariété suite à une discussion avec Van Dosch. Lorsque Philippe explique qui il est, Ninette réalise qu'il est l'ami dont son père parlait souvent et auquel il a écrit une lettre juste avant de mourir, lettre que Ninette a gardé et remet à son destinataire qui en prend connaissance avec une très forte émotion. André d'Alby demande à son ami de prendre soin de sa fille, de la protéger en faisant en sorte qu'elle ne connaisse pas les cruautés et les ivresses de la vie d'artiste qu'il a lui-même connues. C'est exactement ce que Philippe souhaite faire. Il demande plus de détails à la jeune cantatrice sur sa dispute avec le faux Hollandais Van Dosch qui est en réalité un Allemand ; elle explique qu'il lui a déclaré sa flamme et qu'elle l'a repoussé. L'imprésario a envoyé le matin même une lettre d'excuses. Philippe espère que Ninette, qui a pu voir la véritable personnalité de Van Dosch, va rompre avec lui, mais la jeune femme est bloquée par un engagement de plusieurs années sauf si elle paie un dédit de 30000 francs, somme qu'elle ne possède pas. Elle a accepté ces conditions car elle s'est retrouvée seule à la mort de son père, sans conseil, sans famille ou amis et proche de la misère. Philippe de Varville se dit prêt à payer tout ce qu'elle doit pour la libérer mais la jeune femme veut au moins tenter de réussir par elle-même ; elle veut donc tenter sa chance au théâtre et dit au duc qu'elle fera appel à lui si elle ne peut se faire une situation seule et qu'elle se tiendra sur ses gardes, à présent, avec Van Dosch. De plus, elle ne veut pas trahir Bérucy qui a écrit la partie qu'elle joue spécialement pour sa voix.

Plusieurs jours plus tard, alors que Philippe, son neveu et Alice sont sur la terrasse du casino avec d'autres personnes, Ninette apparaît. Le duc se précipite à sa rencontre et devance son neveu qui allait lui aussi vers la jeune femme. La cantatrice raconte à son protecteur que Van Dosch n'a pas remis les pieds dans sa loge, qu'il est plein d'égards pour elle et qu'il a organisé une fête pour le lendemain soir à Saint-Jauves pour célébrer le succès de Trilby, fête où elle se rendra en compagnie de la chanteuse Lina Spring. Elle dit au duc qu'elle connaît déjà Fabien qui lui est venu en aide lors d'une promenade le long de la Sioule. Le duc, qui ne pense plus qu'à Ninette depuis plusieurs jours, est heureux d'être avec elle et celle-ci se sent en sécurité auprès de cet homme loyal et bon. Alice excite la jalousie de Fabien en lui disant que tout le monde parle du béguin de son oncle pour la petite d'Alby et que ce dernier la comble de cadeaux. Fabien s'éloigne, blessé, tiraillé par le souvenir

du corps de Ninette contre sa poitrine et par sa position de second qui lui impose la discipline, le silence face à la supériorité de son oncle et lui interdit toute rivalité. Après avoir quitté la diva, Philippe s'informe sur le dîner du lendemain auprès de Van Dosch et demande à être invité. L'Allemand lui dit que c'est impossible car la fête est réservée aux artistes et lui dit que de toute façon elle sera certainement remise à quinzaine car il est débordé. Philippe est persuadé qu'il ment, que le dîner aura bien lieu le lendemain et qu'il souhaite juste qu'il n'y soit pas, ce qui lui donne encore plus envie d'y être. Le duc interroge alors deux journalistes qui lui disent qu'ils étaient invités et que Van Dosch leur a demandé de ne pas y venir pour des prétextes étranges. Le duc interroge ensuite Lina Spring ; elle est invitée à Saint-Jauves mais ne tient pas spécialement à y aller. Varville dit alors à la chanteuse qu'il organise une fête dans sa villa des Glycines et qu'il aimerait l'avoir pour chanter. Elle accepte en disant que Van Dosch ne lui en voudra pas de son absence, au contraire... Le duc donne rendez-vous à la chanteuse pour 21h et se dit néanmoins que si personne n'est présent à la fête de Saint-Jauves, lui le sera.

Le lendemain, Philippe de Varville se rend chez Ninette et tente de la convaincre de ne pas aller à Saint-Jauves. Il lui explique qu'il sait que beaucoup des invités ne seront pas présents car ils ont reçu un contre-ordre de Van Dosch, que Lisa Spring sera absente, et qu'il flaire quelque chose de louche. Ninette refuse de ne pas se rendre à cette fête organisée pour elle et de déplaire aux invités ; elle pense que les invités ont dit qu'ils n'iraient pas à la fête à la demande de l'imprésario, afin de ne pas froisser le duc qui n'est pas convié. De plus, la voiture de Lina Spring arrive chez Ninette ; elle n'est pas à l'intérieur mais a écrit un billet disant à la jeune femme de la rejoindre chez elle car elle n'a pas fini de s'apprêter et qu'elles partiront toutes deux pour Saint-Jauves. Varville abandonne et pendant que Ninette se rend chez Lina, il se rend à Saint-Jauves. Saint-Jauves est un ancien rendez-vous de chasse perdu dans la forêt, à une quinzaine de km de Neucastel, transformé en restaurant très chic par M<sup>r</sup> Ernest, propriétaire du grand Café Roumain de Paris. Celui-ci est surpris de voir arriver le duc qui dit vouloir dîner et prétend ne rien savoir du dîner organisé par Van Dosch ; il finit cependant par avouer qu'il ment par discrétion, explique que l'Allemand a commandé un dîner pour deux personnes seulement dans un petit cabinet et installe le duc, à la demande de celui-ci, dans le petit cabinet attenant. Vingt minutes plus tard, Van Dosch arrive puis juste après lui Ninette qui est seule car Lina, qui l'a accompagnée, est repartie car elle souffre de terribles maux de tête. M<sup>r</sup> Ernest l'accueille et la conduit dans le cabinet où se trouve Van Dosch. Ninette pense qu'elle a été conduite dans la mauvaise pièce car elle ne voit que trois couverts sur une petite table. L'imprésario lui dit qu'il ne sait pas pourquoi il a été conduit dans ce petit salon et que c'est probablement pour attendre l'arrivée des autres convives, certainement retardés par l'orage. Il se dit déçu de l'absence de Lina et au bout d'un moment essaie de convaincre Ninette que tous les invités se sont donnés le

mot pour lui faire faux-bond car ils sont jaloux du succès de la jeune femme et des attentions qu'il lui porte. Mais Ninette comprend qu'elle va être seule avec Van Dosch, où celui-ci veut en venir, et se montre agressive et très distante. Après un repas pendant lequel elle mange et parle peu, Van Dosch lui offre un collier qu'il dit avoir choisi mais que c'est la troupe qui l'a financé. Alors qu'elle s'apprête à partir, le faux Hollandais lui fait part de ses projets : il veut l'emmener en Amérique pour une grande tournée qui lui apportera fortune. Ninette refuse car elle ne veut pas quitter sa patrie alors qu'on parle d'une guerre possible avec l'Allemagne. Van Dosch lui dit alors qu'il la fera également chanter, plus tard, en Allemagne, et qu'il veut faire son bonheur. L'engagement qu'elle a signé ne lui laisse la possibilité ni de choisir ce qu'elle veut jouer, ni les tournées, et Van Dosch sait qu'elle n'a pas les moyens de payer le dédit : la voix de Ninette lui appartient donc. Ninette est sur le point de s'évanouir mais se reprend et songe à retourner à pied, dans la nuit, sous la pluie et à travers les bois, à Neucastel pour fuir cet homme fourbe et lâche qui la répugne et l'a attirée dans un piège immonde. Van Dosch essaie d'expliquer ses actes et ses paroles par l'amour passionné qu'il ressent pour la jeune femme, mais elle pense qu'il a profité de ses faiblesses et notamment du fait qu'elle n'a ni père, ni tuteur, ni frère prêts à la défendre. Philippe de Varville défonce alors la porte qui communique avec le cabinet dans lequel il se trouve, fait reculer l'Allemand qui bloque la porte et sort avec Ninette. Une fois dans sa limousine, le duc calme les craintes de Ninette et lui promet de tout faire pour la libérer de Van Dosch en payant le dédit et toutes les sommes que celui-ci a avancées à la divette. La jeune d'Alby lui demande pourquoi il n'a pas agi tout de suite vu qu'il était juste à côté ; Varville explique qu'il a attendu que Ninette soit piégée afin qu'elle ne puisse plus douter des intentions de Van Dosch et qu'elle voit que son protecteur lui avait dit toute la vérité en la prévenant. La jeune femme décide de ne plus jamais chanter au théâtre afin de fuir ce milieu dans lequel elle a compris qu'elle ne pourrait garder son âme. Le duc lui promet de la protéger, de veiller sur elle, et alors que Ninette est blottie contre lui, il savoure des minutes de bonheur.

Quelques jours plus tard, alors qu'elle croise Fabien qui se rend chez son oncle, Alice lui dit que ce dernier est parti le matin même pour Paris où il est allé rejoindre Ninette d'Alby. Fabien ne savait même pas que la diva avait quitté Neucastel mais sait, par contre, que son oncle est toujours là puisqu'il l'a fait mander. Avec l'intention de blesser qui lui est coutumière, Alice narre, à sa façon, l'épisode de Saint-Jauves et surtout sa fin, c'est-à-dire le fait que le duc et Ninette sont repartis ensemble ce qui, d'une certaine façon, confirme le flirt dont beaucoup de gens parlent entre le vieil homme et la jeune femme. Fabien, blessé, s'éloigne, mais Alice le suit et lui dit que lorsque le duc sera lassé de sa divette, il pourra, en "parent pauvre", récupérer les restes. C'est en tentant de se convaincre que sa cousine ment que le lieutenant d'artillerie arrive chez son oncle. D'emblée le duc lui dit qu'il veut lui parler de la jeune d'Alby. Il explique à son neveu que Ninette a renoncé, sur ses

conseils et avec son aide, au théâtre et qu'il veut tout faire pour assurer son avenir. Il tente de connaître l'opinion que Fabien a de la jeune femme car il a un projet : marier Ninette à son neveu. Mais, blessé par les paroles d'Alice, Fabien se montre réticent car il veut choisir sa compagne lui-même et ne pas épouser une femme par pitié, afin de la sauver. Plutôt que d'avouer ses sentiments à son oncle, sa colère et son orgueil le dominent et il dit au duc qu'il n'a qu'à jouer lui-même le rôle du sauveur. Philippe de Varville explique qu'il hésite à le faire pour ne pas faire de tort à Fabien mais ce dernier lui répond qu'il n'attend rien de personne, pas même de son oncle. Philippe de Varville dit alors qu'il va penser à son propre bonheur avant de penser à celui de son neveu et les deux hommes se quittent froidement.

Un soir de fin septembre, après la bataille de la Marne, Varville entre dans l'atelier de Lise Dayaux, chez laquelle loge Ninette, et lui dit qu'elle est libre vis-à-vis de Van Dosch. Il avoue son amour à la fille de son ami et lui demande si elle consent à devenir son épouse. Le duc veut assurer l'avenir de Ninette avant de partir remplir son devoir envers la France d'où sa demande précipitée. Ninette est très troublée mais la confiance que lui inspire Varville et les derniers mots de son père dans la lettre à son ami la convainquent et elle accepte la demande de cet homme qui l'a sauvée et la protège.

Le mariage est célébré simplement, à cause de la guerre. Dans la chapelle du château de Varville, Ninette est perturbée car certaines questions l'inquiètent : la différence d'âge entre elle et le duc, le fait qu'elle pense encore à Fabien et à la volupté de l'instant où elle s'est retrouvée dans ses bras, les choses qu'elles ignorent au sujet de son époux, la mélancolie que lui inspire ce mariage de guerre qui ne lui a pas procuré l'ivresse qu'elle a toujours voulu ressentir à cette occasion, son ignorance des choses de l'amour. Elle sait cependant que le duc est un homme loyal, droit, qui ne fera jamais rien contre elle et auquel elle doit une nouvelle vie pleine de sécurité. Lorsque les époux se trouvent seuls, un malaise s'installe rapidement car Ninette a peur que le duc ne devienne entreprenant et Philippe craint de ne pas être assez aimé, du moins comme un époux a le droit de vouloir être aimé. Il est fixé lorsque Ninette lui dit qu'elle l'aime comme un père et retourne se coucher en lui demandant de ne pas la rejoindre. Le duc, qui ne veut rien imposer à cette femme qu'il adore ou encore implorer ses faveurs se dit qu'il se contentera de rester le protecteur de Ninette. Et au lieu de passer sa nuit de noces avec son épouse, il passe la nuit à rédiger son testament.

Une semaine plus tard, Fabien rend visite à son oncle. Il part pour le front avec son régiment et vient donc faire ses adieux au duc et au domaine de Varville qu'il aime tant. Philippe est heureux de voir son neveu qui n'a pas assisté à son mariage et l'assure que même s'il a épousé Ninette, il a

toujours la même affection pour lui. Fabien explique à son oncle que celui-ci l'a beaucoup fait souffrir en se mariant avec la jeune d'Alby. Le duc pense que c'est parce que son neveu se croit déshérité puisque si le comte a des enfants, Fabien perdra la fortune mais le jeune homme déplore en fait la perte de la demeure de Varville où il ne pourra jamais régner en maître après la mort du duc ; jamais il ne pourra y établir son épouse et y fonder son foyer. C'est la perte d'autorité et des prérogatives et droits d'un futur chef de famille qui le frustre, non la perte financière. Philippe pressent que le vrai motif de la colère de Fabien est ailleurs, mais les deux hommes cessent la conversation à ce sujet et le duc apprend à son neveu qu'il s'est engagé. Fabien le pense trop âgé pour supporter la vie de soldat mais admire l'abnégation de son oncle ; il le quitte pour une dernière promenade nocturne dans le parc du château. Alors qu'il marche et rumine sur sa situation injuste et humiliante, sa colère envers Ninette se mêle à une ivresse liée au souvenir de la beauté de la jeune femme et à l'épisode des gorges de la Sioule. Il entend alors une voix qu'il reconnaît comme étant celle de Ninette et qui appelle au secours. Il s'élançait alors dans la direction de l'appel et retrouve la jeune femme isolée sur un tertre au milieu de la tourbière inondée ; elle se promenait et a été surprise par la nuit, le brouillard et les eaux. Fabien va à son secours en barque et alors qu'il la reconduit vers la berge, il tombe une nouvelle fois sous le charme de la beauté physique et vocale de la jeune femme. Il ne peut alors s'empêcher de faire part de sa souffrance à la duchesse et lui avoue qu'il l'aimait lui aussi. Il s'est effacé devant son oncle, le chef de famille et en épousant le duc, Ninette l'a dépossédé de ce qui lui est le plus cher, à savoir le château et son domaine. Ninette est bouleversée et explique à Fabien qu'elle n'a pas épousé Philippe pour sa fortune mais par reconnaissance et parce qu'elle ne pouvait rien refuser à cet homme généreux et bon qui avait tout fait pour elle. Elle ne savait pas que Fabien souffrait, le regrette, mais préfère être méprisée par le neveu que de faire souffrir l'oncle. Fabien annonce à Ninette son départ pour le front et une fois que les deux jeunes gens ont accosté, elle le quitte en lui demandant pardon et retourne au château. Philippe dîne avec son épouse qui lui raconte qu'elle a été sauvée par Fabien. Le duc annonce lui aussi son départ, le lendemain à l'aube, pour le front. Ninette est en proie à une intense émotion à l'idée de cette séparation et demande pardon à son époux de n'avoir rien dit ou rien fait pour le rendre heureux, de ne pas lui avoir témoigné la tendresse qu'il mérite. Le duc lui dit qu'il n'a rien à lui pardonner, qu'il est coupable lui aussi, par ses silences ; il demande à Ninette de ne pas l'oublier et lui dit qu'il sait qu'un jour elle l'aimera. Il ne veut pas qu'elle demeure seule à Varville et lui demande de faire venir M<sup>lle</sup> Dayaux. Alors que Ninette va se coucher, le duc retrouve son avoué pour régler les dernières affaires en attente avant son départ.

Un jour de début décembre, Ninette reçoit une enveloppe contenant à la fois des extraits du journal de guerre de Philippe de Varville couvrant les trois premières semaines de novembre et une lettre du lieutenant Z..., le chef devenu l'ami du duc qui apprend à la jeune femme que son époux est mort en héros le 3 décembre lors de l'attaque victorieuse d'une tranchée ennemie. Après des mois de deuil marqués par une douleur muette, Ninette renaît doucement à la vie et sa tristesse s'illumine parfois de souvenirs heureux avec Varville ; la direction du domaine dans laquelle elle s'investit beaucoup l'aide également. Le cercueil du duc est transporté dans la chapelle du château mais Fabien, qui se bat sur l'Yser, ne peut venir. Un peu plus de deux années après la mort du duc qu'elle a occupées en correspondant avec des orphelines de guerre, en tricotant et en chantant un peu, Ninette suit, au début de l'année 1917, M<sup>lle</sup> Dayaux dans son atelier parisien pour quelques semaines. La peintre ne veut pas que la jeune veuve de vingt ans demeure inconsolable et dépérisse dans une existence de recluse. Un jour elle parle de Fabien à sa jeune amie et lui apprend qu'il a été nommé capitaine, blessé à Verdun, et qu'il vient d'être attaché à Paris au service des munitions, en attendant sa complète guérison. Lise fait également remarquer qu'à présent il est le duc et que Ninette deviendrait duchesse douairière si Fabien venait à se marier. Ninette explique à son amie qu'elle ne sait pas si elle mérite la fortune qui est la sienne et qui devrait être celle de Fabien car elle n'a pas donné à Philippe toute l'affection qu'il espérait. La jeune duchesse dit également que Fabien est persuadé qu'il a été dépossédé de ce qui lui revenait suite au mariage et banni de la demeure familiale dans laquelle il comptait s'établir un jour en maître. Lise essaie de convaincre Ninette que Philippe a fait ce qu'il souhaitait faire et que ses droits sont incontestables ; en effet, dans son testament, Philippe de Varville a exprimé son désir que son épouse habite le château de Varville. Après cette conversation qui ravive la douleur de Ninette, la peintre pousse la jeune femme à assister à une séance de musique au profit d'une œuvre de guerre. D'abord opposée à cette idée, la duchesse cède lorsque son amie lui propose d'être installée à l'abri des regards et lui annonce que les recettes sont au profit des orphelins de guerre.

Au théâtre, les deux femmes découvrent que le 3<sup>ème</sup> acte du Trilby de Bérucy a été programmé, avec Lisa Spring dans le rôle de Jeannie, mais aussi que Fabien est dans la salle avec sa cousine Alice, que Ninette ne connaît pas, mais qu'elle savait peu appréciée de son époux. A la pause, on annonce que Lisa Spring est indisposée et que sa prestation est donc retardée de quinze ou vingt minutes. Ninette, qui se demandait comment la chanteuse, avec sa voix médiocre, allait faire pour interpréter son rôle, est amusée par cette annonce. M<sup>lle</sup> Dayaux profite de ce délai pour se rendre à la tombola où elle est chargée de contrôler l'appel des numéros et laisse Ninette seule dans sa loge. La duchesse observe Fabien avec des jumelles et, tout en se demandant pourquoi ce bel officier qui l'a sauvée à deux reprises s'est toujours laissé devancé par son oncle, elle constate qu'il

n'a guère changé et se souvient de la scène dans les gorges de la Sioule, lorsque, près de l'abîme, Fabien l'a secourue. Peut-être le neveu de Philippe est-il là pour entendre Trilby et se souvenir de Ninette ? Peut-être aime-t-il toujours la jeune femme malgré ce qu'elle lui a enlevé ? Alice, qui discute avec un critique, se déplace et s'approche de la grille de la baignoire où se trouve Ninette qui entend toute la conversation. Alice sous-entend que Ninette n'a épousé Philippe de Varville que pour son argent et son titre et qu'elle a ainsi dépossédé Fabien de ce qui devait lui revenir ; elle parle également d'une clause restrictive dans le testament qui précise que Philippe laisse tout à Ninette à condition qu'elle ne remonte jamais sur scène. Alice prétend que le duc lui a dit à plusieurs reprises qu'il était persuadé que son épouse remonterait sur les planches et qu'il ne déshéritait Fabien que pour la forme, pour ne pas nuire à l'image de son épouse et appuyer celle-ci moralement. Le critique ne croit pas à cela et pense que Philippe de Varville aimait son épouse. Alice sous-entend que le duc a tout donné mais rien reçu en échange et affirme que Ninette est sans cœur car il lui suffirait de remonter sur scène pour sauver Fabien de l'humiliation. Alors que Ninette est sous le choc, défaillante, Bérucy apparaît dans sa loge et la supplie de chanter à la place de Lina pour le sauver du désastre. Ne sachant plus trop où elle en est, la jeune duchesse décide de tout donner à l'homme qu'elle a ruiné malgré elle, de prouver qu'elle n'a pas épousé le duc pour son argent et remonte sur scène. Lise Dayaux revient dans la loge et lorsque le rideau se lève, découvre Ninette sur scène.

La performance de Ninette est époustouflante et Fabien, s'il doute quelques instants des motivations qui ont poussé Ninette à monter sur scène, comprend que c'est pour lui qu'elle chante, qu'elle se ruine sciemment pour rendre la fortune des Varville au neveu de son époux. Lise Dayaux, Bérucy et le critique rejoignent Ninette dans sa loge et la félicitent tandis que le notaire des Varville, maître Préboys, ne comprend pas la folie de la duchesse ; Alice exulte. C'est elle qui a monté le piège de toutes pièces : elle a organisé le concert, s'est arrangée pour que Lise Dayaux soit dans le comité, a programmé Trilby quand elle a su que Ninette serait présente, a imaginé le malaise de Lina Spring et a indiqué la loge de Ninette à Bérucy pour qu'il pousse la jeune femme sur scène et l'amène à se ruiner au profit de Fabien dont elle espère, maintenant qu'elle lui a permis de tout récupérer, devenir l'épouse. Ninette ne prête attention ni aux compliments ni aux paroles cyniques des gens qui encombrant le couloir du théâtre et part rapidement avec Lise. Le notaire se rend à l'atelier de la peintre car il veut comprendre la raison du geste de la femme qu'il avait promis au duc de conseiller et de protéger. Ninette expose les doutes qu'ont fait naître en elle les propos d'Alice Bolfus-Mauwer et Préboys explique alors que la clause restrictive du testament visait à protéger Ninette, non à dissimuler le fait que Philippe léguait tout à son neveu de manière détournée. La duchesse ne regrette pas la ruine car elle a restitué ce qui ne lui appartenait pas et épargné l'humiliation à Fabien. Ce qui l'attriste, c'est l'idée de ne plus revoir la demeure de Varville et son parc où sont tous ses

souvenirs du duc. Alors que la jeune femme est en larmes, Fabien arrive et se rend auprès d'elle. Il lui dit qu'il sait qu'elle s'est sacrifiée pour le sauver, qu'il veut tout lui rendre et qu'il l'aime. Fabien raconte à Ninette que son oncle voulait en premier lieu la marier avec lui mais qu'il a refusé par orgueil et par jalousie car les sentiments de Philippe pour la jeune diva étaient connus ; Fabien voulait conquérir seul Ninette, non qu'elle lui soit offerte, et il a donc tué ses sentiments. Fabien prie Ninette de retourner à Varville et la jeune femme accepte.

Un mois plus tard Fabien arrive à Varville pour un congé de convalescence de deux mois car sa blessure à l'épaule le fait toujours souffrir. Après un déjeuner en compagnie de Lise Dayaux et de M. Préboys, le duc demande à s'entretenir quelques minutes seul à seul avec Ninette ; le notaire remet alors à Fabien et à Ninette une lettre écrite par Philippe de Varville quelques heures avant sa mort et qui lui est parvenue grâce à un homme chargé du ravitaillement. Les deux jeunes gens lisent chacun de leur côté la lettre qui leur est destinée. A Fabien, Philippe de Varville révèle qu'il a deviné qu'il aime Ninette, lui demande de prendre sa place au château, d'aimer Ninette et de fonder un foyer avec elle. A Ninette, il demande de pardonner à Fabien et de l'aimer, d'accepter de ce jeune homme le bonheur que lui n'a pas su lui donner. Lorsqu'ils se retrouvent, Ninette promet au jeune duc de devenir son épouse et le neveu et la veuve suivent donc l'ultime requête de celui qui a cherché à servir sa famille et sa patrie avec la même générosité.

### **7. *Le hussard de la mort*, de Georges Maldague (du 03/04/1917 au 20/05/17).**

Nous sommes le 1<sup>er</sup> août 1914, à Reims, dans l'hôtel particulier de Jacques Bernard-Plessol, un industriel qui dirige une importante filature avec son gendre, l'Alsacien Gérard d'Haffner. Sont présents Colette d'Haffner, la fille de Bernard-Plessol et épouse d'Haffner ; la petite Jacqueline fille du couple d'Haffner ; le capitaine Roger Lugny dont Bernard-Plessol était le tuteur jusqu'à sa majorité ; Elsa Bernchston, une femme de chambre d'origine suédoise, aux multiples talents, introduite dans la maison par d'Haffner ; Conrad, le valet de Gérard d'Haffner, et enfin Jérôme le valet des Bernard-Plessol, ancien zouave et ancienne ordonnance de Jacques. Bernard-Plessol et son gendre restent travailler à la filature tandis que le reste de la famille part pour le château familial de La Sapinière, proche de Rethel, donc des Ardennes, et où habite M<sup>me</sup> Bernard-Plessol, la grand-mère de Colette qui est orpheline de mère ; la mère de Jacques est la veuve du capitaine Bernard-Plessol mort en 1870. Roger avoue à Colette qu'il l'a toujours aimée mais qu'il ne s'est jamais déclaré car contrairement à elle, il est sans fortune. Colette a épousé Gérard car il a été le premier homme à lui dire qu'il l'aimait et car son père voyait en lui un associé de grande valeur ; la jeune fille reproche

donc à Robert son silence car, en tant qu'officier, il aurait été bien accueilli par Bernard-Plessol et estime qu'à cause de ce silence, ils sont passés à côté du bonheur.

Bernard-Plessol, Gérard et les deux valets arrivent à La Sapinière pour l'heure du thé. Dans le village proche du château, le Châtelet, vit Léonie qui fut la nourrice de Jacqueline et ses enfants. Elsa remet un télégramme à Gérard ; la communication annonce que le père de celui-ci est au plus mal. D'Haffner décide de partir sur le champ pour l'Alsace avec son épouse et Jacqueline afin que son père voie au moins une fois sa petite-fille avant de mourir. Bernard-Plessol craint, au vu des tensions actuelles, que la frontière ne se ferme subitement et souhaite donc que son gendre parte seul. Mais il ne parvient à convaincre ni Gérard, ni Colette. A l'instant du départ, le téléphone sonne et M<sup>me</sup> Bernard-Plessol décroche : elle fait un malaise car on vient de lui annoncer que l'ordre de mobilisation est affiché. Gérard part tout de même, mais uniquement accompagné de son valet Conrad, certain que, quoi qu'il arrive, il pourra revenir à Reims. La grand-mère de Colette se remet rapidement de son évanouissement et quelques jours plus tard elle organise avec sa petite-fille une ambulance dans le rez-de-chaussée de la filature qui se vide à cause de la mobilisation.

Début septembre. Les Allemands, après avoir envahi et martyrisé la Belgique, sont entrés en France et sont tout proches de La Sapinière. Ils entrent au Châtelet et, entre autres, tuent Léonie et son plus jeune fils. Son autre fils, Léon, court avec son chien jusqu'à l'hôtel des Bernard-Plessol et annonce la mort de la nourrice de Jacqueline et de son tout jeune enfant. Peu de temps après, la mairie rémoise annonce à Bernard-Plessol que les Allemands vont entrer en ville sous peu et Roger apparaît soudain chez son ancien tuteur : il bat en retraite avec les restes de son bataillon, ne reste que quelques instants et repart suivi de Léon et de son chien Loulou. Jacques part à la mairie avec Jérôme pour y être présent lors de l'arrivée des Allemands ; sa mère et sa fille l'y rejoindront plus tard. Le général allemand von Zimmer se montre sévère dans ses réquisitions et menace la ville de dures représailles au moindre coup de feu de la part des Rémois. Jérôme, qui est profondément germanophobe, ne peut se retenir de proférer des paroles vexantes à l'endroit des occupants et il est arrêté. Au même moment des obus tombent sur la ville : le maire Langlet accuse les Allemands, les Allemands l'armée française, et von Zimmer exige que la ville soit mise à sac et le maire et ses collègues fusillés. Puis, après qu'un Hussard de la Mort se soit adressé au général, il est finalement décidé qu'un drapeau blanc doit être hissé sur la cathédrale pour vérifier qui bombarde ; c'est Jérôme, finalement libéré, qui s'occupe de l'opération. Le bombardement était l'œuvre des Allemands, comme le prouvent les caractéristiques des obus, et il cesse. Colette s'évanouit subitement lorsqu'elle croise le regard du Hussard de la Mort qui s'est adressé à von Zimmer...

Le soir même, Bernard-Plessol est averti que son nom a été ajouté sur la liste des otages établie par les Allemands et que sa maison doit se tenir immédiatement prête à accueillir un officier et ses deux ordonnances. Une fois remise de son évanouissement, Colette, qui a reconnu son époux sous l'uniforme du Hussard de la Mort, le révèle à son père et lui dit qu'elle est certaine que c'est lui qui va venir loger chez eux. C'est bien Gérard qui apparaît, désormais Gerhard von Haffner. Il essaie de convaincre Colette du bien-fondé de ses choix et actions mais en vain ; il se retire en espérant voir son épouse changer d'avis.

A l'ambulance de la filature, un chirurgien civil remplace le médecin-major et ses aides qui sont partis pour ne pas être faits prisonniers. Elsa a été emmenée par les Allemands et revient le lendemain matin à 6h en expliquant qu'elle a été réquisitionnée pour aider à soigner les blessés allemands à La Sapinière, transformée en État-Major et ambulance pour officiers. Elle doit y retourner le soir. Colette et le chirurgien se questionnent pour savoir comment les Allemands ont été avertis du fait qu'Elsa est la meilleure infirmière de leur ambulance... Pendant huit jours, Elsa fait des allers-retours entre La Sapinière et l'ambulance des Bernard-Plessol et le 9<sup>ème</sup> jour elle annonce qu'elle doit se rendre à la cathédrale où se trouvent de nombreux blessés allemands.

Le 13 septembre les Français entrent dans Reims. Avant de partir, von Haffner veut revoir sa fille, se rend chez les Bernard-Plessol mais Colette le lui interdit. Roger Lugny entre alors et les deux officiers se retrouvent face à face. Les deux hommes sont sur le point de s'entretuer mais la jeune femme les sépare car elle ne veut pas risquer la mort de von Haffner dans la maison de Jacqueline. Les deux hommes promettent de se retrouver. Quelques instants après c'est Léon, habillé en soldat, armé et suivi de Loulou qui arrive. Toute la famille se retrouve. Roger décide de faire établir un État-major à La Sapinière évacuée par les Allemands ; avec ses nombreux souterrains, le lieu peut se révéler utile. Elsa dit qu'il serait également opportun d'y installer une ambulance comme l'avait fait l'ennemi. Jérôme apparaît, dans son ancien uniforme de zouave : réformé à "la révision", il veut tout de même se battre d'une manière ou d'une autre. Léon veut également en découdre, venger sa mère et son petit frère et part pour La Sapinière avec le valet des Bernard-Plessol. A peine installé dans le château familial, l'État-major est repéré par un *taube* et déménage dans une ferme ; l'ambulance est elle aussi déplacée à Reims. En fait, l'État-major français s'est réfugié en secret dans les caves de La Sapinière. L'ancien zouave devient cuisinier dans la tranchée française toute proche que rejoint également Léon et Loulou. Une ligne téléphonique installée par les Allemands dans les caves du château sonne et une voix dit que l'État-major s'est réfugié dans une ferme du Petit-Bois, proche du château, ce qui suppose une trahison. Mais qui est l'espion parmi les personnes qui étaient présentes à La Sapinière avant que l'État-major ne déménage ? Roger Lugny a l'idée de relier la tranchée proche de La Sapinière et reprise aux Allemands une semaine plus tôt aux souterrains du château qui

rayonnent sur plusieurs km alentours, ce qui permettrait de surprendre l'ennemi s'il s'installait. Jérôme raconte alors à Roger qu'il a vu quelqu'un entrer en se cachant dans l'orangerie du château qui communique elle aussi avec les souterrains. Les deux hommes prennent le tunnel de l'orangerie pour l'explorer : un inconnu est aperçu mais parvient à s'enfuir dans le bois tout proche. Le Petit-Bois est bombardé.

Dans la tranchée, Léon se distingue en revenant d'une expédition solitaire avec une vache enlevée aux Allemands et qui pourra donc fournir du lait. A Reims, Jacques Bernard-Plessol reçoit un matin un appel de Lugny qui lui demande de venir à La Sapinière. M<sup>lle</sup> Bernchston demande de l'y accompagner pour y récupérer une trousse qui lui est nécessaire pour son travail d'infirmière et qu'elle a oubliée lors de l'évacuation du château. Un poste téléphonique est découvert dans le tunnel de l'orangerie et un soulier d'infirmière boueux qui disparaît peu de temps après ; Elsa est soupçonnée de l'avoir subtilisé. Roger demande donc à Bernard-Plessol de se méfier d'elle.

Dans la tranchée, on attend une attaque des Allemands que l'on soupçonne de creuser une sape. Une contre-sape est creusée et les Allemands du Petit-Bois attaqués. Pendant plusieurs jours il faut tenir les positions reprises à l'ennemi ; des blessés, dont Lugny et Léon, arrivent à l'ambulance de la filature. Loulou est mort et a été enterré au Châtelet, à côté de Léonie et de son enfant. Jérôme devient infirmier.

Reims se remplit rapidement de blessés français et allemands et la plupart de ces derniers sont regroupés dans la cathédrale. Roger charge Jérôme de surveiller M<sup>lle</sup> Bernchston à l'ambulance de la filature mais celui-ci ne remarque rien de suspect dans son attitude. Un soir il décide de la suivre lorsqu'elle quitte l'ambulance et la voit rentrer dans la cathédrale. Lugny est étonné qu'Elsa se précipite pour soigner des Allemands alors que l'ambulance de la filature est débordée. Questionné par Bernard-Plessol il lui avoue son amour pour sa fille, amour réciproque. Le filateur a des doutes quand au fait qu'Elsa puisse être une espionne car elle a toujours été dévouée. Les deux hommes décident d'interroger la Suédoise à ce sujet pour voir sa réaction et ainsi être fixés. Celle-ci ne semble pas avoir quelque chose sur la conscience mais Jacques et Roger préfèrent continuer de la surveiller et demandent à Jérôme de l'espionner lorsqu'elle est dans sa chambre. Jérôme surprend une conversation entre Elsa et la petite Jacqueline mais dont il n'entend pas un mot ; la Suédoise promet à la fillette de l'emmener voir son père si elle sait se montrer discrète. Jérôme interroge Jacqueline qui raconte tout en demandant à l'ancien zouave de ne rien répéter à Elsa.

C'est pour voir von Haffner que M<sup>lle</sup> Bernchston se rend à la cathédrale ; il a été blessé lors des combats du Petit-Bois et est amputé d'un bras. Elle tente de le persuader qu'il retrouvera son épouse et sa fille mais le Hussard est de plus en plus pessimiste en ce qui concerne la suite de la guerre. Elsa avoue à Gerhard qu'elle l'aime et ce dernier lui dit qu'il l'a aimée lui aussi. A sa sortie de

la cathédrale, elle est filée par Jérôme qui la voit entrer chez la mère Jacob, une Alsacienne employée depuis une trentaine d'années par les Bernard-Plessol comme femme de journée. Jérôme dit à la vieille femme qu'il l'attend pour aller chez les Bernard-Plessol.

Les Allemands bombardent alors la cathédrale vers laquelle afflue la population rémoise, dont la famille Bernard-Plessol. Elsa est entrée dans la cathédrale avec Jacqueline qui réapparaît soudain, seule et terrifiée. La foule qui a tout perdu ne veut pas que les blessés allemands soient sauvés mais l'archiprêtre Landrieux exhorte la population présente à ne pas se comporter comme les barbares ennemis et donc à sauver les blessés allemands d'une mort affreuse. Les rescapés, dont Gerhard von Haffner, sont évacués et relogés dans toute la ville. Elsa fait transporter le Hussard dans son ancienne demeure, dans sa propre chambre. M<sup>me</sup> Bernard-Plessol, blessée par un éclat d'obus à la fin du bombardement, meurt chez elle le lendemain matin. Une voiture vient chercher Jacqueline pour l'emmener hors de Reims. Von Haffner essaie d'aller à la fenêtre pour voir sa fille, arrive trop tard, et meurt dans les secondes qui suivent. La mère Jacob est questionnée mais nie les accusations malgré certaines preuves accablantes ; Elsa parvient à s'enfuir. Jérôme découvre le cadavre de von Haffner qui sera enterré, en secret, dans le même cimetière que M<sup>me</sup> Bernard-Plessol. Colette ne l'apprendrait que plus tard et Jacqueline jamais afin qu'elle ne sache jamais qui était réellement son père.

Roger part rejoindre son régiment. Colette lui écrit et lui dit qu'elle l'aime. Bernard-Plessol lui écrit également et lui apprend qu'Elsa a été aperçue dans une automobile d'ambulance retournant sur le front depuis Reims et que le bombardement de la ville continue.

### **8. *Le maître du silence*, de M. Delly (du 02/11/1917 au 08/03/1918).**

Alors qu'il effectue un voyage d'exploration en Chine, le comte italien Gaetano Mancelli assiste à une tentative de meurtre et vient en aide au blessé, le Chinois Li-Wang-Tsang. Il apprend de celui-ci qu'il appartient à une secte secrète qui existe depuis plusieurs siècles, Les Fils du silence, dirigée par un grand maître tout puissant, et se rend compte que le Chinois a le pouvoir de rendre muet et de paralyser n'importe qui en étant simplement en sa présence quelques secondes. Cette secte, déployée dans le monde entier mais qui a ses racines en Chine a pour butte de lutter contre toute tentative d'asservissement des peuples et lutte depuis quelques années contre les menées pangermanistes en avertissant les responsables des nations menacées pour tenter de les faire réagir. Le grand maître souhaiterait faire de Gaetano un membre de la secte mais ce dernier refuse car il sait que sa conscience ne pourra jamais accepter l'obéissance et la soumission aux volontés toutes-puissantes d'un homme.

De retour en Italie, Gaëtano découvre que son mentor, don Luciano Pellarini est paralysé : alors qu'il faisait une exploration en Chine pour trouver le fabuleux trésor du Kou-Kou-Noor, il a été retrouvé dans cet état aux portes d'une ville alors que son fils qui l'accompagnait, Fabrizio, avait disparu. Luciano a été frappé par les Fils du Silence car il voulait mettre la main sur le trésor qu'ils protègent depuis des siècles, et il vit à présent aux côtés de sa fille Agnese. Un jeune romancier français, Belvayre, témoigne un grand intérêt à l'infirmier et à sa fille. Ce romancier est en réalité un espion allemand, le comte Martold, qui veut à tout prix mettre la main sur le trésor et va donc tout faire pour être le seul à apprendre ce que sait don Luciano au sujet de celui-ci. Il va voler des papiers et, avec l'aide de sa mère, Augusta, convaincre Agnese qu'il serait bénéfique pour son père de ne voir personne et de s'isoler en Suisse. Son objectif est d'exercer une étroite surveillance sur don Luciano afin de recueillir le premier ses confidences au sujet du trésor s'il guérit un jour du mal mystérieux dont personne ne connaît l'origine.

Belvayre est épris d'une jeune Française, Fabienne de Varsac, mais celle-ci est éprise de Gaëtano qui lui aussi succombe à son charme et finit par se déclarer. L'Italien et la Française se marient et partagent leur vie entre le palais Mancelli à Florence et le vieux château de Monteyrac, en France. Un fils, Luigi, vient rapidement au monde et environ deux ans après le mariage, alors qu'il est de retour du Turkestan et s'arrête à Samarkande, Gaëtano rencontre Li-Wang-Tsang qui, pour protéger celui qu'il considère comme son ami, lui révèle que Belvayre est l'espion autrichien Ludwig Martold qui travaille pour les deux empires centraux et se montre des plus efficaces. L'espion utilise ses deux identités suivant les milieux dans lesquels il évolue et s'est construit deux réputations sans tâche qui lui permettent d'être à l'abri de toute attaque. Le Chinois met également en garde Gaëtano contre cet homme car il est devenu son ennemi personnel : Martold hait l'Italien car ce dernier a épousé la femme dont il était épris, a toujours été méfiant à son égard et pour ces raisons, il est clair que tôt ou tard il cherchera à lui nuire. Durant les quatre années qui suivent le retour de Gaëtano auprès de son épouse, deux jumelles voient le jour, Huguette et Bianca, et Martold, ainsi que sa mère, veillent toujours sur don Luciano et sa fille en Suisse. Martold met alors sa vengeance à exécution : il fait enlever le petit Luigi, alors âgé de six ans. Comme les tentatives pour le retrouver restent vaines, Gaëtano fait appel à Li-Wang-Tsang qui accepte d'aider celui auprès duquel il a une dette. Pour le Chinois, il est clair que Martold veut obtenir le summum de sa vengeance et, pour cela, faire élever le fils de l'homme qu'il hait "à l'allemande", afin d'en faire un soldat de l'Empire qui se battra un jour contre les patries de son père et de sa mère. Fabienne de Varsac finit par mourir de chagrin et Gaëtano d'une chute de cheval qui n'est pas un accident. Li-Wang-Tsang, que Gaëtano avait désigné tuteur légal de ses enfants pour le cas où il lui arriverait quelque chose, jure devant le corps de son ami de retrouver Luigi, de l'élever ensuite dans la haine de l'Allemagne et de le préparer

à punir le meurtrier de son père et de sa mère. Les deux petites jumelles sont confiées au couple Sangeray, des amis des défunts Mancelli.

En Suisse, Belvayre et sa mère continuent de “veiller” sur don Luciano et Agnese. Celle-ci fait la connaissance du frère d’une de ses voisines, le Français Guy de Fervalles, et l’épouse. Le couple passe de plus en plus de temps au château de Fervalle, en Limousin ; il a une fille, Orietta, et Guy décède assez rapidement.

Luigi a été confié à un couple d’Allemands établi à Vérone, dans le nord de l’Italie. Ceux-ci ont pour tâche de lui faire oublier son passé et d’en faire un bon petit Allemand du nom de Johann. Mais Luigi ne se laisse pas faire et parvient à convaincre un serviteur de la famille allemande où il se trouve de contacter le comte Mancelli, son père, à Monteyrac. Dans le même temps, Li-Wang-Tsang a réussi à retrouver la trace de l’enfant grâce aux nombreux Fils du silence lancés à sa recherche et se trouve donc à Vérone. Le Chinois a connaissance de la lettre envoyée à Monteyrac et décide donc d’utiliser le domestique allemand pour faire évader Luigi. L’évasion est un succès et Li-Wang-Tsang révèle la vérité sur la mort de ses parents à l’enfant, la responsabilité de Martold et la promesse faite à Gaëtano que ce sera le fils qui punira un jour le meurtrier. Belvayre/Martold, lorsqu’il apprend l’évasion orchestrée par un Chinois nommé Li-Wang-Tsang, se souvient avoir déjà entendu ce nom douze ans plus tôt, en Chine, de la bouche d’un espion allemand qui se disait surveillé par cet homme ; deux jours plus tard cet espion avait été retrouvé muet et paralysé, comme le fut à peu près à la même époque don Luciano. Le Chinois que Martold connaissait comme étant l’ami de Mancelli est sans doute le même homme. Luigi est confié par Li-Wang-Tsang à un Fils du Silence, Josuah Darson, qui emmène l’enfant à San-Francisco où le Chinois les rejoint deux jours plus tard. L’enfant est présenté au grand Maître du Silence qui, à la surprise de Li-Wang-Tsang, le désigne comme son successeur à la tête de la secte.

Martold retrouve la trace du Chinois à San-Francisco, tente de faire agir sur place des espions allemands mais ceux-ci sont punis par les Fils du Silence ou menacés pour être écartés. Quelques mois plus tard, alors que le Maître du Silence se trouve près de Saint-Tropez, dans la magnifique villa du Silence, avec Luigi, Li-Wang-Tsang vient lui apprendre que Bianca, une des deux sœurs de Luigi, a été enlevée chez les Sangeray. Le Maître décide de ne pas agir pour la reprendre car il ne s’agit que d’une fille, mais aussi pour maintenir Luigi éloigné de sa famille afin d’en faire plus tard un être détaché de toute affection et de tout sentiment. Peu de temps après, Martold, qui se trouve à Biarritz, apprend par sa mère qu’Aloys, un de ses deux fils, a été enlevé chez lui, en Autriche. Après plusieurs jours sur place, Martold revient en France. Alors qu’il loge dans un hôtel parisien pendant qu’il fait effectuer des travaux dans la nouvelle demeure qu’il vient d’acheter dans une rue déserte du vieux Paris, il croise un vieillard, un Chinois et un enfant, et comprend qu’il vient de se trouver en

présence de Li-Wang-Tsang et de Luigi Mancelli. Dans sa chambre, il trouve une lettre qui lui apprend qu'il peut garder la fille Mancelli, que les ravisseurs garderont Aloys et en feront un farouche ennemi du pangermanisme.

Agée de 18 ans, Orietta a été élevée dans un couvent et Belvayre, après la mort de son épouse et celle de Guy de Fervalles est devenu son beau-père car il a toujours fasciné Agnese ; cependant Belvayre/Martold et sa belle-fille ne s'apprécient guère. Cet été-là, Orietta quitte définitivement les sœurs et retrouve sa mère dans sa maison non loin de Trappes. Agnese vient chercher sa fille à la gare et sur le chemin du retour, elles sont renversées par une automobile. Elles sont légèrement blessées et ramenées chez elles par un très beau jeune homme, au regard magnifique et mystérieux, qui n'est autre que le comte Luigi Mancelli. Luigi fait une très forte impression sur Orietta et don Luciano, même s'il ne peut parler, semble manifester, par ses clignements d'yeux, l'envie de voir le jeune homme.

A Paris, Martold apprend le retour du jeune comte Mancelli et le fait que ce dernier a acheté l'hôtel voisin du sien. Les deux hommes se croisent lors d'une garden-party et Adda, la fille de Martold, tombe amoureuse de Luigi qu'elle a déjà croisé. Son père lui fait comprendre qu'il préfère qu'elle se tienne éloignée de cet homme en lui expliquant qu'il s'était brouillé avec son père il y a très longtemps. La jeune femme se confie à Rosa, sa demoiselle de compagnie, qu'elle apprécie énormément. Rosa a été placée chez les Martold à l'âge de quinze ans, par des commerçants allemands qui disaient l'avoir trouvée toute petite sur une route. Mais Rosa sait qu'elle est en réalité Bianca, la sœur de Luigi car quelques temps auparavant, alors qu'elle était avec les Martold à Saint-Raphaël, elle a été mise en présence de son frère qui lui a tout révélé de son passé et fait d'elle une espionne au service de la secte qu'il commande en tant que Maître du Silence. Rosa doit l'aider à châtier Martold et lui obéir en toute occasion sous peine d'être punie sans aucune pitié. Depuis ce moment, Rosa/Bianca souffre car elle ne supporte pas d'abuser de la confiance sincère que lui accorde Adda ; elle comprend que son frère veut se faire aimer de la fille et la faire souffrir pour se venger du père. Luigi connaît les réticences de sa sœur et la rappelle à l'ordre.

Lorsque Belvayre/Martold apprend par la servante qu'il a placée à Trappes que le comte Mancelli est entré en contact avec son épouse et Orietta il est profondément inquiet et décide de tout faire pour empêcher une nouvelle rencontre. Il n'y parvient pas, et choisit de faire partir les deux femmes et don Luciano pour le château de Fervalles, à Castel-Majac, dans le Limousin, pour les éloigner de Luigi. Un mois plus tard, il apprend qu'Adda, qu'il a fait partir chez des cousins en Suède pour l'éloigner elle aussi de Luigi, est tombée malade, probablement à cause de l'amour qu'elle voue à Mancelli. Il décide de marier Orietta à un fonctionnaire français qu'il tient à sa merci et emmène celui-ci avec lui à Castel-Majac. L'homme déplaît fortement à sa belle-fille mais il décide néanmoins

qu'il passera outre les désirs de la jeune femme. Belvayre/Martold comprend rapidement que Luigi n'est pas seulement un affilié de la secte dont fait partie Li-Wang-Tsang mais qu'il semble en être le chef. Lorsqu'il apprend que Luigi se trouve à son château de Monteyrac qui n'est pas très éloigné de Castel-Majac, il craint une visite de celui-ci à Agnese et Orietta. Cette visite a lieu et le comte Mancelli révèle aux deux femmes la véritable identité et les activités d'espionnage de Belvayre. Il déclare également sa flamme à Orietta dont il est épris depuis qu'il l'a vue le jour de l'accident et lui demande de devenir son épouse. Le lendemain Orietta donne sa réponse et accepte de devenir la compagne de celui qui lui explique qu'il est le Maître du Silence, un justicier implacable mais qui saura l'aimer. Luigi annonce aussi à Agnese et don Luciano qu'il les défendra contre Martold et rend la parole à l'infirmier contre la promesse qu'il gardera son secret au sujet du trésor pour lui. Il place Josuah Carson à Castel-Majac et fait interdire le château au personnel que Martold avait mis en place ainsi qu'à Belvayre/Martold lui-même.

En Suède, Adda s'ennuie et son état empire. Ayant des doutes au sujet de Rosa qu'il soupçonne d'être une espionne au service de Luigi, son frère, Martold fait savoir à sa fille qu'il viendra la chercher pour la ramener auprès d'Augusta, très malade, et qui demande à la voir. Lorsqu'il arrive chez ses cousins pour emmener Adda, Rosa a disparu et cette fuite aggrave l'état de la jeune femme.

C'est sur ordre de Luigi que Rosa s'est enfuie et elle est allée retrouver sa sœur Huguette chez les Sangeray. Elles vont ensuite rejoindre leur frère à Monteyrac. Les deux jeunes filles craignent ce frère qu'elles trouvent mystérieux et Bianca, surtout, semble dépérir jour après jour à son contact ; étant donné qu'elle n'a pas été assez efficace auprès d'Adda, Luigi lui a fait savoir qu'elle serait un jour punie. Le mariage de Luigi et d'Orietta a lieu dans la plus stricte intimité et la nouvelle comtesse Mancelli est très rapidement appréciée par Huguette et Bianca. Orietta remarque que la santé de Bianca se dégrade et parvient à adoucir Luigi, à le rapprocher de ses sœurs et notamment de Bianca à laquelle il fait grâce.

A l'aide de microphones installés dans toutes les demeures de Martold, Luigi est informé de tous les mouvements de l'espion et parvient à agir en conséquence. Martold est profondément touché par la mort d'Augusta, sa mère ; peu de temps après, c'est Li-Wang-Tsang qui décède. Les échecs qu'enregistrent les services d'espionnage de Martold, provoqués par les Fils du Silence, rendent délicate la position de celui-ci vis-à-vis de ses supérieurs. De plus, l'état de sa fille ne s'améliore pas et pour tenter de la soigner, il l'emmène à Saint-Raphaël. Un jour qu'elle est en voiture, Adda croise Luigi, son épouse et Rosa qui sont alors à la Villa du Silence. Bianca/Rosa constate qu'Adda semble bien malade et en est fortement touchée tandis que la fille Martold ne comprend pas ce que son ancienne dame de compagnie fait aux côtés du comte Mancelli. Son père

tente de la convaincre que ce n'est pas Rosa qu'elle a vue mais Adda décide d'aller à la Villa du Silence pour en avoir le cœur net. Martold surveille cette villa et se lie avec Kin-Feng, un secrétaire du comte Mancelli qui semble malheureux de son sort et parle du travail de copie qu'il a exécuté sur des documents concernant un trésor se trouvant dans une caverne du massif du Kou-Kou-Noor. Le secrétaire chinois se dit prêt à voler le plan pour tenter une expédition avec un homme qui financerait le voyage. Martold hésite, se demandant si ce Kin-Feng joue un rôle ou non. Adda se rend à la Villa du Silence ; elle y apprend que Rosa est en réalité Bianca, la sœur de Luigi. Ce dernier fait comprendre à la fille de Martold que son père pourrait l'éclairer sur beaucoup de choses si elle l'interrogeait. Le soir du même jour, Adda dit à son père qu'elle a vu Luigi, Orietta et Bianca et le questionne pour obtenir des explications ; il prétend ne rien savoir. Adda meurt le lendemain et cette disparition finit de convaincre son père de tenter sa chance dans le Kou-Kou-Noor avec Kin-Feng.

Au début de juillet 1914, Luigi et Orietta arrivent à Chang-Haï où ils demeurent dix jours avant de partir pour la capitale du Szé-Tchouan. Luigi laisse son épouse et part pour le Kou-Kou-Noor où il prétend être appelé par une affaire. A peu près au même moment, Martold et Kin-Feng arrivent en Chine, à Pékin, et entament le voyage vers le dangereux massif du Kou-Kou-Noor où ils parviennent sans encombre. Sur place, ils localisent la caverne au trésor grâce au plan subtilisé par Kin-Feng dont Martold songe déjà à se débarrasser pour ne pas avoir à partager sa future fortune. Lorsque les deux hommes arrivent devant l'immense trésor, le comte Luigi surgit avec ses hommes. Kin-Feng a attiré Martold dans un guet-apens et le Maître du Silence prononce son jugement : le meurtrier de ses parents et espion zélé prêt à tout pour assurer la future domination de l'Allemagne est condamné à demeurer muet, paralysé et captif dans la caverne, jusqu'à la mort, face au trésor qu'il convoite. Martold apprend que son fils Aloys s'est engagé dans la Légion étrangère et qu'il est un fervent patriote français. Le sort de Martold est le même que celui auquel Fabrizio Pellarini avait été condamné avant de devenir fou et de mourir ; mais le jeune Pellarini avait été puni par le précédent Maître du Silence parce qu'il convoitait le trésor, rien de plus. La promesse faite jadis par Li-Wang-Tsang à Gaëtano a donc été tenue : le fils a vengé le père.

De retour auprès d'Orietta, Luigi lui annonce que, la guerre étant déclarée, il a décidé de s'engager à combattre pour la France qui est sa patrie au même titre que l'Italie, et qu'il est certain que cette dernière brisera son alliance avec l'Allemagne et l'Autriche pour se battre aux côtés de l'Entente. Dès son retour en France, il s'engage dans l'aviation et s'y distingue. Après l'entrée en guerre de l'Italie, il passe dans l'armée de ce pays et devient rapidement capitaine. Bianca demeure en France et officie comme infirmière dans un hôpital de la zone du front. Au printemps 1915, Orietta est mère d'une petite fille et en septembre don Luciano meurt dans le vieux palais familial de

Florence où il réside avec Orietta et sa mère. Venu voir son épouse et sa fille, Luigi est au chevet du vieil homme lorsqu'il rend son âme à Dieu. Avant de repartir, Luigi apprend qu'Aloys a été tué à la tête de la compagnie qu'il commandait et qu'il a donc expié pour son père qui haïssait tant la France. Quelque temps plus tard, Luigi est blessé lors d'un combat aérien et perd la vue. Il ne peut donc plus être Maître du Silence car aveugle il perd une grande partie de sa puissance. Sans chef, la secte va donc s'éteindre. A compter de ce moment, Orietta n'a plus pour époux que le comte Mancelli et ne vit plus avec un homme entouré de mystère et souvent inaccessible aux sentiments humains, situation qui la faisait souvent souffrir. Luigi se rendait compte lui-même qu'il lui était difficile, à cause de son amour pour son épouse et de certains conflits moraux, d'exercer sa justice implacable en tant que Maître du Silence. Quelques temps plus tard, Orietta met au monde un petit Gaëtano et Luigi se consacre à un ouvrage dont l'objectif est d'éclairer les générations futures sur les agissements du pangermanisme. Un soir, Kin-Feng vient apprendre à Luigi que Martold est mort dans la grotte après s'être lui-même brisé le crâne sur un lingot d'or ; le jeune Chinois constate alors que Luigi ne porte plus la bague aux reflets de feu du chef des Fils du Silence. Le Maître du Silence n'est plus mais il a accompli sa vengeance, et si Luigi a le sentiment d'avoir puni certaines de ses victimes avec une sévérité injuste, Martold, lui, a été condamné comme il le méritait.

### **9. *Monsieur Jacasse, de Georges Le Faure (du 07/04/1919 au 08/05/1919).***

Le récit débute quatre ans après la signature de l'armistice entre la France et l'Allemagne. Isidore Lapie, surnommée M<sup>r</sup> Jacasse, est coiffeur à Villefranche-sur-Mer, près de Nice. Il vit avec son chien Patou et avec sa mère qui tient une blanchisserie contiguë à son salon de coiffure. Sourd et muet depuis qu'une balle lui a coupé les cordes vocales et que les gaz allemands lui ont détruit les tympans, il passe son temps libre à pêcher ou à fréquenter le bar tenu par Luigi Pappavino, surnommé Saccavino, et son épouse. Un soir, alors qu'il revient de la pêche, il aperçoit un échange de signaux lumineux entre un point en mer et un autre qui semble se situer du côté de la pointe de St-Michel ou de celle d'Eze. Le lendemain, à la même heure, il observe les mêmes signaux, aux mêmes endroits ; il rentre dans un fourré et en ressort cinq minutes plus tard.

Le lendemain, un groupe de promeneurs de la haute société de la région niçoise se rend à Eze pour le lunch. Il est composé de la jeune Nicolle Hermaux, de son frère cadet Georges, amputé d'un bras sur le front de Macédoine en 1918, de son frère aîné Henri, prisonnier en Allemagne pendant près de quatre ans, revenu presque mourant de sa captivité et toujours dans un état

précaire, de Pierre d'Urtigues, un jeune enseigne très épris de Nicolle, d'Émile Ferret, médecin et champion de tennis, de la baronne et chanteuse d'origine suédoise Ida Stroeling, du littérateur tchèque Stani Ulpach et du capitaine des lanciers du Bengale Fred Archies, qui a été prisonnier des Turcs dont les tortures l'ont à jamais défiguré. Une partie du groupe décide de grimper jusqu'aux ruines du vieux château qui domine les lieux. Arrivés au sommet, Ferret et Georges Hermaux se mettent à l'écart et se disent que c'est le soir qu'il faudrait venir pour tenter de repérer la personne qui communique avec le large. Un orage éclate et plutôt que de prendre le risque de regagner Nice, les promeneurs passent la nuit dans l'hôtel en contrebas, à Eze. Une fois les autres endormis, Émile et Georges sortent discrètement et se rendent au château. Ils entendent alors des sons qui ressemblent à ceux d'une lutte et le bruit d'un corps qui tombe dans le ravin. Ils sont frôlés par un homme qui s'enfuit et Georges parvient à attraper un veston usagé et sale qui ne contient rien d'intéressant, si ce n'est un mouchoir sur lequel sont écrits des chiffres et des lettres qui constituent visiblement une clé : tel groupe de chiffres correspond à telle lettre. Au matin, ils apprennent que le veston appartient à Alessandrini, le garçon de l'hôtel, un Egyptien, et fouillent sa chambre ; dans une cavité creusée dans le mur et cachée derrière une image, ils découvrent un passeport au nom d'Alessandrini Klefta et un autre au nom de Josef Hagen, sujet danois. Si ces découvertes n'aident pas beaucoup Émile et Georges, ils sont cependant certains que les signaux sont émis par des Allemands. Les deux hommes trouvent également un papier parlant d'une livraison mardi à 21h ; Ferret a l'impression de reconnaître l'écriture du papier mais ne parvient pas à se souvenir à qui elle appartient. Alors que le groupe s'apprête à repartir, deux hommes ramènent le corps d'Alessandrini qu'ils ont trouvé dans le ravin sous le château ; le corps ne porte pas de blessure perforante ou de marque de strangulation et le garçon d'hôtel semble être mort de sa chute. Après après avoir déposé les Hermaux, et alors qu'il se trouve seule dans la voiture avec la baronne, Archies dit à celle-ci qu'il est certain que Hagen a été assassiné. Il lui montre alors un morceau d'étoffe qu'il a pris dans la main du cadavre et qu'il pense être un morceau de la veste du meurtrier.

Une fois revenu dans son cabinet de travail, Ferret remue tous ses papiers et finit par constater que l'écriture qu'il lui semblait reconnaître ressemble à celle de José Navarès, un Espagnol qui dirige le secteur de Nice de la grande maison d'huiles et vernis du même nom et qui fournit entre autres la marine d'État française et lui-même pour son yacht. Ce NAVarès fréquente la haute société de la région et le bar de Pappavino chaque vendredi pour des parties d'échecs ou de billard avec le capitaine Archies, Ulpach, le sculpteur hollandais Van Busch, Georges Hermaux ou encore le docteur Ferret. M<sup>r</sup> Jacasse assiste aussi à ces séances et a réussi à devenir un joueur d'échecs assez doué rien qu'en observant les parties. Le soir du jour de la découverte du corps d'Alessandrini, Jacasse observe

une partie d'échecs entre Navarès et Archies au cours de laquelle le mouvement des pièces lui paraît insolite. Lorsque le capitaine Archies part, Jacasse le suit, se cache dans sa boutique et lorsque Navarès sort de chez Pappavino, le suit à son tour ; sur le rivage, il assiste à la rencontre des deux hommes.

La baronne Ida Stroeling habite la magnifique villa Libellule, à Cimiez. Stani Ulpach est celui qui organise les réunions artistiques que la baronne tient chaque semaine dans ses salons. Le Tchèque a la réputation d'un homme très cultivé, presque omniscient et qui voue une haine farouche aux Allemands et aux Autrichiens à cause des souffrances qu'ont subi les habitants de son pays durant la dernière guerre. En réalité, Ida Stroeling, Fred Archies et Stani Ulpach dirigent une organisation destinée au redressement de l'Allemagne, en premier lieu grâce à l'économie. Ils se réunissent pour parler du cas Hagen, qui travaillait pour eux et qui est le 4<sup>ème</sup> de leurs comparses à avoir été assassiné sur la Côte d'Azur ; comme les autres son poignet était marqué d'un R rouge. Archies est en réalité le colonel Otto Breith et il tente de séduire Nicolle Hermaux, personnalité importante de la ligue du "Souvenez-vous" qui fait tout son possible pour entretenir chez les Français la haine de l'Allemagne ; en se mariant avec elle, il ne pourra jamais être soupçonné et pourra agir en toute sécurité.

Le lendemain de cette conversation, Archies et Ulpach se retrouvent chez Jacasse dont ils sont les clients. Ils parlent de l'assassinat de Hagen, d'une piste suivie par la baronne. Lorsque sa mère arrive, Isidore sort dans la rue et lui fait comprendre, en lui demandant de faire semblant de parler d'autre chose, grâce à l'ardoise et à la craie qui lui servent à communiquer, qu'elle doit raccommoder en urgence son veston ; comme elle n'a pas le nécessaire, il lui demande d'aller chez Nicolle Hermaux, à la villa Beausoleil, pour la mettre au courant. Mme Lapie ne comprend pas pourquoi mais s'exécute. Elle est très attachée à Nicolle qu'elle a élevé à Paris, pendant la guerre, avant de la suivre dans le Sud car la jeune femme y partait avec son frère Henri. Une fois informée, Nicolle dit que, pour ne pas éveiller l'attention, M<sup>me</sup> Lapie doit lui laisser le veston, qu'elle se trouve avoir avec elle et que c'est elle-même qui changera la manche après être allée acheter le tissu. Sans lui en dire davantage, elle dit à M<sup>me</sup> Lapie que si elle est interrogée par la baronne, chez laquelle elle doit aller prendre le linge, au sujet du veston, elle doit lui dire qu'il trempe depuis quatre jours dans un baquet et que si elle oublie de parler de cela, son fils peut avoir des problèmes. La baronne a effectivement reconnu dans le bout de tissu retiré des mains d'Alessandrini l'étoffe qu'elle a offerte quelques mois auparavant à M<sup>me</sup> Lapie ; elle va donc l'interroger durant l'après-midi et constate que le veston trempe dans un baquet et ne présente aucun accroc, aucune trace de reprise.

Archies/Breith vit avec le noir Jecko qui, pendant la guerre, était employé au camouflage des canons allemands, dans un appartement de la luxueuse pension de famille Royal House. Il reçoit

quelques heures plus tard le sculpteur munichois Rudolf Be(i)pper dit Van Busch : c'est cet homme qui, grâce à des injections de vaseline et de pigments sous la peau, façonne le visage de Breith, colonel du 17<sup>ème</sup> pontonnier poméranien, pour en faire celui du célèbre capitaine Archies. Jécko se charge des finitions de maquillage et notamment de la cicatrice que Breith a voulu ajouter, et s'est infligée, pour que le visage d'Archies soit suffisamment déformé pour que nul survivant du V<sup>ème</sup> des lanciers, régiment du vrai Archies, ne puisse constater la supercherie. Le soir venu, Navarès, Ulpach, Ferret et Archies se retrouvent chez Pappavino pour leur séance de billard. Pendant quelques secondes durant lesquelles ils sont seuls, Navarès dit à Archies qu'il attend un homme dans une heure pour le lui présenter ; comme Archies doit aller au théâtre avec Nicolle Hermaux et Ferret il sera absent et donne rendez-vous à Navarès et à son homme chez lui, à partir de minuit. Jacasse observe la partie. Soudain, une coupure de courant plonge le bar dans l'obscurité, des bruits de lutte se font entendre et, à la lumière d'une lampe de poche, Archies, Ulpach et Ferret découvrent que Jacasse a été frappé au ventre et que Navarès a disparu. Archies pense que Navarès, mauvais joueur, a fui la par la fenêtre pour éviter la défaite au billard et a bousculé Jacasse au passage. Une fois le bar déserté, Pappavino trouve une carafe brisée et sur le fond, voit des traces de sang et des cheveux collés. Pour lui, c'est Jacasse qui s'est blessé dans sa chute mais son épouse Amélia lui fait remarquer que les cheveux ressemblent plutôt à ceux de Navarès et que ce dernier a donc peut-être été assommé à l'aide de cette carafe. Amélia veut aller voir dans la rue si Navarès ne s'y trouve pas et juste avant qu'elle ne sorte avec son époux, un homme lui demande si Navarès est arrivé. Elle lui signale qu'il est reparti et remarque, au moment où l'homme paie, qu'il a du sang sur les doigts. L'homme dit s'être blessé sur sa bouteille de bière ébréchée mais Amélia se rend compte qu'elle est en parfait état et, donc, que l'homme ment. Celui-ci s'en va et lorsqu'elle rejoint son époux, M<sup>me</sup> Pappavino croit reconnaître la porte des Lapie qui se referme : peut-être que l'homme qui voulait parler à Navarès vient de rentrer chez eux ? Elle dit alors à son époux que cet homme avait du sang sur les doigts.

Le surlendemain soir, lors d'une réunion intime chez la princesse russe Gnérípocka où sont présents les hommes qui étaient chez Pappavino le soir de l'agression de Jacasse et de la fuite de Navarès ainsi que M<sup>lle</sup> Hermaux, ses frères et Pierre d'Urtigues, arrivent Richard Desboves, substitut du procureur général de Nice, M<sup>r</sup> Huchier, chef de la Sûreté, M<sup>r</sup> Grégoire, commissaire de l'arrondissement de Villefranche et M<sup>r</sup> Léonais, maire de Beaulieu qui demandent à interroger Ferret, Archies et Ulpach au sujet des événements qui se sont déroulés 48h plus tôt chez Pappavino. Les témoins sont informés de la découverte, deux heures plus tôt, dans les eaux du port de Villefranche, du corps de Navarès et racontent la disparition de ce dernier. Ulpach laisse sous-entendre qu'Isidore a peut-être quelque chose à voir dans la mort de l'Espagnol. Les trois hommes sont conduits chez

Pappavino où le corps de Navarès a été déposé et, tandis que le substitut tente de reconstituer le moment de la disparition et fait donc amener Isidore qui arrive avec sa mère, Amélia ne peut s'empêcher d'accuser le coiffeur d'être le complice de l'homme qui a enlevé et tué Navarès. Ferret, qui observe le cadavre, ne constate qu'une trace de coup à la base du crâne. Amélia fournit aux autorités la carafe brisée et affirme que les cheveux qui y sont collés sont ceux de Navarès et que cette carafe est donc vraisemblablement l'arme du crime. Ce qui paraît certain, c'est que Navarès n'a pu être sorti du bar par la fenêtre qu'à l'état de cadavre. Tous les témoins sont libérés, l'analyse des cheveux et du corps programmée. L'enquête est confiée au juge Duteux-Rabusson, mobilisé en 1914 comme sergent d'infanterie et revenu de la guerre lieutenant-colonel, décoré de la Légion d'honneur, amputé du bras droit et veuf car son épouse est morte de chagrin suite au décès de leurs deux enfants à la guerre. Cet homme surveille de près les activités des Allemands dans la région, notamment économiques. Dès le début de l'affaire Isidore lui est sympathique en tant qu'ancien soldat, amputé comme lui, tandis qu'Amélia, l'accusatrice, lui est profondément antipathique. Un jour qu'il s'entretient avec elle, il lui révèle qu'il sait qu'elle entretient une liaison avec Zécho (le nom de Jécko est changé par l'auteur au cours du récit), le valet de chambre d'Archies ; il lui demande également si elle est retournée chez Navarès depuis sa mort et elle assure que non. En effet, elle était la femme de ménage de l'Espagnol et possède une clé du domicile de ce dernier qu'elle remet au juge. Pendant son entretien avec Amélia, un garçon de bureau amène un court message signé « X.-R. » à Duteux-Rabusson disant que l'épouse Pappavino a été vue, la nuit précédente, sortant de chez Navarès...

Après plusieurs semaines, l'enquête n'a rien donné. Revenue d'un séjour d'un mois dans sa famille à Ravenne, M<sup>me</sup> Pappavino fait ses excuses aux Lapie en expliquant qu'elle était en colère d'avoir perdu sa place chez Navarès et que son esprit était perturbé par la lecture d'un Sherlock Holmes. Un soir qu'Isidore est au bar Pappavino, il surprend ce qu'il pense être un échange de signes entre Fred Archies et un homme au bar ; il ordonne alors à son chien Patou de suivre l'homme lorsqu'il quitte le bar. Patou revient chez son maître en sang avec une patte sectionnée ; Isidore le confie à sa mère et part pour tenter de savoir ce qui lui est arrivé. Il remonte la piste laissée par les traces de sang du chien et se retrouve à Royal House où il découvre la patte de Patou dans un piège à loup. Il parvient à la retirer et à se cacher pour empêcher deux hommes qui, ayant entendu un hurlement un peu plus tôt, fouillent le jardin : il s'agit de Zécho et de l'homme remarqué chez Pappavino. Zécho se demande si l'autre homme n'a pas été suivi et, lorsque les deux hommes trouvent le piège ensanglanté, ils en déduisent que cela ne peut être qu'un homme qui s'y est pris puisqu'il a trouvé un moyen de se libérer et de fuir ; de plus, si cela avait été une bête, elle se serait

pas reparti en emportant sa patte sectionnée ! Une fois qu'ils sont partis prévenir leur maître, Isidore a le temps de créer une fausse piste de sang qui les mène vers une serrure forcée et donc une autre direction que celle prise par Patou dans sa fuite.

Le surlendemain, lorsqu'il se rend à la villa Beausoleil pour une partie de tennis, Archies découvre que Patou a été amputé d'une patte ; il a été soigné par Ferret et Nicolle explique que le chauffeur du docteur l'a écrasé. A présent, Patou est surnommé Tripattes. Le soir, Breith/Archies reçoit Ulpach et van Busch chez lui et leur dit que son instinct lui commande de se méfier d'Isidore Lapie et qu'il veut le surveiller. Comme Isidore a été formé au massage suédois qu'affectionne Breith, Van Busch lui dit qu'il suffirait de dire que Zécho, qui le masse habituellement, ne peut plus le faire suite à une blessure et proposer à Lapie de le remplacer. Le lendemain, Zécho, le bras en bandoulière, se rend chez les Lapie et demande à la mère d'Isidore s'il serait possible que son fils se libère deux heures tous les matins pour masser le capitaine Archies à sa place et le raser. L'affaire est entendue et Isidore suit le noir chez son maître. Pendant que Jacasse est chez lui, Breith tente de le piéger en simulant un faux appel téléphonique censé annoncer la mort de M<sup>me</sup> Lapie pour vérifier, d'après ses réactions, si Isidore est réellement sourd, ce qui semble être le cas. Huit jours plus tard, alors qu'il lit le journal en attendant Jacasse, Breith/Archies apprend par un article qu'Ida ne chantera pas durant la grande fête donnée par les autorités navales le quinze du mois comme cela était prévu. Il téléphone à Ulpach en lui demandant d'aller chercher Ida, qui est en réalité l'espionne Sophie Holtz, est de venir avec elle à Royal House. Puis, il demande à Zécho si Mina, la femme de chambre de la baronne avec laquelle il est en rapport, a bien en main le matelot du Minerve, le bateau sur lequel sert Pierre d'Urtigues et sur lequel la fête doit avoir lieu. Zécho le rassure sur ce point en lui disant qu'il en est presque certain. Lorsque Ulpach et la baronne arrivent, Breith ordonne à cette dernière d'annoncer qu'elle pourra chanter comme prévu et de s'arranger pour maintenir d'Urtigues sur le pont du navire. Lors de la fête, Ida/Sophie, qui est réellement amoureuse de Pierre d'Urtigues qui, pour sa part, n'a d'yeux que pour Nicolle, est prise de remords ; elle a compris que son rôle vise à tenir l'enseigne éloigné de sa cabine pour permettre un vol de papiers et essaie, sans y parvenir, d'y attirer Pierre pour éviter ce vol qui briserait peut-être la carrière de l'homme qu'elle aime. De son côté, Mina parvient à manipuler habilement, par un chantage amoureux, l'ordonnance et ami de Pierre, Yves Legonnec, pour qu'il lui remette la clé de la cabine de l'enseigne, sous le prétexte de voler des lettres appartenant à sa maîtresse. Mina vole alors les papiers convoités par Breith et les met dans le manteau d'Ida qu'elle porte avec elle. Quelques instants plus tard Pierre se rend dans sa cabine et constate le vol ; il est bouleversé et confie à Ferret qu'il connaît le coupable. Il est certain qu'il s'agit d'Ida Stroeling parce qu'il a trouvé un morceau de l'étoffe de son manteau

dans sa cabine. Il veut se suicider mais Émile Ferret lui demande d'attendre 48h avant d'agir et de remonter sur le pont comme si de rien n'était.

Deux jours après cette fête, Breith n'a toujours pas de nouvelles de Sophie Holtz. Il reçoit Mina, qu'il interroge, mais qui ne sait pas non plus ce que la baronne est devenue. Il reçoit alors un appel téléphonique d'Ulpach qui lui demande de lire les journaux et apprend alors que le corps de la baronne a été retrouvé la nuit précédente dans les rochers : il semblerait que la barque qui la ramenait à terre depuis le Minerve ait chaviré suite à un choc avec une autre embarcation. Comme il sait qu'Ida avait les papiers volés sur elle, il va reconnaître le corps en compagnie d'Ulpach et de Mina et les trois Allemands s'arrangent pour subtiliser les papiers dans le manteau de la baronne. Ils découvrent alors un R rouge sur son poignet et comprennent qu'elle a été exécutée comme les autres agents disparus de l'organisation à laquelle ils appartiennent, la G.S.F. Dans l'automobile qui les reconduit, Breith interroge Mina sur la soirée de la fête : si la baronne a été tuée, c'est en rapport avec le vol des papiers mais qui était au courant de ce vol mis à part peut-être Pierre d'Urtigues qui n'a en tout cas rien montré durant la soirée ?

Le soir, Mina retrouve Légonnec chez Pappavino pour l'interroger. Le matelot est traumatisé par son geste ; il dit qu'il a été interrogé par Pierre qui lui a demandé s'il avait remis la clé de la cabine à la baronne et précise qu'il n'a rien dit au sujet de Mina. Une heure plus tard, il part rejoindre le Minerve et quitte Mina en lui disant adieu et en lui remettant une lettre. Lorsque Archies/Breith arrive chez Pappavino, Mina lui rapporte son entrevue avec Légonnec ; Breith prend connaissance de la lettre laissée par le matelot dans laquelle ce dernier annonce qu'il ne supporte pas son geste et qu'il va se suicider. Mina veut l'en empêcher mais Breith lui dit de laisser faire. Il a ensuite une conversation avec Ulpach et Ferret au sujet de la mort de la baronne : celle-ci présente des anomalies qui font que la thèse du crime est plausible sans toutefois que le motif ne soit clair.

Après le retour d'Amélia d'Italie et ses excuses aux Lapie, ses relations avec la mère d'Isidore se sont grandement améliorées et les deux femmes sont devenues de grandes amies, intéressées toutes deux par tous les commérages de la région. Un matin, les deux voisines parlent d'une rumeur qu'elles ont apprise chacune de leur côté : le mariage de Nicolle et d'Archies. Quelques instants plus tard, un nouvel arrivant entre au "Petit Paradis" : il s'agit de Jim Yorrick, chauffeur de lady Belmoore, ancien soldat écossais dont le physique est marqué par les combats de la dernière guerre. Il se rend ensuite chez Isidore pour se faire raser et lorsqu'il croise Archies, fait le salut militaire car il reconnaît le capitaine du 16<sup>ème</sup> *lanciers of Bengale*, qui ne lui répond que négligemment. Yorrick explique à M<sup>me</sup> Lapie que tout le monde en Angleterre pense qu'Archies est mort en captivité chez les Turcs. Isidore propose à Jim de l'accompagner le lendemain jusque chez Archies ; l'Écossais dit que les anciens

camarades du capitaine seront très heureux de le savoir en vie et davantage encore *miss* Leggins, sa fiancée, qui le pleure toujours. M<sup>me</sup> Lapie invite Yorrick à dîner car il est, comme son fils, un ancien soldat et que les deux hommes pourront ainsi parler de la guerre.

Le lendemain matin, Jim demande à être reçu par Archies ; il explique qu'il faisait partie du même régiment que lui. Breith est heureux que son déguisement trompe le visiteur qui semble néanmoins perplexe. Rapidement congédié, Yorrick retourne chez les Lapie où la mère d'Isidore lui demande comment s'est passé son entrevue. Jim lui dit qu'il a bien reconnu le capitaine des lanciers même si les blessures l'ont changé. M<sup>me</sup> Lapie explique à l'Écossais qu'elle veut être certaine car cet Archies doit épouser une jeune fille qu'elle aime comme si elle était sa propre enfant. Son fils lui a amené Nicolle en 1915 après l'avoir trouvée dans les décombres de son village, privée de raison, avec son chien Patou à ses côtés. La jeune fille avait vu massacrer sa mère et sa sœur et s'était enfuie avec son chien ; son père, officier, et sa sœur, infirmière, ont été tués dans une ambulance. Les médecins l'ont ramenée à la raison et, à la fin de la guerre, elle a retrouvé un frère amputé et un autre tuberculeux. Depuis, c'est la haine de l'Allemand et sa soif de vengeance qui la tiennent en vie. Jim maudit la paix qui a empêché de continuer à tuer des Allemands car tous les siens sont morts suite à un raid de Zeppelins en 1916. M<sup>me</sup> Lapie lui dit alors qu'il doit être des leurs mais se reprend et continue son explication : comme Nicolle a déjà beaucoup souffert, elle ne veut pas que cela recommence si elle tombe sur un aventurier intéressé, menteur et sans honneur. Elle veut être certaine qu'Archies est bien Archies car elle le trouve douteux à cause des gens qu'il fréquente, et qu'il n'est pas un de ces agents que l'Allemagne utilise pour ses visées de pénétration économique. Yorrick dit qu'il ne sait plus trop quoi penser mais que *miss* Leggins, elle, ne se tromperait pas, et qu'il faut donc la faire venir. A compter de ce jour, Jim fréquente tous les jours les Lapie et, pour ne pas attirer l'attention, passe par un souterrain qui, de la rue, conduit directement à la salle à manger de l'appartement des Lapie. Trois semaines plus tard, Yorrick annonce que sa sœur, camériste chez *miss* Leggins, l'a prévenu que sa maîtresse a décidé de descendre à Nice pour voir Archies lorsqu'elle a appris que celui-ci était vivant.

Le plan élaboré par Otto Breith semble se dérouler à merveille et son mariage avec Nicolle Hermaux, qui serait une couverture idéale pour ses activités, semble certain : Nicolle lui témoigne une sympathie toute particulière, au grand dam de Pierre d'Urtigues, et Georges Hermaux s'est proposé pour aider Archies à faire connaître ses sentiments à Nicolle. Un soir qu'il rentre chez lui, Breith découvre une lettre de *miss* Edith Leggins, la fiancée du véritable Archies, dans laquelle elle annonce sa visite prochaine. Le colonel allemand voit alors toute sa combinaison s'effondrer : comment épouser Nicolle avec une fiancée sur les bras ? De plus, cette *miss* Leggins ne risque-t-elle

pas de se rendre compte qu'il n'est pas le vrai Archies ? Il téléphone à Ulpach et lui demande de venir avec Van Busch ; il demande également si le nécessaire a été fait à propos d'un certain Kistlem et c'est le cas : ce dernier a été débaptisé et embarque le lendemain comme second sur l'Artémise, le yacht de Ferret, sous le nom de Battisti. Une fois les deux comparses arrivés, les trois hommes cherchent comment faire face à l'obstacle Leggins qui peut faire capoter toute l'organisation dont ils font partie. S'ils songent d'abord à la tuer dès son arrivée à Nice, Ulpach a une idée qui convainc les deux autres : le faux Archies doit recevoir la fiancée du vrai Archies et expliquer son silence depuis des années par l'amour qu'il a pour elle. Il doit lui raconter comment il a réussi à s'échapper des geôles turques, à retrouver un visage humain grâce au miracle accompli par un génial docteur hollandais qui s'est spécialisé dans les blessures de la face et se justifier en disant qu'il n'a jamais voulu être un objet d'horreur pour la femme qu'il aimait et qu'il a donc choisi de rester à distance. Si elle prend le faux Archies pour le vrai, un mariage avec elle vaudrait, en termes de sécurité, le mariage avec Nicolle Hermaux. Breith craint que *miss* Leggins ne soit laide mais les deux autres en doutent. En tout cas, si l'Anglaise découvre la supercherie, il sera toujours temps de l'éliminer. Huit jours plus tard, Edith Leggins arrive à Royal House et c'est une superbe blonde qui demande à voir le capitaine Archies. Breith s'est préparé à cette rencontre et joue son rôle à la perfection, récitant le boniment inventé par Ulpach. *Miss* Leggins est convaincue d'être en face de l'homme qu'elle croyait mort, même si elle est un moment indécise et troublée, se demandant si elle n'est pas en proie à une hallucination. Pris dans son rôle, Breith va jusqu'au bout et propose des fiançailles à *miss* Leggins.

Un jour que les principaux protagonistes sont au Cercle de la Marine et parlent des dégâts faits aux bateaux de commerce par les mines échappées des champs qui avaient été disposés par les différents belligérants durant la guerre et que certains, comme Ulpach, dénoncent le manque de surveillance et l'incurie du gouvernement français face à ce problème qui fait perdre des dizaines de millions de tonnes de marchandises chaque trimestre, Ferret attire Pierre d'Urtigues sur la terrasse et lui montre des échanges de signaux entre un point en mer et le nouveau poste que les Allemands ont établi à la Turbie après la découverte de celui d'Eze. Il lui montre également un autre signal et les deux hommes partent rejoindre une barque qui les emmènera à bord de l'Artémise. Pierre a été heureux d'apprendre qu'Archies avait une fiancée, venue le retrouver, et espère ainsi que M<sup>lle</sup> Hermaux, choquée par ce fait, s'intéressera davantage à lui et se rendra compte de l'amour vrai qu'il lui porte. Arrivés à la barque où un homme les attend, Émile Ferret et Pierre d'Urtigues voient à nouveau les signaux entre terre et mer. Une fois sur l'Artémise, le capitaine leur dit qu'il a aperçu un sous-marin. Ferret ne veut pas seulement le détruire pour noyer les marchandises que les Allemands tentent de passer en contrebande mais capturer des hommes. Visiblement, le sous-marin se dirige

vers le cap Martin où le comte russe Bareski, ruiné, loue son domaine à un industriel suédois ami de la baronne Stroeling, ce qui suppose que ce Suédois fait partie de l'organisation d'Otto Breith.

Ce soir-là, Breith supervise les opérations car c'est la première fois que de marchandises sont débarquées au cap Martin. L'organisation de Breith permet à l'Allemagne de contourner les lois censées protéger la France ; ayant dû s'incliner militairement, l'Allemagne prend sa revanche sur le terrain économique, revanche qu'elle a déjà préparée durant le conflit, en mettant en place des agents de pénétration pacifiques. Les marchandises débarquées sont maquillées pour ressembler à des fabrications françaises ou autorisées par les traités de commerce. Pendant deux ans, l'organisation de Breith a utilisé les transbordements au large, mais quand la surveillance s'est resserrée, il a été décidé d'opérer par débarquement sur la terre même, d'où l'utilisation de la propriété du comte Bareski, louée de longue date et modifiée en prévision de ce changement de pratique. Comme l'Artémise approche du cap Martin, le sous-marin finit son débarquement et disparaît tout comme les hommes laissés à terre. Une fois que le canot transportant Pierre, Émile, Battisti et le quartier-maître de l'Artémise a accosté, Pierre se lance à la poursuite d'un homme qu'il capture. Le prisonnier est laissé à la garde de Battisti pendant que Pierre et Ferret courent dans la direction d'appels au secours ; ils croisent alors le quartier-maître venu dans leur direction pour la même raison. Les trois hommes comprennent qu'ils ont été piégés pour que leur surveillance autour du prisonnier soit plus légère et ils reviennent auprès de Battisti. Ils entendent un coup de feu et lorsqu'ils arrivent auprès de ce dernier, il a reçu une balle dans l'épaule car le prisonnier s'est jeté sur lui et s'est enfui. Le prisonnier était Breith et le coup que lui a asséné Pierre d'Urtigues a abîmé son masque.

Quelques jours plus tard, alors qu'il n'a pas vu *miss* Leggins depuis plusieurs jours et qu'il a un rendez-vous avec elle, il est en retard. La fiancée appelle donc chez lui ; elle est certaine qu'il a décroché puis entend la voix de Zécho qui lui dit que son maître a dû s'absenter et un juron qui, elle en est certaine, a été prononcé par Archies. Edith Leggins a donc le sentiment que son fiancé se joue d'elle pour l'éviter et décide de se rendre chez lui pour en avoir le cœur net. Elle parvient à pénétrer dans l'appartement du faux Archies sans que Zécho, occupé dans le parc avec M<sup>me</sup> Pappavino, ne s'en aperçoive, et surprend une scène qui la plonge dans un effroi indicible : Van Busch, qu'elle sait être l'ami d'Archies, est en train de transformer par des injections le visage d'un homme qu'elle ne connaît pas en celui de Fred Archies d'après une photo. Sous le choc, elle s'évanouit.

Alors qu'Isidore et son nouvel ami Yorrick sont à la pêche, accompagnés par Pappavino que son épouse a poussé à aller avec les deux hommes pour pouvoir aller retrouver Zécho, ils découvrent grâce à Patou le corps d'une femme que l'Écossais reconnaît comme étant Edith Leggins. Elle a été étranglée mais n'est pas morte. Les deux hommes la ramènent très discrètement, grâce au

souterrain, chez M<sup>me</sup> Lapie. Là, elle reprend conscience et demande en urgence à voir *miss* Hermaux. Comme Isidore se charge de détourner l'attention des trop curieux Pappavino, c'est Tripattes qui est chargé d'aller chercher son ancienne maîtresse. Lorsque celle-ci arrive chez les Lapie, Nicolle administre quelques soins à la mourante qui sollicite d'être seule avec Nicolle quelques instants ; juste avant de décéder, elle dit à la jeune femme qu'elle sait avoir été courtisée par Archies que l'homme qu'elle a retrouvé est un imposteur, qu'il n'est donc pas le capitaine Archies mais un agent allemand nommé Otto Breith et que c'est parce qu'elle sait cela que le faux Archies et ses complices l'ont tuée.

Cette mort arrange bien évidemment Breith et Nicolle semble se montrer de jour en jour plus sensible à la cour que lui fait le capitaine Archies, à tel point que pour toute la société mondaine de la Riviera, leur mariage prochain est une évidence. Un soir qu'il dîne avec Ulpach et Van Busch, Breith téléphone à Nicolle et la prie de bien vouloir venir le retrouver plus tard, chez lui ; d'abord réticente, la jeune femme semble accepter. Il explique à ses complices qu'il cherche réellement à séduire la jeune femme car il veut certes le mariage pour ses affaires mais également pour être heureux avec cette femme. Il pousse l'ironie jusqu'à dire que le capitaine Archies a beaucoup souffert à cause des Allemands, comme la famille Hermaux est que « la haine du Boche » sera le meilleur ciment de son mariage avec Nicolle. Ulpach pense qu'il faut que son chef se méfie de Nicolle qui n'est pas n'importe quelle fille, qu'elle ne sera peut-être pas si facile à manipuler. Après le dîner, Ulpach et Van Busch laissent Breith à Royal House en lui souhaitant bonne chance. Au matin, Zécho trouve son maître mort dans sa chambre. Il prévient les autorités et le médecin conclut que le capitaine Archies est mort d'un coup de poignard dans le cœur. Aucune trace d'effraction n'est relevée et Zécho dit qu'il est certain que son maître a eu un rendez-vous avec une femme. Le substitut Desboves interroge Ulpach et Van Busch qu'il a fait mander à Royal House ; le littérateur tchèque révèle qu'il sait que son ami avait un rendez-vous avec M<sup>lle</sup> Hermaux, tout en disant qu'il est certain qu'elle est au-dessus de tout soupçon. Van Busch émet l'hypothèse que si Archies et Nicolle Hermaux étaient amants, peut-être que leur entrevue s'est mal passée, qu'elle a souhaité rompre et que succombant au désespoir, le capitaine s'est peut-être suicidé ; Desboves n'y croit pas et le légiste est certain qu'il s'agit d'un assassinat. Les deux complices de Breith quittent le lieu du crime, pensant que Nicolle peut être coupable, et croisent Isidore Lapie, venu comme d'habitude raser le capitaine Archies. Ils lui apprennent que son client a été assassiné et, au lieu de rebrousser chemin, Jacasse entre dans le parc de Royal House avec Patou. Il cherche à en apprendre davantage en communiquant avec sa petite ardoise et pendant qu'il interroge Zécho, Patou gratte dans le jardin les endroits qu'examinent les policiers et les agents de la Sûreté pour tenter de relever des traces et les gêne donc dans leur

travail. Jacasse ne parvient pas à se faire obéir de son chien qui se décide seul à cesser son activité avant de quitter Royal House.

Quinze jours plus tard, le juge d'instruction chargé de l'affaire du meurtre du capitaine Archies, Duteux-Rabusson, est forcé de constater que même s'il n'y a pas de preuves formelles contre Isidore, certains faits et certaines déclarations hostiles font de lui un coupable possible : il n'est pas allé à la pêche le soir du crime, personne n'a vu Patou au "Petit Paradis" et des traces de pattes de chien ont été trouvées à Royal House. De plus, le curieux manège du chien, le lendemain du crime, qui semblait tout faire pour brouiller la piste trouvée par les policiers et la soi-disant incapacité de Jacasse pour l'en empêcher sont douteuses. Parallèlement, une campagne hostile contre M<sup>lle</sup> Hermaux, qui défend Isidore, se déclenche dans la presse ; mais le juge, qui connaît la famille Hermaux, n'imagine pas que Nicole puisse être impliquée dans le crime. Un jour, il reçoit la visite de Stani Ulpach qu'il pense être l'auteur des bruits malveillants qui circulent dans la presse. Celui-ci est accompagné par une employée de la villa Beausoleil que lui a indiquée M<sup>me</sup> Pappavino, qui y travaille également, et qui affirme que le lendemain matin du meurtre, les chaussures de Nicolle Hermaux étaient tâchées de boue ; or le temps était au beau la veille du meurtre mais pluvieux durant la nuit où le crime a été commis, ce qui semblerait indiquer que Nicolle est sortie à ce moment. Le juge constate une fois de plus l'hostilité d'Ulpach à l'égard de la jeune femme qu'il convoque pour entendre ses explications. Nicolle finit par avouer qu'elle est effectivement sortie mais qu'elle n'était pas chez le capitaine Archies ; elle était chez le docteur Ferret sans que son entourage ne soit au courant. Si cet alibi est solide, la jeune femme risque cependant d'être la proie des pires calomnies si l'instruction l'oblige à en faire état. Le scandale éclate à cause d'un journal de piètre réputation, *La Cloche méditerranéenne*, qui raconte l'arrestation d'Isidore et explique l'alibi qui innocenté Nicolle. Pierre d'Urtigues est bouleversé lorsqu'il apprend la relation de Nicolle, cette femme qu'il aime de toutes ses forces et plaçait sur un piédestal, avec Ferret : il pense que son flirt avec Archies servait en réalité à dissimuler son intrigue avec le docteur. Il songe d'abord à aller demander des explications à la jeune femme puis à tuer Ferret, ou à partir pour l'Orient pour tenter de tout oublier, mais choisit finalement d'aller trouver M. Duteux-Rabusson et de se dénoncer comme étant le meurtrier d'Archies avec comme motif une jalousie liée à son amour pour Nicolle depuis l'enfance, les deux familles se fréquentant déjà avant la guerre. Cette déposition laisse le juge perplexe car le crime ne correspond guère à un homme tel que l'enseigne. Cependant, un petit complément d'enquête confirme l'amour que l'officier éprouve pour Nicolle Hermaux depuis longtemps. Le juge convoque alors Nicolle pour lui annoncer qu'une personne est venue s'accuser du meurtre d'Archies. Elle ne comprend pas trop à quoi cela rime puisqu'Isidore a été reconnu coupable

et n'a même pas protesté. Lorsque le magistrat prononce le nom de Pierre, Nicolle est profondément surprise ; lorsque le juge la questionne, elle répond qu'elle ignorait que l'officier était amoureux d'elle et qu'elle le pense incapable de commettre un tel acte. Le magistrat lui dit qu'il va tout faire répéter par Pierre mais la jeune femme lui demande à être seule un moment avec l'enseigne pour tenter de le faire avouer qu'il ment. Pierre ne veut pas revenir sur ses aveux : il explique à la jeune femme que c'est à cause d'elle qu'il a accepté de saccager sa vie car elle l'a désespéré et qu'à présent il la hait ; en s'accusant, il veut lui imposer le remords d'avoir causé sa perte.

Depuis la mort de son maître, Zécho vit seul à Royal House et a été nommé gardien des scellés. Un matin, il lit dans le journal que le juge d'instruction va exhumer le capitaine Archies pour effectuer un nouvel examen médical. Il demande alors à voir immédiatement Ulpach et Van Busch. Alors qu'il les attend, il entend des bruits au-dessus de chez lui, dans l'appartement qu'occupait Archies. Pensant qu'il s'agit de cambrioleurs, il monte vérifier et se retrouve ligoté et la tête prise dans une couverture. Il entend les deux hommes qui l'ont réduit à l'impuissance fouiller les lieux puis le silence se fait lorsqu'Ulpach et Van Busch se font entendre. Ces derniers retrouvent Zécho en réussissant, comme les cambrioleurs, à entrer dans l'appartement qu'occupait Archies sans briser les scellés. Le noir leur explique ce qui lui est arrivé et la fenêtre ouverte dans la salle de bains semble indiquer que les agresseurs ont emprunté cette voie pour fuir. Zécho explique à Ulpach et Van Busch/Bipper qu'il voulait les voir pour leur parler de l'exhumation à venir : tous les documents secrets d'Otto Breith qui établissent le rôle que celui-ci jouait depuis cinq ans sur le littoral ont été placés dans son cercueil, dont la liste de ses collaborateurs, et il faut donc récupérer cette dernière au plus vite. Zécho annonce qu'il veut bien se charger de la besogne s'il est grassement payé en retour. Ulpach le tue d'une balle dans le cœur en se disant que ce seront les cambrioleurs qui seront accusés et s'enfuit par la fenêtre ouverte avec Van Busch. Les deux complices décident d'aller ouvrir la tombe de Breith le surlendemain durant la nuit.

Chargé de l'affaire de la mort de Zécho, Duteux-Rabusson reçoit la visite de M<sup>me</sup> Pappavino qui lui remet une lettre que Zécho, qu'elle aimait vraiment, lui avait demandé de remettre à la justice s'il lui arrivait quelque chose, pour qu'il soit vengé. La lettre dit que des papiers intéressants se trouvent dans le cercueil d'Archies et qu'il faudrait faire examiner le visage du capitaine par un médecin. Le juge demande le plus grand secret à M<sup>me</sup> Pappavino et fait venir M<sup>r</sup> Huchier, le chef de la Sûreté, dans son bureau pour lui faire lire la lettre. Une expédition au cimetière est organisée pour la nuit suivante et le juge décide qu'il emmènera le docteur Ferret. Lorsque le trio arrive sur place, accompagné de deux agents de la Sûreté, il se rend compte que le caveau provisoire où la bière d'Archies a été déposée avant son transfert en Angleterre a déjà été visité. Jim Yorrick git dans une mare de sang et a juste le temps de signaler qu'Isidore a besoin d'aide avant de mourir ; à ses côtés

se trouve le cadavre de Van Busch. La bière est fouillée mais elle est vide. Ferret voit alors le visage du mort et croit qu'il est devant le mauvais corps mais le gardien du cimetière assure aux enquêteurs qu'il n'y a aucune erreur. Patou arrive alors, en sang, et Ferret lui demande de le conduire auprès de son maître. En chemin, le groupe trouve Ulpach qui meurt au moment où Ferret lui demande qui l'a attaqué puis, un peu plus loin, Isidore mourant et qui "jacasse", au plus grand étonnement du juge d'instruction. Isidore dit à ce dernier que le docteur et Nicolle lui expliqueront tout, remet les papiers que contenait le cercueil dont il avait appris l'existence caché dans l'appartement du faux Archies avec Yorrick après avoir agressé Zécho, et meurt fier de la tâche qu'il a accompli avec "ceux de Remember".

Quelques jours plus tard, Nicolle Hermaux se rend chez le substitut Desboves qui s'apprête à remettre le dossier d'Urtigues au Parquet pour établir définitivement la vérité dans l'affaire de Royal House. Elle est en deuil car son frère aîné, Henri, est mort la veille. Elle révèle au magistrat que l'homme qui a tué Archies est un justicier nommé Isidore Lapie et qu'elle aurait bien aimé le tuer à sa place. La jeune femme explique que dès le lendemain de la guerre, elle a fait, avec quelques amis, le serment solennel de ne jamais oublier les horreurs commises par l'Allemagne ; certes, beaucoup d'autres personnes ont fait ce serment mais elle et ses amis sont, en plus, passés à l'action. Ils ont veillé pour empêcher l'Allemagne de prendre sa revanche souterraine et tué sans hésitation l'ennemi dès que l'occasion se présentait ; elle remet les papiers que contenait le cercueil du faux Archies. Otto Breith dirigeait depuis près de cinq ans, sur le littoral méditerranéen, une organisation de contrebande, la G.S.F. qui contournait les clauses du traité de paix imposé à l'Allemagne et espionnait également pour préparer une nouvelle guerre armée en repérant et en équipant le terrain. Ida Stroeling était en réalité Sophie Holtz, Stani Ulpach, William Strock, et le sculpteur hollandais van Busch, Rudolf Bipper. Son association, la "Remember", estimait que l'armistice avait permis à l'Allemagne de s'en tirer à trop bon compte car elle n'avait pas subi la guerre sur son sol et qu'on avait négligé de l'anéantir. Nicolle explique qu'elle a finalement laissé Pierre s'accuser et être accusé pour pouvoir aller jusqu'au bout de son objectif sans attirer l'attention sur elle et sur Isidore. Desboves convoque Duteux-Rabusson auquel Nicolle demande de faire venir Pierre d'Urtigues. Elle vient de fournir les preuves de son innocence, lui demande pardon et lui dit qu'elle l'a toujours aimé ; mais au-dessus de cet amour il y avait l'amour de la patrie et la volonté de vengeance qui expliquent l'indifférence qu'elle se forçait d'avoir à son égard. Elle ajoute que l'alibi qui la disait chez Ferret la nuit du meurtre du faux Archies est un mensonge pour écarter d'elle tous les soupçons et lui permettre de continuer son œuvre de démantèlement de l'organisation de Breith : ce soir-là elle était bien chez Breith lorsque Lapie l'a tué pour la défendre. Pierre fond en larmes, pardonne, et

demande à Nicolle le droit de continuer à s'accuser. La jeune femme refuse car elle veut préserver l'honneur de l'homme qu'elle aime, de la Marine française et laisser faire la justice. Le juge dit à Nicolle qu'il l'admire et après accord avec le substitut, lui annonce qu'il va remettre tout le dossier de l'affaire au garde des Sceaux qu'il estime être le seul en mesure de prendre une décision.

Le lendemain, Hervé est enterré, deux jours après Isidore Lapie qui l'a été avec son chien, son compagnon dans les tranchées et son inséparable complice après la guerre. Nicolle est profondément marquée par la mort de son frère et a voulu exciter la colère des personnes présentes en montrant, sur le drap funéraire, non un uniforme rutilant et des décorations, mais la tenue ignoble que portait Henri à son retour d'Allemagne. Elle se souvient alors des premières paroles que celui-ci a prononcées lorsqu'il est revenu, quinze jours après l'armistice, paroles qui ont guidé sa vie depuis : "N'oublions jamais".

## VIII. Daily Mirror.

### 1. *Richard Chatterton, V.C.*, de Ruby M. Ayres (du 01/03/1915 au 03/05/1915).

Richard Chatterton somnole à son club car il n'a rien de mieux à faire. Ses pensées l'amènent à réaliser que ses rapports avec la charmante et riche jeune femme avec laquelle il est engagé, Sonia Markham, se sont dégradés depuis quelque temps. C'est le père de Sonia, à présent décédé, qui a racheté la propriété familiale des Chatterton, Burvale, et s'il aime la jeune femme, son union avec elle lui permettra également de redevenir propriétaire de cette demeure.

Les réflexions de Chatterton sont interrompues par le bruit d'une discussion. D'où il est assis, Richard ne peut voir les personnes qui parlent mais il reconnaît leurs voix. Il s'agit de deux de ses proches, le vieux George Jardine et Francis Montague. Les deux hommes parlent de la guerre, sujet qui passionne Jardine, tandis que Chatterton en a assez d'entendre parler de celle-ci en permanence. Richard entend soudain Jardine parler de lui et s'interroger sur le fait qu'un homme en aussi bon forme physique que lui ne parte pas pour le front. Selon Montague, Chatterton a toujours été un fainéant, il le sera toujours, et il n'est pas envisageable qu'il aille vivre à la dure dans les tranchées alors qu'il peut être installé confortablement chez lui et qu'une héritière qui pèse 20000£ par an attend de l'épouser. De plus, Montague est certain qu'il se moque totalement de Sonia et qu'il ne s'intéresse qu'à la fortune de celle-ci. Les deux hommes finissent leur conversation et quittent le club.

Chatterton est sous le choc et se demande si ses deux amis pensent qu'il a peur de partir se battre. Il a songé à le faire mais ne le pouvait pas car Sonia s'inquiète beaucoup à son sujet et car le mariage est proche. Troublé par ce qu'il vient d'entendre, il se rend chez lady Merriam où se trouve Sonia. La jeune femme a un comportement étrange à son égard et semble uniquement s'intéresser aux dernières nouvelles de la guerre. Richard se rend compte que la joie discrète qu'elle témoigne habituellement lors de leurs entrevues a disparu et se demande si la jeune femme n'a pas fini par croire elle aussi qu'il ne veut l'épouser que pour sa richesse. Sonia demande à Richard pourquoi il ne dit pas à Carter, son valet, que son devoir est de s'engager puisque celui-ci est jeune, fort et célibataire. Chatterton répond qu'il ne saurait se passer de Carter pour gérer son quotidien et, en souriant, demande à Sonia si elle a été piquée par la fièvre du recrutement et qu'elle devrait tenter d'envoyer sur le front leur ami Montague. Sonia précise que Montague se serait engagé s'il n'avait pas eu un accident juste avant la guerre, car lui n'est pas un lâche. Richard est blessé et, comme il lui semble que Sonia est tendue, il décide de partir. Juste à ce moment, la jeune femme lui dit qu'ils ne se marieront jamais et Chatterton s'en va, en proie à une forte colère. Il se rend chez Montague mais celui-ci est absent. Richard s'assoit pour l'attendre et voit une enveloppe adressée à Montague

posée sur la cheminée et écrite par Sonia qu'il met dans sa poche. Le téléphone sonne et comme personne ne décroche, Chatterton le fait ; il reconnaît avec horreur la voix de Sonia et se fait passer pour Montague. La jeune femme dit alors qu'elle a fait ce que ce dernier lui avait demandé, qu'elle a vu Richard, qu'elle ne peut pas l'épouser car il est faible et que le soir elle sera à un bal où elle espère voir Francis ; elle ajoute qu'elle partira avec lui et qu'elle l'épousera quand il le voudra. Chatterton se rend au lieu de rendez-vous. Sonia parle de son appel téléphonique à Montague mais celui-ci lui dit qu'il ne lui a pas parlé puisqu'il n'était pas chez lui. Elle comprend immédiatement que c'est Richard qui a décroché et lorsqu'il vient lui parler, elle lui confirme qu'elle a choisi de briser leur engagement. Fou de jalousie, Chatterton se rend directement chez Montague où les deux hommes ont une violente dispute. Richard comprend que Montague n'a jamais été son ami et a manœuvré dans son dos pour lui voler Sonia. Jardine intervient et empêche Richard d'en venir aux mains. Il parle ensuite de cette situation avec lady Merriam après que Sonia ait raconté à celle-ci ce qu'elle a décidé ; George se rend compte que les propos qu'il a tenus avec Montague au club ont contribué à provoquer cette crise et s'en veut. Il se rend chez Chatterton une semaine plus tard car ce dernier n'est plus réapparu nulle part pendant cette période et découvre qu'après avoir autorisé Carter à s'engager, le valet étant des plus désireux de le faire, Richard lui-même est habillé d'un uniforme kaki car il s'est engagé lui aussi. Chatterton déclare à Jardine qu'il pense que Carter est largement responsable de sa décision. Le vieil ami est très fier et aimerait lui aussi, si son âge le lui permettait, être utile à sa patrie et se battre. Richard lui fait promettre de ne révéler à personne sa décision. Le lendemain, au cours d'une promenade, Montague dit à Sonia que Richard a quitté l'Angleterre pour fuir ses créanciers. Dans un taxi qui passe à côté de celui dans lequel elle se trouve avec Montague, Sonia voit un homme en uniforme et croit reconnaître Richard. Mais ce ne peut être lui...

Un jour, Montague voit Chatterton dans la rue, en uniforme. Il est abasourdi d'imaginer que son ancien ami s'est engagé et se demande ce qui se passerait si Sonia venait à l'apprendre. Il retrouve la jeune femme qui lui annonce qu'elle part pour Burvale avec lady Merriam et lui propose de les rejoindre quelques jours plus tard, ce qu'il accepte. Lady Merriam, qui n'apprécie pas Montague est inquiète car elle sait que Sonia s'est engagée auprès de lui et demande à Jardine de tout faire pour empêcher cette union. Ce dernier s'arrange alors pour retrouver Chatterton et lui annonce la nouvelle. Richard dit qu'il en est ainsi, que Sonia est libre, et rappelle à Jardine sa promesse car il ne veut pas qu'il puisse être dit qu'il se sert de l'uniforme pour regagner Sonia. Le jour où Richard part pour son camp dans le Surrey, Jardine le retrouve à la gare de Victoria : le soldat remet à son ami un petit paquet et lui demande de le remettre à Sonia s'il lui arrive un jour quelque chose. Le même jour, Jardine rejoint Sonia et lady Merriam à Burvale où les deux femmes viennent

juste d'arriver. En parlant avec Jardine, lady Merriam devine que Chatterton s'est engagé et Jardine précise qu'il l'a fait en tant que simple soldat, qu'il est dans le même bataillon que Carter et insiste sur le fait que Sonia ne doit rien savoir car il a donné sa parole à ce sujet à Chatterton. A Burvale le trio retrouve le jeune Bertie Courtenay qui connaît très bien Richard : il ne croit pas à la fuite de Chatterton et se montre très déçu lorsqu'il apprend que Sonia a rompu son engagement. Bertie veut s'engager mais les médecins ne veulent pas de lui. Montague arrive à Burvale et au cours d'un dîner où Bertie est présent, Jardine apprend de ce dernier que le bataillon dont il sait que Chatterton fait partie va partir pour la France. Il revient à Londres pour tenter de voir Richard avant son départ. Lady Merriam et Sonia le rejoignent. Alors qu'elle fait du shopping, Sonia aperçoit un homme dans un taxi et reconnaît Richard qui est accompagné par une jeune femme en uniforme d'infirmière. Lorsqu'elle revoit Jardine, elle lui reproche de lui avoir fait croire quelque temps plus tôt qu'il était parti pour l'Amérique. L'ami de Chatterton essaie de persuader Sonia qu'elle s'est trompée et va se renseigner auprès du notaire de Richard qui lui apprend qu'il a été blessé par un shrapnel à l'épaule et qu'il est soigné dans un hôpital privé. Jardine rend visite à Richard. Celui-ci, qui pense toujours à Sonia décide d'aller l'attendre à la sortie du concert où elle se rend avec lady Merriam et Jardine afin de la voir ; il dit également à Jardine qu'il compte repartir pour les tranchées dès qu'il sera en mesure de le faire. A la sortie du concert, Richard voit Sonia en compagnie de Montague ce qui le blesse terriblement. Montague voit Chatterton et se dit que si Sonia le voit elle aussi, en uniforme et blessé, ses projets de mariage risquent de tomber à l'eau. Il croise Richard en train de se promener avec son infirmière et s'empresse de le répéter à Sonia qui est plus blessée qu'elle ne veut l'admettre. De plus, il ironise et dit que Richard a du prendre une infirmière parce qu'il est atteint d'une grippe.

Quelques jours plus tard, Courtenay croise Chatterton et apprend donc la vérité à son sujet. Le jeune homme a lui aussi réussi à s'engager. Lors d'un dîner, il révèle la vérité à Sonia et met donc à jour le mensonge de Montague : Chatterton est rentré du front il y a trois semaines suite à une blessure à l'épaule. Sonia prend peu à peu conscience de la vérité et demande à Jardine pourquoi il ne lui a rien dit ; celui-ci lui explique que c'est le vœu de Chatterton lui-même. Lorsque la jeune femme apprend que Richard va repartir pour la France, elle souhaite accompagner Jardine à la gare pour lui dire au revoir et lui parler. Mais à la gare de Waterloo la foule est trop grande et ils ne parviennent pas à approcher Chatterton. Sonia parvient juste à l'entrevoir alors qu'il sourit à une infirmière, miss Anderson ; lorsque le train part, elle s'évanouit. C'est l'infirmière qui aide à ramener Sonia à son hôtel et lorsqu'elle est remise, les deux femmes font connaissance.

Dans le train qui l'emmène, Richard apprend d'un de ses camarades qu'un vieil homme et une jeune femme nommée Sonia ont cherché à le voir à la gare de Waterloo. Il est bouleversé et ne cesse alors de se demander pourquoi Sonia a voulu assister à son départ. Il se dit qu'il y a peut-être

encore un espoir qu'elle l'aime. De retour dans les tranchées, il ne cesse d'y penser et d'espérer. De son côté, Sonia regarde chaque jour dans les journaux si elle ne voit pas apparaître le nom de Richard Chatterton dans les longues listes de morts au combat. Quelques jours après son retour sur le front, Richard, qui se bat pour rester en vie dans un véritable enfer, rencontre Carter qui lui dit que la bonne de Sonia, dont il est amoureux, lui a dit que sa patronne et Francis Montague étaient mariés. Tout d'abord étonné, Chatterton tente de ne pas y penser. Au cours d'une terrible bataille, Richard voit un officier blessé qui tente de ramper pour se mettre en sécurité. D'un bon il saute hors de la tranchée où il se trouve et se rue à son secours. Au prix d'incroyables efforts, il parvient à le secourir et à le ramener. Il fait alors une autre sortie et ramène également son valet, Carter ; mais au moment où il atteint sa tranchée, au retour, il s'effondre, grièvement blessé.

A Londres, Jardine lit dans le journal que Chatterton a été tué. Le jour même Sonia et lady Merriam lisent dans un autre journal que Richard est recommandé pour la *Victoria Cross*, mais plus tard elles lisent à leur tour qu'il est mort. Sonia, assommée, s'enferme dans sa chambre. Lady Merriam lui amène alors le petit paquet que Chatterton avait demandé à Jardine de lui remettre s'il lui arrivait quelque chose, paquet que l'ami de Richard a demandé à sa vieille amie de donner à sa place à la jeune femme. Sonia y trouve une lettre dans laquelle Richard s'excuse d'avoir fait douter la jeune femme, de l'avoir fait souffrir et dans laquelle il avoue qu'il n'a jamais aimé quelqu'un comme il l'a aimée elle. Deux jours plus tard, Sonia reçoit la visite de Montague. Au cours du déjeuner, il insulte la mémoire de Richard en sous-entendant que ce dernier s'est engagé uniquement pour ramener une *Victoria Cross*. La jeune femme se rend alors compte qu'elle ne peut pas épouser cet homme et s'enfuit. Elle est déjà partie lorsque Jardine arrive et annonce que Chatterton est toujours en vie et soigné dans un hôpital français, nouvelle qu'il a apprise grâce à une relation au ministère de la Guerre. Jardine et lady Merriam sont très inquiets lorsqu'ils constatent le départ de Sonia et Montague est assommé lorsqu'il apprend que Chatterton est toujours en vie.

Sonia, dans son errance, échoue à la gare de Victoria où elle se heurte à l'infirmière Anderson. Elle apprend alors que Richard est toujours en vie mais sa joie est de courte durée car elle s'aperçoit alors que la jolie infirmière porte l'anneau de Richard. Sonia se réfugie chez une ancienne servante, M<sup>rs</sup> Simpson.

Richard, sévèrement blessé, apprend qu'il va être décoré de la *V.C.* et reçoit la visite de Jardine. Ce dernier lui explique que Sonia n'est pas mariée à Montague et qu'elle a disparue de Londres. Il reçoit alors un télégramme de lady Merriam qui lui demande de rentrer au plus tôt et il craint le pire. Le lendemain matin, il est chez lady Merriam, et apprend que Bertie Courtenay a vu

Montague et Sonia dans un restaurant et que Francis a dit au jeune homme qu'il s'était marié avec Sonia. En réalité, Sonia n'a pas épousé Montague qui s'est ingénié à répandre cette fausse nouvelle. Sonia s'est enfuie du restaurant après avoir été vue par Courtenay et s'est alors réfugiée chez lady Merriam. A partir de ce moment, lady Merriam dément la nouvelle du mariage auprès de tous les gens qu'elle croise et informe également Jardine. Quelques semaines plus tard, alors que Sonia, lady Merriam et Jardine sont à Burvale, ce dernier annonce à sa vieille amie que Chatterton va bientôt arriver ; il en parle également à la receveuse des postes et tous les deux sont du même avis en ce qui concerne la nécessité de fêter ce retour. Sonia a vent de la nouvelle qui a fait le tour du village et a peur de ce qui va se passer lorsque Richard sera là. Quelques jours plus tard, elle demande à lady Merriam d'aller à Londres pour assister à une matinée en faveur des Russes et Jardine les accompagne. Il passe à son club puis se rend chez un bijoutier afin d'acheter un présent à lady Merriam dont il est épris depuis très longtemps. Il y croise Montague et ne peut se retenir de faire un scandale, en venant jusqu'aux mains. Il retrouve Sonia et lady Merriam pour déjeuner puis, après la matinée en faveur des Russes, le trio décide de prendre le thé avant de repartir pour Burvale. Richard est présent à l'hôtel où Sonia se rend avec ses deux amis et retrouve celle-ci. Si les premiers contacts sont distants, Sonia, lorsqu'elle est seule avec Richard, lui explique qu'elle s'est tournée vers Montague car elle était très en colère après lui mais que dès qu'elle a connu son départ pour le front elle s'est aperçue qu'elle l'aimait. Elle lui dit combien elle est fière de lui, du héros qu'il est devenu. Richard ne pourra plus retourner se battre à cause de la gravité de sa blessure au bras. Lady Merriam et George Jardine sont heureux que toute cette histoire soit terminée et espèrent que le mariage entre les deux jeunes gens sera rapidement célébré.

## **2. *The White Feather*, de Meta Simmins (du 20/09/1915 au 25/10/1915).**

Alors qu'elle effectue la traversée entre New-York et l'Angleterre après avoir passé quelques années en Amérique où elle avait accompagné son père, Rosemary Arden rencontre John Harland et tombe amoureuse de lui. Elle se demande si ce dernier éprouve les mêmes sentiments qu'elle mais se demande aussi s'il est un lâche comme les autres passagers le pensent ; en effet, tous ont imaginé que cet homme en pleine force de l'âge rentrait dans son pays afin de s'engager dans l'armée pour défendre son pays mais John n'a pas caché que ce n'était pas le but de son voyage. A partir de ce moment il a été ostracisé par les autres voyageurs. Un soir que la chaleur dans sa cabine devient insupportable, mais aussi parce que ses pensées la tourmentent, Rosemary sort sur le pont du navire et rencontre John. Au cours de leur discussion, elle découvre qu'il est épris d'elle mais qu'il ne semble pas vouloir donner libre cours à ses sentiments. Elle demande à Rosemary si elle ne le méprise

pas trop et si elle pense elle aussi qu'il est un lâche. Elle ne répond pas mais retire deux des plumes blanches qui ornent son manteau et les jette aux pieds d'Harland avant de retourner dans sa cabine. Durant la nuit, le bateau, l'Orétania, est torpillé. Alors que Rosemary semble condamnée à mourir noyée dans sa cabine, elle est sauvée par Harland, cet homme qu'elle a pris pour un lâche et insulté avec des plumes. Il parvient à la faire monter dans une chaloupe et, plutôt que de sauver sa propre vie, donne sa place à un vieil homme dont l'épouse est déjà dans la chaloupe. La dernière vision que Rosemary a de John, lorsqu'elle s'éloigne, est son visage alors qu'il sombre avec le navire torpillé.

Rosemary se réveille dans un hôtel de Queenstown. Elle apprend que John Harland, comme beaucoup d'autres, est porté disparu et interroge un officier de l'Orétania afin de savoir s'il sait quelque chose au sujet de l'homme qui lui a sauvé la vie. L'officier répond que d'après lui Harland a succombé avec le navire car s'il avait survécu, il aurait été arrêté lors du débarquement des survivants puisqu'il est un escroc et voleur américain recherché par la police new-yorkaise ; l'équipage de l'Orétania avait été prévenu par sans-fil 24h avant le torpillage. Rosemary a du mal à y croire... Après un séjour d'une semaine à Queenstown, elle part pour Londres afin de se rendre chez M<sup>r</sup> Félix Hammerton, nommé tuteur par son père jusqu'à ce qu'elle entre en possession d'une importante fortune dans un an, pour ses 23 ans. Rosemary trouve d'emblée cet homme, son épouse, son fils Gilbert et l'ambiance de la maison étranges, quelque peu sinistres. De plus le physique de Félix Hammerton et ses manières ne lui plaisent guère. Durant sa première nuit chez les Hammerton, elle quitte sa chambre et se rend dans la bibliothèque pour récupérer un petit porte-bonheur que John Harland, auquel elle ne cesse de penser, lui a donné. Elle surprend alors un homme en train de fouiller un bureau ; cet homme n'est autre que John Harland. Rosemary est alors convaincue que Harland est bien un voleur, songe à donner l'alerte, mais Harland lui dit de ne pas le juger sur les apparences et qu'elle ne devra le juger que lorsqu'elle aura entendu ses explications. Hammerton et son fils, qui travaille au ministère de la Guerre, reviennent alors qu'ils s'étaient absents. Harland pénètre dans une pièce sans issue fermée par un rideau pour se cacher et Rosemary fait face à Félix Hammerton et à son fils qui ont vu depuis l'extérieur une lumière dans la bibliothèque et ont immédiatement pensé à un voleur. La jeune femme explique pourquoi elle est venue dans cette pièce et ne parle pas de Harland alors que Gilbert jure avoir entendu une voix d'homme. Elle constate, alors que Hammerton père pénètre dans la pièce sans issue, que John a disparu. Après une nuit agitée durant laquelle elle s'interroge sur les événements de la bibliothèque, Rosemary passe la matinée et l'heure du déjeuner dans sa chambre. Elle participe l'après-midi à une *garden-party* organisée par les Hammerton et voit arriver Harland en compagnie d'un vieil ecclésiastique dont il semble très proche, M<sup>r</sup> Vernon, dont il est le filleul. Harland est présenté comme se nommant Denis

Carr et Rosemary ne comprennent pas ce que tout cela signifie. Hammerton apparaît alors avec un étui à cigarettes qu'il a trouvé dans sa bibliothèque et que M<sup>r</sup> Vernon identifie sans doute possible comme celui de Denis Carr puisque c'est lui-même qui le lui a offert. Rosemary se demande comment Harland/Carr va s'en sortir. Hammerton dit à Carr qu'il se demande comment son étui a pu se retrouver dans la bibliothèque alors que personne sauf lui-même n'y a pénétré depuis le matin... Carr reconnaît que l'étui est bien le sien mais explique qu'il ne l'a pas vu depuis environ six mois ; en effet, celui-ci lui a été volé, avec d'autres effets, lorsqu'il était à New-York par le célèbre voleur nommé Harland, mort dans le naufrage de l'Orétania. Rosemary dit que c'est ce même Harland qu'il l'a sauvée et que même s'il était un voleur, il était donc également un homme courageux. Carr se dit heureux de retrouver cet étui auquel il tient et lorsque Hammerton s'éloigne, il peut entamer une conversation avec Rosemary. Celle-ci l'interroge directement afin de savoir comment il a réussi à s'éclipser de la pièce sans issue. Il explique que la pièce était un office par le passé, la bibliothèque une salle à manger et qu'il y a donc dans la pièce sans issue un monte-charge relié à la cuisine. Puis il explique à la jeune femme qu'il l'aime et qu'il veut l'épouser au plus vite. D'abord très étonnée, Rosemary accepte de croire en l'amour de John/Denis. Celui-ci lui demande quels sont ses liens avec les Hammerton et la jeune femme lui explique que son père était ami avec Félix Hammerton il y a quelques années et qu'il a nommé celui-ci tuteur de sa fille ; elle doit demeurer sous sa garde pendant un an jusqu'à ce qu'elle entre en possession de son argent. Savoir Rosemary à la merci d'un homme comme Hammerton inquiète Denis.

Environ une semaine plus tard, semaine au cours de laquelle Denis a rendu plusieurs fois visite à Rosemary, il est prévu qu'il l'emmène à Londres pour lui offrir une bague. Hammerton père, le jour où Denis doit venir chercher la jeune femme, la met en garde en lui disant qu'ils ne savent ni l'un ni l'autre grand-chose au sujet de Carr et lui demande donc de se méfier, d'autant plus qu'elle va devenir riche. Il met également l'accent sur le fait qu'un homme comme lui devrait être sous les drapeaux. Carr arrive en automobile avec M<sup>r</sup> Vernon et le trio part pour Londres. Après avoir déposé Vernon, Denis/John emmène Rosemary déjeuner puis lui offre une bague, bague qu'elle perd dans une fontaine ornant le jardin d'une maison qu'ils visitent et dans laquelle Carr est surpris de se retrouver face à un portrait qui lui rappelle une femme qu'il a connue il y a plusieurs années mais n'en dit rien à Rosemary.

Une semaine plus tard, un matin de la fin du mois de septembre, alors qu'il parle avec Rosemary de l'actualité, Hammerton s'absente subitement, comme si quelque chose l'avait perturbé. En réalité, il vient de lire que le voleur John Harland a été arrêté à New-York alors qu'il était censé avoir été tué dans le naufrage de l'Orétania. Comment un étui à cigarettes volé par Harland a-t-il pu

se retrouver dans sa bibliothèque si le voleur ne s'est pas réfugié en Angleterre ? Carr et Rosemary sont-ils complices et si tel est le cas que savent-ils exactement ? Sous le prétexte de lui montrer un nouvel instrument de musique qu'il vient de recevoir pour compléter sa collection, Hammerton fait venir sa pupille dans la petite pièce sans issue apparente qui communique avec la bibliothèque et lui dit que le voleur Harland dont ils ont parlé le jour de la garden-party n'est en réalité pas mort sur l'Orétania mais qu'il a été capturé à New-York. Il ajoute qu'il y a là un mystère et explique à Rosemary que si Harland a été appréhendé à New-York et n'a donc jamais quitté cette ville, qui est l'homme qui s'est fait appeler par ce nom et l'a sauvée sur l'Orétania ? Après cette discussion avec Rosemary, Hammerton en a une autre avec son fils Gilbert et lui dit qu'il est certain que c'est Carr qui était sur le navire torpillé, sous le nom de Harland, puis dans la bibliothèque où il a laissé son étui à cigarettes ; il est certain que Rosemary l'a vu cette nuit-là et a menti pour lui venir en aide. Afin d'en apprendre davantage sur Carr, Félix Hammerton demande à son fils de lui fournir le dossier de celui-ci.

Hammerton invite Carr à dîner. L'ambiance est sinistre et les deux hommes finissent par se retirer afin de jouer au billard. Comme leur absence est très longue, Rosemary décide d'aller les retrouver ; elle surprend alors Denis qui ouvre le coffre de Hammerton tandis que celui-ci est inconscient sur une chaise. Le cri qu'elle pousse avertit M<sup>rs</sup> Hammerton et interrompt Carr. Mrs Hammerton jette des papiers dans la cheminée. Denis révèle à Rosemary qu'il est un agent des Services Secrets et qu'elle l'a donc définitivement compromis. La jeune femme apprend que les Hammerton sont non seulement des ennemis de son pays mais aussi les siens et part avec Denis afin d'être hébergée par M<sup>r</sup> Vernon, même si Hammerton, en tant que tuteur, prétend avoir des droits sur elle. Le lendemain, Rosemary apprend que les Services Secrets ont renvoyé Denis et s'en veut énormément d'avoir ruiné la carrière de l'homme qu'elle aime même si Denis/John ne l'accable pas.

Quelques semaines plus tard, Denis et Rosemary se marient. Après la cérémonie, très simple, alors qu'ils se rendent dans la maison que la richissime sœur de M<sup>r</sup> Vernon leur a offert comme cadeau de mariage, ils entendent une voix qui crie "Denis" et ce dernier voit apparaître dans le brouillard le visage d'une femme qui lui est familier puis celui-ci disparaît comme un fantôme. Lorsqu'ils arrivent chez eux, Denis se demande qu'il doit parler de cette femme à Rosemary mais n'en a pas le courage. Un pli lui est remis qu'il ouvre lorsqu'il est seul quelques instants : il s'agit d'une lettre de Félix Hammerton qui lui dit qu'il aurait du réfléchir avant de se marier pour la seconde fois et qu'une femme est certainement du même avis... C'est là la revenge d'Hammerton mais Denis se demande comment celui-ci a réussi à savoir qu'il s'est déjà marié il y a des années. La femme aperçue dans le brouillard est cette première épouse qu'il croyait décédée. Après de longues

et douloureuses hésitations car il ne veut pas briser le cœur de Rosemary, il décide de tout révéler à celle-ci. Il a rencontré Véronique, sa première épouse, à Vienne alors qu'il travaillait déjà pour les Services Secrets ; c'était une Anglaise qui n'avait jamais vu l'Angeterre, comme beaucoup de membres de la colonie britannique de cette capitale, et peut-être aussi car son père avait des raisons de se tenir éloigné de son pays. Rapidement il y a eu des tensions, notamment à cause de la manière de vivre de Véronique, très dépensière et encore plus une fois qu'elle apprit qu'elle était atteinte de tuberculose, maladie dont étaient mortes sa mère et sa sœur. Véronique, dès lors, n'a plus eu aucune limite et a fini par trahir son époux en lui volant des secrets et en les vendant à très bon prix. Elle l'a ensuite quitté pour un autre homme et, il y a environ un an, Denis a appris qu'elle était morte, et le croyait jusqu'à ce qu'il la revoie le matin même. Rosemary se montre très compréhensive et plaint sincèrement Denis. Les jeunes mariés sont conscients de ce que cette situation implique et Rosemary demande à Denis de partir tant qu'elle se soit le courage de le supporter. Denis ne veut pas la quitter mais Rosemary insiste car c'est la seule solution ; le jeune homme finit par s'exécuter.

Il erre dans les rues et croise Farqueharson, une de ses connaissances, auquel il raconte qu'il ne fait plus partie des Services Secrets à cause de l'affaire Hammerton : personne n'a voulu le croire quand il a soutenu qu'ils étaient des conspirateurs et ils ont de puissantes protections. Farqueharson lui dit qu'il l'a toujours cru et lui parle d'une femme nommée Véronique, une Anglaise venue de Vienne, qui semble en affaire avec eux. Denis est certain que cette Véronique est son épouse et demande à Farqueharson de lui communiquer l'adresse de cette dernière. Il se rend au domicile de Véronique et se retrouve face à sa première épouse ; elle a beaucoup changé et sa beauté s'est en grande partie évaporée à cause de la maladie. Elle avoue très facilement qu'Hammerton l'a payée pour qu'elle apparaisse juste après la cérémonie du mariage. Elle explique qu'il ne lui reste certainement plus très longtemps à vivre, quelques semaines ou quelques mois, semble vraiment navrée pour ce qu'elle a fait le matin même et veut réparer en renvoyant son argent à Hammerton en lui faisant croire qu'elle n'est pas Véronique mais sa sœur. Les Hammerton ne pourront pas prouver le contraire et Denis pourra retrouver la femme qu'il aime, lui dire que ce n'était qu'une erreur. Mais Denis refuse car il ne veut pas mentir à Rosemary. Il demande à Véronique de ne plus fréquenter les Hammerton et lui dit qu'il va s'arranger pour qu'elle ait de quoi vivre décemment.

Chez les Hammerton, Gilbert raconte à son père ce que Véronique a fait le matin mais ce dernier reçoit un pli de la première épouse Carr qui lui rend son argent et lui annonce qu'elle a averti Denis et ne fera plus rien contre lui.

Quelques jours plus tard, alors qu'il marche dans les rues de Londres, Denis assiste à une messe pour les morts sur le front qui le touche profondément. Il se dit alors qu'il s'est assez apitoyé,

que ses peines et ses rêves déçus ne sont rien comparés à la situation et aux besoins de sa patrie. Il décide alors de s'engager, de ne pas être un lâche car il n'a rien à faire à Londres alors que le destin de son pays est en jeu. Il croise un ancien ami, le capitaine Mairhead auquel il demande de pouvoir partir au plus vite sur le front sans perdre six mois à s'entraîner comme n'importe quelle autre recrue. Il obtient de pouvoir partir environ une semaine plus tard ce qui lui laisse tout juste le temps de mettre ses affaires en ordre. Après quelques hésitations, il décide de se rendre, la veille de son départ, chez Rosemary pour tenter de la voir une dernière fois, sans se montrer. Mais au moment où il arrive elle se met à la fenêtre et l'aperçoit. Elle descend le retrouver et constate qu'il est en uniforme. Lorsqu'il lui annonce qu'il part le lendemain elle est très fière de lui. Grâce à Mairhead il est attaché à *l'Armoured Car Section of the Navy Air Squadron* et obtient un commandement. Les instants partagés par Denis et Rosemary sont empreints d'une grande tendresse et la jeune femme fait preuve d'un grand courage. Le lendemain, Vernon arrive chez Rosemary et lui dit que le matin, alors qu'il était allé à la gare pour voir le train de Denis partir, il n'a pas vu celui-ci et que Mairhead lui a expliqué que, constatant l'absence de Denis, il a tenté en vain de le joindre par téléphone jusqu'au départ du train : Wilson, le serviteur de Denis lui a dit que son maître était sorti la veille au soir et qu'il n'était pas rentré. Vernon pense qu'il est peut-être arrivé quelque chose à Denis car il s'est fait beaucoup d'ennemis lorsqu'il travaillait pour les Services Secrets. Rosemary pense que le mieux à faire est de voir Wilson et Vernon l'y accompagne. Le serviteur ne sait rien au sujet de la disparition de Denis mais promet de prévenir Rosemary s'il découvre quelque chose. De retour chez elle, Rosemary reçoit la visite de Gilbert Hammerton qui lui dit venir en ami. Il lui dit qu'il l'aime comme un fou, qu'il sait que Denis n'est qu'un lâche qui n'a pas su faire face à son devoir et qu'il sera en conséquence fusillé pour désertion lorsqu'il sera pris. Rosemary ne le croit pas et profite de la venue d'une bonne qui lui apporte une lettre pour lui demander de raccompagner Gilbert. Wilson lui a envoyé un morceau de papier sur lequel est notée une adresse incomplète, papier qu'il a trouvé collé sous la base du téléphone. Rosemary reçoit un appel du serviteur de Denis qu'elle rejoint ; ce dernier a trouvé une lettre signée Véronique qui permet de compléter l'adresse du morceau de papier. Rosemary reconnaît dans Véronique le prénom de la première épouse de Denis et décide qu'il faut aller chercher Denis chez elle ; Wilson l'accompagne.

Après son entrevue avec Rosemary, Denis rentre chez lui. Il reçoit un appel de Véronique qui lui a demandé de venir chez elle au plus vite. Une fois chez Véronique, celle-ci lui dit qu'elle a eu connaissance d'un projet d'attaque contre une grande fabrique de munitions pour le lendemain soir : c'est de Barbara Risborough, l'épouse de l'homme employé dans cette usine qui va commettre l'attentat, qu'elle tient l'information. Les Hammerton sont mêlés à cette affaire et Denis pourra faire

un beau coup de filet. Ces derniers arrivent alors chez Véronique et Denis se demande si son épouse ne l'a pas trahi une nouvelle fois en l'attirant dans un piège. Véronique demande à Denis de se cacher dans une pièce voisine et la conversation qu'il épie prouve que Véronique ne l'a pas trahi. Hammerton dit qu'il sait qu'elle a appelé Denis et que celui-ci est caché dans la pièce voisine. Carr sort pour faire face aux deux hommes qui le frappent, le laissent pour mort, tandis que Véronique meurt d'un arrêt cardiaque pendant la bagarre. Hammerton père et fils tentent ensuite de quitter discrètement le bâtiment. Rosemary et Wilson arrivent devant la porte de Véronique ; ils frappent et sonnent mais personne ne leur répond. Ils entendent alors un petit bruit et Wilson décide d'enfoncer la porte. Ils découvrent alors le corps inanimé de Véronique et Denis, sérieusement blessé, qui reprend cependant connaissance. Barbara Risborough arrive et trouve Véronique sans vie. Elle dit qu'elle sait qui est responsable de ce qui s'est passé : les Hammerton, qu'elle a vus fuir le bâtiment la nuit dernière alors qu'elle venait voir Véronique qui ne lui a pas ouvert. Lorsqu'il entend le nom de Hammerton, Denis se souvient de la révélation de Véronique au sujet du complot visant une fabrique de munitions et demande à Rosemary de téléphoner au plus vite à Farqueharson au ministère de la Guerre pour lui parler de John Risborough. L'épouse de celui-ci dit alors qu'il est inutile d'appeler le ministère car son époux est mort à la suite d'un accident : c'est des Hammerton qu'il faut s'occuper.

Chez ces derniers, Gilbert apprend à son père la mort de Risborough. Félix reçoit un appel qui lui apprend que sa famille a été démasquée. La fuite s'organise donc au plus vite mais les Hammerton sont arrêtés lorsqu'ils quittent leur domicile.

Lorsque Denis est remis, un second mariage est organisé, par licence spéciale, afin de légaliser l'union précédente maintenant que Véronique n'est plus un obstacle. Le couple retourne voir la maison qu'ils avaient visitée et où Rosemary avait perdu la bague. Elle veut que cette maison qui lui avait tant plu soit la leur et, pendant une promenade dans le jardin, elle retrouve sa bague dans la fontaine. Denis part pour la France et Rosemary affronte avec sérénité cette séparation car c'est un devoir pour une Anglaise de montrer le courage avec lequel elle affronte le départ de son époux.

### **3. *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, de Ruby M. Ayres (du 20/03/1917 au 23/04/1917).**

Nan Marraby s'est engagée avec Peter Lyster juste avant le départ de celui-ci pour le front, en France ; il est convenu que les deux jeunes gens se marieront lors du prochain retour de Peter en Angleterre. Depuis cette époque elle vit chez son amie Joan Endicott dont l'époux, Tim, combat lui

aussi en France. Joan est plus solide et confiante en l'avenir que sa colocataire et fait son possible pour remonter le moral souvent défaillant de cette dernière.

Trois ans plus tôt, Nan a quitté son père, sa belle-mère et ses trois jeunes demi-frères pour venir à Londres car elle ne supportait plus l'ambiance tendue qui régnait au domicile familial, notamment à cause de ses rapports avec sa belle-mère, une femme froide et très autoritaire. D'un naturel indépendant, elle a alors décidé de partir pour gagner sa vie et a trouvé une place de dame de compagnie chez une femme âgée, *miss Lyster*. Lorsque cette dernière est morte, elle a rencontré son neveu, Peter, et les deux jeunes gens sont immédiatement tombés amoureux l'un de l'autre. Nan avait rencontré Joan pendant qu'elle était encore avec *miss Lyster* et lorsque Tim, après Peter, est parti pour la France, les deux jeunes femmes ont décidé de vivre ensemble dans le petit appartement de Joan, attendant jour après jour de recevoir des nouvelles de leurs aimés et se soutenant l'une l'autre.

Aux dernières nouvelles, en ce début de printemps, Peter a été gravement blessé. Courageuse, Nan a accueilli la nouvelle avec calme et son attitude fait l'admiration de Joan qui sait qu'à la place de son amie elle aurait été effondrée. John, un ami de Peter qui a déjà écrit à Nan pour lui annoncer la blessure de Lyster, rend visite aux jeunes femmes et apprend une terrible nouvelle à Nan : physiquement, Peter s'est très vite remis de sa blessure, mais il a subi un choc très violent qui lui a fait perdre la mémoire ; il ne se souvient pas de son passé avant la blessure et ne sait donc plus qui est Nan et qu'il devait l'épouser. Lorsque cette dernière apprend que Peter demeure dans un hôtel de Londres avec John, elle tient absolument à aller le voir, espérant qu'à sa vue il recouvrera au moins une partie de ses souvenirs. John essaie de dissuader Nan afin de lui épargner des souffrances qu'il sait inévitables mais elle insiste. A l'hôtel, elle trouve Peter en train de discuter avec une jolie jeune femme et celui-ci ne reconnaît pas Nan lorsqu'elle s'approche de lui et lui adresse quelques mots. Peter semble en si bonne santé que Nan en vient à se demander s'il ne simule pas. Pour John, il ne faut pas brusquer Lyster en lui révélant la vérité au sujet de Nan et il pense, comme les médecins, que son ami sera guéri dans quelques semaines ou quelques mois ; Nan est d'accord pour que le secret soit maintenu. Le lendemain, John rapporte à Nan les lettres qu'elle a écrites à Peter et lui annonce qu'il va passer quelques temps chez sa sœur, une veuve de guerre nommée Doris Mears, en compagnie de Peter, afin de quitter l'atmosphère bruyante et agitée de Londres. Il propose à Nan de les accompagner chez sa sœur car il a envie de tout faire pour aider la jeune femme dans son malheur, mais elle refuse cette invitation.

Joan reçoit un télégramme de Tim qui lui annonce qu'il vient en permission quelques jours plus tard. La jeune femme déborde de joie et sans véritablement se rendre compte de l'égoïsme dont

elle fait alors preuve au vu de la situation de Nan, elle dit à celle-ci qu'elle aimerait qu'elle quitte son appartement pendant quelques jours afin qu'elle puisse se retrouver seule avec Tim. Nan se dit qu'elle peut retourner chez son père ou qu'elle trouvera bien des amis pour l'héberger. Lors d'une promenade dans les rues de Londres, elle rencontre John et Peter. Le trio prend le thé et les derniers espoirs de Nan s'effondrent lorsqu'elle se rend compte que Peter ne s'intéresse pas du tout à elle. Lorsque John apprend que la jeune femme compte séjourner quelques jours chez son père, à Leavendon, dans le Hertfordshire, il est enchanté : en effet, sa sœur Doris n'habite qu'à deux miles de là. Nan ne montre pas le même enthousiasme et se dit qu'elle s'arrangera pour se tenir éloignée de Peter. Lorsqu'elle revient chez Joan, un télégramme lui apprend la mort de sa belle-mère et elle quitte de suite Londres car elle ne veut pas que ses trois jeunes demi-frères affrontent seuls cette situation. Un homme monte dans le train qui la conduit à Leavendon, se présente sous le nom de Sefton, un ami de Peter, et précise qu'il a déjà rencontré Nan lors d'un dîner, la veille du départ de son fiancé pour la France. Au cours du trajet, Nan dit à Harley Sefton qu'elle n'est plus engagée avec Peter sans toutefois parler de l'état de ce dernier. Sefton lui dit alors que sa situation lui rappelle le cas d'une autre jeune femme : un de ses amis, lorsqu'il est revenu du front, a prétendu avoir perdu la mémoire et ne plus reconnaître son épouse, tout cela pour se séparer d'elle car, comme beaucoup d'autres hommes, il s'était marié en urgence juste avant de partir pour le front alors qu'il ne connaissait son épouse que depuis quelques jours, un de ces nombreux mariages de guerre qui sont si souvent synonymes d'échecs. Nan se demande un instant si Peter est capable de cela mais s'en veut immédiatement. A Leavendon, Sefton conduit Nan jusqu'au domicile de son père ; comme il a loué une maison pour l'été dans le même village que celui où habite Doris Mears, il se propose de la revoir. Lorsqu'elle entre, la jeune femme ne trouve personne mais découvre une lettre écrite par M. Marraby et adressée à Sefton ; elle s'étonne que ce dernier ne lui ait pas dit connaître son père. Plus tard, elle rencontre Arnott qui lui confirme que Peter est avec lui chez Doris. Nan l'interroge au sujet de Sefton et apprend que ce dernier est un prêteur sur gages de la pire espèce.

Un jour qu'ils rentrent de leur escapade habituelle dans les bois voisins, les trois demi-frères disent à Nan qu'ils ont rencontré Peter et semblent apprécier ce soldat qu'ils voient comme un héros. Peter rencontre Harley Sefton mais ne le reconnaît pas, ce qui étonne le prêteur sur gages ; Lyster explique alors qu'il a perdu la mémoire. Lors d'une visite que Sefton rend à Nan, les trois demi-frères reconnaissent dans le visiteur l'homme qui les a battus avec une cravache ; Nan, qui n'apprécie pas beaucoup Sefton se met alors à le détester. Elle apprend de la bouche du prêteur sur gages que son père lui doit de l'argent, ce qu'elle ne croit pas, et Sefton insinue que Peter lui en doit également beaucoup et qu'il a l'intention de le récupérer. Après son départ, Nan se précipite en

larmes dans les bois et y croise Peter. Celui-ci se montre doux et compatissant et parle à la jeune femme de sa perte de mémoire, des souffrances qu'elle lui cause et dit qu'il n'apprécie pas Sefton. Il questionne Nan au sujet de ses larmes mais elle lui répond qu'elle les lui expliquera peut-être un jour.

John rend visite à Nan en compagnie de sa sœur ; si les deux jeunes femmes restent courtoises, une sorte d'antagonisme latent semble s'installer entre elle. Lorsque Peter arrive chez Nan en compagnie des trois jeunes garçons qu'il a une nouvelle fois rencontrés dans les bois et avec lesquels il est devenu ami, l'atmosphère devient électrique.

Lors d'une promenade dans les bois, Nan rencontre Sefton qui lui demande de l'épouser mais elle refuse. Le prêteur sur gages propose alors à la jeune femme, si elle accepte, d'annuler les dettes de son père et aussi celles de Peter ; de plus, il menace de révéler toute la vérité à Lyster si elle ne cède pas à ses avances. Elle repousse malgré tout la proposition et Sefton, qui saisit Nan, qui se défend, et l'embrasse sauvagement. Pendant qu'ils luttent, Peter arrive et assiste à la scène. Il se propose d'aider la jeune femme mais Sefton force celle-ci à refuser l'assistance de Lyster qui se proposait de la raccompagner chez elle. Nan a le cœur brisé de laisser Peter s'éloigner dans ces conditions et s'enfuit en courant vers la maison de son père. Un moment plus tard, alors qu'elle se sent misérable, elle voit Peter dans le jardin. Elle ne veut pas lui parler et demande à sa servante, Mary, de dire qu'elle est absente. Elle va ensuite voir son père pour avoir des explications au sujet de ses rapports avec Sefton. M<sup>r</sup> Marraby apprend à sa fille qu'il va partir quelques jours pour Londres, reconnaît qu'il doit de l'argent à Sefton car si la guerre a permis à certains de faire fortune, lui fait partie de ceux auxquels elle a presque tout fait perdre, et lorsque sa fille lui fait part de la demande en mariage de Sefton qu'elle a refusée, il lui en veut et l'accuse d'égoïsme.

Pendant deux jours Nan n'a plus de nouvelles de Peter. John lui rend visite une fois et lui demande si un autre homme a l'ombre d'une chance avec elle. Nan répond qu'elle n'aimera jamais personne d'autre mais pense qu'Arnott fera un jour un excellent époux. Elle se dit aussi qu'il aurait peut-être été plus simple que Peter soit tué. Un peu plus tard, Peter arrive avec les trois enfants à l'heure du thé qui est le moment de la journée que les demi-frères préfèrent et qu'ils passent en compagnie de Nan. Il semble perturbé et demande à Nan s'il est exact qu'elle va bientôt épouser cette brute de Sefton. Il semble très intéressé par cette question et, comme cela lui est déjà arrivé auparavant, il a le sentiment d'avoir connu Nan par le passé. Il insiste et Nan lui donne une réponse ambiguë.

Le lendemain, elle se dit que le mieux qu'elle a à faire est d'accepter la proposition de Sefton. Elle rencontre *miss* Dudeney, la sœur du vicaire, véritable commère, qui lui dit que la veuve Mears va

se marier pour la seconde fois avec un certain Peter Lyster, un soldat qu'elle loge. Nan est sous le choc et comme elle estime alors que tout bonheur lui est interdit, que son union avec le prêteur sur gages sera profitable à son père et à Peter, elle accepte la demande en mariage de Sefton tout en lui faisant comprendre qu'elle ne l'aime pas. En échange, Sefton lui promet de lui donner dès le lendemain les reconnaissances de dette de son père et celles de Peter le jour du mariage. Le jour suivant, Nan reçoit la visite de John qui a entendu au village la nouvelle de son mariage avec Sefton et lui demande des explications. La jeune femme dit que c'est l'argent qui la motive, ce que John ne croit pas, et lorsqu'elle parle du mariage de Peter et Doris, John lui dit que ce ne sont que des rumeurs totalement fausses. Il annonce aussi à Nan que Peter va demander à retourner en France et qu'au vu des besoins de l'armée britannique, il y a de fortes chances qu'il soit pris, car après tout, physiquement, il est tout à fait apte à faire un bon soldat. Sefton est annoncé par Mary et Arnott se retire. Le prêteur sur gages donne comme promis les reconnaissances de dettes de M<sup>r</sup> Marraby à sa fille. Claudie, le plus jeune des trois demi-frères dit plusieurs fois à Sefton qu'il le déteste et ce dernier, qui ne les apprécie pas les trois enfants, veut corriger l'enfant mais Nan l'en empêche.

Lorsqu'il se rend à Londres pour savoir s'il peut à nouveau être envoyé sur le front, Peter est victime d'un accident, son taxi en heurtant un autre. Le passager du second taxi, une jeune femme, est choqué mais aussi pressée car elle doit prendre un train quinze minutes plus tard. Peter propose donc de l'accompagner à la gare avec son taxi qui est en état. Durant le trajet, la jeune femme, qui n'est autre que Joan Endicott, lui explique que son époux, rentré en permission, vient de repartir pour le front et qu'elle se rend à Leavendon pour y retrouver sa meilleure amie, Nan, dont elle raconte brièvement les malheurs liés au retour de son fiancé amnésique. Peter est sous le choc et commence à prendre conscience de la vérité. Il se confie à Joan qui n'en revient pas, lui demande son aide, et ils repartent tous les deux pour Leavendon. Peter demande à l'amie de Nan de ne parler de rien, au moins pour le moment, à cette dernière.

A Leavendon, Joan demande à Claudie de porter un message à Peter. Sefton croise le jeune garçon et comme il souhaite se venger de ce petit qui lui dit en face qu'il le déteste, il décide de le battre. Nan intervient et défend Claudie en frappant Sefton qui finit par prendre le dessus. Claudie hurle et ses cris attirent Peter. Lorsque celui-ci arrive sur place, le prêteur sur gages sous-entend que Peter n'est qu'un simulateur qui dit avoir perdu la mémoire pour tenter de ne pas retourner faire son devoir ou pour échapper à un mariage. Les deux hommes se battent et Sefton est rapidement mis en fuite. Peter part lui aussi, même si Nan essaie de le retenir. Elle rentre chez elle avec Claudie qui raconte à Joan ce qui s'est passé. Durant la soirée, Nan, seule dans sa chambre, se dit que si rien ne

s'était passé aujourd'hui elle aurait épousé une brute qui aurait certainement eu tôt ou tard le même comportement avec elle que celui qu'il a eu avec Claudie. Elle se demande également pourquoi Peter n'a pas réagi, n'a pas nié lorsque Sefton l'a accusé de simulation ; après tout, c'est peut-être vrai ? Elle entend alors du bruit dans le jardin et lorsqu'elle se rend à la fenêtre elle aperçoit Peter qui demande à entrer. C'est Nan qui le rejoint à l'extérieur et au cours d'une tendre promenade nocturne, Peter assure la jeune femme qu'il ne joue pas la comédie et la supplie de le croire. Il lui explique que malgré son état il avait le sentiment de l'avoir connue par le passé, et lui fait part de sa rencontre avec Joan qui lui a permis de tout comprendre et prendre conscience, notamment de ce que Nan a enduré. Il assure à celle-ci que Sefton va disparaître de sa vie et lui dit qu'il a remboursé les dettes de son père et que lui-même ne doit rien à Sefton. La jeune femme se demande si tout ce qu'elle entend est bien réel car un avenir heureux semble à présent possible. Un doute l'inquiète cependant : pendant des semaines elle ne représentait rien pour Peter et elle se demande donc comment elle peut être certaine qu'à présent Peter l'aime réellement. Lyster répond en disant qu'aucune autre femme ne l'a intéressé ces derniers temps et lorsque Nan évoque Doris Mears, il explique que celle-ci passait son temps à lui parler de son époux défunt. Il demande à Nan de l'épouser, ce qu'elle accepte si elle n'est pas séparée des trois jeunes garçons. Alors qu'ils retournent chez les Marraby, ils croisent Joan, partie à la recherche de son amie, qui est heureuse de constater que le couple est à nouveau réuni.

#### **4. *Invalided Out*, de Ruby M. Ayres (du 26/11/1917 au 10/01/1918).**

Alors qu'elle retourne au domicile familial, à Marley, village situé non loin de Londres, après quatre années passées dans l'école d'un couvent, la jeune Pauline Boulton, âgée de vingt ans, rencontre, lors du trajet, un invalide de guerre prénommé Nicholas qui se rend lui aussi à Marley. Elle le connaît à peine mais se livre à lui et lui raconte, entre autres choses, que son père est décédé et que la maison familiale est aujourd'hui habitée par sa belle-mère et sa demi-sœur Cynthia avec lesquelles elle entretient des rapports très froids. Elle explique que ces dernières espèrent que l'hôte payant qu'elles hébergent, le capitaine Stanford, invalide de guerre très riche, va épouser Cynthia et permettre ainsi aux deux femmes, dont l'argent est l'unique motivation, d'éponger leurs dettes et de changer de train de vie. Pauline raconte également qu'elle s'entend très bien avec Julia Manfield, sa sœur, dont le mari est soldat en France, qui a été écartée car elle n'a pas accepté le remariage de son père et vit à la limite de la pauvreté avec ses deux enfants à six miles de chez les Boulton. Il se trouve que Nicholas est en réalité le capitaine Stanford et Pauline s'en veut donc de lui avoir révélé tant de choses négatives au sujet de sa famille et notamment en ce qui concerne l'égoïsme et les pensées intéressées de celle qui doit devenir sa future épouse.

Une fois à Marley, le capitaine Stanford s'aperçoit rapidement que tout ce que lui a dit Pauline est exact et que M<sup>rs</sup> Boulton et sa fille sont de plus très dures avec la jeune femme dont elles se servent comme bonne à tout faire. De plus, il est, dès les premiers instants, attiré par Pauline, notamment par sa simplicité et sa gentillesse, mais n'en dit rien. Il propose le mariage à Cynthia mais les deux engagés ne sont pas heureux : en effet, Nicholas est de plus en plus épris de Pauline qui elle aussi l'apprécie de plus en plus tandis que Cynthia aime depuis très longtemps Rodney Langton, actuellement lieutenant, sur le front et avec lequel, néanmoins, le mariage n'est pas envisageable car il est sans fortune. Guy Boulton, le frère de Cynthia, acteur de théâtre dans une compagnie itinérante est très proche de Pauline et amoureux d'elle.

Nicholas Stanford apprend qu'il est en réalité un Langton, que son père avait changé de nom pour se faire oublier, qu'il est donc le cousin de Rodney et hérite de nombreux biens autour de Marley. Il voit là l'occasion de rompre son engagement avec Cynthia en refusant cet héritage et en l'abandonnant à Rodney, autorisant ainsi le mariage de Cynthia avec celui-ci. Mais Rodney est gravement blessé sur le front de France et meurt peu de temps après de ses blessures.

Après avoir été accusée à tort par Stanford de lui avoir volé de l'argent, vol en réalité commis par sa demi-sœur qu'elle accepte d'endosser pour ne pas noircir l'image de celle-ci avant le mariage, avoir pardonné Stanford de l'avoir cru coupable, avoir reçu l'aveu de son amour après qu'il ait réussi à reprendre sa parole à Cynthia, avoir suivi Guy dans sa vie d'acteur itinérant et accepté de l'épouser croyant que Nicholas s'était moqué d'elle puisqu'elle ne recevait plus de ses nouvelles après sa déclaration et qu'elle entendait dire que, Rodney mort, Stanford acceptait à nouveau d'épouser Cynthia, elle est retrouvée par Stanford dans la ville où joue la troupe de théâtre et repart avec lui.

## **IX. Daily Express.**

### **1. *Wake Up !*, de Laurence Cowen (du 05/01/1915 au 26/02/1915).**

Lord Pax, secrétaire d'État à la Guerre, est profondément ennuyé par la campagne organisée par le maréchal vétérinaire Robert Mars en faveur du service militaire obligatoire. Pour le ministre, la flotte britannique suffit à protéger le pays et il n'y a aucun risque qu'une invasion menace le sol national. Mars est un militariste qui a une partie de l'opinion publique derrière lui mais lord Pax considère que ses vues et projets sont faussés par sa carrière militaire et qu'il n'y a aucun risque qu'une guerre menace l'Europe. Le fait le secrétaire de Pax, qui est aussi le fiancé de sa fille Elinor, Stanley Rupert, qu'il apprécie énormément, soutienne la cause de Mars augmente son ennui. Alors que les deux gens viennent de lui annoncer qu'ils souhaitent se marier, et qu'il a donné son accord, il a un entretien houleux avec Stanley et lui fait comprendre que si celui-ci n'est pas de son avis, ils ne peuvent plus travailler ensemble. Lord Pax reçoit alors la visite du comte Hostis, un de ses grands amis, attaché militaire à l'ambassade vaevictienne. Le secrétaire d'État à la Guerre le tient tellement en estime qu'il n'est pas contre l'idée que celui-ci, surtout à présent qu'il est en froid avec Stanley, fasse la cour à sa fille et il s'arrange pour déjeuner en compagnie du comte et d'Elinor. Dans l'après-midi, Pax rencontre également Robert Mars avec lequel il a une discussion tendue au sujet de la nécessité de mettre en place une armée digne de ce nom : pour Mars, c'est une question de sécurité nationale car une guerre en Europe continentale est possible, qu'il peut être nécessaire que l'Angleterre envoie des secours à ses alliés, et qu'une invasion reste possible même si la Navy assure la défense des côtes ; pour Pax, l'Angleterre ne doit pas interférer dans les affaires qui ne la concernent pas et le fait de devenir une puissance militaire attirera des antagonismes au pays. La guerre est déclarée entre les deux hommes. À la fin de cette journée mouvementée, alors qu'il est épuisé, lord Pax voit la statue en marbre de Britannia qui se trouve dans son bureau prendre vie et lui demander s'il est certain que son peuple est à l'abri. Il ne peut lui répondre avec certitude et la statue lui prédit l'invasion de l'Angleterre.

Quelque temps plus tard, Stanley, dont les relations avec son supérieur sont devenues distantes depuis leur dispute, reçoit la visite à samedi du comte Hostis dans son bureau. Celui-ci, après une discussion des plus sympathiques, fait mine de partir mais revient discrètement dans le bureau de Stanley, le chloroforme et vole un document d'État d'une importance capitale qu'il a vu sur le bureau du secrétaire : le plan secret de la défense de Londres. Stanley est certain que c'est Hostis qui a commis le vol car il trouve dans son bureau un gant de la même couleur que ceux que portait l'attaché militaire et car il connaît cette philosophie vaevictienne qui dit que l'État est au-dessus de toute moralité. Il décide donc de se lancer à sa poursuite et parvient à retrouver sa trace à la gare de Liverpool Street. Il apprend que Hostis se rend à Garstoft, une jolie ville de plaisance sur la

côte est et l'y suit déguisé en porteur de chemins de fer grâce au chef de gare. Que diable Hostis va-t-il donc faire dans cette petite ville avec le document en sa possession ? Après plusieurs heures de trajet, Hostis arrive à Garstoft, suivi par Stanley Rupert. Ce dernier constate que Hostis connaît du monde et alors que le Vaevictien déjeune dans un restaurant il parvient, alors qu'il surveille l'homme à distance, à surprendre une conversation de celui-ci avec le serveur. Les deux hommes disent que tout est prêt, que le jour tant attendu est arrivé et que le Tout-Puissant sera à leur côté. Lorsque Hostis quitte l'hôtel, Stanley le voit observer intensément la mer avec des jumelles prismatiques. Stanley se rend compte que Hostis observe des bateaux qui approchent de la côte et qu'il s'agit d'une flotte vaevictienne hétéroclite composée aussi bien de cargos, de transports de troupes que de bateaux de guerre. Il réalise que c'est un débarquement en vue d'une invasion qui va avoir lieu, et justement au moment où une partie de la flotte britannique est reçue en invité d'honneur dans un port de Vaevictia. Alors que la population curieuse ne semble pas prendre conscience de ce qui se passe, Stanley tente d'envoyer un télégramme à Pax depuis Garstoft mais n'y parvient pas car la ligne semble coupée. Il décide alors de repartir en train au plus vite. Il aperçoit le serveur de l'hôtel, un Vaevictien, en train de tenter de couper le fil du téléphone et l'abat. Le débarquement vaevictien a lieu et le train n'arrive pas à leur annoncée : Stanley comprend que tous les Vaevictiens qui habitent en Angleterre depuis des années ont tous agi et qu'en empêchant toute communication téléphonique et tout voyage en train, ce coin de la côte est a été coupé du pays ce qui laisse le temps à l'armée vaevictienne de s'organiser. Stanley parvient à ce qu'un couple de civils, premières victimes quelques instants plus tard de la barbarie vaevictienne, lui confie sa voiture et son chauffeur et se fait conduire au plus vite à Londres. Le soir même, il arrive chez lord Pax ; celui-ci est absent, parti pour jouer au golf, sa passion, et c'est donc à Elinor que Stanley confie ce qui se passe. Dès le lendemain matin dimanche, Stanley se fait conduire auprès de lord Pax et l'informe que les Vaevictiens ont décidé d'envahir l'Angleterre. Le secrétaire d'État à la Guerre ne parvient pas à croire à cette nouvelle, les Vaevictiens étant pour lui un peuple civilisé, incapable d'un tel acte. Les deux hommes se rendent chez Bending, le Premier Ministre, qui loge tout prêt, et l'informent. Les trois hommes repartent pour Londres et Bending, pendant qu'il se rend auprès du roi, demanda à Pax d'organiser une réunion à laquelle le chef d'État-major, le First Sea Lord et lord Mars, entre autres, devront être présents. Stanley et Pax se rendent au ministère de la Guerre pour accomplir cette tâche. Lord Pax se dit que si les troupes vaevictiennes ne dépassent pas 250 000 hommes, les effectifs britanniques pourront faire face mais dans le cas contraire... Le plus urgent, en tout cas, et de défendre ce qui sera l'objectif principal de l'ennemi : Londres. Il cherche alors le plan de défense de la ville et, ne le trouvant pas, interroge Stanley : il apprend alors que le document volé par Hostis dont sont subordonné lui a parlé n'est autre que ce document d'une importance capitale. Il ne comprend pas comment Stanley a pu être aussi négligent et comment le vol a pu avoir lieu, l'histoire

du chloroforme le laissant dubitatif. Mars arriva alors, puisqu'il a été convoqué, et apprend l'attaque vaevictienne. Plutôt que d'accabler Pax pour son manque de clairvoyance, il fait son possible pour se montrer magnanime et se met à la disposition du ministre : la patrie est attaquée et en danger et il faut avant tout penser à la sauver.

Le débarquement des troupes vaevictiennes à Gartsoft est en d'autres points de la côte est se fait rapidement et de façon très organisée : elles prennent rapidement les commandes et imposent leur joug à la population. À Londres, personne ne se doute de ce qui se passe et ce dimanche est un dimanche comme un autre. Des rumeurs se mettent à circuler, néanmoins, notamment à cause des perturbations du trafic ferroviaire. Le gouvernement prend quelques mesures, annonce la nouvelle à la presse, mais demande aux journaux de ne rien publier avant le lendemain matin. Lord Pax pense que Stanley doit être démis de ses fonctions à cause de sa négligence mais vu le contexte il le garde à ses côtés. Le plus urgent est de mobiliser les troupes disponibles et de faire avec les hommes disponibles, dont beaucoup sont des territoriaux peu entraînés ; des renforts ont été demandés aux colonies et à l'Inde mais ils mettront des semaines à arriver. Le monde de la finance est en ébullition suite aux nouvelles parues dans la presse lundi matin. Des mesures sont prises par la banque d'Angleterre et le chancelier de l'Echiquier telles la fermeture des banques pendant une semaine et l'annonce d'un moratorium. Dans les rues de Londres, la foule se rassemble et s'interroge, angoissée ; une des principales questions est de savoir ce que fait la flotte...

La première semaine se déroule dans le calme. Les maires, aidé par les journaux, demande aux habitants de vaquer à leurs occupations comme à l'accoutumée et le gouvernement décide de prendre en charge des questions de ravitaillement, attitude contraire à ses habitudes libérales. De nombreuses personnes non concernées par le service militaire franchissent la mer et se réfugient sur le continent. Une censure sévère de la presse est établie pour éviter que l'ennemi ne soit informé des préparatifs pour le contrer ; le public est donc laissé dans l'ignorance de l'avancée des Vaevictiens, ce qui explique le calme relatif de Londres. La population s'en prend néanmoins aux Vaevictiens qui n'ont pas fui Londres et le gouvernement est obligé d'agir pour les protéger. Si nombre d'entre eux sont des espions qui ont aidé à l'invasion comme le montrent par exemple les destructions de ponts et de voies de chemin de fer, certains, qui habitent en Angleterre depuis longtemps n'apprécient pas l'attitude de leur gouvernement. Robert Mars a été nommé commandant en chef et Pax fait tout ce qu'il peut pour lui fournir les hommes et le matériel dont il a besoin. Stanley, qui a un commandement chez les territoriaux, a exprimé son envie de servir son pays dans le service actif et a été attaché à l'équipe de Robert Mars ; il espère se retrouver face à Hostis pour être lavé des soupçons qui pèsent sur lui. Elinor, de son côté, est infirmière de la Croix-Rouge car elle a passé,

plusieurs années auparavant, un diplôme d'infirmière qualifiée. Les deux jeunes gens s'apprêtent à partir faire leur devoir. Le ministre, qui est toujours un peu en froid avec Stanley, a retiré son consentement à leur union mais les autorise tout de même à se fréquenter en tant qu'amis. Il espère que Stanley saura effacer son erreur au combat et qu'il reviendra sain et sauf ; peut-être alors donnera-t-il à nouveau son accord.

Quelque temps plus tôt, avant le débarquement à Garstoft, une partie de la flotte britannique, commandée par l'amiral Neptuneham, est prise au piège dans le port de Nedem alors qu'elle est en visite cérémoniale en Vaevictia et que les officiers britanniques sont invités à un banquet par l'empereur dans le palais qu'il possède dans cette ville. L'amiral Pirtiz dit à Neptuneham, auquel il rend visite sur son bâtiment, que son maître impérial a décidé de faire la guerre à la Grande-Bretagne, arrête les officiers britanniques, ajoute que des troupes sont déjà en route et que Neptuneham doit se rendre avec sa flotte. L'amiral anglais qui avait eu, quelques heures auparavant, un mauvais pressentiment et avait vu les mouvements effectués par les bateaux vaevictiens pour encercler la flotte britannique, avait donné l'ordre avant même que Pirtiz ne lui annonce la réalité des événements, que les navires britanniques soient détruits et que le plus d'hommes prennent la fuite juste avant. En effet, comme la situation est désespérée et qu'il est impossible de faire sortir la flotte du port, autant être certain que les Vaevictiens n'utilisent pas des bâtiments britanniques contre la Grande-Bretagne. De plus, il détruit des bateaux vaevictiens dans les explosions.

Le calme petit village d'Eynthorpe, situé à trente ou quarante miles de la côte, se trouve sur la route que les Vaevictiens empruntent dans leur marche vers l'intérieur des terres. Les habitants qui sont au courant de la situation ne sont néanmoins pas inquiets car ils ont confiance dans la capacité de leurs compatriotes à repousser les envahisseurs. Les troupes britanniques arrivent dans le village qu'elles vont occuper pour tenter de ralentir l'avancée de l'ennemi ; elles sont commandées par le colonel Meharry et parmi les officiers se trouve Stanley et son ami Pilkington. Les premiers combats tournent nettement à l'avantage des Vaevictiens, trois fois plus nombreux et bien équipés. Le village, qui n'est quasiment peuplé que de femmes et d'enfants car les hommes travaillent aux champs, est assez sévèrement touché par les obus et il y a quelques victimes parmi les civils qui, pour la plupart, sont restés sur place. Après avoir retenu autant que possible les Vaevictiens, le colonel ordonne le retrait des hommes qui ont subi de lourdes pertes mais moins importantes, toutefois, que celle de l'ennemi. Dans l'église d'Eynthorpe, une ambulance de la Croix-Rouge a été installée, commandée par le sergent-major McNaughton qui se montre plus préoccupé par le sort des nombreux soldats blessés car son espace illimité, comme son personnel, que par les civils. Elinor parvient cependant à le convaincre que les femmes qui veulent se réfugier dans l'église pourraient toutefois être utiles en tant qu'aides des infirmières. Durant cet épisode dans le village, ce premier

contact avec l'ennemi, Stanley, Elinor, aussi bien que le colonel Meharry ou le sergent-major prennent conscience de ce qu'une invasion implique pour les combattants, la population civile et ceux qui soignent les blessés. Elinor travaille dans l'ambulance et voit arriver Stanley, légèrement blessé. Au moment du retrait des troupes Pilkington a été blessé et meurt à l'ambulance tandis que Stanley, qui tentait de l'y amener a été assommé par des Vaevictiens entrant dans le village juste après avoir reconnu Hostis.

Le lendemain du jour où se déroulait le combat d'Eynthorpe, une petite troupe de soldats vaevictiens occupe le village tandis que le gros des armées a suivi la retraite des Britanniques en direction de Londres. Les blessés de l'église ont été faits prisonniers de guerre. Pour éviter que Stanley, qui n'est que légèrement blessé, ne soit emmené en Vaevictia, le médecin du village va attendre la nuit et le conduire en voiture au quartier général de l'armée britannique. Elinor et Stanley sont tous les deux très marqués par ce qu'ils ont vu durant cette première expérience de guerre et se demandent quand ils se reverront, et s'ils se reverront. Les Vaevictiens menacent de mort toute personne qui aidera les Britanniques, les insultera ou prendra les armes contre eux et se montrent des plus sauvages envers les civils : un soldat qui viole une jeune femme embroche avec sa baïonnette le jeune fils de celle-ci qui cherche à la défendre tandis que dans une ferme à l'extérieur du village, six d'entre eux tuent un enfant qui les menace avec un fusil factice et fusillent son grand-père qui les frappe après cet acte de barbarie.

À Londres, lord Pax est débordé et se demande s'il va être possible de repousser les Vaevictiens car il faut tenter de tenir jusqu'à ce que l'armée du nord puisse venir en renfort, tout comme les troupes d'outre-mer. Les actes de barbarie de l'ennemi contre les civils l'ont profondément affecté et il espère qu'un jour de tels actes pourront être punis par l'établissement, par exemple, d'une cour européenne. L'acte de l'amiral Neptuneham est connu suite au retour des survivants de Nedem et si la flotte britannique est fortement diminuée, au moins les bâtiments nationaux ne pourront pas servir contre la mère-patrie en renforçant la flotte vaevictienne. Le reste de la flotte est sur le chemin du retour et doit se concentrer pour lutter contre la flotte ennemie et libérer la route pour les troupes des Indes et des colonies. La vie à Londres a changé : la population est plus unie qu'avant la guerre car le danger a forgé une détermination commune en faveur de la lutte. Une partie des gens sans travail a été employée pour creuser des tranchées autour de Londres ce qui leur rapporte un peu d'argent. Le rythme de vie de vie a changé et, par exemple, la plupart des théâtres et des *music-halls* ont fermé, les restaurants ferment plus tôt et l'éclairage est réduit dans les rues pour protéger Londres d'un éventuel bombardement. Le principal problème qui occupe le gouvernement est la question du ravitaillement de la capitale et s'il n'est pas encore question de restrictions, elles sont envisagées. Les Londoniens sont en tout cas déterminés à accueillir comme il

se doit les Vaevictiens si ceux-ci parviennent à percer les défenses de Londres et des lieux d'entraînement au tir ont été installés dans toute la ville.

De retour à Londres, Stanley va voir Pax qui est très heureux de le voir en bonne santé après sa blessure. Le secrétaire d'État montre alors à son ancien secrétaire particulier une lettre qu'il a reçue quelques jours après le débarquement des Vaevictiens, lettre qui dit que le plan volé est tombé entre les mains d'un ami et que l'ennemi n'entrera donc pas en sa possession. Pour Stanley, il ne fait aucun doute que cette lettre est l'oeuvre de Hostis. Le Vaevictien ne sait pas que Stanley connaît sa culpabilité dans le vol et qu'il a été suivi jusqu'à Garstoft et il tente donc de préparer le terrain pour se rapprocher à nouveau de lord Pax. Stanley est persuadé qu'il a volé le plan pour servir ses propres intérêts : en le rendant, il gagne la considération de lord Pax et peut-être la main d'Elinor puisque Stanley aurait été totalement déconsidéré suite à son manque de sérieux. Il se trouve que Stanley a raison, que c'est bien cela qui a poussé Hostis à agir, et si l'espion n'a pas laissé le document à son gouvernement il lui en a tout de même livré certains éléments utiles. Après cette discussion avec Pax, Stanley est appelé et prend place à bord d'un avion, en tant que tireur, pour abattre un aéroplane vaevictien qui survole les régiments sous les ordres du général Anderson afin de noter leur position. Il parvient à abattre le pilote mais le pilote britannique est touché lui aussi et les deux avions s'écrasent dans les lignes vaevictiennes. Juste avant le crash, Stanley a reconnu Hostis à bord de l'avion ennemi. Lorsqu'il reprend ses esprits, Stanley constate que son pilote est mort et il s'éloigne de l'avion. Un peu plus loin, il aperçoit l'épave de l'avion ennemi et s'en approche pour vérifier si Hostis est mort ou non. Sa curiosité lui coûte cher puisqu'il est fait prisonnier par des Vaevictiens qui le ramènent à leur camp où il est mené à Hostis. Ce dernier tente de justifier le comportement de son gouvernement et les atrocités commises par l'armée de son pays envers les civils et fait comprendre à Stanley qu'il ne craint pas les éventuelles représailles britanniques car l'armée anglaise n'a pas les hommes nécessaires pour tenter une invasion de Vaevictia et que de toute façon la Grande-Bretagne est dirigée par des sentimentaux dont son pays n'a rien à craindre. Stanley révèle alors qu'il sait que Hostis a volé le plan pour tenter de satisfaire ses intérêts personnels. Hostis répond que tout est permis en guerre comme en amour et comme Stanley ne veut pas promettre de ne pas s'échapper, il le fait ligoter dans sa tente. Lorsque le Vaevictien sort de celle-ci, il rencontre Elinor qui, grâce à son uniforme d'infirmière a pu arriver jusqu'au camp. Elle a assisté au combat aérien, a vu la chute de Stanley et vient donc demander à Hostis, officier auprès duquel elle a été conduite, des nouvelles de l'homme qu'elle aime. Hostis lui dit qu'il va bien mais qu'elle ne peut le voir car il est accusé d'espionnage et va passer devant une cour martiale. Hostis se rend compte qu'Elinor aime toujours Stanley et remercie la providence qui lui a amené ce dernier : un accident envers un prisonnier de guerre est si vite arrivé... Hostis est alors appelé par un soldat et

confie Elinor à un jeune lieutenant qui l'installe dans la tente de Hostis. Une fois à l'intérieur, la jeune femme découvre Stanley ligoté et le libère en coupant ses liens mais en les laissant en place. Il est évident qu'il doit s'échapper car Hostis cherchera tôt ou tard à l'éliminer. Hostis revient dans sa tente et, constatant que les deux jeunes gens se sont retrouvés, s'en veut de ne pas avoir demandé au lieutenant de déplacer Stanley avant de faire entrer Elinor. Il rédige un sauf-conduit pour qu'Elinor puisse sortir des lignes vaevictiennes et tente de convaincre celle-ci que Stanley est un traître, qu'il lui a livré le plan et a inventé le vol pour se disculper. La jeune femme ne le croit pas et lui fait comprendre qu'elle connaît la vérité à son sujet. Stanley se dresse soudain dans le dos de Hostis, le frappe et avec l'aide d'Elinor, le bâillonne et l'attache. Puis il s'habille avec un manteau militaire et le casque d'Hostis et Elinor lui dit qu'elle a un sauf-conduit et qu'il passera pour son escorte. La partie est dangereuse mais il est certain que pour Stanley rester en place équivaut à la mort.

Les deux jeunes gens parviennent à regagner les lignes anglaises en se séparant ; ils se retrouvent dans le camp des troupes d'Anderson et passent une nuit difficile, frappés par la vilenie dont Hostis est capable. Le lendemain matin, au ministère de la Guerre, lord Pax se demande si les Vaevictiens pourront être arrêtés dans leur avance vers Londres car il a été jusqu'à présent impossible de les contenir dans l'attente du retour du reste de la flotte et des renforts. Il reçoit la visite de Robert Mars qui lui aussi constate que la situation est plus que difficile car l'ennemi est à plus de deux contre un et que tous les soldats britanniques sont loin d'être suffisamment entraînés ; il espère lui aussi que l'action navale aura lieu au plus tôt et recommande à Pax de prendre toutes les dispositions pour que le gouvernement se déplace à Plymouth.

Près du village de Sweetham, un paysan nommé Jabez Culling, qui est loin d'imaginer que les troupes vaevictiennes sont tout près de chez lui, est abordé par un petit groupe de cavaliers ennemis qui lui demande de les conduire au village. Pour protéger son village, il décide de leur mentir et les conduit volontairement vers un autre village où il sait que des troupes anglaises cantonnent. En chemin, les cavaliers vaevictiens tombent sur un détachement de cavaliers britanniques qui les prennent en chasse ; Jabez est tué par le chef des Vaevictiens qui parvient à s'enfuir alors que tous ses hommes sont tués ou blessés. Finalement, il est capturé par les cavaliers anglais parmi lesquels se trouve Stanley ; le chef n'est autre qu'Hostis. Ramené au camp, il est jugé par une cour martiale improvisée pour espionnage suite au vol. Stanley, qui sait ce que risque le Vaevictien qu'il a autrefois fréquenté n'ose fournir la preuve décisive de sa culpabilité, à savoir le plan lui-même qu'il sait pourtant être dans les poches d'Hostis depuis qu'il a été son prisonnier. C'est Elinor qui, au courant elle aussi, demande qu'Hostis soit fouillé. Le plan est retrouvé et Hostis tente de se défendre en disant que lorsqu'il l'a volé, son pays et la Grande-Bretagne n'étaient pas encore en guerre. Le général qui préside la cour lui fait remarquer qu'à ce moment, la flotte britannique avait déjà été

attaquée à Nedem et que le débarquement vaevictien à Garstoft était déjà en marche. Hostis est donc reconnu coupable et condamné à mort, sentence qu'il affronte avec courage. Il est fusillé et Stanley demande le droit de retourner apporter le document à lord Pax afin d'être innocenté. Le général ne l'y autorise pas car ce document n'est plus d'une grande utilité à présent et qu'il est nécessaire que tous les hommes soient prêts au combat. Elinor est autorisée à accomplir cette tâche et part à cheval pour Londres. En chemin, elle est blessée par un tir vaevictien. Elle parvient à gagner un petit village où elle s'effondre. Elle se réveille chez le médecin du village et son épouse qui la soignent durant quatre jours. Elle apprend alors par ce dernier que les troupes britanniques ont dû reculer, que les Vaevictiens continuent leur avance et que le gouvernement aura certainement été déplacé à Plymouth. Aller à Londres est donc très dangereux et même inutile. Décidée à entrer en contact avec son père, elle part pour la maison de campagne familiale, à trente miles de Londres donc certainement loin, encore, des troupes ennemies. Là, son père dispose d'une ligne privée reliée au ministère de la Guerre et à son domicile londonien grâce à laquelle elle pourra certainement le contacter. Le soir du même jour, le médecin, qui désespère de se sentir inutile parce que son âge lui a valu de ne pas être accepté dans le service médical de l'armée, voit son souhait exaucé car les boy-scouts lui amènent un soldat blessé, soldat dont ils ont sauvé la vie avec les premiers soins qu'ils lui ont administrés.

À Londres, lord Pax se prépare à partir pour Plymouth avec le reste du gouvernement. C'est une véritable guérilla qui a été engagée contre l'ennemi et tout homme armé se bat. Ils harcèlent l'envahisseur sous la conduite d'anciens soldats mais lorsqu'ils sont capturés, ils sont mis à mort et les villages et les villes brûlés. La détermination de la population ne fait que grandir. Ce qui est certain, c'est que si l'armée régulière avait pu aligner 200 000 hommes de plus pour être à égalité avec les Vaevictiens, l'invasion aurait été stoppée dès ses débuts. L'ennemi emploie des méthodes de terreur en bombardant par exemple des villes sans défense pour effrayer la population, tuer l'esprit de résistance et inciter le gouvernement à cesser un combat sans espoir. Mais l'envahisseur n'a rien compris à l'esprit britannique et l'effet des atrocités est exactement l'inverse et pousse la population à tenir jusqu'à l'arrivée des navires et des renforts coloniaux. Lord Pax est à bout de force et le Premier Ministre lui demande d'aller se reposer quelque temps dans sa maison de campagne avant de rejoindre le reste du gouvernement à Plymouth car il doit être en pleine possession de ses moyens pour servir son pays. La ligne privée lui permettra de rester en contact et le sous-secrétaire et des secrétaires permanents pourront le remplacer. Pax se rend donc dans sa maison de campagne. Quelques jours plus tard, alors que la situation se maintient et que l'avance des Vaevictiens est toujours ralentie, le secrétaire d'État à la Guerre se rend compte que sa ligne avec Londres a été

coupée et qu'il ne peut joindre Plymouth ; il sait ce que cela signifie et fait ses préparatifs pour rejoindre Plymouth le lendemain.

La population londonienne attend la suite des événements sans céder à la panique. Les Vaevictiens se rapprochent et subissent des pertes considérables mais leur supériorité numérique est telle que leurs erreurs tactiques sont compensées. Si tous les hommes qui se battent dans l'armée britannique étaient des soldats réguliers, entraînés, l'ennemi serait déjà vaincu. La ville est en état de siège. Des barricades sont installées sur lesquelles veillent les meilleurs tireurs. On a armé le plus de personnes possible, et d'autres se sont armées elles-mêmes avec tout ce qui peut devenir une arme. Femmes et enfants ont été envoyés à l'extérieur de la ville, au sud, où ils sont reçus par les habitants ou dans des camps. En tout cas, tous font preuve de la même résolution implacable. Banquiers et financiers ont suivi le gouvernement à Plymouth avec le stock d'or de la banque d'Angleterre et le plus de documents et de valeurs possibles. Les premiers Vaevictiens qui tentent d'entrer dans Londres sont massacrés par les tireurs des barricades. La ville est alors bombardée et les destructions sont importantes, de nombreux incendies se déclarent. Les travailleurs volontaires aident les pompiers et agissent là où ces derniers sont trop peu nombreux pour intervenir. Les rues sont jonchées de cadavres ou de morceaux de cadavres et Londres devient un enfer. En certains points, les Vaevictiens parviennent à forcer les barricades grâce à leur artillerie et massacrent la population. Pendant ce temps, le corps des médecins et des infirmières, en sous-nombre, fait ce qu'il peut pour soigner les blessés et les mourants dans les églises et les bâtiments publics transformés en hôpitaux. C'est alors qu'un canon de dimensions gigantesques auquel rien ne peut résister se met à bombarder la ville. Très rapidement, il est évident que ce sont les monuments et les bâtiments publics qui sont pris pour cibles. Ainsi, quoi qu'il arrive, même s'ils venaient à être battus, les Vaevictiens pourraient être fiers de la ruine et de la désolation qu'ils auront semées dans la puissante capitale.

Lord Pax reçoit la visite du colonel Fenwick dans sa maison de campagne qui lui fait un rapport sur l'attaque de Londres et notamment au sujet des dégâts causés par les bombardements aux principaux monuments de la ville : l'abbaye de Westminster, l'hôpital Saint-Thomas, bombardé alors qu'il était rempli de blessés des deux camps, la National Gallery, le Tower Bridge, le palais de Westminster, le British Museum... Le ministre de la Guerre se rend compte qu'il a eu tort de toujours avoir cru en l'existence d'une loi tacite des nations ; en effet, pour être respectée, une telle loi nécessite une force pour la faire respecter qui n'existe pas actuellement. Alors qu'il s'apprête à partir pour Plymouth et qu'il s'inquiète du sort de sa fille, tout en étant optimiste car il se dit que s'il n'a pas de nouvelles c'est qu'il ne lui est rien arrivé, des soldats vaevictiens font irruption dans sa maison et, lorsqu'ils réalisent qui il est, le font prisonnier. Pendant qu'il se débat, Elinor arrive et parvient à

libérer son père des hommes qui l'étreignent, sans toutefois parvenir à le faire monter sur son cheval et à fuir. La jeune fille est capturée à son tour et lord Pax s'évanouit. Lorsqu'il revient à lui, il lui semble entendre la voix de sa fille, et lorsqu'il reprend ses esprits il se rend compte qu'il est assis à son bureau du ministère avec Elinor et Stanley à ses côtés. La jeune femme explique que ne le voyant pas rentrer à la maison après le travail, elle est venue avec son fiancé et qu'ils l'ont trouvé endormi en train d'appeler sa fille comme s'il était mort de peur. Ils lui ont alors crié de se réveiller. Lord Pax réalise alors que l'invasion, le bombardement de Londres, la mort de Hostis, ne sont que les éléments d'un rêve qui a commencé lorsqu'il a vu la statue de Britannia prendre vie : il venait de s'asseoir, épuisé, après le départ de sir Robert Mars, pour fumer un cigare avant de rentrer. Il se dit néanmoins que ce rêve pourrait devenir réalité et demande à voir Mars immédiatement. Le ministre de la Guerre demande au maréchal de l'excuser pour ce qu'il lui a dit lors de leur entrevue plus tôt dans la journée et lui dit qu'il partage désormais son point de vue : c'est seulement grâce au service militaire universel que la Grande-Bretagne peut se mettre à l'abri car si on la sait forte, elle sera protégée d'une attaque, alors que si on la sait faible, elle ne le sera pas. Pax dit à Mars que c'est l'appel de Britannia qu'il a converti.

Le jour venu, Britannia était prête. Ses fils entraînés, de métropole mais aussi de toutes les parties de son empire, se sont rassemblés autour d'elle ; ses ennemis ont été vaincus et ses flottes ont balayé les mers.

## **2. *The Beautiful Spy*, de W. Holt-White, (du 01/03/1915 au 28/04/1915).**

Max Grossman, arrivé d'Amérique à Londres deux ans plus tôt est devenu le roi du cinéma et se trouve à la tête d'un *trust* qui contrôle la totalité du marché cinématographique britannique ; il est également devenu très rapidement une personnalité très en vue. Lors d'un dîner organisé pour l'inauguration du nouveau quartier général du *trust*, le Palais du Cinéma, il fait sensation auprès de ses plus éminents collaborateurs et de certaines de ses relations en leur annonçant qu'il a découvert la plus belle femme du monde et que cette femme est également une merveilleuse actrice qui enflammera les esprits de tous ceux qui la verront. Un journaliste à succès du *Daily Wire*, Philip Carston se trouve parmi les invités. L'actrice en question, Liane de Vivetti, est montrée aux convives dans une série de petits films dans lesquels elle joue avec un réalisme égal l'innocence, le désir, la passion, la pureté et les experts que sont les collaborateurs de Grossman aussi bien que Carston sont frappés par la capacité de la magnifique jeune femme à jouer tous les sentiments possibles. Grossman introduit alors Liane et lui présente une à une les personnes présentes. Le triomphe du roi du cinéma est total car la beauté de l'actrice subjugué l'assistance. En réalité, le Palais du Cinéma

n'est autre qu'un foyer pour l'espionnage allemand et Grossman compte utiliser Liane pour mystifier la puissance britannique en en faisant une espionne irrésistible. En présentant la jeune femme à certaines des personnalités présentes il sait que les portes de la haute société vont lui être ouvertes. Lorsqu'il rentre chez lui après cette soirée, Carston est très troublé et se demande s'il n'est pas en train de succomber au charme de Liane alors qu'il est engagé avec Judith Leeds, qu'il aime véritablement.

Le lendemain matin, Grossman reçoit dans ses bureaux le professeur Jabbs, son supérieur, qui lui demande comment s'est déroulée la soirée. Grossman lui dit que l'introduction de Liane a été un succès et que la présence de la presse, en la personne de Carston, aidera, de par l'audience de ses articles, à faire connaître Liane. Jabbs met son subordonné en garde contre Carston et sa curiosité. Jabbs est un Anglais qui trahit son pays car il est persuadé depuis longtemps que l'Allemagne est amenée à devenir la plus formidable nation que la civilisation ait jamais connue. Pour lui, la connaissance c'est la puissance et la connaissance des plans et de l'organisation de l'ennemi représente la première moitié de la victoire. Il a introduit depuis longtemps des espions dans le pays et chaque ville côtière, chaque port, chaque endroit stratégique est surveillé. Le Q.G. de Grossman est équipé pour être un parfait centre de l'espionnage grâce aux deniers de l'Allemagne. Selon Jabbs, la prochaine étape importante est de faire de Liane une favorite de la haute société et il propose de commencer par organiser des festivités le week-end suivant, à Ramilies, le domaine du duc de Lacklands que Grossman a racheté et transformé en studio. Il recommande à Grossman de faire en sorte que certaines personnalités soient conviées, notamment le comte de Fournes de l'ambassade de France, et le prince Dempski, tout juste revenu de Saint-Petersbourg. De son côté, Carston, ce même matin, se remet de son émotion de la veille et écrit un article qu'il remet au rédacteur en chef du *Wire* ; les deux hommes sont d'accord pour pousser plus loin leurs investigations au sujet de Liane. Lorsqu'il a vent du week-end organisé par Grossman, Carston lui téléphone et demande à être invité. Durant la semaine qui précède les festivités de Ramilies, une intense publicité, notamment à l'aide de photos affichées partout, fait que la population de Londres ne parle plus que de Liane de Vivetti. Grossman décide qu'il va mettre en scène Liane dans une reconstitution historique filmée, en costumes d'époque, dans laquelle elle incarnera la déesse égyptienne Isis. Il voit l'actrice pour lui expliquer quel spectacle il a organisé à Ramilies et se rend compte qu'il n'est pas aussi insensible à ses charmes qu'il le croyait.

Les invités n'arrivent pas à Ramilies avant le samedi après-midi mais Carston décide de s'y rendre dès le vendredi matin pour visiter les lieux et observer la mise en place de la reconstitution. Il fait le voyage en train avec Judith qui, en tant qu'actrice dont Grossman a eu vent, s'est vue confier un rôle ainsi qu'une autre actrice, Dolly Dale. Après le déjeuner, Carston visite le parc et les studios

avec Judith qui connaît déjà les lieux ; la proximité de la belle et intelligente jeune femme lui fait oublier le trouble que lui a causé la vue de Liane. La nuit venue, avant qu'il ne se couche, il surprend une silhouette arrivée en voiture qui monte dans la chambre de Liane qu'il entend ensuite pleurer...

Le lendemain matin, il assiste à une répétition et au début de l'après-midi, les invités font leur arrivée. Parmi eux se trouvent entre autres la duchesse de Lachlands qui a organisé une bonne partie du week-end avec une certaine M<sup>rs</sup> Softly-Binns, le comte de Fournes et son épouse, le marquis de Trews, conseiller non-officiel du ministre des Affaires Etrangères britanniques, *sir* Vincent Moles, cerveau du ministère des Affaires Etrangères, le comte Ossivies, ministre de la région des Balkans, le général Camberley, très au fait des affaires du ministère de la Guerre et un certain Ruthers que quelqu'un a un jour présenté à Carston comme étant un agent secret. Lors du dîner, Liane fait une entrée des plus remarquées au cours de laquelle hommes et femmes sont fascinées par sa beauté. La duchesse de Lacklands se lie rapidement avec elle et Carston est à nouveau gagné par un trouble qu'il est obligé de reconnaître comme étant la preuve de l'attraction qu'il éprouve pour Liane. Alors qu'il prend l'air pour calmer ses émotions, il surprend Liane et le comte de Fournes en train d'échanger un baiser ce qui le met en colère.

Carston passe une très mauvaise nuit et va faire une promenade dans le parc très tôt le matin. Il surprend Liane qui va à un rendez-vous avec un très vieil homme qu'il reconnaît être la silhouette arrivée en voiture deux nuits plus tôt et qu'il finit par identifier comme étant le célèbre professeur Jabbs dont il a déjà vu la photo dans des journaux. Par décence, il n'espionne pas l'entrevue mais attend que Liane retourne vers la maison pour l'intercepter. Elle se montre très agréable avec Philip, qu'elle reconnaît, marche avec lui, et se confie un peu sur son existence d'actrice qui lui pèse parfois. Elle lui propose une nouvelle entrevue le lendemain matin près du lac du parc. Dans l'après-midi, le public assiste à la reconstitution qui est monumentale, grandiose et dans laquelle Liane est extraordinaire et montre tout son talent. Le public, particulièrement sa partie masculine, est profondément troublée. Liane ne réapparaît pas de la journée et le lendemain matin Carston la retrouve comme prévu, encore plus belle que la veille. Au cours de leur promenade, c'est elle qui prend la conversation en main et qui dit subitement à Philip qu'elle le sait amoureux d'elle mais que c'est qu'elle recherche c'est un ami car elle n'en a pas. Carston est déçu mais aussi étonné qu'une femme comme Liane n'ait pas d'amis ou de famille proches. Il essaie donc de l'interroger mais Liane lui dit qu'elle ne peut répondre à ses questions car elle ne se souvient de rien, qu'elle a effacé sa mémoire pour oublier. Carston accepte d'être cet ami mais veut savoir pourquoi elle l'a choisi parmi tous les autres hommes autour d'elles. Liane lui dit qu'elle ne peut répondre à cette question mais qu'il devra la lui poser à nouveau dans six mois. Une voiture emmène ensuite Liane dans laquelle Carston voit monter Jabbs. Ce dernier questionne Liane au sujet du journaliste, dont il

se méfie à cause de son intelligence et de son flair ; il est heureux que Philip accepte d'être uniquement l'ami de Liane car l'amour est plus dangereux.

Carston rentre ensuite à Londres, travaille beaucoup et pense à Liane. Il ne voit pas Judith pendant une semaine mais celle-ci insiste pour le voir le dimanche suivant pour lui parler de Dolly qui l'inquiète. Il se rend donc chez elle et Judith lui explique que Dolly, sur laquelle elle a promis à son père de veiller, s'est entichée de Grossman qui, de son côté, lui fait des cadeaux. Carston dit qu'il ne comprend pas ce genre d'attitude chez les femmes et qu'il ne voit pas en quoi il peut être utile. Judith lui dit alors que c'est le fait qu'elle puisse le savoir prêt à la supporter moralement qui lui importe ; elle change de sujet en demandant à Philip ce qui le tracasse même si elle en a une vague idée. Elle lui dit qu'elle le sait amoureux de Liane et, plutôt que de l'accabler, le plaint et lui demande s'il en a parlé à Liane. Carston lui explique alors que c'est Liane qui lui en a parlé la première et qu'elle ne veut de lui que comme ami. Comme Carston ne se voit pas maintenir son engagement auprès de Judith alors qu'il aime une autre femme, Judith juge qu'il vaut mieux qu'elle et Philip ne se voient plus, mais demande à ce que la fiction de leur engagement soit maintenue quelques temps au cas où... Carston, qui s'en veut terriblement, dit que six mois lui paraissent être un délai acceptable et Judith se doute que ces six mois ne sont pas une durée choisie au hasard.

En quelques semaines Liane devient la coqueluche de Londres et toute la haute société l'accueille en son sein. Un jour, lors d'une visite qu'il fait à Grossman, Jabbs lui annonce que la guerre est proche, que l'Allemagne est prête à en découdre et à prendre la place de la Grande-Bretagne à la tête du monde. Le prétexte sera trouvé en Serbie après une action des Autrichiens et tout est prévu : Berlin est certain que la Grande-Bretagne sera abandonnée par son empire et il est clair qu'il faut commencer par éliminer la France et la Russie avant d'attaquer l'Angleterre. Si cette dernière se mêle dès le départ au conflit, la Belgique sera la meilleure voie pour attaquer la France puis, depuis la côte belge et Calais, il sera facile d'attaquer l'Angleterre. Afin de ne rien laisser au hasard, Jabbs dit qu'il est nécessaire d'entrer en possession de certains renseignements, notamment au sujet de la mobilisation de la Force Expéditionnaire et du nouveau navire que possède l'Amirauté pour couler les sous-marins. Tout est prévu pour obtenir ces informations : Jabbs et Grossman ont convaincu le ministère de la guerre, en partie grâce au général Camberley, d'autoriser un film qui dépeint les méthodes de mobilisation de l'armée britannique nommé *Mobilisé*, dans lequel jouerait l'armée elle-même, film qui serait doublé d'une histoire d'amour, le tout sous le prétexte d'augmenter l'intérêt du public pour son armée. En réalité, Grossman et Jabbs espèrent découvrir quelques secrets utiles à l'Allemagne grâce à ce film. Le tournage doit avoir lieu dans le domaine de l'Earl of Dane où se trouve déjà Liane et où se trouvera également Camberley qui est follement épris de l'actrice. Durant les

semaines qui suivent le retour de Ramilies, Carston ne reçoit quasiment pas de nouvelles de Liane et son amour pour elle le fait souffrir. Lorsqu'elle lui apprend qu'elle va tourner le film *Mobilisé* chez les Dane, il avertit le rédacteur en chef du *Wire* qu'il veut se rendre sur place et s'arrange pour se faire inviter par l'Earl of Dane qui lui doit un service. Sur place, le journaliste est étonné par l'importance des préparatifs pour le film et se demande où Grossman, qui s'est engagé à financer le film, peut trouver tant d'argent. Lors du tournage d'une scène dans laquelle Liane doit effectuer une dangereuse cascade à cheval, elle est sauvée, ou du moins semble l'être, par son partenaire masculin. La jeune femme est choquée mais n'est pas blessée. Carston lui rend visite dans sa chambre et Liane, qui doit rentrer à Londres le lendemain matin, lui propose de l'accompagner. Elle reçoit ensuite la visite du général Camberley qui est très troublé et qu'elle parvient à faire parler, de façon très détaillée, du plan de mobilisation de l'armée britannique, croquis à l'appui. Après son départ, elle passe plusieurs heures à rédiger un rapport et au matin elle rentre à Londres avec Carston. Lorsqu'elle descend de la voiture devant chez elle, elle laisse tomber son rapport que ramasse Carston. Invité à entrer, il découvre ce que contiennent les feuilles, à savoir le plan de mobilisation du général Camberley, mais se dit que ce dernier l'a donné pour aider Grossman à réaliser son film. Jabbs apparaît alors et Liane présente les deux hommes qui se sont déjà rencontrés il y a très longtemps. Philip laisse les feuilles qu'il a ramassées avant de partir et Jabbs, qui l'accompagne à l'extérieur, lui laisse entendre que le film sur la mobilisation constitue en réalité une utile répétition pour des choses plus sérieuses ; il se dit certain que dans quelques semaines les Anglais devront envoyer toutes leurs troupes en Irlande. Tout en marchant, Philip se demande pourquoi Liane était si nerveuse en présence de Jabbs et les paroles de celui-ci lui font se demander s'il ne travaille pas pour l'Ulster et si Liane ne s'est pas servi de Camberley pour obtenir les plans du ministère de la Guerre. Il repousse toutefois cette dernière idée. Cependant une étrange coïncidence se produit puisque lorsqu'il se rend au *Daily Wire*, le rédacteur en chef lui dit que les choses se gâtent en Irlande ; Philip s'y rend la nuit même.

Le jour où Liane ramène Carston à Londres, Grossman invite Dolly Dale à déjeuner et se montre plutôt entreprenant à son égard. Il est interrompu par Jabbs dont l'arrivée provoque le départ de la jeune femme. Le professeur rappelle à Grossman quel est son rôle et lui dit qu'à un mois de la guerre, le temps n'est plus à la bagatelle. Il lui parle alors de Ripley James, un Américain qui prétend que les dirigeables sont supérieurs aux avions et qui en a construit un d'un modèle tout à fait nouveau qu'il propose d'offrir aux Britanniques pour renforcer leur défense aérienne, même si ceux-ci sont certains que jamais les Zeppelins allemands ne pourront arriver jusqu'au-dessus de Londres. Afin de vérifier la théorie de supériorité des dirigeables, une simulation de raid de Zeppelins

sur Londres va être organisée et les avions, tout comme les canons anti-aériens, devront empêcher le dirigeable de James de survoler des cibles désignées. Jabbs veut donc pouvoir faire un rapport sur l'organisation de la défense de Londres et demande que Liane se rapproche de l'Américain. Pour cela, Grossman doit s'arranger pour que son espionne et Ripley James se rencontrent. C'est chose faite grâce à l'intervention de M<sup>rs</sup> Softly-Binns qui connaît le directeur du club le plus en vue de Londres, l'Epicure, où James passe la plupart de ses nuits. Ce dernier est immédiatement séduit par Liane et lui propose de partager au matin le vol de reconnaissance qu'il a l'autorisation d'effectuer au-dessus de Londres tant les autorités militaires sont certaines qu'il ne peut gagner lors de la simulation d'attaque. Le vol enchante Liane qui apprécie la compagnie de Ripley James. Celui-ci lui propose de participer à la simulation qui doit avoir lieu la nuit suivante ; elle hésite mais accepte et l'Américain lui confie une copie de la carte sur laquelle sont repérées les positions de défense britanniques afin qu'elle puisse l'étudier avant le vol. Etant donné qu'il y aura un officiel anglais à bord du dirigeable, Liane sera déguisée en aéronaute et jouera le rôle d'assistant de James. Ripley dépose Liane chez elle. Jabbs l'attend et elle lui remet le document qu'il convoite tout en précisant qu'elle en a assez du rôle horrible qu'on lui fait jouer. La nuit venue, le faux raid a lieu et confirme la théorie de James car il ne peut être contrecarré par les défenses de Londres. Après avoir ramené Liane chez elle, il décide d'aller à l'Epicure. Alors qu'il s'y rend, il est tué par un chauffard, se sacrifiant pour sauver un jeune garçon. Le gouvernement britannique tout autant que Jabbs veulent les plans de son fantastique dirigeable et le professeur demande à Grossman de faire ce qu'il faut pour pouvoir les acheter. A ce moment, à la fin du mois de juillet 1914, Jabbs sait que la guerre est proche. Il s'arrange pour rencontrer, en présence de Grossman, l'envoyé de l'Empereur allemand, l'espion Hauptmann, dans un train puis, étant donné que celui-ci lui dit que l'Empereur exige de savoir dans la semaine ce que fera l'Angleterre en cas de guerre, il décide d'aller voir son vieil ami Patrick O'Fea, cerveau du nationalisme irlandais à Dublin, afin de savoir ce que les Irlandais feront en cas de guerre car dès qu'il connaîtra cette information, il pourra dire ce que les Anglais eux-mêmes feront.

Carston, de son côté, se trouve à Dublin. Il aperçoit Jabbs, le suit et le voit entrer chez O'Fea. Il ne fait aucun doute dans son esprit que le professeur joue un rôle dans l'agitation irlandaise et qu'il utilise Liane à de basses besognes. Après la sortie de Jabbs de chez O'Fea, Carston le suit à la poste et le surprend en train d'envoyer un télégramme à Liane dans lequel il précise qu'il repart le jour même pour une raison importante. Le journaliste rentre également à Londres et se rend chez Liane afin d'en apprendre davantage. Il a affaire à une femme triste, silencieuse et qui porte le deuil, lui dit-elle, d'un grand ami. Lorsque Carston mentionne le nom de James, elle dit que non mais Carston sent et

sait qu'elle ment. Il est convaincu qu'elle a manipulé le général Camberley, se demande si elle a fait la même chose avec Ripley James tout en se disant que le dirigeable n'intéresse pas l'Irlande, et tente de la faire parler. Pourquoi a-t-elle peur de Jabbs ? Quel secret dissimule-t-elle ? Pourquoi lui a-t-elle dit qu'elle avait besoin de lui dans six mois ? Liane ne dit rien, ajoute que cela ne fait que six semaines qu'elle a fait cette requête au sujet des six mois et promet que dans six jours Philip saura. Carston s'en va et se rend au *Wire* où il est reçu par le rédacteur en chef ; il lui dit qu'il croit avoir découvert que Jabbs se livre à d'étranges activités mais ne parle pas de Liane. Son chef lui dit alors que cela n'est rien et que l'important pour l'heure c'est que la guerre européenne, celle durant laquelle l'Allemagne va tenter de devenir la maîtresse du monde, est toute proche, que ce n'est plus qu'une question de jours avant qu'elle n'éclate. Pour lui il ne fait pas de doute que l'Angleterre et son empire vont se dresser contre l'Allemagne même si cette dernière en doute car elle prend les Britanniques pour des lâches corrompus par la luxure. Il raconte qu'il a appris que Hauptmann, connu pour être le chef des Services Secrets allemands, a voyagé avec Jabbs et Grossman et émet l'hypothèse que le Palais du Cinéma de Grossman est peut-être en réalité un bureau de l'espionnage allemand et la magnifique Liane une espionne. Le rédacteur a également appris que le marquis de Trews organise une fête le week-end suivant dans sa propriété d'Upton à laquelle seront notamment conviés le comte de Fournes et le prince Dempski qui vient d'arriver de Saint-Petersbourg via Paris. Il pense que cette rencontre entre la France, la Russie et l'Angleterre n'est pas anodine. Liane sera présente et il demande à Carston de surveiller Grossman et Jabbs mais aussi d'aller à Upton pour espionner ce qui s'y passera et protéger son pays si nécessaire. Philip hésite car il doit sacrifier son amour pour Liane à son amour pour sa patrie et mettre la jeune femme qu'il aime hors d'état de nuire si elle est une espionne. Il accepte finalement de jouer le rôle envisagé par le rédacteur en chef du *Wire* car certaines images comme le rendez-vous matinal à Ramilies entre Liane et Jabbs ou les feuilles ramassées sur lesquelles était rapporté le plan de mobilisation rendent plausibles l'hypothèse que Liane soit une espionne au service de l'Allemagne tout comme le professeur et Grossman, mais aussi car il se dit qu'il y a forcément, alors, un pardon possible pour Liane.

Jabbs demande à Grossman de faire en sorte que le prince Dempski, diplomate russe très en vue, rencontre Liane avant le week-end organisé chez le marquis de Trews. Comme Dempski dîne au *Welcome Club* le soir même, Grossman y emmène son actrice. Immédiatement le prince russe est sous le charme et lorsque le groupe duquel il fait partie quitte les lieux après le dîner pour se rendre ailleurs, le Russe saisit l'occasion d'aborder Liane et s'arrange pour passer un moment avec elle pendant que les autres convives se rendent dans le club choisi. Au cours d'une promenade très romantique, le prince ne cache pas à Liane ce qu'elle lui inspire tandis que la jeune femme tente de

l'interroger, plus ou moins habilement, au sujet de l'éventuelle guerre à venir. Comme Liane semble craindre celle-ci, le prince lui dit qu'en cas de guerre, la Russie est un pays imprenable qui sera un lieu de paix épargné par le conflit : si elle l'épouse, elle y partira avec lui et sera ainsi à l'abri. Liane lui demande alors quand cette guerre aura lieu mais Dempski lui répond qu'il aura plus de précisions à ce sujet lors du week-end chez le marquis de Trews auquel, il le sait, la jeune femme est invitée. Il demande alors à cette dernière sa réponse au sujet du mariage et elle lui annonce qu'elle lui donnera sa réponse chez le marquis.

Au club, Carston voit Grossman mais aussi Dolly Dale accompagnée de Ruthers, l'agent des Services Secrets ; il se demande ce que cette jeune femme peut faire avec un homme tel que lui et pense qu'elle a peut-être découvert quelque chose au sujet de Grossman. Ce dernier est anxieux lorsqu'il voit Dolly et Ruthers ensemble et lorsque Liane apparaît avec Dempski, il l'aborde et demande à lui parler. Il accompagne Liane chez elle en voiture et, inquiet, lui dit que les Anglais ne sont pas aussi stupides et aveugles que l'espionnage allemande le pense : en effet, un agent secret, Ruthers, semble savoir des choses et il a peur de ce que Dolly a pu lui dire étant donné que lors du déjeuner auquel il avait convié la jeune femme, il a fait quelques allusions à son intérêt pour Portsmouth, ville dont elle est originaire, dans l'espoir d'en apprendre davantage. Il explique aussi à Liane qu'un certain Hauptmann, qu'elle ne connaît pas, a été envoyé par l'Empereur pour servir officiellement, avec ses hommes, de couverture aux activités de Jabbs et être arrêté à sa place si nécessaire. Cependant Grossman pense que c'est faux car il ne voit pas pourquoi l'Empereur risquerait la vie de Hauptmann dont il est très proche ; il pense que c'est l'organisation de Jabbs qui est visée et que c'est elle qui sera sacrifiée. Enfin, il se dit extrêmement inquiet pour Liane qu'il sait être maltraitée par Jabbs qui ne la considère que comme une machine qu'il utilise pour servir sa haine de l'Angleterre ; il veut donc qu'elle abandonne tout avant qu'il ne soit trop tard car la plus belle femme du monde mérite une vie faite de joies et de richesses. Grossman propose alors à Liane de partir en Amérique avec lui car il l'aime. La jeune femme se dit fatiguée de son rôle d'espionne mais ne veut pas abandonner avant d'avoir accompli sa mission car si ses activités sont détestables, il y a une forme d'honneur à finir ce que l'on a commencé. Elle se rendra donc chez le marquis de Trews pour tenter de savoir ce que l'Angleterre fera en cas de guerre et seulement après elle songera à fuir ; elle dit à Grossman que ce sera peut-être avec lui. Grossman prend un taxi et retourne au Palais du Cinéma où il est attendu par Hauptmann qu'il voulait voir de toute façon.

Carston se rend comme convenu à Upton. Dans le village, au *Peacock Arms Inn*, il rencontre deux agents de la branche spéciale de Scotland Yard. Ceux-ci, qui le connaissent, lui demandent ce qu'il fait là et le journaliste dit alors que ce n'est pas la conférence qui l'a amené à Upton mais qu'il

est venu pour voir une femme qui est invitée par le marquis. Un agent veut se rendre avec lui chez le marquis et alors qu'une voiture les y conduit, ils croisent une autre automobile dans laquelle Carston reconnaît Liane qui lui semble très pâle, et Grossman. Il se demande alors pourquoi Grossman emmène ainsi la jeune femme : est-ce que quelque chose a mal tourné chez le marquis ? Est-ce que subitement ils ont pris peur ? Il lui semble que dans tous les cas Liane est en danger. En interrogeant un valet du marquis, Carston apprend que Liane sera de retour dans une heure environ, qu'un homme est venu lui apporter un message d'un certain Jabbs qui demandait à la voir au *Peacock Arms*. Philip sait que Jabbs n'est pas là-bas et se demande alors pourquoi Grossman a emmené Liane sous le prétexte d'un mensonge ; peut-être que la jeune femme a obtenu l'information qu'elle était venue chercher. Depuis le *Peacock Arms*, Carston téléphone à Ramilies, au domicile de Liane et même chez Jabbs mais n'obtient aucune réponse. Inquiet pour Liane et ne sachant pas où elle peut être, il repart seul avec son chauffeur en direction de Londres.

Grossman est effectivement venu chercher Liane avec un mensonge qui était l'œuvre de Hauptmann. Dans la voiture, il dit à l'espionne que Jabbs les attend puis, comme la voiture passe Upton sans s'arrêter, Liane s'inquiète et interroge Grossman qui lui dit qu'ils se rendent à Ramilies pour le voir. Lorsqu'ils y arrivent, Grossman dit à Liane qu'elle ne verra pas Jabbs car il a été arrêté par les Anglais. Liane n'y croit pas et pense que ce sont Grossman et Hauptmann qui ont trahi le professeur. Grossman nie et demande à la jeune femme ce qu'elle a appris au sujet de la réaction de la Grande-Bretagne en cas de guerre car si l'information n'est pas rapidement transmise en Allemagne, il n'y aura pas de pardon pour leur échec. Ensuite ils pourront fuir avec l'hydravion qui attend sur le lac, dans le parc. Liane se moque de Grossman tandis que ce dernier lui dit que si elle n'obéit pas, c'est Hauptmann qui interviendra et qu'il est bien plus terrible que Jabbs. Liane résiste et dit à Grossman que ce qu'elle a fait, elle l'a fait pour l'Allemagne seule et qu'elle ne lui dira rien, qu'il est un lâche et un traître ; elle pense que Grossman veut l'information non pour l'Allemagne, mais parce que Hauptmann et lui sont vendus aux Anglais. Soudain Hauptmann apparaît et demande à parler seul à seul avec Liane. La jeune femme l'accuse d'être un traître tandis qu'il la complimente pour son courage, sa fidélité et lui prouve qu'il est bien envoyé par l'Empereur en reproduisant la signature impériale ; il ajoute qu'elle a une demi-heure pour se décider sinon son époux mourra...

En voiture, Carston réfléchit et se dit que Liane a forcément été conduite à Ramilies. Il s'y fait conduire et en chemin, décide de s'arrêter chez Jabbs dont le domicile est sur le trajet. Jabbs est très étonné et fait entrer le journaliste chez lui. Carston lui dit qu'il est venu au sujet de Liane et lui demande pourquoi Grossman est venue la chercher chez le marquis en disant que le professeur voulait la voir au *Peacock Arms*. Jabbs n'est pas au courant et dit que la vie de Liane est menacée. L'attitude de vieil homme fatigué qui est habituellement la sienne change alors radicalement et il se

prépare avec excitation, prend une série d'armes à feu et le chauffeur de Carston conduit au plus vite les deux hommes à Ramilies. Une fois sur place, Jabbs, Carson et son chauffeur se glissent dans le parc et vont jusqu'au lac où ils voient l'hydravion et entendent la voix de Grossman. Une fusillade s'engage et Carson entend alors un coup de feu et un cri qu'il reconnaît être émis par Liane à bord de l'hydravion. Jabbs blesse Grossman qui tombe à l'eau et tue Hauptmann avant de mourir. Le trio trouve Liane mourrante à bord de l'hydravion. Celle-ci chuchote quelques mots à l'oreille de Jabbs et ce dernier dit à Carson que Liane l'aime et qu'elle est la femme la plus dévouée, la plus courageuse qui soit jamais morte pour l'amour de l'Angleterre. Les dernières paroles de Liane sont pour Jabbs et Carson apprend alors qu'il est son époux. Le professeur raconte alors à Philip la vérité sur Liane. Il l'a rencontrée lorsqu'elle avait huit ans, à Constantinople, en 1898, et l'a achetée à ses parents, un couple d'aristocrates désargentés. Elle était déjà magnifique et il savait, en tant qu'agent double, quelle pouvait être l'utilité d'une belle femme dans le domaine des services secrets. Haïssant profondément l'Allemagne depuis longtemps et bien décidé à l'empêcher de devenir la maîtresse du monde le jour où elle déciderait de déclencher la guerre, il a élevé Liane pendant plus de 15 ans pour en faire la meilleure des espionnes, développant ses facultés sportives et intellectuelles et la dissimulant au monde en lui faisant porter un voile en permanence. Il a eu l'idée du trust cinématographique, confié à Grossman, qui devait servir à l'Allemagne de réseau d'espionnage. Tous les documents des espions allemands passaient par lui avant d'aller en Allemagne et il les falsifiait ; parallèlement il informait la Grande-Bretagne sur les menées allemandes. Il a présenté Liane à Berlin et a décidé de l'épouser, simplement pour la protéger des hommes attirés par sa beauté. Il lui a ensuite expliqué ce qu'il attendait d'elle et lorsqu'il a su que l'Allemagne avait choisi de déclarer la guerre en août, il a décidé de présenter Liane au monde, par l'intermédiaire de Grossman il y a deux mois, en juin, ces deux mois devant être suffisants pour résoudre la question essentielle : l'Allemagne était prête à se battre pour la domination du monde mais elle ne pouvait attaquer son principal adversaire, l'Angleterre, sans laisser la France et la Russie sur ses flancs. Elle avait donc décidé d'attaquer ces deux pays en premier et était persuadée que l'Angleterre la laisserait faire. Ensuite, depuis Calais, elle pourrait attaquer celle-ci. L'Allemagne avait reçu des assurances que l'Angleterre n'interviendrait pas tant que la neutralité de la Belgique serait garantie, chose que l'Allemagne était prête à respecter même si elle lui compliquait la tâche. Comme Jabbs savait que l'Angleterre était l'objectif essentiel de l'Allemagne, que rien de ce qu'il pourrait dire aux autorités de son pays ne serait en mesure de les convaincre et qu'il voulait à tout prix sauver sa patrie, ce qui aurait été impossible une fois la France battue et les Allemands à Calais, il a décidé de tout faire pour que la guerre soit déclarée et que l'Angleterre s'y engage de suite pour briser l'Allemagne au plus vite. Pour cela, sachant que lors de la conférence le marquis de Trews répondrait non à la France et à la Russie au sujet d'une entrée en guerre de son pays sans agression de la Belgique, Jabbs a agi pour que le

résultat de cette entrevue ne soit pas connu à Berlin et faire croire ainsi, en envoyant un message à l'Empereur, que la réponse était que l'Angleterre entrerait en guerre contre l'Allemagne dans n'importe quel cas de figure. Il savait que lorsque le Kaiser saurait cela il entrerait en Belgique pour se ruer vers la côte et Calais ; et là, l'Angleterre serait donc forcée d'entrer en guerre. Précédemment il avait envoyé en Allemagne une multitude de faux renseignements pour faire passer l'Angleterre et son armée pour faibles et désorganisées et laisser penser que les colonies se rebelleraient en cas de guerre. C'est également lui qui a suggéré l'envoi d'autres espions à Londres mais il a vite compris que Hauptmann, très proche du Kaiser, avait été envoyé pour enquêter et, dans le cas où ses découvertes le justifieraient, le tuer ainsi que Liane. Il a reçu l'aide de Ruthers et de Dolly qui en réalité est un de ses agents. Après la conférence, il devait aller récupérer Liane car il savait que Hauptmann voudrait connaître la décision britannique mais sa voiture est tombée en panne et c'est cela qui a coûté la vie à la jeune femme. Lorsqu'elle a chuchoté à l'oreille de Jabbs avant de mourir, elle a raconté le marché que Hauptmann lui avait mis en main à la demande de l'Empereur : ou elle révélait ce qu'elle savait ou son époux était tué. Elle a fini par dire la vérité, certaine que quoi qu'elle dise elle ne serait pas crue. Jabbs estime avoir fait son devoir envers sa patrie et laisse Carson libre de juger ses actes. A présent, l'espion ne demande plus qu'une chose : mourir afin de trouver la paix car s'il a agi pour l'Angleterre, il est aussi celui qui l'a entraînée dans la guerre et cela, l'Angleterre ne le lui pardonnera probablement pas.

Bouleversé par la mort de Liane, Carston retourne à Londres. Il sait qu'à l'heure actuelle sa propre tristesse n'est rien et se rend au *Wire* afin d'écrire l'histoire de Liane et de la faire publier car il estime que c'est son devoir. Après de longues heures de travail, il trouve sur son bureau une courte lettre de Judith, cette femme qu'il a aimée et qui s'est toujours montrée patiente et compréhensive à son égard. Elle s'inquiète pour lui, lui dit qu'elle a été et sera toujours une sœur pour lui et l'invite à venir prendre du repos chez elle ; il décide de s'y rendre. Lorsqu'il y arrive, il annonce à Judith que Liane est morte ; elle demande comment mais Philip ne lui répond pas. Il pleure et même si elle hésite par peur d'être mal comprise Judith le prend finalement dans ses bras et le console.

### **3. *The War Woman*, de Laurette Aldous (du 29/04/1915 au 05/07/1915).**

1914. Gwendoline Stevens, une jeune femme sportive, intelligente et moderne est la fille d'un industriel à l'état d'esprit victorien qui, depuis qu'il est retiré dans sa maison d'Hentley, près de Petersfield, passe son temps à cultiver des roses. Elle est très proche de son frère Charles, un jeune homme lui aussi sportif et moderne d'esprit. Après deux années passées à étudier en Belgique durant lesquelles elle a fait la connaissance de Jules Vidal un jeune clerc du ministère des Affaires Etrangères

qui est certain que l'Allemagne se prépare à attaquer la France et à envahir son pays, elle revient chez elle alors âgée de 21 ans. Elle part alors faire un séjour d'une semaine avec son frère, tout juste sorti d'Oxford, à Londres, où elle rencontre Otto Linden lors d'un dîner. Ce dernier, un Allemand, a été étudiant à Oxford et parle anglais aussi bien qu'un Anglais de souche. Il ne fait aucun doute pour lui que l'Allemagne est la puissance de demain grâce à son rapide développement industriel, commercial et naval mais aussi grâce à l'instinct naturel qui habite tout allemand, tandis que la Grande-Bretagne est la puissance d'hier. Gwendoline est attirée par Otto dès les premiers instants. Le lendemain, elle déjeune avec son frère, Otto et un ami de Charles, Reggie B. qui est lieutenant dans le *Naval Flying Corpse*. Otto passe son temps à questionner Reggie sur la British Navy, comme pour ajouter un nouveau chapitre à ses connaissances sur l'Angleterre. Lorsque Charles et Gwendoline retourne à Hentley, le premier invite Otto à venir passer quelques jours chez eux. Le père des deux jeunes gens est séduit par l'intelligence du jeune Allemand et Otto fait plusieurs séjours chez les Stevens durant l'été. Durant une de ces visites, Jules Vidal et Reggie B. sont également présents et ne cache pas à Gwendoline l'antipathie qu'ils éprouvent pour Otto. Reggie, qui est amoureux de Gwendoline, lui dit qu'il sait qu'elle aime l'Allemand et qu'il n'apprécie pas l'idée qu'un jour elle l'épouse ; Jules est certain que la guerre est proche et il est persuadé qu'Otto espionne pour la Wilhelmstrasse, comme tous les autres Allemands, et que leur pays ne cherche que la puissance. Ces avertissements n'incitent pas Gwendoline à repousser Otto, qu'elle admire pour bon nombre de ses qualités, lorsqu'il lui demande sa main, mariage que Stevens père accepte volontiers. Petit à petit, cependant, certains éléments inquiètent la jeune femme, notamment la conception du mariage d'Otto, dans laquelle la femme est totalement soumise à son mari et doit lui obéir en toute chose, mais également le flou en ce qui concerne ses activités professionnelles sur lesquelles il ne veut rien dire, même à sa future épouse. Gwendoline se demande si elle n'a pas fait une grosse erreur en s'engageant avec lui. Quelque temps plus tard, alors qu'Otto est à Londres pour affaires, Charles rencontre Jules Vidal et un de ses amis, Ronald Redford, un grand voyageur, à Petersfield et les ramène à déjeuner. Durant le repas, une discussion s'engage à propos d'Otto et de l'Allemagne et aussi bien Jules que Ronald, pourtant discret jusque-là, ne peuvent s'empêcher d'être très négatif envers le futur époux de Gwendoline. Lors d'une promenade dans l'après-midi du même jour, Ronald demande à Gwendoline s'il peut revenir à Hentley au retour d'Otto car il veut étudier celui-ci et vérifier si la théorie qu'il a établie à son sujet est exacte ou non, à savoir qu'il joue une masquerade et qu'il n'est pas l'homme qu'il prétend être mais un ennemi de la Grande-Bretagne. Gwendoline, tout d'abord en colère, finit par accepter. Pour Redford, la guerre est également une certitude et le cosmopolitisme affiché par les principales puissances européennes depuis plusieurs décennies n'est qu'une façade qui ne peut résister aux jalousies et n'empêchera pas la guerre la plus terrible et la plus dévastatrice de l'Histoire de survenir. Cela fait déjà une douzaine de fois durant les

douze dernières années que la guerre a été possible et quatre fois au moins elle est apparue comme inévitable sans pourtant se déchaîner ; seulement à présent, en homme d'expérience qu'il se dit être, Ronald Redford est certain qu'elle aura lieu avant la fin de l'année en cours.

Le soir du jour où Otto revient de Londres, et alors que Gwendoline sent de plus en plus qu'elle ne pourra jamais être l'épouse qu'espère Otto, Jules Vidal et son ami Ronald Redford dont Otto a déjà entendu parler, sont présents pour le dîner qui se révèle tendu. Après une discussion au cours de laquelle Redford explique à Otto que bien des idées de l'Allemagne au sujet de la Grande-Bretagne sont erronées, notamment la fainéantise ou le manque de patriotisme, il accuse clairement l'Allemand d'être un espion qui a profité de l'hospitalité anglaise pour recueillir le maximum d'informations. Il explique qu'il appartient à une organisation chargée de protéger l'Angleterre des complots fomentés par ses éventuels ennemis et qu'il sait, pour en avoir intercepté plusieurs, qu'Otto a envoyé de nombreuses lettres à Stuttgart à un certain Strauss qui se chargeait de les communiquer à Berlin. Les lettres ont été copiées et sont en possession de l'organisation. Gwendoline n'en croit pas ses oreilles, tente de défendre Otto, mais celui-ci avoue qu'il est un espion et qu'il est fié de l'être car comme tout Allemand il a servi sa patrie. Le futur mariage est donc annulé et Otto reconnaît qu'il aimait réellement Gwendoline et l'aimera toujours. Il quitte la maison des Stevens en prononçant un « au revoir » provocateur.

Ces événements, qui se déroulent à l'extrême fin du mois de juin, après l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, laissent Gwendoline seule à Hentley puisque le lendemain du départ d'Otto, Charles, Redford et Vidal s'en vont également. Gwendoline, qui n'a jamais compris pourquoi il est admis qu'une femme ne doit qu'attendre et regarder, se demande quel rôle elle pourrait jouer si un grand drame mondial se déclençait effectivement. Durant la première semaine de juillet, la lecture des journaux l'amène à croire que Vidal devait avoir raison et qu'un drame immense se prépare. Elle reçoit une lettre d'Otto qui lui dit qu'il s'excuse de l'avoir attristée mais qu'en réalité ils étaient trop différents l'un de l'autre pour que leur mariage soit une réussite. Gwendoline qui, comme tous les Anglais, a toujours cru que les différences entre nations n'étaient que des détails, se rend compte de ce qui sépare l'Allemagne de son pays. Durant les jours suivants, elle se demande quelle sera l'attitude de la Grande-Bretagne en cas de guerre sur le continent. Elle croise Redford à Londres qui, à ce sujet, lui dit que si l'attitude de la Grande-Bretagne aurait été claire du temps où Palmerston ou Salisbury étaient Premier Ministre, actuellement, personne ne sait ce qu'elle fera.

Au début du mois d'août la situation s'assombrit et M<sup>r</sup> Stevens est certain qu'avec Asquith, le pays restera à l'écart, quoi qu'il se passe sur le continent. Gwendoline reçoit alors une lettre de Vidal, partie de Bruxelles avec des documents officiels, et postée depuis Londres ; c'est la dernière lettre

qu'elle a reçue de lui et elle restera toujours dans ses trésors. Elle reçoit également une lettre de Charles qui lui annonce qu'il s'engage dans la Naval Brigade. Elle est très fiée de lui et comme elle ne peut s'engager, elle va chercher un autre moyen pour se rendre utile elle aussi.

Elle reçoit une lettre de la mère de Vidal qui lui décrit le sort des Belges soumis aux armées allemandes et le manque d'infirmières et d'ambulances. Elle décide alors de partir en Belgique comme infirmière à bord d'une automobile ambulance avec l'aide d'une seconde infirmière. Elle sollicite Ronald Redford qui lutte toujours contre les espions à Londres et lui fournit le moyen de rencontrer le second secrétaire de la légation belge qui est ravi de la démarche de la jeune femme. Elle obtient de l'argent de son père et une voiture qu'elle fait préparer. Elle recrute également une infirmière, Grace Munro, avec laquelle elle sympathise immédiatement. Les deux jeunes femmes arrivent à Bruxelles le 14 août et découvrent une ville encore confiante et qui se remplit de réfugiés. Liège est déjà tombée mais la défense a été héroïque et les Belges pensent que les Alliés repousseront les Allemands avant qu'ils ne franchissent la Meuse. Les autorités belges fournissent à Gwendoline tout ce dont elle a besoin et le jour de son arrivée, alors qu'elle dîne avec les Vidal dans un restaurant, elle reconnaît Otto Linden déguisé en sexagénaire et qui continue donc son activité d'espion. Même si elle sait qu'elle le devrait, elle ne le dénonce pas car un jour au moins elle l'a aimé et qu'elle sait qu'il a l'esprit brave. Le lendemain, elle part avec Grace à Louvain. Sur la route, des réfugiés lui narrent les atrocités commises par les armées allemandes envers les civils de tous âges et les destructions de villages entiers. Lorsqu'elles arrivent à Louvain, la ville n'a pas encore été atteinte par la folie destructrice de l'envahisseur. Conduite à l'état-major, Gwendoline rencontre Paul Vidal. Ce dernier sait que les Belges seront bientôt écrasés et que le *Kaiser* entrera à Bruxelles. Elle est présentée au roi Albert qui la fascine par sa force de caractère, sa bonté, et elle comprend comment il est possible que tout son peuple ait accepté de se sacrifier à sa demande. Le lendemain, les Allemands attaquent la ville et les deux femmes commencent à transporter les blessés. Le 18, les Belges doivent l'évacuer et reculent sur Anvers. Le roi belge croyait que si Louvain cessait d'être un centre militaire, ses trésors seraient respectés par l'ennemi mais il se trompait. L'automobile ambulance suit le recul belge et les deux femmes ont alors leurs premières expériences de la guerre. Les Allemands bombardent les troupes belges et leur causent de très grosses pertes avant de marcher contre les positions belges qui, ne pouvant tenir, reculent vers Bruxelles. La capitale a alors bien changé : ceux qui ont pu partir l'on fait, les soldats blessés ont été transportés vers Ostende, et une garde civique composée de citoyens a été improvisée, même si tout espoir d'empêcher les Allemands d'occuper la ville a disparu. Le bourgmestre demande cette garde civique de déposer les armes afin de ne pas exciter l'ennemi par des actes de résistance ; les hommes de la garde sont profondément blessés de se rendre mais le font pour protéger la ville. Avant que les Allemands

n'arrivent, les deux infirmières partent pour Malines. Après le départ de Louvain, le roi Albert avait demandé à son n'armée de ne pas engager à nouveau le combat en rase campagne, mais rester inactifs était trop difficile pour les hommes et de nombreux engagements ont eu lieu au sud. Les ambulances la Croix-Rouge ont alors été très actives, dont celle de Gwendoline. Sur une route, les deux femmes ramassent un officier belge mourant qui n'est autre que Vidal ; elles tentent de l'emmener à l'hôpital avec d'autres blessés mais il meurt dans les bras de Grace, presque heureux dit-il, de mourir pour la petite Belgique. Gwendoline est profondément affectée par la mort de cet homme qu'elle aimait autant qu'une femme peut aimer un homme dont elle n'est pas amoureuse. Le lendemain, il est enterré à Antwerp et ce n'est que plusieurs semaines plus tard que ses parents apprendront sa mort pour son pays.

À la fin du mois de septembre, les Allemands commencent à attaquer les forts d'Antwerp mais laissent ouverte la route vers Ostende. Gwendoline rencontre Redford, en mission à Antwerp, qui admire le courage de l'infirmière automobile et se montre très pessimiste au sujet de l'avenir de la Belgique et de la possibilité pour les Alliés, pris dans leur impréparation, de battre l'Allemagne. Deux jours plus tard, Gwendoline et Grace sont envoyées dans un hôpital établi dans un château à quelques kilomètres en dehors de la ville, et sont employées à y ramener les blessés d'un poste de premier secours situé dans les lignes belges. Un jour qu'elles accomplissent leur mission, elles sont arrêtées par un groupe de soldats allemands qui les empêchent de retourner à l'hôpital. L'*oberleutnant* qui les commande n'accepte de laisser le passage aux deux femmes que si elles embrassent les soldats. Les deux infirmières refusent, Grace se défend avec force tandis que Gwendoline est saisie par l'*oberleutnant* et sauvagement embrassée à plusieurs reprises. Sur l'ordre d'un *major* qui arrive sur place, elles sont arrêtées pour suspicion d'espionnage et conduites au Q.G. du régiment auquel appartiennent les soldats allemands dans un petit village proche. Là, elles sont visitées par Otto Linden qui parvient à les faire libérer. Les deux femmes ne peuvent s'empêcher d'admirer son enthousiasme et son fanatisme, sa certitude de la supériorité de son pays et son patriotisme qui l'amène à envisager tous les sacrifices imaginables. Elles retournent au château, dans lequel habite toujours sa propriétaire, la veuve Mme de Vgneron, mais aussi ses deux filles Berthe et Louise ; les trois femmes font leur possible pour aider la Croix-Rouge dans sa tâche.

Comme les troupes allemandes sont toutes proches d'Antwerp, les blessés sont transportés à Bruges et Ostende. Les Vigneron entendent demeurer au château malgré la proximité de l'envahisseur et Gwendoline et Grace font de même car leur voiture est en panne. Dans la nuit du dernier jour du déménagement, alors que les cinq femmes sont seules, une quarantaine de soldats allemands commandés par un officier des plus détestables, le capitaine Müller, arrive au château et

demande à être nourrie et logée. Müller et ses deux subalternes dînent dans la salle à manger du château et le premier se montre agressif et des plus intéressé par Berthe, tout juste âgée de 18 ans. L'alcool le rend encore plus offensant et entreprenant ; les deux subalternes eux-mêmes trouvent le comportement de leur chef déplacé. Ce dernier tente de se saisir de Berthe mais Grace lui jette une carafe au visage tandis que Gwendoline lui tire dans l'épaule. Alors que les soldats viennent depuis l'étable, M<sup>me</sup> de Vigneron, Berthe et Grace parviennent à s'enfuir tandis que Gwendoline est sauvée de la mort par un des deux officiers subalternes allemands qui s'interpose lorsque Müller tente d'abattre la jeune femme qui parvient aussi à sortir du château. Gwendoline parvient à grimper dans la chambre où s'est réfugiée Louise, que Müller a oubliée, et à la conduire jusqu'aux étables. Pour se venger, Müller met le feu au château, acte que son subalterne ne juge pas nécessaire. En se cachant dans la foule qui observe l'incendie, les deux infirmières anglaises parviennent à gagner le village proche et sont accueillies par le curé chez lequel arrivent également les Vigneron. Gwendoline récupère discrètement sa voiture que le forgeron a réparée et parvient à fuir avec les quatre femmes ; le curé est froidement abattu par Müller car il refuse de dire ce qu'il sait au sujet des cinq femmes qu'il a cachées. Gwendoline gagne alors Antwerp. Les Allemands progressent, occupent plus de la moitié de la Belgique, mais la résistance acharnée de l'armée du roi Albert donne à la France et à la Grande-Bretagne le temps de terminer leur préparation. Gwendoline rencontre la reine Élisabeth et demande à rencontrer une nouvelle fois le roi Albert. Lorsqu'elle est menée auprès de lui, il est entrain de lire la proposition allemande visant à cesser les combats, ce qui arrangerait le *Kaiser* car il pourrait avancer plus vite. Le roi belge refuse formellement et déclare à l'envoyé de l'Allemagne que les Belges se battront jusqu'au dernier homme. Gwendoline parvient à le voir et il se montre une nouvelle fois très aimable envers elle. Quelques jours plus tard, un contingent de la Marine britannique arrive après avoir débarqué à Ostende et Gwendoline retrouve son frère mais aussi Reggie. Elle est étonnée de l'état d'esprit de ces hommes qui rient et chantent et ne semblent donc pas préparés à ce qu'ils vont voir et vivre. Le 6 octobre, lorsqu'il s'il ne fait plus aucun doute qu'Antwerp sera prise par l'ennemi, l'armée belge marche vers Ostende suivie par les troupes britanniques déçues de ne rien pouvoir faire. A Ostende, qui est pleine de réfugiés qui attendent de partir vers l'Angleterre, Gwendoline rencontre Redford et lui explique qu'elle veut rentrer en Grande-Bretagne afin de changer de véhicule car le sien est en très mauvais état. Grâce à lui, qui doit repartir pour Londres, elle embarque dans un yacht qui les débarque à Douvres d'où une voiture les conduit chez son père. Elle est étonnée par le nombre d'affiches de recrutement partout et se dit qu'en Belgique les hommes n'ont pas attendu qu'on les appelle pour s'engager même en sachant la situation désespérée. Que va-t-il se passer si ses compatriotes continuent à être aussi indifférents à la guerre ? Si elle est heureuse de se reposer quelques jours dans la maison familiale, elle est toujours fortement déçue par l'attitude de la plupart des gens qu'elle rencontre car ceux-ci ne

semblent pas réaliser que la guerre qui se livre à quelques pas de chez eux est d'une importance capitale. Il lui semble que seule une invasion serait capable de sortir la population de son apathie. Deux jours plus tard elle repart avec Grace pour la Belgique et débarque à Dunkerque.

En Belgique, l'armée britannique qui était sur l'Aisne se déplace vers Ypres et bloque les Allemands qui veulent prendre Calais et Boulogne d'où ils pourraient attaquer la Grande-Bretagne. Comme il est impossible de tenir Ostende, les troupes belges et britanniques qui s'y trouvent vont à Dixmude avec pour mission de bloquer l'avancée de l'ennemi. Le gouvernement belge s'est déplacé au Havre mais le roi est parmi ces troupes. Gwendoline et Grace se rendent à Dixmude avec leur nouvelle ambulance. Gwendoline est reçue par le couple royal belge et se trouve au Q.G. lorsque le général Joffre est en visite. La tâche des deux femmes les mène très souvent dans une belle cité flamande dans laquelle elles sont obligées de coucher un soir à cause des combats aux alentours, logées dans un couvent irlandais. Les Allemands finissent par repousser les Alliés et occuper la ville au matin. Le couvent est obligé de participer aux réquisitions allemandes jour après jour et un soir, le commandement allemand exige même de la mère supérieure qu'elle lui donne de l'argent si elle ne veut pas que le couvent soit mis à sac. Au matin les combats font rage dans la ville et les troupes britanniques la reprennent. Les nonnes sont conduites à Calais car dans cette ville leur sécurité ne peut être assurée ; elles embarquent pour l'Angleterre où elles seront accueillies dans un couvent.

Peu de temps après, Gwendoline rencontre Redford qui fait office de messager entre le gouvernement britannique et le Q.G. des forces belges. Il félicite la « femme de guerre » pour la mission qu'elle accomplit et lui dit qu'il était certain depuis plusieurs années des intentions belliqueuses de l'Allemagne car son travail dans les services secrets anglais l'a amené à enquêter avec précision sur cette question. Mais ses rapports n'ont jamais été pris au sérieux par le gouvernement britannique. L'Allemagne a inventé la science militaire moderne, la diplomatie moderne faite de manipulations et de chicaneries, et s'est arrangée pour fomenter l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand qui lui a fourni le prétexte rêvé pour déclencher la guerre. Et même à présent, le gouvernement britannique a refusé d'interner les Allemands présents en Grande-Bretagne... Redford repart après avoir déclaré à Gwendoline qu'il était amoureux d'elle. Quelque temps plus tard, un avion britannique atterrit en catastrophe près de l'endroit où se trouvent Gwendoline et Grace. Son pilote n'est autre que Reggie qui a décollé le matin de Douvres, s'est perdu dans un ciel chargé, avant d'être touché par un shrapnel allemand ce qui l'a empêché de franchir à nouveau la Manche. C'est Charles, le frère de Gwendoline, qui est mécanicien dans le Naval Flying Corpse à présent, qui est envoyé pour l'avion de Reggie. Gwendoline constate que Charles a changé et il a notamment perdu son laxisme et a mûri. Reggie est toujours amoureux de Gwendoline mais celle-ci lui fait comprendre que pour elle, il ne sera toujours qu'un excellent ami. Le jeune homme lui

fait alors comprendre que s'il n'a plus aucun espoir, plus rien ne le retient de se jeter à corps perdu dans la bataille. De leur côté, Charles et Grace, qui se sont déjà rencontrés, semblent se rapprocher.

Les Anglais organisent un bombardement à partir de la mer sur les positions allemandes qui pilonnent les positions alliées qui font tout pour empêcher les Allemands de se frayer un chemin vers Dunkerque. C'est un succès, les Allemands sont obligés de reculer, de nombreux canons sont détruits et la pression sur les lignes belges diminue. C'est aussi à partir de ce moment que la Grande-Bretagne et la France envoient une aide matérielle plus importante aux Belges, notamment du matériel médical. Un jour où elle a un peu de répit, Gwendoline regarde avec d'autres curieux passer les avions. Elle assiste à la chute d'un avion anglais qui a été atteint par la défense anti-aérienne et qui s'écrase dans les lignes ennemies. Elle se dit qu'il s'agit peut-être de Reggie et, le lendemain, une lettre d'Otto lui en apporte la confirmation : il explique que cet Anglais qu'il a connu s'est écrasé parmi les hommes qu'il commande et qu'il est mort de ses blessures quelques minutes plus tard. Il a reconnu Otto qui était à ses côtés et lui a demandé de dire à Gwendoline qu'il l'a aimée jusqu'au bout et qu'il est mort en ayant tenté de faire de son mieux. Gwendoline est sous le choc et en veut au *Kaiser* à cause duquel tant d'hommes meurent dans la fleur de l'âge et notamment ses deux grands amis, Paul Vidal et Reggie. Grace la reconforte comme elle le peut mais sans sensiblerie car elle sait que Gwendoline se sent coupable de la mort de cet homme qu'elle craint d'avoir incité à se suicider. Gwendoline estime de son devoir d'avertir la mère de Reggie de la mort de son fils unique et rentre à Londres tandis que Grace reste à l'hôpital militaire de Dunkerque. Elle retrouve pour quelques heures son frère Charles à Calais qui est triste de la mort de son ami d'enfance qu'il admirait, mais qui est persuadé que cette mort, comme celle de tous les autres Anglais, n'est pas inutile, qu'elle servira à changer l'état d'esprit de ceux qui resteront dans le bon sens. Mais quand elle arrive à Londres, Gwendoline a des doutes tant elle est surprise de voir nombre de jeunes hommes en âge de se battre vaquer à leurs occupations et se distraire comme si de rien n'était alors que tout près, tant d'autres meurent pour l'Angleterre. Elle se dit qu'en partie au moins, le jugement des Allemands sur les Anglais n'est peut-être pas faux et que ses compatriotes sont devenus décadents, frivoles et irresponsables. Elle se rend chez la mère de Reggie, déjà avertie officiellement de la mort de son fils. Elle rencontre le frère de celle-ci, un contre-amiral à la retraite qui est très affecté mais fier de la façon dont est mort son neveu. Ensuite elle rencontre Redord qui, pour lui remonter le moral, la force à dîner en sa compagnie. Il la reconforte en lui disant qu'elle ne doit pas s'en vouloir et que de toute façon les morts sont morts, amis ou ennemis, bons ou mauvais, et ne doivent pas empêcher les vivants de faire ce qu'ils ont à faire et, plus simplement, de vivre. Il explique ensuite à la jeune femme que si la barbarie allemande en Belgique a choqué l'opinion, lui

n'a pas été surpris car le Prussien a toujours été barbare et que depuis que la Prusse est maîtresse de l'Allemagne, c'est-à-dire depuis 44 ans, son état d'esprit a contaminé toute l'Allemagne et qu'elle est toute entière descendue au niveau de la sauvagerie prussienne. L'apparente culture allemande n'est qu'un vernis. Gwendoline dit alors qu'elle sait qu'Otto, par exemple, est un véritable patriote, cœur et âme, plus qu'un Anglais ne semble l'être, ce qu'admet Redford qui explique néanmoins que la différence est que si dans les pays civilisés, le désir de servir la nation est limité par certaines restrictions morales, en Allemagne tout est bon et meurtre, vol ou viol sont plus que permis, ils sont même commandés s'ils peuvent affaiblir les pays ennemis. Vu ce qu'elle a constaté en Belgique, Gwendoline ne peut qu'acquiescer. Comme sa mère était française originaire des environs de Nancy, Redford a toujours eu une vraie connaissance de l'état d'esprit allemand mais ses avertissements sur ce qui se préparait depuis longtemps n'ont jamais été écoutés. S'il s'est arrangé pour compromettre Linden chez le père de Gwendoline, c'est parce qu'il est payé pour cela, pour écarter les hommes qui menacent son pays, parce que l'idée d'un mariage entre une Anglaise et un espion allemand lui était intolérable, mais aussi parce qu'il est épris de Gwendoline. La jeune femme, séduite depuis quelque temps par cet homme mystérieux et fin, accepte ces avances. Le lendemain, Redford est obligé de quitter Londres et Gwendoline décide d'aller se reposer quelques jours chez son père. Elle constate une nouvelle fois que pour l'essentiel des Anglais, la guerre est certes une horrible tragédie mais par laquelle il ne se sent que peu concerné. Chez son père, elle fait connaissance avec un voisin duquel il s'est rapproché, Rayner, un célibataire aisé vivant des revenus de ses terres, qui est rempli de certitude sur la guerre et trouve que la Grande-Bretagne s'engage déjà activement comme le montre l'armée de volontaires de Kitchener. Gwendoline trouve au contraire que les Britanniques ne témoignent pas de la même énergie, du même courage que les Français ou les Belges et se sent humiliée par l'attitude de ses compatriotes. Elle fait remarquer à Rayner que lui-même, alors qu'il est en âge de s'engager, ne le fait pas pour tout un tas de mauvaises raisons alors qu'il serait un exemple que les jeunes hommes des environs suivraient certainement s'il faisait ce qui est son devoir, car pour elle il est certain que le danger est réel de voir disparaître l'Angleterre et qu'elle deviendra une province allemande si tout n'est pas fait pour battre l'Allemagne. Son argumentaire porte et Rayner engage, motivé essentiellement par l'idée de ne pas laisser penser aux Belges ou aux Français qu'ils sont meilleurs que les Anglais. Gwendoline reste dix jours chez son père et retourne en Belgique après être allée prendre Grace à Calais ; les deux femmes vont ensuite à Dunkerque pour passer un peu de temps avec Charles. Il leur apprend qu'il a été décidé qu'un détachement des hommes du *British Naval Flying Corpse* opérerait depuis les lignes belges et qu'il espérait être attaché à ce groupe. Gwendoline fait connaissance des hommes qui travaillent avec son frère et admire leur engagement, leur volonté et leur confiance en la victoire finale ; elle se lie plus particulièrement avec un dénommé Peter.

De retour, quelques jours plus tard, au début du printemps, dans la petite ville flamande d'où elle était partie, elle se rend compte qu'une attaque se prépare pour tenter de briser l'élan allemand et qu'une forte artillerie franco-britannique a été alignée. Rapidement, un duel à distance s'engage et les Allemands bombardent le village où se trouvent les deux jeunes femmes et où, jusqu'à récemment, se trouvait le Q.G. belge. Un obus tombe sur la maison où elles logent : Gwendoline se trouve pris sous les débris, à la cave, d'où elle est rapidement extirpée, notamment par Peter, tandis que Grace échappe de justesse à la mort par asphyxie. Les batteries allemandes sont réduites au silence, mais le village est détruit et c'est l'hécatombe parmi la population : ces femmes et enfants morts frappent plus Gwendoline que tous les autres morts en plus grand nombre qu'elle a vus parmi les soldats. Les journaux britanniques narrent le bombardement du village et les deux femmes passent malgré elles pour des héroïnes. Gwendoline reçoit grand nombre de lettres, notamment une de Redford, écrite depuis Milan. Après deux ou trois jours, Gwendoline reprend seule sa tâche et un après-midi, alors qu'elle transporte plusieurs blessés belges vers l'hôpital en arrière des lignes, elle croise un officier anglais en panne avec sa moto. Ce dernier n'est autre qu'Otto Linden qu'elle devine espionner pour découvrir et rapporter les nouvelles positions des artilleries belges et françaises. Toujours mue par les mêmes sentiments liés au passé, elle lui permet de fuir mais s'en veut d'être si faible, même si son rôle dans cette guerre n'est pas de provoquer la mort d'un homme. Le lendemain de cette rencontre, les Allemands tentent une nouvelle fois de briser la ligne alliée pour se jeter sur Calais. Les artilleries et les infanteries s'affrontent durant deux jours et Gwendoline n'hésite pas, malgré les avertissements, à aller chercher les soldats blessés sous les bombardements au péril de sa vie. Elle frôle la mort, son véhicule est sérieusement endommagé, mais elle transporte de nombreux blessés à l'hôpital en arrière des lignes. Après six allers-retours, l'officier médical en charge de l'hôpital lui fait savoir que le roi Albert, qui l'a vue agir, ordonne qu'elle cesse de risquer davantage sa vie. De plus elle est affaiblie et doit se reposer. Après 18 heures de sommeil, elle dîne avec des soldats belges et passe la nuit à l'hôpital. Comme les Belges ont consolidé leurs positions, que nombres de blessés ont été évacués dans des villes françaises, il est possible qu'elle se repose davantage. Au matin, elle est reçue par le roi Albert qui la décore de la médaille militaire belge pour la remercier, au nom de l'armée et du peuple belge, de ses efforts et de son courage. La nouvelle fait le tour du monde et Gwendoline reçoit des lettres de félicitations mais aussi des lettres d'Allemands d'Amérique ou de progermains de Grande-Bretagne qui critiquent son manque de féminité.

Une semaine plus tard, elle reçoit un télégramme de Redford qui lui demande de se rendre, si possible, à Boulogne, deux jours plus tard. Lorsqu'elle arrive dans cette ville remplie d'hôpitaux, elle est étonnée par le nombre de soldats et d'officiers anglais qui s'y trouvent. Redford la félicite

pour sa décoration et lui explique qu'il revient d'Italie et va partir pour l'Amérique. Quand Gwendoline lui demande si l'Italie va rejoindre les Alliés dans la lutte, l'agent secret lui révèle que l'Italie déclarera la guerre à l'Autriche en mai malgré toutes les tentatives des Allemands pour convaincre le gouvernement italien de ne pas agir contre elle. Comme de nombreux des agents ont été envoyés en Amérique, c'est là-bas que Redford doit agir. Pendant qu'elle parle avec ce dernier, Gwendoline reconnaît l'homme qu'elle avait vu en compagnie de Linden, la première fois après son départ, et Redford l'arrête avec l'aide de soldats. Quelques jours plus tard, Redford part pour New York. À Boulogne, Gwendoline assiste à l'arrivée de nouvelles troupes britanniques et reconnaît Eden Rayner parmi les recrues. En parlant avec lui et en regardant ces hommes prêts à se battre, elle se dit qu'elle a peut-être sous-estimé le patriotisme de ses compatriotes car si l'Angleterre n'est pas pour l'Anglais ce que la France est pour le Français, le fait est que lorsque le premier réalise qu'on a besoin de lui il fait ce qu'il a à faire.

Après Boulogne, elle se rend à Calais pour retrouver Grace et Charles qui lui annoncent qu'ils souhaitent se marier après la guerre, ce qui enchante Gwendoline. Les deux jeunes femmes repartent ensuite dans les lignes belges ; la droite de la ligne belge a rejoint la britannique. Les deux infirmières se trouvent sans activité car leurs compatriotes refusent qu'elles prennent autant de risques que lorsqu'elles agissaient pour les Belges. Un jour, elles se rendent compte que le bruit du bombardement est bien plus intense que d'habitude et réalisent qu'il se prépare certainement quelque chose ; effectivement les Britanniques se préparent à avancer en force. Ils parviennent à prendre la première ligne allemande mais sont repoussés par les canons et les mitrailleuses ennemies qui les obligent, au prix de très grandes pertes, à regagner les lignes des Alliés. Gwendoline assiste alors à un acte d'un grand héroïsme : au péril de sa vie, et malgré une blessure, un soldat anglais ramène un de ses camarades dans la tranchée alliée avant de s'effondrer. Elle apprend que cet homme n'est autre qu'Eden Rayner et qu'il sera décoré par le roi qui lui épinglera la V. C. Elle va le voir à l'hôpital où il est soigné et constate que cet homme fait preuve de la plus grande modestie ; en effet, il pense que n'importe lequel de ses quarante camarades aurait agi de même et ne veut pas être considéré comme un héros et fêté de la sorte. Elle est fière d'avoir réussi à convaincre cet homme de se battre pour son pays et sait que son comportement en tant que soldat fera de lui un exemple dans la région où il vit.

Deux jours plus tard, elle reçoit une lettre d'un certain M<sup>r</sup> Van Ruy qui lui demande de venir le voir à Boulogne. Elle s'y rend et rencontre alors un subordonné de Redford qui lui explique qu'il vient d'arriver de New York car Redford lui a demandé de venir trouver Gwendoline pour lui révéler certaines choses qu'il est trop dangereux d'écrire et notamment qu'Otto Linden agit aux États-Unis.

Van Ruy reçoit alors un télégramme qui lui apprend que Redford a été blessé par balle à Cincinnati et qu'il est gravement atteint. Bien évidemment Gwendoline demande à se rendre sur place et grâce aux relations de Van Ruy, ils embarquent après que celle-ci ait vu son père à Londres et renouvelé sa garde-robe. À New York, ils sont attendus à leur hôtel par deux autres agents dont Tommy Fenton qui expliquent que l'attentat contre Redford a été commis en pleine rue et que le responsable, arrêté rapidement, s'est suicidé dans sa cellule. Le secret a été maintenu sur l'affaire et pour le public américain, un riche Anglais a été attaqué par un Allemand fou. Après un voyage en train vers Cincinnati, Gwendoline retrouve Redford qui est très atteint mais dont l'état s'améliore grâce à la présence de son aimée. Après s'être mariés, les deux Britanniques vont dans un petit village de Nouvelle-Angleterre pour leur lune de miel avant de regagner New York et d'embarquer à bord du Lusitania pour rentrer en Grande-Bretagne. Pour Redford, il ne fait aucun doute que c'est Linden qui a planifié l'attentat contre lui car l'espion allemand savait que Redford était au courant de ses activités et de ses projets. Le Lusitania est torpillé lorsqu'il arrive en vue des côtes de l'Irlande. Gwendoline et Ronald sont séparés mais s'en sortent tous les deux. Cet acte d'une barbarie sans nom qui a tué un grand nombre de femmes et d'enfants fait découvrir au monde entier l'inhumanité allemande et pour Redford il est une preuve supplémentaire que l'Allemagne doit être réduite en pièces pour préserver la civilisation. Quelques jours plus tard, le couple se rend chez le père de Gwendoline et la jeune femme constate que l'Angleterre a bien changé : la population s'est enfin réveillée, a pris conscience du danger, et tout le monde veut faire quelque chose. La preuve en est que même son père, qui ne voyait que par ses roses, se rend compte qu'il est temps d'agir. Il accueille avec un grand plaisir Gwendoline et son époux et expliqua à celle-ci qu'il est très fier d'elle et de Charles, même si ces derniers ne s'en rendent pas compte. Gwendoline est très touchée et s'aperçoit que le nouvel état d'esprit de son père et le même nouvel état d'esprit que celui de tout le pays, celui qui rend la victoire certaine. Elle est encore plus heureuse et fière de son père lorsqu'il lui dit qu'il a décidé de transformer sa maison en hôpital car à son âge il ne peut guère faire plus. Il apprend à Gwendoline que Charles, qu'il a trouvé énormément changé lorsqu'il l'a vu, a été recommandé pour un commandement et qu'il sera bientôt sous-lieutenant dans le *Flying Corpse*. Le lendemain, le couple va rendre visite à Charles sur son lieu de formation. Il espère obtenir un brevet de pilote très rapidement et dit à sa soeur que Grace est retournée auprès de l'armée belge. Après quelques jours, Gwendoline et Redford retournent à Londres car ils doivent chacun vaquer à leurs devoirs. Redford reste sur place en attendant son prochain départ en mission tandis que Gwendoline part et retrouve Grace en Belgique où elle recommence à transporter des blessés.

Un matin, dans le village où les deux infirmières ont été envoyées par les Belges, elles voient passer un groupe de prisonniers allemands. Le second sous-officier de Müller se trouve parmi eux et

Gwendoline parle avec cet homme qui s'était montré humain. Celui-ci est certain que l'Allemagne sera victorieuse car elle est la plus puissante et parle d'un officier, le capitaine Linden. Gwendoline le questionne mais l'homme ne peut la renseigner précisément car les faits et gestes de Linden sont étranges et plutôt secrets. Un ou deux jours plus tard, Gwendoline rencontre son époux qui se rend à Paris ; elle émet l'hypothèse que Linden est peut-être à Londres et que c'est peut-être lui qui s'occupe de tout ce qui concerne les repérages nécessaires aux attaques de Zeppelins qui se multiplient. Redford promet de s'occuper de la question lorsqu'il sera de retour à Londres. Les missions de Ronald l'amènent souvent sur le continent et Gwendoline peut donc fréquemment passer quelques heures ou un jour ou deux en sa compagnie. Un jour, Gwendoline reçoit une lettre de son époux qui lui explique que de nombreux espions sévissent toujours en Grande-Bretagne et que lors du dernier raid de Zeppelins au-dessus de l'East Anglia, il a découvert que c'est bien Linden qui les guidait avec des signaux ; il l'a poursuivi mais n'a pas réussi à l'arrêter. Redford ne comprend pas que les autorités britanniques continuent à autoriser des Allemands à habiter dans les villes côtières et dans les ports, que c'est une politesse très dangereuse et dit à Gwendoline que les espions allemands les plus dangereux sont les femmes et notamment une nommée Berthe Fredel. Une semaine après avoir reçu la lettre, Gwendoline retrouve Redford à Calais et passe un court moment avec lui avant qu'il ne prenne le train pour Paris. A la gare, alors que le train démarre, Ronald reconnaît Berthe Fredel déguisée en infirmière anglaise sur le quai et demande à Gwendoline de la suivre discrètement car elle est bien plus dangereuse que Linden. En suivant la jeune femme, Gwendoline découvre qu'elle a été attachée à un hôpital anglais. Un jour, elle va trouver le médecin-chef qui lui dit que l'infirmière Parkinson qui n'est autre que Fredel, est son infirmière la plus douée et il est clair que l'homme est sous le charme de la belle allemande. Comme le front belge est calme, Gwendoline et Grace ont moins de travail ; en conséquence, afin que Berthe Fredel soit surveillée de près, Gwendoline demanda à Grace, qui accepte, d'offrir ses services dans l'hôpital où officie l'espionne. Gwendoline va ensuite trouver le chef de la police française de Calais, M<sup>r</sup> Frêne, un agent de la Sûreté qui connaît son époux, et le met au courant de son plan pour mettre hors d'état de nuire l'espionne. Dans les jours qui suivent, Gwendoline comprend quelle est la mission de Fredel : faire des signaux depuis le toit de l'hôpital afin de donner la position de l'arsenal situé tout près lors du prochain passage de Zeppelins ou de *Taube* au-dessus de Calais. Elle prévient Frêne et demande à Grace de vérifier si Berthe monte ou non sur le toit. Peu de temps après, alors qu'une nuit les Allemands bombardent Calais, Grace surprend Fredel sur le toit en train de faire des signaux, se bat avec elle et la précipite dans le vide causant ainsi sa mort.

Charles obtient son brevet de pilote et son commandement et il est envoyé à Dunkerque. Un jour que Gwendoline le rencontre, il lui dit qu'il a eu une idée dont il a parlé à deux ou trois de ses

amis pour causer des dégâts aux Zeppelins allemands. Quelques nuits plus tard, un groupe de trois Zeppelins qui reviennent d'Angleterre est attaqué par une demi-douzaine d'avion anglais. Deux avions équipés de proue comme les anciens navires de guerre se jettent alors à pleine vitesse sur un Zeppelin ; un des deux avions s'écrase avec le Zeppelin tandis que l'autre, seulement endommagé parvient à atterrir. Le pilote victorieux n'est autre que Charles qui est décoré de la D.S.O. pour son exploit.

Dans le courant du mois de mai, les initiatives des armées belges dans la zone qu'elles occupent dans les Flandres sont à plusieurs reprises connues les Allemands qui parviennent donc à réagir et à minimiser les impacts de celles-ci ; il est donc clair pour tout le monde que l'espionnage allemand fonctionne bien. Deux événements vont prouver aux autorités militaires belges qu'il doit y avoir un espion dans le village même où se trouve le Q.G. belge : tout d'abord un pigeon voyageur tué par un éclat de shrapnel tombe dans les tranchées belges et on trouve sur lui une lettre écrite en allemand détaillant un important plan belge ; ensuite le compte rendu d'une conférence des généraux confié à une ordonnance accompagnée par trois soldats pour être remis au roi qui loge quelques kilomètres plus loin est volé en chemin et les quatre soldats belges tués dans un petit bois grâce un gaz asphyxiant. C'est Redford qui est envoyé par le gouvernement britannique pour trouver l'espion car il connaît bien leurs méthodes et bon nombre d'entre eux. Il loge en secret chez la femme qui héberge Gwendoline et Grace. Il interroge les deux femmes au sujet de certaines personnes suspectes et ses doutes s'orientent très rapidement sur un Américain, M<sup>r</sup> Pearson, qui est arrivé avec de grandes quantités de fournitures médicales. Ce qui lui met la puce à l'oreille, c'est qu'un chien qui traîne dans le village et monte parfois en première ligne fait la fête à Pearson comme il ne la fait à personne le jour où il le croise dans la rue. Grâce à l'aide d'un général belge, de son associé Van Ruy qui arrive déguisé en curé, et de Gwendoline, Redford tend au début du mois de juin un piège à Pearson qui se sert du chien comme messager pour transmettre des informations aux Allemands, informations qu'il obtient avec l'aide d'un complice, une jeune femme déguisée en jeune réfugiée belge. Van Ruy est tué dans l'opération tandis que Ronald et son épouse découvre que Pearson n'est autre qu'Otto Linden. Ce dernier est fusillé pour espionnage par les Belges.

Gwendoline contracte une sévère pneumonie suite à la surveillance qu'elle a effectuée sous une pluie battante pour piéger Linden. Elle se remet mais doit accepter d'arrêter son oeuvre en Belgique pour un certain temps et rentre donc chez son père qu'elle trouve heureux de pouvoir être utile à son pays suite à la transformation de la maison familiale en hôpital. Ronald reste quelque temps à ses côtés puis repart à la chasse aux espions sur le front italo-suisse où ceux-ci sont très actifs depuis l'entrée en guerre de l'Italie. Charles continue à se battre dans les airs, en France, et

Grace à soigner les blessés dans un hôpital. La « femme de guerre » rêve du moment où les horreurs de la guerre seront finies, où le monde sera à nouveau en paix, et pense que la guerre, parce que les hommes auront combattu côte à côte dans les tranchées et les femmes attendu leur retour, aura pour conséquence la naissance d'une nouvelle Angleterre où la population sera plus unie, moins égoïste, plus respectueuse et que des larmes émergeront le bonheur et la prospérité.

#### **4. *The Secret Memoirs of Frau Bertha Krupp. From the Papers and Diaries of Baroness d'Altavilla*, de Henry W. Fisher (du 02/11/1915 au 30/11/1915).**

Dans ce récit qui s'étend sur environ six ans, d'août 1902 à l'été 1908, l'auteur relate, grâce aux documents et au journal de la Baronne d'Alteville, première gouvernante, les différentes étapes grâce auxquelles l'Empereur allemand Guillaume II, nommé la plupart du temps « *the Warlord* », s'est rendu maître des usines Krupp pour en faire une machine de guerre toute entière dévouée à ses ambitions de puissance.

En août 1902, l'Empereur allemand oblige Friedrich Krupp à faire de sa fille Bertha, alors âgée de 16 ans, l'héritière des établissements Krupp ; il veut ainsi éviter que ce soit Frau Margarethe Krupp, sa mère, qui se retrouve à la tête des usines car il la sait opposée à ses projets. Guillaume exige aussi d'être nommé tuteur de Bertha afin de pouvoir contrôler la production des forges et l'orienter intégralement dans le sens des intérêts, qu'il estime être ceux de l'Allemagne. Friedrich Krupp est présenté comme un homme honnête et intègre qui met un point d'honneur à fabriquer des canons de qualité identique pour l'Allemagne ou pour n'importe quel autre pays qui lui passe commande. Après son suicide en novembre 1902, Bertha remplace donc son père à la tête des usines qui, dès lors, fabriquent comme le souhaite l'Empereur allemand, deux types de canons : des canons puissants, en plus grand nombre et de qualité pour la Prusse et, pour les autres pays, des armes de qualité variable suivant les plans du *Warlord*.

La mère de Bertha et Frantz, le fils adoptif de Friedrich Krupp et ingénieur réputé des usines Krupp, tentent de limiter la mainmise de l'Empereur et de son entourage proche sur les destinées des établissements sidérurgiques mais leurs efforts sont vains. Guillaume modèle peu à peu Bertha, véritable cire molle, en « reine du canon » et la jeune femme se prend au jeu de cette nouvelle autorité qui lui est conférée. Elle fait connaissance avec la cour impériale lors d'un séjour à Berlin et va de surprise en surprise lorsqu'elle constate que, contrairement à ce qu'elle imaginait, l'empereur et son épouse vivent avec beaucoup moins d'aisance et de confort que les Krupp, que ce soit au niveau de l'alimentation, du mobilier ou de l'habillement.

Afin de renforcer son pouvoir à Essen et de contrôler plus finement Bertha et ses usines, Guillaume décide, au cours de l'été 1905, et ce malgré les réticences de Margarethe Krupp, de faire épouser à la jeune fille un jeune diplomate sans grande envergure, arriviste et sans scrupules, Gustave von Bohlen und Halbach dont il fait son agent, et s'arrange pour éloigner Frantz en lui confiant une mission aux États-Unis où il doit étudier la conception et la fabrication de certaines armes. Le mariage de Bertha et Gustav est célébré à Essen le 15 octobre 1906. Dès lors, la soumission de Bertha et la complicité de von Bohlen, autorisé à porter le nom de Krupp, font de l'Empereur Guillaume le véritable chef des usines Krupp qu'il transforme rapidement en une véritable fabrique de mort, investissant des sommes colossales et facilitant les expérimentations chimiques. Mais Bertha, qui est devenue mère durant l'été 1907, est progressivement gagnée par des idées pacifistes et la pensée que les armes fabriquées par ses usines, à deux pas de chez elle, puissent un jour blesser ou tuer son fils, l'amènent à se brouiller avec son époux au point que l'hypothèse d'un divorce semble possible. Durant l'été 1908, Guillaume II, qui craint que la jeune femme n'enlève un jour à son époux la procuration qui l'autorise à agir comme son représentant, prend les choses en main et, au cours d'une entrevue avec Bertha, menace de saisir ses usines pour la forcer à jurer sur la tête de son fils qu'elle ne fera rien pour lui retirer la haute main sur les établissements Krupp et, pour justifier ses agissements, agite le spectre d'une arme diabolique que possèdent les Anglais depuis près d'un siècle, œuvre de Thomas Cochrane, 10<sup>ème</sup> lord Dundonald, demeurée secrète car ils n'ont jamais osé s'en servir tant elle est terrifiante. Dundonald avait également mis au point un plan pour faire tomber les armées et les places fortes d'Europe dans le cas où Napoléon I<sup>er</sup> aurait réussi à coaliser les puissances continentales contre l'Angleterre, mais ce plan n'a, lui aussi, jamais été utilisé par les Anglais au XIX<sup>e</sup> siècle tant il est inhumain. Guillaume parvient à convaincre Bertha que tout cela représente une menace réelle pour l'Allemagne et pour Essen en premier lieu, et qu'il doit donc tout faire pour protéger la Patrie. Pour cela, les usines Krupp doivent travailler selon ses désirs afin que le jour choisi, il puisse marcher sur l'Angleterre si vite qu'elle n'ait pas le temps d'utiliser l'arme et le plan de Dundonald. L'arme, au sujet de laquelle il a réussi à obtenir quelques renseignements grâce auxquels il fait procéder à des expérimentations, est définie par l'Empereur comme un feu liquide qui semble deux fois plus efficace que les gaz asphyxiants. Dès lors, Bertha Krupp et l'empereur Guillaume II travaillent main dans la main pour rendre l'Allemagne invincible.

Outre les événements liés à l'établissement du pouvoir impérial sur les usines Krupp, les Mémoires sont très largement consacrés à la manière dont l'empereur allemand et son entourage le plus proche perçoivent et analysent les évolutions de la diplomatie européenne des années 1902-1908 mais aussi à cette guerre que prépare Guillaume II pour s'assurer la domination de l'Europe et

du monde en prenant la place de la Grande-Bretagne. Le chancelier Bernhard von Bülow, le chef et maréchal de la cour Philip (dit Phili) zu Eulenburg, le ministre de la maison royale von Wedell sont des personnages récurrents et il est à plusieurs reprises question du roi britannique Édouard VII et de certains de ses ministres, de princes allemands, du sultan de l'Empire ottoman Abdul-Hamid mais aussi de personnalités décédées comme Napoléon Ier, Napoléon III, Bismarck ou la reine britannique Victoria. L'auteur évoque certains événements marquants de la période couverte par le récit tels la signature de l'Entente cordiale en avril 1904, la naissance de la Triple-Entente en août 1907, la victoire du navire britannique Lusitania dans la course de vitesse du Ruban Bleu en octobre 1907, course qui était dominée par les Allemands depuis dix ans, mais également des discussions concernant par exemple la manière dont Guillaume imagine la réaction des colonies britanniques en cas de guerre, les progrès qu'il compte apporter à l'armement de l'Allemagne ou encore les motivations qui l'animent, discussions qui permettent de présenter le caractère des différents proches de l'Empereur allemand et leur rôle, présenté comme modeste, tant ils sont soumis à ce dernier.

#### **5. *Afraid !*, de Anonyme (du 01/12/1915 au 31/01/1916).**

Jasper Sedley, un lâche né, est mort en héros. Il a perdu la vie au combat pour son ami. Lors de son enterrement derrière les lignes britanniques, l'aumônier rend un vibrant hommage à son courage et à son dévouement : « Son souvenir demeurera toujours en nous et nous devons narrer l'histoire de sa mort vaillante aux enfants de nos enfants. »

L'histoire de Jasper commence lorsque son père George, un fermier prospère réalise que son jeune fils est un lâche, un peureux ; en effet, il craint de grimper à un pommier, geste que sa sœur Mary n'hésite pas à accomplir. Le défaut du jeune garçon est un héritage de sa mère décédée dont le principal trait de caractère était la timidité. George Sedley est furieux. Le résultat de cet incident est que Jasper est envoyé en pension pour y être endurci. Là-bas, il est persécuté car on le considère comme un sale petit trouillard. Il se venge en battant au niveau scolaire tous ceux qui le tourmentent et en remportant de nombreux prix. Dans l'école qu'il fréquente ensuite, il se fait son premier ami, Maurice Urquart, mais ne tente pas de le sauver lorsque le brutal Stedman attaque celui-ci. Urquart le laisse tomber et la brute propose à Jasper d'être son camarade s'il l'aide en latin et en grec. Au bout du compte, la brutalité de Stedman devient insupportable et Jasper trouve le courage de se rebeller. Lorsque Jasper quitte l'école et retourne chez lui, sa sœur et son père ne se montrent pas accueillants ; vivre dans la maison familiale lui est impossible et il se rend donc à Londres pour

devenir stagiaire auprès de notaires. Il a pour amis deux clercs, un Juif au comportement calme, Montague, et Philip Merston, un jeune homme exubérant. Sa lâcheté provoque néanmoins leur mépris. Il est présenté à la sœur de Montague, Ruth, une jeune femme belle et cultivée qui l'attire et qui lui rend son intérêt ; Montague père se montre également bien disposé à son égard. Ruth est une suffragette très engagée, déterminée, s'il le faut, à souffrir pour la cause qu'elle défend et comme Jasper ne lui vient pas en aide dans une échauffourée avec la police, la jeune femme s'éloigne de lui, dégoûtée par son comportement. Dans son malheur, il se lie d'amitié avec le père Lampson et retrouve l'affection de son père, devenu plus compréhensif et qui a réappris à aimer le fils qu'il a autrefois méprisé.

Lorsque la guerre éclate, Montague s'engage car il voit dans ce geste l'occasion d'être véritablement reconnu comme un Anglais et non plus seulement comme le fils méprisé d'un prêteur sur gages juif. Jasper songe à l'imiter mais ses employeurs le découragent en lui disant qu'il peut être davantage utile à son pays en continuant ses tâches administratives. Lampson apprend alors à Jasper qu'il part dès le lendemain car il a été accepté comme aumônier, mission au travers de laquelle il pourra aider les combattants. Le lendemain, Jasper envoie un télégramme à son père en lui demandant de venir le retrouver au plus vite. Il lui annonce alors qu'il a décidé de s'engager, malgré sa lâcheté, et même s'il pense, de manière lucide, que cette dernière ne fera pas de lui quelqu'un de très utile. Son père lui propose d'essayer de lui avoir un commandement mais Jasper ne se sent pas capable de donner des ordres, juste d'en recevoir. Son père émet l'idée qu'il pourrait entrer dans la R.A.M.C., le corps médical de la *Royal Army* car il ne le pense pas apte à se battre. Mais Jasper veut entrer dans un régiment territorial ordinaire. Le lendemain il s'engage. Si la vie militaire est plutôt difficile à supporter au début, Jasper trouve sa place au sein du groupe dont il fait partie. Avant de partir pour la France il passe quelques jours avec son père qui est très fier de son fils, tout comme la population du village. Montague, qui est déjà sur le front avec un commandement mais a été renvoyé en Angleterre pour s'entraîner avec un nouveau bataillon, écrit une lettre cordiale à Jasper dans laquelle il le félicite pour son engagement. Jasper n'a par contre aucune nouvelle de Ruth depuis l'épisode qui les a séparés. Il lui écrit quelques mots pour lui dire qu'il va partir se battre en France, qu'il regrette la peine qu'il lui a causée et qu'il se souviendra toujours des heures de bonheur qu'il a partagées en sa compagnie. Juste avant d'embarquer à Southampton il reçoit la réponse de la jeune femme qui tient en trois mots : « Bonne chance. Ruth. » Après une longue attente dans un camp de base en France, Jasper part pour la première ligne et intègre un nouveau régiment avec son bataillon. Dès son arrivée dans le village de cantonnement, sa compagnie est passée en revue par le capitaine et ses lieutenants. L'un de ces derniers n'est autre qu'Urquart qui se propose de faciliter la

vie de soldat de Jasper mais celui-ci n'en demande pas autant et veut juste faire de son mieux. Urquart, en voyant le lâche qu'il a connu autrefois faire preuve d'autant de résolution, s'en veut d'avoir été dur avec lui lorsqu'ils étaient plus jeunes. Trois jours après l'arrivée de Jasper sur le front, tout le bataillon est passé en revue par le colonel qui annonce un assaut général de l'infanterie contre les positions ennemies dans quelques heures et souhaite bonne chance aux hommes. Le bataillon monte donc en première ligne et après des heures d'un bombardement incessant, l'assaut est lancé et Jasper avance avec ses camarades sous la mitraille. La tranchée allemande de première ligne est prise mais lorsque le bataillon de Jasper s'élançait vers la ligne de tranchées ennemies suivante, il est pris en enfilade par les mitrailleuses allemandes. Le colonel ordonne la retraite car l'avance est impossible ; les pertes sont immenses. Jasper est légèrement blessé à l'épaule mais parvient à regagner la tranchée. Il constate alors qu'Urquart est blessé entre les deux lignes de tranchées allemandes et, sans réfléchir, se lance à son secours. Il est blessé à la cuisse mais parvient, en rampant avec Urquart sur le dos, à le ramener à l'abri. Juste au moment où ses camarades le tirent à l'abri il est tué d'une balle dans la nuque.

Quelque temps plus tard, George Sedley, qui a reçu de nombreuses lettres au sujet de la mort de son fils, reçoit un matin une lettre de Lampson qui lui fait réaliser que la mort de Jasper doit être glorifiée, que son sacrifice n'a pas été inutile et qu'une nouvelle et meilleure Angleterre va émerger, arrosée par le sang de ses fils.

Jasper Sedley était un lâche. Son père, ses camarades d'école, ses collègues de travail et même la femme qu'il aimait le disaient. Mais Jasper a donné sa vie pour son ami.

## **6. *The Desire of Nations*, d'Adye Wilmot (du 14/05/1920 au 15/07/1920).**

June Arkwright, née Addison, jeune femme qui s'est mariée hâtivement pendant la guerre, une semaine avant le départ de son époux qu'elle connaissait à peine, apprend soudainement, plus de quatre ans plus tard que celui-ci, prénommé Gerald (Jerry) revient en Angleterre après avoir terminé son service en Allemagne. Pendant ces quatre années, elle n'a quasiment reçu aucune nouvelle de sa part et s'est fait une situation en devenant la secrétaire d'un homme de la *City*, M<sup>r</sup> Wargrave. Les quelques souvenirs qu'elle a de sa semaine de vie maritale sont très négatifs car Gerald a passé ces quelques jours à se saouler et à profiter égoïstement de tous les plaisirs de la vie sans tenir compte de June. Le retour de cet homme qu'elle considère à présent comme un étranger la perturbe fortement et elle songe à quitter Londres. Elle se contrôle et se contente de faire une escapade d'une journée à la campagne afin de réfléchir à sa situation. Elle se dit qu'elle devrait peut-

être accorder une nouvelle chance à son époux et, durant sa promenade, tombe sur une maison dans laquelle elle trouve un homme en état de délire, épuisé, affamé. Celui-ci est un savant qui prend la jeune femme pour sa femme de charge qu'il n'a pas vu depuis un certain temps. June s'occupe de cet homme, Ralph Sanderson, qui lui dit avoir fait une découverte fantastique qu'il a appelé le Désir des Nations qu'il veut offrir à son pays, la Grande-Bretagne, qui a toujours défendu les plus faibles et la cause de la liberté.. June ne rentre pas chez ses parents le soir et Jerry arrive chez les Addison pour voir son épouse ; comme celle-ci est absente, il fait un scandale avant de quitter les lieux. Après avoir fait venir un médecin chez Sanderson, June décide de rester aux côtés du savant pour veiller sur lui le temps qu'il se remette. Elle prévient sa tante Cynthia, avec laquelle elle s'entend très bien et lui envoie des lettres en lui demandant de les remettre à ses parents et à Gerald. Cynthia se rend chez les Addison, donne les lettres, ne dit rien de l'endroit où se trouve June et se contente de faire suivre la réponse des parents et celle de Gerald.

June reste plusieurs jours auprès de Sanderson. Elle lui parle du retour de Gerald et des difficultés qu'elle a à imaginer reprendre une vie de couple avec lui. Le savant décide de mettre la jeune femme au courant de sa découverte car il se dit qu'elle a été mise sur son chemin par le destin. Il explique à June que son savoir scientifique a été utilisé pendant la guerre dans les domaines des gaz et des explosifs et que sa découverte est une sorte d'antidote pour guérir le monde des misères engendrées par le conflit, notamment en rééquilibrant le système économique mondial. Afin de convaincre la jeune femme, il ouvre son cabinet de travail, l'y fait entrer et ce qu'elle y voit la convainc. Sanderson souhaite aider June dans sa situation compliquée et lui dit d'aller voir sa cousine, la célèbre chanteuse Helen Rossmore qui sera heureuse de lui venir en aide.

June organise une entrevue avec son époux chez ses parents et se montre intransigente : si Gerald veut s'amender comme il le prétend, elle exige que pendant une année il prouve qu'il peut effectivement changer et ce n'est qu'après cela qu'elle acceptera à nouveau de vivre à ses côtés comme une épouse. Jerry est abasourdi car il estime qu'en tant qu'époux il a des droits aux yeux de la loi et M<sup>r</sup> Addison ne tolère pas l'attitude de sa fille et l'expulse du domicile familial. June se rend chez sa tante puis, le lendemain, elle se présente chez Helen Rossmore. Elle est bien accueillie, un logement avec un loyer abordable lui est trouvé et Georges Beer, producteur de cinéma et ami très proche de la chanteuse, insiste pour que June devienne actrice. Celle-ci est licenciée par Wargrave car Gerald a raconté au patron de son épouse le comportement qu'elle a eu à son égard ; comme Wargrave est un homme de la vieille école, il n'accepte pas l'attitude de son employée et lui explique qu'il ne peut la garder à son service.

Lorsqu'il est complètement remis, Sanderson se rend à Londres afin de rencontrer un membre du gouvernement, M<sup>r</sup> Arbuthnot, afin de lui proposer sa découverte qu'il présente comme une affaire de la plus haute importance nationale, sans toutefois l'expliquer. Arbuthnot prend Sanderson pour un illuminé même s'il sait que le savant a rendu de très grands services pendant la guerre qui lui ont valu une réputation considérable. Il lui annonce qu'il va étudier la question, pour se débarrasser de lui, et charge un des ses subordonnés, Joe Sheringham, qui se trouve être un très bon ami de Gerald Arkwright, de faire le nécessaire auprès de Sanderson pour tenter d'en apprendre davantage. Sheringham, tout comme Arkwright qui est sous ses ordres, sont en réalité des agents qui travaillent pour l'Allemagne afin que cette dernière, même si elle a perdu la guerre, puisse devenir par d'autres moyens le nouveau centre financier du monde. Les deux agents sont employés, comme beaucoup d'autres hommes à travers le monde par le Bund, grande union des industriels et financiers allemands dirigée par Hugo Gunther, dont les moyens sont colossaux, et à laquelle ils fournissent des renseignements sur le commerce de leur pays. Gunther reçoit un rapport de Sheringham au sujet de l'invention de Sanderson et constatant que celle-ci pourrait aider l'Allemagne, le dirigeant du Bund ordonne à son agent de pousser ses investigations et lui promet un million de livres si le Bund entre en possession de l'invention. Parallèlement un anarchiste du nom de Lafonte, que fréquente également Sheringham, monte Arkwright contre son comparse en lui disant que celui-ci se moque de lui puisqu'il ne lui a pas parlé de Sanderson et de sa découverte qui vont le rendre riche s'il parvient à la livrer au Bund. Lafonte promet lui aussi la fortune à Arkwright s'il l'aide à trouver le secret du savant et lui recommande pour cela d'utiliser ses rapports avec June.

June, entourée de ses nouveaux amis qui font de leur mieux pour lui faciliter la vie (la danseuse Helen Rossmore, le producteur Georges Beer, le peintre Gideon Kent et Daphné Reid, une amie d'Helen dont June devient très proche), se construit une nouvelle vie. Elle devient rapidement une actrice reconnue sous le nom de Jane Wright et continue à fréquenter Sanderson auquel elle se sent profondément liée en partie à cause du secret qu'elle partage avec lui. Le savant, pour sa part, se rend compte que c'est de l'amour qu'il éprouve pour cette jeune femme à laquelle il doit certainement d'être encore en vie. Un jour, Arkwright va trouver Sanderson et lui dit qu'il voudrait avoir une entrevue avec June dans le but de tenter d'apaiser leurs rapports ; le savant reçoit presque en même temps la visite de Sheringham et constate l'étrange attitude des deux hommes l'un envers l'autre. Ralph accepte de jouer l'intermédiaire et lorsqu'il voit June, lui fait part de la visite de son époux ainsi que de celle de Sheringham, précise qu'il n'a aucune confiance en ces deux hommes, qu'il sent fourbes, et demande de l'aide à la jeune femme. June pense tout de suite que la demande d'entrevue cache quelque chose et sait comment elle peut en apprendre davantage sur les réelles intentions des deux hommes et aider Sanderson. June rencontre Gerald et se propose d'organiser un

dîner où seront présents Dodo Desmond une danseuse de tango et actrice que June a rencontré sur les plateaux que Gerald connaît déjà, Joe Sheringham, Gerald et elle-même.

Sheringham poursuit ses investigations et essaie d'obtenir une preuve de la découverte de Ralph Sanderson. Le savant accepte d'en fournir une, mais seulement à Arbuthnot et se dit prêt à faire une démonstration. Sheringham tente de convaincre Arbuthnot de rencontrer une nouvelle fois Sanderson pour cette démonstration mais l'homme d'État refuse car il ne veut pas être associé à ce qu'il pressent être une supercherie.

Lors du dîner, Arkwright et Sheringham dévoilent leurs intentions lorsqu'ils s'adressent séparément à June : l'un et l'autre cherche à connaître le secret de Sanderson et, connaissant les liens de la jeune femme avec ce dernier, tentent d'obtenir son aide allant jusqu'à lui proposer une forte somme. Le lendemain, la jeune femme fait part de ce qu'elle a appris à Sanderson mais ni l'un ni l'autre n'ont la moindre idée précise en ce qui concerne l'identité de ceux qui commandent Arkwright et Sheringham. Ralph explique à son amie qu'Arbuthnot le prend pour un fou et un imposteur et qu'il s'est adressé à une autre personne haut placée, sir Robert Verlyne, un grand savant avec des relations dans les plus hautes sphères, et qu'il lui a remis tout ce qui concerne le Désir des Nations. June fait remarquer à Sanderson qu'elle est constamment surveillée, qu'il l'est donc certainement lui aussi, et que ceux qui veulent lui voler la découverte sont certainement informés de ses démarches auprès de Verlyne. Ralph reconnaît que June a raison et propose d'aller immédiatement chez Verlyne. Ils apprennent alors par un journal que ce dernier a été retrouvé assassiné à son domicile et se rendent sur place pour tenter d'apprendre ce qui s'est passé. Le meurtrier n'est autre que Gerald : ce dernier, accompagné par Florrie, une comparse de Lafonte, a tué le savant et volé les documents se rapportant au Désir des Nations. Horrifiée par son crime, Florrie a pris la fuite. Chez Verlyne, Sanderson fait remarquer à la police que les papiers liés à ses travaux ont disparu et trouve une lettre que le savant décédé a écrite à son intention : Verlyne y explique qu'il a détruit la partie la plus importante du document que Sanderson lui avait confié ainsi que la preuve matérielle de sa découverte, solution qu'il a estimée la plus sûre pour protéger l'œuvre de son ami. Sanderson se sent responsable de la mort de Verlyne et se promet de trouver son meurtrier. Pour June, il ne fait aucun doute qu'il s'agit de son époux car elle le pense capable de tout, et surtout du pire. Sanderson a des doutes mais lorsqu'il se rend avec June chez Arkwright et que ce dernier est absent, Ralph se met lui aussi à croire que Gerald est peut-être coupable ; il dépose ensuite June chez Helen.

Après le crime, Lafonte qui attendait ses agents non loin du domicile de Verlyne, récupère Gerald et pense que le crime tout comme la fuite de Florrie sont des erreurs. Il dépose Arkwright à la gare la plus proche et lui dit d'aller l'attendre chez lui pendant qu'il va tenter de retrouver Florrie.

Gerald garde les documents volés avec lui et ne les rendra que lorsqu'il sera payé par l'anarchiste. Lorsqu'il est dans l'appartement de Lafonte, il consulte les documents de Sanderson et constate qu'il manque les pages les plus importantes. La gravité de ses actes lui apparaît soudain clairement ; il espère alors que Lafonte se fera arrêter pendant qu'il cherche Florrie et que les papiers volés, qu'il va laisser dans l'appartement de ce dernier, rendront sa culpabilité évidente. Il quitte l'appartement très perturbé en se disant qu'il n'a qu'à reprendre le cours normal de sa vie.

Sanderson se rend au bureau d'Arbuthnot et exige d'être reçu. Il montre à celui-ci la lettre de Verlyne, lui explique que Sheringham est un traître. L'homme d'État comprend qu'il aurait dû prendre Sanderson au sérieux plus tôt puisque Verlyne l'a fait. Arbuthnot organise une réunion chez le ministre de l'Intérieur en présence d'un haut fonctionnaire de la police, Chambers. Ce dernier dit que la police est déjà sur les traces de l'anarchiste Lafonte et de sa comparse, tous deux repérés près du lieu du crime ; les empreintes trouvées sur l'arme qui a servi au meurtre sont celles d'Arkwright. Il donne également un indice trouvé chez Verlyne, à savoir de très grandes quantités d'un or très pur, qui amène Sanderson à parler de sa découverte ; le savant a trouvé le secret de la transformation du plomb en or et veut offrir cette trouvaille à l'Empire britannique pour qu'elle serve à améliorer la condition générale de l'humanité en aidant tous les pays à se remettre de la guerre et en permettant à une Ligue des Nations qu'il reste à établir, d'assurer le gouvernement et la paix du monde. Le groupe discute des responsabilités de Lafonte, connu pour être un homme dangereux, de Sheringham qui a été arrêté, interrogé et qui est en réalité un agent du Bund depuis qu'il est revenu de son service en Allemagne, d'Arkwright, mais aussi de la théorie de Verlyne au sujet de la découverte de Sanderson. Le grand savant était persuadé que cette dernière constituerait, si elle était révélée, un péril mortel pour la nation qui la posséderait et que le monde entier voudrait écraser cette nation. Sanderson finit par être convaincu par cette théorie et veut empêcher que davantage de mal soit fait à cause de lui ; il a un plan pour cela.

Lafonte retrouve Florrie et les deux complices décident de faire porter le chapeau à Arkwright. L'anarchiste consulte les documents que Gerald a laissés chez lui, constate qu'ils sont incomplets, et se rend donc chez son comparse. Arkwright s'est suicidé et la police arrête Lafonte alors qu'il fouille chez Gerald. Sanderson annonce à June la mort de son époux et confirme la culpabilité de celui-ci dans l'assassinat de Verlyne. Le choc est intense et Helen Rossmore prend en charge la jeune femme. Après enquête sur tous les événements liés à la mort de Verlyne, un procès est ouvert. Lafonte tente de se disculper mais sa culpabilité est prouvée grâce à Sanderson et à la lettre de Verlyne. Lors du procès, le Désir des Nations est divulgué et la nouvelle crée d'intenses perturbations au niveau international : la tension est telle qu'une nouvelle guerre semble possible

mais l'effet le plus immédiat est que dans le monde entier on pense que l'or ne vaudra bientôt plus grand-chose bientôt et tous ceux qui en possèdent se mettent à le vendre en urgence. Au bout d'une dizaine de jours les choses se sont calmées. Un disciple de Verlyne, le professeur Luscombe, dénonce la réalité de la découverte de Sanderson et, par voie de presse, défie celui-ci, qui accepte le challenge, de prouver ses dires.

Ralph va voir June chez Helen Rossmore. La jeune femme le trouve inquiet mais elle est confiante car elle est certaine que le savant est en mesure de clouer le bec à ceux qui doutent de lui. Elle fait promettre à Ralph de venir la voir au plus tôt et celui-ci lui promet qu'il le fera dès qu'il aura réussi le défi qu'on lui a lancé. Sanderson accepte de passer pour un imposteur, ce qui lui vaut d'être félicité par les hommes d'État au courant de sa découverte, mais sa réputation et son image publique sont anéanties. Il disparaît.

Six mois plus tard, June lit dans une revue un article d'Arbuthnot, qui n'occupe plus son poste ministériel, dans lequel celui-ci rend hommage à Sanderson et le réhabilite en écrivant qu'il n'est pas un imposteur et qu'il a marqué un tournant dans l'histoire économique des nations. En effet, l'afflux d'or "caché" qui a eu lieu pendant les jours de panique et de confusion qui ont suivi la révélation de sa découverte a permis de rectifier certains des déséquilibres financiers les plus flagrants causés par les dépenses de guerre et les nations ont alors pu répondre à certaines nécessités urgentes. Les nations belligérantes comme la Grande-Bretagne, la France, la Belgique ou l'Allemagne ont pu se remettre dans une position moins inégale dans leurs échanges avec celles qui n'ont pas été des belligérants actifs.

Les amis de Sanderson se demandent où il peut être. June a cependant une idée, mais n'en dit rien aux autres : elle pense que Ralph est retourné dans la maison où elle l'a rencontré la première fois, s'y rend, et l'y trouve effectivement. Le savant est dans le même état de délire que lors de cette première rencontre mais reconnaît la jeune femme et lui avoue qu'il l'aime. June lui apprend que, contrairement à ce qu'il croit, il est considéré à présent comme un homme de bien et qu'il est admis que par son action, il a fait plus que n'importe qui pour restaurer l'ancien ordre des choses, celui de l'avant-guerre. Elle lui dit qu'elle l'aime aussi, depuis le tout début, qu'elle pensait qu'il le savait et le ramène avec elle à Londres où, le soir même, ils dînent tous les deux en compagnie de leur quatre amis Helen, George, Gideon et Daphne.



## **ANNEXE 7 : INDEX NOMINUM**

Étant donné le nombre très important de romanciers, “populaires” ou non, mentionnés dans notre étude, seuls les auteurs les plus fréquemment cités sont répertoriés dans cet index.

Adenis Édouard, 110, 111, 161, 162, 174, 226, 231, 326, 328, 766, 767, 833, 835, 837

Aldous Laurette, 172, 184, 234, 248, 344, 354, 366, 374, 376, 379, 392, 393, 394, 399, 400, 401, 420, 421, 422, 430, 434, 436, 456, 459, 477, 488, 491, 492, 499, 502, 509, 532, 550, 556, 560, 564, 574, 585, 608, 618, 619, 620, 655, 684, 772, 862, 1294

Allain Marcel, 105, 110, 111, 172, 179, 217, 229, 231, 237, 261, 264, 269, 275, 280, 316, 326, 368, 412, 479, 564, 565, 618, 641, 757, 758, 798, 799, 883, 891, 1165

Allerton Mark, 112, 232, 233, 235, 770, 866, 868

Arcos René, 324, 762

Audouin Maxime, 110, 220, 227, 345, 359, 363, 364, 370, 387, 388, 389, 448, 482, 483, 498, 499, 509, 757, 885

Ayres Ruby M., 106, 107, 112, 113, 152, 168, 172, 184, 216, 232, 233, 234, 237, 238, 245, 246, 247, 251, 330, 372, 400, 442, 456, 458, 459, 462, 466, 476, 482, 492, 499, 501, 502, 506, 537, 564, 575, 591, 594, 600, 603, 609, 616, 719, 720, 769, 770, 771, 858, 867, 869, 870, 871, 1258, 1268, 1273

Basset Serge, 95, 757, 795

Bernède Arthur, 96, 108, 110, 172, 178, 182, 201, 207, 220, 228, 237, 238, 239, 240, 260, 269, 280, 317, 328, 329, 355, 361, 364, 368, 369, 383, 389, 431, 440, 455, 483, 493, 494, 498, 500, 505, 545, 560, 561, 608, 614, 618, 641, 662, 684, 685, 690, 707, 759, 760, 804, 805, 807, 810, 1037, 1085

Bertnay Paul, 12, 100, 102, 104, 105, 108, 110, 111, 147, 200, 226, 227, 240, 325, 327, 345, 352, 370, 380, 390, 396, 426, 432, 449, 482, 518, 527, 550, 552, 566, 608, 684, 757, 758, 797, 874

Borel Pierre, 100, 102, 105, 110, 111, 226, 227, 240, 325, 327, 346, 564, 601, 608, 757, 758, 800, 918

Brienne Jacques, 12, 110, 148, 201, 228, 234, 237, 379, 384, 433, 456, 472, 482, 517, 560, 564, 565, 582, 618, 759, 760, 1086, 1128

Bruant Aristide, 80, 92, 102, 108, 110, 201, 211, 221, 228, 237, 238, 239, 240, 250, 345, 351, 356, 363, 368, 378, 379, 384, 396, 399, 413, 416, 430, 431, 432, 441, 455, 464, 467, 469, 480, 484, 495, 496, 499, 501, 515, 516, 522, 531, 544, 550, 551, 552, 553, 566, 586, 590, 594, 607, 609, 683, 684, 685, 690, 691, 695, 708, 732, 740, 759, 760, 803, 806, 808, 809, 1064, 1092, 1126

Cain Henri, 110, 111, 161, 162, 174, 226, 231, 326, 328, 766, 767, 833, 835

Cézembre Pol, 221, 226, 228, 229, 231, 237, 238, 356, 379, 407, 430, 484, 553, 579, 683, 759, 786, 857, 1028

Christie May, 233, 234, 235, 236, 330, 771

Cowen Laurence, 247, 248, 372, 374, 392, 398, 432, 457, 459, 488, 501, 547, 552, 561, 579, 582, 608, 618, 620, 772, 860, 1275

Crawford Alexander, 87, 106, 107, 233, 769, 770, 772, 865

Cyril-Berger, 97, 102, 110, 226, 228, 325, 761, 762, 763, 842, 849, 850

d'Aléria Jean, 102, 103, 147, 250, 326, 327, 387, 566, 757, 758, 941

Daudet Léon, 57, 58, 131, 155, 164, 166, 296, 349, 366, 370, 392, 483, 484, 487, 489, 490, 501, 684, 685, 759, 855, 1029

d'Auvergne Edmund B., 95, 112, 330, 331, 716, 769, 771, 772, 864

de Besneray Marie, 172, 226, 228, 230, 231, 327, 360, 373, 423, 573, 761, 762, 846, 848, 1165

de Garros Paul, 207, 226, 228, 231, 759, 764, 856, 1016

de Gastyne Jules, 227, 230, 231, 280, 757, 759

de La Hire Jean, 103, 229, 579, 781, 786, 790, 824

de La Vaulx Henry, 201, 398, 416, 482

de Montfort Henri, 207, 759, 856, 1016

de Planhol René, 223, 370, 400, 401, 402, 435, 445, 460, 461, 484, 497, 509, 520, 592, 683, 764, 853, 1173

de Téramond Guy, 179, 227, 231, 258, 263, 264, 271, 280, 281, 282, 283, 758, 764, 766, 799, 836

de Vere Stacpoole Henry, 106, 107, 772, 829, 859

Decourcelle Pierre, 227, 231, 260, 261, 269, 276, 277, 278, 280, 281, 285, 758, 822, 826

Delly/M. Delly, 102, 103, 110, 111, 172, 207, 214, 220, 226, 228, 229, 230, 237, 238, 325, 326, 328, 329, 355, 364, 372, 373, 389, 394, 396, 483, 486, 497, 522, 765, 766, 828, 833, 1200, 1208, 1237

Drault Jean, 226, 228, 231, 328, 759

Duval Georges, 215, 353, 764, 853, 1174

Erckmann-Chatrion, 96, 97, 150, 162, 174, 760, 761, 841, 843

Farrère Claude, 322, 514, 537, 573, 574, 593, 611, 612, 683, 759, 826, 1002

Fisher Henry W., 157, 168, 173, 248, 249, 772

Foley Charles, 104, 110, 161, 213, 226, 228, 237, 238, 313, 382, 383, 766, 831, 1182, 1223

Fonson Jean-François, 221, 380, 414, 474, 499, 551, 557, 684, 758, 825, 982

Galopin Arnould, 12, 110, 172, 219, 220, 221, 231, 237, 238, 243, 327, 328, 356, 364, 368, 371, 378, 396, 436, 460, 462, 464, 499, 509, 515, 524, 537, 590, 684, 688, 695, 696, 708, 739, 740, 745, 757, 758, 797, 798, 889, 904

Guiches Gustave, 165, 223, 225, 467, 518, 602, 609, 764, 854, 1172, 1175

Gyp, 100, 103, 226, 228, 229, 230, 758, 764, 814, 854

Havard de La Montagne Madeleine, 223, 225, 363, 407, 408, 533, 856

Holt-White W., 172, 233, 234, 235, 236, 248, 350, 351, 354, 355, 366, 373, 392, 421, 772, 861, 1284

Hosken Heath, 100, 106, 107, 112, 113, 233, 234, 330, 769, 772, 773, 784, 789, 793, 864

Joubert Laurent, 563, 608, 611, 762, 1166

La Tour Maxime, 100, 102, 110, 226, 229, 758, 759

Landay Maurice, 351, 757, 884

Le Faure Georges, 110, 226, 228, 231, 277, 280, 317, 328, 329, 350, 364, 493, 517, 550, 555, 594, 724, 731, 760, 766, 835, 836, 837, 1243

Leroux Gaston, 12, 104, 105, 108, 110, 111, 117, 149, 201, 215, 219, 220, 227, 237, 238, 239, 242, 250, 260, 280, 328, 329, 353, 363, 364, 373, 374, 377, 378, 387, 394, 396, 407, 418, 428, 430, 431, 435, 441, 485, 525, 531, 550, 554, 579, 585, 641, 711, 740, 747, 758, 759, 820, 821, 824, 826, 827, 919, 920, 956, 957, 958, 962, 963, 984

Létang Louis, 110, 251, 322, 326, 331, 356, 371, 379, 462, 494, 566, 683, 724, 757, 758, 802, 922

Lintier Paul, 223, 401, 402, 426, 435, 440, 460, 461, 508, 563, 575, 577, 578, 592, 593, 616, 762, 847, 1166

Madon Georges, 319, 321, 364, 370, 400, 402, 491, 509, 586, 724, 758, 801, 921

Maldague Georges, 102, 103, 110, 111, 226, 227, 228, 229, 230, 326, 354, 372, 427, 484, 496, 535, 555, 566, 724, 757, 758, 766, 781, 787, 791, 796, 834, 935, 1233

Mary Jules, 95, 100, 104, 105, 108, 110, 200, 221, 228, 237, 238, 239, 240, 241, 250, 261, 269, 328, 329, 350, 353, 356, 357, 358, 359, 361, 364, 366, 373, 379, 384, 387, 390, 398, 399, 402, 412, 431, 432, 435, 436, 440, 449, 457, 467, 468, 473, 474, 475, 482, 483, 485, 486, 499, 500, 502, 503,

513, 514, 522, 531, 550, 553, 557, 563, 571, 575, 590, 593, 617, 683, 684, 690, 695, 724, 732, 740, 747, 759, 760, 804, 806, 809, 811, 812, 1038, 1110, 1139, 1153

Mérouvel Charles, 12, 103, 105, 110, 148, 207, 228, 237, 238, 240, 250, 271, 328, 329, 346, 351, 354, 364, 383, 385, 386, 387, 388, 391, 395, 408, 423, 427, 439, 446, 448, 449, 455, 456, 472, 474, 482, 483, 486, 489, 490, 496, 498, 513, 514, 521, 551, 553, 557, 561, 563, 573, 575, 586, 591, 593, 598, 600, 602, 608, 683, 690, 691, 695, 731, 740, 759, 760, 805, 810, 811, 813, 1070, 1137

Montclerc Ély, 103, 110, 111, 147, 229, 230, 327, 757, 758

Morphy Michel, 227, 231, 346, 355, 368, 383, 389, 414, 424, 426, 446, 448, 480, 483, 489, 550, 552, 553, 554, 557, 565, 685, 757, 878

Ohnet Georges, 104, 105, 150, 229, 668, 763

Olivier Maryo, 102, 103, 110, 111, 228, 326, 765, 828

Pascal Lise, 220, 230, 239, 350, 370, 417, 431, 446, 449, 456, 459, 462, 474, 509, 554, 556, 608, 760, 1069

Pouget Émile, 82, 96, 97, 110, 111, 150, 206, 226, 228, 231, 237, 238, 244, 250, 351, 359, 361, 383, 386, 389, 398, 403, 404, 445, 480, 499, 503, 514, 566, 573, 575, 608, 760, 761, 762, 838, 840, 844, 845, 848

Pujo Alice, 56, 57, 110, 326, 440, 612, 759, 1033

Raynal Sylvain, 319, 320, 321, 391, 396, 400, 401, 402, 410, 449, 502, 515, 517, 521, 550, 551, 578, 592, 594, 758, 800, 917

Rolland Marguerite, 585, 608, 759, 766, 831, 1188

Roujon Jacques, 223, 224, 371, 401, 402, 461, 498, 515, 521, 534, 563, 577, 578, 592, 662, 683, 695, 764, 853, 1173, 1174

Ruck Berta, 233, 234, 235, 236, 770, 789

Sales Pierre, 105, 763, 782

Sazie Léon, 104, 110, 227, 757, 758, 815

Sée Edmond, 480, 537, 617, 764, 1179

Segonzac Paul, 12, 110, 111, 182, 227, 231, 234, 237, 238, 241, 250, 323, 327, 329, 350, 361, 363, 364, 370, 386, 414, 426, 431, 446, 448, 474, 513, 551, 560, 565, 566, 684, 685, 691, 695, 708, 757, 758, 796, 874

Simmins Meta, 112, 168, 206, 232, 233, 234, 247, 330, 350, 368, 394, 465, 769, 770, 771, 772, 773, 866, 867, 1262

Spitzmuller Georges, 322, 326, 331, 463, 482, 522, 683, 758, 759, 802, 1005

Stanton Coralie, 100, 106, 107, 112, 233, 234, 330, 769, 772, 773, 864

Trilby, 103, 110, 111, 229, 230, 250, 326, 327, 765, 830, 1223, 1224, 1225, 1226, 1231, 1232

Un poilu, 12, 110, 219, 226, 229, 279, 363, 370, 384, 396, 399, 416, 442, 449, 455, 464, 493, 495, 500, 505, 513, 514, 515, 535, 545, 575, 683, 684, 758, 959

Villemer Maxime, 92, 100, 103, 229, 230, 757, 795

Vincy René, 92, 100, 110, 148, 228, 234, 328, 436, 456, 474, 486, 585, 618, 708, 759, 760, 807, 1089

Wells H. G., 143, 176, 179, 761, 762

York Miller Elizabeth, 106, 107, 112, 152, 233, 234, 769, 772, 773

Zévaco Michel, 81, 100, 104, 110, 111, 227, 239, 250, 269, 327, 328, 641, 758, 759, 817



# **SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE**

## **I. SOURCES IMPRIMÉES.**

### **A. Journaux.**

#### **1. Quotidiens.**

Dépouillement systématique sur la(les) période(s) indiquée(s) effectué sur Gallica, la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France et de ses partenaires :

<http://gallica.bnf.fr/html/presse-et-revues/les-principaux-quotidiens>.

*La Presse*, 01/01/1869-31/12/1871.

*L'Action française*, 01/01/1912-31/12/1920.

*L'Écho de Paris*, 01/01/1912-31/12/1920.

*Le Figaro*, 01/01/1869-31/12/1871 et 01/01/1912-31/12/1920.

*L'Humanité*, 01/01/1912-31/12/1920.

*Le Matin*, 01/01/1912-31/12/1920.

*Le Petit Journal*, 01/01/1869-31/12/1871 et 01/01/1912-31/12/1920.

*Le Petit Parisien*, 01/01/1912-31/12/1920.

Dépouillement systématique sur la(les) période(s) indiquée(s) effectué sur la plate-forme

UKPressOnline : <http://www.ukpressonline.co.uk/ukpressonline/open/cart/cart1.jsp>

*Daily Express*, 01/01/1912-31/12/1920.

*Daily Mirror*, 01/01/1912-31/12/1920.

#### **2. Journaux de tranchées :**

Dépouillement systématique sur l'intégralité de la période de parution ou de la période de parution disponible dans nos archives ou dans le fonds numérisé de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (B.D.I.C.) : [http://argonnaute.u-](http://argonnaute.u-paris10.fr/resource_context/a011403267965ahpOBT/a011403267970c2rMHO)

[paris10.fr/resource\\_context/a011403267965ahpOBT/a011403267970c2rMHO](http://argonnaute.u-paris10.fr/resource_context/a011403267965ahpOBT/a011403267970c2rMHO)

*Cingoli-Gazette*, 05/1915-03/1919.

*Face aux Boches*, 08/1915-numéro 23 (non daté mais postérieur à l'armistice).

*L'Écho des Guitounes*, 04/1915-11/1918.

*L'Écho des Marmites*, 12/1914-03/1918.

*L'Écho du Boyau*, 06/1915-05/1918.

*L'Horizon*, 07/1917-03/1919.

*La Femme à barbe/La Bourguignotte*, 08/1915-numéro 26 (non daté mais postérieur à l'armistice).

*La Fusée*, 03/1916-04/1918.

*La Mitraille*, 02/1916-04/1919.

*La Première Ligne*, 07/1915-07/1918.

*La Saucisse*, 02/1916-numéro 19 (non daté mais postérieur à 07/1917).

*Le 120 court*, 07/1915-12/1918.

*Le Filon*, 03/1917-12/1918.

*Le Klaxon*, 03/1916-05/1917.

*L'Esprit du Cor*, 06/1917-02/1919.

*Le Gafouilleur*, 03/1916-06/1918.

*Le Mouchoir*, 11/1915-10/1918.

*Le Pépère*, 02/1916-02/1918.

*Le Périscope*, 02/1916-numéro 25 (non daté).

*Le Poilu*, 12/1914-07/1922.

*Le Poilu du 6-9/Le Poilu de la Division de Fer*, 08/1916-été 1918.

*Le Rire aux Eclats*, 06/1916-03/1919.

*Le Voltigeur*, 04/1917-01/1919.

*Marmita*, 01/1915-été 1918.

*Rigolboche*, 02/1915-03/1918.

*Sans Tabac !*, 04/1916-10/1917.

## **B. Fictions sérielles.**

Cette section comporte uniquement la liste des romans-feuilletons et *serials* que nous avons lus. L'inventaire complet des fictions sérielles publiées par les quotidiens français et britanniques de notre corpus est disponible en annexes 1 et 2.

### **1. Le Petit Journal.**

ALLAIN Marcel, *Pour son amour !*, du 29/10/1916 au 28/11/1916, 30 livraisons.

ALLAIN Marcel, *Le courrier de Washington !...*, du 29/09/1917 au 08/12/1917, 70 livraisons.

AUDOUIN Maxime, *Le nid du pirate*, du 14/02/1917 au 28/05/1917, 84 livraisons.

BERTNAY Paul, *Le sang de la France*, du 25/03/1915 au 31/08/1915, 159 livraisons.

BOREL Pierre, *L'heure héroïque*, du 02/03/1919 au 16/05/1919, 53 livraisons.

D'ALÉRIA Jean, *Yvonne Delorme*, du 14/08/1920 au 13/12/1920, 90 livraisons.

DE LA VAULX Henry, *Le fiancé de l'Alsacienne*, du 30/03/1916 au 10/09/1916, 165 livraisons.

GALOPIN Arnould, *Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup>*, du 17/06/1917 au 04/12/1917, 150 livraisons.

GALOPIN Arnould, *Le navire invisible*, du 02/11/1918 au 29/03/1919, 88 livraisons.

LANDAY Maurice, *Sauvagette*, du 26/11/1916 au 16/01/1917, 51 livraisons.

LÉTANG Louis, *Victorieuse !*, du 01/02/1920 au 17/05/1920, 80 livraisons.

MADON Georges (capitaine), *Comment j'ai fait la guerre*, du 28/03/1919 au 02/06/1919, 47 livraisons.

MALDAGUE Georges, *L'intruse*, du 08/06/1920 au 30/08/1920, 67 livraisons.

MORPHY Michel, *Marjolie*, du 21/09/1916 au 17/02/1917, 139 livraisons.

RAYNAL Eugène Sylvain (commandant), *Le fort de Vaux. (Journal du commandant Raynal)*, du 09/02/1919 au 01/03/1919, 18 livraisons.

SEGONZAC Paul, *Présent !*, du 15/11/1914 au 31/03/1915, 134 livraisons.

SEGONZAC Paul, *Sainte Russie*, du 14/11/1915 au 01/04/1916, 138 livraisons.

## **2. Le Petit Parisien.**

- BERNÈDE Arthur, *Cœur de Française*, du 14/05/1912 au 06/10/1912, 147 livraisons.
- BERNÈDE Arthur, *L'espionne de Guillaume*, du 22/11/1914 au 24/04/1915, 153 livraisons.
- BERNÈDE Arthur, *Chantecoq*, du 16/01/1916 au 22/07/1916, 188 livraisons.
- BRIENNE Jacques, *L'infirmière*, du 10/03/1916 au 01/07/1916, 112 livraisons.
- BRIENNE Jacques, *Fleur d'Amérique*, du 19/06/1918 au 02/10/1918, 92 livraisons.
- BRUANT Aristide, *Serrez vos rangs !*, du 14/01/1912 au 26/05/1912, 134 livraisons.
- BRUANT Aristide, *Tête de Boche*, du 25/04/1915 au 16/10/1915, 175 livraisons.
- BRUANT Aristide, *Captive !*, du 08/10/1916 au 02/03/1917, 138 livraisons.
- BRUANT Aristide, *Cœur cassé*, du 05/04/1918 au 10/08/1918, 123 livraisons.
- LE FAURE Georges et FEUILLADE Louis, *Tih-Minh*, du 01/02/1919 au 24/04/1919, 31 livraisons.
- MARY Jules, *Sur les routes sanglantes*, du 31/01/1915 au 14/06/1915, 135 livraisons.
- MARY Jules, *L'amour dans les ruines*, du 17/10/1915 au 09/03/1916, 138 livraisons.
- MARY Jules, *Elles n'oublient pas...*, du 03/04/1917 au 04/08/1917, 124 livraisons.
- MARY Jules, *Le soleil se lève*, du 03/01/1919 au 06/05/1919, 103 livraisons.
- MARY Jules, *L'arrêt de mort*, du 07/11/1919 au 06/03/1920, 97 livraisons.
- MÉROUVEL Charles, *Haine éternelle !*, du 05/09/1915 au 15/01/1916, 130 livraisons.
- MÉROUVEL Charles, *Alliées !*, du 23/07/1916 au 26/12/1916, 143 livraisons.
- MÉROUVEL Charles, *L'horrible drame*, du 03/10/1918 au 02/01/1919, 90 livraisons.
- PASCAL Lise, *Notre terre*, du 15/06/1915 au 04/09/1915, 80 livraisons.
- VINCY René, *Les héroïnes*, du 12/07/1916 au 07/10/1916, 88 livraisons.

## **3. Le Matin.**

- ANONYME, *Le masque aux dents blanches*, du 04/11/1916 au 24/02/1917, 112 livraisons.
- DECOURCELLE Pierre, *Les Mystères de New-York*, du 27/11/1915 au 28/04/1916, 154 livraisons.
- FARRÈRE Claude, *La dernière déesse*, du 15/02/1919 au 20/03/1919, 34 livraisons.
- FONSON Jean-François, *Le sergent Beulemans*, du 16/05/1917 au 04/10/1917, 137 livraisons.
- LEROUX Gaston, *Rouletabille à la guerre*, du 28/03/1914 au 24/10/1914, 134 livraisons.
- LEROUX Gaston, *Confitou*, du 16/01/1916 au 15/02/1916, 31 livraisons.

LEROUX Gaston, *La colonne infernale*, du 29/04/1916 au 08/09/1916, 133 livraisons.

LEROUX Gaston, *Le sous-marin "Le Vengeur"*, du 07/09/1917 au 12/02/1917, 134 livraisons.

UN POILU, *Le roi des cuistots*, du 07/08/1915 au 24/12/1915, 140 livraisons.

SPITZMULLER Georges, *La pieuvre*, du 04/08/1920 au 06/10/1920, 64 livraisons.

#### **4. L'Écho de Paris.**

BERGER Lya, *La voix des frontières*, du 28/03/1913 au 08/05/1913, 39 livraisons.

CLONSTON Storer (trad.), *L'espion noir*, du 28/04/1919 au 03/06/1919, 33 livraisons.

FOLEÏ Charles, *Prince d'Allemagne*, du 06/01/1915 au 04/03/1915, 58 livraisons.

FOLEÏ Charles, *Près de l'abîme...*, du 06/01/1917 au 24/02/1917, 49 livraisons.

GOEDORP Victor, *Madame Crésus. Infirmière*, du 02/10/1915 au 08/11/1915, 38 livraisons.

LE FAURE Georges, *Monsieur Jacasse*, du 07/01/1919 au 08/05/1919, 112 livraisons.

LE FAURE Georges, *Coco Mirabot et C<sup>ie</sup>*, du 13/10/1919 au 08/03/1920, 121 livraisons.

MALDAGUE Georges, *Le hussard de la mort*, du 03/04/1917 au 20/05/1917, 43 livraisons.

M. DELLY, *La fin d'une walkyrie*, du 09/11/1915 au 06/01/1916, 58 livraisons.

M. DELLY, *Le mystère de Ker-Even*, du 02/10/1916 au 10/01/1917, 101 livraisons.

M. DELLY, *Le maître du silence*, du 02/11/1917 au 08/03/1918, 109 livraisons.

ROLLAND Marguerite, *Les épis verts*, du 10/07/1915 au 26/08/1915, 48 livraisons.

TINKER Beamish (trad.), *L'homme à la plume blanche*, du 26/04/1918 au 07/06/1918, 28 livraisons.

#### **5. L'Humanité.**

ALBERT-JEAN, *Les fonds de tiroirs*, du 10/12/1919 au 30/12/1919, 18 livraisons.

ARCOS René, *La graine*, du 16/04/1919 au 19/04/1919, 4 livraisons.

ARCOS René, *Visites médicales*, du 22/07/1919 au 24/07/1919, 3 livraisons.

ARCOS René, *4832*, du 20/01/1920 au 14/01/1920, 5 livraisons.

ARCOS René, *L'alerte*, du 05/04/1920 au 10/04/1920, 6 livraisons.

BERAUD Henri, *Le coup du fantôme*, du 09/12/1917 au 15/12/1917, 6 livraisons.

BILLY André, *La Malabée*, du 24/10/1919 au 01/11/1919, 6 livraisons.

CHARMY Roland, *Une femme...*, du 25/07/1919 au 05/09/1919, 40 livraisons.

CRUSSOL B., *Yvonne Carton. Cousette de Province*, du 19/12/1916 au 30/12/1916, 11 livraisons.

DE BESNERAY Marie, *L'enfant de la guerre*, du 03/12/1915 au 29/01/1916, 59 livraisons.

DELLUC Louis, *La danse du scalp*, du 07/09/1919 au 10/09/1919, 4 livraisons.

DESLINIERES Henri, *Celui qui s'abstint*, du 02/11/1919 au 03/11/1919, 2 livraisons.

FRANK Leonhard (trad.), *Le père*, du 07/11/1918 au 09/11/1918, 3 livraisons.

FRANK Leonhard (trad.), *La mère*, du 10/03/1920 au 16/03/1920, 6 livraisons.

JOUBERT Laurent, *Lise Renaud. Dame de la Croix-Rouge*, du 08/09/1916 au 06/10/1916, 26 livraisons.

JOUVE Andrée, *Monsieur le maire*, du 17/03/1920 au 20/03/1920, 4 livraisons.

LAFITTE Jean-Paul, *Sur les routes de la guerre*, du 23/10/1914 au 01/11/1914, 7 livraisons.

LAFITTE Jean-Paul, *Souvenirs d'un réfugié belge*, du 02/11/1914 au 14/11/1914, 9 livraisons.

LEFÈBVRE R., *Selon ton cœur, ami, tu jugeras*, du 31/12/1916 au 07/01/1917, 7 livraisons.

LINTIER Paul, *Ma pièce. Souvenirs d'un canonnier (1914)*, du 12/06/1916 au 20/07/1916, 40 livraisons.

POUGET Émile, *Vieille Alsace*, du 14/05/1915 au 16/10/1915, 145 livraisons.

ROCHE Henri, *Le carnet d'un infirmier militaire*, du 07/03/1915 au 23/03/1915, 13 livraisons.

THEVENIN Denis, *Carré et Lérondeau*, du 26/02/1916 au 29/02/1916, 4 livraisons.

VILDRAC Charles, *Le démobilisé*, du 31/03/1919 au 04/04/1919, 5 livraisons.

WELLS H.G. (trad.), *La paix du monde*, du 01/10/1915 au 07/10/1915.

WELLS H. G. (trad.), *M. Britling commence à voir clair*, du 14/04/1918 au 06/08/1918, 88 livraisons.

## **6. Le Figaro.**

DE PLANHOL René, *Étapes et batailles. Récits d'un hussard*, du 01/06/1915 au 18/06/1915, 12 livraisons.

DUVAL Georges, *Tine la dentellière. (Episode de la guerre 1914-1915)*, du 10/04/1916 au 17/05/1916, 22 livraisons.

GANDERAX Louis, *Un soldat écrivain. Émile Détanger. Tué à l'ennemi*, du 12/11/1914 au 13/11/1914, 2 livraisons.

GUICHES Gustave, *Reflets de guerre. Juillet, août, septembre 1914*, du 15/02/1915 au 02/03/1915, 16 livraisons.

GUICHES Gustave, *Les deux soldats*, du 06/11/1916 au 01/02/1917, 51 livraisons.

POIRÉE Élie, *Charlotte Meisser*, du 01/01/1920 au 02/01/1920, 2 livraisons.

ROUJON Jacques, *Carnet de route. Août 1914-Janvier 1915*, du 21/02/1916 au 03/04/1916, 33 livraisons.

SÉE Edmond, *Un cousin d'Alsace*, du 08/01/1918 au 05/04/1918, 30 livraisons.

## **7. L'Action française.**

CEZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" et les deux jambes de bois*, du 17/04/1918 au 13/07/1918, 60 livraisons.

CEZEMBRE Pol, *Le "Cormoran" chez les Boches*, du 21/09/1918 au 15/12/1918, 43 livraisons.

DAUDET Léon, *La vermine du monde*, du 10/04/1916 au 26/05/1916, 47 livraisons.

DE GARROS Paul et DE MONTFORT Henri, *L'inexplicable crime*, du 10/09/1916 au 28/10/1916, 49 livraisons.

HAVARD DE LA MONTAGNE Madeleine, *La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique sous la botte allemande. Notes d'un témoin*, du 15/04/1917 au 20/05/1917, 25 livraisons

MERY Jules, *La guerre du Nizam*, du 05/07/1916 au 09/09/1916, 65 livraisons.

PASCAL Félicien, *Le masque déchiré*, du 01/02/1918 au 13/04/1918, 46 livraisons.

PROVENCE Marcel, *Les abrités*, du 17/07/1918 au 19/09/1918, 36 livraisons.

PUJO Alice, *Rose Perrin*, du 11/07/1919 au 24/09/1919, 45 livraisons.

## **8. Daily Mirror.**

ALLERTON Mark, *A Girl in a Million*, du 25/10/1915 au 01/12/1915, 33 livraisons.

AMBROSE Madge, *Too Proud to Love*, du 12/11/1920 au 20/12/1920, 33 livraisons.

AYRES Ruby M., *Richard Chatterton, V.C.*, du 01/03/1915 au 03/05/1915, 55 livraisons.

AYRES Ruby M. *Richard and Sonia*, du 24/05/1915 au 28/06/1915, 30 livraisons.

AYRES Ruby M. *Her Way and His*, du 07/08/1915 au 20/09/1915, 43 livraisons.

AYRES Ruby M., *Peter Lyster : The Man Who Forgot*, du 20/03/1917 au 23/04/1917, 30 livraisons.

AYRES Ruby M., *Invalided Out*, du 26/11/1917 au 10/01/1918, 39 livraisons.

RUCK Berta, *The Bridge of Kisses*, du 24/07/1916 au 04/09/1916, 37 livraisons.

SIMMINS Meta, *The White Feather*, du 20/09/1915 au 25/10/1915, 31 livraisons.

## **9. Daily Express.**

ALDOUS Laurette, *The War Woman*, du 29/04/1915 au 05/07/1915, 58 livraisons.

ANONYME, *Afraid !*, du 01/12/1915 au 31/01/1916, 52 livraisons

COWEN Laurence, *Wake Up !*, du 05/01/1915 au 26/02/1915, 46 livraisons.

FISHER Henry W., *The Secret Memoirs of Frau Bertha Krupp. From the Papers and Diaries of Baroness d'Altavilla*, du 02/11/1915 au 30/11/1915, 25 livraisons.

HOLT-WHITE, W., *The Beautiful Spy*, du 01/03/1915 au 28/04/1915, 51 livraisons.

WILMOT Adye, *The Desire of Nations*, du 14/05/1920 au 15/07/1920, 54 livraisons.

## **II. BIBLIOGRAPHIE.**

Les ouvrages et articles sont regroupés par thématiques avec un classement alphabétique dans chaque section.

En ce qui concerne les ouvrages collectifs, les contributions utilisées, lorsqu'elles sont multiples, ne sont pas mentionnées ici mais dans les notes de bas de page dans le corps même de la thèse.

### **A. Ouvrages et articles généraux et de référence.**

Nous répertorions ici les ouvrages et articles qui ne se rapportent pas directement au sujet de la thèse mais que nous avons consultés pour une approche générale de la période et de certains questionnements, pour éclairer des points précis de notre réflexion ou, encore, pour vérifier l'exactitude de certaines informations.

ALEXANDRE Philippe, « *Le patriotisme à l'école en France et en Allemagne, 1871-1914. Essai d'étude comparatiste* », in *Themenportal Europäische Geschichte*, 2007, consultable à l'adresse suivante : <http://www.europa.clio-online.de/2007/Article=265>

ANGENOT Marc, *1889, un État du discours social*, Montréal, Le Préambule, 1989.

ASLANGUL Claire, « *De la haine héréditaire à l'amitié indéfectible. Quelques images-symboles de la relation France-Allemagne, 1870-2009* », in *Revue Historique des Armées*, 256, 2009, p. 3-31.

BACOT Pierre, BARATAY Eric, FAURE Olivier et alii (dir.), *L'animal en politique*, actes du colloque de 2001 à l'I.E.P. de Lyon, Paris, L'Harmattan, 2003.

BAKHTINE Mikhail, *Esthétique et théorie du roman*, trad. par Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1987.

BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La France, la nation, la guerre, 1850-1920*, Paris, Sedes, 1995.

BECKER Jean-Jacques, « *1905 : la menace de guerre est-elle à l'origine d'un renouveau nationaliste ?* », in *Mil neuf cent*, n°19, 01/2001, p. 19-26.

BOURDIEU Pierre, « *La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques* », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, volume 13, n°1, 1977, p. 3-43.

BOURDIEU Pierre, « *Le champ littéraire* », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, volume 89, n°1, 1991, p. 3-46.

CARADEC François et WEILL Alain, *Le café-concert, 1848-1914*, Paris, Fayard, 2007.

- CHARLE Christophe, *La naissance des "intellectuels" (1880-1900)*, Paris, Minuit, 1990.
- CHARLE Christophe, *La crise des sociétés impériales (1900-1940). Essai d'histoire sociale comparée de l'Allemagne, de la France et de la Grande-Bretagne*, Paris, Seuil, 2008.
- CHARTIER Roger, « *Le monde comme représentation* », in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 44<sup>e</sup> année, n°6, 1989, p. 1505-1520.
- CITTI Pierre et DETRIE Muriel, *Le champ littéraire*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1992.
- CLARK Christopher, *Iron Kingdom : The Rise and Downfall of Prussia, 1600-1947*, Cambridge, Belknap Press of Harvard, 2006.
- CORBIN Alain, « *Le vertige des foisonnements. Esquisse panoramique d'une histoire sans nom* », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 39/1, 1992, p. 103-126.
- CORBIN Alain, *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995.
- CRAIG Gordon A., *The Politics of the Prussian Army : 1640-1945*, Londres, Oxford University Press, 1964.
- DE PUYMÈGE Gérard, *Chauvin, le soldat-laboureur. Contribution à l'étude des nationalismes*, Paris, Gallimard, 1993.
- DIGEON Claude, *La crise allemande de la pensée française*, Paris, P.U.F., 1959.
- DIROU Armel (lieutenant-colonel), « *Les francs-tireurs pendant la guerre de 1870-1871* » in *Stratégie*, n°93, 94, 95, 96, 01/2009, p.279-317.
- DUDLEY Leonard, *Information Revolutions in the History of the West*, Cheltenham, Edward Elgar, 2008.
- DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France de la "Belle Époque"*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1992.
- FRÉMEAUX Jacques et BATTESTI Michèle (dir.), *Sortir de la guerre*, Paris, Presses universitaires Paris-Sorbonne, 2014.
- GENETTE Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.
- GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.
- GRENARD Fabrice, *Histoire économique et sociale de la France de 1850 à nos jours*, Paris, Ellipses, 2003.
- GUENEL Jean, « *La grippe "espagnole" en France en 1918-1919* », in *Histoire des sciences médicales*, tome XXXVIII, n°2, 2004.
- HOBBSAWM Eric, *The Age of Empire 1875-1914*, New-York, Vintage, 1987.

- HOBBSAWM Eric, *Nations et nationalismes depuis 1780 : programme, mythe, réalité*, Paris, Gallimard, 1992.
- HUBER Michel, *La population de la France pendant la guerre*, Paris, P.U.F., 1931.
- JEISMANN Michael, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, C.N.R.S. Editions, 1997.
- JOHNSON Niall, *Britain and the 1918-19 Influenza Pandemic. A Dark Epilogue*, London, Routledge, 2006.
- JOLY Bertrand, « *La France et la Revanche (1871-1914)* », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 46/2, avril-juin 1999, p. 325-347.
- JOLY Bertrand, *Histoire politique de l'affaire Dreyfus*, Paris, Fayard, 2014.
- KALIFA Dominique, *La culture de masse en France, tome 1. 1860-1930*, Paris, La Découverte & Syros, 2001.
- KALIFA Dominique, « *L'invention de la culture de masse* », in *Sciences Humaines*, n°170, avril 2006.
- KEMP Sarah, MITCHELL Charlotte, TROTTER David, *Oxford Companion to Edwardian Fiction*, Oxford, Oxford University Press, 2002.
- KRISTEVA Julia, *Semiotikè, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.
- LACHOUQUE Henry (commandant), « *Résistants de 1870-1871* » in *Revue Historique de l'Armée*, n°1, 1971.
- LEJEUNE Dominique, *La France de la Belle Époque. 1896-1914*, Paris, Colin, 2002.
- LESTOCQUOY Maurice, *Histoire du patriotisme en France*, Paris, Albin Michel, 1968.
- LYON-CAEN Judith et RIBARD Dinah, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010.
- MARTINIÈRE Nathalie et LE MÉNAHÈZE Sophie (dir.), *Ecrire la frontière*, Limoges, PULIM, 2003.
- MacKENZIE John (dir.), *Imperialism and Popular Culture*, Manchester, Manchester University Press, 1986.
- MOLLIER Jean-Yves, « *La naissance de la culture médiatique à la Belle Époque* », in *Etudes littéraires*, 30/1, 1997, p. 15-26.
- MOLLIER Jean-Yves et GEORGE Jocelyne, *La plus longue des Républiques (1870-1940)*, Paris, Fayard, seconde édition, 2001.
- MOLLIER Jean-Yves, « *Histoire culturelle et histoire littéraire* », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°3, 2003, p. 597-612.
- MORRIS A. J. A., *The scaremongers. The Advocacy of War and Rearmament 1896-1914*, London, Routledge & Kegan Paul, 1984.

- NORA Pierre, *Les lieux de mémoire*, 3 tomes, Paris, Gallimard, 1997.
- PARIS Michael, *Warrior Nation. Images of War in British Popular Culture, 1850-2000*, London, reaktion, 2000.
- PASTOUREAU Michel, *Une histoire symbolique du Moyen-Age occidental*, Paris, Seuil, 2004.
- RICOEUR Paul, *Temps et récit*, tome 3, Paris, Seuil, 1985.
- RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François, *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997.
- RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (dir.), *La culture de masse en France de la Belle Époque à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002.
- RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (dir.), *Histoire culturelle de la France*, tome 4, *Le temps des masses. Le vingtième siècle*, Paris, Seuil, 2005.
- ROYNETTE Odile, *“Bons pour le service”. L’expérience de la caserne en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 2000.
- ROYNETTE Odile, *Le comique troupier au XIX<sup>e</sup> : une culture du rire*, in *Romantisme*, n°161, 2013, p. 45-59.
- SCHAEFFER Jean-Marie, « De l’imagination à la fiction », in *Vox Poetica*, <http://www.vox-poetica.org/t/articles/schaeffer.html>
- STEPHENS W. B., *Education in Britain. 1750-1914*, London, St Martin’s Press, 1998.
- SUTHERLAND John, *The Stanford Companion to Victorian Fiction*, Stanford, Stanford University Press, 1990.
- THÉRENTY Marie-Ève, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2007.
- TODOROV Tzvetan, *Mikhail Bakhtine. Le principe dialogique*, Paris, Seuil, 1981.
- TOMBS Robert (trad.), « *Ennemis héréditaires, alliés par nécessité* », in *Revue Historique des Armées*, 264, 2011, p. 11-18.
- TROTTER David, *The English Novel in History, 1895-1920*, London, Routledge, 1993.
- TURETTI Florence, *Quand la France pleurait l’Alsace-Lorraine. 1870-1914 : les provinces perdues aux sources du patriotisme républicain*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2008.
- WAHL Alfred, RICHEZ Jean-Claude, *L’Alsace entre France et Allemagne, 1850-1950*, Paris, Hachette, 1994.
- WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte (dir.), *De la comparaison à l’histoire croisée*, Paris, Seuil, 2004.
- WINOCK Michel, *La Belle Époque*, Paris, Perrin, 2003.

## **B. Histoire des presses française et britannique.**

ALBERT Pierre, « *Remarques sur la stagnation des tirages de la presse française de l'entre-deux-guerres* », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t.18, n°4, octobre-décembre 1971, p. 539-550.

ALBERT Pierre, « *Aux origines de la presse à grand tirage : les magazines de lecture "populaires" sous le second Empire* », in *Regards sur l'histoire de la presse et de l'information. Mélanges offerts à Jean Prinet*, Paris, Les Presses saltusiennes, 1980, p. 105-118.

ALBERT Pierre, *Histoire de la presse*, 10<sup>e</sup> édition, Paris, Presses Universitaires de France, 2003.

AMAURY Francine, *Histoire du plus grand quotidien de la III<sup>e</sup> République. "Le Petit Parisien" (1876-1944)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972.

BEERS Laura, *Your Britain. Media and the Making of the Labour Party*, Cambridge, Harvard University Press, 2010.

BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P et alii (dir.), *Histoire générale de la presse française*, tome 3, *De 1871 à 1940*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972.

BLANDIN Claire, *Le Figaro. Histoire d'un journal*, Paris, Nouveau Monde, 2010.

BRAKE Laurel et DEMOOR Marysa, *Dictionary of Nineteenth Century Journalism*, London, Academia Press, 2009.

CHARLE Christophe, *Le siècle de la presse*, Paris, Seuil, 2004.

CONBOY Martin et STEEL John (dir.), *The Routledge Companion to British Media History*, New-York, Routledge, 2015.

CONBOY Martin, *The Press and Popular Culture*, London, Sage, 2002.

COURBAN Alexandre, « *L'Humanité dans la mêlée (1914-1918)* », in *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n°92, 2003, p. 11-23.

D'ALMEIDA Fabrice et DELPORTE Christian, *Histoire des médias en France de la Grande Guerre à nos jours*, Paris, Flammarion, 2003.

DELPORTE Christian, « *Presse et culture de masse en France (1880-1914)* », in *Revue historique*, n°605, 1998, p. 93-121.

DUPUY Micheline, « *Le Petit Parisien* », *le plus fort tirage des journaux du monde entier*, Paris, Plon, 1989.

FEYEL Gilles, *La presse en France des origines à 1944. Histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, 1999.

FYFE Henry Hamilton, *My Seven Selves*, London, G. Allen & Unwin, 1935.

HAMPTON Mark, *Visions of the Press in Britain, 1850-1950*, Urbana & Chicago, University of Illinois Press, 2004.

JEANNENEY Jean-Noël, *Une histoire des médias des origines à nos jours*, Paris, Seuil, 2001.

KALIFA Dominique, RÉGNIER Philippe, THÉRENTY Marie-Ève et alii (dir.), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011.

LEE Alan J., *The Origins of the Popular Press in England. 1855-1914*, London, Croom Helm, 1976.

MARTIN Laurent, *La Presse écrite en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie Générale Française, 2005.

MARTIN Marc, *Médias et journalistes de la République*, Paris, Odile Jacob, 1997.

MARTIN Marc, *La presse régionale. Des Affiches aux grands quotidiens*, Paris, Fayard, 2002.

McEWEN John, « *The National Press during the First World War : Ownership and Circulation* », in *Journal of Contemporary History*, 17/3, 1982, p. 459-486.

MURDOCK G. and GOLDING P., « *Structure, Ownership and Control of the Press, 1914-76* », in BOYCE G., CURRAN J. and WINGATE P., *Newspaper History. From the Seventeenth Century to the Present Day*, London, Constable, 1978, p. 130-148.

O.MORGAN Kenneth, « *The Boer War and the Media (1899-1902)* », in *Twentieth Century British History*, vol.13, n°1, 2002.

OLSON Kenneth E., *The History Makers. The Press of Europe From Its Beginning through 1965*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1966.

PINSOLLE Dominique, *Le Matin (1884-1944). Une presse d'argent et de chantage*, Rennes, P.U.R., 2012.

SEYMOUR-URE Colin, « *The Press and the Party System between the Wars* », in PEELE Gillian and COOKE Chris, *The Politics of Reappraisal, 1918-1939*, London, Macmillan, 1975.

SIMKIN John, « *Alfred Harmsworth, Lord Northcliffe* », consultable à l'adresse suivante : <http://spartacus-educational.com/BUharmsworth.htm>

SIMKIN John, « *War Office Press Bureau* » et « *British Journalism and the First World War* » consultables aux adresses suivantes : <http://spartacus-educational.com/FWWwarpress.htm> et <http://spartacus-educational.com/FWWjournalism.htm>.

STEED Henry W., *The Press*, Harmondsworth, Penguin Books, 1938.

SWALLOW Douglas M., *Transitions in British Editorial Germanophobia 1899-1914 : A Case Study of J. L. Garvin, Leo Maxse and St. Leo Strachey*, Thesis submitted to the School of Graduate Studies in Partial Fulfilment of the Requirements for the Degree Doctor of Philosophy, McMaster University, Supervised by Professor R. A. Rempel, 1980.

TEMPLE Mick, *The British Press*, Maidenhead, McGraw-Hill Education, 2008.

THOMAS James, *Popular Newspapers, the Labour Party and British Politics*, London, Routledge, 2005.

THOMPSON J. Lee, *Northcliffe : Press Baron in Politics. 1865-1922*, London, John Murray, 2000.

## **C. Histoire de la Grande Guerre.**

### **1. Historiographie**

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Seuil, 2000.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Seuil, 2008.

BEAUPRÉ Nicolas, JONES Heather, RASMUSSEN Anne, *Dans la guerre 1914-1918, Accepter, endurer, refuser*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.

BECKER Jean-Jacques, « L'évolution de l'historiographie de la Première Guerre mondiale », in *Revue Historiques des Armées*, n°246, 2006, p. 4-15.

KEEGAN John, *Anatomie de la bataille*, Paris, Robert Laffont, 1993.

MAURIN Jules et JAUFFRET Jean-Charles (dir.), *La Grande Guerre 1914-1918. 80 ans d'historiographie et de représentations*, Actes du colloque international organisé à Montpellier les 20 et 21 novembre 1918, Montpellier, université de Montpellier III, 2002.

MOSSE Georges L. (trad.), *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999.

NIVET Philippe, COUTANT-DAYDÉ Coraline, STOLL Mathieu (dir.), *Archives de la Grande Guerre. Des sources pour l'histoire*, Rennes, P.U.R., 2014.

POIRRIER Philippe (dir.), *La Grande Guerre. Une histoire culturelle*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 2015.

PROCHASSON Christophe, *14-18. Retours d'expériences*, Paris, Tallandier, 2008.

PROST Antoine et WINTER Jay, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004.

WINTER Jay, « *Historiography 1918-Today* », on *1914-1918 Online. International Encyclopedia of the First World War*, 2015 : [http://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/historiography\\_1918-today](http://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/historiography_1918-today)

## 2. Généralités.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *14-18, les combattants des tranchées*, Paris, Colin, 1986.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Seuil, 2000.

AUDOIN-ROUZEAU & BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918. Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et PROCHASSON Christophe (dir.), *Sortir de la Grande Guerre. Le monde et l'après 1918*, Paris, Tallandier, 2008.

BEAUPRÉ Nicolas, DUMÉNIL Anne et INGRAO Christian (dir.), *1914-1945. L'ère de la guerre, tome I : Violence, mobilisations, deuil (1914-1918)*, Paris, Agnès Viénot, 2004.

BECKER Jean-Jacques, *1914. Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977.

BECKER Jean-Jacques, *Les Français dans la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, 1980.

BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918. Actes du colloque organisé à Nanterre et à Amiens du 8 au 11 décembre 1988*, Nanterre, université Paris X, 1990.

BECKER Jean-Jacques, WINTER Jay M., KRUMEICH Gerd, BECKER Annette, AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Guerre et cultures. 1914-1918*, Paris, Colin, 1994.

BECKER Jean-Jacques et KRUMEICH Gerd, *La Grande Guerre. Une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2008.

CABANES Bruno et HUSSON Édouard (dir.), *Les sociétés en guerre (1911-1946)*, Paris, Colin, 2004.

CLARK Christopher, *Les somnambules. Été 1914, comment l'Europe a marché vers la guerre*, Paris, Flammarion, 2013.

CLARK Lloyd, « *Civilians entrenched : the British home front and the attitudes to the First World War, 1914-1918* », in STEWART Ian & CARRUTHERS Susan L. (dir.), *War, Culture and the Media. Representations of the Military in 20th Century Britain*, Wiltshire, Flick Books, 1996, p. 38-53.

DEWEY Peter, *War and Progress. Britain 1914-1945*, London, Routledge, 2014.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français*, Paris, Perrin, 1994.

GREGORY Adrian, *The Last Great War. British Society and the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.

HORNE John, *State, Society and Mobilization in Europe during the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

HORNE John (dir.), *Vers la guerre totale. Le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010.

- HUBER Michel, *La population de la France pendant la guerre*, Paris, P.U.F., 1931.
- KEEGAN Paul, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2003.
- LE NAOUR Jean-Yves, 1916. *L'enfer*, Paris, Perrin, 2014.
- MEYER Jacques, *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1966.
- MIQUEL Pierre, *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1983.
- OFFENSTADT Nicolas, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999)*, Odile Jacob, 1999.
- PROST Antoine, « *La guerre de 1914 n'est pas perdue* », in *Le Mouvement social*, n°199, 2002/2, p. 95-119.
- PURSEIGLE Pierre, « *Ecrire l'histoire du déluge. Histoire et expérience britanniques de la Grande Guerre* », in *Histoire@Politique* 1/2014, n°22, p. 85-104.
- ROUSSEAU Frédéric, *La guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999.
- SMITH Leonard V., AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, *France and the Great War, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- STRACHAN Hew (dir.), *The Oxford Illustrated History of The First World War*, Oxford, New York, Oxford University Press, 1998.
- WINTER Jay, « *Some Aspects of the Demographic Consequences of the First World War in Britain* », in *Demographic Studies*, XXX, 3, 1976, p. 539-552.
- WINTER Jay, *La Grande Guerre, éclatement d'un monde*, Paris, Reader's Digest, 1989.
- WINTER Jay, *The Great War and the British People*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1986.
- WINTER Jay et BAGGETT Blaine, *14-18 : le grand bouleversement*, Paris, Presses de la Cité, 1997.
- WINTER Jay (dir.), *The Cambridge History of The First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 3 volumes, 2014.

### **3. Violence de guerre.**

#### **- Violence du champ de bataille.**

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « *Pratiques et objets de la cruauté sur le champ de bataille* », in *14-18 Aujourd'hui, Today, Heute*, n°2, 1999, p. 104-115.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, INGRAO Christian, ROUSSO Henry (dir.), *La violence de guerre, 1914-1945. Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles, Complexe, 2002.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « *Massacres. Le corps et la guerre* », in CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire du corps*, tome 3, Paris, Seuil, 2006, p. 281-320.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Les armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18*, Paris, Colin 2009.

BOURKE Joanna, *An Intimate Story of Killing. Face-to-Face Killing in Twentieth-Century Warfare*, Londres, Granta, 1999.

CAPDEVILA Luc et VOLDMAN Danièle, « *Les dépouilles de l'ennemi entre hommage et outrage* », in *Quasimodo* n°9, *Corps en guerre*, tome 2, p. 53-74.

CHAVAROCHE Dimitri, *Faire place nette. Les coups de main et le nettoyage des tranchées de la Première Guerre mondiale sur le front occidental (1915-1918)*, mémoire de M2 d'histoire sous la direction de Dominique Kalifa, université Paris I, 2010.

COLLECTIF, « *Choc traumatique et histoire culturelle* », in *14-18, Aujourd'hui, Today, Heute*, n°3, Noesis, 2000.

COLLECTIF, *Gaz ! Gaz ! Gaz ! La guerre chimique 1914-1918*, Milan, 5 Continents, 2010.

DELAPORTE Sylvie, *Gueules cassées. Les blessés de la face de la Grande Guerre*, Paris, Noësis, 1996.

DELAPORTE Sylvie, « *Le corps et la parole des mutilés de la Grande Guerre* », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2002/1, n°205, p. 5-14.

GOYA Michel, *La chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004.

DESBOIS Evelyne, « *Vivement la guerre qu'on se tue !* » in *Terrain*, n°19, 1992, p. 65-80.

LEPICK Olivier, *La Grande Guerre chimique 1914-1918*, Paris, P.U.F., 1998.

MARIOT Nicolas, « *Faut-il être motivé pour tuer ? Sur quelques explications aux violences de guerre* », in *Genèses*, 2003/4, n°53, p. 154-177.

MONESTIER Martin, *Les gueules cassées. Les médecins de l'impossible 1914-1918*, Paris, Le Cherche Midi, 2009.

PROST Antoine, « *Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918* », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 81, janvier-mars 2004, p. 5-20.

REID Fiona, *Broken Men. Shell Shock, Treatment and Recovery in Britain 1914-1930*, London and New-York, Continuum, 2010.

TATU Laurent et BOGOUSSLAVSKY Julien, *La folie au front. La grande bataille des névroses de guerre (1914-1918)*, Paris, Imago, 2012.

#### - **Violence sur les non-combattants.**

AMARA M., *Des Belges à l'épreuve de l'exil. Les réfugiés de la Première Guerre mondiale. France, Grande-Bretagne, Pays-Bas*, Bruxelles, Editions de l'université de Bruxelles, 2008.

BECKER Annette, *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre, populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 1998.

HORNE John, « *Corps, lieux et nation : la France et l'invasion de 1914* », in *Annales H.S.S.*, volume 55, n°1, 2000, p. 73-109.

HORNE John, « *Populations civiles et violences de guerre : pistes d'une analyse historique* », in *Revue internationale des sciences sociales*, 2002/4, n°174, p. 535-541.

HORNE John et KRAMER Alan (trad.), *1914. Les atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2005.

JAUMAIN Serge et alii, *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005.

JONES Heather, *Violence against Prisoners of War in the First World War. Britain, France and Germany, 1914-1920*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

NIVET Philippe, *Les réfugiés français de la Grande Guerre. Les "Boches du Nord"*, Paris, Economica, 2004.

TALLIER P.A., « *Les réfugiés belges à l'étranger durant la Première Guerre mondiale* », in Morelli Anne (dir.), *Les émigrants belges. Réfugiés de guerre, émigrés économiques, réfugiés religieux et émigrés politiques ayant quitté nos régions du xv<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Bruxelles, EVO, 1998.

#### **4. Censure et mobilisation des esprits.**

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « *La notion de "bourrage de crâne" en 1914-1918 : quelques éléments pour une remise en cause* », in *Bulletin du Centre historique de la France contemporaine*, 1987, p. 47-57.

BLOCH Marc, « *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* », in *Revue de synthèse*, t.XXXIII, 1921, p. 13-35.

BUITENHUIS Peter, *The Great War of Words. Literature as Propaganda 1914-1918 and after*, London, B.T. Batsford Ltd, 1989.

DEMM Eberhard, « *L'image de l'ennemi dans la propagande allemande et alliée pendant la Première Guerre mondiale* », in SCHILLIGER Jean et ALEXANDRE Philippe (dir.), *Le barbare. Images phobiques et réflexions sur l'altérité dans la culture européenne*, Berne, Peter Lang, 2008, p. 249-255.

FORCADE Olivier, « Voir et dire la guerre à l'heure de la censure (France, 1914-1918) », in *Le Temps des médias*, 2005/1, n°4, p. 50-62.

FORCADE Olivier, *La censure en France pendant la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2016.

HOPKIN Deian, « Domestic Censorship in the First World War », in *Journal of Contemporary History*, V, 4, 1970, p. 151-169.

HORNE John et alii, *Démobilisations culturelles après la Grande Guerre*, dossier de la revue *14-18 Aujourd'hui*, Today, Heure, Paris, Noësis, n°5, juin 2002.

HORNE John, « Demobilizing the Mind : France and the Legacy of the Great War, 1919-1939 », in *French history and civilization. Papers from the George Rudé Seminar*, 2009, p. 101-119.

JOSEPH Mathilde, « Le poilu du music-hall. L'image du poilu dans les music-halls parisiens pendant la Grande Guerre », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°197, mars 2000, p. 21-41.

LASSWELL, Harold D., *Propaganda Technique in the World War*, Cambridge (Mass.) and London, M.I.T. Presse, 1927.

MARQUIS Alice G., « Words as Weapons. Propaganda in Britain and Germany during the First World War », in *Journal of Contemporary History*, volume 13, n°3, p. 467-498.

MESSINGER Gary S., *British Propaganda and the State in the First World War*, London, Bodley Head, 1965.

NAVET-BOURON Françoise, « Censure et dessin de presse en France pendant la Grande Guerre », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°197, mars 2000, p. 7-19.

PONSONBY Arthur, *Falsehoods in War-Time*, London, George Allan and Unwin, 1938.

RAJSFUS Maurice, *La censure militaire et policière, 1914-1918*, Paris, Le Cherche Midi, 1999.

SAUNDERS M. L., « Wellington House and British Propaganda during The First World War », in *The Historical Journal*, XVIII, I, march 1975, p. 119-146.

SAUNDERS Michael M. et TAYLOR Philip M., *British Propaganda during the First World War, 1914-1918*, London, Macmillan, 1982.

## **5. Guerre et genre.**

BOURKE Joanna, *Dismembering the Male. Men's Bodies, Britain and the War*, London, Reaktion Books, 1996.

CAPDEVILLA Luc, ROUQUET François, VIRGILI Fabrice, VOLDMAN Danièle, *Hommes et femmes dans la France en guerre (1914-1945)*, Paris, Payot, 2003.

DARROW Margaret H., *French Women and the First World War. War Stories of the Front Home*, Oxford, Berg, 2000.

GRAYZEL Susan R., *Women's Identities at War. Gender, Motherhood, and Politics in Britain and France During the First World War*, Chapel Hill et Londres, University of North Carolina Press, 1999.

GULLACE Nicoletta F., « *White Feathers and Wounded Men : Female Patriotism and the Memory of the Great War* », in *The Journal of British Studies*, volume 36, n°2, 1997, p. 178-206, consultable gratuitement à l'adresse suivante : <https://www.libraryofsocialscience.com/essays/gullace-white-feathers.html>

HALDANE Elizabeth S., *The British Nurse in Peace and War*, London, JohnMurray, 1923.

HART P.J., « *The White Feather Campaign : A Struggle with Masculinity During World War I* », in *Student Pulse*, Volume 2, n°2, 2010, consultable gratuitement à l'adresse suivante : <http://www.studentpulse.com/articles/151/the-white-feather-campaign-a-struggle-with-masculinity-during-world-war-i>

HAY Ian, *One Hundred Years of Army Nursing*, London, Cassell, 1953.

KENT Susan K., *Making Peace. The Reconstruction of Gender in Interwar Britain*, Princeton, Princeton University Press, 1994.

LE NAOUR Jean-Yves, *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre. Les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*, Paris, Aubier Montaigne, 2002.

MOSSE Georges L., *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville, 1997.

PERROT Michelle, « *Sur le front des sexes : un combat douteux* », in *Vingtième Siècle*, n° 3, juillet 1984, p. 69-76.

ROYNETTE Odile, « *La construction du masculin. De la fin du XIXe siècle aux années 1930* », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2002/3, n°75, p. 85-96.

ROYNETTE Odile, « *L'uniforme militaire au XIXe siècle. Une fabrique du masculin* », in *Clio*, 2012/2, n°36, p. 109-128.

THÉBAUD Françoise, « *La Grande Guerre. Le triomphe de la division sexuelle* », in DUBY Georges et PERROT Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident, Tome V : Le XXème siècle*, Paris, Perrin, 2002, p. 85-143.

THÉBAUD Françoise, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Payot, 2013.

VIDAL-NAQUET Clémentine, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

VOELZ Richard A., « *The Antidote to “Khaki Fever” ? The Expansion of the British Girl Guides during the First World War* », in *Journal of Contemporary History*, vol. 27, n°4, p. 627-638.

WOOLLACOTT Angela, « *“Khaki Fever” and its Control : Gender, Class, Age and Sexual Morality on the British Homefront in the First World War* », in *Journal of Contemporary History*, vol.29, n°2, 1994, p. 325-347.

## **6. Langue de guerre.**

DAUZAT Albert, *L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Colin, 1918.

DÉCHELETTE François, *L'Argot des Poilus. Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la Grande Guerre de 1914*, Paris, Jouve et C<sup>ie</sup>, 1918.

DECLERCQ Christophe et WALKER Julian (dir.), *Languages and the First World War*, vol.1 : *Communicating in a Transnational War* et vol. 2 : *Representation and Memory*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2016.

ESNAULT Gaston, *Le poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Paris, Bossard, 1919.

PROCHASSON Christophe, « *La langue du feu. Science et expérience linguistiques pendant la Première Guerre mondiale* », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 53/3, juillet-septembre 2006, p. 122-141.

ROYNETTE Odile, *Les mots des soldats*, Paris, Belin, 2004.

ROYNETTE Odile, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre, 1914-1919*, Paris, Colin, 2010.

SAINÉAN Lazare, *L'Argot des Tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front*, Paris, E. de Boccard, 1915.

## **7. Littérature en guerre.**

AMOSSY Ruth, « *L'écriture littéraire dans les témoignages de guerre : les récits des infirmières de 14-18* », in DORNIER Carole et DULONG Renaud (dir.), *Esthétique du témoignage*, Paris, Editions de la M.S.H., 2005, p. 19-41.

- BEAUPRÉ Nicolas, « *De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? Témoignages et fictions de la Grande Guerre sous le regard de l'historien* », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2011/4, n°112, p. 41-55.
- BEAUPRÉ Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne, 1914-1920*, Paris, C.N.R.S Editions, 2006.
- CAMPA Laurence, *Poètes de la Grande Guerre. Expérience combattante et activité poétique*, Paris, Garnier, 2010.
- CRU Jean N., *Témoins*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993.
- FIELD Frank, *British and French Writers of the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.
- FUSSEL Paul, *The Great War and Modern Memory*, New-York/London, Oxford University Press, 1975.
- KAEMPFER Jean, *Poétique du récit de guerre*, Paris, José Corti, 1998.
- HYNES Samuel, *A War Imagined. The First World War and English Culture*, London, Bodley Head, 1990.
- KESSEL-CLAUDET Micheline, *La Guerre de Quatorze dans le roman occidental*, Paris, Nathan, 1998.
- MIKOVITCH-RIOUX Catherine et PICKERING Robert (dir.), *Ecrire la guerre*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2000.
- NORTON CRU Jean, *Témoins*, Nancy, P.U.N., 1993.
- PARFITT George, *Fiction of the First World War. A Study*, London-Boston, Faber and Faber, 1988.
- POTTER Jane, *Boys in Khaki, girls in print. Women's literary responses to The Great War 1914-1918*, Oxford, Clarendon Press, 2005.
- RAITT Suzanne et TATE Trudi (dir.), *Women's Fiction and the Great War*, Oxford, Clarendon Press, 1997.
- TRÉVISAN Carine, *Les fables du deuil. La Grande Guerre : mort et écriture*, Paris, P.U.F., 2001.
- WILLARD Émile, *Guerre et Poésie. La poésie patriotique française de 1914-1918*, Neuchâtel, La Baconnière, 1949.

## 8. Autres thématiques.

ANTIER Chantal, WALLE Marianne, LAHAIE Olivier, *Les espionnes dans la Grande Guerre*, Rennes, Ouest-France, 2008.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La guerre des enfants, 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *L'enfant de l'ennemi, 1914-1918 : viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Paris, Aubier, 1995.

BEAUPRÉ Nicolas, *La guerre comme expérience du temps et le temps comme expérience de guerre. Hypothèses pour une histoire des rapports au temps des soldats français de la Grande Guerre, in Vingtième siècle*, 2013/1, n°117, p. 166-181.

BECKER Annette, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Colin, 1994.

BECKER Jean-Jacques (dir.), *Histoire culturelle de la Grande Guerre*, Actes du colloque organisé à l'Historial de Péronne en juillet 2002, Paris, Colin, 2005.

BEURIER Joëlle, « *Frères ennemis en images : cultures de guerre en miroir ? Presses illustrées franco-allemandes et culture de guerre, 1914-1918* », in *20/21 siècles. Cahiers du centre Pierre Francastel*, n°4, hiver 2006-2007, p. 77-88.

BOULANGER Philippe, *La France devant la conscription. Géographie historique d'une institution républicaine 1914-1922*, Paris, Economica, 2001.

CABANES Bruno, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français, 1918-1920*, Paris, Seuil, 2004.

COLLECTIF, *Revue historique des armées*, n°245, 2006, *Les sorties de guerre*.

COURMONT Juliette, *L'odeur de l'ennemi, 1914-1918*, Paris, Colin, 2010.

DIDIER Christophe et BAECHLER Christian (dir.), *Orages de papier. Les collections de guerre des bibliothèques*, Paris, Somogy, 2008.

DUMÉNIL Anne, *Le soldat allemand dans la Grande Guerre : expérience du combat et institution militaire*, thèse menée sous la direction de Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Amiens, 2000.

GRANDHOMME Jean-Noël (dir.), *Boches ou tricolores. Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2008.

KNIGHTLEY Philip, *The Second Oldest Profession. Spies and Spying in the Twentieth Century*, London, Pimlico, 2003.

LAYTON Walter, « *Le problème du réarmement et de la conscription en Grande-Bretagne* », in *Politique étrangère*, vol.4, n°3, 1939, p. 282-289.

LE NAOUR Jean-Yves, « "Bouffer du Boche". Animalisation, scatologie et cannibalisme dans la caricature française de la Grande Guerre », in *Quasimodo* n°8, tome 1, p. 255-261.

LEFRÈRE J.-J., BERCHE P., « Un cas de délire scientifico-patriotique : le docteur Edgar Bérillon, in *Annales Médico-Psychologiques* », in *Revue Psychiatrique*, Elsevier Masson, 2010, 168 (9), p. 707-711.

MARIOT Nicolas, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013.

MULLEN John, *La chanson populaire en Grande-Bretagne pendant la Grande Guerre 1914-1918. The show must go on !*, Paris, L'Harmattan, 2012.

PIGNOT Manon, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2012.

PROCHASSON Christophe et RASMUSSEN Anne, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004.

PROCHASSON Christophe, RASMUSSEN Anne, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, La Découverte, 1996.

PROST Antoine, *Les anciens combattants et la société française, 1914-1939*, Paris, Presses de la FNSP, 3 volumes, 1977.

RENOUVIN Pierre, « L'opinion publique et la guerre en 1917 », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome XV, janvier-mars 1968, p. 4-23 ;, p. 427-467.

SAINT-FUSCIEN Emmanuel, *A vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Paris Editions de l'E.H.E.S.S., 2011.

## **D. Littérature populaire.**

### **1. Généralités.**

AAN DE WIEL Jérôme, « German invasion and Spy Scares in Ireland, 1890's-1914 : Between Fiction and Fact », in *Etudes irlandaises*, 37-1, 2012, p. 25-40.

ANGENOT Marc, *Le Roman populaire. Recherches en paralittérature*, Montréal, P.U.Q., 1975.

ARTIAGA Loïc (dir.), *Le roman populaire 1836-1960*, Paris, Autrement, 2008.

BLETON Paul, « Espionnage, crime et châtement », in VAREILLE Jean-Claude (dir.), *Crime et châtement dans le roman populaire*, Limoges, P.U.LIM, 1994.

BLETON Paul, « Les genres de la défaite », in *Etudes françaises*, 34, 1, 1998, p. 61-86

BLETON Paul, *La cristallisation de l'ombre. Les origines oubliées du roman d'espionnage sous la III<sup>ème</sup> République*, Limoges, PULIM, 2011.

CHARENSOL Georges, « *Maîtres du roman populaire. Les illustres inconnus. 8. – Maxime La Tour, Jean Demais, Marcel Priollet* », in *Les Nouvelles littéraires*, n°461, le 15/08/1931.

CLARKE I.F., « *Future-War Fiction : The First Main Phase, 1871-1900* », in *Science Fiction Studies*, vol. 24, n°3, novembre 1997, p. 387-412.

CLARKE I.F., *The Great War with Germany, 1890-1914 : Fictions and Fantaisies of the war-to-come*, Liverpool, Liverpool University Press, 1997.

COLLECTIF, la revue en ligne *Belphégor*, <http://etc.dal.ca/belphegor>, et notamment le volume 1, n°2, novembre 2002, *Paraliterary stuides : between literature and media culture ?* ; le volume 3, n°1, décembre 2003, *Genre and mass culture* ; le volume 9, n°1, *Roman populaire et idéologie*, février 2010.

COLLECTIF, la revue *Le Rocambole, bulletin des amis du roman populaire*, et notamment le numéro 50, printemps 2010, *Naissances du roman populaire* ; le numéro 57, hiver 2011, *La plume au fusil* ; le numéro 71-72, *La Grande Guerre du soldat populaire*, été-automne 2015.

COLLECTIF, la revue *Tapis-franc*, huit numéros parus de 1988 à 1997, notamment le n°8, 1997, *Histoire et roman populaire*.

COLLECTIF, le *Bulletin des Amis du Roman populaire*, 21 numéros publiés de 1984 à 1995.

COMPÈRE Daniel (dir.), *Dictionnaire du roman populaire francophone*, Paris, Nouveau Monde, 2007.

COMPÈRE Daniel, *Les romans populaires*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011.

CONSTANS Ellen, « *Roman sentimental, roman d'amour : amour... toujours...* », in *Le roman sentimental*, Limoges, PULIM, tome 2, 1991, p. 21-35.

CONSTANS Ellen, *Ouvrières des lettres*, Limoges, P.U.LIM., 2007.

COUÉGNAS Daniel, *Introduction à la paralittérature*, Paris, Seuil, 1992.

COUÉGNAS Daniel, *Fictions, Enigmes, Images*, Limoges, P.U.LIM., 2001.

COUÉGNAS Daniel, « *Dénouement et stéréotypes dans quelques romans populaires français du XIX<sup>e</sup> siècle* », in *Loxias*, 17, 2007 : <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=1637>

CREMONA Nicolas, GENDREL Bernard, MORAN Patrick, *Fictions populaires*, Paris, Garnier, 2011.

EBY Cecil D. *The road to Armageddon. The martial spirit in english popular literature 1870-1914*, Durham, Duke University Press, 1988.

ECO Umberto, « *Rhétorique et idéologie dans "Les Mystères de Paris" d'Eugène Sue* », in *Revue internationale des Sciences sociales*, XIX, n°4, 1967, p. 591-609.

ECO Umberto, *De Superman au surhomme*, Paris, Grasset, 1993.

FRENCH David, « *Spy Fever in Britain, 1900-1915* », in *The Historical Journal*, vol. 21, n°2, juin 1978, p. 355-370.

FRIGERIO Vittorio, *Les fils de Monte-Christo. Idéologie du héros de roman populaire*, Limoges, P.U.L.I.M., 2002.

GUISE René, « *Intertextualité et roman "populaire"* », in *Le Plaisir de l'intertexte. Formes et fonctions de l'intertextualité*. Actes du colloque à l'université de Duisbourg, Frankfurt-am-Main, 1986, p. 37-43. Repris in René Guise. *Recherches en littérature "populaire"*, *Tapis-franc*, 6, 1993-1994, p. 29-34.

KIRKWOOD Patrick M., « *The impact of fiction on public debate in late Victorian Britain : The Battle of Dorking and the "Lost Career" of Sir George Tomkyns Chesney* », in *Graduate History Review*, 4, 1, 2012, p. 1-16.

LAW Graham, « *Periodicals and Syndication* », in BAKER William & WOMACK Kenneth, *A companion to the Victorian Novel*, Westport, Greenwood Publishing, 2002, p. 15-28.

MacALEER Joseph, *Popular Reading and Publishing in Britain, 1914-1950*, Oxford, Clarendon Press, 1992.

MIGOZZI Jacques (dir.), *Le roman populaire en question(s)*, Limoges, PULIM, 1997.

MIGOZZI Jacques, *Boulevards du populaire*, Limoges, PULIM, 2005.

MIGOZZI Jacques et LE GUERN Philippe (dir.), *Production(s) du populaire*, Actes du colloque international de Limoges du 14 au 16 mai 2002, Limoges, P.U.LIM, 2005.

NASH Walter, *The Language of Popular Fiction*, London and New-York, Routledge, 1990.

NATHAN Michel, *Splendeurs et misères du roman populaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991.

NEVEU Erik, *L'idéologie dans le roman d'espionnage*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences de L'Homme, 1985.

OLIVIER-MARTIN Yves, *Histoire du roman populaire en France*, Paris, Albin Michel, 1980.

PROUST Jean-Marc, « *Idéologie nationale et roman populaire sous la III<sup>e</sup> République* », in *Tapis-Franc* n°8, p. 101-115.

RHEAULT Sylvain, « *Codes de la représentation populaire du combat* », in *Arobase*, n°6, 2002, p. 9-18.

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, « *De la littérature industrielle* » in *Revue des deux mondes*, 09/1839.

SCHNEIDER-MAYERSON Matthew, « *Popular Fiction Studies : The Advantages of a New Field* », in *Studies in Popular Culture*, vol. 33, n°1, 2010, p. 21-35.

STOWE William W., « *Popular Fiction as Liberal Art* », in *College English*, vol. 48, n°7, 1986, p. 646-663.

THIESSE Anne-Marie, « *Les infortunes littéraires. Carrières des romanciers populaires à la Belle Époque* », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 60, n°1, 1985, p. 31-46.

THIESSE Anne-Marie, « *Des plaisirs indus. Pratiques populaires de l'écriture et de la lecture* » in *Politix*, 4/13, 1991, p. 57-67.

THIESSE Anne-Marie, *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Seuil, 2000.

THOVERON Gabriel, *Deux siècles de paralittératures. Lecture, sociologie, histoire*, Liège, CEFAL, 1996.

VAREILLE Jean-Claude, *Le Roman populaire français (1789-1914). Idéologies et pratiques*, Limoges, P.U.LIM., 1994

## **2. Roman-feuilleton, serial.**

ABRAHAM Pierre (dir.), *Europe*, n°542, 1974, *Le roman-feuilleton*.

CACHIN Marie-Françoise, COOPER-RICHET, MOLLIER Jean-Yves et alii (dir.), *Au bonheur du feuilleton. Naissance et mutations d'un genre (France, États-Unis, Grande-Bretagne, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Créaphis, 2007.

DUMASY Lise, *La querelle du roman-feuilleton. Littérature, presse et politique, un débat précurseur (1836-1848)*, Grenoble, ELLUG, 1999.

GUISE René, *Balzac et le roman-feuilleton*, Plon, Paris, 1964

JONES Lawrence, « *Periodicals and the Serialization of Novels* », in SCHELLINGER Paul (dir.), *Encyclopedia of the Novel*, Routledge, 2014, p. 991-995.

KALIFA Dominique, « *Guerre, feuilleton, presse, 1913-1920* », in *14-18 Aujourd'hui, Today, Heute*, n°2, Paris, Noësis, p. 128-141.

LAW Graham, *Serializing Fiction in the Victorian Press*, New-York, Palgrave, 2000.

LAW Graham, « *Serials and the Nineteenth-Century Publishing Industry* » in BRAKE Laurel et DEMOOR Marysa, *Dictionary of Nineteenth-Century Journalism*, London, Academia Press, 2009, p. 567.

LENOBLE Benoît, « *Les campagnes de lancement de romans-feuilletons : l'exemple du Journal (1892-1935)* », in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 52-1, janvier-mars 2005, p. 175-197.

MARCOIN Francis, « *Les aventures de Jean-Paul Coppart de Louis Desnoyers. Le premier feuilleton-roman* », in *Revue de littérature comparée*, n°304, 2002/4, p. 431-443.

MYERS Robin et HARRIS Michael (dir.), *Serials and their readers, 1620-1914*, New Castle-Delaware, Oak Knoll Press, 1993.

QUEFFÉLEC Lise, *Le roman-feuilleton français au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, P.U.F., 1989.

### **3. Ciné-roman**

CAROU Alain, « *Cinéma narratif et culture littéraire de masse : une médiation fondatrice (1908-1928)* », in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 51-4, octobre-décembre 2004, p. 21-38.

COLLECTIF, *Bulletin des Amis du Roman populaire*, n°15, 1995, *Le ciné-roman*.

DE TÉRAMOND Guy, « *Comment on écrit un Roman-Cinéma* », in *Cinémagazine*, n°2, janvier 1921.

JALABERT Louis, « *Le film corrupteur* », in *Etudes*, tome 169 de la collection, numéro du 5 octobre 1921.

JALABERT Louis, « *La littérature commerciale. Le ciné-roman* », in *Etudes*, tome 171 de la collection, numéro du 5 juin 1922, p. 513-531.

LACASSIN Francis, *Pour une contre-histoire du cinéma*, Paris, Actes Sud, 1994.

MIGOZZI Jacques (dir.), *De l'écrit à l'écran. Littératures populaires : mutations génériques, mutations médiatiques*, Limoges, PULIM, 2000.

VIRMAUX Odette et Alain, *Un genre nouveau : le ciné-roman*, Paris, EDILIG, 1983.

## **E. Histoire et sociologie de la lecture. Réception.**

BLETON Paul, « *Un modèle pour la lecture sérielle* » in *Etudes littéraires*, 30/1, 1997, p. 45-55.

BLETON Paul, *Ça se lit comme un roman policier... Comprendre la lecture sérielle*, Québec, Nota Bene, 1999.

CACHIN Marie-Françoise, *Une nation de lecteurs ? La lecture en Angleterre (1815-1945)*, Villeurbanne, Presses de l'E.N.S.S.I.B., 2010.

CAVALLO Guglielmo et CHARTIER Roger (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1997.

CHABROL Claude et GIRARD Frédérique, « *Souvenirs de Yougoslavie, effets du contrat de lectorat et de l'activation des connaissances* », in *Bulletin de psychologie*, tome 54 (6), n°456, novembre-décembre 2001, p. 711-719.

CHARTIER Roger (dir.), *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985.

- DE CERTEAU Michel, *L'invention du quotidien, I, Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- DUFAYS Jean-Louis, «*Les lectures littéraires : évolution et enjeux d'un concept*», in *Tréma*, 19, 2002, p. 5-16.
- ECO Umberto (trad.), *Lector in fabula*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1985.
- EZQUERRO Milagros, *Fragments sur le texte*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- GILLES Benjamin, *Lectures de poilus, 1914-1918. Livres et journaux dans les tranchées*, Paris, Autrement, 2013.
- GILLI Yves, «*Le texte et sa lecture. Une analyse de l'acte de lecture selon W. Iser*», in *Semen I, Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté*, n°278, 1983, p. 105-120.
- HOGGART Richard (trad.), *La culture du pauvre. Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Editions de minuit, 1970.
- ISER Wolfgang (trad.), *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1985.
- JAUSS H.R. (trad.), *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.
- JOUVE Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, P.U.F., 1992
- JOUVE Vincent, *La lecture*, Paris, Hachette, 1993.
- MOLLIER Jean-Yves, *La lecture et ses publics à l'époque contemporaine. Essais d'histoire culturelle*, Paris, P.U.F., 2001
- PICARD Michel, *La lecture comme jeu : essai sur la littérature*, Paris, Editions de Minuit, 1986.
- PICARD Michel, *La lecture littéraire*, Paris, Clancier-Guénéaud, 1987.
- REUTER Yves, «*La lecture littéraire : éléments de définition*», in *Le français aujourd'hui*, 112, Paris, A.F.E.F., 1995, p. 65-71.
- VERÓN Eliseo, «*L'analyse du contrat de lecture : une nouvelle méthode pour les études de positionnement des supports de presse*», in *Médias : expériences, recherches actuelles, applications*, Paris, IREP, juillet 1985.

## F. Analyse de discours.

AMOSSY Ruth, « *De la sociocritique à l'argumentation dans le discours* », in *Littérature*, volume 140, n°4, 2005, p. 56-71.

AMOSSY Ruth, « *Argumentation, situation de discours et théorie des champs : l'exemple de Les hommes de bonne volonté (1919) de Madeleine Clemenceau Jacquemaire* », in *COntEXTES*, 1/2006. <http://contextes.revues.org/43>

AMOSSY Ruth, « *Les récits médiatiques de grande diffusion au prisme de l'argumentation dans le discours : le cas du roman-feuilleton* », in *Belphegor*, vol.9, n°1, février 2010, ([https://dalspace.library.dal.ca/bitstream/handle/10222/47777/09\\_01\\_amossey\\_recits\\_fr\\_cont.pdf?sequence=1&isAllowed=y](https://dalspace.library.dal.ca/bitstream/handle/10222/47777/09_01_amossey_recits_fr_cont.pdf?sequence=1&isAllowed=y)

AMOSSY Ruth, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Colin, 2010.

AUSTIN John Langshaw (trad.), *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.

CHARAUDEAU Patrick, « *Un modèle socio-communicationnel du discours. Entre situation de communication et stratégies d'individuation* », in *Médias et Culture. Outils de communication, pratiques : quelle(s) pragmatique(s) ?*, Paris, L'Harmattan, 2006. Sur le site personnel de l'auteur à l'adresse suivante : <http://www.patrick-charaudeau.com/Un-modele-socio-communicationnel.html>

ECO Umberto, « *James Bond : une combinatoire narrative* », in *Communications*, volume 8, n°1, 1966, p. 77-93.

LIMAT-LETELLIER Nathalie, « *Historique du concept d'intertextualité* » in LIMAT-LETELLIER Nathalie et MIGUET-OLLAGNIER Marie, *L'intertextualité*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 1998, p. 17-64.

MAINGUENEAU Dominique, « *L'ethos, de la rhétorique à l'analyse du discours* », sur le site personnel de l'auteur: <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Ethos.pdf>

MAINGUENEAU Dominique, « *Lecture, incorporation et monde éthique* », in *Etudes de linguistique appliquée*, vol.119, n° juillet-septembre 2000, p. 265-275.

MAINGUENEAU Dominique, « *Quelques implications d'une démarche d'analyse du discours littéraire* », in *COntEXTES*, 1, 2006 (<http://contextes.revues.org/93>)

MAINGUENEAU Dominique, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2009.

MIGOZZI Jacques, « *Idéologie et stratégies argumentatives dans les récits de grande consommation. XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles. Balises liminaires* », in *Belphegor*, vol.9, n°1, février 2010, [https://dalspace.library.dal.ca/bitstream/handle/10222/47783/09\\_01\\_migozz\\_ideolo\\_fr\\_cont.pdf?sequence=1&isAllowed=y](https://dalspace.library.dal.ca/bitstream/handle/10222/47783/09_01_migozz_ideolo_fr_cont.pdf?sequence=1&isAllowed=y)

PERELMAN Chaïm, « *Les cadres sociaux de l'argumentation* », in *Cahiers internationaux de sociologie*, nouvelle série, vol.26, janvier-juin 1959, p. 123-135.

PERELMAN Chaïm et OLBRECHT TYTECA Olga, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, éditions de l'université de Bruxelles, 1970.

RIFFATERRE Michael, « *La trace de l'intertexte* », in *La Pensée*, 215, octobre 1980.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION</b>	<b>11</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE</b>	<b>27</b>
<b>LITTÉRATURE SÉRIELLE, PRESSE ET CULTURE DE MASSE 1912-1920</b>	<b>27</b>
<b>CHAPITRE 1. ENTRE DYNAMISME ET STAGNATION. LA SITUATION AU DÉBUT DES ANNÉES 1910.</b>	<b>29</b>
I. Les presses quotidiennes française et britannique à la Belle Époque. Journaux et lectorats de masse.	29
A. La presse française.	29
1. La situation en 1914.	29
2. Les évolutions de la période 1870-1914.	33
a. Les évolutions juridiques.	34
b. Les évolutions technologiques.	34
c. Les évolutions économiques.	35
d. Les évolutions sociales.	39
3. Le corpus de journaux français.	43
a. Les quotidiens “populaires” d’information.	44
➤ Le Petit Journal.	44
➤ Le Petit Parisien.	46
➤ Le Matin.	48
➤ Traits communs aux trois journaux “populaires” d’information.	50
b. Les journaux “de qualité”.	53
➤ Le Figaro.	53
➤ L’Écho de Paris.	55
➤ Traits communs aux deux journaux “de qualité”.	56
c. La presse militante.	56
➤ L’Action française.	56
➤ L’Humanité.	58
➤ Traits communs aux deux journaux militants.	60
B. La presse britannique.	61
1. L’avènement d’une presse quotidienne “populaire” (1896-1914).	61
2. Le corpus de journaux britanniques.	64
a. Le <i>Daily Mail</i> .	65
b. Le <i>Daily Mirror</i> .	68
c. Le <i>Daily Express</i> .	69
d. Traits communs aux trois journaux britanniques.	71
II. Le roman-feuilleton français et le <i>serial</i> britannique dans l’immédiat avant-guerre (01/01/1912-02 ou 03/08/1914).	74
A. Place de la fiction sérielle dans les journaux du corpus.	75
1. Le roman-feuilleton.	75
2. Le <i>serial</i> .	83
B. Visages de la fiction sérielle.	88
C. Être feuilletoniste en France et en Grande-Bretagne à la fin de la Belle Époque.	99
1. Sociologie des feuilletonistes.	101
a. Les feuilletonistes français.	101
b. Les feuilletonistes britanniques.	105
2. La notion de feuilletoniste maison et ses implications.	107

D.	Les autres vecteurs de la littérature sérielle.	114
1.	En France.	114
2.	En Grande-Bretagne.	118
<b>CHAPITRE 2.</b>	<b>LE ROMAN-FEUILLETON ET LE <i>SERIAL</i> EN GUERRE.</b>	<b>123</b>
I.	La presse et la fiction sérielle face à la guerre.	123
A.	Un bouleversement des conditions de vie de la presse.	124
1.	La presse quotidienne britannique en guerre.	124
2.	La presse quotidienne française en guerre.	130
B.	La mise sous tutelle de la presse.	135
1.	La censure.	135
2.	Les journaux, vecteurs de la mobilisation des esprits.	142
C.	Le roman-feuilleton et le <i>serial</i> dans la tourmente.	146
1.	Rythmes de publication et aspects quantitatifs.	146
a.	Le choc de l'entrée en guerre.	146
b.	Les années de guerre.	157
➤	Dans les journaux français.	157
➤	Dans les journaux britanniques.	168
2.	Visages de la littérature sérielle dans les presses quotidiennes française et britannique durant la guerre.	172
II.	Le roman-feuilleton et le <i>serial</i> patriotiques du temps de guerre.	181
A.	Éléments de définition.	181
B.	Aux sources du patriotisme sériel de guerre. 1870-1914.	190
1.	En France. Le poids de « l'imaginaire de la défaite. »	191
2.	En Grande-Bretagne. Du danger français au danger allemand.	197
C.	Le roman-feuilleton et le <i>serial</i> patriotiques au service de la mobilisation des esprits.	200
1.	La taille de l'auditoire potentiel.	201
2.	Le rôle du support.	202
3.	Une lecture-plaisir qui facilite l'appropriation.	203
4.	La sérialité.	203
D.	Incarnations du patriotisme sériel du temps de guerre.	204
1.	Considérations générales.	204
2.	Les fictions patriotiques d'espionnage.	206
a.	Les fictions patriotiques d'espionnage d'avant-guerre.	207
b.	Les fictions patriotiques d'espionnage de guerre.	211
3.	Les fictions patriotiques sentimentales.	213
a.	Les fictions patriotiques sentimentales d'avant-guerre.	214
b.	Les fictions patriotiques sentimentales de guerre.	215
4.	Les fictions patriotiques d'aventures de guerre.	219
5.	Le feuilleton-témoignage de guerre.	223
III.	Feuilletonistes du temps de guerre.	226
A.	En France.	226
B.	En Grande-Bretagne.	233
C.	Les feuilletonistes patriotiques.	237
1.	Qui sont les feuilletonistes patriotiques du temps de guerre ?	237
2.	Motivations de l'écriture sérielle patriotique.	239
D.	Les feuilletonistes et la censure.	252
<b>CHAPITRE 3.</b>	<b>LE ROMAN-CINÉMA, JONCTION ENTRE PASSÉ ET MODERNITÉ.</b>	<b>257</b>
I.	Naissance et premiers développements.	258
A.	L'adaptation française d'une formule américaine.	258
B.	Le nouvel « opium du peuple » ?	267

II.	Le roman-cinéma et ses auteurs (novembre 1915-décembre 1920).	272
A.	Considérations générales.	272
B.	Roman-cinéma et patriotisme sériel.	274
C.	Les pionniers du roman-cinéma.	280
III.	La réception du roman-cinéma. Les effets de l'hybridation.	284
<b>CHAPITRE 4. LE ROMAN-FEUILLETON FRANÇAIS ET LE <i>SERIAL</i> BRITANNIQUE DANS L'IMMÉDIATE SORTIE DE GUERRE.</b>		<b>291</b>
I.	Remarques générales concernant les presses quotidiennes française et britannique.	292
A.	La situation autour de 1920.	292
1.	La presse française.	292
2.	La presse britannique.	297
B.	Les causes d'une sortie de guerre inégalement compliquée.	299
1.	En France.	299
2.	En Grande-Bretagne.	302
II.	Le roman-feuilleton français et le <i>serial</i> britannique au lendemain du conflit.	305
A.	Place de la fiction sérielle dans les journaux du corpus, 1919-1920.	306
B.	Visages de la fiction sérielle de presse, 1919-1920.	315
C.	Les feuilletonnistes au sortir du conflit.	325
	Conclusion de la première partie.	333
<b>SECONDE PARTIE</b>		<b>339</b>
<b>IMAGINAIRES DE GUERRE</b>		<b>339</b>
<b>CHAPITRE 5. REPRÉSENTATIONS ET FIGURES DE L'ENNEMI. LA FABRIQUE DE LA HAINE.</b>		<b>343</b>
I.	L'infériorisation systématique.	343
A.	Quand l'Allemand devient le "Boche".	344
B.	Le corps.	350
1.	Le morphotype allemand.	350
2.	La voix.	355
3.	L'odeur.	356
4.	La saleté et la souillure de l'ennemi.	358
C.	La morale.	360
1.	L'orgueil et la mégalomanie	360
2.	La fourberie et la figure de l'espion(ne).	362
3.	La lâcheté.	370
4.	Le patriotisme allemand, un fanatisme.	372
D.	La culture.	377
1.	L'alimentation.	377
2.	La langue.	381
3.	Le manque de goût et de savoir-vivre.	382
4.	Le bellicisme.	385
5.	Le sens de l'organisation et de la méthode.	394
E.	Le militaire.	395
1.	La discipline de fer de l'armée allemande.	395
2.	La valeur individuelle du soldat allemand.	399
3.	L'équipement des armées allemandes.	401
II.	La criminalisation de l'ennemi.	406
A.	L'Allemand voleur.	406
B.	L'Allemand assassin.	410

1.	Les cruautés envers les soldats.	411
2.	Les cruautés envers les civils.	417
C.	L'Allemand barbare.	428
III.	La déshumanisation de l'ennemi.	437
A.	L'animalisation et la chasse.	438
1.	L'animalisation.	438
2.	La chasse.	440
B.	La diabolisation.	442
C.	L'abstraction.	443
IV.	Le <i>Kaiser</i> et le <i>Kronprinz</i> , synthèses du discours sur l'ennemi.	445
A.	Le <i>Kaiser</i> .	445
B.	Le <i>Kronprinz</i> .	448
<b>CHAPITRE 6. REPRÉSENTATIONS ET FIGURES DE SOI. LA FABRIQUE DES HÉROS.</b>		<b>453</b>
I.	La valorisation systématique.	454
A.	Le corps.	455
1.	Un corps beau...	455
2.	et sain.	458
3.	L'hygiène.	460
B.	La morale.	462
1.	La loyauté	463
2.	Le courage.	464
3.	Le sens de l'honneur et du devoir.	467
4.	Les patriotismes français et britannique.	472
C.	La culture. Le point faible ?	482
1.	L'hospitalité aveugle et coupable.	483
2.	La légèreté.	484
3.	La tendance à l'oubli.	488
4.	Pacifisme et humanitarisme.	490
5.	La bonne humeur.	492
D.	Le militaire.	494
1.	L'obéissance respectueuse.	495
2.	L'entrain, l'énergie.	498
3.	L'adaptabilité et la présence d'esprit du soldat français.	499
4.	La valeur individuelle du soldat français et britannique.	500
5.	L'équipement des armées françaises et britanniques.	501
II.	L'héroïsation.	504
A.	La figure du héros.	504
1.	La chanson de geste du héros.	504
2.	Le héros magnanime.	508
B.	Les visages de l'héroïsme.	509
1.	Le troupier français et britannique. " <i>Poilu</i> " et <i>Tommy</i> .	510
a.	Le " <i>poilu</i> ".	510
b.	Le <i>Tommy</i> .	518
c.	Le soldat britannique vu par le roman-feuilleton patriotique français.	520
2.	L'enfant-héros.	521
3.	Le franc-tireur.	524
4.	L'infirmière.	527
C.	Une symbolique de l'héroïsme omniprésente.	528
1.	La bataille de la Marne et le général Joffre.	529

2.	La résistance belge.	531
3.	La baïonnette.	534
4.	Les récompenses.	535
5.	Le mutilé.	538
III.	L'hyper-humanisation du Français et du Britannique.	540
A.	La guerre, une expérience humaine.	541
B.	Révélateurs d'humanité.	543
C.	L'irréductible humanité du Français et du Britannique.	545
<b>CHAPITRE 7. LES REPRÉSENTATIONS DE LA GUERRE ET DE LA VIOLENCE DE GUERRE.</b>		<b>549</b>
I.	La guerre mission.	550
A.	Une guerre civilisatrice.	550
B.	Une guerre raciale.	553
C.	Une guerre sainte.	556
II.	La guerre. Une expérience positive.	559
A.	Une guerre régénératrice et rédemptrice.	559
B.	L'homme nouveau.	562
C.	Une guerre de revanche française.	565
III.	Une guerre d'un nouveau genre.	569
A.	Un conflit d'une ampleur phénoménale.	569
B.	Un conflit moderne.	572
IV.	Les représentations de la violence de guerre.	581
A.	Violence subie.	581
B.	Violence infligée.	584
C.	L'insistance sur la violence interpersonnelle de proximité.	587
D.	Un champ de bataille d'une violence inouïe.	591
<b>CHAPITRE 8. LES REPRÉSENTATIONS DES RÔLES SEXUÉS EN TEMPS DE GUERRE.</b>		<b>597</b>
I.	La guerre au masculin : défendre et protéger.	598
A.	La guerre, une entreprise masculine.	598
B.	La guerre, juge de la masculinité.	601
II.	La guerre au féminin : soigner et reconforter.	606
A.	La femme, auxiliaire et soutien de l'homme.	606
B.	La critique de comportements jugés immoraux et déplacés.	611
III.	La masculinité et la féminité à l'épreuve de la guerre.	615
A.	La masculinité bouleversée.	615
B.	La féminité transgressée.	618
	Conclusion de la seconde partie.	622
<b>TROISIÈME PARTIE</b>		<b>625</b>
<b>FICTION SÉRIELLE ET MOBILISATION CULTURELLE</b>		<b>625</b>
<b>CHAPITRE 9. LECTURES DU ROMAN-FEUILLETON ET DU SERIAL.</b>		<b>629</b>
I.	Lecture(s) et lecteur(s) sériels.	629
A.	Comprendre la lecture sérielle.	630
1.	Les théories de la réception.	630
a.	Les horizons d'attente de H. R. Jauss.	630
b.	La théorie de l'effet et le lecteur implicite de Wolfgang Iser.	632
c.	La théorie sémiotique de la lecture d'Umberto Eco.	633
d.	Le modèle pour la lecture sérielle de Paul Bleton.	635
2.	Le contrat de lecture.	636

3.	Intertextualité et intratextualité.	639
B.	Approche sociologique et phénoménologique du lecteur sériel de la fin de la Belle Époque.	643
1.	Identité du lecteur de fictions sérielles de presse.	643
2.	Modalités pratiques de la lecture de la fiction sérielle de presse.	646
3.	Motivations principales de la lecture de la fiction sérielle de presse.	648
II.	Guerre et lecture(s) sérielle(s).	651
A.	La féminisation des lectorats.	651
B.	Des attentes de lecture modifiées par le conflit ?	657
1.	Le besoin d'évasion.	658
2.	Le besoin d'être rassuré.	659
3.	Le besoin de conjurer le malheur.	660
4.	La quête de sens.	660
C.	Feuilleton de l'arrière, feuilleton de l'avant. L'exemple français.	661
1.	La presse quotidienne de "l'arrière" dans les tranchées. Présence et lecture(s).	662
2.	Le soldat français et le roman-feuilleton.	664
	<b>CHAPITRE 10. « QUAND DIRE C'EST FAIRE. » LA RHÉTORIQUE SÉRIELLE PATRIOTIQUE.</b>	<b>677</b>
I.	Dispositif d'énonciation.	678
A.	Le locuteur.	678
B.	L'auditoire.	680
II.	Situation de discours.	683
A.	L' <i>ethos</i> préalable des locuteurs.	683
B.	Le public réel et les circonstances de l'échange discursif.	685
C.	Fiction sérielle patriotique et champ littéraire.	687
III.	Techniques argumentatives.	688
A.	La répétition.	689
B.	Une vision manichéenne du monde.	691
C.	Le recours permanent au <i>pathos</i> .	692
D.	Le renforcement de l'illusion référentielle.	693
	<b>CHAPITRE 11. LA FICTION SÉRIELLE PATRIOTIQUE ET SON PUBLIC. HYPOTHÈSES.</b>	<b>699</b>
I.	Appropriations du discours sériel patriotique.	699
A.	La lecture est « croyance et distanciation. »	699
B.	Théorie ezquerrienne du texte.	702
C.	La fiction sérielle patriotique, arme idéologique (presque) infaillible ?	704
II.	Effets du discours sériel patriotique.	705
A.	Une matrice pour penser la guerre.	706
B.	Consoler.	710
C.	Banaliser l'inacceptable.	711
III.	Fiction sérielle patriotique et mobilisation des esprits.	712
A.	Le discours sériel patriotique, une violence symbolique ?	713
B.	Des instrumentalisation différentes de la fiction sérielle de presse.	718
IV.	Fiction sérielle patriotique et "culture de guerre".	726
A.	La "culture de guerre" française de 14-18 au prisme du roman-feuilleton patriotique.	729
B.	La "culture de guerre" britannique de 14-18 au prisme du <i>patriotic serial</i> .	733
	Conclusion de la troisième partie.	737
	<b>CONCLUSION GÉNÉRALE</b>	<b>739</b>
	<b>ANNEXES</b>	<b>755</b>

<b>ANNEXE 1 : INVENTAIRE DES ROMANS-FEUILLETONS PUBLIÉS DANS LES JOURNAUX FRANÇAIS DE NOTRE CORPUS ENTRE LE 01/01/1912 ET LE 31/12/1920.</b>	<b>757</b>
<b>ANNEXE 2 : INVENTAIRE DES SERIALS PUBLIÉS DANS LES JOURNAUX BRITANNIQUES DE NOTRE CORPUS ENTRE LE 01/01/1912 ET LE 31/12/1920.</b>	<b>769</b>
<b>ANNEXE 3 : INVENTAIRE DES ROMANS-FEUILLETONS PUBLIÉS DANS LES 26 JOURNAUX DE TRANCHÉES FRANÇAIS DÉPOUILLÉS.</b>	<b>775</b>
<b>ANNEXE 4 : SOCIOLOGIE DES AUTEURS DE ROMANS-FEUILLETONS ET DE SERIALS PUBLIÉS DANS LES JOURNAUX DE NOTRE CORPUS ENTRE LE 01/01/1912 ET LE 31/12/1920.</b>	<b>779</b>
I.    Sociologie des feuilletonistes français pour la période allant du 01/01/1912 au 02/08/1914.	780
II.   Sociologie des feuilletonistes britanniques pour la période allant du 01/01/1912 au 03/08/1914.	783
III.  Sociologie des feuilletonistes français pour la période allant du 03/08/1914 au 11/11/1918.	785
IV.   Sociologie des feuilletonistes britanniques pour la période allant du 04/08/1914 au 11/11/1918.	788
V.    Sociologie des feuilletonistes français pour la période allant du 12/11/1918 au 31/12/1920.	789
VI.   Sociologie des feuilletonistes britanniques pour la période allant du 12/11/1918 au 31/12/1920.	792
<b>ANNEXE 5 : SÉLECTION D'ANNONCES DE PUBLICATION DE ROMANS-FEUILLETONS ET SERIALS PUBLIÉS ENTRE LE 01/01/1912 ET LE 31/12/1920 DANS LES JOURNAUX DE NOTRE CORPUS.</b>	<b>795</b>
I. <i>Le Petit Journal</i> .	795
1. <i>Mirka-la-Brune</i> , Maxime Villemer, du 07/03/1912 au 15/08/1912.	795
2. <i>Vive la France !</i> , Serge Basset, du 04/08/1912 au 09/10/1912.	795
3. <i>Les deux Micheline</i> , Georges Maldague, du 06/03/1913 au 10/07/1913.	796
4. <i>Présent !</i> , Paul Segonzac, du 15/11/1914 au 31/03/1915.	796
5. <i>Le sang de la France</i> , Paul Bertnay, du 25/03/1915 au 31/08/1915.	797
6. <i>La mascotte des poilus</i> , Arnould Galopin, du 11/02/1916 au 23/09/1916.	797
7. <i>Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup></i> , Arnould Galopin, du 17/06/1917 au 04/12/1917.	798
8. <i>Le courrier de Washington !...</i> , Marcel Allain, du 29/09/1917 au 08/12/1917.	798
9. <i>Fauvette !</i> , Marcel Allain, du 19/04/1918 au 23/05/1918.	799
10. <i>Âmes de fous</i> , Guy de Téramond, du 09/11/1918 au 20/12/1918.	799
11. <i>Le fort de Vaux (Journal du commandant Raynal)</i> , Sylvain Eugène Raynal, du 09/02/1919 au 01/03/1919.	800
12. <i>L'heure héroïque</i> , Pierre Borel, du 02/03/1919 au 16/05/1919.	800
13. <i>Comment j'ai fait la guerre</i> , capitaine Georges Madon, du 28/03/1919 au 02/06/1919.	801
14. <i>Victorieuse !</i> , Louis Létang, du 01/02/1920 au 17/05/1920.	802
15. <i>Réveil d'amour</i> , Georges Spitzmuller, du 11/04/1920 au 15/08/1920.	802
II. <i>Le Petit Parisien</i> .	803
1. <i>Serrez vos rangs !</i> , Aristide Bruant, du 14/01/1912 au 26/05/1912.	803
2. <i>Cœur de Française</i> , Arthur Bernède, du 14/05/1912 au 06/10/1912.	804
3. <i>Trompe-la-mort</i> , Jules Mary, du 25/10/1912 au 02/03/1913.	804
4. <i>Le roman d'une étoile</i> , Charles Mérouvel, du 27/04/1913 au 04/08/1913.	805
5. <i>Les travailleuses</i> , Arthur Bernède, du 05/10/1913 au 11/02/1914.	805
6. <i>Soldats de demain</i> , Jules Mary, du 28/11/1913 au 08/04/1914.	806
7. <i>L'Alsacienne</i> , Aristide Bruant, du 01/02/1914 au 14/06/1914.	806

8.	<i>La vierge en pleurs</i> , René Vincy, du 01/08/1914 au 02/08/1914 (interrompue).	807
9.	<i>L'espionne de Guillaume</i> , Arthur Bernède, du 21/11/1914 au 24/04/1915.	807
10.	<i>Tête de Boche</i> , Aristide Bruant, du 25/04/1915 au 16/10/1915.	808
11.	<i>L'amour dans les ruines</i> , Jules Mary, du 17/10/1915 au 09/03/1916.	809
12.	<i>Captive !</i> , Aristide Bruant, du 08/10/1916 au 02/03/1917.	809
13.	<i>Judex</i> , Arthur Bernède, du 12/01/1917 au 06/04/1917.	810
14.	<i>L'engrenage</i> , Charles Mérouvel, du 05/08/1917 au 10/01/1918.	810
15.	<i>Les rapaces</i> , Jules Mary, du 21/12/1917 au 22/05/1918.	811
16.	<i>L'horrible drame</i> , Charles Mérouvel, du 03/10/1918 au 02/01/1919.	811
17.	<i>Le soleil se lève</i> , Jules Mary, du 03/01/1919 au 06/05/1919.	812
18.	<i>Rédemption</i> , Charles Mérouvel, du 29/07/1920 au 11/10/1920.	813
III.	<i>Le Matin.</i>	814
1.	<i>Fraîcheur</i> , Gyp, du 15/01/1912 au 12/02/1912.	814
2.	<i>Vengée !</i> , Henri Germain, du 20/04/1912 au 28/08/1912.	814
3.	<i>Zigomar. Peau d'anguille</i> , Léon Sazie, du 10/05/1912 au 14/09/1912.	815
4.	<i>Les clowns</i> , Maurice Montégut, du 27/08/1912 au 03/10/1912.	816
5.	<i>Pardaillan et Fausta</i> , Michel Zévaco, du 07/12/1912 au 23/05/1913.	817
6.	<i>Gix=X...</i> , René Bures et Jacques Ferlan, du 06/01/1913 au 13/03/1913.	819
7.	<i>Chéri-Bibi</i> , Gaston Leroux, du 05/04/1913 au 04/08/1913.	820
8.	<i>Rouletabille à la guerre</i> , Gaston Leroux, du 28/03/1914 au 24/10/1914.	821
9.	<i>La fille du Boche</i> , Henri Germain, du 06/02/1915 au 08/08/1915.	822
10.	<i>Les Mystères de New-York</i> , Pierre Decourcelle, du 27/11/1915 au 28/04/1916.	822
11.	<i>La colonne infernale</i> , Gaston Leroux, du 29/04/1916 au 08/09/1916.	824
12.	<i>Au-delà des ténèbres</i> , Jean de La Hire, du 18/08/1916 au 18/12/1916.	824
13.	<i>Le masque aux dents blanches</i> , anonyme, du 04/11/1916 au 24/02/1916.	825
14.	<i>Le sergent Beulemans</i> , Jean-François Fonson, du 16/05/1917 au 04/10/1917.	825
15.	<i>La reine s'ennuie</i> , Pierre Decourcelle, du 22/02/1918 au 07/06/1918.	826
16.	<i>La dernière déesse</i> , Claude Farrère, du 15/02/1919 au 20/03/1919.	826
17.	<i>La nouvelle aurore</i> , Gaston Leroux, du 18/04/1919 au 07/08/1919.	826
18.	<i>Tue-la-mort</i> , Gaston Leroux, du 07/10/1920 au 30/12/1920.	827
IV.	<i>L'Écho de Paris.</i>	828
1.	<i>Entre deux âmes</i> , Delly, du 03/02/1912 au 23/03/1912.	828
2.	<i>Jeunesse</i> , Maryo Olivier, du 17/05/1912 au 24/06/1912.	828
3.	<i>Le retour à la terre</i> , Gilbert Stenger, du 16/11/1912 au 04/01/1913.	828
4.	<i>La voix des frontières</i> , Lya Berger, du 28/03/1913 au 08/05/1913.	829
5.	<i>Le faiseur d'or</i> , Marcel Roland, du 30/06/1913 au 18/08/1913.	829
6.	<i>Patsy</i> , De Vere Stackpole, du 28/09/1913 au 07/11/1913. (Henry de Vere Stackpole)	829
7.	<i>Les liens invisibles</i> , Victor Féli, du 07/12/1913 au 31/12/1913.	830
8.	<i>Le droit d'aimer</i> , Trilby, du 08/02/1914 au 28/03/1914.	830
9.	<i>L'araignée noire</i> , Frank Barrett, du 15/07/1914 au 06/08/1914.	830
10.	<i>Prince d'Allemagne</i> , Charles Foley, du 06/01/1915 au 04/03/1915.	831
11.	<i>Les épis verts</i> , Marguerite Rolland, du 10/07/1915 au 26/08/1915.	831
12.	<i>Madame Crésus. Infirmière</i> , Victor Goedorp, du 02/10/1915 au 08/11/1915.	832
13.	<i>Les aventures extraordinaires du jeune Beck</i> , M' Donnel Bodkin, du 01/02/1916 au 23/03/1916. (M. McDonnell Bodkin).	832
14.	<i>La vivandière</i> , Henri Cain et Édouard Adenis, du 26/06/1916 au 11/10/1916.	833
15.	<i>Le mystère de Ker-Even</i> , M. Delly, du 02/10/1916 au 10/01/1917.	833
16.	<i>La demoiselle du cinéma</i> , Maurice Vaucaire, du 20/02/1917 au 08/04/1917.	834
17.	<i>Le hussard de la mort</i> , Georges Maldague, du 03/04/1917 au 20/05/1917.	834

18.	<i>X=22</i> , Georges Le Faure, du 19/04/1918 au 12/07/1918.	835
19.	<i>Une aventure de Vidocq</i> , Henri Cain et Édouard Adenis, du 10/07/1918 au 11/01/1919.	835
20.	<i>Le mystère de la Double-Croix</i> , Guy de Téramond, du 07/09/1918 au 08/11/1918.	836
21.	<i>Monsieur Jacasse</i> , Georges Le Faure, du 07/01/1919 au 08/05/1919.	836
22.	<i>Coco Mirabot et C<sup>ie</sup></i> , Georges Le Faure, du 13/10/1919 au 08/03/1920.	837
23.	<i>P'tit' Mie</i> , Georges Lynka, du 29/07/1920 au 12/10/1920.	837
24.	<i>Cadet-Gascogne</i> , Édouard Adenis, du 13/10/1920 au 06/02/1921.	837
V.	<i>L'Humanité</i> .	838
1.	<i>Epaves de Paris</i> , Émile Pouget, du 10/02/1912 au 07/07/1912.	838
2.	<i>Résurrection</i> , Léon Tolstoï, du 24/07/1912 au 09/12/1912.	838
3.	<i>Mont-Oriol</i> , Guy de Maupassant, du 02/12/1912 au 24/01/1913.	840
4.	<i>Nico</i> , Émile Pouget, du 25/01/1913 au 16/06/1913.	840
5.	<i>Le conscrit de 1813</i> , Erckmann-Chatrian, du 25/01/1913 au 06/03/1913.	841
6.	<i>La Florentine</i> , Maxime Formont, du 19/07/1913 au 06/09/1913.	842
7.	<i>L'expérience du docteur Lorde</i> , Cyril-Berger, du 12/12/1913 au 11/03/1914.	842
8.	<i>Madame Thérèse</i> , Erckmann-Chatrian, du 04/03/1914 au 09/04/1914.	843
9.	<i>Fleurette</i> , Émile Pouget, du 10/07/1914 au 02/08/1914 (interrompue).	844
10.	<i>Le carnet d'un infirmier militaire</i> , Henri Roche, du 07/03/1915 au 23/03/1915.	844
11.	<i>Les 500 millions de la Bégum</i> , Jules Verne, du 05/04/1915 au 09/05/1915.	845
12.	<i>Vieille Alsace</i> , Émile Pouget, du 14/05/1915 au 16/10/1915.	845
13.	<i>L'enfant de la guerre</i> , Marie de Besneray, du 03/12/1915 au 29/01/1916.	846
14.	<i>Bartek le victorieux</i> , Henrik Sienkiewicz, du 04/06/1916 au 14/06/1916.	846
15.	<i>Ma pièce</i> , Paul Lintier, du 12/06/1916 au 20/07/1916.	847
16.	<i>Le roi des montagnes</i> , Edmond About, du 01/07/1916 au 13/08/1916.	847
17.	<i>L'emmuré</i> , Émile Pouget, du 14/08/1916 au 08/12/1916.	848
18.	<i>La filleule de la reine</i> , Marie de Besneray, du 09/12/1916 au 11/04/1917.	848
19.	<i>Un as</i> , Cyril-Berger, du 12/04/1917 au 12/09/1917.	849
20.	<i>La bataille de Laon</i> , Alfred Assolant, du 07/01/1918 au 06/03/1918.	849
21.	<i>La merveilleuse aventure</i> , Cyril-Berger, du 29/03/1919 au 03/06/1919.	850
22.	<i>Les fonds de tiroirs</i> , Albert-Jean, du 10/12/1919 au 30/12/1919.	850
23.	<i>La clairvoyance du père Brown</i> , G.-K. Chesterton, du 11/05/1920 au 26/07/1920.	851
24.	<i>Le tunnel</i> , Bernhard Kellermann, du 12/12/1920 au 22/03/1921.	851
VI.	<i>Le Figaro</i> .	853
1.	<i>Étapes et batailles. Récits d'un hussard (Août-Décembre 1914)</i> , René de Planhol, du 01/06/1915 au 18/06/1915.	853
2.	<i>Carnet de route (Août 1914-janvier 1915)</i> , Jacques Roujon, du 21/02/1916 au 03/04/1916.	853
3.	<i>Tine la dentellière</i> , Georges Duval, du 10/04/1916 au 14/05/1916.	853
4.	<i>Souricette</i> , Gyp, du 31/08/1916 au 02/10/1916 et <i>Souvenirs de Champagne</i> , Charles Tardieu, du 21/08/1916 au 30/08/1916.	854
5.	<i>Les deux soldats</i> , Gustave Guiches, du 06/11/1916 au 01/02/1917.	854
VII.	<i>L'Action française</i> .	855
1.	<i>La vermine du monde</i> , Léon Daudet, du 10/04/1916 au 26/05/1916.	855
2.	<i>L'inexplicable crime</i> , Paul de Garros et Henri de Montfort, du 10/09/1916 au 28/10/1916.	856
3.	<i>La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique sous la botte allemande, notes d'un témoin</i> , Madeleine Havard de La Montagne, du 15/04/1917 au 20/05/1917.	856
4.	<i>Le Cormoran et les deux jambes de bois</i> , Pol Cézembre, du 17/04/1918 au 13/07/1918.	857
5.	<i>Les abrités</i> , Marcel Provence, du 17/07/1918 au 19/09/1918.	857
VIII.	<i>Daily Express</i> .	858
1.	<i>The Uphill Road</i> , Ruby M. Ayres, du 06/09/1912 au 17/10/1912.	858

2.	<i>The Children of the Sea</i> , M. de Vere Stacpoole, du 12/08/1913 au 24/09/1913.	859
3.	<i>Wake Up !</i> , Laurence Cowen, du 05/01/1915 au 26/02/1915.	860
4.	<i>The Beautiful Spy</i> , W. Holt-White, du 01/03/1915 au 28/04/1915.	861
5.	<i>The War Woman</i> , Laurette Aldous, du 29/04/1915 au 05/07/1915.	862
6.	<i>The Lost Mr. Linthwaite</i> , J.S. Fletcher, du 16/04/1919 au 02/06/1919.	863
7.	<i>Ashes to Ashes</i> , Isabel Ostrander, du 08/01/1920 au 15/03/1920.	863
8.	<i>The Desire of Nations</i> , Adye Wilmot, du 14/05/1920 au 15/07/1920.	863
9.	<i>The House of Bondage</i> , Ralph Rodd, du 10/09/1920 au 30/11/1920.	863
IX.	<i>Daily Mirror</i> .	864
1.	<i>The English Girl</i> , Edmund B. d'Auvergne, du 19/09/1912 au 29/10/1912.	864
2.	<i>No Choice</i> , Coralie Stanton et Heath Hosken, du 04/08/1913 au 16/10/1913.	864
3.	<i>The Husband She Bought</i> , Alexander Crawford, du 23/04/1914 au 01/06/1914.	865
4.	<i>Pamela Chestwynd</i> , Meta Simmins, du 17/07/1914 au 03/08/1914.	866
5.	<i>Robert Heriot, M.P.</i> , Mark Allerton, du 21/09/1914 au 02/11/1914.	866
6.	<i>Richard Chatterton, V.C.</i> , Ruby M. Ayres, du 01/03/1915 au 03/05/1915.	867
7.	<i>The White Feather</i> , Meta Simmins, du 20/09/1915 au 25/10/1915.	867
8.	<i>A Girl in a Million</i> , Mark Allerton, du 25/10/1915 au 01/12/1915.	868
9.	<i>Like All Other Men</i> , Mark Allerton, du 12/06/1916 au 24/07/1916.	868
10.	<i>Peter Lyster : The Man Who Forgot</i> , Ruby M. Ayres, du 20/03/1917 au 23/04/1917.	869
11.	<i>A Bachelor Husband</i> , Ruby M. Ayres, du 04/08/1919 au 13/09/1919.	870
12.	<i>A Fortune Hunter</i> , Ruby M. Ayres, du 28/08/1920 au 09/10/1920.	871
<b>ANNEXE 6 : RÉSUMÉS D'UNE SÉLECTION DE ROMANS-FEUILLETONS ET SERIALS PATRIOTIQUES.</b>		<b>873</b>
I.	<i>Le Petit Journal</i> .	874
1.	<i>Présent !</i> , de Paul Segonzac (du 15/11/1914 au 31/03/1915).	874
2.	<i>Le sang de la France</i> , de Paul Bertnay (du 25/03/1915 au 31/08/1915).	874
3.	<i>Marjolie</i> , de Michel Morphy (du 21/09/1916 au 17/02/1917).	878
4.	<i>Pour son amour !</i> , de Marcel Allain (du 29/10/1916 au 28/11/1916).	883
5.	<i>Sauvagette</i> , de Maurice Landay (du 26/11/1916 au 16/01/1917).	884
6.	<i>Le nid du pirate</i> , de Maxime Audouin (du 14/02/17 au 28/05/17).	885
7.	<i>Les petits bleus de la 8<sup>ème</sup></i> , d'Arnould Galopin (du 17/06/1917 au 04/12/1917).	889
8.	<i>Le courrier de Washington !...</i> , adapté par Marcel Allain (du 29/09/1917 au 08/12/1917).	891
9.	<i>Le navire invisible</i> , d'Arnould Galopin (du 02/11/1918 au 29/03/1919).	904
10.	<i>Le fort de Vaux. (Journal du Commandant Raynal)</i> , de Sylvain Eugène Raynal (du 09/02/1919 au 01/03/1919).	917
11.	<i>L'heure héroïque</i> , de Pierre Borel (du 02/03/1919 au 16/05/1919).	918
12.	<i>Comment j'ai fait la guerre</i> , du Capitaine Georges Madon (du 28/03/1919 au 02/06/1919).	921
13.	<i>Victorieuse !</i> , de Louis Létang (du 01/02/1920 au 17/05/1920).	922
14.	<i>L'intruse</i> , de Georges Maldague (du 08/06/1920 au 30/08/1920).	935
15.	<i>Yvonne Delorme</i> , de Jean d'Aléria (du 14/08/1920 au 13/12/1920).	941
II.	<i>Le Matin</i> .	959
1.	<i>Le roi des cuistots</i> , d'Un poilu (du 07/08/1915 au 24/12/1915).	959
2.	<i>Confitou</i> , de Gaston Leroux (du 16/01/1916 au 15/02/1916).	962
3.	<i>La colonne infernale</i> , de Gaston Leroux (du 29/04/1916 au 08/09/1916).	963
4.	<i>Le sergent Beulemans</i> , de Jean-François Fonson (du 16/05/1917 au 04/10/1917).	982
5.	<i>Le sous-marin Le Vengeur</i> , de Gaston Leroux (du 07/09/1917 au 12/02/1918).	984
6.	<i>La dernière déesse</i> , de Claude Farrère (du 15/02/1919 au 20/03/1919).	1002
7.	<i>La pieuvre</i> , de Georges Spitzmuller (du 04/08/1920 au 06/10/1920).	1005
III.	<i>L'Action française</i> .	1016

1.	<i>L'inexplicable crime</i> , de Paul de Garros et Henri de Montfort (du 10/09/1916 au 28/10/1916).	1016
2.	<i>La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique sous la botte allemande. Notes d'un témoin octobre 1914-juillet 1916</i> , de Madeleine Havard de la Montagne (du 15/04/17 au 20/05/17).	1021
3.	<i>Le masque déchiré</i> , de Félicien Pascal (du 01/02/1918 au 13/04/1918).	1023
4.	<i>Le "Cormoran" et les deux jambes de bois</i> (du 17/04/1918 au 13/07/1918 et <i>Le "Cormoran" chez les Boches</i> (du 21/09/1918 au 15/12/1918, de Pol Cézembre.	1028
5.	<i>Les abrités</i> , de Marcel Provence (du 17/07/1918 au 19/09/1918).	1029
6.	<i>Rose Perrin</i> , d'Alice Pujol (du 11/07/1920 au 24/09/1920).	1033
IV.	<i>Le Petit Parisien</i> .	1037
1.	<i>L'Espionne de Guillaume</i> , d'Arthur Bernède (du 22/11/1914 au 24/04/1915).	1037
2.	<i>Sur les routes sanglantes</i> , de Jules Mary (du 31/01/1915 au 14/06/1915).	1038
3.	<i>Tête de Boche</i> , d'Aristide Bruant (du 25/04/1915 au 16/10/1915).	1064
4.	<i>Notre terre</i> , de Lise Pascal (du 15/06/1915 au 04/09/1915).	1069
5.	<i>Haine éternelle !</i> , de Charles Mérouvel (du 05/09/1915 au 15/01/1916).	1070
6.	<i>Chantecoq</i> , d'Arthur Bernède (du 16/01/1916 au 22/07/1916).	1085
7.	<i>L'infirmière</i> , de Jacques Brienne (du 10/03/1916 au 01/07/1916).	1086
8.	<i>Les héroïnes</i> , de René Vincy (du 12/07/1916 au 07/10/1916).	1089
9.	<i>Captive !</i> , d'Aristide Bruant (du 08/10/1916 au 02/03/1917).	1092
10.	<i>Elles n'oublient pas...</i> , de Jules Mary (du 03/04/1917 au 04/08/1917).	1110
11.	<i>Cœur cassé</i> , d'Aristide Bruant (du 05/04/1918 au 10/08/1918).	1126
12.	<i>Fleur d'Amérique</i> , de Jacques Brienne (du 19/06/1918 au 02/10/1918).	1128
13.	<i>L'horrible drame</i> , de Charles Mérouvel (du 03/10/1918 au 02/01/1919).	1137
14.	<i>Le soleil se lève</i> , de Jules Mary (du 03/01/1919 au 06/05/1919).	1139
15.	<i>L'arrêt de mort</i> , de Jules Mary (du 07/11/1919 au 06/03/1920).	1153
V.	<i>L'Humanité</i> .	1165
1.	<i>L'enfant de la guerre (Un enfant de la guerre ; changement de titre en cours de publication)</i> , de Marie de Besneray (du 03/12/1915 au 29/01/1916).	1165
2.	<i>Ma pièce. Souvenirs d'un canonnier</i> , de Paul Lintier (du 12/06/1916 au 20/07/1916).	1166
3.	<i>Lise Renaud. Dame de la Croix-Rouge</i> , de Laurent Joubert (du 08/09/1916 au 06/10/1916).	1166
VI.	<i>Le Figaro</i> .	1172
1.	<i>Reflets de guerre. Juillet, août, septembre 1914</i> , de Gustave Guiches (du 15/02/1915 au 02/03/1915).	1172
2.	<i>Étapes et batailles. Récits d'un hussard</i> , de René de Planhol (du 01/06/1915 au 18/06/1915).	1173
3.	<i>Carnet de route. Août 1914-janvier 1915</i> , de Jacques Roujon (du 21/02/1916 au 03/04/16).	1173
4.	<i>Tine la dentellière (Episode de la guerre 1914-1915)</i> , de Georges Duval (du 10/04/1916 au 17/05/1916).	1174
5.	<i>Les deux soldats</i> , de Gustave Guiches (du 06/11/1916 au 01/02/1917).	1175
6.	<i>Un cousin d'Alsace</i> , d'Edmond Sée (du 08/01/1918 au 05/04/1918).	1179
VII.	<i>L'Écho de Paris</i> .	1182
1.	<i>Prince d'Allemagne</i> , de Charles Foley (du 06/01/1915 au 04/03/1915).	1182
2.	<i>Les épis verts</i> , de Marguerite Rolland (du 10/07/1915 au 26/08/1915).	1188
3.	<i>Madame Crésus. Infirmière</i> , de Victor Goedorp (du 02/10/1915 au 08/11/1915).	1197
4.	<i>La fin d'une walkyrie</i> , M. Delly (du 09/11/1915 au 06/01/1916).	1200
5.	<i>Le mystère de Ker-Even</i> , de M. Delly (du 02/10/1916 au 10/01/1917).	1208
6.	<i>Près de l'abîme...</i> , de Charles Foley (du 06/01/1917 au 24/02/1917).	1223
7.	<i>Le hussard de la mort</i> , de Georges Maldague (du 03/04/1917 au 20/05/17).	1233
8.	<i>Le maître du silence</i> , de M. Delly (du 02/11/1917 au 08/03/1918).	1237

9.	<i>Monsieur Jacasse</i> , de Georges Le Faure (du 07/04/1919 au 08/05/1919).	1243
VIII.	<i>Daily Mirror</i> .	1258
1.	<i>Richard Chatterton, V.C.</i> , de Ruby M. Ayres (du 01/03/1915 au 03/05/1915).	1258
2.	<i>The White Feather</i> , de Meta Simmins (du 20/09/1915 au 25/10/1915).	1262
3.	<i>Peter Lyster : The Man Who Forgot</i> , de Ruby M. Ayres (du 20/03/1917 au 23/04/1917).	1268
4.	<i>Invalided Out</i> , de Ruby M. Ayres (du 26/11/1917 au 10/01/1918).	1273
IX.	<i>Daily Express</i> .	1275
1.	<i>Wake Up !</i> , de Laurence Cowen (du 05/01/1915 au 26/02/1915).	1275
2.	<i>The Beautiful Spy</i> , de W. Holt-White, (du 01/03/1915 au 28/04/1915).	1284
3.	<i>The War Woman</i> , de Laurette Aldous (du 29/04/1915 au 05/07/1915).	1294
4.	<i>The Secret Memoirs of Frau Bertha Krupp. From the Papers and Diaries of Baroness d'Altavilla</i> , de Henry W. Fisher (du 02/11/1915 au 30/11/1915).	1308
5.	<i>Afraid !</i> , de Anonyme (du 01/12/1915 au 31/01/1916).	1310
6.	<i>The Desire of Nations</i> , d'Adye Wilmot (du 14/05/1920 au 15/07/1920).	1312

## **ANNEXE 7 : INDEX NOMINUM** **1319**

### **SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE** **1325**

#### **I. SOURCES IMPRIMÉES.** **1325**

A.	Journaux.	1325
1.	Quotidiens.	1325
2.	Journaux de tranchées :	1325
B.	Fictions sérielles.	1327
1.	<i>Le Petit Journal</i> .	1327
2.	<i>Le Petit Parisien</i> .	1328
3.	<i>Le Matin</i> .	1328
4.	<i>L'Écho de Paris</i> .	1329
5.	<i>L'Humanité</i> .	1329
6.	<i>Le Figaro</i> .	1330
7.	<i>L'Action française</i> .	1331
8.	<i>Daily Mirror</i> .	1331
9.	<i>Daily Express</i> .	1332

#### **II. BIBLIOGRAPHIE.** **1333**

A.	Ouvrages et articles généraux et de référence.	1333
B.	Histoire des presses française et britannique.	1337
C.	Histoire de la Grande Guerre.	1339
1.	Historiographie	1339
2.	Généralités.	1340
3.	Violence de guerre.	1341
-	Violence du champ de bataille.	1341
-	Violence sur les non-combattants.	1343
4.	Censure et mobilisation des esprits.	1343
5.	Guerre et genre.	1344
6.	Langue de guerre.	1346
7.	Littérature en guerre.	1346
8.	Autres thématiques.	1348
D.	Littérature populaire.	1349
1.	Généralités.	1349
2.	Roman-feuilleton, <i>serial</i> .	1352

3. Ciné-roman	1353
E. Histoire et sociologie de la lecture. Réception.	1353
F. Analyse de discours.	1355
<b>TABLE DES MATIÈRES</b>	<b>1357</b>





Cette recherche concerne l'étude de deux productions littéraires au cours de la décennie 1910, le roman-feuilleton français et le *serial* britannique de la presse quotidienne. Elle s'intéresse à leurs conditions de production, de diffusion et de réception, et vise à évaluer l'impact de la Première Guerre mondiale sur la fiction sérielle, principale forme de littérature de masse de la période.

Elle s'inscrit dans une problématique d'histoire culturelle attentive aux représentations produites et diffusées pendant ce conflit, et prend place dans une réflexion sur les "cultures de guerre" telles qu'elles ont été définies et discutées à partir du début des années 1990 par les historiens ; c'est une des raisons pour lesquelles elle se veut résolument comparatiste et interdisciplinaire. Elle s'attache à mettre en évidence les modalités de l'instrumentalisation de cette littérature dite "populaire" par la mobilisation culturelle, processus au travers duquel une société entreprend, à un moment donné, d'orienter dans un but précis les représentations qu'elle partage. Elle vise à analyser leur rôle dans le façonnement des imaginaires de guerre.

Mots clés : roman-feuilleton, *serial*, littérature "populaire", presse, Grande Guerre, histoire culturelle, représentations, "cultures de guerre", mobilisation culturelle, analyse de discours.

*This research is focused on the study of two literary productions during the 1910's, the French roman-feuilleton and the British serial published in the daily press. It examines their conditions of production, distribution and reception. Its purpose is to evaluate the impact of the First World War on the serial fiction, the main form of mass literature during this period.*

*It is part of an issue of cultural history, looking for the representations which are built and shared during the conflict, and part of a reflexion on "war cultures", as they have been defined and discussed from the beginning of the 1990's by the historians ; that is one of the reasons why this study is intended to be a comparative and interdisciplinary work. It gives special attention to highlight the terms of the instrumentalization of these "popular" literatures by the process of cultural mobilization through which a society, at some point, undertakes to influence collective representations for a specific purpose. It aims to analyse their role in the shaping of imaginaries of war.*

Keywords : roman-feuilleton, *serial*, "popular" literature, press, Great War, cultural history, representations, "war cultures", cultural mobilization, discourse analysis.

